



P
12
13

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

**SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NÈSMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET,
SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY ***

ENFIN COLLECTION INTEGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

**SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,**

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

**ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;**

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

**AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;**

PAR M. L'ABBE MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ
OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

**67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER**

TOME SOIXANTE-TROISIÈME,
**CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE GÉRY, ET LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES
DE ASSELIN.**

**S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.**



SOMMAIRE

DES MATIERES RENFERMEES DANS LE SOIXANTE-TROISIEME VOLUME.

GERY.

Notice.	Col. 9
Sermons sur l'Avent.	13
Sermons sur le Carême.	205
Octave du Saint-Sacrement.	585
Sujets divers.	609
Panegyriques et fêtes de l'Eglise et des saints.	673
Oraison funèbre de Louis XV.	817
Prônes sur différents sujets de morale.	833
Observation du dimanche.	1057
Discours sur le Symbole.	1067
Sujets divers.	1167

ASSELIN.

Notice.	1217
Discours sur divers sujets de religion et de morale, suivis de réflexions morales et chrétiennes.	1229
Réflexions morales et chrétiennes.	1431
Paraphrase de la prose du Saint-Esprit.	1445
Acte de consécration à la sainte Vierge.	1447
Discours sur la vie religieuse.	1447
Discours sur l'amour de Dieu.	1621
Discours sur l'Oraison Dominicale.	1641

BX.

1756

A2M5

1844

112

NOTICE SUR GÉRY.

André-Guillaume de Géry naquit à Reims, le 17 février 1727. Un esprit vif et solide, un jugement sain et net, une aptitude singulière à tout apprendre, fortifiée d'une mémoire extrêmement heureuse, furent les qualités qu'il développa dès son enfance.

Il fit ses humanités, d'abord à Reims, puis à Saint-Vincent de Senlis. En octobre 1742, il entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève, et prononça ses vœux le 3 novembre de l'année suivante.

En 1745, on l'envoya à Sainte-Barbe en Auge, diocèse de Lizieux, pour y étudier la philosophie. Le prieur de cette maison, en même temps curé de Mésidon, bourgeois, ne tarda pas à reconnaître, dans son nouveau disciple, les dispositions les plus heureuses pour la prédication, et crut devoir les exercer dès lors. Comme il n'était pas encore élevé aux ordres sacrés, il lui faisait apprendre des sermons de Massillon, et le chargeait de les débiter en public. Ainsi le jeune de Géry, en perfectionnant sa mémoire, se familiarisait déjà avec cette déclamation sage et pathétique, qui est l'expression du sentiment et de la raison, et contractait le goût de la véritable éloquence de la chaire.

En 1747, il fut rappelé à Paris, pour y faire son cours de théologie, qu'il signala par deux thèses publiques, dont l'une, en 1750, fut dédiée à l'assemblée du clergé. Plusieurs évêques y assistèrent, et l'on admira généralement la présence d'esprit du répondant, la facilité de son élocution, la justesse de ses arguments, la précision de ses réponses, et l'étendue des études particulières qu'il avait dû faire pour les pouvoir fournir.

Bientôt on le chargea d'enseigner la philosophie à Saint-Vincent de Senlis; et, deux ans après, quoiqu'il ne fût encore que dans sa vingt-sixième année, on lui donna la chaire de théologie de la maison de Ham, avec la dignité de sous-prieur.

Ces nouveaux titres renouvelèrent son ardeur pour l'étude; et jaloux de justifier le choix de ses supérieurs, il puisa toutes ses leçons dans les sources les plus pures : l'Ecriture sainte, les Pères, les théologiens les plus profonds et les plus estimés devinrent ses seuls guides, et se pénétrant particulièrement de la doctrine de saint Augustin, qu'il regardait, avec l'Eglise, comme l'une des plus vives lumières du monde chrétien, les principes de ce saint docteur, canonisés en tant de conciles, furent dès lors, et pour toujours, la base inébranlable de son enseignement.

On ne tarda point à le juger digne d'une plus vaste école; et ses succès à Ham le firent rappeler à Sainte-Geneviève en 1754,

pour y former de plus nombreux disciples. Il enseigna la théologie, dans cette première maison de sa congrégation, jusqu'à la fin de 1761.

L'assiduité des travaux qu'une telle place exige n'empêchait pas Géry de se livrer à sa première, et pour ainsi dire, à son unique passion, celle d'annoncer la parole de Dieu. L'extrême facilité de son esprit lui permettait de suivre l'impulsion de son zèle, sans rien dérober à ses autres devoirs. Trois ou quatre jours lui suffisaient pour composer et apprendre un sermon; il était même persuadé que son travail serait moins bon, s'il y employait plus de temps, et c'est en effet ce qui lui arriva dans une circonstance digne de remarque.

Ayant été nommé pour prêcher devant le roi le jour de la Pentecôte, il se retira à la campagne aussitôt après Pâques, afin d'y composer son discours à loisir, et de lui donner tout l'appareil que semblait exiger son auguste auditoire. Il forma laborieusement son plan, il médita profondément ses distributions, il étudia les développements les plus heureux : il écrivait, effaçait, corrigait, sans pouvoir s'arrêter à rien de déterminé; l'œuvre de la veille était changée le lendemain, et cependant l'Ascension était arrivée. Enfin, il prit le parti d'oublier tout ce qu'il avait fait; et revenant à sa méthode ordinaire, le premier point qui se trouve dans notre collection, fut presque sur-le-champ jeté sur le papier. Il s'arrêta là; car ensuite la nécessité de remettre à jour fixe le discours entier au grand aumônier lui imposant d'autres entraves, il renonça de lui-même à l'honneur que l'on avait voulu rendre à ses talents.

Les succès de Géry dans la chaire de vérité commencèrent à dater du temps même où il n'était que diacre; car ce fut à cette époque qu'il composa son *Panégyrique de saint Augustin*, si souvent répété depuis, dans la capitale et dans les provinces, et partout entendu avec autant de fruit que d'applaudissement.

On se rappelle encore avec quel empressement il était suivi, et quelle foule d'auditeurs son nom seul rassemblait dans les églises où il devait prêcher. Ses Avents, ses petits Carêmes, ses octaves attiraient un concours prodigieux de tous les quartiers de la capitale; et les diverses paroisses de cette grande ville semblaient se disputer l'avantage de posséder un tel orateur. Aussi, dès l'année 1763, avait-il signé des engagements qui s'étendaient jusqu'en 1774 inclusivement. Pour les remplir, il devait commencer par un grand carême à Saint-Jacques-du-Haut-Pas; mais il ne put prêcher que le sermon de la Chandeleur, et les circons-

tances ne lui permirent pas de remplir le reste de sa station.

Au mois de septembre de cette même année 1763, Géry fut nommé prieur et curé de Saint-Léger de Soissons, par le chapitre général de sa congrégation. Le nouveau pasteur, se voyant placé sous le gouvernement de M. de Fitzjames, seconda le zèle de ce prélat, et mérita sa confiance. Quelques biographes lui reprochent d'avoir eu un peu trop la confiance de cet évêque et celle de M. de Montazet, « prélat peu soumis à l'Eglise. » Aimé, respecté de ses paroissiens, il leur distribuait avec assiduité le pain de la parole. En 1768, ils firent les plus vives instances pour le retenir ; ils allèrent même jusqu'à présenter une requête à l'abbé de Sainte-Geneviève, pour qu'il leur conservât un pasteur dont la douceur, les talents et les vertus avaient captivé leur estime.

Géry quitta Soissons pour aller prendre possession de la priorature et de la cure de Saint-Irénée de Lyon. M. de Montazet, archevêque de cette ville, voulait l'attacher pour toujours à son diocèse par des lettres de vicaire général, et le faire nommer évêque *in partibus infidelium*, afin de se décharger sur lui du gouvernement de son Eglise, durant ses absences ; Géry, fidèle à sa congrégation, refusa des titres qui pouvaient l'en détacher, et se contenta de prouver au prélat qu'il était sensible à ses offres, par les services qu'il s'empressa de lui rendre. Outre les sollicitudes pastorales que sa paroisse exigeait de lui, il partageait en quelque sorte, avec le premier pasteur, la conduite de tout le diocèse. M. de Montazet aimait à le consulter, et les mandements lumineux par lesquels il instruisait son troupeau, la nouvelle rédaction du *Catéchisme* de Lyon, le nouveau *Missel* de ce diocèse furent en grande partie l'ouvrage de Géry.

En 1769, le chapitre général le confirma prieur de Saint-Irénée, et le nomma de plus visiteur de la province de Champagne. En décembre 1770, il passa, avec l'agrément de M. de Montazet, à la priorature de Saint-Vincent de Senlis, et, en 1771, les supérieurs majeurs le nommèrent aux places de troisième assistant du supérieur général et de prieur de Sainte-Geneviève ; mais bientôt il se démit de ces titres par amour pour la paix ; et le prieuré de Saint-Vincent ayant été rempli par un autre sujet, Géry se trouva, durant un an, sans priorature et sans demeure fixe.

En 1773, on lui donna la priorature de Saint-Martin d'Epernay et la seule cure de cette ville ; mais sa charge de visiteur l'obligeant de s'absenter pendant six mois chaque année, il demanda au chapitre général de 1775 d'être déchargé de la priorature d'Epernay, et on lui donna celle de Toussaint, à Châlons en Champagne. Là, exempt du soin des âmes, il se livra plus librement au ministère de la parole, avec l'approbation de M. de Juigné, archevêque de Paris. C'est l'usage à Châlons de rassembler, le lundi de la Pentecôte, toutes les

reliques que l'on conserve dans les différentes églises, et de les porter, comme en triomphe, dans une procession générale de tout le clergé de la ville.

En 1778, l'évêque de Rodez, depuis archevêque de Bordeaux, qui assistait à toutes les séances du chapitre général en qualité de commissaire du roi, fut frappé des talents de Géry pour l'administration ; et admirant son zèle pour la discipline régulière, il le regarda comme le sujet le plus propre à gouverner la congrégation. Il fit donc faire toutes les préventions étrangères qui avaient gêné jusque-là les suffrages du chapitre général, et déclara que, sans déplaire à personne, on était libre de fixer désormais le séjour de Géry à Paris par quelque place que ce pût être. On ne balança point à l'élire abbé de Sainte-Geneviève, et ce choix fut généralement approuvé.

En effet, Géry possédait toutes les qualités que l'on peut désirer dans un supérieur général. Il savait représenter au dehors ; au dedans il savait gouverner. Doux de caractère, il était ferme lorsque les circonstances l'exigeaient ; mais ses plus sévères réprimandes étaient toujours tempérées par des traits de bonté. Jamais il ne statuait rien de sa seule autorité ; il proposait son avis ; mais il l'étayait de si fortes raisons, que la pluralité des suffrages s'y réunissait toujours.

Son amour des saintes règles, son zèle pour faire fleurir dans sa congrégation la solide piété et le goût de l'étude, son attachement à la sainte doctrine, et particulièrement à celle de saint Augustin, législateur de son ordre, se montrent presque à toutes les pages des nouvelles constitutions dont la rédaction lui avait été confiée conjointement avec Rousselet, son disciple et son successeur, par le chapitre général de 1769.

Les soins de la place éminente qu'il occupait ne permettaient point à Géry de s'adonner à la prédication autant qu'il l'aurait désiré ; aussi, durant les six années de son administration, ne se chargea-t-il d'aucune station suivie ; mais ce n'était pas en vain qu'on s'adressait à lui pour des assemblées de charité ; l'intérêt des pauvres l'emportait alors sur toute autre considération. Il prêcha aussi, dans ce même intervalle, quelques sermons détachés, tels que l'éloge de Jeanne d'Arc, à Orléans, etc.

En 1784, Géry eut la satisfaction d'embrasser dans son successeur l'un de ses plus dignes disciples, et de se voir attaché plus particulièrement encore à sa personne par le titre de premier assistant. Déchargé du poids de l'administration, il voulut profiter de ce loisir pour se livrer uniquement au ministère de la parole, et M. de Juigné lui continua les pouvoirs que M. de Beaumont, son prédécesseur, lui avait accordés.

L'orateur, rendu à lui-même, avait déjà commencé à remplir quelques stations, et s'était engagé à en fournir d'autres ; déjà il

se proposait de composer de nouveaux sermons, et de compléter particulièrement ses instructions sur le symbole, lorsqu'une mort imprévue vint terminer ses travaux apostoliques.

Une attaque d'apoplexie l'enleva le 7 octobre 1786, à l'âge de cinquante-neuf ans sept mois et vingt jours. Elle fut si subite et si vive, qu'on ne put lui administrer que le sacrement de l'extrême-onction, et qu'il expira le second jour chez son frère, prieur-curé de Dammartin, où il s'était rendu pour y goûter, avec ses sœurs, ses nièces et quelques amis, les douceurs d'une amitié aussi sincère que chrétienne.

La réputation que Géry s'est faite dans la chaire de vérité; le rang distingué qu'il a tenu parmi les orateurs apostoliques du dernier siècle nous portent à reproduire en entier les sermons de ce célèbre prédicateur.

Voici quelle était la division de l'édition de 1788 (Paris, Méquignon l'aîné, 6 vol. in-12) : « Les divers morceaux qui composent cette collection peuvent se diviser en trois classes : l'une contient les *Sermons*, l'autre les *Panégryriques*, et la troisième renferme les *Prônes* ou *Homélies*, et les autres *Instructions familières*.

« La classe des *Sermons* offre un *Avent* complet, un *Carême* et des discours pleins de lumière, d'onction et d'éloquence sur les principales solennités de l'Eglise.

« La plupart des *Panégryriques* se trouvent bornés à de simples exordes, soit que les actions du saint que l'orateur devait célébrer, modestes et silencieuses comme sa vie, se refusassent aux développements oratoires, soit que des circonstances que nous ignorons ne lui eussent pas permis de les envisager avec plus d'étendue; mais ces exordes même sont autant de tableaux qui expriment avec force les principaux traits

du bienheureux que l'Eglise propose à l'émulation de ses enfants; ses plus éclatantes vertus y sont esquissées avec une élégante précision; ses travaux, ses combats, ses victoires, la persévérance de ses efforts, tout y est rappelé à la piété; et la rapidité du pinceau de l'orateur ne lui fait rien omettre d'essentiel.

« Nous regrettons de n'avoir pu recueillir tous les *Sermons* ni tous les *Prônes* que M. de Géry a composés; il les communiquait trop facilement : plusieurs se sont perdus.

« Nous n'avons pas même fait imprimer tous les *Prônes* que nous avons rassemblés, parce que plusieurs n'étaient en effet que la première ou la seconde partie d'un discours, déjà placé dans la collection.

« Quelque facile que fût le travail de M. de Géry, il se l'épargnait le plus qu'il lui était possible. Ayant à annoncer les mêmes vérités, il ne faisait pas difficulté de les exprimer dans les mêmes termes, et de répéter, dans certaines circonstances, ce qu'il avait déjà dit dans des circonstances semblables. Ainsi quelquefois il prenait les deux parties d'un sermon, pour en former deux prênes; mais presque toujours il adaptait à chacune d'elles un exorde particulier qui l'appropriait au moment présent; et comme ces portions détachées contiennent des développements lumineux, des sommaires oratoires remplis d'onction et de méthode, nous nous sommes fait un devoir d'en enrichir notre collection. »

Malgré l'apparente clarté de cette division, nous n'avons pas cru devoir nous y conformer; nous réimprimons toutes les œuvres oratoires de Géry : comme nous l'avons dit plus haut, sa réputation nous en faisait un devoir, mais nous avons tâché de classer ses différents sermons d'une manière plus satisfaisante que dans les éditions faites du vivant ou après la mort de l'orateur.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE ANDRÉ-GUILLAUME DE GÉRY.

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON I^{er}.

Pour la fête de tous les saints.

SUR LA GRACE.

Considere nos fecit in coelestibus in Christo Jesu, ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ. (Ephes., II, 5, 6.)

Le Seigneur vous a fait asseoir dans le ciel avec Jésus-Christ, pour montrer aux siècles futurs les richesses abondantes de sa grâce.

C'est ainsi, mes frères, que les saints dont nous honorons les triomphes rendent gloire au Dieu tout-puissant et miséricordieux qui les a arrachés à la puissance des

ténèbres, pour les transférer dans le royaume de son Fils bien-aimé. Créatures de la grâce, ils en célèbrent à jamais la gratuité bien-faisante, la douceur ineffable, la force victorieuse. Ils se regardent avec complaisance comme destinés à être pendant toute l'éternité des preuves vivantes de la bonté du Dieu qui les a rachetés. C'est cette grâce, en effet, qui a commencé et achevé l'ouvrage de leur sanctification; c'est elle qui a produit en eux les mérites et les bonnes œuvres qu'un Dieu riche en miséricorde récompense aujourd'hui avec tant de magnificence; et c'est aussi par elle que nous espérons un jour nous réunir à cette multitude bienheureuse qui nous a précédés dans le ciel, pour être à jamais tous ensemble un monument élevé à la gloire de la grâce du Seigneur, *in laudem gloriæ gratiæ suæ*.

Serait-ce donc, mes frères, s'éloigner de l'esprit de cette solennité, que de vous entretenir aujourd'hui de cette grâce adorable qui fait les saints? Mon dessein n'est pas de nourrir vos esprits d'oisives spéculations. Quiconque entreprend par une indiscrete curiosité de sonder les profondeurs de la grâce, n'y trouve que des abîmes et des précipices. Je ne veux, mes frères, que détruire de fausses conséquences qu'on tire ordinairement des vérités de la grâce : conséquences qui tournent en odeur de mort une doctrine salutaire et sans laquelle, selon saint Augustin, on ne peut ni porter le nom de chrétien, ni l'être véritablement.

L'Eglise catholique nous enseigne qu'il faut au pécheur une grâce de conversion qui le fasse sortir des voies de l'iniquité pour le faire marcher dans celles de la justice; qu'il faut au juste une grâce de persévérance qui l'affermisse dans le bien, qui le fortifie contre les tentations et contre sa propre faiblesse. Personne, dit saint Augustin, ne peut être délivré du péché, si Jésus-Christ ne l'en délivre par sa grâce : et il ne faut pas croire qu'une fois délivrés de cette servitude honteuse, nous n'ayons plus besoin de la grâce de notre libérateur; mais persuadés au contraire, selon sa parole, que sans lui nous ne pouvons rien, nous devons lui dire continuellement : Vous êtes mon unique secours, ô mon Dieu! ne m'abandonnez pas. C'est là, continue le saint docteur, la véritable foi, la foi des apôtres et des prophètes, la foi de l'Eglise catholique : *Hæc fides sine dubio vera et prophetica et apostolica et catholica fides est*.

Or, c'est de cette foi même qu'on abuse en différentes manières. Car, premièrement, de ce qu'il faut au pécheur pour sortir de son iniquité une grâce de conversion, les pécheurs en concluent qu'ils peuvent impunément demeurer dans leurs iniquités, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur donner cette grâce qui change tout d'un coup leurs cœurs pervers, et qui d'hommes superbes et voluptueux, les fasse devenir d'humbles disciples de la croix de Jésus-Christ, et ils oublient la nécessité où ils sont

de demander, d'attirer sur eux cette grâce, de travailler avec elle et par elle au grand ouvrage de leur salut. Secondement, parce qu'il faut au juste une grâce de persévérance, et que cette grâce est l'effet tout gratuit de la volonté de Dieu, plusieurs fidèles se livrent à des défiances injurieuses à sa bonté; et ce qui devrait exciter dans leurs cœurs des sentiments d'amour, d'humilité, de reconnaissance, n'y produit qu'un funeste découragement. Deux illusions dangereuses que je me propose de combattre, en faisant voir d'abord que la nécessité d'une grâce de conversion n'est pas, pour le pécheur qui reste dans son iniquité, une excuse légitime : ce sera le sujet de la première partie : en faisant voir en second lieu que la nécessité d'une grâce de persévérance n'est pas pour les justes un sujet de découragement et de défiance : ce sera le sujet de la seconde partie. Je sais, mes frères, que cette matière n'est pas moins délicate qu'importante : je sais que le sentier étroit qui mène à la vérité est bordé des deux côtés de précipices dangereux. Implorez donc, pour vous et pour moi, les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de cette Vierge qui a été elle-même le chef-d'œuvre de la grâce et le modèle de la fidélité avec laquelle nous devons y répondre : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il me semble, mes frères, que voici le raisonnement que fait un pécheur impénitent, qui abuse de la doctrine de la grâce pour demeurer volontairement dans son iniquité. Si la grâce de Dieu, dit-il, m'est nécessaire pour changer de conduite; ce n'est pas moi qui suis coupable de n'en pas changer : il m'est également impossible et d'avoir cette grâce qui ne dépend pas de moi, et de me convertir sans elle. Que Dieu me renverse comme Saül, qu'il me touche comme Augustin; qu'il amortisse en moi le feu des passions, qu'il fasse dominer dans mon cœur l'amour de la justice; je céderai sans peine, avec plaisir même, à cet attrait victorieux. Il le peut faire sans doute; mais, s'il ne le fait pas, à quoi aboutiraient mes travaux, mes pénibles efforts? j'empoisonnerais par des inquiétudes superflues tous les plaisirs de ma vie : je lutterais vainement contre un ennemi par lequel je serais sûr d'être vaincu. Si au contraire Dieu veut enfin m'accorder sa grâce, cette grâce à laquelle rien ne résiste, il saura bien me sauver sans que je joigne mes faibles efforts à sa puissance infinie. J'attendrai donc qu'il plaise à Dieu de me changer; et quand j'arriverai à la fin de ma carrière, je me jetterai avec confiance entre les mains de ce Dieu infiniment bon et infiniment juste, qui ne peut à ce double titre ni exiger de moi un changement que lui seul pouvait opérer, ni me punir pour des faiblesses que lui seul aurait pu guérir, ou pour des fautes que lui seul aurait pu me faire éviter.

L'illusion des pécheurs qui abusent de la doctrine de la grâce pour demeurer volon-

tairement dans leur iniquité n'était point, mes frères, réservée à notre temps : elle a toujours été la ressource de l'impiété et du libertinage ; et ce fut pour la dissiper, que saint Augustin écrivit autrefois son livre admirable *De la correction et de la grâce*. C'est donc avec les armes de ce saint docteur que je vais aujourd'hui la combattre ; c'est d'après lui que j'entreprends de faire voir que la nécessité d'une grâce de conversion n'est point pour les pécheurs une excuse légitime ; c'est-à-dire, qu'elle ne leur fournit aucun motif pour espérer l'impunité, aucun prétexte pour demeurer dans l'inaction.

Elle ne leur fournit point l'espérance de l'impunité, pourquoi ? parce que, premièrement, la grâce de la conversion n'étant point due aux pécheurs, Dieu punira très-justement ceux à qui elle n'aura pas été accordée ; parce qu'en second lieu, les pécheurs ont eu dans le cours de leurs désordres, des grâces qui auraient dû les conduire à la conversion : de sorte que quand ils rejettent sur le refus que Dieu leur fait de sa grâce, leur malheureuse obstination dans le péché, ils se rendent coupables de mauvaise foi et d'ingratitude.

La nécessité d'une grâce de conversion ne fournit point au pécheur de prétexte pour demeurer dans l'inaction ; pourquoi ? parce que, quelque puissante, quelque efficace que soit par elle-même la grâce du Seigneur, nous ne pouvons jamais être dispensés d'y joindre nos efforts et de coopérer avec elle. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans le développement de ces importantes vérités.

I. Mes frères, c'est une vérité certaine que la grâce du Seigneur est donnée gratuitement. Lorsqu'il ne la donne pas, disent les Pères de l'Eglise, c'est un juste jugement qu'il exerce : lorsqu'il la donne, c'est une pure miséricorde ; *quibus datur misericorditer datur, et quibus non datur justo judicio non datur*. Mais cette miséricorde, dit l'Apôtre, il la fait à qui il lui plaît, *cujus vult miseretur*. (Rom., IX, 18.) Rien n'est si injuste, rien n'est si contradictoire que d'exiger comme une dette ce qui n'est donné qu'à titre de grâce et de miséricorde, et une grâce qui est due cesse d'être une grâce, *si ex operibus, gratia jam non est gratia*.

Mais s'il est de l'essence de la grâce du Seigneur d'être gratuite ; si les œuvres mêmes qu'on supposerait l'avoir précédée ne sont point un titre pour l'exiger ; si Dieu ne la doit à personne, la doit-il surtout à des pécheurs qui l'ont mille fois profanée ? faut-il qu'il multiplie ses bienfaits à mesure qu'ils multiplient leurs ingrattitudes et leurs crimes ? N'en a-t-il pas fait assez pour eux ? n'est-ce pas assez qu'il les ait séparés de ces nations infidèles qu'il laisse dans les ombres de la mort ? n'est-ce pas assez qu'il les ait fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, et qu'il les ait ainsi distingués de tant de chrétiens que le malheur de leur naissance entraîne presque nécessairement dans le

schisme ou dans l'hérésie ? n'est-ce pas assez qu'il leur ait pardonné tant de prévarications et de rechutes ? Après donc qu'ils ont tant de fois abusé de ses bienfaits et de sa patience, doivent-ils être étonnés qu'il les abandonne enfin à l'endurcissement de leur cœur ? ont-ils encore le droit d'exiger qu'il fasse des prodiges en leur faveur, et qu'il sorte pour eux des routes ordinaires de sa grâce ?

Transportez-vous en esprit, mes frères, devant le tribunal de Jésus-Christ : figurez-vous être à ce jour terrible où il viendra juger les vivants et les morts, où tous les tombeaux s'ouvriront, où tous les hommes qui auront jamais existé comparaitront devant lui pour entendre de sa bouche l'arrêt irrévocable qui les rendra pour l'éternité heureux ou malheureux. Jetez les yeux sur cette foule innombrable et infortunée qui se trouvera à la gauche de ce juge inflexible, et qui sera destinée aux supplices éternels ; qu'y verrez-vous ? Non-seulement des chrétiens qui, après avoir reçu comme vous la grâce du Seigneur, l'auront méprisée ; qui, après avoir été lavés dans le sang de Jésus-Christ, l'auront foulé aux pieds ; non-seulement des hommes à qui la lumière de l'Evangile aura été offerte, et qui l'auront rejetée ; mais vous y verrez aussi des peuples qui, au jugement de la raison humaine, paraîtraient plus malheureux que coupables ; des peuples qui auront toujours ignoré le Mystère de notre Rédemption, à qui on n'aura jamais annoncé le nom de Jésus-Christ par lequel seul nous pouvons être sauvés. Vous y verrez ces Tyriens et ces Sidoniens qui, selon Jésus-Christ lui-même, auraient fait une pénitence exemplaire dans la cendre et le cilice, s'ils eussent été témoins de ces miracles qui ont été inutilement prodigués aux villes de la Judée. Croyez-vous donc que toutes ces malheureuses victimes de la justice de Dieu puissent échapper à leur condamnation, en représentant au Juge suprême que la grâce même de la vocation leur a manqué, que la foi ne leur a pas été annoncée ? Non, dit saint Augustin, cette excuse, tout apparente qu'elle est, ne sera pas reçue : *Ab hac damnatione non se liberabunt qui poterunt dicere non se audisse Evangelium, cum fides ex auditu sit*. Et vous, chrétiens, devenus infidèles par votre faute ; vous qui, au mépris de la vérité que vous connaissiez, vous êtes précipités dans l'impiété ou dans la débauche ; vous croyez pouvoir vous sauver, en disant que si Dieu eût voulu, il vous eût empêché de tomber dans cet abîme, ou qu'il vous en eût retiré ? Quelle illusion, quel prétexte frivole ! On ne pourra, dit encore saint Augustin, répondre à la plus grande partie des infidèles, qu'ils eussent cru, s'ils eussent voulu, des mystères qui ne leur ont pas été annoncés : *Nullo modo dici potest : id quod non audieras crederes si velles*. Mais on pourra toujours vous dire : ô homme qui avez reçu le don précieux de la foi, qui avez été régénéré par le baptême, qui avez été fortifié par les autres sacrements, qui avez

reçu un nombre infini de grâces intérieures et extérieures, vous pouviez, si vous l'aviez voulu, demeurer ferme dans la justice : *Postest dici : homo, in eo quod audieras et teneras, in eo perseverares, si velles*. Cet abîme dont vous n'avez pu sortir, c'est vous-même qui vous l'êtes creusé ; ces chaînes que vous n'avez pu rompre, c'est vous-même qui les avez forgées ; ces ténèbres que vous n'avez pu dissiper, c'est vous-même qui les avez appelées.

Cessez donc de croire que Dieu serait injuste en vous punissant ; ou bien effacez de l'Evangile ces menaces terribles qui nous montrent en Dieu une justice vengeresse : dites que tous les hommes indifféremment seront heureux dans l'autre vie ; dites que l'homme trompeur et sanguinaire, qui est ici-bas un objet d'abomination devant le Seigneur, sera dans le ciel l'objet de ses complaisances, comme l'homme miséricordieux dont le cœur tendre et sensible aura soulagé la misère des pauvres, qui aura été le défenseur des veuves, le père des orphelins ; dites que les blasphémateurs, en un mot les scélérats de toute espèce, seront récompensés comme les chrétiens les plus fidèles, comme les martyrs les plus courageux. Car qui peut douter que la grâce de Jésus-Christ n'eût pu changer les cœurs de tous ces malheureux, et qu'ils ne se fussent effectivement convertis, si Dieu leur eût donné ces grâces puissantes qu'aucun cœur dur ne rejette, parce qu'elles sont données précisément pour amollir la dureté du cœur ? En un mot, anéantissez l'Evangile lui-même : car à quoi sert-il, à quoi sert toute religion, toute espèce de culte, toute loi positive ou naturelle, si tous les hommes doivent être heureux, de quelque manière qu'ils aient vécu, si Dieu ne peut punir ceux qu'il n'aura pas convertis ?

J'ajoute que les pécheurs, depuis même qu'ils sont dans l'habitude du crime, ont abusé d'une infinité de grâces que Dieu leur donnait pour les en retirer ; et que par conséquent c'est par le vice seul de leur volonté qu'ils y demeurent, comme c'est par le vice seul de leur volonté qu'ils y sont tombés.

II. En effet, combien de moyens de conversion la miséricorde de Dieu ne leur offre-t-elle pas ? Je ne parle point des grâces extérieures dont ils jouissent comme les justes mêmes, des instructions qu'ils entendent, des prières de l'Eglise qui gémit continuellement pour eux, des bons exemples qu'ils ont sous les yeux, des événements dont ils sont témoins : je sais que ces secours extérieurs, tout précieux qu'ils sont, ne sont pas par eux-mêmes capables de changer les cœurs. La présence de Jésus-Christ, ses instructions, ses miracles ont laissé les Juifs obstinés dans leur incrédulité. Ils avaient des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, parce que leur cœur était endurci. Il n'y a donc que l'opération intérieure de la grâce qui puisse

convertir les pécheurs. Mais cette grâce même, peut-on dire que les pécheurs en soient entièrement privés ? Y a-t-il dans le sein de l'Eglise catholique un homme assez abandonné de Dieu pour ne recevoir jamais au fond de son cœur un rayon de lumière, une sainte inspiration ? Non, mes frères, je ne puis me le persuader : l'idée que j'ai de la bonté et de la miséricorde de Dieu ne me permet pas de le croire. Ce ne sera qu'au dernier jour qu'il quittera tout sentiment de miséricorde pour les pécheurs, et qu'il n'écouterà plus que sa justice. Jusqu'à ce jour fatal, c'est un bon pasteur qui cherche ses brebis égarées ; c'est un père qui veut rassembler ses enfants dispersés ; c'est une mère tendre qui a été forcée d'éloigner de sa présence un fils dénaturé. Malgré l'excès de son ingratitude, malgré les désordres honteux auxquels il se livre, peut-elle se résoudre à l'oublier entièrement ? Ne jette-t-elle pas de temps en temps sur lui un regard de compassion : *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum ut non misereatur filio uteri sui ?* (Isa., XLIX, 15.) Ne désire-t-elle pas ardemment qu'il se rende digne de ses bontés, ne le fait-elle pas solliciter de revenir à lui-même et de mériter son pardon ? C'est sous cette image que Dieu lui-même a voulu se présenter. Que dis-je ? il enchérit encore sur cette excellente figure. Oui, nous dit-il, quand la mère la plus tendre serait capable d'oublier le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai pas : *Et si illa oblita fuerit, ego non obliviscar tui*. (Isa., XLIX, 15.) De là tant d'avances qu'il fait vers le pécheur. Livré à vos passions tumultueuses, enivré de la liqueur perfide que vous avez bue dans la coupe empoisonnée de Babylone, vous paraissez l'avoir entièrement oublié, et c'est dans ce moment-là même qu'il vous cherche avec empressement : c'est pour vous rappeler à lui, qu'il vous sépare, par une maladie, des occasions du péché : qu'il répand l'amertume sur vos plaisirs, qu'il vous inspire une crainte salutaire de l'avenir, un juste regret des plaisirs purs et innocents que vous avez autrefois goûtés dans le sein de la vertu et de l'innocence, une espèce de jalousie envers ceux qui en jouissent encore. Ne sont-ce pas là des grâces, et des grâces bien précieuses, et des grâces que vous avez reçues mille fois pendant le cours de vos désordres ? Ce sont ces sentiments qui ont commencé la conversion du prodigue de l'Evangile : ce sont eux qui l'ont conduit auprès de son père. A quoi tient-il, mes frères, qu'ils ne fassent sur vous le même effet ?

Mais ce ne sont pas là, me direz-vous encore, ces grâces fortes et victorieuses qui changent le cœur : le mien est trop fortement engagé dans le péché, pour que des grâces si faibles puissent l'en arracher : la volonté languissante qu'elles produisent en moi, peut-elle balancer ces passions si longtemps victorieuses, ce poids de l'habitude qui m'entraîne vers le mal ? C'est donc

ainsi, mes frères, que vous cherchez à diminuer le prix des grâces du Seigneur, et à vous dispenser, s'il est possible, de la reconnaissance envers lui? Ces grâces, dites-vous, sont trop faibles pour vaincre la dureté de votre cœur. Mais, premièrement, ne sentez-vous pas combien cela même vous rend inexcusables? Ne sentez-vous pas qu'on peut vous dire ici ce que Jésus-Christ disait aux habitants de Betzaïde et de Corozain : Malheur à vous ! parce que si ce qui a été fait pour vous avait été fait pour les Tyriens et les Sidoniens, ils auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice? Malheur à vous ! *œ tibi!* (Matth., XI, 21; Luc., X, 13), parce que la même grâce que vous avez rendue inutile par votre obstination aurait converti un cœur moins endurci que le vôtre. Malheur à vous, parce que par l'habitude de pécher, vous avez mis pour ainsi dire votre cœur à l'épreuve des grâces ordinaires; parce qu'il faut désormais des prodiges de grâce, et toute la force du bras de Dieu pour le briser et le soumettre.

Mais, en second lieu, si ces premières grâces n'étaient pas capables de briser tout d'un coup vos chaînes, de vous soustraire à la tyrannie du péché, à la force de vos penchants, fallait-il pour cela les mépriser, les rejeter? Fallait-il laisser éteindre, fallait-il laisser enlever par le tourbillon des passions, cette étincelle précieuse qui, conservée avec soin, aurait pu rallumer dans votre cœur le feu de la charité?

Ah ! mes frères, vous ne connaissez pas le prix des grâces du Seigneur. Cette grâce, qui vous a paru si faible, était le fruit précieux des mérites de Jésus-Christ. Si vous l'eussiez fait profiter, elle eût pu devenir le commencement de votre sanctification; car, quoique la grâce de Dieu soit toujours gratuite, il est cependant certain que le bon usage d'une grâce en attire d'autres plus fortes et plus abondantes. C'est ainsi que le serviteur fidèle, qui a fait profiter les talents que le père de famille lui a confiés, mérite qu'on lui en confie un plus grand nombre. C'est ainsi, au contraire, que le serviteur indolent qui a enfoui le sien, non-seulement n'en reçoit point d'autres, mais même est privé de celui qui lui avait été donné.

Cette grâce, que vous croyez si faible, a pourtant rendu à votre cœur la sensibilité qu'il avait perdue. Elle vous a excité à désirer votre guérison, à vouloir sortir du sommeil léthargique dans lequel vous étiez depuis si longtemps enseveli : bientôt, il est vrai, vous avez senti par votre propre expérience, qu'il ne suffisait pas de vouloir si faiblement : mais que fallait-il faire alors? il fallait, non pas retomber mollement sur le lit funeste duquel vous commenciez à vous arracher, mais faire ce que vous pouviez, et demander ce que vous ne pouviez pas : il fallait demander à Dieu la volonté pleine et entière de sortir du péché, d'accomplir ses commandements. Direz-vous que vous ne pouviez pas prier? Ah ! mes

frères, quelle illusion ! l'Esprit-Saint lui-même vous y excitait. Il mettait dans votre cœur, et pour ainsi dire sur vos lèvres les paroles que vous deviez lui adresser : il commençait à gémir en vous. Il ne s'agissait de votre part que d'un acte de votre volonté qui aurait ratifié ces gémissements, et celui qui avait excité dans votre âme ce premier mouvement, celui qui vous avait ainsi prévenu dans ses miséricordes, aurait achevé son ouvrage; il aurait aidé vos efforts; il les aurait rendus victorieux.

Avez-vous jamais éprouvé, mes frères, qu'en travaillant sincèrement à votre salut, en demandant humblement à Dieu le secours de la grâce, cette grâce vous ait manqué? Vous avez fait quelquefois des efforts pour vous convertir, et ces efforts ont été inutiles; pourquoi? parce que vos efforts n'étaient pas aussi grands qu'ils auraient dû l'être, à raison même des forces que Dieu vous donnait; parce que vous comptiez trop sur vous-mêmes, parce que vous n'êtes en un mot, ni assez courageux, ni assez humbles. Entrez dans les sentiments d'une humble confiance qui vous fasse tout attendre de Dieu et rien de vous-même; et j'ose vous assurer de la part du Seigneur que vos efforts ne seront pas inutiles.

Ces efforts d'ailleurs ne sont-ils pas eux-mêmes des effets de la grâce de Dieu en vous? Cette volonté même que vous avez de vous convertir, n'est-ce pas Dieu qui vous l'a donnée, et a-t-il pu vous la donner, sans avoir dessein de la seconder? Il vous a excité à revenir à lui, lorsque vous vous en éloigniez; s'éloignera-t-il de vous, lorsque vous commencerez à vous rapprocher de lui? Non, mes frères, Dieu ne se joue pas ainsi des faibles mortels, et ses grâces ne sont pas des pièges qu'il leur tend; il ne leur en accorde aucune que pour leur salut.

Recevez donc les grâces du Seigneur avec reconnaissance, profitez-en avec ferveur, et je suis certain, dit l'Apôtre, *confido* (Philip., I, 6), que celui qui a commencé votre conversion l'achèvera avec la même bonté : *Confido quia qui cepit in vobis opus bonum perficiet.* (Ibid.) Telle est en effet la conduite de Dieu dans la conversion du pécheur : il commence seul ce grand ouvrage, dit saint Augustin, en opérant en nous la volonté de nous sauver : *Ipse ut velimus operatur incipiens*; et il coopère ensuite, il perfectionne les efforts que sa grâce nous a inspirés : *volentibus cooperatur perficiens*.

Ne dites donc plus, mes frères, que la grâce de Dieu vous a manqué; ce serait en vous mauvaise foi et ingratitude : dites, au contraire, que vous avez manqué à la grâce; que vous l'avez méconnue lorsqu'elle frappait pour ainsi dire à la porte de votre cœur; que vous l'avez étouffée lorsqu'elle commençait à s'y introduire; que vous lui avez opposé un cœur plus inflexible que le bronze le plus dur.

III. Ne croyez pas aussi que la force de la grâce vous dispense de faire vos efforts

pour sortir de l'iniquité. Ces efforts, mes frères, sont une condition nécessaire sans laquelle la grâce de Dieu n'opérera jamais votre conversion. Car quelle idée avez-vous donc de la grâce ? Elle est, il est vrai, un acte de la toute-puissance de Dieu : elle est, selon l'expression de l'Ecriture, une création ; et la voix qui commande à nos cœurs n'est pas moins puissante que celle qui a commandé au néant et qui en a tiré toutes les créatures visibles et invisibles. Mais si Dieu est également puissant sur toutes les créatures animées et inanimées ; si celles qui jouissent de la liberté ne sont pas moins soumises à son pouvoir suprême que celles qui sont privées de tout sentiment et de toute activité ; il est certain d'un autre côté que Dieu n'agit pas sur les unes comme sur les autres. Il produit seul la matière et toutes ses modifications, parce que la matière incapable d'action ne peut coopérer avec lui : mais, par la raison contraire, il veut que nous travaillions avec lui à l'ouvrage de notre salut. Il nous a créés sans nous, dit saint Augustin, mais il ne nous sauvera pas sans nous : *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te*. Nos cœurs sont dans sa main, et il les tourne comme il juge à propos ; mais il n'agit sur eux que pour les faire agir eux-mêmes : *Aguntur ut agant, non ut ipsi nihil agant*. La nécessité d'une grâce qui prévienne et qui détermine notre volonté, et l'existence du libre arbitre par lequel nous coopérons à la grâce, sont deux vérités qui appartiennent également à la foi catholique : l'Ecriture sainte nous enseigne également l'une et l'autre, et c'est pour cela, dit saint Augustin, que tantôt elle nous engage à demander à Dieu qu'il nous convertisse, et tantôt elle nous exhorte à nous convertir à Dieu. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, rendant grâces à Dieu pour les bienfaits qu'il en a reçus, dit que c'est par la grâce qu'il est tout ce qu'il est : *Gratia Dei sum id quod sum* (1 Cor., XV, 10) ; que, pour montrer ensuite le libre arbitre, il ajoute : La grâce n'a point été inutile en moi ; j'ai travaillé plus que tous les autres ministres de l'Evangile : *Gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi*. (Ibid.) Mais afin qu'on ne croie pas que la volonté humaine puisse faire quelque chose de bien, sans la grâce de Dieu, il ajoute : ce n'est pas moi qui ai travaillé, mais la grâce de Dieu avec moi. C'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Augustin, que ce n'est ni lui sans la grâce, ni la grâce sans lui, mais la grâce de Dieu avec lui, *ac per hoc nec gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo*.

Voilà, mes frères, la véritable doctrine de la grâce. Or, cette doctrine une fois posée, je demande si ce n'est pas s'aveugler que d'attendre dans une molle inaction les moments de la grâce ? Quelle grâce attendez-vous donc ? une grâce qui vous convertisse en un instant, qui, sans combat et sans effort, change votre cœur en un cœur nouveau, en banisse toutes les passions, y ré-

tablisse l'amour de la justice ? Je sais, mes frères, que Dieu peut opérer ce prodige. C'est ainsi que Paul, renversé comme d'un coup de foudre, vit tomber en un instant sa fureur et son faux zèle ; c'est ainsi que d'un pharisien orgueilleux il devint sur-le-champ un humble disciple de Jésus-Christ ; d'un persécuteur des chrétiens, l'apôtre le plus zélé de leur foi. Mais, encore un coup, c'était là un prodige éclatant de la toute-puissance de Dieu, et non pas la conduite ordinaire de sa grâce. Ce n'est pas ainsi qu'il a coutume de convertir les pécheurs : ce n'est pas ainsi qu'il a touché le cœur d'Augustin. Combien n'eut-il pas à combattre contre l'orgueil de son esprit, contre la vivacité de son tempérament, contre la tendresse même de son cœur, pour se soumettre humblement à la croyance de nos mystères, pour renoncer aux plaisirs des sens, pour embrasser la croix de Jésus-Christ ? S'il eût raisonné comme vous ; s'il eût négligé les premières impressions de la grâce ; s'il eût continué de s'engager dans les liens du péché jusqu'à ce qu'il plût à la grâce de les rompre entièrement, l'Eglise n'aurait point eu en lui sa plus brillante lumière, la grâce n'en aurait point fait une de ses conquêtes les plus glorieuses, et son défenseur le plus ferme et le plus éclairé.

Pourquoi demandons-nous à Dieu plutôt ces prodiges de grâce qui convertissent en un moment, que ces grâces ordinaires qui, après un combat long et difficile, nous font vaincre les ennemis de notre salut ? est-ce afin que la grâce de Dieu triomphe de nous plus glorieusement ? Si tel était votre motif et qu'en conséquence vous demeurassiez dans l'inaction jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de vous donner ces sortes de grâces, je vous dirais encore, mes frères, que ce serait une illusion ; car, dit l'Apôtre, faut-il donc demeurer dans le péché, afin que la grâce éclate davantage : *Permanebimus in peccato ut gratia abundet* ? (Rom., VI, 1.) — *Absit* (Ibid. 2), que la grâce elle-même nous en préserve. Mais ce n'est pas pour l'intérêt de la gloire de Dieu que nous souhaitons ce triomphe éclatant de la grâce. Cette grâce en effet n'est pas moins puissante lorsqu'elle nous fait combattre avec succès, que quand elle nous fait vaincre sans combattre. Dieu ne se montre pas moins le maître des cœurs, lorsqu'il les attire efficacement par la douceur de sa grâce, que quand il les brise par sa force invincible. Il n'a pas triomphé d'Augustin avec moins de gloire, que de Paul, persécuteur de son Eglise. C'est donc, ou orgueil, ou lâcheté qui vous fait raisonner ainsi. Orgueil, parce que les conversions subites et éclatantes semblent marquer une espèce de prédilection de la part de Dieu ; parce qu'elles font un nom dans le monde à ceux qui en sont les objets : lâcheté, parce que nous nous imaginons qu'elles dispensent de combattre et de travailler. Ne comptons donc plus sur ces prodiges ; ne tentons pas le Seigneur ; faisons en un mot tous nos efforts pour

seconder la grâce, et lorsque le succès les couronne, ne soyons pas assez ingrats et assez téméraires pour nous l'attribuer, pour vouloir en partager la gloire avec Dieu. Notre libre arbitre a coopéré à la grâce, mais c'est la grâce elle-même qui l'a fait coopérer. C'est nous qui avons voulu, mais c'est Dieu qui nous a fait vouloir : c'est nous qui avons fait le bien, mais c'est Dieu qui nous l'a fait faire ; car c'est lui qui opère en nous le vouloir et le faire selon sa bonne volonté : *Deus operatur et velle et perficere pro bona voluntate.* (Philip., II, 13.)

J'ai tâché de vous faire voir, mes frères, que la nécessité d'une grâce de conversion ne fournit aux pécheurs ni espérance de l'impunité, ni prétexte pour demeurer dans l'inaction. Il me reste à faire voir que la nécessité d'une grâce de persévérance ne doit inspirer aux justes ni découragement, ni défiance ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour bannir de vos cœurs des défiances injurieuses à la bonté de Dieu, mon dessein n'est pas, mes frères, d'affaiblir ou de dissimuler ici les vérités précieuses qui font partie de ce dépôt confié à l'Eglise, et pour lesquelles elle a combattu avec tant de force et de gloire contre l'hérésie orgueilleuse de Pélagé. A Dieu ne plaise que, par une prévarication criminelle, je sape les fondements de l'humilité chrétienne, et j'attire sur vous la malédiction prononcée contre ceux qui mettent leur confiance dans l'homme plutôt qu'en Dieu. Oui, mes frères, environnés de toute part de tentations et de dangers, attaqués par un nombre infini d'ennemis, portant au dedans de nous-mêmes le principe et le germe de tous les vices ; la même grâce, qui nous a été nécessaire pour sortir des liens du péché, nous est nécessaire pour n'y pas retomber. Le don précieux de la persévérance est une grâce spéciale qui couronne toutes les autres, qui est jointe inséparablement avec la possession du royaume de Dieu, et qui par conséquent est l'effet tout gratuit de sa miséricorde ; puisque, selon les principes de la plus saine théologie, c'est gratuitement, et non pas selon nos mérites, que nous sommes prédestinés à ce royaume céleste, et aux bonnes œuvres qui nous le font obtenir.

Telle est la doctrine que saint Augustin avait reçue des Pères qui l'avaient précédé, et qu'il a transmise aux siècles futurs ; doctrine toujours confirmée par les autorités les plus respectables et qui n'a jamais été attaquée que pour triompher avec plus de gloire des efforts qu'on a faits contre elle. En vain des hommes téméraires et qui abusaient des dons de la grâce contre la grâce elle-même, cachèrent-ils sous le voile d'un zèle ardent pour le progrès de la vertu, le chagrin que leur causait une doctrine si propre à humilier l'homme sous la main puissante de Dieu ; en vain ont-ils prétendu qu'elle rendait inutile toute exhortation à

la vertu, qu'elle portait dans les cœurs le découragement et le désespoir : l'Eglise catholique a méprisé ces vains murmures ; elle a regardé la doctrine d'Augustin, non-seulement comme vraie, mais aussi comme salutaire ; elle a voulu que ses enfants en fussent instruits, afin qu'ils ne se confiasent qu'en Dieu, qu'ils ne se glorifiasent qu'en lui.

Bien loin donc de craindre de vous décourager, en vous exposant cette doctrine dans toute sa pureté, je craindrais au contraire, en vous la dissimulant, de vous ôter le motif le plus ferme de votre espérance. Je craindrais de vous jeter dans le désespoir, si je vous disais que votre salut est dans vos faibles mains, et que c'est vous seul qui devez en être l'artisan. En effet, dit saint Augustin, devons-nous craindre de désespérer un fidèle, lorsque nous lui disons que toute son espérance est en Dieu ? *An vero timendum est ne de se homo desperet, quando spes ejus ponenda demonstratur in Deo ?* N'aurait-il pas lieu au contraire de se livrer à la défiance et au découragement, s'il était assez malheureux pour n'espérer qu'en lui-même ? *An non potius desperaret, si eam in se ipso superbissimus et infelicitissimus poneret ?*

Une fois persuadé que c'est Dieu qui me sauve, et que c'est de sa miséricorde que je dois attendre la grâce de la persévérance, j'espère mon salut avec plus de confiance que s'il dépendait de moi seul ; pourquoi ? parce que, je sais certainement que si Dieu a résolu de me sauver, il le fera plus sûrement que je ne pourrais le faire moi-même ; parce que, bien loin d'avoir lieu de me défier de sa bonté et de sa miséricorde, j'ai au contraire les motifs les plus légitimes de croire qu'il veut efficacement mon salut. Développons, mes frères, ces deux réflexions : elles sont bien capables de dissiper les vaines terreurs par lesquelles l'ennemi de votre salut voudrait vous empêcher de courir vers la récompense que le Seigneur a promise à vos efforts inspirés et secondés par sa grâce.

I. Si c'est Dieu qui me sauve et qui me fait persévérer, mon salut est plus en sûreté que s'il dépendait de moi seul. Car quel est donc ce Dieu qui se charge pour ainsi dire de mon salut ? n'est-ce pas le Dieu fort, le Dieu tout-puissant, qui d'une parole a tiré du néant le ciel et la terre, qui exerce un empire absolu sur tout ce qui existe, devant lequel toutes les puissances des cieux et des enfers se tiennent dans le respect et le silence ? S'il a résolu de nous sauver, il pourra résister à sa volonté toute-puissante ? s'il est pour nous, qui sera contre nous ? si nous sommes du nombre heureux de ceux qu'il a prédestinés pour être à jamais le triomphe et la gloire de sa grâce, qu'il a donnés à son Fils pour être le prix de sa mort et les cohéritiers de son royaume, qui pourra nous arracher d'entre ses bras ? qui pourra rendre inutiles les desseins de sa miséricorde sur nous ? qui pour-

ra nous séparer de sa charité? En vain les puissances de l'enfer se déchaîneront-elles contre nous; en vain réuniront-elles toutes leurs ruses et toutes leurs fureurs; en vain armeront-elles toutes celles de la terre; en vain chercheront-elles à nous effrayer par l'appareil des supplices, à nous éblouir par l'éclat de la vanité, à nous séduire par l'appât des faux plaisirs: nous résisterons à tous leurs efforts; ou si nous y succombons quelquefois, nos fautes mêmes et nos chutes entreront dans les desseins de la miséricorde de Dieu: elles serviront à nous rendre plus humbles, plus vigilants, plus reconnaissants; elles nous attacheront à lui d'une manière encore plus indissoluble.

Ne craignons point la faiblesse même de notre volonté: toute faible qu'elle est, elle peut devenir par sa grâce supérieure à toutes les tentations, à toute la puissance de nos ennemis. Dieu la récompensera si fortement, il la touchera si efficacement, qu'elle se portera avec autant de constance que d'ardeur vers le véritable bien, qu'elle y demeurera inviolablement attachée. Car telle est, dit saint Augustin, la grâce de persévérance que Dieu a destinée à ses élus: elle donne non-seulement le pouvoir de persévérer, mais la persévérance elle-même; et c'est par cette grâce forte et puissante, que Dieu vient au secours de notre faiblesse. Que souhaiterions-nous de plus, mes frères, pour notre salut? Voudrions-nous que Dieu nous ôtât tout d'un coup le pouvoir de pécher, qu'il nous affermit dans la grâce de manière à ne pouvoir jamais la perdre? Ce serait demander la couronne avant que d'avoir combattu. Jouir de la justice et de la grâce de Dieu avec une assurance entière de la conserver toujours, avec une heureuse impossibilité de la perdre; c'est une partie de la béatitude des saints qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel. Voudrions-nous que Dieu laissât notre persévérance à la seule disposition de notre libre arbitre? Que nous serions malheureux, mes frères, si ce souhait était rempli! Quelles ressources, hélas! trouverions-nous dans notre volonté, pour résister à tant d'ennemis conjurés contre nous? dans cette volonté, dis-je, si affaiblie par le péché, si dominée par les passions? Qui ne sait que cette volonté même est le siège de tous nos maux, et que c'est pour la guérir que nous avons le plus besoin de la grâce médicinale de Jésus-Christ?

Mais je suppose même que cette volonté recouvre ses premières forces, qu'elle redevenue ce qu'elle était au sortir des mains du Créateur; serait-il plus sûr de nous confier à elle qu'à la grâce de Jésus-Christ? Mes frères, nous en avons, hélas! une preuve bien triste et bien convaincante. Car d'où viennent tous les maux dont nous sommes aujourd'hui affligés? n'est-ce pas du mauvais usage que la volonté de l'homme encore saine et entière a fait de ses premières forces? L'homme, créé dans la justice et dans l'innocence, avait reçu de Dieu tout ce

qui lui était nécessaire pour y persévérer: son esprit était exempt des ténèbres de l'ignorance; son cœur ne connaissait pas le poids malheureux de la concupiscence; son corps parfaitement soumis à l'esprit, n'avait point de mouvement dont il ne fût le maître; le Seigneur lui-même l'aidait par sa grâce: rien en un mot ne lui manquait pour conserver les biens précieux que la main libérale du Créateur lui avait prodigués: et cependant, la première tentation qu'il a éprouvée l'a renversé: il est tombé au premier choc, et il a entraîné dans sa chute déplorable toute sa malheureuse postérité. Quel exemple, peut-être plus frappant encore, nous donnent ici les anges du Seigneur? Quelle effroyable différence a mise entre eux le choix de leur libre arbitre? *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer (Isa., XIV, 12)*, le plus parfait des ouvrages du Très-Haut? comment un nombre infini de créatures si excellentes s'est-il laissé séduire? N'est-ce pas de l'état le plus florissant qu'il est tombé dans le plus profond des abîmes? n'est-ce pas des forces les plus entières du libre arbitre qu'il a abusé, sans qu'aucune tentation extérieure le détournât de l'obéissance qu'il devait à Dieu? Et nous, mes frères, qui sommes si inférieurs à ces esprits sublimes; nous sur qui les sens exercent un empire si tyrannique; nous qu'une infinité de tentations assiègent de toutes parts: nous oserons demander que le soin de notre salut nous soit remis? nous oserons dire que, s'il dépendait de nous de persévérer, nous persévérerions certainement? Qui pourra guérir notre présomption et notre orgueil, si la chute du premier homme et des anges ne le guérit pas?

Ah? mes frères, si la condition de l'homme depuis sa chute est moins glorieuse, j'ose dire qu'elle est plus sûre, j'ose dire que Dieu traite pour ainsi dire l'homme malade et dégradé par le péché, avec plus de bonté que l'homme innocent. Nous recevons par Jésus-Christ plus que nous n'avons perdu par notre premier père. Dieu n'a donné au premier Adam qu'une grâce par laquelle il pouvait persévérer s'il le voulait: il nous donne par les mérites du second Adam une grâce qui fait que nous voulons efficacement persévérer. Loin donc de regarder comme affligeante cette dépendance où nous sommes de la grâce de Dieu, louons, mes chers frères, son infinie miséricorde qui nous a préparé de telles ressources. Réjouissons-nous de ce que nous avons à combattre les ennemis de notre salut, non avec nos propres forces qui ne sont rien, mais avec celles de Dieu qui sont infinies. Réjouissons-nous de ce que notre persévérance est confiée, non pas seulement à notre volonté, que les passions peuvent séduire, que les tentations peuvent abattre; qui peut toujours ou cesser de vouloir le bien, ou le vouloir trop faiblement; mais beaucoup plus encore à la grâce d'un Dieu qui ne peut ni se laisser surprendre par aucun artifice, ni céder à au-

cune violence. Reconnaissons enfin que notre salut est plus en sûreté dans les mains de Dieu que dans les nôtres; et que sa grâce nous préserve de désespérer de nous-mêmes, précisément parce qu'on nous dit de n'espérer qu'en Dieu : *Absit a vobis ideo desperare de vobis, quia spem vestram in ipso habere jubemini, non in vobis.*

II. Non-seulement, mes frères, nous sommes assurés que si Dieu a résolu de nous sauver, il le fera plus sûrement que nous ne pourrions le faire nous-mêmes; mais nous avons aussi les raisons les plus légitimes de croire qu'il le veut efficacement, et qu'il nous a destiné les grâces de persévérance qui nous sont nécessaires pour obtenir la récompense éternelle. Il ne nous est pas plus permis de douter de sa bonté et de sa miséricorde, que de sa puissance. Rappelez-vous, mes frères, tous ses bienfaits, et que ce souvenir bannisse vos alarmes et vos inquiétudes. Dans le temps même que vous étiez son ennemi, dans le temps que vous étiez un vil esclave du péché, Dieu vous a aimé : il vous a donné son propre Fils pour rompre vos chaînes, pour vous réconcilier avec lui; il a voulu que ce Fils, l'objet éternel de ses complaisances répandît son sang pour vous. Après ce don si précieux, quelle faveur n'êtes-vous pas en droit d'espérer?

Mais, me direz-vous, le sang de Jésus-Christ n'a-t-il pas été répandu pour tous les hommes; et parmi ceux qui ont été rachetés de ce prix infini, n'y en a-t-il pas un grand nombre qui se perdent? Oui, mes frères; ainsi l'enseigne l'Eglise catholique. Mais à cette faveur qui vous est commune avec tous les hommes, combien le Seigneur n'en a-t-il pas ajoutées qui vous sont particulières? Non-seulement le sang de Jésus-Christ a été répandu pour vous, mais il vous a été spécialement appliqué. Vous avez été lavé dans ce sang précieux; vous en êtes actuellement tout couvert; car c'est à des justes que je parle, et c'est de la grâce de persévérance dont il est ici question. Combien de fois la miséricorde de Dieu ne vous a-t-elle pas arraché des voies de l'iniquité? combien de fois ne vous a-t-il pas rappelé à lui dans le temps même que vous paraissiez l'avoir entièrement abandonné? En use-t-il de même à l'égard de tous les hommes? et ne sont-ce pas là, mes frères, des marques d'une prédilection, d'une miséricorde particulière pour vous?

Quoi donc! ce Dieu infiniment bon vous a aimé dans le temps que vous étiez un impie; et aujourd'hui que vous êtes justifié par sa grâce; aujourd'hui qu'il n'y a plus rien en vous qu'il puisse haïr, il vous abandonnerait? Non, dit saint Augustin, Dieu n'abandonne jamais le premier ceux qu'il a une fois justifiés : *Non deserit, nisi deseratur.* S'il vous abandonnait, ce serait parce que vous l'auriez abandonné lui-même; ce serait parce que vous auriez abusé de ses grâces, pour vous glorifier en vous-même; ce se-

rait parce que par vos injustes défiances vous auriez pour ainsi dire insulté sa bonté et sa miséricorde. Si vous espérez en lui, il ne trompera point votre espérance; il vous donnera la grâce nécessaire pour continuer de vivre jusqu'à la fin dans la piété et la justice : *Non deserit, nisi deseratur; ut pie semper justeque vivatur.*

Cette grâce ne vous est pas due; je le le sais, mes frères; mais ne pouvons-nous donc attendre du Seigneur que ce qu'il nous doit rigoureusement? Que nous serions à plaindre, si nous ne pouvions réclamer que sa justice? Mais sa miséricorde est le principal fondement de nos espérances : et combien d'effets n'en avons-nous pas déjà ressentis? Si Dieu ne nous donnait que ce qu'il nous doit, nous aurait-il appelés à la connaissance de la véritable religion? nous aurait-il séparés de cette masse de perdition qu'il laisse dans l'aveuglement? Quels mérites avaient précédé en nous ses premières faveurs? Dieu ne nous doit pas la grâce de la persévérance; mais il se doit à lui-même d'être fidèle à ses promesses; et il vous a promis, mes frères, de ne point vous abandonner, si vous ne l'abandonnez le premier : il vous a promis de ne point permettre que vous ne soyez tentés au delà de vos forces; de tourner même la tentation à l'avantage de votre salut : il vous a promis d'exaucer les prières humbles et ferventes par lesquelles vous lui demanderiez de persévérer dans son service.

Mais, me direz-vous encore, cette prédestination, ce partage éternel et irrévocable que le Seigneur a fait des hommes, n'est-il pas bien capable de nous alarmer? Avons-nous quelque assurance d'être de ce nombre heureux duquel personne ne périt, hors duquel personne n'est sauvé?

Je commencerai par convenir avec vous que le mystère de la prédestination est un abîme qu'on ne peut regarder sans frayeur. Pourquoi de tant d'hommes dont la cause est commune, Dieu appelle-t-il les uns à la connaissance de la vérité, tandis qu'il laisse les autres dans les ombres du mensonge? Pourquoi parmi ceux même qu'il appelle à la véritable foi, à qui il donne la justice et la charité, y en a-t-il un si grand nombre à qui il ne donne pas la préférence dont il couronne les autres? Si vous me le demandez, dit Saint Augustin, je n'ai point d'autre réponse à vous faire que celle de l'Apôtre : ô profondeur de sa science et de la sagesse de Dieu, que ses voies sont cachées, que ses jugements sont incompréhensibles ! *ô altitudo !* (Rom., XI, 33.) Mais après avoir rendu cet hommage à la profondeur des jugements de Dieu; après vous avoir fait observer que Dieu ne prédestine personne au péché; que si celui qui persévère doit sa persévérance à la bonté de Dieu, celui qui tombe ne doit sa chute qu'à lui-même et à sa propre volonté, selon cette parole de saint Augustin : *Voluntate sua cadit; et voluntate Dei stat qui stat;* après vous avoir rappelé que, selon le même saint docteur,

Dieu n'abandonne jamais le premier ceux qu'il a une fois justifiés ; après, dis-je, avoir écarté toutes les erreurs que l'ignorance et la précipitation ont coutume de mêler avec la vérité dans ces matières délicates ; je dis que si le mystère de la prédestination nous inspire quelque crainte, c'est une crainte salutaire en elle-même, une crainte qui doit nous porter à travailler avec ardeur, et non pas nous jeter dans le découragement et l'inaction ; une crainte tempérée par les plus justes motifs de confiance.

C'est une crainte salutaire en elle-même : pourquoi, dit saint Augustin, Dieu nous cache-t-il avec tant de soin le secret de notre prédestination ? pourquoi permet-il que ses élus demeurent pendant toute leur vie dans une si pénible incertitude, au milieu d'une foule de réprouvés dont les chutes funestes les avertissent continuellement de ce qu'ils ont à craindre pour eux-mêmes ? C'est que dans l'état où nous sommes sur la terre, environnés de tentations et d'ennemis, la sécurité serait dangereuse ; c'est que la certitude de notre prédestination pourrait exciter dans notre cœur des sentiments d'orgueil qui nous rendraient indignes de la vie éternelle qui nous est destinée ; c'est qu'elle nous inspirerait une présomption téméraire qui nous ferait exposer au choc des passions un trésor que nous portons dans des vases d'argile ; c'est qu'elle anéantirait en nous l'esprit de prière, et la vigilance qui nous est si souvent recommandée, et à laquelle notre salut est attaché comme à une condition indispensable. Vous dites, mes frères, que si vous étiez assurés de votre prédestination, vous travailleriez à votre salut avec plus d'ardeur : et moi, fondé sur les dispositions où je vous vois, je vous dis que votre ardeur cesserait tout d'un coup. Si la crainte de n'être pas prédestinés vous fait ralentir vos efforts, de peur qu'ils ne deviennent inutiles ; la certitude de l'être, vous les ferait regarder comme superflus. Dans l'incertitude même où nous sommes de notre salut, n'entendons-nous pas tous les jours les pécheurs nous dire que s'ils sont prédestinés, ils peuvent se livrer à toutes sortes de plaisirs et de débauches ; que Dieu saura bien les en retirer avant la fin de leur carrière ? Raisonnement impie et extravagant : car si vous présumez que Dieu vous a prédestinés, n'est-ce pas la plus grande marque de bonté qu'il ait pu vous donner ? et n'êtes-vous pas un monstre d'ingratitude, si vous vous déterminez à l'offenser avec plus d'audace, dans la supposition que sa bonté est plus décidée pour vous, et si vous vous préparez en l'outrageant à le posséder dans toute l'éternité ? Mais que serait-ce donc, si le voile qui cache l'avenir se levait à nos yeux, si le livre de vie s'ouvrait devant nous, et si ces hommes charnels y voyaient leurs noms écrits en caractères ineffaçables ? Par combien de crimes et de scandales ne les verrait-on pas braver la justice de Dieu, et le forcer, s'il était possible, à se repentir de les avoir élus ?

C'est donc de la part de Dieu une disposition pleine de sagesse et de bonté, qui lui fait jeter un voile impénétrable sur notre prédestination. En voulez-vous, mes frères, une nouvelle preuve ? c'est que l'incertitude sur ce sujet est commune aux élus et aux réprouvés ; c'est que les saints qui règnent aujourd'hui avec Jésus-Christ, dans le ciel, n'ont eu qu'au dernier jour une certitude entière de leur prédestination. Jusqu'à ce jour qui les a délivrés des périls de cette vie, ils combattaient avec une juste confiance dans le secours de Dieu, mais non pas sans quelque crainte d'être vaincus. Ils espéraient la persévérance, ils la demandaient avec ardeur ; mais ils ne se tenaient pas infailliblement assurés qu'elle leur fût accordée. L'Apôtre même des gentils, ce vase d'élection destiné à porter le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre, ne craignait-il pas d'être lui-même du nombre des réprouvés, après avoir été l'instrument du salut de tant de peuples différents ? Or, si la connaissance de la prédestination était un moyen de salut, s'il nous était utile de lire dans les décrets éternels, croyons-nous que le Seigneur eût refusé cette connaissance à ceux qu'il destinait à régner avec lui ? Mais non, Dieu veut au contraire que ses élus opèrent leur salut avec crainte et tremblement : il veut que ceux qui se croient les plus fermes aient toujours une crainte salutaire de tomber, afin qu'ils marchent avec plus de précaution, qu'ils prient avec plus de ferveur, qu'ils combattent avec plus de courage.

Mais si l'incertitude de votre sort éternel vous paraît si insupportable, pourquoi prenez-vous le parti du désespoir et du découragement, au lieu de prendre celui que la raison, que votre propre intérêt, que les oracles de l'Écriture vous indiquent ? Pourquoi, au lieu de vous assurer vous-mêmes de votre élection par les bonnes œuvres, comme vous le pouvez, et comme l'Apôtre vous l'ordonne, changez-vous l'incertitude où vous êtes de votre salut en une certitude affreuse de votre damnation ? Car enfin, en marchant dans les voies de la justice, en combattant de toutes vos forces, vous avez toujours à craindre de ne pas persévérer, de ne pas vaincre, je le sais ; mais qu'avez-vous à espérer, en cessant de marcher ou de combattre ? Est-il sage, est-il digne d'un homme raisonnable de se précipiter dans le danger, par la crainte seule de ne pouvoir l'éviter ? Voguant paisiblement dans un vaisseau que les vents favorables ont poussé jusqu'à présent vers le port, il vous vient à l'esprit que les vents peuvent changer, que les flots peuvent se soulever et vous engloutir, que des écueils cachés peuvent vous briser : les naufrages qui ont rendu si fameuse la mer sur laquelle vous êtes se représentent à votre imagination avec toutes leurs horreurs : plein de cette pensée effrayante, qu'allez-vous faire ? Préviendrez-vous le danger, en vous précipitant dans les flots ? quel sort plus funeste la plus horrible tempête pourrait-

elle vous attirer? Ne vous efforcerez-vous pas au contraire de vous prémunir contre la fureur des vagues, n'accélérez-vous pas votre course, ne redoublez-vous pas vos précautions? C'est ainsi qu'il faudrait raisonner dans l'affaire de votre salut. Vous ignorez le décret éternel qui a été prononcé sur vous; vous ignorez si vous êtes du nombre heureux de ceux à qui le Seigneur a destiné la persévérance finale et les biens éternels auxquels elle conduit. Cette incertitude est fâcheuse, je l'avoue; mais n'est-il pas bien plus affreux encore de n'avoir à attendre que la damnation éternelle, et d'être certainement dans le chemin qui y conduit? Or, vous ne pouvez douter que si vous abandonnez la voie étroite dans laquelle vous avez commencé de marcher, si vous vous arrêtez, si vous retournez en arrière, vous n'avez à attendre que le plus terrible jugement. Voyez maintenant si la crainte de n'être pas du nombre des prédestinés doit vous faire abandonner l'ouvrage de votre salut.

Par quel étrange malheur arrive-t-il que l'affaire de notre salut, la seule importante que nous ayons, soit cependant celle dans laquelle nous agissons avec le plus de précipitation? Nous raisonnons avec plus de justesse dans toutes les autres : la difficulté de l'entreprise, l'incertitude de l'événement excitent notre ardeur et notre vigilance; dans celle-ci, le seul doute du succès la refroidit et l'anéantit. Cependant, voici, mes frères, une réflexion qui est à la portée de tout le monde, et qui me paraît bien capable de dissiper entièrement l'illusion funeste que je combats. Cette prédestination de Dieu qui fait ici l'objet de vos frayeurs, qui vous abat et vous décourage; cette prédestination, dis-je, s'étend à toutes vos affaires temporelles, comme celle de votre salut. Il n'arrive rien dans l'univers qui n'ait été ordonné ou prévu par le souverain Maître qui le gouverne. Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; depuis le plus puissant des monarques qui règnent sur les hommes, jusqu'au plus vil insecte qui rampe sur la terre, tout est soumis à ses décrets éternels. Un cheveu ne peut tomber de notre tête sans son ordre ou sa permission. Quelque chose que nous entreprenions, il n'arrivera jamais que ce que la Providence aura décidé. Il n'est point de conseil, il n'est point de prudence qui puisse arrêter le cours de ses desseins, l'exécution de ses décrets. Il a compté nos jours, il en a marqué le terme, et il n'y a point d'art qui puisse les prolonger au delà de ce moment fatal. Cependant, mes frères, qui de nous croit pouvoir négliger dans la conduite de ses affaires les mesures que la prudence lui suggère? quel malade refuse le secours du médecin, sous prétexte que, si sa dernière heure est arrivée, toutes les ressources de l'art lui seront inutiles? Quel général exposera au feu de l'ennemi ses troupes désarmées, sous prétexte que Dieu seul est le maître des événements, et qu'il donne la victoire à qui il lui plaît? Qui d'en-

tre vous, dans le cours d'un procès épineux duquel dépend sa fortune et son établissement, négligera d'instruire ses juges, sous prétexte que leurs cœurs sont dans la main de Dieu¹ qui les tournera selon son bon plaisir?

Encore une fois, nous sommes prudents et éclairés dans toute autre affaire que celle de notre salut. La droite raison nous apprend que la prédestination et la providence de Dieu ne sont pas une fatale nécessité qui produise les événements indépendamment de leurs causes; mais une disposition pleine de sagesse, qui arrange les moyens pour parvenir sûrement à sa fin. Comment donc la même raison ne nous apprend-elle pas que notre vigilance, notre assiduité à la prière, notre fidélité à éviter les dangers, à fuir les occasions du péché, sont autant de moyens auxquels la Providence a attaché notre persévérance et notre salut?

Qu'un pélagien orgueilleux se serve des conséquences odieuses qui lui paraissent suivre du mystère de la prédestination, pour combattre ce mystère même, je n'en suis point étonné; mais qu'un fidèle catholique, persuadé que ce mystère est révélé par l'Écriture et la tradition, se serve de ces mêmes conséquences pour s'arrêter dans la voie du salut, pour se livrer à l'inaction et à la nonchalance; c'est ce qui me paraît incompréhensible. Car, enfin, deux vérités peuvent-elles se contredire? L'Esprit-Saint, en nous découvrant le mystère de la prédestination, a-t-il prétendu anéantir tout le reste de l'Évangile, et nous dispenser de tous ses préceptes? La même Écriture qui nous apprend que notre salut dépend de la miséricorde de Dieu, beaucoup plus encore que de nos efforts : *Non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei* (Rom., IX, 16), ne nous apprend-elle pas aussi que nous devons courir de manière à obtenir la récompense : *Sic currite ut comprehendatis?* (I Cor., IX, 24.) Est-ce en vain que l'Eglise demande à Dieu pour ses enfants le don de la persévérance; est-ce en vain que Jésus-Christ lui-même nous a appris à demander à notre Père céleste de n'être pas induits en tentation? Non, dit saint Augustin; parce que cette grâce de la persévérance, quoique destinée gratuitement aux vases de miséricorde, peut cependant être obtenue par nos humbles prières : *Suppliciter emereri potest*. Pourquoi donc séparons-nous des vérités inséparables; pourquoi ne nous arrêtons-nous qu'à celle qui nous paraît favoriser notre lâcheté?

Enfin la crainte que la prédestination peut nous inspirer est tempérée par les plus justes motifs de confiance. Car cette prédestination n'est point une aveugle fatalité qui ait déterminé au hasard nos destinées : elle ne dépend point d'un être malfaisant, qui, pour se procurer le plaisir cruel de nous perdre, nous ôte les moyens de nous sauver. Elle dépend uniquement de la volonté du Dieu plein de miséricorde que nous adorons; de ce Dieu qui veut être appelé le

Dieu de notre salut, qui ne punit jamais qu'à regret, qui pardonne toujours volontiers, qui ne veut la perte de personne; qui nous a donné mille fois les preuves les moins équivoques de la tendresse avec laquelle il nous aime et du désir qu'il a de nous sauver, auquel enfin vous êtes actuellement uni par la charité. Croyez-vous donc que tandis que ce Dieu, si riche en miséricorde, vous comble de faveurs, il médite déjà votre perte; qu'il se dispose à vous retirer le secours de sa grâce, afin que vous cessiez d'accomplir ses commandements, afin que vous deveniez son ennemi, et qu'il ait ensuite le droit de vous punir éternellement? Quelle injure vous feriez à cet être infiniment bon, si vous pouviez penser ainsi? Jetez donc toutes vos inquiétudes dans son sein paternel, et soyez sûr que votre salut lui est plus cher qu'à vous-même. Ne lui appartenez-vous pas d'une manière particulière; n'êtes-vous pas son ouvrage; n'êtes-vous pas sa conquête; n'êtes-vous pas une des brebis de son troupeau chéri? Quoi donc! après vous avoir cherché lorsque vous étiez égaré, après avoir donné le sang de son Fils pour vous racheter d'entre les mains des voleurs qui vous avaient enlevé; après vous avoir rapporté sur ses épaules avec tant de joie; sera-t-il le premier à vous abandonner aux loups dévorants? Ce sont ces pensées, mes frères, qui animaient la confiance du grand Apôtre. Si d'une part la vue de son indignité lui faisait appréhender de n'être pas du nombre des prédestinés, de l'autre la miséricorde infinie de Dieu le rassurait. Je sais, disait-il, en qui j'ai mis ma confiance : *Scio cui credidi.* (II Tim., I, 12.) C'est par sa grâce que j'ai marché jusqu'à présent dans la voie de la justice; c'est par sa grâce que j'ai combattu : j'espère qu'il couronnera ses dons en moi; j'attends de sa bonté la couronne de justice que sa grâce m'a fait mériter. Puisse cette même grâce vous inspirer, mes frères, une confiance telle que celle de l'Apôtre; une confiance, dis-je, ferme sans présomption, humble sans découragement; que l'Esprit-Saint prie en vous par des gémissements ineffables; qu'il vous obtienne du Père des miséricordes la grâce de la conversion si vous êtes encore engagé dans le péché, la grâce de persévérance, si vous êtes déjà dans les voies de la justice; qu'il vous conduise enfin, par une suite de bonnes œuvres, à la récompense éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le même jour.

SUR LA SAINTETÉ.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. (I Thess., IV, 3.)

La volonté de Dieu est que vous soyez saints.

Quel magnifique spectacle se présente aujourd'hui, mes frères, aux yeux de notre foi ! la cour du roi des rois, la Jérusalem céleste paraît dans tout son éclat, et la gloire de ses heureux habitants rejaillit jusque sur nous. Assis sur un trône de lu-

mière, l'Eternel fait lui-même son propre bonheur et celui des âmes saintes qu'il daigne y associer. Il se répand en elles; il les unit intimement avec lui, et par les rayons de sainteté et de gloire qu'il fait réfléchir sur elles, il les rend participantes de son être et de sa divinité. Au pied de ce trône et sur un autel éternel fume encore le sang de l'Agneau qui s'est rendu notre victime. Réuni pour toujours avec son Père et jouissant de la même gloire que lui, il lui offre sans cesse les mérites de ce sang précieux qu'il a répandu pour sa gloire et pour notre salut. Une multitude innombrable de toute langue, de toute tribu, de toute nation environne le trône du Très-Haut. Tous unis et consommés en Dieu par la perfection de la charité, tous enivrés d'un torrent de chastes délices, tous parfaitement heureux par la possession du bien suprême, dans quelque degré qu'ils le possèdent, ils forment un saint concert de louanges et d'actions de grâces. Ils bénissent à jamais le Dieu trois fois saint qui les a sanctifiés; ils chantent un cantique de louange à l'Agneau dont le sang les a purifiés; ils mettent à ses pieds les couronnes que sa grâce leur a fait mériter.

C'est sous ces images, mes frères, que l'Eglise, d'après les saintes Ecritures, nous représente le bonheur des saints dans le ciel. Et combien ces images elles-mêmes, toutes magnifiques qu'elles sont, ne sont-elles pas encore inférieures à la réalité ! car l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, l'esprit humain n'a rien compris qui approche de cette félicité suprême dont le Seigneur récompense dans le ciel ceux qui l'ont aimé et servi fidèlement sur la terre : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus his qui diligunt illum.* (I Cor., II, 9.)

Mais tandis que vous contemplez ce magnifique spectacle, que puis-je, mes frères, vous dire de plus doux et de plus consolant que les paroles de mon texte; la volonté de Dieu est que vous soyez saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (I Thess., IV, 3.) C'est-à-dire, ce Dieu tout-puissant et riche en miséricorde vous appelle au même bonheur dont il couronne les saints; mais il veut aussi que vous y parveniez par les mêmes voies qui les y ont conduits. Ces âmes dont nous célébrons aujourd'hui les triomphes et la gloire ne sont heureuses dans le ciel que parce qu'elles ont été saintes sur la terre. Elles ont eu comme vous à combattre un monde séducteur ou acharné à leur perte, une chair faible ou rebelle, leurs propres passions, les suggestions de l'esprit de ténèbres; elles ont surmonté tous ces obstacles par la grâce toute-puissante du Seigneur. Or, cette grâce, mes frères, vous est offerte comme à elles; cet Evangile, à la lueur duquel elles ont dirigé leurs pas, vous l'avez entre les mains. En un mot, Dieu veut que vous vous sauviez et que vous vous sanctifiiez comme elles : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Dieu le

veut, et cette parole, mes frères, renferme deux sens différents auxquels je vous prie de faire une grande attention, parce qu'ils vont faire le partage de ce discours. Il le veut, et cette volonté renferme un commandement qu'il vous fait de travailler à vous sanctifier : ce sera le sujet de ma première partie. Il le veut, et cette volonté renferme de sa part une promesse de vous donner les moyens de vous sanctifier : ce sera le sujet de la seconde. Implorons les lumières de l'Esprit saint et sanctificateur par l'intercession de cette Vierge bienheureuse qui a reçu sa grâce avec plus de plénitude que tous les autres saints. *Ave, Maria.*

[Nous n'avons trouvé de ce sermon que le seul exorde : nous regrettons de n'avoir pu recouvrer le reste du discours.]

SERMON III.

Pour le jour de la commémoration des fidèles trépassés.

SUR LE PURGATOIRE.

Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra; sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra. (I Cor., XII, 26.)

Si l'un des membres du corps est dans la douleur, tous les autres souffrent avec lui; et si l'un des membres est dans la gloire, tous les autres prennent part à sa joie.

Tel est, mes frères, le principe de charité qui dirige l'Eglise dans la double solennité que nous venons de célébrer. Universelle à l'égard des temps comme à l'égard des lieux, elle comprend dans son unité une multitude innombrable de chrétiens qui ont disparu de dessus la terre. La mort, en les enlevant de ce monde, ne les a point arrachés de son sein : et soit que, réunis à leur divin chef, ils jouissent déjà de la gloire que sa grâce leur a fait mériter; soit que, privés pour un temps du bonheur qui leur est assuré, ils achèvent de se purifier dans les souffrances, ils sont également ses enfants. Les délices dans lesquelles ils sont plongés, ou les tourments qu'ils endurent sont également sensibles à son cœur maternel. Hier, transportée de joie et de reconnaissance, elle rendait grâces à son divin Epoux pour ceux de ses membres qu'il a déjà glorifiés : elle réclamait pour ses enfants qui combattent encore dans l'arène, la protection de leurs frères qui ont obtenu la couronne : aujourd'hui, dans le deuil et dans les larmes, elle jette un regard de compassion sur une autre partie d'elle-même qui ne lui est pas moins chère ; elle s'attendrit sur les douleurs de ces âmes justes qui satisfont dans les flammes du purgatoire à la justice de Dieu ; elle s'efforce de désarmer la main du Juge sévère qui les punit ; elle lui offre pour elles la victime sainte à laquelle notre salut est attaché : elle nous conjure de réunir tous nos vœux, pour faire en leur faveur une douce violence à notre Père commun. Que cette charité, mes frères, est digne de la sainte épouse de Jésus-Christ ! qu'elle la distingue glorieusement de ces sociétés nouvelles qui osent usurper ses titres et ses droits !

Ne pas partager ces tendres sentiments de l'Eglise, ce serait renoncer à l'esprit qui l'anime, ce serait s'exclure soi-même du nombre de ses véritables enfants. Un membre, tant qu'il est vivant, participe à la joie ou à la douleur des autres membres auxquels il est uni, et l'insensibilité est ici la preuve certaine de la mort : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra : sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra.*

Mais, mes frères, ne sommes-nous pas nous-mêmes en ce jour l'objet des sollicitudes de l'Eglise ? oui sans doute : comme en célébrant le triomphe des saints, elle a voulu nous exciter à désirer et mériter les récompenses qu'ils ont obtenues ; aussi, en mettant sous nos yeux les souffrances de ces âmes justes qui ne sont pas encore assez pures pour jouir de la vue de Dieu, elle veut nous inspirer une juste terreur, exciter notre vigilance, et nous faire éviter les fautes qui retardent leur bonheur.

Entrons donc ici dans les vues de cette pieuse mère. Nous faisons profession de croire avec elle qu'il y a un purgatoire : je veux, mes frères, en affermissant votre foi sur cet article, vous en faire tirer des conséquences utiles pour votre salut. Et en deux mots, voici tout le dessein de ce discours : Quelles réflexions la doctrine du purgatoire doit-elle nous faire faire sur nous-mêmes ? ce sera le sujet de ma première partie. Quels devoirs nous impose-t-elle à l'égard de ceux de nos frères qui se sont endormis dans le Seigneur ? ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La justice d'un Dieu vengeur est, sans doute, mes frères, une des barrières les plus fortes que la foi puisse opposer aux vices et aux crimes. Rien de plus juste, rien de plus raisonnable que de craindre celui qui non-seulement peut à son gré trancher le fil de nos jours, mais qui peut encore précipiter dans les flammes éternelles et nos corps et nos âmes. Cette crainte n'est pas le motif qui retient dans les voies de la vertu les véritables chrétiens : ils ne méritent ce nom glorieux que quand la charité les attache à Dieu et à la justice. Mais cette crainte, quelque insuffisante qu'elle soit par elle-même, pénètre toujours utilement les pécheurs ; elle affaiblit en eux la concupiscence ; elle les porte à éviter les occasions du péché, et, en arrêtant la main, elle dispose le cœur à recevoir les salutaires impressions de la grâce et de l'amour.

Mais, mes frères, le Dieu des vengeances n'est-il donc terrible que quand il punit pour l'éternité ? n'y a-t-il que l'enfer qui soit capable de nous effrayer ; et devons-nous braver des supplices terribles en eux-mêmes, par la seule raison que leur durée n'est pas infinie ? C'est ainsi que semblent raisonner la plupart des chrétiens. Ils craignent l'enfer ; mais ils ne craignent que cela. Tout ce qui n'est pas capable de les préci-

piter dans ces abîmes éternels ne leur paraît rien. Ils savent qu'outre ce feu qui ne s'éteint point, et dans lequel Dieu punit les grands crimes, il en est un autre dans lequel il fait expier les fautes plus légères; ils savent qu'outre la peine éternelle qui nous est remise par le sacrement de pénitence, il en reste une autre à subir dans ce monde ou dans l'autre : et ils n'ont ni vigilance pour éviter ces fautes, ni ardeur pour expier par la pénitence les péchés plus griefs qu'ils ont eu le malheur de commettre. Illusion funeste que je me propose de combattre dans cette première partie de mon discours. Voyons donc ce que c'est que le purgatoire, et combien il est à craindre : apprenons à le connaître, apprenons à l'éviter.

I. Je dis, mes frères, que le purgatoire est pour nous un juste sujet de frayeur. Quelle est en effet l'idée que nous en donne l'Écriture et la tradition? Elles nous le représentent comme un lieu de supplices, où des âmes destinées à la félicité suprême, sont privées pour un temps de la vue de Dieu et expient dans des flammes vengeresses les fautes pour lesquelles elles n'ont pas pleinement satisfait à la justice. Que cette idée est terrible, qu'elle doit nous inspirer d'horreur pour tout ce qui peut nous précipiter dans ce malheur! Essayons de l'approfondir, et voyons premièrement quel est l'état douloureux de ces âmes qui désirent avec une vivacité infinie de voir Dieu, de s'unir à lui, de jouir de lui, et qu'une chaîne funeste retient dans l'éloignement de cet Être suprême.

Vous le savez, mes frères, notre cœur, fait pour posséder le souverain bien, ne peut être heureux que par lui. Il n'est point de richesses, il n'est point de délices qui puissent nous en tenir lieu. Le dégoût et la satiété sont inséparables des biens créés : ils laissent dans notre âme un vide affreux; ils laissent en proie à des désirs que l'infini seul peut rassasier. Mais ce poids invincible qui nous entraîne vers la béatitude n'est ici-bas qu'un sentiment confus. Il prouve qu'il nous manque quelque chose d'essentiel à notre félicité; mais il ne prouve pas que nous en ayons l'idée claire et distincte. Les ténèbres qui nous environnent, en nous dérobant la connaissance de cet Être qui peut seul satisfaire nos désirs, en émoussent la vivacité. Si nous le connaissons plus parfaitement; si nous avons une idée plus juste de sa beauté suprême et des délices dont il est la source intarissable, sa privation ne produirait pas seulement dans nos âmes le dégoût et l'ennui, elle serait un véritable supplice. Oui, si notre exil nous est encore supportable; si nous trouvons quelquefois dans les choses de ce monde une satisfaction passagère, nous en sommes redevables à l'ignorance même dans laquelle nous sommes plongés, au poids de ce corps mortel qui affaisse notre âme, et qui, en augmentant ses misères, lui en ôte même le sentiment. Mais, mes frères, il n'en est pas ainsi lorsque l'âme est une fois affran-

chie des liens du corps : alors, rendue à elle-même, elle exerce sans obstacle la faculté qu'elle a de connaître et de sentir. Elle découvre alors cet objet qui peut seul la rendre heureuse; et avec quelle impétuosité ne se porte-t-elle pas vers lui, quels efforts ne fait-elle pas pour franchir l'espace et les obstacles qui la séparent de lui! Éloignée de ce centre vers lequel elle tend de toute sa force, elle n'est plus capable ni de repos, ni de bonheur : l'agitation la plus violente, l'inquiétude la plus cruelle, le chagrin le plus cuisant, deviennent son unique partage et son état habituel. Pourrait-elle au moins détourner ses regards de cet objet qui devrait être son bonheur et qui devient son supplice? Non, elle y est nécessairement appliquée. Plus de ces diversions, plus de ces amusements qui charment ici-bas notre ennui, et qui par des illusions flatteuses, nous font quelquefois trouver une ombre de félicité; tout disparaît à ses yeux, excepté cet Être suprême qu'elle commence à connaître distinctement, qu'elle désire ardemment et qu'elle ne peut atteindre.

Ce sont, mes frères, ces désirs violents qui, joints avec la certitude horrible de ne pouvoir jamais les satisfaire, sont le plus grand supplice des réprouvés. C'est cette pensée qui leur est toujours présente et qui les tourmente d'une manière plus cruelle que le ver rongeur par lequel ils sont dévorés, que les flammes dont ils sont pénétrés.

N'exagérons rien dans une matière où la vérité seule est par elle-même si effrayante. Les âmes que la justice de Dieu retient dans le purgatoire ne sont pas livrées à ce funeste désespoir : elles sont au contraire assurées de voir un jour finir leurs peines, et de jouir de ce Dieu qui est l'unique objet de leur amour. Ce ne sont point des esclaves qui subissent, en frémissant de rage, le joug d'un maître qu'ils haïssent : ce sont des enfants soumis, qui adorent la main du Père qui les frappe, qui reconnaissent la justice du châtiment qu'ils éprouvent, et qui aiment cette justice même, quelque rigoureuse qu'elle soit à leur égard. Mais leur résignation, leur patience, en diminuant l'horreur de leur état, ne diminue point leur sensibilité. Plus ils aiment l'Être suprême, plus ils sont affligés de se voir séparés de lui; plus ils sont assurés de le posséder un jour, plus le délai de ce bonheur leur paraît douloureux. Jugeons-en, mes frères, par ce qui se passe en nous lorsque nous sommes livrés à des désirs vifs et impétueux que nous ne pouvons satisfaire; jugeons-en par l'idée d'un homme qui, dévoré de la soif la plus ardente, voit couler loin de lui la source d'eau vive qui pourrait le désaltérer; et par ces tourments plus sensibles qu'exprimables, jugeons de ceux qu'éprouve une âme dégagée de la matière, qui n'est plus que désir et qu'amour.

C'est là sans doute la plus grande de toutes les peines du purgatoire; c'est celle qui doit faire sur nous l'impression la plus vive.

Mais si nous sommes trop charnels pour en concevoir toute la rigueur, pourrions-nous considérer sans frayeur les flammes vengeresses que la justice de Dieu a allumées dans ce lieu de supplices ?

Laissons une vaine philosophie disputer sur la nature de ces feux ; laissons-la se rassurer contre la crainte de ces redoutables supplices, par l'impossibilité prétendue de les faire souffrir à des âmes séparées de la matière. Pour nous, mes frères, qui ne mettons point de bornes à la toute-puissance de Dieu, nous qui faisons gloire de préférer à de frivoles raisonnements la simplicité de la foi, il nous suffit de savoir que c'est toujours sous l'image d'un feu que l'Ecriture et la tradition nous représentent les peines de l'autre vie, soit celles qui ne doivent point finir, soit celles qui ne sont destinées qu'à rendre les justes plus dignes de la vue de Dieu : nous ne rougissons point de prendre à la lettre ces menaces terribles, et de trembler à la vue de ces étangs de feu et de soufre dans lesquels ces âmes malheureuses seront plongées.

Oui, mes frères, la même Ecriture qui nous parle d'un feu éternel préparé au démon et à ses anges, nous parle aussi d'un feu qui doit purifier les âmes des justes imparfaits. Personne, dit l'Apôtre, ne peut élever l'édifice de son salut sur un autre fondement que Jésus-Christ : *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.* (I Cor., III, 11.) Mais tous les chrétiens n'élèvent pas sur ce fondement inébranlable de l'or, de l'argent, des pierres précieuses : il en est qui mêlent à ces richesses du bois, de la paille, d'autres matières viles et indignes d'entrer dans la construction de ce temple que nous élevons à la gloire du Très-Haut. Or, ce mélange ne peut subsister dans l'éternité. Il faut que le feu éprouve et purifie l'ouvrage de chacun des fidèles ; il faut qu'il consume toutes les matières, qu'il fasse disparaître toute difformité, toute souillure : *Uniuscujusque opus quale sit ignis probabit.* (Ibid., 13.) Cependant cet ouvrier négligent, ce chrétien imparfait, qui aura altéré ainsi l'édifice du Seigneur et dont l'ouvrage ne pourra résister à l'action du feu, sera-t-il entièrement exclu de sa miséricorde ? Non, il sera sauvé, parce qu'il est demeuré attaché au fondement par les liens de la foi et de la charité ; mais il le sera par le feu : *Si cujus opus arserit detrimentum patietur ; ipse vero salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (Ibid., 15.)

L'apôtre pouvait-il donc exprimer plus clairement la croyance de l'Eglise sur le feu dans lequel se réunissent la justice et la miséricorde de Dieu ; dans lequel les justes même expient des imperfections et des fautes qui, sans détruire en eux la charité, les ont rendus moins agréables aux yeux du Seigneur ? Et qu'on ne nous dise point que ce feu n'est autre que celui des tribulations qui éprouvent en cette vie notre piété ; qu'on ne cherche point de sens figurés dans

des paroles si claires et si précises. Il faut interpréter l'Ecriture comme les Pères l'ont expliquée. Or, ce feu dont parle l'Apôtre, les Pères et les docteurs de l'Eglise l'ont entendu de celui du purgatoire.

Ecoutez ici, mes frères, une réflexion de saint Augustin sur ces paroles d'un psaume qui est souvent dans la bouche des fidèles : *Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur, et ne me corrigez point dans votre colère.* (Psal. VI, 2.) Quel est, dit ce saint docteur, le double objet de cette prière du Prophète ? Il demande à Dieu de ne pas le reprendre dans sa fureur, *Domine, ne in furore tuo arguas me* ; c'est-à-dire, ô mon Dieu ! ne permettez pas que je sois du nombre de ces malheureux que vous punirez sans les rendre meilleurs, à qui vous ferez souffrir pendant toute l'éternité des peines aussi infructueuses qu'elles sont horribles ; à qui vous direz, au jour de votre colère : Allez, maudits, au feu éternel : *Non sim inter illos quibus dicturus es : Ite in ignem æternum.* (Matth., XXV, 41.) Il le conjure ensuite de ne pas le corriger dans sa colère : *neque in ira tua corripias me* (Psal. VI, 2) ; c'est-à-dire : O mon Dieu ! corrigez-moi, purifiez-moi, châtiez-moi dans cette vie où vous punissez en Père miséricordieux : faites que je n'aie pas besoin de passer par le feu terrible dans lequel vous purifiez après la mort les imperfections de vos enfants : *ut in hac vita purges me, et talem me reddas, cui jam emendatorio igne opus non sit.* C'est donc ici, continue saint Augustin, la même vérité que nous enseigne l'Apôtre, lorsqu'il nous dit que plusieurs seront sauvés par le feu. Heureux ceux qui n'élèvent sur le fondement de Jésus-Christ que des matières précieuses, que des vertus pures et solides ! ils sont à l'abri de l'un et de l'autre feu ; et de celui qui tourmentera les impies pendant toute l'éternité, et de celui qui purifiera les justes : *De utroque igne securi ; non solum de illo æterno qui cruciaturus est impios, sed etiam de illo qui emendabit eos qui per ignem salvi erunt.*

Ce feu que je vous propose ici comme l'objet de vos craintes, nous est donc, mes frères, montré dans l'Ecriture ; il a donc été reconnu par les plus anciens et les plus savants docteurs de l'Eglise ; il n'est donc pas, comme l'erreur et le libertinage affectent de le dire, le fruit de l'imagination ou de la cupidité de docteurs plus récents ; il est donc juste, il est donc nécessaire de le craindre ; c'est donc une extrême folie de s'y exposer.

Eh ! qui pourrait, mes frères, affaiblir en nous la crainte de ce terrible supplice ? serait-ce parce qu'il ne doit point être éternel ? Mais, dit saint Augustin, les souffrances de cette vie ne le sont point non plus, et avec quel soin ne les évitons-nous pas ? Les supplices même que la justice des hommes fait souffrir aux criminels n'ont qu'une courte durée ; et quel est le scélérat assez déterminé pour ne les pas craindre ? O hommes aveugles ! vous méprisez ce feu

du purgatoire, parce qu'il doit un jour s'éteindre, parce qu'après l'avoir souffert pendant quelque temps, vous espérez passer à une éternité de bonheur qui vous fera oublier toutes vos douleurs : *Quia dicitur, saluus erit, contemnitur ille ignis*. Mais ignorez-vous donc que ce feu est un supplice plus rigoureux que tous ceux que l'industrie des hommes les plus cruels a jamais pu inventer ? *Gravior erit ille ignis quam quidquid potest homo pati in hac vita*. Ce supplice n'est point éternel ; mais savez-vous, ô homme téméraire, combien il doit durer ? L'Eglise nous autorise à prier encore aujourd'hui pour des hommes morts dans son premier âge ; elle suppose donc qu'ils peuvent être encore la proie des flammes. O chrétiens qui avez quelque idée de la béatitude qui nous est réservée dans le ciel, consentirez-vous à être privés pendant des années, pendant des siècles, de ce bonheur ineffable ? N'est-ce pas assez pour vous d'être éloignés pendant cette vie de ce Dieu que vous aimez ? Vous exposerez-vous encore à un exil plus long et plus douloureux ? O hommes délicats et sensuels, à qui la moindre douleur est insupportable, serez-vous assez ennemis de vous-mêmes, pour vous exposer à des supplices si longs et si terribles ? et qui de vous pourra souffrir ce feu dévorant : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ?* (Isa., XXXIII, 14.) Puissions-nous, mes frères, avoir sans cesse devant les yeux ces feux vengeurs ; puissions-nous nous représenter souvent des âmes justes devant Dieu, destinées à jouir un jour de ses plus tendres faveurs, et pénétrées cependant de toutes parts de ces flammes redoutables ? Quelle idée ce spectacle ne doit-il point nous donner de la justice de Dieu ? quelle vigilance ne nous inspirera-t-il pas pour éviter des fautes que nous croyons légères et qu'il punit avec tant de sévérité ? avec quelle ardeur ne nous fera-t-il pas embrasser les saintes austérités de la pénitence, seules capables de nous faire éviter ces peines terribles, ou d'en diminuer au moins pour nous la rigueur et la durée ?

II. Si nous avons dans le cœur cette charité, qui est la base et l'esprit essentiel du christianisme, il doit nous suffire, mes frères, pour éviter toutes sortes de fautes, de savoir qu'elles déplaisent à notre Dieu, à notre maître, à notre Père : il n'est pas nécessaire que nous sachions jusqu'à quel point elles l'offensent, dans quel degré elles allument contre nous sa colère, et quels châtiments elles peuvent nous attirer. Est-ce être vertueux que de n'être effrayé que des grands crimes ? est-ce aimer Dieu, que de se permettre contre lui tout ce qui n'est pas un outrage sanglant, une mortelle offense ? Mais si notre vertu, encore faible, a besoin d'être soutenue par la considération de nos propres intérêts, quel motif plus puissant pour nous faire veiller sur nous-mêmes, que la vue du purgatoire ? Un monde séducteur exige de vous des compensances pour ses mœurs et ses usages ; il

veut vous faire prendre part à son luxe et à ses vains plaisirs : et vous cédez à ses discours trompeurs, parce que vous vous dites à vous-mêmes que si ce qu'il exige est contraire à la haute perfection, au moins ce n'est qu'une faute légère qui n'est pas capable de vous faire perdre la grâce du Seigneur ? Ah ! mes frères, quand vous connaissiez avec certitude les bornes quelquefois imperceptibles qui séparent le péché mortel du véniel ; quand vous seriez assurés que cette faute prétendue légère que vous allez commettre avec une volonté si réfléchie, ne vous entraînera pas dans des fautes plus considérables ; ne vous suffirait-il pas de savoir que cette faute est au moins de la nature de celles qu'un Dieu juste punit dans les flammes du purgatoire ; que si vous mouriez avec cette souillure, elle vous éloignerait peut-être pour longtemps du bonheur suprême, qu'elle vous précipiterait dans des supplices dont l'horreur ne cède qu'à celle de l'enfer ? Est-ce donc ainsi qu'on se conduit par rapport aux maux de cette vie ? Prendriez-vous un breuvage empoisonné, sur l'assurance qu'il ne vous donnerait point la mort, et que ses funestes effets se borneraient à vous causer une maladie longue et douloureuse ? Commettriez-vous une faute punissable aux yeux des hommes, sur l'espérance d'en être quitte pour quelques années de prison, où pour une ignominie passagère ? Pourquoi tant de prudence lorsqu'il faut éviter des maux qui ne doivent durer qu'un instant, et tant de témérité à affronter des supplices incomparablement plus rigoureux ?

Faites donc ici, mes frères, cette réflexion de saint Augustin. Ces feux du purgatoire dont la pensée seule est si capable de nous effrayer, ne sont pas, dit-il, destinés à punir les grands crimes et les désordres honteux : *Non promittitur pœna ignis transitoria turpiter scelerateque viventibus*. Ce n'est point la débauche ou l'impiété qui nous y précipite. La négligence dans le service de Dieu, un attachement légitime dans son objet, mais qui partage trop notre cœur et qui approche trop de celui que nous devons à Dieu seul ; trop d'ardeur pour acquérir, même par des voies légitimes, les biens de ce monde ; une vie sensuelle, sans être dérégulée ; un désir trop vif de plaire aux hommes ; des vues trop humaines dans nos bonnes œuvres ; en un mot, une infinité d'actions que nous faisons tous les jours, un plus grand nombre encore que nous omettons, peuvent nous rendre dignes de ces supplices. Quel motif de veiller avec attention sur nous-mêmes, et d'effacer par la prière, par les larmes, par les aumônes, les taches qui altèrent chaque jour la pureté de notre âme ! Ah ! puisse le feu de la charité les consumer entièrement ! puisse-t-il ne laisser en nous aucun aliment pour ce feu de l'autre vie ! Eh ! plutôt à Dieu, mes frères, que nous n'eussions d'autre raison de craindre les châtiments terribles du purgatoire, que ces fautes journalières qui

semblent être devenues des suites nécessaires de la faiblesse humaine! Mais, hélas! en combien d'autres manières ne sommes-nous pas redevables à la justice de Dieu! Est-il beaucoup de chrétiens qui aient conservé jusqu'à ce jour l'innocence de leur baptême, qui ne se soient pas rendus coupables de ces péchés qui donnent la mort à l'âme et qui la rendent digne des supplices éternels? La miséricorde de Dieu nous a pardonné ces fautes mortelles; elle les a effacées dans le sang de Jésus-Christ; elle nous a remis, par les mérites de ce divin Médiateur, la peine éternelle que nous avons encourue; mais nous a-t-elle dispensés de toute satisfaction? Non: la miséricorde de Dieu n'est point contraire à sa justice, et ne la prive point de ses droits. David est assuré par la bouche d'un prophète que le Seigneur lui a pardonné son double crime; et cependant il faut qu'il l'expie par la peine la plus sensible à son cœur. Ses prières, ses larmes, ne peuvent empêcher le Seigneur de lui enlever le fruit de ses coupables amours. Il y a donc une peine temporelle à subir, même après la rémission du péché; et c'est sur ce principe, mes frères, que l'Eglise avait autrefois établi cette discipline sévère qui assujettissait les pécheurs à des années entières de jeûnes, de larmes, d'humiliations publiques. Ces peines rigoureuses n'étaient pas seulement des épreuves destinées à s'assurer de la conversion de leurs cœurs; elles étaient regardées comme une satisfaction qu'ils devaient à la justice d'un Dieu irrité. Qu'est devenue cette discipline salutaire? De lâches chrétiens se réjouissent de la voir anéantie; ils se félicitent de vivre dans un temps où la pénitence semble dépouillée de toutes ses rigueurs. Quelle erreur, mes frères, quel aveuglement! Car, supposons un instant que cet éloignement de la mortification puisse s'allier avec la véritable contrition du cœur; supposons qu'on puisse haïr souverainement le péché, et ne pas désirer de le voir puni avec une juste sévérité; supposons qu'on puisse aimer Dieu, et ne pas souhaiter de voir sa majesté suprême vengée des outrages qui lui ont été faits; les principes sur lesquels l'Eglise avait établi sa première discipline ne sont-ils pas de tous les temps? l'idée de la justice de Dieu n'est-elle plus la même, et le péché lui est-il devenu moins odieux? Non: il faut qu'il soit puni; s'il ne l'est pas dans ce monde, il le sera dans l'autre; si nous négligeons de satisfaire à la justice de Dieu, elle se vengera elle-même, et les feux terribles du purgatoire seront l'instrument de sa vengeance.

Consultons ici, mes frères, nos véritables intérêts. Chaque pas que nous faisons nous approche de ce tribunal redoutable, où un Dieu, que nous avons pour ainsi dire rendu notre adversaire, aura la qualité de notre juge, où il discutera ses droits et les nôtres. Accordons-nous avec lui; il en est temps encore : *Esto consentiens adversario tuo,*

dum es in via cum eo. (Matth., V, 25.) Oui, c'est ici le lieu de faire avec lui un traité avantageux. Si nous prévenons la sentence qui doit être prononcée contre nous, il n'exigera point une proportion exacte entre la satisfaction et l'offense; il se contentera de nos larmes, de nos jeûnes, de nos mortifications, quelque légères qu'elles soient en comparaison de ce que nous avons mérité. Mais si une fois nous avons comparu devant ce juge inflexible; si une fois il nous a livrés aux ministres de sa justice; s'il nous a précipités dans ces cachots qui ne sont éclairés que par des flammes dévorantes : ah! n'espérons plus de rémission ni de grâce, il faudra acquitter jusqu'à la dernière obole la dette que nous avons contractée envers lui : *Amen dico tibi, non exies inde donec reddas novissimum quadrantem.* (Ibid., 26.)

Alors, mes frères, nous ne pourrons plus rien pour nous-mêmes : notre unique ressource sera dans les prières de l'Eglise qui gémera pour nous, qui offrira pour nous au juste Juge le sang de son Fils. Mais ne devons-nous pas craindre que le Seigneur ne persiste à nous faire souffrir des supplices que nous aurons pour ainsi dire optés volontairement et que nous aurons préférés aux œuvres de pénitence par lesquelles nous pouvions ici-bas apaiser sa justice? Et quand même il se laisserait fléchir par les larmes de l'Eglise notre mère; quand même il abrégerait en sa faveur le temps de notre supplice, un seul jour, un seul instant dans ces flammes vengeresses n'est-il pas plus terrible mille fois que toutes les austérités de la pénitence la plus longue et la plus rigoureuse?

Rappelons-nous donc, mes frères, la prière de saint Augustin, et adressons-la à Dieu de tout notre cœur : O mon Dieu, ne me corrigez point dans votre colère; *Domine, ne in ira tua corripias me* (Psal. VI, 2) ; O mon Dieu, donnez-moi le courage de me punir moi-même en cette vie de mes péchés, ou faites-les moi expier par les afflictions que vous m'enverrez dans votre miséricorde. Faites que je n'aie pas besoin de les purifier par ce feu terrible de l'autre vie : *in hac vita purges me et talem me reddas cui jam emendatorio igne non opus sit.* Telles sont les conséquences que nous devons tirer pour nous-mêmes de la doctrine du purgatoire. Quels sentiments doit-elle nous inspirer pour nos frères qui y sont actuellement retenus? C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Venger un point important de la doctrine de l'Eglise, que l'ignorance et l'erreur osent accuser de superstition et de nouveauté; combattre l'indifférence qui nous fait oublier ce que souffrent des âmes qui doivent nous être chères ou rectifier la sensibilité trop humaine qui nous fait substituer des larmes inutiles aux prières et aux bonnes œuvres par lesquelles nous pourrions hâter

leur bonheur; c'est, mes frères, le double objet que je me propose dans cette seconde partie de mon discours. En un mot, nous pouvons soulager les âmes qui souffrent dans le purgatoire, et des motifs puissants nous engagent à le faire.

I. Non, ce n'est point une vaine superstition de prier pour les morts et de demander au Seigneur qu'il leur remette la peine terrible qu'ils subissent dans le purgatoire : c'est au contraire un devoir de piété, de religion, d'humanité. Ainsi le croyait le plus grand des héros du peuple de Dieu; cet homme aussi connu par sa piété que par ses exploits immortels, qui d'une main relevait les autels du Seigneur et de l'autre terrassait ses ennemis; cet homme qui eut la gloire d'affranchir sa patrie du joug des nations, et de rendre à la religion de ses pères son éclat et son lustre; le sage, l'invincible Judas Machabée. Après une victoire aussi sanglante que glorieuse, son premier soin est d'apaiser le Seigneur envers ceux de ses frères qui ont été ensevelis dans leur triomphe : il craint qu'une faute commise contre la loi n'obscurcisse aux yeux du juste Juge la gloire dont ils se sont couverts en mourant pour la religion et la patrie : il fait offrir pour eux des sacrifices d'expiations; et l'Ecriture le loue de cette action de piété, elle la propose pour modèle aux siècles futurs; elle s'en sert pour nous apprendre que ceux qui sont morts dans la piété, ont des ressources assurées dans la miséricorde de Dieu, lors même qu'ils portent tout le poids de sa justice; et qu'enfin c'est une pensée sainte et salutaire d'implorer pour eux cette miséricorde et de demander la rémission pleine et entière de leurs péchés : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (II Macch., XII, 46.)

Je n'ignore pas, mes frères, les efforts qu'a faits l'hérésie des derniers siècles, pour enlever à l'Eglise catholique ce monument précieux, cette preuve invincible de sa foi : mais dans ces efforts même elle n'a fait que manifester son audacieuse faiblesse. Quelle doctrine, en effet, que celle qui ne peut être soutenue qu'en rejetant les autorités les plus sacrées ! quel caractère plus sensible d'erreur et de témérité, que d'effacer à son gré du nombre des livres saints ceux dans lesquels on trouve la condamnation de ses opinions ! quel trait plus marqué de ressemblance avec les hérétiques de tous les temps ! Ah ! mes frères, avant qu'un schisme funeste arrachât du sein de l'Eglise catholique un si grand nombre de ses enfants ; avant qu'il s'élevât la moindre dispute sur la prière pour les morts ; cette Eglise, sûre et unique dépositaire du trésor précieux des saintes écritures ; cette Eglise sans le jugement de laquelle il est impossible de décider sûrement ce qui est canonique et ce qui ne l'est pas ; cette Eglise que les prétendus réformateurs devaient eux-mêmes respecter comme leur mère et qui était à l'exclusion de toute autre société la

sainte Epouse de Jésus-Christ ; cette Eglise était en possession de respecter comme inspirés de Dieu les livres qui nous fournissent cette preuve triomphante de notre foi. De quel droit une audacieuse critique ose-t-elle prétendre, après tant de siècles, leur faire perdre leur autorité ? et à quoi bon ces efforts téméraires ? Que ces livres soient canoniques ou qu'ils ne le soient pas, osera-t-on nier qu'ils ne méritent notre croyance, qu'il ne nous aient rapporté fidèlement l'histoire des généreux Machabées ; et n'en résultera-t-il pas toujours que ces grands hommes croyaient comme nous que les morts peuvent être secourus par les prières des vivants, et que telle était la foi de tous ceux d'entre les juifs qui n'étaient pas infectés de l'erreur impie des sadducéens ?

Telle a été aussi, mes frères, la foi de tous les chrétiens ; et quand nous n'aurions pas ici l'autorité de l'Ecriture, dit saint Augustin, la tradition constante et universelle de l'Eglise depuis les apôtres jusqu'à nous, suffirait pour prouver l'utilité, la nécessité de la prière pour les morts : *Etsi nunquam oblatum pro mortuis sacrificium in Scripturis legeretur, non parva est universæ Ecclesiæ, quæ in hac consuetudine claret, auctoritas*

En effet, qu'il me soit permis de demander à nos frères qui se disent réformés à qui ils prétendent ressembler, et quels sont dans l'antiquité ecclésiastique ceux dont ils consentent à prendre la foi pour règle et pour modèle ? Que l'Eglise ait altéré dans la suite des siècles la pureté et la simplicité de ses dogmes ; qu'à travers les ténèbres de l'ignorance, il se soit introduit des opinions et des pratiques inconnues à nos pères, c'est ce qu'ils ne cessent d'avancer et ce dont nous sommes bien éloignés de convenir. Mais au moins sont-ils obligés d'avouer eux-mêmes que les premiers siècles ont été exempts de cette corruption ; que la doctrine de Jésus-Christ a été d'abord annoncée sans altération et sans mélange ; et qu'enfin le but de la réformation n'a pu être que de rétablir la foi des premiers temps. Ces grands hommes dont les noms ne se prononcent depuis tant de siècles qu'avec respect, les Augustin, les Chrysostome, les Cyprien n'étaient pas sans doute les ministres de l'Antechrist ; leur piété égalait leurs lumières ; une sacrilège avarice n'était pas capable de leur faire inventer des dogmes intéressés ; ils ignoraient l'infâme secret d'inspirer aux peuples de vaines terreurs et de s'enrichir par l'artifice et le mensonge. Si donc ces saints docteurs ont reconnu eux-mêmes cet état mitoyen entre le ciel et l'enfer, dans lequel les âmes des fidèles peuvent être secourues par nos prières et nos bonnes œuvres ; s'ils ont exhorté les fidèles de leurs temps à remplir ce devoir de charité ; s'ils nous représentent comme un usage universel et immémorial l'oblation du sacrifice pour les morts ; s'ils parlent de cette pratique comme d'une tradition apostolique, n'est-il pas évident qu'elle appartient à la plus pure doctrine de Jésus-Christ ? Or, quel est le temps

où la prière pour les morts n'ait pas été reconnue, recommandée, pratiquée par les saints docteurs de l'Eglise? Avec quelle clarté, avec quelle énergie saint Augustin ne l'enseignait-il pas? Lisez, mes frères, ce livre admirable, dans lequel il se peint lui-même avec tant de force et de naïveté, et dans lequel, en s'efforçant de paraître méprisable à nos yeux, il ravit notre estime et notre admiration, ses *Confessions* en un mot; lisez le récit touchant qu'il y fait de la pieuse Monique : vous y verrez l'Eglise pratiquer alors tout ce que nous observons aujourd'hui ; une pompe religieuse accompagnée du chant des psaumes ; le corps déposé au pied des autels du Seigneur ; le sacrifice non-sanglant offert pour le repos de son âme : vous y verrez ce fils aussi tendre qu'éclairé, recommander sa pieuse mère aux prières des fidèles ; les conjurer de demander au Seigneur qu'il la purifie des taches légères qui ont pu se mêler à ses vertus. Tels étaient les sentiments d'Augustin nouvellement converti à la foi catholique et plein des vérités qu'Ambroise lui avait enseignées. Devenu ensuite lui-même le plus grand des docteurs de l'Eglise, il enseigne avec autorité ce qu'il avait pratiqué avec tant de foi. Il l'enseigne, non comme son sentiment particulier, mais comme celui de l'Eglise universelle ; non comme une opinion probable, mais comme un dogme assuré ; non comme une pratique récente, ou qu'il serait utile d'instituer, mais comme un usage observé dans tous les temps. Il ne faut pas douter, nous dit-il, que les morts ne soient soulagés par les prières de l'Eglise, par le sacrifice de notre salut, par les aumônes que nous offrons pour eux au Seigneur. *Orationibus sanctæ Ecclesiæ, et sacrificio salutari, et eleemosynis quæ pro eorum spiritibus aguntur, non est dubitandum mortuos adjuvari.* C'est la tradition de nos pères, c'est l'usage de l'Eglise universelle, de rappeler le souvenir des morts au milieu des saints mystères, et de les offrir pour eux : *Hoc a patribus traditum universa observat Ecclesia.*

Telle est, en effet, la doctrine que saint Augustin avait reçue de ses pères dans la foi ; il l'avait reçue en particulier de cet évêque aussi illustre parmi les martyrs que parmi les docteurs de l'Eglise, du grand Cyprien, qui, dans une occasion célèbre, vengea la discipline de l'Eglise, en privant les prévaricateurs des prières qu'elle avait coutume d'offrir à Dieu pour ses enfants. Saint Cyprien lui-même l'avait trouvée dans les écrits de cet homme fameux qu'il regardait comme son maître, dans les écrits de Tertullien, qui met la prière au nombre des usages que l'Eglise a reçus des apôtres par une tradition incontestable.

Transportons-nous dans d'autres parties de l'Eglise, nous y trouverons notre foi aussi solidement établie. Nous verrons Chrysostome recommander aux fidèles de témoigner leur piété envers les morts, non par des larmes inutiles ou par des tombeaux

magnifiques ou des obsèques pompeuses ; mais par des prières ferventes, par d'abondantes aumônes, par l'oblation du sacrifice de nos autels : *Mortuis oportet succurrere non lacrymis, sed precibus, supplicationibus, eleemosynis et oblationibus.* Nous le verrons insister avec cette force et cette éloquence qui le caractérisent, sur l'utilité de ces prières et de ces bonnes œuvres : Non, dit-il, ce n'est pas en vain qu'au milieu des saints mystères, le ministre du Seigneur élève sa voix pour prier en faveur de ceux qui sont morts dans la foi en Jésus-Christ : *Non abs re minister clamat pro his qui defuncti sunt in Christo.* Non ces pieuses pratiques n'ont point été inutilement instituées ; elles ne sont pas une vaine représentation, un spectacle uniquement destiné à consoler des parents ou des amis affligés : *Non ludi scenici* ; elles ont été établies dans l'Eglise par l'inspiration de l'Esprit de Dieu : *Hæc enim sunt ordinatione spiritus.* Qu'il est consolant pour nous, mes frères, de trouver dans cette vénérable antiquité de tels monuments de notre foi et de la voir descendre par des canaux si purs de la source apostolique ! Puissent nos frères errants ouvrir enfin les yeux à cette brillante lumière ! puissent-ils enfin comprendre qu'en se séparant de l'Eglise romaine ils ont abandonné tout à la fois, et la communion et la doctrine de ces grands hommes qu'ils honorent avec nous comme leurs pères ! Et vous, mes frères, apprenez, par cet exemple, à vous défier de cette fausse science qui, dans ce siècle pervers, sert de voile à l'impiété et à l'irréligion. S'il est un article de la foi de l'Eglise contre lequel le libertinage croit pouvoir impunément se signaler, c'est la prière pour les morts. Combien de fois ne l'avez-vous pas vu attaqué par d'indécentes railleries ? combien de fois n'avez-vous pas entendu dire que cette prière est plus utile aux intérêts temporels des ministres qui en sont chargés, qu'au bonheur des morts qui en sont les objets ? combien de fois ne s'est-on pas efforcé de vous persuader qu'elle n'avait été introduite que dans des siècles d'ignorance et par des vues d'avarice et de cupidité ? Voyez maintenant, mes frères, et jugez entre l'Eglise et ses téméraires calomniateurs : séparez, comme l'équité l'exige, les abus, les fables, le sordide intérêt qu'elle condamne, d'avec la doctrine qu'elle approuve ; et voyez si elle enseigne rien sur cette matière qui n'ait été cru et enseigné dans les plus beaux jours du christianisme.

II. C'est donc une vérité constante, que les morts peuvent être secourus par nos prières et nos bonnes œuvres ; et quels motifs n'avons-nous pas, mes frères, de leur donner ces secours ? Les liaisons de la nature, celle de la foi, la charité, la justice, notre propre intérêt, tout se réunit pour nous y engager ; tout condamne la cruelle indifférence qui nous rendrait insensibles à leurs souffrances.

Et premièrement, mes frères, que sont

par rapport à nous, ces morts pour lesquels l'Eglise sollicite aujourd'hui notre compassion ? N'avons-nous pas avec eux les liaisons les plus intimes et les plus sacrées ? Hélas ! cette sombre région des morts est peuplée de nos parents, de nos bienfaiteurs, de nos amis ; vous y avez vu descendre ce que vous y aviez de plus cher en ce monde ; et ceux de qui vous tenez le jour, et une partie de ceux à qui vous l'avez donné. Enfants respectueux et reconnaissants, c'est ce père à qui vous devez l'éducation plus précieuse encore que le jour ; c'est cette mère dont vous avez fait les délices, qu'il faut aujourd'hui retirer du milieu des flammes qui les dévorent. Pères et mères dignes de porter des noms si doux, et qui les avez entendu prononcer avec tant de plaisir par des enfants que vous chérissiez ; ce sont ces enfants autrefois les objets de votre complaisance, dans lesquels vous espériez revivre, qui faisaient l'ornement de votre maison et la consolation de vos jours, à qui il faut aujourd'hui donner la dernière preuve de votre amour paternel. Epoux tendre et fidèle, cette épouse chérie que l'impitoyable mort a arrachée d'entre vos bras et qu'elle n'a pu encore arracher de votre cœur, est aujourd'hui du nombre de ces âmes qui implorent votre secours. Cœur sensible et généreux, c'est cet ami qui était une autre partie de vous-même ; c'est ce frère avec lequel vous étiez uni par des liens si doux ; c'est cette tendre sœur qui, du fond de son tombeau et du sein de la douleur, réclame aujourd'hui les droits du sang et de l'amitié ; c'est cette âme qui vous est si chère, qui fait entendre sa voix plaintive, et qui vous dit : O vous qui m'avez juré une amitié éternelle, ayez pitié de moi dans les douleurs extrêmes que j'endure ; j'ai été autrefois l'objet de votre estime, de votre tendresse, de votre reconnaissance ; je suis aujourd'hui le triste objet de votre compassion : *Miseremini mei.* (*Job.*, XIX, 21.) L'univers entier m'abandonne. Je suis seule, sans appui, en présence de ce Dieu terrible qui exerce sur moi sa justice. O vous, mes amis, ô vous à qui j'ai donné des noms plus tendres encore, m'abandonnez-vous aussi à toute la rigueur de mon sort ; ne vous efforcerez-vous pas de désarmer cette main terrible qui s'appesantit sur moi : *Miseremini mei saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (*Ibid.*)

Qui de vous, mes frères, pourrait être insensible à ces gémissements, à ces cris douloureux ? Vous avez arrosé de vos larmes les cendres de ces morts ; vous vous êtes séparés du reste des hommes ; vous avez fui des consolateurs onéreux, pour donner dans le secret un libre cours à votre douleur ; peut-être, en ce moment, sentez-vous rouvrir la plaie que leur séparation avait faite à votre cœur ; peut-être le souvenir de leur tendresse et de leurs bienfaits est-il prêt à faire de nouveau couler ces larmes dont le temps semblait avoir tari la source. La re-

ligion, mes frères, ne blâme point votre douleur, votre sensibilité ; elle ne condamne point des pleurs que Jésus-Christ lui-même a daigné verser sur le tombeau de son ami. Pleurez vos parents, vos amis, vos bienfaiteurs ; mais pleurez-les autrement que ceux qui n'ont point d'espérance pour une autre vie : *Non contristemini sicut et ceteri qui spem non habent* (*I Thess.*, IV, 12) : que votre douleur soit tempérée par les vues consolantes de la religion, par la foi de la résurrection, par l'espérance de voir un jour ces personnes si chères dans le sein de la béatitude ; pleurez-les, mais n'oubliez pas que vous leur devez autre chose que des larmes. Offrez pour ces morts dont vous voulez hâter le bonheur, le sacrifice d'un cœur contrit ; offrez avec toute l'Eglise la victime sainte dont le sang coule aujourd'hui pour eux dans toutes les parties du monde chrétien ; intéressez dans leur cause et les saints du ciel, et ceux de la terre ; achetez, par des aumônes abondantes, la puissante protection des pauvres. Si votre affection pour vos amis est réglée par les vues de la religion, si elle est aussi spirituelle que ces âmes qui en sont les objets, ce sont là, dit saint Augustin, les œuvres qu'elle doit vous inspirer ; ce sont là les services essentiels que vous devez leur rendre, et les véritables marques de tendresse que vous devez leur donner : *Oblationes, orationes, erogationes pro eis instantius impendant, qui suos carne non spiritu mortuos, non solum carnaliter, sed etiam spiritualiter amant.*

Mais je dis plus, mes frères : ce n'est pas seulement à titre d'amitié, de tendresse, de reconnaissance que nous devons à nos frères et à nos amis le secours de nos prières, c'est à titre de justice. Hélas ! les fautes qu'ils expient sont, pour ainsi dire, autant les nôtres que les leurs ; c'est nous qui les avons en quelque sorte précipités dans ces feux vengeurs. Plus nous leur avons été chers, plus ils ont eu avec nous de liaisons et de rapports, et plus nous avons contribué à leur malheur. Oui, si ce père si chrétien, si cette pieuse mère, voit aujourd'hui différer son bonheur ; si au lieu des délices du ciel qui lui sont assurées, elle éprouve les rigueurs de la justice de Dieu, c'est peut-être parce qu'elle nous a trop aimés ; c'est parce qu'elle a souhaité avec trop d'ardeur notre avancement dans le monde ; c'est parce que le désir de nous y établir a resserré quelque temps les entrailles de sa charité envers les pauvres ; c'est parce qu'une complaisance trop aveugle lui a fait dissimuler nos défauts ; c'est peut-être parce qu'elle a supporté avec trop peu de patience notre mauvaise conduite et notre ingratitude. Hélas ! non contents d'avoir troublé dans ce monde la tranquillité de ses jours, nous lui avons causé, après cette vie même, des tourments rigoureux ! Si cette personne, qui nous était unie par les liens de l'amitié la plus tendre ou par des nœuds plus serrés encore, est aujourd'hui

dévorée de ces flammes terribles, c'est que l'amitié même qu'elle avait pour nous a quelquefois paru balancer la fidélité qu'elle devait au Seigneur; c'est qu'entraînée par notre exemple, séduite par le désir de nous plaire, elle a quelquefois imité le luxe et le langage d'un monde qu'elle détestait dans son cœur, et pris part à des plaisirs dont elle connaissait le vide et le danger; c'est qu'en suivant nous-mêmes avec trop de facilité les exemples pervers qu'elle a pu nous donner, nous perpétons, pour ainsi dire, ses faiblesses, et la rendons encore, après sa mort, complice de nos iniquités. Enfin, mes frères, de combien de fautes l'indiscrétion de nos discours et la légèreté de notre conduite n'a-t-elle pas été l'occasion, et combien de nos proches ne souffrent qu'à cause de nous! Ah! guérissons des plaies que nous avons faites, éteignons des feux que nous avons nous-mêmes allumés; s'il faut à la justice de Dieu une réparation pour des péchés auxquels nous avons eu tant de part, qu'elle la trouve dans notre pénitence, et conjurons-la d'épargner des âmes qui, sans nous, eussent été à ses yeux plus pures et plus innocentes.

Mais pourquoi ne parler ici que de ces morts qui nous ont été unis par les liens du sang et de la nature? n'est-ce donc que pour eux que nous devons nous intéresser? Ah! loin de nous cette erreur. Notre charité doit être aussi universelle que celle de l'Eglise. Elle prie en ce jour pour tous ses enfants qui se sont endormis dans le Seigneur, pour toute cette partie d'elle-même qui satisfait dans le purgatoire à la justice de Dieu. Faut-il, pour nous attendre sur leurs souffrances, d'autres motifs que ceux de la foi? et les liaisons qu'a formées la grâce de la régénération sont-elles moins sacrées que celles de la nature? Quelque distance que les temps et les lieux aient mise entre eux et nous, ils ne composent avec nous qu'une seule famille; ils sont tous nos Frères dans l'ordre de la grâce; ils se sont assis comme nous à la table de Jésus-Christ; ils y ont reçu une nourriture adorable qui est le lien et le symbole de l'union la plus étroite; ils y ont bu le sang précieux de l'alliance éternelle; enfin, pour parler le langage de l'Ecriture, ils sont comme nous les membres du corps de Jésus-Christ; ils ont avec nous les mêmes rapports qu'ont entre elles les différentes parties de notre corps. Encore une fois, mes frères, pouvons-nous concevoir des liaisons plus étroites? pouvons-nous avoir des motifs plus puissants de les soulager dans l'excès des maux qu'ils endurent? Nous avons dû les aimer pendant leur vie, quelque étrangers qu'ils nous fussent dans l'ordre de la nature; nous avons dû avoir pour eux des entrailles de charité et de miséricorde: nous avons dû ressentir leurs maux et soulager leurs besoins comme ceux qui nous étaient personnels: la mort nous a-t-elle affranchis de tous ces devoirs? ne sont-ils pas notre prochain; et en devenant plus malheureux,

nous sont-ils devenus plus indifférents? Laissons ces sentiments inhumains à cette fausse philosophie qui regarde la mort comme un anéantissement: il serait absurde de continuer d'aimer ce qui n'existerait plus, ou ce qui ne serait qu'une vile poussière ou un cadavre hideux. Mais si la mort n'est en effet qu'un sommeil; si la plus précieuse partie de nous-mêmes survit à la destruction de notre corps; nos liaisons avec les morts survivent aussi à ce corps corruptible, et la courte absence qui nous sépare d'avec eux n'anéantit point notre charité. Notre propre intérêt se réunit, mes frères, à des motifs si puissants. Quelle œuvre plus méritoire, plus capable d'attirer sur nous les miséricordes du Seigneur, que de secourir des âmes qui lui sont si chères? Hélas! un bon père ne punit qu'à regret: ce que son cœur paternel désire le plus ardemment, c'est qu'on lui demande grâce pour des enfants si chéris; c'est qu'en satisfaisant pour eux à sa justice, on rompe la barrière qui les sépare de lui, et l'empêche de verser sur eux les torrents de délices qu'il leur a préparés. Intercéder en leur faveur, c'est servir son amour, c'est le désarmer, c'est arracher de ses mains la foudre qu'il est contraint de lancer sur eux, c'est l'obliger. Et si par nos prières, par nos bonnes œuvres, par nos aumônes, nous hâtons la délivrance de ces âmes infortunées; si nous contribuons à les faire entrer en possession de l'héritage éternelle qui leur est assuré, pouvons-nous douter qu'elles n'ajoutent aux sentiments de la charité ceux de la plus vive reconnaissance? Pouvons-nous douter que du haut des cieux où nous les aurons en quelque sorte placées, elles ne veillent à notre conservation et à notre salut? Pouvons-nous douter qu'admis dans le sein de Dieu même, régnant avec lui, jouissant de ses plus tendres faveurs, elles ne lui demandent avec les plus vives instances de nous conduire nous-mêmes au bonheur que nous leur aurons procuré? Qui de nous, mes frères, ne se croirait pas heureux de pouvoir secourir dans ses disgrâces l'héritier d'un grand royaume, de le délivrer de ses ennemis, de le rétablir sur le trône de ses pères? Nous pouvons nous couvrir de cette gloire et nous procurer cet avantage. Ce sont les enfants de Dieu, ce sont les héritiers assurés de son royaume qui imploront aujourd'hui notre compassion: nous pouvons rompre leurs fers, leur épargner des années de souffrances et de supplices. Serons-nous assez ennemis de nous-mêmes, pour négliger de nous faire de tels protecteurs?

Enfin, mes frères, appliquons ici la règle générale de la charité: faisons pour nos frères ce que nous désirons qu'il soit fait pour nous-mêmes. Nous serons bientôt au nombre de ces morts pour lesquels l'Eglise sollicite aujourd'hui notre compassion; nous aurons besoin des mêmes secours et des mêmes prières; et la charité que nous aurons exercée envers nos frères sera

mesure de celle qui sera exercée à notre égard. Ah! craignons d'être abandonnés nous-mêmes à la justice d'un Dieu vengeur; craignons de donner à ceux que nous laissons sur la terre des exemples dangereux d'indifférence et d'insensibilité.

O Dieu d'Israël, Dieu tout-puissant et miséricordieux, des âmes qui vous aiment et que vous aimez souffrent les supplices les plus terribles : du fond de l'abîme où votre justice les retient, elles implorent votre bonté et votre miséricorde : *Domine omnipotens, Deus Israel, anima in angustiiis clamat ad te.* (*Baruch*, III, 1.) Laissez-vous fléchir par les larmes, par les cris douloureux de cette portion si précieuse de votre peuple : *Audi nunc orationem mortuorum Israel.* (*Ibid.*, 4.) Ecoutez-les, ô mon Dieu, et faite leur éprouver les effets de votre infinie miséricorde : *Audi et miserere.* (*Ibid.*, 2.) Oubliez les iniquités de nos pères : ne vous souvenez que des prodiges que vous avez opérés en leur faveur ; de ce qu'il en a coûté à votre Fils pour les racheter, du nom du Père que vous avez pris à leur égard : *Noli meminisse iniquitatum patrum nostrorum, sed memento manus tuæ et nominis tui.* (*Ibid.*, 5.) Daignez, ô mon Dieu, mettre fin aux tourments qu'ils endurent : daignez leur accorder le repos éternel pour lequel ils soupirent : daignez nous réunir avec eux dans la lumière admirable de votre royaume. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON IV.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Erunt signa in sole et luna et stellis... et tunc videbunt liliu hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 25.)

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et alors on verra le Fils de l'homme venir sur une nuée avec grande puissance et majesté.

Quel terrible spectacle Jésus-Christ offre ici, mes frères, à nos regards épouvantés ! le soleil obscurci, la lune pâle et sanglante, les astres égarés dans leur course, et menaçant d'écraser par leur chute le globe que nous habitons ; la mer mugissante, les fleuves remontant vers leurs sources, les hommes séchant de frayeur, la nature entière dans le désordre et dans le trouble ; tels sont les signes terribles par lesquels le Seigneur annoncera le jour de ses vengeances ; c'est avec cet appareil effrayant que le Fils de l'homme reparaitra sur la terre.

Ce ne sera donc plus ce Sauveur l'attente des nations, qui n'est venu dans le monde que pour y apporter la paix et la grâce ; ce sera un juge sévère et implacable, qui jugera les justes mêmes, et qui prononcera à tous les enfants des hommes l'arrêt irrévocable de leur salut ou de leur perte éternelle. Heureux ceux qui auront alors la confiance de lever la tête et qui ne verront dans ces prodiges effrayants que les marques certaines de leur prochaine délivrance ! Heureux ceux qui, pénétrés dès à présent

d'une crainte salutaire, auront attendu dans la justice et l'innocence l'avènement du grand Dieu, et pour qui ce jour fatal ne sera pas un jour imprévu !

Mais quel doit être ici, mes frères, le véritable objet de notre crainte ? Ce ne sont point, j'ose le dire, les signes effroyables qui précéderont le jugement ; ce n'est ni la majesté du Juge, ni l'éclat de la gloire et de la puissance dont il sera environné ; ce n'est pas même la dissolution de l'univers. Hélas ! lorsque le Seigneur viendra juger les vivants et les morts, l'univers ne sera plus rien pour nous : déjà nous ne serons plus nous-mêmes que cendre et que poussière, et ce sera du fond de nos tombeaux que nous sortirons pour obéir à la trompette fatale, à la voix terrible de l'ange qui nous citera devant le tribunal de Jésus-Christ. Ce ne sont pas, en un mot, les préparatifs du jugement que nous devons craindre ; c'est le jugement lui-même, c'est le compte terrible que nous y rendrons à Dieu de toutes nos actions, c'est l'exactitude avec laquelle elles seront discutées, la sévérité avec laquelle elles seront punies, si elles ne se trouvent pas conformes à la règle immuable de l'Evangile ; c'est enfin le flambeau même de la vérité qui dissipera alors les ténèbres dont nous aimons à nous envelopper, et qui sont à présent notre dangereuse sécurité. Vérité aussi terrible pour les pécheurs qui la haïssent, qu'elle est douce pour les justes qui l'aiment et qui la cherchent ! Arrêtons-nous, mes frères, à cette manière de considérer le jugement, elle me paraît renfermer de grandes instructions.

Je dis que le jour du jugement sera un jour terrible pour les pécheurs ; pourquoi ? parce qu'ils y seront éclairés sur deux objets qu'ils affectent aujourd'hui d'ignorer et de méconnaître ; parce qu'ils connaîtront Dieu, parce qu'ils se connaîtront eux-mêmes tout autrement qu'ils ne se connaissent aujourd'hui. Voici donc tout le dessein de ce discours. Le jugement terrible par la connaissance que le pécheur y acquerra de Dieu : première partie. Le Jugement terrible par la connaissance que le pécheur y acquerra de lui-même : seconde partie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voir Dieu sans ombre et sans nuage, le voir face à face, le connaître comme nous en sommes connus ; c'est, mes frères, selon la foi, le comble de la félicité, c'est le bonheur après lequel nous soupirons, c'est ce qui remplira pendant toute l'éternité nos vœux et nos désirs. Cette vue nous rendra parfaitement heureux, parce qu'en découvrant en Dieu les perfections infinies qui constituent son essence, nous recevrons aussi l'assurance infaillible de posséder toujours ce bien ineffable, cette beauté suprême. Tous ses attributs seront également l'objet de notre amour et de nos louanges : nous rendrons grâce à sa miséricorde, nous adorerons sa justice, et il nous paraîtra

aussi aimable dans les vengeances qu'il exercera contre les réprouvés, que dans les récompenses dont il couronnera les élus. Mais quelle différence, mes frères, entre cette heureuse connaissance et celle que Dieu donnera de lui-même aux pécheurs, au grand jour de sa colère ! Semblable à un éclair qui perce tout à coup les nuages qui portent la foudre, il ne se montrera à leurs yeux que pour les brûler, pour ainsi dire, de l'éclat de sa gloire : au lieu de l'amour et de la reconnaissance, sa vue ne produira dans eux qu'étonnement, que fureur, que désespoir ; et ses adorables perfections seront pour eux la matière d'un supplice anticipé.

Pour concevoir l'effet terrible que produira la vue de Dieu sur les pécheurs, faites attention, mes frères, aux erreurs dans lesquelles ils passent leur vie, et qu'un rayon fatal dissipera dans ce grand jour. Les uns, séduits par leurs passions, ou par les lumières trompeuses d'une vaine philosophie, se représentent la Divinité comme un être qui, content du bonheur qu'il trouve en lui-même, ou ne connaît pas les actions des faibles mortels, ou les voit d'un œil indifférent ; et ils trouveront en Dieu un juge éclairé qui aura tenu un compte exact de toutes leurs actions et de toutes leurs pensées, dont l'œil perçant aura pénétré les replis les plus secrets de leur cœur, dont la juste sévérité ne laissera rien impuni. Les autres, semblables à ce serviteur indolent dont parle l'Evangile, prennent la sévérité même de Dieu pour un prétexte de demeurer dans l'inaction ; ils se le représentent comme un maître dur qui vient recueillir où il n'a pas semé : désespérant de pouvoir jamais le satisfaire, ils renoncent entièrement à le servir. Or, ils verront avec d'inutiles regrets un Dieu plein de bonté qui récompense avec usure tout ce qui a été fait pour lui plaire ; ils ne commenceront à connaître combien il est digne d'être aimé, que quand un arrêt irrévocable les séparera de lui pour jamais. Ainsi la justice et la bonté de Dieu, dont ils auront alors une connaissance vive et distincte, contribueront également à les punir et à les confondre.

I. Premièrement, mes frères, la connaissance qu'ils auront de sa justice. Par combien d'erreurs ne s'efforce-t-on pas aujourd'hui d'obscurcir l'idée que nous devons en avoir ! Il semble qu'on veuille nous ramener à ces opinions monstrueuses que les plus éclairés d'entre les païens ont eux-mêmes détestées ; il semble, dis-je, qu'on veuille ôter au crime et à la licence la dernière barrière qui les arrête, en détruisant l'idée d'un Dieu vengeur. La grandeur infinie de ce Dieu, sa bonté, sa patience, tout sert de prétexte au libertinage pour espérer l'impunité. Dieu, nous dit-on, est trop élevé au-dessus de nous pour que nous puissions jamais attirer sa colère : cet Etre infiniment parfait et souverainement heureux est-il donc continuellement occupé à examiner notre conduite ? sortira-t-il de son repos pour se venger de

nos prétendues offenses ? Nous sommes à son égard beaucoup moins qu'un ver de terre n'est par rapport à nous ; et qui de nous croirait pouvoir sans honte se venger d'un vil insecte par lequel il s'imaginerait être insulté ? Ces supplices dont on nous menace sont donc entièrement chimériques ; et l'idée même de Dieu nous rassure contre ces vaines terreurs. Ainsi parlaient autrefois les aveugles partisans d'Epicure ; ainsi ne rougissent point de parler encore, dans le sein même du christianisme, des hommes qui se disent philosophes. C'est par ces vains raisonnements qu'ils s'étourdissent eux-mêmes sur les suites de leurs désordres, et qu'ils s'endorment dans une funeste sécurité. Mais quel effroyable réveil, lorsque le juste Juge leur apparaîtra lui-même environné de tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance ; lorsqu'au milieu des éclairs et des foudres, il les citera à son redoutable tribunal ! Que deviendront dans ce jour de colère ces prétendus esprits forts, qui se croient ici-bas les bienfaiteurs des hommes, parce qu'ils entreprennent d'arracher de dessus leurs yeux le bandeau de la religion, et de les rassurer contre la crainte de la vie future ? Disputeront-ils encore à Dieu le droit de les punir ? oseront-ils lui dire qu'il est indigne de lui d'accabler de tout le poids de sa puissance une faible créature, une feuille desséchée, une paille légère qui est le jouet du moindre vent ? Non : ces frivoles raisons disparaîtront au grand jour qui les éclairera : frappés, éblouis, confondus par la lumière dont ils seront environnés, pleins de rage et de désespoir, ils diront aux montagnes de les écraser, à la terre de les engloutir, au néant de les soustraire, s'il se peut, à la vengeance du Dieu qui les poursuivra : mais cette funeste ressource leur sera elle-même ôtée. Ils sont condamnés à l'immortalité. Ils chercheront la mort, dit l'Ecriture, et la mort fuira de devant eux : *Desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.* (Apoc., IX, 6.)

Puissions-nous, mes frères, n'être pas réduits à cet horrible désespoir ! puissions-nous comprendre dès à présent combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! puissions-nous détester le péché comme il le déteste lui-même, en concevoir toute la noirceur et toute l'injustice, en arrachant de nos cœurs jusqu'aux moindres racines ! puissions-nous enfin nous convaincre dès à présent, pour notre salut, de ces vérités que les impies connaîtront inutilement au jour des vengeances et de la colère !

La raison elle-même vient ici à l'appui de la religion : elle nous démontre qu'en s'efforçant d'éviter ce qu'ils regardent comme des erreurs populaires, les prétendus philosophes se forment eux-mêmes de la Divinité l'idée la plus basse et la plus indigne de ses perfections. En effet, mes frères, croire que Dieu ne puisse sans un pénible effort connaître nos actions et nos pensées, n'est-ce pas le réduire à la condition des faibles

mortels, et resserrer son intelligence infinie dans les bornes étroites où la nôtre est renfermée? n'est-ce pas ignorer qu'il est présent partout, que l'espace qui contient l'univers n'est qu'un point dans son immensité, comme la durée des siècles n'est qu'un point dans son éternité? n'est-ce pas oublier que c'est en lui et par lui que nous avons le mouvement et l'existence? Croire qu'il ne puisse sans altérer son repos et sa félicité gouverner dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique cet univers qu'il a créé, ou venger les outrages qui sont faits à sa majesté suprême; n'est-ce pas lui prêter nos passions et nos faiblesses? n'est-ce pas le rendre semblable à ces vaines divinités que le mensonge avait enfantées, et que la lumière de la vérité a fait rentrer dans le néant? Ah! loin de nous des sentiments si indignes du Dieu que nous adorons. Non, pour sonder nos cœurs et nos reins, il n'est point obligé de troubler le repos éternel dont il jouit, il ne cesse point un instant d'être occupé de lui-même, et de trouver son bonheur dans la contemplation de ses propres perfections. Non, sa colère n'est point une passion tumultueuse qui l'agite; toujours heureux, toujours égal à lui-même, il ignore ces vicissitudes qui nous font passer si rapidement de la joie à la tristesse et de la douleur au plaisir; et si l'Écriture qu'il a lui-même inspirée, nous le représente comme irrité, contristé, apaisé, c'est toujours sans préjudice de l'immutabilité qui lui est essentielle; c'est parce qu'il est impossible que le langage humain exprime dignement ses sublimes perfections. Nous n'altérons donc point l'idée de la Divinité, lorsque nous lui donnons la connaissance de ce qui se passe dans l'univers; et ceux qui la lui refusent, la font au contraire semblable à ces vaines idoles qui avaient des yeux sans voir et des oreilles sans entendre.

Dire que Dieu, à cause de sa grandeur infinie, se contente de mépriser les insultes qu'il reçoit de la part des hommes, c'est encore un paradoxe que la raison désavoue. Quoi donc! ce qui fait la grandeur et l'énormité du péché pourra-t-il lui assurer l'impunité? Pourquoi le péché est-il un attentat digne des supplices éternels? C'est précisément, mes frères, à cause de la disproportion infinie qui se trouve entre le Dieu qui est offensé, et la créature qui l'offense : c'est précisément parce qu'un ver de terre ose se révolter contre l'Être suprême qui l'a créé et qui le conserve. N'affectons point d'ailleurs une feinte modestie; pleins d'une folle estime pour nous-mêmes, n'affectons point de dépriser la nature humaine. Si l'homme comparé à Dieu n'est que cendre et que poussière, il est cependant la créature favorite de cet Être tout-puissant. Le Seigneur l'a placé immédiatement au-dessous des anges, il lui a imprimé le caractère auguste de sa ressemblance; il lui a donné une âme capable de connaissance et d'amour; et en lui donnant les moyens de le

connaître et de le servir, il lui en a imposé la nécessité. Il n'a pas besoin sans doute de nos hommages, et en les lui refusant, l'homme se nuit plus à lui-même qu'à la divinité qu'il offense; mais il lui désobéit cependant, et il viole la règle immuable de la justice : il devient donc coupable, et ce Dieu qui hait l'injustice aussi nécessairement qu'il s'aime lui-même, ne peut se dispenser de le punir. Plus il a été favorisé, et plus son ingratitude est noire, plus il mérite de porter le poids de la colère d'un Dieu qu'il outrage autant qu'il est en lui. Cette colère terrible n'éclate pas toujours dans cette vie. Que des hommes offensés se hâtent d'immoler à leur vengeance une victime qui peut leur échapper, il n'en est pas ainsi du Dieu immortel que nous adorons. Il sait que rien ne pourra soustraire le pécheur à ses coups, et il est patient, dit un Père de l'Eglise, parce qu'il est éternel : *Patiens, quia æternus*. S'il ne fait plus tomber une pluie de feu sur des pécheurs dont l'iniquité est montée à son comble, c'est, dit saint Chrysostome, parce qu'il leur a préparé un fleuve de feu : *Ignis pluvia non descendit, quia igneum flumen paratum est*. S'il ne précipite plus dans les eaux de la mer les imitateurs de l'audace et de l'incrédulité de Pharaon, c'est parce qu'il leur a creusé des abîmes éternels. S'il n'envoie plus de serpents pour dévorer un peuple sensuel et murmureux, c'est parce qu'il l'a condamné à être rongé par un ver immortel. Le délai de ses vengeances ne prouve donc point qu'il soit indifférent pour les crimes qui l'offensent; il prouve seulement qu'il veut les punir avec plus de rigueur, qu'il veut se venger en Dieu.

Voilà, mes frères, des vérités que la raison seule peut nous faire concevoir; des vérités qui renversent efficacement les prétextes frivoles par lesquels le pécheur cherche à se rassurer contre la crainte des jugements de Dieu. Mais au dernier jour, quelles impressions de terreur ne feront-elles pas sur l'âme des pécheurs qui les auront méconnues! Ah! n'attendons pas ce jour fatal pour nous pénétrer de l'idée d'une justice vengeresse. Il ne servira de rien de la reconnaître et de la craindre, lorsqu'elle sera déjà décidée contre nous, lorsque nous serons déjà placés à la gauche du Juge inflexible, lorsque l'arrêt de notre mort éternelle sera déjà dressé et prêt à être prononcé. Mais aujourd'hui, mes frères, nous pouvons encore la désarmer et la fléchir. Faites dès à présent, dit saint Augustin, ce que Dieu menace de faire contre vous au dernier jour : *Modo fac quod tibi minatur facere Deus*. Montez sur le tribunal de votre conscience. Soyez pour vous-mêmes un Juge rigoureux. Troublez, par la crainte des supplices éternels, la fausse paix de votre âme. Avouez avec sincérité, avec amertume, ces crimes que le Seigneur connaît avant même que vous en fassiez l'aveu; punissez-les avec une juste sévérité, et alors vous pourrez voir sans frayeur les préparatifs du terrible ju-

gement; vous pourrez en attendre l'issue avec confiance. Que dis-je? lorsque la crainte du Seigneur vous aura pénétrés, lorsqu'en affaiblissant en vous la concupiscence, elle aura préparé les voies à l'amour de la justice, alors, mes frères, vous en viendrez jusqu'à désirer ce jour qui vous effraye aujourd'hui; vous le désirerez, parce que c'est véritablement le jour du Seigneur, le jour où il paraîtra dans toute sa gloire, où il triomphera de tous ses ennemis, où il détruira entièrement le péché. Alors devenus les amis de la justice, vous vous efforcerez d'en accélérer par vos prières la manifestation et le triomphe; vous demanderez sincèrement à Dieu que son règne arrive. Vous lui direz avec tous les saints du ciel et de la terre : Jusqu'à quand, Seigneur, différerez-vous de juger les pécheurs : *Usquequo, Domine, non judicas.* (Apoc., VI, 10.) Jusqu'à quand souffrirez-vous que les justes soient calomniés, méprisés, déshonorés? jusqu'à quand permettrez-vous que l'impie insulte à votre providence, et qu'il prenne votre patience pour insensibilité : *Usquequo non vindicas.* (Ibid.) C'est ainsi, mes frères, que les amis de Dieu souhaitent le jour du jugement; c'est ainsi qu'aux approches de ce jour fatal, les mêmes signes, qui causeront au pécheur tant d'horreur et de désespoir, feront naître dans leurs cœurs l'espérance la plus douce et la plus consolante. Mais les grâces mêmes dont le souverain Juge les comblera, seront pour les méchants la matière d'un nouveau supplice, en leur faisant voir qu'ils ont méconnu la bonté du Seigneur aussi bien que sa justice.

II. Il n'en est que trop, mes frères, de ces lâches chrétiens que la sainte sévérité de l'Evangile jette dans le découragement, qui croient que le Seigneur a mis le bonheur éternel à un trop haut prix, et qui abandonnent l'affaire de leur salut, parce qu'ils le jugent impossible. Or, ils verront, à travers toutes les horreurs de cette fatale journée, des preuves de la bonté de Dieu, qui leur inspireront d'inutiles regrets; ils seront forcés de convenir que leur salut a été entre leurs mains; que bien loin d'être impossible il leur était même facile; et qu'enfin ce Dieu dont ils ont encouru la colère, était plus miséricordieux encore que sévère.

Et premièrement, mes frères, qui est-ce qui les jugera? N'est-ce pas Jésus-Christ lui-même qui devait être leur Sauveur, et qu'ils ont forcé de devenir le vengeur de leurs crimes? il paraîtra avec tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, mais aussi avec tous les traits de sa bonté. Il paraîtra revêtu de cette chair qu'il a prise pour notre salut; il portera encore les cicatrices de ces plaies qu'il a reçues pour nous racheter; il fera briller au-dessus des nuées cette croix salutaire sur laquelle il a expiré pour le salut même de ceux qui seront alors condamnés. Quelle pensée croyez-vous que cette vue doive produire dans leurs esprits? Hélas! nous comprenons à peine aujourd'hui la grandeur du don que Dieu nous a fait, en

nous donnant son Fils bien-aimé; nous ne sentons que faiblement combien notre salut lui a été cher, et ce qu'il lui en a coûté pour nous le procurer. Mais alors toutes ces vérités seront fortement imprimées dans nos âmes; la présence sensible de Jésus-Christ nous en donnera la conviction la plus ferme, le sentiment le plus vif. Quels seront donc les regrets de ceux qui se reprocheront alors d'avoir méconnu la bonté de ce Dieu qui voulait les sauver, d'avoir rejeté la main secourable qu'il leur tendait, d'avoir foulé aux pieds le sang qu'il a répandu pour eux? Avec quelle amertume ne se rappelleront-ils pas ces grâces dont ils ont abusé, ces saintes inspirations qu'ils ont négligées, ces sacrements, ces moyens efficaces de salut qu'ils ont indignement profanés? Ah! sans doute, avant même que la bouche du Juge s'ouvre pour les condamner, ils s'accuseront eux-mêmes de la plus noire ingratitude, de la folie la plus étrange.

Ne pourront-ils pas au moins alors recourir encore à la clémence de ce Dieu Sauveur? Non, mes frères, leurs larmes, semblables à celles des Antiochus et des Esaü, ne peuvent plus rien obtenir. Le temps est passé; la porte de la miséricorde leur est fermée pour jamais : *Clausæ est janua.* (Matth., XXV, 10.) Un mur d'airain est élevé entre Jésus-Christ et eux; il ne les connaît plus, ils ne sont plus à lui, ils n'ont plus à attendre de lui que l'arrêt effroyable de leur condamnation. Allez, leur dira-t-il, retirez-vous de moi : *Discedite a me.* (Ibid., 41.) Ah! mes frères, que cette parole est terrible! Oui, dit saint Chrysostome, connaître Jésus-Christ pour un instant et être forcé de l'abandonner pendant toute l'éternité; avoir vu ce Sauveur plein de bonté, et être condamné à ne le revoir jamais; être convaincu de sa clémence, et n'éprouver que ses rigueurs, c'est un tourment insupportable. Quand le feu éternel viendrait à s'éteindre, quand le ver rongeur cesserait de dévorer les malheureuses victimes qui lui sont abandonnées; être étranger à Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à se livrer à la mort pour nous, ce serait le plus horrible de tous les supplices : *Etsi ignis ille non arderet, hoc solum quod alieni effcimur a Christo tam clemente, tam benigno, qui se ipsum pro nobis in mortem tradidit, nonne omni pœna gravius diceretur?* Les méchants, dit saint Augustin, verront alors leur Sauveur, et sa vue qui comble de joie les saints et les anges, ne portera dans leur âme que chagrin et désespoir : *Videbunt mali Salvatorem et contristabuntur.* Quoi de plus affreux que de ne trouver aucune espérance de salut dans le Sauveur même; de s'entendre condamner au feu éternel par celui qui était venu au monde pour nous en délivrer, et d'être livré à la rage des démons par celui qui était venu pour nous affranchir de leur puissance : *Quid illis miserior, quibus Salvator ipse salutem non erit?*

En second lieu, mes frères, le jugement plein de bonté et de miséricorde que Jésus-

Christ prononcera sur les élus, achevera de jeter les pécheurs dans le plus horrible désespoir. Ce sera, en effet, par ce jugement même qu'ils apprendront combien il leur eût été facile de se sauver, et ce qu'ils avaient à espérer de la miséricorde de Dieu. Ces prétextes frivoles par lesquels ils cherchent aujourd'hui à excuser leur lâcheté, l'impossibilité prétendue de parvenir au degré de vertu que le christianisme exige, ces obstacles que plusieurs croient trouver dans leur état et leur condition, tout cela disparaîtra au grand jour de la vérité. Vous croyez aujourd'hui qu'on exige de vous l'impossible, lorsqu'on demande qu'au milieu même du monde vous conserviez l'esprit du christianisme, que vous ne preniez point de part à la corruption de ce monde pervers, que vous n'adoptiez point ses principes et ses fausses maximes : vous croyez qu'une piété tendre, une vie pénitente et mortifiée est l'apanage du cloître ou du sanctuaire. Avec quel étonnement verrez-vous donc devant le tribunal de Jésus-Christ des saints de tout état et de toute condition ; des hommes qui auront usé des biens de ce monde comme n'en usant point, qui auront conservé l'humilité chrétienne au milieu des grandeurs du monde, et la pureté, l'austérité même des mœurs dans le séjour du plaisir et de la volupté ; des hommes qui, dans l'embarras des affaires, dans le tumulte des armées, se seront fait au fond de leurs cœurs une solitude pour écouter la voix de Dieu et s'entretenir avec lui par la prière ; des hommes distingués par leurs talents et leur science, qui seront devenus comme des enfants dans l'ordre de la foi, qui en auront retenu toute l'innocence et toute la simplicité ; des ignorants, que la droiture de leur cœur et la lumière de l'Évangile auront conduits à la plus sublime perfection : les uns sanctifiés par le bon usage des richesses et de la prospérité, les autres par la patience dans la pauvreté et les afflictions. Il y aura, mes frères, des saints et des élus de tous ces états, comme il y en aura de toute tribu, de toute langue, de toute nation. Ne comprendrez-vous pas alors à votre honte que vous pouviez faire ce qu'ils ont fait, que vous avez eu les mêmes instructions et les mêmes lumières, que vous auriez pu faire le même usage des miséricordes du Seigneur ?

Vous croyez que le Seigneur ne récompense que des traits héroïques de vertu, et parce que vous vous jugez incapables de la posséder dans un certain degré, vous renoncez entièrement à la pratiquer. Quel sera donc votre regret, lorsque vous le verrez récompenser avec magnificence les moindres actions qui auront été faites pour sa gloire, et donner son royaume en échange d'un verre d'eau froide donnée en son nom ? Riches de ce monde, que penserez-vous alors des biens que vous y possédiez ? Vous ne les regardez aujourd'hui que comme des moyens de satisfaire vos passions, vos desirs effrénés ; mais dans ce grand jour vous connaîtrez pour quel usage ils vous avaient

été donnés. Vous verrez qu'ils étaient destinés à vous faire racheter vos péchés par des aumônes. Vous verrez que ces richesses, que vous avez employées à tant de dépenses superflues, dont vous pouviez vous dépouiller sans altérer votre véritable bonheur, sans qu'il vous manquât même rien de ce qui est nécessaire à la vie ; que ces richesses, dis-je, vous auraient garanti de la colère du Seigneur, si vous aviez su les verser dans le sein des pauvres ; et qu'enfin d'un moyen facile de salut que la miséricorde du Seigneur vous avait procuré, vous en avez fait l'instrument de votre perte éternelle. Alors, sans doute, vous conviendrez que vous avez été vous-mêmes vos plus cruels ennemis ; vous n'accuserez plus le Seigneur d'avoir trop exigé de vous ; vous reconnaîtrez qu'il a fait pour vous au delà de ce que vous aviez droit d'exiger ; vous souscrirez en frémissant à l'arrêt qu'il prononcera contre vous ; et emportant au fond de votre cœur comme un trait meurtrier l'idée des perfections de ce Dieu que vous aurez connu trop tard, l'idée de la miséricorde qu'il a exercée envers vous et des biens qu'il a voulu vous procurer ; désirant de pouvoir l'aimer et contraint de le haïr, blasphémant contre sa justice et forcés de la reconnaître, vous vous précipiterez de vous-mêmes dans les flammes éternelles préparées pour les démons et pour vous.

Voilà, mes frères, l'effet terrible que produira dans l'âme des pécheurs la connaissance que Dieu leur donnera au dernier jour de sa justice et de sa miséricorde. Ce jour ne sera pas moins funeste pour eux, par la connaissance qui leur sera donnée d'eux-mêmes : c'est ce qui me reste à vous faire voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Depuis qu'une chute funeste a dégradé la nature humaine, l'orgueil n'a cessé d'être, mes frères, sa passion dominante. Plus nous sommes devenus faibles et petits dans la réalité, plus nous sommes devenus grands à nos propres yeux. Ainsi tout ce qui nous force à diminuer quelque chose de l'idée chimérique que nous nous sommes formée de nous-mêmes, nous devient nécessairement odieux ; et la raison pour laquelle nous sommes si souvent ennemis de la vérité, c'est qu'elle nous humilie, c'est qu'en nous montrant comme dans un miroir fidèle nos imperfections et nos vices, elle dissipe l'illusion flatteuse par laquelle nous aimons à être séduits. Si nous ne pouvons réussir à écarter sa lumière importune, si nous sommes forcés de souscrire intérieurement au jugement qu'elle porte contre nous, nous cherchons dans l'opinion des autres hommes une espèce de dédommagement, et la réputation d'être sages et vertueux nous tient lieu de la sagesse et de la vertu. Quel mépris nous aurions pour nous-mêmes, si nous nous connaissions comme Dieu nous connaît ! De quelle honte nous serions con-

verts, si les hommes dont nous recherchons l'estime nous connaissaient comme nous nous connaissons nous-mêmes ! Or, mes frères, au grand jour du jugement et des vengeances du Seigneur, toutes les ténèbres seront dissipées ; les pécheurs, éclairés par une lumière terrible et inévitable, connaîtront le fond de leur propre cœur, et au lieu de l'estime qu'ils ont aujourd'hui pour eux-mêmes, ils seront forcés de se haïr et de se mépriser. La même lumière les couvrira d'opprobre et d'ignominie, en manifestant leurs crimes aux yeux de l'univers, et cette double connaissance sera le commencement des supplices auxquels ils seront condamnés.

I. Ce qui entretient aujourd'hui les pécheurs dans l'estime injuste qu'ils ont pour eux-mêmes, c'est premièrement, mes frères, qu'ils s'attribuent souvent des vertus qu'ils n'ont point, et qu'ils mettent leur confiance dans des œuvres que Dieu compte pour rien. C'est, en second lieu, qu'ils ignorent jusqu'à quel point ils sont coupables, dans ce qui leur paraît à eux-mêmes contraire à la loi de Dieu ou à celle de la nature. Mais qu'ils deviendront méprisables à leurs propres yeux, lorsque l'austère vérité les dépouillera de ces prétendues vertus dont ils se croient ornés, lorsqu'elle leur montrera dans les actions mêmes dont ils se glorifient, des vices qui en anéantissent le mérite, lors enfin qu'elle leur mettra sous les yeux le nombre des crimes qu'ils ont commis, les suites affreuses des scandales qu'ils ont donnés !

Quelles sont donc ces vertus dont les pécheurs osent ici se glorifier ? Je ne parle point de ces pécheurs dont la vie manifestement impure et criminelle est déshonorée dans l'esprit même des mondains ; je parle de ceux qui se piquent de probité, d'honneur, de décence ; encore un coup, quelles vertus porteront-ils au tribunal de Jésus-Christ ? Ce ne sont pas sans doute celles dont l'Evangile nous donne la connaissance et nous recommande la pratique ; bien loin de chercher à en orner leur âme, à peine consentent-ils à leur donner le nom de vertus. L'humilité n'est à leurs yeux qu'une bassesse méprisable, l'amour de la pauvreté et des souffrances une folie, la simplicité de la foi une honteuse stupidité. Leurs vertus sont des vertus purement humaines, des vertus de païens, des vertus par conséquent qui, quand elles seraient aussi véritables qu'elles sont souvent fausses et superficielles, n'empêcheraient pas que leur partage ne fût avec les infidèles. Car, mes frères, quelque idée que le monde puisse avoir de ces vertus, il est certain que Jésus-Christ ne nous tiendra compte que de celles dont l'Evangile aura été la règle, dont la grâce aura été le principe, dont Dieu aura été la fin. Quel vide par conséquent dans la vie de ces hommes vertueux selon le monde, qui n'auront cherché dans la vertu même que la gloire et l'estime qu'elle procure, qui n'auront travaillé que pour eux-mêmes ou pour le monde, et jamais pour

la seule fin qu'ils devaient se proposer ! Hélas ! ils se croient aujourd'hui fort riches ; une fermeté d'âme à l'épreuve des révolutions de la fortune, une douceur de mœurs et de caractère qui les rend les liens et les délices de la société, une probité sans tache dans le commerce et dans le maniement des affaires, des services importants rendus à la patrie, de grands emplois exercés avec une intégrité incorruptible, leur donnent une haute idée de leur propre perfection ; et au tribunal de Jésus-Christ tout ce fantôme s'évanouira, toute cette illusion se dissipera ; ils y paraîtront dans une honteuse nudité, dans une indigence effroyable. Pourquoi ? parce que leurs vertus n'étaient point appuyées sur le fondement nécessaire de la charité, et que, sans la charité, on n'est rien devant Dieu.

Ces vertus, d'ailleurs, sont-elles aussi réelles qu'ils se l'imaginent ? pourfont-elles soutenir la vue perçante de ce Dieu qui juge les justices ? Vous vous glorifiez ici de la bonté de votre cœur, l'ingratitude vous paraît un vice détestable, et vous vous croiriez déshonorés si l'on pouvait avec fondement vous en accuser. Vous en serez convaincus, pécheurs, non pas peut-être à l'égard des autres hommes, mais à l'égard de votre Dieu dont vous avez méprisé les bienfaits, à qui vous n'avez rendu que de l'indifférence pour l'amour tendre qu'il vous portait, que vous avez outragé dans le temps même qu'il vous comblait de biens et de faveurs. Vous vous glorifiez de votre probité ; vous êtes, dites-vous, fidèles à vos engagements, esclaves de votre parole. Vous serez convaincus au contraire de duplicité, de mauvaise foi, de parjure. Car suffit-il, mes frères, pour éviter ces reproches odieux, d'avoir de la fidélité et de la droiture à l'égard des hommes ? nos promesses et nos serments ne sont-ils rien quand c'est à Dieu que nous les faisons ? est-il moins contraire à la probité de chercher à tromper notre maître, notre bienfaiteur, notre père, que de tromper nos frères et nos concitoyens ? Le parjure enfin est-il moins déshonorant à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes ? Or, combien de fois n'avez-vous pas violé à son égard les serments les plus solennels ? On vous remettra devant les yeux, non-seulement ces engagements sacrés que vous aviez pris avec le Seigneur, par la bouche de ceux qui vous ont présentés au baptême, et que vous avez violés aussitôt que vous l'avez pu, mais aussi ceux que vous avez tant de fois contractés par vous-mêmes et que vous n'avez pas respectés davantage. On vous rappellera ces promesses que vous lui avez faites, dans cette maladie, par exemple, qui vous a conduits aux portes du tombeau, lorsque, sentant la main de Dieu appesantie sur vous, voyant l'enfer ouvert sous vos pas, vous lui avez juré avec tant de larmes que s'il vous rendait la vie, vous le serviriez avec plus de fidélité, que vous renoncerez à cette habitude criminelle, que vous rom-

priez cette chaîne déshonorante qui vous avait tenus jusqu'alors sous l'empire du péché. Esclaves lâches et perfides, à peine le fouet vengeur a-t-il été levé de dessus votre tête criminelle, que vous avez oublié vos serments, que vous vous êtes fait un jeu sacrilège de les violer. On vous rappellera ces lâches subterfuges, ces mensonges par lesquels vous avez surpris la religion des ministres du Seigneur, par lesquels vous leur avez arraché, à la veille d'une sainte solennité, une absolution nuisible à vous et peut-être à eux-mêmes. Et de quel front osez-vous alors vanter votre sincérité, votre droiture ? Vous vous glorifiez de votre libéralité, c'est-à-dire peut-être que vous avez insulté la religion et les mœurs par un luxe immodéré ; que vous avez prodigué vos richesses aux ministres de vos plaisirs, aux objets criminels de votre idolâtrie, à une vile troupe de flatteurs et de parasites. Mais vos vassaux que vous avez opprimés ; vos débiteurs de qui vous avez exigé avec rigueur jusqu'à la dernière obole ; ces mercenaires que vous avez fait languir si longtemps dans l'attente d'un paiement qui était le prix de leurs sueurs ; ces pauvres de Jésus-Christ que vous avez laissés périr dans la misère ne vous convaincront-ils pas d'une dureté aussi honteuse que l'avarice la plus sordide ? Ces vertus morales dont vous vous glorifiez vous manqueront donc, aussi bien que les vertus évangéliques que vous avez méprisées ; et que vous restera-t-il alors ? vos crimes et vos vices dont vous connaîtrez le nombre et l'énormité.

Qui est-ce qui connaît ici-bas toutes ses fautes, dit un prophète ? *Delicta quis intelligit ?* (Psal. XVIII, 13.) Pardonnez-moi, ô mon Dieu, ces péchés que vous connaissez seul, qui me sont cachés à moi-même : *Ab occultis munda me, Domine.* (Ibid.) Ne m'imputez point ceux de mes frères dont j'ai été la cause ou l'occasion : *Ab alienis parce servo tuo.* (Ibid.) Ce sont, en effet, mes frères, ces péchés secrets, ces péchés étrangers qui doivent être l'objet de notre frayeur. Le Seigneur nous les rappellera au jour de la manifestation générale. Heureux s'il ne nous les rappelle que pour nous faire comprendre la grandeur de la miséricorde qui nous les aura pardonnés ! Mais malheur à nous, au contraire, si ces péchés sont encore subsistants devant lui ! avec quel effroi les verrons-nous sortir des ténèbres où ils sont maintenant ensevelis ! la frayeur d'un homme qui s'est endormi sur un tas de serpents, et qui, tout à coup éveillé par leurs horribles sifflements, les voit lever contre lui leur tête menaçante, se sent enveloppé dans leurs replis tortueux ; cette frayeur, dis-je, n'est rien en comparaison de celle d'un pécheur qui verra dans cet instant fatal renaître des péchés qu'il n'a jamais connus, ou qu'il a totalement oubliés.

Tel est, mes frères, l'effet de l'habitude. A force de pécher, on en vient enfin à ne

plus s'apercevoir que l'on pèche ; la conscience s'endurcit, les lumières s'éteignent, et la sécurité augmente dans la même proportion que le danger. Tandis qu'un juste se reproche avec douleur les fautes journalières que la fragilité lui fait commettre, tandis qu'il cherche à s'en purifier en les accusant avec humilité, en les pleurant avec amertume ; une âme mondaine découvre à peine en elle-même la moindre tache ; elle est quelquefois réduite à ne savoir de quoi s'accuser, lorsque la bienséance la conduit au tribunal de la réconciliation. Mais ces péchés que vous commettez avec tant de facilité, et dont l'habitude ne diminue point la noirceur, ces iniquités que vous avalez comme l'eau, croyez-vous que je les oublie, dit le Seigneur ? Non, elles sont gravées en ma présence, je les garde dans les trésors de ma colère : *Hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis.* (Deut., XXXII, 34.) Vous verrez donc alors dans la lumière même de Dieu le détail affreux de cette vie qui vous paraît aujourd'hui si peu répréhensible ; et elle vous paraîtra alors ce qu'elle est en effet, une vie toute profane et antichrétienne. Vous verrez qu'il n'y a peut-être pas un instant de cette vie qui ne puisse vous être reproché, à cause de l'oubli habituel de Dieu dans lequel vous vivez, à cause de l'amour de la créature qui vous domine, qui est le mobile et le principe universel de toutes vos actions. Avec quelle exactitude ne sera-t-elle pas examinée ? et si, selon Jésus-Christ, une parole même simplement inutile doit être la matière de ce terrible jugement, vous dont les conversations sont si frivoles et si dangereuses, vous qui vous faites un jeu de la raillerie et de la médisance, vous qui regardez les discours libres sur les mœurs et sur la religion comme les agréments de la société, vous enfin qui n'ouvrez la bouche que pour vanter les plaisirs du monde et débiter ses maximes, de quel déluge d'iniquités ne vous trouverez-vous pas environnés ?

Mais que sera-ce, dit saint Chrysostome, lorsqu'on vous rappellera les fautes étrangères dont vous avez été la cause, les suites des scandales et des mauvais exemples que vous avez donnés ? *Cum adjuncta fuerint scandala, quo pacto salvabimur ?* Vous êtes tranquilles sur votre sort éternel, parce que depuis longtemps peut-être vous êtes sortis des voies de l'iniquité, parce que, après avoir donné dans les erreurs de la nouvelle philosophie, vous êtes revenus de bonne foi à la religion de vos pères. Mais vous oubliez que par vos discours téméraires ou par vos écrits licencieux, vous avez renversé la foi de plusieurs ; qu'aujourd'hui encore vos malheureux disciples débitent d'après vous des blasphèmes que vous détestez, et que, devenus eux-mêmes des maîtres d'erreur et de mensonge, ils perpétuent votre iniquité jusqu'à la fin des siècles. Après avoir suivi le torrent des passions, vous avez renoncé à vos honteuses débauches ; mais cette jeune personne dont vous

avez séduit l'innocence est encore dans l'abîme où vous l'avez précipitée; elle est devenue un scandale public; corrompue par vos indignes artifices, elle a elle-même combattu la vertu avec des armes dont vous lui avez appris le dangereux usage. Que de crimes et d'horreurs qui remontent jusqu'à vous comme à leur première cause? On vous demandera, mes frères, ce que vous aurez fait pour réparer ces horribles scandales; et si vous n'avez pas travaillé à ramener ceux que vous aviez égarés, si vous n'avez pas employé pour la vertu les talents que vous avez prostitués au vice, si vous n'avez pas fait vos efforts pour rendre à Jésus-Christ par l'édification de votre pénitence autant d'âmes que vous lui en avez enlevées par l'éclat de vos désordres; quelle idée, quelle horreur aurez-vous alors de vous-mêmes!

II. Non-seulement, mes frères, les pécheurs condamnés au tribunal de Jésus-Christ seront forcés de se haïr, de se mépriser eux-mêmes par l'indigence affreuse où ils se trouveront de toutes vertus, de toutes bonnes œuvres, par la multitude effroyable des crimes dont ils se verront couverts; mais leur honte sera manifestée en présence de tout le genre humain dont ils deviendront l'exécration et l'horreur. Telle est la punition terrible que le Seigneur a préparée à tous les vices, et singulièrement à l'orgueil et à l'hypocrisie.

Quelque corrompu que soit le monde, s'il est des vices qu'il a en quelque sorte érigés en vertus, il en est d'autres aussi pour lesquels il conserve une juste horreur. Il vous permettra de désirer les biens et les honneurs; il vous permettra, il vous louera même d'attaquer à force ouverte un ennemi qui a cherché à vous perdre; ses maximes cruelles vous autoriseront à laver dans son sang l'injure la plus légère. Mais il ne vous permettra pas d'attaquer même votre ennemi par la calomnie et la trahison, et si c'est contre un ami, contre un bienfaiteur que vous employez ces lâches artifices, vous serez un monstre à ses yeux. Le monde, ô honte de notre siècle et de nos mœurs! le monde attache une espèce de gloire à la débauche même; il permet à une jeunesse bouillante de faire trophée de ses désordres, et d'appeler des victoires et des conquêtes ce que la religion appelle des crimes. Mais il est un âge, un sexe, un état à qui le monde ne permet rien en ce genre; il est des plaisirs dont la facilité même fait la turpitude; il est des débauches dont le seul soupçon est un opprobre. Quelle serait la honte de cette femme qui jouit encore de quelque réputation, si certaines intrigues allaient percer dans le monde, si l'on venait à savoir par combien de crimes et d'infidélités elle a violé la sainteté du mariage? Dans quelles ténèbres irait se cacher un magistrat, si l'on savait que sous un extérieur de gravité et de décence il cache le cœur le plus corrompu, et qu'il autorise par sa conduite des désordres que les lois l'obligent de réprimer

et de punir; si l'on venait à découvrir à quel prix il a mis sa protection, et ce qu'il en a quelquefois coûté à l'honneur et à la vertu pour l'obtenir? Or, mes frères, il est certain que toutes ces iniquités seront mises dans le plus grand jour. Dans ce jour des vengeances, dit le Seigneur, j'arracherai de votre visage le masque hypocrite qui le couvre; je vous montrerai à découvert à tout le monde, je révélerai votre turpitude et votre ignominie à tous les peuples réunis: *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam.* (Nahum, III, 5.) Oui, ambitieux, on saura alors par quelles voies vous êtes parvenus aux honneurs que vous désiriez; on saura par quelles basses flatteries, par quelles honteuses complaisances vous avez gagné la protection d'un homme que vous détestiez, d'une femme que vous méprisiez; par quelles lâches manœuvres vous avez supplanté un rival dont le mérite vous faisait ombrage. Oui, ami perfide, tout l'univers saura que c'est vous qui, par vos délations calomnieuses, avez précipité dans les derniers malheurs un homme qui vous avait comblé de biens; que vous avez caché la plus noire trahison sous le voile de l'amitié la plus tendre, de la confiance la plus intime. Oui, impudique, ces excès par lesquels vous avez outragé la nature, ces infamies pour lesquelles la nuit semblait n'avoir point de ténèbres assez épaisses, ces horreurs que vous avez cachées aux confidents de vos autres crimes, et que vous voudriez pouvoir vous cacher à vous-même, seront connus de tout le monde; et qui pourra vous soustraire alors à la honte, au mépris, à l'exécration dont vous serez couverts?

Qu'espérez-vous, mes frères, de ces œuvres de ténèbres auxquelles vous vous abandonnez quelquefois? Vous ne vous flattez pas sans doute d'en dérober la connaissance à cet œil perçant qui voit tout, qui pénètre tout: où pourriez-vous fuir pour n'être pas à portée de ses regards? Si vous montiez au plus haut des cieux, vous l'y trouveriez dans sa gloire; si vous descendiez au plus profond des enfers, vous l'y trouveriez exerçant sa justice; si vous aviez des ailes et que d'un vol rapide vous franchissiez l'espace immense des mers, ce serait sa main qui vous y porterait: la nuit n'a point pour lui de ténèbres, elle est à son égard comme le jour le plus lumineux: sa science est infailible et vous ne pouvez rien contre elle. Vous espérez n'être point connu des hommes. Ah! quand il serait vrai que vos désordres ne perceraient jamais dès cette vie le voile dont vous les couvrez, quand l'estime des hommes pourrait vous dédommager de la colère de Dieu que vous encourez, ignorez-vous donc qu'un jour viendra où vos parents, vos amis, vos ennemis, tous les hommes, en un mot, seront instruits de ce que vous leur cachez avec tant de soin, et que vous serez d'autant plus humiliés devant eux par la manifestation de vos crimes, que vous les aurez séduits avec plus de succès?

Et vous, mes frères, qu'un mouvement de pénitence conduit aux pieds d'un prêtre, et qu'une mauvaise honte empêche de faire avec sincérité le détail de vos crimes, ne comprendrez-vous jamais à quel excès d'ignominie vous vous exposez, en refusant de subir une humiliation salutaire et momentanée? Hélas! vous refusez de découvrir vos fautes à un père tendre, à qui la charité et le sentiment de sa propre faiblesse donnent pour vous des entrailles de miséricorde; à un ministre du Seigneur que la religion et l'honneur engagent également au secret le plus inviolable, qui ne demande à connaître vos maux que pour les guérir, en y appliquant le sang même de Jésus-Christ; et vous aimez mieux que ces crimes soient publiés en présence de tout l'univers, en présence des saints et des anges à qui vous deviendrez un objet d'horreur, en présence des démons, qui vous les reprocheront avec insulte pendant toute l'éternité? Quel excès de folie, quel étrange aveuglement!

Ah! prévenons, mes frères, prévenons, en nous accusant nous-mêmes avec humilité en présence du Seigneur et de ses ministres, cette manifestation honteuse dont les pécheurs pénitents sont menacés: ou s'il est dans l'ordre de la justice de Dieu que nos fautes soient connues, que ce soit pour la gloire de sa grâce qui nous les aura fait réparer par une sincère pénitence; que la gloire de notre repentir efface la honte de nos chutes. Qui oserait nous reprocher des fautes que le sang de Jésus-Christ aura couvertes? qui oserait accuser les élus de Dieu? de quel droit l'ennemi de notre salut nous reprocherait-il les victoires qu'il a autrefois remportées sur nous; si affaiblis, renversés par lui, nous sommes relevés par le secours de Dieu, et devenus assez forts pour le terrasser lui-même et en demeurer victorieux? Ce n'est pas le commencement du combat, c'est la fin qui assure au vainqueur les honneurs du triomphe.

C'est donc, mes frères, la pénitence qui peut seule nous donner la confiance d'attendre sans frayeur le terrible événement du Fils de l'homme; hâtons-nous de nous soumettre à ses rigueurs salutaires. Il en est temps encore, mais bientôt peut-être il ne sera plus temps. Quoi donc, me dites-vous, touchons-nous déjà à ces jours de malheur et de colère que l'Evangile nous annonce? l'astre qui nous éclaire est-il prêt à s'éteindre? l'univers va-t-il bientôt se dissoudre et s'écrouler? C'est, mes frères, ce qui ne nous est pas permis de savoir, c'est ce que les anges du ciel ignorent eux-mêmes. Que ne pourrais-je pas vous dire cependant sur l'accomplissement d'une partie des signes qui doivent précéder cette funeste journée? et pour ne parler ici que de celui qui doit le plus nous affliger, il est dit dans l'Evangile que le Fils de l'homme revenant sur la terre y trouvera à peine de la foi. Ah! mes frères, ce signe déplorable ne se fait-il pas déjà sentir d'une manière bien effrayante?

la foi ne fait-elle pas tous les jours des pertes sensibles? l'impiété, l'irréligion, le mystère de l'Antechrist ne s'avance-t-il pas sur ses ruines, malgré les efforts de l'Eglise qui combat pour elle et qui l'enseigne encore dans toute sa pureté? l'abomination de la désolation n'est-elle pas souvent dans le lieu saint? Ces signes ne vous paraissent pas décisifs? Aussi, mes frères, est-il dit dans l'Evangile que Jésus-Christ paraîtra avec la rapidité d'un éclair imprévu; que les hommes seront surpris par le jour du Jugement, comme ceux du temps de Noé l'ont été par les eaux du déluge, comme les criminels habitants de Sodome l'ont été par le feu du ciel qui les a consumés; aussi est-il dit que ce jour formidable les trouvera dans la sécurité, s'abandonnant à l'ivresse des plaisirs, faisant des projets pour un long avenir. Pécheurs, aveugles pécheurs, vous auriez sous les yeux des signes plus évidents, l'étendard de la croix serait déjà déployé dans les airs, Jésus-Christ y paraîtrait déjà armé de son tonnerre, que vous le croiriez encore fort éloigné.

Mais, quoi qu'il en soit de la durée de l'univers, il est certain, mes frères, que le dernier jour pour nous, c'est celui où nous serons nous-mêmes enlevés de ce monde. C'est dans ce jour que s'accomplira à notre égard tout ce que le jugement a de plus redoutable: c'est dans ce jour que nous recevrons notre arrêt éternel: c'est dans ce jour enfin que les pécheurs seront précipités dans les flammes vengeresses avec l'assurance infailible d'y être pendant toute l'éternité, avec le sentiment très-vif de la confusion qu'ils essuieront par la manifestation de leurs crimes, au jugement universel. Or, ce jour mes frères, ne peut être fort éloigné; il est peut-être fort prochain pour plusieurs d'entre nous; c'est peut-être demain, c'est peut-être aujourd'hui.

Quelle conclusion, mes frères faut-il tirer de cette réflexion? celle que Jésus-Christ en tire lui-même. Soyez toujours prêts, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'homme. Veillez et priez en tout temps, afin d'éviter les malheurs dont vous êtes menacés, afin de pouvoir paraître avec confiance devant le tribunal redoutable de celui qui viendra juger les vivants et les morts; c'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON V.

Pour le deuxième dimanche de l'Avent.

CERTITUDE DE LA VENUE DU MESSIE.

Tu es qui venturus es, an alium expectamus? (*Matth.* XI, 3.)

Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?

Ce n'est point, mes frères, pour s'instruire lui-même d'une vérité qu'il ignore, que Jean envoie ses disciples demander à Jésus s'il est le Messie que le Seigneur a promis à son peuple, ou s'il faut en attendre un autre. Comment aurait-il pu méconnaître celui dont il avait senti la présence dans les

entrailles mêmes de sa mère; celui qu'il avait déjà montré aux peuples comme le véritable Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; celui sur lequel il avait vu descendre l'Esprit-Saint sous une forme sensible; celui enfin qu'il avait entendu déclarer le Fils de Dieu par la voix même du Père céleste? Ce n'est donc pas pour lui-même qu'il fait cette question: c'est pour ses propres disciples, afin qu'ils voient de leurs yeux celui dont il les a tant de fois entretenus; afin qu'ils soient témoins des prodiges qu'il opère, et qu'ils entendent de sa propre bouche les preuves démonstratives qu'il donne de sa mission.

Pour nous, mes frères, nous n'avons point de doute sur cet objet important. Nous croyons d'une ferme foi que les anciennes promesses sont accomplies, et qu'elles le sont dans la personne de Jésus-Christ notre Sauveur. Nous le reconnaissons pour le Messie promis au genre humain dès les premiers jours de la création, annoncé par les prophètes, figuré par la loi, attendu, demandé, désiré avec tant d'ardeur et d'instances par tous les justes qui ont existé depuis le commencement de l'univers. Nous n'attendons point d'autre libérateur que lui; c'est en lui seul que nous mettons notre confiance, et ce n'est que de sa grâce que nous espérons notre salut.

Mais quelque certains que nous soyons de cette vérité, il nous est toujours utile de nous rappeler les preuves sur lesquelles elle est appuyée. Hélas! dans ce temps malheureux, où tant d'hommes téméraires cherchent à ébranler notre foi, où l'on n'entend de toutes parts que des doutes et des blasphèmes, où l'incrédulité ramasse contre nous des armes mille fois brisées; pouvons-nous prendre trop de précautions pour nous mettre à couvert de ses traits? C'est pour avoir trop négligé ces sages précautions, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur les fondements de la foi, que tant de chrétiens la perdent aujourd'hui. L'impiété s'agite et s'inquiète pour trouver quelque endroit faible par où elle puisse attaquer la religion. Elle se ligue, tantôt avec le juif obstiné pour contester le sens ou l'accomplissement des prophéties; tantôt avec le prétendu philosophe pour nier la possibilité des miracles ou en obscurcir les caractères; tantôt avec les plus crédules historiens du paganisme pour opposer prodiges à prodiges, et anéantir la preuve qui résulte de ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Tout lui est bon pourvu qu'elle obscurcisse la vérité, qu'elle répande à pleines mains les ténèbres et les doutes, qu'elle arrache quelques membres à Jésus-Christ; et au milieu de cette conspiration générale, au milieu d'une attaque si vive, les chrétiens demeurent dans l'inaction et l'indifférence; il semble que dans ce combat il s'agisse d'une chose qui leur est étrangère. Ils tiennent à la religion par la naissance, l'éducation, l'habitude, plutôt que par une véritable persuasion; ils n'ont rien à oppo-

ser à l'impiété qui attaque leur foi et qui triomphe si facilement de leur ignorance. Il est donc plus nécessaire que jamais que nous abandonnions quelquefois l'explication des vérités de la morale évangélique, pour prendre les armes de la controverse, et remettre sous les yeux des chrétiens une partie des preuves qui rendent leur foi aussi raisonnable qu'elle est nécessaire.

C'est dans cette vue, mes frères, que je veux aujourd'hui répondre pour ainsi dire au nom de Jésus-Christ, à la question que lui faisaient les disciples de Jean-Baptiste: *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* Je veux, dis-je, vous prouver que, dès le temps de Jésus-Christ même, il était déjà démontré qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, le Libérateur promis à l'univers, et que depuis ce temps, cette vérité est devenue encore plus certaine et plus indubitable. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis premièrement, mes frères, que dès le temps où Jésus-Christ vivait sur la terre, il était déjà démontré qu'il était le Christ et le Messie. L'accomplissement des prophéties en sa personne et les miracles éclatants qu'il opérait donnaient à sa mission le caractère le plus authentique de certitude et de divinité.

L'accomplissement des prophéties; elles avaient déterminé, mes frères, le temps où le Messie devait paraître, le lieu où il devait prendre naissance, le genre de vie qu'il devait mener, la manière dont il devait mourir: tout cela se trouve accompli dans la personne de Jésus-Christ; et il n'est aucun autre homme que Jésus-Christ en qui ces caractères se réunissent; il est donc évidemment le Messie promis à l'univers. Entrons dans quelques détails, et rappelons d'abord ces oracles célèbres qui avaient déterminé le temps où le Messie devait être envoyé.

Un des prophètes du Seigneur avait obtenu une révélation particulière du temps où le Christ, le Saint des saints devait recevoir l'onction sacrée, mettre fin aux prévarications et aux iniquités, établir sur la terre une justice éternelle. L'ange Gabriel lui avait apparu, lorsqu'il pleurait dans Babylone la ruine de Jérusalem et la captivité de son peuple, et il lui avait dit: O Daniel, ô homme de désirs, vos vœux, vos ardentes prières sont montées jusqu'au trône du Très-Haut. Ecoutez donc ce qu'il m'ordonne de vous apprendre de sa part: La délivrance de votre peuple est prochaine: bientôt un roi, dont le cœur est dans la main de Dieu, ordonnera de rebâtir les murs de la cité sainte; et depuis cette époque jusqu'au Christ, objet principal de vos désirs, il ne s'écoulera que l'espace de soixante et dix semaines d'années. Le milieu de la dernière semaine est le moment marqué par les décrets éternels, où le Christ doit être mis à mort; et cette victime pure et sans tache doit être substituée à celles qui n'étaient destinées qu'à la représenter.

Aussitôt après cet événement le peuple qui l'aura rejeté cessera d'être son peuple ; la ville et le sanctuaire seront ravagés par la nation et le chef que le Seigneur suscitera, et cette désolation durera jusqu'à la fin des siècles. (*Dan.*, XXIII, 27.)

Avouons-le, mes frères, la destruction de la ville et du temple de Jérusalem, qui a suivi de si près la mort de Jésus-Christ, la dispersion du peuple juif, que le Seigneur a conservé jusqu'à ce jour, pour être aux yeux de tout l'univers un monument toujours subsistant de ses vengeances et de la vérité des Ecritures, nous donnent aujourd'hui sur cette prophétie des lumières qu'on n'avait pas encore au temps de Jésus-Christ : mais dès lors le sens n'en était pas équivoque ; les Juifs, accoutumés au langage de l'Ecriture, savaient ce qu'ils devaient entendre par ces semaines annoncées au prophète ; ils connaissaient l'événement célèbre d'où il fallait les compter ; ils ne doutaient point qu'elles ne dussent bientôt expirer. Voulez-vous, mes frères, une preuve sensible de ce que pensait alors la nation entière ? Rappelez-vous les mouvements qui s'y excitèrent à l'occasion des hommes extraordinaires qui y parurent. Rappelez-vous surtout cette députation solennelle que la Synagogue envoya à Jean-Baptiste pour lui demander s'il n'était pas le Christ ; et dites-moi si cette démarche éclatante ne prouve pas la persuasion où l'on était alors que le temps marqué pour la venue du Messie était accompli.

Et en effet l'oracle de Jacob, plus précis encore que celui de Daniel, ne permettait pas d'en douter. Selon cet oracle, consigné dans la *Genèse*, c'est-à-dire, dans les premières archives des Hébreux et du genre humain, le sceptre ne devait point sortir de la maison de Juda jusqu'à la venue de celui que le Seigneur devait envoyer et qui était l'attente des nations. Ainsi l'avait annoncé le saint patriarche Jacob, lorsque, près de quitter la terre, il voyait dans la lumière de Dieu les événements futurs, et annonçait à ses enfants leurs hautes destinées : *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est.* (*Gen.*, XLIX, 10.)

Le sceptre sorti de la maison de Juda, l'usurpation de son trône par un prince étranger, l'asservissement de la maison entière sous le joug des gentils, étaient donc les caractères qui désignaient le temps du Messie. Et ces caractères n'étaient-ils pas sensibles dès le temps même de la naissance de Jésus-Christ ? Le roi des Juifs n'était-il pas un Iduméen, étranger à la tribu de Juda ? Et peu d'années après, la principale autorité n'appartenait-elle pas au gouverneur envoyé par les Romains ? la Judée n'était-elle pas devenue une province de leur vaste empire ? le corps de la nation n'avait-il pas perdu le droit de vie et de mort, principal attribut de la souveraineté ? Le sceptre n'était donc plus dans Juda ; le temps marqué par Jacob était donc arrivé.

Or, mes frères, c'est en ce temps que paraît Jésus de Nazareth, et qu'il réunit dans sa personne tous les caractères que les anciens prophètes avaient attribués au Messie. Mettons d'un côté les écrits des prophètes, de l'autre ceux des évangélistes ; nous trouverons jusque dans les moindres détails les rapports les plus exacts, et les prophéties les plus anciennes ne nous paraîtront qu'une histoire anticipée de notre Sauveur. C'était de la race de David que le Messie devait naître : c'est de cette race royale que Jésus-Christ est né selon la chair.

Le Messie devait naître à Bethléem, et la plus petite des villes de Juda devait avoir la gloire de donner au peuple de Dieu son roi et son libérateur ; ainsi l'avaient annoncé les prophètes du Seigneur, ainsi l'avaient reconnu les prêtres et les docteurs de la loi ; c'est dans cette ville que Jésus-Christ prend naissance. Et combien d'événements avaient préparé l'accomplissement de cette prophétie ! Qui l'eût cru, mes frères, lorsque le Seigneur anéantissait la liberté des Romains ; lorsqu'il donnait un maître à ces fiers conquérants de l'univers ; lorsqu'il faisait cesser par toute la terre les guerres sanglantes qui l'avaient ravagée ; lorsqu'il réunissait sur la tête d'Auguste toute la puissance du monde, et qu'il lui inspirait le désir de faire le dénombrement de ses innombrables sujets ; qui l'eût cru, dis-je, que dans ces événements qui ont étonné l'univers, le principal objet de la Providence était de donner lieu à Joseph, à un fils de David, ignoré de presque tous les hommes, de se rendre à Bethléem avec Marie sa chaste épouse ; et à cette vierge bienheureuse d'y mettre au monde l'enfant précieux qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit ? Que ne puis-je, en parcourant les diverses circonstances de la vie, du ministère, de la mort de Jésus-Christ, vous les montrer décrites plusieurs siècles auparavant dans les livres de Moïse, dans les psaumes, dans les oracles d'Isaïe, de Jérémie, des autres prophètes ? Ces livres, inspirés par l'Esprit-Saint, étaient alors entre les mains des Juifs ; ils les lisaient avec un zèle et une ardeur que nous voudrions voir revivre parmi les chrétiens : il leur était donc facile de reconnaître dans Jésus-Christ les caractères du Messie et du Libérateur qui leur était promis.

Et en combien de manières le ciel ne leur disait-il pas que c'était-là l'objet de leurs vœux et de ceux de leurs pères ? Ces anges qui annoncent aux pasteurs de la Judée que le Christ, le Seigneur, est né à Bethléem ; cette étoile miraculeuse qui, du fond de l'Orient attire les mages au berceau de Jésus-Christ ; le trouble que causent à Hérode et à toute la ville de Jérusalem les discours de ces étrangers qui viennent adorer le roi des Juifs ; les transports du saint vieillard Siméon ; les discours de la prophétesse fille de Phannuel ; tous ces événements, dis-je, ne devaient-ils pas fixer leurs regards sur

un enfant dont la naissance était accompagnée de tant de prodiges ?

Passons au temps de la manifestation de Jésus-Christ : le témoignage de Jean-Baptiste n'était-il pas suffisant pour préparer les cœurs à le recevoir ? Et cet homme dont la vertu leur avait inspiré tant de vénération, cet homme qu'ils étaient disposés à prendre pour un Prophète, pour Elie, pour le Christ lui-même, ne méritait-il plus leur croyance, lorsqu'il leur disait qu'il n'était que le Précurseur du Messie, qu'après lui viendrait un homme à qui il n'était pas digne de rendre les services les plus bas ; lorsqu'il leur montrait cet Agneau de Dieu, lorsqu'il leur attestait qu'il avait vu l'Esprit-Saint se reposer sur lui sous une forme sensible ; qu'il avait entendu la voix du Père, qui, du haut des cieux, lui donnait le nom de son Fils bien-aimé ?

II. Disons quelque chose de plus fort encore ; car si le témoignage d'un homme tel que Jean-Baptiste est d'un grand poids, celui de Dieu même est sans doute bien plus capable de soumettre nos esprits : *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est. (Joan., V, 9.)* Et le voici, mes frères, ce témoignage que Dieu lui-même a rendu à Jésus-Christ en présence de tous les hommes : *Hoc est testimonium Dei quod majus est. (Ibid.)* Il consiste dans les miracles éclatants que Jésus-Christ lui-même a opérés par la vertu toute-puissante qui lui est commune avec son Père.

Non, il n'est point de preuve plus forte de la mission et de la divinité de Jésus-Christ que celle qui résulte de ses miracles. Les miracles, mes frères, sont le langage par lequel Dieu se fait entendre aux hommes lorsqu'il a de grandes choses à leur manifester : ce sont, pour ainsi dire, les lettres de créance par lesquelles il autorise ses envoyés et ses ambassadeurs : *Posuit in eis verba signorum suorum*, et ce langage est d'autant plus sûr qu'il est incommunicable. Un miracle est une suspension des lois de la nature, et ces lois ne peuvent être suspendues que par l'Être tout-puissant qui les a établies. Lui seul peut ôter aux eaux leur fluidité, et les élever comme un mur à droite et à gauche pour laisser un passage libre à son peuple : lui seul peut ôter au feu son activité, et l'empêcher de nuire à ses serviteurs que la fureur des méchants a précipités dans une fournaise ardente : lui seul peut changer des rochers en des sources d'eau vive, nourrir son peuple d'une substance inconnue, ordonner aux nuées du ciel d'apporter cette nourriture dans des temps marqués, d'en doubler la quantité la veille du sabbat, de la supprimer le jour où le repos est commandé ; lui seul peut dire au soleil : Arrête-toi dans ta course ; et à la mort : Rends les victimes que tu as déjà immolées : lui seul peut commander avec empire aux vents et à la mer ; lui seul peut rendre la vie, la vue, la santé, par son seul commandement, ou par des moyens qui n'ont aucune connexion physique avec l'effet pour

lequel ils sont employés ; parce que lui seul est le maître absolu de la nature et des êtres qu'il a créés. Que l'esprit de mensonge s'efforce de séduire les hommes par le faux éclat des prestiges ; qu'il opère à leurs yeux des choses étonnantes, supérieures même aux forces humaines ; l'imposture, l'artifice, l'impuissance se manifesteront toujours par quelques endroits. Esclave révolté d'un Dieu, dont il s'efforce en vain d'être le rival, il ne peut rien dans la nature que ce que Dieu lui permet d'y opérer. Ainsi quand il lui fut donné d'aveugler et d'endurcir Pharaon, on le vit imiter une partie des œuvres que faisait Moïse au nom du Seigneur, animer comme lui un bois sec et aride, le changer en serpent, convertir en sang les eaux de l'Egypte, la couvrir d'animaux hideux et incommodes ; mais le Maître suprême, qui lui avait permis d'aller jusque-là, l'arrête tout à coup : il ne peut, comme Moïse, organiser la poussière et la changer en insectes. Il est forcé de reconnaître que Dieu seul peut opérer un tel prodige, que son doigt y est visiblement imprimé : *Digitus Dei est hic. (Exod., VIII, 19.)* Ainsi l'on verra dans les derniers temps l'Antechrist faire des prodiges capables de séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes ; mais le Seigneur Jésus l'exterminera du souille de sa bouche, et la honte de sa défaite fera évanouir l'éclat trompeur de ses prestiges. Ainsi, enfin, il demeure toujours certain que Dieu seul a la puissance absolue de faire des miracles, et qu'où se trouvent de véritables miracles, là est la vérité. Voilà, mes frères, ce que la raison et l'autorité nous obligent de croire sur les miracles. Voilà ce qu'on a cru uniformément dans l'Eglise avant que de déplorables discussions eussent donné lieu de jeter des nuages sur ces vérités si évidentes. Voilà ce que croyaient les Juifs eux-mêmes. Voilà enfin pourquoi Jésus-Christ ne répond que par ses miracles, à ceux qui lui demandent s'il est celui qui doit venir ou s'il faut en attendre un autre : Allez, leur dit-il, et rendez témoignage aux prodiges dont vous avez été témoins : les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent. (Matth., XI, 5.) C'était là, en effet, la preuve essentielle de sa mission. S'il n'eût pas fait à leurs yeux, nous dit-il lui-même, des miracles jusqu'alors inouïs, ils eussent été en quelque sorte excusables de ne pas le reconnaître : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. (Joan., XV, 24.)* Mais depuis qu'ils avaient été témoins de ces prodiges, leur incrédulité n'était plus qu'une obstination aussi criminelle que déraisonnable : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo. (Ibid., 22.)*

Quel était donc l'aveuglement de ces hommes infortunés ! ils lisaient sans cesse les Ecritures, et ils n'y voyaient pas celui dont Moïse et les prophètes sont uniquement occupés. Ils avaient sous leurs yeux les miracles les plus frappants, et ces prodiges, qui étonnaient la nature, n'étaient pas

capables de vaincre leur obstination. *Cum tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum.* (Joan., XII, 37.) Ah! mes frères, de telles ténèbres ne peuvent être que des ténèbres pénales; elles portent plus sensiblement encore que celles de l'Égypte le caractère des vengeances du Très-Haut. Ce peuple était abandonné à l'aveuglement de son esprit, à l'endurcissement de son cœur, parce qu'il était dans les desseins de Dieu de se servir de cette perversité, de cette obstination pour accomplir l'œuvre de ses miséricordes. Il fallait, dit Jésus-Christ lui-même, que les Écritures fussent accomplies; il fallait donc que le Christ fût rejeté par son propre peuple, puisque cette circonstance avait été prédite d'une manière si claire et si formelle: et par conséquent, bien loin que l'obstination de la Synagogue à ne pas reconnaître Jésus-Christ puisse être une preuve contre lui, c'est au contraire un des caractères les plus essentiels de sa qualité de Messie. Il ne pouvait entrer dans sa gloire que par les souffrances; il ne pouvait être reconnu qu'à ces traits pour le Sauveur et le Libérateur des hommes. Aussi, mes frères, c'est en le rejetant et en le condamnant à la mort que les Juifs ont mis le comble tout à la fois à leur iniquité et à sa gloire; et voilà pourquoi je dis que sa qualité de Messie est encore plus évidente aujourd'hui qu'elle ne l'était pendant les jours de sa vie mortelle: ce sera le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

En effet, mes frères, laissons les prodiges éclatants qui ont suivi sa mort bienheureuse; ne parlons point de cette résurrection qui est le triomphe de notre foi, et qui seule, indépendamment de toute autre preuve, peut tenir lieu à la religion chrétienne de la démonstration la plus complète. Je dis que l'état où se trouve aujourd'hui le peuple juif, suffit seul pour démontrer que Jésus est le Christ, le Messie attendu depuis le commencement du monde.

Pourquoi ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, est-il aujourd'hui le rebut et l'opprobre de l'univers? pourquoi est-il chassé de l'héritage de ses pères et de cette terre dont le Seigneur l'avait mis en possession par tant de prodiges? pourquoi est-il sans roi, sans temples, sans sacrifices, aussi distingué des peuples, au milieu desquels il habite, par les affronts qu'il y reçoit et par l'état de servitude où il est retenu, que par la singularité de ses usages et son attachement à sa loi? Par quel crime a-t-il mérité une vengeance si rigoureuse, et un traitement plus sévère que ceux qu'il a jamais éprouvés? Lorsque le Seigneur le soumettait autrefois au joug des Ammonites, des Madianites, des Philistins, c'était pour punir son idolâtrie. Dompté par ses malheurs, il reconnaissait la justice du Dieu qui le frappait, il abjurait ses idoles; et le Seigneur le délivrait de la puissance de ses ennemis; il l'en rendait victorieux à son tour. Lors-

qu'il fut opprimé par la puissance des rois de Babylone, arraché à sa patrie, transféré dans une terre étrangère, c'était pour punir les crimes et les abominations de ses princes. Les prophètes du Seigneur lui annonçaient dès lors la fin de sa captivité; ils lui en marquaient le terme; ils lui promettaient le retour des bontés du Seigneur. Mais ici quelle étrange différence! Non-seulement il n'a plus de prophète qui lui annonce la fin de ses malheurs, et qui puisse soutenir ses espérances; non-seulement il ne peut en voir le terme dans les anciens oracles, dont il conserve précieusement le dépôt sacré: mais il y trouve au contraire l'assurance que cette désolation durera jusqu'à la fin de l'univers: *Usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.* (Dan., IX, 27.) Encore une fois, quel crime a-t-il donc commis? a-t-il de nouveau encensé les idoles? Non; depuis le retour de la captivité de Babylone, on n'a point vu d'idoles dans Juda. A-t-il abandonné les lois, les cérémonies que le Seigneur lui avait prescrites? Non, jamais il n'y a été plus scrupuleusement attaché. Mais voici ce crime, plus grand aux yeux de Dieu et plus digne de tout le poids de sa colère que ses anciennes idolâtries: il a rejeté celui qui lui avait été donné pour libérateur, le Fils de Dieu, qui était descendu sur la terre pour lui apporter la véritable justice, le véritable salut; il l'a méconnu, il l'a crucifié, il a demandé que son sang retombât sur sa tête et sur celle de ses enfants; *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (Matth., XXVII, 25.) Et cette horrible imprécation a eu son effet; et ce sang, qui demande et qui obtient miséricorde pour tous les hommes, n'a jusqu'à présent demandé que vengeance contre ce peuple malheureux. Voilà pourquoi Jérusalem a été détruite sans aucune espérance de rétablissement; voilà pourquoi il a été donné aux Romains de le faire périr par la faim et par le glaive: voilà pourquoi ce qui en est échappé à l'épée meurtrière traîne encore aujourd'hui dans toutes les parties de l'univers sa honte et son ignominie.

Ce n'est point ici une conjecture uniquement appuyée sur l'événement; c'est l'accomplissement manifeste des prophéties les plus évidentes. Écoutez, mes frères, ce que dit le Prophète-roi, ou plutôt le Christ, par sa bouche: Le Seigneur m'a fait connaître la vengeance qu'il exercera sur mes ennemis: *Deus ostendet mihi super inimicos meos.* (Psal. LVIII, 12.) Ne les détruisez pas, ô mon Dieu; ne les exterminatez pas entièrement de dessus la terre, de peur que la mémoire de leur crime ne périsse avec eux; qu'ils soient plutôt aux yeux de tous les peuples un exemple perpétuel de vos vengeances et de votre justice: *Ne occidas eos, ne quando obliviscantur populi mei.* (Ibid.) O Dieu! mon protecteur! arrachez-les de l'héritage que vous leur aviez donné; dispersez-les sur toute la face de la terre et conservez-les par votre puissance au milieu des nations: *Disperge illos in virtute tua et*

depone eos, protector meus, Domine (Psal. LVIII, 12); afin que tout l'univers voie les suites affreuses des blasphèmes qu'ils ont vomis contre moi et des imprécations qu'ils ont prononcées contre eux-mêmes; *De execratione et mendacio annuntiabuntur in consummatione. (Ibid., 13.)* Cette dispersion des Juifs, cet état d'humiliation auquel ils sont réduits par toute la terre, est donc la juste punition du crime qu'ils ont commis contre le Saint du Seigneur. Ces désastres affreux devaient, selon la prophétie de Daniel, commencer aussitôt après la mort du Christ et du Saint des saints: *Occidetur Christus, et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo et finis ejus vastitas, et post finem belli statuta desolatio. (Dan., IX, 26.)* Et c'est en effet aussitôt après la mort de Jésus-Christ que ces malheurs sont venus fondre sur eux. N'est-il donc pas évident que c'était cette mort même que vengeait le Seigneur irrité?

Considérons encore cet événement sous un autre point de vue, et séparons-le de l'idée de punition et de vengeance qu'il présente si naturellement: il n'en est pas moins propre à démontrer aux Juifs infortunés que les temps marqués pour la venue du Messie sont accomplis, et qu'en vain ils attendent un autre libérateur que celui que nous adorons.

La religion judaïque a été longtemps le seul culte extérieur et public par lequel le Seigneur voulut être honoré. Cette loi, donnée par le ministère des anges, devait durer jusqu'à l'établissement d'une loi plus parfaite, qu'elle figurait, qu'elle annonçait et qu'elle devait introduire. Si nous supposions la religion mosaïque abolie, sans que cette religion nouvelle, ou pour parler plus exactement, sans que cette nouvelle forme de la seule vraie religion fût établie, il s'ensuivrait qu'il n'y aurait plus sur la terre de religion véritable. Or, il est visible que le Seigneur a rejeté pour toujours l'ancien culte: il est donc certain, par une conséquence nécessaire, que le nouveau culte est établi, que les ombres et les figures se sont évanouies, que la vérité et la lumière leur ont succédé.

Je dis, mes frères, que l'ancien culte est visiblement rejeté; et n'est-ce pas ce qui résulte manifestement de l'état de la nation à qui ce culte était confié? Les sacrifices de la loi ne pouvaient s'offrir qu'à Jérusalem, sur la montagne de Sion, dans l'unique temple que le Seigneur avait permis qu'on élevât à son nom; et aujourd'hui Jérusalem est détruite de fond en comble. Les malheureux enfants de Juda, n'ont pas même la consolation de pleurer sur ses ruines; une main invisible, plus encore que les édits des princes, les en éloigne; ils existent par toute la terre, et la Judée seule leur est interdite. Et de ce temple, dans lequel seuls les sacrifices pouvaient être légitimes, il ne reste plus le moindre vestige. En vain un prince, ennemi de Jésus-Christ auquel il avait renoncé, voulut-il par un

zèle impie et sacrilège relever ce temple célebre, afin de démentir l'oracle qui en avait prédit la ruine éternelle: des prodiges effrayants firent échouer ses efforts; il devint plus certain que jamais qu'un anathème éternel était prononcé sur cette maison, que le Seigneur avait autrefois remplie de l'éclat de sa gloire. C'en est donc fait: le sacerdoce d'Aaron est donc aboli; les victimes légales sont donc rejetées; le culte figuratif a donc cédé à cette adoration en esprit et en vérité, qui devait être établie par le Messie. Car encore une fois, mes frères, ce n'est point ici une interruption passagère, semblable à celle que causa la captivité de Babylone, dont les prophètes avaient, dès le commencement, fixé la durée à soixantedix ans; c'est une abolition totale qui dure depuis plus de dix-sept siècles, et dont les mêmes prophètes nous disent que la durée sera éternelle: *Deficiet hostia et sacrificium, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. (Dan., IX, 27.)*

Que dirai-je, mes frères, des oracles si clairs et si précis des derniers prophètes, qui avaient annoncé que le Messie honorerait de sa présence le temple rebâti par Zorobabel; et que ce temple, quoique moins magnifique que celui de Salomon, le surpasserait cependant en gloire et en majesté; parce que le souverain Dominateur, attendu depuis tant de siècles, demandé par tant de vœux et de soupirs, y entrerait lui-même? *Veniet desideratus cunctis gentibus, et magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ, dicit Dominus exercituum. (Agg., II, 8.)* Ce temple, mes frères, subsistait du temps de Jésus-Christ: c'est dans son enceinte qu'il a été offert à Dieu, son Père, selon la loi des premiers-nés; c'est dans ses portiques qu'il a instruit le peuple, qu'il a opéré une partie de ses prodiges, de ses guérisons miraculeuses; mais à peine Jésus-Christ eut-il quitté la terre que ce temple fut profané, renversé, réduit en cendres. O Juifs incrédules, vous attendrez donc inutilement le Désiré des nations. Il devait entrer dans un temple qui ne subsiste plus depuis dix-sept siècles. Il est donc venu dans le monde; il n'est donc autre que ce Jésus que vous avez crucifié; car, dans la nécessité où vous êtes de reconnaître que le temps, marqué pour la venue du Messie, s'est déjà écoulé, à quel autre qu'à lui aimerez-vous mieux donner cette auguste qualité? quel autre réunit mieux en sa personne les caractères que les Ecritures donnent au libérateur que vous attendez?

Un de ces principaux caractères c'est, mes frères, que le Messie devait être tout à la fois et la gloire d'Israël, et la lumière des nations. Il devait, selon les prophètes, être le maître et le docteur de ces peuples, autrefois abandonnés aux plus profondes ténèbres. Il devait leur faire connaître le Dieu d'Abraham, le seul Dieu véritable qu'ils avaient jusqu'alors ignoré; il devait ainsi les faire participer à cette alliance à laquelle ils étaient étrangers; et c'était en ce sens

que tous les peuples de la terre devaient être bénis en lui. En combien de manières différentes cette heureuse révolution, ce changement universel n'est-il pas annoncé dans les saintes Ecritures ? Il est opéré, mes frères ; la connaissance du vrai Dieu, resserrée autrefois dans les limites de la Judée, est aujourd'hui répandue sur toute la face de la terre. Tous les peuples connaissent ce Dieu qui a créé le ciel et la terre ; ils le connaissent par Jésus-Christ ; ils l'adorent en lui et avec lui. Il est donc en effet leur maître et leur lumière : il est donc, comme les prophètes l'avaient annoncé, l'ange de la nouvelle alliance, le Messie, le Libérateur des hommes.

Il n'a pas, dites-vous, accompli ces oracles célèbres qui annonçaient le Messie comme le restaurateur du royaume de Juda ; il n'a pas brisé le joug des nations, il ne s'est pas assis sur ce trône où ont régné David et Salomon. Ah ! dites plutôt que votre cupidité, votre attachement à la terre et à ses biens frivoles, vous ont trompés sur le sens de ces magnifiques prophéties, et ne vous y ont fait voir que les faibles intérêts de votre nation particulière ; tandis qu'elles annonçaient le salut et la rédemption de tous les peuples de la terre. Non, sans doute, Jésus-Christ n'a pas brisé le joug sous lequel gémissent les enfants d'Israël ; mais il a brisé celui du péché ; il a brisé même celui de la loi ; il a apporté aux hommes la justice éternelle, que les anciennes observances ne pouvaient leur procurer. Non, il n'a pas rétabli le royaume temporel de Juda ; mais il a établi un royaume éternel, une Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir, un édifice contre lequel les vents et les flots déchaîneront en vain leur fureur, parce qu'il en est lui-même la pierre angulaire et fondamentale. Non, il ne s'est point assis sur le trône des rois ses aïeux selon la chair ; il n'a point été le roi d'un peuple particulier ; mais aujourd'hui il est reconnu, il est adoré comme le roi et le Dieu de toutes les nations qui ont été bénies en lui, de ces nations dont les prophéties avaient annoncé qu'il serait la lumière ; qu'il leur enseignerait la vérité ; qu'il leur ferait connaître le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'elles avaient si longtemps ignoré ; qu'il les ferait participer à l'alliance sainte à laquelle elles étaient étrangères. Il a donc accompli ces prophéties, dans le sens le plus exact, et en même temps le plus digne de Dieu. Il est donc en effet le Maître, le Sauveur, le Rédempteur de l'univers.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, de ce que vous nous avez appelés à la connaissance de Jésus-Christ votre Fils, notre divin Médiateur. Grâces vous soient rendues, de ce que vous nous avez donné l'intelligence des Ecritures que votre Esprit a inspirées, et qui sont si capables de fortifier notre foi. Achevez, Seigneur, l'ouvrage de vos miséricordes ; et après nous avoir fait connaître ce Sauveur, l'objet de nos espérances, donnez-nous des sentiments de reconnaissance et d'amour, proportionnés aux

bienfaits que nous recevons de lui et par lui ; donnez-nous des mœurs dignes de la foi que nous professons.

Ecoutez aussi, ô mon Dieu, les vœux que votre Eglise vous adresse pour ce peuple, autrefois l'objet de vos plus tendres complaisances. Quoiqu'il semble aujourd'hui accablé de tout le poids de votre vengeance, il vous est encore cher, à cause des saints dont il tire son origine, à cause de Jésus-Christ lui-même, qui a daigné prendre au milieu de lui sa naissance selon la chair. Les promesses que vous lui avez faites autrefois ne sont point sujettes aux vicissitudes du repentir. C'est en notre faveur que vous l'avez rejeté pour un temps : vous avez permis l'aveuglement funeste dont il est frappé, pour donner lieu à la multitude des nations d'entrer dans votre sainte alliance. Mais si son crime même a été pour nous une source de grâces, que n'avons-nous pas à espérer de son retour vers vous ! Vous nous l'avez promis, Seigneur, par la bouche de votre saint Apôtre : ce sera pour votre Eglise comme un retour de la mort à la vie. Accordez donc cette grâce à nos vives instances. Conservez ces branches étrangères, que votre miséricorde a entées sur la tige sacrée de votre peuple ; rétablissez les branches naturelles que l'incrédulité en a malheureusement séparées : et faites porter aux unes et aux autres des fruits de piété et de justice pour l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

[Ce discours a aussi été prêché à une assemblée de charité au Châtelet, et l'exorde fut ainsi terminé :]

Il est donc plus nécessaire que jamais d'abandonner quelquefois l'explication des vérités de la morale évangélique, pour prendre les armes de la controverse, et remettre sous les yeux des chrétiens une partie des preuves qui rendent leur foi aussi raisonnable qu'elle est nécessaire.

Ainsi, mes frères, quoique l'objet principal de cette pieuse assemblée soit de soulager la misère d'une foule de malheureux qui gémissent dans les prisons obscures que nous avons, pour ainsi dire, sous les yeux ; je ne m'efforcerai point d'exciter dans vos cœurs des sentiments de compassion et de charité que la grâce du Seigneur y a d'ailleurs déjà formés. Je ne profiterai point, pour fortifier ces sentiments et les rendre plus efficaces, des circonstances, si touchantes pour la piété, dans lesquelles nous nous trouvons. Je ne vous dirai point que la vue d'un Dieu qui se réduit pour nous à la pauvreté la plus extrême, qui naît dans une étable, et à qui une vile crèche sert de berceau, doit nous exciter puissamment à visiter et à secourir les pauvres et les affligés dont il a daigné prendre la ressemblance. Persuadé que votre charité sera d'autant plus tendre et plus abondante, que votre foi sera plus ferme et plus éclairée, j'entreprendrai de

répondre, au nom de Jésus-Christ, à la question que lui faisaient les disciples de Jean : *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre* (Luc., VII, 19); et je vous prouverai que, dans le temps où Jésus vivait sur la terre, c'était déjà une vérité certaine qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, le Libérateur promis à l'univers, et que depuis ce temps cette vérité est devenue encore plus évidente et plus indubitable. Implorons le secours de la Vierge, mère de ce Dieu fait homme. *Ave, Maria.*

SERMON VI.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LE BAPTEME.

Respondit Joannes dicens : Ego baptizo in aqua, melius autem vestrum stetit quem vos nescitis : ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est, cujus ego non sum dignus ut soivam ejus corrigiam calceamenti. (Joan., I, 26, 27.)

Jean dit aux députés de la Synagogue : Je baptise dans l'eau, mais il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas : c'est lui qui doit venir après moi, et qui est au-dessus de moi ; et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.

Quel exemple d'humilité et de courage nous donne ici, mes frères, le saint précurseur de Jésus-Christ ? ce prophète, que Jésus-Christ lui-même met au-dessus de tous les prophètes ; cet homme, le plus grand de ceux qui sont nés de femmes, selon les lois ordinaires de la nature ; cet ange que le Seigneur envoie devant son Fils unique et bien-aimé, ne paraît occupé qu'à s'abaisser et à s'anéantir. La ville de Jérusalem, la Judée tout entière, se rendent en foule dans le désert qu'il habite, pour y recevoir de lui la doctrine du salut et le baptême de la pénitence. Les peuples, éblouis de l'éclat de sa vertu, étonnés de la sainteté et de l'austérité de sa vie, croient voir en lui le Sauveur qui leur est promis depuis tant de siècles. La Synagogue lui demande, dans une députation solennelle, s'il n'est pas le Christ ; s'il n'est pas au moins cet Elie dont le retour est annoncé, et qui doit rendre à la nation son premier éclat ; s'il n'est pas un prophète dépositaire des ordres du Tout-Puissant : et il se hâte de détruire ces idées si flatteuses pour l'amour-propre, de renverser de ses propres mains le trône qu'on veut lui élever, et de ramener tous les esprits et tous les cœurs à ce Messie qu'il était chargé d'annoncer. Non, dit-il sans détour, je ne suis point le Christ, je ne suis point Elie, je ne suis point un prophète : *Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez les voies au Seigneur, redressez les sentiers par lesquels il veut venir à vous.* (Joan., I, 23.) Aussi élevé au-dessus des craintes humaines qu'au-dessus des pensées et des desirs de l'orgueil, il ne craint point de désigner pour le Messie un homme jusqu'alors inconnu aux Juifs, et qu'il savait devoir leur être si odieux ; et il reproche à ces pharisiens, à ces lévites, à ces prêtres, si sages à leurs propres yeux, l'aveuglement qui les empêche de reconnaître celui qui est déjà au milieu

d'eux, et en qui tant d'oracles des prophètes sont déjà accomplis.

La même différence que met Jean-Baptiste entre sa personne et celle de Jésus-Christ, il la met aussi, mes frères, entre le baptême qu'il donne et celui que Jésus-Christ doit instituer. Je vous plonge dans l'eau, dit-il aux Juifs, pour vous avertir de la nécessité où vous êtes de vous purifier de vos iniquités par la pénitence : *Ego quidem baptizo vos in aqua in pœnitentiam.* Mais ce baptême n'est pas celui qui vous les ôte en effet ; il n'est que la figure de la justification à laquelle vous devez aspirer. Cette grâce, qui doit être l'objet de vos desirs, ne peut vous être donnée que par celui qui en est l'auteur et le principe ; lui seul peut vous envoyer cet Esprit-Saint qui procède du Père tout-puissant ; lui seul peut mettre dans vos cœurs le feu de ce saint amour qui les touche, les change, les embrase : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni* (Luc., III, 16) : et ce sont là les effets précieux du baptême que vous recevrez en son nom.

Je veux entrer aujourd'hui, mes frères, dans les vues du saint précurseur, et vous faire comprendre de plus en plus l'excellence de ce baptême que saint Jean vous a annoncé, et auquel Jésus-Christ vous a admis par son infinie miséricorde. Les bienfaits que vous y savez reçus de Dieu seront le sujet de ma première partie, les engagements que vous y avez contractés seront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

— Si le Seigneur s'était moins hâté de nous prévenir de ses miséricordes ; s'il nous eût laissé marcher pendant plusieurs années dans les ténèbres qui nous étaient devenues naturelles ; enfin, si nous eussions acheté par de longs travaux la grâce de la régénération, nous en connaîtrions sans doute mieux le prix inestimable ; et la comparaison que nous ferions de notre premier état, avec celui auquel la grâce nous aurait élevés, exciterait dans nos cœurs les plus vifs sentiments de reconnaissance. L'indifférence avec laquelle nous nous rappelons le jour heureux qui nous a fait chrétiens, ou plutôt l'ingratitude avec laquelle nous oublions ce bienfait, vient donc en quelque sorte de l'excès avec lequel Dieu nous a aimés. Régénérés en Jésus-Christ, dès les premiers instants de notre existence, nous ne nous souvenons pas de lui avoir jamais été étrangers : nous n'avons pas eu le temps de sentir le poids des fers du péché : les biens dont nous jouissons nous paraissent naturels, parce qu'il nous semble que nous les avons toujours possédés. C'est ainsi que les riches de ce monde, accoutumés à l'opulence qu'ils doivent à leur naissance plutôt qu'à leurs travaux, ont à peine l'idée de la misère, sous laquelle gémissent les autres hommes et ne peuvent se persuader qu'ils auraient pu éprouver la même indigence, être soumis aux mêmes besoins. Quittons aujourd'hui, mes frères, une erreur si pernicieuse ; con-

sidérons des yeux de la foi ce que nous étions par le malheur de notre naissance, et ce que nous sommes devenus par une miséricorde aussi gratuite dans ses motifs que magnifique dans ses effets.

Nous étions pécheurs, et par le baptême nous avons recouvré la justice et l'innocence; nous étions de vils esclaves du démon, et, par le sacrement de la régénération, nous sommes devenus les enfants de Dieu, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Tels sont les bienfaits dont le Seigneur nous a prévus sans aucun mérite de notre part; tels sont les motifs de notre reconnaissance.

I. C'est un article essentiel de notre foi que nous naissons tous coupables, que nous avons tous péché dans le premier homme duquel nous tirons notre origine. Et ici, mes frères, la raison humaine, si souvent en contradiction avec la révélation, semble se réunir avec elle pour assurer ce dogme fondamental de notre sainte religion. Quelque difficulté qu'elle trouve à concevoir comment le péché d'un seul homme a pu passer à toute sa postérité, comment toutes nos volontés étaient, pour ainsi dire, comprises dans la sienne, lorsqu'il a désobéi pour la première fois à son Créateur; il faut à la fin qu'elle admette un mystère sans lequel l'homme, la nature entière, est un mystère inexplicable; sans lequel il faut rejeter les notions les plus évidentes et dépouiller la Divinité de ses plus augustes attributs. Souffrez qu'en insistant ici sur ce dogme capital, j'affermisse votre foi contre l'impiété qui l'attaque de toutes parts. Un des plus grands maux dont nous ayons à gémir, une des principales sources de nos erreurs, de nos ingratitude, de nos murmures; c'est que nous ne concevons pas assez vivement la grandeur de la faute dont nous naissons coupables et les ravages affreux qu'elle a faits dans la nature.

C'est un principe aussi certain par la raison que par l'autorité des saints docteurs de l'Eglise que, sous un Dieu juste, personne ne peut être malheureux s'il ne l'a mérité : *Sub Deo justo nemo miser nisi meretur*. Dieu peut bien nous récompenser au delà de nos mérites, parce que sa justice n'exclut pas sa miséricorde : mais il répugne à tous les attributs de cet Etre infiniment parfait qu'il y ait des créatures tout à la fois innocentes et malheureuses; il répugne, dit saint Augustin, qu'il appesantisse sa main sur l'homme qu'il a créé à son image, si cette image n'est déjà défigurée par le péché : *Quis dubitet quod injuste pœna inferatur imagini Dei, nisi hoc culpa meruerit*? Convaincus de ces principes que la raison avoue, et dont l'évidence a frappé plusieurs des sages de l'antiquité païenne, jetons les yeux sur l'homme. Dès les premiers instants de son existence, nous le verrons environné de peines et de douleurs; et nous serons réduits à douter si la nature a été pour lui une mère tendre ou une marâtre dénaturée. Ses yeux s'ouvrent aux larmes en même temps qu'à la lumière; il répond par des sanglots aux

cris douloureux de sa mère, et sa naissance est un supplice pour lui comme pour celle qui lui donne le jour. A peine existe-t-il, et déjà un arrêt irrévocable l'a condamné à la mort : déjà cet arrêt s'exécute par mille supplices, avant-coureurs de celui qui doit terminer sa malheureuse vie. Le court intervalle qui joint sa naissance avec sa mort est un tissu continu d'ennuis, de maladies, de chagrins. Et cette mort, dont l'idée seule nous fait frémir, tant elle est contraire à nos premières destinées; la mort, dis-je, est quelquefois un bienfait et une ressource contre l'excès des maux qui nous affligent.

Est-ce donc là, ô mon Dieu, le plus parfait de vos ouvrages? Est-ce là cette créature favorite à laquelle vous aviez imprimé le caractère auguste de votre ressemblance? Vous, Seigneur, dont la bonté a pourvu avec tant de magnificence à la subsistance de tous les êtres que votre puissance a formés; vous qui donnez aux lis des champs le tissu magnifique qui les couvre; vous qui nourrissez les oiseaux du ciel et les plus vils insectes qui rampent sur la terre, n'y aura-t-il que l'homme envers lequel vous auriez usé d'une telle rigueur? Ne l'auriez-vous tiré du néant que pour le rendre malheureux? Non, ma raison elle-même se refuse à cette idée. Si l'homme est malheureux, c'est qu'il est coupable. Mais quel crime a donc commis cet enfant qui vient de naître, et qui n'a pas encore fait le moindre usage de sa liberté? Vous me l'apprenez, ô mon Dieu, et ma raison se soumet avec reconnaissance à une autorité qui fixe tous ses doutes, qui termine toutes ses recherches : il expie le crime de son origine.

Qu'une vaine philosophie ne nous dise donc plus que tout est bien, que l'homme est tel qu'il doit être; qu'il lui est aussi naturel de souffrir et de mourir qu'aux arbres de se dépouiller de leurs feuilles, qu'à tous les êtres de rentrer dans le sein de la nature dont ils ont été tirés. Nous donner de pareilles raisons de notre misère, c'est nous insulter; c'est outrager en même temps l'Etre infiniment bon à qui nous devons l'existence. Si ce Dieu souverainement parfait a pu nous créer sujets à tant de maux, a-t-il donc pu nous créer sujets à tant de vices? Est-ce lui qui a mis dans nos cœurs ce penchant malheureux qui prévient en nous l'éducation, qui nous entraîne vers le mal aussitôt que nous sommes en état de le commettre? Qui oserait regarder comme l'ouvrage d'un Dieu saint que nous adorons, cette concupiscence qui est la mère de tous les maux qui affligent la nature, et de tous les crimes qui la déshonorent?

Il faut donc reconnaître que, dans son âme comme dans son corps, l'homme porte les traits d'une vengeance qui suppose nécessairement un crime. Mais il ne suffit pas d'avouer que nous portons la peine d'un péché, il faut encore en reconnaître la grandeur. Il n'est que trop ordinaire, à ceux même qui en admettent l'existence, d'en diminuer l'énormité. Sous prétexte que nous

l'avons commis par la volonté de notre premier père, nous croyons qu'il nous est en quelque sorte étranger. Nous nous regardons comme des enfants infortunés, dans lesquels Dieu punit la faute d'un père désobéissant; et il s'en faut peu que nous ne croyions la punition excessive en comparaison de l'offense. Que ces idées, mes frères, sont contraires aux principes de la foi ! Non, ce n'est pas une faute étrangère que le Seigneur punit en nous avec tant de rigueur; sa bonté, sa justice, s'y opposeraient également. Combien de fois ne nous a-t-il pas assuré qu'il est indigne de lui de punir l'innocent pour le coupable; ce ne sont pas seulement les suites du péché; c'est le péché lui-même qui a passé d'Adam à sa postérité; et il n'y a rien à opposer à l'autorité de l'Apôtre, qui nous dit, qu'en lui nous avons tous péché : *in quo omnes peccaverunt*. (Rom., V, 12) Jésus-Christ, dit saint Augustin, est le seul d'entre les enfants des hommes qui ait porté la peine du péché, sans en avoir contracté la dette : *solus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus sine culpa pertulit peccatum*. Enfin le péché, selon les Pères du concile de Trente, n'est pas moins propre à chacun de nous que commun à toute la nature humaine : *inest unicuique proprium*.

Mais quelle est donc l'énormité de cette faute qui a corrompu le genre humain dans sa source, qui en a fait une masse de perdition digne de toute la colère de Dieu ? Pour en juger, mes frères, mettons d'un côté l'idée que nous avons de la justice et de la bonté de Dieu, et de l'autre les suites affreuses de ce péché. C'est lui qui a obscurci notre entendement par l'ignorance, et qui a effacé de notre âme presque tous les traits de la ressemblance de Dieu qui y avait été empreinte; c'est lui qui est cause que les hommes se sont aveuglés au point de reconnaître, pour leurs dieux, du bois, de la pierre, de vils animaux, des hommes corrompus; c'est lui qui a causé dans la nature un désordre universel, qui a soulevé les sens contre l'esprit, et les animaux contre l'homme qui devait être leur souverain; c'est lui qui a rendu le ciel de bronze, qui a fermé les entrailles de la terre, de manière qu'elle ne nous donne plus ses fruits salutaires que forcée par nos travaux, arrosée de nos sueurs; c'est lui qui a introduit la douleur et la mort; c'est lui qui a précipité dans la damnation éternelle une infinité de créatures qui n'étaient coupables que de cet unique péché. Sous un Dieu juste, la punition peut-elle être excessive; et pour la croire proportionnée à l'offense, ne suffit-il pas de savoir que c'est lui qui l'ordonne ? Mais si les vengeances du Seigneur avaient besoin d'être justifiées, je vous dirais, mes frères, avec saint Augustin, que pour juger de la grandeur de la faute d'Adam, qui est aussi la nôtre, il ne faut pas seulement faire attention à l'audace avec laquelle il porte la main sur le fruit défendu; il faut surtout se représenter une créature que le Seigneur comble de biens et de faveurs, qu'il met pour ainsi dire en pos-

session de la nature entière, à laquelle il ne demande pour tribut, pour marque de sa dépendance, que la chose la plus facile à pratiquer; et qui, sortant à peine des mains bienfaisantes du Créateur, méprise ses défenses, brave ses menaces, ose le soupçonner d'une basse jalousie, aspire enfin à devenir son égal. C'est de cet orgueil insensé, c'est de cette noire ingratitude que nous naissons coupables. N'est-ce donc pas là un crime digne de tout le poids de la colère que nous portons encore; et saint Augustin n'a-t-il pas raison de dire que ce péché est d'une énormité, d'une noirceur qu'on peut à peine exprimer : *ineffabiliter grande peccatum*.

Or ce péché, si énorme dans ses circonstances, si funeste dans ses suites, la miséricorde de Dieu nous le pardonne, lorsque nous sommes régénérés dans les eaux du baptême; elle l'efface entièrement de notre âme sans exiger de notre part aucune satisfaction, dans la seule vue des mérites de Jésus-Christ. Elle efface en même temps, dans le sang précieux de ce divin médiateur l'arrêt de la mort éternelle prononcée contre nous. Toutes les suites du péché ne sont pas détruites, je le sais : l'ignorance, la concupiscence, la mort elle-même, demeurent en nous comme des cicatrices profondes qui nous avertissent sans cesse de la grandeur de la plaie qui a été fermée. Mais, si nous ne sommes pas rétablis dans tous les biens qui appartenaient originairement à notre nature, que de bienfaits d'un autre genre n'y recevons-nous pas ? L'Esprit-Saint qui habite dans nos âmes, la charité qu'il y répand, l'onction sainte par laquelle il fortifie notre faiblesse, le droit qu'il nous donne à toutes les sources de grâces qui doivent nous faire vaincre les ennemis de notre salut : ne sont-ce pas là des bienfaits dignes de toute notre reconnaissance ?

Mais quel sentiment douloureux vient ici troubler la joie sainte que nous inspire le souvenir des bienfaits du Seigneur ! Hélas ! mes frères, pouvons-nous les rappeler, sans nous reprocher en même temps le malheur que nous avons eu de les perdre et d'en abuser ? Cette innocence qui nous avait été rendue dans le baptême, qui peut flatter de l'avoir conservée jusqu'à ce jour ? Qui pourrait montrer sans tache et sans souillure la robe blanche dont il a été revêtu dans cette sainte cérémonie ? Il en est sans doute encore dans le sein de l'Eglise, et j'aime à me persuader qu'il en est plusieurs parmi les fidèles qui m'écoutent. Mais combien le nombre en est-il petit en comparaison de ceux qui ont perdu par le péché ce trésor précieux ! Quelle perte, mes frères ! avez-vous jamais bien compris combien elle est en quelque sorte irréparable ? On recouvre, il est vrai, par la pénitence, la justice et la grâce de Dieu. La pénitence est elle-même, selon l'expression des saints docteurs, un nouveau baptême; mais un baptême pénible et laborieux. La miséricorde de Dieu, qui dans le sacrement de la régénération nous pardonne le péché avant même que nous

ayons pu le connaître et le détester, n'accorde le pardon des fautes commises après le baptême qu'à la sincérité de nos regrets, à la vivacité d'une douleur fondée sur son amour, à la juste sévérité avec laquelle nous les punissons nous-mêmes. Ya-t-il beaucoup de pécheurs qui remplissent les conditions auxquelles le Seigneur a attaché la rémission des péchés et l'efficacité du sacrement de pénitence? Hélas! dit saint Ambroise, quelque petit que soit le nombre des chrétiens qui ont conservé l'innocence de leur baptême, il égale, il surpasse peut-être encore celui des véritables pénitents: *Facilius inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam.*

Mais je suppose même que vous soyez rentrés en grâce avec Dieu. Ah! mes frères, cette seconde innocence ne remplace qu'imparfaitement celle que vous avez perdue; vous ne portez plus d'une manière si parfaite les traits de cette ressemblance avec Jésus-Christ que le baptême vous avait imprimés. Car en quoi consistait, selon l'Apôtre, cette ressemblance si précieuse? A imiter le mystère de sa mort et de sa résurrection: *Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (Rom., VI, 4.) Comme Jésus-Christ n'est mort qu'une fois, et qu'il est ressuscité pour vivre ensuite éternellement, une seule mort au péché, une seule résurrection à la grâce devait accomplir l'ouvrage de votre sanctification. Les mérites de son sang, dans lequel vous aviez été lavés, ne devaient plus vous être appliqués que pour vous fortifier et vous faire persévérer dans les voies de la justice. Mais vous, au contraire, par vos fréquentes rechutes, par vos vicissitudes continuelles, vous l'avez, pour ainsi dire, obligé de mourir encore pour vous, vous l'avez crucifié de nouveau: *Rursum crucifigentes Filium Dei et ostentui habentes.* (Hebr., VI, 6.) Vous ne portez donc plus le caractère de cette unique mort, de cette unique résurrection qui faisait votre gloire; vous êtes comme un vase brisé mille fois. La main toute-puissante de Dieu vous a rendu votre intégrité; mais vous portez toujours les marques de votre honteuse fragilité. Vous n'êtes plus cette vierge qu'une alliance sainte devait unir pour toujours à Jésus-Christ; vous avez rompu ces nœuds qui devaient être éternels: vous êtes une épouse infidèle reçue en grâce, à la vérité, et rétablie dans ses droits, mais qui doit se souvenir de ses infidélités avec d'autant plus d'amertume que son divin Epoux les a oubliées avec plus de bonté et de miséricorde. Tels sont les sentiments que doit exciter dans tous les pécheurs la vue de ces fonts sacrés. La perte de leur innocence, cette perte, en quelque sorte irréparable, doit être le sujet continuel de leur douleur; et c'est peut-être en ce sens que l'Apôtre nous dit qu'il est impossible que ceux qui ont reçu le don de Dieu dans le baptême, et qui sont ensuite

tombés, soient parfaitement renouvelés par la pénitence: *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.* (Hebr., VI, 4.)

Ce n'est pas seulement, mes frères, pour exciter la vivacité de vos regrets que je vous représente la grandeur de cette perte; c'est aussi pour exciter à la réparer autant que possible, en veillant à la conservation de la grâce du baptême dans ces tendres enfants de l'Eglise qui en jouissent encore. Malheur, dit Jésus-Christ, à ceux qui scandalisent un de ces petits! Malheur à ceux qui séduisent leur innocence par des discours licencieux et des exemples pervers! Malheur à ceux qui, sous prétexte de rang et de bienséance, leur inspirent le goût de ces vains plaisirs, de ces pompes frivoles et dangereuses, auxquelles un chrétien a renoncé dans son baptême, et qui étouffent ainsi dans leur âme les semences de vertu que la grâce du sacrement y a jetées! Mais heureux, au contraire, ceux qui, profitant de leur propre expérience, épargnent à l'innocence de cet âge des tentations auxquelles ils se souviennent d'avoir succombé! Heureux ceux qui, associés aux soins paternels de Dieu même, forment Jésus-Christ dans ces jeunes cœurs, et fortifient leur vertu naissante par les principes du christianisme! Peut-il y avoir une œuvre plus agréable à Dieu? pouvons-nous lui offrir pour nos propres infidélités une satisfaction plus digne de lui.

II. Si nous avons eu le malheur de perdre par le péché l'innocence qui nous avait été donnée dans le baptême, avons-nous respecté davantage, mes frères, la qualité glorieuse d'enfants de Dieu que nous y avons reçue? Que dis-je? avons-nous jamais bien compris l'excellence et la grandeur de la dignité à laquelle nous avons été élevés? Opposons encore ici ce que nous étions par notre nature et ce que nous sommes devenus par la grâce du Seigneur? En nous révoltant contre l'autorité suprême de Dieu, nous n'avions pas recouvré l'indépendance à laquelle nous avions osé aspirer, nous n'avions fait que changer de joug; et quel échange, hélas! avons-nous fait? En écoutant les discours suborneurs du serpent infernal, nous étions tombés dans ses fers; il avait acquis sur notre âme et sur notre corps des droits que la grâce seule de la Rédemption pouvait lui faire perdre, et, après avoir été dans cette vie le jouet et l'instrument de sa malice, nous devions partager avec lui pendant toute l'éternité les supplices effroyables auxquels il est condamné. Ce n'est pas en vain sans doute que l'Eglise, par un usage aussi ancien qu'universel, ordonne à cet esprit impur de sortir des enfants même qu'on présente au baptême; et ces cérémonies si dignes de notre vénération, ces exorcismes dont saint Augustin s'est servi avec tant de force contre les hérétiques qui niaient le péché originel, sont un monument toujours subsistant de l'esclavage honteux auquel nous avons été soumis.

Mais ce joug si insupportable, ces chaînes si deshonorantes, Jésus-Christ les a brisées par sa grâce : nous avons été arrachés par la force de son bras à la puissance des ténèbres, et transportés dans la lumière qui est le partage des saints ; nous sommes devenus nous-mêmes les enfants de Dieu. Oui, ce Dieu qui d'une parole a tiré du néant le ciel et la terre, ce Dieu que les intelligences les plus pures adorent dans la crainte et le tremblement ; ce Dieu, dis-je, est notre Père. Il veut que nous l'appellions ainsi ; il en a pour nous toute la tendresse ; et nous ne l'honorons jamais davantage que par l'amour et la confiance filiale. Voyez, dit ici l'apôtre saint Jean, voyez, mes frères, de quelle charité le Père a usé à notre égard : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (1 Joan., III, 1.)

Ce Dieu fait homme, au nom duquel tout fléchit le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, Jésus-Christ, en un mot, n'est plus seulement notre Dieu, notre libérateur : il est notre frère, il prend avec complaisance ce nom plein de bonté. Fils unique de Dieu par sa génération éternelle, il consent à n'être que le premier-né entre plusieurs frères adoptés par sa grâce, rachetés au prix de son sang : *Primogenitus in multis fratribus.* (Rom., VIII, 29.) Que dis-je ? il ne fait plus avec nous qu'un seul corps dont il est le chef, dont nous sommes les membres, qu'il veut placer à la droite de son Père, qu'il veut associer à sa gloire éternelle.

Telles sont les prérogatives glorieuses que nous avons acquises dans le baptême ; et cependant, mes frères, ce n'est encore là que le commencement des miséricordes du Seigneur ; toutes les richesses de sa grâce ne sont point encore développées. Nous sommes déjà les enfants de Dieu, et nous ne sommes pas encore tout ce que nous devons être : *Nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus.* (1 Joan., III, 2.) Quel degré de gloire nous reste-t-il donc à obtenir ? Qu'y a-t-il au-dessus de nous que la Divinité même, et oserions-nous aspirer à lui ressembler ? Oui, mes frères, nos vœux, nos espérances peuvent aller jusque-là ; ce n'est plus un orgueil que d'y prétendre. Le démon a autrefois séduit nos pères, en leur faisant envisager ce degré sublime d'élévation et de gloire ; et c'est pour avoir ajouté foi à ces discours suborneurs que nous sommes tombés dans de si étranges malheurs : l'esprit de Dieu nous dit aujourd'hui la même chose, et nous ne pouvons sans crime refuser de le croire. Oui, nous savons, dit saint Jean, que quand Dieu nous apparaîtra dans sa gloire, quand nous le verrons tel qu'il est, nous serons semblables à lui : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* (Ibid.) Les rayons de la Divinité, réfléchis sur notre âme, y peindront la Divinité même ; le feu de cet amour, de cette charité qui est Dieu, pénétrera la substance de notre âme ; il

se confondra, il s'identifiera, pour ainsi dire, avec elle. C'est ainsi que l'or fondu dans le creuset, pénétré de tout côté par la flamme qui le divise, ne paraît plus lui-même qu'un fleuve de feu.

Qui pourrait donc ne pas regarder comme le plus beau jour de sa vie, celui où il a été appelé à cette gloire ineffable ? Fussiez-vous nés dans la pourpre et sur le trône, vous n'êtes par cette naissance charnelle qu'une chair faible et corruptible : *Quod natum est ex carne, caro est* (Joan., III, 6) ; vos pères, en vous transmettant leurs titres et vos honneurs, vous ont aussi transmis leurs vices et leurs infirmités. La vie qu'ils vous ont communiquée vous conduira, par une suite de maux et de chagrins, à la mort qui anéantira votre grandeur. Celle, au contraire, que vous avez reçue dans le baptême est la vie de la grâce ; elle est indépendante de la durée de ce corps mortel ; elle ne sera que plus parfaite, lorsque votre âme sera délivrée de la prison qui la retient. Le plus beau de vos titres est donc celui de chrétien. Ainsi le pensait un saint roi dont la postérité règne encore dans nos heureuses contrées : la naissance qu'il tenait d'une longue suite de rois, ses aïeux, ne lui paraissait pas comparable à celle qu'il avait reçue en Jésus-Christ, et le nom qui lui rappelait son baptême était celui qu'il prenait avec plus de complaisance.

Quels heureux effets ne produiraient pas ces sentiments, s'ils étaient bien gravés dans tous les cœurs ! Que deviendraient la hauteur et le faste des grands de la terre, s'ils se rappelaient souvent que les objets de leurs injustes mépris sont, comme eux, les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, leurs frères par conséquent ? L'égalité dans un point de cette importance ne ferait-elle pas disparaître ces légères différences que la naissance ou la fortune a introduites parmi les hommes ?

Et vous, mes frères, à qui la Providence a refusé ces distinctions, ces prééminences que le monde estime ; vous qui vivez dans cette heureuse médiocrité que désirait le Sage, ou même dans cette pauvreté que Jésus-Christ a consacrée, cessez de jeter un œil d'envie sur les honneurs et les richesses des grands de ce monde ; ce qu'ils ont au-dessus de vous n'est qu'un écueil dangereux ; la véritable grandeur, la véritable noblesse vous est commune avec eux ; vous appartenez, comme eux, à cet ordre de prêtres-rois que Jésus-Christ a institué, et dont le baptême est la marque distinctive : *regale sacerdotium.* (1 Petr., II, 9.) Vous avez les mêmes droits à ce royaume céleste, en comparaison duquel les couronnes les plus brillantes de la terre ne sont qu'un néant indigne de vos désirs ; et vos prétentions à ce royaume sont d'autant mieux fondées que vous avez moins à craindre d'avoir reçu en ce monde votre récompense.

III. Ces bienfaits du Seigneur, dont la magnificence nous étonne, combien doivent-ils encore nous paraître plus précieux, si

nous considérons combien peu nous les avons mérités ? C'est une vérité de foi, que le Seigneur nous a retirés de la plus profonde misère pour nous appeler à la participation de son royaume, et qu'aucun mérite n'avait précédé en nous ses premières faveurs. Le genre humain, corrompu dans sa source, n'était plus aux yeux de Dieu qu'une masse de perdition, qu'il pouvait sans injustice abandonner à son malheureux sort, comme il a abandonné les anges rebelles. C'est librement, c'est par sa grâce, c'est par pure miséricorde, qu'il a voulu nous retirer de cet abîme, en nous donnant son propre Fils pour être notre Médiateur, et nous reconcilier avec lui. Le sang précieux de ce divin Sauveur été répandu pour tous les hommes, et comme il n'a trouvé personne exempt de péché, dit saint Léon, aussi n'a-t-il exclu personne du bienfait de la Rédemption : *Sicut nullum a reatu liberum reperit, ita liberandis omnibus venit*. Mais ce sang adorable ne sauve en effet que ceux à qui il est appliqué ; et depuis que ce Sauveur, promis dans l'instant même de la chute de l'homme, annoncé et désigné par tous les prophètes, attendu par tous les saints, a paru dans le monde ; depuis qu'il a consommé par sa mort l'ouvrage de notre rédemption, le seul moyen d'avoir part au salut dont il est l'auteur, c'est d'être régénérés en lui dans les eaux salutaires du baptême.

Or, mes frères, ce bonheur n'est point donné à tous. Combien y a-t-il encore de peuples sur lesquels ce soleil de justice ne s'est pas levé, et qui sont ensevelis dans les ombres de la mort ? pourquoi ne sommes-nous pas nés parmi ces peuples infortunés ? qu'avions-nous fait au Seigneur pour en être distingués ? pourquoi, faisant partie de la même masse d'argile, sommes-nous devenus des vases d'honneur, tandis qu'ils sont restés des vases d'ignominie ? Que dis-je ? dans le sein même de l'Eglise catholique, combien d'enfants, combien de fruits de l'union sainte de deux époux pieux et fidèles sont enlevés de ce monde, sans avoir pu être régénérés dans les eaux du baptême, malgré les soins empressés de leurs parents et des ministres de l'Eglise ? pourquoi ce jugement terrible n'est-il pas tombé sur nous ? Disons-nous avec les pélagiens que la prévision de nos mérites futurs a déterminé le Seigneur à nous préférer à ceux qu'il n'a point fait parvenir aux sources sacrées de la nouvelle vie ? cette erreur, aussi absurde qu'orgueilleuse, a été pulvérisée mille fois par les foudres de l'Eglise. Non, mes frères, le Seigneur n'apercevait en nous aucun mérite. Il n'en peut voir d'autres que ceux qu'il opère par sa grâce ; et sa grâce est essentiellement l'effet tout gratuit de sa miséricorde : *Non quod eligat invenit, sed quod inveniat ipse facit*. Adorons donc avec frayeur la justice du jugement qu'il exerce sur ceux qui sortent de ce monde sans être baptisés. Ce n'est pas sans raison qu'il les rejette, dit saint Augustin ; il n'en

ferait pas des vases d'ignominie, si la masse dont ils sont tirés n'était déjà elle-même corrompue et condamnée. Mais adorons aussi la miséricorde qu'il exerce à notre égard, et ne supposons point d'autres motifs, dans la préférence qu'il nous accorde, que sa bonté et sa miséricorde elle-même.

Voilà, mes frères, une partie des bienfaits que nous recevons du Seigneur dans le baptême ; voilà les motifs de notre reconnaissance. Mais quels sont les moyens de lui témoigner cette reconnaissance ; quels sont les engagements que nous avons contractés envers lui ? C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La nature et l'étendue des engagements que nous avons contractés avec Dieu dans le baptême se prend, mes frères, de la grandeur même des bienfaits dont nous y avons été comblés. En vain nous flatterions-nous de pouvoir rendre au Seigneur autant que nous avons reçu de lui : que pouvons-nous lui offrir qui ne nous vienne de sa pure libéralité, et qui ne lui appartienne déjà à une infinité de titres différents ? Et qu'est-ce que nos biens, notre vie, tout notre être, sinon un néant à peine digne de ses regards ? Si donc le dévouement le plus parfait, si le sacrifice le plus entier ne peut égaler les miséricordes dont il nous a prévenus ; combien ne serions-nous pas coupables de dérober la moindre partie de nous-mêmes au sacrifice que nous lui devons, et de ne nous donner à lui qu'avec d'injustes réserves, tandis qu'il ne met point de bornes à la profusion de ses bienfaits ? Je conclus de ces principes qu'en recevant dans le baptême le nom, les droits, le caractère d'enfants de Dieu, nous avons contracté avec le Seigneur un engagement qui comprend toutes nos facultés spirituelles et corporelles ; que nous sommes, dis-je, engagés à lui consacrer notre esprit par la foi, notre cœur par l'amour, notre corps par la mortification des sens.

I. La première consécration que le Seigneur exige de nous, en vertu des vœux et des engagements du baptême, c'est, mes frères, celle de notre esprit et de notre intelligence par la foi. Ces paroles sacrées qui ont été prononcées sur nous, ces paroles, redoutables à l'enfer, par lesquelles nous avons été arrachés à sa puissance, étaient elles-mêmes comme un symbole abrégé des vérités sublimes que nous devons croire. Nous avons été baptisés, au nom d'un Dieu en trois personnes, c'est-à-dire dans la foi d'un mystère qui surpasse tout entendement et toute intelligence créée : c'est par cette foi que nous avons été sauvés, et cette foi sans doute ne venait pas de nous ; car de quel sentiment, de quelle pensée réfléchie étions-nous alors capables ? Mais l'Esprit-Saint nous a fait don de cette foi salutaire, avant même que nous pussions en produire les actes ; il l'a mise dans nos cœurs avec

les autres vertus sanctifiantes; et ce germe précieux enfoui, pour ainsi dire, dans les ténèbres de l'enfance, développé ensuite par une éducation chrétienne et beaucoup plus encore par ce Maître intérieur qui nous enseigne efficacement toute vérité, a produit en nous une véritable persuasion. C'est ainsi que nous sommes devenus fidèles : c'est ainsi que nous avons contracté l'obligation de captiver notre entendement sous le joug de la foi. Ne rougissons point de ce joug; ne soyons pas assez malheureux pour vouloir nous y soustraire. La foi, mes frères, fait dès à présent notre bonheur et notre gloire. Plus claire que le soleil lui-même dans les fondements qui l'appuient, dans une partie des vérités qu'elle enseigne, elle nous donne sur Dieu et sur nous-mêmes des connaissances plus sûres, plus étendues, plus sublimes que celles de la philosophie la plus épurée. Respectable jusque dans ses mystères et ses obscurités, elle est une partie essentielle du culte que nous devons à Dieu, elle est le seul hommage que nous puissions rendre à l'infinité de son être, à sa sagesse profonde, à la véracité qui lui est aussi essentielle que son existence : elle nous fait mériter de le voir un jour face à face, de le connaître comme nous en sommes connus. Je ne demande pas si nous croyons d'une foi spéculative les vérités que Dieu nous a révélées et que son Eglise nous enseigne. C'est à des chrétiens, à des catholiques que je parle; et je suppose volontiers, mes frères, qu'il n'y a point parmi vous de ces esprits téméraires et orgueilleux qui, opposant à la lumière de la révélation les ténèbres de leur propre intelligence, mettent un honneur insensé à révoquer en doute les mystères de la religion, à blasphémer ce qu'ils ignorent. Vous croyez ces mystères; mais premièrement à peine votre foi a-t-elle un objet fixe et déterminé : vous répétez d'après nous les formules sacrées qui contiennent notre croyance; mais ces formules ne sont pour vous que des mots vides de sens; vous vous contentez de la connaissance littérale qui vous a été donnée dans votre enfance; heureux même si vous avez conservé fidèlement ces premières notions et si vous n'êtes pas retombés à cet égard dans une ignorance criminelle et dans toutes les erreurs qu'elle peut entraîner; car je le repète avec douleur, mes frères : nous ne voyons que trop de personnes de l'un et l'autre sexe, qui n'ont plus les mêmes connaissances qu'on a exigées d'elles pour les admettre à la table de Jésus-Christ; et qui, interrogées sur les principaux mystères de la foi, sont réduites à un honteux silence ou à répondre des erreurs et des absurdités. Funeste effet de leur indifférence pour la religion, de leur mépris pour les instructions publiques de l'Eglise, de la dissipation à laquelle elles se livrent!

Vous croyez : mais cette croyance est plutôt l'effet de la complaisance, de l'indifférence même, que d'une véritable conviction;

vous croyez nos mystères, parce qu'il vous semble plus commode de les croire que de les discuter; vous êtes chrétiens et catholiques, comme vous seriez hérétiques, musulmans, idolâtres. Votre foi n'est point cette obéissance raisonnable que demande l'Apôtre : *rationabile obsequium*. (Rom., XII, 1.) Vous ne savez ni sur quoi elle est appuyée, ni par quelles preuves invincibles elle triomphe de l'erreur qui l'attaque. Les livres sacrés qui la contiennent, ceux qui la développent et qui l'expliquent vous sont absolument inconnus. Vous vous piquez d'orner votre esprit de toutes sortes de connaissances souvent frivoles et dangereuses, et la religion seule ne vous paraît pas digne d'être étudiée et approfondie. Aussi, mes frères, que votre foi est faible, qu'elle est fragile ! un souffle la renverserait. Tous les jours vous entendez l'impie, l'incrédule, le déiste blasphémer en votre présence cette religion sainte; et le ton d'assurance dont il sait couvrir sa faiblesse en impose à votre ignorance. Vous n'osez entreprendre de réfuter ses impiétés : heureux même si un lâche respect humain ne vous engage pas à y applaudir ! Est-ce ainsi, mes frères, que vous reconnaissez la grâce inestimable que le Seigneur vous a faite, en vous appelant à la connaissance de la vérité ! Hélas ! il n'a pas fait cette grâce à toutes les nations ; il l'a refusée à des hommes qui en eussent fait un meilleur usage : *Non fecit taliter omni nationi*. (Psal. CXLVII, 20.)

Enfin vous croyez, et même avec exactitude, avec connaissance de cause : mais votre foi n'est qu'une vaine spéculation ; elle n'influe en rien sur vos mœurs et sur votre conduite. Or, mes frères, la foi qui justifie n'est point cette croyance oisive et infructueuse ; c'est une foi vive et agissante par la charité : une foi telle que celle qui animait Abraham, lorsqu'il quitta sa patrie pour venir habiter dans une terre étrangère, ou lorsqu'il leva la main pour immoler Isaac, dans la persuasion où il était que ce cher fils n'en serait pas moins l'héritier des promesses ; une foi semblable à celle de Moïse, lorsqu'il préféra aux trésors de l'Egypte les opprobres de Jésus-Christ qu'il voyait dans l'éloignement des siècles, et qu'il méprisa la colère et les menaces d'un roi puissant, comme si, dit l'Ecriture, il eût vu l'Invisible : *Invisibilem tanquam videns*. (Hebr., XI, 27.) Tel est, mes frères, le caractère de la véritable foi : elle rend certaines les choses futures ; elle rend les objets spirituels aussi sensibles que si nous les voyions de nos propres yeux ; elle opère une persuasion de nos mystères aussi ferme et aussi inébranlable que si nous les concevions par l'évidence même de la raison. Un homme, par exemple, qui a la foi des biens futurs et de la vie immortelle qui nous est promise, ne compte pour véritables biens que ce qui peut la lui faire mériter, et pour véritables maux que ce qui peut l'en éloigner. Un homme qui a la véritable foi de la providence de Dieu, bannit les murmures

injurieux à cette Providence ; il se jette avec confiance entre ses bras ; il compte sur les promesses de Dieu avec plus d'assurance que nous ne comptons sur celles du plus fidèle de nos amis. Un homme qui a la foi de nos saints mystères, de celui de l'Eucharistie, par exemple, voit Jésus-Christ réellement présent sous les sacrés symboles ; il est aussi convaincu de cette présence que si ses sens en étaient frappés ; son recueillement, son respect est le même que si Jésus-Christ perceait les nuages qui l'environnent. C'est à de telles marques que l'on connaît qu'on est véritablement persuadé. Mais une foi qui ne produit rien, une foi qui est perpétuellement en contradiction avec les œuvres, est une foi morte, dit l'apôtre saint Jacques : *Fides sine operibus mortua est.* (Jac. II, 20.) Il est permis de douter que vous soyez véritablement convaincus des vérités de la religion, lorsque vous ne faites rien en conséquence de cette conviction. Demandez à Dieu, mes frères, cette foi vive et animée ; fortifiez-la par la lecture et la méditation de la parole de Dieu, et fermez l'oreille aux discours téméraires qui seraient capables de l'ébranler.

II. Si toutes les pensées de notre esprit doivent être soumises à Dieu par la foi, tous les mouvements de notre cœur doivent lui être consacrés par l'amour ; et c'est cette seconde consécration qui distingue, qui constitue formellement le chrétien. S'il est nécessaire de croire les vérités que Dieu nous révèle et d'espérer les biens qu'il nous promet, il ne l'est pas moins sans doute de lui être unis par la charité. Ces trois vertus, dit l'Apôtre, sont le fondement de notre religion ; mais la plus grande de toutes, c'est la charité : *Manent fides, spes, charitas, tria hæc ; major autem horum est charitas.* (I Cor., XIII, 13.)

Que le juif, enfant de l'esclave, esclave lui-même de la lettre qui tue, soit toujours en la présence de Dieu dans la crainte et le tremblement ; qu'il se le représente comme un maître sévère et toujours prêt à punir ; que la crainte des châtiments lui fasse accomplir avec une exactitude superstitieuse une loi, dont il ne sent dans le fond de son cœur que la pesanteur et la dureté : ce n'est pas là, mes frères, l'esprit du christianisme. Nous n'avons pas reçu, comme les Juifs, un esprit de crainte et de servitude, mais l'esprit d'adoption des enfants qui nous fait invoquer Dieu comme notre Père. C'est dans le baptême que nous avons reçu le caractère sacré de cette adoption : c'est donc en ce moment que nous avons resserré les nœuds qui nous unissent déjà à Dieu comme à notre premier principe et à notre dernière fin ; c'est en ce moment que nous avons contracté une obligation plus étroite de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces.

Que cette vérité, mes frères, est lumineuse, et qu'elle jette de jour sur tous nos devoirs ! Nous devons aimer Dieu de tout notre cœur : ce cœur lui est donc entière-

ment consacré ; c'est donc un larcin, c'est donc un sacrilège, c'est donc une idolâtrie de le partager entre la créature et lui, d'aimer autre chose que lui, et qui ne se rapporte pas à lui. Nous devons l'aimer de toute notre âme et de toutes nos forces : il n'y a donc aucune puissance de l'âme qui ne doive être employée pour sa gloire et pour son service ; il n'y a donc aucun degré d'amour de Dieu auquel nous devons volontairement nous arrêter ; nous devons donc nous efforcer de rendre cet amour de jour en jour plus vif, plus tendre, plus agissant. La seule mesure de cet amour, dit un Père de l'Eglise qui en était lui-même bien pénétré, c'est de n'avoir point de mesure : *modus diligendi Deum, est diligere sine modo.*

Que de questions résolues par cette parole admirable ! On a quelquefois demandé quelles étaient les occasions où l'on était étroitement obligé d'aimer Dieu. Quelle question, mes frères, pour des chrétiens ! est-il donc un seul moment de notre vie où nous puissions ne pas l'aimer ? Son amour n'est-il pas la vie de notre âme ? Ne mourons-nous pas de la mort la plus funeste, lorsque cet amour cesse un instant de nous animer ? Ah ! quand il cessera d'être notre Dieu, notre bienfaiteur, notre Père, alors aussi nous pourrions cesser de l'aimer. Mais s'il ne peut jamais perdre ces titres augustes, si nous ne vivons que de ses bienfaits, si nous n'avons de mouvement, de vie, d'existence que par lui ; quels instants de notre vie peuvent sans crime être dérobés à son amour ? Mais pourquoi agiter avec tant de chaleur ces questions indiscrettes ? pourquoi soumettre à de vaines subtilités ce qui ne devrait se décider que par les sentiments du cœur ? Est-il donc si difficile d'aimer le meilleur et le plus tendre des Pères ? son amour est-il un joug si pénible et si insupportable ? est-ce rendre aux hommes un service important que de les aider à le secouer en partie ? Ah ! son amour est au contraire toute la consolation de notre vie : notre cœur, fait pour Dieu, ne veut être heureux que par lui. La plus grande peine qu'il puisse éprouver, c'est d'être livré à d'autres amours. Qui suis-je, ô mon Dieu ! s'écriait saint Augustin, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, pour que vous me menaciez des plus grands malheurs si je ne vous aime pas ? *Quid tibi sum ego, ut amari te jubeas a me ; et ni faciam, mineris ingentes miseras ?* N'est-ce donc pas déjà un assez grand malheur que de ne pas vous aimer ? *Parvane est ipsa, si non amem te ?* Cessez donc, mes frères, de disputer à Dieu la possession entière de votre cœur ; que son amour y domine, qu'il le pénètre, qu'il l'embrace, qu'il en soit la disposition et le sentiment habituel ; qu'il en soit, si j'ose le dire, l'unique passion. Faut-il donc, me direz-vous, ne penser jamais qu'à Dieu ? faut-il être sans cesse occupé du sentiment et de l'expression de son amour ? Que nous serions heureux, mes

frères, si ce pouvait être là notre unique occupation ! Mais, hélas ! ce bonheur est réservé à une autre vie. Courbés nécessairement vers la terre par les besoins du corps, condamnés à des travaux qui sont la suite et la peine du péché, attachés par la religion même à des devoirs indispensables à l'égard des autres hommes, il nous est impossible de donner ici-bas un libre cours à nos sentiments pour l'Être suprême, dont l'amour doit dominer seul dans notre cœur.

Heureux ceux à qui il a été donné de rompre les liens qui les attachaient au monde, et qui peuvent, à l'ombre du sanctuaire, se livrer sans réserve aux chastes délices de l'amour divin ! Heureux ceux qui, engagés par état dans de tumultueuses affaires, savent au moins s'en arracher de temps en temps pour s'occuper de Dieu seul, et entretenir par la contemplation de ses perfections, par le souvenir de ses bienfaits, le feu sacré de son amour ! Si vous êtes véritablement chrétiens, si l'amour de Dieu domine dans votre cœur, il est impossible que ce cœur, entraîné comme par sa pente naturelle, ne se tourne souvent vers Dieu ; qu'au milieu des occupations les plus dissipantes, il ne lui jure souvent un amour tendre et une éternelle fidélité. Mais indépendamment de ces douces effusions de cœur, auxquelles la religion a marqué des moments particuliers, et qui deviennent plus fréquentes à proportion de la ferveur dont nous sommes animés ; je dis que c'est pour les chrétiens une obligation indispensable de vivre dans un exercice continu de l'amour de Dieu, et d'en renouveler les actes à tous les instants de leur vie.

En effet, que faut-il entendre par un acte d'amour de Dieu ? Est-ce seulement une formule de paroles, par laquelle nous protestons à Dieu que nous l'aimons ? est-ce même une pensée de notre esprit, un sentiment de notre cœur qui ait cet amour pour objet direct et immédiat ? Ce sont là sans doute des actes d'amour de Dieu, qui ne peuvent que lui être agréables ; mais ce ne sont pas les seuls par lesquels nous puissions accomplir le précepte. J'appelle un acte d'amour de Dieu, toute action que nous rapportons à sa gloire, tout ce que nous faisons dans la vue de lui plaire, d'accomplir sa loi sainte, de mériter sa possession éternelle. Les actions les plus communes de notre vie peuvent et doivent donc être des actes d'amour de Dieu, puisqu'il n'en est aucune qui ne doive lui être rapportée ; puisque, selon l'Apôtre, soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions quelque autre chose ; tout doit être fait pour la gloire de Dieu, tout doit être fait dans la charité : *Omnia vestra in charitate fiant.* (I Cor., XVI, 14.) La charité n'est donc point restreinte à des temps, à des circonstances particulières : elle doit diriger toutes nos actions, animer toutes nos vertus ; et la vie d'un chrétien doit en être un exercice continu.

Voilà, mes frères, l'étendue des engage-

ments que notre cœur a contractés lorsque nous sommes devenus chrétiens ; voilà la règle sûre par laquelle nous devons juger si nous avons la véritable justice, ou si nous n'en avons que l'apparence. Les avons-nous remplis jusqu'à présent ces engagements sacrés, les remplissons-nous encore ? Pouvons-nous, en la présence de Dieu, nous rendre ce témoignage, que son amour domine dans notre cœur, qu'il en dirige les sentiments et les affections ? Est-ce pour lui que nous agissons, est-ce pour lui que nous aimons tout ce que nous aimons ? Notre propre gloire, notre propre satisfaction n'est-elle pas, même dans nos bonnes œuvres, le but principal que nous nous proposons, la fin dernière à laquelle nous nous arrêtons ? Ah ! rendez, mes frères, rendez au Seigneur ce cœur qui lui appartient à tant de titres ; détruisez les vaines idoles que vous y avez élevées : que le Seigneur votre Dieu qui vous a délivrés d'une servitude plus honteuse mille fois que celle de l'Égypte, qui a précipité dans les eaux sacrées, dont la mer Rouge était la figure, les ennemis cruels qui vous poursuivaient ; que ce Dieu tout-puissant qui a opéré tant de prodiges en votre faveur soit désormais le seul Dieu de votre cœur.

III. Notre corps, associé dans le baptême à la sanctification de l'âme, destiné lui-même par la miséricorde de Dieu à être un jour revêtu de gloire et d'immortalité, doit entrer aussi sans doute dans la consécration que nous avons faite à Dieu de tout notre être. S'il est devenu, selon saint Paul, le temple du Dieu vivant ; il est aussi, selon le même Apôtre, une hostie vivante que nous devons offrir au Seigneur, et dont le sacrifice lui est infiniment agréable : *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (Rom., XII, 1.) Que ces idées, mes frères, sont contraires à celles du monde ! La religion fait de notre corps une victime que nous devons immoler continuellement, et dont nous ne devons conserver l'existence que pour en multiplier et en prolonger plus longtemps le sacrifice : le monde, au contraire, en fait une idole à laquelle ses aveugles partisans sacrifient le plus souvent leur âme elle-même. Attentifs à satisfaire tous ses goûts, à lui procurer sans cesse de nouveaux plaisirs, ils semblent, selon l'expression de l'Écriture, n'avoir point d'autre Dieu que lui : *Quorum Deus venter est.* (Philip., III, 19.)

Je n'entreprendrai point de combattre ces idées grossières qui renversent l'ordre même de la nature, et soumettent à la matière cette substance immortelle par laquelle nous ressemblons à la Divinité. Des païens, éclairés des seules lumières de la raison n'ont eu eux-mêmes que de l'horreur pour cette honteuse philosophie, et le nom d'Épicure sera toujours odieux aux véritables sages. Je ne vous dirai pas même qu'incorporés à Jésus-Christ par le baptême, c'est un sacrilège de lui arracher les membres qu'il s'est appropriés, pour les prostituer à

de honteuses débauches. Des chrétiens pourraient-ils avoir besoin de pareilles instructions ? Mais si la débauche vous inspire une juste horreur, êtes-vous, mes frères, aussi éloignés que vous devez l'être de cette vie molle, oisive, voluptueuse qui, sans être aussi criminelle en apparence, vous rend cependant ennemis de la croix de Jésus-Christ. Vous craignez de souiller le temple du Saint-Esprit par ces péchés honteux dont le nom même devrait être ignoré parmi les chrétiens ; mais vous ne craignez pas de fortifier en vous un ennemi domestique toujours prêt à vous entraîner dans ces mêmes péchés ; au lieu de le châtier, de le réduire en servitude par les austérités salutaires de la pénitence, vous le rendez redoutable par l'excessive facilité avec laquelle vous lui accordez au delà de ses besoins. Vous détestez ces excès d'intempérance auxquels le monde lui-même a attaché une juste ignominie ; mais le goût le plus fin, la délicatesse la plus recherchée préside à vos repas ; et ce qui, dans d'autres temps, eût passé pour une profusion voluptueuse, n'est à vos yeux que l'honnête nécessaire. Vous n'éblouissez pas nos yeux par ce luxe fastueux qui semble insulter à la misère du peuple et attirer sa juste censure ; mais tout ce que l'art a inventé de plus commode, toutes les ressources de l'oisiveté et de l'indolence se retrouvent chez vous avec une délicieuse et élégante simplicité. Est-ce donc là, mes frères, une vie conforme à la sévérité de l'Évangile ? est-ce ainsi que vous vous montrez les disciples de ce Fils de l'homme qui n'avait pas où reposer sa tête ?

Cependant une vie pénitente et crucifiée est un des préceptes les plus essentiels du christianisme. Je pourrais vous rapporter ici les paroles terribles par lesquelles Jésus-Christ nous déclare (*Luc.*, XIV, 27) que quiconque ne porte pas sa croix avec lui n'est pas digne de lui, et ne peut être son disciple ; je pourrais vous dire qu'en qualité de pécheurs, vous êtes étroitement obligés à des privations pénibles ; et que des délices, innocentes en elles-mêmes, peuvent ne pas l'être pour vous ; mais je ne veux vous rappeler qu'aux vœux et aux engagements de votre baptême. Vous vous y êtes obligés à porter tous les jours de votre vie la croix de votre Sauveur. Cette croix est la marque distinctive d'un chrétien, soit qu'il ait à expier des fautes commises après le baptême, soit qu'il jouisse encore de sa première innocence. L'Église, en vous admettant au nombre de ses enfants, en vous donnant le symbole de la pureté et de l'innocence, ne présumait pas, sans doute, que vous dussiez jamais la perdre ; elle faisait au contraire des vœux pour que vous la portassiez sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ : et cependant elle vous marquait dès lors du sceau de la croix ; elle l'imprimait sur votre front et sur votre cœur. Quel était donc le sens de ces mystérieuses cérémonies, sinon de vous faire comprendre que, comme c'est par la croix de Jésus-Christ que vous êtes

sauvés, vous devez aussi embrasser étroitement cette croix, la porter ouvertement, en faire la règle de vos sentiments et de votre conduite ? Et n'est-ce pas là aussi, mes frères, la doctrine de l'Apôtre ? Ignorez-vous, nous dit-il, mes frères, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous l'avons été ? *An ignoratis quia quicumque in Christo baptizati sumus, in morte ipsius baptizati sumus ?* (*Rom.*, VI, 3.) Ignorez-vous que nous devons porter la ressemblance de sa mort et de ses souffrances, avant que de porter celle de sa résurrection et de sa gloire ? Ignorez-vous que, devenus dans le baptême les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, nous ne pouvons parvenir à l'héritage céleste que comme il y est parvenu lui-même, c'est-à-dire par la mortification et les souffrances ? Ignorez-vous enfin que, devenus les membres de ce Dieu crucifié, nous ne pouvons plus nous arracher à la croix à laquelle nous avons été, pour ainsi dire, cloués avec lui.

Secouer ce joug de la croix, c'est donc violer essentiellement les vœux et les engagements du baptême. Appuyons cette vérité d'une réflexion que le lieu même où nous nous trouvons semble m'inspirer. Le temple dans lequel nous sommes assemblés, quelle marque porte-t-il de sa consécration, et par où est-il distingué d'un édifice profane ? N'est-ce pas par la croix de Jésus-Christ qu'il offre à nos yeux de toutes parts ? Quels seraient donc vos sentiments, quelle serait votre indignation, si une main téméraire, arrachant de ces murs le signe sacré de notre rédemption, y substituait de profanes ornements ; si une décoration théâtrale prenait la place de cette croix qui est l'objet de notre vénération, dont la vue nous instruit, nous fortifie, nous console ? Ne croiriez-vous pas être arrivés à ces temps malheureux où l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint ? Ne croiriez-vous pas voir l'Antechrist assis sur le trône de Dieu, usurper ses temples et ses autels ? N'iriez-vous pas, au péril de votre vie, rétablir les trophées et les étendards du Dieu que vous servez ? Or, mes frères, cette profanation, ce scandale n'égalerait peut-être pas encore celui que vous donnez lorsque vous refusez de porter les marques glorieuses de la croix de Jésus-Christ, lorsque vous effacez de votre extérieur tout ce qui peut vous faire reconnaître pour les disciples d'un Dieu pauvre, humilié, crucifié. C'est alors que vous violez le temple du Seigneur et que vous lui dérobez sa victime. En vain vous flattez-vous de lui avoir consacré votre esprit par la foi, votre cœur même par l'amour : votre sacrifice est imparfait, il lui manque une partie essentielle, si vous ne lui sacrifiez aussi votre corps par la mortification des sens.

Méditez, mes frères, ces vérités saintes que je viens de vous exposer. Bénissez à jamais ce Dieu de miséricorde, père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, par sa bonté infinie, vous a régénérés en lui, et vous a

donné la vive et ferme espérance de cet héritage éternel et incorruptible qui vous est réservé dans le ciel. Que la vue de ces fonts sacrés, où vous avez reçu une nouvelle vie, bannisse de vos cœurs une dangereuse tiédeur; qu'elle dissipe les nuages qui obscurcissent dans vos esprits la règle de vos devoirs. Renouvelez, dans ce lieu saint, témoin et dépositaire de vos sacrés engagements, les anathèmes que vous avez prononcés contre Satan et contre le monde pervers dont il est le prince, contre ses œuvres injustes, contre ses pompes frivoles et dangereuses. Renouvelez la consécration que vous avez faite de vous-mêmes au Seigneur. Il a bien voulu recevoir votre sacrifice, quoiqu'offert par des mains étrangères; il n'a pas attendu, pour vous combler de ses faveurs, que vous fussiez en état de vous offrir à lui par vous-mêmes. Mais seriez-vous excusables de ne pas ratifier une consécration qui fait votre gloire? Conjurez donc le Seigneur de la rendre de jour en jour plus entière et plus parfaite; afin qu'ayant été en cette vie les temples vivants du Saint-Esprit, vous puissiez être admis comme des pierres vivantes dans cet édifice spirituel, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, et qui recevra son couronnement et son comble dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL.

Videbit omnis caro salutare Dei. (Luc., III, 6.)

Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

La promesse que fait ici l'Esprit-Saint, n'a-t-elle pas été accomplie, mes frères, dans toute son étendue? Le Rédempteur envoyé du ciel pour nous faire rentrer dans les voies du salut, ne s'est-il pas manifesté aux hommes avec assez d'éclat? La voix de ses apôtres, le bruit de leurs prodiges, n'a-t-il pas retenti jusqu'aux extrémités de la terre? Pourquoi donc tant de peuples sont-ils demeurés ensevelis dans les ombres de la mort? Pourquoi ce peuple même au milieu duquel le Sauveur a paru, ne l'a-t-il pas reconnu pour le Libérateur et le Messie qu'il attendait? Ah! mes frères, c'est que ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, avait été, par un jugement aussi juste que terrible, abandonné à l'endurcissement de son cœur et à l'aveuglement de son esprit: c'est que le temps était venu où l'aveuglement d'une partie d'Israël devait donner lieu à la multitude des nations d'entrer dans l'alliance du Seigneur: *Cecitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret.* (Rom., XI, 25.)

Nous avons reçu, mes frères, cette lumière précieuse que les juifs ont rejetée; et tandis que les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées à cause de leur incrédulité; nous, branches inutiles de l'olivier

sauvage, nous avons été entés par la miséricorde de Dieu sur la tige féconde qu'il s'était choisie: nous sommes devenus les enfants d'Abraham, les héritiers de sa foi et des promesses qui lui ont été faites; nous avons enfin été appelés par grâce au royaume de Dieu; tandis que les propres enfants de ce royaume ont été précipités dans les plus épaisses ténèbres. Quels sentiments d'amour, d'humilité, de reconnaissance ce mystère profond ne doit-il pas exciter dans nos cœurs!

A Dieu ne plaise que nous nous élevions au-dessus de ce peuple auquel la miséricorde de Dieu nous a substitués: *Noli gloriari adversus ramos.* (Rom. XI, 18.) C'est la foi qui fait notre gloire; mais cette foi est un don de Dieu; nous devons la conserver avec crainte et humilité: *Tu autem fide stas, noli altum sapere, sed time.* (Ibid., 20.) Le don que Dieu nous en a fait n'est pas sans condition. Si nous ne faisons pas les œuvres du royaume de Dieu, ce royaume nous sera ôté; il sera donné à une nation plus fidèle et plus reconnaissante. Si notre foi est en contradiction avec nos mœurs, si, connaissant la loi du Seigneur, nous ne la pratiquons pas, des ténèbres épaisses succéderont à la lumière qui nous éclaire. Car si Dieu n'a pas épargné la postérité d'Abraham et de Jacob; si les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées; que ne doivent pas craindre celles qui y ont été insérées contre leur nature? *Si Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat.* (Ibid., 21.)

Ah! mes frères, si nous considérons le dérèglement de nos mœurs, si nous jetons les yeux sur l'état de la religion, combien n'y trouverons-nous pas de présages de ce malheur! Combien l'irréligion ne fait-elle pas de progrès! combien d'erreurs monstrueuses attaquent la pureté de la foi! combien de maximes fausses et dangereuses anéantissent la morale évangélique! Quelles ténèbres en un mot semblent se répandre sur nous, et préparer un aveuglement total!

Faisons, mes frères, tous nos efforts, pour écarter les nuages qui nous environnent, et profitons avec soin des moyens que la bonté de Dieu nous offre pour les dissiper. Quelle est la cause la plus ordinaire de cet aveuglement spirituel? par quel moyen nous en préserver? Je vais vous prouver, mes frères, que la cause de cet aveuglement si funeste n'est autre que l'impureté de notre cœur; et que la croix de Jésus-Christ, notre Médiateur, est le seul remède qui puisse nous en guérir efficacement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est pas, mes frères, de l'aveuglement de l'esprit comme de celui du corps. Celui-ci ne suppose point dans un homme qui en est affligé, de faute particulière qui ait pu le lui attirer: souvent il n'est qu'une épreuve que le Seigneur fait subir à ses enfants les plus chéris; il est, comme toutes

les autres afflictions de cette vie, une manière de mériter pour ceux qui le souffrent avec résignation. Mais l'aveuglement de l'âme est le plus souvent aussi criminel que dangereux ; parce qu'il est ordinairement volontaire, et qu'il est, ou l'effet infaillible, ou la juste punition des vices auxquels nous nous sommes nous-mêmes abandonnés.

Ce sont les passions qui ont produit l'aveuglement des juifs, ce sont elles qui produisent celui de nos incrédules et de nos prétendus philosophes ; ce sont elles enfin qui aveuglent tant de chrétiens sur les principes de la morale, et les font marcher dans des voies qui ne peuvent les conduire qu'à leur perte éternelle.

I. Mes frères, considérons dans les juifs l'effet funeste des passions. Lorsque nous réfléchissons sur la clarté des prophéties qui avaient annoncé le Sauveur, sur l'évidence de leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ, sur l'éclat et la multitude des prodiges que ce Dieu fait homme a opérés ; l'aveuglement de ce peuple, qui l'a méconnu, nous paraît tout à fait incompréhensible. Cet aveuglement en effet avait sa première cause dans les décrets cachés et éternels de ce Dieu tout-puissant qui, parmi les coupables enfants d'Adam, fait miséricorde à qui il veut et endureit aussi qui il lui plaît. Mais il avait aussi sa cause naturelle et presque nécessaire dans les passions et les préjugés du peuple auquel Jésus-Christ s'est d'abord manifesté. Ils ne pouvaient croire, dit l'Évangile, *non poterant credere* (Joan., XII, 39) ; non pas sans doute que la foi leur fût en elle-même impossible ; non pas qu'ils fussent privés de ce libre arbitre qui est l'apanage essentiel de notre nature, et qui, tout enclin qu'il est vers le mal depuis le péché que nous avons tous commis dans notre premier père, peut cependant toujours se tourner vers le bien : mais parce que leur attachement à la terre, la confiance présomptueuse qu'ils avaient en Moïse, la fausse idée qu'ils avaient de leurs prérogatives mettaient à leur foi un obstacle insurmontable.

Rappelez-vous ici, mes frères, une parole de Jésus-Christ, qui suffit seule pour nous donner l'intelligence de ce mystère. Après avoir lui-même réuni dans un seul point de vue tous les miracles qui attestent sa divinité ; il ajoute : Heureux ceux pour qui je ne serai point un objet de scandale : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* (Luc., VII, 23.) Or tel est le malheur des juifs : leurs passions les avaient conduits au point de se scandaliser de Jésus-Christ ; et pourquoi ? C'est que ces passions leur avaient fait concevoir du Messie une idée fautive, dont ils ne trouvaient point dans Jésus-Christ les traits chimériques. Uniquement occupés des biens de la terre, ils n'avaient ni goût ni désir pour les biens spirituels que le Sauveur est venu nous procurer. Ils soupiraient pour un libérateur : mais ils ignoraient ses véritables grandeurs et l'im-

portance de sa mission. Leur cupidité, leur avarice le leur faisaient concevoir, non comme le Fils de Dieu qui venait racheter tous les hommes et les réconcilier avec son Père ; non comme l'Ange et le Médiateur de la loi nouvelle, qui venait les affranchir eux-mêmes du joug insupportable de la loi et mettre fin aux figures, en les accomplissant dans sa propre personne ; mais uniquement comme un prince puissant, qui rendrait à la maison de David son ancien éclat, qui briserait le joug des nations et les assujettirait au peuple de Dieu, qui ferait enfin renaître dans la Judée la prospérité et l'abondance dont elle avait joui sous le règne de Salomon. C'est ainsi que ces hommes charnels interprétaient les saintes Écritures : c'est ainsi que, s'arrêtant à l'écorce des paroles, ils ne voyaient que les vils intérêts d'une nation particulière dans les promesses magnifiques qui annonçaient le salut du genre humain, et le renouvellement total de l'univers.

Pleins de ces pensées basses et charnelles, pouvaient-ils reconnaître Jésus-Christ pour le Messie ? Un enfant qui naissait dans la pauvreté, et à qui une vile crèche servait de berceau, répondait-il à ces idées de grandeur et de puissances temporelles que l'orgueil leur avait fait concevoir ? Un homme caché pendant la plus grande partie de sa vie dans la boutique d'un artisan ; qui pendant le court espace de sa manifestation n'avait mené qu'une vie pauvre et errante ; qui n'était accompagné que d'une troupe de pauvres pêcheurs, représentait-il à leurs yeux ce conquérant, ce vainqueur qu'ils avaient imaginé ? Un homme qui ne prêchait que l'humilité, la patience, la soumission aux puissances ; qui payait lui-même le tribut à César, et enseignait à ses disciples à le payer avec fidélité ; qui fuyait dans le désert, pour éviter la couronne qu'on voulait lui décerner : un tel homme pouvait-il être le libérateur de son peuple dans le sens qu'ils l'entendaient ? Un homme enfin qui terminait par le supplice de la croix une vie agitée de mille traverses, pouvait-il remplir leurs vœux et leurs espérances ? Non, mes frères : quelque éclatants que fussent ses prodiges, quelque décisifs que fussent en sa faveur les témoignages des prophètes ; le scandale de sa pauvreté, de sa faiblesse, de ses souffrances, anéantissait à leurs yeux ces preuves si triomphantes. Il n'y avait que des cœurs purs et dégagés des intérêts humains, qui pussent percer ces nuages et apercevoir sous de si faibles apparences le Fils du Très-Haut, le Maître et le Réparateur de la nature.

La cupidité, l'attachement à la terre, le désir immodéré des richesses et des grandeurs de ce monde étaient donc la première cause de l'aveuglement des Juifs. Ajoutons-y, mes frères, leur présomption orgueilleuse et l'idée fastueuse qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leurs prérogatives. Quels sentiments d'orgueil la qualité d'enfants d'Abraham ne leur inspirait-elle pas ? Jésus-Christ leur parlait un jour de cette vé-

table liberté des enfants de Dieu, qu'il est venu apporter dans le monde; il la leur faisait entrevoir comme le prix et la récompense de la foi qu'ils devaient avoir en lui. Vous connaîtrez la vérité, leur disait-il, et la vérité vous rendra libres : *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos* (Joan., VIII, 32.) Mais que répondent à cette promesse pleine de bonté ces hommes présomptueux? Nous sommes les enfants d'Abraham, lui disent-ils, et nous n'avons jamais été les esclaves de personne; comment donc dites-vous que nous serons rendus libres? *Semen Abrahamæ sumus, et nemini servivimus unquam; quomodo tu dicis: Liberi eritis?* (Ibid., 33.) Ils ignoraient, hélas! que quiconque commet le péché en devient l'esclave; et ils étaient d'autant plus soumis à ce honteux esclavage, qu'ils sentaient moins le poids des chaînes dans lesquelles ils étaient engagés. Ils ne pouvaient devenir véritablement libres que par la grâce du Fils de Dieu : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* (Ibid., 36.) Mais leur aveugle présomption les portait à repousser la main secourable qui s'armait pour briser leurs fers.

II. Ne reconnaissez-vous pas, mes frères, dans ces causes de l'aveuglement des Juifs, celles qui, rendant une infinité de chrétiens indifférents pour la religion, les disposent à l'incrédulité, ou même les y conduisent directement? Il n'en est que trop, parmi ceux qui portent ce nom respectable, qui sont, en effet, juifs par le cœur; qui ne se conduisent que par les sens; qui vivent selon la chair, qui n'ont que des vues, des désirs, des espérances charnelles; qui sont aussi occupés du soin de se procurer les biens ou les plaisirs de ce monde, que si, à l'exemple des impies sadducéens, ils ne croyaient ni l'immortalité de nos âmes, ni la résurrection future de nos corps; et combien d'autres, trop fidèles imitateurs de l'orgueil des pharisiens, affectent, comme eux, les distinctions, les prééminences, les honneurs, et comptent pour rien toutes les vertus qui n'ont que Dieu seul pour témoin et pour rémunérateur! De tels hommes, mes frères, sont aussi opposés à Jésus-Christ, que les Juifs qui l'ont méconnu et rejeté. Sa naissance est pour eux un événement indifférent, parce qu'elle ne leur procure rien de ce qui est l'objet de leur désirs. Que fait, dites-moi, auprès du berceau de Jésus-Christ, un homme que l'ambition dévore, que la volupté assujettit? Que trouve-t-il d'agréable, de satisfaisant pour lui, dans un lieu où tout respire la pauvreté? Quels honneurs, quelles richesses attend-il de celui qui les méprise, qui les a rejetés, qui s'est réduit volontairement à la plus extrême indigence? Ce Dieu ne promet à ses adorateurs que des biens spirituels, et ces biens n'ont pour lui aucun attrait. Il rejette donc avec une espèce de dédain la rédemption qui lui est offerte, et il dément dans son cœur les respects et les adorations que la bienséance et l'usage le forcent de rendre à ce Dieu humilié.

Quand on est dans de telles dispositions, mes frères, on n'est pas éloigné de l'incrédulité; on ne tient plus à la religion, pour ainsi dire, que par un fil; peu touché des biens qu'elle promet, on ne sent plus que la contrainte de ses préceptes, et elle devient un joug que les passions s'efforcent sans cesse de secouer. C'est là, n'en doutons point, la véritable cause de cette incrédulité, qui, dans ce siècle malheureux, fait des progrès si funestes et si rapides. Vous le savez, mes frères, ce ne sont plus seulement des philosophes de profession qui osent dogmatiser contre le christianisme; il n'est plus d'état, de sexe, de condition qui soit entièrement exempt de cette audacieuse folie. Toutes ces personnes cependant ont cru autrefois tout ce que nous croyons; elles ont sucé le christianisme avec le lait; elles ont reçu dans le baptême les dons précieux de la foi, et cette foi a opéré en elles une véritable persuasion, lorsque leur raison s'est fait jour à travers les ténèbres de l'enfance. Pourquoi donc l'abandonnent-elles aujourd'hui? Est-ce par une conviction opposée? est-ce après un sérieux examen, qu'elles ont cru pouvoir décider que cette religion de nos pères ne méritait pas leur croyance; que les fondements en sont faibles et ruineux; que les prodiges sur lesquels nous l'appuyons ne sont que des prestiges, des mensonges? Non, mes frères, des hommes aussi dissipés que les incrédules de nos jours, n'ont jamais été en état d'entrer dans ces discussions; et s'ils les eussent entreprises avec un esprit droit et sincère, elles les eussent conduits à une persuasion encore plus ferme de la vérité de notre sainte religion.

Cette religion, en effet, ne redoute point l'examen d'un esprit dégagé des erreurs et des préjugés que les passions inspirent. Elle ne craint, dit Tertullien, que de n'être pas assez examinée, assez approfondie. Mais voici l'origine de leurs doutes et de leurs erreurs. S'il ne fallait, pour être chrétien, que croire des mystères, ils le feraient encore. Ils savent qu'il y a dans les sciences humaines et dans l'ordre même de la raison, des vérités aussi inexplicables que dans l'ordre de la foi et de la religion. Si donc on n'eût exigé d'eux que la soumission à des vérités spéculatives, ils auraient consenti à s'en faire honneur. Mais ils ont senti que la religion chrétienne exigeait d'eux des sacrifices plus chers que celui de leur faible raison; ils ont senti qu'il fallait croire et vivre d'une manière si peu conforme à leur croyance, c'était souscrire, pour ainsi dire, d'avance à l'arrêt de leur condamnation éternelle; ils ont vu que pour vivre en chrétiens il fallait renoncer à des plaisirs criminels dont les attrait les avaient séduits, à des moyens de s'enrichir qu'ils s'étaient cru permis, à la fortune même qu'ils avaient acquise par des voies d'autant plus suspectes, qu'elles étaient plus courtes. Leurs passions, en un mot, se sont révoltées contre la sévérité de la morale évan-

gélisque qui les combat toutes, qui n'en épargne aucune. Ils ont souhaité dans le fond de leur cœur que cette morale ne fût pas vraie; ils ont cherché à se le persuader, et pour cela, ils ont attaqué la révélation et les dogmes, qui ont avec la morale une liaison si étroite et si essentielle; ils ont exagéré les difficultés et ont jeté un voile sur les preuves. Ils ont cherché dans la foule des mondains quelqu'un qui les enhardît à douter et à blasphémer, et ils n'ont trouvé que trop de complices de leur iniquité. Enfin, ils ont appelé les ténèbres, et les ténèbres sont venues. Leur conscience a réclamé d'abord et se tait aujourd'hui; et peut-être sont-ils assez malheureux pour demeurer tranquillement au milieu des ténèbres dont ils se sont volontairement enveloppés. C'est ainsi que Dieu a permis qu'ils éteignent dans leur âme la lumière de la foi. C'est ainsi, pour me servir de l'expression de saint Augustin, qu'il a répandu des ténèbres vengeresses sur les passions criminelles de leur cœur : *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates*.

Et ne croyez pas, mes frères, que nous imaginions ce rapport des passions à l'incrédulité, pour rendre odieux ou méprisables ceux qui en font profession. Interrogez ceux d'entre eux à qui le Seigneur fait la grâce de revenir de leurs égarements; aucun ne se vantera d'avoir commencé par douter de l'authenticité des livres saints, de la sincérité des auteurs évangéliques, de la vérité des miracles, de la possibilité des mystères. Ils vous diront tous avec une humble sincérité, qu'ils s'étaient relâchés sur la pratique de la morale, avant que de chanceler dans la croyance des dogmes; que la perte de leur innocence avait précédé leur naufrage dans la foi. Et n'est-ce pas d'ailleurs un principe généralement reconnu, que, dans quelque matière que ce soit, les passions forment en nous des préjugés séducteurs; que l'erreur qui les favorise prend facilement à nos yeux les couleurs de la vérité; que celle-ci perd pour nous son éclat, lorsqu'elle nous gêne et nous condamne; et qu'enfin nous voyons les choses moins comme elles sont en elles-mêmes, que comme nous désirerions qu'elles fussent? Et quelles raisons n'ont pas la plupart des mondains de désirer que la religion soit fausse, que ses menaces soient vaines et chimériques? Si elle est vraie, ils sont perdus pour l'éternité. Car, mes frères, cette religion ne condamne pas seulement ces hommes odieux et manifestement criminels, que le monde dévoue lui-même à l'ignominie, elle menace des mêmes supplices, et le voluptueux qui met tout son bonheur dans les plaisirs des sens et toute son application à se les procurer, et l'avare qui fait des richesses l'objet de son idolâtrie, et l'homme van et orgueilleux qui rapporte tout à sa propre gloire, qui n'est bon et bienfaisant que par ostentation, et en un mot, tous ceux qui mènent cette vie molle, oisive et vide de bonnes œuvres si

commune parmi les heureux du siècle. Est-il donc étonnant qu'ils fassent tant d'efforts pour la convaincre de fausseté, et qu'ils viennent à se le persuader?

Oui, mes frères, il y a un rapport malheureusement trop naturel entre les passions et l'incrédulité, et le passage de la corruption du cœur à l'aveuglement de l'esprit devient presque nécessaire, lorsque l'amour des plaisirs et des biens de ce monde est accompagné, ou de cet orgueil qui nous fait regarder notre propre raison comme la règle infailible de la vérité, ou de cette vanité qui attache de la gloire à ne pas penser comme le vulgaire, ou enfin de cette curiosité indiscrete, qui porte tant d'hommes imprudents à dévorer des ouvrages dont la hardiesse, l'impiété, la licence font tout le mérite, et où le poison de l'incrédulité nous est présenté sous des dehors si séduisants. Si le Seigneur vous a préservés jusqu'ici, mes frères, d'un danger auquel vous vous êtes peut-être trop souvent exposés, rendez-en grâce à sa miséricorde; mais ne croyez pas que les passions que vous avez entretenues dans votre âme, n'y aient pu obscurcir la lumière de la vérité. Si elles ne vous ont pas aveuglés au point d'abandonner la religion de vos pères, dans combien d'autres crimes ne vous ont-elles pas précipités!

III. Non, vous ne rejetez pas, comme les incrédules, cette religion dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés, mais vous cherchez à la faire plier au gré de vos passions. La sévérité de la morale chrétienne n'est pas pour vous un motif de contester l'autorité ou la divinité de notre Législateur, mais vous tâchez de vous persuader que cette morale n'est pas en effet si austère, et que l'intention de Dieu qui vous l'enseigne, n'est pas de nous imposer un joug si dur et si pesant; qu'il répugne à sa bonté de nous envier des plaisirs qu'il semble nous offrir lui-même, de punir des penchants qu'il a mis dans notre cœur, d'établir des lois qui sembleraient prononcer la condamnation de presque tous les hommes, et de ceux mêmes qui paraissent les plus sages, les plus fidèles aux lois de l'honneur et de la probité. Vous croyez que nous ajoutons à l'Evangile, et que nous l'interprétons d'une manière trop sévère, lorsque nous vous prêchons la nécessité d'une vie laborieuse, pénitente, crucifiée. Votre religion, en un mot, n'est plus qu'un christianisme mitigé. Vous en croyez les mystères et les dogmes parce qu'ils vous paraissent grands et sublimes, et qu'ils vous donnent une haute idée de Dieu, de sa puissance, de sa bonté surtout. Mais vous en adoucissez les lois, parce qu'elles gênent trop vos inclinations et vos goûts. Voulez-vous savoir, mes frères, si cette manière de penser appartient à la lumière ou aux ténèbres? voyez quelle en a été l'origine. Vous n'avez pas toujours été dans ces sentiments. Rappelez-vous ces jours heureux, où, jouissant encore de l'innocence et de la pureté du cœur, qu'une éducation

chrétienne avait pris soin de conserver, vous avez commencé à paraître dans le monde : que pensiez-vous alors de ses pompes, de ses amusements et de ses plaisirs ? Vous les regardiez comme autant de pièges tendus à votre innocence ; vous n'avanciez qu'en tremblant dans une carrière qui vous paraissait bordée de précipices ; vous demandiez à Dieu qu'il détournât vos yeux et votre cœur de cette vanité. Lorsque vous avez cru vous apercevoir que l'amour du monde commençait à germer dans votre cœur ; lorsque vous avez pris part pour la première fois à ses vains plaisirs ; lors, par exemple, que la complaisance et le respect humain vous ont conduits pour la première fois à ces spectacles ou à ces assemblées profanes dans lesquelles le monde étale ses pompes et débite ses maximes : quel regret n'en avez-vous pas eu ? Vous en avez gémi, vous l'avez avoué avec amertume au dépositaire des secrets de votre conscience, vous avez pris la résolution généreuse de résister désormais à la séduction : mais vos résolutions ont été trop faibles. Vous avez cédé de nouveau, peu à peu vos engagements avec le monde se sont fortifiés. Vous vous êtes lassés de lutter contre lui et contre vous-mêmes ; vous avez cru qu'il était plus commode de regarder comme innocent ce qui vous avait paru d'abord si dangereux. Vous en êtes venus enfin à regarder comme une crainte puérile la salutaire frayeur que le monde vous inspirait autrefois. Quel étrange changement dans votre marche ! Dans ces temps heureux où votre piété si tendre vous animait, vous aimiez la lumière, vous la cherchiez avec empressement. Vous n'étiez jamais plus assurés de l'avoir trouvée que quand elle vous découvrait vos imperfections et vos défauts. De là, ce soin de ne donner votre confiance qu'à des guides remplis de l'Esprit de Dieu, incapables d'affaiblir la loi et de flatter les passions ; de là, cette attention de ne prendre pour vos modèles et pour votre société ordinaire que des personnes pieuses et édifiantes. Aujourd'hui vous fuyez ces guides si sages et si éclairés. Vous savez qu'ils ne verraient qu'avec horreur ce mélange monstrueux que vous voulez faire de l'esprit du monde et des actes les plus sacrés de la religion ; vous vous adressez, contre le cri même de votre conscience, à ceux que vous croyez capables de tolérer cette vie mondaine et dissipée à laquelle vous êtes résolus de ne pas renoncer. Les personnes qui étaient autrefois l'objet de votre estime et de votre respect, le sont aujourd'hui de vos mépris ou de votre injurieuse compassion ; et vous préférez à leur société celle des mondains dont l'exemple vous rassure. Ne sont-ce pas là, mes frères, autant de preuves que vous haïssez la lumière autant que vous l'aimiez autrefois ? et ne reconnaissez-vous pas dans une telle conduite l'effet des passions que vous avez regnées, nourries, fortifiées dans votre cœur ? Ah ! mes frères, les passions ne peuvent produire la lumière, elles

ne peuvent que l'éteindre, et vous en êtes, hélas ! une preuve bien déplorable. Pour connaître avec assurance la vérité, il faut l'aimer, la désirer sincèrement, être dans la disposition de l'embrasser et de la suivre, quelque austère qu'elle puisse paraître ; les passions forment autour de nous des nuages que les rayons de la lumière ne peuvent pénétrer, ou dans lesquels ils se brisent en mille manières différentes. En vain vous flattez-vous de les recevoir dans toute leur pureté, lorsqu'ils sont obligés de passer à travers un air si épais et si corrompu.

Mais qui arrachera de vos cœurs ces passions qui forment en vous des intérêts si contraires à la vérité ? qui vous guérira de cet aveuglement spirituel qui en est l'effet et la suite funeste ? La grâce de Jésus-Christ notre Libérateur : vous le verrez dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si pour guérir de l'aveuglement spirituel il suffisait d'avoir devant les yeux une lumière vive et brillante, je renverrais tous ceux qui sont frappés de cette dangereuse maladie de l'âme, à ce trésor de vérité que renferment les saintes Ecritures. Je dirais au Juif qui s'obstine à ne pas reconnaître Jésus-Christ : Lisez les livres saints que vos pères nous ont transmis avec tant de religion et de respect, et vous verrez que Jésus-Christ a accompli dans sa personne tous les oracles qui vous promettaient un Messie, un Libérateur ; jetez les yeux sur l'état actuel de votre nation et vous y verrez une preuve frappante du crime qu'elle a commis, en le rejetant et en le mettant à mort. Je dirais à l'incrédule : Lisez dans ces histoires aussi authentiques que sincères, cette suite de prodiges qui, en établissant la divinité de Jésus-Christ, vous imposent la nécessité de croire avec une humble soumission tous les dogmes qu'il nous a révélés par lui-même, ou qu'il nous enseigne par la voix de son Eglise, qu'il a promis d'assister jusqu'à la fin des siècles. Je dirais au demi-chrétien qui cherche à affaiblir la loi du Seigneur : Lisez les Evangiles de Jésus-Christ et les écrits de ses apôtres ; vous y verrez avec quelle plénitude de cœur vous devez aimer et servir le Seigneur votre Dieu, et jusqu'à quel point vous devez porter le renoncement aux vains plaisirs, le détachement du monde et de vous-mêmes. Mais hélas ! les uns et les autres ne sont aveugles que parce qu'ils s'obstinent à rejeter ces lumières que Dieu leur offre avec tant de bonté, et ils persisteront toujours dans cette obstination aussi funeste que criminelle, tant que le Seigneur n'ouvrira pas par sa grâce les yeux de leur cœur ! Voici donc, mes frères, ce que je me propose de vous développer dans cette seconde partie de mon discours. Rien de plus capable d'éclairer les hommes que la lecture des livres saints. Mais cette lecture ne devient véritablement utile et elle n'est un remède efficace contre l'aveuglement spiri-

tuel, que pour ceux à qui le Seigneur en donne l'intelligence ; ou, ce qui est la même chose, pour ceux qui la lisent avec des dispositions que la grâce de Jésus-Christ peut seule mettre dans leurs cœurs.

I. Mes frères, rien de plus précieux que le trésor de lumières renfermé dans les saintes Ecritures. Que ne puis-je, en vous parlant avec dignité de ces livres divins, vous inspirer tout le respect, toute la vénération qui leur est due ? Ils contiennent et les myères qui sont l'objet de notre foi, et ces préceptes lumineux qui peuvent seuls éclairer nos âmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Psal. XVIII, 9.) Quelle douceur un cœur chrétien ne trouve-t-il par à les lire, à les méditer sans cesse ! Que j'aime votre loi sainte, ô mon Dieu ! s'écriait le Prophète-Roi ; elle est le sujet de mes méditations : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine ! tota die meditatio mea est.* (Psal. CXVIII, 174.) En vain mes ennemis ont-ils réuni contre moi tous leurs artifices et toutes leurs fureurs, en vain ont-ils tendu des pièges sous mes pas ; votre loi, votre divine parole m'a inspiré une prudence supérieure à leur méchanceté, elle est la lumière qui dirige mes pas, qui éclaire mes sentiers : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* (Ibid., 103.) Votre parole, ô mon Dieu, est la portion la plus précieuse de mon héritage, je la préfère à toutes les richesses de la terre. C'est ainsi qu'un roi selon le cœur de Dieu exprimait l'amour tendre et le respect profond dont il était pénétré pour la parole de Dieu et pour les livres saints qui la renferment. Nous avons encore entre les mains le même trésor ; et j'ose dire qu'il est devenu infiniment plus précieux. Car ce ne sont plus seulement Moïse et les prophètes ; c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous instruit dans son Evangile, et qui nous y présente les paroles de la vie éternelle.

Aussi, mes frères, les premiers chrétiens étaient-ils animés des mêmes sentiments que David exprimait avec tant d'onction et de force ; aussi dans les beaux jours de l'Eglise, les fidèles faisaient-ils de l'Ecriture sainte leurs chastes délices ; aussi voyait-on alors, je ne dis pas des prêtres, des ministres du Seigneur, mais des laïques, des femmes, des vierges chrétiennes étudier l'Ecriture, en nourrir leur esprit et leur cœur, en charger leur mémoire, pour être en état de les méditer la nuit et le jour, et ce qui serait à présent un espèce de prodige, était alors une chose fort ordinaire. Quand ce goût pour l'Ecriture sainte commença à s'affaiblir, quels reproches les saints docteurs de l'Eglise n'en firent-ils pas aux chrétiens de leur temps ? Je suis pénétré de douleur, disait saint Chrysostome, de voir les saintes Ecritures aussi ignorées qu'elles le sont d'un grand nombre de chrétiens. Il n'en est que trop parmi eux qui possèdent toutes les bouffonneries, toutes les chansons licencieuses qui se débitent au théâtre : mais combien y en a-t-il qui soient en état de

réciter un psaume, ou un autre endroit de l'Ecriture ? Le Nouveau Testament, l'Evangile de Jésus-Christ, les *Epîtres* admirables du grand saint Paul leur sont également inconnus, ils n'en savent pas même le nombre, tant ils ont rarement dans les mains ces livres sacrés. Et qui pourrait dire les maux effroyables que cause à l'Eglise cette ignorance des saintes Ecritures ? C'est de là que viennent, et les fausses opinions qui altèrent la pureté de la morale et les hérésies qui corrompent la foi : *hinc multa hæreseos pullulavit seges.* Autant il est difficile qu'un aveugle qui marche sans guide ne s'écarte pas du droit chemin ; autant il est inconcevable qu'on puisse marcher dans les sentiers de la piété, si l'on n'est éclairé de la lumière de ces livres saints. Ainsi parlait ce grand évêque : et à qui croyez-vous, mes frères, qu'il adressait ces reproches et cette exhortation si vive à la lecture des livres saints ? Est-ce seulement à des solitaires, ou à des ministres de l'Eglise ? non : c'est à des hommes engagés dans le mariage et dans les affaires de ce monde ; c'est en général à tous les fidèles. Ne me dites pas, s'écriait-il. Je ne suis point un solitaire, ou un prêtre, et cette lecture ne me regarde pas. Car un des plus grands maux dont nous ayons à gémir, c'est que cette lecture soit aujourd'hui regardée comme le devoir des seuls ecclésiastiques. Plus vous êtes engagés dans le monde et plus vous avez besoin d'être conduits par la lumière de ces livres que l'Esprit de Dieu a inspirés.

Ce langage de saint Chrysostome a été celui de tous les Pères qui l'ont suivi, comme de tous ceux qui l'avaient précédé. Tous ces grands hommes étaient persuadés qu'il n'y a point de lumières plus pures que celles que Dieu lui-même a renfermées dans ces livres saints ; que l'Ecriture inspirée de Dieu est d'une utilité universelle ; qu'elle est non-seulement dans la main des pasteurs de l'Eglise une arme victorieuse qui terrasse l'erreur et le mensonge ; mais aussi dans la main des fidèles, un flambeau qui les éclaire et les conduit sûrement à la perfection du christianisme et qu'elle nourrit la foi dans les fidèles, comme elle l'établit pour les incrédules. Et si nous avons changé de conduite à l'égard de ces livres saints, ce n'est pas par des lumières plus pures que celles de nos pères ; c'est au contraire parce que nous sommes arrivés à ces temps malheureux prédits par l'Apôtre (II Tim., IV, 3, 4), où les hommes ne peuvent plus souffrir la saine doctrine et où ils détournent l'oreille de la vérité, pour ne la prêter qu'aux fables et aux mensonges.

En effet, il n'y eut jamais de siècle plus jaloux que le nôtre d'instruction et de science : tout le monde aspire à la gloire de bel esprit ou d'esprit orné ; le goût de la lecture est universellement répandu. Mais plutôt à Dieu qu'il y eût autant de choix dans les lectures que d'empressement pour les livres ! plutôt à Dieu que les divines Ecritures finissent le premier rang parmi ceux que

nous destinons à notre instruction ! Et quelle espèce de beauté trouvons-nous dans les livres profanes, qui ne se retrouve avec avantage dans les livres sacrés ? Tout, jusqu'à la simplicité majestueuse du style, y porte le caractère auguste de la Divinité. Si nous cherchons l'élévation des sentiments, les grandes images, le sublime des pensées, quel écrivain profane approcha jamais des prophètes du Seigneur ? Quelle force d'expression, quelle abondance d'images, dans ce cantique fameux où Moïse célèbre la délivrance de son peuple et la défaite des Egyptiens submergés ! Quelle majesté est celle d'Isaïe, lorsqu'il décrit la gloire de Dieu ! quelle naïveté, quelle douceur dans le tendre Jérémie, soit qu'il invite le peuple à se reconnaître, soit qu'il pleure sur les ruines de Jérusalem ravagée ! Quelle poésie est comparable aux psaumes que l'Esprit-Saint a inspirés à David ? Si la vraie philosophie a pour nous des attrait, où sont les sages de l'antiquité qui aient écrit sur la morale avec plus de force, de justesse, de simplicité que Salomon ? Quelle doctrine peut être mise en parallèle avec celle de Jésus-Christ et de ses apôtres ? Enfin, si nous aimons à lire, dans les fastes de l'histoire, les grands événements qui ont changé la face de l'univers, quel spectacle plus grand en ce genre, que celui que nous présente l'Ecriture ? quelle histoire plus vraie, plus féconde en grands événements que celle de ce peuple qui, choisi de Dieu même pour être le dépositaire de la révélation, remonte par une suite non interrompue de rois et de héros jusqu'à l'origine commune du genre humain ; qui, environné de toutes parts des nations les plus puissantes et les plus belliqueuses, est demeuré au milieu d'elles sans confusion et sans mélange, les a vues toutes s'écrouler et s'anéantir, et a triomphé seul, et du temps qui détruit tout, et de tant d'ennemis conjurés contre lui ? O mon Dieu, les pécheurs m'ont raconté leurs fables et leurs mensonges ; il les ont revêtus de tout l'éclat de la vanité : mais qu'il s'en faut qu'ils les aient rendus comparables au dépôt sacré de vos commandements et de vos merveilles ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Psal. CXVIII, 85.)

Rougissons donc de préférer à l'Ecriture sainte les faibles productions de l'esprit humain. Je sais, mes frères, que tous ceux qui en négligent la lecture ne portent pas l'impiété jusqu'à la mépriser : plusieurs, au contraire, pénétrés de respect pour ce livre divin, le croient scellé pour eux. Ils le croient environné de ténèbres majestueuses dans lesquelles ils craindraient de s'égarer. Ces sentiments ne sont point étrangers à la piété. Oui, mes frères, l'Ecriture a ses mystères et ses obscurités. Les plus grands hommes de l'antiquité se sont appliqués à nous en développer les sens cachés et mystérieux, à en concilier les contradictions apparentes ; et quiconque n'y trouve rien de difficile à entendre, est plus présomp-

teux qu'éclairé. Mais que faut-il conclure de ces nuages qui nous paraissent quelquefois répandus sur les livres saints ? Faut-il pour cela les abandonner, comme incapables de nous éclairer, de nourrir notre foi et notre piété ? Non, mes frères, ce n'est pas la volonté de Dieu : sa volonté est au contraire que nous les lisions avec respect, avec un sentiment profond et sincère de notre faiblesse et de notre ignorance ; sa volonté est qu'une prière humble et fervente en accompagne la méditation la plus sérieuse ; que nous répétions mille fois avec le Prophète : Seigneur, donnez-moi l'intelligence, afin que je puisse comprendre votre sainte parole : *Da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua.* (Psal. CXVIII, 169.) Je ne suis, Seigneur, qu'un enfant dans la connaissance de votre loi : *Adolescentulus sum ego et contemptus* (Ibid., 141) ; mais c'est aux petits et aux enfants que vous en avez promis l'intelligence, et c'est pour eux qu'elle est une source abondante de lumières : *Declaratio sermonum tuorum illuminat et intellectum dat parvulis.* (Ibid., 130.) La volonté de Dieu est qu'en lisant l'Ecriture, nous soumettions toutes nos pensées au tribunal infailible de l'Eglise, qu'il a établie pour en déterminer le véritable sens ; que nous évitions toute opinion nouvelle, tout ce qui n'est pas appuyé sur la règle immuable de la tradition, tout ce qui n'est pas conforme à l'enseignement public de l'Eglise. Si vous êtes dans ces dispositions, l'Ecriture ne peut être pour vous qu'une source de lumières. Mais si l'orgueil domine dans votre cœur, si la nouveauté ou la singularité des opinions a pour vous des attrait, gardez-vous de jeter des regards téméraires sur ces livres saints : la lumière qu'ils répandent, bien loin de vous éclairer, ne ferait que vous éblouir et vous aveugler. C'est ainsi que dans tous les temps, d'orgueilleux novateurs ont cru trouver dans l'Ecriture le fondement de leurs pernicieuses erreurs.

II. Mais cette droiture d'esprit et d'intention, cette pureté de cœur, cet amour désintéressé, toutes les dispositions, en un mot, qui sont nécessaires pour lire l'Ecriture avec fruit et pour recueillir les lumières précieuses qui y sont répandues, qui les mettra dans notre cœur, sinon la grâce du Seigneur ? Et voilà, mes frères, la raison pour laquelle je vous ai dit que cette lecture ne devient un remède contre l'aveuglement spirituel, que quand le Seigneur lui-même nous en donne l'intelligence et ouvre par sa grâce les yeux de notre cœur. Par combien de témoignages de l'Ecriture elle-même, et par combien d'exemples frappants ne pourrais-je pas vous démontrer cette vérité ? Ne citons ici que celui des juifs.

Un des principaux avantages de ce peuple était sans doute d'être dépositaire de ces livres sacrés qui contiennent l'alliance, les préceptes, les promesses du Seigneur. Il les regardait comme son plus précieux héritage. Obligé par la loi même de les

avoir sans cesse devant les yeux, il les lisait avec une assiduité et une ardeur que nous voudrions voir revivre parmi les chrétiens : et cependant il n'en a jamais compris le véritable sens ; il n'en a jamais connu le véritable objet. Cet objet, mes frères, c'est Jésus-Christ. C'est à le promettre, à l'annoncer, à le désigner que sont principalement destinées les anciennes Ecritures. C'est de lui que sont sans cesse occupés Moïse, David, tous les prophètes. Le temps où il devait paraître, la famille dont il devait descendre, le lieu où il devait naître, le genre de vie qu'il devait mener, les prodiges qu'il devait opérer, les opprobres qu'il devait essuyer, la mort, et jusqu'aux moindres circonstances du supplice qu'il devait souffrir, la résurrection par laquelle il devait en effacer la honte et l'ignominie, la vengeance terrible qu'il devait exercer sur le peuple qui en serait l'auteur ; tout est prédit avec une clarté, une précision, qui nous paraîtraient plutôt caractériser une histoire du passé qu'une prédiction de l'avenir, si le témoignage des juifs ne nous démontrait que ces oracles ont existé entre leurs mains plusieurs siècles avant les événements que nous y trouvons décrits. Quelle lumière un accord si parfait de la vie de Jésus-Christ avec les prophéties anciennes ne devait-il pas porter dans leur esprit ? Quelle conviction ne devait pas opérer cette multitude de miracles dont ils étaient témoins ? Cependant, mes frères, ni ces oracles, ni ces prodiges n'ont pu dissiper leurs ténèbres ; et ce n'est pas seulement la multitude des juifs, ce ne sont pas seulement les chefs de la Synagogue, que la jalousie et la haine éloignaient de Jésus-Christ ; ce sont ceux mêmes qu'il avait daigné appeler à lui, dont il avait fait ses disciples, ses apôtres, ses amis, que nous voyons frappés de cet aveuglement si prodigieux. Quelle intelligence avaient-ils des saintes Ecritures, jusqu'à ce que Jésus-Christ la leur donnât par une grâce et une révélation particulières ? Nous allons à Jérusalem, leur dit-il un jour, et tout ce qui a été prédit par les prophètes touchant le Fils de l'homme y sera accompli : il sera livré aux Gentils ; il sera couvert d'opprobres ; il sera mis à mort ; et il ressuscitera le troisième jour. Mais, dit l'Evangile, ils ne comprirent rien à ces paroles, et elles furent pour eux une énigme inexplicable : *Ipsi vero nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis.* (Luc., XVIII, 34.) L'accomplissement même d'une prédiction si claire et si formelle ne peut la leur faire comprendre ; et ils demeurent dans leur aveuglement, jusqu'à ce que Jésus-Christ, parcourant avec eux les saintes Ecritures, leur montre ces mystères annoncés depuis longtemps par Moïse, et par tous les prophètes qui l'ont suivi. Mais il ne se contente pas, mes frères, de leur faire entendre sa voix ; il agit en même temps par sa grâce sur leur esprit et sur leur cœur. Il y répand tout à la fois, et la lumière de la vérité, et le feu de la charité. N'avons-nous

pas, disent-ils, senti notre cœur embrasé, tandis qu'il nous expliquait les Ecritures : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas ?* (Luc., XXIV, 32.)

L'Ecriture, cette source abondante de lumières, n'éclaire donc en effet que ceux à qui le Seigneur en donne l'intelligence. C'est ce livre fermé de sceaux mystérieux que saint Jean vit dans la main du Très-Haut. Qui sera digne de l'ouvrir et de rompre les sceaux qui dérobent à nos yeux les mystères qu'il contient ? Personne, mes frères, ni dans le ciel, ni sur la terre, ne peut l'entreprendre. Mais consolons-nous, l'Agneau de Dieu, qui est devant son trône et qui le partage avec lui, a mérité par sa victoire de nous l'ouvrir et de nous l'expliquer ; et c'est pour ce bienfait que les saints dans le ciel lui chantent un cantique éternel d'actions de grâces, et disent sans cesse dans les transports de leur reconnaissance (Apoc., V, 9) : Vous êtes digne, Seigneur, d'ouvrir ce livre divin et d'en rompre les sceaux ; parce que vous avez été mis à mort, et que par votre sang, vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de toute nation, pour nous rendre les prêtres du Dieu vivant, pour le faire régner en nous, et nous faire régner en lui.

Et quel autre que Jésus-Christ pouvait faire connaître aux hommes la vérité, et dissiper l'aveuglement funeste dont ils étaient frappés ? Cet Agneau de Dieu, n'est-il pas en même temps son Verbe, sa raison, sa sagesse éternelles ? n'est-il pas la vraie lumière qui éclaire tous les hommes dès les premiers instants de leur existence ? *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (Joan., I, 9.) N'est-ce pas lui qui dans la première création, a répandu sur l'homme l'esprit de vie et d'intelligence ; et si l'homme porte dans la faculté qu'il a de penser et de connaître les traits d'une glorieuse ressemblance avec la Divinité, ces traits divins ne sont-ils pas réfléchis sur lui par le Verbe, qui est essentiellement l'éclat de la lumière éternelle, et le miroir sans tache dans lequel Dieu contemple sa propre majesté : *Candor lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestati ?* (Sap., VII, 26.) Hélas ! nous avons laissé obscurcir cette vive lumière, et le péché lui a substitué les ténèbres les plus épaisses : l'aveuglement de nos âmes est une des plaies les plus funestes qu'il nous ait faites. Mais, ô Verbe divin, vous vous êtes fait chair ; vous êtes venu dans le monde, vous avez daigné converser avec les hommes, pour dissiper leurs ténèbres et leur rendre la lumière qu'ils avaient perdue. C'est là, en effet, mes frères, un des principaux objets de la mission du Fils de Dieu : il est venu pour rendre la vue aux aveugles, pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, et diriger leurs pas dans le chemin de la paix et du salut. Non, nous n'avons que lui seul pour maître, et à lui seul il appartient de

nous éclairer, de nous enseigner efficacement la vérité. Et n'est-ce pas ce que nous reconnaissons, lorsque nous disons à Dieu, au milieu de nos saints mystères : Père saint, Père tout-puissant, il est juste, il est nécessaire que nous vous rendions en tout temps et en tout lieu les plus humbles actions de grâces, par Jésus-Christ notre Seigneur ; par ce Libérateur que vous avez promis au genre humain dans votre miséricorde, et que vous lui avez donné par un effet de votre fidélité dans vos promesses, pour le retirer de l'abîme profond dans lequel il s'était précipité ; par Jésus-Christ, qui, étant la vérité éternelle et increée, pouvait seul dissiper nos ténèbres : *cujus veritas instrueret inscios* ; par Jésus-Christ, qui, étant le principe de toute sainteté et de toute justice, pouvait seul nous purifier de nos souillures et nous justifier de nos iniquités : *cujus sanctitas justificaret impios* ; par Jésus-Christ enfin qui, étant la source et l'auteur de la grâce, pouvait seul aider notre faiblesse : *cujus virtus adjuvaret infirmos*. Invoquons-le donc sous ces trois points de vue différents et cependant inséparables, comme source de lumière, de sainteté et de force. Jésus-Christ, mes frères, ne nous éclairera qu'en arrachant de nos cœurs ces passions qui nous cachent la lumière de la vérité ; et il ne les détruira qu'en leur substituant la charité, qui deviendra notre force, et qui nous fera faire le bien avec joie, avec inclination, avec persévérance.

Mais pour recevoir cette grâce précieuse, il faut, mes frères, en reconnaître sincèrement la nécessité : il faut que nous nous mettions de bonne foi au nombre de ces pécheurs qui ont besoin d'être justifiés, de ces faibles qui ont besoin d'être fortifiés, de ces aveugles qui ont besoin d'être éclairés. Loin de nous l'orgueilleuse présomption, la confiance téméraire dans des vertus qui, devant Dieu, ne sont peut-être que des vices déguisés ; dans des forces qui ne sont rien ; dans des lumières qui ne sont que ténèbres. Quel plus grand obstacle pourrions-nous opposer aux lumières de la vérité et à l'onction de la grâce ? *Dieu résiste aux superbes*, dit l'Ecriture ; *il ne donne sa grâce qu'aux humbles*. (Jac., IV, 6.) Le Père céleste révèle aux petits, avec complaisance, les vérités du salut ; et il les cache, par un jugement aussi juste que terrible, à ceux qui sont sages à leurs propres yeux.

Demandons donc à Dieu ces yeux éclairés du cœur qui nous font distinguer la voie qui conduit à la vie de celle qui conduit à la mort : demandons-les avec des instances proportionnées au besoin que nous en avons, et au danger que nous courons s'ils nous sont refusés. Le Seigneur est proche ; la lumière va paraître : préparons nos cœurs pour la recevoir. Disons avec l'Eglise : *O orient, ô splendeur de sa lumière éternelle, ô soleil de justice : O oriens, splendor lucis æternæ et sol justitiæ !* venez, dissipez nos ténèbres ; éclairez des malheureux qui sont ensevelis dans les ombres de la mort. C'est

cette lumière précieuse que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc. Ainsi soit-il.

AUTRE EXORDE DU SERMON POUR LE IV^e DIMANCHE DE L'AVENT.

In propria venit, et sui eum non receperunt. (Joa., I, 11.)

Jésus-Christ est venu au milieu de son peuple, et son peuple ne l'a pas reçu.

Voilà, mes frères, un événement bien capable de nous étonner et de nous effrayer. Après quatre mille ans de vœux et de soupirs, le Verbe, le Fils de Dieu se fait homme et paraît sur la terre. Il se manifeste à ce peuple qu'il avait choisi entre toutes les nations de l'univers, pour être son peuple particulier et qu'il avait rendu dépositaire de ses promesses. Il paraît au milieu de lui avec tous les traits qui, selon les anciens oracles, devaient caractériser le Libérateur des hommes. Il confirme sa mission par les prodiges les plus éclatants. Comment donc ce peuple ne l'a-t-il pas reconnu pour le Sauveur et le Messie qu'il attendait ? Ah ! mes frères, c'est que ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, devait être, en punition de son ingratitude, abandonné à l'endurcissement du cœur et à l'aveuglement de l'esprit : c'est qu'il était dans les desseins éternels de Dieu que l'incrédulité de ce peuple devint un des fondements de notre foi, et servit à l'accomplissement du grand mystère de notre rédemption.

Nous avons reçu, mes frères, cette lumière précieuse que les Juifs ont rejetée, et, tandis que les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées à cause de leur incrédulité, nous, branches inutiles de l'olivier sauvage, nous avons été entés, par la miséricorde de Dieu, sur la tige sacrée des prophètes. Nous sommes devenus les enfants d'Abraham, les héritiers de la foi et des promesses qui lui ont été faites. Nous avons enfin été appelés par grâce au royaume de Dieu ; tandis que les propres enfants de ce royaume ont été précipités dans les plus grandes ténèbres. Quels sentiments d'amour, d'humilité, de reconnaissance ce mystère profond ne doit-il par exciter dans nos cœurs !

A Dieu ne plaise que nous nous élevions au-dessus de ce peuple auquel la miséricorde de Dieu nous a substitués. C'est la foi qui fait notre gloire : mais cette foi est un don de Dieu ; et nous devons le conserver avec crainte et humilité. Le don que Dieu nous en a fait n'est pas sans condition. Si nous ne faisons pas les œuvres du royaume de Dieu, ce royaume nous sera ôté ; il sera donné à une nation plus fidèle et plus reconnaissante ; si notre foi est en contradiction avec nos mœurs ; si, connaissant la loi de Dieu, nous ne la pratiquons pas, des ténèbres épaisses succéderont à la lumière qui nous éclaire. Car si Dieu n'a pas épargné la postérité d'Abraham et de Jacob, et si les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées, que ne doivent pas craindre

celles qui y ont été insérées contre leur nature ? *Si Deus naturalibus ramis non peperit, ne forte non tibi parcat. (Rom., XI, 21.)*

Ah ! mes frères, si nous considérons le dérèglement de nos mœurs, etc. (*Voyez col. 106.*)

SERMON VIII.

Pour le jour de Noël.

SUR L'INCARNATION.

Verbum caro factum est. (Joan., I, 14.)

Le Verbe s'est fait chair.

Quelle sublime vérité nous est annoncée, mes frères, par ces paroles de l'Évangile ! quelle gloire pour la nature humaine qui se trouve unie dans la même personne avec la Divinité ; quel motif de reconnaissance envers Dieu ! Ce Verbe qui était au commencement, ce Verbe que Dieu engendré de toute éternité, qui est Dieu lui-même, et par qui toutes choses ont été tirées du néant ; ce Verbe, dis-je, s'est abaissé jusqu'à prendre notre nature, il est devenu semblable à nous, il a habité au milieu de nous. O ! mystère ! o profondeur de la sagesse de Dieu ! O richesses infinies de sa miséricorde !

Cet enfant qui naît aujourd'hui dans une si affreuse pauvreté, à qui une vile crèche sert de berceau, c'est donc, mes frères, le Fils du Très-Haut, c'est lui que les anges adorent dans la crainte et le tremblement : le monde, dans lequel il trouve à peine une retraite, est l'ouvrage de ses mains, et les hommes qui ne daignent pas jeter sur lui leurs regards, n'ont de vie, d'existence, d'intelligence que par lui.

Heureux chrétiens, à qui il est donné de percer les ombres qui l'environnent, et de découvrir sous ces faibles apparences le Fils unique du Dieu tout-puissant, votre gloire est d'avoir été appelés à la connaissance de ce mystère adorable ; votre bonheur est de pouvoir, à la lueur de la foi, en sonder les profondeurs ; votre devoir est de vous avancer de plus en plus dans la connaissance du Verbe incarné.

Il n'est personne d'entre vous, mes frères, qui doive s'exclure lui-même de cette sublime connaissance. Il n'en est pas du christianisme comme de ces sectes de philosophes, qui ne découvraient au vulgaire qu'une partie de leurs dogmes, et réservaient à un petit nombre d'hommes choisis le secret de leurs mystères : nous n'avons tous qu'une même foi, comme nous n'avons qu'un Dieu et un Sauveur : ce qu'il y a de plus relevé dans cette foi appartient au peuple comme aux ministres de la religion ; et ce que les plus grands philosophes n'ont pas même soupçonné, ce que les saints de l'ancien Israël n'ont entrevu qu'à travers un sombre nuage, il est donné aux plus simples d'entre les chrétiens de le connaître avec netteté et avec assurance. Telle est la gloire du christianisme, telle est la profusion des lumières qu'il a répandues dans le monde.

Vous avez été, mes frères, nourris dès

vos enfance dans la connaissance du mystère de Jésus-Christ ; on vous a appris qu'il est tout à la fois vrai Dieu et vrai homme ; Dieu, par la génération éternelle ; homme, par la naissance qu'il a prise dans le sein de la plus pure de toutes les vierges. Mais combien y en a-t-il parmi vous, à qui l'embarras des affaires, ou peut-être même une coupable indifférence pour les choses de la religion, a fait, pour ainsi dire, perdre de vue ces vérités salutaires, et qui n'ont plus qu'une idée confuse de ces mystères, sans la connaissance desquels on porte en vain le nom de chrétien ? Je viens donc, en exposant ici ce que Dieu a daigné révéler à son Eglise, ranimer dans les uns une lumière presque éteinte ; fortifier la foi des autres contre des erreurs pernicieuses, qui semblent vouloir sortir de l'abîme dans lequel les foudres de l'Eglise les avaient précipités depuis tant de siècles ; et exciter dans tous les cœurs les sentiments d'amour, d'adoration, de confiance, qu'il est impossible de ne pas concevoir pour Jésus-Christ, lorsqu'on a le bonheur de le connaître tel qu'il est, selon la foi. Et pour cela, mes frères, je ne me propose qu'une simple explication des paroles de mon texte : Le Verbe s'est fait chair. Qu'est-ce que le Verbe ? vous le verrez dans ma première partie. Que faut-il entendre, lorsqu'on dit qu'il s'est fait chair ? ce sera le sujet de la seconde.

Vierge sainte, qui avez été choisie entre toutes les créatures, pour porter dans vos chastes entrailles le Fils du Tout-Puissant ; la gloire de ce Dieu dont vous êtes la Mère, est devenue la vôtre ; et nous ne pouvons rendre grâce au Père éternel de nous avoir donné son Fils, sans nous rappeler, avec une tendre reconnaissance, que c'est par vous qu'il nous l'a donné. Obtenez-moi de l'Esprit-Saint, qui a opéré en vous ces merveilles, de parler dignement de ce grand mystère, obtenez à tous les fidèles qui m'écoutent, de le comprendre, et de le méditer au fond de leur cœur, comme vous l'avez médité vous-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une des plus importantes vérités que le christianisme ait apprises aux hommes, ou plutôt le fondement et la base de tout le christianisme, c'est, mes frères, que le Dieu immortel que nous adorons, est un en trois personnes ; qu'il y a un Père qui est Dieu, un Fils qui est Dieu, un Saint-Esprit qui est Dieu, et que ces trois personnes ensemble ne sont qu'un seul et même Dieu. En vain une orgueilleuse raison voudrait-elle opposer à la certitude de ce mystère les ténèbres majestueuses dont il est environné : s'il est une fois démontré qu'il appartient à la révélation ; si tous les prodiges qui établissent la vérité du christianisme rendent témoignage à une vérité sans laquelle le christianisme est une chimère ; il faut que la raison adore dans un humble silence ce qu'elle ne peut comprendre ; il faut qu'elle avoue que le moyen le plus sûr, le moyen unique d'avoir

une connaissance exacte de Dieu, c'est de s'en rapporter à Dieu lui-même : *Ipsi de se Deo credendum est.*

Nous conserverons donc avec respect et reconnaissance cette foi précieuse dans laquelle nous avons été baptisés; et nous reconnaitrons dans l'unité de la nature divine trois personnes égales et consubstantielles, sans diviser la substance qui leur est commune; sans confondre l'ordre et les propriétés qui les distinguent. Ces trois personnes sont également l'objet de notre adoration; mais celle qui s'est le plus manifestée à nous, celle avec laquelle nous avons en quelque sorte le plus de rapports, c'est le Fils ou le Verbe qui s'est fait homme pour nous, dans lequel nous voyons le Père, par lequel nous recevons le Saint-Esprit. C'est cette personne divine dont je dois vous exposer les qualités et les grandeurs. Prêtez-moi, mes frères, une attention proportionnée à la dignité du sujet dont je vous entretiens, et considérez avec moi ce qu'est le Verbe par rapport aux personnes divines, et ce qu'il est par rapport à nous.

I. La foi nous apprend que le Verbe est le Fils éternel du Père, qu'il est produit de sa propre substance par une génération aussi véritable qu'incompréhensible; qu'il lui est parfaitement semblable, égal, consubstantiel; et qu'il est avec lui le principe du Saint-Esprit. Entrons, à l'aide de l'Ecriture et de la tradition, dans la profondeur de ces mystères

Où, mes frères, Dieu a un Fils; il est infiniment glorieux pour lui de l'avoir, et il manquerait quelque chose à sa perfection et à sa béatitude, s'il ne l'avait pas. Celui, dit Isaïe, qui donne à tous les êtres la fécondité par laquelle ils se produisent, n'aurait-il pas lui-même cette fécondité dans le degré le plus éminent? *Si ego qui generationem cæteris tribuo, sterilis ero, dicit Dominus?* (Isa., LXVI, 9.) Celui de qui toute paternité dérive dans les cieux et sur la terre, ne sera-t-il pas lui-même père de la manière la plus excellente? Or pour que Dieu soit père dans le sens le plus exact et le plus digne de lui, il ne suffit pas qu'il produise hors de lui des êtres qui, par cela même qu'ils sont tirés du néant, ne peuvent avoir avec lui ni égalité ni proportion. Les ouvrages de ses mains peuvent être ses enfants par adoption, par la tendresse avec laquelle il les aime : mais ils ne le sont pas par nature; ils n'ont point avec lui les rapports d'un fils avec son père; ils ne participent point à son essence; ils ne le représentent jamais parfaitement. Il fallait donc, pour que Dieu eût véritablement la qualité de père, qu'il produisît de lui-même, de sa propre substance, un fils qui fût de la même nature que lui; qui par conséquent lui fût parfaitement égal, puisqu'il ne peut être de la nature de Dieu, sans posséder, comme lui, toutes les perfections dans un degré infini : un fils qui fût unique; tant parce que tout ce qui est infiniment parfait est unique nécessairement, qu'à cause de l'in-

limité de son être, qui égale, qui épuise, pour ainsi dire, la fécondité du père qui le produit : un fils qui fût éternel; soit parce que l'éternité entre dans la souveraine perfection; soit parce qu'il est produit de la substance du père, et qu'aucun changement ne peut arriver à cette substance dans laquelle tout est nécessaire et immuable : enfin un fils qui lui fût consubstantiel; parce que Dieu est nécessairement un, et que multiplier la substance divine, c'est multiplier la Divinité.

Voilà, mes frères, des vérités que la chair et le sang ne révèlent pas; des vérités que la raison, abandonnée à elle-même, n'aurait jamais découvertes; mais dont cette même raison, éclairée des lumières de la foi, sent toute la justesse et toute la nécessité. O mon Dieu! ces esprits orgueilleux, qui croient vous connaître par eux-mêmes et sans le secours de votre révélation, ne vous connaissent véritablement pas. En refusant de rendre hommage à la fécondité de votre nature qui produit de toute éternité un Fils égal à vous-même, ils ignorent, ils rejettent un de vos plus augustes attributs; ils vous conçoivent infiniment moins parfait, infiniment moins heureux que vous n'êtes.

En effet, mes frères, il manquerait quelque chose à la béatitude de l'Etre suprême, s'il n'avait de toute éternité ce Fils qui est la splendeur de sa gloire, la ressemblance parfaite de sa substance, le miroir sans tache dans lequel il contemple sa propre majesté. Il serait moins heureux, si, avant que sa puissance eût tiré du néant aucune créature, il n'avait avec lui ce Verbe, par lequel il se dit à lui-même tout ce qu'il est, avec lequel il s'entretient d'une manière ineffable, avec lequel il dispose, il concerte, pour ainsi dire, l'ouvrage qui doit sortir de ses mains.

Aussi l'existence du Fils de Dieu et sa génération éternelle est-elle une des vérités que l'Ecriture nous révèle avec le plus de clarté. Dans l'Ancien Testament, c'est une aurore qui annonce un jour plus lumineux; dans l'Evangile et dans les écrits des apôtres, c'est un soleil qui dissipe, qui chasse au loin les ténèbres et les nuages, qui porte dans les esprits la lumière la plus vive, la plus forte conviction. Est-ce donc à un pur homme que le Seigneur dit : Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui, *Filius meus es tu, ego hodie genui te?* (Psal. II, 7; Act., XIII, 33.) Comprenez, mes frères, le sens de cette expression : Je vous ai engendré aujourd'hui, *hodie* : dans ce jour qui ne connaît ni veille ni lendemain; dans ce jour qui est toujours présent; dans ce jour qui n'a point commencé et qui ne doit point finir; dans l'éternité : *hodie*. Est-ce un homme, est-ce une créature, à qui il est dit : Vous êtes dès le commencement : *Tecum principium?* (Psal., CIX, 3.) Avant que mes mains eussent formé l'astre qui répand la lumière; avant qu'il y eût des astres pour marquer la succession du temps; avant que le temps lui-même fût créé, je vous ai engendré de ma propre subs-

tance : *Ex utero ante luciferum genuite.* (Psal. CIX, 3.) N'est-ce pas la sagesse substantielle de Dieu, ou, ce qui est la même chose, n'est-ce pas son Verbe et son Fils qui dit lui-même : Le Seigneur m'a engendré dès le commencement ; je suis avec lui de toute éternité : il n'avait pas encore créé les abîmes, et j'étais déjà dans son sein ; il n'avait pas encore affermi la terre sur ses fondements, et j'étais déjà engendré ?

Mais quelle force, quelle abondance de lumières dans ces paroles magnifiques par lesquelles saint Jean commence son Évangile ! Au commencement, le Verbe était : *In principio erat Verbum.* (Joan., I, 1.) Remontez à l'origine du monde, le Verbe était. Remontez plus haut, si vous le pouvez, et concevez une infinité de siècles les uns devant les autres : il était ; il ne commençait pas, on ne le créait pas, on ne le faisait pas : il était : et qu'était-il ? le Verbe, la parole intérieure, la pensée éternelle et subsistante de Dieu : il était, comme son Père, *Celui qui est* ; il était Dieu : *Deus erat verbum.* (Ibid.) Oh ! mes frères, quelle obstination pourra résister à un oracle si clair de la vérité ? Qui pourra nier l'égalité parfaite, la consubstantialité absolue du Fils avec le Père ? Le Fils est Dieu : y a-t-il des dieux inégaux ? y a-t-il plusieurs dieux ? et s'il n'y en a qu'un seul, ce Verbe qui est Dieu comme le Père, peut-il être d'une autre substance que le Père ?

Cependant que de travaux et de larmes a coûtés à l'Eglise la défense de ce dogme si clairement révélé ! Elle a vu son sein déchiré par des hérétiques ennemis de la divinité du Verbe ; elle a entendu les blasphèmes des ariens, qui le mettaient au nombre des créatures. Elle a vu des empereurs et des rois de la terre qui se disaient chrétiens, conjurer de nouveau contre le Seigneur et contre son Christ : elle a vu un grand nombre de ses propres pasteurs devenir le jouet du vent des opinions, et altérer par des équivoques, par des ménagements indignes de la vérité, le dépôt précieux de la foi. Mais au milieu de ces orages, elle n'a cessé de publier hautement, d'enseigner clairement le dogme de la consubstantialité ; et qu'est devenue cette hérésie qui a ravagé l'univers pendant tant d'années, qui a attaqué la vérité avec tous les artifices de l'erreur, joints à tous les efforts de la puissance séculière ? Le Seigneur s'est levé, et ses ennemis ont été dissipés devant lui ; ils se sont évanouis comme la fumée ; ils ont disparu comme la cire qui se fond devant un brasier ardent ; et ils ne sont presque plus connus que par les trophées, par les victoires que l'Eglise a remportées sur eux. Puissent leurs malheureux rejets ouvrir enfin les yeux à la lumière ! puissent les aveugles disciples de Socin céder à l'autorité de l'Ecriture qu'ils font profession de respecter ! puisse l'Eglise catholique conserver toujours dans son intégrité la foi qu'elle a reçue des apôtres et des Pères ; et condamner toujours, par des jugements équitables et lumineux, les nou-

veautés profanes qui voudraient altérer la pureté de sa croyance et de son langage ! et puissions-nous nous-mêmes, mes frères, mériter par la pureté de nos mœurs, de connaître Dieu tel qu'il est, et de demeurer dans son véritable Fils : *Ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus !* (Joan., XVII, 3.) C'est lui qui est le vrai Dieu, et c'est par lui que nous espérons la vie éternelle : *Hic est verus Deus et vita æterna.* (Joan., V, 20.) Que l'unité de la foi, que l'ardeur de la charité ne fasse de nous tous qu'un cœur et qu'un esprit dans son Père et dans lui, comme il n'est lui-même qu'un même Dieu avec son Père, c'est une des conséquences que nous devons tirer pour notre édification, du mystère sublime de la Trinité : c'est la prière que Jésus-Christ a daigné faire pour nous à son Père : *ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te ; ut sint unum sicut et nos unum sumus.* (Joan., XVII, 21.)

Le Verbe, par rapport au Père, est donc Fils éternel et consubstantiel ; la foi nous apprend encore qu'il est avec lui le principe éternel du Saint-Esprit ; et sous ce point de vue, mes frères, il n'est pas moins digne de nos adorations et de nos hommages. Qu'est-ce que le Saint-Esprit, selon la doctrine de l'Eglise catholique ? L'amour mutuel du Père et du Fils. Amour qui est une personne subsistante et distinguée du Père et du Fils, comme le Verbe et la sagesse du Père est une personne subsistante et distinguée de lui : une personne éternelle comme celles de qui elle procède, puisque ces deux personnes divines n'ont jamais pu exister sans cet amour qui les unit ; une personne égale et consubstantielle au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; puisque selon l'Ecriture, le Saint-Esprit a avec eux le même temple, qui est notre âme, notre corps, tout ce que nous sommes. Un être inégal et étranger au Père et au Fils, pourrait-il être nommé avec eux en égalité ? serions-nous baptisés et consacrés au nom d'une créature ? s'il n'était pas Dieu, pourrions-nous sans idolâtrie nous regarder nous mêmes comme son temple ?

Or, mes frères, si cette personne divine est autant l'amour du Fils pour le Père, que l'amour du Père pour le Fils, elle procède donc du Fils comme du Père. Vous ne verrez point dans l'Ecriture la seconde personne appelée le Fils ou le Verbe du Saint-Esprit, comme elle est appelée le Fils ou le Verbe du Père : mais vous y verrez l'Esprit-Saint appelé l'Esprit du Fils de Dieu ; vous y verrez que cet Esprit de vérité prend dans le sein même du Fils la vérité qu'il doit annoncer aux hommes ; vous y verrez, tantôt que c'est le Père qui l'envoie au nom du Fils, et tantôt que c'est le Fils qui l'envoie du sein du Père ; et cette mission du Saint-Esprit par le Fils prouve, selon les saints docteurs, que le Fils en est le principe. Croyons donc fermement, avec l'Eglise catholique, que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils ; et plaignons l'aveuglement de

ces Eglises infortunées que l'erreur contraire retient dans le schisme le plus déplorable. Ce n'est point ici, mes frères, une de ces vérités purement spéculatives, qui n'influent en rien sur les sentiments de notre cœur. C'est au contraire une de celles qui nous donnent la plus haute idée du Verbe éternel, et qui excitent le plus nos sentiments d'amour et d'adoration envers lui. En effet, si c'est de lui que procède l'Esprit-Saint, si c'est lui qui nous l'envoie et qui nous le communique; les dons de ce divin Esprit, la grâce par laquelle il nous fortifie, la vérité qu'il nous enseigne, les consolations ineffables qu'il répand dans nos cœurs, sont donc aussi des dons du Verbe éternel; et notre reconnaissance doit remonter jusqu'à lui et par lui au Père; afin qu'en toutes choses, nous glorifions Dieu le Père par son Fils dans l'unité du Saint-Esprit.

Malheur à quiconque n'a pas de goût pour cette doctrine céleste; malheur à quiconque ose la comparer à ces vaines spéculations qui amusent le loisir des hommes. Qu'y a-t-il dans les sciences profanes qui approche de l'importance et de la certitude de ces vérités? Ce sont elles, mes frères, dont notre esprit se nourrit pendant toute l'éternité. Nous verrons alors, sans ombre et sans nuage, ce que nous voyons ici comme dans une énigme; nous concevrons cette génération éternelle du Verbe qui surpasse ici toutes nos pensées, et sur laquelle le prophète s'écriait: Qui pourra expliquer sa génération? *Generationem ejus quis enarrabit?* (Isa., LIII, 8.) Nous concevrons cette procession éternelle du Saint-Esprit, dont le Père et le Fils si réellement distingués entre eux, ne sont cependant qu'un seul et même principe; et pleins de la plus profonde vénération, nous louerons à jamais le Dieu trois fois saint, qui nous donnera la connaissance la plus parfaite et la vue la plus distincte de lui-même. Mais en attendant ce bonheur, jouissons de celui que la foi nous procure; recevons avec reconnaissance les lumières qu'elle nous donne, et adorons ce Fils unique, qui étant de toute éternité dans le sein du Père, en est en quelque sorte descendu pour nous donner ces sublimes connaissances: *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* (Joan., I, 18.) Adorons-le donc dans les rapports qu'il a avec les personnes divines, adorons-le aussi dans ceux qu'il a avec nous et avec toutes les autres créatures.

II. Je ne parle point encore, mes frères, de ces rapports qui sont entre lui et nous, en vertu de son incarnation; nous savons qu'en devenant homme, il est devenu notre frère, notre modèle, notre Pontife, notre victime, le Juge des vivants et des morts, le chef de l'Eglise qu'il a acquise et rachetée de son sang; que de titres pour mériter notre vénération et notre amour! Mais je le considère encore ici dans sa nature divine, et je dis, d'après les saintes Ecritures, qu'il est la sagesse qui a présidé à la formation et à l'arrangement de l'univers; qu'il est

celui par qui toutes les créatures visibles et invisibles ont été tirées du néant, qu'il est la lumière qui éclaire tous les êtres intelligents; qu'il est enfin, avant son incarnation même, le Sauveur des hommes et leur guide dans l'affaire de la religion et du salut. Développons ces grandes qualités du Verbe.

Premièrement, c'est lui qui, étant la sagesse même du Père, a présidé à la formation et à l'arrangement de l'univers. N'employons point ici d'expressions humaines, et laissons parler la Sagesse même de Dieu. O hommes, nous dit-elle, prêtez l'oreille à mes discours, parce que j'ai de grandes choses à vous révéler: *Audite, quoniam de rebus magnis locutura sum.* Le Seigneur m'a mise au commencement de toutes ses voies, lorsqu'il préparait les cieux et que sa main libérale y semait la lumière et les étoiles. J'étais son conseil, lorsqu'il donnait à la mer ses rivages et qu'il marquait à ses flots tumultueux les bornes qu'ils devaient respecter; lorsqu'il élevait l'air, et qu'il donna aux eaux leur niveau et leur équilibre; lorsqu'il posait les fondements de la terre, et qu'il lui donnait son contrepoids pour la soutenir dans l'immensité du vide. J'étais avec lui, composant, réglant, gouvernant toutes choses; je me réjouissais avec lui et je lui disais sans cesse que tout était bon; je me jouais dans l'univers par la facilité, la variété, l'agrément des ouvrages que je produisais: *Ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum.* Ainsi parle la Sagesse divine. (Prov., VIII.)

O mes frères! nous qui jouissons du spectacle magnifique de l'univers, ne porterons-nous pas nos vues jusqu'à l'Etre tout-puissant qui l'a créé, jusqu'à la Sagesse infinie qui a présidé à la disposition admirable des parties qui le composent? Non, ce n'est point un aveugle hasard qui a produit ces merveilles; ce n'est point le hasard qui a établi les lois de la pesanteur et qui, par la combinaison des forces motrices, a produit les mouvements les plus réguliers; ce n'est point lui qui a donné aux animaux et aux plantes leur fécondité, qui a disposé nos organes, et qui a fait du corps humain l'abrégé des merveilles de l'univers. C'est vous, ô mon Dieu, qui avez fait toutes choses par votre sagesse: *Omnia in sapientia fecisti* (Psal., CIII, 24); c'est vous qui avez fait les cieux par votre intelligence: *Fecit celos in intellectu* (Psal., XXXV, 5.); c'est vous qui par votre Verbe leur avez donné leur stabilité et leur magnificence: *Verbo Domini cali firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum.* (Psal. XXXII, 6.)

Non-seulement, mes frères, le Verbe est comme l'idée dans laquelle le Tout-Puissant a conçu son ouvrage, et le modèle sur lequel il l'a exécuté; mais il est aussi, avec le Père et le Saint-Esprit, l'auteur et le créateur de toutes choses. Car c'est une vérité de foi que toutes les actions extérieures de la Divinité appartiennent également aux trois personnes divines. Si la toute-puissance est attribuée particulièrement au Père, ce n'est

pas, disent les saints docteurs de l'Eglise, qu'elle appartienne à lui seul, c'est parce qu'elle réside en lui comme dans sa source primitive, et qu'il la communique au Fils et au Saint-Esprit, avec les autres attributs de la Divinité. Que de témoignages rendus dans l'Ecriture à la puissance créatrice du Verbe ! C'est par lui, dit l'Apôtre, que l'Eternel a créé les siècles : *Per quem fecit et sæcula* (Hebr., I, 2); c'est lui qui porte par sa puissance le poids de cet univers : *Portans omnia verbo virtutis suæ* (Ibid., 3); c'est par lui, dit saint Jean, que tout a été fait, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* (Joan., I, 3.) Regardons-nous donc, avec reconnaissance, comme appartenant au Verbe, non-seulement par la rédemption, mais aussi par la création : *Et nos per ipsum* (I Cor., VIII, 6); et puisque nous n'existons que par lui, que tous les moments de notre vie soient consacrés à publier ses grandeurs, à célébrer ses bienfaits. Conjurons-le d'être notre créateur dans l'ordre de la grâce, comme il l'est dans l'ordre de la nature, de réformer son ouvrage défiguré par le péché, et de créer en nous un cœur nouveau, à la place de celui que nous avons, hélas ! livré à tant d'objets indignes de le posséder.

S'il nous est commun avec toutes les créatures d'être les ouvrages du Verbe éternel et incréé, nous ne partageons, mes frères, qu'avec les anges du Seigneur l'avantage inestimable d'être éclairés par lui. C'est lui, dit l'Evangile, qui est la lumière véritable qui éclaire tous les hommes dès les premiers instants de leur existence : *Lux vera illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum.* (Joan., I, 9.) Ce don précieux de la raison, qui nous élève au-dessus de tous les ouvrages du Tout-Puissant, cette vive lumière qui nous fait distinguer le bien du mal, et la vérité du mensonge, est donc une émanation de la raison souveraine de Dieu, de sa sagesse, de son Verbe; c'est lui qui nous la communique; il est lui-même notre vie, notre raison, notre intelligence. Si nous portons, dans la spiritualité de notre âme, dans la faculté que nous avons de penser et de concevoir, les traits d'une glorieuse ressemblance avec la Divinité; ces traits divins ne sont réfléchis sur nous que par le Verbe, qui est essentiellement l'éclat de la lumière éternelle et l'image sans tache de la majesté de Dieu : *Candor lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis* (Sap., VII, 26.) O esprits superbes, qui, fiers de votre raison, soumettez quelquefois à ses jugements la Divinité même, vous joignez l'ingratitude la plus noire à la folie la plus étrange. Cette subtilité d'esprit, cette profondeur de raisonnement que vous employez contre le Seigneur et contre son Verbe, vous la tenez du Verbe lui-même. Vous n'avez de lumière et d'intelligence que par lui; il est au milieu de vous et vous niez son existence, il luit au milieu de vos ténèbres, et vos ténèbres ne peuvent le comprendre :

par le moyen de la lumière qu'il vous communique, vous découvrez les secrets de la nature, vous mesurez l'immensité des cieux, vous sondez la profondeur des abîmes, vous connaissez les vérités les plus abstraites, et cette lumière même vous ne la voyez pas !

D'où vient donc un si prodigieux aveuglement ? et s'il est vrai que le Verbe de Dieu soit lui-même notre lumière ; si, selon l'Evangile, il nous éclaire aussitôt que nous entrons dans ce monde ; comment arrive-t-il que nous soyons sujets à des erreurs si grossières, à une si profonde ignorance ? comment tant de peuples divers ont-ils pu ignorer les vérités les plus évidentes ? pour quoi ne les concevons-nous nous-mêmes qu'avec de si pénibles efforts ? Ah ! mes frères, nous voyons ici les suites funestes du péché : nous y voyons une preuve bien manifeste du besoin que nous avons d'un Réparateur. C'est pour dissiper ces ténèbres que le Verbe s'est incarné, qu'il a habité au milieu de nous, qu'il a ajouté la lumière de l'Evangile à celle qu'il avait d'abord répandue dans nos âmes, et que nous avons laissé si malheureusement obscurcir. Recevons-la avec reconnaissance, cette lumière précieuse, méditons ses préceptes lumineux, qui seuls peuvent nous éclairer. Lisons avec respect ces livres sacrés dans lesquels le Verbe divin s'est, pour ainsi dire, renfermé, et par lesquels il veut se communiquer à nos âmes.

Enfin, mes frères, le Verbe a été dans tous les temps le Sauveur des hommes. Ne croyez pas que son amour pour eux n'ait commencé à éclater que dans le moment où il est devenu semblable à eux. Dès l'origine du monde il est, selon l'Ecriture, l'agneau immolé pour leur salut : *Agnus occisus ab origine mundi* (Apoc., XIII, 8); c'est-à-dire que dès lors il s'est soumis à la mort qu'il devait souffrir dans le temps ; que dès lors il a accepté le titre et les fonctions de Médiateur. Depuis cette acceptation volontaire, c'est lui qui s'est chargé d'une manière particulière du salut des hommes. Ainsi, lorsque nous lisons dans l'Ecriture que Dieu a apparu aux hommes et qu'il leur a parlé, c'est, selon les saints docteurs de l'Eglise, du Verbe et du Fils de Dieu que cela doit s'entendre. C'est donc lui, par exemple, qui du milieu de ce buisson miraculeux qui brûlait sans se consumer, a dit à Moïse : *Ego sum qui sum.* (Exod., III, 14.) Et quelle preuve ces paroles ne nous fournissent-elles pas de sa divinité ? C'est lui qui a vaincu par des prodiges l'endurcissement de Pharaon, qui a suspendu les eaux de la mer Rouge, qui a changé les rochers en des sources d'eau vive, qui a conduit son peuple dans le désert, qui lui a prodigué ses bienfaits, et qui en a reçu tant de marques d'ingratitude. En voulez-vous, mes frères, une preuve convaincante ? L'Apôtre nous la donne dans ces paroles : Ne tentons point le Christ, nous dit-il, comme les juifs l'ont tenté dans le désert : *Neque tentamus Christum, sicut quidam eorum tentave-*

*run*t. (I Cor., X, 9.) Ce Dieu que les Israélites ont tenté et dont ils ont éprouvé la juste colère; ce Dieu qui, tantôt pour les punir, et tantôt pour les sauver, a déployé la force invincible de son bras; c'est donc le Verbe qui depuis a été appelé le Christ? Oui, dit un prophète, il est notre Dieu, et nous n'en avons point d'autre : *Hic est Deus noster et non æstimabitur alius adversus eum.* (Baruch, III, 36.) Celui qui a enseigné la vérité à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé, est le même qui s'est rendu visible sur la terre et qui a conversé avec les hommes : *Post hæc in terris visus est et cum hominibus conversatus est.* (Ibid., 38.) Qui de vous, mes frères, ne reconnaît pas dans les paroles de ce prophète la même vérité qui nous est annoncée par celles de l'évangéliste? L'un, témoin oculaire des prodiges qu'il annonce, nous dit que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous; l'autre, plein de cet esprit qui voit les choses futures comme présentes, qui appelle ce qui n'est pas encore comme ce qui est, nous dit que le Dieu d'Israël a paru sur la terre et a conversé avec les hommes. Quelles ténèbres pourraient résister à cette double lumière? qui pourrait ne pas confesser que le Verbe et le Dieu d'Israël est la même personne et le même Dieu? Mais il est temps, mes frères, de vous expliquer comment ce Dieu s'est fait chair, et ce qu'il faut entendre par cette expression de l'Evangile; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La foi de l'Eglise catholique sur l'incarnation du Verbe, cette foi précieuse qu'elle nous a conservée par les travaux de ses docteurs et les souffrances de ses martyrs, cette foi pour laquelle elle a combattu dans ses plus beaux jours contre plusieurs hérésies, aussi divisées entre elles qu'acharnées contre la vérité, c'est premièrement, mes frères, que Jésus-Christ notre Médiateur est la personne même du Verbe dont je viens de vous exposer les grandeurs; de sorte que c'est le Verbe qui a été conçu dans le sein d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit, qui est né, qui a souffert et qui est mort pour nous; de sorte que Jésus-Christ est Dieu dans le sens le plus exact et le plus littéral; qu'il est le Fils de Dieu, non pas par grâce ou par adoption, mais par nature; Fils de Dieu, c'est-à-dire Fils unique du Père éternel qui est Dieu, et non pas, comme des novateurs ont osé le dire, Fils d'un Dieu subsistant en trois personnes, puisqu'il est lui-même une des trois personnes dans lesquelles subsiste la Divinité; de sorte enfin que cette Vierge bienheureuse qui l'a conçu et qui l'a mis au monde, est dans le même sens et avec la même vérité la Mère de Dieu; c'est, en second lieu, que le Verbe éternel est devenu semblable à nous, qu'il a pris non-seulement les apparences, mais la réalité de notre nature; qu'il est aussi consubstantiel à sa mère pour l'humanité qu'il a prise dans ses chastes entrailles, qu'au Père

tout-puissant par sa divinité et sa génération éternelle; que les deux natures subsistent en lui dans l'union la plus étroite et la plus indispensable, quoique sans confusion et sans mélange, et qu'il possède également les attributs essentiels de l'une et de l'autre.

Ces vérités, mes frères, pourraient-elles aujourd'hui nous être indifférentes? Serions-nous assez injustes pour croire que tant de grands hommes auraient consacré leurs veilles à défendre des opinions arbitraires; que tant de saints auraient souffert les persécutions les plus violentes pour de vaines subtilités; et que l'Eglise enfin se serait ébranlée dans toutes les parties de l'univers pour établir des dogmes qu'on aurait pu impunément ignorer? Loin de nous des pensées si injurieuses à l'Epouse de Jésus-Christ! Si l'Eglise a fait tant d'efforts pour mettre ces dogmes à couvert des entreprises des hérétiques, c'est parce qu'ils sont clairement révélés dans l'Ecriture et qu'ils appartiennent ainsi à la foi dont tout chrétien doit être instruit; c'est enfin parce qu'ils sont le fondement de la confiance et de l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Entrons dans le détail de ces trois propositions.

I. Mes frères, concevez l'importance des vérités que l'Eglise nous enseigne, et que cette importance même soutienne ici votre attention. Je dis que ces dogmes de l'unité de personne et de l'existence des deux natures en Jésus-Christ sont liés si essentiellement avec le fond de la religion, qu'elle est nécessairement anéantie si l'on ébranle l'une ou l'autre de ces deux vérités. En effet, qu'est-ce que la religion chrétienne? Le mystère de la Rédemption des hommes par les souffrances et la mort du Fils de Dieu. L'homme, devenu par le péché l'ennemi de son Créateur, ne pouvait ni rentrer en grâce avec lui, ni recouvrer les biens qu'il avait perdus, ni éviter les supplices effroyables auxquels il était condamné, sans une satisfaction digne de la majesté suprême qu'il avait offensée. Or cette satisfaction, mes frères, il n'y avait qu'un Dieu fait homme qui pût l'offrir. Car quels devaient en être les conditions et les caractères? Il fallait premièrement qu'elle pût honorer Dieu autant que le péché l'avait outragé; il fallait en second lieu qu'elle fût propre à ceux mêmes qui avaient commis l'offense. Sans le premier caractère, elle devenait insuffisante par rapport à Dieu; sans le second, elle devenait inutile à l'homme: et de là je conclus, avec les docteurs de l'Eglise, qu'elle ne pouvait être accomplie que par les humiliations volontaires d'une personne qui fût tout à la fois vrai Dieu et vrai homme.

Premièrement, notre satisfaction ne pouvait être suffisante par rapport à Dieu, si elle n'était accomplie par une personne divine. Pour concevoir cette vérité, faites attention, mes frères, à la grandeur et à la nature de l'offense qu'il fallait réparer: elle était infinie, cette offense; pourquoi? parce qu'un Dieu infiniment grand, infiniment

bon, infiniment aimable, avait été outragé par une faible créature qui n'était par rapport à lui que poussière et que néant, qui tenait de lui tout ce qu'elle avait et ce qu'elle était, et dont l'ingratitude et l'audace étaient par conséquent d'une noirceur et d'une injustice infinie. Qui d'entre les êtres créés eût pu réparer une telle offense? Quand le plus grand et le plus parfait des hommes se serait efforcé d'apaiser la colère de Dieu; objet de colère lui-même, rejeton impur d'une tige empoisonnée, quel accès pouvait-il trouver auprès du Tout-Puissant? Bien loin de détourner sa colère de dessus les autres hommes, comment aurait-il pu s'y soustraire lui-même? Quand tous les hommes se seraient offerts au Seigneur comme une seule victime, quand ils se seraient tous immolés par les rigueurs de la pénitence la plus austère, de quel prix pouvait être leur sacrifice? Quelle proportion entre les peines qu'ils avaient méritées et celles qu'ils auraient pu s'imposer? Enfin, quand toutes les créatures se seraient jointes aux hommes pour apaiser le Seigneur par leurs hommages réunis, que pouvaient-elles lui offrir qu'elles ne tinssent de sa pure libéralité? quelle proportion y avait-il entre leurs hommages et l'infinité de son être et de sa majesté outragée? Pour opérer une satisfaction égale à l'offense, il fallait donc un médiateur, non-seulement qui fût séparé des pécheurs, qui fût par lui-même agréable à Dieu, qui ne fût en aucune manière redevable à sa justice, mais qui fût encore égal à Dieu même qu'il voulait apaiser, aussi grand, aussi puissant que lui, éternel comme lui, infini comme lui dans toutes ses perfections; en un mot, Dieu comme lui.

Lorsque l'homme, par un orgueil criminel, avait osé s'élever contre Dieu, et aspirer à l'indépendance, dit un théologien célèbre que l'Eglise est accoutumée de regarder comme un de ses Pères, c'était la bassesse même qui s'était révoltée contre la souveraine grandeur : *Quando præsumpsit homo adversus Deum, facta est elatio de imo ad summum*. Il fallait donc, pour réparer entièrement ce désordre, pour expier cet attentat, il fallait, dis-je, qu'un être infiniment grand s'abaissât jusqu'aux plus profondes humiliations : *oportuit ergo ut ad expiationis remedium fieret humiliatio de summo ad imum* ; et par conséquent, continue le même docteur, il fallait qu'une personne de l'adorable Trinité se chargeât de cette réparation : *sed hoc omnino non potuit nisi in aliqua Trinitatis persona*.

Encore une fois, si notre Médiateur n'est pas Dieu, il ne peut donner à ses souffrances qu'un prix limité; il n'honore pas la Divinité par ses humiliations, autant que l'homme l'a outragée par son orgueil; notre dette subsiste toujours; la justice vengeresse demande encore sa victime, et nous ne pouvons éviter de tomber sous ses coups. Qu'il soit, si l'on veut, plus pur et plus élevé que les anges mêmes; qu'il possède dans le degré le plus éminent toutes les

perfections; qu'il soit, pour ainsi dire, oint et revêtu de la Divinité; qu'il en soit le temple et l'instrument : s'il n'est pas Dieu véritablement et par nature; s'il n'est, comme des blasphémateurs osent le dire, qu'un homme fait Dieu, il n'est par lui-même qu'une créature comme nous; et dès-lors il ne peut plus opérer cette entière satisfaction qu'exige la justice de Dieu; espérer en lui, c'est une présomption téméraire; l'adorer, c'est une idolâtrie; et la religion, dont il est l'auteur et l'objet, n'est plus qu'un vain système, indigne d'être préféré à la simple lumière naturelle.

Il est donc absolument nécessaire que notre Médiateur soit une personne divine; mais il ne l'est pas moins que cette personne soit véritablement homme. Car, mes frères, s'il ne l'est qu'en apparence, il ne souffre point véritablement : un Dieu pourrait-il souffrir dans sa nature divine? il serait également impie et absurde de le penser. S'il n'est pas véritablement homme, sa naissance, ses travaux, sa mort, sa résurrection ne sont que des illusions et des prestiges, desquels nous n'avons rien à espérer. S'il n'est pas exactement de la même nature que nous, ce n'est plus nous qu'il réconcilie, il ne détruit plus en lui-même l'inimitié funeste qui se trouve entre Dieu et nous. Pourquoi l'union de notre nature avec une personne divine nous réconcilie-t-elle avec Dieu? C'est parce que cette personne divine introduit, pour ainsi dire, la nature coupable au pied du trône de Dieu; et que Dieu voyant cette nature unie inséparablement avec son Verbe, commence à la voir sans indignation et sans colère, et suspend des foudres qu'il ne pourrait lancer sur elle sans les faire tomber en même temps sur son propre Fils : c'est, en un mot, parce qu'un homme qui est Dieu, satisfait pleinement à sa justice; et que n'ayant pas besoin pour lui-même de cette satisfaction, il l'applique à tous les hommes qui sont ses frères. Mais si le Verbe n'est pas véritablement homme, cette application ne subsiste plus, et sa satisfaction nous devient absolument étrangère.

Ce que nous devons souhaiter avec le plus d'ardeur, c'est donc que notre Médiateur soit, comme l'Eglise nous l'enseigne, Dieu et homme tout ensemble; c'est que Jésus-Christ, vrai homme, soit en même temps vrai Dieu, et que sa personne ne soit pas distinguée de celle du Verbe éternel. Sans cela, mes frères, votre foi est vaine, votre espérance est trompeuse, vous êtes encore dans les chaînes du péché : *Inanis est fides vestra, inanis est spes vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris*. (1 Cor., XV, 14.)

II. Mais bannissez de tristes alarmes : ces mystères qui sont si essentiels à votre salut, et sans lesquels vous n'avez rien à espérer, sont aussi certains que nécessaires pour vous. L'Ecriture nous les révèle avec une clarté, une évidence à laquelle rien ne peut résister.

Et premièrement, mes frères, quelle preuve plus claire de la double vérité que l'Eglise nous enseigne, que les paroles même de l'Evangile que j'entreprends de vous expliquer? *Le Verbe s'est fait chair*, dit saint Jean, *et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père; nous l'avons vu plein de grâce et de vérité.* (Joan., I, 14.) Le Verbe s'est fait chair. De quel droit, par quelle aveugle témérité, nous dira-t-on que cette chair n'est pas une véritable chair, qu'il n'en a pris que les apparences? Le Verbe fait chair a habité parmi nous. Cet homme que nous avons vu au milieu de nous, cet homme dont nous avons vu la gloire et les prodiges, qui nous a paru plein de grâce et de vérité. Jésus-Christ, en un mot, est donc le Verbe éternel qui était au commencement dans le sein de Dieu, et sa gloire est la gloire du Fils unique du Père éternel. Ces courtes paroles de l'Evangile, ces paroles que l'Eglise ne prononce jamais sans donner des marques extérieures de sa profonde vénération, contiennent donc la preuve abrégée de notre foi; elles en sont le bouclier impénétrable; elles repoussent également les traits de l'impie Nestorius et ceux de l'aveugle Eutychès. Continuons de consulter les divines Ecritures.

Autrefois, dit l'Apôtre, dans le magnifique exorde de son *Epître aux Hébreux*, *le Seigneur a parlé à nos pères par la bouche de ses prophètes; mais, dans ces derniers jours, il nous a parlé par son propre Fils, à qui il a donné l'univers pour héritage, par lequel il a créé les siècles mêmes; par ce Fils, qui est la splendeur de sa gloire et la représentation de sa substance, qui est au plus haut des cieux à la droite de sa suprême majesté* (Hebr., I, 1-5); par ce Fils à qui il dit: *Votre trône, ô Dieu, subsiste dans tous les siècles des siècles. C'est vous qui dans le commencement avez affermi la terre sur ses fondements, et les cieux sont les ouvrages de vos mains.* (Hebr., I, 8, 10.) O mes frères, ces traits, qui caractérisent la personne du Verbe éternel, ne sont-ils pas ici bien clairement appliqués à cet homme qui nous a parlé de la part de Dieu; à ce Jésus qui est venu dans le monde pour effacer nos péchés, qui a terminé le ministère des prophètes, parce qu'il était l'objet de toutes les prophéties; à ce Jésus-Christ enfin qui, selon ce même apôtre, est autant élevé au-dessus de Moïse, que le Créateur au-dessus de la créature? N'est-il pas infiniment clair que ce pontife de notre foi est en même temps le Verbe, le Créateur de toutes choses?

Et n'est-ce pas aussi de cette manière que Jésus-Christ nous a parlé de lui-même? Quand ce Fils de l'homme nous dit: *Je suis descendu du ciel; j'existais avant Abraham* (Joan. VIII, 58); je suis une même chose avec mon Père, et quiconque me voit, voit aussi mon Père; tout ce qui appartient à mon Père m'appartient également: cela doit-il s'entendre d'une autre personne que de celle qui nous parle? et quelle vérité peut-il y

avoir dans ces discours, si cette personne n'est pas la personne même du Verbe, du Fils éternel et consubstantiel du Très-haut?

Enfin, selon les impies qui divisent Jésus-Christ en deux personnes, il est absurde de dire qu'un Dieu est né, qu'il a souffert, qu'il est mort. Mais ces prétendues absurdités, qui ne sont, en effet, que des conséquences nécessaires de notre foi et qui la supposent manifestement, combien de fois ne se trouvent-elles pas dans les Livres sacrés? *Ecoutez, maison de David*, dit Isaïe, *voici un prodige plus grand, plus éclatant que tous ceux qui ont été jusqu'à présent opérés en votre faveur: Une Vierge concevra, et elle mettra au monde un Fils, et le nom de ce Fils sera Dieu avec nous.* (Isa., VII, 14.) *Un enfant nous est né*, dit le même prophète, *et son nom est Dieu, le Prince de la paix* (Isa., IX, 6.) Voilà donc, mes frères, la naissance d'un Dieu. Et qui est-ce qui a été crucifié, selon l'Apôtre, n'est-ce pas le Seigneur de gloire? *Nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor., II, 8.) Qui est-ce qui a reçu les plaies salutaires par lesquelles nous avons été guéris, n'est-ce pas, selon l'apôtre saint Thomas, notre Seigneur et notre Dieu? *Dominus meus et Deus meus.* (Joan., XX, 28.) L'Eglise, en un mot, n'est-elle pas, selon saint Paul, rachetée du sang d'un Dieu? *Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo.* (Act., XX, 28.) Voilà donc les plaies d'un Dieu, le sang d'un Dieu, la mort d'un Dieu. Et ne croyons pas qu'il y ait rien en cela qui soit indigne de la Divinité. Un Dieu est né dans le temps; mais c'est selon la chair: un Dieu a souffert et est mort pour nous; mais c'est dans la nature qu'il avait prise pour nous racheter.

Il ne nous est pas plus permis de douter de la vérité de sa nature humaine, que de la divinité de sa personne. L'Apôtre se serait-il donc trompé, lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ, qui est le Dieu béni dans tous les siècles, est, selon la chair, de la race d'Abraham: *Ex quibus est Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula* (Rom., IX, 5); ou lorsqu'il nous dit que l'unique médiateur de Dieu et des hommes est Jésus-Christ homme: *Unus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus* (I Tim., II, 5); ou enfin lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ a dû être entièrement semblable à ses frères, afin d'avoir pour eux des entrailles de miséricorde, afin d'être leur fidèle Pontife auprès de Dieu, et d'obtenir grâce pour leurs iniquités: *Debit per omnia fratribus similari*? (Hebr., II, 17.) Jésus-Christ aurait-il voulu nous tromper lui-même, lorsqu'il s'est si souvent appelé le Fils de l'homme? aurait-il fait une illusion perpétuelle aux yeux et à tous les sens de ses apôtres, lorsqu'il a paru au milieu d'eux comme un d'entre eux, lorsqu'il leur a fait entendre sa voix, lorsqu'il leur a fait toucher sa chair adorable. Tels sont les blasphèmes qu'il faut admettre si l'on veut nier que

Jésus-Christ soit aussi véritablement homme qu'il est véritablement Dieu.

Confessons donc, mes frères, ces vérités qui nous sont si clairement révélées dans l'Écriture : reconnaissons dans Jésus-Christ une seule personne qui est celle du Verbe éternel ; et ne craignons pas de dire rien d'injurieux à cette personne divine en disant qu'elle a pris véritablement notre nature, et qu'elle s'est revêtue de notre faiblesse ; car, quoique le Verbe, en devenant homme, se soit rabaissé jusqu'à s'anéantir, pour ainsi dire lui-même, selon l'expression de l'Apôtre : *Exinanivit semetipsum* (Philip. II, 7) ; la foi nous apprend cependant qu'il n'a pas pour cela cessé d'être Dieu, et qu'il n'a souffert dans sa propre substance aucune altération, ni aucune diminution dans sa gloire. Cette foi nous apprend que, dans son humiliation même, il nous a donné la preuve la plus complète de sa puissance et de sa grandeur. Oui, il a fallu toute la puissance d'un Dieu pour réunir dans la même personne la nature divine et la nature humaine, et pour accomplir un mystère qui surpassât toutes les forces de notre entendement. Oui, l'humanité même de Jésus-Christ a des caractères de grandeur qui le rendent digne de tous nos hommages. Il naît d'une femme ; mais cette femme est une vierge plus pure que le soleil ; et sa naissance est un prodige supérieur à tous ceux qu'il a jamais opérés. Il est fils d'Adam ; mais il ne participe point à sa faute, parce qu'il ne tient rien de la source malheureuse qui nous la transmet. Il prend notre nature ; mais telle qu'elle était au sortir des mains du Créateur, et non pas telle qu'elle est devenue par le péché. Il prend une âme humaine, jouissant d'une intelligence, d'une volonté, d'une liberté qui lui est propre ; mais son intelligence n'est point obscurcie par l'ignorance ; mais sa volonté, toujours régie par le Verbe, ne peut vouloir que le véritable bien ; mais sa liberté ne peut faire un mauvais choix. Il devient capable de souffrir et de mourir ; mais, par ses souffrances, il désarme les puissances de l'enfer ; il détruit par sa mort l'empire de la mort même ; et sa croix, qui est un scandale pour les juifs et une folie pour les gentils, est pour tous ceux que Dieu sauve dans sa miséricorde la vertu et la sagesse même de Dieu. Que de grandeur, que de sublimité dans ce mystère !

III. Mais quels sentiments, mes frères, ces vérités doivent-elles nous inspirer ? Connaissant une fois Jésus-Christ comme vrai Dieu et vrai homme, quelles bornes mettrons-nous à notre confiance et à notre amour pour lui ? S'il est Dieu, que ne devons-nous pas espérer de la puissance qui lui est propre, et de la médiation efficace qu'il emploie pour nous auprès de son Père ? S'il est véritablement homme, que n'avons-nous pas à attendre d'un Dieu qui est devenu notre frère ? quelle reconnaissance ne devons-nous pas à l'amour infini qui le porte à s'abaisser ainsi pour notre salut ?

Jésus-Christ est Dieu ; il est donc tout-puissant ; il peut donc commander à nos cœurs, comme il a commandé autrefois aux flots irrités, et apaiser les tempêtes qu'y excitent les passions ; il peut donc détruire ces passions ennemies de notre bonheur et de notre salut éternel ; il peut changer ce cœur rebelle aux impressions de sa grâce ; il peut nous ôter ce cœur de pierre et nous donner un cœur de chair, un cœur sensible et reconnaissant ; quelque invétérées que soient nos mauvaises habitudes, quelque fortes que soient nos chaînes, il peut nous affranchir de leur joug. Ce monde contre lequel nous avons à combattre, il l'a déjà vaincu ; ces puissances de l'enfer qui sont si acharnées contre nous, il les a dépouillées de leurs forces, il les a enchaînées au char de son triomphe : *Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso*. (Coloss., II, 15.) Et si ce Dieu tout-puissant par lui-même veut bien encore être notre médiateur, notre pontife, notre intercesseur auprès de son Père ; que ne devons-nous pas espérer de ce Père des miséricordes ? que peut-il nous refuser après nous avoir donné son Fils bien-aimé, l'unique objet de ses complaisances ? Tous les bienfaits, toutes les grâces qu'un Dieu libéral et miséricordieux peut répandre sur les hommes ne sont-elles pas contenues dans ce don précieux ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* (Rom., VIII, 32.) Nous sommes pécheurs ; nous avons abusé mille fois des miséricordes du Seigneur ; nous ne méritons pas qu'il jette sur nous un regard de compassion ; nous méritons au contraire d'être pendant toute l'éternité l'objet de ses vengeances et la victime de sa justice : mais un Dieu demande grâce pour nous ; il offre encore pour nous ses prières, ses supplications, ses larmes, le respect profond, l'anéantissement auquel il se réduit en présence de son Père ; il nous réclame comme la conquête, comme le prix de ses souffrances et de sa mort ; et la voix de son sang s'élève au-dessus de celle de nos iniquités. Serons-nous donc assez ennemis de nous-mêmes pour désespérer de notre salut, lorsque notre Dieu, notre Maître, notre Juge veut bien être lui-même notre avocat et notre protecteur ?

Mais, mes frères, l'humanité même de Jésus-Christ nous inspire autant de confiance que sa divinité et sa toute-puissance. C'est en effet par son humanité qu'il s'est chargé de nos douleurs et de nos peines : *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit*. (Isa., LIII, 4.) Nous n'avons pas, dit l'Apôtre, un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités : *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris* (Hebr., IV, 15) : le Dieu plein de miséricorde qui veut bien remplir à notre égard cette auguste fonction, a voulu les éprouver toutes pour être entièrement semblable à nous : de tous les maux qui nous affligent, le péché est le seul

qui n'ait point approché de lui : *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato.* (Hebr., IV, 15.) Et pourquoi, mes frères, Jésus-Christ a-t-il voulu porter cette ressemblance jusqu'à souffrir tout ce que nous souffrons ? pourquoi, n'ayant pas de part à la faute d'Adam, a-t-il voulu porter le joug qui est imposé à ses enfants infortunés ? C'est, dit l'Apôtre, afin de devenir miséricordieux ; c'est afin que sa propre expérience lui donnât, si l'on peut parler ainsi, plus de zèle et plus d'ardeur dans ses fonctions de médiateur et de pontife : *Ut misericors fieret, et fidelis pontifex ad Deum.* (Hebr., II, 17.) C'est donc précisément parce qu'il a éprouvé nos faiblesses ; c'est précisément parce qu'il a été tenté lui-même qu'il est plus capable de nous fortifier et de nous secourir : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est eis qui tentantur auxiliari.* (Ibid., 18.) Ce sont ses faiblesses volontaires qui nous donnent la confiance d'approcher par lui du trône de la grâce et d'en attendre les secours dont nous avons besoin.

C'est pour nous, mes frères, oui, bannissons d'injustes inquiétudes, c'est pour nous que le Fils de Dieu est descendu du ciel et qu'il s'est fait homme ; ainsi le disons-nous tous les jours en faisant hautement la profession de notre foi : *Propter nos homines, et propter nostram salutem descendit de cælis.* Concevez l'étendue de ces paroles : *Propter nos homines.* Quiconque est homme a donc part à la Rédemption de Jésus-Christ, et comme il n'a trouvé personne exempt de péché, dit saint Léon, aussi n'a-t-il exclu personne du bienfait de la Rédemption : *Sicut nullum a reatu liberum reperit, ita liberandis omnibus venit.* Mais s'il est le Sauveur de tous les hommes, il l'est d'une manière bien plus particulière de ceux qui ont le bonheur de croire en lui : *Salvator est omnium hominum, maxime fidelium.* Puis donc qu'il a daigné nous appeler à la véritable foi, puisqu'il nous a séparés de ces nations infortunées qui sont encore dans les ombres de la mort ; quel sujet n'avons-nous pas d'espérer qu'il achèvera en nous l'ouvrage de sa miséricorde, et qu'après avoir pris pour nous la qualité de Fils de l'homme, il nous associera à la gloire éternelle des enfants de Dieu ? Tel est l'avantage inestimable qu'il a promis à tous ceux qui croient en son nom : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus.* (Joan., I, 12.)

Enfin, mes frères, quel amour ne devons-nous pas au Verbe éternel incarné pour notre salut ? quel sacrifice ne fait-il pas pour nous ? Il était, dit l'Apôtre, dans la forme de Dieu ; il en possédait l'essence et les attributs ; il pouvait, sans injustice et sans usurpation, se dire égal à lui ; et il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave, en devenant entièrement semblable aux hommes, en ne laissant paraître à l'extérieur que l'humanité. Il était le maître de l'univers ; et pour nous, il a appris à obéir. Il était riche, et, pour nous

enrichir, il s'est réduit à la plus extrême pauvreté ; il pouvait jouir d'une gloire et d'une félicité inaltérables, et il a préféré les opprobres et les souffrances de la croix. Quelle reconnaissance égalera jamais la grandeur de ses bienfaits ? Aimons-le donc, mes frères, puisqu'il nous a aimés le premier. Conjurons-le de faire naître son amour dans nos cœurs, ou plutôt d'y naître lui-même, d'y croître, de s'y fortifier jusqu'au jour où, comme des membres vivants de son corps mystique, nous nous réunirons avec notre chef pour jouir avec lui de la gloire immortelle qu'il est venu nous procurer, et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

[Ce même sermon a été prêché à une assemblée de charité avec la péroraison suivante.]

Aimons-le donc, mes frères, puisqu'il nous a aimés le premier ; mais comment lui témoignerons-nous notre amour ; que lui rendrons-nous pour tant de biens dont il nous a comblés ! Il nous offre, mes frères, un moyen facile de nous acquitter envers lui, et de le rendre pour ainsi dire lui-même notre débiteur. Faisons, en faveur des pauvres, ce que nous ferions pour lui s'il était encore sensiblement présent au milieu de nous. Hélas ! il souffre encore dans la personne des pauvres la faim, la soif, la nudité ; il est encore exposé, dans leur personne, à toute la rigueur des saisons ; il est encore réduit à n'avoir pas où reposer sa tête. Si nous l'aimons, ce sont ces besoins dont nous devons nous informer avec un tendre empressement, que nous devons soulager avec une pieuse profusion. Douterons-nous, après qu'il nous en assure si positivement, que les souffrances des pauvres ne soient pour ainsi dire les siennes, et qu'il ne regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons pour eux ?

Et vous, Mesdames, qui partagez avec les respectables pasteurs qui président à cette assemblée, le soin des pauvres et des malheureux, concevez de plus en plus l'importance et la noblesse de vos fonctions. C'est Jésus-Christ même que vous soulagez dans ses membres ; ce sont ses larmes que vous essuyez ; c'est lui que vous revêtez, que vous nourrissez ; c'est lui que vous visitez dans ces hôpitaux, dans ces prisons obscures, dans ces cabanes dégradées où la charité vous conduit. Puisse votre charité devenir de jour en jour plus abondante ; puisse votre exemple amollir les cœurs des riches durs et impitoyables ; puissiez-vous enfin, en pratiquant au nom de Jésus-Christ et dans la vue de Jésus-Christ, les œuvres de miséricorde, obtenir vous-même la récompense éternelle que nous attendons de la miséricorde de Dieu, par les mérites infinis de Jésus-Christ, et que je vous souhaite, etc.

SERMON IX.

Pour le jour de Saint-Etienne.

SUR L'AUMÔNE.

Elegerunt Stephanum virum plenum fide et Spiritu sancto (Act., VI, 5).

Ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit.

Ce fut, mes frères, pour présider aux aumônes des fidèles, que l'Eglise choisit le grand homme dont nous honorons en ce jour l'immortelle mémoire. Jugeons de l'idée qu'on avait alors de ce ministère de charité, par le mérite de ceux qu'on y employait, Etienne était un homme plein de foi et du Saint-Esprit. Il brillait par la sainteté de sa vie, au milieu d'une Eglise encore toute composée de saints. La grâce de Dieu éclatait dans toutes ses actions. Il consolait l'Eglise; il étonnait la Synagogue par l'éclat de ses prodiges; il terrassait les ennemis de l'Evangile par la force de ses discours; et personne ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui. La vivacité de sa foi, l'ardeur de sa charité lui méritèrent l'honneur d'ouvrir aux disciples de Jésus-Christ la carrière sanglante du martyre. Il eut le premier l'avantage inestimable de payer de son sang l'amour immense que le Sauveur du monde nous a témoigné en mourant pour nous, et de porter comme lui l'héroïsme de la charité jusqu'à prier pour ses meurtriers, en expirant sous leurs coups.

Tel était cet homme à qui les apôtres confièrent le soin des veuves et des pauvres dans l'Eglise naissante de Jérusalem. Des pauvres? ah! que dis-je, mes frères? il n'y en avait point parmi les chrétiens de ce temps là : *Neque enim quisquam egens erat inter illos.* (Act., IV, 34.) La charité avait détruit cette odieuse inégalité que le péché a introduite parmi les hommes. Enfants du même Père, rachetés par le sang du même Dieu, ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne regardait comme appartenant à lui seul les biens que la Providence lui avait confiés. Ceux qui possédaient des fonds de terre et des maisons les vendaient, dit l'Ecriture : le prix en était apporté aux pieds des apôtres, et distribué à tous les frères, à proportion de leurs besoins. Tel fut le prodige de la charité chrétienne! tel fut le grand spectacle que le christianisme naissant donna à l'univers! Ce fut ainsi qu'il réalisa ce que les plus sages législateurs de l'antiquité avaient à peine imaginé.

Il nous est impossible, mes frères, d'imiter le détachement parfait dont les apôtres et leurs premiers disciples nous ont donné l'exemple : nous ne pouvons plus qu'admirer, que regretter ces temps, dont le souvenir est si glorieux pour la religion et si cher à l'humanité, où tous les biens ne faisaient qu'une masse commune, destinée à fournir à tous également les besoins d'une vie simple et frugale. Mais si cette manière de faire disparaître la pauvreté de dessus la terre nous est devenue impraticable, nous ne sommes pas pour cela dispensés de la sou-

lager autant qu'il nous est possible : s'il nous est permis de retenir la propriété de nos biens, l'usage n'en est pas moins déterminé par les lois de la charité chrétienne : en un mot, tous les principes sur lesquels ont agi les apôtres et les premiers chrétiens, sont certains et invariables, et la différence ne consiste que dans la manière de nous y conformer.

Je viens vous exposer ici les maximes de la religion sur la matière importante de l'aumône. Il n'est personne sans doute qui n'avoue que l'aumône est une action louable et méritoire; mais on n'est pas assez persuadé qu'elle est pour un chrétien d'une indispensable nécessité. On croit, en la faisant, exécuter un conseil et non pas un commandement du Seigneur. Et de cette erreur, il résulte deux inconvénients dangereux; la facilité avec laquelle on se dispense de l'aumône, et la vanité qu'on en retire. Or je crois remédier à l'un et à l'autre, en faisant voir d'abord qu'il y a un véritable précepte de l'aumône; ce sera le sujet de ma première partie : en faisant voir ensuite que l'aumône, pour remplir la mesure de nos obligations, doit être faite avec une étendue et des dispositions qui peuvent manquer aux vôtres; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous prouver, mes frères, la nécessité indispensable de l'aumône, il suffit de remettre sous vos yeux le jugement terrible que Jésus-Christ prononcera sur les vivants et sur les morts, au dernier jour de l'univers. *Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de ses anges, il s'assera sur le trône de sa gloire; il séparera les nations assemblées, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche; et il dira à ceux-ci : Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges; parce que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger; que j'ai eu soif, et que vous ne m'avez pas donné à boire; que j'ai été sans logement et sans habits; et que vous ne m'avez ni logé, ni revêtu. J'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de rendre ces assistances à l'un de ces petits, vous avez manqué de me les rendre à moi-même.* (Matth., XXV, 31, 44.) Vous comprenez, mes frères, toute la force de cette preuve. Personne ne sera condamné aux feux éternels, pour n'avoir pas fait une œuvre de surérogation, pour n'avoir pas suivi un conseil de perfection. Si donc le refus de l'aumône est, au jugement de Jésus-Christ, une matière de damnation éternelle, c'est qu'elle n'est pas seulement une œuvre de perfection, mais une œuvre de nécessité. Et, en effet, elle est essentiellement liée avec cette charité qui est la principale vertu du christianisme, et sans laquelle nous portons en vain le nom de chrétien. Cette charité, mes frères,

res, est une vertu par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même, et le prochain ainsi que nous-mêmes, par rapport à Dieu. Or je dis que, sans la pratique de l'aumône, nous n'avons ni un véritable amour pour Dieu, ni un véritable amour pour le prochain, ni un amour bien réglé pour nous-mêmes.

I. Sans la pratique de l'aumône, mes frères, nous n'avons pas pour Dieu l'amour que nous lui devons. En effet, si nous aimons le Seigneur notre Dieu, il est certain que nous ne devons rien souhaiter avec plus d'ardeur que de le voir glorifié par tous les hommes; que de voir rendre un hommage universel à la sagesse profonde, à la bonté ineffable que nous adorons nous-mêmes en lui. Que devons-nous donc penser d'une conduite qui obscurcit aux yeux des hommes tous ces augustes attributs, et qui expose son saint nom à être continuellement blasphémé? Or telle est la conduite des riches durs et impitoyables.

Car quel est le motif le plus apparent des doutes que des esprits téméraires forment tous les jours sur la Providence, sur l'existence même d'un Dieu qui gouverne tout l'univers : n'est-ce pas l'extrême inégalité qui se trouve parmi les hommes? Comment concevoir, disent-ils, que sous un Dieu qui, s'il existe, doit être infiniment bon et infiniment juste, les biens de ce monde soient si inégalement partagés? Pourquoi, tandis que les uns regorgent de biens et de richesses, les autres sont-ils réduits à la plus affreuse indigence? Pourquoi, à côté de ces palais dont la magnificence nous éblouit, où tout respire le luxe et la mollesse, voyons-nous ces cabanes dégradées, où le chaume couvre à peine une famille malheureuse? Pourquoi, dans les mêmes lieux, voyons-nous souvent les uns étaler dans des chars dorés leur fastueuse opulence, et les autres nous offrir, dans la fange et la poussière, le spectacle hideux de leurs plaies et de leur pauvreté? Pourquoi, tandis que l'un, sans sortir de sa voluptueuse indolence, voit sa table chargée des mets les plus exquis, l'autre obtient-il à peine un pain de douleur arrosé de ses sueurs et de ses larmes? Que l'inégalité des conditions soit nécessaire pour le bien de la société, nous l'accorderons volontiers. Mais quelle espèce de bien peut-il y avoir dans une si prodigieuse disproportion? Ces hommes, condamnés à la misère et à la douleur, méprisés, foulés aux pieds de leurs semblables, sont-ils donc de la société; en partagent-ils les avantages? Enfin a-t-il autre chose qu'un aveugle hasard, qui ait pu réduire à de si étranges malheurs des hommes quelquefois vertueux, et prodiguer tant de richesses à des hommes si souvent vicieux et criminels?

Tels sont les blasphèmes que nous entendons tous les jours contre la providence de Dieu. Si ces sentiments sont contraires à la justice et à la raison; s'ils sont injurieux à la Divinité, on n'est que plus coupable de

les occasionner. Il ne suffit pas de les réfuter en faisant voir que la pauvreté n'est pas un mal réel; qu'elle n'est point incompatible avec le véritable bonheur; que les richesses au contraire rendent souvent malheureux ceux qui les possèdent; que Dieu les accorde souvent, dans sa colère, à ceux qui en font l'objet de leurs désirs. Il ne suffit pas de prouver, par la justice même de cet Être suprême, que ce désordre apparent ne peut toujours durer; qu'il est lui-même une des preuves les plus convaincantes d'une vie future, dans laquelle le bonheur et le malheur seront proportionnés aux vices et aux vertus. Pour venger entièrement la Divinité, il faudrait ôter à ces blasphémateurs le prétexte même sur lequel ils s'appuient : il faudrait faire disparaître cette inégalité monstrueuse qui choque la raison, que Dieu permet à la vérité, comme il permet tous les autres désordres qui règnent sur la terre; mais qui n'est pas pour cela moins odieuse à ses yeux; car il ne faut pas croire, mes frères, que cette prodigieuse différence appartienne à l'institution primitive du Créateur. Tous les hommes sont également enfants de Dieu; et puisqu'il les crée et les conserve, il a dessein de les nourrir. Pourquoi donc ne leur donne-t-il pas à tous une part égale dans les biens de ce monde; pourquoi ne fournit-il pas au moins à tous les choses nécessaires à la vie? En voici, mes frères, une raison digne de la sagesse infinie, qui préside à ses conseils éternels. Il veut assujettir les hommes à une dépendance mutuelle; il veut que les riches soient chargés de communiquer aux pauvres les biens qu'il a créés pour tous, afin que la libéralité des uns, la reconnaissance des autres, deviennent les liens les plus fermes et les plus indissolubles de la société. Tel est l'ordre plein de bonté et de sagesse qu'il a voulu établir dans l'univers. Or cet ordre admirable, vous le troublez, mes frères, toutes les fois que vous concentrez en vous-mêmes des biens dont la Providence vous a constitué les dispensateurs, plutôt que les maîtres absolus. Vous introduisez dans le monde un désordre affreux; ce qui est une disposition de la plus haute sagesse, vous le faites passer pour un aveugle caprice du sort. Ce Père commun de tous les hommes qui a pourvu à tous leurs besoins, avec tant de profusion et de magnificence; vous êtes cause qu'il paraît à plusieurs un Père avare et dénaturé. Serviteurs infidèles, votre injustice dans l'administration des biens de votre divin Maître lui attire une infinité de murmures et de blasphèmes. Vous faites retomber sur lui la haine qui n'est due qu'à votre avarice et à votre dureté. Est-ce ainsi que vous l'aimez; est-ce ainsi que vous vous dévouez à procurer sa gloire et la sanctification de son nom parmi les hommes? Non, dit l'Apôtre saint Jean, sans la compassion et la libéralité envers les pauvres, il n'est point de véritable amour de Dieu : *Qui habuerit substantiam hujus mundi et viderit fratrem suum necessitatem*

habere, et clausurit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in illo? (I Joan., III, 17.) Quoi! vous aimez votre Dieu, et vous n'avez pour ses enfants, ses images vivantes, que la plus froide et la plus cruelle indifférence? Vous aimez Jésus-Christ, votre Libérateur, et vous laissez volontairement ses frères dans la plus profonde misère? Vous vous renfermez au milieu de votre opulence, pour ne pas voir leurs maux, ou vous les voyez d'un œil sec et dédaigneux? Vous amassez pour des besoins chimériques, et vous prodiguez, par de folles profusions, des biens dont la moindre partie suffirait pour leur rendre la vie? Et vous dites que vous aimez celui qui les aime si tendrement, qui s'est fait pauvre pour eux comme pour vous, qui a donné pour leur salut comme pour le vôtre, son sang et sa vie? Non, mes frères, c'est une illusion. Vous n'aimez ni votre Créateur, dont l'image est empreinte sur les pauvres comme sur les autres hommes; ni votre libérateur, dont ils portent d'une manière encore plus sensible la glorieuse ressemblance. En vain sollicite-t-il votre charité en leur faveur; en vain se met-il à leur place, et les subroge-t-il à tous ses droits; en vain vous déclare-t-il que c'est lui qui souffre en eux la faim, la soif, la nudité, l'horreur de la prison; en vain vous assure-t-il qu'il regardera comme fait à lui-même tout le bien que vous leur aurez fait : *quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (Matth., XXV, 40) : vous êtes sourds à cette voix, comme aux cris des malheureux qui vous environnent : rien ne peut émouvoir vos entrailles de fer. C'est donc sur Jésus-Christ, c'est sur votre Dieu que tombe votre indifférence pour les pauvres; et en leur refusant les secours qu'ils sont en droit d'attendre de vous, vous violez le premier et le plus grand commandement; vous encourez l'anathème prononcé contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus.

II. Si le refus que nous faisons aux pauvres de nos aumônes est incompatible avec l'amour de Dieu; il est encore plus sensiblement opposé à l'amour que nous devons au prochain. Car quelle idée avez-vous, mes frères, de ce second précepte de l'Evangile; de ce précepte, dis-je, qui selon Jésus-Christ, est semblable au premier; c'est-à-dire aussi essentiel, aussi indispensable que celui d'aimer Dieu? Suffit-il pour le remplir, de bannir de vos cœurs la haine et la vengeance; d'éviter tout ce qui peut troubler la paix de la société, d'être officieux envers vos amis et vos égaux? Non, ce n'est pas là l'idée de la charité chrétienne. Les païens eux-mêmes, dit Jésus-Christ, ne se conduisent-ils pas ainsi? *nonne ethnici hoc faciunt?* (Matth., V, 47.) Violer ces droits, ce serait en affranchir les autres hommes à notre égard. Lors donc que nous observons avec la plus grande exactitude les lois de la société, il est toujours incertain si c'est l'amour du prochain ou l'intérêt particulier qui nous détermine. Pour accomplir sans équivoque le précepte de la

charité, il faut aimer ceux-mêmes avec qui nous n'avons point d'autres liaisons que celle de l'humanité et de la religion, ceux dont les suffrages ne peuvent nous avancer dans la carrière de la fortune; ceux dont la société ne peut nous procurer ni plaisirs ni avantages temporels; en un mot les pauvres et les malheureux. Tous les hommes ont à notre égard la qualité de prochain: tous sont nos frères dans l'ordre de la nature, tous les chrétiens le sont d'une manière particulière en Jésus-Christ, et dans l'ordre de la grâce; et c'est à ces titres qu'ils ont tous droit à notre amour et à notre bienfaisance. Mais les pauvres sont ceux à qui nous devons l'amour le plus tendre, les soins les plus empressés.

Rappelez-vous ici, mes frères, un endroit de l'Evangile qui jette un grand jour sur cette vérité. Jésus-Christ venait d'exposer le grand précepte qui nous oblige d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Un docteur de la loi lui demande: quel est donc ce prochain que je dois aimer ainsi? *Et quis est meus proximus?* (Luc., X, 27.) Et le Sauveur lui répond aussitôt par l'exemple d'un homme dépouillé par des voleurs, laissé à demi mort sur un chemin sans autre ressource que la charité des passants, sans autre recommandation que ses malheurs. Un prêtre et un lévite le voient et se contentent de le plaindre, un Samaritain charitable sent ses entrailles émues à la vue de ce malheureux; il ferme ses plaies, il lui procure une retraite, il pourvoit libéralement à ses besoins. C'est le Samaritain que Jésus-Christ nous donne pour modèle: allez, nous dit-il, et faites de même: *vade et fac similiter*. (Ibid., 31.) C'est lui qui a bien compris ce que c'est que le prochain. Ce prochain que nous devons aimer, c'est donc principalement le pauvre et le malheureux. Qu'il nous soit d'ailleurs inconnu; qu'il nous soit plus étranger que le Juif ne l'était au Samaritain: sa misère et son indigence nous le rendent cher; c'est envers lui précisément que la charité est un précepte indispensable.

Mais ce précepte d'aimer le prochain, et singulièrement les pauvres, à quoi nous oblige-t-il? Jésus-Christ, mes frères, nous en a prescrit la règle et la mesure: nous devons les aimer comme nous-mêmes: *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (Matth., XIX, 19; XXII, 39); c'est-à-dire, leur procurer les avantages que nous désirons pour nous-mêmes, pourvoir à leurs besoins comme à ceux qui nous sont personnels. Rapprochez, mes frères, de cette règle infailible la conduite que vous tenez envers les pauvres. Si les sentiments de la charité chrétienne étaient bien gravés dans vos cœurs, pourriez-vous rechercher avec tant d'empressement toutes les superfluités de la vie, et leur refuser avec tant de dureté les choses les plus nécessaires?

S'agit-il de pourvoir à ce que vous appelez vos besoins? rien ne vous coûte, rien n'est épargné. Peut-être la bienséance de

vosre état, peut-être même un reste de modestie naturelle, vous interdit-il ce luxe fastueux dont l'éclat même devient incommode : mais si vous mettez des bornes à votre magnificence, vous n'en mettez point à votre délicatesse. Que de précautions voluptueuses, pour vous mettre à l'abri des plus légères incommodités ! que de meubles uniquement destinés à inspirer la mollesse et à la favoriser ! que de dépenses pour obéir à tous les caprices de la mode, pour réunir sur votre table ce que la terre et la mer ont de plus délicieux, pour hâter les saisons et forcer la nature au gré de vos désirs ! Je ne vous dirai point ici, mes frères, qu'une vie si sensuelle est infiniment éloignée des préceptes de Jésus-Christ, je ne vous dirai point que ce que vous appelez nécessaire est un luxe que vos pères n'ont jamais connu ni imaginé. Je veux bien pour un instant que vous conserviez l'idée si étendue que vous vous êtes faite des nécessités de la vie ; mais je veux aussi que, plein de cette idée, vous jetiez les yeux sur vos frères indigents, sur ces hommes que vous devez aimer comme vous-mêmes. S'il faut, pour vivre heureux, tant de variété et de profusion dans les repas, tant de recherche dans les habits et les logements, quel est donc le malheur des pauvres à qui le pain le plus grossier tient lieu de toutes les délices, et qui en ont à peine assez pour ne pas périr de faim ? Puissiez-vous, mes frères, vous arracher quelque fois du sein de l'abondance, pour être témoins de ce que souffrent les pauvres ! Entrez dans ces prisons obscures, ou des malheureux de tout état, de tout sexe de toute condition, gémissent dans l'attente d'un sort encore plus funeste. Ce sont des criminels, me direz-vous. Ah ! mes frères, aux yeux du Seigneur, ils le sont peut-être moins que nous. Mais combien y a-t-il parmi eux de victimes de la calomnie, qui pourrissent pendant des années entières dans de noirs cachots, jusqu'à ce que leur innocence puisse être reconnue ? Combien d'autres dont tout le crime consiste dans leur pauvreté et dans la barbarie d'un créancier inhumain ? Entrez dans ces hôpitaux dont les richesses mêmes deviennent insuffisantes pour la multitude des malheureux qui les remplissent ; où la charité trop partagée ne peut plus leur donner que des soins imparfaits ; où des malades entassés deviennent les uns pour les autres des objets dangereux de dégoût et d'horreur ; où le même lit renferme un monceau de morts et de mourants ; où un homme vivant est, pour ainsi dire, collé sur un cadavre, et ne le voit enlever d'auprès de lui qu'avec l'idée certaine de le suivre bientôt dans la sépulture où on va le jeter. Entrez dans ces masure à demi ruinées et exposées à toutes les injures de l'air : vous y verrez des enfants éplorés, s'empresse inutilement autour d'un père qui est leur unique appui, et chercher en vain à prolonger sa vie aussi malheureuse que nécessaire. Il expire faute

de secours, au milieu de leurs tendres embrassements, arrosé de leurs larmes infructueuses. Ici, une mère tendre, jette un regard douloureux sur une triste famille qu'elle ne peut plus soutenir et se reproche pour ainsi dire à elle-même sa malheureuse fécondité ; l'indigence présente, les suites affreuses qu'elle peut avoir pour l'avenir, déchirent également ses entrailles maternelles. Ailleurs, une famille infortunée, victime de la honte et du préjugé, souffre dans le secret les besoins les plus cruels, sans ressource contre la faim, contre les maladies, contre la rigueur des saisons ; plus malheureuse mille fois que ceux qui peuvent, sans honte, manger leur pain à la sueur de leur front, ou exposer aux yeux du public le spectacle éloquent de leur misère. Je ne vous dis pas, mes frères, de partager avec ces malheureux toutes les délices dont vous jouissez : elles ne sont point l'objet de leurs désirs ; à peine en connaissent-ils l'usage. Une libéralité qui les délivrerait des horreurs de la faim et de la mendicité ferait couler de leurs yeux des larmes de joie et de reconnaissance, et vous donnerait lieu d'apprendre vous-même où finit le véritable besoin, et où commence le superflu. Mais si de tels spectacles pouvaient vous laisser insensibles ; s'ils n'excitaient même dans vos cœurs qu'une stérile compassion, pourriez-vous encore prétendre que vous regardez ces infortunés comme vos frères, que vous avez pour eux les sentiments de la charité chrétienne, que vous les aimez comme vous-mêmes ?

Il y a plus, mes frères, ce n'est pas seulement à titre de charité, c'est à titre de justice, que vous devez l'aumône aux pauvres. Vous ne pouvez leur refuser votre secours sans leur enlever ce qui leur appartient. Les biens dont vous jouissez ne vous ont été donnés que pour cet usage, vous ne les possédez qu'à cette condition. Je n'examine point ici par quelles voies vous les avez acquis ; peut-être ces malheureux, pour lesquels nous sommes obligés de solliciter votre compassion, sont-ils les héritiers de ceux que vos pères ont injustement dépouillés ; peut-être la rapidité de votre fortune est-elle pour vous-mêmes un juste sujet de remords et d'inquiétude. Mais je suppose que vos richesses soient le fruit de vos travaux légitimes et de ceux de vos ancêtres ; croyez-vous donc pour cela qu'elles appartiennent à vous seuls, et qu'il vous soit permis de les employer uniquement à satisfaire vos goûts, vos désirs effrénés ? Non, dit saint Chrysostome ; ces biens, quoique légitimement acquis, appartiennent encore aux pauvres : *Res pauperum tibi credita est, etiam si laboribus justis in te pervenerit*. Le Seigneur, à qui tout appartient dans l'univers de qui vient tout droit et toute propriété, ne vous les a confiés que pour en faire part à vos frères indigents : *divitem te fecit ut egenis auxiliieris*.

Ecoutez-ici, mes frères, une réflexion

bien judicieuse du même Père. Qui de vous, disait-il aux fidèles de son temps, ne blâme point ces ministres de l'Eglise qui consomment, dans des dépenses superflues, les revenus qu'ils tirent de l'Eglise même? Qui est-ce qui n'est pas disposé à leur remontrer avec force que ces biens qu'ils emploient à des usages si profanes, sont le patrimoine des pauvres; que le ministre de l'autel ne doit en retirer que le simple nécessaire; que tout le reste appartient de droit aux indigents? Ces maximes sont véritables, sans doute, et malheur aux ministres de l'Eglise qui seraient capables de les oublier ou de les abandonner dans la pratique. Mais vous vous trompez, si vous croyez que ces maximes ne soient vraies qu'à leur égard. Vous, laïques, vous négociants, vous grands de la terre, vous n'êtes, comme les ecclésiastiques eux-mêmes, que les dispensateurs de vos biens; vous en êtes comptables à Dieu; vous êtes étroitement obligés de les employer selon ses vues; vous ne pouvez sans crime les dissiper dans de folles dépenses, et priver les pauvres de Jésus-Christ de la part que Dieu leur en a lui-même affectée : *Dispensator tu es pecuniarum tuarum, non minus quam qui cælestes gubernant.*

Faut-il donc s'étonner, mes frères, que Dieu punisse avec tant de sévérité la dureté des riches envers les pauvres? Faut-il s'étonner que, dans le jugement terrible que Jésus-Christ doit prononcer au dernier jour, le refus de l'aumône soit l'unique crime qu'il reprochera aux réprouvés, et pour lequel il les précipitera dans les flammes éternelles? Que de crimes, en effet, renfermés dans celui-là ! Riches durs et cruels, tous les malheurs que l'indigence aura causés, tous les crimes qu'elle aura produits, seront la matière de votre condamnation. Un homme dont vous connaissiez la triste situation, dont vous pouviez soulager la misère, est mort, faute du secours que vous lui avez refusé. Vous êtes cause de sa mort, dit saint Augustin, comme si vous l'aviez égorgé de votre propre main : *Non pavisti, occidisti.* Ce jeune homme en qui l'auteur de la nature avait mis les plus heureuses dispositions, est tombé, faute d'éducation, dans les désordres les plus criminels : il est devenu un voleur, un assassin. Vous, à qui la Providence l'avait pour ainsi dire adressé; vous qui pouviez lui procurer un état honnête, et qui ne l'avez pas fait, n'êtes-vous pas responsable de tous les crimes qu'il a commis? Cette jeune personne qui aimait la vertu a été forcée par l'indigence d'écouter des discours séducteurs : elle est tombée, par des degrés qui étaient autant de crimes, dans l'abîme le plus profond de la honte et de la débauche. Vous qui pouviez lui ouvrir les asiles de l'innocence, ou lui procurer d'autres moyens de sauver sa vertu de ce triste naufrage, n'êtes-vous pas la cause de sa perte éternelle, et le Seigneur ne peut-il pas vous demander compte de son âme?

Vous avez donc, mes frères, le plus grand intérêt à soulager les misères des pauvres : votre salut éternel dépend de la pratique de ce devoir. En le violant, vous manquez à ce que vous vous devez à vous-mêmes, comme à ce que vous devez à Dieu et au prochain.

III. Que d'avantages inestimables attachés à l'aumône, et auxquels vous renoncez, en refusant de la faire ! Je ne parle point de cette douce volupté qu'un bon cœur trouve toujours à faire du bien ; de la satisfaction dont on jouit, lorsqu'on peut se dire à soi-même qu'on a séché les larmes de quelques malheureux ; de la gloire même que les hommes ont attachée à la qualité de Père des pauvres. Je me suis engagé, mes frères, à ne vous proposer que des motifs surnaturels : ne parlons donc ici que des avantages que l'aumône nous procure dans l'ordre de la grâce.

Nous sommes tous pécheurs, et nous avons tous besoin de la miséricorde de Dieu. S'il voulait entrer en jugement avec nous, qui de nous serait juste à ses yeux ? Il faut donc prendre les moyens les plus sûrs pour l'engager à oublier nos iniquités, à nous les pardonner, à ne nous pas traiter dans la rigueur de sa justice. Or c'est, mes frères, une vérité clairement révélée dans l'Ecriture, que l'aumône est le plus efficace de ces moyens. Heureux, dit Jésus-Christ, ceux qui exercent la miséricorde, parce qu'ils obtiendront miséricorde eux-mêmes : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (Matth., V, 7.) L'aumône, dit le saint homme Tobie, délivre du péché et de la mort : elle est devant Dieu le sujet de la confiance la plus légitime : *Fiducia magna coram summo Deo eleemosyna.* (Tob., IV, 12.) Avec quelle force les saints docteurs de l'Eglise n'ont-ils pas développé ces oracles de l'Ecriture ! En vain, dit saint Chrysostome, offririons-nous à Dieu pour nos péchés les satisfactions les plus rigoureuses : si l'aumône ne les accompagne, elles ne peuvent fléchir sa colère : *Pœnitentia sine eleemosyna mortua est.* Nous avons un juge plein de bonté et de clémence : il consent à se laisser gagner par nos présents ; mais il veut les recevoir par les mains des pauvres : *Clemens iudex Deus pecunia suadet, non ipse manu, sed per pauperes accipiens.*

Enfin, mes frères, nous sommes pauvres nous-mêmes, et beaucoup plus pauvres sans doute que ceux qui nous demandent le secours de nos aumônes. Quelle comparaison y a-t-il à faire entre leurs besoins et les nôtres ; entre les faveurs que nous demandons à Dieu, et celles qu'ils veulent obtenir de nous ? La grâce de Dieu nous est plus nécessaire pour recouvrer ou conserver la vie de l'âme, que le pain ne l'est aux pauvres pour ne pas perdre la vie du corps. Or comment pouvons-nous espérer d'être écoutés de Dieu, si nous rejetons nous-mêmes les prières de nos frères qui s'humilient devant nous, qui nous conjurent en son nom

de soulager leur misère ? Ce n'est, dit saint Chrysostome, que sur les ailes de l'aumône que notre prière peut s'élever jusqu'à Dieu : *Ala orationis eleemosyna*. Et c'est pour cela, dit encore ce saint docteur, que la Providence a permis que les portes de nos temples fussent toujours assiégées d'une foule de pauvres : c'est pour cela que, dès le premier âge du christianisme, les assemblées ecclésiastiques ont toujours été destinées à recevoir ces contributions volontaires que la charité impose aux fidèles. Vous venez dans cette maison de prière pour implorer la miséricorde de Dieu ; commencez vous-mêmes à le gagner par des actes de compassion et de miséricorde. Quelle force n'auront pas vos prières, si celles des pauvres les appuient ? Avant même que vous ouvriez la bouche pour prier, votre aumône prie pour vous : *Eleemosyna, te tacente, patrocinatur*.

Cessez donc, mes frères, de regarder l'aumône comme une charge insupportable : elle est au contraire un gain et un profit inestimables. Elle est une sainte usure dans laquelle vous recevez beaucoup plus que vous ne donnez, et vos plus chers intérêts se réunissent ici avec vos devoirs les plus indispensables.

Mais il ne suffit pas d'être convaincu de la nécessité de faire l'aumône : il faut encore être instruit de la manière dont elle doit être faite. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La vertu, dit saint Chrysostome, ne consiste pas seulement à faire l'aumône ; mais à la faire comme la religion l'ordonne, et par les motifs qu'elle prescrit : *Non tantummodo dedisse eleemosynam, sed quomodo oportet et propter quod oportet dedisse virtutis est*.

Je ne m'arrêterai point, mes frères, à vous expliquer quels doivent être les motifs de l'aumône, et la fin que nous devons nous y proposer. Il suffit d'être instruit des premiers éléments du christianisme pour savoir que cette bonne œuvre, comme toutes les autres, doit être rapportée à Dieu, qui nous donne et les moyens et la volonté de la faire. Rien n'est saint, rien n'est méritoire, rien n'est entièrement conforme à la règle immuable de la justice que ce qui se fait dans la vue de lui plaire. Un verre d'eau froide donné en son nom est précieux devant lui, et les largesses les plus abondantes ne sont au contraire d'aucun prix à ses yeux, s'il n'en est le motif et la fin principale. Telle est la doctrine de l'Apôtre. En vain, nous dit-il, donnerais-je tout mon bien pour nourrir les pauvres ; si je n'ai la charité, ces libéralités sans bornes ne me servent de rien : *Si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest*. (I Cor., XIII, 3.)

Je me contenterai de développer ici trois caractères que doit avoir l'aumône, et sur lesquels il n'est que trop ordinaire de se

faire illusion. Elle doit être faite avec une étendue et une abondance proportionnée aux biens que la Providence nous a confiés ; elle doit être faite avec bonté et avec douceur ; elle doit être faite avec prudence et discernement.

I. Je dis premièrement que l'étendue de nos aumônes est déterminée par les biens que la Providence nous a confiés. En effet, il ne faut pas croire que toutes sortes d'aumônes puissent nous mettre à couvert de la condamnation prononcée contre l'économe infidèle et dissipateur. Non, dit saint Chrysostome, pour avoir fait au hasard quelques libéralités, vous n'avez pas rempli le précepte de l'aumône : *Semel dedistis, non est hæc eleemosyna*. Tant qu'il vous restera des pauvres à soulager, et des biens qui ne vous sont pas nécessaires pour vous-mêmes, vous n'aurez point accompli le précepte du Seigneur ; vous n'aurez point acquitté votre dette envers les pauvres : *Nisi quousque habes indigenti subveneris, nusquam debitum impleveris*.

C'est une vérité certaine que tout notre superflu appartient aux pauvres, et que nous ne pouvons sans injustice le leur refuser. Retenir du superflu, dit saint Augustin, c'est retenir le bien d'autrui : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur*. C'est la conséquence nécessaire des principes que nous avons déjà établis, et de l'idée que nous devons avoir de la justice et de la bonté de Dieu. Ne serait-il pas absurde de penser qu'il aurait destiné une partie des hommes à languir dans la misère, et les autres à nager dans une abondance inutile ? Le superflu par lui-même est un désordre. Un Dieu infiniment sage n'a pu rien établir, dans l'ordre physique ni dans l'ordre moral de l'univers, qui n'eût sa fin et sa destination. Quelle est donc celle de notre superflu, sinon d'être employé à soulager les besoins des pauvres dont il est le nécessaire : *Superflua divitum, necessaria pauperum* ? Et ne croyez pas que ce soit là le comble de la perfection et de la charité chrétienne. Donner aux pauvres son superflu, dit saint Augustin, ce n'est que le commencement de la charité : c'est précisément le degré qu'il en faut avoir pour remplir strictement le précepte, pour ne pas porter en vain le nom de chrétien, pour n'être pas dans la voie de la damnation : *Hic incipit charitas, ut de superfluis tribuas egenti in angustiis constituto*.

Voilà, mes frères, les maximes des saints docteurs de l'Eglise sur l'étendue de l'aumône. Voilà des vérités sur lesquelles nous serons jugés au tribunal de Jésus-Christ, et qui, j'ose le dire, condamneront à ce tribunal redoutable un grand nombre de chrétiens, qui paraissent d'ailleurs vivre avec piété et édification ; car pouvez-vous croire, mes frères, que le Seigneur jugera comme vous de ce qui est nécessaire et de ce qui est superflu ; qu'il mettra au nombre de vos véritables besoins tant de nécessités nouvelles dont vous êtes les esclaves, qui

doivent leur origine à la mollesse, et lui donnent sans cesse de nouveaux accroissements? Vous jugez de la nécessité de ces choses par les usages du monde, qui regarde en effet comme nécessaire tout ce qui peut nous procurer une vie plus commode et plus agréable. Vous en jugez par l'exemple des riches, qui les recherchent avec empressement, qui n'imaginent pas qu'on puisse s'en passer. Mais le Seigneur en jugera par les règles de son Evangile, qui vous imposent la nécessité d'une vie laborieuse, pénitente, crucifiée. Il vous convaincra de la superfluité de toutes ces délicatesses, par l'exemple de vos pères qui ne les ont jamais connues, par l'expérience même que vous en avez faite; parce qu'enfin il y a eu un temps où vous n'en aviez pas même l'idée, et que vous n'avez commencé à les regarder comme nécessaires, que quand un accroissement de fortune vous a mis à portée de vous les procurer.

Vous alléguiez ici les bienséances de votre état : mais croyez-vous, mes frères, que le Seigneur adopte les idées chimériques que vous vous en êtes formées? Votre état, quel qu'il puisse être, vous autorise-t-il à fouler aux pieds les lois de la modestie et les règles de l'Evangile; et parce que vous êtes grands selon le monde, n'êtes-vous plus des chrétiens obligés de porter la croix de Jésus-Christ; n'êtes-vous plus des pécheurs que la loi de la pénitence oblige à s'interdire les délices innocentes en elles-mêmes? Qu'est-ce d'ailleurs que cet état que vous osez opposer à la loi de la charité? Les grands, les princes de la terre étaient les seuls autrefois qui crussent pouvoir excuser leur magnificence, par la considération de leur état. Mais aujourd'hui, les moindres citoyens tiennent le même langage. L'homme nouveau, que des moyens justes ou injustes ont enrichi; l'artiste, qui ne diffère de l'artisan que par la frivolité de son art, croit avoir un état au-dessus du peuple. Ce ne sont plus les titres, les dignités, la naissance, qui règlent les distinctions; c'est l'opulence seule. On se croit permis tout ce qui est possible; et toutes les conditions se trouvent confondues par un luxe aussi condamnable dans les principes d'une saine politique que dans ceux de la religion. Ainsi s'anéantit, pour les riches eux-mêmes, la distinction du nécessaire et du superflu : ainsi périssent des fonds que la Providence avait destinés à la subsistance des pauvres. Mais, encore une fois, croyez-vous, mes frères, que le Seigneur adopte ces préjugés et ces fausses maximes; croyez-vous que ces usages, ces bienséances chimériques prescrivent contre la loi qui vous oblige de réserver aux pauvres votre superflu, et de l'augmenter même, par votre travail, votre frugalité, votre simplicité? Non : les devoirs doivent passer avant la bienséance; si c'est une bienséance qu'il y ait une certaine proportion entre vos biens et votre manière de vivre, c'est un devoir indispensable de met-

tre la même proportion entre vos biens et vos aumônes.

On demandera beaucoup, dit Jésus-Christ, à ceux qui auront beaucoup reçu. C'est sur cette règle que vous serez jugés; et lorsque le Seigneur vous fera rendre compte de l'administration de vos biens, il vous demandera, non pas si vos maisons ont été assez ornées; si votre table a été assez splendide ou assez délicate pour votre état et votre condition, mais si vous avez nourri, vêtu les pauvres qu'il vous avait confiés; si vous avez fait pour eux ce que vos biens vous mettaient en état de faire. Puissiez-vous prévenir ce compte terrible, en restreignant avec une juste sévérité ces prétendues bienséances, qui ne peuvent être que des abus, dès qu'elles tarissent la source de vos libéralités envers les pauvres.

Je n'ignore pas, mes frères, les vains prétextes par lesquels on cherche à éluder ces vérités importantes. Les temps sont mauvais, nous dit-on, et quelque inclination que l'on ait à soulager les pauvres, on est obligé de se resserrer. Les temps sont mauvais : oui sans doute; mais n'est-ce pas une raison pour vous de multiplier vos aumônes, plutôt que de les diminuer? Ah! si, malgré vos richesses, vous vous apercevez vous-mêmes que les temps sont mauvais, quelle est donc la situation de ces malheureux qui, courbés continuellement vers la terre pour en tirer leur subsistance et celle de leur famille, en arrachent à peine de quoi porter leur part des charges publiques? Mais si le malheur des temps vous force à quelque diminution de dépense, pourquoi faut-il qu'elle tombe sur vos aumônes plutôt que sur une infinité de superfluités dont vous abondez encore? Retranchez ce luxe fastueux qui insulte à la misère du peuple, et qui attire sa juste censure : renoncez à ces jeux ruineux; n'ayez plus la folle vanité d'imiter dans vos maisons, dans vos jardins, dans vos ameublements, la magnificence des rois; cessez de nourrir une foule d'animaux que la mollesse et l'ostentation vous ont rendus jusqu'ici nécessaires; congédiez cette vile troupe de flatteurs et de parasites qui dévorent chez vous la substance des pauvres; rendez à nos campagnes dépeuplées par le luxe ces hommes que la Providence a fait naître pour les cultiver, et qui s'énervent et se corrompent chez vous dans l'inaction et la fainéantise; réduisez votre table à une juste frugalité. Tous ces sacrifices doivent précéder celui de vos aumônes. Oui, bien loin que la misère publique vous exempte de donner aux pauvres votre superflu, c'est au contraire dans ces temps difficiles que vous pourriez être obligés de sacrifier à leurs besoins pressants ce qui, dans d'autres temps, vous eût paru nécessaire pour vous-mêmes. C'est dans ces temps difficiles que vous devez resserrer dans des bornes plus étroites l'idée trop étendue que vous vous êtes faite des bienséances de votre état.

Mais n'est-il pas juste, nous dit-on encore, de se précautionner contre ces révolutions qui peuvent précipiter une famille du comble de l'opulence dans l'abîme de la misère? ce qui est aujourd'hui superflu ne peut-il pas devenir nécessaire? ne faut-il pas enfin pourvoir à l'établissement de ses enfants? Quoi donc! vous croyez, mes frères, éluder par ce futile raisonnement un précepte aussi formel que celui de l'aumône? Quoi! Jésus-Christ vous défend l'inquiétude pour le lendemain, et vous portez votre timide et injurieuse prévoyance jusque sur des temps éloignés et des malheurs chimériques! Où est donc votre foi et votre confiance en Dieu? Les événements qui peuvent déranger votre fortune ne sont-ils pas dans sa main? dépendent-ils d'une autre cause que de sa volonté? C'est donc contre lui-même que vous prenez des précautions. Eh! ne savez-vous pas qu'il se plaît à confondre tous les jours la fausse prudence du siècle? Le moyen le plus sûr de conserver vos biens, c'est d'en faire l'usage que Dieu vous ordonne d'en faire; le meilleur moyen d'affirmer votre maison, c'est d'en lier les intérêts avec ceux des pauvres. Si vos biens sont destinés à les soulager, le Père céleste, qui veille sur leurs besoins, leur enlèvera-t-il cette ressource que votre charité leur aura consacrée?

Rien de plus légitime sans doute que de pourvoir à l'établissement de vos enfants; c'est-à-dire, de les maintenir dans l'état où il a plu à la Providence de les faire naître; car s'il est juste de leur conserver le rang et la fortune que leur naissance leur donne; il ne l'est pas également de chercher indiscrètement à les élever au-dessus de ce rang; de placer, par exemple, sur les tribunaux de la justice, ceux que la Providence avait fait naître pour servir la patrie, dans le commerce ou dans d'autres professions inférieures, ou d'armer, pour la défense de l'Etat, des mains qui n'étaient destinées qu'à cultiver paisiblement le champ de leurs ancêtres. S'il est juste de faire élever vos enfants dans la piété et dans les lettres, il ne l'est pas également de leur inspirer, par une éducation trop éclatante, des vues d'ambition et de vaine gloire. Mais, après tout, faut-il, pour avoir soin de vos enfants, oublier les pauvres qui sont vos frères? faut-il oublier Jésus-Christ qui souffre en eux? Que feriez-vous, dit saint Augustin, si le Seigneur vous eût donné un plus grand nombre d'enfants, ou s'il eût conservé la vie à ceux qu'il vous avait d'abord donnés? n'auraient-ils point de part à vos bienfaits et à votre tendresse? les abandonneriez-vous à l'indigence et à la misère? Mettez, mes frères, mettez Jésus-Christ et les pauvres qui le représentent à la place de cet enfant qu'une mort prématurée vous a enlevé, et que Dieu, par une miséricorde infinie, s'est hâté de placer dans son royaume : *Filios habes, unum plus numera, da aliquid et Christo*. Vos enfants seront assez riches,

si vous leur laissez, avec l'héritage de vos pères, les exemples de votre vertu, de votre économie, et la puissante protection des pauvres.

Il n'y a donc aucun prétexte qui puisse vous dispenser de faire l'aumône avec une étendue proportionnée aux biens que vous possédez. Telle est la règle générale prescrite à tous les hommes, dans quelque état que la Providence les ait placés; car, il ne faut pas croire, mes frères, que le précepte de l'aumône ne regarde que les riches. Les pauvres seraient-ils donc privés d'un moyen si efficace d'obtenir miséricorde devant Dieu et de couvrir leurs iniquités? La médiocrité de votre fortune ne vous permet pas de nourrir, de revêtir les pauvres de Jésus-Christ, servez-les de vos talents, de vos conseils, de votre crédit. Vous, médecin, portez dans leurs sombres réduits les ressources de votre art. Vous, défenseurs des citoyens, prêtez à la veuve et à l'orphelin le secours de votre plume et de votre voix; aidez-les à triompher de l'injustice qui croit pouvoir impunément les opprimer, et n'avilissez pas par un sordide intérêt la noblesse de vos fonctions. Vous, marchands, vous, artisans, renoncez en leur faveur à une partie du gain que les lois mêmes vous permettent; consacrez-leur une partie de votre temps et de vos travaux. Non, il n'est point d'hommes assez malheureux pour ne pouvoir soulager quelques-uns de ses frères plus malheureux encore. N'est-ce pas faire l'aumône que de consoler les affligés, de pleurer avec ceux qui pleurent, de visiter des malades et des prisonniers, de leur rendre tous les services qu'une charité ingénieuse peut suggérer? N'est-ce pas faire une aumône infiniment agréable à Dieu, que de donner un avis salutaire, d'instruire une jeunesse abandonnée, de jeter dans des cœurs encore tendres les premières semences de la vertu, de rappeler un pécheur endurci aux sentiments du christianisme? N'est-ce pas enfin un acte de charité héroïque, de partager avec un indigent les ressources de sa propre indigence? Un pauvre peut donc lui-même avoir le mérite de l'aumône; et si sa pauvreté ne lui permet de donner à ses frères que de faibles secours, celui qui sonde les cœurs et les reins lui tient compte des désirs de son cœur compatissant; mais vous, mes frères, qui jouissez d'un état plus heureux selon le monde, la même Providence, qui vous a mis en état de faire des aumônes plus abondantes, vous en a imposé la nécessité. Ce qui serait dans un pauvre un acte méritoire de vertu pourrait n'être en vous qu'un trait d'avarice et de dureté.

II. Les mêmes principes qui déterminent l'étendue de nos aumônes, nous prescrivent aussi les sentiments dans lesquels nous devons les faire, et condamnent les manières dures et hautaines dont il n'est que trop ordinaire de les accompagner. Voici encore, mes frères, une ample matière de réflexions. Lors même que vous vous déterminez à soulager la misère des pauvres, combien

s'en faut-il que vous n'avez pour eux ces manières pleines de bonté et d'affection qui seules peuvent donner du prix à vos bienfaits? Qu'un pauvre vienne solliciter votre compassion, avec quelle hauteur, quel dédain ne le recevez-vous pas! avec quelle dureté, de dessus le trône de la mollesse et de l'indolence, ne lui reprochez-vous pas sa paresse et les fautes, vraies ou prétendues, qui lui ont attiré sa misère! avec quelle orgueilleuse aigreur ne lui objectez-vous pas qu'il vous a déjà souvent importuné, que vous l'avez déjà soulagé bien des fois! Quelle menace ne lui faites-vous pas de l'abandonner désormais à son malheureux sort! Ah! mes frères, pourquoi accabler ainsi une âme déjà si ulcérée? Pourquoi ajouter encore à l'excès de ses maux? N'est-il donc pas assez malheureux d'être obligé de s'humilier devant vous, qui n'êtes après tout que son égal; qui lui êtes peut-être inférieur à bien des égards; qui n'avez au-dessus de lui que des richesses dont nous attribuerions la distribution au hasard, si nous ne savions que la Providence vous en a rendu le dépositaire et l'économe, pour distribuer aux pauvres et aux malheureux? Car il faut toujours en revenir à ce principe incontestable, l'aumône n'est pas seulement un acte de bonté et de bienveillance, mais un acte de justice. Tous les biens de ce monde appartiennent à Dieu, qui les donne à qui il lui plaît, et sous telles conditions qu'il lui plaît d'imposer. Il ne vous les a donnés que sous la condition de soulager les pauvres : ils ont un droit imprescriptible sur votre superflu; et ce qu'ils vous demandent, dit saint Chrysostome, leur appartient en quelque sorte plus qu'à vous : *Sua illi petunt, non tua*. N'est-ce donc pas une lâche et cruelle injustice de leur faire acheter, par tant d'humiliations, ce que vous ne pouvez leur refuser sans vous rendre coupable du larcin le plus odieux?

En faisant l'aumône avec chagrin et avec hauteur, c'est en perdre le mérite et devant Dieu et devant les hommes. Dieu exige que vous donniez; mais il exige aussi que vous donniez avec bonté : *Milarem datorem diligit Deus*. (II Cor., IX, 7.) En soulageant la misère des pauvres, vous tenez pour ainsi dire la place de Dieu même; il vous constitue le ministre de sa charité envers ses enfants : vous devez donc approcher le plus qu'il vous est possible de la bonté comptissante qu'il a pour eux, et être miséricordieux comme il l'est lui-même. Vous devez donc vous acquitter avec respect d'une fonction si honorable; vous ne devez donc pas croire qu'il puisse jamais être au-dessous de votre rang et de votre dignité de la faire par vous-même.

A considérer l'aumône sous un autre point de vue, c'est à Jésus-Christ lui-même que vous la faites. C'est lui, dit saint Chrysostome, qui vous la demande sous l'extérieur de ce pauvre qui choque votre délicatesse : *Sub ejus habitu ipse accipit et mendicat*. C'est donc Jésus-Christ même que vous insultez,

lorsque vous regardez le pauvre d'un œil méprisant et dédaigneux; et qui sait, mes frères, jusqu'où va l'énormité de ce crime? qui sait les malheurs que peuvent vous attirer les malédictions que vous arrachez à ces cœurs ulcérés? Les pauvres ne sont pas aux yeux de Dieu ce qu'ils sont aux yeux de ce monde. Les hommes les méprisent et les foulent aux pieds; mais le Seigneur les écoute et les venge. Gardez-vous, dit l'Écriture, de contrister le pauvre : ne l'obligez pas d'implorer contre vous la vengeance du Ciel. Les imprécations qu'il prononcerait contre vous, dans l'amertume de son âme, seraient exaucées pour son malheur et pour le vôtre : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ suæ exaudietur deprecatio illius*. (Eccli., IV, 6)

Enfin, mes frères, les pauvres que nous dédaignons, auxquels nous parlons avec tant de mépris et de hauteur, lors même que nous nous déterminons à soulager leurs besoins; ces pauvres, dis-je, sont nos frères, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Ils sont pétris du même limon que nous; ils descendent du même père; ils sont citoyens de la même patrie; et peut-être pour trouver entre eux et nous des liaisons plus immédiates, ne serait-il pas nécessaire de remonter jusqu'à la tige commune du genre humain. Combien de branches sorties du même tronc se trouvent, à peu de distance de la tige commune, soumises à des vicissitudes qui occasionnent les plus étranges disproportions dans leur fortune. Cette misère profonde dans laquelle ils sont plongés eût pu nous accabler nous-mêmes. Vous pouvez encore, mes frères, y être précipités. Ces enfants que vous élevez dans le faste et l'abondance l'éprouveront peut-être un jour. Quelle fortune est à l'abri de ces cruels revers? Quels exemples n'avons-nous pas de l'instabilité des choses humaines! Peut-on faire ces réflexions et ne pas plaindre les pauvres, et ne pas condamner d'imprudence et de folie les maximes cruelles qu'on établit contre eux, le mépris injuste dont on les couvre? Mais dans l'ordre de la religion, que de motifs plus puissants encore de proscrire à leur égard le dédain et la hauteur! Ne sont-ils pas comme nous les enfants de Dieu, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ; ne les admet-il pas à la participation de son royaume; et l'égalité dans un point de cette importance ne fait-elle pas disparaître ces légères différences que la fortune ou la naissance met entre eux et nous? Non, les pauvres ne perdent rien des droits et de la dignité de chrétien; que dis-je? la qualité même de pauvre ajoute encore à cette dignité; elle est pour nous une nouvelle raison, je ne dis pas seulement de les traiter avec bonté, mais de les respecter. C'est en effet à ce titre qu'ils sont à nos yeux la figure de Jésus-Christ devenu pauvre pour nous : c'est à ce titre qu'ils sont la portion la plus précieuse de son troupeau; c'est à ce titre enfin qu'ils peuvent

être auprès de lui nos plus puissants intercesseurs.

III. Faut-il donc, me direz-vous, ouvrir une main libérale à tous les pauvres qui se présentent ? faut-il, par d'indiscrètes libéralités, favoriser la paresse de tant de pauvres qui ne le sont que par leur faute, et qui, ayant une fois franchi la carrière de la honte et de la pudeur, préfèrent à des travaux, qu'ils seraient en état de supporter, la liberté d'une vie errante et vagabonde ? faut-il, en prodiguant sans ménagement tout ce qu'on peut avoir de superflu, épuiser tout d'un coup toutes les ressources de la charité ? Non, mes frères : les principes que je viens de vous exposer ne vous mènent point à ces absurdes conséquences. Si l'aumône doit être faite avec bonté et avec abondance, elle doit aussi être faite avec prudence et discernement. Mais c'est ici peut-être la partie la plus délicate du sujet que je traite ; c'est ici où il est bien à craindre que la prudence ne serve de prétexte à l'avarice, et que le discernement ne dégénère en caprice et en partialité.

Dans l'impossibilité où vous êtes de soulager tous les pauvres, il vous est permis de choisir les objets de votre libéralité. Mais quelles règles suivrez-vous, mes frères, dans ce choix si épineux ? prendrez-vous pour maxime de ne soulager que les pauvres vertueux ? Mais Jésus-Christ vous propose lui-même l'exemple de votre Père céleste, qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons. Mais ce pauvre, qui vous paraît abandonné à des vices contraires à la sainteté de la religion, reprendrait peut-être des sentiments plus chrétiens ; il renoncerait peut-être à ses désordres, si vos libéralités le mettaient en état de mener une vie plus occupée et plus régulière. Vous proposerez-vous de ne secourir que ces tristes victimes de l'inconstance de la fortune, que des malheurs imprévus ont précipitées dans une indigence pour laquelle elles ne semblaient pas nées ? J'avoue, mes frères, que de tels hommes sont bien dignes de votre compassion ; mais ces infortunés qui, depuis qu'ils respirent, n'ont pas eu pour ainsi dire un jour serein, n'ont-ils point de droit à vos bontés ? Les regardez-vous comme une classe d'hommes condamnés irrévocablement aux larmes et à la misère ; et parce qu'ils ont été malheureux jusqu'à présent, est-ce une raison pour qu'ils le soient toujours ? Ne répandez-vous vos aumônes que sur ceux qui vous sont unis par la conformité de sentiments ? Mais ce serait fortifier ces divisions funestes que l'Eglise voit dans son sein avec tant de douleur ; ce serait éloigner de plus en plus de la vérité ceux de qui vous croyez qu'elle n'est pas connue ; ce serait donner lieu aux plaintes que faisaient autrefois les veuves des Grecs contre celles des Hébreux, et rallumer un feu qui eût ravagé l'Eglise naissante, si la sagesse d'Etienne et la prudence des apôtres n'eussent pris soin de l'éteindre.

Ce ne sont donc point ces considérations

trop humaines qui doivent nous déterminer dans le choix de nos bonnes œuvres : nous ne devons y suivre d'autre loi que celle de la charité. Or, mes frères, la charité nous oblige à soulager par préférence ceux qui nous paraissent les plus malheureux : elle nous oblige à mettre à la tête de toutes nos bonnes œuvres, celles dans lesquelles la gloire de Dieu et le salut du prochain sont les plus intéressés. Ces pauvres à qui les maladies et les infirmités, la vieillesse, ôtent les moyens de soulager par eux-mêmes leur misère ; cette veuve désolée, qui, en perdant un époux chéri, a perdu l'unique soutien d'une famille nombreuse ; ces enfants, qui, dans un âge encore tendre, n'ont plus personne à qui ils puissent donner les noms si doux de père et de mère ; et qui ont vu abattre du même coup les espérances de leur fortune et de leur éducation ; cette jeune personne que son âge, son indigence, ses malheureux attraits exposent à tant de dangers et de séductions ; ces étrangers, qui ont quitté pour leur foi et leur religion, leur patrie, leurs biens, leurs espérances ; ce sont-là, mes frères, les objets les plus dignes de votre compassion et de vos libéralités.

Mais voulez-vous éviter les dangers d'un choix toujours difficile et dans lequel vous êtes exposés à préférer vos goûts, vos inclinations particulières à la volonté du Seigneur ? Imitiez, mes frères, la conduite des premiers fidèles ; apportez aux pieds des apôtres les fonds que vous destinez au soulagement des pauvres : confiez-les à ces pasteurs à qui le Seigneur confie lui-même la dispensation de biens infiniment plus précieux : mettez-les en état de soulager des besoins dont ils connaissent seuls toute l'étendue ; mettez-les, dis-je, en état de s'ouvrir par d'abondantes libéralités les cœurs de tant de malheureux que la misère et le désespoir rendent sourds à leurs instructions. Craignez-vous de les détourner de la prière et de la prédication de la parole de Dieu, qui, selon l'esprit des Apôtres, doivent être leur principale occupation ? Confiez vos aumônes à ces personnes pieuses qui, sous leur autorité, sont chargées de pourvoir aux besoins des pauvres et des malheureux.

C'est ainsi que, sans rien perdre du mérite de l'aumône, vous acquerrez celui de sacrifier votre propre volonté ; c'est ainsi que vous vous procurerez le précieux avantage de n'être connu dans vos bonnes œuvres que de votre Père céleste, et de n'attendre que de lui votre récompense.

Telles sont, mes frères, les maximes de la religion sur l'amour des pauvres et sur les secours que nous leur devons. Puisse le Dieu des miséricordes les graver profondément dans vos cœurs, et vous donner à vous-mêmes des entrailles de miséricorde pour vos frères malheureux. Puissiez-vous enfin, en accomplissant de toute la plénitude de votre cœur le précepte indispensable de l'aumône, faire un heureux échange

des biens périssables que vous possédez ici-bas, avec les biens éternels que je vous souhaite; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

AUTRE EXORDE DU SERMON SUR L'AUMONE.

Pour une assemblée de charité.

Cum feceritis hæc omnia, dicite : Servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus (*Luc.*, XVII, 10).

Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous ne sommes que des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous avons dû faire.

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ condamne ce sentiment secret de satisfaction et d'amour-propre qui suit ordinairement nos bonnes œuvres et qui est attaché à la vertu, pour ainsi dire, comme son ombre. C'est ainsi que, nous ramenant à la loi sévère du devoir, il nous apprend à n'attendre notre récompense que de la miséricorde infinie du Dieu que nous servons. Lors même que nous accomplissons sa loi sainte avec la plus grande exactitude, nous ne sommes encore à son égard que des serviteurs inutiles ; nous ne faisons rien qu'une infinité de titres ne nous obligent de faire. Et plutôt à Dieu que nous puissions au moins nous rendre ce témoignage, que nous faisons tout ce que nous devons faire, et que nous remplissons toute l'étendue de nos obligations !

Quelle leçon plus nécessaire pour vous, mes frères, dans la circonstance présente ! Dociles à la voix d'un pasteur respectable, d'un digne ministre du Père des miséricordes, vous vous empressiez de venir au secours des pauvres et des malheureux. Déjà vos cœurs ouverts à la compassion et à la charité chrétienne, se disposent à répandre sur eux des aumônes proportionnées à leurs besoins et aux richesses que la Providence vous a confiées. Un peuple nombreux n'est plus à vos yeux qu'une seule famille sur laquelle vous jetez vos regards bienfaisants ; à laquelle vous croyez devoir vos soins, votre tendresse maternelle. (1) (C'est la compassion, c'est la charité chrétienne qui vous conduit dans cet affreux séjour des larmes et de la douleur, où Jésus-Christ éprouve, dans un grand nombre de ses membres, des besoins si pressants et si multipliés. Déjà vos entrailles sont émus, à la vue des maux que souffrent vos frères infortunés : déjà vous vous disposez à répandre sur eux des libéralités proportionnées aux richesses que la Providence vous a confiées, et à diminuer le poids de leurs chaînes que vous voudriez pouvoir briser entièrement.)

S'il pouvait être permis à des chrétiens d'écouter quelquefois cette voix flatteuse qui s'élève du fond de notre cœur, et qui nous applaudit dans nos bonnes actions, ce serait, je l'avoue, dans de telles occasions. Qu'il est beau de soulager la misère de ses frères ! qu'il est glorieux de partager les

soins de la Providence qui veille à leur conservation !

Mais ce plaisir si pur, et en apparence si légitime, peut devenir un écueil dangereux. S'y arrêter avec trop de complaisance, ce serait risquer de perdre aux yeux de Dieu tout le mérite de l'action même qui le produit. C'est dans ces occasions que nous devons plutôt nous regarder comme des serviteurs inutiles, et nous dire à nous-mêmes, que, bien loin d'avoir rien fait au delà de nos devoirs, nous sommes encore fort au-dessous de ce que la religion et l'humanité ont droit d'attendre de nous.

C'est dans cette vue, mes frères, que je veux vous entretenir du précepte de l'aumône ; non pas précisément pour vous engager à la faire, puisque déjà la disposition de vos cœurs a prévenu mon discours, mais pour vous convaincre de plus en plus qu'en la faisant, vous remplissez un devoir indispensable, et qu'il s'en faut peut être encore beaucoup que vous le remplissiez dans toute son étendue. En un mot, nous ne devons point nous glorifier de nos aumônes. Pourquoi ? parce que, premièrement, l'aumône n'est pas une œuvre de perfection, mais de nécessité : vous le verrez dans ma première partie ; parce qu'en second lieu, l'aumône, pour être agréable à Dieu, doit être faite avec une étendue et dans des dispositions qui peut-être manquent aux nôtres : ce sera le sujet de la seconde partie.

AUTRE EXORDE DU SERMON SUR L'AUMÔNE.

Pour une assemblée de charité le jour du saint nom de Jésus.

Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi gratias agentes Deo et Patri per ipsum (*Coloss.*, III, 12).

Quelque chose que vous fussiez, en paroles ou en actions, que tout soit au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant par lui grâces à Dieu, et au Père.

C'est, Mesdames, un devoir de justice et de reconnaissance que l'Apôtre nous prescrit dans ces paroles de mon texte. Puisque nous ne faisons rien de bien dans l'ordre du salut, que par la grâce de Jésus-Christ ; puisque nous ne pouvons même prononcer avec foi et avec religion son nom sacré, que par l'Esprit-Saint qu'il nous communique, n'est-il pas juste que toutes nos actions et toutes nos paroles lui soient rapportées, et par lui au Père éternel qui l'a établi notre Sauveur, et auprès duquel nous n'avons d'accès que par la vertu toute-puissante de sa médiation ? Mais en vous annonçant cette vérité importante, qu'il est consolant pour moi de la trouver gravée dans vos cœurs ! N'est-ce pas au nom de Jésus-Christ que vous êtes assemblées ? n'est-ce pas en son nom que vous vous disposez à soulager la misère des pauvres ? n'est-ce pas enfin par une suite de la persuasion où vous êtes de la vérité que

(1) Ce qui est renfermé entre parenthèses a été substitué aux deux phrases précédentes

lorsque le sermon a été prêché à la Conciergerie.

l'Apôtre nous enseigne, que vous avez choisi, pour vous réunir dans la pratique des œuvres de charité, le jour où l'Eglise honore d'un culte particulier le nom glorieux du Sauveur des hommes, ce nom de Jésus qui, selon l'Apôtre, est au-dessus de tout autre nom; ce nom devant lequel tout fléchit les genoux dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; ce nom par lequel tant de prodiges ont été opérés, et qui est le seul sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés?

Continuez, Mesdames, d'honorer par de telles œuvres le nom de Jésus-Christ: vous ne pouvez lui rendre un culte plus agréable; vous ne pouvez vous proposer un motif plus capable de vous exciter à des aumônes abondantes; car quelle idée ce nom de Jésus rappelle-t-il à votre foi et à votre religion? C'est l'idée d'un Dieu qui étant le maître de l'univers qu'il avait créé, possédant les richesses immenses de la Divinité, s'est réduit, pour nous enrichir, à la plus extrême pauvreté; d'un Dieu qui, étant l'être par excellence, s'est anéanti pour nous, en prenant la forme d'un esclave; d'un Dieu qui a donné pour nous tous son sang et sa vie, et qui, non content de s'être livré à la mort pour notre salut, se donne encore à nous tout entier dans le sacrement de son amour, comme si chacun de nous était l'unique objet de sa tendresse. Quel exemple pour nous, mes frères! quel motif plus capable de nous attendre en faveur des pauvres! Pouvons-nous penser à Jésus-Christ et aux bienfaits inestimables dont il nous a comblés, sans nous souvenir en même-temps que les pauvres sont, comme nous, ses frères, ses cohéritiers, le prix de son sang et de ses souffrances? Et l'égalité que la religion met entre eux et nous, ne nous porte-t-elle pas à faire disparaître ou à diminuer au moins l'extrême disproportion qui se trouve entre notre opulence et leur misère?

Je viens donc, au nom de Jésus-Christ, vous entretenir de la matière importante de l'aumône: non pas précisément pour vous exhorter à la faire, puisque la disposition de vos cœurs a prévenu mon discours; mais pour vous faire concevoir de plus en plus qu'en la faisant vous ne faites que remplir un devoir indispensable.

Il n'est personne sans doute qui ne regarde l'aumône comme une action louable et méritoire: etc.

AUTRE EXORDE DU SERMON SUR L'AUMONE.

Pour une assemblée de charité. (Prêché le huitième dimanche après la Pentecôte.)

Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas, misericordiis pauperum (Dan., IV, 24.)

Rachetez vos péchés par des aumônes, et par des actes de compassion envers les pauvres.

Tel fut, mes frères, le conseil plein de sagesse que donna autrefois le prophète Daniel à un roi qui avait longtemps abusé de

sa puissance, en lui montrant la justice divine prête à exercer sur lui ses rigueurs. Il ne lui indique point de moyen plus efficace de la désarmer que l'aumône et la charité envers les pauvres. C'est le même conseil que suit avec prudence l'économe infidèle dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour. Effrayé du compte qu'il doit rendre à un maître sévère, il se ménage des ressources contre le changement de fortune dont il est menacé, et c'est par des actes de bienfaisance qu'il se les prépare. Le jour approche, mes frères, ou nous rendrons nous-mêmes compte des biens que la divine Providence nous a confiés. Heureux, si, dans l'examen sévère qui sera fait de notre administration, nous nous trouvons exempts, et d'infidélité envers notre Maître, et de dureté ou d'indifférence envers nos semblables! ou plutôt heureux, si, coupables d'une infinité de fautes et d'iniquités, nous trouvons des protecteurs qui apaisent pour nous la colère du Seigneur, qui nous préservent de la misère affreuse dont nous sommes menacés, et qui nous ouvrent ces demeures éternelles dont nos péchés ne sont que trop capables de nous exclure! Ces protecteurs, mes frères, ce sont les pauvres; ce sont ces hommes que nous méprisons, que nous dédaignons aujourd'hui, et qui peuvent faire pour nous infiniment davantage que nous ne pouvons faire pour eux: ce sont eux dont nous devons chercher à nous faire des amis, et le meilleur usage que nous puissions faire des richesses que nous possédons, la meilleure manière de couvrir les iniquités qui peut-être nous les ont procurées, c'est d'en acheter leur puissante protection: *Facite vobis amicos de Mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.* (Luc., XVI, 9.)

Mais pourquoi insister aujourd'hui sur ce sujet? N'êtes-vous pas déjà, mes frères, intimement convaincus des avantages attachés à l'aumône; cette sainte solennité qui nous rassemble, n'est-elle pas en quelque sorte le triomphe de la charité? Ne regardez-vous pas, comme un de vos titres le plus précieux, l'avantage d'être associés à une compagnie qui, sous la conduite d'un digne ministre du Père des miséricordes, emploie en faveur des pauvres ses soins charitables et généreux? Oui, mes frères: mais plus vous êtes convaincus de l'excellence de cette œuvre, plus vous devez entendre avec plaisir les maximes de la religion qui nous la prescrit. Ce ne sont point des cœurs durs et impitoyables que je veux m'efforcer d'amollir; ce sont des chrétiens que je veux affermir dans la pratique d'une vertu qui leur est chère, en les prémunissant contre les retours de l'amour-propre et les illusions de l'orgueil.

En effet, mes frères, s'il pouvait jamais, être permis à des chrétiens, etc. (Comme ci-dessus, col. 163.)

SERMON X.

Pour le jour de la Circoncision.

PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET ADVERSITÉ DES JUSTES.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II, 21.)

Le huitième jour étant venu auquel l'Enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus.

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ commence à remplir la double fonction pour laquelle il est descendu sur la terre. Il est venu pour nous racheter et nous instruire, et sa circoncision est tout à la fois le commencement des souffrances par lesquelles il opère notre salut et le commencement des instructions divines par lesquelles il détruit nos erreurs et nos préjugés.

A peine est-il entré dans le monde, et déjà il s'offre à son Père comme une victime de propitiation; déjà il prélude à son grand sacrifice, en versant pour nous les prémices de son sang précieux; déjà il se soumet au joug humiliant de la loi pour nous en affranchir, et prend la marque des esclaves pour nous imprimer le caractère des enfants de Dieu.

Il fallait, dit l'Écriture, que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. Aussi est-ce au milieu des souffrances qu'il reçoit le nom glorieux de Sauveur des hommes, ce nom de Jésus qui, selon l'Apôtre, est au-dessus de tout autre nom; ce nom devant lequel tout fléchit le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; ce nom par lequel tant de prodiges ont été opérés, et qui est le seul sous le ciel, par lequel nous puissions être sauvés : *Non est aliud sub celo nomen datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* (Act., IV, 12.)

Mais si Jésus-Christ nous donne dans sa circoncision le gage précieux de ce qu'il doit faire et souffrir pour nous, quelle leçon ne nous donne-t-il pas aussi, en commençant par des souffrances la carrière de sa vie mortelle? Il est venu pour nous instruire, et un des points les plus importants de ses instructions, c'est de rectifier nos idées sur le véritable bonheur. Courbés vers la terre par le poids du péché qui nous a dégradés, nous regardons comme de véritables biens ceux dont y jouissent les pécheurs : la pauvreté et les douleurs qui sont souvent le partage des justes nous paraissent au contraire des maux insupportables. Nous sommes tentés de douter qu'il y ait une Providence qui gouverne les hommes, parce que nous voyons si souvent l'iniquité triompher, et le méchant marquer tous ses jours par de nouveaux plaisirs; tandis que le juste, accablé sous le poids de l'indigence, ne soutient qu'à peine une vie triste et languissante.

L'exemple seul de Jésus-Christ suffit, mes frères, pour détruire cette erreur. S'il est notre unique Sauveur, peut-on être heureux lorsqu'on est éloigné de lui? peut-on au contraire être véritablement malheureux lorsqu'on lui est attaché, lorsqu'on marche sur ses traces, et qu'on porte le caractère

d'une glorieuse ressemblance avec lui? en un mot les honneurs et les richesses peuvent-ils être regardés comme un véritable bien, depuis qu'il les a rejetés; et les souffrances peuvent-elles être regardées comme un mal véritable, depuis qu'il les a consacrées en s'y soumettant lui-même?

Telles sont les vérités que je veux aujourd'hui appuyer de quelques réflexions. Quelle instruction plus convenable à ce jour, où les hommes s'épuisent en vœux et en souhaits, plus frivoles encore dans leur objet que suspects dans leur sincérité? Le monde vous souhaitera, mes frères, toutes sortes d'avantages et de prospérités temporels, et moi, ministre de la religion, je ne puis demander pour vous au Seigneur que les biens spirituels; je ne puis rien souhaiter de plus avantageux pour vous, que le détachement du monde, que la persuasion intime de la fausseté des plaisirs et des biens qu'il peut vous procurer. Et s'il fallait, pour vous convaincre de ces vérités, que le Seigneur vous visitât par des afflictions, si vous ne pouviez détacher votre cœur de ces biens trompeurs sans en être effectivement privés, qui peut douter qu'il ne vous fût infiniment plus avantageux de les perdre que de les conserver?

Voici donc, mes frères, tout le dessein de ce discours : les méchants ne sont jamais heureux, lors même qu'ils paraissent comblés de biens et de plaisirs : c'est le sujet de ma première partie; les justes sont véritablement heureux, lors même qu'ils paraissent accablés d'afflictions et de malheurs : c'est le sujet de ma seconde. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prospérité apparente des méchants a été dans tous les temps, mes frères, le scandale des âmes faibles : que dis-je? les justes eux-mêmes ne sont que trop susceptibles de cette tentation. J'ai été ébranlé, dit un prophète; j'ai été piqué de jalousie en voyant la paix dont jouissent les pécheurs : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns.* (Psal. LXXII, 3.) Eux seuls n'ont point de part aux travaux des enfants des hommes et aux malheurs qui les accablent; eux seuls jouissent de la graisse de la terre, et tandis que leur bouche orgueilleuse blasphème contre le ciel, le ciel au contraire semble verser sur eux ses bénédictions. Ils commencent à douter eux-mêmes que Dieu les connaisse, puisqu'il laisse leurs forfaits impunis, et moi-même j'ai dit : c'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur de toute iniquité, que j'ai conservé mes mains pures et innocentes, puisque cela ne m'empêche pas d'être frappé, d'être accablé sous le poids de l'adversité : *Ergo sine causa justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas.* (Psal. LXXII, 13.)

C'est ainsi, mes frères, que le Prophète-Roi nous décrit les mouvements de son esprit et de son cœur abandonné à lui-même. Mais bientôt le voile, qui obscurcissait à ses yeux la vérité, tombe de devant lui; il porte

sa vue sur la fin des pécheurs, et dès lors leur prospérité ne lui paraît plus qu'un songe. Il s'écrie dans un mouvement de joie et de consolation : Oui, Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous sont dans le chemin de la perdition; mon unique bonheur est de m'attacher à vous et de mettre en vous toute mon espérance : *Qui elongant se a te peribunt; mihi autem adherere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam. (Psal. LXXII, 27.)*

Entrons à l'exemple du Prophète, dans le sanctuaire de la justice de Dieu : examinons à la lumière de la vérité le bonheur dont jouissent les méchants, et nous verrons bientôt que ce n'est qu'une vaine apparence de bonheur; que c'est, selon l'Écriture, un piège qui leur est tendu : *Propter dolos posuisti eis. (Ibid., 18.)*

Pour être véritablement heureux, il faut posséder un véritable bien, le posséder sans remords. Car qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est fondé que sur l'illusion, que le moindre choc, le moindre souffle peut renverser, que les cris d'une conscience alarmée troublent à chaque instant? Voyons donc si la prospérité, dont les pécheurs s'enivrent, a ces trois caractères : si les biens, les plaisirs, dans lesquels ils la font consister, sont de véritables biens; quelle assurance ils ont de les posséder; enfin quel est l'état de leur âme au milieu de ces biens et de ces plaisirs. Puisse ce détail vous faire sentir toute la fausseté du bonheur des pécheurs, et vous empêcher de le regarder jamais avec un œil d'envie.

I. Mes frères, sont-ce de véritables biens que ceux dans lesquels les mondains font consister leur bonheur? Non; la raison, la foi, l'expérience, tout nous dit qu'ils n'en sont tout au plus qu'une image légère; et pour s'en convaincre, il ne faut que faire attention à la nature de l'homme, et à la fin pour laquelle il a été créé. Une vérité qu'on nous a apprise dès notre enfance, et qu'un sentiment intime semble confirmer, c'est que nous n'existons dans ce monde que pour connaître Dieu, pour l'aimer, le servir, et parvenir ainsi à le posséder éternellement. Oui, Dieu seul est notre souverain bien, et notre dernière fin; et de là il s'ensuit nécessairement que tout ce qui n'est pas Dieu, ou tout ce qui ne nous mène pas à lui, ne peut être par rapport à nous un véritable bien. En effet quelle illusion, quelle bassesse, de prendre pour objets de notre félicité, pour terme de nos désirs, des choses inférieures à la dignité même de notre nature! O homme, connaissez mieux la noblesse de votre origine et la grandeur de votre destinée. Vous êtes créé pour posséder le souverain bien, et vous bornez vos désirs à des biens périssables? Vous avez été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et vous mettez votre bonheur dans des choses qui n'ont ni avec lui, ni avec vous-même aucune proportion? Le Seigneur vous a placé au-dessus de tous les ouvrages de ses mains, par quel avilissement de vo-

tre part pourraient-elles devenir votre fin et votre bonheur?

Voilà, mes frères, les idées que nous devrions avoir de nous-mêmes et des objets qui nous environnent. Voilà, si j'ose m'exprimer ainsi, le noble orgueil que la connaissance de notre origine nous inspire, et le seul que la religion ne condamne pas. Nous pouvons sans crainte nous livrer à ces pensées, si capables d'élever nos cœurs au-dessus des objets terrestres, et de nous attacher à l'Être suprême; si capables en même temps de calmer les passions qui troublent notre vie. Fortune, honneurs, plaisirs des sens, pourquoi vous désirerais-je? pourquoi emploierais-je à vous acquérir tant de soins et de travaux? Vous n'êtes pas dignes de moi. Une âme immortelle et semblable à la Divinité, peut-elle se réduire à la possession d'une matière brute et insensible? une âme destinée à jouir de Dieu même, peut-elle mettre son bonheur dans ce qui ne l'approche pas de cet objet seul digne de ses désirs, dans ce qui peut au contraire l'en éloigner pour toujours? C'est donc une erreur que de chercher sa félicité dans les choses d'ici-bas, et le bonheur prétendu de ceux qui en jouissent n'est fondé que sur l'illusion.

Séparez-moi, mon Dieu, disait le Prophète, séparez-moi de ce peuple qui vous est étranger : *erue me de manu filiorum alienorum (Psal. CXLIII, 11)*; de ces hommes dont la bouche ne s'ouvre que pour la vanité et le mensonge, dont la main ne s'exerce qu'à l'iniquité; ne permettez pas que j'envie jamais les biens dont ils jouissent. Une famille nombreuse s'élève sous leurs yeux comme une plantation de jeunes arbres dans une terre fertile : *quorum filii sicut novellæ plantationes. (Ibid., 12.)* Leurs filles, ornées de toutes les inventions de l'art, égalent par leur luxe la magnificence de nos temples : *filiae eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi. (Ibid.)* Des troupeaux nombreux bondissent dans leurs plaines; la terre surpasse leurs espérances par l'abondance des fruits qu'elle leur prodigue; on ne voit chez eux ni ruines ni débris; on n'y entend point les cris douloureux de l'indigence. Ils appellent heureux ceux qui jouissent de ces avantages : *beatum dixerunt populum cui hæc sunt. (Ibid., 13.)* Non, ils ne le sont pas : heureux seulement le peuple qui prend le Seigneur pour son Dieu, qui ne cherche qu'en lui sa félicité : *beatus populus cujus Dominus Deus ejus! (Psal. XXXII, 12.)*

Ajouterai-je encore ici une réflexion de saint Augustin, bien capable de frapper tous ceux qui ne sont pas assez insensés pour douter de l'existence d'un Dieu et de sa providence? La preuve la plus complète de la frivolité des biens de ce monde et de la fausseté du bonheur qu'ils procurent, c'est, dit ce Père, la profusion même avec laquelle Dieu semble les prodiguer aux méchants : *tam frivola sunt, ut et malis donari digni sint.* Si c'était de véritables biens, il les réserverait sans doute à ses amis; il ne les

abandonne aux pécheurs que parce que ce sont des choses viles, et qui méritent à peine que la Providence, en les distribuant, ait égard au mérite de ceux qui les reçoivent. Ceux qui sont capables de les préférer à la vertu et à l'innocence, méritent d'être trompés par leur éclat imposteur ; et la jouissance même qui leur en est accordée est, de la part du Seigneur, un jugement de colère sur eux.

Au moins faudrait-il, mes frères, que les richesses de ce monde pussent rassasier nos désirs ; car dire qu'on est heureux lorsqu'on n'est pas content, ou dire qu'on est content lorsqu'on désire encore, c'est se tromper soi-même ou vouloir tromper les autres. Et quel homme comblé des biens de la fortune n'en désire pas de plus grands ? quel ambitieux s'est jamais borné à un certain degré d'honneur et d'élévation ? quel voluptueux ne désire pas continuellement de nouveaux plaisirs, pour réveiller en lui le goût que l'habitude même a émoussé ? en un mot quel est l'homme qui, comblé de tout ce que le monde peut lui offrir de biens et d'avantages, ne sent pas au dedans de lui-même un vide que l'univers entier ne pourrait remplir ? Saint Augustin l'a dit, mes frères, après l'avoir éprouvé comme nous l'éprouvons tous les jours ; quelque bornés que nous soyons dans noire être, nous sommes infinis dans nos désirs : c'est là ce qui nous est resté de notre ancienne grandeur, et notre cœur, fait pour Dieu, sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en lui : *irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Voulez-vous, mes frères, un exemple fameux du néant et du vide de tous les biens, de tous les plaisirs de ce monde ? rappelez-vous ce roi tout couvert de gloire, dont la puissance et les richesses ont surpassé, au jugement de l'Ecriture, celles de tous les rois qui l'ont précédé, et n'aurent peut-être jamais d'égaux dans les siècles futurs ; ce roi qui joignait à la plus haute sagesse l'expérience de tous les plaisirs ; Salomon, en un mot ; interrogez-le sur le bonheur dont cette vie est susceptible. *Vanité des vanités, s'écrie-t-il, tout n'est que vanité. (Eccle., II 1.)* J'ai été un roi puissant, et j'ai trouvé que cette puissance même n'était que vanité ; j'ai désiré de me plonger dans les délices, et n'y ai trouvé que vanité ; et j'ai dit à la joie même : pourquoi me trompes-tu par une fausse apparence de bonheur ? j'ai amassé de l'or et de l'argent ; j'ai fait bâtir des palais magnifiques ; un peuple entier a été occupé à servir mes plaisirs ; je n'ai rien refusé à mes yeux ; j'ai accompli tous les désirs de mon cœur ; et je n'ai trouvé partout que vanité et affliction d'esprit : *universa vanitas et afflictio spiritus. (Ibid., 11.)* Je n'ai trouvé dans cette vie, si délicate en apparence, que du dégoût et de l'ennui ; et j'ai regretté le temps et les peines que j'avais employés à acquérir tous ces faux biens : *et ideo tædium me vite meæ, et detestatus sum omnem industriam meam. (Ibid., 17.)* Y a-t-il plus de

ressource dans les plaisirs de l'esprit que dans ceux des sens ? Non, dit le Sage ; j'ai orné mon esprit de toutes sortes de connaissances, et je n'y ai trouvé que vanité ; j'ai voulu connaître les causes qui produisent tout ce qui est fait sous le soleil, et j'ai trouvé que c'était là une des occupations les plus pénibles que l'Eternel ait pu imposer aux mortels infortunés ; j'ai voulu connaître les hommes, analyser leur cœur, découvrir les erreurs qui les séduisent, leur enseigner les moyens de devenir meilleurs ; j'ai vu que cette science du cœur humain, qui paraît si utile et si nécessaire, n'était capable que d'augmenter mon chagrin et mon indignation, et qu'en multipliant ses connaissances, l'homme ne faisait que multiplier ses peines : *eo quod in multa sapientia multa sit indignatio, et qui addit scientiam addit et laborem. (Ibid., 18.)*

Tel est le jugement que portait des biens de ce monde, le plus sage et le plus heureux de tous les hommes. Qui de nous sera assez insensé pour se promettre ici-bas le bonheur que Salomon lui-même n'y a pas trouvé ? qui de nous osera appeler véritables biens ceux que le Sage par excellence appelle vanité et affliction d'esprit ?

II. Mais supposons, mes frères, ce qui n'est cependant jamais arrivé, supposons, dis-je, que l'homme puisse trouver une véritable félicité dans les biens de ce monde, que tous ses souhaits soient accomplis, qu'il ne désire plus rien. Hélas ! s'il est exempt des désirs, est-il pour cela délivré des craintes et des inquiétudes ? a-t-il une espérance raisonnable que ce bonheur ne sera pas momentané, que ce n'est pas un de ces songes flatteurs qui ne nous font pendant quelques instants l'illusion la plus douce, que pour nous faire mieux sentir dans un affreux réveil toutes les peines de notre véritable état ? Combien d'exemples frappants n'avons-nous pas de l'instabilité des choses humaines ? Combien d'hommes, élevés au comble du bonheur, se sont vus tout d'un coup précipités dans la misère la plus affreuse ! *J'ai vu l'impie élevé comme un cèdre du Liban, dit le Prophète ; un instant après, j'ai passé, et il n'était plus. (Psal. XXXVI, 36.)* Rappelez-vous, mes frères, cette statue que vit en songe le roi de Babylone, et dont le prophète Daniel lui expliqua le mystère ; elle est une image naturelle de la prospérité des méchants : sa tête d'or semble s'élever jusqu'aux cieux, elle a le regard fier et menaçant ; mais ses pieds, composés de fer et d'argile, dénotent tout à la fois sa faiblesse et les moyens durs et honteux par lesquels elle s'est élevée. Une pierre détachée de la montagne, sans que les hommes paraissent y contribuer, frappe le colosse dans sa partie faible et le réduit en poudre : il devient le jouet du vent, et à peine peut-on reconnaître le lieu où il recevait autrefois les adorations des aveugles mortels. Telle est, encore une fois, la grandeur des méchants. Les rapines et les intrigues les élèvent quelquefois de l'état le plus vil au comble des hon-

neurs et de l'opulence : une pratique sourde, une calomnie secrète, un coup parti d'une main inconnue, *lapis abscissus de monte sine manibus* (Dan., II, 34), les renverse et les anéantit ; un rival qui possède mieux qu'eux encore l'art méprisable de ramper et de flatter, réussit à les supplanter ; et ils deviennent bientôt le jouet et la fable de ce même peuple dont ils étaient les idoles.

Mais sans chercher dans les cours des princes des exemples fameux de ces revers, combien, mes frères, n'en ayons-nous pas tous les jours sous les yeux ? Combien de familles élevées dans le sein de l'abondance se sont vues tout d'un coup réduites à la pauvreté ? Ces biens, dans lesquels vous mettez votre bonheur, combien d'accidents peuvent vous les enlever ? Un orage peut ravager vos terres ; un incendie consumer vos maisons et vos richesses ; une tempête anéantir votre commerce ; la mauvaise foi ou la mauvaise conduite d'un associé vous réduire vous-mêmes à l'indigence. Je n'ose, mes frères, retracer à vos yeux l'image de ces désastres effrayants qui de nos jours ont anéanti des villes entières, et enseveli, dans les entrailles de la terre entr'ouverte, les richesses de leurs habitants. Cette santé, sans laquelle tous les biens, tous les plaisirs ne sont rien, à quoi tient-elle ? Combien de causes différentes peuvent l'altérer ? combien d'hommes robustes et vigoureux sont devenus en un instant des objets dignes de compassion par leurs douleurs et leurs infirmités ? Non, mes frères, non : rien de fixe, rien d'assuré dans le monde ; rien qui ne soit sujet à des révolutions subites et imprévues ; rien par conséquent qui puisse nous rendre parfaitement heureux. Le véritable bonheur est pour celui qui amasse des trésors que les vers ne rongent point, que les voleurs n'enlèvent pas ; pour celui, dis-je, qui met son espérance et sa félicité dans le Dieu immortel devant qui tout passe, et qui seul demeure éternellement.

Supposons encore que les mondains aient une espèce d'assurance de posséder toute leur vie ces biens si fragiles : mais qui pourra les rassurer contre la crainte de la mort qui est le terme inévitable de leur bonheur, comme elle est le commencement de celui des justes ? O mort, que ta pensée seule est douloureuse pour un homme qui met sa confiance dans ses richesses ! qu'elle est capable de répandre d'amertume sur tous les plaisirs ! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* (Eccli., XLI, 1.) Qu'il est triste, qu'il est affreux de voir approcher la fin d'une vie au delà de laquelle on n'a plus d'espérance ; de voir approcher une éternité dans laquelle on va entrer séparé de tout, dépouillé de tout, accompagné seulement de sa conscience ! Qu'il est triste de voir s'évanouir cette fortune brillante, ces hommes, ces projets ambitieux ; de voir passer dans des mains étrangères, et souvent odieuses, ces richesses qu'on a accumulées avec tant de peine, et de quitter des palais magni-

fiques pour entrer dans les ténèbres et la poussière du tombeau ! *relinquent alienis divitias suas, et sepulcra eorum domus eorum in æternum.* (Psal. XLVIII, 11.) Est-il possible, mes frères, d'être heureux lorsqu'on fait ces réflexions, et n'est-ce pas le comble de l'aveuglement que de ne les pas faire ? C'est le parti que prennent la plupart des pécheurs ; mais ce parti même est un parti de désespéré. La mort n'approche pas de nous avec moins de vitesse, lorsque nous cherchons à nous dissimuler ses approches ; et le plus grand malheur qui puisse nous arriver, c'est d'en être surpris dans l'ivresse des plaisirs.

Oui, mes frères, malheur à ceux que la mort seule éclaire sur la vanité des choses du siècle ! le rayon de lumière qui la leur fait apercevoir, leur découvre aussi les abîmes éternels où l'illusion les a conduits. Heureux, au contraire, ceux qui préviennent ce coup fatal par de sages réflexions ; qui se dépouillent de bonne heure de ces faux biens qui leur seraient arrachés avec violence ; ou du moins qui en retirent dès à présent leur affection, pour ne chercher que les biens solides que la mort même ne peut enlever !

III. Mais faut-il recourir au triste avenir qui attend les pécheurs, pour les persuader de la fausseté de leur bonheur ? Qu'ils interrogent leur propre cœur : qu'ils nous disent si dès à présent ils jouissent en paix de ces faux biens qu'ils ont acquis avec tant de soins et de peines ; qu'ils nous disent si les remords de leur conscience ne troublent pas leur repos, et s'il est possible d'être tout à la fois heureux et méchant.

Quelque corrompu qu'on soit, il est bien difficile d'étouffer entièrement la voix de la conscience, et d'éteindre ce flambeau qui porte une lumière importune dans les replis les plus cachés de nos cœurs. Cette lumière nous a été donnée par l'Auteur de la nature, pour nous avertir par un sentiment intime, mais clair et distinct, de ce qui nous est permis, et de ce qui nous est défendu : heureux ceux qui la suivent avec fidélité ! Mais quand on la méprise, quand on se roidit contre ses avertissements ; elle reste en nous pour notre supplice, elle répand l'amertume sur nos plaisirs illicites, elle est le présage de ce ver rongeur auquel les méchants seront livrés pendant toute l'éternité.

Un homme est puissant dans le monde : son autorité, son crédit peuvent bien lui faire braver impunément la justice et les lois ; il peut étouffer par la crainte la voix de l'innocent qu'il opprime, du pupille qu'il dépouille, de la veuve qu'il réduit à la misère ; il peut s'emparer impunément du champ de Naboth, et ajouter sans crainte cette injustice à celles qui ont formé ses vastes héritages. Mais croyez-vous, mes frères, qu'il soit tranquille au dedans de lui-même ? Non ; sa conscience l'accuse continuellement ; et il éprouve à ce tribunal intérieur, un jugement plus rigoureux que

celui qu'il pourrait attendre des hommes.

Un homme adroit, un plaideur artificieux peut fasciner les yeux de ses juges ; il peut échapper à la vengeance des lois en faisant passer pour innocent ce qui dans le fond est un crime ; il peut déguiser aux yeux des hommes ses concussions et ses usures : mais est-il innocent à ses propres yeux ? Non : il se condamne lui-même ; le succès de ses injustices ne le justifie pas devant le juge incorruptible qu'il porte au dedans de lui ; sans cesse une voix importune lui dit que peut-être le moment est venu où il va paraître aux yeux des hommes ce qu'il est ; que ce témoin qu'il a suborné va révéler ses pratiques criminelles ; que cet acte qu'il a supprimé va reparaitre ; que cette intrigue, cette fourberie va se découvrir ; que déjà on l'en soupçonne, qu'un complice indiscret l'a trahi, qu'il est ruiné, qu'il est perdu. Voilà, mes frères, l'état de ces hommes qui se sont fait, à force d'injustices, une fortune brillante. Une feuille agitée par le vent, leur ombre même les épouvante. Ce bruit effrayant retentit à chaque instant aux oreilles de l'impie ; et lors même que tout est calme et tranquille, son esprit est livré aux plus cruelles inquiétudes : *sonitus terroris in auribus impij et cum pax sit, suspicatur insidias.* (*Tob.*, XV, 21.)

N'est-ce rien, d'ailleurs, que ce sentiment intime qui leur répond continuellement du mépris et de la haine publique ? ils voient à leurs pieds une foule d'adorateurs, mais ils savent bien qu'ils n'ont pas un ami ; ils savent que les respects intéressés qu'on leur prodigue, ne s'adressent qu'à leur fortune ou à leur dignité, et que dans la foule de leurs courtisans, il n'en est peut-être pas un seul qui ne les vit avec joie humiliés, dégradés, confondus. Ce fameux scélérat qui, sous le nom de protecteur, asservit une nation idolâtre de sa liberté, qui osa ensanglanter le trône et qui réussit à s'y asseoir lui-même ; cet homme enfin dont les succès et les crimes étonneront également la postérité, paraissait jouir tranquillement du fruit de ses forfaits. Un courtisan flatteur lui fit un jour remarquer la foule du peuple qui s'empressait pour le voir et lui applaudir : Ne vous y trompez pas, lui dit-il, la foule serait plus grande encore s'il s'agissait d'assister à mon supplice. Quelle pensée pour un homme qui n'a pas encore perdu tout sentiment d'humanité !

Mais les idées de la religion, quel trouble, quel ravage ne causent-elles pas dans l'âme des méchants ? peuvent-ils, sans sécher de frayeur, penser à ce Dieu juste, à ce Dieu vengeur qui les connaît, qui les jugera, qui punira leurs crimes par des supplices éternels ? Je sais, mes frères, par quels funestes moyens ils cherchent à se tranquilliser ; je sais que c'est surtout parmi les heureux du siècle qu'on trouve de ces insensés qui disent dans leur cœur qu'il n'y a pas de Dieu, que tout périt avec le corps, que l'éternité est une chimère. Mais en sont-ils bien persuadés ? Pourquoi donc au moindre

danger, les voyons-nous lever les yeux au ciel, et invoquer comme nous le nom de Dieu ? pourquoi laissent-ils si souvent échapper ce témoignage d'un âme naturellement chrétienne : *testimonium animæ naturaliter Christianæ* ? pourquoi tant de frayeur lorsque la foudre gronde sur leurs têtes ? pourquoi, dans la moindre maladie, tant d'empressement pour recourir à la religion, à la superstition même ? Ce sont, nous disent-ils, des restes des préjugés et des terreurs qu'on leur a inspirés dans leur enfance. Mais qu'importe, mes frères, d'où leur viennent ces sentiments ? il suffit qu'ils subsistent malgré eux dans leurs cœurs, pour les rendre malheureux, pour troubler la tranquillité de leur vie, pour empoisonner tous leurs plaisirs.

Cessons donc de regarder d'un œil d'envie la prospérité des méchants : *Noli æmulari in malignantibus.* (*Psal.* XXXVI, 1.) Leur félicité, si elle est réelle, ne dure qu'un instant ; elle est comme ces plantes qu'un rayon de soleil fait sécher : *tanquam fenum velociter arescent* (*ibid.*, 2) ; elle est accompagnée des remords les plus cruels, des soucis les plus cuisants ; elle les conduit au sort le plus affreux pour l'éternité. Ce sont, dit l'Écriture, des victimes que le Seigneur engraisse pour le jour de ses vengeances : *Congrega eos quasi gregem ad victimam et sanctifica eos in die occisionis.* (*Jer.*, XII, 3.) Oserons-nous dire encore que les pécheurs sont heureux ? Non, encore une fois, mes frères ; il n'y a pour eux ni paix, ni bonheur : *non est pax impiis.* (*Isa.*, LVII, 21.) Mais les justes, au contraire, ne sont jamais véritablement malheureux, lors même qu'ils paraissent accablés sous le poids de l'adversité. C'est ce qui me reste à développer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les mêmes raisons par lesquelles je vous ai fait voir la fausseté du bonheur des méchants prouvent aussi, mes frères, la légèreté des afflictions sous lesquelles les justes nous paraissent quelquefois accablés. En effet, si les biens dans lesquels les mondains font consister leur bonheur ne sont pas de véritables biens, s'ils n'en ont qu'une apparence trompeuse, la privation de ces biens frivoles peut-elle être un véritable malheur ? Si la durée du bonheur des méchants est si courte, si la mort qui doit la terminer est si prochaine, ne peut-on pas dire aussi que l'adversité des justes ne dure qu'un instant : *momentaneum et leve tribulationis nostræ* ? (*II Cor.*, IV, 17.) et au lieu que les approches de la mort sont infiniment affligeantes pour un homme qui a mis dans cette vie toute sa félicité et toutes ses espérances, ne sont-elles pas au contraire infiniment consolantes pour un juste qui, ayant éprouvé la vanité des choses d'ici-bas, ayant été dégagé par l'adversité des liens qui pouvaient l'y attacher, n'envisage la fin de cette vie mortelle que comme la fin de son exil, le commencement de son bonheur et le moment heureux

qui va le réunir avec Jésus-Christ et avec la société des saints, dans la paix éternelle de la Jérusalem céleste ? Enfin, si au milieu des honneurs et des richesses, si dans le sein même de la volupté, des remords cruels viennent troubler la paix de l'impie, si sa conscience déchirée est pour lui un juge inexorable ; n'est-il pas vrai, au contraire, qu'au milieu même de l'indigence, accablé, si l'on veut, de maladie et de langueur, le juste trouve dans le témoignage de sa conscience une consolation plus douce, plus certaine mille fois que celles que le monde peut offrir ? Au milieu des tribulations et des souffrances, il jouit de son Dieu qui est l'unique objet de son amour et qui est en effet le souverain bien, le seul bien véritable ; il le possède, il s'entretient avec lui, il l'a pour témoin de son innocence, il peut répandre continuellement ses peines dans son sein paternel ; appeler un tel homme malheureux, dit saint Augustin, c'est être bien malheureux soi-même : *quisquis eo fruitur quod amat, et summum bonum amat, quis eum beatum nisi miserrimus negat ?*

Mais pour remplir entièrement l'objet que je me suis proposé, je dis que les justes, bien loin d'être malheureux dans les afflictions, y trouvent, au contraire, des sujets de joie et de consolation. Pourquoi ? parce qu'ils y trouvent un moyen sûr de satisfaire à la justice de Dieu pour leurs péchés passés ; parce qu'ils les regardent comme un préservatif contre les fautes auxquelles ils sont continuellement exposés ; enfin parce qu'ils y voient un gage de leur félicité future, et comme le sceau de leur prédestination éternelle.

I. Je dis qu'un juste éclairé des lumières de la foi trouve dans les afflictions qui lui surviennent un moyen sûr de satisfaire à la justice de Dieu pour ses péchés passés, et que ce point de vue sous lequel il les envisage, est pour lui une source abondante de consolations. En effet, mes frères, est-il quel qu'un, parmi les justes mêmes, qui ne soit en quelque chose redevable à la justice de Dieu ? Se croire entièrement exempt de péché, dit saint Jean, c'est se séduire soi-même : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus.* (1 Joan., I, 8.) Avec quelque attention que nous veillions sur nous-mêmes, il est bien difficile que nous ne contristions pas l'esprit de Dieu par un grand nombre de fautes : combien de distractions dans nos prières, combien de caprices dans nos dévotions, combien d'indiscrétions dans nos discours, combien de mouvements secrets d'antipathie, d'humeur, de sensualité, de vaine gloire ! Telles sont les faiblesses attachées à l'humanité ; tel est le sujet continuel de nos gémissements. Ces fautes journalières ne nous font pas perdre entièrement la grâce du Seigneur, mais elles nous rendent moins agréables à ses yeux ; elles ne sont point incompatibles avec la charité, elles laissent subsister dans nos cœurs le fondement de la justice qui est Jésus-Christ et son amour ; mais elles sont

selon l'expression de l'Apôtre, comme la paille et le bois que nous élevons sur ce riche fondement. Or, mes frères, cet édifice imparfait ne peut subsister dans l'éternité ; il ne peut faire partie de cette cité mystérieuse qui s'élève à la gloire du Très-Haut, et dont les murs doivent être, selon l'Écriture, tous composés de pierres précieuses : *lapides pretiosi omnes muri ejus.* Il faut que le feu le purifie, qu'il consume toutes ces matières étrangères, pour ne laisser subsister que celles qui sont dignes du Dieu saint qui doit habiter en nous. Ce feu qui nous éprouve et qui contribue aussi à notre sanctification et à notre salut, ce sont les afflictions et les souffrances. En même temps qu'elles séparent l'alliage que nous mêlons à l'or de la charité ; elles servent aussi, par l'impression douloureuse qu'elles font sur nous, à expier nos fautes, à nous acquitter de tout ce que nous devons à la justice de Dieu pour ces péchés ordinaires qui sont la suite presque nécessaire de notre faiblesse ; elles sont le supplément de notre pénitence pour les péchés plus griéux par lesquels nous avons peut-être eu le malheur de perdre entièrement notre innocence.

Avouons-le, mes frères, il y a aujourd'hui bien peu de justes qui jouissent de leur innocence baptismale, il y en a bien peu qui n'aient pas profané le sang de l'alliance qui les avait unis avec Dieu, qui n'aient pas crucifié Jésus-Christ de nouveau. Ils ont trouvé dans le sacrement de pénitence une nouvelle vie ; mais si la miséricorde de Dieu a couvert leurs iniquités, ils ne les ont pas eux-mêmes oubliées ; ils ne se croient pas dispensés de les pleurer et de les punir : ils ont continuellement devant les yeux ces tristes années qu'ils ont passées dans l'éloignement et la disgrâce de Dieu, sans connaître la justice et la beauté de sa loi. Ce ne sont point de ces remords cuisants qui troublent la conscience des pécheurs persévérants dans le crime : c'est le sentiment d'une juste douleur, qui vient de l'amour qu'ils ont pour Dieu, et qui leur fait répandre des larmes plus douces, dit saint Augustin, que les ris insensés dont les théâtres retentissent. Or, ce souvenir douloureux ne peut demeurer dans leur cœur, sans leur faire désirer sincèrement que leurs péchés soient entièrement expiés, que la justice de Dieu soit pleinement vengée des outrages qu'ils lui ont faits.

Un homme charnel se réjouit de n'être plus dans ces temps où l'Église, armée d'une sainte rigueur, exigeait des pénitents une satisfaction proportionnée à leurs crimes. Cette discipline salutaire qui les assujétissait à des années entières de jeûne, de cilice, d'humiliations publiques, lui paraît un rigorisme affreux ; et s'il ne porte pas l'audace jusqu'à accuser de cruauté les saints qui l'avaient établie, il croit au moins que ceux qui sont venus depuis étaient bien plus habiles et plus éclairés ; puisqu'au moyen de la récitation de quelques prières vocales ou de quelques autres œuvres aussi

faciles à pratiquer, ils nous procurent la réconciliation qu'on achetait autrefois par tant de travaux et de larmes. Il ne voit pas, cet homme ennemi de la croix de Jésus-Christ, que les principes sur lesquels l'Eglise avait établi sa première discipline sont toujours les mêmes ; que la justice de Dieu ne peut rien perdre de ses droits ; que si l'Eglise a cessé de désigner l'espèce et la durée précise des œuvres satisfactoires, elle n'a pas prétendu dispenser les pécheurs du précepte divin qui les oblige à se punir eux-mêmes de leurs iniquités ; qu'elle leur a seulement laissé le choix des moyens ; et qu'en abrégant le temps des épreuves, elle a supposé que les pécheurs réconciliés avec Dieu ne seraient que plus excités par ce bienfait à faire de dignes fruits de pénitence.

Mais les justes sont bien éloignés de donner dans les mêmes erreurs : ils ne sont justes que parce qu'ils aiment la justice ; parce qu'ils l'aiment plus que toute chose, et par conséquent plus qu'eux-mêmes. Ils l'aiment dans toute son étendue, autant lorsqu'elle punit que lorsqu'elle récompense : ils ont donc un plaisir réel à la voir satisfaite, à s'immoler pour elle, à recevoir ses coups. Ils regrettent ces temps où il leur aurait été permis de lui faire une réparation publique ; ils voudraient pouvoir porter aux yeux de toute l'Eglise la peine et l'humiliation du péché, arroser de leurs larmes le vestibule du temple, embrasser les genoux des fidèles, les conjurer de demander miséricorde pour eux. Ces œuvres si révoltantes pour l'amour-propre leur paraissent douces et consolantes, parce qu'elles leur paraissent justes, et que l'amour de la justice domine dans leurs cœurs. Ils se dédommagent dans le secret de ce qu'ils ne peuvent faire en public : mais quelque austère que soit leur pénitence, ils se plaignent encore de leur lâcheté, et ils sont comblés de joie lorsque Dieu vient à leur secours ; lorsque, par les afflictions qu'il leur envoie, il leur impose lui-même une pénitence rigoureuse qu'ils n'auraient pas eu le courage d'embrasser.

Tels sont, mes frères, les sentiments des véritables pénitents, c'est-à-dire des justes, puisque c'est désormais dans cette classe qu'il faut les chercher. C'est ainsi que la charité, l'amour de la justice adoucit à leur égard l'amertume des souffrances. Mais l'amour bien réglé qu'ils ont pour eux-mêmes les leur fait aussi envisager sous un point de vue consolant. Ils savent que s'ils sortaient de cette vie sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu, le bonheur après lequel ils soupirent serait différé ; que Dieu les punirait par lui-même avec plus de sévérité ; qu'il les ferait passer par ce feu vengeur destiné à purifier les âmes justes, à les rendre plus dignes du royaume des cieux. Ce feu ne nous paraît rien, dit saint Augustin, parce qu'il n'est pas éternel, parce qu'il conduit au salut : *Quia dicitur, salvus erit quasi per ignem, contemnitur ille ignis* ; et cependant il est terrible en lui-même, tout

ce qu'on peut souffrir en ce monde ne peut lui être comparé : *gravior tamen erit quam quidquid potest homo pati in hac vita*. Or nous savons, mes frères, que Dieu ne nous punira pas deux fois : nous savons que si nous recevons avec résignation, avec humilité les châtiments qu'il exerce sur nous en cette vie, il les substituera aux peines rigoureuses qu'il serait en droit de nous faire subir après notre mort. Convaincu de ces maximes, un juste peut-il être malheureux dans ses souffrances ? Peut-il, au contraire, ne pas les regarder comme des preuves de la bonté paternelle de Dieu ?

II. Il les regarde aussi, mes frères, comme un préservatif contre les fautes auxquelles la faiblesse humaine est continuellement exposée ; autre motif pour une âme qui aime Dieu et la vertu, de les trouver douces et consolantes. Tous les états ont leurs dangers et leurs tentations, et il n'est que trop ordinaire de voir des pauvres et des affligés s'abandonner à des vices contraires à l'esprit de l'Evangile, et ajouter à leurs murmures contre Dieu beaucoup d'injustices envers les hommes. Mais l'état le plus dangereux, le plus redoutable à la vertu, c'est celui de la prospérité et des richesses. Le moindre mal qu'elles puissent produire, c'est de nous attacher au monde, de nous le faire envisager comme notre patrie et notre demeure permanente ; au lieu que la foi nous le fait regarder comme un lieu d'exil, comme une terre étrangère dont le langage et les mœurs nous doivent être insupportables, où nous sommes environnés de pièges et d'ennemis, dont nous ne pouvons sortir trop promptement pour entrer en possession de l'héritage céleste auquel nous sommes appelés. Ces sentiments, mes frères, sont essentiels au christianisme. Mais qu'il est difficile de les concevoir ou de les conserver, lorsque le monde ne nous offre que des agréments et des plaisirs ! qu'il est difficile de regarder comme une vallée de larmes, une terre où les fleurs naissent sous nos pas, ou de gémir sur la durée de notre exil, lorsque nous n'en éprouvons ni les travaux ni les amertumes ! On oublie aisément Jérusalem lorsque tout rit à Babylone, et l'on devient insensiblement citoyen de cette ville infidèle où l'on ne devait être qu'étranger, que captif.

L'Apôtre nous ordonne d'user de ce monde comme n'en usant point : *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*. (I Cor., VII, 31.) Mais c'est là peut-être le précepte de la morale chrétienne le plus difficile à pratiquer. Oui, mes frères, il faut une vertu plus héroïque pour vivre au milieu des délices et des richesses du monde sans les aimer, que pour en faire le sacrifice le plus entier. Renoncer au monde, ce n'est qu'un conseil ; ne pas l'aimer, c'est un précepte ; et cependant, rien de si ordinaire que de voir des chrétiens préférer la pauvreté volontaire aux richesses que leur naissance leur assure ; et rien de si rare, au contraire, que de trouver dans ceux qui jouissent des

faveurs du monde, ce détachement de cœur et d'affection que l'Evangile nous prescrit. Rien de si commun que l'illusion sur ce sujet : tant que nous possédons ces biens périssables, dit saint Augustin, nous nous persuadons aisément que nous ne les aimons pas : *Plerumque cum mutabilia bona adsunt nobis, putamus quod ea non diligamus*; mais si nous venons à les perdre, c'est alors que nous nous connaissons nous-mêmes, et que nous voyons combien nous y étions attachés. Nous ne les perdons avec regret que parce que nous les aimions, et cet amour, lors même qu'il ne l'emporte pas dans nos cœurs sur celui que nous devons à Dieu, est cependant un commencement de cupidité : *Aliquantula cupiditas*; il n'est pas aux yeux du Seigneur entièrement exempt de péché. Un chrétien qui a fait cette expérience, peut-il, lorsque ses réflexions succèdent à un moment de sensibilité, regretter ces biens séducteurs ? ne dit-il pas, au contraire, au Seigneur, dans les transports de sa reconnaissance : Vous avez rompu mes liens, ô mon Dieu ! je vous dois pour ce bienfait un sacrifice éternel de louanges et d'actions de grâces : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* ? (*Psal. CXV, 17.*)

Mais, indépendamment de cet attachement au monde qui est presque inséparable de la possession de ses biens, à combien d'autres fautes la prospérité ne nous expose-t-elle pas ! Quel état plus dangereux que celui d'un homme à qui tout prospère, qui ne connaît rien de difficile dans l'exécution de ses volontés, dans l'accomplissement de ses désirs ; qui ne voit autour de lui que des objets de cupidité, et contre l'innocence duquel toutes les créatures semblent conspirer ! Hélas ! vous le savez, mes frères, ce ne fut pas pendant qu'il était poursuivi par le cruel Saül, ce ne fut pas au milieu de ses adversités que David perdit son innocence ; ce fut lorsqu'il était au comble du bonheur, lorsque, tranquille dans son palais, il jouissait de ses propres victoires et de celles que Joab remportait pour lui ; ce fut, dis-je, alors que la passion s'empara de son cœur et le conduisit enfin à l'adultère et à l'homocide. Son fils, le plus sage de tous les hommes, ne fut-il pas aussi asservi par la prospérité à la mollesse, et par la mollesse à l'idolâtrie ?

Et vous-mêmes, mes frères, n'avez-vous pas souvent éprouvé les dangers de la prospérité ? Vous avez vu, pendant quelque temps, vos affaires réussir ; vous aviez de plus grandes espérances pour l'avenir, et déjà vous formiez des projets qui auraient occasionné votre perte éternelle ; déjà vous vous conformiez à ce monde trompeur et corrompu que vous devez haïr ; déjà vous aviez sacrifié à de prétendues bienséances cette modestie, cette simplicité qui est le principal ornement d'une femme chrétienne ; déjà, sous prétexte d'élever vos enfants d'une manière conforme à votre fortune, vous leur destiniez une éducation toute mondaine, vous pensiez à les

produire dans le monde au risque de voir leur innocence succomber et se perdre parmi tant de mauvais exemples ; déjà, en un mot, l'ambition, le luxe, l'amour des plaisirs s'étaient emparés de vous, et auraient banni de votre cœur l'humilité, l'amour de la retraite et de la croix de Jésus-Christ. Dans quel danger n'étiez-vous pas alors, et combien n'y avait-il pas à craindre que ces affaiblissements ne vous préparassent une chute plus terrible ? Dieu vous a prévenus, mes frères, et parce qu'il a sur vous des desseins de miséricorde, il a renversé cette fortune brillante qui commençait à vous séduire ; il vous a remis dans le chemin de la vertu ; il vous a ramenés à cette voie étroite qui conduit à la vie, et à laquelle vous commenciez à préférer la voie large qui conduit à la mort. Si vous êtes véritablement chrétiens, si vous connaissez le prix de la grâce du Seigneur, que vous étiez sur le point de perdre entièrement ; devez-vous murmurer contre le remède salutaire qui vous est appliqué ? Ne devez-vous pas, au contraire, le recevoir avec reconnaissance, quelque amer qu'il vous paraisse d'abord ? On ne peut être juste, mes frères, sans entrer dans ces sentiments, et ces sentiments, une fois bien gravés dans nos cœurs, font disparaître toute l'amertume des souffrances et de l'adversité ; ils nous les font recevoir, non pas seulement avec résignation et avec patience, mais encore avec joie et consolation ; ils nous les font regarder comme le gage de notre bonheur futur, et le sceau de notre prédestination éternelle.

III. Oui, mes frères, s'il y a sur la terre un motif légitime d'espérer le bonheur éternel, et de croire qu'on est de ce nombre heureux à qui le Seigneur l'a destiné dans sa miséricorde, ce motif, c'est l'adversité. Pourquoi ? parce qu'elle nous met dans la voie par laquelle tous les saints sont parvenus à la gloire ; parce qu'elle nous assure nous-mêmes de la solidité de notre vertu, parce qu'elle nous est garante que cette vertu n'ayant point été récompensée dans ce monde, elle le sera infailliblement dans l'autre.

Premièrement, l'adversité nous met dans la voie dans laquelle ont marché tous les saints, dans la seule voie qui conduit sûrement au salut, dans la voie que Jésus-Christ nous a marquée par ses discours et par ses exemples. Parcourons l'histoire de la religion depuis sa naissance jusqu'à nos jours, rappelons-nous ces saints qui ont été nos précurseurs dans la foi, et qui sont aujourd'hui nos intercesseurs dans le ciel ; en est-il un seul qui n'ait été éprouvé par les afflictions et les souffrances ? Le Seigneur a eu des élus jusque sur le trône ; mais ceux qu'il a choisis dans cet état, ont eux-mêmes essuyé des malheurs et des disgrâces. David a été obligé de fuir devant son propre fils. Clotilde a vu égorger, presque sous ses yeux, une partie de sa postérité. Louis a éprouvé les rigueurs de la captivité. Tous

ont été marqués du seau de la croix de Jésus-Christ, sans lequel ce divin Maître ne peut nous reconnaître pour ses disciples. Est-il, en effet, pour parvenir à la gloire, une autre voie que celle des afflictions? N'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ y est parvenu lui-même? Ne nous dit-il pas que quiconque ne porte pas sa croix avec lui n'est pas digne de lui? L'Apôtre ne nous apprend-il pas que la condition essentielle sans laquelle nous ne pouvons être les co-héritiers du Fils de Dieu, c'est de souffrir avec lui? *Comrades Christi, si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (Rom., VIII, 17.) Quel est, nous dit encore l'Apôtre, quel est l'enfant bien aimé qu'un père tendre ne châtie point : *Quis filius quem non corripit pater?* (Hébr., XII, 7.) Quand on n'est pas soumis à cette verge paternelle, on a bien lieu de craindre de n'être pas du nombre des enfants : *Si extra disciplinam estis, ergo adulteri et non filii estis.* (Ibid., 8.) Pauvres de Jésus-Christ, et vous tous que le monde appelle malheureux, que ces vérités sont consolantes pour vous! que votre état est glorieux, qu'il est digne d'envie! il vous met en société avec tout ce qu'il y a jamais eu de saints sur la terre, avec l'Auteur même de toute sainteté. Mais que ces mêmes vérités sont accablantes pour ceux qui jouissent des faveurs et de la prospérité du siècle! Il est dit dans l'Evangile que la voie qui conduit au salut est étroite et pénible, et celle dans laquelle ils marchent est commode et spacieuse; il est dit que quiconque n'aura point eu de part aux souffrances de Jésus-Christ n'en aura point à sa gloire, et ils n'ont aucune marque qui puisse les faire reconnaître pour les disciples de ce Dieu pauvre, humilié, crucifié. Les pauvres, au contraire, et les affligés sont chargés de la croix de leur divin Maître, ils la portent après lui : heureux s'ils persévèrent et s'ils ne cherchent point à se décharger de ce fardeau précieux qui fait toute leur gloire et tout le fondement de leur espérance!

En second lieu, mes frères, les afflictions sont la seule marque par laquelle nous puissions nous assurer de la solidité de notre vertu. Que serait-ce, en effet, qu'une vertu qui ne se proposerait pour but et pour fin que des récompenses temporelles, qui n'honoreraient Dieu que dans l'espérance de recevoir de lui les biens périssables de la terre? Ce serait tout au plus celle d'un juif charnel, et non pas celle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi. Mais si notre prospérité va, pour ainsi dire, de pair avec notre religion; si nous ne trouvons dans le service du Seigneur que des consolations et de la gloire; si notre vertu reconnue de tous les hommes ne nous attire que des applaudissements et des éloges, pouvons-nous, au milieu de tous ces objets d'amour-propre, démêler avec certitude quel est le véritable motif qui nous conduit? L'ennemi de notre salut ne peut-il pas dire de nous, comme il le disait de Job : est-ce en vain

qu'il craint le Seigneur? *nunquid frustra timet Deum?* (Job, I, 9.) Est-il étonnant qu'il cultive, qu'il conserve une piété qui lui procure de si grands avantages? Mais si Dieu permet à Satan de nous éprouver par la perte de nos biens et de tout ce que nous avons de plus cher au monde; s'il lui permet de nous affliger dans notre corps et de nous couvrir de plaies et de douleurs; s'il permet que le monde exerce à notre égard toute l'injustice de ses jugements; que nos amis mêmes s'obstinent à nous regarder comme coupables, lorsque nous ne sommes que malheureux; qu'une personne engagée avec nous par les liens les plus doux et les plus sacrés, dont la société devrait adoucir toutes nos peines, les augmente, au contraire, par l'aigreur de ses reproches, par la bizarrerie de son humeur, par l'irrégularité de sa conduite; et qu'au milieu de ces afflictions si sensibles, nous continuions de le louer, de le bénir, de l'aimer; si nous le servons toujours avec la même fidélité et la même ardeur, n'est-ce pas alors que nous pouvons avoir une assurance raisonnable de l'aimer pour lui-même et d'être animés de cette charité qui n'attend de lui d'autre récompense que lui-même? et cette humble confiance que les afflictions nous inspirent, n'est-elle pas bien capable d'adoucir toute leur amertume? Telle est, dit saint Augustin, une des principales raisons pour lesquelles le Seigneur afflige ses élus dans cette vie : c'est afin qu'ils se connaissent eux-mêmes et qu'ils puissent s'assurer de l'amour pur et gratuit qu'ils ont pour Dieu : *Ut sibi humanus animus sit probatus et cognitus, quanta virtute pie attis Deum gratis diligat.*

Enfin, mes frères, le dernier motif de consolation et de confiance que les afflictions nous inspirent, c'est que cette même vertu dont elles éprouvent, dont elles augmentent la solidité, n'ayant pas été récompensée dans ce monde, doit infailliblement l'être dans l'autre. Sous un Dieu juste, une bonne œuvre ne peut être perdue; pratiquer la vertu sans en recevoir le prix, c'est, selon l'expression de l'Ecriture, prêter à usure à ce Dieu plein de bonté : *sænerari Domino.* (Prov., XIX, 17.) Laissons, mes frères, laissons subsister cette dette que le Seigneur veut bien contracter envers nous; laissons accumuler des intérêts qu'il nous paiera un jour avec tant de profusion et de magnificence. A Dieu ne plaise que nous le pressions de s'acquitter envers nous et de cesser dès à présent d'être notre débiteur! Il pourrait bien, en comblant nos vœux indiscrets, nous donner une récompense égale à nos mérites; mais de quelle félicité, de quelle gloire notre précipitation ne nous priverait-elle pas? Ah! conjurons-le, au contraire, de ne nous point donner sur la terre une récompense que la mort au plus tard nous forcerait d'abandonner; de nous la réserver pour cette vie qui ne finira point, où nous en jouirons sans danger et sans inquiétude. Conjurons-le d'être lui-même notre récompense; et d'être

il nous faire acheter la possession de ce bien suprême par des afflictions plus sensibles encore que celles que nous avons éprouvées jusqu'à présent, ne croyons pas qu'il y ait jamais aucune proportion entre les maux de cette vie et la gloire qu'ils peuvent nous procurer.

Telles sont, mes frères, les consolations solides que les afflictions mêmes fournissent à un cœur chrétien. Cessons donc de nous plaindre de ce que dans le partage des biens et des maux de cette vie, la Providence paraît plus favorable aux méchants qu'aux hommes vertueux. Tout est dans l'ordre; tout est digne d'un Dieu infiniment bon, infiniment sage. Les méchants, heureux en apparence, sont en effet les seuls dignes de notre compassion; ils reçoivent dans le monde une récompense aussi frivole que leurs vertus, dit saint Augustin : *receperunt mercedem suam, veni vanam*; et ils n'ont à attendre pour l'éternité que le jugement le plus terrible et le plus rigoureux. Les justes, au contraire, ont dans leurs afflictions mêmes des marques certaines de la prédilection de Dieu. Il adoucit, par l'onction de sa grâce, la croix dont ils sont chargés, et il promet à leur pénitence la plus magnifique de toutes les récompenses; je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

AUTRE EXORDE DU SERMON POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur la loi.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcidere-tur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II, 21.)

Le huitième jour étant venu auquel l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus.

Quel spectacle se présente ici, mes frères, aux yeux de notre foi! Le Fils de Dieu, devenu homme pour votre salut, commence par des souffrances la vie qu'il veut mener sur la terre. A peine est-il entré dans le monde, et déjà il s'offre à son Père comme une victime de propitiation; déjà il prélude à son grand sacrifice, en versant pour nous les prémices de son sang précieux. C'est donc en ce moment qu'il commence à exercer ses augustes fonctions de Médiateur et de Pontife; et c'est pour cela sans doute qu'il reçoit en ce moment le nom glorieux de Sauveur des hommes : ce nom de Jésus qui, selon l'Apôtre, est au-dessus de tout autre nom; ce nom auquel tout fléchit le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; ce nom par lequel tant de prodiges ont été opérés, et qui est le seul sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés.

Mais si toutes les souffrances de Jésus-Christ ont concouru au grand ouvrage de notre Rédemption; si elles ont toutes contribué à former ce trésor infini de mérites qui devaient nous être appliqués, le mystère de la Circoncision paraît avoir eu, mes frères, un objet particulier. Il n'était pas venu seulement pour nous délivrer du péché et de la mort; il devait aussi briser le joug insupportable des observances de la

loi; il devait substituer l'amour des enfants à la crainte des esclaves, et ne laisser régner dans l'univers que la loi parfaite de la liberté. Or il était dans les desseins éternels de Dieu que notre Médiateur se soumit à tous les maux dont il voulait nous délivrer; que ses faiblesses devinssent notre force, ses humiliations notre gloire, sa mort notre résurrection et notre vie, son assujétissement notre délivrance. Il fallait donc qu'il portât lui-même le joug onéreux de la loi, afin de nous y soustraire, et qu'il reçût dans sa chair sacrée la marque honteuse des esclaves, pour imprimer dans nos cœurs le glorieux caractère des enfants de Dieu. Tel est le grand mystère qui nous est révélé dans ces paroles de l'Apôtre : Lorsque les temps marqués, etc.

[La suite comme dans l'exorde du jour de la Chandeleur.]

SERMON XI.

Pour le jour de l'Epiphanie.

SUR LA LOI.

Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? (Matth., II, 1.)

Des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né roi des Juifs?

Il est donc accompli, ce mystère que les prophètes du Seigneur avaient annoncé avec tant d'évidence, et qui cependant était demeuré inconnu aux enfants des hommes, ce mystère profond qui étonnait l'Apôtre même chargé de le publier, qui a fait connaître aux puissances et aux principautés célestes de nouvelles richesses de la bonté et de la sagesse de Dieu; et ce mystère sublime, c'est, mes frères, que les gentils sont devenus les cohéritiers des enfants de Dieu; qu'ils ne font plus qu'un même corps avec Israël, qu'ils ont part comme lui aux promesses et à l'Evangile de Jésus-Christ : *Mysterium quod non est agnitum filiis hominum, gentes esse coheredes et concorporales et participes promissionis in Christo Jesu per Evangelium.* (Ephes., III, 6.)

C'en est fait : les sages d'entre les gentils viennent adorer le roi des Juifs, les anciennes inimitiés sont détruites; Jésus-Christ les a anéanties dans sa chair, il a réconcilié par sa croix ces deux peuples si longtemps divisés, il les a unis dans la paix la plus parfaite. Quel avantage inestimable n'avons-nous pas retiré de cette heureuse réunion! Nous, mes frères, nous gentils qui étions éloignés de Dieu, nous avons été rapprochés de lui par le sang de son Fils bien-aimé; nous avons été appelés par grâce, par pure miséricorde à cette alliance sainte à laquelle nous n'avions point de part; nous sommes devenus les enfants d'Abraham, les héritiers de sa foi et des promesses qui lui avaient été faites.

Mais comment sommes-nous entrés, mes frères, dans l'alliance du peuple de Dieu? est-ce en nous soumettant à la loi qui lui avait été imposée? Non, mes frères, le Seigneur a porté plus loin sa bonté, sa miséricorde à

notre égard. Non-seulement il nous a délivrés de cette loi rigoureuse, mais il en a même affranchi en notre faveur le peuple qui en avait jusqu'alors porté le joug ; il l'a réuni avec nous sous une loi de grâce et de liberté. Il a détruit non-seulement le péché qui élevait entre Dieu et les hommes, Juifs ou gentils, un mur de division, mais même la loi qui nous séparait les uns des autres : *medium parietem maceris solvens legem mandatorum decretis evacuans.* (Ephes., II, 15.)

Avons-nous, mes frères, une idée exacte de cette loi que Jésus-Christ a abolie, et sentons-nous tout le prix de la grâce qu'il nous a faite en nous en affranchissant ? Je veux vous entretenir aujourd'hui de cette matière importante ; peut-être hésiterais-je à la traiter devant un autre auditoire que celui-ci, mais je sens que j'ai l'avantage de parler devant une portion précieuse du troupeau de Jésus-Christ, dans laquelle un pasteur vigilant et éclairé répand avec un zèle égal, et la science du salut, et les profusions de la charité. Vous n'êtes point, mes frères, de ces enfants dans la foi auxquels il ne faut donner que du lait. Les plus grandes vérités de la religion sont celles que vous entendez avec plus de plaisir ; et j'en ai une preuve bien sensible dans l'empressement édifiant avec lequel vous êtes venus entendre des discours dont ces vérités sont les seuls ornements.

Deux erreurs également dangereuses ont attaqué la doctrine de l'Eglise sur la loi ancienne. L'impie manichéen, le gnostique faussement spirituel en faisaient autrefois l'objet de leurs blasphèmes : ils osaient la blâmer comme indigne de la sagesse de Dieu, ils en attribuaient l'établissement à un mauvais principe, à la puissance des ténèbres. Héritiers de l'orgueil et de l'aveuglement des juifs, les pélagiens donnaient dans un excès opposé. Ils confondaient les deux alliances ; ils osaient avancer que la loi sauvait les hommes aussi bien que l'Evangile : *Lex sic mittit ad regnum sicut Evangelium.*

Je vais donc, mes frères, vous exposer la double vérité que l'Eglise fait profession de croire sur cette matière si intéressante, et si essentiellement liée avec toute l'économie de la religion, c'est-à-dire, que la loi en elle-même était bonne et digne du Dieu infiniment sage qui l'avait établie, et que cependant c'est par un effet de sa bonté infinie que le Seigneur nous en a affranchis. Ainsi la sagesse de Dieu dans l'établissement de la loi sera le sujet de ma première partie ; la bonté de Dieu dans l'abolition de la loi, sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour avoir une idée juste de la loi ancienne et de la sagesse profonde qui a présidé à son établissement, il faut, mes frères, nous mettre dans le point de vue que nous indique l'Apôtre, lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ en était la fin : *finis legis Christus.* (Rom., X, 4.) Quelle abondance de lumières dans ces paroles, et qu'elles jettent de jour sur les ombres de la loi

Jésus-Christ est la fin de cette loi : elle était donc destinée principalement à l'annoncer, à le figurer, à le faire désirer. Mais pour inspirer aux hommes le désir de Jésus-Christ, quels caractères devait avoir la loi ? Il fallait premièrement qu'elle leur montrât les devoirs qu'ils avaient à remplir ; il fallait en second lieu qu'elle leur prouvât l'impuissance où ils étaient de les remplir sans la grâce du Médiateur ; il fallait enfin qu'elle soutînt leur foi et leur espérance, en leur mettant continuellement sous les yeux ce Christ, ce Messie qui en était l'objet. Si la loi n'eût point montré aux hommes les voies de la justice, ils eussent marché avec une sécurité fatale dans celles de l'erreur et de l'iniquité ; si elle leur eût procuré la justice même, ils s'y seraient arrêtés sans porter plus loin leurs vœux et leurs désirs, ils auraient oublié ce Réparateur, sans lequel personne, depuis le commencement de l'univers, n'a pu être sauvé ; si elle n'eût pas figuré à leurs yeux ce Libérateur, leurs vœux n'auraient eu qu'un objet vague et incertain, et l'expérience qu'ils auraient faite de leur propre faiblesse, n'aurait produit en eux qu'un funeste désespoir.

Tel est donc le plan, également sage et magnifique, sur lequel le Seigneur avait établi sa loi. Par ses préceptes, elle dissipait les ténèbres que le péché avait répandues parmi les hommes et leur montrait leur véritables devoirs ; par l'insuffisance de ses sacrements et de ses sacrifices, elle les convainquait de leur propre faiblesse, et du besoin qu'ils avaient d'un réparateur ; par l'appareil de son culte et la variété de ses figures, elle soutenait leur foi et leur espérance en ce libérateur qui leur était promis. Développons ces trois caractères de la loi.

I. Les premiers traits auxquels nous reconnaissons la loi ancienne pour l'ouvrage d'un Dieu infiniment sage, ce sont, mes frères, les préceptes lumineux qu'elle donnait aux hommes ; et pour vous donner l'idée la plus haute de ces préceptes, il suffit de dire qu'ils étaient les mêmes dont la nature prescrit l'observation, les mêmes dont Jésus-Christ nous a depuis recommandé la pratique.

Je dis premièrement que les préceptes de la loi étaient ceux mêmes de la nature ; et vous comprenez sans doute, mes frères, que je ne parle point de cette loi cérémonielle qui réglait le détail du culte public, je parle de cette loi morale, de cette loi essentielle que Dieu lui-même donna à son peuple avec tout l'appareil de la majesté suprême ; de cette loi qui, si les Israélites l'eussent fidèlement observée, n'eût point été accompagnée de cette multitude gênante de préceptes que le Seigneur y ajouta depuis pour fixer leur incroyable légèreté, et dompter, comme par autant de freins, leurs cœurs pervers et indociles ; de cette loi enfin que nous connaissons sous le nom de Décalogue. Qu'ordonne-t-elle aux hommes que la voix même de la nature ne leur prescrive ? et de

l'autre côté quels sont les devoirs de la nature qui ne s'y trouvent pas renfermés ? S'il y a un Dieu, mes frères, la raison même nous dit qu'il faut l'aimer, et l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, parce qu'il est infiniment aimable, parce que nous lui devons et notre existence et tous les biens dont nous jouissons, parce que chaque jour voit croître le nombre et la grandeur de ses bienfaits. Or ce que la voix de la nature nous prescrit comme un devoir de justice et de reconnaissance, la loi nous l'ordonne aussi par le premier de ses préceptes : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua.* (Deut., VI, 5.) Elle nous rappelle cette grande vérité, cette vérité qui nous paraît si naturelle, et que les hommes dégradés par le péché avaient cependant oubliée pendant tant de siècles, qu'il n'y a qu'un seul Dieu : *Dominus Deus noster, Dominus unus est.* (Ibid., 4.) Elle proscriit non-seulement cette idolâtrie grossière qui consistait à adorer des dieux de bois ou de pierre, mais aussi cette idolâtrie plus spirituelle, cette idolâtrie dont tant d'hommes, tant de chrétiens se rendent encore coupables, lorsqu'ils partagent leur cœur entre Dieu et la créature ; lorsqu'ils aiment autre chose que Dieu, sans subordonner, sans rapporter cet amour à celui de Dieu : *Non habebis deos alienos coram me.* (Deut., V, 7.)

S'il y a un Dieu, il est aussi grand, aussi puissant qu'il est bon ; l'univers est rempli de sa gloire comme de sa miséricorde ; notre respect pour lui doit donc égaler notre amour, son nom saint et terrible ne doit donc être prononcé qu'avec une religieuse frayeur et une profonde vénération ; c'est donc, selon la raison comme selon la loi, une profanation sacrilège que de le prendre en vain : *Non assumes nomen Domini tui in vanum.* (Exod., XX, 7.)

S'il y a un Dieu, nous devons non-seulement l'aimer et l'adorer, mais aussi inspirer son amour à tous les hommes qui partagent avec nous ses bienfaits : il est donc juste et nécessaire d'ajouter un culte extérieur aux sentiments dont notre cœur est pénétré pour lui. Si les besoins du corps nous courbent vers la terre ; si l'homme, qui ne devrait être occupé que de l'Être suprême, est forcé de s'abaisser jusqu'à des objets et des soins si peu proportionnés à la dignité de sa nature ; le commandement qui lui est fait de consacrer certains jours au culte du Seigneur, de s'abstenir pendant ces saints jours des vils travaux auxquels il est condamné, ce commandement, dis-je, n'est pas seulement fondé sur la justice ; la raison nous le fait regarder comme une grâce et un bienfait : *Memento ut diem sabbati sanctifices.* (Ibid., 8.)

De ces préceptes qui regardent directement le culte de Dieu, passons à ceux qui nous prescrivent nos devoirs envers les autres hommes. Quelle bonté, quelle grandeur dans ces préceptes ! que nous serions

heureux si nous les observions avec fidélité ! Le respect et la tendresse pour ceux de qui nous tenons le jour, l'amour mutuel dans tous les cœurs, la vérité dans toutes les bouches, le faible et le pupille jouissant paisiblement de leurs droits et de leurs possessions, le lien conjugal resserré par l'amour et la confiance des deux époux, les mœurs ramenées à leur pureté, en seraient les fruits précieux. Non-seulement, on ne connaîtrait plus ces forfaits et ces violences qui font couler sur la terre tant de sang et de larmes, mais les désirs mêmes de ce qui est contraire à la justice seraient arrachés. Car, mes frères, la loi porte jusqu'à ce point la perfection de ses préceptes : elle ne nous défend pas seulement d'enlever les biens que la Providence a donnés à nos frères, elle nous défend même de les désirer : *non concupisces.* (Deut., V, 21.) Quelle paix ne rétablit-elle donc pas dans la société ; quel frein ne met-elle pas aux passions ; quel calme ne rend-elle pas à nos cœurs !

Les préceptes de la loi étaient donc fondés sur les principes essentiels de la justice : elle ne faisait que retracer ces divins caractères que le Créateur avait d'abord imprimés dans le cœur des hommes, et que le péché y avait malheureusement effacés ; elle était, pour ainsi dire, une nouvelle promulgation de la loi naturelle.

Ajoutons une preuve plus capable encore de nous donner une haute idée de la sainteté des ses préceptes ; c'est qu'ils sont les mêmes que ceux de l'Évangile ; c'est que Jésus-Christ, la vérité et la sagesse éternelles, ne nous a rien commandé qui ne se trouve prescrit dans cette loi. Un homme lui demande ce qu'il faut faire pour mériter la vie éternelle : observez les préceptes, lui dit-il, *serva mandata.* (Matth., XIX, 17.) Et quels sont ces préceptes ? ceux mêmes de la loi : ce que l'Évangile y ajoute n'est pas un précepte, ce n'est qu'un conseil.

En effet, mes frères, à quoi se réduit l'Évangile lui-même ? n'est-ce pas à aimer Dieu de tout notre cœur, et à aimer le prochain comme nous-mêmes ? et n'est-ce pas à la loi que Jésus-Christ nous renvoie, pour nous instruire de ces deux grands préceptes ? *In lege quid scriptum est ? quomodo legis ?* (Luc., X, 26.)

Cette loi était donc en elle-même sainte, juste, salutaire : *Lex sancta et mandatum sanctum, et justum et bonum.* (Rom., VII, 12.) Elle montrait aux hommes leurs véritables devoirs ; et ses préceptes étaient de telle nature, que si les hommes les eussent observés, ils y auraient trouvé la vie : *Hæc faciens homo vivet in eis.* (Levit., XVIII, 5.) Elle dissipait, en un mot, les ténèbres épaisses que le péché avait répandues dans le monde. Serons-nous assez ingrats pour regretter ces ténèbres ? regardons-nous comme une lumière importune celle qui nous découvre le péché que nous commettions autrefois sans le connaître ? Ah ! loin de nous de tels sentiments. Avant la loi, dit l'Apôtre, le péché régnait dans l'univers, il n'était point imputé : *peccatum non imputa-*

batur, cum lex non esset (Rom., V, 13) : c'est-à-dire, que les hommes ne se le reprochaient pas; qu'ils le commettaient avec une aveugle sécurité. Mais était-il pour cela moins odieux aux yeux du Seigneur? méritait-il moins les foudres de sa vengeance? Non : il n'y a point de sûreté dans des ténèbres volontaires, dans des ténèbres qui sont la suite et la punition du péché. J'en atteste ce déluge terrible qui a englouti l'univers; j'en atteste tant d'autres fléaux par lesquels le Seigneur a manifesté sa colère. Ceux qui pèchent sans connaître la loi, dit l'Apôtre, périssent sans être jugés par la loi : *Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* (Rom., II, 12.) La loi, en tant qu'elle éclairait les hommes, qu'elle leur découvrait leurs maux, qu'elle leur faisait connaître les devoirs qu'ils violaient, était donc de la part du Seigneur un bienfait précieux. Cependant, disons-le, non à la honte de la loi, mais plutôt à la gloire du Dieu infiniment sage qui l'avait établie; cette loi ne guérissait pas les maux qu'elle faisait connaître : elle montrait aux hommes leur devoir; mais par sa faiblesse même, elle était destinée à exciter dans leurs cœurs un vif désir de ce Libérateur, dont la grâce seule pouvait leur faire accomplir la loi d'une manière sainte et méritoire, et acquérir la véritable justice.

II. La loi, mes frères, avait deux parties principales : elle contenait ces préceptes dont vous venez d'admirer la beauté et l'universalité, elle avait des cérémonies et des sacrifices dans lesquels consistait le culte qu'elle faisait rendre à Dieu. Or c'est une vérité certaine que, ni par ses préceptes, ni par ses sacrifices, elle ne procurait point aux hommes cette justice qui les rend agréables à Dieu. Elle ne la procurait point par ses sacrifices : car il était impossible, dit l'Apôtre, que le sang des animaux effaçât les péchés : *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata.* (Heb., X, 4.) En vain les prêtres offraient-ils sans cesse des sacrifices d'expiation; en vain le souverain pontife portait-il chaque année dans le lieu le plus sacré du temple, le sang de la victime qu'il avait immolée; en vain chassait-on du milieu du peuple un bouc chargé de toutes les iniquités : ces cérémonies n'étaient qu'une ombre du sacrifice efficace qui devait un jour réconcilier les hommes avec Dieu; elles n'opéraient elles-mêmes qu'une ombre de justice; et leur multiplicité, leurs fréquentes répétitions étaient la preuve la plus sensible de leur insuffisance. Si elles eussent pu élever les hommes à la perfection de la justice, dit l'Apôtre; si elles eussent pu véritablement purifier la conscience et effacer les péchés, on eût enfin cessé de les offrir : *Cessassent offerri; ideo quod nullam haberent ultra conscientiam peccati cultores semel mundati.* (Ibid., 2.)

La loi par ses préceptes, était-elle plus capable de rendre les hommes justes et agréables à Dieu? Non, mes frères : ces

préceptes, quelque saints, quelque parfaits qu'ils fussent eux-mêmes, bien loin d'établir la justice dans le monde, n'ont eu d'autre effet que d'y multiplier les iniquités; ils ont donné occasion au péché de s'y fortifier; ils ont ajouté aux désordres qui y régnaient une prévarication plus caractérisée, une désobéissance plus criminelle à la volonté du souverain Maître, plus clairement manifestée : *Lex propter transgressionem posita est.* (Galat., III, 19.) Avant la loi, le péché était, pour ainsi dire, dans un état de mort; mais il a repris par elle une nouvelle vie, et il a donné aux hommes la mort la plus funeste : *Cum venisset mandatum, peccatum revixit, ego autem mortuus sum.* (Rom., VII, 9.) Ainsi cette loi sainte, juste, excellente en elle-même est devenue la force du péché : *virtus peccati lex* (I Cor., XV, 56); ainsi ce commandement si équitable qui défend les mauvais desirs, a réveillé, pour ainsi dire, cette concupiscence à laquelle les hommes obéissaient sans la connaître et a augmenté sa tyrannie. Semblable, dit saint Augustin, à une eau dont on arrête le cours; elle s'enfle, elle s'amasse autour de la digue qu'on lui oppose, elle la frappe à coups redoublés, elle la surmonte enfin; et ce qui était auparavant un fleuve paisible, devient tout à coup un torrent impétueux, qui précipite avec fureur ses flots écumeux, qui porte en tous lieux la désolation et le ravage.

N'en soyons point surpris, nous dit encore le saint docteur : telle est la corruption de l'homme depuis sa chute; tel est le penchant malheureux qu'il a pour l'indépendance; une mauvaise action lui devient d'autant plus agréable qu'elle est défendue avec plus de sévérité; et la loi même qui la proscribit est un attrait qui l'y précipite : *hoc ipsum quod concupiscitur, fit jucundius dum vetatur.* La loi qui réprime nos passions, qui nous ordonne de vivre dans la justice et la tempérance, n'est qu'une lettre qui tue, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de l'esprit qui vivifie : *Doctrina illa qua mandatum accipimus continenter recteque vivendi, littera est occidens, nisi adsit vivificans spiritus.*

Or, mes frères, cet esprit vivifiant n'a point été donné à cette multitude d'hommes qui ont reçu la loi; il n'appartenait point à cette loi; il n'était point une des conditions de l'ancienne alliance; il devait être le plus précieux avantage, le caractère distinctif de la nouvelle. Loin de nous l'idée d'un Dieu cruel et injuste, qui commande aux hommes des choses impossibles : loin de nous l'erreur qui exclurait de la véritable justice, et par conséquent du salut, tous les hommes qui ont précédé la venue du Messie, ou qui attribuerait à un autre principe qu'à la grâce du Sauveur, les vertus et les mérites des saints de ces premiers temps. Non, mes frères, il n'a jamais été impossible aux hommes d'aimer Dieu et de le servir; et ce peuple, que le Seigneur avait choisi entre tous les peuples de la terre

pour être son héritage particulier, a toujours eu plus de secours que le reste des hommes pour accomplir la loi sainte qui lui avait été donnée; oui, il y a eu, surtout parmi ce peuple, des saints, des chrétiens anticipés, à qui le Saint-Esprit avait inspiré cette foi qui opère par la charité, et qui, par la grâce du Médiateur qu'ils attendaient, ont accompli la lettre et l'esprit de la loi. Mais en reconnaissant ces vérités, nous disons avec saint Augustin, que cette grâce qui donne non-seulement le pouvoir d'accomplir la loi, mais l'accomplissement même; que cette grâce, effet libre et gratuit de la miséricorde de Dieu, n'était point, avant la naissance du Messie, communément accordée aux hommes: *Non erat popularis, antequam Deus homo inter homines nasceretur.*

Ce refus était-il donc en Dieu une injuste rigueur? Non, mes frères; c'était au contraire une disposition de la plus haute sagesse; c'était, dit saint Augustin, le remède salutaire qu'il appliquait à la maladie la plus dangereuse du genre humain: *Non crudeliter hoc fecit Deus sed consilio medicinæ.* En effet, dit l'Apôtre, si la loi a pu donner la justice, c'est en vain que Jésus-Christ est mort: *si per legem justitia, ergo gratis Christus mortuus est.* (Galat., II, 21.) C'est en vain, c'est par une inconstance indigne d'un Dieu sage et immuable, que cette loi a été abrogée comme faible et inutile. C'est en vain que les prophètes du Seigneur nous ont donné comme un des caractères du Messie, qu'il établirait la justice sur la terre, qu'il y mettrait fin aux prévarications et au péché: *ut deleatur iniquitas, et finem accipiat peccatum, et adducatur justitia sempiterna.* (Dan., IX, 24.) Si la grâce du Médiateur a été donnée au commun des hommes avant qu'il parût sur la terre; si elle était attachée à la loi comme à l'Evangile; c'est en vain que les saints et les patriarches ont hâté sa venue par tant de vœux et de soupirs; c'est en vain qu'il nous représentent l'univers comme une terre sèche et aride qui attend du ciel une pluie salutaire; c'est en vain qu'ils conjurent les cieux de leur donner le juste, et la terre d'ouvrir son sein pour produire le Sauveur.

L'impuissance de la loi était donc une partie essentielle de l'économie de notre salut; j'ajoute qu'elle était le remède salutaire par lequel le Seigneur guérissait notre présomption et notre orgueil. L'homme, après avoir mangé le fruit funeste de la science du bien et du mal, se croyait sage et éclairé. Le Seigneur l'abandonne pendant une longue suite de siècles à ses propres ténèbres, il le laisse tomber dans les erreurs les plus grossières. Convaincu par cette triste expérience de l'insuffisance de sa raison, il croyait encore que, pour remplir ses devoirs, il lui suffisait de les connaître; plein d'une confiance téméraire dans ses propres forces, le peuple d'Israël s'écrie: Que le Seigneur nous commande, et nous lui obéirons (Deut., V, 27): *audientes faciemus*: il ne pense point à demander ce cœur qui

lui était si nécessaire pour accomplir la loi qu'il venait d'entendre. Le Seigneur lui donnera-t-il une grâce dont il ne sent point la nécessité, qu'il ne désire point, qu'il ne demande point? Non, mes frères: ce peuple ingrat et superbe aurait alors confondu la grâce avec la nature; il aurait cru faire par lui-même ce que le Seigneur aurait fait en lui; il était plus sage, plus conforme à ses besoins, plus salutaire pour nous qui devions profiter de ses fautes, que le Seigneur lui laissât faire l'épreuve de ses forces; afin dit saint Augustin, que fatigué par ses efforts impuissants, il reconnût enfin la nécessité de la grâce du Seigneur; afin que convaincu de sa propre faiblesse, il comprît qu'il avait besoin non-seulement d'instruction, mais de force, et qu'il demandât au Seigneur, non-seulement de l'éclairer, mais de le guérir: *Ut eo modo convictus atque confusus, videret non tantum doctorem sibi esse necessarium, sed etiam adiutorem Deum.* C'est ainsi que la loi, par l'inutilité de ses sacrifices, par l'insuffisance de ses préceptes, pouvait inspirer aux hommes le désir de ce Libérateur qui devait les fortifier et les guérir. Mais, mes frères, tandis qu'elle leur fournissait tant de motifs de le désirer, elle animait aussi leurs espérances, en le leur mettant continuellement sous les yeux, en le figurant sans cesse par la variété de ses sacrifices et de ses cérémonies; troisième preuve de la sagesse profonde du Dieu qui l'avait établie.

III. Dès le commencement de l'univers, le Christ a été, mes frères, l'objet de l'attente des hommes. La promesse que le Seigneur en fit au malheureux Adam, le consola dans l'instant même de la chute funeste qui le dégradait. D'âge en âge et de siècle en siècle, cette foi précieuse, cette douce espérance s'est perpétuée parmi les hommes. C'est par elle qu'Abel a mérité le témoignage que Dieu lui-même lui a rendu d'être juste; c'est par elle que Noé est devenu l'héritier de la justice; c'est par elle qu'Abraham a obéi aveuglément à l'ordre que Dieu lui donna de quitter sa patrie, de lui immoler son fils, l'unique héritier des promesses; c'est par elle que Moïse a préféré les opprobres de Jésus-Christ à tous les trésors de l'Egypte; c'est par elle enfin que les patriarches et les prophètes sont parvenus à la gloire éternelle: car il n'y a jamais eu sous le ciel d'autre nom que celui de Jésus-Christ par lequel nous puissions être sauvés. Mais, mes frères, l'orsqu'il a plu au Seigneur d'établir sur la terre une Eglise visible, un corps de peuple dépositaire de cette divine promesse; il a voulu aussi la consigner, pour ainsi dire, dans toutes les parties du culte extérieur que ce peuple lui rendait; il a voulu que les ornements de son tabernacle et de son temple, les habits sacrés de ses prêtres et de ses pontifes, le choix des victimes et la manière de les immoler, tout en un mot représentât aux yeux des hommes le grand sacrifice que son propre fils devait un jour

lui offrir. Que de prétendus esprits forts osent traiter de minutieux un détail dans lequel Dieu lui-même n'a pas dédaigné d'entrer ! Blasphémateurs hardis de ce qu'ils ignorent, qu'ils ne voient dans toutes les cérémonies des Juifs que la politique humaine d'un habile législateur : c'est l'effet de l'aveuglement funeste dont ils sont frappés ; semblables aux Juifs charnels, c'est pour eux que Moïse couvre encore son visage d'un voile impénétrable. Mais nous, mes frères, qui avons le bonheur d'être éclairés des lumières de la foi, nous faisons gloire de voir Jésus-Christ dans toutes ces figures ; et c'est surtout dans ce point de vue qu'elles nous paraissent belles, grandes, dignes de Dieu. Oui, Jésus-Christ est la clef qui nous ouvre les livres saints ; il est cet Agneau de Dieu qui peut seul rompre les sceaux qui tiennent ces livres fermés pour les profanes, les infidèles, les faux savants. Nous ne nous flatons pas sans doute de connaître tous les rapports qu'avaient les sacrifices anciens avec celui de Jésus-Christ ; mais nous avons appris de l'Apôtre que dans l'histoire et dans le culte des Juifs, tout était figuratif : *omnia in figura contingebant illis* (I Cor., X, 11.) Nous avons appris de lui que Jésus-Christ tout entier, c'est-à-dire sa personne, son Eglise, sa religion, ses mystères étaient le divin modèle que Moïse vit sur la montagne, et sur lequel il lui fut ordonné de construire le tabernacle, d'en disposer les parties, d'en ordonner le service. Nous avons appris de Jésus-Christ lui-même, qu'il n'y a pas dans la loi une seule lettre, un seul point, qui ne doive avoir en lui son accomplissement : *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant.* (Matth., V, 18.) Jugeons, mes frères, du détail infini de ces rapports, par ceux que l'Esprit-Saint a daignés lui-même nous indiquer. Si dans l'immolation de l'agneau pascal il est ordonné de ne point en briser les os, c'est, dit saint Jean, à Jésus-Christ même que se rapporte ce commandement ; il est une prédiction formelle d'une des circonstances de sa mort : *Os non comminuetis ex eo* (Joan., XIX, 36.) S'il est ordonné de bruler hors du camp les animaux dont le sang a été porté dans le saint des saints, c'est, dit l'Apôtre, pour signifier que Jésus-Christ devait être immolé hors de la ville : *Propter quod et Jesus extra portam passus est.* (Hebr., XIII, 12.) Ce ne sont donc pas seulement les grands traits de la vie et des souffrances de Jésus-Christ, ce sont les circonstances les plus légères, et si, j'ose le dire, les plus indifférentes, qui se trouvent figurées dans les cérémonies de la loi. Elle était donc, selon l'expression de l'Apôtre, le maître et le précepteur qui conduisait les hommes à Jésus-Christ : *Lex pædagogus noster fuit in Christo.* (Galat., III, 24.) Elle remplissait donc l'objet auquel elle était destinée : elle démontrait la nécessité du Médiateur ; elle le faisait espérer : elle était donc digne du Dieu infiniment sage qui l'avait établie. Mais autant le Seigneur a fait

éclater sa sagesse dans l'établissement de la loi, autant a-t-il fait paraître sa bonté en nous en affranchissant, en lui substituant une loi plus parfaite et une alliance plus avantageuse. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La loi prise dans toute son étendue renfermait, mes frères, deux sortes de préceptes. Les uns, fondés sur les rapports essentiels de la créature avec le Créateur, prescrivaient aux hommes des devoirs indispensables, et sans lesquels il n'y a ni solide vertu, ni véritable bonheur : de tels préceptes ne pouvaient être abrogés ; ils étaient de tous les temps et de tous les lieux, tous les peuples de la terre étaient également obligés de les pratiquer ; et l'ignorance qui les leur cachait n'étant en eux qu'une suite funeste du péché, n'excusait pas leurs transgressions criminelles.

Les autres étaient, pour ainsi dire, des principes arbitraires, ou dont la nécessité n'était fondée que sur le caractère particulier du peuple auquel ils étaient imposés ; des préceptes dont l'exacte observation était aussi difficile qu'infructueuse ; des préceptes enfin que l'Ecriture elle-même dit n'avoir point été salutaires : *præcepta non bona.* (Ezech., XX, 25.) Or voici, mes frères, en quoi consiste la bonté de Dieu dans l'abolition de la loi ancienne et la substitution de la nouvelle alliance. Il nous affranchit entièrement de cette multitude de préceptes gênants et inutiles dont les Juifs étaient accablés ; et il nous donne lui-même l'accomplissement des préceptes salutaires et indispensables que la loi prescrivait, sans les faire accomplir. Tel est le double bienfait que l'Apôtre rappelle à notre reconnaissance, lorsqu'il nous dit qu'en vertu des mérites et des souffrances de Jésus-Christ, nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce : *Jam non estis sub lege, sed sub gratia.* (Rom., VII, 14.)

I. Oui, mes frères, il y avait dans la loi ancienne un grand nombre de préceptes onéreux, dans lesquels le Seigneur semblait avoir moins consulté sa bonté infinie que sa suprême puissance, et le droit absolu qu'il a de commander aux hommes ce qu'il lui plaît. De ce nombre étaient sans doute les impuretés légales qui se contractaient avec tant de facilité, et qui obligeaient à des purifications si longues, si gênantes, si souvent réitérées. Dans quelle frayeur, dans quelle inquiétude n'était pas alors une âme timorée et jalouse d'être entièrement sans tache aux yeux du Seigneur ! Les devoirs de la société civile, les actions les plus ordinaires de la vie étaient pour elle des dangers et des écueils : elle ne voyait dans les hommes avec qui elle était obligée de converser, dans les créatures inanimées dont l'usage lui était nécessaire, que des occasions presque inévitables de manquer à quelques-unes des observances innombrables de la loi, de se souiller elle-même par

la rencontre imprévue d'un objet impur, et de communiquer ensuite à d'autres la tache qu'elle avait reçue. Toucher par inadvertance ou par nécessité un cadavre, un reptile, un vêtement ou un vase souillé, c'était une impureté; ne pas s'apercevoir de cette tache, quelquefois imperceptible, se présenter en cet état devant le Seigneur, exercer quelque acte de religion, quelque fonction publique, c'était une faute et une prévarication contre la loi : *anima quæ oblita fuerit immunditiæ suæ, rea est et deliquit.* (Levit., V, 2.) Encore une fois, mes frères, quel trouble dans les esprits, quelle matière inépuisable de scrupules et de remords, quel supplice pour les consciences ! Ajoutons à ces observances si pénibles, les précautions qu'il fallait prendre dans le choix des aliments, la distinction des animaux mondes et immondes, l'exactitude rigoureuse avec laquelle le sabbat devait être observé; que de chaînes pesantes et multipliées, que d'occasions de transgressions et de fautes ! Était-on au moins dédommagé de tant de gêne et de contrainte, par les avantages qu'on en retirait ? Non, dit l'Apôtre; ces préceptes épineux n'ont été d'aucune utilité à ceux qui les ont observés : *Non profuerunt ambulanti in illis.* (Hebr., XIII, 9.) De tels préceptes portent-ils donc le caractère de la bonté du Dieu que nous adorons ? ne portent-ils pas au contraire celui de ses vengeances ?

En effet, mes frères, c'est dans sa colère que Dieu a donné aux Israélites cette partie de sa loi; c'est pour les punir de la dureté de leur cœur et de la légèreté incompréhensible avec laquelle ils avaient violé les préceptes salutaires qui l'avaient précédée. Écoutez ici les prophètes que le Seigneur a inspirés pour être les interprètes fidèles de ses volontés. Lorsque j'ai retiré vos pères de la servitude de l'Égypte, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, je ne leur ai point prescrit ce détail de lois, de cérémonies; je ne leur ai point ordonné de m'offrir ces victimes et ces holocaustes que j'ai depuis exigés d'eux : *Non præcepi eis, in die qua eduksi eos de terra Ægypti, de verbo holocaustatum et victimarum* (Jerem., VII, 22.) Je ne leur demandais que la docilité et la fidélité du cœur; je leur promettais, à cette unique condition, que je serais leur Dieu et qu'ils seraient mon peuple; je n'exigeais que l'accomplissement de ces préceptes auxquels leur bonheur même était attaché : mais ils ont été sourds à ma voix; ils ont suivi les penchants déréglés de leur cœur; ils se sont retirés du Dieu qui voulait être leur bienfaiteur et leur père.

Je ne leur avais donné d'abord, dit le Seigneur dans Ezéchiel, que des préceptes avantageux et dans lesquels ils devaient trouver la vie : *Dedi eis præcepta mea et judicia mea ostendi eis, quæ faciens homo vivet in eis.* (Ezech., XX, 11.) Je ne leur avais prescrit d'autre culte extérieur, que l'observation douce et salutaire du sabbat : *Sabbata mea dedi eis ut essent signum inter me*

et eos. (Ibid., 12.) Mais ils n'étaient pas capables d'un culte si spirituel; ils ont violé ces commandements si doux, si faciles à observer. Il a donc fallu les gouverner avec un sceptre de fer, et soumettre leurs têtes indociles à un joug plus pesant; il a donc fallu les surcharger de préceptes plus pénibles qu'avantageux : *Ergo dedi eis præcepta non bona, et judicia in quibus non vivant.* (Ibid., 11.) C'est ainsi, mes frères, qu'un maître juste, mais sévère, en use à l'égard d'un esclave infidèle. Il l'avait d'abord traité plutôt en enfant qu'en serviteur; il ne lui avait rien ordonné qui ne fût pour sa propre utilité, dont il ne lui fit comprendre la nécessité et la justice : mais outragé par son infidélité et sa désobéissance, il donne des chaînes à cet esclave ingrat et fugitif, il le dompte par des travaux pénibles; il lui commande, sans lui donner d'autre raison de sa volonté que sa volonté même. Tel était le joug rigoureux que le Seigneur avait imposé à l'ancien Israël; joug que nos pères n'ont pu porter, dit l'apôtre saint Pierre, et qui nous eût sans doute accablés nous-mêmes : *Jugum quod neque patres nostri neque nos portare potuimus.* (Act., XV, 10.)

Mais grâces immortelles soient rendues à Jésus-Christ, notre libérateur; il a brisé ce joug insupportable; il nous en a affranchis pour jamais. Dans la loi de liberté dont il est l'auteur, plus de ces préceptes dont la raison même ne peut apercevoir l'utilité; plus d'autre impureté que celle du péché; plus d'autres fautes que celles qui se commettent par le dérèglement de la volonté, plus de ces entraves qui gênaient autrefois la liberté naturelle dans le choix des viandes et des aliments; nous recouvrons en son entier le droit que le Seigneur nous avait d'abord donné sur toutes ses créatures; elles sont toutes destinées à nous servir et à nous nourrir; la seule chose que la religion exige de nous, c'est d'en user avec modération et action de grâces : elles sont toutes pures pour ceux qui ont le cœur pur : *omnia munda mundis* (Tit., I, 15) : plus de victimes sanglantes, plus de cérémonies figuratives; nous possédons les biens qu'elles promettaient, nous jouissons de la lumière qu'elles annonçaient; elles sont détruites, dit saint Augustin, par leur accomplissement même : *ideo ablata, quia impleta.*

Cependant, mes frères, en dégageant le culte du Seigneur de cette multitude d'observances dont il était surchargé, Jésus-Christ ne l'a point dépouillé de tout son extérieur. Le Dieu que nous adorons est esprit; mais nous sommes nous-mêmes composés d'esprit et de corps, et nous devons à l'Auteur de notre être l'hommage de l'un et de l'autre. Il fallait donc, même dans la loi nouvelle, un culte extérieur et public; mais il fallait aussi que ce culte portât les caractères de la grâce et de la liberté. Ainsi, mes frères, nous observons, à l'exemple des Israélites, le jour du Seigneur, et nous regardons comme un de nos principaux devoirs de ne nous occuper en ce saint jour

que de lui et de son service; mais notre fidélité à cet égard n'a rien de l'exactitude superstitieuse des Juifs; nous savons que le Fils de l'homme est le maître même du sabbat, et nous ne craignons point de le violer par des actions que commande la charité, la première et la plus indispensable de toutes les lois.

Ainsi nous offrons au Seigneur un sacrifice; mais un sacrifice digne de lui, un sacrifice dans lequel tout est infini, et le prêtre et la victime, parce que c'est Jésus-Christ qui est tout à la fois l'un et l'autre; un sacrifice qui réunit en lui seul tous les genres d'oblation; sacrifice tout à la fois d'expiation, de propitiation, de paix, d'action de grâce; sacrifice dont rien ne peut diminuer le prix aux yeux de Dieu, parce qu'il y considère plus que toute autre chose, le prix infini de la victime qui lui est offerte, et les dispositions parfaites du Pontife invisible auquel nous ne faisons que prêter notre ministère; sacrifice enfin qui communique à nos bonnes œuvres tout leur mérite, et en vertu duquel seul, celui que nous faisons à Dieu de tout notre être devient agréable à ses yeux.

Ainsi la loi nouvelle a, comme l'ancienne, des sacrements : mais ces rites sacrés, institués par Jésus-Christ, renferment dans leur petit nombre, plus de vertu et d'efficacité que la multitude innombrable de ceux qui les ont précédés; l'observation en est tout à la fois plus facile et plus salutaire : *virtute majora, utilitate meliora, actu facilliora, numero pauciora*. Ils ne sont plus seulement les liens extérieurs et visibles de la société du peuple de Dieu; ils ne sont plus des signes vides de réalité : ils nous unissent véritablement avec Dieu, ils contiennent sa grâce; ils nous la communiquent avec une abondance qui ne peut être bornée que par l'insuffisance de nos dispositions. Quelle différence, mes frères, entre cette circoncision qui assujétissait les hommes au joug et à la malédiction de la loi, et le baptême qui les en affranchit, qui efface de leur âme, et le péché qu'ils ont commis dans Adam, et ceux qu'ils ont commis par leur propre volonté; qui leur donne les droits, la dignité, le caractère d'enfants de Dieu ! Quelle différence entre le ministère de ces prêtres, qui ne jugeaient que de la lèpre corporelle, qui déclaraient seulement qu'on en était attaqué ou guéri; et celui des prêtres de la loi nouvelle, à qui il a été donné d'ouvrir et de fermer le royaume des cieux; qui, par la vertu du sang de Jésus-Christ, dont ils sont les dispensateurs, effacent véritablement la lèpre de l'âme, et prononcent sur les pécheurs pénitents des jugements de miséricorde que le Seigneur ratifie dans les cieux ! Quelle différence entre le sacerdoce d'Aaron et celui de Jésus-Christ; entre ce tabernacle toujours inondé du sang des animaux, et ces autels où coule continuellement celui de Jésus-Christ, où nous mangeons sa chair adorable, où nous buvons le sang précieux qu'il a répandu pour nous

racheter, où nous nous unissons ainsi à ce Dieu Sauveur par les liens les plus tendres et les plus forts ! Il est donc bien vrai, mes frères, que dans la loi nouvelle, la réalité a succédé aux figures, et la lumière aux ombres; il est donc bien vrai que Jésus-Christ nous a affranchis de tout ce que la loi avait de préceptes onéreux et inutiles. Il a laissé subsister les préceptes salutaires dans lesquels consistait la loi morale; parce que ces préceptes, indispensables de leur nature, ne nous imposent qu'un joug doux et léger; parce que, selon l'Écriture, leur accomplissement même est la plus grande de toutes les récompenses : *in custodiendis illis retributio multa* (Psal. XVIII, 12) : mais en nous laissant soumis à ces préceptes, il nous en facilite, il nous en donne lui-même l'accomplissement; et c'est en ce sens, que nous avons passé de l'empire de la loi à celui de la grâce : *Non sumus sub lege, sed sub gratia*. (Rom., VI, 15.)

II. Je dis que dans la nouvelle alliance, le Seigneur nous facilite, ou plutôt nous donne lui-même l'accomplissement des commandements équitables et salutaires qu'il nous fait. Pourquoi ? parce qu'il met lui-même dans nos cœurs cet amour par lequel seul nous pouvons les accomplir, et par lequel nous les accomplissons infailliblement.

Premièrement, mes frères, ce n'est que par l'amour que nous pouvons accomplir véritablement les commandements du Seigneur. Si la crainte pouvait rendre les hommes fidèles à ces commandements, les Juifs sans doute les eussent observés avec exactitude. Quelle crainte le Seigneur ne leur avait-il pas inspirée de ses jugements et de sa puissance ! avec quel appareil terrible ne leur avait-il pas donné sa loi ! Il descend sur le mont Sinaï avec tout l'éclat de sa grandeur et de sa gloire; une nuée majestueuse le cache aux yeux des mortels; il ne manifeste sa présence que par des éclairs et des foudres : la peine de mort portée contre le téméraire qui oserait approcher de la montagne redoutable, le bruit éclatant de la trompette, les coups redoublés du tonnerre portent dans tous les cœurs l'abattement et l'effroi : le peuple ne peut soutenir la présence du Maître qui lui donne des lois; il est contraint de demander que le Seigneur ne lui parle plus par lui-même, que Moïse seul lui fasse connaître ses volontés : ce médiateur de Dieu et des hommes ne peut lui-même cacher la frayeur et le tremblement qui l'agite : *Moses dixit : exterritus sum et tremebundus*. (Hebr., XII, 21.) A la vue d'un spectacle si effrayant, que n'eût pas promis ce peuple consterné ? Il s'engage à observer tout ce que le Seigneur lui ordonne : *omnia quæ locutus est Dominus, faciemus*. (Exod., XXIV, 7.) Mais apprenons ici combien la crainte la plus vive est peu capable de changer les cœurs. Ce peuple d'esclaves n'attend que le moment de secouer le joug qui lui est imposé. Sa crainte se dissipe avec la rapidité des éclairs qu'il

l'ont produite. Il retourne de toute la plénitude de son cœur aux vaines idoles auxquelles il n'a jamais cessé d'être attaché : il célèbre par une joie insensée, par des fêtes sacrilèges, son crime et son ignominie.

Ah ! mes frères, cette légèreté, qui nous paraît si incroyable, est véritablement dans la nature : on ne fait jamais longtemps ce qu'on ne fait qu'avec peine. La crainte peut suspendre l'effet des passions, mais elle ne les détruit pas ; elle n'empêche pas qu'on ne hâsse la loi qui les condamne ; elle couvre de cendre un feu toujours prêt à éclater. Combien d'hommes renouvellent tous les jours l'exemple des Juifs indociles ; combien de vils esclaves feignent de retourner au Seigneur, lorsqu'il fait gronder le tonnerre sur leurs têtes criminelles, lorsqu'il ouvre sous leurs pas le tombeau et l'enfer ; et se font un jeu sacrilège de violer tous leurs serments, au premier instant de calme et de santé !

Non ; il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre constants et fidèles, parce que lui seul fait obéir avec joie ; parce qu'il nous fait trouver notre bonheur dans l'obéissance même ; parce qu'il tourne vers le véritable bien le penchant invincible qui nous entraîne vers le plaisir. Ses impressions ne sont pas, comme celles de la crainte, des mouvements passagers, des traces légères et que le moindre souffle puisse effacer : il est fort comme la mort, dit l'Écriture ; les fleuves les plus rapides, les torrents les plus impétueux, ne peuvent éteindre les chastes flammes qu'il allume dans nos cœurs.

Et quel autre principe que l'amour pourrait nous faire accomplir une loi qui n'est qu'amour, dont tous les préceptes se rapportent à ce point unique et essentiel ? Vous le savez, mes frères, l'Écriture, à proprement parler, ne commande que la charité. Tous les préceptes de la loi, tout ce que les prophéties du Seigneur nous ont enseigné, se réduit à aimer Dieu de tout notre cœur, et à aimer le prochain comme nous-mêmes : *In his duobus universa lex pendet et propheta.* (Matth., XXII, 40.) En vain donc croirions-nous accomplir la loi du Seigneur, lorsque la crainte seule nous fait observer avec l'exactitude la plus scrupuleuse la lettre de ses commandements : si ce n'est pas l'amour de la justice qui nous conduit, si un sentiment secret nous fait désirer de pouvoir faire impunément cette action dont la crainte nous détourne, nous ne sommes que des esclaves, dit saint Augustin, et nous n'obéissons pas véritablement à ce Dieu qui veut sur toutes choses être aimé de nous : *Mandatum si fit timore pœnæ et non amore justitiæ, serviliter fit, et ideo nec fit.*

Pourquoi, mes frères, la loi par elle-même n'a-t-elle justifié personne ? pourquoi cette loi sainte, qui devait donner aux hommes la vie de l'âme, est-elle devenue pour eux un ministère de mort et de condamnation ? pourquoi, parmi ce nombre infini d'hommes qui l'ont reçue, y en a-t-il si peu qui l'aient observée ? C'est parce que, dans l'ancienne

alliance, le Seigneur n'employait, pour soumettre les hommes à cette loi d'amour et de charité, que le motif de la crainte ; motif étranger à l'amour, et incapable par lui-même de l'inspirer : c'est que la loi n'était alors écrite que sur des tables de pierres ; *Ministratio mortis litteris deformata in lapidibus* (II Cor., III, 7) ; c'est que les hommes qui l'ont reçue n'ont ni obtenu ni demandé ce cœur qui leur était nécessaire pour l'accomplir.

Rappelons encore ici les circonstances de la publication de la loi. Moïse porte au Seigneur la promesse que le peuple vient de faire, d'observer ses commandements ; le Seigneur accepte cet engagement ; il l'approuve : mais, dit-il à son serviteur, qui leur donnera un tel esprit, et un tel cœur, qu'ils me craignent et qu'ils gardent en même temps mes commandements ? *Quis det talem eos habere mentem, ut timeant me, et custodiant universa mandata mea in omni tempore ?* (Deut., V, 29.) C'était vous-même, ô mon Dieu, et c'était sans doute vous seul qui pouviez créer en eux cet esprit droit, ce cœur nouveau dont ils avaient besoin ; mais, par une disposition admirable de sagesse et de justice, vous aviez réservé pour une autre alliance ce bienfait inestimable ; ils n'avaient qu'un esprit de crainte et de servitude, et il leur fallait, pour vous aimer et vous obéir, l'esprit d'adoption des enfants.

Mais si tous les commandements du Seigneur se réduisent à l'amour ; si l'amour est, selon l'Apôtre, la plénitude et l'accomplissement de la loi ; il s'ensuit aussi nécessairement que, quand on a véritablement dans le cœur cette charité qui fait aimer Dieu pour lui-même et le prochain par rapport à Dieu, on accomplit la loi. Cet amour ne peut être dans nos cœurs oisif et infructueux ; on ne peut aimer Dieu, et ne pas obéir à ses volontés, ne pas croire les vérités qu'il nous a révélées, ne pas désirer, ne pas espérer les biens qu'il nous promet : on ne peut aimer le prochain, et ne pas remplir à son égard, et les devoirs de la justice, et ceux de la miséricorde. Par conséquent, mes frères, lorsque le Seigneur répand la charité dans nos cœurs, il nous donne véritablement l'accomplissement de sa loi ; or, tel est, selon l'Écriture et les Pères, le privilège distinctif de l'alliance chrétienne.

Le temps approche, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, où je vais faire avec la maison d'Israël et la maison de Juda, une alliance nouvelle ; alliance différente de celle que j'ai faite avec leurs pères, au jour où je les ai pris par la main pour les tirer de la servitude d'Égypte ; ils ont violé cette alliance, et, par leur infidélité, ils ont attiré sur eux ma colère, dit le Seigneur, mais voici l'alliance nouvelle que je ferai avec eux ; j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, je l'écrirai dans leurs cœurs ; je serai leur Dieu et il seront mon peuple.

Cet oracle du Seigneur, cette magnifique promesse, n'est-elle pas accomplie dans toute

son étendue ? La nouvelle alliance n'est-elle pas consommée ? Jésus-Christ, le véritable Médiateur de Dieu et des hommes, ne l'a-t-il pas scellée de son sang, ne l'a-t-il pas confirmée par l'effusion du Saint-Esprit ? C'est cet esprit vivifiant qui est, selon l'expression de l'Écriture, le véritable doigt de Dieu ; c'est lui qui grave la loi, non plus sur des tables de pierre, mais dans le fond même de nos cœurs ; et comment l'y grave-t-il, cette loi sainte, sinon en nous la faisant aimer par la charité qu'il répand dans nos cœurs, et qui est le plus excellent de ses dons ?

Telle est donc, mes frères, dit Saint Augustin, la différence essentielle de l'ancienne alliance et de la nouvelle, du ministère de Moïse et de celui de Jésus-Christ : *hæc apparet distantia Veteris et Novi Testamenti*. Dans l'une, la loi de Dieu est gravée sur la pierre, c'est-à-dire, qu'elle propose extérieurement aux hommes le précepte d'aimer Dieu, qu'elle leur en expose les motifs, en leur rappelant le souvenir de ses bienfaits, qu'elle appuie ce commandement par les menaces les plus terribles contre ceux qui seront assez malheureux pour le violer ; dans l'autre, la même loi est gravée dans les cœurs et le Seigneur nous fait trouver un plaisir ineffable à l'observer : *Lex ibi extrinsecus terret, hic delectat intrinsecus*. Moïse n'a donné que la loi et les figures ; Jésus-Christ a donné la vérité et la grâce : et qu'est-ce que cette grâce de Jésus-Christ, selon ce saint docteur, qui en a défendu les droits avec tant de succès et de gloire ? L'inspiration de la charité, qui nous fait pratiquer, par un saint amour, les devoirs qu'elle nous fait connaître : *Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore faciamus*. Qui peut donc douter que, dans la nouvelle alliance, Dieu ne nous donne lui-même l'accomplissement de sa loi, puisque cette loi se réduit à l'amour et que la grâce qu'il nous donne pour l'observer est elle-même cet amour.

Heureux, mes frères, et mille fois heureux ceux que le Seigneur a appelés à une alliance si sainte et si avantageuse, à une alliance dans laquelle le Seigneur promet à notre fidélité les récompenses les plus magnifiques et nous donne en même temps les bonnes œuvres et les vertus qui nous les font mériter ! Nous avons tous reçu dans le baptême le caractère sacré de cette alliance, nous sommes tous les enfans de l'Eglise, qui est la femme libre, la véritable épouse ; et par conséquent libres, comme elle, de la liberté que Jésus-Christ nous a acquise. Mais avons-nous tous conservé cette liberté précieuse ? ne nous sommes-nous pas rengagés dans les liens dont Jésus-Christ nous avait affranchis ? Ne nous y trompons pas, mes frères, ce n'est pas la différence des temps qui dis-

tingue les juifs des véritables chrétiens. Il y a eu, dans le temps même de la loi, des hommes, chrétiens en effet, sans l'être de nom, des hommes de Dieu, qui, selon saint Augustin, appartenaient à la nouvelle alliance, qui n'étaient pas sous l'empire de cette loi qui effraye, qui confond, qui punit, mais sous cette grâce qui guérit l'homme, qui le délivre, qui lui fait trouver de chastes délices dans la pratique de la vérité : *Erant et legis tempore homines Dei, non sub lege timente, convincente, puniente, sed sub gratia delectante, juvante, liberante*. Et il y a dans le sein même de l'Eglise chrétienne, dans ce temps du règne de la grâce ; il y a, dis-je, des hommes qui sont encore juifs par le cœur. Tels sont, dit saint Augustin, tous ceux qui vivent selon la chair, tous ceux qui n'ont que des désirs et des espérances charnelles. De tels hommes appartiennent encore à l'ancienne alliance : *In ipso populo Christiano qui carnaliter sperant, carnaliter diligunt, adhuc ad Vetus Testamentum pertinent*. Tels sont encore tous ceux qui n'accomplissent les commandements, qui n'évitent le péché que par la crainte des châtimens. Car la différence la plus sensible des deux alliances, dit encore ce saint docteur, c'est la crainte qui faisait le caractère de l'ancienne, et l'amour qui est celui de la nouvelle : *Hæc est brevissima et apertissima differentia duorum testamentorum, timor et amor*.

Quelle est donc la règle sûre par laquelle nous pouvons reconnaître si nous appartenons à la loi ou à la grâce ? La voici, mes frères, dans ces paroles de l'Apôtre : Si vous êtes conduits par l'esprit, nous dit-il, vous n'êtes plus sous la loi : *Si spiritu ducimini, non estis sub lege*. (Galat., V, 18.) Et cet esprit n'est pas un esprit de crainte et de servitude ; c'est l'esprit d'adoption des enfans, qui nous fait invoquer Dieu comme notre père ; c'est l'esprit de grâce et de charité.

Esprit-Saint, Esprit vivifiant, soyez le principe universel de nos sentiments et de nos actions. Amollissez, par votre onction ineffable, des cœurs trop longtemps rebelles aux salutaires impressions de votre grâce. Otez-nous ce cœur de pierre, et donnez-nous un cœur de chair. Gravez-y, en caractères ineffaçables, cette loi sainte et sans tache qui convertit les âmes. Eclairez-nous de vos lumières ; embrasez-nous de vos feux ; enseignez-nous efficacement toute vérité. Commandez, Dieu tout-puissant, et donnez-nous vous-même ce que vous commandez. Conduisez-nous enfin, par la fidélité, à observer les conditions de l'alliance du Seigneur, aux biens infinis qui en sont le terme ; je vous les souhaite, mes frères, etc. *Ainsi soit-il*.

SERMONS POUR LE CARÈME.

SERMON I^{er}.

Pour le jour de la Chandeleur.

SUR LA LOI.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini. (Luc., II, 22.)

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur.

Il est donc arrivé ce jour prédit par les prophètes du Seigneur, où le temple bâti par Zorobabel devait recevoir dans son enceinte le Désiré des nations. Il est donc vrai que la gloire de ce second temple surpasse celle du premier ; il possède en réalité ce que celui de Salomon n'a jamais possédé qu'en figure. Mais dans quel état y paraît ce Dominateur des nations, cet Ange de la nouvelle alliance ? quels autres yeux que ceux de la foi la plus vive pourraient le découvrir sous les voiles qui obscurcissent sa gloire ! Un enfant de quarante jours porté dans les bras d'une mère pauvre, offert au Seigneur selon la loi générale des premiers-nés, racheté par l'offrande ordinaire des pauvres ; tel est celui qu'un vieillard rempli de l'esprit de Dieu reconnaît pour la lumière des nations et le restaurateur d'Israël.

La plus sainte et la plus pure de toutes les vierges avait-elle donc besoin d'être purifiée ? celle qui n'était devenue mère que par l'opération du Saint-Esprit ; qui, sans cesser d'être vierge, avait conçu et mis au monde le Saint des saints, l'Auteur de toute sainteté, devait-elle être soumise à cette loi humiliante, comme celles qui conçoivent dans le péché, qui enfantent dans les douleurs les malheureux héritiers de la faute et des disgrâces d'Adam ? le Fils éternel du Très-Haut, le Rédempteur des hommes, pouvait-il être lui-même racheté ?

Ici, mes frères, tout est instruction ; tout est mystère. Oui, il fallait que Marie se soumit à la loi de la purification, pour nous apprendre à observer avec exactitude les commandements du Seigneur ; à cacher sous le voile de l'humilité les faveurs singulières que nous recevons de lui ; à braver la mauvaise honte et le respect humain ; à immoler, en un mot, notre propre gloire à celle de Dieu et à l'édification du prochain. Il fallait que Jésus-Christ se soumit à la loi qui ordonnait de racheter les premiers-nés, parce qu'il était dans l'ordre de notre salut qu'il portât lui-même le joug dont il devait nous affranchir. Ainsi nous l'enseigne le grand apôtre : lorsque les temps marqués dans les décrets éternels ont été accomplis, nous dit-il, Dieu a envoyé dans le monde son fils né d'une femme et assujéti à la loi.

pour racheter ceux qui étaient sous la loi : *Misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret.* (Galat., IV, 5.)

Jésus-Christ accomplissant la loi pour nous en délivrer, est donc, mes frères, le principal objet que présente à notre foi et à notre religion cette sainte solennité. Avons-nous une idée exacte de cette loi, sentons-nous tout le prix de la grâce que le Sauveur nous a faite en nous en affranchissant ?

Deux erreurs également dangereuses ont attaqué la doctrine de l'Eglise sur la nature et le caractère de la loi ancienne. L'impie manichéen, le gnostique faussement spirituel en faisaient autrefois l'objet de leurs blasphèmes : ils osaient la blâmer comme indigne de la sagesse de Dieu ; ils attribuaient son établissement à un mauvais principe, à la puissance des ténèbres. Héritiers de l'orgueil et de l'aveuglement des juifs, les pélagiens donnaient dans un excès opposé ; ils confondaient les deux alliances ; ils osaient avancer que la loi sauvait les hommes ainsi que l'Evangile : *Lex sic mittit ad regnum sicut Evangelium.* L'exemple de Jésus-Christ, le mystère même que nous célébrons en ce jour, suffit, mes frères, pour détruire l'une et l'autre erreur. Si la loi n'eût pas été bonne en elle-même, Jésus-Christ ne l'eût pas observée ; si elle eût été entièrement parfaite, il n'eût pas eu pour objet de nous en délivrer et de lui substituer une alliance nouvelle : *Si prius culpa vacasset, non utique secundi locus inquireretur.*

J'ai dessein, mes frères, de vous expliquer ici la double vérité que l'Eglise fait profession de croire sur une matière si importante, si essentiellement liée avec toute l'économie de la religion : c'est-à-dire que la loi en elle-même était bonne et digne du dieu infiniment sage qui l'avait établie, et que cependant c'est par un effet de sa bonté infinie que le Seigneur nous en a affranchis. Ainsi la sagesse de Dieu dans l'établissement de la loi, ce sera le sujet de ma première partie : la bonté de Dieu dans l'abolition de la loi, ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[La suite du sermon, comme au jour de l'Épiphanie, sermons de l'Avent, col. 186.]

SERMON II.

Pour le dimanche de la Quinquagésime.

SUR LES SPECTACLES.

Ut quid claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini eum ; si autem Baal, sequimini illum. (III Reg., XVIII, 21.)

Pourquoi penchez-vous vers deux partis différents ? Si le Seigneur est votre Dieu, suivez-le constamment ; et si c'est Baal que vous regardez comme votre Dieu, attachez-vous à lui.

C'est, mes frères, le reproche que faisait

le prophète Elie à ces faibles Israélites, qui tantôt semblaient vouloir retenir la religion des saints patriarches, de qui ils tiraient leur origine; et tantôt prostituaient leur culte et leurs hommages aux vaines idoles que Jéroboam avait établies, ou adoraient sous le nom de Baal l'esprit d'erreur et de mensonge qui les avait séduits. Mais ce reproche, ne pouvons-nous pas l'adresser à une infinité de demi-chrétiens qui veulent concilier Jésus-Christ et le monde, et jouir tant à la fois des divertissements du siècle et des consolations de la piété; à ces personnes de l'un et de l'autre sexe que l'on voit, tantôt prosternées aux pieds des saints autels, priant avec des démonstrations de piété et de ferveur, écoutant avec respect la parole du salut; et tantôt confondues dans la foule des mondains, imitant leur luxe et leurs vaines parures, prêtant l'oreille à leurs fausses maximes, partageant leurs plaisirs les plus frivoles et les plus dangereux; à ces personnes, par exemple, qui, après avoir satisfait aux devoirs extérieurs de la piété, ne croient point en perdre le fruit et le mérite, en assistant aux spectacles du théâtre; et qui regardent comme permis et innocent ce que l'Eglise a toujours condamné avec tant de sévérité?

Ah! si dans cette assemblée, formée par la piété et la charité chrétienne, il se trouvait des fidèles qui se soient fait à eux-mêmes cette funeste illusion, combien n'est-il pas important de la détruire? avec quelle force ne devons-nous pas leur représenter que le Dieu qu'ils servent est un Dieu jaloux, qui veut être aimé uniquement, qui ne souffre point de partage dans les cœurs qui se donnent à lui, et qui rejette enfin, comme indignes de lui, des hommages qu'on rend également au monde son ennemi?

Oui, mes frères, toute alliance de Jésus-Christ et de Bélial est monstrueuse aux yeux de la religion : oui, pour être véritablement chrétien, il faut marcher dans les voies de la piété d'un pas plus ferme et plus égal : *ut quid claudicatis in duas partes?* Oui, si vous êtes véritablement persuadés que le Seigneur est votre Dieu, que lui seul mérite votre reconnaissance et votre amour, il faut le servir avec plus de constance et de fidélité, il faut éviter avec plus de soin tout ce qui peut altérer cette sainteté, cette pureté de cœur qui peuvent seules vous rendre agréables à ses yeux; il faut laisser aux adorateurs de Baal ces pompes, ces plaisirs, ces spectacles qui font partie du culte impie qu'ils lui rendent : *si Dominus est Deus, sequimini eum*. Ce ne sont donc pas des impies et des mondains décidés que je veux convaincre aujourd'hui du danger des spectacles profanes : nous n'avons point de principes communs d'où nous puissions partir; et avant de les instruire sur ce point de la morale chrétienne, il faudrait les ramener aux premiers éléments de la religion. C'est à eux qu'on peut dire avec le prophète : Si vous regardez Baal comme votre Dieu, atta-

chez-vous à lui, suivez ses maximes, adoptez ses lois, prenez part à ses fêtes sacrilèges : *si Baal Deus est, sequimini illum*. Mais c'est à vous, mes frères, qui connaissez notre sainte religion, qui l'aimez, qui aspirez aux récompenses qu'elle promet, et qui croyez pouvoir concilier, avec les devoirs qu'elle prescrit, l'assistance à ces spectacles pernicieux; c'est à vous que je veux prouver que vous ne pouvez les fréquenter, sans vous exposer à votre perte éternelle.

Le danger des spectacles pour la piété et pour les mœurs sera le sujet de ma première partie; la réponse aux raisonnements, par lesquels on entreprend de les justifier, sera le sujet de la seconde. Puissé-je, mes frères, ou arracher de vos cœurs le goût de ce dangereux plaisir, s'il y a déjà germé; ou augmenter l'horreur que les principes de la religion vous en ont déjà donnée. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour donner à des chrétiens une juste horreur des spectacles du théâtre, il suffirait, mes frères, de rappeler ici le jugement qu'en ont porté les saints docteurs de l'Eglise, et les anathèmes que les conciles ont prononcés contre la vile et honteuse profession de comédien. Si la comédie est innocente, si l'on peut y assister sans craindre de s'y corrompre et l'esprit et le cœur, pourquoi des condamnations si rigoureuses contre des hommes qui donnent au public un divertissement si agréable? pourquoi proscrire leur art avec plus de sévérité que tant d'autres qui ne servent qu'à entretenir le luxe et la mollesse? pourquoi enfin ne peut-on l'exercer sans s'exclure soi-même de la société des fidèles, sans se rendre indigne de la réception des sacrements, de l'assistance aux saints mystères, de la sépulture ecclésiastique? Il n'y a point ici de milieu, mes frères, il faut choisir entre l'Eglise et le théâtre, et condamner l'un ou l'autre. Il faut ou reconnaître la profession de comédien pour pernicieuse et antichrétienne, ou imputer à tout ce que nous avons de plus saint et de plus respectable la rigueur la plus injuste. Mais qui de vous serait capable d'hésiter dans une pareille alternative? vous souscrivez vous-même au jugement que l'Eglise, d'accord en cela avec toutes les nations les plus sages et les plus policées, a porté contre cette honteuse profession. Autant vous avez de goût pour les spectacles, autant vous avez de mépris pour ceux qui vous les donnent; et il n'est personne parmi vous qui n'aimât mieux voir ses enfants dans le tombeau que sur le théâtre.

Mais si c'est une honte, si c'est un crime d'exercer la profession de comédien, peut-on être innocent en assistant à la comédie? les spectateurs ne sont-ils pas autant de complices de ce crime? ne contribuent-ils pas tous solidement à entretenir les comédiens dans un état que l'Eglise réprouve, et dans tous les désordres qu'il entraîne ordinairement après lui?

C'est là, mes frères, le raisonnement que faisait autrefois le célèbre Tertullien. Quelle inconséquence, s'écriait-il ! Vous avez pour la profession de comédien le plus juste mépris : la société elle-même, d'accord sur ce point avec la religion, les exclut de toutes sortes de dignités et d'honneurs, et en cela elle fait de leur art la censure la plus sévère ; et vous ne rougissez point d'assister à leurs jeux profanes ? vous allez applaudir à des hommes, dont vous détestez et l'état et les mœurs, auxquels vous seriez au désespoir de ressembler ? Ne voyez-vous pas que vous vous exposez à partager leur condamnation ? car, il ne suffit pas à des chrétiens de ne pas s'avilir jusqu'à cette honteuse profession ; il leur est aussi défendu d'approuver ceux qui l'exercent : *Nobis satis non est, si ipsi nihil tale faciamus, nisi et talia facientibus non conferamus.*

Et ne croyez pas, mes frères, que ce soit ici seulement l'opinion particulière d'un auteur connu par son austérité : c'est le sentiment de toute l'Eglise. Un concile de Carthage défend sévèrement aux clercs de prendre aucune part aux spectacles profanes ; et quelle est la raison qu'il en apporte ? c'est que l'assistance à ces spectacles a toujours été défendue à tous les chrétiens et aux laïcs eux-mêmes : *Quandoquidem a spectaculo et omnes laici prohibeantur, semper enim Christianis omnibus hoc interdictum est.*

Ici, mes frères, je crois entendre la réponse que vous opposez à ces raisonnements et à ces autorités. Les spectacles, dites-vous, ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois. La licence qui y régnait, et qui leur a attiré tant de justes censures, en est sévèrement bannie. Le théâtre, alors l'école du vice et de l'impudence, est devenu celle de la décence et de la vertu. Les condamnations anciennes n'ont donc plus aujourd'hui d'objet, et il serait à propos que l'Eglise levât des anathèmes qui ne sont plus mérités.

Les spectacles ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois ! Eh quoi ! mes frères, la tragédie et la comédie ne sont-elles plus comme autrefois le tableau mouvant et animé des passions humaines ? ne sont-elles pas ces passions mêmes mises en jeu et en actions ? ces passions n'y sont-elles pas comme autrefois et plus même qu'autrefois déguisées, embellies, animées de toutes les couleurs qui peuvent les rendre aimables, et les insinuer profondément dans les cœurs ? Je veux, mes frères, examiner avec vous cette réforme prétendue des spectacles, et vous prouver que, dans l'état où ils sont aujourd'hui, ils sont plus capables que jamais de faire sur les cœurs les impressions les plus dangereuses et les plus incompatibles avec la piété.

Je sais, mes frères, que la plupart des pièces de théâtre sont exemptes de ces grossières équivoques, de ces paroles licenciées qu'on y entendait autrefois ; les mœurs de notre siècle devenues plus décentes, sans être, en effet, plus pures, ont exigé qu'on donnât un

frein à l'impudence, et qu'on retranchât ce qui choquait trop ouvertement l'honnêteté. Mais en combien de manières n'y est-elle pas encore blessée ! J'en appelle ici, mes frères, à votre témoignage : surtout à ce sexe à qui la pudeur est si naturelle, et en qui elle survit quelquefois à la vertu. Je vous demande si jamais vous n'avez entendu sortir de ces bouches impures que des paroles chastes et mesurées ; si jamais vos yeux et vos oreilles n'ont rien rencontré dans les spectacles, qu'on dit être les plus châtiés, qui pût alarmer la modestie ; si vous voudriez imiter, ou si vous souffririez dans les personnes dont la conduite vous est confiée, les parures indécentes, les manières lascives et dissolues, l'air d'effronterie et d'impudence qu'on étale sur le théâtre ; si vous adopteriez le langage qu'on y parle ; et si enfin vous n'avez jamais rougi, en souriant à des propos que vous auriez honte de répéter ? Je ne parle ici, mes frères, que d'après vos propres aveux : éloigné par principes autant que par devoir et par bienséance de ces plaisirs dangereux, je ne les connais point par moi-même : quelqu'un qui les aurait goûtés vous les peindrait sans doute avec des couleurs plus fortes et plus capables de vous en donner de l'horreur.

Cette réforme d'ailleurs s'étend-elle à tous les spectacles que l'on met sous vos yeux ? Si la licence est en effet bannie du théâtre national, ne s'est-elle pas réfugiée sur un théâtre, étranger d'origine, et malheureusement trop naturalisé parmi nous ? ne règne-t-elle pas dans ces spectacles d'un ordre inférieur, qu'on a multipliés à l'infini, et qu'on a pris soin de rapprocher du peuple, de peur sans doute qu'aucune classe de citoyens n'échappât à cette corruption ? Et pourriez-vous, en effet, mes frères, dans les circonstances où nous nous trouvons, vanter encore la pureté, la décence des spectacles ? La capitale ne retentit-elle pas encore des applaudissements insensés qu'a reçus, même sur le théâtre national, une pièce également contraire au bon goût et aux bonnes mœurs ? ce drame monstrueux n'a-t-il pas eu un succès, aussi déplorable aux yeux de ceux qui s'intéressent encore à l'honnêteté et à la vertu, que favorable à la cupidité de ceux qui le représentaient ? N'avons-nous pas entendu des hommes du monde reconnaître qu'on ne pouvait y être attiré que par l'appât même de la licence, et avouer qu'en grossissant la foule des spectateurs, ils auraient eu honte d'y conduire les personnes dont ils avaient intérêt de conserver l'innocence et la vertu ? Et cependant c'est dans de telles circonstances qu'un profane comédien pousse l'absurdité de son orgueil jusqu'à nous donner son art pour le premier de tous les arts ; qu'il ose avancer que la gloire de son théâtre est une partie essentielle de la gloire nationale. Disons mieux, mes frères, la patience avec laquelle on écoute de tels discours, et la basse complaisance avec laquelle on y applaudit, sont

la preuve la plus complète de la dépravation et de l'avilissement de la nation. Oui ; si quelque chose est capable de nous avilir aux yeux des sages, c'est l'importance que nous attachons à cet art frivole et dangereux ; c'est de voir que les comédies et les comédiens soient l'objet de nos conversations comme de nos ouvrages périodiques, et qu'on soit en quelque sorte obligé de se bannir de la société lorsqu'on n'est pas en état d'y rendre compte du bon ou du mauvais succès d'une pièce nouvelle, du jeu d'un acteur, de la figure ou de la voix d'une actrice.

Cette fureur pour les spectacles, qui nous anime et nous transporte aujourd'hui, a été, mes frères, selon la remarque des auteurs les plus judicieux, un des vices de ce peuple qui avait conquis l'univers, et un des signes avant-coureurs de sa décadence. Est-elle moins condamnable chez les Français que chez les Romains ? Non ; parce que nos spectacles ne sont pas meilleurs que les leurs. Nous le connaissons, mes frères, ce théâtre des anciens ; on nous a conservé quelques-unes de ces pièces qui se représentaient avec tant d'appareil dans les jeux publics, et auxquelles le peuple romain courait avec tant d'avidité. Elles ne se sentent que trop, sans doute, de la corruption qui régnait parmi ce peuple idolâtre : mais sont-elles, en effet, plus licencieuses, plus dangereuses pour les mœurs, que celles qu'on représente aujourd'hui sur nos théâtres ? Non : si les auteurs dramatiques qui les ont prises pour modèles en ont imité les beautés, ils en ont encore plus copié les vices. Cependant les partisans du théâtre en vantaient dès lors l'honnêteté, et les Pères de l'Eglise, sans la leur contester entièrement, ne laissaient pas de le regarder comme une école du vice et d'impudicité : *Privatum consistorium impuditiæ*. En vain, dit Tertullien, en vain nous dit-on, que dans les comédies, l'honnêteté se trouve réunie avec l'agrément : *Sint dulcia licet et grata, et etiam honesta quædam*. A-t-on jamais préparé du poison avec du fiel, ou dans le sucre des plantes les plus amères ? ne le cache-t-on pas, au contraire, dans les liqueurs les plus flatteuses et les mets les plus exquis ? Le démon en use de même en répandant son venin sur les choses de ce monde qui sont les plus agréables. Je veux donc que les comédiens représentent des actions pleines de générosité et de décence ; mais ce n'est là qu'un artifice pour déguiser le poison qu'ils veulent verser dans nos âmes ; nous devons être plus effrayés du danger qu'attirés par le plaisir : *Omnia illic seu fortia, seu honesta, proinde habe stillicidia mellis de poculo venenato, nec tanti gulam facias voluptatis quanti periculum*.

Appliquons, mes frères, aux spectacles de nos jours ce que disait ce grand homme de ceux de son temps. Qu'importe qu'on ne voie, qu'on n'entende plus directement dans les spectacles rien qui puisse alarmer la pudeur et salir l'imagination, si tout y est d'ailleurs destiné à séduire l'esprit et à cor-

rompre le cœur ; si le voile qu'on y jette sur des objets honteux en eux-mêmes n'est qu'un artifice pour insinuer plus sûrement dans les âmes le poison d'un amour profane et criminel, et percer de ses traits envenimés ceux que la grossièreté et l'indécence des paroles seraient capables de révolter ? Ah ! ce n'est pas lorsqu'elle se présente à nous sous l'idée du libertinage que la passion est la plus redoutable ; c'est au contraire lorsqu'elle se déguise sous le masque de l'honnêteté, lorsqu'elle prépare de loin la pente du précipice, et qu'elle cache sous des dehors imposants les désordres honteux auxquels elle veut nous conduire. Or, c'est là ce que produisent ordinairement ces spectacles dont on ose vanter la décence et la pureté.

En effet, n'est-ce pas l'amour profane qui fait le fond ordinaire des pièces de théâtre ? Les héros qu'on introduit sur la scène tragique, les simples citoyens qui parlent et qui agissent dans la comédie, ne paraissent-ils pas également asservis à cette passion impérieuse ? ne viennent-ils pas y faire éclater les désirs et les feux dont ils sont dévorés ? le sexe le plus tendre et le plus étroitement obligé aux lois de l'honneur et de la retenue n'y vient-il pas lui-même faire l'aveu humiliant de sa faiblesse et de sa défaite ? Et pourquoi affecte-t-on de mettre de tels discours dans la bouche de ces personnages qu'on nous représente d'ailleurs comme dignes de notre estime, sinon pour nous persuader que l'amour n'est pas aussi condamnable que l'Evangile veut nous le faire croire ; qu'il est ou un penchant légitime de la nature, ou tout au plus une faiblesse pardonnable, puisque enfin c'est celle des héros ?

Ah ! mes frères, il n'est que trop vrai que nous portons tous dans le fond de notre cœur le principe et le goût de cette funeste passion. Mais ce penchant qui entraîne avec tant de violence un sexe vers l'autre, pour être presque universel, n'est pas pour cela moins honteux. C'est cette concupiscence de la chair, qui ne vient pas de Dieu, mais du péché ; un des principaux devoirs d'un chrétien, c'est de lui résister avec courage, de la combattre sans cesse, d'embrasser avec ardeur tout ce qui peut la réprimer et l'affaiblir. Quelle horreur ne devons-nous donc pas avoir d'un spectacle où tout tend, au contraire, à l'excuser ou à la fortifier ? Quels feux criminels ne peuvent point allumer les objets qu'on y voit, les discours passionnés qu'on y entend, les principes suborneurs qu'on y établit, soit qu'ils ne soient exprimés que par la voix d'un acteur qui paraît lui-même embrasé de ces feux profanes, et qui les peint par ses gestes, son ton, ses regards ; soit que, pour rendre la séduction encore plus efficace, ils soient soutenus et entremêlés d'une musique molle et voluptueuse ? A Dieu ne plaise que je profane la sainteté de la chaire évangélique, en citant ici les maximes insensées qu'on débite au théâtre sur l'usage des passions,

sur l'amour des plaisirs, sur l'emploi de la jeunesse. Les personnes qui ont eu le malheur de fréquenter les spectacles savent mieux que moi que ces maximes sont la corruption même, réduite en art et en système; et celles dont les oreilles n'ont pas encore été souillées de ces discours antichrétiens n'ont rien de plus à désirer que de les ignorer toujours.

L'amour profane, cette passion si criminelle en elle-même et dans le larcin qu'elle fait à Dieu de notre cœur; cette passion si incompatible avec la sagesse et la tranquillité de l'âme; cette passion si funeste par les ravages qu'elle cause quelquefois dans la société et par les crimes qu'elle y occasionne; l'amour, dis-je, n'est pas la seule maladie que les spectacles puissent donner à nos âmes. Combien d'autres vices y sont érigés en vertus, et y reçoivent des applaudissements insensés? quelle opposition entre la morale de l'Evangile et celle du théâtre! Jésus-Christ vous ordonne d'oublier les injures, de pardonner sincèrement à vos ennemis, de les aimer; et vous applaudissez à un héros de théâtre qui vient se vanter d'avoir lavé dans le sang une insulte faite à sa gloire, et qui fait trophée de cette vengeance barbare. Vous écoutez avec plaisir les imprécations que prononce contre sa patrie, contre son frère, contre elle-même, une femme désespérée de s'être vu enlever l'objet de sa passion. Les principes de votre religion ne vous inspirent que l'humanité et la douceur; et vous vous repaissez du spectacle affreux d'une mère qui égorge ses propres enfants, d'un frère qui boit le sang de son frère. Ces Romains, qui se plaisaient à voir couler dans l'arène le sang des gladiateurs étaient-ils donc plus cruels et plus coupables que vous? La religion vous oblige de respecter dans les rois l'image du Très-Haut; elle regarde comme un crime énorme tout attentat contre leur personne ou leur autorité: et vous vous plaisez à voir sur le théâtre le jeu criminel d'une révolte ou d'une conjuration; vous applaudissez au fanatisme de ces fiers républicains implacables ennemis de la royauté; vous les voyez sans horreur tremper leurs mains dans le sang du chef de la patrie. Le suicide est aux yeux de la raison comme à ceux de la religion une faiblesse et un crime: il est sur le théâtre un acte de magnanimité; il est presque la fin ordinaire des héros malheureux. Et que dirai-je de tant d'impiétés dont les théâtres retentissent aujourd'hui? L'incrédulité a mêlé son poison à tant d'autres qui les infectaient déjà: on n'y néglige aucune occasion d'ébranler les fondements de la foi, de lancer sur la religion, sur ses ministres, sur ses mystères, les traits les plus malins; et ce sont ces traits impies qui attirent les applaudissements des spectateurs; ce sont ceux qu'on retient avec plus de facilité, qu'on répète avec plus de complaisance. Tel est le ton qu'a donné à la scène française cet homme trop fameux, auquel ses aveugles disciples

rendent aujourd'hui une espèce de culte fanatique, et qui est devenu leur idole pour avoir prostitué à l'impiété et au blasphème les grands talents qu'il avait reçus de l'auteur de la nature.

Qui donc osera désormais appeler le théâtre une école de vertu? Nous n'en connaissons point d'autres que celles dont l'Evangile est la règle, dont la grâce de Jésus-Christ est le principe, dont la gloire de Dieu est la fin. Sont-ce là les vertus auxquelles on applaudit au théâtre? Les héros qu'on y introduit donnent, il est vrai, de grands exemples de générosité, de modération, de magnanimité: mais ces vertus ne semblent amenées que pour autoriser les faiblesses criminelles qu'ils y mêlent; mais ces vertus, n'étant fondées que sur l'orgueil, ne sont aux yeux d'un chrétien que des vices déguisés; mais ces vertus enfin ne sont pas celles qui peuvent nous rendre agréables à Dieu; elles ne nous empêcheraient pas d'être pendant toute l'éternité les malheureuses victimes de sa justice.

S'il est dangereux de se former l'idée de la vertu sur ces héros de l'antiquité païenne qu'on introduit sur la scène tragique, est-il plus sûr, mes frères, de prendre pour règle de sa conduite et de ses mœurs les maximes qu'on débite dans cet autre spectacle, qui est destiné à représenter les actions les plus ordinaires de la vie; je veux dire la comédie? C'est à elle que les partisans du théâtre attribuent particulièrement le pouvoir de corriger les mœurs, et c'est elle que j'accuse surtout de les altérer et de les corrompre.

Le ridicule a souvent plus de force sur l'esprit des hommes que les exhortations les plus pathétiques et les déclamations les plus véhémentes. Si dans la comédie ce ridicule n'était jeté que sur les vices, elle n'en deviendrait pas pour cela tout à fait excusable, parce qu'elle a en elle-même des défauts que rien ne peut couvrir aux yeux de la religion. Mais que faut-il en penser, si ce ridicule est le plus souvent répandu sur la vertu même, ou si, en épargnant les vices les plus criminels, on se contente de blâmer les défauts ou des usages qui ne sont incompatibles ni avec la probité, ni avec la religion? Or, voilà, mes frères, la véritable idée que l'on doit avoir des comédies les plus estimées.

Ce fameux comique, qui dans le dernier siècle a porté cet art dangereux à sa dernière perfection, mais dont la mort devrait donner plus de frayeur aux amateurs du spectacle que ses ouvrages ne leur causent d'admiration et de plaisir, a, dit-on, corrigé les mœurs de son siècle; c'est-à-dire, qu'il a détruit par la force du ridicule quelques restes de mauvais goût, d'affectation dans le langage et dans les manières; mais de quel vice réel nous a-t-il en effet corrigés? N'a-t-il pas, au contraire, étendu ses railleries jusques sur les objets les plus sérieux et les plus respectables? En immolant à la risée publique un père avare ou un mari jaloux, n'a-t-il pas justifié, pour ainsi dire,

la dissolution d'une jeunesse débauchée, et les déportements d'une épouse infidèle? Lors même qu'il met sous vos yeux le portrait vraiment odieux d'un hypocrite détestable, n'est-il pas évident que son but est de rendre la piété suspecte; et n'est-ce pas la conséquence qu'en tirent des spectateurs déjà trop portés à la mépriser? Et, s'il m'est permis de me servir de cette expression familière, n'a-t-il pas toujours mis les rieurs du côté des vices et des crimes? Etrange réformateur des mœurs, qui donne des leçons de la séduction la plus criminelle! étrange réformateur, qui apprend à des domestiques à abuser de la confiance de leurs maîtres, en favorisant par toutes sortes de tromperies les passions criminelles de leurs enfants! étrange réformateur, qui apprend à ces enfants eux-mêmes à se jouer de l'âge et de la faiblesse de leurs pères, à les voler, à les forcer de consentir à des alliances formées par la passion! étrange réformateur, qui réduit en plaisanterie un crime aussi horrible que l'adultère, et qui veut nous faire rire des désordres qui devraient nous faire verser les larmes les plus amères! Et cependant, on ne rougit point de mettre un tel homme au nombre de ceux qui ont le plus illustré leur siècle; on porte la prévention et le blasphème jusqu'à dire qu'il a plus corrigé de défauts que les ministres mêmes de la parole de Dieu. Seigneur, à quel degré d'avilissement et de mépris votre divine parole est-elle donc aujourd'hui réduite!

Non, mes frères, ne croyez pas qu'un profane comédien puisse jamais devenir pour vous l'instrument des miséricordes du Seigneur. Il n'y a que sa grâce qui puisse vous corriger de vos vices et vous donner l'amour de la vertu; et sa grâce sans doute n'est pas attachée au ministère criminel de ces suppôts de Satan. Le langage de la vertu leur est toujours étranger, et lorsqu'ils en débitent les maximes, lorsque dans certaines pièces ils osent prendre les noms et les personnages des saints ou des prophètes du Seigneur, il me semble entendre ce Dieu terrible qui leur dit: Méchant, pourquoi oses-tu parler de mes commandements, et pourquoi mon nom se trouve-t-il sur tes lèvres impures? *Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (Psal. XLIX, 16.)

Jusqu'ici, mes frères, je n'ai considéré le théâtre que du côté de sa morale et de ses maximes, et je crois avoir suffisamment prouvé que, sous ce point de vue, il mérite plus que jamais les anathèmes de l'Eglise et l'horreur des véritables chrétiens. Combien d'autres preuves ne pourrais-je point ajouter à celle-ci? Que ne pourrais-je point vous dire en faveur des pauvres, qui ont des droits si sacrés et si imprescriptibles sur ce superflu que vous employez à vous procurer ce dangereux plaisir, sur la profanation dont vous vous rendez coupables; lorsque vous choisissez pour assister à ces pervers spectacles le jour même du Seigneur;

lorsque, pour me servir de l'expression de Tertullien, vous sortez de l'Eglise du Dieu vivant pour aller à celle du démon; lorsque de ces mêmes mains que vous venez d'élever vers le ciel dans la prière, et de cette même voix qui vient de célébrer les louanges du Seigneur, vous applaudissez à de vils comédiens? Que ne pourrais-je pas vous dire enfin sur l'assemblée profane dont vous allez faire partie, et qui n'est peut-être pas moins blâmable que le spectacle même qui en est l'objet? Qui ne sait, en effet, mes frères, que c'est dans de telles assemblées que se trouvent réunies les trois concupiscences, dans lesquelles consistent, selon saint Jean, la corruption du monde et le titre de sa réprobation; la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, et l'orgueil de la vie: que c'est là qu'on étale le luxe le plus condamnable et les parures les plus insensées; que le motif qui y conduit: un si grand nombre de mondaines est autant le désir d'y être vues que celui de voir; qu'elles y deviennent elles-mêmes la partie la plus dangereuse du spectacle; qu'une infinité d'hommes, rassasiés du plaisir de la comédie ou incapables de le goûter, n'en connaissent point d'autre que celui de promener sur elles leurs regards indiscrets et voluptueux? Une femme chrétienne, une femme honnête peut-elle se résoudre à devenir ou l'objet de leur indécente critique, ou l'aliment du feu impur qui les dévore? C'est là, mes frères, ce qu'observait de son temps l'écrivain ecclésiastique que je vous ai déjà cité plusieurs fois: *In immundo spectaculo nemo prius cogitat quam videri et videre*; et, ce qu'il y a de plus indécent dans les spectacles, c'est ce mélange d'hommes et de femmes parées de tout l'attirail de la vanité, qui jettent mutuellement dans les cœurs les uns des autres les étincelles d'un amour déréglé: *In omni spectaculo nullum majus scandalum occurrit quam ipse ille mulierum et virorum accuratiores cultus, qui inter se de commercio scintillas libidinum conflagellant*. Puisse le Seigneur arracher du cœur de ses serviteurs tout désir d'un plaisir si dangereux: *Avertat Deus a suis tantam voluptatis exitiosæ cupiditatem*. Mais, il est temps, mes frères, de laisser reposer votre attention pour discuter ensuite les raisonnements par lesquels les partisans du théâtre s'efforcent de le justifier: ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lorsque nous opposons aux partisans du théâtre l'autorité de l'Eglise et les condamnations rigoureuses qu'elle a toujours portées contre la profession de comédien, ils nous répondent que ces condamnations ne sont pas universelles; qu'il est des Eglises, et même des Eglises principales où les comédiens jouissent de tous les droits qui appartiennent à des chrétiens et à des catholiques. Lorsque nous leur représentons que les lois de l'Etat les comptent à peine au nombre des citoyens, et les excluent de

tous les emplois qui supposent de l'honnêteté et de la vertu, ils nous objectent que ces hommes que nous traitons avec tant de mépris sont souvent l'objet de la faveur des grands, et qu'ils exercent leur art sous la protection du gouvernement et des lois. Enfin, lorsque nous exposons les dangers inhérents à la nature même des spectacles, et qui les rendent si redoutables à la piété et aux bonnes mœurs; ils nous objectent leur propre expérience, et prétendent n'y avoir jamais trouvé ces dangers par lesquels nous voulons les effrayer. Voilà ce que nous entendons tous les jours; voilà ce qui attire aux ministres de l'Evangile, lorsqu'ils croient devoir censurer ces spectacles pernicioeux, des reproches odieux d'ignorance, de prévention, de zèle aveugle et inconsidéré: reproches qui doivent nous affliger sans doute, parce qu'ils prouvent l'endurcissement de ceux qui nous les font, et leur opposition à la sainte doctrine de Jésus-Christ; mais reproches que nous devons nous faire gloire de braver et de mépriser, parce que nous savons que le monde doit nous haïr comme il a haï notre divin Maître; parce que nous ne pouvons nous taire sur ces abus, sans trahir notre ministère; et que si nous étions capables de penser ou de parler sur les spectacles d'une manière qui pût plaire au monde, nous ne serions plus les serviteurs de Jésus-Christ. Mais voyons quelle solidité peut avoir cette apologie du théâtre.

Premièrement, mes frères, je veux bien supposer avec vous que, dans quelques parties de l'Eglise catholique, les comédiens sont traités avec moins de rigueur que parmi nous; qu'ils n'y sont point exclus du corps visible de l'Eglise, et qu'ils y jouissent des marques extérieures de sa communion. Mais que voulez-vous en conclure? que leur profession y est approuvée; qu'on ne la regarde pas dans ces contrées comme dangereuse, qu'on n'y attache aucun caractère de réprobation? Ah! mes frères, il faudrait donc aussi tirer la même conséquence en faveur de tous les pécheurs qui ne sont pas frappés du glaive de l'excommunication. Ignorez-vous que l'Eglise souffre dans son sein de grands pécheurs, des pécheurs scandaleux, des pécheurs qui, par leurs mœurs dissolues et leurs honteuses débauches, déshonorent la sainteté du christianisme? Elle ne tolère point leurs désordres sans doute; elle les punit, au contraire, avec toute la sévérité de sa discipline; elle avertit sans cesse les coupables du précipice affreux qu'ils se creusent et des trésors de colère qu'ils amassent sur leur tête: mais elle ne prononce pas toujours contre eux des jugements publics et solennels; elle n'use pas toujours du droit qu'elle a de les retrancher de sa société. Et qu'importe qu'ils passent pour être membres du corps mystique de Jésus-Christ, s'ils n'en sont reconnus que pour des membres morts? Qu'importe qu'ils ne soient pas publiquement exclus de la participation des saints

mystères, s'il est universellement avoué qu'ils ne peuvent les recevoir que pour leur condamnation? Qu'importe que leurs cendres reposent dans les mêmes lieux que celles des fidèles chrétiens, s'ils ne doivent sortir de leurs tombeaux et ressusciter au dernier jour, que pour être précipités dans des flammes éternelles? L'excommunication est une peine terrible sans doute; mais la colère de Dieu l'est encore davantage. Et croyez-vous que parmi les pasteurs de l'Eglise il y en ait un seul qui croie les comédiens à l'abri de cette vengeance divine, tant qu'ils continuent d'exercer leur art pernicioeux.

Pourquoi d'ailleurs cette différence de discipline entre les diverses parties de l'Eglise chrétienne? Est-ce de la part de celles qui laissent les comédiens sous l'anathème, un excès de rigueur; ou n'est-ce pas plutôt, de la part de celles qui les affranchissent, une preuve de relâchement et un oubli des règles anciennes? Ah! je ne crains point de le dire, si l'Eglise gallicane est plus sévère sur ce point que quelques autres, c'est que, par un effet de la miséricorde de Dieu, dont nous ne méritons que trop d'être privés, la religion a été jusqu'ici mieux connue, et la morale de Jésus-Christ enseignée avec plus de pureté parmi nous que partout ailleurs.

Cependant, sous les yeux même de cette Eglise et dans ce royaume chrétien, les spectacles du théâtre sont tolérés, autorisés même en quelque sorte par le gouvernement; et les comédiens y exercent leur art sous la protection des lois. Oui, mes frères: mais ce n'est pas dans le point de vue de la politique que nous considérons ici les spectacles, c'est dans celui de la religion. Nous n'examinons pas s'il est nécessaire, pour le bon ordre d'une ville immense et d'un peuple innombrable, qu'il y ait des théâtres ouverts à l'oisiveté. Peut-être y a-t-il parmi nous des hommes assez corrompus pour que l'assistance aux spectacles, quelque condamnable qu'elle puisse être, soit encore le moindre mal qu'ils commettent; peut-être ne pourrait-on les priver entièrement de ce plaisir, sans donner lieu à des désordres plus honteux pour les mœurs, plus dangereux pour l'Etat, plus ruineux pour les familles. Dans cette supposition les spectacles peuvent être regardés comme un mal nécessaire; et loin d'exercer sur le gouvernement qui les tolère une censure téméraire, nous ne devons que gémir sur la douloureuse nécessité où il se trouve réduit. Mais un abus, qu'on est forcé de tolérer, cesse-t-il pour cela d'être un abus? A combien d'autres objets, plus criminels encore, cette tolérance ne s'étend-elle pas? Vous le savez, mes frères, et il n'est pas nécessaire que je vous indique ici cet opprobre de nos mœurs. Il est donc nécessaire qu'il y ait des spectacles, comme il est nécessaire, selon Jésus-Christ même, qu'il y ait des scandales: *Necesse est ut veniant scandala* (Matth., XVIII, 7), afin qu'on puisse discerner les véritables chrétiens de

ceux qui n'en ont que le nom. Il faut donc des spectacles pour le monde, oui, j'en conviendrai, s'il le faut, avec vous; mais laissez-les, mes frères, à ce monde corrompu et frappé par Jésus-Christ de tant d'anathèmes. Laissez-les à ces hommes oisifs, qui ont besoin de ces divertissements pour soulager l'ennui dont les accable leur inutilité. Laissez-les à ces hommes charnels, qui réalisent trop souvent les désordres dont ils vont voir au théâtre la représentation voluptueuse, et qui retrouvent dans les mœurs qu'on y expose la peinture de leur propre cœur. Laissez-les enfin à ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont de pensée et d'affection que pour la terre et pour ses vains plaisirs, qui mettent leur gloire dans ce qui fait leur confusion et leur honte, et dont la fin sera la damnation éternelle. Que ces hommes, déjà souillés de tant de vices, se souillent encore davantage : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc* (Apoc., XXII, 11). Je vous l'ai dit, mes frères, dès le commencement de ce discours : ce ne sont point de tels hommes que je veux convaincre du danger des spectacles. Je n'entreprends d'en détourner que ceux qui croiraient pouvoir en concilier la fréquentation avec une vie pieuse et chrétienne.

Que le gouvernement politique tolère ou autorise les spectacles, cette condescendance en change-t-elle la nature? rend-elle la morale du théâtre plus pure et plus conforme à celle de Jésus-Christ? diminue-t-elle les dangers qu'y courent la piété et les mœurs? Que les grands de la terre répandent leur faveur sur ceux qui les représentent, qu'ils les admettent à leur familiarité, qu'ils leur donnent auprès d'eux un accès qu'ils refusent souvent à la probité et à la vertu; qu'une nation voisine porte l'enthousiasme jusqu'à mêler les cendres d'un comédien avec celles de ses rois; que des auteurs insensés osent nous proposer de suivre un tel modèle; ce fanatisme prouve-t-il autre chose que l'excès de dépravation, auquel les chrétiens de nos jours sont parvenus, et qu'ils augmentent encore en se livrant à ce penchant violent qui les entraîne vers des plaisirs si frivoles et si dangereux.

Mais ces dangers sont-ils aussi réels que nous le prétendons? En vain, nous dit un partisan du théâtre, en vain s'efforce-t-on de me convaincre du danger des spectacles; mon expérience me rassure contre les terreurs que l'on veut m'inspirer. Depuis longtemps je les fréquente, et jamais je n'ai senti les funestes effets qu'on leur attribue. Mon esprit y trouve un délassement aussi honnête que nécessaire; et mon cœur n'y voit point le poison qu'une morale trop sévère croit y apercevoir. Voilà, mes frères, ce qu'on nous répète sans cesse, et ce que quelques-uns d'entre vous se sont peut-être dit à eux-mêmes pendant le cours de cette instruction. Essayons d'en démontrer l'illusion.

Vous dites, mes frères, que jamais vous n'avez éprouvé les dangers du spectacle, et qu'il ne fait sur vous aucune de ces impressions fâcheuses que nous lui attribuons. Si cela est ainsi, louez la miséricorde du Seigneur, qui vous a soutenus sur le penchant d'un précipice où vous vous étiez témérairement engagés : le miracle qu'il a opéré en votre faveur n'est guère moins extraordinaire que celui par lequel il a autrefois préservé les trois jeunes Hébreux des flammes dont ils étaient environnés. Mais ne laissez pas pour cela de blâmer la témérité qui vous a fait braver le danger; craignez de tenter davantage le Seigneur, et d'abuser plus longtemps de sa patience. Je dis plus : devez-vous, en effet, vous glorifier d'avoir vu et entendu si impunément ce qu'on voit, ce qu'on entend au spectacle? Vous en concluez l'innocence de ce divertissement; et moi je devrais peut-être en conclure la corruption de votre cœur; je devrais peut-être vous dire que si vous n'y avez pas perdu votre innocence, c'est que vous ne l'y avez pas portée; que si des objets si séduisants n'ont point allumé dans votre cœur le feu des passions, c'est qu'il en était déjà tout consumé; qu'enfin si le démon ne s'est pas servi de ce moyen pour vous attirer dans ses pièges, c'est qu'il était déjà assuré de vous y tenir.

Souffrez, mes frères, que j'emploie ici une comparaison qui me paraît aussi frappante que naturelle. Vous n'ignorez pas que les riches de ce monde exposent souvent dans leurs palais des statues ou des tableaux dont un œil chaste et modeste ne peut soutenir la vue. Lorsque nous leur représentons combien cette espèce de luxe est criminelle et dangereuse pour les mœurs, ils nous répondent, comme vous, qu'ils n'en reçoivent aucune impression fâcheuse; qu'ils ne voient dans ces tableaux que l'habileté du maître qui les a peints; qu'à peine ils font attention aux objets qu'ils représentent; et qu'enfin ils n'en sont pas pour cela plus émus. Ils le disent, mes frères, et cela peut être ainsi. Mais croyez-vous qu'ils en soient, en effet, moins coupables, et la tranquillité dans laquelle les laissent de tels objets prouve-t-elle autre chose, sinon que leur cœur est déjà profondément corrompu, que leur imagination est depuis longtemps accoutumée à ces horreurs, et qu'enfin c'est l'habitude du poison qui en émousse la force à leur égard? Appliquez-vous à vous-mêmes, mes frères, cette réflexion : le spectacle ne fait point sur vous d'impression dangereuse; mais il en ferait sur un cœur pur et encore novice dans la connaissance du mal; mais il en fait sur cette jeune personne que vous y conduisez; il lui fait éprouver un sentiment jusqu'alors inconnu; il remplit son esprit d'une curiosité inquiète, son cœur de désirs confus, son imagination de fantômes importuns. Elle y éprouve, si elle est véritablement chrétienne, des scrupules et des remords combattus, il est vrai, et trop souvent vaincus par l'idée du plaisir, par les

discours séducteurs de pécheurs endurcis qui insultent à sa simplicité.

Mais enfin, c'est trop longtemps supposer que le spectacle ne fait point sur vous de funestes impressions. Vous vous trompez, mes frères, et je n'en veux point d'autre preuve que le plaisir même que vous y trouvez. Oui; ce plaisir prouve que vous avez reçu dans votre cœur l'impression de toutes les passions qu'on y représente; car, mes frères, c'est un principe certain et fondé sur la nature même de notre cœur que nous ne pouvons aimer la représentation d'un objet odieux. Si le poète, peu fidèle aux règles de son art, vous présentait l'idée de certains désordres auquel le monde, tout corrompu qu'il est, attache encore une juste ignominie, il révolterait votre délicatesse, et l'horreur qu'il vous inspirerait détruirait en vous le sentiment du plaisir. Par conséquent, lorsque vous vous plaisez à voir la représentation d'une intrigue amoureuse et à entendre le langage de la passion, c'est une preuve que cette passion n'est pas à vos yeux ce qu'elle est à ceux de la religion, c'est-à-dire une passion honteuse et criminelle: et y a-t-il donc tant de distance entre approuver une passion, l'aimer et la ressentir?

En quoi consiste d'ailleurs le plaisir du spectacle, et en quoi diffère-t-il de celui que pourrait nous procurer une représentation muette et inanimée? N'est-ce pas en ce qu'il vous émeut et vous transporte, en ce qu'il vous fait éprouver successivement toutes les passions dont les acteurs paraissent agités? Oui, mes frères, votre âme hors d'elle-même est, pour ainsi dire, entre les mains de ces habiles imitateurs de la nature; ils vous font ressentir leurs craintes, leurs désirs, leurs douleurs plus véritablement qu'ils ne les sentent eux-mêmes. Vous vous attendrissez, vous pleurez avec eux; vous avez pour Zaire les yeux et le cœur d'Orosmane; vous vous indignez, comme lui, contre ces rigides chrétiens qui l'arrachent d'entre ses bras, et peut-être contre la religion même qui s'oppose à son amour. Si tous ces sentiments ne passaient pas dans votre âme, vous accuseriez la pièce ou ceux qui la représentent de n'avoir pas atteint le but qu'ils se proposaient, et l'ennui, plus efficace que nos exhortations, vous ferait bientôt renoncer à un plaisir devenu pour vous si insipide. Tant il est vrai, comme le dit Tertullien, que le but du spectacle est de vous agiter, de vous transporter, de vous passionner, et qu'où cesse cette agitation, là cesse aussi le plaisir qu'on y éprouve: *Omne spectaculum sine concussione spiritus non est.... et si cesset affectus, nulla est voluptas*. Et croyez-vous, mes frères, que ces sentiments, reçus dans votre cœur, n'y laissent point de traces pour la suite? croyez-vous que votre âme, ébranlée par des mouvements si violents, n'en devienne pas plus faible dans des tentations analogues à ces mouvements mêmes; qu'elle n'en est pas plus disposée à concevoir pour un objet

réel cette vive tendresse qu'une fiction a su vous inspirer? Le venin que vous recevez dans votre âme ne produira peut-être pas son effet sur-le-champ; mais ses progrès, pour être plus lents, n'en seront pas moins sûrs, et la corruption de votre cœur ne sera pas moins dangereuse pour être moins aperçue. Cessez donc d'opposer votre expérience à des principes certains et incontestables: votre cœur bien approfondi ne prouve que trop évidemment le danger des spectacles.

D'après cela ne demandez plus, mes frères, si c'est un grand péché de fréquenter ces spectacles pernicieux. Oui, c'en est un, sans doute; parce qu'on ne peut, sans péché, violer une loi de l'Eglise et paraître approuver ce qu'elle condamne; parce qu'on ne peut s'exposer soi-même à la tentation et attiser le feu de la concupiscence; parce qu'enfin des personnes, surtout qui font profession de quelque régularité, de quelque attachement à la religion, ne peuvent sans péché se conformer à un monde pervers, et devenir pour leurs frères un sujet de scandale.

N'en serait-ce pas un, mes frères, et même un des plus affligeants pour la religion, de retrouver au théâtre les mêmes personnes qui nous édifient maintenant dans cette assemblée. Vous y êtes venus sous les auspices de ce juste, de ce fils de David, à qui Jésus-Christ a donné le doux nom de père, et qui en a eu, pour ce Dieu fait homme, toute la tendresse, qui l'a soutenu aux fureurs du cruel Hérode, qui a protégé son enfance, qui l'a nourri du travail de ses mains. Le Seigneur, qui avait confié à saint Joseph le soin de sa propre famille, vous associe en quelque sorte à sa gloire en vous inspirant le désir de secourir par vos bienfaits des familles infortunées qui, par leurs besoins et leurs malheurs, sont des images sensibles de celle dans laquelle Jésus-Christ a voulu naître. Ah! plus vous comprenez l'importance et la dignité de cette fonction, plus aussi vous devez, mes frères, éloigner de vous tout trait de ressemblance avec ce monde ennemi de Jésus-Christ. A Dieu ne plaise que vous croyiez pouvoir allier l'œuvre de Dieu avec celle du monde. Les tributs imposés sur les spectacles en faveur des pauvres et des malheureux, et la générosité même avec laquelle les comédiens leur sacrifient en certaines circonstances le produit de leurs talents, n'en rend pas l'usage plus légitime, et vos libéralités envers vos frères indigents ne vous donneraient pas le droit de fréquenter ces spectacles profanes. Je dis plus: la part que vous prendriez à ces dangereux plaisirs ne pourrait qu'anéantir aux yeux de Dieu le mérite de votre bienfaisance. L'aumône efface les péchés sans doute, mais c'est quand on les fuit, quand on les déteste de tout son cœur, et non pas lorsqu'on y persévère. Joignez donc, mes frères, à l'exercice de la charité tout ce qu'exige de vous la prudence chrétienne, et la

désir d'être saint comme votre Père céleste est saint. C'est ce que je vous souhaite, etc.

[Ce sermon fut prêché pour la première fois le jour de Saint-Joseph, fête des Dames de la Charité, en l'église de Saint-Séverin, avec la péroraison précédente. Il fut prêché une seconde fois à une assemblée de Charité, à Saint-André des Arcs, avec la péroraison suivante.]

Vous y êtes venus à la voix d'un pasteur vigilant et charitable pour vous exciter mutuellement à la pratique des bonnes œuvres, et soulager par vos libéralités l'indigence dans laquelle gémissent un grand nombre de vos frères infortunés. Rien n'honore plus l'humanité, rien n'est plus digne du christianisme que de pareilles dispositions. Mais, plus vous devez de reconnaissance à l'Auteur de tout bien qui vous les a inspirées, plus aussi vous devez vous éloigner du monde son ennemi. A Dieu ne plaise que vous croyiez pouvoir allier l'œuvre de Dieu avec celle du monde. Les tributs imposés sur les spectacles en faveur des pauvres et des malheureux ne les rendent pas plus légitimes; et vos libéralités à l'égard de vos frères indigents ne vous donnent pas le droit de les fréquenter. Je dis plus: la part que vous prendriez à ces dangereux plaisirs ne pourrait qu'anéantir aux yeux de Dieu le mérite de votre bienfaisance. L'aumône efface les péchés sans doute; mais c'est quand on les fuit, quand on les déteste de tout son cœur, et non pas lorsqu'on y persévère.

Je finis, mes frères, par ces paroles de l'Apôtre qui, bien méditées, renferment toutes les instructions que j'ai voulu vous donner dans ce discours. Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication, ni de quelque impureté que ce soit; qu'on n'y entende point de paroles déshonnêtes, ni de folles, ni de bouffonnes, qui ne conviennent point à votre vocation: *Fornicatio et omnis immunditia nec nominetur in vobis; aut turpitudine, aut stultiloquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet* (Ephes., V, 3.) Mais tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est saint, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, que ce soit là l'objet de vos pensées et la règle de vos mœurs; et que la paix de Dieu, cette paix infiniment supérieure à tous les plaisirs du monde; cette paix qui surpasse tout sentiment et toute pensée, garde vos esprits et vos cœurs en Jésus-Christ Notre-Seigneur, jusqu'à l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, etc.

AUTRE EXORDE D'UN SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME.

Sur l'aveuglement spirituel

Domine, ut videam. (Luc., XVIII, 42.)

Seigneur, faites que je voie.

Lorsque nous lisons dans l'Evangile, que Jésus-Christ, d'une seule parole, rendit la vue à un aveugle plein de foi, dont j'emprunte ici les paroles; il n'est sans doute personne d'entre nous, mes frères qui ne

rende hommage à la souveraine puissance avec laquelle cet Homme-Dieu commandait à la nature, et qui ne le reconnaisse pour le même créateur qui a dit au commencement: Que la lumière se fasse, et la lumière a été faite. Mais en même temps que ce prodige éclatant excite notre admiration, nous devons aussi faire sur nous-mêmes un utile retour, et reconnaître notre misère dans celle de cet homme, qui éprouva d'une manière si frappante la puissance et la bonté de notre Sauveur. Que dis-je? notre âme, environnée des plus épaisses ténèbres, est, hélas! dans un état plus déplorable que celui dont cet aveugle gémissait. S'il était privé du spectacle de l'univers, son âme s'élevait par la foi jusqu'à l'Auteur même de ces merveilles dont la vue lui était refusée. Et nous qui jouissons de tous les bienfaits du Créateur, nous à qui toute la nature annonce la gloire de Dieu; nous pensons à peine à cet Etre suprême. Il se présente à nous dans tous les ouvrages de ses mains, et nous le méconnaissons; les prodiges qu'il multiplie continuellement sous nos yeux nous laissent dans notre insensibilité.

L'aveugle de notre évangile reconnaissait ce Messie, ce fils de David envoyé sur la terre pour guérir tous les maux des enfants des hommes. Il l'invoquait avec foi, avec humilité, avec persévérance. En vain la foule qui l'environne veut-elle arrêter sa voix plaintive; plus on s'efforce de le réduire au silence, plus il redouble ses cris perçants. Il parvient enfin à se faire entendre de Jésus-Christ, qui exauce son humble prière et couronne sa foi par une prompte guérison. Et nous, à peine sentons-nous la profonde misère dont nous sommes accablés. Nous aimons nos ténèbres; nous les prenons quelquefois pour la lumière même; nous rejetons ce guide charitable qui pourrait nous conduire sûrement, et nous donnons la main à d'autres aveugles pour nous précipiter tous ensemble dans l'abîme effroyable que nous creusent nos iniquités.

Que cet aveuglement est funeste, mes frères, que nous devons en être effrayés! Nous marchons à travers les précipices les plus affreux, et nous ne les voyons pas. La voie que nous suivons conduit à la mort éternelle, et nous y marchons cependant avec une aveugle témérité. Nous la croyons la plus sûre, parce qu'elle est la plus aisée et la plus spacieuse. Malheur à nous, si un rayon de la lumière de Dieu ne vient nous éclairer, avant que nous ayons entièrement fourni cette malheureuse carrière, et ne nous fait retourner sur nos pas.

Il n'y a que Dieu, mes frères, qui puisse nous donner ces yeux éclairés du cœur, *illuminatos oculos cordis*. (Ephes., I, 18.) qui nous font discerner la voie qui conduit à la vie, de celle qui conduit à la mort; qui nous font apercevoir, et la fin pour laquelle nous avons été créés, et les moyens d'y parvenir. Demandons-les-lui avec des instances proportionnées au besoin que nous en avons,

au danger que nous courons s'ils nous sont refusés. Que notre prière soit aussi humble, aussi persévérante, notre foi aussi ferme que celle que Jésus-Christ récompense dans notre évangile; et nous mériterons d'entendre encore de sa bouche ces paroles consolantes : *Voyez; votre foi vous a guéri : Respice; fides tua te salvum fecit. (Luc., XVIII, 42.)*

Mais, tandis que nous sollicitons par d'ardentes prières le Père des lumières de nous éclairer, nous devons aussi faire tout ce qui est en nous pour écarter de nous tout ce qui a produit jusqu'à présent nos funestes ténèbres, et profiter avec soin de tous les moyens que la bonté de Dieu nous fournit pour les dissiper entièrement. C'est dans cette vue que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui dans les deux parties de ce discours; premièrement, des causes les plus ordinaires de l'aveuglement spirituel; secondement, des remèdes que Dieu nous offre contre l'aveuglement spirituel. Cette matière, mes frères, est bien digne de toute votre attention. *Ave, Maria.*

[La suite comme au IV^e Dimanche de l'Avent, col. 105.]

SERMON III.

Pour le mercredi des Cendres

SUR LA LOI DU JEUNE.

Cum jejunasset Jesus quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. (Matth., IV, 2.)

Jésus ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, eut faim ensuite.

Voilà, mes frères, un grand spectacle et un exemple bien capable de nous faire entrer avec ferveur dans la carrière de pénitence qui vient de s'ouvrir pour nous. Le Fils de Dieu, l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde, le Saint des saints duquel aucune iniquité n'a jamais approché, Jésus-Christ, en un mot, vient de recevoir de Jean le baptême de la pénitence; et aussitôt il commence cette pénitence dont il veut nous donner l'exemple : il est conduit par l'esprit de Dieu dans le désert; il y observe pendant quarante jours un jeûne rigoureux : il suspend pendant tout cet intervalle le besoin de la faim, pour nous prouver qu'il est le Maître de la nature; et il daigne l'éprouver ensuite, pour nous montrer qu'il s'est véritablement revêtu de notre faiblesse : *Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.* C'est sans doute pour honorer ce saint jeûne, que l'Eglise a fixé à quarante jours celui qu'elle prescrit dans ce temps-ci à tous ses enfants; c'est d'après l'exemple de Jésus-Christ qu'elle soumet à cette loi tous ceux qui font profession de reconnaître son autorité; et non-seulement ceux qui, étant actuellement dans les liens du péché, doivent apaiser par la pénitence la colère du Seigneur, mais ceux-mêmes qui ont la confiance d'être délivrés de ce joug honteux et de jouir de l'état de grâce. Qui pourrait, en effet, sous prétexte de son innocence, se soustraire à une loi que Jésus-Christ s'est

prescrite à lui-même? Qui d'entre les justes pourrait refuser de suivre dans les voies étroites de la pénitence l'auteur et le consommateur de toute justice? Mais il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce point. Ce ne sont pas les justes qui refusent de se soumettre à la loi de la pénitence : plus ils sont solidement établis dans la justice, plus ils ont d'ardeur pour l'embrasser; et l'on peut dire avec vérité que ceux qui observent le plus exactement et le plus rigoureusement la loi du jeûne sont ceux qui mériteraient le plus d'en être dispensés, si l'exemption de la pénitence pouvait jamais être pour des chrétiens un avantage et une récompense. Au contraire, par un renversement étrange, les chrétiens les plus dérégés, les pécheurs les plus scandaleux, ceux, en un mot, qui auraient le plus besoin de se soumettre à ces salutaires rigueurs sont ceux qui la rejettent avec le plus de hauteur, qui la violent plus ouvertement, et qui, si un reste de respect les empêche de se soulever publiquement contre les lois de l'Eglise, accumulent plus de vains prétextes pour se dispenser de les suivre. Puissé-je leur prouver, premièrement, que la loi du jeûne est une loi sacrée qui regarde tous les chrétiens; en second lieu, que les prétextes sous lesquels on prétend être dispensé de cette loi sont presque toujours frivoles et illusoire. Ces deux vérités feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses peuvent surtout contribuer à rendre une loi sacrée et inviolable, l'autorité du législateur, l'utilité de la loi elle-même. Or, ces deux motifs se réunissent en faveur de la loi du jeûne.

I. Mes frères, par quelle autorité le jeûne et surtout le jeûne du carême nous est-il prescrit? Je dis que c'est par celle de Jésus-Christ, dont l'Eglise est la fidèle dépositaire, et par conséquent par l'autorité qui exige de nous la soumission la plus entière et la plus parfaite.

Si l'Eglise eût d'elle-même institué le saint jeûne du carême, il n'y aurait personne d'entre nous, mes frères, qui ne dût s'y soumettre avec respect. En effet, peut-on, sans faire injure à cette société, lui contester le droit de régler tout ce qui appartient à l'ordre du salut et de la religion? Son gouvernement serait-il digne du Dieu infiniment sage qui l'a établi, si elle n'avait, à l'exemple des autres sociétés, ses lois et sa discipline; et remplirait-elle les fonctions augustes pour lesquelles elle a été instituée, si, tandis qu'elle éclaire nos esprits par la lumière infaillible de ses décisions, elle ne réglait aussi nos mœurs par la sagesse de ses ordonnances. Non, mes frères, l'Eglise n'a pas seulement reçu de Jésus-Christ le pouvoir de nous enseigner infailliblement ce qu'il faut croire, elle a aussi reçu le pouvoir de nous prescrire ce que nous devons pratiquer; ce n'est pas seulement à l'égard des vérités spéculatives, c'est aussi à l'égard

des œuvres et des vérités pratiques que Jésus-Christ a dit à ses apôtres et à leurs successeurs : Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise : *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit.* (Luc., X, 16.) Enfin, lorsqu'il nous parle de l'autorité de ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse, et à plus forte raison de ceux qui sont assis sur celle qu'il a lui-même établie, il ne nous dit pas seulement, croyez ce qu'ils enseignent, mais, faites ce qu'ils vous ordonnent : *Omnia quæcunque dixerint vobis servate et facite.* (Matth., XXIII, 3.) Ce n'est donc pas remplir tout ce que nous devons à l'autorité de l'Eglise, c'est n'être catholique qu'à demi, que de se contenter de croire les vérités qu'elle enseigne, sans pratiquer les commandements qu'elle nous fait. Et cependant, combien cette illusion n'est-elle pas ordinaire ! On se fait gloire d'être entièrement soumis à l'Eglise, de respecter ses décisions, de détester les erreurs qu'elle condamne ; on se croirait en danger de son salut, si l'on tenait une opinion proscrite par son autorité infallible ; et en cela, mes frères, on remplit un devoir essentiel. Mais pourquoi refuse-t-on de se soumettre à des commandements émanés de la même autorité ? Ah ! c'est qu'il n'en coûte rien à nos passions pour croire des vérités purement spéculatives, et que ces mêmes passions se révoltent contre une discipline établie pour les réprimer. Faisons, mes frères, faisons enfin cesser cette contradiction intolérable de notre conduite ; et si nous sommes de vrais enfants de l'Eglise, si nous reconnaissons sincèrement son autorité, ayons pour ses commandements et sa discipline le même respect que pour ses décisions en matière de foi et de doctrine.

Mais il y a plus, mes frères, l'observance du carême n'est pas proprement une institution de l'Eglise : on peut et on doit la regarder comme une pratique instituée et prescrite par Jésus-Christ et les premiers apôtres de son Evangile. En effet, c'est un principe posé par saint Augustin et reconnu par tous les docteurs de l'Eglise, qu'un usage doit être censé appartenir à l'institution apostolique, lorsqu'il se trouve établi universellement dans l'Eglise, sans qu'on puisse en découvrir l'origine dans des temps postérieurs à celui des apôtres : *Quod universa tenet Ecclesia, nec conciliis institutum sed semper retentum est, non nisi auctoritate apostolica traditum rectissime creditur.* Or, telle est, mes frères, l'observance du saint jeûne que nous pratiquons aujourd'hui. En vain chercherait-on dans l'histoire de l'Eglise l'origine de cet usage ; en vain s'efforcerait-on de découvrir en quel temps, en quels lieux, par quel concile il a été institué. Les plus anciens monuments de la tradition ecclésiastique le supposent établi : les Pères des premiers siècles en parlent comme d'une pratique aussi ancienne qu'universelle. Il est donc évident que son origine est la même que celle du christianisme,

et qu'elle n'a eu d'autres instituteurs que les apôtres, qui l'avaient eux-mêmes reçue de leur divin Maître.

Et quelle autre autorité eût pu rendre cet usage si universel et le faire recevoir de tant de communions différentes, qui, dès les premiers siècles, ont divisé le nom chrétien ? Car, vous le savez, mes frères, l'homme ennemi n'a pas tardé à semer l'ivraie dans le champ du Seigneur. A peine Jésus-Christ était-il remonté dans le ciel, qu'on vit paraître sur la terre une multitude de sectes, qui, toutes divisées entre elles, ne se réunissaient que dans leur opposition à la véritable Eglise. Ces sectes, si acharnées contre elle, n'avaient garde de recevoir ses lois. Cependant le jeûne du carême se trouve établi dans toutes ces différentes communions. Si quelques-uns ont erré sur cet article, c'est plutôt par un excès d'austérité, et en multipliant les jeûnes qu'en les diminuant. Elles avaient donc trouvé le jeûne du carême établi dans le christianisme avant leur malheureuse séparation. Il faut donc conclure de nouveau qu'il était en vigueur dès le temps des apôtres.

Ici, mes frères, qu'il me soit permis de faire une réflexion qui me paraît bien propre à vous affermir dans la foi et dans l'attachement à l'Eglise catholique. Nos frères errants, qui se disent réformés, et que vous connaissez sous le nom de calvinistes, prétendent que l'Eglise romaine a ajouté beaucoup d'institutions humaines à l'ancienne simplicité de la religion ; ils se flattent de l'avoir ramenée à son ancienne pureté, et se félicitent en particulier de s'être affranchis de l'observance du carême, qu'ils osent traiter de superstition. Mais je leur demande à qui ils prétendent ressembler et qui sont, dans l'antiquité ecclésiastique, ceux dont ils consentent à prendre la foi pour règle et pour modèle ; car enfin, le but de la réformation ne peut être que de rétablir la foi et la discipline des premiers temps. Si donc il ne se trouve, depuis le commencement du christianisme, aucun temps où le carême n'ait été observé avec religion ; si, parmi les saints docteurs, qu'ils ne peuvent s'empêcher de respecter, il ne s'en trouve aucun qui ne parle de cet usage avec éloge et qui n'exhorte les fidèles à s'y conformer, n'est-il pas évident qu'en le condamnant, en le rejetant, ils ont imprimé sur leur propre front un caractère ineffaçable d'innovation et de témérité, et que ce trait seul suffit pour faire voir combien leur profane société est différente de la véritable Eglise ?

II. Non-seulement, mes frères, le jeûne du carême est prescrit par l'autorité la plus grande et la plus sacrée que nous connaissions sur la terre, mais ce jeûne est en lui-même d'une utilité qui suffirait pour nous le faire pratiquer avec ferveur, quand même l'Eglise ne nous en ferait pas une loi si positive et une obligation si indispensable. En général, le jeûne est une des pratiques qui nous sont le plus recommandées et dont

les avantages sont le plus magnifiquement relevés dans les saintes Ecritures, et celui du carême en particulier a une utilité qui lui est propre, et sur laquelle les saints docteurs n'ont cessé d'insister.

Premièrement, mes frères, avec quelle force le Saint-Esprit ne nous recommande-t-il pas dans l'un et l'autre Testament la sainte pratique du jeûne ? Faut-il caractériser une fidèle servante du Seigneur, une Judith, une Esther, une prophétesse qui mérita de connaître une des premières le Sauveur envoyé sur la terre ? C'est par leur jeûne que le Saint-Esprit les fait connaître. Il est dit de l'une qu'elle jeûnait tous les jours, à l'exception des fêtes de la maison d'Israël ; de l'autre, qu'elle servait Dieu dans le jeûne et les prières, le jour et la nuit. Faut-il donner une idée de la vie d'un chrétien, d'un véritable serviteur de Dieu ? Le jeûne est mis avec la charité et la pureté au nombre des traits qui le caractérisent : *Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in jejuniis, in castitate, in charitate non ficta.* (II Cor., VI, 6.) Partout, le jeûne, et surtout le jeûne public, nous est donné comme le moyen le plus efficace d'apaiser la colère du Seigneur et d'attirer ses grâces et ses bénédictions. Jonas va de la part de Dieu annoncer à Ninive une ruine prochaine. Aussitôt un jeûne solennel est indiqué ; depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mamelle, depuis le roi jusqu'au dernier des esclaves, tous l'observent avec une religieuse exactitude, et le Seigneur se laisse fléchir par leurs larmes : il suspend les foudres qu'il était prêt à lancer sur eux. Le cruel Holopherne est aux portes de Béthulie, prêt à y porter le fer et le feu, comme dans les autres contrées qu'il a déjà ravagées. L'unique ressource du peuple est dans la miséricorde du Seigneur. Sachez, leur dit le grand prêtre Eliaçin, sachez que le Seigneur ne rejettera pas vos prières, si elles sont accompagnées du jeûne : *Scitote quoniam Dominus exaudiet preces vestras, si permanseritis in jejuniis et orationibus.* (Judith, IV, 12.) Le cruel Aman a juré la perte des Israélites, et un prince aussi faible que sanguinaire a signé l'arrêt de leur condamnation. Mais son cœur est dans la main de Dieu, qui le tournera selon sa volonté ; et c'est au jeûne que le Seigneur accorde ce miracle de sa puissance ; c'est par le jeûne d'Esther et de tout le peuple qu'il se laisse fléchir.

Cette pratique efficace a passé, mes frères, des Israélites aux premiers chrétiens. Les apôtres attendent du ciel l'Esprit consolateur ; c'est par le jeûne qu'ils se disposent à le recevoir. Le Saint-Esprit ordonne aux fidèles de séparer Paul et Barnabé pour le ministère auquel il les destine, et c'est par le jeûne que l'Eglise se dispose à leur donner leur mission et leur imposer les mains ; et telle est l'origine du jeûne qui précède toujours le temps où l'Eglise ordonne les ministres des saints autels. Enfin, que puis-je ajouter à ce que dit Jésus-Christ lui-

même, qu'il est un certain genre de démons qui ne peut être chassé que par le jeûne et la prière : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi per orationem et jejunium.* (Matth. XVII, 20.)

Combien y en a-t-il parmi vous, mes frères, qui devraient s'appliquer cette parole salutaire ! Vous gémissiez sur cette loi des membres qui s'oppose en vous à la loi du Seigneur, sur les écarts d'une imagination qui vous offre sans cesse des tableaux dangereux, sur les saillies d'un tempérament qui vous met, pour ainsi dire, à chaque instant sur le bord du précipice ; c'est là ce démon qui ne peut être chassé que par le jeûne et la prière. Vous vous plaignez que la prière même vous est en quelque sorte impossible ; que vous ne pouvez y apporter une attention suivie ; que votre esprit s'égare ; que votre cœur est froid et aride ; c'est encore là un de ces démons qui ne se chassent que par le jeûne. Le jeûne est, selon les saints Pères de l'Eglise, un des moyens les plus nécessaires et les plus efficaces d'entretenir notre esprit et notre cœur dans cette liberté qui est nécessaire pour prier. Notre esprit, dit saint Augustin, veut s'élever vers le ciel ; mais le corps est un poids qui l'entraîne vers la terre. Plus nous sommes jaloux de la vie spirituelle, plus nous devons chercher à diminuer ce poids incommode ; et c'est à cet usage que le jeûne est destiné : *Ecce quod facimus jejunantes.* C'est par lui, dit encore ce saint docteur, que nous domptons cette chair rebelle, ce corps devenu, par une suite du péché, le foyer de la concupiscence et l'ennemi le plus dangereux de notre âme ; c'est en lui refusant la nourriture dont il abuse, que nous nous en rendons les maîtres et que nous en réprimons les mouvements impétueux et déréglés : *Cibaria ferocienti subtrahimus, et fame domamus quem frenare non possumus.*

Ainsi pensaient les saints Pères d'après les saintes Ecritures. Telles étaient les idées qu'ils avaient de ce jeûne, que tant de chrétiens regardent aujourd'hui comme une pratique superflue et un usage suranné ; aussi, mes frères, de toutes les œuvres de pénitence, le jeûne est la plus ancienne et la plus autorisée. Ces pieuses rigueurs que de saints pénitents exercent sur leurs propres corps, ces flagellations, ces disciplines par lesquelles ils les châtient et les ensanglantent quelquefois, n'ont point été connues de nos Pères dans la foi : elles n'ont commencé à être en usage que dans des siècles postérieurs, et, si j'ose le dire, moins éclairés ; elle n'ont jamais été universellement louées, elles ont même trouvé parmi des personnes pieuses, des adversaires qui ont cru y apercevoir quelque danger. Mais le jeûne a toujours été loué de tous les saints, il a toujours été regardé comme la pénitence la plus salutaire ; parce qu'en même temps qu'il sert à apaiser la justice de Dieu, il sert aussi de préservatif contre le péché ; parce qu'il affaiblit notre enne-

mi; parce qu'il rend à l'âme l'empire qu'elle doit avoir sur les sens; parce que, en un mot, il réunit le double avantage d'être satisfactoire et médicinal.

Mais, si le jeûne, en général, a paru aux saints docteurs de l'Eglise une œuvre si utile et si méritoire, ils ont aussi reconnu dans celui du carême des avantages particuliers. Avec quelle force le pape saint Léon n'en a-t-il pas relevé l'utilité, la nécessité même, soit pour fortifier les justes dans la voie du salut, soit pour y ramener les pécheurs, soit enfin pour préparer tous les chrétiens à célébrer dignement les grands mystères dont nous allons bientôt nous rappeler la mémoire, à mourir sur la croix avec Jésus-Christ, à ressusciter spirituellement avec lui ! Il serait sans doute à souhaiter, nous dit ce saint pontife, que les chrétiens eussent sans cesse devant les yeux les grands mystères qui ont été opérés en leur faveur, et qu'il fussent toujours en présence du Seigneur, tels qu'ils désirent se trouver au grand jour de la résurrection du Sauveur. Mais il en est peu qui parviennent à ce degré de perfection; il en est peu dont la piété ne souffre quelque déchet au milieu de l'embarras des affaires, de la séduction des plaisirs; il en est peu enfin qui puissent demeurer dans la poussière de ce monde sans y contracter quelque souillure. C'est donc une institution digne de la bonté de Dieu que celle du carême, destiné à ranimer en nous l'esprit de ferveur, à effacer ces taches presque inévitables, et à racheter par un surcroît de bonnes œuvres les fautes que nous avons commises pendant tout le cours de l'année : *Magna divinæ institutionis salubritate provisum est ut ad reparandum mentium puritatem quadraginta nobis dierum exercitatio mederetur*. Mais, continue saint Léon, si les âmes les plus pieuses et les plus chrétiennes ont besoin de cette purification annuelle, combien n'est-elle pas encore plus nécessaire à ceux qui ont vécu sans précaution dans le tumulte du monde, et qui, emportés par le tourbillon des affaires ou des plaisirs, ont à peine le temps de penser à leur salut : *Quod si etiam castissimis animis necessarium est, quanto illis amplius est expetendum, qui tota anni spatia, aut securius, aut forte negligentius transierunt?*

Voilà, mes frères, les motifs pour lesquels l'Eglise nous fait de l'observance du carême une loi si universelle; motifs entièrement tirés de notre propre utilité, du besoin que nous avons de nous purifier par la pénitence et de nous affermir dans le bien, d'affaiblir nos passions, de nous disposer enfin à célébrer le mystère de la passion de Jésus-Christ, en prenant quelque part à ses souffrances salutaires. Soumettons-nous donc à une loi si vénérable par son antiquité, par l'autorité dont elle est émanée, par les avantages qui doivent nous en revenir. N'écoutons plus la chair et le sang qui voudraient nous la faire regarder comme un joug insupportable; mais écoutons plutôt la voix de la religion qui nous fait considérer le temps

du carême comme des jours de grâce et de miséricorde. Si nous sommes véritablement enfants de l'Eglise, ne nous séparons point de nos frères qui, répandus sur toute la face de la terre, offrent à Dieu, pendant ce saint temps, le sacrifice de leurs larmes, de leurs mortifications, de leurs jeûnes. C'est l'unique moyen, c'est la condition nécessaire pour mériter de participer à la joie sainte qui suivra ces jours de deuil et de tristesse.

Vous le savez, mes frères, les saints Pères de l'Eglise ont regardé l'observance du carême comme une préparation nécessaire pour célébrer la Pâque du Seigneur; et la privation de la communion pascale est la peine terrible que plusieurs conciles ont prononcé contre ceux qui, sans motif légitime de dispense, s'affranchissent de cette loi commune à tous les chrétiens. Je dis sans motif légitime de dispense, et non pas seulement sans avoir obtenu la dispense ou la permission des ministres de l'Eglise; car il faut, mes frères, vous détromper d'une erreur dans laquelle me paraît être un grand nombre de chrétiens. Ils s'imaginent être à l'abri de tout reproche, lorsqu'ils nous ont demandé la permission d'user des viandes que l'Eglise interdit dans ce saint temps. Non, encore une fois, nous ne pouvons rien contre les lois de l'Eglise, et notre autorité ne va pas jusqu'à rendre légitime ce qui ne l'est pas en soi-même. Mais quelles sont les raisons légitimes qui peuvent autoriser les dispenses de la loi du jeûne, et combien d'illusion ne se fait-on point à cet égard? c'est ce qui me reste à vous développer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

S'il fallait prendre à la lettre certains canons de la vénérable antiquité, certaines expressions des saints Pères, il semblerait, mes frères, que la loi du jeûne ne souffrirait ni exception, ni dispense. Le jeûne nous est ordonné dans des termes aussi généraux que l'observance des fêtes, l'assistance au saint sacrifice, la confession et la communion pascale, et d'autres devoirs de ce même genre, dont personne ne se croit dispensé. Que tous les enfants de l'Eglise, dit un ancien concile de France, jeûnent tous les jours du carême, excepté les dimanches : *Omnes Ecclesiæ filii, exceptis diebus Dominicis, in quadragesima jejunent*. Il est nécessaire, dit saint Léon, que non-seulement les pontifes, les prêtres, les ministres des autels, mais encore tous les fidèles, tout le corps de l'Eglise : *Omne Ecclesiæ corpus, universum fidelium numerum*, se purifient par l'observance du carême et se préparent ainsi à célébrer la grande fête de la résurrection de Jésus-Christ.

Cependant l'Eglise, toujours conduite par un esprit de discrétion et de charité, ne donne point à ses lois cette universalité rigoureuse. Elle reconnaît des raisons légitimes d'exception et de dispense. Disons mieux, mes frères : elle n'en connaît qu'une seule, l'impossibilité d'observer le comman-

dement. Mais cette impossibilité peut venir de plusieurs causes différentes; et j'en trouve trois positivement exprimées dans le célèbre canon de Tolède, qui semble avoir servi de règle à tous ceux qui ont traité de la loi du jeûne. Rapportons-en les propres paroles, et voyons dans les exceptions mêmes la confirmation de la règle générale : Quiconque, disent les Pères de ce concile, ose violer l'observation du carême, autrement que par l'impossibilité où son âge le réduit de s'y conformer, ou par une faiblesse évidente de santé, ou enfin par une nécessité inévitable, ne mérite pas de célébrer le mystère de la résurrection du Seigneur, et doit être privé de la communion dans cette grande solennité.

Il y a donc, selon ce concile, un âge qui dispense de l'observation du carême; mais c'est lorsque cet âge en rend l'observation véritablement impossible : *ætatis impossibilitate*. Il est un état de langueur et d'infirmité qui rend la dispense légitime; mais c'est lorsque cette infirmité est tout à fait évidente : *evidente fragilitatis languore*. Il est un genre de vie qui peut suspendre à votre égard l'activité de la loi; mais c'est lorsqu'il en résulte une nécessité tout à fait inévitable : *inevitabili necessitate*. Développons ces vérités, et tâchons d'éviter également une sévérité excessive et un relâchement pernicieux.

I. Mes frères, il est un âge auquel l'observation du jeûne peut être impossible : *ætatis impossibilitate*; et les deux extrémités de la vie, c'est-à-dire une jeunesse trop tendre et une vieillesse décrépite, semblent se réunir dans ce point : leurs besoins et leurs faiblesses sont à peu près les mêmes, et peuvent opposer à la loi du jeûne un obstacle également insurmontable. Mais qui pourra déterminer l'âge où commence l'obligation de jeûner, et celui où elle finit? Plusieurs auteurs l'ont entrepris, et parmi ces auteurs, il en est de fort respectables : le concours de leurs opinions a formé dans le sein de l'Eglise un préjugé qui a presque la force d'une loi. On croit communément que les jeunes gens ne sont point obligés de jeûner avant l'âge de vingt et un ans. Qu'il me soit permis, mes frères, de discuter ce sentiment.

Pour que cette opinion pût passer pour une règle sûre, il faudrait qu'elle fût appuyée, ou sur une loi publique, ou sur un consentement universel de l'Eglise, ou sur des principes évidents et qui ne souffrissent point d'exception. Mais il n'en est pas ainsi du sentiment que nous examinons. Jamais l'Eglise ne l'a autorisé par une ordonnance publique; jamais il n'a été universellement proposé aux fidèles comme la règle de leur conduite; et le principe sur lequel on l'appuie n'est ni d'une vérité bien évidente, ni d'une application universelle.

Ce principe, mes frères, c'est que les jeunes gens ne peuvent être assujettis à la loi du jeûne que quand le corps est entièrement formé, et que ce n'est qu'à l'âge de

vingt et un ans qu'il a pris tous ses accroissements. Mais, premièrement, est-il bien sûr et bien incontestable que la loi du jeûne n'oblige que quand le corps est entièrement formé? Ah! il est d'autres règles sur lesquelles nous devons juger de cette obligation; il est d'autres besoins que nous devons consulter. Si, avant l'âge dont il s'agit, les jeunes gens étaient incapables de commettre de ces fautes qui ont surtout besoin d'être expiées par le jeûne; s'ils ne sentaient point l'aiguillon de la chair et la révolte des sens; je vous dirais encore qu'ils devraient jeûner, pour se préparer par la pénitence à repousser la tentation, pour affaiblir d'avance leur ennemi, pour se plier de bonne heure au joug du Seigneur, pour contracter une heureuse habitude d'observer les lois de l'Eglise. Ainsi pensaient nos pères dans la foi; ils voulaient que dès l'enfance même on s'accoutumât à respecter la discipline salutaire que l'Eglise nous prescrit; ils voulaient que les enfants apprissent, par des retranchements ordonnés par la piété et dirigés par la prudence, à mettre quelque distinction entre les jours consacrés au jeûne et ceux où l'on en est dispensé? Saint Basile regardait le jeûne comme une eau salutaire dont ces jeunes plantes devaient être arrosées : *Pueri velut plantæ virides, jejunii aqua irrigantur*. Tel était aussi le sentiment de saint Thomas, de l'autorité duquel on n'a que trop abusé sur cette matière : il voulait que les jeunes gens s'exercassent à jeûner selon la mesure de leurs forces, même avant le temps où l'obligation commençait selon lui à être entièrement indispensable : *Etiam hoc tempore ad jejunandum se exerceant secundum modum suæ ætatis*. Mais si avant cet âge les passions sont déjà dans toute leur violence; si les jeunes gens ont déjà éprouvé combien les forces du corps sont redoutables à l'âme; si déjà ils se sont rendus coupables de ces crimes dont le nom même ne devrait jamais être prononcé parmi les chrétiens; ne sont-ils pas obligés de regarder le jeûne autant comme l'expiation du péché que comme un préservatif pour l'avenir? Est-il juste d'attendre pour leur appliquer un remède déjà si nécessaire que le mal ait augmenté, qu'il soit devenu tout à fait incurable?

En second lieu, connaît-on sûrement la marche et le progrès de la nature? l'état de faiblesse ne cesse-t-il pas plutôt dans les uns que dans les autres, et comme il est des tempéraments qui ne sont pas même formés, à l'âge qu'on nous donne ici pour le point fixe et précis où commence l'obligation, n'en est-il pas aussi un grand nombre qui le sont avant ce terme, et qui, dans un âge moins avancé, sont capables de travaux infiniment plus pénibles que le jeûne le plus rigoureux? C'est, mes frères, ce que reconnaît encore le Docteur angélique. Il ne dit pas, comme on semble le lui imputer, que personne ne soit en état de jeûner avant l'âge de vingt et un ans; il dit seulement que plusieurs ne le peuvent pas : *quod est in pluribus*; et il

est évident que, dans ses principes, plusieurs aussi sont soumis bien plus tôt à cette obligation.

Il y a donc de la témérité à fixer à un point précis l'obligation du jeûne. Qu'on dise, si l'on veut, que dans l'adolescence le jeûne peut être moins exact et moins rigoureux, qu'on peut être dispensé de l'observer avec une certaine continuité, et qu'il faut se conduire selon la mesure des forces que Dieu nous donne; j'y souscris volontiers. Mais il faut toujours revenir au principe du concile de Tolède, qu'il n'y a que l'impossibilité qui excuse la transgression : *atatis impossibilitate*; et que par conséquent tout ce qui est possible est en même temps nécessaire et indispensable.

Respectables vieillards, ce que je dis pour la jeunesse, je le dis aussi pour vous : vos forces doivent être la règle de votre conduite. Vous devez observer la loi du jeûne si vous le pouvez, et autant que vous le pouvez. Loin de vous l'illusion funeste qui vous ferait regarder comme une dispense de la pénitence un âge que le Seigneur ne vous accorde que pour vous donner lieu de réparer par la pénitence les longs égarements de votre vie. Et qu'attendez-vous des lâches ménagements que vous suggère l'amour de la vie, ou que vous conseille l'aveugle tendresse de vos proches ? Comptez-vous donc sur l'immortalité, espérez-vous échapper au tombeau qui déjà s'ouvre sous vos pas ? et ne serait-il pas plus glorieux pour vous de sacrifier généreusement à la pénitence le peu qu'il vous reste de jours, que de chercher à les multiplier par des affaiblissements aussi inutiles pour votre corps qu'ils sont pernicioeux pour votre âme ? Ah ! consentez à mourir, puisqu'une nécessité inévitable vous y condamne. Mais mourez les armes à la main contre l'ennemi de votre salut ; mourez sur la croix de Jésus-Christ ; mourez en laissant à la génération future l'exemple de votre courage et de votre vertu.

II. Le second motif légitime de dispense, c'est un état évident de langueur et de faiblesse : *evidenti fragilitatis languore*. Remarquez, mes frères, ces paroles du concile. Ce qui peut vous dispenser du jeûne et de l'abstinence du carême, ce n'est pas la crainte d'un danger souvent chimérique ; c'est un état actuel de langueur, de faiblesse, de maladie. Ce n'est pas une indisposition passagère dont vous seul êtes le juge ; qui ne vous détourne ni de vos affaires, ni de vos plaisirs ; qui n'est considérable qu'à vos propres yeux, et tout au plus à ceux d'un médecin trop complaisant, et plus soigneux de la santé de votre corps que de celle de votre âme ; c'est un état d'infirmité connue de ceux qui vous approchent, et dont l'évidence puisse lever le scandale de votre transgression. Ce n'est point une diminution d'embonpoint et de force ; ce n'est point la perte de ce coloris brillant dans lequel vous mettez une ridicule complaisance ; ce n'est point une sorte d'affaiblissement qui vous rend moins agréa-

bles à certaines sociétés, moins propres à certains plaisirs qui, quelque légitimes qu'ils puissent être d'ailleurs, vous sont interdits dans ce saint temps : c'est un dépérissement qui altère notablement votre santé, et qui vous empêche de remplir les devoirs essentiels de votre état. Voilà, mes frères, ce que les saint Pères entendent par cette infirmité qu'ils regardent comme une dispense légitime du jeûne. Et si vous étiez dans cet état, vous ne seriez légitimement dispensés qu'après avoir pris tous les moyens possibles de concilier la règle de l'Eglise avec le soin que vous devez prendre de votre conservation : vous demeureriez chargés de tout ce qui ne serait point incompatible avec votre santé. Souffrez que j'entre ici dans quelques détails qui peut-être ne sont pas dignes de la majesté de la chaire évangélique, mais que des préjugés trop répandus rendent aujourd'hui nécessaires.

Lorsque nous vous pressons de vous soumettre à la loi du jeûne, vous alléguiez la délicatesse de votre tempérament. Je l'avoue, mes frères, cette délicatesse est extrême. Mais si cette faiblesse ne vient que de vos désordres antérieurs ou de la mollesse dans laquelle vous vivez, croyez-vous qu'elle soit pour vous une excuse légitime ? Voulez-vous donc faire revivre dans la pratique l'opinion monstrueuse de ces casuistes odieux, qui ont osé décider qu'un homme était dispensé du jeûne, lorsque, par des travaux illicites ou des débauches honteuses, il s'était mis hors d'état de l'observer ?

Quittez, mes frères, cette vie molle et voluptueuse, qui est elle-même un des péchés que vous devez expier par le jeûne et les autres rigueurs de la pénitence ; cessez de donner au sommeil et à l'oisiveté des moments précieux, que vous devriez consacrer à la prière, aux soins de votre domestique, à des travaux utiles ; et bientôt vous recouvrerez la force qui vous est nécessaire pour accomplir les lois de l'Eglise. Cette faiblesse que vous alléguiez est la compagne inséparable de la paresse et de la volupté ; elle ne se trouve que dans des hommes amollis par les délices ; elle disparaît lorsqu'on sait s'armer d'un noble courage. Combien de personnes, après s'être données sincèrement à Dieu, ont exécuté, sans préjudice de leur santé des œuvres pénibles dont elles ne se seraient jamais crues capables dans les jours de leurs égarements !

Le jeûne, dites-vous, écarte de vous le sommeil qui vous est nécessaire. A cela je réponds, premièrement, que le jeûne est en partie destiné à produire cet effet ; que les veilles font partie des œuvres de pénitence, et que, selon l'intention de l'Eglise, nous devons dans ce saint temps retrancher de notre sommeil comme de nos aliments. Je réponds, en second lieu, qu'en changeant l'ordre de vos repas, en différant jusqu'au soir celui que l'Eglise vous permet de faire au milieu de la journée, vous pourriez rappeler le sommeil autant qu'il vous est né-

cessaire pour réparer vos forces ; et que, si vous le pouvez, vous le devez.

Vous nous dites que les aliments du carême vous causent des incommodités considérables ; que plusieurs fois vous en avez essayé et qu'ils étaient incompatibles avec votre tempérament. Et moi je dis, mes frères, que si cette excuse est bonne pour quelques personnes, elle est une pure illusion à l'égard du plus grand nombre : je dis qu'il est peu vraisemblable que des aliments, qui ont été d'abord la seule nourriture de l'homme, soient aujourd'hui si nuisibles ; je dis qu'ils seraient très-salutaires, même pour le corps, si on voulait les prendre avec la simplicité de la nature, si on ne les altérait pas par des assaisonnements ; et j'en appelle sur ce point aux maîtres de l'art et à l'expérience d'un nombre infini d'hommes qui, par choix ou par pauvreté, ne connaissent point d'autre nourriture. Les riches sont-ils donc pétris d'un autre limon que les pauvres, et ce qui est salutaire pour les uns peut-il être nuisible pour les autres ?

Rappelez-vous ici, mes frères, l'histoire de ces trois enfants juifs, dont nous parle le prophète Daniel, qui lui-même se trouvait dans les mêmes circonstances. Ils étaient élevés à la cour du roi de Babylone, et ce prince voulait qu'ils fussent nourris de sa propre table. Mais les viandes qu'on y servait étaient prohibées par la loi. Ces enfants, pénétrés de la crainte du Seigneur, demandèrent donc de n'avoir point d'autre nourriture que des légumes, point d'autre boisson que de l'eau, et après une longue expérience, ils parurent plus sains et plus vigoureux que les autres enfants qu'on nourrissait des viandes les plus succulentes et des mets les plus délicieux. Si vous aviez de la foi, mes frères, ce miracle se renouvelerait en votre faveur.

Mais je suppose que les aliments du carême vous soient véritablement nuisibles, et que vous ayez besoin de ceux dont l'Eglise interdit l'usage pour ce saint temps ; ce besoin, mes frères, est-il continu ? Et si cette indulgence vous est nécessaire pour quelques jours, s'ensuit-il que vous deviez en user pendant toute la sainte quarantaine ? Et si une indisposition qui vous est survenue vous empêche de commencer l'abstinence avec les autres fidèles, ou vous force de l'interrompre, s'ensuit-il que vous ne deviez pas la reprendre lorsque cette indisposition a cessé ? Enfin, dans les jours même où l'usage des viandes vous est nécessaire, êtes-vous dispensés d'observer la loi de l'Eglise quant à l'unité du repas et à l'heure à laquelle vous devez le prendre ? C'est surtout en cela que consiste le jeûne ; et s'il fallait décider lequel de l'abstinence ou du jeûne est le plus essentiel à l'observation du carême, je ne craindrais point de dire, mes frères, que c'est le jeûne. Pourquoi ? parce que c'est par le mot du jeûne que toute la tradition, toute l'antiquité ecclésiastique désigne la sainte carrière que nous

parcourons ; parce que l'Eglise dans ses prières, dans ses cérémonies, dans les usages qu'elle adopte pour ce saint temps, ne parle que du jeûne et rapporte tout au jeûne ; parce qu'enfin le jeûne va plus directement que l'abstinence à la fin que l'Eglise se propose. Cette fin, c'est la mortification des sens, l'affaiblissement de la chair de péché, une plus grande facilité pour la prière. Or, le jeûne produit ces salutaires effets beaucoup plus facilement que l'abstinence. Celle-ci n'exclut par elle-même ni la quantité, ni la variété, ni la délicatesse des mets ; et l'on sait que c'est en ce genre que les gens du monde font surtout éclater leur somptuosité, leur magnificence ; mais le jeûne retranche tout le superflu, il prend même quelque chose de ce qui paraîtrait nécessaire dans d'autres circonstances : il consiste essentiellement dans l'unité d'un repas simple et frugal. Il entre donc plus directement dans les vues de Jésus-Christ et de l'Eglise ; et par conséquent ceux que des raisons légitimes dispensent de l'abstinence ne sont que plus obligés à observer fidèlement le jeûne.

III. Enfin, mes frères, il est, indépendamment de l'âge et de la santé, des circonstances particulières, des situations passagères ou permanentes, qui forment cette nécessité inévitable dont parle le concile de Tolède, et qui par cette raison sont une dispense légitime de la loi de l'Eglise. Tel est, selon les théologiens les plus exacts, l'état d'une femme qui porte dans ses entrailles, ou qui nourrit de son lait le fruit précieux de l'union et de la tendresse conjugale. Tel est l'état d'un pauvre qui, dans son extrême misère, n'a d'autre ressource que la charité de ses frères, et qui ne peut déterminer ni l'heure, ni l'espèce de ses repas, parce que l'une et l'autre dépendent moins de sa volonté que de ses bienfaiteurs. Quels retranchements pourrait-on prescrire à des infortunés qui ont à peine de quoi ne pas mourir de faim ? Hélas ! nos repas les plus simples, ces collations auxquelles nous ne voulons pas donner le nom de repas, seraient pour eux des festins somptueux. Cependant, mes frères, si ces pauvres sont animés d'un esprit de religion et de pénitence, ils trouveront dans leur pauvreté même la matière de quelque sacrifice : ils différeront jusqu'à l'heure prescrite par l'Eglise de manger le pain qu'une main charitable leur donnera ; ils useront avec plus de sobriété des viandes qui leur seront distribuées ; ils n'en useront qu'au défaut d'autres nourritures ; ils les partageront avec d'autres pauvres à qui elles pourraient être plus nécessaires. Mais, encore une fois, nous ne devons faire ici mention des pauvres que pour nous exciter à soulager leur misère. L'aumône, comme je le ferai voir dans une autre instruction, doit accompagner le jeûne, lorsqu'on l'observe ; et le remplacer, lorsqu'on est contraint de le rompre.

La nécessité inévitable dont parlent les

saints Pères, s'étend aussi, mes frères, à ces hommes qui portent dans toute sa rigueur la peine imposée à Adam et à sa postérité; c'est-à-dire qui mangent leur pain à la sueur de leur front, qui sont sans cesse courbés vers la terre pour en arracher leur nourriture et la nôtre, ou qui sont obligés d'exercer des professions aussi pénibles et aussi fatigantes, qu'elles sont en elles-mêmes honnêtes et nécessaires à la société. Mais n'abusez point, mes frères, de ce principe que nous suggèrent la prudence et l'humanité. Pour que votre travail soit pour vous une dispense légitime, il faut, premièrement, qu'il soit nécessaire; il faut, en second lieu, qu'il soit véritablement incompatible avec l'observation de la loi. Sans la réunion de ces conditions essentielles, vous n'êtes point dans le cas d'une nécessité inévitable.

Je dis, premièrement, qu'il faut que votre travail soit nécessaire. Car, si en modérant ce travail, vous pouvez également pourvoir à votre subsistance et à celle de votre famille, il est évident que c'est la cupidité qui vous porte à travailler avec un excès incompatible avec le jeûne; et par conséquent la religion ne peut plus vous tenir compte de ce travail, ni le regarder comme une dispense légitime de ses lois. Ici, mes frères, quels reproches ne pourrais-je pas faire à ces maîtres inhumains qui, sans respect pour la loi du jeûne, accablent de fatigues inutiles ou leurs serviteurs ou les compagnons de leurs travaux, et les mettent ainsi dans la nécessité de la violer! Leur transgression peut être innocente, puisqu'elle est involontaire; mais vous qui la rendez nécessaire, pour ainsi dire, sans nécessité, c'est vous qui en portez la faute devant Dieu. Quels reproches ne pourrais-je pas adresser à ceux qui prennent pour dispense légitime la fatigue de la chasse, un voyage de plaisir, ou qui pourrait être différé à un autre temps! Non, mes frères, ne vous y trompez pas, dès qu'il n'y a dans cette fatigue aucune nécessité, elle laisse subsister dans son entier l'obligation de jeûner.

Je dis, en second lieu, qu'il faut que le travail soit incompatible avec l'observation de la loi; et c'est ici où vous avez besoin d'une grande prudence, d'une grande délicatesse de conscience, pour juger sainement de ce que vos forces vous permettent, et de ce qu'elles ne vous permettent pas. Car, mes frères, ce n'est pas le travail qui porte en lui-même la dispense, c'est l'impossibilité de le concilier avec le jeûne; et par conséquent l'obligation varie selon les différences infinies des situations et des tempéraments. Ce qui est impossible à celui-ci peut être possible à celui-là. Ce qu'un homme plus faible ne peut absolument observer, un autre plus robuste peut l'observer en partie. Or, selon les principes que nous avons déjà posés, il n'y a que l'impossibilité qui excuse, et tout ce qui n'est pas impossible est par cela même néces-

saire et indispensable. Il n'est donc personne qui ne doive au moins essayer ses forces; il n'est personne, même parmi ceux qui sont occupés des travaux les plus pénibles, qui puisse en sûreté de conscience se dispenser du jeûne, à moins que l'expérience ne lui ait appris qu'il est hors d'état de l'observer. J'ajoute qu'il n'est personne qui ne doive mettre quelque différence entre les jours de jeûne et les autres jours, et qui ne doive participer par quelque retranchement à la pénitence publique de l'Eglise.

Est-il besoin, mes frères, que je vous fasse remarquer que cette dernière espèce de dispense ne comprend ni ces professions sédentaires qui s'exercent dans l'intérieur d'une maison, sans fatigue et presque sans mouvement du corps; ni ces domestiques de l'un et l'autre sexe, dont le service n'a rien de pénible, dont la plus grande partie de la vie se passe dans l'inaction ou l'amusement; ni ces militaires, qui, dans le repos d'une garnison, n'ont ni marches à faire, ni travaux à essayer, ni combats à livrer; moins encore ces hommes oisifs, qui se croient exempts de travailler par l'opulence dont ils jouissent, et qui, bien loin de pouvoir être dispensés du jeûne, devraient, au contraire, y joindre des travaux utiles, et faire par pénitence ce qu'ils ne font point par nécessité. Telles sont les maximes de la religion sur la matière du jeûne. Mais de quoi servira, ô mon Dieu, que nous les exposions dans toute leur pureté, si vous ne les gravez vous-même au fond des cœurs? Sans vous, Seigneur, sans le secours de votre grâce, la sévérité de votre sainte loi ne pourra qu'effrayer la faiblesse de nos auditeurs; elle n'en fera que des prévaricateurs, et les rendra plus coupables à vos yeux. Répandez donc sur ceux qui m'écourent l'onction salutaire de cette grâce. Inspirez-leur une juste crainte de vos jugements, une haine souveraine du péché, un désir sincère de satisfaire pleinement à votre justice, et de rentrer en grâce avec vous. Donnez-leur l'amour de la pénitence et de la croix de Jésus-Christ; adoucissez par votre saint amour le joug que votre Eglise leur impose. Faites-leur éprouver combien les larmes mêmes de la pénitence sont douces à ceux qui les répandent dans votre sein paternel, et combien elles sont un gage assuré du bonheur éternel que vous promettez à ceux qui reviennent à vous de tout leur cœur. Je vous le souhaite, mes frères, ce bonheur ineffable, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LA PÉNITENCE.

Attendi et auscultavi; nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo. (Jerem., VIII, 6.)

Je les ai considérés, je les ai observés : il n'en a pas un qui fasse pénitence de son péché.

Dans ces jours consacrés à un jeûne public et solennel; tandis que l'Eglise couverte

de deuil ne parle plus au ciel que par des gémissements et des cris de douleur ; tandis que les chrétiens portent encore, pour ainsi dire, sur le front la cendre dont ils se sont couverts en signe de pénitence ; devrais-je, mes frères, leur adresser les reproches que faisait autrefois Jérémie à un peuple endurci dans le crime, à qui les menaces les plus terribles et les fléaux les plus accablants ne pouvaient inspirer le repentir de ses iniquités ? Ne voit-on pas, dès le commencement de cette sainte carrière, les tribunaux sacrés environnés de pécheurs qui viennent s'y accuser avec une humble sincérité, et préparer les voies à leur réconciliation avec le Seigneur ? Ne voit-on pas dans un grand nombre de chrétiens plus d'assiduité aux instructions et aux prières publiques de l'Eglise, plus d'éloignement des plaisirs dangereux, plus de frugalité dans les repas, plus de sévérité dans les mœurs ? et n'est-ce pas l'esprit de pénitence qui produit cet heureux changement ? Oui, j'avoue qu'un grand nombre de chrétiens rend encore ce témoignage public à la nécessité de la pénitence. Mais quand je considère combien la pénitence de nos jours est peu proportionnée aux fautes qu'elle devrait expier ; combien elle est inférieure à celle qu'on imposait autrefois à des pécheurs, peut-être moins coupables que nous ne sommes ; quand je me rappelle que ces chrétiens, qui semblent aujourd'hui vouloir renoncer au péché, sont dans l'usage de faire chaque année les mêmes démonstrations, et que leur conversion n'a pas ordinairement plus de durée que la sainte quarantaine dans laquelle nous entrons, je ne puis m'empêcher d'entrer dans les sentiments du prophète ; et réduisant ses paroles au sens qu'elles avaient dans sa bouche, je dis que le nombre des véritables pénitents est infiniment petit ; qu'il n'est rien en comparaison de celui des pécheurs qui ne font aucune pénitence, ou qui la font d'une manière qui n'est pas capable de les faire rentrer en grâce avec Dieu : *Attendi et auscultavi; nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo.*

Tel était aussi le sentiment des anciens Pères de l'Eglise. Dans le temps même où la pénitence avait encore tout son rigoureux appareil, où l'on voyait les pénitents s'humilier publiquement sous la cendre et le cilice, passer des années entières dans les jeûnes et dans les larmes, saint Chrysostome ne craignait pas de dire qu'il était plus facile de ne pas tomber que de se relever après sa chute : *Facilius est non cadere, quam, post casum, resurgere.* Saint Ambroise assurait qu'il avait trouvé plus de chrétiens qui eussent conservé leur première innocence que de pécheurs qui l'eussent véritablement recouvrée : *Facilius inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam.* Après de telles autorités, ne puis-je pas, mes frères, sans craindre le reproche d'une excessive rigueur, tenir pour suspects les pénitences lâches et infructueuses de notre temps ?

Toute l'idée de la véritable pénitence me paraît renfermée dans ces paroles de saint Grégoire : Faire pénitence, nous dit ce grand pape, c'est pleurer ses péchés passés, et ne plus en commettre qui méritent d'être pleurés : *Commissa plangere, et iterum plagenda non admittere* : c'est-à-dire qu'il n'y a point de véritable pénitence sans une juste sévérité qui expie le péché ; ce sera le sujet de ma première partie : point de véritable pénitence, sans une stabilité qui exclue la rechute dans le péché ; ce sera le sujet de ma seconde partie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'Eglise a la douleur de voir aujourd'hui dans son sein une multitude si effroyable de pécheurs, et un si petit nombre de véritables pénitents ; si la pénitence est à peine de nos jours une ombre légère de ce qu'elle était autrefois ; je crois, mes frères, qu'on peut attribuer ce désordre à trois causes principales. On ne connaît point assez les droits de la justice de Dieu ; on suppose fausement que l'Eglise n'exige plus de satisfactions pénibles et rigoureuses ; enfin, ceux mêmes qui connaissent les règles, croient, sur une infinité de faux prétextes, qu'ils sont dans le cas d'en être exceptés. J'entreprends donc de faire voir que la justice de Dieu exige des pécheurs une pénitence sévère ; que les lois de l'Eglise la leur prescrivent ; qu'aucun prétexte suffisant ne les en dispense.

I. Mes frères, que la nature même du péché nous fasse concevoir combien les pécheurs sont redevables à la justice de Dieu. Qu'est-ce que le péché ? un attentat criminel du néant contre l'Etre infini, de la faiblesse même contre la souveraine grandeur ; une ingratitude monstrueuse d'un fils dénaturé, d'une créature comblée de bienfaits et de faveurs, qui abuse, contre son bienfaiteur et son père, des biens mêmes qu'il en a reçus. Qu'est-ce que le péché dans un chrétien ? Le plus honteux de tous les parjures ; un violement sacrilège des serments les plus saints et les plus solennels ; une horrible profanation du sang de Jésus-Christ ; un renouvellement affreux de toutes les souffrances auxquelles son amour pour nous l'a soumis, de toutes les horreurs de sa passion. En devenant chrétiens, vous aviez fait avec le Seigneur une alliance qui devait être éternelle, une alliance de laquelle vous deviez retirer les plus précieux avantages. Vous l'avez rompue cette alliance sainte ; vous avez méprisé la bonté de Dieu qui avait daigné y entrer avec vous ; vous avez osé faire avec son ennemi un traité aussi funeste pour vous qu'injurieux pour le Seigneur que vous rejetez. Il avait établi sa demeure au dedans de vous-mêmes ; il avait choisi votre cœur pour son temple et son sanctuaire : et vous l'avez chassé de ce lieu qu'il s'était consacré ; vous avez établi de vaines idoles jusque sur le trône qu'il s'était destiné. De tels sacrilèges ne méritent-ils donc pas tous les traits de sa colère ?

Dieu se rendrait-il à lui-même ce qu'il se doit ; serait-il juste, serait-il infiniment parfait, s'il pouvait les laisser impunis ? Et n'est-ce pas en effet pour les punir qu'il a allumé ces feux vengeurs, ces feux éternels, dont l'idée seule porte dans nos cœurs l'abattement et l'effroi ?

Pécheurs, à qui la grâce du Seigneur inspire le désir de la pénitence, ce sont ces feux terribles qu'il s'agit d'éviter ; c'est cette justice vengeresse qu'il faut désarmer. Vous êtes actuellement soumis à toutes ses rigueurs. Le même coup qui trancherait le fil de vos jours vous précipiterait dans cet affreux séjour de la douleur et du désespoir, où des âmes créées pour jouir de la félicité suprême sont également tourmentées par l'idée du bonheur qu'elles ont perdu, et par celle des supplices auxquels elles sont condamnées ; où, pénétrées de toutes parts de flammes dévorantes, rongées par un ver immortel, elles appellent en vain à leur secours le néant et la mort, et trouvent le plus horrible supplice dans l'immortalité même qui devait être leur gloire.

Espérez-vous échapper gratuitement à ces supplices que vous avez tant de fois mérités ? Non, mes frères, c'est assez que, dans le sacrement de la régénération, la miséricorde du Seigneur vous ait pardonné le péché, sans exiger de votre part aucune satisfaction ; il est temps qu'il écoute la voix de sa justice outragée. Il n'est pas juste qu'un pécheur qui a été éclairé des lumières de la foi, qui a goûté le don de Dieu, qui a été comblé de ses plus tendres faveurs, et qui, au mépris de tant de grâces, s'est de nouveau plongé dans le crime, il n'est pas juste, dis-je, qu'un homme coupable d'une telle ingratitude soit traité avec la même indulgence que celui qui parvient pour la première fois à la connaissance de la vérité. Le Seigneur eût pu sans injustice vous abandonner à votre malheureux sort ; il eût pu, après votre naufrage volontaire, ne point vous accorder cette planche salutaire sur laquelle vous pouvez encore vous sauver. Il veut bien vous appliquer encore les mérites du sang de son Fils, quoique vous l'ayez indignement foulé aux pieds ; il veut bien effacer encore dans le sang de ce Fils bien-aimé l'arrêt de la mort éternelle que vous avez de nouveau encourue ; mais il met à cette grâce une condition qui concilie sa justice avec sa miséricorde. Il consent à ne point vous punir ; mais il veut que vous vous punissiez vous-mêmes. Il ne peut abandonner les droits de sa justice ; mais il les remet entre vos mains. Si vous aimez cette justice, ou, ce qui est la même chose, si vous aimez ce Dieu qui en est la source, ses intérêts peuvent-ils vous être indifférents ? Ne devez-vous pas les prendre contre vous-mêmes et contre cette chair de péché qui vous a entraînés dans le crime ? Ne devez-vous pas réparer avec zèle les outrages que vous lui avez faits ?

Or, il faut, pour cela, mes frères, que vous vous imposiez à vous-mêmes des peines

qui aient quelque proportion avec vos iniquités ; sans cette proportion, l'ordre n'est point rétabli, la justice n'est point satisfaite. Il ne lui répugne pas moins de confondre dans la même punition les crimes et les fautes légères que de laisser les uns et les autres dans l'impunité. Et que faites-vous, lorsque de lâches ménagements vous empêchent de vous punir vous-mêmes avec une juste sévérité ? Vous rendez à la justice du Seigneur tous ses droits contre vous ; vous vous soumettez à ces peines terribles qu'elle fait subir à ceux qui sortent de cette vie sans avoir entièrement expié leurs péchés. Qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! Qu'il est téméraire, qu'il est insensé de préférer aux larmes si douces de la pénitence, des feux vengeurs que ces larmes pouvaient éteindre ; de préférer à des jeûnes passagers une privation longue et douloureuse du bonheur suprême pour lequel nous soupignons ; de préférer enfin à des mortifications salutaires, des supplices dont l'horreur ne cède qu'à celle de l'enfer !

II. Si la sévérité de la pénitence est fondée sur l'ordre immuable de la justice ; si l'amour que nous devons avoir pour cette justice, et la crainte légitime de ses rigueurs, concourent également à nous en imposer la nécessité, pouvons-nous, mes frères, sans faire injure à l'Eglise de Jésus-Christ, douter qu'elle n'ait pris dans tous les temps ces maximes pour la base de sa conduite et de ses lois ? Ouvrons les immortels écrits des saints docteurs qui de siècle en siècle ont été sa lumière et sa gloire, et les organes par lesquels elle a annoncé aux hommes les vérités saintes dont le dépôt lui a été confié : quelle idée ces grands hommes nous donnent-ils de la pénitence, et en quoi la font-ils consister ? Outre la douleur et la compunction du cœur, n'exigent-ils pas une mortification universelle de tous les sens, des larmes amères et abondantes, des jeûnes longs et rigoureux, un renoncement universel aux plaisirs même les plus permis ?

Un pénitent, nous disent-ils, ne perd jamais le souvenir de ses iniquités, et elles sont pour lui le sujet d'une douleur continue. De quelle joie pourrait être susceptible celui qui se reproche sans cesse d'avoir été l'ennemi de son Dieu, de s'être rendu indigne de son amour et de ses bienfaits ? Dans son maintien, dans sa démarche, tout exprime une tristesse profonde. A peine ose-t-il lever les yeux vers le ciel contre lequel il a péché. Son extérieur est celui d'un homme condamné, qui ne voit en lui-même aucun motif d'espérer sa grâce, qui ne l'attend que de la miséricorde du Maître qu'il a outragé. Vient-il dans le temple du Seigneur ? Il se tient dans la place et dans la posture du publicain ; il emprunte ses expressions et celle de l'humble Chanaënne. Il n'ose pas demander le pain des enfants, malgré la faim qui le dévore ; il se contente des miettes qui tombent de la table

du Père de famille. Mais lorsqu'il est seul en la présence du Seigneur, par quels gémissements n'exhale-t-il pas sa douleur; par quels sanglots n'interrompt-il pas le silence de la nuit! Ses yeux, dévoués aux pleurs, ne se ferment plus qu'à regret sous le poids du sommeil; il reproche à son propre corps le repos et la nourriture qu'il ne peut absolument lui refuser. Est-on, dit saint Cyprien, affligé jusqu'au fond du cœur, lorsqu'on est encore capable de se livrer à quelques plaisirs, lorsqu'on aime encore une table délicate et somptueuse? Pleure-t-on sincèrement la mort de son âme, lorsqu'on montre sur son visage la joie et la sérénité? Est-on bien pénétré de douleur d'avoir déplu à son Père, à son Dieu, lorsqu'on cherche encore avec tant de soin à plaire aux hommes? Regrette-t-on suffisamment les ornements précieux de l'innocence qu'on a perdue, lorsqu'on flatte avec tant de complaisance une chair rebelle, lorsqu'on prend tant de soin de la parer et de l'embellir? Est-ce faire pénitence, dit saint Ambroise, que de nourrir encore dans son cœur le désir des vains honneurs du siècle, de prendre encore part à ses folles joies, à ses fausses délices? Non : il faut qu'un pénitent renonce de tout son cœur à ces objets de cupidité; il faut qu'il renonce à lui-même; il faut qu'on aperçoive dans ses désirs, dans ses inclinations un changement universel.

C'est ainsi, mes frères, que les saints docteurs nous représentent la véritable pénitence. Telles étaient les dispositions qu'ils exigeaient des pécheurs qui voulaient rentrer en grâce avec le Seigneur; et ils ne les exigeaient pas pour quelques jours seulement, ils voulaient qu'ils y persévérassent pendant une longue suite d'années, pendant tout le cours de leur vie.

Disons-nous, avec les défenseurs du relâchement, que cette morale des Pères convenait mieux à leur siècle qu'au nôtre; que l'Eglise a anéanti cette discipline trop rigoureuse; que la douceur et la clémence ont pris la place de son ancienne sévérité?

Ah ! mes frères, ne nous séduisons pas sur un point de cette importance. Les principes sur lesquels les Pères ont fondé la nécessité de cette pénitence sévère sont de tous les temps et de tous les lieux; la sainte Epouse de Jésus-Christ, la colonne inébranlable de la vérité n'a jamais pu les oublier. Pourquoi, en effet, assujettissait-on les pénitents à des œuvres si pénibles et si humiliantes? C'est, dit saint Cyprien, parce qu'il ne faut pas croire qu'on puisse aisément apaiser la colère de Dieu, après avoir indignement profané le temple qu'il habitait; c'est parce que les pécheurs doivent cette réparation à la majesté de la foi et de la religion qu'ils ont violée. C'est, dit Tertullien, parce qu'un pécheur qui fait pénitence, exerce contre lui-même les traits de la justice de Dieu, et se rend le ministre de ses vengeances : *Dei indignatione fungitur*. C'est

que la sévérité dont il use envers lui-même devient la mesure de la miséricorde qu'il attend du Seigneur : *In quantum non pepercis tibi, in tantum tibi parcat Deus*.

Or, la justice de Dieu est-elle devenue moins exacte et moins rigoureuse? a-t-elle rien perdu de ses droits? le péché est-il devenu moins odieux au Seigneur? attaque-t-il moins la sainteté de la religion que nous professons? les pécheurs, en un mot, ont-ils plus de droit d'exiger une impunité totale et absolue?

Cependant, il faut l'avouer, l'Eglise semble s'être relâchée de sa première rigueur. Le malheur des temps, l'indocilité des pécheurs, le refroidissement de la charité l'ont comme forcée d'abandonner une discipline qui faisait autrefois sa gloire, et qui est aujourd'hui le juste objet de ses regrets. Mais en quoi consiste précisément ce changement? Distinguons, mes frères, la publicité de la pénitence de sa sévérité : distinguons ce qui n'est qu'arbitraire de ce qui est essentiel et indispensable.

Il est nécessaire qu'un pécheur se punisse lui-même de ses iniquités, et que les peines qu'il s'impose aient quelque proportion avec les crimes qu'il a commis; mais il ne l'est pas également qu'il se punisse de telle ou telle manière, ou pendant tel ou tel espace de temps. Il ne peut être réconcilié avec Dieu, s'il n'est véritablement converti; et les ministres de l'Eglise s'exposent à la plus criminelle de toutes les prévarications, s'ils le rétablissent dans la participation aux saints mystères, sans être moralement assurés du changement de son cœur. Mais quoique ce changement ne s'opère ordinairement dans les pécheurs que par degrés, il n'exige pas toujours les mêmes délais : *L'Esprit de Dieu souffle où il veut* (Joan., III, 8); il peut en un instant amollir le cœur le plus dur, et y rendre la charité victorieuse de la cupidité son ennemie. Dans le temps même de sa première rigueur, l'Eglise s'était réservé le droit d'abréger le temps des épreuves, en considération de la ferveur des pénitents; et le pouvoir d'adoucir les peines qu'ils avaient encourues a toujours fait partie de celui qu'elle a reçu de lier ou de délier.

Voici donc, mes frères, en quoi consiste le changement de discipline que l'Eglise approuve. Elle ne vous oblige plus à demeurer prosternés dans le vestibule du temple, à arroser de vos larmes les pieds des fidèles, à les conjurer de demander grâce pour vous : mais elle ne vous dispense pas de vous humilier devant le Seigneur, et de réparer, par l'édification de votre pénitence, les scandales que vous avez causés. Elle ne vous oblige plus de paraître aux yeux de vos frères, sous la cendre et le cilice; mais elle ne vous dispense pas de prouver, par le retranchement de tout luxe et de toute superfluité, que vous détestez les vanités du monde qui vous avaient autrefois séduits. Elle ne vous prive plus de l'assistance aux saints mystères; elle vous fait même une loi d'y assister

avec les autres fidèles ; mais elle veut que vous y paraissiez avec le sentiment profond de l'indignité qui vous en eût exclus autrefois : elle veut que vous ajoutiez à la modestie et au recueillement qu'elle exige de ses enfants l'extérieur contrit et humilié qui convient surtout à des pécheurs. Elle permet à ses ministres de vous réconcilier, de vous rétablir dans vos droits, avant que vous ayez entièrement satisfait à la justice du Seigneur ; mais elle veut qu'à l'exemple de David vous ayez toujours devant les yeux votre péché, même après que le Seigneur vous l'a pardonné ; elle veut que ce bienfait vous excite de plus en plus à faire de dignes fruits de pénitence. En un mot, elle ne vous prescrit plus précisément la durée et l'espèce des œuvres satisfactoires : mais elle ordonne à ses ministres de vous en imposer qui servent tout à la fois à vous préserver des rechutes, et à réparer les outrages que vous avez faits à la majesté de Dieu. Telle est la règle que prescrit le saint concile de Trente : *Debent sacerdotes pro qualitate criminum convenientes satisfactiones injungere, non tantum ad novæ vitæ custodiam, sed etiam ad præteritorum peccatorum vindictam et castigationem*. Après une déclaration si précise, douterons-nous, mes frères, que l'Eglise n'exige encore aujourd'hui des pénitents les dispositions qu'elle leur demandait autrefois ? Oui, sa discipline extérieure a changé ; mais son esprit est toujours le même, parce que l'esprit qui la conduit et qui l'inspire est l'esprit même de Dieu.

Mais quelles sont ces œuvres qui ont le double avantage de punir le pécheur et de le corriger, d'expié les crimes de sa vie passée et de conserver en lui la vie nouvelle de la grâce ? Ce sont, mes frères, des prières longues et ferventes, faites dans l'amertume du cœur, au dépens du repos et des plaisirs : sans cela, le saint exercice de la prière, cet exercice qui fait toute la consolation des âmes chrétiennes, pourrait-il être un acte de pénitence ? Ce sont des jeûnes et des mortifications qui châtient le corps, qui le réduisent en servitude, qui rendent à l'âme l'empire qu'elle doit avoir sur lui ; c'est une privation rigoureuse de tout ce qui peut flatter les sens ; c'est un genre de vie austère qui enchérisse sur la frugalité et la sévérité de mœurs que l'Evangile prescrit à tous les chrétiens ; c'est une retraite profonde qui vous sépare non-seulement de ces sociétés mondaines qui ont été si funestes à votre innocence, mais même le plus souvent de celles dont les plaisirs sont plus innocents ; une retraite qui entretienne dans votre âme une tristesse salutaire, en vous donnant lieu de rappeler souvent à votre souvenir les années que vous avez passées dans le crime ou dans l'oubli de Dieu ; ce sont des aumônes abondantes ; des aumônes qui aillent jusqu'à tarir la source du luxe et des commodités trop recherchées ; des aumônes qui vous réduisent vous-mêmes à éprouver une partie des besoins que vous soulagez dans les pauvres ; car si vous ne donnez que de

votre superflu, vous ne faites rien que tous les chrétiens ne soient obligés de faire, et l'accomplissement de ce devoir n'est pas proprement une œuvre pénale et satisfactoire. Voilà, mes frères, les peines salutaires et médicinales qui, selon l'esprit de l'Eglise, doivent vous être imposées dans le tribunal de la pénitence, selon la double proportion de vos fautes et de votre état. Voilà les œuvres que vous devez pratiquer avec ardeur, si vous voulez donner aux anges du ciel et à l'Eglise du Seigneur le spectacle consolant d'une pénitence solide et édifiante.

Vous convenez sans doute de ces principes ; les lumières dont vous êtes éclairés ne vous permettent pas de croire que la récitation rapide de quelques prières vocales puisse vous tenir lieu de la réparation que vous devez à la justice de Dieu. Mais par combien de faux prétextes ne cherchez-vous pas à vous dispenser de ces règles dont vous reconnaissez l'équité ?

III. Mes frères, si nous vous exhortons à donner des marques extérieures de douleur et de regret ; si nous vous rappelons les exemples d'un David qui arrosait son lit de ses pleurs, qui les mêlait avec son breuvage ; d'un saint Pierre qui pleura si longtemps et si amèrement une faute passagère ; de ces anciens pénitents qui ont édifié l'Eglise par des larmes et des gémissements continuels ; si nous vous reprochons cette tranquillité, ce flegme avec lequel vous vous accusez des fautes les plus graves, cette sécurité qui paraît sur votre visage, lors même que vous devez vous regarder comme l'objet de la haine de votre Dieu ; vous répondez que vous êtes fâchés intérieurement d'avoir offensé le Seigneur, et que votre douleur peut être véritable sans produire à l'extérieur des effets si sensibles. Je le sais, mes frères, et à Dieu ne plaise que j'accuse d'insensibilité pour Dieu toutes les âmes pieuses à qui le don des larmes n'a pas été accordé. Cependant, qu'il me soit permis de faire ici une réflexion que votre propre expérience doit vous rendre sensible. Il n'est peut-être parmi vous personne à qui il ne soit arrivé de faire quelque perte considérable. Vous avez vu descendre dans la nuit du tombeau un père tendre ou des enfants chéris ; je ne parle point de tant d'autres sujets moins légitimes de chagrin et de douleur. Quels ont été alors vos sentiments ? votre douleur a-t-elle été renfermée dans le fond de votre cœur ? n'a-t-elle produit ni larmes, ni sanglots ? n'a-t-il pas fallu employer pour vous consoler toutes les ressources de la religion et tous les lieux communs de la philosophie ? Ne dites donc plus, mes frères, que votre tempérament, votre caractère ne vous permettent pas de vous affliger si sensiblement, lorsque vous avez eu le malheur de perdre Jésus-Christ et sa grâce. Vous n'êtes, hélas ! que trop sensibles et trop capables d'en donner des preuves peut-être excessives ; mais vous ne l'êtes que pour les créatures. Le Seigneur votre Dieu, le meilleur de tous

les pères, n'a point de droit à votre tendresse ; votre amour pour lui est plutôt une pensée de votre esprit qu'un sentiment de votre cœur. Non, il n'y a point un précepte exprès de pleurer et de gémir ; c'est dans le cœur que doit résider notre douleur ; c'est lui, et non pas nos vêtements que nous devons déchirer : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra.* (Joël., II, 13.) Mais la douleur, quand elle est vive, produit nécessairement des effets extérieurs : telle est la règle générale de l'union de l'âme avec le corps. La douleur intérieure est inséparable de la pénitence, dit saint Augustin ; et les larmes sont l'expression naturelle de ce sentiment : *Sicut comes pœnitentiæ dolor, ita lacrymæ sunt testes doloris.* Que devons-nous donc penser, lorsque nous vous voyons si sensibles à ce qui afflige la nature, et si tranquilles dans le fond de l'abîme où vous vous êtes précipités ? Rien autre chose, sinon que vous avez, ou bien peu d'amour, ou bien peu de foi : peu de foi, si les objets extérieurs sont les seuls qui puissent faire impression sur votre cœur ; peu d'amour, si vous croyez pouvoir faire une plus grande perte que celle de la grâce du Seigneur.

En second lieu, en vain vous exhorte-t-on à embrasser les saintes rigueurs de la pénitence. La faiblesse de votre santé, la délicatesse de votre tempérament, ne vous permettent, dites-vous, ni les veilles, ni les jeûnes : bien loin de vous en imposer de particuliers, vous ne pouvez même observer ceux que l'Eglise prescrit aux justes comme aux pécheurs. Ah ! mes frères, vous ne teniez pas ce langage, lorsque vous marchiez dans les voies de l'iniquité : votre faiblesse ne vous empêchait pas alors de pousser bien avant dans la nuit un repas somptueux, une partie de plaisir. Le soin de votre santé ne vous interdisait pas des débauches et des excès plus capables de la ruiner que les jeûnes les plus rigoureux. Vous comptiez pour rien les travaux et les fatigues, pour acquérir la gloire et les richesses du siècle. La grâce du Seigneur vous semble-t-elle donc être d'un moindre prix ? N'est-ce que dans son service que vous devez consulter vos forces avec tant de précaution, ou plutôt vous les dissimuler à vous-mêmes avec tant de lâcheté ? Car est-il bien vrai que le joug de la pénitence soit si insupportable ; est-il bien vrai que le jeûne recommandé si souvent dans les saintes Ecritures, prescrit si formellement par l'Eglise, observé avec tant d'exactitude pendant une longue suite de siècles, soit aujourd'hui impraticable pour le plus grand nombre des chrétiens ? Non : l'opinion chimérique que les hommes ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois n'est fondée que sur une honteuse lâcheté. Ce qui était possible pour nos pères l'est encore pour nous. J'en atteste tant de saints pénitents qui vivent encore dans le sein de l'Eglise ; j'en atteste tant de vierges chrétiennes qui, dans le secret des cloîtres, exercent sur un corps fai-

ble et délicat toutes les rigueurs de la pénitence la plus austère.

Cependant, mes frères, les lois de la pénitence ne vous interdisent pas des ménagements nécessaires à votre santé. Votre corps est une victime dévouée au Seigneur : conservez-le pour en prolonger plus longtemps le sacrifice. Mais ne dites pas, pour vous dispenser du jeûne et des mortifications de la pénitence, qu'elles vous affaiblissent et vous exténuent : ont-elles donc une autre fin que d'affaiblir un ennemi domestique dont les forces sont si redoutables à votre âme ? Serviraient-elles à expier vos iniquités, seraient-elles méritoires devant le Seigneur, si elles ne produisaient pas les effets même dont vous vous plaignez ?

Mais si un état de langueur et d'infirmité vous rend le jeûne impossible, n'y a-t-il pas, mes frères, dans cet état même des moyens de satisfaire à la justice de Dieu ? Vous ne pouvez jeûner, disait saint Chrisostome, mais vous pouvez retrancher tout ce qui n'est destiné qu'à flatter le goût, la curiosité, la délicatesse : *Jejunare non potes, sed potes in deliciis non vivere.* Vous pouvez compenser par le silence, l'aumône, l'humilité, la prière, ce que vous êtes forcé de retrancher de l'austérité de votre pénitence. Quelle matière de souffrances et de sacrifices l'esprit de pénitence ne sait-il pas trouver dans la vie la plus commune et la plus ordinaire ! Mais, me direz-vous, est-il possible de pratiquer des œuvres extérieures de pénitence au milieu de sa famille et de ses amis ? ne serait-ce pas s'attirer des reproches de singularité ? ne serait-ce pas rendre, pour ainsi dire, à la pénitence son ancienne publicité ? Eh ! pourquoi, mes frères, rougiriez-vous de rendre les témoignages de votre repentir aussi publics que l'ont été vos désordres ? La réparation des scandales que vous avez causés n'est-elle pas une partie essentielle de la satisfaction que vous devez à Dieu et à la religion ; et pouvez-vous les réparer autrement qu'en faisant connaître à ceux qui ont été témoins de votre vie mondaine et déréglée que vous la détestez, que vous en faites pénitence ?

Quels sont d'ailleurs ces hommes aux yeux desquels vous craignez de paraître pénitents ? Si ce sont des mondains et des profanes, ne devez-vous pas mépriser leurs vains discours ? leurs railleries, leurs censures ne font-elles pas l'éloge de votre conduite ? et si ce sont de véritables chrétiens, devez-vous douter que la vue de votre pénitence ne les remplisse de joie et de consolation ! Hélas ! l'expérience de leur propre faiblesse ne peut leur inspirer qu'une tendre compassion pour vous : ils mêleront leurs larmes avec les vôtres, et ils partageront vos travaux et vos peines ; ils vous fortifieront par leurs prières. C'est là, mes frères, une des principales raisons pour lesquelles les pécheurs faisaient autrefois pénitence à la vue de toute l'Eglise : c'était, dit saint Pacien, afin qu'ils fussent aidés par les larmes de l'Eglise : c'était afin que tout le

corps mystique de Jésus-Christ s'efforcât de leur faire trouver grâce devant Jésus-Christ lui-même : *Qui peccata non tacet, Ecclesiae precibus adjutus, Christi precibus absolvitur.*

Peut-être me demanderez-vous, mes frères, à qui je prétends faire une loi de cette austère pénitence ; peut-être me direz-vous que jusqu'ici votre vie a été exempte de ces crimes et de ces désordres honteux que l'Eglise punissait autrefois avec tant de sévérité. Heureux, mes frères, si vous pouvez, devant le Seigneur, vous rendre ce témoignage ! Heureux si vous n'avez pas profané le temple du Saint-Esprit par ces péchés dont le nom ne devrait jamais être prononcé parmi les chrétiens, et qui sont cependant si communs dans ce siècle pervers ; dans ce siècle où toute chair paraît avoir corrompu ses voies ; dans ce siècle où l'on ose appeler des victoires et des conquêtes ce que la religion appelle des crimes ! Mais je réponds que la loi d'une pénitence sévère regarde tous ceux qui ont perdu leur innocence, de quelque manière qu'ils l'aient perdue : je réponds qu'il y a des vices et des péchés spirituels qui ne sont pas moins odieux au Seigneur que ceux dont on est forcé de rougir devant les hommes. Vous n'avez pas trempé les mains dans le sang de votre frère ; mais vous l'avez déchiré par des médisances ou des calomnies. Vous n'avez pas enlevé par la violence ou par l'artifice l'héritage du faible ou de l'orphelin ; mais vous vous êtes permis, dans le commerce et dans le maniement des affaires, des gains suspects ou illicites ; mais vous avez refusé aux pauvres votre superflu qui leur appartenait ; et vous vous êtes ainsi rendus coupables envers eux d'un larcin odieux. Vous ne vous êtes pas souillés par des débauches honteuses ; mais vous avez mené une vie molle, oisive, voluptueuse, directement contraire à l'esprit de l'Evangile et aux préceptes formels de Jésus-Christ. En un mot, vous n'avez été ni un homicide, ni un adultère ; mais vous avez été un ambitieux, un homme de plaisirs, un homme plein d'orgueil et de cupidité. Pouvez-vous douter que ces péchés ne doivent être soumis aux saintes rigueurs de la pénitence, puisque, devant Dieu, ils vous rendent dignes des supplices éternels ?

Il n'y a donc aucun prétexte qui puisse vous dispenser de faire cette pénitence sévère que la justice de Dieu exige, que les lois de l'Eglise vous prescrivent. J'ajoute que votre pénitence, pour être véritable, doit être solide et persévérante ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je dis que la stabilité est un des caractères de la véritable pénitence, vous comprenez sans doute, mes frères, que je n'ai point dessein de vous insinuer le dogme absurde et insoutenable de l'inamissibilité de la justice. Loin de nous une erreur qui anéantit l'humilité et la vigilance

chrétienne, et que les oracles de l'Ecriture, les jugements de l'Eglise, l'expérience journalière condamnent également. Oui, on peut être véritablement justifié et perdre la grâce du Seigneur : ce nombre infini de chrétiens qui deviennent infidèles aux vœux et aux engagements de leur baptême, qui souillent par le péché la robe d'innocence dont ils ont été revêtus, en est, hélas ! une preuve bien triste et bien convaincante. On peut avoir sincèrement détesté le péché, et le commettre encore ; on peut avoir recouvré la justice par la pénitence, et la perdre de nouveau, ou par l'effort d'une tentation violente, ou par des déclinis insensibles. Jouir de ce bien inestimable avec une entière assurance de le posséder toujours, avec une heureuse impossibilité de le perdre, ce n'est pas un bonheur dont puissent se flatter de malheureux voyageurs qui marchent à travers les écueils et les précipices, qui sont de toutes parts environnés de pièges et de dangers, et qui portent au dedans d'eux-mêmes le plus dangereux de leurs ennemis : c'est une partie de la félicité suprême que nous espérons dans la céleste patrie.

Mais si personne ici-bas n'est entièrement à l'abri de la rechute dans le péché ; si ceux mêmes qui paraissent les plus fermes doivent toujours être dans la crainte de tomber, sensuit-il pour cela que la justice n'ait aucune espèce de consistance et de stabilité ? S'ensuit-il qu'on puisse passer sa vie dans une alternative continuelle de péché et de pénitence et être ainsi d'un jour à l'autre l'ami et l'ennemi de Dieu ? Ah ! c'est là, mes frères, la plus dangereuse de toutes les erreurs ; et cette erreur n'est, hélas ! que trop répandue. Non, l'on ne sait plus ce que c'est qu'une justice stable et permanente. La pénitence n'est plus cette ressource dont les anciens Pères n'osaient à peine parler, de peur de multiplier les crimes, en faisant entrevoir la facilité du pardon : elle est devenue un exercice familier à presque tous les chrétiens, et un remède infiniment plus ordinaire que l'Euchraistie, qui, selon l'institution de Jésus-Christ, devrait être notre pain de chaque jour. On fréquente les tribunaux de la pénitence ; non pas seulement pour y puiser des instructions et des lumières, ou pour s'y humilier des fautes journalières qui, sans être la matière nécessaire du sacrement, en sont cependant la matière suffisante ; mais pour s'y accuser de fautes mortelles dont on s'est déjà mille fois accusé. Malgré la fidélité avec laquelle on viole les promesses qu'on avait faites de les éviter, on ose croire qu'on en a reçu le pardon toutes les fois qu'on l'a demandé. On est sans inquiétude sur des confessions si infructueuses et sur les communions qui les ont suivies ; et l'on exige des ministres du Seigneur qu'ils se contentent, pour accorder une absolution nouvelle, de protestations et de serments dont une expérience si constante démontre la frivolité.

Quittez aujourd'hui, mes frères, une erreur si pernicieuse. Non ; lorsque, après cette ab-

solution, vous paraissez encore sujets aux mêmes vices et aux mêmes habitudes criminelles ; lorsqu'une chute aussi prompte que funeste vous précipite de nouveau dans ces fautes dont vous avez demandé le pardon, vous ne devez pas dater votre malheur de cette nouvelle chute ; vous ne devez pas croire que vous ayez perdu dans ce moment la grâce que vous aviez recouvrée : il est plus naturel de penser que vous n'avez pas été véritablement réconciliés avec le Seigneur. La nature des dispositions auxquelles le Seigneur a attaché la rémission du péché, celle de la grâce justifiante que vous vous êtes proposé d'y acquérir, tout, en un mot, doit vous persuader que cette absolution même qui produit votre confiance et votre sécurité doit être mise au nombre de vos profanations et de vos crimes.

I. Mes frères, si vous eussiez apporté au sacrement de pénitence les dispositions qu'il exige, et auxquelles son efficacité est attachée comme à des conditions indispensables, elles eussent été pour vous autant de préservatifs contre la rechute dans le péché. La première et la plus indispensable de toutes, c'est de détester le péché, d'en concevoir une aversion, une haine souveraine et universelle : non pas seulement, dit saint Chrysostome, à cause des supplices effroyables qu'il nous fait encourir, mais beaucoup plus encore, parce qu'il a offensé un Dieu plein de bonté et de miséricorde, un Dieu qui est la source de toute justice, un Dieu dont les perfections et les bienfaits méritent tout notre amour. Cette douleur d'avoir offensé Dieu produit nécessairement une résolution ferme et constante d'éviter désormais le péché comme le plus grand de tous les maux, d'en fuir les occasions, d'en arracher les racines, de mourir mille fois plutôt que de nous soumettre encore à ce honteux esclavage. C'est dans cette double disposition que consiste, selon le saint concile de Trente, la contrition du cœur ; et sans cette contrition, nous disent les Pères de ce concile, personne n'a jamais pu obtenir la rémission de ses péchés : *Fuit quovis tempore ad impenitentiam veniam peccatorum hic contritionis motus necessarius.*

Or, je le demande à ces pécheurs qui mettent si peu d'intervalle entre l'absolution et la rechute, ont-ils sincèrement détesté leurs péchés ? Les ont-ils détestés par des motifs de charité et d'amour de la justice ? Ont-ils eu cette ferme résolution de ne plus retomber, sans laquelle les gémissements et les larmes elles-mêmes ne sont que des signes équivoques de contrition et de douleur ? He quoi ! s'ils eussent été vivement frappés de l'horreur et de la difformité du péché, aurait-elle donc sitôt disparu de devant leurs yeux ? auraient-ils sitôt banni de leur cœur l'amour de l'Être suprême et de sa justice, si cet amour eût commencé à y dominer ? Non, des révolutions si subites sont absolument incroyables ; elles répugnent à la nature même de notre volonté.

En effet, mes frères, vit-on jamais rien de semblable dans toute autre affaire que celle du salut ? Vit-on jamais un homme jouissant de sa raison faire volontairement une action qu'il aurait jugée quelques jours auparavant honteuse, déshonorante, contraire à ses véritables intérêts, qu'il aurait sincèrement détestée, pour laquelle il aurait été pénétré d'horreur ? La même chose devient-elle successivement pour nous un objet d'amour et de haine, d'aversion et de désir, d'estime et de mépris ? Eprouvons-nous enfin, à l'égard des hommes avec lesquels nous vivons, ces retours périodiques d'affection et d'indifférence, de haine et d'amitié ? Non, l'inconstance humaine ne va pas jusque-là. Les sentiments de notre cœur s'affaiblissent et s'altèrent par des déclinis insensibles, mais ils ne changent point par des révolutions subites et momentanées. Et n'est-ce pas sur ce principe que nous formons nous-mêmes nos jugements ? Qu'un ennemi se soit réconcilié avec vous, et qu'après vous avoir prié d'oublier ses torts et ses injustices il conspire de nouveau contre votre réputation ou votre fortune ; qu'un fils qui a mérité votre juste indignation vous conjure de le recevoir en grâce, qu'il attendrisse par ses larmes votre cœur paternel, et qu'aussitôt après avoir été rétabli dans ses droits, reçu dans votre maison, admis à votre table, comblé de vos faveurs, il vous outrage par de nouvelles ingratitude ; croirez-vous qu'il soit revenu sincèrement à son devoir et que son cœur ait changé de nouveau à votre égard depuis que vous lui avez accordé le pardon de ses fautes ? Non : vous croirez, et avec bien plus de justice, qu'il a caché, sous les dehors trompeurs du regret et du repentir, une haine toujours subsistante dans son cœur ; vous croirez que lors même qu'il était à vos pieds il démentait dans le fond de son âme ce que ses lèvres prononçaient pour vous fléchir. Portez contre vous-mêmes, mes frères, un semblable jugement : ce fils ingrat et perfide n'est, hélas ! qu'une image trop fidèle de ce que vous êtes à l'égard de Dieu.

Cependant je ne dis pas que vos protestations de douleur et de repentir n'aient été que le langage d'une criminelle hypocrisie : je ne vous accuse pas d'avoir voulu tromper, ni le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, ni le ministre qu'il a chargé de la dispensation de ses grâces. Oui, lorsque vous avez dit au Seigneur que vous étiez pénétrés de douleur de l'avoir offensé, vous avez cru parler sincèrement ; lorsque vous lui avez dit que vous l'aimiez de tout votre cœur, vous avez cru l'aimer en effet ; lorsque vous lui avez juré d'être à l'avenir plus fidèles et plus reconnaissants, vous aviez quelque volonté d'exécuter cette promesse. Mais n'est-il pas à craindre que vous ne vous soyez fait illusion à vous-mêmes, et que vous n'ayez pris pour des sentiments de votre cœur, ou une pure spéculation de votre esprit, ou les saillies de votre imagination ? Il est si juste d'aimer Dieu, la nature nous instruit de ce

devoir avec tant de clarté et d'évidence que nous pouvons à peine nous persuader que nous ne l'aimons pas ; mais qu'il y a loin de la connaissance à la pratique de ce précepte indispensable ! qu'il y a loin de ces émotions passagères qui effleurent pour ainsi dire la surface de notre âme, à cet amour dominant qui la pénètre, qui la change, qui nous fait préférer Dieu à tous les vains objets que nous lui préférions autrefois ! Ce n'est qu'à ceux qui sont pénétrés véritablement d'un tel amour que le Seigneur accorde la rémission des péchés ; car, de ce qu'il n'est pas nécessaire que la réception du sacrement de pénitence soit précédée de la charité parfaite, il ne faut pas conclure, mes frères, que le plus léger mouvement par lequel votre cœur se tourne vers Dieu suffise pour être réconciliés avec lui. Oui ; il suffit sans doute pour être justifié dans ce sacrement d'y apporter un amour commencé ; mais il faut cependant que ce commencement d'amour aille jusqu'à nous préférer Dieu à la créature. Il faut, pour rentrer en grâce avec lui, commencer à accomplir le premier et le plus grand de tous ses préceptes. Or, on ne l'accomplit aucunement, dit saint Thomas, tant qu'on aime quelque chose plus que lui ou autant que lui : *Est infirmus divinæ dilectionis gradus, ut nihil supra Deum aut æqualiter ei diligatur ; a quo gradu qui deficit, nullo modo implet præceptum.* Il y a divers degrés dans l'amour de la justice, dit saint Augustin ; et le premier, c'est de rien aimer plus qu'elle et de la préférer à tout ce que nous avons aimé jusqu'à présent : *Hic est primus gradus, ut inter omnia quæ delectant, plus te delectet ipsa justitia.*

Or, dites-le-moi, mes frères, avec sincérité : dans ces courts intervalles où vous avez jugé à propos de vous convertir ; lorsqu'à la veille d'une sainte solennité, vous avez voulu vous revêtir de la justice, pour ainsi dire, comme d'un nabit de cérémonie convenable à la fête que vous deviez célébrer ; aviez-vous dans le cœur cet amour dominant de Dieu et de sa loi sainte ? Je ne vous demande pas si vous étiez persuadés que Dieu fût plus digne d'être aimé que toutes ses créatures : parmi les pécheurs les plus endurcis, il n'en est point qui ne soit convaincu de cette vérité. Je vous demande si vous l'aimiez en effet et en vérité : *Opere et veritate* (I Joan., III, 18) ; si vous l'aimiez, dis-je, plus que les honneurs que vous recherchez avec tant d'empressement, plus que les richesses dans lesquelles vous faites consister votre bonheur, plus que les plaisirs dont vous êtes l'esclave. Hé quoi ! en si peu de temps, avec si peu d'efforts vous auriez ainsi changé tout le fond de votre cœur ! Un seul acte de votre volonté, un coup d'œil jeté rapidement sur les objets de la religion, aurait produit en vous un changement qui est le chef-d'œuvre de la droite du Très-Haut, un changement que les saints Pères ont regardé comme l'ouvrage de plusieurs années passées dans les larmes, les jeûnes, la pratique des vertus ! L'Esprit de Dieu

souille donc à votre gré ; il vous laisse donc le maître absolu de ses grâces victorieuses ; vous parlez, et les prodiges s'opèrent à votre voix ; vous commandez, et un cœur nouveau sort tout à coup du néant. Ah ! rougissez, mes frères, de dire ou de croire de telles absurdités : quittez cette erreur aussi insensée que présomptueuse. Non, le cœur humain ne change point si promptement de sentiments et d'affections ; non, la cupidité n'abandonne point si facilement un cœur dans lequel elle a régné ; le fort armé ne se laisse point enlever ses dépouilles sans rendre de combat. Si la conversion du cœur était l'ouvrage d'un instant, pourquoi l'Eglise aurait-elle exigé des pénitents et des catéchumènes des épreuves si longues et si rigoureuses ? pourquoi les saints docteurs auraient-ils appelé la pénitence un baptême laborieux ? pourquoi auraient-ils unanimement enseigné que le temps était nécessaire pour guérir les plaies de l'âme ? Que seraient devenus ces combats de la chair et de l'esprit, de la loi des membres et de la loi de Dieu, dont l'Apôtre parle si souvent, qu'Augustin a éprouvés dans sa conversion, et qu'il nous a décrits avec des couleurs si naïves et si touchantes ? Une conversion subite est donc, ou une illusion, ou un prodige éclatant de la toute-puissance de la grâce. Or, mes frères, les prodiges sont rares dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, et rien ne nous autorise à croire que le Seigneur soit sorti en votre faveur des routes ordinaires. Je dis plus : s'il fallait admettre en vous ce prodige, il faudrait en croire un autre infiniment plus rare et plus incompréhensible : ce serait que l'amour de Dieu eût été dominant dans votre cœur, et qu'il y eût été oisif et infructueux ; ce serait que, devenus subitement chastes, désintéressés, doux et humbles de cœur, vous vous fussiez retrouvés, le lendemain de la solennité, violents, orgueilleux, avares et voluptueux ; ce serait que vous eussiez pris une résolution ferme et solide d'éviter désormais le péché, et que le péché cependant eût repris aussitôt sur vous son empire tyrannique. C'est ainsi, mes frères, que les vérités, aussi bien que les erreurs, se soutiennent mutuellement. Le principe certain que la conversion du cœur est un ouvrage long et difficile nous conduit nécessairement à croire qu'elle est solide et durable, toutes les fois qu'elle est réelle ; et l'erreur qui réduit presque à rien les dispositions pour la pénitence, qui ne demande pour être réconciliée avec Dieu qu'un faible désir de redevenir son ami, produit par un enchaînement fatal celle de la mobilité perpétuelle et alternative de l'état du péché et de celui de la grâce.

Direz-vous, mes frères, que, malgré la sincérité de vos résolutions, la violence des tentations, la contagion des exemples, en un mot, votre propre faiblesse, vous ont de nouveau précipités dans le péché ? Mais, premièrement, ces tentations auraient-elles été capables de vous abattre, si vous eussiez pris contre elles les précautions que la pru-

dence et l'expérience devaient vous suggérer? Auriez-vous repris les chaînes déshonorantes d'un amour impur, si vous aviez eu le courage d'éloigner de vous le coupable objet de votre passion? Seriez-vous retombés dans des excès contraires à la tempérance, si vous eussiez réduit votre table à cette frugalité qui convient à un chrétien et surtout à un pénitent; si vous eussiez cessé de fréquenter celles où président le luxe, la profusion, la débauche? Est-ce dans la retraite, est-ce au milieu de vos occupations domestiques ou de vos exercices de piété que le monde est revenu vous insinuer ses dangereuses maximes? Auriez-vous eu sous les yeux ses exemples funestes, si vous aviez renoncé à ces spectacles où il étale ses vaines pompes; à ces assemblées profanes où des bouches vendues à l'iniquité font sans cesse l'apologie des passions les plus honteuses, où l'on ne voit ni n'entend rien qui ne porte à la mollesse et à la volupté? Oui, sans doute, votre chute a été l'effet des tentations; mais ces tentations ont été volontaires, et la témérité avec laquelle vous vous y êtes exposés est une preuve certaine du peu de sincérité de vos résolutions.

En second lieu, mes frères, si c'est seulement par faiblesse que vous êtes retombés dans le péché, quelle douleur cette chute nouvelle n'a-t-elle pas dû vous causer? Avez-vous pu, sans un mortel regret, voir échapper encore d'entre vos mains le trésor précieux de la grâce? Avez-vous pu, sans entrer dans une sainte colère contre vous-mêmes, vous voir de nouveau rengagés sous un joug que vous détestiez? Mais non : vous êtes trop accoutumés à ces funestes accidents, pour en être surpris ou affligés. Il sera temps de vous en attrister lorsqu'une nouvelle solennité vous obligera de recourir encore au tribunal de la pénitence. Des gémissements anticipés vous paraîtraient superflus. Votre chute ne vous rendra ni plus humbles, ni plus précautionnés : elle vous a remis dans votre état naturel; elle vous a rouvert la carrière du crime : déchargés du fardeau incommode de votre innocence, vous y marcherez désormais avec plus de liberté. Le premier pas est fait, et de la manière dont vous concevez la pénitence, il ne vous sera pas plus difficile d'expier une longue suite de crimes qu'une seule prévarication. Vous en serez quittes pour avouer au lâche ministre qui vous gouverne que votre vie a été la même qu'avant votre dernière confession, et il n'hésitera pas davantage à vous absoudre et à vous envoyer à la table sacrée. O funeste aveuglement ! ô plaie profonde de l'Eglise ! Seigneur, si votre peuple est plongé dans de si épaisses ténèbres, au moins faites luire votre lumière sur vos prêtres et vos ministres ; remplissez-les de l'esprit qui animait autrefois les Ambroise et les Cyprien ; qu'ils connaissent les saintes règles que votre Eglise a établies ; qu'ils les maintiennent avec vigueur. Ne permettez pas qu'ils aient pour les pécheurs cette cruelle indulgence qui leur ôte la res-

source même de la pénitence, et qui change en un piège dangereux un sacrement qui est le prodige de votre bonté et de votre miséricorde.

II. Il est donc certain que quand l'absolution est suivie d'une prompte rechute dans le péché mortel on a tout lieu de croire qu'on n'avait apporté au sacrement de pénitence, ni cette vive douleur, ni ce commencement d'amour de la justice, ni ce ferme propos qu'il exige, et que par conséquent on n'y avait pas reçu cette grâce justificante qui devait en être l'effet précieux. Quelques réflexions sur la nature de cette grâce achèveront de nous convaincre de cette importante vérité. Cette grâce, mes frères, est la grâce propre à la nouvelle alliance ; elle est la charité même répandue dans nos cœurs, et, sous ces deux points de vue, il n'est pas concevable qu'elle s'accorde avec ces alternatives funestes que je vous donne ici pour les caractères d'une fausse pénitence.

Premièrement, en quoi consiste le principal avantage de la nouvelle alliance sur l'ancienne? C'est, selon l'Ecriture, dans la stabilité de la justice que l'une ne pouvait procurer par la multitude innombrable de ses sacrements et de ses cérémonies, et que l'autre opère infailliblement par l'application des mérites de Jésus-Christ. Avec quelle force, avec quelle abondance de lumière l'apôtre ne nous développe-t-il pas cette grande vérité dans son *Epître aux Hébreux* ! Comment y prouve-t-il que la loi était par elle-même faible et impuissante, qu'elle n'avait que l'ombre des véritables biens, qu'elle n'a jamais conduit personne à la perfection? C'est en nous faisant remarquer que, malgré l'immolation fréquente de ses victimes, le péché subsistait toujours, et qu'après une infinité d'expiations et de sacrifices il était nécessaire chaque année d'expier encore le péché : *Commemoratio peccatorum per singulos annos fit.* (Hebr., X, 3.) Comment prouve-t-il, au contraire, l'excellence du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ? C'est en disant que cet unique pontife de la loi nouvelle n'a offert qu'une seule victime pour le péché, et que par cette unique oblation il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a une fois sanctifiés : *Unam pro peccatis offerens hostiam, una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.* (Ibid., 12.) Mais que devient cette glorieuse prérogative de Jésus-Christ et de son sacrifice, si la justice qu'il nous procure n'est que passagère et momentanée; si la grâce, qui est le prix de son sang, n'a pas pour effet ordinaire de nous faire marcher constamment dans les voies de la vertu; si, lavés et purifiés dans ce sang précieux, nous sommes encore obligés de nous purifier, je ne dis pas seulement chaque année, mais plusieurs fois dans l'année; si la grâce médicinale de ce Dieu Sauveur nous laisse toujours dans un état de langueur et d'infirmité? Est-ce donc ainsi qu'il établit sur la terre une justice éternelle? Est-ce ainsi que dans l'alliance dont

il est le Médiateur, la loi de Dieu est écrite dans nos cœurs, afin que nous l'observions avec une inviolable fidélité? Reconnaissons-nous enfin dans cette alliance l'avantage que le prophète nous annonce, lorsqu'il nous dit qu'il n'en sera pas d'elle comme de la première que le Seigneur avait faite avec les hommes, et qui a été presque aussitôt violée que conclue : *Non secundum pactum quod pepigi cum patribus eorum, pactum quod irritum fecerunt.* (Jerem., XXXI, 32.) Ah! bannissons des idées si basses, si contraires à la magnificence des promesses, si injurieuses à la grâce de la nouvelle alliance.

Que la justice de la loi ait été faible et fragile; qu'elle ait eu besoin d'être sans cesse réparée par de nouvelles expiations; je n'en suis point étonné: elle ne consistait que dans l'exemption de taches extérieures; elle n'allait pas jusqu'à purifier la conscience, jusqu'à rectifier la volonté; mais il n'en est pas ainsi de la justice chrétienne: elle est intérieure et inhérente à notre âme. Elle n'est pas une simple abolition du péché: elle forme en nous une sainte habitude de charité et d'amour du véritable bien; elle est, en un mot, le règne de la charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs. Qu'est-ce donc qu'un homme véritablement justifié par la grâce de Jésus-Christ? C'est celui dont la passion dominante est l'amour de Dieu et de sa loi; celui par conséquent qui fait avec facilité, avec inclination, tout ce qui peut plaire à cet Être suprême; qui n'a point de plus grand plaisir que de lui obéir, point de crainte plus vive que de le perdre, point d'espérance plus douce que de le posséder: c'est celui qui, plein d'une juste confiance dans la force toute-puissante de la grâce, peut dire avec saint Paul: *Qui me séparera de la charité de mon Dieu?* (Rom., VIII, 35.) Ni la vie, ni la mort, ni les maux présents, ni la crainte de l'avenir ne pourront m'en arracher. Croyez-vous qu'un tel homme succombe aisément à la première tentation; que, semblable à un faible roseau, il cède sans résistance au souffle empoisonné du monde; qu'ébloui par l'éclat des vanités, séduit par l'attrait de ses vains plaisirs, il les préfère aussitôt aux chastes délices qu'il trouve dans la pratique de la vertu? Il peut pécher sans doute, l'ennemi de son salut peut surprendre sa vigilance et le faire tomber dans ses pièges; mais ses chutes sont plus rares que les actes de libéralité dans un avaré, d'humilité dans un homme dévoré d'ambition, de mortification volontaire dans un esclave de la volupté; parce qu'il aime son Dieu plus qu'un avaré n'aime ses richesses, plus qu'un ambitieux n'aime les honneurs, plus qu'un voluptueux n'aime ses plaisirs. Mais ces chutes, suivies d'un prompt repentir, expiées aussitôt par des gémissements profonds, par des larmes amères et abondantes, ne servent qu'à augmenter son humilité, sa défiance de lui-même, son amour pour la retraite et la prière. Elles le conduisent ainsi à un état de fermeté et de consistance inébranlable.

Qu'est-ce encore qu'un homme justifié? C'est, selon l'Apôtre, celui sur lequel le péché n'a plus d'empire; celui qui est mort à l'iniquité, et qui ne vit plus que pour Jésus-Christ. Or, sommes-nous véritablement affranchis de l'esclavage du péché, lorsque, après avoir essayé de secouer nos chaînes, nous les reprenons aussitôt à la voix de ce maître impérieux? Sommes-nous morts au péché, lorsqu'après un intervalle de quelques jours, on nous voit encore revivre sous ses lois? Les morts sortent-ils donc ainsi de leurs tombeaux; et la mort n'est-elle plus qu'un sommeil passager? Enfin, oserons-nous dire qui nous vivons pour Jésus-Christ, lorsque le même jour voit naître et mourir notre attachement à sa loi et à ses maximes? Non, il faut en convenir: la justice chrétienne ne peut s'accorder avec ces tristes vicissitudes; et ces prétendus pénitents qui passent successivement du péché au sacrement, et du sacrement au péché, n'ont aucun des caractères qui la distinguent. Telle est, mes frères, la doctrine constante des saints Pères de l'Eglise. Des pénitences qui se succèdent continuellement les unes aux autres, dit saint Clément d'Alexandrie, ne diffèrent point de l'impénitence et de l'infidélité: *Continua et se vicissim excipientes pœnitentiæ omnino non differunt ab iis qui non crediderunt.* Ceux qui font sincèrement pénitence, dit saint Ambroise, ne s'exposent pas à la faire plusieurs fois: *Si vere pœnitentiam agerent, iterandam non putarent.* Enfin, dit un autre saint docteur, demander à Dieu le pardon de ses fautes, et les commettre de nouveau, ce n'est point une pénitence, c'est une dérision sacrilège de la religion et de ses mystères: *Irrisor est, non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet.*

Quelle conséquence tirez-vous, mes frères, de cette terrible vérité? Puisse-t-elle vous inspirer une juste défiance de tant d'absolutions que vous avez reçues, sans qu'il ait paru dans votre conduite aucun amendement; de ces absolutions, dis-je, qui ont plutôt rendu coupable le ministre indiscret qui vous les a accordées qu'elles ne vous ont rendus vous-mêmes justes et innocents! Puisse-t-elle vous engager, non pas à récrépir encore un édifice qui n'est appuyé que sur un sable mouvant et s'écroule sans cesse, mais à en creuser de nouveau le fondement, à l'établir sur la pierre ferme, de manière que ni la fureur des vents déchaînés, ni l'impétuosité des fleuves débordés, ne puissent plus le renverser! Puissiez-vous enfin porter encore une fois, mais pour la dernière fois, aux pieds d'un ministre ferme et éclairé, des péchés dont vous devez craindre de n'avoir jamais été véritablement absous, puisque jamais vous n'avez cessé de les commettre!

A Dieu ne plaise, mes frères, que vous désespériez jamais de votre salut! Non; la multitude et la longue continuité de vos crimes, l'abus réitéré des grâces, la profanation sacrilège des sacrements, ne vous

ôtent point l'espérance du pardon. Revenez de tout votre cœur à ce Dieu plein de bonté ; réparez, il en est temps encore, réparez par une pénitence sévère, persévérante, ces pénitences fausses et hypocrites qui vous ont jusqu'ici entretenus dans une dangereuse sécurité. Jetez-vous entre les bras de sa miséricorde ; mais prenez enfin la résolution la plus ferme de ne plus en abuser, de ne plus lui être à charge. Détestez cette noire ingratitude, qui prend la bonté même de Dieu pour un motif de l'offenser avec plus d'audace. Entrez avec ferveur dans la carrière de pénitence que l'Eglise vous ouvre dans ces saints jours ; marchez-y avec courage et avec persévérance ; et que la vie nouvelle que vous y reprendrez vous conduise à la vie éternelle que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

—
AUTRE ÉDITION DE LA SECONDE PARTIE,
que nous croyons devoir conserver comme contenant
des variantes intéressantes.

Quand le saint concile de Trente ne nous aurait pas appris, mes frères, que la véritable contrition consiste autant dans la ferme résolution d'éviter le péché que dans la douleur intérieure qu'il nous cause et la haine souveraine que nous lui portons, la droite raison suffirait seule pour nous instruire de cette vérité. Est-il possible de ne pas fuir ce qu'on déteste, et la haine ne produit-elle pas nécessairement l'aversion et l'éloignement ? Le repentir ne renferme-t-il pas la résolution de ne plus faire ce qui en est l'objet ; et le Seigneur enfin peut-il rendre son amour et sa grâce à celui dans lequel il voit une disposition subsistante à l'offenser et à l'outrager ? Le ferme propos de ne plus retomber est donc une partie essentielle de la contrition et de la pénitence. Je dis plus, mes frères, c'en est aussi la preuve la moins équivoque, et celle dont il est le plus aisé de s'assurer. En effet, on peut prendre pour une douleur vive et profonde un attendrissement d'un moment, qui n'est l'effet que d'une imagination échauffée par quelque circonstance frappante, ou par les exhortations animées d'un ministre du Seigneur. On peut se tromper sur les motifs qui agissent intérieurement sur notre âme, et croire qu'on a détesté le péché par le motif surnaturel, tandis qu'on n'est véritablement touché que des suites fâcheuses qu'il a eues par rapport à notre réputation, à notre santé, à notre fortune, et de l'humiliation qu'il nous cause dans le moment même où nous sommes obligés de nous en accuser et d'en dévoiler toutes les honteuses circonstances. Mais une résolution ferme, efficace, persévérante d'éviter le péché, de le fuir comme le plus grand de tous les maux, de tout sacrifier plutôt que d'offenser de nouveau le Seigneur, une telle résolution est une preuve certaine que le cœur est changé. Elle prouve non-seulement qu'on déteste souverainement le péché, mais aussi qu'on le déteste par le motif d'un amour

dominant de Dieu et de la justice. Car, mes frères, nous avons déjà prouvé par l'autorité des saints Pères de l'Eglise qu'il n'y a que la charité ou l'amour qui puisse changer le fond de notre cœur, et nous donner une volonté persévérante de faire le bien. On ne fait pas longtemps ce qu'on ne fait qu'avec peine. Les Juifs, effrayés des éclairs et des foudres dont le Seigneur accompagne la publication de sa loi, promettent de l'observer avec fidélité ; mais ce peuple d'esclaves n'attend que le moment de pouvoir secouer le joug qui vient de lui être imposé. Sa crainte se dissipe avec la rapidité des éclairs qui l'ont produite. Il retourne de toute la plénitude de son cœur aux vaines idoles auxquelles il n'a jamais cessé d'être attaché. Il célèbre, par une joie insensée et des fêtes sacrilèges, sa honte et son ignominie. Ainsi voyons-nous tous les jours des pécheurs, à qui, dans une maladie, la crainte de la mort et de l'enfer a arraché des promesses d'être plus fidèles au Seigneur, retourner à tous leurs désordres, lorsque la maladie a cessé, lorsque le tombeau est fermé, lorsque le fouet vengeur est levé de dessus leur tête criminelle. Mais lorsque l'amour domine dans notre cœur, il nous fait obéir avec persévérance, parce qu'il nous fait trouver notre plaisir dans l'obéissance même. Ses impressions ne sont pas, comme celles de la crainte, des traces légères et que le moindre souffle puisse effacer. Il est fort comme la mort, dit l'Ecriture, et les fleuves les plus rapides, les torrents les plus impétueux ne peuvent éteindre les chastes flammes qu'il allume dans nos cœurs.

Lors donc que vous voyez un pécheur, qui vous a scandalisés par sa conduite criminelle, vous édifier par les œuvres de sa piété, lorsque vous le voyez marcher d'un pas ferme et assuré dans les voies de la justice, ne doutez pas, mes frères, que la charité ne domine dans son cœur et qu'il ne soit véritablement converti ; mais réciproquement, lorsque, semblable à ces Israélites auxquels le prophète Elie (*III Reg.*, XVIII, 21) adressait ses reproches, vous le voyez boiter, pour ainsi dire, dans le chemin du salut, et se pencher tantôt vers le Seigneur, et tantôt vers Baal ; lorsque vous voyez une prompte chute succéder à sa confession et à sa réconciliation avec le Seigneur, il est presque également sûr que sa conversion n'a été qu'apparente, et que, s'il n'a pas voulu tromper le ministre du Seigneur par des dehors faux et imposteurs, il s'est au moins trompé lui-même par la plus funeste de toutes les illusions. En un mot, le ferme propos de ne plus retomber est une partie essentielle de la pénitence, vous en convenez ; et l'instabilité dans les voies de la justice est une preuve qu'il n'y a pas eu de ferme propos, c'est ce que je viens de démontrer.

Lorsque je dis que l'instabilité dans les voies de la justice est la preuve sensible d'une fausse pénitence, vous comprenez sans doute, mes frères, que je n'ai pas dessein

de vous insinuer le dogme absurde et insoutenable de l'inamissibilité de la justice. Loin de nous une erreur qui anéantit l'humilité et la vigilance chrétienne, et que les oracles de l'Écriture, les jugements de l'Église, l'expérience journalière condamnent également. Oui, l'on peut être véritablement justifié et perdre la grâce du Seigneur. Ce nombre infini de chrétiens qui deviennent infidèles aux vœux et aux engagements de leur baptême, qui souillent par le péché la robe d'innocence dont ils ont été revêtus, en est, hélas ! une preuve bien triste et bien convaincante. On peut avoir détesté le péché et le commettre encore ; on peut avoir recouvré la justice par la pénitence et la perdre de nouveau, ou par l'effet d'une tentation violente, ou par des déclin insensibles. Jouir de ce bien inestimable avec une entière assurance de le posséder toujours, avec une heureuse impossibilité de le perdre, ce n'est pas un bonheur dont puissent se flatter de malheureux voyageurs qui marchent ici-bas à travers les écueils et les précipices ; c'est une partie de la félicité suprême dont nous jouirons dans le ciel.

Mais si personne ici-bas n'est entièrement à l'abri de la rechute dans le péché ; si ceux mêmes qui paraissent les plus fermes doivent toujours être dans la crainte de tomber ; s'ensuit-il pour cela que la véritable justice n'ait aucune espèce de consistance et de stabilité ; s'ensuit-il qu'on puisse passer sa vie dans une alternative continuelle de péchés et de pénitences, et être ainsi d'un jour à l'autre l'ami et l'ennemi de Dieu ? Oh ! c'est là, mes frères, la plus dangereuse de toutes les erreurs, et cette erreur, hélas ! n'est que trop répandue. Non, l'on ne sait plus ce que c'est qu'une justice stable et permanente. La pénitence n'est plus cette unique et dernière ressource dont les saints Pères usaient à peine parler, de peur de multiplier les crimes, en faisant entrevoir la facilité du pardon. Elle est devenue un exercice familier au plus grand nombre des chrétiens, et un remède beaucoup plus ordinaire que l'Eucharistie qui, selon l'intention de Jésus-Christ, devrait être notre pain de chaque jour. On fréquente les tribunaux de la pénitence, non pas seulement pour y recevoir des avis salutaires, ou pour s'y humilier de ces fautes qui, sans être la matière nécessaire du sacrement, en sont cependant la matière suffisante ; mais pour s'y accuser de fautes graves et mortelles, de fautes qu'on y a déjà déposées mille fois ; et malgré l'infidélité avec laquelle on a violé les promesses qu'on avait faites de les éviter, on croit qu'on a reçu le pardon, toutes les fois qu'on a jugé à propos de le demander ; on est sans inquiétude sur des confessions si infructueuses et sur les communions qui les ont suivies, et on exige des ministres du Seigneur qu'ils se contentent, pour accorder une absolution nouvelle, de protestations et de serments dont une expérience si constante démontre la frivolité.

Quittez aujourd'hui, mes frères, une erreur si pernicieuse. Non, lorsque, après votre absolution, vous paraissez encore sujets aux mêmes vices et aux mêmes habitudes criminelles ; lorsqu'une chute aussi prompte que funeste vous précipite de nouveau dans des fautes dont vous avez demandé le pardon, vous ne devez pas dater votre malheur de cette nouvelle chute ; vous ne devez pas croire que vous ayez perdu en ce moment la grâce qui vous avait été rendue. Il est plus naturel de penser que vous n'avez pas été véritablement réconciliés avec le Seigneur, et que vous n'avez pas apporté au sacrement de pénitence les dispositions qu'il exige, et auxquelles son efficacité est attachée comme à des conditions indispensables ; et qu'enfin votre absolution, qui produit votre sécurité, doit être mise au rang de vos profanations et de vos crimes.

En effet, je le demande à ces pécheurs qui mettent si peu d'intervalle entre l'absolution et la rechute, ont-ils sincèrement détesté leurs péchés ? les ont-ils détestés par le motif de charité, d'amour de Dieu ? ont-ils eu cette ferme résolution de ne plus retomber, sans laquelle les gémissements et les larmes elles-mêmes ne sont que des signes équivoques de conversion et de repentir ? Hé, quoi ! s'ils eussent été vivement frappés de l'horreur et de la difformité du péché, aurait-elle sitôt disparu de devant leurs yeux ? auraient-ils sitôt banni de leur cœur l'amour de Dieu et de la justice, si cet amour eût commencé à y dominer ? Non : des révolutions si subites sont absolument incroyables, elles répugnent à la nature même de notre volonté.

En effet, vit-on jamais rien de semblable dans toute autre affaire que celle du salut ? Vit-on jamais un homme jouissant de sa raison faire volontairement une action qu'il aurait jugée quelques jours auparavant honteuse, déshonorante, contraire à ses véritables intérêts, qu'il aurait sincèrement détestée, pour laquelle il aurait été pénétré d'horreur ? La même action devient-elle successivement pour nous un objet d'amour et de haine, d'estime et de mépris, d'aversion et de désir ? Eprouvons-nous, à l'égard des hommes avec lesquels nous vivons, ces révolutions et ces retours périodiques d'affection et d'indifférence, de haine et d'amour ? Non, l'inconstance humaine ne va pas jusque-là. Les sentiments de notre cœur s'affaiblissent et s'altèrent par des déclin insensibles ; mais ils ne changent pas par des révolutions subites et momentanées. Et n'est-ce pas sur ce principe que nous formons nous-mêmes nos jugements ? Qu'un ennemi se soit réconcilié avec vous, et qu'après vous avoir prié d'oublier ses torts et ses injustices il conspire de nouveau contre votre réputation et votre fortune ; qu'un fils, qui a mérité votre juste indignation, vous conjure de le recevoir en grâce ; qu'il attendrisse par ses larmes votre cœur paternel, et qu'aussitôt après avoir été rétabli dans ses droits, rentré dans votre

maison, admis à votre table, il vous outrage par de nouvelles ingratitude; croirez-vous qu'il soit revenu sincèrement à son devoir, et que son cœur ait de nouveau changé à votre égard, depuis que vous lui avez accordé le pardon de ses fautes? Non; vous croirez, et avec bien plus de justice, qu'il a caché sous les dehors trompeurs du regret et du repentir une haine toujours subsistante dans son cœur; vous croirez que lors même qu'il était à vos pieds, il démentait dans le fond de son âme ce que ses lèvres prononçaient pour vous fléchir. Faibles chrétiens, portez contre vous-mêmes un semblable jugement. Ce fils ingrat et trompeur n'est, hélas! qu'une image trop sensible de ce que vous êtes à l'égard du Seigneur.

Cependant il me semble que vous vous récriez contre cette comparaison. Votre conscience, dites-vous, ne vous reproche pas cette duplicité, cette criminelle hypocrisie. Vous n'avez voulu tromper ni le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, ni le ministre qu'il a chargé de la dispensation de ses grâces. Lorsque vous avez dit au Seigneur que vous étiez pénétrés de douleur de l'avoir offensé, vous avez cru parler sincèrement; lorsque vous lui avez dit que vous l'aimiez de tout votre cœur, vous croyiez l'aimer en effet; lorsque vous lui avez juré d'être à l'avenir plus fidèles et plus reconnaissants, vous vous sentiez quelque volonté d'exécuter cette résolution; c'est la violence des tentations, c'est la contagion des exemples, c'est, en un mot, votre propre faiblesse qui vous a de nouveau engagés dans le péché.

Vous n'avez point voulu nous tromper, mes frères; à la bonne heure. Mais vous vous êtes trompés vous-mêmes. Vous vous êtes crus convertis, parce que vous vous sentiez touchés; vous avez cru votre cœur changé, parce qu'il était un peu ébranlé; vous avez cru aimer le Seigneur, parce que vous reconnaissiez qu'il était juste de l'aimer. Mais dans la vérité vous ne l'aimiez pas; non, vous n'aviez pas pour lui cet amour dominant, cet amour de préférence auquel seul il accorde la rémission des péchés. Je dis plus; il n'était pas même vraisemblable que vous l'eussiez; car, qu'aviez-vous fait pour le rétablir dans votre cœur et le substituer à la cupidité qui y régnait depuis si longtemps? Vous avez vu approcher une sainte solennité; vous avez cru qu'il était du devoir ou de la bienséance d'approcher ce jour-là de Jésus-Christ. Vous avez donc voulu en conséquence vous revêtir de la justice, pour ainsi dire, comme d'un habit de cérémonie convenable à la fête que vous deviez célébrer. Vous avez interrompu pour quelques jours vos plaisirs et vos amusements ordinaires; vous avez jeté un coup d'œil plus ou moins rapide sur votre conscience; vous avez lu des exercices de piété, des formules de prières. Vous vous êtes peut-être même attendris en les récitant. Vous avez compris qu'il eût été

bien plus heureux pour vous de n'avoir point offensé Dieu; vous avez envié le bonheur des âmes pieuses qui le servent avec fidélité; vous vous êtes sentis portés à marcher sur leurs traces. Vous vous êtes présentés en cet état au tribunal de la pénitence. Les exhortations d'un confesseur ont achevé de vous ébranler, et vous lui avez promis d'être à l'avenir plus fidèles; vous l'avez promis de nouveau à Jésus-Christ lu-même en le recevant dans la sainte communion. Et voilà ce que vous appelez votre conversion. Mais ne vous y trompez pas, mes frères, ce n'en était qu'une faible apparence; le démon n'a pas cessé pour cela d'être le maître de votre cœur; il s'est tenu seulement à l'écart pour quelques moments, afin de vous laisser suivre un cours d'exercices qui ne l'épouvantait pas, et qui lui assurait même de plus en plus son empire sur vous, parce qu'il augmentait votre sécurité et votre aveuglement. Il n'a pas été plus effrayé de vos démonstrations de pénitence qu'il ne l'est de voir fermer aux approches de la solennité pascalle les théâtres profanes d'où il débite ses pernicieuses leçons. Votre cœur, ainsi que ces écoles du vice, n'a pas cessé d'être son domaine. Il est aussi sûr de rentrer dans l'un que dans les autres. Disons mieux, il n'en était pas sorti, car il n'abandonne point si facilement un cœur dont il s'est emparé. Il ne se laisse point enlever ses dépouilles sans livrer combat. On ne le chasse, dit Jésus-Christ, que par la prière et le jeûne, et les Pères de l'Eglise nous ont appris unanimement qu'il s'agissait ici de prières longues et ferventes, de jeûnes austères et rigoureux. Vous n'avez eu recours ni aux unes, ni aux autres; rien n'a été moins long ni moins pénible que vos préparations. Vous ne vous êtes donc pas lavés dans ce baptême laborieux dont les saints docteurs nous parlent si souvent. Ils nous disent que la conversion du cœur est un ouvrage long et difficile; et vous, vous avez cru consommer la vôtre dans l'espace de quelques moments. Ils nous disent qu'il faut gémir, soupirer longtemps, attirer, par de ferventes prières, l'esprit de grâce qui change les cœurs; et vous, vous avez à peine pensé à l'invoquer. Vous lui avez commandé comme s'il devait souffler à votre gré, comme si, à votre parole, un être nouveau devait tout à coup sortir du néant. Or, vous comprenez que tout cela n'est point vraisemblable. Ce serait un prodige que vous vous fussiez convertis en si peu de temps et avec si peu d'effort. Mais les prodiges sont rares dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature; et rien ne nous oblige de croire que le Seigneur soit sorti pour vous des routes ordinaires de sa grâce. S'il fallait admettre ce phénomène, il faudrait en croire un autre infiniment plus rare et plus incompréhensible: ce serait que l'amour de Dieu eût été dominant dans votre cœur, et qu'il y eût été oisif et infructueux; ce serait que, devenus subitement

chastes, désintéressés, doux et humbles de cœur, vous vous fussiez retrouvés le lendemain de la solennité voleurs, orgueilleux, avarés, voluptueux. C'est ainsi, mes frères, que les vérités aussi bien que les erreurs se soutiennent mutuellement. Le principe certain que la conversion du cœur est un ouvrage long et difficile, nous conduit nécessairement à croire qu'elle est stable et solide toutes les fois qu'elle est réelle ; et l'erreur qui réduit presque à rien les dispositions nécessaires pour la pénitence, qui ne demande, pour être réconcilié avec Dieu, qu'un faible désir de redevenir son ami ; cette erreur, dis-je, produit, par un enchaînement funeste, celle de la mobilité perpétuelle et alternative de l'état du péché et de celui de la grâce. Il n'est donc pas vraisemblable que vous eussiez véritablement dans le cœur les sentiments que vous exprimiez.

En second lieu, mes frères, ces tentations sur lesquelles vous rejetez votre chute, auraient-elles été capables de vous abattre, si vous eussiez pris contre elles les précautions que la prudence et l'expérience devaient vous suggérer ? Auriez-vous repris les maximes déshonorantes d'un amour impur, si vous aviez eu le courage d'éloigner de vous le coupable objet de votre passion ? Auriez-vous recommencé à souiller le temple du Saint-Esprit par des péchés qui, pour être secrets, n'en sont pas moins honteux, si vous eussiez eu le courage de vous arracher d'entre les bras de la mollesse et de l'oisiveté ; si vous eussiez cessé de passer au lit un temps destiné au travail ; si vous eussiez renoncé à toutes ces superfluités qui flattent votre corps, qui lui donnent des forces redoutables à votre âme ; si vous eussiez livré aux flammes ces peintures déshonnêtes et ces livres licencieux qui salissent votre imagination et corrompent votre cœur ? Seriez-vous retombés dans des excès contraires à la tempérance, si vous eussiez cessé de fréquenter ces tables où président le luxe, la profusion, la débauche ? Est-ce dans la retraite, est-ce au milieu de vos occupations domestiques ou de vos exercices de piété que le monde est venu vous insinuer ses dangereuses maximes ? Eussiez-vous eu sous les yeux ses exemples pervers, si vous eussiez renoncé à ces spectacles, à ces assemblées profanes où il étale ses pompes, et dans lesquelles des bouches vendues à l'iniquité font sans cesse l'apologie des passions les plus honteuses ; où l'on ne voit, où l'on n'entend rien qui n'expose à la mollesse et à la volupté ? Ce sont les tentations qui vous ont abattus ! oui, sans doute : mais ces tentations ont été volontaires, et la témérité avec laquelle vous vous y êtes exposés est une preuve trop sensible du peu de sincérité de vos résolutions. On exige de vous un ferme propos de ne plus retomber ; mais donnerez-vous ce nom à la volonté faible et imparfaite, à l'espèce de velléité que vous avez de changer de con-

duite ? Mes frères, quand on veut la fin, on veut aussi les moyens ; on écarte les obstacles, on ne néglige pas les précautions. Voyez avec quel soin un malade, qui s'est vu aux portes de la mort, évite le retour de la maladie fâcheuse qui l'y avait conduit ! Est-il un remède si amer qu'il ne prenne avec courage ? est-il un régime si austère qu'il n'observe avec exactitude ? Imitiez cette conduite prudente, si vous voulez conserver la vie de la grâce que vous croyez avoir recouvrée. Si vous êtes dans une véritable résolution de vous préserver des rechutes ; il n'est point de sacrifice pénible que vous ne deviez faire ; point de liaison, si ancienne et si étroite qu'elle puisse être, que vous ne deviez rompre ; point de situation avantageuse selon le monde que vous ne deviez abandonner. Un homme est votre ami depuis longtemps ; mais c'est le libertinage plutôt que la vertu qui a formé les liens qui vous unissent avec lui ; il a été le compagnon de vos désordres et de vos plaisirs criminels ; c'est avec lui que vous avez tant de fois tenu ces conversations libres et dangereuses, que vous avez lancé sur la religion ces traits malins et sacrilèges. Fuyez ce dangereux ami. Ne prenez pas pour prétexte de le fréquenter, le désir de le convertir : il est plus enraciné dans le vice que vous n'êtes affermi dans la vertu. Une raillerie, un mot de sa part renverserait l'édifice de votre conversion : vous rougiriez de l'Evangile, vous n'oseriez soutenir en sa présence le caractère de chrétien. Vous êtes dans une situation favorable pour la fortune, et les avantages dont vous jouissez ne sont que le présage de ce que vous avez lieu d'espérer par la suite. Mais, pour suivre cette route, il faut devenir, au milieu des mondains, ennemi de Jésus-Christ et de l'Evangile : il faut vivre dans une maison où le nom du Seigneur est continuellement blasphémé, et les lois de l'Eglise ouvertement méprisées ; il faut entendre des discours pleins d'impiété ; il faut favoriser les passions d'un homme riche et puissant selon le monde, couvrir ses injustices, participer à ses usures. Vous n'avez pas eu la force de résister à ces tentations ; vous y avez succombé mille fois. Si c'est de tout votre cœur que vous vous en repentez ; si vous êtes véritablement résolu d'être fidèle au Seigneur, fuyez cette maison d'iniquité. Votre fortune en souffrira, l'établissement qu'on vous faisait entrevoir s'évanouira ; cette famille, que vous commenciez à élever dans l'opulence, retombera dans la médiocrité, dans l'indigence même : n'importe ; vous êtes obligé d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Si vous aimez votre père, votre mère, vos enfants plus que lui, vous n'êtes pas digne de lui. Le sacrifice est douloureux, mais il est nécessaire : c'est là le pied qu'il faut couper, c'est là l'œil qu'il faut arracher. C'est à ces traits, mes frères, qu'on reconnaît une résolution ferme et généreuse. Dire qu'on veut éviter le péché, et demeurer, par intérêt ou

par quelqu'autre motif que ce soit, au milieu des occasions de le commettre, c'est se tromper soi-même et vouloir tromper les autres. Eh ! mes frères, c'est cette faiblesse même qui fait votre crime ; c'est elle qui prouve que la charité ne domine pas dans votre cœur. Vous prétendez vous excuser sur votre faiblesse : mais, dites-moi, qu'avez-vous fait pour vous fortifier ? Par quelles prières avez-vous imploré la grâce du Seigneur ? Il est de foi que, sans cette grâce, vous ne pouvez résister aux tentations qui vous environnent ; mais il est également sûr que le Seigneur ne vous la refuserait pas, si vous la demandiez avec d'humbles instances, avec un sentiment profond de votre besoin et de votre indignité. Si donc le Seigneur vous abandonne à votre faiblesse, c'est que vous ne désirez pas même d'être fortifié.

Enfin, si c'est uniquement par faiblesse que vous êtes retombé dans des fautes dont vous aviez paru vous repentir, quelle douleur cette nouvelle chute n'a-t-elle pas dû vous causer ? Avez-vous pu, sans un mortel regret, voir échapper encore d'entre vos mains le trésor précieux de la grâce ? Avez-vous pu, sans entrer dans une sainte colère contre vous-même, vous voir de nouveau rangé sous un joug que vous détestiez ? Mais non : vous êtes trop accoutumé à ces funestes accidents, pour en être affligé. Il sera temps de vous attrister, lorsqu'une nouvelle solennité vous obligera de recourir encore au tribunal de la pénitence : des gémissements anticipés vous paraîtraient superflus. Votre chute ne vous rendra ni plus humble, ni plus précautionné : elle vous a remis dans votre état naturel ; elle vous a rouvert la carrière du vice ; déchargé du fardeau incommode de votre innocence, vous y marcherez désormais avec plus de liberté. Le premier pas est fait ; et de la manière dont vous concevez la pénitence, il ne vous sera pas plus difficile d'expier une longue suite de crimes, qu'une seule prévarication. Vous en serez quitte pour avouer au lâche ministre qui vous gouverne, que votre vie a été la même qu'avant votre dernière confession, et il n'hésitera pas davantage à vous absoudre, à vous envoyer à la table sainte. O funeste aveuglement ! ô plaie profonde de l'Eglise ! Seigneur, si votre peuple est plongé dans de si épaisses ténèbres, au moins faites luire votre lumière sur vos prêtres et vos ministres ; remplissez-les de l'esprit qui animait autrefois les Ambroise et les Cyprien. Qu'ils connaissent les saintes règles que votre Eglise a établies ; qu'ils les maintiennent avec vigueur. Ne permettez pas qu'ils aient pour les pécheurs cette cruelle indulgence qui leur ôte la ressource même de la pénitence, et qui leur fait trouver un piège dangereux dans un sacrement qui est, ô mon Dieu, le prodige de votre charité et de votre miséricorde.

Que direz-vous encore, mes frères, pour justifier vos prétendues pénitences ? Qu'à la vérité vous êtes retombés, mais que vos chutes ont été moins fréquentes ; que vous

n'avez plus commis que de temps à autre les péchés que vous commettiez auparavant tous les jours. J'en conclus, mes frères, que votre conversion était commencée, mais non pas encore parvenue à ce point de maturité qui eût été nécessaire pour autoriser votre réconciliation. En effet, pour être véritablement converti, il ne suffit pas de ne commettre que de temps en temps ces fautes qui par elles-mêmes nous excluent du royaume de Dieu ; il faut ne les plus commettre du tout. Un chrétien dont la foi est vive, dont l'espérance est certaine, dit saint Augustin, ne commet point de ces sortes de crimes : *Hæc non admittit bonæ fidei et spei Christianus*. Et en effet, un juge accoutumé à vendre la justice vous paraîtrait-il rentré dans toute son intégrité, s'il ne la vendait plus que deux ou trois fois dans une année ? Une femme vous paraîtrait-elle devenue honnête et fidèle, si elle ne souillait plus que deux ou trois fois dans une année la sainteté du mariage ? Vous regarderiez-vous vous-mêmes comme d'honnêtes gens selon le monde, si vous ne commettiez plus que de temps en temps de ces crimes que la justice humaine punit de la mort ou de l'infamie ? Et comment donc vous regardez-vous comme converti, lorsque vous commettez encore de temps en temps de ces fautes que la justice divine punit des supplices effroyables de l'enfer ?

Il est donc certain que, quand l'absolution est suivie d'une prompte rechute, on a tout lieu de croire qu'on n'avait point apporté au sacrement de pénitence ce ferme propos qu'il exige, et que par conséquent on n'y avait pas reçu cette grâce justificative qui en devait être le fruit précieux. Telle est la doctrine constante des saints docteurs de l'Eglise. Des pénitences qui se succèdent continuellement les unes aux autres, dit saint Clément d'Alexandrie, ne diffèrent point de l'impénitence et de l'infidélité : *continuae et sese vicissim excipientes pœnitentiæ non omnino differunt ab iis qui non crediderunt*. Ceux qui font sincèrement pénitence, dit saint Ambroise, ne s'exposent pas à la faire plusieurs fois : *si vere pœnitentiam agerent, iterandam non putarent*. Enfin, dit un autre saint docteur, demander à Dieu le pardon de ses péchés, et les commettre de nouveau, ce n'est pas une pénitence, c'est une dérision sacrilège de la religion et de ses mystères : *irrisor est, non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet*, etc.

SERMON V.

Pour la première semaine de Carême.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Statutum est hominibus semel mori ; post hoc autem judicium (Hebr., IX, 27).

Il est arrêté, que les hommes meurent une fois et qu'ils seront ensuite jugés.

Voilà, mes frères, une pensée bien terrible et bien capable d'empoisonner les vains plaisirs auxquels se livrent les mondains. Un arrêt immuable nous a tous condamnés à mourir, et autant ce supplice est inévitable

pour nous, autant le moment de son exécution est-il caché et incertain. Je sais, mes frères, qu'autrefois les sectaires d'une philosophie licencieuse se servaient de la pensée même de la mort pour s'exciter davantage à l'amour et à la jouissance des plaisirs. Profitons, disaient-ils, d'une vie qui nous échappe sans cesse, et enivrons-nous de ces délices dont une prompte mort va bientôt nous priver : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* (Isa., XXII, 13.) Mais ce délire voluptueux était chez eux l'effet de l'ignorance et de l'erreur. Plongés dans les ténèbres épaisses que le péché avait répandues dans l'univers et qu'augmentait encore la corruption de leur cœur, ils ne connaissaient ni la nature de l'homme ni la fin à laquelle il est destiné. Ils oubliaient que leur âme, immortelle de sa nature, devait survivre à la dissolution de leur corps ; et la mort, considérée comme l'anéantissement de tout leur être, n'avait rien d'effrayant à leurs yeux. Enfin, ils reconnaissaient cette nécessité inévitable de mourir, à laquelle tous les hommes sont assujettis ; mais ce jugement qu'ils doivent subir, ce compte qu'ils doivent rendre de leurs actions, cette justice éternelle et incorruptible qui doit rendre à chacun selon ses œuvres, ces récompenses ineffables qui sont promises à la piété et à la vertu, ces supplices effroyables qui sont réservés à l'irréligion et au crime ; toutes ces vérités, dis-je, leur étaient inconnues, et ceux-mêmes à qui un rayon de lumière les avait fait entrevoir, les soupçonnaient plutôt qu'ils ne les croyaient avec assurance. Pour nous, mes frères, nous sommes affranchis de ces erreurs et de ces doutes. Nous faisons profession de croire fermement l'immortalité de nos âmes et la vie du siècle futur. Eclairés des lumières de la révélation, nous croyons que Jésus-Christ Fils de Dieu, et devenu par son amour pour nous le Fils de l'homme, a été établi par son Père le Juge des vivants et des morts. Nous croyons qu'au dernier jour de l'univers il reparaitra sur les nuées du ciel environné de gloire et de majesté ; qu'il citera tous les hommes à son redoutable tribunal, et qu'il leur prononcera l'arrêt irrévocable qui les rendra pour l'éternité heureux ou malheureux. Que dis-je ? ah ! mes frères, cet arrêt, qui sera alors publié avec tant d'appareil, aura déjà eu son exécution à l'égard du plus grand nombre des hommes : c'est dans l'instant même de leur mort qu'ils le reçoivent ; c'est dans ce moment fatal qu'ils comparaissent devant Dieu, et il y a une liaison immédiate entre la mort et le jugement : *Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.* C'est donc alors que la mort peut nous paraître redoutable. Si nous ne la considérons que comme la fin de notre vie, elle nous paraîtrait aussi souvent un bienfait qu'un supplice. Les plaisirs et les biens qu'elle nous enlève balancent à peine les maux et les sollicitudes dont elle nous délivre ; mais elle est le commencement de l'éternité ; elle est le moment qui

décide pour toujours de notre salut ; elle est, en un mot, immédiatement suivie du jugement de Dieu, et c'est là ce qui devrait nous remplir d'une terreur salutaire. Souffrez, mes frères, que je m'applique aujourd'hui à l'exciter dans vos âmes, en vous entretenant de ce terrible jugement ; soit de celui qui doit être commun à tous les hommes, soit de celui que nous devons tous subir en particulier. L'un et l'autre, mes frères, est également redoutable pour les pécheurs. Pourquoi ? parce que dans l'un et dans l'autre, ils seront éclairés par ce flambeau de la vérité, qui est aussi terrible pour les pécheurs qui la haïssent qu'elle est douce pour les justes qui l'aiment et qui la cherchent ; parce qu'ils y connaîtront Dieu et qu'ils se connaîtront eux-mêmes tout autrement qu'ils ne se connaissent aujourd'hui. Arrêtons-nous à cette idée qui peut donner lieu à des réflexions importantes. Le jugement sera terrible pour le pécheur par la connaissance qu'il y acquerra de Dieu, première partie ; par la connaissance qu'il y acquerra de lui-même, seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voir Dieu sans ombre et sans nuage, le voir face à face, le connaître comme nous en sommes connus : c'est, mes frères, selon la loi, le comble de la félicité, c'est le bonheur après lequel nous soupirons, c'est ce qui remplira pendant toute l'éternité nos vœux et nos désirs. Cette vue nous rendra parfaitement heureux, parce qu'en découvrant en Dieu les perfections infinies qui constituent son essence, nous recevrons aussi l'assurance infaillible de posséder toujours ce bien ineffable, cette beauté suprême. Tous ses attributs seront également l'objet de notre amour et de nos louanges : nous rendrons grâce à sa miséricorde, nous adorerons sa justice, et il nous paraîtra aussi aimable dans les vengeances qu'il exercera contre les réprouvés, que dans les récompenses dont il couronnera les élus. Mais quelle différence, mes frères, entre cette heureuse connaissance et celle que Dieu donnera de lui-même aux pécheurs, au grand jour de sa colère ! Semblable à un éclair qui perce tout à coup les nuages qui portent la foudre, il ne se montrera à leurs yeux que pour les brûler, pour ainsi dire, de l'éclat de sa gloire : au lieu de l'amour et de la reconnaissance, sa vue ne produira dans eux qu'étonnement, que fureur, que désespoir, et ses adorables perfections seront pour eux la matière d'un supplice anticipé.

Pour concevoir l'effet terrible que produira la vue de Dieu sur les pécheurs, faites attention, mes frères, aux erreurs dans lesquelles ils passent leur vie, et qu'un rayon fatal dissipera dans ce grand jour. Les uns, séduits par leurs passions ou par les lumières trompeuses d'une vaine philosophie, se représentent la Divinité comme un être qui, content du bonheur qu'il trouve en

lui-même, ou ne connaît pas les actions des faibles mortels, ou les voit d'un œil indifférent; et ils trouveront en Dieu un juge éclairé, qui aura tenu un compte exact de toutes leurs actions et de toutes leurs pensées; dont l'œil perçant aura pénétré les replis les plus secrets de leur cœur, dont la juste sévérité ne laissera rien impuni. Les autres, semblables à ce serviteur indolent dont parle l'Evangile, prennent la sévérité même de Dieu pour un prétexte de demeurer dans l'inaction; ils se le représentent comme un maître dur qui vient recueillir où il n'a pas semé: désespérant de pouvoir jamais le satisfaire, ils renoncent entièrement à le servir. Or, ils verront avec d'inutiles regrets un Dieu plein de bonté, qui récompense avec usure tout ce qui a été fait pour lui plaire; ils ne commenceront à connaître combien il est digne d'être aimé que quand un arrêt irrévocable les séparera de lui pour jamais. Ainsi la justice et la bonté de Dieu, dont ils auront alors une connaissance vive et distincte, contribueront également à les punir et à les confondre.

I. Mes frères, la connaissance qu'ils auront de sa justice. Par combien d'erreurs ne s'efforce-t-on pas aujourd'hui d'obscurcir l'idée que nous devons en avoir? Il semble qu'on veuille nous ramener à ces opinions monstrueuses que les plus éclairés d'entre les païens ont eux-mêmes détestées; il semble, dis-je, qu'on veuille ôter au crime et à la licence la dernière barrière qui les arrête, en détruisant l'idée d'un Dieu vengeur. La grandeur infinie de ce Dieu, sa bonté, sa patience, tout sert de prétexte au libertinage pour espérer l'impunité. Dieu, nous dit-on, est trop élevé au-dessus de nous pour que nous puissions jamais attirer sa colère: cet Être infiniment parfait et souverainement heureux est-il donc continuellement occupé à examiner notre conduite? sortira-t-il de son repos pour se venger de nos prétendues offenses? Nous sommes à son égard beaucoup moins qu'un ver de terre n'est par rapport à nous: et qui de nous croirait pouvoir sans honte se venger d'un vil insecte par lequel il s'imaginerait être insulté? Ces supplices dont on nous menace sont donc entièrement chimériques, et l'idée même de Dieu nous rassure contre ces vaines terreurs. Ainsi parlaient autrefois les aveugles partisans d'Epicure; ainsi ne rougissent point de parler encore, dans le sein même du christianisme, des hommes qui se disent philosophes. C'est par ces vains raisonnements qu'ils s'étourdissent eux-mêmes sur les suites de leurs désordres, et qu'ils s'endorment dans une funeste sécurité. Mais quel effroyable réveil, lorsque le juste Juge leur apparaîtra lui-même environné de tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance; lorsqu'au milieu des éclairs et des foudres, il les citera à son redoutable tribunal! Que deviendront, dans ce jour de colère, ces prétendus esprits forts qui se croient ici-bas les bienfaiteurs des hommes,

parce qu'ils entreprennent d'arracher de dessus leurs yeux le bandeau de la religion, et de les rassurer contre la crainte de la vie future? Disputeront-ils encore à Dieu le droit de les punir? oseront-ils lui dire qu'il est indigne de lui d'accabler de tout le poids de sa puissance une faible créature, une feuille desséchée, une paille légère qui est le jouet du moindre vent? Non; ces frivoles raisons disparaîtront au grand jour qui les éclairera: frappés, éblouis, confondus par la lumière dont ils seront environnés, pleins de rage et de désespoir, ils diront aux montagnes de les écraser, à la terre de les engloûtir, au néant de les soustraire, s'il se peut, à la vengeance du Dieu qui les poursuivra: mais cette funeste ressource leur sera elle-même ôtée: Ils sont condamnés à l'immortalité. Ils chercheront la mort, dit l'Écriture, et la mort fuira de devant eux: *Desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.* (Apoc., IX, 6.)

Puissions-nous, mes frères, n'être pas réduits à cet horrible désespoir? puissions-nous comprendre dès à présent combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant! puissions-nous détester le péché comme il le déteste lui-même, en concevoir toute la noirceur et toute l'injustice, en arracher de nos cœurs jusqu'aux moindres racines! puissions-nous enfin nous convaincre dès à présent, pour notre salut, de ces vérités que les impies connaîtront inutilement au jour des vengeances et de la colère!

La raison elle-même vient ici à l'appui de la religion: elle nous démontre qu'en s'efforçant d'éviter ce qu'ils regardent comme des erreurs populaires, les prétendus philosophes se forment eux-mêmes de la Divinité l'idée la plus basse et la plus indigne de ses perfections. En effet, mes frères, croire que Dieu ne puisse, sans un pénible effort, connaître nos actions et nos pensées, n'est-ce pas le réduire à la condition des faibles mortels, et resserrer son intelligence infinie dans les bornes étroites où la nôtre est renfermée? n'est-ce pas ignorer qu'il est présent partout; que l'espace qui contient l'univers n'est qu'un point dans son immensité, comme la durée des siècles n'est qu'un point dans son éternité? n'est-ce pas oublier que c'est en lui et par lui que nous avons le mouvement et l'existence? Croire qu'il ne puisse, sans altérer son repos et sa félicité, gouverner, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, cet univers qu'il a créé, ou venger les outrages qui sont faits à sa majesté suprême, n'est-ce pas lui prêter nos passions et nos faiblesses? n'est-ce pas le rendre semblable à ces vaines divinités que le mensonge avait enfantées, et que la lumière de la vérité a fait rentrer dans le néant? Ah! loin de nous des sentiments si indignes du Dieu que nous adorons! Non, pour sonder nos cœurs et nos reins, il n'est point obligé de troubler le repos éternel dont il jouit; il ne cesse point un instant d'être occupé de lui-même, et de

trouver son bonheur dans la contemplation de ses propres perfections. Non, sa colère n'est point une passion tumultueuse qui l'agite : toujours heureux, toujours égal à lui-même, il ignore ces vicissitudes qui nous font passer si rapidement de la joie à la tristesse, et de la douleur au plaisir ; et si l'Ecriture, qu'il a lui-même inspirée, nous le représente comme irrité, contristé, apaisé, c'est toujours sans préjudice de l'immutabilité qui lui est essentielle ; c'est parce qu'il est impossible que le langage humain exprime dignement ses sublimes perfections. Nous n'altérons donc point l'idée de la Divinité, lorsque nous lui donnons la connaissance de ce qui se passe dans l'univers ; et ceux qui la lui refusent la font au contraire semblable à ces vaines idoles qui avaient des yeux sans voir et des oreilles sans entendre.

Dire que Dieu, à cause de sa grandeur infinie, se contente de mépriser les insultes qu'il reçoit de la part des hommes, c'est encore un paradoxe que la raison désavoue. Quoi donc, ce qui fait la grandeur et l'énormité du péché pourra-t-il lui assurer l'impunité ? Pourquoi le péché est-il un attentat digne des supplices éternels ? C'est précisément, mes frères, à cause de la disproportion infinie qui se trouve entre le Dieu qui est offensé et la créature qui l'offense : c'est précisément parce qu'un ver de terre ose se révolter contre l'Être suprême qui l'a créé et qui le conserve. N'affectons point d'ailleurs une feinte modestie ; pleins d'une folle estime pour nous-mêmes, n'affectons point de mépriser la nature humaine. Si l'homme comparé à Dieu n'est que cendre et que poussière, il est cependant la créature favorite de cet Être tout-puissant. Le Seigneur l'a placé immédiatement au-dessous des anges ; il lui a imprimé le caractère auguste de sa ressemblance ; il lui a donné une âme capable de connaissance et d'amour, et en lui donnant les moyens de le connaître et de le servir, il lui en a imposé la nécessité. Il n'a pas besoin sans doute de nos hommages, et, en les lui refusant, l'homme se nuit plus à lui-même qu'à la Divinité qu'il offense ; mais il lui désobéit cependant, et il viole la règle immuable de la justice : il devient donc coupable, et ce Dieu qui hait l'injustice aussi nécessairement qu'il s'aime lui-même, ne peut se dispenser de le punir. Plus il a été favorisé, et plus son ingratitude est noire, plus il mérite de porter le poids de la colère d'un Dieu qu'il outrage autant qu'il est en lui. Cette colère terrible n'éclate pas toujours dans cette vie. Que des hommes offensés se hâtent d'immoler à leur vengeance une victime qui peut leur échapper, il n'en est pas ainsi du Dieu immortel que nous adorons. Il sait que rien ne pourra soustraire le pécheur à ses coups, et il est patient, dit un Père de l'Eglise, parce qu'il est éternel, *patiens quia æternus*. S'il ne fait plus tomber une pluie de feu sur des pécheurs dont l'iniquité est montée à son comble, c'est, dit saint Chrysostome,

parce qu'il leur a préparé un fleuve de feu : *ignis pluvia non descendit, quia igneum flumen paratum est*. S'il ne précipite plus dans les eaux de la mer les imitateurs de l'audace et de l'incrédulité de Pharaon, c'est parce qu'il leur a creusé des abîmes éternels. S'il n'envoie plus de serpents pour dévorer un peuple sensuel et murmurateur, c'est parce qu'il l'a condamné à être rongé par un ver immortel. Le délai de ses vengeance ne prouve donc point qu'il soit indifférent pour les crimes qui l'offensent ; il prouve seulement qu'il veut les punir avec plus de rigueur, qu'il veut se venger en Dieu.

Voilà, mes frères, des vérités que la raison seule peut nous faire concevoir ; des vérités qui renversent efficacement les prétextes frivoles par lesquels le pécheur cherche à se rassurer contre la crainte des jugements de Dieu. Mais, au dernier jour, quelles impressions de terreur ne feront-elles pas sur l'âme des pécheurs qui les auront méconnues ! Ah ! n'attendons pas ce jour fatal pour nous pénétrer de l'idée d'une justice vengeresse. Il ne servira de rien de la reconnaître et de la craindre, lorsqu'elle sera déjà décidée contre nous ; lorsque nous serons déjà placés à la gauche du Juge inflexible, lorsque l'arrêt de notre mort éternelle sera déjà dressé et prêt à être prononcé. Mais aujourd'hui, mes frères, nous pouvons encore la désarmer et la fléchir. Faites, dès à présent, dit saint Augustin, ce que Dieu menace de faire contre vous au dernier jour : *modo fac quod tibi minatur facere Deus*. Montez sur le tribunal de votre conscience. Soyez pour vous-même un juge rigoureux. Troublez, par la crainte des supplices éternels, la fausse paix de votre âme. Avouez avec sincérité, avec amertume, ces crimes que le Seigneur connaît avant même que vous en fassiez l'aveu ; punissez-les avec une juste sévérité, et alors vous pourrez voir sans frayeur les préparatifs du terrible jugement, vous pourrez en attendre l'issue avec confiance. Que dis-je ? lorsque la crainte du Seigneur vous aura pénétrés ; lorsqu'en affaiblissant en vous la concupiscence, elle aura préparé les voies à l'amour de la justice, alors, mes frères, vous en viendrez jusqu'à désirer ce jour qui vous effraie aujourd'hui ; vous le désirerez, parce que c'est véritablement le jour du Seigneur, le jour où il paraîtra dans toute sa gloire, où il triomphera de tous ses ennemis, où il détruira entièrement le péché. Alors devenus les amis de la justice, vous vous efforcerez d'en accélérer par vos prières la manifestation et le triomphe ; vous demanderez sincèrement à Dieu que son règne arrive. Vous lui direz avec tous les saints du ciel et de la terre : jusqu'à quand, Seigneur, différerez-vous de juger les pécheurs : *Usquequo, Domine, non judicas ?* (Apoc., VI, 10.) Jusqu'à quand souffrirez-vous que les justes soient calomniés, méprisés, deshonorés ? jusqu'à quand permettrez-vous que l'impie insulte à votre pro-

vidence, et qu'il prenne votre patience pour de l'insensibilité : *Usquequo non vindicas?* (Apoc., VI, 10.)

C'est ainsi, mes frères, que les amis de Dieu souhaitent le jour du jugement; c'est ainsi qu'aux approches de ce jour fatal les mêmes signes qui causeront au pécheur tant d'horreur et de désespoir, feront naître dans leurs cœurs l'espérance la plus douce et la plus consolante. Mais les grâces même dont le souverain Juge les comblera seront pour les méchants la matière d'un nouveau supplice, en leur faisant voir qu'ils ont méconnu la bonté du Seigneur aussi bien que sa justice.

II. Il n'en est que trop, mes frères, de ces lâches chrétiens que la sainte sévérité de l'Evangile jette dans le découragement, qui croient que le Seigneur a mis le bonheur éternel à un trop haut prix, et qui abandonnent l'affaire de leur salut, parce qu'ils le jugent impossible. Or, ils verront, à travers toutes les horreurs de cette fatale journée, des preuves de la bonté de Dieu, qui leur inspireront d'inutiles regrets; ils seront forcés de convenir que leur salut a été entre leurs mains; que bien loin d'être impossible, il leur était même facile, et qu'enfin ce Dieu dont ils ont encouru la colère, était plus miséricordieux encore que sévère.

Et premièrement, mes frères, qui est-ce qui les jugera? N'est-ce pas Jésus-Christ lui-même qui devait être leur Sauveur, et qu'ils ont forcé de devenir le vengeur de leurs crimes? Il paraîtra avec tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, mais aussi avec tous les traits de sa bonté. Il paraîtra revêtu de cette chair qu'il a prise pour notre salut; il portera encore les cicatrices de ces plaies qu'il a reçues pour nous racheter; il fera briller au-dessus des nuées cette croix salutaire sur laquelle il a expiré pour le salut même de ceux qui seront alors condamnés. Quelle pensée croyez-vous que cette vue doive produire dans leurs esprits? Hélas! nous comprenons à peine aujourd'hui la grandeur du don que Dieu nous a fait en nous donnant son Fils bien-aimé; nous ne sentons que faiblement combien notre salut lui a été cher, et ce qu'il lui en a coûté pour nous le procurer. Mais alors toutes ces vérités seront fortement imprimées dans nos âmes; la présence sensible de Jésus-Christ nous en donnera la conviction la plus ferme, le sentiment le plus vif. Quels seront donc les regrets de ceux qui se reprocheront alors d'avoir méconnu la bonté de ce Dieu qui voulait les sauver, d'avoir rejeté la main secourable qu'il leur tendait, d'avoir foulé aux pieds le sang qu'il a répandu pour eux? Avec quelle amertume ne se rappelleront-ils pas ces grâces dont ils ont abusé, ces saintes inspirations qu'ils ont négligées, ces sacrements, ces moyens efficaces de salut qu'ils ont indignement profanés? Ah! sans doute, avant même que la bouche du Juge s'ouvre pour les condamner, ils s'accuseront eux-mêmes de la

plus noire ingratitude, de la folie la plus étrange.

Ne pourront-ils pas au moins alors recourir encore à la clémence de ce Dieu Sauveur? Non, mes frères : leurs larmes, semblables à celles des Antiochus et des Esaü, ne peuvent plus rien obtenir. Le temps est passé; la porte de la miséricorde leur est fermée pour jamais : *Clausæ est janua.* (Matth., XXV, 10.) Un mur d'airain est élevé entre Jésus-Christ et eux; il ne les connaît plus, ils ne sont plus à lui, ils n'ont plus à attendre de lui que l'arrêt effroyable de leur condamnation. Allez, leur dira-t-il, retirez-vous de moi : *Discedite a me.* (Ibid., 41.) Ah! mes frères, que cette parole est terrible! Oui, dit saint Chrysostome, connaître Jésus-Christ pour un instant et être forcé de l'abandonner pendant toute l'éternité; avoir vu ce Sauveur plein de bonté, et être condamné à ne le revoir jamais; être convaincu de sa clémence, et n'éprouver que ses rigueurs, c'est un tourment insupportable. Quand le feu éternel viendrait à s'éteindre, quand le ver rougeur cesserait de dévorer les malheureuses victimes qui lui sont abandonnées, être étranger à Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à se livrer à la mort pour nous, ce serait le plus horrible de tous les supplices : *Etsi ignis ille non arderet, hoc solum quod alieni efficimur a Christo tam clemente, tam benigno, qui se ipsum pro nobis in mortem tradidit, nonne omni pœna gravius diceretur?* Les méchants, dit saint Augustin, verront alors leur Sauveur, et sa vue, qui comble de joie les saints et les anges, ne portera dans leur âme que chagrin et désespoir : *Videbunt mali Salvatorem et contristabuntur.* Quoi de plus affreux que de ne trouver aucune espérance de salut dans le Sauveur même; de s'entendre condamner au feu éternel par celui qui était venu au monde pour nous en délivrer, et d'être livré à la rage des démons par celui qui était venu pour nous affranchir de leur puissance : *Quid illis miserius, quibus Salvator ipse salutis non erit?*

En second lieu, mes frères, le jugement plein de bonté et de miséricorde que Jésus-Christ prononcera sur les élus achèvera de jeter les pécheurs dans le plus horrible désespoir. Ce sera, en effet, par ce jugement même qu'ils apprendront combien il leur eût été facile de se sauver, et ce qu'ils avaient à espérer de la miséricorde de Dieu. Ces prétextes frivoles, par lesquels ils cherchent aujourd'hui à excuser leur lâcheté, l'impossibilité prétendue de parvenir au degré de vertu que le christianisme exige, ces obstacles que plusieurs croient trouver dans leur état et leur condition, tout cela disparaîtra au grand jour de la vérité. Vous croyez aujourd'hui qu'on exige de vous l'impossible, lorsqu'on demande qu'au milieu même du monde vous conserviez l'esprit du christianisme, que vous ne preniez point de part à la corruption de ce monde pervers, que vous n'adoptiez point ses principes et ses fausses maximes : vous croyez qu'une

piété tendre, une vie pénitente et mortifiée est l'apanage du cloître ou du sanctuaire. Avec quel étonnement verrez-vous donc devant le tribunal de Jésus-Christ des saints de tout état et de toute condition; des hommes qui auront usé des biens de ce monde comme n'en usant point, qui auront conservé l'humilité chrétienne au milieu des grandeurs du monde, et la pureté, l'austérité même des mœurs dans le séjour du plaisir et de la volupté; des hommes qui, dans l'embarras des affaires, dans le tumulte des armées, se seront fait au fond de leurs cœurs une solitude pour écouter la voix de Dieu et s'entretenir avec lui par la prière; des hommes distingués par leurs talents et leur science, qui seront devenus comme des enfants dans l'ordre de la foi, qui en auront retenu toute l'innocence et toute la simplicité; des ignorants, que la droiture de leur cœur et la lumière de l'Evangile auront conduits à la plus sublime perfection; les uns sanctifiés par le bon usage des richesses et de la prospérité; les autres, par la patience dans la pauvreté et les afflictions? Il y aura, mes frères, des saints et des élus de tous ces états, comme il y en aura de toute tribu, de toute langue, de toute nation. Ne comprendrez-vous pas alors, à votre honte, que vous pouviez faire ce qu'ils ont fait, que vous avez eu les mêmes instructions et les mêmes lumières, que vous auriez pu faire le même usage des miséricordes du Seigneur?

Vous croyez que le Seigneur ne récompense que des traits héroïques de vertu, et, parce que vous vous jugez incapables de la posséder dans un certain degré, vous renoncez entièrement à la pratiquer. Quel sera donc votre regret, lorsque vous le verrez récompenser avec magnificence les moindres actions qui auront été faites pour sa gloire, et donner son royaume en échange d'un verre d'eau froide donné en son nom? Riches de ce monde, que penserez-vous alors des biens que vous y possédiez? Vous ne les regardez aujourd'hui que comme des moyens de satisfaire vos passions, vos désirs effrénés; mais dans ce grand jour, vous connaîtrez pour quel usage ils vous avaient été donnés; vous verrez qu'ils étaient destinés à vous faire racheter vos péchés par des aumônes. Vous verrez que ces richesses, que vous avez employées à tant de dépenses superflues, dont vous pouviez vous dépouiller sans altérer votre véritable bonheur, sans qu'il vous manquât même rien de ce qui est nécessaire à la vie; que ces richesses, dis-je, vous auraient garanti de la colère du Seigneur, si vous aviez su les verser dans le sein des pauvres, et qu'enfin d'un moyen facile de salut, que la miséricorde du Seigneur vous avait procuré, vous avez fait l'instrument de votre perte éternelle. Alors, sans doute, vous conviendrez que vous avez été vous-mêmes vos plus cruels ennemis; vous n'accuserez plus le Seigneur d'avoir trop exigé de vous; vous reconnaîtrez qu'il a fait pour vous au delà de ce que vous

aviez droit d'exiger : vous souscrirez en frémissant à l'arrêt qu'il prononcera contre vous, et emportant au fond de votre cœur comme un trait meurtrier l'idée des perfections de ce Dieu que vous aurez connu trop tard, l'idée de la miséricorde qu'il a exercée envers vous et des biens qu'il a voulu vous procurer; désirant de pouvoir l'aimer et contraint de le haïr, blasphémant contre sa justice et forcés de la reconnaître, vous vous précipiterez de vous-mêmes dans les flammes éternelles préparées pour les démons et pour vous.

Voilà, mes frères, l'effet terrible que produira dans l'âme des pécheurs la connaissance que Dieu leur donnera, au dernier jour de sa justice et de sa miséricorde. Ce jour, ne sera pas moins funeste pour eux, par la connaissance qui leur sera donnée d'eux-mêmes : c'est ce qui me reste à vous faire voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Depuis qu'une chute funeste a dégradé la nature humaine, l'orgueil n'a cessé d'être, mes frères, sa passion dominante. Plus nous sommes devenus faibles et petits dans la réalité, plus nous sommes devenus grands à nos propres yeux. Ainsi tout ce qui nous force à diminuer quelque chose de l'idée chimérique que nous nous sommes formée de nous-mêmes, nous devient nécessairement odieux; et la raison pour laquelle nous sommes si souvent ennemis de la vérité, c'est qu'elle nous humilie, c'est qu'en nous montrant, comme dans un miroir fidèle, nos imperfections et nos vices, elle dissipe l'illusion flatteuse par laquelle nous aimons à être séduits. Si nous ne pouvons réussir à écarter sa lumière importune, si nous sommes forcés de souscrire intérieurement au jugement qu'elle porte contre nous, nous cherchons dans l'opinion des autres hommes une espèce de dédommagement, et la réputation d'être sages et vertueux nous tient lieu de la sagesse et de la vertu. Quel mépris nous aurions pour nous-mêmes, si nous nous connaissions comme Dieu nous connaît! De quelle honte nous serions couverts si les hommes, dont nous recherchons l'estime nous connaissent comme nous nous connaissons nous-mêmes! Or, mes frères, au grand jour du jugement et des vengeances du Seigneur, toutes les ténèbres seront dissipées; les pécheurs, éclairés par une lumière terrible et inévitable, connaîtront le fond de leur propre cœur, et au lieu de l'estime qu'ils ont aujourd'hui pour eux-mêmes, ils seront forcés de se haïr et de se mépriser. La même lumière les couvrira d'opprobre et d'ignominie en manifestant leurs crimes aux yeux de l'univers, et cette double connaissance sera le commencement des supplices auxquels ils seront condamnés.

I. Ce qui entretient aujourd'hui les pécheurs dans l'estime injuste qu'ils ont pour eux-mêmes, c'est premièrement, mes frères,

qu'ils s'attribuent souvent des vertus qu'ils n'ont point, et qu'ils mettent leur confiance dans des œuvres que Dieu compte pour rien. C'est en second lieu qu'ils ignorent jusqu'à quel point ils sont coupables, dans ce qui paraît à eux-mêmes contraire à la loi de Dieu ou à celle de la nature. Mais qu'ils deviendront méprisables à leurs propres yeux, lorsque l'austère vérité les dépouillera de ces prétendues vertus dont ils se croient ornés; lorsqu'elle leur montrera, dans les actions mêmes dont ils se glorifient, des vices qui en anéantissent le mérite; lors enfin qu'elle leur mettra sous les yeux le nombre des crimes qu'ils ont commis, les suites affreuses des scandales qu'ils ont donnés!

Quelles sont donc ces vertus dont les pécheurs osent ici se glorifier? Je ne parle point de ces pécheurs dont la vie, manifestement impure et criminelle, est déshonorée dans l'esprit même des mondains; je parle de ceux qui se piquent de probité, d'honneur, de décence: encore un coup, quelles vertus porteront-ils au tribunal de Jésus-Christ? Ce ne sont pas sans doute celles dont l'Evangile nous donne la connaissance et nous recommande la pratique; bien loin de chercher à en orner leur âme, à peine consentent-ils à leur donner le nom de vertus. L'humilité n'est à leurs yeux qu'une bassesse méprisable, l'amour de la pauvreté et des souffrances, une folie, la simplicité de la foi une honteuse stupidité. Leurs vertus sont des vertus purement humaines, des vertus de païens, des vertus par conséquent qui, quand elles seraient aussi véritables qu'elles sont souvent fausses et superficielles, n'empêcheraient pas que leur partage ne fût avec les infidèles. Car, mes frères, quelque idée que le monde puisse avoir de ces vertus, il est certain que Jésus-Christ ne nous tiendra compte que de celles dont l'Evangile aura été la règle, dont la grâce aura été le principe, dont Dieu aura été la fin.

Quel effrayant vide par conséquent dans la vie de ces hommes, vertueux suivant le monde, qui n'auront cherché dans la vertu même que la gloire et l'estime qu'elle procure, qui n'auront travaillé que pour eux-mêmes ou pour le monde, et jamais pour la seule fin qu'ils devaient se proposer! Hélas! ils se croient aujourd'hui fort riches; une fermeté d'âme à l'épreuve des révolutions de fortune, une douceur de mœurs et de caractère qui les rend les liens et les délices de la société, une probité sans tache dans le commerce et dans le maniement des affaires, des services importants rendus à la patrie, de grands emplois exercés avec une intégrité incorruptible, leur donnent une haute idée de leur propre perfection; et au tribunal de Jésus-Christ tout ce fantôme s'évanouira, toute cette illusion se dissipera; ils y paraîtront dans une honteuse nudité, dans une indigence effroyable. Pourquoi? parce que leurs vertus n'étaient point appuyées sur le fondement nécessaire de la

charité, et que sans la charité, on n'est rien devant Dieu.

Ces vertus d'ailleurs sont-elles aussi réelles qu'ils se l'imaginent? pourront-elles soutenir la vue perçante de ce Dieu qui juge les justes? Vous vous glorifiez ici de la bonté de votre cœur; l'ingratitude vous paraît un vice détestable, et vous vous croiriez déshonorés, si l'on pouvait avec fondement vous en accuser. Vous en serez convaincus, pécheurs, non pas peut-être à l'égard des autres hommes, mais à l'égard de votre Dieu dont vous avez méprisé les bienfaits, à qui vous n'avez rendu que l'indifférence pour l'amour tendre qu'il vous portait, que vous avez outragé dans le temps même qu'il vous comblait de biens et de faveurs. Vous vous glorifiez de votre probité; vous êtes, dites-vous, fidèles à vos engagements, esclaves de votre parole. Vous serez convaincus, au contraire, de duplicité, de mauvaise foi, de parjure. Car suffit-il, mes frères, pour éviter ces reproches odieux, d'avoir de la fidélité et de la droiture à l'égard des hommes? Nos promesses et nos serments ne sont-ils rien, quand c'est à Dieu que nous les faisons? est-il moins contraire à la probité de chercher à tromper notre maître, notre bienfaiteur, notre père, que de tromper nos frères et nos concitoyens? Le parjure enfin est-il moins déshonorant à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes? Or, combien de fois n'avez-vous pas violé à son égard les serments les plus solennels? On vous remettra devant les yeux non-seulement ces engagements sacrés que vous aviez pris avec le Seigneur, par la bouche de ceux qui vous ont présentés au baptême, et que vous avez violés aussitôt que vous l'avez pu, mais aussi ceux que vous avez tant de fois contractés par vous-mêmes et que vous n'avez pas respectés davantage. On vous rappellera ces promesses que vous lui avez faites, dans cette maladie, par exemple, qui vous a conduits aux portes du tombeau, lorsque, sentant la main de Dieu appesantie sur vous, voyant l'enfer ouvert sous vos pas, vous lui avez juré avec tant de larmes que s'il vous rendait la vie, vous le serviriez avec plus de fidélité; que vous renonceriez à cette habitude criminelle; que vous rompriez cette chaîne déshonorante qui vous avait tenus jusqu'alors sous l'empire du péché. Esclaves lâches et perfides, à peine le fouet vengeur a-t-il été levé de dessus votre tête criminelle, que vous avez oublié vos serments, que vous vous êtes fait un jeu sacrilège de les violer. On vous rappellera ces lâches subterfuges, ces mensonges par lesquels vous avez surpris la religion des ministres du Seigneur, par lesquels vous leur avez arraché, à la veille d'une sainte solennité, une absolution nuisible à vous et peut-être à eux-mêmes. Et de quel front oserez-vous alors vanter votre sincérité, votre droiture? Vous vous glorifiez de votre libéralité; c'est-à-dire peut-être que vous avez insulté la religion et les mœurs

par un luxe immodéré ; que vous avez prodigué vos richesses aux ministres de vos plaisirs, aux objets criminels de votre idolâtrie, à une vile troupe de flatteurs et de parasites. Mais vos vassaux que vous avez opprimés ; vos débiteurs de qui vous avez exigé avec rigueur jusqu'à la dernière obole ; ces mercenaires que vous avez fait languir si longtemps dans l'attente d'un paiement qui était le prix de leurs sueurs ; ces pauvres de Jésus-Christ que vous avez laissé périr dans la misère, ne vous convaincront-ils pas d'une dureté aussi honteuse que l'avarice la plus sordide ? Ces vertus morales, dont vous vous glorifiez, vous manqueront donc, aussi bien que les vertus évangéliques que vous avez méprisées ; et que vous restera-t-il alors ? vos crimes et vos vices, dont vous connaîtrez le nombre et l'énormité.

Qui est-ce qui connaît ici-bas toutes ses fautes, dit un prophète : *Delicta quis intelligit ?* (Psal. XVIII, 13.) Pardonnez-moi, ô mon Dieu, ces péchés que vous connaissez seul, qui me sont cachés à moi-même : *Ab occultis meis munda me, Domine.* (Ibid.) Ne m'imputez point ceux de mes frères, dont j'ai été la cause ou l'occasion : *Ab alienis parce servo tuo* (Ibid., 14.) Ce sont, en effet, mes frères, ces péchés secrets, ces péchés étrangers, qui doivent être l'objet de notre frayeur ; le Seigneur nous les rappellera au jour de la manifestation générale. Heureux, s'il ne nous les rappelle que pour nous faire comprendre la grandeur de la miséricorde qui nous les aura pardonnés ! Mais malheur à nous, au contraire, si ces péchés sont encore subsistants devant lui ! avec quel effroi les verrons-nous sortir des ténèbres où ils sont maintenant ensevelis ! la frayeur d'un homme qui s'est endormi sur un tas de serpents, et qui, tout à coup éveillé par leurs horribles sifflements, les voit lever contre lui leur tête menaçante, se sent enveloppé dans leurs replis tortueux, cette frayeur, dis-je, n'est rien en comparaison de celle d'un pécheur qui verra dans cet instant fatal renaître des péchés qu'il n'a jamais connus, ou qu'il a totalement oubliés.

Tel est, mes frères, l'effet de l'habitude. A force de pécher, on en vient enfin à ne plus s'apercevoir que l'on pèche ; la conscience s'endurcit, les lumières s'éteignent, et la sécurité augmente dans la même proportion que le danger. Tandis qu'un juste se reproche avec douleur les fautes journalières que la fragilité lui fait commettre ; tandis qu'il cherche à s'en purifier en les accusant avec humilité, en les pleurant avec amertume, une âme mondaine découvre à peine en elle-même la moindre tache ; elle est quelquefois réduite à ne savoir de quoi s'accuser, lorsque la bienséance la conduit au tribunal de la réconciliation. Mais ces péchés que vous commettez avec tant de facilité, et dont l'habitude ne diminue point la noirceur, ces iniquités que vous avalez comme l'eau, croyez-vous que

je les oublie, dit le Seigneur ? Non, elles sont gravées en ma présence, je les garde dans les trésors de ma colère : *Hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis.* (Deut., XXXII, 34.) Vous verrez donc alors dans la lumière même de Dieu, le détail affreux de cette vie qui vous paraît aujourd'hui si peu répréhensible, et elle vous paraîtra alors ce qu'elle est en effet, une vie toute profane et anti-chrétienne. Vous verrez qu'il n'y a peut-être pas un instant de cette vie qui ne puisse vous être reproché, à cause de l'oubli habituel de Dieu dans lequel vous vivez, à cause de l'amour de la créature qui vous domine, qui est le mobile et le principe universel de toutes vos actions. Avec quelle exactitude ne sera-t-elle pas examinée ? et si, selon Jésus-Christ, une parole, même simplement inutile, doit être la matière de ce terrible jugement, vous dont les conversations sont si frivoles et si dangereuses, vous qui vous faites un jeu de la raillerie et de la médisance, vous qui regardez les discours libres sur les mœurs et sur la religion comme les agréments de la société, vous enfin qui n'ouvrez la bouche que pour vanter les plaisirs du monde et débiter ses maximes, de quel déluge d'iniquités ne vous trouverez-vous pas environnés ?

Mais que sera-ce, dit saint Chrysostome, lorsqu'on vous rappellera les fautes étrangères dont vous avez été la cause, les suites des scandales et des mauvais exemples que vous avez donnés : *Cum adjuncta fuerint scandala, quo pacto salvabimur ?* Vous êtes tranquilles sur votre sort éternel, parce que depuis longtemps peut-être vous êtes sortis des voies de l'iniquité ; parce que, après avoir donné dans les erreurs de la nouvelle philosophie, vous êtes revenus de bonne foi à la religion de vos pères. Mais vous oubliez que, par vos discours téméraires, ou par vos écrits licencieux, vous avez renversé la foi de plusieurs ; qu'aujourd'hui encore, vos malheureux disciples débitent, d'après vous, des blasphèmes que vous détestez, et que devenus eux-mêmes des maîtres d'erreur et de mensonge, ils perpétuent votre iniquité jusqu'à la fin des siècles. Après avoir suivi le torrent des passions, vous avez renoncé à vos honteuses débauches ; mais cette jeune personne dont vous avez séduit l'innocence, est encore dans l'abîme où vous l'avez précipitée, elle est devenue un scandale public ; corrompue par vos indignes artifices, elle a elle-même combattu la vertu avec des armes dont vous lui avez appris le dangereux usage. Que de crimes et d'horreurs qui remontent jusqu'à vous comme à leur première cause ! On vous demandera, mes frères, ce que vous aurez fait pour réparer ces horribles scandales ; et si vous n'avez pas travaillé à ramener ceux que vous aviez égarés ; si vous n'avez pas employé, pour la vertu, les talents que vous aviez prostitués au vice ; si vous n'avez pas fait vos efforts pour rendre à Jésus-Christ, par l'édification de votre pé-

nitence, autant d'âmes que vous lui en avez enlevées par l'éclat de vos désordres, quelle idée, quelle horreur aurez-vous alors de vous-mêmes !

II. Non-seulement, mes frères, les pécheurs, condamnés au tribunal de Jésus-Christ seront forcés de se haïr, de se mépriser eux-mêmes par l'indigence affreuse où ils se trouveront de toutes vertus, de toutes bonnes œuvres, par la multitude effroyable des crimes dont ils se verront couverts ; mais leur honte sera manifestée en présence de tout le genre humain, dont ils deviendront l'exécration et l'horreur. Telle est la punition terrible que le Seigneur a préparée à tous les vices, et singulièrement à l'orgueil et à l'hypocrisie.

Quelque corrompu que soit le monde, s'il est des vices qu'il a en quelque sorte érigés en vertus, il en est d'autres aussi pour lesquels il conserve une juste horreur. Il vous permettra de désirer les biens et les honneurs ; il vous permettra, il vous louera même d'attaquer à force ouverte un ennemi qui a cherché à vous perdre ; ses maximes cruelles vous autoriseront à laver dans son sang l'injure la plus légère. Mais il ne vous permettra pas d'attaquer même votre ennemi par la calomnie et la trahison, et si c'est contre un ami, contre un bienfaiteur que vous employez ces lâches artifices, vous serez un monstre à ses yeux. Le monde, ô honte de notre siècle et de nos mœurs ! le monde attache une espèce de gloire à la débauche même ; il permet à une jeunesse bouillante de faire trophée de ses désordres, et d'appeler des victoires et des conquêtes ce que la religion appelle des crimes. Mais il est un âge, un sexe, un état à qui le monde ne permet rien en ce genre ; il est des plaisirs dont la facilité même fait la turpitude ; il est des débauches dont le seul soupçon est un opprobre. Quelle serait la honte de cette femme qui jouit encore de quelque réputation, si certaines intrigues allaient percer dans le monde, si l'on venait à savoir par combien de crimes et d'infidélités elle a violé la sainteté du mariage ? Dans quelles ténèbres irait se cacher un magistrat, si l'on savait que, sous un extérieur de gravité et de décence, il cache le cœur le plus corrompu, et qu'il autorise par sa conduite des désordres que les lois l'obligent de réprimer et de punir ; si l'on venait à découvrir à quel prix il a mis sa protection, et ce qu'il en a quelquefois coûté à l'honneur et à la vertu pour l'obtenir ? Or, mes frères, il est certain que toutes ces iniquités seront mises dans le plus grand jour. Dans ce jour des vengeances, dit le Seigneur, j'arracherai de votre visage le masque hypocrite qui le couvre ; je vous montrerai à découvert à tout le monde, je révélerai votre turpitude et votre ignominie à tous les peuples réunis : *Estendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignorantiam tuam.* (Nahum., III, 5.) Oui, ambitieux, on saura alors par quelles voies vous êtes parvenus aux honneurs que vous

désiriez ; on saura par quelles basses flatteuries, par quelles honteuses complaisances vous avez gagné la protection d'un homme que vous détestiez, d'une femme que vous méprisiez ; par quelles lâches manœuvres vous avez supplanté un rival dont le mérite vous faisait ombrage. Oui, ami perfide, tout l'univers saura que c'est vous qui, par vos délations calomnieuses, avez précipité dans les derniers malheurs un homme qui vous avait comblé de biens ; que vous avez caché la plus noire trahison sous le voile de l'amitié la plus tendre, de la confiance la plus intime. Oui, impudique, ces excès par lesquels vous avez outragé la nature, ces infamies pour lesquelles la nuit semblait n'avoir point de ténèbres assez épaisses, ces horreurs que vous avez cachées aux confidents de vos autres crimes, et que vous voudriez pouvoir vous cacher à vous-même, seront connus de tout le monde, et qui pourra vous soustraire alors à la honte, au mépris, à l'exécration dont vous serez couverts ?

Qu'espérez-vous, mes frères, de ces œuvres de ténèbres auxquelles vous vous abandonnez quelquefois ? Vous ne vous flattez pas sans doute d'en dérober la connaissance à cet œil perçant qui voit tout, qui pénètre tout : où pourriez-vous fuir pour n'être pas à portée de ses regards ? Si vous montiez au plus haut des cieux, vous l'y trouveriez dans sa gloire : si vous descendiez au plus profond des enfers, vous l'y trouveriez exerçant sa justice : si vous aviez des ailes et que d'un vol rapide vous franchissiez l'espace immense des mers, ce serait sa main qui vous y porterait : la nuit n'a point pour lui de ténèbres, elle est à son égard comme le jour le plus lumineux : sa science est infaillible et vous ne pouvez rien contre elle. Vous espérez n'être pas connus des hommes. Ah ! quand il serait vrai que vos désordres ne perceraient jamais dès cette vie le voile dont vous les couvrez ; quand l'estime des hommes pourrait vous dédommager de la colère de Dieu que vous encourez ; ignorez-vous donc qu'un jour viendra où vos parents, vos amis, vos ennemis, tous les hommes en un mot seront instruits de ce que vous leur cachez avec tant de soin, et que vous serez d'autant plus humiliés devant eux par la manifestation de vos crimes, que vous les aurez séduits avec plus de succès ?

Et vous, mes frères, qu'un mouvement de pénitence conduit aux pieds d'un prêtre, et qu'une mauvaise honte empêche de faire avec sincérité le détail de vos crimes, ne comprendrez-vous jamais à quel excès d'ignominie vous vous exposez, en refusant de subir une humiliation salutaire et momentanée ? Hélas ! vous refusez de découvrir vos fautes à un père tendre, à qui la charité et le sentiment de sa propre faiblesse donnent pour vous des entrailles de miséricorde ; à un ministre du Seigneur, que la religion et l'honneur engagent également au secret le plus inviolable, qui ne

demande à connaître vos maux que pour les guérir, en y appliquant le sang même de Jésus-Christ, et vous aimez mieux que ces crimes soient publiés en présence de tout l'univers, en présence des saints et des Anges, à qui vous deviendrez un objet d'horreur; en présence des démons, qui vous les reprocheront avec insulte pendant toute l'éternité. Quel excès de folie! quel étrange aveuglement!

Ah! prévenons, mes frères, prévenons, en nous accusant nous-mêmes avec humilité en présence du Seigneur et de ses ministres, cette manifestation honteuse dont les pécheurs impénitents sont menacés; ou s'il est dans l'ordre de la justice de Dieu que nos fautes soient connues, que ce soit pour la gloire de sa grâce qui nous les aura fait réparer par une sincère pénitence; que la gloire de notre repentir efface la honte de nos chutes. Qui oserait nous reprocher des fautes que le sang de Jésus-Christ aura couvertes? qui oserait accuser les élus de Dieu? de quel droit l'ennemi de notre salut nous reprocherait-il les victoires qu'il a autrefois remportées sur nous, si, affaiblis, renversés par lui, nous nous sommes relevés par le secours de Dieu, et devenus assez forts pour le terrasser lui-même et en demeurer victorieux? Ce n'est pas le commencement du combat, c'est la fin qui assure au vainqueur les honneurs du triomphe.

C'est donc, mes frères, la pénitence qui peut seule nous donner la confiance d'attendre sans frayeur le terrible avènement du Fils de l'homme: hâtons-nous de nous soumettre à ses rigueurs salutaires. Il en est temps encore, mais bientôt peut-être il ne sera plus temps. Quoi donc, me direz-vous, touchons-nous déjà à ces jours de malheur et de colère que l'Evangile nous annonce? l'astre qui nous éclaire est-il prêt à s'éteindre? l'univers va-t-il bientôt se dissoudre et s'écrouler? C'est, mes frères, ce qu'il ne nous est pas permis de savoir, c'est ce que les anges du ciel ignorent eux-mêmes. Que ne pourrais-je pas vous dire cependant sur l'accomplissement d'une partie des signes qui doivent précéder cette funeste journée? et pour ne parler ici que de celui qui doit le plus nous affliger, il est dit dans l'Evangile que le Fils de l'homme, revenant sur la terre, y trouvera à peine de la foi. Ah! mes frères, ce signe déplorable ne se fait-il pas déjà sentir d'une manière bien effrayante? la foi ne fait-elle pas tous les jours des pertes sensibles? l'impiété, l'irréligion, le mystère de l'Antechrist ne s'avance-t-il pas sur ses ruines, malgré les efforts de l'Eglise qui combat pour elle et qui l'enseigne encore dans toute sa pureté? l'abomination de la désolation n'est-elle pas souvent dans le lieu saint? Ces signes ne vous paraissent pas décisifs. Aussi, mes frères, est-il dit dans l'Evangile que Jésus-Christ paraîtra avec la rapidité d'un éclair imprévu; que les hommes seront surpris par le jour du jugement, comme ceux du temps

de Noé l'ont été par les eaux du déluge, comme les criminels habitants de Sodome l'ont été par le feu du ciel qui les a consumés: aussi est-il dit que ce jour formidable les trouvera dans la sécurité, s'abandonnant à l'ivresse des plaisirs, faisant des projets pour un long avenir. Pécheurs, aveugles pécheurs, vous auriez sous les yeux des signes plus évidents, l'étendard de la croix serait déjà déployé dans les airs, Jésus-Christ y paraîtrait déjà armé de son tonnerre, que vous le croiriez encore fort éloigné.

Mais, quoi qu'il en soit de la durée de l'univers, il est certain, mes frères, que le dernier jour pour nous, c'est celui où nous serons nous-mêmes enlevés de ce monde. C'est dans ce jour que s'accomplira à notre égard tout ce que le jugement a de plus redoutable; c'est dans ce jour que nous recevrons notre arrêt éternel; c'est dans ce jour enfin que les pécheurs seront précipités dans les flammes vengeresses avec l'assurance infailible d'y être pendant toute l'éternité, avec le sentiment très-vif de la confusion qu'ils essuieront par la manifestation de leurs crimes au jugement universel. Or ce jour, mes frères, ne peut être fort éloigné; il est peut-être fort prochain pour plusieurs d'entre nous; c'est peut-être demain, c'est peut-être aujourd'hui.

Quelle conclusion, mes frères, faut-il tirer de cette réflexion? celle que Jésus-Christ en tire lui-même. Soyez toujours prêts, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'homme. Veillez et priez en tout temps, afin d'éviter les malheurs dont vous êtes menacés, afin de pouvoir paraître avec confiance devant le tribunal redoutable de celui qui viendra juger les vivants et les morts. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON VI.

Pour le second dimanche de Carême.

SUR LE DÉSIR DU CIEL.

Petrus dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse (*Matth.*, XVII, 4).

Pierre dit à Jésus : Seigneur nous sommes bien ici.

Telle fut, mes frères, la vive impression que fit sur le premier des apôtres la vue de la transfiguration de Jésus-Christ. Saisi tout à la fois d'admiration et de frayeur, il croit voir enfin l'accomplissement des promesses de son bon Maître; il se persuade que son règne est arrivé; que le temps de ses humiliations est passé, qu'il va jouir de toute sa gloire et la partager avec ses fidèles disciples. C'en est fait, l'univers entier n'est plus rien pour lui: son unique désir est de demeurer avec Jésus-Christ sur cette montagne écartée, et de l'y contempler à jamais dans la gloire dont il le voit revêtu. Ces paroles étaient sans doute l'expression aussi naïve que sincère de l'amour dont Pierre était animé pour Jésus-Christ.

Cependant, mes frères, quel jugement le Saint-Esprit en a-t-il lui-même porté? c'est que, dans le trouble dont il était agité, il ne savait ce qu'il disait : *Non enim sciebat quid diceret.* (Marc., IX, 5.) En effet, était-ce donc pour fixer sur la terre les vœux et les espérances de ses disciples que Jésus-Christ se montrait à leurs yeux environné de cet éclat majestueux? N'était-ce pas, au contraire, pour leur inspirer un vif désir de cet heureux séjour où nous jouirons éternellement de sa présence, où il déploiera en notre faveur toutes les richesses de sa grâce et celles de sa gloire; où nous le verrons, non plus seulement comme le plus beau des enfants des hommes, mais comme le Dieu auteur de tout bien, comme le centre de toute beauté et de toute perfection, comme la source intarissable du véritable bonheur? Non, mes frères, le Thabor lui-même ne peut être le terme de nos désirs; nous sommes appelés à une félicité plus durable, à des lumières plus pures, à des consolations plus douces et plus abondantes; le ciel, en un mot, est le seul séjour où nous puissions dire avec justice et avec vérité : Seigneur, il nous est avantageux de fixer ici notre demeure : *Domine, bonum est nos hic esse.* (Matth., XVII, 4.)

Puissions-nous le hâter, ce jour heureux, où, dégagés de tous les liens qui nous attachent à la terre, nous nous élèverons dans les airs au-devant de Jésus-Christ; où il nous introduira dans le ciel comme des captifs dont il aura rompu les fers, qu'il aura arrachés à la puissance des ténèbres. Cette douce espérance vit au fond de nos cœurs. Mais hélas! qu'elle diffère à être remplie, et que ces retardements sont à charge à notre amour!

Au moins, mes frères, si le poids de ce corps mortel nous retient encore sur la terre, que notre cœur s'élève avec Jésus-Christ au plus haut des cieux; qu'il soit d'avance où est déjà notre trésor; que tous nos désirs se portent avec vivacité vers la béatitude à laquelle il nous appelle, et que les biens fragiles dont nous pouvons jouir dans notre exil ne nous fassent pas oublier les délices inaltérables qui nous attendent dans notre patrie.

Je vais, mes frères, essayer d'exciter de plus en plus dans vos cœurs ces sentiments si essentiels à la piété chrétienne, et pour cela je vais opposer au bonheur qui nous est promis dans la vie future, les maux auxquels nous sommes sujets dans celle que nous traînons sur la terre. Que sommes-nous ici-bas, et quel est l'état d'un véritable chrétien dans le monde? ce sera le sujet de ma première partie. Que serons-nous dans le ciel, et quelle espèce de félicité nous y attend? ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est personne, mes frères, qui soit ici-bas parfaitement heureux, parce que per-

sonne n'y possède parfaitement l'objet de ses désirs. Les aveugles partisans du monde se plaignent de l'instabilité de la fortune, du vide et de la brièveté des plaisirs, de l'ingratitude de leurs amis, de la perfidie de leurs rivaux; et, comme ils n'ont d'espérance que pour une vie dont ils sont eux-mêmes si peu satisfaits, on peut dire qu'ils sont en effet les plus malheureux de tous les hommes. Les justes, exempts des passions tumultueuses qui agitent les pécheurs, ne font pas sans doute les mêmes plaintes. Ils voient sans regret la figure de ce monde s'évanouir et ses fleurs les plus brillantes perdre en un instant leur éclat et leur beauté. Ces révolutions subites de prospérité et d'infortune, de richesse et d'indigence, qui jettent les mondains dans le désespoir, sont pour eux des leçons précieuses plutôt que de véritables malheurs. Elles ne servent qu'à les affermir dans la philosophie du christianisme; et, lorsqu'ils en sont eux-mêmes les objets, elles les consolent plutôt qu'elles ne les abattent, parce qu'ils y voient un gage de la bonté de Dieu pour eux et de leur éternelle félicité. Cependant, ils trouvent, dans leur piété même, des raisons particulières de gémir et de souhaiter une vie plus heureuse. Ils aiment uniquement Dieu, et ils sont éloignés de lui; ils ne le voient pas, à peine le connaissent-ils : ils n'ont d'autre désir que de le posséder pendant toute l'éternité, et ils sont toujours en danger de le perdre, en perdant la justice et l'innocence qui peuvent seules les rendre dignes de lui : leur plus grand plaisir sur la terre serait de le voir glorifié par tous les hommes, de voir rendre un hommage universel à la bonté infinie, à la sagesse profonde qu'ils adorent eux-mêmes en lui, et ils vivent au milieu des prévaricateurs de sa loi sainte; ils sont tous les jours témoins des blasphèmes et des crimes qui déshonorent son nom adorable. Quel état plus douloureux pour des cœurs animés de la charité la plus pure et la plus ardente!

I. Mes frères, quelle connaissance avons-nous ici-bas de l'Être suprême? la terre, les cieux, la nature entière publient son existence et annoncent sa gloire; sa puissance, sa bonté, sa sagesse éclatent dans tous les ouvrages de ses mains; une idée, qu'il a lui-même profondément gravée dans nos âmes, nous le représente comme un océan de perfections et de lumières; nous savons qu'il existe par la nécessité même de son être, et que rien n'a pu borner ses attributs et son essence. Nous savons qu'il a donné le commencement à tout ce qui existe, et qu'il n'a point lui-même commencé; qu'immuable dans sa durée comme dans son essence, les temps et les siècles ne sont à son égard qu'un jour éternel qui ne connaît ni veille, ni lendemain; qu'essentiellement distingué de la matière et du monde qu'il a tiré du néant, il le pénètre de toutes parts et l'enveloppe de son immensité; qu'il est tout entier dans les cieux qui sont le trône de sa gloire, tout entier sur la terre qui lui

sert de marchepied, tout entier au delà des espaces immenses dans lesquels il a semé la lumière et les étoiles, tout entier dans les abîmes de la mer, à laquelle il a prescrit des bornes qu'elle respecte dans sa fureur. Nous savons qu'il voit tout, qu'il sait tout, qu'il connaît tout; que nos cœurs n'ont point pour lui de replis impénétrables; que c'est entièrement par lui que nous avons le mouvement, la vie, l'existence. Telle, et plus grande encore est l'idée que la raison, dirigée par la lumière de la religion, nous donne de la Divinité. Mais, quelque magnifique que soit cette image, qu'il s'en faut, mes frères, qu'elle approche de la réalité! Non; nous ne connaissons Dieu qu'en partie; nous ne voyons qu'une faible réflexion de sa lumière dans le miroir de la nature, et de quelque pénétration qu'il nous ait lui-même doués, l'assemblage immense de ses perfections, le degré infini dans lequel il les possède est pour nous un mystère et une énigme inexplicable : *Videmus nunc per speculum in ænigmatæ*. (I Cor., XIII, 12.) Pour le connaître parfaitement, il faudrait l'avoir vu, et aucun mortel n'a jamais eu ce bonheur : *Deum nemo vidit unquam*. (Joan., I, 18.) La lumière qu'il habite et dont il est couvert comme d'un vêtement, le cache elle-même à nos yeux : *Lucem inhabitat inaccessibilem*. (I Tim., VI, 16.)

Or, mes frères, cette connaissance imparfaite que nous avons du plus grand, du meilleur de tous les êtres, est, pour ceux qui l'aiment, un véritable sujet d'affliction; elle est la matière continuelle de leurs gémissements. Avec quelle ardeur ne demandent-ils pas au Seigneur de se faire connaître à eux avec plus de clarté! Montrez-nous votre visage, ô mon Dieu, s'écrie David au nom de tous les justes, et cette vue seule fera notre salut : *Ostende faciem tuam et salvi erimus*. (Psal. LXXIX, 9, 20.) Pourquoi vous dérobez-vous à nos regards? pourquoi ne nous est-il pas permis de rassasier nos désirs par la contemplation parfaite de votre suprême beauté : *Quare faciem tuam avertis?* (Psal. XLIII, 24.) Mon cœur, ô mon Dieu, ne soupire que pour vous; il ne demande que vous, il ne veut connaître que vous; ne vous refusez plus à mes tendres empressements : *Tibi dixit cor meum : Faciem tuam, Domine, requiram*. (Psal. XXVI, 8.) Combien de fois, en combien de manières différentes cette prière n'est-elle pas répétée dans les saints cantiques que le Roi-Propète nous a laissés?

Le médiateur de la loi ancienne, cet homme, entre les mains duquel le Seigneur avait remis sa puissance, à qui, selon l'expression de l'Ecriture, il parlait de sa propre bouche et comme un ami parle à son ami, Moïse lui-même désirait de le connaître plus parfaitement encore; ses désirs étaient plus enflammés que rassasiés par les communications immédiates auxquelles il était admis; il était élevé au plus haut degré de gloire auquel un mortel pût aspirer; il avait dompté l'Égypte par ses miracles, il avait

lancé la foudre sur Pharaon et sur son armée; à sa voix la mer avait ouvert ses abîmes, et ses eaux suspendues avaient laissé le passage libre au peuple qu'il conduisait; à sa voix les eaux avaient englouti ses ennemis altérés de sang et de carnage; il était devenu le dieu de Pharaon, et cependant il manquait encore quelque chose à sa félicité. Le Seigneur se montrait à lui, dit l'Ecriture, à découvert, sans figures et sans énigme, c'est-à-dire qu'il lui donnait de lui-même une vue, une connaissance plus distincte qu'aucun autre mortel ne l'a jamais eue; mais cette connaissance elle-même lui paraissait encore insuffisante; admis à la familiarité de l'Etre suprême, il lui demande avec d'humbles instances de se découvrir entièrement à lui. Si j'ai trouvé grâce devant vous, lui dit-il, Seigneur, si c'est vous-même qui m'avez choisi pour gouverner votre peuple, ajoutez à tous vos bienfaits celui que mon cœur désire avec le plus d'ardeur; montrez-moi votre visage et faites-vous connaître davantage à votre serviteur : *Si inveni gratiam in conspectu tuo, Ostende mihi faciem tuam ut sciam te*. (Exod., XXXIV, 9.) Mais à cela que répond le Seigneur? Non, lui dit-il : tous mes bienfaits vous sont destinés; je répandrai sur vous toute l'abondance de mes grâces : *ostendam omne bonum tibi* (Exod., XXXIII, 19); mais, celle que vous demandez est réservée à une autre vie; vous ne pouvez voir mon visage; il n'est point de mortel qui puisse en soutenir l'éclat : *Non videbis faciem meam; non enim videbit me homo et vivet*. (Ibid., 20.) C'est donc en vain, mes frères, que les justes désirent une connaissance parfaite du Dieu qu'ils adorent, et pour lequel leur cœur est embrasé de l'amour le plus vif; l'Etre le plus digne d'être connu, le seul digne d'occuper leur esprit et leur intelligence, sera toujours environné pour eux de majestueuses ténèbres; ils lui parleront, ils entendront sa voix, il habitera au milieu d'eux, et ils ne le verront pas; ils ne le connaîtront qu'autant qu'il sera nécessaire pour augmenter encore la vivacité de leurs désirs, et ces désirs n'auront d'accomplissement que quand leur âme sera délivrée de la prison qui la retient : *non videbit me homo, et vivet*.

Quelle connaissance pourrait, mes frères, nous dédommager de celle qui nous est ici refusée? Quand d'un œil sûr et perçant nous pénétrerions les entrailles de la terre et les voûtes des cieux; quand nous connaîtrions avec la plus grande certitude les ressorts secrets qui font mouvoir la nature, et les lois qu'elle suit dans ses révolutions; quand nous connaîtrions en détail tous les animaux que nourrissent la terre et les eaux, toutes les plantes qu'elles produisent, toutes les richesses qu'elles renferment, tous les êtres, en un mot, dans la formation desquels la sagesse de Dieu s'est jouée avec tant de variété et de profusion, ces connaissances pourraient-elles remplir le vide que laisse dans notre âme l'ignorance

où nous sommes à l'égard de la Divinité ? Elles sont, dit l'Apôtre, par rapport à la connaissance de Dieu, ce que sont les pensées de l'enfance par rapport à celles de l'âge mûr. De quoi nous servirait, en effet, de connaître les ouvrages de ses mains, si lui-même échappe à nos regards ? C'est pour le connaître que nous sommes créés, et tout ce qui n'est pas lui-même ne peut tenir, ni dans notre esprit ni dans notre cœur, la place qu'il s'est destinée.

C'est donc ici véritablement le premier sujet de notre affliction et le premier motif qui doit nous faire désirer avec ardeur d'être transportés dans cette lumière admirable de Dieu, où nous le verrons tel qu'il est, où nous le connaissons comme nous en sommes connus. Nous l'espérons cette lumière divine, et nous avons pour motif de notre espérance les promesses de notre Dieu, les miséricordes dont il nous a comblés, le prix inestimable par lequel il nous a rachetés. Mais hélas ! cette espérance, toute ferme et toute légitime qu'elle est, n'est pas sans quelque mélange de crainte et d'inquiétude. Le bonheur après lequel nous soupçons peut nous échapper ; nous pouvons devenir l'objet de la haine et de la vengeance de ce Dieu infiniment bon, auquel nous sommes à présent unis par la charité. Nous pouvons le perdre pour l'éternité, et nous ne serons délivrés de cette cruelle inquiétude qu'au moment heureux qui nous réunira à lui. Quel nouveau motif de gémir sur notre exil et de désirer avec ardeur la fin d'une carrière où les précipices sont ouverts sous nos pas, où une infinité d'ennemis conspirent pour nous enlever notre précieux héritage, et où nous sommes nous-mêmes nos plus dangereux ennemis.

II. Oui, mes frères, jusqu'au moment heureux qui terminera notre carrière mortelle, nous aurons toujours sujet de craindre une chute funeste qui nous exclurait pour toujours de la béatitude pour laquelle Dieu nous a créés. C'est à la persévérance que la couronne est promise, et qui de nous peut être entièrement sûr de persévérer dans les voies de la justice et de l'innocence ? Je ne parle point ici du mystère terrible de la prédestination, de ce partage éternel et irrévocable que Dieu a fait des hommes, du petit nombre de ceux à qui il a destiné la gloire éternelle et les secours qui y conduisent infailliblement : quelque effrayantes que soient ces vérités, elles ne doivent exciter que notre vigilance ; elles doivent nous porter à faire les plus grands efforts pour entrer par cette porte que l'Evangile nous dit être si étroite, pour nous séparer de la foule des mauvais chrétiens qui suivent manifestement la voie large de la perdition, pour nous marquer nous-mêmes du sceau de la croix qui est le caractère des prédestinés, pour assurer notre élection par les bonnes œuvres, et opérer enfin notre salut avec crainte et tremblement. Non, encore une fois, ce n'est point de la part de Dieu que viennent nos déli-

ces et nos inquiétudes : il est notre père et notre bon maître, il veut nous sauver ; et, quoi qu'il en soit du mystère profond que je vous fais ici entrevoir, il est certain que personne ne sera jamais condamné que pour ses crimes, et ne cessera de persévérer que par sa propre faute.

Mais c'est en nous-mêmes et dans les objets dont nous sommes environnés que réside le véritable motif de nos craintes ; c'est dans la faiblesse de notre volonté qui, toujours variable dans ses mouvements et ses affections, ne peut se répondre à elle-même d'être toujours attachée au véritable bien ; c'est dans les ténèbres de notre esprit, qui nous cachent souvent le véritable sentier de la vertu ; c'est dans les forces trop redoutables d'une chair qui combat contre l'esprit, et qui lui communiquant, pour ainsi dire, ses qualités terrestres et grossières, l'entraîne vers des plaisirs honteux, et l'empêche de s'attacher aux biens surnaturels pour lesquels il a été créé. Telles sont les suites déplorables du péché, telles sont les cicatrices de la plaie qu'il nous avait faite. La grâce de Jésus-Christ nous a justifiés ; mais elle nous a laissé ces faiblesses, pour servir d'exercice continuel à notre vigilance, pour entretenir en nous l'humilité et l'esprit de prière, pour exciter enfin dans nos cœurs le désir d'une parfaite délivrance.

N'est-ce pas, en effet, à la vue de tous ces maux, que l'Apôtre gémissait et qu'il souhaitait avec le plus d'ardeur d'être dégagé des liens qui l'attachaient à la terre et d'être avec Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* ? (Philip., 1, 23.) Qui suis-je, s'écriait-il dans le profond sentiment de son humilité ? quel schisme, quelle affligeante contradiction éprouvé-je au dedans de moi-même ! Je connais la loi de mon Dieu, j'en sens toute la justice et toute la beauté ; l'homme intérieur, qui est en moi, fait ses délices de la pratiquer, et je vois dans ma propre chair une autre loi qui combat celle de l'esprit, qui m'asservit malgré moi sous le joug du péché ; je veux le bien, et je me trouve dans l'impuissance de le faire ; agité, combattu, déchiré comme par deux puissances contraires, je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais. Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! *Infelix ego homo ! quis me liberabit a corpore mortis hujus* ? (Rom., VII, 24.) C'est, selon l'Apôtre, dans notre corps que réside principalement la loi du péché et l'opposition à la loi de Dieu.

Mais qu'il s'en faut aussi, mes frères, que l'homme intérieur soit lui-même exempt de vices et de misères ! Combien, dans les esprits les plus soumis, n'y a-t-il pas de révoltes contre la foi ? Combien ne leur en coûte-t-il pas pour immoler à l'autorité de Dieu une raison orgueilleuse, et lui faire adopter des mystères qu'elle ne peut comprendre ? Combien, dans les cœurs des plus chrétiens, n'y a-t-il pas d'oppositions secrètes aux préceptes austères de l'Evangile, de répugnance pour la mortification et les souffran-

ces, pour la croix de Jésus-Christ ? Outre ces combats intérieurs, combien d'autres n'en avons-nous pas à soutenir contre tout ce qui nous environne, contre un monde séducteur qui veut nous rendre complices de ses prévarications et de ses iniquités, contre le prince même du monde, c'est-à-dire, contre le démon qui, tantôt comme un lion rugissant, cherche à nous dévorer, tantôt, comme un serpent insidieux, se cache sous les fleurs, et sous les apparences les plus flatteuses, insinue dans nos cœurs le poison le plus dangereux ; tantôt enfin, transformé en ange de lumière, nous séduit par l'image même de la vertu, et nous précipite dans l'abîme, lorsque nous croyons arriver au port ? Dans ces combats si multipliés sommes-nous toujours victorieux ? Ah ! mes frères, que de pertes nous y faisons, lors même que nous ne sommes pas entièrement vaincus ! Que de blessures secrètes nous y recevons ! Ici, c'est l'esprit de retraite et de prières qui s'affaiblit et qui s'éteint peu à peu : là, c'est la vaine gloire qui s'insinue dans nos bonnes œuvres et qui les sèche, pour ainsi dire, par la racine ; c'est le goût du luxe et des parures qui altère la simplicité de nos mœurs, qui tarit nos aumônes, qui resserre les entrailles de notre charité ; c'est la sensualité qui se glisse dans nos repas, l'antipathie qui préside à nos jugements. Des âmes mondaines ne s'aperçoivent pas de ces plaies ; elles sont légères aux yeux des hommes, mais combien ne sont-elles pas affligeantes pour un juste jaloux d'aimer son Dieu parfaitement, d'être à ses yeux entièrement pur et sans tache ? quel sujet ne lui donnent-elles pas de craindre que ces affaiblissements ne la conduisent à une chute totale !

Hélas ! les exemples qu'il a sous les yeux ne confirment que trop la frayeur que lui inspire l'expérience de sa propre faiblesse. Que de naufrages ont rendu à jamais fameuse la mer sur laquelle il est forcé de voyager. Un David, un roi dont Dieu lui-même avait formé le cœur avec complaisance pour le rendre digne de lui, devint adultère et homicide. Son fils, le plus sage de tous les hommes, est entraîné par la volupté dans l'idolâtrie. Judas, après avoir fait des miracles au nom de Jésus-Christ, le vend à ses ennemis, et meurt dans le désespoir et l'impénitence. Des confesseurs, prêts à recevoir la couronne du martyre, la laissent échapper au moment décisif, et tombent dans une honteuse apostasie. Une infinité de chrétiens, après avoir commencé par l'esprit, finissent par la chair, et deviennent le scandale et l'opprobre de l'Eglise dont ils étaient l'ornement et la gloire. Quels sujets trop légitimes de trembler ! Quels motifs de souhaiter le terme d'un voyage si pénible et si périlleux ! Ah ! mes frères, une des plus grandes grâces que le Seigneur puisse nous faire, c'est d'abréger ce temps d'épreuve et de tribulation ; c'est de nous traiter comme celui dont l'Ecriture dit que le Seigneur l'a enlevé, de peur que la ma-

lice des hommes ne corrompît son âme, et que les prestiges de la vanité ne vinssent à le séduire : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* (Sap., IV, 11.) Qui pourrait demeurer avec joie sur les bords de ces précipices, au milieu de ces bêtes féroces qui rugissent contre nous ? qui pourrait ne pas se hâter d'entrer en possession de ce bonheur dont on n'est jamais entièrement assuré que quand on le possède ?

III. Enfin, mes frères, quel est l'ami de Dieu qui puisse, sans une vive douleur, demeurer au milieu des prévaricateurs de sa loi et des blasphémateurs de son saint nom ? Tel est le troisième motif qui inspire aux justes un vif désir de sortir de cette vie et de se réunir au Dieu infiniment bon qui est l'unique objet de leur amour. Quelle douleur pour moi, s'écrie le Prophète, de voir prolonger les jours de mon exil : *Heu mei ! quia incolatus meus prolongatus est !* (Psal. CXIX, 5.) Je suis forcé d'habiter avec les citoyens infidèles de Cédar, d'être témoin du culte impie qu'ils rendent à de vaines idoles, de leur mépris injurieux pour la véritable religion, des blasphèmes qu'ils vomissent contre le Seigneur : *Habitavi cum habitantibus Cedar.* (Ibid.) En vain, leur abandonnant les faux biens qui font l'objet de leurs désirs, évitant avec eux toute concurrence et toute rivalité, préférant d'être le dernier dans la maison de mon Dieu à habiter leurs superbes palais, leur sacrifiant, en un mot, tout ce qui n'est pas la justice et la religion, je fais tous mes efforts pour avoir la paix avec eux, ils s'obstinent à me la refuser ; je serai leur ennemi tant que je ne serai pas leur complice : *Cum his qui oderant pacem, eram pacificus.* (Ibid., VII.)

Tel est l'état douloureux d'un juste au milieu des mondains. Mais, ce qui est le sujet de ses chagrins les plus vifs, ce n'est pas d'en être persécuté, de devenir l'objet de leur haine, de leurs railleries, de leurs injustices : leurs insultes lui paraîtraient supportables, si elles ne s'adressaient qu'à lui, si elles n'attaquaient pas la majesté du Dieu même qu'il adore. Mais entendre ces hommes audacieux lui demander chaque jour où est son Dieu ; voir la justice et la bonté de cet Etre suprême également méconnues, sa providence attaquée, ses miracles traités de fables ou de prestiges, ses bienfaits oubliés, ses mystères tournés en dérision, son culte anéanti, ses temples profanés, c'est ce qui le réduit à se nourrir le jour et la nuit des larmes les plus amères. *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus ?* (Psal. XLI, 4.)

Nous n'éprouvons peut-être pas, mes frères, ces peines si sensibles, à la vue des crimes qui inondent la terre : mais c'est là ce qui doit nous donner une vive inquiétude sur l'état de notre âme. Cette douleur que causent aux véritables chrétiens les scandales du monde, est l'effet nécessaire et la preuve la moins équivoque de la charité

qui les anime. Est-il possible d'aimer Dieu, et d'être insensible aux intérêts de sa gloire, de se plaire au milieu de ses ennemis, de prendre part à leurs folles joies, à leurs vains plaisirs? Est-il possible d'aimer les hommes, et de les voir sans douleur se précipiter dans les flammes vengeresses que la colère de Dieu a allumées pour les crimes? Est-il possible enfin d'être véritablement chrétien, et de se plaire dans un lieu où la piété est si étrangère, où l'Evangile est si peu connu, si peu respecté?

Ah! ce n'étaient pas là, mes frères, les sentiments de ces Israélites fidèles qui se trouvaient transportés à Babylone : rien ne leur paraissait capable d'adoucir leur captivité. Tous leurs désirs, toutes leurs pensées étaient pour la patrie à laquelle ils avaient été arrachés. Assis sur les bords des fleuves de Babylone, ils tournaient vers Jérusalem leurs yeux mouillés de larmes; au lieu des chants de joie dont ils avaient coutume de faire retentir le temple du Seigneur, ou les bords fortunés du Jourdain, ils ne formaient plus que des soupirs et des sanglots, et leurs harpes suspendues étaient les témoins muets de leur douleur. En vain leurs vainqueurs eux-mêmes les excitaient à chanter les cantiques de Sion. Comment, disaient-ils, pourrions-nous les chanter dans une terre profane et étrangère : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* (Psal. CXXXVI, 4.) Reconnaissez ici, mes frères, le langage du monde. Toujours ennemi de la piété, il ne lui fait cependant pas toujours une guerre ouverte : il cache quelquefois sa haine sous le voile d'une feinte douceur; il se fait quelquefois honneur de respecter la vertu, de l'encourager, d'augmenter la splendeur du culte du Seigneur; l'extérieur de la religion est pour lui un spectacle qui varie ses amusements et ses plaisirs. Chantez-nous, dit-il, les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (Ibid., 3.) Mais hélas! ces divins cantiques sont-ils donc faits pour être le jouet et l'amusement de ces hommes profanes? est-ce ici le lieu de les chanter? les amis de l'Epoux peuvent-ils se livrer à la joie, tandis qu'ils sont éloignés de lui? C'est ici le temps des soupirs et des pleurs, et les chants de l'Eglise ne sont ici-bas que les gémisséments de la colombe. Ce sera dans le ciel que, délivrés de toutes les misères qui nous affligent, jouissant de la société des saints au lieu de celle des hommes pervers et prévaricateurs, nous chanterons à jamais la miséricorde et la gloire du Dieu qui aura brisé nos fers. Babylone infidèle, que jamais ta perfide douceur, tes voluptés enchanteresses n'altèrent en moi le désir de retourner à Jérusalem. O Jérusalem! ô ma patrie! que je m'oublie plutôt moi-même que de t'oublier! que la main que je lève pour jurer que tu seras toujours l'objet de mes désirs se sèche aussi bien que ma langue qui prononce ce serment, si je te préfère, ou si je te compare jamais mon exil : *Adhareat lingua mea faucibus meis, si non*

proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. (Ibid., 6.) Mais quelles sont, mes frères, les délices de cette Jérusalem céleste, et quelle félicité nous y est promise? C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous n'attendez pas sans doute de moi, mes frères, que je vous donne une idée claire et distincte des biens ineffables que la foi nous promet. Qui d'entre les mortels pourrait décrire ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'imagination la plus vive et la plus féconde n'a jamais pu se représenter, ce que le cœur le plus vaste dans ses désirs n'a jamais pu comprendre? Tels sont, selon l'Apôtre, les biens que nous espérons : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus his qui diligunt illum.* (I Cor. II, 9.) Mais, quelque épais que soit le nuage qui cache à nos yeux l'objet de nos espérances, nous en connaissons assez pour le juger digne de toute la vivacité de nos désirs, et il me semble, mes frères, en trouver une idée bien sublime et bien complète dans ces paroles de saint Bernard : Dans le séjour de la gloire et de la béatitude, nous dit ce Père, le Seigneur, prodigue de toutes ses miséricordes, donnera à toutes nos facultés l'espèce de bien qui leur convient. Notre esprit est avide de connaissances; il l'éclairera de la plus vive lumière de sa sagesse; il lui fera connaître parfaitement l'objet le plus digne d'être connu : notre cœur est infini dans ses désirs; il le rassasiera par la possession éternelle du souverain bien et de la justice essentielle : notre corps terrestre est aujourd'hui, par la multitude de ses besoins, par les douleurs qu'il éprouve, par la dissolution dont il est continuellement menacé, le fléau de notre âme; il le revêtira de l'immortalité et de l'incorruptibilité : *Implebit cognoscibile nostrum luce scientiæ; implebit concupiscibile nostrum fonte justitiæ; et terra nostra habebit immortalitatem.* Suivons la voie que ce saint docteur nous indique, et considérons notre bonheur futur sous ces trois points de vue différents : bonheur du corps, bonheur de l'esprit, bonheur du cœur.

I. Faire consister la principale béatitude de l'homme dans les plaisirs des sens, c'est une erreur que le christianisme déteste, et que la raison elle-même désavoue. Loin de nous les idées charnelles de Cérinthe qui introduisait dans le royaume de Jésus-Christ les plaisirs mêmes pour lesquels Jésus-Christ nous a inspiré le plus d'éloignement et de mépris. Loin de nous la doctrine licencieuse de cet imposteur fameux, qui, tenant d'une main le glaive exterminateur, et de l'autre la coupe enchanteresse de la volupté, a soumis l'Orient à son empire, autant par la terreur de ses armes que par la licence qu'il autorisait, et l'appât des plaisirs honteux qu'il promettait pour l'autre vie. Il était digne de ce législateur impur de proposer aux hommes une telle récompense; mais ce n'est pas là le

bonheur qu'espèrent les chrétiens. Si l'Evangile promet le centuple à ceux qui abandonnent pour la gloire de Dieu leur fortune et leurs biens ; s'il assure des plaisirs à ceux qui auront renoncé sur la terre aux plaisirs même les plus légitimes ; ces biens et ces plaisirs sont d'un ordre infiniment élevé au-dessus des sens ; les philosophes les plus austères peuvent les désirer sans honte ; la vertu la plus tendre, la pudeur la plus délicate peut, sans crime, se rassasier de la pensée de ces chastes délices.

Cependant, mes frères, c'est un article essentiel de notre foi, que notre corps lui-même aura part au bonheur du ciel. Associé, dans cette vie, aux travaux de l'âme, victime de la pénitence ou de la charité, sanctifié par les sacrements et par la présence du corps adorable de Jésus-Christ, devenu enfin en plusieurs manières différentes le temple du Dieu vivant, pourrait-il être abandonné pour toujours à la poussière du tombeau ? non : nous n'étions point nés pour mourir ; ce corps, l'abrégé des merveilles de l'univers, dans l'organisation duquel l'Auteur de la nature semble avoir épuisé sa sagesse, et, si j'ose le dire, sa divine industrie, n'était point destiné à être défiguré, dissous, anéanti par la corruption. La mort, qui termine notre vie, est, comme les souffrances qui la troublent, la peine du péché que nous avons commis dans notre premier père. Mais Jésus-Christ, le second Adam, est venu réparer toutes les fautes et toutes les pertes du premier ; il est l'auteur de la résurrection, comme le premier Adam l'est de la mort ; s'il ne nous affranchit pas d'abord de ce joug honteux, c'est pour nous en délivrer un jour avec plus d'éclat. Nous espérons, nous croyons fermement la résurrection de nos corps, et quel est le fondement de cette espérance ? La résurrection même de Jésus-Christ. Il est sorti du tombeau pour être les prémices des morts, pour apprendre que notre mort même n'est qu'un sommeil, et que nos yeux se rouvriront un jour à la lumière : *Christus surrexit a mortuis, primitiæ dormientium.* (1 Cor., XV, 20.) Par la vertu de sa résurrection, il a acquis l'empire de l'univers ; il doit en soumettre toutes les forces et toutes les puissances, et la dernière de ses victoires sera de détruire la mort elle-même : *Novissima autem inimica destruetur mors.* (Ibid., 26.) Alors donc il ne restera plus de vestige du péché ; il sera anéanti avec la mort dont il est le père, et, transportés de joie et de reconnaissance, chantant le triomphe et la gloire de notre libérateur, nous insultons à la mort engloutie dans sa victoire, et nous lui dirons : ô mort, où est donc ta victoire, où est donc le péché par lequel tu as fait de si cruels ravages ? *Ubi est victoria tua, ubi est, mors, stimulus tuus ?* (Ibid., 53.)

Mais, mes frères, le bonheur que nous espérons du côté du corps ne consiste pas seulement dans la résurrection. Hélas ! s'il est une résurrection pour la vie, il en

est une aussi pour la condamnation ; et si l'immortalité est pour les élus le comble du bonheur, elle est aussi pour les malheureuses victimes de la justice de Dieu le plus rigoureux de tous les supplices. En effet, tous ressusciteront, dit l'Apôtre ; mais tous ne seront pas changés : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* (Ibid., 51.) C'est dans cet heureux changement que consistera la gloire de notre corps ; et ce changement, nous l'espérons de la miséricorde du Seigneur : *Et nos omnes immutabimur.* Oui, nous espérons que ce corps terrestre et matériel, dont le poids affaisse notre âme, sera changé en un corps spirituel ; qu'il lui sera aussi facile d'obéir à l'âme qu'à l'âme elle-même de lui commander ; que, devenu aussi agile, aussi libre que la pensée, il parcourra comme elle l'immensité des cieux, et existera sans obstacle partout où il lui plaira d'exister : *Surget corpus spiritale.* (Ibid., 44.) Oui, nous croyons que ce corps, aujourd'hui plein de faiblesse et sujet à la corruption, sera revêtu de force et d'incorruptibilité ; qu'il sera par conséquent affranchi de ces besoins honteux qui nous avertissent continuellement de notre faiblesse, et qui nous présentent sans cesse l'image de la mort dans les précautions mêmes que nous prenons pour l'éloigner : *Surget in incorruptione.* (Ibid., 42.) Oui, nous croyons que ce corps, aujourd'hui aussi vil que le limon dont il a été formé, sera tout éclatant de gloire et de lumière : *Surget in gloria.* (Ibid.) Mais que pourrais-je ajouter à l'idée magnifique que l'Apôtre nous donne de notre corps ressuscité, lorsqu'il le compare à celui même de Jésus-Christ ? Nous attendons du ciel, nous dit-il, Jésus-Christ notre Sauveur, qui réformera notre corps, aujourd'hui si vil et si abject, sur le modèle de son corps glorieux : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* (Philip., 111, 21.) Voyez donc, mes frères, Jésus-Christ sur le Thabor, dans le mystère glorieux de sa transfiguration, lorsque son visage parut plus brillant que le soleil, lorsqu'il éblouit ses apôtres de l'éclat de sa gloire, et qu'il les fit tomber à ses pieds dans un ravissement mêlé d'une religieuse frayeur : c'est de cette gloire que nous devons être un jour revêtus. Considérez-le dans sa résurrection, lorsqu'il sort du tombeau sans être arrêté par la pierre énorme qui le recouvre ; lorsque, dans des apparitions subites et miraculeuses, il pénètre des lieux exactement fermés et se rend, à son gré, visible ou invisible aux yeux de ses apôtres ; c'est de cette manière que nos corps, sans perdre leurs qualités essentielles, participeront à la légèreté des esprits. Considérez-le enfin à la droite de son Père, assis au plus haut des cieux, surpassant par sa pureté et son éclat tout ce qu'ils renferment de plus excellent ; c'est là que nous régnerons avec lui ; c'est sur ce modèle que nous deviendrons nous-mêmes des hommes tout célestes : *Qualis cæstis, tales et cælestes* (1 Cor., XV, 48.

Dans cette glorieuse ressemblance avec le Fils de Dieu, pourrions-nous, mes frères, regretter les sensations que nous éprouvons aujourd'hui, et dans lesquelles nous trouvons quelquefois un plaisir passager? Elles n'existeront plus sans doute dans un corps tout spirituel; mais en serons-nous moins heureux? Ah! gardons-nous de le penser; la connaissance seule de notre nature suffit pour nous faire comprendre combien elles sont indifférentes à notre bonheur. En effet, mes frères, ce n'est point le corps qui pense, et ce n'est point lui qui reçoit les sensations; il n'est que l'organe qui les fait passer à l'âme : elle seule est capable de sentiment; elle seule par conséquent est susceptible de douleur ou de plaisir. Si donc cette âme est d'ailleurs parfaitement heureuse; si elle trouve dans la contemplation de la Divinité une source intarissable de délices, que pourraient ajouter à son bonheur les sensations qu'elle recevrait par le moyen du corps, et qu'a-t-elle à souhaiter, sinon que ce corps, devenu désormais insensible, ne la détourne plus ni par ses besoins, ni par ses plaisirs, de celui qu'elle goûte par la connaissance de la vérité?

II. Vérité précieuse, vérité adorable, vous êtes dès à présent la nourriture et les délices de notre esprit : lorsqu'un rayon de votre lumière perce les nuages qui nous environnent, il répand dans notre âme la joie la plus pure. Combien de fois n'a-t-on pas vu des hommes, épris des charmes de la vérité, devenir insensibles à tout autre plaisir, ne pouvoir être arrachés à cette douce occupation par le tumulte même des armes, et compter pour le plus beau jour de leur vie celui où ils avaient découvert une vérité? Que sera-ce donc lorsque nous la verrons sans ombre et sans mélange d'erreur, lorsque nous la découvrirons, non par partie, mais dans son universalité, dans toute son harmonie, dans tous ses rapports? C'est là, mes frères, la béatitude ineffable que la foi promet à notre intelligence : *Implebit intelligibile nostrum luce scientiæ*. Oui, la vérité se montrera à nous dans tout son jour, elle nous enveloppera, elle nous pénétrera de sa lumière. Et quel objet nous découvrira-t-elle? Je ne vous dirai pas que la nature entière nous sera dévoilée, que tous les ouvrages du Seigneur nous seront connus, que les sciences les plus abstraites n'auront plus pour nous de ténèbres, que nous pénétrerons d'un coup d'œil simple et facile ce que les génies les plus actifs ne conçoivent aujourd'hui qu'avec tant de peine. Non : ces connaissances, quelque satisfaisantes qu'elles soient, ne seront que la moindre partie de notre bonheur; ce ne sont là que de faibles ruisseaux de la vérité, et nous sommes destinés à la connaître dans sa source. Rien de mortel, rien de périssable ne sera l'objet de notre contemplation. O mon Dieu! s'écriait le Prophète, nous serons rassasiés des biens de votre maison : *Replebimur in bonis domus tuæ*. (*Psal. LXIV, 5*) Mais quels sont ces biens? appre-

nons-le du Prophète lui-même. Votre maison, Seigneur, est le séjour de la sainteté, elle est admirable par la justice qui y règne : *Sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate*. (*Ibid.*, 6.) Remarquez ces paroles, dit saint Augustin, il ne dit pas : votre maison, Seigneur, est éclatante d'or et de pierres précieuses : *non dixit : templum mirabile in marmoribus, mirabile in tectis auratis* : ce sont là les biens de Babylone, et non pas ceux de Jérusalem. Il ne dit pas même que les heureux habitants de cette maison verront sous leurs pieds la voûte azurée des cieux et les astres qui l'éclairent. Mais il dit que la maison du Seigneur est admirable par la sainteté et la justice : *mirabile in æquitate* : c'est donc la vue même de la justice qui doit faire notre bonheur. Est-il besoin, mes frères, que je vous prouve que cette vue seule doit nous rendre parfaitement heureux? En vain essayerais-je d'en convaincre des hommes charnels qui ne connaissent d'autres plaisirs que ceux des sens : mais vous qui n'êtes pas insensibles à ceux de l'esprit, pourriez-vous en douter? pourriez-vous nier que la justice n'ait en elle-même une beauté qui frappe les yeux de notre âme d'une manière plus satisfaisante que toute la magnificence de l'art ou de la nature ne frappe ceux du corps? Qui de nous n'éprouve un secret sentiment de joie, à la vue d'un héros qui a sauvé sa patrie, ou d'un juste qui n'a pu être ébranlé par les persécutions des méchants? Ce juste n'a souvent rien qui puisse plaire aux sens; c'est quelquefois un vieillard courbé sous le poids des années : et cependant nous aimons à le voir. Ces martyrs, dit saint Augustin, dont les membres déchirés ne présentaient aux yeux du corps que des objets d'horreur, nos pères les voyaient avec des sentiments de joie; l'idée de leur constance et de leur vertu faisait disparaître à leurs yeux tout ce qui pouvait révolter les sens. Il y a donc dans la justice une beauté qui frappe notre âme, qui la touche, qui l'embrase : *Quædam est ergo pulchritudo justitiæ, quam videmus oculo cordis et amamus et exardescimus*. Or cette justice, dont les faibles écoulements nous ravissent dans les hommes, nous la verrons, mes frères, dans sa source même, et l'impression qu'elle fera sur nos âmes, ne sera point diminuée par celle des sens qui la combattent quelquefois dans cette vie.

Ajouterai-je encore un exemple plus sensible? Qui de nous peut voir sans plaisir le spectacle de la nature, lorsqu'au commencement d'un beau jour le soleil, s'élevant avec majesté sur l'horizon, répand sur la terre les plus vives couleurs, et fait éclore les fleurs de son sein? ou, lorsque dans une nuit paisible le firmament brille d'une infinité de lumières suspendues dans son immensité, qui peut se refuser à la joie et à l'admiration? Mais, mes frères, qu'est-ce que tout cet assemblage de beautés et de magnificence, sinon une partie des ouvrages du frès Haut, et un faible écoulement de

sa puissance? Si donc il y a tant de grandeur dans ces productions, dit saint Augustin, quelle grandeur est celle de l'Etre tout-puissant qui les a tirées du néant? Si cet ordre est si admirable et ce spectacle si frappant, quelle est la beauté suprême de celui dont la puissance l'a formé, dont la sagesse y préside : *Si hæc pulchra sunt, quid est ipse; si hæc magna sunt, quantus est ipse?* Vous admirez, dit saint Bernard, la splendeur du soleil, la variété des fleurs, les richesses et la fécondité de la terre : ignorez-vous donc que Dieu seul est l'auteur de tous ces biens, et doutez-vous qu'il ne se soit réservé à lui-même plus d'éclat et de beauté qu'il n'en a donné à ses créatures : *An dubium quin multo amplius reserverit sibi, quam dederit creaturis?*

Croyons donc fermement que la vue de Dieu est le plus ravissant de tous les spectacles, et qu'elle est pour les saints une source intarissable de chastes délices. Oui, mon Dieu, la vue claire et distincte que vous me donnerez de vous-même remplira mon cœur de la joie la plus pure : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* (Psal. XV, 11.) Je sonderai les profondeurs de votre majesté, sans craindre d'être accablé du poids de votre gloire, parce que la lumière même de votre gloire étendra les bornes de mon intelligence et la rendra capable de vous connaître parfaitement. Ma raison ne trouvera plus d'obscurité dans vos mystères; ou plutôt ils ne seront plus des mystères pour elle. Elle verra avec une joie infinie combien il était juste qu'elle se soumit à votre autorité : elle vous immole aujourd'hui ses faibles lumières; avec quelle abondance ne payerez-vous pas le sacrifice qu'elle vous en fait? *In lumine tuo ridebimus lumen.* (Psal. XXXV, 10.)

III. Voir à découvert les attributs et les perfections de Dieu : le connaître dans les rapports avec les personnes divines auxquelles il communique son essence, et avec les créatures qu'il a tirées du néant; pénétrer les voies secrètes de sa justice et de sa miséricorde dans le choix de ses élus, dans les moyens par lesquels il les conduit au salut éternel; c'est mes frères, le bonheur de notre esprit et de notre intelligence : mais être remplis de la justice même de ce Dieu; être embrasés du feu de son amour; être assurés de lui plaire, de lui être unis pendant toute l'éternité, c'est la béatitude de notre cœur : *Implebit concupiscibile nostrum fonte sapientiæ.* Et cette béatitude, il est impossible de la concevoir, si l'on n'en a déjà les prémices. Si je parle de ce bonheur à des âmes froides, indifférentes pour Dieu et pour sa justice, qui n'ont jamais éprouvé les délices de son amour, elles ne m'entendent même pas, dit saint Augustin : *si frigido loquor, nescit quod loquor.* Mais ces âmes saintes, qui souffrent la faim et la soif de la justice, qui aiment de toutes leurs forces le Seigneur leur Dieu, qui n'ont d'autre crainte que de perdre sa grâce et d'être séparées de lui, elles conçoivent sans doute quel bonheur c'est que de le posséder

entièrement, de lui être unies pour l'éternité par les liens les plus étroits et les plus indissolubles. Plût à Dieu, mes frères, qu'il se trouvât parmi vous une de ces âmes brûlantes du feu de la charité, et qu'elle voulût nous apprendre elle-même l'idée que son amour lui donne du bonheur que nous espérons! je le dis avec bien plus de justice, que saint Augustin dont j'emprunte ici les paroles : il ne me resterait à moi-même que de l'écouter dans le ravissement et le silence : *Anima quædam ignea et desiderans regnum Dei, illa me doceret potius quam a me disceret.*

Tous les plaisirs dont les hommes s'enivrent ne sont rien en comparaison de ceux que nous procurent dès cette vie la justice et la vertu : la paix qu'elles répandent dans nos cœurs surpasse toute expression et tout sentiment. Un seul jour passé dans la maison du Seigneur, dans une tendre effusion de cœur devant lui, dans une douce union avec lui, vaut mieux que des années entières au milieu des plaisirs du monde. Ainsi l'ont cru tous les saints d'après leur propre expérience. Et sans doute, mes frères, que dans le cours de notre vie, il y a eu des moments propres à nous le persuader : sans doute que nous avons quelquefois senti l'onction de la piété et les consolations intérieures de la grâce : sans doute qu'après avoir reçu, par exemple, dans la sainte communion Jésus-Christ, l'époux de nos âmes, nous avons éprouvé combien il est doux de l'aimer, et de quelles délices il paye notre amour. Mais autant que ces plaisirs l'emportent sur les fausses joies du monde, autant sont-ils inférieurs à ceux qui nous sont préparés dans l'éternité. Ici le plaisir même que la vertu nous procure alarme quelquefois notre piété; nous craignons qu'il ne recèle un sentiment secret d'orgueil et de vanité : dans le ciel nous serons incapables de ces retours d'amour-propre; nous ne serons plus exposés à nous approprier les dons du Seigneur; nous les lui rendrons avec fidélité, nous nous oublierons nous-mêmes pour ne penser qu'à lui, et cet oubli fera une partie essentielle de notre bonheur. Dans cette vie notre justice est toujours imparfaite, et l'état de notre âme nous fournit autant de sujets d'implorer les miséricordes du Seigneur que de lui rendre grâces : dans le ciel cette âme sera entièrement pure et sans tache, et les yeux mêmes de Dieu n'y découvriront rien qui puisse lui déplaire. Sur la terre notre justice est toujours incertaine; nous ne savons dans le moment présent si nous sommes dignes d'amour ou de haine; nos inquiétudes sont plus grandes encore pour l'avenir; si la charité bannit de nos cœurs la crainte des esclaves, elle y laisse subsister celle des enfants; et cette crainte de déplaire un jour au Seigneur, toute chaste qu'elle est, n'est pas cependant sans quelque sentiment de tristesse : dans le ciel, au contraire, Dieu nous révèle les desseins éternels de sa miséricorde sur nous,

il nous donne l'assurance infaillible d'être toujours justes et toujours heureux ; notre âme voit devant elle l'éternité, et son bonheur présent se multiplie, pour ainsi dire, par l'infinité du temps qu'il doit durer dans le ciel. Enfin les consolations que le Seigneur répand dans nos âmes sont comme une goutte de rosée, par laquelle il soulage l'ardeur qui nous consume ; dans le ciel, c'est un fleuve de délices dans lequel il nous plonge, qui entre dans notre âme, qui l'étend, qui la remplit, qui l'enivre, qui ne satisfait nos désirs que pour les faire renaître, et ne les fait renaître que pour les rassasier encore.

Quelle est donc, ô mon Dieu, l'abondance des biens et des faveurs que vous réservez à vos serviteurs : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus tui* (Psal. XXX, 20.) Vous seul leur tenez lieu de tout : vous êtes vous-même leur gloire, leur lumière ; ils ne vivent que de vous, ils sont transformés en vous, et vous êtes tout entier en eux : ils n'ont plus de crainte, parce que le temps des combats et des dangers est passé ; ils n'ont plus de foi, parce que le temps de la lumière est venu ; ils n'ont plus d'espérance, parce qu'ils jouissent enfin des biens ineffables qui leur étaient promis ; la charité seule domine dans leur cœur, et c'est vous-même, Seigneur, qui êtes cette charité ; vous-même êtes ce feu divin qui les pénètre, qui les embrase, leur amour est infini comme l'objet vers lequel il se porte. Quel bonheur est celui d'un cœur qui possède ce qu'il aime, lorsque l'objet de son amour est le seul bien véritable, le bien pour lequel il a été créé, le souverain bien !

Que pourrait-on, mes frères, ajouter à un tel bonheur ? et après vous l'avoir fait envisager comme la possession de Dieu même, pourrais-je vous parler encore des autres avantages du céleste séjour ; de cette paix profonde dont jouissent les heureux citoyens de Jérusalem ; de l'amour mutuel qui unit tous les cœurs en Dieu ; des actions de grâces que les saints rendent les uns pour les autres au Dieu tout-puissant qui les a sanctifiés ; de la joie avec laquelle ils se voient dans le rang et dans le degré de bonheur que la miséricorde de Dieu leur a préparé, et les couronnes distribuées dans la juste proportion des mérites et des souffrances ? O Jérusalem, ô séjour de la paix et de la charité, ô cité sainte dont tous les membres sont si parfaitement unis entre eux et avec leur chef : *Civitas, cujus participatio ejus in idipsum* (Psal., CXXI, 3), de quelle joie mon âme n'est-elle pas pénétrée lorsqu'on me dit qu'un jour je serai au nombre de tes citoyens ! *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* (Ibid., 1.) C'est là que sont montées les tribus choisies d'Israël ; c'est là que nous ont précédés nos pères dans la foi ; c'est là que nous verrons ces grands hommes dont les vertus, les miracles, les écrits sont à présent la principale consolation de notre

exil ; c'est là que nous attendent nos frères et nos amis : *Illuc ascenderunt tribus, tribus Domini.* (Ibid., 4.) Leur bonheur est déjà parfait ; ils voient face à face cet Etre suprême pour lequel seul ils ont soupiré sur la terre ; ils sont assurés de l'immortalité et de la gloire de leur corps, qui est encore enseveli dans la poussière, et cependant une tendre inquiétude pour nous se mêle à leurs délices ; ils nous voient dans l'arène couverts de sang et de poussière ; ils nous animent au combat ; ils demandent la victoire pour nous. Puisse la vue des récompenses dont ils jouissent exciter notre courage, puissions-nous les rejoindre dans la céleste patrie, et louer à jamais avec eux le nom du Seigneur : *ad confitendum nomini Domini.* (Ibid.)

Mais, mes frères, faut-il un autre motif pour nous engager à désirer ardemment le séjour du ciel, que la présence même de Jésus-Christ ? C'est par ce motif puissant que l'Apôtre y exhortait les fidèles de Colosse. Désirez, leur disait-il, les biens du ciel où est déjà Jésus-Christ assis à la droite de Dieu : *Quæ sursum sum quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens.* (Colos., III, 1.) C'est là que vous verrez ce Sauveur qui a opéré pour vous tant de prodiges ; c'est là qu'il reçoit des adorations et des hommages proportionnés aux humiliations auxquelles il s'est volontairement soumis pour nous racheter ; c'est là que les saints de toute tribu, de toute langue, de toute nation lui chantent un cantique éternel d'actions de grâces, et mettent à ses pieds les couronnes qu'il leur a fait mériter. Qui de nous ne désirerait pas de mêler sa voix dans ces saints concerts ?

Méprisons donc le monde, mes frères ; méprisons ses biens, parce que, frivoles en eux-mêmes, ils ne sont rien en comparaison de ceux que le Seigneur nous promet dans le ciel ; méprisons ses caresses, parce qu'elles sont trompeuses et perfides, et qu'elles ne tendent qu'à nous détourner de la voie dans laquelle nous devons marcher : méprisons ses menaces, parce qu'elles sont impuissantes, parce qu'elles ne peuvent nous ôter notre véritable bonheur ; méprisons ses persécutions, ou plutôt aimons-les, parce qu'elles nous le font haïr, parce qu'elles nous détachent de lui de plus en plus, parce qu'elles nous font prendre les sentiments qui conviennent à des malheureux exilés ; méprisons la vie présente, parce qu'elle n'est qu'un tissu de misères et de craintes ; parce que tous les instants qui la prolongent sont autant de moments dérobés à notre véritable félicité ; parce qu'ils sont autant d'occasions de la perdre entièrement. Gémissons enfin sur la durée de notre exil. Cette disposition, mes frères, est essentielle au christianisme. Sans elle, dit saint Augustin, on ne mérite pas de retourner dans sa patrie : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.*

Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne l'ex-

prit de sagesse et de révélation pour le connaître; qu'il éclaire les yeux de votre cœur, pour vous faire savoir quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il destine aux saints; et qu'il vous conduise enfin, par la persévérance dans les bonnes œuvres, à cet héritage éternel que je vous souhaite.

AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON.

Pour une assemblée de charité.

SUR LE DÉSIR DU CIEL

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (Hebr., XIII, 14).

Nous n'avons point ici une demeure permanente, mais nous cherchons une autre patrie.

Voilà, mes frères, une des plus importantes vérités de la morale chrétienne. Si l'on a vu autrefois les fidèles affronter courageusement la mort et les supplices pour la gloire du Dieu auquel ils s'étaient consacrés; si, dans des temps plus tranquilles, on les a vus porter jusqu'à l'héroïsme le mépris des biens et les maux de ce monde; si une charité sans bornes a engagé un grand nombre d'entre eux à sacrifier aux besoins de leurs frères les richesses que la providence leur avait confiées, et à se rendre pauvres eux-mêmes pour soulager les malheureux, c'est qu'ils étaient intimement convaincus de cette grande maxime; c'est que, se regardant comme étrangers sur la terre, ils ne voulaient y fixer ni leurs cœurs, ni leurs trésors, et que tous leurs désirs étaient pour cette patrie céleste que la foi nous promet.

Pourquoi, au contraire, voyons-nous aujourd'hui dans les mœurs un changement si sensible et si déplorable? pourquoi les chrétiens poursuivent-ils avec tant d'ardeur le fantôme de la fortune? d'où vient cette inquiétude pour l'avenir, cette injuste prévoyance qui resserre les entrailles de leur charité, qui les rend sourds aux gémissements, aux cris douloureux des pauvres dont ils sont environnés; qui leur fait accumuler, pour des besoins éloignés et chimériques, des biens destinés à soulager les besoins pressants et la misère profonde de leurs frères infortunés? Ah! c'est que par un renversement étrange ils prennent pour leur patrie le lieu même de leur exil; c'est que la foi du siècle futur et des biens ineffables qui nous y sont destinés n'est plus en eux qu'une vaine spéculation.

L'accomplissement du précepte indispensable de l'aumône est donc, mes frères, étroitement lié avec l'espérance et le désir des biens de l'autre vie. Un chrétien, persuadé qu'il n'a point ici-bas de demeure permanente, et que le ciel est sa véritable patrie, n'a d'empressement et d'ardeur que pour ces trésors inépuisables que la charité sait amasser dans le ciel; pour ces ri-

chesses que les voleurs ne peuvent enlever, que le temps ne peut détruire, que les vers et la rouille ne peuvent altérer: il n'a que du mépris pour celles que la cupidité accumule sur la terre avec tant de peines, qu'elle y conserve avec tant d'inquiétudes, qu'elle perd avec tant de facilité; et si la Providence lui a confié ces biens frivoles et périssables, il ne croit pas pouvoir en faire un usage plus noble, plus légitime, plus avantageux, que de les verser dans le sein des pauvres et d'en acheter, pour ainsi dire, ce bonheur éternel qui est l'objet de ses désirs et le terme de ses espérances. Puis donc que je dois aujourd'hui exciter en faveur des pauvres votre compassion et votre générosité, je veux employer ce motif si puissant dans l'ordre de la foi: je veux, dis-je, avec la grâce du Seigneur, vous inspirer le mépris de cette vie malheureuse que nous traînons sur la terre, et le désir de ce royaume céleste auquel nous sommes appelés, et sur lequel l'aumône nous donne des droits si assurés. Que sommes nous ici-bas, et quel est l'état d'un véritable chrétien dans le monde? ce sera le sujet de ma première partie. Que serons-nous dans le ciel et quelle espèce de félicité nous y attend? ce sera la sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PÉRORAISON.

Voilà, mes frères, une faible image du bonheur infini dont le Seigneur nous comblera dans son royaume. Or, la miséricorde de Dieu n'est pas bornée à nous appeler à cette ineffable béatitude; elle nous a mis entre les mains des moyens faciles de l'obtenir, et le prix même duquel vous devez l'acheter. Oui, ces biens que vous possédez sur la terre, ces biens si frivoles en eux-mêmes, et qui ne sont rien en comparaison de ceux du ciel, vous pouvez les échanger avec la suprême félicité. Le Seigneur n'exige pas même que vous vous en dépouilliez entièrement; il ne vous en demande que le superflu. Il vous demande pour ses propres besoins, c'est-à-dire, pour ceux des pauvres qui le représentent, qui sont comme vous ses frères et ses membres, ce qui ne vous est pas nécessaire pour vous-mêmes; et il promet de récompenser cette libéralité avec toute la magnificence dont un Dieu peut être capable. Si vous l'aimez, si vous vous aimez vous-mêmes, pouvez-vous refuser des conditions si avantageuses? Mais déjà vos cœurs sont ouverts à la compassion et à la charité chrétienne; déjà un peuple nombreux n'est plus à vos yeux qu'une seule famille sur laquelle vous jetez vos regards bienfaisants, à laquelle vous croyez devoir vos soins et votre tendresse. Que me reste-t-il à demander pour vous au Seigneur, sinon qu'il rende votre charité de jour en jour plus abondante, qu'il donne à vos bonnes œuvres les motifs les plus purs, et qu'il vous conduise enfin à la récompense éternelle que je vous souhaite, etc.

SERMON VII.

Pour la seconde semaine de Carême.

SUR LE DANGER DE PERDRE LA FOI.

Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus. (Matth., XXI, 43.)

Le royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à une nation qui en fera les œuvres.

La menace terrible que fait ici Jésus-Christ aux princes des prêtres et aux anciens du peuple juif a été accomplie, mes frères, d'une manière bien funeste pour ce peuple, et bien avantageuse pour nous. Ce peuple autrefois si chéri de Dieu dont il était l'héritage particulier; ce peuple, dépositaire de la révélation et du véritable culte, en faveur duquel le Seigneur avait interrompu par tant de prodiges le cours ordinaire de la nature; ce peuple, dis-je, a été abandonné à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur. Le royaume de Dieu, la lumière de la vérité lui a été enlevée. Il semble ne subsister encore que pour être aux yeux de l'univers un monument éclatant des vengeances du Seigneur, la preuve vivante du sacrilège qu'il a commis contre la personne du Fils de Dieu, et de l'accomplissement total des prophéties. Et nous, étrangers à la nation sainte, nous qui étions assis dans les ombres de la mort, nous qui, bien loin de chercher le Seigneur, ne le connaissions même pas, nous, dis-je, branches inutiles de l'olivier sauvage, nous avons été entés, par la miséricorde infinie de Dieu, sur la tige féconde qu'il s'était choisie. Nous sommes devenus les enfants d'Abraham, les héritiers de la foi et des promesses qui lui ont été faites; nous avons enfin été appelés par grâce au royaume de Dieu, tandis que les propres enfants de ce royaume ont été précipités dans les plus épaisses ténèbres. Quels sentiments d'amour, d'humilité, de reconnaissance, ce mystère profond ne doit-il pas exciter dans nos cœurs!

N'insultons pas aux restes malheureux du peuple d'Israël: c'est de leurs pertes, que nous nous sommes enrichis: c'est afin que nous fussions éclairés, qu'ils ont été eux-mêmes aveuglés. Ce peuple, chargé aujourd'hui de tout le poids de la colère de Dieu, lui est cependant encore cher, à cause des saints dont il tire son origine: *Charissimi propter patres*. (Rom. XI, 28.) Le voile qui cache à leurs yeux la vérité, se lèvera un jour: Israël reconnaîtra dans Jésus-Christ le Messie promis à ses pères, et l'Eglise chrétienne, à qui son retour vers la foi rendra comme une nouvelle vie, fait de cet heureux événement l'objet de ses vœux les plus ardents et de ses plus douces espérances.

Mais nous, mes frères, qui sommes actuellement en possession de la vérité, devons-nous jamais oublier à quelle condition ce dépôt précieux nous a été confié? C'est à nous-mêmes que s'adresse la menace de Jésus-Christ: si vous ne faites pas les œuvres du royaume de Dieu, il sera donné à

une nation plus fidèle et plus reconnaissante. Si notre foi est en contradiction avec nos mœurs; si, connaissant la loi de Dieu, nous ne la pratiquons pas, des ténèbres épaisses succéderont à cette lumière précieuse. Car s'il n'a pas épargné la postérité d'Abraham et de Jacob, et si les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées, que ne doivent pas craindre celles qui ont été insérées contre leur propre nature: *Si Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat*. (Ibid., 21.) Combien d'autres exemples sont capables de nous inspirer une juste frayeur? Combien de peuples, éclairés d'abord des lumières de la foi, sont plongés aujourd'hui dans la nuit la plus profonde? Le berceau de la religion, l'Orient tout entier en conserve à peine de faibles vestiges. L'Afrique, où elle a été si florissante, n'est plus connue que par son acharnement contre cette religion sainte. Nous sommes environnés de toutes parts de nations séduites par le schisme ou par l'hérésie. Ne devons-nous pas craindre que la lumière de la foi ne s'éteigne aussi parmi nous, et que le royaume de Dieu ne nous soit ôté?

C'est ce malheur, mes frères, que je viens vous apprendre à redouter, s'il est possible, autant qu'il mérite de l'être. Perdre la foi à laquelle le Seigneur a daigné nous appeler, c'est le plus grand des malheurs; c'est un malheur qui n'est peut-être que trop prochain et auquel nous nous exposons tous les jours: le développement de ces deux propositions va faire la matière de cette instruction. Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge, mère de Dieu. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien comprendre quel malheur ce serait pour nous de perdre le don précieux de la foi, il faut jeter un coup-d'œil sur l'état où se trouvait le genre humain avant qu'il en fût éclairé: il faut remonter en esprit jusqu'à ces temps malheureux où, plongés dans les plus épaisses ténèbres, nos pères adoraient les dieux que leurs mains avaient faits; où tout avait son culte, excepté le seul Dieu, créateur de l'univers; où les vices même et les crimes honteux avaient leurs temples et leurs autels; où on adorait une foule de dieux que les sages auraient rougi d'imiter; où enfin c'était une imprécation de souhaiter aux hommes qu'ils devinssent semblables à leurs dieux. Cet excès d'aveuglement nous étonne aujourd'hui, mes frères, et nous voudrions pouvoir effacer de l'histoire du genre humain ces temps si honteux pour lui. Cependant il n'est que trop vrai que tel a été l'état de l'univers pendant une longue suite de siècles, et cela, sans presque aucune distinction; que les hommes les plus sages n'ont point été entièrement exempts de ces erreurs grossières; ou que, si leur raison s'est soulevée contre les absurdités du paganisme, elle les a conduits à un précipice peut-être plus affreux encore, je veux dire à l'athéisme; que la

d'encenser de vaines idoles ou des dieux couverts d'infamie, ils ont secoué le joug de la superstition, sans embrasser la vérité; comme s'il n'y avait point de milieu entre adorer des dieux si méprisables et n'en point reconnaître du tout.

Tel était l'aveuglement de nos pères : tel est encore celui d'une infinité de peuples chez lesquels la lumière de l'Evangile n'a pas pénétré. Tel, mes frères, serait le nôtre, si Dieu, par une miséricorde toute gratuite, ne nous eût fait naître dans le sein du christianisme. Car qui de nous peut se flatter qu'il aurait évité des erreurs si généralement répandues; qu'il aurait été plus éclairé que tous les sages de l'antiquité? Ces hommes orgueilleux qui bornent toute la religion à croire l'existence d'un Dieu, parce qu'ils s'imaginent en devoir la connaissance à eux-mêmes et à leur faible raison; ces déistes, dis-je, auraient été eux-mêmes des idolâtres ou des athées, s'ils eussent vécu dans le temps de l'idolâtrie. L'idée de Dieu, dont ils se glorifient, ne leur est pas plus naturelle qu'aux philosophes de l'antiquité. Ils la doivent à cette religion qu'ils blasphèment : c'est elle qui l'a rétablie dans l'univers, d'où les ténèbres répandues par le péché l'avaient fait disparaître. La raison la reconnaît pour vraie, parce qu'en effet rien n'est plus raisonnable que cette idée. Mais la raison, abandonnée à elle-même, ne l'eût point découverte, l'expérience de quatre mille ans nous en convainc assez.

Oui, mes frères, tout nous dit qu'il y a un être suprême, dont la puissance nous a créés, dont la sagesse nous gouverne. Créés à son image et à sa ressemblance, nous portons au dedans de nous-mêmes la preuve de son existence. La nature entière rend témoignage à cette vérité. Qui pourrait voir le spectacle magnifique du ciel, la régularité du mouvement des astres, la précision de leurs révolutions, sans reconnaître que c'est l'ouvrage d'un Dieu aussi sage que puissant? Interrogez la terre, dit Job, elle vous répondra, elle vous dira que c'est de lui qu'elle tient sa fécondité; que c'est lui qui répand à propos sur elle la chaleur du soleil et la fraîcheur de la rosée; que c'est lui qui la couvre de fruits et de verdure. Rien donc de si absurde que l'athéisme; rien de si stupide qu'un homme qui jouit du spectacle de la nature, sans porter ses regards jusqu'à l'Etre éternel qui l'a tirée du néant. Mais, encore une fois, cet excès d'aveuglement, cette étrange stupidité a été pendant des siècles entiers le partage des hommes : elle serait peut-être le nôtre sans le secours de la révélation et du christianisme. L'homme, hélas ! n'est plus ce qu'il était au sortir des mains du Créateur. Le péché a fait dans toutes ses facultés les plus étranges ravages. Il a corrompu sa volonté, il a obscurci son intelligence. Né pour connaître la vérité, pour n'aimer que le véritable bien, il est devenu capable des erreurs les plus grossières, comme des passions les plus honteuses. Ainsi, quelque profondément que

soit gravée dans nos cœurs l'idée d'un Dieu créateur, quelque forte que soit la voix de la nature qui publie son existence, nous sommes sourds à cette voix, si le Seigneur lui-même n'ouvre les oreilles de notre cœur et ne nous y rend attentifs. Qu'on ne nous dise donc plus que par la raison seule, et sans le secours de la révélation, on peut connaître l'auteur de la nature et rendre hommage à ses divines perfections. Sera-ce cette raison faible et obscurcie par mille préjugés, qui nous fera concevoir l'accord incompréhensible de la spiritualité de Dieu avec son immensité, de sa providence avec notre liberté, de sa sainteté avec la permission du mal? Sera-ce cette raison qui nous développera ces mystères que nous apercevons en nous-mêmes, ce mélange de grandeur et de bassesse, ces contradictions perpétuelles que nous y voyons? Peut-elle nous faire comprendre comment, sous un Dieu juste, nous sommes malheureux avant que d'avoir pu le mériter par des fautes qui nous soient personnelles? Non, mes frères, la raison abandonnée à elle-même ne voit dans tout cela que des ténèbres; elle n'enfante que des doutes et des perplexités, et la révélation seule nous fait marcher d'un pas ferme et assuré dans la connaissance de Dieu et de nous-mêmes.

Mettez, mes frères, mettez en parallèle un enfant instruit de la doctrine chrétienne avec un partisan de la nouvelle philosophie : quelle gloire il résultera pour la religion ! Celui-ci, faible jouet du vent des opinions, ne sait ni ce qu'il doit croire, ni ce qu'il doit rejeter. Tantôt dérochant à la révélation une partie des lumières qu'elle a répandues dans l'univers, il débite avec emphase des vérités auxquelles il n'eût jamais pensé, s'il n'eût eu le bonheur de naître dans le sein du christianisme ; l'existence d'un Dieu, l'amour même qui est dû à cet être suprême, la justice par laquelle il doit dans une autre vie récompenser les bons et punir les méchants, lui paraissent des dogmes essentiels : et tantôt un voile épais obscurcit à ses yeux ces vérités si évidentes, et les systèmes les plus absurdes trouvent créance dans son esprit. C'est dans ce flux continuel de doutes et d'erreurs qu'il passe sa malheureuse vie ; c'est ainsi qu'il parvient à ce jour fatal où une lumière terrible, où les feux même de la justice de Dieu, allumés pour son supplice, lui apprennent, mais trop tard, la grandeur de la faute qu'il a commise en abandonnant la foi de ses pères.

Un chrétien, au contraire, fait avec assurance tout ce qu'il fait, parce que le Dieu qui lui a parlé est le Dieu souverainement vrai, qui ne peut ni tromper, ni être trompé. Le sceau de la divinité est imprimé sur toutes ses connaissances. Il ne passe point sa vie dans des disputes infructueuses : la foi lui tient lieu de philosophie, elle guide sa raison, elle l'affermir ; elle la resserre dans la connaissance des vérités qui sont à sa portée, et combien de vérités surnatu-

relles n'y ajoute-t-elle pas ? Elle lève un coin du voile qui cache à nos yeux l'essence divine, et si elle ne nous la découvre pas entièrement, c'est parce qu'une révélation plus parfaite doit être la récompense de notre foi ; c'est pour exciter nos désirs et nous faire soupirer avec plus d'ardeur après cette vie bienheureuse où il n'y aura plus de foi, parce qu'il n'y aura plus de mystères, et où la charité seule remplira toute la capacité de notre âme. Concluons donc de ceci, mes frères, que sans la religion nous ne sommes que ténèbres ; que sans elle nous ignorerions, comme les nations infortunées desquelles nous tirons notre origine, la spiritualité de Dieu, son unité, son immensité, peut-être même son existence. Avant que cette religion parût dans le monde, ces vérités qui nous semblent si naturelles et que les enfants parmi nous savent avec assurance, étaient ignorées des plus grands génies, et la connaissance même de la religion naturelle, s'il en est une qu'on puisse appeler ainsi, est un des avantages de la religion révélée.

Quelle serait donc notre imprudence, et en même temps quel serait notre malheur, si, laissant éteindre dans nos âmes le flambeau lumineux de la foi, nous osions lui substituer la faible lueur de notre raison ! Religion sainte, vous êtes tout à la fois la lumière de nos esprits, la consolation de nos cœurs, le lien de la société, le fondement inébranlable de la félicité publique. Vous seule assurez la pureté et l'honnêteté des mœurs, l'équité dans les jugements et dans le commerce, la bienfaisance des souverains, l'obéissance et la fidélité des peuples. Sans vous l'homme ne sait plus ce qu'il est, d'où il vient, où il va, à quelle fin il doit tendre, quel bonheur il doit espérer, par quels moyens il peut y parvenir ; sans vous, triste jouet des passions et des erreurs, il passe sa malheureuse vie dans l'inutilité ou dans le crime, et ne la termine que pour passer à une éternité plus malheureuse encore.

De quelles lumières ne nous privons-nous pas, lorsque nous cessons d'avoir Jésus-Christ pour maître ! quelles consolations ne nous enlevons-nous pas à nous-mêmes, lorsque nous cessons d'espérer le précieux effet de sa médiation et de ses promesses ! à quelle étrange faiblesse ne nous réduisons-nous pas, lorsque nous renonçons au secours de sa grâce ? Philosophes téméraires, vous croyez pouvoir suppléer par vos leçons à celles de ce divin Maître : mais si dans ce que vous enseignez aux hommes vous ne prenez pour guides que les inclinations de la nature, quelles erreurs ne mêlerez-vous pas avec la vérité ! combien de passions honteuses n'épargnerez-vous pas ! que de vices prendront à vos yeux les couleurs de l'innocence et de la vertu ! Et si, au contraire, vous osez combattre les penchants de cette nature corrompue, par quels moyens la soumettrez-vous à vos préceptes ? Vous est-il aussi aisé d'arracher les passions que de les censurer, et ren-

drez-vous les hommes chastes, désintéressés, vertueux, en leur démontrant qu'ils doivent l'être ?

Ah ! mes frères, avant que l'univers fût éclairé des lumières de l'Évangile, il était plein de semblables discoureurs qui disputaient sans cesse de la vertu et du souverain bien, et qui tous prétendaient rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Cependant quel était alors l'état du genre humain et dans quel déluge de vices n'était-il pas submergé ! Non, la réformation des mœurs, l'établissement de la véritable sagesse, de la véritable vertu parmi les hommes, ne peut être l'ouvrage de la philosophie : c'est celui d'un maître tout-puissant qui accompagne sa doctrine de l'onction de sa grâce, qui touche les cœurs en même temps qu'il éclaire les esprits, et qui donne lui-même aux hommes ce qu'il leur commande.

Mais je vais plus loin, et je dis à ces téméraires qui bornent toute la religion à admettre l'existence d'un Dieu et les autres vérités qu'ils croient découvrir par l'évidence de la raison : si des hommes plus audacieux que vous attaquent ces vérités que vous respectez encore ; si, abusant de vos principes, ils en tirent des conséquences encore plus horribles ; s'ils vous disent que les preuves sur lesquelles vous appuyez l'existence d'un Être suprême ne leur paraissent point convaincantes ; que leur raison ne peut concevoir aucune substance distinguée de la matière ; que l'immortalité des âmes, les peines et les récompenses d'une autre vie ne sont que des chimères, que le vice et la vertu ne sont que des mots vides de sens ; que le plaisir et l'intérêt propre de chaque individu est l'unique motif des actions humaines ; comment réfuterez-vous ces blasphèmes destructifs de toute loi, de tout ordre, de toute sûreté ? Vous en avez horreur ; mais, en secouant le joug de l'autorité, en apprenant aux hommes à renfermer leur croyance dans les bornes de leurs lumières particulières, n'ouvrez-vous pas la porte à ces systèmes détestables et à tous les crimes qu'ils doivent entraîner ? Non, vos malheureux disciples ne s'arrêteront point au degré d'incrédulité auquel vous vous arrêtez vous-mêmes. Affranchis des entraves salutaires de la foi, enhardis par vos exemples, séduits par l'orgueil, aveuglés par les passions, ils rejeteront bientôt les vérités qui semblent encore les gêner et les contraindre. L'athéisme et le matérialisme sont les termes affreux où les conduiront leurs doutes et leurs raisonnements téméraires. Après avoir attaqué les autels, ils ébranleront le trône, et la ruine de l'État suivra celle de la religion et des mœurs. O esprits forts de notre siècle, telle sera la fin de cette révolution que vous voulez faire dans les esprits. Vous vous vantez d'être les bienfaiteurs du genre humain, en arrachant de leurs yeux le bandeau sacré de la foi, et vous en êtes, hélas ! les plus dangereux ennemis ; vous leur enlevez ce qui fait leur gloire, leur sûreté, leur bonheur ; et autant

la mémoire des saints qui nous ont apporté la lumière de l'Evangile est en bénédiction parmi nous, autant détestera-t-on celle de ces hommes téméraires qui auront entrepris de l'éteindre.

Mais leurs coupables efforts auront-ils le funeste succès qu'ils osent en attendre? les ennemis de la religion réussiront-ils à la bannir de nos contrées? éprouverons-nous enfin ce malheur que je viens de vous représenter comme le plus grand des malheurs? Hélas! mes frères, nous n'avons que trop lieu de le craindre. Les oracles du Seigneur nous en menacent. Nous le provoquons nous-mêmes tous les jours: nous en voyons déjà de funestes avant-coureurs. C'est ce que je vais développer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, les mêmes oracles qui nous assurent la perpétuité de la religion de Jésus-Christ, et l'indéfectibilité de son Eglise, nous avertissent aussi du danger que nous courons d'en être retranchés par l'infidélité. La puissance du Fils de Dieu, devenu pour nous le Fils de l'Homme, est une puissance éternelle, et son royaume ne sera jamais détruit, dit l'Ecriture: *Potestas ejus, potestas æterna quæ non auferetur, et regnum ejus quod non corrumpetur.* (Dan., IV, 31.) Son Eglise est cette ville forte, bâtie sur la pierre ferme et qui ne peut être renversée. Que les torrents impétueux se débordent, que les vents furieux se déchaînent; elle résistera à tous leurs efforts, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle: *Portæ inferni non prævalebunt adversus eam.* (Matth., XVI, 18.) Mais autant cette Eglise est forte et invincible dans sa totalité, autant elle est faible dans chacune de ses parties. Il n'en est aucune, si l'on en excepte le centre même de l'unité, qui lui soit essentielle, aucune qui ne puisse lui être arrachée et lui devenir étrangère. Et ne voyez-vous pas, mes frères, une infinité de preuves de cette effrayante vérité? N'êtes-vous pas environnés de toutes parts de provinces et de royaumes qui étaient autrefois autant de parties florissantes de l'Eglise catholique, et que le schisme et l'hérésie en ont malheureusement retranchées. L'Orient, d'où la lumière s'est répandue sur nous, n'est-il pas aujourd'hui convert des plus épaisses ténèbres? Ephèse, Corinthe, Thessalonique, toutes ces églises fondées par les apôtres eux-mêmes, arrosées de leur sang, dépositaires de leurs écrits, ne sont-elles pas aujourd'hui hors de l'unité? L'Afrique, qui nous a donné les Cyprien et les Augustin, conserve-t-elle le moindre vestige du christianisme? Ce n'est donc que successivement que l'Eglise doit contenir dans son sein toutes les nations qui ont été données à Jésus-Christ pour être son héritage, et qui doivent être bénies en lui, et le soleil de justice ne se lève sur un hémisphère qu'en se couchant pour un autre.

Mais citons de nouveau, d'après le grand

apôtre, un exemple plus frappant et plus propre encore à nous inspirer une crainte salutaire; l'exemple des Juifs, de ce peuple autrefois l'unique objet de l'amour et des complaisances du Seigneur, et aujourd'hui celui de sa colère et de ses vengeances. Ce peuple était la postérité de ces saints patriarches avec lesquels Dieu avait fait une alliance particulière, et dont il avait daigné se dire l'ami. A lui seul appartenait, dit l'Apôtre, l'adoption des enfants de Dieu, son alliance, sa loi, son culte, ses promesses. La vocation des gentils pour entrer en partage de cette alliance était un mystère qui, quoique prédit par les prophètes, était demeuré inconnu. Quel fut l'étonnement des Israélites convertis à la foi de Jésus-Christ, lorsque le Seigneur commença à le leur manifester! l'apôtre choisi pour le publier avait lui-même peine à le comprendre. Cependant, par un mystère encore plus incompréhensible, les gentils ne devaient pas seulement partager avec les Juifs l'alliance du Seigneur, ils devaient leur être substitués, et le salut des nations étrangères ne devait s'opérer qu'aux dépens, pour ainsi dire, de ce peuple qui jusqu'alors avait été exclusivement le peuple de Dieu. Ainsi la lumière rejetée par le Juif ingrat et orgueilleux va éclairer la gentilité idolâtre; ainsi des étrangers viennent des extrémités de la terre, s'asseoir à la table du Dieu d'Abraham et de Jacob, tandis que les enfants de ces saints patriarches sont précipités dans les ténèbres extérieures. Ainsi, enfin, la chute de ce peuple devient la richesse du monde, jusqu'à ce que la défection des gentils lui donne lieu de rentrer à son tour, par la foi en Jésus-Christ, dans l'alliance dont il est déchu, et que son retour à cette foi véritable soit pour l'Eglise une glorieuse résurrection. Tels sont les grands mystères que l'apôtre nous explique dans son *Epître aux Romains*: tel est le motif qu'il emploie pour nous engager à conserver dans la crainte et le tremblement le don précieux de la foi. O vous, nous dit-il, qui avez été appelés à la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, par une miséricorde si gratuite et si inespérée; vous, gentils, qui n'étiez pas autrefois le peuple du Seigneur, et qui êtes maintenant appelés les enfants du Dieu vivant; vous à qui le Seigneur s'est manifesté lors même que vous ne le cherchiez pas, gardez-vous de vous élever; tenez-vous dans l'humiliation et dans la crainte: *Noli altum sapere, sed time.* (Rom., XI, 20.) C'est par la foi que vous vous soutenez; mais cette foi ne vient pas de vous: elle est un don de Dieu, duquel vous ne devez pas vous glorifier; car il ne vous est point accordé comme une récompense de vos œuvres: *Donum Dei est, non ex operibus, ut ne quis glorietur.* (Ephes., II, 9.) Adorez donc humblement la sévérité et la miséricorde de Dieu: sa sévérité envers ce peuple autrefois si chéri, et maintenant si abandonné à son incrédulité, et sa miséricorde envers vous, qui avez profité de la chute de l'ancien Israël. Mais sachez que si

vous ne perséverez pas dans les œuvres de la piété, vous serez vous-mêmes retranchés à votre tour. Si ce traitement, aussi juste que rigoureux, a été exercé envers les premiers enfants de la promesse, que n'ont point à craindre ceux qui avaient si peu de droit aux bienfaits du Seigneur !

Il est donc bien vrai, mes frères, que le don de la foi ne nous appartient pas ; qu'il est entre nos mains comme un trésor confié à notre vigilance, et ce trésor précieux nous le portons dans des vases d'argile que le moindre choc peut briser. Si l'affaiblissement de la piété, disons mieux, si la corruption des mœurs, si un mépris manifeste de la religion et de ses lois en annoncent la perte, pouvons-nous nous dissimuler que nous touchons au moment de nous voir enlever ce trésor dont nous n'avons pas assez connu le prix ?

Hélas ! ce malheur est déjà consommé pour un grand nombre d'entre nous. Combien d'enfants ingrats de Jésus-Christ et de l'Eglise abandonnent dans le fond de leur cœur la religion dans laquelle ils ont eu le bonheur d'être nourris, et ne daignent plus même dissimuler leur impiété et le triste naufrage qu'ils ont fait dans la foi ! Qu'entend-on dans le monde, sinon des blasphèmes et des railleries sacrilèges sur cette religion si digne de notre respect et de notre amour ? Que lit-on dans ces ouvrages, plus pernicious encore que frivoles, dont l'univers est inondé, sinon des difficultés mille fois résolues, des raisonnements mille fois pulvérisés contre les mystères qui sont l'objet de notre foi, contre les livres saints qui la renferment, contre les faits incontestables qui en établissent la certitude ? Ah ! c'est bien ici le temps de prier et de veiller, pour n'être pas entraînés par une tentation si violente et un torrent si impétueux ; c'est bien le temps où il faut nous couvrir des armes de la foi, pour résister à des attaques si vives et si multipliées.

Mais, ô douleur ! les chrétiens eux-mêmes ne favorisent que trop le progrès de l'incrédulité, soit par l'empressement téméraire qui les porte à lire des ouvrages dans lesquels ce poison nous est présenté sous les dehors les plus séduisants, soit par l'indifférence qu'ils montrent pour la religion, et le peu de soin qu'ils prennent de s'en instruire ; soit enfin par les passions qu'ils nourrissent dans leur cœur, et les désordres auxquels ils s'abandonnent.

Oui, mes frères, la première cause des progrès que fait parmi nous l'incrédulité, c'est la témérité avec laquelle de faibles chrétiens se mêlent parmi ceux qui osent en faire profession ; c'est l'idée injuste qu'ils se forment des talents et de la force d'esprit de ces prétendus philosophes ; c'est la complaisance avec laquelle ils écoutent leurs discours, et l'indiscrète curiosité avec laquelle ils lisent leurs écrits pleins d'audace et de blasphèmes. Ces écrits, il faut l'avouer, ont quelquefois des dehors imposants ; semblables au fruit défendu qui a séduit nos pre-

miers parents, ils n'ont que trop souvent de quoi plaire aux sens et à l'esprit : *lignum pulchrum oculis aspectuque delectabile*. (Gen., III, 6.) Mais le poison est-il moins mortel pour être présenté dans une coupe d'or, et les frivoles agréments du style peuvent-ils compenser les dangers qui en résultent pour la foi et pour les mœurs ? Cependant, mes frères, en vain représentons-nous à ceux qui les lisent et qui les recherchent qu'ils ne peuvent donner à leur esprit cette nourriture dangereuse, sans s'exposer à une mort plus funeste que celle du corps : *in Quocunque die comederis ex eo, morte morieris* (Ibid., 5), ils aiment mieux, comme la première femme, écouter la voix du serpent qui les séduit par la promesse d'une science plus étendue, plus sublime que celle du vulgaire : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*. (Ibid., 5) Ils s'imaginent que nous ne les détournons de ces lectures que par la jalousie et par la défiance que nous avons de notre cause ; que nous ne voulons pas qu'ils sachent le bien et le mal, le pour et le contre, le fort et le faible de la religion que nous enseignons, comme si en effet cette religion sainte avait quelque côté faible par lequel elle craignît d'être examinée. Ainsi, ils se laissent tromper par de vaines apparences ; ainsi le désir inconsidéré de savoir et de connaître les conduit aux ténèbres les plus épaisses et au plus funeste aveuglement.

L'Apôtre nous avertit, mes frères, que les mauvais entretiens corrompent les mœurs les plus pures : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala*. (I. Cor., XV, 33.) Il nous ordonne d'éviter la société des hérétiques : *Hæreticum hominem evita*. (Tit., III, 10.) Et si cette précaution est nécessaire à l'égard de ceux qui ont le malheur d'errer dans quelque point de la doctrine catholique, combien ne l'est-elle pas davantage par rapport à ceux qui rejettent cette doctrine toute entière, qui blasphèment contre Jésus-Christ lui-même, et osent traiter ses miracles d'imposture et sa doctrine de folie ?

En second lieu, mes frères, quel zèle avez-vous pour la défense et la conservation de la religion ? Quelle étude en faites-vous ? Quelles lectures opposez-vous à celles de tant de libelles destinés à répandre dans le monde le poison de l'incrédulité ? Elle s'agite et s'inquiète pour trouver quelque endroit faible par lequel elle puisse attaquer le christianisme ; elle se ligue, tantôt avec le Juif, pour contester le sens ou l'accomplissement des prophéties ; tantôt avec le prétendu philosophe, pour nier la possibilité des miracles ou en obscurcir les caractères ; tantôt avec les plus crédules historiens du paganisme, pour opposer prodiges à prodiges, et anéantir la preuve qui résulte de ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Tout lui est bon, pourvu qu'elle obscurcisse la vérité, qu'elle répande à pleines mains les ténèbres et les doutes, qu'elle arrache quelques membres à Jésus-Christ. Et au milieu d'une attaque si vive, vous demeurez dans l'inaction et l'indifférence : il semble

que, dans ce combat, il s'agisse d'une chose étrangère à votre égard ; vous ne prenez aucunes précautions pour vous garantir des traits envenimés qui volent autour de vous, et qui ont déjà renversé un si grand nombre de frères infortunés ; vous ne connaissez ni les livres sacrés qui contiennent les fondements de notre Foi, ni les ouvrages lumineux par lesquels les auteurs chrétiens l'ont défendue. Vous tenez à la religion par la naissance, l'éducation, l'habitude, plutôt que par une véritable persuasion. Vous n'avez rien à opposer à l'incrédule, devenu fort par votre faiblesse et qui étale à vos yeux sa vaine érudition avec d'autant plus de hardiesse qu'il s'aperçoit plus aisément de votre ignorance. Ah ! sortez, mes frères, sortez de cet engourdissement et de cette tolérance, funestes avant-coureurs de la défection et de l'apostasie. Etudiez la religion : elle ne demande, pour triompher dans votre esprit des vaines difficultés de l'incrédule, que d'être mieux connue de vous. Etudiez ses dogmes, vous les trouverez infiniment dignes de Dieu, de qui elle nous donne l'idée la plus sublime et à qui elle fait rendre le culte le plus parfait. Etudiez sa morale : vous la trouverez seule digne d'un homme raisonnable, qu'elle seule peut rendre parfaitement vertueux et solidement heureux. Etudiez son histoire : vous la verrez naître, pour ainsi dire, avec l'univers, par la promesse du Messie faite au premier homme dans l'instant même de sa chute ; vous la verrez se perpétuer d'âge en âge par la foi des premiers patriarches ; confiée comme un dépôt précieux à la postérité d'Abraham, cachée sous les ombres et les figures de la loi, développée avec éclat par Jésus-Christ qui en était l'objet, prouvée par ses miracles et l'accomplissement des prophéties en sa personne, démontrée par sa résurrection, confirmée par la mission du Saint-Esprit, répandue dans l'univers par la prédication des apôtres, scellée du sang des martyrs, triomphant des persécutions, des schismes, des hérésies, et faisant passer jusqu'à nous, sans altération et sans mélange, le dépôt précieux de la foi primitive. Que ce tableau est grand ! qu'il est digne de fixer vos regards ! qu'il est capable d'attacher à la religion des esprits droits et sincères, des cœurs dégagés de ces passions qui forment en nous des intérêts contraires à la vérité et nous en rendent secrètement les ennemis.

C'est en fomentant ces passions que vous donnez, mes frères, entrée dans votre esprit et dans votre cœur à l'incrédulité. Ce sont elles qui ont jusqu'à présent précipité dans cet abîme le plus grand nombre de ceux qui ont eue le malheur d'y tomber, et ce sont elles qui vous y précipiteront vous-mêmes, si vous ne les réprimez par une vie conforme à la pureté de la morale chrétienne. Ne croyez pas que ces chrétiens de tout sexe et de toute condition, qui abandonnent aujourd'hui la religion de Jésus-Christ, le fassent par une véritable conviction de la fausseté

de nos dogmes, ou de la faiblesse des preuves sur lesquelles nous en appuyons la croyance. Non : ils n'ont jamais été capables de les examiner sérieusement, et si ils eussent entrepris cet examen avec un esprit droit et sincère, il les eût conduits à une persuasion encore plus intime de la vérité de notre sainte religion. Mais voici l'origine de leurs doutes et de leurs erreurs. S'il ne fallait, pour être chrétien, que croire des mystères, ils les seraient encore. Ils savent qu'il y a dans les sciences humaines et dans l'ordre même de la nature, des vérités aussi incompréhensibles et des mystères aussi inexplicables que dans l'ordre de la foi et de la religion. Mais ils ont senti que la religion chrétienne exigeait d'eux des sacrifices plus chers que celui de leur faible raison. Ils ont compris que, croire, et ne pas vivre conformément à sa croyance, c'était souscrire, pour ainsi dire, d'avance à l'arrêt de sa condamnation éternelle. Ils ont vu que, pour vivre en chrétien, il fallait renoncer à des plaisirs criminels, dont les attraites les avaient séduits ; à des moyens de s'enrichir, qu'ils s'étaient crus permis ; à la fortune même qu'ils avaient acquise par des voies d'autant plus suspectes qu'elles avaient été plus courtes. Leurs passions, en un mot, se sont révoltées contre la sévérité de la morale de l'Evangile, qui les condamne toutes, qui n'épargne pas plus l'orgueil, la vanité, la mollesse, que les vices et les crimes odieux. Ils ont souhaité dans le fond de leur cœur, que cette morale ne fût pas vraie ; ils ont cherché à se le persuader, et pour cela, ils ont attaqué les dogmes qui ont avec la morale une liaison si essentielle : ils ont exagéré les difficultés, et jeté un voile sur les preuves. Ils ont cherché dans la foule des mondains, quelqu'un qui les enhardît à douter et à blasphémer, et ils n'ont trouvé que trop de complices de leur impiété. Enfin, ils ont appelé les ténèbres, et les ténèbres sont venues. Leur conscience a réclamé d'abord ; elle se tait aujourd'hui et peut-être sont-ils assez malheureux pour demeurer tranquilles au milieu des ombres dont ils se sont volontairement enveloppés. C'est ainsi qu'ils ont réussi à éteindre dans leur esprit la lumière de la foi ; c'est ainsi, pour me servir de l'expression de saint Augustin, que Dieu a répandu des ténèbres vengeresses sur les passions criminelles de leur cœur : *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates*. En effet, mes frères, si l'incrédulité n'est pas l'effet naturel et nécessaire des passions, elle en est la juste punition. Il est dans l'ordre de la justice de nous retirer un talent que nous enfouissons, et une lumière dont nous ne profitons pas pour marcher dans les voies de la piété, et la menace que fait Jésus-Christ d'enlever son royaume à ceux qui n'en font pas les œuvres, n'est pas moins équitable que terrible : *Auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Matth., XXI, 43.)

Faites-les donc, mes frères, ces œuvres du royaume de Dieu ; faites revenir ces

temps heureux, où les chrétiens inspiraient, par leurs vertus, le respect et la vénération à leurs plus cruels ennemis; où on les reconnaissait pour chrétiens, à leur modestie, à leur frugalité, à leur sincérité; en ce qu'ils étaient meilleurs pères, meilleurs amis, meilleurs citoyens; en ce qu'ils s'aimaient tous d'un amour tendre et sincère. Pratiquez avec ferveur ces œuvres de pénitence que l'Eglise vous prescrit dans ces saints jours, et qui sont devenues si nécessaires pour expier vos prévarications et vos infidélités; ces œuvres de justice qui rendent à Dieu et au prochain ce que vous leur devez; enfin ces œuvres de charité et de miséricorde, qui sont si essentielles au christianisme, si honorables pour la religion, si capables d'attirer sur vous les grâces du Seigneur et les secours dont vous avez besoin pour vous prémunir contre les scandales de l'incrédulité et du libertinage. Sinon, craignez la menace du Seigneur; craignez, mes frères, craignez que cet Orient, ce Soleil de justice qui a si longtemps visité cette contrée, ne se lasse enfin de votre indifférence ou même de vos prévarications, et ne se retire pour éclairer d'autres nations qui seront plus fidèles à profiter de ses lumières et de ses grâces.

Eloignez de nous ce malheur, ô mon Dieu! conservez dans le sein de votre Eglise ce royaume qui en est, depuis une longue suite de siècles, une partie si florissante; maintenez-y la foi de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis. Vous ne cessez, Seigneur, de verser sur la postérité de ce saint roi vos plus abondantes bénédictions; vous lui assurez une longue possession par l'heureuse fécondité de l'auguste reine qui le partage. Quelles actions de grâces ne vous devons-nous pas pour un tel bienfait! Cependant, ô mon Dieu, nous vous en demandons un autre plus précieux encore: que ces tendres rejetons de la race royale soient élevés dans la crainte, dans la connaissance et l'amour de votre sainte loi; qu'ils apprennent longtemps, par l'exemple de leur auguste père, à respecter la religion des rois leurs aïeux, à la défendre contre les attaques de l'incrédulité, à faire régner Jésus-Christ sur le trône de ces monarques qui ont regardé comme le plus glorieux de leurs titres celui de rois Très-Christiens. Permettez-vous, ô mon Dieu, que cette Eglise, qui depuis longtemps répand sur le reste de votre troupeau de si vives lumières, soit elle-même obscurcie par les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance? Peut-être, hélas! la corruption de nos mœurs mérite-t-elle que nous éprouvions ce triste sort; mais vous pouvez, Seigneur, donner une digue à ce torrent impétueux de vices et de scandales qui menace de nous engloutir. Donnez à tous ceux qui portent la glorieuse qualité de chrétiens, de fuir tout ce qui peut violer la sainteté de ce nom si respectable, et de pratiquer avec ferveur tout ce qui peut en soutenir la dignité: *Da cunctis, qui Christiana professione consentur, et ea respicere quæ huic ini-*

mica sunt nomini et ea quæ sunt apta sectari. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, etc.

SERMON VIII.

Pour le même jour.

SUR LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE.

Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum. (Jerem., II, 19.)

Voyez et comprenez vous-même quel crime vous avez commis, et quel malheur vous avez encouru, en abandonnant le Seigneur votre Dieu.

Abandonner le Seigneur, renoncer à le servir, quitter la voie de ses commandements pour suivre celle où les passions nous entraînent, ce n'est donc pas seulement un crime capable d'attirer sur nous ses vengeances éternelles, c'est dès à présent le plus déplorable de tous les malheurs. Avec quelle force le prophète Jérémie n'en fait-il pas sentir toute l'amertume à ce peuple ingrat et infidèle qui, au mépris de tant de bienfaits, s'était jeté entre les bras des Egyptiens, ses anciens ennemis, et avait préféré leur faible secours à celui qu'il devait attendre du Très-Haut! O mon peuple, leur dit-il au nom du Seigneur, comment ai-je mérité que vous vous éloignassiez de moi? C'est moi qui vous ai tiré de la servitude honteuse de l'Egypte; qui vous ai conduit, protégé, nourri dans des déserts arides et inhabitables; qui vous ai introduit dans une terre fertile et abondante; qui vous en ai procuré les fruits les plus excellents, et cette terre même, vous l'avez souillée de vos crimes et de vos abominations. Plus coupable que les aveugles habitants de Cédar et de Cethim, tandis qu'ils persistent dans le culte des dieux qu'ils se sont faits, vous abandonnez le seul Dieu véritable dont la connaissance fait votre gloire; vous transportez à de vaines idoles les hommages que vous ne devez qu'à lui. Ingratitude monstrueuse et capable d'étonner le ciel et la terre! *Obstupescite, cæli, super hoc, et portæ ejus, desolamini vehementer. (Jerem., II, 12.)* D'après cela, faut-il s'étonner qu'Israël soit tombé dans l'esclavage; que la Judée ne soit plus qu'une vaste solitude; que ses villes soient détruites par le feu; que ses malheureux enfants deviennent la proie des bêtes féroces qui les dévorent ou des ennemis cruels qui les insultent et les tyrannisent? Tous ces malheurs ne sont-ils pas la suite et la juste punition de son infidélité? *Nunquid non istud factum est tibi, quia dereliquisti Dominum Deum tuum? (Ibid., 17.)* Ah! puissent tant de disgrâces lui inspirer enfin un repentir salutaire, puisse-t-il être bien convaincu qu'il n'est point pour nous de malheur plus digne de nos larmes que d'avoir abandonné le Seigneur notre Dieu! *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum. (Ibid., 19.)*

Mais ces sentiments que le prophète voulait imprimer à son peuple, pourrions-nous, mes frères, n'en pas être nous-mêmes pénétrés, lorsque, faisant sur nous un retour

salutaire, nous nous rappelons, dans l'amertume de notre âme, les tristes années que nous avons laissé écouler loin de Dieu, dans l'oubli de sa loi et de ses commandements, dans le tumulte des passions ou la séduction des plaisirs ? Ah ! mes frères, soit que nous marchions encore dans les voies de l'iniquité, soit que nous soyons rentrés sincèrement dans celles de la justice, tout concourt à nous convaincre intimement de cette grande vérité. Vous, pécheurs, qui persévérez dans vos criminels désordres, les disgrâces, le trouble intérieur, les remords cuisants que vous éprouvez doivent vous la rendre sensible. Et vous, mes frères, qui, après de longs égarements, êtes revenus sincèrement au Seigneur ; vous qui avez recouvré le trésor précieux de sa grâce ; vous qui, revêtus de la robe d'innocence que vous aviez perdue, allez bientôt vous asseoir à la table de ce Dieu, de ce Père plein de miséricorde, la bonté avec laquelle il vous a reçus, les faveurs dont il commence à vous combler ne doivent-elles pas la graver dans vos cœurs en caractères ineffaçables et rendre éternels vos regrets, votre repentir, votre douleur ?

Ce sont, mes frères, ces vérités et ces sentiments que Jésus-Christ a voulu nous inculquer dans une des plus touchantes paraboles de son Evangile, dans cette parabole, dis-je, où, d'un côté, il nous représente le pécheur sous l'emblème d'un jeune téméraire qui se soustrait à l'autorité paternelle, qui dissipe, dans de honteuses débauches, les biens dont il a voulu avoir une jouissance anticipée, et que ses désordres conduisent à la misère la plus affreuse ; et où, d'un autre côté, il se peint lui-même sous les traits d'un père plein de tendresse, qui reçoit en grâce cet enfant infortuné et ne le punit de son ingratitude qu'en l'accablant, pour ainsi dire, du poids de ses bienfaits. C'est, mes frères, en parcourant avec vous les diverses circonstances de cette parabole que je veux vous faire voir premièrement le malheur d'une âme qui abandonne le Seigneur, et ensuite la bonté de Dieu envers le pécheur qui revient sincèrement à lui. C'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le prodigue de l'Evangile nous prouve bien sensiblement, mes frères, combien il est téméraire et insensé de chercher loin de Dieu et hors de son service le bonheur qu'il peut seul nous procurer. Séduit par les attraites de la liberté et de l'indépendance, il quitte les lieux qui l'ont vu naître pour jour, loin des yeux de son père, d'une liberté chimérique, et il tombe dans la servitude la plus honteuse et la plus avilissante. Il croit trouver dans la jouissance des biens qu'il accumule une félicité durable ; et il fait la plus triste expérience de la fragilité de ces biens, de la facilité avec laquelle ils nous échappent. Enfin, il se livre aux plaisirs des sens, aux attraites de

la volupté, et ces plaisirs sont bientôt remplacés par l'indigence la plus affreuse et la misère la plus profonde. Reconnaissons-nous nous-mêmes, mes frères, dans ces traits différents ; avouons les erreurs qui nous ont séduits, détestons les pièges que l'ennemi de notre salut nous a dressés, et déplorons les maux dans lesquels il nous a précipités. Voyons d'abord combien il est dangereux de nous livrer à l'esprit d'orgueil et d'indépendance.

Un homme, dit Jésus-Christ, avait deux enfants, dont le plus jeune lui dit : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien : *Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis Patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* (Luc., XV, 11, 12.) Quelle ingratitude, mes frères, et en même temps quelle témérité dans cette demande ! Quel terrible jugement sur celui à qui elle est accordée ! Et néanmoins combien de chrétiens en forment tous les jours de semblables, et ont le malheur de les voir s'exécuter ! Il n'en est que trop, sans doute, de ces enfants ingrats qui portent des regards avides sur des biens dont ils devraient redouter la possession et la jouissance, parce qu'elle est jointe à la perte de ce qui doit leur être le plus cher dans le monde. La cupidité étouffe dans leurs âmes le sentiment de la piété filiale. Ils ne voient qu'avec chagrin celui que la religion et la nature leur ordonnent d'honorer et de respecter. Les instants qui prolongent sa vie leur paraissent dérobés à leur bonheur, et ces horribles dispositions ne percent que trop souvent le masque hypocrite dont ils cherchent à le couvrir. Mais ne nous arrêtons point à l'écorce des paroles, et voyons si nous ne sommes pas nous-mêmes coupables de cette ingratitude qui nous paraît avec raison si détestable.

S'il est indigne d'un enfant bien né de porter avec chagrin le joug de l'autorité paternelle, combien ne sommes-nous pas coupables d'oser nous soustraire à celle du Seigneur notre Dieu ! C'est lui qui est véritablement notre Père ; nous n'en avons point d'autre, dit l'Evangile : *Unus est Pater vester.* (Matth., XXIII, 9.) Celui à qui nous donnons ce titre sur la terre n'a été que l'instrument dont le Tout-Puissant s'est servi pour nous donner le jour. C'est à Dieu que nous devons la vie et l'existence ; c'est sa main créatrice qui nous soutient, c'est sa main bienfaisante qui nous nourrit. C'est lui qui inspire à nos pères selon la chair la tendresse qu'ils ont pour nous ; c'est à lui que nous devons les soins empressés qu'ils ont pris de notre enfance. Qu'il est donc juste de lui obéir et de nous tenir inviolablement attachés à lui ! qu'il est doux de dépendre de lui ! qu'il est avantageux de l'avoir pour maître et pour guide dans toutes nos actions ! Et cependant, mes frères, nous nous lassons de cette dépendance si honorable et si nécessaire, et le joug du Seigneur, quelque doux et léger qu'il soit,

paraît insupportable à notre orgueil. C'est sous les ailes de Dieu que les saints et les justes, convaincus de leur faiblesse, aiment à se réfugier. C'est là qu'ils se mettent à couvert des entreprises et des efforts de leurs ennemis; c'est là qu'ils trouvent le repos, la joie, la sécurité : *In velamento alarum tuarum exultabo, adhæsit anima mea post te, me suscepit dextera tua.* (Psal. LXII, 8.) Malheur donc aux présomptueux qui osent s'en retirer, qui se croient assez grands, assez forts pour ne plus en avoir besoin; qui veulent voler de leurs propres ailes, ne se conduisent que par leurs propres lumières, ne combattent qu'avec leurs propres forces ! Leur témérité égale leur ingratitude. En vain nous disent-ils que les forces dans lesquelles ils mettent leur confiance sont elles-mêmes des dons de Dieu; que c'est de lui qu'ils tiennent, et cette intelligence par laquelle ils veulent se conduire, et cet amour du bien qu'ils croient voir dans leur propre cœur; qu'il a fait pour eux tout ce qu'il pouvait faire et tout ce qu'ils pouvaient raisonnablement lui demander; qu'enfin ils ont reçu la portion de ses biens qui devait leur revenir, et qu'ils peuvent être désormais abandonnés à eux-mêmes et à leur libre arbitre. Non, mes frères, il ne suffit pas que le Seigneur vous ait enrichis de ses dons, il faut encore qu'il vous les conserve et qu'il en dirige l'usage. En vain vous aurait-il doués d'une intelligence supérieure à celle du commun des hommes; s'il ne fait luire sur vous les lumières de la foi, votre sagesse même n'enfantera que des perplexités et des doutes, et vos lumières ne seront que ténèbres. En vain vous a-t-il donné un cœur capable d'attachement et de tendresse, s'il ne met pas dans votre cœur les saints mouvements de la charité, votre sensibilité deviendra pour vous un piège dangereux. En un mot, le bon usage des grâces que vous avez reçues est lui-même une grâce, et cette grâce n'est donnée qu'à ceux qui sentent le besoin qu'ils en ont. Elle ne s'obtient que par la prière, la confiance en Dieu, la défiance de soi-même. Ne dites donc plus au Seigneur : Donnez-moi les biens que je suis en droit d'attendre de votre justice, et laissez-moi le maître d'en disposer, de les faire valoir : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit* (Luc., XV, 12); ce serait renoncer à ses bienfaits les plus précieux et les plus nécessaires; ce serait parler le langage des ingrats et orgueilleux pélagiens; ce serait enfin imiter la conduite imprudente du prodigue de l'Évangile, et vous exposer à tous les malheurs dans lesquels sa témérité l'a précipité.

En effet, le père de famille écoute cette prière imprudente de son fils; il lui accorde ces biens sur lesquels il a jeté des yeux avides, et dont il veut jouir avant même que la nature, trop lente au gré de ses désirs, lui en assure la possession. Ainsi le Seigneur couronne-t-il souvent d'un fu-

neste succès les vœux indiscrets que nous lui adressons; ainsi ces hommes charnels, qui n'ont de désir et d'empressement que pour les biens fragiles de la terre, obtiennent-ils souvent en ce monde la récompense à laquelle ils ne rougissent point de se borner, et perdent le droit à l'espérance de la recevoir dans l'éternité; ainsi enfin le Seigneur abandonne-t-il ceux qui croient pouvoir se passer de son secours, et leur laisse-t-il faire une épreuve dangereuse de leurs forces, ou plutôt de leur faiblesse, et c'est là un des jugements les plus terribles qu'il puisse exercer sur nous. Quelles en sont les suites funestes dans la parabole que nous parcourons ?

Le jeune homme dont parle Jésus-Christ ramasse avec avidité les biens qui lui sont abandonnés. Le délai le plus court paraît insupportable à sa cupidité, à l'empressement qu'il a de jouir de sa fatale liberté, et de se plonger dans les plaisirs dont il croit avoir entre les mains une source intarissable. Il part peu de jours après avoir reçu cet héritage anticipé; il fuit les regards d'un père dont l'amour ne le touche plus, dont l'autorité et la vigilance lui paraissent gênantes et incommodes; Il va habiter une région éloignée : *Non post multos dies, congregatis omnibus, adolescentior filius peregre profectus est in regionem longinquam.* (Ibid., 13.) Et n'est-il pas en cela, mes frères, une image trop fidèle de ce qui se passe tous les jours sous nos yeux ? Combien y en a-t-il, hélas ! de ces jeunes téméraires qui, dans un âge susceptible de toutes les passions, vont affronter les objets les plus capables de les exciter ? Sans principes, sans instructions, sans expérience, ils s'exposent à des dangers redoutables à la vertu même la plus solide et à la prudence la plus consommée; ils se jettent sans précaution dans le monde, cette région si étrangère au véritable chrétien, cette région dont le langage et les mœurs doivent nous être si inconnus, cette terre dont les infidèles habitants sont autant d'ennemis conjurés pour nous enlever nos biens les plus précieux en nous rendant complices de leurs iniquités : *peregre profectus est in regionem longinquam.* Quelles liaisons y forment-ils ? à quels guides, à quels conseils se livrent-ils ? Les hommes les plus corrompus sont souvent ceux qui attirent le plus leur confiance parce que ce sont ceux qui favorisent le plus leurs passions, qui les éblouissent plus facilement par le faux brillant de l'esprit et par l'ostentation d'une science superficielle, qui préparent avec plus d'adresse le poison de la volupté. Ah ! quel malheur pour eux de s'être soustraits à l'autorité paternelle, ou d'en avoir été trop tôt affranchis; de s'être vus trop tôt maîtres d'une fortune qui appelle auprès d'eux tous les genres de séduction et sert d'attrait à tous ceux qui ont intérêt à les tromper et à les corrompre !

Ce fut, sans doute, pour se livrer plus impunément à la dissolution et à la dé-

bauche, que le prodige de l'Evangile s'arracha d'entre les bras de son père, et s'éloigna de sa présence. Mais nous, mes frères, lorsque nous nous éloignons du Seigneur notre Dieu; lorsque nous paraissions le fuir et l'oublier; lorsque, transfuges infidèles, nous quittons son service et ses étendards, pour passer sous ceux du monde son ennemi, avons-nous au moins ce triste avantage d'échapper à ses regards? Non, mes frères. Où pourrions-nous fuir, pour n'être plus sous ses yeux? Il est toujours avec nous, lors même que nous ne sommes plus avec lui, dit saint Augustin : *Mecum eras; ego tecum non eram*. Il voit tout, il connaît tout, il est présent partout, nos cœurs n'ont point pour lui de replis impénétrables : la nuit n'a point pour lui de ténèbres; elle est à son égard comme le jour le plus lumineux. Nous nous élèverions jusqu'aux cieux, nous pénétrerions les entrailles de la terre; nous irions habiter les rivages les plus éloignés, que nous l'aurions toujours pour témoin et pour vengeur de nos désordres. Ah! bien loin de chercher notre sûreté dans l'éloignement et la fuite, ne la cherchons, mes frères, que dans notre fidélité à l'aimer et à le servir.

Le prodigue éprouve bientôt les suites funestes de son imprudence. Il dissipe en débauches les biens qu'il a eu la témérité de demander, et le malheur d'obtenir; et, après avoir tout dépensé, il commence lui-même à éprouver l'indigence et à partager les horreurs de la famine qui ravage le pays : *Postquam omnia consummasset, facta est famis valida in regione illa, et ipse cepit egere*. (Luc., XV, 14.) Quelle ressource trouverait-il alors dans les compagnons de ses désordres, dans ces hommes de plaisirs auxquels il a prodigué ses richesses? Hélas! il n'éprouve de leur part que de la dureté et de l'ingratitude. Ils l'abandonnent au malheureux sort dont ils ont été eux-mêmes les artisans, et à l'indigence dans laquelle ils l'ont fait tomber. Hommes du siècle, telles sont ordinairement vos amitiés : un vil intérêt les forme et les entretient, un revers de fortune les détruit et les anéantit. Le même homme que vous chérissiez, que vous flattiez, que vous adoriez, lorsqu'il pouvait servir votre avarice, votre cupidité, vos plaisirs, vous le méconnaissiez, vous le méprisez, vous le fuyez, lorsqu'il ne peut plus rien pour vous. C'est une vérité observée depuis qu'il existe des hommes, et nous ne savons pas en profiter, et nous attendons encore notre bonheur de ce monde ingrat et pervers, des hommes vicieux qui le composent. Ah! puissions-nous comprendre enfin qu'il n'est point de véritables amitiés, que celles qui sont fondées sur la vertu, sur une estime réciproque, sur la charité! puissions-nous préférer la société des saints et des justes, à qui nos malheurs et nos disgrâces ne peuvent inspirer qu'une tendre compassion pour nous, à celle de ces hommes impies pour qui elles ne sont que des motifs de nous mépriser, de nous abandon-

ner! Jusqu'à quel point le prodigue de l'évangile n'éprouve-t-il pas cet affligeant abandon! Ce n'est pas assez pour lui d'être soumis aux rigueurs de l'indigence, il faut encore qu'il éprouve celle de la servitude, et celui qui n'a pu porter le joug si doux et si léger de l'autorité paternelle, est forcé de subir celui d'un maître dur et impérieux. Confondu parmi les plus vils esclaves, condamné aux travaux les plus humiliants, il est réduit à envier le sort des mercenaires qui le servaient autrefois lui-même dans la maison de son père, et jusqu'à celui des animaux immondes, dont le soin lui est confié : *Adhæsit uni civium regionis illius : et misit illum in villam suam ut pasceret porcos, et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat*. (Luc., XV, 15-16.) Quelle chute! quel profond avilissement!

Hélas! mes frères, il n'est que l'image imparfaite de celui dans lequel nous tombons nous-mêmes, lorsque nous abandonnons le Seigneur. Nous n'éprouvons pas toujours ces disgrâces, ce renversement de fortune, cette dure servitude dont notre parabole nous fait le triste tableau : mais nos maux, pour être renfermés dans le fond de notre cœur, n'en sont pas moins déplorables; ils n'en sont que plus dangereux. Quel état plus affligeant que celui d'un chrétien qui a perdu Jésus-Christ et sa grâce, qui vit sous la tyrannie du péché, que le poids de l'habitude entraîne dans les plaisirs les plus honteux et les vices les plus déshonorants! Qu'il jouisse de tous les biens de la terre, de toute la prospérité que le monde peut offrir, ces biens ne sont pas ceux pour lesquels nous avons été créés : ils ne sont ni dignes de nos désirs, ni capables de les remplir. Un homme créé à l'image de Dieu, destiné à le posséder, ne peut se borner à la jouissance de ces biens périssables, sans oublier la noblesse de son origine, et sans se mettre dans la classe des animaux privés de raison et d'intelligence : *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis*. (Psal., XXXVIII, 13.) Pécheurs qui jouissez des faveurs de la fortune, vous avez une haute idée de votre opulence, et vous êtes en effet réduits à la plus profonde misère, à la plus honteuse nudité : *Dicis quia dives sum et locupletatus, et nescis quia tu miser es et pauper et nudus*. (Apoc., III, 17.) Le degré d'élévation où vous êtes parvenus, le nombre d'esclaves qui rampent à vos pieds, vous persuadent que vous êtes les maîtres, et de vous-mêmes, et de tout ce qui vous environne, et vous n'êtes en effet vous-mêmes que de malheureux esclaves : esclaves du péché, dont vous avez contracté l'habitude, et qui, devenu pour vous une espèce de nécessité, entraîne votre libre arbitre, déjà trop incliné vers le mal par une suite de la corruption générale de la nature : esclaves de la puissance des ténèbres, à laquelle Jésus-Christ vous avait arrachés, et dont vous avez lâchement repris le joug

et les chaînes : esclaves des passions qui vous tyrannisent tour à tour. Tantôt c'est l'ambition qui vous séduit par l'éclat des vanités, et à combien d'humiliations ne vous réduit-elle pas? que d'affronts n'êtes-vous pas obligés d'essuyer? combien de détours, de perfidies, de bassesses ne vous faut-il pas employer? à combien d'hommes pervers, à combien de créatures viles et méprisables n'êtes-vous pas forcés de prostituer vos hommages, avant que de recevoir ceux dont votre orgueil veut se nourrir? Et c'est là, dit-on, la passion des âmes grandes et élevées! Ah! disons mieux : c'est le vice le plus funeste à la société; c'est une servitude honteuse aux yeux d'un chrétien et d'un homme sage. Tantôt c'est une passion plus avilissante encore, l'avarice, cette passion sordide que tous les hommes s'accordent à mépriser, et qui cependant trouve encore parmi eux tant d'esclaves et de partisans; cette soif intarissable de l'or qui ne connaît rien de sacré, rien d'illégitime dans les moyens de s'enrichir, qui ferme les cœurs à la compassion et à la charité, et rend les hommes si durs, si impitoyables les uns envers les autres. Et que dirai-je d'une passion encore plus impérieuse et plus déshonorante, qui traîne si souvent à sa suite la honte et l'infamie; et qui, du sein même de la volupté, fait éclater quelquefois les crimes et les cruautés les plus atroces? C'est à cette passion que le prodigue de l'Evangile avait surtout sacrifié l'héritage dont il s'était mis en possession : *Devoravit omnem substantiam suam cum meretricibus.* (Luc., XV, 13.) Et c'est aujourd'hui plus que jamais le gouffre où de jeunes débauchés viennent engloutir le patrimoine et le fruit des travaux de leurs pères. Mais ce n'est point du côté de ses suites funestes, c'est en elle-même que je veux considérer cette passion. Que ses chaînes sont tout à la fois dures et déshonorantes! Elle corrompt le cœur, elle obscurcit la raison; elle dégrade notre âme, cette substance immortelle par laquelle nous ressemblons à la Divinité. O hommes voluptueux, les excès auxquels vous vous abandonnez, le dérèglement de votre imagination, la bizarrerie de vos goûts, la bassesse de vos inclinations, ne sont-ce pas là les derniers degrés de la turpitude et de l'ignominie? Et vous, qui attachez une gloire insensée à secouer le joug du Seigneur; vous, qui osez promettre une liberté chimérique à ceux que vous voulez rendre compagnons de vos désordres, n'êtes-vous pas en effet, comme dit le prince des apôtres, les esclaves de la corruption? *Libertatem promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis.* (II Petr., II, 19.) Et ne puis-je pas, comme lui, vous comparer à ces animaux immondes qui ne se plaisent que dans la fange et dans l'ordure? *Velut irrationabilia pecora, et sus lota in volutabro luti.* (Ibid., 12.)

Mais ces hommes criminels qui prostituent aux passions et aux vices les talents qu'ils ont reçus de l'Auteur de la nature; ces au-

teurs qui, dans des écrits licencieux ou dans des spectacles profanes, présentent à des hommes déjà corrompus l'aliment du feu impur qui les dévore, et nourrissent de faibles dangereuses et insipides des esprits créés pour connaître et aimer la vérité, à qui les comparerai-je, sinon au prodigue de l'Evangile, réduit à nourrir des animaux vils et immondes? Non, quelque idée qu'ils aient eux-mêmes de leur art et de leur génie, quelques applaudissements qu'ils reçoivent de la part d'un monde frivole et corrompu; leur emploi est plus méprisable mille fois que celui auquel la misère avait forcé cet infortuné. L'occupation de celui-ci n'est abjecte que dans nos préjugés; l'occupation de ceux-là est détestable en elle-même aux yeux de la sagesse et de la religion.

L'état d'un chrétien qui se livre au péché est donc plus déplorable dans l'ordre de la foi, que celui du prodigue ne l'était dans l'ordre de la nature. Les biens qu'il perd, les espérances qu'il abandonne, la dignité et le droit d'enfant de Dieu, auxquels il renonce, sont plus dignes de ses regrets; l'état auquel il réduit son âme, la misère et la faim qu'il éprouve, la servitude à laquelle il se soumet, sont plus capables de le faire frémir d'horreur et de lui donner une juste indignation contre lui-même; la comparaison qu'il fait de son état avec celui d'un fidèle chrétien est plus propre à le piquer d'une sainte jalousie. Heureux ceux à qui la grâce du Seigneur inspire ce sentiment! Il fut le premier degré de la conversion du prodigue, il fut depuis celui de la conversion d'Augustin. Avec quelle force et quelle énergie ce grand homme ne le dépeint-il pas dans le livre admirable de ses *Confessions*! O mon Dieu, s'écrie-t-il, quelles étaient les pensées de mon esprit, et les mouvements de mon cœur, lorsque j'entendais raconter les merveilles que votre grâce avait opérées dans plusieurs de vos serviteurs, en les délivrant du joug des passions, en leur donnant la force de renoncer à tous les plaisirs, à tous les biens, à toutes les espérances du siècle! Quel mépris, quelle horreur je concevais pour moi-même, à la vue des chaînes honteuses qui me retenaient encore sous l'empire de la volupté! En vain je voulais détourner mes regards de dessus les plaies de mon âme : votre main, tout à la fois vengeresse et médicinale, me les remettait sans cesse sous les yeux; vous me forciez de voir combien j'étais hideux et difforme, de quelles taches, de quels ulcères j'étais couvert, et il m'était impossible de me dérober à ce spectacle odieux : *Quam distortus, et sordidus, et maculosus, et ulcerosus essem videbam, et horrebam, et quo a me fugerem non erat.*

C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur poussait dans Augustin un fils ingrat et fugitif, et qu'il le frappait à coups redoublés du fouet vengeur de la honte et de la crainte : *Flagella ingeminans timoris et pudoris.* Le Seigneur n'a-t-il pas exercé bien des fois sur vous, mes frères, cette miséricorde sé-

rière dont parle cet illustre pénitent? Ne l'exerce-t-il pas encore? N'y a-t-il pas des instants où les principes de l'éducation chrétienne que vous avez reçue surmontent les préjugés et les erreurs qui vous ont séduits, où vous rougissez de vos désordres, où vous sentez tout l'avilissement de votre âme, où vous regrettez l'innocence de vos premières années, et où vous jetez enfin un œil d'envie sur les justes qui ont eu le bonheur de la conserver? Hélas! tandis que des hommes moins instruits, moins éclairés que vous, se sauvent, en suivant dans la simplicité de leur cœur les maximes de l'Évangile; vous, vous vous perdez avec vos talents et vos lumières. Tandis que des hommes forcés par l'indigence d'arracher de la terre leur subsistance et celle de leur famille, trouvent encore le temps et les moyens de méditer la loi du Seigneur et de s'entretenir avec lui dans la prière; vous, vous n'employez votre aisance et votre loisir qu'à vous corrompre de plus en plus dans l'oisiveté et la mollesse. Tandis que ces pauvres, ces mercenaires nourrissent leur âme du pain solide de la parole de Dieu, vous, vous empoisonnez la vôtre par des lectures aussi dangereuses que frivoles, qui laissent dans votre esprit le vide le plus affreux, et vous font éprouver la faim la plus cruelle. Enfin, tandis que ces chrétiens fidèles jouissent de la paix intérieure que produit une bonne conscience, vous, vous éprouvez toutes les agitations que causent les passions; vous êtes également tourmentés et par celles qui dominent dans votre cœur, et par celles des autres hommes dont vous êtes environnés. Reconnaissez donc enfin dans quels malheurs vous vous êtes précipités, en abandonnant le Seigneur votre Dieu : *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum.* (Jerem., II, 19.) Arrachez-vous, comme le prodigue de l'Évangile, à ce monde trompeur qui vous a séduit par l'espérance d'un bonheur qu'il n'était pas en état de vous procurer. Allez, retournez vers ce père plein de tendresse que vous avez abandonné. Votre ingratitude ne vous a point entièrement fermé les entrailles de sa miséricorde. Prosternez-vous à ses pieds, jetez-vous dans ses bras; précipitez-vous-y avec confiance; il ne se retirera pas de vous pour vous laisser tomber, dit saint Augustin; il guérira vos maux et réparera vos pertes : *Projice te in eum : non se subtrahet ut cadas ; projice te securus , excipiet et sanabit te.* La parabole que j'ai entrepris de vous expliquer ne nous fait pas moins connaître ce que les pécheurs ont à espérer de la miséricorde de Dieu, lorsqu'ils se convertissent à lui, que le malheur de ceux qui s'en éloignent; ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque grande que soit la bonté de ce père que nous voyons dans l'Évangile recevoir en grâce un fils ingrat et dissipateur, elle n'approche pas de celle du Seigneur

envers le pécheur qu'il rappelle à lui par la pénitence. Ce père n'est pas, comme Dieu, le maître des cœurs : il reçoit son fils lorsqu'il le voit à ses pieds avec toutes les marques de la douleur et du repentir, mais ce n'est point lui qui lui inspire ces sentiments. Il change les haillons hideux dont il est couvert en des habits plus conformes à sa naissance ; il l'admet à sa table, il célèbre son retour par un festin solennel. Mais cette robe dont il le fait revêtir, est bien moins précieuse que la justice qui nous est accordée par la grâce de Jésus-Christ et par l'efficacité de ses sacrements ; mais ce festin n'est rien, en comparaison de celui auquel le Père céleste fait participer les pécheurs réconciliés, en les nourrissant de la chair et du sang de son Fils bien-aimé. Enfin, si les faveurs que le père de famille accorde à l'enfant prodigue, excitent dans le cœur de son frère un sentiment de jalousie, cette tentation paraît plus dangereuse encore pour les justes qui ont servi le Seigneur avec constance, et qui voient les pécheurs convertis participer avec eux, et posséder même quelquefois avec plus d'abondance les consolations et les grâces qu'ils ne croyaient dues qu'à leur inviolable fidélité. Voici donc, mes frères, ce que je me propose de vous développer dans cette seconde partie de mon discours : je ne me contenterai pas de vous exposer la bonté infinie d'un Dieu qui prévient le pécheur, qui va le chercher dans le fond même de l'abîme où il s'est précipité, et qui, après lui avoir inspiré les sentiments d'une sincère pénitence, les récompense par les faveurs les plus tendres ; je détruirai les fausses conséquences que des pécheurs pourraient vouloir tirer de notre parabole, pour exiger une réconciliation prématurée. Je ferai voir ensuite l'injustice de cette jalousie que pourraient concevoir les justes, à la vue des grâces que le Seigneur accorde aux véritables pénitents. Continuons de parcourir la parabole évangélique.

Rien, mes frères, n'est plus touchant que le tableau qui nous y est tracé de la réconciliation de l'enfant prodigue avec son père. Dompté par l'adversité et l'indigence, cet infortuné fait enfin un retour utile sur lui-même. Les biens dont il a joui dans la maison paternelle se présentent à son esprit : il comprend alors quel malheur ç'a été pour lui d'abandonner un père tendre et bien-faisant ; et, dans un vif sentiment de douleur et de repentir, il dit : Il faut que je sorte enfin de cette profonde misère, *Surgam* (Luc., XV, 18) ; il faut que, de ce pas, j'aille trouver mon père. *Surgam et ibo ad patrem meum* (*ibid.*) ; il faut que je lui demande pardon de ma témérité et de mon ingratitude, et que je lui dise : O mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *Pater, peccavi in cælum et coram te* (*ibid.*) ; je ne suis plus digne de porter le nom de votre fils ; trop heureux si vous daignez me mettre au nombre des serviteurs qui sont à vos gages : *Jam non sum dignus vocari filius tuus, fac me sicut unum*

de mercenariis tuis. (Ibid., 19.) Telle est la résolution également humble et courageuse qu'il conçoit et qu'il exécute, et sa confiance n'est pas trompée. Il est encore bien éloigné de son père, et déjà ce père a senti ses entrailles émues en sa faveur; déjà il a jeté sur lui un regard de miséricorde. Il n'a pas encore fait l'aveu de son crime, et déjà son père le lui a pardonné; déjà ce père compatissant a couru vers lui; il a mêlé ses larmes avec les siennes; dans les plus tendres embrassements, il lui a donné le baiser de paix: *Cum adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens, cecidit super collum ejus et osculatus est eum. (Ibid., 20.)* Il a à peine prononcé ce discours plein d'humilité qu'il a médité dans son cœur, et déjà son père a ordonné à ses serviteurs de le revêtir promptement d'habits précieux; de lui donner un anneau, signe de sa réconciliation et de l'alliance qu'il contracte avec lui de nouveau; de préparer le festin par lequel il veut montrer la joie que lui cause son retour. *Dixit pater ad servos suos: Cito proferte stolam primam et induite illum, et date annulum in manum ejus, et manducemus et epulemur. (Ibid., 22.)*

Pécheurs, voilà ce que vous devez attendre du Dieu bon et miséricordieux que vous avez offensé, lorsqu'un mouvement d'un repentir sincère, fondé sur son amour, vous conduira à ses pieds. Ah! si déjà vous avez éprouvé ses miséricordes, ne croyez pas que sa bonté pour vous n'ait commencé à relater qu'au moment où il a accordé à votre repentir, à votre douleur, à vos vives instances le pardon de vos iniquités. Vous étiez encore bien loin de lui; que dis-je? vous ne pensiez pas encore à retourner vers lui, et déjà il avait sur vous des pensées de paix et de miséricorde. Ces sentiments de regret et de douleur qui ont fléchi son cœur paternel, c'est lui qui les avait mis dans le vôtre; et si c'est l'adversité qui vous a détachés du monde, qui vous a fait comprendre la frivolité de ses biens, la fausseté de ses espérances; vous en êtes redevables à la providence de ce Dieu qui dispose des événements de ce monde pour le salut de ses élus. C'est lui qui a fait évanouir ce fantôme de fortune qui vous avait séduits; c'est lui qui a répandu l'amertume sur vos plaisirs criminels; c'est lui qui a levé le voile qui cachait vos désordres, et vous a couverts d'une confusion salutaire. Si c'est une prédication, une sainte lecture qui a désillé vos yeux, c'est lui qui a donné aux paroles que vous lisiez ou que vous entendiez une force victorieuse, et qui, dans le moment marqué par sa miséricorde, a rendu efficaces ces secours dont vous aviez tant de fois abusé, ces lumières que vous aviez tant de fois rejetées. Sans lui, sans le secours de sa grâce intérieure, vous les auriez encore rendus inutiles; vous vous seriez encore obstinés à fermer les yeux à la lumière dont vous êtes environnés; l'adversité n'aurait produit en vous que le murmure, le blasphème, le dé-

sespoir. Combien de pécheurs voyons-nous se roidir contre la main de Dieu qui les châtie, pour suivre avec fureur des biens qui les fuient et qui leur échappent, pour s'attacher de plus en plus à un monde qui les rejette, qui les couvre de dédain et de mépris! Il n'y a donc, mes frères, que la grâce intérieure de Dieu qui puisse convertir véritablement les pécheurs: le commencement, les progrès, la perfection de notre conversion sont des dons de sa pure et gratuite miséricorde. C'est lui qui vous en a inspiré le premier désir; c'est lui qui a dirigé, soutenu vos premiers efforts; c'est lui qui, trouvant en vous des cœurs dociles, les a enfin rendus victorieux: *Ipse ut velimus operatur incipiens, volentibus cooperatur perficiens.* Et que de faveurs n'a-t-il pas ajoutées à ses premières miséricordes! Il s'est plu, mes frères, à surpasser votre espérance. Vous n'osiez plus aspirer à prendre le nom et la qualité de son fils; vous compreniez vous-mêmes combien votre ingratitude vous en rendait indignes; et il vous a rétablis dans ce titre auguste et dans tous les droits qui y sont attachés. Cette robe d'innocence qui vous avait été donnée dans le baptême, et que vous aviez souillée tant de fois, il vous l'a rendue blanchie de nouveau dans le sang de l'Agneau. Vous vous contentiez d'être traités comme des mercenaires, et il vous admet à sa table comme ses fils bien-aimés. Quelles délices ne deviez-vous pas trouver, mes frères, à cette table sacrée d'où vous avez été si longtemps exclus, soit que la discipline de l'Eglise et la sainte sévérité de ses ministres vous en aient écartés, soit qu'une coupable indifférence vous en ait éloignés. Ah! si l'affaiblissement de la foi, le refroidissement, l'anéantissement de la charité dans votre cœur vous ont rendus insensibles aux chastes délices qu'une âme chrétienne goûte dans la sainte communion; à présent que l'une et l'autre vertu commencent à y revivre, pourriez-vous ne pas sentir toute la grandeur de ce bienfait? pourriez-vous ne pas comprendre combien il est doux à un chrétien de posséder son Sauveur, son Dieu, l'objet de son amour; et quelle reconnaissance vous devez à la bonté de ce Dieu qui, après avoir été si grièvement offensé, scelle d'une telle faveur la grâce et le pardon qu'il vous accorde? Venez donc, pécheurs; goûtez et voyez combien le Seigneur est clément et miséricordieux; heureux l'homme qui espère en lui! *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus: beatus vir qui sperat in eo! (Psal. XXXIII, 9.)* Mais aussi, mes frères, malheur à l'homme qui abuse de sa bonté, qui, séduit par une idée vague et injuste de la miséricorde, la regarde comme un motif de persévérer dans le crime, qui s'enhardit à le commettre par la facilité d'en obtenir le pardon, qui croit que, pour obtenir ce pardon, il lui suffit de le demander, et qui s'irrite enfin des délais, des épreuves, des œuvres de satisfaction et de pénitence par lesquels on veut le lui faire acheter! c'est la conséquence que tirent

de notre parabole des pécheurs endureis et impénitents, et c'est ainsi qu'ils tournent en odeur de mort ; ce qui devrait être pour eux une odeur de vie.

Oui, mes frères : le Seigneur notre Dieu est plein de bonté et de miséricorde ; oui, il est toujours prêt à remettre en grâce les pécheurs qui reviennent sincèrement à lui.

[Ce sermon est resté incomplet, la mort ayant surpris l'auteur avant qu'il l'eût achevé.]

SERMON IX.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL.

Quidam ex eis dixerunt : In Beelzebub, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia. (Luc., XI, 15.)

Quelques-uns d'entre les juifs dirent : C'est par la puissance de Beelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons.

Vous voyez ici, mes frères, un des plus funestes effets de l'aveuglement des juifs. La lumière se présente à leurs yeux de toute part, et il s'obstinent à la refuser. Des miracles sans nombre étonnent la nature et ne les convertissent pas. Jésus-Christ chasse les démons avec un empire absolu, et ces furieux osent le regarder comme le vil instrument de ces esprits impurs. Ah ! mes frères, des ténèbres si épaisses ne doivent point passer pour naturelles : elles portent, plus sensiblement encore que celles de l'Égypte, les traits de la colère et de la vengeance de Dieu. Oui, le temps était venu où ce peuple, autrefois si chéri, devait être rejeté ; le temps était venu où l'aveuglement d'une partie d'Israël devait donner lieu à la multitude des nations d'entrer dans l'alliance du Seigneur : *Cæcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret.* (Rom., XI, 25.)

Nous avons reçu, mes frères, cette lumière précieuse que les juifs ont rejetée ; et tandis que les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées, à cause de leur incrédulité, nous, branches inutiles de l'olivier sauvage, nous avons été entés, par la miséricorde de Dieu, sur la tige féconde qu'il s'était choisie ; nous sommes devenus les enfants d'Abraham, les héritiers de sa foi et des promesses qui lui ont été faites ; nous avons enfin été appelés par grâce au royaume de Dieu ; tandis que les propres enfants de ce royaume ont été précipités dans les plus épaisses ténèbres. Quels sentiments d'amour, d'humilité, de reconnaissance ce mystère profond ne doit-il pas exciter dans nos cœurs !

A Dieu ne plaise que nous nous élevions au-dessus de ce peuple auquel la miséricorde de Dieu nous a substitués : *Noli gloriari adversus ramos.* (Ibid., 18.) C'est la foi qui fait notre gloire ; mais cette foi est un don de Dieu, nous devons la conserver avec crainte et humilité : *Tu autem fide stas : noli altum sapere, sed time.* (Ibid., 20.) Le don que Dieu nous en a fait n'est pas sans condition. Si nous ne faisons pas les œuvres du royaume de Dieu, ce royaume nous sera ôté ; il sera donné à une nation plus fidèle et plus reconnaissante. Si notre foi est en contradiction

avec nos mœurs ; si, connaissant la loi du Seigneur, nous ne la pratiquons pas, des ténèbres épaisses succéderont à la lumière qui nous éclaire. Car si Dieu n'a pas épargné la postérité d'Abraham et de Jacob ; si les branches naturelles de l'olivier ont été retranchées, que ne doivent pas craindre celles qui y ont été insérées contre leur nature ? *Si Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat.* (Ibid., 24.)

Ah ! mes frères, si nous considérons le dérèglement de nos mœurs, si nous jetons les yeux sur l'état de la religion, combien n'y trouverons-nous pas de présages de ce malheur ! Combien l'irrégion ne fait-elle pas de progrès ! combien d'erreurs monstrueuses attaquent la pureté de la foi ! combien de maximes fausses et dangereuses anéantissent la morale évangélique ! Quelles ténèbres, en un mot, semblent se répandre sur nous, et préparer un aveuglement total !

Heureux, mes frères, ceux à qui Jésus-Christ donne par sa grâce ces yeux éclairés du cœur qui font discerner la voie qui conduit à la vie de celle qui conduit à la mort. Demandons-les avec des instances humbles et ferventes au Père des lumières. Mais en même temps faisons tous nos efforts pour écarter les ténèbres qui nous environnent ; profitons avec soin des moyens que la bonté de Dieu nous fournit pour les dissiper. C'est dans cette vue que j'ai dessein de vous entretenir dans les deux parties de ce discours, premièrement, des causes les plus ordinaires de l'aveuglement spirituel ; secondement, des remèdes que Dieu nous offre contre cet aveuglement. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est pas, mes frères, de l'aveuglement de l'âme comme de celui du corps. Celui-ci ne suppose point dans un homme qui en est affligé de faute particulière qui ait pu le lui attirer ; souvent il n'est qu'une épreuve dont le Père céleste châtie ses enfants les plus chéris ; il est, comme toutes les autres afflictions de cette vie, une matière de mérite pour ceux qui le souffrent avec résignation. Mais l'aveuglement de l'âme est le plus souvent aussi criminel que dangereux, parce qu'il est ordinairement volontaire, et qu'il est ou l'effet infallible ou la juste punition des vices auxquels nous nous sommes nous-mêmes abandonnés.

D'où viennent, en effet, ces erreurs qui nous séduisent ? D'où viennent ces fausses lumières qui produisent dans notre âme un aveuglement aussi réel et aussi funeste que le serait la plus stupide ignorance et la privation la plus complète de toutes sortes de connaissances ? Il me semble qu'on peut les rapporter à trois causes principales : aux passions secrètes qui règnent dans notre cœur et qui nous rendent ennemis de la vérité ; à la confiance téméraire que nous avons dans nos propres lumières ; à la complai-

sance imprudente que nous avons pour des guides trompeurs et des exemples pervers. Puissions-nous connaître à fond ces trois sources empoisonnées, et les fermer pour jamais !

I. Je dis que la première source de nos erreurs et de notre aveuglement est dans la corruption même de notre cœur et dans les passions qui y dominent. En effet, rappelons-nous, mes frères, la suite de notre vie ; nous verrons que nous avons eu d'abord des lumières pures et fidèles sur les objets les plus importants pour notre salut, et que nous les avons perdues à mesure que les passions se sont fortifiées dans notre âme. Les vérités, soit de spéculation, soit de pratique, dont nous affectons de douter aujourd'hui, que nous cherchons à déguiser et à affaiblir, nous ont paru autrefois très-certaines et très-évidentes ; nous en avons senti toute la force, toute l'étendue, toute la justice. Pourquoi ne nous paraissent-elles plus les mêmes ? pourquoi ne font-elles plus sur nous la même impression ? C'est que notre cœur n'est plus aussi pur, aussi dégagé d'affections criminelles qu'il l'était dans nos premières années ; c'est que nous avons intérêt à combattre ces principes ; c'est que nous souhaitons qu'ils ne soient pas vrais, parce que nous y voyons notre condamnation. Entrons à ce sujet dans un détail qui ne peut être qu'intéressant.

Vous savez, mes frères, que le monde est inondé de prétendus esprits forts qui se font une gloire de douter des mystères de notre sainte religion et de secouer le joug de la foi. Cette audace n'est, hélas ! que trop répandue, elle gagne comme la gangrène : ce ne sont plus seulement des philosophes de profession qui osent dogmatiser contre le christianisme ; il n'y a plus d'état, de sexe, de condition qui soit entièrement exempt de cette audacieuse folie. Toutes ces personnes cependant ont cru autrefois tout ce que nous croyons ; elles ont sucé le christianisme avec le lait ; elles ont reçu dans le baptême le don précieux de la foi ; et cette foi a opéré en eux une véritable persuasion, lorsque leur raison a commencé à sortir des ténèbres de l'enfance. Pourquoi donc l'abandonnent-elles aujourd'hui ? Est-ce par une conviction opposée ? est-ce après un sérieux examen qu'elles ont cru pouvoir décider que cette religion de nos pères ne méritait pas leur croyance ? Sont-elles en état de prouver solidement que les fondements de cette religion sont faibles et ruineux ; que les prodiges sur lesquels nous l'appuyons ne sont que des prestiges trompeurs ou des fables et des mensonges ? Non, mes frères, des hommes aussi dissipés que les incrédules de nos jours n'ont jamais été en état d'entrer dans toutes ces discussions ; et s'il les eussent entreprises avec un esprit droit et sincère, elles les eussent conduits à une persuasion encore plus ferme de la vérité de la religion. Cette religion ne redoute point l'examen d'un esprit dégagé des erreurs et des préjugés que les passions ins-

pirent ; elle ne craint, au contraire, dit Tertullien, que de n'être pas assez examinée, assez approfondie : *Nil timet illa, nisi ne non satis probetur*. Mais voici l'origine de leurs doutes et de leurs erreurs. S'il ne fallait pour être chrétien que croire des mystères, ils le seraient encore. Ils savent qu'il y a dans les sciences humaines, dans l'ordre même de la nature, des vérités aussi incompréhensibles, des mystères aussi inexplicables que dans l'ordre de la foi et de la religion. Si on n'eût exigé d'eux que la soumission à des vérités purement spéculatives, ils auraient continué de s'en faire honneur. Mais ils ont senti que la religion chrétienne exigeait d'eux des sacrifices plus chers que celui de leur faible raison ; ils ont senti que croire et ne pas agir conformément à leur croyance, c'était souscrire, pour ainsi dire, d'avance à l'arrêt de leur damnation éternelle ; ils ont vu que, pour vivre en chrétiens, il fallait renoncer à des plaisirs criminels dont les attraites les avaient séduits, à des moyens de s'enrichir qu'ils s'étaient cru permis, à la fortune même qu'ils avaient acquise par des voies d'autant plus suspectes qu'elles avaient été plus courtes. Leurs passions, en un mot, se sont révoltées contre la sévérité de la morale de l'Evangile qui les combat toutes, qui n'en épargne aucune : ils ont souhaité dans leur cœur que cette morale ne fût pas vraie ; ils ont cherché à se le persuader ; et pour cela ils ont attaqué la révélation et les mystères qui ont avec cette morale une liaison si essentielle ; ils ont exagéré les difficultés et ont jeté un voile sur les preuves ; ils ont cherché dans la foule des mondains quelqu'un qui les enhardît à douter et à blasphémer ; et malheureusement ils n'ont trouvé que trop de complices de leur impiété : enfin, ils ont appelé les ténèbres, et les ténèbres sont venues. Leur conscience a réclamé d'abord : elle se tait aujourd'hui ; et peut-être sont-ils assez malheureux pour demeurer sans remords et sans scrupules dans les ombres dont ils se sont volontairement enveloppés. C'est ainsi que Dieu a permis qu'ils éteignissent dans leur âme la lumière de la foi ; c'est ainsi, pour me servir de l'expression de saint Augustin, qu'il a répandu des ténèbres vengeresses sur les passions criminelles auxquelles ils s'étaient livrés : *Spargens pœnales cœcitates super illi-citas cupiditates*.

Il en est de même, mes frères, de toutes nos autres erreurs. Vous détestez l'impiété qui se soulève contre la religion de Jésus-Christ ; vous voulez demeurer chrétiens, mais vous vous faites à vous-mêmes des règles et des maximes contraires à celles de Jésus-Christ. Contents d'éviter les débauches honteuses et les excès les plus criants, vous croyez qu'une vie molle, oisive, voluptueuse n'est point criminelle ; une idée vague de la bonté de Dieu vous persuade qu'il ne punira point vos faiblesses ; la morale austère qui les condamne vous paraît un rigorisme alléroux. Voulez-vous savoir, mes frères, si

cette manière de penser appartient à la lumière ou aux ténèbres ? voyez quelle en a été l'origine. Vous n'avez pas toujours été dans ces sentiments. Rappelez-vous ces jours heureux où, jouissant encore de l'innocence et de la pureté du cœur qu'une éducation chrétienne avait pris soin de conserver, vous avez commencé à paraître dans le monde ; que pensiez-vous alors de ses pompes, de ses amusements, de ses plaisirs ? Vous les regardiez comme autant de pièges tendus à votre innocence ; vous n'avanciez qu'en tremblant dans une route qui vous paraissait bordée de précipices ; vous demandiez à Dieu qu'il détournât vos yeux et votre cœur de cette vanité. Lorsque vous avez cru vous apercevoir que l'amour du monde commençait à germer dans votre âme, lorsque vous avez pris part pour la première fois à ses vains plaisirs, lors, par exemple, que la complaisance, le respect humain vous a conduits pour la première fois à ces spectacles ou à ces assemblées tumultueuses dans lesquelles le monde étale ses pompes et débite ses maximes, quel regret n'avez-vous pas eu ? Vous en avez gémi, vous l'avez avoué avec amertume au dépositaire des secrets de votre conscience ; vous avez pris la résolution généreuse de résister désormais à la séduction ; mais vos résolutions ont été trop faibles. Vous avez cédé encore ; peu à peu vos engagements avec le monde se sont fortifiés, vous vous êtes lassés de lutter contre vous-mêmes, vous avez cru qu'il était plus court et plus commode de regarder comme innocent ce qui vous avait paru d'abord si dangereux, vous en êtes venus enfin à regarder comme une crainte puérile la sainte frayeur que le monde vous inspirait autrefois. Croyez-vous cependant être plus éclairés que vous n'étiez alors ? Non, mes frères, ne vous y trompez pas : les passions qui ont commencé à dominer chez vous ne peuvent produire la lumière ; elles ne peuvent que l'éteindre, et vous en êtes, hélas ! une preuve trop frappante. Pour connaître avec assurance la vérité, il faut l'aimer, la désirer sincèrement, être dans la disposition de l'embrasser et de la suivre, quelque austère qu'elle puisse paraître. Les passions forment autour de nous des nuages que les rayons de la lumière ne peuvent pénétrer, ou dans lesquels ils se brisent de mille manières différentes. En vain nous flatterions-nous de les recevoir dans toute leur pureté, lorsqu'ils sont obligés de passer à travers un air si épais et si corrompu.

Si donc nous voulons jouir de la lumière, commençons, mes frères, par purifier notre cœur. Arrachons ces passions qui forment en nous des intérêts si contraires à la vérité, et qui sont ainsi la première source de nos ténèbres.

II. La confiance téméraire que nous avons dans nous-mêmes et dans nos propres lumières est encore bien capable de nous aveugler. Fiers de notre raison et de nos talents, nous croyons porter au dedans de nous la règle infallible de la vérité ; nous

croirions nous avilir, si nous soumettions notre conduite aux avis d'un guide fidèle que nous jugerions plus éclairé que nous : telle est, selon l'Ecriture, la conduite de l'insensé ; toutes ses voies lui paraissent droites et sûres, il méprise les conseils ; mais le sage les écoute et les suit : *Via stultæ recta in oculis ejus, sapiens autem audit consilia.* (Prov., XII, 15.) Or cet orgueil est une des sources les plus ordinaires de nos erreurs ; pourquoi ? parce qu'il écarte de nous la véritable lumière, et qu'il y substitue des lumières fausses et trompeuses.

Il écarte la véritable lumière : car c'est, mes frères, une vérité certaine que la présomption et l'orgueil est un des plus grands obstacles que nous puissions mettre aux saintes inspirations de la grâce. Dieu résiste aux superbes, il ne se communique qu'aux humbles : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Jac., IV, 6.) Ce n'est pas seulement la profondeur de nos mystères, ce sont les vérités les plus pures de la morale que Dieu, par un juste jugement, cache souvent aux sages du siècle, et qu'il révèle par préférence à ceux qui sont petits à leurs propres yeux : *Abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis.* (Matth., XI, 25.) Pour guérir de l'aveuglement spirituel, il faut le sentir et en demander la guérison à celui seul qui peut nous éclairer ; mais tant que nous serons sages à nos propres yeux, formerons-nous jamais ces saints désirs, cette prière humble et fervente qui pénètre jusqu'au trône de Dieu, et qui attire sur nous les rayons de sa grâce ? et si notre orgueil nous prive de cette lumière salutaire, quel autre flambeau pourra régler nos pas incertains, et nous découvrir les pièges qui nous sont tendus de toutes parts ? Sera-ce la raison, sera-ce la conscience ? Il est certain, mes frères, que l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, a reçu de son Créateur le don précieux de la raison, qui devait lui faire distinguer le mensonge de la vérité, le bien du mal, la justice de l'iniquité ; mais il est certain aussi que le péché a affaibli en nous cette lumière naturelle, qu'il a introduit tout à la fois et la concupiscence qui nous porte au mal, et l'ignorance qui nous le déguise en le revêtant à nos yeux des apparences du bien. Un fantôme de raison prend souvent la place de la raison même ; et cette fausse lueur nous conduit au précipice. Les erreurs les plus grossières, les relâchements les plus outrés, les coutumes les plus barbares ont eu leurs apologistes : on les a soutenus par des prestiges et des apparences de raison. Or, pour distinguer sûrement cette fausse lumière de la véritable, il faudrait n'avoir ni passions, ni préjugés ; et qui de nous peut se flatter d'en être exempt ? cette folle présomption serait elle-même la plus dangereuse de toutes les erreurs et la preuve la plus complète de l'aveuglement. Qui doit oser se fier dans l'importante affaire du salut à un guide si facile à séduire, et si souvent reconnu trompeur ?

La conscience devrait être la règle sûre de

nos actions : c'était là, sans doute, la volonté du Créateur ; et il faut avouer, mes frères, que malgré la dépravation du genre humain cette conscience est encore quelquefois un témoin irréprochable qui dépose contre le vice, qui réclame les droits de la vertu. Mais pour pouvoir regarder la conscience comme une règle inflexible, il faudrait être sûr de lui avoir laissé sa première inflexibilité. Si nous nous sommes fait une habitude de lui résister, si nous l'avons forcée de plier au gré de nos désirs, ce n'est plus qu'une règle souple et variable qui se prête sans effort à tous nos penchants, qui s'applique aux voies tortueuses du vice comme à la voie droite de la vertu. Au lieu d'un juge incorruptible nous en avons fait un courtisan flatteur, ou au moins un conseiller complaisant qui, las d'être contredit, s'est réduit au silence et approuve également les bonnes et les mauvaises actions. Lors donc que vous vous écarterez des règles de l'Evangile, ne nous dites plus, mes frères, que votre conscience ne vous reproche rien, que vous suivez ses lumières : son silence ne vous justifie pas ; il ne prouve rien autre chose sinon que vous en êtes venus au dernier degré de l'aveuglement, que vous êtes déjà dans les ombres de la mort. Vous ne serez assurés d'avoir encore un souffle de vie, que quand vous commencerez à sentir l'aiguillon de la conscience.

Craignons, mes frères, un calme dangereux et trompeur ; craignons que nos propres lumières ne soient elles-mêmes des ténèbres : *vide ne lumen quod in te est tenebræ sint* : et ne soyons pas assez téméraires pour ne consulter dans l'affaire importante de notre salut qu'une raison sujette à se laisser séduire.

III. Mais, en soumettant notre conduite à des lumières étrangères, prenons garde aussi, mes frères, de ne pas suivre des guides trompeurs qui nous égarent, qui nous mènent au précipice. La complaisance imprudente que nous avons pour ces faux guides, est une des sources les plus abondantes de nos erreurs. Malheur, dit Jésus-Christ lui-même, aux aveugles qui se laissent conduire par d'autres aveugles ; une chute commune les entraîne bientôt dans l'abîme ouvert sous leurs pas. (*Matth.*, XV, 14.) Or prenons-nous toujours les précautions nécessaires pour éviter ce malheur ? choisissons-nous toujours les guides les plus éclairés ? nous proposons-nous toujours les exemples les plus sûrs ? Vous cherchez, mes frères, un ministre du Seigneur, qui exerce à votre égard le redoutable pouvoir des clefs, qui soit le dépositaire des secrets les plus intimes de votre conscience, qui vous conduise, en un mot, dans les voies du salut. C'est là, sans doute, une des plus importantes affaires de votre vie : du choix que vous allez faire dépend peut-être votre salut éternel. Un ministre fidèle vous montrera la vérité dans tout son jour, armée même s'il le faut de ses salutaires rigueurs ; il vous aidera à développer les replis les

plus secrets de votre cœur : il vous découvrira dans vos meilleures actions des germes de vice que vous n'y apercevez peut-être pas vous-mêmes, et qui leur ôtent tout leur mérite ; il vous fera peut-être connaître que jusqu'à présent vous avez travaillé en vain, que vous avez marché longtemps dans des routes qui vous conduisaient à votre perte ; il vous obligera de creuser de nouveau les fondements d'un édifice que vous croyiez près d'arriver à sa perfection ; il exigera des sacrifices rigoureux ; il portera le fer et le feu dans des plaies que l'habitude et la corruption même vous empêchaient de sentir. Si vous aimez la vérité, si vous voulez sortir de vos ténèbres, c'est ce ministre fidèle qu'il faut choisir. Qu'il ait des talents extérieurs ou qu'il n'en ait pas, qu'il appartienne à un corps accrédité, ou qu'il n'appartienne qu'à l'Eglise et au sacerdoce de Jésus-Christ ; que la foule des pécheurs environne son tribunal, ou, ce qui serait un préjugé peut-être plus favorable, qu'il ne soit recherché que d'un petit nombre de pénitents ; si ses mœurs sont intègres, si sa doctrine est pure, si ses lumières sont puisées dans les sources de l'Ecriture et de la tradition ; s'il connaît les bonnes règles et les suit invariablement, s'il est éloigné de toute affectation, de toute singularité ; aussi empressé pour faire approcher des saints autels les véritables chrétiens, les pécheurs solidement convertis, que ferme pour en écarter les hypocrites et les pécheurs impénitents ; c'est lui que le Seigneur vous a destiné dans sa miséricorde, pour troubler la fausse paix de votre âme, pour dissiper par un réveil effrayant, mais salutaire, le sommeil léthargique qui vous conduisait à la mort.

Que gagneriez-vous, mes frères, à suivre des ministres complaisants qui flatteraient toutes vos passions, qui excuseraient toutes vos faiblesses, qui sèmeraient de fleurs les bords du précipice, qui sembleraient exercer le ministère de la réconciliation, moins pour extirper les vices et les désordres que pour les multiplier par la facilité du pardon ? Ils vous annonceraient la paix, et vous seriez encore l'objet de la haine de Dieu ; ils vous persuaderaient que vous seriez fort avancé dans les voies de la perfection, et vous n'auriez pas encore fait un pas vers la véritable vertu. Ils consulteraient vos goûts et non pas vos besoins ; ils guériraient vos plaies à l'extérieur et laisseraient subsister le venin qui infecterait le fond de votre cœur. Leur lâche complaisance ne servirait qu'à faire taire ce qui vous reste de scrupules et de remords, et à éteindre entièrement, selon l'expression de l'Ecriture, cette mèche qui fume encore, et qui répand de temps en temps une faible, mais précieuse lumière. Tout le fruit de leur ministère serait d'augmenter vos ténèbres, d'ajouter à vos autres défauts la présomption la plus téméraire et la plus dangereuse, d'ajouter à vos crimes la profanation sacrilège et réitérée des plus redoutables

mystères. Telle est, mes frères, l'alternative effrayante qui se présente à vous dans le choix que vous faites d'un directeur. En faut-il davantage pour vous engager à demander à Dieu qu'il vous inspire lui-même dans cette démarche importante, qu'il ne permette pas que vous vous y conduisiez par d'autres motifs que l'amour de la vérité et le désir de votre salut ?

Si c'est un étrange malheur d'être plongé dans les ténèbres par ceux mêmes qui devraient nous éclairer, c'est aussi, mes frères, un malheur plus rare que la malignité ne cherche à le persuader. Cessons de rejeter sur les ministres de l'Eglise un aveuglement qui n'est dû qu'à notre indocilité ou à notre mauvaise foi. Le ministre est prudent, charitable, éclairé ; mais peut-il guérir les maux de votre âme, si vous ne les lui découvrez avec sincérité ? ses avis peuvent-ils vous être salutaires, si vous vous obstinez à les rejeter, si vous ne les écoutez qu'avec la résolution secrète d'agir toujours de même ; si, en un mot, vous leur préférez les conseils séducteurs, les exemples pervers des mondains dont vous êtes environnés ? C'est là, mes frères, une des principales sources de nos ténèbres. Nous sommes sourds aux sages instructions que l'Eglise nous donne par ses ministres, et nous réservons toute notre docilité, toutes nos complaisances pour le monde et pour ses dangereuses maximes. Nous vivons au milieu des prévaricateurs de la loi de Dieu ; et les désordres dont nous sommes témoins, bien loin de nous inspirer de l'horreur, deviennent la règle de nos actions et de nos sentiments. La loi de Dieu, cette loi sainte et invariable qui doit durer toute l'éternité, nous paraît comme abrogée, parce que les hommes ne la pratiquent plus ; nous lui substituons les abus, les traditions humaines que l'usage a introduites, et nous tombons ainsi dans le crime que Jésus-Christ a reproché avec tant de force aux pharisiens.

Ainsi, mes frères, lorsque la loi de Dieu nous ordonne de nous contenter du nécessaire, et de regarder le superflu comme le patrimoine des pauvres, nous interprétons ce commandement par les usages du monde qui, conduit par une insatiable cupidité, ne met point de bornes aux besoins, et regarde comme choses nécessaires les commodités les plus recherchées, les aliments du luxe et de la volupté ; et nous nous aveuglons ainsi sur le précepte de l'aumône, précepte si indispensable cependant, que, selon Jésus-Christ même, il suffira de l'avoir violé pour être précipité dans les flammes éternelles.

Ainsi, lorsque l'Eglise nous indique des jours de jeûne et de pénitence, nous interprétons ses lois par les usages du monde qui les anéantissent. Le jeûne nous paraît une pratique surannée que l'usage a abolie. L'opinion chimérique, que les hommes ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, nous fait regarder ce

jeûne si recommandé dans l'Ecriture, pratiqué avec tant de fidélité par les premiers chrétiens, comme un exercice peu convenable aux mœurs de notre siècle. L'abstinence n'est presque plus qu'une observance arbitraire, dont la moindre indisposition, que dis-je ? la moindre crainte, le moindre soupçon d'une indisposition future, nous paraît une dispense légitime. Nous croyons avoir accompli toute justice, lorsque nous avons demandé aux ministres de l'Eglise une permission qui n'est plus qu'une simple formalité. Telle est la pratique du monde, je le sais, mes frères ; mais serons-nous jugés sur les usages du monde ou sur la loi de Dieu ?

Nous nous tranquillisons, parce que nous ne sommes pas plus coupables que les autres hommes dont nous sommes environnés ; mais sommes-nous pour cela innocents ? le nombre des coupables nous mettra-t-il à couvert des traits de la vengeance de Dieu ? Non, mes frères, et bien loin que la conformité de notre conduite avec celle du plus grand nombre des hommes doive nous rassurer, elle doit être, au contraire, le sujet de notre frayeur. Nous savons, en effet, que ce n'est pas le grand nombre qui se sauve, que la voie qui conduit à la mort est la voie large, celle où se trouve la foule ; que la voie qui conduit à la vie est étroite et que peu d'hommes la suivent : c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'apprend. Cessons donc de prendre pour règle les exemples de la multitude. Cessons de regarder comme autorisées des maximes contraires à l'Evangile, parce que tout le monde les suit ; cessons, en un mot, de donner notre confiance à une foule d'aveugles qui ne peuvent que nous mener au précipice.

Voilà donc, mes frères, les trois principales sources de l'aveuglement spirituel : les passions qui corrompent notre cœur, la confiance présomptueuse que nous avons en nous-mêmes, la complaisance imprudente et intéressée avec laquelle nous suivons de mauvais guides. Voyons à présent quels sont les remèdes que la bonté de Dieu nous fournit pour guérir de cet aveuglement. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

En vous découvrant, mes frères, les sources malheureuses de nos erreurs et de nos ténèbres, j'ai déjà désigné une partie des remèdes que nous pouvons y opposer. Car si ce sont les passions qui répandent dans nos esprits et dans nos cœurs des nuages dangereux ; c'est sans doute en combattant ces passions, en les soumettant à la droite raison et à la loi de Dieu, que nous recouvrerons la lumière pure et fidèle qui doit nous éclairer sur nos devoirs : si la confiance téméraire que nous avons en nous-mêmes n'est capable que de nous égarer, la prudence doit nous engager à nous défier de nos propres lumières, et à les soumettre à de sages conseils, quoi qu'il en doive coû-

ter à notre amour-propre ; enfin si la complaisance que nous avons pour de mauvais conseils et des exemples pervers nous conduit à l'erreur et à l'aveuglement, le soin de ne donner notre confiance qu'à des guides éclairés, l'attention de ne nous proposer pour modèles que les personnes les plus pieuses et les plus chrétiennes, est un des moyens les plus sûrs de connaître la vérité, et de pratiquer l'Evangile dans toute sa pureté. Mais, sans insister davantage sur des conséquences si évidentes des principes déjà posés, je dis que la bonté de Dieu nous offre des remèdes efficaces contre l'aveuglement spirituel, dans les livres sacrés qui contiennent sa parole, dans les instructions que l'Eglise nous donne par ses ministres, dans les événements que la Providence met continuellement sous nos yeux.

I. La première source de lumière que Dieu nous a préparée, c'est, mes frères, sa parole même contenue dans les livres saints. Que ne puis-je, en vous parlant avec dignité de ces livres divins, vous inspirer tout le respect, toute la vénération qui leur est due ! Ces livres sont le trésor le plus précieux que la bonté infinie de Dieu ait pu nous laisser. Ils contiennent et les mystères qui sont l'objet de notre foi, et les préceptes qui doivent nous conduire au bonheur éternel : ce sont les titres de notre alliance avec Dieu, de notre adoption au nombre de ses enfants ; c'est le testament de notre Père céleste ; c'est dans ces précieuses Ecritures qu'il nous appelle à son héritage et qu'il nous fait connaître ses volontés ; elles contiennent cette loi sainte qui convertit les âmes, qui donne la sagesse aux petits, ces préceptes lumineux qui peuvent seuls éclairer les yeux de notre âme : *Præceptum Domini lucidum, illuminas oculos.* (Psal. XVIII, 9.) Quelle douceur ineffable un cœur chrétien ne trouve-t-il pas à les lire, à les méditer continuellement ! Que j'aime votre loi sainte, ô mon Dieu, s'écriait le Prophète-Roi ; elle est le sujet continuel de mes méditations : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine ! tota die meditatio mea est.* (Psal. CXVIII, 97.) En vain mes ennemis ont-ils réuni contre moi tous leurs artifices et toutes leurs fureurs, en vain ont-ils tendu des pièges sous mes pas : votre loi m'a inspiré une prudence supérieure à leur méchanceté ; elle est la lumière qui dirige mes pas, qui éclaire mes sentiers : *Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis.* (Ibid., 103.) Votre parole, ô mon Dieu, est la portion la plus chère de mon héritage ; elle remplit mon cœur d'une volupté pure et innocente ; je la préfère à toutes les délices, à toutes les richesses de la terre. C'est ainsi qu'un roi selon le cœur de Dieu exprimait l'amour tendre, la vénération profonde dont il était animé pour la parole de Dieu, et pour les livres sacrés qui la renferment. Nous avons encore entre les mains le même trésor, et j'ose dire même qu'il est devenu beaucoup plus précieux. Car ce ne sont plus seulement Moïse et les prophètes, c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même qui nous

instruit dans son Evangile, et qui nous y présente les paroles de la vie éternelle. Pourquoi donc n'avons-nous que de l'indifférence pour ces livres divins ? pourquoi sont-ils si négligés parmi nous ? pourquoi y a-t-il un nombre infini de chrétiens qui peut-être ne les ont jamais lus, au moins depuis ces premières années où la lecture de ces livres saints était une partie de l'éducation chrétienne qu'ils recevaient ? Ah ! c'est là, mes frères, l'effet de notre peu de religion, c'est que nous ne sommes pas de véritables enfants de Dieu. Celui qui est de Dieu, dit Jésus-Christ, aime à entendre sa parole : *Qui ex Deo est verba Dei audit.* (Joan., VIII, 47.) Si nous lui appartenions par les sentiments du cœur, nous aurions pour sa parole un saint empressement, nous la lirions avec avidité, nous y puiserions avec ardeur les lumières qui y éclatent de toutes parts. C'est donc parce que nous avons peu de foi, c'est parce que nous aimons mieux les ténèbres que la lumière, que nous négligeons ces salutaires lectures ; et, par un juste jugement de Dieu, cet effet de notre indifférence pour la vérité, devient à son tour la cause de nos erreurs et de notre aveuglement.

Ce n'étaient pas là, mes frères, les sentiments de nos pères dans la foi. Dans les beaux jours de l'Eglise, les fidèles faisaient de l'Ecriture sainte leurs chastes délices ; on voyait, je ne dis pas des prêtres, des ministres du Seigneur, mais des laïques, des femmes, des vierges chrétiennes, étudier l'Ecriture, en nourrir leur esprit et leur cœur, en charger leur mémoire pour être en état de la méditer la nuit et le jour ; et ce qui serait à présent un prodige presque inouï, était alors une chose fort ordinaire. Etait-ce donc dans ces premiers fidèles une curiosité indiscrette ? Etait-ce dans les pasteurs qui les y exhortaient un zèle inconsidéré ? Qui de nous oserait ainsi censurer ces grands hommes ? Non, mes frères ; mais ils étaient persuadés qu'il n'y a point de lumières plus pures que celles que Dieu lui-même a répandues dans ces livres sacrés ; ils étaient persuadés, d'après l'apôtre saint Paul, que l'Ecriture inspirée de Dieu est d'une utilité universelle ; qu'elle est non-seulement dans la main des pasteurs de l'Eglise une arme victorieuse qui terrasse l'erreur et le mensonge, mais aussi dans la main des fidèles un flambeau qui les éclaire et les conduit sûrement à la perfection du christianisme ; qu'elle nourrit la foi dans les fidèles, comme elle l'établit parmi les incrédules. Si donc nous avons changé de conduite à l'égard de ces livres saints, ce n'est pas par des lumières plus pures que celles de nos pères : c'est, au contraire, que nous sommes arrivés à ces temps malheureux prédits par l'Apôtre, où les hommes ne peuvent plus souffrir la saine doctrine, où ils détournent l'oreille de la vérité pour ne la prêter qu'aux fables et aux mensonges. En effet, il n'y eut jamais de siècle plus jaloux que le nôtre de science et d'instruction : tout le monde aspire à la gloire de bel esprit ou d'esprit orné ; c'est

presque à cet unique but qu'on dirige aujourd'hui l'éducation ; le goût de la lecture est universellement répandu, et c'est, dit-on, ce goût qui distingue avantageusement notre siècle de ceux qui l'ont précédé. Que les sciences profanes soient plus cultivées dans notre siècle que dans celui de nos pères, je l'accorde volontiers ; mais, pour que la religion pût y reconnaître cette supériorité de lumières dont il se glorifie, il faudrait qu'il y eût autant de choix dans les lectures qu'd'empressement pour les livres, il faudrait surtout que les divines Ecritures tinssent la première place parmi ceux que nous destinons à notre instruction. Mais, au lieu de ces livres sacrés, que lisons-nous ? Des ouvrages frivoles, où les faux brillants tiennent lieu de véritables beautés, où l'enflure tient lieu de sublime, où les peintures dangereuses souillent l'imagination, où les principes faux séduisent l'esprit, où les fables licencieuses corrompent le cœur ; des compilations monstrueuses, dans lesquelles la vérité est comme accablée sous une multitude d'erreurs, où on ne semble la montrer quelquefois que pour indiquer aussitôt les moyens de la combattre et de la détruire ; des ouvrages prétendus philosophiques, où on attaque sans pudeur la religion, les mœurs, la société ; des ouvrages, où, sous prétexte de réformer l'éducation, un nouveau cynisme nous propose de laisser ignorer à la jeunesse l'Être suprême, à qui elle doit l'existence, et de ne consacrer qu'aux seuls besoins du corps des années précieuses que la sagesse de nos pères avait destinées à recevoir les premières empreintes de la religion et de la vertu ; des ouvrages où, sous prétexte d'expliquer la nature de l'âme et de l'esprit, on réduit l'une et l'autre aux sens et à la matière, où l'on parvient enfin, par une suite de paradoxes, à ramener les ténèbres épaisses du pyrrhonisme, ou les erreurs grossières dont la raison humaine semblait avoir triomphé pour jamais. O mon Dieu, les pécheurs m'ont raconté leurs fables et leurs mensonges : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes* (Psal. CXVIII, 85) ; ils les ont revêtues de tout l'éclat de la vanité ; mais qu'il s'en faut qu'ils les aient rendus comparables à votre loi ! *Sed non ut lex tua.* (*Ibid.*)

Quelle espèce de beauté trouvons-nous, en effet, mes frères, dans les livres profanes qui ne se retrouve avec avantage dans les livres sacrés ? Tout, jusqu'à la simplicité majestueuse du style, y porte le caractère auguste de la Divinité. Si nous cherchons l'élevation des sentiments, les grandes images, le sublime des pensées, quel écrivain profane approcha jamais des prophètes du Seigneur ? Quelle force d'expressions, quelle abondance d'images dans ce cantique fameux où Moïse célèbre la délivrance de son peuple et la défaite des Egyptiens submergés ! Quelle majesté est celle d'Isaïe, lorsqu'il décrit la gloire de Dieu ! Quelle naïveté, quelle douceur dans le tendre Jérémie, soit qu'il invite le peuple à reconnaître ses cri-

mes, soit qu'il pleure lui-même sur les ruines de Jérusalem ravagée ! Quelle poésie approcha jamais des psaumes que l'Esprit-Saint a inspirés à David ?

Si la vraie philosophie a pour nous des attrait, où sont les sages de l'antiquité qui aient écrit sur la morale avec plus de force, de justesse, de simplicité que Salomon ? Quelle doctrine peut être comparée à celle de Jésus-Christ et de ses apôtres ? Enfin, si nous aimons à lire dans les fastes de l'histoire les grands événements qui ont changé la face de l'univers, quel spectacle plus grand en ce genre que celui que nous présente l'Ecriture ? Quelle histoire plus variée, plus importante, plus féconde en grands événements que celle de ce peuple, qui choisi de Dieu même pour être le dépositaire de la révélation, remonte, par une suite non interrompue de rois et de héros, jusqu'à l'origine commune du genre humain ; qui, environné de toute part des nations les plus puissantes et les plus belliqueuses, est demeuré au milieu d'elles sans mélange et sans confusion, les a vues toutes s'écouler et se perdre successivement dans les espaces immenses du passé, et a triomphé seul, et du temps qui détruit tout, et de la fureur de tant d'ennemis conjurés contre lui. Malheur à l'homme téméraire qui oserait profaner cette histoire sainte par des ornements étrangers ; qui croirait embellir par ses propres pensées l'ouvrage même du Saint-Esprit ; qui prêterait aux héros du peuple de Dieu le langage et les mœurs des héros de la fable ; qui par l'indécence de son style, et la licence de son imagination, exposerait l'histoire des merveilles du Seigneur à devenir le jouet et l'amusement des lecteurs les plus frivoles ! Que d'égarements de toute espèce, que d'erreurs dignes de l'indignation des fidèles et des censures de l'Eglise, seraient bientôt la juste punition de ce sacrilège attentat !

Rougissons donc, mes frères, de préférer à l'Ecriture sainte les faibles productions de l'esprit humain. Je sais que tous ceux qui en négligent la lecture ne portent pas l'impiété jusqu'à la mépriser : plusieurs, au contraire, pénétrés de respect pour ce livre divin, le croient scellé pour eux ; ils le croient environné de ténèbres majestueuses dans lesquelles ils craindraient de s'égarer : la profondeur des mystères qu'il renferme les remplit d'une religieuse frayeur. Ces sentiments ne sont point étrangers à la piété. Oui, mes frères, l'Ecriture a ses mystères et ses obscurités ; celui qui n'y trouve rien d'embarrassant est plus présomptueux qu'éclairé. Les plus grands hommes de l'antiquité se sont appliqués à en développer les sens mystérieux, à en concilier les contradictions apparentes. Faut-il s'étonner que la parole d'un Dieu soit quelquefois au-dessus de notre faible intelligence ? Mais que faut-il conclure de ces nuages qui sont quelquefois répandus sur les livres saints ? faut-il pour cela les abandonner comme incapables de nous éclairer, de nourrir notre

bi et notre piété ? Non, mes frères ; ce n'est pas là la volonté de Dieu : sa volonté est, au contraire, que nous les lisions avec respect, avec un sentiment profond et sincère de notre faiblesse et de notre ignorance ; sa volonté est qu'une prière humble et fervente accompagne la méditation la plus sérieuse, que nous répétions mille fois avec le Prophète : Seigneur, donnez-moi l'intelligence, afin que je puisse comprendre votre sainte parole : *Da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua.* (Psal. CXVIII, 123.) Je ne suis, Seigneur, qu'un enfant dans la connaissance de votre loi : *Adolescentulus sum ego et contemptus* (Ibid., 141) : mais c'est aux petits que vous en avez promis l'intelligence, c'est pour eux qu'elle est une source abondante de lumières : *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.* (Ibid., 130.) La volonté de Dieu est, qu'en lisant l'Ecriture nous soumettions toutes nos pensées au tribunal infailible de l'Eglise qu'il a établi pour en déterminer le sens ; que nous évitions toute opinion nouvelle, tout ce qui n'est pas appuyé sur la règle immuable de la tradition, tout ce qui n'est pas conforme à l'enseignement public de l'Eglise. Si vous êtes dans cette disposition, l'Ecriture ne peut être pour vous qu'une source de lumières. Mais si l'orgueil domine dans votre cœur, si la nouveauté ou la singularité des opinions a pour vous des attraits, gardez-vous de jeter un œil téméraire sur ces livres saints ; la lumière qu'ils répandent, bien loin de vous éclairer, ne ferait que vous éblouir et vous aveugler. C'est ainsi que, dans tous les temps, d'orgueilleux novateurs ont cru trouver dans l'Ecriture le fondement de leurs pernicieuses erreurs.

Il faut donc, mes frères, des dispositions particulières pour lire l'Ecriture avec fruit ; et si tous les chrétiens ont le droit incontestable de la lire, tous cependant ne peuvent pas la lire utilement. C'est aux ministres du Seigneur qu'il appartient de juger si vos dispositions sont assez pures pour qu'elle ne devienne pas pour vous une occasion de chutes et de profanations. Mais ces ministres fidèles, convaincus eux-mêmes de l'excellence de la parole de Dieu, ne cesseront de vous exhorter à acquérir ces dispositions ; ils ne permettront pas que vous demeuriez plus longtemps, par votre faute, privés d'un secours si nécessaire pour vous éclairer, pour vous fortifier dans les voies du salut.

II. La même parole de Dieu, qui nous est offerte dans les saintes Ecritures, nous est aussi annoncée, mes frères, par la bouche des ministres du Seigneur, et jamais cette seconde source de lumières n'a été plus abondante que dans ces jours de salut. Tous les temples du Seigneur retentissent de la voix de ses ministres, qui vous annoncent la pénitence, qui s'efforcent de vous préparer par le changement du cœur à ressusciter spirituellement avec Jésus-Christ. Quel sera le fruit des soins charitables de l'Eglise ? Hélas ! mes frères, celui sans doute

que l'expérience du passé nous donne lieu d'attendre. Après cette sainte carrière, après tant d'instructions multipliées, les mêmes vices, les mêmes erreurs, les mêmes ténèbres régneront encore parmi la foule des chrétiens. Pourquoi cette parole de Dieu, qui a converti l'univers entier, qui l'a soumis à la foi d'un Dieu crucifié, à la pratique de la morale austère de l'Evangile, paraît-elle aujourd'hui réduite à une honteuse stérilité ? Pourquoi ne produit-elle presque plus de fruit au milieu même des enfants de l'Eglise ? Serait-ce, ô mon Dieu, parce que les ministres qui l'annoncent n'auraient plus les lèvres assez pures pour lui servir d'organe ? Serait-ce que, par une prévarication criminelle, ils lui substitueraient leurs propres pensées, et qu'ils chercheraient une vaine gloire pour eux-mêmes, au lieu de chercher uniquement la vôtre, et le salut des peuples auxquels vous les envoyez ? Vous seul, Seigneur, qui sondez les cœurs et les reins, vous seul savez de quel esprit ils sont animés. Mais ne serait-ce pas aussi, mes frères, parce que la terre sur laquelle tombe cette semence n'est pas assez bien préparée ? Ne serait-ce pas parce qu'on vient entendre cette parole, plutôt par un esprit de curiosité, d'ostentation, de critique, que par un véritable désir d'en profiter ? Ne serait-ce pas parce que l'esprit d'orgueil et de présomption nous empêche de nous appliquer les reproches des ministres de l'Evangile et les vérités qu'ils annoncent ? Je vous parle ici de l'aveuglement spirituel ; peut-être y en a-t-il parmi vous qui regardent cette instruction comme superflue pour eux, d'autant plus aveugles qu'ils se croient plus éclairés. Ne serait-ce pas enfin parce que, convaincus pour un moment de la vérité de l'Evangile, nous le sacrifions encore à des passions favorites, et que cette semence divine est étouffée par les épines aussitôt qu'elle commence à germer ? Cependant, mes frères, la parole de Dieu ne peut jamais être sans effet ; c'est lui-même qui nous l'assure : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum* (Isa., LV, 11) : si elle ne produit pas la lumière, elle augmente les ténèbres ; si elle n'amollit pas le cœur, elle l'endurcit. Dieu ne punit rien plus sévèrement que l'abus de ses grâces ; et la matière du terrible jugement qui sera un jour prononcé contre le monde, c'est que la lumière lui aura été offerte et qu'il lui aura préféré les ténèbres : *Hoc est judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines tenebras magis quam lucem.* (Joan., III, 19.) Quelle sera donc la condamnation de ceux qui, après avoir entendu tant de fois la parole de Dieu, n'en auront tiré aucun fruit, et seront demeurés aveugles volontaires au milieu même de la lumière la plus éclatante !

III. Je passe à un autre genre d'instructions que Dieu nous donne, pour ainsi dire, par lui-même, dans les événements dont il permet que nous soyons les témoins. Une grande partie de notre aveuglement con-

siste à regarder comme des biens véritables les honneurs, les plaisirs, les richesses que le monde nous offre. C'est cette erreur qui entretient en nous la cupidité, source malheureuse de tous nos vices; c'est elle qui précipite un ambitieux dans le tourbillon des affaires; qui le conduit dans les routes tortueuses de l'intrigue; qui lui fait sacrifier au désir de s'élever, et le repos de sa vie, et son salut éternel. Les devoirs de la religion, ceux de la probité, les liens de la nature sont souvent des barrières trop faibles pour arrêter l'impétuosité de ses désirs. Toutes ses passions cèdent à cette passion impérieuse. Voluptueux par inclination et par tempérament, il ne s'épargne ni travaux, ni fatigues, tant qu'il verra un rival à supplanter, une nouvelle dignité à obtenir; plein de fierté et d'orgueil, il abaissera son cœur superbe jusqu'aux démonstrations du respect le plus profond pour des hommes qu'il méprise; on le verra, courtisan lâche et servile, assiéger la porte des favoris de la fortune, attendre humblement qu'ils daignent jeter les yeux sur lui, lire avec inquiétude dans leurs regards dédaigneux le bonheur ou le malheur de sa vie; cacher sous les dehors de la joie et de la sérénité les chagrins cuisants dont il est dévoré. A combien d'autres indignités le désir de la grandeur ne le rabaissera-t-il pas? Insensé! quels sont ces biens qu'il poursuit avec tant d'ardeur? Je ne veux point ici l'appeler au tribunal de la religion; je ne veux point opposer aux idées qu'il a du monde et de ses faveurs, celle que Jésus-Christ nous en donne dans l'Evangile; je ne veux que le rappeler au spectacle que le monde lui-même nous offre; qu'il jette les yeux autour de lui, il verra quelle est la frivolité de ces biens; quelle en est l'illusion, quel en est le néant. Que voyons-nous, en effet, dans le grand monde, que des malheureux adorateurs de la fortune, qui ont vieilli inutilement dans la poursuite de ses faveurs, ou qui, après s'être élevés avec peine au faite des grandeurs, en ont été précipités avec honte, et seront cités à jamais comme des exemples fameux de l'instabilité des choses humaines? Un instant détruit le fruit de leurs longs travaux; à peine étaient-ils arrivés au but de leurs désirs, et déjà l'envie commençait à miner sourdement l'édifice de leur fortune, et déjà leurs vertus, leurs talents avaient disparu; déjà on annonçait avec une joie maligne leur chute prochaine. A peine du débris de leur grandeur ont-ils pu conserver quelques amis, et ce ne sont pas sans doute ceux que la fortune leur avait faits. Pourquoi croyons-nous, mes frères, que la Providence mette sous nos yeux de tels événements? Est-ce pour donner de l'exercice à la malignité de vos réflexions? est-ce pour donner, pour ainsi dire, de la pâture à la médisance et à la raillerie? Tel est l'usage que font les mondains des révolutions de ce monde; et c'est ainsi qu'ils tourment en odeur de mort ce qui devrait

être pour eux une odeur de vie. Mais un chrétien sait regarder d'un autre œil ces événements; il ne s'arrête pas à des conjectures téméraires sur les causes secondes qui les ont produits; il laisse au politique oisif le soin de discourir sur ces affligeantes intrigues qui changent la scène de ce monde; il laisse au médisant le plaisir lâche et cruel de déchirer un grand humilié, de relever ses fautes vraies ou prétendues, d'insulter celui qu'il adorait peut-être quelques jours auparavant. Pour lui, il ne voit dans ces vicissitudes que la main de Dieu qui conduit tout selon les conseils de sa sagesse éternelle, qui seul est grand par lui-même, qui rapporte tout à sa gloire et à la sanctification de ses élus, dans la main duquel, en un mot, les grands de la terre ne sont que comme des instruments dont il se sert, ou pour notre félicité, lorsqu'il fait qu'ils gouvernent avec sagesse; ou pour notre punition, lorsqu'il les abandonne à l'esprit de ténèbres et d'imprudence, ou enfin pour notre instruction, lorsqu'il les humilie eux-mêmes, et que, selon l'expression du Prophète, il les brise comme des vases de terre : *Tanquam vas figuli confringes eos.* (Psal. II, 9.)

C'est ainsi, mes frères, que les événements dont nous sommes quelquefois témoins peuvent dissiper l'illusion dangereuse qui nous attache au monde, qui nous fait abandonner le soin de notre salut pour courir après un fantôme de bonheur que le monde ne peut nous procurer. Et ne croyez pas que ce genre d'instruction ne soit que pour les grands de la terre : dans quelque état que nous soyons, nous trouvons dans la sphère qui nous environne des exemples aussi frappants pour nous. Partout notre propre expérience, celle de nos amis nous apprennent le peu de fond qu'il y a à faire sur les biens que le monde promet; elles nous apprennent, dis-je, qu'on les acquiert avec peine, qu'on les conserve avec inquiétude, qu'on les perd avec facilité; que le monde passe et avec lui ce qui fait l'objet de sa concupiscence : *mundus transit et concupiscentia ejus* (I Joan., II, 17); que ses biens existent moins en réalité qu'en figure : *Præterit figura hujus mundi.* (I Cor., VII, 31.) Heureux si tant d'exemples pouvaient nous éclairer sur ce qui doit faire l'objet de nos désirs, et nous apprendre efficacement que les seuls biens véritables sont les biens de l'autre vie, et les vertus qui y conduisent.

Le grand livre du monde, ce livre continuellement ouvert devant nos yeux, nous fournit, mes frères, des instructions aussi solides sur tous les autres objets sur lesquels il ne nous est que trop ordinaire de nous aveugler. Vous, par exemple, en qui la lumière de la foi n'est pas tout à fait éteinte, qui n'avez pas perdu toute idée de vos devoirs, tout désir des biens futurs, vous savez que la conduite mondaine que vous tenez n'est rien moins que conforme à vos obligations; vous sentez que cette pas-

sion, dont vous êtes l'esclave, doit vous exclure du salut auquel vous osez encore prétendre; vous seriez fâché que la mort vous surprît dans cet état de désordre ou de tiédeur. Vous faites donc des projets de conversion; mais vous aimez à ne les envisager que dans un point de vue éloigné. Vous comptez sur la bonté de votre tempérament, et vos forces actuelles vous aveuglent sur les dangers de l'avenir. Tous les jours voient naître de nouveaux prétextes de différer. Vous vous étiez promis de changer de conduite lorsque les premiers feux de la jeunesse seraient amortis : elle est passée cette jeunesse, et vous différez encore. L'âge qui l'a suivie a été l'époque de nouvelles passions. Vous vous promettez de retourner à Dieu, lorsque la froide vieillesse vous aura rendu inutile pour le monde; comme si cet âge lui-même n'avait pas ses vices et ses passions; comme s'il était aisé de vaincre de si anciennes habitudes; comme si les désirs impurs d'un cœur longtemps corrompu ne survivaient pas aux forces du corps; comme si, en un mot, il dépendait de vous de parvenir à cet âge auquel vous remettez votre conversion. Jetez les yeux autour de vous, mes frères : quel spectacle effrayant ! la mort étend de tous côtés ses voiles funèbres; elle moissonne tout à la fois et l'herbe tendre qui semble à peine sortir du sein de la nature, et les fruits mûrs qui font courber sous leur poids la tige qui les porte. Cet homme si vigoureux qui, abusant d'une santé robuste, comptait pour rien les veilles et les fatigues lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses passions, un accident subit l'a fait descendre dans le tombeau; une maladie d'un jour, d'un moment a anéanti tous ses projets; il est mort au milieu de ses désordres, sans pouvoir exprimer par le moindre soupir le regret de sa vie passée. Cette jeune personne ornée de tant de grâces et de talents, qui faisait l'ornement de la société, dont l'aurore brillante semblait annoncer de si beaux jours, vient d'être enlevée dès le commencement de sa carrière; elle s'est évanouie comme une ombre légère d'entre les mains de ses profanes adorateurs : approchez de son tombeau encore ouvert, et voyez quel fond il faut faire sur la santé, sur les espérances de cette vie.

Voyez d'un autre côté ce vieillard qui semble ne rester sur la terre que pour la charger d'un poids inutile, qui traîne dans les infirmités les plus humiliantes les restes malheureux d'une vie passée dans le tumulte des affaires ou dans la dissipation des plaisirs : il comptait, comme vous, donner à la religion ses derniers moments : mais Dieu a rejeté cette victime indigne de lui; il l'a condamné à mourir, pour ainsi dire, tout vivant et à se survivre à lui-même; il a permis qu'une maladie subite lui ôtât tout à la fois l'usage de ses sens et de sa raison; il l'a ramené aux ténèbres de l'enfance. En vain lui parle-t-on de Dieu et de l'éternité terrible dans laquelle il va entrer; son âme, ac-

cablée sous les débris d'un corps qui s'écroule, n'est plus susceptible de ces impressions salutaires. Tel est l'état funeste où nous voyons tous les jours les compagnons de nos débauches; c'est ainsi que la mort, ou une insensibilité pire que la mort même, surprend tous les jours les pécheurs impénitents. Plaignons, mes frères, plaignons l'aveuglement funeste qui les a conduits ainsi aux ténèbres éternelles; mais au moins que leur malheur nous instruisse, qu'il nous éclaire sur l'incertitude de nos espérances et de nos projets. Ces accidents funestes sont en même temps des jugements de colère sur ceux qui en sont les objets, et des jugements de miséricorde sur nous : c'est Dieu qui nous parle par cette voix. Ces flambeaux funèbres sont destinés à dissiper les ténèbres qui nous environnent. Heureux si nous savons en profiter avant que notre exemple serve lui-même d'avertissement à ceux qui nous suivent !

Je crois avoir assez prouvé, mes frères, que l'aveuglement spirituel est non-seulement un très-grand malheur, mais aussi un vice digne de la colère de Dieu; qu'il a sa source malheureuse dans nous-mêmes et dans nos propres passions; que la bonté de Dieu nous offre la lumière de toute part, et que nous sommes entièrement inexcusables si nous n'en profitons pas. Mais la vérité me force encore de vous dire, mes frères, que ces moyens extérieurs que Dieu nous offre, ne sont pas les plus efficaces pour dissiper nos ténèbres. En vain la lumière frappe-t-elle nos yeux, si nous nous obstinons à les fermer; et nous les fermerons tous les jours, si Dieu par sa grâce ne nous les ouvre lui-même. Puisse cette grâce bienfaisante préparer nos cœurs à recevoir la lumière de Dieu; puisse-t-elle nous convaincre du besoin que nous avons d'être éclairés; puisse-t-elle former en nous cette prière humble et fervente qui pénètre jusqu'au trône du Père des lumières, et nous obtenir de sa bonté infinie les dons les plus excellents. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON X.

Pour la troisième semaine du Carême.

SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. (Jom., IV, 10.)

Si vous connaissiez le don de Dieu.

Ce don de Dieu duquel cette femme de Samarie ne connaissait pas l'excellence, c'est, mes frères, selon l'interprétation de tous les Pères de l'Eglise, la grâce même de Jésus-Christ; cette grâce douce et puissante qui soumet notre volonté sans la contraindre, qui la détermine sans la nécessiter; cette grâce qui amollit les cœurs les plus durs, et qui, selon l'expression de l'Ecriture, change les rochers mêmes en des sources d'eaux vives; cette grâce sans laquelle nous ne pouvons être dignes de Dieu, ni accomplir sa loi d'une manière sainte et méritoire, cette grâce, fruit précieux de la

mort de notre Médiateur, qui est tout à la fois la preuve de la bonté de Dieu pour nous, l'instrument de sa miséricorde, le triomphe de sa puissance! Heureux celui qui, convaincu de sa propre faiblesse, reconnaît humblement la nécessité de ce secours divin. Heureux celui qui connaît, non par une oisive spéculation, mais par sa propre expérience, sa douceur ineffable, sa force victorieuse! Heureux enfin celui qui ne se sert de la connaissance qu'il a des vérités de la grâce que pour la demander avec ardeur, l'espérer avec confiance, y répondre avec fidélité! Ce n'est que dans cette vue, mes frères, qu'il est utile de parler de la grâce de Dieu et de la connaître. Quiconque entreprend dans un autre esprit d'en sonder la profondeur, n'y trouve que des abîmes et des précipices. Et c'est pour cela sans doute que la doctrine de la grâce, une des parties les plus essentielles de la religion, sans laquelle, selon saint Augustin, on ne peut être appelé chrétien, ni l'être véritablement, est pour plusieurs un sujet de chute et de scandale. De quoi n'abuse pas l'esprit humain, lorsqu'il se livre à une indiscrette curiosité, et qu'il prend pour son unique guide une raison faible et trompeuse, si souvent d'intelligence avec ses passions? Les vérités les plus salutaires deviennent pour lui des écueils; les principes les plus certains lui fournissent les conséquences les plus fausses; la lumière même l'aveugle et le conduit au précipice, et c'est surtout dans la matière de la grâce que nous éprouvons ce malheur.

L'Eglise catholique nous enseigne qu'il faut au pécheur une grâce de conversion qui le fasse sortir des voies de l'iniquité pour le faire marcher dans celles de la justice; qu'il faut au juste une grâce de persévérance qui l'affermisse dans le bien, qui le fortifie contre les tentations et contre sa propre faiblesse. Personne, dit saint Augustin, ne peut être délivré du péché, si Jésus-Christ ne l'en délivre par sa grâce: et il ne faut pas croire qu'une fois délivrés de cette servitude honteuse, nous n'ayons plus besoin de la grâce de notre libérateur; mais, persuadés au contraire, selon sa parole, que sans lui nous ne pouvons rien, nous devons lui dire continuellement: Vous êtes mon unique secours, ô mon Dieu, ne m'abandonnez pas. C'est là, continue le saint docteur, la véritable foi, la foi des apôtres et des prophètes, la foi de l'Eglise catholique: *Hæc fides sine dubio vera et prophetica et apostolica et catholica fides est.*

Or c'est de cette foi même qu'on abuse en différentes manières. Car 1° de ce qu'il faut au pécheur pour sortir de son iniquité une grâce de conversion, les pécheurs en concluent qu'ils peuvent impunément demeurer dans leurs iniquités, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur donner cette grâce, qui change tout d'un coup leurs cœurs pervers, et qui, d'hommes superbes et voluptueux, les fasse devenir d'humbles disciples de la croix de Jésus-Christ; et ils

oublient la nécessité où ils sont de demander, d'attirer sur eux cette grâce, de travailler avec elle et par elle au grand ouvrage de leur salut; 2° parce qu'il faut au juste une grâce de persévérance, et que cette grâce est l'effet tout gratuit de la volonté de Dieu, plusieurs fidèles se livrent à des défiances injurieuses à sa bonté; et, ce qui devrait exciter dans leurs cœurs des sentiments d'amour, d'humilité, de reconnaissance, n'y produit qu'un funeste découragement. Deux illusions dangereuses que je me propose de combattre, en faisant voir d'abord que la nécessité d'une grâce de conversion n'est pas pour le pécheur qui reste dans son iniquité une excuse légitime: ce sera le sujet de la première partie; en faisant voir en second lieu que la nécessité d'une grâce de persévérance n'est pas pour les justes un sujet de découragement et de défiance: ce sera le sujet de la seconde partie. Je sais, mes frères, que cette matière n'est pas moins délicate qu'importante; je sais que le sentier étroit qui mène à la vérité est bordé des deux côtés de précipices dangereux. Implorez donc, pour vous et pour moi, les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de cette Vierge qui a été elle-même le chef-d'œuvre de la grâce et le modèle de la fidélité avec laquelle nous devons y répondre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il me semble, mes frères, que voici le raisonnement que fait un pécheur impénitent, qui abuse de la doctrine de la grâce pour demeurer volontairement dans son iniquité. Si la grâce de Dieu, dit-il, m'est nécessaire pour changer de conduite, ce n'est pas moi qui suis coupable de n'en pas changer: il m'est également impossible et d'avoir cette grâce qui ne dépend pas de moi, et de me convertir sans elle. Que Dieu me renverse comme Saül, qu'il me touche comme Augustin; qu'il amortisse en moi le feu des passions, qu'il fasse dominer dans mon cœur l'amour de la justice: je céderai sans peine, avec plaisir même, à cet attrait victorieux. Il peut le faire sans doute; mais s'il ne le fait pas, à quoi aboutiraient mes travaux, mes pénibles efforts? j'empoisonnerais par des inquiétudes superflues tous les plaisirs de ma vie; je lutterais vainement contre un ennemi par lequel je serais sûr d'être vaincu. Si au contraire Dieu veut enfin m'accorder sa grâce, cette grâce à laquelle rien ne résiste, il saura bien me sauver sans que je joigne mes faibles efforts à sa puissance infinie. J'attendrai donc qu'il plaise à Dieu de me changer; et quand j'arriverai à la fin de ma carrière, je me jetterai avec confiance entre les mains de ce Dieu infiniment bon et infiniment juste, qui ne peut à ce double titre ni exiger de moi un changement que lui seul pouvait opérer, ni me punir pour des faiblesses que lui seul aurait pu guérir, ou pour des fautes que lui seul aurait pu me faire éviter.

L'illusion des pécheurs qui abusent de

la doctrine de la grâce pour demeurer volontairement dans leur iniquité, n'était point, mes frères, réservée à notre temps : elle a toujours été la ressource de l'impiété et du libertinage ; et ce fut pour la dissiper que saint Augustin écrivit autrefois son livre admirable *De la correction et de la grâce*. C'est donc avec les armes de ce saint docteur que je vais aujourd'hui la combattre ; c'est d'après lui que j'entreprends de faire voir que la nécessité d'une grâce de conversion n'est point pour les pécheurs une excuse légitime ; c'est-à-dire, qu'elle ne leur fournit aucun motif pour espérer l'impunité, aucun prétexte pour demeurer dans l'inaction.

Elle ne leur fournit point l'espérance de l'impunité, pourquoi ? parce que, premièrement, la grâce de la conversion n'étant point due aux pécheurs, Dieu punira très-justement ceux à qui elle n'aura pas été accordée ; parce qu'en second lieu, les pécheurs ont eu, dans le cours de leurs désordres, des grâces qui auraient dû les conduire à la conversion : de sorte que, quand ils rejettent sur le refus que Dieu leur fait de sa grâce leur malheureuse obstination dans le péché, ils se rendent coupables de mauvaise foi et d'ingratitude.

La nécessité d'une grâce de conversion ne fournit point au pécheur de prétexte pour demeurer dans l'inaction, pourquoi ? parce que, quelque puissante, quelque efficace que soit par elle-même la grâce du Seigneur, nous ne pouvons jamais être dispensés d'y joindre nos efforts et de coopérer avec elle. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans le développement de ces importantes vérités.

I. Mes frères, c'est une vérité certaine que la grâce du Seigneur est donnée gratuitement. Lorsqu'il ne la donne pas, disent les Pères de l'Eglise, c'est un juste jugement qu'il exerce ; lorsqu'il la donne, c'est une pure miséricorde : *Quibus datur, misericorditer datur, et quibus non datur, justo judicio non datur*. Mais cette miséricorde, dit l'Apôtre, il la fait à qui il lui plaît : *Cujus vult miseretur*. (Rom., IX, 18.) Rien n'est si injuste, rien n'est si contradictoire que d'exiger comme une dette ce qui n'est donné qu'à titre de grâce et de miséricorde ; et une grâce qui est due cesse d'être une grâce : *Si ex operibus, gratia jam non est gratia*. (Rom., XI, 6.)

Mais s'il est de l'essence de la grâce du Seigneur d'être gratuite, si les œuvres mêmes qu'on supposerait l'avoir précédée ne sont point un titre pour l'exiger ; si Dieu ne la doit à personne, la doit-il surtout à des pécheurs qui l'ont mille fois profanée ? faut-il qu'il multiplie ses bienfaits à mesure qu'ils multiplient leurs ingrattitudes et leurs crimes ? N'en a-t-il pas assez fait pour eux ? n'est-ce pas assez qu'il les ait séparés de ces nations infidèles qu'il laisse dans les ombres de la mort ? n'est-ce pas assez qu'il les ait fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, et qu'il les ait ainsi distingués de tant de chrétiens que le malheur de leur nais-

sance entraîne presque nécessairement dans le schisme ou dans l'hérésie ? n'est-ce pas assez qu'il leur ait pardonné tant de prévarications et de rechutes ? Après donc qu'ils ont tant de fois abusé de ses bienfaits et de sa patience, doivent-ils être étonnés qu'il les abandonne enfin à l'endurcissement de leur cœur ? ont-ils encore le droit d'exiger qu'il fasse des prodiges en leur faveur, et qu'il sorte pour eux des routes ordinaires de sa grâce ?

Transportez-vous en esprit, mes frères, devant le tribunal de Jésus-Christ ; figurez-vous être à ce jour terrible où il viendra juger les vivants et les morts, où tous les tombeaux s'ouvriront, où tous les hommes qui auront jamais existé comparaitront devant lui, pour entendre de sa bouche l'arrêt irrévocable qui les rendra, pour l'éternité, heureux ou malheureux. Jetez les yeux sur cette foule innombrable et infortunée qui se trouvera à la gauche de ce juge inflexible, et qui sera destinée aux supplices éternels : qu'y verrez-vous ? Non-seulement des chrétiens qui, après avoir reçu comme vous la grâce du Seigneur, l'auront méprisée ; qui, après avoir été lavés dans le sang de Jésus-Christ, l'auront foulé aux pieds ; non-seulement des hommes à qui la lumière de l'Evangile aura été offerte, et qui l'auront rejetée ; mais vous y verrez aussi des peuples qui au jugement de la raison humaine, paraîtraient plus malheureux que coupables ; des peuples qui auront toujours ignoré le mystère de notre rédemption, à qui on n'aura jamais annoncé le nom de Jésus-Christ par lequel seul nous pouvons être sauvés. Vous y verrez ces Tyriens et ces Sidoniens qui, selon Jésus-Christ lui-même, auraient fait une pénitence exemplaire dans la cendre et le cilice, s'ils eussent été témoins de ces miracles qui ont été inutilement prodigués aux villes de la Judée. Croyez-vous donc que toutes ces malheureuses victimes de la justice de Dieu puissent échapper à leur condamnation, en représentant au juge suprême que la grâce même de la vocation leur a manqué, que la foi ne leur a pas été annoncée ? Non, dit saint Augustin, cette excuse, tout apparente qu'elle est, ne sera pas reçue : *Ab hac damnatione non se liberabunt qui poterunt dicere non se audisse Evangelium, cum fides ex auditu sit*. Et vous, chrétiens, devenus infidèles par votre faute ; vous qui, au mépris de la vérité que vous connaissiez, vous êtes précipités dans l'impiété ou dans la débauche ; vous croyez pouvoir vous sauver, en disant que si Dieu eût voulu, il vous eût empêchés de tomber dans cet abîme, ou qu'il vous en eût retirés ? Quelle illusion, quel prétexte frivole ! On ne pourra, dit encore saint Augustin, répondre à la plus grande partie des infidèles qu'ils eussent cru, s'ils eussent voulu, des mystères qui ne leur ont pas été annoncés : *nullo modo dici potest, id quod non audieras crederes, si velles*. Mais on pourra toujours vous dire : ô homme qui avez reçu le don précieux de la foi, qui avez été régénéré

par le baptême, qui avez été fortifié par les autres sacrements, qui avez reçu un nombre infini de grâces intérieures et extérieures, vous pouviez, si vous l'aviez voulu, demeurer ferme dans la justice : *Potest dici : homo, in eo quod audieras et teneras, in eo perseverares, si velles*. Cet abîme dont vous n'avez pu sortir, c'est vous-même qui vous l'êtes creusé ; ces chaînes que vous n'avez pu rompre, c'est vous-même qui les avez forgées ; ces ténèbres que vous n'avez pu dissiper, c'est vous-même qui les avez appelées.

Cessez donc de croire que Dieu serait injuste en vous punissant ; ou bien effacez de l'Évangile ces menaces terribles qui nous montrent en Dieu une justice vengeresse ; dites que tous les hommes indifféremment seront heureux dans l'autre vie ; dites que l'homme trompeur et sanguinaire, qui est ici-bas un objet d'abomination devant le Seigneur, sera dans le ciel l'objet de ses complaisances, comme l'homme miséricordieux, dont le cœur tendre et sensible aura soulagé la misère des pauvres, qui aura été le défenseur des veuves, le père des orphelins ; dites que les blasphémateurs, en un mot les scélérats de toute espèce, seront récompensés comme les chrétiens les plus fidèles, comme les martyrs les plus courageux. Car qui peut douter que la grâce de Jésus-Christ n'eût pu changer les cœurs de tous ces malheureux, et qu'ils ne se fussent effectivement convertis, si Dieu leur eût donné ces grâces puissantes qu'aucun cœur dur ne rejette, parce qu'elles sont données précisément pour amollir la dureté du cœur ? En un mot, anéantissez l'Évangile lui-même ; car à quoi sert-il, à quoi sert toute religion, toute espèce de culte, toute loi positive ou naturelle, si tous les hommes doivent être heureux, de quelque manière qu'ils aient vécu, si Dieu ne peut punir ceux qu'il n'aura pas convertis ?

J'ajoute que les pécheurs, depuis même qu'il sont dans l'habitude du crime, ont abusé d'une infinité de grâces que Dieu leur donnait pour les en retirer, et que par conséquent c'est par le vice seul de leur volonté qu'ils y demeurent, comme c'est par le vice seul de leur volonté qu'ils y sont tombés.

II. En effet, combien de moyens de conversion la miséricorde de Dieu ne leur offre-t-elle pas ? Je ne parle point des grâces extérieures dont ils jouissent comme les justes mêmes, des instructions qu'ils entendent, des prières de l'Eglise qui gémit continuellement pour eux, des bons exemples qu'ils ont sous les yeux, des événements dont ils sont témoins : je sais que ces secours extérieurs, tout précieux qu'ils sont, ne sont pas par eux-mêmes capables de changer les cœurs. La présence de Jésus-Christ, ses instructions, ses miracles ont laissé les juifs obstinés dans leur incrédulité. Ils avaient des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ; parce que leur cœur était endurci. Il n'y a donc que

l'onction intérieure de la grâce qui puisse convertir les pécheurs. Mais cette grâce même, peut-on dire que les pécheurs en soient entièrement privés ? Y a-t-il dans le sein de l'Eglise catholique un homme assez abandonné de Dieu, pour ne recevoir jamais au fond de son cœur un rayon de lumière, une sainte inspiration ? Non, mes frères, je ne puis me le persuader : l'idée que j'ai de la bonté et de la miséricorde de Dieu ne me permet pas de le croire. Ce ne sera qu'au dernier jour qu'il quittera tout sentiment de miséricorde pour les pécheurs, et qu'il n'écouterà plus que sa justice. Jusqu'à ce jour fatal, c'est un bon pasteur qui cherche les brebis égarées ; c'est un père qui veut rassembler ses enfants dispersés ; c'est une mère tendre qui a été forcée d'éloigner de sa présence un fils dénaturé. Malgré l'excès de son ingratitude, malgré les désordres honteux auxquels il se livre, peut-elle se résoudre à l'oublier entièrement ? Ne jette-t-elle pas de temps en temps sur lui un regard de compassion ? *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ?* (Isa., XLIX, 15.) Ne désire-t-elle pas ardemment qu'il se rende digne de ses bontés ? ne le fait-elle pas solliciter de revenir à lui-même et de mériter son pardon ? C'est sous cette image que Dieu lui-même a voulu se représenter. Que dis-je ? il enchérit encore sur cette excellente figure. Oui, nous dit-il, quand la mère la plus tendre serait capable d'oublier le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai pas : *Et si illa oblita fuerit, ego non obliviscar tui*. (Ibid.) De là tant d'avances qu'il fait vers le pécheur. Livré à vos passions tumultueuses, enivré de la liqueur perfide que vous avez buë dans la coupe empoisonnée de Babylone, vous paraissez l'avoir entièrement oublié ; et c'est dans ce moment-là même qu'il vous cherche avec empressement ; c'est pour vous rappeler à lui, qu'il vous sépare, par une maladie, des occasions du péché, qu'il répand l'amertume sur vos plaisirs, qu'il vous inspire une crainte salutaire de l'avenir, un juste regret des plaisirs purs et innocents que vous avez autrefois goûtés dans le sein de la vertu et de l'innocence, une espèce de jalousie envers ceux qui en jouissent encore. Ne sont-ce pas là des grâces, et des grâces bien précieuses, et des grâces que vous avez reçues mille fois pendant le cours de vos désordres ? Ce sont ces sentiments qui ont commencé la conversion du prodigue de l'Évangile, ce sont eux qui l'ont conduit auprès de son père. A quoi tient-il, mes frères, qu'ils ne fassent sur vous le même effet ?

Mais ce ne sont pas là, me direz-vous encore, ces grâces fortes et victorieuses qui changent le cœur : le mien est trop fortement engagé dans le péché, pour que des grâces si faibles puissent l'en arracher ; la volonté languissante qu'elles produisent en moi peut-elle balancer ces passions si longtemps victorieuses, ce poids de l'habitude qui

m'entraîne vers le mal? C'est donc ainsi, mes frères, que vous cherchez à diminuer le prix des grâces du Seigneur, et à vous dispenser, s'il est possible, de la reconnaissance envers lui? Ces grâces, dites-vous, sont trop faibles pour vaincre la dureté de votre cœur. Mais premièrement, ne sentez-vous pas combien cela même vous rend inexcusables? Ne sentez-vous pas qu'on peut vous dire ici ce que Jésus-Christ disait aux habitants de Bethsaïde et de Corozain : Malheur à vous, parce que si ce qui a été fait pour vous, avait été fait pour les Tyriens et les Sidoniens, ils auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice? Malheur à vous, *væ tibi* (Luc., X, 13), parce que la même grâce que vous avez rendue inutile par votre obstination, aurait converti un cœur moins endurci que le vôtre. Malheur à vous, parce que par l'habitude de pécher, vous avez mis pour ainsi dire votre cœur à l'épreuve des grâces ordinaires; parce qu'il faut désormais des prodiges de grâce, et toute la force du bras de Dieu pour le briser et le soumettre.

Mais en second lieu, si ces premières grâces n'étaient pas capables de briser tout d'un coup vos chaînes, de vous soustraire à la tyrannie du péché, à la force de vos penchants, fallait-il pour cela les mépriser, les rejeter? Fallait-il laisser éteindre, fallait-il laisser enlever par le tourbillon des passions cette étincelle précieuse qui, conservée avec soin, aurait pu rallumer dans votre cœur le feu de la charité?

Ah! mes frères, vous ne connaissez pas le prix des grâces du Seigneur. Cette grâce, qui vous a paru si faible, était le fruit précieux des mérites de Jésus-Christ. Si vous l'eussiez fait profiter, elle eût pu devenir le commencement de votre sanctification. Car quoique la grâce de Dieu soit toujours gratuite, il est cependant certain que le bon usage d'une grâce en attire d'autres plus fortes et plus abondantes. C'est ainsi que le serviteur fidèle qui a fait profiter les talents que le père de famille lui a confiés, mérite qu'on lui en confie un plus grand nombre. C'est ainsi au contraire, que le serviteur indolent qui a enfoui le sien, non-seulement n'en reçoit point d'autres, mais même est privé de celui qui lui avait été donné.

Cette grâce, que vous croyez si faible, a pourtant rendu à votre cœur la sensibilité qu'il avait perdue. Elle vous a excité à désirer votre guérison, à vouloir sortir du sommeil léthargique dans lequel vous étiez depuis si longtemps enseveli. Bientôt, il est vrai, vous avez senti par votre propre expérience qu'il ne suffisait pas de vouloir si faiblement; mais que fallait-il faire alors? Il fallait, non pas retomber mollement sur le lit funeste duquel vous commenciez à vous arracher, mais faire ce que vous pouviez, et demander ce que vous ne pouviez pas: il fallait demander à Dieu la volonté pleine et entière de sortir du péché, d'accomplir ses commandements. Direz-vous que vous ne pouviez pas prier? Ah! mes frères, quelle illusion! L'Esprit-Saint lui-même

vous y excitait. Il mettait dans votre cœur, et pour ainsi dire sur vos lèvres les paroles que vous deviez lui adresser: il commençait à gémir en vous. Il ne s'agissait de votre part que d'un acte de votre volonté qui aurait ratifié ces gémissements; et celui qui avait excité dans votre âme ce premier mouvement, celui qui vous avait ainsi prévenus dans ses miséricordes, aurait achevé son ouvrage; il aurait aidé vos efforts; il les aurait rendus victorieux.

Avez-vous jamais éprouvé, mes frères, qu'en travaillant sincèrement à votre salut, en demandant humblement à Dieu le secours de la grâce, cette grâce vous ait manqué? Vous avez fait quelquefois des efforts pour vous convertir, et ces efforts ont été inutiles. Pourquoi? Parce que vos efforts n'étaient pas aussi grands qu'ils auraient dû l'être, à raison même des forces que Dieu vous donnait; parce que vous comptiez trop sur vous-mêmes; parce que vous n'étiez, en un mot, ni assez courageux, ni assez humbles. Entrez dans les sentiments d'une humble confiance, qui vous fasse tout attendre de Dieu et rien de vous-mêmes; et j'ose vous assurer, de la part du Seigneur, que vos efforts ne seront pas inutiles.

Ces efforts, d'ailleurs, ne sont-ils pas eux-mêmes des effets de la grâce de Dieu en vous? Cette volonté même que vous avez de vous convertir, n'est-ce pas Dieu qui vous l'a donnée, et a-t-il pu vous la donner, sans avoir dessein de la seconder? Il vous a excité à revenir à lui, lorsque vous vous en éloigniez; s'éloignera-t-il de vous, lorsque vous commencerez à vous rapprocher de lui? Non, mes frères, Dieu ne se joue pas ainsi des faibles mortels, et ses grâces ne sont pas des pièges qu'il leur tend; il ne leur en accorde aucune que pour leur salut.

Recevez donc les grâces du Seigneur avec reconnaissance, profitez-en avec ferveur; et je suis certain, dit l'Apôtre, *confido*, que celui qui a commencé votre conversion l'achèvera avec la même bonté: *Confido, quia qui cœpit in vobis opus bonum perficiet.* (Philip. I, 6.) Telle est en effet la conduite de Dieu dans la conversion du pécheur: il commence seul ce grand ouvrage, dit saint Augustin, en opérant en nous la volonté de nous sauver: *Ipse ut velimus operatur incipiens*; et il coopère ensuite, il perfectionne les efforts que sa grâce nous a inspirés: *volentibus cooperatur perficiens*.

Ne dites donc plus, mes frères, que la grâce de Dieu vous a manqué; ce serait en vous mauvaise foi et ingratitude: dites au contraire, que vous avez manqué à la grâce: que vous l'avez méconnue, lorsqu'elle frappait, pour ainsi dire, à la porte de votre cœur; que vous l'avez étouffée, lorsqu'elle commençait à s'y introduire; que vous lui avez opposé un cœur plus inflexible que le bronze le plus dur.

III. Ne croyez pas non plus que la force de la grâce vous dispense de faire vos efforts pour sortir de l'iniquité. Ces efforts, mes frères, sont une condition nécessaire, sans

laquelle la grâce de Dieu n'opérera jamais votre conversion. Car quelle idée avez-vous donc de la grâce ? Elle est, il est vrai, un acte de la toute-puissance de Dieu ; elle est, selon l'expression de l'Ecriture, une création ; et la voix qui commande à nos cœurs n'est pas moins puissante que celle qui a commandé au néant, et qui en a tiré toutes les créatures visibles et invisibles. Mais si Dieu est également puissant sur toutes les créatures animées et inanimées ; si celles qui jouissent de la liberté ne sont pas moins soumises à son pouvoir suprême que celles qui sont privées de tout sentiment et de toute activité, il est certain, d'un autre côté, que Dieu n'agit pas sur les unes comme sur les autres. Il produit seul la matière et toutes ses modifications, parce que la matière, incapable d'action, ne peut opérer avec lui : mais par la raison contraire, il veut que nous travaillions avec lui à l'ouvrage de notre salut. Il nous a créés sans nous, dit saint Augustin, mais il ne nous sauvera pas sans nous : *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te*. Nos cœurs sont dans sa main, et il les tourne comme il juge à propos ; mais il n'agit sur eux que pour les faire agir eux-mêmes : *Aguntur ut agant, non ut ipsi nihil agant*. La nécessité d'une grâce qui prévienne et qui détermine notre volonté, et l'existence du libre arbitre par lequel nous coopérons à la grâce, sont deux vérités qui appartiennent également à la foi catholique : l'Ecriture sainte nous enseigne également l'une et l'autre ; et c'est pour cela, dit saint Augustin, que tantôt elle nous engage à demander à Dieu qu'il nous convertisse, et tantôt elle nous exhorte à nous convertir à Dieu. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, rendant grâces à Dieu pour les bienfaits qu'il en a reçus, dit que c'est par la grâce qu'il est tout ce qu'il est : *Gratia Dei sum id quod sum* (I Cor., XV 10) ; que pour montrer ensuite le libre arbitre, il ajoute : La grâce n'a point été inutile en moi ; j'ai travaillé plus que tous les autres ministres de l'Evangile : *Gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi*. (Ibid.) Mais afin qu'on ne croie pas que la volonté humaine puisse faire quelque chose de bien sans la grâce de Dieu, il ajoute : Ce n'est pas moi qui ai travaillé, mais la grâce de Dieu avec moi ; c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Augustin, que ce n'est ni lui sans la grâce, ni la grâce sans lui, mais la grâce de Dieu avec lui : *Ac per hoc nec gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo*.

Voilà, mes frères, la véritable doctrine de la grâce. Or, cette doctrine une fois posée, je demande si ce n'est pas s'avengler, que d'attendre dans une molle inaction les moments de la grâce ? Quelle grâce attendez-vous donc ? Une grâce qui vous convertisse en un instant, qui sans combat et sans effort, change votre cœur en un cœur nouveau, en bannisse toutes les passions, y rétablisse l'amour de la justice ? Je sais, mes frères, que Dieu peut opérer ce prodige. C'est ainsi

que Paul, renversé comme d'un coup de foudre, vit tomber en un instant sa fureur et son faux zèle : c'est ainsi que d'un pharisien orgueilleux, il devint sur-le-champ un humble disciple de Jésus-Christ ; d'un persécuteur des chrétiens, l'apôtre le plus zélé de leur foi. Mais, encore un coup, c'était là un prodige éclatant de la toute-puissance de Dieu, et non pas la conduite ordinaire de sa grâce. Ce n'est pas ainsi qu'il a coutume de convertir les pécheurs : ce n'est pas ainsi qu'il a touché le cœur d'Augustin. Combien ce saint n'eut-il pas à combattre contre l'orgueil de son esprit, contre la vivacité de son tempérament, contre la tendresse même de son cœur, pour se soumettre humblement à la croyance de nos mystères, pour renoncer aux plaisirs des sens, pour embrasser la croix de Jésus-Christ ? S'il eût raisonné comme vous ; s'il eût négligé les premières impressions de la grâce ; s'il eût continué de s'engager dans les liens du péché, jusqu'à ce qu'il plût à la grâce de les rompre entièrement, l'Eglise n'aurait point eu en lui sa plus brillante lumière ; la grâce n'en aurait point fait une de ses conquêtes les plus glorieuses et son défenseur le plus ferme et le plus éclairé.

Pourquoi demandons-nous à Dieu plutôt ces prodiges de grâce qui convertissent en un moment que ces grâces ordinaires qui, après un combat long et difficile, nous font vaincre les ennemis de notre salut ? Est-ce afin que la grâce de Dieu triomphe de nous plus glorieusement ? Si tel était votre motif et qu'en conséquence vous demeurassiez dans l'inaction jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de vous donner ces sortes de grâces, je vous dirais encore, mes frères, que ce serait une illusion. Car, dit l'Apôtre, faut-il donc demeurer dans le péché, afin que la grâce éclate davantage : *Permanebimus in peccato ut gratia abundet* ? *Absit* (Rom., VI, 1-2) : que la grâce elle-même nous en préserve. Mais ce n'est pas pour l'intérêt de la gloire de Dieu que nous souhaitons ce triomphe éclatant de la grâce. Cette grâce en effet n'est pas moins puissante lorsqu'elle nous fait combattre avec succès, que quand elle nous fait vaincre sans combattre. Dieu ne se montre pas moins le maître des cœurs, lorsqu'il les attire efficacement par la douceur de sa grâce que quand il les brise par sa force invincible. Il n'a pas triomphé d'Augustin avec moins de gloire, que de Paul persécuteur de son Eglise. C'est donc ou orgueil ou lâcheté qui vous fait raisonner ainsi : orgueil, parce que les conversions subites et éclatantes semblent marquer une espèce de prédilection de la part de Dieu ; parce qu'elles font un nom dans le monde à ceux qui en sont les objets ; lâcheté, parce que nous nous imaginons qu'elles dispensent de combattre et de travailler. Ne comptons donc plus sur ces prodiges ; ne tentons pas le Seigneur ; faisons en un mot tous nos efforts pour seconder la grâce, et lorsque le succès les couronne, ne soyons pas

assez ingrats et assez téméraires pour nous l'attribuer, pour vouloir en partager la gloire avec Dieu. Notre libre arbitre a coopéré à la grâce, mais c'est la grâce elle-même qui l'a fait coopérer. C'est nous qui avons voulu, mais c'est Dieu qui nous a fait vouloir : c'est nous qui avons fait le bien, mais c'est Dieu qui nous l'a fait faire ; car c'est lui qui opère en nous le vouloir et le faire selon sa bonne volonté : *Deus operatur et velle et perficere pro bona voluntate.* (Philip., II, 13.)

J'ai tâché de vous faire voir, mes frères, que la nécessité d'une grâce de conversion ne fournit aux pécheurs ni espérance de l'impunité, ni prétexte pour demeurer dans l'inaction. Il me reste à faire voir que la nécessité d'une grâce de persévérance ne doit inspirer aux justes ni découragement ni défiance : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour bannir de vos cœurs des défiances injurieuses à la bonté de Dieu, mon dessein n'est pas, mes frères, d'affaiblir ou de dissimuler ici les vérités précieuses qui font partie de ce dépôt confié à l'Eglise, et pour lesquelles elle a combattu avec tant de force et de gloire contre l'hérésie orgueilleuse de Pélagie. A Dieu ne plaise que par une prévarication criminelle je sape les fondements de l'humilité chrétienne, et que j'attire sur vous la malédiction prononcée contre ceux qui mettent leur confiance dans l'homme plutôt qu'en Dieu. Oui, mes frères, environnés de toute part de tentations et de dangers, attaqués par un nombre infini d'ennemis, portant au dedans de nous-mêmes le principe et le germe de tous les vices, la même grâce qui nous a été nécessaire pour sortir des liens du péché, nous est nécessaire pour n'y pas retomber. Le don précieux de la persévérance est une grâce spéciale qui couronne toutes les autres, qui est jointe inséparablement avec la possession du royaume de Dieu, et qui par conséquent est l'effet tout gratuit de sa miséricorde ; puisque selon les principes de la plus saine théologie, c'est gratuitement et non pas selon nos mérites que nous sommes prédestinés à ce royaume céleste, et aux bonnes œuvres qui nous le font obtenir.

Telle est la doctrine que saint Augustin avait reçue des Pères qui l'avaient précédé, et qu'il a transmise aux siècles futurs ; doctrine toujours confirmée par les autorités les plus respectables, et qui n'a jamais été attaquée que pour triompher avec plus de gloire des efforts qu'on a faits contre elle. En vain des hommes téméraires, et qui abusaient des dons de la grâce contre la grâce elle-même, cachèrent-ils, sous le voile d'un zèle ardent pour le progrès de la vertu, le chagrin que leur causait une doctrine si propre à humilier l'homme sous la main puissante de Dieu ; en vain ont-ils prétendu qu'elle rendait inutile toute exhortation à

la vertu, qu'elle portait dans les cœurs le découragement et le désespoir ; l'Eglise catholique a méprisé ces vains murmures ; elle a regardé la doctrine d'Augustin, non-seulement comme vraie, mais aussi comme salutaire ; elle a voulu que ses enfants en fussent instruits, afin qu'ils ne se confiasent qu'en Dieu, qu'ils ne se glorifiasent qu'en lui.

Bien loin donc de craindre de vous décourager en vous exposant cette doctrine dans toute sa pureté, je craindrais au contraire, en vous la dissimulant, de vous ôter le motif le plus ferme de votre espérance. Je craindrais de vous jeter dans le désespoir, si je vous disais que votre salut est dans vos faibles mains, et que c'est vous seul qui devez en être l'artisan. En effet, dit saint Augustin, devons-nous craindre de désespérer un fidèle, lorsque nous lui disons que toute son espérance est en Dieu : *An vero timendum est ne de se homo desperet, quando spes ejus ponenda demonstratur in Deo?* N'aurait-il pas lieu au contraire de se livrer à la défiance et au découragement, s'il était assez malheureux pour n'espérer qu'en lui-même ? *An non potius desperaret, si eam in se ipso superbissimus et infelicissimus poneret?*

Une fois persuadé que c'est Dieu qui me sauve, et que c'est de sa miséricorde que je dois attendre la grâce de la persévérance, j'espère mon salut avec plus de confiance que s'il dépendait de moi seul. Pourquoi ? Parce que je sais certainement que si Dieu a résolu de me sauver, il le fera plus sûrement que je ne pourrais le faire moi-même ; parce que bien loin d'avoir lieu de me défier de sa bonté et de sa miséricorde, j'ai au contraire les motifs les plus légitimes de croire qu'il veut efficacement mon salut. Développons, mes frères, ces deux réflexions ; elles sont bien capables de dissiper les vaines terreurs par lesquelles l'ennemi de votre salut voudrait vous empêcher de courir vers la récompense que le Seigneur a promise à vos efforts inspirés et secondés par sa grâce.

I. Si c'est Dieu qui me sauve et qui me fait persévérer, mon salut est plus en sûreté que s'il dépendait de moi seul. Car quel est donc ce Dieu qui se charge pour ainsi dire de mon salut ? N'est-ce pas le Dieu fort, le Dieu tout-puissant, qui d'une parole a tiré du néant le ciel et la terre, qui exerce un empire absolu sur tout ce qui existe, devant lequel toutes les puissances des cieux et des enfers se tiennent dans le respect et le silence ? S'il a résolu de nous sauver, qui pourra résister à sa volonté toute-puissante ? S'il est pour nous, qui sera contre nous ? Si nous sommes du nombre heureux de ceux qu'il a prédestinés pour être à jamais le triomphe et la gloire de sa grâce, qu'il a donnés à son Fils pour être le prix de sa mort et les cohéritiers de son royaume, qui pourra nous arracher d'entre ses bras, qui pourra rendre inutiles les desseins de sa miséricorde sur nous, qui pourra nous

séparer de sa charité? En vain les puissances de l'enfer se déchaîneront-elles contre nous; en vain réuniront-elles toutes leurs ruses et toutes leurs fureurs; en vain armeront-elles toutes celles de la terre; en vain chercheront-elles à nous effrayer par l'appareil des supplices, à nous éblouir par l'éclat de la vanité, à nous séduire par l'appât des faux plaisirs; nous résisterons à tous leurs efforts; ou, si nous y succombons quelquefois, nos fautes mêmes et nos chutes entreront dans les desseins de la miséricorde de Dieu : elles serviront à nous rendre plus humbles, plus vigilants, plus reconnaissants; elles nous attacheront à lui d'une manière encore plus indissoluble.

Ne craignons point la faiblesse même de notre volonté : toute faible qu'elle est, elle peut devenir, par sa grâce, supérieure à toutes les tentations, à toute la puissance de nos ennemis. Dieu la remuera si fortement, il la touchera si efficacement, qu'elle se portera avec autant de constance que d'ardeur vers le véritable bien, qu'elle y demeurera inviolablement attachée. Car telle est, dit saint Augustin, la grâce de persévérance que Dieu a destinée à ses élus : elle donne non-seulement le pouvoir de persévérer, mais la persévérance elle-même; et c'est par cette grâce forte et puissante que Dieu vient au secours de notre faiblesse. Que souhaiterions-nous de plus, mes frères, pour notre salut? Voudrions-nous que Dieu nous ôtât tout d'un coup le pouvoir de pécher, qu'il nous affermît dans la grâce de manière à ne pouvoir jamais la perdre? Ce serait demander la couronne avant que d'avoir combattu. Jouir de la justice et de la grâce de Dieu avec une assurance entière de la conserver toujours, avec une heureuse impossibilité de la perdre, c'est une partie de la béatitude des saints qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel. Voudrions-nous que Dieu laissât notre persévérance à la seule disposition de notre libre arbitre? Que nous serions malheureux, mes frères, si ce souhait était rempli! Quelles ressources, hélas! trouverions-nous dans notre volonté, pour résister à tant d'ennemis conjurés contre nous, dans cette volonté, dis-je, si affaiblie par le péché, si dominée par les passions? Qui ne sait que cette volonté même est le siège de tous nos maux, et que c'est pour la guérir que nous avons le plus besoin de la grâce médicinale de Jésus-Christ?

Mais je suppose même que cette volonté recouvre ses premières forces, qu'elle redevenue ce qu'elle était au sortir des mains du Créateur; serait-il plus sûr de nous confier à elle qu'à la grâce de Jésus-Christ? Mes frères, nous en avons, hélas! une preuve bien triste et bien convaincante. Car d'où viennent tous les maux dont nous sommes aujourd'hui affligés? N'est-ce pas du mauvais usage que la volonté de l'homme encore saine et entière a fait de ses premières forces? L'homme, créé dans la justice et dans l'innocence, avait reçu de Dieu tout ce qui

lui était nécessaire pour y persévérer : son esprit était exempt des ténèbres de l'ignorance; son cœur ne connaissait pas le poids malheureux de la concupiscence; son corps, parfaitement soumis à l'esprit, n'avait point de mouvement dont il ne fût le maître; le Seigneur lui-même l'aidait par sa grâce : rien en un mot ne lui manquait pour conserver les biens précieux que la main libérale du Créateur lui avait prodigués : et cependant, la première tentation qu'il a éprouvée l'a renversé : il est tombé au premier choc, et il a entraîné dans sa chute déplorable toute sa malheureuse postérité. Quel exemple, peut-être plus frappant encore, nous donnent ici les anges du Seigneur? Quelle effroyable différence a mise entre eux le choix de leur libre arbitre? *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer (Isa., XIV, 12)*, le plus parfait des ouvrages du Très-Haut? Comment un nombre infini de créatures si excellentes s'est-il laissé séduire? N'est-ce pas de l'état le plus florissant qu'il est tombé dans le plus profond des abîmes? N'est-ce pas des forces les plus entières du libre arbitre qu'il a abusé, sans qu'aucune tentation extérieure le détournât de l'obéissance qu'il devait à Dieu? Et nous, mes frères, qui sommes si inférieurs à ces esprits sublimes; nous sur qui les sens exercent un empire si tyrannique; nous qu'une infinité de tentations assiègent de toutes parts : nous oserons demander que le soin de notre salut nous soit remis, nous oserons dire que s'il dépendait de nous de persévérer, nous persévérierions certainement? Qui pourra guérir notre présomption et notre orgueil, si la chute du premier homme et des anges ne le guérit pas?

Ah! mes frères, si la condition de l'homme depuis sa chute est moins glorieuse, j'ose dire qu'elle est plus sûre; j'ose dire que Dieu traite pour ainsi dire l'homme malade et dégradé par le péché, avec plus de bonté que l'homme innocent. Nous recevons par Jésus-Christ plus que nous n'avons perdu par notre premier père. Dieu n'a donné au premier Adam qu'une grâce par laquelle il pouvait persévérer s'il le voulait; il nous donne par les mérites du second Adam une grâce qui fait que nous voulons efficacement persévérer. Loin donc de regarder comme affligeante cette dépendance où nous sommes de la grâce de Dieu, louons, mes chers frères, son infinie miséricorde, qui nous a préparé de telles ressources. Réjouissons-nous de ce que nous avons à combattre les ennemis de notre salut, non avec nos propres forces qui ne sont rien, mais avec celles de Dieu qui sont infinies. Réjouissons-nous de ce que notre persévérance est confiée, non pas seulement à notre volonté, que les passions peuvent séduire, que les tentations peuvent abattre, qui peut toujours ou cesser de vouloir le bien, ou le vouloir trop faiblement; mais beaucoup plus encore à la grâce d'un Dieu, qui ne peut ni se laisser surprendre par aucun artifice, ni céder à aucune vio-

lence. Reconnaissons enfin que notre salut est plus en sûreté dans les mains de Dieu que dans les nôtres ; et que sa grâce nous préserve de désespérer de nous-mêmes, précisément parce qu'on nous dit de n'espérer qu'en Dieu : *Absit a vobis ideo desperare de vobis, quia spem vestram in ipso habere jubemini, non in vobis.*

II. Non-seulement, mes frères, nous sommes assurés que si Dieu a résolu de nous sauver, il le fera plus sûrement que nous ne pourrions le faire nous-mêmes ; mais nous avons aussi les raisons les plus légitimes de croire qu'il le veut efficacement, et qu'il nous a destiné les grâces de persévérance qui nous sont nécessaires pour obtenir la récompense éternelle. Il ne nous est pas plus permis de douter de sa bonté et de sa miséricorde, que de sa puissance. Rappelez-vous, mes frères, tous ses bienfaits, et que ce souvenir bannisse vos alarmes et vos inquiétudes. Dans le temps même que vous étiez son ennemi, dans le temps que vous étiez un vil esclave du péché, Dieu vous a aimé : il vous a donné son propre fils pour rompre vos chaînes, pour vous réconcilier avec lui : il a voulu que ce Fils, l'objet éternel de ses complaisances, répandit son sang pour vous. Après ce don si précieux, quelle faveur n'êtes-vous pas en droit d'espérer ?

Mais, me direz-vous, le sang de Jésus-Christ n'a-t-il pas été répandu pour tous les hommes ; et parmi ceux qui ont été rachetés de ce prix infini, n'y en a-t-il pas un grand nombre qui se perdent ? Oui, mes frères, ainsi l'enseigne l'Eglise catholique. Mais à cette faveur qui vous est commune avec tous les hommes, combien le Seigneur n'en a-t-il pas ajoutées qui vous sont particulières ? Non-seulement le sang de Jésus-Christ a été répandu pour vous ; mais il vous a été spécialement appliqué. Vous avez été lavé dans ce sang précieux ; vous en êtes actuellement tout couvert ; car c'est à des justes que je parle, et c'est de la grâce de persévérance dont il est ici question. Combien de fois la miséricorde de Dieu ne vous a-t-elle pas arraché des voies de l'iniquité ; combien de fois ne vous a-t-il pas pardonné vos ingratitude ; combien de fois ne vous a-t-il pas rappelé à lui dans le temps même que vous paraissiez l'avoir entièrement abandonné ? En use-t-il de même à l'égard de tous les hommes, et ne sont-ce pas là, mes frères, des marques d'une prédilection, d'une miséricorde particulière pour vous ?

Quoi donc ! ce Dieu infiniment bon vous a aimé dans le temps que vous étiez un impie ; et aujourd'hui que vous êtes justifié par sa grâce, aujourd'hui qu'il n'y a plus rien en vous qu'il puisse haïr, il vous abandonnerait ? Non, dit saint Augustin, Dieu n'abandonne jamais le premier ceux qu'il a une fois justifiés : *non deserit, nisi deseratur.* S'il vous abandonnait, ce serait parce que vous l'auriez abandonné lui-même ; ce serait parce que vous auriez abusé de ses

grâces, pour vous glorifier en vous-même ; ce serait parce que par vos injustes déliances vous auriez pour ainsi dire insulté sa bonté et sa miséricorde. Si vous espérez en lui, il ne trompera point votre espérance ; il vous donnera la grâce nécessaire pour continuer de vivre jusqu'à la fin dans la piété et la justice : *Non deserit, nisi deseratur, ut pie semper justeque vivatur.*

Cette grâce ne vous est pas due ; je le sais, mes frères ; mais ne pouvons-nous donc attendre du Seigneur que ce qu'il nous doit rigoureusement ? Que nous serions à plaindre, si nous ne pouvions réclamer que sa justice ? Mais sa miséricorde est le principal fondement de nos espérances : et combien d'effets n'en avons-nous pas déjà ressentis ? Si Dieu ne nous donnait que ce qu'il nous doit, nous aurait-il appelés à la connaissance de la véritable religion, nous aurait-il séparés de cette masse de perdition qu'il laisse dans l'aveuglement ? Quels mérites avaient précédé en nous ses premières faveurs ? Dieu ne nous doit pas la grâce de la persévérance ; mais il se doit à lui-même d'être fidèle à ses promesses ; et il vous a promis, mes frères, de ne point vous abandonner, si vous ne l'abandonniez les premiers : il vous a promis de ne point permettre que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; de tourner même la tentation à l'avantage de votre salut : il vous a promis d'exaucer les prières humbles et ferventes par lesquelles vous lui demanderiez de persévérer dans son service.

Mais, me direz-vous encore, cette prédestination, ce partage éternel et irrévocable que le Seigneur a fait des hommes, n'est-il pas bien capable de nous alarmer ? Avons-nous quelque assurance d'être de ce nombre heureux, duquel personne ne périt, hors duquel personne n'est sauvé ?

Je commencerai par convenir avec vous que le mystère de la prédestination est un abîme qu'on ne peut regarder sans frayeur. Pourquoi de tant d'hommes, dont la cause est commune, Dieu appelle-t-il les uns à la connaissance de la vérité, tandis qu'il laisse les autres dans les ombres du mensonge ? Pourquoi parmi ceux même qu'il appelle à la véritable foi, à qui il donne la justice et la charité, y en-a-il un si grand nombre à qui il ne donne pas la persévérance dont il couronne les autres ? Si vous me le demandez, dit saint Augustin, je n'ai point d'autre réponse à vous faire que celle de l'Apôtre : O profondeur de la science et de la sagesse de Dieu ! que ses voies sont cachées, que ses jugements sont incompréhensibles ! *O altitudo ! (Rom., XI, 33.)* Mais après avoir rendu cet hommage à la profondeur des jugements de Dieu ; après vous avoir fait observer que Dieu ne prédestine personne au péché ; que si celui qui persévère doit sa persévérance à la bonté de Dieu, celui qui tombe ne doit sa chute qu'à lui-même et à sa propre volonté, selon cette parole de saint Augustin : *voluntate sua cadit, et voluntate Dei stat qui stat* : après vous avoir

rappelé que, selon le même saint docteur, Dieu n'abandonne jamais le premier ceux qu'il a une fois justifiés : après, dis-je, avoir écarté toutes les erreurs que l'ignorance et la précipitation ont coutume de mêler avec la vérité dans ces matières délicates, je dis que si le mystère de la prédestination nous inspire quelque crainte, c'est une crainte salutaire en elle-même, une crainte qui doit nous porter à travailler avec ardeur, et non pas nous jeter dans le découragement et l'inaction ; une crainte tempérée par les plus justes motifs de confiance.

C'est une crainte salutaire en elle-même. Pourquoi, dit saint Augustin, Dieu nous cache-t-il avec tant de soin le secret de notre prédestination ? Pourquoi permet-il que ses élus demeurent pendant toute leur vie dans une si pénible incertitude, au milieu d'une foule de réprouvés dont les chutes funestes les avertissent continuellement de ce qu'ils ont à craindre pour eux-mêmes ? C'est que dans l'état où nous sommes sur la terre, environnés de tentations et d'ennemis, la sécurité serait dangereuse ; c'est que la certitude de notre prédestination pourrait exciter dans notre cœur des sentiments d'orgueil qui nous rendraient indignes de la vie éternelle qui nous est destinée ; c'est qu'elle nous inspirerait une présomption téméraire qui nous ferait exposer au choc des passions un trésor que nous portons dans des vases d'argile ; c'est qu'elle anéantirait en nous l'esprit de prière, et la vigilance qui nous est si souvent recommandée, et à laquelle notre salut est attaché comme à une condition indispensable. Vous dites, mes frères, que si vous étiez assurés de votre prédestination, vous travailleriez à votre salut avec plus d'ardeur : et moi, fondé sur les dispositions où je vous vois, je vous dis que votre ardeur cesserait tout d'un coup. Si la crainte de n'être pas prédestinés vous fait ralentir vos efforts, de peur qu'ils ne deviennent inutiles, la certitude de l'être vous les ferait regarder comme superflus. Dans l'incertitude même où nous sommes de notre salut, n'entendons-nous pas tous les jours les pécheurs nous dire que s'ils sont prédestinés, ils peuvent se livrer à toutes sortes de plaisirs et de débauches ; que Dieu saura bien les en retirer avant la fin de leur carrière ? Raisonnement impie et extravagant : car si vous présumez que Dieu vous a prédestinés, n'est-ce pas la plus grande marque de bonté qu'il ait pu vous donner ; et n'êtes-vous pas un monstre d'ingratitude, si vous vous déterminez à l'offenser avec plus d'audace, dans la supposition que sa bonté est plus décidée pour vous, et si vous vous préparez en l'outrageant à le posséder dans toute l'éternité ? Mais que serait-ce donc, si le voile qui cache l'avenir se levait à nos yeux, si le livre de vie s'ouvrait devant nous, et si ces hommes charnels y voyaient leurs noms écrits en caractères ineffaçables ? Par combien de crimes et de scandales ne les verrait-on pas braver la justice de Dieu, et

le forcer, s'il était possible, à se repentir de les avoir élus ?

C'est donc de la part de Dieu une disposition pleine de sagesse et de bonté, qui lui fait jeter un voile impénétrable sur notre prédestination. En voulez-vous, mes frères, une nouvelle preuve ? C'est que l'incertitude sur ce sujet est commune aux élus et aux réprouvés ; c'est que les saints qui règnent aujourd'hui avec Jésus-Christ dans le ciel, n'ont eu qu'au dernier jour une certitude entière de leur prédestination. Jusqu'à ce jour, qui les a délivrés des périls de cette vie, ils combattaient avec une juste confiance dans le secours de Dieu, mais non pas sans quelque crainte d'être vaincus. Ils espéraient la persévérance, ils la demandaient avec ardeur ; mais ils ne se tenaient pas infailliblement assurés qu'elle leur fût accordée. L'Apôtre même des gentils, ce vase d'élection, destiné à porter le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre, ne craignait-il pas d'être lui-même du nombre des réprouvés, après avoir été l'instrument du salut de tant de peuples différents ? Or, si la connaissance de la prédestination était un moyen de salut, s'il nous était utile de lire dans les décrets éternels, croyons-nous que le Seigneur eût refusé cette connaissance à ceux qu'il destinait à régner avec lui ? Mais non, Dieu veut au contraire que ses élus opèrent leur salut avec crainte et tremblement ; il veut que ceux qui se croient les plus fermes aient toujours une crainte salutaire de tomber ; afin qu'ils marchent avec plus de précaution, qu'ils prient avec plus de ferveur, qu'ils combattent avec plus de courage.

Mais si l'incertitude de votre sort éternel vous paraît si insupportable, pourquoi prenez-vous le parti du désespoir et du découragement, au lieu de prendre celui que la raison, que votre propre intérêt, que les oracles de l'Écriture vous indiquent ? Pourquoi, au lieu de vous assurer vous-mêmes de votre élection par les bonnes œuvres, comme vous le pouvez, et comme l'Apôtre vous l'ordonne, changez-vous l'incertitude où vous êtes de votre salut en une certitude affreuse de votre damnation ? Car enfin, en marchant dans les voies de la justice, en combattant de toutes vos forces, vous avez toujours à craindre de ne pas persévérer, de ne pas vaincre, je le sais ; mais qu'avez-vous à espérer, en cessant de marcher ou de combattre ? Est-il sage, est-il digne d'un homme raisonnable de se précipiter dans le danger, par la crainte seule de ne pouvoir l'éviter ? Voguant paisiblement dans un vaisseau que les vents favorables ont poussé jusqu'à présent vers le port, il vous vient à l'esprit que les vents peuvent changer, que les flots peuvent se soulever et vous engloutir, que des écueils cachés peuvent vous briser : les naufrages, qui ont rendu si fameuse la mer sur laquelle vous êtes, se représentent à votre imagination avec toutes leurs horreurs ; plein de cette pensée effrayante, qu'allez-vous faire ? Préviendrez-

vous le danger, en vous précipitant dans les flots? Quel sort plus funeste la plus horrible tempête pourrait-elle vous attirer? Ne vous efforcerez-vous pas au contraire de vous prémunir contre la fureur des vagues, n'accélérez-vous pas votre course, ne redoublez-vous pas vos précautions? C'est ainsi qu'il faudrait raisonner dans l'affaire de votre salut. Vous ignorez le décret éternel qui a été prononcé sur vous; vous ignorez si vous êtes du nombre heureux de ceux à qui le Seigneur a destiné la persévérance finale et les biens éternels auxquels elle conduit. Cette incertitude est fâcheuse, je l'avoue: mais n'est-il pas bien plus affreux encore de n'avoir à attendre que la damnation éternelle, et d'être certainement dans le chemin qui y conduit? Or vous ne pouvez douter que si vous abandonnez la voie étroite dans laquelle vous avez commencé de marcher, si vous vous arrêtez, si vous retournez en arrière, vous n'avez à attendre que le plus terrible jugement? Voyez maintenant si la crainte de n'être pas du nombre des prédestinés doit vous faire abandonner l'ouvrage de votre salut.

Par quel étrange malheur arrive-t-il que l'affaire de notre salut, la seule importante que nous ayons, soit cependant celle dans laquelle nous agissons avec le plus de précipitation? Nous raisonnons avec plus de justesse dans toutes les autres: la difficulté de l'entreprise, l'incertitude de l'événement excitent notre ardeur et notre vigilance: dans celle-ci, le seul doute du succès la refroidit et l'anéantit. Cependant, voici, mes frères, une réflexion qui est à la portée de tout le monde, et qui me paraît bien capable de dissiper entièrement l'illusion funeste que je combats. Cette prédestination de Dieu qui fait ici l'objet de vos frayeurs, qui vous abat et vous décourage; cette prédestination, dis-je, s'étend à toutes vos affaires temporelles, comme à celle de votre salut. Il n'arrive rien dans l'univers qui n'ait été ordonné ou prévu par le souverain Maître qui le gouverne. Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis le plus puissant des monarques qui règnent sur les hommes, jusqu'au plus vil insecte qui rampe sur la terre, tout est soumis à ses décrets éternels. Un cheveu ne peut tomber de notre tête sans son ordre ou sa permission. Quelque chose que nous entreprenions, il n'arrivera jamais que ce que la Providence aura décidé. Il n'est point de conseil, il n'est point de prudence qui puisse arrêter le cours de ses desseins, l'exécution de ses décrets. Il a compté nos jours, il en a marqué le terme, et il n'y a point d'art qui puisse les prolonger au delà de ce moment fatal. Cependant, mes frères, qui de nous croit pouvoir négliger dans la conduite de ses affaires les mesures que la prudence lui suggère? Quel malade refuse le secours du médecin, sous prétexte que si sa dernière heure est arrivée, toutes les ressources de l'art lui seront inutiles? Quel général exposera au feu de l'ennemi ses troupes désarmées, sous prétexte que Dieu seul est

le maître des événements, et qu'il donne la victoire à qui il lui plaît? Qui d'entre vous, dans le cours d'un procès épineux, duquel dépend sa fortune et son établissement, négligera d'instruire ses juges, sous prétexte que leurs cœurs sont dans la main de Dieu qui les tournera selon son bon plaisir?

Encore une fois, nous sommes prudents et éclairés dans toute autre affaire que celle de notre salut. La droite raison nous apprend que la prédestination et la providence de Dieu ne sont pas une fatale nécessité, qui produise les événements indépendamment de leurs causes, mais une disposition pleine de sagesse, qui arrange les moyens pour parvenir sûrement à sa fin. Comment donc la même raison ne nous apprend-elle pas que notre vigilance, notre assiduité à la prière, notre fidélité à éviter les dangers, à fuir les occasions du péché, sont autant de moyens auxquels la Providence a attaché notre persévérance et notre salut?

Qu'un pélagien orgueilleux se serve des conséquences odieuses qui lui paraissent suivre du mystère de la prédestination, pour combattre ce mystère même, je n'en suis point étonné; mais qu'un fidèle catholique, persuadé que ce mystère est révélé par l'Écriture et la tradition, se serve de ces mêmes conséquences pour s'arrêter dans la voie du salut, pour se livrer à l'inaction et à la nonchalance; c'est ce qui me paraît incompréhensible. Car enfin deux vérités peuvent-elles se contredire? L'Esprit-Saint, en nous découvrant le mystère de la prédestination, a-t-il prétendu anéantir tout le reste de l'Évangile, et nous dispenser de tous ses préceptes? La même Écriture qui nous apprend que notre salut dépend de la miséricorde de Dieu, beaucoup plus encore que de nos efforts: *non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei* (Rom., IX, 16.), ne nous apprend-elle pas aussi que nous devons courir de manière à obtenir la récompense: *sic currite ut comprehendatis*. (Cor., IX, 24.) Est-ce en vain que l'Eglise demande à Dieu pour ses enfants le don de la persévérance? Est-ce en vain que Jésus-Christ lui-même nous a appris à demander à notre Père céleste de n'être pas induits en tentation? Non, dit saint Augustin; parce que cette grâce de la persévérance, quoique destinée gratuitement aux vases de miséricorde, peut cependant être obtenue par nos humbles prières: *suppliciter emereri potest*. Pourquoi donc séparons-nous des vérités inséparables; pourquoi ne nous arrêtons-nous qu'à celle qui nous paraît favoriser notre lâcheté?

Enfin, la crainte que la prédestination peut nous inspirer est tempérée par les plus justes motifs de confiance. Car cette prédestination n'est point une aveugle fatalité qui ait déterminé au hasard nos destinées: elle ne dépend point d'un être malfaisant, qui pour se procurer le plaisir cruel de nous perdre, nous ôte les moyens de nous sauver. Elle dépend uniquement de la vo-

lonté du Dieu plein de miséricorde que nous adorons ; de ce Dieu qui veut être appelé le Dieu de notre salut, qui ne punit jamais qu'à regret, qui pardonne toujours volontiers, qui ne veut la perte de personne, qui nous a donné mille fois les preuves les moins équivoques de la tendresse avec laquelle il nous aime et du désir qu'il a de nous sauver, auquel enfin vous êtes actuellement uni par la charité. Croyez-vous donc que tandis que ce Dieu si riche en miséricorde vous comble de faveurs, il médite déjà votre perte ; qu'il se dispose à vous retirer le secours de sa grâce, afin que vous cessiez d'accomplir ses commandements, afin que vous deveniez son ennemi, et qu'il ait ensuite le droit de vous punir éternellement ? Quelle injure vous feriez à cet Etre infiniment bon, si vous pouviez penser ainsi ! Jetez donc toutes vos inquiétudes dans son sein paternel, et soyez sûr que votre salut lui est plus cher qu'à vous même. Ne lui appartenez-vous pas d'une manière particulière ; n'êtes-vous pas son ouvrage ; n'êtes-vous pas sa conquête ; n'êtes-vous pas une des brebis de son troupeau chéri ? Quoi donc ! après vous avoir cherché lorsque vous étiez égaré ; après avoir donné le sang de son fils pour vous racheter d'entre les mains des voleurs qui vous avaient enlevé ; après vous avoir rapporté sur ses épaules avec tant de joie ; sera-t-il le premier à vous abandonner aux loups dévorants ? Ce sont ces pensées, mes frères, qui animaient la confiance du grand apôtre. Si d'une part la vue de son indignité lui faisait appréhender de n'être pas du nombre des prédestinés, de l'autre la miséricorde infinie de Dieu le rassurait. Je sais, disait-il, en qui j'ai mis ma confiance : *scio cui credidi*. (II Tim., I, 12.) C'est par sa grâce que j'ai marché jusqu'à présent dans la voie de la justice ; c'est par sa grâce que j'ai combattu : j'espère qu'il couronnera ses dons en moi ; j'attends de sa bonté la couronne de justice que sa grâce m'a fait mériter. Puisse cette même grâce vous inspirer, mes frères, une confiance telle que celle de l'apôtre ; une confiance, dis-je, ferme sans présomption, humble sans découragement. Que l'Esprit-Saint prie en vous par des gémissements ineffables ; qu'il vous obtienne du Père des miséricordes la grâce de la conversion, si vous êtes encore engagés dans le péché, la grâce de persévérance, si vous êtes déjà dans les voies de la justice ; qu'il vous conduise enfin par une suite de bonnes œuvres à la récompense éternelle que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR L'ÉGLISE.

Scriptum est quoniam Abraham duos filios habuit, unum de ancilla et unum de libera... quæ sunt per allegoriam dicta (Galat., IV, 22).

Il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de l'esclave

et l'autre de la femme libre... c'est là une figure et une allégorie.

L'Apôtre explique ici, mes frères, d'une manière bien sublime un endroit de l'Ecriture dans lequel nous ne verrions, avec des lumières ordinaires, qu'un fait tout naturel et, pour ainsi dire, sans conséquence. Abraham, nous dit-il, a eu deux fils, et ces deux fils figuraient deux peuples et deux alliances différentes. L'un, né d'une esclave et selon le cours ordinaire de la nature, représentait cette ancienne alliance, dont le caractère propre était la crainte, cette Synagogue ou cette Jérusalem de la terre, qui ne portait dans son sein que des esclaves, et dont les citoyens n'avaient point de part à l'héritage des enfants, à moins que, par une faveur spéciale, ils ne reçussent l'esprit et le caractère de l'adoption, c'est-à-dire l'esprit de grâce et de charité. L'autre, né de la femme libre et de la véritable épouse, en vertu de la promesse de Dieu et par un miracle de sa puissance, représentait cette alliance nouvelle dont le caractère propre et distinctif est l'amour ; alliance à laquelle on n'appartient point par les droits de la chair et du sang, mais par le choix tout gratuit du Seigneur ; alliance dans laquelle Dieu nous affranchit des pratiques serviles prescrites à l'ancien peuple, et ne nous impose que le joug doux et léger d'une obéissance filiale ; alliance dans laquelle Dieu promet à notre fidélité non plus les biens fragiles de la terre, mais l'héritage éternel et incorruptible du ciel ; alliance enfin dans laquelle Dieu répandant son amour dans nos cœurs, nous donne lui-même l'accomplissement des commandements doux et équitables qu'il nous fait.

Que ces vérités sont grandes et sublimes, mes frères, et que nous devons à Dieu d'actions de grâce pour nous les avoir révélées ! Mais combien ne lui devons-nous pas encore plus de reconnaissance pour nous avoir fait entrer dans cette alliance si sainte et si avantageuse, qui était figurée par Sara et par son fils Isaac ; pour nous avoir fait naître non de l'esclave, mais de la femme libre ; en un mot, pour nous avoir mis au nombre de ses enfants et de ceux de son Eglise ? Car c'est nous, mes frères, qui, en qualité de chrétiens, sommes les véritables enfants de la promesse, figurés par Isaac. L'Eglise, notre mère, est cette Jérusalem céleste qui est libre, ainsi que tous ses enfants, de cette liberté que Jésus-Christ nous a acquise.

Avons-nous jamais bien compris, mes frères, la grandeur de cette faveur et les obligations qu'elle nous impose, soit envers Dieu, qui par son infinie miséricorde nous a adoptés au nombre de ses enfants, soit envers l'Eglise, qui nous a engendrés à lui par la foi et par le sacrement de la régénération.

Nous sommes les enfants de Dieu : nous devons donc l'adorer, surtout par un amour tendre et sincère ; nous ne devons donc plus, selon l'expression de l'Apôtre, agir par le motif de la crainte qui caractérisait

les esclaves; nous ne devons donc plus rechercher les biens de la terre qui ne peuvent servir de récompense qu'à de vils mercenaires, mais soupirer de tout notre cœur pour l'héritage céleste, dans lequel notre Dieu, notre Père, nous recevra dans son sein et nous unira intimement et éternellement avec lui. Nous sommes les enfants de l'Eglise: nous devons donc la respecter, l'aimer, lui obéir, procurer en toute occasion ses avantages et sa gloire. Je me borne aujourd'hui, mes frères, à vous entretenir de cette dernière partie de nos devoirs; et pour vous la développer, je considérerai l'Eglise sous deux points de vue qui me paraissent également mériter votre attention. L'Eglise est la dépositaire infaillible de la vérité; Jésus-Christ nous a assuré que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle, c'est-à-dire que l'enfer ne pourrait, ni par ses violences, ni par ses artifices, lui faire abandonner la foi salutaire qu'elle professe et qu'elle enseigne. Il nous a dit aussi que quiconque n'écouterait pas l'Eglise, soit dans ce qu'elle décide, soit dans ce qu'elle ordonne, devait être regardé comme un païen et un pécheur obstiné; et sous ce point de vue, son autorité suprême exige toute notre soumission. Mais l'Eglise est aussi notre mère, comme l'apôtre nous le dit dans l'Épître de ce jour, et sous ce second rapport elle mérite tout notre amour.

Voici donc, mes frères, tout le dessein de ce discours: l'étendue de la soumission que nous devons à l'Eglise considérée par rapport à l'autorité qu'elle a reçue de Dieu, dans ce qui appartient à la religion, sera le sujet de ma première partie; les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise considérée comme notre Mère seront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Conduire les hommes à la connaissance de la vérité par une lumière toujours sûre et toujours visible; les maintenir dans la pratique de la vertu par des lois saintes et salutaires, telles ont été, mes frères, les vues de Jésus-Christ lorsqu'il a institué son Eglise, et qu'il lui a donné le glorieux privilège de l'infaillibilité. Ainsi le double devoir auquel nous sommes obligés envers l'Eglise, considérée par rapport à l'autorité qu'elle a reçue de Dieu, consiste à croire avec soumission et avec assurance les dogmes sacrés qu'elle décide; à pratiquer avec exactitude les commandements qu'elle nous fait. Développons les motifs de cette obéissance, faisons voir les avantages que nous en retirons, et voyons si nous n'avons point de reproches à nous faire sur ce devoir important.

I. Rien de si juste, mes frères, rien de si avantageux pour nous que d'écouter avec soumission, de croire avec assurance les vérités que l'Eglise nous enseigne. En effet, lorsque nous cérons à son autorité, lorsque nous admettons par respect pour ses juge-

leur nature, lorsque nous lui sacrifions nos doutes et nos difficultés, à qui s'adresse cet hommage, le plus grand que nous puissions rendre? Est-ce à des hommes qui, quelque élevés qu'ils puissent être au-dessus de nous, sont toujours comme nous sujets à l'erreur et environnés de faiblesse? Non; c'est à Dieu lui-même, c'est à Jésus-Christ la vérité et la sagesse éternelle. Nous croyons à l'Eglise, parce que les principes sur lesquels l'Eglise forme ses décisions, opèrent en nous la certitude qu'elle ne nous enseigne rien qu'elle n'ait appris de Jésus-Christ; et parce que Jésus-Christ lui-même nous est garant de sa fidélité à cet égard.

Une Eglise qui fait profession de prendre pour son unique règle la parole infaillible de Dieu, qui borne tous ses soins à conserver dans son entier le dépôt précieux qu'elle a reçu de son divin fondateur, qui regarde comme un crime de rien ajouter à la foi primitive, ou d'en rien retrancher; une telle Eglise mérite-t-elle donc le reproche odieux que lui font ses ennemis, de substituer la parole de l'homme à celle de Dieu, et d'attribuer à de faibles créatures l'autorité souveraine qui n'appartient qu'au Tout-Puissant? Ne peut-elle pas dire, au contraire, comme Jésus-Christ le disait de lui-même: La doctrine que je vous enseigne n'est pas la mienne; elle est celle du Dieu qui m'a établie: *Sermo quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me.* (Joan., 14, 24.) Or tels sont les principes de l'Eglise catholique. Maîtresse infaillible des nations, elle est elle-même l'humble disciple de Jésus-Christ; elle n'entreprend point d'ajouter à ses divines instructions, elle met toute sa gloire à nous les conserver dans toute leur pureté.

L'Ecriture inspirée de Dieu est destinée, dit l'Apôtre, à instruire, à reprendre, à corriger: elle contient les paroles de la vie éternelle, et les lumières qu'elle renferme ne sont pas moins propres à éclairer notre foi qu'à confondre l'erreur et le mensonge. Quels hommages l'Eglise ne rend-elle pas à ces livres saints! Ce sont eux qu'elle prend pour la première règle de ses jugements. Leurs expressions sont tout à la fois l'épée victorieuse avec laquelle elle attaque l'erreur, et le bouclier impénétrable par lequel elle se met à couvert de ses traits. Que le démon de l'erreur inspire à des esprits téméraires de dangereuses nouveautés que les dogmes de la foi soient attaqués; que les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ soient en péril: à la vue de ces maux l'Eglise s'ébranle dans toutes les parties de l'univers; elle rassemble toutes ses forces, elle rassemble ses chefs et ses pasteurs, un trône est élevé au milieu de ces pontifes vénérables, et l'Evangile y est placé comme la loi suprême qui doit terminer toutes les contestations, et comme la règle fidèle et immuable à laquelle tout doit céder.

Cependant, mes frères, toutes les vérités

ne sont pas comprises dans l'Ecriture. Il en est un grand nombre qui ne se sont conservées dans l'Eglise que par tradition, et qui n'en sont pas moins les objets de notre foi. C'est à des chrétiens, c'est à des Eglises déjà toutes formées que les Ecritures ont été adressées. La foi subsistait donc avant que ces livres divins fussent inspirés; la prédication des apôtres l'avait déjà suffisamment établie. Ils ont consigné dans les Ecritures une partie des instructions qu'ils avaient reçues de leur divin Maître: mais comme ils n'ont pas prétendu y rapporter tous ses miracles, ils n'ont pas voulu non plus y renfermer tous ses enseignements; ils nous ordonnent de demeurer fermes dans la doctrine qu'ils nous ont apprise, autant par leurs discours que par leurs écrits: *State et tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem, sive per epistolam nostram.* (II Thess., II, 14.) Il y a donc en effet dans l'Eglise un dépôt précieux de saine doctrine qui n'est pas contenue dans l'Ecriture. O Timothée, disait l'Apôtre à un des évêques qu'il avait établis, gardez fidèlement le dépôt qui vous est confié: *O Timothee, depositum custodi.* (I Tim., VII, 20.) Remarquez ces paroles, mes frères, il ne lui dit pas: O Timothée, efforcez-vous de découvrir des vérités nouvelles, exercez-vous à tirer de nouvelles conséquences de ce que vous avez appris; mais, Gardez fidèlement le dépôt, ne vous écartez point de la forme des saines paroles qui vous a été prescrite: *Formam habe sanorum verborum.* (II Tim., II, 13.) Ne passez point les bornes de vos pères, demeurez ferme dans ce qui vous a été enseigné; vous devez ce respect à l'autorité sainte de qui vous le tenez: *Permane in iis quæ didicisti, sciens a quo didiceris.* (II Tim., II, 14.) Ce que je vous ai enseigné, non pas dans le secret, mais en présence de l'Eglise entière, enseignez-le vous-même à des hommes fidèles qui puissent le transmettre à la postérité: *Quæ didicisti a me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus, qui et idonei erunt alios docere.* (II Tim., II, 2.)

C'est ainsi, mes frères, que la vérité se conserve dans l'Eglise. Jésus-Christ l'a montrée tout entière à ses apôtres; ils l'ont communiquée sans réserve aux pasteurs qu'ils ont établis; ceux-ci l'ont fidèlement transmise à leurs successeurs dans le saint ministère. Ce trésor précieux a toujours été regardé dans l'Eglise comme un dépôt inaltérable; les évêques, établis par le Saint-Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu, en ont été constitués les principaux gardiens; des prêtres, des ministres fidèles ont été chargés d'y veiller sous leur autorité; les peuples eux-mêmes ont eu les yeux toujours ouverts sur cette doctrine dans laquelle ils avaient été baptisés; les pères ont appris à leurs enfants ce qu'ils avaient eux-mêmes appris de leurs aïeux. Ainsi s'est établie dans l'Eglise une succession perpétuelle d'instruction et de lumière. Tel, dans l'ordre admirable de la nature, le

jour annonce au jour le moment où il doit éclairer les hommes; et la nuit rend à la nuit l'ordre d'amener sur la terre la fraîcheur et le repos: *Dies Dei eructat verbum et nox nocti indicat scientiam* (Psal. XVIII, 3.)

Quelle innovation, quelle erreur peut-on craindre d'une société qui, instruite par la vérité même, fait consister toute sa gloire à en répéter sans cesse les divines leçons; qui regarde comme un attentat criminel d'y rien ajouter; chez laquelle, en un mot, la nouveauté et le mensonge sont toujours au même rang? Tels ont toujours été les sentiments de l'Eglise. Lorsque des hommes audacieux ont osé substituer leurs propres pensées à la doctrine du Seigneur, lorsqu'ils ont osé promettre des vérités inconnues jusqu'à eux, on ne s'est pas cru obligé d'entrer dans un long et pénible examen de leurs opinions: elles portaient dans leur nouveauté même le caractère de leur réprobation. L'Eglise a dit à chacun de ces corrupteurs de la foi: Vous êtes nouveau, *novellus es*; vous n'êtes que d'hier, et avant-hier on ne vous connaissait pas, *hesternus es*. Vous n'êtes rien aux chrétiens et à Jésus-Christ, qui était hier ce qu'il est aujourd'hui, et ce qu'il sera dans tous les siècles. La doctrine que j'enseigne, je la tiens de ceux-mêmes à qui Jésus-Christ l'avait enseignée. Une marque certaine de ma possession incontestable, c'est que vous avez cru premièrement ce que je crois: *Constat in catholica primo doctrinam credidisse*; et vous avez innové non-seulement sur moi, mais sur vous-même. Encore une fois, mes frères, une société qui parle ce langage peut-elle être soupçonnée d'altérer par des nouveautés étrangères la foi qu'elle avait d'abord reçue?

Mais malgré la vigilance des pasteurs, malgré le respect et l'attachement de l'Eglise pour l'antiquité, malgré la profession qu'elle fait de ne rien ajouter au dépôt qu'elle a reçu de Jésus-Christ et de ses apôtres, n'est-il pas à craindre que dans une si longue suite de siècles, au milieu de tant de troubles et d'hérésies, à travers les nuages épais de l'ignorance, il ne se soit glissé des dogmes inconnus à nos pères? Non, mes frères, Jésus-Christ lui-même nous rassure contre ces craintes. Il veut que les ministres de son Eglise emploient pour la conservation de la vérité tous les moyens que la prudence suggère: il veut qu'ils aient sans cesse sous les yeux les livres saints qu'il a inspirés, et les monuments de la tradition apostolique: mais c'est moins sur leur vigilance que nous nous reposons, que sur la promesse que Jésus-Christ a faite de veiller lui-même sur leurs enseignements, de présider à leurs jugements, d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Remarquez, mes frères, les circonstances de cette promesse, et mesurez-en l'étendue. C'est en donnant à ses apôtres l'ordre d'enseigner et de baptiser tous les peuples de la terre, qu'il

promet d'être avec eux. C'est donc dans l'administration des sacrements et dans la prédication de la doctrine qu'il promet surtout de les assister : il n'est donc pas à craindre que ni l'une ni l'autre s'altère entre leurs mains. Il promet d'être avec eux tous les jours : cette divine assistance ne souffrira donc point d'interruption. Non, celui qui veille sur Israël ne s'endormira point, ses yeux ne cesseront jamais d'être ouverts sur ce troupeau chéri : *Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel.* (Psal., CXX, 4.) Il promet d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles : ce n'est donc point seulement aux apôtres, c'est à tous leurs successeurs que s'adresse la promesse. Ainsi jusqu'à la fin de l'univers, l'Eglise est assurée de la protection de son divin époux. Ainsi lorsque ses pontifes, assemblés des extrémités de la terre, se réuniront pour repousser d'un commun effort le mensonge et l'erreur, lorsqu'ils célébreront ces saints conciles, qui représentent d'une manière si auguste la majesté du nom chrétien, Jésus-Christ sera au milieu d'eux, et ils diront avec une juste confiance : Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (Act., XV, 28.) Ainsi lorsque, dans d'autres circonstances, le cri uniforme de la foi retentira dans toutes les parties du monde ; lorsque de dessus le siège éminent où il est élevé pour veiller sur tout le troupeau, le successeur de Pierre condamnera des nouveautés profanes, et que ses collègues dans l'épiscopat reconnaîtront dans son jugement leur doctrine et celle de leurs Eglises ; ce jugement, devenu celui de l'Eglise universelle, portera le caractère de l'infailibilité. Ainsi dans tous les temps et dans toutes les circonstances la vérité triomphera de l'erreur ; ainsi les plus simples d'entre les fidèles auront toujours dans l'enseignement public de l'Eglise une lumière qui les conduira sûrement au salut. Que les vents furieux se déchaînent contre l'Eglise, que les torrents les plus impétueux se débordent contre elle ; solidement appuyée sur le fondement des apôtres et des prophètes et sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ, bien loin de pouvoir être renversée, dit saint Augustin, elle ne peut même être ébranlée : *Inclinari non potest.*

Est-ce donc à dire, mes frères, que l'éclat de l'Eglise sera toujours le même ; que jamais aucune vérité ne sera obscurcie dans son sein ; que toutes les questions y seront toujours décidées avec promptitude et avec évidence ? Non : une triste et longue expérience nous apprend que ce n'est point ainsi qu'il faut entendre les promesses de Jésus-Christ. Rappelez-vous ici l'histoire de l'Eglise : vous y verrez des temps nébuleux où l'homme ennemi sème l'ivraie dans le champ du Seigneur ; où il réussit à diviser les pasteurs d'Israël, à rompre cette uniformité de sentiments et de langage, à faire disparaître cette consanguinité de doctrine, qui seule nous est garante de leur infailibilité. Vous

y verrez la science, la vertu, l'autorité partagées entre des sentiments opposés, et les Cyprien combattre contre les Etienne. Vous y verrez l'audacieuse erreur suspendre, à force d'intrigues et d'artifices, la condamnation qui lui est préparée. Vous la verrez, fière d'avoir échappé aux foudres de l'Eglise, se mettre insolemment sur la même ligne avec la doctrine ancienne ; bientôt après, vouloir s'élever au-dessus d'elle, la chasser, la proscrire, lui donner les noms odieux qui ne conviennent qu'à elle-même, se couvrir de l'autorité la plus respectable, éblouir les faibles, ébranler les forts, et presque persuader à l'univers étonné qu'il a admis des opinions que jamais il n'a cessé de détester : *Miratus est orbis se esse Arianum.* C'est alors, mes frères, qu'il faut prier pour l'Eglise et pour soi-même ; c'est alors qu'il faut réveiller par des cris perçants le Seigneur qui paraît assoupi ; c'est alors qu'il faut lui demander avec d'humbles instances qu'il daigne nous éclairer, qu'il arrache de nos cœurs ces passions qui nous rendent ou indignes de connaître la vérité, ou incapables de l'embrasser. Mais au milieu de ces obscurcissements et de ces troubles, jamais la lumière d'Israël ne sera éteinte ; jamais les pasteurs ne se réuniront pour consacrer l'erreur. A l'effroi que causera sa première vue, aux violences qu'elle exercera pour s'introduire, on la reconnaîtra toujours pour une doctrine étrangère ; elle se trahira par ses artifices, elle se détruira par ses contradictions ; autorisée en apparence par les suffrages équivoques qu'elle aura arrachés, même à des conciles nombreux, elle sera démentie en effet par la foi constante des pasteurs et des peuples ; et l'enseignement public de l'Eglise déposera sans cesse contre elle, jusqu'à ce que ses foudres la fassent rentrer dans le néant, ou qu'elle y retombe d'elle-même par l'instabilité commune à tous les ouvrages des hommes. Voilà, mes frères, ce dont nous assurent les promesses de Jésus-Christ : voilà ce que l'expérience des siècles passés nous donne lieu d'espérer pour les siècles futurs.

Qu'il est donc juste de nous tenir inviolablement attachés à l'Eglise, et d'écouter ce Dieu de vérité qui nous parle par sa voix ! Mais en même temps qu'il est avantageux pour nous d'embrasser fortement cette colonne inébranlable de la vérité ; d'avoir pour garant de notre foi une autorité infailible qui fixe tous nos doutes, qui termine toutes nos recherches, qui nous conduit à la vérité par la voie la plus sûre et la plus facile ! Non, dit saint Augustin, rien n'est plus digne de la bonté du Seigneur que d'avoir établi dans son Eglise cette autorité qui prévient et qui dirige notre raison : *Nihil in Ecclesia catholica salubrius fit, quam ut rationem præcedat auctoritas.* Si cette lumière éclatante ne luisait pas devant nous, quel autre flambeau pourrait nous conduire dans la nuit obscure qui nous environne ? Faudrait-il que chaque fidèle allât lui-même former sa foi dans les saintes Ecritures ? Ah, mes

frères, quand, dans la lecture de ces livres saints, on n'a pas l'Eglise pour guide, on n'y trouve que des écueils et des précipices; on y est aveuglé par la lumière elle-même. C'est ce qu'ont éprouvé tant de peuples qui, dans les derniers siècles, ont eu le malheur de secouer le joug salutaire de l'autorité. De combien d'erreurs ne sont-ils pas devenus les tristes jouets? Quelle variété, quelle confusion de sentiments et d'opinions a altéré parmi eux la simplicité de la foi! Combien de rejetons impies sont nés de la première branche qui a osé se séparer du tronc et de l'unité! N'en soyons pas étonnés, mes frères: l'Eglise et le ministère de ses pasteurs a été établi par Jésus-Christ, dit l'Apôtre, pour nous conduire à l'unité d'une même connaissance du Fils de Dieu; afin que nous ne soyons plus, comme des enfants, comme des personnes flottantes et qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines. C'est pour cela qu'il a établi ce corps visible, chef-d'œuvre de sa sagesse, dont toutes les parties, jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoivent par tant de canaux et de liaisons, l'esprit, la vie, l'accroissement qu'il leur communique. Tant qu'on est dans ce corps, tant qu'on demeure soumis à l'autorité qui le gouverne, la simplicité de la foi et de la soumission est pour les ignorants même la plus grande de toutes les sûretés, dit saint Augustin : *Plebem in Ecclesia tutissimam facit credendi simplicitas*. Et quand on a le malheur de s'y soustraire, la science la plus profonde ne produit que l'enflure et l'égarement.

Mais pourquoi insister sur des vérités qui vous sont si familières? N'ai-je pas à des catholiques qui font gloire de croire toutes les vérités que l'Eglise enseigne, de détester toutes les erreurs qu'elle condamne? Mais observez-vous, mes frères, avec fidélité tous les commandements qu'elle vous fait?

II. L'Eglise ne remplirait qu'une partie des fonctions sublimes qui lui sont confiées, si en même temps qu'elle éclaire nos esprits par la lumière infailible de ses décisions, elle ne réglait aussi nos mœurs par la sagesse de ses commandements; et son gouvernement ne serait pas digne du Dieu infiniment sage qui l'a établie, si elle n'avait pas, à l'exemple des autres sociétés, ses lois, sa juridiction, sa discipline. Princes de la terre, ne craignez rien de cette puissance que Jésus-Christ a accordée à son Eglise; ce n'est point contre vous qu'elle est élevée: ses prérogatives, la juridiction qu'elle exerce, les peines qu'elle prononce, sont aussi spirituelles que la fin pour laquelle est instituée.

Non, mes frères; l'Eglise ne s'attribue point sur les choses de ce monde une autorité que Jésus-Christ ne lui a point laissée et qu'il n'a point lui-même exercée. Deux puissances ont été établies de Dieu pour gouverner les hommes; celle des pontifes dans l'ordre de la religion; celle des rois

dans l'ordre de la politique; toutes deux sacrées, toutes deux indépendantes, toutes deux divines dans leur institution. Amies l'une de l'autre sans se confondre, distinguées l'une de l'autre sans se combattre, elles concourent toutes deux, par des voies différentes, à la gloire du Tout-Puissant et au salut des peuples. L'une a reçu de Dieu le glaive matériel, pour faire respecter les lois et punir les méchants qui osent les violer; l'autre n'est armée que de la parole de Dieu; elle ne réprime les crimes que par la crainte des supplices de l'autre vie, la privation des biens spirituels; la séparation du corps mystique de Jésus-Christ est la dernière et la plus terrible des peines qu'elle prononce contre les pécheurs indociles et endurcis. Les rois ne rougissent point de fléchir leurs têtes superbes sous la main des pontifes du Seigneur; ils reçoivent d'eux les sacrements et la doctrine du salut; ils les respectent et les écoutent comme leurs pères; ils s'humilient devant eux des fautes qu'ils ont commises contre le Roi des rois; ils ne portent point sur l'encensoir une main téméraire; ils n'entreprennent point de régler la foi et la religion; ils se contentent d'en être les défenseurs. Les pontifes à leur tour font gloire de donner aux autres sujets l'exemple de l'obéissance et de la fidélité; ils révèrent dans les rois l'image du Très-Haut; ils regardent comme deux devoirs également indispensables pour eux et pour leurs troupes de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. L'Eglise, en un mot, étrangère ici-bas, reçue, pour ainsi dire, à titre d'hospitalité dans les royaumes et dans les empires, n'ébranle point le trône des rois ses bienfaiteurs: en les admettant au nombre de ses enfants, elle ne croit point acquérir des droits sur leur couronne: pour prix de la protection qu'ils lui accordent, elle ne travaille qu'à inspirer aux peuples le respect et la soumission qui sont dus à ces maîtres de la terre: elle fait obéir les sujets, non pas seulement par crainte, mais par des motifs de conscience; et si les rois avaient le malheur de devenir ses ennemis et ses persécuteurs, elle ne croirait pas pour cela pouvoir dissoudre les liens sacrés qui unissent les peuples avec eux; elle n'aurait d'autres armes contre eux que ses prières, ses gémissements et ses larmes. Voilà, mes frères, des maximes que l'Eglise n'a jamais cessé de reconnaître et d'enseigner. Ne lui attribuons pas des entreprises qu'elle a toujours désavouées, et n'opposons point à des principes incontestables des faits dignes d'être ensevelis dans l'oubli le plus profond. Puissent ces principes, gravés dans tous les cœurs, rendre éternels les nœuds qui unissent parmi nous le sacerdoce et l'empire! puissent l'Eglise et l'Etat se prêter à jamais un secours mutuel! puissent-ils se communiquer l'un à l'autre leur éclat et leur gloire!

Mais si l'Eglise n'a par elle-même et par la volonté de son divin fondateur aucune autorité sur les choses temporelles; si l'on

ne peut la lui attribuer sans dénaturer, je dirais presque sans avilir ses fonctions et son gouvernement ; qui pourrait lui contester le droit de régler ce qui appartient à la religion et au service de Dieu, ce qui est dans l'ordre du salut ? Qui oserait nier que les membres de cette république spirituelle ne soient obligés d'en observer les lois ? Sommes-nous donc moins citoyens par rapport à elle que par rapport à la patrie qui nous porte dans son sein ? La désobéissance aux lois de l'Eglise est-elle moins criminelle que la désobéissance aux lois de l'Etat ? L'une et l'autre n'offensent-elles pas également la majesté suprême qui a établi ces deux puissances ? Et dans un royaume chrétien, où les rois font gloire de faire régner Jésus-Christ avec eux, où les lois de la religion, revêtues et appuyées de leur autorité souveraine, sont devenues des lois de l'Etat, est-il possible de désobéir à l'une sans se rendre coupable envers l'autre ?

Pourquoi donc, mes frères, séparons-nous des devoirs si étroitement liés ? Pourquoi, faisant consister la probité, la vertu à obéir fidèlement aux puissances temporelles, nous embarrassons-nous si peu de suivre les lois que l'Eglise a le droit de nous prescrire ? Le dirai-je ? C'est que dans le fond de nos cœurs nous ne respectons pas plus les unes que les autres ; c'est que nous obéissons aux lois du prince plutôt par crainte que par amour de l'ordre et de la justice. Si l'Eglise avait, comme lui, le pouvoir de punir les transgresseurs de ses lois, elle serait obéie avec une égalité de fidélité ; mais elle ne peut que gémir sur nos prévarications ; les peines qu'elle prononce ne sont sensibles qu'à ceux qui ont de la foi et de la religion ; et c'est cette espèce d'impunité qui favorise notre désobéissance.

Pourquoi d'un autre côté mettons-nous tant de différence entre la doctrine de l'Eglise et sa discipline ? Nous croirions encourir la colère du Seigneur, si nous tenions une opinion proscrite par une autorité que nous savons être infaillible ; et nous violons sans scrupule des lois émanées de la même autorité ? Ah ! c'est qu'il n'en coûte rien à nos passions pour croire des vérités spéculatives, et qu'elles se révoltent contre une discipline établie pour les réprimer. Jetez ici, mes frères, un regard sur vous-mêmes, et voyez combien il s'en faut que vous ne rendiez à l'Eglise toute l'obéissance qui lui est due ; avec quelle négligence vous observez ses lois, avec quelle facilité vous les transgressez entièrement. L'Eglise vous ordonne de sanctifier le jour du Seigneur, non-seulement comme le faisaient les Juifs par la cessation des œuvres serviles, mais beaucoup plus encore par des actes de piété et de religion. Elle vous ordonne de vous réunir en ce jour avec vos frères, sous les yeux de votre propre pasteur, d'écouter ses instructions, d'assister au sacrifice qu'il offre au Seigneur pour toute l'Eglise et en particulier pour le salut du troupeau qui lui est confié. Ces assemblées sont, mes frères, le reste le plus

précieux de la discipline apostolique ; elles nous rappellent celles que nous voyons décrites par les Justin et les Tertullien. Mais sans respect pour cette discipline vénérable, vous renoncez à des usages si anciens, si consolants pour quiconque a de la foi, pour quiconque connaît la force des prières que fait tout d'une voix un peuple légitimement assemblé au nom de Jésus-Christ. Vous bornez votre religion à assister à des sacrifices particuliers, légitimes sans doute, puisque l'Eglise les approuve, mais dans lesquels votre foi est bien moins soutenue, dans lesquels vos yeux doivent être blessés par bien des irrévérences et des immodesties. L'Eglise vous ordonne de célébrer avec la même religion les fêtes qu'elle a consacrées à rappeler la mémoire de nos mystères ou à rendre grâces à Dieu pour ceux de ses enfants et de ses membres qu'il a déjà glorifiés ; et vous regardez ces fêtes comme uniquement destinées au délassement et à la dissipation. C'est dans ces jours que vous vous permettez des plaisirs dangereux, que le soin de vos affaires temporelles vous interdit dans d'autres temps. L'Eglise vous prescrit des jeûnes, des mortifications, des abstinences ; et les préceptes les plus frivoles vous paraissent suffisants pour vous en dispenser : à peine retrouve-t-on dans vos mœurs quelques vestiges d'une discipline qui remonte jusqu'à la naissance du christianisme, et que nos pères ont observée avec tant de religion et d'exactitude. L'Eglise vous ordonne de vous purifier par la pénitence, de vous fortifier par l'Eucharistie ; et ce précepte, qui est celui même de Jésus-Christ, éprouve parmi vous une infinité de prévarications : si on ne le viole pas ouvertement, on l'élide par d'indignes artifices ; et l'Eglise a presque autant à gémir sur ceux qui se présentent pour accomplir le devoir pascal, que sur ceux qui le négligent entièrement.

Est-ce donc ainsi, mes frères, que vous respectez l'autorité de l'Eglise ? Est-ce ainsi que vous vous montrez à son égard des enfants soumis et obéissants ? Ah ! ne vous y trompez pas : le même principe qui doit vous rendre fidèles à croire ce qu'elle enseigne, doit aussi vous rendre exacts à pratiquer ce qu'elle ordonne ; ce sont deux conséquences également nécessaires du pouvoir suprême que Jésus-Christ lui a confié dans tout ce qui a rapport à la religion et au salut. Mais quels sont les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise considérée comme notre mère : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Aimer tendrement l'Eglise, s'affliger de ses pertes, se réjouir de ses victoires, c'est, mes frères, le sentiment le plus naturel à la piété chrétienne ; c'est pour nous un devoir de justice et de reconnaissance. Quel amour ne devons-nous pas, en effet, à cette Eglise qui nous a enfantés à Jésus-Christ et qui, selon l'expression de l'Apôtre, ressent en-

core pour nous les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit entièrement formé en nous ! Quels avantages ne trouvons-nous pas dans son sein ! C'est elle qui nous découvre par une lumière infaillible toutes les vérités qu'il nous importe de connaître ; c'est elle qui nous ouvre tous les canaux de la grâce et de la vie spirituelle ; c'est elle qui nous conduit au bonheur éternel pour lequel nous sommes créés ; hors de son sein, il n'y aurait point pour nous de salut. Ne peut-elle pas exiger de nous le même attachement que nous faisons gloire d'avoir pour notre patrie ? Cette mère, qui nous engendre pour le ciel et pour l'éternité, a-t-elle moins de droit à notre amour et à notre tendresse que celle dont le Seigneur s'est servi pour nous donner cette vie si courte et souvent si pénible que nous traînons sur la terre ?

Mais mon dessein est moins d'exciter en vous l'amour de l'Eglise que de le régler. Tous les chrétiens doivent concourir à procurer la gloire de l'Eglise ; c'est un principe que personne ne conteste : mais en quoi consiste cette gloire ? Je dis, mes frères, que c'est dans les caractères que Jésus-Christ lui a imprimés, et par lesquels elle est distinguée des sociétés profanes qui osent usurper son nom et ses prérogatives.

Nous faisons profession de croire l'Eglise qui est une, sainte, catholique, apostolique : *unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*. Voilà les titres les plus précieux de l'Eglise ; voilà les ornements dont son divin Epoux l'a enrichie : voilà les caractères que je veux vous expliquer et par lesquels je veux déterminer vos devoirs envers elle. Ils consistent, ses devoirs, à conserver son unité, à faire éclater sa sainteté, à étendre sa catholicité et faire revivre son apostolicité.

I. Le premier des caractères de l'Eglise, c'est, mes frères, son unité. Elle est une, non-seulement en ce sens qu'il ne peut y avoir plusieurs Eglises de Jésus-Christ, et que le troupeau est unique comme le pasteur qui le conduit : *Unum ovile et unus pastor* (Joan., X, 16) : mais aussi en ce sens que l'Eglise n'est dans toute son étendue qu'un seul corps, dont tous les membres, parfaitement unis entre eux par la profession d'une même foi, par l'observation d'un même culte, par la participation des mêmes sacrements, n'ont qu'un seul et même chef, qui est Jésus-Christ dans le ciel et sur la terre, le pontife successeur du prince des apôtres. Oui, mes frères, Jésus-Christ est le véritable chef de l'Eglise : *Ipse est caput corporis Ecclesiæ*. Et à quel prix n'a-t-il pas acheté ce titre glorieux ? L'Eglise n'a-t-elle pas toujours été l'objet de son amour et de ses complaisances ? N'est-ce pas pour la former, pour la racheter, pour la purifier, qu'il a donné son sang et sa vie ? Qu'il est glorieux pour nous de ne faire en lui et avec lui qu'un seul corps et, pour ainsi dire, un seul Christ ! Mais pour jouir de cette union intime avec Jésus-Christ, il faut être dans

l'unité de son Eglise ; et l'on ne peut être dans cette unité sans demeurer unis avec le chef visible qu'il lui a donné. Car, mes frères, c'est en faveur de l'unité, c'est pour la perpétuer à jamais que Jésus-Christ a élevé Pierre au-dessus des autres apôtres, qu'il lui a donné d'une manière plus spéciale les clefs du royaume des cieux, qu'il l'a chargé de confirmer ses frères dans la foi, qu'il l'a enfin établi la pierre fondamentale de son Eglise. Tu es Pierre, lui a-t-il dit, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*. (Matth., XVI, 18.) Reconnaissons ici, mes frères, avec tous les saints Pères de l'Eglise, la primauté de Pierre et de ses successeurs ; reconnaissons qu'en vertu de cette primauté, la chaire, dans laquelle ils président est devenue pour tous les chrétiens un centre nécessaire de réunion. Prouvons que nous appartenons à l'Eglise de Jésus-Christ, comme le prouvaient autrefois les Optat et les Augustin, c'est-à-dire en montrant que nous communiquons avec le siège apostolique ; et disons avec saint Jérôme : Quiconque n'est pas attaché à cette pierre inébranlable, quiconque ose manger l'agneau hors de cette maison de salut est un étranger et un profane : *Quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est*.

Nations infortunées, qui vous êtes séparées de la chaire de saint Pierre, qui avez osé élever contre elle une chaire nouvelle, dans quel affreux désordre n'êtes-vous pas tombées ! Ne cherchez point à excuser par de vains prétextes le crime de votre séparation. Il n'y a donc jamais, disent vos Pères et les nôtres, de raisons légitimes de rompre l'unité : *Præcidenda unitatis nulla potest esse legitima causa*. Ne vous vantez plus de la pureté de votre foi : quand il serait vrai que vous ne l'auriez pas altérée par des nouveautés profanes ; quand elle serait assez vive pour transporter les montagnes ; quand vous y ajouteriez les vertus les plus rares et les plus sublimes ; vous n'avez plus la charité qui est la plus grande de toutes, et sans laquelle toutes les autres deviennent inutiles : cette charité, dit saint Augustin, ne peut se conserver que dans l'unité que vous avez si malheureusement rompue : *Charitas Christiana nisi in unitate Ecclesiæ non potest custodiri*. Le sang que vous répandriez pour Jésus-Christ ne vous laverait pas de cette tache ; le feu que vous souffririez ne vous en purifierait pas. Hors de l'Eglise, dit saint Cyprien, on peut être mis à mort, on peut souffrir les tourments les plus affreux, mais on ne peut être martyr : *Qui in Ecclesia non est occidi potest, martyr esse non potest*.

Mais qu'il est avantageux, qu'il est doux, mes frères, de demeurer dans l'unité : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* (Psal. CXXXII, 1.) C'est à cette unité que le Seigneur a attaché ses bénédictions et ses grâces : *Illic mandavit Dominus benedictionem*. (Ibid., 3.) Semblable

à ce parfum excellent, qui de la tête d'Aaron se repandait jusque sur les bords de son vêtement, la grâce dont Jésus-Christ est la source primitive et inépuisable, se communique aux plus faibles des chrétiens qui lui sont unis : *Sicut unguentum in capite quod descendit in oram vestimenti ejus.* (*Ibid.*, 2.)

Attachons-nous donc inviolablement à cette unité précieuse; et pour cela, mes frères, demandons au Seigneur un esprit de paix et de charité. Ne soyons ni à Apollon, ni à Céphas, mais à Jésus-Christ seul : n'ayons point d'autre nom que celui de chrétien, point d'autre surnom que celui de catholique : *Christianus mihi nomen est, catholicus vero cognomen.*

Contribuons de tout notre pouvoir à éteindre dans l'Eglise jusqu'à la moindre étincelle de division et de discorde, à y étouffer pour toujours ces dissensions malheureuses dans lesquelles nous voyons si souvent l'autorité compromise, la vérité obscurcie, les preuves de la religion ébranlées, la charité violée. Demandons avec ardeur tout ce qui peut donner la paix à Jérusalem. O Jérusalem, ô cité sainte, que la paix soit dans tes forteresses et l'abondance dans tes tours; que tes forces ne soient plus divisées; que tes défenseurs réunis sous les étendards de la vérité n'aient plus à combattre que l'irréligion et le vice. Heureux, ô Jérusalem, ceux qui mettent leur joie dans la paix et dans la prospérité ! Heureux ceux à qui il est réservé de voir Israël en paix au dedans, et victorieux au dehors de ses véritables ennemis ! Mais pour demander avec succès la paix de l'Eglise, il faut, mes frères, arracher de nos cœurs ces passions qui dans tous les temps ont excité dans l'héritage du Seigneur de si fâcheuses divisions. Il n'en est aucune qui n'ait pris sa source dans l'orgueil, dans l'ambition, dans l'amour de l'indépendance et de la nouveauté, quelquefois dans celui des richesses et des plaisirs. On peut avec ces passions demeurer dans le sein de l'Eglise : mais tant qu'elles dominent dans notre cœur, elles y sont un germe funeste qui peut produire les fruits les plus amers. Vous vous glorifiez d'être dans l'unité, dit saint Augustin à des chrétiens lâches et vicieux : oui, vous y êtes encore ; mais c'est que l'occasion d'en sortir ne s'est pas présentée : paille légère, vous auriez été facilement enlevée par le vent du schisme ou de l'hérésie, si le Seigneur eût permis que vous y fussiez exposée : *Quare foris non es? quia occasionem venti non invenisti.*

II. J'ai dit qu'avec des passions criminelles on pouvait être dans le sein de l'Eglise. En effet, la sainteté, qui est le second de ses caractères, ne consiste pas à n'avoir pour membres que des saints et des chrétiens parfaits. Non, ce n'est pas en ce sens qu'elle est sans tache et sans ride; ou du moins, ce n'est pas dans ce monde qu'elle doit avoir cette beauté accomplie : elle n'en jouira que dans le séjour de la gloire ; lorsque

tous ses membres seront réunis avec leur Chef; lorsque Jésus-Christ ayant achevé son œuvre, qui est de recueillir les Elus de Dieu, de les gouverner sur la terre, de les conduire à son Père, remettra lui-même son royaume à ce Père céleste; lorsque Dieu dans la trinité de ses personnes sera tout en tous : *omnia in omnibus* (1 Cor., XII, 6), c'est-à-dire, lorsqu'il fera subsister et vivre en lui et de lui tout le corps de l'Eglise, et le chef et les membres ; qu'il les rendra immortels par lui-même comme éternité, qu'il les éclairera comme vérité, qu'il se répandra en eux et les consommera en lui-même comme charité. Jusqu'à ce jour si digne de nos désirs, l'Eglise renfermera dans son sein des justes et des pécheurs ; elle gémera sur les scandales d'un grand nombre de ses enfants, de ses membres, de ses ministres ; ils obscurciront son éclat, ils termineront sa gloire ; et la paille condamnée aux flammes cachera aux yeux des hommes le froment destiné à être conservé pendant toute l'éternité.

Cependant, mes frères, l'Eglise est sainte même dans ce temps de scandales, de tentations et de combats : elle est sainte, parce qu'elle a pour instituteur et pour chef Jésus-Christ, l'auteur de toute sainteté ; parce qu'elle renferme dans son unité les saints de tous les temps et de tous les lieux, tous ceux du ciel et tous ceux de la terre ; parce que sa doctrine est pure et sans tache ; parce que ses sacrements sont des sources abondantes de sanctification et de grâce. Mais, avouons-le, la sainteté de l'Eglise serait bien plus évidente, elle s'attirerait bien plus efficacement le respect et la vénération des peuples, si les mœurs de ses enfants répondaient à la pureté de sa doctrine. Chaste épouse de Jésus-Christ, le schisme, décoré du nom spécieux de réformation, ne vous aurait pas enlevé un si grand nombre de vos enfants, il n'aurait pas séparé de vous des provinces et des nations entières, si le dérèglement des mœurs n'eût, dans ces temps malheureux, obscurci votre gloire. Ces peuples infortunés auraient dû sans doute ne gémir que dans votre sein des désordres qui vous affligeaient vous-même ; ils n'auraient pas dû rompre les liens de l'unité, parce qu'ils leur étaient communs avec des pécheurs, ni sortir de l'arche hors laquelle il n'y a point de salut, parce qu'elle renfermaient avec les agneaux les loups et les léopards. Mais combien n'étaient pas coupables ceux qui leur fournissaient ces prétextes de vous insulter et de vous méconnaître, et combien ne le sommes-nous pas nous-mêmes, mes frères, lorsque par une vie peu conforme aux maximes de Jésus-Christ et aux lois de son Eglise, nous l'exposons au mépris de ses ennemis, lorsque nous portons dans Jérusalem les mœurs de Babylone, et que nous donnons lieu de croire qu'elle autorise des désordres contre lesquels elle ne cesse de tonner !

Qu'il est honteux pour nous que des peuples séparés de l'un té puissent se glorifier

de porter plus loin que nous la sévérité des mœurs, de s'interdire des plaisirs dangereux que nous nous permettons, de fermer des écoles de vice auxquelles nous courons avec tant d'empressement, d'observer le jour du Seigneur avec plus de religion et d'exactitude, de soulager les pauvres avec plus d'abondance, de punir avec plus de sévérité les crimes qui déshonorent la sainteté du christianisme !

Ministres du Seigneur, c'est sur nous principalement que les ennemis de l'Eglise ont les yeux ouverts, et c'est par nos mœurs qu'ils la jugent. S'ils voient l'esprit du monde s'introduire jusque dans le sanctuaire et dans les asiles de la pénitence, s'ils nous voient livrés à l'avarice et la cupidité, si la pureté de votre vie n'est pas au-dessus des soupçons, de la malignité, n'en prendront-ils pas occasion de renouveler leurs anciennes calomnies ? Ne contesteront-ils pas à l'Eglise la pratique des vertus et des conseils évangéliques qui fait une partie essentielle de sa sainteté et de sa gloire ? Ne serviront-ils pas de nos désordres pour entretenir dans des peuples séduits l'esprit de schisme et de division ?

Et vous, mes frères, ne croyez pas que le soin de faire écarter la sainteté de l'Eglise ne regarde que les ministres qui exercent son autorité. En qualité de chrétiens vous êtes la nation sainte, le sacerdoce royal, le peuple que Jésus-Christ s'est acquis et qu'il a voulu rendre agréable à Dieu par la pratique des bonnes œuvres : *Regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis.* (1 Petr., II, 9.) Vous êtes entrés en société avec la multitude innombrable des anges, avec l'Eglise des premiers nés dont les noms sont écrits dans le ciel, avec les âmes justes qui sont déjà dans la gloire, avec Jésus-Christ même le Médiateur de la nouvelle alliance : *Accessistis ad Ecclesiam primitivorum qui conscripti sunt in cœlis, et Spiritus justorum perfectorum et Testamenti novi mediatorem Jesum.* (Hebr., XII, 23.) Quelle honte pour vous, si votre vie contrastait avec les exemples et les maximes de ces saints, et si vous n'étiez dans ce corps mystique que pour le déparer et le défigurer !

III. Mais avançons, mes frères, et après avoir vu ce qu'exigent de nous l'unité et la sainteté de l'Eglise, voyons ce que nous devons à sa catholicité. C'est ainsi que nous exprimons cette étendue universelle que les prophètes lui ont promise, que Jésus-Christ lui a assurée, que les saints docteurs ont regardée comme son caractère le plus sensible et le plus distinctif. Oui, l'étendue de l'Eglise doit être la même que celle de l'univers. Combien de fois l'Ecriture ne nous assure-t-elle pas que toutes les nations seront l'héritage de Jésus-Christ, qu'elles seront toutes bénies en lui, que les peuples les plus reculés de la terre se convertiront au Seigneur, qu'ils marcheront à la lumière de Jérusalem, qu'ils viendront sur la montagne sainte adorer le Dieu de Jacob ? Quelle est donc la véritable Eglise catholique ?

C'est celle dans laquelle ces promesses magnifiques se trouvent accomplies ; c'est celle que sa grandeur même rend visible par toute la terre ; celle, en un mot, qui doit dans la suite des siècles renfermer dans son sein toutes les nations que le Seigneur a créées. Malheureux partisans du schisme et de l'hérésie, est-ce à vos Eglises que conviennent ces caractères ? Pourra-t-on jamais dire que tous les peuples de la terre aient été de votre communion ? Est-ce de votre sein que sont sorties ces grandes sociétés qui, sous un joug infidèle, conservent encore les vestiges d'un christianisme autrefois si florissant ? Les noms de vos chefs, de vos réformateurs sont-ils connus dans ces vastes contrées ? Est-ce à vous que s'unissent ces peuples chez lesquels la lumière de l'Evangile commence à pénétrer ? Non, mes frères, l'universalité ne convient qu'à la sainte Eglise dont nous avons le bonheur d'être les enfants : elle seule n'est pas bornée à un royaume, à un empire, à une partie du monde : elle seule trouve des enfants partout où il y a des chrétiens : elle seule a établi l'Evangile dans toutes les contrées où il a été reçu ; et il y en a aucune qui ne lui ait appartenu : elle seule étend parmi les nations infidèles le royaume de Jésus-Christ : elle seule enfin est appelée catholique et par ses enfants et par ses ennemis.

Or, quelle disposition exige de nous ce caractère essentiel de l'Eglise ? Une charité aussi universelle que l'Eglise elle-même ; un désir ardent de voir Jésus-Christ connu, glorifié, adoré par tous les hommes qu'il a rachetés de son sang. Pouvons-nous, mes frères, ne pas nous attendrir sur le malheur de ces peuples qui sont encore assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort ? Pouvons-nous ne pas répandre des larmes sur ces nations autrefois si chères à l'Eglise, et que l'hérésie a arrachées de son sein ? L'Orient, d'où la lumière s'est répandue sur nous, est lui-même couvert des plus épaisses ténèbres. Jérusalem, berceau sacré de notre foi, Antioche, où est né le nom glorieux de Chrétien, Alexandrie, le second siège de l'Eglise, Ephèse, Corinthe, Thessalonique, lieux arrosés du sang des premiers apôtres de l'Evangile, Afrique, qui nous avez donné les Cyprien et les Augustin, vous n'êtes plus nommés parmi nous que pour exciter nos regrets. Hélas ! votre plus grand malheur n'est pas d'être assujetties à un peuple barbare et grossier ; c'est d'avoir altéré la pureté de la foi que vous nous aviez vous-même transmise : c'est de vous être séparées de ce Siège apostolique dont vous aviez si souvent reconnu la prééminence. Pourquoi, Seigneur, avez-vous ainsi abandonné cette portion si précieuse de votre héritage ? Soleil de justice, ne pouviez-vous vous lever sur de nouvelles contrées, sans vous coucher pour celles que vous aviez d'abord éclairées ? Votre Eglise enfin ne pouvait-elle point renfermer à la fois dans son sein toutes les nations de la terre ? Ah ! vous avez voulu nous apprendre par des

exemples terribles, ce que nous avons à craindre pour nous-mêmes; vous avez voulu nous faire entendre que si nous ne faisons pas les œuvres du royaume des cieux, ce royaume nous sera ôté; qu'il sera donné à des nations plus fidèles et plus reconnaissantes. Hélas! ce malheur n'est-il pas déjà bien voisin de nous? Ne sommes-nous pas environnés de nations séduites par l'erreur et devenues étrangères à l'Eglise, et avons-nous pu, sans un prodige de la bonté du Seigneur, être garantis d'une contagion qui a fait autour de nous de si cruels ravages? Rendons-lui pour ce bienfait de continuelles actions de grâces et méritons par la pureté de nos mœurs qu'il nous soit conservé. Mais ne soyons pas insensibles au malheur de nos frères errants. Conjurons le Seigneur de ramener au bercail tant de brebis égarées, de réparer des pertes qui, sans faire perdre à l'Eglise son universalité, ont déchiré si cruellement ses entrailles maternelles; conjurons-le d'envoyer à ces peuples, qui n'ont pas encore entendu prononcer son saint nom, des ouvriers évangéliques remplis du même esprit qui anima les premiers apôtres; de cet esprit de charité qui compte pour rien les périls et la mort même, lorsqu'il s'agit de gagner des âmes au Seigneur; de cet esprit de désintéressement qui n'est sensible qu'à la gloire de Jésus-Christ; de cet esprit de force et de courage qui montre la religion telle qu'elle est, qui ne sait pas rougir des opprobres d'un Dieu crucifié, qui fait plier sous la règle immuable de l'Evangile toutes les passions et tous les préjugés, qui n'épargne aucun vice ni aucune erreur, qui évite de faire une alliance monstrueuse de Jésus-Christ avec Bélial, des pratiques du christianisme avec les superstitions de l'idolâtrie. Conjurons, dis-je, le Maître de cette moisson abondante de créer lui-même de tels ouvriers: et tandis que ces forts d'Israël combattront contre les ennemis du peuple de Dieu, levons les mains au ciel pour leur obtenir la victoire. Oui, si les progrès de l'Evangile sont si lents, si l'Eglise au lieu de s'agrandir fait tous les jours des pertes nouvelles, c'est notre indifférence qui en est cause, c'est que nous ne prions pas assez le Seigneur de donner par sa grâce un heureux accroissement à la semence que répandent et qu'arrosent ses ministres. Ranimons un zèle trop longtemps assoupi, devenons plus sensibles aux intérêts de Jésus-Christ, à ceux de l'Eglise, au salut de nos frères: sans cette charité abondante nous ne méritons pas d'être les membres de l'Eglise catholique.

IV. Le dernier des caractères de l'Eglise, c'est l'apostolicité; c'est-à-dire, cette chaîne de pasteurs orthodoxes qui commence aux apôtres et qui continue jusqu'aux évêques qui la gouvernent de nos jours. C'est là, mes frères, selon saint Augustin, un des liens les plus forts qui nous attachent à l'Eglise: *Tenet me in Ecclesia catholica ab ipsa sede Petri usque ad præsentem episcopatum successio sacerdotum*. En effet, les sectes hérétiques

peuvent-elles nous opposer rien de semblable? Qu'elles produisent ici l'ordre et la succession de leurs pasteurs; que leurs ministres nous disent de qui ils ont reçu leur mission, à qui ils ont succédé, par quels liens ils tiennent à l'Eglise primitive. Les uns, bien loin de pouvoir montrer une succession légitime dans l'épiscopat, ont aboli l'épiscopat lui-même: ils ont créé un nouvel ordre de ministres inconnu à toute l'antiquité; ils n'ont succédé à personne; des laïques, des hommes sans caractère leur ont imposé les mains, et ne leur ont pas sans doute communiqué une puissance dont ils n'étaient pas eux-mêmes revêtus. Les autres ont conservé le nom et le caractère sacré des évêques; mais ils ont innové dans la doctrine; ils ont abandonné la foi qu'ils trouvaient établie dans leurs Eglises; ils ont dit anathème à ceux de qui ils avaient reçu et le baptême et l'ordination; ils ont donc également rompu la chaîne de la succession apostolique. En vain chercheront-ils à répandre des nuages sur leur origine: jusqu'à la fin de l'univers, on nommera le téméraire qui le premier s'est séparé de l'unité; le point de la rupture sera toujours sanglant, et les convaincra aux yeux des plus simples d'entre les fidèles d'innovation et de schisme.

Mais il n'en est pas ainsi de l'Eglise catholique, il n'est point de société plus ancienne dont elle se soit séparée; son origine est la même que celle du christianisme. Dans la suite de tant de siècles, le ministère sacré n'a souffert dans son sein aucune interruption, et cette succession de pasteurs toujours unis entre eux de communion et de sentiments nous répond de l'immutabilité de leur doctrine.

Le sacerdoce de l'Eglise est donc celui même que Jésus-Christ a institué. Quel motif pour vous, mes frères, de le respecter et dans les pontifes qui en possèdent la plénitude, et dans les pasteurs que Jésus-Christ a établis pour vous gouverner sous leur autorité; de recevoir avec soumission leurs corrections paternelles; d'être dociles à leur voix, lorsqu'ils vous rappellent à la pratique de vos devoirs! C'est au nom du Seigneur qu'ils vous parlent; c'est son autorité qu'ils exercent; c'est à eux, comme aux apôtres dont ils tiennent la place, que Jésus-Christ a dit: Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise: *Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit*. (Luc., X, 16.)

Mais les successeurs des apôtres ne sont pas, dit-on, les imitateurs de leurs vertus. Il en est.... Ah! mes frères, laissons aux ennemis de la religion ces reproches odieux. Il ne convient point à des enfants respectueux de relever les faiblesses de leurs pères, de les publier, de les exagérer. Si la médisance est un crime, lorsqu'elle attaque le moindre de nos frères, elle est un sacrilège, lorsqu'elle lance ses traits malins jusque sur les oints du Seigneur. Mais si une triste évidence ne vous permet pas de

vous dissimuler les maux de l'Eglise à cet égard, il faut, mes frères, vous souvenir que ces ministres, quelque imparfaits qu'ils vous paraissent, sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais sur celle de Jésus-Christ même : il faut qu'ils soient pour vous les objets de cette charité douce et compatissante qui couvre les fautes du prochain, qui n'en gémit que devant le Seigneur, et non pas de ce zèle amer et indiscret qui répand les scandales, sous prétexte de les déplorer; il faut conjurer le Père des miséricordes de les rendre dignes du ministère redoutable qu'ils exercent, et fidèles observateurs des vérités qu'ils vous annoncent. Oui, si les pontifes et les prêtres sont établis pour offrir à Dieu des sacrifices pour le peuple, le peuple doit réciproquement offrir au Tout-Puissant ses vœux et ses prières pour les ministres de la religion : telles sont les conditions de l'alliance sainte, qui ne fait de vous et de nous qu'un seul corps; telles sont les conséquences de la communion des saints qui nous unit. Conjurez donc le Seigneur de donner à son Eglise des pasteurs selon son cœur, de répandre sur eux cet esprit de sagesse et d'intelligence qui fait distinguer la vérité du fantôme qui en usurpe le nom, cet esprit de force qui fait combattre le vice et résiste au torrent des iniquités, cet esprit de conseil qui réunit le zèle avec la prudence et la charité, cet esprit de science qui produit la lumière, cet esprit de piété qui répand l'édification et la bonne odeur de Jésus-Christ. Demandez enfin pour nous une abondance de charité qui remplisse nos cœurs, qui en surpasse la capacité, qui déborde, pour ainsi dire, par nos actions et nos discours, et vous inonde ensuite vous-mêmes.

Heureux, mes frères, heureux les humbles de cœur, qui respectent sincèrement dans les pasteurs l'autorité sainte dont ils sont revêtus, qui bien loin de mépriser le ministère, à cause des faiblesses de ceux qui l'exercent, se dissimulent au contraire ces imperfections et ces faiblesses, à cause de la sainteté du ministère apostolique ! Heureux les enfants de paix, qui aiment tendrement l'unité, qui font tous leurs efforts pour en resserrer les nœuds, qui sacrifient au bien d'une paix si désirable tous les intérêts humains, tout ce qui n'est pas la justice et la vérité ! Heureux les chrétiens fidèles, dont les mœurs pures et sans tache répondent à la sainteté de l'Eglise ! Heureux enfin ceux qui sont dévorés du zèle de la maison du Seigneur, et qui consacrent à la défense de l'Eglise et à la propagation de la foi leurs vœux, leurs talents, leurs travaux !

Donnez-nous, ô mon Dieu, ces dispositions; défendez votre Eglise, gouvernez-la, pacifiez-la; étendez-en les bornes, réparez-en les brèches et les ruines. Unissez, par les liens inviolables de la charité et de la subordination, tous les ordres de la hiérarchie, tous les pasteurs et tous les peuples. Sanc-

tifiez votre troupeau dans la vérité, perfectionnez-le dans la charité, consommez-le dans la gloire. C'est ce que je vous souhaite, mes frères.

AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON.

Pour un anniversaire de dédicace.

SUR L'ÉGLISE.

Eecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis. (Apoc., XXI, 3.)

Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera au milieu d'eux.

Est-il donc bien vrai, mes frères, que le Seigneur habite sur la terre? Est-il possible que ce Dieu qui comprend l'univers dans son immensité est renfermé, pour ainsi dire, lui-même dans les temples que nous consacrons à sa gloire? Oui, c'est là le glorieux privilège de l'Eglise chrétienne : elle possède véritablement au milieu d'elle l'objet de son culte et de ses adorations : ses temples sont dans le sens le plus exact et le plus littéral la maison de Dieu, le tabernacle de son alliance avec les hommes. C'est elle qui peut dire avec la plus exacte vérité que parmi les peuples les plus illustres de la terre, il n'y en a point eu d'aussi favorisé, ou à qui la Divinité se soit ainsi communiquée : *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantés sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris.* (Deut., IV, 7.) Non ; le peuple d'Israël lui-même n'en est point excepté ; dans les jours même de sa gloire, il n'a eu qu'en figure ce que nous possédons en réalité.

Malheur donc à l'homme téméraire qui oserait violer la sainteté de ce lieu redoutable : le Dieu tout-puissant qui l'habite en tirerait la plus terrible vengeance. Le zèle ardent, la sainte colère, qui arma autrefois la main de Jésus-Christ d'un fouet vengeur pour chasser du temple de Jérusalem ceux qui le profanaient en y vendant les animaux destinés aux sacrifices ; cette colère, dis-je, n'était qu'une faible image des rigueurs qu'il exercera un jour contre ceux qui, sans respect pour sa présence, seront venus dans son temple pour le braver plutôt que pour l'adorer ; qui auront osé, pour ainsi dire, encenser de vaines idoles sur ses propres autels, et fixer leurs regards sur les créatures dans un lieu tout rempli de la majesté du Créateur. Le respect dans les temples du Seigneur est une partie essentielle du culte que nous lui devons et de l'édification dont nous sommes redevables au prochain.

Mais quelqu'important que soit cet objet, il en est un autre qui me paraît plus digne encore de votre foi et de votre piété ; il est un temple plus auguste et plus digne de la majesté du Très-Haut que celui-même dont nous célébrons en ce jour la consécration solennelle. Il n'est point l'ouvrage des hommes, et il ne participe point à leur faiblesse et à leur caducité : il est aussi ancien que l'univers, et il durera plus que lui : Dieu lui-même en est l'architecte ; Jésus-Christ en est la pierre angulaire et fon-

damentale; nous en sommes nous-mêmes les parties et les pierres vivantes. Ce temple, mes frères, c'est l'Eglise même de Jésus-Christ. Souffrez que j'arrête aujourd'hui vos regards sur cet édifice spirituel dont celui-ci n'est que la figure. Profiter de cette sainte solennité, pour augmenter, s'il est possible, un sentiment de respect et d'amour pour l'Eglise, c'est entrer dans les vues de l'Eglise elle-même.

L'Eglise nous est surtout représentée dans l'Ecriture sous deux points de vue différents. Elle est la colonne et la base de la vérité; les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, c'est-à-dire que l'enfer ne pourra, ni par ses artifices, ni par ses violences, lui faire abandonner la foi salutaire qu'elle professe, et le dépôt précieux de la vérité qui lui est confié; et, sous ce premier point de vue, son autorité suprême exige toute notre soumission.

Mais elle nous est aussi représentée comme notre mère, comme la Jérusalem céleste, comme la femme libre qui seule peut donner à Jésus-Christ des enfants de la promesse; bien différente de cette Jérusalem d'ici-bas qui était figurée par Agar et qui n'enfantait que pour la servitude; et, sous ce second point de vue, elle mérite tout notre amour.

Voici donc, mes frères, tout le dessein de ce discours. L'étendue de la soumission que nous devons à l'Eglise, considérée comme la dépositaire infaillible de la vérité, sera le sujet de ma première partie: les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise, considérée comme notre mère, seront le sujet de la seconde. *Ave Maria.*

[A la péroraison, commençant à l'article: « Mais si les successeurs des Apôtres, » etc., l'orateur, pour le Sermon de la Dédicace, avait substitué la suivante.]

Mais, outre cette apostolicité, qui consiste dans la succession non interrompue de pasteurs et dans la conservation du dépôt de la doctrine apostolique, il en est une autre, mes frères, qu'il dépendra, pour ainsi dire, de nous de faire revivre dans l'Eglise: c'est l'apostolicité des mœurs, c'est la conformité de notre conduite avec celle des premiers chrétiens. Oh! qui nous donnera, dit saint Bernard, de voir l'Eglise telle qu'elle était dans les premiers jours de son établissement? Qui nous donnera de voir revivre ce temps heureux où les chrétiens, parfaitement unis entre eux, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, où il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que la libéralité des riches y rétablissait l'égalité primitive des hommes; où ils inspiraient le respect et la vénération à leurs ennemis mêmes par la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leur vie; où ils pouvaient chaque jour célébrer, dans la simplicité de leur cœur, le mystère de la fraction du pain eucharistique, et en faire leur nourriture journalière? Qui nous donnera de revoir ces beaux jours depuis si longtemps évanouis? O mon Dieu, vous pouvez les rame-

ner: renouvelez au milieu de nous vos anciennes merveilles. Envoyez-nous de nouveau cet Esprit-Saint, dont la grâce avait alors opéré tant de prodiges et changé si avantageusement la face de la terre. Votre bras, Seigneur, serait-il raccourci, votre puissance diminuée? Réveillez donc cette puissance, ô mon Dieu: *Excita potentiam tuam.* (*Psal.*, LXXIX, 3.) Jetez sur nous un regard favorable: voyez du haut des cieux cette vigne que vous avez plantée, à laquelle vous avez donné d'abord un accroissement si prompt et si prodigieux, et qui, par votre grâce, s'est étendue d'une extrémité du monde jusqu'à l'autre. Pourquoi, Seigneur, avez-vous rompu sa clôture; pourquoi tous ses ennemis ont-ils la facilité de lui enlever ses fruits; pourquoi est-il donné au sanglier féroce de la ravager? Dieu tout-puissant, ayez pitié de Sion, votre demeure favorite; il est temps, il est plus temps que jamais que vous ayez compassion de ses maux: *Tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* (*Psal.* CI, 14.) Défendez votre Eglise, ô mon Dieu, gouvernez-la, étendez-en les bornes, réparez-en les brèches et les ruines; unissez, par les liens inviolables de la charité et de la subordination, tous les ordres de la hiérarchie, tous les pasteurs et tous les peuples. Sanctifiez votre troupeau dans la vérité, perfectionnez-le dans la charité, consommez-le dans la gloire. Au nom du Père, etc.

AUTRE EXORDE DU MEME SERMON.

Pour une assemblée de charité.

SUR L'ÉGLISE.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. (*Matth.*, XVIII, 20.)

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles.

Voilà, mes frères, ce qui, dans le moment présent, doit faire votre consolation et votre gloire. Vous êtes assemblés dans ce saint temple au nom de Jésus-Christ. Ce n'est point la vanité, l'ostentation, le respect humain qui forment cet édifiant concours; c'est la piété qui vous y appelle, c'est la charité qui vous y conduit. Vous vous empressiez de venir au secours d'une foule de malheureux de tout âge, de toute condition, qui, dans des prisons obscures, attendent un sort peut-être encore plus funeste. Soit qu'ils expient, dans ces tristes demeures, des attentats commis contre les lois, soit que leur crime ne consiste que dans leur pauvreté et leur infortune, ils intéressent également votre bonté et votre compassion. Vous oubliez leurs fautes, pour ne vous souvenir que de leurs malheurs; vous ne voyez dans eux que des images vivantes de Jésus-Christ souffrant, que des chrétiens qui sont frères dans l'ordre de la foi, que le Seigneur appelle comme vous à la participation de son royaume, et qu'il y conduit peut-être par la voie la plus courte et la plus sûre, celle des tribulations et des souffrances; et vous vous faites un devoir de reli-

gion et d'humanité d'adoucir leurs chaînes que vous voudriez pouvoir briser entièrement. N'en doutons point, mes frères, un Dieu, qui est la charité même, est au milieu d'une assemblée formée par de tels motifs. Oui, Jésus-Christ est au milieu de vous. Puisse-t-il être dans chacun de vous, puisse-t-il habiter dans vos cœurs par sa grâce et les préparer à le recevoir dans ces saintes solennités que nous allons bientôt célébrer ! Puisse-t-il, en échange des libéralités que vous venez répandre sur ses membres souffrants, répandre sur vous à son tour ses plus abondantes miséricordes !

Mais les paroles de mon texte ont encore, mes frères, un sens plus particulier et auquel je veux aujourd'hui m'arrêter. Si elles assurent la présence de Jésus-Christ à toutes les pieuses assemblées qui se forment en son nom, elles l'assurent d'une manière bien plus spéciale et plus excellente au corps même de l'Eglise. C'est sur cette promesse que cette Eglise sainte se croit toujours assistée et gouvernée par son divin Epoux ; c'est sur ce fondement que les conciles qui la représentent appuient la certitude et l'infaillibilité de leurs décisions. C'est de vos devoirs envers l'Eglise que j'ai dessein, mes frères, de vous entretenir. Ces devoirs sont, hélas ! trop peu connus dans les temps malheureux où nous vivons. Que de nuages aujourd'hui répandus sur cette matière importante ! quelle indifférence a pris la place du zèle ardent, de l'amour tendre, dont les premiers chrétiens étaient animés pour l'Eglise de Jésus-Christ ! Cette Eglise est attaquée au dehors par des schismes et des hérésies ; elle est troublée au dedans par des dissensions déplorables ; des erreurs dangereuses s'efforcent d'obscurcir la vérité qu'elle enseigne ; un relâchement presque universel énerve sa discipline ; la dépravation des mœurs fait presque disparaître le caractère visible de sa sainteté. L'incrédule méprise ouvertement les dogmes sacrés qu'elle fait profession de croire ; le mauvais chrétien brave sans crainte ses commandements et ses lois ; le politique profane ne la regarde que comme un corps rival et secrètement ennemi de l'Etat qui l'enrichit ; tous ses ennemis se réjouissent de l'état d'affaiblissement où ils la voient réduite ; ils le regardent avec une joie maligne comme le présage certain de sa ruine prochaine. Et nous, mes frères, nous serions insensibles à tous ces maux ! nous n'en gémirions pas devant le Seigneur ! nous ne le conjurerions pas avec instance et avec larmes de défendre son Eglise, de la pacifier, d'effacer ses taches et ses rides, de lui rendre son premier éclat et son ancienne beauté !

Puissé-je, en ce jour, ranimer votre zèle et renouveler dans vos cœurs les sentiments de respect et d'amour que vous devez à

l'Eglise, dont vous avez le bonheur d'être les enfants et les membres.

L'Eglise nous est surtout représentée dans l'Ecriture sous deux points de vue différents. Elle est la colonne inébranlable de la vérité ; les portes de l'enfer, etc. (*Comme dans l'exorde précédent.*)

SERMON XII.

Pour la quatrième semaine de Carême.

SUR LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET L'ADVERSITÉ DES JUSTES.

Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illis. (Joan., IX.)

Ce n'est pas que cet homme ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais il est affligé, afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.

Telle fut, mes frères, la réponse de Jésus-Christ à une question de ses apôtres, peu instruits encore des voies profondes de la sagesse de Dieu. Frappés du malheur d'un homme aveugle depuis sa naissance, ils demandent à leur divin Maître par quelle faute il s'est attiré cette punition : *Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur. (Joan., IX, 2.)* Ils supposaient donc que les afflictions sont toujours la suite du crime ; ils ignoraient que le Père céleste les fait souvent éprouver à ses enfants les plus chéris, et que la récompense des bons, ainsi que la punition des méchants, est réservée à une autre vie.

La réponse de Jésus-Christ détruit, mes frères, cette erreur et ce préjugé. Elle nous apprend que parmi les pauvres et les affligés, il en est qui jouiraient dans le monde de la prospérité la plus brillante, si les richesses de la terre étaient dignes de devenir la récompense de la vertu. Elle nous apprend que s'ils portent le poids de l'adversité, ce n'est pas précisément pour punir leurs iniquités ou celles de leurs pères, mais afin que les œuvres de Dieu soient manifestées à leur occasion. Oui, mes frères, si le Seigneur a permis qu'il y eût sur la terre des pauvres et des malheureux, c'est pour vous donner lieu de faire éclater les sentiments de charité que sa grâce a mis dans vos cœurs ; c'est pour vous donner lieu de glorifier, en les soulageant avec bonté, en pourvoyant abondamment à leurs besoins, ce Dieu de miséricorde, qui met au nombre de ses titres les plus glorieux celui de défenseur des veuves et de père des orphelins : *Patris orphanorum et judicis viduarum*. C'est enfin pour vous donner lieu de faire respecter la religion que vous professez, en faisant paraître les sentiments d'humanité, de générosité qu'elle sait inspirer à ceux qui suivent ses maximes.

Mais, me direz-vous, pourquoi y a-t-il des hommes malheureux sans être coupables ? (2) Pourquoi ces enfants, dont nous envions la pureté et l'innocence, paraissent-ils avoir été dévoués dès le berceau à une

(2) L'orateur, prêchant ce sermon aux Orphelines, ajouta cette phrase qu'il retranchait lorsqu'il prêchait ailleurs.

triste indigence?] Pourquoi, tandis que l'impie marque tous ses jours par de nouveaux succès et de nouveaux plaisirs, voyons-nous si souvent le juste traîner dans la pauvreté et les douleurs une vie triste et languissante? C'est là, mes frères, c'est là le mystère de la Providence de Dieu; c'est le scandale des âmes faibles. Que dis-je? Les justes eux-mêmes ne sont que trop susceptibles de cette tentation. J'ai été ébranlé, dit un prophète, j'ai été piqué de jalousie en voyant la paix dont jouissent les pécheurs : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns. (Psal. LXXII, 3.)* Eux seuls ne sont point sujets aux travaux des enfants des hommes et aux malheurs qui les accablent; eux seuls semblent jouir de la graisse de la terre, et tandis que leur bouche orgueilleuse blasphème contre le ciel, le ciel au contraire semble verser sur eux ses plus abondantes bénédictions. Ils commencent à douter que Dieu les connaissent, puisqu'il laisse leurs forfaits impunis, et moi-même j'ai dit : C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur de toute souillure, et que j'ai conservé mes mains pures et sans tache, puisque cela ne m'empêche pas d'être frappé, d'être accablé sous le poids de l'adversité : *Ergo sine causa justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas. (Ibid., 13.)*

C'est ainsi, mes frères, que le Prophète-Roi nous décrit les pensées de son esprit et les mouvements de son cœur abandonné à lui-même. Mais bientôt après, le voile qui cachait à ses yeux la vérité tombe de devant lui; il porte sa vue sur la fin des pécheurs, et dès lors leur bonheur ne lui paraît plus qu'un songe. Il s'écrie dans un mouvement de joie et de consolation : Oui, mon Dieu, tous ceux qui s'éloignent de vous sont dans le chemin de la perdition : mon unique bonheur est de m'attacher à vous, de mettre en vous seul toute mon espérance : *Mihi adherere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam. (Ibid., 28.)*

Je veux aujourd'hui, mes frères, à l'exemple du prophète, entrer dans le sanctuaire de la justice de Dieu; je veux vous expliquer ce mystère de la prospérité des méchants et de l'adversité des justes, et pour cela je ne vous renverrai pas à ce jour des vengeances, dans lequel le Seigneur rendra à chacun selon ses œuvres; je ne vous dirai point que ce désordre apparent est la preuve la plus certaine d'une autre vie, dans laquelle le vice sera puni et la vertu récompensée; je vous dirai que dès à présent la justice de Dieu s'exerce sur les bons et sur les méchants d'une manière très-véritable, quoique moins sensible à nos yeux; je vous dirai, en un mot, que les méchants ne sont point véritablement heureux, lors même qu'ils paraissent comblés de richesses et de plaisirs; ce sera le sujet de ma première partie : que les justes ne sont point véritablement malheureux, lors même qu'ils paraissent accablés sous le poids de l'adversité; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour être véritablement heureux, il faut posséder un véritable bien, le posséder sans inquiétude, le posséder sans remords. Car qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est fondé que sur l'illusion, que le moindre choc, le moindre souffle peut renverser, que les cris d'une conscience alarmée troublent à chaque instant? Voyons donc si la prospérité, dont les pécheurs s'enivrent, a ces trois caractères; si les biens, les plaisirs, dans lesquels ils la font consister, sont de véritables biens; quelle assurance ils ont de les posséder; enfin quel est l'état de leur âme au milieu de ces biens et de ces plaisirs. Puisse ce détail vous faire sentir toute la fausseté du bonheur des pécheurs, et vous empêcher de le regarder jamais avec un œil d'envie.

I. Mes frères, sont-ce de véritables biens que ceux dans lesquels les mondains font consister leur bonheur? Non : la raison, la foi, l'expérience, tout nous dit qu'ils n'en sont tout au plus qu'une image légère, et pour s'en convaincre, il ne faut que faire attention à la nature de l'homme, et à la fin pour laquelle il a été créé. Une vérité qu'on nous a apprise dès notre enfance, et qu'un sentiment intime semble confirmer, c'est que nous n'existons dans ce monde que pour connaître Dieu, pour l'aimer, le servir, et parvenir ainsi à le posséder éternellement. Oui, Dieu seul est notre souverain bien, et notre dernière fin, et de là il s'ensuit nécessairement que tout ce qui n'est pas Dieu, ou tout ce qui ne nous mène pas à lui, ne peut être par rapport à nous un véritable bien. En effet quelle illusion, quelle bassesse, de prendre pour objets de notre félicité, pour terme de nos désirs, des choses inférieures à la dignité même de notre nature! O homme, connaissez mieux la noblesse de votre origine et la grandeur de votre destinée. Vous êtes créé pour posséder le souverain bien, et vous bornez vos désirs à des biens périssables! Vous avez été créé à l'image et la ressemblance de Dieu, et vous mettez votre bonheur dans des choses qui n'ont ni avec lui ni avec vous-même aucune proportion! Le Seigneur vous a placé au-dessus de tous les ouvrages de ses mains; par quel avilissement de votre part pourraient-ils devenir votre fin et votre bonheur?

Voilà, mes frères, les idées que nous devrions avoir de nous-mêmes et des objets qui nous environnent. Voilà, si j'ose m'exprimer ainsi, le noble orgueil que la connaissance de notre origine nous inspire, et le seul que la religion ne condamne pas. Nous pouvons sans crainte nous livrer à ces pensées, si capables d'élever nos cœurs au-dessus des objets terrestres, et de nous attacher à l'Être suprême, si capables en même-temps de calmer les passions qui troublent notre vie. Fortune, honneurs, plaisirs des sens, pourquoi vous désirerais-je; pourquoi emploierais-je à vous acquérir tant de soins et de travaux? Vous n'êtes pas dignes de moi. Une âme immortelle et

semblable à la Divinité peut-elle se réduire à la possession d'une matière brute et insensible? Une âme destinée à jouir de Dieu même peut-elle mettre son bonheur dans ce qui ne l'approche pas de cet objet, seul digne de ses desirs, dans ce qui peut au contraire l'en éloigner pour toujours? C'est donc une erreur que de chercher sa félicité dans les choses d'ici-bas, et le bonheur prétendu de ceux qui en jouissent n'est fondé que sur l'illusion.

Séparez-moi, mon Dieu, disait le Prophète, séparez-moi de ce peuple qui vous est étranger : *Erue me de manu filiorum alienorum* (Psal. CXLIII, 11) : de ces hommes dont la bouche ne s'ouvre que pour la vanité et le mensonge, dont la main ne s'exerce qu'à l'iniquité; ne permettez pas que j'envie jamais les biens dont ils jouissent. Une famille nombreuse s'élève sous leurs yeux comme une plantation de jeunes arbres dans une terre fertile : *Quorum filii sicut novellæ plantationes*. (Ibid., 12.) Leurs filles, ornées de toutes les inventions de l'art, égalent par leur luxe la magnificence de nos temples : *Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi*. (Ibid.) Des troupeaux nombreux bondissent dans leurs plaines; la terre surpasse leurs espérances par l'abondance des fruits qu'elle leur prodigue : on ne voit chez eux ni ruines ni débris; on n'y entend point les cris douloureux de l'indigence. Ils appellent heureux ceux qui jouissent de ces avantages : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt*. (Ibid., 13.) Non, ils ne le sont pas : heureux seulement le peuple qui prend le Seigneur pour son Dieu, qui ne cherche qu'en lui sa félicité : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*. (Ibid.)

Ajouterai-je encore ici une réflexion de saint Augustin, bien capable de frapper tous ceux qui ne sont pas assez insensés pour douter de l'existence d'un Dieu et de sa providence? La preuve la plus complète de la frivolité des biens de ce monde et de la fausseté du bonheur qu'ils procurent, c'est, dit ce Père, la profusion même avec laquelle Dieu semble les prodiguer aux méchants : *Tam frivola sunt, ut et malis donari digna sint*. Si c'était de véritables biens, il les réserverait sans doute à ses amis; il ne les abandonne aux pécheurs, que parce que ce sont des choses viles, et qui méritent à peine que la Providence, en les distribuant, ait égard au mérite de ceux qui les reçoivent. Ceux qui sont capables de les préférer à la vertu et à l'innocence méritent d'être trompés par leur éclat imposteur, et la jouissance même qui leur en est accordée est, de la part du Seigneur, un jugement de colère sur eux.

Au moins faudrait-il, mes frères, que les richesses de ce monde pussent rassasier nos desirs : car dire qu'on est heureux lorsqu'on n'est pas content, ou dire qu'on est content lorsqu'on désire encore, c'est se tromper soi-même ou vouloir tromper les autres. Et quel homme comblé des biens de la fortune n'en désire pas de plus grands?

Quel ambitieux s'est jamais borné à un certain degré d'honneur et d'élévation? Quel voluptueux ne désire pas continuellement de nouveaux plaisirs, pour réveiller en lui le goût que l'habitude même a émoussé? En un mot quel est l'homme qui, comblé de tout ce que le monde peut lui offrir de biens et d'avantages, ne sent pas au-dedans de lui-même un vide que l'univers entier ne pourrait remplir? Saint Augustin l'a dit, mes frères, après l'avoir éprouvé comme nous l'éprouvons tous les jours; quelque bornés que nous soyons dans notre être, nous sommes infinis dans nos desirs : c'est là ce qui nous est resté de notre ancienne grandeur, et notre cœur, fait pour Dieu, sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en lui : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*.

Voulez-vous, mes frères, un exemple fameux du néant et du vide de tous les biens, de tous les plaisirs de ce monde? Rappelez-vous ce roi tout couvert de gloire, dont la puissance et les richesses ont surpassé, au jugement de l'Ecriture, celles de tous les rois qui l'ont précédé, et n'auront peut-être jamais d'égaux dans les siècles futurs; ce roi qui joignait à la plus haute sagesse l'expérience de tous les plaisirs; Salomon, en un mot : interrogez-le sur le bonheur dont cette vie est susceptible. *Vanité des vanités*, s'écrie-t-il, *tout n'est que vanité*. (Eccle., 1, 2.) J'ai été un roi puissant, et j'ai trouvé que cette puissance même n'était que vanité; j'ai désiré de me plonger dans les délices, et n'y ai trouvé que vanité; et j'ai dit à la joie même : Pourquoi me trompes-tu par une fausse apparence de bonheur? J'ai amassé de l'or et de l'argent; j'ai fait bâtir des palais magnifiques; un peuple entier a été occupé à servir mes plaisirs; je n'ai rien refusé à mes yeux; j'ai accompli tous les desirs de mon cœur; et je n'ai trouvé partout que vanité et affliction d'esprit : *Universa vanitas et afflictio spiritus*. (Ibid., 14.) Je n'ai trouvé dans cette vie, si délicate en apparence, que du dégoût et de l'ennui; et j'ai regretté le temps et les peines que j'avais employés à acquérir tous ces faux biens : *Et ideo tædium me vitæ meæ, et detestatus sum omnem industriam meam*. (Eccle., 11, 17.) Y a-t-il plus de ressource dans les plaisirs de l'esprit que dans ceux des sens? Non, dit le Sage : j'ai orné mon esprit de toutes sortes de connaissances, et je n'y ai trouvé que vanité; j'ai voulu connaître les causes qui produisent tout ce qui est fait sous le soleil; et j'ai trouvé que c'était là une des occupations les plus pénibles que l'Eternel ait pu imposer aux mortels infortunés; j'ai voulu connaître les hommes, analyser leur cœur, découvrir les erreurs qui les séduisent, leur enseigner les moyens de devenir meilleurs; j'ai vu que cette science du cœur humain, qui paraît si utile et si nécessaire, n'était capable que d'augmenter mon chagrin et mon indignation, et qu'en multipliant ses connaissances, l'hom-

me ne faisait que multiplier ses peines : *Eo quod in multa sapientia multa sit indignatio, et qui addit scientiam addit et laborem.* (Eccle., I, 18)

Tel est le jugement que portait des biens de ce monde le plus sage et le plus heureux de tous les hommes. Qui de nous sera assez insensé pour se promettre ici-bas le bonheur que Salomon lui-même n'y a pas trouvé ? Qui de nous osera appeler véritables biens ceux que le Sage par excellence appelle vanité et affliction d'esprit ?

H. Mais supposons, mes frères, ce qui n'est cependant jamais arrivé, supposons, dis-je, que l'homme puisse trouver une véritable félicité dans les biens de ce monde, que tous ses souhaits soient accomplis, qu'il ne désire plus rien. Hélas ! s'il est exempt des désirs, est-il pour cela délivré des craintes et des inquiétudes ? A-t-il une espérance raisonnable que ce bonheur ne sera pas momentané, que ce n'est pas un de ces songes flatteurs qui ne nous font pendant quelques instants l'illusion la plus douce, que pour nous faire mieux sentir dans un affreux réveil toutes les peines de notre véritable état ? Combien d'exemples frappants n'avons-nous pas de l'instabilité des choses humaines ! Combien d'hommes, élevés au comble du bonheur, se sont vus tout d'un coup précipités dans la misère la plus affreuse ! *J'ai vu l'impie élevé comme un cèdre du Liban*, dit le prophète ; *un instant après, j'ai passé, et il n'était plus.* (Psal. XXXVI, 35, 36.) Rappelez-vous, mes frères, cette statue que vit en songe le roi de Babylone, et dont le prophète Daniel lui expliqua le mystère ; elle est une image naturelle de la prospérité des méchants : sa tête d'or semble s'élever jusqu'aux cieux ; elle a le regard fier et menaçant ; mais ses pieds, composés de fer et d'argile, dénotent tout à la fois sa faiblesse et les moyens durs et honteux par lesquels elle s'est élevée. Une pierre détachée de la montagne, sans que les hommes paraissent y contribuer, frappe le colosse dans sa partie faible et le réduit en poudre ; il devient le jouet du vent, et à peine peut-on reconnaître le lieu où il recevait autrefois les adorations des aveugles mortels. Telle est, encore une fois, la grandeur des méchants. Les rapines et les intrigues les élèvent quelquefois de l'état le plus vil au comble des honneurs et de l'opulence : une pratique sourde, une calomnie secrète, un coup parti d'une main inconnue, *lapis abscissus de monte sine manibus* (Dan., II, 34), les renverse et les anéantit ; un rival qui possède mieux qu'eux encore l'art méprisable de ramper et de flatter, réussit à les supplanter ; et ils deviennent bientôt le jouet et la fable de ce même peuple dont ils étaient les idoles.

Mais sans chercher dans les cours des princes des exemples fameux de ces revers, combien, mes frères, n'en avons-nous pas tous les jours sous les yeux ? Combien de familles élevées dans le sein de l'abondance se sont vues tout d'un coup réduites à la pauvreté ? Ces biens dans lesquels vous

mettez votre bonheur, combien d'accidents peuvent vous les enlever ? Un orage peut ravager vos terres ; un incendie consumer vos maisons et vos richesses ; une tempête anéantir votre commerce ; la mauvaise foi ou la mauvaise conduite d'un associé vous réduire vous-mêmes à l'indigence. Je n'ose, mes frères, retracer à vos yeux l'image de ces désastres effrayants qui de nos jours ont anéanti des villes entières, et enseveli, dans les entrailles de la terre entr'ouverte, les richesses de leurs habitants. Cette santé, sans laquelle tous les biens, tous les plaisirs ne sont rien, à quoi tient-elle ; combien de causes différentes peuvent l'altérer ; combien d'hommes robustes et vigoureux sont devenus en un instant des objets dignes de compassion par leurs douleurs et leurs infirmités ? Non, mes frères, non : rien de fixe, rien d'assuré dans le monde ; rien qui ne soit sujet à des révolutions subites et imprévues ; rien par conséquent qui puisse nous rendre parfaitement heureux. Le véritable bonheur est pour celui qui amasse des trésors que les vers ne rongent point, que les voleurs n'enlèvent pas ; pour celui, dis-je, qui met son espérance et sa félicité dans le Dieu immortel, devant qui tout passe, et qui seul demeure éternellement.

Supposons encore que les mondains aient une espèce d'assurance de posséder toute leur vie ces biens si fragiles : mais qui pourra les rassurer contre la crainte de la mort qui est le terme inévitable de leur bonheur, comme elle est le commencement de celui des justes ? O mort ! que ta pensée seule est douloureuse pour un homme qui met sa confiance dans ses richesses ! qu'elle est capable de répandre d'amertume sur tous les plaisirs ! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* (Eccli., XLI, 1.) Qu'il est triste, qu'il est affreux de voir approcher la fin d'une vie au delà de laquelle on n'a plus d'espérance ; de voir approcher une éternité dans laquelle on va entrer séparé de tout, dépouillé de tout, accompagné seulement de sa conscience ! Qu'il est triste de voir s'évanouir cette fortune brillante, ces honneurs, ces projets ambitieux ; de voir passer dans des mains étrangères, et souvent odieuses, ces richesses qu'on a accumulées avec tant de peine, et de quitter des palais magnifiques pour entrer dans les ténèbres et la poussière du tombeau ! *Relinquent alienis divitias suas, et sepulchra eorum domus eorum in æternum.* (Psal. XLVIII, 11.) Est-il possible, mes frères, d'être heureux lorsqu'on fait ces réflexions, et n'est-ce pas le comble de l'aveuglement que de ne pas le faire ? C'est le parti que prennent la plupart des pécheurs ; mais ce parti même est un parti de désespéré. La mort n'approche pas de nous avec moins de vitesse, lorsque nous cherchons à nous dissimuler ses approches ; et le plus grand malheur qui puisse nous arriver, c'est d'en être surpris dans l'ivresse des plaisirs.

Oui, mes frères ; malheur à ceux que la mort seule éclaire sur la vanité des choses

du siècle ! Le rayon de lumière qui la leur fait apercevoir leur découvre aussi les abîmes éternels où l'illusion les a conduits. Heureux, au contraire, ceux qui préviennent ce coup fatal par de sages réflexions ; qui se dépouillent de bonne heure de ces faux biens qui leur seraient arrachés avec violence ; ou du moins qui en retirent dès à présent leur affection, pour ne chercher que les biens solides que la mort même ne peut enlever !

III. Mais faut-il recourir au triste avenir qui attend les pécheurs, pour les persuader de la fausseté de leur bonheur ? Qu'ils interrogent leur propre cœur : qu'ils nous disent si dès à présent ils jouissent en paix de ces faux biens qu'ils ont acquis avant tant de soins et de peines ; qu'ils nous disent si les remords de leur conscience ne troublent pas leur repos, et s'il est possible d'être tout à la fois heureux et méchants.

Quelque corrompu qu'on soit, il est bien difficile d'étouffer entièrement la voix de la conscience, et d'éteindre ce flambeau qui porte une lumière importune dans les replis les plus cachés de nos cœurs. Cette lumière nous a été donnée par l'Auteur de la nature, pour nous avertir par un sentiment intime, mais clair et distinct, de ce qui nous est permis, et de ce qui nous est défendu : heureux ceux qui la suivent avec fidélité ! Mais quand on la méprise, quand on se roidit contre ses avertissements, elle reste en nous pour notre supplice, elle répand l'amertume sur nos plaisirs illicites, elle est le présage de ce ver rongeur auquel les méchants seront livrés pendant toute l'éternité.

Un homme est puissant dans le monde : son autorité, son crédit peuvent bien lui faire braver impunément la justice et les lois ; il peut étouffer par la crainte la voix de l'innocent qu'il opprime, du pupille qu'il dépouille, de la veuve qu'il réduit à la misère ; il peut s'emparer impunément du champ de Naboth, et ajouter sans crainte cette injustice à celles qui ont formé ses vastes héritages. Mais croyez-vous, mes frères, qu'il soit tranquille au-dedans de lui-même ? Non ; sa conscience l'accuse continuellement ; et il éprouve à ce tribunal intérieur un jugement plus rigoureux que celui qu'il pourrait attendre des hommes.

Un homme adroit, un plaideur artificieux peut fasciner les yeux de ses juges ; il peut échapper à la vengeance des lois en faisant passer pour innocent ce qui dans le fond est un crime ; il peut déguiser aux yeux des hommes ses concussions et ses usures : mais est-il innocent à ses propres yeux ? Non : il se condamne lui-même : le succès de ses injustices ne le justifie pas devant le juge incorruptible qu'il porte au-dedans de lui : sans cesse une voix importune lui dit que peut-être le moment est venu où il va paraître aux yeux des hommes ce qu'il est ; que ce témoin qu'il a suborné va révéler ses pratiques criminelles ; que cet acte qu'il a supprimé va reparaitre ; que cette intrigue, cette fourberie va se découvrir ; que

déjà on l'en soupçonne, qu'un complice indiscret l'a trahi, qu'il est ruiné, qu'il est perdu. Voilà, mes frères, l'état de ces hommes qui se sont fait, à force d'injustices, une fortune brillante. Une feuille agitée par le vent, leur ombre même les épouvante. Ce bruit effrayant retentit à chaque instant aux oreilles de l'impie ; et lors même que tout est calme et tranquille, son esprit est livré aux plus cruelles inquiétudes : *Sonitus terroris in auribus impij, et cum pax sit, suspicatur insidias.* (Job, XV, 21.)

N'est-ce rien, d'ailleurs, que ce sentiment intime qui leur répond continuellement du mépris et de la haine publique ? Ils voient à leurs pieds une foule d'adorateurs ; mais ils savent bien qu'ils n'ont pas un ami : ils savent que les respects intéressés qu'on leur prodigue ne s'adressent qu'à leur fortune ou à leur dignité, et que dans la foule de leurs courtisans, il n'en est peut-être pas un seul qui ne les vit avec joie humiliés, dégradés, confondus. Ce fameux scélérat qui, sous le nom de protecteur, asservit une nation idolâtre de sa liberté, qui osa ensanguiner le trône et qui réussit à s'y asseoir lui-même ; cet homme enfin dont le succès et les crimes étonneront également la postérité, paraissait jouir tranquillement du fruit de ses forfaits. Un courtisan flatteur lui fit un jour remarquer la foule du peuple qui s'empressait pour le voir et lui applaudir : Ne vous y trompez pas, lui dit-il, la foule serait plus grande encore, s'il s'agissait d'assister à mon supplice. Quelle pensée pour un homme qui n'a pas encore perdu tout sentiment d'humanité !

Mais les idées de la religion, quel trouble, quel ravage ne causent-elles pas dans l'âme des méchants ? Peuvent-ils, sans sécher de frayeur, penser à ce Dieu juste, à ce Dieu vengeur qui les connaît, qui les jugera, qui punira leurs crimes par des supplices éternels ? Je sais, mes frères, par quels funestes moyens ils cherchent à se tranquilliser ; je sais que c'est surtout parmi les heureux du siècle qu'on trouve de ces insensés qui disent dans leur cœur qu'il n'y a pas de Dieu, que tout périt avec le corps, que l'éternité est une chimère. Mais en sont-ils bien persuadés ? Pourquoi donc, au moindre danger, les voyons-nous lever les yeux au ciel et invoquer comme nous le nom de Dieu ? Pourquoi laissent-ils si souvent échapper ce témoignage d'une âme naturellement chrétienne : *testimonium animæ naturaliter Christianæ* ? Pourquoi tant de frayeur, lorsque la foudre gronde sur leurs têtes ? Pourquoi, dans la moindre maladie, tant d'empressement pour recourir à la religion, à la superstition même ? Ce sont, nous disent-ils, des restes des préjugés et des terreurs qu'on leur a inspirés dans leur enfance. Mais qu'importe, mes frères, d'où leur viennent ces sentiments ; il suffit qu'ils subsistent malgré eux dans leurs cœurs, pour les rendre malheureux, pour troubler la tranquillité de leur vie, pour empoisonner tous leurs plaisirs.

Cessons donc de regarder d'un œil d'envie la prospérité des méchants : *Noli æmulari in malignantibus.* (Psat. XXXVI, 1.) Leur félicité, si elle est réelle, ne dure qu'un instant; elle est comme ces plantes qu'un rayon de soleil fait sécher : *tanquam fenum velociter arescent* (Ibid); elle est accompagnée des remords les plus cruels, des soucis les plus enisants; elle les conduit au sort le plus affreux pour l'éternité. Ce sont, dit l'Ecriture, des victimes que le Seigneur engraisse pour le jour de ses vengeances : *Congrega eos quasi gregem ad victimam et sanctifica eos in die occisionis.* (Jerem., XII, 3.) Oserous-nous dire encore que les pécheurs sont heureux? Non, encore une fois, mes frères; il n'y a pour eux ni paix, ni bonheur : *Non est pax impiis.* (Isa., LVII, 21.) Mais les justes, au contraire, ne sont jamais véritablement malheureux, lors même qu'ils paraissent accablés sous le poids de l'adversité : c'est ce qui me reste à développer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les mêmes raisons par lesquelles je vous ai fait voir la fausseté du bonheur des méchants prouvent aussi, mes frères, la légèreté des afflictions sous lesquelles les justes nous paraissent quelquefois accablés. En effet, si les biens dans lesquels les mondains font consister leur bonheur ne sont pas de véritables biens, s'ils n'en ont qu'une apparence trompeuse, la privation de ces biens frivoles peut-elle être un véritable malheur? Si la durée du bonheur des méchants est si courte, si la mort qui doit la terminer est si prochaine, ne peut-on pas dire aussi que l'adversité des justes ne dure qu'un instant : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ* (II Cor., IV, 17); et au lieu que les approches de la mort sont infiniment affligeantes pour un homme qui a mis dans cette vie toute sa félicité et toutes ses espérances; ne sont-elles pas au contraire infiniment consolantes pour un juste, qui ayant éprouvé la vanité des choses d'ici-bas, ayant été dégagé par l'adversité des liens qui pouvaient l'y attacher, n'envisage la fin de cette vie mortelle que comme la fin de son exil, le commencement de son bonheur et le moment heureux qui va le réunir avec Jésus-Christ et avec la société des saints, dans la paix éternelle de la Jérusalem céleste? Enfin si au milieu des honneurs et des richesses, si dans le sein même de la volupté, des remords cruels viennent troubler la paix de l'impie, si sa conscience déchirée est pour lui un juge inexorable, n'est-il pas vrai, au contraire, qu'au milieu même de l'indigence, accablé, si l'on veut, de maladie et de langueur, le juste trouve dans le témoignage de sa conscience une consolation plus douce, plus certaine mille fois que celles que le monde peut offrir? Au milieu des tribulations et des souffrances, il jouit de son Dieu, qui est l'unique objet de son amour, et qui est en effet le souverain bien, le seul bien véritable; il le possède, il s'entretient avec

lui, il l'a pour témoin de son innocence, il peut répandre continuellement ses peines dans son sein paternel : appeler un tel homme malheureux, dit saint Augustin, c'est être bien malheureux soi-même : *Quisquis eo fruitur quod amat, et summum bonum amat, quis eum beatum nisi miserrimus negat?*

Mais pour remplir entièrement l'objet que je me suis proposé, je dis que les justes, bien loin d'être malheureux dans les afflictions, y trouvent, au contraire, des sujets de joie et de consolation. Pourquoi? Parce qu'ils y trouvent un moyen sûr de satisfaire à la justice de Dieu pour leurs péchés passés; parce qu'ils les regardent comme un préservatif contre les fautes auxquelles ils sont continuellement exposés; enfin parce qu'ils y voient un gage de leur félicité future, et comme le sceau de leur prédestination éternelle.

I. Je dis premièrement qu'un juste éclairé des lumières de la foi trouve dans les afflictions qui lui surviennent un moyen sûr de satisfaire à la justice de Dieu pour ses péchés passés, et que ce point de vue dans lequel il les envisage est pour lui une source abondante de consolations. En effet, mes frères, est-il quelqu'un parmi les justes mêmes qui ne soit en quelque chose redevable à la justice de Dieu? Se croire entièrement exempt de péché, dit saint Jean, c'est se séduire soi-même : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus.* (I Joan., I, 8.) Avec quelque attention que nous veillions sur nous-mêmes, il est bien difficile que nous ne contristions pas l'esprit de Dieu par un grand nombre de fautes : combien de distractions dans nos prières, combien de caprices dans nos dévotions, combien d'indiscrétions dans nos discours, combien de mouvements secrets d'antipathie, d'humeur, de sensualité, de vaine gloire! Telles sont les faiblesses attachées à l'humanité; tel est le sujet continu de nos gémissements. Ces fautes journalières ne nous font pas perdre entièrement la grâce du Seigneur; mais elles nous rendent moins agréables à ses yeux; elles ne sont point incompatibles avec la charité, elles laissent subsister dans nos cœurs le fondement de la justice qui est Jésus-Christ et son amour; mais elles sont, selon l'expression de l'Apôtre, comme la paille et le bois que nous élevons sur ce riche fondement. Or, mes frères, cet édifice imparfait ne peut subsister dans l'éternité; il ne peut faire partie de cette cité mystérieuse qui s'élève à la gloire du Très-Haut, et dont les murs doivent être, selon l'Ecriture, tous composés de pierres précieuses : *Lapides pretiosi omnes muri ejus*, il faut que le feu le purifie, qu'il consume toutes ces matières étrangères, pour ne laisser subsister que celles qui sont dignes du Dieu saint qui doit habiter en nous. Ce feu qui nous éprouve et qui contribue aussi à notre sanctification et à notre salut, ce sont les afflictions et les souffrances. En même temps qu'elles séparent l'alliage que nous mêlons

à l'or de la charité; elles servent aussi, par l'impression douloureuse qu'elles font sur nous, à expier nos fautes, à nous acquitter de tout ce que nous devons à la justice de Dieu pour ces péchés ordinaires, qui sont la suite presque nécessaire de notre faiblesse; elles sont le supplément de notre pénitence pour les péchés plus griefs par lesquels nous avons peut-être eu le malheur de perdre entièrement notre innocence. Avouons-le, mes frères, il y a aujourd'hui bien peu de justes qui jouissent de leur innocence baptismale; il y en a bien peu qui n'aient pas profané le sang de l'alliance qui les avait unis avec Dieu, qui n'aient pas crucifié Jésus-Christ de nouveau. Ils ont trouvé dans le sacrement de pénitence une nouvelle vie; mais si la miséricorde de Dieu a couvert leurs iniquités, ils ne les ont pas eux-mêmes oubliées; ils ne se croient pas dispensés de les pleurer et de les punir: ils ont continuellement devant les yeux ces tristes années qu'ils ont passées dans l'éloignement et la disgrâce de Dieu, sans connaître la justice et la beauté de sa loi. Ce ne sont point de ces remords cuisants qui troublent la conscience des pécheurs persévérants dans le crime: c'est le sentiment d'une juste douleur, qui vient de l'amour qu'ils ont pour Dieu, et qui leur fait répandre des larmes plus douces, dit saint Augustin, que les ris insensés dont les théâtres retentissent. Or ce souvenir douloureux ne peut demeurer dans leur cœur sans leur faire désirer sincèrement que leurs péchés soient entièrement expiés, que la justice de Dieu soit pleinement vengée des outrages qu'ils lui ont faits.

Un homme charnel se réjouit de n'être plus dans ces temps où l'Eglise, armée d'une sainte rigueur, exigeait des pénitents une satisfaction proportionnée à leurs crimes. Cette discipline salutaire qui les assujettissait à des années entières de jeûne, de cilice, d'humiliations publiques, lui paraît un rigorisme affreux; et s'il ne porte pas l'audace jusqu'à accuser de cruauté les saints qui l'avaient établie, il croit au moins que ceux qui sont venus depuis étaient bien plus habiles et plus éclairés; puisqu'au moyen de la récitation de quelques prières vocales ou de quelques autres œuvres aussi faciles à pratiquer, ils nous procurent la réconciliation qu'on achetait autrefois par tant de travaux et de larmes. Il ne voit pas, cet homme ennemi de la croix de Jésus-Christ, que les principes sur lesquels l'Eglise avait établi sa première discipline sont toujours les mêmes; que la justice de Dieu ne peut rien perdre de ses droits; que si l'Eglise a cessé de désigner l'espèce et la durée précise des œuvres satisfactoires, elle n'a pas prétendu dispenser les pécheurs du précepte divin qui les oblige à se punir eux-mêmes de leurs iniquités; qu'elle leur a seulement laissé le choix des moyens; et qu'en abrégeant le temps des épreuves, elle a supposé que les pécheurs réconciliés avec Dieu ne seraient que plus excités par ce

bienfait à faire de dignes fruits de pénitence.

Mais les justes sont bien éloignés de donner dans les mêmes erreurs: ils ne sont justes que parce qu'ils aiment la justice; parce qu'ils l'aiment plus que toute chose, et par conséquent plus qu'eux-mêmes. Ils l'aiment dans toute son étendue, autant lorsqu'elle punit que lorsqu'elle récompense: ils ont donc un plaisir réel à la voir satisfaite, à s'immoler pour elle, à recevoir ses coups. Ils regrettent ces temps où il leur aurait été permis de lui faire une réparation publique; ils voudraient pouvoir porter aux yeux de toute l'Eglise la peine et l'humiliation du péché, arroser de leurs larmes le vestibule du temple, embrasser les genoux des fidèles, les conjurer de demander miséricorde pour eux. Ces œuvres, si révoltantes pour l'amour-propre, leur paraissent douces et consolantes, parce qu'elles leur paraissent justes, et que l'amour de la justice domine dans leurs cœurs. Ils se dédommagent dans le secret de ce qu'ils ne peuvent faire en public: mais quelque austère que soit leur pénitence, ils se plaignent encore de leur lâcheté; et ils sont comblés de joie, lorsque Dieu vient à leur secours; lorsque, par les afflictions qu'il leur envoie, il leur impose lui-même une pénitence rigoureuse qu'ils n'auraient pas eu le courage d'embrasser.

Tels sont, mes frères, les sentiments des véritables pénitents, c'est-à-dire des justes, puisque c'est désormais dans cette classe qu'il faut les chercher. C'est ainsi que la charité, l'amour de la justice adoucit à leur égard l'amertume des souffrances. Mais l'amour bien réglé qu'ils ont pour eux-mêmes les leur fait aussi envisager dans un point de vue consolant. Ils savent que s'ils sortaient de cette vie sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu, le bonheur après lequel ils soupirent serait différé; que Dieu les punirait par lui-même avec plus de sévérité; qu'il les ferait passer par ce feu vengeur destiné à purifier les âmes justes, à les rendre plus dignes du royaume des cieux. Ce feu ne nous paraît rien, dit saint Augustin, parce qu'il n'est pas éternel, parce qu'il conduit au salut: *Quia dicitur, salvus erit quasi per ignem, contemnitur ille ignis*; et cependant il est terrible en lui-même, tout ce qu'on peut souffrir en ce monde ne peut lui être comparé: *Gravior tamen erit, quam quidquid potest homo pati in hac vita*. Or nous savons, mes frères, que Dieu ne nous punira pas deux fois; nous savons que si nous recevons avec résignation, avec humilité, les châtiments qu'il exerce sur nous en cette vie, il les substituera aux peines rigoureuses qu'il serait en droit de nous faire subir après notre mort. Convaincu de ces maximes, un juste peut-il être malheureux dans ses souffrances? Peut-il, au contraire, ne pas les regarder comme des preuves de la bonté paternelle de Dieu?

II. Il les regarde aussi, mes frères, comme

un preservatif contre les fautes auxquelles la faiblesse humaine est continuellement exposée : autre motif pour une âme qui aime Dieu et la vertu, de les trouver douces et consolantes. Tous les états ont leurs dangers et leurs tentations ; et il n'est que trop ordinaire de voir des pauvres et des affligés s'abandonner à des vices contraires à l'esprit de l'Evangile, et ajouter à leurs murmures contre Dieu beaucoup d'injustice envers les hommes. Mais l'état le plus dangereux, le plus redoutable à la vertu, c'est celui de la prospérité et des richesses. Le moindre mal qu'elles puissent produire, c'est de nous attacher au monde, de nous le faire envisager comme notre patrie et notre demeure permanente ; au lieu que la foi nous le fait regarder comme un lieu d'exil, comme une terre étrangère dont le langage et les mœurs nous doivent être insupportables, où nous sommes environnés de pièges et d'ennemis, dont nous ne pouvons sortir trop promptement pour entrer en possession de l'héritage céleste auquel nous sommes appelés. Ces sentiments, mes frères, sont essentiels au christianisme. Mais qu'il est difficile de les concevoir ou de les conserver, lorsque le monde ne nous offre que des agréments et des plaisirs ! qu'il est difficile de regarder comme une vallée de larmes une terre où les fleurs naissent sous nos pas ; ou de gémir sur la durée de notre exil, lorsque nous n'en éprouvons ni les travaux ni les amertumes. On oublie aisément Jérusalem, lorsque tout rit à Babylone ; et l'on devient insensiblement citoyen de cette ville infidèle, où l'on ne devait être qu'étranger, que captif.

L'Apôtre nous ordonne d'user de ce monde comme n'en usant point : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* (I Cor., VII, 31.) Mais c'est là peut-être le précepte de la morale chrétienne le plus difficile à pratiquer. Oui, mes frères, il faut une vertu plus héroïque pour vivre au milieu des délices et des richesses du monde sans les aimer que pour en faire le sacrifice le plus entier. Renoncer au monde, ce n'est qu'un conseil ; ne pas l'aimer, c'est un précepte ; et cependant rien de si ordinaire que de voir des chrétiens préférer la pauvreté volontaire aux richesses que leur naissance leur assure ; et rien de si rare, au contraire, que de trouver, dans ceux qui jouissent des faveurs du monde, ce détachement de cœur et d'affection que l'Evangile nous prescrit ; rien de si commun que l'illusion sur ce sujet. Tant que nous possédons ces biens périssables, dit saint Augustin, nous nous persuadons aisément que nous ne les aimons pas : *plerumque cum mutabilia bona adsunt nobis, putamus quod ea non diligamus.* Mais si nous venons à les perdre, c'est alors que nous nous connaissons nous-mêmes, et que nous voyons combien nous y étions attachés. Nous ne les perdons avec regret que parce que nous les aimions ; et cet amour, lors même qu'il ne l'emporte pas dans nos cœurs sur celui que

nous devons à Dieu, est cependant un commencement de cupidité : *aliquantula cupiditas* ; il n'est pas aux yeux du Seigneur entièrement exempt du péché. Un chrétien qui a fait cette expérience peut-il, lorsque ses réflexions succèdent à un moment de sensibilité, regretter ces biens séducteurs ? Ne dit-il pas, au contraire, au Seigneur, dans les transports de sa reconnaissance : Vous avez rompu mes liens, ô mon Dieu ; je vous dois pour ce bienfait un sacrifice éternel de louanges et d'actions de grâces : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.* (Psal. CXV, 17.)

Mais indépendamment de cet attachement au monde, qui est presque inséparable de la possession de ses biens, à combien d'autres fautes la prospérité ne nous expose-t-elle pas ! Quel état plus dangereux que celui d'un homme à qui tout prospère, qui ne connaît rien de difficile dans l'exécution de ses volontés, dans l'accomplissement de ses désirs ; qui ne voit autour de lui que des objets de cupidité, et contre l'innocence duquel toutes les créatures semblent conspirer ! Hélas ! vous le savez, mes frères, ce ne fut pas pendant qu'il était poursuivi par le cruel Saül, ce ne fut pas au milieu de ses adversités que David perdit son innocence ; ce fut lorsqu'il était au comble du bonheur, lorsque, tranquille dans son palais, il jouissait de ses propres victoires et de celles que Joab remportait pour lui ; ce fut, dis-je, alors que la passion s'empara de son cœur et le conduisit enfin à l'adultère et à l'homicide. Son fils, le plus sage de tous les hommes, ne fut-il pas aussi asservi par la prospérité à la mollesse, et par la mollesse à l'idolâtrie ?

Et vous-mêmes, mes frères, n'avez-vous pas souvent éprouvé les dangers de la prospérité ? Vous avez vu pendant quelque temps vos affaires réussir ; vous aviez de plus grandes espérances pour l'avenir ; et déjà vous formiez des projets qui auraient occasionné votre perte éternelle ; déjà vous vous conformiez à ce monde trompeur et corrompu que vous devez haïr ; déjà vous aviez sacrifié à de prétendues bienséances cette modestie, cette simplicité qui est le principal ornement d'une femme chrétienne ; déjà, sous prétexte d'élever vos enfants d'une manière conforme à votre fortune, vous leur destiniez une éducation toute mondaine, vous pensiez à les produire dans le monde, au risque de voir leur innocence succomber et se perdre parmi tant de mauvais exemples ; déjà, en un mot, l'ambition, le luxe, l'amour des plaisirs s'étaient emparés de vous et auraient banni de votre cœur l'humilité, l'amour de la retraite et de la croix de Jésus-Christ. Dans quel danger n'étiez-vous pas alors, et combien n'y avait-il pas à craindre que ces affaiblissements ne vous préparassent une chute plus terrible ? Dieu vous a prévenus, mes frères ; et parce qu'il a sur vous des desseins de miséricorde, il a renversé cette fortune brillante qui commençait à vous séduire ; il vous a remis dans le che-

min de la vertu : il vous a ramenés à cette voie étroite qui conduit à la vie, et à laquelle vous commenciez à préférer la voie large qui conduit à la mort. Si vous êtes véritablement chrétiens, si vous connaissez le prix de la grâce du Seigneur, que vous étiez sur le point de perdre entièrement, devez-vous murmurer contre le remède salutaire qui vous est appliqué ? Ne devez-vous pas, au contraire, le recevoir avec reconnaissance, quelque amer qu'il vous paraisse d'abord ? On ne peut être juste, mes frères, sans entrer dans ces sentiments ; et ces sentiments une fois bien gravés dans nos cœurs, font disparaître toute l'amertume des souffrances et de l'adversité : ils nous les font recevoir, non pas seulement avec résignation et avec patience, mais encore avec joie et consolation ; ils nous les font regarder comme le gage de notre bonheur futur et le sceau de notre prédestination éternelle.

III. Oui, mes frères, s'il y a sur la terre un motif légitime d'espérer le bonheur éternel, et de croire qu'on est de ce nombre heureux à qui le Seigneur l'a destiné dans sa miséricorde, ce motif, c'est l'adversité. Pourquoi ? Parce qu'elle nous met dans la voie par laquelle tous les saints sont parvenus à la gloire ; parce qu'elle nous assure nous-mêmes de la solidité de notre vertu ; parce qu'elle nous est garante que cette vertu n'ayant point été récompensée dans ce monde, elle le sera infailliblement dans l'autre.

Premièrement, l'adversité nous met dans la voie dans laquelle ont marché tous les saints, dans la seule voie qui conduit sûrement au salut, dans la voie que Jésus-Christ nous a marquée par ses discours et par ses exemples. Parcourons l'histoire de la religion depuis sa naissance jusqu'à nos jours, rappelons-nous ces saints qui ont été nos précurseurs dans la foi, et qui sont aujourd'hui nos intercesseurs dans le ciel : en est-il un seul qui n'ait été éprouvé par les afflictions et les souffrances ? Le Seigneur a eu des élus jusque sur le trône ; mais ceux qu'il a choisis dans cet état ont eux-mêmes essuyé des malheurs et des disgrâces. David a été obligé de fuir devant son propre fils. Clotilde a vu égorger presque sous ses yeux une partie de sa postérité. Louis a éprouvé les rigueurs de la captivité. Tous ont été marqués du sceau de la croix de Jésus-Christ sans lequel ce divin Maître ne peut nous reconnaître pour ses disciples. Est-il, en effet, pour parvenir à la gloire une autre voie que celle des afflictions ? N'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ y est parvenu lui-même ? Ne nous dit-il pas que quiconque ne porte pas sa croix avec lui n'est pas digne de lui ? L'Apôtre ne nous apprend-il pas que la condition essentielle sans laquelle nous ne pouvons être les cohéritiers du Fils de Dieu, c'est de souffrir avec lui ? *Cohæredes Christi, si tamen computimur, ut et conglorificemur.* (Rom., VIII, 17.) Quel est, nous dit encore l'Apôtre, quel est l'enfant bien-aimé qu'un père tendre ne châtie point : *Quis filius quem non corripit pater ?* (Hebr.,

XII, 7.) Quand on n'est pas soumis à cette verge paternelle, on a bien lieu de craindre de n'être pas du nombre des enfants : *Si extra disciplinam estis, ergo adulteri et non filii estis.* (Ibid., 8.) Pauvres de Jésus-Christ, et vous tous que le monde appelle malheureux, que ces vérités sont consolantes pour vous ! que votre état est glorieux, qu'il est digne d'envie ! il vous met en société avec tout ce qu'il y a jamais eu de saints sur la terre, avec l'Auteur même de toute sainteté. Mais que ces mêmes vérités sont accablantes pour ceux qui jouissent des faveurs et de la prospérité du siècle ! Il est dit dans l'Evangile que la voie qui conduit au salut est étroite et pénible ; et celle dans laquelle ils marchent est commode et spacieuse : il est dit que quiconque n'aura point eu de part aux souffrances de Jésus-Christ n'en aura point à sa gloire : et ils n'ont aucune marque qui puisse les faire reconnaître pour les disciples de ce Dieu pauvre, humilié, crucifié. Les pauvres, au contraire, et les affligés sont chargés de la croix de leur divin Maître, ils la portent après lui : heureux s'ils persévèrent et s'ils ne cherchent point à se décharger de ce fardeau précieux qui fait toute leur gloire et tout le fondement de leur espérance !

En second lieu, mes frères, les afflictions sont la seule marque par laquelle nous puissions nous assurer de la solidité de notre vertu. Que serait-ce, en effet, qu'une vertu qui ne se proposerait pour but et pour fin que des récompenses temporelles, qui n'honorerait Dieu que dans l'espérance de recevoir de lui les biens périssables de la terre ? Ce serait tout au plus celle d'un juif charnel, et non pas celle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi. Mais si notre prospérité va, pour ainsi dire, de pair avec notre religion ; si nous ne trouvons dans le service du Seigneur que des consolations et de la gloire ; si notre vertu reconnue de tous les hommes ne nous attire que des applaudissements et des éloges ; pouvons-nous, au milieu de tous ces objets d'amour-propre, démêler avec certitude quel est le véritable motif qui nous conduit ? L'ennemi de notre salut ne peut-il pas dire de nous, comme il le disait de Job : *Est-ce en vain qu'il craint le Seigneur : Nunquid frustra timet Deum ?* (Job, I, 9.) Est-il étonnant qu'il cultive, qu'il conserve une piété qui lui procure de si grands avantages. Mais si Dieu permet à Satan de nous éprouver par la perte de nos biens et de tout ce que nous avons de plus cher au monde ; s'il lui permet de nous affliger dans notre corps et de nous couvrir de plaies et de douleurs ; s'il permet que le monde exerce à notre égard toute l'injustice de ses jugements ; que nos amis mêmes s'obstinent à nous regarder comme coupables, lorsque nous ne sommes que malheureux ; qu'une personne engagée avec nous par les liens les plus doux et les plus sacrés, dont la société devrait adoucir toutes nos peines, les augmente au contraire par l'aigreur de ses reproches, par la bizarrerie de son humeur, par l'irrégularité de sa conduite ; et qu'au milieu de ces

afflictions si sensibles nous continuions de le louer, de le bénir, de l'aimer ; si nous le servons toujours avec la même fidélité et la même ardeur ; n'est-ce pas alors que nous pouvons avoir une assurance raisonnable de l'aimer pour lui-même et d'être animés de cette charité qui n'attend de lui d'autre récompense que lui-même ? Et cette humble confiance que les afflictions nous inspirent n'est-elle pas bien capable d'adoucir toute leur amertume ? Telle est, dit saint Augustin, une des principales raisons pour lesquelles le Seigneur afflige ses élus dans cette vie ; c'est afin qu'ils se connaissent eux-mêmes et qu'ils puissent s'assurer de l'amour pur et gratuit qu'ils ont pour Dieu : *Ut sibi humanus animus sit probatus et cognitus, quanta virtute pietatis Deum gratis diligat.*

Enfin, mes frères, le dernier motif de consolation et de confiance que les afflictions nous inspirent, c'est que cette même vertu dont elles éprouvent, dont elles augmentent la solidité, n'ayant pas été récompensée dans ce monde, doit infailliblement l'être dans l'autre. Sous un Dieu juste, une bonne œuvre ne peut être perdue : pratiquer la vertu sans en recevoir le prix, c'est, selon l'expression de l'Écriture, prêter à usure à ce Dieu plein de bonté : *fenerari Domino.* Laissons, mes frères, laissons subsister cette dette que le Seigneur veut bien contracter envers nous, laissons accumuler des intérêts qu'il nous paiera un jour avec tant de profusion et de magnificence. A Dieu ne plaise que nous le pressions de s'acquitter envers nous, et de cesser dès à présent d'être notre débiteur. Il pourrait bien, en comblant nos vœux indiscrets, nous donner une récompense égale à nos mérites ; mais de quelle félicité, de quelle gloire notre précipitation ne nous priverait-elle pas ? Ah ! conjurons-le, au contraire, de ne nous point donner sur la terre une récompense que la mort au plus tard nous forcerait d'abandonner ; de nous la réserver pour cette vie qui ne finira point, où nous en jouirons sans danger et sans inquiétude. Conjurons-le d'être lui-même notre récompense ; et dût-il nous faire acheter la possession de ce bien suprême par des afflictions, plus sensibles encore que celles que nous avons éprouvées jusqu'à présent, ne croyons pas qu'il y ait jamais aucune proportion entre les maux de cette vie et la gloire qu'ils peuvent nous procurer.

Telles sont, mes frères, les consolations solides que les afflictions mêmes fournissent à un cœur chrétien. Cessons donc de nous plaindre de ce que, dans le partage des biens et des maux de cette vie, la Providence paraît plus favorable aux méchants qu'aux hommes vertueux. Tout est dans l'ordre ; tout est digne d'un Dieu infiniment bon, infiniment sage. Les méchants, heureux en apparence, sont en effet les seuls dignes de notre compassion ; ils reçoivent dans ce monde une récompense aussi frivole que leurs vertus, dit saint Augustin : *Receperunt mercedem suam, vani vanam ;* et

ils n'ont à attendre pour l'éternité que le jugement le plus terrible et le plus rigoureux. Les justes au contraire ont, dans leurs afflictions mêmes, des marques certaines de la prédilection de Dieu. Il adoucit par l'onction de sa grâce la croix dont ils sont chargés, et il promet à leur pénitence la plus magnifique de toutes les récompenses. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

L'orateur, prêchant ce sermon aux Orphelines, y inséra le morceau suivant :

Tendre et précieuse portion du troupeau de Jésus-Christ, jeunes épouses de l'Agneau qui croissez dans cette sainte retraite sous les ailes de la religion et de la piété, si nous vous considérons des yeux de la nature, nous ne pouvons que nous attendre sur vos malheurs. Vous avez vu descendre dans le tombeau ceux de qui vous tenez le jour. Vous n'avez connu ces personnes si chères que pour arroser aussitôt leurs tombeaux de vos larmes. Le même coup qui a tranché le fil de leur vie a renversé vos espérances pour le siècle. Que ce coup a été terrible aux yeux de la chair, mais qu'il est différent à ceux de la religion ! Non, il n'y a plus personne sur la terre à qui vous puissiez donner le doux nom de père ; mais votre Père est véritablement dans les cieux : c'est Dieu lui-même qui vous a adoptés pour ses enfants ; c'est lui qui vous nourrit ; c'est lui qui a inspiré à un magistrat chrétien d'ouvrir cet asile à votre faiblesse et à votre innocence ; c'est lui qui donne à tant de cœurs généreux la volonté de pourvoir à vos besoins ; c'est lui qui vous donne pour maison paternelle son propre sanctuaire. Un tel père vous sera-t-il donc moins cher que celui que l'impitoyable mort vous a enlevé ? Le fantôme de la fortune s'est évanoui pour vous : mais aussi le souffle empoisonné du monde ne corrompra point votre innocence, l'éclat trompeur de ses vanités ne vous séduira point ; vous apprendrez dans ce sanctuaire de la piété à le haïr et à le mépriser. Les exemples que vous y voyez, les instructions que vous y recevez, les vertus qu'on vous y inspire ne sont-elles pas des biens préférables à ceux que la Providence vous a refusés ; et l'adversité, qui vous procure de tels avantages, n'est-elle pas elle-même un bienfait et une faveur signalée ?

SERMON XIII.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR LA CONFESS'ON.

Dixit Jesus turbis Judæorum : Quis ex vobis arguet me de peccato ? (Joan., VIII, 46.)

Jésus dit à la multitude des Juifs : Qui d'entre vous me convaincra de péché ?

Jésus-Christ était, mes frères, le seul d'entre les hommes qui pût parler à ses ennemis avec cette noble assurance. Seul juste, seul saint, seul impeccable à cause de la Divinité qui habitait en lui corporellement, et qui dirigeait toutes les actions

de son humanité, il pouvait seul braver les yeux les plus clairvoyants de la haine et de l'envie. Pour nous, mes frères, qui avons été conçus dans le péché, nous qui sommes soumis à l'empire de la concupiscence, qui en est la suite malheureuse, nous enfin qui ne sommes par nous-mêmes qu'imperfection et que faiblesse, si nous osions nous dire sans péché, nous nous séduirions nous-mêmes, et nous ajouterions à toutes nos autres iniquités un mensonge plein d'orgueil et de témérité. Non : avec quelque attention que nous veillions sur nous-mêmes, il nous est presque impossible d'éviter toutes sortes de fautes. Le privilège de n'en commettre aucune n'a été accordé qu'à cette Vierge sainte que le Seigneur avait comblée d'une plénitude de grâces pour la rendre digne de devenir la mère de Dieu, et de laquelle, dit saint Augustin, l'honneur même du Seigneur exige que nous ne fassions point mention toutes les fois qu'il est question du péché : *De qua, propter honorem Domini, nullam, cum de peccatis agitur, fieri volo mentionem.*

Ames pieuses et timorées, cette fragilité et les fautes journalières dans lesquelles elle vous entraîne doivent être l'objet de votre douleur ; mais à Dieu ne plaise qu'elles vous ôtent la confiance que vous devez avoir dans la miséricorde du Seigneur. Ce Dieu, plein de bonté, connaît le limon dont ses mains nous ont pétris. Il sait que nous ne sommes que poussière, et il exige de nous, non pas que nous arrivions à la perfection, mais que nous y tendions de toutes vos forces. Les fautes que notre faiblesse nous fait commettre, il nous les pardonne, lorsque nous lui en faisons un humble aveu, lorsque nous les punissons en nous-mêmes par des actes de mortification et de pénitence, lorsque nous lui en demandons le pardon au nom de Jésus-Christ, et que nous pardonnons nous-mêmes à nos frères celles qu'ils ont commises contre nous.

Mais il est, mes frères, des péchés d'un ordre plus grave, dont la vie des chrétiens devrait toujours être exempte, et que la corruption des mœurs rend cependant si fréquents ; des péchés qui donnent la mort à l'âme, qui la dépouillent des ornements précieux de la justice et de l'innocence, la rendent aux yeux de Dieu un objet de colère et la soumettent à toute la rigueur de ses vengeances. De tels péchés, mes frères, ne peuvent être expiés que par des œuvres plus pénibles et des satisfactions plus rigoureuses. Il ne suffit pas de les confesser en présence du Seigneur, il faut en faire l'aveu aux ministres qu'il a rendus les dépositaires du droit de sa justice et des dons de sa miséricorde, et cette confession fait partie du sacrement qu'il a institué pour vous les remettre.

C'est de cette confession, mes frères, que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui. Il est peu d'articles de la foi ou de la discipline de l'Eglise, contre lesquels le démon de l'erreur ait fait plus d'efforts que contre

celui-ci. Ces hérétiques, qui, dans les derniers siècles, ont causé dans l'univers tant de troubles et de ravages, et qui ont si étrangement défiguré la religion sous prétexte de la réformer, les Luther, les Calvin ont regardé la confession comme un objet digne de leur haine ; et il faut l'avouer, mes frères, depuis même que l'ancienne religion a triomphé de cette secte profane, il reste encore parmi nous un grand nombre d'hommes qui n'admettent qu'avec répugnance la doctrine de l'Eglise sur cet objet, qui aiment à faire contre la confession ou de mauvaises difficultés ou des railleries sacrilèges, et qui souhaiteraient enfin qu'on les délivrât d'un joug qui leur paraît aussi inutile qu'onéreux.

D'un autre côté, combien de catholiques mettent dans la confession une confiance téméraire, la substituent à toutes les autres parties de la pénitence, et s'imaginent être dégagés des liens funestes du péché, toutes les fois qu'ils en ont fait, dans le sacré tribunal, l'aveu même le plus imparfait ? J'entreprends, mes frères, de confondre les ennemis de l'Eglise et d'éclairer ses enfants. Je prouverai contre les uns la nécessité et l'utilité de la confession : ce sera le sujet de ma première partie. J'indiquerai aux autres les principaux vices qui rendent si souvent leurs confessions infructueuses et criminelles : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le libertinage, trop fidèle écho de l'hérésie des derniers siècles, vous dit, mes frères, que la confession des péchés est une pratique inutile, une pratique inconnue à l'antiquité, un joug insupportable. Et moi j'entreprends de vous prouver que c'est une pratique instituée par Jésus-Christ, et nécessaire pour obtenir la rémission des péchés ; une pratique fidèlement observée dans tous les temps et dans tous les lieux où il y a jamais eu des chrétiens ; enfin une pratique aussi consolante qu'elle est nécessaire.

I. Que Jésus-Christ ait donné aux ministres de son Eglise le pouvoir de remettre les péchés, c'est, mes frères, une vérité aussi certaine qu'elle est consolante pour les pécheurs. Combien de preuves les saintes Ecritures ne nous fournissent-elles pas de cette instruction salutaire ? Tantôt Jésus-Christ adressant la parole à saint Pierre et en sa personne à l'unité de l'Eglise qu'il représentait, lui dit qu'il lui donnera les clefs du royaume des cieux ; que tout ce qu'il liera sur la terre sera lié dans le ciel ; que tout ce qu'il déliera ici-bas sera pareillement délié dans les cieux. Tantôt le Sauveur, exécutant sa promesse, communique à ses apôtres la vertu de l'Esprit-Saint, et leur donne, en effet, le pouvoir de remettre les péchés. Recevez l'Esprit-Saint, leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez : *Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata remit-*

tuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt. (Joan., XX, 23.) Voilà, mes frères, le fondement inébranlable du pouvoir que nous exerçons et le titre constitutif de notre ministère. Ce n'est point ici un privilège personnel à ceux à qui Jésus-Christ adressait alors la parole; c'est un droit attribué pour toujours à cette Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir; à ces ministres successeurs des apôtres à qui Jésus-Christ a dit, étant prêt de remonter au ciel : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Ainsi l'ont cru ces grands hommes qui ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang la semence de l'Evangile, et qui ont gouverné l'Eglise dans un temps où, de l'aveu de nos frères errants, la doctrine de Jésus-Christ y était encore enseignée dans toute sa pureté.

Mais l'Eglise a-t-elle pu jamais exercer ce ministère de la réconciliation, sans exiger la confession des péchés? Jésus-Christ a établi ses apôtres et leurs successeurs pour être les dispensateurs de ses grâces. Il leur a laissé le pouvoir de juger et de discerner parmi les pécheurs ceux qui doivent être dégagés des liens de leurs iniquités, et ceux qui doivent y être laissés. Mais quoi, est-ce donc un pouvoir arbitraire qu'il a voulu établir? Est-ce un despotisme affranchi de toutes sortes de lois? Qui pourrait le soupçonner de la part d'un législateur infiniment sage qui a proscrit avec tant de sévérité tout esprit de domination? Ce n'est donc qu'en connaissance de cause que les ministres de l'Eglise doivent prononcer. Ce n'est point au hasard, ce n'est point au gré de leurs caprices qu'ils doivent appliquer les mérites du sang de Jésus-Christ, dont ils sont les dispensateurs. Ils ne peuvent enfin, sans une connaissance exacte des péchés et des dispositions du pécheur, juger s'ils doivent lier ou délier, remettre ou retenir. Il faut donc que les fautes leur soient connues; et comment peuvent-elles l'être, mes frères, si ce n'est par la confession volontaire des coupables? Dira-t-on que la notoriété, la publicité des crimes suffit pour les en instruire? Mais combien de péchés ensevelis dans de profondes ténèbres, et qui ne sont connus que de Dieu et de celui qui les a commis? Combien de fautes mortelles qui n'ont été commises que dans la volonté? Combien de désirs impurs, de projets criminels qui ne se sont jamais manifestés au dehors? Est-on moins lié par ces sortes de péchés, que par ceux qui ont éclaté aux yeux des hommes? Jésus-Christ ne nous apprend-t-il pas dans son Evangile, que les uns et les autres nous rendent également coupables aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins? Cependant, mes frères, tout ce que l'Eglise ne délie pas demeure lié; tous les péchés qu'elle ne remet pas demeurent retenus. Il faut donc qu'elle prononce même sur les péchés secrets, il faut donc les manifester, il faut donc les confesser. Et quant à ceux mêmes qui ont été

commis à la face du ciel et en présence des hommes, qui pourrait nier qu'ils ne doivent aussi être avoués par les coupables? Ce n'est point ici une force extérieure, un tribunal rigoureux où il faille convaincre les criminels par des informations et des témoignages étrangers : c'est le trône de la grâce et de la miséricorde : c'est le tribunal d'un Dieu qui connaît le fond de nos cœurs, qui n'a pas besoin, pour connaître nos iniquités, que nous les lui déclarions, qui n'en exige l'aveu que comme une marque de notre repentir, et qui fait de cet aveu la première des conditions auxquelles il consent de nous les pardonner. N'est-ce pas là l'idée que nous avons de la clémence? N'est-ce pas ainsi que se conduit un père tendre qui veut pardonner à des enfants ingrats? N'est-ce pas ainsi qu'agissent les bons rois qui sont sur la terre les images du Très-Haut?

Une confession libre et volontaire de la part des coupables est donc essentielle à cette sorte de jugement que Jésus-Christ a établi; et par conséquent, mes frères, les mêmes paroles du Sauveur, qui donnent aux apôtres le pouvoir de lier et de délier, établissent aussi la nécessité de la confession. Tel est le raisonnement plein de force et de lumière par lequel les Pères du saint concile de Trente, et après eux tous les théologiens catholiques, ont confondu l'hérésie qui osait attaquer ce point de notre doctrine. La confession des péchés est donc instituée par Jésus-Christ même; elle appartient donc essentiellement au sacrement de la réconciliation, à cet unique moyen de recouvrer la grâce perdue après le baptême, à cette unique planche sur laquelle nous puissions encore nous sauver après notre triste naufrage.

II. D'après cela ne demandez plus, mes frères, si la confession a toujours été en usage dans l'Eglise. Jamais dans le sein de cette Eglise le ministère de la réconciliation n'a été interrompu : jamais les prêtres du Seigneur n'ont cessé de discerner entre la lèpre et la lèpre : jamais ils n'ont laissé prescrire contre le droit que Jésus-Christ leur a donné de juger les pécheurs, de leur imposer des peines proportionnées aux iniquités dont ils s'étaient rendus coupables, d'absoudre ceux qui par leur contrition et leur ferveur s'étaient rendus dignes de ce bienfait; et de lier, c'est-à-dire, d'éloigner des saints mystères et quelquefois de la société des fidèles ceux qui n'avaient pas suffisamment expié leurs péchés. Donc la confession a toujours été en usage. Un esprit droit et équitable n'a pas besoin d'autres preuves. De quel usage eussent donc été ces saintes règles que nous lisons dans les conciles et dans les ouvrages des saints Pères; ces canons pénitentiels, monuments précieux d'une discipline que nous ne pouvons plus suivre, mais que nous devons toujours respecter; ces canons qui distinguent avec tant de précision la pénitence de l'homicide de celle de l'adultère, de la

formication, du parjure ? De quel usage eussent été ces saintes règles, si tous ces crimes n'eussent été déclarés à l'Eglise par la confession même des coupables ?

Allons plus loin, mes frères : on vous dit que la confession est une invention des siècles postérieurs ; que dans les premiers temps de l'Eglise on ne la connaissait pas ; et l'on cherche quelquefois à appuyer ces discours téméraires d'un vain étalage d'érudition. Mais moi je dis : si la confession n'a pas toujours été en usage, quelle autorité a été assez grande pour soumettre à ce joug si rigoureux des peuples qui ne l'avaient jamais porté, et cela sans que personne ait réclamé contre une institution si nouvelle et si accablante ? Où est le canon, le décret du concile et du pontife qui a décidé que désormais personne ne pourrait être absous de ses péchés qu'après les avoir déclarés à un prêtre ? Nous connaissons, il est vrai, un canon du concile de Latran qui a fait une loi de la confession annuelle ; c'est-à-dire, que ce concile a fait un règlement que le malheur des temps avait rendu nécessaire ; et que pour forcer les pécheurs à sortir de l'iniquité dans laquelle ils croupissaient, il a ordonné qu'ils recourraient une fois chaque année au sacrement de pénitence. Mais ce n'est point lui qui a fait de la confession une partie essentielle de ce sacrement : mais l'existence de la confession est attestée par une foule de monuments antérieurs à ce concile : mais enfin ce n'est pas ce concile, tout composé d'évêques latins, qui a pu faire recevoir la confession chez les Grecs et chez les autres chrétiens depuis si longtemps séparés de la communion romaine : et si la confession se trouve établie partout où il y a quelque vestige du christianisme, c'est qu'elle l'a toujours été, et qu'on l'a toujours regardée comme une partie essentielle de la pénitence.

Cependant je l'avoue, mes frères, l'usage de la confession était moins fréquent dans les beaux siècles de l'Eglise qu'il ne l'est aujourd'hui : et pourquoi était-il moins fréquent ? Ce n'est pas qu'on ait jamais pu faire pénitence sans confession : mais c'est qu'on était moins souvent obligé de recourir à la pénitence ; et plutôt à Dieu, mes frères, que nous pussions voir revivre ces temps heureux ! Plût à Dieu, que le soin d'écouter les pécheurs et de les relever ne fût pas la plus grande et la plus ordinaire occupation des pasteurs de l'Eglise ! Non, sans doute, les Augustin, les Chrysostome et leurs fidèles coopérateurs n'étaient pas sans cesse occupés, comme nous, de la réconciliation des pécheurs : mais, c'est qu'alors on ne se faisait pas de la pénitence un exercice ordinaire ; c'est qu'alors on ne se faisait pas un jeu sacrilège de confesser ses péchés et de les commettre de nouveau, de tomber et de se relever ; c'est qu'alors la pénitence publique ne s'accordait guère qu'une fois aux pécheurs, et qu'un homme qui en avait une fois abusé, n'y était plus admis qu'à l'extrémité de sa vie. Non ; les personnes les plus

pieuses ne fréquentaient pas aussi souvent qu'aujourd'hui les tribunaux de la pénitence, parce qu'elles veillaient plus attentivement sur elles-mêmes, parce que, plus fermes dans la piété et dans la justice, elles n'avaient pas besoin d'être sans cesse relevées ou soutenues ; parce que plus dociles à la voix de l'Esprit-Saint qui habitait dans leurs cœurs, elles avaient moins besoin des conseils des hommes ; parce qu'enfin elles effaçaient par la prière, par l'aumône, par l'abondance de leur charité, les fautes légères qui échappaient à leur vigilance. Voilà, mes frères, les raisons pour lesquelles il est parlé moins souvent de confession dans la vie des saints des premiers siècles, que dans celle des saints des temps postérieurs ; et plutôt à Dieu, encore une fois, que pour les mêmes raisons l'usage pût en devenir moins fréquent parmi nous ! Le médecin, dit Jésus-Christ, n'est pas nécessaire à ceux qui jouissent de la santé, il ne l'est que pour les malades : *Non est opus valentibus medico, sed male habentibus.* (Luc., V, 31.) N'écoutez donc plus, mes frères, les discours téméraires de ceux qui vous disent que la confession est une invention humaine, une pratique inconnue à l'antiquité. Défiez-vous de ce ton décisif par lequel les ennemis de la religion savent quelquefois cacher leur ignorance, et suivez dans la simplicité de votre cœur la foi inébranlable et la pratique immémoriale de l'Eglise.

III. Mais ce ne sont pas seulement les vaines difficultés de l'hérésie, ce sont les répugnances de l'orgueil et de l'amour-propre que je dois ici combattre. Il est bien dur, nous dit-on tous les jours, de découvrir à un homme ses plus secrètes pensées, de le rendre confident de tant d'actions honteuses, de tant de désirs impurs, de tant d'inclinations basses, de tant de projets criminels qu'on voudrait pouvoir se dissimuler à soi-même. Cela est bien dur et bien pénible ; oui, mes frères : mais il est bien plus horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ; il est bien plus effroyable de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ avec des crimes qu'on n'aura pas exprimés. Il sera bien plus ignominieux de s'entendre reprocher ces crimes à la face de l'univers, au jour du jugement et des vengeances du Seigneur. Il est bien dur de manifester soi-même sa honte et sa turpitude. Oui, mes frères : mais ce n'est plus aujourd'hui qu'il faut faire cette réflexion. Il fallait la faire lorsque la tentation s'est présentée à votre esprit ; il fallait vous dire à vous-même : Cette action que je vais faire dans le secret, je serai obligé de la manifester un jour à un ministre du Seigneur ; et cette humiliation sera le seul moyen d'éviter des supplices effroyables : il fallait, dis-je, que cette pensée au moins vous arrêtât, si vous n'étiez pas assez chrétiens pour être touchés de la crainte du Seigneur, sous les yeux duquel vous alliez pécher. Voyez donc maintenant quel fruit vous avez retiré de ces actions dont le souvenir vous couvre de honte :

quem fructum habuistis tunc in illis, de quibus nunc erubescitis? (Rom., VI, 21.) Comprenez donc au moins par cette honte que vous ressentez, quel malheur c'est pour vous de vous être éloignés du Seigneur votre Dieu : *Scito et vide quam malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum. (Jerem., II, 19.)* Funeste artifice du démon qui nous cache toute l'horreur du crime, lorsqu'il nous excite à le commettre, et qui nous le présente sous les couleurs les plus vives, lorsqu'il s'agit de le réparer?

Ah! mes frères, si l'Eglise exigeait encore de vous ce qu'elle a exigé dans certaines circonstances; si, dis-je, elle exigeait que, couverts de cendre et de cilice, vous vinssiez vous prosterner dans l'assemblée des fidèles et vous avouer coupables de vos crimes, vous devriez, à l'exemple des anciens pénitents, subir avec résignation cette humiliation salutaire, et la regarder comme une faible compensation de la honte, de l'ignominie des supplices que vous avez mérités. Mais non; la confession n'a plus ce rigoureux appareil : tout s'y passe dans le secret le plus profond et le plus inviolable. Vous découvrez vos fautes à un pasteur, à un père à qui la charité et le sentiment de sa propre faiblesse donnent pour vous des entrailles de miséricorde; qui, au lieu des reproches que vous méritez, n'emploie que le langage de la bonté et de la douceur; qui s'efforce de vous consoler à proportion de ce qu'il vous voit affligé. Vous vous accusez devant un juge que, pour l'ordinaire, vous avez vous-même choisi par des motifs de confiance et d'estime; devant un ministre du Seigneur qui s'oublie, pour ainsi dire, lui-même, pour ne se souvenir que du ministère qu'il exerce, et du Dieu juste et miséricordieux dont il tient la place; de sorte qu'on peut vous dire avec saint Chrysostome que ce n'est pas à un homme que vous découvrez vos fautes, mais à Dieu seul : *Dic Deo soli.* Est-ce donc là, mes frères, un joug si dur et si insupportable, et le Seigneur en attachant à cette condition la rémission des péchés, l'a-t-il mise à un trop haut prix? Quel est, parmi ceux que poursuit la justice des hommes, quel est le coupable qui ne se crût heureux de pouvoir éviter, par un tel aveu, les supplices auxquels il mériterait d'être condamné? et ici il ne s'agit point d'une mort temporelle et d'un supplice passager : c'est la seconde mort, infiniment plus terrible que la première; ce sont les tourments effroyables et éternels de l'enfer, que vous évitez par les sentiments et les œuvres de pénitence, dont la confession est une partie si essentielle.

Mais indépendamment de la peine éternelle dont vous vous délivrez par cet humble aveu de vos iniquités; indépendamment des lumières et des consolations que vous procurent les avis d'un confesseur charitable et éclairé, par combien d'autres grâces le Seigneur n'adoucit-il pas tout ce que la confession peut avoir d'amer et de pénible?

Quelle paix, quelle tranquillité ne fait-elle pas succéder aux troubles, aux inquiétudes, aux remords dont votre âme était déchirée? Telle est, mes frères, telle est dès cette vie la punition terrible que le Seigneur fait subir à ceux qui s'obstinent à couvrir leurs iniquités d'un silence criminel. Ils sécheront, dit l'Ecriture, ils seront tourmentés par les soucis les plus cuisants, ils seront dévorés par un ver rongeur jusqu'à ce qu'enfin ils confessent leurs péchés : *tabescent in iniquitatibus suis, donec confiteantur iniquitates suas. (Ezech., XXIV, 23.)*

Avec quelle force le Prophète-Roi, le modèle des pénitents, ne nous décrit-il pas d'un côté les sentiments d'une âme qui lutte contre ses remords, qui se sent coupable et qui rougit de l'avouer, et de l'autre la paix, la consolation de celle qui a enfin triomphé des résistances de l'orgueil et de la mauvaise honte! Heureux, s'écrie-t-il, ceux dont les iniquités sont remises, et dont le Seigneur couvre les péchés par la grandeur infinie de sa miséricorde : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata. (Psal. XXXI, 1.)* Heureux celui qui a enfin banni de son cœur toute duplicité, tout artifice, qui a poursuivi l'iniquité dans les sombres détours où elle se cachait, et qui, par un aveu aussi humble que sincère, a mérité que le Seigneur ne lui imputât point son péché : *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus. (Ibid., 2.)* Pour moi, ô mon Dieu, après avoir eu le malheur de vous offenser, j'ai longtemps renfermé au fond de mon cœur le venin que j'y avais reçu. Je cachais mon iniquité avec autant de soin que si j'eusse cru, en me la dissimulant, en m'étourdissant, en fermant l'oreille à la voix de ma conscience, vous en dérober la connaissance, à vous, ô Seigneur, qui voyez le fond des cœurs; à vous dont l'œil perçant découvre les moindres taches, à vous dont la justice ne laisse rien impuni de ce qui n'est pas couvert par votre miséricorde; et tandis que je gardais ce coupable silence, quels progrès ce funeste poison n'a-t-il pas faits dans mon cœur? quelles profondes racines le péché n'y a-t-il pas jetées? à quel état de faiblesse et de langueur ne m'a-t-il pas réduit? L'excès de mes maux me faisait quelquefois jeter des cris perçants, mais ces cris n'étaient pas encore cet humble aveu que vous exigiez de moi. Ils étaient semblables à ceux d'un malade qui, accablé du poids de sa douleur, redoute encore davantage le remède qui lui serait appliqué; et qui, craignant le fer et le feu, se plaint de ses maux, sans oser en découvrir la cause : *quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem tota die. (Ibid., 3.)* Le jour et la nuit, ô mon Dieu, je sentais s'appesantir sur moi votre main vengeresse, elle écartait de moi le sommeil et le repos, elle portait une lumière importune dans les ténèbres même où je voulais me cacher : *quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua. (Ibid., 4.)* En vain, dans le trouble qui m'agitait, j'ai voulu chercher

dans le monde et dans ses vains plaisirs, la dissipation et le repos dont j'avais un si pressant besoin ; de quelque côté que je me tournasse, je ne trouvais que chagrins, remords, inquiétudes, et je me roulais sur des épines dont j'étais cruellement déchiré : *conversus sum in cerumna mea, dum configitur spina* (Psal. XXXI, 4.) Mais enfin, ô mon Dieu, votre grâce a été victorieuse dans mon cœur ; elle a surmonté les répugnances de l'orgueil ; elle m'a fait comprendre qu'il n'y avait point de paix pour les impies, et que mon cœur serait toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce que je me jetasse entre les bras de votre miséricorde. Alors vaincu, terrassé par cette grâce puissante, j'ai dit : Je m'accuserai moi-même devant le Seigneur, je lui avouerai toute mon injustice et toute mon ingratitude ; je me lèverai, j'irai trouver mon Père, et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être mis au nombre de vos enfants : *Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino*. (Ibid., 5.) Votre grâce, Seigneur, m'a fait exécuter cette résolution généreuse qu'elle m'avait inspirée. Je vous ai fait connaître mon péché, c'est-à-dire, que j'en ai fait l'aveu sincère au ministre dépositaire de votre autorité et de vos grâces.

Car pour vous, ô mon Dieu, vous le connaissiez avant moi-même, et c'était en votre présence que je l'avais commis ; je n'ai rien caché de toute mon injustice : *delictum meum cognitum tibi feci, et injustitiam meam non abscondi* (Ibid.) : et aussitôt, Seigneur, j'ai ressenti les plus salutaires effets de votre miséricorde ; aussitôt la paix, la consolation que vous avez répandues dans mon âme, la douceur ineffable que j'ai trouvée à pleurer à vos pieds mes iniquités, ont été pour moi un gage sûr du pardon que vous daigniez m'accorder : *et tu remisisti impietatem peccati mei*. (Ibid.) O mon Dieu, que de fléaux, que de tourments accablent un pécheur qui persévère dans le crime ! que de grâces, au contraire, que de bienfaits environnent celui qui espère, non pas vous cacher son iniquité, mais en obtenir le pardon de votre infinie miséricorde ! *multa flagella peccatoris, sperantem autem in Domino misericordia circumdabit*. (Ibid., 10.) Voilà, mes frères, les précieux avantages que vous devez retirer de la confession, et c'est ainsi que, bien loin d'être un joug tyrannique et insupportable, elle est, au contraire, pour une âme touchée de Dieu, le plus grand de tous les soulagements et la source abondante des plus douces consolations.

Mais, il faut l'avouer, toutes sortes de confessions ne produisent pas ces heureux effets. Il en est qui produisent une sécurité d'autant plus dangereuse qu'on la confond plus aisément avec cette paix intérieure qui est un des fruits de la véritable pénitence. Je vais essayer, mes frères, de vous indiquer les principaux vices qui les rendent si souvent inutiles et dangereuses, et ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rompre les chaînes du péché, dans lesquelles ils se trouvent engagés, être délivrés des maux intérieurs dont ils sont affligés, recouvrer la vie de la grâce qu'ils ont perdue, se rétablir enfin dans une justice stable et persévérante ; voilà, mes frères, ce que se proposent ces pénitents que l'Esprit-Saint éclaire de ses lumières, qu'il touche de sa grâce, et qu'il conduit lui-même au sacré tribunal. Mais qu'il s'en faut que le grand nombre des pécheurs soient animés de pareils motifs ! Bien loin d'aspirer à une justice permanente, ils ne la croient pas même possible. Leur désir n'est pas de se dépouiller entièrement du vieil homme, mais de se vêtir pour quelques moments des apparences du nouveau. Leur dessein n'est pas d'être guéris, mais de le paraître. Pourvu que le remède qu'on leur applique leur donne quelques instants d'une vigueur apparente, ils n'en demandent pas davantage : ils savent qu'ils retomberont, mais ils savent aussi que le remède est toujours prêt ; et, semblables à ces malades qui ne vivent, pour ainsi dire, que par artifice, ils préfèrent des palliatifs, dont l'effet est aussi passager qu'il est prompt, à des remèdes plus longs qui iraient à la source du mal, et qui rétabliraient entièrement leur santé. Le dirai-je enfin ? leur dessein n'est pas de redevenir sincèrement les amis de Dieu, mais de faire seulement avec lui une réconciliation plâtrée qui leur donne le droit de venir s'asseoir à sa table, dans un temps où c'est une espèce de déshonneur d'en être exclus.

Voilà précisément, mes frères, les dispositions de cette foule de pécheurs qui va bientôt s'empressez autour de nos tribunaux ; et c'est de ce funeste principe que partent toutes les fautes qu'ils commettent dans cette action importante. C'est pour cela qu'ils choisissent pour leur médecin spirituel, non celui qui les guérira plus sûrement, mais celui qui les déclarera plutôt guéris : c'est pour cela qu'ils examinent leur conscience, non sur les règles de l'Evangile, qui les feraient paraître trop coupables, mais sur les préjugés du monde qui les font presque paraître innocents ; c'est pour cela enfin que dans la déclaration de leurs péchés, ils emploient tant de détours artificieux, tant d'expressions équivoques, tant d'excuses frivoles. Surprendre une absolution, arracher une permission de communier, c'est tout ce qu'ils se proposent, et rien n'est plus propre pour parvenir à cette détestable fin que le choix d'un confesseur indulgent, un examen superficiel, une accusation frauduleuse. Puissé-je aujourd'hui leur découvrir l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes sur ces trois chefs !

I. Mes frères, suivez-vous toujours, dans le choix d'un confesseur, ou les règles que l'Eglise a établies, ou celles que doit vous prescrire le soin même de votre salut ? Un confesseur a, par rapport à vous, deux qualités essentielles. Il est votre juge, il est votre guide. Comme votre juge, il faut

qu'il ait sur vous une véritable juridiction ; comme votre guide, il faut qu'il ait reçu de Dieu la prudence et les lumières sans lesquelles il ne peut que s'égarer et vous égayer vous-mêmes. C'est en considérant un confesseur dans sa qualité de juge, que l'Eglise a autrefois établi cette loi célèbre qui ordonne à tous les fidèles de s'adresser pour la confession annuelle à leur propre prêtre, c'est-à-dire à leur pasteur ordinaire, ou à ceux qui le représentent. Et peut-être, mes frères, serait-il plus sûr pour vous de suivre littéralement cette règle si sage et si respectable, que de courir les risques d'un choix que les hommes les plus éclairés regardent comme très-difficile. Peut-être n'êtes-vous jamais plus assurés d'être dans le chemin qui conduit au salut, que quand vous suivez, dans la simplicité de votre cœur, celui que la Providence elle-même vous a donné pour guide et pour pasteur. Cependant, ce n'est pas ici une de ces lois rigoureuses qui ne souffrent point d'exception, le concile qui l'a établie l'a adoucie lui-même. Il reconnaît que vous pouvez avoir des raisons légitimes de recourir à d'autres ministres, et ne vous oblige qu'à en obtenir la permission du pasteur même duquel vous déclinez alors la juridiction. Mais quelles peuvent être ces raisons ? Il n'en est point d'autre sans doute que le désir d'être conduits plus sûrement dans les voies du salut. Oui, mes frères, si parmi les autres ministres, auxquels l'Eglise confie le redoutable pouvoir des clefs, vous espérez trouver plus de connaissance des saintes règles, plus de zèle pour les maintenir et les faire observer ; en un mot, des lumières plus vives, une charité plus abondante, choisissez pour vos guides ces ministres fidèles. Vos pasteurs eux-mêmes vous verront avec joie conduits par des mains si habiles, et bien loin de se plaindre que vous les abandonnez, ils se réjouiront avec vous dans le Seigneur des grâces que vous recevrez. Et en effet, pourvu que le nom de Dieu soit glorifié, que les vices soient extirpés, que le règne de la justice et de la grâce soit avancé, que nous importe que ce soit par nos collègues dans le saint ministère ? Le sacerdoce est un, nous le possédons tous en commun, et nous n'avons tous qu'un seul intérêt, qui est votre salut, mes frères, et la gloire du Maître suprême dont nous sommes les ministres.

Mais avouez-le, mes frères, ce ne sont point de tels motifs qui vous déterminent le plus souvent dans le choix d'un confesseur. Non, homme du monde, lorsque vous jetez les yeux sur un ministre du Seigneur pour le rendre le confident de vos iniquités toujours subsistantes, ce n'est pas parce que vous le croyez plus instruit des règles et plus fidèle à les observer. C'est, au contraire, parce que vous lui faites l'injure de croire qu'il les ignore ou qu'il les méprise ; c'est parce que vous espérez qu'il se contentera cette année, comme les précédentes, de la narration froide et dérisoire d'une partie de vos fautes ; c'est parce que

vous vous flattez qu'il passera légèrement sur votre vie mondaine et dissipée, sur votre éloignement de toute sorte de mortifications et de pénitence ; sur l'omission de presque tous vos devoirs de chrétien, de catholique, de paroissien ; c'est parce que vous vous croyez assuré qu'il n'examinera scrupuleusement ni les moyens que vous employez pour vous enrichir, ni l'usage que vous faites de votre superflu ; qu'il n'exigera ni restitution des biens mal acquis, ni réparation des scandales, des injustices, des calomnies dont vous vous êtes rendu coupables, ni l'éloignement des occasions de pécher auxquelles vous êtes sans cesse exposé, ni enfin d'autres preuves de conversion et de repentir, que ces mêmes promesses que vous avez tant de fois violées, dont vous connaissez la frivolité, et sur lesquelles vous ne voudriez pas compromettre le plus léger de vos intérêts temporels. Telles sont les vues honteuses et détestables qui vous conduisent dans une circonstance où vous ne devriez écouter que la voix de la piété et de la religion. Tel est l'injure atroce que vous faites à un ministre du Seigneur, et que vous déguisez sous le voile de l'estime et de la confiance. Tel est le piège que vous tendez à sa piété, à sa droiture, à sa charité.

Car je ne crains point de le dire, mes frères, s'il est encore des ministres de la pénitence dont l'extrême facilité soit pour l'Eglise un gémissement, ce vice, dont les suites sont si funestes, prend quelquefois sa source dans de grandes vertus. Ceux qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, éternèrent les premiers la pénitence par une compassion excessive envers ceux qui étaient tombés, étaient des chrétiens qui avaient affronté, pour la gloire de Jésus-Christ, les tourments les plus cruels, et qui portaient dans leurs membres déchirés des preuves glorieuses de leur courage et de leur fidélité, et saint Cyprien fut obligé de réprimer avec toute la vigueur de son zèle la charité inconsidérée de ces hommes, d'ailleurs si respectables. Le même motif produit encore aujourd'hui le même abus. Plus un prêtre trouve de délices dans la participation des saints mystères, plus il lui en coûte pour vous en éloigner ; plus il respecte ces mystères divins, moins il peut croire que vous avez conçu l'horrible dessein de les profaner ; plus il a dans le cœur de sincérité et de droiture, moins il vous soupçonne d'artifice et de duplicité. L'expérience même du passé ne peut le déterminer à vous en croire coupables. Ainsi, des hommes instruits et vertueux deviennent, sans le vouloir, les auteurs de vos crimes ; ainsi, des hommes dévoués à la pénitence, et qui en exercent sur eux-mêmes toutes les rigueurs, deviennent les complices de votre impénitence et de votre mollesse ; ainsi, des serviteurs zélés, à qui le père de famille a commandé de rassembler autour de sa table les pauvres et les faibles, laissent entrer dans la salle du festin ceux même qui ne sont

pas revêtus de la robe nuptiale. O Dieu ! qui menacez les pasteurs d'Israël de leur redemander le sang des brebis qui se perdront par leur faute, imputerez-vous à ces ministres des fautes qu'un excès de commisération et de charité leur fait commettre ? Hélas ! ils n'ont que trop lieu de le craindre, et c'est ce qui rend si redoutable le fardeau dont ils sont chargés. Mais ce que nous savons certainement, mes frères, c'est que le téméraire qui les a séduits, et qui a surpris leur religion par de fausses promesses, sera chassé de la salle du festin et précipité dans les ténèbres extérieures ; ce que nous savons certainement, c'est qu'une absolution, accordée au mépris des règles à un pécheur impénitent, ne le justifie pas, et le rend, au contraire, plus coupable ; ce que nous savons enfin, c'est que nous sommes les dispensateurs et non pas les maîtres absolus des grâces du Seigneur ; que nous ne pouvons absoudre que ceux qu'il absout lui-même, c'est-à-dire ceux qui se convertissent à lui de tout leur cœur, ceux qui sont pénétrés d'une véritable douleur de l'avoir offensé, ceux qui prennent une résolution généreuse d'éviter le péché et de l'expier. Cessez donc, mes chers frères, de vous faire illusion sur ce point capital. Cessez de regarder comme un avantage d'obtenir d'un confesseur trop facile l'absolution qu'un autre plus exact vous refuserait. Cessez d'accuser d'une rigueur excessive ceux qui ont encore quelque reste de cette vigueur sacerdotale que les saints Pères nous ont si souvent recommandée. Hélas ! tandis que vous vous plaignez de leur sévérité, ils se reprochent eux-mêmes leur complaisance ; ils voient avec frayeur combien ils sont encore éloignés des saintes règles que les canons leur prescrivent ; ils craignent de voir leurs jugements réformés par Celui qui juge les justes.

II. Quand on s'approche du tribunal de la pénitence par respect humain, par bienséance, et uniquement pour n'être pas exclus de la communion pascale, il n'est pas étonnant, mes frères, qu'on s'examine avec si peu de soin et qu'on s'accuse avec si peu de bonne foi. Rechercher trop scrupuleusement ses iniquités, les exposer avec trop de naïveté, ce serait multiplier les obstacles et forcer quelquefois le confesseur le plus indulgent à différer au moins cette absolution qu'on veut avoir pour tel jour, et, pour ainsi dire, à point nommé. Mais en supposant même dans les pécheurs l'intention sincère de donner à leur confession l'étendue et l'intégrité qu'elle doit avoir, quelle mesure prennent-ils pour y parvenir, pour se connaître eux-mêmes, et se faire ensuite connaître de celui qu'ils ont choisi pour leur médecin et leur juge ? Vous le savez, mes frères, ce ne sont pas seulement les actions extérieures, ce sont aussi les paroles, les pensées, les omissions ; ce sont surtout les habitudes, les affections dominantes du cœur qui doivent être dévoilées au pied du sacré tribunal. Quel immense

détail, quel labyrinthe affreux pour des hommes dissipés, qui pendant tout le cours d'une année ne sont presque jamais rentrés en eux-mêmes ; qui se sont livrés à tous les écarts de leur imagination, à tous les désirs déréglés de leur cœur ; qui se sont plongés dans tous les plaisirs criminels qui se sont offerts à eux, et ont désiré tous ceux qu'ils ne pouvaient se procurer ; pour ces hommes qui dans toutes leurs actions n'ont eu que des motifs d'ambition, de vaine gloire, de cupidité ; pour ces hommes dont la bouche ne s'est ouverte que pour proférer le mensonge ou la médisance, ou pour vanter les plaisirs du monde et débiter ses maximes scandaleuses ; pour ces hommes enfin qui ont vécu dans un oubli habituel de Dieu et de sa loi ! C'est le détail de cette vie criminelle qu'il faut soumettre à la puissance de l'Eglise, et sans cela il n'y a point de rémission à espérer ; et c'est ce détail qu'on s'imagine pouvoir faire avec exactitude après l'examen le plus léger et le plus superficiel ? Ah ! de toutes les connaissances, la plus difficile à acquérir est celle de notre propre cœur ; il nous échappe sans cesse, il trompe les yeux les plus vigilants. Le Prophète-Roi l'examinait et le sondait continuellement : *Exercitabar et scopebam spiritum meum* (Psal. LXXVI, 7) ; et cependant il s'écriait : Qui est-ce qui connaît ici-bas toutes ses fautes ? *Delicta quis intelligit ?* (Psal. XVIII, 13.) Pardonnez-moi, ô mon Dieu, les fautes qui ne sont connues que de vous seul : *Ab occultis meis munda me*. (Ibid.) Et vous, mes frères, vous croyez qu'un coup d'œil rapide, un examen d'un moment vous suffira pour connaître ce cœur, si dominé par les passions, si occupé des objets de la vanité, si impénétrable dans sa misère ! Et vous croyez qu'un tel examen vous donnera une connaissance suffisante de toutes vos pensées, de tous vos désirs criminels, de tous vos discours téméraires ou scandaleux, de tous les projets que vous avez formés, de tous les motifs qui vous ont fait agir, de tous les devoirs que vous avez violés ou omis, de toutes les circonstances qui aggravent vos fautes ou qui en changent l'espèce, qui, dis-je, changent en une médisance cruelle ce que vous ne regardez que comme une raillerie légère, et en scandale ce qui ne vous paraît qu'une indiscretion et une imprudence ! Non, mes frères, cela n'est pas possible, et en effet cela n'est jamais arrivé à personne.

Mais est-il possible, me direz-vous, de parvenir à une connaissance exacte de toutes ses fautes ? et lorsqu'après nous être examinés en présence du Seigneur, il en échappe quelques-unes à notre attention, la confession manque-t-elle pour cela de l'intégrité qu'elle doit avoir ? Je sais, mes frères, que nous ne pouvons pas nous flatter de connaître jamais le nombre et l'étendue des fautes que nous avons commises ; je sais qu'une omission involontaire ne nuit point à l'intégrité de la confession, et que le sang de Jésus-Christ peut couvrir les fautes in-

mes qui ont échappé à nos recherches. Mais pour que vous puissiez espérer cette indulgence, il faut que vous ayez fait toutes les diligences dont vous êtes capables ; il faut que vous ayez donné à la discussion de votre conscience autant de soins, de temps, d'attention que vous en donnez aux affaires que vous jugez les plus importantes ; il faut que vous ayez invoqué par des prières humbles et ferventes les lumières de l'Esprit-Saint ; il faut que vous vous soyez préparés à l'examen qui précède immédiatement la confession par des examens journaliers ; il faut que vous n'ayez pas mis dans vos confessions des intervalles assez longs pour vous rendre impossible le souvenir de vos fautes. Sans ces conditions, vos omissions, vos oublis ne sont que l'effet d'une négligence criminelle ; ils sont volontaires au moins dans leur principe, et nuisent incontestablement à l'intégrité de votre confession.

La rapidité, la négligence ne sont pas, mes frères, les seuls défauts de vos examens, ils sont plus vicieux encore par la fausseté des règles que vous y consultez. Qu'est-ce qu'un examen de conscience ? La comparaison que nous faisons de notre conduite avec la loi de Dieu, avec cette loi sainte, invariable, qui doit subsister éternellement, et contre laquelle tous les usages du monde ne peuvent prescrire. C'est sur cette loi que nous serons jugés au grand jour des vengeances et de la manifestation générale. C'est donc sur cette loi que nous devons nous juger nous-mêmes dès à présent. Car, si nous voulons éviter le terrible jugement de Dieu, il faut, dit saint Augustin, que nous fassions dès à présent ce que Dieu fera lui-même en ce jour formidable : *Modò fac quod tibi minatur facere Deus*. Or, mes frères, est-ce sur cette loi que vous vous examinez, ou n'est-ce pas plutôt sur les usages et les principes du monde qui l'anéantissent ? N'est-ce pas sur ces usages que vous croyez pouvoir excuser votre assiduité aux spectacles, votre goût pour les bals, les danses et tant d'autres amusements frivoles et pernicioeux, qu'un chrétien éclairé met au nombre des tentations qu'il doit fuir, et des pompes de Satan auxquelles il a renoncé ? Ne vous entendons-nous pas dire tous les jours que vous ne vous accusez point d'avoir pris part à ces plaisirs, à ces fêtes profanes, parce que vous n'y trouvez aucun mal, et que vous n'êtes pas disposés à y renoncer ? Faites attention, mes frères, à la sainteté du christianisme, à l'obligation indispensable où vous êtes de mener une vie sérieuse et mortifiée, de porter la croix de Jésus-Christ, d'éviter tout ce qui peut allumer dans votre cœur le feu des passions, de ne rien faire qui ne puisse être offert et rapporté à Dieu, et qui ne soit fait en effet pour sa gloire ; et bientôt vous comprendrez quel a été jusqu'ici votre aveuglement sur ces plaisirs prétendus innocents. N'est-ce pas encore par les usages du monde, que vous prétendez excuser votre luxe, ces couleurs

empruntées par lesquelles vous vous efforcez ou d'augmenter de frivoles agréments, ou de suppléer à ceux que la nature vous a refusés, et tant d'autres sortes de parures que nous nous contenterions de regarder comme insensées et ridicules, si la vanité qui les dirige, et des motifs, peut-être plus vicieux encore, ne les rendaient criminelles ? N'est-ce pas par une suite des préjugés du monde, qu'il vous vient à peine en pensée de vous examiner sur le grand précepte de l'aumône, précepte si indispensable cependant que, selon Jésus-Christ même, il suffira de l'avoir négligé pour être précipité dans les flammes éternelles ? Et combien d'autres actions, quelle foule plus considérable encore d'omissions criminelles se trouvent excusées par les fausses maximes que vous prenez pour règles, et exclues par conséquent de vos confessions ? regarderez-vous donc de telles confessions comme entières et fidèles ?

III. Enfin, mes frères, combien d'équivoques, de réticences, d'artifices altèrent la sincérité de vos déclarations ! Combien de pécheurs se présentent au tribunal de la pénitence, avec l'intention toute formée d'y mentir au Saint-Esprit, d'y passer sous silence leurs fautes les plus graves et les plus honteuses, de les nier même avec une hardiesse sacrilège, lorsque nous croyons devoir les aider par nos interrogations à vaincre la mauvaise honte et le respect humain ? Combien d'autres font un mélange bizarre de mauvaise foi et de sincérité ; cherchent à concilier tout à la fois leur conscience et leur orgueil ; nous indiquent leurs faiblesses, et suppriment les mêmes imprudences qui les ont occasionnées, les désirs criminels qui les avaient précédées, les circonstances honteuses qui les ont aggravées ; enfin, nous découvrent leurs chutes autant qu'il est nécessaire selon eux pour pouvoir dire qu'ils s'en sont accusés, mais pas assez pour nous en faire connaître la honte et la profondeur ? Combien d'autres apportent à ce tribunal leur orgueil, leur indocilité, leur fausse délicatesse ; s'étonnent qu'on ose douter de leur sincérité ou de leurs lumières, et prétendent conduire leur propre guide et donner des lois à leurs juges ? Combien d'autres s'y présentent, non comme des pénitents pénétrés de l'horreur du péché, frappés de la crainte des jugements de Dieu, affligés jusqu'au fond du cœur d'avoir offensé le meilleur de tous les pères, animés d'un vif désir de recouvrer ses bontés et sa grâce, en lui faisant un humble aveu de leur injustice et de leur ingratitude ; mais comme des plaideurs artificieux qui veulent en imposer à leur juge, ou comme des accusés qui se défendent contre la partie publique, et veulent éloigner la conviction d'un crime dont ils sont prévenus ? Ce n'est plus une accusation volontaire qu'ils nous font, c'est un interrogatoire qu'ils subissent. Il faut, pour ainsi dire, leur tendre des pièges, mettre en défaut leur malheureuse subtilité et leurs précautions insi-

dieuses, les mettre en contradiction avec eux-mêmes, profiter d'une parole qui leur échappe pour les conduire à une déclaration plus circonstanciée, et leur arracher enfin l'aveu qu'ils avaient résolu de ne pas faire. Ah! mes frères, est-ce donc là cet humble aveu que le Seigneur exige de vous? de telles confessions sont-elles l'expression du regret et du repentir? prouvent-elles que vous ayez un véritable désir de satisfaire à la justice de Dieu? sont-elles capables de vous faire rentrer en grâce avec lui?

Vous cherchez à nous surprendre. Ah! malheur à vous si vous y réussissez. Malheur à vous si nous nous en rapportons à vos déclarations frauduleuses, et si, en vous accordant l'absolution que vous demandez, nous scellons, pour ainsi dire, du sang de Jésus-Christ, votre duplicité et votre perfidie. Vous nous trompez. Hélas! mes Frères, ne vous en glorifiez pas; rien n'est plus lâche que de l'entreprendre, parce que rien n'est plus aisé que d'y réussir. Nous ne voyons pas le fond des cœurs, nous n'avons d'autres connaissances que celles que vous nous donnez, et le secret de notre ministère ne nous permet pas d'emprunter des lumières étrangères. Nous sommes d'ailleurs le plus souvent d'intelligence avec vous par le peu d'intérêt que nous avons de vous trouver coupables, et par le désir même que la charité nous inspire de vous trouver innocents. Vous nous trompez; mais, hélas! trompez-vous aussi ce Dieu qui sonde les cœurs et les reins? Ne voit-il pas au fond de votre âme le venin que vous nous cachez, ne punira-t-il pas dans toute la rigueur de sa justice cette faute mortelle que vous dissimulez? Vous surprenez une absolution; mais le Seigneur la ratifie-t-il du haut des cieux, ne laisse-t-elle pas subsister tous vos crimes, ne les augmente-t-elle pas d'un sacrilège odieux, ne vous conduit-elle pas à une profanation encore plus horrible, c'est-à-dire à recevoir indignement le corps et le sang de Jésus-Christ? Ne faudra-t-il pas revenir un jour sur ces confessions infidèles, avouer aux ministres du Seigneur que vous avez indignement surpris leur religion, remuer de nouveau toutes les ordures de votre vie criminelle, et subir une humiliation infiniment plus grande que celle que vous voulez éviter aujourd'hui? Heureux, au moins, si le Seigneur vous en accorde la grâce! Heureux, si le respect humain ne vous empêche pas d'avouer toutes ces profanations qui vont être la suite de votre infidélité! Heureux, si vous ne mourez pas dans le désespoir ou l'impénitence finale! C'est à cette effroyable fin, c'est à ce malheur, le plus grand, le plus horrible de tous les malheurs, que vous conduisent presque nécessairement vos criminelles dissimulations. Comprenez donc enfin, mes frères, ce que c'est que le tribunal de la pénitence. Comprenez qu'il n'en est pas de ce tribunal comme de ceux où la conviction conduit ordinairement au châti-
ment et au supplice; que bien loin d'é-

loigner votre pardon par l'aveu de vos fautes, ce pardon, au contraire, doit être le prix de votre candeur, de votre sincérité, de votre douleur.

Enfin, que vous dirai-je, mes frères? aimez ce Dieu plein de bonté que vous avez offensé. Détestez, par le motif de cet amour, les péchés que vous avez commis envers lui. Aimez, dis-je, et je n'ai plus rien à vous apprendre sur le choix d'un confesseur, sur l'exactitude de l'examen, sur la sincérité de la déclaration : *ama et fac quod vis.* (S. Aug.) Si vous aimez Dieu comme source de toute justice, vous détesterez le péché comme il le déteste lui-même; vous ne refuserez plus d'en porter la peine et l'ignominie. Vous ne choisirez plus, aux dépens de votre conscience, un ministre assez lâche pour l'épargner ou pour le tolérer. Vous le poursuivrez jusqu'à dans les replis les plus secrets de votre cœur, vous l'avouerez avec sincérité, vous l'expiez avec courage. Vous l'éviterez comme le plus grand de tous les maux. C'est ainsi, mes frères, que vous jouirez de la paix et de la tranquillité de l'âme, fruit précieux d'une sincère pénitence, et gage assuré du bonheur éternel que le Seigneur promet à ceux qui reviennent à lui de tout leur cœur. Je vous le souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

—
AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON
Pour le troisième dimanche de carême.

SUR LA CONFESION.

Erat Jesus ejiciens demonium, et illud erat mutum
(Luc., XI, 14.)

Jésus-Christ chassait un démon, et ce démon était muet.

Cet homme, qui éprouva d'une manière si salutaire pour lui le pouvoir que Jésus-Christ avait sur les démons, était, mes frères, une image trop fidèle d'un grand nombre de chrétiens. Le démon n'exerce plus si visiblement son empire; le puits de l'abîme est fermé, et l'ennemi des hommes y est comme enchaîné jusqu'à ces jours malheureux où il lui sera donné de les séduire par toutes sortes d'impostures et de prestiges trompeurs, et d'élever le trône de l'antechrist sur les débris de nos autels renversés. Mais, hélas! n'exerce-t-il pas sur les âmes un pouvoir plus tyrannique que celui qu'il avait autrefois sur les corps? Oui, mes frères, il est encore un grand nombre d'hommes possédés de toutes ces différentes espèces de démons que Jésus-Christ a chassés; de ce démon impur qui cède si difficilement un cœur dont il s'est une fois emparé, et qui, après en avoir été chassé par une puissance supérieure, c'est-à-dire par la grâce victorieuse de Jésus-Christ, y rentre quelquefois avec sept autres esprits plus méchants que lui, et rend l'état de cette âme malheureuse plus déplorable qu'il n'était avant sa délivrance; de ce démon blasphémateur qui ouvre aujourd'hui contre le Seigneur tant de bouches impies, et emploie contre la religion et les mœurs tant de plumes licencieuses; en-

fin de ce démon muet dont parle spécialement notre évangile, et qui est un des plus dangereux ennemis de notre salut. C'est lui, en effet, qui empêche un pécheur de crier vers le Seigneur du fond de l'abîme où il s'est précipité, et qui étouffant en lui la voix de ses gémissements et de sa prière, lui ôte un des moyens de salut les plus nécessaires et les plus efficaces. C'est lui qui porte un pécheur à couvrir d'un silence criminel les fautes que sa conscience lui reproche, et qui, appelant à son secours l'orgueil, le respect humain, la mauvaise honte, lui donne une aversion invincible pour ce tribunal sacré, où un humble aveu de ses iniquités lui en obtiendrait le pardon de la miséricorde infinie du Seigneur. N'en doutons point, mes frères, l'esprit malin qui entretient dans un grand nombre de pécheurs ces funestes dispositions, n'est autre que ce démon muet que l'Evangile nous dit avoir été chassé par Jésus-Christ.

Puissions-nous le bannir aussi de tant d'âmes dont il s'est emparé; et s'il ne nous est pas donné de lui commander avec empire, comme Jésus-Christ, puissions-nous découvrir au moins les dangereux artifices par lesquels il retient dans ses pièges les chrétiens infortunés qu'il a su y attirer.

C'est de cette confession, mes frères, etc.
(*La suite comme ci-dessus, col. 419.*)

SERMON XIV.

Pour le vendredi d'après le dimanche de la Passion.

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophae, et Maria Magdalene. (Joan., XIX, 25.)

La Mère de Jésus, Marie, femme de Cléophas et sœur de sa mère, et Marie-Madeleine étaient debout auprès de sa croix.

Quel exemple de foi et de courage, nous donne ici, mes frères, la Mère du Seigneur! Son divin Fils est livré à la fureur de ses ennemis : il est attaché au bois fatal sur lequel il va bientôt expirer. Un peuple ingrat et farieux environne le théâtre de son supplice : tout retentit des blasphèmes que vomissent contre lui des prêtres séducteurs et une multitude soulevée. Ses plus fidèles disciples ont pris la fuite : leur chef l'a honteusement renié. Un seul d'entre eux ose encore lui donner quelques marques d'attachement ; et Marie, dont ce spectacle devait déchirer si cruellement les entrailles maternelles, ne craint point de braver tant de haine et de fureur. Elle pénètre à travers ces flots d'ennemis jusqu'au pied de la croix de son Fils : elle s'y tient courageusement debout, soutenue par sa foi, par l'exemple de la patience de Jésus-Christ, par une soumission pleine et entière aux ordres du Père tout-puissant ; elle y recueille et les derniers soupirs et les dernières volontés de ce Fils adorable ; elle nous y adopte pour ses enfants dans la personne du disciple bien-aimé, et nous met à la place de celui envers lequel bientôt elle

ne pourra plus exercer sa tendresse et son amour.

Eloignons d'ici tout à la fois, mes frères, et l'idée de l'insensibilité et celle de la faiblesse. Marie est effrayée sans doute, et son cœur est plongé dans la tristesse la plus profonde et la plus amère. C'est ici que s'accomplit la prophétie du saint vieillard Siméon, et qu'un glaive de douleur perce le cœur de cette sainte Mère de Dieu : *tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (Luc., II, 35.) Et comment pourrait-elle, sans une mortelle douleur, être témoin de ces souffrances et de ces opprobres, dont la perspective seule avait, pour ainsi dire, ébranlé la grande âme de son Fils, et le voir abreuvé de ce calice d'amertume, dont il avait lui-même demandé à son Père d'être délivré? Non ; aucune douleur n'égalait jamais celle de Marie. Mais aussi, mes frères, rien n'égalait sa foi et son courage. Son fils n'est pas seulement à ses yeux, comme à ceux des autres filles de Jérusalem, une victime innocente de la fureur des Juifs. Elle ne pleure pas sur lui seulement comme sur un juste opprimé et sacrifié à la haine de ses barbares ennemis. Sa douleur enfin n'est pas seulement celle d'une mère attendrie, accablée par la mort cruelle d'un Fils digne de tout son amour : elle a de ce Fils des idées bien plus nobles et bien plus sublimes. Elle le considère comme l'unique médiateur de Dieu et des hommes, comme le Saint des saints qui vient accomplir les visions et les prophéties, comme le pontife éternel qui va bientôt entrer dans le sanctuaire avec son propre sang, et offrir au Père tout-puissant le seul sacrifice qui puisse désarmer sa colère. Déjà associée, pour ainsi dire, à Jésus-Christ, dans les fonctions augustes de son sacerdoce, elle l'offre elle-même à Dieu au nom de toute l'Eglise dont elle est devenue la mère : elle unit ses propres souffrances à celles qu'il endure : elle immole à sa suprême majesté tous les sentiments naturels, et lui rend, dans la personne de son Fils, le don précieux qu'elle en a reçu.

Mais Marie n'est pas seulement ici, mes frères, l'objet de notre admiration ; elle est en même temps un modèle que nous devons nous efforcer d'imiter. Tous les jours nous assistons comme elle au grand sacrifice que Jésus-Christ ne cesse d'offrir pour le salut des hommes : tous les jours nous nous trouvons, pour ainsi dire, sur le Calvaire et au pied de la croix, et nous sommes témoins de ce spectacle qui excite dans son âme tant de sentiments d'amour, de reconnaissance, d'adoration, de douleur. Il semble donc, mes frères, que nous ne pouvons tirer de conséquence plus directe et plus immédiate de la solennité qui donne lieu à cette pieuse assemblée, que de tâcher d'y concevoir une plus haute idée de ce sacrifice salutaire qui s'offre tous les jours sur nos autels. C'est ce qui me détermine à en faire la matière de cette instruction ; et voici, mes frères, le plan que je me propose

d'y suivre. Je considérerai le sacrifice de la messe sous deux points de vue différents : dans la première partie, comme le sacrifice de Jésus-Christ; dans la seconde, comme le sacrifice de l'Eglise chrétienne. C'est le sacrifice de Jésus-Christ, c'est-à-dire le même sacrifice que ce pontife éternel a offert une seule fois sur la croix : il continue d'en être le prêtre et la victime : *ipse offerens et ipse oblatio* ; et sous ce point de vue, quel respect, quelle vénération n'exige-t-il pas de nous ; quelle confiance ne doit-il pas nous inspirer ? C'est le sacrifice de l'Eglise, c'est-à-dire que l'Eglise entière l'offre à Dieu par Jésus-Christ et par le ministère des prêtres ; et qu'elle s'y offre elle-même à Dieu avec cette victime adorable ; quelle part singulière n'y doivent donc pas prendre tous les membres de cette Eglise ? Telles sont les vérités que je vais vous développer ; non pas avec toute la dignité et tout le sublime que demanderait un pareil sujet, mais, autant qu'il me sera possible, avec la clarté et la précision nécessaires pour vous édifier et vous instruire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que le sacrifice de la messe soit le même que celui de la croix, c'est, mes frères, dans notre sainte religion, une vérité élémentaire, et dont nous avons été convaincus dès nos plus tendres années ; et il s'agit ici, moins de vous la prouver que de vous l'expliquer et d'en tirer de justes conséquences.

Le sacrifice est tellement essentiel à la religion, que jamais elle n'a existé sans ce culte spécialement réservé à la Divinité. Remontez jusqu'à l'origine du genre humain ; vous y verrez les premiers hommes honorer l'Etre suprême par l'oblation et l'immolation des victimes. Tantôt offrant sur ses autels les prémices des fruits de la terre, ils protestaient d'une manière pathétique et solennelle, que c'était de la main de Dieu qu'ils les avaient reçus. Tantôt y versant le sang des animaux, ils reconnaissaient le Seigneur pour le maître absolu de leur vie et de leur existence. Ils avouaient (car les sacrifices sanglants n'ont eu lieu que depuis le péché) ; ils avouaient, dis-je, qu'ils avaient mérité la mort en désobéissant à l'Etre suprême, et par cet humble aveu, plutôt que par le mérite même de la victime qu'ils immolaient, ils s'efforçaient d'apaiser sa colère et de désarmer sa justice. Abel offre au Seigneur les premiers-nés de ses troupeaux, et le Seigneur jette sur ses sacrifices un regard favorable. Noé, au sortir de l'arche, offre en holocauste une partie des animaux qu'il avait sauvés avec lui du déluge, et le Seigneur le reçoit, dit l'Ecriture, comme un sacrifice d'agréable odeur : *odoratus est Dominus odorem suavitatis.* (Gen., VIII, 21.) Bientôt l'idolâtrie séduit les hommes et leur fait transporter à de viles créatures le culte qui n'est dû qu'à la Divinité ; mais elle n'efface point de leur esprit ce principe né, pour ainsi dire, avec eux, que le sacrifice est l'acte le plus auguste et

le plus solennel du culte suprême. Ce principe se conserve dans les fausses religions comme dans la véritable : la terre se couvre d'autels élevés, les uns aux idoles et aux esprits impurs ; les autres, en beaucoup plus petit nombre, au Dieu tout-puissant qui a créé l'univers ; et l'on trouve des sacrifices partout où l'on trouve quelque principe de religion, quelque notion de la Divinité.

Or, si tous les peuples de la terre se sont accordés dans cette croyance ; si ces peuples, si différents dans leurs lois, dans leurs mœurs, dans l'idée même qu'ils avaient de Dieu, ont tous unanimement reconnu la nécessité d'un sacrifice ; si ceux qui ont été éclairés des lumières de la révélation, ont pensé sur ce sujet comme ceux même qui ne suivaient que les faibles lueurs de la raison, n'est-ce pas une preuve évidente que le sacrifice est, en effet, une partie essentielle de la religion ; et nous persuaderons-nous aisément que la religion de Jésus-Christ, la seule religion digne de Dieu, puisse être destituée d'un sacrifice véritable et proprement dit ?

Le Seigneur, il est vrai, avait déclaré plusieurs fois, par la bouche de ses prophètes, que les victimes sanglantes lui déplaisaient ; qu'un temps viendrait où il les rejetterait entièrement. *Mangerai-je la chair des taureaux* (Psal. XLIX, 13), dit-il au peuple d'Israël ? boirai-je le sang des boucs et des bœufs ? Croyez-vous m'enrichir, en me présentant vos troupeaux ? Tous les animaux qui couvrent la face de la terre sont à moi : l'univers entier m'appartient avec tout ce qu'il renferme. A quoi bon cette multitude de victimes ? j'en suis rassasié. Ne m'offrez plus d'inutiles sacrifices : votre encens m'est en abomination : vos fêtes, vos solennités me sont à charge ; je ne puis plus les souffrir. C'est ainsi que le Seigneur manifestait l'inutilité, l'insuffisance de l'ancien culte, et qu'il en annonçait la fin prochaine. Mais ces oracles signifiaient-ils que désormais il ne recevrait plus de sacrifices ? Non, mes frères : ils annonçaient seulement qu'à des sacrifices grossiers et inutiles, il en serait substitué un autre d'une grandeur et d'un prix infinis ; qu'à des victimes figuratives, dont l'immolation n'était qu'une reconnaissance du droit suprême et absolu que le Seigneur a sur notre existence, et un aveu des peines que mérite le péché, il en succéderait une dont le sang nous laverait en effet de nos iniquités et détournerait de dessus nous les foudres attirés par nos crimes. Ecoutez, mes frères, ces paroles sublimes que l'Ecriture met dans la bouche du Fils de Dieu, dans l'instant où il se rend le médiateur des hommes, et accepte le ministère sanglant de leur réconciliation. O mon Dieu, vous rejetez des victimes qui n'ont aucune proportion avec votre suprême majesté : elles ne peuvent ni effacer les péchés des hommes, ni vous rendre la gloire qui vous est due. Mais me voici revêtu du corps que vos mains m'ont formé.

Je serai moi-même votre victime. Le désir le plus vif de mon cœur est de procurer votre gloire et d'accomplir votre sainte volonté.

Voilà donc, mes frères, l'unique sacrifice qui pût plaire au Très-Haut, le sacrifice de Jésus-Christ, d'un Dieu fait homme, qui pût souffrir comme homme, et donner comme Dieu un prix infini à ses souffrances. Il nous fallait, pour honorer Dieu parfaitement et le réconcilier avec nous, un Pontife saint, sans tâche, plus élevé que les cieux, qui, n'ayant jamais connu le péché, ne fût pas obligé de demander grâce pour ses propres iniquités. Il nous fallait une victime qui, n'ayant pas mérité la mort, la souffrit par le seul choix de sa volonté ; une victime qui, étant de la même nature que nous, nous appliquât comme à ses frères, le mérite de ses souffrances ; et qui, étant de la nature de Dieu, indépendant comme lui, éternel comme lui, infini comme lui dans toutes ses perfections, lui rendit en s'humiliant devant lui, un hommage égal à l'outrage que l'homme lui avait fait en s'élevant contre son autorité et sa puissance suprêmes. C'était-là le seul sacrifice digne de Dieu : les autres n'avaient jamais pu lui plaire, que comme des annonces et des figures de celui-ci.

Mais ce sacrifice ne devait-il être que passager, ou bien fallait-il que cette victime renouvelât sans cesse ses humiliations et ses souffrances ? Adorez ici, mes frères, un des plus grands et des plus sublimes mystères de la religion. Le sacrifice devait être perpétuel ; et cependant la victime ne devait mourir qu'une fois. Mais à une immolation sanglante, devait succéder une immolation mystique, qui eût par rapport à Dieu et par rapport à nous, tout l'effet d'un véritable sacrifice ; une mort figurée, qui nous appliquât tous les mérites d'une mort réelle soufferte une fois pour le péché. C'est là ce que croit l'Eglise catholique, d'après les prophètes qui l'avaient annoncé, d'après les Apôtres et les Pères qui nous l'ont positivement enseigné.

Le sacrifice devait être perpétuel. Souvenez-vous, mes frères, que la religion de Jésus-Christ devait l'être, et qu'elle ne peut subsister sans sacrifice. Souvenez-vous que Jésus-Christ est prêtre, et qu'il l'est pour l'éternité : *Sacerdos in æternum*. (Psal. CIX, 4.) Aurait-il ce titre auguste de pontife éternel, s'il n'offrait qu'une seule fois son sacrifice ? Mais écoutez ce que le Seigneur dit à l'ancien Israël par la bouche du prophète Malachie : *Mon affection n'est plus en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai plus d'offrande de votre main. Car depuis les lieux où s'élève le soleil, jusqu'à ceux où il se couche, on m'offre en tous lieux une victime pure et sans tache ; parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur Dieu des armées.* (Malach., I, 10-11.) Voilà donc, mes frères, un sacrifice qui devait s'offrir au Seigneur, non pas une seule fois ou dans un seul lieu, mais chez tous les

peuples de la terre, et partout où le nom du Seigneur est connu. Et ce sacrifice n'est point un reste de l'ancien culte ; puisque les sacrifices anciens, qui ne pouvaient s'offrir que dans un seul temple, sont ici positivement rejetés : et ce sacrifice enfin est celui de Jésus-Christ, du Dieu fait homme ; puisque c'est celui qui, par son excellence, prouve la grandeur infinie du Dieu des armées à qui il est offert. Le sacrifice de Jésus-Christ devait donc se perpétuer.

Mais qu'il ! Jésus-Christ devait-il mourir plusieurs fois ? Non, mes frères ; une fois ressuscité, la mort n'a plus d'empire sur lui. Telle est d'ailleurs la différence essentielle de cette victime sainte et sans tache, et de celles qui l'ont précédée. Celles-ci, faibles et impuissantes, ne pouvaient rien par elles-mêmes. Les hommes, en les immolant, déclaraient seulement qu'ils avaient mérité la mort, et qu'ils ne pouvaient l'éviter, si quelqu'un ne la souffrait pour eux. Ils mettaient donc à leur place des victimes incapables d'aucun mérite ; et la justice divine ne pouvant être satisfaite d'un échange si inégal, il fallait toujours recommencer à égorger des victimes. Mais depuis que Jésus-Christ, accomplissant toutes ces figures, a daigné mourir pour les pécheurs, Dieu, pleinement satisfait par la subrogation volontaire d'une personne si digne et si excellente, n'a plus rien à exiger pour le prix de notre rédemption. Et voilà pourquoi, selon l'Apôtre, non-seulement on ne doit plus immoler d'autre victime après Jésus-Christ, mais Jésus-Christ même ne devait être offert qu'une seule fois à la mort.

Rapprochons, mes frères, toutes ces vérités. Il nous faut un sacrifice, nous ne pouvons en avoir d'autre que celui de Jésus-Christ. Jésus-Christ ne peut plus mourir ni être immolé réellement : il faut donc qu'il le soit mystiquement et en figure ; il faut que notre sacrifice consiste dans l'oblation réelle de Jésus-Christ vivant, mais revêtu des signes de la mort qu'il a daigné souffrir pour nous ; et c'est pour cela même qu'il a institué l'Eucharistie. La fin principale de cette institution, la seule qu'il a daigné positivement exprimer, c'est de perpétuer le souvenir de sa bienheureuse mort, et de nous donner le moyen de la représenter et de l'offrir à Dieu jusqu'à la consommation des siècles.

Rappelez-vous, mes frères, ce repas mystérieux où, célébrant pour la dernière fois la pâque de l'ancienne loi, il établit en même temps celle de la loi nouvelle, et fit succéder sans intervalle la lumière aux ombres et la vérité aux figures. Déjà l'heure était venue, où il allait consommer l'ouvrage de notre rédemption : déjà le perfide Judas avait mérité sa noire trahison, et les Juifs avaient arrêté leurs complots sanguinaires : déjà l'amour d'un côté, la fureur de l'autre, avaient tout préparé pour le grand sacrifice qui devait s'offrir le lendemain. Dans ces circonstances si précieuses pour notre foi, Jésus-Christ prend du pain : Prenez et mangez, leur dit-il ; ceci est mon corps qui est

livré pour vous. Il prend ensuite du vin ; il le change en son propre sang : il le présente de même à ses disciples. Il leur ordonne de le boire : et il termine cette grande action par ces paroles qui établissent tout à la fois, et le sacrifice et le sacerdoce des chrétiens ; Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem*. (Luc., XXII, 19.) Jésus-Christ ordonne à ses apôtres, et à leurs successeurs dans le saint ministère, de faire ce qu'il vient de faire lui-même. Et qu'a-t-il fait ? Il a rendu son corps et son sang réellement présents sous les apparences du pain et du vin. Il s'est offert à Dieu sous ces symboles, et il a ainsi rempli pour la première fois les fonctions de son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech. Il s'est revêtu des signes de la mort, en séparant d'une manière mystique son sang d'avec son corps ; en les consacrant et en nous les donnant dans deux actions différentes et deux espèces séparées. Voilà donc ce qu'il nous a ordonné de faire ; et voilà ce que nous faisons, en effet, en vertu de l'ordre qu'il nous en a donné, et du pouvoir surnaturel qu'il nous a confié. C'est ainsi que nous représentons sa mort. Ce n'en est pas une simple mémoire ; c'en est une vive représentation. Les Juifs eux-mêmes la figuraient dans leurs sacrifices, cette mort précieuse qui est la source de notre vie : cet Agneau pascal qu'on mangeait avec tant de formalités mystérieuses ; ce bœuf que l'on chassait chargé de tous les péchés du peuple ; ces victimes sans nombre dont le sang inondait le parvis du temple, étaient autant de figures qui l'annonçaient et la représentaient. Mais ce n'étaient que des figures vides de réalité. Pour nous, mes frères, nous le véritable Israël, nous le peuple chéri de Dieu, nous possédons la victime elle-même ; nous en sommes assurés par les paroles de Jésus-Christ : nous l'offrons sans cesse au Père tout-puissant, revêtue, quoique vivante, des signes de la mort ; et c'est à cause de la présence réelle de la victime, c'est à cause des apparences de mort dont elle est environnée, que la table sacrée sur laquelle elle réside, est véritablement un autel, selon l'expression de l'Apôtre : *habemus altare*. (Hebr., XIII, 10.) C'est pour cela que cette grande action par laquelle nous célébrons la mémoire de la mort de Jésus-Christ, est véritablement un sacrifice : sacrifice perpétuel, puisque nous célébrerons ainsi cette heureuse mort jusqu'à ce que Jésus-Christ vienne lui-même juger les vivants et les morts : *mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (1 Cor., XI, 26) ; sacrifice d'un prix infini et véritablement digne de Dieu, dans lequel une victime innocente et parfaite, un Dieu, en un mot, prend la place des hommes, porte pour eux le poids de la colère qu'ils ont méritée, reconnaît pour eux et en leur nom la souveraine puissance, la sainteté, la justice infinie de Dieu ; et lui rend ainsi l'hommage le plus parfait ; sacrifice spirituel et digne de la nouvelle alliance (ce sont, mes frères, les expressions du grand évêque

de Meaux), ou la victime réellement présente n'est aperçue que par la foi ; où la parole est le glaive qui sépare mystiquement le corps et le sang ; où ce sang par conséquent n'est répandu qu'en mystère, et où la mort n'intervient que par représentation ; sacrifice très-véritable, en ce que Jésus-Christ y est véritablement contenu et présent sous cette figure de mort : mais sacrifice de commémoration qui, bien loin de nous détacher du sacrifice de la croix, nous y attache par toutes ses circonstances, qui s'y rapporte tout entier, qui n'est et ne subsiste que par ce rapport, et en tire toute sa vertu.

Non, mes frères, lorsque nous regardons le sacrifice de la messe comme vraiment propitiatoire, et que nous y attachons l'espérance de notre salut, nous ne croyons point déroger à l'idée que nous devons avoir du sacrifice de la croix, et nous ne sommes point en opposition avec la doctrine de l'Apôtre, qui nous dit que Jésus-Christ, l'unique pontife de la nouvelle alliance, n'a offert qu'une seule victime pour le péché, et que, par cette unique oblation, il a entièrement consommé l'ouvrage de notre rédemption et de notre sanctification : *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*. (Hebr., X, 14.) Oui, sans doute, c'est par le sacrifice sanglant offert une fois sur la croix, que Jésus-Christ nous a mérité le salut éternel et les grâces qui y conduisent. Mais c'est par la représentation qui s'en fait sur nos autels qu'il nous en fait l'application ; et cette représentation a elle-même une vertu et un mérite particulier. Car, mes frères, Jésus-Christ peut-il renouveler en présence de son Père la mémoire de son obéissance jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix ? Peut-il se présenter à ce Père céleste en état de victime, et revêtu des signes de la mort qu'il a soufferts pour nous, sans l'attendrir sur nos maux, et attirer sur nous ses miséricordes ? Il est notre pontife sur la terre comme il l'est dans le ciel. Dans ce Saint des saints où il est entré avec son propre sang, il intercède sans cesse pour nous, dit l'Apôtre : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. (Hebr., VII, 25.) Il se présente sans cesse devant son Père avec les cicatrices des plaies qu'il a reçues pour nous sauver : *Apparet vultui Dei pro nobis* (Hebr., IX, 24) ; et cette intercession, sans cesse renouvelée, ne prouve pas sans doute l'insuffisance de cette prière qu'en mourant il a faite pour nous à son Père avec tant de larmes, et avec ce cri perçant qui a pénétré les cieux. Ainsi, mes frères, l'oblation continuelle qu'il fait de lui-même sur nos autels ne prouve pas qu'il ait rien manqué à l'efficacité du sacrifice de la croix. Nous déclarons au contraire, par cette commémoration solennelle de la mort de Jésus-Christ, que toute notre espérance est dans les mérites de sa bienheureuse mort. Nous le présentons à Dieu comme notre unique victime, et comme étant par son sang notre unique propitiation ; nous protestons que

nous n'avons rien à offrir au Seigneur, soit pour obtenir ses miséricordes, soit pour le remercier de ses dons, sinon Jésus-Christ et le mérite infini de ses souffrances. Ainsi, mes frères, le sacrifice de la messe est exactement le même que celui de la croix, puisque c'est le même pontife et la même victime, et que toute la différence consiste dans la manière dont cette victime est immolée.

Or, cela posé, mes frères, avec quelle profondeur de respect, avec quelle tendresse d'amour et de reconnaissance, avec quelle ferme confiance ne devez-vous pas assister à ce sacrifice? Non, pour déterminer tous les sentiments dont vous devez y être animés, et toutes les dispositions que vous devez y apporter, je ne vous demande qu'une forte persuasion des vérités que je viens de vous exposer. Vous faites profession de les croire, puisqu'elles font partie de la doctrine catholique à laquelle vous avez le bonheur d'être attachés. Mais ce n'est qu'une croyance faible, purement spéculative, qui ne produit rien dans votre cœur; ce n'est point cette foi vive qui perce les nuages des mystères, qui rend sensibles les objets spirituels, qui rend visibles les objets invisibles, et nous les fait croire avec autant de certitude que si nos sens en étaient frappés, ou si nous les concevions par l'évidence même de la raison.

Ah! plutôt à Dieu, mes frères, que vous fussiez animés d'une telle foi! ces autels vous paraîtraient le Calvaire même; vous y verriez Jésus-Christ, couvert de sang et de plaies, expirant pour nos péchés et pour ceux de tous les hommes. Et quelles bornes pourriez-vous donner à vos sentiments d'amour, d'adoration, de douleur? Car, dites-moi, mes frères, si vous eussiez été témoins en effet des souffrances de Jésus-Christ; si vous eussiez été admis dans le lieu où il endura la flagellation; si vous eussiez entendu les cris du peuple qui demandait sa mort, et qui lui préférait un scélérat odieux; si vous l'eussiez suivi avec sa sainte Mère, la pieuse Madeleine, le disciple bien-aimé, jusqu'au pied de la croix; si vous l'eussiez vu expirer entre deux voleurs, insulté devant et après sa mort par des hommes de toute condition, et son sacrifice volontaire regardé par le plus grand nombre comme un supplice justement mérité; si, dis-je, vous aviez été témoins de toutes ses douleurs et de tous ses opprobres, et que vous eussiez alors connu Jésus-Christ, comme vous le connaissez aujourd'hui, pour le Fils de Dieu, le Sauveur et le Rédempteur du genre humain; quels auraient été vos sentiments? quel attendrissement n'auriez-vous pas éprouvé? quelles larmes n'auriez-vous pas répandues? Or, la foi vous apprend que tous ces mystères se perpétuent et se continuent à l'autel. Nous n'avons point deux sacrifices : celui que Jésus-Christ a offert est celui que nous offrons; ce sont les mêmes humiliations, comme c'est une même mort.

Hélas! il n'est que trop vrai que ces humiliations s'y perpétuent. Non-seulement il les offre de nouveau à son Père par amour pour nous et pour toute son Eglise, mais il les reçoit encore véritablement de la part de ceux même qui assistent à ce sacrifice. Car, mes frères, pour un petit nombre d'âmes fidèles qui y assistent avec les dispositions de Marie et des saintes femmes qui recueillirent au pied de la croix les derniers soupirs du Sauveur, combien y en a-t-il qui ressemblent plutôt à des Juifs qui le crucifient de nouveau sans le connaître qu'à des chrétiens qui le regardent comme leur Sauveur, et qui célèbrent avec reconnaissance le mystère de sa mort par laquelle ils ont été rachetés? Combien y en a-t-il qui semblent insulter encore à ses opprobres et à ses douleurs, et dire avec les Juifs scandalisés de sa faiblesse apparente : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix* (*Matth.*, XXVII, 42; *Marc.*, XV, 32), qu'il dissipe les nuages qui le couvrent, qu'il se venge de ses ennemis? Et parmi ceux même qui ont horreur de ces monstrueuses irrévérances, dont l'extérieur paraît plus modeste et plus recueilli, combien y en a-t-il qui ne font presque aucune attention à ces redoutables mystères; dont l'esprit égaré s'occupe ou d'intérêts temporels, ou de pensées frivoles et inutiles; dont le cœur froid et insensible ne prend aucune part à la plus grande action qui puisse se passer sous les cieux?

Nous nous efforçons, mes frères, de dissiper cette funeste indifférence; nous vous adressons, au moment même où commencent les saints mystères, ces paroles qui nous ont été transmises par l'antiquité la plus vénérable : Elevez vos cœurs : *Sursum corda*; et vous nous répondez, par une acclamation universelle, que vous les tenez élevés vers le Seigneur : *Habemus ad Dominum*. Oh! mes frères, est-il bien vrai que dans ce moment vous ne soyez occupés que du Seigneur, et du culte suprême que vous allez lui rendre; que toutes les pensées terrestres soient éloignées de votre esprit, tous les désirs charnels bannis de votre cœur? Nous vous invitons à rendre au Seigneur notre Dieu de solennelles actions de grâces : *Gratias agamus Domino Deo nostro*; et vous nous répondez que rien n'est plus juste et plus raisonnable : *Dignum et justum est*. Mais cette réponse n'est-elle pas plutôt prescrite par l'usage, que dictée par le cœur? Comprenez-vous dans ce moment tout ce que vous devez au Seigneur, pour toutes les grâces qu'il vous a faites, et singulièrement pour vous avoir donné son Fils bien-aimé, qui vous a rachetés par le sacrifice même que vous allez célébrer? Votre respect, votre amour, votre reconnaissance ont-ils quelque proportion avec la grandeur de ce bienfait et de tous ceux dont il a été la source? Vos adorations, vos hommages sont-ils dignes d'être réunis avec ceux des anges, des archanges, des trônes, des dominations, que nous vous représentons

dans ce moment, prosternés devant l'autel du Dieu vivant, saisis de frayeur à la vue de sa majesté et de sa puissance, et s'écriant dans le transport de leur zèle : Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées ; les cieux et la terre sont remplis de l'éclat de sa gloire ? *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus sabaoth*. Chrétiens si tièdes et si insensibles, osez-vous mêler vos faibles voix avec les saints concerts de ces esprits tout brûlants d'amour ? Ah ! que je crains que ces paroles que vous avez tant de fois entendues et tant de fois prononcées vous-mêmes, ne servent un jour à votre condamnation ; que je crains qu'on ne vous reproche au tribunal de Jésus-Christ le contraste trop frappant de vos dispositions avec les sentiments qu'elles expriment ! Nous offrons ce sacrifice pour l'Eglise tout entière ; nous l'offrons d'une manière spéciale pour les fidèles qui y assistent ; nous conjurons le Seigneur de se souvenir dans sa miséricorde de ceux qui environnent l'autel, et dont il connaît la foi et la piété : *Omnium circumstantium quorum tibi fides cognita est et nota devotio*. Ah ! mes frères, n'est-ce pas là une espèce d'imprécation que nous prononçons contre un grand nombre de chrétiens ; et ces paroles ne semblent-elles pas exclure des effets salutaires de ce sacrifice tant de personnes qui y assistent sans donner la moindre preuve de foi, de dévotion, de piété ?

O vous, mes frères, qui êtes tous les jours témoins de ces mystères si touchants et si sublimes ; vous qui voyez tous les jours Jésus-Christ si vivement dépeint et comme crucifié sous vos yeux : *Ante quorum oculos præscriptus est Jesus in vobis crucifixus* (Galat., III, 1) ; laissez-vous pénétrer des sentiments que ces mystères divins doivent vous inspirer ; concevez pour l'auguste sacrifice de nos autels le respect, la vénération qu'exigent la grandeur infinie de Dieu à qui il est offert, l'excellence et le prix de la victime qui y est immolée, les grands intérêts qui s'y traitent. Car il ne s'agit de rien moins ici que de votre salut et de celui de vos proches, de la rémission de vos péchés, de votre sûreté, de votre tranquillité dans le monde, de votre bonheur éternel dans l'autre : *Pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ*. Mais ces objets appartiennent à la seconde partie de mon discours, dans laquelle je dois vous faire considérer le sacrifice de la messe comme le sacrifice de l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

Si le sacrifice de la messe est le sacrifice de Jésus-Christ, qui s'y présente sans cesse à son Père, revêtu des signes de la mort qu'il a soufferte pour nous sur la croix ; il est aussi, mes frères, celui de l'Eglise chrétienne, qui l'offre tous les jours à Dieu pour ses besoins et ceux de ses enfants, et qui s'offre en même temps elle-même, comme n'étant qu'un seul corps et une seule vic-

time indivisiblement unie avec Jésus-Christ son Chef et son Epoux ; c'est-à-dire, que Jésus-Christ est offert dans ce sacrifice, pour l'Eglise, par l'Eglise, avec l'Eglise.

I. Jésus-Christ est offert sur nos autels pour l'Eglise. Ici, mes frères, il faut entendre l'Eglise tout entière, en tant qu'elle renferme dans son unité, non-seulement les fidèles de toute langue et de toute nation qui sont unis sous l'obéissance des pasteurs légitimes par la profession d'une même foi ; mais encore tous les justes qui nous ont précédés avec le caractère sacré de cette même foi ; dont les uns, déjà glorifiés, jouissent dans le ciel de la vue de Dieu ; les autres, destinés au même bonheur et assurés de le posséder, achèvent de se purifier dans un état de souffrances, des fautes que la fragilité humaine leur a fait commettre. Le sacrifice, en un mot, est offert pour l'Eglise qui triomphe dans le ciel, pour l'Eglise qui souffre dans le purgatoire, pour l'Eglise qui combat sur la terre.

Premièrement, pour l'Eglise qui triomphe dans le ciel. A Dieu ne plaise, mes frères, que cet objet devienne indifférent pour nous ! les liens de la charité nous unissent étroitement avec les saints qui règnent dans le ciel. Ce sont nos pères, nos frères, nos amis : leurs exemples nous ont montré le chemin qui conduit au bonheur suprême : les victoires qu'ils ont remportées, les récompenses dont ils jouissent, animent notre courage et soutiennent nos espérances, leur intercession auprès de Dieu nous procure les grâces qui nous sont nécessaires pour les suivre dans la carrière de la vertu, et vaincre les tentations qu'ils ont eux-mêmes surmontées. Leur sanctification est une des merveilles dans lesquelles éclatent le plus la puissance et la bonté de notre Dieu. Que de raisons de prendre part à leur bonheur, de célébrer avec une sainte joie les jours de leurs victoires et de leur bienheureuse mort ; de remercier le Seigneur de toutes les grâces dont il les a comblés ? C'est en ce sens, mes frères, que le sacrifice est offert pour les saints. Nous ne demandons plus rien pour eux : ils sont affranchis des tentations et des périls de cette vie : leurs âmes bienheureuses jouissent de ce Dieu pour lequel seul ils ont soupiré sur la terre : ils sont plongés dans un torrent de délices ineffables, ils en sont continuellement enivrés. Le sacrifice n'est donc plus pour eux un sacrifice propitiatoire ; mais il est proprement un sacrifice eucharistique, c'est-à-dire sacrifice de louange et d'action de grâces. Nous voulons témoigner la joie que nous inspire le bonheur de ces âmes qui nous sont si chères, et dont la gloire rejaillit sur nous, pour ainsi dire, comme sur leur propre famille ; et nous ne trouvons point de manière plus chrétienne et plus salutaire de la témoigner que par ce festin magnifique où nous nous nourrissons de la chair de Jésus-Christ. Nous voulons rendre grâce à Dieu de tous les bienfaits qu'il leur a prodigués ; et nous savons qu'à

rien ne honore tant que le sacrifice de son Fils bien-aimé. Voilà pourquoi, dès les premiers siècles du christianisme, l'usage s'est établi de célébrer les saints mystères sur le tombeau des martyrs et des autres serviteurs de Dieu. Voilà pourquoi nous n'offrons jamais le sacrifice sans rappeler la mémoire de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu; des apôtres qui nous ont enseigné la foi, des martyrs qui l'ont scellée de leur sang, de tous les justes qui nous ont précédés depuis la création de l'univers. Nous montrons par là que nous communiquons avec eux : *Communicantes* (I Petr., IV, 13), c'est-à-dire que nous appartenons à la même société, à la même Eglise dans le sein de laquelle ils ont vécu, et dont ils sont encore la partie la plus précieuse; que nous croyons ce qu'ils ont cru, que nous espérons les mêmes biens dont ils jouissent. En honorant leur mémoire, et en applaudissant à leur bonheur, nous les conjurons de s'intéresser au nôtre. Ce n'est pas à eux que nous élevons des autels : loin de nous le soupçon de cette criminelle idolâtrie. Nous ne disons pas : Pierre, Paul ou Marie, nous vous offrons ce sacrifice. Non, mes frères, nous ne l'offrons qu'à Dieu seul qui les a sanctifiés, et qui, en couronnant leurs mérites, a couronné ses propres dons; et nous demandons humblement à ce Dieu, si riche en miséricordes, qu'il nous unisse avec eux, non pas en appréciant nos mérites, mais en nous accordant la rémission de nos péchés : *Intra quorum nos consortium, non æstimator meriti, sed veniæ, quæsumus, largitor admittite.*

La même charité, qui nous porte à nous réjouir des victoires et des triomphes des saints, nous attendrit aussi, mes frères, sur les souffrances de ces âmes justes qui achèvent dans le purgatoire de satisfaire à la justice de Dieu. Si l'un des membres de notre corps est dans la joie, dit l'Apôtre, tous les autres la partagent : s'il en est un qui souffre, tous les autres souffrent avec lui : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* (I Cor., XII, 26.) Comment donc pourrions-nous être insensibles à ce que souffrent des fidèles qui appartiennent comme nous au corps mystique de Jésus-Christ? Comment pourrions-nous les abandonner à des rigneurs qu'il est en notre pouvoir d'adoucir? L'Ecriture nous apprend que c'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts. Ceux d'entre les Juifs qui pensaient d'une manière saine et religieuse sur l'immortalité des âmes et la résurrection future des corps, offraient des sacrifices d'expiation pour ceux de leurs frères qui avaient payé le tribut à la nature. L'Eglise chrétienne a reçu la même croyance; dès son premier âge, elle a offert pour les morts le sacrifice de notre rédemption. C'est la tradition de nos pères, dit saint Augustin, c'est l'usage de l'Eglise universelle, de rappeler le souvenir des morts au milieu des saints mystères, et de les offrir pour eux : *Hoc a Patribus traditum universa te-*

net Ecclesia. Il ne faut point douter, nous dit-il encore, que tous ceux qui sont morts dans la foi et dans la communion de l'Eglise, dans la charité et la grâce du Seigneur, et à qui il reste encore quelques fautes légères à expier, ne soient soulagés par les prières que l'Eglise adresse pour eux au Seigneur, et particulièrement par l'oblation du sacrifice de notre salut : *orationibus sanctæ Ecclesiæ et sacrificio salutari non est dubium mortuos adjuvari.* Non, dit saint Chrysostome, ce n'est pas en vain qu'au milieu des saints mystères, le ministre élève sa voix pour prier en faveur de ceux qui sont morts dans la foi en Jésus-Christ : *non abs re minister clamat pro iis qui defuncti sunt in Christo.* Non, ces pieuses pratiques n'ont point été inutilement instituées : elles ne sont pas une vaine représentation, un spectacle uniquement destiné à consoler des parents ou des amis affligés : *Non sunt ludi scenici.* Elles ont été établies dans l'Eglise par l'inspiration de l'Esprit de Dieu : *Hæc enim fiunt ordinatione Spiritus.* Qu'il est consolant pour nous, mes frères, de trouver dans l'antiquité ecclésiastique, de tels garants de l'usage où nous sommes d'offrir le saint sacrifice pour les morts, et de voir notre doctrine descendre par des canaux si purs de la source apostolique!

Mais la partie de l'Eglise pour laquelle le sacrifice est le plus spécialement offert, c'est celle qui combat sur la terre : c'est cette Eglise qui, figurée par l'ancien peuple d'Israël, s'avance vers la terre promise à travers un désert aride, environnée d'écueils et de précipices, sans cesse attaquée par les enfants d'Ammon et d'Amalec; souvent troublée par les dissensions funestes qu'excitent dans son sein même les passions des pécheurs qu'elle y renferme. C'est cette Eglise qui, d'une main relève les ruines du temple du Seigneur, et de l'autre, repousse les attaques des infidèles. C'est cette Eglise invincible dans sa totalité, et faible dans chacune de ses parties. C'est cette Eglise qui ne peut jamais abandonner le dépôt précieux de la foi et de la vérité; mais dont chacun des membres peut devenir le jouet de l'erreur. C'est cette Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir; mais qui peut faire des pertes, et à laquelle le démon jaloux peut enlever des enfants et des membres. C'est pour cette sainte Eglise que le sacrifice est principalement offert : *in primis pro Ecclesia tua sancta catholica.* Ce que nous demandons sur toutes choses au Seigneur, par la vertu et le mérite infini de ce sacrifice, c'est qu'il jette un regard favorable sur son Eglise répandue sur toute la face de l'univers; qu'il daigne la protéger, la gouverner, en réunir toutes les parties dans la véritable foi, y conserver la prière, la charité, l'unité : *Quam pacificare, custodire, adunare, et regere digneris toto orbe terrarum.* Que ces objets sont intéressants, mes frères, pour des cœurs chrétiens! Est-il possible d'aimer Jésus-Christ, et de n'avoir que de l'indifférence pour l'Eglise

qui est son épouse et son corps mystique ? Est-il possible d'être chrétien et catholique, sans s'intéresser vivement au triomphe de la vérité, au maintien de la paix, de la charité parmi les fidèles ? Regardez donc, mes frères, un amour tendre pour l'Eglise, comme un des sentiments les plus essentiels à la piété chrétienne, et comme une des dispositions les plus nécessaires pour assister dignement au sacrifice de la messe. Portez au pied des saints autels les besoins de l'Eglise votre mère : gémissiez-y sur les maux qui l'affligent, sur les efforts que l'erreur fait sans cesse, pour lui enlever le trésor de la vérité, sur le dérèglement des mœurs qui altère et obscurcit l'éclat de sa sainteté, sur le relâchement qui énerve sa discipline. Conjurez le Seigneur de réparer, d'étendre ses limites, de lui rendre sa première beauté. Priez pour les pasteurs qui la gouvernent ; pour celui qui, assis sur la chaire de saint Pierre, héritier de sa primauté, doit étendre ses soins sur tout le troupeau de Jésus-Christ. Priez pour le prélat plein de zèle et de charité que la Providence a placé sur le siège de saint Denys. Priez pour tous ceux qui, sous son autorité, vous annoncent la parole de Dieu, et vous ouvrent la voie du salut. Priez, selon le précepte de l'Apôtre, pour le roi, pour les princes, pour tous ceux qui sont chargés du soin pénible de gouverner les hommes ; afin que l'Eglise, protégée par leur autorité, puisse servir le Seigneur dans la paix et la tranquillité la plus profonde. Voilà les objets pour lesquels nous devons principalement offrir le sacrifice de la messe, parce que ce sont ceux pour lesquels Jésus-Christ a daigné offrir sur la croix le sacrifice sanglant dont celui de la messe est la vive représentation. Tous les membres de l'Eglise ont donc part à ce sacrifice, en tant qu'il est offert pour eux. J'ajoute, mes frères, qu'il est aussi offert par eux, et c'est en ce second sens que le sacrifice de la messe est le sacrifice de l'Eglise chrétienne.

II. Lorsque je dis que le sacrifice de Jésus-Christ est offert par tous les fidèles, vous comprenez sans doute, mes frères, que je n'ai pas dessein de confondre ici les prêtres avec les laïques, et d'attribuer aux uns comme aux autres le pouvoir de consacrer la divine Eucharistie, et de changer la substance du pain et du vin dans celle du corps et du sang de notre Sauveur. Loin de nous cette erreur absurde et insoutenable. Il y a dans l'Eglise un sacerdoce véritable et proprement dit ; et ce sacerdoce n'appartient qu'à ceux à qui les évêques le confèrent par l'imposition des mains ; et les prêtres, ainsi ordonnés, ont seuls le droit et le pouvoir de célébrer le sacrifice, de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, d'offrir cette adorable victime à la divine majesté, et de distribuer ces dons sacrés aux fidèles qui doivent y participer par la sainte communion. Ce droit et ce pouvoir n'appartiennent point aux laïques, ni aux clercs inférieurs ; et s'ils osaient exercer cet auguste minis-

tère, ils se rendraient coupables d'un attentat et d'une usurpation sacrilège, qui ne pourrait avoir d'autre effet que d'attirer la colère de Dieu, et sur ces téméraires, et sur ceux qui prendraient part à leurs prétendus sacrifices.

Mais, après avoir écarté ces erreurs monstrueuses qui, grâce à Jésus-Christ, n'ont dans l'Eglise ni partisans ni défenseurs, je ne crains point de vous dire, mes frères, que vous participez tous véritablement à l'action sainte par laquelle nous offrons Jésus-Christ ; que nous l'offrons en votre nom ; que vous l'offrez par nos mains, et qu'enfin nous sommes tout à la fois à l'autel, et les ministres de Jésus-Christ, et les vôtres. Nous sommes les ministres de Jésus-Christ, parce que c'est lui qui nous a ordonné de faire en mémoire de lui, ce qu'il a fait la veille du jour où il s'est livré à la mort pour nous ; parce que c'est de lui que nous tenons ce pouvoir surnaturel de changer les espèces, et de rendre son corps et son sang réellement présents sur la table sacrée ; parce qu'en un mot c'est son sacerdoce que nous exerçons. Et nous sommes aussi les vôtres, parce que ce sont vos vœux que nous portons au pied du trône de la majesté divine, et que c'est pour vous que nous parlons et que nous agissons.

Telle est l'idée que nous donne l'Apôtre du sacerdoce en général. Tout prêtre choisi d'entre les hommes, nous dit-il, est établi pour les hommes dans ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir à Dieu des dons et des sacrifices pour le péché : *omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* (Hebr., V, 1.) Telle est l'idée que nous donnent en particulier des chrétiens, les paroles de la liturgie : tout y indique que nous offrons le sacrifice, non-seulement pour vous, mais avec vous. Priez, mes frères, vous dit le prêtre en se tournant vers vous, priez le Seigneur notre Dieu de recevoir favorablement mon sacrifice qui est aussi le vôtre : *meum ac vestrum sacrificium.* Souvenez-vous, dit-il encore, Seigneur, souvenez-vous dans votre miséricorde de tous les fidèles qui sont ici assemblés, dont vous connaissez la foi et la piété ; pour lesquels nous vous offrons ou qui vous offrent eux-mêmes ce sacrifice de louange : *pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis.* Recevez, ô mon Dieu, avec clémence cette offrande que vous présente ce peuple dont vous êtes le père : *hanc oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ.* Ce sont vos serviteurs, vos ministres, vos prêtres, c'est tout votre peuple sanctifié par votre grâce : *nos servi tui, sed et plebs tua sancta,* qui vous offre ce sacrifice en mémoire de la passion, de la résurrection, de l'ascension de Jésus-Christ votre fils et notre Seigneur. Que dirai-je, mes frères, de cet *amen* si souvent répété dans la célébration des saints mystères par lequel vous consentez, vous ratifiez tout ce que le prêtre a dit et fait en votre nom ? Que dirai-je de tant d'autres

usages qui démontrent d'autant plus clairement l'étroite union du prêtre avec le peuple dans cette action solennelle, qu'ils approchent plus de l'antiquité et des temps apostoliques? Il est donc certain que vous n'êtes pas de simples témoins du sacrifice; que vous participez à sa célébration d'une manière très-véritable, quoique bien différente et bien inférieure à celle qui ne convient qu'aux prêtres qui ont reçu l'imposition des mains. Ce n'est, sans doute, que dans un sens mystérieux que vous appartenez à cet ordre de prêtres-rois, *Regale sacerdotium* (1 Petr., II, 9), dont parle l'apôtre saint Pierre; et c'est surtout sur l'autel de votre cœur, que vous offrez à Dieu des victimes spirituelles, et le sacrifice intérieur de votre amour et de vos louanges. Mais vous offrez aussi par nos mains, au Père tout-puissant, le sacrifice de son Fils bien-aimé. Concluez de là, mes frères, quelle doit être votre occupation pendant cette action sainte, et quelle est la meilleure manière d'y assister. Le prêtre est à l'autel votre représentant et votre député: il parle et agit en votre nom. Vous devez donc prêter une attention singulière à ce qu'il dit et à ce qu'il fait; le suivre exactement dans toutes les cérémonies qu'il observe, et écouter avec foi et avec respect les prières et les invocations efficaces par lesquelles il demande et obtient le changement des espèces au corps et au sang de Jésus-Christ, en s'autorisant de ce que Jésus-Christ a fait et de ce qu'il nous a ordonné de faire. Il n'est donc point d'exercice de piété plus convenable que d'avoir sous les yeux les prières même de la liturgie. Toute prière qui ne se rapporterait point à celles-ci, qui n'en rendrait pas au moins le sens et l'esprit, ne pourrait que vous distraire de la grande action dont vous devez être tout occupés. Elle pourrait être utile dans tout autre temps; mais elle serait déplacée dans ces moments précieux. Et pourquoi, mes frères, ne suivriez-vous pas avec attention ces prières que nous adressons au Seigneur en votre nom? En est-il de plus édifiantes, qui portent un caractère plus sensible de piété, qui soient plus remplies de l'esprit de Dieu? Lisez donc sans crainte ces prières si anciennes et si respectables, afin de vous remplir de l'onction et des sentiments de piété qu'elles expriment; ou, si la lecture vous en est impossible, suppléez-y en récitant dans la simplicité de la foi et avec la plus profonde humilité, les prières que tout chrétien doit savoir, unissant votre intention à celle du prêtre, afin de vous animer vous-mêmes de l'esprit de sacrifice, et de vous offrir avec Jésus-Christ, comme une victime sainte, sans tache et agréable à Dieu.

III. C'est tout à la fois, mes frères, et un de vos devoirs les plus essentiels, et une de vos prérogatives les plus glorieuses, de vous offrir au Père tout-puissant, conjointement avec Jésus-Christ, et de ne faire par lui qu'une même victime immolée avec la foi et par l'amour à la Majesté suprême.

C'est pour cela, dit l'apôtre saint Pierre, que Jésus-Christ est mort pour nous; c'est, dis-je, afin que nous ayant purifiés de nos péchés, il pût nous offrir à Dieu comme une victime digne de lui : *Christus pro peccatis nostris mortuus est ut nos offerret Deo*. (1 Petr., III, 18.) Telle est l'union intime que nous avons avec Jésus-Christ, en vertu de l'onction sainte qui a été répandue sur lui avec tant de plénitude, et dont il nous a rendus participants : nous ne faisons avec lui qu'un seul corps et un seul Christ; et c'est ce Christ tout entier, qui offre et qui est offert dans le sacrifice de l'autel. Il se forme, dit saint Augustin, de toute la société des saints, de toute cette Cité bienheureuse qui a été rachetée par le sang de Jésus-Christ, un seul grand sacrifice, offert à Dieu par le pontife éternel qui s'est immolé sur la croix, afin que nous fussions le corps d'un si auguste chef : *tota redempta civitas universale sacrificium*. Tel est, dit encore ce saint et sublime docteur, tel est le sacrifice des chrétiens : l'Apôtre nous en donne la véritable idée, lorsqu'il nous dit que nous sommes tous un seul corps en Jésus-Christ; et c'est ce qui se vérifie surtout dans le mystère de l'autel, où l'Eglise reconnaît qu'elle est elle-même offerte dans la victime qu'elle offre à Dieu : *ubi ei demonstratur, quod in ea re quam offert ipsa offeratur*.

Que ces vérités sont grandes, mes frères, et qu'elles doivent nous inspirer de religion et de piété! nous ne faisons avec Jésus-Christ qu'une seule victime : nous devons donc être animés du même esprit qui a conduit Jésus-Christ au Calvaire, et qui le tient encore immolé sur nos autels. Oui, c'est surtout à cet égard qu'on doit vous dire avec l'Apôtre : Soyez dans les mêmes sentiments et dans les mêmes dispositions où a été Jésus-Christ : *hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*. (Philip. II, 5.) Et quelles ont été ces dispositions? un amour immense pour son Père et pour nous : amour pour son Père, qui l'a porté à s'humilier, à s'anéantir lui-même, en prenant la forme d'un esclave, en devenant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix; lui qui était dans la forme de Dieu, qui en possédait l'essence et les attributs, qui pouvait sans injustice et sans usurpation se dire égal à lui. Il s'est réduit à cet état, pour réparer l'outrage que le péché lui avait fait, pour procurer sa gloire et lui former un peuple qui le servît dans la piété, dans la justice, dans la pratique des bonnes œuvres. Soyons ainsi, mes frères, embrasés d'un saint zèle pour la gloire de Dieu et la sanctification de son nom : humilions-nous profondément en sa présence; acceptons avec une soumission et une résignation inaltérables, les peines et les afflictions par lesquelles sa main paternelle nous châtie et nous éprouve.

Jésus-Christ est mort pour mettre fin au péché : bannissons-le de notre cœur, arrachons-en jusqu'aux moindres racines. De quel front pourrions-nous assister avec l'af-

fection au péché, à un sacrifice qui n'est offert que pour le détruire et l'anéantir? Autrefois, vous le savez, mes frères, les pécheurs que l'Eglise soumettait aux rigueurs de la pénitence, étaient exclus de l'assistance même à ces sacrés mystères. On eût cru les profaner, en les exposant à des yeux impurs et souillés. On ne voulait admettre au sacrifice, que des chrétiens unis avec Jésus-Christ par la charité, que des membres vivants de son corps mystique; et non pas ceux qui ne sont dans ce corps que pour le déparer et le défigurer. Et, en effet, des pécheurs actuellement attachés au péché, peuvent-ils s'unir à Jésus-Christ, et ne seraient-ils pas des taches dans une victime qui, selon la loi du Seigneur, ne doit en avoir aucune? Cependant la discipline de l'Eglise a changé sur cet objet. L'abolition de la pénitence publique ne met plus de différence sensible entre les pécheurs et les justes : les uns et les autres sont obligés par une loi commune d'assister à ce sacrifice. Assistez-y donc, pécheurs, mais soyez-y pénétrés des sentiments d'une sincère pénitence; à la vue de cette victime immolée pour vos péchés, reprochez-vous avec amertume d'avoir été la cause de ses douleurs, de les avoir si souvent renouvelées, de les avoir rendues inutiles. Assistez-y, mais avec un juste sentiment de l'indignité qui devrait vous en exclure; avec un vif repentir des fautes qui vous empêchent d'y participer; et que ce regret, ce repentir, cette humilité profonde se manifestent jusque dans votre extérieur. Il est honteux que des pécheurs justement exclus de la participation des choses saintes, et dont le cœur devrait être déchiré de regrets et de remords, y paraissent avec les dehors de la joie et de la sérénité : il est honteux que des hommes qui, selon les anciennes règles de l'Eglise, devraient demeurer prosternés dans le vestibule du temple, environnent l'autel avec un air de hauteur et presque de mépris.

L'amour de Jésus-Christ pour son Père, et le désir de procurer sa gloire, n'ont pas été les seuls motifs de son sacrifice : il s'y est aussi déterminé par un effet de son amour pour nous. C'est pour tous les hommes qu'il est mort; et en expirant sous leurs coups, il a offert pour ses ennemis et ses bourreaux, le sang même qu'ils versaient avec tant d'inhumanité. Quelle leçon pour nous, mes frères, quel exemple de charité ! oserons-nous à la vue de ce grand spectacle et au pied même de la croix de Jésus-Christ, conserver contre quelqu'un de nos frères des sentiments de haine et de vengeance ? Oserons-nous nous souvenir des injustices du prochain à notre égard, lorsqu'un Dieu si grièvement offensé par nos iniquités, daigne verser son sang pour nous ? Oserons-nous enfin célébrer avec l'aversion et l'indifférence dans le cœur, des mystères qui ne sont que des prodiges d'amour et de charité ?

L'Eucharistie, mes frères, a toujours été regardée comme le lien de la paix et de la

charité parmi les fidèles. On a toujours été persuadé qu'une des dispositions les plus nécessaires pour la recevoir, ou même pour assister à l'oblation qui s'en fait sur nos autels, était un esprit de paix et de concorde. De là, ce baiser de paix, que les chrétiens se donnaient autrefois au milieu des saints mystères, et dont il nous reste encore des vestiges sensibles ; de là, cette récitation publique de la prière du Seigneur, dans laquelle nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne, ainsi que nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés ; de là, cette distribution d'un pain bénit, que l'on a substitué à celle de l'Eucharistie, depuis que le refroidissement de la charité ne nous permet plus de la recevoir si souvent : tout, en un mot, y est destiné à nous inspirer une tendre charité envers nos frères.

Entrez dans ces dispositions, mes frères, et si vous avez laissé altérer la charité entre vous et quelqu'un de vos frères, allez, selon le précepte de Jésus-Christ (*Matth.*, V, 24), vous réconcilier avec ce frère, et revenez ensuite offrir au Seigneur ce sacrifice de paix et d'unité. C'est ainsi que vous imitez Jésus-Christ, devenu par amour votre Sauveur et votre victime ; c'est ainsi que vous mériterez de lui être uni comme un membre vivant dans le sacrifice qu'il offre à son Père ; c'est ainsi enfin que vous attirerez sur vous les grâces qu'il nous a méritées par la vertu infinie de ce sacrifice, et que je vous souhaite, etc.

—
AUTRE PÉRORAISON DU MÊME SERMON,
prêché à la conciergerie.

... Une tendre charité envers nos frères. Mais en est-il envers qui ce sentiment soit dû à plus juste titre que les pauvres et les malheureux ; à ceux surtout pour lesquels je dois solliciter aujourd'hui votre compassion ? Les autres pauvres peuvent au moins respirer un air pur et bienfaisant. Ils jouissent de la lumière du jour et des bénignes influences de cet astre que le Père commun des hommes fait luire sur tous ses enfants. Mais ceux-ci, renfermés dans d'horribles prisons, trouvent dans la fange, dans l'infection, dans les ténèbres, des supplices anticipés. Les autres peuvent aller par eux-mêmes solliciter votre bienveillance, et exposer à vos yeux le tableau touchant de leur misère ; et ceux-ci sont soustraits par des murs impénétrables à vos regards bienfaisants. Lors même que nous nous empressons de venir à leur secours, nous sommes obligés de tenir, loin de leurs affreuses demeures, ces assemblées dont leur soulagement est le principal objet. Ah ! que l'idée de leur faute ne diminue point la compassion que doivent exciter leurs malheurs ! Ils ne sont pas tous coupables : il en est parmi eux dont tout le crime consiste dans leur pauvreté et dans la dureté d'un créancier inhumain. Mais fussent-ils tous dignes de l'animadversion des lois, ils n'en sont pas moins des chrétiens pour lesquels Jésus-

Christ a donné son sang et sa vie : ils n'en sont pas moins à titre de pauvres et d'affligés, des images sensibles de ce Dieu Sauveur qui, par un effet de son amour pour nous, s'est rendu l'homme de douleur et l'approbre des hommes. Non, Jésus-Christ ne les a point exclus du droit de le représenter à nos yeux. Il nous assure que c'est lui-même qui souffre en eux l'horreur de la prison, et qu'en les visitant, en les secourant, c'est à lui-même que nous rendons ces devoirs de charité. J'ai été en prison, nous dit-il, et vous êtes venus me visiter. Il n'a pas cru devoir subir par lui-même ce genre de peine : mais il le souffre aujourd'hui dans un grand nombre de ses membres, et chacun d'eux peut dire avec l'Apôtre, qu'il accomplit en lui-même ce qui manque aux souffrances du Sauveur : *adimpleo ea quæ desunt passionum Christi. (Coloss., I, 24.)* Je vous en conjure donc par la miséricorde de notre Sauveur, par ces autels où vous le voyez si souvent immolé, par le sacrifice qui s'y offre tous les jours pour vous ; ouvrez vos cœurs à la compassion envers vos frères infortunés, et adoucissez leurs liens, si vous ne pouvez les rompre entièrement. C'est ainsi que vous imiterez l'immense charité de Jésus-Christ envers vous, et que, par la vertu de son sacrifice, vous mériterez de lui être unis pendant l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

SERMON XV.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (Matth., XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

Ce fut, mes frères, dans l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem que s'accomplit cette parole du Prophète. Il y parut comme le roi d'Israël ; et les peuples excités par le bruit de ses miracles, attirés plus efficacement encore par l'action intérieure de sa grâce, le reconnurent en cette qualité par les honneurs extraordinaires qu'ils lui rendirent. Mais il y parut avec plus de bonté que de grandeur, et son triomphe même y porta les caractères de l'humilité dont il était venu nous donner l'exemple.

Telle est encore aujourd'hui la manière dont il veut être reçu dans nos cœurs ; il se présente à nous comme notre roi, comme notre Dieu. Dans les plus profondes humiliations, il ne peut jamais perdre ses augustes qualités ; mais il cache sous des voiles impénétrables tout l'éclat de sa gloire ; et pour nous faciliter l'accès auprès de lui, il ne laisse paraître que les traits de sa douceur et de sa charité. Filles de Sion, hâtez-vous donc de recevoir ce roi plein de bonté ; hâtez-vous de prendre place à ce festin dans lequel votre Dieu veut être lui-même votre nourriture, dans lequel il veut vous enivrer d'un torrent de chastes délices.

Mais, ô douleur ! ô preuve trop sensible de l'affaiblissement de la foi et du refroidissement de la charité ! un grand nombre de chrétiens est insensible à ces tendres invitations. Ils préfèrent à l'honneur de s'asseoir à la table du Roi des rois, des occupations qu'ils jugent plus importantes, des plaisirs qui leur paraissent plus réels et plus satisfaisants ; ils osent donner à cette disposition criminelle les noms imposants de respect profond, de religieuse frayeur ; ils osent prendre pour vertu la plus froide indifférence et la désobéissance la plus obstinée. Ainsi la table du Seigneur est déserte ; ainsi les plus saintes solennités de l'Eglise deviennent pour elles des jours de deuil et de tristesse ; ainsi enfin la colère de Dieu s'allume contre ceux mêmes qu'il voulait combler de grâces et de faveurs, et le meilleur des rois est contraint de venger sur ses propres sujets sa bonté méprisée, ses bienfaits rejetés.

Mais, que dis-je ? et mon dessein est-il de combattre dans les pécheurs ce reste de respect pour la religion qui les empêche d'en profaner les plus redoutables mystères ? Non, mes frères, à Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée. Si l'Eglise gémit sur l'indifférence d'un grand nombre de ses enfants pour la divine Eucharistie, elle verse des larmes de sang sur la hardiesse sacrilège avec laquelle plusieurs la reçoivent sans y apporter les dispositions qu'elle exige. S'il est un éloignement de l'Eucharistie qui prend sa source dans les passions, il en est un autre que les circonstances rendent nécessaire, et qui fait partie de la pénitence que les pécheurs doivent s'imposer. S'il est un empressément pour la communion, qui vient de l'ardeur de la charité, il en est un autre qui n'est produit que par la présomption et l'orgueil. Enfin, mes frères, il y a dans ce point de la morale chrétienne, comme dans presque tous les autres, deux extrémités vicieuses et desquelles nous devons également nous éloigner ; un respect faux ou mal entendu, et une aveugle témérité. L'un oublie le précepte du Seigneur et les avantages inestimables qu'il a attachés à la réception de son corps et de son sang ; l'autre oublie l'épreuve que l'Apôtre nous prescrit, et la sainteté nécessaire pour approcher du Dieu saint que les anges eux-mêmes adorent dans la frayeur et le tremblement.

Ne séparons point deux vérités qui doivent toujours aller de pair, et qui sont d'une égale importance pour notre salut. C'est un devoir pour les chrétiens de recevoir le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; et quoique ce sacrement soit l'objet légitime de nos adorations, Jésus-Christ cependant l'a institué plus particulièrement encore pour être la nourriture de nos âmes : on n'entre donc point dans les vues du Sauveur, et par conséquent on ne l'honore point comme il veut être honoré, lorsqu'on ne se rend pas digne de recevoir cette nourriture céleste. Mais ce sacrement

contient réellement le Dieu de toute sainteté; le recevoir indignement, c'est se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est boire et manger son propre jugement: il faut donc de grandes dispositions et de sérieuses épreuves pour s'en approcher, et il n'est point de temps ni de circonstances qui puissent nous dispenser de ces épreuves. Voilà, mes frères, en peu de mots, les vérités que j'ai dessein de vous expliquer. Le respect pour l'Eucharistie est faux ou mal entendu, si l'on n'a pas un véritable empressement pour la recevoir: première partie. L'empressement pour l'Eucharistie n'est pas légitime s'il nous fait passer par dessus les préparations et les épreuves nécessaires: seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les chrétiens que la crainte de profaner les saints mystères tient dans l'éloignement de la communion, il en est, mes frères, qui, par une vie contraire à la sainteté du christianisme, ne méritent que trop d'être exclus de la table de Jésus-Christ; et il est des âmes véritablement pénétrées de la crainte du Seigneur, qui ne prennent point de part à la corruption du siècle, qui tâchent de s'enrichir par les bonnes œuvres, qui font des efforts continuels pour effacer les taches qu'elles aperçoivent en elles-mêmes, et qui cependant ne se trouvent jamais assez pures pour recevoir le Saint des saints. Il s'en faut de beaucoup que ces deux espèces de personnes doivent être enveloppées dans la même condamnation. Les uns sont des hypocrites, à qui il faut arracher le masque dont ils se couvrent; les autres sont des justes, à qui il faut inspirer plus de confiance dans le Dieu infiniment bon qu'ils servent déjà de tout leur cœur. En blâmant leur conduite, nous respectons leurs motifs; ils se trompent sans doute, et il faut demander pour eux au Seigneur que la charité bannisse entièrement de leurs cœurs cette crainte excessive qui les éloigne des faveurs que mériterait leur vertu; mais ils ne se trompent que par tendresse de conscience; et si l'on considère les biens infinis dont ils se privent et ce qu'il en coûte à leur cœur pour en faire le sacrifice, il semble qu'ils soient plus malheureux que coupables, et que les peines intérieures qu'ils éprouvent doivent leur faire expier la faute qu'ils commettent. En un mot, leur respect est mal entendu, et je m'efforcerai avec l'aide du Seigneur de le rectifier; mais au moins il est véritable, au lieu que celui dont se vante un certain genre de pécheurs n'est qu'une hypocrisie criminelle, et je vais d'abord vous en démontrer la fausseté et l'illusion.

I. Oui, mes frères, en vain vous flattez-vous de respecter les saints mystères lorsque vous demeurez volontairement dans les désordres qui vous en excluent. Et quelle preuve, en effet, nous donnez-vous de ce respect? Vous n'êtes point, il est vrai, de

ces profanateurs qui osent recevoir Jésus-Christ dans une bouche impure, dans un cœur corrompu; mais croyez-vous donc l'honorer, parce que vous ne lui faites pas le dernier des outrages? Faut-il que la religion vous tienne compte de tous les crimes que vous ne commettez pas? Communier avec une conscience chargée de fautes mortelles que l'on a dissimulées dans le tribunal de la pénitence, dont on ne se repent point, pour lesquelles on ne satisfait point, c'est un degré d'irreligion et d'impiété que nous croirions à peine possible, si une triste expérience ne nous apprenait combien il est commun. Mais plus ce crime est odieux, moins il est permis de se glorifier pour ne s'en être pas rendu coupable. On n'est pas un homme de bien, précisément parce qu'on n'est pas un scélérat; et comme il ne suffirait pas pour prouver votre humanité de dire que vous n'avez jamais trempé les mains dans le sang de vos frères, de même aussi ne suffit-il pas, pour prouver votre respect envers l'Eucharistie, d'alléguer la juste horreur que vous inspire une communion indigne. En vous excluant vous-mêmes de la table sacrée, vous vous épargnez un crime détestable, et vous prononcez contre vous un jugement qui doit adoucir celui de Dieu même. Oui, quelque coupables que vous soyez en négligeant de vous disposer à recevoir les sacrements qu'il a institués pour votre salut, vous êtes moins criminels à ses yeux que si vous osiez franchir la barrière qui vous sépare de l'autel, que si, continuant d'être pécheurs, vous portiez une main téméraire sur la récompense des saints. Mais, mes frères, ce premier degré de religion ne suffit pas pour que votre séparation de l'autel puisse vous être salutaire, pour qu'elle devienne une preuve de votre respect à l'égard de la divine Eucharistie: il faut que vous en regardiez la privation comme une peine aussi douloureuse qu'elle est juste; il faut que vous commenciez à faire tous vos efforts pour faire enfin cesser cette humiliante séparation. Sans cela peut-on croire que vous ayez de l'auguste sacrement de nos autels l'idée magique que la foi nous en donne? Qu'est-ce que la communion? N'est-ce pas un bienfait inestimable de notre Sauveur qui se donne véritablement à nous, qui s'unit, qui s'incorpore avec nous, qui sanctifie par la présence de sa chair adorable et nos corps et nos âmes, qui nous prodigue enfin tous ses trésors et toutes ses faveurs? Est-il pour un mortel un plus haut degré de gloire que de recevoir au-dedans de lui-même l'Être éternel qui a tiré l'univers du néant? Est-il pour un chrétien un bonheur plus désirable que de posséder son Dieu, son Sauveur, l'objet de son amour? Tels sont les précieux avantages dont nous prive l'éloignement de la table sacrée; ne pas regretter ces biens ineffables, les perdre sans douleur, n'est-ce pas le comble de l'aveuglement et de l'insensibilité? Ah! mes frères, un fils qui aurait encouru la disgrâce

du meilleur et du plus tendre de tous les pères, à qui il serait défendu de se présenter devant lui, de s'asseoir à sa table, et qui, content d'obéir à ces ordres rigoureux, n'en serait ni humilié, ni affligé, un tel fils aurait-il pour son père les sentiments de respect et de tendresse que le devoir prescrit, que la nature inspire?

Il faudrait donc, mes frères, pour prouver votre respect envers l'Eucharistie, il faudrait dis-je, que vous fussiez vivement touchés de cette perte; il faudrait qu'on vous vît solliciter avec instances et avec larmes d'être rétablis dans la participation des bienfaits du Sauveur. Tels étaient autrefois les sentiments de ceux que la discipline de l'Eglise éloignait des saints autels; après avoir gémé des années entières sous la cendre et le cilice, après avoir arrosé de leurs larmes le vestibule du temple, après avoir supporté tout ce que la pénitence publique avait de plus rigoureux et de plus humiliant, ils passaient dans le degré de ceux qu'on appelait alors consistants, c'est-à-dire qu'il leur était permis d'assister au redoutable sacrifice. Mais ils ne regardaient pas leur pénitence comme finie; il leur en restait, j'ose le dire, la partie la plus pénible pour les cœurs embrasés du feu de l'amour de Dieu; ils voyaient leurs frères participer à la table sacrée, et ils ne pouvaient encore partager leur bonheur. Avec quelle sainte envie ne leur voyaient-ils pas distribuer le pain des anges? de quelle faim ne se sentaient-ils pas dévorés à la vue de cette nourriture céleste qui leur était encore refusée? Mais lorsqu'ils entendaient le diacre prononcer à haute voix ces paroles terribles: les choses saintes sont pour les saints: *Sancta sanctis*; ah! c'était alors que leurs gémissements redoublaient, que leurs larmes coulaient, qu'ils s'humiliaient profondément en présence du Dieu de toute sainteté, et que, reconnaissant la justice de leur exclusion, ils conjuraient le Seigneur d'accélérer par sa grâce le moment heureux où ils seraient jugés dignes de se rassasier de ce pain sacré.

Vous, mes frères, qui pendant des années entières assistez à l'oblation de la victime sainte, sans qu'il vous soit permis de la recevoir, vous êtes précisément dans le même degré où étaient ces pénitents. Peut-être, si l'Eglise n'eût rien relâché de son ancienne rigueur, seriez-vous encore dans des degrés inférieurs: peut-être seriez-vous encore prosternés à la porte du temple, implorant avec des cris lugubres la miséricorde de Dieu et la compassion des fidèles: l'Eglise vous a fait grâce des premiers degrés de la pénitence, et elle vous retient dans le dernier. Mais avez-vous les sentiments qui conviennent à cet état? cette humiliation vous est-elle pénible, ou même la regardez-vous comme une véritable humiliation? Jugeons-en par la manière dont vous assistez à ce sacrifice, auquel vous n'êtes pas dignes de participer. Saint Chrysostome croyait que c'était une hardiesse insupportable dans ceux qui ne communiaient pas, de demeurer au-

près des saints autels: *Quicumque mysteriorum non est particeps, is impudenter stat et nimis audacter*. Il voulait que leur extérieur même annonçât leur honte et leur douleur. De quelle ardeur son zèle ne se fût-il donc pas enflammé, s'il eût vu dans les plus saintes solennités nos autels environnés d'une foule de chrétiens justement exclus de la participation des choses saintes, et portant sur le front l'arrogance et l'orgueil, affectant la joie et la sérénité lorsque leurs cœurs devraient être déchirés de regrets et de remords, regardant d'un œil audacieux les mystères redoutables, et baissant à peine leur tête superbe devant le Dieu de majesté? Quel eût été son étonnement, si de tels hommes eussent osé vanter en sa présence leur respect pour l'Eucharistie? Ah! mes frères, le respect, quand il est réel, ne se borne pas à s'éloigner de la communion, il s'étend à tout, il se fait sentir partout; il produit le recueillement et la ferveur; il fait qu'on n'approche qu'en tremblant du sanctuaire qui renferme la victime adorable dont on est forcé de s'abstenir. Un homme, qui en est véritablement pénétré, ne se glorifie point de la prudence qu'il a de ne pas communier dans de mauvaises dispositions; il n'est occupé qu'à géner sur les fautes qui le réduisent à cette dure nécessité.

Deux hommes, dit Jésus-Christ, allèrent dans le temple pour prier: l'un était un pharisien et l'autre un publicain. Le pharisien; tout rempli de l'idée de sa propre vertu, n'était occupé qu'à rendre grâces à Dieu de la perfection qu'il croyait voir en lui-même: il se glorifiait surtout de n'être pas semblable à ce publicain; tandis que celui-ci, dans le sentiment d'une humilité profonde, conjurait le Seigneur d'avoir pitié de lui, de lui faire miséricorde. Et cette humilité sincère, ajoute notre divin Maître, lui fit trouver grâce devant le Seigneur: il retourna chez lui justifié. Mais, mes frères, si ce publicain lui-même avait fait consister toute son humilité à se tenir éloigné du sanctuaire, à ne pas oser lever les yeux au ciel; s'il eût fait de cette humilité extérieure un motif d'orgueil et de vaine gloire; s'il eût dit, par exemple: Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme ce pharisien superbe, de ce que je n'ai pas comme lui l'audacieuse témérité d'approcher de votre sanctuaire; croyez-vous que le Sauveur lui eût rendu un témoignage si avantageux? Or, c'est là précisément l'image de ces pécheurs qui croient avoir accompli toute justice, lorsqu'ils se sont éloignés des saints mystères; lorsqu'ils ne les ont pas approchés avec une horrible témérité: ils ne voient dans leur conduite que la justice qu'ils se rendent à eux-mêmes, et l'orgueil leur cache ce qui devrait les couvrir de confusion: ils se comparent avec les sages qui outragent Jésus-Christ en le retenant indignement; et parce qu'ils sont en effet moins criminels que ces impies, ils se croient entièrement innocents: ils rendent grâce à Dieu de la prudence qu'il leur a inspirée, et

ne songent pas à lui demander pardon de leur lâcheté, de leur tiédeur, de toutes les fautes qui les éloignent du sanctuaire. Quittons, mes frères, ces sentiments pleins d'illusion et d'un orgueil mal déguisé. Je le dis encore : il est quelquefois nécessaire de s'abstenir de l'Eucharistie ; mais c'est un état de pénitence et d'humiliation, c'est un état violent pour un véritable fidèle ; et quand on n'en sent pas la honte et la rigueur, quand on ne s'efforce pas d'en sortir, on n'est pas digne du nom de chrétien, parce que c'est une preuve certaine qu'on n'a ni respect ni amour pour le Dieu-Sauveur que renferme cet auguste sacrement. On ne l'aime point, puisqu'on compte pour rien le bonheur de le recevoir et de s'unir à lui, puisqu'on est insensible aux preuves les plus tendres de son amour et de sa charité ; et l'on ne le respecte pas, puisqu'on viole sans remords ses commandements les plus exprès.

En effet, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous inviter au banquet sacré dans lequel il se donne à nous, il a ajouté des ordres précis à ses tendres invitations ; et pour nous forcer en quelque sorte de devenir heureux, en même temps qu'il a attaché à la participation de ce sacrement les grâces les plus abondantes, il a prononcé contre ceux qui négligent de le recevoir, la menace la plus terrible. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, nous dit-il, vous n'aurez point la vie en vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* (Joan., VI, 54.) Interprète fidèle de ses volontés, l'Eglise a ajouté ses anathèmes à cette menace : elle regarde comme des étrangers et des rebelles ceux qui, dans les temps qu'elle a marqués, ne remplissent pas ce devoir important. Un enfant respectueux de Dieu et de l'Eglise, peut-il mépriser ses commandements et ses anathèmes ? Les braver ouvertement, ce serait lever le masque et afficher, pour ainsi dire, l'impiété et l'irréligion : mais parmi ceux mêmes qui ont horreur de cet excès, combien y en a-t-il qui les éludent de la manière la plus révoltante ? On ne veut point par la dissimulation et le mensonge arracher aux ministres de l'Eglise la permission de communier ; on ne veut point s'adresser à ces ministres faciles, dont la cruelle indulgence ou l'aveugle précipitation ne connaît dans le tribunal ni les refus ni les délais : on se pique de lumières, et l'on sait que par un sacrilège on n'accomplit pas le précepte de l'Evangile. Il faut cependant se soustraire à l'anathème, il faut tranquilliser une conscience alarmée ; et voici le moyen que suggère l'illusion. On se présente au tribunal de la pénitence ; on s'y accuse avec plus de sincérité que de douleur. On est bien sûr qu'un ministre éclairé ne se contentera pas de dispositions si imparfaites ; on serait même scandalisé s'il s'en contentait. Mais on s'est présenté, et cela suffit, dit-on, pour accomplir la lettre du précepte, pour éviter les peines que l'Eglise prononce.

Ah ! mes frères, est-il possible de pousser plus loin l'aveuglement et l'erreur ? N'est-ce donc qu'une vaine formalité qui nous est commandée ; et lorsque l'Eglise nous ordonne, sous les peines les plus terribles, de recevoir le corps de Jésus-Christ, ce commandement ne renferme-t-il pas celui de se mettre dans les dispositions nécessaires pour le recevoir ? Arrachez de votre cœur les passions qui le corrompent ; brisez cette chaîne honteuse qui vous retient sous l'empire du péché ; combattez ces mauvaises habitudes qui vous entraînent vers le mal ; renoncez à cette vie molle et oisive qui nourrit tous vos vices ; demandez au Seigneur par des prières humbles et ferventes la volonté pleine et entière d'accomplir ses commandements ; commencez à expier par une pénitence sincère les fautes dont vous vous êtes rendus coupables : et alors si un ministre éclairé ne vous juge pas encore assez bien disposés pour recevoir le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, s'il croit devoir s'assurer par de plus longues épreuves de votre repentir et du chargement de votre cœur, abandonnez-vous avec humilité à ses sages conseils ; soucrivez sans murmure au jugement qu'il porte contre vous ; regardez-le comme un remède douloureux, mais nécessaire dans les circonstances où vous vous trouvez : c'est à ces conditions que le Seigneur qui sonde les cœurs et les reins, vous tiendra compte de vos désirs et de vos efforts, et qu'il ne vous imputera point la transgression du précepte formel de la communion. Mais si vous ne faites aucun effort pour mériter ce bienfait, si toute votre préparation consiste à venir vous accuser froidement de fautes que vous n'êtes pas résolus d'expier et d'éviter, ne croyez pas remplir le précepte par cette conduite illusoire : si elle peut suspendre sur vos têtes les censures de l'Eglise, elle n'arrêtera pas les effets de la colère de Dieu ; elle ne fera que l'enflammer davantage contre vous. Car, dit l'Apôtre, il est impossible de le tromper, et on ne cherche pas impunément à lui faire illusion : *Deus non irridetur.* (Galat., VI, 7.) Il n'est donc rien qui puisse excuser ceux qui, par une conduite contraire aux maximes de l'Evangile se rendent indignes de participer au sacrement de l'Eucharistie. S'ils ne la profanent pas ils la méprisent, et le respect dont ils se disent pénétrés pour elle n'est que mensonge et hypocrisie.

II. Il n'en est pas sans doute ainsi, mes frères, de ces âmes pieuses qui connaissent tout le prix des faveurs que Jésus-Christ nous prodigue dans la communion, qui sont enflammées d'un vif désir d'y participer, et qui sont retenues par la crainte que leur inspire la vue de leur faiblesse et de leur indignité. Leur respect est véritable ; mais il est mal entendu, et il doit être rectifié par des idées plus justes du sacrement de l'Eucharistie et de la bonté infinie du Dieu qui s'y donne à nous.

Si Jésus-Christ eût voulu être pour nous

dans l'Eucharistie un objet de terreur, il y eût laissé échapper quelques rayons de la gloire qui l'environne; il y eût paru tel qu'on le vit sur le Thabor, lorsque l'éclat de son visage fit tomber à ses pieds ses apôtres épouvantés, ou sur le mont Sinaï, lorsqu'au milieu des foudres et des éclairs, il donna la loi aux Israélites saisis de frayeur, et les obligea de demander eux-mêmes que le Seigneur ne leur parlât plus que par la voix de son ministre. Mais un Dieu qui se dépouille de tout l'éclat de sa gloire, qui rend insensible l'humanité même dont il s'est revêtu, qui ne veut paraître à nos yeux que sous l'apparence des choses qui nous sont les plus familières; un Dieu, dis-je, dans cet état ne veut nous inspirer que de l'amour et de la confiance.

Malheur à quiconque abuse de l'anéantissement volontaire auquel il se réduit. Quelque caché qu'il soit, il est toujours le Dieu dont la majesté éblouit les séraphins, le Dieu saint devant qui les cieus ne sont pas assez purs, et qui a trouvé des taches dans les anges mêmes. Il faut donc une grande pureté pour oser approcher de lui. Mais, mes frères, lorsque Jésus-Christ nous a commandé de manger sa chair et de boire son sang, il n'a point mis à l'accomplissement de ce précepte des conditions impossibles : il n'exige de nous rien qui soit au-dessus des forces qu'il nous a données; et par conséquent cette disproportion infinie que nous apercevons entre notre petitesse et sa grandeur, entre notre corruption et sa sainteté; cette disproportion, dis-je, qui est plus grande encore que nous ne pouvons la concevoir, n'est pas une raison qui doive nous priver du bonheur qu'il a voulu nous procurer. C'est pour des hommes qu'il a institué ce sacrement; et les hommes sont ses créatures il connaît le limon dont il les a pétris : *Ipse cognovit figmentum nostrum.* (Psal. CII, 14.) Que dis-je? il savait bien lorsqu'il les a appelés à cette union intime avec lui-même, qu'ils n'étaient plus ce qu'ils avaient été au sortir de ses mains bienfaisantes, qu'ils étaient affaiblis, dégradés par le péché, sujets à une infinité de défauts et de misères. Il n'appartient qu'aux justes de le recevoir, et tous ceux qui ne le sont pas, trouvent une mort funeste dans la source même de la vie. Mais est-il sur la terre des justes entièrement exempts d'imperfections et de faiblesses? en est-il qui ne soient obligés de demander à Dieu, avec une humble sincérité, le pardon de leurs fautes journalières? Se croire absolument exempt de péché, dit l'apôtre saint Jean, c'est se séduire soi-même : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus.* (1 Joan., I, 8.) Attendre pour approcher des autels une sainteté qui exclut les fautes les plus légères, ce serait donc rendre illusoire les bienfaits et les commandements du Sauveur. Ainsi, mes frères, les imperfections que vous apercevez en vous-mêmes, doivent sans doute vous humilier; elles doivent être l'objet de votre douleur, et l'aiguillon

de votre vigilance : mais doivent-elles vous empêcher d'approcher de Jésus-Christ? Non, si vous les laissez, si vous en gémissiez, si vous faites vos efforts pour acquérir de jour en jour une vertu plus pure, une charité plus abondante.

Et quelle preuve plus sensible de cette vérité, que la parabole des convives qui, sous divers prétextes, s'excusent de venir au festin auquel ils étaient invités? Le père de famille, irrité de leur refus, dit à son serviteur : Allez dans les places et les rues de la ville, rassemblez les pauvres, les faibles, les aveugles, les boiteux et introduisez-les dans la salle du festin : *Pauperes ac debiles, et cæcos et Claudos introduc huc.* (Luc., XIV, 21.) Il y a donc des imperfections qui n'excluent pas de la table sacrée. Loin d'ici les pauvres orgueilleux : loin d'ici les faibles qui se croient forts, les aveugles qui aiment leurs ténèbres, les boiteux qui croient marcher dans les voies de la justice d'un pas ferme et assuré. Mais ces pauvres qui sentent leur indigence, qui reçoivent les bienfaits du Seigneur avec d'autant plus de reconnaissance qu'ils croient moins les mériter; mais ces faibles qui gémissent de leur faiblesse, et qui n'attendent leur force que de Dieu; mais ces aveugles qui demandent avec d'humbles prières d'être éclairés, ces boiteux qui font tous leurs efforts pour redresser leurs voies; ce sont là les convives dont le Seigneur aime à voir sa table environnée; c'est d'eux qu'il est dit qu'ils seront rassasiés des bienfaits du Seigneur : *Edent pauperes et saturabuntur.* (Psal. XI, 27.) Ministres du Seigneur, combattez avec courage leur résistance; conjurez-les, contraignez-les de prendre part au festin de Jésus-Christ : *Compelle intrare* (Luc., XIV, 23) : la robe nuptiale dont ils sont revêtus, la charité qui domine dans leur cœur, couvre aux yeux du Seigneur leurs défauts et leurs imperfections : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (1 Petr., IV, 8.)

Et vous, mes frères, cessez de vous opposer vous-mêmes à votre propre bonheur; cédez aux invitations de Jésus-Christ, à ses commandements, aux instances de ses serviteurs : craignez cet ennemi de votre salut, qui n'est jamais plus dangereux que quand il se transforme en ange de lumière, c'est-à-dire, lorsqu'il emprunte pour vous séduire, l'image même de la vertu. Tel est le piège dangereux qu'il vous tend; il vous fait prendre pour humilité une obstination qui n'est pas sans quelque mélange d'orgueil; il vous fait regarder comme les dispositions nécessaires à la communion, ce qui doit être le fruit de la communion même; il vous fait substituer à la confiance filiale, une crainte servile; et il réussit enfin à vous priver du moyen de sanctification le plus efficace et le plus nécessaire.

Je dis, mes frères, qu'en vous éloignant des sacrements, vous prenez souvent pour humilité une obstination condamnable. En effet, il ne faut pas croire que la véritable humilité consiste à refuser, sous prétexte

de notre indignité, les grâces que le Seigneur veut nous faire ; elle consiste, au contraire, à immoler à sa volonté nos désirs, nos répugnances, nos lumières ; à recevoir avec une égale soumission, les humiliations et les faveurs qui nous viennent de sa part. Marie apprend, par la bouche d'un ange, que le Seigneur veut opérer en elle les plus grandes merveilles ; que la vertu du Tout-Puissant la couvrira de son ombre ; qu'elle deviendra la mère du Fils unique du Très-Haut. Elle sait, sans doute, que ces faveurs sont infiniment au-dessus du mérite de toute créature ; cependant, sa profonde humilité n'oppose aucune résistance : *Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Luc.*, I, 38.) Voilà, mes frères, votre modèle : Vous savez que vous n'êtes pas dignes d'approcher du Saint des saints, de le recevoir dans votre cœur ; mais le Seigneur vous l'ordonne par la bouche de ses ministres, et la seule manière légitime de lui prouver votre respect, c'est de lui obéir avec simplicité.

Je ne vous dis pas de quitter le sentiment de votre indignité ; ce sentiment est une des dispositions les plus nécessaires pour communier avec fruit, et c'est pour cela, sans doute, que l'Eglise met dans la bouche de ses enfants et de ses ministres les expressions de l'humilité la plus profonde, dans l'instant même où ils vont recevoir le Saint des saints. Non, Seigneur, lui disons-nous, je ne suis pas digne que vous veniez en moi : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.* (*Matth.*, VIII, 8.) Malheur à quiconque prononcerait ces paroles sans en reconnaître la vérité ; malheur à quiconque ne serait pas convaincu dans le fond de son cœur, qu'il est infiniment au-dessous des miséricordes du Seigneur. Cependant, après avoir fait cet aveu de notre indignité, nous nous approchons avec confiance pour recevoir le pain céleste. Rassurés, non par nos mérites, mais par la bonté infinie de Jésus-Christ, et par le commandement qu'il nous fait, nous osons espérer que son corps adorable conservera notre âme pour la vie éternelle. Tels sont les sentiments de l'Eglise, telles sont les dispositions qu'elle veut nous inspirer ; elle approuve l'humilité qui se soumet à la volonté du Seigneur, et elle désavoue celle qui ne veut s'en rapporter qu'à ses propres lumières. Vous vous plaignez de la faiblesse de votre volonté, de la dissipation de votre esprit, de l'aridité de votre cœur ; et vous ne croyez pas en cet état devoir approcher du sacrement de l'amour de Jésus-Christ ? Ah ! mes frères, est-il donc étonnant que vous soyez faibles, lorsque vous négligez de manger le pain céleste qui devrait vous fortifier ? Est-il étonnant que vous soyez froids et arides, lorsque vous vous éloignez d'un sacrement qui devrait répandre dans votre cœur la plus douce onction de la grâce ? Vous confondez avec les dispositions nécessaires pour approcher de l'Eucharistie, les effets

mêmes qu'elle doit produire. Il faut, pour la recevoir, jouir déjà de la vie de la grâce ; il faut être juste, il faut être saint : *Sancta sanctis.* Et lorsque je vous exhorte à vous en approcher avec confiance, je suppose que vous avez déjà dans le cœur cette charité qui justifie. Mais l'Eucharistie, reçue dans cette disposition, doit produire en vous des effets salutaires ; elle doit vous faire avancer dans les voies de la perfection ; elle doit donner à votre foi plus de vivacité, plus de solidité à votre espérance, plus d'ardeur à votre charité ; elle doit affaiblir vos passions, et faire taire dans votre corps même cette loi du péché qui combat contre celle de l'esprit. N'espérez-vous donc rien d'un sacrement qui contient l'auteur même de la grâce ; et voulez-vous avoir sans lui une perfection que vous ne devez attendre que de son efficacité ?

Enfin, vous craignez de n'être pas assez purs pour recevoir le Dieu de toute sainteté. Mais cette crainte, louable en elle-même, cesse de l'être, si elle éteint dans votre cœur cette tendre confiance que vous devez avoir dans sa miséricorde. Admis au nombre de ses enfants, c'est principalement par l'amour que vous devez l'honorer. Ne seriez-vous pas affligés, mes frères, de ne trouver dans les vôtres qu'un respect farouche qui les éloignerait de vous, qui les rendrait insensibles à vos caresses, qui les porterait à éviter vos regards, à fuir votre présence ? A peine souffririez-vous, dans vos serviteurs, une pareille disposition. Mais cette crainte, qui serait insupportable à vos cœurs sensibles aux impressions de la nature, croyez-vous qu'elle puisse plaire au Dieu infiniment bon que vous servez ? Il est, dit Tertullien, le meilleur de tous les pères, et personne n'est aussi jaloux que lui de l'amour de ses enfants : *Nemo tam pater.*

Concluons donc, mes frères, que le véritable respect pour l'Eucharistie est celui qui nous fait prendre toutes les précautions nécessaires pour la recevoir dignement, et non pas celui qui nous détourne de la recevoir. Mais si le respect, qui n'est point accompagné d'empressement, est faux ou mal entendu ; l'empressement lui-même n'est pas légitime, s'il nous fait négliger les épreuves nécessaires ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque déplorable que soit le relâchement, qui s'est introduit parmi les les fidèles, il n'a pas encore été, mes frères, jusqu'à faire nier la nécessité des préparations et des épreuves pour participer au sacrement adorable de nos autels. Les paroles énergiques de l'Apôtre, qui nous ordonne de nous éprouver sous peine d'être punis comme profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ, et de manger et boire notre propre condamnation ; ces paroles, dis-je, ont servi, jusqu'à présent, de digue à la profanation et à l'impiété ; elles sont, pour les corrupteurs de l'Evangile, un frein qu'ils blanchissent d'écume sans pouvoir

entièrement le secouer. Mais par combien d'indignes subterfuges n'a-t-on pas éludé cet oracle si formel ? Un grand nombre de chrétiens réduit l'épreuve prescrite par l'Apôtre à l'examen de la conscience et à l'accusation des péchés ; on regarde comme l'unique disposition nécessaire à la communion, et à la communion fréquente, l'exemption de ces péchés qui donnent la mort à l'âme ; exemption d'un jour ou d'un moment, et qui n'a pour garant qu'une absolution qui aurait elle-même besoin d'être garantie. Opposons à ces dangereuses nouveautés, les maximes respectables de nos pères dans la foi.

Il y a un précepte de communier, et ce précepte est fixé par l'Eglise à communier une fois chaque année ; le saint concile de Trente prononce anathème à quiconque oserait nier cette obligation. Mais l'Eglise ne se borne pas à commander à ses enfants la communion annuelle, le concile qui la représente, les conjure, par les entrailles de la miséricorde du Seigneur, de recevoir plus souvent le pain céleste : *Obsecrat sancta synodus, per viscera misericordie Dei nostri, ut panem illum supersubstantialem fideles frequenter suscipere possint*. Il y a donc une communion annuelle qui est de précepte, et il y a une communion plus fréquente, qui est de conseil, et à laquelle doivent aspirer tous ceux qui ont un véritable désir de s'unir avec Jésus-Christ, et de jouir des grâces qu'il a attachées au sacrement de l'Eucharistie. Or, je dis que, même pour la communion annuelle, il faut une justice solidement éprouvée ; je dis que, pour la communion fréquente, il faut un accroissement de perfection et de ferveur proportionné à la fréquentation même du sacrement, et que l'empressement, qui ne serait point accompagné de ces dispositions, serait plus dangereux encore que le prétendu respect dont je viens de vous faire voir l'illusion.

I. Mes frères, il faut, même pour la communion annuelle, une justice solidement éprouvée ; et, pour vous convaincre de cette vérité, il suffit de rappeler les premières notions qu'on nous a données dès notre enfance. On nous a appris qu'il y a deux sortes de sacrements ; les uns, appelés les sacrements des morts, parce qu'ils sont destinés à rendre aux pécheurs la vie de la grâce ; les autres, qu'on appelle les sacrements des vivants, parce qu'ils supposent cette vie dans ceux qui les reçoivent, et qu'ils ne sont destinés qu'à la conserver et à la fortifier. Or l'Eucharistie est certainement du nombre de ces derniers sacrements ; il faut donc être vivant pour la recevoir, c'est-à-dire avoir conservé l'innocence de son baptême, ou l'avoir recouvrée par la pénitence ; et par conséquent l'objet de l'épreuve que l'Apôtre nous prescrit, est de connaître si nous sommes justes aux yeux du Seigneur, si nous sommes morts au péché et ressuscités à la grâce.

Le premier degré de la vie spirituelle,

c'est d'être réconcilié avec Dieu par la rémission des péchés ; et je ne crains point de dire, mes frères, que quiconque a obtenu le bienfait de la réconciliation, a aussi recouvré le droit de participer à la divine Eucharistie. En effet, le pardon que Dieu nous accorde de nos iniquités, ne consiste pas seulement à les oublier, à ne les pas punir ; il est, selon la doctrine de l'Eglise catholique, une véritable justification ; il est toujours accompagné de cette grâce, de cette charité habituelle que Dieu répand dans nos cœurs, et qui nous rend justes et agréables à ses yeux. Heureux donc ceux dont les iniquités sont remises, heureux ceux de qui Dieu couvre les péchés par la grandeur infinie de sa miséricorde : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata*. (Rom., IV, 7.) Mais ne nous séduisons pas nous-mêmes ; ce bonheur n'est pas aussi commun qu'on le pense, et l'épreuve est ici d'autant plus nécessaire qu'il est tout à la fois plus ordinaire et plus dangereux de se tromper.

Oui, mes frères, il est fort ordinaire de se croire réconcilié avec Dieu, lors même qu'on est encore l'objet de sa haine et de sa colère. Loin d'ici la doctrine trompeuse qui vous persuaderait que rien n'est plus aisé que de recouvrer la vie de l'âme ; que le sacrement de pénitence, institué par Jésus-Christ, est une porte large et facile pour rentrer en grâce avec lui ; qu'il suffit pour cela d'accuser ses péchés à un prêtre, d'en concevoir quelque regret, d'accomplir quelques légères satisfactions ; que la justice est un état passager qu'on quitte et qu'on reprend avec autant de facilité que les vêtements dont on est couvert ; que, péchant encore la veille d'une solennité, on peut être juste le lendemain, et digne par conséquent d'approcher de la table sacrée. Ces principes ne sont, hélas ! que trop répandus, mais ils n'en sont pas moins contraires à la vérité ; ils n'en sont pas moins capables de multiplier les profanations et les sacrilèges, et de précipiter dans les abîmes éternels ceux qui ont le malheur de les suivre.

Jésus-Christ a institué le sacrement de pénitence pour la rémission des péchés, et cette rémission s'opère surtout par l'absolution que le prêtre prononce au nom du Tout-Puissant. Mais tous ceux sur qui cette absolution est prononcée, sont-ils pour cela justifiés ? Non ; quelque efficacité que le Seigneur ait attachée à ce sacrement, il suppose et il exige de la part du pénitent, des dispositions sans lesquelles il devient inutile ; et pour les comprendre toutes dans un seul mot, il suppose la conversion du pécheur. Dieu, dit saint Augustin, pardonne les péchés à ceux qui sont convertis, et il ne les pardonne pas à ceux qui ne le sont pas ; *Deus conversis peccata donat, non conversis non donat*. Or croyez-vous, mes frères, que la conversion d'un pécheur soit l'ouvrage d'un jour ou d'un moment ? Être converti, c'est avoir changé de sentiments et

et d'affections ; c'est avoir banni de son cœur l'amour de la créature qui y dominait, et avoir établi sur ses ruines l'amour de Dieu et de la justice ; c'est avoir conçu une haine souveraine et universelle pour des péchés que l'on a commis avec joie, pour des plaisirs dans lesquels on a mis son bonheur ; c'est avoir conçu de l'amour pour des préceptes qui paraissaient auparavant insupportables. Sans ce changement il n'est point de véritable conversion ; et ce changement, encore une fois, peut-il être aussi subit qu'on le suppose communément ? Ne mettons point de bornes à la puissance de Dieu : je sais, mes frères, qu'il est le maître des cœurs, qu'il leur commande avec un empire absolu, qu'il les tourne à son gré, qu'il les fait fondre dans ses mains comme la cire devant un brasier ardent. Je sais que Jésus-Christ a donné des preuves éclatantes de la puissance de sa grâce dans la conversion subite d'un voleur crucifié à ses côtés, dans celle du premier persécuteur de son Eglise. Mais ces prodiges cesseraient de nous étonner, s'ils se renouvelaient tous les jours : et ce n'est pas ainsi que Dieu a coutume de convertir les pécheurs. Un avare ne quitte point subitement l'amour des richesses, qui sont l'idole de son cœur : un voluptueux ne renonce point tout d'un coup aux plaisirs des sens : les chaînes de l'habitude ne se rompent pas d'un seul effort. Un esclave du péché, dit Origène, ne passe pas, aussitôt qu'il le veut, sous le joug aimable de Jésus-Christ : *Non est putandum quod subito quis, ac statim ut voluerit, a servitute peccati translatus efficiatur in Christo Jesu.* On peut par d'humbles gémissements, attirer en soi-même cet esprit vivifiant qui change les cœurs : mais on ne lui commande pas ; il souffle où il veut, dit Jésus-Christ : *Spiritus ubi vult spirat.* (Joan., III, 8.)

Il serait donc contre l'ordre de la nature, et contre celui même de la grâce, que votre cœur fût changé dans le peu de temps que vous employez à vous préparer aux sacrements. Ce serait un prodige qu'on ne doit point aisément supposer. Et quelle preuve nous donnez-vous qu'il s'est véritablement opéré dans votre cœur ? En avez-vous d'autre garant que votre parole si souvent reconnue trompeuse, que des serments si souvent violés ? Ces protestations que vous faites d'être fâchés d'avoir offensé le Seigneur, ne les avez-vous pas faites mille fois ? Ces résolutions que vous formez d'être à l'avenir plus fidèles, n'avez-vous pas éprouvé dans d'autres occasions combien elles étaient peu solides ? Cet attendrissement que vous croyez éprouver au dedans de vous-mêmes, ne l'avez-vous pas déjà ressenti ; et l'expérience de vos rechutes ne vous a-t-elle pas appris qu'être touché, ce n'est pas être converti ? Vos protestations, vos soupirs, vos larmes même, si vous étiez assez touchés pour en répandre, ne sont donc point des marques certaines de conversion ; et par conséquent ce n'est point là l'épreuve que l'Apôtre nous commande.

Mais, cette épreuve, la voici d'après les SS. PP. de l'Eglise. Être véritablement converti, c'est, nous disent-ils, pleurer sincèrement les fautes qu'on a commises, et ne plus commettre ce qui a été l'objet de nos larmes et de notre douleur : *Commissa plangere et iterum plangenda non admittere.* Les preuves essentielles de la conversion, ce sont les dignes fruits de la pénitence, c'est une vie constamment soutenue dans l'éloignement du crime et la pratique des bonnes œuvres. Avez-vous coupé ce pied, arraché cet œil qui vous scandalisait ? Avez-vous rompu les liaisons qui ont été si funestes à votre vertu ? Craignez-vous sur toutes choses de déplaire au Seigneur votre Dieu, en évitez-vous avec soin toutes les occasions ? Avez-vous passé un temps suffisant sans retomber dans ces péchés qui tuent l'âme d'un seul coup, et que ne commet point, dit saint Augustin, un chrétien dont la foi est sincère, dont l'espérance est légitime : *Quæ non admittit bonæ fidei et bonæ spei Christianus ?* Alors, mes frères, nous commençons à croire que l'amour de la justice domine dans votre cœur et que vous êtes convertis : alors le ministre du Seigneur a une juste confiance que la grâce qu'il vous accorde, est ratifiée dans le ciel, par celui qui juge les justes. Mais avant que d'avoir aperçu dans votre conduite aucun changement, avant que vous ayez fait le moindre sacrifice, que vous ayez pris la moindre mesure pour éviter les rechutes, pouvons-nous croire que votre cœur soit changé ? En avons-nous, en avez-vous vous-mêmes cette certitude morale que vous jugez nécessaire dans des affaires infiniment moins importantes que celle-ci ? Non, mes frères, une triste expérience vous a appris que les résolutions que vous avez crues les plus fermes, n'étaient que des demi-volontés ; il faut qu'une expérience contraire vous convainque qu'elles sont aujourd'hui plus solides et plus efficaces.

Telle est la seule épreuve qui ne soit pas équivoque ; telle est l'épreuve nécessaire, non pas peut-être pour ces chrétiens qui, vivant d'ailleurs avec piété, ont eu le malheur de perdre par des fautes passagères la grâce du Seigneur, qui ont déjà pleuré ces fautes, qui les ont expiées, qui les ont réparées avant même que de les porter au tribunal de la pénitence ; mais surtout pour ces pécheurs, qui ont vécu longtemps dans l'éloignement de Dieu, dont la vie a été une suite continuelle de véritables chutes et de fausses pénitences, qui n'ont suspendu leurs désordres qu'aux approches de la solennité, et qui viennent s'accuser de crimes, pour ainsi dire, encore tout fumants. Ministres du Seigneur, ajouterez-vous foi aux discours de ces imposteurs, qui ont tant de fois surpris votre religion ? Abandonnerez-vous votre Sauveur aux baisers perfides de ces nouveaux Judas ? Ces ennemis de Jésus-Christ jouiront-ils de ses plus tendres faveurs, dès qu'il leur plaira de les demander ? Si vous étiez capables de cette

faiblesse, quelle idée auriez-vous donc des mystères, dont la disposition vous est confiée? Qu'ils apprennent, par votre fermeté, à respecter davantage les choses saintes : c'est les mépriser que de les demander avec tant de hauteur; c'est insulter Jésus-Christ que de s'asseoir à sa table, lorsqu'on mérite à peine de pleurer à ses pieds.

Mais, me dira-t-on, le temps presse; voici la sainte solennité où tous les fidèles, doivent, selon le précepte de l'Eglise, recevoir le sacrement adorable de l'Eucharistie. Faut-il, par une rigueur hors de saison, les empêcher d'accomplir un commandement si formel? Oui, mes frères, il le faut, parce que, dit saint Chrysostome, si, dans cette solennité même, ils osaient manger la chair du Fils de Dieu, ils mangeraient leur jugement et leur condamnation : *Qui pura conscientia non sunt, ne semel quidem accedant, quia iudicium sibi manducant et bibunt*. Il le faut, parce qu'ils ne sont pas convertis, et que n'ayant fait autre chose pour mériter la réconciliation, que de la demander, ils ne sont pas dignes de la recevoir.

Et quoi, mes frères, vous croiriez que la grandeur de la solennité pourrait vous dispenser des préparations que vous jugeriez nécessaires dans d'autres circonstances! quoi, vous vous exposeriez à renouveler toutes les horreurs de la passion de Jésus-Christ, dans des jours, où l'on vous rappelle le souvenir de tout ce qu'il a souffert pour vous? Ah! bien loin que la circonstance de ces saints jours pût diminuer l'horreur de votre témérité, elle y ajouterait, s'il était possible, et la rendrait encore plus odieuse.

L'Eglise ordonne à tous ses enfants de communier dans ce saint temps : mais leur ordonne-t-elle, leur permet-elle de le faire sans préparation et sans épreuve, dignes ou indignes? N'ordonne-t-elle pas encore plus fortement à ses ministres d'écarter en tout temps de la table de Jésus-Christ, ceux qui ne pourraient en approcher qu'en la profanant? Non; le précepte de communier ne dispense jamais des préparations : vous en avez dans l'Evangile même une preuve sensible. Parmi ces pauvres que le père de famille avait invités aux noces de son fils, que ses serviteurs avaient contraints d'y entrer, il s'en trouve un qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale. Le commandement qui lui a été fait lui sert-il d'excuse? Non, mes frères : il est précipité les pieds et les mains liés dans les ténèbres extérieures, dans le séjour des pleurs et du gémissement de dents. Cessez donc de croire que ce commandement de l'Eglise doive rendre ses ministres moins exacts et moins sévères dans le jugement qu'ils prononcent sur vous. Ils ne sont que les dispensateurs et non pas les maîtres absolus des grâces de Jésus-Christ; ils ne peuvent les distribuer que selon sa volonté; ils ne peuvent absoudre que ceux qu'il absout lui-même. Ils savent, dit saint Chrysostome, que le temps de la communion n'est pas précisément

celui de la solennité, mais celui où la conscience est exempte de péché : *Communio tempus non est festum, neque celebritas, sed conscientia pura et a peccatis repurgata*. Ils savent que comme celui qui est exempt de toute tache fait bien de s'en approcher tous les jours, de même celui qui est coupable de péchés, qu'il n'expie point par une pénitence sincère, ne peut en approcher même dans les plus grandes solennités : *Sicut qui sibi nullius conscius est mali, hunc oportet singulis diebus accedere, sic qui peccatis occupatus est, nec pœnitet, eum ne in festis quidem accedere tutum est*. C'est donc une vérité certaine même, que pour la communion annuelle et de précepte, il faut une justice solidement éprouvée, et que l'empressement qui se dispense de cette épreuve, mène à la plus criminelle de toutes les profanations.

II. Lorsque l'Eglise a prescrit à ses enfants la communion pascale, a-t-elle voulu leur faire entendre qu'il suffisait, pour entrer dans ses vues et dans celles de Jésus-Christ, de recevoir une fois chaque année le pain céleste? Non, mes frères; c'est le malheur des temps, c'est le refroidissement de la charité qui lui a arraché ce décret. Elle ne cesse de déplorer l'aveuglement et l'indifférence de ceux qui ont besoin d'être contraints par des menaces à s'approcher de la source intarissable des délices spirituelles; et bien loin d'approuver cette disposition, elle ne croit pas qu'on soit en état de recevoir Jésus-Christ une fois, lorsqu'on n'aspire pas à le recevoir plus souvent, lorsqu'on s'approche de la table sacrée moins par un sentiment d'amour, que par la crainte d'encourir des censures, ou par des motifs peut-être encore plus humains. Non, ces lâches chrétiens, qui regardent comme une obligation pénible la nécessité de communier, qui voudraient dans le fond de leur cœur qu'on leur rendît à cet égard leur liberté, qui après avoir rempli ce devoir, se croient délivrés d'un pesant fardeau, et qui voient avec peine approcher le temps où il faudra de nouveau s'y soumettre; de tels hommes ne sont pas dignes de recevoir Jésus-Christ, même une fois : ils ne connaissent point le prix de ses faveurs; ils n'ont pas la disposition la plus essentielle pour les recevoir, le désir inspiré par l'amour. L'Eglise ne vous fait un précepte exprès que de la communion pascale; mais, mes frères, la charité de Jésus-Christ, ses invitations, l'intérêt de votre âme, tout vous fait une loi de désirer une participation plus fréquente aux saints mystères.

Et pourquoi, en effet, si vous avez été véritablement réconciliés avec le Seigneur, si vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans un cœur bien disposé; s'il a demeuré en vous et si vous êtes demeurés en lui; c'est-à-dire, si vous avez conservé le don précieux de sa grâce et de son amour; pourquoi, dis-je, ne retourneriez-vous pas à cette source abondante de tous biens? pourquoi, par une nouvelle communion, ne fortifieriez-vous pas ces heureux effets de la

première? pourquoi attendriez-vous, pour vous nourrir du pain céleste, qu'une trop longue abstinence vous eût réduits à votre première faiblesse? pourquoi enfin laisseriez-vous passer, sans vous asseoir à la table de Jésus-Christ, ces saintes solennités que l'Eglise n'a instituées qu'elle n'a distribuées dans les différents, temps de l'année, que pour donner lieu à ses enfants de soutenir leur piété par des actes plus sensibles de religion et surtout par la réception des sacrements? Quel heureux changement l'on apercevrait parmi les chrétiens, si tous se proposaient la réception de l'Eucharistie comme l'objet de leurs desirs, comme le prix de leur fidélité à marcher dans les voies de la justice: s'ils employaient l'intervalle d'une solennité à l'autre, à rendre grâces à Dieu du bienfait de la communion, et à se préparer de nouveau pour la recevoir! S'il est vrai qu'il y ait pour les chrétiens un véritable précepte de tendre à la perfection; s'ils sont obligés, par la loi même de Dieu, de prendre les moyens les plus sûrs, pour se fortifier dans la charité et dans la pratique de leurs devoirs, j'ose dire, mes frères, que ce précepte renferme celui de recevoir de temps en temps, le pain qui est descendu du ciel, pour donner à nos âmes la vie éternelle; et que se réduire volontairement à manger une fois dans l'année la chair adorable du Fils de Dieu c'est éluder plutôt que remplir le commandement que Jésus-Christ nous a fait de nous en nourrir.

Cependant mes frères, je ne dis pas qu'aussitôt que vous êtes rentrés en grâce avec Dieu qu'aussitôt que vous possédez le premier degré de la justice chrétienne, vous pouvez faire de l'Eucharistie votre nourriture journalière: je ne dis pas même qu'avec une vertu ordinaire vous puissiez sans danger vous en approcher fort souvent, et vous familiariser, pour ainsi dire, avec le plus saint de nos mystères. Je dis au contraire que pour la communion fréquente, il faut un accroissement de piété et de ferveur, proportionné à la fréquentation même du sacrement. Loin d'ici des erreurs justement prosrites; loin d'ici la doctrine relâchée qui confond tous les états et tous les degrés de sainteté, et qui prodigue aux plus faibles d'entre les chrétiens, des faveurs réservées aux plus parfaits. L'Eglise, mes frères, souhaite avec ardeur que tous ses enfants se rendent dignes de la communion la plus fréquente: elle dit à tous par la bouche de ses saints docteurs: *Vivez de manière que vous puissiez la recevoir tous les jours: Sic vive ut quotidie mercais accipere.* Elle regrette ces temps heureux, où tous les fidèles réunis dans la fraction du pain céleste, le recevaient chaque jour dans la joie et la simplicité de leur cœur: elle regrette ces beaux jours, où il était presque aussi ordinaire aux fidèles, de participer à la victime sacrée qui s'immole sur nos autels, que d'assister à ce redoutable sacrifice. Mais pour imiter en ce point la pratique des premiers fidèles, il faudrait être parvenu à la pureté

de leurs mœurs, à l'ardeur de leur charité; il faudrait, comme eux, être exempts, je ne dis pas seulement de ces péchés qui nous font perdre entièrement la grâce du Seigneur, mais même de toute affection à ces fautes légères, qui nous rendent moins agréables à ses yeux; il faudrait, à leur exemple, persévérer dans la pratique des bonnes œuvres; il faudrait enfin joindre la ferveur à la solidité de la vertu. Eh quoi! des pécheurs à peine réconciliés, qui ont à peine commencé à satisfaire à Dieu et à réparer le scandale de leur vie passée, qui selon les règles anciennes, ne seraient peut-être pas encore admis à assister au redoutable sacrifice, recevront-ils la victime sainte aussi souvent que ceux qui ont toujours conservé leur innocence, ou qui l'ont recouvrée depuis longtemps? Des malades à peine arrachés à la mort, et qui n'ont encore qu'un souffle de vie se nourriront-ils du pain des forts aussi souvent que ceux qui jouissent de la santé la plus parfaite? Des hommes dissipés par le tumulte des affaires, dont toute la vie se passe à poursuivre le fantôme de la fortune, qui trouvent à peine le temps de se recueillir en la présence du Seigneur, seront-ils admis à sa table aussi souvent que ses ministres les plus fidèles, aussi souvent que ces chastes épouses de l'Agneau, qui ont renoncé pour le suivre à toutes les espérances du siècle, et qui ne sont occupées que du soin de lui plaire? Qui pourrait ne pas sentir l'indécence et la témérité d'un pareil système?

Mais, nous dira-t-on, c'est précisément parce qu'ils sont faibles dans la vertu, parce qu'ils sont exposés à la dissipation du siècle qu'ils ont le plus de besoin de recevoir fréquemment la nourriture sacrée qui doit les fortifier contre tant de dangers?

Démêlons, mes frères, ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans cette proposition. Il est vrai qu'une vertu encore faible peut trouver de nouvelles forces dans une participation à l'Eucharistie, obtenue par des desirs ardents, et dirigée par la prudence et la discrétion. Mais il est faux que la faiblesse même de la vertu soit un titre pour recevoir fréquemment les saints mystères: la même nourriture qui soutient et qui fortifie une santé bien établie, accable un faible convalescent; le même souffle qui donne de l'activité à un feu déjà bien allumé, enlève et dissipe entièrement une légère étincelle.

Mais supposons, mes frères, que la vue de vos faiblesses et de vos imperfections, au lieu de vous éloigner de la communion fréquente, vous ait, au contraire, portés à recourir plus souvent que le commun des fidèles au sacrement de l'amour de Jésus-Christ: à quelle marque pouvez-vous connaître que votre empressement lui est agréable, et que le fréquent usage de cette nourriture céleste vous est salutaire? N'est-ce pas uniquement à vos progrès dans la vertu? Si par la participation fréquente de l'Eucharistie vous devenez plus humbles et plus

charitables; si votre respect pour la communion va toujours de pair avec votre empressement; si le désir de la recevoir vous rend plus attentifs à éviter tout ce qui pourrait vous priver de ce bienfait; si vous devenez chaque jour moins indulgents pour vos propres défauts et plus faciles à pardonner ceux des autres; remerciez le Seigneur de ses miséricordes, redoublez votre empressement et votre ardeur pour un sacrement qui en est pour vous une source si abondante. Mais si vous demeurez toujours dans le même degré d'imperfection; si votre humeur est toujours aussi aigre et aussi bizarre; si la prière et les exercices de piété n'ont pas pour vous plus d'attraits; si vous avez toujours le même goût pour le monde, et le même éloignement pour la retraite et pour les devoirs de votre état; ne devez-vous pas comprendre, par votre expérience même, qu'une conduite plus humble et plus timide conviendrait davantage à vos dispositions? ne devez-vous pas mettre des bornes à un empressement qui peu à peu dégénère en témérité, et qui pourrait vous conduire par des déclins insensibles à la profanation et au sacrilège?

Comprenez donc, mes frères, à quel degré de sainteté et de ferveur vous oblige la réception fréquente de la divine eucharistie; comprenez qu'on exigera davantage de ceux qui auront plus reçu : *Cui multum datum est, multum queretur ab eo* (Luc., XII, 48) : comprenez enfin qu'une longue suite de communions tièdes et infructueuses n'est guère moins effrayante aux yeux de la piété qu'une communion indigne, et qu'on se rend presque aussi coupable envers le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ en le rendant inutile, qu'en le foulant aux pieds.

Est-ce donc pour vous éloigner de la communion et de la communion fréquente que je vous expose ces vérités? ai-je dessein de vous la faire regarder comme dangereuse en elle-même? Non, mes frères, à Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée. Je souhaite, au contraire, avec toute l'Eglise, voir revivre dans son sein cet empressement pour la communion qui était si vif dans les premiers siècles; je voudrais que tous les enfants du Seigneur environnassent tous les jours sa table, et y reçussent le gage le plus précieux de son amour. Mais je dis, d'après les saints Pères de l'Eglise, que pour recevoir l'Eucharistie, il faut être saint : *sancta sanctis*. Je dis, avec saint Chrysostome, que cette sainteté ne consiste pas seulement dans l'exemption des péchés, mais dans la présence du Saint-Esprit et dans l'abondance des bonnes œuvres : *Sanctum non facit solum liberatio a peccatis, sed presentia Spiritus sancti et bonorum operum copia*. Je dis, avec saint François de Sales, que pour la communion fréquente, pour la communion de chaque semaine, par exemple, il faut une sainteté encore plus parfaite, une sainteté qui exclue non pas les fautes vénielles, puisqu'il ne nous est pas

donné en cette vie de les éviter entièrement, mais toute affection à ces fautes; une sainteté qui nous porte à les haïr et à les combattre; et ces principes, encore une fois, ne sont pas contraires à l'esprit de l'Eglise qui nous invite à la fréquente communion. N'est-ce pas, en effet, à la sainteté que nous sommes appelés? Le nom de saint, dans le langage de l'Apôtre, n'est-il pas le même que celui de chrétien? Ces fidèles, qui participaient si souvent aux saints mystères dans les premiers siècles de l'Eglise, n'étaient pas tous des prêtres et des solitaires; ils étaient, comme vous, engagés dans le mariage et les affaires temporelles; ils vivaient, comme vous, au milieu du monde et du monde idolâtre; ils étaient des saints cependant, et c'était à ce titre qu'ils recevaient si souvent les saints mystères. Vous avez, mes frères, les mêmes droits et les mêmes devoirs. Ne séparez jamais les uns des autres. Faites de l'Eucharistie l'objet de vos désirs. Conduisez-vous dans le commerce, dans le maniement des affaires, dans vos délassements même et dans les plaisirs innocents que vous vous permettez, comme devant chaque jour la recevoir. Vivez enfin de l'esprit même de Jésus-Christ, et alors la communion la plus fréquente sera pour vous le moyen le plus efficace de sanctification et de salut. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVI

Pour le vendredi-saint.

SUR LA PASSION.

Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete. (Luc., XXIII, 28.)

Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes.

Y eut-il donc jamais, mes frères, pour des âmes sensibles et reconnaissantes, un plus juste sujet de douleur que les souffrances de Jésus-Christ? Et tandis que la nature, ébranlée jusque dans ses fondements, témoignait par son trouble et son désordre l'horreur que lui inspirait l'attentat des Juifs; tandis que les morts sortaient de leurs tombeaux, que le soleil s'obscurcissait, que les rochers se fendaient, ses fidèles disciples pouvaient-ils n'être pas pénétrés de la douleur la plus amère? pouvaient-ils refuser des larmes à leur bon maître qu'ils voyaient couvert de sang et de plaies, accablé sous le poids de la croix sur laquelle il allait bientôt expirer?

Cependant Jésus-Christ semble rejeter ces larmes si légitimes. Ne pleurez pas sur moi, dit-il aux filles de Jérusalem, mais pleurez sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. En effet, mes frères, la douleur que nous témoignons, lorsqu'on nous rappelle le souvenir de la Passion de Jésus-Christ, l'attendrissement que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes à la vue de ses souffrances, le deuil dont l'Eglise semble se couvrir dans ces jours destinés aux larmes et aux gémisse-

ments, les chants lugubres dont nos temples retentissent, ne seraient pas dignes de notre Sauveur, s'ils n'étaient l'effet que d'une espèce de compassion naturelle, si nous ne pleurons sur lui que comme sur un juste opprimé, sacrifié à la haine et à la vengeance de ses barbares ennemis. Loin de nous ces sentiments si inférieurs à ceux que la foi doit nous inspirer. Non, mes frères, je le dis d'après Jésus-Christ même, ce n'est point lui qui doit être ici l'objet de nos larmes et de notre douleur; quelque amer que soit le calice dont nous le voyons abreuvé, quelque profondes que soient les humiliations auxquelles nous le voyons réduit; il n'y a dans ses souffrances ni honte ni faiblesse. Ce n'est pas un pur homme qui succombe sous les coups de l'injustice; c'est le Christ annoncé depuis le commencement de l'univers qui vient accomplir les révélations et les prophéties, qui vient mettre fin aux prévarications et aux péchés, effacer l'iniquité de dessus la terre et y établir la justice éternelle. C'est le plus saint, le seul saint d'entre les pontifes, qui remplit son auguste ministère et qui opère notre rédemption en offrant au Tout Puissant la seule victime qui puisse désarmer sa colère; c'est le Fils unique de Dieu qui vient acquérir, par le mérite de sa mort, l'héritage de toutes les nations, qui lui est promis de toute éternité, et qui, dans ses souffrances, se prépare à lui-même le plus éclatant de tous les triomphes.

Tels sont, mes frères, les objets consolants que la foi nous découvre à travers les humiliations de Jésus-Christ; telles sont les raisons qu'elle nous fournit de ne pas pleurer sur lui.

Mais, hélas! pouvons-nous, à la vue de ce grand spectacle, ne pas pleurer sur nous-mêmes? Jésus-Christ, dans sa passion, acquiert une gloire immortelle, et il y est l'objet de nos adorations et de nos louanges beaucoup plus que de notre compassion et de nos larmes; mais il souffre cependant, et rien ne peut être comparé à l'énormité de ses maux; sa grande âme ne peut elle-même les envisager sans une mortelle frayeur; une agonie douloureuse, une sueur de sang sont l'effet terrible de l'impression que fait sur lui la perspective seule de ce qu'il doit souffrir. Livré à ses cruels ennemis, il éprouve de leur part tout ce que la rage et la fureur peuvent inspirer aux hommes les plus féroces; une flagellation aussi douloureuse qu'humiliante ne fait de tout son corps qu'une seule plaie; un supplice aussi infâme que cruel termine sa vie. Quelle est, mes frères, la cause de ses souffrances? Nos péchés, nos prévarications, notre ingratitude. Qui est-ce qui répand dans son âme l'amertume et la tristesse? Qui est-ce qui enfonce les clous dans ses mains et ses pieds sacrés? Qui est-ce qui couronne sa tête d'épines sanglantes? Qui est-ce enfin qui portera un jour la peine de ces horribles attentats? Nous-mêmes, mes frères, oui, nous-mêmes; nous n'avons

d'autre alternative que d'être sauvés par les mérites de la mort de Jésus-Christ, en observant les conditions de l'alliance qu'il a scellée de son sang, ou d'être livrés aux supplices éternels pour avoir été inutilement la cause de ses souffrances, pour avoir renouvelé ses douleurs, pour avoir foulé aux pieds le sang qui devait nous réconcilier. C'est donc sur nous-mêmes que nous devons pleurer; parce que des jours viendront où peut-être ce déicide nous sera reproché, et où la mort de Jésus-Christ, destinée à nous sauver, deviendra le titre même de notre condamnation.

Voilà, mes frères, le double objet que je veux présenter à votre foi et à votre piété dans ce jour où tout nous rappelle les souffrances de Jésus-Christ. Je veux vous montrer d'abord les raisons que sa Passion nous fournit, de ne pas pleurer sur lui; ce sera le sujet de ma première partie. Je veux vous montrer ensuite les raisons qu'elle nous fournit de pleurer sur nous-mêmes; ce sera le sujet de la seconde. Prosternons-nous aux pieds de cette croix qui est toute notre espérance, dont la vue est si capable de faire couler de nos yeux des larmes de reconnaissance et de douleur; de reconnaissance, par les biens infinis qu'elle nous procure; de douleur, parce que c'est nous qui y avons attaché notre divin Maître. *O cruz, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les souffrances et la mort sont pour nous aussi humiliantes que douloureuses, parce qu'elles sont la juste punition de nos fautes et le témoignage certain de notre faiblesse. Rien ne nous révolte comme la dissolution de notre être; et quelque malheureux que nous soyons sur la terre, quelque désir que l'adversité nous inspire de sortir d'un monde dont nous n'éprouvons que les rigueurs; un sentiment naturel, supérieur à toutes nos réflexions, nous fait toujours lutter contre l'invincible nécessité qui nous arrache à la vie. Il n'est point pour les hommes de mort entièrement volontaire, et le citoyen généreux qui se dévoue pour la patrie, le héros qui expire sur ses trophées et au sein de la victoire, meurent comme les plus vils mortels en vertu de l'arrêt que la justice de Dieu a prononcé contre la postérité d'Adam. Il n'y a que Jésus-Christ, mes frères, que la mort n'humilie point, parce que lui seul est mort sans être forcé de mourir, parce que les motifs, les circonstances, les suites de ses souffrances portent le caractère de la bonté, de la puissance, de la sagesse d'un Dieu. Considérons donc la Passion de Jésus-Christ sous ces trois points de vue différents: dans les motifs généreux qui l'ont déterminé volontairement à s'y soumettre; dans les circonstances glorieuses qui l'ont accompagnée; dans les prodiges éclatants qui l'ont suivie; et que ce détail change notre compassion et notre douleur en un tribut immortel d'admiration et de louanges.

I. Mes frères, rien de si libre que le sacrifice de Jésus-Christ, rien de si généreux que les motifs qui l'y déterminent. Quelle autorité, quelle puissance eût pu le contraindre à s'y soumettre ? N'est-il pas avec son Père et comme son Père, le seul Dieu, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ? Le bonheur, la gloire, l'indépendance ne sont-ils pas les attributs essentiels de sa nature divine ? A le considérer même dans sa nature humaine, est-il en quelque chose redevable à la justice de Dieu ? N'est-il pas le Saint des saints, le juste par excellence ? A-t-il participé à la faute malheureuse dont la douleur et la mort sont en nous la juste punition ? En s'immolant sous les coups de la justice, il fait la volonté de son Père, il devient obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Mais cette obéissance, fruit précieux de l'amour qu'il a pour son Père et de celui qu'il a pour nous, ne marque en lui ni faiblesse, ni dépendance ; cette volonté à laquelle il obéit, est la sienne même ; le commandement qui lui est fait est, pour ainsi dire, concerté avec lui ; c'est lui-même qui dès le commencement s'est offert à son Père comme une victime de propitiation. Mon Dieu, lui dit-il, car déjà il prend le langage de ceux pour lesquels il veut satisfaire ; mon Dieu, il vous faut une victime ; les holocaustes que les hommes vous offrent sur vos autels ne sont pas dignes de vous, ils n'ont aucune proportion avec votre suprême majesté ; mais revêtu de la nature même de ceux qui vous ont offensé, je porterai pour eux le poids de votre colère ; ce que leur impuissance les empêche de faire, je le ferai par la profondeur de mes respects et de mes abaissements. Parlez, ô mon Dieu, je veux tout ce qui est de votre gloire ; le désir le plus vif de mon cœur est d'accomplir votre volonté : *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei.* (Psal. XXXIX, 7.) C'est ainsi que le Fils unique de Dieu accepte le ministère sanglant de notre réconciliation. Ah ! mes frères, nous concevons à peine un dévouement si généreux. Eloignés de faire la volonté de Dieu, à proportion de ce que nous sommes plus attachés à la nôtre, d'autant plus ennemis des souffrances que nous les méritons d'avantage, à peine peut-on obtenir de notre amour-propre que nous les recevions sans murmurer : l'intérêt de la gloire de Dieu est pour nous un motif bien faible, lorsqu'il se trouve en balance avec notre repos et notre satisfaction. Mais il n'en est pas ainsi de l'âme sainte de Jésus-Christ ; cette âme unie à la Divinité par les liens les plus étroits et les plus indissolubles, ne connaît d'autre gloire, d'autre plaisir que d'en exécuter les volontés. Je suis venu dans ce monde, dit-il, pour y faire la volonté de mon Père ; cette volonté est toute ma nourriture, elle fait toutes mes délices : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (Joan., IV, 34.) Aussi ne se contente-t-il pas de recevoir avec résignation les souffrances auxquelles la justice

de Dieu le soumet ; elles sont l'objet de ses desirs les plus ardents : je dois être baptisé d'un baptême de sang, dit-il à ses disciples ; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse : *Baptismo habeo baptizari ; et quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (Luc., XII, 50). Avec quelle sérénité, avec quelle joie ne voit-il pas approcher cette Pâque dont il doit être la victime ? Avec quelle tranquillité d'âme ne joint-il pas aux ordres qu'il donne à ses disciples pour les préparatifs de ce dernier festin, la prédiction de ce qu'il doit souffrir ? Dans deux jours, leur dit-il, la Pâque se célébrera, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. Ah ! sans doute, la tranquillité avec laquelle il parle de la mort cruelle et ignominieuse qu'il doit souffrir, n'est-ce pas une moindre preuve de sa divinité, que la certitude même avec laquelle il en prédit le temps et les circonstances.

Voilà le premier des motifs qui ont déterminé Jésus-Christ à se dévouer volontairement à la mort ; la volonté de son Père, la réparation des outrages que le péché lui avait faits, le rétablissement de l'ordre et de la justice dans l'univers. Mais n'oublions pas la part que nous avons eue nous-mêmes dans ces motifs généreux : c'est aussi pour nous, mes frères, c'est pour notre salut, que le Fils de Dieu s'est soumis à tant de souffrances et d'opprobres. Le Seigneur, offensé par le péché, pouvait tirer la réparation due à sa justice, dans l'anéantissement de la créature coupable, ou dans les supplices éternels auxquels il l'aurait condamnée ; et il n'en eût été ni moins bon, ni moins saint, ni moins heureux. Mais les entrailles de sa miséricorde se sont émues à la vue de nos malheurs ; il a eu pitié de l'ouvrage de ses mains, quelque défiguré qu'il fût par le péché. De tous les moyens possibles de réparer le désordre, il a choisi celui qui s'accorde le mieux avec nos intérêts : son Fils a satisfait pour nous, il s'est fait notre Médiateur, notre pontife, notre victime ; c'est son amour, c'est sa tendre charité qui l'a conduit à la croix. Avec quelle reconnaissance chacun de nous ne doit-il pas se dire : le Fils de Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me ?* (Galat., II, 20.) Je n'étais à ses yeux qu'une vile créature, j'avais abusé de tous ses bienfaits, il ne voyait en moi qu'orgueil et ingratitude ; il m'a aimé cependant, et sans aucun mérite de ma part, sans aucune espèce d'obligation ou de nécessité, il s'est résolu à souffrir les tourments les plus cruels pour me racheter, pour me rétablir dans mes droits, pour me rappeler à l'héritage éternel dont je m'étais moi-même exclus. O grandeur des desseins de Dieu, ô richesses infinies de ses miséricordes !

C'est donc, mes frères, par une volonté absolument libre, que Jésus-Christ a accepté les souffrances et la mort. Il a été offert, dit l'Écriture, parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.* (Isa., LIII, 7.) Libre dans l'exé-

cution de ses engagements, comme il l'avait été en les formant, personne, nous dit-il, ne l'a arraché à la vie : *Animam meam nemo tollit a me.* (Joan., X, 18.) Maître de la vie et de la mort par rapport à lui, comme il l'est par rapport aux créatures, il a toujours conservé le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre : *Potestatem habeo ponendi animam meam et iterum sumendi eam.* (Ibid.) Il n'a point été soumis aux lois de la mort ; il lui a commandé avec empire ; il l'a appelée, et elle a obéi à sa voix avec crainte et tremblement ; il l'a chassée, et elle a disparu pour toujours de devant lui. Il eût pu prier son Père, et des légions d'anges eussent volé à son secours ; il eût pu, par un seul acte de sa volonté anéantir ses cruels ennemis ; il eût pu, comme autrefois, se rendre invisible au milieu d'eux ; il eût pu, par d'autres miracles de sa puissance, rendre inutiles leur fureur et leurs artifices : mais l'heure est venue ; le moment qu'il a marqué lui-même dans ses décrets éternels est arrivé ; il va bientôt lever la digue qui arrêta depuis si longtemps les puissances des ténèbres. Mais que vois-je ? cette victime qui s'est offerte à la mort si généreusement, semble palpiter, hésiter, reculer à la vue de l'autel où elle doit être immolée ; le Fils de l'homme qui, quelques instants auparavant, parlait avec tant de tranquillité de ses souffrances prochaines, paraît à présent agité du trouble le plus violent ; la tristesse et l'accablement se sont emparés de son âme ; il est prosterné le visage contre terre, il demande à son Père que le calice d'amertume s'éloigne de lui, s'il est possible. Retracterait-il donc l'oblation qu'il a faite de lui-même ? La vue de notre ingratitude et de l'inutilité de ses souffrances pour le plus grand nombre des hommes, lui ferait-elle laisser imparfait l'ouvrage de notre rédemption ; ou la grandeur des maux qui lui sont préparés, ébranlerait-elle sa constance et sa fermeté ? Ah ! loin de nous, mes frères, des pensées si désespérantes pour nous, si injurieuses pour lui. Non, la gloire de son Père, notre salut, la formation, la sanctification de son Eglise, sont pour lui des objets plus précieux que sa propre vie ; toujours fidèle à ses promesses et à son amour, il est prêt à subir toutes les rigueurs de la justice de Dieu ; ses larmes, son trouble, sa faiblesse sont elles-mêmes des effets de sa résignation ; c'est volontairement qu'il les éprouve ; c'est le commencement de son sacrifice ; c'en est peut-être la partie la plus douloureuse. Il ne veut s'épargner aucune espèce de souffrance ; il veut expier le péché dans son âme et dans son corps. La crainte de la mort est une peine du péché, plus cruelle souvent que la mort elle-même. Jésus-Christ veut s'y soumettre ; et il emploie toute la puissance dont il est revêtu, pour exciter dans son âme cette crainte pénible qui lui était si étrangère ; pour la substituer au plaisir ineffable, qu'il trouve à accomplir la volonté de son Père. Son agonie, sa défail-

lance, qui le réduit à avoir en quelque sorte besoin des consolations d'un ange, n'est donc point l'effet de l'irrésolution et de l'incertitude ; elle n'est qu'un nouvel effet de son amour. C'est pour nous, dit saint Léon, qu'il se soumet à cette langueur mortelle ; ce sont nos craintes qu'il exprime, lorsqu'il demande à son Père de le délivrer du calice de douleur qui lui est présenté : *In nobis Dominus nostro pavore trepidabat.* C'est par cette faiblesse volontaire qu'il nous communique la force qui nous est nécessaire pour vaincre les tentations les plus violentes : *Ut nostram inconstantiam suæ virtutis soliditate firmaret.*

Vous, mes frères, à qui le Seigneur présente dans la pauvreté, dans les maladies, dans les afflictions de toute espèce, un calice d'amertume, voyez dans Jésus-Christ votre consolation et votre modèle. Si un sentiment naturel vous fait souhaiter d'être délivré de ces rigoureuses épreuves, ce sentiment, tant qu'il demeure soumis à la foi, n'est point un crime ; votre Sauveur l'a, pour ainsi dire, justifié en daignant l'éprouver lui-même. Mais que vous deviendriez coupables, si une prompte soumission n'immolait à la volonté de Dieu les répugnances de la nature, en unissant vos souffrances à celles de Jésus-Christ ; si vous ne disiez bientôt avec lui : Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne ! Tel est l'exemple de résignation et de patience qu'il nous a donné, après avoir porté volontairement la ressemblance de notre faiblesse. Il a senti toute la grandeur de ses maux, il en a sondé la profondeur, il en a goûté l'amertume ; et c'est d'après une connaissance si parfaite et si réfléchie, qu'il les a acceptés de nouveau. Il n'attend pas qu'ils viennent fondre sur lui, il les prévient ; il va au-devant de ses ennemis. Allons, dit-il à ses apôtres, celui qui doit me trahir est déjà près de nous : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit qui me tradet.* (Matth., XXVI, 46.) Est-il possible, mes frères, de concevoir un courage plus héroïque, une volonté plus libre, des motifs plus généreux ; et les souffrances de Jésus-Christ, considérées sous ce premier point de vue, ne doivent-elles pas être l'objet de notre admiration, plutôt que de notre compassion et de nos larmes ? Mais de quelles circonstances glorieuses ne furent-elles pas accompagnées, depuis qu'il se fut livré lui-même au pouvoir de ses ennemis.

II. C'est entre leurs mains mêmes qu'il fait éclater et toute la puissance d'un Dieu et toutes les vertus dont l'humanité peut-être capable. Miracles de puissance, dans la terreur qu'il inspire aux cohortes envoyées pour le prendre, dans la guérison de Malchus, dans la conversion de Pierre, dans celle d'un voleur crucifié à ses côtés ; miracles de vertu, dans la douceur avec laquelle il reçoit le baiser de Judas, dans le soin qu'il prend de ses disciples, dans la patience pleine de dignité et de modestie avec laquelle il paraît devant ses juges. Arrêtons-

nous un instant, mes frères, sur chacun des traits d'un tableau si grand et si magnifique, et suivons l'ordre des faits.

Jésus-Christ parlait encore, dit l'Evangile, lorsque Judas parut à la tête de la troupe furieuse qui venait pour se saisir de sa personne. Disciple infidèle ! hélas ! il n'était pas nécessaire de désigner par un baiser perfide celui contre lequel devait se tourner la fureur des Juifs ; les traits de grandeur et de bonté qui éclatent dans toute sa personne l'eussent fait suffisamment reconnaître. Jésus-Christ le reçoit, ce baiser cruel ; et au lieu des foudres dont il pouvait terrasser le téméraire qui ose le lui donner, il ne lui parle que le langage de la bonté et de la douceur. *Mon ami*, lui dit-il, *pourquoi êtes-vous venu ?* (Matth., XXVI, 50.) Vous faites d'un baiser le signal de la plus noire trahison. Que ces paroles, mes frères, étaient capables de porter dans le cœur de Judas un repentir salutaire ! qu'elles devaient lui inspirer de confiance dans la miséricorde du bon maître qu'il trahissait ! Mais quand on a abusé longtemps des grâces de Jésus-Christ, quand on a profané ses sacrements et ses mystères, quand on a exercé avec un cœur corrompu des fonctions saintes et redoutables à la piété même, on devient insensible à toutes les preuves de sa bonté ; et la honte du crime ne produit plus qu'un funeste désespoir. Apprenons, mes frères, par la clémence de Jésus-Christ à l'égard de Judas, à aimer nos ennemis et ceux-mêmes dont l'ingratitude est la plus noire. Apprenons aussi que si le Seigneur hait le péché, il aime toujours le pécheur ; et quelle que soit l'énormité de nos forfaits, soyons assurés que le plus grand de tous les crimes, le seul crime irrémissible, est de désespérer de sa miséricorde.

Cependant les soldats envoyés par les princes des prêtres s'approchent de Jésus-Christ, et veulent porter sur lui leurs mains sacrilèges. Mais le moment n'en est pas encore venu, et il n'est point de puissance qui puisse le hâter ; il faut qu'ils éprouvent, par un prodige éclatant, combien leurs efforts seraient inutiles, si Jésus-Christ ne se livrait lui-même entre leurs mains. En effet, quel étonnant spectacle ! une seule parole du Sauveur renverse ces cohortes furieuses. Je suis ce Jésus de Nazareth que vous cherchez, leur dit-il ; et à l'instant ils sont épouvantés ; ils tombent à ses pieds sans force et sans mouvement. Est-ce donc un homme qui va bientôt succomber sous les coups de l'envie et de l'injustice ? On n'est-ce pas plutôt un roi puissant environné de ses esclaves ? N'est-ce pas le maître de la nature qui tient dans ses mains les ressorts de l'univers, et qui exerce sur tout ce qui existe l'empire le plus absolu ? Quel sera, dit saint Léon, l'effroi des pécheurs, à la vue de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra armé de son tonnerre, pour juger les vivants et les morts, puisque prêt d'être jugé lui-même, il inspire tant de terreur à cette multitude conjurée contre lui : *Quid jam poterit majestas ejus*

judicatura, cujus hæc potuit humilitas judicanda ? Mais en admirant ici, mes frères ce prodige éclatant, pouvons-nous ne pas reconnaître de quelle obstination, de quel endurcissement notre cœur est capable, s'il n'est amolli par l'onction intérieure de la grâce ? Ces hommes, qui viennent d'éprouver d'une manière si sensible la puissance de Jésus-Christ, osent se relever avec plus de fureur et d'acharnement contre lui ; ils chargent d'indignes liens ses mains qui ont formé l'univers, et ils ne voient point que celui qui, d'une seule parole leur a fait mordre la poussière, pourrait, s'il le voulait, s'en dégager avec plus de facilité que Samson ne rompit autrefois ceux des Philistins.

Une guérison miraculeuse, que Jésus-Christ opère dans le même instant en faveur de l'un d'entre eux, ce nouveau prodige où la bonté se réunit avec la souveraine puissance, ne fait point d'impression sur leurs cœurs endurcis. Aveuglement étrange, et auquel cependant les passions, que nous nourrissons dans notre cœur, ne nous conduisent que trop directement !

En renversant à ses pieds ces hommes criminels, Jésus-Christ pouvait sans doute changer leurs cœurs et leur faire abandonner leurs horribles projets ; mais il était écrit dans les décrets éternels, qu'il se servirait de leur malice pour accomplir l'œuvre de notre salut. Il fallait cependant qu'au milieu même de ses humiliations, il se montrât le maître des cœurs, et qu'il opérât de ces prodiges de grâce, plus dignes encore de sa bonté et de sa puissance, que ceux qu'il a continué d'opérer dans la nature. Pierre lui en donna, mes frères, la première occasion. Jésus-Christ, en se livrant aux ministres barbares de la fureur des Juifs, leur avait ordonné de laisser en liberté ses chers disciples : plein de bonté pour eux jusqu'au dernier moment, il n'avait paru occupé que de leur conservation ; il n'avait voulu ni les rendre pour lors les compagnons de ses souffrances, ni les mener à un combat auquel ils n'étaient pas encore suffisamment préparés. Eux-mêmes, effrayés de ce qu'ils voyaient, avaient pris la fuite. Pierre seul était demeuré auprès de lui, et après avoir essayé de le défendre avec des armes, dont Jésus-Christ a interdit l'usage à son Eglise, il avait cru devoir le suivre jusque chez le prince des prêtres. Ce zèle était sans doute louable dans le chef des apôtres ; il prenait sa source dans l'amour vif et sincère qu'il avait pour son divin Maître. Mais, j'ose le dire, mes frères, il n'était point appuyé sur le fondement nécessaire de l'humilité. Pierre comptait trop sur ses propres forces et sur les dispositions actuelles de son cœur ; il méritait que la chute humiliante que Jésus-Christ lui avait prédite, l'instruisît de sa faiblesse. En effet, la crainte s'empare de son âme ; il nie par trois fois qu'il soit le disciple de Jésus ; et par ce lâche renoncement, il fait au cœur de son bon maître la plaie la plus sensible et la plus douloureuse. Quel eût été le sort de ce disciple chéri, si

Jésus ne l'eût regardé dans sa miséricorde ? Complice en quelque sorte de la perfidie de Judas, il eût sans doute imité son funeste désespoir. Mais il était destiné à nous faire connaître tout à la fois, et le mal dont nous sommes capables, lorsque nous sommes abandonnés à nos propres forces, et le bien que nous pouvons faire, lorsque le Seigneur nous accorde le secours de sa grâce. Jésus-Christ jette sur Pierre un regard de bonté, et à l'instant son cœur infidèle reprend ses premiers sentiments ; il déteste sa lâcheté ; il quitte ceux dont la compagnie a été l'occasion de sa chute, il expie son crime par les larmes les plus amères et les plus abondantes ; il devient enfin le modèle des pénitents et la conquête de la grâce du Sauveur.

C'est au milieu de ses humiliations, c'est au pied du tribunal inique qui le condamne, que Jésus-Christ opère cette merveille ; et bientôt sur la croix même, prêt à expirer il renouvellera ce miracle de la grâce : un scélérat crucifié à côté de lui, en éprouvera la gratuité, la vertu toute puissante ; son esprit sera éclairé de la plus vive lumière de la foi ; il reconnaîtra dans le compagnon de son supplice, son Sauveur et son Dieu ; son cœur se trouvera tout d'un coup rempli des sentiments de confiance et de charité qui opèrent la véritable justice, et il méritera d'entendre de la bouche de Jésus-Christ ces paroles consolantes : vous serez aujourd'hui avec moi dans le séjour de la béatitude : *Hodie mecum eris in paradiso.* (Luc., XXIII, 43.) Ah ! mes frères, quels sentiments d'adoration et de confiance ces prodiges ne doivent-ils pas nous inspirer ! Jésus-Christ est dans les liens, et il rompt les chaînes de l'habitude la plus invétérée ; il expire entre des voleurs, et il fait d'un scélérat un homme digne de la béatitude céleste. Que ne peut-il donc point faire pour nous à présent qu'il règne au plus haut des cieux ? Nous sommes pécheurs, et nos iniquités demandent vengeance contre nous ; mais c'est pour les pécheurs qu'il est mort, et la voix de son sang est plus forte que celle de nos crimes ; nous ne méritons point le secours de sa grâce, mais ce voleur qu'une suite de crimes avait conduit au supplice, qui sur la croix même avait d'abord insulté Jésus-Christ, les méritait-il davantage ?

Revenons à Jésus-Christ, mes frères, et après avoir admiré les prodiges de toute-puissance qui éclatent au milieu de ses humiliations et de ses opprobres ; admirons les exemples de ses vertus. Vous l'avez vu donner à Judas des preuves de la plus grande clémence ; vous avez vu sa tendre charité occupée uniquement de la sûreté de ses disciples : voyez-le maintenant étonner par sa patience, par son silence majestueux, par ses réponses également fermes et modestes, les juges iniques devant lesquels il comparait. Oui, mes frères, soit que dans ses réponses libres et généreuses, il dise la vérité à ces hommes pervers à qui elle est si odieuse ; soit qu'il écoute

dans un silence plein de dignité les calomnies que vomit contre lui une multitude séduite, et que des ministres de la religion ne rougissent pas d'accueillir avec tant de complaisance ; soit enfin qu'il souffre sans se plaindre les outrages les plus sanglants, les supplices les plus cruels, il est également grand, également digne de notre admiration ; il accomplit également les oracles des anciens prophètes. Il est dit de lui qu'il ne cachera point la vérité : *Non abscondi veritatem tuam a concilio multo.* (Psal. XXXIX, 11.) Aussi, mes frères, lorsque le grand prêtre le conjure au nom du Dieu vivant de dire s'il est le Christ et le Fils de Dieu, il ne s'arrête point à l'intention injuste de cet indigne pontife, et à l'usage qu'il fera de sa réponse ; il respecte dans Caïphe même l'autorité dont il est encore revêtu ; il respecte le nom de Dieu jusque dans cette bouche criminelle ; il rend témoignage à la vérité, il dit qu'il est le Christ : *Tu dixisti.* (Matth., XXVI, 64.) Il est aux pieds de ce juge d'iniquité, et il ose pour ainsi dire, le citer lui-même devant son propre tribunal ; il ose lui déclarer que ce Fils de l'homme, qui est à présent si humilié, paraîtra un jour sur les nuées du ciel à la droite de la puissance de Dieu, pour juger l'univers épouvanté. Ainsi lorsque Pilate lui demande s'il est le roi des Juifs, il lui répond dans les mêmes termes qu'il l'est véritablement : *Tu dicis* (Matth., XXVII, 11) ; et il ne dédaigne pas de lui expliquer de quelle nature est son royaume : Je suis roi, lui dit-il, mais mon royaume n'est pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (Joan., XVIII, 36.) Tant il juge important de ne pas confondre sa puissance toute spirituelle avec celle des princes de la terre ! Telles sont les seules réponses que l'amour de la vérité et de la justice fit faire à Jésus-Christ devant les divers tribunaux où il fut indignement traîné ; quelle idée ne nous donnent-elles pas de la grandeur et de la tranquillité de son âme ?

Mais il était aussi écrit qu'il souffrirait en silence les calomnies et les insultes de ses ennemis ; qu'il n'ouvrirait pas la bouche pour se défendre ; qu'il aurait dans ses tourments la douceur d'un agneau qu'on mène à l'autel pour y être immolé : *Sicut ovis ad occisionem ducetur et non aperiet os suum.* (Isa., LIII, 7.) Et c'est aussi, mes frères, une des principales et des plus glorieuses circonstances de sa passion. Des témoins, vendus à l'iniquité, l'accusent d'avoir blasphémé contre le temple de Dieu ; les anciens du peuple, les prêtres même ne craignent point de produire devant un juge étranger des accusations qui se détruisent par leurs propres contradictions. Jésus-Christ les entend dans un silence que Pilate ne peut s'empêcher d'admirer ; il ne s'abaisse point à des justifications que la prévention et la fureur ne sont pas en état d'entendre ; il ne détruit point des calomnies qui le mènent au but après lequel il soupire ; il souffre patiemment des injustices qui, en portant l'iniquité à son comble, vont bientôt occa-

sionner l'expiation de toute injustice et de toute iniquité.

Il est écrit qu'il abandonnera son corps à ceux qui le frapperont, qu'il ne détournera point son visage de ceux qui le profaneront par les attentats les plus sacrilèges : *corpus meum dedi percutientibus, faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me.* (Isa., L, 6.) Est-ce là, mes frères, une prédiction des souffrances du Messie, ou n'est-ce pas une description exacte de celles de Jésus-Christ ? Isaïe les voyait sans doute par l'Esprit de Dieu, ces hommes criminels qui, dans une flagellation cruelle, osèrent couvrir de plaies le corps adorable du Sauveur ; qui, joignant la dérision à la barbarie, jetèrent sur sa tête un voile ignominieux, lui crachèrent au visage, lui donnèrent des soufflets, en le traitant de prophète et de roi des Juifs. Il les voyait et il adorait en même temps la patience plus qu'humaine de celui au nom duquel il parlait.

Vous représenterai-je encore, mes frères, Jésus-Christ, montant sur le Calvaire et consolant lui-même les filles de Jérusalem qui le suivaient ; attaché sur la croix, et pourvoyant aux besoins de sa bienheureuse mère et de son disciple bien-aimé ; épuisé de sang et de force et demandant grâce pour ceux même qui l'avaient traité avec tant de cruauté ? Que de vertus, mes frères, que de grandeur, que d'exemples pour nous ! que de raisons enfin d'admirer, d'adorer Jésus-Christ dans ses humiliations mêmes, et de ne pas profaner par des larmes et par une compassion trop humaine une mort que nous ne devons regarder que comme une victoire éclatante remportée sur l'injustice et le péché.

Mais si la liberté avec laquelle Jésus-Christ est mort, si les circonstances glorieuses qui ont accompagné ses souffrances, ne suffisaient pas pour nous les faire envisager ainsi, pourrions-nous résister à l'éclat des prodiges qui les ont suivies, de la gloire immortelle qu'elles lui ont procurée ?

III. Jésus-Christ expire ; et à l'instant la nature entière rend témoignage à son innocence et à sa divinité ; le soleil refuse d'éclairer ce forfait ; la terre ébranlée se couvre d'épaisses ténèbres ; la mort vaincue et subjuguée laisse échapper sa proie ; le voile du temple se déchire et laisse voir à découvert le lieu saint qu'il cachait aux yeux des mortels. N'en soyons point surpris, mes frères, c'en est fait, ce sanctuaire redoutable n'est plus la demeure chérie de la divinité ; les victimes impuissantes sont rejetées, le sacerdoce d'Aaron est aboli ; le Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, vient d'entrer dans le Saint des saints avec son propre sang. Qu'est-il besoin de figures, lorsque la vérité paraît dans tout son jour ? C'est donc ici, mes frères, le commencement de la gloire de Jésus-Christ ; c'est ici qu'il commence à exercer son sacerdoce éternel ; c'est dans ce moment qu'il acquiert le titre glorieux de Médiateur de

Dieu et des hommes, en attachant à sa croix le décret de la mort éternelle qui était porté contre nous, en l'effaçant dans son sang précieux ; c'est enfin dans ce moment qu'il désarme les principautés et les puissances de l'enfer, qu'il les mène hautement en triomphe après les avoir vaincues par sa croix.

Telle était, si j'ose le dire, la destinée du Fils de l'homme : une gloire éternelle lui était préparée, mais il devait l'acheter par des humiliations et des souffrances : *oportebat Christum pati et ita intrare in gloriam suam* (Luc., XXIV, 46.) Ainsi l'avaient annoncé les prophètes du Seigneur. Il sera élevé, dit Isaïe, au plus haut faite de la gloire : *elevabitur et sublimis erit valde.* (Isa., LII, 13.) Mais il faut pour cela qu'il soit au milieu des hommes sans gloire et sans éclat : *inglorius erit inter viros aspectus ejus* (Ibid., 14.) Les rois de la terre tomberont à ses pieds, ils l'adoreront dans un humble silence : *super ipsum continebunt reges os suum.* (Ibid., 15.) Mais il faut qu'il essuie les mépris et les opprobres, qu'il périsse comme le dernier des hommes, qu'il éprouve toutes leurs douleurs et toutes leurs infirmités : *vidimus eum, despectum et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem* (Isa., LIII, 3.) Les impies lui ont été donnés pour être justifiés par sa grâce, les riches et les puissants du siècle doivent être sa conquête, mais tout cela est le prix de sa mort et de sa sépulture : *dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua* (Ibid., 9.) Il doit laisser sur la terre une nombreuse postérité ; il doit fonder un royaume qui durera autant que l'univers, qui se perpétuera dans toute l'éternité : mais c'est à condition qu'il donnera, pour l'expiation du péché, sa vie pure et innocente : *si posuerit pro peccato animam suam, videbit semem longævum.* (Ibid., 10.) Il doit enfin faire la conquête de l'univers, soumettre les puissances des ténèbres qui en avaient usurpé l'empire, anéantir leurs forces, partager leurs dépouilles, mais il faut pour cela qu'il se livre à la mort, qu'il consente à être mis au rang des scélérats : *ideo dispartiam ei plurimos et fortium dividet spolia pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est.* (Ibid., 12.)

Quel était donc l'aveuglement de ces prêtres iniques, qui insultaient à Jésus-Christ crucifié, et qui disaient en blasphémant : *S'il est le Fils de Dieu, s'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui ?* (Matth., XXVII, 42 ; Marc., XV, 32.) Ah ! mes frères, bien loin qu'il dût en descendre pour prouver sa divinité, c'est au contraire parce qu'il y est mort, parce qu'il y a commencé son sacrifice, qu'il est aujourd'hui reconnu dans l'univers pour le Fils du Dieu vivant, pour le Dieu Sauveur, non pas seulement d'Israël, mais de toutes les nations. C'est parce qu'il est mort, que nous l'adorons d'un même culte avec le Père tout-puissant, auquel il s'est

offert. C'est parce qu'il a été obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, que Dieu l'a exalté, et qu'il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom; de manière qu'au nom de Jésus, tout fléchit le genou, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. C'est enfin parce qu'il est mort, que les saints dans le ciel lui chantent un cantique éternel d'actions de grâces, et disent sans cesse dans les transports de leur amour et de leur reconnaissance: Vous êtes digne, Seigneur, de toute gloire et de toute louange, parce que vous avez été mis à mort, et que par votre sang vous nous avez rachetés de tout tribut, de toute langue, de toute nation, pour nous rendre les prêtres du Dieu vivant, pour nous faire régner avec lui, et le faire régner en nous. Honneur, gloire, sagesse, divinité, puissance éternelle à l'Agneau qui a été immolé pour le salut des hommes!

Quel poids immense de gloire vient donc balancer les opprobres de Jésus-Christ! quel éclat, quelle splendeur efface la honte de son supplice! Il nous l'avait prédit, mes frères; élevé sur la croix, il devait attirer toutes choses à lui: *cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* (Joan., XII, 32.) Cet oracle n'est-il pas accompli de la manière la plus frappante? L'univers n'est-il pas aujourd'hui tout entier au pied de la croix de Jésus-Christ? cette croix, le scandale du juif, et la folie du gentil, ne brille-t-elle pas sur le front des rois de la terre? n'est-elle pas, aux yeux de tous ceux qu'elle sauve, le prodige de la puissance et de la sagesse de Dieu?

Ne nous étonnons donc plus, mes frères, que Jésus-Christ ait rejeté les larmes de ces pieuses femmes qui le suivaient sur le Calvaire. Un si beau triomphe, une victoire si éclatante, dit saint Léon, ne pouvait pas être l'objet de pleurs et de sanglots: *non decebat luctus triumphum, nec lamenta victorias.* Entrons dans les dispositions que Jésus-Christ voulut leur inspirer; ne pleurons pas sur lui, lui-même nous le défend: *Nolite flere super me* (Luc., XXIII, 28); mais nous avons une infinité de raisons de pleurer sur nous-mêmes: je vais vous les exposer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La mort de Jésus-Christ est tout à la fois, mes frères, un mystère de charité de la part de Dieu, et un mystère d'iniquité de la part des hommes. En tant que le Fils de Dieu s'est offert librement à son Père, dans la seule vue de l'honorer parfaitement, et de procurer le salut des hommes, elle est le sacrifice le plus méritoire et le plus digne de la majesté suprême: en tant qu'il a été la victime de la haine et de la barbarie de ses ennemis, elle est le plus grand crime dont les hommes aient jamais pu se souiller. Sous le premier point de vue, elle excite, dans nos cœurs un vif sentiment d'admiration et de

reconnaissance; considérée de l'autre manière, elle excite l'horreur et l'indignation contre ceux qui en ont été les auteurs ou les ministres. De quel œil verrions-nous aujourd'hui le disciple perfide qui l'a livré, les pontifes prévaricateurs qui l'ont condamné, le juge aussi lâche que cruel qui l'a sacrifié à son ambitieuse politique? Mais de quelle profonde tristesse ne devons-nous pas être pénétrés, si nos réflexions nous convainquent que nous sommes aussi criminels que ces malheureux, dont les noms ne se prononcent depuis tant de siècles qu'avec exécration; que nous sommes, comme eux, coupables de la mort de Jésus-Christ; que c'est nous qui l'avons causée par nos péchés; que nous en avons souvent renouvelé toutes les horreurs, et que nous avons ajouté à ce crime celui d'en anéantir, autant qu'il était en nous, les effets et les fruits? Or, tel est, mes frères, le véritable état des choses; tel est le sujet de nos larmes et de notre douleur. Oui, c'est nous qui sommes cause que Jésus-Christ a expiré dans le plus cruel et le plus honteux des supplices. Oui, depuis même qu'il est ressuscité d'entre les morts, et qu'il jouit de la gloire qu'il a acquise au prix de son sang, nous avons renouvelé mille fois ce que sa passion a de plus douloureux et de plus outrageant. Oui, enfin, au lieu de tirer de ses souffrances les avantages qu'il a voulu nous procurer, nous les avons rendues, autant qu'il était en nous, inutiles et infructueuses. Appliquons-nous, mes frères, à ces trois raisons que nous avons de pleurer sur nous-mêmes, à la vue de la croix de Jésus-Christ.

I. Quelle est la véritable cause de ses souffrances et de sa mort? Ce n'est précisément ni la jalousie des prêtres, ni la fureur du peuple, ni la lâcheté de Pilate. En vain tous les rois et tous les peuples de la terre eussent été conjurés contre le Seigneur et contre son Christ; ils ne pouvaient avoir de puissance sur lui si elle ne leur eût été donnée d'en haut. Si la divinité qui habitait en lui eût voulu protéger son humanité sainte, elle eût toujours été invulnérable, inaccessible à leurs coups. Hérode, Pilate, les gentils, les Juifs n'ont fait contre Jésus-Christ que ce qui avait été résolu dans les décrets éternels. Mais pourquoi Dieu a-t-il livré à la mort son Fils bien-aimé? pourquoi cet objet éternel de ses complaisances est-il devenu à ses yeux, comme un objet d'indignation et de vengeance? pourquoi se plaint-il lui-même que son Dieu l'abandonne dans l'excès de ses douleurs: *Deus meus, quare me dereliquisti?* (Psal. XXI, 2; Matth., XXVII, 46; Marc., XV, 34.) Ah, c'est que la voix des iniquités dont il est couvert détourne de dessus lui la protection du Tout-Puissant, et lui attire au contraire tout le poids de sa colère: *longe a salute mea verba delictorum meorum.* (Psal. XXI, 2.) Et quelles sont ces iniquités? Ce ne sont pas les siennes sans doute: le prince du monde n'a rien trouvé en lui qui lui appartenait; le péché, le mensonge n'a jamais approché de lui. Ce sont

donc les nôtres. Oui, mes frères, ce sont nos iniquités, dont il s'est chargé, qui le couvrent de plaies; c'est à cause de nos crimes, qu'il est comme brisé sous les coups de la justice de Dieu : *vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* (Isa., LIII, 5.) A l'extérieur et devant les hommes, ce sont les Juifs qui, poussés d'une fureur incroyable, ont demandé qu'il fût livré au supplice de la croix : mais dans la vérité, c'est nous-mêmes qui avons demandé et obtenu sa mort; c'est le cri de nos iniquités qui s'est élevé jusqu'au trône de Dieu, qui l'a mis dans la nécessité de les punir, ou dans nous-mêmes, ou dans son propre Fils; et dans cette alternative, il n'a pas épargné ce Fils bien-aimé; il l'a livré à la mort pour nous. Pourquoi, mes frères, avons-nous réduit son amour paternel à cette extrémité? Pourquoi n'avons-nous pas joui des dons de sa miséricorde, sans attirer sur son propre Fils tant de peines et de douleurs?

Mais, me direz-vous, n'est-ce pas la faute d'Adam qui a été la cause principale des souffrances du Fils de Dieu; et lorsque cette faute a été commise, n'étions-nous pas encore dans le néant? Oui, mes frères, c'est dans le moment même de la chute du premier homme que le Verbe éternel s'est offert à son Père, pour être le Sauveur du genre humain, entraîné par cette chute dans le plus profond des abîmes; c'est cette iniquité, commune à tous, que le Seigneur a mise sur la tête de celui qui seul en était exempt : *posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.* (Ibid., 6.) Mais premièrement, croyons-nous donc n'être pas coupables de cette faute, si noire dans ses circonstances, si funeste dans ses suites? Ah! ne nous y trompons pas; ce péché, dit saint Augustin, pour être celui de tous, n'est pas moins celui de chacun de nous en particulier : *non minus est singulorum quia est omnium.* Nous l'avons tous commis dans la personne de notre premier père; nous avons tous participé à son orgueil, à son ingratitude, à sa désobéissance; et, quand nous n'aurions à nous reprocher que cette première faute, nous ne pourrions nous croire entièrement innocents de la mort de Jésus-Christ; nous ne pourrions pas dire que nous n'avons pas trempé nos mains dans son sang. Mais, hélas! n'y avons-nous contribué que de cette manière? Ce n'est pas seulement le péché du premier homme, ce sont tous les crimes sortis de cette source malheureuse dont Jésus-Christ s'est chargé, et que la justice divine a punis dans sa personne avec tant de rigueur. Non, mes frères, il ne s'est rien fait dans l'univers contre la loi de Dieu, contre celle de la nature, dont Jésus-Christ n'ait eu dans sa Passion la connaissance la plus distincte, dont il n'ait porté la peine; j'ai une pensée contraire à la religion, à la justice, à la pudeur, qui ne lui ait été présente, et qu'il n'ait expiée par la profonde tristesse à laquelle il a abandonné son âme; pas un mouvement d'or-

gueil qui n'ait été puni en lui par les opprobres et les humiliations qu'il a essuyés; pas un mouvement de sensualité, pas un plaisir illicite, qu'il n'ait expié par le fiel dont il a été abreuvé, par les verges dont il a été déchiré, par les épines qui ont ensanglanté sa tête, par les clous dont ses pieds et ses mains ont été percés. D'après cela jugeons-nous nous-mêmes, mes frères, et voyons combien nous avons contribué aux tourments inexprimables que notre Sauveur a soufferts. Nous sommes coupables de ses douleurs à proportion de ce que nous avons offensé la majesté de Dieu. Hélas! nous avons déchiré son cœur plus cruellement peut-être que ses propres bourreaux : les bienfaits dont il nous a comblés, la dignité de chrétien à laquelle il nous a élevés, la connaissance que nous avons de sa divinité, ne donne-t-elle pas à nos fautes un degré d'énormité que n'avaient pas celles des Juifs qui l'outrageaient sans le connaître? Et pouvons-nous douter que la vue de notre ingratitude n'ait été une de ses peines les plus amères? Voilà, mes frères, ce que nous devrions penser de ces péchés que nous commettons avec tant de facilité, que nous pleurons si peu, que nous racontons avec tant de sang-froid et de tranquillité, dont nous faisons même quelquefois la matière d'un vain triomphe. Outre qu'ils ont offensé notre Dieu, notre maître, notre père, ils ont été la matière du supplice de Jésus-Christ, ils lui ont causé la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. O mon Sauveur! ô mon Dieu! j'ai donc été, avant que de naître, un de ces parricides qui ont attenté à votre vie innocente; j'ai aggravé par mes péchés les peines auxquelles vous vous êtes soumis. Quelle douleur ce souvenir ne doit-il pas porter dans mon cœur? quelle horreur ne dois-je pas concevoir de moi-même? quel serait même mon désespoir, si je ne savais, ô mon Dieu, que votre sang précieux a demandé et obtenu miséricorde pour ceux qui l'ont répandu avec tant d'inhumanité! Que la différence y a-t-il donc, mes frères, entre nous et ces hommes barbares qui ont crucifié Jésus-Christ? Celle du temps et des circonstances. Dieu a permis qu'ils existassent dans le temps et dans les lieux où il lui a plu d'accomplir, par la mort de son Fils le mystère de notre Rédemption; et il s'est servi des dispositions criminelles de leur cœur pour exécuter ses desseins éternels. Mais, encore une fois, les douleurs que ce Fils bien-aimé a endurées, les plaies dont il a été couvert, sont notre ouvrage comme celui de ces hommes odieux. Et pouvons-nous douter que nous n'eussions été comme eux capables de condamner Jésus-Christ et de le crucifier, puisque nous nourrissons dans nos cœurs les mêmes passions qui les ont conduits à ce forfait, puisque depuis même que ces mystères douloureux sont accomplis, nous en renouvelons tous les jours les funestes horreurs?

II. Oui, mes frères, et c'est la seconde raison que nous avons de nous affliger et de

pleurer sur nous-mêmes ; notre cœur est le même dans le fond que celui des meurtriers de Jésus-Christ ; nous n'imitons que trop souvent la perfidie de Judas, la lâcheté des disciples, l'acharnement des prêtres, la politique de Pilate, les insultes des soldats et du peuple. Jetons encore les yeux sur les différentes circonstances de la Passion du Sauveur.

Nous ne nous le rappelons qu'avec horreur, ce disciple perfide qui vendit son divin Maître à ses cruels ennemis, et qui eut la barbarie de se mettre à leur tête lorsqu'ils vinrent se saisir de sa personne ; nous ne pouvons, sans frémir, penser à l'énormité de son crime, à la noirceur de sa trahison. Hélas ! mes frères, ce crime est aussi commun qu'il est effroyable. Combien y en a-t-il parmi nous qui en portent dans le cœur le funeste principe ? C'est l'avarice qui a précipité Judas dans cet abîme ; accoutumé à porter ses mains sacrilèges sur ce qui était offert à Jésus-Christ, abusant de la confiance de son Maître pour nourrir son infâme passion, la couvrant quelquefois du prétexte de soulager la misère des pauvres, bientôt il ne connut plus rien de honteux ni d'illicite dans les moyens de s'enrichir. Soif insatiable des richesses, à quel excès ne peux-tu pas nous conduire ? par quels degrés insensibles ne fais-tu pas disparaître à nos yeux l'horreur et la difformité du crime ? Idolâtres de la fortune et des biens de la terre, si ce vice détestable ne vous a pas encore fait trahir Jésus-Christ ; si vous n'avez pas encore mis à prix la vérité, la justice, les droits de la veuve et de l'orphelin ; c'est la miséricorde du Seigneur qui vous a seule préservés de ce honteux excès ; un cœur livré à l'avarice n'en est que trop capable, et il y a toujours lieu de s'étonner, lorsqu'il ne franchit pas les barrières de l'honneur et de la probité.

Mais, mes frères, le crime de Judas ne consiste pas seulement à avoir sacrifié Jésus-Christ à son insatiable cupidité ; il n'est pas moins digne de notre exécution, pour avoir reçu avec un cœur perfide et corrompu les marques les plus tendres de l'amour du Sauveur. Et combien n'a-t-il pas d'imitateurs de cette sacrilège profanation ; combien n'en aura-t-il pas dans cette sainte solennité ? Vous tous que la coutume et le respect humain, plutôt que la religion et la foi, conduisent dans ces saints jours à la table de Jésus-Christ ; vous qui, par la dissimulation et le mensonge, avez arraché aux ministres du Seigneur la permission d'en approcher ; sépulcres blanchis qui, sous un extérieur de piété, apporterez aux autels un cœur livré à la cupidité ; vous tous enfin qui recevrez Jésus-Christ sans vous être purifiés par une pénitence sincère, sans être revêtus de la robe nuptiale de la charité, ne marcherez-vous pas sur les traces de Judas ? ne donnerez-vous pas comme lui à Jésus-Christ un baiser perfide ? aussitôt après l'avoir reçu dans vos cœurs, ne l'en bannirez-vous pas en y introduisant ses plus

cruels ennemis ? Cette trahison, qui nous paraît avec raison si horrible et si odieuse, n'est donc que l'image fidèle de ce qui se passe tous les jours dans le sein même de l'Eglise ; elle ne représente que trop parfaitement celle dont nous nous sommes peut-être rendus coupables bien des fois. Quel sujet plus digne de nos larmes qu'un crime qui nous rend les complices de Judas, qui insulte Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, et qui renouvelle les outrages de sa passion dans le moyen même qu'il a institué pour nous en appliquer les mérites !

Jésus-Christ, indignement trahi par un de ses principaux disciples, trouva-t-il dans les autres le zèle et la sensibilité qu'il était en droit d'attendre de leur reconnaissance ? Non, mes frères ; il fallait qu'il expiât, par la douleur de s'en voir abandonné, l'attachement immodéré que nous avons pour les créatures et les imperfections qui se trouvent dans nos amitiés et nos liaisons les plus légitimes. Prêt à consommer son sacrifice, il prend avec lui l'élite de ses apôtres : *Mon âme*, leur dit-il, *est accablée d'une tristesse mortelle ; demeurez ici et veillez avec moi.* (Matth., XXVI, 38 ; Marc., XIV, 34.) Qui n'eût cru, mes frères, que ces paroles allaient porter dans leurs cœurs une tendre inquiétude, qu'ils allaient partager vivement la douleur de leur bon maître ! Hélas ! ils y sont insensibles : trois fois Jésus-Christ retourne vers eux, et trois fois, malgré la douceur de ses reproches, il les trouve ensevelis dans le sommeil. Nous blâmons cette prodigieuse insensibilité ; mais, mes frères, n'en sommes-nous pas nous-mêmes coupables ? Quelle part prenons-nous à ce que souffre Jésus-Christ ? Il souffre, dans plusieurs de ses membres, la faim, la soif, la nudité, les maladies ; ces prisons obscures que nous avons sous les yeux enferment un grand nombre de ses membres souffrants, ou plutôt Jésus-Christ lui-même y est renfermé ; c'est lui qui nous l'assure ; et il éprouve ici ce genre de peines qui manquent, pour ainsi dire, à sa passion. Sommes-nous touchés de son état, ne nous renfermons-nous pas, pour ne le pas voir, dans le sein de notre opulence ? Faisons-nous pour le soulager ce que nous permettent nos biens et nos facultés ? Quel zèle avons-nous pour ses intérêts ? Son Eglise est affligée d'une multitude effroyable de maux ; l'irréligion conspire ouvertement contre la vérité qu'elle enseigne ; des hommes téméraires altèrent, renversent ses dogmes les plus précieux ; la licence des mœurs anéantit sa discipline et fait presque disparaître le caractère visible de sa sainteté : encore une fois, quelle impression fait sur nous la vue de tous ses maux ? Ah ! sortons, mes frères, sortons de ce sommeil aussi dangereux pour nous qu'injurieux pour Jésus-Christ ; prions et veillons comme il nous l'ordonne ; demandons à Dieu de n'être pas entraînés par ce déluge d'iniquité. Nous nous croyons bien affermis dans la foi et la

religion : ainsi le croyaient les apôtres, quelques moments avant que Jésus-Christ se livrât à ses ennemis ; et cependant ils prennent tous la fuite, et leur chef termine ses protestations d'attachement inviolable par un triple renoncement, image trop fidèle de celui auquel nous nous exposons et dans lequel nous tombons trop souvent nous-mêmes.

Oui, mes frères, nous imitons la faute de Pierre dans toute ses parties ; dans la présomption téméraire avec laquelle il s'est exposé à la tentation ; dans la lâcheté avec laquelle il y a succombé. Le monde est pour un chrétien ce qu'était pour Pierre la maison du prince des prêtres ; il s'y trouve au milieu des ennemis de Jésus-Christ ; il n'y entend que des blasphèmes, il n'y voit que des exemples dangereux. Le parti le plus sûr, c'est de le fuir, et cette fuite est pour plusieurs d'une indispensable nécessité. Hélas ! si nous aimons Jésus-Christ, pouvons-nous, sans une extrême douleur, être témoin de ce qui se dit et se fait dans le monde contre lui ? Nous y restons cependant avec complaisance ; nous nous mêlons imprudemment dans la foule de ceux qui le composent ; les avantages frivoles qu'il nous procure nous retiennent au milieu du danger : *erat Petrus stans et calefaciens se. (Joan., XVIII, 18.)* Mais qu'arrive-t-il ? ou une lâche dissimulation nous fait supprimer tout ce qui pourrait nous faire reconnaître pour les disciples de Jésus-Christ ; ou, si nous laissons échapper quelque preuve de notre attachement à sa religion, nous donnons à ce monde pervers le signal de la révolte contre nous. Vous êtes donc un dévot, nous dit-on ; vous avez donc encore la simplicité de conserver cette religion, dont les hommes à talents savent seconder le joug ; *et tu Galilæus es. (Marc., XIV, 70.)* On vous voit dans les temples aux pieds de Jésus : *cum Jesu Nazareno eras. (Ibid., 67.)* Vous blâmez les spectacles, les pompes, les usages du monde ; on vous connaît à votre langage pour un de ces hommes incommodes qui nous envient tous nos plaisirs : *loquela tua manifestum te facit. (Matth., XXVI, 73.)* Quelle tentation pour nous, si nous aimons le monde et si nous voulons conserver des intelligences avec lui ! Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de repousser ces soupçons comme des injures, de déguiser nos sentiments, de contrefaire notre langage et de dire enan comme Pierre : Non, je ne suis point disciple de Jésus ; non, je n'admets point cette morale sévère qui gêne toutes les passions, qui condamne presque tous les plaisirs : *non novi hominem. (Ibid., 72.)* Quelle lâcheté, mes frères ! nous rougissons de l'Évangile, nous n'osons en faire profession devant ceux qui le haïssent, et l'injuste censure des hommes les plus méprisables fait plus d'impression sur nos cœurs, que ni la crainte des jugements de Dieu, ni la reconnaissance et l'amour que nous lui devons. La faute de Pierre est-elle plus criminelle que la nôtre ? Avons-nous des sujets de crainte aussi

sensibles que ceux dont il était environné ? Heureux, mes frères, si, après avoir imité tant de fois son renoncement, nous pouvions enfin imiter sa pénitence et nous séparer d'un monde séducteur pour pleurer dans le silence les fautes qu'il nous a fait commettre !

L'infidélité de Pierre fut un effet de la faiblesse et de la crainte plutôt que de la corruption du cœur : mais quelle profonde malice, quel raffinement d'iniquité dans les chefs de la synagogue ! Depuis longtemps, mes frères, leurs yeux, ennemis de la lumière, étaient blessés de l'éclat des vertus et des miracles de Jésus-Christ ; ils ne pouvaient souffrir qu'il leur arrachât le masque hypocrite sous lequel ils se cachaient, qu'il anéantît le crédit qu'ils avaient usurpé sur la multitude ; bientôt ils surent couvrir leur basse jalousie du prétexte spécieux de l'intérêt commun de la patrie et de la religion. Que faisons-nous, disaient-ils ? cet homme fait beaucoup de miracles, le peuple le suit, les Romains en prendront ombrage ; ils détruiront la nation et le temple du Seigneur. Fausse prudence du siècle, que tes vues sont courtes et trompeuses ! Les Juifs veulent acheter au prix du sang de Jésus-Christ, la paix avec les Romains ; et bientôt, pour venger l'attentat commis en sa personne, le Seigneur mettra dans la main de Titus son glaive exterminateur. Ce chef, prédit autrefois par le prophète Daniel, renversera la ville et le sanctuaire ; l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint, et le sang des prêtres et du peuple coulera à grands flots dans le lieu même où ils avaient coutume de répandre celui des victimes. Pontife prévaricateur, vous servîtes encore d'organe à l'Esprit-Saint lorsque vous dîtes qu'il fallait qu'un homme mourût pour le peuple : *expedit unum hominem mori pro populo. (Joan., XVIII, 14.)* Mais cet oracle de salut, vous ne le compreniez pas vous-même, et vous n'avez contribué que par vos crimes à lui donner son accomplissement. La perte du juste est donc résolue dans ce conseil inique : avec quelle joie n'y reçoit-on pas les offres de Judas ! avec quelle complaisance n'y écoute-t-on pas les faux témoins qui déposent contre Jésus-Christ ! On l'interroge, et de quelque manière qu'il réponde, on est disposé à lui en faire un crime. S'il renvoie, pour connaître sa doctrine, à ceux qu'il en a instruits, on l'accuse de ne pas respecter le pontife ; s'il rend lui-même témoignage à la vérité, on s'écrie qu'il a blasphémé. Les juges deviennent eux-mêmes ses accusateurs ; ils soulèvent le peuple, ils intimident Pilate. En vain Judas, touché de repentir, leur déclare qu'il a livré le sang innocent : Que nous importe, lui disent-ils : *quid ad nos ? (Matth., XXVII, 4.)* Qu'importe à des ministres du Seigneur que le juste soit opprimé, que le sang innocent soit répandu ? En vain Pilate leur représente-t-il lui-même que cet homme est innocent, qu'il est leur roi : *Nous n'en avons point d'autre que César (Joan., XIX, 15)* s'écrient-

ils. Prêtres iniques, votre haine vous arrache ici un aveu bien important. Vous n'avez plus d'autre roi que César; il ne vous est plus permis de mettre personne à mort : il est donc venu ce temps prédit par Jacob votre père, où le sceptre devait être enlevé à la maison de Juda; où le peuple, dépouillé des attributs essentiels de la souveraineté, devait être soumis à un joug étranger; et par une conséquence nécessaire, l'attente des nations est donc remplie; celui qui devait être envoyé pour être leur Maître et leur Sauveur, pour substituer aux faibles ombres de la loi la grâce et la vérité, a donc déjà paru sur la terre : *non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* (Gen., XLIX, 10.)

Mais, mes frères, ce ne sont pas les iniquités des prêtres juifs que je dois mettre sous vos yeux, ce sont les nôtres : combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas éprouvé dans son corps mystique les injustices criantes, dont il fut alors l'innocente victime? Que de schismes et d'hérésies la vaine gloire et la jalousie n'ont-elles pas excités dans son Eglise? Nous ne sommes pas coupables de tous ces excès; c'est-à-dire, mes frères, que l'occasion nous en a manqué; n'en avons-nous pas dans le cœur le principe et le germe déjà tout développé? N'avons-nous pas bien des fois substitué une basse jalousie à l'émulation qui doit être entre les chrétiens pour les bonnes œuvres? N'avons-nous pas avili, décrié celles auxquelles nous n'avions point de part? L'esprit de parti n'a-t-il pas fait disparaître à nos yeux les vertus de ceux que nous regardions comme des rivaux dangereux? Enfin n'avons-nous jamais immolé à nos ressentiments la réputation et les plus chers intérêts du prochain? Ah! mes frères, quiconque est capable de ces injustices contre les membres de Jésus-Christ, eût pu les commettre contre Jésus-Christ lui-même. Que dis-je? c'est à Jésus-Christ qu'elles s'adressent. Lorsqu'il renversa par la puissance de sa grâce le premier des persécuteurs de son Eglise, il ne lui dit pas pourquoi persécutez-vous mes frères, mes amis, mes enfants? mais pourquoi me persécutez-vous : *Quid me persequeris?* (Act., IX, 4.) Que de complices par conséquent de l'injustice de Caïphe et des princes de la synagogue! Mais aussi que d'imitateurs de l'indifférence de Pilate pour la vérité, de ses lâches ménagements, de sa cruelle politique!

Frivoles adorateurs de ce monde, vous ne connaissez, comme ce juge infidèle, d'autre Dieu que la fortune; tout ce qui ne vous conduit pas à ses faveurs vous paraît un néant; tout ce qui vous les procure vous semble légitime. De quel œil regardez-vous un homme qui, comme Jésus-Christ, ne paraît être dans le monde que pour faire régner la justice et la vérité, qui lui consacre ses travaux et ses veilles, qui lui sacrifie sa fortune et ses espérances? Il est à vos yeux le plus insensé de tous les hommes; c'est un fanatique qui poursuit une chimère, c'est un visionnaire

qui embrasse un fantôme. Qu'est-ce donc que la vérité, dites-vous avec Pilate : *Quid est veritas?* (Joan., XVIII, 38.) De quelle importance sont ces dogmes qu'on défend avec tant de chaleur? ces vaines spéculations, ces légères différences de sentiments et de culte méritent-elles de faire tant de bruit dans le monde? Et cette vérité dont on parle tant, est-elle quelque chose de réel? l'avantage de la reconnaître vaut-il le repos dont on se prive pour l'établir et la défendre? *Quid est veritas?* Tel est le langage de l'irréligion, déguisée sous le masque de la tolérance et de l'amour de la paix; langage, hélas! trop commun dans les jours malheureux où nous vivons; langage trop ordinaire surtout parmi les grands et les prétendus sages du siècle. Ah! mes frères, cette vérité que vous méprisez, que vous foulez aux pieds, que vous mettez sur la même ligne avec l'erreur et le mensonge, c'est Jésus-Christ lui-même; c'est ce qui devrait ici-bas éclairer vos esprits; c'est ce qui devrait être pendant toute l'éternité la nourriture de vos âmes, et c'est ce qui vous jugera au grand jour des vengeances du Seigneur.

Mais cette vérité précieuse, à qui la sacrifiez-vous? Ce n'est plus à l'amitié de César; non, grâces en soient rendues à Jésus-Christ, César lui-même est chrétien; il est descendu aujourd'hui de son trône pour se prosterner au pied de la croix du Sauveur; il le reconnaît pour son maître; il sait qu'il ne règne que par lui; il sait qu'il n'a point de sujets plus fidèles que les véritables chrétiens. Ce n'est donc plus à votre maître légitime que vous sacrifiez Jésus-Christ, puisque désormais leurs intérêts sont communs; mais c'est à un monde pervers, à des hommes iniques et corrompus, souvent aussi mauvais citoyens que mauvais chrétiens, et qui, malgré leurs protestations de zèle pour le roi et la patrie, sont d'autant plus capables de sacrifier l'un et l'autre à leurs passions et à leurs intérêts personnels qu'ils leur ont déjà immolé la religion, les mœurs, la probité. Votre lâcheté est donc en effet plus criminelle que celle de Pilate lui-même.

Esclaves du respect humain, vous voulez comme Pilate, ménager tout à la fois Jésus-Christ et le monde; vous voulez acheter, par des ménagements et des complaisances, le droit de pratiquer une partie de vos devoirs; imiter les parures et le luxe du monde, afin qu'il vous permette d'être chrétien dans le cœur; assister de temps en temps à ses assemblées et à ses spectacles, afin qu'il vous pardonne votre assiduité dans les temples. C'est là précisément, mes frères, faire flageller Jésus-Christ, pour obtenir de ne le pas crucifier. Mais ne vous y trompez pas, le monde ne se contentera pas de ces légers sacrifices; devenu plus hardi par votre faiblesse, il ne cessera de vous poursuivre jusqu'à ce que vous ayez entièrement renoncé à la piété et à la religion. Vous lui donnez sur vous un ascendant dont bientôt

vous ne serez plus le maître ; et après avoir fait, comme Pilate, d'inutiles efforts pour vous soutenir dans un certain degré de justice et d'équité, vous finirez comme lui, par abandonner Jésus-Christ à la fureur de ses ennemis, par le condamner à mort : *tradidit illum, ut crucifigeretur.* (Joan., XIX, 16.) Combien n'y en a-t-il pas parmi nous, mes frères, qui ont déjà éprouvé ce malheur ; combien y en a-t-il que la complaisance pour le monde n'ait pas entraîné dans des désordres et des crimes dont l'idée seule leur faisait horreur ? Pleurons ces iniquités, et renouçons pour toujours à cet amour du monde qui est si capable de nous faire crucifier Jésus-Christ.

Enfin, mes frères, il n'est que trop ordinaire de voir des chrétiens renouveler toutes les insultes que Jésus-Christ reçut d'une cour profane et impie, d'une populace soulevée, d'une soldatesque insolente. Lorsqu'un mouvement de curiosité nous porte à vouloir connaître plus exactement la religion de Jésus-Christ, les livres sacrés qui la contiennent, les personnes pieuses qui la pratiquent, et que la simplicité apparente des uns et des autres change notre empressement en mépris ; n'imitons-nous pas Hérode qui désira de voir Jésus-Christ, dans l'espérance d'être témoin de quelque prodige, et qui, trompé dans son attente, le méprisa avec toute sa cour, et le renvoya comme un insensé ? Lorsque, devant choisir entre Dieu et le monde, étant dans la nécessité de perdre la grâce du Seigneur, ou de rompre une liaison dangereuse, une habitude criminelle, nous prenons le parti de renoncer à la grâce, n'est-ce pas Barabbas que nous préférons à Jésus-Christ ? Lorsque dans les actes de religion, nous démentons par notre dissipation et notre indécence les respects que nous semblons rendre au Tout-Puissant, n'imitons-nous pas ces impies qui, fléchissant le genou devant Jésus-Christ, l'appelaient par dérision le roi des Juifs, et lui faisaient en même temps les outrages les plus sanglants : *dicebant : Ave, rex Judæorum, et dabant ei alapas.* (Ibid., 3.) Et quel lieu choisissons-nous pour renouveler ces horreurs ? Ce n'est plus la maison d'un juge idolâtre, c'est le temple même du Seigneur qui devient le théâtre de ces monstrueuses profanations. J'entre dans ce lieu redoutable ; l'image de la croix y frappe mes regards ; tout annonce les préparatifs d'un auguste sacrifice ; un prêtre accomplit avec des cérémonies religieuses, les sacrés mystères : mais de quel peuple est-il environné ? Sont-ce des chrétiens qui offrent au Père éternel le sacrifice de son Fils bien-aimé, et qui s'offrent eux-mêmes avec la victime sainte dont le sang a lavé leurs iniquités ? Ou ne sont-ce pas plutôt des Juifs qui insultent encore aux douleurs et aux opprobres du Sauveur, et qui, scandalisés de sa faiblesse apparente, disent comme eux : S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, qu'il dissipe les nuages qui le couvrent, qu'il sorte de cette inaction qui le rend mépri-

sable, qu'il se venge de ceux qui l'insultent ! O Jésus, ô mon Dieu ! il n'est donc que trop vrai qu'il n'y a pas eu dans votre passion une seule circonstance humiliante ou douloureuse, qui ne soit aujourd'hui renouvelée par vos propres disciples, par ceux mêmes que vous avez comblés des bienfaits les plus signalés, auxquels vous avez appliqué d'une manière plus particulière les mérites de votre sang répandu sur la croix ? Qui nous donnera une douleur assez vive, des larmes assez abondantes et assez amères, pour pleurer ces énormes excès ? Mes frères, Jésus-Christ crucifié pour nous, quel objet d'amour et de reconnaissance ! Mais Jésus-Christ trahi, outragé, crucifié par nous-mêmes, quel sujet de honte et de douleur !

III. Profitons-nous au moins de ses souffrances ? en tirons-nous les avantages qu'il a voulu nous procurer en se livrant à la mort pour nous ? Hélas ! ce qui met le comble à nos crimes et ce qui doit être encore le sujet de nos larmes, c'est que nous rendons, autant qu'il est en nous, ses souffrances inutiles et infructueuses. Jésus-Christ est mort pour notre salut, et il semble, mes frères, que nous conjurons avec nos ennemis contre nous-mêmes ; que nous ayons une volonté aussi déterminée de nous perdre qu'il l'a eue de nous sauver. Que faisons-nous en effet pour acquérir ce salut éternel qu'il nous a mérité par tant de travaux et de douleurs ? Il n'a pas craint de donner pour nous son sang et sa vie, et nous refusons de faire le moindre sacrifice ; tout ce qui porte l'empreinte de la pénitence et de l'austérité révolte notre délicatesse ; nous croyons acheter trop cher la béatitude ineffable à laquelle nous sommes appelés, en l'achetant au prix de ces vains plaisirs que le monde nous offre. Croyons-nous donc que Jésus-Christ, en mourant pour nous, nous a dispensés de travailler nous-mêmes à nous sauver ? Non, sans doute ; il nous a déclaré bien des fois que pour avoir part aux mérites de sa croix il fallait la porter avec lui. La portons-nous, cette croix du Sauveur ? ou plutôt, n'en sommes-nous pas les ennemis ? notre vie molle, oisive, sensuelle, n'est-elle pas continuellement en contradiction avec les préceptes et les exemples d'un Dieu crucifié !

Jésus-Christ est mort pour détruire dans l'univers l'empire du démon, pour briser ses fers, et nous affranchir de sa servitude : et nous, mes frères, nous rétablissons sa tyrannie, nous nous rengageons dans ses chaînes honteuses. Car qu'importe que les vaines idoles soient détruites et leur culte anéanti ? si le démon nous captive par l'amour des richesses et de la volupté, sommes-nous moins ses esclaves que si nous l'adorions encore sous l'image des fausses divinités qui avaient séduit nos pères ?

Jésus-Christ est mort pour détruire l'iniquité, pour établir sur la terre une justice éternelle : *Ut finem accipiat peccatum et deleatur iniquitas et adducatur justitia sempiterna.* (Dan., IX, 24.) Ne nous opposons-

nous pas, autant qu'il est en nous, à ces effets de sa mort et de ses souffrances? Le péché domine-t-il moins dans l'univers, la justice y est-elle plus exactement observée qu'avant l'accomplissement de ses mystères? Elle devait être ferme et permanente, cette justice établie par Jésus-Christ : *Justitia sempiterna*. Et telle est, selon l'Apôtre, la différence de son sacrifice avec ceux de l'ancienne loi : ceux-ci n'avaient d'autre effet que de procurer une justice extérieure et passagère; ils n'effaçaient point par eux-mêmes le péché; ils ne donnaient point cette grâce qui change les cœurs, et c'est pour cela, dit saint Paul, qu'ils devaient être souvent réitérés : *Omnis sacerdos præsto est quotidie ministrans, et eandem sæpe offerens hostias quæ nunquam possunt auferre peccata*. (Hebr., X, 11.) Jésus-Christ au contraire ne devait offrir qu'une seule fois le sacrifice sanglant de sa vie, parce que cette unique oblation devait nous sanctifier pour l'éternité : *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*. (Ibid., 14.) Ah! mes frères, ne faisons-nous pas disparaître ce glorieux caractère de l'oblation de Jésus-Christ? La faiblesse avec laquelle nous marchons dans les voies de l'innocence, nos variations, nos fréquentes rechutes, ne semblent-elles pas confondre ce sacrifice avec les vaines ombres qui le représentaient? Et si l'on en jugeait par les effets qu'il produit en nous, ne serait-on pas tenté de douter de son efficacité, de son prix infini? N'obligeons-nous pas, pour ainsi dire, Jésus-Christ de mourir de nouveau pour nous, et d'offrir encore pour nos iniquités toujours renaissantes ce sang précieux qui ne devrait plus nous être appliqué que pour nous faire persévérer dans la grâce et la justice?

Jésus-Christ est mort pour sanctifier son Eglise, pour effacer ses taches et ses rides, et en faire une Epouse digne de lui; et nous, mes frères, nous déshonorons, par le dérèglement de nos mœurs, cette Eglise qu'il a si tendrement aimée; nous déchirons son sein par nos divisions; nous l'exposons, par les taches que nous répandons sur elle, à être méprisée, méconnue de ses ennemis.

Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes; rachetés de ce prix infini, ils devraient tous orner le triomphe du vainqueur du péché et de la mort, et nous, par nos scandales et nos exemples pervers, par la prétendue force d'esprit qui nous fait mépriser les pratiques extérieures de la religion, par l'ostentation d'une vaine science, par la liberté et l'indiscrétion de nos discours, nous sommes cause de la perte éternelle de ces faibles chrétiens pour lesquels il a daigné mourir : *Peribit infirmus in scientia tua, frater, pro quo Christus mortuus est*. (I Cor., VIII, 11.)

Nous anéantissons donc, et par rapport à nous, et par rapport au prochain, les suites et les effets de la mort de Jésus-Christ, et en cela, mes frères, nous attirons sur nous la plus terrible de toutes les malédictions.

En cela, dis-je, nous ajoutons aux douleurs de Jésus-Christ, nous rouvrons ses plaies, nous augmentons l'amertume de son calice. Car, j'ose le dire, mes frères, sa passion n'est douloureuse pour lui que par son inutilité à l'égard des hommes. Il les a tous aimés; il les a tous portés dans son cœur : c'est la tendresse de son amour pour eux qui l'a déterminé à souffrir et à mourir. Si les desseins de sa miséricorde n'eussent point été arrêtés par leur infidélité et leur ingratitude, il eût compté pour rien tous les opprobres qu'il a essuyés, tous les tourments qu'il a soufferts. Mais quelle douleur pour ce Père si tendre de voir arracher ses enfants d'entre ses bras; quelle douleur pour ce bon pasteur de voir déchirer par les loups dévorants des brebis pour lesquelles il a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang? Nous, surtout, mes frères, qu'il a aimés avec tant de prédilection; nous qui avons le bonheur de le connaître, d'être régénérés en lui, d'être assis à sa table, de quel trait ne perçons-nous pas son cœur paternel, lorsque nous rendons inutilles ses grâces et ses bienfaits? Hélas! il voulait être notre Sauveur, et nous le forçons d'être pour nous un juge sévère et implacable : son sang devait demander miséricorde pour nous, et il ne demande que vengeance : *Sanguis ejus super nos*. (Matth., XXVII, 25.) Ses plaies sacrées devaient être notre refuge; elles devaient nous mettre à couvert des traits de la colère de Dieu, et elles ne font qu'enflammer davantage cette colère terrible. Nous devons voir avec les sentiments de la plus tendre reconnaissance, de la confiance la plus ferme, ce Dieu qui s'est chargé de nos douleurs et de nos infirmités, et nous partageons avec les impies qui l'ont crucifié la honte et le désespoir que leur causera la vue des plaies qu'ils lui ont faites : *Videbunt in quem transfixerunt*. (Joan., XIX, 37.) Lavés dans le sang de l'Agneau, nous devons chanter pendant toute l'éternité ses louanges et sa victoire, et cet Agneau de Dieu deviendra pour nous un lion furieux; la foudre éclatera dans ses regards menaçants, nous fuirons de devant lui, nous dirons aux rochers de nous éraiser, aux entrailles de la terre de nous dérober à sa vengeance : *Abcondite nos ab ira Agni*. (Apoc., VI, 16.) Quel funeste changement, quelle étrange révolution!

Laissons-nous donc pénétrer des sentiments de la plus vive douleur; mais donnons-lui, mes frères, son véritable objet. Ne versons point sur Jésus-Christ des larmes qu'il réprouve; il n'y a rien dans ses souffrances qui ne soit glorieux pour lui : mais c'est sur nous qu'en retombe toute la honte et l'ignominie. Meurtriers de notre Maître, de notre Père, de notre Dieu; complices du disciple perfide qui l'a trahi, des juges iniques qui l'ont condamné, des hommes sanguinaires qui l'ont crucifié; pouvons-nous jamais concevoir pour nous-mêmes assez de mépris et d'indignation? Réservons donc nos larmes pour le funeste état de

notre âme, et pour les iniquités par lesquelles nous nous sommes rendus coupables de la mort de Jésus-Christ. Mais que nous servira, mes frères, d'avoir pleuré ces iniquités, si nous les commettons de nouveau, si nous retombons encore dans le parricide affreux que nous nous reprochons maintenant? Ah! puissions-nous concevoir de ce crime toute l'horreur qu'il mérite; puisse le sang de Jésus-Christ nous en purifier pour jamais; puissions-nous enfin acquérir, par les mérites infinis de sa bienheureuse mort, la vie éternelle que je vous souhaite, au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

SERMON XVII.

Pour le dimanche de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST.

Surrexit Dominus vere. (Luc., XXIV, 34.)

Le Seigneur est véritablement ressuscité.

Telles furent les paroles consolantes qui séchèrent les larmes des apôtres, et qui firent succéder la joie la plus douce et la plus vive à la douleur amère dont ils avaient été pénétrés à la vue des souffrances de Jésus-Christ. Qu'il est doux pour des chrétiens de les répéter et de les entendre? Oui, mes frères, disons-le mille fois, et toujours avec un nouveau sentiment de joie et d'admiration : le Seigneur est véritablement ressuscité; le scandale de sa croix est levé; ses opprobres sont effacés; la haine de ses ennemis est confondue, leur fausse prudence est trompée. Peuples de la terre, de quoi vous a servi de conjurer contre le Seigneur et contre son Christ? Que sont devenus vos artifices, vos complots sanguinaires? Celui qui habite au plus haut des cieux s'est joué de votre fureur impuissante; il a élevé sur la montagne de Sion l'objet de votre injuste haine; il a confirmé sa royauté, il l'a déclaré son Fils unique et éternel, et c'est de vos attentats mêmes qu'il s'est servi pour mettre le comble à sa gloire.

Telle est, en effet, la différence de la mort de Jésus-Christ et de celle des hommes les plus fameux. Où aboutit toute la gloire des mortels, et où les conduisent enfin leurs travaux et leurs efforts? Le tombeau est l'écueil de leur faste et de leur grandeur; c'est là que se brisent ces colosses orgueilleux qui semblaient vouloir s'égaliser à l'Immortel, et que ce Dieu jaloux a réduits en un monceau de cendres. En vain l'orgueil qui leur survit consacre à leur mémoire les plus superbes monuments; en vain le marbre et le bronze sont chargés d'instruire la postérité de leurs noms et de leurs grandes actions : tout ce faste ne sert qu'à prouver qu'ils ne sont plus, et ces tombeaux magnifiques paraissent autant de témoins destinés à nous instruire de la vanité et de la faiblesse de ceux dont ils renferment les cendres que de leur gloire et de leur puissance. Jésus-Christ, au contraire, qui a vécu dans l'obscurité, qui est mort dans les supplices,

tire de son tombeau même une gloire immortelle; ainsi l'avaient prédit les prophètes du Seigneur : *erit sepulcrum ejus gloriosum. (Isa., XI, 10.)*

Mais tandis que nous nous livrons à la joie que nous inspire un événement si glorieux pour notre Sauveur, si précieux à son Eglise, des hommes téméraires osent nous contester ce fondement de notre foi et de notre espérance. Effrayés des conséquences qui résultent de la résurrection de Jésus-Christ, ils réunissent tous les efforts d'une critique audacieuse pour en ébranler la certitude. Nous pourrions sans doute fermer l'oreille à leurs discours insensés, n'avoir que du mépris pour la témérité avec laquelle ils attaquent un événement dont l'univers est convaincu depuis tant de siècles, braver les traits mille fois brisés qu'ils ramassent contre nous, et borner enfin notre charité pour eux à conjurer le Seigneur d'ouvrir leurs yeux à la lumière qui les environne de toute part. Peut-être aimeriez-vous mieux, mes frères, qu'au lieu de combattre une impiété pour laquelle vous n'avez que de l'horreur, je vous fisse voir, dans les circonstances de la résurrection de Jésus-Christ, le modèle de votre résurrection spirituelle et les moyens de conserver en vous la vie nouvelle de la grâce. Mais l'intérêt de la religion, la gloire de Jésus-Christ, le danger même que court votre foi au milieu d'une foule d'impies et de blasphémateurs exigent de notre ministère une instruction qui, dans de meilleurs temps, eût été superflue. Je veux donc, en prouvant que le Seigneur est véritablement ressuscité, non pas vous convaincre d'une vérité dont vous ne doutez point, mais armer votre foi contre l'impiété qui l'attaque, et vous persuader que dans les efforts qu'elle fait contre la religion, elle est plus faible encore qu'audacieuse. La certitude de la résurrection de Jésus-Christ sera le sujet de ma première partie; les conséquences de cette résurrection seront le sujet de la seconde. *Regina cæli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque courte que soit l'apparition que nous faisons sur la terre, quelque rapide que soit le torrent qui entraîne les générations des hommes dans les abîmes de l'éternité, les événements passés ne sont pas, mes frères, entièrement perdus pour nous. L'histoire oppose au mouvement destructeur du temps une digue insurmontable. Elle nous rend présents les faits dont nos pères ont été les témoins; elle nous les fait voir par leurs yeux; elle nous les fait toucher, pour ainsi dire, par leurs mains; et il est aussi absurde de révoquer en doute ce qu'ils ont vu que de nier l'existence actuelle de ce que nous voyons.

Que doit donc exiger la raison la plus éclairée, la critique la plus sévère, pour se convaincre d'un fait qu'une longue suite de siècles dérobe à nos yeux? Rien autre chose, sinon qu'il nous ait été transmis par des

témoins dignes de foi, par des témoins qui n'aient pu ni vouloir nous tromper ni se tromper eux-mêmes. Si, à ce témoignage, on ajoute des monuments qui subsistent encore et qui ne peuvent devoir qu'à ce fait leur propre existence, ce fait, quelque reculé qu'on puisse le supposer, est aussi certain et aussi incontestable que s'il se passait actuellement sous nos yeux. Or, tous ces caractères de certitude se réunissent dans le fait de la résurrection de Jésus-Christ. Elle est attestée par des témoins aussi incapables de nous faire illusion que d'avoir été séduits eux-mêmes; elle est attestée par l'existence même de la religion chrétienne, qui jamais n'eût pu s'établir dans le monde, si Jésus-Christ n'eût pas été véritablement ressuscité. Développons les différentes parties de cette démonstration. J'ose me flatter, mes frères, de la porter jusqu'au dernier degré de l'évidence.

I. Pour infirmer le témoignage que les apôtres ont rendu à la résurrection de Jésus-Christ, il faut faire l'une ou l'autre de ces deux suppositions : ou que, contre le témoignage de leur conscience, ils se soient déterminés à publier un prodige dont ils connaissaient la fausseté; ou que trompés eux-mêmes par de fausses apparences, ils aient cru vivant celui qui était encore dans les ombres de la mort. Or, je dis que ni l'une ni l'autre de ces deux suppositions ne peut se concevoir.

Premièrement, mes frères, est-il possible que les disciples de Jésus-Christ aient conçu le dessein, également horrible et téméraire, de séduire l'univers et de lui faire croire la résurrection de Jésus-Christ qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes? Ce que nous connaissons de leur caractère, la doctrine qu'ils nous ont enseignée, les écrits qu'ils nous ont laissés, sont-ils propres à faire naître ce soupçon? Eh quoi! ces hommes si simples et si grossiers auraient été capables d'une malice si profonde? ces hommes qui ne prêchent que la sincérité auraient imaginé une fourberie si odieuse? ces hommes si faibles et si timides auraient eu le courage de l'entreprendre et de l'exécuter? ces hommes si divisés entre eux, si jaloux les uns des autres, se seraient accordés dans un tel dessein, et pas un d'entre eux n'aurait découvert la trame de cet infâme complot? Et ni les remords de leur conscience, ni les persécutions violentes qu'ils ont éprouvées, ni les supplices auxquels ils ont été condamnés, n'auraient pu arracher de leur bouche le désaveu de cette imposture? Ces hommes si simples en apparence étaient donc des scélérats consommés. Et par quels degrés étaient-ils parvenus à ce comble de malice et de méchanceté? à quelle école avaient-ils appris tant de fraude et d'artifice? quel essai avaient-ils fait de leur adresse et de leur force, avant que d'entreprendre un tel ouvrage? était-ce donc au milieu du peuple le plus grossier de l'univers, et, si j'ose le dire, dans la partie de ce peuple la plus vile et

la plus méprisable aux yeux des hommes, que l'on devait s'attendre à trouver les plus hardis et les plus habiles imposteurs qui aient jamais tenté de nous séduire?

Mais il y a plus, mes frères; il ne suffit pas que ces hommes aient été les plus fourbes des mortels, il faut encore qu'ils en aient été les plus insensés et les plus stupides; il faut réunir en leurs personnes les extrémités les plus opposées et les caractères les plus incompatibles. En effet, il n'y a point de crimes dont les hommes ne soient capables, lorsqu'ils croient avoir un grand intérêt à les commettre. Il n'est point de barrières assez fortes pour arrêter un homme que l'ambition dévore; il n'est rien de sacré pour un homme possédé du démon de l'avarice. Mais aussi personne ne veut être gratuitement un scélérat et un imposteur. Le crime a besoin, pour nous séduire, d'être revêtu de couleurs étrangères; il est trop hideux, lorsqu'il paraît sous sa propre forme; il faut qu'il se montre sous celle d'un bien réel ou imaginaire; il faut enfin qu'il flatte nos passions et nos espérances. Or, je le demande, quel intérêt avaient les disciples de Jésus-Christ à feindre sa résurrection, à la publier dans la Judée et dans le reste de l'univers? Ils s'étaient attachés à lui par des motifs d'espérance qu'autorisaient ses vertus et ses prodiges. Nous nous flattions, disaient-ils, qu'il rétablirait la gloire d'Israël : *Sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.* (Luc., XXIV, 21.) Mais ces espérances étaient descendues avec lui dans le tombeau. Ils avaient espéré, mais ils n'espéraient plus : *sperabamus*. Une résurrection simulée, un enlèvement furtif de son corps, faisaient-ils revivre ces espérances anéanties? La mort de Jésus-Christ avait été pour eux le plus grand de tous les scandales; une imposture dont ils étaient eux-mêmes les auteurs était-elle capable de le lever? En trompant la vigilance des gardes, en violant les sceaux publics qui fermaient le tombeau, en donnant à la résurrection de Jésus-Christ les apparences les plus séduisantes, se la persuadaient-ils à eux-mêmes? était-il moins certain pour eux que leur maître était mort dans le plus honteux des supplices, et qu'il ne pouvait plus rien en leur faveur? Que gagnaient-ils donc à une entreprise si périlleuse et si déshonorante?

Ils voulaient, dira l'incrédule, sauver l'honneur de leur maître qui avait promis de ressusciter. Mais premièrement, mes frères, quelque formelle, quelque précise qu'eût été cette promesse, les apôtres ne l'avaient pas comprise. Jésus-Christ leur avait prédit tout à la fois sa mort et sa résurrection, mais ils n'avaient point entendu le sens de ses paroles, dit l'Évangile : *non intelligebant quæ dicebantur.* (Luc., XVIII, 34.) Suivons-les dans toute leur conduite : partout nous les trouverons accablés d'une douleur inconsolable; toute leur piété se borne à pleurer Jésus-Christ, à lui rendre les devoirs funèbres, à préserver de la corruption ce qui leur reste d'un Maître qu'ils

ont si tendrement aimé. De pieuses femmes arrivent au tombeau, avec les parfums qu'elles destinent à ce triste usage. Mais quelle est leur consternation et leur douleur lorsqu'elle le trouvent vide et abandonné ? il ne leur vient pas même à l'esprit que Jésus-Christ soit ressuscité : elles croient que ses barbares ennemis ont poussé la fureur jusqu'à le priver de l'honneur de la sépulture ; il faut qu'un ange leur rappelle le souvenir des promesses du Sauveur : saisies tout à la fois de joie et de frayeur, elles volent à Jérusalem, et elles y trouvent les disciples dans le découragement et dans les larmes : *nuntiavit his qui cum eo fuerant lugentibus et flentibus*. En vain leur affirment-elles que le Seigneur est ressuscité, qu'un ange éclatant de lumière le leur a assuré ; ils traitent leur récit d'imagination et de folie : *visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista*. (Luc., XXIV, 11.) Jésus-Christ apparaît lui-même à deux disciples : ils attestent qu'ils l'ont vu, qu'ils lui ont parlé, et l'on refuse encore de les croire : *euntes nuntiaverunt cæteris ; nec illis crediderunt*. (Ibid., 9.) Il se montre enfin à ses Apôtres assemblés, et sa vue porte dans leur esprit l'étonnement et la frayeur : ils croyaient voir un fantôme, dit l'Écriture : *conturbati et exterriti existimabant se spiritum videre*. (Ibid., 37.) Ils ne supposaient donc pas que Jésus-Christ dût ressusciter : ils n'étaient donc pas disposés à entreprendre une fourberie, pour vérifier une promesse qu'ils avaient entièrement oubliée.

Mais, en second lieu, supposons, mes frères, qu'ils eussent compris le sens des paroles par lesquelles Jésus-Christ avait annoncé sa résurrection future. Alors ils devaient attendre avec confiance ce glorieux événement ; ils ne devaient pas douter que celui qui avait sous leurs yeux opéré tant de prodiges, ne fût fidèle à sa promesse ; ils ne devaient pas croire qu'il eût besoin de leur secours pour l'accomplir. Mais s'il ne l'accomplissait pas, avaient-ils quelque intérêt à faire croire qu'il l'avait accomplie ? Cette fausse prédiction ne rompaient-elle pas tous les liens qui les attachaient à lui ? ne démontrait-elle pas l'illusion de ses miracles précédents ? pouvaient-ils, en un mot, s'intéresser à la gloire d'un homme qui avait abusé de leur crédulité, qui les avait séduits par de vaines promesses ? Un tel homme méritait-il qu'ils violassent toutes les lois de la probité ; qu'ils lui fissent le sacrifice de leur repos et de leur fortune, qu'ils affrontassent enfin les supplices les plus infamants, et la mort la plus cruelle pour soutenir, contre leur conscience, qu'il était ressuscité ? Non ; personne ne fut jamais capable d'une obstination si déraisonnable, d'une si étrange folie. On a vu des fanatiques monter tranquillement sur les échafauds et les bûchers, pour soutenir des dogmes faux et des rêveries de leur imagination ; mais au moins en étaient-ils persuadés. Leur constance dans les supplices ne prouvait pas sans doute la vérité de leurs opinions, mais elle prouvait la con-

viction qu'ils en avaient. Mais a-t-on jamais vu des hommes se laisser égorger pour défendre ce qu'ils ne croyaient pas, pour soutenir qu'ils avaient vu ce qu'en effet ils n'avaient ni vu ni cru voir ? Ou, si l'histoire des siècles passés nous fournissait quelques exemples d'un tel entêtement, serait-il croyable pour cela que cette folie se fût communiquée à cette multitude d'hommes qui se sont dits témoins de la résurrection de Jésus-Christ, et qui l'ont soutenue jusqu'à la mort.

Mais l'esprit de parti, nous dit-on encore, opère tous les jours de tels prodiges : la honte de désavouer ce qu'on a une fois avancé peut l'emporter sur l'amour de la vie ; le désir de se faire un nom parmi les hommes peut tenir lieu de la tranquillité et du bonheur qu'on lui sacrifie. Ah ! mes frères, est-ce donc dans de pauvres pécheurs qu'on trouve de tels sentiments ? Sont-ce des hommes de cette classe qui se proposent de remplir l'univers de l'éclat de leur nom, d'en changer entièrement la face, et d'en devenir les maîtres par la force de leurs discours ? Hélas ! les apôtres n'ont retiré de leur ministère que des souffrances et des ignominies ; la plus grande partie des hommes les a méprisés comme de vils imposteurs. Ce ne sont point les grands et les sages de la terre qui ont reçu leur doctrine : *non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles*. (I Cor., I, 26.) L'Eglise qu'ils formaient par tant de travaux et de fatigues, qu'ils arrosaient de leurs sueurs et de leur sang, ne fut d'abord composée que d'hommes faibles et méprisables selon le monde : *ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus* (Ibid., 28.) En publiant la gloire de leur Maître, ils annonçaient aussi leur grossièreté, leur ignorance, leur incrédulité. Est-ce là le langage de ces hommes qui sacrifient à l'amour de la gloire la vertu et la sincérité ? Ils voulaient, dites-vous, soutenir ce qu'ils avaient une fois avancé. Mais, mes frères, pourquoi l'avaient-ils avancé ? pourquoi avaient-ils osé soutenir aux princes du peuple que ce Jésus qu'ils avaient mis à mort était ressuscité ? Avaient-ils donc espéré que les Juifs en conviendraient sans résistance ; qu'ils les croiraient sur leur parole, et que ce témoignage ne leur attirerait ni persécutions ni disgrâces ? Et qui pouvait les engager dans une démarche dont ils connaissaient tout le danger, sinon une forte et invincible persuasion de la vérité qu'ils annonçaient ?

Il est donc certain que les apôtres n'ont pas voulu nous tromper ; et s'il est également sûr qu'ils n'ont point été trompés eux-mêmes, la résurrection de Jésus-Christ est, de tous les événements, le plus certain et le plus incontestable. Or, est-il possible que les apôtres se soient fait illusion sur un fait de cette nature et de cette importance ? Ils ne nous ont appris que ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont entendu de leurs oreilles, ce qu'ils ont touché de leurs mains. Est-il un témoignage plus irréprochable que celui de tous les sens ? En exigeons-nous un

autre pour bannir les doutes et les incertitudes? Pourquoi, mes frères, êtes-vous certains de l'existence des objets qui vous environnent? pourquoi êtes-vous assurés d'être actuellement dans le temple du Seigneur, en présence de ses saints autels, dans la compagnie des fidèles assemblés en son nom, et d'y entendre un de ses ministres qui s'efforce d'assurer votre foi sur le grand miracle de la résurrection? C'est parce que tous vos sens s'accordent dans le même témoignage. Si quelqu'un osait vous dire ici que les sens sont trompeurs, que peut-être vous croyez voir un temple et des autels qui n'existent pas, que vous croyez entendre des paroles que personne ne prononce, que peut-être vous êtes ici seuls, et qu'en un mot, tout l'appareil de cette sainte solennité, tout ce que vous croyez voir et entendre, n'est qu'un songe et une illusion, avec quelle indignation, avec quel mépris ne rejetteriez-vous pas de telles extravagances? Or, mes frères, cette étrange folie est la seule ressource de l'incrédulité; elle ne peut attaquer la conviction qu'ont eue les apôtres de la résurrection du Sauveur, sans contester aux sens l'évidence que la raison attribue à leur témoignage, lorsqu'il est constant et uniforme, sans renouveler le pyrrhonisme le plus stupide et le plus insensé. Il faut qu'elle dise que les apôtres, conjointement et séparément, et à diverses reprises, ont souffert la même illusion, qu'ils ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, qu'ils ont cru entendre ce qu'ils n'entendaient pas, que le tact même, celui de tous les sens qui éprouve moins les effets de l'imagination, s'est prêté à fortifier l'illusion de l'ouïe et de la vue; qu'ils ont bu et mangé avec un fantôme; qu'ils l'ont serré dans leurs bras; que plus de cinq cents hommes, hors des bras du sommeil, ont eu ensemble le même songe; que leur imagination leur a représenté à tous le même objet sous la même forme, et qu'ils se sont tous accordés à réaliser cette rêverie. N'est-ce donc pas là le comble de l'absurdité; et l'incrédulité, en admettant de telles fables, ne devient-elle pas elle-même ridiculement crédule?

Et pourquoi soupçonnerions-nous les apôtres de s'être fait illusion et d'avoir cru, contre la vérité, qu'ils voyaient au milieu d'eux Jésus-Christ ressuscité? Les voyons-nous livrés à cette imagination vive et impétueuse, qui rend quelquefois notre esprit la dupe de notre cœur, et qui réalise les objets dont notre âme est fortement occupée? Les voyons-nous livrés à cette faiblesse qui saisit avec précipitation les plus légères apparences, et qui croit avec trop de facilité ce qu'elle a intérêt de se persuader? Non, mes frères, bien loin que les apôtres fussent, avant l'événement, vivement frappés de la résurrection future de Jésus-Christ, vous avez vu qu'ils n'en avaient pas même l'idée, qu'ils la croyaient à peine possible, qu'ils traitèrent de rêverie les premières assurances qui leur en furent données. Bien loin qu'ils aient été trop précipités

dans le jugement qu'ils en ont ensuite porté, ils ont, au contraire, résisté aux témoignages les plus authentiques; ils ont obligé leur divin Maître de leur reprocher leur incrédulité et la dureté de leur cœur, qui les avait empêchés d'ajouter foi au témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité : *exprobravit incredulitatem eorum, quia iis qui viderant eum resurrexisse non crediderunt* (Marc., XVI, 14.) La croyance de ce prodige n'est pas proprement même un acte de foi, c'est un hommage qu'ils rendent à l'évidence naturelle, un hommage arraché, pour ainsi dire, par la multitude des preuves qui les accablent et par la vivacité des lumières dont ils sont environnés.

Jésus-Christ s'est déjà montré au milieu d'eux; il leur a fait voir ses plaies sacrées, preuves indubitables de la vérité, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'identité de son corps cloué d'abord sur la croix, et ensuite ressuscité. Ils l'ont reconnu à ces gages si précieux de son amour; ils disent donc avec confiance à l'un d'entre eux : Nous avons vu le Seigneur : *Vidimus Dominum*. (Joan., XX, 24.) Mais que répond ce disciple, image fidèle, quoique passagère, des incrédules de nos jours? Non, dit-il, si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, je ne croirai point : *nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, non credam*. (Ibid., 25.) Je ne m'en rapporterai pas même à mes propres yeux; il faut que je mette mon doigt dans les blessures que les clous ont faites à ses mains et à ses pieds, il faut que je porte ma main dans l'ouverture que la lance a faite à son côté : *nisi mittam manum meam in latus ejus, non credam*. (Ibid.) Vous l'entendiez, ô mon Sauveur, et vous permettiez ces sentiments dans un de vos apôtres, pour convaincre en sa personne l'incrédulité la plus obstinée. En effet, mes frères, cette preuve que Thomas demande par un excès de précaution, Jésus-Christ la lui donne par un excès de miséricorde et de bonté. Approchez, lui dit-il, disciple incrédule, portez dans les plaies de mes mains votre doigt curieux, sondez de votre propre main la blessure profonde de mon côté, et qu'une foi ferme et inébranlable succède à vos doutes et à votre incrédulité : *noli esse incredulus sed fidelis*. (Ibid., 27.) Ah! mes frères, était-il possible que l'incrédulité de Thomas ne cédât point à une preuve si sensible, et la nôtre pourrait-elle survivre à la sienne? Faut-il que Jésus-Christ nous montre encore ses plaies sanglantes? ne les avons-nous pas vues des yeux de cet apôtre? ne les avons-nous pas touchées par ses mains, et pouvons-nous ne pas nous écrier avec lui : Oui, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus*? (Ibid., 28.) Oui, dit judicieusement le pape saint Grégoire, l'infidélité passagère de Thomas sert plus à notre foi que la croyance plus prompte des autres disciples : *plus nobis Thomæ infidelitas ad fidem quam fides credentium discipulorum profuit*. Elle prouve invinciblement que les

apôtres n'ont cru qu'après l'examen le plus sévère, qu'ils n'ont cédé qu'à l'évidence, qu'ils ont enfin été aussi éloignés de se tromper que de vouloir nous en imposer. Mais après que leurs doutes ont été dissipés par la lumière de la vérité, les nôtres, mes frères, seraient aussi criminels que déraisonnables. Dieu n'a permis qu'ils doutassent, dit saint Léon, que pour nous empêcher de douter nous-mêmes : *Dubitatum est ab illis, ne dubitaretur a nobis.*

Mais quoi, disent les ennemis de notre foi, en niant la résurrection de Jésus-Christ, ne rejetons-nous pas aussi les preuves sur lesquelles on l'appuie? Les mêmes imposteurs qui ont inventé le fait principal, n'ont-ils pas pu feindre aussi ces apparitions et ces expériences? N'ont-ils pas pu feindre également toutes ces preuves de la surprise, de la naïveté, de l'incrédulité et de la conviction des apôtres? Sommes-nous assurés, en un mot, que les écrits dans lesquels nous lisons tous ces détails ne soient pas eux-mêmes l'ouvrage du mensonge et de l'imposture?

Tel est, mes frères, l'excès incroyable auquel une audacieuse critique porte ses soupçons insensés; tel est l'affreux délire de ces hommes qui prétendent éclairer l'univers. Que ne disent-ils donc aussi que peut-être il n'y a jamais eu sur la terre un homme qui se soit appelé Jésus, qui se soit dit le Christ et le Fils de Dieu, qui ait été pour cela mis à mort à Jérusalem, et dont les disciples aient publié la résurrection? Je n'entreprendrai point de réfuter ces absurdités : je ne vous dirai point que ces écrits ont toujours été entre les mains des chrétiens, depuis qu'il y en a dans le monde, qu'ils ont été écrits par des auteurs du temps même où nous disons qu'ils ont été publiés, qu'ils ont été conservés par des sectes divisées d'intérêt et de doctrine, et dont la séparation remonte jusqu'à l'origine du christianisme. Je ne vous dirai pas que du temps de Tertullien, la mémoire de ces faits était consignée dans des monuments publics et étrangers à la religion, et que ce grand homme osait renvoyer les Romains aux archives de leur propre sénat. Je veux opposer aux incrédules un monument qui est encore sous leurs yeux; l'existence même de la religion chrétienne.

II. Je dis donc à ces hommes audacieux : Vous prétendez que le récit de la résurrection de Jésus-Christ est faux et controuvé; que des imposteurs ont inventé à plaisir les apparitions et les autres circonstances qui nous autorisent à croire ce prodige. A qui donc attribuez-vous cette indigne fourberie, ce complot sacrilège? A des chrétiens, sans doute. Mais, mes frères, eût-on jamais vu des chrétiens dans le monde, si l'on n'y eût été persuadé de la résurrection de Jésus-Christ? la religion a-t-elle jamais eu un autre fondement que cette résurrection? Si elle n'eût pas été crue, y aurait-il jamais eu des hommes intéressés à nous la faire croire? Ces prétendus imposteurs la croyaient donc eux-mêmes; et des lors pourquoi recou-

raient-ils à l'artifice pour nous la faire croire? Pourquoi ne nous faisaient-ils pas passer dans toute leur pureté les monuments et les preuves qui les en avaient convaincus? En un mot, il est absurde de prétendre que des chrétiens, postérieurs aux apôtres, aient inventé le récit de la résurrection de Jésus-Christ, puisque l'existence même des premiers chrétiens suppose la foi de cette résurrection. Que pourraient opposer les incrédules à la force de ce raisonnement?

Je le pousse plus loin encore, et je dis : Depuis plus de dix-sept siècles; depuis le règne de Tibère, sous lequel est arrivée la mort de Jésus-Christ, l'univers est rempli de chrétiens; et le motif principal qui a déterminé tant de peuples divers à embrasser une religion si incompréhensible dans ses dogmes, si austère dans ses préceptes, a été la ferme persuasion de la résurrection de Jésus-Christ. On a donc cru dès le commencement ce grand prodige; et comment la foi s'en est-elle établie? comment les premiers apôtres de l'Evangile ont-ils réussi à le persuader aux Juifs qui étaient si intéressés à ne pas le croire, à ceux mêmes qui avaient demandé le sang de Jésus-Christ, et qui l'avaient crucifié? C'est donc que les docteurs de cette nation n'avaient rien à opposer aux preuves que les apôtres en donnaient; c'est que le tombeau même de Jésus-Christ, gardé avec tant de soin, et ouvert cependant d'une manière si surprenante, déposait pour sa résurrection; c'est que le trouble des chefs de la Synagogue, et l'argent qu'ils avaient donné aux gardes pour acheter leur silence ou leur mensonge, les couvraient de honte et de confusion, et prouvaient la vérité du miracle qu'ils cherchaient vainement à obscurcir. Je n'ai pas besoin que l'Evangile m'instruise de ces faits; les progrès de la foi les démontrent invinciblement.

En effet, la foi de la résurrection s'étend au delà des bornes de la Judée : bientôt il n'y a plus de nation si reculée qui n'en soit instruite, et dans laquelle elle ne trouve un grand nombre de partisans. Ces peuples pouvaient-ils vérifier par eux-mêmes les faits que les apôtres apportaient en preuve de ce prodige, ou l'éloquence des apôtres même était-elle assez puissante pour tenir lieu de démonstration et de preuve? Non, sans doute; ils voyaient donc des choses surnaturelles et capables d'enlever leurs suffrages : ils voyaient donc des miracles éclatants. Ce qu'on nous a appris des malades que les apôtres guérissaient, des morts qu'ils ressuscitaient, des langues étrangères qu'ils parlaient, est donc certain et indubitable : et s'ils faisaient des miracles pour attester la résurrection de Jésus-Christ, ils n'avaient donc été ni séduits en la croyant, ni des séducteurs en la publiant. Le Dieu qui commande à la nature, le Dieu qui seul est le maître des prodiges, se serait-il rendu le complice de leur imposture ou le fauteur de leur illusion?

C'est là, mes frères, le beau raisonnement de saint Augustin. Les ennemis de la

foi, nous dit-il, regardent comme une chose incroyable que Jésus-Christ soit ressuscité. Mais est-il moins incroyable que le monde ait cru cet événement, et qu'il l'ait cru à la voix d'un petit nombre d'hommes sans lettres et sans science? Puis donc qu'ils sont forcés de reconnaître la vérité de ce second prodige, puisqu'ils en ont sous les yeux la preuve encore subsistante, pourquoi refusent-ils de croire le premier? Pourquoi leur obstination ne cède-t-elle pas à l'autorité de l'univers? *Si pauci obscuris, indoctis credidit mundus, cur pauci obstinatissimi qui remanserunt, ipsi mundo jam credenti adhuc usque non credunt?* De deux choses l'une, dit encore ce saint docteur; ou l'univers a vu les apôtres faire des miracles pour attester la résurrection de Jésus-Christ, ou il ne l'a point vu. S'il a vu des miracles, cette résurrection porte le caractère incommunicable de la véracité de Dieu; et s'il n'en a point vu, sa soumission à la voix des premiers apôtres de l'Evangile, la facilité avec laquelle il a cru sur leur parole le grand prodige de la résurrection, est elle-même le plus grand de tous les prodiges : *si per apostolos, ut eis crederetur resurrectionem pradicantibus, miracula facta non credunt, hoc nobis unum grandemiraculum sufficit, quod eam terrarum orbis sine miraculis credidit.*

La résurrection de Jésus-Christ est donc, mes frères, un fait certain et indubitable. Il n'est plus permis de le discuter, il ne faut que le croire avec soumission et fermeté; il ne faut, dis-je, qu'en tirer de justes conséquences pour l'affermissement de notre foi et le règlement de nos mœurs : ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'Apôtre était si convaincu, mes frères, de la certitude et de l'importance de la résurrection de Jésus-Christ qu'il ne craignait pas d'en faire dépendre la religion tout entière, c'est-à-dire, ses dogmes, ses espérances, ses préceptes. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit-il aux Corinthiens, tout ce que nous vous avons prêché n'est que fable et illusion, et votre foi n'est qu'une vaine crédulité : *Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est fides vestra.* (I Cor., XV, 14.) Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, les biens que nous vous avons fait envisager dans une vie future sont entièrement chimériques; et les chrétiens qui sacrifient à cette espérance les plaisirs dont ils pourraient jouir dans ce monde sont les plus insensés et les plus malheureux de tous les hommes : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (Ibid., 19.) Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, c'est en vain que nous menons sur la terre une vie si austère et si pénible; jouissons d'une vie qui nous échappe sans cesse, et livrons-nous à des plaisirs qu'une prompt mort va bientôt nous enlever : *manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* (Ibid., 32.) Nos adversaires conviennent aisément de ces conséquences; mais ce n'est pas assez, mes

frères, la raison exige aussi qu'ils avouent que si Jésus-Christ est ressuscité il n'y a plus rien de si incompréhensible dans les mystères qu'il nous a révélés que nous ne devions croire avec soumission; rien de si magnifique dans les promesses qu'il nous a faites que nous ne devions espérer avec confiance; rien de si austère dans les préceptes qu'il nous a imposés, que nous ne devions pratiquer avec ferveur. Sa résurrection, en un mot, confond également les incrédules et les mauvais chrétiens.

I. Mes frères, la résurrection de Jésus-Christ doit faire tomber tous les doutes que des esprits superbes osent élever contre la certitude de nos mystères. Pourquoi? pour deux raisons que je vous prie de peser avec attention : la première, c'est que la résurrection une fois constatée, les mystères, sans cesser d'être incompréhensibles, ne sont plus incroyables en eux-mêmes; la seconde, c'est que si la résurrection est véritable, ces mystères sont appuyés d'une autorité à laquelle la raison même nous défend de résister.

Je dis que si la résurrection est une fois assurée, nos mystères n'ont plus rien d'incroyable. En effet, mes frères, sont-ils donc plus incompréhensibles que la résurrection elle-même, et sortent-ils plus de l'ordre des choses naturelles? Vous ne pouvez concevoir coramement trois personnes distinctes ne font qu'une seule et même substance; comment l'une de ces trois personnes a pu devenir homme, sans cesser d'être Dieu. Mais concevez-vous mieux comment un mort ressuscite? Comment un homme qui a été épuisé de sang et de force, qui a expiré sur une croix, dont la mort, déjà trop certaine, a été constatée par un coup de lance qui lui a percé le côté; qui a été ensuite étouffé en même temps qu'embaumé sous une quantité de parfums et d'aromates, comment cet homme reparait le troisième jour plein de vigueur et de gloire? Vous ne pouvez concevoir que le corps de Jésus-Christ soit renfermé dans ce tabernacle, et qu'il soit contenu sous les faibles espèces sous lesquelles nous l'adorons : mais concevez-vous mieux comment ce même corps est sorti du tombeau, sans pouvoir être arrêté par la pierre énorme qui le recouvrait? concevez-vous mieux comment ce corps, dont l'existence et la réalité étaient constatées par le témoignage de tous les sens, était cependant tantôt visible, et tantôt invisible aux yeux des apôtres, et comment il pénétrait dans des lieux exactement fermés? Vous êtes forcés de convenir de ces faits; vous n'avez rien à opposer au témoignage des apôtres qui les ont vus; il faut donc que vous conveniez aussi qu'il y a des choses certaines et incompréhensibles tout ensemble; il faut donc que vous reconnaissiez que la difficulté, ou si vous voulez même, l'impossibilité d'expliquer nos mystères n'est pas une raison de les rejeter.

Les souffrances et la mort de Jésus-Christ sont pour vous, comme pour les Juifs, une

matière de scandale et un motif d'incrédulité; vous pensez, comme eux, que s'il eût été le Fils de Dieu il eût dû descendre de la croix, et rendre inutile la fureur de ses ennemis: à cette condition, vous auriez cru en lui; mais votre esprit se refuse à l'idée d'un Dieu qui meurt dans les supplices au milieu de deux scélérats. Oui, mes frères, il eût été indigne d'un Dieu de se laisser vaincre par ses ennemis, et de rester accablé sous leurs coups. Oui, si son âme était restée dans les enfers, si son corps eût été abandonné à la corruption, nous cesserions de le regarder comme le Saint du Seigneur. Mais s'il n'est descendu dans les enfers que pour en briser les portes, en enlever les dépouilles, en retirer les captifs; s'il n'a reçu les chaînes de la mort que pour les rompre; si, en se soumettant à son empire, il le détruit et l'anéantit; répugne-t-il encore à sa puissance et à sa gloire qu'il se soit soumis à tant d'humiliations? Sommes-nous obligés de rougir de sa faiblesse volontaire et momentanée? Sa défaite apparente n'est-elle pas en effet la plus grande de toutes les victoires, et le prodige de sa résurrection n'est-il pas plus éclatant, plus digne de servir de fondement à notre foi, que celui que les Juifs lui demandaient? Que nos ennemis eux-mêmes deviennent ici nos juges, dit saint Bernard, et qu'ils nous disent s'il n'est pas plus glorieux de sortir du tombeau que de n'y pas entrer: *An istud majus sit inimici nostri sint judices.*

Non-seulement, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ rend croyables nos mystères les plus profonds et les plus incompréhensibles; mais elle nous impose encore la nécessité de les croire, parce qu'elle les appuie d'une autorité à laquelle il est aussi criminel que déraisonnable de résister.

Si Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, s'il est Dieu lui-même, tout ce qu'il nous a enseigné est certain et indubitable. Il est absurde, il est impie de soumettre au jugement de notre faible raison les dogmes qu'il a daigné nous révéler. La seule chose que cette raison puisse se permettre, c'est d'examiner si véritablement il a parlé; si le dogme qu'on nous propose de croire est contenu dans les enseignements qu'il nous a donnés par lui-même, ou par l'Eglise qu'il a promis d'assister et d'inspirer jusqu'à la consommation des siècles. Or, pouvons-nous exiger une preuve plus convaincante de la divinité de Jésus-Christ que sa résurrection? est-il un prodige qui porte d'une manière plus sensible le sceau de la toute-puissance? Aveugles partisans de la nature, vous vous plaisez à exagérer ses forces et ses ressources: vous cherchez à rapprocher de ses lois tous les faits merveilleux que vous ne pouvez entièrement rejeter. La guérison subite d'une maladie invétérée n'est point pour vous un miracle; vous l'attribuez, ou à des moyens naturels précédemment employés ou à la force de l'imagination. Si la mer ouvre ses eaux pour donner passage aux Israélites, c'est l'effet

du flux et du reflux; s'ils trouvent dans le désert la manne qui les nourrit, c'est une production naturelle de ce climat. Vous faites, en un mot, une infinité de suppositions et de systèmes qu'une aveugle prévention, une opposition invincible à reconnaître des miracles peuvent seules vous rendre vraisemblables, et qui ne le sont que pour vous. Mais à quoi bon ces vains efforts? Quand vous parviendriez à expliquer naturellement quelques-uns de ces faits, pourriez-vous aussi faire rentrer dans l'ordre des choses naturelles la résurrection de Jésus-Christ? n'est-elle pas évidemment au-dessus de toutes les forces, et hors de toutes les lois de la nature; et ne serez-vous pas forcés de reconnaître que le doigt de Dieu est ici visiblement imprimé: *Digitus Dei est hic?* (*Exod.*, VIII, 19.)

C'est un mort qui ressuscite de lui-même, par sa propre force, selon la promesse qu'il en a faite, avec les circonstances qu'il a prédites: *surrexit sicut dixit.* Ce n'est pas un prophète qui lui commande de sortir du tombeau, et qui l'arrache des liens de la mort; c'est lui-même qui s'est délivré, et qui les rompt lorsqu'il le juge à propos. Ce n'est point un secours étranger, c'est son propre bras qui le sauve: *salvavit mihi brachium meum.* (*Isa.*, LXIII, 5.) Il était donc libre dans la région même des morts: *inter mortuos liber.* Il avait donc dans ses mains les clefs de la mort et de l'enfer: *habeo claves mortis et inferni.* (*Apoc.*, I, 18.) Il était donc Dieu; car cet empire absolu de la vie et de la mort est, selon la raison comme selon l'Ecriture, un attribut incommunicable de la divinité: *Tu es, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem.* (*Joan.*, XXXV, 69.) Et qu'on ne dise pas, pour infirmer cette preuve de la divinité de Jésus-Christ, que, selon l'Ecriture, c'est Dieu qui l'a ressuscité. Car la puissance par laquelle le Père ressuscite les morts, est la même que celle par laquelle le Fils les ressuscite: *sicut Pater suscitavit mortuos et vivificat, sic et Filius quos vult vivificat.* (*Joan.*, V, 21.) Ils n'ont ensemble qu'une même opération, comme ils n'ont qu'une même nature: *Pater operatur et ego operor.* (*Ibid.*, 17.) Et c'est à cause de cette unité d'opération, c'est à cause des deux natures qui sont en Jésus-Christ, que l'Ecriture nous dit tantôt qu'il s'est ressuscité d'entre les morts: *surrexit a mortuis.* (*Marc.*, XVI, 6.); et tantôt que Dieu l'a ressuscité: *quem Deus suscitavit.* (*Act.*, IV, 10.) Laissons donc à nos adversaires le choix de ces expressions. C'est Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ: oui, mes frères; mais en cela même, ce Dieu tout-puissant nous a fait connaître que Jésus-Christ était son Fils, et qu'il était un Dieu égal à lui-même. Car Jésus-Christ s'était attribué ces augustes qualités; il n'avait pas cru se rendre coupable d'usurpation, en se disant égal à Dieu: *non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* (*Philip.*, II, 6.) Il avait dit positivement qu'il était le Fils de Dieu, qu'il était une même chose avec le Père éternel: *Ego et*

Pater unum sumus (Joan., X, 23.) ; et lorsqu'on lui avait demandé la preuve de sa mission et de sa filiation divine, il n'en avait point donné d'autre que ce prodige dont le prophète Jonas avait été la figure, c'est-à-dire sa résurrection : *non dabitur signum nisi Jonæ prophetæ.* (Matth., XVI, 4.) Or, mes frères, lorsqu'un homme prend Dieu même à témoin de la vérité de ses discours, lorsqu'il promet de la part de Dieu un prodige que Dieu seul peut opérer, et que Dieu obéit, pour ainsi dire, à la voix de cet homme, ne se rend-il pas garant de tout ce qu'il a avancé ? Ne précipiterait-il pas les mortels dans une erreur inévitable ? ne se rendrait-il pas le complice de l'imposture et du blasphème, s'il leur imprimait le sceau incommunicable de sa toute-puissance ?

La résurrection de Jésus-Christ, soit qu'on l'attribue à la puissance qui lui est propre et personnelle, soit qu'on l'attribue au Père tout-puissant, est donc la preuve la plus certaine de sa divinité. Oui : c'est en ressuscitant Jésus-Christ d'entre les morts, que Dieu, selon saint Pierre, l'a établi le Seigneur et le Christ ; c'est-à-dire qu'il a manifesté aux yeux des hommes qu'il était l'un et l'autre : *Dominum eum et Christum fecit Deus.* (Act., II, 36.) C'est en le ressuscitant qu'il l'a, selon saint Paul, pour ainsi dire, engendré de nouveau. Car vous savez, mes frères, que l'Apôtre a entendu de la résurrection de Jésus-Christ ces paroles magnifiques du Psaume : Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui ; c'est-à-dire, vous êtes mon Fils de toute éternité ; mais c'est en ce jour que je fais connaître aux hommes votre génération éternelle : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (Psal. II, 7.) C'est enfin en le ressuscitant, et en l'introduisant de nouveau dans le monde d'où sa mort l'avait fait disparaître, qu'il ordonne à ses anges de l'adorer : *cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei.* (Hebr., I, 6.) C'est ainsi que la divinité de Jésus-Christ, le premier et le plus important de nos dogmes, la clef et le fondement de la certitude de tous les autres, est invinciblement prouvée par sa résurrection ; c'est ainsi que son tombeau devient la source de sa gloire et, pour ainsi dire, le berceau de notre foi. Nous pouvons avec confiance ramener l'incrédule à ce tombeau. Nous pouvons lui dire : Oui, notre Dieu a été crucifié, il a été mis à mort, il a été enseveli ; approchez, et voyez le lieu où son corps avait été déposé : *Venite et videte locum ubi positus erat Dominus.* (Matth., XXVIII, 6.) Mais il n'y est plus, il est ressuscité : *non est hic, surrexit enim.* (Marc., XVI, 6.) Voici sur la même montagne le tombeau de David, voici ceux des rois et des prophètes ; c'est ici que leurs cendres attendent la bienheureuse résurrection ; mais ce que David avait dit, non pas en son nom, mais au nom de ce fils que devait être la gloire de sa postérité, a été véritablement accompli : ce Saint du Seigneur n'est pas demeuré dans les enfers, et sa chair, unie à la divi-

nité n'a pas éprouvé la corruption : *neque derelictus est in inferno, neque caro ejus vidit corruptionem.* (Act., II, 31.) Et si l'incrédule ne se rend pas à cette preuve invincible ; si l'orgueil de son esprit ne se brise pas contre la pierre sacrée de ce tombeau, nous le regarderons comme un homme qui a abjuré, non-seulement la religion et la piété, mais encore le bon sens et la droite raison.

II. Mais c'est assez, mes frères, c'est assez nous occuper des incrédules ; il est temps que nous fassions un retour sur nous-mêmes, et que nous tirions du mystère de la résurrection, des conséquences plus relatives à nos dispositions et à nos besoins. La religion de Jésus-Christ ne consiste pas moins dans les préceptes qu'il nous impose que dans les dogmes qu'il nous enseigne ; et sa résurrection imprime également aux uns et aux autres le sceau de la divinité. Or, c'est là ce que nous nous dissimulons trop souvent. Nous aimons à confondre l'impiété et l'irréligion par les traits victorieux que nous aiguïsons, pour ainsi dire, sur le tombeau que Jésus-Christ a abandonné : nous regardons avec justice ce grand événement comme le triomphe de la foi et le désespoir de l'incrédulité ; et nous ne voyons pas qu'il condamne également notre lâcheté dans la pratique des commandements du Seigneur. Cependant, de quoi nous servira d'avoir cru la résurrection de Jésus-Christ, d'en avoir tiré toutes les conséquences qui en résultent pour sa divinité, et pour la vérité de tout ses mystères, si nous laissons échapper celles qui doivent servir à régler nos mœurs et notre conduite ?

Jésus-Christ est ressuscité ; donc tous les principes de sa morale sont incontestables ; donc la pauvreté n'est pas un mal réel, et les richesses au contraire ne sont qu'une tentation dangereuse ; donc les afflictions sont un avantage, et les persécutions du monde sont autant à désirer que les flatteries sont à craindre ; donc il faut aimer ses ennemis ; et se haïr soi-même, donc il faut souffrir et porter sa croix avec Jésus-Christ ; donc le royaume des cieux souffre violence, et ce n'est qu'avec de pénibles efforts qu'on l'obtient ; donc une vie molle, oisive, voluptueuse, ne peut que nous éloigner de la fin pour laquelle nous avons été créés, et du but vers lequel nous devons tendre. En vain la nature, effrayée de ces maximes, voudrait-elle en attaquer la certitude, elles sont aussi vraies qu'il est vrai que Jésus-Christ est ressuscité, qu'il est le Fils de Dieu.

Jésus-Christ est ressuscité, et par conséquent tous ses préceptes sont justes et pratiques. Il est l'auteur de notre nature ; il connaît le limon dont ses mains nous ont pétris, et il ne nous a rien commandé qui ne nous soit possible et avantageux. Il est l'auteur de la grâce, et par ce secours divin, il peut élever la nature au-dessus d'elle-même, en réparer les vices, en aider l'impuissance. La grandeur et la difficulté de ses préceptes ne doit donc plus nous effrayer, ni servir de prétexte à notre lâcheté ; elle ne doit que nous

exciter à recourir avec humilité et avec confiance au secours tout-puissant de notre Libérateur.

Jésus-Christ est ressuscité; par conséquent il viendra, comme il l'a annoncé, sur les nuées du ciel, pour juger les vivants et les morts; nous comparaitrons devant lui, nous lui rendrons un compte exact de nos actions et de nos pensées; nous entendrons de sa bouche l'arrêt irrévocable, qui doit nous rendre heureux ou malheureux. Jésus-Christ est ressuscité; et par conséquent nous ressusciterons nous-mêmes; et par conséquent la vie que nous menons sur la terre, n'est que le passage qui nous conduit à une autre vie, qui doit être le terme de nos désirs, et le but de toutes nos démarches. C'est là, mes frères, de toutes les conséquences de la résurrection du Sauveur, celle sur laquelle l'Apôtre a le plus insisté; et c'en est en effet la plus directe et la plus importante. S'il est vrai que Jésus-Christ soit ressuscité, nous dit-il, comment y a-t-il encore des hommes téméraires, pour nier que les morts doivent ressusciter un jour : *Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicant in vobis quoniam resurrectio mortuorum non est?* (1 Cor., XV, 12.) C'est-à-dire que devient l'opinion insensée de ceux qui prétendent que tout périt avec le corps, et que l'âme ne survit point à la dissolution des parties qui le composent. Telle est précisément l'erreur favorite des libertins, des hommes charnels. S'ils élèvent des doutes téméraires sur la résurrection des corps; s'ils osent contester à celui qui les a tirés du néant, le pouvoir de les ranimer; c'est parce que cette résurrection suppose nécessairement l'immortalité des âmes, et que le néant est le terme de leurs espérances et l'objet de leurs désirs insensés. Mais la résurrection de Jésus-Christ enlève à ses désespérés cette funeste ressource. Il est certainement ressuscité. Nos âmes, semblables à la sienne, ne sont donc pas de simples modifications, de simples organisations de la matière, et la même puissance qui les a unies avec ce corps terrestre, saura les y réunir dans le temps marqué par ses décrets éternels.

Nous reconnaissons, mes frères, ces importantes vérités; nous faisons profession de croire la résurrection des morts et la vie du siècle futur. Mais vivons-nous d'une manière conforme à cette croyance? Nos vues, nos projets, nos démarches sont-ils dirigés par la foi de la résurrection et de l'immortalité? Nous voit-on amasser ces trésors de bonnes œuvres, uniques biens qui puissent survivre à la dissolution de nos corps et nous enrichir dans la vie future? Ne sommes-nous pas au contraire aussi occupés à amasser les richesses frivoles de la terre, que si nous y avions une demeure fixe et permanente? Serions-nous plus sensibles au vain éclat de ses honneurs, aux attraits séducteurs de ses plaisirs, si nous la regardions comme notre véritable patrie, et si nous étions persuadés que nous ne sommes

que matière, et qu'après cette vie nous n'avons rien à craindre ni à espérer. Ah ! mes frères, si vous êtes véritablement persuadés de la résurrection de Jésus-Christ; si vous croyez fermement qu'elle est le principe et la preuve certaine de la vôtre, si déjà vous êtes ressuscités avec lui; rompez cet attachement à la terre qui vous avilit et vous dégrade; méprisez des biens fragiles qui ne sont pas dignes de vous, et que tous vos désirs soient pour cette vie nouvelle que Jésus-Christ vous a méritée par sa mort, qu'il vous a assurée par sa Résurrection : *si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram.* (Coloss., III, 1.) Oui, cette vie future et immortelle que les impies redoutent, que les mondains oublient, et que les véritables chrétiens désirent avec tant d'ardeur, est l'objet légitime de nos espérances; et la Résurrection de Jésus-Christ en est le gage aussi sûr que précieux. Je sais, disait un saint patriarche bien des siècles avant Jésus-Christ, je sais qu'au dernier jour je sortirai du sein de la terre, que je reprendrai ma propre chair dissoute par la corruption, que mes yeux éteints se rouvriront à la lumière, et qu'ils verront mon Dieu et mon Sauveur : cette douce espérance vit au fond de mon cœur, et elle dissipe l'effroi que pourrait me causer la mort dont je suis menacé. Mais quel est le fondement de mon espérance? C'est que mon Rédempteur lui-même est vivant, c'est qu'il a triomphé pour lui et pour moi de la mort et de l'enfer : *credo quod Redemptor meus vivit et in novissimo die de terra surrecturus sum.* (Job, XIX, 25.)

En effet, mes frères, Jésus-Christ pourrait-il être ressuscité, sans nous assurer à nous-mêmes la gloire de la résurrection? Et le nouvel Adam aurait-il moins de pouvoir pour nous rappeler à la vie, que le premier n'en a eu pour nous livrer à la mort? Jésus-Christ est appelé dans l'Écriture le premier-né d'entre les morts : *primogenitus ex mortuis* (Coloss., I, 18) : il aura donc aussi, en ce genre, des frères et des imitateurs. Il est notre chef et nous sommes ses membres; il ne peut donc pas nous laisser dans la poussière et dans les ombres du tombeau, tandis qu'il jouira lui-même d'une vie nouvelle et incorruptible. Non, ce n'est plus une chose incertaine; ce n'est plus même en quelque sorte une chose future; c'en est fait, les chaînes de la mort sont rompues; elle a été vaincue, subjuguée, anéantie dans le triomphe de notre Libérateur et dans la victoire même qu'elle a cru remporter sur lui : *absorpta est mors in victoria.* (1 Cor., XV, 54.) Le même prodige qui a ressuscité Jésus-Christ nous a ressuscités nous-mêmes et nous a mis en possession de sa gloire : *resuscitavit nos et consedere fecit in cælestibus.* (Ephes., II, 6.)

Qui donc osera désormais condamner notre renoncement aux vains plaisirs, aux honneurs frivoles de ce monde? Qui osera insulter à nos espérances, et les traiter de prétentions vaines et chimériques? Le motif de

ces espérances, c'est Jésus-Christ lui-même qui est mort pour nous, qui est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, qui intercède sans cesse en notre faveur, qui montre continuellement à son Père les plaies qu'il a reçues pour nous racheter, et dont il a voulu conserver les cicatrices, même dans son corps glorieux et immortel.

Béni soit donc à jamais le Dieu plein de miséricorde qui, par la Résurrection de Jésus-Christ, a mis dans nos cœurs la vive et ferme espérance de l'héritage incorruptible qui nous est réservé dans le ciel ! Grâces immortelles soient rendues à ce Dieu tout-puissant qui, par Jésus-Christ notre Seigneur, nous a donné la victoire sur le péché et sur la mort. Déjà sans doute, mes frères, vous participez à cette victoire de notre Sauveur. J'ai cette confiance dans la miséricorde du Seigneur, que je parle à des justes en qui la réception des saints mystères a fortifié la vie de la grâce, ou qui l'ont recouvrée en ressuscitant avec Jésus-Christ. Conservez précieusement ce trésor inestimable : que la Résurrection de Jésus-Christ, fondement de notre foi, motif de votre espérance, devienne aussi la règle et le modèle de votre conduite. Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus ; la mort n'a plus d'empire sur lui : soyez aussi, mes frères, affranchis pour toujours de la servitude honteuse du péché. Jésus-Christ ressuscité est un homme nouveau ; son corps, toujours essentiellement le même, participe à la légèreté des esprits ; on n'aperçoit plus en lui ces faiblesses dont il avait daigné se revêtir : faites ainsi disparaître les traces de vos anciennes habitudes ; que votre vieil homme demeure attaché à la croix, et que le corps du péché soit entièrement détruit en vous. Jésus-Christ ressuscité n'a presque plus de communication avec les hommes ; il ne paraît au milieu de ses disciples que pour fortifier leur foi et s'entretenir avec eux du royaume de Dieu ; quelque intéressant qu'il fût pour sa gloire de se montrer vivant aux yeux de tout ce peuple qui avait été témoin de son supplice et de sa mort, il ne manifeste sa résurrection qu'à un petit nombre d'hommes choisis : *non omni populo, sed testibus præordinatis a Deo.* (Act., X, 41.) Ce que Jésus-Christ fit alors par une disposition admirable de justice et de miséricorde, faisons-le nous-mêmes par une prudence nécessaire à notre faiblesse. Conservons les dons du Seigneur dans la retraite, le silence, l'éloignement du monde. Edifions nos frères par la régularité de nos mœurs, par une exactitude universelle à remplir tous nos devoirs ; l'intérêt de la religion le demande, la loi de la charité nous y oblige. Mais il est un monde que nous ne devons édifier qu'en le fuyant ; le fréquenter sous prétexte d'y répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, ce serait risquer de nous infecter nous-mêmes par l'air empoisonné qu'on y respire.

Enfin, mes chers frères, disait l'Apôtre aux Corinthiens, après leur avoir expliqué d'une manière si sublime le mystère de la

Résurrection, la conséquence la plus importante que vous deviez tirer de ce glorieux événement, c'est de demeurer fermes dans la foi et dans la fidélité que vous avez jurée au Seigneur, et dans la pratique des bonnes œuvres : *itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper.* (1 Cor., XV, 58.) Les préceptes de l'Evangile sont austères ; la voie qui mène à la vie est étroite et pénible ; mais la Résurrection de Jésus-Christ vous assure la récompense de vos travaux : *semper scientes quod labor vester non est inanis in Domino.* (Ibid.) Je vous la souhaite, mes frères, cette récompense éternelle, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

EXORDE

pour le jour de Pâques

SUR LA GRACE.

Quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. (Rom. VI, 4.)

Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, de même il faut que nous marchions dans une nouvelle vie.

Telles sont, mes frères, les grandes vérités que l'Eglise propose à notre foi dans ces saintes solennités ; telles sont les conséquences qu'elle veut que nous tirions du mystère glorieux de la Résurrection de Jésus-Christ. Si elle rappelle avec tant d'appareil le souvenir des souffrances du Sauveur, et la victoire qu'il a remportée sur la mort, ce n'est pas seulement pour nous le faire adorer comme notre Dieu et notre libérateur, ou pour nous faire voir dans ces grands événements la preuve la plus complète et la plus triomphante de la vérité de notre sainte Religion ; c'est aussi pour nous exciter à retracer en nous tous ces mystères, à sortir des chaînes du péché comme Jésus-Christ a brisé celles de sa mort, à persévérer dans la vie nouvelle de la grâce, comme il a persévéré lui-même dans la vie qu'il a reprise, après avoir accompli par sa mort volontaire l'ouvrage de notre rédemption.

La Résurrection de Jésus-Christ est donc le modèle de notre conduite, comme elle est le fondement inébranlable de notre foi et de notre espérance. Mais voici, mes frères, une différence essentielle entre cette Résurrection et celle à laquelle l'Eglise nous exhorte : c'est que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par ses propres forces, par la vertu toute-puissante qui lui était naturelle, comme parle l'Ecriture, par la puissance et l'opération de son Père qui n'est pas distinguée de la sienne ; au lieu que nous avons besoin du secours surnaturel de la grâce de Dieu pour sortir de nos iniquités, recouvrer la vie de l'âme et y persévérer jusqu'à la fin.

L'Eglise nous enseigne en effet, mes frères, etc. (col. 15.)

De quoi l'esprit humain n'est-il pas capable d'abuser : ces vérités si salutaires sont devenues pour plusieurs un sujet de

trouble et de scandale. Parce qu'il faut au pécheur une grâce de conversion, etc.

[La suite comme au jour de la Toussaint. (*Sermons de l'Avent*, col. 15.)]

SERMON XVIII.

Pour le lundi de Pâques.

SUR LES DEUX ALLIANCES.

Prêché à la cérémonie du baptême du sieur d'Alpuget, juif de naissance et de religion, le lundi de Pâques, 5 avril 1779, en l'église de Saint-Germain l'Auxerrois.

Eam quæ ad patres nostros repromissio facta est Deus adimplevit resuscitans Jesum.... Notum sit igitur vobis, viri fratres, quia per hunc vobis remissio peccatorum annuntiatur; et ab omnibus quibus non potuistis in lege Moyse justificari, in hoc omnis qui credit justificatur. (Act., XIII, 32, 33, 38.)

La promesse que Dieu a faite à nos pères, il l'a accomplie en ressuscitant Jésus-Christ d'entre les morts. Sachez donc, mes frères, que c'est par lui que vous recevez la rémission des péchés et la justification que la loi de Moïse n'a pu vous procurer.

Ainsi parlait, dans une synagogue de Juifs, un homme inspiré de Dieu, et devenu par sa grâce l'apôtre le plus zélé de la foi chrétienne, après avoir été le défenseur le plus ardent des observances mosaïques. C'était ainsi qu'il s'efforçait de ramener à Jésus-Christ ses frères, sa nation, le peuple dépositaire des promesses et des oracles du Seigneur, peuple qu'il aimait avec tant de tendresse, et pour lequel il eût voulu être anathème. Mais le temps était venu où l'endurcissement de ce peuple devait donner lieu à la multitude des nations d'entrer dans l'alliance du Seigneur. Le zèle et la charité du grand Apôtre demeurèrent inutiles pour le plus grand nombre des juifs, auxquels il annonça Jésus-Christ; et nous gentils, nous qui semblions n'avoir point de part aux promesses, nous, séparés du peuple de Dieu par un anathème qui paraissait devoir être éternel, nous avons profité de leur malheur et de leur perte; branches inutiles de l'olivier sauvage, nous avons été entés sur la tige sacrée des patriarches et des prophètes; tandis que, par un jugement terrible et adorable, les branches naturelles en ont été retranchées.

Cependant, mes frères, le Seigneur n'a point entièrement rejeté ce peuple, autrefois l'objet de son amour et de sa prédilection; le temps est marqué dans les décrets éternels, où il reconnaîtra Jésus-Christ pour le Libérateur promis à ses pères, et où il profitera lui-même de la miséricorde dont il a été pour nous l'instrument et l'occasion; et si sa défection nous a procuré de si grands avantages, dit l'Apôtre, que n'avons-nous pas à espérer de son retour et de sa réconciliation? quel renouvellement de foi et de ferveur ne produira-t-il pas? quelle force, quelle vigueur, quelle nouvelle vie ne rendra-t-il pas à l'Eglise chrétienne: *Si amissio eorum reconciliatio est mundi, quæ assumptio nisi vita ex mortuis?* (Rom., XIII, 5.)

Soyez béni, ô mon Dieu, qui donnez de telles espérances à votre Eglise, et qui les soutenez par les prodiges de grâce et de miséricorde que vous opérez sous nos yeux.

Oui, les conversions que votre grâce opère de temps en temps parmi les restes de votre ancien peuple, sont à nos yeux des gages précieux de ce que vous devez faire un jour en faveur de la nation entière.

Heureux enfant d'Abraham, que nous voyons avec tant de joie et d'attendrissement prêt à être régénéré en Jésus-Christ, c'est donc vous, c'est donc votre famille que le Seigneur a choisi, par son infinie miséricorde, pour consoler son Eglise et retracer à nos yeux un spectacle qui rendait autrefois la solennité pascalle si touchante et si magnifique. Une tendre sœur vous a précédé dans la foi, et ses prières, celles des personnes pieuses qu'elle a intéressées en votre faveur, vous ont obtenu la même grâce. Avec quelle joie ne vous voit-elle pas aujourd'hui partager son bonheur, et devenir une seconde fois son cher frère! Ah! puissiez-vous l'un et l'autre n'oublier jamais la grandeur et la gratuité du bienfait qui vous a été accordé! puissiez-vous par votre persévérance dans la foi et dans la piété, vous montrer de dignes enfants du respectable Père de tous les croyants! puissent enfin les bénédictions, dont le Seigneur vous comblera, devenir pour vos frères selon la chair un appât qui les attire à la lumière dont vous avez le bonheur d'être éclairés!

Je veux, mon cher frère, vous faire comprendre de plus en plus l'excellence de votre vocation au christianisme, et vous prouver que la démarche que vous faites, en demandant le saint baptême, est aussi nécessaire qu'avantageuse pour vous. Elle est nécessaire, parce que les promesses qui ont été faites à vos pères, étant véritablement accomplies dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, attendre, comme les juifs, un autre Messie, un autre Libérateur que lui, c'est une illusion déplorable; vous le verrez dans ma première partie. Elle est infiniment avantageuse pour vous, parce qu'en devenant chrétien, vous passez d'une loi dure, pénible, infructueuse, à une loi de grâce et de liberté: ce sera le sujet de la seconde. Puisse ce discours, en fortifiant votre foi et votre reconnaissance envers Dieu, produire les mêmes effets dans l'esprit et dans le cœur des chrétiens qui jouissent depuis longtemps des biens auxquels vous allez participer, et chez qui l'habitude de les posséder, n'en a peut-être que trop émoussé le sentiment! Invoquons la Vierge, mère de notre Sauveur, qui va aussi devenir la vôtre, et dont la puissante protection vous est nécessaire pour remplir les saints engagements que vous allez contracter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Attendre le Libérateur que Dieu avait promis aux hommes devenus, par le péché de leur premier père, coupables et malheureux, ç'a été, mes frères la religion de tout ce qu'il y a eu sur la terre de saints et de justes avant Jésus-Christ. C'est par cette foi qu'Adam a obtenu le pardon de son crime,

et s'est rouvert le ciel que sa désobéissance lui avait fermé : c'est par elle qu'Abel a offert à Dieu des sacrifices d'agréable odeur ; c'est par elle qu'Enoch a mérité le témoignage que Dieu lui a rendu d'être juste, et que Noë est devenu le second fondateur du genre humain. Mais cette promesse, que les premiers hommes s'étaient transmise par une tradition non interrompue, le Seigneur l'a renouvelée plus spécialement à Abraham. Il lui a assuré, il lui a juré par lui-même et par sa propre vérité, que ce serait de sa race et de celle de son fils Isaac, que naîtrait ce Sauveur dans lequel toutes les nations seraient bénies ; et il a voulu que le peuple innombrable dont il devait être le père, fût particulièrement consacré à l'attendre, à le demander, à le figurer. Et qu'est-ce en effet que l'histoire du peuple d'Israël, sinon une annonce et une prophétie continuelle du Messie et du Libérateur ? Qu'est-ce que cette loi donnée par le ministère des anges, avec tout l'appareil de la majesté divine, sinon une préparation à la venue du Messie, qu'elle figurait par la variété de ses cérémonies, et qu'elle faisait désirer par l'insuffisance de ses préceptes et l'impuissance de ses sacrifices ?

Mais le Dieu tout-puissant, qui a parlé à nos pères par la bouche des prophètes, ne s'est pas contenté de consigner, dans les Ecritures que son Esprit a inspirées, la promesse d'un Libérateur : il a spécifié le temps où il devait paraître, et les caractères qui devaient le distinguer ; et si ce temps est écoulé depuis plusieurs siècles, si dans ce temps il a paru sur la terre un homme revêtu de tous les caractères que les saintes Ecritures attribuent au Messie, pouvons-nous douter que les anciennes promesses ne soient accomplies, et que cet homme ne soit celui qui nous était annoncé ? pouvons-nous, sans illusion et sans crime, attendre un autre Sauveur, un autre Libérateur que lui ? Consultons donc, mon cher frère, ces Ecritures divines, dont le dépôt précieux a été confié à votre nation, qu'elle nous a conservées avec une exactitude si religieuse, et dont l'intelligence vous est maintenant accordée par une grâce qui n'est réservée à vos frères que pour la fin des temps. Et vous, mes frères, qui êtes éclairés depuis longtemps des lumières de la foi, ne regardez pas cette instruction comme inutile pour vous. Dans les temps malheureux où nous vivons, et au milieu de cette conspiration générale qui se forme contre la religion, que pouvons-nous faire de plus avantageux que de réfléchir sur les preuves de notre foi, et sur les motifs qui la rendent aussi raisonnable que certaine et nécessaire ?

Plusieurs oracles des anciennes Ecritures avaient déterminé le temps où le Messie devait paraître sur la terre. Ne parlons ici que de ceux qui sont les plus clairs et les plus précis. Un ange du Seigneur avait apparu au prophète Daniel, tandis qu'il pleurait dans Babylone la ruine de Jérusalem, et la captivité de son peuple ; et il lui avait

dit : O Daniel, ô homme de désirs, vos vœux, vos ardentes prières ont monté jusqu'au trône du Très-Haut ; écoutez donc ce qu'il m'ordonne de vous apprendre de sa part. La délivrance de votre peuple est prochaine. Bientôt un roi, dont le cœur est dans la main de Dieu, ordonnera de relever les murs de la cité sainte ; et depuis cet événement, jusqu'au Christ, principal objet de vos désirs, il ne s'écoulera que soixante et dix semaines. Le milieu de la dernière semaine est le temps marqué par les décrets de l'Eternel où le Christ doit être mis à mort, et où cette victime sainte et sans tache doit être substituée à celles qui n'étaient destinées qu'à la représenter. Aussitôt après cet événement, le peuple qui l'aura rejeté, cessera d'être son peuple : la ville et le sanctuaire seront ravagés par le chef et le peuple que le Seigneur suscitera pour être l'exécuteur de ses vengeances, et cette désolation durera jusqu'à la fin des siècles. (*Dan.*, IX, 23-24.)

Je ne m'arrêterai point, mes frères, à vous expliquer dans le détail toutes les parties de cette célèbre prophétie : je ne réfuterai point tout ce que l'obstination, la mauvaise foi, le désespoir ont fait inventer de subtilités pour l'obscurcir et la détourner de son véritable sens. Les Juifs qui vivaient au temps de Jésus-Christ, l'entendaient avec plus de simplicité. Accoutumés au langage des Ecritures, ils savaient que les semaines dont parle le prophète, étaient des semaines d'années : ils connaissaient l'événement célèbre d'où il fallait commencer à les compter ; et ils ne doutaient pas qu'elles ne dusent bientôt expirer. J'en atteste les mouvements qui s'excitèrent dans la nation, à l'occasion des hommes extraordinaires qui y parurent : j'en atteste surtout cette députation solennelle que la Synagogue envoya à Jean-Baptiste, pour lui demander s'il n'était pas le Christ attendu par la nation. On était donc persuadé que le temps était venu où le Christ devait paraître. En effet, soit qu'on considère les termes mêmes de la prophétie, soit qu'on la combine avec les autres oracles du Seigneur, cette vérité n'est-elle pas portée jusqu'à l'évidence ? Selon le prophète Daniel, la mort du Christ et la défection de son peuple doivent précéder la ruine totale de la ville et du temple de Jérusalem ; et il ne doit y avoir qu'un court intervalle entre ces désastres et le crime dont ils doivent être la juste punition. Or ces malheurs ne sont-ils pas en effet arrivés ? Ce temple si célèbre dans l'univers, et que le Seigneur avait tant de fois rempli de l'éclat de sa gloire, n'a-t-il pas été réduit en cendres ? les fondements de la cité sainte n'ont-ils pas été arrachés et dispersés. L'oracle est donc accompli : les semaines, quelles qu'elles soient, sont donc écoulées. La preuve est sans réplique.

Ajoutons à ces lumières, celles que nous fournissent les derniers prophètes qui aient parlé aux Israélites au nom du Seigneur. Les promesses faites à Isaïe, à Jérémie, à

Daniel s'accomplissent. Le Seigneur met fin à la captivité de Babylone. A la voix de Cyrus, les infortunés restes de Juda retournent dans leur patrie : du milieu des cendres et des ruines, ils élèvent au Seigneur un temple, dont la pauvreté arrache des larmes de leurs yeux. Consolerez-vous, ô mon peuple, dit alors le prophète Aggée : *encore un peu de temps, et je vais ébranler le ciel, la terre, les abîmes de la mer ; et l'on verra paraître Celui que l'univers désire avec tant d'ardeur.* (Agg., II, 7.) Il entrera dans ce temple qui lui est consacré ; et la gloire de ce second temple sera plus grande que celle du premier, dit le Seigneur des armées. C'est donc une vérité certaine ; le Messie, le Désiré des nations devait entrer dans le temple bâti par Zorobabel, et sa présence devait illustrer ce second temple plus que celui de Salomon ne l'avait été par la magnificence incroyable qui y éclatait, et par la présence de l'arche où le Seigneur se montrait sur les ailes des chérubins. Or ce temple, mes frères, subsistait encore du temps de Jésus-Christ : c'est dans son enceinte qu'il a été offert à Dieu son père, selon la loi des premiers-nés ; c'est dans ses portiques qu'il a instruit le peuple, et qu'il a opéré, une partie de ses guérisons miraculeuses. Mais à peine Jésus-Christ a-t-il quitté la terre, que ce temple est profané, renversé, réduit en cendres, sans aucune espérance de rétablissement. Car, mes frères, l'accomplissement des premiers oracles nous assure l'accomplissement de ceux qui nous annoncent l'avenir. Jésus-Christ a prédit qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre, et en cela il n'a fait que confirmer cette désolation éternelle, dont parle le prophète Daniel. En vain dans le désir sacrilège d'anéantir ces oracles, un prince, ennemi de Jésus-Christ, entreprend-il de relever ce temple : des prodiges effrayants font échouer ses projets, et il devient plus certain que jamais qu'un anathème éternel est prononcé sur cette maison, autrefois le séjour chéri de la Divinité.

De dessus ce temple détruit de fond en comble et à jamais anéanti, jetons les yeux sur ce peuple que le Seigneur a comblé autrefois de tant de faveurs, et pour lequel il a opéré tant de prodiges ; et voyons si l'état où il se trouve, n'est pas une preuve frappante que le temps marqué par les prophètes est écoulé. Selon l'oracle de Jacob, consigné dans la *Genèse*, c'est-à-dire dans les premières archives des Hébreux et du genre humain, le sceptre ne devait point sortir de Juda, et il devait toujours y avoir des princes de sa race jusqu'à l'avènement de celui qui devait être envoyé, et qui était l'attente des nations. Ainsi l'avait prédit ce saint patriarche, lorsque prêt à s'endormir dans le Seigneur, et animé de son esprit, il annonçait à ses enfants leurs hautes destinées. Mais qu'est devenu, mes frères, ce sceptre de Juda ? quel vestige conserve-t-il de la dignité royale ou de l'autorité suprême qu'il a possédée si longtemps ? n'est-il pas évi-

dent que ce peuple est aujourd'hui soumis au joug des nations, sans roi et sans prince, comme sans sacrifices et sans autels ? Enfants d'Israël et de Juda, nous n'insultons point à vos malheurs. Que les impies épuisent contre vous leurs sarcasmes et leurs railleries sacrilèges : pour nous, nous respectons toujours en vous le peuple le plus ancien de l'univers, et le plus favorisé du Très-Haut ; un peuple illustre par les grands événements que présente son histoire, par les saints dont il tire son origine, par le Messie, qui a pris au milieu de lui sa naissance selon la chair ; un peuple que le Seigneur conserve sans mélange au milieu des autres nations, par un prodige égal peut-être à ceux par lesquels il l'a formé ; enfin un peuple infiniment cher à l'Eglise chrétienne, qui a reçu de lui les saintes Ecritures, et qui attend de lui son renouvellement et sa gloire. Mais nous insistons sur vos malheurs, parce qu'ils sont une des preuves les plus évidentes de notre foi ; parce qu'ils prouvent invinciblement que le Messie, que vous attendez, a déjà paru sur la terre, et qu'il n'est autre que ce Jésus de Nazareth que vos pères ont crucifié.

En effet, quelle est l'époque de vos disgrâces ? quand est-ce que le sceptre a cessé d'être dans les mains de Juda, et a passé dans celles d'un Iduméen, étranger à la nation sainte ? n'est-ce pas à la naissance de Jésus ? Quand est-ce que la nation a cessé d'être un peuple libre, et qu'elle a perdu ce droit de vie et de mort, attribut inséparable de la souveraineté ? n'est-ce pas pendant la vie de cet homme puissant en œuvres et en paroles ? Quand est-ce que le temple a été détruit, la ville ravagée, le peuple massacré ou dispersé ? n'est-ce pas, pour ainsi dire, aussitôt après sa mort, et la génération qui avait été témoin de son supplice, ne l'a-t-elle pas été, comme il l'avait prédit, de la vengeance que le Seigneur en a tirée ? Jésus est donc né ; il a donc vécu ; il est donc mort dans le temps que les prophètes avaient marqué pour la venue et la mort du Christ et du Messie. Et quel autre que lui a réuni tous les caractères qui devaient faire reconnaître le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes ? Mettons d'un côté les écrits des prophètes, et de l'autre les saints Evangiles : nous trouverons jusque dans les moindres circonstances, les rapports les plus exacts ; et les anciens oracles ne nous paraîtront qu'une histoire anticiuée de notre Sauveur.

Le Messie devait être de la race de David ; c'est de cette race royale que Jésus tire son origine selon la chair. Le Messie devait naître à Bethléem, et la plus petite des villes de Juda devait avoir la gloire de donner au peuple de Dieu son roi et son libérateur ; ainsi l'avaient annoncé les prophètes du Seigneur ; ainsi le reconnurent les prêtres et les docteurs de la loi : c'est aussi dans cette ville que Jésus-Christ prend sa naissance. Et que d'événements avaient préparé l'accomplissement de cette prophétie dans

sa personne ! Le Messie, selon Isaïe, devait d'un côté, être élevé au faite de la gloire : *elevabitur et sublimis erit valde* (Isa., LII, 13); de l'autre, passer sa vie dans l'humiliation et l'obscurité : *inglorius erit inter viros aspectus ejus* (Ibid., 14); c'est en Jésus-Christ, et ce n'est qu'en lui seul que se trouve ce mélange si prodigieux d'obscurité et de lumière, d'humiliation et de grandeur. Il naît dans la pauvreté, et une vile crèche lui sert de berceau; mais les anges du ciel célèbrent sa naissance dans leurs saints cantiques : mais une étoile miraculeuse attire à ses pieds les sages de l'Orient; mais il effraye, jusque sur le trône, l'usurpateur du sceptre de Juda. Il passe ses premières années dans la maison d'un artisan, soumis à Marie sa mère, et à Joseph, dont on le croit être le fils : mais dans cet âge si tendre il étonne par sa sagesse, les docteurs mêmes de la loi. Confondu dans la foule des pécheurs, il demande à Jean le baptême de la pénitence : mais le plus grand des enfants des hommes le montre au peuple comme l'Agneau qui efface les péchés du monde; mais le ciel, entr'ouvert sur sa tête, décèle sa grandeur; mais l'Esprit-Saint repose sur lui sous une forme sensible; mais le Père tout-puissant le déclare du haut des cieux son Fils unique et bien-aimé. Il mène ensuite une vie pauvre et errante, n'ayant pas même la retraite que la nature accorde aux animaux les plus féroces; mais tous ses pas sont marqués par des prodiges bienfaisants; les maladies et la mort fuient devant lui; il est tellement le maître des prodiges, qu'il communique à qui il veut le pouvoir de les opérer. Il est livré à la fureur des méchants, et il reçoit de leur part les affronts les plus sanglants, les tourments les plus cruels, la mort la plus ignominieuse; mais entre leurs mains même il fait éclater, et toute la puissance d'un Dieu, et toutes les vertus dont l'humanité peut être capable; à sa mort, le trouble de la nature entière atteste son innocence, et l'opprobre de son supplice est effacé par la gloire de sa résurrection.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier point, mes frères; c'est le trait propre et caractéristique du Messie; c'est en le ressuscitant d'entre les morts, que le Seigneur a principalement accompli les promesses; qu'il l'a reconnu pour son Fils; qu'il l'a, pour ainsi dire, engendré de nouveau. C'est par cet argument invincible que le chef des apôtres convainquit autrefois ceux d'entre les Juifs qui, les premiers, embrassèrent l'Évangile; et c'est par le même raisonnement, mon cher frère, que je veux surtout fortifier votre foi. Je vous dirai donc avec lui, et presque dans ses propres termes : Enfants d'Israël, écoutez-moi. Ce Jésus de Nazareth, cet homme auquel Dieu même a rendu témoignage, et dont il a confirmé la mission au milieu de votre peuple, par tant de vertus et de prodiges incontestables, vos pères l'ont rassasié d'opprobres et de douleurs, et l'ont mis à mort par les mains des méchants : Dieu l'a permis ainsi par sa profonde sa-

gesse et par un dessein de bonté et de miséricorde. Mais aussi il l'a ressuscité; il a brisé pour lui les chaînes de la mort et de l'enfer dans lesquelles il était impossible qu'il demeurât plus longtemps. Car c'est de lui que David a dit : Le Seigneur est sans cesse devant mes yeux; il est à ma droite pour me protéger. Mon cœur en est dans la joie, et ma langue en exprime les transports; ma chair elle-même se repose dans la plus douce espérance; car, ô mon Dieu! vous ne laisserez point mon âme dans le séjour des morts, et vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption. Vous me ferez donc connaître les voies du retour à la vie; et la vue de votre visage me comblera de délices. Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire que David lui-même ne peut être l'objet de ce discours. Ce saint patriarche est mort; il a été enseveli, et vous connaissez le tombeau qui renferme ses dépouilles mortelles. Mais comme il était prophète, et qu'il savait que Dieu lui avait promis avec serment de placer sur son trône un de ses descendants, qui y régnerait éternellement, il a vu par la lumière de l'Esprit de Dieu, que le Christ, objet de ces promesses, ne demeurerait point parmi les morts, et que sa chair n'éprouverait point la corruption. Le Christ est donc ce Jésus que Dieu a ressuscité, ainsi que nous en sommes tous témoins.

Ainsi parle le prince des apôtres; et à l'instant trois mille Israélites reçoivent le baptême de Jésus-Christ. Pouvaient-ils, en effet, ne pas se rendre à des preuves si victorieuses? Dans le raisonnement de saint Pierre, tout est également certain, et le fait et la conséquence qu'il en tire. A l'égard du fait, les preuves en étaient dès lors sans réplique; et dans la suite des siècles qui se sont écoulés depuis, elles n'ont rien perdu de leur évidence. Quant à leur conséquence, elle se présente d'elle-même, il n'y a qu'un aveuglement prodigieux qui puisse empêcher de l'apercevoir.

Oui, mes frères, le témoignage que les apôtres rendaient dans ce moment à la résurrection de Jésus-Christ, en était une preuve invincible. Quelle impression ne dut pas faire sur le peuple la vue de ces hommes manifestement animés de l'Esprit-Saint, qui, sachant à peine leur langue naturelle, parlaient avec facilité celles de toutes les nations dont ils étaient environnés, et annonçaient à toutes, dans ce langage miraculeux, un fait dont ils avaient été témoins; de ces hommes, jusque-là si faibles et si craintifs, qui osaient à peine avouer qu'ils étaient disciples de Jésus, et qui viennent dans l'assemblée du peuple, déclarer hautement que ce Jésus, condamné, crucifié par la nation, est ressuscité d'entre les morts; qu'ils l'ont vu, qu'ils lui ont parlé; qu'ils ont bu, mangé, conversé avec lui; qu'ils l'ont touché de leurs mains; de ces hommes qui, pour attester ce fait, disent à un homme connu pour être boiteux depuis sa naissance : *Au nom de Jésus de Nazareth,*

levez-vous et marchez (Act., III, 6.), et qui, par cette seule parole guérissent une infirmité si invétérée; de ces hommes à qui les chefs du peuple, consternés de ce prodige et obstinés dans leur incrédulité, défendent d'annoncer davantage le nom de Jésus-Christ, et qui répondent avec une noble hardiesse : Jugez vous-mêmes s'il est plus à propos d'obéir aux hommes qu'à Dieu (Act., V, 29), pour nous, nous ne pouvons nous empêcher de publier ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu; de ces hommes qui, traînés en prison, battus de verges, menacés de mort, continuent de rendre à cette résurrection un témoignage que le Très-Haut ne cesse d'appuyer par des prodiges? Certes, mes frères, un tel témoignage est bien capable de soumettre les esprits : disons mieux, il n'y a qu'une obstination tout à fait déraisonnable, qui puisse ne pas s'y rendre.

Car enfin, que peut-on y opposer? Rien autre chose, sinon que les apôtres se sont trompés lorsqu'ils ont cru voir Jésus-Christ ressuscité, ou qu'ils ont voulu tromper, lorsqu'ils ont publié qu'ils l'avaient vu. Mais l'une et l'autre supposition est également absurde et impossible. Non, mes frères, des hommes jouissant de leur raison, et qui ne sont ni dans le sommeil, ni dans le délire, ne se trompent point sur l'existence d'un corps qui est à portée de tous leurs sens; et s'il était possible qu'ils crussent voir en effet ce qu'ils ne verraient pas, il ne le serait pas qu'en même temps ils crussent entendre ce que personne ne prononcerait, et surtout toucher ce qu'ils ne toucheraient pas. Non, le rapport constant et uniforme de tous les sens ne nous trompe jamais; non, il n'est pas possible de croire que plusieurs hommes, conjointement et séparément, et à diverses reprises, aient le même songe et éprouvent la même illusion; que leur imagination leur représente à tous le même objet sous la même forme; qu'ils s'accordent tous à réaliser cette rêverie; et qu'ils s'obstinent tous à souffrir les tourments et la mort, plutôt que de l'abandonner. Voilà cependant ce qu'il faut que croient les incrédules, s'ils veulent prétendre, que les apôtres se sont trompés en croyant la résurrection de Jésus-Christ.

Et dans quelles absurdités ne tombent-ils pas, s'ils veulent soutenir que ces hommes aient voulu tromper la nation juive et l'univers entier, en publiant un prodige qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes! Eh! mes frères, quel intérêt avaient donc ces apôtres à former un complot si criminel et en même temps si dangereux? Ils voulaient, dites-vous, maintenir la gloire du Maître auquel ils s'étaient attachés, et qui avait promis de ressusciter. Mais, premièrement, quelque claire qu'eût été la promesse de cette résurrection, les apôtres ne l'avaient pas comprise. Ils l'espéraient si peu, qu'ils refusèrent de la croire lorsqu'elle leur fut annoncée, et que les premières apparitions de Jésus-Christ au milieu d'eux, ne portèrent dans

leurs esprit que l'étonnement et la frayeur. Et second lieu, supposons qu'ils eussent effectivement compris la promesse que faisait leur Maître de ressusciter: alors ils ne devaient pas douter qu'il ne ressuscitât véritablement et par sa propre vertu; ils ne devaient pas croire qu'il eût besoin de leur secours pour sortir du tombeau; et s'il y restait malgré sa promesse, ne détruisait-il pas par cela même la foi et la confiance qu'ils avaient eues en lui jusqu'à ce moment? Leurs espérances ne demeureraient-elles pas ensevelies avec lui, et une résurrection simulée, un enlèvement furtif de son corps, une imposture, dont ils étaient eux-mêmes les complices et les artisans, les faisaient-elles renaître? Était-il moins certain qu'il avait trompé leur crédulité, et qu'il ne pouvait plus rien pour eux? ne se trouvaient-ils pas affranchis de tous les liens qui les avaient attachés à lui; et avaient-ils, en un mot, quelque raison d'avancer contre leur conscience qu'il était ressuscité, et de s'exposer, pour le soutenir, à tant d'opprobres et de supplices? Non, mes frères, il n'est pas moins absurde de dire que les apôtres ont voulu nous séduire, que de prétendre qu'ils ont été séduits eux-mêmes par de fausses apparences. Eh quoi! s'ils eussent été trompés ou trompeurs, auraient-ils fait des miracles pour assurer la vérité de leurs discours? L'Auteur de la nature et le Dieu de toute vérité se serait-il rendu garant et complice de leur erreur ou de leur imposture, en guérissant des malades et en ressuscitant des morts? Mais ces miracles ont-ils été véritablement opérés? Eh! mes frères, vous en voyez la preuve dans l'existence même du christianisme. Serait-il possible qu'une multitude de Juifs, témoins et peut-être complices de la mort de Jésus-Christ, eussent cru le prodige de sa résurrection, et que les nations les plus éloignées eussent ensuite admis la même croyance, si les Apôtres n'eussent appuyé par des miracles le témoignage qu'ils en rendaient? Mais de deux choses l'une, dit saint Augustin, ou l'univers a vu des miracles faits en preuve de la résurrection de Jésus-Christ, ou il n'en a point vu : s'il a vu des miracles, cette résurrection a reçu le sceau incommunicable de la véracité de Dieu : et s'il n'en a pas vu, la facilité avec laquelle il a cru sur la seule parole des apôtres un prodige si étonnant, est elle-même le plus grand des miracles.

Rien n'est donc si certain que la résurrection de Jésus-Christ. Mais s'il est véritablement ressuscité, il est donc aussi véritablement le Christ et le Saint du Seigneur; c'est donc en lui que les promesses faites à nos pères ont été accomplies : *eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, Deus adimplevit resuscitans Jesum.* (Act., XIII, 32.) Oui, mes frères, les promesses ont été accomplies en Jésus-Christ, non pas au sens des Juifs charnels, qui, aveuglés par la cupidité, ne voyaient que les intérêts particuliers de leur nation dans des oracles qui an-

nonçaient le salut de l'univers entier ; mais dans le sens le plus véritable et le plus digne de Dieu. Non : Jésus-Christ n'a point relevé le trône de David, ni rétabli le royaume d'Israël dans le sens que l'espéraient même ses premiers disciples, avant que d'être éclairés des lumières de l'Esprit-Saint. Mais il règne avec plus de gloire que David lui-même sur tous les peuples de la terre qui l'adorent comme leur Sauveur et leur Dieu : mais toutes les nations sont véritablement bénies en lui, selon la promesse faite à Abraham ; elles connaissent, elles adorent par lui le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : elles sont entrées par lui dans l'alliance que le Seigneur avait faite avec ces saints patriarches : elles ne font plus, avec les véritables enfants de la promesse, qu'un seul peuple sur lequel il régnera éternellement. Il n'a point procuré à son peuple les richesses de la terre : non ; il n'a appris à ses disciples qu'à les mépriser. Mais il leur a apporté des biens infiniment plus précieux ; la grâce, la vérité, la rémission des péchés, la justice intérieure que la loi de Moïse ne pouvait procurer : *per hunc vobis remissio peccatorum annuntiatur ; et ab omnibus quibus non potuistis in lege Moysi justificari, in hoc omnis qui credit justificatur.* (Act., XIII, 38.) Ce sont ces biens, mon cher frère, que vous devez chercher uniquement dans l'Eglise chrétienne : ce sont les promesses que le Seigneur nous fait dans l'alliance à laquelle vous allez être admis ; et c'est par les avantages de cette nouvelle alliance, que je veux vous faire comprendre de plus en plus la grandeur du bienfait. Vous passez de dessous le joug d'une loi dure, pénible, infructueuse, sous la loi douce et parfaite de la grâce et de la liberté. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre, seulement pour nous délivrer du péché et nous réconcilier avec Dieu : le grand Apôtre met encore au nombre des bienfaits dont il nous a comblés, de nous avoir délivrés du joug et de la servitude de la loi. Bien loin d'y assujettir les gentils, qu'il a daigné appeler à son alliance, il en a même affranchi le peuple auquel elle avait été d'abord imposée ; et c'est ainsi qu'il a détruit le mur de division qui les séparait, afin de ne faire des uns et des autres, qu'un seul peuple qui adorât le Seigneur en esprit et en vérité, et qui le servît, non plus selon la lettre rigoureuse de la loi ancienne, mais selon l'esprit de la nouvelle, c'est-à-dire selon l'esprit de l'adoption des enfants, qui nous donne la confiance de l'appeler notre Père ; et qui, en nous imposant une nécessité encore plus indispensable de l'aimer, nous donne aussi les moyens les plus efficaces de lui payer ce tribut de notre amour. C'est là, mes frères, le double bienfait que l'Apôtre rappelle à notre reconnaissance, lorsqu'il nous dit qu'en vertu des mérites de

Jésus-Christ, et par le sacrement qui nous a régénérés en lui, nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce : *jam non estis sub lege, sed sub gratia.* (Rom., VI, 15.) Nous ne sommes plus sous la loi, c'est-à-dire, que nous ne sommes plus soumis à cette multitude de préceptes gênants, dont la loi était surchargée : et nous sommes sous la grâce, c'est-à-dire que Dieu nous donne lui-même, par cette grâce de la nouvelle alliance, l'accomplissement des préceptes doux et salutaires, auxquels nous demeurons soumis.

Oui, mes frères, il y avait dans la loi ancienne un grand nombre de préceptes onéreux, que le Seigneur semblait n'avoir donnés aux Israélites que pour punir la dureté de leur cœur, et fixer, comme par autant de chaînes, leur incroyable légèreté. De ce nombre était sans doute la nécessité de se purifier sans cesse d'impuretés et de souillures, qui se contractaient avec la plus grande facilité. Dans quelle frayeur, dans quelles inquiétudes n'était pas alors une âme timorée et jalouse d'être entièrement sans tache aux yeux du Seigneur ! Les devoirs de la vie civile, les actions les plus ordinaires de la vie étaient pour elle des dangers et des écueils : elle ne voyait dans les hommes avec qui elle était obligée de converser, dans les créatures inanimées dont l'usage lui était nécessaire, que des occasions presque inévitables de manquer à quelqu'une des observances innombrables de la loi, de se souiller elle-même par la rencontre imprévue d'un objet impur ; et de communiquer ensuite à d'autres, la tache qu'elle avait reçue. Toucher par inadvertance ou par nécessité un cadavre, un reptile, un vêtement ou un vase souillé, c'était une impureté. Ne pas s'apercevoir de cette tache, quelquefois imperceptible, se présenter en cet état devant le Seigneur, exercer quelque acte de religion, quelque fonction publique, c'était une faute et une prévarication contre la loi ; *anima, quæ oblita fuerit immunditiæ suæ, rea est et deliquit.* (Levit., V, 2.) Ajoutons à ces observances si pénibles les précautions qu'il fallait prendre dans le choix et la préparation des aliments, la distinction des animaux mondes et immondes, l'exactitude rigoureuse avec laquelle le sabbat devait être observé ; que de chaînes pesantes et multipliées ; que d'occasions de transgressions et de fautes ; quelle matière inépuisable de scrupules et de remords ; quel supplice pour les consciences ! Était-on dédommagé de tant de peine et de contrainte, par les avantages que l'on en retirait ? Non, dit l'Apôtre ; ces préceptes épineux n'ont été d'aucune utilité à ceux qui les ont observés : *non profuerunt ambulanti in illis.* (Hebr., XIII, 9.)

Aussi, mes frères, cette partie de la loi n'entraînait-elle pas dans le premier plan de l'alliance du Seigneur avec les Israélites. Lorsque j'ai retiré vos pères de la servitude de l'Égypte, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, je ne leur ai point prescrit ce

détail de lois et de cérémonies : *Non præcepi eis, in die qua eduxi eos de Ægypto, de verbo holocaustatum et victimarum.* (Jerem., VII, 22.) Je ne leur demandais alors que la fidélité et la docilité du cœur : je leur promettais, à cette unique condition, que je serais leur Dieu, et qu'ils seraient mon peuple : je n'exigeais que l'accomplissement de ces préceptes, auxquels leur bonheur était attaché. Mais ils ont été sourds à ma voix ; ils ont suivi le penchant déréglé de leur cœur ; ils se sont retirés du Dieu qui voulait être leur bienfaiteur et leur père. Je ne leur avais donné, dit le Seigneur dans Ezéchiel, que des préceptes avantageux, et dans lesquels ils devaient trouver la vie : *Dedi eis præcepta mea et judicia, quæ faciens homo, vivet in eis.* (Ezech., XX, 11.) Je ne leur avais prescrit d'autre culte extérieur, que l'observation douce et salutaire du sabbat : *Sabbata mea dedi eis, ut essent signum inter me et vos.* (Ibid., 12.) Mais ils n'étaient pas capables d'un culte si simple et si spirituel : ils ont violé ces commandements si doux et si faciles à observer. Il a donc fallu les gouverner avec un sceptre de fer, et soumettre leur tête indocile à un joug plus pesant ; il a donc fallu les surcharger de préceptes plus pénibles qu'avantageux : *Ergo dedi eis præcepta non bona, et judicia in quibus non vivunt.* (Ibid., 23.) C'est ainsi, mes frères, qu'un maître juste, mais sévère, en use à l'égard d'un esclave infidèle. Il l'avait d'abord traité plutôt en enfant qu'en serviteur : il ne lui avait rien ordonné, qui ne fût pour sa propre utilité, et dont il ne lui fit comprendre la nécessité et la justice. Mais outragé par son infidélité et sa désobéissance, il donne des chaînes à cet esclave ingrat et fugitif ; il le dompte par des travaux pénibles ; il lui commande, sans donner d'autre raison de sa volonté, que sa volonté même. Tel était le joug que le Seigneur avait imposé sur l'ancien Israël ; joug que nos pères n'ont pu porter, dit l'apôtre saint Pierre, et qui nous eût sans doute accablés nous-mêmes : *jugum quod neque patres nostri, neque nos portare potuimus.* (Act., XV, 10.)

Mais, grâces inestimables soient rendues à Jésus-Christ notre libérateur, il a brisé ce joug si dur et si insupportable, il nous en a affranchis pour jamais. Dans la loi de liberté dont il est l'auteur, plus de ces préceptes dont la raison même ne peut apercevoir l'utilité ; plus d'autre impureté que celle du péché ; plus d'autres fautes que celles qui se commettent par le dérèglement de la volonté ; plus de ces entraves qui gênent la liberté naturelle dans le choix des viandes et des aliments : nous recouvrons dans son entier le droit que le Seigneur nous avait d'abord donné sur toutes ses créatures : elles sont toutes destinées à nous nourrir et à nous servir. La seule chose que la religion exige de nous, c'est d'en user avec modération et actions de grâce ; elles sont toutes pures pour ceux qui ont le cœur pur : *Omnia munda mundis.* (Tit., I, 15.) Plus de victimes sanglantes, plus de cérémonies figuratives :

nous possédons les biens qu'elles promettaient, nous jouissons de la lumière qu'elles annonçaient. Elles sont détruites, dit saint Augustin, par leur accomplissement même : *Ideo ablata quia impleta.*

Cependant, mes frères, en dégageant le culte du Seigneur de cette multitude d'observances qui le surchargeaient autrefois, Jésus-Christ ne l'a point dépouillé de tout son extérieur. Le Dieu que nous adorons est esprit ; mais nous sommes, nous, composés d'esprit et de corps, et nous devons à l'Auteur de notre être l'hommage de l'un et de l'autre. Il fallait donc, même dans la loi nouvelle, un culte extérieur et public ; mais il fallait aussi que ce culte portât le caractère de la grâce et de la liberté. Ainsi nous observons, à l'exemple des Israélites, le jour du Seigneur, et nous regardons comme un de nos principaux devoirs de ne nous occuper dans ce saint jour que de lui et de son service ; mais notre fidélité à cet égard n'a rien de l'exactitude scrupuleuse des juifs. Nous savons que le Fils de l'homme est le maître même du sabbat, et qu'on n'en viole point la sainteté par des œuvres que commande la charité, la première et la plus indispensable de toutes les lois. Ainsi nous offrons au Seigneur un sacrifice, mais un sacrifice digne de lui, un sacrifice dans lequel tout est infini, et le prêtre et la victime, parce que Jésus-Christ est l'un et l'autre tout ensemble : un sacrifice qui réunit en lui seul tous les genres d'oblations ; sacrifice tout à la fois d'expiation, de propitiation, de paix, d'action de grâce ; sacrifice duquel rien ne peut diminuer le prix aux yeux de Dieu, parce qu'il y considère sur toutes choses le prix infini de la victime qui lui est offerte et les dispositions parfaites du Pontife invisible auquel nous ne faisons que prêter notre ministère. Ainsi la loi nouvelle a, comme l'ancienne, des sacrements : mais ces rites sacrés institués par Jésus-Christ renferment, dans leur petit nombre, plus de vertu et d'efficacité que la multitude innombrable de ceux qui les ont précédés : l'observation en est tout à la fois plus facile et plus salutaire : *Virtute majora, utilitate meliora, actu faciliora, numero pauciora.* Ils ne sont plus seulement les liens extérieurs et visibles de la société du peuple de Dieu ; ils ne sont plus des signes vides de réalité : ils nous unissent véritablement avec Dieu ; ils contiennent sa grâce ; ils nous la communiquent avec une abondance qui ne peut être bornée que par l'insuffisance de nos dispositions. Quelle différence, mes frères, entre cette circoncision qui assujettissait les hommes au joug et à la malédiction de la loi, et le baptême qui les en affranchit, qui efface de leur âme, et le péché qu'ils ont commis dans Adam, et ceux qu'ils ont commis par leur propre volonté ; qui leur donne les droits, la dignité, le caractère d'enfants de Dieu ! Quelle différence entre le ministère de ces prêtres, qui ne jugeaient que de la lèpre corporelle, qui déclaraient seulement qu'on en était attaqué ou guéri ; et celui des

prêtres de la loi nouvelle, à qui il a été donné d'ouvrir et de fermer le royaume des cieux ; qui, par la vertu du sang de Jésus-Christ, dont ils sont les dispensateurs, effacent véritablement la lèpre de l'âme, et prononcent sur les pécheurs pénitents des jugements de miséricorde, que le Seigneur ratifie dans les cieux ! Quelle différence entre le sacerdoce d'Aaron, et celui de Jésus-Christ ; entre ce tabernacle, toujours inondé du sang des animaux, et ces autels où coule sans cesse celui de notre Sauveur, où nous mangeons sa chair adorable, où nous buvons le sang précieux qu'il a donné pour nous racheter, où nous nous unissons à lui par les liens les plus forts et les plus tendres ! Il est donc bien vrai que dans la loi nouvelle la réalité a succédé aux ombres, et la vérité aux figures : il est donc bien vrai que Jésus-Christ nous a affranchis de tout ce que la loi avait de préceptes onéreux et inutiles. Il a laissé subsister les préceptes salutaires dans lesquels consiste la loi morale ; parce que ces préceptes, indispensables de leur nature, ne nous imposent qu'un joug doux et léger, et que notre bonheur même est attaché à leur observation. Mais, en nous laissant soumis à ces préceptes, il nous en donne lui-même l'accomplissement, par la grâce et la charité qu'il répand dans nos âmes ; et c'est encore en ce sens que nous avons passé de l'empire de la loi sous celui de la grâce : *non sumus sub lege, sed sub gratia.* (Rom., VI, 15.)

Je dis, mes frères, que les préceptes de la loi morale, à laquelle nous demeurons soumis, sont aussi indispensables que doux et salutaires. Et en effet, ils sont fondés sur les rapports essentiels de la créature avec son créateur. S'il y a un Dieu, la raison elle-même nous dit qu'il faut l'aimer, et l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable, parce que nous lui devons et notre existence et tous les biens dont nous jouissons : et l'obligation d'aimer Dieu est le premier devoir de la nature comme le premier commandement de la loi. S'il y a un Dieu, il est aussi grand et aussi puissant qu'il est bon ; et son nom saint et terrible ne doit jamais être prononcé qu'avec une religieuse frayeur et une vénération profonde. S'il y a un Dieu, nous lui devons l'hommage de nos actions et de nos travaux ; et le commandement qui nous ordonne de consacrer un jour à son service, est fondé sur les notions les plus pures de la raison et de la justice. De ces principes qui regardent directement le culte de Dieu, passons à ceux qui déterminent nos devoirs envers les autres hommes : quelle beauté, quelle grandeur dans ces préceptes ! Que nous serions heureux si nous les observions avec fidélité ! Le respect et la tendresse pour ceux de qui nous tenons le jour, l'amour mutuel dans tous les cœurs, la vérité dans toutes les bouches, le faible et le pupille

jouissant paisiblement de ses droits et de ses possessions, le lien conjugal resserré par l'amour et la confiance mutuelle des deux époux, les mœurs ramenées à leur pureté, en seraient les fruits précieux. Non-seulement on ne connaîtrait plus ces forfaits, ces violences qui font couler sur la terre tant de sang et de larmes ; mais les désirs mêmes de ce qui est contraire à la justice seraient arrachés. Car, mes frères, la loi porte jusqu'à ce point la perfection de ses préceptes : elle ne nous défend pas seulement d'enlever les biens que la Providence a donnés à nos frères, elle nous défend même de les désirer.

Pourquoi donc, mes frères, parmi cette multitude innombrable d'hommes qui ont reçu cette loi si sainte et si sage, y en a-t-il si peu qui l'aient fidèlement observée ? Pourquoi l'histoire des Israélites n'est-elle qu'une suite continuelle de prévarications, de murmures, de révoltes contre le Seigneur ? Pourquoi enfin cette loi, cette loi divine est-elle devenue, selon l'expression de l'Apôtre, la force du péché et un instrument de mort : *Virtus peccati, ministratio mortis* ? (II Cor., III, 7.) C'est, comme il le dit lui-même, parce qu'elle n'était écrite que sur la pierre : *Litteris deformata in lapidibus* (Ibid.), c'est-à-dire que le Seigneur, pour y soumettre les hommes, se contentait de la leur proposer extérieurement, et de leur inspirer une haute idée de sa grandeur et une vive crainte de ses jugements. Tel était le but de cet appareil terrible avec lequel la loi fut publiée. Le Seigneur descend sur le mont Sinaï avec tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire : une nuée majestueuse le dérobe aux yeux des mortels. Il ne manifeste sa puissance que par des éclairs et des foudres. La peine de mort prononcée contre le téméraire qui osera approcher de cette montagne redoutable, le son éclatant de la trompette, les coups redoublés du tonnerre, portent dans tous les cœurs l'abattement et l'effroi : le peuple ne peut plus soutenir la présence du Maître qui lui donne des lois ; il est contraint de demander que le Seigneur ne lui parle plus que par la voix de son ministre ; ce Médiateur de l'ancienne alliance ne peut lui-même cacher la frayeur qui l'agite. A la vue de ce spectacle effrayant, que n'eût pas promis le peuple consterné ? Il s'engage à observer tout ce que le Seigneur vient de lui commander : *Omnia quæ locutus est Dominus faciemus.* (Exod., XXIV, 7.) Mais apprenons ici combien la crainte la plus vive est peu capable de changer les cœurs. Ce peuple d'esclaves n'attend que le moment de secouer le joug qui lui est imposé ; sa crainte se dissipe avec la rapidité des éclairs qui l'ont produite. Il retourne de toute la plénitude de son cœur aux vaines idoles auxquelles il n'a jamais cessé d'être attaché. Il célèbre par une joie insensée et des fêtes sacrilèges, son crime et son ignominie.

Ah ! mes frères, cette légèreté qui nous paraît si incroyable, est véritablement dans

la nature. On ne fait jamais longtemps ce qu'on ne fait qu'avec peine. La crainte peut suspendre l'effet des passions; mais elle ne les détruit pas : elle n'empêche pas qu'on ne soit toujours secrètement ennemi de la loi qui les condamne. Elle couvre de cendres un feu toujours subsistant et toujours prêt à éclater. Non, il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre constants et fidèles, parce que lui seul nous fait obéir avec joie; parce qu'il nous fait trouver notre bonheur dans l'obéissance même, et qu'il tourne vers le véritable bien le penchant invincible qui nous entraîne vers le plaisir. Ses impressions ne sont pas, comme celles de la crainte, des mouvements passagers, des traces légères, et que le moindre souffle puisse effacer. Il est fort comme la mort, dit l'Ecriture, et les fleuves les plus rapides, les torrents les plus impétueux, ne peuvent éteindre les chastes flammes qu'il allume dans nos âmes.

Or cet amour, mes frères, Dieu le répand par son Esprit-Saint dans nos cœurs, et c'est là le précieux avantage de la nouvelle alliance sur l'ancienne. Car voici ce que dit le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie : le jour vient où je ferai avec la maison de Judas et la maison d'Israël, une alliance nouvelle; alliance différente de celle que j'ai faite avec leurs pères, au jour où je les ai pris comme par la main pour les retirer de la servitude d'Egypte. Ils ont violé cette alliance, et par leur infidélité ils ont attiré sur eux ma colère, dit le Seigneur; mais voici l'alliance nouvelle que je ferai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple : *Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam : et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum.* (Jerem., XXXI, 33.) Dans Ezéchiel : *Je vous donnerai un cœur nouveau; je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous. Je vous ôterai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair.* (Ezech., XI, 19.) Mon esprit sera au dedans de vous, et je ferai que vous marchiez dans la voie de mes commandements, que vous observiez mes ordonnances, et que vous fassiez les œuvres de justice. Telle est donc, dit saint Augustin, d'après ces oracles de l'Ecriture, telle est la différence essentielle de la nouvelle et de l'ancienne alliance : *Hæc apparet distantia Veteris et Novi Testamenti.* Dans l'une, la loi de Dieu est écrite sur la pierre, et les hommes y sont portés par le motif de la crainte qu'ils conçoivent de Dieu et de ses jugements. Dans la nouvelle, la même loi est écrite dans les cœurs, et les hommes y sont attirés par le saint amour qui leur fait trouver les plus chastes délices dans l'observation même des commandements : *Lex ibi in tabulis, hic in corde scribitur; et quod ibi extrinsecus terret, hic delectat intrinsecus.*

Comprenez, mes frères, cette doctrine de l'Ecriture et des Pères, et concevez la

véritable idée de la grâce de Jésus-Christ : elle agit sur nous cette grâce, et elle agit efficacement, puisqu'elle crée en nous un esprit et un cœur nouveaux : mais elle agit comme sur des êtres libres, et non pas comme sur des êtres inanimés. Elle ne nous contraint point; elle ne nous nécessite point; elle ne nous fait faire le bien qu'après nous l'avoir fait vouloir, et elle ne nous le fait vouloir qu'en nous le faisant aimer. Elle agit sur nous pour nous faire agir, et non pas pour nous dispenser d'agir. Ainsi c'est nous qui faisons le bien, mais c'est elle qui nous le fait faire; c'est nous qui le voulons, mais c'est elle qui nous le fait vouloir; c'est nous qui méritons, mais c'est elle qui nous fait mériter; et lorsque Dieu couronne en nous nos mérites, ce sont ses propres dons qu'il couronne.

Que ces vérités sont consolantes, mes frères, et qu'elles sont capables de nous faire concevoir une vive reconnaissance envers Dieu qui nous a appelés à une alliance si sainte et si avantageuse pour nous ! Alliance dans laquelle il promet à notre fidélité la plus magnifique de toutes les récompenses, et nous donne lui-même cette fidélité; où il met lui-même dans notre cœur les vertus et opère lui-même en nous les bonnes œuvres qui produisent nos mérites ! Mais aussi quelles lumières naissent de ces vérités, et quelles obligations elles nous imposent ! Ce n'est plus la rosée du ciel et la graisse de la terre que le Seigneur promet à notre fidélité; c'est lui-même qui doit être notre récompense; c'est lui qui, par la vue qu'il nous donnera dans l'éternité de lui-même et de sa suprême beauté, comblera nos désirs et nous enivrera d'un torrent de délices. Les biens de la terre ne doivent donc plus être l'objet de nos désirs : ce n'est donc plus dans la vue d'obtenir les prospérités temporelles que nous devons le servir; et si nous avons encore des idées si basses, des espérances si charnelles, dit Saint-Augustin, quoique chrétiens par notre baptême et par le caractère sacré qui nous y a été imprimé, nous serions encore Juifs par le cœur, et nous appartenirions plutôt à l'ancienne alliance qu'à la nouvelle : *In ipso populo Christiano qui carnaliter vivunt, carnaliter sperant, carnaliter diligunt, adhuc ad Vetus Testamentum pertinent.* L'amour est le puissant ressort par lequel le Seigneur veut nous rendre fidèles à sa loi; c'est donc aussi par le motif de ce saint amour que nous devons la pratiquer. Non; l'esprit que nous recevons dans la nouvelle alliance, n'est pas un esprit de crainte et de servitude; c'est l'esprit d'adoption des enfants : non; ce n'est plus comme un maître terrible que nous devons considérer le Seigneur notre Dieu, c'est comme un père tendre et bienfaisant. Craignons-le, craignons ses jugements; craignons les peines terribles dont il menace dans l'autre vie ceux qui rejettent dans celle-ci ses bienfaits et ses grâces : rien n'est plus légitime que cette crainte; mais ne nous y bornons pas :

craignons encore plus de lui déplaire, de l'offenser, de rien faire qui soit indigne du nom et de la dignité de ses enfants.

Ce même esprit qui va vous être donné dans le baptême, mon cher frère, vous sera ensuite donné avec toute la plénitude de ses dons dans le sacrement de la confirmation. Qu'il soit surtout pour vous un esprit de force et de courage pour vous affermir dans la grâce de votre vocation, pour vous mettre en garde contre les tentations et les dangers auxquels vous allez être exposé. Oui, je puis bien vous le dire avec la sainte Ecriture : O mon fils, en entrant dans le service du Seigneur, préparez votre âme à la tentation. Nous ne sommes plus dans ces temps orageux où la profession du christianisme exposait aux tourments et à la mort; et cependant il faut encore du courage pour oser être chrétien, pour braver un monde injuste et corrompu, pour pratiquer au milieu de lui et malgré sa censure, la piété pour laquelle il n'a que du mépris. Ce que je crains le plus pour vous, disait saint Augustin à des chrétiens nouvellement baptisés, c'est la société de ces hommes infidèles, qui ne sont, hélas ! qu'en trop grand nombre parmi nous; de ces hommes qui ne portent que par erreur le nom de chrétiens, et qui déshonorent par l'avarice, la cupidité, la corruption des mœurs, la foi dont ils font profession. Ah ! je vous en conjure, par la miséricorde du Dieu qui vous a appelés et qui vous a purifiés de vos péchés, par les sacrements que vous avez reçus, par les dons sacrés que vous recevrez bientôt à la table du Seigneur, fermez l'oreille à leurs discours, et les yeux à leurs exemples, et attachez-vous uniquement à ceux qui prennent pour règle de leur conduite l'Evangile et les maximes de Jésus-Christ. Il en est encore dans le sein de l'Eglise, et l'aire du Seigneur n'est pas vide de bon grain, quoique la paille inutile le recouvre et le cache à nos yeux. Déjà vous avez le bonheur d'être en société avec ceux qui craignent le Seigneur; déjà vous avez trouvé dans ceux qui ont été les instruments des miséricordes de Dieu à votre égard, qui vous présentent maintenant à l'Eglise, et qui se rendent en quelque sorte garants envers elle de votre fidélité; déjà, dis-je, vous avez trouvé en eux des chrétiens dignes de ce nom. Soyez-le vous-mêmes et le Seigneur vous fera bientôt connaître ceux qui lui sont demeurés fidèles; bientôt une heureuse conformité de goûts et de sentiments formera entre eux et vous la société la plus douce, et vous vous aiderez mutuellement à porter le joug aimable de Jésus-Christ.

Mais c'est trop longtemps retarder votre bonheur : approchez, mon cher frère, de ces fonts sacrés; laissez-y le vieil homme et ses actions, c'est-à-dire vos péchés, et devenez-y un homme nouveau, créé par la grâce de Dieu dans la sainteté, la vérité, la justice; laissez-y ce cœur de pierre que le Saint-Esprit a si souvent reproché à vos

pères, et prenez-y un cœur de chair, c'est-à-dire un cœur docile et sensible aux impressions de la grâce. Vous allez, dans votre baptême, retracer à nos yeux le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ; vous y mourrez au péché comme il est lui-même mort pour le péché; vous y ressusciterez vivant de la vie de la grâce, comme il est lui-même ressuscité d'entre les morts, plein de force et de vigueur. Mais souvenez-vous que Jésus-Christ n'est mort qu'une fois; souvenez-vous qu'une fois ressuscité, la mort n'a plus d'empire sur lui. Que ce soit là votre modèle, mon cher frère. Conservez soigneusement le caractère de cette unique mort et de cette unique résurrection, et portez jusqu'au tribunal de celui qui viendra juger les vivants et les morts l'innocence dont vous allez être revêtu pour la première fois. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

EXORDE

Pour le lundi de Pâques.

SUR LE BAPTÊME.

Consepulti sumus cum illo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vite ambulemus. (Rom., VI, 4.)

Nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ dans le baptême pour imiter sa mort, afin que, comme il est ressuscité d'entre les morts par la puissance de son Père, de même aussi nous menions une nouvelle vie.

Telles sont, mes frères, les conséquences importantes que l'Apôtre nous fait tirer des mystères de la mort, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ. Il nous les représente comme l'image et l'emblème de ce qui doit se passer en nous. La mort du Sauveur, il veut que nous l'imitions en mourant entièrement et pour toujours au péché; sa sépulture, il veut qu'elle serve à nous rappeler le moment heureux où, ensevelis nous-mêmes dans les eaux salutaires du baptême, nous y avons repris une vie nouvelle; sa résurrection, il veut qu'elle soit le modèle de notre fermeté à marcher dans les voies de la justice et de l'innocence.

C'était pour se conformer à cette doctrine céleste que l'Eglise réunissait autrefois dans la même solennité, et les actions de grâces qu'elle rendait à Dieu avec tant de joie et d'appareil pour la résurrection de son Époux, et le baptême par lequel elle lui donnait de nouveaux enfants, et la réconciliation des pécheurs qui s'étaient purifiés dans le baptême laborieux de la pénitence. C'était surtout pour rendre le baptême une imitation plus fidèle et plus expressive de la sépulture de Jésus-Christ qu'elle le conférait alors par une triple immersion, c'est-à-dire en plongeant les baptisés dans les fonts sacrés, de manière qu'ils y étaient entièrement cachés et comme ensevelis autant de fois que Jésus-Christ était resté de jours dans le tombeau.

Des usages nouveaux ont pris la place de

ces rites anciens et respectables; mais la réalité de ce qu'ils signifiaient n'en subsiste pas moins. Il n'est pas moins vrai que dans le baptême nous recevons une pleine et entière rémission de nos péchés, que le corps du péché y est entièrement détruit, et qu'il doit demeurer au fond de ce tombeau, tandis que nous en sortons nous-mêmes avec Jésus-Christ pour mener avec lui une vie nouvelle.

Aussi, mes frères, l'Eglise, malgré les changements survenus dans sa discipline et ses cérémonies, ne cesse-t-elle pas de nous donner dans ses prières et sa liturgie les mêmes instructions, et de nous rappeler, surtout dans ce saint temps, le souvenir de notre baptême, pour nous avertir de l'obligation que nous y avons contractée de retracer en nous les mystères de la mort, de la sépulture et de la résurrection de notre Sauveur. C'est donc pour entrer dans ses vues que je veux vous entretenir aujourd'hui de cette matière importante.

Le baptême peut être considéré sous deux points de vue différents, ou comme un bienfait inestimable de la part de Dieu, ou comme un engagement sacré et inviolable de la nôtre. J'embrasse ici ces deux objets. Les bienfaits que nous avons reçus de Dieu dans le baptême seront le sujet de ma première partie. Les engagements que nous y avons contractés envers lui seront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Voyez le *Sermon sur le Baptême*, au troisième dimanche de l'Avent, col. 85.]

AUTRE EXORDE

Pour le lundi de Pâques.

SUR LE DANGER DE PERDRE LA FOI.

Coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum, quoniam advesperascit et inclinata est jam dies. (Luc., XXIV, 29.)

Les disciples obligèrent Jésus de rester, en lui disant : Demeurez avec nous, parce qu'il est déjà tard et que le jour est sur son déclin.

Vous n'êtes pas sans doute étonnés, mes frères, de la sainte violence que font à Jésus-Christ deux de ses disciples, ravis, enchantés de la sagesse de ses discours, de la profondeur de sa science, et de la lumière avec laquelle il leur avait expliqué les oracles des saintes Ecritures? Le grand empressement avec lequel ils le forcent en quelque manière de demeurer avec eux est l'effet de ce feu céleste qu'il avait allumé dans leur cœur, et dont ils s'étaient sentis embrasés en entendant sa divine parole. Cependant ils ne le connaissaient pas encore pour Jésus de Nazareth qui venait d'être sacrifié à la fureur des Juifs. Un nuage épais, répandu sur leurs yeux, les empêchait de découvrir dans le compagnon de leur voyage les traits de ce bon Maître, qui les avait aimés avec tant de tendresse, et qu'ils pleuraient comme mort, tandis qu'il jouissait déjà de la gloire de sa résurrection. Mais nous, mes frères, pour qui ces nuages sont entièrement dissipés, nous

qui sommes assurés de la résurrection et de la divinité de notre Sauveur, nous qui, non-seulement l'avons reconnu dans le mystère de la fraction du pain, mais qui l'avons même reçu au dedans de nous-mêmes sous les apparences de ce pain sacré; nous enfin à qui il vient de prodiguer tant de marques de bonté et de clémence, de quel amour ne devons-nous pas être pénétrés pour lui? Avec quelle ardeur ne devons-nous pas désirer qu'il demeure toujours en nous et avec nous? Par quelles vives instances, par combien d'humbles supplications ne devons-nous pas nous efforcer de l'arrêter, lorsqu'il paraît vouloir s'éloigner de nous : *Ipse se finxit longius ire, et coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum.*

Mais ce n'est pas seulement comme principe de grâce et de justice, c'est aussi comme source de vérité et de lumière que nous devons nous efforcer de retenir Jésus-Christ au milieu de nous. Un des plus grands bienfaits que nous ayons reçus de sa miséricorde, c'est d'avoir été appelés à la véritable religion, d'avoir eu la connaissance de ces mystères divins qui sont demeurés cachés aux prétendus sages du siècle, et l'intelligence de ces saintes Ecritures encore scellées pour les Juifs qui en sont les dépositaires; d'avoir été substitués, dans l'alliance du Seigneur, à ce peuple autrefois si chéri et si favorisé; enfin, d'avoir été appelés au royaume de Dieu, tandis que les propres enfants de ce royaume ont été précipités dans les plus épaisses ténèbres. Ce bienfait, sans doute, mérite toute notre reconnaissance; mais il n'est pas sans condition de la part de Dieu. Si nous ne faisons pas les œuvres du royaume de Dieu, nous dit Jésus-Christ lui-même, ce royaume nous sera enlevé; il sera donné à une nation plus fidèle et plus reconnaissante, et nous retomberons dans nos anciennes ténèbres, desquelles la miséricorde de Dieu nous a retirés. Hélas! mes frères, si nous considérons l'état de la religion parmi nous, quels sujets n'avons-nous pas de craindre ce malheur? Quelles ténèbres semblent se répandre sur nous, et annoncer un obscurcissement total? Quelles raisons, enfin, n'avons-nous pas de nous écrier avec les disciples d'Emmaüs : Demeurez avec nous, Seigneur, parce que la nuit approche, et que le jour est sur son déclin : *Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.* Telles sont, mes frères, les réflexions que je viens vous développer. Perdre la lumière de la foi, ce serait pour nous le plus grand de tous les malheurs : vous le verrez dans ma première partie. C'est un malheur qui n'est peut-être que trop prochain, et auquel nous nous exposons tous les jours : ce sera le sujet de la seconde. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'entremise de la Vierge, mère de Dieu. *Ave, Maria.*

[Les deux parties comme ci-dessus col. 369, au vendredi de la seconde semaine du Carême.]

SERMON XIX.

Pour le jour de l'Annonciation.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

Ille erit magnus et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in aeternum. (Luc., I, 32.)

Votre Fils sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera pendant toute l'éternité sur la maison de Jacob.

C'est ainsi, mes frères, que l'ange Gabriel annonce à la plus pure et à la plus humble de toutes les vierges, le degré sublime de gloire auquel elle va bientôt être élevée. Ce n'est qu'en lui révélant la grandeur du Fils qu'elle va concevoir par l'opération du Saint-Esprit, qu'il lui fait connaître jusqu'à quel point elle a trouvé grâce devant le Seigneur, et par quelles signalées faveurs il la distingue de toutes les femmes. O Marie, lui dit-il, votre Fils sera celui même du Très-Haut ; sa grandeur n'aura point de bornes, son règne n'aura point de fin ; il sera pendant toute l'éternité le roi et le Sauveur du véritable peuple d'Israël. C'est donc de Jésus-Christ, que Marie tire toute sa gloire : c'est pour la rendre digne d'en devenir la mère, que le Seigneur l'a prévenue de ses bénédictions et de ses faveurs, qu'il l'a sanctifiée dès le premier instant de son existence, et avant même qu'elle eût vu la lumière, qu'il l'a comblée de cette plénitude de grâces, qu'il l'a préservée même de ces fautes légères et vénielles, desquelles notre piété gémit continuellement, qu'il l'a rendue, en un mot, la plus parfaite des créatures : c'est l'éclat de la gloire du Fils de Dieu qui réfléchit sur la Vierge sa mère, et qui la fait briller d'une splendeur de laquelle aucun être créé ne peut approcher : ce sont, en un mot, les rapports sacrés et incommunicables qui se trouvent entre notre Sauveur et la bienheureuse Marie, qui nous autorisent à mêler son culte avec celui de Jésus-Christ, et à consacrer à l'une et à l'autre la fête solennelle que nous célébrons aujourd'hui.

L'objet divin de cette fête, c'est, mes frères, l'incarnation du Verbe. Nous y rappelons avec des sentiments de foi, d'adoration, de reconnaissance, les premiers instants où ce Verbe éternel a daigné prendre notre nature, et où ce Fils de Dieu est devenu celui de Marie. Mais cette Vierge sainte peut-elle ne pas être aussi l'objet de notre vénération ; et à la vue des faveurs que le Tout-Puissant répand sur elle, pouvons-nous ne pas dire à Jésus-Christ, comme cette femme que la sagesse de ses discours avait ravie en admiration : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté : heureux le sein qui vous a nourri : Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti. (Luc., XI, 27.)* Cependant, mes frères, Jésus-Christ lui-même nous apprend que nous pouvons aussi participer à ce bonheur ineffable. Oui, le principal bonheur de Marie, c'est d'avoir cru d'une foi aussi inébranlable que soumise, les grands mystères qui lui ont été

annoncés : *beata quæ credidisti (Luc., II, 45)* ; c'est, selon l'expression des saint Pères de l'Eglise, d'avoir conçu le Verbe divin dans son cœur, plus encore que dans ses entrailles ; c'est d'avoir toujours été fidèle à la grâce de ce Dieu dont elle était la mère ; et qui avait daigné lui être soumis : et par conséquent, mes frères, si nous croyons comme elle, si nous avançons de jour en jour dans la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, si nous nous efforçons de le faire naître, de le faire croître, de le fortifier dans nos cœurs ; nous partageons son bonheur et sa gloire, et nous rendrons tout à la fois à notre Sauveur et à sa sainte Mère le culte qui leur est le plus agréable. C'est dans cette vue, mes frères, que je vais vous entretenir aujourd'hui des grandeurs de Jésus-Christ. Je le considérerai d'abord comme le Fils et le Verbe de Dieu ; et ses grandeurs, sous ce point de vue, feront le sujet de ma première partie. Je le considérerai ensuite dans son Incarnation, et ces traits de lumière et de gloire qui éclatent à travers les ombres de son humanité, feront le sujet de la seconde. Vierge sainte, qui avez été choisie entre toutes les femmes, pour porter dans vos chastes entrailles le Fils unique du Tout-Puissant, la gloire de ce Dieu fait homme est devenue la vôtre, et nous ne pouvons rendre grâce au Père céleste de nous avoir donné son Fils bien-aimé, sans nous rappeler avec une tendre reconnaissance que c'est par vous qu'il nous l'a donné. Obtenez-moi de l'Esprit-Saint, qui a opéré en vous ce grand mystère, d'en parler avec dignité : obtenez pour tous les fidèles qui m'écoutent, de le méditer et de le comprendre comme vous l'avez médité et compris vous-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une des plus importantes vérités que le christianisme ait apprise aux hommes, ou plutôt le fondement et la base de tout le christianisme, c'est, mes frères, que le Dieu immortel que nous adorons, est un en trois personnes ; qu'il y a un Père qui est Dieu, un Fils qui est Dieu, un Saint-Esprit qui est Dieu, et que ces trois personnes ensemble ne font qu'un seul et même Dieu. En vain une orgueilleuse raison voudrait-elle opposer à la certitude de ce mystère les ténèbres majestueuses dont il est environné : s'il est une fois démontré qu'il appartient à la révélation, si tous les prodiges qui établissent la vérité du christianisme rendent témoignage à une vérité sans laquelle le christianisme est une chimère ; il faut que la raison adore dans un humble silence ce qu'elle ne peut comprendre ; il faut qu'elle avoue que le moyen le plus sûr, le moyen unique d'avoir une connaissance exacte de Dieu, c'est de s'en rapporter à Dieu lui-même : *ipse de se Deo credendum est.*

Nous conserverons donc avec respect et reconnaissance cette foi précieuse dans laquelle nous avons été baptisés ; et nous reconnaitrons dans l'unité de la nature divine

trois personnes égales et consubstantielles, sans diviser la substance qui leur est commune; sans confondre l'ordre et les propriétés qui les distinguent. Ces trois personnes sont également l'objet de notre adoration : mais celle qui s'est le plus manifestée à nous, celle avec laquelle nous avons eu en quelque sorte le plus de rapports, c'est le Fils ou le Verbe qui s'est fait homme pour nous, dans lequel nous voyons le Père, par lequel nous recevons le Saint-Esprit. C'est cette personne divine dont je dois vous exposer les qualités et les grandeurs. Prêtez-moi, mes frères, une attention proportionnée à la dignité du sujet dont je vous entretiens, et considérez avec moi ce qu'est le Verbe par rapport aux personnes divines, et ce qu'il est par rapport à nous.

I. La foi nous apprend que le Verbe est le Fils éternel du Père, qu'il est produit de sa propre substance par une génération aussi véritable qu'incompréhensible, qu'il lui est parfaitement semblable, égal, consubstantiel, et qu'il est avec lui le principe du Saint-Esprit. Entrons, à l'aide de l'Écriture et de la tradition, dans la profondeur de ces mystères.

Oui, mes frères, Dieu a un Fils; il est infiniment glorieux pour lui de l'avoir, et il manquerait quelque chose à sa perfection et à sa béatitude, s'il ne l'avait pas. Celui, dit Isaïe, qui donne à tous les êtres la fécondité par laquelle ils se produisent, n'aura-t-il pas lui-même cette fécondité dans le degré le plus éminent : *Si ego, qui generationem cæteris tribuo, sterilis ero, dicit Dominus?* (Isa., XLIX, 24.) Celui de qui toute paternité dérive dans les cieux et sur la terre, ne sera-t-il pas lui-même Père de la manière la plus excellente? Or, pour que Dieu soit Père dans le sens le plus exact et le plus digne de lui, il ne suffit pas qu'il produise hors de lui des êtres qui, par cela qu'ils sont tirés du néant même, ne peuvent avoir avec lui ni égalité, ni proportion. Les ouvrages de ses mains peuvent être ses enfants par adoption, par la tendresse avec laquelle ils les aime : mais il ne le sont pas par nature, ils n'ont point avec lui les rapports d'un fils avec son père; ils ne participent point à son essence; ils ne le représentent jamais parfaitement. Il fallait donc, pour que Dieu eût véritablement la qualité de Père, qu'il produisît de lui-même, de sa propre substance, un Fils qui fût de la même nature que lui; qui par conséquent lui fût parfaitement égal, puisqu'il ne peut être de la nature de Dieu, sans posséder, comme lui, toutes les perfections dans un degré infini : un Fils qui fût unique; tant parce que tout ce qui est infiniment parfait est unique nécessairement, qu'à cause de l'infinité de son être, qui égale, qui épuise pour ainsi dire la fécondité du Père qui le produit : un Fils qui fût éternel; soit parce que l'éternité entre dans la souveraine perfection, soit parce qu'il est produit de la substance du Père, et qu'aucun changement ne peut arriver dans cette substance dans

laquelle tout est nécessaire et immuable : enfin un Fils qui lui fût consubstantiel; parce que Dieu est nécessairement un, et que multiplier la substance divine, c'est multiplier la Divinité.

Voilà, mes frères, des vérités que la chair et le sang ne révèlent pas; des vérités que la raison, abandonnée à elle-même, n'aurait jamais découvertes, mais dont cette même raison, éclairée des lumières de la foi, sent toute la justesse et toute la nécessité. O mon Dieu! ces esprits orgueilleux qui croient vous connaître par eux-mêmes et sans le secours de votre révélation, ne vous connaissent véritablement pas. En refusant de rendre hommage à la fécondité de votre nature qui produit de toute éternité un Fils égal à vous-même, ils ignorent, ils rejettent un de vos plus augustes attributs; ils vous conçoivent infiniment moins parfait, infiniment moins heureux que vous n'êtes.

En effet, mes frères, il manquerait quelque chose à la béatitude de l'Être suprême, s'il n'avait de toute éternité ce Fils qui est la splendeur de sa gloire, la ressemblance parfaite de sa substance, le miroir sans tache dans lequel il contemple sa propre majesté. Il serait moins heureux, si avant que sa puissance eût tiré du néant aucune créature, il n'avait avec lui ce Verbe, par lequel il se dit à lui-même tout ce qu'il est, avec lequel il s'entretient d'une manière ineffable; avec lequel il dispose, il concerté, pour ainsi dire, l'ouvrage qui doit sortir de ses mains.

Aussi l'existence du Fils de Dieu et sa génération éternelle est-elle une des vérités que l'Écriture nous révèle avec le plus de clarté. Dans l'Ancien Testament, c'est une aurore qui annonce un jour plus lumineux; dans l'Évangile et dans les écrits des apôtres, c'est un soleil qui dissipe, qui chasse au loin les ténèbres et les nuages, qui porte dans les esprits la lumière la plus vive, la plus forte conviction. Est-ce donc à un pur homme que le Seigneur dit : Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (Psal. II, 7.) Comprenez, mes frères, le sens de cette expression : Je vous ai engendré aujourd'hui, *hodie* : dans ce jour qui ne connaît ni veille ni lendemain; dans ce jour qui est toujours présent; dans ce jour qui n'a point commencé et qui ne doit point finir dans l'éternité : *hodie*. Est-ce un homme, est-ce une créature, à qui il est dit : Vous êtes dès le commencement : *tecum principium.* (Psal. CIX, 3.) Avant que mes mains eussent formé l'astre qui répand la lumière; avant qu'il y eût des astres pour marquer la succession du temps; avant que le temps lui-même fût créé, je vous ai engendré de ma propre substance : *ex viro ante luciferum genui te.* (Ibid.) N'est-ce pas la sagesse substantielle de Dieu, ou ce qui est la même chose, n'est-ce pas son Verbe et son Fils qui dit lui-même : Le Seigneur m'a engendré dès le commencement; je suis avec lui de toute éternité : il n'avait pas encore créé les abi-

mes, et j'étais déjà dans son sein : il n'avait pas encore affermi la terre sur ses fondements, et j'étais déjà engendré?

Mais quelle force, quelle abondance de lumières dans ces paroles magnifiques par lesquelles saint Jean commence son Evangile ! Au commencement le Verbe était : *In principio erat Verbum.* (Joan., I, 1.) Remontez à l'origine du monde : le Verbe était. Remontez plus haut si vous le pouvez, et concevez une infinité de siècles les uns devant les autres : il était ; il ne commençait pas, on ne le créait pas, on ne le faisait pas : il était ; et qu'était-il ? le Verbe, la parole intérieure, la pensée éternelle et subsistante de Dieu ; il était comme son Père, *celui qui est* ; il était Dieu : *Deus erat Verbum.* (Ibid.) O mes frères, quelle obstination pourra résister à un oracle si clair de la vérité ? Qui pourra nier l'égalité parfaite, la consubstantialité absolue du Fils avec le Père ? Le Fils est Dieu : y a-t-il des dieux inégaux ? y a-t-il plusieurs dieux ? et s'il n'y en a qu'un seul, ce Verbe qui est Dieu comme le Père, peut-il être d'une autre substance que le Père ?

Cependant que de travaux et de larmes a coûtés à l'Eglise la défense de ce dogme si clairement révéler ! Elle a vu son sein déchiré par des hérétiques ennemis de la divinité du Verbe : elle a entendu les blasphèmes des ariens, qui le mettaient au nombre des créatures. Elle a vu des empereurs et des rois de la terre, qui se disaient chrétiens, conjurés de nouveau contre le Seigneur et contre son Christ : elle a vu un grand nombre de ses propres pasteurs devenir le jouet du vent des opinions, et altérer par des équivoques, par des ménagements indignes de la vérité, le dépôt précieux de la foi. Mais au milieu de ces orages, elle n'a cessé de publier hautement, d'enseigner clairement le dogme de la consubstantialité. Et qu'est devenue cette hérésie qui a ravagé l'univers pendant tant d'années, qui a attaqué la vérité avec tous les artifices de l'erreur, joints à tous les efforts de la puissance séculière ? Le Seigneur s'est levé, et ses ennemis ont été dissipés devant lui ; ils se sont évanouis comme la fumée ; ils ont disparu comme la cire qui se fond devant un brasier ardent ; et ils ne sont presque plus connus que par les trophées, par les victoires que l'Eglise a remportés sur eux. Puissent leurs malheureux rejetons ouvrir enfin les yeux à la lumière ! puissent les aveugles disciples de Socin céder à l'autorité de l'Ecriture qu'ils font profession de respecter ! puisse l'Eglise catholique conserver toujours dans son intégrité la foi qu'elle a reçue des apôtres et des Pères, et condamner toujours, par des jugements équitables et lumineux, les nouveautés profanes qui voudraient altérer la pureté de sa croyance et de son langage ! et puissions-nous nous-mêmes, mes frères, mériter par la pureté de nos mœurs, de connaître Dieu tel qu'il est, et de demeurer dans son véritable Fils : *ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero*

Filio ejus ! (I Joan., V, 20.) C'est lui qui est le vrai Dieu, et c'est par lui que nous espérons la vie éternelle : *hic est verus Deus et vita æterna.* (Ibid.) Que l'unité de la foi, que l'ardeur de la charité ne fassent de nous tous qu'un cœur et qu'un esprit dans son Père et dans lui, comme il n'est lui-même qu'un même Dieu avec son Père. C'est une des conséquences que nous devons tirer, pour notre édification, du mystère sublime de la Trinité ; c'est la prière que Jésus-Christ a daigné faire pour nous à son Père : *ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te ; ut sint unum sicut et nos unum sumus.* (Joan., XVII, 21.)

Le Verbe, par rapport au Père, est donc Fils éternel et consubstantiel ; la foi nous apprend encore qu'il est avec lui le principe éternel du Saint-Esprit ; et sous ce point de vue, mes frères, il n'est pas moins digne de nos adorations et de nos hommages. Qu'est-ce que le Saint-Esprit, selon la doctrine de l'Eglise catholique ? L'amour mutuel du Père et du Fils. Amour qui est une personne subsistante et distinguée du Père et du Fils, comme le Verbe et la sagesse du Père est une personne subsistante et distinguée de lui ; une personne éternelle comme celles de qui elle procède ; puisque ces deux personnes divines n'ont jamais pu exister sans cet amour qui les unit ; une personne égale et consubstantielle au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; puisque, selon l'Ecriture, le Saint-Esprit a avec eux le même temple, qui est notre âme, notre corps, tout ce que nous sommes. Un être inégal et étranger au Père et au Fils pourrait-il être nommé avec eux en égalité ? serions-nous baptisés et consacrés au nom d'une créature ? s'il n'était pas Dieu, pourrions-nous sans idolâtrie nous regarder nous-mêmes comme son temple ?

Or, mes frères, si cette personne divine est autant l'amour du Fils pour le Père, que l'amour du Père pour le Fils, elle procède donc du Fils comme du Père. Vous ne verrez point dans l'Ecriture la seconde personne appelée le Fils ou le Verbe du Saint-Esprit, comme elle est appelée le Fils ou le Verbe du Père : mais vous y verrez l'Esprit saint appelé l'Esprit du Fils de Dieu ; vous y verrez que cet Esprit de vérité prend dans le sein même du Fils la vérité qu'il doit annoncer aux hommes ; vous y verrez tantôt que c'est le Père qui l'envoie au nom du Fils, et tantôt que c'est le Fils qui l'envoie du sein du Père ; et cette mission du Saint-Esprit par le Fils prouve, selon les saints docteurs, que le Fils en est le principe. Croyons donc fermement, avec l'Eglise catholique, que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils ; et plaignons l'aveuglement de ces Eglises infortunées que l'erreur contraire retient dans le schisme le plus déplorable. Ce n'est point ici, mes frères, une de ces vérités purement spéculatives, qui n'influent en rien sur les sentiments de notre cœur. C'est au contraire une de celles qui nous

donnent la plus haute idée du Verbe éternel, et qui excitent le plus nos sentiments d'amour et d'adoration envers lui. En effet, si c'est de lui que procède l'Esprit saint, si c'est lui qui nous l'envoie et qui nous le communique, les dons de ce divin Esprit, la grâce par laquelle il nous fortifie, la vérité qu'il nous enseigne, les consolations ineffables qu'il répand dans nos cœurs, sont donc aussi des dons du Verbe éternel; et notre reconnaissance doit remonter jusqu'à lui et par lui au Père; afin qu'en toutes choses, nous glorifions Dieu le Père, par son Fils dans l'unité du Saint-Esprit.

Malheur à quiconque n'a pas de goût pour cette doctrine céleste : malheur à quiconque ose la comparer à ces vaines spéculations qui amusent le loisir des hommes ! Qu'y a-t-il dans les sciences profanes qui approche de l'importance et de la certitude de ces vérités ? Ce sont elles, mes frères, dont notre esprit se nourrira pendant toute l'éternité. Nous verrons alors, sans ombre et sans nuage, ce que nous voyons ici comme dans une énigme : nous concevrons cette génération éternelle du Verbe qui surpasse ici toutes nos pensées, et sur laquelle le prophète s'écriait : Qui pourra expliquer sa génération : *Generationem ejus quis enarrabit ?* (Isa., LIII, 8.) Nous concevrons cette procession éternelle du Saint-Esprit, dont le Père et le Fils, si réellement distingués entre eux, ne sont cependant qu'un seul et même principe; et, pleins de la plus profonde vénération, nous louerons à jamais le Dieu trois fois saint, qui nous donnera la connaissance la plus parfaite, et la vue la plus distincte de lui-même. Mais en attendant ce bonheur, jouissons de celui que la foi nous procure; recevons avec reconnaissance les lumières qu'elle nous donne; et adorons ce Fils unique qui, étant de toute éternité dans le sein du Père, en est en quelque sorte descendu pour nous donner ces sublimes connaissances : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarrabit.* (Joan., I, 18.) Adorons-le donc dans les rapports qu'il a avec les personnes divines; adorons-le aussi dans ceux qu'il a avec nous et avec toutes les autres créatures.

II. Je ne parle point encore, mes frères, de ces rapports qui sont entre lui et nous, en vertu de son incarnation : nous savons qu'en devenant homme, il est devenu notre frère, notre modèle, notre Pontife, notre Victime, le Juge des vivants et des morts, le Chef de l'Eglise qu'il a acquise et rachetée de son sang : que de titres pour mériter notre vénération et notre amour ! Mais je le considère encore ici dans sa nature divine, et je dis, d'après les saintes Ecritures, qu'il est la sagesse qui a présidé à la formation et à l'arrangement de l'univers; qu'il est Celui par qui toutes les créatures visibles et invisibles ont été tirées du néant; qu'il est la lumière qui éclaire tous les êtres intelligents; qu'il est enfin, avant son incarnation même, le Sauveur des hommes, et leur guide dans l'affaire de la religion et du

salut. Développons ces grandes qualités du Verbe.

Premièrement, c'est Lui qui, étant la sagesse même du Père, a présidé à la formation et à l'arrangement de l'univers. N'employons point ici d'expressions humaines, et laissons parler la Sagesse de Dieu. O hommes, nous dit-elle, prêtez l'oreille à mes discours, parce que j'ai de grandes choses à vous révéler : *Audite, quoniam de rebus magnis locutura sum.* (Prov., VIII, 6.) Le Seigneur m'a mise au commencement de toutes ses voies, lorsqu'il préparait les cieux et que sa main libérale y semait la lumière et les étoiles. J'étais son conseil, lorsqu'il donnait à la mer ses rivages et qu'il marquait à ses flots tumultueux les bornes qu'ils devaient respecter; lorsqu'il élevait l'air, et qu'il donnait aux eaux leur niveau et leur équilibre; lorsqu'il posait les fondements de la terre, et qu'il lui donnait son contre-poids pour la soutenir dans l'immensité du vide. J'étais avec lui, composant, réglant, gouvernant toutes choses : je me réjouissais avec lui et je lui disais sans cesse que tout était bon; je me jouais dans l'univers par la facilité, la variété, l'agrément des ouvrages que je produisais : *Ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum.* (Ibid., 31.) Ainsi parle la Sagesse divine.

O mes frères ! nous qui jouissons du spectacle magnifique de l'univers, ne porterons-nous pas nos vues jusqu'à l'Etre tout-puissant qui l'a créé, jusqu'à la Sagesse infinie qui a présidé à la disposition admirable des parties qui le composent ? Non ce n'est point un aveugle hasard qui a établi les lois de la pesanteur, et qui, par la combinaison des forces motrices, a produit les mouvements les plus réguliers : ce n'est point lui qui a donné aux animaux et aux plantes leur fécondité, qui a disposé nos organes et qui a fait du corps humain l'abrégé des merveilles de l'univers. C'est vous, ô mon Dieu, qui avez fait toutes ces choses par votre sagesse : *Omnia in sapientia fecisti* (Psal. CIII, 24); c'est vous qui avez fait les cieux par votre intelligence : *Fecit celos in intellectu* (Psal. CXXXV, 5); c'est vous qui, par votre Verbe, leur avez donné leur stabilité et leur magnificence : *Verbo Domini celi firmati sunt, et spiritus ejus omnis virtus eorum.* (Psal. XXXII, 6.)

Non-seulement, mes frères, le Verbe est comme l'idée dans laquelle le Tout-Puissant a conçu son ouvrage et le modèle sur lequel il l'a exécuté : mais il est aussi, avec le Père et le Saint-Esprit l'auteur et le créateur de toutes choses. Car c'est une vérité de foi que toutes les actions extérieures de la Divinité appartiennent également aux trois personnes divines. Si la toute-puissance est particulièrement attribuée au Père, ce n'est pas, disent les saints docteurs de l'Eglise, qu'elle appartienne à lui seul; c'est parce qu'elle réside en lui comme dans sa source primitive, et qu'il la commu-

nique au Fils et au Saint-Esprit avec les autres attributs de la Divinité. Que de témoignages rendus dans l'Ecriture à la puissance créatrice du Verbe ! C'est par lui, dit l'Apôtre, que l'Eternel a créé les siècles : *per quem fecit et sæcula* (Hebr., I, 2) ; c'est lui qui porte par sa puissance le poids de cet univers : *portans omnia verbo virtutis suæ* (Ibid.) ; c'est par lui, dit saint Jean, que tout a été fait, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : *omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* (Joan., I, 3.) Regardons-nous donc, avec reconnaissance, comme appartenant au Verbe, non-seulement par la rédemption, mais aussi par la création : *et nos per ipsum* : et puisque nous n'existons que par lui, que tous les moments de notre vie soient consacrés à publier ses grandeurs, à célébrer ses bienfaits. Conjurons-le d'être notre créateur dans l'ordre de la grâce, comme il l'est dans l'ordre de la nature ; de réformer son ouvrage défiguré par le péché, et de créer en nous un cœur nouveau à la place de celui que nous avons, hélas ! livré à tant d'objets indignes de le posséder.

S'il nous est commun avec toutes les créatures d'être les ouvrages du Verbe éternel et incréé, nous ne partageons, mes frères, qu'avec les anges du Seigneur, l'avantage inestimable d'être éclairés par lui. C'est lui, dit l'Evangile, qui est la lumière véritable qui éclaire tous les hommes dès les premiers instants de leur existence : *Lux vera illuminans omnem hominem venturum in hunc mundum.* (Ibid., 9.) Ce don précieux de la raison, qui nous élève au-dessus de tous les ouvrages du Tout-Puissant, cette vive lumière, qui nous fait distinguer le bien du mal et la vérité du mensonge, est donc une émanation de la raison souveraine de Dieu, de sa Sagesse, de son Verbe : c'est lui qui nous la communique ; il est lui-même notre vie, notre raison, notre intelligence. Si nous portons, dans la spiritualité de notre âme, dans la faculté que nous avons de penser et de concevoir, les traits d'une glorieuse ressemblance avec la Divinité ; ces traits divins ne sont réfléchis sur nous que par le Verbe, qui est essentiellement l'éclat de la lumière éternelle et l'image sans tache de la majesté de Dieu : *candor lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis.* (Sap., VII, 26.) O esprits superbes, qui, fiers de votre raison, soumettez quelquefois à ses jugements la Divinité même, vous joignez l'ingratitude la plus noire à la folie la plus étrange. Cette subtilité d'esprit, cette profondeur de raisonnement que vous employez contre le Seigneur et contre son Verbe, vous le tenez du Verbe lui-même. Vous n'avez de lumière et d'intelligence que par lui : il est au milieu de vous et vous niez son existence ; il luit au milieu de vos ténèbres, et vos ténèbres ne peuvent le comprendre ; par le moyen de la lumière qu'il vous communique, vous découvrez les secrets de la

nature, vous mesurez l'immensité des cieux, vous sondez la profondeur des abîmes, vous connaissez les vérités les plus abstraites ; et cette lumière même, vous ne la voyez pas !

D'où vient donc un si prodigieux aveuglement ? et s'il est vrai que le Verbe de Dieu soit lui-même notre lumière ; si, selon l'Evangile, il nous éclaire aussitôt que nous entrons dans ce monde, comment arrive-t-il que nous soyons sujets à des erreurs si grossières, à une si profonde ignorance ? Comment tant de peuples divers ont-ils pu ignorer les vérités les plus évidentes ? pourquoi ne les concevons-nous nous-mêmes qu'avec de si pénibles efforts ? Ah ! mes frères, nous voyons ici les suites funestes du péché : nous y voyons une preuve bien manifeste du besoin que nous avons d'un Réparateur. C'est pour dissiper ces ténèbres que le Verbe s'est incarné, qu'il a habité au milieu de nous, qu'il a ajouté la lumière de l'Evangile à celle qu'il avait répandue dans nos âmes, et que nous avons laissé si malheureusement obscurcir. Recevons-la avec reconnaissance, cette lumière précieuse : méditons ses préceptes lumineux, qui seuls peuvent nous éclairer : lisons avec respect ces livres sacrés dans lesquels le Verbe divin s'est, pour ainsi dire, renfermé, et par lesquels il veut se communiquer à nos âmes.

Enfin, mes frères, le Verbe a été dans tous les temps le Sauveur des hommes. Ne croyez pas que son amour pour eux n'ait commencé à éclater que dans le moment où il est devenu semblable à eux. Dès l'origine du monde il est, selon l'Ecriture, l'agneau immolé pour leur salut : *Agnus occisus ab origine mundi.* (Apoc., XIII, 8) ; c'est-à-dire que dès-lors il s'est soumis à la mort qu'il devait souffrir dans le temps ; que dès lors il a accepté le titre et les fonctions de Médiateur. Depuis cette acceptation volontaire, c'est lui qui s'est chargé d'une manière particulière du salut des hommes. Ainsi lorsque nous lisons dans l'Ecriture que Dieu a apparu aux hommes et qu'il leur a parlé ; c'est, selon les saints docteurs de l'Eglise, du Verbe et du Fils de Dieu que cela doit s'entendre. C'est donc lui, par exemple, qui du milieu de ce buisson miraculeux, qui brûlait sans se consumer, a dit à Moïse : Je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* (Exod., III, 14.) Et quelle preuve ces paroles ne nous fournissent-elles pas de sa divinité ? C'est lui qui a vaincu par des prodiges l'endurcissement de Pharaon, qui a suspendu les eaux de la Mer rouge, qui a changé les rochers en des sources d'eau vive, qui a conduit son peuple dans le désert, qui lui a prodigué ses bienfaits, et qui en a reçu tant de marques d'ingratitude. En voulez-vous, mes frères, une preuve convaincante ? l'Apôtre nous la donne dans ces paroles : Ne tentons point le Christ, nous dit-il, comme les Juifs l'ont tenté dans le désert : *Neque tentemus Christum, sicut quidam eorum tentaverunt.* (I Cor., X, 9.)

Ce Dieu que les Israélites ont tenté, et dont ils ont éprouvé la juste colère; ce Dieu qui, tantôt pour les punir, et tantôt pour les sauver, a déployé la force invincible de son bras, c'est donc le Verbe qui depuis a été appelé le Christ? Oui, dit un prophète, il est notre Dieu, et nous n'en avons point d'autre : *hic est Deus noster et non estimabitur alius adversus eum.* (Baruch, III, 36.) Celui qui a enseigné la vérité à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé, est le même qui s'est rendu visible sur la terre, et qui a conversé avec les hommes : *post hæc in terris visus est et cum hominibus conversatus est.* (Ibid., 38.) Qui de vous, mes frères, ne reconnaît pas dans les paroles de ce prophète la même vérité qui nous est annoncée par celles de l'Évangéliste? L'un, témoin oculaire des prodiges qu'il annonce, nous dit que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous : l'autre, plein de cet esprit qui voit les choses futures comme présentes, qui appelle ce qui n'est pas encore comme ce qui est, nous dit que le Dieu d'Israël a paru sur la terre et a conversé avec les hommes. Quelles ténèbres pourraient résister à cette double lumière? qui pourrait ne pas confesser que le Verbe et le Dieu d'Israël est la même personne et le même Dieu? Mais il est temps, mes frères, de considérer les traits de lumière et de gloire qui éclatent même à travers les ombres de son humanité : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a, mes frères, une distance si immense, une disproportion si prodigieuse et si incompréhensible entre la nature divine et la nature humaine, qu'un Dieu semble ne pouvoir devenir homme sans déroger à sa gloire et s'anéantir, pour ainsi dire, lui-même. Et c'est en effet l'expression énergique dont s'est servi le grand Apôtre, pour signifier le prodigieux abaissement auquel le Verbe éternel a voulu se réduire pour nous sauver. Il était, nous dit-il, dans la forme de Dieu; il en possédait l'essence et les attributs; il pouvait sans usurpation et sans injustice se dire égal à lui : et par un effet de son immense charité envers nous, il s'est anéanti, en prenant la forme et la nature d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes, et ne laissant paraître à l'extérieur que l'humanité : *exinanivit semetipsum formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo.* (Philip., II, 7.) Que des auteurs audacieux altèrent, par des interprétations inconnues à la vénérable antiquité, le sens de ces paroles de l'Écriture; pour nous, mes frères, éclairés par les foudres mêmes que l'ange de cette Église a lancés contre eux, nous ne craignons pas de dire que le Verbe éternel, le Fils unique et consubstantiel du Très-Haut n'a pu, sans un prodigieux abaissement, devenir semblable à nous, et prendre une nature qui, comparée à

celle de Dieu, n'est que faiblesse et que néant.

Mais en reconnaissant cette vérité, nous avouerons aussi ce que la foi nous enseigne avec une égale évidence; que le Verbe, en devenant homme, n'a point cessé d'être Dieu, qu'il n'a souffert ni altération dans sa substance, ni diminution dans la gloire qui est essentielle à la Divinité; nous avouons, dis-je, que, dans son abaissement volontaire, il nous a donné les preuves les plus frappantes de sa puissance et de sa bonté, et qu'enfin son humanité même a des caractères de sainteté et de grandeur qui la rendent infiniment digne de nos adorations et de nos hommages.

En effet, considérons-le, mes frères, dans les différentes circonstances de sa vie mortelle; dans sa naissance annoncée pendant tant de siècles, opérée dans le sein d'une vierge, par un miracle incompréhensible; dans son ministère si fécond en grâces et en prodiges; dans ses souffrances mêmes, accompagnées et suivies de circonstances si glorieuses, qu'il est grand sous tous ces différents points de vue; et avec quel regret me vois-je obligé de passer rapidement sur des objets si intéressants, et de les indiquer, plutôt que de les approfondir!

I. Mes frères, quel caractère plus sensible de grandeur et de majesté, que d'avoir été pendant une longue suite de siècles l'attente de l'univers, l'objet des désirs, le terme des espérances de tous les justes, la fin des principaux ouvrages du Très-Haut! A peine l'homme est-il sorti des mains du Créateur, qu'une chute funeste le dépouille des ornements précieux de la justice et de l'innocence; il devient coupable; sa postérité le devient en lui et avec lui; et le genre humain, corrompu dans sa source, n'offre plus aux yeux de Dieu que des objets de haine et de colère. Mais ce malheur sera-t-il irréparable, et le triomphe du serpent sera-t-il de longue durée? Non, mes frères; au milieu même des foudres que le Seigneur lance sur l'homme coupable, il se souvient de ses miséricordes; il fait luire à ses yeux les plus douces espérances; il lui annonce ce Libérateur qui écrasera la tête du serpent odieux, qui triomphera pour nous de ses ruses et de ses fureurs. Voilà ce qui relève le courage du malheureux Adam; voilà ce qui lui fait accepter, avec un esprit de foi, les travaux, les douleurs, la mort à laquelle il est condamné; voilà ce qui lui rouvre le ciel que sa désobéissance lui avait fermé.

Cette foi si consolante, il la transmet à ses descendants, comme leur plus précieux héritage. C'est par elle qu'Abel offre à Dieu des sacrifices agréables à ses yeux. Sacrificateur et victime tout ensemble, il devient, selon la remarque des saints Pères, la figure la plus sensible de Jésus-Christ. C'est par la même foi que Noé est devenu le sauveur du genre humain, l'héritier de la justice et des promesses du Seigneur. Illustre père des croyants, fidèle Abraham, combien cette

foi n'était-elle pas vive dans votre esprit et dans votre cœur ! vous avez souhaité de voir le jour heureux où s'accompliraient les promesses qui vous avaient fait abandonner votre patrie et demeurer comme étranger dans la terre que devait posséder votre race ; ce jour où toutes les nations seraient bénies dans un de vos descendants : vous l'avez vu, et votre cœur en a été pénétré de la joie la plus vive. Vous étiez plein de cette foi, ô Jacob, lorsque vous annonciez à vos enfants leurs hautes destinées ; lorsque vous prédisiez à Juda que le sceptre ne sortirait point de sa race, jusqu'à ce que fût venu celui qui était l'attente des Nations : c'était cette foi que vous exprimiez, lorsque prêt à vous endormir dans le Seigneur, vous lui disiez avec tant de confiance : j'attendrai, ô mon Dieu ! le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum expectabo, Domine.* (Gen., XLIX, 18.)

Sage Législateur du peuple de Dieu, c'est cette foi qui vous a fait mépriser les promesses et les menaces d'un roi puissant dont vous pouviez être le fils et l'héritier. Eclairé de ses lumières, vous voyiez dès lors celui qui était encore caché dans la nuit des siècles à venir ; et vous aimiez mieux partager ses opprobres que les richesses de l'Égypte.

Que dirai-je, mes frères, des autres saints du peuple de Dieu ? N'est-ce pas par la foi en Jésus-Christ qu'ils ont vaincu les puissances du monde, qu'ils ont acquis la véritable justice, qu'ils ont joui de l'effet des promesses ? Ils sont morts sans en avoir vu l'accomplissement ; ils ne les ont saluées que de loin, dit l'Apôtre : mais leur foi n'en était pas moins vive ; elle n'en était que plus méritoire. Suivons, mes frères, l'histoire du peuple hébreu ; n'est-elle pas en quelque sorte une prophétie continuelle de la venue de Jésus-Christ ? Qu'est-ce que cet Agneau immolé avec tant de cérémonies mystérieuses, dont le sang arrête le bras de l'ange exterminateur, sinon une figure expressive de Jésus-Christ et de sa mort salutaire ? qu'est-ce que ce rocher qui, frappé avec la verge d'Aaron, répand dans un désert aride des eaux abondantes, sinon Jésus-Christ lui-même, qui, frappé, brisé pour nos péchés, devait répandre dans l'univers des fleuves de bénédictions et de grâces ? Qu'est-ce que cette loi donnée par le ministère des Anges, au milieu des foudres et des éclairs, avec tout l'éclat de la majesté divine, sinon un préliminaire de la venue de Jésus-Christ qu'elle faisait désirer par son impuissance, qu'elle annonçait, qu'elle figurait sans cesse par l'appareil de son culte et la variété de ses cérémonies ?

Lorsqu'en punition de ses infidélités, le peuple d'Israël est opprimé par les nations étrangères ; lorsque le trône de Juda est ébranlé ou renversé par ses ennemis, comment les prophètes relèvent-ils les espérances de ce peuple que le Seigneur châtie sans jamais l'abandonner entièrement ? N'est-ce pas uniquement par la promesse

consolante du Messie ? Deux rois puissants ont conjuré la ruine de Jérusalem ; tout est dans la confusion et dans le trouble ; le roi et le peuple consternés, abattus, n'osent plus demander au Seigneur un signe de sa protection : *Ecoutez, maison de David*, dit alors Isaïe, recevez un gage de l'immutabilité des promesses du Seigneur ; toutes ses miséricordes ne sont point épuisées ; ce qu'il a fait pour vous n'est rien en comparaison de ce qu'il doit faire encore ; et voici ce prodige qui surpasse tous ceux dont l'Égypte a été témoin : *Une vierge concevra, et elle mettra au monde un Fils, et le nom de ce Fils sera Emmanuel, Dieu avec nous.* (Isa., VII, 13, 14.)

Enfin, Jérusalem est ravagée. Après une longue captivité, de faibles restes du peuple reviennent dans leur patrie ; du milieu des cendres et des ruines, ils rebâtissent au Seigneur un temple dont la pauvreté arrache des larmes de leurs yeux. Consolez-vous, ô mon peuple ! dit alors le Seigneur par la bouche d'Aggée, l'alliance que j'ai faite avec vous est éternelle, et mon esprit est au milieu de vous ; encore un peu de temps et je vais ébranler le ciel, la terre, les abîmes de la mer ; toutes les nations seront dans l'agitation, et aussitôt on verra paraître Celui que l'univers désire depuis tant de siècles. Ce temple qui lui appartient le recevra dans son enceinte, et la gloire en sera plus grande que celle du premier, dit le Seigneur des armées (Agg., II, 7.) Oni, mes frères, le temple de Salomon avait été la merveille de l'univers ; toutes les richesses de la nature, toute la magnificence de l'art y avaient été épuisées. Le Seigneur s'y était montré sur les ailes des chérubins ; il l'avait rempli de sa gloire, et les yeux des mortels n'en avaient pu soutenir l'éclat. Et cependant, ce temple devait être moins illustre que celui de Zorobabel. Un homme, qui devait entrer dans celui-ci, devait l'honorer davantage que la présence de l'arche n'avait illustré le premier. Cet homme est donc en effet, plus grand que tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand, de plus saint, de plus divin dans l'univers ; il possède donc en réalité la divinité qui ne résidait qu'en figure dans le Saint des saints, dans le lieu redoutable où le Seigneur rendait ses oracles.

II. Cet homme, mes frères, c'est Jésus-Christ. Sa naissance est ce prodige qui a suivi de près la prophétie d'Aggée. C'est pour le donner à l'univers, que le Seigneur a permis sur la terre une commotion universelle, qu'il a détruit des empires, qu'il a renversé des trônes aussi anciens que le monde, afin de réunir sur la tête d'un seul monarque toute la puissance de la terre, et que, dans une profonde paix, l'univers fût plus attentif aux grands mystères qui allaient s'opérer. O César ! ô superbe dominateur des nations ! tu as cru devoir à la force de ton bras, à la sagesse de ta politique, l'empire de l'univers, et tu n'étais en cela qu'un faible instrument dans la main

du Seigneur. Tu croyais porter jusqu'au ciel l'édifice de ta gloire, et tu ne devais servir qu'à celle de Jésus-Christ. En ordonnant le dénombrement de tous les peuples soumis à ta puissance, tu ne voulais élever qu'un monument à ton orgueil, et le Seigneur ne le permettait que pour donner lieu à un fils de David, à un juste ignoré de presque tous les hommes, de retourner dans l'ancien patrimoine des rois ses aïeux ; et à sa chaste épouse d'y mettre au monde l'enfant précieux qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit ; parce que c'était à Bethléem, dans la plus petite des villes de Juda, que les prophètes avaient prédit qu'il devait naître.

Cet enfant naît dans la pauvreté ; oui, nous l'avouons, mes frères, et nous l'avouons sans en rougir ; une vile crèche lui sert de berceau ; il trouve à peine une retraite dans l'univers que ses mains ont formé, et les hommes qui n'ont de vie, d'intelligence, d'existence que par lui, ne daignent pas jeter sur lui leurs regards. Mais, indépendamment de ce que la foi nous en apprend, quelle gloire vient effacer ces humiliations apparentes. Que les hommes célèbrent avec des transports de joie la naissance des princes qui doivent régner sur eux, quelquefois pour leur bonheur, et quelquefois aussi pour leur punition ; que la flatterie s'épuise en prédictions téméraires, et si souvent démenties par l'expérience ; ici ce sont les anges du ciel qui célèbrent la naissance de Jésus-Christ, et qui annoncent à la terre les avantages inestimables que cette naissance leur procure. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, disent-ils dans leurs saints concerts, et paix sur la terre aux hommes qui sont l'objet de son amour. Gloire à Dieu qui va enfin trouver un adorateur, un Pontife, une victime digne de lui ; gloire à Dieu, à qui un Dieu égal à lui-même va rendre, par ses profondes humiliations, un culte proportionné à sa suprême Majesté. Paix aux hommes qui vont avoir un Sauveur, un Rédempteur tout-puissant ; qui vont voir tomber le mur de division que le péché avait élevé entre eux et la Divinité ; qui vont voir effacer, dans le sang d'une victime précieuse et innocente, l'arrêt de la mort éternelle prononcé contre eux : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc., II, 14.)*

Jésus-Christ vient de naître et déjà je vois à ses pieds les prémices du peuple d'Israël et celles des nations étrangères. Les pasteurs de la Judée obéissent à la voix de l'ange qui leur ordonne de l'adorer comme leur Sauveur, et les langes, la crèche, témoins de sa pauvreté et de sa faiblesse, sont les marques auxquelles ils reconnaissent le Christ, le Seigneur. Les sages de l'Orient sont conduits à Bethléem par une étoile miraculeuse ; ils se prosternent aux pieds de cet enfant adorable ; et, par leurs présents mystérieux, ils le reconnaissent pour Dieu, pour roi, pour Sauveur des hommes. Ah ! mes frères, un Dieu réduit

aux faiblesses de l'enfance, nous paraît un prodige de bonté incompréhensible, et un exemple d'humilité inimitable ; notre piété s'attendrit à la vue de la pauvreté rigoureuse dans laquelle il veut naître ; et c'est en effet, l'impression que ce spectacle doit faire sur nos cœurs. Mais un enfant qui prend naissance dans le sein d'une Vierge ; un enfant que tant de prodiges annoncent à l'univers ; un enfant par lequel de nouveaux astres sont créés, et le cours de la nature interrompu ; un enfant qui peut, de son berceau, attirer à ses pieds des peuples éloignés, et effrayer, jusque sur le trône, l'usurpateur du sceptre de David ; un tel enfant, dis-je, doit paraître bien grand aux yeux de notre foi ; et ce sont là des preuves bien éclatantes de sa divinité.

III. Si les pensées de Dieu étaient semblables à celles des hommes, la vie de Jésus-Christ n'aurait été, mes frères, qu'un tissu continu de pareils prodiges ; mais il était plus digne d'un Dieu, humilié pour guérir et expier notre orgueil, d'interrompre le cours de ses merveilles et de se tenir longtemps dans l'obscurité et le silence. Que ne nous est-il donné de pénétrer dans le sanctuaire auguste de l'âme de Jésus-Christ ; de connaître les délices ineffables qu'elle goûtait sans cesse par son union intime avec la Divinité ; les torrents de grâce dont elle était inondée, les desseins sublimes qu'elle méditait pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, tandis que, soumis à Marie sa mère, et à Joseph, dont on le croyait le fils, confondu dans la foule des mortels, il semblait n'exercer qu'à des arts vils et mécaniques ses mains qui avaient créé l'univers ? O Jésus, que votre gloire est différente de celle des hommes ! Ils emploient tous leurs efforts pour s'élever, pour se revêtir d'un éclat frivole et emprunté ; mais vous, Fils unique de Dieu, vous, Dieu béni dans tous les siècles, vous avez, pour ainsi dire, besoin de toute votre puissance pour éclipser l'éclat de votre majesté, et ne paraître au milieu de nous que comme l'un d'entre nous.

Cependant, mes frères, lorsque le temps de la manifestation est arrivé, avec quelle gloire Jésus-Christ ne reparait-il pas dans le monde, et de quels prodiges son ministère n'est-il pas accompagné ? Je le vois mêlé parmi les pécheurs, demander à Jean le baptême de la pénitence ; mais le ciel entr'ouvert sur sa tête, décèle sa grandeur ; l'Esprit-Saint descend sur lui d'une manière sensible ; le Père tout-puissant le reconnaît hautement pour son Fils bien-aimé ; le plus grand d'entre ceux qui sont nés des femmes s'humilie en sa présence et le montre au peuple comme le Messie, comme l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Je le vois mener une vie pauvre et errante, n'ayant pas même la retraite que la nature accorde aux bêtes féroces, n'ayant pas où reposer sa tête ; mais tous ses pas sont marqués par des prodiges bienfaisants : *Pertransiit benefaciendo. (Act., X, 38.)* Il

commande à la mer, et les flots irrités s'apaisent à l'instant; les maladies et la mort fuient devant lui; les démons eux-mêmes sont soumis à son empire, et le reconnaissent en frémissant pour le Fils du Très-Haut. Il est tellement le maître des miracles, qu'il communique à qui il veut le pouvoir de les opérer. Aussi puissant sur les cœurs que sur les éléments et sur les êtres inanimés, il parle; et aussitôt ceux qu'il daigne appeler à lui, rompent tous les liens qui les attachent au monde; fortune, intérêt, tendresse filiale, tout cède à l'attrait victorieux de sa grâce. Doux et humble de cœur, c'est de lui qu'il est écrit, qu'il ne criera point, qu'à peine on entendra sa voix, qu'il ne brisera point le roseau cassé, qu'il n'éteindra point la mèche qui fume encore; et cependant, mes frères, c'est de lui que les peuples reçoivent le jugement et la loi; c'est lui qui a été établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations, pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer des fers ceux qui étaient enchaînés, pour faire sortir des prisons ceux qui étaient assis dans les ténèbres. O Jésus! ô Dieu fait homme! c'est à ces prodiges, c'est à l'efficacité de votre ministère que nous vous reconnaissons pour le Sauveur qui nous était promis. L'Esprit de Dieu s'est reposé sur vous; il a répandu sur vous son onction salutaire. Parmi les hommes dont vous avez daigné prendre la nature, il n'en est point qui ait reçu cette onction sainte avec autant d'abondance, et c'est pour cela que vous êtes le Christ, l'Oint du Seigneur par excellence : *Unxit te, Deus, Deus tuus oleo latitiæ præ consortibus tuis. (Psal., XLIV, 8.)* O le plus beau des enfants des hommes! la grâce a été répandue sur vos lèvres; vos flèches aiguës, vos traits victorieux ont percé les cœurs de vos ennemis, et les ont fait tomber à vos pieds : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent. (Ibid., 6.)* Prenez encore, ô Dieu! ces armes si puissantes : *Accingere gladio tuo, Potentissime. (Ibid., 4.)* Réglez encore sur nous par la vérité, par la justice, par les attrait invincibles de votre beauté suprême, par la douceur ineffable de votre grâce, et manifestez encore en nous la force et les merveilles de votre droite : *Pulchritudine tua intende; regna propter veritatem et mansuetudinem et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua. (Ibid., 5.)*

IV. Ce n'est pas seulement dans l'exercice de son ministère et dans les prodiges qui l'ont accompagné, que l'Homme-Dieu a manifesté sa puissance et sa grandeur; ses souffrances, ses opprobres eux-mêmes en portent d'une manière aussi sensible l'auguste caractère. Que ne m'est-il permis, mes frères, de vous en retracer ici le magnifique tableau! Je ne craindrais point de troubler, par des images trop lugubres, la joie de cette sainte solennité. Des chrétiens ne peuvent ignorer qu'il n'y a dans la passion de Jésus-Christ rien de honteux que pour les hommes qui en ont été les auteurs;

que tout de sa part y est grand et glorieux, que c'est avec la liberté la plus entière, et par les motifs les plus nobles, qu'il s'y est soumis; que c'est entre les mains mêmes de ses ennemis qu'il a fait éclater, et la toute-puissance d'un Dieu et toutes les vertus dont l'humanité peut être capable. Miracles de puissance, dans la terreur qu'il inspire aux cohortes envoyées pour se saisir de sa personne, dans la guérison de Malchus, dans la conversion de Pierre, dans celle d'un voleur crucifié à côté de lui. Miracles de vertu, dans la douceur avec laquelle il reçoit le baiser du perfide Judas, dans la patience pleine de dignité avec laquelle il paraît devant ses juges, dans son silence majestueux, dans la générosité avec laquelle il demande grâce pour ses ennemis. Encore une fois, mes frères, que ne m'est-il permis de parcourir avec vous un tableau si grand et si magnifique!

Que de prodiges suivent sa mort! quel poids immense de gloire vient couvrir, effacer ses humiliations, ses opprobres! Jésus-Christ expire; et à l'instant la nature entière rend témoignage à son innocence et à sa divinité. Le soleil obscurci refuse d'éclairer ce forfait; la terre ébranlée se couvre d'épaisses ténèbres; la mort vaincue et subjuguée, laisse échapper sa proie; le voile du temple se déchire et laisse voir à découvert le lieu saint qu'il cachait aux yeux des mortels. N'en soyons point surpris, mes frères, c'en est fait : ce sanctuaire redoutable n'est plus la demeure chérie de la Divinité. Les victimes impuissantes sont rejetées; le sacerdoce d'Aaron est aboli; le Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisedech, vient d'entrer dans le saint des saints avec son propre sang. Qu'est-il besoin de figure, lorsque la vérité paraît dans tout son jour? C'est donc ici le moment le plus glorieux pour Jésus-Christ : c'est dans ce moment qu'il acquiert le titre de Médiateur de Dieu et des hommes, en attachant à sa croix le décret porté contre nous, en l'effaçant dans son sang précieux. C'est enfin dans ce moment qu'il désarme les puissances de l'enfer, qu'il les mène hautement en triomphe, après les avoir vaincues et dépouillées par sa croix.

Quel était donc l'aveuglement de ces prêtres iniques qui insultaient à Jésus-Christ crucifié, et qui disaient en blasphémant : S'il est le Fils de Dieu, s'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui! (*Matth., XXVII, 42; Marc., XV, 32.*) Oh! bien loin qu'il dût en descendre pour prouver sa divinité, c'est au contraire parce qu'il y a consommé son sacrifice, qu'il est aujourd'hui reconnu dans l'univers pour le Dieu Sauveur d'Israël et de toutes les nations. C'est parce qu'il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, que Dieu l'a élevé, qu'il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, qu'il a voulu qu'au nom de Jésus, tout fléchît le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confes-

sât que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. C'est enfin parce qu'il est mort que les saints dans le ciel lui chantent un cantique éternel d'actions de grâces, et disent sans cesse, dans les transports de leur amour et de leur reconnaissance : Vous êtes digne, Seigneur, de toute gloire et de toutes louanges ; parce que vous avez été mis à mort, et que par votre sang vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de toute nation, pour nous rendre les prêtres du Dieu vivant, pour nous faire régner avec lui et le faire régner en nous. Honneur, gloire, sagesse, divinité, puissance éternelle à l'Agneau immolé pour le salut des hommes.

Tel, et infiniment plus grand encore, est le Sauveur que nous adorons. Tels sont les traits de lumière et de gloire qu'il laisse échapper à travers les ombres de l'humanité pour soutenir notre foi et animer notre confiance. Malheur à quiconque ne la met pas tout entière dans le Fils de Dieu, dans le Verbe tout-puissant et éternel, incarné pour notre salut ; dans l'unique Médiateur de Dieu et des hommes ; dans le pontife suprême qui est mort pour nos péchés, qui est ressuscité pour notre justification, qui est monté au plus haut des cieux pour y être sans cesse, auprès de son Père, notre puissant intercesseur ! Malheur à quiconque attend le salut de ses propres efforts plutôt que des secours de sa grâce ; à quiconque se défie ou de sa puissance ou de sa bonté ! malheur aux ingrats qui méprisent ses bienfaits ! malheur, anathème à qui ne l'aime pas ! anathème à quiconque reconnaît en lui une autre personne que celle du Verbe et du Fils unique du Père tout-puissant ; à quiconque le dépouille, ou des attributs de la Divinité qui lui appartient par sa génération éternelle, ou de ceux de l'humanité qu'il a prise pour nous sauver ; à quiconque enfin prêche un autre Jésus-Christ que celui que les prophètes ont annoncé, que les apôtres ont prêché, que les martyrs ont confessé jusqu'à l'effusion de leur sang, que l'Eglise catholique fait profession de croire, de prêcher, d'adorer par toute la terre !

Puissé-je mes frères, avoir excité dans vos cœurs de nouveaux sentiments de piété envers Jésus-Christ ! il est, nous dit-il lui-même, la voie, la vérité et la vie. Puissions-nous, en le suivant comme voie, c'est-à-dire, en obéissant à ses préceptes, en imitant ses exemples, mériter de le voir dans le ciel comme vérité, de le contempler dans sa gloire, de connaître parfaitement et distinctement ses grandeurs, que nous n'apercevons ici qu'à travers le nuage majestueux de la foi, et le posséder à jamais comme la vie éternelle de nos âmes ! C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

EXORDE DU MÊME SERMON,

Prêché à l'Oratoire,

Le jour de la fête des Grandeurs de Jésus-Christ.

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei. (*Philip.*, III, 8.)

Tout me semble une perte au prix de la connaissance sublime de Jésus-Christ mon Seigneur.

Tels étaient, mes frères, les sentiments du grand Apôtre : telle était l'idée qu'il avait de la grâce que le Seigneur nous fait, lorsqu'il nous appelle à la connaissance de Jésus-Christ. Rien ne lui paraissait comparable à cette faveur. Tous les avantages que le monde peut offrir, ceux qui le distinguaient lui-même devant les hommes, n'étaient rien à ses yeux : il les méprisait comme de la boue ; il en faisait volontiers le sacrifice, pourvu qu'il connût Jésus-Christ, qu'il approfondît ses mystères, qu'il éprouvât la vertu de sa résurrection, et la participation de ses souffrances, et qu'il se trouvât enfin revêtu, non de sa propre justice, mais de celle qui s'acquiert par la foi en Jésus-Christ.

Fidèles ministres du Seigneur, vous comprenez, ainsi que ce saint Apôtre, tout le prix de cette sublime connaissance. C'est elle qui fait votre consolation et votre gloire ; c'est à l'augmenter et à la répandre que vous consacrez vos soins, vos veilles, vos travaux, et avec quelle abondance ne l'avez-vous pas vous-mêmes reçue ! N'est-ce pas du milieu de vous que sont partis ces traits de lumière qui ont dissipé les ténèbres de la superstition et de l'ignorance ; qui ont rendu, pour ainsi dire, communes et populaires les vérités les plus élevées de la religion ; qui ont rendu à la piété et à la dévotion sa simplicité, son ancienne noblesse, son véritable objet ; qui ont enfin fait connaître aux hommes le mystère de Jésus-Christ, le besoin qu'ils avaient de sa médiation, ce qu'ils sont sans lui, et ce qu'ils peuvent devenir par lui ; quelle est la nécessité, la gratuité, la force toute-puissante de sa grâce. Puisse ce corps, si précieux à l'Eglise, répandre toujours au milieu d'elle l'onction et la lumière ! puisse sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle ! puisse-t-il se perpétuer à jamais pour l'avantage de la religion dont il est l'ornement ; pour le bien de l'Etat, auquel il forme des citoyens vertueux ; pour la gloire de Jésus-Christ dont il étend en tous lieux la connaissance et l'amour.

Je veux aujourd'hui, mes frères, contribuer à une œuvre si méritoire et si digne d'un ministre de l'Evangile : je veux, en vous parlant des grandeurs de Jésus-Christ, exciter dans vos cœurs de nouveaux sentiments d'adoration, d'amour, de confiance envers lui.

Qu'est-ce que Jésus-Christ, mes frères ? le Verbe éternel, le Fils unique et consubstantiel du Père Tout-Puissant ; la seconde Personne de l'adorable Trinité ; en un mot Dieu le Fils incarné pour notre salut. Voilà ce que la foi nous apprend, et la profession

de cette foi sainte renferme tout ce qu'on peut concevoir de plus grand et de plus sublime.

Pour connaître Jésus-Christ tout entier, et entrer dans l'esprit de cette solennité, il ne suffit donc pas, mes frères, de considérer ce Dieu Sauveur depuis l'instant où il est devenu semblable à nous; il faut nous élever jusqu'au sein de la Divinité, dans lequel il subsiste éternellement, et descendre ensuite avec lui sur la terre pour y admirer les merveilles qui éclatent même dans sa vie mortelle. Voilà ce que j'ose entreprendre aujourd'hui! Que la grandeur de ce dessein vous engage, mes frères, à soutenir ma faiblesse par vos prières, et à demander, pour vous et pour moi, les lumières de l'Esprit saint, par l'intercession de cette Vierge bienheureuse qui, en donnant la naissance au Verbe incarné, est devenue véritablement la mère de Dieu : les grandeurs de Jésus considéré comme Verbe, seront le sujet de ma première partie : les grandeurs de Jésus considéré comme homme, seront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

SERMON XX.

EN FAVEUR DES ENFANTS-TRouvÉS.

Prêché le lundi de la semaine de la Passion, dans l'église des Théatins de Paris, le lundi 2 avril 1781.

Defecerunt præ lacrymis oculi mei, conturbata sunt viscera mea super contritione filiæ populi mei, cum deficeret parvulus et lacteus in plateis oppidi. (Thren., II, 11.)

Mes yeux ont été épuisés de larmes, mes entrailles se sont émues à la vue des malheurs de mon peuple, et de ces enfants à la mamelle, qui périssaient dans les rues et les places publiques de la ville.

C'était au milieu des horreurs de la famine et de la guerre, que le prophète Jérémie exprimait ainsi sa douleur. Parmi les fléaux dont son peuple était accablé, il n'en voyait point qui fût plus digne de ses larmes que la perte de ces tendres enfants dont la vie, à peine commencée, se terminait d'une manière si funeste, et qui, sans avoir participé aux crimes que punissait la vengeance du ciel, en devenaient les premières victimes. Pourquoi, mes frères, dans une ville florissante, dans le centre de l'opulence et des plaisirs, voyons-nous ces malheurs se renouveler encore? Nos rues, nos places publiques ne nous offrent que trop souvent le triste spectacle d'enfants abandonnés, exposés aux injures de l'air, à la voracité des animaux, à des dangers de toute espèce : heureux, lorsque le froid ou l'inanition n'arrêtent point leurs voix plaintives, et ne les empêchent point de nous avertir, par leurs cris et leurs sanglots, de ne les pas écraser, de ne les pas fouler aux pieds. Hélas! leur sort est plus déplorable encore que celui de ces enfants sur lesquels le prophète s'attendrissait. Ceux-ci du moins expiraient dans les bras de leurs mères qui les baignaient de leurs larmes, qui les couvraient de tendres baisers, qui les réchauffaient dans leur sein, qui s'efforçaient d'arrêter sur leurs lèvres livides le dernier souffle de la vie :

Cum exhalarent animas suas in sinu matrum suarum. (Thren., II, 12.) Et si ces mères affligées ne pouvaient leur donner que des secours impuissants, au moins elles n'outrageaient point la nature, elles lui rendaient au contraire, par les démonstrations de leur tendresse et de leur douleur, l'hommage qu'elles lui devaient. Mais ici quelle étrange différence! ce sont des mères barbares qui éloignent de leurs yeux ces déplorables fruits de leurs entrailles; qui les exposent volontairement à perdre une vie qu'elles ne leur ont donnée qu'à regret; qui croient pouvoir couvrir par des cruautés des faiblesses honteuses, et les passions criminelles auxquelles elles se sont abandonnées par un crime plus odieux encore.

Mais que dis-je? Non, mes frères, ces enfants, pour lesquels je viens solliciter ici votre compassion et votre générosité, ne sont pas tous des fruits du crime; il en est qui ne sont que les victimes de l'indigence, et leurs infortunés parents, en les abandonnant aux soins de la Providence, leur ont procuré un sort moins dur et moins fâcheux peut-être que celui qui les attendait dans leurs tristes foyers.

Grâces immortelles soient rendues à ce Dieu plein de bonté et de miséricorde, qui se glorifie dans les saintes Ecritures d'être le père et le vengeur des pupiles et des orphelins; leur espérance n'a point été trompée. Ce Dieu, dont la Providence embrasse l'univers, a veillé du haut des cieux à la conservation de ces enfants malheureux; il les a préservés des premiers dangers auxquels la cruauté ou l'imprudence de leurs parents les avait exposés; il leur a ouvert un asile sous les ailes de la charité, et à l'ombre de son sanctuaire, et peut-être le plus signalé de ses bienfaits est-il d'avoir dirigé vers eux la bienfaisance héréditaire des personnes illustres dont la voix a formé cette respectable assemblée.

Mais, malgré les soins que la charité leur prodigue, qu'il s'en faut, mes frères, qu'ils soient entièrement à l'abri de l'infortune et de la misère! Je ne crains point de vous l'annoncer, leurs besoins sont aujourd'hui plus pressants que jamais. L'établissement, que la religion et l'humanité ont formé en leur faveur, devient insuffisant s'il n'est soutenu par d'abondantes libéralités, et leur perte n'est que différée, si vous ne vous empressez de venir à leur secours.

Mais si les enfants exposés sont l'objet le plus digne de notre compassion et de notre bienveillance, nous ne pouvons nous dissimuler que leur exposition même, quelle qu'en puisse être la cause, est un des désordres auxquels nous devons le plus nous efforcer de remédier. J'embrasserai donc ici ces deux objets. Je commencerai par examiner quelles sont les causes de l'exposition des enfants, et par quels moyens on pourrait écarter un désordre si affligeant pour la religion et la patrie; ce sera le sujet de ma première partie. Je tâcherai ensuite de vous faire comprendre combien il est nécessaire

que vous souteniez par vos libéralités l'établissement le plus précieux à l'une et à l'autre; ce sera le sujet de ma seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux causes également funestes produisent, mes frères, le désordre sur lequel nous gémissons aujourd'hui : une pauvreté extrême, qui ôte à des époux infortunés l'espérance de pouvoir nourrir et élever des fruits d'une union légitime; et une horrible dépravation de mœurs qui substitue à la sainteté du mariage des liaisons impures et momentanées, dont on cherche à cacher la honte, en faisant disparaître les enfants malheureux qui leur doivent la naissance. Or, je dis, mes frères, qu'il est en votre pouvoir, sinon de détruire entièrement la double cause de cette calamité publique, au moins d'en diminuer l'influence et l'activité : je dis que si vous observiez avec plus d'exactitude les devoirs de justice et de charité auxquels vous êtes obligés envers ceux que le rang et la fortune mettent dans votre dépendance, un si grand nombre d'entre eux ne seraient point réduits à cette misère affreuse qui étouffe en eux la voix et les sentiments de la nature : je dis que si vous étiez vous-mêmes plus réglés dans vos mœurs et plus fidèles aux lois de la religion, vous arrêteriez cette licence effrénée qui cause parmi nous tant de crimes et de malheurs.

I. Oui, mes frères, vous pouvez, et par une conséquence nécessaire, vous devez donner des bornes à cette misère extrême qui est la première cause de l'exposition des enfants; car cette misère elle-même, d'où vient-elle? Disons ici toute vérité, et ne flattons ni les pauvres ni les riches. Elle n'est que trop souvent l'ouvrage de ceux-mêmes qui l'éprouvent. Il en est un grand nombre qui ne doivent qu'à la paresse et à la haine du travail l'état fâcheux où ils se trouvent réduits. Il en est qui n'y ont été précipités que par des entreprises formées par l'avarice et dirigées par l'imprudence. Il en est qui ne s'y trouvent plongés que par une suite des dissolutions et des débauches dans lesquelles ils ont consommé le fruit des travaux de leurs pères. Il en est enfin de qui les vices honteux seraient capables de fermer nos cœurs à la compassion, si Jésus-Christ ne nous ordonnait d'imiter ce Père céleste qui fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons; si nous n'étions pas nous-mêmes obligés de demander au Seigneur des grâces dont nous sommes infiniment plus indignes qu'ils ne le sont de nos bienfaits; et si leur misère ne s'étendait jusques sur leurs enfants, innocentes et malheureuses victimes de leurs désordres. Mais s'il est des pauvres qui ne le sont que par leur faute, combien y en a-t-il, mes frères, dont la misère extrême est le fruit de la dureté et de l'injustice d'une partie de ceux à qui le Père commun des hommes a confié les biens qu'il a créés pour tous!

Jetez les yeux sur ces campagnes qui sont la véritable source de vos richesses et

de celles de l'Etat. Qu'y verrez-vous? Des laboureurs accablés du poids des charges publiques, écrasés par les redevances exorbitantes auxquelles de cruelles spéculations les ont fait assujettir, ruinés par la rigueur avec laquelle on les exige. Que l'intempérie des saisons ruine leurs espérances; que des animaux destructeurs, conservés avec une sorte de respect pour les plaisirs des grands, dévorent leurs moissons à peine sorties du sein de la terre; qu'un orage subit les anéantisse au moment où elles sont près de combler leurs vœux, trouveront-ils dans le cœur du riche possesseur de ces guérets l'indulgence et la compassion que doivent y exciter de tels malheurs? Écouterait-il l'humble prière qu'ils font d'user de patience à leur égard? Non : semblable à cet homme impitoyable dont il est parlé dans l'Evangile, il leur refusera des délais qu'il a été plusieurs fois obligé de solliciter lui-même : débiteur infidèle envers Dieu et envers les hommes, il deviendra envers les siens un exacteur rigoureux; ils seront chassés par lui, et de ses champs qu'ils arrosent depuis si longtemps de leurs sueurs, et quelquefois même de leurs propres héritages, sans autre ressource pour eux et pour leur triste famille, qu'une servitude humiliante ou une honteuse mendicité.

Nos villes sont-elles plus exemptes de ces suites funestes de la dureté et de l'injustice? Non, mes frères. Combien de malheureux citoyens sont obligés d'y défendre leurs droits et leurs professions contre un adversaire puissant et accrédité, et pendant le cours d'un procès long et ruineux, éprouvent dans le secret les besoins les plus cruels? Combien d'autres y languissent dans l'attente d'un paiement qui est le prix de leurs travaux, et qu'il leur est d'autant plus difficile d'arracher, qu'il leur est dû par des personnes plus riches et plus élevées? De tels hommes n'exposent point aux yeux du public le spectacle touchant de leur misère; ils ont au contraire le plus grand soin de la cacher; ils ne pourraient la laisser apercevoir sans l'augmenter encore; mais sont-ils pour cela moins tourmentés, et par l'indigence présente, et par la crainte de voir le reste de leur fortune et de leurs espérances s'engloutir dans l'abîme que leurs débiteurs se creusent à eux-mêmes par leur luxe, leurs profusions, les plaisirs aussi ruineux que criminels? Est-il étonnant, mes frères que de tels hommes redoutent comme un malheur cette fécondité, qui, dans les principes de la religion comme dans ceux de la nature, est la gloire et la bénédiction du mariage; et que dans le désespoir qui les agite, ils abandonnent à la commisération publique des enfants qu'ils ne croient plus pouvoir élever?

Vous n'êtes point coupables, mes frères, de ces traits de dureté et d'injustice que je viens de crayonner. Non, vous ne contribuez point par de telles vexations à la misère publique. Mais faites-vous des efforts suffisants pour la diminuer? Accomplissez-

vous avec une juste étendue le grand précepte de l'aumône ; ce précepte, si essentiel et si indispensable que votre salut éternel y est attaché ? Avez-vous pour les pauvres cette tendre sollicitude qui n'attend pas que la misère se montre à découvert, qui la cherche et qui la trouve dans les réduits obscurs où elle se cache, et sous le voile de l'humilité et de la vertu dont elle s'enveloppe ? Avez-vous sacrifié à leurs pressants besoins le luxe, la magnificence, les délices de la vie ? Avez-vous fait, pour la soulager avec plus d'abondance, tous les retranchements qu'ont pu vous permettre les véritables bienséances de votre état ? Alors, mes frères, vous n'êtes plus coupables de la misère publique, ni des désordres qu'elle produit ; et si vous n'êtes pas parvenus à la perfection de la charité chrétienne, au moins vous avez accompli les préceptes de Jésus-Christ ; vous avez acquitté une dette envers la religion et la nature. Mais n'êtes-vous pas également coupables envers l'une et l'autre, si vous concentrez en vous-mêmes des biens, que la Providence ne vous a confiés avec tant d'abondance, que pour vous donner lieu d'en verser le superflu dans le sein des pauvres dont il est le vengeur ; si vous les réservez pour des besoins éloignés et peut-être chimériques ; si vous les dissipez dans de folles profusions ; si vous ne vous en servez que pour entretenir le luxe toujours condamnable dans les principes du christianisme, et qui l'est encore bien davantage au milieu des calamités publiques et particulières ? Ah ! mes frères, tandis que vous nagez dans l'abondance, des hommes, qui sont vos frères dans l'ordre de la nature, qui le sont d'une manière encore plus sensible en Jésus-Christ et dans l'ordre de la grâce ; des hommes que la religion vous ordonne d'aimer comme vous-mêmes, sont plongés dans la plus affreuse misère, sans ressource contre la faim, la nudité, les maladies, la rigueur des saisons.

Voilà, mes frères, des vérités bien effrayantes sans doute, mais cependant bien certaines ; des vérités sur lesquelles vous serez jugés au tribunal de Jésus-Christ, et qui, j'ose le dire, condamneront devant ce tribunal redoutable une infinité de chrétiens dont la vie paraît d'ailleurs régulière et édifiante. Car qui est-ce enfin qui a une idée juste de ce qui est nécessaire et de ce qui est superflu ? Vous mesurez l'un et l'autre, mes frères, sur les usages du monde et sur les prétendues bienséances de votre état. Mais que je crains que le Seigneur n'adopte point les idées chimériques que vous vous en êtes formées ; qu'il ne mette point au nombre des véritables besoins, tant de nécessités nouvelles, qui ne doivent leur origine qu'à la mollesse, et qui lui donnent sans cesse de nouveaux accroissements ! Les maximes du monde, qui vous font regarder toutes ces superfluités comme nécessaires, prescriront-elles à ses yeux contre la loi qui vous oblige de consacrer aux pauvres votre superflu, et d'augmenter même ce superflu

par votre travail, votre frugalité et votre modestie ? La dépense que vous faites pour votre table, vos maisons, vos ameublements, n'aurait peut-être rien d'excessif, si personne n'éprouvait autour de vous des besoins pressants et cruels : mais elle devient criminelle au milieu des calamités publiques et particulières. Hélas ! à côté de ce palais où vous jouissez d'une vie si délicieuse, une mère affligée jette un regard douloureux sur une triste famille qu'elle ne peut plus soutenir ; ses enfants éplorés lui demandent un pain qu'elle n'est pas en état de leur donner ; elle prend, contre le vœu de la nature, la funeste résolution d'abandonner celui qu'elle porte encore dans son sein : cet enfant malheureux est proscrit avant que de naître ; il n'ouvrira les yeux à la lumière que pour se voir confondu dans la foule trop nombreuse des compagnons de son infortune. Non-seulement, mes frères, votre luxe devient une des causes de la misère publique, en ce qu'il vous empêche de la soulager avec assez d'abondance, et qu'il absorbe ce superflu destiné par le Souverain modérateur de l'univers à en diminuer le poids ; mais il contribue d'une manière encore plus spéciale au désordre qui nous afflige : et pourquoi ? c'est qu'il se communique de proche en proche à toutes les classes de citoyens ; c'est qu'à votre exemple, il n'en est plus une seule qui ne sorte des bornes de la modestie et de la simplicité ; c'est que, la richesse usurpant aujourd'hui les égards qui ne sont dus qu'à la vertu ou à la véritable grandeur, ceux-mêmes que la Providence a placés dans les conditions les plus médiocres en affectent les dehors : de là le renversement des fortunes, les désastres du commerce, le dépérissement des familles, la dépopulation de l'Etat. Que d'enfants sacrifiés à ce luxe destructeur ! quelle odieuse stérilité il a introduite dans les mariages ! combien d'hommes il a réduits à un célibat, bien différent, hélas ! de celui dont la religion nous fait une vertu ! combien de parents il a forcés d'abandonner à la commisération publique des enfants qu'ils auraient facilement élevés, s'ils eussent imité la modestie et la frugalité de leurs pères ?

II. Ah ! puissiez-vous comprendre, mes frères, combien votre conduite influe sur les mœurs publiques, et combien il est nécessaire que vous la rendiez conforme aux règles de la religion et de l'honnêteté, si vous voulez arrêter cette horrible dépravation qui surcharge nos hôpitaux d'un si grand nombre d'enfants exposés. Oui, ce peuple, au-dessus duquel la Providence vous a placés, a les yeux sans cesse ouverts sur vous ; il cherche à imiter vos usages ; il se conforme à vos goûts ; et vos vices, quoiqu'ils soient souvent l'objet de sa censure, sont la partie du tableau qu'il copie le plus aisément. Vous voit-il fidèles aux devoirs de la religion ? il la respecte davantage, et Dieu lui paraît en quelque sorte plus grand lorsque les grandeurs de la terre s'abaissent devant

lui. Vous voit-il au contraire la mépriser ? son respect s'affaiblit, sa foi s'ébranle, l'union qu'il voit en vous de la prospérité et de la licence devient pour lui une énigme et un scandale ; il est tenté, comme celui dont le Roi-*Prophète* emprunte les paroles, de douter que Dieu connaisse les actions des hommes, et de conclure qu'il est donc inutile de marcher dans les voies de la justice et de l'innocence, puisque d'un côté elle ne préserve point de la pauvreté et de l'infortune, et que de l'autre, des impies, des pécheurs scandaleux regorgent de richesses. Quelle force ce raisonnement, tout faux, tout impie qu'il est, n'a-t-il pas sur les esprits faibles, lors surtout qu'il favorise la passion la plus enracinée dans le cœur de l'homme, et la plus chère à la nature corrompue ? Avec quelle fureur le peuple ne s'y précipitera-t-il pas, si ceux qu'il voit au-dessus de lui ajoutent le poids de leurs exemples au penchant violent qui l'y entraîne ; si les plaisirs qu'on lui offre pour adoucir ses disgrâces ne sont propres qu'à la lui inspirer ; et si, en détruisant l'empire de la religion, on rompt l'unique digue qui puisse arrêter ce torrent impétueux ?

C'est, mes frères, le concours de toutes ces circonstances qui rend aujourd'hui le libertinage si commun parmi le peuple. Et premièrement, comment pourrait-il rougir d'une passion, dont un si grand nombre d'entre les hommes riches et puissants sur la terre n'ont plus de honte, qu'ils ne prennent pas même la peine de cacher, qu'ils affichent au contraire avec une criminelle ostentation ? Il semble que leurs plaisirs seraient moins doux s'ils n'y ajoutaient le scandale, si le public ignorait quelle est l'idole impure à laquelle ils adressent leurs vœux, et si leurs caprices, leurs profusions, leurs perfidies mutuelles n'étaient la matière de tous ses entretiens. Est-il possible que les mœurs du peuple soient bien réglées lorsque celles des grands sont si dissolues ; qu'il respecte les lois qu'il voit violées avec tant de hardiesse par ceux même auxquels un rang distingué dans la société impose l'obligation de les maintenir ; et que des hommes grossiers, dominés par les sens, soient plus maîtres de leurs passions que ceux en qui l'éducation semblerait devoir corriger les penchants déréglés de la nature ? Ah ! n'en doutons point, ils n'imiteront que trop ces exemples pervers ; ils se livreront dans leur sphère à des plaisirs aussi criminels, et je dirais même plus honteux, si le libertinage l'était moins à proportion de ce qu'il coûte davantage ; et si les idoles auxquelles on sacrifie étaient moins viles, lorsqu'elles se montrent parées des dépouilles de leurs adorateurs, que quand elles restent dans la poussière où elles étaient nées.

La dépravation des mœurs, qui s'est introduite dans les premiers rangs de la société, est donc une des principales causes de celle qui règne parmi le peuple, et qui y produit à son tour des effets si déplorables.

Et ne croyez pas, mes frères, que ceux même qui semblent s'être préservés de cette corruption, n'aient point à se reprocher d'y avoir contribué. Il est dans le monde des usages accrédités, des plaisirs que l'on croit innocents, auxquels on se livre sans remords, et dont l'effet direct n'est pas moins d'affaiblir les mœurs et même de les corrompre : et je mets de ce nombre ces assemblées profanes où l'on ne voit ni n'entend rien qui ne porte à la volupté, où les deux sexes se réunissent sous l'extérieur le plus propre à l'inspirer, et augmenter par leur imprudence des dangers que leur penchant et leur faiblesse mutuelle ne rend déjà que trop redoutables ; assemblées que le peuple se permet à l'exemple des grands, et dans lesquelles il satisfait moins sans doute ce que l'Apôtre appelle la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, mais qui ne favorisent pas moins en lui cette passion à laquelle la même Ecriture donne le nom honteux de concupiscence de la chair. Je mets encore de ce nombre le goût des spectacles, qui des grands se communique aux petits, et qui est aujourd'hui commun à toutes les classes des citoyens. La licence, qui leur a attiré des condamnations si sévères, en est, dit-on, sévèrement bannie. Elle l'est peut-être, mes frères, de ceux que vous fréquentez ; mais l'est-elle également de ceux qu'on a affecté de mettre à la portée du peuple, et auxquels il court avec un empressement si prodigieux ? Et de quelle importance est d'ailleurs cette réforme, si tout y tend à séduire l'esprit et à corrompre le cœur ; si le voile qu'on y jette sur des objets honteux en eux-mêmes n'est qu'un artifice pour insinuer plus sûrement dans les âmes le poison d'un amour profane, et percer de ses traits envenimés ceux que la grossièreté et l'indécence des paroles seraient capables de révolter ? Et n'est-ce pas en effet cette passion, si criminelle en elle-même, si incompatible avec la sagesse et la tranquillité de l'âme, si funeste par les ravages qu'elle cause quelquefois dans la société ; n'est-ce pas, dis-je, cette passion qui fait le fond le plus ordinaire des pièces de théâtre ? les héros que l'on introduit sur la scène tragique, les simples citoyens qui parlent et agissent dans la comédie, ne paraissent-ils pas également asservis à cette passion impérieuse ? ne viennent-ils pas y faire l'aveu de leurs faiblesses, ou y faire éclater les feux dont ils sont dévorés ? Et pourquoi affecte-t-on de mettre de tels discours dans la bouche de ces personnages, qu'on nous représente d'ailleurs comme vertueux et dignes de notre estime, sinon pour nous persuader que l'amour profane n'est pas aussi condamnable que l'austère christianisme veut nous le faire croire, qu'il est ou un penchant légitime de la nature, ou tout au plus une faiblesse pardonnable, puisqu'enfin c'est celle des grands hommes et des héros ?

Et cependant on ose nous dire encore que les théâtres sont aujourd'hui l'école de

la vertu. Ah ! sans doute, qu'on ne comprend plus sous le nom de vertu la pureté des mœurs ; sans doute qu'on croit la vertu compatible avec ces faiblesses dont elle rougissait autrefois. Ce n'est que d'après de tels principes qu'on peut encore prendre la défense des théâtres ; et ce sont en effet ceux de ces hommes audacieux qui conspirent aujourd'hui contre le christianisme, et qui, en détruisant l'empire de cette religion divine, ôtent à la corruption des mœurs la seule barrière qui soit capable de l'arrêter.

Autrefois, mes frères, l'incrédulité n'attaquait le christianisme que par l'incompréhensibilité de ses mystères. En ébranlant la foi, elle rendait hommage à la morale de Jésus-Christ, elle affectait d'en imiter le langage dans tout ce qui avait rapport aux mœurs. Mais ce masque hypocrite est tombé de dessus le visage des incrédules. Il est à présent d'une évidence palpable que c'est en faveur des passions qu'ils se sont soulevés contre une religion qui n'en épargne aucune, et que s'ils ont osé contester à Jésus-Christ sa divinité, c'est surtout pour décréditer les maximes trop austères de son Evangile. Que dis-je ? ils ne se contentent pas d'accuser cette morale d'une excessive rigueur ; c'est à elle, c'est à la sévérité de ses maximes, au mépris qu'elle inspire pour les plaisirs des sens, à la nature des biens et des récompenses qu'elle promet qu'ils imputent l'affaiblissement et la dépopulation des empires, les malheurs de l'humanité. N'avons-nous pas vu des écrivains aussi impies qu'insensés regretter les mystères honteux du paganisme, et ces fêtes sacrilèges dans lesquelles la dissolution et la débauche faisaient partie du culte des fausses divinités ; et souhaiter par le plus grossier épicurisme que les voluptés les plus avilissantes devinssent la récompense du courage et de la vertu ? Tels sont les excès monstrueux auxquels se portent des hommes qui se disent philosophes. C'est ainsi qu'en apprenant aux hommes à secouer le joug de la foi, ils détruisent en même temps toute idée de décence et d'honnêteté.

Ah ! mes frères, de quel déluge de crimes ne nous verrions-nous pas inondés, si cette affreuse philosophie prenait jamais dans l'esprit des peuples la place de la religion ? Jugez des malheurs que causerait l'incrédulité, devenue dominante et universelle par les funestes effets qu'elle commence à produire. Si les mœurs publiques sont aujourd'hui si corrompues ; si ce siècle malheureux est distingué par le nombre et l'atrocité des crimes qui s'y commettent, c'est à l'incrédulité qu'il faut s'en prendre. Déjà ses pernicieuses maximes ont pénétré parmi le peuple ; déjà l'on voit des hommes de toute condition abjurer la religion de leurs pères, rejeter ses mystères comme des fables, et ses sacrements comme des superstitions. Déjà d'autres, plus audacieux encore, blasphémant contre la Providence

ou l'existence même de Dieu, nient hardiment l'immortalité de l'âme, l'espérance et les craintes de la vie future. Quelle impression peut faire sur des scélérats, imbus de ces principes, la crainte de la mort dont les lois les menacent ? Ils ne la regardent que comme la fin de leur odieuse existence ; ils la bravent avec une hardiesse forcenée ; ils se précipitent d'eux-mêmes dans le néant où ils espèrent être engloutis.

Mais supposons, mes frères, que les lois pénales aient une force indépendante de la religion ; elles ne peuvent sans doute réprimer que les crimes contre lesquels elles sévissent, et il est une infinité de vices et de désordres sur lesquels elles se taisent. Elles ne prononcent rien contre la débauche, l'ivrognerie, la dissolution, l'incontinence publique. Qui peut donc remédier à ces désordres si pernicioeux à la société ? la religion seule ; cette religion qui, par la sainteté de ses préceptes, défend non-seulement les actions, mais les pensées et les désirs déréglés ; cette religion qui nous dit par la bouche du grand Apôtre : *Fuyez la fornication* (I Cor., VI, 18) et quelque autre impureté que ce soit. Ayez horreur de profaner par de honteuses débauches des membres qui sont devenus ceux de Jésus-Christ. Sachez que ceux qui se souillent de ces voluptés criminelles ne sont pas moins exclus du royaume de Dieu, ni moins dignes des supplices éternels que les homicides, les ravisseurs du bien d'autrui, les idolâtres eux-mêmes.

Qu'il est donc important que cette religion sainte conserve sur les esprits son autorité et son empire ! Ce n'est qu'en suivant fidèlement ses maximes sur la pureté et l'innocence des mœurs, ainsi que sur la charité et la bienfaisance que les hommes se doivent les uns aux autres, que nous pouvons d'un côté diminuer cette extrême misère, de l'autre arrêter cette coupable dépravation qui sont les véritables causes de l'exposition des enfants. Mais en attendant que la religion produise parmi nous un effet si désirable, occupons-nous, mes frères, du soin de soutenir par nos libéralités l'établissement qu'elle a formé en faveur de ces enfants malheureux. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que de motifs se réunissent, mes frères, pour exciter votre compassion et votre générosité en faveur de ces enfants dont je défends aujourd'hui la cause devant vous ! Les dangers qui menacent leur faible existence, dans l'asile même que la Providence leur a ouvert, et la perspective du triste sort qui les attend s'ils échappent à la mort qui semble les couvrir toujours de ses ailes lugubres, ne suffisent-ils pas pour vous les faire regarder comme les êtres les plus malheureux qui existent dans la nature ? et d'un autre côté, si vous êtes sensibles aux intérêts de la patrie qui les réclame, et à laquelle ils appartiennent d'autant plus qu'ils n'appartiennent à personne, pourriez-vous

ne pas concevoir de quelle importance est pour elle un établissement destiné à les lui conserver; et combien il est nécessaire que vous contribuiez par vos libéralités à le soutenir et à le rendre de plus en plus utile et salulaire.

I. Non, mes frères, les enfants que renferme cette maison si précieuse à l'humanité, ne sont point encore à l'abri des dangers. Indépendamment de ceux qui sont inséparables d'un âge si tendre et si faible, il en est pour eux de plus terribles encore, et qui semblent n'avoir d'autre cause que la disproportion qui se trouve entre leurs besoins et les secours qui leur sont accordés. Permettez-moi d'entrer ici dans quelques détails; un simple exposé sera plus capable de vous toucher et de vous attendrir que les exhortations les plus vives et les plus pathétiques.

L'Eglise et l'Etat se sont toujours occupés, mes frères, de la conservation des enfants exposés: la première les avait recommandés spécialement à la charité de ses pasteurs, protecteurs-nés de tous les malheureux; l'Etat en avait chargé ces seigneurs qui, dans toute l'étendue de la France, et dans la capitale même partageaient, pour ainsi dire, avec le souverain, le droit de rendre la justice à ses sujets. Mais combien de fois la dureté et l'avarice ne les avaient-elles pas portés à décliner une charge que la charité, l'humanité, la bienfaisance leur imposaient autant que les lois elles-mêmes? Combien de ces malheureux enfants, rejetés de ceux qui leur étaient donnés pour protecteurs, transportés inhumainement des limites d'une seigneurie dans une autre, avaient expiré avant même que l'on sût à qui appartenait le soin de pourvoir à leur subsistance? Hélas! qui pouvait alors réclamer en leur faveur l'exécution des lois? Ils éprouvaient de toute part l'abandon le plus cruel; les auteurs de leurs jours l'étaient aussi de leur infortune, et n'étaient occupés qu'à ensevelir dans les plus profondes ténèbres un crime que la justice punissait alors avec d'autant plus de sévérité, qu'elle croyait diminuer, par la terreur des peines, la charge imposée à ceux au nom desquels elle était exercée.

En effet, le nombre des enfants exposés était bien moindre alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais les droits de l'humanité étaient-ils plus respectés! la voix de la nature se faisait-elle mieux entendre, ou n'était-elle pas au contraire outragée d'une manière encore plus cruelle et plus odieuse? Exposer des enfants, violer les devoirs sacrés qu'impose la qualité de père et de mère, c'est un crime sans doute; mais quel nom donnerons-nous à la barbarie de ceux qui les égorgeaient de leurs propres mains, qui les précipitaient, qui les enfouissaient, tantôt pour cacher la honte de leur naissance, tantôt pour favoriser aux dépens de leurs jours les objets d'une injuste prédilection, tantôt enfin par le désespoir de ne pouvoir les élever et les nourrir, et par une

défiance injurieuse à la Providence de ce Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui donne aux lis de nos champs le tissu magnifique qui les couvre.

Il était donc nécessaire de dissimuler en quelque sorte un crime qu'on ne pouvait poursuivre sans en occasionner tant d'autres: il fallait donc que la patrie se substituât elle-même à des parents inhumains ou à des maîtres durs et intéressés; il fallait, en un mot, qu'elle ouvrît à ces enfants malheureux un asile où ils fussent l'objet de l'attention du gouvernement et de votre charité, mes frères, leur plus sûre et leur plus abondante ressource.

Bénie soit à jamais la mémoire de cet homme apostolique qui le premier conçut un projet si digne de la religion et de l'humanité. Plein de zèle et de charité, il inspire à une pieuse veuve le désir de servir de mère à ces enfants abandonnés; elle les reçoit dans sa maison; elle partage avec eux les ressources de sa médiocrité. Mais combien la foi de l'un et de l'autre ne fut-elle pas éprouvée! que de désastres traversèrent les faibles commencements d'un établissement si précieux! La cruauté et l'avarice s'insinuent jusque dans le sanctuaire de la charité. Des âmes viles et mercenaires font un trafic horrible des enfants qui leur sont confiés. Le zèle de Vincent de Paul n'est point arrêté par ces obstacles; sa foi, sa confiance dans la providence de l'Etre suprême se fortifie à mesure que les malheurs semblent se multiplier; déjà le feu dont il est embrasé s'est communiqué à un nombre de personnes pieuses; déjà par ses soins on abolit l'usage cruel de décider par le sort, des enfants qui doivent être nourris et de ceux qui doivent être abandonnés; la charité brise les indignes entraves dans lesquelles la retenait une prudence trop timide, elle ouvre son sein à tous ces enfants exposés; bientôt les souverains s'en déclarent les protecteurs, et des mains royales posent les fondements de l'édifice destiné à les recevoir.

Telle fut, mes frères, l'origine de cette maison pour laquelle nous sollicitons aujourd'hui vos secours. Ce sont les cris de l'humanité souffrante qui en ont sollicité l'établissement; c'est la charité chrétienne qui l'a fondée, et elle ne peut subsister que par elle: jugez maintenant de son importance et de ses besoins par le nombre des infortunés auxquels elle a servi d'asile. Je ne vous parlerai point des temps les plus voisins de son établissement. Mais puis-je me dispenser de vous dire que dans notre siècle, dans ces dernières années surtout, ce nombre a été porté à un excès que la sagesse des premiers fondateurs n'eût jamais pu prévoir; à un excès auquel les ressources actuelles ne sont plus proportionnées; à un excès qui rend insuffisants et les soins de la charité la plus tendre, et ceux de l'administration la plus éclairée; à un excès enfin qui multiplie les dangers autour de ces enfants que nous avons tant d'intérêt de conserver. Sachez

donc, mes frères (car peut-être parmi les personnes que la charité et la piété ont amenées dans ce temple, y en a-t-il plusieurs qui n'ont pas une connaissance assez exacte des besoins qu'elles se proposent de soulager), sachez qu'il n'est point d'année où cette maison ne reçoive plusieurs milliers de ces enfants malheureux. Sachez que le nombre de ceux à qui elle fournit habituellement la subsistance se monte à plus de treize mille; soit que nouvellement arrachés du sein de leurs mères, ils attendent dans le premier hospice le moment d'être transportés dans une chaumière rustique, où ils doivent sucer le lait d'une femme mercenaire; soit que, répandus dans nos provinces, ils partagent en effet la pauvreté des nourrices auxquelles ils sont confiés; soit qu'associés aux travaux des habitants de nos campagnes, ou des artisans de nos villes, ils portent le joug d'une servitude plus ou moins adoucie par l'humanité de ceux qui daignent les recevoir; soit enfin que, privés même de cette ressource, ils viennent achever leur déplorable enfance dans ces tristes séjours de l'indigence et de la misère, dont la vue seule suffit pour inspirer la pitié, et quelquefois le dégoût et l'horreur.

Hélas! le nombre de ces enfants infortunés serait bien plus grand encore, si la mort ne faisait au milieu d'eux les plus cruels ravages. Quel affreux tourbillon enlève la plus grande partie de ces fleurs à peine écloses, et les fait disparaître de dessus la terre! Le dirai-je, mes frères, et ne dois-je pas craindre de percer trop douloureusement vos âmes sensibles? à peine, de ces enfants que leurs parents abandonnent avec tant d'inhumanité, et que la charité accueille si généreusement; à peine, dis-je, la septième partie échappe-t-elle à la mort; à peine le plus grand nombre d'entre eux voit-il la lune achever son cours autour du globe que nous habitons; et la même année est pour une multitude d'autres l'époque de leur naissance et de leur mort. Elevez encore, ô Rachel, votre voix plaintive; faites encore retentir les collines et les montagnes de vos gémissements et de vos cris douloureux. Vos tendres enfants ne sont plus; et qui pourrait vous consoler d'une perte si sensible à votre cœur : *Vox Rachel plorantis filios suos, et nolentis consolari super iis quia non sunt.* (Matth., II, 18.)

D'où vient donc une destruction si rapide et si effrayante, et qui peut ajouter une cause de mort si redoutable, à tant de dangers dont l'enfance est environnée? Pour le comprendre, mes frères, il faudrait vous transporter dans les lieux où ces enfants sont d'abord ramassés; il faudrait y voir apporter à toutes les heures du jour et de la nuit, et de toutes les parties de cette ville immense, ces déplorables victimes de l'indigence ou de la corruption des mœurs; il faudrait surtout y voir arriver ceux qui du fond des provinces les plus éloignées, viennent partager et augmenter les malheurs des enfants exposés dans la capitale; il faudrait pouvoir

dire ce qu'ils ont souffert, soit de la fatigue d'un long voyage, soit de l'intempérie des saisons, soit du défaut des soins et des aliments nécessaires à cet âge; il faudrait vous faire voir ces enfants amoncelés, pour ainsi dire, dans des lieux qui par leur dimension et leur destination primitive devaient à peine en contenir la dixième partie; il faudrait que les maîtres de l'art vous expliquassent combien l'air corrompu qu'ils y respirent, malgré la propreté qui y règne, peut nuire à leurs tendres organes; combien il leur est pernicieux de passer indistinctement des bras d'une nourrice dans ceux d'une autre, et de partager en si grand nombre cette substance précieuse que la sage nature avait destinée à la nourriture d'un seul. Quelle main bienfaisante entreprendra de remédier à ces maux, de donner plus d'étendue aux édifices préparés pour recevoir ces enfants, d'y multiplier les femmes destinées à les allaiter; de les faire transporter avec plus de précaution dans les campagnes, d'exciter par l'attrait des récompenses les soins et la vigilance des nourrices chargées de les élever.

Que ces objets, mes frères, seraient dignes de la munificence d'un grand roi! ne désespérons point de le voir s'en occuper. A l'exemple de la Divinité, il porte ses regards paternels sur les plus faibles de ses sujets, et rien ne lui échappe de ce qui peut contribuer à leur bonheur. Est-il quelque espèce de bien que nous ne soyons en droit d'espérer sous le règne d'un prince dont le cœur est si bon, l'esprit si droit et si juste, lorsque son amour pour le bien public est dirigé dans le choix des objets et des moyens par un ministre ami du peuple, qui sait s'attendrir sur les besoins des faibles et des malheureux, et qui ne sépare point la puissance du souverain de la félicité des sujets? Que de traits de sagesse et de bonté sont déjà l'objet de notre admiration! déjà les hôpitaux sont devenus plus dignes de servir d'asile à l'humanité souffrante. Déjà les prisons éclairées ne sont plus des supplices anticipés, et ne renferment plus dans la même enceinte le citoyen honnête qui n'a pu se défendre de l'inconstance de la fortune, avec le scélérat qui a violé les lois de la société. Tendres enfants, vous avez été aussi l'objet de sa sollicitude; déjà une loi sage a diminué vos malheurs, en restreignant le nombre de ceux qui les partageaient avec vous, et en défendant le transport inhumain des enfants des provinces dans la capitale. Il a pourvu comme père à leur subsistance dans les lieux qui les ont vu naître. Mais, vous, mes frères, vous laisserez-vous enlever la gloire de contribuer à une œuvre si sainte et si méritoire? la bienfaisance de votre souverain n'excitera-t-elle pas la vôtre? hommes, chrétiens, citoyens, pourrez-vous n'avoir qu'une compassion stérile pour des enfants dont la conservation intéresse si vivement la nature, la religion, la patrie.

II. Hélas! mes frères, cette patrie, dont

les intérêts doivent nous être si chers, souffre encore plus que ces enfants eux-mêmes des dangers qui les assiègent, et de l'effroyable mortalité qui les enlève. Soit que nous les envisagions sous le point de vue de la religion, soit que nous considérions le sort qui les attend sur la terre, et la triste perspective qui se présente devant eux, leur mort est un bien pour eux; elle n'est un mal que pour l'Etat et la société. Du côté de la religion, est-il un bonheur comparable à celui dont cette mort les fait jouir? Ils sont nés comme nous tous, enfants de colère, descendants malheureux d'un père proscrit et coupable, ils le sont eux-mêmes du péché qu'ils ont commis en lui et avec lui. Mais ce péché qui leur est commun avec toute l'espèce humaine, leur est pardonné par la bonté et la miséricorde de Dieu. Ils sont régénérés en Jésus-Christ; ils sont devenus ses frères et ses membres; ils ont acquis des droits incontestables sur ce royaume éternel, qui est l'objet de nos désirs et le terme de nos espérances; et s'ils meurent encore revêtus de cette innocence précieuse qu'ils ont recouvrée dans les eaux sacrées du baptême, le même coup qui tranche la trame de leurs jours si près de son commencement, les met en possession de ce bonheur que nous achetons par tant de travaux, et vers lequel nous marchons à travers tant d'écueils et de précipices. Or, mes frères, il n'y a point en Dieu d'acception de personnes; celui qui naît dans la fange et dans la poussière, lui est aussi cher que celui qui naît dans la pourpre et sur le trône. Celui qui est le fruit du crime, et qui porte devant les hommes l'opprobre d'une naissance illégitime, ne lui est pas plus odieux que celui qui la doit à l'union sainte de deux époux chrétiens et fidèles; tous les deux naissent dans le péché, tous les deux en sont délivrés par la même grâce : tous les deux en vertu du sacrement de la régénération, deviennent les enfants chéris de Dieu, et la mort rend leur sort éternel également heureux, également digne d'envie.

Cependant, mes frères, si le bonheur de ces enfants est égal dans ce qu'il a d'essentiel, dans la vue et la possession de Dieu, dans la jouissance éternelle de ces délices ineffables qu'il promet à ses élus, ne peut-on pas dire qu'il est encore plus grand par rapport à ceux qui semblent n'avoir été jetés sur la terre que pour y traîner dans la misère et l'opprobre une vie triste et languissante? Tel est le partage de ces enfants pour lesquels j'implore aujourd'hui votre bienfaisance. Hélas! le plus grand de leurs malheurs ne consiste pas dans cette pauvreté dont ils éprouvent déjà les rigueurs; un malheur qui leur est propre, et qui me paraît les rendre encore plus dignes de pitié, c'est de se trouver dans l'univers seuls, isolés, abandonnés, sans aucune de ces liaisons qui font le bonheur de notre vie, ou qui nous aident à en supporter les disgrâces.

En effet, mes frères, s'il est quelque chose

qui puisse alléger ce joug pesant qui est imposé aux enfants d'Adam, depuis le jour où ils commencent à voir la lumière du soleil, jusqu'à celui où ils rentrent dans le sein de la terre notre commune origine; ce sont ces rapports que forment entre nous les liens du sang et de la nature. C'est de voir autour de nous un père qui protège notre enfance, et qui croit prolonger sa félicité en assurant la nôtre; une mère qui nous prodigue ses tendres caresses, des frères dont l'union est notre force et notre appui. C'est de savoir qu'il existe des hommes qui se croient obligés à quelques devoirs envers nous, et de qui nous avons le droit de réclamer les soins et la bienveillance. Mais ces liaisons si douces et si consolantes, ne sont point connues de ces enfants infortunés; disons mieux: ils ne les connaissent que trop, mais uniquement pour les regretter, et pour sentir la rigueur du sort qui les en a privés.

Représentez-vous, mes frères, un de ces enfants au moment où sa raison commence à se développer; et ses yeux à s'ouvrir sur l'état auquel il est réduit. Transporté dès le berceau dans la cabane rustique qui se présente à ses regards, il a cru faire partie de la famille qui l'habite. Il a donné le doux nom de mère à la femme étrangère qui en a rempli à son égard les devoirs les plus sacrés. Il a appelé ses frères et ses sœurs, ces enfants dont il a partagé la nourriture simple et les plaisirs innocents. Il n'était point effrayé de leur pauvreté; il ne connaissait point d'autres richesses, et n'avait point d'autres désirs que ceux qu'inspire la nature. Mais quel affreux réveil vient dissiper cette douce illusion! Avec quelle douleur n'apprend-il pas qu'il est étranger à cette famille, et qu'il n'en est point d'autre qu'il puisse réclamer; qu'il a été rejeté dès sa naissance par ceux même qui lui avaient donné le jour; qu'il n'y a personne dans l'univers qui soit obligé de s'intéresser particulièrement à son sort; qu'il n'a d'autre ressource que la charité publique et la commisération de ses semblables? O mon Dieu, si tous les hommes étaient sensibles aux impressions que vous avez vous-même gravées dans leur cœur; si tous les chrétiens étaient fidèles aux préceptes de votre divine loi, cette ressource serait en effet pour lui bien douce et bien assurée. Mais dans ces temps malheureux où la charité est si refroidie, qui est-ce qui connaît toute l'étendue de ses devoirs envers les pauvres? qui est-ce qui a pour eux cette bonté compatissante qui seule peut donner du prix aux bienfaits? qui est-ce qui fait adoucir, par la manière de donner, la honte de recevoir? qui est-ce enfin qui ne leur fait pas acheter par des hauteurs et des dédains, les faibles secours qui leur sont accordés? C'est donc à cette dépendance perpétuelle que ces enfants sont destinés; c'est sur cette compassion trop souvent insultante et orgueilleuse qu'est appuyée toute leur espérance. Etrangers à la société et privés de

tous ses droits, la bienfaisance prend par rapport à eux les couleurs de la dureté, et ces noms de père et de mère qui ne font naître dans nos esprits que des idées de bonté et de tendresse, ne se présentent aux leurs qu'avec celle de la cruauté. Ils sont donc en effet plus malheureux quand ils échappent aux dangers qui les environnent que quand ils y succombent ; et la mort qui les moissonne avant qu'ils aient pu éprouver ces misères, est pour eux un bienfait.

III. Mais combien n'est-elle pas affligeante pour l'Etat et la société ! Vous le savez, mes frères, une population nombreuse est la richesse du souverain et la force de l'Etat. Ne croyons pas qu'un royaume puisse jamais être surchargé de la multitude de ses habitants. L'Etre éternel qui leur donne l'existence, a pourvu libéralement à leurs besoins. La terre renferme plus de richesses qu'il n'en faut pour les nourrir, et elle n'attend pour répandre ses trésors que des bras qui la cultivent. Combien de vastes déserts se changeraient en des plaines fertiles, combien de rochers arides deviendraient de riants côteaux, et se chargeraient de fruits et de verdure, si l'industrie, excitée par la nécessité, entreprenait de les faire fructifier ? Heureux donc l'Etat qui possède un grand nombre de citoyens ! la multiplication des individus est une preuve de l'abondance qui y règne et l'augmente à son tour. Heureux le souverain qui, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, voit son peuple s'accroître jusqu'à égaler le nombre des sables de la mer ! de quelle prospérité ne jouira pas son empire ? quelle supériorité n'acquerrait-il pas sur ses ennemis, soit qu'il soit obligé de défendre ses frontières contre l'invasion de ses voisins jaloux, soit qu'il envoie des flottes aux extrémités de l'univers, pour y faire respecter sa puissance et rapporter à ses heureux sujets les richesses de l'un et l'autre hémisphère ? Mais s'il est essentiel à la prospérité d'un Etat, qu'il renferme un peuple nombreux, de quel œil, mes frères, pouvons-nous voir cette mortalité effroyable qui chaque année, enlève de dessus la terre plusieurs milliers de ces enfants exposés ? Combien de générations anéanties par ce fléau destructeur ! que de forces, que de talents perdus pour la patrie ! Ne croyez pas, mes frères, que la perte de ces enfants doive exciter moins de regrets parce qu'ils sont tous nés dans la pauvreté, et quelques-uns même dans l'opprobre. Il en est des dons de la nature comme de ceux de la grâce. L'Auteur suprême des uns et des autres les accorde à qui il lui plaît ; et dans cette distribution, il n'a point égard à des distinctions qui ne font rien à ses yeux. J'en atteste plusieurs de ces enfants qui ont échappé à la faux meurtrière ; j'en atteste surtout ceux qu'une charité ingénieuse expose à vos regards à l'entrée de ce temple auguste où vous allez adorer l'Eternel qui leur tient lieu de père. Qui de

vous ne s'est pas senti touché, ému, attendri par les grâces naïves répandues sur leur extérieur ? qui ne s'est pas dit à lui-même que de tels enfants n'étaient rien moins que le rebut de la nature ?

Et par quelle funeste illusion pourrions-nous mépriser cette classe de citoyens à laquelle ils appartiennent ? Il n'y a mes frères, de méprisable dans le corps politique que les membres qui lui sont inutiles. Et qui oserait faire ce reproche à des hommes que leur pauvreté même contraint à des travaux pénibles, dont nous retirons seuls les avantages ? Cette portion de la société que nous appelons avec tant de dédain le petit peuple, le bas peuple, en est en effet la classe la plus précieuse et la plus nécessaire. C'est elle qui fournit des cultivateurs à nos champs, des ouvriers à nos manufactures, des soldats à nos armées, des matelots à nos flottes. C'est à sa valeur, à son intrépidité, à son audace, que nos généraux doivent les lauriers dont ils se couronnent. C'est par sa constance laborieuse que nous exécutons ces travaux publics qui font la sûreté et l'ornement de nos villes ; que nous ouvrons au commerce, à la communication réciproque de la capitale et des provinces des routes si sûres et si faciles. C'est elle qui entretient parmi nous l'abondance et la richesse ; et s'il m'était permis de vous faire envisager comme un avantage, ce que la religion nous fait regarder comme un piège et un écueil dangereux, je vous dirais, mes frères, que c'est à ces hommes, condamnés à des travaux si durs et si pénibles, que vous êtes redevables de cette vie si douce, si délicieuse, si voluptueuse dont vous jouissez.

C'est donc au nom de la patrie que j'implore votre secours en faveur de ces enfants destinés à grossir cette classe d'hommes si utiles, et tout à la fois si dédaignée. C'est elle qui vous conjure par ma voix de tourner vers eux votre générosité et votre bienfaisance, et de seconder les efforts que fait l'administration la plus sage et la plus vigilante pour les lui conserver.

Mais ce n'est pas seulement à des citoyens que je parle, c'est à des chrétiens. Ne perdez donc point, mes frères, le mérite de l'aumône que vous allez faire, en ne lui donnant que des motifs humains. Voyez dans ces enfants, l'image de Jésus-Christ qui a daigné se réduire pour nous aux faiblesses de l'enfance et aux rigueurs de la pauvreté. Faites en son nom, et offrez par lui au Père tout-puissant cet acte que votre cœur vous inspire en leur faveur, et que cet acte de compassion et de générosité, soit de votre part un acte de charité chrétienne ; c'est ainsi qu'il deviendra méritoire et salutaire pour vous-mêmes, et qu'il attirera sur vous ces grâces que Jésus-Christ nous a méritées par ses souffrances et par sa mort, dont nous allons bientôt célébrer la mémoire, dans les touchantes solennités desquelles nous approchons. Ainsi soit-il.

OCTAVE

DU SAINT SACREMENT.

I. EXORDE

Pour le Jour de l'Ascension.

SUR LE DÉSIR DU CIEL.

Dominus Jesus assumptus est in cœlum et sedet a dextris Dei. (Matth., XVI, 19.)

Le Seigneur Jésus a été élevé au ciel, et il est assis à la droite de Dieu.

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ termine son séjour sur la terre : c'est ainsi que chargé des dépouilles de la mort et de l'enfer, il retourne au séjour de la gloire, d'où il est descendu pour nous sauver. Les cieux s'abaissent pour le recevoir ; un nuage majestueux le dérobe aux yeux des mortels ; il vole sur les ailes des vents ; il se place au-dessus des astres que ses mains ont formés, au-dessus des chérubins qui se voilent devant lui : *Ascendit super cherubim et volavit ; volavit super pennas ventorum.* (II Reg., XXII, 11.)

Ainsi s'accomplit l'oracle du Prophète : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds.* (Psal. CIX, 1.) Jésus-Christ, en effet, s'assied à la droite de Dieu, et il y demeurera jusqu'à ce que tout lui soit soumis ; jusqu'à ce que la mort elle-même qu'il a déjà vaincue soit entièrement détruite, jusqu'à ce que, ranimant la cendre des morts et rassemblant leurs ossements épars, il vienne, avec la même gloire et le même appareil, exercer sur tous les hommes le pouvoir qu'il a reçu de les juger.

Quelle impression doit faire sur nos cœurs un événement si glorieux ? Ah ! loin de nous la douleur et la tristesse : Jésus-Christ nous quitte, mais il ne nous laisse pas orphelins ; il ne cessera de veiller sur nous, de nous combler de ses bienfaits. Si nous l'aimons, nous dit-il, nous devons nous réjouir de le voir retourner vers son Père ; parce que ce n'est que dans le sein du Père que son humanité sainte peut recevoir toute la gloire qui lui est due. Si nous sommes sensibles à nos propres intérêts, nous devons nous réjouir de le voir monter au ciel ; parce qu'il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur ; parce qu'il y exerce toujours ses fonctions de Médiateur et de Pontife ; parce que c'est de là qu'il répand sur nous l'abondance de ses grâces, qu'il nous envoie son Esprit consolateur, qu'il nous appelle et nous attire à lui.

Oui, mes frères, l'Ascension de Jésus-Christ doit être le motif de notre joie, parce qu'elle est le motif de notre espérance. Il n'est monté au ciel que pour nous en frayer

le chemin, pour nous préparer la place que nous devons y occuper : *vado parare vobis locum.* (Joan., XIV, 2.) Il reviendra vers nous, il nous prendra avec lui, et rien ne pourra plus nous en séparer : *iterum venio, et accipiam vos ad me ipsum.* (Ibid., 3.) O doux espoir ! ô pensée bien capable d'adoucir la rigueur de notre exil, et en même temps de nous en faire désirer la fin avec ardeur. Puissions-nous le hâter ce jour heureux où, dégagés de tous les liens qui nous attachent à la terre, nous nous élèverons dans les airs au-devant de Jésus-Christ ; où il nous introduira dans son royaume, comme des captifs dont il aura rompu les fers, qu'il aura arrachés à la puissance des ténèbres ; où nous verrons notre Libérateur, non plus seulement à travers les voiles mystiques sous lesquels la foi nous le découvre aujourd'hui, mais à découvert, mais des yeux mêmes de notre corps ! Cette espérance vit au fond de nos cœurs : mais hélas ! qu'elle diffère à être remplie, et que ces retardements sont à charge à notre amour !

Au moins, mes frères, si le poids de notre corps mortel nous retient encore ici-bas, que notre cœur s'élève avec Jésus-Christ au plus haut des cieux ; qu'il soit d'avance où est déjà notre trésor ; que tous nos désirs se portent avec vivacité vers la béatitude à laquelle il nous appelle, et que les biens frivoles dont nous pouvons jouir dans notre exil ne nous fassent pas oublier les délices inaltérables qui nous attendent dans notre patrie.

Je viens, mes frères, essayer d'exciter de plus en plus dans vos cœurs ces sentiments si essentiels à la piété chrétienne ; et pour ne rien négliger de tout ce qui peut y contribuer, je veux opposer au bonheur qui nous est promis dans la vie future, les maux auxquels nous sommes sujets dans celle que nous traînons sur la terre. Que sommes-nous ici-bas, et quel est l'état d'un véritable chrétien dans le monde ? Ce sera le sujet de ma première partie. Que ferons-nous dans le ciel, et quelle espèce de félicité nous y attend ? ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[La suite comme au second dimanche de Carême, Carême, col. 289.]

AUTRE EXORDE

Pour le même jour.

Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in cœlum ; sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum. (Act., I, 11.)

Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'y avez vu monter.

Est-ce donc, mes frères, pour diminuer la joie des apôtres à la vue du triomphe de leur divin Maître, que deux hommes envoyés du ciel leur annoncent le jour terrible où il viendra juger les vivants et les morts? Non : pour de fidèles disciples de Jésus-Christ, cette pensée n'a rien que de consolant. Ils aiment à se le représenter au milieu de ses anges, environné de gloire et de majesté, citant à son tribunal toutes les nations de la terre, et leur prononçant l'arrêt irrévocable de leur destinée. Ils savent que la qualité de Juge de tous les hommes est une des plus glorieuses prérogatives dont le Père céleste ait récompensé l'obéissance de son Fils, devenu par un effet de son amour le fils de l'homme : *potestatem dedit ei judicium facere, quia filius hominis est.* (Joan., V, 27.)

Mais qu'il est terrible pour les pécheurs, ce jour où le soleil obscurci, la lune pâle et sanglante, les étoiles égarées dans leur course et menaçant d'écraser par leur chute le globe que nous habitons, en un mot, où la nature entière dans le trouble et le désordre annoncera le second avènement du Fils de Dieu! Heureux ceux qui auront alors la confiance de lever la tête, et qui ne verront dans ces prodiges effrayants que des marques certaines de leur prochaine délivrance! Heureux ceux qui, pénétrés dès à présent d'une crainte salutaire, auront attendu dans la justice et l'innocence ce grand événement, et pour qui ce jour fatal ne sera point un jour imprévu. Mais quel doit être ici, mes frères, le véritable objet de notre crainte?

[La suite comme au premier dimanche de l'Avent, *Avent*, col. 56.]

AUTRE EXORDE

Pour le même jour.

SUR LA GRACE.

Ascendens in altum captivam duxit captivitatem; dedit dona hominibus. (Ephes., IV, 8.)

Jésus-Christ montant au ciel, a mené comme en triomphe, une multitude de captifs; il a répandu ses dons sur les hommes.

C'est ainsi, mes frères, que notre salut est l'objet et la fin de tous les mystères de Jésus-Christ. S'il meurt, c'est pour nos péchés; s'il ressuscite, c'est pour notre justification; s'il monte au ciel, c'est pour associer à son triomphe une multitude de captifs arrachés aux chaînes de la mort et de l'enfer; s'il s'assoit à la droite de son Père, c'est pour y être notre intercesseur, c'est pour répandre sur nous les dons les plus excellents. Or, parmi ces dons que notre Sauveur nous prodigue du haut des cieux, y en a-t-il, mes frères, qui méritent mieux notre reconnaissance que la grâce même par laquelle il convertit nos cœurs, y allume et y entretient le feu sacré de son amour? Grâce douce et puissante qui soumet notre volonté sans la contraindre, qui la détermine sans la nécessiter : grâce sans laquelle nous ne pouvons

être dignes de Dieu, ni accomplir sa loi d'une manière sainte et salutaire.

C'est de ce don précieux que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui; non pas pour nourrir votre esprit d'oisives spéculations, mais pour vous exciter à la demander avec humilité, à l'espérer avec confiance, à y répondre avec fidélité. Ce n'est que dans cette vue qu'il est utile de parler de la grâce de Jésus-Christ, et de la connaître. Quiconque entreprend dans un autre esprit d'en sonder les profondeurs, n'y trouve que des abîmes et des précipices, etc.

[La suite comme au sermon sur la grâce, *SERMONS DE L'AVENT*, col. 16.]

II. EXORDE.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR LA LOI.

Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ. (Psalm., CIII, 30.)

Vous enverrez votre Esprit, et de nouvelles créatures sortiront du néant, et vous renouvelerez la face de la terre.

Il est accompli, mes frères, cet oracle du Prophète-Roi. Le Seigneur, fidèle à ses promesses, a envoyé son Esprit; il a créé un monde nouveau, il a renouvelé la face de la terre. Quels effets, quels prodiges n'a pas opérés la mission de cet Esprit-Saint! Esprit de vérité, il a dissipé les ténèbres épaisses de l'erreur et du mensonge; il a appris aux hommes tout ce qu'il leur importait de savoir pour rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû, et parvenir eux-mêmes à la félicité pour laquelle ils ont été créés. Esprit de force et de courage, il a changé des hommes faibles et craintifs en des héros intrépides; il les a armés d'une force invincible pour combattre les puissances des ténèbres; pour détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pour renverser les vaines idoles, leurs temples, leurs autels; pour élever sur leurs ruines la religion de Jésus-Christ. Esprit de sagesse et d'intelligence, il les a éclairés d'une lumière supérieure à celle de la sagesse humaine; il a confondu cette sagesse trompeuse, et a fait triompher la sainte folie de la croix. Esprit de grâce et de charité, il a substitué l'amour des enfants à la crainte des esclaves; il a brisé le joug insupportable des observances mosaïques; il a gravé, non plus sur des tables de pierre, mais dans les cœurs mêmes des fidèles, la loi parfaite de la liberté.

Quelle différence, mes frères, entre l'établissement de cette loi sainte, et la publication de la loi ancienne! Sur le mont Sinaï, le Seigneur ne parle aux Juifs effrayés que par le bruit de son tonnerre; Moïse seul a le droit d'approcher de la montagne redoutable; le peuple épouvanté ne peut soutenir la présence du Maître qui lui donne des lois: ici, l'esprit de Dieu lui-même descend dans l'assemblée paisible des disciples; un bruit subit annonce la

venue du Maître de l'univers; mais il ne porte dans les cœurs que le respect et la vénération; la charité qu'il répand bannit la crainte: *charitas foras mittit timorem* (I *Jean.*, IV, 18). Ce ne sont plus des éclairs et des foudres qui éblouissent et qui effrayent, c'est une flamme douce et légère qui repose sur la tête des apôtres, qui s'insinue dans leurs cœurs, et qui y porte la lumière et l'amour.

Tels sont les prodiges dont ce jour nous rappelle le souvenir; c'est pour rendre grâce à Dieu de ce grand événement, que nous sommes assemblés dans ce temple; c'est l'établissement de la loi de grâce que nous y célébrons. Connaissions-nous, mes frères, tout le prix de la grâce que le Seigneur nous a faite, en substituant cette loi si douce et si parfaite à celle qu'il avait autrefois imposée aux Israélites? Avons-nous une idée exacte de cette loi rigoureuse dont il nous a affranchis? Deux erreurs, également dangereuses, ont attaqué la doctrine de l'Eglise sur la nature et les caractères de la loi ancienne. L'impie manichéen, le gnostique faussement spirituel en faisaient autrefois l'objet de leurs blasphèmes; ils osaient la blâmer comme indigne de la sagesse de Dieu; ils attribuaient son établissement à un mauvais principe, à la puissance des ténèbres. Héritiers de l'orgueil et de l'aveuglement des Juifs, les pélagiens donnaient dans un excès opposé. Ils confondaient les deux alliances: ils osaient avancer que la loi sauvait les hommes ainsi que l'Evangile: *Lex sic mittit ad regnum sicut Evangelium*.

J'ai dessein, mes frères, d'opposer à ces deux erreurs, la double vérité que l'Eglise fait profession de croire sur une matière si importante, si essentiellement liée avec toute l'économie de la religion; c'est-à-dire, que la loi en elle-même était bonne et digne du Dieu infiniment sage qui l'avait établie; et que cependant c'est par un effet de sa bonté infinie que le Seigneur nous en a affranchis. Ainsi la sagesse de Dieu dans l'établissement de la loi sera le sujet de ma première partie; la bonté de Dieu dans l'abolition de la loi sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria*.

La suite comme au jour de l'Epiphanie, *sermons de l'Avent*, col. 186.]

AUTRE EXORDE

Pour le même jour,

SUR LA GRACE.

Misisti Spiritum tuum, et creata sunt, et non est qui resistat voci tuæ. (*Judith.*, XVI, 17)

Vous avez envoyé votre Esprit, et vos créatures sont sorties du néant, et nul ne résiste à votre voix.

C'est pour célébrer les prodiges qu'a opérés sur la terre la mission de l'Esprit de Dieu; c'est pour rendre hommage à la toute-puissance de sa grâce, que l'Eglise emprunte aujourd'hui, mes frères, ces paroles magnifiques de Judith. C'est l'heu-

reuse réformation de l'univers; c'est la conversion subite de tant de millions d'hommes, qu'elle nous représente sous la figure de ces montagnes absorbées dans les fondements de ces eaux agitées dans le plus profond des abîmes, de ces rochers fondus en la présence du Seigneur, comme la cire dans un brasier ardent: *montes a fundamentis movebuntur cum aquis; petrae, sicut cera, liquescent ante faciem tuam* (*Mich.*, I, 4). Ce sont là, dis-je, autant de figures des prodiges que l'Esprit de Dieu opère sur nos cœurs, lorsqu'il les touche et qu'il les change par sa grâce, qu'il soumet nos volontés sans les contraindre, qu'il les détermine sans les nécessiter, et que d'un homme superbe et corrompu il fait un humble disciple de l'Evangile. C'est de cette grâce, de ce bienfait inestimable que Jésus-Christ nous a mérité et que l'Esprit-Saint répand dans nos âmes, que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui.

La suite comme au Sermon sur la grâce *SERMON DE L'AVENT*, col. 16.]

PREMIÈRE PARTIE D'UN SERMON

Qui devait être prêché devant le roi le jour de la Pentecôte.

Sire,

Lorsqu'après la descente du Saint-Esprit, les apôtres commencèrent à publier hautement la résurrection et la divinité de Jésus-Christ, au milieu de l'étonnement et du trouble, que causa dans Jérusalem un événement si imprévu, un des principaux chefs de la Synagogue parla ainsi aux prêtres et aux docteurs de la loi, qui composaient le conseil de la nation: Gardez-vous de sévir contre ces hommes, qui veulent vous faire reconnaître pour le Messie ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié. Si c'est d'eux-mêmes qu'ils ont formé une entreprise si hardie, vous la verrez échouer comme plusieurs autres, dont vous avez été témoins; et si c'est au contraire Dieu lui-même qui la leur inspire, tous les efforts, toutes les rigueurs que vous lui opposeriez deviendraient inutiles, et vous vous rendriez coupables d'une résistance, aussi insensée que criminelle, à la volonté du Tout-Puissant.

Que ce discours, mes frères, était plein de sagesse et de prudence! Non, si la religion chrétienne n'eût pas eu Dieu lui-même pour auteur, il n'eût pas été nécessaire de déployer tant de puissance pour l'anéantir: la faiblesse des hommes qui entreprenaient de l'établir, les passions et les préjugés de ceux auxquels elle était annoncée, ne lui eussent jamais permis de jeter sur la terre de profondes racines; et après quelques moments d'illusion et d'effervescence, on l'eût vu rentrer dans le néant, comme tant d'autres systèmes que l'esprit humain a inventés.

Mais lorsqu'on la voit surmonter tant d'obstacles réunis, et triompher de tant

d'ennemis conjurés pour la renverser et la détruire ; qui peut n'être pas convaincu de sa divinité ? Oui, mes frères, Dieu seul pouvait inspirer aux apôtres le courage de l'annoncer ; lui seul pouvait donner à leurs discours la force de soumettre les esprits ; et par conséquent, c'est dans son établissement que la puissance de Dieu se manifeste avec plus d'éclat et de gloire.

I. Mes frères, admirons la puissance du Seigneur dans les premiers apôtres de l'Evangile. Qu'étaient-ils avant la mission du Saint-Esprit, et quels hommes sont-ils devenus, quand une fois ils ont été revêtus de cette force d'en haut que Jésus-Christ leur avait promise ? Le Seigneur les avait choisis, par une suite du dessein qu'il avait formé de confondre la sagesse par l'ignorance, et la force par la faiblesse, afin de ne partager avec personne la gloire d'éclairer l'univers. Suivez-les, depuis que Jésus-Christ les a distingués de ses autres disciples par une vocation si gratuite et si miséricordieuse ; voyez-les surtout dans la circonstance où ils devaient témoigner à leur divin Maître plus d'attachement et d'amour. Quelles preuves ne donnent-ils pas au contraire de leur lâcheté et de leur faiblesse ? Jésus-Christ se livre au pouvoir de ses ennemis ; et ses disciples, à qui il vient de témoigner tant de bonté et de tendresse, l'abandonnent par une fuite honteuse. Leur chef seul demeure auprès de lui ; et après avoir essayé de le défendre avec des armes dont Jésus-Christ lui-même a interdit l'usage à son Eglise, il le suit jusque dans la maison du prince des prêtres : mais son zèle n'aboutit qu'à une lâcheté encore plus sensible ; il nie par trois fois qu'il soit le disciple de Jésus ; il proteste avec serment qu'il ne le connaît pas. Jésus-Christ sort du tombeau, et les premiers avis qu'en reçoivent les apôtres ne portent dans leurs esprits que le trouble et la frayeur. Il paraît au milieu d'eux, et ils croient voir un fantôme, dit l'Evangile : *conturbati et exterriti existimabant se spiritum videre* (Luc., XXIV, 37) ; tant ils comptaient peu sur ce grand événement ; tant ils avaient peu compris, et les anciennes Ecritures qui le prédisent avec tant de clarté, et les paroles expresses par lesquelles Jésus-Christ le leur avait lui-même annoncé ; tant ils méritaient enfin le reproche qu'il leur avait fait plusieurs fois, d'avoir le cœur dur et l'esprit porté à l'incrédulité. Mais quel heureux changement se fait tout à coup dans ces hommes si lâches, si timides, si attachés à la terre ! Remplis de l'Esprit-Saint, ils quittent la retraite où la crainte les avait retenus ; ils paraissent, avec une noble confiance, au milieu de cette multitude innombrable, que la solennité avait attirée à Jérusalem ; et des diverses nations dont elle est composée, il n'en est aucune qui n'entende publier en sa propre langue les merveilles du Seigneur. Et quel est surtout le prodige qu'ils annoncent ? Celui qui doit le plus humilier

l'orgueil des chefs de la nation, la résurrection de Jésus-Christ. Oui, mes frères, dit hardiment le chef des apôtres, ce Jésus de Nazareth, que vous avez méconnu, quoiqu'il ait fait éclater au milieu de vous tant de vertus et de miracles, et que vous avez mis à mort par les mains des impies auxquels vous l'avez livré, le Dieu de nos pères l'a ressuscité d'entre les morts, et il nous a choisis pour vous annoncer ce prodige dont nous avons été les témoins. Que toute la maison d'Israël sache donc que ce Jésus crucifié est le Seigneur et le Christ que nos Pères ont attendu ; qu'il est ce Saint par excellence au nom duquel David (*Psal.* XV, 10) a dit : Vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, ô mon Dieu, et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption ; qu'il est ce Fils de Dieu, ce Seigneur, à qui le Seigneur dit lui-même : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds. C'est en effet du plus haut des cieux où il règne maintenant avec son Père, qu'il nous a envoyé, selon la promesse qu'il nous en avait faite, cet Esprit dont vous voyez maintenant les œuvres miraculeuses (*Act.*, II, 22 et seq.). Ainsi parle un homme sans lettres, un pauvre pécheur, un homme qui, peu de jours auparavant craignait de paraître le disciple de Jésus-Christ.

Cette sainte hardiesse, cette généreuse liberté, ne pouvait sans doute lui attirer que des persécutions et des disgrâces. Ces mêmes hommes, qui avaient condamné Jésus-Christ au supplice de la croix, étaient encore les chefs de la nation. Quel trouble, quelle indignation ne leur causent pas les discours des apôtres, et les miracles par lesquels ils les appuient ! Pierre et Jean viennent de guérir, à la vue de tout le peuple, un homme connu par ses longues infirmités : ces juges iniques osent leur en faire un crime, ils les font comparaître devant eux ; ils leur demandent par quelle autorité, au nom de qui ils ont rendu à cet infortuné l'usage de ses membres, dont il était privé depuis sa naissance. Sachez, leur dit saint Pierre, animé dans ce moment de l'Esprit-Saint, sachez, prêtres et anciens du peuple d'Israël, que cette guérison si subite et si miraculeuse, a été opérée au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Lui seul est l'auteur de notre salut, et il n'est point sur la terre d'autre nom que le sien, par lequel nous puissions être sauvés. On leur défend avec menace de jamais instruire le peuple de cette doctrine. Jugez vous-mêmes disent ces généreux apôtres, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu : pour nous, il nous est impossible de ne pas rendre témoignage à un prodige que nous avons vu de nos yeux (*Act.*, V, 29.). Bientôt le conseil des Juifs se porte à de nouvelles rigueurs ; les apôtres sont emprisonnés, battus de verges avec autant de cruauté

que d'ignominie ; et ils se retirent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir cet affront pour le nom de Jésus-Christ. Ils n'opposent aux nouvelles défenses et aux nouvelles menaces qui leur sont faites, que cette maxime si certaine et si importante qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et ils continuent, au péril de leur vie, d'annoncer Jésus-Christ dans le temple, dans les places publiques dans les maisons particulières. Quel autre que vous, ô mon Dieu, pouvait leur inspirer un tel courage, et changer ces faibles roseaux en des colonnes inébranlables ?

Cependant, mes frères, la puissance de la grâce va bientôt se manifester d'une manière encore plus digne de notre admiration. Une persécution sanglante s'élève contre l'Eglise naissante de Jésus-Christ, et parmi ceux qui semblent en avoir conspiré la ruine, Saul surtout se distingue par la violence et l'amertume de son zèle. Encore couvert du sang d'Etienne, le premier des martyrs, il va chercher jusqu' dans l'intérieur des maisons ceux qu'il soupçonne d'être les disciples de Jésus, il les traîne dans les prisons sans distinction d'âge ni de sexe. Non content d'avoir ravagé l'Eglise de Jérusalem, il obtient des ordres sanguinaires pour étendre ses fureurs jusqu'à Damas ; et c'est ce loup cruel et dévorant que le Seigneur veut employer à la garde et à l'accroissement de son troupeau : c'est lui qu'il a choisi pour porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre, pour étendre sur les gentils la lumière d'Israël, pour abattre le mur de division qui sépare ces deux peuples, et ne faire de l'un et l'autre qu'une seule Eglise, un seul édifice spirituel dont Jésus-Christ est la pierre angulaire. Il approche de Damas, ne respirant que sang et que carnage contre les disciples du Seigneur. Mais ô prodige ! une lumière subite l'environne et l'éblouit : Jésus-Christ lui fait entendre sa voix du haut des cieux ; il lui reproche ses fureurs et ses violences ; il lui fait en même temps éprouver la force de sa grâce ; et Saul cède sans résistance à cette grâce toute-puissante : il devient l'humble disciple de celui qu'il a persécuté, et l'apôtre le plus zélé de cette foi contre laquelle il a blasphémé.

C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur préparait la grande révolution qu'il voulait opérer dans l'univers, et qu'il posait les fondements du christianisme, en formant lui-même des hommes capables de l'annoncer et de l'établir. De quels succès leurs travaux ne furent-ils pas couronnés, et combien la puissance de Dieu n'éclate-t-elle pas encore dans la rapidité des progrès de l'Evangile ?

II. Pierre, à la tête des autres apôtres, développe en présence du peuple les preuves et les conséquences de la résurrection de Jésus-Christ, et tandis qu'il explique, avec autant de force que de dignité, les oracles de David et des autres prophètes, la grâce agit efficacement sur les cœurs de ceux qui

l'écoutent. Ils se reconnaissent coupables du crime qu'il leur reproche, d'avoir mis à mort le Christ et le Saint du Seigneur ; ils en conçoivent la douleur la plus vive ; et trois mille d'entre eux reçoivent aussitôt le baptême de Jésus-Christ. Un succès plus étonnant encore suit la seconde prédication de ce chef des apôtres. Et combien, mes frères, cette efficacité de la parole de Dieu ne doit-elle pas vous paraître miraculeuse, si vous vous rappelez que ces hommes, qui la reçoivent avec tant de docilité, sont les mêmes qui ont résisté à l'éclat des miracles de Jésus-Christ, les mêmes, qui cinquante jours auparavant, demandaient avec tant de fureur qu'il fût livré au supplice de la croix, et que son sang retombât sur leur tête et sur celle de leurs enfants ? O mon Dieu, votre esprit souffle où il veut et comme il veut (*Joan.*, III, 8) : vous êtes le maître des cœurs. Trop souvent, hélas ! vous permettez qu'ils fassent, en résistant à votre grâce, un funeste usage de leur liberté : mais quand vous avez résolu de les toucher et de les changer, qui peut s'opposer à votre volonté toute-puissante ?

Cependant, mes frères, l'Eglise de Jésus-Christ prend chaque jour de nouveaux accroissements : et quel objet d'admiration n'offre-t-elle pas au reste de la Judée ! Les vertus dont elle brille, en sont plus dignes encore que ces dons des langues, des prophéties, des miracles qui y étaient alors répandus avec tant de profusion. Cette multitude de fidèles, dit l'Ecriture, n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que la charité y avait rétabli l'égalité primitive des hommes. Personne d'entre eux ne croyait avoir un droit exclusif sur les biens que la Providence lui avait confiés. Tous ces biens réunis ne faisaient qu'un trésor commun, duquel tous les membres de cette unique et nombreuse famille tiraient les besoins d'une vie simple et frugale. Qui nous donnera de revoir une telle société ? Le Seigneur l'avait montrée à la terre, pour nous faire voir jusqu'où peut aller la perfection de la charité et de la morale chrétienne : mais il n'a fait que la montrer ; le monde n'en était pas digne.

Bientôt la foi de Jésus-Christ n'est plus renfermée dans les bornes de la Judée. Samarie reçoit l'Evangile, et le Saint-Esprit, communiqué à ces nouveaux chrétiens par l'imposition des mains des apôtres, y opère les mêmes merveilles qu'à Jérusalem. Le centurier Corneille ouvre aux gentils, c'est-à-dire, aux nations séparées du peuple de Dieu, l'entrée de cette alliance sainte dont ils semblaient exclus pour jamais. Et quelle innombrable multitude vient, à sa suite, se ranger sous les étendards de Jésus-Christ ! Les apôtres se dispersent, et bientôt leur voix salutaire retentit dans toutes les parties de l'univers. Bientôt il n'est plus de contrée si éloignée où Jésus-Christ ne soit annoncé, connu, adoré ; bientôt Rome elle-même se remplit de chrétiens. Pierre y établit son siège, centre inébranlable de

l'unité. Paul, après avoir parcouru les terres et les mers pour le nom du Seigneur, vient y terminer son glorieux apostolat. Tous deux y fondent cette Eglise, la mère et la maîtresse des autres Eglises ; et cette ville superbe devient la capitale d'un empire plus étendu, plus invincible que celui des césars. Ainsi s'accomplissaient ces anciens oracles, qui avaient promis au Fils de Dieu que les nations lui seraient données pour héritage, et que son royaume n'aurait d'autres bornes que celles de l'univers : *dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ* (Psal. II, 8.) Et de quelles armes se sert-il pour en faire la conquête ? La doit-il à l'habileté, au crédit, aux richesses de ses disciples, à la faveur des rois devenus ses enfants et ses adorateurs ? Non, mes frères ; c'est aux pauvres qu'il annonce d'abord l'Evangile du salut ; c'est aux petits qu'il fait connaître des mystères qu'il cache aux hommes sages et prudents selon le monde. Parmi ceux qu'il daigne éclairer de ses lumières, il en est peu qui se distinguent par le rang, les dignités, la science : *Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles.* (I Cor., I, 26.)

Cependant il est écrit que les riches et les puissants lui ont été donnés pour le prix de sa mort et de sa sépulture, que tous les rois de la terre tomberont à ses pieds : *adorabunt eum omnes reges terræ.* (Psal. LXXI, 11.) Mais quelque glorieux qu'il soit pour lui de soumettre ces têtes altières, il suspend, pendant trois siècles entiers, l'accomplissement de ces oracles. Non-seulement il n'admet point au nombre de ses enfants et de ses disciples ceux qui étaient alors les maîtres du monde : mais il permet même qu'ils deviennent ses ennemis, qu'ils déploient contre lui toute la puissance qu'il leur a lui-même confiée, qu'ils attaquent son Eglise avec une violence et une fureur incroyables : il permet, ô jugement terrible et impénétrable ! que des princes adorés de leurs peuples, des Trajan, des Antonin, des Marc-Aurèle soient comptés parmi les persécuteurs de l'évangile avec les Néron et les Domitien. Ah ! mes frères, cette conduite de la Providence était nécessaire, pour imprimer de plus en plus à la religion chrétienne le sceau de la Divinité. C'est au milieu de ces sanglantes persécutions qu'elle prend ses principaux accroissements. Constantin n'avait pas encore embrassé la foi de Jésus-Christ, et déjà cette religion sainte était répandue au delà même des bornes de l'empire. Longtemps avant lui, Tertullien osait dire à un prince persécuteur : Que faites-vous, et à quoi aboutissent tant de cruautés ? Vous voulez faire disparaître les chrétiens de dessus la terre, et la terre s'en remplit de plus en plus. Vous les y faites germer en l'arrosant de leur sang : nous remplissons vos villes, vos campagnes, vos armées, vos tribunaux ; nous ne vous laissons que vos temples. Or je dis que ce progrès si rapide de la religion chrétienne, sans aucun appui

de la puissance séculière, ou plutôt contre les efforts redoublés de cette puissance, sont la preuve la plus certaine de sa divinité : et pourquoi ? C'est que ce progrès est en lui-même un véritable miracle, et qu'il suppose, qu'il prouve même la vérité des autres miracles par lesquels la religion s'est établie. Il est en lui-même un véritable miracle. Quel autre que le maître absolu des cœurs a pu persuader à ces Juifs si obstinés, si acharnés contre Jésus-Christ, d'adorer celui qu'ils avaient crucifié. Quel autre a pu obliger ces Grecs, si jaloux de leur réputation de sagesse et de science, à reconnaître qu'ils avaient été jusqu'alors dans les erreurs les plus grossières et les ténèbres les plus profondes ; que les dieux qu'ils avaient adorés n'étaient que de vaines idoles ou des esprits impurs et malfaisants ? Quel autre a pu déterminer ces Romains à abandonner une religion dont la gloire leur paraissait liée avec la majesté de leur empire, et à laquelle ils s'étaient cru redevables de la conquête de l'univers ? Cette religion, me direz-vous, était d'une absurdité évidente, et rien n'était plus aisé que de couvrir d'une juste ignominie et les idoles et leurs stupides adorateurs. Oui, mes frères : mais qu'il y avait loin de ce commencement de conversion à la profession ouverte du christianisme. On pouvait renoncer à une religion qui n'était appuyée que sur des fables, qui n'apprenait rien sur les mœurs, qui les corrompait même par les exemples des prétendues divinités. Mais en était-ce assez pour que ces Romains, si fiers de leur grandeur, reçussent des mains des Juifs, leurs esclaves et l'objet de leurs mépris, une religion nouvelle, qui étonnait la raison par la profondeur de ses mystères, et révoltait la nature par l'austérité de ses préceptes ? Non ; pour devenir chrétiens il ne suffisait pas de ne plus être idolâtres. Ceux qui par la raison seule ont secoué le joug de la superstition n'ont pas pour cela embrassé la vérité. Assez éclairés pour comprendre que les dieux des Romains ne méritaient pas leur culte, ils ont été assez aveugles pour ne pas reconnaître qu'il y a un Être suprême qui a créé ce monde par sa puissance, et qui le gouverne par sa sagesse : et bien loin de parvenir à la connaissance de ces dogmes sublimes que le christianisme nous révèle, ils ont ignoré même ces vérités naturelles que la raison nous démontre. La conversion rapide de ces peuples si obstinés dans l'erreur est donc un prodige éclatant dans l'ordre de la grâce.

Mais combien ce prodige, mes frères, ne serait-il pas étonnant, incroyable, incompréhensible, si nous ne supposions, ou plutôt si nous ne savions certainement qu'il n'a été que la suite et l'effet d'une infinité d'autres prodiges. O incrédules, ô prétendus philosophes de notre siècle, vous niez avec audace les miracles de Jésus-Christ et des premiers apôtres de son Evangile ; vous en contestez même la possibilité ; nous ne vous paraissions dignes que de mépris, lorsque

nous vous disons, d'après les saintes Ecritures, que les apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit, commencèrent à parler les langues diverses de tous les peuples dont ils étaient environnés; qu'ils remplirent Jérusalem de l'éclat de leurs miracles; que l'ombre seule de saint Pierre guérissait les malades; que les vêtements de saint Paul avaient la même vertu; que l'un et l'autre ressuscitaient les morts; et que dans toutes les contrées qu'ils parcoururent, le Seigneur, fidèle à ses promesses, seconda leurs travaux et confirma leur doctrine par des guérisons miraculeuses: vous rejetez les témoignages les plus certains et les monuments les plus authentiques, plutôt que d'admettre des faits dont vous redoutez les conséquences. Mais n'en avez-vous pas dans l'établissement même de la religion la preuve encore subsistante? Ces hommes sans lettres et sans science auraient-ils pu annoncer Jésus-Christ à tant de peuples divers, sans ce don surnaturel des langues que vous leur contestez? Auraient-ils pu se faire reconnaître pour les envoyés de Dieu, s'il ne leur eût, pour ainsi dire, confié son sceau et ses lettres de créance? Ces peuples auraient-ils cru sur leur parole un fait aussi extraordinaire que la résurrection de Jésus-Christ, s'ils ne l'eussent prouvé par les miracles qu'ils opéraient eux-mêmes? Ah! convenez qu'une telle docilité eût été un prodige plus incompréhensible que ceux dont vous osez contester la vérité. C'est ainsi, mes frères, que raisonne saint Augustin: Si les incrédules, nous dit ce saint docteur, veulent nier que les apôtres aient fait des miracles, pour prouver la résurrection et les autres mystères de Jésus-Christ, il faut qu'ils admettent un prodige plus grand que tous ceux qu'ils rejettent. Ce serait en effet le plus grand de tous les miracles, que tant de peuples eussent admis ces mystères, sans y être, pour ainsi dire, forcés par les miracles de ceux qui les leur annonçaient: *Si per apostolos miracula facta fuisset non credunt, hoc nobis grande miraculum sufficit, quod terrarum orbis sine miraculis credidit.*

Mais si la religion chrétienne a été établie par la force des miracles; si son établissement est lui-même un prodige admirable de la puissance de Dieu; elle a donc, mes frères, toute la certitude nécessaire pour soumettre nos esprits. Nous sommes donc assurés que c'est Dieu même qui nous révèle les mystères profonds qu'elle nous enseigne, et qui nous prescrit les devoirs sacrés qu'elle nous impose. La profondeur des uns, l'austérité des autres, n'est donc pas pour nous une raison de nous y soustraire. Rien n'est donc plus légitime que d'espérer en ses promesses, rien de plus téméraire ni de plus insensé que de braver ses menaces; rien enfin de plus digne de notre reconnaissance, que d'avoir été appelés à la connaissance de cette religion si

sainte et si sublime; et il n'est pas de bienfaits que nous ayons tant d'intérêt de conserver: c'est le sujet de ma seconde partie.

III. SERMON

Pour le jour de la Trinité.

SUR LA SAINTE TRINITE.

Mystère, qui, par sa certitude, exige toute notre soumission; mystère qui, par sa sublimité, mérite de notre part la vénération la plus profonde (3).

Que de grandeur, mes frères, dans le commandement que fait ici Jésus-Christ à ses apôtres! quels desseins il médite, quels moyens il emploie pour les exécuter! C'est à des hommes faibles et grossiers, c'est à de pauvres pécheurs qu'il ordonne d'entreprendre en son nom la conquête de l'univers. Allez, leur dit-il, chez toutes les nations de la terre: apprenez-leur des vérités qui doivent confondre leur raison, abattre leur orgueil; apprenez-leur que les dieux qu'elles ont adorés jusqu'à présent n'étaient que des esprits impurs ou de vaines idoles; que le Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre est nécessairement un, mais un en trois personnes; que le Père éternel engendre de sa propre substance un Fils qui est Dieu comme lui; que tous les deux produisent de toute éternité un Esprit qui leur est inséparablement uni dans la nature et les perfections de la divinité; que chacune de ces personnes est Dieu, et qu'il n'y a cependant qu'un seul Dieu. Contraignez-les, par la force de la vérité, par l'éclat de vos miracles, à admettre ce système incompréhensible; à se faire baptiser au nom de ce Dieu qui leur a été jusqu'à présent inconnu; soumettez-les à la pratique des préceptes austères que je vous ai donnés. Ne craignez rien; toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Fallait-il moins en effet qu'une puissance infinie pour opérer de telles merveilles; et lorsque nous les voyons exécutées, pouvons-nous nous refuser à la preuve invincible qui en résulte en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Mais aussi que de bonté et de miséricorde dans ce commandement! C'est par cet ordre salutaire que Jésus-Christ lève l'anathème contre les gentils, qu'il leur ouvre la porte du salut, qu'il répand sur eux la lumière d'Israël. Nous sommes, hélas! les descendants de ces peuples réprouvés, étrangers à la nation sainte, et que le Seigneur semblait avoir condamnés pour toujours aux plus épaisses ténèbres. Avec quelle joie ne devons-nous pas entendre l'ordre que Jésus-Christ donne à ses apôtres, d'enseigner et de baptiser toutes les nations! Avec quels transports de reconnaissance ne devons-nous pas nous rappeler le jour heureux où cet ordre a été exécuté à notre égard; ce jour où nous avons été consacrés au nom du Père tout-puissant qui nous a créés; au nom du Fils éternel et consubstantiel, qui s'est fait homme pour nous, et qui nous a

(3) Nous regrettons de n'avoir pu recouvrer l'exorde de ce sermon.

rachetés par l'effusion de son sang précieux ; au nom de l'esprit vivifiant qui a répandu dans nos cœurs la charité et la grâce ; ce jour où, en devenant chrétiens, nous sommes devenus les enfants du Père céleste, les frères et les cohéritiers du Fils, les temples du Saint-Esprit.

Le mystère adorable de la Trinité est, mes frères, le premier objet de notre croyance : c'est par la foi de ce mystère que nous avons été régénérés.. Les paroles sacrées qui ont été prononcées sur nous, ces paroles redoutables à l'enfer, par lesquelles nous avons été arrachés à sa puissance, en étaient comme une profession abrégée. Un de nos principaux devoirs est donc d'avancer de plus en plus dans la connaissance de ce mystère ; de le méditer autant que les bornes de l'esprit humain peuvent le permettre ; de fortifier, d'épurer notre foi sur toutes les vérités qu'il renferme. La sainte solennité de ce jour m'engage, mes frères, à en faire l'objet d'une courte instruction.

Deux choses surtout frappent mon esprit, lorsque je m'arrête à considérer le mystère qui est aujourd'hui l'objet singulier de notre vénération : l'obscurité profonde qui l'environne, et les traits de lumière qui semblent sortir de ces nuages majestueux. D'un côté, je ne puis comprendre cet accord de l'unité de substance avec la pluralité des personnes. Un Père qui est Dieu, un Fils qui est Dieu, un Saint-Esprit qui est Dieu ; et cependant un seul Dieu : trois personnes si réellement distinguées entre elles, qu'elles ont des actes et des propriétés incommunicables ; que l'une d'entre elles a pu s'incarner sans que les autres le fussent ; et ces trois personnes ne faisant réellement qu'une seule chose ; ayant la même nature, non pas seulement dans le sens où nous disons que nous autres hommes sommes de la même nature, et que nous avons tous les mêmes attributs essentiels à l'humanité, mais d'une manière et dans un sens infiniment plus exact, et jusqu'à ne faire véritablement qu'une seule et même substance : trois personnes dont la première engendre la seconde, sans être d'un seul instant plus ancienne que cette divine production ; dont la troisième est produite par les deux autres, sans être moins éternelle : ce sont là des mystères contre lesquels ma faible raison vient se briser. Si une lumière surnaturelle ne venait à son secours ; si Dieu ne l'avertissait lui-même de l'imprudence qu'elle commettrait en soumettant à son propre tribunal l'Être infini ; si, par les prodiges éclatants dont la révélation est accompagnée, Dieu ne se rendait lui-même garant de la vérité qui nous est ici présentée ; je me refuserais à ces idées si élevées au-dessus de moi, et je serais tenté de leur préférer l'idée simple et naturelle qui m'assurant de l'unité de Dieu, semble aussi ne me marquer qu'une personne dans laquelle réside la Divinité. Mais quand une fois j'ai examiné les preuves sur lesquelles la foi de ces mystères est appuyée ; quand je me suis convaincu que la

religion chrétienne ne peut avoir d'autre fondement que la trinité des personnes en Dieu ; que Jésus-Christ l'a clairement révélée ; que les chrétiens ont toujours fait profession de la croire, et que tous les prodiges qui attestent la vérité du christianisme attestent aussi la certitude de ce mystère, sans lequel le christianisme serait une chimère ; alors, non-seulement ma raison se soumet avec docilité ; non-seulement elle convient qu'il faut sur la nature de Dieu s'en rapporter à Dieu lui-même ; mais elle commence à apercevoir dans ce mystère des traits de grandeur qui lui avaient d'abord échappé. Dieu, considéré dans la trinité de ses personnes, lui paraît plus grand encore que quand elle le considérait seulement dans l'unité de sa nature. Elle conçoit qu'il est infiniment digne du plus grand, du meilleur de tous les êtres, de se reproduire lui-même dans une seconde personne qui est son Verbe, sa sagesse, son image ; elle conçoit que l'amour mutuel qui unit ces personnes divines leur est lui-même inséparablement uni dans l'essence et les perfections de la Divinité : et l'impression de respect et de vénération profonde que fait sur moi ce mystère ineffable met ma foi à couvert des vaines subtilités par lesquelles on s'efforcerait de l'ébranler.

Réunissons ici, mes frères, ces deux points de vue : faisons voir d'abord que ce mystère, quelque obscur, quelque incompréhensible qu'il nous paraisse, mérite cependant toute notre soumission par les preuves de certitude dont il est revêtu. Faisons voir, en second lieu, que ce mystère nous donne de la Divinité les idées les plus sublimes et les plus dignes de l'Être suprême.

Plus il devait en coûter à notre raison pour se soumettre à la croyance du mystère de la Trinité, et plus le Seigneur s'est plu à en multiplier les preuves dans les saintes Ecritures. Considérons séparément les différentes parties du mystère, l'unité de la nature de Dieu, la distinction des trois personnes, leur égalité, leur consubstantialité, leurs rapports mutuels ; toutes sont clairement exposées dans ces livres divins qui sont la règle sûre de notre croyance. L'unité de la nature de Dieu : Ecoutez, ô Israël, dit l'Ecriture, le Seigneur votre Dieu est seul et unique : *audi Israel, Dominus Deus noster. Dominus unus est.* (Deut., VI, 4.) C'est la croyance de cette vérité qui est le fondement de notre sainte religion : c'est là ce qui nous distingue de ces peuples aveugles qui détruisaient la Divinité en la multipliant, et qui, à force d'admettre une multitude de dieux, n'en reconnaissaient véritablement aucun. Mais, mes frères, ne serait-ce pas multiplier la Divinité, que de multiplier la substance divine ? Dire qu'il n'y a qu'un Dieu, c'est donc dire que sa nature est unique, incapable d'être multipliée ? Cependant cette nature se communique à plusieurs personnes : c'est un dogme que l'Ecriture nous révèle avec autant d'évidence, et qu'elle joint toujours avec le

premier. Par exemple, mes frères, lorsque Dieu dit dans la création même de l'univers : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen., I, 26). n'est-il pas évident que l'unité de Dieu et la pluralité des personnes en Dieu sont ici visiblement exprimées? l'unité de Dieu, en ce que c'est un seul Dieu qui parle : *ait Deus*; en ce qu'il ne parle que d'une seule image, d'une seule ressemblance : ce qui suppose une seule nature; et la pluralité des personnes, en ce qu'il parle d'autres personnes qui opèrent, qui créent toutes ensemble, qui participent par conséquent à la souveraine puissance qui est l'attribut essentiel de la divinité : *faciamus*. Sans parler de plusieurs autres passages de l'Ancien Testament, dans lesquels ce mystère est exprimé avec une clarté et une évidence plus ou moins grande, ne voyons-nous pas deux personnes divines clairement exprimées dans ces paroles du psaume : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite? Ne les voyons-nous pas toutes les trois distinctement nommées dans ce verset d'un autre psaume : C'est par la parole du Seigneur que les cieux ont été formés, et c'est son esprit qui leur a donné leur magnifique ornement : *Verbo Domini cæli firmati sunt et Spiritu oris ejus omnis virtus eorum?* (Psal. XXXII, 6.) Ne voyez-vous pas ici le Père à qui convient le nom de Seigneur qui lui est particulièrement attribué, parce qu'il est le principe de la divinité et de l'existence des deux autres personnes : son Verbe, son Esprit, qui créent avec lui l'univers avec une égalité de puissance qui suppose l'unité de nature?

Passons au Nouveau Testament : combien plus clairement encore n'y trouverons-nous pas la révélation de ce mystère! Je ne parle point de ce texte célèbre dans lequel saint Jean nous dit formellement que le Père, le Verbe, le Saint-Esprit sont ensemble une même chose : *Pater, Verbum et Spiritus sanctus, hi tres unum sunt.* (I Joan., V, 7.) Je n'emploierai que ces paroles mêmes de l'Evangile que vous venez d'entendre : *Instruisez les nations*, dit Jésus-Christ à ses apôtres; *baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* (Matth., XXVIII, 19.) Je dis que tout le mystère de la Trinité est contenu dans ces paroles; c'est-à-dire la distinction des personnes, leur égalité, leur consubstantialité. Car, mes frères, s'il n'y avait point trois personnes en Dieu, pourquoi seraient-elles ici nommées? pourquoi ne serions-nous pas seulement baptisés au nom du Dieu vivant qui a créé l'univers? Et si ces trois personnes n'étaient pas parfaitement égales entre elles, pourquoi seraient-elles associées à la même gloire? pourquoi serions-nous également consacrés, et au nom du Père qui serait seul infiniment parfait, seul Dieu dans le sens propre et véritable, et au nom du Fils et du Saint-Esprit qui seraient d'une nature inférieure et seulement des créatures plus parfaites que les

autres? Non, mes frères, le culte suprême ne peut être partagé entre des êtres inégaux. Si nous sommes également consacrés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est que ces trois personnes n'ont véritablement qu'une même nature, une même divinité; c'est que, selon l'expression de l'Ecriture, elles ne sont qu'une même chose et un même Dieu : *hi tres unum sunt.* (Joan., V, 7.)

Maintenant voyez, mes frères, les relations mutuelles de ces personnes. Le Fils procède du Père par une génération éternelle. Car à qui croyez-vous que Dieu, dans l'Ecriture, adresse ces paroles : Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te?* (Psal. II, 7.) Comprenez, mes frères, le sens de cette expression : je vous ai engendré aujourd'hui, *hodie*; dans ce jour qui ne connaît ni veille ni lendemain, dans ce jour qui est toujours présent, dans ce jour qui n'a point commencé et qui ne doit pas finir, dans l'éternité, *hodie*. N'est-ce pas encore au Fils éternel de Dieu à qui il est dit : Vous êtes dès le commencement : *tecum principium?* (Psal. CIX, 3.) Avant que mes mains eussent formé l'astre qui répand la lumière, avant qu'il y eût des astres pour marquer la succession du temps, avant que le temps même fût formé, je vous ai engendré de ma propre substance : *ex utero ante Luciferum genui te* (Ibid.). N'est-ce pas ce même Fils qui dit de lui-même : Le Seigneur m'a engendré dès le commencement; je suis avec lui de toute éternité : il n'avait pas encore créé les abîmes, et j'étais déjà dans son sein; il n'avait pas encore affermi la terre sur ses fondements, et j'étais déjà engendré? Mais quelle force, quelle abondance de lumière dans ces paroles magnifiques, par lesquelles saint Jean commence son Evangile : Au commencement, le Verbe était : *In principio erat Verbum.* (Joan., I, 1.) Remontez à l'origine du monde, le Verbe était; remontez plus haut, s'il est possible, et concevez une infinité de siècles les uns devant les autres, il était; il ne commençait pas, on ne le créait pas, on ne le faisait pas, dit un grand évêque, il était. Et qu'était-il? Le Verbe, la parole intérieure, la pensée éternelle et subsistante de Dieu; il était comme son Père, celui qui est : *Deus erat Verbum.* (Ibid.) O mes frères! quelle obstination pourra résister à cet oracle si clair de la vérité? qui pourra nier l'égalité parfaite, la consubstantialité du Fils avec le Père? Le Fils est Dieu : y a-t-il donc des dieux inégaux; y a-t-il plusieurs dieux? Et s'il n'y en a qu'un seul, le Verbe qui est Dieu comme le Père peut-il être d'une autre substance que le Père? Le Verbe, par rapport au Père, est donc Fils éternel et consubstantiel.

La foi nous apprend encore, mes frères, une autre relation des personnes divines : c'est que le Père et le Fils sont ensemble le principe éternel du Saint-Esprit. Qu'est-ce que le Saint-Esprit, selon la doctrine de l'Eglise catholique? L'amour mutuel du

Père et du Fils ; amour qui est une personne subsistante et distinguée du Père et du Fils, comme le Verbe ou la sagesse du Père est une personne subsistante et distinguée de lui ; une personne, dis-je, et non pas seulement un attribut, une grâce, une vertu de Dieu ; puisque l'Ecriture nous la représente apparaissant aux hommes sous une forme sensible, répandant dans nos cœurs la charité et les autres grâces ; puisque Jésus-Christ l'appelle un autre consolateur semblable à lui-même, une personne éternelle comme celle de qui elle procède ; puisque jamais ces deux personnes divines n'ont pu exister sans cet amour qui les unit. Or, mes frères, si cette personne divine est autant l'amour du Fils pour le Père que l'amour du Père pour le Fils, elle procède donc du Fils comme du Père. Vous ne verrez point dans l'Ecriture la seconde personne appelée le Fils ou le Verbe du Saint-Esprit, comme elle est appelée le Fils ou le Verbe du Père ; mais vous y verrez l'Esprit-Saint appelé l'Esprit du Fils de Dieu ; vous y verrez que cet Esprit de vérité prend dans le sein même du Fils la vérité qu'il doit annoncer aux hommes ; vous y verrez tantôt que c'est le Père qui l'envoie au nom du Fils, et tantôt que c'est le Fils qui l'envoie du sein du Père ; et cette mission du Saint-Esprit par le Fils prouve, selon les saints docteurs, qu'il en est le principe.

Nous ne croyons donc rien sur le mystère de l'adorable Trinité qui ne soit clairement appuyé sur le témoignage des divines Ecritures ; et lorsque nous disons qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, que ces trois personnes font un seul Dieu, qu'elles ont la même divinité, la même nature, que le Fils est engendré du Père, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, nous avons pour guide et pour garant de notre foi les lumières les plus pures de la révélation.

Ce mystère, malgré son obscurité, mérite donc toute notre soumission. Quel respect ne doit-il pas nous inspirer, par les idées sublimes qu'il nous donne de la Divinité ! Je ne puis, mes frères, vous les développer ici avec toute l'étendue que mériterait un tel sujet. Le langage humain est trop faible pour exprimer de tels mystères ; et il faudrait, pour en parler dignement, être animé de l'Esprit qui transporta autrefois saint Jean l'évangéliste dans le sein de la Divinité : il faudrait, comme lui, avoir les lèvres purifiées avec ce feu divin qui brûle sans cesse en présence du Seigneur. Je ne puis que les présenter rapidement à vos esprits.

Que Dieu est grand dans le mystère de la Trinité ! De toute éternité il se connaît lui-même, et cette connaissance, infinie dans son objet, dans son étendue, dans son principe, n'est pas comme les nôtres, une simple modification de son Etre ; elle est un Etre semblable à lui. Il se contemple dans cette splendeur de sa gloire : il aime à se voir dans ce miroir sans tache de sa propre majesté ; et l'amour qu'il conçoit pour cette

représentation profonde de sa substance n'est pas non plus, comme le nôtre, un acte passager, une simple effusion ; il est aussi une personne divine. Encore une fois, quelle est donc la grandeur de Dieu, puisqu'il ne peut rien produire de sa propre substance qui ne soit Dieu ! O Seigneur ! les ouvrages de vos mains ne me donnaient pas cette idée de votre grandeur et de votre majesté. Pour vous connaître tel que vous êtes, il faut vous considérer dans vos productions éternelles ; dans le Fils que vous engendrez avant l'aurore, dans l'Esprit-Saint que vous produisez avec lui de toute éternité. Ma raison, abandonnée à elle-même, n'eût jamais découvert ces sublimes vérités ; mais éclairée de vos lumières, elle en sent toute la justesse et toute la nécessité. O mon Dieu ! les esprits orgueilleux qui croient vous connaître par eux-mêmes et sans le secours de votre révélation ne vous connaissent véritablement pas. En refusant de rendre hommage à la fécondité de votre nature, ils ignorent, ils rejettent un de vos plus augustes attributs ; ils vous conçoivent infiniment moins parfait, infiniment moins heureux que vous l'êtes.

O vous, qui donnez à tous les êtres la fécondité par laquelle ils se reproduisent, n'auriez-vous pas vous-même cette fécondité dans le degré le plus éminent ? O vous, de qui toute paternité dérive dans le ciel et sur la terre, ne seriez-vous pas vous-même Père de la manière la plus excellente ? Mais, ô mon Dieu ! vous n'êtes Père dans un sens digne de vous, qu'à l'égard de votre Fils unique : les ouvrages de vos mains ne sont vos enfants que par adoption, par la tendresse avec laquelle vous les aimez. Ils ne participent point à votre essence ; ils ne vous représentent pas parfaitement. Vous êtes Père, et vous l'êtes de toute éternité, parce que vous engendrez de votre substance un Fils égal à vous-même.

Malheur à quiconque n'a pas de goût pour cette doctrine céleste ! Malheur à quiconque ose la comparer à ces vaines spéculations qui amusent le loisir des hommes ! Qu'y a-t-il dans les sciences profanes qui approche de l'importance et de la certitude de ces vérités ? Ce sont elles, mes frères, dont notre esprit se nourrit pendant toute l'éternité. Nous verrons alors, sans ombre et sans nuage, ce que nous n'apercevons ici que comme dans une énigme : nous concevrons cette génération éternelle du Verbe qui surpasse ici toutes nos pensées, et de laquelle le prophète s'écriait : *Qui pourra expliquer sa génération : generationem ejus quis enarrabit ?* (Isa., LIII, 8.) Nous concevrons cette procession éternelle du Saint-Esprit, dont le Père et le Fils, si réellement distingués entre eux, ne sont cependant qu'un seul et même principe : et, pleins de la plus profonde vénération, nous louerons à jamais le Dieu trois fois saint qui nous donnera de lui-même la vue la plus distincte et la connaissance la plus parfaite. Mais en attendant ce bonheur, jouissons de celui que la foi

nous procure : recevons avec reconnaissance les lumières que le Seigneur nous donne, croyons fermement ces vérités sublimes, et qu'elles deviennent non-seulement l'objet de nos médiations les plus profondes, mais encore la règle de nos sentiments et de notre conduite.

Non, mes frères, les vérités que vous venez d'entendre ne sont pas des vérités purement spéculatives : elles nous imposent la nécessité de plusieurs devoirs importants. Nous connaissons que Dieu a un Fils unique, égal, consubstantiel à lui-même : quels doivent être notre amour et notre reconnaissance pour ce Père tout-puissant qui nous a aimés jusqu'à nous donner ce Fils, l'objet éternel de sa complaisance, jusqu'à le livrer à la mort pour nous ! Quel doit être notre reconnaissance pour ce Fils lui-même qui, étant dans la forme de Dieu, dont il possède l'essence et les attributs, et auquel il peut sans injustice et sans usurpation se dire égal, s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un esclave, en devenant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ! Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Saint-Esprit, par l'opération duquel le Verbe éternel s'est revêtu de notre humanité ! C'est cet Esprit-Saint qui répand dans nos esprits la lumière de la vérité, dans nos cœurs le feu de la charité, l'onction de la grâce. Avec quelle ardeur ne devons-nous pas recevoir ses dons ! Ce divin Esprit procède du Père et du Fils : notre reconnaissance pour ses dons précieux doit donc remonter jusqu'au Fils, et par lui au Père tout-puissant, afin qu'en toutes choses nous glorifions Dieu le Père par son Fils, en l'unité du Saint-Esprit.

Enfin, mes frères, les trois personnes divines ne sont ensemble qu'un même Dieu et une même substance. Il faut pareillement que l'unité de la foi, l'ardeur de la charité, ne fassent de nous qu'un cœur et qu'un esprit. C'est une des conséquences que nous devons tirer pour notre édification de ce mystère adorable : c'est la prière que Jésus-Christ a daigné faire pour nous à son Père : *ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut sint unum sicut et nos unum sumus.* (Joan., XVII, 11, 21.)

Allons, mes frères, allons faire à haute voix la profession de notre foi sainte : allons chanter avec respect ce symbole qui réunit dans la même croyance les enfants de l'Eglise ; ce symbole, fruit précieux, monument auguste des victoires qu'elle a remportées autrefois à Nicée, à Constantinople, sur les hérésies ennemis de la divinité, de la consubstantialité du Verbe et de celle du Saint-Esprit.

Conjurons le Seigneur de maintenir parmi nous cette foi salutaire dans toute sa pureté ; d'y ramener ceux qui ont eu le malheur de l'abandonner ou de l'altérer, et de nous conduire enfin de clarté en clarté, comme dit l'Apôtre, c'est-à-dire, de la connaissance de la foi, à la vision bienheureuse que je

vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

IV. EXORDE

Pour le jour du Saint-Sacrement.

Cum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei. (Hebr., I, 6.)

Lorsque le Seigneur introduit dans l'univers son premier-né, il dit : que tous les anges de Dieu l'adorent.

C'est, mes frères, à la lumière de ces paroles de l'Ecriture, que l'Eglise catholique a décerné à la divine Eucharistie le culte et les adorations qui ne sont dus qu'au Dieu vivant. Quoique ce sacrement, nous disent les Pères du concile de Trente, ait été institué principalement pour notre usage et notre nourriture, il n'est pas moins vrai qu'il contient ce même Dieu que les intelligences les plus pures adorent dans la crainte et le tremblement ; et comme le Fils de Dieu venant sur la terre pour y souffrir et pour y mourir, n'était pas moins digne d'être adoré des hommes et des anges, dans l'état même de pauvreté où son amour le réduisait ; de même aussi lorsque cet amour l'engage à porter plus loin encore l'humiliation et l'anéantissement, il ne perd pas les droits que sa naissance éternelle lui donne sur nos adorations et nos hommages : *non ideo minus adorandum quod fuerit ut sumeretur institutum. Eumdem enim Deum in eo præsentem credimus, quem Pater æternus introducens in orbem terræ dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei.*

Le véritable fondement du culte que nous rendons à l'Eucharistie, c'est donc, mes frères, la persuasion où nous sommes de la divinité de la personne qui y est contenue, et la foi que nous avons en l'incarnation du Verbe éternel. Nous savons que Jésus-Christ est contenu sous ces espèces eucharistiques, parce que lui-même nous a dit que c'était son corps : *hoc est corpus meum* (Matth., XXVI, 26), et nous savons que ce corps doit être adoré, parce que c'est le corps d'un Dieu. Si la personne de Jésus-Christ n'est pas celle même du Verbe éternel, son corps ne doit point être l'objet de nos adorations ; et si le Verbe éternel ne s'est pas véritablement incarné ; s'il n'a pas pris véritablement une chair semblable à la nôtre, il n'a pu nous laisser sous les sacrés symboles cet objet de notre culte. Donc, mes frères, pour fortifier notre foi sur l'Eucharistie même, il faut rappeler ici le grand mystère de l'Incarnation ; et cette matière, déjà si importante par elle-même, ne peut être étrangère à cette solennité.

Pourquoi craindrais-je de développer ici ce mystère sublime ? Il n'en est pas du christianisme comme de ces sectes de philosophes qui ne découvriraient au vulgaire qu'une partie de leurs dogmes, et qui réservaient à un petit nombre d'hommes choisis le secret de leur doctrine. Nous n'avons tous qu'une foi, comme nous n'avons tous qu'un Dieu et un Sauveur. Ce qu'il y a de plus relevé dans cette foi, appartient au peuple comme aux ministres de la religion ;

et ce que les plus grands philosophes n'ont pas même soupçonné, ce que les saints de l'ancien Israël n'ont entrevu qu'à travers un sombre nuage, il est donné au plus simple d'entre les chrétiens de le connaître avec netteté et avec assurance. Telle est la gloire du christianisme; telle est la profusion des lumières qu'il a répandues dans le monde.

Et ne parlé-je pas d'ailleurs devant une portion précieuse du troupeau de Jésus-Christ qui connaît et qui aime la vérité, dont la piété et les lumières font la couronne et la gloire du pasteur qui la conduit et des dignes coopérateurs qui partagent ses soins? Vous n'êtes pas, mes frères, de ces enfants dans la foi, à qui il ne faut donner que du lait : vous êtes accoutumés à la nourriture la plus solide, et les plus grandes vérités de la religion sont celles qui ont pour vous le plus d'attraits.

J'entreprends donc d'expliquer aujourd'hui ces paroles sacrées qui contiennent toute la foi de l'Eglise sur le mystère de Jésus-Christ : Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14.) Qu'est-ce que le Verbe? Vous le verrez dans ma première partie. Que faut-il entendre lorsqu'on dit qu'il s'est fait chair? C'est le sujet de la seconde partie. *Adé, Maria.*

[Le sermon est le même que celui de l'Incarnation, SERM. DE L'AVEC, col. 125.]

V. EXORDE

Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.

SUR LA COMMUNION.

Homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos, et cœperunt simul omnes excusare. (Luc., XIV, 16.)

Un homme fit un grand festin, et il y appela un grand nombre de convives, et ils s'excusèrent tous ensemble d'y venir.

Voilà, mes frères, l'image fidèle d'une des plus grandes plaies de l'Eglise et d'un désordre qui afflige tous ses véritables enfants. Un Dieu fait homme pour notre salut, épuisé, pour ainsi dire, sa magnificence dans le grand festin qu'il nous prépare; il veut s'y donner lui-même à nous pour être la nourriture de nos âmes; il y invite tous ceux qui ont le bonheur de croire en lui; ses serviteurs, ses ministres les pressent de sa part de venir y prendre place, et, par une indifférence criminelle, la plupart s'excusent de répondre à cette douce invitation : *cœperunt omnes simul excusare.*

Les convives ingrats dont parle l'Evangile, ne couvrent point d'un faux prétexte le véritable motif de leur refus; ils déclarent ouvertement qu'ils préfèrent à l'honneur qu'on veut leur faire des occupations qu'ils jugent plus importantes, des plaisirs qui leur paraissent plus réels et plus satisfaisants : *villam enim, uxorem duxi et ideo non possum venire.* (Luc., XIV, 18.) Aujourd'hui, mes frères, on prend un autre langage; c'est, dans le fond, le même attachement aux plaisirs et aux faux biens de ce monde qui détourne la plupart des chrétiens de la table

sacrée, qui les rend insensibles aux tendres invitations du Sauveur et rebelles à ses commandements les plus exprès. Mais cette disposition criminelle est couverte d'une voile spécieux; on lui donne les noms imposants de respect profond, de religieuse frayeur, et l'illusion va souvent jusqu'à prendre pour vertu la plus froide indifférence et la désobéissance la plus obstinée. Ainsi la table du Seigneur est déserte; ainsi les plus saintes solennités de l'Eglise deviennent pour elle des jours de deuil et de tristesse; ainsi, enfin, la colère de Dieu s'allume contre ceux mêmes qu'il voulait combler de grâces et de faveurs; et pour s'être exclus eux-mêmes de ce festin, où ils devaient se fortifier contre les ennemis de leur salut, ils deviennent de plus en plus indignes de celui où la vérité, la justice, Dieu lui-même doit nous rassasier pendant toute l'éternité de délices ineffables : *iratus pater familias dixit : Nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* (Ibid., 24.)

Mais que dis-je ? etc.

[La suite comme au Dimanche des Rameaux, ci-devant, col. 458.]

VI. EXORDE.

Pour le jour de l'octave du Saint-Sacrement.

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Accipit Jesus panem et benedixit ac fregit, deditque discipulis et ait : Accipite et comedite ; hoc est corpus meum. (Matth., XXVI, 25.)

Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples, et leur dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps.

Le moment était venu où le Fils de Dieu, devenu pour nous le fils de l'homme, allait consommer par sa mort le grand ouvrage de notre rédemption; déjà il célébrait avec ses disciples cette dernière Pâque dont il devait être l'innocente victime; déjà le perfide Judas avait concerté sa noire trahison, et les Juifs avaient arrêté leurs complots sanguinaires : déjà l'amour d'un côté, la fureur de l'autre, avaient tout préparé pour le grand sacrifice qui devait s'offrir le lendemain. C'est dans ces circonstances, si précieuses pour notre foi, que Jésus-Christ change par sa vertu toute-puissante, le pain en son propre corps et le vin en son propre sang; qu'il communique à ses apôtres et à leurs successeurs, dans le sacerdoce de la loi nouvelle, le pouvoir de réitérer ce prodige jusqu'à la fin des siècles, et qu'il nous ordonne à tous de nous nourrir de sa chair et de son sang, renfermés sous ces sacrés symboles, pour perpétuer à jamais le souvenir de sa bienheureuse mort et nous en appliquer les salutaires effets. Quels sentiments d'amour et de reconnaissance un tel bienfait ne doit-il pas exciter dans nos cœurs? Avec quel empressement ne devons-nous pas nous approcher de cette table sacrée, où notre Sauveur, notre Dieu se donne lui-même à nous?

Je vous ai déjà entretenus, mes frères, de

la divine Eucharistie, considérée comme la nourriture de nos âmes : je l'envisage aujourd'hui d'un autre côté. Jésus-Christ, en l'instituant, n'a pas seulement voulu nous unir intimement à lui par la participation de sa chair sacrée ; il s'est de plus proposé de perpétuer le sacrifice qu'il était prêt d'offrir sur la croix pour l'expiation de nos

péchés. L'Eucharistie, considérée comme sacrifice, sera donc l'objet de cette instruction ; et voici, mes frères, le plan que je me propose d'y suivre.

[La suite comme au vendredi de la *Passion*, col. 439 avec un léger changement aux coll. 442, 443, pour viter une répétition.]

SUJETS DIVERS.

EXORDE D'UN SERMON SUR LA RELIGION.

Pour un Anniversaire de Dédicace

Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de caelo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. (Apoc., XXI. 2.)

J'ai vu descendre du ciel la sainte Cité, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux.

Cette cité sainte, cette Jérusalem céleste, dont saint Jean vit le triomphe et la gloire dans la plus magnifique de toutes les révélations, c'est, mes frères, l'Eglise même de Jésus-Christ. Elle seule est l'épouse véritable ; elle seule peut donner à Dieu des enfants de la promesse. L'ancienne Jérusalem n'était qu'une esclave, elle n'enfantait que pour la servitude : la nouvelle est libre ; et c'est parce que nous avons le bonheur d'être ses enfants, que nous jouissons de la liberté que Jésus-Christ nous a acquise.

L'alliance spirituelle de Jésus-Christ avec l'Eglise est le principal objet que l'Eglise elle-même propose à notre foi et à notre piété dans cette sainte solennité. Quelque auguste que soit par elle-même la cérémonie qui a consacré ce temple matériel au service du Dieu vivant, elle n'est cependant que l'écorce qui renferme des mystères plus profonds et plus vénérables encore. Si l'onction sainte, répandue sur ces murs, si le nom de Dieu, invoqué sur cet édifice, le rend pour nous un objet de vénération ; si la piété du saint roi, qui l'a élevé à la gloire du Dieu des armées, excite notre foi et notre religion, tout nous avertit en même temps, mes frères, de porter nos regards sur cet édifice spirituel dont nous sommes les pierres vivantes, qui, appuyé sur Jésus-Christ la pierre angulaire et fondamentale, fondé sur la foi des apôtres et des prophètes, soutenu par la liaison mutuelle de toutes ses parties, doit recevoir un jour son comble et son couronnement par la perfection de la charité.

Ce temple spirituel, ce véritable taberna-

cle de Dieu avec les hommes, l'Eglise, en un mot, a été dans tous les temps l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Quelles bornes a-t-il mises à son amour pour elle ? C'est pour la purifier qu'il est mort ; c'est pour la justifier qu'il est ressuscité. Il n'a eu d'autre fin dans tous ses travaux que de former pour l'éternité cette Eglise, qui ne doit avoir à ses yeux ni tache ni ride. Un temps viendra, et puissions-nous l'accélérer par l'ardeur de nos vœux ! un temps viendra où l'Eglise, sainte dans tous ses membres, comme elle l'est déjà dans sa doctrine, dans ses dogmes, dans son auteur, jouira de tout l'éclat de sa beauté ; où rien de souillé ne se trouvera au milieu d'elle ; où elle ne renfermera que les membres vivants de Jésus-Christ, ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie. Aujourd'hui, mes frères, elle est encore obligée de gémir sur les scandales qui la déshonorent et sur les faiblesses même de ses enfants les plus chéris.

Cependant, une partie des promesses qui la concernent est déjà accomplie. Déjà, éclairée par la lumière de Dieu, elle a dissipé, dans presque toutes les parties de l'univers, les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur : *claritas Dei illuminavit eam.* (Apoc., XXI, 23.) Déjà les nations marchent à la lueur de son flambeau, qui est l'Agneau, son divin époux : *lucerna ejus est Agnus, et ambulabunt gentes in lumine ejus.* (Ibid.) La gloire de l'Eglise, en un mot, c'est d'être la dépositaire de la vérité et de la religion.

En vain l'impiété redouble-t-elle ses efforts pour lui enlever cet avantage inestimable, pour confondre son culte et ses dogmes avec les différentes superstitions qui ont séduit les hommes et qu'elle a fait disparaître de dessus la face de la terre : appuyée sur des fondements inébranlables, la religion ne craint ni la révolution des temps, ni les

entreprises de ses ennemis. Elle a triomphé de toute la puissance des césars, de toute la sagesse des philosophes de l'antiquité. Pourrait-elle succomber sous les coups impuissants d'un petit nombre d'hommes qui ne sont grands, qui ne sont sages qu'à leurs propres yeux ? Ont-ils plus de puissance que les Néron et les Dioclétien ? Ont-ils plus de ressource dans l'esprit que les Celse, les Porphyre, les Julien ? Soyons donc tranquilles sur le sort de la religion ; elle est immortelle comme le Dieu qui l'a établie. Laissons l'impie ramasser contre nous des

armes brisées mille fois, et sans nous arrêter à réfuter ses blasphèmes, excitons de plus en plus notre reconnaissance envers le Dieu puissant et miséricordieux, qui nous a appelés des ténèbres à la lumière, qui nous a rendus les membres, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ. C'est dans cette vue, mes frères, que je veux vous exposer ici la grandeur et la majesté de la religion que nous professons. La religion est le lien sacré, etc.

[Le reste du Sermon n'a pu être recouvré.]

EXORDE POUR DES NOUVEAUX CONVERTIS.

Infirmum in fide assumite. (Rom., XIV, 1.)

Soutenez avec bonté celui qui est encore faible dans la foi.

C'est, mes frères, un devoir de charité et de justice qui nous est prescrit par ces paroles de l'Apôtre. Si nous connaissons le prix de la foi, l'excellence et la gratuité de la grâce que le Seigneur nous a faite en nous éclairant de ses divines lumières, pouvons-nous ne pas désirer pour tous les hommes le même bonheur, ne pas être touchés d'une tendre compassion pour ceux à qui ce don inestimable n'a pas encore été accordé, ne pas faire tous nos efforts pour le conserver à ceux qui l'ont reçu, et surtout à ces néophytes en qui cette précieuse lumière n'est peut-être encore qu'une étincelle légère que le moindre souffle pourrait dissiper ? Qu'avions-nous fait, hélas ! pour mériter d'être, dès les premiers instants de notre vie, et chrétiens et catholiques, et par où étions-nous distingués, aux yeux du Seigneur, de tant de milliers d'hommes qu'il laisse encore dans les ténèbres de l'erreur, ou qui, après avoir reçu comme nous, dans le baptême, le caractère sacré de chrétiens, ont été bientôt entraînés par le malheur de leur naissance ou le vice de leur éducation, dans le schisme et dans l'hérésie ?

Ceux de nos frères errants, à qui le Seigneur a fait la grâce de rompre ces funestes liens, et de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, ne doivent sans doute y chercher que le royaume de Dieu et sa justice. Trop heureux de connaître enfin la vérité et de recouvrer leurs droits à l'héritage du Seigneur, le sacrifice de leur tranquillité, de leur fortune, de leur établissement dans le monde, doit leur paraître léger, en comparaison des biens spirituels dont ils rentrent en possession. Mais à quelle tentation ne les exposerions-nous pas, si nous les abandonnions aux rigueurs de la pauvreté, s'ils nous trouvaient insensibles à leurs besoins, et si nous ne paraissions les avoir appelés à notre société, que pour les y rendre les tristes victimes de notre dureté et de notre indifférence ! Quel scandale ne leur don-

nerions-nous pas, s'ils nous voyaient oublier un précepte aussi essentiel à la religion que celui de la charité et de la compassion envers les malheureux ; si, par exemple, nous regardions d'un œil sec couler les larmes de ces enfants infortunés, qui n'ont plus personne dans le monde à qui ils puissent donner les noms si doux de père et de mère, ni d'autre ressource que la commisération publique et la providence de ce Dieu infiniment bon, qui prend avec complaisance, dans les saintes Ecritures, le nom de père des orphelins.

Tels sont, mes frères, les principes sur lesquels s'est formée, sous les auspices d'une des plus illustres martyres du christianisme, la pieuse association qui célèbre aujourd'hui avec tant d'éclat la fête de sa sainte protectrice. Le pasteur vigilant et éclairé qui y préside, les citoyens vertueux qui la composent, sentent de quelle importance est la réunion de ces deux objets : leur plus vif désir est de rendre au berceau de Jésus-Christ ce qui reste encore de brebis égarées ; et ils savent qu'un des principaux moyens de les y ramener ou de les y retenir est, non-seulement de les soulager par des libéralités proportionnées à leurs besoins, mais aussi de les édifier par de grands exemples de vertu et de charité. Puisse leur zèle, soutenu par le vôtre, mes frères, devenir de jour en jour plus vif et plus efficace ! puissions-nous voir longtemps à la tête de ce précieux établissement et de cette immense portion du troupeau de Jésus-Christ, ce pasteur aussi digne de votre attachement et de votre amour que de la confiance de nos souverains ! Puissions-nous voir prolonger les jours et multiplier les bonnes œuvres de ce vieillard respectable qui, depuis plus de dix lustres, est occupé de ces soins charitables, et dont la conservation vous a paru un bienfait de la Providence, digne des solennelles actions de grâces que vous lui en avez rendues !

Affermir les faibles dans la foi, c'est donc, mes frères, le principal objet de cette sainte institution ; et c'est pour y contribuer,

que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui de la matière importante de l'Eglise, C'est, vous le savez, à ce point unique que se réduisent toutes les controverses. Connaître la véritable Eglise, et recevoir d'elle la doctrine du salut, c'est être certainement dans le parti de la vérité. Ce sujet, mes frères, n'est pas seulement propre à l'instruction des nouveaux enfants de l'Eglise, il renferme des vérités intéressantes pour

ceux-mêmes qui ont le bonheur de lui appartenir depuis longtemps.

L'Eglise a une autorité qui lui est propre; elle a des caractères qui la distinguent des sociétés profanes qui osent usurper son nom et ses prérogatives : quelle soumission, exige de nous son autorité ; quels devoirs nous imposent ses caractères ; ce sera le sujet des deux parties de ce discours. *Ave Maria.*

[Ces deux parties se trouvent au CARÊME, col. 377.]

DISCOURS

SUR LES RELIQUES DES SAINTS DE L'EGLISE DE CHALONS.

Portées en procession solennelle le lundi de la Pentecôte.

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo : nomen eorum permaneat in æternum, permanens ad filios eorum sanctorum virorum gloria. (Eccli., XLVI, 14.)

Que leur mémoire soit en bénédiction, que leurs os reflouissent dans leur tombeau ; que leur nom demeure éternellement, et que leur gloire passe à la dernière génération de leurs enfants.

Monseigneur (4)

Tel est le vœu que fait pour la gloire des Saints du peuple d'Israël, et pour le salut d'Israël lui-même, un auteur inspiré de Dieu. Après avoir loué dignement ces grands hommes, par lesquels le Seigneur a fait éclater dès le commencement sa bonté et sa magnificence ; ces hommes riches en vertus, de qui les peuples ont reçu le dépôt précieux de la religion, et les paroles de la véritable sagesse ; ces hommes de charité et de miséricorde, qui ont établi sur des fondements inébranlables les œuvres de leur piété, qui ont assuré à leurs descendants la possession des biens inestimables qu'ils leur avaient procurés, et dont les corps ensevelis en paix sont pour les peuples qui les possèdent, un gage assuré de la protection du Très-Haut ; il s'écrie : Que les peuples bénissent à jamais leur nom et leur mémoire ; que leurs os reflouissent dans leur tombeau ; et que leurs enfants soient toujours les héritiers de leur gloire.

Ne sont-ce pas là aussi, mes frères, les sentiments et les expressions de votre piété, au milieu de cette pompe triomphale par laquelle vous honorez les cendres précieuses de vos pères dans la foi ? Ah ! n'en doutons point : ces ossements sacrés reflouiront un jour. Le même esprit de Dieu, qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, cet esprit vivifiant, dont ils ont été les temples, les ressuscitera dans le temps marqué par les décrets éternels ; et les honneurs qu'ils reçoivent aujourd'hui, sont le gage de l'immortalité bienheureuse dont ils seront alors revêtus. Mais indépendamment de cette

résurrection glorieuse, qui leur sera commune avec tous les membres vivants de Jésus-Christ, combien de fois, mes frères, leurs corps, ensevelis, détruits en apparence, et qui ne sont plus à nos yeux qu'une poignée de poussière, ne se sont-ils pas en quelque sorte ranimés, pour opérer au milieu de nous des prodiges bienfaisants ? Les paroles de l'Esprit-Saint ont donc déjà, par rapport à eux, toute leur application. Leur mémoire est en bénédiction ; leurs noms excitent dans nos cœurs de vifs sentiments de vénération et de reconnaissance ; leurs cendres précieuses partagent déjà la gloire dont jouissent leurs âmes dans le sein de la Divinité. Mais ces mêmes paroles s'appliquent-elles à nous avec une égale évidence ? Peut-on dire avec une exacte vérité que les enfants de ces saints soient un peuple de saints, que leur race se soit conservée fidèlement dans l'alliance du Seigneur, et que nous soyons encore en possession de ce qui a fait leur gloire sur la terre ? Ah ! c'est moins un témoignage que nous puissions nous rendre, que l'objet des vœux que nous devons former, et des prières ferventes dont la pompe de cette cérémonie doit être accompagnée. Oui, grâces immortelles soient rendues à Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi ! La religion que ces saints ont établie dans nos contrées y subsiste encore : oui, nous sommes encore les enfants de l'Eglise, à laquelle ils nous ont engendrés ; oui, nous croyons encore les dogmes sacrés dont ils nous ont donné la connaissance. Mais hélas ! pratiquons-nous la morale sublime qu'ils nous ont enseignée, et ne devons-nous pas craindre que la chute de la piété et des mœurs n'entraîne celle de la religion et de la foi ? Voilà, mes frères, des réflexions dignes de nous occuper dans ce jour, où nous célébrons tout à la fois, et l'établissement du christianisme dans l'univers par la mission du Saint-Esprit, et la fondation de cette

(4) M. de Jaugué, actuellement archevêque de Paris.

Eglise particulière, par les travaux des saints qui en ont été les premiers pasteurs. L'établissement de la religion parmi nous a été la gloire de ces saints; la conservation de la religion parmi nous est le bienfait le plus précieux que nous puissions espérer de leur protection: c'est le sujet des deux parties de ce discours. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est sans doute pour nous, mes frères, un sujet bien légitime de joie et de consolation; c'est pour notre foi un appui bien solide, et pour notre piété un aiguillon bien puissant, que de voir ici, comme d'un coup d'œil, tous ces saints qui ont illustré cette Eglise pendant une longue suite de siècles; dont les uns, voisins des temps apostoliques, ont posé au milieu de nous les premiers fondements; les autres ont soutenu cet édifice contre les orages qui menaçaient de le renverser; tous en ont été, par leurs vertus, l'ornement et la gloire.

Soyez ici le premier objet de nos justes louanges, ô vous, saint pontife, dont les cendres, plus précieuses que l'or dans lequel elles sont renfermées, sont le principal ornement de cette auguste solennité, Memmie (5), dont le nom illustre dans les fastes de l'histoire de l'Eglise nous rappelle tout à la fois et le premier de nos apôtres, et le plus puissant de nos protecteurs. Que ne devons-nous pas à la charité qui vous a fait quitter votre patrie, pour venir éclairer des lumières de la foi ces contrées éloignées? De quelle gloire ne vous êtes-vous pas couvert en surmontant les obstacles qu'opposa longtemps à votre zèle l'obstination de nos aveugles ancêtres.

Nous n'avons aujourd'hui, mes frères, qu'une légère idée de ces obstacles. Eclairés de la lumière de l'Evangile, instruits par la révélation de l'unité de Dieu, de sa spiritualité, de son immensité, nous avons peine à concevoir que ces vérités précieuses aient jamais pu être ignorées. La religion impie qui les méconnaissait ne nous paraît qu'un composé monstrueux d'absurdités et de mensonges; et il n'est peut-être personne parmi nous qui ne croie qu'il eût pu, par sa seule raison, couvrir d'une juste ignominie et les vaines idoles et leurs stupides adorateurs. Mais pour juger sainement s'il était aisé ou difficile de faire passer un peuple entier de l'idolâtrie au christianisme, il faut, pour ainsi dire, écarter un instant le flambeau qui nous éclaire; il faut remonter jusqu'au temps où saint Memmie vint annoncer dans ces climats une religion jusqu'alors inconnue; il faut considérer le paganisme, non dans le mépris dont il est aujourd'hui couvert, mais dans l'idée qu'en avaient alors les peuples les plus éclairés. Ces idoles, que le temps a réduites en poussière, ou qu'il n'a épargnées que pour en faire des monuments de la faiblesse de notre raison abandonnée à elle-

même; ces idoles, dis-je, étaient adorées de l'univers entier. Ces prêtres, dont l'imposture est aujourd'hui si connue, jouissaient de tout le crédit qu'ils avaient su usurper. Ces oracles, dont nous connaissons la vanité, la duplicité, l'artifice, retentissaient dans toutes les parties de l'univers; et les crédules mortels allaient en foule conjurer le père du mensonge de leur faire connaître la vérité. Cette religion, qui nous paraît si absurde et si déraisonnable, avait été, au moins en apparence, celle des philosophes les plus révéérés. Cette multitude de dieux qui révolte notre raison, leurs généalogies, leurs amours, leurs haines mutuelles, tout était déguisé avec un art infini; et tandis que le stupide vulgaire prenait à la lettre ces grossières fictions, les sages les regardaient au moins comme un voile ingénieux qui cachait des mystères profonds, et croyaient n'adorer sous tant de noms différents que les attributs de la Divinité.

Tels étaient les pièges multipliés que l'esprit de mensonge avait tendus aux hommes. Mais supposons, mes frères, qu'on pût, par la lumière seule de la raison, connaître la fausseté d'une religion devenue celle de tout l'empire; qu'il y avait loin encore de ce commencement de conversion à la profession ouverte du christianisme! On pouvait se lasser d'adorer de vaines idoles ou des dieux couverts d'infamie; mais était-on pour cela décidé à adorer un Dieu crucifié? On pouvait renoncer à une religion qui n'était appuyée que sur des fables, qui n'apprenait rien sur les mœurs, qui les corrompait même par les exemples des dieux; mais en était-ce assez pour embrasser une religion nouvelle, qui étonnait la raison par la profondeur de ses mystères, qui effrayait la nature par l'austérité de ses préceptes? Non; pour devenir chrétien, il ne suffisait pas de n'être plus idolâtre; ceux qui, par la raison seule, ont secoué le joug de la superstition, n'ont pas pour cela embrassé la vérité. Assez éclairés pour concevoir que les dieux des Romains n'étaient pas dignes de leur culte, ils ont été assez aveugles pour ne pas reconnaître qu'il y a un Dieu suprême, qui a créé l'univers par sa puissance, et qui le gouverne par sa sagesse; et bien loin de parvenir à la connaissance des vérités sublimes que le christianisme nous révèle, ils ont même ignoré ces vérités naturelles que la raison nous démontre.

Nous sommes donc, mes frères, les descendants de ces peuples infortunés que le Seigneur avait abandonnés à l'aveuglement de leur esprit, et qui, selon l'expression de l'Apôtre, étaient en ce monde sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans espérance à ses promesses, sans aucune part à son alliance. Mais le temps des miséricordes est venu; le Seigneur accomplit par degrés la promesse qu'il a faite à son fils de bénir

(5) Premier évêque et apôtre de Châlons.

en lui toutes les nations, et de les lui donner pour héritage; et la lumière, longtemps renfermée dans le centre même de la religion, commence à étendre sur les provinces éloignées ses rayons bienfaisants.

De ce centre respectable, de cette Eglise à qui il a été donné d'être la mère et la maîtresse de toutes les autres Eglises, de ce siège apostolique, qui est pour tous les chrétiens le lien de leur unité, partent des hommes pleins de foi, destinés à la porter dans les Gaules. Ils se partagent ces vastes contrées; et l'esprit de Dieu, qui nous a destiné saint Memmie pour père et pour apôtre, le conduit dans nos climats. Avec quelle force ce grand homme n'y attaque-t-il pas la superstition et l'erreur? Quel courage invincible, quelle patience héroïque n'oppose-t-il pas aux persécutions des magistrats et des prêtres idolâtres? avec quelle charité ne se proportionne-t-il pas à la faiblesse des peuples qui l'écoutent? en combien de manières ne se transforme-t-il pas, pour ainsi dire, afin de les gagner tous à Jésus-Christ? Ce furent ses vertus sans doute qui commencèrent à ouvrir les oreilles et les cœurs de ces peuples si obstinés dans l'erreur. Pouvaient-ils refuser leur admiration à un homme qui, sans autre intérêt que celui de leur salut, aux dépens de son repos, au péril de sa vie, venait leur annoncer des vérités si grandes et si consolantes? Mais, j'ose le dire, il fallait plus que des vertus pour les soumettre; les discours de Memmie pouvaient rendre la religion plausible, la sainteté de ses mœurs pouvait la faire respecter; mais ses miracles seuls pouvaient en prouver la vérité et la nécessité de l'embrasser.

Où, mes frères, les miracles sont le langage que Dieu tient aux hommes, lorsqu'il a de grandes choses à leur révéler : c'est le sceau incommunicable par lequel il autorise ses envoyés et ses ambassadeurs; ce sont les armes dont il les munit, pour abattre toute hauteur qui s'élève contre sa science, et captiver toutes les intelligences sous le joug de la foi. Lisez l'Evangile, et voyez-y Jésus-Christ donner à ses apôtres l'ordre de faire en son nom la conquête de l'univers. Allez, leur dit-il, prêchez à toute créature la doctrine que je vous ai apprise; et voici les marques auxquelles les hommes vous reconnaîtront pour mes envoyés : vous commanderez avec empire aux démons, aux maladies, à la mort; les serpents et les poisons perdront pour vous leur venin; les miracles que vous m'avez vu faire, vous les ferez vous-mêmes, et vous en ferez de plus éclatants encore. Quel autre, mes frères, que le Dieu auteur de la nature, pouvait faire de telles promesses? quel autre que lui pouvait les exécuter? Pour vous prouver que saint Memmie a été, comme les premiers apôtres de Jésus-Christ, revêtu de ce pouvoir surnaturel, je ne vous renverrai point à des actes dont la critique contesterait peut-être l'authenticité; je ne vous dirai point que du temps de saint Grégoire de Tours, une tradition, aussi ancienne

que constante, rendait témoignage aux guérisons miraculeuses qu'il avait opérées, aux morts qu'il avait ressuscités; je ne vous dirai point que du temps de cet auteur ecclésiastique les miracles étaient encore fréquents au tombeau de notre saint évêque, et qu'il nous en rapporte dont il a été lui-même le témoin : je veux vous donner une preuve encore plus certaine des miracles de saint Memmie; le succès même de ses travaux. A sa voix les vaines idoles tombent; leurs temples sont renversés ou abandonnés; les grands et le peuple, les savants et les ignorants viennent en foule se soumettre au joug de Jésus-Christ, et recevoir de ses mains le sacrement de la régénération. Qui peut opérer une telle révolution, sinon l'éclat et la force des miracles dont sa prédication était accompagnée? Ah! c'est ici, mes frères, le lieu d'appliquer la judicieuse réflexion que fait saint Augustin sur le succès des premiers apôtres de l'Evangile, et sur la facilité avec laquelle ils ont établi dans l'univers la foi de la résurrection et des autres mystères de Jésus-Christ. Si les incrédules, dit-il, si les prétendus esprits forts veulent nier qu'ils aient fait des miracles, pour en établir la croyance, il faut qu'ils admettent un miracle bien plus incompréhensible que ceux qu'ils rejettent. Ce serait en effet le plus grand de tous les prodiges, que tant de peuples eussent admis ces mystères, sans y être comme forcés par l'éclat de quelques prodiges : *Si per Apostolos miracula facta fuisset non credunt, hoc nobis grande miraculum sufficit, quod terrarum orbis sine miraculis credidit.*

En donnant à saint Memmie la gloire d'avoir été le premier instrument des miséricordes de Dieu envers nous, je n'oublie pas, mes frères, ces saints pontifes, d'abord ses disciples et ses coopérateurs, et ensuite ses successeurs dans l'épiscopat. Qu'ils partagent notre reconnaissance comme ils partagent aujourd'hui notre culte. Ce sont eux qui ont arraché de leurs mains les épines dont ce champ était couvert; ce sont eux qui ont arrosé de leurs sueurs la semence que Memmie y avait répandue; ce sont eux qui, continuant son œuvre, ont étendu la connaissance de Jésus-Christ au delà de nos murs, formé ce vaste diocèse, et communiqué même aux régions voisines la lumière dont ils l'avaient éclairé; ce sont eux enfin qui ont soutenu le troupeau de Jésus-Christ au milieu des persécutions les plus violentes. Car, mes frères, le temps où les Domitien et les Donatien ont gouverné cette Eglise était encore celui des persécutions et des orages : c'est dans les jours de leur épiscopat qu'il avait été donné à la bête cruelle de combattre les saints et de les mettre à mort; c'est dans ces jours que les Escenninus et les Varus, ministres téroces de la cruauté des empereurs, faisaient couler dans les provinces voisines le sang des chrétiens, et surtout celui des évêques. Est-ce, mes frères, par une protection particulière de Dieu, que le feu de ces persé-

cutions n'a pas pénétré jusqu'à l'Eglise de Châlons, et que ses premiers évêques ont échappé au glaive meurtrier qui en a immolé tant d'autres? ou bien, entrant dans la disposition où étaient nos saints pontifes, devons-nous regretter qu'ils aient été privés de cet honneur que l'ardeur de leur foi leur faisait ambitionner? Devons-nous nous plaindre, comme saint Ambroise, que cette Eglise, ainsi que celle de Milan, ne puisse se glorifier d'avoir donné des martyrs à Jésus-Christ? Vous lui avez rendu, ô mon Dieu, cet ornement qui semblait lui manquer; vous êtes la justice suprême comme la vérité éternelle; et Louvent, qui dans nos contrées a été la victime innocente de la fureur des méchants, ne mérite pas moins les honneurs du martyre que nous lui rendons, que si sa tête était tombée sous le fer des ennemis de notre foi.

Mais, si l'Eglise de Châlons était à l'abri des fureurs qu'ont exercées contre d'autres Eglises des Gaules les Dioclétien et le Maximien, que n'eût-elle pas à craindre de ce déluge des barbares qui vint bientôt après les inonder? L'empire romain commençait à s'écraser de son propre poids, et le temps était venu, où le Seigneur allait redemander à Rome le sang des martyrs, dont elle s'était enivrée pendant trois siècles. On vit alors un nouvel accomplissement de ce que dit le Seigneur par la bouche de Jérémie : Je prendrai tous les peuples de l'Aquilon, dit le Seigneur, je les enverrai avec Nabuchodonosor mon serviteur, je les ferai venir contre cette terre; j'en passerai les habitants au fil de l'épée; je les rendrai l'étonnement et la fable des hommes; je ferai cesser parmi eux les cris de joie et les chants d'allégresse, et cette terre deviendra un désert affreux qui épouvantera tous ceux qui le verront. Ce nouveau Nabuchodonosor, mes frères, le redoutable Attila, ce roi barbare se disait lui-même le fléau de Dieu, et il n'était que trop manifestement destiné à en exercer les vengeances. Il part des glaces de la Scythie, suivi d'une multitude innombrable de soldats féroces et sanguinaires. La Germanie ravagée lui ouvre le chemin des Gaules; il les envahit, il les parcourt comme un torrent impétueux, qui roule du haut des montagnes ses flots écumeux. Partout il laisse des traces sanglantes de son passage; partout il immole le fils sur le sein de son père, l'épouse dans les bras de son époux, le prêtre et le pontife sur les débris des autels renversés. Quelle fut alors, mes frères, la ressource de ces climats infortunés? Ils n'en eurent point d'autre que la piété des saints évêques qui les gouvernaient. Nicaise à Reims, Loup à Troyes, Alpin à Châlons, deviennent les défenseurs de leurs peuples. Les uns, immolés comme d'innocentes victimes, apaisent par leur sang la justice divine, et obtiennent par ce généreux sacrifice le salut des peuples dont ils sont les pasteurs; les autres, par l'éclat de leur sainteté et la force de leurs discours, inspirent au roi barbare un respect qui suspend sa fureur; quelques-

uns l'éloignent de leurs remparts, par l'efficacité des prières qu'ils répandent devant le Seigneur. Mais une gloire particulière était réservée à saint Alpin; celle de détruire entièrement cette armée formidable, et d'en délivrer pour toujours et son peuple et les peuples voisins. Vous le savez, mes frères, ce fut dans vos plaines que ce torrent impétueux vint se perdre et s'anéantir. Celui qui donne à la mer les bornes qu'elle respecte dans sa fureur avait marqué près de vos murs l'écueil contre lequel la puissance d'Attila devait venir se briser. Et à qui dut-on attribuer ce bienfait, sinon aux prières du saint pontife qui, comme un autre Moïse, éleva vers le ciel ses mains pures et innocentes, tandis que le peuple de Dieu combattait ses ennemis, et lui obtint cette victoire signalée.

Les Gaules étaient à peine délivrées de ce fléau redoutable, qu'elles se virent en proie à une nouvelle invasion. Les Francs passent le Rhin qui leur sert de barrière, ils se répandent dans ces fertiles contrées, ils portent partout avec eux la terreur, le carnage, l'idolâtrie. Mais, ô mon Dieu, vous aviez sur ce peuple des desseins de miséricorde. Vous vouliez faire entrer cette nation dans votre Eglise, dont elle était alors la terreur; attiré dans nos provinces par l'appât du pillage, elle venait sans le savoir au-devant de la lumière qui allait l'éclairer. Bientôt son roi vous reconnaît, et vous adore comme le Dieu des armées et de la victoire; bientôt il courbe sa tête altière sous le joug de la foi, et ses farouches soldats s'empressent d'entrer à sa suite dans le troupeau qu'ils menaçaient d'égorger et de dissiper.

Cependant, il faut l'avouer, mes frères; en devenant chrétiens, nos belliqueux ancêtres ne perdirent pas d'abord la dureté et la férocité de leurs mœurs. Il leur fut plus aisé de croire en Jésus-Christ, que de devenir à son exemple doux et humbles de cœur. Par quels traits de cruauté nos premiers rois chrétiens ne déshonorèrent-ils pas la sainteté de la religion qu'ils avaient embrassée? de quels scandales les Brunehaut et les Frédégonde n'affligèrent-elles pas l'Eglise du Seigneur? combien de saints furent les victimes de leurs fureurs, de leurs haines réciproques, ou de ces révolutions sanglantes qui changeaient sans cesse la face de ces cours, devenues le séjour de la licence et de la barbarie? Ce fut dans ces temps orageux que brillèrent successivement sur le siège de Châlons deux flambeaux dont l'éclat se répandit sur toute l'Eglise de France, Elaphe et Lumier, deux frères célèbres, encore plus unis entre eux par les liens de la charité que par ceux du noble sang qui coulait dans leurs veines. Leur rang et leur naissance leur avait donné accès auprès de nos rois, et leur vertu les en fit respecter. Car, mes frères, disons-le à la gloire du Dieu qui tient dans sa main les cœurs des rois; malgré les désordres de ces cours à demi barbares, la vertu, la piété

y conservaient leurs droits. Les saints évêques surtout y avaient sur l'esprit de nos princes le plus grand ascendant ; ils étaient l'âme de leurs délibérations et de leurs conseils, leurs guides et leurs ministres fidèles : et ce fut le moyen dont la Providence se servit pour conserver la pureté de la foi, retarder la chute de la discipline, suspendre les progrès de la superstition et de l'ignorance, adoucir les mœurs, et faire disparaître par degrés les restes de l'ancienne férocité. Tel fut l'usage que firent de leur crédit à la cour les deux saints pontifes dont vous voyez ici les précieuses reliques. Ne croyez pas que l'ambition ou la cupidité les ait jamais conduits sur ce théâtre orageux des passions humaines : quel désintéressement fut jamais plus grand que celui dont ils donnèrent l'exemple ! A peine initiés dans la milice du Seigneur, ils s'étaient dépouillés, en faveur de cette Eglise, des biens dont une illustre naissance leur assurait la possession. Ne croyez pas que par goût et par inclination ils aient préféré les affaires séculières, dont ils se virent chargés, aux soins et aux travaux charitables de l'épiscopat : la nécessité de rendre de tels services à l'Etat ne leur parut jamais qu'une servitude pénible, et un devoir auquel la charité seule pouvait les soumettre. Elaphe se chargea d'une ambassade en Espagne, par le même motif qui avait porté saint Ambroise à en accepter une dans les Gaules. Lumier parut à la cour des Sigebert et des Clotaire, comme saint Martin à celle de Maxime, pour y défendre les droits de l'innocence opprimée, pour y être le protecteur des pauvres, le défenseur de l'Eglise, le soutien de la religion.

Vous voyez maintenant, mes frères, quels sont les fondements et les motifs de l'auguste solennité qui nous rassemble. C'est un tribut d'amour et de reconnaissance dont vous vous acquittez envers des saints, qui vous ont engendrés à Jésus-Christ ; des saints, à qui vous êtes redevable du don précieux de la foi ; des saints, qui, depuis même qu'ils ont terminé leur carrière mortelle, vous ont mille fois protégé du haut des cieux, et détourné de dessus vous les fléaux et les malheurs que vos péchés avait mérités ; et vous associez à leur gloire un saint prêtre qui, dans cette lie de siècles et presque de nos jours, a renouvelé les exemples du zèle et de toutes les vertus apostoliques. Ah ! s'il est encore ici quelques-uns de nos frères séduits par les hérésies des derniers siècles, qu'ils cessent de blâmer les honneurs que nous rendons aux restes précieux de ces corps, qui ont été autrefois les temples de l'Esprit-Saint, et qui doivent ressusciter un jour pleins de force et d'incorruptibilité : qu'ils cessent de blasphémer contre un usage dans lequel nous ne faisons que suivre l'exemple de l'antiquité la plus sainte et la plus reculée ; qu'ils nous laissent honorer la cendre de saint Memmie, comme l'Eglise de Smyrne honora autrefois celle de saint Polycarpe ; et qu'ils considèrent plutôt, si,

en blâmant un culte si autorisé, ils ne se déclarent pas eux-mêmes étrangers aux saints qui en sont les objets ; qu'ils examinent de quelle communion étaient ces grands évêques, auxquels ils ne peuvent refuser le témoignage de la pureté de la doctrine et de la sainteté de la vie ; et qu'ils voient si, en rompant de communion avec le siège apostolique, ils n'ont pas en même temps fait schisme avec eux. Pour nous, mes frères, la vue de ces saintes reliques contribuera toujours à nous affermir dans l'attachement à l'Eglise catholique : nous craignons, comme le plus grand des malheurs, de devenir étrangers à cette Eglise, dans laquelle ils ont vécu, dans laquelle ils se sont sanctifiés, dont ils ont été les membres vivants et glorieux. Nous regardons, avec saint Augustin, comme un des liens les plus forts qui doivent nous retenir dans l'unité, cette succession non interrompue de pasteurs légitimes, qui commence au siège de saint Pierre, et qui se continue jusqu'au présent épiscopat : *Tenet me in Ecclesia catholica ab ipsa sede Petri usque ad præsentem episcopatum successio sacerdotum*. Nous parcourons avec complaisance cette liste de grands et saints évêques qui ont gouverné cette Eglise, depuis saint Memmie, envoyé par le successeur de saint Pierre, jusqu'à l'illustre pontife qui est aujourd'hui assis sur son siège. Nous bénissons la mémoire et de ceux que l'Eglise met publiquement au nombre de ses saints, et de plusieurs autres qui ont laissé parmi nous une odeur de sainteté que nous n'avons pas cessé de respirer, et qui partageraient les honneurs de cette fête auguste, s'il appartenait encore aux suffrages du peuple et à la vénération publique de les décerner.

Votre nom, Monseigneur, paraîtra avec gloire à la suite de ces grands hommes. Les fastes de votre Eglise feront passer à la postérité le souvenir de cette charité généreuse, qui vous rend la ressource des malheureux, dans les calamités publiques et particulières ; de cette piété tendre, dont vous nous donnez dans cette circonstance des preuves si touchantes ; de ce zèle ardent et lumineux, qui procure à votre peuple tant de moyens de sanctification et de salut. Ils citeront comme des monuments, aussi glorieux à cette Eglise qu'utiles à tout le troupeau de Jésus-Christ, ces instructions vraiment pastorales, dans lesquelles vous avez tantôt combattu l'irrégion et l'incrédulité, tantôt exposé les règles de la véritable pénitence, et tracé aux ministres, chargés de la prêcher sous votre autorité, les principes invariables qu'ils doivent enseigner aux peuples. Puissez-vous, Monseigneur, voir couronner vos efforts de succès, que votre piété vous fait désirer ! Puissent ces jours de rémission et de salut devenir pour votre peuple l'époque d'un heureux renouvellement ! Puissez-vous voir affermir, et dans ce diocèse dont vous êtes le père, et dans le royaume où vous tenez un rang si distingué, cette religion que vous aimez, et dont l'établissement

et la conservation jusqu'à ce jour a été la gloire de vos saints prédécesseurs ! Cet affermissement, cette perpétuité de la religion parmi nous, est le bienfait le plus précieux que nous devons attendre de leur protection : c'est ce que je vais développer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Vous me prévenez sans doute, mes frères, dans le développement de ma seconde proposition, et vous comprenez que, si la conservation de la religion parmi nous est le plus grand bienfait que nous devons attendre de la protection de nos saints patrons, c'est non-seulement parce que la perte que nous en ferions serait pour nous le plus grand de tous les malheurs, mais aussi parce que c'est un malheur dont nous sommes menacés, et auquel nous nous exposons nous-mêmes tous les jours.

Premièrement, mes frères, quel malheur ne serait-ce pas pour nous si le flambeau de la foi venait à s'éteindre, et si nous retombions ou dans ces ténèbres honteuses, desquelles les saints apôtres de l'Evangile nous ont retirés, ou dans ce chaos d'opinions et de systèmes absurdes, qui devient inévitable, lorsqu'on cesse d'être conduit par la révélation et l'autorité de Dieu ? Religion sainte, vous êtes tout à la fois la lumière de nos esprits la consolation de nos cœurs, le lien de la société, le fondement inébranlable de la félicité publique. Vous seule assurez la pureté et l'honnêteté des mœurs, l'équité dans les jugements et dans le commerce, la bienfaisance des souverains, l'obéissance et la fidélité des peuples. Sans vous l'homme ne sait plus ce qu'il est, d'où il vient, où il va, à quelle fin il doit tendre, quel bonheur il doit espérer, par quels moyens il peut y parvenir ; sans vous, triste jouet des passions et des erreurs, il passe sa malheureuse vie dans l'inutilité ou dans le crime, et ne la termine que pour passer à une éternité plus malheureuse encore. Et quand je parle ici de la religion, mes frères, je n'entends pas seulement ce qu'il plaît à quelques-uns d'appeler la religion naturelle ; c'est-à-dire, une religion qui consiste uniquement à reconnaître un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, et à lui rendre un culte libre et arbitraire : j'entends la religion révélée, la religion dont Jésus-Christ est l'auteur et l'objet, la religion telle quelle a été établie dans nos contrées par les saints, dont nous voyons ici les précieuses dépouilles, la religion telle qu'elle nous est enseignée par l'Eglise, dépositaire de la révélation divine, et colonne inébranlable de la vérité. C'est cette religion que nous ne pouvons abandonner sans crime, et que nous ne pourrions perdre que par le plus grand des malheurs. Nous ne pouvons l'abandonner sans crimes, pourquoi ? parce qu'en nous la révélant, l'Être suprême nous a imposé la nécessité de la croire et de l'embrasser ; parce que nous ne pouvons refuser de nous y soumettre sans insulter à sa véracité, qui

est un de ses plus augustes attributs ; parce qu'opposer notre faible raison à son autorité souveraine, c'est le comble de l'orgueil, de l'extravagance, de l'impiété. Mais hélas ! cet orgueil n'est pas moins nuisible à nous-mêmes qu'injurieux à la Divinité. De quelles lumières ne nous privons-nous pas lorsque nous cessons d'avoir Jésus-Christ pour maître ? quelles consolations ne nous enlevons-nous pas à nous-mêmes, lorsque nous cessons d'espérer à sa médiation et à ses promesses ? à quelle étrange faiblesse ne nous réduisons-nous pas, lorsque nous renonçons au secours de sa grâce ? Philosophes téméraires, vous croyez suppléer par vos leçons à celles de ce divin Maître ; mais si, dans ce que vous enseignez aux hommes, vous ne prenez pour guide que les inclinations de la nature, quelles erreurs ne mêlerez-vous pas avec la vérité ? Combien de passions honteuses n'épargnerez-vous pas ? que de vices prendront à vos yeux les couleurs de l'innocence et de la vertu ? Et si au contraire vous osez combattre les penchants de cette nature corrompue, par quels moyens la soumettrez-vous à vos préceptes ? Vous est-il aussi aisé d'arracher les passions que de les censurer, et rendez-vous les hommes chastes, désintéressés, vertueux, en leur démontrant qu'ils doivent l'être ?

Ah ! mes frères, avant que l'univers fût éclairé des lumières de l'Evangile, il était plein de semblables discoureurs, qui disputaient sans cesse de la vertu et du souverain bien, qui tous prétendaient rendre les hommes meilleurs et plus heureux : et cependant quel était alors l'état du genre humain ? dans quel déluge de vices et de crimes n'était-il pas submergé ? Non ; la réforme des mœurs, l'établissement de la véritable sagesse et de la véritable vertu parmi les hommes ne peut être l'ouvrage de la philosophie ; c'est celui d'un maître tout-puissant, qui accompagne sa doctrine de l'onction de sa grâce, qui touche les cœurs en même temps qu'il éclaire les esprits, et qui donne lui-même aux hommes ce qu'il leur commande.

Mais je vais plus loin, et je dis à ces téméraires, qui bornent toute la religion à admettre l'existence d'un Dieu, et les autres vérités qu'ils croient découvrir par l'évidence de la raison : Si des hommes, plus audacieux que vous, attaquent ces vérités que vous respectez encore, si, abusant de vos principes, ils en tirent des conséquences encore plus horribles, s'ils vous disent que les preuves sur lesquelles vous appuyez l'existence d'un Être suprême ne leur paraissent point convaincantes ; que leur raison ne peut concevoir aucune substance distinguée de la matière ; que l'immortalité des âmes, les peines et les récompenses d'une autre vie ne sont que des chimères ; que le vice et la vertu ne sont que des noms vides de sens ; que le plaisir et l'intérêt propre de chaque individu est l'unique motif des actions humaines ; comment réfuterez-vous

ces blasphèmes destructifs de toute loi, de tout ordre, de toute société? Vous en avez horreur : mais, en seconant le joug de l'autorité, en apprenant aux hommes à renfermer leur croyance dans les bornes de leurs lumières particulières, n'ouvriez-vous pas la porte à ces systèmes détestables et à tous les crimes qu'ils doivent entraîner? Non; vos malheureux disciples ne s'arrêteront pas au degré d'incrédulité auquel vous vous arrêtez vous-même; affranchis des entraves salutaires de la foi, enhardis par vos exemples, séduits par l'orgueil, aveuglés par les passions, ils rejetteront bientôt les vérités qui semblent encore les gêner et les contraindre; l'athéisme et le matérialisme sont les termes affreux où les conduiront leurs doutes et leurs raisonnements téméraires. Après avoir attaqué les autels, ils ébranleront le trône, et la ruine de l'Etat suivra celle de religion et des mœurs. O esprits forts de notre siècle, telle sera la fin de cette révolution que vous voulez faire dans les esprits. Vous vous vanterez d'être les bienfaiteurs des hommes, en arrachant de leurs yeux le bandeau sacré de la foi, et vous en êtes, hélas! les plus cruels ennemis; vous leur enlevez ce qui fait leur gloire, leur sûreté, leur bonheur. Autant la mémoire des saints qui nous ont apporté la lumière de l'Evangile est en bénédiction parmi nous, autant détestera-t-on celle de ces hommes téméraires qui auront entrepris de l'éteindre.

Mais leurs coupables efforts auront-ils le funeste succès qu'ils osent en attendre? les ennemis de la religion réussiront-ils à la bannir de nos contrées? éprouverons-nous enfin le malheur que je viens de vous représenter comme le plus grand des malheurs? Hélas! mes frères, nous n'avons que trop sujet de le craindre. Les oracles du Seigneur nous en menacent, nous le provoquons nous-mêmes tous les jours, nous en voyons déjà les tristes avant-coureurs. Oui, mes frères, les mêmes oracles qui nous assurent de la perpétuité de la religion de Jésus-Christ, et de l'indéfectibilité de son Eglise, nous avertissent aussi du danger que nous courons d'en être retranchés par l'infidélité.

La puissance du Fils de Dieu, devenue pour nous le Fils de l'homme, est une puissance éternelle, et son royaume ne sera jamais détruit, dit l'Ecriture: *Potestas ejus potestas æterna quæ non auferetur, et regnum ejus quod non corrumpetur.* (Dan., VII, 14.) Son Eglise est cette ville forte bâtie sur la pierre ferme, qui ne peut être renversée. Que les torrents impétueux se débordent, que les vents furieux se déchaînent, elle résistera à tous leurs efforts, et les portes même de l'enfer ne prévaudront point contre elle, dit Jésus-Christ: *Porta inferi non prævalerunt adversus eam.* (Matth., XVI, 18.) Mais, mes frères, autant cette Eglise est forte et invincible dans sa totalité, autant elle est faible dans chacune de ses parties. Il n'en est aucune, si l'on en excepte le centre même de l'unité, qui lui soit essentielle,

aucune qui ne puisse lui être arrachée et lui devenir étrangère. Et ne voyez-vous pas, mes frères, une infinité de preuves de cette effrayante vérité? N'êtes-vous pas environnés de toutes parts de provinces et de royaumes, qui étaient autrefois autant de parties florissantes de l'Eglise catholique; et que le schisme et l'hérésie en ont malheureusement retranchées? L'Orient, d'où la lumière s'est répandue sur nous, n'est-il pas aujourd'hui couvert des plus épaisses ténèbres? Alexandrie, le second siège de l'Eglise, Antioche où a commencé le nom glorieux de chrétiens, Ephèse, Corinthe, Thessalonique, toutes ces Eglises fondées par les apôtres eux-mêmes, arrosées de leur sang, dépositaires de leurs écrits, ne sont-elles pas aujourd'hui hors de l'unité? L'Afrique, qui nous a donné les Cyprien et les Augustin, conserve-t-elle le moindre vestige de christianisme?

Citons, mes frères, d'après le grand Apôtre, un exemple plus frappant et plus propre encore à nous inspirer une crainte salutaire; l'exemple des juifs, de ce peuple autrefois l'unique objet de l'amour et des complaisances du Seigneur, aujourd'hui celui de sa colère et de ses vengeances. Ce peuple était la postérité de ces patriarches, avec lesquels Dieu avait fait une alliance particulière, et dont il avait daigné se dire l'ami. A lui seul appartenait, dit l'Apôtre, l'adoption des enfants de Dieu, son alliance, sa loi, son culte, ses promesses. C'était à lui seul que le Messie avait d'abord été envoyé. La vocation des gentils, pour entrer en participation de cette alliance, était un mystère qui, quoique prédit par les anciens prophètes, était cependant demeuré inconnu. Quel fut l'étonnement de l'Eglise chrétienne, lorsque le Seigneur commença à le lui manifester! L'Apôtre, choisi pour le publier et l'exécuter, avait peine à le comprendre lui-même. Cependant, par un mystère encore plus incompréhensible, les gentils ne devaient pas seulement partager avec les juifs l'alliance du Seigneur, ils devaient même leur être substitués, et le salut des nations étrangères ne devait s'opérer qu'aux dépens, pour ainsi dire, de ce peuple, qui jusqu'alors avait été exclusivement le peuple de Dieu. Ainsi la lumière, rejetée par le juif ingrat et orgueilleux, va éclairer le gentil idolâtre: ainsi des étrangers viennent des extrémités de la terre s'asseoir à la table du Dieu d'Abraham et de Jacob, tandis que les enfants de ces saints patriarches sont précipités dans les ténèbres extérieures; ainsi enfin la chute de ce peuple devient la richesse du monde, jusqu'à ce que la défection des gentils lui donne lieu de rentrer à son tour, par la foi en Jésus-Christ, dans l'alliance dont il est déchu, et que son retour à cette foi véritable devienne pour l'Eglise une glorieuse résurrection. Tels sont les grands mystères que l'Apôtre nous explique dans son *Epître aux Romains*; tel est le motif qu'il emploie pour nous engager à conserver dans la crainte et le tremblement le don précieux de la foi. O

vous, nous dit-il, qui avez été appelés à la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, par une miséricorde si gratuite et si inespérée; vous, gentils, qui n'étiez pas autrefois le peuple du Seigneur, et qui êtes maintenant appelés les enfants du Dieu vivant; vous à qui le Seigneur s'est manifesté, lors même que vous ne le cherchiez pas; vous branches de l'olivier sauvage, entées sur l'olivier franc, c'est-à-dire, sur la tige sacrée des enfants d'Abraham, gardez-vous de vous élever, tenez-vous dans l'humilité et dans la crainte : *Noli altum sapere, sed time.* (Rom., XI, 20.) C'est par la foi que vous vous soutenez, mais cette foi ne vient point de vous; elle est un don de Dieu, duquel vous ne devez pas vous glorifier, car il ne vous est point accordé comme une récompense de vos œuvres : *Donum Dei est, non ex operibus, ut ne quis gloriatur.* (Ephes., II, 8, 9.) Adorez donc humblement la sévérité et la miséricorde de Dieu; sa sévérité, envers ce peuple autrefois si chéri, et maintenant abandonné à son incrédulité; sa miséricorde, envers vous qui avez profité de sa chute. Mais sachez que si vous ne persévérez pas dans les œuvres de la piété, vous serez vous-mêmes retranchés à votre tour. Sachez que si vous ne faites pas les œuvres dignes du royaume de Dieu, ce royaume vous sera ôté, et transporté à des nations plus fidèles et plus reconnaissantes. Si ce traitement, aussi juste que rigoureux, a été exercé à l'égard des premiers enfants de la promesse, si le Seigneur n'a pas épargné les branches naturelles de l'olivier, vous épargnera-t-il davantage, vous qui aviez si peu de droit à ses bienfaits? *Si Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte non tibi parcat.* (Rom., XI, 21.) Il est donc bien vrai, mes frères, que le don de la foi ne nous appartient pas, qu'il est entre nos mains comme un trésor confié à notre vigilance, et que nous portons dans des vases d'argile. Et si l'affaiblissement de la piété, disons mieux, si la corruption des mœurs, si un mépris manifeste de la religion et de ses lois en annoncent la perte, pouvons-nous nous dissimuler que nous touchons au moment de voir exécuter la menace terrible que le Seigneur nous a faite, de nous enlever ce trésor dont nous n'avons pas assez connu le prix?

Hélas! ce malheur est déjà consommé pour un grand nombre d'entre nous. Combien d'enfants ingrats de Jésus-Christ et de l'Eglise abandonnent dans le fond de leur cœur la religion, dans laquelle ils ont eu le bonheur d'être nourris, et ne daignent plus même dissimuler leur impiété et le triste naufrage qu'ils ont fait dans la foi! Qu'entend-t-on dans le monde, sinon des blasphèmes et des railleries sacrilèges sur cette religion, si digne de notre respect et de notre amour? Que lit-on dans ces ouvrages, plus pernicious encore que frivoles, dont l'univers est inondé, sinon des difficultés mille fois résolues, des raisonnements mille fois pulvérisés, contre les mystères qui sont l'objet de notre foi, contre les livres sacrés

qui la renferment, contre les faits incontes- tables qui en établissent la certitude? Ah! mes frères, c'est bien ici le temps de prier et de veiller, pour n'être pas entraînés par une tentation si violente, et un torrent si impétueux; c'est bien le temps où il faut nous couvrir des armes de la foi, pour résister à des attaques si vives et si multipliées. Mais, ô douleur! les chrétiens eux-mêmes ne favorisent que trop les funestes progrès de l'impiété. Quel zèle avez-vous, mes frères, pour la conservation et la défense de la religion? quelle étude en faites-vous? quelles lectures opposez-vous à celles de tant de libelles, destinés à répandre dans le monde le poison de l'incrédulité? Elle s'agite et s'inquiète, pour trouver quelque endroit faible par lequel elle puisse attaquer le christianisme: elle se ligue tantôt avec le juif obstiné, pour contester le sens ou l'accomplissement des prophéties; tantôt avec le prétendu philosophe, pour nier la possibilité des miracles, ou pour en obscurcir les caractères; tantôt avec les plus crédules historiens du paganisme, pour opposer prodiges à prodiges, et anéantir la preuve qui résulte de ceux de Jésus-Christ et de ses disciples: tout lui est bon, pourvu qu'elle obscurcisse la vérité, qu'elle répande à pleines mains les ténèbres et les doutes, qu'elle arrache quelques membres à Jésus-Christ; et, au milieu d'une attaque si vive, vous demeurez dans l'inaction et l'indifférence: il semble que dans ce combat il s'agisse d'une chose étrangère à votre égard; vous ne prenez aucune précaution pour vous garantir des traits envenimés qui volent autour de vous, et qui ont déjà renversé un si grand nombre de vos frères infortunés. Vous ne connaissez ni les livres sacrés qui contiennent les fondements de notre foi, ni les ouvrages lumineux par lesquels les autres chrétiens l'ont défendue; vous tenez à la religion par la naissance, l'éducation, l'habitude, plutôt que par une véritable persuasion; vous n'avez rien à opposer à l'incrédule, devenu fort par votre faiblesse, et qui étale à vos yeux sa vaine érudition avec d'autant plus de confiance qu'il s'aperçoit plus aisément de votre ignorance. Ah! sortez mes frères, sortez de cet engourdissement, de cette tolérance, funeste avant-coureur de la défection et de l'apostasie. Etudiez la religion; elle ne demande, pour triompher dans votre esprit des vaines difficultés de l'incrédule, que d'être mieux connue de vous. Etudiez ses dogmes; vous les trouverez infiniment dignes de Dieu, dont elle nous donne l'idée la plus sublime, et à qui elle fait rendre le culte le plus parfait. Etudiez sa morale; vous la trouverez seule digne d'un homme raisonnable, qu'elle seule peut rendre solidement heureux et parfaitement vertueux. Etudiez son histoire; vous la verrez naître pour ainsi dire, avec l'univers, par la promesse du Messie, faite au premier homme dans l'instant même de sa chute: vous la verrez se perpétuer d'âge en âge, par la foi des premiers patriarches;

confiée comme un dépôt précieux à la postérité d'Abraham ; cachée sous les ombres et les figures de la loi ; développée avec éclat par Jésus-Christ , qui en était l'objet ; prouvée par ses miracles, démontrée par sa résurrection , confirmée par la mission du Saint-Esprit ; répandue dans l'univers par la prédication des apôtres , scellée du sang des martyrs , triomphante des persécutions, des schismes, des hérésies, et faisant passer jusqu'à nous, sans altération et sans mélange, le dépôt précieux de la foi primitive. Que ce tableau est grand, qu'il est digne de fixer vos regards ! qu'il est capable d'attacher à la religion des esprits droits et sincères, des cœurs dégagés de ces passions qui forment en nous des intérêts contraires à la vérité , et nous en rendent secrètement les ennemis ! Je n'examine point ici, mes frères, si ce sont ces passions qui donnent naissance à l'incrédulité, ou si c'est ce vice dominant de notre siècle qui produit cette effroyable dépravation de mœurs, de laquelle nous gémissons. L'un et l'autre est peut-être également vrai. Mais, si l'incrédulité n'est pas la suite naturelle et nécessaire du libertinage et de la corruption des mœurs, elle en est la juste punition. Il est dans l'ordre de la justice divine de nous retirer un talent que nous enfouissons, une lumière dont nous ne profitons pas pour marcher dans les voies de la piété, et de répandre des ténèbres

vengeresses sur les passions criminelles que nous nourrissons dans nos cœurs.

Ce sont donc ces cœurs qu'il faut purifier, ce sont ces passions qu'il faut en arracher, pour combattre avec succès l'incrédulité, ou pour échapper à ses poisons subtils et dangereux. Mais, ô mon Dieu, l'asile le plus sûr, le bouclier impénétrable de notre foi, c'est votre grâce toute-puissante, c'est cette même miséricorde, dont vous avez usé envers nos pères, en les retirant, par le ministère de vos serviteurs, des ténèbres épaisses dans lesquelles ils étaient nés. Conservez parmi nous, pour la gloire de votre nom, cette foi à laquelle vous avez daigné nous appeler ; que l'homme ennemi ne se glorifie point d'avoir enlevé à votre Fils cette portion précieuse de son héritage, et d'y avoir anéanti le fruit des travaux de vos saints. Et vous, saints évêques, veillez du haut des cieux sur cette Eglise qui vous est si chère, et qui conserve avec une si tendre reconnaissance le souvenir des travaux par lesquels vous l'avez établie, des vertus que vous y avez fait éclater, des bienfaits dont vous l'avez comblée ; obtenez-nous du Père des miséricordes, d'être désormais plus fidèles à la grâce de notre vocation, d'être vos imitateurs, comme nous avons la gloire d'être vos enfants, et de nous réunir avec vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

ELOGE

DE JEANNE D'ARC, DITE LA PUCELLE D'ORLEANS,

Prononcé dans l'église cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1779, jour anniversaire de la levée du siège de cette ville en 1429.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri; quia fecisti viriliter et confortatum est cor tuum : eo quod castitatem amaveris... ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum. (*Judith.*, XV, 10. 11.)

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie et l'honneur de notre nation ; parce que vous avez montré un courage digne des hommes les plus vaillants. Le Seigneur vous a donné ce courage comme une récompense de votre amour pour la chasteté ; et votre mémoire sera à jamais en bénédiction.

Tels furent les justes éloges que donnèrent à Judith les chefs du peuple de Dieu, lorsqu'ils revinrent à Béthulie vainqueurs d'une armée formidable qu'elle avait mise en fuite, et chargés des dépouilles de ces Assyriens superbes qui avaient menacé de porter dans leurs murs la désolation et le carnage. Combien de fois, Messieurs, en célébrant cette fête patriotique, n'avez-vous pas adressé ces mêmes paroles à l'héroïne immortelle dont le ciel s'est servi pour préserver cette ville d'un jong étranger, la conserver à la monarchie française dont elle était dès lors une des possessions les plus importantes ; ou plutôt conserver avec elle

cette monarchie dont le sort était inséparablement uni avec celui de cette florissante cité ? Ne craignons point de le répéter encore : non, l'illustre pucelle d'Orléans (je donne ici, Messieurs, à Jeanne d'Arc le nom que lui donna la naïveté de nos pères, en témoignage de la pureté de ses mœurs, et que la postérité lui a conservé), l'illustre pucelle d'Orléans n'est pas à moins juste titre que la sainte veuve de Béthulie, la gloire de la nation à qui elle devait le jour, et dont elle est devenue la libératrice ; elle n'est pas moins à nos yeux un prodige de courage et d'intrépidité, et nous ne sommes pas moins obligés de reconnaître que Dieu seul a pu mettre dans son cœur cette force, cette audace guerrière que nous admirons dans les héros les plus vaillants. Je vais plus loin, Messieurs, et sans craindre d'alarmer votre piété ou de manquer au respect que nous devons à la sainte Ecriture qui a tant loué l'action de Judith, je dis que s'il y a quelque différence entre ces deux héroïnes, toutes deux l'honneur de leur sexe, elle est

tout entière à l'avantage de la nôtre. En effet, ce n'est pas un seul homme qui tombe sous ses coups, et qui, du sein du sommeil et de l'ivresse, est précipité dans les ombres de la mort; c'est une multitude d'ennemis qu'elle renverse à ses pieds; ce sont les généraux les plus vaillants et les plus expérimentés, qui voient leur prudence confondue, leurs projets déconcertés, leurs bataillons enfoncés par sa valeur, ou dissipés par la terreur de son nom. Ce n'est pas un seul coup porté dans les ténèbres, ce sont des entreprises bardies et éclatantes, c'est une suite de victoires et de conquêtes dont l'effet est d'abattre, dans le sein de la France, une puissance que mille circonstances différentes y avaient rendu formidable, et d'y relever un trône que des disgrâces funestes et multipliées y avaient presque entièrement renversé. Ce n'est pas, en un mot, par les charmes de son sexe; c'est par le courage et les vertus les plus mâles que Jeanne d'Arc triomphe et qu'elle opère la délivrance de sa nation. Qu'elle en soit donc à jamais l'ornement et la gloire; qu'elle soit mise au rang des héros qui ont le plus illustré la France; que ses louanges soient mêlées aux actions de grâces que nous rendons au Très-Haut, protecteur de ce royaume, et que notre reconnaissance la venge de ces lâches ennemis qui, en exerçant sur elle tant de cruautés, se sont couverts eux-mêmes de toute l'infamie de son supplice.

Il suffit, Messieurs, d'être Français pour partager avec vous ces sentiments. Avec quelle joie ne me vois-je pas chargé d'en être l'interprète! Oui, Messieurs, nous regardons comme une preuve honorable de votre bienveillance d'être choisis pour payer à votre libératrice ce tribut annuel de louanges et de reconnaissance, et comme un avantage bien précieux de pouvoir y joindre l'expression de nos sentiments pour la patrie qu'elle a sauvée, pour nos rois dont elle a relevé le trône, pour cette ville dont elle a rendu le nom si illustre dans l'univers. Votre ville, en effet, Messieurs, n'est pas célèbre seulement par sa grandeur et sa magnificence, par la beauté de sa situation, par les riches et rians côteaux qui l'environnent, par l'opulence qu'elle renferme et qu'elle répand dans le reste du royaume, par les sciences et les arts qui y sont cultivés, par les vertus des citoyens qui l'habitent, des magistrats qui la gouvernent, des princes dont elle est devenue l'héritage; elle tire une gloire aussi éclatante des exploits de Jeanne d'Arc, dont elle a été le principal théâtre, et des grands événements dont sa délivrance a été la suite. J'entreprends de vous prouver, Messieurs, que dans cet événement célèbre le Très-Haut nous a préservés des plus grands malheurs auxquels nous puissions être exposés, et qu'il nous en a préservés par un véritable prodige de sa puissance et de sa sagesse.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle, Messieurs, des dangers et

des malheurs dont Jeanne d'Arc vous a délivrés, je n'entends pas seulement les rigueurs du long siège que vos généreux ancêtres ont soutenu avec tant de bravoure, ni les horreurs auxquelles ils auraient été exposés s'ils eussent succombé sous les coups des Anglais. Quelque atroces que soient les cruautés auxquelles les lois barbares de la guerre autorisent, dit-on, un vainqueur irrité, quelque horribles que soient les pillages, les massacres, les autres attentats par lesquels d'infortunés citoyens se voient punis de leur constance et de leur fidélité envers leur souverain, ce ne sont là que des malheurs passagers; mais ceux qui auraient suivi la prise d'Orléans se seraient étendus jusqu'à nos jours, et nous en ressentirions encore les funestes effets. Faites attention, Messieurs, à l'objet de la guerre cruelle que se faisaient alors les deux nations. L'Angleterre ne regardait plus la France comme un pays ennemi, qu'il fût de son intérêt de dévaster; elle commençait au contraire à considérer ces fertiles contrées comme devant faire partie de ses possessions; les prétentions chimériques de ses rois sur une couronne dont jusqu'alors ils avaient été les vassaux commençaient à se réaliser; et le succès de leurs armes joints aux divisions déplorables des Français faisait presque disparaître ces barrières antiques que les lois primitives de la monarchie avaient opposées à leur ambition. En un mot, nous courions risque de devenir Anglais, et c'est ce que je regarde comme le plus grand des malheurs; pourquoi? parce que nous ne pouvions le devenir sans renoncer à des lois sur lesquelles est fondée notre tranquillité, et sans prendre part aux révolutions les plus étranges et les plus funestes; c'est que nous aurions subi un joug qui a paru insupportable à toutes les nations sur lesquelles l'Angleterre a étendu sa domination; c'est enfin parce que la religion eût été frappée du même coup que la patrie et la liberté publique, et que nous aurions participé au schisme et aux erreurs des Anglais comme aux scènes sanglantes qu'ils ont données à l'univers.

Si quelque chose peut contribuer au bonheur d'un peuple soumis au pouvoir monarchique, c'est surtout, Messieurs, de voir la succession au trône assurée par des lois immuables, et de n'avoir que des souverains nés au milieu de lui, imbus des principes et des maximes nationales, qui partagent avec lui ce penchant que la nature nous donne pour le pays qui nous a vu naître, et qui prononcent uniformément avec leurs sujets le doux nom de patrie. La France avait toujours joui de cet avantage inestimable. Depuis l'événement célèbre qui avait transporté à la race victorieuse des Capétiens le sceptre que les faibles descendants de Charlemagne laissaient échapper de leurs mains, aucune révolution n'avait interverti l'ordre de la succession: les Français avaient obéi paisiblement aux enfants des premiers

héros qu'ils avaient mis à leur tête; et les vertus du plus grand nombre de ces princes, le bonheur et la gloire avec laquelle ils avaient gouverné cette monarchie, le degré de puissance auquel ils l'avaient élevée, avaient de plus en plus persuadé à la nation qu'il était plus sage de recevoir immédiatement ses souverains des mains de la Providence, que de se les donner elle-même par des élections tumultueuses, si souvent traversées par les passions et ensanglantées par les querelles ambitieuses des prétendants.

Une loi célèbre, gravée dans le cœur des Français plus encore que dans les premières archives de la monarchie, avait surtout contribué à maintenir cet ordre si favorable à la félicité publique : c'est celle qui fixe la couronne dans la ligne masculine, et qui exclut les filles même de nos rois du droit de la porter ou de la transmettre.

Dans ce jour, où nous célébrons une héroïne libératrice de la France, il y aurait, Messieurs, de l'indécence à soutenir que les femmes soient par elles-mêmes incapables de cette élévation d'esprit, de cette grandeur de courage qui est nécessaire pour commander à un peuple fier et belliqueux. Si Jeanne d'Arc, née par la disposition de la Providence dans la classe des citoyens les plus obscurs, est devenue l'émule de nos plus grands capitaines; si les Richemond et les Dunois n'ont pas rougi de marcher sur ses pas dans la carrière de la gloire, des princesses formées du plus pur sang de nos rois auraient sans doute pu avoir ces qualités héroïques; il en est plusieurs qui les ont développées dans la régence de ce royaume ou dans celle des Etats voisins; et la France eût pu avoir, comme les royaumes étrangers, ses Elisabeth, ses Catherine, ses Marie-Thérèse. Non, ce n'est pas ce motif qui a déterminé nos braves ancêtres à exclure de la couronne les filles de nos rois : vous savez assez quels étaient leurs sentiments à l'égard de ce sexe, auquel ils refusaient d'obéir, et jusqu'où ils portaient l'espèce de culte qu'ils lui rendaient. Mais une raison plus forte et plus essentielle établissait la nécessité de cette loi : les filles de nos rois demeurent rarement dans la cour qui les a vues naître; elles sont souvent, entre des souverains ennemis, un gage de réconciliation et de paix, et plutôt à Dieu qu'elles pussent rendre durables les sentiments d'amitié qu'elles inspirent; plutôt à Dieu que des princes, unis par des liens si sacrés et si tendres, ne fussent pas de nouveau armés les uns contre les autres par l'ambition et la cupidité! Mais vous le savez, Messieurs, et l'histoire de l'Europe vous en a assez instruits, ces alliances, que nous célébrons avec tant d'allégresse, ne nous préparent souvent que de nouvelles discordes; elles n'éteignent point les haines et les défiances nationales; et, si nous étions obligés de reconnaître pour souverains les princes qui leur doivent leur origine, nous tomberions souvent au pouvoir de nos ennemis les plus dangereux. C'est

ce que nous avons éprouvé, surtout à l'égard de l'Angleterre. Jamais deux maisons royales n'ont été unies par des alliances plus multipliées, et jamais deux nations ne se sont portées une haine plus irréconciliable. Combien donc n'eût-il pas été funeste à la France d'avoir pour souverain une princesse issue par sa mère du sang de ses rois à la vérité, mais nourri parmi ses ennemis, imbu de leurs maximes! héritier de leurs préjugés! et cependant combien n'avons-nous pas été voisins de ce malheur!

La loi salique, contre laquelle Edouard III avait vu échouer ses efforts, semblait n'opposer à Henri V qu'une barrière impuissante. Subjugué par une femme impérieuse et vindicative, notre malheureux roi, Charles VI, avait livré au vainqueur d'Azincourt et sa fille et sa couronne, et ce prince, encore fumant du sang des Français, n'attendait plus que les derniers moments de son infortuné beau-père pour monter sur un trône qu'il n'avait laissé subsister qu'à cette condition. En vain l'héritier légitime dépouillé par une mère dénaturée (hélas! vous savez, Messieurs, qu'il ne pouvait imputer à son malheureux père cette horrible injustice); en vain, dis-je, le dauphin réclame les droits que lui donnent la nature et les lois : elles demeurent sans force contre la puissance réunie de l'ambitieux roi d'Angleterre et de l'implacable duc de Bourgogne; et ceux qui doivent en être les ministres et les interprètes fidèles contribuent eux-mêmes à étouffer leur voix mourante. O jour déplorable! jour honteux pour la France, où l'on vit tous les ordres de l'Etat courber servilement la tête sous un joug étranger, abjurer au pied des autels l'obéissance qu'ils devaient à leur légitime souverain, et, dans des serments sacrilèges, prendre à témoin les Evangiles même de Jésus-Christ de la perfidie détestable qui y est si sévèrement condamnée! Jour d'illusion et de vertige, où un prince de la maison de France fit hommage au monarque anglais des vastes domaines qu'il tenait de la couronne, et se rendit le vassal de celui dont il pouvait devenir le souverain! O prince, qui avez mérité de la part de vos sujets le nom si honorable de Philippe le Bon, à quels excès vous conduit une aveugle vengeance! Est-ce donc votre patrie que vous devez immoler aux mânes de votre père; et son sang, répandu par un assassinat, dont il avait lui-même donné l'exemple, exige-t-il que vous lui sacrifiiez et la tige royale dont vous tirez votre origine, et toutes les branches illustres qui en sont issues, et les droits de votre propre postérité? Remarquez, en effet, Messieurs, les funestes conséquences de ce honteux traité de Troyes, qui transportait à Henri de Lancastre l'héritage du Dauphin, et réunissait pour toujours sur sa tête et sur celle de ses héritiers, quels qu'ils fussent, les deux couronnes de France et d'Angleterre : cette monstrueuse disposition n'excluait pas seulement le fils de Charles VI, elle éloignait pour toujours du trône toute la postérité

de saint Louis ; et cette puissante maison de Bourgogne, et ces princes d'Orléans d'où sont issus dans la suite Louis le *Père du peuple*, et François le *Restaurateur des lettres*, et ces princes de Bourbon que la Providence réservait pour réparer les ruines de la monarchie, et l'élever au plus haut point de grandeur auquel un royaume soit jamais parvenu.

C'en est donc fait, Henri va régner sur la France et à titre d'héritage et à titre de conquête. Hélas ! Messieurs, c'était plutôt à ce droit des armes qu'il se croyait redevable de sa nouvelle couronne : il ne montra que trop, par des traits de dureté et de hauteur, que les Français devaient s'attendre à être gouvernés comme un peuple vaincu et subjugué. Mais non, Messieurs, il ne devait pas profiter de sa conquête ; la main du souverain Maître, qui l'a amené à ce point de bonheur et de gloire, l'arrête tout à coup : il expire dans le palais des rois de France, au milieu de sa brillante carrière, et laisse à son fils le double fruit des usurpations de son père et des siennes.

Ici, Messieurs, je demande que vous écartiez un moment la connaissance que vous avez de cette partie de notre histoire, et des exploits même de Jeanne d'Arc, à laquelle nous payons aujourd'hui le juste tribut de notre reconnaissance. Oubliez donc que par elle et que par les grands capitaines, auxquels elle rendit la vigueur et le courage, les progrès de nos ennemis furent arrêtés, le souverain légitime rétabli, l'usurpateur chassé, les Anglais dépouillés et de ce qu'ils avaient conquis dans ce royaume par la force de leurs armes, et de ce qu'ils y avaient possédé depuis si longtemps à titre d'héritage. Supposez que notre héroïne n'eût pas rendu à l'Etat ce service essentiel, que la couronne de France se fût affermie sur la tête de Henri VI, qu'elle fût demeurée annexée à celle d'Angleterre, et voyez de quelles effrayantes révolutions vous seriez devenus ou les victimes ou les complices. Cette couronne, que Henri VI avait reçue solennellement dans la capitale de la France, il l'eût perdue avec celle d'Angleterre, par la révolte de ses premiers sujets. Un crime avait mis celle-ci dans sa maison : un autre crime l'en arrache. Le faible, mais vertueux Henri, devient le jouet des plus aveugles caprices du sort, ou plutôt des passions les plus violentes des hommes. Ses mains portent tour à tour et le sceptre et des fers : tantôt soutenu sur le trône par le courage invincible de Marguerite d'Anjou, tantôt précipité dans une obscure prison par l'ascendant victorieux du redoutable Warwick, il passe de l'un à l'autre avec une rapidité incroyable. Chaque révolution est marquée par des désastres publics et des assassinats, déguisés sous la forme de jugements. L'Angleterre est inondée d'un déluge de sang ; les échafauds en sont teints comme les champs de batailles ; les têtes les plus illustres, les princes, les défenseurs de l'Etat y trouvent eux-mêmes une mort infâme, tour à tour honorés ou

proscrits, sujets fidèles ou rebelles, selon que le sort des armes et le succès d'une conspiration en décident. Henri demeure enfin opprimé par son audacieux compétiteur : il périt dans les fers, après avoir vu égorger sous ses yeux son fils, l'héritier de sa couronne. Le nouvel usurpateur n'est pas lui-même plus heureux : s'il meurt sur le trône, il ne peut le transmettre à sa postérité ; un monstre de cruauté profite de ses crimes et les venge : il immole à son ambition les enfants de son frère, ses propres pupilles ; il règne sur les Anglais, indignés de sa tyrannie, jusqu'à ce qu'un nouveau concurrent vienne le précipiter de ce trône usurpé, et punir par sa mort les crimes dont il s'est souillé. O Français ! il eût aussi régné sur vous. Ces princes sanguinaires, ces tyrans odieux osaient joindre le titre de roi de France à celui de roi d'Angleterre. Quelle honte, quelle calamité pour vous, s'ils l'eussent été véritablement ! Et ne l'eussent-ils pas été, si l'immortelle Jeanne d'Arc ne vous eût rendu vos légitimes souverains ?

L'Angleterre sembla respirer sous le règne paisible de Henri VII ; mais quelles nouvelles scènes de cruauté et d'horreur se préparent sous son fils ! quelle tache imprimée à notre nation, si elle était obligée de le compter parmi ses princes ! Livré aux passions les plus honteuses et les plus violentes, il ne connaît rien de sacré quand il s'agit de les satisfaire. Il viole toutes les lois pour répudier une princesse vertueuse et associer à son trône l'objet de sa flamme criminelle ; et bientôt cet objet même devient celui de sa haine et de sa jalousie : il la fait passer du trône à l'échafaud. Le même jour, qui éclaire cet atrocité lui voit former de nouveaux nœuds. Voluptueux et féroce tout ensemble, sa passion devient redoutable à celles qui ont le malheur de la lui inspirer ; deux fois il ensanglante le trône et la couche nuptiale : heureuses ses épouses, lorsqu'il se contente de rompre les liens funestes qui les attachent à lui ! Oppresseur de la liberté de ses sujets, il se joue de leurs lois ; il les dicte et les détruit au gré de ses caprices. Avec quelle autorité despotique ne règle-t-il pas la succession au trône ; avec quelle inconséquence n'en déclare-t-il pas également capables, et les enfants que lui a donnés un mariage véritable, et ceux qu'il regarde lui-même comme les fruits d'une union illégitime ? Composé bizarre de superstition et de barbarie, il sacrifie la religion à ses passions et la défend par des cruautés : il renonce à la communion de l'Eglise et à l'obéissance qui est due au pontife qui en est le chef, et il persécute à outrance ceux qui en altèrent les dogmes : il élève des bûchers et des échafauds, et pour ceux qui abandonnent la vérité, et pour ceux qui demeurent fidèles à l'unité ; et il ne voit pas qu'il ouvre lui-même la porte à cette hérésie qu'il veut proscrire ; il ne voit pas que les liens de l'unité une fois rompus, l'autorité de l'Eglise une fois anéantie, la nouveauté et l'erreur

n'ont plus de digue qui puisse les arrêter. Fermons les yeux sur ce tableau révoltant de crimes et d'attentats qui deshonorait l'histoire des Anglais, et qui feraient partie de la nôtre si les liens qui nous unissaient, ou plutôt qui nous assujettissaient à eux, n'eussent été brisés avec autant de bonheur que de gloire. La suite de cette histoire ne présente pas des objets moins affreux. Combien d'actes de cruauté ternissent l'éclat des plus beaux règnes ! les qualités héroïques d'Elisabeth peuvent-elles faire oublier la condamnation injuste et l'horrible exécution de Marie Stuart ? Est-il des exploits, des conquêtes, des triomphes qui puissent laver la nation de la honte dont elle s'est convertie en traînant à l'échafaud le malheureux Charles I^{er}, et en se scumettant à la tyrannie de Cromwel ?

Mais, en parcourant ces scènes sanglantes, avez-vous pu, Messieurs, ne pas apercevoir la fausseté d'un préjugé trop répandu, peut-être, parmi les Français eux-mêmes, et trop accrédité par quelques-uns de leurs écrivains ; de ce préjugé qui suppose que l'Angleterre est le séjour et le siège de la liberté ; que son gouvernement est le plus sage, le plus parfait, le plus capable de rendre les hommes heureux ? Jugeons-en d'après les faits et d'après les notions les plus exactes de la liberté. Est-on libre précisément, parce qu'on peut, avec impunité, insulter son souverain et répandre contre lui et contre son gouvernement des sarcasmes injurieux, ou des écrits pleins de fureur et d'emportement ? Cette prétendue liberté n'est-elle pas au contraire une licence condamnable ? Et d'ailleurs, Messieurs, les Anglais n'en ont jamais joui que sous des princes faibles ou cléments : pouvons-nous oublier que, sous quelques-uns de leurs rois, une parole, une raillerie légère était punie comme un crime de haute trahison ; que sous Henri VIII, par exemple, on encourait les peines les plus sévères pour oser blâmer ses impures amours, et des alliances dont il rougissait lui-même ? Appellerons-nous un peuple libre, celui qui a toujours été dominé, assujéti par le premier factieux qui a eu le courage de l'entreprendre ? celui dont le trône a été, dans un court espace de temps, la proie de quatre ou cinq usurpateurs ? Regardons-nous comme de puissantes barrières de la liberté publique ces assemblées, souvent formées par la vénalité et l'intrigue, dans lesquelles le distributeur des grâces est toujours le maître absolu, et se rit des débats impuissants qui s'opposent à ses volontés ; ces assemblées toujours redoutables aux bons princes, et serviles adulatrices des méchants ; ces assemblées que l'histoire nous représente comme applaudissant toujours à un crime heureux, à un usurpateur triomphant ; toujours prêtes à légitimer les attentats les plus criminels et les injustices les plus criantes ; ces assemblées qui, sous Henri VIII, n'avaient d'autre loi que les caprices du souverain, et portaient l'adulation et la servitude à des excès que le sénat

romain a à peine connus sous les Tibère et les Néron ; ces assemblées que nous avons vues schismatiques sous Henri VIII, hérétiques sous Edouard VI, catholiques sous Marie, et fixées enfin dans le schisme et l'hérésie par l'autorité d'Elisabeth ? Non, Messieurs, je ne crains point de le dire : bien loin que les Anglais soient le peuple le plus libre de l'univers, je n'en connais point qui ait été plus souvent le jouet de la tyrannie ; ils portent leurs chaînes avec plus d'impatience ; ils les secouent avec plus de bruit ; ils les rompent quelquefois avec plus de fracas ; mais jamais il ne s'en délivrent que pour en reprendre d'autres plus dures et plus pesantes. Qu'ils cessent donc d'insulter à l'amour et au respect dont nous sommes pénétrés pour nos rois et à la fidélité inviolable avec laquelle nous leur obéissons. Ah ! nous connaissons mieux qu'eux les droits d'un peuple libre et ceux d'un monarque légitime. Nous aimons nos rois ; nous révérons en eux l'image et la puissance du Très-Haut qui les a élevés sur nos têtes ; nous regardons la révolte contre eux comme un attentat contre Dieu même ; mais nos rois connaissent aussi les bornes que l'Eternel a données à leur puissance. Ils respectent les lois sur lesquelles leur trône est appuyé ; ils font gloire d'avouer l'heureuse impuissance où ils sont de rien entreprendre contre elles ; ils savent que si nous leur devons la fidélité et l'obéissance, ils nous doivent à leur tour la justice, la protection, la défense de nos droits et de nos propriétés. Mais, s'ils venaient à oublier ces devoirs sacrés, si, en punition de nos crimes, le ciel nous donnait des princes différents de ceux qui nous gouvernent aujourd'hui ; ah ! nous ne nous croirions pas pour cela affranchis des liens indissolubles qui nous attachent à eux, et nous remettrions le soin de nous venger au Roi du ciel, seul juge de ceux de la terre : car c'est à lui que cette vengeance appartient, et c'est surtout à l'égard des rois qu'il se la réserve à lui seul. Tels sont les principes que la nature nous donne et que la religion fortifie : mais les eussions-nous conservés, si nous fussions demeurés unis, et, pour ainsi dire, incorporés à un peuple qui les a si souvent foulés aux pieds ?

Les sujets les plus indociles sont ordinairement les maîtres les plus impérieux ; c'est ce qu'ont éprouvé, de la part du peuple anglais, les nations qui lui ont été assujetties ; c'est ce que nous aurions éprouvé nous-mêmes, si le fatal traité de Troies eût subsisté, et si les exploits de Jeanne d'Arc n'eussent anéanti ce monument de faiblesse, d'injustice et de tyrannie. Pour vous en convaincre, Messieurs, je n'aurai point recours aux événements des siècles passés ; je ne vous ferai point entendre la voix de l'Irlande opprimée ; je n'examinerai point qu'elles ont été pour l'Ecosse les suites de l'événement qui a réuni sa couronne à celle d'Angleterre, qui a anéanti jusqu'au nom de cette puissance, engloutie, pour ainsi

dire, dans celle dont elle avait été si longtemps la redoutable rivale, qui l'a réduite à subir toutes les révolutions de sa turbulente voisine, à recevoir de ses mains des souverains qui lui étaient étrangers, à n'avoir plus d'autre influence dans les affaires de la Grande-Bretagne, dont elle fait partie, que le faible avantage de députer quelques-uns de ses pairs à ses assemblées, pour y porter des suffrages nécessairement étouffés par ceux du plus grand nombre. Je ne vous rappellerai point les injustices, les proscriptions, les désastres auxquels cette ancienne et fidèle alliée de la France a été exposée, lorsqu'elle a tenté de secouer ce joug insupportable, et de relever le trône des infortunés Stuarts, ses maîtres anciens et naturels. Je ne veux d'autre preuve que l'événement même dont nous sommes les témoins. Quelle est l'origine de cette guerre qui déjà embrase l'Europe, l'Amérique, les Indes; qui ensanglante les mers d'un pôle à l'autre, et qui vous a fait trembler pour les jours d'un prince qui vous est cher, Messieurs, à tant de titres différents? Nulle autre que la dureté de l'Angleterre à l'égard de ses colonies, c'est-à-dire, envers cette partie d'elle-même, de laquelle elle a tiré jusqu'à présent sa force et son opulence.

En vain une sage politique représentait-elle qu'il est dangereux de pousser aux dernières extrémités des peuples, que leur nombre, leur éloignement, la vaste étendue de pays qu'ils habitent, les ressources infinies qu'ils y trouvent, peuvent rendre indépendants de la métropole. En vain réclamait-on les droits de la justice et de la reconnaissance envers des peuples toujours fidèles, et qui ont contribué si efficacement aux succès des armes et des flottes britanniques. En vain la nature elle-même fait-elle aussi entendre sa voix, et représente-t-elle aux Anglais que ces Américains, qu'ils traitent avec tant de dureté, sont leurs propres frères: rien ne peut arrêter leurs insatiable cupidité, ni fléchir leur hauteur: ils ajoutent de nouvelles exactions, de nouvelles violences à leurs premières injustices; ils forcent enfin ces peuples opprimés à secouer le joug de l'obéissance, à abjurer une patrie qui n'est plus pour eux qu'une marâtre dénaturée, et à chercher, dans la générosité des Français, la protection qui leur est si durement refusée par ceux qui la leur doivent. Français, quel eût été votre sort si vous étiez demeurés assujettis à cette fière nation? Si elle traite ainsi ses propres concitoyens, quel eût été sa conduite à l'égard d'un peuple toujours son rival, et le plus souvent son vainqueur, et que des événements incroyables avaient fait tomber dans ses fers? Vous eût-elle pardonné tant d'affronts qu'elle avait reçus autrefois, et les victoires de Philippe Auguste et celle de du Guesclin, et son expulsion des riches provinces qu'elle avait si longtemps possédées dans le cœur de la France, et ses rois si souvent cités, jugés, condamnés à la cour des pairs, tant de fois humiliés aux

pieds du monarque français, leur souverain seigneur? Que de raisons une cruelle politique ne lui eût pas suggérées de vous affaiblir, d'épuiser vos ressources, de vous réduire à l'obéissance la plus servile, et à l'impossibilité la plus absolue de vous en délivrer? Je n'examinerai point, Messieurs, si les provinces américaines, en s'unissant pour leur commune défense, en refusant d'obéir au monarque anglais, en se jetant entre les bras de la France, ont agi conformément aux principes inviolables auxquels nous nous faisons gloire de ne jamais déroger. Je n'ai là-dessus qu'une réflexion à faire: ces principes ne sont pas ceux des Anglais, et l'Amérique, en repoussant par la force une oppression tyrannique, n'a fait que suivre les maximes et les exemples de la mère patrie. Mais, si c'est un crime dans ces braves Américains d'avoir réclamé leur liberté, à qui, Messieurs, devons-nous en attribuer le blâme, sinon au peuple dur et intraitable qui les y a contraints? Bénissons le ciel qui, en rompant nos chaînes par l'heureux rétablissement de Charles VII sur le trône de ses pères, nous a préservés d'un joug que sans doute nous n'aurions pu supporter.

Mais ce n'est pas seulement votre liberté, ce ne sont pas seulement vos lois et vos maximes nationales; c'est aussi votre foi et votre religion qui se trouvaient en danger. Les troubles funestes, qui ont arraché à l'Eglise catholique une partie si considérable de l'Europe, ont suivi de près les événements que nous rappelons aujourd'hui: et je vous ai déjà dit, Messieurs, comment un roi, aveuglé par ses passions, donna entrée dans l'Angleterre à une hérésie qu'il détestait, qu'il avait lui-même combattue, qu'il avait persécutée avec une violence que l'Evangile est bien éloignée de commander. Il sépara son royaume du centre de l'unité; et cette branche infortunée ne recevant plus du tronc de l'arbre le suc qui devait la vivifier, fut bientôt la proie des flammes dévorantes de l'hérésie. Hélas! Messieurs, malgré l'attachement de nos rois à l'Eglise et à la foi catholique; malgré les rigueurs peut-être excessives qu'on a exercées dans ce royaume contre l'hérésie naissante, nous avons eu bien de la peine à ne pas être tout à fait infectés de cette doctrine étrangère; nous n'avons pu empêcher qu'elle n'y jetât de profondes racines, et qu'elle n'y élevât une chaire d'erreur et de pestilence, rivale audacieuse de celle qui nous enseigne la vérité. Quel eût donc été parmi nous le sort de la religion, si la puissance des rois eût favorisé le penchant qui portait alors tous les esprits à dogmatiser et à innover? Qui de nous eût pu résister à l'ascendant d'un prince aussi absolu que Henri VIII, ou aux persécutions violentes que ses successeurs ont exercées contre l'Eglise catholique? Ah! il n'y avait que trop lieu de le craindre; unis sous la même couronne, nous aurions bientôt embrassé la même croyance. Disons mieux:

nous aurions bientôt abandonné la vérité, et, devenus comme les Anglais le jouet du vent des opinions, nous aurions flotté comme eux au milieu de mille erreurs différentes ; car, qui peut définir aujourd'hui la religion de l'Angleterre ?

Eh ! n'éprouvons-nous pas tous les jours, Messieurs, combien les erreurs que cette nation a adoptées auraient pu devenir contagieuses pour nous ? Affranchis de sa domination, et supérieurs à elle en tant de manières différentes, tandis que le reste de l'Europe s'efforce de nous imiter, nous nous rendons nous-mêmes les serviles imitateurs de cette nation ennemie. Une manie avilissante porte un grand nombre de Français à copier ses manières et ses usages. Ah ! je lui pardonne d'altérer, par ses bizarreries, ce goût exquis que nous avons reçu de la nature, que l'art a si heureusement perfectionné, et qui se fait sentir dans nos maisons, dans nos jardins, dans tous les objets d'agrément et de magnificence ; je lui pardonne, si l'on veut, de porter dans quelques parties de notre littérature sa sombre mélancolie, et d'en faire disparaître cette gaieté nationale qui a fait jusqu'à présent une partie de notre bonheur. Peut-être, Messieurs, avons-nous reçu d'elle et des grands génies qu'elle a produits, des lumières relatives aux sciences humaines, qui peuvent nous dédommager des pertes qu'elle nous a causées à d'autres égards. Mais qu'elle n'ébranle point, par les principes insensés de quelques-uns de ses écrivains, les fondements de la religion et des mœurs. Que sa triste philosophie n'apprenne point à des infortunés à terminer leurs maux par un atroce suicide, et à les changer ainsi en des malheurs éternels ; qu'elle ne nous communique par cette licence effrénée de penser et d'écrire qui ne respecte aucune autorité, et qui n'est pas moins redoutable au trône qu'à l'autel.

Jeanne d'Arc a donc sauvé tout à la fois, Messieurs, votre ville, la France, la religion ; ou plutôt, elle a été, dans la main de Dieu, l'instrument de ses plus grandes miséricordes envers nous ; et c'est lui qui nous a sauvés, par elle, des danger effroyables auxquels nous étions exposés. J'ajoute qu'il nous en a préservés par un prodige visible de sa sagesse et de sa puissance : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Publier, dans ce siècle philosophique, des prodiges et des merveilles de la Providence divine, c'est, sans doute, Messieurs, s'exposer à la censure, et peut-être au mépris de ces hommes frivoles et superficiels, qui ne voient dans les événements les plus extraordinaires que l'effet naturel des causes secondes, ou celui d'une inévitable fatalité : mais dussent-ils m'accuser de crédulité et de faiblesse, je ne cesserai de rendre gloire à l'Arbitre suprême de nos destinées, qui, dans la délivrance de ce royaume, n'a pas moins manifesté sa puissance que sa bonté envers

nous ; je ne cesserai de dire que cette délivrance est un prodige dans l'ordre moral des choses, comme le passage des Hébreux à travers les eaux suspendues de la mer Rouge en est un dans l'ordre physique.

Ne croyez pas cependant, Messieurs, que pour soutenir cette idée de prodige et de miracle, je veuille orner mon récit de circonstances plus merveilleuses que certaines, ou même adopter toutes celles auxquelles nos ancêtres n'ont pas dédaigné d'ajouter foi. Non : je veux ménager sur ce point la délicatesse de notre siècle. Je ne vous parlerai ni des révélations de Jeanne d'Arc, ni de ces fréquentes communications avec les habitants du céleste séjour, ni de la connaissance qu'on lui attribue de secrets que nul être vivant ne pouvait savoir. Cette héroïne, aussi sincère que vaillante, croyait sans doute avoir reçu ces grâces extraordinaires, puisqu'elle ne craignit point de l'assurer même devant le tribunal inique qui voulait, par la crainte des tourments, lui en arracher le désaveu. Mais, qu'elle en ait été véritablement favorisée ou, que son imagination vive et enflammée par le désir de servir sa patrie lui ait fait illusion, son histoire n'est pas moins digne de notre admiration, et l'heureuse révolution qu'elle a opérée ne doit pas moins être mise au rang des prodiges les plus surprenants.

En effet, Messieurs, qu'un royaume réduit par une longue suite de disgrâces au dernier degré de l'épuisement et de la faiblesse, se relève tout à coup sans aucun secours étranger, et que d'un vol rapide il remonte au même degré de splendeur d'où il a été précipité ; que des troupes découragées, humiliées, consternées de défaites encore récentes, se montrent à l'ennemi pleines d'une noble audace, précisément parce qu'elles ont à leur tête une jeune fille sans nom et sans expérience ; que réciproquement, une armée longtemps victorieuse soit frappée, à la vue de cette fille, d'une terreur subite ; qu'elle lui laisse exécuter des entreprises qu'elle eût pu facilement arrêter ; qu'elle fuie devant elle, qu'elle se laisse battre par elle, que cette fille, devenue de jour en jour plus redoutable, non-seulement fasse lever le siège d'une place réduite aux dernières extrémités, mais annonce avec assurance les succès les moins vraisemblables, qu'elle promette de conduire son prince à travers ses Etats, devenus pour lui un pays ennemi, et de lui faire recevoir la couronne de ses ancêtres dans une ville qui ne le reconnaît pas pour son souverain ; et qu'elle exécute ces promesses, si contraires à toute prudence humaine ; cela ne vous paraît-il pas sortir de l'ordre naturel, et ne reconnaissez-vous pas le doigt de Dieu et son opération toute-puissante, dans des événements si frappants et si extraordinaires ? Or, tel est, Messieurs, l'histoire de Jeanne d'Arc, dépouillée de toutes les circonstances merveilleuses que vous refusez de croire : c'est ainsi qu'elle nous est présentée, non-seulement par les écrivains

français, mais même par les plus judicieux historiens d'Angleterre.

Que ne puis-je, Messieurs, en remettant sous vos yeux ce tissu de merveilles, vous épargner le récit affligeant des disgrâces qui les ont précédées ! mais vous sentiriez moins vivement l'importance des services qu'elle a rendus à la nation, et la gloire du Dieu des armées, qui l'a conduite, brillerait à vos yeux avec moins d'éclat, si vous ne vous rappeliez l'excès des maux qu'elle a guéris et la misère profonde d'où elle nous a retirés.

La France, au commencement du règne de Charles VI, semblait avoir oublié les malheurs de Philippe de Valois et de son brave mais imprudent successeur. La sagesse de Charles V, et la valeur de du Guesclin avaient fait perdre aux Anglais le fruit des victoires sanglantes de Crécy et de Poitiers. Un jeune prince, tout éclatant de gloire, faisait les délices de ses sujets et leur promettait les plus beaux jours. Hélas ! Messieurs, son règne fut tout à la fois et un des plus longs, et un des plus malheureux, dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. O Dieu ! qui vous rendez terrible aux rois de la terre, et qui leur ôtez à votre gré l'esprit et la vie : *Deus qui auferis spiritum principum, terribilis apud reges terræ* (Psal. LXXV, 13), de quel coup vous frappez la France, et à quel état vous réduisez un roi de qui elle attendait son bonheur ? Une maladie subite anéantit sa raison ; il ne sort de la fureur que pour tomber dans une insensibilité stupide ; et s'il jouit encore de quelque intervalle de raison et de lumière, ce n'est que pour mieux sentir toute l'horreur d'un état dont il craint sans cesse le funeste et inévitable retour. Telle fut, Messieurs, l'origine de nos désastres. Des princes, dont l'accord eût dû sauver la France, la déchirent par leurs divisions ; elle n'est plus à leurs yeux qu'une proie digne de leur cupidité, et dont ils s'arrachent sans cesse les tristes lambeaux. Chargé des dépouilles et des trésors de l'Etat, le duc d'Anjou achève de l'affaiblir, en conduisant la fleur de la noblesse à sa malheureuse expédition de Naples ; le royaume demeure en proie aux factions tumultueuses des Bourguignons et des Armagnacs : l'une a pour chef le duc de Bourgogne, devenu redoutable à la couronne par les bienfaits immenses qu'il en a reçus ; l'autre, le duc d'Orléans, frère du monarque infortuné, et sans doute plus intéressé à sa conservation et au salut de son Etat. Après mille scènes de cruauté et d'horreur, un lâche assassinat délivre le duc de Bourgogne de son auguste et dangereux rival ; et, à la honte des mœurs, il ose s'en déclarer l'auteur ; et il trouve parmi les ministres mêmes de l'Eglise un apologiste de cet horrible attentat. Qui pourrait dire de combien de meurtres et de carnages ce crime devint le signal, de quel déluge de sang la capitale et le royaume entier se trouvèrent inondés ? Hélas ! il ne ressemblait que trop alors à la factieuse Angleterre. Je me trompe,

Messieurs, les troubles d'Angleterre s'apaisent aux dépens de la France infortunée ; le prince, qui y règne, aussi habile qu'ambitieux détourne vers des conquêtes étrangères l'esprit inquiet et remuant de ses sujets, et s'affermir sur son trône usurpé, en attaquant celui de Charles VI. Semblable à un aigle, qui planant au haut des cieux, aperçoit deux vautours qui se disputent une tendre colombe, et, fondant sur eux tout à coup, en fait lui-même sa proie, le roi d'Angleterre tombe sur la France déchirée ; il parcourt nos provinces avec la rapidité d'un torrent qui tombe du haut des montagnes ; il laisse partout des traces sanglantes de son passage. Alors, Messieurs, les Français semblent oublier un instant leurs querelles ; ils s'agitent, ils s'ébranlent de toutes les parties du royaume, ils se rassemblent sous les étendards de leur prince pour repousser l'Anglais, ou plutôt pour le poursuivre dans sa fuite et le faire repentir de sa témérité. Mais, ô désastre ! les plaines d'Azincourt voient renouveler les malheurs de Crécy et de Poitiers ; les Français s'y retrouvent les mêmes et y éprouvent le même sort. Toujours pleins de bravoure et d'imprudence, leur bouillante ardeur leur fait perdre tous les avantages qui semblaient leur assurer la victoire : ils se précipitent tête baissée dans le danger ; et le flegme, la valeur plus tranquille et plus mesurée des Anglais triomphe de leur aveugle impétuosité. O jour funeste ! tu semblas devoir être le dernier jour de la France : dix mille Français égorgés, quatorze mille prisonniers, un grand nombre de princes et de généraux parmi les morts ; les autres dans les fers ! Quelle ressource restait donc à ce royaume infortuné ? Hélas, Messieurs, il n'était pas encore parvenu au dernier période de ses malheurs ; et de nouveaux forfaits devaient encore lui attirer de nouvelles disgrâces.

Charles VI n'était pas moins malheureux dans sa maison que dans son royaume. Il avait associé à son trône Isabelle de Bavière. Dispensez-moi, Messieurs, de vous tracer le portrait de cette reine, l'opprobre de la maison auguste d'où elle tirait son origine, et dont le nom, digne de l'exécration des Français, devrait être effacé depuis longtemps des fastes de la nation. Plusieurs enfants étaient nés de cette alliance ; et tandis qu'Isabelle prodiguait à la princesse Catherine une aveugle tendresse, elle portait à Charles son fils, devenu l'héritier de la couronne, une haine implacable. Bientôt, Messieurs, elle trouva un digne appui de ses ressentiments. Le dauphin, conduit par des conseils imprudents, s'était livré à l'une des factions dont il devait être l'arbitre : il avait embrassé le parti de la maison d'Orléans, et s'était fait du duc de Bourgogne un ennemi dangereux. Cependant le péril qui menace toute la monarchie semble les réunir ; une entrevue doit être le sceau de leur réconciliation ; elle devient au contraire la source des haines les plus violentes. Le duc de Bourgogne est assassiné sous les yeux du

dauphin : dirai-je par ses ordres ? Non, Messieurs, la suite de sa vie ne nous permet pas de lui imputer une pareille atrocité ; des serviteurs trop zélés veulent le sauver et achèvent de le perdre. Pourquoi n'eût-il pas, comme David, le courage de les punir de ce forfait officieux ! Le nouveau duc de Bourgogne entreprend de venger le sang de son père si indignement répandu : il jure une haine éternelle au dauphin qu'il en accuse, il joint ses ressentiments à ceux de la perfide Isabelle ; et l'un et l'autre appellent le monarque anglais au secours de leur vengeance ; l'un et l'autre conspirent pour mettre sur sa tête la couronne qu'ils arrachent à l'héritier légitime. Le royaume de France devient la dot de Catherine, et son funeste mariage n'est éclairé que par les feux qui embrasent notre malheureuse patrie. Charles VI descend dans le tombeau, peu de jours après le gendre qu'il a donné pour maître à ses peuples et à lui-même, et sa succession n'est presque pour son fils qu'un titre magnifique. A peine a-t-il conservé quelques provinces dans l'intérieur du royaume : à peine lui reste-t-il quelques serviteurs, distingués, il est vrai, par leur valeur et leur fidélité, mais divisés entre eux par des intrigues aussi déplorables qu'incompréhensibles dans l'état critique où se trouvait la cour de ce prince malheureux et fugitif. Chaque jour est l'époque de nouvelles disgrâces. La journée de Verneuil rouvre ses plaies encore saignantes de celle d'Azincourt. Orléans, l'unique barrière des faibles possessions de Charles VII, est assiégée, et la famine va bientôt réduire ses braves habitants à l'impossibilité de la défendre. Encore une fois, quelle ressource reste-t-il donc au monarque français ? Sa ressource, Messieurs, c'est le bras du Dieu fort, du Dieu tout-puissant, du Maître suprême de l'univers, qui dit à la mer : Tu viendras jusqu'ici, et ici se briseront tes flots écumeux ; de ce Dieu qui aime à manifester sa puissance en opérant les plus grandes choses par les moyens les plus faibles ; de ce Dieu qui a terrassé Goliath par la main de David encore enfant ; de ce Dieu qui a armé le bras de Judith contre Holopherne, et celui de Debora pour anéantir la puissance des rois de Chanaan.

Au fond de la Champagne, dans un village obscur, existe une fille qui n'est distinguée que par l'innocence et la pureté de ses mœurs ; et c'est-là la libératrice que le Seigneur destine à la France. Elle se sent pressée d'un désir violent de voler au secours de son prince : sans cesse une voix intérieure lui dit que c'est elle qui doit relever son trône chancelant. Bientôt elle n'est plus maîtresse d'étouffer les mouvements impétueux de son âme ; elle en fait confidence à un fidèle serviteur du roi, et les refus qu'elle en éprouve ne font qu'enflammer ses desirs : Partagé entre la crainte de priver son maître du plus faible secours et celle d'ajouter le ridicule à tant d'autres disgrâces qu'il a déjà éprouvées, Baudricourt se détermine enfin

à envoyer à la cour cette fille extraordinaire : elle y arrive, et le premier miracle que Dieu opère, c'est de l'y faire recevoir ; c'est de déterminer le roi, les princes, les magistrats à ajouter foi à ses discours si dénués de vraisemblance ; c'est de briser l'orgueil de ces fiers guerriers qui défendaient encore les débris de la monarchie, et de les faire consentir à marcher sur ses traces et à se laisser conduire par ses conseils. Bientôt à cheval et couverte de fer, elle déploie à la tête des troupes françaises son étendard, signal assuré de la victoire et de la protection du Très-Haut, et leur rend une confiance qu'une longue suite de désastres avait abattue. O, mon Dieu, en même temps que vous ranimez le courage des Français, vous répandez sur leurs fiers ennemis la crainte et la frayeur, des chaînes invisibles arrêtent leurs bras : Jeanne d'Arc conduit à travers leur propre camp un convoi destiné à sauver la ville assiégée, et ils le voient passer avec une tranquillité stupide. Semblables à ces peuples infidèles, à qui le Seigneur ne permit pas de faire le moindre mouvement pour s'opposer au passage des Israélites, ils deviennent, selon l'expression de l'Ecriture, immobiles comme des pierres ; *Immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine. (Exod., XV, 16.)* Ranimés par ce secours, fortifiés par la présence de l'invincible pucelle, vos braves ancêtres, Messieurs, ne se tiennent plus sur la défensive ; ils attaquent les Anglais dans ces forts menaçants dont ils avaient environné vos murs ; ils les battent, ils les chassent, et la ville est délivrée. Quel motif pour nous de louer le Seigneur et de faire retentir ce temple auguste de nos chants d'allégresse dans ce jour anniversaire d'un tel bienfait !

Mais ce n'est pas assez, Messieurs : Jeanne d'Arc, en chassant les Anglais de devant Orléans, n'a rempli qu'une partie de ses engagements : elle a promis de conduire le roi à Reims, et de lui faire recevoir dans cette ville, encore occupée par ses ennemis, l'onction sacrée et la couronne de ses aïeux. Prudence humaine, cessez d'opposer à cette noble entreprise votre timide circonspection ; n'objectez ni les vastes contrées qu'il faut traverser, ni les rivières qu'il faut passer, ni les villes qu'il faut forcer, ni les munitions et les ressources qu'il eût fallu se ménager : il n'est point d'obstacle qui puisse arrêter celle que Dieu conduit par la main et qu'il couvre de son bouclier impénétrable. Déjà une victoire complète devient pour le Français l'augure des succès les plus heureux. Le redoutable Talbot oppose en vain à leur courage renaissant, et sa propre expérience, et la valeur de ses troupes accoutumées à vaincre ; il les voit enfoncées par la guerrière formidable qui marche à la tête des Français ; à sa voix et à son exemple ils pénètrent au milieu des bataillons anglais, ils les culbutent, ils les écrasent, ils mettent en fuite tout ce qui échappe à leur épée victorieuse. N'envions point aux

Dunois, aux Richemont, aux Xaintrailles la gloire dont ils se couvrirent dans cette mémorable journée ; leur habileté, leur valeur contribua sans doute à la victoire : mais, Messieurs, ces grand hommes n'étaient ni moins vaillants, ni moins habiles avant que la pucelle se mît à leur tête ; et jusqu'à ce moment ils ne s'étaient montrés à l'ennemi que pour être vaincus. Il y avait, dit l'Écriture, des hommes vaillants dans Israël avant que Débora y parût ; mais leur valeur était enchaînée, elle laissait le peuple de Dieu sous l'oppression jusqu'à ce que cette héroïne lui rendit sa force et son activité : *Cessaverunt fortes in Israel et quieverunt, donec surgeret Debora.* (Judith, V, 7.)

Charles VII s'achemine donc vers la ville où il doit recevoir la couronne de ses pères ; et son voyage n'est qu'une suite continuelle de conquêtes et de triomphes. La capitale de la Champagne lui ouvre ses portes, et se hâte d'expier par sa soumission le fatal traité qui deshonorait son nom. Châlons, sa rivale, l'invite dans son retour à l'obéissance du légitime souverain. Fidèles Rémois, avec quelle joie ne vous vîtes-vous pas délivrés des tyrans qui vous retenaient sous un joug étranger ? avec quel empressement ne sortîtes vous pas de vos murs pour aller au-devant de votre véritable monarque ? de quels applaudissements, de quels transports n'accompagnâtes-vous pas l'auguste cérémonie de son sacre et de son couronnement ? avec quelle admiration ne vîtes-vous pas près de l'autel, d'où il recevait l'onction sainte, la guerrière immortelle qui l'avait conduit avec tant de bonheur et de gloire, et son étendard victorieux flottant au milieu des trophées qui furent alors consacrés au Très-Haut ? C'en est fait, la mission de Jeanne d'Arc est remplie : elle a vu son roi ceint de son diadème, elle l'a vu assis sur le trône de ses pères, elle l'a entendu proclamer au milieu des transports de l'allégresse publique ; son cœur n'a plus rien à désirer. Avec quel tendre respect n'embrasse-t-elle pas les genoux de ce monarque dont la gloire est son ouvrage ! avec quelle grandeur d'âme ne dépose-t-elle pas à ses pieds cet étendard qui n'a été levé que pour lui ! avec quelles instances ne le conjure-t-elle pas de la laisser rentrer dans l'obscurité d'où le ciel l'a tirée, pour ne plus s'occuper que des vertus et des travaux propres à son sexe ! Et plutôt à Dieu, Messieurs, que Charles eût cédé à ses instances et à ses larmes ! plutôt à Dieu qu'il se fût contenté de la combler des biens et des honneurs qu'il devait à la restauratrice de son royaume ! Mais cette sagesse prétendue qui avait repoussé Jeanne d'Arc, lorsqu'elle s'était présentée pour la première fois au secours de la France, la retint dans le tumulte des armes lorsqu'elle voulut s'en retirer. On raisonna sur elle comme s'il n'y avait eu rien que d'humain et de naturel dans ces exploits : on oublia qu'elle n'était qu'un instrument des volontés particulières de la Providence, et que, ses desseins une fois accomplis, elle rentrait dans la classe

des héros ordinaires. En effet, toujours brave et toujours vertueuse, la pucelle n'est plus accompagnée du même bonheur. Elle continue de combattre pour son prince ; mais en vain elle essaye de le faire rentrer en possession de sa capitale ; en vain elle arrose de son sang les murs de cette ville superbe. Elle se jette dans Compiègne assiégée, et dans une sortie vigoureuse elle se montre encore redoutable aux Anglais et aux Bourguignons réunis. Mais c'était là le terme que le ciel avait marqué à ses hauts faits d'armes ; elle tombe au pouvoir des ennemis. Faut-il croire, Messieurs, qu'elle leur ait été livrée, et que la jalousie ait pu inspirer une telle noirceur à des Français ? Hélas ! je le dis avec douleur : ils furent au moins assez ingrats pour l'abandonner ; ils ne pensèrent ni à briser ses fers, ni à la racheter, ni à l'échanger contre tant de prisonniers illustres qui étaient alors entre leurs mains. Vous le permettiez ainsi, ô mon Dieu, pour donner un nouvel éclat à sa gloire.

En effet, Messieurs, si vous doutiez encore de la terreur que le nom seul de Jeanne d'Arc inspirait aux Anglais, vous en seriez convaincus par la joie insensée que sa prise leur causa, ainsi qu'à ces Français dénaturés et déjà avilis par la servitude ; vous en seriez convaincus par les réjouissances publiques que l'on en fit, par les cantiques d'actions de grâces dont on fit retentir les temples indignés. Si vous hésitiez à croire qu'il y eut dans ses exploits quelque chose de surnaturel et de plus qu'humain, vous en seriez persuadés par les accusations absurdes de magie et de sortilège qui furent alors intentées contre elle, et qui furent appuyées de l'autorité de ces hommes vils et mercenaires qui, dans ces temps encore barbares, avaient usurpé la clef de la science, et qui étaient en effet aussi superstitieux que la multitude qu'ils aveuglaient. Si vous ne connaissiez pas encore la beauté, la fermeté, la grandeur de son âme, vous l'apprendriez de la dignité avec laquelle elle parut devant ses juges, de ses réponses également fermes et modestes, de la constance qu'elle montra dans les tourments. Périssent à jamais la mémoire de cet indigne pontife, qui, pour se procurer le plaisir barbare de la faire périr, usurpa le droit de la juger ; qui employa pour l'intimider toute l'autorité du caractère sacré dont il était revêtu, et qui accabla son innocence de ces mêmes foudres que la religion lui mettait entre les mains pour réprimer les plus grands crimes. Qu'ils soient couverts d'un opprobre éternel, ces juges prévaricateurs, qui, exercés depuis longtemps dans les sombres détours de la chicane, tendirent tant de pièges à sa simplicité et à sa candeur ; qui se rendirent les vils ministres de la passion et de la basse vengeance des Anglais, et qui, par une ruse aussi cruelle qu'hypocrite, semblèrent ne la condamner qu'à gémir dans les fers, tandis qu'ils la destinaient au genre de mort le plus inhumain. C'est sur de tels hommes que retombe

toute l'infamie du supplice de cette héroïne.

Je ne vous la représenterai point, Messieurs, dans cette horrible catastrophe, allant à la mort, non avec l'intrépidité orgueilleuse d'un stoïcien, mais avec cette douleur, cette sensibilité touchante qui convenait à son âge et à son sexe, et qui n'est pas indigne de la vertu ; mouillant de larmes ces yeux qui avaient tant de fois lancé la foudre, et ces traits que ces lâches ennemis ne pouvaient encore regarder sans admiration et sans frayeur : embrassant avec les sentiments de la piété la plus tendre le signe sacré de notre rédemption ; unissant sa mort injuste et cruelle avec celle que le Fils de Dieu a daigné souffrir pour nous, et exprimant jusque dans les flammes son amour pour nous, pour le roi, pour la patrie. Ah ! Messieurs, une telle mort, en terminant sa brillante carrière, ne pouvait que lui ouvrir le séjour de la glorieuse immortalité. Une âme si belle, si noble, si innocente, purifiée encore par le feu des souffrances, ne pouvait être recue que dans le

sein de Dieu qui l'avait formée avec tant de complaisance. Elle est, n'en doutons point, au nombre de ces âmes bienheureuses, qui du haut des cieux veillent au bonheur et à la prospérité de cette monarchie.

Puissent ses prières jointes à celles du saint roi, dont elle a maintenu la postérité sur le trône, nous obtenir une paix solide et glorieuse avec cette nation, qu'ils ont l'un et l'autre tant de fois humiliée ; que cette brave, mais injuste nation cesse, s'il est possible, d'être notre ennemie ; qu'elle apprenne de sa propre histoire combien sa haine contre nous lui a toujours été funeste, et de quels revers ses succès ont été suivis. Que notre auguste monarque devienne le pacificateur de l'univers ; que son trône s'affermisse, que sa postérité se multiplie ; et que l'héritier de sa couronne, accordé promptement à nos vœux, voie son berceau environné de l'olivier, symbole de la paix, plutôt encore que des lauriers sanglants de la victoire. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR UNE VETURE OU PROFESSION DE PLUSIEURS RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES.

Funes ceciderunt mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea præciara est mihi. (Psal., XV, 6.)

J'ai été heureux dans mon partage, et mon héritage est infiniment précieux à mes yeux.

Ainsi parlait dans les transports de son admiration et de sa reconnaissance, un prince comblé de toutes les miséricordes du Seigneur. Et quel était, Mesdames, ce partage qu'il jugeait si excellent, cet héritage qui lui paraissait si précieux ? quel était l'objet de sa joie et de ses actions de grâces ? Était-ce d'avoir été tiré de la poussière pour être élevé au rang des princes de son peuple ? Était-ce d'avoir été choisi parmi les enfants d'Israël pour porter un jour la couronne de Juda, et d'avoir reçu dans l'onction sainte, déjà répandue sur sa tête, le gage de sa royauté ? Non ; des avantages plus réels excitaient alors sa reconnaissance. C'était, ô mon Dieu, d'avoir eu le bonheur de vous connaître, de vous avoir toujours été fidèle au milieu des nations idolâtres, parmi lesquelles ses disgrâces l'avaient obligé d'habiter, d'avoir mis en vous toute son espérance, de vous avoir pris pour son partage.

Fidèles épouses de Jésus-Christ, qui, à l'ombre de ce sanctuaire, goûtez les chastes délices de son amour, ne pouvez-vous pas, ne devez-vous pas même emprunter les expressions de ce Roi-Propète ? ne devez-vous pas reconnaître comme lui que votre partage est le meilleur que le Seigneur pût vous accorder dans sa miséricorde, et que l'héritage dont vous jouissez est infiniment préférable à celui que vous avez abandonné ? Les biens de ce monde ne sont rien, ses

plaisirs ne sont qu'illusions, son bonheur n'est qu'un songe : tout est vanité, dit un pieux auteur, excepté d'aimer Dieu et de le servir. Et voilà, Mesdames, ce qui fait votre bonheur et votre gloire. Dégagées par un sacrifice généreux de tout ce qui pouvait vous attacher au monde, vous n'avez plus d'autre soin que de plaire à l'Époux immortel auquel vous vous êtes consacrées : dévouées par état aux œuvres de charité, vous n'avez d'autres occupations que de le servir dans les pauvres qui le représentent : est-il, aux yeux de la foi, un état plus heureux, un partage plus excellent ?

C'est ce partage, mes chères sœurs, qui a été pour vous l'objet d'une noble ambition. Prévenues dès vos premières années des grâces et des miséricordes du Seigneur, vous avez connu le vide et le néant du monde, dans un âge où l'on n'en aperçoit ordinairement que l'éclat et les plaisirs. Plus il s'est efforcé de vous plaire, plus vous avez méprisé ses offres et dédaigné ses avantages : votre unique désir a été de vous consacrer à l'amour du Seigneur, au soulagement des malheureux. Puisse le Père des miséricordes, qui vous a inspiré ces sentiments, les conserver toujours dans votre cœur ! puissiez-vous ne perdre jamais de vue l'excellence de votre vocation et du partage qui vous est échu !

La véritable piété, dit l'apôtre saint Jacques, consiste surtout à soulager les pauvres dans leur affliction, et à se préserver de la corruption du monde : *Religio munda et immaculata apud Deum hæc est : visitare viduas*

et pupillos in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc seculo. (Jac., I, 27.) Voilà, mes chères sœurs, le double avantage que vous procure la démarche généreuse à laquelle vous vous disposez. Votre renoncement au monde sera pour vous un préservatif assuré contre ses tentations et ses dangers, et en cela vous partagerez le bonheur de toutes les âmes saintes que l'Esprit de Dieu conduit dans la solitude. Mais en rompant les liens de la chair et du sang qui vous attachent au monde, vous ne ferez que resserrer davantage ceux de la charité avec le prochain; vous joindrez à des contemplations délicieuses pour vous, des soins utiles à l'humanité, et en cela vous jouirez d'un avantage inconnu dans les autres retraites; en cela, dis-je, vous vengerez la vie religieuse du reproche d'inutilité que lui font, avec tant de témérité, les prétendus philosophes de nos jours.

Je veux, mes chères sœurs, vous développer ici ce double avantage de votre vocation; la vanité du monde auquel vous renoncez; le prix des œuvres de miséricorde auxquelles vous vous consacrez. Ce sera le sujet des deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quitter le monde, c'est, mes chères sœurs, pour quiconque le connaît bien, moins un effort de vertu et de générosité qu'un acte de sagesse et de prudence. La fausseté de ses biens nous rend cette démarche facile; la multiplicité de ses scandales nous la rend en quelque sorte nécessaire, et le sacrifice que nous en faisons est si léger du côté de son objet, qu'il ne peut être ennobli que par les motifs qui nous y déterminent.

I. Sont-ce de véritables biens que ceux auxquels nous renonçons? Je suppose, mes chères sœurs, que la Providence nous eût fait naître, non pas dans cette heureuse médiocrité que désirait le Sage, mais dans cette opulence fastueuse que les mondains regardent comme un si grand bonheur; je suppose que vous mettiez dans ce moment au pied de la croix de Jésus-Christ et les richesses les plus abondantes et les espérances les plus flatteuses; ces biens seraient-ils dignes de vos regrets, et le monde aurait-il le droit de s'étonner de vous les voir abandonner? Non, la raison, la foi, l'expérience, tout nous dit que ces biens, dans lesquels les mondains font consister le bonheur, ne sont pas de véritables biens, qu'ils n'en sont tout au plus qu'une image légère, et, pour nous en convaincre, il ne faut que faire attention à la nature de l'homme et à la fin pour laquelle il a été créé. Une vérité, qu'on nous a apprise dès notre enfance, et qu'un sentiment intime semble confirmer, c'est que nous n'existons dans ce monde que pour connaître Dieu, pour l'aimer, le servir, et parvenir ainsi à le posséder éternellement. Oui, Dieu seul est notre souverain bien et notre dernière fin, et par une conséquence nécessaire, tout ce qui n'est pas Dieu, ou tout ce qui ne nous mène pas

à lui, ne peut être, par rapport à nous, un véritable bien. Quelle illusion, quelle bassesse de prendre pour objet de notre félicité, pour terme de nos désirs, des choses si inférieures à la dignité de notre nature! O hommes, connaissez mieux la noblesse de votre origine et la grandeur de votre destinée! Vous êtes créés pour posséder le souverain bien, et vous bornez vos désirs à des biens périssables; vous avez été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et vous mettez votre bonheur dans des choses qui n'ont, ni avec lui, ni avec vous-mêmes, aucune proportion. Le Seigneur vous a placés au-dessus de tous les ouvrages de ses mains, toutes ses créatures sont destinées à vous servir; par quel étrange avilissement de votre part pourraient-elles devenir votre fin et votre bonheur?

Voilà, mes chères sœurs, les idées que nous devons avoir de nous-mêmes et des objets qui nous environnent; voilà, si j'ose m'exprimer ain i, le noble orgueil que nous inspire la connaissance de notre origine, et le seul que la religion ne condamne pas. Oui, nous pouvons sans crainte nous livrer à ces pensées si capables d'élever nos cœurs au-dessus des objets sensibles et de nous attacher à l'Être suprême, si capables en même temps de calmer les passions qui troublent notre vie. Fortune, honneurs, plaisirs des sens, pourquoi vous désirerais-je? pourquoi emploierais-je à vous acquiescer tant de soins et de travaux? Vous n'êtes pas dignes de moi: une âme immortelle et semblable à la Divinité peut-elle se réduire à la possession d'une matière brute et insensible? une âme destinée à jouir de Dieu même peut-elle mettre son bonheur dans ce qui ne l'approche pas de cet objet, seul digne de ses désirs, dans ce qui peut au contraire l'en éloigner pour toujours?

Séparez-moi, mon Dieu, disait le Prophète, séparez-moi de ce peuple qui vous est étranger: *Erue me de manu filiorum alienorum* (Psal. CXLIII, 11); de ces hommes dont la bouche ne s'ouvre que pour la vanité, dont la main ne s'exerce qu'à l'iniquité. Ne permettez pas que j'envie jamais les faux biens dont ils jouissent. Une famille nombreuse s'élève sous leurs yeux comme une plantation de jeunes arbres dans une terre fertile: *Quorum filii sicut novellæ plantationes* (Ibid., 12); leurs filles, ornées de toutes les inventions de l'art, égalent par leur luxe la magnificence de nos temples: *Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi* (Ibid.); des troupeaux nombreux bondissent dans leurs plaines; la terre surpasse leurs espérances par l'abondance des fruits qu'elle leur prodigue; on ne voit chez eux ni ruine ni débris, on n'y entend point les cris douloureux de l'indigence. Ils appellent heureux ceux qui jouissent de ces avantages: *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (Ibid., 15.) Non, ils ne le sont point. Heureux seulement le peuple qui prend le Seigneur pour son Dieu, et qui ne cherche qu'en lui sa félicité: *Beatus populus*

cujus Dominus Deus ejus! (Psal. XXXII, 12.)

Ajouterai-je encore ici une réflexion de saint Augustin, bien capable de frapper tous ceux qui ne sont pas assez insensés pour douter de l'existence d'un Dieu et de sa Providence? La preuve la plus certaine de la frivolité des biens de ce monde et de la fausseté du bonheur qu'ils procurent, c'est, dit ce Père, la profusion même avec laquelle Dieu semble les prodiguer aux méchants : *Tam frivola sunt ut et malis donari digna sint*. Si c'étaient de véritables biens, il les réserverait à ses amis; il ne les abandonne aux pécheurs que parce que ce sont des choses viles et qui méritent à peine que la Providence, en les distribuant, ait égard au mérite de ceux qui les reçoivent. Ceux qui sont capables de les préférer à l'innocence et à la vertu méritent d'être trompés par leur éclat imposteur; et la jouissance même qui leur en est accordée est, de la part du Seigneur, un jugement de colère sur eux.

Au moins faudrait-il, mes chères sœurs, que les richesses de ce monde pussent rassasier nos désirs. Car dire qu'on est heureux lorsqu'on n'est pas content, ou dire qu'on est content lorsqu'on désire encore, c'est se tromper soi-même ou vouloir tromper les autres. Or, quel homme comblé des biens de la fortune n'en désire pas de plus grands? Quel ambitieux s'est jamais borné à un certain degré d'honneur et d'élévation? Quel voluptueux ne désire pas continuellement de nouveaux plaisirs pour réveiller en lui le goût que l'habitude même des plaisirs a émoussé? En un mot, quel est l'homme qui, comblé de tout ce que le monde peut lui offrir de biens et d'avantages, ne sent pas au dedans de lui-même un vide que l'univers entier ne pourrait remplir? Saint Augustin l'a dit, mes chères sœurs, après l'avoir éprouvé comme nous l'éprouvons tous les jours : quelque bornés que nous soyons dans notre être, nous sommes infinis dans nos désirs. C'est là ce qui nous est resté de notre ancienne grandeur; et notre cœur, fait pour Dieu, sera toujours dans l'agitation et dans le trouble jusqu'à ce qu'il se repose en lui.

Voulez-vous, mes chères sœurs, un exemple fameux du néant et de la frivolité de tous les biens, de tous les plaisirs de ce monde? Rappelez-vous ce roi tout couvert de gloire, dont la puissance et les richesses ont surpassé, au jugement de l'Écriture, celles de tous les rois qui l'ont précédé, et n'auront peut-être jamais d'égaux dans les siècles futurs; ce roi qui joignait à la plus haute sagesse l'expérience de tous les plaisirs; Salomon, en un mot. Interrogez-le sur le bonheur dont cette vie est susceptible : *Vanité des vanités, s'écrie-t-il, tout n'est que vanité. (Eccle., I, 14.)* J'ai été un roi puissant, et j'ai trouvé que cette puissance même n'était que vanité; j'ai désiré de me plonger dans les délices, et je n'y ai trouvé que vanité; et j'ai dit à la joie même, pourquoi

me trompes-tu par une fausse apparence de bonheur? J'ai amassé de l'or et de l'argent; j'ai fait bâtir des palais magnifiques; un peuple entier a été occupé à servir mes plaisirs; je n'ai rien refusé à mes yeux; j'ai accompli tous les désirs de mon cœur, et je n'y ai trouvé partout que vanité et affliction d'esprit : *Universa vanitas et afflictio spiritus. (Ibid.)* Je n'ai trouvé dans cette vie, si délicieuse en apparence, que du dégoût et de l'ennui, et j'ai regretté le temps et les peines que j'avais employés à acquérir tous ces faux biens : *Et ideo tædium me vitæ meæ, et detestatus sum omnem industriam meam. (Eccle., II, 18.)*

Ainsi pensait de tous les biens, de tous les plaisirs de ce monde le plus sage et le plus heureux de tous les hommes. Qui de nous sera assez insensé pour se promettre ici-bas un bonheur que Salomon lui-même n'y a pas trouvé? qui de nous osera appeler de véritables biens ceux que le Sage par excellence appelle vanité et affliction d'esprit?

Que dirai-je, mes chères sœurs, de l'instabilité de ces biens, des soins pénibles avec lesquels on les acquiert, des inquiétudes avec lesquelles on les conserve, de la facilité avec laquelle on les perd? Un homme jouit de tous les biens de la fortune, il est heureux selon le monde; mais a-t-il une espérance raisonnable que ce bonheur ne sera pas momentané, que ce n'est pas un de ces songes flatteurs qui ne nous font pendant quelques instants l'illusion la plus douce, que pour nous faire mieux sentir dans un affreux réveil toute l'horreur de notre véritable état? Combien d'exemples frappants n'avons-nous pas de l'instabilité des choses humaines! Combien de familles, élevées dans le sein de l'abondance se sont vues tout d'un coup réduites à la pauvreté! Ces biens dans lesquels vous mettez votre confiance, combien d'accidents divers peuvent vous les enlever! un orage peut ravager vos terres; un incendie peut consumer vos maisons et vos richesses; une tempête peut anéantir votre commerce; la mauvaise foi ou la mauvaise conduite d'un associé peut vous réduire vous-mêmes à l'indigence. Je n'ose, mes chères sœurs, retracer à vos yeux l'image de ces désastres effrayants, qui, de nos jours, ont anéanti des villes entières, et englouti dans les entrailles de la terre entr'ouverte les richesses de leurs habitants. Non, mes chères sœurs, non, rien de fixe, rien d'assuré dans le monde; rien qui ne soit sujet à des révolutions subites et imprévues; rien par conséquent qui puisse nous y rendre parfaitement heureux. Qu'il est donc insensé de s'attacher à des biens qui peuvent nous échapper à chaque instant, et dont la mort au plus tard nous dépouillera avec violence! Qu'il est sage, au contraire, de faire avec mérite ce qu'on ferait un jour par une nécessité inévitable, de renoncer à ces biens si faux et si fragiles, de mettre entre eux et nous une barrière insurmontable, de nous fermer pour jamais le retour

vers eux, en cas que notre cœur fût assez lâche pour les désirer ou les regretter.

C'est ainsi, mes chères sœurs, que j'envisage la démarche généreuse que vous faites en ce jour. Je pourrais la regarder comme un sacrifice, et les saintes Écritures m'autoriseraient à la considérer sous ce point de vue ; je pourrais vous dire que la grandeur de ce sacrifice ne se mesure pas sur celle des biens que l'on abandonne, mais sur la plénitude de cœur avec laquelle on y renonce ; je pourrais vous dire que Pierre n'avait quitté qu'une barque et des filets, et que cependant Jésus-Christ lui a promis le royaume du ciel pour prix de ce renoncement ; je pourrais vous dire enfin, avec saint Augustin, notre commun législateur, que c'est abandonner le monde entier que de quitter et tout ce qu'on y possède et tout ce qu'on y espère. Mais je veux entrer ici dans les vues de votre modestie, et, laissant à part votre générosité, votre courage, je ne veux applaudir qu'à votre prudence.

II. Combien, mes chères sœurs, cette prudence doit-elle nous paraître encore plus digne de nos éloges, si nous faisons attention aux scandales du monde, aux pièges qu'il tend continuellement à la vertu ? Qu'est-ce que le monde pour un chrétien ? Un lieu d'exil, une terre étrangère, dont le langage et les mœurs lui sont insupportables, où il ne trouve que des tentations et des dangers, où il est environné d'ennemis conjurés pour le tromper, pour le séduire, pour l'entraîner à sa perte éternelle. Il s'y trouve comme Pierre dans la maison du prince des prêtres, au milieu des ennemis de Jésus-Christ, toujours exposé au danger de le renoncer et de supprimer par un lâche respect humain les marques de son attachement pour lui. En effet, si vous voulez paraître chrétiens au milieu du monde, vous donnez à ce monde pervers le signal de la révolte contre vous. Vous êtes donc un dévot, vous dit-on : *Et tu Galilæus es ?* (Luc., XXII, 59.) Vous avez donc encore la simplicité de conserver cette religion dont les hommes à talents savent secouer le joug ? On vous voit souvent dans les temples, aux pieds de Jésus : *Cum Jesu Nazareno eras ?* (Matth., XXVI, 69.) Vous blâmez les pompes, les spectacles, les usages du monde ; on vous reconnaît à votre langage pour un de ces hommes incommodes qui nous envient tous nos plaisirs : *Loquela tua manifestum te facit.* (Ibid., 73.) Quelle tentation, mes chères sœurs, si vous aimez le monde et si vous voulez entretenir des intelligences avec lui ! et combien de fois ne vous est-il pas arrivé de repousser ces reproches comme des injures, de dissimuler vos sentiments, de contrefaire votre langage, de dire enfin comme Pierre : Non, je ne suis point un disciple de Jésus ; non, je n'admets point cette morale sévère qui gêne toutes les passions, qui condamne tous les plaisirs : *Non novi hominem ?* (Ibid., 72.) Combien de fois ne vous est-il pas arrivé d'abjurer,

pour ainsi dire, l'Evangile en présence de ceux qui le méprisent, et de craindre plus la censure des hommes les plus méprisables que les supplices dont Jésus-Christ menace ceux qui rougissent de lui devant les hommes ?

Ce sont, mes chères sœurs, ces dangers si inévitables dans le monde ; ce sont ces tentations si délicates que des âmes pieuses veulent éviter en se consacrant à la retraite. Elles veulent acquérir la liberté de servir le Seigneur sans contradiction et sans obstacle ; elles veulent enfin ne plus entendre des blasphèmes toujours révoltants pour la piété, lors même qu'ils ne sont pas capables de l'ébranler.

Car, mes chères sœurs, quel est l'ami de Dieu qui puisse demeurer avec plaisir au milieu des prévaricateurs de sa loi et des blasphémateurs de son saint nom ? Quelle douleur pour moi, s'écrie le Prophète, de voir prolonger les jours de mon exil : *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est !* (Psal. CXIX, 5.) Je suis forcé d'habiter au milieu des citoyens infidèles de Cédar, d'être témoin du culte impie qu'ils rendent à de vaines idoles, de leurs mépris injurieux pour la véritable religion, des blasphèmes qu'ils vomissent contre le Seigneur : *Habitavi cum habitantibus Cedar.* (Ibid.) En vain leur abandonnant les faux biens qui sont l'objet de leurs désirs, évitant avec eux toute concurrence et toute rivalité, préférant d'être le dernier dans la maison de mon Dieu à habiter leurs superbes palais, je fais tous mes efforts pour avoir la paix avec eux : ils s'obstinent à me la refuser, et je serai leur ennemi tant que je ne serai pas leur complice : *Cum his qui oderant pacem eram pacificus.* (Ibid., 7.)

Tel est l'état douloureux d'un juste au milieu des mondains. Mais le sujet de ses chagrins les plus vifs, ce n'est pas d'en être persécuté, de devenir l'objet de leur haine, de leurs railleries, de leurs injustices : leurs insultes lui paraîtraient supportables, si elles ne s'adressaient qu'à lui, si elles n'attaquaient pas la majesté même du Dieu qu'il adore. Mais entendre ces hommes audacieux lui demander sans cesse où est son Dieu ; voir la justice et la bonté de cet Être suprême également méconnues, sa Providence attaquée, ses miracles traités de fables et de prestiges, ses bienfaits oubliés, ses mystères tournés en dérision, ses temples profanés, son culte anéanti ; ah ! c'est ce qui le réduit à se nourrir le jour et la nuit des larmes les plus amères : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus ?* (Psal. XLII, 4.)

Nous n'éprouvons peut-être pas, mes chères sœurs, ces peines si sensibles, à la vue des crimes qui inondent la terre, mais c'est là ce qui doit nous donner une vive inquiétude sur l'état de notre âme. Cette douleur, que causent aux véritables chrétiens les scandales du monde, est l'effet nécessaire et la preuve la moins équivoque

de la charité qui les anime. Est-il possible d'aimer Dieu et d'être insensible aux intérêts de sa gloire, de se plaire au milieu de ses ennemis, de prendre part à leurs folles joies, à leurs vains plaisirs ? Est-il possible d'aimer les hommes, et de les voir sans douleur se précipiter dans les flammes vengeresses que la colère de Dieu a allumées contre les crimes ? Est-il possible d'être véritablement chrétien, et de se plaire dans un lieu où la piété est si étrangère, où l'Evangile est si peu connu et si peu respecté ?

Ah ! ce n'étaient pas là les sentiments de ces Israélites fidèles qui se trouvaient transportés à Babylone. Rien ne leur paraissait capable d'adoucir leur captivité ; tous leurs désirs, toutes leurs pensées étaient pour la patrie à laquelle ils avaient été arrachés. Assis sur le bord des fleuves de Babylone, ils tournaient vers Jérusalem leurs yeux mouillés de larmes ; au lieu des saints cantiques et des chants d'allégresse dont ils avaient coutume de faire retentir le temple du Seigneur, ou les bords fortunés du Jourdain, ils ne formaient plus que des soupirs et des sanglots, et leurs harpes suspendues étaient les témoins muets de leur douleur. En vain leurs vainqueurs eux-mêmes s'efforçaient-ils de les consoler ; en vain les excitaient-ils à chanter les cantiques de Sion. Comment, disaient-ils, pourrions-nous les chanter dans une terre profane et étrangère : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* (Psal. CXXXVI, 4.)

Reconnaissez ici, mes frères, le langage du monde ; toujours ennemi de la piété, il ne lui fait pas cependant toujours une guerre ouverte ; il cache quelquefois sa haine sous le voile d'une feinte douceur ; il se fait quelquefois honneur de respecter la vertu, de l'encourager, d'augmenter la splendeur du culte du Seigneur. L'extérieur de la religion est pour lui un spectacle qui varie ses amusements et ses plaisirs. Chantez-nous, dit-il, les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (Ibid., 3.) Mais, hélas ! ces divins cantiques doivent-ils donc être le jouet et l'amusement de ces hommes profanes ? est-ce ici le lieu de les chanter ? les amis de l'Époux peuvent-ils se livrer à la joie, tandis qu'ils sont éloignés de lui ? Ah ! c'est ici le temps des soupirs et des pleurs, et les chants de l'Eglise sur la terre ne sont que les gémissements de la colombe. Babylone infidèle, que jamais ta perfide douceur, tes voluptés enchanteresses n'altèrent en moi le désir de retourner à Jérusalem. O Jérusalem, ô ma patrie ! que je m'oublie plutôt moi-même que de t'oublier !

Tels sont, mes frères, les sentiments de la piété : mais, hélas ! qu'il est difficile de les concevoir ou de les conserver au milieu de la séduction du monde ! On s'accoutume insensiblement à son langage, à ses mœurs, à ses maximes. Le vice, sans cesse exposé à nos regards, commence à paraître moins hideux ; les moindres vices, comparés avec les plus grands, semblent presque des ver-

tus ; on se croit innocent, parce qu'on est moins coupable que les pécheurs dont on est environné, et la vertu chrétienne, devenue le partage d'un petit nombre d'âmes choisies, ne s'appelle plus que bizarrerie et singularité. C'est ainsi que s'éteint peu à peu l'esprit de religion et de ferveur ; c'est ainsi qu'on devient insensiblement citoyen de cette Babylone infidèle, dans laquelle on ne devrait être qu'étranger et que captif.

Fidèles épouses de Jésus-Christ, bénissez à jamais le Seigneur qui vous a donné dans son sanctuaire un asile contre tous ces dangers ; bénissez le jour heureux où vous vous êtes réfugiées sous ses ailes, et où vous êtes venues chercher dans cette sainte société des exemples et des secours que le monde vous eût refusés. En effet, quelle heureuse différence ! dans le monde, tout tend à séduire, tout est scandale : ici tout instruit, tout édifie, tout porte vers Dieu. Dans le monde, la piété étrangère et méprisée ose à peine se montrer : ici c'est le vice qui porte l'ignominie qui lui est due ; il ne peut y soutenir les regards de la piété qui y règne avec gloire.

Vous donc, mes chères sœurs, qui assistez à cette touchante cérémonie, n'ayez point pour ces pieuses victimes une injurieuse compassion. Les pertes qu'elles semblent faire sont de véritables gains ; et elles peuvent, en se disposant à leur grand sacrifice, vous adresser les paroles que Jésus-Christ disait à ces femmes qui le suivaient sur le Calvaire : Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants : *Nolite flere super me, sed super vos flete et super filios vestros.* (Luc., XXIII, 28.) Gémissiez sur les engagements qui vous retiennent au milieu d'un monde pervers et corrompu ; vos obligations ne sont pas moins grandes que celles de la religieuse, mais vous avez moins de secours pour les remplir. Quitter le monde, ce n'est qu'un conseil ; mais ne pas l'aimer, c'est un précepte ; et pour accomplir ce précepte indispensable, souvent il n'y a pas de moyen plus sûr que de suivre le conseil. On peut se sauver dans le monde, la religion elle-même nous défend d'en douter ; mais c'est à condition qu'on en usera comme n'en usant point ; et cette condition est un des préceptes les plus difficiles de la morale chrétienne. On peut se sauver en retenant la propriété de ses biens ; mais c'est à condition qu'on n'y attachera point son cœur, qu'on ne les consacrera point au luxe et à la mollesse, qu'on en versera le superflu dans le sein des pauvres ; et il est plus facile de les abandonner entièrement que d'en faire un si saint usage. On peut se sauver dans l'union conjugale ; mais c'est à condition que les époux prendront pour modèle de leur union, celle de Jésus-Christ avec son Eglise ; et il est plus facile de renoncer aux plaisirs que cet état semble promettre, que d'observer les obligations qu'il prescrit, et de supporter les peines et les tribulations qu'il entraîne. On peut se sauver sans sou-

mettre sa propre volonté à celle d'un supérieur ; mais il est plus facile de se dépouiller de sa liberté que de n'en faire jamais un mauvais usage ; et ce que le monde appelle liberté n'est le plus souvent qu'une servitude aussi pénible que dangereuse pour le salut. Encore une fois, ne plaignez donc point ces jeunes victimes qui vont à l'autel d'un pas si ferme et si assuré ; mais plaignez-vous vous-mêmes, et demandez au Seigneur qu'il détache votre cœur des faux biens qu'elles ont la sagesse de mépriser, qu'il vous preserve des dangers auxquels elles ont le bonheur d'échapper.

Mais c'est assez, mes chères sœurs, c'est assez vous entretenir d'un sujet qui vous est commun avec toutes les vierges chrétiennes, qui prennent Jésus-Christ pour leur époux. Il faut maintenant vous affermir dans la grâce de votre vocation particulière en vous exposant le mérite des œuvres de miséricorde auxquelles vous vous consacrez : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est une vertu qui réunisse en sa faveur les suffrages de tous les hommes, c'est, mes chères sœurs, la charité et la compassion pour les malheureux. La religion et le monde parlent, à ce sujet, le même langage ; et cette même philosophie, qu'on cherche à substituer au christianisme, n'a point trouvé de moyen plus sûr de s'accréditer dans les esprits que d'emprunter, sur cet objet important, les maximes mêmes de Jésus-Christ. L'état le plus précieux à l'humanité, le plus respectable et le plus méritoire dans l'ordre de la foi, c'est donc celui dans lequel cette vertu est pratiquée de la manière la plus parfaite, c'est-à-dire, avec plus d'étendue, avec plus de désintéressement. Or, tel est, mes chères sœurs, l'état auquel vous aspirez. Edifions-nous nous-mêmes, mes chères sœurs, et apprenons, par l'exemple de ces vierges chrétiennes, jusqu'où doit aller notre amour pour les pauvres.

Et premièrement, opposons aux timides réserves que nous inspire la prudence de la chair la générosité avec laquelle elles se dévouent à les soulager et à les servir. Que faisons-nous pour nos frères infortunés, et à quoi se réduit notre charité à leur égard ? à de légères libéralités que l'importunité nous arrache, et qui n'ont aucune proportion, ni avec nos facultés, ni avec leurs besoins ; à de faibles remèdes appliqués à des maux infinis, à une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. C'est ainsi que nous croyons accomplir le grand et indispensable précepte de l'aumône ; c'est ainsi que nous croyons observer ce second commandement de la religion que Jésus-Christ dit être semblable au premier, et qui nous oblige d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, de faire pour lui ce que nous souhaiterions qu'on fit pour nous, de pourvoir à ses besoins comme à ceux qui nous sont personnels. Mais que ces

fidèles servantes de Jésus-Christ en connaissent bien mieux l'étendue ! Elles ne consacrent pas au soulagement des pauvres les biens que la Providence leur a procurés, elles font plus, mes chères sœurs, elles s'y consacrent elles-mêmes, elles se dévouent entièrement à les servir. Leurs biens, leurs espérances dans le siècle auraient été pour elles un fardeau incommode, qui les auraient empêchées de courir dans la carrière de la charité : elles s'en sont déchargées, et, marchant sur les traces du Fils de Dieu qui s'est fait pauvre pour nous enrichir, elles se consacrent tout à la fois et à la pauvreté, et au service des pauvres : leur temps, leurs veilles, leurs travaux, tout est pour les pauvres et pour les affligés ; elles ne vivent plus, en quelque sorte, que pour eux, elles sont également disposées à mourir pour eux.

Ce n'est point ici, mes chères sœurs, une vaine exagération. Combien de ces jeunes épouses de Jésus-Christ ont été, dans ces dernières années, les victimes de leur charité ? Combien n'en avez-vous pas vues passer, pour ainsi dire, de l'autel au tombeau, et affliger également par une mort prématurée et les familles qu'elles venaient de quitter et cette maison qu'elles commençaient à remplir de l'odeur de leurs vertus. Mère aussi tendre que chrétienne, ce sont ces lugubres spectacles qui ont alarmé votre cœur et qui vous ont fait résister si longtemps aux pieux désirs d'une fille chérie. Mais ce sort qui paraissait si triste aux yeux de la nature, elle le considère des yeux de la foi, et il lui a paru digne d'envie. Votre tendresse est contrainte de céder à cette charité que l'Ecriture dit être forte comme la mort. Cette fille, d'ailleurs si tendre et si respectable, est animée de l'esprit de celui qui est venu pour séparer le fils du père et la fille de celle qui l'a portée dans ses entrailles : *Veni separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam.* (Matth., X, 35.) Elle s'arrache d'entre vos bras, elle renonce aux douceurs de la maison paternelle pour s'enfermer dans ce séjour des larmes et de la douleur ; elle vient s'établir au milieu des morts et des mourants ; elle vient braver la mort sur le tombeau presque encore ouvert des victimes qu'elle a immolées, heureuse de pouvoir les rejoindre bientôt dans le séjour de l'immortalité, heureuse de pouvoir donner sa vie pour les membres de ce Dieu fait homme, qui a donné lui-même son sang pour nous racheter.

C'est là, sans doute, mes chères sœurs, le comble de la charité chrétienne. Il n'en est point de plus grande, dit Jésus-Christ, que de donner sa vie pour ses frères : *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Joan., XV, 13.) Mais ces exemples que nous admirons ne nous condamnent-ils pas ? et n'est-ce pas en ce sens que Jésus-Christ a dit à ceux qui quittent le monde pour le suivre, qu'au dernier jour ils seront assis sur des trônes pour juger

les tribus d'Israël ? Oui, mes chères sœurs, au jugement du Seigneur, cette charité généreuse sera mise en comparaison avec votre dureté, votre indifférence, vos timides réserves : on vous demandera si, tandis que ces vierges chrétiennes se donnaient elles-mêmes pour soulager la misère des pauvres, vous n'auriez pas dû au moins leur consacrer des biens qui vous étaient étrangers, et dont vous auriez pu vous dépouiller sans altérer votre véritable bonheur ; et si le sacrifice de votre superflu aurait dû vous coûter davantage que celui qu'elles font de leur état, de leur liberté, de leur vie ?

Soulager les pauvres par des aumônes, leur consacrer son superflu, c'est, mes chères sœurs, pour tous les chrétiens, un devoir indispensable ; et une infinité de motifs concourent à vous en faciliter l'accomplissement. L'amour-propre lui-même peut trouver à s'y satisfaire ; il est beau, il est honorable d'être bienfaiteur de ses frères. La libéralité porte avec elle un caractère de grandeur et de noblesse, et les éloges qu'on lui donne, la satisfaction intérieure qu'elle procure, sont d'un prix infiniment supérieur aux biens qu'elle distribue. Aussi, quelque refroidissement qu'éprouve de nos jours la charité, il se trouve encore de ces âmes généreuses qui sont sensibles au plaisir si délicat de faire du bien. Il se trouve encore des âmes chrétiennes qui écoutent à cet égard la voix de la religion, et qui aspirent aux récompenses que Jésus-Christ a attachées à la pratique de l'aumône. Mais quelle différence, mes chères sœurs, entre soulager les pauvres et les servir ; entre ordonner ce qu'on croit leur être nécessaire, et exécuter auprès d'eux les ordres de la charité ; enfin, entre les voir à ses pieds, et se prosterner aux leurs ! Autant il y a, d'un côté, de supériorité et de grandeur, autant il y a, de l'autre, d'humilité et d'abaissement : autant l'amour-propre trouve à gagner dans les libéralités, autant trouve-t-il à se mortifier dans les services personnels. Hélas ! à peine pouvons-nous supporter la vue d'un pauvre et d'un malheureux ; ce qui ne devrait qu'attendrir notre charité révolte notre délicatesse. La hauteur et le dédain accompagnent presque toujours nos bienfaits comme nos refus. En étendant la main pour soulager un affligé, nous détournons les yeux pour ne le pas voir ; et si nous nous déterminons à lui donner promptement quelques faibles marques de compassion, c'est moins pour lui épargner les sollicitations humiliantes, que pour nous épargner à nous-mêmes la vue d'un spectacle si déplaisant. Nous enverrons à ce malade des aliments et des secours, nous confierons à des mains étrangères de quoi adoucir les chaînes de ce prisonnier, de quoi sécher les larmes de cette famille désolée ; mais oserons-nous entrer nous-mêmes dans ces hôpitaux où tous les maux de l'humanité se trouvent rassemblés, où la vue ne peut tomber que sur des plaies sanglantes, sur des visages décharnés, sur des morts ou des mourants,

où tout respire une odeur de mort ? Entrons-nous dans les sombres demeures où des malheureux, quelquefois innocents, gémissent pendant des années entières, jusqu'à ce que leur innocence soit reconnue, ou qu'un supplice infâme termine leur malheureuse vie ; où d'autres, plus infortunés encore, sont retenus par la barbarie d'un créancier inhumain, et n'expient point d'autre crime que celui de leur pauvreté ? Entrerons-nous dans ces masures exposées à toutes les injures de l'air, dans lesquelles on voit une mère tendre jeter un regard douloureux sur une triste famille qu'elle ne peut plus soutenir, et se reprocher à elle-même sa malheureuse fécondité ; également déchirée, et par l'indigence présente, et par la perspective affreuse qu'elle entrevoit pour l'avenir : dans lesquelles d'autres victimes de la honte et du préjugé souffrent dans le secret les besoins les plus cruels, sans ressources contre la faim, contre les maladies, contre la rigueur des saisons, plus malheureux mille fois que ceux qui peuvent sans honte manger leur pain à la sueur de leur front, ou exposer au public le spectacle éloquent de leur misère ? Non, encore une fois ; tous ces spectacles nous révoltent : nous consentons à être les bienfaiteurs des pauvres ; mais les voir, les consoler, les servir, mêler nos larmes avec les leurs, notre charité ne va pas jusque-là.

Comparez, mes chères sœurs, cette délicatesse dans laquelle il entre tant de dureté et d'orgueil ; comparez-la, dis-je, avec la vie d'une pieuse hospitalière. Son éducation, sa naissance pouvaient lui donner les préjugés auxquels vous obéissez, et les répugnances que vous ne pouvez surmonter ; son sexe, sa faiblesse pouvaient les excuser : mais elle les immole généreusement à la charité ; elle vient s'ensevelir ici toute vivante ; elle passe, au milieu des horreurs de la mort, les plus beaux jours de sa vie ; elle respire sans crainte un air imprégné, pour ainsi dire, de tous les principes du trépas ; elle reçoit l'odeur des cadavres et le souffle empoisonné des mourants ; elle accoutume ses yeux à voir leurs plaies hideuses, ses oreilles à entendre leurs gémissements et leurs cris douloureux, ses mains délicates à leur rendre les services les plus humiliants, à les panser, à les ensevelir : elle s'arrache, pour les servir, d'entre les bras du sommeil ; elle leur parle comme à ses frères, elles les sert comme s'ils étaient ses maîtres. N'en soyons point étonnés, elle voit en eux Jésus-Christ lui-même, et c'est à lui qu'elle croit rendre les services qu'elle leur rend. C'est lui, en effet, qui les reçoit, c'est lui qui les récompense dans l'éternité bienheureuse ; il nous l'a positivement assuré : ce qu'on fait pour ses membres et ses frères, il le regarde comme fait à lui-même ; et c'est à de telles œuvres que son royaume est préparé depuis l'origine du monde.

C'est à cette seule récompense que vous aspirez, mes chères sœurs, et je puis vous la promettre au nom du Seigneur, avec d'au-

tant plus d'assurance que vous serez moins exposées à recevoir en ce monde le prix de votre charité. Oui, mes chères sœurs, la charité est ici entièrement gratuite; et, en cela, elle diffère peut-être de celle dont vous vous croyez animées. Lorsque vous soulagez la misère des pauvres, vous n'êtes pas sans doute de ces hypocrites qui sonnent de la trompette pour avvertir l'univers qu'ils vont faire une bonne œuvre, et qui prouvent, par leur ostentation même, combien il leur en coûte pour s'élever au premier degré de la charité. Mais ne cherchez-vous pas votre récompense au moins dans la reconnaissance de ceux que vous secourez, et une marque d'ingratitude de leur part ne suffirait-elle pas pour tarir aussitôt la source de vos libéralités? C'est là, sans doute, un des pièges les plus dangereux de l'amour-propre; c'est là une des preuves les plus sensibles de l'imperfection et de l'inutilité de vos œuvres. Car, vous le savez, mes chères sœurs, en vain verseriez-vous dans le sein des pauvres des libéralités les plus abondantes; en vain emploieriez-vous à les nourrir tous les biens que la Providence vous a confiés, si ce n'est pas dans la vue de Dieu que vous agissez, si vous ne rapportez pas à sa gloire ces actes de générosité, vous n'êtes rien devant lui, et vos actions n'étant point animées par le motif de la charité, ne peuvent être agréables à ses yeux. Et à quelles marques connaîtrez-vous que vous agissez par le motif même de la charité? c'est, mes chères sœurs, si vous vous contentez de Dieu seul pour témoin de vos bonnes œuvres, si l'ingratitude des hommes n'en arrête point le cours, si vous continuez d'aimer, de soulager, de servir ceux mêmes qui vous insultent et vous outragent. Tel est encore le modèle que nous offrent ces vierges chrétiennes.

Car, il faut l'avouer, les pauvres que la charité soulage dans ces tristes demeures n'ont pas toujours des cœurs sensibles et reconnaissants. Moins touchés des soins qu'on leur prodigue qu'affligés de la nécessité où ils sont d'y avoir recours, ils repoussent quelquefois avec chagrin la main charitable qui s'avance pour les secourir. Ils répondent par des plaintes et des murmures au langage de la bonté et de la douceur. La charité elle-même prend à leurs yeux les couleurs de la dureté et de l'avarice, et ils regardent comme des ennemis ceux qui, par la sévérité d'un régime salubre, les empêchent de s'égorger, pour ainsi dire, de leurs propres mains, et les rappellent, comme malgré eux, à la vie et à la santé. Pieuses bienfaitrices de l'humanité, leurs murmures et leurs injustices sont-ils capables d'altérer dans vos cœurs la charité, l'amour fraternel? Non : ce n'est pas d'eux que vous attendez votre récompense; c'est à Dieu seul que se rapportent vos soins généreux, votre tendre empressement; et plus les hommes s'obstinent à vous refuser le tribut de reconnaissance qu'ils vous doivent, plus vous vous réjouissez de voir augmenter dans le ciel la couronne que

vous espérez. Vraies filles de Celui qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons, ce n'est point à titre d'hommes vertueux ou reconnaissants qu'ils attendissent vos cœurs, c'est à titre d'hommes malheureux; et votre charité n'a point d'autres bornes que celles de l'espèce humaine.

C'est encore là, mes chères sœurs, une leçon bien utile pour nous. Car, combien de fois ne nous arrive-t-il pas de suivre, dans l'exercice de la charité, nos goûts, nos antipathies, nos caprices, plutôt que la loi de la charité même; d'exclure celui-ci, de favoriser celui-là par une partialité fondée le plus souvent sur l'amour-propre? Or, ce n'est point là l'esprit du christianisme. Tous les hommes sont nos frères dans l'ordre de la nature, tous les chrétiens le sont d'une manière particulière en Jésus-Christ et dans l'ordre de la grâce; et qui-conque est malheureux a, par cela même, un droit acquis à nos bienfaits. Rappelez-vous ici, mes chères sœurs, un endroit de l'Evangile, qui jette un grand jour sur cette vérité, et qui me paraît une image fidèle de ce qui se pratique dans ce séjour de la charité. Jésus-Christ venait d'exposer le grand précepte qui nous oblige d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Un docteur de la loi lui demande : Quel est donc ce prochain que je dois aimer ainsi? *Et quis est meus proximus?* (Luc., X, 27, 29); et le Sauveur lui répond aussitôt par l'exemple d'un homme dépouillé par des voleurs, laissé demi-mort sur le chemin, sans autre ressource que la charité des passants, sans autre recommandation que ses malheurs. Un prêtre et un lévite le voient, et se contentent de le plaindre. Un Samaritain charitable sent ses entrailles émues à la vue de cet infortuné; il ferme ses plaies, il lui procure une retraite, il pourvoit libéralement à ses besoins. C'est ce Samaritain que Jésus-Christ nous donne pour modèle. Allez, nous dit-il, et faites de même : *Vade, et fac similiter.* (Ibid., 37.) C'est lui qui a bien compris ce que c'est que le prochain. Le prochain que nous devons aimer, que nous devons servir avec zèle et avec tendresse, c'est donc en général tout pauvre et tout malheureux. Qu'il nous soit d'ailleurs inconnu, qu'il nous soit plus étranger que le Juif ne l'était au Samaritain, sa misère et son indigence nous le rendent cher; et nous ne sommes dispensés des devoirs de la charité à son égard, que par une véritable impossibilité de les remplir. Fidèles servantes de Jésus-Christ, c'est pour cela que vos cœurs sont également ouverts à tous les malheureux; c'est d'après ces maximes évangéliques, qu'ils ont tous une part égale à vos bontés et à votre tendresse, et que votre charité, enfin, est aussi universelle que généreuse et désintéressée.

Voilà, mes chères sœurs, l'esquisse fort imparfaite de l'état que vous embrassez; voilà ce que vous prescrivent les lois auxquelles vous allez vous soumettre; voilà ce

que vous avez vu pratiquer avec ferveur, depuis que vous faites, dans cette sainte retraite, l'essai de vos forces et de votre courage; voilà enfin ce qui rend votre état si honorable pour vous, si précieux à la religion et à l'humanité. Votre état, vos fonctions sont la perfection de la charité, comme la charité elle-même est la perfection du christianisme.

Mais à Dieu ne plaise que l'excellence de cet état excite jamais dans vos cœurs aucun sentiment d'orgueil et de vaine gloire. On peut être fort imparfaite dans l'état le plus saint et le plus parfait; on peut quitter le monde, et l'aimer encore; on peut se dépouiller de ses biens, se consacrer soi-même au service des pauvres, et n'avoir pas dans le cœur cette charité qui seule peut donner du prix à nos actions; on peut être aux yeux des hommes un prodige de vertu, et n'être devant Dieu qu'un airain sonnante, une cymbale retentissante. Telle est, dit saint Augustin, dans la règle admirable que vous vous proposez de suivre; telle est, la différence de l'orgueil et des autres vices : ceux-ci nous font faire des fautes extérieures et visiblement mauvaises; celui-là nous tend, jusque dans nos bonnes œuvres, des pièges secrets et imperceptibles; il les sèche, pour ainsi dire, par la racine, et les anéantit avant même que nous ayons pu nous apercevoir de ses funestes progrès : *Alia quæcumque iniquitas in malis operibus exercetur ut piam; superbia vero bonis operibus insidiatur ut pereant.*

Concevez donc la plus haute idée de votre vocation; mais concevez aussi une idée juste de votre faiblesse et du besoin que vous avez de la grâce du Seigneur, pour en soutenir le poids et en remplir les obligations. Demandez cette grâce par d'humbles et ferventes prières, méritez-la par votre reconnaissance pour celles que vous avez déjà reçues; dites au Seigneur, dans les transports d'une sainte allégresse : O mon Dieu ! je connais toute l'excellence du partage que votre miséricorde m'a réservé : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* Quel sort plus heureux pouvais-je désirer ? Je renonce, pour votre amour, à tous les biens, à toutes les espérances de la terre; mais oserais-je les comparer avec les biens infinis dont vous daignez récompenser ce sacrifice ? C'est de votre main bienfaisante que j'attends un héritage éternel et incorruptible : je n'en veux point d'autre que vous, ô mon Dieu; vous-même serez, pendant toute l'éternité, mon partage et ma récompense : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* (Psal. XV, 5.) Oui, dans ce moment je vais recevoir le gage précieux de mon bonheur futur; je vais être admise au nombre de ces vierges parmi lesquelles le Roi des rois, le plus beau des enfants des hommes, choisit ses épouses bien-aimées. Hâtez, ô mon Dieu, hâtez le jour heureux où cet engagement si glorieux deviendra tout à fait irrévocable; et, dès ce moment, acceptez

l'offrande d'un cœur qui ne veut plus aimer que vous.

Symbole de pureté et d'innocence, voile sacré qui distinguez les épouses de Jésus-Christ, pourrais-je jamais vous quitter pour reprendre les vaines pompes de Satan, les viles livrées d'un monde pervers et corrompu ? pourrais-je jamais me rengager dans des pièges auxquels j'ai eu le bonheur d'échapper ? Non, mon Dieu; je vous bénirai à jamais de m'avoir ouvert les yeux sur la fausseté des biens et des plaisirs que promet ce monde trompeur, et sur la multiplicité de ses scandales : *Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum.* (Ibid., 7.) J'aurai toujours devant les yeux cette insigne faveur; et pour vous en témoigner ma vive reconnaissance, je prononcerai en présence de tout votre peuple des vœux déjà formés dans mon cœur. C'est votre main qui m'a conduite dans cet asile : votre main, Seigneur, m'y affermira; elle me soutiendra contre les tentations, elle me fortifiera contre ma propre faiblesse : *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi ne commovear.* (Ibid., 8.) Vous m'avez fait connaître les voies qui mènent à la vie : *Notas mihi fecisti vias vitæ.* (Ibid., 11.) Mais ce n'est pas assez, ô mon Dieu ! achevez l'ouvrage de votre miséricorde, et conduisez-moi dans la route que vous m'avez vous-même tracée; répandez dans mon âme l'onction de votre grâce; faites-moi comprendre, par une douce expérience, qu'un seul jour, dans votre maison, vaut mieux que des années entières dans les tabernacles des pécheurs; qu'être la dernière dans cette maison sainte, être l'humble servante de vos membres souffrants, c'est un sort préférable à toutes les grandeurs de la terre. O mon Dieu ! les richesses de votre grâce sont inépuisables, et votre main bienfaisante peut sans cesse répandre sur moi ces douces consolations : *Delectationes in dextera tua usque in finem.* (Ibid.) Mais que ces chastes délices ne me tiennent pas lieu de récompense, qu'elles ne soient que les prémices de ce torrent de saintes voluptés dont vous inonderez mon âme, lorsqu'elle aura le bonheur de vous contempler dans votre gloire : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* (Ibid.) C'est ce bonheur ineffable que je vous souhaite, mes chères sœurs, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

[Le même discours fut prêché aux Ursulines, ou devant d'autres religieuses chargées de l'éducation de la jeunesse, avec les changements suivants.]

DANS L'EXORDE.

Dégagées, par un sacrifice généreux, de tout ce qui pouvait vous attacher au monde, vous n'avez plus d'autre soin que de plaire à l'Epoux immortel auquel vous vous êtes consacrées : dévouées par état à la plus importante de toutes les œuvres de charité, vous n'avez point d'occupation plus chère

que d'inspirer son amour à la jeunesse confiée à vos soins. Est-il, aux yeux de la foi, un état plus heureux, un partage plus excellent ?

C'est ce partage, ma chère sœur, qui a été pour vous l'objet d'une noble ambition. Prévenue, dès vos premières années, des grâces et des miséricordes du Seigneur, vous avez connu le vide et l'enéant du monde, dans un âge où l'on n'en aperçoit ordinairement que l'éclat et les plaisirs. Plus il s'est efforcé de vous plaire, plus vous avez méprisé ses offres et dédaigné ses avantages. Votre unique désir a été de vous consacrer à l'amour du Seigneur et au service de ses enfants. Puisse le Père des miséricordes, qui vous a inspiré ces sentiments, les conserver toujours dans votre cœur ! Puissiez-vous ne perdre jamais de vue l'excellence de votre vocation et du partage qui vous est échu.

La démarche généreuse à laquelle vous vous disposez, ma chère sœur, vous procure un double avantage. En renonçant au monde, vous vous mettez à couvert de ses tentations et de ses dangers, et en cela vous partagerez le bonheur de toutes les âmes saintes que l'esprit de Dieu conduit dans la solitude : mais en rompant les liens de la chair et du sang, qui vous attachent au monde, vous ne ferez que resserrer davantage ceux de la charité envers le prochain. Vous joindrez, à des contemplations délicieuses pour la piété, des secours utiles à la société et à l'Eglise ; et en cela vous jouirez d'un avantage inconnu dans plusieurs autres retraites ; et en cela, dis-je, vous vengerez la vie religieuse du reproche d'inutilité, que lui font, avec tant d'injustice, les prétendus philosophes de nos jours.

Je veux, ma chère sœur, vous développer ici ce double avantage de votre vocation. La vanité du monde auquel vous renoncez l'importance de l'œuvre de piété et de miséricorde à laquelle vous vous consacrez. Ce sera le sujet des deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

DANS LA SECONDE PARTIE.

Il y a, Mesdames, entre Jésus-Christ et le monde une telle opposition de principes et de maximes, que ce qui est le plus précieux aux yeux de l'un ne peut être pour l'autre que vil et méprisable ; et s'il est un point dans lequel cette opposition se montre avec plus d'évidence, c'est particulièrement sur l'idée qu'il faut avoir de la profession religieuse, et sur l'estime qu'il faut en faire. Qu'est-ce qu'une communauté de religieuses, selon la doctrine des Pères et de l'Eglise catholique ? C'est une société d'âmes pieuses qui se réunissent pour pratiquer ce qu'il y a de plus sublime dans les préceptes et dans les conseils même de l'Evangile, et qui, dans un corps faible et mortel, imitent la pureté et la ferveur de ces esprits bienheureux qui sont sans cesse devant le trône du Très-Haut ; c'est la por-

tion la plus précieuse et la plus chère du troupeau de Jésus-Christ ; c'est l'ornement et la gloire de son Eglise. Tel est le jugement que nous devons porter d'une communauté religieuse où les saintes règles sont en vigueur, où le relâchement et l'esprit du monde n'ont point encore pénétré, et qui vit enfin d'une manière conforme à la sainteté de son état. Mais cette pureté angélique, ce détachement parfait, ces saintes rigueurs de la pénitence, toutes ces vertus qui nous ravissent d'admiration, de quel prix sont-elles aux yeux d'un mondain et d'un prétendu philosophe ? La démarche d'une jeune personne qui vient ensevelir dans la retraite ses talents et ses grâces lui paraît moins un sacrifice fait à la religion qu'un larcin fait à l'Etat et à la société ; et, ne jugeant de cette résolution que par les principes d'une politique profane, peu s'en faut qu'il ne regarde comme un crime ce que la religion nous apprend à regarder comme un acte héroïque de vertu.

Mais quoi ! ces différentes sociétés de vierges chrétiennes, que la Providence a distribuées dans nos villes et dans nos campagnes, méritent-elles donc ce reproche d'inutilité, par lequel on cherche à les rendre odieuses et méprisables, et ne rendent-elles en effet aucun service à la patrie ? Si c'était ici le lieu d'en entreprendre la défense, je vous dirais, Mesdames, qu'elles en sont au contraire les anges tutélaires. Je vous dirais qu'il n'est point de secours que l'humanité ne reçoive de leurs mains charitables ; je vous dirais que ces richesses, que le monde leur envie avec tant d'injustice, sont la matière des plus abondantes aumônes ; je vous dirais enfin que celles même d'entre elles qui se sont ensevelies dans la retraite la plus profonde, et qui semblent n'avoir plus aucun rapport avec la société, sont peut-être celles qui lui rendent les services les plus importants. En effet, le commerce qu'elles s'interdisent avec les hommes, elles l'entretiennent sans cesse avec Dieu : la nuit et le jour elles lèvent vers le ciel leurs mains pures et innocentes ; et, au lieu des foudres que mériteraient nos crimes, elles attirent sur nous ses bénédiction et ses faveurs. Mais si vous étiez peu touchées de cet objet, je vous dirais : Voyez, Mesdames, combien de ces sociétés religieuses se dévouent directement au service de l'humanité. Considérez cette pieuse hospitalière qui immole à la charité toutes les répugnances de la nature ; elle vient s'ensevelir toute vivante dans les misères humaines ; elle passe au milieu des horreurs de la mort les plus beaux jours de sa vie ; elle respire sans crainte un air imprégné, pour ainsi dire, de tous les principes du trépas ; elle reçoit l'odeur des cadavres et le souffle empoisonné des mourants ; elle accoutume ses yeux à voir leurs plaies hideuses, ses oreilles à entendre leurs gémissements et leurs cris douloureux, ses mains délicates à leur rendre les services les plus humiliants, à les

panser, à les ensevelir; elle s'arrache, pour les secourir, d'entre les bras du sommeil; elle leur parle comme à ses frères; elle les sert comme s'ils étaient ses maîtres. Ici, un spectacle non moins attendrissant se présente à vos regards. Je vois des vierges chrétiennes s'arracher aux douceurs de la retraite, pour se consacrer aux fonctions pénibles de l'éducation publique; je vois des filles, distinguées quelquefois par la sagacité de leur esprit et l'étendue de leurs lumières, se rabaisser jusqu'à la faiblesse des enfants de leur sexe, bégayer avec elles les éléments des lettres et de la religion, et descendre à des soins qui paraissent souvent trop gênants et trop pénibles à celles mêmes qui leur ont donné le jour. C'est à ces fonctions, Mesdames, que vous êtes particulièrement consacrées; c'est là ce qui distingue, ce qui caractérise votre saint institut; c'est ce qui le rend aussi précieux pour la société qu'édifiant pour la religion; c'est, en un mot, ce qui vous attire la considération, le respect, la reconnaissance des citoyens. En effet, souffrez, Mesdames, que je sois ici l'interprète de vos sentiments: est-il, dans l'enceinte de cette ville, une famille qui n'ait contracté, envers cette sainte maison, les obligations les plus essentielles? Si l'honnêteté, la décence, la pureté des mœurs règnent parmi nous, n'est-ce pas dans ce sanctuaire que les principes en ont été puisés? Filles vertueuses, épouses fidèles, mères chrétiennes, n'êtes-vous pas redevables à cette maison de l'éducation que vous avez reçue, de l'heureuse facilité avec laquelle vous remplissez les devoirs de ces différents états? Et, soit que vous communiquiez par vous-mêmes à vos enfants les leçons de vertu qui vous y ont été données, soit que vous les leur fassiez puiser dans la source même, leur reconnaissance ne doit-elle pas toujours remonter jusqu'à ces pieuses épouses de Jésus-Christ? Mais quelque service que vous rendiez à la société, en élevant dans l'intérieur de votre maison l'espérance d'un certain nombre de familles, ce n'est là, Mesdames, que la moindre partie de vos fonctions. Le titre sous lequel votre institut me paraît le plus cher à la religion et à la patrie, ce sont ces écoles publiques, où je vois entrer en foule des enfants de tout âge et de toute condition; où la fille de l'artisan et du pauvre vient recevoir gratuitement des instructions précieuses, et dissiper les ténèbres de l'ignorance à laquelle sa pauvreté même semblait la condamner. Politique profane, n'affectez point de diminuer le prix de ce service important; n'avancez point vos paradoxes aussi absurdes qu'inhumains; ne nous dites point qu'il est dangereux d'instruire le peuple, qu'il est plus sûr de le laisser dans son ignorance; c'est avilir l'humanité, c'est contredire la religion que d'élever de pareils systèmes. Hé quoi! ces enfants que la Providence a placés dans des classes inférieures, qu'elle a réduits à la pauvreté, ne sont-

ils pas nos égaux? ne sont-ils pas formés à l'image et à la ressemblance de Dieu? ne sont-ils pas destinés à le connaître et à l'aimer? n'est-ce pas pour eux comme pour les riches que Jésus-Christ est mort? ne les appelle-t-il pas comme les autres à la connaissance de son Evangile? n'ont-ils pas eux-mêmes des devoirs à remplir envers la société comme envers la religion, et n'est-il pas souverainement intéressant qu'ils les connaissent; et peuvent-ils les connaître si on les laisse dans la grossièreté et l'ignorance? Non, je le dis avec assurance, l'ignorance n'est bonne à rien; elle ne produit que la superstition, la barbarie, la férocité. Les mœurs seront d'autant plus douces et plus pures, les peuples seront d'autant plus soumis aux puissances, d'autant plus empressés à remplir tous les devoirs de sujets et de citoyens, qu'ils seront plus solidement instruits des vérités de la religion, qui consacre tous ces devoirs. Et qui ne sait combien il est difficile d'inculquer les preuves de la religion à des enfants qui ne peuvent s'aider du secours de la lecture? Les personnes pieuses, qui, par un principe de religion et de charité, donnent aux enfants des pauvres ces premières instructions, sont donc en effet les bienfaitrices de l'humanité; et je ne crains point de le dire avec saint Augustin, que je considère ici, moins comme un Père de l'Eglise que comme un des plus beaux génies de l'antiquité, elles rendent à la société un service plus important que ces savants orgueilleux qui enseignent, avec tant de faste, des sciences souvent aussi inutiles que sublimes; car qui de nous, dit ce grand homme, n'aimerait pas mieux oublier et toute la littérature profane et tout ce qu'on regarde, à tort ou avec raison, comme l'armure de l'esprit, que les connaissances élémentaires qu'il a reçues de ses premiers maîtres?

Rien n'est donc plus intéressant pour la religion, pour la société, que la première éducation de la jeunesse. Rien de plus précieux, pour l'une et pour l'autre, qu'une société de personnes vertueuses, qui se consacre à cette fonction aussi épineuse qu'importante. Car ne croyez pas, ma chère sœur, que cet emploi, quoiqu'il s'exerce envers des enfants, soit exempt de difficultés et de peines, ou que des dispositions médiocres puissent suffire pour s'en acquitter avec fruit. De quelle bonté, de quelle douceur, de quelle patience ne faut-il pas être animé, pour se proportionner à la faiblesse de ces enfants, pour vaincre leur grossièreté, leur opposition à l'application et à l'étude? Non, il n'y a que la charité, et la charité la plus noble et la plus désintéressée, qui puisse vous soutenir dans ce travail si pénible et si fastidieux. Ce n'est pas de la part des hommes que vous devez attendre votre récompense; ils jouissent de vos bienfaits et de vos travaux, sans même en connaître le prix; ce n'est pas de la reconnaissance des enfants mêmes que vous

instruisez, parce que, trop sensibles à la correction, votre zèle et vos tendres soins ne leur causent que du chagrin, et ne font que les importuner; ils repoussent avec dégoût la main charitable qui veut les introduire dans les connaissances les plus utiles et dans les sentiers de la vertu. L'unique pensée qui puisse vous faire supporter tant de dégoût, c'est celle de la récompense éternelle, en vue de laquelle vous agissez; c'est le désir de conserver à Jésus-Christ ces âmes qu'il a rachetées de son sang; c'est l'exemple même de ce Dieu Sauveur, qui a montré pour les enfants tant de prédilection et de tendresse; qui, pendant le cours de sa vie mortelle, les faisait approcher de lui et leur imposait les mains avec tant de complaisance, et qui nous a donné, comme un des principaux caractères de sa mission divine, le zèle avec lequel il annonçait aux pauvres les vérités du salut : *Pauperes evangelizantur.* (Luc., VII, 22.) Cette charité, ma chère sœur, est donc la vertu propre à l'état que vous voulez embrasser. C'est donc cette vertu que vous devez demander à Dieu avec les plus vives instances; elle seule peut donner du prix à votre sacrifice; elle seule peut vous faire remplir les devoirs auxquels vous vous obligez, et les fonctions intéressantes auxquelles vous vous consacrez.

Mais si la pénétration de l'esprit, si les talents naturels ne suffisent pas pour s'appliquer avec fruit à l'éducation de la jeunesse, il est également certain, mes chères sœurs, que le zèle le plus ardent, la charité la plus tendre ne seront pas suffisants s'ils ne sont accompagnés de science et de lumière. Vous n'êtes pas uniquement destinées à dissiper dans les jeunes personnes de votre sexe les ténèbres les plus épaisses de l'ignorance, et à leur procurer le moyen de s'instruire par la lecture; vos fonctions ont quelque chose de plus noble et de plus élevé. Vous êtes en quelque sorte nos coopératrices dans une des parties les plus essentielles de notre ministère. C'est vous qui donnez à ces enfants les premières connaissances de la religion; c'est vous qui commencez à leur en développer les mystères et à leur en expliquer les préceptes. Combien donc n'est-il pas nécessaire que vous possédiez vous-mêmes cette science du salut que vous leur communiquez? Ne vous y trompez pas, mes chères sœurs; la connaissance la plus approfondie de la religion n'est pas trop pour développer, même à des enfants, ces vérités

précieuses qui sont renfermées dans le catéchisme. Pour les leur faire comprendre, et, ce qui n'est pas moins nécessaire, pour les leur faire apprendre avec fruit, il faut non-seulement que vous sachiez vous-mêmes, avec la plus grande précision, et les dogmes qui sont l'objet de notre foi, et les vérités de morale qui sont la règle de notre conduite; mais il faut aussi que vous possédiez l'histoire de notre sainte et divine religion; il faut que vous soyez en état de leur rapporter avec précision et avec dignité les prodiges qui servent de fondement et de preuves à notre foi, ces miracles de la bonté, de la puissance et de la providence de Dieu, qui éclatent dans l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il faut donc que vous vous nourrissiez vous-mêmes du suc des saintes Ecritures, que vous vous familiarisiez avec les livres qui vous en développent les sens profonds et mystérieux; il faut donc, en un mot, que votre piété ne soit pas moins solide et éclairée que tendre et affectueuse.

Voilà, en peu de mots, ma chère sœur, les devoirs particuliers de l'état que vous embrassez; voilà ce que vous prescrivent les lois auxquelles vous allez vous soumettre; voilà ce que vous avez vu pratiquer avec ferveur depuis que vous faites dans cette sainte retraite l'essai de vos forces; voilà enfin ce qui rend votre état si honorable pour vous, si précieux à la religion et à la patrie. Mais à Dieu ne plaise que l'excellence de cet état excite jamais dans votre cœur des sentiments d'orgueil et de vaine gloire; on peut être fort imparfaite dans l'état le plus saint et le plus parfait; on peut quitter le monde et l'aimer encore; on peut se dépouiller de ses biens et se consacrer soi-même aux œuvres de charité, sans avoir dans le cœur cette charité qui peut seule donner du prix à nos actions; on peut être aux yeux des hommes un prodige de vertu, et n'être devant Dieu qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante. Telle est, dit saint Augustin, dans la règle admirable que vous vous proposez de suivre, telle est la différence de l'orgueil et des autres vices; ceux-ci nous font commettre des fautes extérieures et des actions visiblement mauvaises; celui-là nous tend, jusque dans nos bonnes œuvres, des pièges secrets et imperceptibles; il les sèche, pour ainsi dire, par la racine, et les anéantit avant même que nous ayons pu nous apercevoir de ses funestes progrès, etc.

PANÉGYRIQUES

ET FÊTES DE L'ÉGLISE ET DES SAINTS

I. EXORDE

*Pour le jour de Sainte-Geneviève,
SUR L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL,
Prêché à Nanterre, le 3 janvier.*

Cæci vident, claudi ambulant, surdi audiunt, mortui resurgunt. (Matth., XI, 5.)

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent.

Tels sont, mes frères, les prodiges éclatants par lesquels Jésus-Christ s'est montré le maître de la nature : telles sont les preuves triomphantes qu'il nous a données de sa divinité et de la vérité de la religion qu'il venait établir. Mais ce qui prouve plus sensiblement encore la plénitude de puissance qui résidait en lui, c'est que, non content d'opérer par lui-même ces merveilles, il a laissé à ses disciples le pouvoir de les renouveler. Celui qui croit en moi, nous dit-il, fera les miracles que je fais moi-même, et en fera de plus grands encore : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet. (Joan., XIV, 12.)* Combien de fois cette promesse de notre Sauveur ne s'est-elle pas accomplie pour la consolation et la gloire de l'Eglise chrétienne ! combien de fois n'a-t-on pas vu les fidèles disciples de Jésus-Christ commander à la nature, chasser les maladies et la mort, et renouveler enfin tous les prodiges dont la Judée avait été témoin !

Peuples fidèles, qui venez en foule honorer Geneviève dans les lieux que sa naissance a illustrés, par combien de merveilles le Tout-Puissant n'a-t-il pas autorisé votre confiance dans son intercession ! A sa voix les aveugles ont vu, les boiteux ont marché, les sourds ont entendu, les morts ont ressuscité : à sa voix le fier Attila a été saisi de frayeur et a interrompu le cours impétueux de ses victoires et de ses ravages ; à sa voix les cieux qui étaient devenus d'airain, ont répandu sur la terre une douce rosée, et la terre, auparavant avare et ingrate, s'est couverte de riches moissons. Sa mort n'a pu interrompre le cours de ses prodiges, et les lieux qui l'ont vue naître, ceux où repose sa cendre sont également célèbres par le nombre et l'éclat des faveurs qu'elle y répand au nom du Seigneur.

Rien n'est donc plus légitime que votre confiance et votre empressement. Mais, mes frères, demandez-vous toujours à Dieu et à votre sainte protectrice les grâces qui vous sont les plus nécessaires ? Les maladies de votre âme vous touchent-elles autant que celles de votre corps ? Si le Seigneur per-

mettait que vous fussiez privé de cet organe précieux par lequel nous recevons la lumière, vous viendriez peut-être en demander le rétablissement et la guérison à cette humble servante de Jésus-Christ, qui, dès son enfance même, a exercé sur sa propre mère le pouvoir qu'elle avait reçu d'éclairer les aveugles ; et ce prodige dont nous voyons ici le monument animerait votre foi et vos espérances. Hélas ! mes frères, il est un aveuglement plus funeste que celui-là, c'est l'aveuglement de l'esprit, qui, nous laissant jouir du spectacle magnifique de l'univers, nous empêche de nous élever jusqu'à l'Être infiniment bon, infiniment grand, qui l'a tiré du néant ; aveuglement d'autant plus dangereux que nous nous en apercevons moins, qu'il nous cache tous nos autres maux, qu'il nous fait aimer nos ténèbres, qu'il nous les fait prendre souvent pour la lumière même.

C'est de cette effrayante maladie que nous devrions surtout demander à Dieu la guérison, par l'intercession de l'illustre vierge dont le culte nous rassemble. Lui seul peut nous donner ces yeux éclairés du cœur, qui nous font discerner la voie qui conduit à la vie de celle qui conduit à la mort, qui nous découvrent les pièges dont nous sommes environnés et les moyens de les éviter. Demandons-les avec des instances proportionnées au besoin que nous en avons, au danger que nous courons s'ils nous sont refusés.

Mais tandis que nous sollicitons, par d'ardentes prières, le Père des lumières de nous éclairer, nous devons aussi faire tout ce qui est en nous pour écarter tout ce qui a produit jusqu'à présent nos funestes ténèbres, et profiter avec soin de tous les moyens que la bonté de Dieu nous fournit pour les dissiper. C'est dans cette vue que j'ai dessein de vous entretenir dans les deux parties de ce discours : 1^o des causes les plus ordinaires qui produisent en nous l'aveuglement spirituel ; 2^o des remèdes que Dieu nous offre contre l'aveuglement spirituel. *Ave, Maria.*

[Voyez le Sermon de l'Aveuglement spirituel, au CARÊME, col. 555.]

II. EXORDE

Pour le jour de Saint-Hilaire, (le 13 janvier.)

SUR L'INCARNATION.

Verbum caro factum est. (Joan., I, 14.)

Le Verbe s'est fait chair.

Quelle sublime vérité nous est annoncée, mes frères, par ces paroles de l'Évangile !

quelle gloire pour la nature humaine qui se trouve unie dans la même personne avec la Divinité ! quel motif de reconnaissance envers Dieu ! Ce Verbe qui était au commencement dans le sein de Dieu, qui lui-même était Dieu, le Verbe par qui toutes choses ont été tirées du néant, s'est abaissé jusqu'à prendre notre nature ; il est devenu semblable à nous, il a habité au milieu de nous. O mystère ! ô profondeur de la sagesse de Dieu ! ô richesses infinies de ses miséricordes ! Heureux chrétiens, il vous a été donné de percer les ombres qui l'environnent, et de découvrir sous les faibles apparences de l'humanité le Fils unique du Très-Haut. Quelles actions de grâces ne devez-vous pas au Dieu plein de miséricorde qui vous a appelés à la connaissance de ce mystère adorable ? Quelles bénédictions ne devez-vous pas à la mémoire des grands hommes dont il s'est servi pour conserver au milieu de vous cette foi qui fait votre gloire et votre bonheur ?

C'est à ce titre, mes frères, que nous honorons en ce jour le saint pontife dont ce temple porte le nom. Oui, si la foi du Verbe incarné est demeurée parmi nous dans toute sa pureté ; si les Gaules ont été presque entièrement préservées de cette hérésie monstrueuse qui a ravagé le reste de l'univers, et qui, en dépouillant le Verbe de sa divinité, renversait du même coup le mystère de l'Incarnation, celui de notre rédemption, la religion tout entière ; c'est surtout à saint Hilaire que nous en sommes redevables. Le Seigneur l'avait opposé à ce torrent impétueux, comme un mur d'airain, comme une digue insurmontable contre laquelle tous les flots de l'erreur, tous les efforts du monde et de l'enfer sont venus se briser.

En vain l'hérésie, qui le redoute, l'arrache-t-elle au troupeau qu'il défend avec tant de courage ; en vain, sous le nom de concile, un brigandage odieux entreprend-il de le faire descendre du rang des évêques dont il est l'ornement ; en vain un prince dévoué aveuglément à l'erreur le bannit dans les provinces les plus éloignées de son empire : il les parcourt, moins comme un exilé que comme un conquérant qui les soumet de nouveau à l'empire de Jésus-Christ. Il ranime dans ces malheureuses contrées la lumière qui était prête à s'y éteindre ; et, par lui, l'Orient reçoit, à son tour, des Gaules la foi qu'il leur avait communiquée. Les temples, les assemblées des évêques, le palais même de l'empereur, retentissent de sa voix puissante. Partout il attaque l'erreur, partout il en demeure victorieux. Sainte Eglise de Jésus-Christ, dans ces temps malheureux où l'erreur osait citer pour elle des conciles nombreux, où l'univers entier s'étonnait presque d'être devenu arien, il fut un des forts dans le petit nombre desquels éclatait votre sainteté et votre gloire. Ce fut lui qui sécha vos larmes et qui répara vos pertes ; ce fut lui qui dessilla les yeux de ces pasteurs infor-

tunés que la fraude ou la violence avait engagés à favoriser, en apparence, des erreurs que jamais ils n'avaient cessé de détester.

Bientôt les ariens se repentent d'avoir attiré dans l'Orient un ennemi si redoutable ; ils le rendent, par dépit et par désespoir, à son Eglise et à sa patrie : il y retourne chargé des dépouilles de l'arianisme. A sa vue, l'Italie, l'Illyrie, les Gaules, quittent le deuil dont elles s'étaient couvertes ; elles reçoivent avec des transports de joie le vengeur de la religion, le vainqueur de l'hérésie. Sa charité, son éloquence douce et insinuante achèvent de détruire les dissensions et les défiances : les chefs de l'erreur sont proscrits, les décrets des faux conciles sont anéantis, les liens de l'unité sont resserrés, le triomphe de la foi est assuré pour jamais.

Tel fut le grand évêque que vous honorez, mes frères, comme votre protecteur : tels furent les exploits qui rendront sa mémoire éternellement précieuse à l'Eglise du Seigneur ; tel serait la matière de son éloge, si je croyais qu'il fût possible d'ajouter à l'idée que vous avez conçue de sa science, de son zèle, de sa charité.

Mais il est, mes frères, une manière d'honorer Saint-Hilaire, que je trouve tout à la fois plus digne de lui et plus utile pour vous : c'est de vous confirmer dans la saine doctrine qu'il a enseignée, qu'il a défendue avec tant de succès et de gloire ; c'est de confondre des erreurs pernicieuses qu'il a, ou combattues directement, ou étouffées, pour ainsi dire, avant même que l'enfer les eût produites, et qui semblent aujourd'hui vouloir sortir du puits de l'abîme où les foudres de l'Eglise les ont précipitées depuis tant de siècles ; c'est enfin d'animer dans vos cœurs les sentiments d'adorations, d'amour, de confiance, qu'il est impossible de ne pas concevoir pour Jésus-Christ, lorsqu'on a le bonheur de le connaître tel qu'il est selon la foi.

Pour cela, mes frères, je ne me propose qu'une simple explication de mon texte : *Le Verbe s'est fait chair* ; qu'est-ce que le Verbe ? vous le verrez dans ma première partie. Que faut-il entendre lorsqu'on dit qu'il s'est fait chair ? ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Voyez le Sermon sur l'Incarnation, au jour de Noël, AVENT, col. 425.]

III. EXORDE

Pour le jour de Saint-Sulpice (le 17 janvier).

Les beaux jours de l'Eglise étaient déjà passés, et elle avait perdu dans les Gaules une partie considérable de sa beauté et de sa gloire, lorsque saint Sulpice y parut. Nos barbares ancêtres, en entrant dans son sein, y avaient apporté la féroce de leurs mœurs ; et, pour me servir de l'expression du Prophète, en multipliant le nombre de ses enfants, ils n'avaient pas augmenté sa consolation et sa joie : *Multiplicasti gentem et non magnificasti letitiam.*

(*Isa.*, IX, 3.) Avec quel éclat Sulpice ne parut-il pas au milieu des ténèbres qui commençaient alors à se répandre ! quelles vertus ne fit-il pas admirer dans une cour à peine civilisée ! Admis au conseil de ces fiers conquérants des Gaules, avec quelle sagesse n'en dirigea-t-il pas les démarches et les entreprises ! par quelle douceur n'en tempéra-t-il pas la dureté et la rudesse ! L'Eglise partagea bientôt avec l'Etat ses soins et sa sollicitude. Il monte sur le siège de Bourges, et toutes les vertus des grands évêques des premiers siècles paraissent s'y placer avec lui. A sa voix, les vaines idoles achèvent de tomber, le juif obstiné ouvre les yeux à la lumière, la discipline se rétablit, les mœurs s'adoucissent, et le peuple trouve en lui un guide sûr, un pasteur plein de vigilance, un père bienfaisant. C'est sous ces traits, mes frères, que l'histoire de l'Eglise nous représente votre illustre patron, et c'est ce qui ferait aujourd'hui la matière de son éloge, si je croyais pouvoir ajouter quelque chose à la vénération profonde dont vous êtes pénétrés pour lui. Je reviens à l'Eglise qu'il a consolée par ses vertus, qu'il a glorifiée par ses miracles, et qui le regarde comme un des anneaux les plus brillants de cette chaîne sacrée qui a fait passer, depuis les apôtres jusqu'à nous, le dépôt précieux de la doctrine et des mœurs apostoliques. Vous inspirer pour elle de nouveaux sentiments d'amour et de respect, c'est entrer dans les vues de ce grand pontife, et ajouter, s'il est possible, de nouvelles délices à celles dont il jouit dans le sein de Dieu.

L'Eglise nous est surtout représentée dans l'Ecriture sous deux points de vue principaux. Elle est la colonne et la base inébranlable de la vérité, et sous ce point de vue son autorité exige toute notre soumission ; elle est la mère qui nous engendre à Jésus-Christ, et sous cet aspect elle mérite tout notre amour. Voilà, mes frères, tout le sujet de ce discours. L'étendue de la soumission que nous devons à l'Eglise, considérée du côté de l'autorité que Dieu lui a confiée, sera le sujet de la première partie ; les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise, considérée comme notre mère, seront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Les deux parties se trouvent au quatrième dimanche de Carême, col. 575]

IV. EXORDE

Pour le jour de Saint-Joseph (le 19 mars ou le 20 avril).

Erat Jesus incipiens quasi annorum triginta, et putabatur filius Joseph. (*Luc.*, III, 25.)

Jésus commença à se manifester vers l'âge de trente ans, et on le croyait fils de Joseph.

Ne soyons point étonnés, Mesdames, que Jésus-Christ, pendant la plus grande partie de sa vie mortelle, ait été regardé par le commun des hommes comme le fils de Joseph ; sa génération éternelle et son incarnation dans le sein d'une Vierge étaient

des mystères que la chair et le sang ne pouvaient révéler ; et le Père céleste ne les avait presque encore fait connaître qu'à la Vierge même, dans les entrailles de laquelle ces merveilles s'étaient opérées, et à l'homme juste qu'il lui avait donné pour époux et pour défenseur.

Et combien de circonstances concouraient à établir cette fausse opinion parmi les hommes. Soit que l'on considérât l'amour que Joseph avait pour Jésus-Christ, les soins pleins de tendresse qu'il avait pris de son enfance, la sollicitude avec laquelle il l'avait sauvé des fureurs d'Hérode, l'empressement et l'inquiétude avec laquelle il l'avait cherché lorsqu'il s'était éloigné de ses regards : soit que l'on fît attention à la piété filiale, au respect, à la soumission que Jésus-Christ avait pour lui, n'était-on pas porté à croire qu'il était véritablement l'auteur de ses jours ? L'Ecriture elle-même lui donne sans détour cette auguste qualité : Votre père et moi, dit à Jésus-Christ sa mère, nous vous cherchions, plongés dans la douleur et l'amertume : *Ego et pater tuus dolentes quærebamus te.* (*Luc.*, II, 48.)

Cependant, mes frères, la foi nous apprend, et c'est un des articles principaux de notre sainte religion, que Joseph n'était pas véritablement le père de Jésus-Christ ; qu'il n'était que l'époux, aussi chaste que fidèle, de sa bienheureuse mère, le témoin et le protecteur de sa virginité, le confident des secrets du Très-Haut, et en plusieurs manières différentes, le coopérateur du mystère ineffable de notre rédemption. En faut-il davantage pour nous donner de saint Joseph l'idée la plus grande et la plus sublime ? Ah ! pour exciter notre admiration envers lui, il n'est pas nécessaire de nous le montrer comme le Fils de David, et le dernier rejeton de sa royale famille. Il suffit que nous sachions qu'il est l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus-Christ notre Sauveur. Oui, c'est lui qui a couvert d'un voile honorable l'opération divine que l'Esprit-Saint ne voulait pas encore manifester aux hommes, et c'est à l'abri de son nom que Marie a osé paraître mère. Oui, il a vu naître le Fils éternel du Très-Haut ; il l'a reçu dans ses bras ; il lui a prodigué, et il en a reçu les plus tendres caresses ; il l'a nourri du travail de ses mains ; il l'a vu croître sous ses yeux et dans sa propre maison, en grâce et en sagesse ; il en a été cru et appelé le père, et ce Dieu fait homme lui a été soumis : quel mortel a jamais été plus honoré ? En vain, mes frères, nous efforcerions-nous de concevoir le degré sublime de gloire auquel saint Joseph a été élevé ; sa gloire ne cède qu'à celle de Marie, et nulle autre dans le ciel et sur la terre ne peut lui être comparée.

Mais c'est de ses rapports avec Jésus-Christ que saint Joseph tire toute sa gloire, et cette gloire est celle même de Jésus-Christ qui réfléchit sur lui. Plus nous concevons de dignité et de grandeur dans le Fils de

Dieu, devenu le Fils de l'homme, plus aussi nous prenons une idée sublime de celui qui a eu avec cet Homme-Dieu des rapports si tendres et si intimes, et à qui il a daigné donner le doux nom de père.

Et n'est-ce pas d'ailleurs à Jésus-Christ que se rapporte définitivement votre dévotion envers saint Joseph, et le culte religieux que vous lui rendez ? n'est-ce pas pour qu'il vous conduise à Jésus-Christ, que vous l'avez choisi pour votre patron et votre protecteur ? et n'êtes-vous pas enfin les épouses chéries de celui dont il a passé pour être le père ? Je contribuerai donc à la gloire de saint Joseph, et j'entrerai en même temps dans les vues de cette piété éclairée dont vous êtes animées, en vous entretenant aujourd'hui des grandeurs de ce Dieu fait homme auquel vous vous êtes consacrées. Je le considérerai d'abord comme le Fils et le Verbe de Dieu ; et ses grandeurs, sous ce premier point de vue, seront le sujet de ma première partie. Je le considérerai ensuite dans son incarnation ; et les traits de gloire et de lumière qui éclatent à travers les ombres de son humanité, seront le sujet de la seconde. Invoquons la Vierge mère de Jésus-Christ et épouse de Joseph. *Ave, Maria.*

[Le sermon est celui des *Grandeurs de Jésus*, comme au jour de l'Annonciation, CARÊME, col. 547.]

V. EXORDE

Pour le jour de Saint-Jacques, Saint-Philippe
(le 1^{er} mai).

Dicit ei Philippus : Domine, ostende nobis, Patrem et sufficit nobis. (Joan., XIV, 8.)

Philippe dit à Jésus : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit.

Tel était, mes frères, le vœu que formait, dans l'ardeur de sa charité, un des saints apôtres qui sont en ce jour l'objet de votre vénération et de votre culte : et tel est aussi le vœu que doivent former de toute l'étendue de leur cœur les véritables chrétiens. Oui le terme de nos désirs et l'objet légitime de nos espérances est ce jour heureux où nous verrons sans ombre et sans nuage notre Père et notre Dieu. Cette connaissance nous est seule nécessaire, et elle seule nous suffit, parce qu'en voyant le Père, nous verrons aussi le Fils qui est dans lui et dans lequel il est ; parce que nous verrons dans l'un et dans l'autre l'Esprit consolateur qui n'est avec l'un et l'autre qu'un seul et même Dieu, et que cette vue claire et distincte portera dans nos âmes la joie la plus pure et le bonheur le plus parfait.

Déjà, mes frères, nous avons par la foi les prémices de cette sublime connaissance. Déjà connaissant le Fils éternel qui s'est fait homme pour nous, et qui a habité au milieu de nous, nous connaissons aussi le Père qui l'engendre de sa propre substance, et qui l'a envoyé sur la terre pour nous racheter ; mais nous ne voyons l'un et l'autre que comme dans une énigme, et les nuages à travers lesquels nous les apercevons ne seront entièrement dissipés que dans cette

demeure céleste où Jésus-Christ est déjà monté pour nous préparer la place que nous devons y occuper. C'est lui-même, mes frères, qui nous l'assure ; il n'est retourné au ciel que pour nous en frayer le chemin : *Vado parare vobis locum.* (Joan., XIV, 2.) Il reviendra vers nous, il nous prendra avec lui, et rien ne pourra plus nous en séparer : *Iterum venio et accipiam vos ad meipsum.* (Ibid., 3.) O doux espoir, ô pensée bien capable d'adoucir la rigueur de notre exil, et en même temps de nous en faire désirer la fin avec ardeur !

Puissions-nous le hâter, ce jour heureux, où, dégagés de tous les liens qui nous attachent à la terre, nous nous élèverons dans les airs au-devant de Jésus-Christ ; où il nous introduira dans le ciel comme des captifs dont il aura rompu les fers, et qu'il aura arrachés à la puissance des ténèbres ; où nous verrons notre libérateur, non plus seulement à travers les voiles mystiques sous lesquels la foi nous le montre aujourd'hui, mais à découvert, mais des yeux mêmes de notre corps. Cette espérance vit au fond de nos cœurs : mais hélas ! qu'elle diffère à être remplie, et que ces retards sont à charge à notre amour !

Au moins, mes frères, si le poids de notre corps mortel nous retient encore ici-bas, que notre cœur s'élève avec Jésus-Christ au plus haut des cieux ; qu'il soit d'avance où est déjà notre trésor ; que tous nos désirs se portent avec vivacité vers la béatitude suprême à laquelle il nous appelle, et que les biens frivoles dont nous pouvons jouir dans notre exil ne nous fassent pas oublier les délices inaltérables qui nous attendent dans notre patrie. Je viens, mes frères, essayer d'exciter de plus en plus dans vos cœurs ces sentiments si essentiels à la piété chrétienne ; et pour cela je veux opposer au bonheur qui nous est promis dans la vie future, les maux auxquels nous sommes sujets dans celle que nous traînons sur la terre. Que sommes-nous ici-bas, et quel est l'état d'un véritable chrétien dans le monde, ce sera le sujet de ma première partie : que serons-nous dans le ciel, et quelle espèce de félicité nous y attend, ce sera le sujet de la seconde.

[Les deux parties au CARÊME, col. 288.]

PÉRORAISON.

Voilà, mes frères, une légère image des biens infinis dont le Seigneur nous comblera dans son royaume. Vous connaissez maintenant le but vers lequel vous devez marcher, et vous connaissez aussi le chemin qui doit vous y conduire : *Et viam scitis.* (Joan., XIV, 4.) Ce chemin n'est autre chose que Jésus-Christ, qui est, comme il nous le dit lui-même, la voie, la vérité et la vie : *Ego sum via, veritas, et vita.* (Ibid., 6.) Il est la voie par ses préceptes et par ses exemples : ce n'est donc qu'en observant exactement sa loi sainte, en marchant fidèlement sur ses traces, que nous pouvons parvenir au véritable bonheur. Il est la vérité éter-

nelle et immuable : il faut donc croire en lui comme nous croyons en Dieu même ; ses promesses sont donc aussi certaines que magnifiques ; ses paroles sont donc le fondement inébranlable de nos espérances. Il est la vie, et sans lui il n'y a que perdition et que mort : c'est donc à lui que nous devons uniquement nous attacher ; il n'y a donc d'objet légitime de nos désirs que sa grâce dans ce monde, et sa possession éternelle dans l'autre.

C'est par lui, mes frères, c'est en suivant la route pénible qu'il a tracée par son sang et ses sueurs, que les saints apôtres sont parvenus à la gloire dont ils jouissent. Conjurons-le de nous tendre du haut des cieux une main secourable, et de nous aider à marcher dans les mêmes sentiers. Il ne nous est pas donné de les suivre d'un pas égal dans les voies du salut ; de parvenir comme eux à la perfection de la charité, en donnant pour l'Evangile notre sang et notre vie : mais que la distance immense que nous apercevons entre eux et nous ne nous inspire ni découragement, ni défiance. Il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Père céleste ; et si notre récompense est inférieure à celle qu'ils ont méritée et obtenue, elle sera cependant infinie par rapport à nous, parce qu'elle consistera dans la possession du souverain bien, parce qu'elle comblera tous nos vœux et qu'elle rassasiera tous nos désirs. En un mot, nous verrons le Père, et cela nous suffit, dit saint Philippe : *Ostende nobis Patrem et sufficit nobis. (Ibid., 8.)* Je vous la souhaite, mes frères, cette vue bienheureuse ; au nom du Père, etc.

VI. EXORDE

Pour l'Invention de la sainte croix.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. (1 Cor., II, 2.)

Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Telle était, mes frères, la théologie du grand Apôtre. Cette connaissance sublime, qu'il préférait à toute la gloire de la terre, et en comparaison de laquelle les avantages les plus précieux lui paraissaient ne mériter que du mépris ; ces secrets augustes qu'il avait appris au delà du troisième ciel, et dans le sein même de la Divinité ; tout se réduisait à la connaissance du mystère de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié. C'était là ce qu'il enseignait aux peuples auxquels il était envoyé ; et soit qu'il parlât à des Juifs pour lesquels la croix de Jésus-Christ était un scandale, soit qu'il annonçât la foi à des gentils, qui la regardaient comme une folie ; bien loin de rougir de ce mystère, il le leur faisait envisager comme le prodige de la puissance et de la sagesse de Dieu. C'était par la prédication de cette doctrine céleste qu'il abaissait toute hauteur qui s'élevait contre la science de Dieu, et qu'il faisait plier la raison orgueilleuse sous le joug de la foi. C'est là en effet, mes frères, toute la religion : ses dogmes, ses préceptes sont renfermés dans ce mystère, et en sont,

pour ainsi dire, des conséquences nécessaires. On ne peut connaître Jésus-Christ, sans connaître le Père céleste qui l'a envoyé ; on ne peut même bien connaître le Père tout-puissant, on ne peut avoir une juste idée de sa grandeur, de sa sainteté, de sa justice, de sa miséricorde, que par le mystère de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié. Oui, pour concevoir la grandeur et la sagesse de Dieu, ce n'est pas dans les ouvrages de ses mains qu'il faut le considérer, c'est dans ses productions éternelles, c'est dans la génération ineffable de ce Fils qui, par cela seul qu'il est produit de sa substance, est un Dieu égal à lui-même. Pour concevoir la sainteté et la justice de cet Etre suprême, il faut le voir exiger, pour la réparation du péché, les humiliations, les supplices, la mort de ce Fils, objet éternel de ses complaisances. Pour connaître enfin combien les hommes lui sont chers, et combien ils lui doivent d'amour et de reconnaissance, il faut se rappeler que c'est pour eux qu'il a livré à la mort ce Fils bien-aimé. Approfondissons donc aujourd'hui ce grand mystère ; et pour connaître le prix et la dignité de la croix que nous honorons, voyons quelle est la grandeur infinie de l'amour du Dieu fait homme, qui a daigné s'y immoler pour nous. Si nous connaissons bien Jésus-Christ, et si nous avons une juste idée de ses grandeurs, nous ne nous étonnerons plus du culte religieux que l'Eglise catholique rend à sa croix : nous ne serons plus surpris de voir une auguste princesse s'exposer aux fatigues d'une longue navigation pour aller honorer cette croix salutaire dans le lieu même où Jésus-Christ y a consommé son sacrifice ; employer des richesses immenses à la retirer du sein de la terre où elle était demeurée ensevelie, la reconnaître aux nouveaux prodiges qui s'opèrent par elle, et la regarder enfin comme le plus précieux trésor dont l'Eglise pût être enrichie. Alors, mes frères, vous connaîtrez les motifs de cette tendre piété de vos ancêtres envers cette croix du Sauveur, vous rougirez de vous trouver si éloignés de leur zèle, vous serez plus dociles à la voix des dignes pasteurs qui s'efforcent de ranimer dans vos cœurs cette piété si conforme à l'esprit du christianisme, et vous vous applaudirez des liens honorables qui vous attachent plus particulièrement que le commun des chrétiens au culte de la croix de Jésus-Christ.

Qu'est-ce donc, mes frères, que Jésus-Christ, qui a daigné être crucifié pour nous ? Le Verbe éternel, le Fils unique et consubstantiel du Père tout-puissant, la seconde personne de l'adorable Trinité ; en un mot, Dieu le Fils, incarné pour notre salut. Voilà ce que la foi nous en apprend ; et la profession de cette foi sainte renferme tout ce qu'on peut concevoir de plus grand et de plus sublime.

Ce sont ces grandes vérités que j'entreprends aujourd'hui de vous développer. Vous expliquer ce que c'est que le Verbe divin, ce sera le sujet de ma première par-

tie. Vous prouver qu'en vertu du mystère de l'Incarnation, c'est ce Verbe même, qui a daigné mourir pour nous sur la croix, ce sera le sujet de la seconde. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de cette Vierge bienheureuse qui, tandis que le commun des hommes ne voyait dans Jésus-Christ crucifié qu'un juste sacrifié à la haine de ses ennemis, y voyait, des yeux de la foi, le Verbe éternel incarné dans son sein expier par les souffrances les péchés des hommes. *Ave, Maria.*

[Sermon des Grandeurs de Jésus-Christ, au jour de l'Annonciation, CARÊME, col. 517.]

PÉRORAISON.

Aimons-le donc, mes frères, puisqu'il nous a aimés le premier; répétons avec de saints transports ce cantique sublime que lui chantent dans le ciel les saints rachetés par sa grâce, et disons-lui sans cesse : Vous êtes digne, Seigneur, de toute gloire et de toutes louanges, parce que vous avez été mis à mort, et que, par votre sang, vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de toute nation pour nous rendre les prêtres du Dieu vivant, pour nous faire régner avec lui et le faire régner en nous. Honneur, gloire, sagesse, divinité, puissance éternelle à l'Agneau immolé pour le salut des hommes.

A Dieu ne plaise, mes frères, que nous rougissions jamais de la croix de Jésus-Christ, ou que nous mettions ailleurs qu'en elle notre gloire, notre salut, notre espérance. La croix était, avant Jésus-Christ, l'instrument d'un infâme supplice, l'ignominie et la malédiction y étaient attachées. Mais depuis que Jésus-Christ a daigné y mourir pour nous, elle ne nous rappelle plus que des idées de bonté, de miséricorde et de grandeur. C'est par elle qu'il nous a rachetés; c'est par elle qu'il a vaincu l'enfer, qu'il a réconcilié la terre avec le ciel; c'est avec ce trophée de sa victoire qu'il réparaitra au dernier jour, lorsqu'il viendra sur les nuées du ciel pour juger l'univers; et ce sera, dit saint Chrysostome, l'éclat de ce signe de notre rédemption qui obscurcira celui du soleil. Quelle douce lumière ne fera-t-elle pas briller aux yeux des justes qui l'auront sincèrement honorée en ce monde, qui l'auront portée avec Jésus-Christ, qui y auront été attachés avec lui ! Quels éclairs et quel foudre ne lancera-t-elle pas sur les impies qui l'auront blasphémée, sur les hommes charnels qui l'auront rejetée ? Ah ! mes frères, mettons-nous dès à présent en état de la voir en ce grand jour avec des sentiments de joie et de confiance. Qu'elle devienne dès à présent la règle de nos sentiments et de notre conduite. Embrassons-la avec ardeur, portons-la avec courage et avec persévérance. C'est ainsi qu'elle nous conduira au ciel dont elle nous a rouvert l'entrée, et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

VII. PANEGYRIQUE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE,

Prêché à Dammartin.

Multi in nativitate ejus gaudebunt. (Luc., I, 14.)

Sa naissance sera pour le peuple de Dieu un grand sujet de joie.

Ce sont, mes frères, les paroles de l'ange Gabriel annonçant au saint vieillard Zacharie la naissance de Jean-Baptiste. Vos prières, lui dit-il, ont été exaucées du Très-Haut; il va lever de dessus votre épouse Elisabeth l'opprobre de la stérilité. Elle vous donnera un fils que vous appellerez Jean. Il sera grand devant le Seigneur; il sera rempli de l'Esprit de Dieu dans le sein même de sa mère; et sa naissance, qui fera la joie et la gloire de votre maison, sera aussi celle de tout le peuple du Seigneur.

Est-il en effet, mes frères, un événement qui doive vous inspirer plus de joie et d'admiration que la naissance du saint Précurseur de Jésus-Christ ? A la seule vue des merveilles qui la précèdent et qui l'accompagnent, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier avec les habitants des montagnes de la Judée : Quel sera donc cet enfant sur lequel la main du Seigneur se manifeste avec tant d'éclat; cet enfant qui nous est annoncé par un ange du Seigneur dans l'intérieur de son sanctuaire, et au milieu des plus saintes cérémonies; cet enfant dont le nom est fixé par un ordre exprès de Dieu; cet enfant qui, voyant à peine la lumière, rend à son père l'usage de la parole, et lui communique l'Esprit-Saint dont il est lui-même rempli : *Quis putas puer iste erit ?* (Joan., I, 66.) Mais nous ne sommes pas, mes frères, réduits à de simples conjectures sur la grandeur future de cet enfant. Les détails de sa vie et les monuments de sa gloire sont consignés dans le saint Evangile; et, d'après ce livre divin, nous savons que Jean est envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière qui va bientôt éclairer tous les hommes; qu'il est lui-même pour eux une lampe ardente et lumineuse; qu'il est enfin le plus grand de tous ceux qui sont nés des femmes selon les lois ordinaires de la nature. Nous savons que sa naissance est comme le premier anneau de cette chaîne de mystères, par lesquels s'est opéré le grand ouvrage de notre rédemption; et que, dans les vues de la sagesse divine, le miracle d'Elisabeth, devenue mère dans une extrême vieillesse et après une longue stérilité, devait nous préparer à croire le prodige encore plus incompréhensible de Marie qui devait bientôt concevoir, par la seule opération du Saint-Esprit, le Fils unique du Très-Haut, le Verbe éternel incarné pour le salut des hommes.

Ne soyons donc point étonnés que cette naissance se célèbre dans toutes les parties de l'univers avec tant de joie et de solennité, et que l'Eglise catholique rende aujourd'hui à saint Jean-Baptiste un honneur qu'il ne partage avec aucun des apôtres ou des martyrs du Seigneur. C'est, mes frères,

la réflexion que faisait saint Augustin, il y a déjà bien des siècles. Pourquoi, disait ce saint docteur, tandis que l'Eglise ne consacre au culte des autres saints que le jour qui les a réunis à Dieu dans le séjour de l'immortalité, Jean-Baptiste est-il le seul dont elle honore la naissance temporelle? C'est, répond-il, que les disciples du Seigneur, nés dans le péché, n'ont été justifiés par sa grâce, ne l'ont annoncé, n'ont travaillé pour sa gloire que dans le cours de leur vie, et n'ont été entièrement sûrs de leur persévérance qu'au moment heureux qui les a affranchis des périls de ce monde. Mais Jean-Baptiste, au contraire, était éclairé des lumières de la foi avant même que d'avoir vu celle du soleil : il a connu Jésus-Christ dans le sein même de sa mère. Il est, pour ainsi dire, né chrétien ; et, dès sa naissance, il a annoncé le Dieu Sauveur dont il était le précurseur : *Joannis ipsa nativitas Domino militavit quem in ipso matris utero salutavit.*

Cependant, mes frères, la grandeur de Jean-Baptiste ne consiste pas dans cette naissance illustrée par tant de miracles. Il me paraît plus grand encore par l'humilité profonde qui l'a porté à s'ancantir lui-même en présence de Jésus-Christ, par la liberté généreuse avec laquelle il a rendu témoignage à Jésus-Christ, à la vérité, à la justice. Ce sont ces traits que je me propose de vous développer, après que nous aurons invoqué cette Vierge sainte à qui l'ange du Seigneur l'aura aussi annoncé, qui a été témoin des merveilles de sa naissance, et dans laquelle il a lui-même adoré, avant que de naître, le Fils unique du Très-Haut. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus juste, rien n'est plus nécessaire à toutes les créatures du Seigneur, que de s'humilier profondément devant l'Auteur de leur être. Les cèdres du Liban doivent plier sous sa main comme les plus faibles roseaux ; et les hommes qu'il a le plus comblés de ses faveurs sont aussi les plus obligés à lui en faire hommage, en reconnaissant que, devant lui, ils ne sont que cendre et que poussière. Mais cette vertu, nécessaire aux grands comme aux petits, semble encore plus méritoire dans ceux que le Seigneur a plus élevés, et qui, par une sincère abnégation d'eux-mêmes, mettent à ses pieds, et ce qu'ils ont véritablement de grandeur, et ce que les hommes leur en attribuent. Il faut donc, mes frères, pour sonder toute la profondeur de l'humilité de Jean-Baptiste, et en apprécier le mérite, mettre d'un côté l'opinion que les hommes avaient conçue de lui, et le témoignage que Jésus-Christ lui rend dans l'Evangile ; de l'autre, l'idée qu'il s'efforce de donner de lui-même.

I. Quelle vénération n'avait-il pas inspirée aux peuples de la Judée et aux chefs même de la Synagogue ? Nous en avons une preuve bien frappante dans cette députation solen-

nelle par laquelle ils lui font demander s'il n'est pas le Christ, s'il n'est pas Elie, s'il n'est pas un des prophètes. Cette démarche, dont les suites ont été si honorables pour saint Jean et pour Jésus-Christ lui-même, n'était pas, mes frères, sans quelque fondement. Depuis que le ministère des prophètes avait cessé dans Israël, on n'y avait point vu une vie si pure, et tout à la fois si austère ; on n'y avait point entendu prêcher la pénitence avec tant de force, ni annoncer avec autant de précision et d'énergie, aux différentes conditions des hommes, les devoirs qu'elles avaient à remplir. Ce n'était donc pas sans raison que les peuples, saisis d'admiration, le regardaient comme un de ces hommes merveilleux que le Seigneur avait autrefois suscités pour faire connaître ses volontés. Ce n'était pas sans quelque apparence que plusieurs d'entre eux croyaient qu'il pouvait être Elie, ce prophète si célèbre autrefois par ses miracles, qu'un tourbillon de feu avait enlevé du milieu des hommes, et que la Providence divine réservait dans des lieux inconnus, pour le faire reparaitre dans les temps marqués par ses décrets éternels. Enfin, mes frères, la nation entière était persuadée que les temps désignés pour l'avènement du Messie étaient arrivés, que les soixante et dix fameuses semaines de Daniel étaient près de finir, que l'oracle de Jacob, sur la cessation du sceptre dans Juda, était accompli, que le Christ devait être déjà sur la terre. D'un autre côté, Jésus-Christ commençait à peine à se manifester, et l'obscurité dans laquelle il avait vécu pendant plus de trente années, avait presque effacé le souvenir des prodiges dont sa naissance avait été accompagnée. Il n'était donc pas étonnant que les sages et les docteurs de la loi soupçonnassent Jean-Baptiste d'être lui-même ce Christ depuis si longtemps attendu. Mais ce qu'il y a de plus glorieux pour ce grand homme, ce n'est pas d'avoir, par l'éclat de sa vertu, fait naître cette idée dans l'esprit des Juifs, c'est au contraire de l'avoir détruite par une de ces réponses nettes et précises qui ne laissent aucun doute, aucun subterfuge à l'amour-propre. En effet, il ne flatte point l'erreur du peuple, quelque glorieuse qu'elle soit pour lui ; il ne dissimule point la vérité, il ne l'enveloppe pas, il ne l'affaiblit point ; il dit clairement qu'il n'est pas le Christ : *Confessus est, et non negavit, et confessus est quia non sum ego Christus.* (Joan., I, 20.) Bien éloigné, dit saint Augustin, de l'orgueil qui a perdu notre premier père, lorsqu'il se laissa séduire par l'espoir insensé de devenir semblable à Dieu, il conserve avec humilité et reconnaissance les biens qu'il a reçus de sa main libérale : il sait qu'elle est sa mission et sa destinée ; il est venu dans le monde, non pour l'éclairer par lui-même, car ce n'est pas lui qui est la lumière : *Non erat ille lux* (Ibid., 8) ; mais pour rendre témoignage à cette lumière, ce soleil qui éclaire tous les hommes, et le langage qu'il emprunte lui-même tout son éclat : *Et*

testimonium perhiberet de lumine. (Ibid.) Sa principale fonction est de tourner les cœurs des enfants d'Israël vers le Seigneur leur Dieu, de marcher devant lui pour lui préparer les voies. C'est là sa véritable gloire. Ainsi l'a déclaré l'ange du Seigneur qui a annoncé sa naissance; ainsi l'a prédit le saint prêtre Zacharie son père, dans ce cantique immortel, que le Saint-Esprit lui a inspiré. Il marche donc vers ce but, sans jamais s'en détourner. Il n'est occupé que de Jésus-Christ: s'il forme des disciples, c'est pour les donner à Jésus-Christ; s'il attire le peuple dans le désert, c'est pour lui annoncer, pour lui montrer Jésus-Christ; s'il donne le baptême de la pénitence, c'est pour figurer celui dans lequel Jésus-Christ doit procurer aux hommes la rémission des péchés, et l'adoption des enfants de Dieu. Enfin le prédit que ses vertus lui donnent sur la multitude, les honneurs qu'elle lui rend, la confiance qu'elle lui témoigne, il tourne tout à la gloire de Jésus-Christ. A quoi réduit-il son ministère? à être la voie qui crie dans le désert: Préparez les chemins au Seigneur; à ce Seigneur, qui doit venir après lui, mais qui est infiniment élevé au-dessus de lui; à ce Seigneur, à qui il ne se juge pas digne de rendre les services les plus bas. Avec quelle joie ne voit-il pas ses propres disciples l'abandonner pour s'attacher à Jésus-Christ! avec quel zèle, du fond même de la prison où son amour pour la justice l'a fait précipiter, ne les envoie-t-il pas vers Jésus-Christ, pour les rendre témoins des miracles qu'il opère et des preuves manifestes qu'il donne de sa divinité! Avec quelle complaisance ne leur fait-il pas lui-même comprendre la distance infinie qui se trouve entre Jésus-Christ et lui! Je ne suis, leur disait-il, qu'un homme terrestre, et je ne puis vous parler que des choses de la terre. Mais celui qui est descendu du ciel est au-dessus de tout; c'est lui qui, envoyé du sein même du Père, parle véritablement le langage de Dieu; c'est lui qui a reçu sans mesure l'Esprit de Dieu; c'est lui que le Père aime comme son Fils unique, et à qui il communique toute sa puissance. Croire en lui, c'est avoir la vie éternelle: n'y pas croire, c'est encourir le plus terrible jugement. Mon unique joie est d'entendre sa voix et d'être témoin de sa gloire. C'est à lui qu'il appartient de croître chaque jour en gloire devant les hommes; quant à moi, mon partage est de m'éclipser, de m'anéantir devant lui: *Illum oportet crescere, me autem minui. (Joan., III, 30.)*

Animé de ce sentiment, de quel œil croyez-vous, mes frères, que Jean vit Jésus-Christ confondu dans la foule des pécheurs s'approcher de lui pour lui demander le baptême de la pénitence? Une sainte frayeur s'empare de son âme: il s'humilie profondément devant ce Dieu fait homme, qui vient lui-même s'humilier sous sa main. A peine peut-il se résoudre à prêter son ministère. Eh quoi! lui dit-il, Seigneur, vous voulez recevoir de moi cette purification qui n'est nécessaire qu'aux pécheurs! vous,

le véritable Agneau de Dieu; vous, l'auteur et le principe de toute justice et de toute sainteté; vous, le Fils unique et éternel du Très-Haut! ah! c'est moi qui dois, au contraire, être baptisé, lavé, purifié par vous: *Ego a te debeo baptizari. (Matth., III, 14.)* Cependant, mes frères, Jésus-Christ insiste, il ordonne, il veut nous donner l'exemple du zèle avec lequel nous devons accomplir toute justice; et Jean fait céder sa résistance aux ordres de son Sauveur et de son Dieu; il obéit et nous apprend ainsi que la véritable humilité consiste à suivre avec simplicité la volonté du Seigneur; à recevoir avec une égale résignation les faveurs et les disgrâces qu'il nous envoie; et non pas à refuser, sous prétexte de notre indignité, les bienfaits dont il veut nous combler.

II. Que Jean-Baptiste se soit mis infiniment au-dessous de Jésus-Christ, et qu'il ait rejeté le nom de Christ et de Messie, qu'il ne pouvait s'arroger sans une usurpation sacrilège, c'est, mes frères, un acte de justice autant qu'un trait de modestie et d'humilité. Mais ce qui doit nous étonner, c'est l'espèce de contradiction qui se trouve entre le témoignage que Jésus-Christ lui rend et celui qu'il se rend à lui-même; c'est de lui voir refuser les titres que Jésus-Christ lui donne, et sous lesquels l'Ecriture nous apprend à le révéler. Ainsi nous l'entendons répondre aux députés des Juifs, qu'il n'est pas prophète; et Jésus-Christ nous dit de lui, qu'il est véritablement prophète, et plus que prophète: *Prophetam? Etiam dico vobis, et plus quam prophetam (Luc., VII, 26)*; qu'il est cet ange du Seigneur duquel il est écrit: *J'envoie mon ange devant vous, afin qu'il vous prépare les voies. (Malach., III 1.)* Ainsi il ne veut pas qu'on le prenne pour Elie; et Jésus-Christ nous dit plusieurs fois qu'il est véritablement Elie: *Ipse est Elias qui venturus est. (Matth., XI, 14.)* Eh quoi! dit ici saint Grégoire, Jean se trouve-t-il donc véritablement en contradiction avec Jésus-Christ, et ce qui est affirmé par l'un est-il nié par l'autre: *An quod veritas affirmat, hoc propheta veritatis negat?* Non, répond ce grand Pape, en étudiant avec attention ces paroles de l'Ecriture, nous trouvons qu'elles se concilient parfaitement entre elles. Jean est un prophète, puisqu'il est rempli de l'esprit qui a inspiré tous les prophètes; puisqu'à la lumière de ce divin Esprit, il distingue, dans la foule de ceux qui viennent lui demander le baptême de la pénitence, le véritable Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde celui qui baptise dans le Saint Esprit et dans le feu, celui qui est le Fils de Dieu et l'objet de ses complaisances éternelles. Mais il n'est point un prophète dans le sens où l'entendaient les Juifs; il n'est point un prophète destiné à annoncer de loin les événements futurs. Il n'est point le prophète que l'on attendait spécialement, ce prophète que Moïse avait promis de la part de Dieu, et qui devait être le Médiateur d'une alliance nouvelle, en un mot, le Messie. Jean n'est pas la per-

sonne même d'Elie, comme quelques-uns d'entre les Juifs se l'étaient imaginé, mais si nous voulons bien comprendre le sens des Ecritures, dit Jésus-Christ, c'est lui qui est véritablement Elie, parce qu'il est rempli de l'esprit et de la vertu de cet ancien envoyé de Dieu; parce qu'il est aussi saint que lui, aussi puissant que lui en œuvres et en paroles; parce qu'il est le précurseur du premier avènement du fils de Dieu, comme Elie doit être à son retour sur la terre le précurseur du second : *Joannes in spiritu Elias erat, in persona non erat*. Il n'y a donc qu'une différence apparente dans la manière dont Jésus-Christ parle de Jean-Baptiste, et celle dont ce grand saint parle de lui-même. Mais avec quel empressement, avec quelle sainte adresse ne sait-il pas ce qu'il peut y avoir d'équivoque dans les questions que lui font les Juifs, pour s'humilier, pour écarter les louanges des hommes et les honneurs qui lui sont offerts! Il glisse, pour ainsi dire, sur tout ce qui est à sa gloire, et il insiste, au contraire, sur tout ce qui tend à diminuer l'idée que les hommes ont conçue de lui.

Est-ce sur ce modèle, mes frères, que nous formons nos sentiments et notre conduite? Nous ne portons pas, il est vrai, la folie de l'orgueil jusqu'à vouloir nous élever au Très-Haut et à son Fils unique et consubstantiel; nous n'allons pas même jusqu'à nous comparer avec les saints et les prophètes du Seigneur; et si l'on nous demandait, comme à saint Jean-Baptiste, êtes-vous Elie, êtes-vous un prophète? nous répondrions comme lui; non, je ne le suis point. Mais cet aveu, cette justice que nous nous rendons à nous-mêmes, et qui nous fait éviter une usurpation trop manifestement odieuse, n'est souvent qu'un raffinement d'amour-propre et d'orgueil. Nous ne rejetons les louanges, qui nous paraissent à nous-mêmes outrées et excessives, que pour nous en attirer de plus justes et de plus proportionnées au degré de mérite auquel nous nous croyons parvenus. Avec quelle adresse ne savons-nous pas rappeler l'idée de nos talents, le souvenir de nos bonnes œuvres et de nos succès les plus distingués? Quel secret dépit n'éprouvons-nous pas, lorsque les hommes ne paraissent pas y faire assez d'attention? Combien notre cœur n'est-il pas encore plus déchiré, lorsque nous entendons faire l'éloge d'un rival, et lui décerner la supériorité que nous nous attribuons à nous-mêmes? Comparez, mes frères, ces sentiments, malheureusement trop communs, avec ceux de Jean-Baptiste, le plus grand, le plus parfait des hommes, après Jésus-Christ, au jugement de Jésus-Christ lui-même. Celui dont la naissance a été annoncée par le même ange qui est venu annoncer celle de Jésus-Christ; celui qui a été sanctifié dans le sein même de sa mère, ne cherche qu'à s'humilier et à se faire oublier: et nous, déplorables composés d'imperfections et de faiblesses, nous nous glorifions dans l'idée d'un mérite chimérique, et nous avons la

ridicule ambition d'être estimés des hommes plus encore que nous ne nous estimons nous-mêmes!

Apprenons à nous connaître, mes frères, et faisons-nous souvent à nous-mêmes la question que faisaient à Jean-Baptiste les députés de la Synagogue : *Tu quis es?* qui êtes-vous? Faisons-nous-la, cette question, en présence du Seigneur, et pesons-nous, pour ainsi dire, au poids de son sanctuaire. Examinons-nous à la lueur de son Evangile, et, pour juger de ce que nous sommes, voyons ce que nous devrions être. Si nous comptons pour des avantages réels la naissance, les richesses, les talents extérieurs, les vertus purement morales, peut-être quelques-uns d'entre nous auraient-ils quelque sujet de se glorifier; mais si ce ne sont pas là les véritables biens; si la naissance est un mérite qui nous est tout à fait étranger; si les richesses sont plus souvent le partage de l'homme injuste que la récompense de la vertu; si les plus grands talents se trouvent quelquefois réunis avec les plus grands vices; si les vertus humaines ne sont rien sans la piété et la charité chrétienne; en un mot, si comme l'Ecriture nous l'enseigne la véritable grandeur consiste à servir le Seigneur et à marcher constamment dans la voie de ses commandements, sur quels fondements est appuyée l'estime que nous avons pour nous-mêmes, et quels sujets, au contraire, notre vie, comparée à l'Evangile et aux exemples des saints, ne nous fournit-elle pas de nous humilier? nous sommes, hélas! tout ce que Jésus-Christ nous dit que Jean-Baptiste n'était pas; de faibles roseaux que le moindre souffle agite, qui plions au gré de toutes les passions, qui n'avons dans la justice ni stabilité ni consistance; des hommes pleins de vanité et de mollesse, que la moindre bagatelle séduit, que la moindre austérité révolte, qui, dans des conditions médiocres et au-dessous, recherchons souvent ce luxe et ces délicatesses qui ne se trouvaient autrefois que dans le palais des rois. Jean-Baptiste rempli de l'Esprit-Saint avant que de naître, préservé par une grâce spéciale de toute espèce de péché, modèle accompli de perfection et d'innocence, fuit dès son enfance dans le désert, il s'y dévoue au genre de vie le plus austère et aux privations les plus rigoureuses; il s'y réduit au vêtement le plus grossier, à la nourriture que lui présente la nature inculte et sauvage: et nous, qui sommes en tant de manières différentes redevables à la justice de Dieu, nous craignons, nous fuyons avec une espèce d'horreur tout ce qui porte le caractère de la pénitence et de l'austérité. Cependant, mes frères, le temps approche où va s'accomplir ce que disait Jean-Baptiste aux peuples qui l'écoutaient : la cognée est déjà à la racine des arbres; déjà le Fils de l'Homme tient dans sa main le van redoutable avec lequel il se prépare à purger l'aire de son Eglise : *Cujus ventilabrum in manu sua, et purgabit aream suam*. (Matth., III, 12; Luc., III, 17.) Tout arbre qui ne porte point

de bon fruit sera coupé et jeté au feu : les pailles inutiles seront livrées aux flammes éternelles : *Paleas comburet igni inextingibili. (Ibid.)*

C'était, mes frères, par ces menaces terribles que le saint Précurseur de Jésus-Christ s'efforçait d'amener les pécheurs à faire de dignes fruits de pénitence. Et à qui adressait-il ces discours pleins de force et de véhémence ? à des hommes qui avaient déjà l'extérieur de la pénitence, à des hommes qui confessaient leurs péchés avec toutes les apparences du repentir, et qui croyaient les expier en se faisant plonger par lui dans les eaux du Jourdain. Tant il est vrai que la véritable pénitence ne consiste pas seulement dans ces pratiques extérieures, et que c'est surtout par les fruits qu'il faut en juger. Mais ne perdons point de vue notre saint patron, et après avoir admiré l'humilité profonde qui l'a porté à s'anéantir en présence de Jésus-Christ, payons le même tribut de louanges à la grandeur d'âme, au courage invincible avec lequel il a rendu témoignage à Jésus-Christ à la vérité, à la justice.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, en même temps que Jean-Baptiste faisait un acte de modestie et d'humilité en refusant les honneurs que lui offraient les Juifs, il faisait aussi un acte de grandeur d'âme et de courage, en désignant pour le Messie un homme jusqu'alors obscur et inconnu. Il savait sans doute combien il choquait l'orgueil de ces hommes si sages à leurs propres yeux, en leur reprochant l'aveuglement qui les empêchait de reconnaître ce Sauveur qui était déjà au milieu d'eux, et dans lequel tant d'oracles des prophètes étaient déjà accomplis. Il connaissait par l'esprit de Dieu quelles contradictions Jésus-Christ devait éprouver de la part des Juifs ; il savait que se déclarer pour lui, c'était s'exposer à partager leur haine et leur mépris. Mais toutes ces considérations ne l'arrêtèrent point ; il dit courageusement la vérité à ces hommes à qui elle est si odieuse ; et en cela, mes frères, il nous donne une leçon qui nous est bien nécessaire. Oui, c'est cet amour généreux de la vérité, que j'ose vous proposer pour modèle ; c'est ce témoignage que vous devez à Jésus-Christ et à la vérité. Nous ne sommes, hélas ! que trop souvent au milieu des ennemis de l'un et de l'autre. Tantôt l'incrédulité fait entendre autour de nous ses blasphèmes et ses railleries sacrilèges ; tantôt le relâchement et le libertinage attaquent les maximes les plus saintes de la morale chrétienne ; presque toujours l'esprit du monde cherche à jeter sur la piété du mépris et du ridicule, et, par un langage d'exemple, plus séduisant que les discours, il s'efforce de nous entraîner dans les voies les plus opposées à la sainteté de notre vocation. C'est alors, mes frères, qu'il faut s'armer de force et de courage ; c'est alors qu'il faut se montrer disciples de Jésus-Christ. Tout nous engage à prendre

hautement la défense de la vérité ; la fidélité que nous avons jurée au Seigneur, la reconnaissance que nous lui devons pour la grâce qu'il nous a faite en nous appelant à la connaissance de cette vérité précieuse, la menace terrible qu'il nous fait de renoncer devant son Père ceux qui auront rougi de lui et de son Evangile devant les hommes. Et combien de fois cependant ne nous arrive-t-il pas de déguiser la vérité, de l'envelopper dans de lâches ménagements, de sourire aux discours des impies, de dissimuler l'horreur qu'ils nous causent ; d'approuver par complaisance des usages ou des plaisirs dont nous connaissons le vice et le danger, de nous y laisser entraîner nous-mêmes par respect humain, par la crainte de déplaire au monde et d'attirer sur nous son injuste censure ? Que cette crainte est honteuse pour des chrétiens et qu'elle est éloignée de cet esprit de force et de courage que la foi doit nous inspirer ! Eh quoi ! mes frères, les premiers chrétiens regardaient comme une lâcheté impardonnable de craindre le monde dans le temps où il lui avait été donné d'exercer contre les saints les persécutions les plus violentes et de les mettre à mort, et ce ne sera pas une ignominie de le craindre aujourd'hui qu'il est dépouillé de toute la puissance et qu'il ne peut plus se venger de nous que par des railleries ou de faibles murmures ? Faibles chrétiens, qui craignez d'offenser cet ennemi désarmé, que serait devenue votre foi, s'il eût fallu la soutenir devant le tribunal d'un juge infidèle aux dépens de vos biens et de votre vie ? et que faut-il conclure de la disposition où vous êtes, sinon qu'il ne vous manque qu'une occasion pour renoncer entièrement à Jésus-Christ ; que vous trouveriez des prétextes pour justifier une apostasie totale, comme vous en trouvez pour colorer vos infidélités, et que la crainte de la mort vous paraîtrait bien suffisante pour l'excuser, puisque la crainte seule de déplaire vous empêche de faire une profession ouverte des maximes de Jésus-Christ ?

Et quels sont donc ces hommes dont nous craignons d'attirer sur nous la censure ? Sont-ce des philosophes, dont la gravité et la sagesse puissent donner du poids à leurs jugements et servir de règle aux nôtres ? Non : ce sont au contraire des hommes légers et frivoles, des hommes livrés à leurs passions, des hommes à qui les sages du paganisme auraient rougi de plaire, de peur de paraître leur ressembler. N'est-il pas honteux de craindre les jugements de ces insensés ? ne serait-il pas plus glorieux de leur déplaire, et leur censure ne serait-elle pas l'éloge de notre conduite ? Ah ! mes frères, apprenons de nos Pères dans la foi, apprenons surtout du saint Précurseur de Jésus-Christ à ne jamais rougir de lui, à paraître ses disciples en présence de ceux qui rejettent son joug, comme devant ceux qui le portent avec nous. Soyons également supérieurs et aux menaces par lesquelles le monde chercherait à nous intimider, et aux

flatteries par lesquelles il entreprend encore plus souvent de nous séduire. Remarquez-bien dans quelle circonstance saint Jean-Baptiste rend à Jésus-Christ ce témoignage si contraire aux sentiments et aux préjugés de la Synagogue, et reproche à ses docteurs l'aveuglement qui les empêche de le reconnaître. C'est dans le moment même où la Synagogue semble l'honorer davantage, en lui envoyant cette députation solennelle qui prouve d'une manière si frappante la vénération qu'elle avait conçue pour lui. Avertissement pour nous, mes frères, de préférer toujours la vérité, et de ne pas plus craindre de déplaire au monde lorsqu'il nous flatte et nous caresse, que quand il nous menace ou nous persécute.

Ministres de l'Evangile, c'est à nous surtout que saint Jean-Baptiste doit servir de modèle ; c'est nous surtout qui devons, à son exemple, attaquer tous les vices, combattre tous les préjugés, détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Les Juifs mettaient une confiance excessive dans la qualité d'enfants d'Abraham ; ils croyaient par une erreur insensée pouvoir être les héritiers des promesses qui lui avaient été faites, sans être les imitateurs de sa foi, de sa soumission à la volonté de Dieu, de sa fidélité à observer les conditions de son alliance. Avec quelle force le saint précurseur ne combat-il pas ces préjugés orgueilleux ? Ne cherchez point, leur dit-il, à vous rassurer contre les effets terribles de la colère de Dieu par la tige sainte dont vous tirez votre origine : *Ne velitis dicere intra vos, patrem habemus Abraham.* (Matth., III, 9.) Cette faveur, dont vous vous glorifiez, ne suppose en vous aucun mérite : Dieu peut l'accorder à qui il veut ; de ces pierres mêmes il peut tirer des enfants d'Abraham : *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abraham.* (Ibid.) Les pharisiens étaient tout à la fois les plus orgueilleux et les plus accrédités d'entre les Juifs. Un extérieur plein d'affectation, une observation scrupuleuse des moindres pratiques de la loi couvraient aux yeux du public les vices dont leurs cœurs étaient infectés, et leur hypocrisie usurpait les honneurs qui ne sont dus qu'à la véritable vertu. Or, ce sont ces hommes, si respectés du peuple, si redoutables par leurs intrigues, si implacables dans leurs haines, que saint Jean attaque avec le plus de force. C'est à eux qu'il adresse ces expressions vigoureuses et énergiques qui nous étonneraient, si nous ne savions que la charité la plus douce a elle-même ses aiguillons, et qu'elle est toujours amie de ceux mêmes qu'elle semble blesser. Race de vipères, leur dit-il, qui vous a appris à éviter la colère de Dieu dont vous êtes menacés ? faites donc de dignes fruits de pénitence : *Genimina viperarum, quis vos docuit fugere ab ira ventura ? facite ergo fructus dignos penitentiae.* (Luc., III, 7.) Telle est la liberté généreuse qui convient à notre ministère. Les pécheurs endurcis et obstinés s'en offenseront ; ils

répondront à nos reproches ou par des mépris ou même par des calomnies et des injures. En cela, mes frères, nous partagerons le sort de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ lui-même. En effet, nous voyons dans l'Evangile que les orgueilleux pharisiens, méprisant les vues de miséricorde que le Seigneur avait sur eux, rejetèrent le baptême de Jean auquel se soumettaient les publicains et les autres pécheurs. Nous voyons qu'ils attribuaient au démon l'austérité et l'abstinence dont le saint Précurseur faisait profession ; et Jésus-Christ, en menant sur la terre une vie en apparence plus commune, fut lui-même en butte à leurs censures. Ils osèrent lui faire un crime de sa popularité et de sa douceur. Ils disaient de lui qu'il était un homme de bonne chère, l'ami des publicains et des pécheurs. Quel parti doit donc prendre un ministre évangélique ? Celui de s'attacher uniquement à Dieu et à son devoir, de mépriser les vains discours des hommes, de dire toujours la vérité, de déclarer au vice une guerre éternelle.

Bientôt, mes frères, Jean-Baptiste va nous apprendre à le combattre jusque sur le trône. Celui des Juifs était alors occupé par Hérode, et ce profane Iduméen y avait fait monter avec lui les passions les plus honteuses ; bravant tout à la fois les lois de la religion et celles de la nature, il enlève la femme de son propre frère, il s'unit avec elle par les liens d'un mariage incestueux. La nation asservie se contente de gémir : Jean-Baptiste seul fait entendre sa voix ; il trouble le prince dans ses plaisirs criminels ; il ose dire à un roi qui se croit tout permis, qu'il y a au-dessus de lui des lois qu'il ne peut violer impunément : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui.* (Marc., VI, 18.) Il paye de sa liberté l'ardeur de son zèle ; il est chargé de chaînes et jeté dans une obscure prison. Mais cet acte de rigueur qui suffisait à la vengeance d'Hérode n'assouvit pas celle de son infâme concubine. C'est cette femme impudique et cruelle qui poursuit Jean-Baptiste, et qui, tantôt donnant à sa haine un libre cours, tantôt la déguisant sous mille artifices différents, veut laver dans son sang l'injure qu'elle croit en avoir reçue. Les sentiments d'Hérode pour saint Jean-Baptiste servirent longtemps de digue aux fureurs d'Hérodias. En effet, admirez, mes frères, l'empire de la vertu sur les âmes les plus féroces et les plus corrompues ; Hérode avait pour le saint Précurseur un respect mêlé de crainte, parce qu'il le reconnaissait pour un homme juste, pour un saint : *Herodes metuebat Joannem, sciens eum virum justum et sanctum.* (Ibid., 20.) Il l'écoutait avec plaisir et avait de grands égards pour sa recommandation : *Audito eo, multa faciebat, et libenter eum audiebat.* (Ibid.) Mais de quoi n'est pas capable un cœur dont l'amour profane s'est une fois emparé ? L'amour, cette passion que les gens du monde regardent ou comme un penchant innocent de la nature, ou tout au plus com-

me une faiblesse pardonnable, mais qui est la source empoisonnée d'e tant de crimes ; cette passion qu'on dit être celle des cœurs tendres et sensibles, mais qui produit si souvent d'atroces cruautés ; les lois de l'humanité, de la vertu, de la justice ne sont pour elle que des barrières impuissantes. Malheureux Hérode, vous en serez jusqu'à la fin des siècles un bien triste exemple. Une fête somptueuse se prépare, la cour y déploie sa magnificence ; des femmes, qui ont foulé aux pieds les lois de la pudeur, y étalent leurs dangereux attraits. La fille d'Hérodiad y captive dans une danse voluptueuse le cœur du roi des Juifs ; et dans l'excès de la passion dont il est enivré, il s'engage par un serment téméraire à lui accorder ce qu'elle lui demandera. Ne croyez pas, mes frères, que ses vœux et celles de sa coupable mère se portent sur des honneurs ou des richesses ; non, la vengeance l'emporte dans leurs cœurs sur l'ambition et l'avarice. Elle demande la tête de saint Jean-Baptiste. Vous connûtes trop tard, ô Hérode, le danger de votre serment. Votre respect pour l'homme de Dieu lutte en vain dans votre cœur contre la mauvaise honte et la crainte de déplaire à l'objet de votre criminelle passion. C'en est fait, l'ordre fatal est donné, et le plus grand des hommes va devenir la victime de la plus méchante et de la plus méprisable des femmes. Qui n'eût cru, dit saint Ambroise, lorsque l'on vit les ministres des volontés d'Hérode courir de la salle du festin à la prison, que ce prince voulait signaler le jour de sa naissance par un acte de clémence et de bonté ; que les chaînes du prophète allaient être brisées ; qu'il allait être rendu à la vénération des peuples ? Qui eût pu soupçonner qu'un ordre sanguinaire partirait du sein même de la joie et de la volupté ? Hélas ! il n'y a qu'un pas de l'ivresse des plaisirs aux forfaits les plus odieux. Cette tête vénérable tombe sous le fer d'un bourreau. La fille d'Hérodiad la reçoit encore toute fumante, et porte à sa mère ce funeste présent. Femmes impudiques, roi faible et cruel, dit encore saint Ambroise, rassasiez vos regards de ce spectacle digne de vous. Pressez de vos mains sacrilèges ces veines encore ouvertes, faites en couler le sang ; qu'il inonde votre table, qu'il se mêle avec vos mets et vos boissons délicieuses. Mais que vous sert d'avoir fermé cette bouche dont vous redoutiez les oracles, et ces yeux dont vous ne pouviez soutenir les regards ? Cette voix terrible se fait encore entendre au fond de vos cœurs. Elle vous reproche vos crimes, et les remords qu'elle fait naître sont le commencement de votre supplice. En effet, mes frères, l'image sanglante de Jean-Baptiste poursuit en tous lieux son meurtrier. Hérode croit sans cesse le voir et l'entendre. Tout lui rappelle l'idée de son crime, et les vertus du grand homme qu'il a immolé à son infâme passion.

Si le bruit des prédications et des miracles de Jésus-Christ parvient jusqu'à lui : ah ! c'est sans doute, s'écrie-t-il, Jean-Baptiste qui est sorti de son tombeau : *Quem ego decollavi Joannem, hic surrexit a mortuis.* (Marc., VI, 16.) Non, roi barbare, ce n'est point Jean-Baptiste, mais c'est son vengeur c'est votre juge comme celui de tous les mortels ; c'est celui qui va bientôt vous faire rendre compte du sang innocent que vous avez répandu.

C'est ainsi, mes frères, que Jean-Baptiste termine sa vie pure et innocente ; c'est ainsi qu'il devient le précurseur de Jésus-Christ dans sa mort comme il l'a été dans sa naissance et dans son ministère ; c'est ainsi qu'il donne à tous les chrétiens l'exemple de vivre pour Jésus-Christ, et de mourir, s'il le faut, pour la vérité et la justice.

O le plus grand, le plus saint de tous ceux qui sont nés des femmes ! remplissez à notre égard les fonctions sublimes pour lesquelles la divine Providence vous a donné à l'univers : préparez en nous les voies de Jésus-Christ ; tournez nos cœurs vers le Seigneur notre Dieu, et ramenez-nous à la prudence des justes : obtenez-nous de l'auteur de tout bien, et cette humilité profonde qui abatte les hauteurs de notre âme, et cette charité ardente et courageuse qui en remplisse les vides ; veillez du haut des cieux, ô grand saint, et sur cette portion du troupeau de Jésus-Christ qui vous invoque comme son patron et son défenseur, et sur ce pasteur (6) qui, décoré lui-même de votre nom, réclame à tant de titres différents votre puissante protection ; faites-en ce peuple parfait que vous êtes venu préparer au Seigneur, et conduisez-le, par les sentiers de la sainteté et de la justice, au bonheur éternel. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom, etc. Ainsi soit-il.

VIII. EXORDE

*Pour le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul
(le 29 juin).*

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam ; et porte inferi non prævalerunt adversus eam. (Matth., XVI, 18.)

Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Telle est, mes frères, la magnique récompense dont le Seigneur couronne dès cette vie la foi et les vertus du premier de ses apôtres. Le commun des hommes ne voyait encore dans Jésus-Christ qu'un homme extraordinaire ; un Elie, un Jérémie, un Jean-Baptiste ou quelqu'autre d'entre les prophètes ; et déjà Pierre le reconnaissait hautement pour le Christ, Fils du Dieu vivant ; déjà il faisait, au nom de toute l'Eglise, la profession de cette foi par laquelle nous sommes sauvés. Cette sublime connaissance n'était pas uniquement le fruit de ses réflexions ; non, ce n'était point la chair et le sang qui lui avaient révélé ce mystère, c'était

(6) Jean-Baptiste de Gély, prêtre, curé de Panmartin, frère de l'auteur.

le Père céleste qui s'était hâté de l'instruire d'une vérité qu'il devait un jour répandre dans l'univers; et lorsque Jésus-Christ, pour prix de cette confession glorieuse, l'établissait le chef de son Eglise, c'étaient ses propres dons qu'il couronnait en lui.

Mais à combien d'autres titres Pierre ne méritait-il pas le premier rang dans l'Eglise du Seigneur? Qui d'entre les disciples de Jésus-Christ fut jamais plus zélé pour sa gloire? qui jamais eut plus d'empressement pour le suivre dans ses travaux et ses souffrances, plus de désir de mourir pour lui? qui jamais put dire avec plus de vérité : Vous savez, Seigneur, que je vous aime : *Tu scis, Domine, quia amo te. (Joan., XXI, 15, 16, 17.)*

L'assemblage heureux de tant de vertus se trouve mêlé de quelques taches. Oui; nous pouvons en faire ici l'aveu sans ternir la gloire de ce prince des apôtres. Pierre ébranlé par la crainte succombe dans une tentation à laquelle l'ardeur de son zèle l'avait exposé : il nie par trois fois qu'il soit le disciple de Jésus; et par ce lâche renoncement il fait au cœur de son divin Maître la plaie la plus sensible. Mais cette faute même entraînait dans les desseins de bonté et de grandeur que le Seigneur avait sur lui. Destiné à être le premier des pasteurs et des pontifes de l'Eglise, à exercer le pouvoir redoutable de lier et de délier, il fallait qu'il éprouvât les faiblesses humaines; afin que sa propre expérience lui donnât des entrailles de miséricorde pour les pécheurs, et qu'il devînt ainsi leur puissant intercesseur auprès de Dieu.

Que ne puis-je, en parcourant ce que l'Ecriture et la tradition nous ont appris de ce grand apôtre, vous exciter à imiter ses vertus; vous le montrer comme le modèle des justes, par l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, comme le modèle des pénitents, par la douleur vive et persévérante qui lui a fait pleurer toute sa vie une faute aussitôt pardonnée que commise; comme le modèle des pasteurs, par son zèle pour le salut des âmes, par son amour pour la vérité, par l'humilité profonde qu'il a conservée dans le rang sublime auquel il était élevé? Mais quelque intéressant que puisse être cet objet pour votre piété, il en est un autre, mes frères, sur lequel je veux fixer votre attention. C'est l'Eglise même en faveur de laquelle le Seigneur a comblé saint Pierre de tant de grâces et de faveurs; pour laquelle il a aussi arraché à la puissance des ténèbres le vase d'élection qui partage en ce jour votre vénération et votre culte; pour laquelle, dis-je, il a donné à saint Paul ces lumières sublimes, cette haute sagesse, cette connaissance profonde des mystères les plus impénétrables, cette charité immense qui embrassait tout l'univers. Que puis-je faire de plus agréable à ces deux grandes lumières du monde, que d'augmenter, s'il est possible, votre respect et votre amour pour cette Eglise qu'ils ont eux-mêmes aimée avec tant d'ardeur, pour laquelle ils ont donné leur sang et leur vie?

Les mêmes paroles de Jésus-Christ, qui assurent à saint Pierre sa dignité et sa grandeur, établissent aussi la plus glorieuse prérogative de l'Eglise. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : c'est-à-dire que l'enfer, ni par ses violences, ni par ses artifices, ne pourra lui faire abandonner la foi salutaire qu'elle professe et le dépôt précieux de la vérité qui lui est confié; et sous ce point de vue, son autorité suprême exige toute notre soumission.

Mais l'Eglise nous est encore représentée dans l'Ecriture comme notre mère, comme la Jérusalem céleste, comme la femme libre qui donne à Jésus-Christ les enfants de la promesse; bien différente de cette Jérusalem d'ici-bas qui était figurée par Agar et qui n'engendrait que pour la servitude : *Illa quæ sursum est Jerusalem libera est, quæ est mater nostra (Galat., XV, 26)* : et sous ce second rapport elle mérite tout notre amour.

Voici donc, mes frères, tout le dessein de ce discours : l'étendue de la soumission que nous devons à l'Eglise, considérée comme dépositaire infailible de la vérité, sera le sujet de la première partie; les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise, considérée comme notre mère, feront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Les deux parties du Sermon sur l'Eglise, au CARRÉME, col. 375, avec la péroraison suivante.]

Et vous, saints apôtres, veillez du haut des cieux sur cette Eglise, dont l'établissement est le fruit de vos souffrances, dont vous êtes, après Jésus-Christ, les principaux fondements. Chef illustre de l'apostolat, vous nous avez assuré que la dissolution de votre corps mortel ne romprait point les liens qui nous unissent à vous; qu'après votre mort même vous ne cesseriez de nous protéger et de nous fortifier dans les voies du salut : *Dabo operam et frequenter habere vos post obitum meum, ut horum memoriam faciatis. (II Petr., I, 15.)* Exécutez aujourd'hui et jusqu'à la fin des siècles cette promesse que votre immense charité vous a fait faire : rappelez-nous sans cesse les instructions salutaires que vous nous avez données; obtenez du Tout-Puissant qu'il les grave profondément dans nos cœurs, et qu'il nous conduise ainsi à ce royaume céleste, dont les clefs vous ont été confiées, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

IX. EXORDE

Pour le jour de la Visitation de la sainte Vierge.

Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me? (Luc., I, 43.)

D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur daigne me visiter.

Telles furent les expressions de la pieuse Elisabeth dans ce jour mémorable où Marie, franchissant d'une course rapide les montagnes de la Judée, vint verser dans son sein les sentiments de joie, d'humilité, de reconnaissance, dont son cœur était rempli, en la félicitant elle-même du bienfait ines-

péré dont le Tout-Puissant avait récompensé sa foi ! Que ce spectacle est attendrissant, qu'il est intéressant pour la piété ! Que cette visite était digne de devenir, dans l'Eglise, l'objet d'une sainte solennité ! C'est la première manifestation du mystère de notre salut ; c'est le premier effet sensible de la puissance du Verbe incarné ; c'est le premier gage des grâces qu'il venait répandre sur les hommes et des bienfaits que sa sainte mère devait leur procurer. Marie, devenue, par l'opération du Saint-Esprit, la mère du Fils unique de Dieu, vient visiter Elisabeth, devenue aussi mère dans sa vieillesse, par la volonté de celui à qui rien n'est impossible. Son humilité profonde, son ardente charité augmente en proportion de la dignité sublime à laquelle elle est élevée. Mais cette humilité même ne trompe point les yeux de la fidèle Elisabeth : elle reconnaît, dans celle qui s'abaisse pour la saluer, la mère de son Seigneur et de son Dieu. Elle s'humilie à son tour devant la plus parfaite et la plus heureuse des créatures du Seigneur. Elle ne peut comprendre l'excès d'honneur qu'elle reçoit : l'enfant précieux qu'elle porte dans son sein partage sa joie et l'exprime par ses tressaillements : elle s'écrie dans les transports de sa reconnaissance : D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur daigne m'honorer de sa présence : *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me ?* Ainsi, mes frères, c'est à ce Seigneur, à ce Dieu encore caché dans le sein de la Vierge, sa mère, qu'Elisabeth rapporte, et toute la gloire de Marie, et toute celle qui rejaillit sur elle-même. En effet, c'est en Jésus-Christ que Marie trouve sa gloire et sa grandeur, c'est pour la rendre digne d'en devenir la mère, que le Seigneur l'a prévenue de sa bénédiction et de ses faveurs, qu'il l'a sanctifiée dès les premiers instants de son existence et avant même qu'elle eût vu la lumière ; qu'il l'a comblée de cette plénitude de grâces, qu'il l'a préservée même de ces fautes légères desquelles notre piété gémit continuellement. C'est l'éclat de la gloire du Fils de Dieu qui réfléchit sur la Vierge, sa mère, et qui la fait briller d'une splendeur de laquelle aucun être créé n'a jamais approché : ce sont, en un mot, les rapports sacrés et incommunicables qui se trouvent entre notre Sauveur et la bienheureuse Marie, qui nous autorisent à mêler son culte avec celui de Jésus-Christ, et qui la rendent, après lui, l'objet le plus digne de nos hommages et l'appui le plus ferme de nos espérances.

Je ne puis donc, mes frères, vous donner une plus haute idée de cette Vierge sainte ; je ne puis mieux vous faire comprendre le degré sublime de gloire auquel elle a été élevée ; je ne puis enfin mieux animer votre confiance dans sa puissante intercession, qu'en vous exposant ici les grandeurs de ce Dieu fait homme dont elle est la mère. Je le considérerai d'abord comme le Fils et le Verbe de Dieu ; et ses grandeurs, sous ce point de vue, feront le sujet de ma première partie.

Je le considérerai ensuite dans son incarnation, et les traits de lumière et de gloire qui éclatent à travers les ombres de son humanité feront le sujet de la seconde. Vierge sainte, qui avez été choisie entre toutes les femmes pour porter dans vos chastes entrailles le Fils unique du Tout-Puissant, obtenez-moi de l'Esprit-Saint, qui a opéré en vous ce grand mystère, d'en parler avec dignité : obtenez pour tous les fidèles qui m'écoutent de le méditer et de le comprendre comme vous l'avez compris et médité vous-même. *Ave, Maria.*

[Les deux parties du *Sermon sur les Grandeurs de Jésus-Christ*, au jour de l'Annonciation, CARÊME, col. 547.]

ADDITION A LA PÉRORAISON.

Tendre et précieuse portion du troupeau de Jésus-Christ, qui croissez dans ce sanctuaire, sous les ailes de la religion et de la piété, tel et plus grand encore est le Dieu Sauveur qui est devenu votre Père, à la place de celui qu'un coup funeste aux yeux de la nature vous a enlevé. C'est entre ses bras que vous avez été jetée : c'est lui qui vous donne encore ici des preuves de cette tendre charité qu'il avait, pendant les jours de sa vie mortelle, pour les enfants ; c'est lui qui a inspiré à un magistrat chrétien d'ouvrir cet asile à votre faiblesse et à votre innocence ; c'est lui qui inspire à tant de cœurs généreux la volonté de pourvoir à vos besoins. Ah ! puissiez-vous croître sans cesse dans la connaissance et l'amour de ce Dieu si grand et si bienfaisant ! puissiez-vous, riches de ses dons spirituels, ne jamais regretter les biens trompeurs dont l'espoir s'est évanoui pour vous, et conserver précieusement cette piété dont vous trouvez ici tant de leçons et d'exemples !

Et nous, mes frères, aimons aussi de tout notre cœur ce Dieu qui nous a aimés le premier. Il est, nous dit-il lui-même, la voie, la vérité et la vie ; conjurons-le de nous conduire comme voie, de nous éclairer comme vérité, et de nous conduire par cette lumière céleste, à cette fin bienheureuse où il sera véritablement la vie de nos âmes. Ainsi soit-il.

X. EXORDE

Pour le jour de Saint-Benoît. (11 juillet.)

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (Hebr., XIII, 14.)

Nous n'avons point ici une demeure permanente ; mais nous cherchons une autre patrie.

Tels étaient, mes frères, les sentiments des premiers disciples de Jésus-Christ. Étrangers sur la terre, ils ne voulaient y fixer ni leurs trésors, ni leurs cœurs ; ils n'avaient d'empressement que pour les biens ineffables que le Seigneur nous promet dans la céleste patrie. Ce qui les distinguait principalement des autres hommes, c'était de désirer avec ardeur le siècle futur et d'attendre avec une sainte impatience l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'accomplissement de ses promesses. Expri-

mer leurs espérances, c'était les dépeindre et les caractériser; c'était expliquer leurs affaires, leurs soins, leurs inquiétudes; ils n'en avaient que par rapport aux biens invisibles qu'ils attendaient. Alors, mes frères, il n'était point nécessaire de fuir dans les déserts pour pratiquer les maximes les plus sublimes de l'Evangile. L'univers entier n'était pour les chrétiens qu'une vaste solitude dans laquelle ils ne voyaient rien qui fût digne de leur attachement.

Mais bientôt, par un effet de la faiblesse humaine, ces sentiments commencèrent à s'altérer. Le monde parut devenir chrétien, et ce furent en effet les chrétiens qui commencèrent à être du monde; bientôt, par un renversement étrange, un grand nombre d'entre eux prit pour sa véritable patrie le lieu même de son exil; ils devinrent insensiblement citoyens de cette Babylone infidèle dans laquelle ils ne devaient être qu'étrangers et que captifs.

Un homme était destiné de Dieu à leur rappeler le véritable objet de leurs vœux et de leurs désirs, et cet homme, mes frères, ce fut celui même dont nous honorons en ce jour l'immortelle mémoire. Prévenu dès ses plus tendres années par les salutaires impressions de la grâce, Benoît sut mépriser le monde aussitôt qu'il fut en état de le connaître. Il comprit qu'il était plus aisé de renoncer entièrement à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisirs, que de vivre au milieu de ces frivoles avantages sans les aimer, sans s'y attacher. C'en est fait, il rompt tous les liens qui l'attachent à ce monde séducteur, et dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais plus; et à ses frères : Vous m'êtes étrangers. Il s'enfonce dans la solitude; il y oublie l'univers entier pour ne penser qu'à la patrie pour laquelle il soupire. Bientôt la rosée du ciel se répand sur ces déserts affreux; une multitude innombrable s'empresse de marcher sur les traces de ce grand serviteur de Dieu, et l'Occident cesse d'envier à l'Egypte et à la Palestine les Antoine et les Pacôme. Ainsi se forma cet ordre illustre que le Seigneur avait destiné, dans sa miséricorde, à donner à son Eglise un nouvel éclat; cet ordre qui devait nous éclairer par sa science, et nous édifier par son austérité; cet ordre enfin qui, par ses immenses travaux, nous a conservé les monuments précieux de la tradition, et qui, par ses exemples, nous retrace dans l'un et l'autre sexe, les vertus des siècles les plus heureux.

Vous êtes, Mesdames, une des branches les plus illustres de ce grand arbre qui a couvert de son ombre toute l'Eglise d'Occident; et, s'il m'était permis de dire ici ce que la voix publique atteste en tant de manières différentes, je ne craindrais point d'avancer que l'esprit de saint Benoît ne s'est conservé nulle part avec plus de pureté que dans ce sanctuaire auguste de la piété.

Soupirer pour les biens futurs, hâter, par vos désirs, le jour heureux des noces de

l'Agneau, ce jour où vous serez unies pour jamais à cet Epoux céleste auquel vous vous êtes consacrées, c'est, Mesdames, dans cette sainte retraite votre plus douce occupation. Puissent ces saints désirs devenir de jour en jour plus vifs et plus ardents! puissent-ils être comblés par la possession éternelle de ces biens que vous avez si sagement préférés à tous les avantages que le monde vous offrait!

C'est pour les exciter de plus en plus dans vos cœurs et dans ceux de tous les fidèles qui m'écoutent, que j'ai dessein d'opposer ici au bonheur qui nous attend dans la vie future les maux auxquels nous sommes sujets dans celle que nous traînons sur la terre. Que sommes-nous ici-bas, et quel est l'état d'un véritable chrétien dans le monde? Ce sera le sujet de ma première partie. Que serons-nous dans le ciel, et quelle espèce de félicité nous y attend? Ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Le corps du sermon est celui du *Désir du ciel*, comme au second dimanche de Carême CARÊME, col. 288.]

XI. PANÉGYRIQUE

DE SAINT VICTOR.

Le 21 juillet.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem. (Philip., I, 20.)

Jésus-Christ sera glorifié en moi, soit par ma vie, soit par ma mort.

C'est ainsi, mes frères, que l'Apôtre exprime les sentiments de son cœur embrasé du feu de la charité. Partagé entre le désir d'être réuni avec Jésus-Christ par la dissolution de son corps mortel, et celui de servir plus longtemps ses frères, et d'étendre sur la terre les bornes du royaume de Dieu; il ne sait ce qu'il doit souhaiter avec le plus d'ardeur. Mais quels que soient les desseins de la Providence sur lui, soit qu'il doive bientôt jouir de la couronne de justice qu'il a déjà méritée par tant de travaux, soit qu'il soit destiné à courir encore longtemps dans la carrière, il se console par la pensée que sa vie et sa mort glorifieront également Jésus-Christ : *Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.*

Tels doivent être aussi, mes frères, les sentiments de tous les véritables chrétiens. Ce n'est pas pour nous-mêmes que nous vivons, dit encore le même apôtre, et ce n'est pas pour nous-mêmes que nous mourons : *Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. (Rom., XIV, 7.)* Si nous désirons de prolonger notre séjour sur la terre, ce n'est que pour y procurer la gloire du Seigneur; si nous désirons de voir la fin de notre vie, c'est pour jouir à jamais de sa présence, le louer, l'aimer, le glorifier pendant toute l'éternité. Dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur; et l'une et l'autre doivent être également consacrées à faire éclater les richesses de sa miséricorde envers nous, et notre fidélité envers lui : *Sive vivimus, Domino vivimus; sive morimur, Domino morimur;*

sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. (Ibid., 8.)

Heureux les chrétiens qui prennent ces maximes pour la règle de leur conduite ! heureux ceux qui ne vivent que pour glorifier le Seigneur et le faire louer de tous les hommes, témoins des vertus et des bonnes œuvres que sa grâce leur fait pratiquer ! Heureux ceux qui couronnent une vie conforme à la loi de Dieu, par une mort précieuse devant lui ! Tel a été le caractère des saints martyrs du Seigneur ; tel a été en particulier celui du grand homme dont le culte nous rassemble. Appelé par la miséricorde de Dieu à la connaissance du christianisme, Victor est entré avec ferveur dans la carrière évangélique ; il y a marché avec constance et fermeté ; il en a atteint le terme avec gloire. Il a été aux yeux de tous les hommes un exemple frappant des merveilles que Jésus-Christ sait opérer dans les cœurs ; il l'a glorifié par la pureté, la sainteté de sa vie, au milieu des désordres honteux qui inondaient alors l'univers ; et quelle gloire n'a-t-il pas répandue sur la religion, par le témoignage éclatant qu'il lui a rendu en présence des princes de la terre, par la patience héroïque avec laquelle il a souffert les tourments les plus affreux, la mort la plus cruelle !

Entrons, mes frères, dans les sentiments de notre saint martyr, et rapportons comme lui à Jésus-Christ la gloire de ses vertus et de ses triomphes. Glorifier Jésus-Christ, être à jamais une preuve et un monument de la force victorieuse que sa grâce sait communiquer à notre faiblesse, c'a été le desir le plus ardent de Victor : que ce soit donc aussi la matière de l'éloge que nous lui consacrons. Jésus-Christ glorifié par la vie de Victor : ce sera le sujet de ma première partie. Jésus-Christ glorifié par la mort de Victor : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le commencement, le progrès, la perfection de la justice, sont, mes frères, des dons de la grâce et de la miséricorde de Dieu. C'est lui qui choisit ses saints, qui les sépare de la masse de perdition, qui les prédestine pour être à jamais le triomphe et la gloire de sa grâce ; c'est lui qui les fait entrer dans les voies de la justice, qui les y fait persévérer, qui les enrichit de vertus et de bonnes œuvres, et qui couronne enfin d'une gloire éternelle les mérites qu'il leur a fait acquérir. C'est ainsi que Jésus-Christ a été glorifié par la vie de saint Victor. Il l'a arraché par sa miséricorde du sein des ténèbres dans lesquelles il était né ; et il lui a fait pratiquer, dans la profession la plus incompatible avec la piété chrétienne, les vertus sublimes qui font l'ornement du christianisme. Admirons les merveilles de la grâce dans la sanctification de ce héros de la religion, et édifions-nous nous-mêmes par l'exemple de la fidélité avec laquelle il y a répondu.

I. Le premier des bienfaits par lesquels le Seigneur a prévenu Victor, et la première manière dont il a été glorifié en lui, c'est, mes frères, de l'avoir arraché aux ténèbres du paganisme, auxquelles le malheur de sa naissance semblait l'avoir condamné. Lorsqu'il parut dans le monde, une nuit obscure le couvrait encore presque tout entier : c'était encore ce temps si honteux pour le genre humain, où les nations abandonnées à l'esprit d'erreur et de mensonge adoraient les dieux que leurs mains avaient faits ; où tout avait son culte, excepté le seul Dieu créateur de l'univers ; où les vices mêmes et les crimes honteux, consacrés par l'exemple de prétendues divinités, faisaient souvent partie du culte impie qu'on leur rendait ; où enfin c'était une imprécation que de souhaiter aux hommes qu'ils devinssent semblables à leur Dieu. C'est du milieu de ces ténèbres profondes que le Seigneur a appelé Victor à la lumière admirable de son royaume ; c'est de cette masse corrompue qu'il l'a tiré, pour en faire un vase d'élection et de gloire. Que d'obstacles il eut à vaincre pour embrasser la religion de Jésus-Christ !

Ne croyez pas, mes frères, que l'absurdité du paganisme doive diminuer à nos yeux le prix de la grâce que le Seigneur lui a faite en le lui faisant abandonner. Eclairés des lumières de l'Évangile, instruits par la révélation de l'unité de Dieu, de sa spiritualité, de son immensité, nous avons peine à concevoir que ces vérités précieuses aient jamais pu être ignorées : la religion impie, qui les méconnaissait, ne nous paraît qu'un composé monstrueux de mensonges et d'absurdités ; et il n'est peut-être personne d'entre nous qui ne croit qu'il eût pu par sa raison seule couvrir d'une juste ignominie les vaines idoles et leurs stupides adorateurs. Mais pour juger sûrement s'il était aisé ou difficile de passer de l'idolâtrie au christianisme, il faut pour ainsi dire écarter un instant le flambeau qui nous éclaire : il faut nous transporter en esprit dans les temps et dans les lieux où vivait notre saint martyr ; il faut considérer la religion payenne, non dans le mépris dont elle est aujourd'hui couverte, mais dans l'idée qu'en avaient alors les peuples les plus éclairés. Ces vaines idoles, que le temps a réduites en poussière, ou qu'il n'a épargnées que pour en faire un monument de la faiblesse de notre raison abandonnée à elle-même, étaient adorées de l'univers entier. La magnificence de leurs temples, l'éclat des ornements dont elles étaient environnées, l'appareil et la majesté du culte, faisaient sur l'esprit des hommes une impression de respect, et les empêchaient de jeter des regards trop curieux sur cet objet de leurs adorations. Ces prêtres, dont l'imposture est aujourd'hui si avérée, jouissaient alors de tout le crédit qu'ils avaient usurpé ; et les césars eux-mêmes ne s'étaient crus bien affermis sur leur trône, qu'en réunissant le titre de chef de la religion à

celui de maître du monde. Ces oracles, dont nous connaissons la vanité, la duplicité, l'artifice, retentissaient dans toutes les parties de l'univers; et les crédules mortels allaient en foule conjurer le père du mensonge de leur faire connaître la vérité. Cette religion, qui nous paraît si absurde et si déraisonnable, cachait dans les ténèbres d'une haute antiquité la honte de son origine. Les Romains croyaient lui être redevables de la conquête de l'univers. Elle avait été, au moins en apparence, la religion des philosophes les plus révéérés.

Pouvait-il y avoir de la honte à croire ce qu'avaient cru tant de grands hommes? N'y avait-il pas de la témérité à les accuser d'impiété et d'aveuglement? Enfin cette multitude de dieux qui révolte notre raison, leurs généalogies, leurs amours, leurs haines mutuelles, tout était déguisé avec un art infini; et tandis que le stupide vulgaire prenait à la lettre ces grossières fictions, les sages les regardaient au moins comme un voile ingénieux qui cachait des mystères profonds, et croyaient n'adorer, sous tant de noms différens, que les divers attributs de la Divinité.

Tels étaient, mes frères, les pièges multipliés que l'esprit de mensonge avait tendus aux hommes : tels étaient les préjugés qu'il fallait vaincre, pour abandonner la religion de l'empire. Ajoutons un motif plus puissant encore : cette religion était celle des princes; on ne pouvait y renoncer sans se fermer le chemin des honneurs, sans s'exposer aux persécutions les plus violentes. Quelles couleurs l'ambition ne sait-elle pas donner à tout ce qui la favorise ! quels nuages ne répand-elle pas sur la vérité ! On fait aisément le sacrifice de ses lumières, lorsque c'est la cupidité qui l'exige; et ce qu'il nous est avantageux de croire nous paraît bientôt vraisemblable.

Mais supposons que, par les lumières de la raison, on en vint à se convaincre de l'absurdité du paganisme, qu'on pût vaincre le préjugé de l'exemple et de l'antiquité; qu'il y avait loin encore de ces faibles commencements de conversion à la profession ouverte du christianisme ! On pouvait se lasser d'adorer de vaines idoles ou des dieux couverts d'infamie; mais était-on pour cela décidé à adorer un Dieu crucifié ? On pouvait renoncer à une religion qui n'était appuyée que sur des fables, qui n'apprenait rien sur les mœurs, qui les corrompait par les exemples mêmes des dieux; mais en était-ce assez pour en embrasser une autre qui étonnait la raison par la profondeur de ses mystères, qui effrayait la nature par l'austérité de ses préceptes ? Non, pour devenir chrétien, il ne suffisait pas de ne plus être idolâtre. Ceux qui par la raison seule ont secoué le joug de la superstition n'ont pas pour cela embrassé la vérité : assez éclairés pour voir que les dieux des Romains n'étaient pas dignes de leur culte, ils ont été assez aveugles pour ne pas reconnaître qu'il y a un Dieu suprême,

qui a créé l'univers par sa puissance, qui le gouverne par sa sagesse; et bien loin de parvenir à la connaissance des mystères sublimes que le christianisme nous révèle, ils ont même ignoré ces vérités naturelles que la raison nous démontre.

Il fallait donc une miséricorde particulière de Dieu pour sortir de ces ténèbres, pour ne pas tomber de l'abîme de l'idolâtrie dans celui de l'athéisme, pour éviter ces diverses sortes d'impiété qui partageaient alors les mortels infortunés. Il fallait un courage supérieur à toutes les craintes, à tous les intérêts humains, pour préférer la vérité haïe, méprisée, persécutée, à l'erreur et au mensonge environnés de toute la pompe des honneurs, de tout l'attrait des plaisirs; et ce courage fut d'autant plus nécessaire à Victor, que sa condition, ses emplois, multipliaient autour de lui les obstacles et fortifiaient ses chaînes.

Il était, vous le savez, mes frères, engagé dans la profession des armes : la carrière de la gloire s'ouvrait devant lui; le rang que ses services lui avaient déjà mérité lui facilitait l'accès aux plus grands honneurs. Mais ce que le monde regarde comme des avantages inestimables, son cœur, touché de la grâce, le méprise comme la boue. Animé de cette foi qui nous fait voir la récompense future comme si elle était déjà présente, il préfère, comme Moïse, les opprobres de Jésus-Christ à tous les trésors de l'Egypte : il méprise, comme lui, les fureurs et la colère d'un prince puissant, dont il pouvait être l'ami. Sitôt que la vérité se montre à lui dans tous son jour, il l'embrasse avec joie; il éclate en actions de grâce pour le Dieu plein de miséricorde qui a dissipé ses ténèbres, qui a rompu ses fers; et son unique désir est de payer de tout son sang la grâce que le Seigneur lui a faite.

Nous avons reçu, mes frères, cette grâce dont Victor était si reconnaissant. Comme lui, nous avons été affranchis du joug honteux du démon, pour être associés à la gloire des enfants de Dieu; comme lui, nous avons été arrachés aux ténèbres qui nous étaient naturelles, pour jouir de la lumière de l'Evangile : sentons-nous comme lui le prix de cette faveur ? Nous n'avons pas, il est vrai, porté si longtemps le joug de l'infidélité. Régénérés en Jésus-Christ dès les premiers instants de notre existence, nous ne nous souvenons pas de lui avoir jamais été étrangers; mais l'excès avec lequel Dieu nous a aimés, l'empressement avec lequel il s'est hâté de nous combler de ses miséricordes, doit-il donc diminuer notre reconnaissance ? Ne doit-il pas, au contraire, lui donner de nouveaux accroissements ? Nous sommes nés dans le sein du christianisme; mais nous n'en sommes pas moins par nature enfants de colère : *Natura filii iræ* (Ephes., II, 3); nous n'en sommes pas moins les descendants de ces peuples que Dieu avaient abandonnés à l'aveuglement de leur esprit, et qui n'avaient point de part à son alliance.

Nous eussions pu comme eux être en ce monde sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans espérance à ces promesses. Pourquoi ne sommes-nous pas nés parmi ces nations infortunées sur lesquelles le soleil de justice ne s'est pas encore levé, ou qu'il n'éclaire plus de ses rayons salutaires ? qu'avions-nous fait au Seigneur, pour être distingués de ces malheureux dont la cause nous est commune ? pour quoi, faisant partie de la même masse d'argile, sommes-nous devenus des vases d'honneur, tandis qu'ils sont demeurés des vases d'ignominie ? Que ces pensées, mes frères, excitent continuellement notre amour pour Dieu : remercions-le sans cesse de nous avoir appelés à la véritable religion, et craignons d'abuser d'une grâce que nous avons si peu méritée, d'une grâce qui a été refusée à tant d'hommes, qui peut-être, hélas ! y eussent été plus fidèles que nous.

II. Jésus-Christ glorifié par la conversion de Victor au christianisme le fut aussi, mes frères, par l'éclat des vertus qu'il lui fit pratiquer dans la profession, en apparence, la plus incompatible avec la piété chrétienne. Le Seigneur, toujours admirable dans ses saints, ne les conduit pas tous par les mêmes voies à la sanctification et au salut. Les uns sont destinés à nous inspirer cette prudente défiance de nous-mêmes, qui nous fait éviter par la fuite les pièges que le monde tend à notre vertu ; les autres, au contraire, nous apprennent à le combattre à force ouverte et à le terrasser par ses propres armes ; et soit que la prudence leur fasse fuir les dangers, soit que la confiance en Dieu les leur fasse embrasser, ils obéissent également à l'esprit de Dieu qui les anime, ils sont également l'ornement de la religion et le modèle que nous devons nous proposer.

Ainsi, mes frères, l'Eglise a toujours applaudi à ces sages chrétiens qui, dans les temps orageux des persécutions, ont refusé de servir sous les aigles romaines, ou même ont quitté cette profession aussi dangereuse pour le salut que glorieuse aux yeux des hommes. Qu'est-ce, en effet, qu'une armée ? une multitude d'hommes que le besoin, la cupidité, le libertinage réunissent ; qui préfèrent à l'ennui d'une vie paisible et laborieuse des plaisirs plus vifs, quoique mêlés de plus de hasards ; une multitude d'hommes dont la gloire est le prétexte, dont la licence est l'appui, dont l'impunité est la récompense ; qui, doux, humains, modérés par caractère, deviennent durs et cruels par habitude, débauchés par vaine gloire et par respect humain ; qui, défenseurs de la patrie en général, sont quelquefois les oppresseurs des citoyens en particulier ; qui, accoutumés à ne rien craindre sur la terre, en viennent souvent jusqu'à ne plus craindre celui même qui tonne dans les cieux. Telles étaient les armées romaines, telles sont peut-être encore les nôtres ! Qu'il est difficile de conserver la pureté des mœurs au

milieu de la licence et de la corruption, la modestie et l'humilité dans un état dont l'ambition est le mobile, la douceur et la charité chrétienne au milieu du sang et du carnage ! Mais si, sous des chefs chrétiens, sous des étendards qui portent le signe sacré de la croix, il est si rare de conserver l'esprit du christianisme, qu'était-ce donc dans ces temps malheureux où la décadence des mœurs et de la discipline préparait déjà la chute de l'empire, où l'idolâtrie était presque inséparable du service militaire, où l'on ne marchait au combat que sous les auspices des fausses divinités et par l'ordre d'un augure imposteur ou séduit ? Était-il étonnant que des chrétiens refusassent de se trouver dans cette foule d'impies et de blasphémateurs, et qu'ils craignissent de se souiller par tant de pratiques profanes et idolâtres ? Ils ne craignaient pas de mourir, ils ne craignaient que de pécher. Ceux qui donnaient volontairement leur sang pour ne pas être forcés de prendre part à la superstition, pouvaient-ils être soupçonnés d'être lâchement attachés à la vie ?

Mais si le Seigneur a permis que nous eussions de tels exemples pour nous apprendre à éviter toutes les occasions du péché et préférer à toute autre condition le soin de notre salut, il a voulu aussi, pour la gloire du christianisme, qu'il y eût des âmes fortes et courageuses qui sussent braver la superstition et l'impiété, environnées de l'appareil le plus redoutable, et qui demeurassent au milieu du torrent de l'iniquité, sans être renversées par son impétuosité, sans être souillées par la fange qu'il entraîne avec lui : semblables à ces rochers contre lesquels les flots de la mer exercent leur rage impuissante, et dont ils augmentent la blancheur et l'éclat en les couvrant de leur écume.

Telle fut la grande âme de Victor. Appelé au service de Jésus-Christ, il ne quitta point celui de l'empereur ; et en cela, mes frères, il ne croit point servir deux maîtres : parce qu'il ne sert celui de la terre que pour plaire à celui du ciel ; parce que sa fidélité envers Dieu est le motif et le principe de celle avec laquelle il rend à César ce qu'il lui doit. C'est ainsi qu'il venge le christianisme du reproche que ses ennemis lui faisaient dès lors et qu'ils lui font aujourd'hui d'éloigner les hommes de la société, de les rendre inutiles au service de l'Etat. Que peut-on espérer, nous disent-ils, de ces hommes qui ne soupirent que pour la retraite, pour lesquels la gloire n'a point d'attraits, qui sont obligés par état et par système de s'abaisser, de se tenir dans le dernier rang ? Une noble ambition est le mobile des grandes choses ; et retrancher ce motif puissant, c'est relâcher les ressorts de la société. Reproche aussi injuste qu'il est injurieux à la religion de Jésus-Christ. Cette religion, mes frères, bien loin de rendre les hommes indifférents pour la société, leur inspire au contraire le zèle le plus vif pour la conserver et la défendre. Elle

proscrit l'ambition; elle défend aux hommes de se proposer, pour prix de leurs travaux, cette gloire frivole qui s'évanouit comme la fumée; que le monde distribue au gré de ses caprices, qu'il prodigue à une heureuse témérité, tandis qu'il la refuse à des vertus plus réelles et plus solides. La religion diffère-t-elle en cela de la saine philosophie? Mais combien d'autres motifs ne sait-elle pas substituer à cette vanité qu'elle réprouve! Un chrétien compte pour rien la gloire du monde; mais il sait qu'il a dans les cieux un témoin de ses actions, qui les pèse dans la balance de l'équité, qui les récompense selon leur juste valeur; il sait que servir la patrie, c'est servir Dieu lui-même qui l'ordonne. Quels sujets peuvent être plus fidèles à leur prince que ceux qui ne voient en lui que l'image du Très-Haut? quels soldats peuvent affronter la mort avec plus de courage que ceux à qui la religion même apprend à ne regarder la vie que comme un exil? Aussi, depuis l'établissement du christianisme, les armées ont-elles toujours eu des chrétiens qui en ont été le salut par leur intercession auprès de Dieu autant que par leur valeur; et la légion fulminante, la légion Thébéenne, les Maurice, les Victor feront toujours à ce sujet l'apologie de la religion.

Mais ne sont-ils pas aussi la censure et la condamnation de ces lâches chrétiens qui, pour se dispenser de pratiquer les préceptes de l'Evangile, allèguent si souvent les obstacles qu'ils croient trouver dans leur état et leur condition? S'il était des conditions véritablement incompatibles avec la piété chrétienne, il faudrait, mes frères, y renoncer absolument. Nous ne sommes sur la terre que pour y servir le Seigneur et mériter de le posséder éternellement. C'est là la plus importante de nos affaires; tout le reste n'est que vanité : tout ce qui nous détourne de cet unique but est ce pied qu'il faut couper, cet œil qu'il faut arracher. Si donc votre état, vos fonctions, votre dignité sont un obstacle à votre salut, il faut en faire généreusement le sacrifice, quoi qu'il doive en coûter à votre fortune ou à votre gloire. De quoi vous servirait, dit Jésus-Christ, de faire la conquête du monde entier et de perdre votre âme : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiat?* (Luc., IX, 25.) Ce sont ces maximes qui ont peuplé les déserts, qui ont porté tant de chrétiens à renoncer à des emplois légitimes en eux-mêmes, mais qui leur étaient dangereux par rapport à leurs dispositions particulières.

Mais est-il bien vrai qu'il y ait des conditions dans lesquelles on ne puisse servir Jésus-Christ avec fidélité? Non, mes frères; un des avantages de notre sainte religion, un des caractères qui prouvent qu'elle a été établie par le plus sage des législateurs, c'est qu'elle peut être pratiquée dans toutes sortes d'états; dans l'opulence comme dans la pauvreté, dans l'éleva-

tion comme dans l'abaissement, dans le tumulte du monde, dans le fracas des armes, parmi les intrigues et les plaisirs des cours comme dans la retraite la plus profonde. C'est pour cela que l'Apôtre ordonnait aux nouveaux chrétiens de demeurer dans la condition où la grâce de la vocation les avait trouvés : *Unusquisque, in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat.* (I Cor., VII, 20.)

Eh quoi! il y a eu des saints dans les palais des Néron et des Dioclétien : Victor s'est sanctifié sous les étendards de ce cruel ennemi de Jésus-Christ; il a fait briller les vertus chrétiennes au milieu d'une armée d'idolâtres; et vous direz, mes frères, que les bienséances de votre état, que les exemples dont vous êtes environnés sont des obstacles invincibles à votre piété! Ah! cessez de couvrir votre lâcheté de ce prétexte frivole. Au tribunal de Jésus-Christ, ce saint martyr s'élèvera contre vous; il vous jugera, il vous condamnera par ses propres exemples. Le monde qu'il a vaincu était plus corrompu et plus redoutable que celui contre lequel vous avez à combattre. Il était plus difficile de porter la croix de Jésus-Christ dans le camp d'un prince persécuteur que de l'embrasser dans des lieux où elle est adorée; et quelle que soit la situation dans laquelle la Providence vous a placés, s'il a pu être chrétien dans le sein même de l'idolâtrie et de la licence, vous pouvez l'être sans doute dans la partie la plus florissante de l'Eglise de Jésus-Christ.

Victor ne fut pas seulement, mes frères, un observateur exact des lois de l'Evangile; il fut encore un chrétien zélé pour la gloire de Dieu, pour le salut de ses frères, pour l'affermissement et le progrès de la foi qu'il avait eu le bonheur d'embrasser. A peine est-il entré dans la milice du Seigneur, et déjà il paraît en être le chef le plus intrépide. Un orage effroyable se forme sur l'Eglise : il éclate bientôt avec un horrible fracas. Le feu de la persécution s'allume, des édits sanglants sont publiés, des juges impitoyables les exécutent avec rigueur. Un monstre altéré de sang et de carnage, Maximien, quitte les Alpes qu'il a teintes du sang de ses propres soldats, pour venir à Marseille, dissiper, égorger le faible troupeau de Jésus-Christ. Le bruit de ses cruautés le précède et répand partout la terreur. C'est alors que Victor se revêt des armes de la vérité, qu'il se couvre lui-même, et les fidèles qui marchent à sa suite, du bouclier impénétrable de la foi, que la parole de Dieu devient dans sa main une épée victorieuse avec laquelle il défend le camp du Seigneur. Quel spectacle pour la religion, que celui d'un soldat animé du zèle d'un évêque et d'un apôtre, qui parcourt toutes les nuits les maisons des chrétiens alarmés, qui rassermite les faibles par des paroles pleines de force et de lumière; qui les encourage, qui les exhorte puissamment à ne pas craindre le tyran qui ne peut nuire qu'à leur corps; à ne voir dans les tourments qui leur

sont préparés, que la matière d'une gloire et d'un bonheur éternels !

Où trouverons-nous, mes frères, un zèle pareil à celui de Victor ? Il ne serait peut-être pas moins nécessaire dans notre siècle que dans celui où il vivait. La religion n'y est point persécutée à force ouverte ; les princes qui nous gouvernent en sont les défenseurs et les enfants les plus soumis. L'ennemi de notre salut ne prend plus la forme d'un lion rugissant ; c'est un serpent insidieux qui répand de toutes parts le venin de l'incrédulité. Et quels funestes progrès ne fait-il pas tous les jours ! Déjà l'impie ose proférer les blasphèmes qu'il tenait auparavant cachés dans son cœur : déjà l'on entend dans toutes les sociétés des railleries sacrilèges sur nos plus saints mystères ; déjà la foi traitée de superstition, la piété regardée comme une faiblesse, est contrainte de fuir devant son audacieuse ennemie. C'est à présent que tout fidèle devrait s'armer pour la défense de la religion. L'impiété prend dans l'un et dans l'autre sexe, dans toutes les conditions, ses ministres et ses défenseurs : pourquoi la religion n'aurait-elle pas le même droit ?

Mais, hélas ! comment défendre une religion que l'on connaît à peine, dont on n'a plus que des traces légères imprimées dans l'enfance, et presque entièrement effacées par la dissipation des affaires et des plaisirs ? Jamais il n'y eut de siècle plus jaloux que le nôtre de lumière et d'instruction. Dans quelque condition que l'on soit, on aspire à la gloire de bel esprit ou d'esprit orné. Les défenseurs mêmes de l'Etat ne se contentent plus d'être braves et courageux : secouant le joug des préjugés et de la barbarie, ils se piquent d'être aussi éclairés qu'intrépides ; et les lettres et les arts se voient cultivés par des mains qui les effrayaient autrefois. Mais pourquoi faut-il que la religion et les livres sacrés qui la contiennent, soient les seuls qu'on néglige aujourd'hui ? Cette étude est-elle donc moins nécessaire, est-elle moins satisfaisante, est-elle moins digne d'un esprit élevé que tant d'autres qui nous occupent ? C'est dans la lecture des livres saints, c'est dans une méditation profonde de la loi de Dieu, que Victor avait puisé ce zèle ardent et éclairé qui le distingue parmi les autres martyrs du Seigneur. Il aimait la religion parce qu'il la connaissait ; il la défendait avec autant de succès que de courage parce qu'il l'avait embrassée par conviction. Et nous, au contraire, nous ne sommes indifférents pour elle, nous n'en abandonnons les intérêts, que parce que nous n'en avons qu'une connaissance superficielle, parce que nous sommes chrétiens plutôt par habitude et par le bonheur de notre naissance que par une véritable persuasion. Imitons, mes frères, l'amour tendre qu'il avait pour la vérité ; étudions notre sainte religion : elle ne craint que de n'être pas assez approfondie. Si nous connaissions le trésor inestimable de beautés et de lumières qu'elle renferme,

nous la préférons aisément à cette vaine philosophie qu'on cherche à lui substituer ; nous nous efforcerions de l'honorer, de la faire respecter par la pureté de nos mœurs ; et, au milieu d'un monde pervers et corrompu, nous renouvellerions l'exemple de Victor, glorifiant Jésus-Christ par sa foi et sa charité, au milieu d'une armée d'idolâtres. Mais avec quel éclat ne l'a-t-il pas glorifié par sa mort ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'exposer avec une généreuse liberté à la douleur et à l'ignominie ; triompher, autant par la sagesse de ses discours que par l'héroïsme de sa patience, de ce que le monde et l'enfer avaient de plus imposant et de plus redoutable, ce furent, mes frères, les caractères particuliers du martyr de saint Victor ; c'est ainsi qu'il a glorifié Jésus-Christ par une mort précieuse à ses yeux ; c'est ainsi, dit l'auteur de ses actes, qu'il a brillé parmi les martyrs sans nombre qui illustrèrent alors l'Eglise, comme on voit l'étoile du matin surpasser, par son éclat, les astres semés dans l'immensité des cieux : *Velut cæteris stella fulgentior.*

I. Un homme distingué par son rang et ses emplois, qui faisait profession ouverte d'une religion suivie alors par quelques personnes du peuple ; un observateur exact de la discipline militaire, qui se dispensait avec mépris de ce qui approchait de l'idolâtrie et de la superstition ; qui refusait publiquement aux images des dieux et des empereurs les respects sacrilèges que l'usage avait établis ; un officier de César, qui avait tant de fois affronté la mort pour lui prouver sa fidélité, et inspirait alors à ses concitoyens le mépris des ordres sanguinaires émanés du trône contre le Seigneur et contre son Christ : un tel homme pouvait-il ne pas attirer sur lui les regards des persécuteurs ? pouvait-il n'être pas bientôt l'objet de la fureur d'un peuple séduit ? Dans quel temps et dans quels lieux fait-il éclater son zèle ? C'était, mes frères, le temps orageux où le dragon infernal jouissait pour la dernière fois du pouvoir qui lui avait été donné de persécuter les saints ; où, près d'être enchaîné dans l'abîme, il redoublait sa rage et ses efforts, pour arracher quelques membres à l'Eglise qu'il désespérait déjà de pouvoir anéantir. C'était le temps où l'impie Dioclétien ternissait, par ses cruautés envers les chrétiens, l'éclat d'un règne jusqu'alors heureux et tranquille ; où son barbare collègue, aussi cruel, par goût et par inclination, qu'il l'était lui-même par politique, se baignait avec un plaisir féroce dans les larmes et le sang des fidèles ; où les peuples les plus humains et les plus policés renonçaient par religion aux sentiments de la nature ; où la compassion passait pour un crime, lorsque les chrétiens en étaient les objets ; où les vils offices de délateur et de bourreau semblaient perdre tout ce qu'ils avaient d'odieux, lorsque c'était contre eux

qu'on les exerçait. Tel était l'état de l'empire à l'égard de la religion ; tel était en particulier celui de cette ville fameuse qui, fut le théâtre des souffrances de Victor. Marseille qui, tandis que le reste des Gaules était encore barbare, rassemblait déjà dans son sein les arts et les sciences de la Grèce ; qui, par l'avantage de sa situation, était devenue le centre du commerce et des richesses de l'empire ; Marseille, dis-je, rivale alors de Rome par sa grandeur et son opulence, l'était aussi par son attachement à l'idolâtrie : toutes les nations de la terre y apportaient en foule leurs superstitions et leurs trésors ; et ses ingénieux habitants, après avoir rendu l'univers entier tributaire de leur industrie, s'étaient, par une espèce de retour, asservis au culte de toutes les vaines divinités qui y étaient adorées. Combien de martyrs n'avaient-ils pas déjà immolés à leur aveugle superstition ? Combien de fois, par leurs clameurs insensées, n'avaient-ils pas excité contre les chrétiens le zèle des magistrats ? Prononcer dans cette ville profane le nom de Jésus-Christ, c'était courir à une mort certaine. C'est cependant au milieu de ce peuple fanatique, que Victor ose être chrétien et le paraître, pratiquer la religion et la prêcher, mépriser l'idolâtrie et la combattre. Il n'ignorait pas sans doute que les persécutions et les souffrances devaient être la récompense de son zèle. Je sais, disait-il avec l'Apôtre, que les chaînes et les supplices me sont préparés, mais je ne crains aucun de ces maux : mon unique désir est de fournir la carrière qui s'ouvre devant moi, de rendre témoignage à l'Evangile, de faire connaître à mes frères les richesses de la grâce de Dieu.

Victor ne connaissait donc pas cette fausse prudence de la chair qui retient la vérité dans l'injustice, qui sacrifie au désir du repos et de la tranquillité la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Et avec quelle force la généreuse liberté de son zèle ne condamne-t-elle pas notre lâche timidité ? Il ne craint point d'attirer sur lui la colère d'un peuple forcené, qui peut à chaque instant le traîner devant les tribunaux, ou laver dans son sang l'injure qu'il fait à ses dieux : et nous, nous craignons ce monde que Jésus-Christ a déjà vaincu, qu'il a dépouillé de toutes ses armes, qui ne peut plus se venger de nous que par des railleries ou de faibles murmures ; et la crainte de déplaire à un ennemi si méprisable fait sur nous plus d'impression que n'en faisait, sur les martyrs de Jésus-Christ, l'appareil des supplices les plus affreux.

Victor ne se contente pas de ne pas craindre la mort et les souffrances : il va jusqu'à les désirer. Imitateur fidèle des sentiments de Jésus-Christ, il se sent, comme lui, pressé d'accomplir ce baptême de sang dans lequel il doit être baptisé. S'il ne se présente pas de lui-même devant les tribunaux, pour y demander la mort pour laquelle il soupire, c'est uniquement par respect pour les lois de l'Eglise qui le lui défendent. S'il choisit

les ténèbres de la nuit pour aller exhorter les chrétiens à la fidélité qu'ils doivent au Seigneur, c'est moins pour se soustraire lui-même à la persécution, que pour ne pas y exposer ses frères. S'il garde enfin quelques mesures avec les puissances ennemies de la religion ; s'il prend quelques précautions pour éviter le danger qui menace sa vie ; le désir le plus vif de son cœur est que ces précautions mêmes deviennent inutiles.

Ses vœux sont exaucés : il est cité devant le tribunal des préfets, et ce moment qui commence ses ignominies aux yeux des hommes, est à ses yeux le commencement de sa gloire et de son bonheur. Avec quelle fermeté, avec quelle sainte hardiesse n'y confesse-t-il pas qu'il regarde comme des démons impurs les dieux que les Romains adorent ! que jamais le désir de plaire à César ne l'emportera, dans son cœur, sur la fidélité qu'il doit au Dieu tout-puissant qui a créé l'univers, et à son Fils unique crucifié pour notre salut, et ressuscité pour notre justification ! Une confession si généreuse lui attire des opprobres et des souffrances : il est chargé de chaînes, il est jeté dans une affreuse prison ; des soldats sont employés à le garder. Que de précautions pour s'assurer d'un homme qui regarde la mort comme un bienfait ! et qu'elles eussent été inutiles, si Victor n'eût pas été librement déterminé à souffrir et à mourir !

En effet, mes frères, Victor est dans les fers ; mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée comme lui. La vue de ses souffrances, de son courage invincible, donne à cette parole divine une nouvelle efficacité. Il entreprend de soumettre au joug de Jésus-Christ les soldats dont il est environné. Bientôt, ébranlés, entraînés par l'éloquence du saint martyr, ils commencent à regarder comme raisonnable cette religion qui leur paraissait une folie. Un prodige éclatant vient à l'appui de ses discours : une lumière subite dissipe les ténèbres de ces horribles cachots ; des voix célestes se font entendre ; les anges du Seigneur applaudissent au triomphe de Victor, et chantent avec lui le Dieu tout-puissant qui le fortifie dans les combats ; une grâce intérieure plus forte encore que tous ces prodiges change les cœurs de ces heureux soldats. Ils tombent aux pieds de Victor : ils lui demandent avec larmes d'être initiés aux mystères de cette religion qu'ils blasphémaient auparavant. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous vous montrez le maître des cœurs ; c'est ainsi que vous renouvez ces prodiges de grâce qui ont fait de Saul persécuteur, l'apôtre le plus zélé de notre foi ; qui ont rendu digne d'être associé à votre gloire immortelle un voleur crucifié à vos côtés ; c'est ainsi enfin que vous consolez votre martyr. Qu'il est doux pour lui de voir ses chaînes fructifier ainsi pour votre gloire, de vous offrir sa conquête, de voir ajouter à sa propre couronne ce que ces nouveaux chrétiens vont bientôt mériter !

Victor n'est donc plus aux yeux de ses gardes un criminel confié à leur vigilance :

ils l'écoutent comme leur maître; ils l'aiment, ils le respectent comme leur père en Jésus-Christ; ils lui obéissent comme au chef intrépide de la nouvelle milice dans laquelle ils viennent d'entrer, comme à celui qui doit les mener au combat contre les puissances des ténèbres. Le saint martyr profite-t-il de sa victoire pour briser ses fers, pour se dérober aux supplices dont il est menacé? Il le pourrait sans doute, et un cœur moins embrasé de l'amour de la croix se contenterait de ce qu'il a déjà souffert pour Jésus-Christ. Déjà il a confessé son saint nom devant les juges et devant l'empereur lui-même; déjà il a souffert les fouets et le cheval; déjà, dans un supplice aussi cruel qu'ignominieux, il a eu autant de témoins de sa constance que la profane Marseille a d'habitants. Qu'il serait glorieux pour lui de survivre à tant de souffrances, et de jouir au milieu des fidèles des respects que mérite une telle confession! Mais, mes frères, ce n'est point cette gloire que cherche Victor: il n'aspire qu'à consommer son sacrifice; tout ce qui pourrait le soustraire à la mort qu'il veut souffrir pour Jésus-Christ, serait pour lui un sujet d'affliction et de douleur. Ainsi, devenu libre par la conversion miraculeuse de ses gardes, il sort, il est vrai, de la prison; il va jusqu'à la mer; il présente aux ministres du Seigneur les captifs qu'il a arrachés à l'esclavage du démon. Il est témoin de leur baptême; mais aussitôt après les avoir régénérés en Jésus-Christ, il retourne avec eux à la prison. Il rentre dans ce séjour ténébreux, avec la joie d'un héros, qui, après avoir étendu les limites de sa patrie, revient couvert de gloire à ses propres foyers. Il y attend avec un courage intrépide, avec une sainte impatience les effets de la colère du tyran, plus enflammée encore par les conversions dont le saint martyr vient d'être le ministre.

C'est donc volontairement, c'est donc avec une liberté pleine et entière, que Victor s'est exposé lui-même aux supplices cruels qui ont terminé sa glorieuse vie; et s'il était permis d'appliquer à un serviteur de Jésus-Christ ce qui est dit dans l'Écriture de Jésus-Christ lui-même, et ce qui dans le sens le plus exact ne peut convenir qu'à lui, je vous dirais que le saint martyr a été offert au Seigneur, parce qu'il l'a voulu: *Oblatus est quia ipse voluit.* (Isa., LIII, 7.)

Ce n'est point ici une victime tremblante qui hésite, qui recule à la vue de l'autel, qui cherche à détourner de dessus sa tête le couteau prêt à l'égorger. Animé par l'amour le plus tendre et le plus ardent, Victor va au-devant du coup qui doit le réunir à Dieu et à Jésus-Christ. Que de telles souffrances sont glorieuses, et pour celui qui les endure, et pour la grâce de Dieu qui lui en donne la force et la volonté! Non, mes frères, la mort n'est honteuse que quand on la craint et quand on la reçoit avec répugnance: c'est alors qu'elle paraît un supplice et une peine du péché. Mais la braver, la désirer, c'est la vaincre, c'est la faire ser-

vir malgré elle à notre gloire et à notre félicité.

Faut-il donc s'étonner que Victor ait donné pour preuve de la foi des chrétiens, et de la solidité de leurs espérances, l'ardeur même avec laquelle il volait au supplice? Les juges aveugles devant lesquels il comparait, osent accuser de folie cette bienheureuse espérance qui soutient son courage. Pourquoi, lui disent-ils, préférer à l'amitié des maîtres du monde un bonheur chimérique, qui n'a pour garant que les promesses d'un homme qui n'a pu lui-même se soustraire à l'infamie du supplice? Pourquoi acheter une gloire si incertaine par une mort cruelle et ignominieuse? Ce discours artificieux est aussi inutile que les menaces et l'appareil des supplices. Cessez, leur dit Victor, de vouloir ébranler notre foi: le courage même avec lequel nous affrontons la mort, doit être pour vous une preuve sensible de la certitude avec laquelle nous espérons les biens qui nous sont promis: *Quam certa sit nostra spes passionis exemplo monstramus.*

II. Il est temps, mes frères, de vous montrer Victor en présence des tyrans dont il a bravé la colère, au milieu des supplices qu'il a recherchés. C'est-là qu'il glorifie Jésus-Christ, et par la dignité avec laquelle il défend la cause de la religion, et par la patience héroïque qu'il conserve dans ses souffrances.

Les premières attaques qu'on lui livre sont celles d'une douceur perfide. Les juges aveugles devant lesquels il comparait, essayent de le gagner par un discours plein d'artifice. Ils louent sa naissance et ses services, ils font briller à ses yeux les plus flatteuses espérances. Ils vantent en sa présence l'antiquité de leur religion, la majesté de leurs dieux. Mais avec quelle force le saint martyr ne réfute-t-il pas leurs blasphèmes? Ce n'est plus seulement un soldat intrépide, c'est un maître sublime de la vérité; c'est l'organe de l'Esprit de Dieu; c'est un Étienne dans l'assemblée des juifs; c'est un Paul dans l'aréopage d'Athènes. Il développe les mystères les plus secrets de l'idolâtrie: il révèle la turpitude des dieux; il couvre de confusion et de honte les magistrats imprudents qui ont osé vanter leur gloire et leur puissance. A ces mystères absurdes il oppose les grandeurs de la religion, la puissance du Dieu qui nous a tirés du néant, sa sagesse qui nous gouverne et nous éclaire, sa miséricorde qui nous a rachetés. Il ne craint point d'exposer devant ces hommes profanes le mystère d'un Dieu fait homme pour notre salut; et il le fait avec une dignité, une assurance qui force les idolâtres mêmes à respecter ce prodige de puissance et de charité.

On attaque la bienheureuse espérance qui soutient son courage: on lui dit que personne n'a jamais vu ces biens ineffables qu'il se promet, et qu'il veut acheter au prix de sa propre vie: et il ose donner pour preuve de la solidité de ces espérances, l'ar-

deur même avec laquelle il vole aux supplices et à la mort : *Quam certa sit nostra spes passionis exemplo monstramus.*

Où sont, mes frères, les chrétiens qui puissent aujourd'hui rendre un tel témoignage à la vérité des promesses de Jésus-Christ ? Lorsque les impies de nos jours tournent en dérision nos plus chères espérances ; lorsqu'ils nous disent que l'immortalité dont nous nous flatons n'est qu'une chimère brillante ; qu'après la mort il n'y a plus rien ; que les seuls biens véritables sont les biens présents ; qui de nous est en état d'opposer sa conduite à ces discours téméraires ? Hélas ! si l'on jugeait de notre foi par nos mœurs, ne croirait-on pas au contraire que nous n'avons nous-mêmes d'espérances que pour cette vie ? Et lorsque les ennemis de notre foi nous voient si ardents pour les biens fragiles de cette vie, si empressés pour nous y procurer un établissement durable, si soigneux d'éviter tous les maux auxquels nous pouvons y être exposés ; si peu attentifs au contraire à nous procurer les biens qui doivent nous demeurer dans l'autre vie ; peuvent-ils se persuader, par notre exemple, de la vérité de ce dogme important ? peuvent-ils croire que nous parlons sérieusement, lorsque nous leur disons que ce monde n'est pour nous qu'un exil, et que notre véritable patrie est dans le ciel ?

La fureur et la violence furent toujours, mes frères, les seules ressources de l'erreur confondue par la vérité. Ainsi, lorsque le premier des martyrs eut convaincu les juifs d'avoir méconnu le Sauveur qui leur était envoyé, on vit ces hommes endurcis se fermer les oreilles, se jeter en grinçant les dents sur le saint interprète des Ecritures, à la sagesse duquel ils ne pouvaient résister, le traîner hors de la ville, l'accabler sous un monceau de pierres, comme s'ils eussent pu y ensevelir en même temps la vérité qu'ils haïssaient. Ainsi, lorsque Victor, animé du même esprit, eut montré par des preuves triomphantes la honte et l'absurdité du paganisme, les juges idolâtres ne purent lui opposer que des injures et des supplices. Mais leur fureur est aussi impuissante que leur vaine éloquence. En vain ils enchérissent sur les supplices les plus cruels ; en vain, joignant l'ignominie à la cruauté, ils ordonnent que Victor soit traîné par les pieds dans les rues de Marseille : au milieu des insultes et des outrages d'une populace furieuse, il les parcourt, dans cet état, avec plus de joie que si, porté sur un char de triomphe, il traînait lui-même après lui les dépouilles des ennemis vaincus. Il aime à arroser de son sang cette ville profane : il espère que ce sang deviendra une semence de chrétiens ; qu'il purifiera ses murs souillés de tant d'abominations et de sacrilèges. En vain les bourreaux se fatiguent à le déchirer avec les fouets et les ongles de fer : bien loin de céder à la douleur, il paraît à peine la sentir ; il jouit de toute la tranquillité de son âme ; il n'ouvre la bouche que pour demander à Dieu la persévérance qu'il

attend de sa puissance et de sa miséricorde. Vous écoutiez, ô mon Dieu, les prières humbles et ferventes que votre martyr vous adressait dans l'excès de ses douleurs ; et bientôt vous vîtes vous-même à son secours : bientôt vous fîtes paraître à ses yeux le spectacle le plus capable de le consoler et de le fortifier. En effet, mes frères, les prodiges du martyre d'Etienne se renouvellent dans celui de Victor : les cieux s'ouvrent devant lui ; il y voit le Fils de l'homme à la droite de son Père, qui le console, qui l'assure de la victoire, qui lui montre cette croix par laquelle nous sommes sauvés. A cette vue, le martyr reprend une nouvelle vigueur ; la douleur et la crainte faient loin de lui ; et son âme, enivrée des chastes voluptés dont elle goûte alors les prémices, devient incapable de tout autre sentiment, que de celui de la joie, de l'amour, de la reconnaissance.

Nous avons continuellement sous les yeux, mes frères, cette croix dont la vue fortifia Victor, et le rendit insensible aux douleurs les plus cruelles : mais fait-elle sur nous la même impression ? nous excite-t-elle à souffrir courageusement ? nous fait-elle oublier, par la comparaison de ce que Jésus-Christ y a souffert, les douleurs et les maux dont la Providence permet que nous soyons affligés ? est-elle enfin pour nous un signe de salut, un gage de victoires et de récompenses ? Hélas ! la vue de la croix ne console que ceux qui l'aiment et qui la portent avec Jésus-Christ : elle est pour les mondains sensuels et voluptueux un spectacle affligeant. Aussi, lorsqu'au dernier jour elle paraîtra dans les nuées du ciel, sa vue seule fera le bonheur des saints et le désespoir des réprouvés.

Les magistrats, vaincus par la constance de Victor, comprennent enfin, mes frères, qu'il faut d'autres forces que les leurs pour abattre un tel ennemi. Ils le renvoient à l'empereur ; comme si la majesté du trône devait faire plus d'impression sur lui que les supplices affreux qu'il a déjà soufferts. Accoutumé à ne voir autour de lui qu'une troupe de vils esclaves, Maximien connaît peu la résistance ; et quelque expérience qu'il ait déjà faite de la fermeté des chrétiens, quelque avantage que Victor lui-même ait déjà remporté sur lui, il espère enfin l'accabler sous le poids de la puissance impériale. Il ne craint point de compromettre ses dieux en les mettant en présence de leur ennemi : il croit que Victor épouvanté va se prosterner devant eux, et brûler sur leurs autels l'encens qu'il leur refuse depuis si longtemps. On apporte donc ce dieu, l'ouvrage d'un sculpteur, qui a des pieds, dit l'Ecriture (*Psal. CXII, 7*), et qui ne marche point : on le place sur l'autel, et Maximien ordonne à Victor de l'adorer. Alors, mes frères, l'esprit de Dieu s'empare du saint martyr : le mépris, l'indignation, une sainte colère se peignent sur son visage ; il s'avance fièrement vers l'autel ; il le frappe, il le renverse ; et l'insensible divinité roule dans la

poussière. Que fais-tu de ta force, idole muette ? Si tu es le plus grand des dieux, si c'est toi qui d'un coup d'œil ébranles le ciel et la terre ; si c'est toi qui lances le tonnerre, pourquoi demeure-t-il aujourd'hui inutile dans les mains ? pourquoi le téméraire, le sacrilège Victor n'en est-il pas écrasé ? Aveugles mortels, en vengeance vous-mêmes votre Dieu, vous l'insultez ; vous constatez sa faiblesse et son impuissance. Oui, mes frères, ce pied qui a renversé le prétendu maître du tonnerre, et que le tyran fit alors couper, sera jusqu'à la fin des siècles un monument glorieux du triomphe de Victor et de la honte du paganisme. Oui, tant que les fidèles verront ce reste précieux du saint martyr, ils rendront gloire à Jésus-Christ qui, par lui, a triomphé tout à la fois des puissances du monde et de celles de l'enfer ; ils s'animeront par cette vue à fouler eux-mêmes aux pieds, et le monde, et les vaines idoles qui ont pris la place de celles que Victor a renversées ; ils diront avec des transports de joie et de reconnaissance : les dieux des nations, les dieux que nos aveugles ancêtres ont adorés, n'étaient que de vains simulacres, ou des démons impurs ; mais le Dieu que nous avons le bonheur de connaître et de servir, est celui qui a créé les cieux : *Omnes dii gentium demonia ; Dominus autem caros fecit.* (Psal. XCV, 5.)

Avec quelle joie Victor ne fit-il pas au Seigneur le sacrifice de cette partie de lui-même ? avec quelle ardeur ne souhaita-t-il pas de survivre, pour ainsi dire, à sa propre destruction, et de ne rendre son âme à Dieu qu'après lui avoir offert en détail toutes les parties de son corps mortel ? Mais il était réservé à un supplice encore plus cruel. Ce que le grand saint Ignace avait tant désiré, Victor l'avait obtenu : il fallait qu'il fût broyé, moulu comme le froment, pour devenir, selon l'expression de cet ancien martyr, le pain de Jésus-Christ. Oserais-je, mes frères, entreprendre de décrire ici ce supplice effroyable ? oserais-je vous représenter Victor sous la meule qui l'écrase, ses traits confondus, son corps réduit en une masse informe, ses membres broyés et aplatis, son sang ruisselant de toute part ? Il vit encore cependant ; et ce n'est qu'après avoir lui-même joui de sa gloire, et s'être offert au Seigneur en cet état, que le glaive tranche le fil de ses jours. Que ce spectacle est horrible pour les sens, mais qu'il est grand aux yeux de la foi ! Oui, dit saint Augustin, quelque révoltante que soit la vue d'un martyr sanglant et déchiré, il y a dans la grandeur de son courage, dans l'héroïsme de sa patience, dans la fermeté inébranlable de sa justice et de sa charité, une beauté qui frappe notre âme, qui la ravit, qui l'enlève : *Est quædam pulchritudo justitiæ, quam videmus oculo cordis, et amamus, et guardescimus.*

Gloire éternelle soit rendue à Jésus-Christ, dont la grâce toute-puissante a inspiré au saint martyr ce courage invincible ;

et que le nom immortel de Victor soit toujours célébré parmi ceux des héros qui ont tant illustré le christianisme. C'est ainsi qu'il a toujours été considéré dans l'Eglise. En vain le tyran dont il a triomphé s'efforçait-il de venger sa honte sur son corps privé de sentiment et de vie ; en vain, pour le dérober aux honneurs qu'il a si justement mérités, ordonne-t-il qu'il soit précipité dans les flots de la mer : une main invisible le ramène au rivage ; bientôt un temple auguste lui sert de tombeau, et ses précieuses reliques deviennent pour les fidèles une source abondante de grâces et un objet de la plus profonde vénération.

Mais quels accroissements sa gloire n'a-t-elle pas reçus depuis que la capitale de l'empire français a vu s'élever près de ses murs le lieu saint dans lequel nous sommes assemblés ? Dans quelle partie de l'univers les pieux et savants hommes qui s'y sont consacrés au Seigneur, n'ont-ils pas fait retentir le nom de leur illustre patron ? Qui est-ce qui connaît l'université de Paris, la mère de toutes les écoles du monde, sans savoir que c'est sous les auspices de Victor qu'elle a pris ses premiers accroissements ; que ses plus fameux docteurs ont habité cette sainte maison ; qu'ils y ont laissé le dépôt précieux de leurs écrits et la tradition de leur doctrine ; qu'ils ont voulu que leurs cendres y reposassent comme dans le sanctuaire des lettres et de la piété ? Qui est-ce qui connaît cet ordre formé sur le modèle du clergé des Augustin et des Eusèbe, qui fait gloire de joindre aux pénibles fonctions du ministère les saints exercices de la solitude, qui élève dans la retraite de dignes coopérateurs des pontifes du Seigneur ; qui est-ce, dis-je, qui connaît cet ordre illustre, sans savoir aussi que l'abbaye de Saint-Victor en a toujours été le principal ornement ; qu'elle est la tige féconde de tant de branches qui fleurissent aujourd'hui dans toutes les parties de l'Eglise catholique ; que toutes se glorifient de devoir à une mère si respectable leur origine et leurs lois, et de regarder Victor comme un des saints titulaires de leur institut ? Puisse son intercession puissante y conserver l'ancien esprit qui a rendu cette maison si précieuse à l'Eglise ; puissent ses exemples inspirer à tous les fidèles le mépris de ce monde qu'il a vaincu avec tant de gloire, et l'amour de cette religion sainte pour laquelle il n'a pas craint d'affronter tant de tourments : c'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XII. DISCOURS

SUR SAINTE MARIE-MADELEINE.

Le 22 juillet.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua. (Matth., XXII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit.

Tel est, mes frères, le premier des commandements du Seigneur ; c'est pour l'ac-

complir que l'auteur de la nature nous a donné une âme capable d'intelligence et d'amour : tout ce qui est au dedans et au dehors de nous est destiné à nous en rappeler la nécessité ; la religion de Jésus-Christ a pour objet principal de nous y exciter par les motifs les plus puissants, et de nous le faciliter par les secours les plus efficaces. C'est là ce feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre, et dont il a désiré que nous fussions tous embrasés. Quel cœur en a jamais été plus consumé que celui de cette sainte femme dont nous honorons aujourd'hui la mémoire ? de cette femme, dis-je, plus célèbre encore par la vivacité de son amour pour Jésus-Christ que par les grâces qu'elle en a reçues, et par l'honneur qu'elle a eu d'être admise à sa familiarité, de partager, pour ainsi dire, les travaux de sa mission, et d'être témoin de ses souffrances et de ses triomphes.

C'est sous ces traits, mes frères, que l'Evangile nous représente sainte Marie-Madeleine. Depuis le moment heureux où Jésus-Christ avait mis fin à ses humiliations, son unique soin fut de lui témoigner sa reconnaissance ; elle ne fut plus occupée que de son amour, et tous les traits de sa vie, que les auteurs sacrés nous ont conservés, sont autant de preuves de cet amour vif, ardent, persévérant qu'elle eut pour son libérateur. Ce n'est point sans doute pour en faire le sujet d'une stérile admiration que l'Esprit saint nous a transmis la mémoire de cette vie, c'est pour nous exciter à l'amour ; et c'est entrer dans ses vues adorables que de nous occuper aujourd'hui du grand précepte de l'amour de Dieu.

Ce n'est point de la nécessité de cet amour que j'ai dessein de vous entretenir ; une vérité aussi clairement exprimée dans l'Evangile aurait-elle besoin d'être prouvée ? Et que pourrais-je ajouter à la parole de Jésus-Christ même, qui nous assure que c'est à ce commandement et à celui de l'amour du prochain que se réduisent toute la loi et les prophètes ? Que pourrais-je ajouter à la parole de saint Jean, qui nous dit que quiconque n'aime pas demeure dans la mort, ou à celle de saint Paul, qui nous apprend que sans la charité, les hommes en apparence les plus parfaits ne sont devant Dieu que comme un airain retentissant, que sans elle les actions les plus héroïques sont inutiles, que sans elle on n'est rien ? Ce sont là les éléments du christianisme et des vérités dont vous êtes convaincus dès votre plus tendre enfance.

Mais s'il est inutile de vous prouver la nécessité d'aimer Dieu, il ne l'est pas, mes frères, de vous rappeler les motifs que nous avons de l'aimer, et les caractères que doit avoir cet amour. La vie de sainte Marie-Madeleine nous fournit à ce sujet de solides instructions. Je me borne à deux réflexions, qui feront toute la matière de ce discours. Nous avons tous autant de motifs d'aimer le Seigneur qu'en avait Marie-Madeleine ; ce sera le sujet de ma première partie. Notre

amour pour le Seigneur a-t-il les caractères de celui de Marie-Madeleine ? ce sera le sujet de la seconde. Invoquons la Vierge sainte, dont les exemples ont allumé dans le cœur de Madeleine le feu de l'amour divin, et qui a été si souvent témoin de ses pieux transports. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un esprit éclairé des lumières de la droite raison, et plus encore de celles de la foi, trouve dans tout ce qui existe des motifs puissants d'aimer Dieu. La nature entière nous offre le tableau de ses perfections, et les traits de sa bonté pour nous y éclatent de toute part. C'est cette bonté du Seigneur, autant que sa sagesse et sa puissance, qui a présidé à la formation de l'univers : tout y est proportionné à nos besoins ; c'est pour nous que le soleil répand et sa lumière et sa chaleur bienfaisante ; c'est pour nous que la terre ouvre son sein et se couvre de fruits et de verdure ; c'est pour nous qu'elle diversifie en mille manières différentes ses productions salutaires. Tous les êtres animés sont destinés à servir nos besoins. L'homme, par la seule intelligence qu'il a reçue de son Créateur, sait les assujettir. Leur vitesse ou leur force ne peuvent les soustraire à son empire. L'homme, en un mot, paraît avoir été l'objet des complaisances du Tout-Puissant. Que serait-ce, si par le péché il n'était pas déchu de sa gloire primitive, et si sa révolte contre Dieu n'avait pas attiré celle des autres êtres contre lui-même ? Voilà les motifs d'amour et de reconnaissance envers Dieu, que la nature offre à tous les hommes qui savent l'interroger. Quels motifs plus puissants encore la foi n'y ajoute-t-elle pas ? Ce Dieu, dont la puissance nous étonne, dont la grandeur suprême nous saisit d'une religieuse frayeur, elle nous le représente comme le meilleur et le plus tendre des pères. Elle nous montre la fin pour laquelle il nous a créés, les récompenses immenses qu'il nous a préparées. Offensé, outragé par nos crimes, elle nous le représente toujours miséricordieux, toujours prêt à nous recevoir en grâce ; elle nous découvre le prodige de la bonté et de la miséricorde, l'incarnation du Fils de Dieu, le sacrifice qu'il fait à son Père, les souffrances et la mort ignominieuse qu'il endure pour nous racheter et nous rétablir dans nos droits. Est-il possible, ô mon Dieu, que, convaincus de ces vérités, nous ne soyons pas en même temps pénétrés de la plus vive reconnaissance, de l'amour le plus tendre pour vous ?

Mais il en est, mes frères, des bienfaits du Seigneur comme des miracles de sa puissance. Les prodiges que nous voyons tous les jours, ceux qui naissent sous nos pas ne nous touchent point. Nous voyons sans étonnement la terre nous rendre avec usure les semences que nous lui confions, et la corruption même devenir le germe de la fécondité ; l'ordre admirable des saisons, les révolutions des jours et des années ne nous frappent pas plus. Et de même nos cœurs de-

viennent insensibles aux bienfaits du Créateur, par la raison seule qu'ils nous sont communs avec tous les hommes. Ce sont donc des motifs particuliers qu'il nous faut pour nous exciter à aimer le Seigneur. Rentrons dans le fond de nos cœurs; examinons la conduite de la Providence à notre égard : nous trouverons qu'elle a été aussi attentive à nos besoins que si nous avions été l'objet unique de ses soins; et il n'y aura aucun de nous qui ne puisse se persuader de la vérité de cette proposition que j'ai avancée, c'est-à-dire que nous avons tous autant de motifs d'aimer le Seigneur qu'en avait Marie-Madeleine.

Ces motifs consistaient principalement pour elle dans l'état d'humiliation duquel Jésus-Christ l'avait retirée, et dans l'état de grâce auquel il l'avait appelée. Encore un coup, rentrons en nous-mêmes, mes frères, et nous verrons que sous ces deux points de vue nous ne sommes pas moins redevables qu'elle à la bonté et à la miséricorde du Seigneur.

I. La première fois que l'Evangile fait mention de cette sainte femme, c'est pour nous apprendre que Jésus-Christ avait exercé à son égard l'empire suprême qu'il avait sur les démons, en la délivrant de sept de ces esprits malins; et ce fut cette délivrance miraculeuse qui l'attacha à Jésus-Christ par les liens de la plus vive reconnaissance. Or je dis, mes frères, que la grâce de Jésus-Christ nous a délivrés tous d'un état plus malheureux que celui où se trouvait Madeleine.

En effet, quelque chose qu'on doive entendre par ces esprits malins au pouvoir desquels Madeleine avait été soumise, nous savons, mes frères, que cette affliction était purement corporelle. Dieu, dont les jugements sont toujours adorables, a permis autrefois que le démon exerçât sur les hommes une espèce d'empire, qu'il s'emparât de leurs corps, et qu'il les fit servir d'instruments et d'organes à ses blasphèmes contre la Divinité. Quoi qu'en puisse dire cet esprit d'incrédulité qui règne dans notre siècle, nous devons croire à la réalité de ce fléau, et l'histoire même de la sainte que nous honorons en est une preuve authentique. Mais cet état humiliant n'était point incompatible avec celui de la grâce : un corps soumis extérieurement au démon pouvait renfermer une âme vertueuse et unie à Dieu par la charité; et rien ne nous empêche de croire que la possession à laquelle Madeleine fut soumise était de ce genre.

Aujourd'hui, mes frères, la puissance du démon paraît à l'extérieur plus bornée : le pont de l'abîme est fermé, et l'ennemi des hommes y est comme enchaîné jusqu'à ces jours malheureux où il doit lui être donné de les séduire par toutes sortes de prestiges, et d'élever le trône de l'antéchrist sur les débris de nos autels renversés. Mais, hélas ! son empire est-il réellement moins étendu ? ne domine-t-il pas sur les hommes d'une manière plus tyrannique ? ne l'avons-nous

pas nous-mêmes été soumis d'une manière plus honteuse ? n'avons-nous pas à nous reprocher plus de vices que Madeleine n'avait eu de tyrans ?

Nous naissons tous, mes frères, esclaves du péché et du démon ; et la première grâce que le Seigneur nous fait, c'est de nous délivrer de cette honteuse servitude. Les premières cérémonies de l'Eglise à notre égard ont pour objet de nous soustraire à son empire et de le chasser loin de nous. Bientôt après les eaux sacrées du baptême nous en affranchissent entièrement, et nous devenons libres de la liberté que Jésus-Christ nous a acquise. Voilà donc, dans ce premier affranchissement, dans notre vocation à la grâce de l'Evangile, un motif d'amour et de reconnaissance qui nous est commun avec Madeleine. Et ne croyons pas, mes frères, que ce bienfait soit moins grand de la part de Dieu, parce que nous le partageons avec tous les chrétiens. Cette ressource de notre ingratitude serait aussi vaine que honteuse. En effet, jetons les yeux sur l'étendue de l'univers, remontons en esprit jusqu'aux premiers âges. Quel nombre infini d'hommes ne trouvons-nous pas enveloppés dans les épaisses ténèbres de l'idolâtrie, et assis dans les ombres de la mort ? et qu'est-ce que le nombre des chrétiens en comparaison de ceux que le Seigneur, aussi juste que terrible dans ses jugements, a ainsi abandonnés à leur premier aveuglement ? Parmi les peuples mêmes qui ont reçu la doctrine de Jésus-Christ, combien y en a-t-il qui l'ont obscurcie par des erreurs et des fables, ou qu'un schisme funeste retient hors de cette Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut ? Dans le sein même de cette Eglise, combien d'enfants, combien de fruits de l'union sainte de deux époux pieux et fidèles sont enlevés de ce monde avant que de pouvoir être régénérés dans les eaux du baptême, que la piété de leurs parents cherchait à leur procurer ? Notre vocation, notre première délivrance de la tyrannie du démon est donc un bienfait spécial. C'est un bienfait rare, si on compare le nombre de ceux qui sont appelés avec ceux qui ne le sont pas. C'est un bienfait d'autant plus grand qu'il est plus gratuit. Qu'avions-nous fait au Seigneur pour qu'il nous distinguât du reste des hommes ? Enfants de colère comme eux, nous étions compris dans la même masse de perdition ; et il pouvait sans injustice nous y laisser comme il y laisse tant d'autres. Que ne devons-nous pas au Seigneur pour cette préférence et cette prédilection ? et avec quels transports d'amour et de reconnaissance ne devons-nous pas répéter cette parole du Prophète : *Le Seigneur n'a pas traité ainsi toutes les nations ; il ne leur a pas découvert ses jugements et sa loi sainte : Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis ? (Psal. CXLVII, 20.)*

Nous ne voyons pas, mes frères, que Madeleine, une fois délivrée des esprits pervers qui l'avaient tourmentée, ait jamais été

sujette à leur empire. Mais nous, au contraire, combien de fois ne nous sommes-nous pas rengagés dans les liens dont la grâce de Jésus-Christ nous avait délivrés ? A peine sortis des ténèbres de l'enfance, dès que notre cœur a été capable de disposer de lui-même, nous avons préféré le joug du monde à celui du Seigneur : quelle préférence, ô mon Dieu ! Ses maximes perverses ont obscurci dans nos esprits la lumière de la foi : nous avons reçu l'ivraie que l'homme ennemi est venu semer dans le champ du Seigneur. Nos péchés et nos vices se sont accrus avec l'âge, et bientôt il ne nous est resté de notre baptême que ce caractère ineffaçable qu'il nous avait imprimé. Cependant la miséricorde du Seigneur ne nous a pas encore abandonnés. Nous avons eu recours à la pénitence, et il nous a rendu une seconde fois l'innocence que nous avions perdue. Ne devons-nous pas alors garder pour toujours ce précieux trésor ? Cette nouvelle grâce ne devait-elle pas nous attacher au Seigneur par des liens plus indissolubles ? Mais non ; la légèreté de notre cœur nous a encore fait retomber dans nos iniquités ; nous avons encore oublié le Seigneur ; notre vie a été une suite continuelle de rechutes, et toutes nos années sont marquées par plusieurs traits d'ingratitude de notre part, de miséricorde de la part de Dieu. Je devrais peut-être, mes frères, alarmer votre conscience par des reproches salutaires. Je devrais peut-être vous dire que la véritable justice est plus stable que vous ne paraîsez le croire ; qu'on ne devient point ainsi d'un moment à l'autre ami et ennemi de Dieu ; qu'on n'est véritablement réconcilié avec Dieu que quand on est véritablement converti, et que la conversion n'est pas réelle lorsqu'elle est de si courte durée, lorsqu'elle nous fait prendre de si faibles résolutions. Un homme accablé d'une longue maladie n'est pas censé guéri, lorsqu'un moment de vigueur lui permet de faire quelques pas ; il ne l'est que quand il marche avec fermeté et avec persévérance. Il en est de même de nos âmes. La justice n'est pas inaccessible sans doute, on peut être converti et retomber dans ses fautes ; mais il est incroyable qu'on le soit lorsque le même jour nous voit pleurer nos péchés et les commettre de nouveau : il est incroyable qu'on ait détesté ses péchés, qu'on en ait eu cette douleur vive, sincère, intérieure qui fait l'essence de la contrition, lorsqu'on se précautionne si peu contre les rechutes ; il est incroyable qu'on ait eu une ferme résolution de ne plus retomber, lorsque, semblable à un roseau fragile, le moindre souffle nous fait pencher vers l'iniquité ; il est incroyable, en un mot, qu'on aime Dieu lorsqu'on craint si peu de l'offenser ; et quand on ne l'aime pas, on n'est pas réconcilié avec lui.

Il y a donc tout lieu de craindre, mes frères, que vous ne soyez pas entièrement sortis des chaînes du démon, lorsqu'on vous les voit reprendre avec tant de facilité. Mais je veux bien supposer que vos conversions

fréquentes ont toutes été sincères ; je veux bien supposer que toutes les fois que vous vous êtes présentés au tribunal de la pénitence, vous y avez reçu la rémission de vos péchés, et que vous jouissez actuellement de la vie nouvelle qui vous a été rendue. Quel motif n'est-ce pas pour vous d'aimer le Seigneur, dont la miséricorde a été plus grande que votre ingratitude, dont la patience n'a pu être lassée par vos fréquentes infidélités ? Que seriez-vous devenus si, dans ces intervalles où vous étiez éloignés de lui, il vous eût cités à ce tribunal redoutable où la miséricorde n'a plus lieu, où la justice seule prononce ses irrévocables arrêts ? Hélas ! si la main de Dieu ne vous eût secourus, votre âme habiterait peut-être à présent au milieu des horreurs de l'enfer : lorsque vous avez passé ce fleuve si profond, ce torrent si rapide, ses eaux vous auraient engloutis ; lorsque des hommes furieux se sont élevés contre vous, ils vous auraient immolés à leur vengeance ; lorsque la foudre a grondé sur votre tête, elle vous aurait écrasés. Votre âme s'est échappée des filets de la mort, comme un oiseau de ceux du chasseur ; et votre seul secours a été dans la miséricorde du Seigneur. Qui de nous, mes frères, n'a pas échappé à quelque un de ces dangers ? qui de nous n'a pas vu la mort étendre déjà ses ombres sur lui, et immoler à sa droite et à sa gauche un nombre infini de victimes ? et qui de nous enfin peut se flatter d'avoir connu tous les périls auxquels il a été exposé ? Notre vie ne tient qu'à un fil, et notre conservation est un miracle de la providence de Dieu, comme notre première création est un prodige de sa puissance. Tous les instants de notre vie sont autant de bienfaits qu'il nous accorde, et autant de motifs de reconnaissance envers lui.

C'est ainsi, mes frères, qu'en nous rappelant l'état de servitude dont le Seigneur nous a retirés dans le baptême, les chaînes qu'il a rompues dans le sacrement de pénitence, les dangers de toute espèce auxquels il nous a fait échapper, nous pouvons nous convaincre que nous avons autant de motifs de l'aimer qu'en avait Marie-Madeleine. J'ajoute qu'il nous a mis dans un état aussi avantageux dans l'ordre de la foi que celui auquel il l'avait élevée.

C'était sans doute, mes frères, un état bien glorieux pour Madeleine, et en même temps bien avantageux pour sa religion et sa piété, que d'être attachée particulièrement à la personne même de Jésus-Christ, de pouvoir s'adresser immédiatement à lui dans tous ses besoins, d'entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle, d'être le témoin de ses prodiges et de sa résurrection, et enfin de pouvoir lui rendre non-seulement les tributs d'amour qu'elle lui devait comme à son Dieu et à son libérateur, mais encore les devoirs auxquels la charité nous oblige envers le prochain. Toutes les grandeurs du monde n'ont rien qu'on puisse comparer à cette situation. On les

estime à proportion de ce qu'elles nous approchent davantage des rois. Les voir, les approcher, fixer leurs regards et leur attention, c'est pour un ambitieux le comble du bonheur; et ces grands de la terre qui nous éblouissent par leur faste, qui semblent eux-mêmes être autant de rois, mettent leur honneur à rendre aux rois les mêmes services qu'ils exigent avec tant de hauteur de leurs propres esclaves. Quelle était donc la gloire de cette sainte femme, qui partagea avec les apôtres l'honneur de suivre Jésus-Christ, qui lui fut inviolablement attachée pendant tout le temps de sa manifestation ! Mais je dis, mes frères, qu'à cet égard même nous n'avons rien à envier à Madeleine; je dis que, si nous avons de la foi, nous trouvons dans notre propre situation les mêmes avantages.

Et, premièrement, qui nous empêche, mes frères, d'être aussi souvent aux pieds de Jésus-Christ, de lui exposer nos besoins, de nous entretenir avec lui ? Avons-nous donc oublié qu'il est toujours présent au milieu de nous, non-seulement comme Dieu par son immensité, mais par la réalité de son corps et de toute sa personne adorable ? Avons-nous oublié que son amour lui a fait instituer le mystère de l'Eucharistie, non-seulement pour nous servir de nourriture spirituelle, mais aussi pour nous mettre à portée du trône de la grâce ? Combien de fois croyez-vous, mes frères, que Madeleine empressée de voir Jésus-Christ, de lui parler, de l'entendre, fut privée de ce bonheur par les occupations auxquelles il se livrait pour le salut des hommes ? combien de fois son cœur, dévoré par de saints desirs, ne souffrit-il pas une espèce de faim spirituelle ? combien de fois, semblable à la sainte épouse des *Cantiques*, ne fut-elle pas obligée de demander à tout ce qui l'environnait où était son bien-aimé : *Num quum diligit anima mea vidistis ?* (*Cant.*, III, 3.) Ames fidèles, votre amour n'est plus sujet à ces épreuves : l'Époux est toujours au milieu de vous, le soin de guérir les malades, d'annoncer l'Évangile du royaume des cieux, ne le dérobe plus à vos chastes empressements ; vous pouvez à tout moment répandre votre cœur devant lui, méditer à ses pieds sa loi sainte et écouter intérieurement cette voix que les cœurs purs peuvent seuls entendre. Je sais, mes frères, combien d'obstacles vous empêchent de jouir de ce bonheur dans toute son étendue : je sais qu'il n'a pas été donné à tous les fidèles de rompre tous les liens qui les attachaient au monde, et de quitter toutes les affaires du siècle, pour ne penser qu'à celles de la vie future ; je sais que, condamnés à des travaux qui sont la suite et la punition du péché, courbés vers la terre par les besoins du corps, attachés par la religion même à des devoirs indispensables à l'égard des autres hommes, vous ne pouvez donner ici-bas un libre cours à la piété qui vous porterait au pied des autels. Mais si vous êtes véritablement chrétiens, si le soin de votre salut vous touche, si vous êtes convaincus

qu'il n'y a, comme Jésus-Christ nous l'assure, qu'une seule chose de nécessaire, *unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42) : pouvez-vous ne pas vous arracher de temps en temps au tumulte des affaires pour venir demander à Jésus-Christ des grâces que cette dissipation même vous rend si nécessaires ? pouvez-vous négliger ce moyen de salut ? pouvez-vous ne pas sentir tout ce que vous devez à la bonté du Seigneur, qui se place ainsi au milieu de vous pour exciter votre confiance, et pour ouvrir un accès si facile à vos vœux et à vos prières ?

Nous estimons le bonheur qu'à en Madeleine d'être témoin des miracles de Jésus-Christ, de ses travaux, de sa résurrection ; et sans doute, mes frères, ce bonheur est un des plus grands dont une mortelle pût jouir. Jésus-Christ lui-même nous en montre le prix en disant à ses disciples : *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez : Beati oculi qui vident quæ vos videtis !* (*Ibid.*, 23.) Les saints rois de Juda, les prophètes eux-mêmes avaient désiré ce bonheur, et ils n'avaient pu y parvenir ; ils n'avaient salué que de loin les promesses, selon l'expression de l'Apôtre. Heureux ceux qui, comme Madeleine, en virent l'accomplissement, et qui marchèrent à la lumière brillante de ce flambeau que le Seigneur avait préparé dans sa miséricorde, pour dissiper les ténèbres des nations, et porter dans l'univers la gloire d'Israël ! Mais où est notre foi, mes frères, si nous croyons que, de ce côté-là même, nous n'avons rien à désirer ? Ces miracles de Jésus-Christ, qui sont le fondement inébranlable de notre religion, sont-ils devenus moins certains ou moins dignes de notre admiration, parce que depuis plus de dix-sept siècles tout l'univers fait profession de les croire ? Cette mort précieuse, source de notre salut, et cette résurrection glorieuse, qui met le sceau à toutes les preuves de la divinité de Jésus-Christ, ne sont-elles pas encore attestées par des monuments qui nous les rendent comme présentes ? Nous n'avons point été témoins de ces grands événements, nous n'avons point, comme Madeleine, embrassé les pieds du Sauveur ressuscité : mais avons-nous oublié que ce même Sauveur appelle bienheureux ceux qui les croient sans les avoir vus ? *Beati qui non viderunt et crediderunt !* (*Joan.*, XX, 29.) Combien de preuves nouvelles la religion n'a-t-elle pas acquises depuis son premier âge ? Cette ruine du peuple juif, annoncée si clairement par Jésus-Christ ; la dispersion de cette nation ingrate destinée à porter dans toutes les parties de l'univers les preuves de notre foi et de son aveuglement ; ces persécutions sanglantes qui ont attaqué le christianisme et qui lui ont donné de nouveaux accroissements ; ces schismes, ces hérésies, ces scandales qui auraient anéanti l'Église de Jésus-Christ si elle eût été l'ouvrage des hommes, et dont elle a toujours triomphé avec tant de gloire ; tout cela, mes frères, n'est-il pas bien capable de confir-

mer notre foi; et devons-nous nous plaindre de la Providence, qui nous a placés dans un point de vue duquel nous voyons ce grand spectacle dans toute son étendue?

Enfin nous envions le bonheur qu'à eu Madeleine de servir Jésus-Christ, et de soulager de ses biens la pauvreté volontaire à laquelle il avait daigné se réduire. Mais à qui tient-il, mes frères, que nous n'ayons le même avantage? combien d'occasions la bonté de Dieu ne nous offre-t-elle pas d'avoir le même honneur et le même mérite? Car enfin ne sera-ce donc qu'à la pieuse Madeleine, ou à ceux qui auront vécu avec Jésus-Christ sur la terre, que ce divin Sauveur dira au dernier jour: *Venez, ô les bien-aimés de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous est préparé, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'ai été étranger, et vous m'avez reçu dans vos maisons?* (Matth. XXV, 35 et seq.) Non sans doute; et Jésus-Christ lui-même ne nous a pas laissé la liberté de le croire. Le bien que vous avez fait, nous dira-t-il, à ces pauvres qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait: *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* (Ibid., 40.) Que ces paroles sont capables d'exciter votre charité pour les pauvres! qu'elles sont dignes d'animer votre amour et votre reconnaissance pour le Seigneur! Que les pauvres les écoutent, et que, bien loin de murmurer contre la Providence, ils louent au contraire la bonté d'un Dieu qui les a mis dans un état qu'il a lui-même honoré, qui les appelle ses frères, qui les substitue, pour ainsi dire, à tous ses droits et qui leur transporte toute la charité, tous les soins tendres et empressés que nous lui devrions à lui-même, si nous le voyions encore sensiblement au milieu de nous, s'il était encore réduit à n'avoir pas où reposer sa tête. Pauvres de Jésus-Christ, vous êtes la portion la plus chérie de son troupeau; c'est lui-même qui se charge de solliciter pour vous la charité des riches, de récompenser ceux qui vous soulagent, et de vous venger un jour de ceux qui vous ferment leurs entrailles, et qui, en vous méprisant, le méprisent lui-même. Aimez de tout votre cœur ce Dieu bienfaisant; il est aussi jaloux de votre amour que de celui des rois. Vous pouvez, en lui donnant votre cœur, lui faire l'offrande la plus magnifique et la plus agréable à ses yeux.

Et vous, mes frères, à qui la Providence a confié ces biens dangereux, qui sont l'objet de tant de désirs insensés, comprenez aujourd'hui en quoi consiste l'avantage de votre état. Ce n'est point à pouvoir nous éblouir par le faste et la magnificence, à pouvoir mener une vie molle et sensuelle, à pouvoir satisfaire tous vos goûts et tous vos penchants; c'est là au contraire ce qui en fait le danger; c'est ce qui nous fait trembler pour votre salut; ce sont ces facilités malheureuses qui ont arraché, pour ainsi dire, à Jésus-Christ lui-même ces expressions fortes et énergiques, qui sont si ca-

pables de nous alarmer: qu'il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. (Matth., XIX, 24.) Mais votre avantage consiste à pouvoir racheter vos péchés par des aumônes, à pouvoir nourrir, revêtir Jésus-Christ dans les pauvres qui sont ses membres, à pouvoir, en un mot, partager la gloire de ces saintes femmes qui, attachées à Jésus-Christ par les liens de la foi et de la charité, consacraient leurs biens à son service: *Ministrabant ei de facultatibus suis.* (Luc., VIII, 3.) Que ce soit là l'objet de votre reconnaissance envers Dieu, qui a voulu vous faire trouver un moyen de salut dans ce qui cause la perte éternelle de tant de riches durs et voluptueux.

Il est donc bien vrai, mes frères, que nous avons tous autant de motifs d'aimer le Seigneur qu'en avait Marie-Madeleine. Nous avons de commun avec elle l'affranchissement de la servitude du démon; nous avons peut-être de plus qu'elle le pardon réitéré que le Seigneur nous a accordé après nos fréquentes rechutes; nous jouissons, selon la foi, de tous les avantages qui lui avaient été prodigués. Voyons à présent, mes frères, si nous nous acquittions, comme elle, de ce premier de tous les devoirs, et si notre amour pour Dieu a les mêmes caractères que le sien. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque convaincus que nous soyons de la nécessité d'aimer Dieu, il n'arrive que trop souvent, mes frères, que cette conviction est dans notre esprit plutôt que dans notre cœur. Nous croyons l'aimer, parce que nous convenons qu'il mérite de l'être; et dans la vérité nous ne l'aimons pas, puisque notre amour n'a aucun des caractères qui devraient l'accompagner, qu'il ne nous fait rien faire pour lui, qu'il n'est presque jamais la règle de notre conduite. Illusion funeste, et semblable à cette léthargie profonde qui conduit à la mort! illusion capable de nous faire ajouter à tous les péchés qui souillent notre vie, la confiance la plus vaine dans de prétendues bonnes œuvres, qui, n'étant point animées par l'amour de Dieu, ne peuvent nous servir de rien, ni pour la véritable justice, ni pour le bonheur éternel! Que Madeleine nous serve ici de modèle, qu'elle nous apprenne comment il faut aimer le Seigneur. Je trouve dans l'amour qu'elle a eu pour Jésus-Christ trois caractères principaux: un caractère de force et de courage qui la rendit supérieure à toutes les craintes humaines; un caractère de fidélité qui lui fit accomplir la loi de Dieu avec exactitude; un caractère de tendresse et d'activité qui consacra à Jésus-Christ toutes les puissances de son âme et toute la sensibilité de son cœur.

I. Un caractère de force et de courage. La vie de Jésus-Christ sur la terre n'a été; pour ainsi dire, qu'un long prélude aux souff-

frances et à la mort sanglante qui devaient la terminer. Descendu du ciel pour le salut des hommes, il n'éprouva de leur part que contradiction et ingratitude; et tandis que des prodiges éclatants rendaient témoignage à la divinité de sa mission, les juifs endurcis ne cherchaient qu'à en diminuer la gloire par les imputations les plus odieuses. Aux yeux du voluptueux sadducéen, c'était un censeur incommode, qui venait troubler le repos des hommes par la sévérité de sa morale. Aux yeux du superbe pharisien, c'était un prévaricateur de la loi, qui apprenait à ses disciples à en secouer le joug. Peu de personnes voyaient en lui le libérateur d'Israël et l'objet des promesses divines. Que de mépris, que de discours injurieux n'eurent point à essuyer ceux qui s'attachèrent à lui? Y a-t-il quelqu'un d'entre les principaux du peuple qui ait cru en lui? disaient les prêtres et les pharisiens: *Nunquid ex principibus aliquis credidit in eum?* (Joan., VII, 48.) Il n'est suivi que par une vile troupe d'ignorants: *turbæ hæc, quæ non novit legem, maledicti sunt.* (*Ibid.*, 49) Tel était dans ce temps-là le langage du monde; tel est-il encore aujourd'hui. C'est par le même mépris qu'il s'efforce de nous détourner des voies de la piété, c'est le même ridicule qu'il cherche à jeter sur ceux qui en font profession. Combien de fois, mes frères, n'avons-nous pas donné dans ce piège dangereux? combien de fois la crainte de passer pour des esprits faibles, d'être confondus avec le peuple, ne nous a-t-elle pas fait dissimuler nos véritables sentiments, rougir de Jésus-Christ et de son Évangile? combien de fois n'avons-nous pas dit en nous-mêmes ce que disaient les pharisiens: les gens d'un certain rang n'ont point coutume de s'astreindre à tel ou tel devoir; cette morale sévère qui interdit tel ou tel plaisir n'est pratiquée que par le peuple? combien de fois enfin n'avons-nous pas préféré de prétendues bienséances d'état aux préceptes de Jésus-Christ? Ce ne fut point ainsi que se conduisit Madeleine: les discours du monde, ses mépris, ses injustices ne l'empêchèrent point de s'attacher à Jésus-Christ, de le suivre partout, de partager les fatigues de sa vie pauvre et errante, de lui rendre des services qui, en même temps qu'ils étaient des preuves de son amour et de sa reconnaissance, rappelaient aussi le souvenir des humiliations auxquelles elle avait été autrefois soumise.

Tel est, mes frères, le courage qu'inspire l'amour de Dieu lorsqu'il domine dans un cœur. Il bannit toute crainte des jugements du monde, parce qu'il exclut tout amour du monde et tout désir de lui plaire. Il est impossible d'aimer tout à la fois Dieu et le monde: c'est une vérité clairement révélée dans l'Écriture. Si quelqu'un aime le monde, dit saint Jean, la charité de Dieu n'est point en lui: *Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.* (1 Joan., II, 15.) Si donc nous redoutons encore ses injustes censures, si le respect humain nous domine,

n'en doutons point, nous n'avons pas pour Dieu cet amour de préférence que nous lui devons.

Mais si nous sommes assez faibles pour craindre le monde, lorsqu'il ne peut se venger de nous que par d'injustes mépris ou de vains discours; de quelle lâcheté ne serions-nous pas capables, mes frères, si nous le voyions armé contre nous de toutes les forces de l'enfer? L'amour de Madeleine a été mis à cette épreuve: elle a vu l'heure des méchants et la puissance des ténèbres; elle a vu Jésus-Christ entre les mains de ses ennemis; elle a vu la fureur du peuple acharné contre lui; elle a entendu les cris furieux qui demandaient sa mort; elle l'a vu expirer dans le plus honteux des supplices. A-t-elle été ébranlée par des secousses si violentes? a-t-elle dissimulé dans ces moments critiques son attachement pour ce juste opprimé? Non, mes frères, son amour a triomphé de toutes ces attaques: *Aquæ multe non potuerunt extinguere charitatem.* (Cant., VIII, 7.) C'est alors qu'elle redouble d'attachement et de grandeur d'âme: les apôtres se dispersent et s'éloignent de leur bon Maître; leur chef, saisi de frayeur, assure avec serment qu'il ne le connaît pas: Madeleine, au contraire, le suit jusque sur le Calvaire; je la vois au milieu des soldats et des bourreaux, au pied même de la croix, mêler ses larmes avec le sang précieux qui en découle, et offrir à Jésus-Christ, qui expire pour elle, le sacrifice de son amour. Est-ce ainsi, mes frères, que nous aimons le Seigneur? Nous voit-on, comme Madeleine, le suivre au milieu des souffrances et des ignominies? Hélas! le moindre sacrifice nous effraie: nous n'aimons dans Jésus-Christ que la gloire qui l'environne, les consolations qu'il répand, les récompenses qu'il promet, et nous évitons toujours avec soin de participer à l'amertume de son calice. Qu'avons-nous fait pour lui jusqu'à présent? quelle perte avons-nous soufferte pour son service? quels avantages avons-nous sacrifiés, quels périls avons-nous essuyés, et par où pouvons-nous, en un mot, nous convaincre que nous avons pour lui cet amour qui bannit toute autre crainte que celle de lui déplaire et d'être éloigné de lui?

L'amour de Madeleine suit Jésus-Christ jusque dans le tombeau. L'Évangile remarque, mes frères, que ce fut un trait de hardiesse et de courage dans Joseph d'Arimathie, d'aller trouver Pilate pour lui demander le corps de Jésus-Christ, et de se déclarer ainsi son disciple dans le moment même où la nation en corps venait de le condamner. Quelle fermeté ne fut donc point celle de Madeleine et des autres saintes femmes qui, aussitôt après ce triste événement, se mirent en devoir de lui rendre les honneurs funèbres! Rien ne les arrête; les obstacles qu'elles prévoient ne font qu'enflammer leur amour. A peine l'aurore a-t-elle commencé à dissiper les ténèbres de la nuit, et déjà elles sont en marche vers le tombeau, sans craindre ni le ressentiment

de la Synagogue, ni les insultes des soldats qui y avaient été placés pour en écarter les disciples de Jésus-Christ.

Nous pouvons encore, mes frères, imiter ces exemples d'un amour ferme et courageux, supérieur à toutes les craintes humaines. Jésus-Christ est encore persécuté par ses ennemis; il est tous les jours crucifié de nouveau par les péchés des hommes, et il n'arrive encore que trop souvent que ceux mêmes qui lui doivent le plus l'abandonnent lâchement, et n'osent se montrer ses disciples. Si son amour vit encore dans nos cœurs, c'est à nous de ranimer leur courage et leur foi. Les saintes femmes qui bravèrent si hardiment ses ennemis pour aller répandre des parfums sur son corps enseveli, le croyaient enfermé pour jamais dans la nuit du tombeau. Le triste ministère qu'elles allaient remplir leur paraissait la dernière preuve qu'elles pouvaient lui donner de leur amour. La douleur profonde dans laquelle elles étaient plongées ne leur permettait pas de faire attention aux paroles de Jésus-Christ, qui avait assuré si positivement sa résurrection future : elles le pleuraient, en un mot, comme leur bon maître qui avait succombé sous la violence d'un peuple ingrat et comblé de ses bienfaits. Mais nous savons aujourd'hui, mes frères, que Jésus-Christ en mourant a triomphé de la mort, et l'a attachée au char de son triomphe; nous savons que son tombeau est devenu la source de sa gloire; nous le regardons non plus seulement comme notre maître et notre législateur, mais comme notre rédempteur et notre Dieu. Nous sommes donc bien plus étroitement obligés de porter sur le front le témoignage de notre foi et de combattre ouvertement pour lui.

II. Le second caractère de l'amour de Madeleine, c'est un caractère de fidélité qui lui fait accomplir avec exactitude tous les préceptes du Seigneur. Il y a, mes frères, entre le précepte de l'amour de Dieu et les autres commandements une relation nécessaire, qui en rend l'observation absolument inséparable. En vain observerait-on avec la plus scrupuleuse exactitude tous les préceptes de la loi, en vain ferait-on des actes héroïques de vertu, en vain livrerait-on son corps aux flammes; si toutes ces actions ne sont pas faites pour Dieu, si ce n'est pas la charité qui les anime, elles sont inutiles selon la doctrine de l'Apôtre : *Nihil mihi prodest.* (I Cor., XIII, 3.) Mais, d'un autre côté, en vain se flatterait-on d'avoir cette charité et d'aimer le Seigneur, si cet amour ne se manifestait par les œuvres, et s'il ne nous rendait exacts à observer le reste de la loi. Si Jésus-Christ nous assure que celui qui ne l'aime pas n'observe pas ses commandements, parce qu'il en viole le premier et le plus essentiel, et qu'il n'accomplit les autres que par des motifs illégitimes ou insuffisants : *Qui non diligit me, sermones meos non servat* (Joan., XIV, 24); il nous dit aussi que celui-là seul l'aime

comme il veut être aimé, qui obéit en tout à sa volonté : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* (Ibid., 23.) C'est par cette règle, mes frères, que nous devons juger si nous aimons le Seigneur. Madeleine nous offre dans toute la suite de sa vie un modèle de la plus parfaite exactitude. Jugeons-en par la fidélité avec laquelle elle observe le sabbat prescrit par la loi, dans le temps même où la violence de son amour pour Jésus-Christ semblait lui rendre plus insupportable l'inaction et le repos. Ce n'est pas en vain, sans doute, que le Saint-Esprit a voulu que cette circonstance fût expressément remarquée par les évangélistes.

Jésus-Christ venait d'expirer sur la croix; des disciples courageux avaient enseveli son corps dans le tombeau, et Madeleine désirant lui donner les dernières preuves de son amour, avait examiné avec attention le lieu où l'on avait déposé ce précieux trésor. Si son ardeur eût été semblable à ces passions tumultueuses qui portent le trouble dans le cœur, elle eût volé sur-le-champ au tombeau. Que de prétextes n'eût-elle pas eus de ne pas respecter en cette occasion la loi du repos? Elle savait que le Fils de l'homme est le maître du sabbat, et que, selon Jésus-Christ même, ce n'est point violer le précepte que d'exercer en ce jour des œuvres de charité. Mais la charité qui animait son cœur est toujours inséparable de l'amour de l'ordre. Elle savait aussi qu'on n'honore point Dieu par l'indiscrétion et le caprice; que le seul hommage qui soit digne de lui, est celui qu'il prescrit; et que s'il est quelquefois permis de s'élever au-dessus des règles, lorsque la volonté de Dieu se manifeste par la nécessité des circonstances, il est toujours plus agréable à ses yeux de lui obéir avec fidélité et de soumettre à sa loi sainte nos désirs les plus saints et les plus pressés. C'était son amour qui la sollicitait d'aller embaumer le corps de Jésus-Christ; c'est le même amour qui l'empêche d'y aller le jour du sabbat, et chaque moment de ce jour voit renouveler le sacrifice qu'elle fait de sa volonté à celle de Dieu.

Que d'instructions, mes frères, nous pourrions retirer de cette seule circonstance! Madeleine empressée d'honorer Jésus-Christ, de lui rendre un devoir qui pouvait passer pour nécessaire, s'en abstient à cause du commandement : *Sabbato siluerunt propter mandatum.* (Luc., XXIII, 56.) Et nous, nous profanons souvent le jour du Seigneur par des actions qui seraient répréhensibles même dans tout autre temps. Madeleine fait céder toute la violence de ses justes désirs à l'observation du précepte de la loi; et nous, au contraire, nous faisons plier la règle immuable de la loi au gré de nos désirs les plus frivoles. Madeleine ne veut pratiquer d'autres bonnes œuvres que celles que la loi lui permet, et les nôtres ne sont que le fruit de nos caprices; nous n'y suivons que notre volonté et non pas celle du Seigneur; et par une conséquence aussi nécessaire qu'effrayante, c'est nous-mêmes et

notre propre satisfaction que nous recherchons, c'est nous-mêmes et non pas Dieu que nous aimons. Que notre amour pour Dieu soit donc aussi réglé, aussi fidèle que celui de Madeleine : j'ajoute qu'il soit, s'il est possible, aussi vif et aussi affectueux.

III. En est-il encore de ces cœurs tendres qui aiment le Seigneur, si j'ose le dire, avec une espèce de passion, qui lui consacrent, comme Madeleine, toute la vivacité de leurs sentiments, qui n'aient d'affection et de sensibilité que pour lui, qui ne connaissent d'autre volupté que de jouir de lui ? Vous dites, mes frères, que vous l'aimez, et peut-être le désir de lui plaire vous fait-il observer avec exactitude les préceptes de sa loi. Heureux si vous pouvez lui donner cette preuve essentielle de votre amour ! vous avez alors une confiance légitime que vous remplissez le précepte et que vous êtes dans la voie du salut. Mais voulez-vous donc vous en tenir toujours précisément au degré où il faut être pour n'être pas mort à la grâce ? Le Seigneur votre Dieu n'a-t-il pas sur votre cœur des droits plus étendus ? Cette beauté suprême qui fait son essence, cette bonté infinie dont il vous a donné tant de preuves, ne mérite-t-elle que votre fidélité, ne doit-elle pas exciter toute la vivacité de vos sentiments ? L'aimez-vous enfin, si vous croyez pouvoir mettre des bornes à votre amour pour lui ? La seule mesure de notre amour pour Dieu, dit un Père de l'Eglise qui en était lui-même bien pénétré, c'est de l'aimer sans mesure : *Modus diligendi Deum est diligere sine modo*. Apprenez, par l'exemple de Madeleine, que l'amour de Dieu, lorsqu'il est fermement établi dans un cœur, y est toujours accompagné d'une tendre affection.

C'est surtout dans la privation de l'objet aimé que paraît toute la vivacité de l'amour : les regrets, les soupirs, les larmes sont alors son expression naturelle. Quelles furent celles de Madeleine lorsqu'elle se vit enlever Jésus-Christ, lorsqu'elle le vit expirer sur la croix ? Quelle plaie reçut son cœur, lorsque arrivée au tombeau qui devait le renfermer, elle trouva que son trésor lui avait été enlevé ? Le trouble s'empare de son âme. Uniquement occupée de son amour et de sa douleur, elle ne fait pas même attention aux paroles de l'ange qui lui annonce que son divin Maître est ressuscité ; elle va communiquer aux apôtres ses tendres alarmes ; elle sort du tombeau, elle y rentre, elle refuse de croire le témoignage de ses yeux ; elle croit toujours, même contre l'apparence, qu'elle retrouvera son bien-aimé. Jésus-Christ lui apparaît lui-même, et elle le méconnaît ; elle lui dit avec vivacité : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Sa douleur ne lui permet pas d'exprimer ce qu'elle cherche ; elle suppose que tout le monde doit être instruit du sujet de ses larmes et de ses sanglots. Que ce trouble, mes frères, peint bien la vivacité de ses sentiments ! Hélas ! il nous est arrivé

bien des fois de perdre Jésus-Christ d'une manière bien plus funeste que Madeleine ne le perdit alors : le péché l'a souvent chassé de notre cœur. Lorsque nous avons commencé à revenir à lui et à sentir notre perte, en avons-nous été ainsi affligés ? la tranquillité de notre âme a-t-elle été troublée ? Non, nous ne sommes pas assez touchés, nous n'aimons point assez le Seigneur, pour que notre douleur soit aussi vive que celle de Madeleine : heureux au moins si elle était aussi sincère !

Mais quels transports de joie succèdent à son trouble, lorsqu'une parole de Jésus-Christ l'eût assurée de sa résurrection ! avec quel tendre empressement se jette-t-elle à ses pieds ! il faut que Jésus-Christ lui-même arrête ses transports. Aussi vive dans sa joie qu'elle l'avait été dans sa douleur, elle vole à Jérusalem ; elle annonce aux apôtres cette grande nouvelle ; avec quelle force, avec quelle sainte impatience ne combat-elle point leur incrédulité ! elle a vu Jésus-Christ, elle a entendu sa voix, elle a embrassé ses pieds sacrés, et son cœur encore plus que ses sens l'assure qu'elle ne s'est pas trompée.

Telles furent, mes frères, les preuves sensibles que donna Madeleine de la vivacité de son amour pour Jésus-Christ. Hélas ! si nous l'aimions comme il mérite d'être aimé, nous ne trouverions rien d'extraordinaire dans ces pieux transports, nous y serions nous-mêmes en quelque sorte accoutumés. En vain me dirait-on que l'amour de Dieu peut être sincère sans être si affectueux ; qu'on peut même être touché jusqu'à un certain point, sans que les sentiments du cœur produisent à l'extérieur des effets si sensibles. Je le sais, mes frères, et à Dieu ne plaise que j'accuse d'indifférence pour Dieu toutes les âmes pieuses à qui le don des larmes n'a pas été accordé. Cependant, qu'il me soit permis de faire ici une réflexion que votre propre expérience doit vous rendre sensible ; il n'est peut-être personne parmi vous à qui il ne soit arrivé de faire quelque perte considérable. Vous avez vu, par exemple, ou un père tendre, ou des enfants chéris descendre dans la nuit du tombeau. Je ne parle point de tant d'autres sujets moins légitimes de chagrin et de douleur. Quels ont été alors les sentiments de votre cœur ? Votre douleur a-t-elle été renfermée au dedans de vous-mêmes ? n'a-t-elle produit ni larmes ni sanglots ? N'a-t-il pas fallu, au contraire, que vos parents, vos amis s'empressassent de vous consoler, et qu'ils épuisassent pour cela toutes les ressources de la religion, tous les lieux communs de la philosophie ? Ne dites donc plus, mes frères, que cette douleur vive qu'éprouvent quelques âmes pieuses, lorsqu'elles ont eu le malheur d'offenser le Seigneur ; que cette douce émotion que leur causent les objets attendrissants de la religion, ces larmes qu'elles répandent sont des effets du tempérament, et que le vôtre ne vous permet pas de vous affliger si sensiblement. Vous n'êtes, hélas ! que trop sensibles et trop capa-

bles d'en donner des marques peut-être excessives; mais vous ne l'êtes que pour les créatures : le Seigneur votre Dieu, le meilleur de tous les pères, n'a point de part à votre tendresse; votre amour pour lui est plutôt de conviction que de sentiment, il est plutôt une pensée de votre esprit qu'un mouvement de votre cœur; c'est, pour ainsi dire, plutôt de l'estime que de l'amour.

Je le dis encore, mes frères, il n'y a point un précepte exprès de pleurer, de gémir, d'être attendri comme Madeleine, lorsque vous avez eu le malheur de perdre le Seigneur et sa grâce; c'est dans le cœur que doit résider votre douleur; c'est lui et non pas vos vêtements que vous devez déchirer. Mais ces démonstrations extérieures seraient l'effet naturel de votre amour et de votre douleur, si l'un et l'autre étaient aussi vifs qu'ils devraient l'être. Telle est la règle générale de l'union de l'âme avec le corps; la douleur intérieure est inséparable de la pénitence, dit saint Augustin, et les larmes sont l'expression naturelle de ce sentiment : *Sicut comes pœnitentiæ dolor, ita lacrymæ testes sunt doloris*. L'amour que nous avons pour Dieu, et celui que nous avons pour les créatures, ne sont point d'une espèce différente; ils ne diffèrent que par le principe qui les produit et l'objet vers lequel ils se portent. Du reste ils sont de la même nature, ils sont soumis aux mêmes lois, ils doivent produire les mêmes effets. Que devons-nous donc penser, lorsque nous vous voyons tout de feu pour le monde, pour vos amis, pour vos proches, et tout de glace pour Dieu? lorsque nous voyons cette tranquillité, ce flegme avec lequel vous venez vous accuser de vos fautes; cette sérénité qui paraît sur votre visage dans les moments mêmes où vous devez vous regarder comme plongés dans le plus profond des abîmes, comme les ennemis de votre Dieu et les objets de sa colère et de ses vengeances? Rien autre chose, mes frères, sinon que vous avez, ou bien peu de foi ou bien peu d'amour. Bien peu de foi, s'il n'y a que les objets extérieurs qui puissent faire impression sur votre cœur, et bien peu d'amour, si vous croyez pouvoir faire une plus grande perte que celle de la grâce du Seigneur.

Puissent les exemples de Marie-Madeleine vous exciter à demander à Dieu, par des prières ferventes, la grâce de l'aimer comme il mérite de l'être! puisse le souffle de l'Esprit divin rallumer en vous ce feu qui n'est, hélas! que trop étouffé par un amour étranger, s'il n'y est pas entièrement éteint! Puissiez vous enfin parvenir, sur les traces et par l'intercession de votre sainte patronne, à ces biens invisibles et ineffables que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment, et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XIII. EXORDE

Pour le jour de saint Jacques (le 25 juillet).

SUR L'ADVERSITÉ DES JUSTES ET LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS.

Calicem quem ego bibo, bibetis, et baptismo quo ego baptizor, baptizabimini. (Marc., X, 39.)

Vous boirez le calice que je vais boire, et vous serez baptisés du baptême dont je vais être baptisé.

Voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ promet à deux de ses plus chers disciples; voilà ce qu'il répond à la demande ambitieuse qu'ils lui avaient faite des premières places de son royaume. Prévenus des idées charnelles que tous les juifs avaient conçues du Messie, ils croyaient qu'il régnerait sur la terre, et qu'il associerait ses disciples à cette gloire temporelle; ils se hâtaient de demander la principale part dans les honneurs chimériques qu'ils se figuraient, et Jésus-Christ ne leur annonce, au contraire, que des afflictions et des souffrances. Il leur déclare qu'il faut qu'ils soient comme lui baptisés dans un baptême de sang, et que ce n'est que par cette voie qu'ils peuvent parvenir à la gloire céleste que le Père éternel leur a préparée.

Ces apôtres acceptèrent alors avec soumission le calice d'amertume qui leur était présenté; pleins d'une juste confiance dans la grâce du Seigneur, ils répondirent qu'ils se sentaient assez de courage pour le boire jusqu'à la lie, et votre saint patron, mes frères, eut la gloire d'en donner l'exemple aux autres apôtres du Seigneur; saint Jacques fut le premier d'entre eux qui paya de son sang l'amour que le Sauveur lui avait témoigné.

Pour nous, mes frères, nous ne sommes que trop portés à demander, comme les enfants de Zébédée, les premières places du royaume de Jésus-Christ; mais nous n'imitons pas la résignation avec laquelle ils se soumettent aux souffrances qui leur sont annoncées. Nous avons peine à concevoir qu'elles soient si souvent en cette vie le partage de la vertu; nous murmurons de voir l'impie marquer tous ses jours par de nouveaux succès et de nouveaux plaisirs, tandis que le juste traîne dans la pauvreté une vie triste et languissante. Telles étaient aussi les pensées de David avant qu'il fût entré dans le sanctuaire de la justice de Dieu : J'ai été ébranlé, nous dit-il, j'ai été piqué de jalousie en voyant la paix dont jouissent les pécheurs : *Zelavi super iniquos pacem peccatorum videns*, etc. (Psalm. LXXII, 3.)

[Le reste du sermon comme au CARÊME, col. 401.]

AUTRE EXORDE

Pour le jour de saint Jacques le Majeur.

SUR L'ÉGLISE.

Murus civitatis habet fundamenta duodecim; et in ipsis nomina duodecim apostolorum Agni. (Apoc., XXI, 14.)

La muraille de la cité sainte a douze fondements, et sur ces fondements sont écrits les noms des douze apôtres de l'Agneau.

Quelle magnifique description l'Apôtre saint Jean nous fait ici, mes frères de la

citée sainte, de la nouvelle Jérusalem, du véritable tabernacle dans lequel Dieu se plaît à habiter avec les hommes, en un mot, de l'Eglise chrétienne ! Il la voit descendre du sein de Dieu, éclairée de ses lumières, resplendissante de l'éclat de sa gloire qui rejaillit sur l'or et les pierres précieuses dont ses places, ses murs, ses portes sont composés ; et au milieu de ces richesses, il voit briller d'un éclat immortel les noms des douze apôtres qui en sont les fondateurs, ou, pour parler plus exactement le langage des saintes Ecritures, qui sont eux-mêmes les fondements de ce grand édifice dont Jésus-Christ est la pierre angulaire.

Il faut l'avouer, mes frères, cette majestueuse révélation nous montre plutôt ce que sera un jour l'Eglise de Jésus-Christ que ce qu'elle est maintenant. Non, elle ne jouit point encore de tout son éclat ; elle n'atteindra cette parfaite beauté que dans le séjour de la gloire et de la béatitude, lorsque rien d'impur, rien de souillé ne pourra plus entrer dans son heureuse enceinte, et qu'elle n'aura plus d'autres habitants que ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. Mais, soit qu'on la considère dans son état de gloire et de triomphe, soit qu'on l'envisage au milieu des combats qu'elle soutient sans cesse sur la terre, les noms des douze apôtres de l'Agneau y brillent toujours également.

Et parmi ces noms sacrés, en est-il un plus illustre, mes frères, que celui de votre saint patron ? Ne renversons point l'ordre que Jésus-Christ lui-même a établi parmi ses apôtres, et respectons dans saint Pierre la primauté qu'il lui a accordée. C'est sur lui, c'est sur cette pierre inébranlable que s'élève principalement l'édifice de cette Eglise contre laquelle les puissances de l'enfer ne peuvent prévaloir. Mais saint Jacques n'en est-il pas un des plus précieux ornements ? Il partage, pour ainsi dire, avec son bienheureux frère, le titre de disciple bien-aimé ; l'un et l'autre ont la principale part à la confiance de leur divin Maître : c'est en leur présence que Jésus-Christ opère ses miracles les plus éclatants ; ce sont eux qu'il veut avoir pour témoins, et du mystère glorieux de sa transfiguration, et des faiblesses volontaires auxquelles il daigne se soumettre aux approches de sa passion ; c'est à eux qu'il donne les preuves les plus évidentes de sa résurrection. Enfin, mes frères, pour caractériser saint Jacques par le trait qui lui est le plus glorieux, c'est lui qui ouvre aux autres apôtres la carrière sanglante du martyre, et qui, le premier d'entre eux, paye de son sang l'amour dont le Sauveur lui avait prodigué tant de témoignages. C'est ainsi que, selon la prédiction de Jésus-Christ, il boit le même calice dont son Maître a été abreuvé et se plonge dans le même baptême que lui. C'est ainsi qu'il expie la demande indiscrette d'une mère

ambitieuse, ou plutôt qu'il obtient d'une manière supérieure aux vœux et aux espérances de cette mère trop sensible aux impressions de la nature, une des premières places dans le royaume de Jésus-Christ.

Mais, quelque intéressant que puisse être pour votre piété, mes frères, d'entendre l'éloge de ce grand apôtre, il me paraît plus important encore de fixer vos regards sur l'Eglise même dont il a arrosé de son sang les premiers fondements, et d'augmenter, s'il est possible, les sentiments d'amour, d'attachement, de soumission que vous lui devez.

L'Eglise, mes frères, a des droits et une autorité qui lui sont propres ; elle a des caractères qui la distinguent des sociétés profanes qui osent usurper son nom et ses prérogatives. Quelle soumission exige de nous son autorité ; quels devoirs nous imposent ses caractères ; c'est ce que j'entreprends de vous développer dans les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

[Les deux parties du *Sermon sur l'Eglise*, CARÊME, col. 575.]

XIV. EXORDE

Pour le jour de la Sainte-Anne (le 28 juillet).

SUR L'INCARNATION.

Juravit Dominus David veritatem et non frustrabitur eum : de fructu ventris tui ponam super sedem tuam. (Psalm. CXXXI, 11.)

Le Seigneur a dit avec serment à David : Je mettrai sur votre trône un roi de votre race.

Elle est accomplie, Mesdames, cette magnifique promesse que le Seigneur avait faite à David : ce roi puissant qui devait naître de lui, ce Messie, ce libérateur d'Israël, promis par tant de prophètes, figuré, annoncé par tant de symboles, a enfin paru dans le monde ; il règne sur la maison de Jacob et sur l'univers entier qu'il a conquis par la force de son bras, qu'il a racheté au prix de son sang ; et son règne n'aura d'autre mesure que celle de l'éternité.

Quelle gloire pour la maison de David ! quelle gloire pour la Vierge bienheureuse qui l'a porté dans ses chastes entrailles ! quelle gloire enfin pour cette sainte femme qui a donné le jour à la Mère du Seigneur, et qui a servi d'instrument à la grâce, pour rendre Marie elle-même digne des faveurs inestimables qui lui étaient réservées ! Rien n'est véritablement grand que ce qui nous rapproche de Jésus-Christ. Si la race de David est illustre entre celles de tous les rois de l'univers, si elle est distinguée avec tant de gloire de tant d'autres familles de rois et de conquérants, que le temps a fait disparaître de dessus la terre, c'est uniquement parce que Jésus-Christ a daigné en descendre. Si la bienheureuse Anne reçoit aujourd'hui notre culte et nos hommages, ce n'est pas parce qu'elle comptait parmi ses aïeux une longue suite de rois et de héros ; c'est uniquement par le bonheur qu'elle a eu d'être la mère de Marie, et de tenir par des liens si forts et si étroits à la personne

du Fils de Dieu incarné pour notre salut.

Votre gloire, Mesdames, est, j'ose le dire, du même genre. Si cette maison est pour toute la France un objet de vénération, ce n'est pas précisément parce qu'elle est le monument le plus fameux de la piété et de la magnificence d'un grand roi, ce n'est pas parce qu'elle est habitée par la fleur et l'élite de la noblesse française; ce n'est pas enfin par le grand nom de l'illustre abbesse qui est l'objet de votre tendre attachement, et pour laquelle vous faites aujourd'hui des vœux si justes et si ardents; c'est surtout parce que Jésus-Christ y est servi avec fidélité; c'est parce que vous avez généreusement préféré le titre d'épouses de Jésus-Christ à tous les avantages que la naissance et la fortune vous offraient; c'est parce que, guidées par les sages avis de cette respectable mère, animées par ses exemples, vous vous avancez chaque jour dans la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Je veux, Mesdames, vous exposer les grandeurs de ce divin Époux au quel vous avez fait tant de sacrifices; je veux, en vous expliquant le mystère sublime d'un Dieu fait homme, exciter de plus en plus dans vos cœurs les sentiments d'amour, d'adoration, de confiance qu'il est impossible de ne pas concevoir pour Jésus-Christ, lorsqu'on a le bonheur de le connaître tel qu'il est selon la foi.

Et pour cela, Mesdames, je ne me propose qu'une simple explication de ces paroles sacrées qui renferment toute la foi de l'Eglise sur ce grand mystère : Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14.) Qu'est-ce que le Verbe? vous le verrez dans ma première partie. Que faut-il entendre lorsqu'on dit qu'il s'est fait chair? c'est le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Voyez le Sermon de l'Incarnation, au jour de Noël, AVENT, col. 125.]

XV. EXORDE

Pour le jour de saint Etienne, pape
(le 2 août).

SUR LA RELIGION.

Non dedit nobis Dominus Spiritum timoris, sed virtutis. (II Tim., I, 7.)

Le Seigneur ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de force et de courage.

Tel est, mes frères, l'effet de la grâce et de la charité que l'Esprit saint répand dans nos cœurs : elle en bannit toute autre crainte que celle de déplaire à Dieu; elle nous rend supérieurs à toutes les craintes humaines, à tous les dangers, à toutes les persécutions. Ainsi l'ont éprouvé les saints fondateurs du christianisme qui l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang, et qui en ont scellé la vérité par la mort même qu'ils ont endurée pour lui rendre témoignage.

Telles étaient en particulier les dispositions du saint pontife dont nous célébrons la mémoire. Quelle force, quel invincible courage le Seigneur n'avait-il pas mis en lui! Elevé sur le premier siège de l'Eglise dans des temps orageux où cette grande

dignité ne procurait que des persécutions et des supplices; obligé d'errer de caverne en caverne, pour éviter la fureur de ses ennemis, et de consoler, au milieu de ses propres tribulations, un troupeau dispersé; avec quel soin ne veilla-t-il pas à la conservation du dépôt de la foi et de la discipline qui lui était confié! Les plus grandes lumières de l'Eglise ne paraissaient briller alors que pour éblouir par leur éclat. Séduits par des raisons apparentes, les Cyprien, les Firmilien allaient introduire des pratiques contraires à l'ancienne doctrine de l'Eglise. Que serait-elle devenue, mes frères, si saint Etienne, animé de ce zèle selon la science, qui ne respecte que la vérité, n'avait pas opposé à ces nouveautés la barrière insurmontable de la tradition, s'il n'eût point consacré cette maxime précieuse, qui a servi de règle aux siècles futurs : *Nihil innovetur nisi quod traditum est?* Que serait devenue l'unité inviolable du corps mystique de Jésus-Christ, s'il n'eût eu autant de charité que de courage, s'il eût lancé les foudres que l'autorité lui mettait en main? Mais quand le jour du Seigneur fut venu, lorsqu'il lui fallut confesser, en présence des césars, la foi qu'il avait enseignée, avec quel héroïsme ne brava-t-il pas la mort qu'il voyait devant ses yeux?

Pût à Dieu, mes frères, que nous fussions tous animés du même esprit de force et de courage pour la défense de notre sainte religion! Elle n'est plus attaquée à force ouverte. Les rois de la terre, qui étaient autrefois ses persécuteurs, sont devenues ses enfants les plus soumis; cependant, ô honte de notre siècle! il faut encore du courage pour oser paraître chrétien. Jamais, peut-être, la religion n'a eu plus d'adversaires que dans le siècle où nous vivons.

[Nous avons cherché inutilement le Sermon sur la religion.]

XVI. EXORDE.

Pour le jour de Saint-Sauveur, ou la Transfiguration (le 6 août).

SUR L'ÉGLISE.

Ecce vox de nube dicens: Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite. (Matth., XVII, 5.)

On entendit du ciel une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.

Tel fut, mes frères, le témoignage que le Père céleste rendit à Jésus-Christ dans ce jour mémorable où il laissa entrevoir à l'élite de ses disciples quelques rayons de sa gloire, et où l'éclat dont ils le virent revêtu les fit tomber à ses pieds, dans un ravissement mêlé de joie, d'admiration et de frayeur. Le temps était donc venu où ce Dieu, qui, dans les premiers temps, n'avait parlé aux hommes que par la bouche de ses prophètes, allait désormais leur parler par la voix de son propre Fils; de ce Fils, dis-je, qui est la représentation parfaite de sa substance et l'image de sa gloire; de ce Fils, qui est son Verbe et sa sagesse; de ce Fils, par lequel il a créé l'univers. Tel est le

maître que le Père tout-puissant nous ordonne en ce jour d'écouter : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite*. Non, mes frères, ce ne sont plus seulement des hommes inspirés de Dieu qui nous parlent de sa part; c'est le Fils de Dieu lui-même qui devient notre législateur et notre maître : *Unus magister vester Christus*. (*Matth., XXIII, 10.*) Non, si le médiateur de l'ancienne alliance et le plus célèbre des anciens prophètes paraissent aujourd'hui à côté de Jésus-Christ sur le Thabor, ce n'est point pour partager avec lui le droit de nous instruire; c'est au contraire pour terminer le ministère qui leur a été confié, de le précéder et de l'annoncer aux hommes; c'est pour lui faire hommage des lumières dont il les avait éclairés; c'est pour le reconnaître eux-mêmes pour leur Maître, leur Sauveur et leur Dieu. Encore une fois, ce n'est plus Moïse, ce n'est plus Elie, c'est Jésus-Christ seul que nous devons maintenant écouter : *Ipsum audite*.

Mais ce Fils de Dieu, comment nous parle-t-il, depuis surtout que, retourné vers son Père, il jouit à sa droite, et de la gloire qui lui appartient comme Dieu, et de celle qu'il a acquise comme Dieu fait homme, au prix de sa mort et de ses souffrances? Ce n'est pas seulement, mes frères, par les saints Evangiles, dans lesquels sont consignées les divines instructions qu'il a données aux hommes en conversant avec eux sur la terre, ni par les autres Ecritures que son Esprit a inspirées; c'est principalement par son Eglise, c'est-à-dire par cette société toujours subsistante et toujours visible, qu'il a établie pour être la dépositaire infaillible de sa doctrine, et la colonne inébranlable de la vérité, contre laquelle il nous a assuré que les puissances de l'enfer ne pourraient prévaloir, et qu'il nous a ordonné d'écouter, sous peine d'être retranchés de son corps mystique, et d'être mis au rang des païens et des pécheurs publics; enfin par le ministère de ses pasteurs, auxquels il a promis son assistance jusqu'à la fin des siècles, et auxquels il a dit : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise : Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit*. (*Luc., X, 16.*)

C'est de cette Eglise sainte que je me propose, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui. Cette Eglise a reçu de Jésus-Christ des droits, des prérogatives, une autorité qui lui sont propres; elle a des caractères qui la distinguent de toutes les autres sociétés. Ces droits et ces caractères nous imposent à son égard diverses sortes de devoirs; et ce sont ces devoirs que je veux vous développer. L'Eglise considérée du côté de son autorité, sera le sujet de ma première partie; l'Eglise considérée dans les caractères qui la distinguent, sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria*.

[Les deux parties comme au quatrième dimanche de Carême, CAREME, col. 437.]

XVII. EXORDE

Pour le jour de saint Roch (le 16 août).

SUR LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET
L'ADVERSITÉ DES JUSTES.

Utique est fructus justo; utique est Deus judicans eos in terra. (Psalm. LVII, 12.)

Oui, certes, il y a une récompense pour le juste; oui, certes, il y a un Dieu qui juge la terre.

Voilà, mes frères, la pensée qui se présente naturellement à nos esprits, à la vue des honneurs que reçoit ici votre saint patron. Cet homme qui a passé tous ses jours dans les travaux et les larmes de la pénitence; cet homme qui, pendant tout le cours de sa vie, a été ignoré ou méprisé des autres hommes, est aujourd'hui l'objet de notre vénération et de notre culte. Des miracles éclatants ont manifesté sa sainteté et son crédit auprès de Dieu; la capitale de l'empire français a regardé comme un grand honneur de pouvoir posséder une partie de ses précieuses cendres; elles sont révérees dans ce temple, comme un gage assuré de la protection du Tout-Puissant. Et qu'est-ce que cette gloire, en comparaison de celle dont jouit son âme bienheureuse dans le sein même de la Divinité? Il y a donc en effet une récompense pour le juste. Il y a donc un Dieu qui, du haut du ciel, jette les regards sur la terre; un Dieu qui punit le vice et récompense la vertu : *Utique est fructus justo; utique est Deus judicans eos in terra*.

Cependant, mes frères, il faut l'avouer, le discernement des justes et des pécheurs ne se fait pas toujours, sur la terre, d'une manière bien sensible. Le bonheur et le malheur n'y paraissent pas toujours exactement proportionnés au vice et à la vertu; et ce désordre apparent est lui-même une des preuves les plus sensibles d'une autre vie, dans laquelle le Seigneur rendra à chacun selon ses œuvres. Ce sera alors que tous les scandales seront levés et toutes les illusions dissipées : alors les justes, aujourd'hui couverts de mépris, s'élèveront avec une sainte hardiesse contre ceux qui les auront persécutés; alors les méchants, aujourd'hui si fiers et si dédaigneux, seront dans la frayeur et dans le trouble, à la vue de la gloire de ces hommes qu'ils auront foulés aux pieds; alors ils diront dans les sentiments de leur inutile désespoir : Voilà les hommes qui ont été l'objet de nos railleries et de nos outrages. Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie et leur mort honteuse. Cependant les voilà au nombre des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints. Nous nous sommes donc égarés des routes de la vérité, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes fatigués dans la voie de l'iniquité, nous avons ignoré le chemin du véritable bonheur. De quoi nous a servi notre orgueil et la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses se sont évaporées comme l'ombre; elles ont passé avec la rapidité d'un vaisseau qui fend les flots, ou d'une flèche fendant l'air sans y laisser la moindre trace de son passage. Alors,

enfin, tous es hommes reconnaîtront qu'il y a une récompense pour le juste, qu'il y a un Dieu souverainement équitable qui juge la terre : *et dicet homo : si utique est fructus justo, utique est Deus judicans eos in terra.*

Mais pour justifier la providence de Dieu il n'est pas nécessaire d'attendre ce nouvel ordre de choses qui se manifesterà dans l'éternité. J'ai dessein de vous prouver dans ce discours, que dès à présent la justice de Dieu s'exerce sur les bons, et sur les méchants d'une manière très-véritable, quoique moins sensible à nos yeux. Les méchants ne sont point véritablement heureux, lors même qu'ils paraissent comblés de biens et d'honneurs, ce sera le sujet de ma première partie; les justes ne sont point malheureux, lors même qu'ils paraissent accablés d'afflictions et de disgrâces, ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Les deux parties du sermon comme à l'Avent, col. 168.]

XVIII. PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

Le 25 août,

Prononcé en présence de MM. de l'Académie de Châlons.

E tunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram. (Psal. II, 10.)

Maintenant donc, ô rois, que vos cœurs s'ouvrent à l'intelligence, instruisez-vous, ô vous qui jugez la terre.

Ainsi parlait un roi selon le cœur de Dieu. Etabli par sa puissance sur la montagne de Sion, délivré par sa protection d'une infinité de dangers, affermi sur le trône malgré les efforts de tant de princes et de peuples conjurés contre lui, il invitait tous les rois à s'instruire par son exemple. Apprenez, leur disait-il, le véritable moyen de régner avec gloire et d'affermir votre puissance : il n'en est point d'autre que de servir fidèlement le Seigneur, et de lui obéir avec une joie mêlée de crainte : *servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore. (Psal. II, 21.)*

Ne puis-je pas, Messieurs, mettre ces paroles dans la bouche du saint monarque dont le culte nous rassemble? est-il un modèle plus parfait que l'on puisse présenter aux rois? est-il un exemple plus propre à les convaincre que leur véritable gloire consiste à servir le Seigneur, et à le faire régner sur leurs peuples et sur eux-mêmes?

Heureux, dit l'Écriture (*Psal. CXXVII, 4*), heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui accomplit de tout son cœur ses lois et ses commandements! sa race sera puissante sur la terre; les richesses et la gloire seront dans sa maison; sa mémoire sera éternelle. N'est-ce pas là, Messieurs, indépendamment d'une récompense plus grande et plus solide dont il jouit dans le ciel; n'est-ce pas là, dis-je, la gloire de saint Louis sur la terre? sa mémoire n'est-elle pas encore en bénédiction parmi nous? sa maison n'est-elle pas la plus puissante de toutes les maisons souveraines? n'a-t-elle pas ajouté de nouvelles couronnes à celle

qu'il a lui-même portée? Ce grand arbre dont il est la tige, n'étend il pas ses branches depuis le rivage où le soleil semble naître, jusqu'à celui où il se replonge sous les eaux? n'est-ce pas sous son ombre que se reposent les peuples de la France, de l'Espagne, de l'Italie et des Indes? et cette puissance de la postérité de saint Louis n'est-elle pas la récompense de sa piété? O rois, venez donc apprendre le véritable chemin de la gloire et de l'immortalité. Ce n'est qu'en alliant, comme Louis, la vertu d'un chrétien avec les sublimes qualités qui font les grands rois, que vous pouvez vivre longtemps dans le souvenir des hommes, et perpétuer la couronne dans votre postérité : *Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram. (Psal. II, 10.)*

Déjà vous comprenez, Messieurs, sous quel point de vue je veux vous présenter saint Louis. Je me propose de vous faire voir, dans toutes ses actions et toutes ses entreprises, la piété et la grandeur se prêtant un éclat et un secours réciproque. Telle fut la piété de saint Louis, qu'elle convenait parfaitement à un grand roi, ce sera le sujet de ma première partie; telle fut sa grandeur, qu'elle convenait parfaitement à un chrétien, ce sera le sujet de la seconde. Puisse ce discours vous paraître digne, et du saint roi à la gloire duquel il est consacré, et de la compagnie savante qui lui rend aujourd'hui, pour la première fois, ce tribut de vénération et de louange.

PREMIÈRE PARTIE.

Un roi formé des mains de la religion et de la piété, est sans doute, Messieurs, le présent le plus précieux que le ciel puisse faire à la terre. Mais ce n'est pas ainsi qu'en jugent les faux sages du siècle. Ils ne croient pas qu'on puisse apprendre à l'école de Jésus-Christ le grand art de régner; ils ne se persuadent pas qu'une religion qui n'inspire que l'humilité et le détachement des choses de la terre, puisse s'allier avec cette élévation de sentiments, cet amour de la gloire qui est selon eux l'unique mobile des grandes entreprises; ou qu'un prince dont tous les désirs sont pour le ciel, puisse défendre avec courage les droits d'une couronne pour laquelle il n'a lui-même que du mépris. Philosophes de nos jours, ainsi auriez-vous auguré du règne de saint Louis; et ce furent aussi les idées qu'en conçurent les prétendus politiques de son temps. Ils crurent qu'élevé par une mère plus connue jusqu'alors par sa tendre piété que par son habileté dans les affaires, il laisserait affaiblir sa puissance et avilir son autorité; que tout occupé de dévotion et de bonnes œuvres, il négligerait les soins essentiels du gouvernement; que pénétré d'un respect aveugle pour l'Eglise et pour ses ministres, il leur laisserait étendre jusque sur les affaires temporelles l'autorité qu'ils n'ont reçue du ciel que sur celles qui appartiennent à la religion. Mais combien leur fausse sagesse ne fut-elle pas trompée! Ils virent d'abord avec dépit, et ensuite avec admiration,

un roi aussi absolu à leur égard qu'il était humble à l'égard de Dieu ; un roi qui mit à la tête de toutes ses bonnes œuvres les fonctions pénibles de la royauté ; un roi aussi éclairé sur les droits de la couronne que respectueux pour ceux de la tiare ; aussi ferme pour résister aux entreprises injustes des pontifes, que soumis à leur autorité légitime. Développons ces traits de la vie de saint Louis : ils sont bien propres à caractériser sa piété, et à nous prouver qu'en lui le chrétien, bien loin de faire disparaître le roi, lui ajoutait encore un nouveau lustre.

I. Louis était à peine monté sur le trône de ses pères, lorsqu'un orage furieux vint fondre sur lui. Les grands vassaux de la couronne..... A ces mots, vous vous rappelez, Messieurs, l'état où la France était alors : vous vous souvenez que ce royaume, dont toutes les parties sont aujourd'hui si unies sous l'autorité d'un seul monarque, et qui trouve dans cette constitution le principe de sa tranquillité au dedans et de sa puissance au dehors, était alors divisé en autant d'États différents qu'il avait de provinces ; que les comtes et les ducs, autrefois ministres du souverain, en étaient devenus les dangereux rivaux ; qu'ils ne reconnaissaient plus son autorité suprême que par la vaine cérémonie de l'hommage, et par des serments autant de fois violés que l'intérêt cessait de les déterminer à les observer, ou la force de les y contraindre. Ces vassaux donc, trop puissants pour être longtemps fidèles, portaient impatiemment ce qui leur restait de joug et de dépendance. Quelle occasion plus favorable de le secouer entièrement, que le règne d'un prince de douze ans, et la régence d'une femme étrangère ? C'en est fait : le feu de la discorde et de la révolte s'allume dans tout le royaume ; une ligue formidable se forme, en apparence, contre Blanche de Castille, et en effet contre Louis lui-même. Factieux par inclination, plus encore que par intérêt, aussi redoutable par sa valeur et ses artifices que par ses richesses et sa puissance, le comte de Bretagne se déclare le chef de ce parti ; le fier Lusignan, l'ambitieux Couci y joignent toutes les forces de leurs vastes domaines. Profane adorateur des charmes de la reine, le comte de Champagne tourne en haine et en fureur l'amour insensé qu'il a eu la hardiesse de déclarer, et le chagrin de se voir mépriser. Tout est dans le trouble, tout est en armes ; la régente est près de se voir arracher les rênes du gouvernement ; la couronne même semble chanceler sur la tête de son fils. Mais c'est en vain, Messieurs, que les princes et les peuples conspirent contre le Seigneur et contre son christ : celui qui habite au plus haut des cieux, se rit de leur fureur impuissante ; il dissipe leurs complots, il fait évanouir leurs projets. Et de quel moyen se sert-il pour ce grand ouvrage ? Il donne au jeune Louis et à sa pieuse mère l'esprit de conseil et de force. A peine les factieux ont-ils formé les nœuds

criminels qui les unissent, et déjà Louis est à la tête d'une puissante armée dans le cœur de la Champagne : ni la faiblesse de son âge, ni les rigueurs de l'hiver ne sont capables de l'arrêter ; se montrer et vaincre, c'est pour lui la même chose. Déjà il court à de nouvelles conquêtes, et le comte de Bretagne le voit voler avec la rapidité d'un éclair aux portes de ses forteresses, dans le centre de ses États. Tout plie, tout cède à ce jeune héros, que le ciel protège d'une manière si sensible ; et ses ennemis épouvantés se croient trop heureux de recevoir le pardon qu'il leur accorde. Tels furent les premiers triomphes de Louis, tels furent, pour ainsi dire, les jeux de son enfance.

Cependant le feu n'est que caché sous la cendre, et il éclate bientôt avec une nouvelle activité. Des ennemis étrangers se joignent aux ennemis domestiques. Attentif à profiter des divisions intestines qui agitent la France, le monarque anglais croit que le temps est venu de réparer ses pertes, et de faire rentrer sous sa domination les riches provinces que la justice et les armes victorieuses de Philippe-Auguste lui ont enlevées. Il assemble une armée formidable, il joint ses forces à celles des rebelles, et Louis vole au secours de ses provinces ravagées. Rives de la Charente, de quels exploits fûtes-vous alors témoins ! En vain l'Anglais oppose à l'impétuosité française l'avantage du nombre et la force des retranchements : la valeur du jeune roi ne connaît point d'obstacles ; je le vois à pied, au milieu de la mêlée, joindre le courage d'un soldat à la capacité d'un général, repousser presque seul les ennemis, déjà maîtres du pont de Taillebourg, leur arracher la victoire prête à se ranger sous leurs drapeaux, et les forcer enfin à lui demander la vie, ou à la chercher dans la fuite. Bientôt le comte de la Marche est contraint de lui faire les soumissions les plus humiliantes ; bientôt le roi d'Angleterre est forcé d'aller cacher au delà des mers sa honte et son désespoir.

En combien d'autres occasions Louis ne fit-il pas sentir à ses fiers et puissants vassaux le poids de son autorité souveraine ! Le comte de Champagne médite une alliance que le monarque juge contraire à ses intérêts. Déjà l'autel est préparé pour recevoir les cœurs des deux époux, déjà ce qu'il y a de plus grand dans le royaume est assemblé pour voir serrer les nœuds qui doivent les unir : Louis défend de passer outre et le comte respecte ses défenses ; il fait céder son dépit, son orgueil, son amour à la crainte d'offenser un souverain, déjà si redoutable par ses succès et ses victoires.

Un seigneur puissant, qui compte des rois parmi ses aïeux et ses proches, le fameux Enguerrand, qui avait lui-même osé aspirer à la couronne, fait un usage tyrannique de son autorité. Louis le cite à son tribunal, le juge, le condamne, et ne lui épargne l'infamie du supplice que fléchi

par les prières d'une foule de princes qui lui demandent à genoux la vie de cet illustre coupable.

Tel était dans ses conseils, à la tête des armées, sur les tribunaux de la justice, ce roi, d'ailleurs si doux et si humble de cœur : c'était ainsi qu'il défendait, contre des sujets rebelles ou des voisins jaloux, les droits et la gloire de la couronne que le Très-Haut avait mise sur sa tête. Téméraires censeurs de la piété chrétienne, je puis maintenant vous montrer Louis dans ses exercices de religion. Je ne crains plus que vous imputiez à la pusillanimité, à la faiblesse les actes d'humilité qui ont pour lui tant d'attraits. Ce prince, que vous voyez prosterné au pied des saints autels, et qui les arrose de ses larmes ; ce prince, qui, dépouillé de tous les ornements de la royauté, porte lui-même dans une pompe publique et religieuse la croix sur laquelle Jésus-Christ a expiré, les épines qui ont ensanglanté sa tête adorable, les clous qui ont percé ses pieds et ses mains sacrées ; ce prince, dis-je, c'est le vainqueur de Saintes et de Taillebourg ; c'est ce jeune héros qui, à l'âge de quatorze ans, avait déjà gagné en personne des batailles sanglantes, et forcé des remparts qu'on avait crus jusqu'alors inaccessibles. Ce roi qui, confondu dans une foule de pieux solitaires, imite avec une sainte émulation les transports de leur zèle et de leur ferveur, c'est celui dont la sagesse a dissipé tant de ligue et de complots ; c'est celui qui a forcé tant de rois et de princes à lui demander humblement la paix. Ces mains, qui s'abaissent jusqu'à servir des pauvres et des malades, ou jusqu'à porter la pierre et le ciment pour la construction d'un temple du Seigneur, ce sont celles qui ont fait mordre la poussière à tant de fiers ennemis. Reconnaissez donc enfin qu'une humilité profonde peut s'allier avec la véritable grandeur. Reconnaissez qu'il est une piété tendre, qui s'accorde parfaitement avec les qualités sublimes qui font les héros, et que celle de saint Louis était de ce genre.

Oui, Messieurs, une piété aussi éclairée que l'était celle de saint Louis est d'une utilité universelle. Bien loin d'inspirer la timidité, l'amour du repos, l'éloignement des affaires, elle est pour les rois, et pour tous ceux qui sont chargés du soin pénible de gouverner les hommes, un principe de courage, d'activité, de grandeur ; elle proscriit l'ambition ; elle défend, même aux rois, de se proposer pour fin de leurs travaux, cette gloire frivole qui s'évanouit comme la fumée, que le monde distribue au gré de ses caprices, qu'il prodigue à une heureuse témérité, tandis qu'il la refuse à des vertus plus réelles et plus solides. Mais quels motifs ne sait-elle pas substituer à cette vanité qu'elle réprouve ? Un roi chrétien sait qu'il a au-dessus de lui le maître suprême et le père commun de tous les hommes, qui l'a chargé du soin d'une partie de ses enfants, qui ne l'a établi au-dessus d'eux

que pour faire régner au milieu d'eux la paix, la justice, l'abondance ; il sait qu'il ne peut plaire à Dieu, sans remplir cette vocation, et que sa piété même serait une illusion dangereuse, si elle le détournait des devoirs que lui impose le rang redoutable auquel il est élevé. Quelle activité, quelle vigilance de tels sentiments ne doivent-ils pas lui inspirer ! Ne craignez pas qu'il se livre à une oisive contemplation, ou qu'il sacrifie à son goût pour la retraite et la prière, des devoirs que la religion même lui rend si sacrés et si inviolables : quelque douceur qu'il trouve à s'entretenir avec Dieu, et à répandre son cœur devant lui, il s'arrachera même à ces chastes délices, lorsque le bonheur de son peuple en exigera le sacrifice.

II. Tels étaient, Messieurs, les sentiments de saint Louis, tel était le caractère de sa piété. Instruit par sa pieuse mère, il se croyait plus heureux d'être chrétien que d'être roi : il préférerait aux titres pompeux que lui donnait son rang et sa naissance, le nom simple et modeste qui lui rappelait son baptême : il eût mieux aimé mille fois perdre la couronne et la vie, que d'offenser l'Etre suprême, de qui il tenait l'une et l'autre ; et cette crainte de déplaire au Seigneur et de perdre sa grâce, fut le motif même qui lui fit mettre à la tête de toutes ses bonnes œuvres les soins pénibles de la royauté.

Quelles bornes donne-t-il à son zèle ? quel objet intéressant pour le bonheur de ses peuples échappe à ses soins et à sa vigilance ? Sage législateur, il corrige des abus que le temps avait, pour ainsi dire, consacrés, et que le caractère d'une nation fière et belliqueuse semblait devoir rendre éternels. Les Français ne connaissaient alors d'autre droit que celui des armes. Vengeurs audacieux de leurs propres querelles, ils prodiguaient dans des combats particuliers un sang qui ne devait couler que pour la défense de l'Etat ; ils regardaient comme le plus beau privilège de la noblesse le droit de porter le fer et le feu chez un voisin qui les avait offensés, et de déchirer par des guerres cruelles le sein de leur commune patrie ; les lois, bien loin de réprimer ces usages sanguinaires, les avaient autorisés. Le duel, que la religion et la raison nous font regarder comme un crime, était alors un moyen ordinaire de prouver l'innocence. Un homme, encore teint du sang de ses concitoyens, était assuré de l'impunité s'il pouvait joindre à son premier forfait la hardiesse criminelle de combattre son accusateur, et le bonheur de le vaincre, ou par lui-même, ou par les mains d'un défenseur vénal. Tels étaient encore, du temps de saint Louis, les restes de la barbarie de nos pères ; tels étaient les usages, que ses prédécesseurs avaient cru devoir respecter. Il sut le premier opposer à ces fureurs des lois plus saintes et plus salutaires : il introduisit dans les jugements ces formes, aussi redoutables au crime que favorables à l'innocence.

cerce, qui mettent de niveau le puissant et le faible; qui rendent à la balance de la justice son égalité, et donnent à la vérité seule le droit de la faire pencher. Et si son règne ne donna pas le dernier coup à la férocité et à la barbarie, il fut au moins l'heureuse époque où la raison et la justice commencèrent à faire entendre leur voix si longtemps étouffée, et comme l'aurore du grand jour qui nous éclaire maintenant.

Avec quelle tendre inquiétude Louis ne veillait-il pas au bonheur de ses peuples? avec quel soin ne choisissait-il pas les ministres de son autorité? Quelles précautions ne prenait-il pas pour se mettre lui-même à l'abri des surprises, auxquelles les meilleurs rois sont si souvent exposés? Il savait, Messieurs, combien d'obstacles écartent de leur trône la vérité, qu'il leur est si important de connaître: il savait tout le prix d'un sujet fidèle, qui ose la dire à son souverain, qui fait parvenir jusqu'à lui les gémissements d'un peuple, qu'on opprime quelquefois sous le nom du prince même qui veut en être le père. Cet emploi, si délicat et si redoutable auprès des grands, ne l'était point auprès de lui. Semblable à ce roi selon le cœur de Dieu, dont il répétait si souvent les saints cantiques, il ne permettait point aux pécheurs de répandre sur sa tête le parfum dangereux de la flatterie: il préférait à des louanges trompeuses les corrections salutaires des hommes justes et intègres qu'il avait appelés à sa cour. Ministres du Seigneur, qui approchez de Louis, qu'il a rendus dépositaires de ses plus secrètes pensées, parlez avec une juste confiance à ce roi magnanime; n'altérez point par de lâches ménagements la force de vos représentations: la vérité seule a le droit de lui plaire. Un prince qui l'aime avec tant de passion, qui l'embrasse avec tant de joie, mérite qu'on la lui montre dans toute sa pureté.

La plus auguste fonction des rois, celle qui les approche le plus de la Divinité, c'est, Messieurs, de rendre la justice à leurs sujets. Avec quelle dignité, avec quelle religion, Louis ne s'acquittait-il pas de ce devoir important! Qu'il est grand, lorsque dans la cour des pairs, il prononce à des princes et à des souverains des arrêts qui fixent leurs destinées et celles de leurs Etats! Qu'il est plus grand encore, lorsqu'à l'ombre d'un chêne antique, assis sur un trône de gazon, sans autre garde que l'amour de ses peuples et la majesté de sa puissance, il reçoit les requêtes de ses sujets, les écoute avec bonté, discute leurs intérêts, accommode leurs différends, et les juge avec cette haute sagesse que l'Ecriture a tant louée dans Salomon! Que ce spectacle est beau, qu'il est attendrissant! C'est là que Louis paraît moins un roi absolu qu'un père tendre, qui rétablit la justice et la concorde entre des enfants qui lui sont également chers: c'est là qu'il paraît une vive image de ce Dieu, qui joint toujours les traits de sa bonté avec ceux de sa grandeur, et qui s'attire plus

efficacement nos adorations et nos nommages, lorsqu'il tempère en notre faveur l'éclat de sa majesté et de sa gloire, que quand il nous effraie par le bruit de son tonnerre.

La capitale de l'empire français ne fut pas seule témoin de ces actes de bonté et de justice. L'amour paternel de Louis s'étend sur tous ses sujets; et ceux que la nature a placés loin de lui ont d'autant plus de droit à ses soins, que son éloignement même les livre plus facilement à l'oppression et à la violence. De là, ces fréquents voyages dans les diverses provinces de son royaume; il les parcourt, non avec cet appareil fastueux qui n'est destiné qu'à éblouir les yeux du peuple, et qui, lui devenant onéreux, diminue la joie que lui cause la vue de son souverain, mais avec cette simplicité majestueuse, avec ce cortège de vertus qui lui inspire l'amour et la vénération. La justice le précède et fait fuir de devant lui l'usure, les concussions; la charité l'accompagne, et répand avec une noble profusion ses libéralités et ses secours; la tranquillité, l'abondance naissent sous ses pas; les respects, les bénédictions du peuple le suivent d'une province à l'autre. Les jugements iniques sont réformés; la veuve et la pupille recouvrent leurs droits et leurs possessions; la religion refleurit, le commerce renaît; tout est remis dans l'ordre, tout est vivifié par les regards salutaires du pieux monarque. Tel l'astre du jour répand successivement sa lumière sur toutes les parties du globe que nous habitons, et il n'est personne qui ne se sente de sa chaleur bienfaisante: *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (Psal. XVIII, 7.)

Cependant, Messieurs, ce prince si attentif au bonheur de ses sujets n'échappe point à l'injuste censure des hommes; on ose lui reprocher qu'il donne trop de temps à la prière et aux exercices de piété. On lui eût pardonné plus aisément, disait le saint roi lui-même, si le jeu, la chasse, les spectacles eussent rempli ce temps qu'il donnait à la religion. Ah! Messieurs, ce temps qu'il employait à la prière et aux œuvres de piété, il ne le prenait pas sur ses affaires, il le dérobaît à son repos et à ses plaisirs. Des plaisirs! en connaissait-il d'autres que celui de faire du bien? Connaissait-il d'autres délassements que de s'entretenir avec les serviteurs de Dieu ou de répandre son cœur devant lui? Et ses prières, si longues et si ferventes, avaient-elles d'autres objets que sa propre sanctification et le bonheur de ses peuples? Avec quelle abondance ne fut-il pas exaucé! Jamais on ne vit un roi plus pieux et plus chrétien; mais aussi jamais on ne vit un peuple plus heureux et plus sagement gouverné; jamais la France n'avait été plus cultivée, plus opulente, plus respectée de ses voisins. Que ne fit-il pas aussi pour l'éclairer? quelles faveurs ne répandait-il pas sur les hommes célèbres qui conservaient alors les germes précieux

des sciences et des lettres ? Quelque faibles, quelque informes qu'elles fussent, il les aimait, il les protégeait, il les cultivait lui-même. Combien ne les eût-il pas honorées s'il les eût vues élevées à ce degré de perfection auxquelles elles sont parvenues sous les rois ses successeurs ! N'en doutons point, il les protège encore du haut des cieux comme le principal ornement d'un royaume qui lui est toujours cher ; il vous voit avec complaisance, Messieurs, vous réunir sous ses auspices pour les cultiver et les perfectionner encore. Il applaudit au zèle généreux d'un prince de sa race (7), dont les regards bienfaisants animent vos travaux, et qui croit se décorer autant lui-même par le titre de protecteur de cette académie naissante, qu'il a illustré la province en y favorisant cet établissement aussi utile que glorieux.

La piété de Louis était donc aussi avantageuse à son royaume qu'à lui-même. Achéons de la caractériser par les traits des prudence, de modération, de sagesse qu'il fit paraître au milieu des troubles funestes qui, de son temps, divisaient le sacerdoce et l'empire.

III. Les bornes sacrées qui, en séparant les deux puissances, font la sûreté de l'une et de l'autre ; ces bornes posées par Jésus-Christ lui-même, et respectées pendant tant de siècles, étaient alors ou enfouies par l'ignorance, ou arrachées par l'ambition. Des prétentions longtemps inconnues, et nées pour le malheur des hommes dans des siècles de barbarie, avaient changé en un sceptre de fer la houlette du premier des pasteurs. Le premier vicaire d'un Dieu fait homme, qui nous a déclaré que son royaume n'est pas de ce monde, qui a défendu aux dépositaires de son autorité d'imiter la domination des princes de la terre, s'attribuait sur toute la terre une domination universelle. Un pontife, qui avait reçu de ses prédécesseurs le titre si modeste et si noble de serviteur des serviteurs de Dieu, croyait être en effet le roi des rois ; il croyait pouvoir disposer à son gré de leurs couronnes, et rompre les liens sacrés du serment qui leur assujettissait les peuples. Que les ennemis de la religion n'abusent point de l'aveu que nous sommes forcés de faire de ces excès, malheureusement trop publics pour pouvoir être dissimulés ; qu'ils n'attribuent point à la sainte Eglise de Jésus-Christ des erreurs qu'elle a toujours désavouées, et contre lesquelles ses docteurs les plus illustres n'ont jamais cessé de réclamer. Si dans des temps de trouble et d'ignorance quelques pontifes ont étendu au delà des justes bornes leur autorité toute spirituelle, leurs fautes ne rejaillissent point sur le siège apostolique qu'ils occupaient, et ce siège n'a jamais cessé d'être pour tous les chrétiens un objet de respect, de vénération et de piété.

Ce fut dans ces dispositions que Louis se

rendit le défenseur de la cause commune des rois. Un pontife, digne sans doute de gouverner l'Eglise dans de meilleurs temps, se livre à l'impétuosité de son zèle et à l'illusion des préjugés de son siècle. Non content d'avoir lancé contre l'empereur toutes les foudres de l'Eglise, il entreprend de le renverser de dessus son trône et d'armer contre lui les princes chrétiens. Il s'efforce d'engager le saint roi dans sa querelle, en lui offrant, pour un des princes ses frères, la couronne qu'il prétend arracher au malheureux Frédéric. Mais que peut l'intérêt, que peut l'éclat d'un diadème sur une âme aussi équitable et aussi éclairée que celle de Louis ? Il veut bien être le protecteur des papes : c'est un des titres glorieux qu'il a reçu des rois ses prédécesseurs ; mais il ne se rendra pas le ministre de leurs préventions et de leurs haines ; une usurpation appuyée de leur autorité ne perdra pas à ses yeux ce qu'elle a d'odieux et de criminel ; il ne permettra pas au comte d'Artois de recevoir des mains du pontife une couronne que celui-ci n'a pas le droit de lui donner. Son frère est assez grand par les liens qui l'unissent à lui ; et l'injustice qui l'élèverait sur le trône ne pourrait que le dégrader. Telles étaient, dans un siècle de ténèbres, les lumières de saint Louis ; c'était ainsi qu'il savait allier avec le respect dont il était pénétré pour le chef visible de l'Eglise ce qu'il devait à la justice et à la majesté des rois.

Non, Messieurs, jamais l'Eglise n'eut d'enfant plus soumis, ni de protecteur plus zélé ; jamais prince ne porta plus loin la vénération pour les pontifes du Seigneur et pour tous ceux qui participaient au sacerdoce de Jésus-Christ ; jamais souverain ne défendit avec plus de force la foi de l'Eglise, sa discipline, sa juridiction essentielle ; mais aussi jamais personne ne sut distinguer avec plus de justesse ce qui appartenait véritablement à cette juridiction, et ce que l'ignorance ou les passions humaines y avaient ajouté. De là, tant de plaintes de la part de quelques membres du clergé, qui avaient oublié les saintes maximes de l'antiquité, qui ne connaissaient plus leur véritable gloire, qui n'étaient jaloux que de leurs privilèges, de leurs immunités, de leurs possessions ; qui, sans cesse armés du glaive terrible de l'excommunication, en frappaient aveuglément les princes, les magistrats, les villes et les provinces entières, et cela pour venger de frivoles intérêts ; qui, affectant de se soustraire en toute occasion à l'autorité royale, ne la reconnaissaient que pour lui faire aggraver par les peines temporelles les jugements rigoureux et souvent injustes qu'ils avaient portés. Etait-il étonnant que de tels hommes se plaignissent que Louis laissait périr la religion ? Réduisons ces plaintes à leur juste valeur, et séparons-en l'amertume qu'y répandaient les passions

(7) M. le duc de Bourbon, gouverneur de Champagne.

et les préjugés; elles ne signifient rien autre chose, sinon que Louis connaissait les droits de sa couronne; qu'il tenait la balance égale entre le clergé et le reste de ses sujets; qu'il était en toute occasion le protecteur de l'innocence, et quelquefois le vengeur des saints canons, contre ceux mêmes qui devaient mettre leur gloire à les maintenir dans toute leur vigueur.

Mais ce qui était alors la matière de tant d'injustes murmures, n'est-ce pas en effet un des traits les plus glorieux de la vie du saint roi? n'est-ce pas ce qui nous prouve que sa piété était aussi solide et aussi éclairée qu'elle était tendre et affectueuse; qu'il avait autant de fermeté dans l'esprit que d'humilité dans le cœur; autant d'application aux devoirs de la royauté que de goût pour les devoirs de la religion; autant de force pour résister à l'injustice, de quelque couleur qu'elle fût revêtue, que de promptitude à se soumettre à la vérité et à la justice dès qu'elles se montraient à ses yeux; que sa piété fut, en toutes choses, celle qui convenait à un grand roi? J'ajoute que sa grandeur fut celle d'un chrétien; c'est le sujet de ma seconde partie,

SECONDE PARTIE.

La religion, Messieurs, ne peut louer dans les rois que les vertus dont elle est elle-même le principe. Une magnificence qui ne consiste qu'à élever des monuments à l'orgueil, ou à favoriser des arts frivoles et dangereux; une politique qui s'affranchit des lois sévères de la bonne foi et de la sincérité; une valeur qui n'affronte la mort que pour acquérir une vaine gloire; une fermeté d'âme qui n'est point appuyée sur les principes du christianisme, sont moins à ses yeux de véritables vertus que des vices déguisés. Pourquoi donc Louis IX est-il aussi illustre parmi les saints que parmi les rois, et pourquoi disons-nous que sa grandeur fut celle d'un chrétien? C'est parce que sa libéralité et sa magnificence ont eu surtout pour objets ceux de la charité et de la piété chrétiennes; c'est parce que sa politique a toujours eu pour règle la justice et la sincérité chrétienne; c'est parce que, dans les guerres qu'il a entreprises et qu'il a soutenues avec tant de valeur, il a eu principalement en vue l'honneur du nom chrétien; c'est enfin parce que, dans les disgrâces qu'il a éprouvées, il a montré une soumission à la volonté de Dieu, une patience dignes d'un chrétien.

I. Messieurs, les monuments de la magnificence de saint Louis sont aussi des preuves de sa religion et de sa charité. Ennemi du faste et de l'ostentation, il ne se voyait qu'avec regret environné de l'appareil de la majesté royale. Avec quelque dignité qu'il soutint cette représentation, lorsque les bienséances la rendaient nécessaire, il la regardait comme un devoir onéreux; et son cœur, entraîné comme par sa

pente naturelle, revenait de lui-même à la modestie et à la simplicité. Mais s'agissait-il d'augmenter la splendeur du culte du Seigneur ou de soulager des malheureux, alors sa libéralité, sa magnificence ne connaissait plus de bornes. Combien de maisons de prières le reconnaissent pour leur fondateur! combien d'autres ont été décorées, enrichies de ses bienfaits! Tantôt il prodigue ses trésors pour acquérir à la France les instruments sacrés de la passion du Sauveur, et placer dans un temple auguste ces riches dépouilles de l'Orient; tantôt il fournit au pieux Robert de Sorbonne les moyens de fonder cette maison à jamais fameuse où s'assemble le concile perpétuel des Gaules; cet arsenal de la religion d'où partent tant de traits et de foudres contre l'erreur et l'impiété; tantôt il attire près de sa capitale de pieux habitants des déserts, afin qu'ils protègent cette grande ville par leurs prières, et qu'ils apaisent par leur pénitence la colère de Dieu sans cesse irritée par les crimes qui s'y commettent; tantôt il y établit ces hommes apostoliques, destinés à faire reflourir dans l'Eglise la piété et les lettres, à instruire les peuples par leurs discours, à les édifier par leur vie pieuse et austère. Est-il quelque province de l'empire français qui ne nous offre quelque monument de son zèle et de sa piété? En est-il où nous ne trouvions des preuves éclatantes de sa charité envers les pauvres? C'était là, Messieurs, le principal objet de ses complaisances; c'était à ces salutaires établissements qu'il consacrait le plus volontiers des trésors amassés aux dépens du luxe et des plaisirs. Combien d'asiles ouverts à l'indigence et à toutes les misères humaines! combien d'hôpitaux richement dotés, où les pauvres et les affligés jouissent encore aujourd'hui des bienfaits de ce grand roi! Oui, jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise publiera avec admiration ses aumônes abondantes; la religion et l'humanité le célébreront à jamais comme leur bienfaiteur le plus noble et le plus magnifique.

II. Le même principe de religion qui dirigea vers les œuvres de piété la magnificence de saint Louis, soumit aussi sa politique aux règles immuables de la justice et de la sincérité chrétienne. Oui, Messieurs, l'univers vit alors le phénomène si rare d'une politique habile sans artifice et sans duplicité; d'une politique dont toutes les maximes étaient puisées dans l'Evangile, dont toutes les démarches étaient dirigées par la charité. Ce n'est pas seulement envers ses sujets que Louis croit devoir être juste, équitable, bienfaisant: le genre humain est à ses yeux tel que la religion nous le représente; c'est-à-dire une famille immense, dont les nations et les royaumes sont des branches sorties d'une tige commune, et rapprochées les unes des autres par le sang de Jésus-Christ qui les a rachetées. Il se regarde comme chargé de procurer spécialement le bonheur d'une de ces branches,

et de contribuer à celui de toutes les autres. Tel est le fondement de sa politique, et le but de tous ses projets. Ainsi, Messieurs, lorsque des ministres, prudents selon la chair, lui donnent des conseils ambitieux ou sanguinaires; lorsqu'ils entreprennent de lui persuader de profiter des divisions qui agitent les Etats voisins, pour les soumettre à sa puissance; lorsqu'ils veulent au moins arrêter les efforts qu'il fait pour y établir la paix et la concorde, il rejette avec horreur ces avis si peu conformes à l'esprit de l'Evangile. Les malheurs que cause la guerre, les crimes qu'elle occasionne lui paraissent de véritables maux; quelque étrangers qu'ils soient à ses propres Etats, ils affligent des hommes qu'il regarde comme ses frères; ils offensent un Dieu dont la gloire est l'objet de ses desirs les plus vifs: pourrait-il ne pas employer les mesures les plus efficaces pour les arrêter? Ainsi, l'empire d'Allemagne est-il agité par la division du prince qui la gouverne et du pontife qui veut en être le maître absolu: Louis, bien loin de tirer avantage de ces troubles, emploie ses bons offices pour les apaiser: on le voit faire les plus grands efforts pour inspirer au pape des sentiments de douceur plus dignes du Père commun des chrétiens, ouvrir des voies de conciliation et négocier la paix entre ces deux puissances, avec autant d'empressement et d'ardeur que si elle eût intéressé son propre royaume. L'Angleterre est-elle menacée d'une guerre civile par les prétentions opposées d'un peuple qui veut donner des entraves à l'autorité souveraine, et d'un prince qui en revendique les droits et l'indépendance, Louis se rend l'arbitre de ces différends, et procure à cette nation, rivale de la France, la paix dont elle lui a si souvent enlevé les douceurs et les avantages. Ses propres vassaux, dont l'union a autrefois ébranlé son trône, se détruisent-ils par leurs haines mutuelles, il fait ses efforts pour les réconcilier, et emploie, pour les sauver de leurs propres fureurs, la puissance dont il eût pu les écraser. Telle était la politique de ce roi chrétien; politique bien différente, sans doute, de celle qui ne tend qu'à élever, sur les débris des royaumes et des peuples, le colosse de l'ambition et de la vaine gloire.

Combien de fois ne le vit-on pas entrer en jugement avec ses propres sujets, les inviter à proposer leurs justes plaintes contre lui-même et contre les ministres de son autorité, et leur rendre, aux dépens de sa propre puissance, des domaines qu'un droit, au moins apparent, et une longue possession semblaient lui assurer?

Je sais, Messieurs, combien la sagesse du siècle murmura contre cette délicatesse du saint roi; je sais qu'on lui reprocha d'avoir, par un excès de générosité, relevé dans le cœur de la France la puissance de l'Anglais que son aïeul avait abattue, et qui pensa devenir depuis si funeste à ses successeurs. Mais, sans examiner si cette démarche n'était pas autant commandée par la justice que

dictée par la générosité, et s'il n'était pas d'ailleurs plus glorieux d'avoir le roi d'Angleterre pour vassal qu'il n'était avantageux de le tenir dans l'état de faiblesse où il était réduit, qu'il y avait de grandeur dans les motifs qui l'y déterminaient! Ce n'est point à la crainte qu'il fait ces sacrifices, c'est à un ennemi vaincu et désarmé qu'il rend ces riches provinces; il n'a d'autre dessein que d'assurer la tranquillité de ses peuples, en détruisant d'anciennes inimitiés, et de s'attacher, par les liens du serment et de la reconnaissance, l'ennemi le plus dangereux que pût avoir son royaume. Est-il donc blâmable d'avoir jugé d'un autre roi par la droiture de son propre cœur; et l'ingratitude de ses ennemis doit-elle diminuer la gloire d'une action si généreuse?

Une conduite si modérée était peu propre à étendre les bornes de la France. Je le sais, Messieurs; mais j'ose dire que par cette modération même, Louis acquérait un empire plus étendu qu'il n'eût pu le faire par la force de ses armes. En effet, ne régna-t-il pas sur les cœurs de tous les peuples témoins de sa sagesse et de son équité? ne devint-il pas l'arbitre et comme le monarque de l'Europe entière? ne vit-on pas les étrangers accourir de toutes parts à ses pieds, soumettre à son jugement leurs plus chers intérêts, et recevoir ses oracles comme ceux de la justice même? J'en atteste ce jour à jamais mémorable, où, environné de tout l'éclat de sa majesté et de sa puissance, il jugea souverainement entre le roi d'Angleterre et ses sujets soulevés. Quelle idée Louis avait-il donc donné à l'univers de sa sagesse et de ses lumières, puisqu'une nation si fière ne craignait pas de remettre entre ses mains des privilèges dont elle était idolâtre, et s'en rapportait au plus absolu des souverains sur les droits de la souveraineté? Quelle nation n'envia pas à la France le bonheur d'avoir un tel roi? et quel fut aussi l'amour de la France pour un prince si juste, si bienfaisant, si appliqué à la rendre heureuse et florissante! quelle fut sa consternation et sa douleur, lorsqu'une maladie cruelle conduisit ce bon prince aux portes du tombeau! par combien d'instances et de larmes, par quelle sainte violence les Français n'obtinrent-ils pas du ciel qu'il leur rendit un roi, un père si digne de leur tendresse!

III. Mais quel usage ce nouvel Ezéchias fait-il des jours que le Seigneur ajoute à sa vie? A peine est-il arraché d'entre les bras de la mort, qu'il prend la résolution d'aller la braver au delà des mers, pour rétablir dans l'Orient l'empire de Jésus-Christ. Je n'ignore pas, Messieurs, que cette expédition, qui fit l'admiration de son siècle, a besoin dans le nôtre de justification et d'apologie. La religion en fut le mobile; et ce motif qui devrait ennoblir à nos yeux les actions les plus communes, semble, au contraire, avilir les plus héroïques. Oui, telle est l'injustice de ce siècle: si Louis eût formé cette entreprise périlleuse par des motifs humains, pour étendre les bornes de

son empire, pour venger ses intérêts particuliers, pour acquérir de la gloire, le monde ne trouverait rien à y reprendre : il le mettrait dans la classe des Alexandre et des César, et lui donnerait les mêmes éloges qu'il prodigue à ces conquérants ; il ne lui reprocherait ni d'avoir épuisé son royaume d'hommes et de richesses, ni de l'avoir laissé en proie aux divisions intestines et aux guerres étrangères ; ni d'avoir sacrifié à son ambition l'élite de ses troupes et la fleur de sa noblesse. Mais, encore une fois, il s'agissait de la religion : Louis se proposait de délivrer la sainte cité du joug des infidèles qui la souillaient par leurs abominations ; de soutenir dans ces contrées le christianisme sur le penchant de sa ruine ; et ces objets, si précieux aux yeux de la foi, ne paraissent point à ce monde injuste avoir mérité qu'un grand roi s'exposât à tant de dangers et de malheurs. Eh quoi ! Messieurs, Louis, protecteur né de tous les malheureux, pouvait-il donc être sourd aux cris douloureux des chrétiens de l'Orient ? pouvait-il les laisser dans les fers, sous la domination d'un peuple féroce qui s'était récemment répandu dans ces provinces infortunées, exposés au danger toujours présent de souffrir les supplices les plus cruels, ou d'acheter par une lâche apostasie le droit de vivre plus longtemps sous un joug tyrannique ? Disons quelque chose de plus fort encore : ce roi si généreux, si fidèle à ses alliances, ne devait-il rien à ces princes qui luttèrent dans ces climats contre la puissance des infidèles ? ces princes n'étaient-ils pas pour la plupart ses parents ou ses vassaux ? n'était-ce pas la France qui avait établi leur trône, alors si chancelant, et l'infortuné royaume de Jérusalem était-il autre chose qu'une colonie de Français ?

L'expédition de Louis était donc autant une guerre auxiliaire qu'une guerre sacrée ; son entreprise était donc aussi digne de sa générosité que de sa religion. Qu'on dise, si l'on veut, qu'il eût été plus sage d'adorer avec respect le jugement terrible de Dieu, qui avait abandonné à un joug infidèle les provinces qui ont été le berceau de notre sainte religion ; qu'on blâme le premier projet qui fut conçu, d'aller les arracher par la force des armes au peuple que la Providence en avait rendu maître, et qui le possédait par le même droit qui a formé tous les royaumes et tous les empires, c'est-à-dire par le droit de conquête ; qu'on blâme surtout ces mauvais chrétiens qui, sous prétexte d'expier leurs péchés dans ces guerres prétendues saintes, les augmentaient au contraire par leurs pillages, leurs cruautés, leurs débauches, et déshonoraient, par des mœurs si corrompues, la croix qu'ils portaient, et pour laquelle ils combattaient ; qu'on gémissé sur les tristes révolutions que ces guerres ont causées dans la discipline de l'Eglise et sur tant d'abus qu'elles ont introduits : la religion, Messieurs, applaudira à ces sages réflexions. Mais qu'on n'entende point une injuste censure jusque sur

le saint roi, qui crut devoir soutenir par sa puissance un royaume établi depuis plus de deux siècles par la valeur de ses aïeux, et qui n'était pas moins cher à la France qu'à la religion. Censeurs audacieux de tout ce qui porte l'empreinte de la piété, si Louis fit alors une faute contre la politique, ne devriez-vous pas enfin l'oublier, en faveur des exploits immortels par lesquels il honora dans cette guerre le nom français ?

En effet, Messieurs, l'histoire a-t-elle jamais consacré dans ses fastes une valeur plus héroïque, de plus hauts faits d'armes que ceux de Louis dans cette expédition ? Il y surpasse les plus vaillants capitaines dont l'antiquité se soit jamais vantée, il s'y surpasse lui-même. Le zèle de la religion qui l'enflamme, la grandeur de la cause pour laquelle il combat lui inspirent plus de bravoure et d'intrépidité qu'il n'en montra dans les plaines de Saintes et sur le pont de Taillebourg. Représentez-vous la flotte française abordant sur les côtes de l'Egypte, le rivage couvert d'une multitude de barbares, l'air retentissant de leurs cris, le ciel obscurci par leurs traits, embrasé par leurs feux : c'est à travers tous ces dangers que Louis s'avance, avec cette noble audace que lui inspire la vue de la croix qui lui sert d'étendard. Il n'attend pas que son vaisseau touche le rivage ; il brave tout à la fois la fureur des vagues et celle de l'ennemi : il s'élance dans la mer, l'épée à la main, le feu dans les yeux ; il aborde le premier sur la côte : il frappe les premiers coups sur les ennemis de Jésus-Christ. Sans doute, Messieurs, le Dieu des combats le couvrait alors de son bouclier impénétrable, et détournait de dessus sa tête les feux et les traits homicides qu'on lui lançait de toutes parts. C'en est fait : le Sarrasin épouvanté cherche son salut dans la fuite ; les remparts de Damiette tombent en présence de Louis ; l'étendard de la croix est arboré sur les murs de cette ville infidèle ; et ses temples, souillés par un culte impie, retentissent de nouveau des louanges du Dieu des Français. Bientôt de nouvelles victoires semblent assurer au saint monarque la conquête de l'Egypte entière. Trois fois les infidèles s'efforcent de l'accabler par leur nombre, et trois fois ils éprouvent ce que peuvent des Français, lorsqu'ils sont animés par les regards et les exemples d'un prince tel que Louis. Est-il une occasion périlleuse, une mêlée sanglante où il ne signale sa valeur ? Je le vois, environné d'un gros de Sarrasins, qui déjà portent sur lui leurs mains sacrilèges, les renverser à ses pieds, mettre en fuite ceux qui échappent à son épée victorieuse. Je le vois, dans un autre combat, voler au secours de son frère, le comte d'Anjou, prêt à succomber sous les coups des barbares, se précipiter au travers des dards et des flammes, écarter, renverser tout ce qui s'oppose à son passage, pénétrer jusqu'au lieu où le prince défend sa liberté et sa vie, le dégager, rallier par sa valeur ses bataillons enfoncés. Ne craignons point

de le dire avec le brave et fidèle Joinville, témoin de ses grands exploits : le Dieu pour lequel il combattait lui donnait alors une force plus qu'humaine.

IV. Mais, ô désastre, ô funeste revers ! ce Dieu des armées qui, jusqu'à présent, a conduit Louis comme par la main, qui l'a préservé de tant de dangers, qui l'a rendu tant de fois victorieux, paraît l'abandonner tout d'un coup. Ce n'est plus contre les Egyptiens, c'est contre son propre peuple qu'il combat du haut des cieux : il permet à l'ange exterminateur d'étendre sur l'armée française son glaive meurtrier : le camp n'offre plus qu'un spectacle affreux de morts et de mourants ; on n'y entend plus que les cris lugubres des soldats qui périssent dans les douleurs d'une maladie cruelle, et qui envient le sort de leurs compagnons que le fer des Sarrasins a moissonnés. La contagion s'augmente par les mesures mêmes que l'on prend pour l'arrêter. Louis, victime de sa charité, en ressent lui-même les atteintes : déjà la pâle mort le couvre de ses ombres, et ses yeux ne se rouvrent à la lumière que pour apercevoir les fers dont le chargent ses barbares ennemis. O mon Dieu ! quels sacrifices vous exigez de cette âme forte et courageuse ! à quelle épreuve vous mettez sa foi et sa résignation !

C'est ici, Messieurs, que commence la véritable gloire de Louis ; c'est en ce moment que la religion le met au nombre de ses héros ; c'est en ce moment, selon l'expression d'un ancien martyr, qu'il commence à être véritablement disciple de Jésus-Christ : *nunc incipio esse Christi discipulus*. Né dans la pourpre, et, pour ainsi dire, sur le trône ; souverain dès l'enfance d'une puissante monarchie ; respecté de ses voisins, adoré de ses sujets, il devait craindre de ne pas porter une empreinte assez profonde de la croix de Jésus-Christ. Le Seigneur le conduit en Egypte, pour le marquer de ce caractère sacré. C'est sous ce point de vue que Louis envisage ses disgrâces et sa captivité ; et c'est ce qui lui inspire, je ne dis pas seulement de la résignation et de la patience, mais de la joie et de la consolation. Suivez-le dans la prison où le jettent les barbares : à peine y est-il arrivé, qu'il récite avec la tranquillité la plus parfaite et la plus tendre effusion de cœur des cantiques d'action de grâces ; qu'il s'écrie avec David, son modèle dans sa patience comme dans son zèle et sa bravoure : O mon Dieu ! les disgrâces que vous m'avez envoyées sont une preuve de votre bonté pour moi : *bonum mihi quia humiliasti me*. (Psal. CXVIII, 71.) Les barbares l'appelaient le plus fier de tous les chrétiens : ils se trompaient, Messieurs, il en était tout à la fois le plus grand et le plus humble. Mais il savait que les afflictions ne dégradent point un chrétien ; il eût cru faire injure à Jésus-Christ s'il se fût regardé comme déchu de sa première grandeur, depuis que par ses souffrances

il avait le bonheur de lui ressembler. De là cette fermeté héroïque, et cet extérieur plein de majesté avec lequel il parle à ses vainqueurs. Il est leur captif, et il semble être leur souverain ; sa vie est entre leurs mains et il leur dicte lui-même les conditions de la paix. Ils exigent de lui un serment que la religion ne lui permet point de prononcer, et il leur ordonne de se contenter de sa parole. Ils osent étaler à ses yeux l'appareil d'un horrible supplice, et, ni ce spectacle affreux, ni les épées tant de fois tournées contre lui, ne peuvent lui arracher une démarche, une parole contraires à sa conscience ou à sa dignité. Vaine philosophie, as-tu jamais inspiré aux hommes tant de grandeur et d'intrépidité ?

Enfin la fermeté de Louis triomphe de l'orgueil du soudan ; il accepte les conditions que son prisonnier lui impose : bientôt cet illustre captif va être rendu à sa tendre épouse et à ses fidèles sujets. Mais que dis-je ? quel nouveau danger menace le saint roi ? quelle nouvelle fureur anime les infidèles ? ils courent en foule vers la tente du saint monarque ; leurs mains ensanglantées sont armées de poignards ; ils portent, ô spectacle horrible ! le cœur encore palpitant de leur souverain qu'ils viennent d'égorger ; ils font à Louis ce funeste présent ; ils osent lui demander le prix de ce forfait. Ils eussent mérité, sans doute, celui que reçut de David l'Amalécite sacrilège qui osa lui présenter le diadème de Saül ; mais Louis, encore captif, ne peut que les terrasser par ses reproches, et les foudroyer par ses regards. Je les vois, en effet, tomber aux pieds de l'intrépide monarque ; leur emportement et leur fureur cèdent à la vénération qu'il leur inspire ; et non contents de briser ses fers, ils sont prêts à lui offrir la couronne de l'Egypte. Tel est l'empire de la vertu sur les âmes les plus féroces, telle est la gloire dont le Seigneur récompense la patience héroïque qu'il a donnée à son serviteur.

Vous parlerai-je encore, Messieurs, des autres afflictions par lesquelles le ciel éprouva sa constance ? Il n'en eut point de plus sensible, sans doute, que la mort de cette grande reine à laquelle il devait, après Dieu, la vie, la couronne, la piété, l'amour de la religion. Avec quelle fermeté ne la soutient-il pas ! il donne des larmes à cette tendre mère : il devait ce tribut à la nature ; mais la religion les essuie. Bientôt prosterné au pied des autels, on lui entend prononcer ces paroles dignes d'un Job et d'un Tobie : Je vous rend grâces, ô mon Dieu, de m'avoir conservé jusqu'à ce jour une mère si digne d'être aimée. C'était un présent de votre miséricorde ; vous le reprenez comme votre bien : que votre saint nom soit béni dans tous les siècles.

Il ne fallait pas moins que ce triste événement pour arracher Louis à la Palestine : il la quitte enfin, après y avoir fortifié les chrétiens par sa puissance, et les avoir édifiés par ses vertus. Mais ne croyez pas,

mes frères, qu'il aille jouir dans le sein de la France des douceurs du repos et de l'admiration de ses sujets. Non, l'intérêt de la religion l'appelle à de nouveaux combats. A peine a-t-il mis ordre aux affaires de son royaume, qu'on le voit affronter de nouveau les tempêtes et les hasards : il passe en Afrique avec une armée formidable. C'était là, Messieurs, que l'attendait la récompense de tous ses travaux. C'est là que son zèle devait être couronné, non par les succès et les conquêtes qui semblaient lui promettre le nombre et la valeur de ses troupes, mais par une mort précieuse aux yeux du Seigneur. Il expire dans cette terre étrangère, après avoir vu le ciel armé de nouveau contre lui de ses plus redoutables fléaux : ses projets anéantis, son armée détruite par la contagion, son cher fils, le comte de Nevers, moissonné dans sa jeunesse comme une fleur tendre que le même jour voit naître et mourir. Et quelle est sa tranquillité au milieu de ces malheurs ! Jugeons-en, Messieurs, par les instructions qu'il dicte dans ses derniers moments à l'héritier de sa couronne ; instructions pleines de la piété la plus tendre et de la sagesse la plus sublime. O rois ! ô maîtres de la terre ! puissiez-vous les méditer sans cesse pour la gloire de la religion, pour votre propre salut, pour le bonheur de l'humanité ! Il expire, les yeux attachés sur la croix qui est toute son espérance, sans regretter la couronne qu'il va quitter, plein d'ardeur pour celle qui lui est promise, plein d'une tendre confiance dans la miséricorde du bon maître qu'il a servi avec tant de zèle et de fidélité.

Qu'une telle mort, Messieurs, est digne de nos désirs ! mais pouvons-nous l'espérer, si nous ne nous efforçons d'imiter les vertus chrétiennes de ce grand roi ? Oui, ce roi, l'honneur du trône et le modèle des rois, est aussi le modèle de tous les chrétiens. Quelque glorieux qu'aient été ses exploits, quelque magnifiques qu'aient été ses établissements en faveur de la religion, quelque sage qu'ait été son gouvernement, ce n'est point là ce qui l'a conduit à la gloire et au bonheur ineffable dont il jouit : c'est l'humilité profonde qu'il a su conserver au faite des grandeurs humaines ; c'est la pureté de ses mœurs qui est demeurée sans tache au milieu des délices et des plaisirs ; disons mieux, c'est la prudence avec laquelle il a su écarter les tentations qui naissent de ces délices et de ces plaisirs séducteurs ; c'est la vivacité de sa foi, qui était si grande, dit un des historiens de sa vie, qu'on eût dit qu'il voyait plutôt les mystères divins qu'il ne les croyait ; c'est enfin son amour pour Dieu, sa tendresse pour les pauvres. Mais ces vertus ne sont-elles pas de tous les états et de toutes les conditions ? N'avons-nous pas et plus de motifs et plus de moyens d'être humbles que n'en avait ce grand roi ? Nous est-il plus difficile de nous détacher de la fortune médiocre dont nous jouissons, qu'à lui de mépriser l'éclat qui l'environnait et les richesses

immenses qu'il possédait ? Nous est-il moins facile ou moins nécessaire de renoncer à une vie molle et oisive ? N'avons-nous pas, dans les obligations mêmes de notre état, des moyens d'écarter de nous les périls et les attrait perfides de la volupté ? Nous ne pouvons imiter la magnificence de ses aumônes ; mais ne pouvons-nous pas en faire de proportionnées à nos facultés ? Et ces aumônes, quoique modiques en elles-mêmes, ne seraient-elles pas aussi méritoires devant Dieu que ses royales libéralités ? Enfin nous ne pouvons ni venger la religion par la force des armes, ni réprimer les crimes et les blasphèmes par la sévérité des lois : mais ne pouvons-nous pas servir la religion de nos talents, la défendre par nos discours, en inspirer l'amour par nos vertus ?

Tel est surtout, Messieurs, le service important que la religion exige de vous : supérieurs au commun des hommes par vos talents et vos lumières, surpassez-les aussi par votre attachement à la foi de nos pères. Qui peut mieux que vous dissiper ce préjugé injuste et séducteur, qui fait regarder une foi humble et soumise comme le partage des ignorants et des faibles génies ? Terrassez l'impiété par vos ouvrages, humiliez-la par vos mépris : que jamais vos suffrages n'introduisent dans ce sanctuaire des lettres et des sciences, ces hommes audacieux qui abusent de leurs talents pour accréditer l'incrédulité et l'erreur ; que jamais l'ennemi de la religion ne prenne place dans vos doctes assemblées à côté du pontife vénérable qui la défend, des ministres zélés qui la servent, des citoyens vertueux qui en admettent les dogmes sacrés avec une foi d'autant plus inébranlable qu'elle est plus éclairée.

O grand saint ! ô grand roi ! soyez du haut des cieux le protecteur de ce royaume que vous avez gouverné avec tant de sagesse et de gloire, et qui conserve avec une si tendre reconnaissance le souvenir de vos bienfaits. Soutenez-y la religion, rétablissez-y les mœurs, faites-le jouir de l'abondance et de la paix. Veillez sur un roi qui est votre fils et le chef de votre maison : héritier de votre nom et de votre couronne, qu'il le soit aussi de vos vertus. Obtenez pour lui et pour la reine, son auguste épouse, les grâces et les faveurs du Tout-Puissant ; et fortifiez l'espérance que nous avons de voir votre sang régner sur nous jusqu'à la fin des siècles. Que votre postérité soit aussi féconde en saints qu'en héros ; que les princes soient toujours bienfaisants, et les sujets toujours fidèles ; que les uns et les autres soient toujours heureux et chrétiens ; que tous se réunissent sous la même couronne dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, Messieurs. Ainsi soit-il.

XIX. PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN,

Le 28 août.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. (*Matth.*, V, 19.)

Celui qui aura pratiqué et enseigné la loi du Seigneur sera grand dans le royaume des cieux.

Pratiquer la loi du Seigneur, marcher d'un pas toujours égal dans la voie de ses commandements, c'est, Messieurs, le seul genre de grandeur réel aux yeux d'un chrétien et d'un homme sage. Celle dont le commun des hommes se laisse éblouir n'est que vanité, et n'est comptée pour rien dans le royaume des cieux, c'est-à-dire au jugement de la vérité même. Mais le comble de cette grandeur, si supérieure à toute grandeur humaine, c'est de conduire les hommes dans les sentiers de la vertu que l'on suit soi-même, de répandre sur eux la lumière dont on est éclairé et les trésors de la sagesse divine dont on est enrichi. Telle fut la gloire d'un petit nombre d'hommes d'élite que le Seigneur forma dans tous les siècles pour être les instruments de ses miséricordes ; telle fut en particulier celle du grand homme dont j'entreprends de faire ici l'éloge ; de cet homme qui, par la douceur de ses mœurs et l'égalité de sa vie, par la droiture de son cœur et l'étendue de son génie, eût fait honneur à l'ancienne philosophie, et qui, par la pureté de sa foi, par l'ardeur de sa charité, par l'assemblage le plus heureux de toutes les vertus, fut l'ornement de l'Eglise chrétienne ; de cet homme enfin qui, pendant le cours d'un long épiscopat, fut l'oracle de l'Eglise et l'organe par lequel elle annonça aux hommes les vérités saintes dont le dépôt lui a été confié.

C'est sous ces traits, Messieurs, que je veux vous représenter saint Augustin ; ce sont ceux que me fournit d'abord l'histoire de sa vie. Il n'étonna point l'univers par le nombre et l'éclat de ses miracles, mais il l'édifia par ses vertus et l'éclaira par sa science. Le Seigneur ne lui avait point confié cette puissance qui fait obéir les éléments ; mais il avait rois sur ses lèvres cette grâce puissante qui sait toucher les cœurs et soumettre les esprits. Il ne l'avait point admis à ces communications immédiates dont il a favorisé depuis plusieurs de ses serviteurs ; mais il l'avait rempli de la science des saints, en ouvrant pour lui le livre des divines Ecritures qui est scellé pour tant d'autres. En un mot, saint Augustin ne fut ni un thaumaturge, ni un prophète ; mais il fut un chrétien zélé et un grand évêque ; c'est là que je veux borner son éloge, dont voici, Messieurs, tout le dessein : saint Augustin a été le modèle des chrétiens par ses vertus, c'est le sujet de la première partie ; il a été la lumière de l'Eglise par la profondeur de sa science, c'est le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si je n'étais pas ici, Messieurs, dans la

chaire évangélique, et s'il m'était permis de louer dans saint Augustin ce qui fut l'objet de son mépris ou peut-être même de ses soupirs et de ses larmes, je commencerais son éloge par l'énumération des talents et des vertus morales qui en avaient fait un homme d'un mérite distingué, avant même que la grâce de Jésus-Christ en eût fait un chrétien. Peu d'hommes ont été mieux pourvus que lui de ces qualités de l'esprit et du cœur que le monde appelle des dons de la nature, et qu'une raison plus éclairée fait rapporter à Dieu, seul auteur de tout bien. Il eut un esprit vif et perçant, assez délicat pour sentir, dès ses plus tendres années, toutes les beautés de l'éloquence et de la poésie ; assez solide et assez profond pour pénétrer ensuite dans les mystères de la philosophie ; trop vif, trop avide de connaissances pour ne pas chercher la vérité parmi tous ceux qui se flattaient de la posséder ; trop juste et trop droit pour se contenter des sophismes sur lesquels l'erreur s'appuyait. Né pour la vérité, digne de la connaître, il sembla ne l'avoir ignorée pendant ses premières années que pour la préférer avec plus de connaissance de cause à l'erreur et à la séduction ; elle seule put fixer ses variations et ses incertitudes, parce qu'elle seule était digne de persuader un esprit tel que le sien. Que ne m'est-il permis aussi, Messieurs, de vous faire la peinture de son cœur, à travers les passions qui l'ont occupé ! je vous y ferais voir ces vertus aimables qui font les délices de la société. Quelle élévation de sentiments, quel désintéressement, quel respect, quelle tendresse pour ceux dont il tenait le jour ! quelle fidélité pour ses amis ! quel amour pour la vertu dans le temps même qu'il cédait, comme malgré lui, au torrent des passions !

Mais tandis qu'Augustin enlevait l'estime et l'amitié des hommes par ses talents et ses vertus, il vous déplaisait, ô mon Dieu ! et la qualité de pécheur anéantissait à vos yeux toutes les bonnes qualités que vous aviez mises en lui. Il n'a commencé à être digne de nos éloges que lorsque, fidèle à votre grâce, il vous a préféré à tous les vains objets qui avaient occupé son âme jusqu'alors et qu'il est entré avec ferveur dans les voies de la justice qu'il a suivies depuis avec tant de constance et de fidélité.

I. Il est un âge critique où le cœur, commençant à faire usage de la faculté qu'il a d'aimer, s'attache sans discernement au premier objet qui se présente à lui. Pour lors, si une éducation chrétienne ne prend soin de diriger ses penchants, disons mieux, si la grâce de Jésus-Christ ne le prévient et si elle ne trouve en lui un cœur docile, il est à craindre que les passions ne s'en emparent, il est même sûr qu'elles le subjugueraient, que la vaine gloire le séduirait, et que le monde enlèverait à Dieu les prémices de son amour. Augustin donna dans cet écueil. Ses succès dans les études profanes lui attirèrent des applaudissements séducteurs. Un serpent

dangereux était caché sous ces fleurs : le poison de la vanité s'insinua dans son cœur par les louanges qu'il reçut ; une fois éloigné de Dieu, rien ne l'arrêta dans le chemin du vice. Où étiez-vous alors, tendre et pieuse Monique ? Hélas ! ce fils était encore trop faible pour sortir de dessous vos ailes. Le premier pas qu'il fit, lorsque vous cessâtes de le conduire, le conduisit au précipice.

De la corruption du cœur à l'aveuglement de l'esprit il n'y a qu'un pas, et ce pas est bien glissant : Augustin l'éprouva. Un esprit aussi orgueilleux pouvait-il goûter la doctrine sainte de l'Eglise que le Seigneur révèle aux petits, et qu'il cache aux sages du siècle ? Augustin ne tarda pas à la mépriser. La simplicité des livres saints le révolte ; il y cherche en vain l'éloquence des auteurs profanes et il rejette les vérités saintes qu'ils renferment, parce qu'il ne les trouve pas accompagnées de cet appareil fastueux dont une vaine philosophie sait couvrir sa faiblesse. Cependant admirez, Messieurs, jusqu'où va la faiblesse de l'esprit humain, lorsqu'il cesse de se soumettre à l'autorité de Dieu. Cet esprit dédaigneux, qui ne trouvait pas l'Ecriture digne de lui, donne dans les erreurs grossières des manichéens. Ainsi, le cœur livré à la volupté, l'esprit séduit par des mensonges et des absurdités, Augustin courait à sa perte, lorsque le Seigneur étendit sa main puissante pour le retirer de cet abîme.

La même grâce de Jésus-Christ qui fit de Saul, persécuteur des chrétiens, le prédicateur le plus zélé de leur foi, fit aussi d'Augustin, superbe et voluptueux, un humble disciple de l'Evangile et un observateur exact de la morale la plus sévère. Mais elle soumit ces deux cœurs par des voies bien différentes. L'un, terrassé comme d'un coup de foudre, vit tomber dans un instant sa fureur et son faux zèle ; l'autre attiré comme insensiblement par la douceur ineffable de la grâce, ne se rendit qu'après bien des combats. Dans l'un, j'admire la puissance absolue d'un Dieu qui commande à nos cœurs comme il commande aux flots irrités, et qui dans l'instant est obéi : dans l'autre, la sagesse du souverain modérateur de l'univers, qui sait tempérer par la douceur l'exercice de sa puissance, qui veut paraître tenir de nous un consentement qu'il pourrait, pour ainsi dire, nous enlever d'autorité ; également sage, également puissant, également le maître des cœurs, soit que par une action créatrice il produise en nous les dispositions dans lesquelles il veut nous mettre, soit que par des moyens peut-être plus conformes à notre nature, il nous excite et nous détermine à accomplir ses volontés.

Ce fut ainsi qu'il toucha le cœur d'Augustin. Une amertume salutaire se répand sur ses plaisirs ; une expérience douloureuse le convainc du néant des créatures et de la folie de ceux qui en font l'objet de leur félicité. Il devient à charge à lui-même, et

les plaies de son âme le font frémir d'horreur. En vain veut-il éviter ce spectacle odieux, le Dieu qui le poursuit le lui remet continuellement devant les yeux. Les erreurs qu'il a suivies lui paraissent ce qu'elles sont ; il les quitte : mais à cette fausse lueur succèdent des ténèbres épaisses ; il n'est plus manichéen, il n'est pas encore catholique. Il entrevoit que la religion que prêche Ambroise est la seule qui donne de Dieu les véritables idées ; mais il voit aussi avec frayeur la pureté de mœurs qui doit accompagner la profession de cette foi sainte. Il déteste la chaîne qui le retient sous l'empire de la volupté, et il n'ose la rompre ; il aime la vertu et il la craint. Incertain, agité, combattu, mille désirs roulent confusément dans son âme. Tels on voit les flots tumultueux rouler les uns sur les autres, lorsque les vents déchainés ont soulevé la surface des eaux. Parlez, Seigneur, il en est temps : ce cœur est suffisamment dompté, son orgueil est abattu ; il sent toute sa misère et toute sa faiblesse, il ne sera pas tenté de s'attribuer à lui-même sa guérison.

En effet, une voix céleste se fait entendre et indique à Augustin l'oracle qui doit rendre le calme à son cœur agité. Il ouvre avec avidité les divines Ecritures, il y cherche avec empressement la volonté du Seigneur ; Dieu lui-même donne aux paroles qu'il y lit une force victorieuse : il est chrétien et catholique, parce qu'il se résout à être chaste et réglé dans ses mœurs.

C'est ici, Messieurs, que Augustin commence à être le modèle des chrétiens par la ferveur avec laquelle il entre dans les voies de la justice. Un transport de joie sainte succède à ses mortelles inquiétudes. Il éclate en actions de grâces envers le Dieu qui l'a délivré. Il court vers les sources sacrées du baptême avec l'empressement du cerf altéré. Loin d'ici ces cœurs partagés, qui, dans le temps même qu'ils semblent revenir à Dieu, ne quittent jamais entièrement le monde et leurs passions : Augustin converti ne connaît point ces injustes réserves ; Dieu seul lui tient lieu de tout. Vains plaisirs, gloire humaine, vous ne fûtes plus à ses yeux qu'un néant indigne de ses désirs. Combien tout à coup, s'écrie-t-il, combien, Seigneur, trouvai-je de plaisir à renoncer aux vains amusements du monde ! combien ressentis-je de joie à quitter ce que j'avais tant appréhendé de perdre ! Car vous, ô mon Dieu, qui êtes le seul vrai et le souverain plaisir capable de remplir une âme, vous rejetiez loin de moi toutes les fausses délices, et vous entriez en leur place, vous qui êtes plus doux et plus agréable que toutes les voluptés, plus éclatant qu'aucune lumière, plus élevé que tous les honneurs. Mon esprit était déjà délivré des soucis cuisants que donnent l'ambition, l'amour des biens de la fortune et les attraites de la volupté ; et je goûtais la douceur de m'entretenir avec vous, mon Dieu, qui êtes toute ma lumière, toutes mes richesses et tout mon salut.

Ce n'est point par des tendresses et des effusions passagères du cœur qu'il faut juger de la sincérité de la conversion; c'est par des effets réels. Un homme véritablement converti sent tout le prix de la justice qu'il vient d'acquérir ou de recouvrer; il n'a d'autre regret que d'avoir été éloigné de son Dieu; il n'a d'autre crainte que de le perdre encore; et dans la sainte frayeur que son amour lui inspire, il ne craint point de pousser trop loin les précautions pour éviter ce qu'il regarde comme le plus grand des malheurs.

Examinons, Messieurs, sur ces règles sûres, la conversion d'Augustin et celles dont se flattent les pécheurs. Augustin, lavé par les eaux salutaires du baptême, assuré par la parole infallible de Dieu que ses péchés sont effacés et qu'il ne lui reste plus ni crime à expier, ni peine à subir, a continuellement devant les yeux les tristes années qu'il a passées loin de son Dieu, et sans connaître la justice et la beauté de sa loi. Il s'écrie, dans un mouvement de regret et de douleur : Que je vous ai connue tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai connue tard ! Ses soupirs sont aussi profonds, ses larmes aussi abondantes après avoir obtenu le pardon de ses péchés, que dans le temps même qu'il se reconnaissait pour l'objet de la haine de son Dieu : preuve bien certaine que l'amour de la justice était le vrai motif de sa douleur. Mais vous, mes frères, pourquoi nous obligez-vous, par une conduite toute contraire, à juger autrement de la vôtre ? Un mouvement de douleur fait quelquefois couler des larmes de vos yeux et vous porte à venir décharger aux pieds d'un prêtre les crimes dont vous vous reconnaissez coupables. Vous protestez que c'est le regret d'avoir offensé Dieu qui vous anime, et le ministre, persuadé de votre sincérité, vous absout de sa part. Mais voulez-vous vous convaincre vous-mêmes du véritable motif de votre douleur ? voyez ce qui se passe en vous, lorsque vous croyez être réconciliés avec le Seigneur. Si la source de vos larmes tarit, si la plaie de votre cœur se referme à l'instant, n'en doutez point : ce n'était pas l'amour de la justice, c'était où la crainte des châtimens, ou quelque autre motif semblable qui vous animait, et vous n'étiez pas convertis. La preuve en est sensible. Il n'est pas moins vrai, après votre absolution, qu'il ne l'était auparavant, que vous aviez outragé votre Dieu, que vous aviez été son ennemi ; votre douleur doit donc être aussi vive après votre absolution qu'elle l'était auparavant ; et la grâce que vous croyez qu'il vous a faite est plutôt un motif d'augmenter la sensibilité de vos regrets que de la diminuer. Prenez Augustin converti pour le modèle de votre conduite ; étudiez les sentiments d'un cœur contrit, dans le livre admirable où ce grand homme nous a laissé, avec l'histoire de ses fautes, les monuments de sa douleur et de sa recon-

naissance. Et en lisant ce livre, dicté par l'amour et l'humilité chrétienne, faites encore une réflexion importante : c'est qu'il y a une distance infinie entre les fautes que Augustin a pleurées si amèrement et celles que vous pleurez si peu. Augustin, dans les jours mêmes de ses erreurs, cherchait sérieusement et sincèrement la vérité ; et vous, vous avez peut-être fait des efforts criminels pour éteindre dans votre esprit la lumière de la foi. Augustin suivait les penchans d'un tempérament vif et bouillant porté à la volupté ; mais réglé, pour ainsi dire, jusque dans ses désordres, il respectait les lois de l'honneur et de la probité ; et vous, vous avez peut-être sacrifié à vos passions les unes et les autres. Voilà des réflexions qui conviennent à un certain nombre de pécheurs ; en voici une, mes frères, qui convient à tous : c'est qu'il n'y a point de comparaison à faire entre les fautes d'un homme qui n'est pas régénéré et celles d'un chrétien qui a été lavé dans le sang de Jésus-Christ, qui a été fortifié par les autres sacrements et qui foule aux pieds le sang de l'alliance qui l'a réconcilié, et crucifié de nouveau le Fils de Dieu. Tremblez donc, mes frères, en voyant vos fautes si supérieures à celles d'Augustin et votre douleur si inférieure à la sienne.

Les précautions que prit Augustin pour conserver le précieux trésor de la grâce, sont encore pour nous une leçon de ferveur. Ses talents lui avaient procuré un emploi honorable qu'il remplissait avec distinction et applaudissement. Il enseignait l'éloquence à la jeunesse de Milan. Rien, sans doute, que de légitime dans cette occupation ; rien qui ne pût être sanctifié et tourné même à l'avantage de la religion ; rien qui fût incompatible avec la sainteté de la vie qu'il venait d'embrasser. Cependant Augustin voit que cet emploi, tout innocent qu'il est, peut le rengager dans le monde, qu'il peut réveiller les idées de vaine gloire et d'ambition qui ont séduit son cœur, et qu'enfin il lui ôte la liberté de s'entretenir avec Dieu, et de goûter les douceurs qu'il répand sur ceux qui l'aiment. C'en est assez pour lui : il le quitte aussitôt qu'il le peut avec bienséance ; et le court espace de temps qu'il est obligé d'y donner encore, paraît insupportable à son cœur, empressé de se donner entièrement à Dieu. Est-il besoin, mes frères, que je fasse l'application de cet exemple à tant de pécheurs qui se disent convertis ? Combien y en a-t-il, hélas ! qui refusent de faire le moindre sacrifice pour conserver la grâce de Dieu, et qui, par une témérité incompréhensible, demeurent au milieu des dangers les plus évidents ! Preuve bien triste, mais bien convaincante du peu de sincérité de leur conversion !

II. Si Augustin fut le modèle des pénitents par la ferveur de son retour vers Dieu, il fut aussi celui de tous les justes, par la constance avec laquelle il marcha dans les

voies de l'innocence et de la vertu. Les premiers pas qu'il fit dans cette nouvelle carrière furent des pas de géant, et il soutint jusqu'à la fin de ses jours la rapidité de cette course, sans que ni l'embarras des affaires, ni le poids des années fussent capables de la ralentir. Par quels traits héroïques ne signala-t-il pas son entrée dans la vie chrétienne ! Il ne se contente pas de renoncer au vice et à l'erreur, il embrasse ce qu'il y a de plus élevé dans la perfection. Heureuse Monique, vos larmes sont récompensées avec usure : vous avez obtenu du Seigneur, pour ce fils, autrefois l'objet de votre douleur, beaucoup plus que vous n'osiez espérer. Non-seulement il est chrétien, il est catholique ; il renonce même à toutes les espérances du siècle et aux plaisirs les plus légitimes.

En effet, à peine sorti des fonts sacrés du baptême, Augustin prend la résolution généreuse de renoncer à tout ce qui avait été jusqu'alors l'objet de ses désirs. Il retourne en Afrique, non pas pour y mener une vie douce et tranquille dans l'héritage de ses pères et dans le sein de sa patrie, Augustin n'en connaît plus d'autre que le ciel ; mais pour y servir avec plus de liberté le Dieu auquel il vient de s'engager. Plein de l'esprit de l'Evangile, il prend à la lettre les conseils les plus rigoureux ; il vend ses propres fonds, il en distribue le prix aux pauvres, il se résout à être étranger dans les lieux mêmes qui l'ont vu naître. Heureuse solitude, que vous eûtes d'attraits pour ce cœur qui commençait à respirer du tumulte des passions ! Et vous, mon Dieu, de quelles douceurs ineffables ne payâtes-vous pas le sacrifice que vous faisait votre serviteur ; sacrifice plus agréable à vos yeux par la disposition du cœur qui vous l'offrait, que par la grandeur des biens qu'il abandonnait ? Quelque pauvre qu'on soit, dit notre saint lui-même, en rendant grâces à Dieu de lui avoir inspiré cette sainte résolution, c'est quitter le monde entier, que de quitter tout ce qu'on y possède et tout ce qu'on y espère.

Qu'il me soit permis, mes frères, de détourner un instant vos yeux de dessus saint Augustin, pour vous les faire jeter sur la religion même qu'il vient d'embrasser. Si la grandeur des sentiments, si les idées sublimes de vertu, si les résolutions généreuses sont des caractères de vérité et de divinité pour la religion qui les inspire ; quelle religion a eu jamais ces caractères aussi marqués que la religion chrétienne ? La philosophie a bien pu envisager ce degré de perfection ; elle a raisonné, elle a discours longtemps sur le détachement des biens et des honneurs : mais a-t-elle jamais porté personne à s'en séparer effectivement dans la seule vue de chercher la sagesse, sans aucun motif de vaine gloire ni d'aucun autre intérêt plus délicat et plus caché ? Non, sans doute ; parce que ce détachement parfait n'est pas un ouvrage proportionné aux seules forces de la nature ; parce qu'il

n'y a que le maître des cœurs qui puisse le faire exécuter. Il n'y a que chez les chrétiens qu'on trouve de pareils exemples, et combien n'y en trouve-t-on pas ? Il n'y a donc que la religion chrétienne qui conduise les hommes à la perfection ; elle est donc la seule digne des hommes et de Dieu même.

Augustin, en rompant les liens qui l'attachaient à un monde ennemi de Jésus-Christ et de l'Evangile, n'avait fait que resserrer ceux qui l'attachaient aux autres hommes qu'il regardait comme ses frères. Aussi, dans le fond même de sa solitude, ne se croit-il pas dispensé de rendre à sa patrie et à ses amis tous les services dont il peut être capable. Quelque douceur qu'il trouve à s'entretenir avec Dieu, et à répandre son cœur devant lui, il croit devoir préférer à une contemplation oisive des travaux utiles à ses frères. Il instruit, il répand au loin les trésors de sa sagesse ; il répond aux questions les plus difficiles ; il ne néglige pas même le soin des affaires temporelles de ses amis et de ses concitoyens. Quoique dégagé des soins de cette vie par le sacrifice généreux qu'il avait fait de tout ce qu'il possédait, il ne craint point de s'y rengager encore, lorsque la charité le lui commande. C'est, Messieurs, que ce n'était point lui-même ni son propre repos qu'il avait cherché en quittant le monde : c'était Dieu seul, et il lui était indifférent d'être dans le repos ou dans l'agitation, pourvu qu'il y fit la volonté du Seigneur. Voilà le caractère de la véritable dévotion. Une retraite qui nous ferait renoncer aux devoirs de la charité et de l'humanité, serait plutôt l'effet de l'humeur que celui de la vertu ; j'ose dire qu'elle serait contraire à l'esprit du christianisme. La véritable religion ne peut point proscrire des devoirs ; elle ne peut pas donner des conseils dont l'exécution soit incompatible avec celle des obligations que la nature impose à tous les hommes.

La vertu d'Augustin perça bientôt les nuages dont son humilité cherchait à l'envelopper ; le saint évêque d'Hippone veut enrichir son Eglise de ce précieux trésor. Mais que d'obstacles à vaincre pour s'en emparer ! Il faut l'attirer par adresse, il faut lui faire violence pour qu'il consente à recevoir le caractère sacré du sacerdoce. Je sais, Messieurs, que ce n'est point ici un trait particulier à saint Augustin : tous les saints ont eu pour le ministère la même frayeur et le même éloignement ; et cette conformité de sentiments dans tous ces grands hommes, est une preuve que c'est là moins un acte de perfection qu'une disposition indispensable. Les vertus par lesquelles il honora son ministère, les talents qu'il y fit briller furent tout à la fois un sujet d'admiration pour l'Eglise d'Hippone, et un sujet de frayeur pour le saint évêque qui l'avait ordonné. Il craignait à tout moment qu'on ne vînt lui enlever son prêtre pour le mettre à la

tête d'une autre Eglise; et dans la vue de l'assurer à la sienne, il partage avec lui le siège épiscopal. Plus attaché à l'esprit qu'à la lettre des lois de l'Eglise, il ne craint point de les enfreindre pour l'utilité de l'Eglise même. Vous le savez, Seigneur, Augustin n'eut d'autre part à cette élévation anticipée que celle de l'obéissance, et vous justifiâtes vous-même, aux yeux de toute l'Eglise, son entrée dans l'épiscopat par les bénédictions abondantes que vous répandîtes sur son ministère. Augustin sembla avoir reçu, avec la plénitude du sacerdoce, celle de toutes les vertus. Jamais il ne parut plus humble, plus désintéressé, plus charitable. Quelle simplicité dans ses mœurs! il ne s'approprie point l'éclat de sa dignité. Sa table est aussi frugale, son extérieur aussi modeste que lorsqu'il était simple citoyen de Tagaste. Désintéressé pour lui-même et pour son Eglise, vous savez, mes frères, avec quelle équité il refusa des legs considérables, parce que son Eglise ne pouvait en jouir qu'en appauvrissant des familles. Cette charité qui est l'esprit du christianisme, qui donne l'âme à toutes les vertus, sans laquelle les hommes en apparence les plus parfaits ne sont qu'un airain retentissant, ne semble-t-elle pas avoir fait le caractère particulier de notre saint? Ce fut elle qui le porta à distribuer aux pauvres, et ses propres fonds, et ceux que la piété des fidèles avait destinés au service des autels; c'est elle qui éclate dans tous ses écrits; c'est elle qui fait le fond de cette règle admirable qui a conduit tant d'âmes dans le chemin du salut; règle d'autant plus parfaite qu'elle ajoute moins à l'Evangile, et qu'elle se réduit presque tout entière à établir l'amour de Dieu et cette charité mutuelle qui produisit dans les premiers siècles de l'Eglise l'égalité des conditions.

J'ai tâché, mes frères, de vous faire une légère peinture des vertus par lesquelles saint Augustin a été le modèle des chrétiens; c'est là le principal fondement de sa grandeur. Achéons son éloge, en faisant voir qu'il a été la lumière de l'Eglise par la profondeur de sa science.

SECONDE PARTIE.

Tel est, mes frères, l'avantage des grands hommes : leur éloge ne diffère pas de l'histoire de leur vie; leurs actions n'ont pas besoin, pour exciter l'admiration, d'être revêtues d'aucun éclat étranger; c'est leur donner tout leur lustre, que de les exposer avec toute la naïveté d'une simple narration. C'est ainsi que je prétends retracer à vos yeux les travaux qu'entreprit Augustin pour l'extirpation des erreurs et la défense des vérités catholiques; et en faisant ici l'histoire de sa vie, j'ose dire que je ferai celle de l'Eglise de son temps. Quels combats a-t-elle eu à soutenir dans lesquels Augustin n'ait paru avoir la principale part? Quoique évêque d'un siège peu distingué par ses prérogatives, il fut l'âme de toutes

les grandes affaires qui se traitèrent de son temps. Son esprit dirigea des conciles nombreux dans lesquels son siège ne lui donnait aucune prééminence : ses doctes écrits, répandus dans toutes les parties de l'Eglise, en chassèrent les ténèbres de l'ignorance et celles de l'erreur. Il fut, en un mot, l'homme de l'Eglise et de la religion. Tous les fidèles virent en lui, avec respect et admiration, le défenseur universel de toutes les vérités; et, ce qui achève son éloge, au jugement de saint Jérôme, tous les hérétiques le regardèrent avec frémissement comme leur plus redoutable fléau. Il défendit la religion chrétienne contre les païens; l'unité de Dieu contre les manichéens; l'unité et l'universalité de l'Eglise contre les donatistes; la divinité de Jésus-Christ contre les ariens; enfin la grâce du Sauveur contre les pélagiens. Suivons-le, mes frères, dans tous ces combats; il n'y en eut aucun dans lequel il ne remportât une pleine victoire, aussi glorieuse pour lui qu'instructive pour nous.

La religion chrétienne triomphait dans toutes les parties du monde, lorsque Augustin y parut; elle jouissait de la paix qu'elle avait achetée au prix du sang d'une infinité de martyrs; les césars portaient sur le front cette croix, autrefois le scandale et l'opprobre de l'univers. Mais le démon avait encore ses adorateurs; une multitude considérable était demeurée attachée au culte de ces vaines divinités auxquelles les Romains s'étaient crus redevables de la conquête de l'univers. Cependant cet empire, autrefois si puissant, commençait à s'abîmer sous son propre poids, ou plutôt le jour des vengeances était arrivé, et le Seigneur redemandait à Rome le sang des martyrs dont elle s'était enivrée pendant trois siècles. Un déluge de barbares inonde toutes les provinces et pénètre jusqu'à Rome; cette superbe maîtresse des nations est elle-même en proie aux horreurs d'un siège et d'un saccagement. Ce fut au milieu des gémissements et des plaintes que causa ce triste événement, qu'on entendit une foule de blasphémateurs accuser le christianisme d'avoir causé la perte de l'empire, en détournant les Romains du culte des dieux qui l'avaient autrefois protégé. Avouons-le, mes frères, cette accusation frivole n'était peut-être que trop capable d'éblouir les esprits dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouvait. Quand on est malheureux, on est toujours crédule.

Aussi Augustin crut-il devoir employer, pour réfuter ces reproches des infidèles, toutes les forces de son esprit; et ce fut ce qui lui donna lieu de composer les livres de la *Cité de Dieu*; ouvrage immortel et que je ne crains point de comparer à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus digne de notre estime et de notre admiration. Que ne puis-je faire connaître cet ouvrage à tous ceux qui m'écoutent! Il n'en est point qui puisse donner une idée plus juste du génie d'Augustin et de la profondeur de sa

science. Élévation de style, solidité de raisonnement, érudition sacrée et profane, tout s'y rencontre dans le degré le plus éminent. L'impie, accoutumé à mépriser tout ce qui porte le caractère de la religion, nous reproche quelquefois, comme les pharisiens le reprochaient à Jésus-Christ, que cette religion n'a été suivie dans tous les temps que par des ignorants ou de faibles génies. J'ose opposer à ses reproches téméraires les livres dont je parle. Qu'il lise, et qu'il voie quel homme était Augustin.

Non-seulement, mes frères, il réfute ce que les idolâtres objectaient alors à la religion chrétienne ; non-seulement il fait voir l'absurdité du paganisme ; mais il établit encore la véritable religion avec une solidité à l'épreuve de tous les efforts des impies. Les incrédules n'ont rien dit depuis tant de siècles contre la religion, qui ne se trouve exposé et réfuté dans ces livres admirables. Ces systèmes hardis qu'une vaine philosophie nous donne aujourd'hui pour nouveaux, et par lesquels elle prétend anéantir la foi que nous devons aux livres saints, en donnant au monde, ou une durée éternelle, ou une antiquité plus reculée que celle que Moïse lui donne ; ces révolutions prétendues, ces successions de déluges qu'on nous vante pour des découvertes modernes, et dont un esprit d'irrégion et de vanité veut faire honneur à notre siècle ; tout cela avait été objecté du temps de saint Augustin, et ce grand homme y avait répondu. Ces histoires obscures que des auteurs téméraires osent opposer à celle de Moïse, saint Augustin les connaissait, et il avait démêlé les difficultés de chronologie qui trompent nos adversaires.

Ne craignez rien pour la religion, mes frères ; elle est établie sur des fondements trop solides pour être jamais ébranlée. Le déluge d'iniquité qui se répand de toutes parts vous effraie ; jamais, dites-vous, l'esprit de libertinage n'a été plus répandu ; le puits de l'abîme semble ouvert de nos jours ; l'impiété, qui se cachait autrefois avec tant de soins, qui ne faisait entendre qu'une voix sourde et des murmures confus, ose éclater publiquement ; elle va la tête levée, elle répand partout des écrits pleins de blasphèmes ; elle empoisonne toutes les sciences ; celles qui paraissent avoir le moins de rapport à la religion en sont elles-mêmes infectées. Vous gémissiez sur ces excès, mes frères, et ils sont, en effet, bien dignes de nos larmes. Mais pour qui devons-nous craindre ? Ce n'est pas pour la religion, je le dis encore ; elle est immortelle comme le Dieu qui l'a établie ; elle a triomphé d'adversaires plus redoutables que ceux qui l'attaquent aujourd'hui. Les armes qu'ils emploient ont été brisées mille fois. Soyons donc tranquilles sur le sort de l'Eglise, et croyons que celui qui sait d'une parole apaiser la furor des flots, saura bien, quand il le voudra, mettre une digue à ce déluge d'impiété qui nous effraie. Mais

craignons pour nous-mêmes, mes frères : les flots qui viennent se briser contre un rocher, ne l'ébranlent pas tout entier, mais ils en détachent quelquefois des parties. Craignons d'être de ce nombre ; et, pour éviter ce malheur, opposons des lectures solides à celles de tant de libelles qu'on répand aujourd'hui dans le monde. C'est se défier mal à propos de la religion et des grands hommes qui l'ont défendue, que de s'imaginer que leurs ouvrages ne pourraient pas soutenir le parallèle qu'on en ferait avec ceux de ses adversaires. Cependant, mes frères, je ne dis pas à tout le monde d'entrer dans cet examen. Quelque triomphantes que puissent être les armes de la religion, il n'est pas permis à tout le monde de s'en servir. Je dis, au contraire, à la plupart des fidèles : Fuyez un combat auquel vous n'êtes point appelés ; fermez les oreilles aux discours séducteurs des impies ; méritez, par la pureté de vos mœurs, que la vérité se fasse connaître à vous de plus en plus. S'il n'y avait point de libertinage du cœur, il n'y en aurait point de l'esprit ; qu'il est rare de voir l'irrégion jointe à des mœurs irréprochables ! Et n'est-ce pas, mes frères, un préjugé bien fort pour la foi que nous professons, qu'on ne puisse l'attaquer sans toucher en même temps aux principes les plus incontestables de la morale ? Or c'est ce dont une expérience journalière nous convainc ; les mêmes écrits qui nous ont fait frémir dans ces derniers temps par des propositions antichrétiennes, contiennent des blasphèmes aussi intolérables dans la morale. On ose y avancer que le bien et le mal ne sont rien en eux-mêmes, et qu'il a dépendu des hommes d'en fixer les idées. On y attaque les droits les plus sacrés de la société. Tant il est vrai, mes frères, qu'en cessant d'être chrétien, on se prépare une chute encore plus terrible, et qu'on en vient à n'être plus ni honnête homme ni bon citoyen, que par conséquence. Je reviens au grand homme qui a triomphé des incrédules de son temps, et qui nous a laissé, dans ses doctes écrits, des armes victorieuses contre ceux de nos jours.

Les ennemis domestiques de la foi furent aussi bientôt l'objet de ses travaux. Je ne sais cependant, Messieurs, si je ne dois pas regarder comme absolument étrangère au christianisme la secte impie des manichéens, qui en niait le dogme principal, c'est-à-dire, l'unité du souverain Être, et qui osait associer au Dieu créateur de tout bien, un principe essentiellement mauvais, auteur de tous les maux qui affligent la nature, et des crimes qui la déshonorent. Augustin, comme vous le savez, mes frères, avait donné dans ces erreurs monstrueuses, et le souvenir de cet égarement humiliant lui donna une tendre compassion pour ceux qui y étaient encore engagés. Avec quelle vivacité n'entreprend-il pas de les détromper ! Tantôt, dans des conférences publiques, il confond leurs docteurs les plus

accrédités, et les force à rougir de leurs dogmes absurdes. Tantôt, empruntant le flambeau de la philosophie, il développe le mystère profond de l'origine du mal, et porte une lumière victorieuse dans ces ténèbres épaisses. Tantôt il venge la loi et les prophètes contre lesquels les manichéens osaient blasphémer. Tantôt il expose aux yeux de l'univers la dépravation des mœurs de leurs élus, afin que, couverts d'une confusion salubre, ils se convertissent vers le Seigneur, et qu'ils cherchent la vérité et la vertu dans l'Eglise catholique, dont il met les mœurs pures et sans tache en parallèle avec leurs désordres : afin du moins que s'ils demeurent obstinés dans l'erreur, ils ne séduisent plus personne par une ostentation de vertu et d'austérité. C'est ainsi, Messieurs, que les pécheurs convertis doivent employer toutes leurs forces et la connaissance même qu'ils ont acquise du mal, pour en retirer les anciens compagnons de leurs égarements.

Il est une espèce de manichéisme de pratique, plus répandu que celui dont saint Augustin a triomphé. Il consiste à ne pas reconnaître la main de Dieu dans les afflictions auxquelles nous sommes exposés, à murmurer contre la Providence, et à regarder les maux qui nous arrivent comme s'ils venaient de la part d'un être malfaisant, ennemi de notre nature; au lieu qu'ils viennent du meilleur de tous les pères qui ne nous frappe que pour nous rendre meilleurs, et nous faire devenir heureux. C'est par ces injustes dispositions que plusieurs ont été autrefois engagés dans l'hérésie de Manès; et, quand elles ne devraient point produire sur nous ce funeste effet, elles sont toujours indignes d'un cœur chrétien; elles doivent être arrachées avec soin pour faire place à l'amour et à la reconnaissance que nous devons au seul principe de toutes choses.

Je passe avec regret, Messieurs, les travaux de saint Augustin contre les ariens, ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Ses livres *sur la Trinité* étaient dignes de porter les derniers coups à cette hérésie qui avait ravagé l'Eglise pendant tant d'années, et ils servirent de préservatif à l'Eglise d'Afrique, qui vit bientôt après une armée de Vandales porter dans son sein l'arianisme avec la désolation et le carnage. Je passe à deux ouvrages auxquels il semble avoir été particulièrement destiné par la Providence, et qui seuls seraient capables de l'immortaliser et de rendre sa mémoire précieuse à toutes les générations; l'extinction du schisme des donatistes, et ses combats contre les pélagiens.

Si l'hérésie est ennemie de Jésus-Christ, le schisme ne lui est pas moins odieux, parce qu'il rompt les liens de cette union précieuse que Jésus-Christ a établie dans son Eglise, et qui, selon sa parole même, doit être aussi inébranlable que celle qui est entre son Père et lui. L'Eglise d'Afrique, à peine délivrée des persécutions

des empereurs païens, avait vu son sein déchiré par des divisions funestes, filles de l'ambition et de la passion de quelques pasteurs entreprenants, d'autant moins dignes de gouverner l'Eglise du Seigneur, qu'ils en recherchaient plus ouvertement les premières places. L'élection du saint évêque de Carthage, Cécilien, fut, comme vous le savez, Messieurs, l'occasion de ces troubles. Des évêques, séduits par les conseils de quelques séditeux, se séparent de sa communion; ils entreprennent contre toutes les lois d'élire un autre évêque en sa place. L'ambition dans les uns, le respect humain et l'entêtement dans les autres, soutiennent ces démarches précipitées. Les esprits s'agrippent; le feu s'allume de toutes parts et embrase toute l'Afrique. Déjà, on voit élever partout autel contre autel, et chaire contre chaire. Bientôt l'erreur vient au secours du schisme et envenime la plaie qu'il avait faite. Le fanatisme s'y joint, et les circoncellions furieux remplissent l'Afrique de désordre et de tumulte. Schisme funeste, puissent tes horreurs être à jamais éloignées de nos contrées!

Tel était l'état de l'Eglise d'Afrique, lorsque saint Augustin parvint à l'épiscopat. Il n'en fallait pas tant pour exciter son zèle. L'amour tendre qu'il avait pour l'Eglise de Jésus-Christ lui faisait sentir vivement ses maux; il était comblé de joie lorsqu'elle faisait quelque conquête, et pénétré de douleur lorsqu'elle souffrait quelque perte.

Il entreprend avec courage la guérison de cette plaie. Avec quelle sagesse, avec quelle charité ne la traite-t-il pas? Ce fut ce qui nous procura ces excellents ouvrages où il parle avec tant de dignité de l'unité de l'Eglise, où il la caractérise par ses véritables traits, où il nous dépeint les sectes schismatiques avec des couleurs capables d'en inspirer l'horreur à tous les siècles suivants. C'est là en effet, mes frères, qu'il traite de l'étendue des promesses de Jésus-Christ. Il prouve invinciblement que l'Eglise ne peut jamais être réduite à une province particulière; que la véritable Eglise est celle qui est catholique, c'est-à-dire universelle; celle qui communique avec les sièges apostoliques, et surtout avec celui de Pierre, et qui, par une suite non interrompue de pasteurs légitimes, remonte jusqu'à Jésus-Christ même, le chef et l'instituteur de l'Eglise.

C'est là qu'il développe le caractère de sainteté qui lui convient, et qu'il fait voir que cette sainteté consiste dans la doctrine qu'elle enseigne et qu'elle autorise, et non pas dans les mœurs des particuliers qui la composent; et que, par conséquent, si l'en gémit des désordres qui la déshonorent, il faut en gémir dans son sein, et ne pas la déchirer pour la guérir. Plût à Dieu, mes frères, que ces principes si lumineux eussent toujours été bien gravés dans les cœurs de tous ceux qui ont fait profession du nom chrétien! L'Eglise ne pleurerait pas aujourd'hui la perte de tant de provinces

qui se sont séparées d'elle sous prétexte de la réformer.

L'ambition avait fait naître le schisme de Donat; la charité, le désintéressement pouvaient seuls l'éteindre. Ce fut aussi par ces moyens qu'Augustin l'entreprit et qu'il y réussit. Les évêques donatistes, convaincus, entraînés par l'éloquence rapide du saint docteur, qui était alors l'oracle de l'Eglise catholique, ne se défendaient plus que faiblement. La crainte de perdre leurs dignités était, dans la plupart, le seul motif qui les retenait dans la séparation. La générosité des évêques catholiques lève cet obstacle. Ils offrent aux donatistes de partager avec eux leurs sièges, ou même de les leur céder entièrement; et, par ce noble désintéressement, ils font voir de quel côté est la vérité, toujours inséparable de la charité.

L'Eglise d'Afrique commençait à peine à jouir de la tranquillité que lui procurait la réunion des donatistes, lorsqu'un nouvel ennemi vint fournir à saint Augustin de nouveaux combats et de nouveaux triomphes; ennemi d'autant plus redoutable, qu'il joignait à une grande réputation de piété les talents les plus propres à séduire. Une éloquence douce et insinuante, un esprit souple et délicat, également habile à revêtir ses erreurs des couleurs les plus brillantes, et à les dissimuler à propos : tel était le fameux Pélage, contre lequel saint Augustin fut obligé de prendre la défense de la grâce de Jésus-Christ. C'était à lui, mes frères, et c'était presque à lui seul que le Seigneur avait confié cette défense. C'était entre ses mains qu'il avait remis la foudre qui devait terrasser cette hérésie orgueilleuse. Ainsi pensait le grand saint Jérôme, lorsqu'après avoir lancé les premiers traits contre le pélagianisme naissant, il déclarait que c'était à saint Augustin qu'il appartenait d'en triompher et de l'anéantir.

Or, si jamais notre saint docteur eut besoin de toutes les forces de son génie, de toute sa prudence, de toute sa modération, ce fut sans doute dans ce dernier combat. En effet, outre les talents particuliers des adversaires qui osèrent se déclarer hautement contre la grâce de Jésus-Christ, il eut à combattre les préjugés les plus forts et les plus difficiles à vaincre. De toutes les vérités de notre sainte religion, il n'en est point contre lesquelles nous soyons plus disposés à nous soulever que contre celles de la grâce. On adopte sans peine des dogmes qui ne nous humilient pas, qui sont au contraire des preuves de la bonté de Dieu pour nous, et de l'excellence de notre nature. Mais qu'il en coûte pour se persuader qu'on n'est en soi-même que misère et que faiblesse, que tout ce qu'on a de mérite et de vertu vient de Dieu ! Qu'il en coûte pour admettre des vérités qui renversent comme d'un seul coup tous les fondements de l'estime que nous avons pour nous-mêmes, et d'après lesquelles il n'est plus permis de

se glorifier de rien ! Avouons-le, mes frères, nous avons tous un penchant secret pour le pélagianisme ; et le prodige le plus éclatant que la grâce puisse opérer dans nos cœurs, c'est de nous convaincre intimement de sa nécessité. Augustin eut donc à combattre l'erreur la plus chère à la nature humaine ; et cette erreur a cela de particulier, qu'elle se trouve plus souvent dans les hommes vertueux que dans les autres, parce que la vanité, qui la produit, se nourrit des vertus des hommes, et se sert des dons de la grâce contre la grâce elle-même. Quelle force d'esprit ne fallut-il pas pour vaincre des préjugés si forts et si répandus ?

Mais aussi de quelle prudence Augustin n'eut-il pas besoin pour éviter les dangers inséparables de cette controverse ? Les vérités de la grâce ne sont pas moins délicates qu'humiliantes pour les hommes. Elles sont telles, dit saint Augustin lui-même, que quand on insiste sur la nécessité de la grâce, il semble qu'on veuille nier le libre arbitre, et que quand on soutient le libre arbitre, il semble qu'on veuille révoquer en doute la nécessité de la grâce. Combien de fois le soin d'éviter une erreur sur cette matière n'a-t-il pas jeté les hommes dans une erreur opposée ? Augustin a toujours tenu ce juste milieu dans lequel se trouve la vérité. S'il soutient la nécessité d'une grâce intérieure qui prévienne nos volontés, il ne soutient pas moins fortement la liberté que nous avons d'agir ou de ne pas agir ; liberté sans laquelle nous ne mériterions pas, sans laquelle Dieu ne pourrait ni nous récompenser ni nous punir, ni même nous prescrire des lois. En un mot, il n'est pas moins le docteur du libre arbitre que celui de la grâce.

Ne vous figurez donc pas saint Augustin comme un esprit extrême, qui ait poussé au delà des justes bornes une opinion dont il était prévenu ; ne vous le représentez pas comme un esprit hardi, qui ait voulu bâtir un système pour concilier des vérités dont l'accord paraît être au-dessus de notre raison, et sonder des abîmes dont la profondeur effrayait l'apôtre même des gentils ; Augustin n'a jamais formé ce projet téméraire. Il a laissé sur l'accord de la grâce avec la liberté, sur la prescience de Dieu, sur la prédestination des saints, le voile impénétrable dont le Seigneur a voulu que ces vérités fussent couvertes. En vain les esprits orgueilleux contre lesquels il combattait voulurent-ils l'engager dans ces disputes. Augustin n'avait pas dessein de briller par des subtilités ; il voulait établir les vérités catholiques, et non pas sa propre réputation. Aussi, mes frères, comment répond-il aux difficultés, dans ceux mêmes de ses ouvrages qui sont destinés à donner les derniers éclaircissements sur ces matières délicates ? Il prouve, par l'Ecriture et par la tradition constante de l'Eglise, l'une et l'autre vérité qu'on cherchait à mettre en contradiction ; et, sûr que deux vérités ne peuvent pas se contredire, il laisse à Dieu

le soin de faire voir comment elles se concilient. Voilà le modèle de la modération et de la prudence qu'on devrait apporter dans les disputes qui s'élèvent sur la religion. Croyons ce que Dieu nous a révélé, et ne cherchons point à en savoir plus qu'il n'a voulu nous en découvrir. Tenons fortement les deux bouts de la chaîne, dit à ce sujet un des plus grands prélats de notre siècle, lors même que nous ne savons pas par où elle continue.

Cependant, mes frères, en laissant sur nos yeux le bandeau respectable de la foi, Augustin nous découvre dans ses doctes écrits tout ce qu'il nous est permis de connaître de ces mystères profonds. Rien de si lumineux que ses principes, rien de si juste que les conséquences qu'il en tire. Avec quelle clarté nous fait-il connaître l'homme dans les deux états de sa nature, tel qu'il était en sortant des mains du Créateur, et tel qu'il est devenu par sa faute ! Écoutons ici mes frères, le docteur de la grâce et l'oracle de l'Eglise. Créé dans l'innocence, l'homme eut toujours besoin de la grâce de Dieu pour y persévérer. Mais cette grâce, soumise entièrement à son libre arbitre, lui donnait le pouvoir de persévérer sans opérer elle-même la persévérance. Il en abuse par le mauvais choix de sa volonté, et dès lors il devient coupable, lui et sa postérité. Le genre humain, corrompu dans sa source, n'est plus aux yeux de Dieu qu'une masse de perdition qu'il peut sans injustice abandonner à son malheureux sort, à laquelle il ne doit plus rien. Par pure miséricorde, il choisit du milieu de cette corruption un nombre d'hommes qu'il prédestine à la gloire éternelle ; et, en conséquence de ce choix tout gratuit, il leur prépare ces grâces puissantes qui donnent le pouvoir de faire le bien et qui le font faire, grâces qui opèrent en nous les bonnes œuvres et les mérites, et qui couronnent certainement la vie des élus par la persévérance finale. Ainsi la prédestination des saints est l'ouvrage de la miséricorde qui précède en nous tout mérite ; et la réprobation des méchants est celui de la justice, qui suppose toujours, ou des fautes personnelles, ou le péché commun à toute la nature humaine.

C'est ainsi, mes frères, qu'Augustin venge la justice de Dieu, et rend gloire à sa miséricorde. Telle est la doctrine précieuse qu'il avait héritée de ses pères dans la foi, et qu'il nous a fidèlement transmise ; doctrine bien capable de nous humilier sous la main puissante de Dieu, et d'exciter en même temps notre reconnaissance pour ce Dieu qui nous a appelés à son royaume, qui nous a donné dans notre vocation même un gage précieux de notre élection, qui nous a séparés d'un nombre infini d'hommes qu'il abandonne à leurs erreurs et à leurs ténèbres ; et qui nous communique enfin, par tant de sources différentes, les grâces qui nous sont nécessaires pour assurer notre élection par les bonnes œuvres ; doctrine consacrée par l'approbation la plus

authentique et la plus universelle. Que de témoignages glorieux lui ont été rendus dans tous les temps par les chefs de l'Eglise, par les assemblées de ses plus saints pontifes, qui se font gloire d'emprunter et ses sentiments et ses expressions !

Dans le temps même qu'Augustin, à la tête des évêques catholiques, terrasse l'orgueilleuse hérésie de Pélage, il s'élève dans le sein de l'Eglise des plaintes contre lui. Des hommes, qui passaient pour vertueux et éclairés, semblaient vouloir tenir une espèce de milieu entre Pélage et lui. Après sa mort, les murmures éclatent davantage ; on ose l'accuser d'avoir innové, d'avoir excédé dans l'exposition du mystère de la grâce. Avec quelle force le saint pontife Célestin ne le venge-t-il pas de ces soupçons injurieux ! avec quelle modestie ne le regarde-t-il pas comme son maître et celui de ses prédécesseurs ! Bientôt après, un autre successeur de saint Pierre déclare que c'est dans ses écrits qu'il faut chercher la véritable doctrine de l'Eglise romaine et catholique. Ce serait donc faire injure à cette Eglise, sainte et invariable dans sa doctrine, que de la soupçonner d'avoir donné la moindre atteinte à des sentiments qu'elle a elle-même reconnus si hautement pour les siens.

Je touche, mes frères, au moment heureux, qui couronna les vertus et les travaux de saint Augustin par une mort précieuse aux yeux du Seigneur. Les derniers jours de cette longue et glorieuse carrière furent pour lui des jours d'amertume ; il semble qu'il eût manqué quelque chose à une vie si illustre, si elle n'eût point été marquée du sceau de l'adversité. Quelle douleur fut celle de ce grand homme, lorsqu'il vit sa patrie ravagée, le culte du Seigneur interrompu, ses ministres mis en fuite, sa ville même d'Hippone environnée d'une armée de barbares prêts à y porter le fer et le feu, comme dans les autres parties de l'Afrique, ou, ce qu'il regardait comme le plus grand des malheurs, à y établir l'arianisme sur les débris de la foi catholique !

Jugeons de l'intensité de cette douleur, mes frères, par l'étendue de sa charité, par cet amour tendre qu'il avait pour ses frères, par celui qu'il avait pour l'Eglise. Il fondait en larmes, dit Possidius, à la vue de ces malheurs ; il demandait au Seigneur, avec instance, de détourner ces fléaux de dessus son peuple, ou de le retirer à lui. Par quels sentiments de pénitence ne cherche-t-il pas à désarmer la colère de Dieu ? Malgré la pureté de la vie qu'il a menée depuis son baptême, il se regarde encore comme pécheur ; il croit devoir se purifier par des larmes salutaires. Un miracle éclatant, que le Seigneur accorde à ses prières dans ce dernier moment, ne lui fait point quitter ses humbles dispositions ; il y persévère jusqu'au dernier soupir. Quelle leçon pour nous, mes frères, quelle leçon pour tous ceux qui, sans avoir passé, comme saint Augustin, tous leurs jours dans la pratique des vertus

chrétiennes, en voient approcher la fin avec une dangereuse sécurité !

Puissent les exemples de cet homme véritablement grand dans le royaume des cieux, faire sur nous une impression salutaire. Dans quelque état que nous soyons, il peut nous servir de modèle. Si nous sommes malheureusement engagés dans le péché, imitons la ferveur de son retour vers Dieu, Si, par la grâce du Seigneur, nous nous croyons affranchis de ce honteux esclavage, imitons sa constance et sa fidélité à marcher dans les voies de la justice. Imitons l'amour tendre qu'il avait pour l'Eglise. Il ne nous est pas donné d'entreprendre pour elle les travaux qui ont rendu saint Augustin le plus grand de ses défenseurs, mais nous pouvons lui rendre des services proportionnés à notre état, et nécessaires dans le siècle où nous sommes. Entretienons dans son sein la paix et l'union qui doivent être entre tous les membres qui la composent ; faisons respecter sa doctrine par la pureté de nos mœurs, rendons à la vérité qu'elle enseigne un témoignage public ; que notre présence soit pour l'incrédule un frein qui l'arrête et qui l'empêche de proférer ses blasphèmes. Voilà, mes frères, ce que la religion a le droit d'exiger de nous, quel que soit notre état et notre condition. Voilà ce qui nous fera participer à la grandeur de ceux qui auront pratiqué et enseigné la loi du Seigneur ; voilà enfin ce qui nous conduira à la récompense éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

AUTRE PÉRORAISON.

Fidèles épouses de Jésus-Christ, voilà votre règle et votre modèle ; voilà le caractère de votre piété. Convaincues par l'Evangile même, que le partage de Marie est le meilleur, vous avez renoncé aux embarras comme aux richesses de ce siècle trompeur, pour venir à l'ombre de ce sanctuaire méditer la loi du Seigneur, et vous livrer aux chastes délices de son amour. Mais vous n'hésitez point à joindre à cette douce occupation les pénibles fonctions de Marthe, je veux dire, des soins utiles à la société. Votre plus grand plaisir, votre unique bonheur consiste à écouter Jésus-Christ, et à vous entretenir avec lui dans la prière ; et ce bonheur même, vous le faites céder à celui de former Jésus-Christ dans le cœur des jeunes enfants dont l'éducation vous est confiée ; c'est là, Mesdames, le véritable esprit de saint Augustin ; c'est là, la tendre charité dont il vous a donné l'exemple ; c'est là ce qui vous fera participer, etc.

XX. EXORDE

Pour le jour de saint Léger (le 2 octobre).

Tanquam prodigium factus sum multis, et tu adjutor fortis. (Psal. LXX, 7.)

J'ai été pour plusieurs un prodige, et vous, ô mon Dieu, vous avez été mon puissant protecteur.

Ainsi parlait un roi selon le cœur de Dieu,

lorsque dans les transports de sa reconnaissance, il se rappelait les voies secrètes par lesquelles la Providence l'avait placé sur le trône, les dangers qu'elle lui avait fait éviter, les victoires qu'elle lui avait fait remporter. Convaincu de sa propre faiblesse, il n'attribuait qu'à la puissance de Dieu ses succès et ses triomphes, et il se réjouissait d'être aux yeux des hommes un témoignage éclatant de sa bonté, de sa miséricorde, de son pouvoir suprême.

Ne puis-je pas, mes frères, mettre les mêmes expressions dans la bouche du saint martyr qui est en ce jour l'objet de votre vénération et de votre culte ? Parmi les saints du Seigneur, en est-il qui aient été conduits à la sanctification et à la gloire par des voies plus extraordinaires et plus approchantes du prodige ? Elevé à l'ombre du sanctuaire, formé par les mains de la pureté pour le ministère des autels, Léger est appelé à la cour, et sa piété se soutient sans affaiblissement, dans cette terre où elle semble si étrangère ; elle ne reçoit aucune altération du souffle empoisonné qu'on y respire. L'Eglise et l'Etat s'empressent de l'élever à leurs plus sublimes dignités ; et avec quelle fidélité ne sert-il pas l'une et l'autre ! Evêque zélé, sage politique, il n'emploie que pour la gloire de Dieu et le bonheur des peuples, le pouvoir qui lui a été confié : il soutient la religion et les mœurs avec toute l'autorité que donne le saint ministère, lorsqu'il est appuyé par la force de l'exemple.

Mais, mes frères, quelque rare que soit cet assemblage heureux de tant de vertus, ce n'est point par cet endroit que la vie de saint Léger est pour nous un prodige et un sujet d'étonnement. On a vu quelquefois des chrétiens conserver comme lui leur innocence au milieu de la corruption et du désordre, l'austérité de leurs mœurs dans le sein des plaisirs, l'humilité chrétienne au faite des grandeurs humaines, la droiture et la simplicité dans le séjour de l'artifice et de l'intrigue : on a vu des ministres puiser comme lui dans l'Evangile, les maximes de leur politique ; on a vu d'autres saints évêques allier comme lui, les soins qu'ils étaient forcés de donner à l'Etat, avec la vigilance qu'ils devaient à leur troupeau : on a vu dans cette lie même des siècles, dire aux rois de la terre la vérité avec la fermeté des Ambroise et des Jean-Baptiste. Mais vit-on jamais un contraste si frappant de vertus et de disgrâces ? Oui, mes frères, ce qui dans une vie si illustre est le plus capable de nous étonner, ce qui est un véritable prodige dans l'ordre de la morale, c'est de voir la Providence abandonner à la haine et à l'injustice des méchants un homme qu'elle semblait avoir fait naître pour le salut des peuples et la gloire de la religion ; c'est de voir l'exil, la prison, les tourments les plus affreux, la mort la plus cruelle devenir la récompense de tant de services ; c'est enfin de voir Léger accablé sous le poids d'une injuste persécution, et

un Ebroïn jouir paisiblement du fruit de ses crimes et de ses attentats.

C'est ce prodige, mes frères, c'est ce mystère étonnant que je veux aujourd'hui vous expliquer. Je veux vous faire considérer des yeux de la foi les disgrâces sous lesquelles saint Léger a paru succomber, et la victoire que son audacieux rival a paru remporter sur lui. Courbés vers la terre par le poids du péché qui nous a dégradés, nous avons presque perdu l'idée du véritable bonheur : nous regardons comme de véritables biens ceux dont jouissent les pécheurs ; les afflictions et les douleurs, qui sont souvent le partage des justes, nous paraissent au contraire des maux insupportables. Enfin, aux yeux de la chair, c'est l'hypocrite Ebroïn qui triomphe, c'est le juste, le sage Léger qui est accablé sous le poids de l'adversité ; et à la vue de ce désordre apparent, nous sommes tentés de nous écrier avec le prophète : C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur de toute souillure, et que j'ai conservé mes mains pures et innocentes : *Ergo sine causa justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas. (Psal. LXXII, 13.)* Apprenons, mes frères, à rectifier ces idées. Non, lorsqu'un pécheur réussit à écarter un rival dont la probité lui fait ombrage, lorsqu'à force de crimes et d'intrigues, il s'élève sur ses ruines aux honneurs qu'il ambitionne ; ce n'est pas lui qui est heureux, c'est le juste qu'il opprime, qu'il dépouille, qu'il foule aux pieds. Non, lorsqu'un juste succombe sous les coups d'un méchant, lorsqu'il devient la victime de sa haine et de sa jalousie ; ce n'est point le juste qui est malheureux, c'est le persécuteur lui-même. En un mot, la prospérité des méchants n'est point un véritable bonheur : c'est le sujet de ma première partie. L'adversité des justes n'est point un véritable malheur ; c'est le sujet de ma seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour être véritablement heureux, il faut posséder un bien réel, le posséder avec assurance, le posséder sans remords ; car qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est fondé que sur l'illusion, etc.

[La suite comme à l'AVENT. 168.]

XXI. PANÉGYRIQUE

DE SAINT DENYS,

(le 9 octobre).

Vos eritis mihi testes usque ad ultimum terræ. (Act., 1, 8.)

Vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre.

Lorsque le Seigneur voulut accomplir la promesse qu'il avait faite à son Fils, de réunir en lui toutes les nations de la terre, de les lui donner pour héritage, de poser, pour bornes de son royaume, les bornes mêmes de la terre ; il forma des hommes capables d'être les instruments de ses miséricordes, et les remplit de l'esprit de sagesse et de force qui leur était nécessaire pour

vaincre les obstacles que les puissances des ténèbres devaient leur opposer, et pour lui rendre un témoignage digne de lui. Tels furent, mes frères, dès le commencement de l'Eglise, les apôtres que Jésus-Christ avait choisis pour en être les fondements. Tels furent aussi, peu de temps après, les saints dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, et dont nous célébrons les triomphes. Héritiers du zèle et de la doctrine des apôtres, ils furent dignes de participer à leur ministère, et d'achever leur ouvrage, en éclairant de la lumière de la foi de vastes contrées où les ténèbres épaisses de l'idolâtrie régnaient encore ; et en annonçant aux nations les plus reculées les merveilles dont la Judée avait été témoin. En effet, mes frères, c'est à saint Denys que nous sommes redevables de ce que la véritable religion est connue dans nos contrées ; notre foi est la preuve de son apostolat, et il a été pour la France, ce que les apôtres ont été pour le reste de l'univers. Quel tribut d'admiration et de reconnaissance ne lui devons-nous pas, et y a-t-il rien de plus légitime que le zèle qui vous porte, mes frères, à venir en foule honorer sa mémoire, et rendre grâce au Dieu tout-puissant de la gloire dont il a couronné ses travaux, dans ce temple auguste que la piété de nos pères a consacré, et qui a été autrefois honoré de la présence de ses précieuses reliques ? Heureux, mes frères, si je pouvais exprimer dans ce discours, que je consacre à sa gloire et à celle de ses collègues, les sentiments dont vos cœurs sont animés ! heureux, si je pouvais remplir l'idée que vous vous êtes vous-mêmes formée de votre saint patron, et du glorieux témoignage qu'il a rendu à Jésus-Christ, et à la vérité de sa religion ! Ce témoignage ne se borne pas, mes frères, à la seule circonstance de la vie de notre saint, dans laquelle il a confessé Jésus-Christ devant le tribunal d'un juge idolâtre, au milieu des suppliees et de l'appareil même de la mort. Saint Denys s'était préparé à ce dernier acte de témoignage qu'il devait rendre à son Maître, par une vie entièrement occupée de sa gloire, et dont tous les instants avaient été marqués par quelques dépouilles qu'il enlevait à ses ennemis. En un mot, nous avons dans saint Denys un apôtre dont les travaux ont établi la religion ; nous avons dans saint Denys un martyr dont les souffrances ont affermi la religion. C'est à ces deux idées que je m'arrête et que je borne son éloge. Les travaux de saint Denys pour l'établissement de la religion, feront le sujet de ma première partie : les souffrances de saint Denys pour l'affermissement de la religion feront le sujet de la seconde : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La religion chrétienne a deux parties, mes frères ; elle a des mystères qu'il faut croire ; elle a des préceptes qu'il faut observer. Par ses mystères, elle confond l'orgueil de notre raison, et la force à recon-

naître que le Dieu tout-puissant, qui nous a tirés du néant, lui est aussi supérieur par sa sagesse que par sa puissance, et que la faible lueur qui nous éclaire s'éclipse devant l'océan de lumière qui environne cet Etre souverain. Par ses préceptes, elle contredit perpétuellement les passions d'une nature corrompue, et la tient sous un joug que ses inclinations la portent à secouer. De là, mes frères, que d'obstacles à surmonter pour un homme qui veut porter la connaissance de l'Evangile parmi des nations qui l'ignorent ! Si ces nations sont éclairées des sciences profanes, quelle révolte de la part de leur raison, qu'on veut soumettre à la connaissance de mystères qui lui semblent directement opposés à ses préjugés ! si elles sont abandonnées aux penchants de la nature, que de vices à combattre pour établir la pureté de la morale évangélique ! Saint Denys a eu tous ces obstacles à surmonter, et il en est venu à bout par la force toute-puissante de celui qui l'envoyait. 1° Il a établi la croyance des mystères de notre sainte religion, malgré l'opposition de la raison soutenue des préjugés d'une religion établie de temps immémorial, et cultivée avec soin parmi les nations qu'il avait à convertir. 2° Il a établi la pratique des préceptes évangéliques, malgré la corruption des mœurs qui régnait dans les contrées qu'il voulait éclairer. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Saint Denys a établi la croyance de nos mystères malgré l'opposition de la raison, et les préjugés de la religion qu'il trouvait établie dans les Gaules. Aujourd'hui, mes frères, que la religion chrétienne triomphe dans toutes les parties de l'univers, que nous suçons le christianisme, pour ainsi dire, avec le lait ; aujourd'hui que nous sentons la vanité des idoles et l'absurdité du paganisme, nous avons peine à croire que nos pères aient pu suivre une religion qui nous paraît déshonorer la raison ; et la pensée seule, que le genre humain a donné autrefois dans des travers si grossiers, nous confond et nous humilie. Cependant il n'est que trop vrai que l'univers entier a autrefois adoré des pierres et du bois ; il n'est que trop vrai que l'idolâtrie a été la religion dominante, et qu'à l'exception du peuple juif que le Seigneur s'était approprié d'une manière particulière, toutes les nations ont adoré aveuglément les dieux qu'elles s'étaient faits elles-mêmes. Remontons en esprit, mes frères, à ces temps honteux pour le genre humain, et que ce souvenir nous fasse concevoir de quoi nous serions capables si le Seigneur nous abandonnait, ce que nous devons à sa miséricorde qui nous a éclairés, et combien doit être précieuse devant nous la mémoire de ceux dont il s'est servi pour nous tirer des épaisses ténèbres dans lesquelles nos pères ont vécu.

Déjà la lumière de l'Evangile avait commencé à éclairer la plus grande partie des nations de la terre. Les idoles tombaient de

toutes parts, les oracles menteurs se taisaient, les prestiges cessaient. La hache et le marteau commençaient à purger la terre de ces divinités honteuses qu'elle avait adorées. Mais le démon, chassé de presque toutes les contrées du monde, semblait s'être réservé dans les Gaules un asile assuré ; il y régnait encore paisiblement, et tenait nos pères sous un joug que le reste de l'univers avait presque entièrement secoué. Les druides imposteurs abusaient de leur crédulité, et cachaient, sous le silence de leurs mystères inhumains, des abominations qui eussent pu faire ouvrir les yeux des peuples sur la fausseté de leur religion. Cette religion, toute fausse, toute absurde qu'elle était, avait ses sages et ses philosophes qui la suivaient par conviction, l'enseignaient par intérêt. Les peuples la regardaient comme la religion de leurs pères, et croyaient devoir aux fausses divinités qu'ils adoraient les succès et les triomphes qui les avaient autrefois rendus la terreur des Romains, et la conquête la plus difficile de ces vainqueurs du monde.

Cependant les pasteurs de l'Eglise, animés d'un saint zèle, voyaient avec douleur ces peuples malheureux en proie à l'erreur et à la séduction. Cette Eglise, que Jésus-Christ a établie pour être la mère et la maîtresse de toutes les Eglises du monde, à qui il a été donné de réunir, comme dans un centre, toutes les nations et de les enfanter à Jésus-Christ, sentait ses entrailles émues de la perte de tant d'hommes qui devaient être ses enfants. Déjà elle avait fait des efforts pour les retirer du précipice. Le sang des Irenée et des Pothin fumait encore : peut-être les Sixte et les Sinice avaient déjà annoncé Jésus-Christ dans la partie même des Gaules que nous habitons : mais la religion chrétienne semblait y être ensevelie avec eux. La lumière qu'ils y avaient apportée, avait brillé comme un éclair, et avait passé de même ; ou plutôt elle n'était qu'un aurore qui annonçait un jour plus constant. C'était à saint Denys qu'il était réservé d'établir solidement la religion chrétienne dans nos contrées. En effet, il est choisi pour être le chef de ces généreux soldats de Jésus-Christ, que Rome envoie dans les Gaules pour en faire une seconde conquête, plus glorieuse et plus utile mille fois que celle que cette même Rome en avait faite autrefois par les armes du fameux César. Celui-ci était accompagné de tout l'attirail des combats : celui-là n'était armé que de charité, de patience et de la parole de Dieu. Le premier avait immolé à son ambition un nombre infini d'hommes : l'autre brûlait du désir de s'immoler lui-même pour le salut de ceux qu'il attaquait. La terreur, la désolation, une servitude honteuse avait été pour les Gaulois la suite des victoires de César : la paix, le salut, la vie, la véritable liberté devaient être le fruit de celles de saint Denys. Quel spectacle pour les yeux de la foi, mes frères, de voir un vénérable vieillard courbé sous le poids des années, accompagné d'un petit nombre d'hommes, partir de la

capitale du monde, pour soumettre à Jésus-Christ une des plus belles parties de l'Europe, sans autre intérêt que la gloire de son Maître, et sans autre espérance que celle d'y mourir pour lui ! Rome profane, tu n'eus jamais rien de si grand parmi tes fiers républicains.

Ces hommes divins arrivent dans les Gaules. Denys, leur chef, les disperse dans les différentes provinces, et se réserve pour lui-même la partie de l'ouvrage qui lui semble la plus difficile, c'est-à-dire, la conversion de cette ville fameuse qui dès lors passait pour la plus considérable du pays, et qui rassemblait dans son sein toutes les superstitions dont les autres étaient infectées. Qui pourrait, mes frères, décrire les sentiments dont son cœur fut animé lorsqu'il entra dans Paris, lorsqu'il vit le vrai Dieu ignoré ou blasphémé, et les vices les plus monstrueux érigés en divinités ? quelles larmes ne répandit-il pas à la vue des outrages que recevait dans ce pays le Dieu qu'il aimait ? Ah ! mes frères, nous voudrions quelquefois savoir certainement si nous aimons le Seigneur, et si sa grâce vit en nous : la preuve en est facile. Sommes-nous sensibles à sa gloire ? les péchés des hommes qui l'offensent pénètrent-ils nos cœurs d'une vive douleur ? sommes-nous touchés de la perte de nos frères qui marchent dans les voies de l'iniquité ? sommes-nous enfin animés des sentiments dont saint Denys était animé, lorsqu'il vit les abominations qui régnaient parmi les peuples commis à ses soins ? Nous aimons le Seigneur. Mais si, au contraire, nous voyons d'un œil indifférent les crimes qui inondent la terre ; si, contents de ne point faire le mal, nous voyons tranquillement les autres le commettre ; il est sûr, mes frères, que nous ne l'aimons pas, que nous cherchons dans notre vertu plutôt notre propre satisfaction que sa gloire, et que cette vertu même, n'étant pas rapportée à sa fin légitime, n'est qu'un orgueil déguisé.

La douleur de saint Denys, à la vue de l'état déplorable où était la ville de Paris, ne fut pas une compassion stérile. Son zèle s'enflamme ; il prêche avec force, et le Dieu de vérité qu'il annonce, donne à ses paroles une efficace miraculeuse ; il conjure, il pénètre les cœurs ; la grâce est répandue sur ses lèvres ; les savants sont confondus par la force de ses raisonnements ; les simples sont frappés de l'éclat de ses miracles ; tous sont touchés de cette charité ardente et désintéressée, qui porte ce vieillard vénérable à venir d'une région éloignée, leur apporter l'heureuse nouvelle d'un Dieu Sauveur ; tous sont charmés de ce caractère de grâce qui brille dans toute sa personne ; tous sont étonnés de la sainteté de sa vie ; tous enfin confessent que le Dieu de Denys est le seul Dieu véritable. Dès lors l'opposition de la raison tombe : quelque difficile à croire que soit ce qu'il annonce, tout devient croyable dans sa bouche ; on suit sans répugnance un guide si respectable dans les routes mêmes qu'on ne connaît pas encore. Une foule innombrable, de tout âge, de tout sexe, de

tout état, baisse humblement la tête sous le joug de l'Evangile, et reçoit de la main de Denys le sceau de la foi. Alors les idoles tombent ou sont abandonnées de leurs adorateurs ; des temples consacrés au vrai Dieu s'élèvent sur les débris de ceux des vaines idoles. La ville change de face, le paganisme est détruit, la religion triomphe ; et Paris, sous la conduite de son saint évêque, devient aussi florissante par la foi et la piété de ses habitants, qu'elle l'était par sa grandeur et par ses richesses.

Voilà, mes frères, comment a été établie, par les travaux de saint Denys, la religion que nos pères nous ont transmise. C'est depuis ce temps heureux que l'Eglise catholique a compté la France au nombre de ses plus belles parties. Hélas ! mes frères, il semble que dans les temps malheureux où nous vivons, on veuille priver la religion du triomphe qu'elle a remporté sur l'erreur, et anéantir le fruit des travaux de saint Denys. Que d'idoles on a substituées à celles que nos pères ont abattues ! que de honteuses divinités auxquelles on rend tous les jours l'adoration qui n'est due qu'à l'Etre souverain ! Car, ne vous y trompez pas, mes frères, il est une idolâtrie qui ne consiste pas à adorer des simulacres inanimés. Il est des idoles d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus chères à nos passions. L'Apôtre nous apprend (*Galat.*, V, 20) que l'avarice est une idolâtrie, et nous pouvons bien donner le même nom à tout ce qui nous fait transférer à la créature l'amour que nous devons au Créateur. L'ambition, le plaisir, la vaine gloire, sont autant d'idoles auxquelles nous sacrifions tous les jours ; et que n'y sacrifions-nous pas, mes frères ? notre repos, notre santé, notre salut, la réputation de nos frères, tout enfin jusqu'à la religion même. Cette idolâtrie est moins frappante que celle qui portait autrefois nos aveugles aïeux à offrir leur encens à de vaines statues. Mais est-elle moins condamnable, est-elle moins opposée au christianisme ? Et qu'importe, mes frères, sous quelle figure nous sacrifions au démon ? Il recevait l'encens de nos pères sous la figure des faux dieux, il reçoit aujourd'hui le nôtre sous celle des objets de notre cupidité. Voilà ce que j'appelle une apostasie de cœur, qui nous fait abandonner tacitement la religion que les pères de notre foi nous ont transmise. Plût à Dieu que notre siècle ne connût que cette sorte d'apostasie ! Mais, ô Dieu ! à quel temps nous avez-vous réservés ? l'incrédulité pulule de toutes parts ; l'impie, après avoir dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu ; après s'être accoutumé à cette horrible pensée, pour laquelle la voix même de la nature lui donnait d'abord tant de répugnance, commence à le dire tout haut. Tout est plein d'esprits superficiels qui, sous le nom d'esprits forts, secouent le joug de la foi, et se font un honneur chimérique de révoquer en doute les vérités que nos pères ont apprises des premiers prédicateurs de l'Evangile. Tout est inondé de libelles injurieux à la

religion. Des objections pulvérisées mille fois se reproduisent sous mille formes différentes, et le déiste orgueilleux croit triompher, par de vains raisonnements, d'une religion qui a elle-même triomphé autrefois de toute la sagesse du monde et de toute la puissance des césars. Heureux, mes frères, heureux celui qui suit dans la droiture de son cœur les voies que les saints martyrs nous ont marquées par leur sueur et par leur sang ! heureux celui qui, appuyé sur l'autorité de Dieu même, soumet humblement son esprit à la croyance de mystères aussi autorisés qu'ils sont incompréhensibles ! heureux enfin celui qui suit dans la pratique les vérités dont son esprit est persuadé, et qui observe les préceptes de l'Evangile, fruit de l'apostolat de saint Denys dans les contrées que nous habitons.

II. Quelque incompréhensibles que soient les mystères dont notre religion exige la croyance, ils trouvent peut-être encore moins d'opposition dans notre esprit, que les préceptes dont elle ordonne la pratique n'en trouvent dans notre cœur. C'est celui-ci qui se révolte le premier, et qui soulève l'esprit contre les vérités qu'on lui propose. Jugeons-en, mes frères, par ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Qui sont ceux qui révoquent en doute les mystères de notre religion ? qui sont les auteurs ou les partisans de cette philosophie audacieuse qui soumet la Divinité même à son examen, et anéantit la révélation ? Sont-ce des hommes irréprochables dans leurs mœurs, et dont l'âme, épurée de tout ce qui produit l'appesantissement, ne cherche dans la philosophie que la vérité même ? Qu'il s'en faut, mes frères, que ces ennemis de la religion soient si dégagés des sens ! Ils ne cherchent, dans la perte de la religion, que la liberté de leurs cupidités, et c'est de la fange de la passion qui a corrompu leur cœur, que partent les vapeurs qui obscurcissent leur esprit.

Outre ce penchant de la nature, ennemie de la sévérité évangélique et qui est commune à toute la postérité d'Adam, saint Denys eut à combattre dans ceux à qui il annonçait l'Evangile, les préjugés de leur religion même. Car vous savez quelle morale était celle du paganisme : vous savez que les vices les plus honteux faisaient partie du culte de certaines divinités, et qu'à l'exception de ceux qui nuisaient à la société, la religion n'en défendait aucun. Ceux mêmes qui se piquaient d'être philosophes avaient-ils la moindre idée de la véritable vertu ? Souvent ils ne différaient des autres hommes que par l'art de cacher leurs vices, et tous substituaient un orgueil insupportable aux désordres qu'ils retranchaient. Idolâtres d'eux-mêmes, ils n'estimaient de la vertu que la satisfaction qui l'accompagne, ou l'éclat qui l'environne. Qui est-ce qui connaissait parmi eux ces vertus d'autant plus estimables qu'elles sont moins éclatantes ? Travailler pour la gloire, chercher sur toutes choses la volupté, et y faire consister le souverain bien, c'était là le ca-

pital de leur philosophie ; et les plus austères ne différaient des autres qu'en ce qu'ils faisaient consister le bonheur dans des plaisirs plus délicats. Quelle différence entre cette morale et celle de Jésus-Christ, que vint annoncer saint Denys. Celle-ci détruit tous les vices et n'en épargne aucun, point de passion favorite qu'elle flatte ; point de penchant du cœur qu'elle ne rectifie. Bien loin de faire du plaisir le souverain bien, elle en fait un écueil dangereux qu'il faut éviter ; celui-même qui suit la vertu, n'est pas épargné ; s'y arrêter, le rechercher, se le proposer pour fin, c'est perdre le fruit de l'action même qui le produit. Que dirai-je de ces préceptes inouïs jusqu'alors ? porter sa croix, trouver son bonheur dans les larmes et les tribulations, pratiquer l'humilité, vertu dont le nom même avait été ignoré de tous les sages du monde, pardonner à ses ennemis, non pas par ostentation, mais par un amour sincère : voilà une partie de ces préceptes qui coûtent tant à la nature, et que saint Denys a cependant établis par la force de ses discours et de ses exemples. Que ne puis-je, mes frères, retracer à vos yeux un fidèle portrait de l'Eglise des Gaules dans le temps heureux de son enfance, lorsque le saint pasteur, qui l'avait formée, la conduisait lui-même dans les sentiers de la vertu, lorsque les cœurs, nouvellement remplis de la grâce du Saint-Esprit, en suivaient avec ferveur tous les mouvements. Quelle charité animait ces nouveaux chrétiens ! quelle reconnaissance pour le Dieu que Denys leur avait fait connaître, et qui les avait appelés des ténèbres à la lumière ! quelle paix, quelle union parmi eux ! quel respect pour le saint évêque qui avait été l'instrument des miséricordes du Seigneur à leur égard ! En ce temps-là, mes frères, les chrétiens n'avaient pas besoin de pratiquer à l'extérieur les actes de leur culte pour se faire connaître ; on les distinguait des païens par toute leur conduite, par leur modestie, par leur frugalité, par leur sincérité, parce qu'ils étaient meilleurs pères, meilleurs maîtres, meilleurs citoyens ; surtout, selon la promesse de Jésus-Christ, par la charité tendre et sincère qui les unissait. Tous, fidèles enfants d'un même Père, nourris du même pain, rachetés par le sang d'un même Sauveur, vivaient ensemble comme frères ; on voyait des riches compatissants ouvrir leurs entrailles et leurs trésors à leurs frères pauvres ou affligés : la charité rétablissait en quelque sorte l'égalité des conditions. Et ce n'est point ici une vaine image dont nous repaissons notre imagination ; c'est mes frères, le fidèle tableau de ce qui a été exécuté autrefois parmi les chrétiens, dans les beaux jours de l'Eglise ; c'est ce qu'on a vu à Jérusalem. Pourquoi faut-il, ô mon Dieu ! qu'en décrivant l'état de cette Eglise naissante, je fasse un portrait si différent de ce qu'elle est aujourd'hui ? Ces beaux jours ne sont plus ; cet esprit s'est obscurci, et nous cherchons aujourd'hui le christianisme au mi-

lieu du christianisme même. Hélas ! mes frères, si les monuments sacrés de notre religion n'étaient répandus de toutes parts, si nos villes n'étaient pleines de temples consacrés au vrai Dieu, s'imagineraient-elles qu'elles sont habitées par des chrétiens ? N'y voit-on pas régner les mêmes vices qui y étaient avant qu'elles fussent éclairées de la lumière de l'Evangile ? Sont-elles moins agitées de troubles et de divisions ? le luxe y est-il moins grand ? les mœurs y sont-elles plus réglées ? ces vices, dont le nom même devrait être ignoré des chrétiens, n'y sont-ils pas répandus autant ou plus qu'ils ne l'étaient dans les villes idolâtres ? En un mot, le vrai Dieu est-il servi parmi nous avec autant de religion et d'exactitude que les fausses divinités l'étaient parmi nos aïeux ?

Si j'ai tâché, mes frères, de vous donner une légère idée des travaux de saint Denys pour établir dans les Gaules la morale des chrétiens, achevons son éloge en décrivant ce qu'il a souffert pour l'affermissement de la religion qu'il avait annoncée.

SECONDE PARTIE.

Parmi les caractères qui distinguent la religion chrétienne de toutes les sectes du monde, et qui en prouvent la divinité, il n'en est point, mes frères, de plus éclatant que la manière miraculeuse dont elle s'est établie, malgré toutes les puissances de la terre, par la mort même de ceux qui l'enseignaient, et par tous les moyens qui semblaient devoir la détruire, et qui l'oussent effectivement anéantie, si elle n'avait été l'ouvrage immortel de Dieu même. En vain toutes les nations ont-elles conspiré contre le Seigneur et contre son Christ ; malgré tous les efforts que la rage des démons leur a inspirés, elles sont devenues l'héritage de celui qu'elles persécutaient, elles ont subi le joug qu'elles voulaient anéantir. A quel point n'a pas été leur fureur contre cette religion naissante ? Pendant trois siècles entiers, les césars ont employé contre elle toute leur puissance, et se sont fait un point de politique de la bannir de leur empire. Les supplices les plus cruels ont été employés contre ceux qui en faisaient profession. Rome inondée de leur sang, crut voir revivre le temps de ses plus cruelles proscriptions ; la pitié et la compassion étaient des vertus dont on rougissait à leur égard. Les Trajan devinrent des Néron. La nature même y perdit ses droits, et vit avec horreur le père traîner au supplice ses propres enfants, et refuser à peine à sa cruauté d'en être lui-même le bourreau ; le fils, devenu parricide par religion et par piété, sacrifier aux fausses divinités le sang de ceux dont il tenait le jour. Ouvrons les annales de nos Eglises : nous y verrons ces Eglises toujours arrosées du sang de leurs premiers pasteurs ; l'histoire des premiers siècles de l'Eglise n'est presque que l'histoire de leur supplice. Ne rougissons point, mes frères, de cette origine : ces saints, en mourant ont triomphé de ceux mêmes

qui les livraient à la mort ; car ils ont fait triompher avec eux la religion pour laquelle ils souffraient ; leur sang a été une semence féconde de chrétiens, une gloire éternelle a couronné leurs travaux ; et après avoir justifié la divinité de la religion par l'héroïsme de leur patience, ils en sont devenus les puissants protecteurs.

C'est en ces deux manières que saint Denys a affermi par ses souffrances la religion qu'il avait établie par ses travaux. En expirant pour elle dans les supplices, il a rendu à sa divinité le témoignage le plus glorieux et le plus authentique ; associé ensuite à la gloire du Dieu à qui il s'était sacrifié, il l'a protégée du haut du ciel contre tous les efforts que l'enfer a faits pour la détruire. Voyons-le d'abord devant le tribunal de Fescennin, confesser hardiment Jésus-Christ, et donner à ses disciples l'exemple de la patience que le christianisme inspire à ses héros.

I. Le démon, abandonné d'une partie de ses adorateurs, inspira bientôt à ses ministres de le venger de celui qui détruisait son culte : sa jalouse fureur ne put souffrir que saint Denys lui enlevât tant de dépouilles, et il résolut de troubler, par les persécutions, les travaux de ce nouveau conquérant. On publie aussitôt parmi les gentils, qu'il est venu dans les Gaules un ennemi des dieux : des oracles trompeurs menacent les peuples des plus grandes calamités, s'ils souffrent plus longtemps ce nouveau docteur : le feu de la persécution s'allume ; le peuple demande par ses clameurs qu'on immole aux dieux de la patrie cet impie qui les a réduits en cendre. Aveugles mortels, qui étiez donc ces dieux que Denys a brûlés ; et s'ils ne sont plus, à qui sacrifiez-vous ? Des édits sanglants sont publiés contre les nouveaux chrétiens. Denys, leur chef, est proscrit particulièrement ; c'est à lui qu'on en veut : lui mort, on espère dissiper facilement le faible troupeau qu'il a rassemblé. Leur fureur les aveuglait ; ils ne savaient pas, ô mon Dieu, qu'il n'y a point de prudence, point de force qui puisse arrêter vos desseins, et que le sang de Denys allait être une source féconde de chrétiens. A la vue de ces édits, au bruit de ces clameurs qui demandaient sa mort, Denys sentit-il ébranler sa constance, chercha-t-il à se dérober par la fuite aux supplices dont il était menacé ? Non, mes frères, il attendit avec une constance héroïque qu'on vint se saisir de sa personne ; l'Esprit-Saint, qui le conduisait, lui dit intérieurement que le terme de ses travaux était proche, que le temps était venu de sceller de son sang le témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ, et, sûr de la récompense qu'il allait recevoir, il leva courageusement la tête à la vue de la persécution qui allait fondre sur lui. Vaines raisons de la prudence humaine, vous ne fûtes point écoutées. En vain lui représenta-t-on qu'il devait se conserver pour son troupeau : c'est Dieu, répondit-il, qui en est le pasteur ; il le con-

servera : mourons courageusement pour justifier notre foi, et pour faire voir aux fidèles que nous n'avons point abusé de leur crédulité, en leur annonçant pour l'avenir des biens éternels, qu'il faut acheter au prix même de notre vie. En vain lui dit-on que son corps accablé de vieillesse ne pourra résister à la rigueur des tourments : Dieu fera ma force, dit-il, il m'a défendu dans plus d'un combat soutenu pour sa gloire, et le secours qu'il m'a donné m'est un garant assuré de celui qu'il me promet. Plein de cette noble confiance, il attend au milieu de son peuple ceux qui le cherchent, et profite de ses derniers moments pour faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, ou pour lui assurer celles qu'il a faites, en les nourrissant du pain de la parole, que les saints ont toujours regardé comme le bouclier à l'épreuve de tous les traits des persécuteurs.

Enfin le moment est venu, le saint évêque est arrêté. Deux fidèles coopérateurs de son ministère, Rustique, que sa vertu avait fait élever au degré sublime du sacerdoce, Eleuthère qui, dans le troisième degré de l'ordre ecclésiastique, retraçait à l'Eglise de Paris les vertus que les Etienne et les Philippe avaient fait briller dans celle de Jérusalem, sont les compagnons de ses liens, et veulent l'être de ses souffrances. On les charge de chaînes; mais la parole de Dieu est libre jusque dans les fers; ils prêchent avec plus de force, ils conjurent, comme saint Paul, les fidèles, par leurs liens, de rester fermes dans la foi, de mettre toute leur confiance dans le Dieu qui les a appelés des ténèbres à la lumière, et de se souvenir de l'alliance qu'ils ont faite avec lui, alliance qu'ils ont confirmée tant de fois, en buvant le sang précieux qu'il a répandu pour eux, et qui doit être scellé de celui qu'ils doivent répandre pour lui.

Le vénérable vieillard paraît devant Fescennin, et c'est ici, mes frères, que commence à éclater la force dont le Dieu tout-puissant l'a rempli : c'est ici que commence à paraître la supériorité que la vertu donne aux justes sur un homme revêtu de la puissance du siècle.

L'appareil des supplices étalé devant ses yeux ne l'épouvante pas; le visage aussi serein que lorsqu'au milieu de son peuple, il rendait au Dieu immortel le tribut de ses louanges, il confesse hardiment sa foi : on eût dit, mes frères, qu'il était le juge, et Fescennin l'accusé, tant le Seigneur lui inspirait de force, tant était grande la majesté qui paraissait dans tout son extérieur. En vain le juge idolâtre essaie de le gagner par des promesses. Denys ne connaît d'autres biens que ceux de l'immortalité. *J'ai tout quitté, lui dit-il, pour suivre Jésus-Christ; j'ai abandonné mon pays et mes espérances dans le siècle pour venir l'annoncer dans ces contrées; j'ai rempli mon ministère, et mon unique désir est d'être réuni à lui.* En vain les menaces succèdent aux promesses; Denys ne craint que Dieu seul, et tout ce qui n'est

pas Dieu, n'est pas capable de l'ébranler. Enfin le juge exerce sur ce corps accablé de vieillesse les tourments et les supplices les plus cruels : rien n'ébranle sa constance. Tel qu'un rocher immobile contre lequel les flots de la mer irritée viennent se briser, sa grande âme résiste courageusement à tous les assauts qu'on lui livre, et semble se fortifier à mesure que son corps s'affaiblit. Au milieu des supplices, sur le chevalet même où ses membres sont étendus, il prêche Jésus-Christ, il encourage ses compagnons, et leur donne des instructions d'autant plus touchantes qu'elles sont accompagnées de ses exemples.

Ces instructions, mes frères, n'étaient-elles que pour ceux qui furent alors témoins de ses combats, ou n'est-ce pas aussi à nous qu'elles s'adressent? Oui, sans doute; le dernier combat de notre saint patron est pour nous une leçon de courage qui ne nous est, hélas! que trop nécessaire dans l'affaiblissement où est aujourd'hui notre foi. Car, qui est-ce qui souffre aujourd'hui quelque chose pour Jésus-Christ? qui est-ce qui ose le confesser aux dépens du plus léger intérêt? Nous ne sommes plus dans le cas de répandre notre sang pour lui : mais il est encore des occasions de lui rendre témoignage. Le temps des persécutions est passé : mais le prince des persécuteurs continue d'attaquer l'Eglise dans le temps même de la paix; sa fureur a cessé, mais ses artifices ne cessent point. La séduction des mœurs a succédé à la séduction tyrannique de la foi. Le dogme a eu ses martyrs, la vie chrétienne a encore les siens, et chaque jour offre de nouveaux genres de persécutions. Les martyrs que nous honorons ont rendu témoignage à Jésus-Christ, à la vérité de son Evangile dont ils ont annoncé les mystères, à la sainteté de sa doctrine qu'ils ont scellée de leur sang. Vivre de l'esprit de Jésus-Christ, professer ses maximes malgré les contradictions du monde, le confesser par la disposition à perdre la vie plutôt que de violer sa sainte loi; c'est le témoignage que la religion attend de nous, et sans lequel nous nous glorifions en vain d'être les enfants de ses martyrs. Au contraire, c'est renier Jésus-Christ que de rougir de son Evangile, et de manquer par respect humain aux devoirs de la religion. Fatal respect humain, tu fais aujourd'hui plus d'apostats que les supplices les plus cruels n'en ont fait dans les premiers siècles de l'Eglise.

Il est temps, mes frères, de voir nos saints martyrs consommer leur sacrifice. Le juge désespère enfin de les abattre, et pour cacher sa honte et celle de ses dieux, il ordonne leur mort. Quelle joie fut celle de ces saints, lorsqu'ils entendirent prononcer cet arrêt qui allait les réunir à Jésus-Christ, et les mettre en possession de la bienheureuse immortalité! avec quel empressement montèrent-ils sur cette montagne qui leur rappelait celle du Calvaire où leur Sauveur était mort pour eux! Je les vois oublier le poids

des années, se présenter eux-mêmes aux bourreaux qui vont leur trancher la tête, et recevoir avec actions de grâce le coup qui termine leur vie passagère, pour les introduire dans la gloire éternelle. Laissons, mes frères, les prodiges qui accompagnèrent et qui suivirent cette mort bienheureuse, et ne considérons que ce qui peut nous instruire ou nous édifier. Qu'une religion est grande, qu'elle est divine, lorsqu'elle forme de pareils héros ! Oui, je ne crains point de le répéter, vous seul, ô mon Dieu, vous seul avez pu inspirer aux saints martyrs tant de force et de constance. Il n'y a que votre grâce toute-puissante qui ait pu leur faire oublier jusqu'à l'amour même de la vie, pour confesser la religion qu'ils professaient. Quelle impression ne dut pas faire sur les fidèles la mort de ces saints pasteurs, et quel accroissement ne reçut pas leur foi, lorsqu'ils virent Denys exécuter lui-même ce qu'il leur avait enseigné tant de fois ; que ni la mort, ni les persécutions ne devaient point les séparer de la charité de Jésus-Christ. La tranquillité, la joie, qu'il fit paraître dans ce dernier moment, leur était un garant sûr de l'immortalité qu'il attendait, et qu'ils devaient espérer eux-mêmes en marchant sur ses traces. C'est depuis qu'il jouit de cette immortalité, qu'il est devenu, mes frères, le puissant protecteur de cette Eglise qu'il a fondée.

II. Telle est la foi des chrétiens. Nous croyons que les saints, immédiatement après avoir fermé les yeux à la lumière du soleil, les ouvrent à celle de Dieu même. Les insensés croient qu'ils ne sont plus, et cependant ils sont dans la paix et dans la gloire : *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.* (Sap., III, 2.) Mais dans ce séjour de gloire, au milieu de ce torrent de délices dont ils sont enivrés, ils n'oublient pas leurs frères qui combattent encore dans l'arène, et qui sont couverts de sang et de poussière ; leur âme, tout absorbée qu'elle est dans le Dieu qu'elle possède, est encore sensible à la pitié et à la compassion ; et ceux qui pendant leur vie ont travaillé à former des enfants à l'Eglise de Jésus-Christ, semblent prendre plus d'intérêt, que les autres à conserver leur ouvrage ; c'est là ce que l'Eglise catholique appelle la communion des saints. C'est donc à la puissante protection de saint Denys que la France est redevable de sa persévérance dans la foi primitive. Malgré les persécutions les plus violentes, malgré les exemples les plus séduisants, l'Eglise gallicane a conservé avec soin le précieux dépôt que ses fondateurs lui ont confié. Inviolablement attachée à la chaire de Pierre, elle a paru participer à son indéfectibilité. Rappelons-nous, mes frères, ces temps malheureux où l'Eglise de Jésus-Christ, à peine délivrée des persécutions des empereurs païens, vit son sein déchiré par des guerres intestines, lorsqu'un parti puissant se déclara l'ennemi de la divinité de Jésus-Christ, et à force de fourberies et de violences parvint à faire, en quelque façon,

conniver à ses erreurs des conciles nombreux. Il s'en fallait alors de beaucoup, sans doute, que l'erreur ne prévalût, et le corps de l'Eglise fut toujours attaché à la véritable doctrine. Mais qui est-ce qui réclama d'abord contre la surprise ? qui est-ce qui fit entendre le premier cri de la foi ? Ce fut l'Eglise gallicane. Assemblée dans les lieux mêmes qui cent ans auparavant avaient été consacrés par le sang de saint Denis, elle publia hautement la doctrine qu'il lui avait enseignée, et la foi de la Trinité pour laquelle il était mort. Dans tous les autres combats que l'Eglise catholique eut à soutenir, elle a trouvé, dans celle des Gaules, des défenseurs intrépides. Aussi, grâces immortelles en soient rendues à Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, jamais aucune erreur n'a altéré la croyance de cette Eglise jamais cette zizanie n'a pu prendre racine dans une terre arrosée du sang de saint Denis. Connaissions, mes frères, le prix de ce bonheur, et pour le mieux sentir, comparons-le avec le malheur de tant de peuples voisins qui ont cru autrefois ce que nous croyons, qui ont été comme nous, enfants de l'Eglise catholique, et qui s'en sont malheureusement séparés pour suivre des doctrines étrangères. La France est environnée, presque de toutes parts, de régions infectées du venin de l'hérésie. L'Allemagne est en proie en partie aux erreurs de Luther qu'elle a enfantées : et combien de rejetons cette tige empoisonnée n'a-t-elle point poussés ? La Suisse, les Pays-Bas, le Nord tout entier se sont laissé séduire par ces nouveaux docteurs. Que dirai-je de toi, malheureuse Angleterre, royaume si cher autrefois à l'Eglise de Jésus-Christ, si cher en particulier à l'Eglise de France ? Qui pourrait assez déplorer ton malheur, depuis que tu as abandonné le centre de l'unité ? De combien d'erreurs n'as-tu pas été le triste jouet ! Comme une paille légère est enlevée en mille manières différentes par un tourbillon de vent, de même tu t'es laissé emporter à toutes sortes de fausses doctrines. La France cependant n'a pas toujours été exempte du venin de l'hérésie ; avouons-le : c'est elle qui a produit cet hérésiarque fameux, qui enchérisant sur Luther lui-même, a donné son nom à une secte, hélas ! trop répandue. Le calvinisme a infecté nos provinces, et non content de les séduire, il les a remplies de sang et de carnage. Illustre Eglise de saint Denys, le sang qu'il a fait répandre a regorgé jusque dans vos sacrés parvis. On a vu cette religion séditeuse ébranler à la fois et l'Eglise et l'Etat. On a vu autel élevé contre autel, et des ministres sans mission oser se comparer à ceux que le Saint-Esprit a constitués évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu. Mais reconnaissez-ici, mes frères, la protection des saints patrons de ce royaume. L'hérésie a été chez nous comme ces plantes qui, quoique fort élevées, n'ont cependant qu'une racine très-faible ; ou si vous voulez, elle a été comme un torrent impétueux qui, roulant

du haut des montagnes ses eaux écumantes, ravage les campagnes, détruit, arrache, enlève ce qui s'oppose à sa fureur, et va se perdre ensuite sans laisser d'autres traces de lui-même que le souvenir des ravages qu'il a causés. La France protégée par son patron, a vomi le poison de son sein, et la religion ancienne règne seule paisiblement dans nos contrées.

L'Etat partage avec la religion la protection de saint Denis. Par combien de bienfaits ne s'est-il pas déclaré l'appui de la couronne ? C'est dans son temple auguste, c'est sur les autels élevés sur son tombeau que nos rois allaient prendre autrefois l'étendard sacré, garant de la victoire. Là ces princes religieux, humblement prosternés devant les cendres des saints martyrs, invoquaient par leur intercession le secours du Dieu des armées, et se croyaient assurés qu'il marchait lui-même à la tête de leurs troupes, lorsqu'elles combattaient sous ces enseignes sacrées. Le nom de saint Denys, prononcé dans le sort des combats, ranime le courage des Français. Combien de fois ce cri n'a-t-il pas rappelé sous nos drapeaux la victoire fugitive, et renversé les bataillons des ennemis épouvantés, comme on vit autrefois les Madianites fuir précipitamment au nom du Seigneur et de Gédéon !

Ne soyons donc point surpris du culte religieux avec lequel, de temps immémorial, tout le royaume et nos plus augustes monarques eux-mêmes ont honoré nos saints martyrs. Ce culte est aussi ancien parmi nous que la religion même. Aussitôt après qu'ils eurent consommé leur sacrifice, les fidèles s'assemblèrent sur leur tombeau pour honorer leur mémoire, et on vit bientôt après s'élever de tous côtés des temples consacrés au Seigneur sous leur invocation. Tous les lieux qu'ils ont illustrés par leur chaînes, par leurs souffrances, sont décorés avec une magnificence royale, et suffisent à peine au concours des fidèles. En un mot, c'est dans le temple fameux, dépositaire du nom et des cendres de saint Denys, qu'on porte les cendres de nos rois : c'est sous les ailes de ce saint apôtre qu'ils veulent attendre la résurrection future.

Transportons-nous en esprit, mes frères, dans ce temple auguste ; il n'est point de lieu qui puisse nous fournir tant d'instructions : nous y verrons d'un côté les restes précieux des saints martyrs, de l'autre les cendres des plus grands rois du monde. Mais quelle différence entre ces deux objets ! Les premiers, après une vie pleine d'amertume et de travaux, après une mort cruelle et ignominieuse aux yeux des hommes, sont l'objet de notre vénération et de notre culte : les autres, après avoir été élevés au faite de la gloire, après avoir rempli la terre du bruit de leurs exploits, sont l'objet de notre compassion. Nous invoquons les martyrs qui règnent avec Dieu dans le ciel ; et nous prions pour les rois qui, peut-être, expient aujourd'hui dans des flammes vengeresses, les fautes que l'élévation du trône leur a

fait commettre. Non, mes frères, il n'est point de spectacle plus touchant ni plus instructif que celui-là. C'est là qu'on apprend à juger de la véritable grandeur. Tant de rois, tant de guerriers fameux, tant de princesses aimables, qui ne sont plus aujourd'hui sous le marbre et le bronze qu'un petit monceau de cendre et de poussière, nous apprennent ce qu'il faut penser de la puissance, de la valeur, de la beauté. Mais ces saints dont les cendres précieuses sont l'objet de notre culte, que ne nous apprennent-ils pas ? ils nous reprochent notre faiblesse et notre lâcheté dans le service du Seigneur ; ils nous reprochent d'avoir dégénéré de la vertu de nos pères ; il nous demandent si nous espérons par une vie molle et voluptueuse, arriver au bonheur que leur ont procuré leurs souffrances, et si nous croyons que la gloire, qui leur a coûté tout leur sang, doive nous coûter si peu : enfin, mes frères, il nous anime à faire revivre l'esprit dont ils étaient animés. Ressuscitez-le parmi nous, Seigneur, cet esprit de force et de courage que vous avez inspiré à vos saints. Renouvelez la face de cette Eglise que vous avez comblée par leur moyen de tant de grâces et de faveurs. Rendez-lui sa première beauté, et qu'après avoir imité en cette vie les saints dont nous célébrons les triomphes, nous jouissions avec eux de votre présence que je vous souhaite, mes frères. Ainsi soit-il.

AUTRE EXORDE

Pour le jour de saint Denys (le 9 octobre).

Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea. (Ephes., V, 25.)

Il a aimé l'Eglise, et il s'est livré lui-même pour elle.

Tel est, mes frères, le grand exemple que Jésus-Christ a laissé aux pasteurs qu'il associe à son sacerdoce, à son ministère. Il a aimé l'Eglise, dit l'Apôtre, et il l'a aimée jusqu'à se livrer à la mort pour la sanctifier, pour la purifier de toute tache et de toute souillure, et la conduire enfin à la félicité et à la gloire. C'est sur ces traces du prince des pasteurs qu'a marché le saint pontife dont nous honorons en ce jour l'immortelle mémoire. Quel autre motif qu'un amour ardent pour l'Eglise de Jésus-Christ a pu le porter à quitter sa patrie, à abandonner ses biens, ses espérances, son repos, pour venir, à travers mille dangers, annoncer l'Evangile dans ces contrées encore couvertes des ténèbres épaisses de l'idolâtrie ? Non content d'y avoir répandu la semence précieuse de la foi, il l'a arrosée de son sang. Qui jamais a mieux mérité qu'on dit de lui, comme de Jésus-Christ lui-même : il a aimé l'Eglise, et il s'est livré pour elle : *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea.*

Que ne devons nous pas, mes frères, au zèle et à la charité de saint Denys, et combien sa mémoire ne doit elle pas être précieuse à nos yeux ! Si nous ne sommes plus dans les ténèbres honteuses dans lesquelles

nos pères ont été ensevelis ; si, de vils esclaves du démon, nous sommes devenus les enfants de Dieu ; si nous avons la vive et ferme espérance de cet héritage éternel et incorruptible que le Seigneur nous réserve dans le ciel, c'est par lui que nous avons reçu ces bienfaits inestimables ; notre foi est le fruit de ses travaux et de ses souffrances ; c'est lui qui, par l'Evangile, nous a engendrés à Jésus-Christ, et nous sommes les preuves subsistantes de son apostolat.

Ne nous plaignons plus que la nuit profonde des temps nous ait dérobé la connaissance des vertus et des grandes actions de saint Denys : elles sont consignées dans des monuments plus durables que le marbre et le bronze, et la religion qui subsiste encore parmi nous, nous les remet continuellement devant les yeux. Quel devait être cet homme qui a renversé dans de vastes provinces les vaines idoles, leurs temples et leurs autels ; qui a élevé sur leurs ruines la religion de Jésus-Christ ? De quelle sagesse devait-il être éclairé pour triompher de la fausse sagesse de tant de philosophes et de prêtres imposteurs, et faire embrasser à tant d'hommes superbes et voluptueux la sainte folie de la croix ? Par quelles vertus, par quels prodiges n'a-t-il pas dû étonner les peuples auxquels il était envoyé, pour les soumettre, malgré les répugnances de leur esprit et de leur cœur, à une religion dont les dogmes sont si incompréhensibles, dont la morale est si austère et si révoltante pour les passions ?

Mais je n'ai pas dessein d'entreprendre ici un éloge qui n'ajouterait rien à l'idée que vous vous êtes faite du saint apôtre de la France ; je veux, en me conformant à l'esprit dont il fut lui-même animé, augmenter, s'il est possible, vos sentiments de respect et d'amour pour l'Eglise qu'il a aimée avec tant de tendresse et d'ardeur, pour laquelle il s'est sacrifié si généreusement, dont il est devenu enfin l'un des principaux fondateurs, l'un des protecteurs les plus puissants : *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea.*

L'Eglise nous est surtout représentée dans l'Ecriture sous deux points de vue différents. Elle est la colonne et la base de la vérité, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; c'est-à-dire que l'enfer ne pourra, ni par ses artifices, ni par les violences, lui faire abandonner la foi salutaire qu'elle professe, et le dépôt précieux de la vérité qui lui est confié ; et sous ce premier point de vue, son autorité suprême exige toute notre soumission. Mais elle nous est aussi représentée comme notre mère, comme la Jérusalem céleste, comme la femme libre qui peut seule donner à Jésus-Christ des enfants de la promesse ; et sous ce second point de vue, elle mérite tout notre amour.

Voici donc, mes frères, tout le dessein de ce discours : l'étendue de la soumission que nous devons à l'Eglise considérée comme la dépositaire infailible de la vérité, sera le sujet de ma première partie ; les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise con-

sidérée comme notre mère, seront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Les deux parties comme au CAREME, col. 187.]

XXII. EXORDE

Pour le jour de saint Magloire (le 24 octobre).

SUR L'EGLISE.

Deus, docuisti me a juventute mea et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua : et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me. (*Psal.*, LXX, 17)

C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez instruit, dès ma jeunesse, et je publierai les merveilles que vous avez opérées jusqu'à présent en ma faveur. Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, dans ma vieillesse et dans mon âge avancé.

Ce n'est point seulement en son propre nom que parle ici le Prophète ; ces paroles, dit saint Augustin, sont celles de l'Eglise même et du corps mystique de Jésus-Christ : *Vox ista unius cujusdam magni hominis est, vox est Ecclesiæ.* Oui, mes frères, c'est l'Eglise qui dans ces paroles rend grâce à son divin fondateur de la protection puissante qu'il lui a accordée dans tous ses âges, et non-seulement dans les jours fortunés de sa jeunesse, où elle paraissait dans toute sa force et dans tout son éclat, lorsque des prodiges sans nombre attiraient à elle tous les peuples de la terre ; lorsque ses martyrs affrontaient pour la gloire de Jésus-Christ les supplices et la mort ; lorsque ses enfants étonnaient l'univers par leurs vertus ; non-seulement enfin lorsqu'elle avait pour ministres les apôtres mêmes du Seigneur : *Non solum in juventute, quando Petrus, quando primi apostoli ministraverunt ;* mais même dans ces temps malheureux où la charité est si refroidie, et la cupidité si enflammée ; dans cette lie des siècles ; en un mot, dans cette vieillesse de l'Eglise. Elle est toujours assistée et gouvernée par Jésus-Christ ; toujours fidèle dépositaire des instructions qu'elle a reçues de lui ; toujours annonçant les merveilles du Seigneur, et prouvant par sa propre existence que les puissances du monde et de l'enfer ne peuvent rien contre le Dieu fort, le Dieu tout-puissant qui l'a établie : *Etiam procedente ætate, ipse, id est, unitas tua, corpus tuum, annuntiabo mirabilia tua.* Ne vous scandalisez donc pas, mes frères, d'entendre parler ici de la vieillesse de l'Eglise ; ne croyez pas que l'état d'affaiblissement où elle paraît être annonce sa fin et sa mort prochaine : *intendat charitas vestra quia dixit, senectutem, ne putetis et mortem.* Non, l'Eglise ne périra jamais ; jamais elle ne cessera d'être l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ et la maîtresse infailible des nations. Dans sa vieillesse même, elle sera comblée des plus abondantes bénédictions : *Senectus mea in misericordia uberi.* (*Psal.* XCI, 11.) Toujours belle et toujours féconde, elle portera dans cette heureuse vieillesse des fruits dignes de ses premières années : *Adhuc multiplicabuntur in senecta uberi.* (*Ibid.*, 15.)

Pour être assuré de cette perpétuité, de cette indéfectibilité de l'Eglise, il suffit, mes frères, de faire attention aux oracles des prophètes et aux promesses de Jésus-

Christ. Mais par combien d'autres preuves le Seigneur n'a-t-il pas soutenu notre foi sur ce point important ? C'est pour affermir cette foi qu'il a, d'âge en âge, suscité dans son Église des hommes dignes des temps apostoliques. De ce nombre a été, sans doute, le saint pontife dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Né au milieu d'un peuple nouvellement éclairé des lumières de l'Évangile, il parut dans l'Église comme une de ces plantes que produit une terre neuve et cultivée pour la première fois ; et soit que dans une solitude profonde il cherchât à se soustraire aux regards des hommes, soit que trahi par l'éclat même de sa vertu, il en fût arraché pour être placé sur le siège épiscopal, il fut le modèle de la perfection à laquelle la grâce de Jésus-Christ peut nous élever. Je n'entreprendrai point, mes frères, de vous faire ici le détail des vertus par lesquelles saint Magloire honora son ministère ; je reviens à l'Église qu'il a édiflée par sa charité, qu'il a illustrée par ses miracles, et qui le regarde comme un des anneaux de cette chaîne sacrée qui a fait passer depuis les apôtres jusqu'à nous le dépôt précieux des mœurs et de la doctrine apostolique. Vous inspirer pour elle de nouveaux sentiments de respect et d'amour, c'est entrer dans les vues de ce saint pontife, et ajouter, s'il est possible, de nouvelles délices à celles dont il jouit dans le sein même de Dieu.

L'Église, mes frères, a des droits et une autorité qui lui sont propres, et des caractères qui la distinguent. C'est en vous développant ses droits dans la première partie, ses caractères dans la seconde, que j'entreprends de déterminer vos devoirs envers elle. *Ave, Maria.*

[Les deux parties se trouvent au Sermon du quatrième dimanche de Carême, CAREME, col. 377.]

FIN DE LA PÉRORAISON.

Veillez, Seigneur, sur cette pépinière de ministres, de prêtres, de pontifes qui sont ici à l'ombre de votre sanctuaire, et sous les ailes de la piété. Que ces lévites, sur lesquels votre Église fonde de si douces espérances, se remplissent de plus en plus de l'esprit que vous avez vous-même répandu sur la congrégation célèbre à laquelle vous les avez confiés, et qu'ils deviennent aussi capables de défendre la foi, que de faire reflourir la discipline. Protégez votre Église, ô mon Dieu, gouvernez-la, pacifiez-la, étendez-en les bornes, réparez-en les brèches ; unissez par les liens indissolubles de la charité et de la subordination, tous les ordres de la hiérarchie, tous les pasteurs et tous les peuples ; sanctifiez votre troupeau dans la vérité, perfectionnez-le dans la charité, couronnez-le dans la gloire. Ainsi soit-il.

XXIII. EXORDE

Pour le jour de saint Crépin et saint Crépinien (le 23 octobre).

SUR LA RELIGION.

Cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras ; quoniam charissimi nobis facti estis. (I Thess., II, 8.)

Nous souhaitions avec ardeur vous donner non-seulement la connoissance de l'Évangile de Dieu, mais encore notre propre vie ; tant était grand l'amour que nous vous portions.

Tels étaient, à l'exemple du grand Apôtre, les sentiments des saints martyrs qui sont en ce jour l'objet de notre vénération et de notre culte. Embrasés du feu de la charité, ils avaient conçu pour des peuples engagés dans les ténèbres de l'idolâtrie un amour sincère, une tendre compassion ; et non contents de les avoir amenés à la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, leur désir le plus vif était de s'immoler eux-mêmes sur la victime et le sacrifice de leur foi.

Combien d'autres traits de conformité n'apercevons-nous pas, mes frères, entre nos illustres patrons et l'Apôtre des gentils. Comme lui, ils ont méprisé tous les avantages que le monde leur offrait ; ils les ont regardés comme de la boue en comparaison de la science sublime de Jésus-Christ : comme lui, ils se sont dévoués à étendre le royaume de Dieu dans de vastes contrées que le démon tenait encore sous son dur esclavage : comme lui ils pouvaient dire aux fidèles instruits par leurs soins, qu'ils n'avaient été à charge à personne, qu'ils n'avaient rien exigé d'eux que la fidélité à obéir au Seigneur, et que leurs propres mains leur avaient fourni les besoins d'une vie simple et frugale : comme lui enfin, ils ont scellé de leur sang la foi qu'ils avaient annoncée, et donné aux hommes l'exemple de cette charité que ni les persécutions, ni les tourments, ni la mort même ne peuvent ébranler.

C'est pour nous, mes frères, que le Seigneur avait donné à saint Crépin et à son digne frère, cet esprit de force et de courage ; ce sont eux qui par l'Évangile nous ont engendrés à Jésus Christ, et notre foi est la preuve encore subsistante de leur apostolat. Quels sentiments d'admiration et de reconnaissance ne doit pas exciter dans nos cœurs le souvenir de leur zèle et de leur charité ! quelles actions de grâces ne devons-nous pas au Dieu plein de miséricorde, qui par eux a fait luire sur nous les premiers rayons de son admirable lumière, et nous a rendus participants de l'alliance sainte à laquelle nous étions étrangers !

Mais tandis que nous célébrons les triomphes des saints martyrs qui ont établi parmi nous le christianisme ; tandis que par la vue des récompenses dont ils jouissent, nous nous excitons à imiter leur foi et leurs vertus, des hommes audacieux semblent vouloir détruire le fruit de leurs travaux. Une orgueilleuse indépendance s'empare des esprits, et les soulève contre cette religion qu'ils ont prêchée avec tant de zèle ; qu'ils ont prouvée par leurs miracles ; qu'ils ont

arrosée de leur sang et de leurs sueurs ; qu'ils ont fait triompher avec tant de gloire des passions, des préjugés, de la puissance du monde. Un grand nombre d'hommes téméraires abandonnent dans leur cœur cette religion de nos pères, et peut-être y en a-t-il un plus grand nombre encore qui, sans être incrédules, ont la malheureuse vanité de vouloir le paraître, et regardent comme une faiblesse honteuse de se soumettre au joug salutaire de la foi.

« Je veux, mes frères, vous prémunir contre ce déplorable aveuglement, non pas en combattant directement l'impiété, que vous détestez sans doute comme un vice de l'esprit et du cœur, ou en rassemblant cette multitude de preuves triomphantes sur lesquelles le christianisme est appuyé ; mais en mettant sous vos yeux ce caractère intrinsèque de grandeur et de divinité que porte la religion, et que ses ennemis eux-mêmes sont souvent forcés d'y reconnaître, caractère qui résulte de la sublimité de ses dogmes, et de l'excellence de sa morale. Pourrais-je rendre à nos saints martyrs un hommage qui leur soit plus agréable, qu'en vous remettant devant les yeux les hautes prérogatives de cette religion, dont l'établissement a été l'objet de leurs désirs et le prix de leurs souffrances ?

(Nous n'avons pu recouvrer le *Sermon sur la religion*.)

XXIV. EXORDE

Pour le jour de saint Charles

(le 4 novembre).

SUR L'EGLISE.

Deus, docuisti me a juventute mea et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua, et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me. (Psalm. LXX, 17.)

C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez instruit dès ma jeunesse, et je publierai les merveilles que vous avez opérées jusqu'à présent en ma faveur. Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, dans ma vieillesse et dans mon âge avancé.

[Le premier paragraphe est le même que celui de saint Magloire. — Voir col. 802.]

Quelle preuve plus sensible de la vérité de ces promesses que le saint pontife qui est en ce jour l'objet de notre vénération ! Né dans un siècle pervers, où l'éclat de l'Eglise semblait entièrement obscurci, où elle était attaquée au dehors par les schismes et les hérésies, au dedans par la licence et la corruption des mœurs, saint Charles ne parut-il pas destiné à la consoler de tous ses maux et de toutes ses pertes ? ne rétablit-il pas au milieu d'elle la pureté et l'austérité des mœurs qu'on avait admirées dans les premiers siècles ? n'eut-il pas tout le zèle et toute la charité des premiers apôtres qui l'avaient établie ; et l'Eglise, en un mot, ne crut-elle pas revoir encore sur le siège de Milan, les Barnabé et les Ambroise !

Ministres des autels, pouviez-vous choisir un modèle plus accompli, un protecteur plus puissant ? Ah ! puisse le Dieu de miséricorde, qui l'a donné à son Eglise pour en être la consolation et la gloire, vous remplir de son esprit ! puissiez-vous imiter son zèle pour

la discipline ecclésiastique, sa vigueur à maintenir les saintes règles de la pénitence, sa fermeté à résister au mal et à l'iniquité, sa charité sans bornes, qui l'a rendu le père des pauvres, le soutien des faibles, le consolateur des affligés, qui dans les horreurs de la famine et de la peste lui a fait sacrifier ses biens, sa santé, sa vie, pour le salut de son cher troupeau !

Que ne puis-je, mes frères, vous offrir ici le tableau de tant de vertus et de grandes actions ! Mais je n'ai pas dessein d'entreprendre un éloge dans lequel je serais toujours infiniment au-dessous de mon sujet. Je reviens à l'Eglise même, en faveur de laquelle le Seigneur avait comblé saint Charles de tant de grâces et de faveurs, et je veux, avec l'aide du Seigneur, augmenter, s'il est possible, vos sentiments d'amour et de respect envers elle. L'Eglise nous est surtout représentée sous deux points de vue, etc.

[Voyez le *Sermon du quatrième dimanche de Carême*, CARÊME, col. 377.]

AUTRE EXORDE

Pour le même jour.

SUR L'AUMONE.

Fecit mirabilia in vita sua, et elemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. (Eccli., XXXI, 11.)

Il a fait pendant sa vie des choses admirables, et toute l'assemblée des saints publiera ses aumônes.

C'est l'éloge que fait l'Ecriture d'un homme riche et puissant, qui s'est conservé pur et sans tache au milieu des objets les plus séduisants ; qui n'a ni cherché à augmenter ses richesses, ni placé sa confiance dans celles qu'il possédait ; qui a été exposé à mille occasions de transgresser la loi du Seigneur, et qui l'a toujours observée avec fidélité ; dont la vertu enfin a été mise à toutes sortes d'épreuves, et en a toujours triomphé. Un tel homme, nous dit-elle, jouira d'une gloire éternelle, et son bonheur est affermi pour toujours dans le Seigneur.

Mais, ajoute l'auteur sacré, où trouverons-nous un homme à qui nous puissions appliquer cet éloge : *Quis est hic et laudabimus eum ? Eccli., XXXI, 9.* Le voici, mes frères, je ne crains point de l'avancer : le voici dans le saint pontife dont le culte nous rassemble. Quelle vie offre à nos yeux des merveilles plus éclatantes ; et qui jamais a mieux mérité que l'Eglise publiât jusqu'à la fin des siècles ses aumônes et ses bienfaits.

Quand je parle des merveilles de la vie de saint Charles, ne vous figurez pas des malades guéris, des morts ressuscités, des fleuves arrêtés dans leur course, des montagnes transportées : non ; ce n'est point par de tels miracles que le Seigneur a voulu l'illustrer aux yeux des hommes ; c'est par des prodiges dans l'ordre de la grâce, et semblables à celui qui étonnait pour ainsi dire l'auteur sacré dont je viens d'emprunter les paroles. Une vie pure et innocente, au milieu des désordres d'un siècle pervers et corrompu ; l'amour de la pauvreté, au milieu des richesses les plus abondantes ;

l'humilité, sous la pourpre; la simplicité, la droiture, l'austérité, dans le sein d'une cour devenue le centre de l'iniquité et de la volupté: un homme qui, dans l'âge des plaisirs, s'arrache aux délices de Rome, se dépouille de tout l'éclat dont il est environné, abandonne le trône auprès duquel il est assis, s'éloigne d'un oncle qui partage, pour ainsi dire, avec lui les honneurs de la tiare; et cela pour aller se consacrer aux soins les plus pénibles du ministère apostolique; pour aller, au péril de sa vie, chercher dans des rochers escarpés, à travers les neiges et les frimas, des brebis qui, depuis longtemps, ne connaissaient plus leur pasteur: voilà ce qui fit l'étonnement de son siècle, peu accoutumé à de pareils exemples; voilà ce qui fait encore l'admiration du nôtre, et le sujet de nos justes éloges. Et combien d'autres merveilles ont suivi ces premiers prodiges de la grâce! Charles prend en main le gouvernement de son Eglise; et aussitôt elle reprend une face nouvelle. Cette terre, si longtemps couverte de ronces et d'épines, produit des fruits abondants de piété et de justice. La vertu et l'innocence reparaissent dans le sanctuaire: la pénitence rentre dans les asiles d'où la licence l'avait bannie; et Milan croit voir revenir le temps heureux des Ambroise et des Barnabé.

Que dis-je, mes frères? ce n'est point à cette Eglise que se borne le zèle de saint Charles: les limites de ce vaste diocèse sont encore trop resserrées pour le contenir. Il jette ses regards sur l'Eglise universelle; et quels avantages ne lui procure-t-il pas? Par lui, elle voit terminer le saint concile de Trente, et publier ses décrets aussi redoutables au relâchement qu'à l'hérésie: par lui, se forment de toutes parts des pépinières de ministres pieux et éclairés: par lui, l'on voit renaître l'usage de ces conciles que la sainte antiquité jugeait autrefois si nécessaires: par lui, enfin, la pénitence reprend une nouvelle vigueur; et cette lie des siècles recouvre les débris précieux de la discipline des premiers temps. Voilà, mes frères, ce qui rendra la mémoire de saint Charles aussi immortelle que l'Eglise elle-même: voilà les merveilles qu'on publiera de lui jusqu'à la fin des siècles.

Et que ne dira-t-on point de l'amour tendre qu'il avait pour les pauvres, des sacrifices qu'il a faits en leur faveur, des aumônes immenses qu'il leur a prodiguées? On lira avec admiration dans les fastes de l'Eglise, qu'il fut le père des pauvres, le soutien des faibles, l'appui et le consolateur de tous les malheureux; qu'il ne se contenta pas de consacrer à leurs besoins les revenus ecclésiastiques dont il était comblé: en cela, mes frères, il n'eût rempli qu'un devoir de justice; et il est plus digne de nos éloges, pour avoir rejeté ceux que l'aveugle tendresse de son oncle avait accumulés sur sa tête, que pour en avoir fait l'usage le plus légitime; on lira, dis-je, avec

admiration, qu'il alla jusqu'à vendre l'héritage de ses pères, et les vastes domaines qu'ils lui avaient laissés; qu'il se fit pauvre lui-même pour soulager les malheureux; que dans les horreurs de la peste et de la famine, il se donna pour ainsi dire lui-même, et affronta mille fois la mort pour le salut de son troupeau. C'est à ces titres que l'Eglise le mettra toujours au nombre de ses plus grands évêques et de ses plus précieux ornements: *Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum.*

Que ne puis-je, mes frères, vous exposer en détail les merveilles que je viens de faire passer si rapidement sous vos yeux? que ne puis-je consacrer à ce réparateur des ruines de l'Eglise, le tribut de louanges que vous lui décernez dans vos cœurs! Mais si des circonstances particulières me privent de cette consolation, je veux, mes frères, offrir à cette âme dévorée du feu de la charité, un hommage qui lui sera plus agréable encore; je veux vous parler de l'aumône qu'il a pratiquée avec tant de générosité, et vous intéresser en faveur des pauvres qu'il a aimés avec tant de tendresse, et qui trouvent encore ici, sous sa protection, un asile assuré contre les misères de la vie. Pauvres de Jésus-Christ, qui jouissez dans cette retraite des bienfaits de la Providence, c'est à saint Charles que vous les devez. C'est lui qui a donné à l'univers la première idée de ces maisons de charité; c'est lui qui leur a donné leur forme et leur consistance, et la vraie manière d'honorer ce grand serviteur de Dieu, c'est de contribuer par d'abondantes aumônes, à soutenir des établissements qui lui ont été si chers.

Il n'est sans doute personne qui ne regarde l'aumône comme une œuvre louable et méritoire, etc.

[Le reste comme l'AVENT, col. 144.]

XXV. EXORDE

Pour le jour de saint Martin (le 11 novembre).

SUR LE DÉSIR DU CIEL.

Coarctor e duobus; desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius; permanere autem in carne, necessarium propter vos. (*Philip.*, 1, 23.)

Je me sens pressé des deux côtés. Je désire être dégagé de mes liens et être avec Jésus-Christ, et c'est ce qui m'est le plus avantageux; mais il est nécessaire pour vous que je demeure sur la terre.

Tels étaient, mes frères, les sentiments qu'avait hérités du grand Apôtre le saint pontife dont le culte nous rassemble. Dans ce moment si désiré où il est près d'obtenir la récompense de ses longs travaux; tandis que, les yeux tournés vers le ciel, il considère avec complaisance le chemin par lequel son âme va s'y élever; tandis que, plein d'une noble confiance dans la miséricorde et la justice du bon Maître qu'il a servi, il brave les derniers efforts et la rage impuissante de l'ennemi de son salut; il aperçoit autour de la cendre sur laquelle il veut expirer, ses disciples fondant en larmes; ils sentaient comme vous, mes frères, le prix de la grâce que le Seigneur fait à son peuple,

lorsqu'il lui donne un pasteur selon son cœur : ils éprouvaient les sentiments dont vous seriez pénétrés vous-mêmes, si vous vous voyiez sur le point d'être séparés de celui dont les lumières vous conduisent avec tant de sûreté dans les voies du salut (8), dont la charité embrasse tous vos besoins, dont les vertus répandent en tant de lieux la bonne odeur de Jésus-Christ. A cette vue, Martin sent émouvoir ses entrailles paternelles ; le feu de sa charité reprend une nouvelle ardeur, il oublie ses plus chers intérêts pour ne penser qu'à ceux du troupeau qu'il a aimé avec tant de tendresse. O mon Dieu ! s'écrie-t-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point de travailler pour son utilité, que votre sainte volonté soit accomplie : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem ; fiat voluntas tua.*

Il était sans doute nécessaire à l'Eglise, cet homme que la Providence lui avait donné pour être son appui ; cet homme rempli de l'esprit de Dieu, qui avait précipité la ruine de l'idolâtrie et arrêté le torrent impétueux de l'arianisme ; cet homme fidèle aux maximes de Jésus-Christ, qui joignait au zèle le plus ardent la douceur la plus inaltérable ; aussi empressé pour gagner et convaincre les hérétiques, qu'éloigné de les aigrir et de les persécuter ; cet homme qui avait maintenu avec tant de force la discipline de l'Eglise et l'honneur du sacerdoce ; cet homme enfin, à la voix duquel les éléments obéissaient, les maladies fuyaient, les morts sortaient de leurs tombeaux. Oui, un tel homme était nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais quel sacrifice ne lui faisait-il pas en consentant à demeurer encore au milieu des dangers et des tentations de ce monde ? Il lui immolait les plus vifs désirs de son cœur ; et saint Bernard ne craint point de comparer ce sacrifice à celui qu'offrit Abraham, lorsqu'il fut prêt à égorger son fils, l'unique héritier des promesses.

Est-ce là, mes frères, l'image de nos dispositions ? Si nous désirons de prolonger notre séjour sur la terre, est-ce la charité seule qui forme en nous ce désir ? ne vient-il pas au contraire de ce que nous nous plaçons dans ce lieu d'exil, de ce que nous le regardons comme notre demeure permanente et notre véritable patrie ? Telle est la différence déplorable qui se trouve entre nos sentiments et ceux des saints : si nous voyons approcher la fin de notre carrière mortelle, nous avons besoin de toute notre résignation pour recevoir sans murmure le coup qui doit la terminer ; nous consentons à quitter la terre, mais nous ne le désirons pas. Saint Martin, au contraire, désirait avec ardeur d'être avec Jésus-Christ, il comprenait que c'était ce qu'il y avait pour lui de plus avantageux : *Dissolvi et esse cum Christo multo magis melius* (Philip., I, 23) ; et il faisait consister sa résignation et sa

patience à recevoir avec soumission l'ordre qui lui eût été donné de demeurer sur la terre.

Faisons enfin cesser une différence si sensible : consentons à voir prolonger notre exil, si le Seigneur l'ordonne ; mais que tous nos désirs soient pour la patrie que la foi nous promet.

Ce sont, mes frères, ces saints désirs que je veux aujourd'hui, avec la grâce du Seigneur, m'efforcer d'exciter de plus en plus dans vos cœurs. Que somme-nous sur la terre, et quel est l'état d'un véritable chrétien dans le monde ? ce sera le sujet de ma première partie. Que serons-nous dans le ciel, et quelle espèce de félicité nous y attend ? ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

[Les deux parties du Sermon sur le désir du ciel, CARÊME, col. 289.]

XXVI. EXORDE

Pour le jour de Saint-Brice (le 13 novembre).

SUR LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET
L'ADVERSITÉ DES JUSTES.

Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in multa sapientia, in tribulationibus, in castitate, in scientia, in longanimitate, in charitate non ficta, per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam. (II Cor., VI, 4.)

Agissons en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous rendant recommandables par une grande patience dans les maux et dans les extrêmes afflictions, par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par une charité sincère..... parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation.

Voilà, mes frères, une partie des traits sous lesquels l'Apôtre nous représente un parfait ministre de Jésus-Christ. Pour vous faire comprendre en quel degré ces qualités se sont trouvées réunies dans le saint pontife dont le culte nous rassemble, il suffirait peut-être de vous dire que dans le plus beau siècle de l'Eglise, dans ce temps où le nom de chrétien et celui de saint étaient synonymes, et où les ministres des autels étaient aussi élevés au-dessus du commun des fidèles par l'éminence de leurs vertus que par l'excellence de leur caractère, il fut choisi par les vœux unanimes du clergé et du peuple, pour remplir un des premiers sièges des Gaules, pour succéder au plus saint évêque que la Providence leur eût encore accordé ; en un mot, pour consoler l'Eglise de Tours de la perte qu'elle avait faite du grand, de l'inimitable saint Martin.

Oui, mes frères, les larmes que cette Eglise répandit à la mort de ce grand thaumaturge se séchèrent, lorsqu'elle vit saint Brice le remplacer sur le trône épiscopal. Ses fidèles disciples, qui craignaient avec tant de raison que les loups dévorants ne vinssent après sa mort ravager son troupeau, firent succéder la plus douce confiance à leurs vives alarmes, lorsqu'ils le virent sous la conduite de ce pasteur vigilant et éclairé ; et Martin lui-même quitta sans regret ce peuple qui lui était si cher, lorsque l'esprit de Dieu lui eut révélé que Brice en

(8) M. de Fitzjames, évêque de Soissons.

serait après lui le consolateur et le père. Encore une fois, mes frères, quelle idée toutes ces circonstances réunies ne nous donnent-elles pas de la vertu, de la science, de la charité de votre saint patron?

Mais comment a-t-il pu être exposé à toutes ces tribulations que nous lisons dans l'histoire de sa vie? comment une vie si pure-a-t-elle pu être noircie par la calomnie? comment un tel évêque a-t-il été réduit à l'humiliante nécessité de se défendre contre les accusations les plus odieuses? comment a-t-il même succombé sous ces injustes accusations, et s'est-il vu contraint de descendre pendant plusieurs années d'un siège sur lequel il avait fait briller tant de vertu? Était-ce, ô mon Dieu! pour lui faire expier les fautes par lesquelles il avait lui-même exercé dans sa jeunesse la patience de son saint prédécesseur? ou n'était-ce pas plutôt pour le faire entrer dans l'ordre général qui range tous vos saints sous le joug de la croix, et pour joindre ce grand exemple à tant d'autres qui nous apprennent que la paix que le Seigneur nous a laissée n'est pas celle que le monde peut nous donner, et que les biens, les richesses, l'estime de ce monde trompeur ne sont pas dignes d'être la récompense de la vertu?

Cependant, mes frères, malgré ces exemples frappants et multipliés, nous avons peine à concevoir cette union presque inséparable de la vertu et de l'adversité. Pourquoi, disons-nous, les plus sages et les plus vertueux des hommes n'en sont-ils pas aussi les plus heureux? pourquoi, tandis que l'impie marque tous ses jours par de nouveaux succès, le juste traîne-t-il souvent dans les humiliations et les douleurs une vie triste et languissante? Pour résoudre ce grand problème, je ne vous renverrai pas à ce jour de vengeance dans lequel le Seigneur rendra à chacun selon ses œuvres; je ne vous dirai pas que ce désordre apparent est une des preuves les plus certaines d'une autre vie, dans laquelle le vice sera puni et la vertu récompensée : je vous dirai que dès à présent la justice de Dieu s'exerce sur les bons et sur les méchants d'une manière très-véritable, quoique moins sensible à nos yeux. Je vous dirai, en un mot, que les méchants ne sont pas heureux lorsqu'ils paraissent comblés de richesses et de plaisirs : ce sera le sujet de ma première partie; que les justes ne sont point véritablement malheureux, lors même qu'ils paraissent accablés sous le poids de l'adversité : ce sera le sujet de la seconde. Telle est, mes frères, l'instruction importante que je vais substituer à un éloge qui n'ajouterait rien aux sentiments de respect, de vénération et de confiance que vous avez conçus pour votre saint patron. *Ave, Maria.*

[Les deux parties comme à l'AVENT, col. 168.]

XXVII. EXORDE

Pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge (le 21 novembre).

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Adducentur Regi virgines post eam; afferentur in lætitiâ et exultatione. (Psal. XLIV, 15.)

Des vierges viendront après elle se présenter au Roi; elles s'offriront à lui avec des transports de joie et d'allégresse.

C'est en ce jour, Mesdames, que s'accomplit véritablement cet oracle du Prophète. La plus pure de toutes les vierges, une créature destinée à être un jour la mère du Seigneur, vient se consacrer à ce Dieu qui l'a prévenue de ses plus tendres faveurs; elle vient, guidée par l'Esprit-Saint dont elle est remplie, s'unir pour jamais à l'Époux céleste qu'elle a choisi et pour lequel son cœur est embrasé de l'amour le plus vif; et je vois sur ses traces une multitude de vierges imitatrices de sa généreuse résolution, qui viennent, comme elle, se consacrer au Roi immortel, et renouveler le sacrifice qu'elles lui ont fait de leur cœur et de tout leur être. Avec quelle joie ne resserrent-elles pas les nœuds sacrés qui les unissent à lui! avec quels sentiments d'allégresse ne prononcent-elles pas de nouveau les vœux par lesquels elles l'ont choisi pour leur époux, pour leur partage, pour leur unique bien. Oui, c'est là ce que voyait en esprit le prophète du Seigneur, lorsqu'il se représentait l'Épouse du Roi des rois assise avec lui sur le trône, et lui présentant ses compagnes enflammées comme elle-même d'un chaste amour pour le plus beau des enfants des hommes : *Adducentur Regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi.*

Fidèles épouses de Jésus-Christ, avec qu'elle complaisance sa sainte mère ne lui offre-t-elle pas le sacrifice que vous renouvez en ce jour sous sa protection! Elle retrouve en vous des imitatrices, non-seulement de ce dévouement parfait, de cette même consécration dont elle nous a donné les premiers exemples et que l'Eglise honore dans ce jour solennel, mais encore de sa compassion, de sa tendre charité pour les malheureux. N'est-ce pas, en effet, la charité la plus héroïque qui vous a portées à préférer à des retraites paisibles cet asile affreux de toutes les misères humaines, qui vous a rendues aussi jalouses du titre de servantes des pauvres de Jésus-Christ que de celui de ses épouses; qui vous a fait embrasser des travaux si pénibles, si révoltants pour la nature, si éloignés du genre de vie auquel la fortune et l'éducation semblaient vous avoir destinées? Ah! puisse cette charité devenir de jour en jour plus forte et plus abondante! puisse-t-elle ranimer celle qui s'éteint de plus en plus dans le monde! puisse-t-elle condamner toujours la lâcheté, la fausse délicatesse des chrétiens de ce temps!

C'est sous les auspices de Marie que vous êtes entrées dans cette sainte carrière; c'est sur ses traces que vous voulez y marcher;

c'est par son intercession puissante que vous espérez obtenir du Dieu des miséricordes les grâces qui vous sont nécessaires pour y persévérer. Souffrez donc, Mesdames, que je vous la représente ici comme votre protectrice et votre modèle?

Mais qui me donnera de vous exposer dignement les grandeurs de Marie qui sont le fondement de votre confiance, et ses vertus que j'ose vous proposer pour modèle? Je le dis avec saint Bernard : Il n'est point de sujet que je traite avec plus d'inclination et de plaisir; et il n'en est point non plus qui m'inspire tant de crainte que les louanges de Marie : *Non est quod me magis delectet, sed nec quod terreat magis, quam de gloria Virginis matris habere sermonem.* Puisse l'Esprit-Saint, qui l'a comblée de ses grâces, mettre dans ma bouche des paroles dignes de célébrer ses dons en elle! puisse-t-il vous apprendre lui-même à l'honorer comme la puissante protectrice de laquelle vous devez tout espérer, comme le modèle que vous devez vous efforcer d'imiter. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie elle-même. *Ave, Maria.*

[Le Sermon sur la sainte Vierge n'a pu se retrouver.]

XXVIII. EXORDE

*Pour le jour de Saint-Severin, solitaire
(le 24 novembre);*

Prêché probablement à Saint-Severin.

SUR LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET L'ADVERSITÉ DES JUSTES.

Circumierant egentes, angustiiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus, in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis et cavernis terræ. (Hebr., XI, 37.)

*Les saints ont été errants, abandonnés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. Ils ont passé leur vie dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les an-
tres et dans les cavernes de la terre.*

C'est ainsi, mes frères, que l'Apôtre nous décrit la vie des saints et des prophètes du Seigneur; et sous ces traits vous reconnaissez aussi sans doute celle du saint solitaire qui est en ce jour l'objet de votre vénération et de votre culte. Les afflictions ont donc été dans tous les temps le partage des justes; elles ont donc toujours caractérisé les saints dans l'une et l'autre alliance. Jamais le monde n'a été digne des amis de Dieu; jamais ses biens frivoles n'ont été dignes de devenir la récompense de leurs vertus.

Cependant, mes frères, malgré ces exemples frappants, la raison humaine a peine à concevoir cette union presque inséparable de la vertu et de l'adversité. Pourquoi, me direz-vous, les plus sages et les plus vertueux des hommes n'en sont-ils pas les plus heureux?

[Le reste comme au CARÊME, col. 402.]

XXIX. EXORDE

Pour le jour de Sainte-Catherine (le 23 novembre.)

Célébrer les louanges des saints au milieu des saints mystères, rappeler le souvenir de

leurs vertus, de leurs combats, de leurs triomphes, devant l'autel même du Dieu qui les a sanctifiés, et qui les a fait vaincre, c'est un usage que nous tenons de nos pères dans la foi, et un des moyens les plus efficaces dont l'Eglise se soit toujours servie pour ranimer dans les chrétiens les sentiments de piété et de religion, qui s'affaiblissent tous les jours si sensiblement. Avec quelle joie, mes frères, ne m'acquitterais-je pas de ce tribut de louanges envers l'auguste martyre que la divine Providence vous a donnée pour patronne, si ses actions nous étaient aussi connues que son nom est célèbre et son culte répandu dans toute l'Eglise du Seigneur! Mais vous le savez, la même antiquité, qui rend ce culte si vénérable, nous dérobe la connaissance des faits héroïques qui le lui ont fait mériter; et le respect que nous devons à la vérité ne nous permet pas de mêler des fables ou des traditions incertaines aux actions de grâces que nous rendons au Très-Haut, pour la gloire dont il a couronné une de ses plus illustres épouses. Qu'il nous suffise donc de savoir que, depuis l'orient jusqu'à l'occident, et depuis une longue suite de siècles, l'Eglise fait profession d'honorer, dans sainte Catherine, les lis de la virginité avec les roses et les palmes du martyre, et qu'elle la regarde comme un de ces vases choisis qui font l'ornement de la maison du Seigneur, et que sa main a formés avec complaisance, pour résister au choc de toutes les passions, et vaincre les puissances du monde avec d'autant plus de gloire qu'ils semblent n'être en eux-mêmes que faiblesse et fragilité.

Oui, mes frères, votre sainte patronne a vaincu le monde, avec ce qu'il a tout à la fois de plus attrayant et de plus redoutable. La grâce du Seigneur l'a fait triompher des erreurs, des terreurs, des plaisirs de ce monde pervers : de ses erreurs, en lui faisant connaître la vérité dans un temps où l'univers était encore couvert des plus épaisses ténèbres, où les hommes, d'ailleurs les plus éclairés, prostituaient leur encens, leur culte à de vaines idoles ou à des dieux couverts d'infamie, et adoraient ce qu'ils auraient rougi d'imiter. De ses plaisirs, en la rendant immuable dans la résolution qu'elle avait prise de consacrer au Seigneur sa virginité, et de n'avoir point d'autre époux que celui qui, dès l'enfance, l'avait prévenue du charme invincible de sa grâce; en la rendant insensible à toutes les promesses par lesquelles on s'efforça de la séduire; enfin de ses terreurs, en lui faisant braver courageusement les supplices et la mort cruelle que ses lâches et barbares persécuteurs lui firent souffrir. Voilà ce que nous savons certainement; et n'en est-ce pas assez pour exciter notre admiration et nos louanges? Qu'elle ait joint à ces dons de la grâce une pénétration, une étendue de connaissances presque inouïe dans les personnes de son sexe; qu'elle ait confondu, dans des disputes publiques, les philosophes qui osèrent devant elle attaquer la foi : ce sont

les ornements de son triomphe et de faibles accessoires de sa victoire, et nous pouvons imiter sur ces faits le silence de l'antiquité, sans rien diminuer de sa véritable gloire. Eût-elle seulement paru devant les tribunaux, comme Jésus-Christ dont elle suivait la trace, semblable à un agneau qu'on mène à l'autel pour être immolé, et qui attend en silence le couteau qu'on va plonger dans ses entrailles; n'eût-elle vaincu l'erreur que par la constance et la simplicité de sa foi; nous ne la mettrions pas, à moins juste titre, au nombre des héroïnes de notre sainte religion. C'est donc sous ce point de vue, mes frères, que sa mémoire doit surtout vous être précieuse, et que votre patronne doit devenir votre modèle. Ce monde, qu'elle a vaincu avec tant de gloire, vous êtes encore obligés de le combattre, et quoique affaibli par les victoires multipliées que Jésus-Christ et ses saints ont remportées sur lui, il ne laisse pas d'être encore redoutable. Il n'emploie plus, pour nous faire abandonner la religion, les puissances de la terre; mais il a recours à des armes auxquelles notre amour-propre et notre orgueil ne donnent que trop de force; aux railleries, aux mépris, au respect humain. Il ne s'efforce plus de nous faire adopter des erreurs aussi absurdes que celles du paganisme; mais il n'attaque pas moins notre foi, en répandant sur la religion des doutes téméraires, et en rappelant à l'examen d'une raison orgueilleuse des dogmes que nous ne devons que croire et adorer. Ce n'est plus vers des dieux de bois et de pierre qu'il veut nous faire tourner notre culte et nos hommages; mais à ces vains simulacres il substitue souvent des idoles plus séduisantes, et dont le culte n'est pas moins criminel. Nous avons besoin, mes frères, pour résister à toutes ses tentations, de la même grâce qui a fait triompher sainte Catherine, et nous les surmonterons par le même moyen qui l'en a rendue victorieuse, c'est-à-dire par une foi aussi humble et soumise, que ferme et éclairée. C'est surtout cette foi que nous devons demander au Seigneur par son intercession. Que ce sexe, dont elle a été l'ornement et la gloire, apprenne, par son exemple, de quoi sa faiblesse même est capable, lorsqu'elle est soutenue par la grâce toute-puissante du Seigneur; qu'il méprise comme elle des frivolités qui le dégradent, des vanités qui l'avilissent, et qu'il ait la noble émulation de la suivre dans la carrière de la véritable gloire, dont le terme est la bienheureuse immortalité. C'est, mes frères, ce que nous allons demander au Seigneur, dans le sacrifice de l'autel que nous allons lui offrir. Ce sacrifice sera tout à la fois de louanges, d'actions de grâces pour la gloire dont il a couronné votre sainte patronne, et de propitiation pour nous qui avons un si pressant besoin de la grâce qui l'a fortifiée et conduite à la récompense de ses vertus et de ses souffrances.

--

XXX. EXORDE

Pour le jour de Saint-Etienne (le 26 décembre).

SUR L'ÉGLISE.

Cum hoc dixisset, obdormivit in Domino : facta est autem in illa die persecutio magna in Ecclesia. (Act. VII, 59.)

Etienne ayant cessé de parler, s'endormit dans le Seigneur.... au même temps il s'éleva une grande persécution contre l'Eglise.

Quel coup, mes frères, vient ici frapper l'Eglise naissante de Jésus-Christ ! Cet homme, plein de foi et du Saint-Esprit, qui étonnait la Synagogue par l'éclat de ses miracles, et la confondait par la force de ses discours; cet homme, qui brillait par la sainteté de sa vie, au milieu d'une Eglise encore toute composée de saints; cet homme enfin, si puissant en œuvres et en paroles, est immolé à la fureur d'un peuple forcené. Il est traîné indignement hors de la ville; il expire sous une grêle de pierres; sa mort devient le signal d'une violente persécution; le faible troupeau se disperse; les apôtres seuls osent demeurer à Jérusalem. A ne considérer les choses que des yeux de la chair, qui n'eût cru que c'en était fait du christianisme, et qu'il allait être étouffé dans son berceau. Mais aux yeux de la foi, mes frères, ce spectacle est bien différent. Cette persécution, qui s'élève contre l'Eglise, n'a rien qui puisse l'effrayer; elle lui a été annoncée par son divin fondateur, et il lui a été dit qu'elle en triompherait, qu'elle y trouverait même son accroissement et sa gloire. Ces fidèles, dispersés par la violence de leurs ennemis, porteront dans les lieux de leur retraite la lumière de l'Evangile; cette mort d'Etienne, qui causa un deuil si amer, deviendra pour l'Eglise un sujet d'allégresse. De quelle multitude de chrétiens le sang du premier martyr ne deviendra-t-il pas la féconde semence ! Etienne en mourant demande grâce pour ses ennemis, et cette prière, formée par la charité la plus pure, obtient la conversion de Saul qui consent à sa mort et qui le lapide par les mains de tous ses bourreaux. Bientôt ce cruel ennemi des chrétiens, devenu la conquête d'Etienne et le prix de sa mort, annoncera lui-même l'Evangile, et étendra les bornes de l'Eglise jusqu'aux extrémités de l'univers.

C'est ainsi, mes frères, que cette Eglise s'accroît et se fortifie par les persécutions mêmes qui devraient la détruire, si elle était l'ouvrage des hommes; c'est ainsi que se vérifie, dès le commencement, la promesse que Jésus-Christ lui a faite, que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle. Admirons la conduite de Dieu dans la formation de l'Eglise, la sagesse avec laquelle il l'a gouvernée, la puissance qu'il a fait éclater pour la conserver, et apprenons à remplir les devoirs qu'il nous impose envers elle. L'Eglise nous est surtout représentée dans l'Ecriture sous deux points de vue différents; comme la colonne inébranlable de la vérité, et comme

la mère qui nous engendre à Jésus-Christ. Sous le premier point de vue, son autorité suprême exige toute notre soumission; sous le second rapport, elle mérite tout notre amour.

Voici donc, mes frères, tout le dessein de ce discours : l'étendue de la soumission que nous devons à l'Eglise considérée comme

dépositaire infaillible de la vérité, sera le sujet de la première partie; les caractères de l'amour que nous devons à l'Eglise considérée comme notre mère, seront la matière de la seconde. *Ave, Maria.*

[Les deux parties comme au quatrième dimanche de Carême, CARÊME, col. 375.]

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XV,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée dans l'église abbatiale et paroissiale de Saint-Martin d'Epernay, le 10 juin 1774.

Dominus purgavit peccata ipsius; et exaltavit in æternum cornu ejus, et dedit illi testamentum regni et sedem gloriæ in Israel : post ipsum surrexit filius sensatus. (Eccli., XLVII, 13.)

Le Seigneur l'a purifié de ses péchés; il a élevé sa puissance, et l'a fait régner avec gloire sur Israël, et il lui a donné pour successeur un de ses enfants plein de sagesse.

C'est par ces paroles que l'Esprit-Saint termine l'éloge magnifique qu'il fait de David, au livre de l'*Ecclésiastique*. Cet Esprit de vérité, en relevant les vertus et les grandes actions de ce roi selon le cœur de Dieu, ne nous laisse pas ignorer ses faiblesses et ses fautes; mais il ne les rappelle que pour nous dire que le Seigneur les lui a pardonnées dans sa miséricorde; et il nous donne, comme un effet et une preuve de ce pardon, les faveurs dont il l'a comblé, le degré de puissance et de gloire auquel il l'a élevé, l'affermissement de sa postérité sur le trône, et la sagesse dont il a rempli son fils et son successeur : *Dominus purgavit peccata ipsius, et dedit illi testamentum regni et sedem gloriæ in Israel : post ipsum surrexit filius sensatus.*

Déjà, Messieurs, vous prévenez l'application que je veux faire de ces paroles, à l'auguste monarque dont la perte excite dans nos cœurs de si vifs regrets : déjà, vous rappelant les grands événements qui ont illustré son règne, vous y reconnaissez les mêmes bienfaits dont le Maître des rois avait comblé celui de David; des victoires, des conquêtes, des établissements utiles et glorieux, une prospérité plus constante que celle de David lui-même, une puissance portée à son comble et appuyée sur des fondements inébranlables : et vous mettez ce règne au rang des plus glorieux que nous présente l'histoire de notre monarchie : *Dominus exaltavit in æternum cornu ejus et dedit ei sedem gloriæ in Israel.* Déjà, portant un regard plein de respect et d'amour sur le jeune monarque qui vient de monter sur le trône, saisis d'admiration pour les traits de bonté, de prudence, de bienfaisance qu'il y a déjà fait éclater, vous dites de vous-mêmes : Le Seigneur a donné pour successeur à notre grand roi un de ses enfants plein de

sagesse : *post ipsum surrexit filius sensatus.* Que manque-t-il à votre consolation, que de pouvoir dire avec une confiance légitime : Le Seigneur a reçu dans sa miséricorde ce roi qui nous était si cher; il a couvert ses égarements et ses faiblesses; il lui a pardonné les fautes que l'élévation du trône, la séduction des exemples et des conseils pernicieux, la multiplicité des tentations lui ont fait commettre : *Dominus purgavit peccata ipsius?*

Hélas! Messieurs, c'est vers cet unique objet que doivent maintenant se porter nos vœux et nos désirs. De quoi servirait à ce prince d'avoir été l'amour de ses sujets, la terreur de ses ennemis, l'arbitre et le pacificateur de l'univers, s'il eût paru devant le tribunal du Tout-Puissant, qui l'a jugé, couvert d'iniquités que sa miséricorde n'eût point effacées, et si, tandis qu'il est l'objet de nos regrets et de nos éloges, il était la triste victime des vengeances d'un Dieu irrité? Mais bannissons des pensées si pénibles à notre amour, à notre respect pour sa mémoire. Non, Messieurs; il n'est aucune parole de mon texte qui ne s'applique au roi bien-aimé que nous pleurons. Non-seulement une suite d'événements glorieux a fait de son règne une des plus brillantes époques de notre histoire; mais nous avons aussi les plus justes motifs de croire que le Roi des rois a usé envers lui de sa plus grande miséricorde. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours, que je consacre à la gloire du très-haut, du très-puissant, très-excellent prince Louis, quinzième du nom roi de France et de Navarre.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Dieu tout-puissant, dont le règne seul est éternel et immuable, et qui du haut des cieux règle la destinée des royaumes et des empires de la terre, a marqué à leur prospérité et à leur puissance des bornes qu'ils ne peuvent passer, et au delà desquelles ils ne peuvent plus que décroître. La France, sous le règne glorieux de Louis le Grand, paraissait être parvenue à ce dernier période de force et de grandeur : et combien d'évé-

nements semblaient lui annoncer une décadence inévitable ! que de revers avait éprouvé ce roi qui avait été si longtemps la terreur de l'Europe ! que de malheurs avaient répandu sur ses dernières années la tristesse et l'amertume. Il avait vu la victoire, autrefois si fidèlement attachée à ses drapeaux, passer dans le camp de ses ennemis ; ses conquêtes perdues, ses frontières entamées, le centre de son royaume menacé. Denain, il est vrai, nous avait vengés des affronts reçus à Hochstet, à Turin, à Ramillies ; mais cette victoire, assez éclatante pour abattre l'orgueil de nos ennemis, ne nous rendait pas encore notre ancienne supériorité. L'effet le plus précieux qu'elle pût produire, était de faciliter la paix, devenue si nécessaire à un royaume, que ses victoires et ses pertes avaient également épuisé.

C'est dans ces conjonctures que Louis XIV termine sa glorieuse carrière : et dans quelles mains remet-il les rênes de cet empire ? Un enfant, dont la mort a déjà plusieurs fois environné le berceau, est l'unique reste de tant de princes qui, peu de temps auparavant, paraissaient être les soutiens inébranlables du trône ; c'est lui qui va désormais porter le poids de cette vaste monarchie. Quelle triste perspective pour la France ! quel sujet de joie pour ses ennemis ! quelles espérances ne concevaient-ils pas de voir enfin s'affaiblir une puissance jusque-là si redoutable ! quel fonds ne faisaient-ils pas sur les troubles qu'ils croyaient inséparables d'une minorité, sur la division des princes et des grands, sur l'épuisement de nos finances et de nos forces, sur la faiblesse d'un roi enfant ! Mais ils ne connaissaient pas, Messieurs, le caractère du peuple français. Cet enfant était déjà pour nous l'oint du Seigneur et l'image vivante du Très-Haut. Sa jeunesse, les grâces touchantes répandues sur sa personne, l'heureux germe des grandes qualités de son âme qui commençait à se manifester ; tout contribuait à lui soumettre les cœurs.

Aussi, Messieurs, la France vit-elle alors, pour la première fois, une minorité exempte de ces troubles intérieurs qui, sous d'autres régences, l'avaient mise plus d'une fois à deux doigts de sa perte, et que la sagesse d'Anne d'Autriche et de Blanche de Castille n'avait pu éviter. Si des esprits factieux essayèrent d'en troubler la tranquillité, si le ministre entreprenant d'un prince qui devait tout à la France, s'efforça d'y exciter des mouvements dangereux, le puissant génie de Philippe d'Orléans dissipa facilement ces nuages ; et une guerre aussi justement entreprise que glorieusement terminée, apprit aux puissances de l'Europe à respecter l'enfance de Louis.

Tels furent les commencements d'un règne qui, contre l'attente de nos ennemis, et peut-être contre nos espérances, nous a retracé les merveilles du règne précédent. Oui, Messieurs, dans la guerre, dans la paix, dans la politique, Louis XV a imité ce que le rè-

gne de Louis le Grand nous offre de plus digne de notre admiration. Dans la guerre, par des exploits aussi mémorables que ceux qui sous ce grand roi ont le plus illustré nos armes ; dans la paix, par des établissements qui disputent d'utilité et de magnificence avec les siens ; dans la politique, par des alliances qui doivent nous assurer ou une paix éternelle, ou une supériorité décidée sur nos ennemis. Parcourons ces différents traits qui font la gloire de son règne.

Je ne crains point de le dire, Messieurs ; c'est presque malgré lui que Louis XV se trouve ici au nombre des rois guerriers et conquérants. Plein de modération et d'humanité, il ne désira jamais des lauriers teints du sang de ses sujets, ni même de ses ennemis : il avait été élevé dans ces principes si nécessaires au bonheur des hommes. Sans cesse il avait devant les yeux les avis paternels que lui avait donnés Louis XIV lui-même. *Mon fils*, lui avait dit ce grand roi dans les derniers instants de sa vie, *j'ai trop aimé la guerre ; ne suivez pas en ce point mon exemple*. Fidèle à cette leçon si pleine de sagesse et de modestie, il n'eût point ambitionné d'autre gloire que celle de nous rendre heureux, si l'injustice des puissances voisines ne l'eût forcé d'y joindre celle des combats et des victoires.

Vous savez, Messieurs, par quel motif de générosité et de grandeur il se détermina, pour la première fois, à prendre les armes. Il avait associé à son trône la fille d'un roi que la violence de ses ennemis et la légèreté de ses sujets avaient dépouillé de ses Etats. Stanislas avait déjà sur la protection de Louis le droit que lui donnaient ses vertus et ses malheurs : mais après une telle alliance, que ne devait-il pas en attendre ? La Providence ouvre de nouveau, à ce prince magnanime, le chemin du trône d'où il est descendu ; les vœux d'un peuple libre l'y rappellent : Louis peut-il faire un usage plus noble de sa puissance que de l'y maintenir ? Mais, dès lors, Messieurs, la Pologne eut lieu de s'apercevoir qu'il ne lui restait plus que l'ombre de son ancienne liberté. Forcée de se soustraire de nouveau à l'obéissance d'un prince si digne de régner, elle vit, dans cette violence même, le funeste présage de ces révolutions qui la démembrèrent et l'anéantissent aujourd'hui.

Tel fut le premier motif d'une guerre qui, dans sa courte durée, embrasa le Nord, l'Allemagne, l'Italie. De quelle gloire le ciel ne récompense-t-il pas la justice des armes de Louis ! Les Français, Messieurs, se retrouvèrent alors ce qu'ils avaient été dans les plus beaux jours de Louis XIV. Vingt années de paix n'avaient ni amoili leur courage, ni énervé leur discipline. Bientôt le Rhin voit ses deux rives couvertes de nos troupes victorieuses : bientôt le boulevard de l'Allemagne, Philisbourg, voit tomber sous nos coups ses bastions orgueilleux ; et Eugène, autrefois la terreur de nos armées, est contraint de demeurer spectateur oisif de cette importante conquête. L'Italie

est, comme l'Allemagne, le théâtre de nos triomphes ; et les victoires de Parme et de Guastalla nous en rendent les maîtres. Enfin une paix glorieuse vient couronner tous ces succès. L'une et l'autre Sicile deviennent le partage d'un prince de la maison de Bourbon. Stanislas, pour prix de la couronne que sa modération lui fait abdiquer, va mériter, dans la Lorraine, le titre si flatteur de monarque bienfaisant : et cette riche province, tant de fois envahie par nos armées, nous est assurée pour jamais.

Ce fut à la valeur de ses armées, et à l'habileté de ses généraux et de ses ministres, que Louis fut redevable de ces premiers triomphes. Mais bientôt il va se couronner de lauriers qui lui seront propres : bientôt, à la tête de ses troupes, il va acquérir cette gloire qui manque à Louis XIV lui-même ; celle de combattre ses ennemis en personne, et de les vaincre en bataille rangée.

Je ne vous rappellerai point, Messieurs, les événements qui donnèrent lieu à cette nouvelle guerre, dans laquelle Louis eut à combattre les forces réunies de l'Allemagne de l'Angleterre, de la Hollande, de la Savoie. La maison d'Autriche éteinte par la mort de son dernier empereur, sa succession disputée, le trône impérial occupé par un prince allié de la France ; le roi obligé, par des traités solennels, à soutenir ce nouveau César, la Bohême conquise par nos armes auxiliaires, cette défense de Prague, cette retraite fameuse de nos troupes à travers les armées et les places ennemies : ce ne furent là que des préludes d'événements plus intéressants encore. C'était à la présence et à la personne de Louis, que le ciel avait réservé les victoires les plus éclatantes et les succès les plus décidés.

En effet, il s'arrache aux délices de sa cour ; il paraît à la tête de son armée ; et Menin, Furnes, Ypres subjuguées lui préparent la conquête de la Flandre tout entière. Cependant Louis se voit bientôt obligé de porter dans une autre contrée ses armes victorieuses : les ennemis ont franchi la barrière que le Rhin leur opposait ; l'Alsace est envahie, la Lorraine menacée ; Louis y vole.... Mais, ô mon Dieu ! à quelle époque me voici parvenu ! que de gémissements, que de sanglots succèdent à nos chants de victoire et d'allégresse ! Ce roi, que nous avions toujours aimé avec tant de tendresse, et que nous commencions alors à admirer avec tant de justice, ce roi, qui marchait à pas de géant dans la carrière de la gloire, s'y trouve arrêté tout à coup : une maladie cruelle menace ses jours ; il est environné des ombres de la mort ; nos victoires et nos espérances vont descendre avec lui dans le tombeau. A cette triste nouvelle, quelle fut, Messieurs, votre consternation ! combien vous répandîtes de larmes, lorsque vous vîtes dans vos murs les enfants de ce roi chéri, allant dans le plus lugubre appareil, recueillir à Metz, les derniers soupirs d'un père mourant ! Hélas ! votre douleur n'était guère moins vive que la leur ; et la

perte dont ils se voyaient menacés vous était commune avec eux. Mais aussi, quels furent les transports de votre allégresse, lorsque le ciel rendit à vos vœux votre père et votre roi ! avec quelle effusion de cœur ne lui donnâtes-vous pas, de concert avec toute la France, le surnom glorieux de *Bien-Aimé* ! Louis revit, et avec lui nos espérances se raniment. L'ennemi, qui insultait à nos provinces, se croit heureux de pouvoir éviter une défaite entière en repassant le Rhin avec précipitation. Louis, à peine arraché des portes de la mort, le poursuit en personne au delà de ce fleuve fameux, et signale, par la prise de Fribourg, son heureuse convalescence.

O jours de notre gloire ! votre souvenir semble suspendre pour quelques moments notre douleur. Avec quelle complaisance ne rappelons-nous pas à notre mémoire cette suite de conquêtes et de triomphes qui se succédèrent avec tant de rapidité ; et cette journée mémorable de Fontenoy, dont ils furent le fruit ! Au nom de Fontenoy, ne vous figurez pas, Messieurs, un de ces combats que le hasard engage, et dont le succès est dû à des circonstances souvent aussi heureuses qu'imprévues, plutôt qu'à l'habileté des chefs. Non : c'est, si j'ose le dire, une de ces batailles savantes, où le génie militaire déploie toutes les ressources de cet art inventé pour la destruction des hommes ; où deux armées, avides de gloire, se rendent avec joie et comme de concert, pour venger la querelle des rois et décider du sort des nations : c'est une de ces batailles où les horreurs du carnage sont prévues, méditées, préparées de sang-froid et avec tranquillité ; où la valeur et la haine nationales ne se laissent contraindre par la méthode et la discipline, que pour se déchaîner ensuite avec plus de furie ; c'est une de ces batailles où se réunit tout ce que la guerre a de plus terrible ; où une mêlée sanglante succède au choc impétueux des bataillons et des escadrons ; où les chevaux, animés par le fracas, par le feu, par l'odeur du soufre et du salpêtre embrasés, secondent la fureur des hommes ; où le sabre et la baïonnette achèvent de détruire ce qu'une artillerie foudroyante a commencé d'écraser.

O vous, Messieurs, qui, dans ce grand jour, avez eu la gloire de combattre sous les yeux de Louis ; vous, surtout, qui étiez chargés spécialement de la garde de sa personne, et à qui il ordonna de vous détacher d'auprès de lui, pour aller vous mêler dans le plus fort du combat, dites-nous quel fut alors son courage et son intrépidité ; dites-nous quelle confiance il vous inspira, lorsque vous le vîtes refuser aux instances de ses plus braves officiers de repasser l'Escaut, et de mettre en sûreté sa personne royale et celle de son fils ; dites-nous quelle ardeur vous donna le désir de vaincre ou de mourir sous ses yeux, lorsque, par son ordre, vous allâtes enfoncer cette phalange redoutable qui avait renversé nos premiers

rangs, et arracher à l'Anglais furieux la victoire dont il commençait à s'enorgueillir ? N'envions point à Maurice de Saxe la gloire immortelle dont il se couvrit dans cette fameuse bataille. Il s'y montra l'émule des Condé et des Turenne. Mais ni sa tactique savante, ni les ressources de son génie, ni l'héroïsme de sa valeur n'eussent triomphé de nos ennemis, si les Français n'eussent été animés par les regards de leur roi. Rapportons-lui donc la principale gloire des trophées enlevés à Fontenoy et à Lawfeld ; ou plutôt, Messieurs, rapportons-la au Dieu tout-puissant, au Dieu des armées, qui fut alors le protecteur de son christ, et qui sembla l'avoir instruit lui-même dans l'art périlleux des combats.

Vous savez, Messieurs, quelles furent les suites de ces victoires. En peu de temps, toutes les forteresses des Pays-bas tombent au pouvoir de Louis ; l'Escaut achève son cours sous ses lois ; et Bruxelles, Malines, Anvers voient pour la première fois un roi de France triompher dans leurs murs. Berg-op-Zoom, emporté d'assaut, Maestricht, obligé de capituler, livraient au vainqueur cette république fière et opulente, qui doit à la France son existence et sa liberté, et qu'on voit trop souvent au nombre de ses ennemis. Mais, heureusement pour l'humanité, Louis ne s'était point laissé enivrer de sa gloire, et l'éclat de ses triomphes n'avait point diminué son amour pour la paix. Il la donne à ses ennemis ; et, après leur avoir montré dans ses conquêtes ce qu'ils avaient à craindre de sa valeur et de sa puissance, il leur prouve, en les leur restituant, ce qu'ils doivent espérer de sa modération et de sa générosité.

Ce sacrifice, Messieurs, était sans doute bien capable de gagner à Louis le respect et la confiance de l'Europe tout entière ; et un prince qui usait ainsi de ses victoires ne devait plus avoir d'ennemis. Il en eut cependant encore. Un souverain à qui il ne manque, pour être un des plus grands rois du monde, que de savoir donner des bornes à ses desirs, et un peuple, dans lequel rien ne peut détruire la haine du nom français, rallumèrent le feu de la guerre, et obligèrent Louis de s'y engager de nouveau. Je ne vous parlerai, Messieurs, ni de la conquête de Minorque, par laquelle il châtia les pirateries et les usurpations des Anglais, ni des victoires d'Hastinbeck et de Berghen, ni des autres succès qu'eurent nos armes dans les différentes contrées où nous fûmes obligés de les porter. Laissons ces querelles sanglantes dans lesquelles les peuples sont trop souvent les tristes victimes de l'ambition des souverains, et parlons d'un avantage plus réel que les victoires et les conquêtes, et que la sagesse de Louis a su nous procurer.

Cet avantage, Messieurs, c'est l'extinction de ces anciennes rivalités qui divisaient, depuis tant de siècles, les augustes maisons de France et d'Autriche. Puissante héritière des césars, illustre Marie-Thérèse ! vous

comprîtes aisément qu'un prince si puissant et si généreux méritait d'être votre allié plutôt que votre ennemi, et qu'étant si grands l'un et l'autre, vous ne pouviez plus avoir d'autre ambition que de maintenir la paix dans l'Europe, et de travailler de concert au bonheur des peuples. La même vérité se fait entendre au cœur de Louis ; et tandis que d'une main il unit par de nouveaux pactes cette famille de rois dont il est le chef, et qui donne des lois aux Espagnes, aux Indes, à l'Italie ; de l'autre, il contracte avec vous une alliance dont la religion, le commerce, les arts, l'humanité tout entière, doivent retirer les plus précieux avantages. C'en est fait, le mur de division qui séparait les deux peuples est abattu ; ces droits odieux, qui attribuaient au fisc l'héritage de l'étranger, sont abolis ; tous les restes de l'ancienne antipathie disparaissent. Quelle heureuse révolution ! les plus grands ministres du siècle passé, les Richelieu, les Sully, croyaient que, pour maintenir la liberté de l'Europe, il fallait affaiblir la puissance autrichienne. Un nouveau système de politique vient d'éclorre : cette puissance est aujourd'hui le plus ferme appui de la nôtre ; elle forme avec nous un corps redoutable aux perturbateurs du repos des hommes et aux oppresseurs de leur liberté. O Louis XVII ô Joseph ! soyez fidèles aux maximes de Louis XV et de Marie-Thérèse, entretenez, pour le bien commun des hommes, une alliance qui est le fruit précieux de leur haute sagesse.

Quels avantages, Messieurs, cette alliance ne nous a-t-elle pas déjà procurés ! C'est à elle que nous sommes redevables de voir aujourd'hui sur le trône de France une princesse dont les vertus et les grâces excitent également notre admiration et notre amour. Elevée par une mère que la postérité comptera parmi les plus grands rois, elle aidera notre jeune monarque à porter le pénible fardeau de la royauté : elle fortifiera ces dispositions de bonté et de bienfaisance dont ses premiers édits nous donnent déjà des preuves si touchantes ; elle l'excitera de plus en plus à bannir le faste, la corruption, la licence ; elle substituera à des usages, aussi gênants que ruineux, la simplicité noble et majestueuse de la cour qui l'a vue naître. Puisse-t-elle combler bientôt le bonheur de la France en lui donnant un héritier de son trône ! puissent ces augustes époux devenir la tige d'une longue suite de princes qui réunissent la piété, la sagesse, la valeur des héros de l'une et de l'autre maison !

Mais je m'aperçois, Messieurs, que depuis longtemps j'occupe votre attention sans avoir presque fait autre chose qu'effleurer ma matière. En effet, je ne vous ai point encore parlé de ce qu'a fait Louis pour l'embellissement de son royaume, pour l'avancement du commerce et des arts, pour le bonheur des races futures. Ces établissements sont moins brillants, sans doute, que les victoires et les exploits militaires ; mais ils sont infiniment plus précieux aux

yeux des sages et des véritables patriotes.

Oui, ce que la postérité louera davantage dans Louis XV, ce n'est pas d'avoir porté ses armes victorieuses jusqu'à l'embouchure de l'Elbe; c'est plutôt d'avoir facilité le commerce et la communication des diverses provinces de son empire par des canaux navigables et par des chemins publics, qui, semblables à ces vaisseaux innombrables que l'auteur de la nature a mis dans le corps humain, portent dans toutes les parties de ce vaste royaume, les richesses et l'abondance. Ce qui paraîtra véritablement grand, ce n'est pas d'avoir envoyé ses flottes étendre, jusqu'à l'Amérique et aux Indes, les tristes effets de nos querelles européennes, c'est plutôt d'avoir envoyé des savants à l'un et à l'autre pôle, pour mesurer la grandeur de la terre, en déterminer la figure, et, par les plus sublimes connaissances de l'astronomie, tracer aux navigateurs des routes certaines sur le vaste Océan. Ce qui attestera tout à la fois sa magnificence et la douceur de son gouvernement, ce sont, d'un côté, ces édifices dont il a décoré sa capitale, soit qu'ils soient consacrés à la religion, aux sciences, au soulagement des malheureux; soit qu'ils ne soient destinés qu'à la sûreté, à la salubrité, à l'ornement de cette grande ville: de l'autre, les monuments que l'amour de ses sujets lui a élevés dans les principales villes du royaume, parmi lesquels, ô Reims, ô ma patrie, tu t'es distinguée par des preuves si frappantes de ton zèle et de ta reconnaissance envers ce roi bien-aimé. Que j'aime à le contempler dans tes superbes portiques, non pas avec cet appareil terrible et sous ces traits menaçants que l'on donne aux guerriers et aux conquérants, mais avec tous les emblèmes d'un gouvernement heureux et paisible, avec cette douce majesté qui caractérise un roi père de ses sujets, protecteur du commerce et des arts! Enfin, ce qui immortalisera sa mémoire, c'est cette protection qu'il a accordée aux sciences, et surtout à celles qui sont les plus utiles à l'humanité: ce sont ces académies, ces sociétés savantes et patriotiques érigées de toute part, pour perfectionner la marine, la chirurgie, l'agriculture: c'est cette munificence, par laquelle il s'est rendu, pour ainsi dire, le second fondateur de la célèbre Université de Paris, en y établissant l'instruction gratuite, et en substituant de justes récompenses à ces rétributions mercenaires, aussi indignes des hommes de lettres qui les recevaient, qu'onéreuses à l'indigence qui les donnait: c'est surtout cette école royale où notre jeune noblesse reçoit l'éducation la plus propre à former des héros.

Quel spectacle, Messieurs, et quel objet d'admiration que ces deux édifices qui nous présentent dans un seul point de vue la magnificence bienfaisante de nos deux derniers monarques! Ici, Louis XIV a établi l'asile respectable de ces guerriers qui ont blanchi sous les armes, et qui portent, dans d'honorables blessures, les preuves de leur

bravoure et de leur fidélité: dans ce glorieux loisir, ils racontent à l'envi les exploits mémorables dont ils ont été les témoins et les instruments; ils mêlent aux devoirs de la piété chrétienne l'image et l'appareil de ces exercices militaires, qui ont été leurs délices et leur gloire. Là, Louis XV a placé la pépinière des défenseurs nés de l'Etat, des chefs de nos légions, des généraux de nos armées: ils se forment de bonne heure à cette discipline qui assure les succès et les victoires; ils acquièrent ces connaissances qui éclairent la valeur et le courage; ils s'exercent, par la plus noble émulation, à mériter les distinctions honorables pour lesquelles ils sont nés. Lequel de ces deux monarques, Messieurs, vous paraît ici le plus grand, le plus prévoyant, le plus magnifique bienfaiteur de la patrie? Laissons à la postérité la décision de cette question difficile, et contentons-nous de conclure que Louis XV a marché glorieusement sur les traces de son auguste bisaïeul.

Aussi, Messieurs, quelles marques d'estime et d'admiration n'a-t-il pas reçues de presque tous les souverains de l'univers? A peine était-il sur le trône, que l'on vit arriver en France ce monarque dont le génie créateur a, pour ainsi dire, tiré du néant un peuple nouveau. Dans la vue de porter dans le vaste empire de la Russie le flambeau de la raison et des arts, Pierre le Grand vient l'allumer dans ce royaume où il brille avec tant d'éclat; et par les caresses paternelles qu'il fait au jeune Louis, il semble présager la gloire de son règne. Deux fois l'empereur des fiers Ottomans envoie, dans des ambassades célèbres, cultiver son amitié et son alliance. Deux rois du Nord, une foule de princes de toutes les maisons souveraines de l'Europe, viennent admirer les merveilles et goûter les délices de son règne. Ah! je le le dis encore, ce règne sera une des plus brillantes époques de notre histoire.

Mais en suivant les mouvements de mon admiration, ne me suis-je pas trop écarté de l'objet de cette triste cérémonie? Hélas! nous ne sommes pas assemblés pour entendre le récit des grandes actions de notre roi: notre principal objet est d'implorer pour lui les miséricordes du Seigneur. Voyons quels justes motifs nous avons de les espérer.

SECONDE PARTIE.

Si les fautes des rois sont plus graves que celles du commun des hommes, à cause de l'éclat malheureux dont elles sont presque toujours accompagnées, et de l'influence qu'elles ont nécessairement sur les mœurs publiques, on peut dire aussi, Messieurs, qu'elles sont en quelque sorte plus excusables, à cause des tentations et des pièges dont ces maîtres de la terre sont sans cesse environnés. La prospérité et les délices sont un obstacle toujours redoutable à la piété: et combien la souveraine puissance n'en augmente-t-elle pas le danger! Qui est-ce qui ne contribue pas à séduire

les rois et à les entraîner dans les pièges de la volupté? La flatterie des uns, la molle complaisance des autres, les suggestions intéressées de ceux-ci, la profonde dépravation de ceux-là; le silence même que le respect impose aux gens de bien, les ménagements avec lesquels ils disent la vérité, les timides précautions que leur fait prendre la crainte de déplaire; tout, en un mot, semble se réunir et conspirer contre l'innocence des rois. Ces périls, redoutables à ceux-mêmes qui, d'une condition privée, parviendraient au rang suprême, le sont encore davantage à un prince né, pour ainsi dire, sur le trône, qui se trouve au sortir du berceau, le souverain d'une puissante monarchie, qui ne voit autour de lui que des sujets et des adorateurs, et qui est le maître de ceux mêmes qui doivent former son caractère et ses mœurs. Combien n'est-il pas à craindre que l'éducation ne soit dans ces circonstances trop complaisante, et en quelque sorte trop respectueuse, et qu'elle ne laisse croître au milieu des vertus et des grandes qualités qui sont comme innées au sang royal, les défauts qui peuvent en ternir l'éclat!

Tout contribue donc à fomentier dans les rois cette concupiscence qui est en eux, comme dans les autres hommes, le triste héritage que nous avons reçu de notre père commun: et si une fois des désirs contraires à la vertu viennent à éclore dans leurs cœurs, quelle malheureuse facilité ne trouvent-ils pas à les satisfaire! Hélas! vous le savez, Messieurs; les idées de décence, d'honnêteté, de fidélité conjugale, ne sont contre eux que de faibles barrières: Bethsabée est bientôt d'intelligence avec David. On ne rougit point de porter des chaînes, dont le brillant et la richesse font presque disparaître la turpitude. Bien loin de les rejeter, on semble quelquefois les rechercher avec un honteux empressement; et il est des princes qui jamais ne seraient sortis des bornes du devoir, si on ne les leur eût fait franchir avec une sorte de violence. La condition des rois, si brillante aux yeux des hommes, est donc bien dangereuse aux yeux de la foi: il leur est donc bien difficile de marcher constamment dans les voies de la sagesse, de la modération, de la piété: leurs chutes sont donc, en quelque sorte, des malheurs autant que des fautes; et leurs égarements méritent notre compassion plus que notre censure.

Louis XV a-t-il toujours évité les pièges dont le trône est environné? a-t-il été en ce point plus heureux que David, que Salomon, que Charlemagne? C'est, Messieurs, ce que notre respect, pour la mémoire de notre maître, ne nous permet pas d'examiner. Défions-nous de la témérité si ordinaire aux jugements des hommes: il n'en est que trop que l'intérêt de leurs passions porte à calomnier le prince lui-même; et qui, pour justifier par d'illustres exemples la dépravation de leurs mœurs, inventent, exagèrent, publient, avec une indiscretion

criminelle, ce qu'ils ignorent, et ce qu'ils devraient taire, quand même ils le sauraient avec certitude. Vous seul, ô mon Dieu! vous seul savez jusqu'à quel point votre serviteur s'est écarté de la voie de vos commandements: vous seul étiez son juge, parce que vous seul étiez au-dessus de lui. Mais l'auriez-vous jugé dans toute la rigueur de votre justice? Non, mon Dieu, j'ai pour garants de vos miséricordes à son égard les grâces même dont vous l'avez comblé pendant sa vie: cette bonté qui faisait le fond de son caractère; ce respect, cet attachement que vous lui aviez donné pour la religion de ses pères; ces sentiments de piété que vous lui aviez inspirés, surtout dans ses derniers moments; ce vif repentir qu'il a témoigné des fautes qu'il se reprochait; sa patience vraiment chrétienne dans les douleurs par lesquelles vous les lui avez fait expier.

Les vertus humaines ne sont rien dans l'ordre du salut, si elles ne sont sanctifiées par la religion. Aussi, Messieurs, ce n'est pas sur la douceur et l'humanité de Louis que je fonde directement l'espérance de son salut éternel. Mais ce que je veux dire, c'est que quand Dieu forme une âme avec tant de complaisance, lorsqu'il lui donne, non pas précisément ces qualités brillantes, et souvent dangereuses qui font les héros, mais celles qui font les princes doux, éléments, bienfaisants, il semble avoir sur cette âme des desseins de miséricorde. Et qui a jamais eu ces qualités dans un degré plus éminent que Louis XV? De quels traits de bonté et de bienfaisance sa vie privée n'est-elle pas remplie? Père plein de tendresse, avec quelle joie ne se voyait-il pas environné et de ses propres enfants et de ceux que lui a laissés son fils, enlevé trop promptement, hélas! à son amour et à nos espérances! Avec quelle satisfaction ne déposait-il pas au milieu d'eux le fardeau incommode de la représentation et de la royauté! Pieuse Louise, qui, par le plus généreux de tous les sacrifices, avez mis tant de grandeurs aux pieds de Jésus-Christ, en rompant les liens qui vous attachaient à un monde profane, vous n'avez fait que resserrer davantage ceux de l'amour mutuel qui vous unissait à votre auguste père. Combien de fois ne l'avez-vous pas vu dans votre austère solitude, verser sur vous des larmes d'admiration et de tendresse!

Et quel père fut aussi jamais plus cher à ses enfants? J'en atteste, Messieurs, le courage héroïque avec lequel ses augustes filles ont osé braver la mort, en lui prodiguant dans sa dernière maladie les soins les plus tendres et les plus empressés. Hélas! le venin qui nous l'a enlevé a bientôt passé dans leurs veines; et tandis que nous nous efforcions de détourner par nos vœux le coup dont elles étaient menacées, leur unique désir était de consommer le sacrifice qu'elles avaient fait de leur vie à un père si digne de leur amour. Mais soyez béni, ô mon Dieu! de vous être contenté de la dis-

position de leur cœur, et de nous avoir conservé des modèles si parfaits et si illustres de la piété et de la tendresse filiale.

Louis était, Messieurs, aussi bon maître que bon père. Que ne puis-je faire parler ici quelques-uns de ceux qui avaient l'honneur de l'approcher et de le servir ! ils vous diraient que jamais service ne fut plus doux, plus facile que le sien ; que jamais un reproche, jamais une parole d'aigreur ne sortit de sa bouche. Ah ! il connaissait trop bien l'amour de ses serviteurs et de ses officiers : il savait, et il l'a dit plus d'une fois lui-même, que s'ils avaient le malheur de faire quelque faute contre son service, ils en étaient assez punis par le regret même de l'avoir commise.

Peuple français, pouvez-vous douter qu'il ne vous aimât, qu'il ne fût sensible à vos gémissements, lorsqu'ils pouvaient parvenir au pied de son trône, qu'il ne désirât avec ardeur de soulager vos maux ? hélas ! ces jours, dont l'impitoyable mort vient de trancher le fil, il ne désirait les prolonger, que pour les consacrer à votre bonheur. C'est la dernière parole qu'il ait prononcée. La religion et son peuple : voilà les derniers objets sur lesquels ses regards mourants se sont attachés ! Et comment, ô Français, aurait-il pu ne vous pas aimer ? sa bonté s'étendait jusque sur ses ennemis. Frappé d'une main parricide, il daigne s'intéresser au sort du scélérat qui vient d'attenter à ses jours ; il ne se détermine qu'avec peine à le laisser punir de ce noir forfait ; et en l'abandonnant aux rigueurs de la justice, c'est moins sa propre personne qu'il veut venger, que la patrie même qui a reçu avec lui ce coup détestable. Aux champs de Fontenoy, il s'attendrait également et sur tant de vaillants hommes qui se sont immolés pour sa gloire, et sur ses ennemis à qui ses armes victorieuses ont fait mordre la poussière. Sa victoire, achetée à ce prix, cesse de le flatter. *Ne vaudrait-il pas mieux, dit-il, faire la paix, que de laisser périr tant de braves gens ?* O rois, ô maîtres de la terre, puissiez-vous sans cesse avoir devant les yeux cette parole de Louis le Bien-Aimé.

Cependant, je l'ai déjà dit, Messieurs, la bonté, la douceur de son âme, cette compassion pour les malheureux qui était sortie avec lui du sein de sa mère, et qui avait crû avec lui depuis son enfance, toutes ces vertus, en un mot, qui lui attachaient nos cœurs, ne nous rassureraient pas sur son sort éternel, si au lieu de les consacrer par la religion, il les eût empruntées de cette fausse philosophie qui n'affecte de répéter les maximes bienfaisantes du christianisme, que pour en détruire plus sûrement les dogmes et lever les barrières que sa morale oppose aux passions. Mais, non, Messieurs, non ; il n'eut jamais que du mépris et de l'horreur pour ces systèmes audacieux ; non, jamais il ne chercha, dans l'oubli des principes de la religion, une funeste sécurité : il en respecta toujours les maximes, il les entendit toujours avec plaisir dans la bouche

des ministres de l'Evangile, lors même que sa conscience lui reprochait de ne les pas suivre avec assez d'exactitude. De tous ses titres, le plus cher à son cœur était celui de roi très-chrétien. Et avec quel zèle n'en soutint-il pas la dignité ? avec quelle assiduité, avec quel recueillement n'assistait-il pas à nos saints mystères ? Je le dirais presque avec un des plus beaux esprits du dernier siècle : dans ces fêtes pompeuses, où la majesté royale se mêle avec celle de la religion, lui seul paraissait adorer le Dieu vivant, tandis que ses courtisans semblaient l'adorer lui-même.

Souffrez, Messieurs, que je vous rappelle ici un trait trop édifiant pour être passé sous silence. Louis traversait sa capitale, dans un de ces jours où la puissance royale se déploie avec l'appareil le plus imposant, et il était au pied de ce monument célèbre que l'amour des Français a érigé au premier des rois Bourbons. Un prêtre paraît en ce moment, portant à un malade le sacrement adorable du corps et du sang de Jésus-Christ. A l'instant Louis suspend sa marche triomphale ; il descend de son char ; il se prosterne devant ce Dieu caché ; il l'adore avec les sentiments et les démonstrations de la piété la plus tendre, de la vénération la plus profonde. O rois, c'est en vous abaissant ainsi, que vous vous élevez véritablement ; c'est en rendant de tels hommages à la suprême majesté que vous acquérez de nouveaux droits sur notre respect et notre amour.

La piété de Louis ne fut pas seulement celle d'un chrétien fortement persuadé de la vérité de nos mystères ; elle fut encore celle d'un grand roi, qui sait qu'il ne peut faire un usage plus noble de sa puissance et de ses richesses, qu'en les employant à maintenir la pureté du culte du Seigneur, et à en augmenter la splendeur. Que de maisons de prières élevées par ses ordres, ou enrichies de ses libéralités ! Vous lui devez, ô Paris, ce temple auguste qui sera tout à la fois, et un de vos plus somptueux ornements, et un monument éternel de sa reconnaissance, pour les faveurs qu'il avait reçues de Dieu, par l'intercession de votre sainte patronne. Hélas ! lorsqu'il cimentait de ses mains royales les premiers fondements de cet édifice ; lorsque, déposant l'appareil de sa majesté, il daignait parcourir avec nous cette bibliothèque immense, qu'il a plus d'une fois enrichie de ses bienfaits, lorsqu'il nous y donnait tant de preuves de la justesse, de l'étendue de ses connaissances, de son esprit, de la bonté de son cœur ; nous espérions qu'il achèverait son ouvrage, qu'il verrait la dédicace de ce temple superbe, qu'il y transporterait les cendres précieuses de Geneviève. Trop douces et trop vaines espérances ! cette gloire est réservée à l'héritier de son trône et de sa piété. Tel autrefois David laissa à Salomon celle de consacrer au Très-Haut le seul temple qu'il eut alors dans l'univers.

S'il est digne d'un roi chrétien d'élever

des autels à la majesté divine, c'est pour lui un devoir encore plus sacré d'aimer, de protéger cette Eglise, qui est selon l'expression de l'Ecriture, la maison de Dieu et la colonne inébranlable de la vérité. Cette protection appartient à nos rois par un droit imprescriptible; et Louis la regarda comme un des précieux héritages qu'il eût reçu de ses aïeux. Vous savez, Messieurs, quelle fut sa fidélité à suivre les lois de l'Eglise, et celles mêmes qui paraissent à tant de chrétiens de nos jours, si gênantes et si pénibles. Vous savez quel fut son respect filial pour le pontife qui en est le chef. Vous savez combien il honora le sacerdoce de Jésus-Christ, et dans les évêques qui en possèdent la plénitude, et dans les autres ministres qui y participent. Vous savez enfin tout ce qu'il a fait pour faire respecter l'autorité de l'Eglise, pour maintenir dans son sein la paix et l'unité, et pour y étouffer ces divisions fâcheuses qui l'ont agitée pendant son règne.

O mon Dieu! serait-il possible qu'un prince si doux, si bienfaisant, si zélé pour votre culte, n'eût pas trouvé grâce devant vous? Il a péché contre vous, Seigneur, et l'amour de votre sainte religion, toujours subsistant dans son cœur, ne l'a pas toujours préservé de ces faiblesses qui sont attachées à la corruption de notre nature, ou à la périlleuse condition des rois. Mais ces fautes, il les a couvertes par tant d'actions de bonté, de clémence, de piété; il les a confessées en votre présence avec un regret et un repentir si sincère; il s'est soumis avec tant de résignation aux coups de votre main paternelle; il a reçu avec une piété si tendre, et le sacrement dans lequel vous nous appliquez les mérites de Jésus-Christ, et celui dans lequel ce Dieu Sauveur se donne lui-même à nous. Que de motifs, ô mon Dieu! de croire que vous avez eu pitié de lui dans toute l'étendue de votre grande miséricorde!

Oui, Messieurs, ce qui fait aujourd'hui notre consolation, ce qui anime notre confiance pour le salut de notre roi bien-aimé, c'est précisément ce qui a causé notre douleur: c'est cette maladie cruelle dont il a supporté la rigueur avec une patience si chrétienne et si héroïque. Hélas! devions-nous la craindre pour lui? L'auteur de la nature, en envoyant aux hommes ce terrible fléau, ne les y a, dit-on, soumis qu'une seule fois, et Louis l'avait déjà éprouvé. Cependant le mal est trop certain: il s'accroît avec une rapidité effrayante. En vain tout ce qui environne Louis cherche-t-il à lui dissimuler le danger; il entend au dedans de lui-même une réponse de mort. Il n'a pas besoin qu'un prophète vienne lui dire comme à Ezéchias: mettez ordre à votre maison, parce que le moment de votre mort est arrivé: et, si j'ose le dire, Messieurs, il ne verse point, comme ce roi de Juda, des larmes témoins de sa faiblesse; il ne regrette point

comme lui ce qu'il pourrait encore espérer de jours et d'années; il en fait généreusement le sacrifice. Dès ce moment, toutes les pensées de son esprit, tous les mouvements de son cœur se tournent vers Dieu. C'est-à-dire, Messieurs, que ce cœur, depuis longtemps agité, déchiré par ces combats intérieurs dont nous parle l'Apôtre, se détermine enfin à ne s'attacher qu'au Seigneur; c'est-à-dire, que la lumière de la foi, qui n'y a jamais été éteinte, et l'amour de la vertu, qui n'en a jamais été banni, reprennent entièrement le dessus; c'est-à-dire, enfin, que la grâce qui n'a jamais cessé de le solliciter, déploie toutes ses forces et fait qu'il se prête librement à sa victoire. Et avec quel repentir ne se reproche-t-il pas de n'en avoir pas toujours suivi les mouvements! avec quel empressement ne se plonge-t-il pas dans la piscine salutaire où il doit être lavé de ses péchés! Ce n'est point ici un de ces pécheurs endurcis, de qui l'on peut à peine obtenir qu'ils consentent à recevoir les sacrements et les secours de l'Eglise; ce n'est point un de ces hommes plutôt troublés par la crainte des peines qu'animés de l'amour de la justice. C'est un enfant qui revient de toute la plénitude de son cœur au meilleur de tous les pères, et qui mêle aux expressions touchantes de son repentir celles de l'amour et de la confiance la plus tendre.

Ce n'est pas assez pour Louis d'avoir déposé dans le sein d'un ministre du Seigneur les fautes que sa conscience lui reproche, et de s'en être profondément humilié en présence de Jésus-Christ, lorsqu'il l'a reçu dans le sacrement adorable de l'Eucharistie: il veut que toute sa cour, tout son royaume soit instruit de ses sentiments de pénitence. Pontife vénérable, ne craignez point d'avilir la majesté royale, en exécutant les ordres qu'il vous donne: dites, dites hautement que, *d'un cœur contrit et humilié, il se repent, comme David, d'avoir péché contre Dieu, et d'avoir commis le mal en sa présence*; dites, *qu'il ne désire vivre plus longtemps, que pour être le soutien de la religion et faire le bonheur de ses peuples* (9). De pareils aveux ne peuvent que le rendre plus cher et plus respectable à nos yeux.

Y eut-il jamais, mes frères, une mort qui portât d'une manière plus sensible l'empreinte des miséricordes du Seigneur? et toutes les circonstances dont elle a été accompagnée, ne sont-elles pas bien capables d'animer notre confiance dans les vœux que nous formons maintenant pour le parfait bonheur de notre monarque? Oui, mon Dieu, nous croyons que vous lui avez fait miséricorde, que vous lui avez pardonné ses péchés, que vous les avez effacés dans le sang de Jésus-Christ votre Fils. Mais votre Eglise nous enseigne qu'on peut être réconcilié avec vous, et être encore soumis aux coups de votre justice; que vous châ-

(9) Propres paroles du roi, consignées dans le mandement de S. E. M, le cardinal de la Roche-Amon, archevêque de Reims.

tiez en père ceux mêmes que vous ne punissez pas en juge sévère et implacable ; et qu'outre ces feux éternels desquels nous croyons que vous l'avez délivré, il en est d'autres par lesquels vous purifiez une partie de ces vases de miséricorde que vous destinez à régner avec vous. O mon Dieu ! si notre roi bien aimé est actuellement dans cet état de souffrance, si la vivacité de son repentir ne vous a pas entièrement apaisé, si les douleurs, par lesquelles vous l'avez fait passer, ne l'ont pas entièrement purifié, hâtez maintenant sa délivrance : recevez, pour la parfaite expiation de ses fautes, le sacrifice propitiatoire qui vous est offert pour lui dans toutes les parties de votre Eglise : recevez particulièrement celui que vous offre maintenant ce peuple réuni, au pied de vos autels, par la foi, la piété et la reconnaissance.

En vous offrant ce sacrifice d'un prix infini, ô mon Dieu ! nous ne craignons pas d'en diminuer l'efficacité, si nous multiplions les objets de nos vœux et de nos prières.

(10) Edit du roi Louis XVI, portant remise du droit de joyeux avènement, etc.

Nous vous l'offrons donc aussi pour le prince que vous avez donné pour roi à votre peuple. *Soutenez sa jeunesse, et guidez-le dans le choix des moyens qui peuvent rendre ses peuples heureux, c'est le premier désir de son cœur* (10.) C'est de vous seul qu'il attend les lumières et les secours dont il a besoin pour remplir des devoirs dont il connaît toute l'étendue. Donnez-lui donc la plénitude de cette sagesse, dont il a déjà reçu les prémices, et qui déjà le rend illustre parmi les peuples, et le fait respecter des vieillards. Envoyez-la de votre sanctuaire qui est dans les cieux, et du trône de votre grandeur, afin qu'elle demeure et qu'elle travaille avec lui, que ses actions vous soient agréables, qu'il conduise votre peuple avec justice, et qu'il soit digne du trône de son auguste aïeul. C'est ce que nous demandons, Seigneur, par les mérites de la victime sainte qui va vous être offerte, et qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il

PRONES

SUR DIFFÉRENTS SUJETS DE MORALE.

I.

Premier dimanche de l'Avent.

SUR LA GRATUITE ET LA NÉCESSITÉ DE LA RÉDEMPTION.

Quelque important qu'il soit pour nous, mes frères, de nous pénétrer profondément de la crainte du dernier avènement de Jésus-Christ et du jugement terrible qu'il prononcera sur tous les hommes, la circonstance du saint temps de l'Avent, dans lequel nous entrons, me paraît exiger de moi un autre genre d'instruction. Ce temps est destiné par l'Eglise, notre mère, à nous faire connaître tout le prix de notre Rédemption par Jésus-Christ, à nous en faire sentir la nécessité, à nous en faire recueillir les fruits. C'est pour cela qu'elle remonte, pour ainsi dire, jusqu'aux temps qui ont précédé la venue du Sauveur, qu'elle emprunte les expressions des saints patriarches qui l'ont tant désiré, des prophètes qui l'ont annoncé : c'est pour cela, dis-je, qu'elle nous représente l'univers tel qu'il était alors, c'est-à-dire, comme une terre sèche et aride qui attend du ciel une rosée salutaire, comme un lieu de ténèbres qui a besoin d'être éclairé, comme un amas de souillures et de crimes qui doit être purifié : c'est pour cela enfin qu'elle nous fait regarder comme futurs des mystères accomplis et des bienfaits dont nous jouissons depuis une longue suite de siècles. Hélas ! mes frères, l'habitude

même d'en jouir en fait disparaître tout le prix à nos yeux, et nous conduit à l'oubli, à l'ingratitude, à la présomption la plus téméraire. Non, le commun des chrétiens ne sent pas assez vivement le besoin que nous avons de Jésus-Christ, ce que nous étions sans lui, et ce que nous sommes devenus par lui : nous nous approprions les biens qu'il nous a apportés, comme s'ils nous étaient naturels, et nous les perdons souvent par l'orgueil même qui nous fait croire qu'ils nous appartiennent. Je veux donc, mes frères, vous détromper aujourd'hui d'une erreur si funeste : je veux, de concert avec l'Eglise, et entrant dans son esprit, vous faire réfléchir sur ce qui n'a peut-être jamais été l'objet de vos attentions, rendre, s'il est possible, communes et populaires parmi vous des vérités que jusqu'ici vous avez regardées comme des spéculations réservées aux savants et aux ministres des autels, et qui sont cependant tout le fondement de la religion et de la piété chrétienne.

Or, pour vous donner une idée juste de ces grandes vérités, je n'ai besoin, mes frères que de vous expliquer l'admirable préface que nous allons tout à l'heure chanter solennellement, et dans laquelle l'Eglise a renfermé tous les mystères qui doivent nous occuper dans ce saint temps. Père saint, Père tout-puissant, s'écrie-t-elle, *Domine sancte, Pater omnipotens*, il est juste, il est équitable, il est nécessaire que nous vous rendions en tout temps, en tout lieu, les

plus humbles actions de grâces, par Jésus-Christ, notre Seigneur : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare nos tibi semper et ubique gratias agere per Jesum Christum, Dominum nostrum* ; par Jésus-Christ, dis-je ; par ce divin Sauveur que vous avez promis au genre humain dans votre miséricorde, pour le retirer de l'abîme dans lequel il s'était précipité ; et que vous lui avez ensuite donné par un effet de votre fidélité immuable dans vos promesses : *quem perditio hominum generi Salvatorem misericors et fidelis promisisti*, afin que, par la lumière de la vérité, il dissipât les ténèbres de notre ignorance, *cujus veritas instrueret inscios* ; afin que par la sainteté dont il est la source intarissable, il nous purifiât de nos crimes, *cujus sanctitas justificaret impios* ; afin que par la grâce dont il est l'auteur et le principe, il fortifiât notre faiblesse et aidât notre impuissance, *cujus virtus adjuvaret infirmos*. Voilà encore une fois, mes frères, dans cette excellente et sublime expression de la foi et de la reconnaissance de l'Eglise, tout ce que nous devons savoir sur le mystère de la Rédemption et de la venue de Jésus-Christ. En voilà la gratuité par rapport à Dieu, qui n'a jamais eu d'autre raison pour nous promettre un Sauveur, que sa grande et infinie miséricorde ; ni d'autre motif de nous l'envoyer, que sa constance et sa fidélité dans ses promesses. En voilà la nécessité par rapport aux hommes qui, sans ce bienfait inestimable, étaient abandonnés pour toujours à des ténèbres épaisses, à des vices honteux, à une faiblesse impuissante ; et qui, par lui, ont recouvré la lumière qui leur fait connaître leurs devoirs envers Dieu, la sainteté qui les rend agréables à ses yeux, la force qui leur est nécessaire pour y persévérer. Développons ces grands objets, et remontons jusqu'à l'origine commune du genre humain, et jusqu'à la chute funeste qui en est si voisine.

Tous les hommes, mes frères, descendent d'un seul homme et d'une seule femme. Lorsque le Seigneur eut tiré du néant ce vaste univers, lorsqu'il eut créé les cieux et les astres qui les éclairent, lorsque la fécondité de sa parole eut produit la terre et les plantes qui la couvrent, les fleurs qui l'embellissent, les animaux qui l'habitent, il créa aussi l'homme qui devait jouir de tous ces biens et lui en rendre grâces. Il forma son corps de l'argile que ses mains pétrirent ; il lui donna de son souffle une âme vivante et raisonnable ; il le créa ainsi à son image et à sa ressemblance ; et bientôt après il tira, de la chair et de la substance même de l'homme, la femme qu'il lui donnait pour compagne. Qui pourrait décrire les perfections dont jouissaient ces deux créatures si privilégiées, tant qu'elles demeurèrent fidèles au Seigneur ? Elles ne voyaient, pour ainsi dire, au-dessus d'elles que Dieu même. Leur esprit était éclairé des plus vives lumières de la vérité ; elles connaissaient tous les ouvrages de ses mains ; elles aimaient cet Être suprême, et trouvaient dans cet amour les plus chastes

délices. Leur volonté était droite et sans aucun penchant vers le mal, et leur libre arbitre était aidé par la grâce pour aimer toujours le véritable bien. Elles pouvaient cependant se tourner vers le mal ; car elles étaient libres, et Dieu est le seul être qui soit bon par essence et par nécessité. Le Seigneur exigeait d'elles un culte libre et volontaire ; et telle était leur condition, que si, fidèles à ses bienfaits et à ses grâces, elles eussent persévéré dans l'obéissance qu'elles lui devaient, elles auraient mérité, pour elles et pour nous, d'être affermies dans un état permanent de justice et de sainteté ; et qu'en tombant dans l'infidélité, elles perdaient, pour nous comme pour elles-mêmes, les biens inestimables dans lesquels elles avaient été créées, nous rendaient coupables comme elles et avec elles, et nous soumettaient, comme elles, à la mort et à toutes les autres suites de la vengeance divine.

Gardons-nous, mes frères, de révoquer en doute des vérités qui sont clairement contenues dans les saintes Ecritures, que les saints docteurs nous ont unanimement enseignées, que l'Eglise entière a publiées dans ses conciles. Reconnaissons que nos volontés étaient tellement comprises dans celle de notre premier père, qu'il ne pouvait devenir infidèle au Seigneur, sans que nous le devinssions avec lui, et qu'en effet nous avons tous péché en lui : *in quo omnes peccaverunt*. (Rom., V, 12.)

Hélas ! mes frères, les suites funestes de son péché n'ont que trop prouvé qu'il nous était commun avec lui. Adam transgresse le précepte du Seigneur, en mangeant du fruit dont l'usage lui était interdit, et dès l'instant la peine de mort lui est prononcée ; dès l'instant le désordre qui s'empare de ses sens, les mouvements honteux qu'il éprouve, lui annoncent la perte de son innocence. Il est chassé du lieu de délices où la main du Seigneur l'avait placé. Il va arroser de ses sueurs et de ses larmes une terre ingrate, qui ne lui donne plus d'elle-même que des épines et des ronces. Son épouse, à l'instigation de laquelle il a péché, subit le supplice particulier auquel elle est condamnée : elle enfante dans la douleur des enfants héréditaires de sa faute et de ses malheurs. Bientôt la terre est imbibée du sang d'Abel versé par les mains de Caïn. Adam, avant que de rentrer dans la poussière d'où il a été tiré, est le triste témoin des crimes de sa famille et de sa postérité. D'âge en âge et de siècle en siècle, la corruption fait de funestes et rapides progrès. L'homme dominé par la concupiscence, n'a plus de force que pour commettre le mal : toute chair corrompt ses voies : la connaissance de Dieu se perd : les ténèbres de l'idolâtrie se répandent : un déluge de crimes inonde la terre et attire celui par lequel le Seigneur irrité fait périr toute cette race coupable. Tel est, mes frères, le déplorable tableau que nous présente le genre humain dans les temps les plus voisins de son origine. Tel est l'abîme profond

dans lequel le péché de nos premiers parents l'avait plongé; et c'est pour cela que nous disons qu'il était perdu, réprouvé, condamné aux plus effroyables supplices : *perdito hominum generi*. Car, encore une fois, mes frères, les suites de la punition du péché ne se bornaient pas à la mort, aux maladies, à la nécessité d'un travail pénible et rigoureux et aux autres maux temporels; il entraînait avec lui la haine et la disgrâce de Dieu, et par conséquent la mort et les supplices éternels; et ces supplices étaient inévitables, si Dieu ne nous eût secourus dans sa miséricorde, en nous donnant son Fils même pour Sauveur.

En effet, comment aurions-nous pu désarmer sa colère? Qui d'entre nous n'avait pas participé à la faute et à la malédiction commune? Qui pouvait approcher du trône de ce Dieu irrité? Pour détourner ses fléaux de dessus les autres hommes, il eût fallu ne les avoir pas mérités soi-même; et tous étaient à ses yeux des enfants de colère, tous étaient plongés dans la même ignorance, dans la même corruption, dans la même faiblesse, parce que tous étaient coupables de cette désobéissance, dont l'ignorance, la corruption, la faiblesse étaient la suite et la juste punition.

Mais ce qui était impossible aux hommes ne l'était pas à Dieu : il avait dans les trésors de sa miséricorde des moyens que notre esprit n'eût pu prévoir : il nous destinait un Sauveur, qui devait tout à la fois réparer, par une satisfaction proportionnée, l'outrage que le péché avait fait à la majesté divine, et guérir tous les maux qu'il avait faits aux hommes; et ce Sauveur, c'était son propre Fils, son Verbe, son image, aussi grand, aussi saint que lui : infini comme lui dans toutes ses perfections, en un mot, Dieu comme lui; c'est cette personne divine qui s'offre, dès le commencement, à son Père, pour être le restaurateur du genre humain corrompu et dégradé par le péché. C'est ce Verbe qui, étant la raison et la sagesse même de Dieu, pouvait seul dissiper nos ténèbres, en nous instruisant efficacement des devoirs que nous devons pratiquer : *cujus veritas instrueret inscios* : c'est ce Fils de Dieu qui, étant égal à son Père, pouvait seul, par un sacrifice d'un prix infini, expier le péché, purifier les hommes qui s'en étaient rendus coupables, et d'impies qu'ils étaient, les rendre justes et agréables au Seigneur : *cujus sanctitas justificaret impios*. C'était lui seul enfin qui, par les mérites de son sang, pouvait leur conférer cette grâce médicinale capable de guérir leurs faiblesses; et surmonter en eux les attrait des faux plaisirs et les forces redoutables de la concupiscence : *cujus virtus adjuvaret infirmos*.

Mais ce libérateur était-il dû aux hommes, et avaient-ils quelque droit de l'exiger? Non, mes frères, ils ne pouvaient l'attendre que de la miséricorde infinie du Dieu qu'ils avaient offensé. Ce Dieu avait fait pour eux tout ce qu'un Dieu infiniment bon et infini-

ment juste doit à sa créature. Il les avait créés dans la justice et dans l'innocence; il leur avait donné tous les moyens nécessaires pour y persévérer; il les aidait par sa grâce à accomplir les commandements doux et faciles qu'il leur faisait : en un mot, il ne leur devait plus rien; et ni sa bonté, ni sa justice, ni sa propre gloire ne l'obligeaient à les retirer de l'abîme dans lequel ils s'étaient précipités. Hélas! nous avons une preuve bien sensible de la liberté de Dieu à cet égard. Des créatures, aussi favorisées que l'avaient été les premiers hommes, sont aussi tombées dans l'infidélité. Une multitude innombrable d'esprits célestes s'étaient soulevés contre le Seigneur, et par cette rébellion ils étaient tombés du faite du bonheur et de la gloire dans l'abîme le plus profond de la honte et de la misère. Le Seigneur les y laisse; il les abandonne pour l'éternité à leur malheureux sort, il ne leur fait entrevoir ni pardon, ni rémission, ni salut. Ne pouvait-il pas, mes frères, nous traiter avec la même rigueur? Lui étions-nous plus nécessaires que ces anges malheureux, et avions-nous plus de droit de demander qu'il réparât les maux que nous nous étions faits à nous-mêmes? Non, mes frères; il n'y avait que la miséricorde, et une miséricorde absolument libre et gratuite, qui pût venir à notre secours, et engager notre Dieu à nous destiner et à nous promettre un libérateur. Aussi n'est-ce qu'à cette miséricorde que nous attribuons cette promesse consolante : *quem perditio hominum generi Salvatorem misericors et fidelis promisisti*. Et dans quelle circonstance nous la fait-il? Dans l'instant même où nous venons de l'offenser et d'abuser de ses premiers bienfaits. D'une main il lance la foudre, en prononçant à l'homme coupable la peine de mort qu'il a encourue : de l'autre il guérit les plaies que l'homme vient de se faire; il montre le remède efficace qu'il doit un jour y appliquer; il indique la victime qui, même avant la consommation de son sacrifice, sauve tous ceux qui espèrent en elle, mettent leur confiance dans ses mérites infinis; et c'est à notre ennemi lui-même qu'il déclare ce dessein auguste de sa miséricorde. C'est le serpent qui nous a séduits; et c'est au serpent que le Seigneur dit : Reptile odieux, cesse de t'applaudir de ta funeste victoire; une femme a été trompée par tes artifices, une autre femme triomphera de tes ruses et de tes fureurs : elle mettra au monde un fils qui exercera contre toi une haine éternelle; par lui elle détruira ton empire, elle écrasera ta tête, et tu feras contre elle des efforts impuissants. C'est dans ces paroles, mes frères, que toute la tradition a toujours vu la promesse du Messie et du libérateur; d'un Homme-Dieu qui, né d'une femme et conçu dans son sein par des voies miraculeuses, devait réparer tout le mal que la première femme nous avait fait, et rendre inutile la victoire que le serpent, c'est-à-dire, le démon avait semblé remporter sur elle : c'est dès ce moment qu'à

commencé la foi et l'espérance du Messie. Adam eut aux paroles du Seigneur, et ce fut cette foi qui lui fit obtenir le pardon de son péché, et accepter avec un esprit de résignation et de pénitence les travaux, les infirmités, la mort, auxquels il se vit condamné. Cette foi précieuse, il la transmit à ses enfants comme leur plus précieux héritage. Ce fut par elle qu'Hénoch mérita de recevoir de Dieu même le témoignage de sa justice : ce fut par elle que Noé mérita de devenir le second fondateur du genre humain : ce fut par elle qu'Abraham quitta son pays, pour venir habiter, par ordre de Dieu, dans la terre que Dieu promettait de donner à ses descendants ; ce fut par elle qu'il se résolut à immoler son fils Isaac, l'héritier de tant de promesses : ce fut par elle que Moïse préféra à tous les trésors de l'Égypte les opprobres de Jésus-Christ, qu'il voyait dans les ombres de l'avenir. Que dirai-je enfin ? C'est par elle que tous les justes de l'Ancien Testament ont été agréables au Seigneur ; et sans elle, il n'y a jamais eu de salut. Ces saints patriarches espéraient fermement la venue du Messie, parce qu'ils savaient que le Seigneur n'était pas moins fidèle à ses promesses que bon et miséricordieux : *misericors et fidelis*. Mais par combien de délais leur foi n'a-t-elle pas été éprouvée ! Ils sont morts sans avoir vu cet événement qu'ils désiraient avec tant d'ardeur, et ils n'ont salué que de loin, dit l'apôtre, les biens ineffables que le Seigneur leur faisait entrevoir. Et pourquoi, mes frères, le Seigneur a-t-il si longtemps différé l'accomplissement de ses promesses ? Pourquoi a-t-il voulu que la naissance du Messie fût précédée de quatre mille ans de vœux et de soupirs pour les uns, de crimes et de désordres pour les autres ? Ah ! c'était afin qu'une connaissance plus parfaite de nos maux nous fît mieux sentir ce que nous devons au médecin tout-puissant qui venait les guérir. C'était, dis-je, afin que nous connussions mieux les deux grandes plaies que le péché nous avait faites ; l'ignorance et la concupiscence : l'ignorance qui, pendant tant de siècles, a obscurci l'entendement des hommes, au point de leur faire prendre pour dieux, du bois, de la pierre, de vils animaux, des hommes corrompus ; sans que la lumière de la raison pût percer ces ténèbres honteuses ; sans qu'aucun des hommes, même les plus sages et les plus éclairés d'ailleurs, pût parvenir à la connaissance des vérités qui nous paraissent aujourd'hui les plus simples et les plus naturelles ; à l'exception cependant de ceux à qui le Seigneur les avait révélées, par une grâce particulière : la concupiscence, qui les a entraînés dans les désordres les plus honteux, quelquefois même contre les lumières de la raison éclairée par les préceptes de la loi. Car, mes frères, le Seigneur ne laissa pas toujours marcher les hommes dans leurs ténèbres. Il ne voulut pas qu'ils pussent dire que, s'ils avaient violé leurs plus sacrés devoirs, c'avait été faute de les con-

naître. Du milieu des nations, il se choisit un peuple particulier, de qui il se fit connaître, à qui il donna des lois très-saintes et très-salutaires ; et il accompagna la publication de ses lois de l'appareil le plus capable d'inspirer à ce peuple la crainte de ses jugements et de sa puissance. Mais ce peuple lui-même fut-il fidèle à la loi qu'il avait reçue du Seigneur ? Non, mes frères ; aussitôt après l'avoir reçue, il la viola dans le point le plus essentiel, en adorant de vaines idoles. Toute l'histoire de ce peuple n'est qu'une suite de prévarications et d'infidélités ; et la loi ne fut exactement observée que par le petit nombre de ceux qui participaient d'avance à la grâce du Médiateur. Et pourquoi Dieu le permit-il ainsi ? Ah ! c'était afin que l'homme reconnût sa faiblesse, afin qu'il vît que dans l'état où le péché l'avait réduit, sa volonté n'était pas par elle-même capable de résister au torrent de la concupiscence ; que pour observer fidèlement la loi du Seigneur, il ne lui suffisait pas de la connaître ; qu'il avait besoin pour cela d'une grâce particulière qui n'est pas toujours attachée aux préceptes ; et qu'enfin il avait besoin non-seulement d'être éclairé, mais aussi d'être guéri et fortifié. Voilà en peu de mots, mes frères, l'économie de la conduite que Dieu a tenue envers les hommes, depuis leur chute jusqu'à leur délivrance, et la raison du délai qu'il a mis à l'accomplissement de ses promesses. Il voulait faire connaître la nécessité du Médiateur et de sa grâce : il voulait convaincre les hommes, par leur propre expérience, que tout autre moyen, à l'exception de cette grâce, était insuffisant pour les rendre justes : il voulait qu'ils soupirassent pour cette grâce, qu'ils la demandassent avec autant d'humilité que d'ardeur.

Et telles ont été en effet les dispositions de tout ce qu'il y a eu de saints sur la terre depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Les livres sacrés, les écrits des prophètes ne sont pleins que de leurs prières, de leurs désirs, et des assurances par lesquelles le Seigneur soutient leur espérance et leur foi ; et toute l'histoire du peuple d'Israël n'est qu'un long prélude des merveilles dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Ce sont donc, mes frères, ces désirs et ces prières ferventes que nous devons imiter pendant le saint temps de l'Avent. L'Eglise veut que nous nous mettions à la place de ces saints qui ont vécu avant Jésus-Christ ; que nous soupirions comme eux pour être éclairés de sa lumière, sanctifiés par ses mérites, guéris et fortifiés par sa grâce. Comprendons de plus en plus le besoin que nous en avons, et redoublons nos instances pour l'obtenir. Nous nous livrons, ô mon Dieu ! à une sainte joie, parce nous sommes assurés de l'accomplissement de vos promesses, parce que le temps de notre délivrance approche, et que dans peu de jours nous célébrerons l'avènement et la naissance de celui que vous deviez envoyer et qui était

était l'attente des nations : *Dum ergo prope est quem missurus es, et dies affulget liberationis nostræ, in hac promissionum tuarum fide piis gaudiis exultamus.* Mais cette joie est toujours accompagnée de la crainte qu'il ne vienne inutilement pour nous, et que, par la mauvaise disposition de nos cœurs, nous ne soyons privés des effets précieux de sa naissance. Purifiez donc nos cœurs, ô mon Dieu, afin que nous soyons dignes de le recevoir, et que, par les grâces qui sont attachées à son premier avènement, il nous préserve des terreurs que le second nous inspire. C'est ce que je souhaite, mes frères, pour vous et pour moi. Au nom du Père, etc.

II.

Second Dimanche de l'Avent.

SUR LES MIRACLES.

Ce n'est pas, mes frères, pour s'instruire lui-même d'une vérité qu'il ignore, que Jean-Baptiste envoie demander à Jésus-Christ s'il est le Messie que le Seigneur a promis à son peuple, ou s'il faut en attendre un autre. Comment aurait-il pu méconnaître celui dont il avait senti la présence dans les entrailles même de sa mère ; celui qu'il avait déjà montré aux peuples comme l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; celui enfin qu'il avait entendu déclarer le Fils de Dieu par la voix même du Père céleste ? Ce n'est donc pas pour lui-même qu'il fait cette question ; c'est pour ses propres disciples, afin qu'ils voient de leurs yeux celui dont il les a tant de fois entretenus ; afin qu'ils soient témoins des prodiges qu'il opère, et qu'ils entendent de sa propre bouche les preuves démonstratives qu'il donne de sa mission.

Mais quelle force, quelle énergie, quelle noblesse dans la réponse que fait Jésus-Christ à cette question ! *Allez, dit-il aux disciples de Jean, et rapportez à votre maître ce dont vous avez été vous-mêmes témoins. Les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent.* (Matth., XI, 5.) Quel autre, mes frères, que le Fils de Dieu pouvait tenir un tel langage ; et après avoir vu de tels prodiges, qui pouvait douter qu'il ne fût en effet le Sauveur attendu depuis tant de siècles ? C'est là, en effet, mes frères, la preuve essentielle qu'il devait nous donner de sa mission et de sa divinité. Preuve nécessaire, puisque l'opération des miracles était un des traits sous lesquels les anciens prophètes avaient annoncé le Messie, et que, selon Jésus-Christ lui-même, les Juifs auraient pu être excusables en le rejetant, s'il n'eût pas fait luire à leurs yeux ces preuves éclatantes de sa toute-puissance : mais aussi preuve triomphante, et qui, jointe à l'accomplissement des autres prophéties en sa personne, ne laissait plus ni prétexte ni excuse à leur incrédulité.

Cette preuve de la divinité de Jésus-Christ est en même temps, mes frères, celle de la

religion tout entière ; non-seulement parce que la divinité de Jésus-Christ étant une fois prouvée, tous nos dogmes le sont par une suite nécessaire ; mais aussi parce que les miracles sont le moyen dont le Seigneur s'est servi pour étendre le christianisme sur la terre et autoriser les apôtres qui l'annonçaient. En effet, ce pouvoir de commander aux éléments et à la nature, qui appartenait à Jésus-Christ à cause de sa divinité, il l'a communiqué à ses disciples ; il leur a ordonné d'aller en son nom éclairer l'univers, détromper les nations des erreurs qui les avaient séduites, et substituer aux fables du paganisme les mystères augustes qu'il leur avait appris. Mais quels moyens leur a-t-il donnés pour réussir dans une telle entreprise ? Point d'autre que le don des miracles. Vous imposerez les mains sur les malades, leur a-t-il dit, et ils seront guéris ; vous prendrez dans vos mains des serpents venimeux, et ils ne vous feront point de mal ; vous boirez des poisons mortels, et ils ne vous nuiront pas ; vous ferez, en un mot, les prodiges que vous m'avez vu faire, et même de plus grands encore : c'est à ces marques qu'on vous reconnaîtra pour les envoyés du Très-Haut. C'est, en effet, mes frères, par de tels prodiges que les apôtres ont soumis l'univers. Si les Grecs, les Romains ainsi que les peuples barbares, ont cru à leur voix, en un Dieu incarné, crucifié, ressuscité, c'est qu'ils y ont été comme contraints par la force et l'évidence de leurs miracles, à laquelle le Seigneur joignait l'efficace intérieure de sa grâce. Si même ils ont reçu pour des livres inspirés ceux qui contiennent ou l'histoire de notre religion, ou les oracles qui se sont accomplis en Jésus-Christ ; c'est que les auteurs de ces livres ont prouvé leur véracité par des miracles, et que ceux qui les présentaient en faisaient eux-mêmes : en un mot, toute la démonstration évangélique se réduit en dernière analyse à la preuve éclatante des miracles. Serait-il superflu, mes frères, de vous mettre à portée de développer vous-mêmes cette preuve et d'en sentir toute la force, en vous donnant des idées justes sur cette matière importante ? C'est ce que je vais entreprendre dans ce discours.

Les miracles sont, mes frères, trop intimement liés avec la religion ; ils répandent sur elle trop d'éclat ; ils en prouvent trop évidemment la certitude aux yeux de tout homme raisonnable, pour que l'esprit de mensonge et d'incrédulité ne se soit pas efforcé d'altérer et de faire, s'il était possible, disparaître cette preuve invincible. Quels nuages n'a-t-on pas répandus sur cette matière ? On a enveloppé de vaines subtilités la définition même des miracles, afin qu'on ne pût plus les distinguer des illusions et des prestiges ; on a contesté au Tout-Puissant même le pouvoir de les faire, ou l'on n'a pas rougi de lui faire partager ce pouvoir avec le démon son ennemi : enfin une critique audacieuse a voulu assujettir à des

règles chimériques la certitude des faits miraculeux, et a prétendu qu'un homme raisonnable ne pouvait ni les croire ni les admettre. Essayons de dissiper tous ces nuages. Qu'est-ce qu'un miracle? A qui appartient le pouvoir de faire des miracles? Quel genre de preuves devons-nous exiger pour croire un miracle? C'est ce qu'il s'agit maintenant d'examiner.

[N. B. Nous n'avons pu retrouver le corps de cette instruction.]

III.

Troisième dimanche de l'Avent.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Confessus est, et non negavit, et confessus est: Quia non sum ego Christus. (Joan., I, 20.)

Il a confessé, il ne l'a pas nié, il a confessé qu'il n'était pas le Christ.

Voilà, mes frères, un des traits les plus héroïques de la vie du saint Précurseur de Jésus-Christ. Les Juifs lui envoient une députation solennelle pour lui demander s'il n'est pas le Christ attendu par la nation? Quelle tentation pour lui, s'il eût été susceptible d'ambition et de vaine gloire! Quelle occasion n'aurait-il pas eu de faire aux demandes des Juifs une de ces réponses équivoques, par lesquelles un homme faussement modeste, semble ne rejeter les louanges qu'on lui donne, que pour s'en attirer de plus grandes; et ne combattre l'opinion trop avantageuse qu'on a conçue de lui, que d'une manière propre à la laisser subsister, et à y ajouter encore le mérite de l'avoir combattue! Mais le cœur de Jean-Baptiste était bien éloigné de ces subterfuges de l'orgueil: sa première vertu était de se croire infiniment inférieur à celui qu'il devait annoncer. Il n'était envoyé que pour lui préparer les voies et lui gagner tous les cœurs; et il eût regardé comme un sacrilège la plus légère intention de partager avec lui les respects et les adorations des hommes. Il rend donc un témoignage public à la vérité: il ne la dissimule point, il ne l'enveloppe point, il ne l'affaiblit point: *Confessus est, et non negavit, et confessus est.* Il déclare hautement qu'il n'est pas le Christ, qu'il n'est pas Elie, qu'il n'est pas le prophète qu'on attendait; qu'il n'est que la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez les voies au Seigneur, redressez les chemins par lesquels il doit venir à vous. Il désigne pour le Messie, un homme inconnu de la Synagogue, et qu'il savait devoir lui être si odieux; et il reproche en même temps à ces prêtres, si sages à leurs propres yeux, l'aveuglement qui les empêche de connaître celui en qui tant d'oracles des prophètes sont déjà accomplis, et qui est au milieu d'eux: *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (Joan., I, 26.)

Il savait cependant, mes frères, que par cette réponse si claire et si positive, non-seulement il renversait tout l'édifice de sa propre gloire aux yeux des hommes, mais qu'il s'exposait encore à partager la haine et le mépris que les Juifs devaient avoir

pour cet homme qu'il leur donnait pour le Messie. Mais l'amour de la vérité l'emporte dans son cœur sur toute autre considération: il la dit avec courage à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment et qui la recherchent. Est-ce là, mes frères, l'image de notre conduite? Osons-nous, comme Jean-Baptiste, annoncer Jésus-Christ à un monde qui le méconnaît ou qui le méprise? Ne retenons-nous pas, au contraire, souvent la vérité dans l'injustice? La crainte de déplaire au monde n'étouffe-t-elle pas dans nos bouches timides le témoignage que nous lui devons? Ne sacrifions-nous pas, en un mot, à un funeste respect humain la pratique de nos devoirs les plus essentiels? Je viens aujourd'hui combattre cette lâche disposition: je viens vous entretenir de l'obligation où nous sommes de faire une profession ouverte de l'Evangile, malgré l'opposition du monde; de pratiquer les vertus que le monde méprise, comme celles qu'il respecte encore: sans autre crainte que celle de Dieu, sans autre règle que la vérité. Quelle instruction plus nécessaire dans un siècle malheureux, où le vice seul semble avoir le droit de se montrer tête levée, où la piété chrétienne n'est presque plus que tolérée, et où ceux qui l'aiment encore sont obligés d'acheter, par de lâches ménagements, le droit de la pratiquer en partie!

Or, pour remplir cet objet, je me propose deux choses: Je ferai voir d'abord la grandeur de la faute que commettent ceux qui préfèrent le jugement des hommes à celui de Dieu; ce sera le sujet de ma première partie. Je combattrai ensuite les faux prétextes, par lesquels cherchent à s'excuser ceux qui sacrifient au respect humain la pratique exacte des maximes de l'Evangile; ce sera le sujet de la seconde.

En un mot, l'injustice du respect humain, la fausseté des prétextes du respect humain, c'est tout le sujet de ce discours.

[N. P. On n'a pu recouvrer le corps de ce discours que des personnes de piété m'ont assuré être un des meilleurs de l'auteur, et avoir opéré de véritables conversions.]

IV.

Quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LES CAUSES DE L'AVEUGLEMENT DES JUIFS.

Parate viam Domini. (Luc., III, 4.)

Préparez la voie du Seigneur.

Ce que saint Jean-Baptiste disait aux Juifs, en leur annonçant la manifestation prochaine de Jésus-Christ, nous vous le disons aussi, mes frères, aux approches de la sainte solennité à laquelle nous nous disposons. Préparez les voies du Seigneur; redressez les sentiers par lesquels il veut venir à vous. Ce Sauveur attendu depuis tant de siècles va enfin paraître sur la terre; et dans peu de jours vous verrez l'effet des promesses qui vous avaient été faites. Disposez-vous donc à le recevoir. Que toutes les hauteurs soient abattues, que toutes les vallées soient

comblées, que toutes les consciences soient purifiées, que tous aillent au-devant du Rédempteur des hommes avec les ornements précieux de l'innocence et de la justice.

Mais, quoi ! me direz-vous, attendons-nous donc, ainsi que les Juifs incrédules, un autre Libérateur que celui qui est déjà venu ? des mystères accomplis depuis si longtemps doivent-ils être encore l'objet de nos espérances ? et est-il enfin un autre avènement de Jésus-Christ auquel nous devons nous préparer, que celui où, environné de gloire et de puissance, il viendra juger les vivants et les morts ?

Oui, mes frères, il est en quelque sorte un troisième avènement de notre Sauveur auquel nous devons nous préparer avec soin, et qui doit être l'objet de nos vœux et de nos désirs les plus ardents. C'est celui par lequel il naît spirituellement dans nos âmes pour les sanctifier et les enrichir de ses dons. Si l'Eglise nous met dans la bouche pendant le saint temps de l'Avent les expressions enflammées par lesquelles les anciens patriarches demandaient à Dieu la venue du Libérateur ; si elle conjure même le ciel d'envoyer sa rosée, les nuées de nous donner le Juste, la terre d'ouvrir son sein pour produire le Sauveur : ce n'est pas seulement pour nous rappeler que tels ont été pendant quatre mille ans les sentiments de tout ce qu'il y a eu de saints et de justes dans le monde : c'est aussi afin que ces sentiments deviennent les nôtres ; c'est afin que nous reconnaissons que nous avons tous en particulier un besoin aussi pressant de Jésus-Christ et de sa grâce, que l'univers entier l'avait alors ; c'est afin que nous nous mettions de bonne foi au nombre de ces aveugles qui avaient besoin d'être éclairés, de ces faibles qui avaient besoin d'être fortifiés, de ces pécheurs qui avaient besoin d'être justifiés, et qui ne pouvaient l'être que par la grâce médicinale de Jésus-Christ. Si l'Eglise nous exhorte encore à préparer la voie au Seigneur, c'est parce que faibles ou forts, justes ou pécheurs, nous avons tous besoin que Jésus-Christ vienne en nous avec une plus grande abondance de grâces ; c'est enfin parce qu'il y a plusieurs d'entre nous qui n'ont encore aucune part au bienfait de sa naissance spirituelle, et à l'égard desquels on peut dire, comme saint Jean le dit à l'égard des Juifs, que Jésus-Christ est venu dans son propre royaume, et que ceux même qui lui appartenaient d'une manière plus particulière ne l'ont pas reçu : *In propria venit et sui eum non receperunt.* (Joan., I, 11.)

Or, mes frères, pourquoi y a-t-il un si grand nombre de chrétiens pour lesquels la solennité de la naissance du Sauveur n'est qu'une vaine représentation, et qui ne participent point aux bienfaits que cette naissance doit nous procurer ? C'est qu'ils ont dans l'esprit et dans le cœur les mêmes erreurs, les mêmes préjugés, les mêmes passions qui ont empêché les Juifs de le recevoir. Développons cette pensée : elle peut

donner lieu à des réflexions utiles pour notre salut.

Lorsque nous réfléchissons, mes frères, sur la clarté des prophéties qui avaient annoncé le Sauveur, sur l'évidence de leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ, sur l'éclat et la multitude des prodiges que ce Dieu fait homme a opérés, l'aveuglement des Juifs qui l'ont méconnu, nous paraît tout à fait incompréhensible. Cet aveuglement en effet avait sa première cause dans les décrets cachés et éternels de ce Dieu tout-puissant, qui, parmi les coupables enfants d'Adam, fait miséricorde à qui il veut, et endureit aussi qui il lui plaît. Le temps était venu, dit saint Jean, où devait s'accomplir ce que dit le prophète Isaïe : Le Seigneur a aveuglé leurs yeux et il a endurci leurs cœurs, de peur qu'ils ne voient des yeux et ne comprennent du cœur, et que venant à se convertir, je ne les guérisse ; *Excæcavit oculos eorum et induravit cor eorum, ut non videant oculis et non intelligant corde, et convertantur et sanem eos.* (Joan., XII, 40.) Le temps était venu où ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, devait être rejeté pour son incrédulité, afin de donner lieu à la multitude des nations d'entrer dans l'alliance du Seigneur : *Cæcitas ex parte contigit in Israel, ut plenitudo gentium intraret.* (Rom., XI, 25.) Adorons ce grand mystère dont la profondeur étonnait le grand apôtre, à qui le Seigneur l'avait révélé, ce mystère qui jusqu'alors n'avait été connu ni des hommes ni des anges eux-mêmes. Adorons avec une humble soumission le jugement de rigueur que le Seigneur exerce ici sur les Juifs, et le jugement de miséricorde qu'il exerce sur les gentils.

Cependant, mes frères, on peut dire aussi que cet aveuglement si prodigieux avait sa cause naturelle et presque nécessaire dans les passions et les préjugés des Juifs. Ils ne pouvaient croire, dit l'Evangile : *Non poterant credere* (Joan., XII, 39) ; non pas que la foi par elle-même leur fût impossible ; non pas qu'ils fussent privés de ce libre arbitre qui est l'apanage essentiel de notre nature, et qui, quoique incliné vers le mal depuis la faute que nous avons tous commis dans notre premier père, peut cependant toujours se tourner vers le bien ; mais parce que leur attachement à la terre, leur confiance présomptueuse à la fausse idée qu'ils avaient de leurs prérogatives, mettaient à leur foi un obstacle invincible.

Rappelez-vous ici, mes frères, une parole de Jésus-Christ qui suffit seule pour nous donner l'intelligence de ce mystère. Après avoir lui-même réuni dans un seul point de vue tous les miracles qui prouvent sa divinité, il ajoute : Heureux ceux pour qui je ne serai point un sujet de scandale : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* (Luc., VII, 23.) Or tel était le malheur des Juifs. Leurs passions les avaient conduits au point de se scandaliser de Jésus-Christ ; et pourquoi ? C'est que ces passions leur avaient fait concevoir du Messie une idée fausse dont ils

ne retrouvaient point en Jésus-Christ les traits chimériques. Uniquement occupés des biens de la terre, ils n'avaient ni goût ni désir pour les biens spirituels que le Sauveur est venu nous procurer. Ils soupiraient pour un Libérateur, mais ils ignoraient et ses véritables grandeurs et l'importance de sa mission. Leur cupidité, leur avarice le leur faisait concevoir, non comme le Fils de Dieu qui venait racheter tous les hommes et les réconcilier avec son Père : non comme l'ange et le médiateur de la nouvelle alliance qui venait les affranchir eux-mêmes du joug insupportable de la loi, et mettre fin aux figures en les accomplissant dans sa propre personne ; mais uniquement comme un prince puissant qui rendrait à la maison de David son ancien éclat, qui briserait le joug des nations et les assujettirait au peuple de Dieu, qui ferait enfin renaître dans la Judée la prospérité et l'abondance dont elle avait joui sous le règne fortuné de Salomon. C'est ainsi que ces hommes charnels interprétaient les saintes Ecritures ; c'est ainsi que, s'arrêtant à l'écorce des paroles, ils ne voyaient que les vils intérêts d'une nation particulière dans ces promesses magnifiques qui annonçaient le salut du genre humain et le renouvellement total de l'univers.

Pleins de ces pensées basses et charnelles, pouvaient-ils reconnaître Jésus-Christ pour le Messie ? Un enfant qui naissait dans la pauvreté, et à qui une vile crèche servait de berceau, répondait-il à ces idées de grandeur et de puissance temporelle que l'orgueil leur avait fait concevoir ? Un homme caché pendant la plus grande partie de sa vie dans la boutique d'un artisan, qui pendant le court espace de sa manifestation n'avait mené qu'une vie pauvre et errante, qui n'avait pas où reposer sa tête, qui n'était accompagné que d'une troupe de pauvres pécheurs, représentait-il à leurs yeux ce conquérant, ce vainqueur qu'ils avaient imaginé ? Un homme qui ne prêchait que l'humilité, la patience, la soumission aux puissances, qui payait lui-même le tribut à César, et enseignait aux autres à le payer avec fidélité ; qui fuyait dans le désert pour éviter la couronne qu'on voulait lui décerner : un tel homme pouvait-il être le libérateur de son peuple dans le sens qu'ils l'entendaient ? Un homme enfin, qui terminait par le supplice de la croix une vie agitée par mille traverses, pouvait-il remplir leurs vœux et leurs espérances ? Non, mes frères. Quelque éclatants que fussent ses prodiges, quelque décisifs que fussent en sa faveur les témoignages des prophètes, le scandale de sa pauvreté, de sa faiblesse, de ses souffrances anéantissait aux yeux des Juifs ces preuves si triomphantes. Il n'y avait que des cœurs purs et dégagés des intérêts humains qui pussent percer ces nuages et apercevoir, sous les apparences de la pauvreté et de la faiblesse, le Fils unique du Très-Haut, le Maître et le Réparateur de la nature.

La cupidité, l'attachement à la terre, le

désir immodéré des biens et des grandeurs de ce monde étaient donc la première cause de l'aveuglement des Juifs ; et il ne faut pas non plus, mes frères, chercher une autre cause de l'incrédulité secrète d'un grand nombre de ceux qui portent le nom de chrétiens, de leur indifférence pour Jésus-Christ, du peu de fruit qu'ils retirent de ses mystères. Chrétiens de nom, ils sont en effet juifs par le cœur. Car, dit saint Augustin, dans le sein même de l'Eglise chrétienne, tous ceux qui se conduisent par les sens, qui vivent selon la chair, qui n'ont que des vœux, des désirs, des espérances charnelles, appartiennent plus à l'ancienne alliance qu'à la nouvelle : *In ipso populo christiano, qui carnaliter credunt, carnaliter sperant, carnaliter diligunt, adhuc ad Vetus Testamentum pertinent*. Et combien ne voyons-nous pas tous les jours de chrétiens, aussi occupés du soin de se procurer les biens ou les plaisirs de ce monde, que si, à l'exemple des impies sadducéens, ils ne croyaient ni l'immortalité de nos âmes, ni la résurrection future de nos corps ? combien ne voyons-nous pas de trop fidèles imitateurs de l'orgueil des pharisiens affecter comme eux les distinctions, les prééminences, les honneurs, et compter pour rien toutes les vertus qui n'ont que Dieu seul pour témoin et pour rémunérateur ? De tels hommes, mes frères, sont aussi opposés à Jésus-Christ que les Juifs même qui l'ont rejeté. Sa naissance est pour eux une chose indifférente, parce qu'elle ne leur procure rien de ce qui est l'objet de leurs désirs.

Que fait, dites-moi, au pied du berceau de Jésus-Christ, un homme que l'ambition dévore, que la volupté assujettit ? Que trouve-t-il d'agréable, de satisfaisant pour lui dans un lieu où tout respire la pauvreté ? Quels honneurs, quelles richesses attend-il d'un Dieu qui les a méprisés, qui les a rejetés, qui s'est réduit volontairement à l'indigence la plus extrême ? Ce Dieu ne promet à ses adorateurs que des biens spirituels, et ces biens n'ont pour lui aucun attrait ; il rejette donc avec une espèce de dédain la rédemption qui lui est offerte, et il dément dans le fond de son cœur les respects et les adorations que la bienséance et l'usage le forcent de rendre à ce Dieu humilié.

La seconde cause de l'aveuglement et de l'obstination des Juifs, c'est, mes frères, leur présomption orgueilleuse et l'idée fastueuse qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leurs prérogatives. Comment pouvaient-ils recevoir l'auteur de la grâce, tandis qu'ils ne reconnaissaient pas la nécessité de ce secours divin ? Dignes enfants de ces hommes téméraires qui, au pied du mont Sinai, avaient dit avec tant de précipitation : Que le Seigneur nous commande, et nous ferons tout ce qu'il nous ordonnera ; ils croyaient que, pour pratiquer la loi du Seigneur, il leur suffisait de la connaître, et ils ne pensaient pas même à demander cet esprit droit, ce cœur pur, sans lequel ils ne pouvaient l'accomplir. Ils se glorifiaient de la loi qu'ils

avaient reçue par le ministère de Moïse, et ils ignoraient que ce don si précieux en lui-même ne pouvait être pour eux qu'un instrument de mort sans la grâce que Jésus-Christ seul pouvait leur communiquer. Quels sentiments d'orgueil la qualité d'enfants d'Abraham ne leur inspirerait-elle pas? Jésus-Christ leur parlait un jour de cette véritable liberté des enfants de Dieu, qu'il est venu apporter dans le monde; il la leur faisait entrevoir comme le prix et la récompense de la foi qu'ils devaient avoir en lui. Vous connaîtrez la vérité, leur disait-il, et la vérité vous rendra libres: *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.* (Joan., VIII, 32.) Mais que répondent à cette promesse pleine de bonté, ces hommes présomptueux? Nous sommes les enfants d'Abraham, lui dirent-ils, et nous n'avons jamais été esclaves de personne: comment donc dites-vous que nous serons rendus libres? *Semen Abraham sumus, et nemini servivimus unquam: quomodo tu dicis, liberi eritis?* (Ibid. 33.) Ah! mes frères, ils ignoraient que quiconque commet le péché en devient l'esclave, et ils étaient d'autant plus soumis à ce honteux esclavage, qu'ils sentaient moins le poids des chaînes dans lesquelles ils étaient engagés. Ils ne pouvaient devenir véritablement libres que par la grâce du Fils de Dieu: *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* (Ibid. 36.) Mais, cette grâce, pouvaient-ils l'obtenir, pouvaient-ils même la demander, tandis que leur orgueil leur cachait le besoin extrême qu'ils en avaient?

Avouons-le, mes frères, ces sentiments présomptueux ne sont encore que trop communs parmi nous. L'erreur orgueilleuse qui ose nier la nécessité de la grâce de Jésus-Christ et attribuer le salut de l'homme aux seules forces de son libre arbitre, a précédé de plusieurs siècles l'hérésie que trop fameux qui a osé l'enseigner ouvertement, et elle survit encore aux foudres qui l'ont terrassée. Elle n'ose plus, il est vrai, se montrer à découvert; elle est aujourd'hui plutôt une hérésie du cœur que de l'esprit. On confesse de bouche que sans la grâce du Sauveur on ne peut rien faire, on le croit même d'une foi spéculative, et comment pourrait-on résister à tant de textes si formels de l'Écriture, à la parole même de Jésus-Christ qui nous l'assure si positivement? Mais le cœur dément en secret ce témoignage qu'on est forcé de rendre à la vérité. On reconnaît que tout le bien qui est en nous vient de Dieu, et on ne laisse pas de s'en glorifier comme si on le tenait de soi-même et de ses propres efforts. Quels obstacles de tels sentiments ne mettent-ils pas à l'esprit de prière, de gémissment, de reconnaissance qui nous est si nécessaire dans l'état de faiblesse et d'indigence auquel nous sommes réduits? Quelles barrières n'élèvent-ils pas entre nous et un Dieu jaloux de sa gloire, qui nous déclare lui-même qu'il résiste aux superbes et qu'il ne donne sa grâce qu'aux humbles? Combien, en un mot, ne nous empêchent-ils pas de profiter

du bienfait de la rédemption qui nous est offerte par un Dieu humilié, pour expier notre orgueil, jusqu'à prendre au milieu de nous la forme d'un enfant et d'un esclave?

Ce sont donc là les collines qu'il faut abaisser, selon l'expression du saint Précurseur de Jésus-Christ. Ce sont ces hauteurs orgueilleuses qu'il faut abattre en les soumettant à la foi et aux vérités salutaires qu'elle nous enseigne. Oui, pour recevoir Jésus-Christ, pour prendre part à la joie sainte que sa naissance doit nous inspirer, il faut arracher de nos cœurs ces passions qui ont causé l'incrédulité des Juifs. Il faut surtout bannir cette cupidité, cet amour déréglé des biens de ce monde qui leur a fait prendre le change sur le sens des oracles les plus clairs et les plus magnifiques; cet orgueil qui les a portés à se scandaliser de la pauvreté et de la faiblesse apparente de ce Dieu Sauveur; cette présomption pleine de témérité qui leur a fait mépriser la grâce qu'il leur offrait. Il faut désirer vivement les biens spirituels dont Jésus-Christ est la source, les biens futurs et éternels dont il est le pontife. Il faut connaître toute la corruption de la nature qu'il est venu guérir et réparer, toute la nécessité de la grâce qu'il est venu nous apporter. Il faut sur ces grandes vérités ne pas s'en tenir à des spéculations générales, mais rentrer dans le fond de son cœur, en connaître les besoins et les maux, et en désirer ardemment la guérison par la grâce médicinale de Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas assez d'abaisser les collines, il faut encore, selon saint Jean-Baptiste, combler les vallées, redresser les sentiers tortueux et inégaux; c'est-à-dire, mes frères, qu'il faut renoncer à cette vie molle, oisive, inutile et vide de bonnes œuvres, qui n'est que trop ordinaire parmi les riches et les heureux du siècle; c'est-à-dire, que ceux même dont la vie paraît plus sérieuse et plus occupée doivent se procurer des jours pleins devant le Seigneur, en lui rapportant leurs actions par Jésus-Christ, en les faisant pour sa gloire et par le principe de son amour; c'est-à-dire, qu'il faut abandonner ces vains prétextes, ces interprétations frauduleuses par lesquelles tant de chrétiens croient pouvoir se dispenser de pratiquer la loi du Seigneur dans toute sa pureté et toute son étendue; c'est-à-dire enfin, qu'il faut retrancher ces inégalités qui se trouvent dans une vie partagée entre Dieu et le monde, ces vicissitudes continues de ferveur et de relâchement que l'on remarque dans un si grand nombre de chrétiens, et prendre la résolution de marcher dans les voies de la piété avec droiture, avec courage, avec persévérance.

Voilà, mes frères, les principales dispositions par lesquelles vous devez préparer les voies au Seigneur. Mais quel autre que vous, ô mon Dieu, peut nous donner ces dispositions? Donnez-nous donc l'humilité qui doit abaisser les hauteurs de notre orgueil; donnez-nous la charité qui doit remplir le

vide de nos cœurs, et les élever jusqu'à vous. Faites-nous suivre la règle sainte de votre Evangile en redressant sur elle notre conduite. Détruisez en nous toute humeur, toute inégalité, toute inconstance. C'est-à-dire, Seigneur, afin que nous puissions vous recevoir, venez vous-même préparer votre demeure en nous; que votre grâce nous prévienne pour purifier nos âmes de tout ce qui peut vous déplaire; qu'elle nous suive et nous accompagne pour conserver la pureté qu'elle nous aura rendue, afin qu'après vous avoir servi ici-bas dans une justice véritable, nous puissions vous posséder dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

V.

Discours pour le premier jour de l'an.

SUR L'AUMONE.

Que d'objets intéressants se réunissent, mes frères, pour faire de ce jour une des plus saintes solennités de la religion! un Dieu, qui vient de naître pour notre salut, commence dès le berceau à exercer ses sublimes fonctions de médiateur et de pontife. A peine est-il entré dans le monde, et déjà il prélude à son grand sacrifice, en versant pour nous les prémices de ce sang précieux par lequel il doit un jour nous racheter: il se soumet au joug rigoureux de la loi pour nous en affranchir, et reçoit dans sa chair la marque des esclaves pour imprimer dans nos cœurs le caractère sacré des enfants de Dieu. Enfin il reçoit au milieu des souffrances le nom glorieux de *Jésus*; ce nom qu'un envoyé du ciel lui avait donné, avant même qu'il fût conçu dans le sein de la Vierge sa mère, comme un heureux présage du salut qu'il nous apportait; ce nom, qui, selon l'Apôtre, est au-dessus de tout autre nom; ce nom auquel tout fléchit le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; ce nom, enfin, qui est le seul sous le ciel, par lequel nous puissions être sauvés.

Tels sont les grands mystères dont notre piété s'occuperait uniquement aujourd'hui, si un usage déjà ancien parmi nous ne tournait nos pensées vers d'autres objets. Nos pères, en fixant à ce jour le commencement de l'année, l'ont, pour ainsi dire, consacré à des devoirs réciproques de civilité et de bienveillance; et je ne viens point ici élever ma voix contre cet usage. La religion ne blâme que les vices et les crimes; et elle approuve, elle consacre, elle fortifie tout ce qui tend à resserrer entre les hommes les nœuds de la société. Faisons donc, mes frères, des vœux les uns pour les autres; souhaitons-nous réciproquement tout ce que le ciel peut verser sur nous de bénédictions et de faveurs: mais que ces vœux et ces souhaits soient inspirés et dirigés par la religion; qu'il partent de cette charité sincère qui en est la vertu principale: charité qui nous fait aimer notre prochain comme nous-mêmes, et nous intéresse au bonheur de nos frères comme à celui qui nous est personnel; charité, par conséquent, qui bannit de nos cœurs la jalousie et l'envie, comme

le ressentiment et l'aigreur; charité universelle qui s'étend à tous ceux qui partagent avec nous la qualité d'hommes et d'enfants de Dieu, mais qui s'attendrit particulièrement sur les besoins et la misère des pauvres; charité bienfaisante, qui ne se borne pas à des vœux stériles, qui ne se contente pas de souhaiter aux malheureux des soulagements qu'elle peut effectivement leur procurer, et qui ne connaît point de plaisir plus doux que celui d'être à leur égard le ministre de la Providence et des bontés du Père commun de tous les hommes. Souffrez, mes frères, que j'insiste aujourd'hui sur ce devoir important: je ne vous en ai pas encore entretenus; et s'il est un jour où ce genre d'instruction puisse être convenable, c'est sans doute celui où tout retentit de protestations d'amitié et de bienveillance.

Jésus-Christ nous l'a dit, mes frères; et une expérience non interrompue vérifie l'oracle qu'il a prononcé: nous aurons toujours des pauvres au milieu de nous: *Pauperes semper habetis vobiscum.* (Joan., XII, 8.) Toujours les biens de la terre, suffisants pour tous les hommes, mais inégalement partagés entre eux, laisseront d'un côté les besoins, et de l'autre l'opulence: toujours les hommes naturellement égaux seront subordonnés les uns aux autres par la diversité des conditions. Loin de nous la témérité audacieuse qui oserait censurer cette disposition de la Providence. Bien loin de déroger à l'idée que nous avons de la bonté et de la sagesse du souverain Maître de l'univers, elle en est au contraire une des preuves les plus sensibles. Que deviendrait en effet le corps politique, si tous les membres qui le composent étaient au même rang? De quelle prompte dissolution la société ne serait-elle pas menacée, si tous les hommes étaient indépendants? et de quel droit exigerions-nous de nos semblables des travaux pénibles, des services humiliants, des assujettissements contraires à notre égalité primitive, si le besoin des choses nécessaires à la vie ne les y contraignait?

Il n'est donc ni avantageux ni possible de faire disparaître entièrement la pauvreté de dessus la terre? Mais combien n'est-il pas essentiel de l'adoucir et de la soulager! Non, mes frères, la volonté du souverain Maître n'est pas que les malheureux, dont vous êtes environnés, demeurent accablés sous le poids de leur misère; il est leur père comme le vôtre, ils lui sont aussi chers que vous. C'est leur pauvreté qui fait votre opulence. Dès qu'ils n'ont pas le nécessaire et que vous avez le superflu, il est évident que vous avez entre les mains la part qui devrait leur appartenir dans les biens qui ont été créés pour tous. Mais, cette part, vous n'en êtes que les dépositaires; le Seigneur ne vous l'a confiée qu'afin que vous la leur rendiez selon les lois de la prudence et de la discrétion. S'il semble les abandonner, c'est pour les remettre entre vos mains: *Tibi derelictus est pauper.* (Psal. X,

14.) S'il vous a faits riches, c'est afin que vous secouriez leur pauvreté : *Divitem te fecit ut egenis auxiliieris*. Enfin, s'il veut qu'ils éprouvent des besoins, il veut aussi qu'ils en trouvent le soulagement dans votre libéralité et votre bienfaisance, afin que la charité des uns et la reconnaissance des autres deviennent les liens les plus fermes et les plus indissolubles de la société.

Tel est l'ordre plein de sagesse que le souverain Maître de l'univers a voulu y établir; et c'est de ces principes que dérive l'obligation où sont tous ceux qui possèdent quelque part dans les richesses de la terre, d'en aider leurs frères indigents. Je dis obligation, mes frères, et obligation étroite, obligation indispensable; obligation à laquelle votre salut est attaché; obligation dont le violement ou l'oubli est un crime digne des supplices éternels. Car voilà l'idée que la religion nous donne de l'aumône. Elle ne nous la conseille pas seulement comme une œuvre de perfection et de surérogation; elle nous l'ordonne comme une œuvre de justice et par un précepte qui est précisément le même que celui de la charité. Cette charité, vous le savez, mes frères, est une vertu par laquelle nous aimons Dieu de tout notre cœur, et le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu. Or, il est évident que sans la compassion et la bienfaisance à l'égard des pauvres; en un mot, sans la pratique du devoir de l'aumône, nous n'avons ni pour Dieu ni pour le prochain l'amour que nous lui devons. Est-ce aimer Dieu que de n'avoir pour ses enfants, pour ses images vivantes, que la plus froide indifférence? Est-ce aimer Dieu que d'occasionner contre sa providence et contre son saint nom une infinité de murmures et de blasphèmes? Non, dit l'apôtre saint Jean, si quelqu'un, jouissant des biens de ce monde, est assez dur pour voir la misère de ses frères sans en être touché, sans leur ouvrir des entrailles de miséricorde et une main bienfaisante, il n'a point un véritable amour pour Dieu : *Si quis viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in illo?* (I Joan., III, 17.)

Mais si la dureté envers les pauvres est incompatible avec l'amour de Dieu, elle est encore bien plus sensiblement opposée à celui que nous devons au prochain. Car quelle idée avez-vous, mes frères, de ce second précepte de la religion, de ce précepte, dis-je, qui, selon Jésus-Christ, est semblable au premier, c'est-à-dire aussi essentiel, aussi indispensable que celui d'aimer Dieu? Suffit-il, pour le remplir, de bannir de vos cœurs la haine et la vengeance, d'éviter tout ce qui peut troubler la paix de la société, d'être officieux envers vos amis et vos égaux? Non; ce n'est pas là l'idée de la charité chrétienne. Les païens eux-mêmes, dit Jésus-Christ, ne se conduisent-ils pas ainsi : *Nonne ethnici hoc faciunt?* (Matth., V, 47.) En accomplissant ces devoirs, vous pouvez n'avoir en vue que votre propre intérêt.

Mais pour remplir sans équivoque celui de la charité, il faut aimer ceux même avec lesquels nous n'avons point d'autres liaisons que celles de la religion et de l'humanité, ceux dont les suffrages ne peuvent nous avancer dans la carrière de la fortune, ceux dont la société ne peut nous procurer ni plaisirs ni avantages temporels; en un mot, les pauvres et les malheureux. Qui est-ce qui a bien compris ce que c'est que ce prochain que nous devons aimer? C'est, dit Jésus-Christ, ce Samaritain qui rencontrant un homme inconnu, dépouillé par des voleurs, laissé demi-mort sur un chemin, ferme ses plaies, lui procure une retraite, pourvoit libéralement à ses besoins. Allez et faites de même, nous dit notre divin Maître : *Vade et fac similiter.* (Luc., X, 37.) Ce prochain que nous devons aimer, c'est donc principalement le pauvre et le malheureux. Qu'il nous soit d'ailleurs inconnu, qu'il nous soit plus étranger que le Juif ne l'était au Samaritain : sa misère et son indigence nous le rendent cher; c'est lui que nous devons aimer comme nous-mêmes; c'est à lui, par conséquent, que nous devons souhaiter et procurer, si nous le pouvons, tout ce que nous sentons nous être nécessaire à nous-mêmes : je ne dis pas ce luxe ou ces délicatesses dont nous reconnaissons nous-mêmes la superfluité; je ne dis pas ces commodités si recherchées dont le plus grand nombre des hommes ne connaît pas l'usage et n'a pas même l'idée; je ne dis pas cette opulence qui changerait leur état, qui les affranchirait de la nécessité du travail et qui deviendrait ainsi pour eux une tentation dangereuse : mais au moins ce nécessaire que la nature elle-même demande, sans lequel ils ne peuvent rendre à la société les services qu'ils lui doivent; sans lequel, en un mot, la vie est pour eux un fardeau insupportable et, pour ainsi dire, une mort continuelle.

Voilà, mes frères, ce que la religion exige pour les pauvres; voilà ce que vous devez leur procurer aux dépens de votre superflu; voilà l'œuvre à laquelle vous ne pouvez vous dispenser de contribuer selon la mesure de vos biens, sans encourir la colère du Seigneur et les rigueurs de sa justice. Car figurez-vous être à ce jour terrible où Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts, et prononcer à tous les hommes l'arrêt irrévocable qui les rendra pour l'éternité heureux ou malheureux. Quelle vertu récompensera-t-il principalement dans ses élus? Une compassion, une charité bienfaisante envers les pauvres. Quel crime reprochera-t-il aux réprouvés, et pourquoi les précipitera-t-il dans les flammes éternelles? Pour avoir eu, à l'égard des pauvres, des cœurs durs et impitoyables. Allez, leur dirait-il, maudits, au feu éternel, parce que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger, parce que j'ai eu soif et que vous ne m'avez pas donné à boire, parce que j'ai souffert la nudité et que vous ne m'avez pas vêtu, parce que j'ai été malade et en prison

et que vous ne m'avez pas visité. C'était moi, n'en doutez point, qui souffrais tous ces besoins dans la personne des pauvres qui sont mes frères et mes membres; c'était moi qui tendais vers vous des mains suppliantes et qui vous faisais entendre par leur bouche une voix plaintive; et c'est moi qui ai essuyé, en leur personne, vos dédains, vos hauteurs, vos refus inhumains.

L'aumône est donc une œuvre de nécessité et de justice; car, mes frères, Dieu ne punira pas par des supplices éternels l'observation de ce qui n'est que de perfection et de conseil: personne ne sera condamné à l'enfer précisément pour ne s'être pas dévoué à la continence, ou pour ne s'être pas réduit à une pauvreté volontaire, par un abandon entier de tous ses biens; et si l'omission de l'aumône est un juste motif de damnation, c'est parce que la charité, la libéralité envers les pauvres est un des devoirs les plus indispensables du christianisme.

Mais pour éviter cette condamnation terrible, suffit-il de faire au hasard quelques légères libéralités, arrachées par l'importunité, guidées par le caprice, commandées par l'ostentation et l'orgueil, accompagnées souvent de dureté et de hauteur? Non, dit saint Chrysostome, vous n'accomplissez point le précepte de l'aumône si vous ne la faites avec une étendue et une abondance proportionnées aux biens dont vous jouissez: *Nisi quousque habes indigenti subveneris, nusquam debitum impleveris*. Un pauvre peut, en donnant peu de chose, avoir le mérite des plus grandes aumônes; si sa pauvreté ne lui permet de donner à ses frères que de faibles secours, celui qui sonde les cœurs et les reins lui tient compte des désirs de son cœur compatissant; mais vous, mes frères, qui jouissez d'un état plus heureux selon le monde, la même Providence qui vous a mis en état de faire des aumônes plus abondantes vous en a imposé la nécessité. Ce qui serait dans un pauvre un acte méritoire de vertu pourrait n'être en vous qu'un trait de dureté et d'avarice.

Je n'ai point dessein, mes frères, d'approfondir ici la matière importante de l'aumône, et de vous rapporter les maximes rigoureuses des saints Pères qui nous enseignent unanimement que la mesure de vos aumônes est précisément celle de votre superflu. Je ne veux point vous dire, avec saint Augustin, que retenir du superflu, c'est retenir le bien d'autrui: *Res alienæ possidentur cum superflua possidentur*; que vous êtes étroitement obligés de le verser dans le sein des pauvres, et que ce n'est pas même là la perfection de la charité, que ce n'en est que le commencement; que c'est précisément le degré qu'il faut en avoir pour remplir strictement le précepte, pour ne pas porter en vain le nom de chrétien, pour ne pas être dans la voie de la damnation: *Hic incipit charitas ut de superfluis tribuas egenti*. Ces maximes cependant ne sont pas moins certaines qu'effrayantes;

et combien n'est-il pas à craindre qu'au tribunal de Jésus-Christ elles ne condamnent un nombre infini de chrétiens qui paraissent d'ailleurs vivre avec piété et édification? Mais, encore une fois, je ne veux point insister sur ces vérités trop fortes et trop accablantes pour le plus grand nombre des chrétiens de nos jours; et au lieu de vous prouver que vous êtes obligés de consacrer aux besoins des pauvres tout ce qui ne vous est pas nécessaire pour vivre selon les véritables bienséances de votre état, je me restreins à vous dire que vous êtes obligés de contribuer, selon la mesure de vos biens, à soulager vos frères, vos concitoyens infortunés, et à leur procurer au moins le nécessaire qui leur manque.

Oui, mes frères, cette ville (Epernay) et les environs qui en font partie, renferment un nombre considérable d'hommes plongés dans la misère la plus profonde, et dont les besoins multipliés sollicitent votre charité et votre bienfaisance. Ici ce sont des vieillards que l'âge et les infirmités ont rendus incapables des travaux qui les ont nourris pendant leur longue carrière, et qui ne trouvent pas toujours dans leurs enfants le retour de tendresse qu'ils devraient en attendre. Là ce sont des veuves qui ont vu descendre dans le tombeau le père et l'unique soutien d'une famille nombreuse, et chez qui l'on voit se renouveler le spectacle attendrissant sur lequel le prophète Jérémie versait des larmes si amères, d'enfants qui demandent à leur mère un pain qu'elle n'est pas en état de leur donner: *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*. (Thren., IV, 4.) Ailleurs ce sont des époux dont la fécondité augmente la misère, qui condamnés sans distinction d'âge et de sexe aux travaux les plus pénibles, et courbés continuellement vers la terre, en arrachent à peine pour eux et pour leur famille un pain de douleur trempé de leurs sueurs et de leurs larmes. Et que deviennent ces hommes, à qui vous êtes redevables de votre opulence et des délices dont vous jouissez? ces hommes qui cultivent pour vous ces côteaux, sources de vos richesses, que deviennent-ils, que devient leur triste famille lorsqu'une maladie suspend leurs travaux, lorsque la terre endurcie et couverte de frimas les réduit à l'inaction, lorsque l'intempérie des saisons leur enlève le produit de leurs modiques héritages? Hélas! ces accidents dont vous vous plaignez avec tant d'amertume, parce qu'ils diminuent votre aisance, les réduisent à la misère la plus extrême; et, par un étrange malheur, ce qui augmente leurs besoins est pour vous un prétexte de les soulager avec moins d'abondance. Que dirai-je de ces familles qu'une suite de malheurs a précipitées dans une indigence pour laquelle elles ne paraissent pas nées; qui, victimes de la honte et du préjugé, souffrent dans le secret les besoins les plus cruels, sans ressources contre la faim, contre les maladies, contre la rigueur des saisons: plus malheureuses mille

fois que ceux qui peuvent sans honte manger leur pain à la sueur de leur visage, ou exposer au public le spectacle éloquent de leur misère? Que de motifs doivent nous intéresser au sort de tous ces infortunés! Ce sont nos frères dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce; et peut-être pour trouver entre eux et nous des liaisons plus intimes et plus particulières, n'est-il pas nécessaire de remonter jusqu'à la tige commune du genre humain. Peut-être n'y a-t-il que leur pauvreté qui les empêche de réclamer, et nous de reconnaître avec eux des degrés plus prochains d'alliance ou de consanguinité. Que renferme, en effet, une ville comme celle que nous habitons, sinon les descendants d'un petit nombre de familles qui s'y sont établies dans les commencements, et qui se sont ensuite partagées en diverses branches, entre lesquelles la fortune a mis ensuite tant d'inégalité? Mais quoi qu'il en soit, l'humanité, la charité, l'intérêt de l'Etat et de la patrie, tout se réunit pour nous faire une loi de soulager leur misère.

Or vous savez, mes frères, quelles ressources la Providence a ménagées à des besoins si pressants et si multipliés. La piété de nos pères a établi au milieu de vous une maison de charité, qui ouvre à un certain nombre de vieillards et d'infirmités un asile secourable. Mais cet établissement, déjà trop surchargé, ne peut recevoir tous ceux qui seraient dans le cas de s'y réfugier. On ne peut y admettre ni ces enfants que des parents trop malheureux sont hors d'état de nourrir; ni ces orphelins qui, dans un âge encore tendre, se sont vu enlever toutes les espérances de leur fortune et de leur éducation; ni ces femmes qui, dans le sein de la pauvreté la plus extrême, ne laissent pas de mettre au monde des enfants chers à la patrie, et de préparer des cultivateurs à nos campagnes, des défenseurs à l'Etat; ni enfin ces affligés que des maladies incurables, ou un état habituel d'infirmité et de langueur, retiennent pendant des années entières entre la vie et la mort. Tous ces infortunés demeurent à la charge de votre charité, c'est-à-dire, n'ont point d'autre ressource que les aumônes que vous leur faites par vous-mêmes, ou celles dont vous nous rendez les dépositaires.

Je rends grâce à Dieu, mes frères, de ce qu'il est encore parmi vous des cœurs généreux et bienfaisants qui se plaisent à soulager la misère des pauvres, et qui, par des libéralités particulières, grossissent les fonds que produisent nos quêtes ordinaires. Je ne trahirai point ici le secret dans lequel ils veulent s'envelopper : Dieu les connaît, et il récompensera tout à la fois leurs bonnes œuvres et la modestie qui les porte à les cacher. Je dois vous dire encore, mes frères, que depuis que je suis chargé du gouvernement de cette paroisse, j'ai eu lieu de reconnaître à plus d'un trait la bonté et la Providence du Seigneur qui veille sur les besoins des pauvres, et que j'ai reçu pour eux

des secours extraordinaires et inattendus. Mais, malgré ces bienfaits inespérés, je ne puis m'empêcher de gémir sur la disproportion de nos aumônes et des besoins que nous devrions soulager. A quoi se réduisent en effet les secours que nous donnons aux pauvres? A du pain, à quelques autres aliments que les circonstances rendent également nécessaires. Mais premièrement, il s'en faut de beaucoup que nous donnions même ces faibles secours avec autant d'abondance que nous le souhaiterions, et que nous les répandions sur tous ceux à qui ils seraient peut-être nécessaires. Combien de fois ne nous sommes-nous pas vus forcés par la prudence de résister au mouvement de la compassion et de la charité! Mais en second lieu, la faim n'est pas le seul besoin qu'éprouvent les pauvres. Il n'est pas moins nécessaire qu'ils soient vêtus, qu'ils soient garantis de la rigueur des saisons. Peut-être n'est-il pas moins nécessaire que leurs enfants soient instruits de bonne heure à éviter par un travail honnête l'indigence et les désordres qu'entraîne l'oisiveté. Et la modicité de nos fonds ne nous permet presque pas de penser à ces besoins si pressants : nos aumônes ordinaires les épuisent entièrement.

Augmentez-les donc, mes frères, ces fonds que vous nous confiez pour les pauvres; rendez plus abondantes ces quêtes qui en sont la principale partie, et ranimez ainsi le zèle et le courage de ces personnes qui veulent bien se prêter à cette œuvre de charité. Le dirai-je enfin? Réunissez à la masse commune ces aumônes particulières que plusieurs d'entre vous font peut-être avec plus de zèle que de discrétion et de prudence, et qui ne tendent souvent qu'à gratifier les pauvres les plus importuns aux dépens de ceux qui sont tout à la fois les plus modestes et les plus nécessiteux.

Ce n'est pas, mes frères, que nous soyons jaloux d'être seuls les ministres de votre charité. Si d'un côté nous reconnaissons l'analogie de cette fonction avec celle du ministère pastoral, et si nous nous trouvons honorés d'être en votre nom les pères et les bienfaiteurs des pauvres; de l'autre aussi nous savons par notre expérience combien ces devoirs sont pénibles et difficiles à remplir. Plus d'une fois je me suis senti porté à vous dire, comme l'apôtre saint Pierre le disait aux premiers fidèles de Jérusalem : il n'est pas juste que nous quittions la prédication de la parole de Dieu, pour avoir soin des tables : choisissez donc entre vous des personnes d'une probité reconnue, pleines de l'Esprit-Saint et de sagesse, à qui nous commettions ce ministère; et pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole; mais si vous voulez que nous continuions d'être les dispensateurs de vos aumônes, mettez-nous, mes frères, en état de soulager des besoins dont nous connaissons toute l'étendue, et de nous ouvrir par des libéralités plus abondantes les cœurs de

tant de malheureux, qu'une misère trop profonde rend sourds à nos instructions. Consacrez par de telles aumônes les prémices de cette nouvelle année. Mettez Jésus-Christ et les pauvres qui le représentent au nombre de ceux à qui vous croyez devoir en ce jour des preuves de libéralité et de bienfaisance. Quel moyen plus sûr de rendre heureuse pour vous cette année que nous commençons, et d'attirer sur vous, sur vos enfants, sur vos travaux, sur vos justes entreprises, les bénédictions du ciel que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

VI.

Premier dimanche après les Rois.

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Que Jésus-Christ, dans l'âge le plus tendre, ait excité par la sagesse de ses discours l'admiration du peuple et des docteurs même de la loi, ce n'est pas là, mes frères, ce qui doit nous étonner. Il était le Verbe de Dieu, la sagesse incréée, la lumière qui éclaire les hommes dès les premiers instants de leur existence; et la plénitude de la Divinité habitait en lui corporellement. Mais ce qui doit véritablement nous surprendre, c'est que ce soleil de justice ait supprimé pendant si longtemps l'éclat et la vivacité de sa lumière, que cette raison suprême ne se soit manifestée que par des progrès et des développements successifs; et que Jésus-Christ enfin, la source de toute grâce et la sagesse substantielle, ait paru passer par ces différents degrés de sagesse et de grâce que l'âge amène ordinairement chez les autres enfants, et qui sont en eux le fruit tardif de l'éducation.

C'était là, mes frères, une partie de l'humiliation et de l'anéantissement auquel il s'était réduit pour nous sauver; c'était la condition qu'il s'était imposée à lui-même de porter toutes nos faiblesses, de ne paraître à l'extérieur qu'un homme, et d'être en toutes choses semblable à nous, à l'exception du péché.

Mais si le Fils de Dieu a dû, par un effet de sa bonté envers nous, porter la ressemblance des faibles mortels, d'un autre côté, mes frères, nous sommes destinés par la miséricorde du Seigneur à devenir semblables à lui : *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom., VIII, 29.) Dans quelque âge, dans quelque situation que nous nous trouvions, Jésus-Christ est notre modèle. La véritable piété ne consiste qu'à l'imiter; et le but que nous devons nous proposer pendant tout le cours de notre vie, c'est de croître en toutes choses dans Jésus-Christ qui est notre chef, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous : *Ut crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus, donec occurramus omnes in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (Ephes., IV, 13.)

Parents chrétiens, voilà le principal de-

voir que la religion vous impose à l'égard de vos enfants. Lorsque l'Eglise, après les avoir adoptés, les remet entre vos mains, ils portent véritablement la ressemblance de Jésus-Christ : la grâce du baptême qu'ils viennent de recevoir a gravé dans leur âme les traits de cette divine ressemblance : c'est vous qui êtes chargés de la conserver; c'est vous qui devez par vos instructions, par vos exemples, par vos prières, faire fructifier les semences de vertu que la grâce a jetées dans leur cœur; c'est vous enfin qui, par une éducation chrétienne, devez coopérer avec la grâce du Seigneur pour rendre leur enfance semblable à celle de Jésus-Christ, en les faisant croître sans cesse en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

J'ai dessein, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui de ce devoir si important, et malheureusement si négligé. Je veux examiner avec vous pourquoi de tant d'enfants qui sont régénérés en Jésus-Christ, il y en a si peu qui conservent la grâce et l'innocence de leur baptême; pourquoi nous trouvons en eux tant de vices à déraciner, tant de mauvaises habitudes à corriger, tant de fautes à réparer, lorsque nous les disposons à approcher de la table du Seigneur; pourquoi nous sommes si souvent forcés de différer de les y admettre; et pourquoi enfin l'âge, au lieu de les faire croître en sagesse et en grâce, ne fait souvent que substituer des vices et des crimes à la légèreté et aux faiblesses de l'enfance : ou plutôt mes frères, car il ne faut point mettre en problème une chose si certaine, je veux vous faire voir que l'opposition que les enfants marquent pour la vertu, les malheureux progrès qu'ils font dans le vice ne viennent que de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent dès leurs premières années.

Un enfant régénéré en Jésus-Christ est véritablement justifié : le péché qu'il a commis dans Adam lui est pardonné; la tache que ce péché avait imprimée dans son âme est effacée; la charité habituelle dans laquelle consiste formellement notre justification est répandue dans son cœur; le Saint-Esprit y réside comme dans son temple; il est fidèle, il est saint, et l'Eglise fait profession de croire comme un dogme assuré, que les enfants qu'une mort bienheureuse enlève de ce monde aussitôt après le baptême, vont sans délai jouir dans le ciel de la vue de ce Dieu plein de miséricorde, qui de toute éternité les a destinés à la participation de son royaume, et qui en les séparant sans aucun mérite de leur part de la masse de perdition dont ils faisaient partie, nous a donné en eux une preuve sensible de la gratuité de notre propre destination. Mais quoique le péché soit détruit, ses suites ne le sont pas : les misères corporelles et spirituelles qu'il a entraînées après lui subsistent toujours; et parce que l'effet de la régénération doit être l'objet de notre foi, le Seigneur permet qu'il n'y ait à l'extérieur aucune différence entre un enfant régénéré

et celui qui ne l'est pas, que l'un et l'autre soient également sujets à la douleur, à la mort, à l'ignorance, à la concupiscence. De là ce penchant malheureux qui prévient l'éducation et l'exemple, et qui entraîne les enfants vers le mal avant même qu'ils soient en état de le connaître : de là ces semences de passions que nous apercevons en eux dès leurs plus tendres années, et qui nous offrent, pour ainsi dire, en raccourci le tableau de tous les désordres auxquels ils seront capables de se porter, lorsque la nature aura développé tout à la fois sa corruption et ses forces. Il y a donc dans les enfants une grâce à conserver, une cupidité naissante à réprimer, et le défaut de l'éducation ordinaire ne consiste qu'en ce qu'on ne fait rien pour fortifier et rendre active cette charité que le Saint-Esprit a répandue dans leurs cœurs, et qu'on fait au contraire tout ce qu'il faut pour fortifier la cupidité.

La charité, mes frères, est le principe de toutes les vertus, comme la cupidité est celui de tous les vices. Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, c'est le premier devoir de toute créature raisonnable ; c'est surtout une obligation indispensable pour les chrétiens qui ont reçu dans le baptême le caractère sacré de l'adoption divine ; qui donne à Dieu le doux nom de père, et à qui il donne réciproquement le nom de ses enfants. C'est là le premier et le plus grand commandement de la religion, comme c'est le premier devoir de la nature. Ce commandement ne souffre point d'exception ; il est indispensable pour quiconque a un cœur capable d'aimer, et les enfants eux-mêmes deviennent coupables d'une omission criminelle, lorsqu'ils ne consacrent pas à Dieu les prémices de leur amour et de leur intelligence. Ainsi le décident les théologiens les plus exacts et les plus autorisés.

Or, c'est là, n'en doutons point, mes frères, l'écueil le plus ordinaire de la première innocence. Vous vous applaudissez quelquefois de voir vos enfants sans vices et sans défauts apparents. Vous louez leur docilité envers vous et envers leurs maîtres, leur douceur, leur modestie, leur retenue. Mais où est leur amour pour Dieu ? où est le respect pour son nom saint et terrible, et pour tout ce qui appartient à son culte ? où est leur ardeur pour s'instruire de sa loi sainte, pour le prier, pour chanter ses louanges ? Quelle preuve enfin nous donnent-ils qu'ils sont animés de son esprit ? Ils n'ont point de vices ; mais aussi, mes frères, ils n'ont point de vertus ; ils n'ont point de piété, pas même celle qui serait proportionnée à la faiblesse de leur âge. Ils sont donc déjà morts à la grâce, car, ce que dit l'Apôtre, que ceux-là sont de Dieu qui agissent par l'esprit de Dieu, et que celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ n'est pas à lui, ne regarde pas moins les enfants parvenus à l'âge de raison que le reste des hommes.

De quelle importance n'est-il donc pas de

les porter de bonne heure à la pratique de ces devoirs, dont l'omission seule suffit pour leur faire perdre la grâce du baptême ; et d'épier, pour ainsi dire, en eux, le crépuscule de la raison, pour leur donner la connaissance de Dieu, et leur inspirer son amour ? Oui, mes frères, lorsque la raison commence à montrer dans les enfants ses premières lueurs, c'est alors qu'il faut commencer à leur parler de Dieu et de ses bienfaits. Loin de nous, le système monstrueux de ce nouveau cynique, qui veut qu'on laisse ignorer aux enfants l'Être suprême et bienfaisant qui les a créés et qui les conserve. Leur âme créée pour Dieu, faite pour le connaître et pour l'aimer, peut tourner vers lui, comme vers tout autre objet, ses premiers mouvements ; elle est susceptible des vérités les plus précieuses, comme des fables et des inepties dont on la nourrit ordinairement. Dites-leur donc aussitôt qu'ils commencent à montrer quelque sentiment, aussitôt qu'ils commencent à payer de quelque reconnaissance votre amour et votre tendresse ; dites-leur, répétez-leur sans cesse, inculquez-leur de toutes les manières les plus proportionnées à leur faiblesse, qu'ils ont dans le ciel un autre Père à qui ils doivent plus qu'à vous, que c'est lui qui les a créés, que c'est lui qui les nourrit ; que vous n'êtes que les instruments dont il se sert pour leur faire du bien ; que c'est lui surtout qu'ils doivent aimer. Dites-leur que ce Père est le plus grand, le meilleur de tous les êtres, que tout ce qu'ils voient autour d'eux est son ouvrage, et qu'il n'y a rien dans l'univers qui approche de sa beauté suprême. Inspirez-leur un vif désir de voir ce père qui les aime avec tant de tendresse, et qui est si digne d'être aimé. Dites-leur que ce bonheur doit être le prix de leur amour pour lui, et de la fidélité avec laquelle ils obéiront à ses volontés ; dites-leur que ce Dieu, qu'ils ne voient pas, les voit et les connaît parfaitement ; qu'il est partout, qu'il sait tout, qu'il déteste le mensonge, l'orgueil, la paresse. Inculquez-leur sans cesse ces vérités, et qu'ils ne trouvent jamais dans votre conduite et dans vos mœurs rien qui les contredise ; que jamais ils ne vous voient rien faire de ce que vous leur avez dit être capable d'offenser le Père céleste ; que jamais ils ne vous entendent prononcer son saint nom, sans des démonstrations de respect et d'amour.

A mesure que leur raison se développera, ajoutez à ces premières idées celles du christianisme ; dites-leur qu'ils étaient perdus, qu'ils étaient condamnés à des maux effroyables, et que leur Père céleste les a délivrés par sa miséricorde ; dites-leur qu'il a envoyé dans le monde son Fils bien-aimé pour les racheter ; dites-leur enfin qu'ils ne sont plus à vous, ni à eux-mêmes, mais à ce Dieu qui se les est acquis par ce prix infini, et que leur principal devoir est d'agir pour lui, de chercher en toutes choses à lui plaire, d'éviter tout ce qui peut l'offenser.

N'attendez pas, pour leur donner ces sa-

lulaires leçons, qu'ils soient en état de les apprendre dans les livres et de la bouche d'un maître étranger. Le maître le plus capable de les instruire, c'est celui que la nature elle-même leur apprend à aimer; et il leur est plus facile de recevoir de vous ces vérités, de les croire sur votre parole, que de former ces combinaisons difficiles qu'exige la lecture.

Ne vous rebutez pas de l'inutilité de vos premiers efforts. Cette semence, qui vous paraît morte dans le champ où vous la jetez, portera son fruit dans son temps. Ces caractères, que vous paraissez graver sur un sable mobile, reparaitront un jour. Augustin, dans le cours de ses désordres, paraissait mépriser les instructions qu'il avait reçues de la pieuse Monique. Cependant le souvenir n'en était pas entièrement effacé; il conservait toujours quelque impression de cette tendre piété qu'elle lui avait inspirée pour le nom de Jésus-Christ; et ce fut cette étincelle précieuse qui commença à allumer dans son cœur le feu de la charité.

Heureux les enfants qui seraient élevés dans ces principes! Ces grandes vérités, gravées de bonne heure dans leur âme leur serviraient de préservatifs, et contre les séductions extérieures et contre les principes de cupidité qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes. Mais, avouez-le, mes frères, ce n'est pas là ce dont on s'occupe ordinairement dans l'éducation des enfants. Ce n'est pas du côté de Dieu qu'on tourne les premiers mouvements de leur cœur. On leur apprend à prononcer son saint nom; mais le leur présente-t-on sous l'idée si naturelle d'un Père qui mérite tout leur amour? On leur apprend à former sur eux-mêmes le signe du chrétien; mais leur explique-t-on d'une manière proportionnée à leur âge ce que signifie ce symbole sacré? On les conduit dans nos temples; mais leur fait-on comprendre que ce lieu saint est la maison même de Dieu? Leur inspire-t-on, et par de sages instructions, et par l'exemple, plus efficace encore que les discours, le respect qui est dû à ce lieu redoutable et aux mystères qui s'y célèbrent? Ne nous étonnons donc pas que les enfants montrent si peu de piété et de religion, et qu'ils perdent l'innocence de leur baptême par l'omission des devoirs les plus sacrés. Non-seulement on ne fait rien pour faire croître en eux la piété, l'amour de Dieu, mais on fait au contraire tout ce qu'il faut pour fortifier la cupidité dans leurs cœurs.

Où, l'éducation, telle qu'elle est aujourd'hui, favorise toutes les passions dont l'enfance est susceptible; elle prépare les voies à toutes celles qu'un âge plus avancé doit, dans la suite, faire éclore.

Rien ne se manifeste plus dans les enfants que le penchant qu'ils ont pour les plaisirs des sens. S'il en est dont la faiblesse de leur âge les rende incapables, on peut dire que la gourmandise, l'amour immodéré du boire et du manger leur en tient lieu. A-t-on soin de réprimer ce penchant qui peut, dans

la suite, produire des effets si funestes, et les conduire par degrés à l'intempérance la plus déshonorante? Non; tout, au contraire, le favorise; une excessive complaisance fait qu'on leur accorde au delà des véritables besoins; c'est par là qu'on les punit et qu'on les récompense; c'est par l'attrait de ces fausses douceurs qu'on veut les engager au travail ou à l'étude dont ils sont capables; et par cette conduite imprudente, on les accoutume à regarder les aliments, non comme un soutien de notre vie, qui devient nuisible dès qu'il cesse d'être nécessaire, mais comme un bien désirable en lui-même. On les accoutume, dis-je, à manger pour le seul plaisir; ce qui, dans les principes de la morale chrétienne, est un vice et un péché capital.

Les enfants sont naturellement colères. Vous les voyez quelquefois exhiler contre leurs égaux, contre leurs supérieurs, contre des êtres inanimés une fureur qui, pour être impuissante, n'en est pas moins réelle. Que faites-vous pour apaiser ces mouvements? Vous feignez d'entrer dans leur passion, vous applaudissez à leur vengeance, vous leur fournissez les moyens de l'exercer. Ce n'est là qu'un jeu pour vous; mais c'est une plaie que vous faites à leur âme. Ils ne se souviendront que trop un jour des leçons de ressentiment et de vengeance que vous leur aurez données. Ne traitez pas, mes frères, ces observations de minutieuses; ceux qui ont le mieux connu le cœur de l'homme et les progrès des passions les ont faites avant moi; et c'est d'après saint Augustin que j'entre dans ces détails.

Les enfants sont sujets à l'orgueil, ils ont un désir immodéré d'exceller, de l'emporter sur leurs égaux. C'est cette passion qu'on favorise en eux le plus ouvertement; on l'érige presque en vertu; on lui donne le nom d'émulation; elle est le seul moyen qu'on emploie pour les retirer de l'engourdissement et de la paresse. Par quels motifs excite-t-on un enfant à étudier avec application, à se rendre habile dans les lettres humaines, ou même souvent dans la science de la religion? Par le motif de la gloire, par l'éclat d'une récompense publique, d'une couronne qui lui sera donnée au milieu des applaudissements des citoyens, et, ce qui le flatte peut-être plus encore, en dépit de ses rivaux. Quels éloges ne donne-t-on pas à leurs plus faibles succès! avec quelle imprudence ne vante-t-on pas, même en leur présence, leur esprit, leur facilité, leur mémoire! C'est ainsi qu'on leur fait avaler à longs traits le poison de la vanité; c'est ainsi qu'on fortifie l'orgueil qui est né avec eux et qui les accompagnera jusqu'au tombeau. Voyez, mes frères, dans le livre admirable des Confessions de saint Augustin, ce que ce grand homme pensait de ces applaudissements séducteurs; voyez l'humble aveu qu'il y fait d'avoir commencé par là à s'éloigner de Dieu; voyez enfin ce qu'il dit avec tant de force et de sagesse sur la

fausseté et la frivolité des motifs qu'on emploie ordinairement pour engager les jeunes gens à l'étude.

Faut-il donc, me direz-vous, supprimer tous ces moyens d'exciter l'émulation dans les enfants? Faut-il les abandonner à la paresse et à la nonchalance à laquelle ils sont si portés, et connaissons-nous un moyen plus efficace de les en retirer que l'amour des distinctions et de la gloire? Ah! mes frères, quelle est donc la corruption de la nature si elle ne peut éviter un vice que par un autre? Quel est donc le malheur des enfants, si on ne peut les rendre appliqués et studieux, sans les remplir d'ambition, de vanité, de présomption! Mais, quoi! les motifs de la religion n'ont-ils donc aucune force? Ne pourrait-on pas engager des enfants chrétiens à rapporter leurs études à la gloire de Dieu, comme ils doivent y rapporter toutes leurs actions? Ne pourrait-on pas leur faire envisager le travail, et tout ce qu'il a de pénible, comme un moyen de satisfaire au Seigneur et de mériter à ses yeux? Ne pourrait-on pas leur faire considérer, dans l'étude ou dans les autres travaux auxquels on les applique, l'utilité du prochain, le service de la patrie, leur propre sanctification? Employez l'attrait des récompenses humaines; mais ne les leur proposez pas comme la fin dernière à laquelle ils doivent s'arrêter. Louez leurs succès, ou plutôt leurs efforts; mais n'oubliez pas de leur faire entendre que c'est à Dieu qu'ils en sont redevables, et que la piété est infiniment supérieure aux talents. Encouragez-les dans ce qu'ils font de bien; mais ne tendez pas à leur modestie des pièges auxquels la vertu la plus solide pourrait à peine échapper. Excitez entre eux l'émulation, mais ne souffrez pas qu'elle dégénère en jalousie, en mépris pour ceux à qui le Seigneur a donné des talents moins brillants, et peut-être des qualités plus estimables.

Louer dans les enfants les qualités de l'esprit et du cœur que l'auteur de la nature leur a données, c'est louer ce qui, en effet, est digne d'éloge; et si ces louanges sont quelquefois imprudentes, on ne peut dire qu'elles soient injustes. Mais que faut-il penser de celles que l'on donne aux qualités les plus frivoles; par exemple, à une beauté fragile, qui, loin d'être un bien dans l'ordre et des mœurs, peut au contraire devenir un piège et un écueil dangereux? Que faut-il penser de la complaisance que l'on inspire aux enfants, et surtout aux jeunes personnes du sexe, dans une figure qui passe; dans un éclat qui, semblable à celui des fleurs, ne dure, pour ainsi dire, que l'espace d'un matin? Que faut-il penser du goût qu'on leur donne, dans leurs premières années, pour la parure et pour l'attrail de la vanité? C'est là, vous le savez, mes frères, leur passion dominante; le désir de plaire est né avec elles. La nature corrompue dans sa source leur donne elle-même des leçons de cet art pernicieux.

C'est la première branche que pousse en elles la concupiscence, cette tige empoisonnée des passions les plus honteuses; et quels fruits amers ne portera-t-elle pas dans la suite si vous ne prenez soin de la retrancher? Cependant, vous favorisez ce funeste penchant; vous y ajoutez le poids de l'habitude; vous accoutumez cette enfant à aimer ce qu'elle doit mépriser, à porter les livrées d'un monde qu'elle doit détester; vous l'accoutumez à fouler aux pieds, dès l'âge le plus tendre, les règles de la modestie chrétienne qu'elle a embrassées, à étaler les pompes de Satan auxquelles elle a si solennellement renoncé. Car, qu'entendez-vous par ces pompes, sinon le luxe et ses vaines parures que l'Écriture condamne avec tant de sévérité? Vous la faites donc en quelque sorte renoncer aux vœux et aux engagements qu'elle a formés dans le baptême; vous renouvelez donc au milieu du christianisme le crime de ces mères barbares à qui l'Écriture reproche qu'elles immolaient leurs filles aux démons, et qu'elles les conduisaient parées de fleurs aux autels de ces fausses divinités : *Immo-verunt filias suas dæmoniis.* (Psal. CV, 37)

Cette enfant, dites-vous, n'est encore ni susceptible d'aucune passion, ni capable d'en exciter; sa parure n'est qu'un jeu et un amusement de l'enfance; dans un âge plus mûr on la ramènera aux règles de la modestie. Mais dites-moi, mes frères, en serez-vous les maîtres? Pourrez-vous, à votre gré, arracher de son cœur cet amour de la vanité que vous y avez fait naître? La ferez-vous aisément renoncer à des ornements par lesquels elle se croit embellie, et pour lesquels elle a pris un goût si décidé? Non; vous n'éteindrez pas ce feu que vous avez vous-mêmes allumé; vous lui avez donné l'extérieur de la coquetterie, elle en aura les sentiments et les mœurs; vous gémirez inutilement de voir ces modes, ces parures, cette liberté, cet enjouement excessif, auxquels vous l'avez accoutumée, devenir des pièges pour sa propre vertu et des armes contre celle des autres.

Cet enfant n'est capable d'aucune passion! Ah! mes frères, que vous connaissez peu la plaie profonde que le péché a faite à la nature! Que vous avez peu d'idée de ce déluge d'iniquités qui inonde aujourd'hui l'univers! Combien de jeunes gens sont infectés d'une corruption prématurée! Combien se trouvent coupables de désordres et de crimes dont on ne croirait pas qu'ils pussent même avoir l'idée!

Je ne vous accuserai pas, mes frères, de contribuer directement à des désordres si déplorables, ni d'inspirer à vos enfants des goûts et des inclinations impures, comme vous leur inspirez trop souvent l'amour du monde et de ses vanités. Mais je dirai que si vous étiez en leur présence plus circonspects dans vos actions et dans vos paroles, vous ne donneriez pas occasion à cette curiosité inquiète qui les porte souvent à sou-

der des mystères qui devraient leur être inconnus, et à y faire des découvertes dangereuses. Je dirai que si, moins occupés de vos plaisirs, vous les aviez plus assidûment sous vos yeux, si vous n'en abandonniez pas le soin à des mains serviles et mercenaires, si vous étiez plus attentifs à ne mettre auprès d'eux que des personnes d'une vertu éprouvée, vous n'auriez pas la douleur de leur voir faire, dans la connaissance du mal, de si rapides et de si funestes progrès. Je dirai que si vous veilliez avec plus de soin sur leurs liaisons, sur leurs jeux, sur leurs plaisirs prétendus innocents, ils ne trouveraient pas si souvent, dans d'autres enfants déjà corrompus, des corrupteurs, des maîtres d'iniquité. Je dirai que si, sous prétexte de former leur voix ou d'orner leur esprit, vous ne les laissiez pas chanter, lire, réciter tant de vers passionnés, tant d'anecdotes galantes, tant d'aventures romanesques, ils ne se familiariseraient point avec ce langage profane, et ne recevraient point dans leur esprit et dans leur cœur les idées et les sentiments qu'il exprime.

Si donc vous voulez les préserver d'une corruption malheureusement trop générale, écarter de leurs yeux et de leurs oreilles tout ce qui peut pervertir leur esprit, salir leur imagination, amollir leurs cœurs, et attirer sur eux, par de ferventes prières, la grâce du Seigneur, sans laquelle ils ne peuvent échapper à tant de pièges dont ils sont environnés; car, mes frères, en vain veut-on élever l'édifice de la piété, si le Seigneur lui-même ne l'élève et ne le soutient; en vain veut-on garder une ville assiégée d'ennemis, si le Seigneur lui-même ne veille à sa garde et à sa sûreté. Veillez donc sur vos enfants, mes frères; employez à la conservation de leur innocence tous les soins, toute l'attention dont vous êtes capables; donnez-leur par vous-mêmes, ou par des maîtres habiles, toutes les instructions dont leur âge peut être susceptible; donnez-leur surtout la leçon efficace de l'exemple; mais ajoutez à tous ces soins celui de prier beaucoup pour eux, de les offrir sans cesse au Seigneur, de les mettre sous sa puissante protection.

Pères et mères, et vous tous qui êtes employés à l'éducation de la jeunesse, comprenez de plus en plus l'importance de vos fonctions et l'étendue de vos devoirs: vous êtes redevables à Dieu, à l'Eglise, à l'Etat, du dépôt précieux qui vous est confié. Vous êtes nos coopérateurs dans une des principales fonctions de notre ministère. Comme nous, vous rendrez compte à Jésus-Christ de ces âmes qu'il a rachetées de son sang. Ah! je vous en conjure par ce sang adorable et par votre propre salut, n'oubliez jamais que ce sont des chrétiens que vous êtes chargé d'élever. Gardez-vous donc de leur donner cette éducation profane dont tout l'objet est de cultiver de frivoles talents, de leur inspirer ces manières pleines d'afféterie et de mollesse, ce langage plein de duplicité et d'artifice que le monde ap-

pelle politesse, dont tout le fruit est de rendre plus propre pour le monde, de multiplier par conséquent les obstacles du salut, qu'on peut enfin appeler la séduction réduite en art et en système. Prenez pour base de vos instructions les maximes de Jésus-Christ; apprenez leur à penser sur les richesses, sur les plaisirs, sur les honneurs du monde, d'une manière conforme à l'Evangile; et ne craignez pas que des enfants instruits selon ces divines maximes en soient moins polis, moins aimables, moins propres à remplir tous les devoirs de la société civile, que ceux qui sont élevés à l'école du monde. La morale chrétienne n'introduit par elle-même ni rudesse, ni rusticité dans les manières ou dans les discours. Elle ne recommande que la douceur, la charité, la bienfaisance; elle ne nous ordonne que de nous aimer les uns les autres, de nous pardonner mutuellement les sujets de plainte que nous pouvons avoir les uns contre les autres, de nous prévenir réciproquement par des témoignages de déférence: *Honore invicem prævenientes.* (Rom., XII, 10.) N'est-ce donc pas là, mes frères, la véritable politesse? Imagineriez-vous un homme plus accompli, un homme plus digne d'être aimé, que celui qui retracerait en sa personne tous les caractères que saint Paul donne à la charité?

Charité divine, puissiez-vous embraser tous les cœurs: puissiez-vous être substituée dans tout l'univers à cette fausse politesse qui couvre si souvent d'un voile imposteur les haines, les divisions, les noires perfidies! Que cette charité, mes frères, domine de plus en plus dans vos cœurs; qu'elle vous serve de règle, et pour votre propre conduite, et pour celle des personnes que vous devez instruire ou gouverner; qu'elle vous fasse supporter avec courage les peines attachées au ministère de l'éducation particulière ou publique; qu'elle vous donne un zèle ardent pour la sanctification des jeunes personnes dont le soin vous est confié, et qu'elle vous conduise enfin à la récompense éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

VII.

Sur l'Evangile du deuxième dimanche après l'Epiphanie.

DISPOSITIONS AU MARIAGE.

Vous voyez, mes frères, dans l'évangile de ce jour, une des preuves les plus convaincantes par lesquelles l'Eglise a confondu autrefois ces hérétiques faussement spirituels qui osaient condamner le mariage, et le regarder comme l'ouvrage d'un mauvais principe et de la puissance des ténèbres. Jésus-Christ assiste à des noces avec sa sainte Mère et ses disciples; et non content de les honorer de sa présence, c'est en faveur de ces heureux époux qu'il use, pour la première fois, du pouvoir de commander à la nature, qu'il opère son premier miracle. Le mariage est donc bon et permis,

même dans la loi nouvelle, et quoique inférieur à la virginité, il est devant Dieu comme devant les hommes, un état saint et respectable.

En effet, mes frères, Jésus-Christ n'est point venu pour changer ou détruire la nature; il n'est venu que pour la réformer et la rétablir dans l'état heureux où le Créateur l'avait mise, et duquel le péché l'avait fait déchoir. Or, quelle institution porte plus sensiblement le caractère de la divinité que celle du mariage? C'est Dieu lui-même qui a formé ces nœuds sacrés, qui de deux personnes n'en font, pour ainsi dire, qu'une seule par l'union intime des volontés et des cœurs. Ces nœuds, plus forts que ceux mêmes du sang et de la nature, puisque selon l'Ecriture l'homme doit quitter ceux qui lui ont donné le jour, pour s'attacher à la compagne inséparable que ces saints nœuds unissent avec lui. Jésus-Christ, bien loin de les condamner ou de les rompre, les a au contraire resserrés davantage; il les a sanctifiés, en voulant qu'ils fussent le symbole de l'union intime qu'il a lui-même avec son Eglise; en instituant un sacrement destiné à les bénir, à conférer à ceux qui s'y engagent les grâces qui leur sont nécessaires pour remplir les obligations qu'ils y contractent, et en bannir les désordres affreux qui s'y sont introduits, depuis que la concupiscence en a fait le siège de son empire honteux et tyrannique. Cependant, mes frères, depuis cette salutaire institution, les mariages sont-ils en effet plus saints et plus heureux? L'union des cœurs y est-elle plus étroite? L'amour mutuel des deux époux est-il plus sincère? Leurs engagements réciproques sont-ils plus religieusement observés depuis que les saints autels en sont dépositaires? Et reçoivent-ils enfin les bénédictions que nous leur souhaitons au nom de Dieu et au milieu des saints mystères? Non, il faut l'avouer avec douleur: à l'exception du divorce et de la polygamie que les lois civiles ont quelquefois tolérés et qu'elles punissent aujourd'hui, les mariages des chrétiens diffèrent peu de ceux des infidèles; les mœurs n'y sont pas plus pures; la pudeur n'y est pas plus respectée, et le voile sacré du mariage sert encore à couvrir la licence la plus effrénée.

D'où vient donc, mes frères, un désordre si affligeant? Le sacrement de mariage a-t-il perdu l'efficacité que Jésus-Christ a voulu y attacher? Non, sans doute; mais, semblable aux autres sacrements, il ne produit ses effets salutaires que dans des cœurs bien disposés; à l'égard des autres, il serre leurs nœuds, mais il ne les bénit pas; il leur impose le joug, mais il ne l'adoucit pas; il les oblige à des devoirs pénibles, mais il les laisse à leur faiblesse et aux vices avec lesquels ils ont osé le recevoir et le profaner.

Voilà, mes frères, la véritable raison qui rend aujourd'hui les mariages si peu heureux pour cette vie, et si dangereux pour

l'éternité. Puissé-je éclairer, par de sages réflexions, et les jeunes personnes que la Providence destine à cet état, et les parents chrétiens qui doivent les y introduire! Puissé-je empêcher les uns et les autres de former des engagements téméraires et sacrilèges, que la religion réprouverait, et que le Seigneur ne bénirait pas!

En vous parlant des dispositions nécessaires pour le sacrement de mariage, ne craignez point, mes frères, que je vous présente des images capables d'alarmer votre modestie. Le caractère dont je suis revêtu, le lieu dans lequel je parle, les saints mystères que j'interromps, les oreilles pures et innocentes qui m'écoutent, tout me prescrit la plus grande réserve; tout me fait une loi de ne rien dire qui ne puisse être dit avec décence et écouté sans danger.

Le mariage peut être considéré sous deux points de vue différents: comme un sacrement de la loi nouvelle, et comme un état de vie dans lequel deux époux doivent être unis pour toujours. Voyons d'abord les dispositions qu'il exige comme sacrement; nous le considérerons ensuite sous le second rapport.

Le mariage étant un sacrement, et un sacrement des vivants, il est évident qu'il faut être en état de grâce pour le recevoir. Or, je dis que parmi les chrétiens qui viennent nous demander ce sacrement, et nous prier de bénir leur alliance, il en est très-peu qui jouissent de cette pureté de conscience, sans laquelle ils ne peuvent que le profaner et attirer sur eux les plus terribles malédictions.

Il n'y a, mes frères, que deux manières d'être en état de grâce: avoir conservé l'innocence de son baptême, ou l'avoir recouvrée par le sacrement de pénitence. De ces deux manières, la première est certainement la plus sûre, mais elle est aussi malheureusement la plus rare. Parmi les jeunes personnes qui se présentent aux autels, en est-il beaucoup qui puissent se rendre témoignage qu'elles sont devant Dieu telles qu'elles étaient au sortir des fonts sacrés; qu'elles n'ont point pris de part à la corruption universelle, et que le souffle empoisonné du monde n'a point altéré la pureté de leur cœur, l'innocence de leur vie? Hélas! la plupart sont devenues infidèles à Dieu, aussitôt qu'elles ont été en état de l'offenser. Elles n'ont pu être admises aux sacrements de Confirmation et d'Eucharistie, qu'après avoir été lavées dans celui de la pénitence. Heureuses au moins si elles y ont véritablement recouvré la grâce qu'elles avaient perdue, et si elles l'ont fidèlement conservée jusqu'au jour où l'on a commencé de parler d'établissement et de mariage! Mais que ce bonheur lui-même est rare! Qu'il est rare, dis-je, que le feu des passions, qui commence alors à devenir plus vif; que le monde, dans lequel on commence à s'introduire, n'ait détruit ce que l'éducation chrétienne avait pris soin d'édifier, ce que la grâce d'une première communion sem-

blait avoir cimenté! Hélas! le projet seul d'établissement, les idées profanes et charnelles qu'on s'en forme, les vues peu chrétiennes et souvent peu honnêtes par lesquelles on s'y détermine, les moyens qu'on emploie pour l'accélérer, les artifices dont on se sert pour captiver l'objet de sa passion, l'hypocrisie dont on couvre ses défauts, la fraude avec laquelle on cache le véritable état de sa fortune; les jalousies, les haines, auxquelles on se livre; les médisances par lesquelles on cherche à écarter un rival, les discours licencieux que l'on tient, les familiarités dangereuses qu'on se permet, et tant d'autres tristes préliminaires qui précèdent ordinairement les mariages, suffiraient seuls pour faire perdre la grâce du Seigneur.

Mais on a la ressource de la pénitence. Oui, mes frères, je sais que personne ne reçoit le sacrement de mariage sans s'être approché du sacré tribunal; mais je sais aussi que, de toutes les confessions que l'on fait, de toutes les absolutions que l'on reçoit, il n'en est point de plus suspectes que celles qui précèdent immédiatement le mariage. Combien y en a-t-il pour qui cette action redoutable n'est qu'une simple formalité; qui ne se présentent au tribunal, que dans la vue d'obtenir d'un prêtre un certificat de catholicité; qui, abusant de la loi inviolable qui nous oblige au secret, nous donnent des marques visibles du mépris qu'ils font de nous, de notre ministère, de notre sainte religion, dans le temps même où la bienséance les oblige d'y avoir recours? Combien d'autres semblent croire qu'une absolution quelconque est toujours valide, et que Dieu est obligé de ratifier du haut des cieux tout ce que fait son ministre, même surpris et trompé, et en conséquence, ou dissimulent les fautes graves qui nous mettraient dans le cas de leur différer l'absolution, ou feignent d'avoir les dispositions que nous exigeons pour la recevoir, ou enfin, pour s'épargner tant de difficultés que leur feraient leurs propres pasteurs, s'adressent frauduleusement à des ministres plus commodes, et connus pour ne refuser personne? Voilà, mes frères, des abus aussi communs qu'ils sont criants. Mais je dis que parmi les personnes même qui ont horreur d'une irréligion aussi manifeste, il en est fort peu qui se préparent au sacrement de mariage par une pénitence salutaire.

En effet, mes frères, pour obtenir la rémission de ses péchés, il ne suffit pas de s'en accuser, il faut en concevoir une douleur vive et sincère, fondée sur l'amour de Dieu; il faut prendre une ferme résolution de mourir plutôt que d'y retomber; il faut les expier par une satisfaction proportionnée. Si l'on n'est pas dans ces sentiments, ou s'ils ne sont que sur les lèvres, on s'approche inutilement du redoutable tribunal. Or sont-ce là, mes frères, les dispositions des personnes qui se préparent au mariage par la pénitence? Premièrement, est-ce un vé-

ritable désir de rentrer en grâce avec Dieu, qui les conduit aux pieds d'un prêtre? Non; leur unique désir est de se marier; la pénitence, la réconciliation avec Dieu n'est que le moyen qui doit les conduire à cette fin dont elles sont uniquement occupées; sans cette occasion, elles n'auraient pas même pensé à sortir de l'iniquité. En second lieu, est-ce au milieu de la dissipation qu'entraînent les approches d'un mariage, au milieu des vains plaisirs et des folles joies du monde, qu'on peut concevoir ou conserver dans son cœur cette componction, cette tristesse salutaire qui est essentielle à la pénitence? Est-ce lorsqu'on est tout occupé de l'objet de sa passion, qu'on peut concevoir cet amour dominant de Dieu et de la justice, sans lequel il n'est point de pénitence, ni de rémission des péchés? Pour acquérir ce saint amour; pour le former et le fortifier dans un cœur; pour en bannir la cupidité et y faire régner la charité, il faut du temps et quelquefois un temps considérable. Or, ce temps, le prend-on? On se présente au tribunal de la pénitence quelques jours avant la cérémonie à laquelle on aspire; on s'y accuse de péchés et de crimes tout récents, d'habitudes invétérées, de vices subsistants dans le cœur. La prudence, les lois de l'Eglise, le soin que nous devons avoir de notre propre salut, nous défendent, mes frères, de vous absoudre dans de telles dispositions, et il n'est point de temps ni de circonstances qui puissent nous y obliger. Cependant le temps presse, le jour est pris, les préparatifs sont faits; on ne peut reculer sans se déshonorer, sans donner lieu à des discours fâcheux. Dans quel embarras nous jetez-vous, mes frères, et dans quel défilé vous mettez-vous vous-mêmes? Vous êtes dans la triste nécessité de recevoir le sacrement de mariage sans avoir été réconciliés avec Dieu, ou même de profaner deux sacrements à la fois. Terrible extrémité! funeste présage pour l'alliance que vous allez contracter!

Enfin, mes frères, pour obtenir de Dieu la rémission de vos péchés, il faudrait les expier par les rigueurs de la pénitence; et vous roulez actuellement dans votre esprit des projets de plaisirs et de divertissements. L'Eglise, pour des fautes aussi graves que celles dont vous êtes coupables, vous eût autrefois interdit l'usage même des plaisirs du mariage; et vous allez vous y précipiter avec la fougue d'une passion encore nouvelle. Vous devriez, par esprit de pénitence, renoncer à tout luxe, à toute superfluité; et c'est dans cette circonstance que vous allez redoubler de magnificence, vous élever même au-dessus de votre état, étaler tout l'appareil des vanités et des parures du monde. Ces sentiments sont-ils compatibles avec ceux de la pénitence? Non sans doute; ils y sont directement opposés. Vous ne recevrez donc pas, dans le sacré tribunal, la grâce que vous y cherchez; et, soit qu'un ministre éclairé refuse de vous absoudre de fautes que vous ne pleurez point, que vous

n'êtes point dans la résolution de réparer et d'expier; soit qu'un autre, malheureusement plus facile, s'imagine vous en absoudre, vous restez également dans les liens du péché, vous êtes également dans le cas de profaner, et la sainte communion, qui suit quelquefois cette absolution téméraire, et le sacrement de mariage que vous allez ensuite recevoir avec une si dangereuse sécurité.

D'après cela, devons-nous nous étonner, mes frères, que les mariages, même ceux que le monde jugeait les plus convenables et les mieux assortis, réussissent si peu; que les époux se déshonorent par des infidélités réciproques; que la paix et la concorde soient bannies de leurs maisons; qu'une haine mutuelle les conduise quelquefois jusqu'à une rupture et une séparation scandaleuse; qu'ils soient frappés d'une affligeante stérilité, ou que les mœurs de leurs enfants les fassent repentir de leur malheureuse fécondité; que les établissements les plus solides se renversent; que les familles les plus opulentes tombent dans l'indigence et dans la misère? Ces malheurs sont la juste punition de la profanation sacrilège qui a été faite du sacrement. Cette alliance ne pourrait être heureuse, qu'autant que le Seigneur la bénirait; et le Seigneur n'a vu qu'avec indignation deux cœurs criminels apporter au pied de ses autels leurs désirs impurs, et les vices honteux dont ils étaient infectés.

Vous donc, mes frères, qui peut-être avez à vous reprocher cette criminelle profanation, expiez-la par des larmes salutaires; soit que le Seigneur ait commencé à vous en punir par des tribulations et des disgrâces trop méritées; soit qu'il ait suspendu ses vengeances jusqu'à ce jour; efforcez-vous de désarmer sa colère par la sincérité de vos regrets, et faites revivre par la pénitence la grâce d'un sacrement que vous n'avez reçu que pour votre condamnation. Et vous, que la Providence appelle à cet état, préparez vous-y par la pureté et l'innocence de vos mœurs; ne l'envisagez point du côté des plaisirs et de l'indépendance qu'il semble vous promettre: que vous seriez trompé si vous ne vous y déterminiez que par de tels motifs! mais considérez-le comme un sacrement dont l'abus est aussi dangereux que le bon usage peut en être salubre, comme un sacrement qui demande des dispositions qu'il est impossible d'acquérir, lorsqu'on ne commence à s'y préparer qu'au milieu de la dissipation, et à la veille même de le recevoir.

Il est temps, mes frères, de considérer le mariage dans le second point de vue, c'est à dire, comme un état de vie fixe et permanent, dans lequel deux époux, inséparablement unis, n'ont plus que les mêmes intérêts, et ne doivent avoir que le même cœur et la même volonté; où leur principal devoir est de s'aimer tendrement, de s'aider mutuellement à supporter les traverses et les disgrâces de cette vie, de porter conjointement le joug du Seigneur.

Telles ont été les vues du Créateur en ins-

tituant le mariage. L'homme était le plus parfait des ouvrages du Très-Haut; il était le maître des éléments, des animaux, de la nature entière; et cependant il manquait encore quelque chose d'essentiel à son bonheur. Seul raisonnable, seul créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il trouvait dans les animaux des esclaves et des instruments de ses volontés, mais non pas des égaux avec qui il pût s'entretenir. L'univers entier n'était pour lui qu'un vaste désert; et les délices du lieu où le Créateur l'avait placé ne le dédommageaient pas de cette affligeante solitude. Il lui fallait donc un aide dans lequel il trouvât lui-même son image et sa ressemblance, et par lequel il pût, pour ainsi dire, se reproduire lui-même: *Adjutorium simile sibi.* (Gen., II, 18.) Il lui fallait un confident des pensées de son esprit et des sentiments de son cœur; et ce fut pour le lui donner, que le Créateur créa la femme. Je ne vous rappellerai point le moyen dont se servit le Tout-Puissant, pour embellir l'univers de cette nouvelle production: personne de vous n'ignore le rapport intime qu'il voulut mettre dès lors entre l'homme et la femme; et avec combien de vérité notre premier père s'écria, au sortir de son sommeil mystérieux: voici une chair formée de ma propre chair, et des os tirés de mes os: *Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea.* (Ibid., 23.)

Voilà, mes frères, l'origine que la religion donne à la société conjugale. Mais si l'origine en est si noble et si divine, avec quel respect ne doit-on pas y entrer? avec quelle retenue ne doit-on pas s'y comporter? Si cette société est si indissoluble, si le bonheur des deux époux est si dépendant l'un de l'autre, avec quel soin ne doit-on pas choisir la personne avec laquelle on doit porter cette chaîne, qui peut devenir si douce ou si pesante? Or, voilà, mes frères, ce qu'on néglige trop souvent; voilà en quoi l'on se conduit, ou par de faux principes, ou avec une aveugle témérité, et une incroyable précipitation. Si le choix est abandonné à la jeunesse même, pour laquelle il est si intéressant, c'est pour l'ordinaire la passion qui en décide. Si ce sont les parents qui se le réservent, ils ne s'y conduisent que trop souvent par des vues d'ambition et d'intérêt. Or, je dis que l'un et l'autre sont également dangereux; je dis que le choix ne peut être sage, que quand il est déterminé par des motifs de religion et de piété.

Et premièrement, à quels dangers ne s'expose-t-on pas, lorsqu'on se laisse conduire par l'illusion des sens, lorsqu'on ne se détermine que par les appas d'une fragile beauté, ou d'autres avantages aussi frivoles? J'en appelle ici à l'expérience et au témoignage même du monde: combien de fois n'avons-nous pas entendu dire que l'amour était un guide aveugle et trompeur, et que la possession même en était le tombeau! combien de fois ces feux profanes se sont éteints en un instant, et n'ont été remplacés que par ceux de la haine et de la dis-

corde ! combien d'hommes passionnés, après avoir donné au monde des scènes scandaleuses, après avoir soupiré des années entières pour un objet auquel ils croyaient leur bonheur attaché ; après avoir forcé la prudence paternelle de céder à l'impétuosité de leurs désirs, n'ont eu, pour prix de tant de peines et d'inquiétudes, que le dégoût, la honte, le repentir !

Ces mariages d'inclination sont, nous dit-on quelquefois, les plus conformes à la nature. Distinguons, mes frères : ils sont les plus conformes à la nature telle qu'elle est devenue par le péché ; à la nature avilie, dégradée par la concupiscence qui la domine ; à la nature, en tant qu'elle nous est, pour ainsi dire, commune avec les animaux brutes. C'est ainsi que se marient les nations qui ne connaissent point le Seigneur. Mais les mariages les plus conformes à la nature, telle qu'elle devait être, selon l'institution du Créateur, et telle qu'elle doit redevenir par la grâce médicinale de Jésus-Christ, ce sont ceux où la raison domine plus que les sens ; ceux où l'on pense à se procurer les plaisirs purs et durables de la société, plutôt que des voluptés toujours honteuses, lors même qu'elles sont légitimes ; ceux enfin où la vertu, la modestie, l'innocence, les talents solides sont préférés à de frivoles agréments que l'âge anéantira, qu'une maladie détruira, et qui, s'ils sont séparés de la sagesse et de la retenue, deviendront peut-être eux-mêmes la matière des soucis les plus cuisants, des chagrins les plus cruels.

Y a-t-il plus de prudence dans ces mariages, auxquels le monde donne le nom de mariages de raison ; dans ces alliances où l'inclination n'est pas plus consultée que la religion et la vertu, où l'on ne connaît d'autre convenance que celle de la fortune, où la richesse tient lieu de tout mérite, et couvre, aux yeux de l'avarice, la disproportion de l'âge et de la naissance, toutes les difformités du corps, tous les vices de l'esprit et du cœur ? Non, mes frères ; la nature se joint ici à la religion pour les réprouver. L'une et l'autre condamnent également la cruauté des parents qui sacrifient à cette idole, et le bonheur temporel, et le salut éternel de leurs enfants.

Cependant ces alliances monstrueuses ne sont que trop souvent l'objet de mille désirs insensés. C'est pour y parvenir qu'on emploie une infinité d'intrigues, de souplesses, de basses complaisances : c'est pour les former, qu'on franchit les barrières que les lois de Dieu et de l'Eglise ont mises entre certains degrés de parenté, qu'on achète à prix d'argent, et souvent à prix d'honneur, la permission de violer ces lois, et qu'on surprend à la religion des premiers pasteurs de l'Eglise des dispenses qui peuvent bien rendre le mariage valide aux yeux des hommes, mais qui, étant obtenues sur de faux exposés, n'empêchent pas qu'il ne soit abominable aux yeux de Dieu, et deviennent pour des époux chrétiens, une matière inépuisable de scrupules et de remords qui

empoisonnent tout le cours de leur vie. C'est pour parvenir à de telles alliances, c'est pour rendre une fille l'objet de cette honteuse cupidité, que des parents inhumains sacrifient le reste de leurs enfants, qu'ils forcent celle-ci de s'ensevelir dans le cloître, et de prononcer, à la face des autels indignés, des vœux que son cœur désavoue et que le Seigneur rejette ; qu'ils placent celui-là dans le sanctuaire, et en font un ministre de la religion, malgré la religion et malgré lui-même. Et combien de malheurs viennent venger l'humanité offensée dans ces mariages prétendus avantageux ! Que de larmes ils font couler ! que de crimes ils occasionnent ! de quel mépris se voit payer ce riche plébéien, qui a eu la folle ambition de mêler son sang avec celui d'une noblesse orgueilleuse ! de quels chagrins est puni cet homme qui a cherché, au sein de l'opulence, une épouse qui pût augmenter sa fortune, et qui, souvent trompé du côté de la fortune même, se trouve n'avoir épousé que des vices grossiers, des procès épineux, et peut-être l'obligation pénible de restituer un bien mal acquis !

En formant une alliance, il vous est sans doute permis, mes frères, de penser à la solidité de votre établissement ; et l'avis le plus sage qu'on puisse vous donner à ce sujet c'est de vous allier le plus qu'il est possible avec des personnes de votre rang, de votre état, de votre fortune. L'égalité entre les époux est un des moyens les plus sûrs de conserver cette douce union, qui est le bien le plus précieux dont on puisse jouir dans le mariage. Mais les biens de ce monde ne doivent être désirés que selon l'ordre qu'ils tiennent dans nos besoins. Il est nécessaire que vous vous souteniez dans l'état où la Providence a voulu vous faire naître ; mais il est plus nécessaire encore que vous vous sauviez et que vous en preniez les moyens. La règle que Jésus-Christ vous prescrit dans cette matière, c'est de chercher, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice, et de ne faire marcher le soin des affaires temporelles qu'après celui du salut. Parents chrétiens, ayez sans cesse devant les yeux cette règle salutaire. Il se présente un parti pour un enfant qui est l'objet de votre tendresse : informez-vous de ses mœurs plutôt que de sa fortune, et de ses vertus plutôt encore que de ses talents ; sachez, avant toutes choses, quelle éducation il a reçu ; s'il croit, s'il respecte, s'il aime la religion ; sachez si cette fille que vous avez élevée dans la crainte du Seigneur pourra conserver et suivre avec lui les maximes que vous lui avez inculquées ; s'il ne la précipitera pas dans le tourbillon du monde ; s'il ne l'obligera point de paraître à ces spectacles, à ces assemblées profanes où règne la licence, et pour lesquelles vous lui avez inspiré une juste horreur ; s'il ne la contraindra point de se déguiser avec des couleurs empruntées, d'étaler tout le faste d'une parure mondaine, de reprendre les pompes de Satan, auxquelles

elle a renoncé; si il n'est pas lui-même véritablement chrétien, il sera difficile que son épouse le soit davantage.

Pourquoi, mes frères, le Seigneur avait-il défendu avec tant de sévérité, à l'ancien peuple d'Israël, de s'allier avec les habitants infidèles de la terre de Chanaan? pourquoi l'Eglise met-elle encore au nombre des empêchements qui annulent le mariage, la diversité de culte? pourquoi défend-elle si sévèrement le mariage d'une catholique avec un hérétique? C'est parce que, de toutes les séductions, la tendresse conjugale est la plus dangereuse et la plus inévitable. Hélas! notre premier père ne l'a-t-il pas lui-même éprouvé? Et ne sommes-nous pas encore les tristes victimes de la complaisance qu'il a eue pour son épouse séduite? Salomon, le plus sage des hommes, n'a-t-il pas adoré les idoles que ses femmes étrangères avaient introduites dans son palais? Quelle vertu pourrait, sans une espèce de miracle, résister aux sollicitations continuelles, aux caresses perfides, aux exemples séducteurs de la personne qui nous est la plus chère? Quelle religion pourrait se soutenir dans une maison où l'on n'entend que le langage des passions et du libertinage, où les lois de l'Eglise sont publiquement violées? Quelle situation plus triste que celle d'une femme chrétienne qui se trouve sans cesse entre Dieu et la personne que Dieu lui-même l'oblige d'aimer et de respecter le plus sur la terre; qui ne peut acheter la paix domestique qu'aux dépens de sa conscience; qui ne peut être fidèle à la religion qu'en déplaisant à celui même à qui la religion l'oblige de se rendre agréable? Dans cette fâcheuse extrémité, il n'est pas douteux, mes frères, qu'il ne faille préférer Dieu à tout autre objet; car si quelqu'un, dit Jésus-Christ, aime son père ou sa mère, ou son épouse plus que moi, il n'est pas digne de moi. Mais que cette tentation est dangereuse, et qu'il est téméraire de s'y exposer! Dans tout autre état, c'est un devoir de fuir la séduction et le danger; dans celui-ci la fuite serait un crime; les liens sont sacrés et indissolubles; et c'est la religion même qui vous retient dans une situation si périlleuse pour la piété.

Faites donc à ce sujet, mes frères, de salutaires réflexions; et, si vous devez décider du sort de vos enfants, dépouillez-vous de toute autre considération que de celles de la religion et de la prudence chrétienne; demandez à Dieu, avec d'humbles instances, qu'il vous fasse connaître quelle est la personne qui doit faire le bonheur d'une fille chérie ou d'un fils bien-aimé, et perpétuer dans votre famille, la probité, la vertu, la crainte du Seigneur.

Que la religion, mes frères, préside à cette affaire importante! que ses principes et ses maximes y soient votre unique règle; que la pureté et l'innocence précèdent les mariages; qu'une inclination fondée sur la vertu en forme les nœuds aussi tendres que sacrés; que la décence et la modestie les

accompagnent; que la bénédiction du Seigneur les couronne : voilà les vœux que nous faisons, au nom du Seigneur, pour ceux qu'il appelle au mariage.

Mais puis-je, mes frères, en finissant ce discours, ne pas vous faire observer que cet état est aussi périlleux qu'il est saint; que ceux qui s'y engagent sont exposés à des tribulations inévitables : *Tribulationem carnis habebunt hujusmodi* (I Cor., VII, 28), et qu'enfin, il est un état plus heureux et plus parfait dans l'ordre de la religion, qui doit être un motif de reconnaissance pour ceux que le Seigneur y a maintenus jusqu'à ce jour, et un objet de respect et de vénération pour ceux même à qui il n'est pas donné de l'embrasser. Heureux les époux chrétiens dont le Seigneur bénit l'alliance! plus heureux encore ceux qui, dégagés de tout lien, peuvent ne s'occuper que de Dieu, l'aimer sans partage et mettre tous leurs soins à se conserver devant lui, purs d'esprit et de corps! Du reste, mes frères, que chacun de nous soit fidèle à la grâce de sa vocation : *Unumquemque sicut vocavit Deus, ita ambulet.* (I Cor., VII. 17.) Que chacun de nous s'efforce d'atteindre à cette récompense éternelle que le Seigneur a promise à la fidélité des époux, comme à la pureté des vierges, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

VIII.

Troisième dimanche après l'Epiphanie.

SECOND DISCOURS SUR LE MARIAGE.

Cette foule de personnes qui s'empres-sent de s'engager dans les liens sacrés du mariage m'avertit de plus en plus, mes frères, de l'obligation où je suis d'instruire, sur cette matière importante, le troupeau que le Seigneur m'a confié. Je vous en ai déjà entretenus dans mon dernier discours, et je vous ai fait voir que les malheurs qui accompagnent trop souvent les mariages, prennent leur source la plus ordinaire, ou dans la profanation dont on se rend coupable en recevant ce sacrement dans de mauvaises dispositions, et sans être véritablement réconciliés avec Dieu, ou dans le peu de soin et de précaution que l'on prend pour choisir la personne avec laquelle on contracte cette alliance si sainte et si indissoluble. Je veux aujourd'hui vous en découvrir une autre cause, qui n'est ni moins commune, ni moins féconde en funestes effets. C'est que la plus grande partie des personnes qui s'engagent dans cet état ne sont pas propres à l'embrasser, et que souvent celles qui s'y croient le plus appelées par la Providence ne le sont pas véritablement.

Cette proposition vous étonne sans doute, mes frères; vous êtes surpris de m'entendre avancer qu'il faille pour le mariage une vocation particulière, et que cette vocation manque à un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Vous êtes accou-

tunés à regarder cet état comme la vocation commune de tous les hommes. Ceux qui, par goût ou par religion, se consacrent au célibat, vous paraissent sortir de la règle générale ; eux seuls, selon vous, ont besoin d'une vocation marquée, qui les autorise à suivre cette route détournée et singulière ; mais, pour s'engager dans le mariage, il ne faut, dites-vous, que suivre le penchant de la nature qui nous y porte ; et cette inclination, si conforme aux vues du Créateur, si nécessaire au maintien de la société et au bonheur des individus qui la composent, est, dans tous ceux qui en éprouvent les doux mouvements, la preuve la moins équivoque d'une vocation véritable.

C'est ainsi qu'on raisonne sur le mariage, lorsqu'on ne le considère que dans le point de vue de la nature ou de la politique ; et je ne veux, mes frères, combattre ici ni l'une ni l'autre ; je ne veux, dis-je, ni condamner un penchant qui n'a rien que d'innocent, lorsqu'il est soumis aux lois de la religion et de l'honnêteté, ni m'opposer aux désirs d'une saine politique, qui ne voit rien de plus avantageux pour un Etat, que la population et l'honnêteté des mœurs publiques, et qui, dans cette double vue, doit toujours favoriser et faciliter les mariages. Mais, en admettant ces sages maximes, je demande, mes frères, qu'on les combine avec celles de la religion ; je demande, comme la raison et la justice l'exigent, que chacun de vous préfère son salut éternel à toute autre considération ; je demande qu'on n'envisage pas seulement le mariage du côté des avantages qu'il procure à la société, mais aussi du côté des devoirs qu'il impose ; et que, sous le prétexte spécieux de satisfaire au vœu de la nature ou de contribuer au bien public, on n'y précipite pas des personnes qui sont incapables d'en remplir les obligations, et pour lesquelles, par conséquent, il ne peut être qu'une source de malheurs dans ce monde et dans l'autre.

Telle est la nature des devoirs du mariage, que personne ne peut les remplir sans le secours de la grâce du Seigneur. Mais cette grâce, mes frères, pouvez-vous l'espérer avec quelque fondement, si vous entrez dans cet état sans que le Seigneur vous y appelle ? Il est donc d'une extrême importance pour vous de n'y être conduits que par son esprit, et de savoir si c'est par sa volonté que vous contractez ces obligations si saintes et si étendues.

Quand je dis, mes frères, qu'avant d'entrer dans le mariage, vous devez vous assurer de la volonté de Dieu, je n'entends pas cette volonté générale par laquelle le souverain modérateur de l'univers a fixé, de toute éternité, nos destinées, et qui s'accomplira toujours à votre égard, soit que vous fassiez un bon ou un mauvais choix : j'entends cette volonté par laquelle le Seigneur veut particulièrement la sanctification de ses élus. Ce qui doit être l'objet de vos recherches, c'est précisément de savoir si le ma-

riage sera pour vous un moyen de salut, et si c'est dans sa miséricorde que le Seigneur semble vous y destiner. Or, à quelle marque connaîtrez-vous que telle est, en effet, la volonté du Seigneur ? Est-ce à l'inclination qui vous y porte ? Non, mes frères ; c'est là une marque de vocation trop équivoque et trop sujette à l'erreur. L'inclination, qui nous détermine à embrasser un état plutôt qu'un autre, n'est que trop souvent l'effet des passions. Combien d'hommes ont été égarés par cette fausse lueur ! Cet homme qui s'est engagé dans le saint ministère, malgré l'ignorance et les autres défauts qui devaient l'en exclure, a senti pour l'état ecclésiastique ce penchant que vous éprouvez pour le mariage : cet autre qui, malgré son insuffisance, a osé se rendre l'interprète des lois, l'arbitre de la fortune et de la vie de ses concitoyens, a aussi embrassé par goût cet état aussi périlleux qu'honorable : et sans chercher dans les autres conditions de la vie des preuves de cette vérité, combien le mariage lui-même ne vous en fournit-il pas ?

Ces époux déjà si malheureux, selon le monde, et qui, par l'irrégularité de leur conduite, se préparent, pour l'éternité, des malheurs plus effroyables encore, se sont-ils engagés malgré eux dans ces liens ? le plus grand nombre d'entre eux ne les a-t-il pas reçus avec joie, et n'ont-ils pas obéi, en les serrant, à un goût et à une inclination décidée ? Ce goût et cette inclination ne sont donc pas toujours des marques certaines de la vocation divine ; et s'il est une circonstance où l'on doive s'en défier c'est surtout à l'égard du mariage. Pourquoi ? C'est qu'il n'est point de matière où il soit facile de confondre ce goût avec les passions ; c'est que, de toutes les passions qui dominent les hommes, il n'en est point qui obscurcissent plus la raison, et qui soient plus capables de nous aveugler que celle dans laquelle ce goût prend ordinairement son origine ; c'est enfin parce que, plus ce goût est vif, plus il semble rendre le mariage nécessaire ; et plus aussi il le rend dangereux, plus il met d'obstacles à l'accomplissement de ces lois sévères, que la retenue, la modestie, la chasteté conjugale imposent à des époux chrétiens, et qui souvent ne sont pas moins difficiles à observer que celles de la virginité même.

Substituons donc à une marque si équivoque des indices plus certains de la volonté du Seigneur. Vous devez croire, mes frères, que la Providence divine vous appelle au mariage par une vocation de grâce et de miséricorde, lorsque premièrement vous n'êtes point dans l'obligation de chercher hors de la société du monde la sûreté de votre salut ; lorsqu'en second lieu vous trouvez en vous-mêmes les dispositions nécessaires pour accomplir les devoirs de cet état si saint et si respectable.

Je dis, premièrement, lorsque vous n'êtes point obligés de chercher dans la fuite du monde votre sûreté et votre salut. En effet,

mes frères, quoique cette fuite ne soit jamais de précepte, elle est pour un grand nombre de chrétiens d'une indispensable nécessité. Elle n'est que de conseil; mais c'est un conseil de Jésus-Christ; et souvent notre salut est attaché à la fidélité avec laquelle nous le suivons. On peut se sauver dans le monde; et le Seigneur a des élus dans tous les états et dans toutes les conditions; mais il est des hommes qu'il ne veut sauver que dans la solitude; il ne leur a pas destiné ces grâces puissantes qui nous font triompher du monde, de ses erreurs, de ses craintes, de ses plaisirs; la grâce qu'il leur a préparée et à laquelle leur salut est attaché, c'est celle de se soustraire prudemment à la tentation, et d'échapper par la fuite aux traits empoisonnés que le monde aurait lancés contre eux.

Maintenant, examinez-vous vous-mêmes, mes frères, et voyez à laquelle de ces deux classes vous appartenez. Etes-vous de ces chrétiens forts et courageux, à qui il est donné de combattre le monde à force ouverte et d'en triompher? Etes-vous animés de cette foi vive qui nous fait remporter la victoire sur lui? Etes-vous en état de braver ses menaces, ses mépris, ses insultes, et de faire, sans respect humain, une profession ouverte des maximes de Jésus-Christ? La possession des biens de la terre n'est-elle pas pour vous un piège dangereux? Savez-vous en faire l'usage que la religion vous prescrit? Savez-vous vous abstenir des plaisirs défendus, et n'user de ceux même qui vous sont permis qu'avec cette sobriété et cette modération que l'Evangile vous ordonne? Si la grâce du Seigneur vous a donné cette force, restez dans le monde, mes frères; restez-y pour la gloire de cette même grâce, pour l'édification des véritables enfants de Jésus-Christ, pour la confusion de ceux qui prétendent que la pratique de sa morale est impossible. Mais si au contraire votre faiblesse ne vous fait trouver dans le monde que des pièges et des écueils, si une triste expérience vous a appris que les résolutions, qui vous paraissent les plus fermes, ne tenaient pas contre les railleries ou les sollicitations de ses partisans; si la crainte de lui déplaire et d'essuyer ses murmures, a déjà fait échouer mille fois vos projets de conversion et de réforme; si vous ne pouvez voir les objets de la cupidité, sans que votre cœur s'y attache, pouvez-vous croire que vous soyez appelés à demeurer dans un poste si périlleux? Ah! fuyez plutôt, fuyez dans la solitude; arrachez-vous à ces objets séducteurs; rompez entièrement avec un monde dont le commerce vous est si funeste. Tout vous dit que vous ne pouvez y rester sans vous perdre, et que la fuite qui n'est pour les autres qu'un conseil de perfection, est pour vous l'unique moyen d'assurer votre salut éternel. Peut-être que déjà la grâce vous y sollicite intérieurement; peut-être, fille chrétienne, avez-vous déjà entendu au fond de votre cœur la voix de Jésus-Christ qui veut vous mettre au nombre de

ses épouses, et qui vous invite à vous consacrer entièrement à celui qui seul mérite votre amour, et qui peut seul le récompenser. Peut-être êtes-vous en ce moment dans cet état d'incertitude où se trouvait Augustin dans les commencements de sa conversion, lorsque, d'un côté, la vertu et ses chastes attraites; de l'autre, le monde et ses fausses voluptés se disputaient, pour ainsi dire, la possession de son cœur. Ah! puisse dans ce combat la grâce demeurer victorieuse! Malheur à vous, si vous étouffiez sa voix, et si, séduite par l'éclat trompeur d'un établissement qu'on vous propose, ou par l'appât des plaisirs qu'il vous promet, vous vous arrachiez, pour ainsi dire, d'entre les bras de l'Epoux céleste, pour passer dans ceux d'un mortel! Infidèle à la grâce de votre vocation, hors de l'état que le Seigneur vous avait destiné dans sa miséricorde, quel secours trouverez-vous désormais contre la séduction du monde, à laquelle vous allez si témérairement vous exposer?

Non-seulement, mes frères, il faut, pour vous engager avec sûreté dans le mariage, être assurés que la Providence divine ne vous appelle pas à un état plus sûr et plus parfait, et que le soin de votre salut ne vous en fait pas une nécessité; mais il faut encore que vous trouviez en vous-mêmes les dispositions nécessaires pour remplir les devoirs de la société conjugale.

Vous n'attendez pas sans doute de moi, mes frères, que je vous expose dans un grand détail tous les devoirs auxquels s'engagent les personnes qui subissent le joug du mariage. Le temps et les circonstances ne me le permettent point: réduisons-les à celui qui semble renfermer tous les autres. Le grand Apôtre nous dit, d'après Jésus-Christ lui-même, que l'amour est la plénitude et l'accomplissement de la loi: *Plenitudo legis est dilectio* (Rom., XIII, 10), et que toutes nos obligations, à l'égard du prochain, sont renfermées dans celle de l'aimer comme nous-mêmes. Disons la même chose à l'égard du mariage. Oui, mes frères, tous les devoirs des époux sont renfermés dans l'amour mutuel qu'ils se doivent; amour qui est en eux un principe de paix, de fidélité, de concorde; amour qui, par une suite nécessaire, doit s'étendre jusque sur les enfants qui en sont le fruit et le gage précieux; amour, qui doit être réglé par les maximes de la piété et de la religion; amour enfin, qui doit leur faire faire avec joie tout ce qui peut contribuer à leur félicité réciproque. Il n'est aucun de ces caractères de l'amour conjugal, qui ne soit fortement marqué par la religion et par la nature. Avec quelle force et quelle onction le grand Apôtre ne les développe-t-il pas dans les Ecrits divins que le Saint-Esprit lui a inspirés! Epoux, dit-il dans son épître aux Ephésiens, aimez tendrement vos épouses: *Viri, diligite uxores vestras*. (Ephes., V, 25.) Le sacrement qui vous unit est le symbole de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise; que votre amour mutuel ait donc la même

étendue, la même fin, les mêmes caractères que celui de Jésus-Christ pour cette épouse qu'il a acquise au prix de son sang. Il l'a aimée jusqu'à se livrer à la mort pour elle. Que ne devez-vous pas faire, à son exemple, pour celle dont le mariage vous a établi le chef, le guide, le défenseur; pour celle qui a rompu, pour s'unir avec vous, tous les liens du sang et de la nature; qui s'est arrachée d'entre les bras d'un père tendre et d'une mère dont elle faisait les délices, pour se jeter dans les vôtres; pour celle enfin que vous devez regarder comme une partie de vous-même, puisque vous n'êtes plus, selon l'expression de l'Ecriture, qu'un seul corps et une seule chair : *Erunt duo in carne una?* (*Gen., II, 24.*) Jésus-Christ, dans tout ce qu'il a fait pour son Eglise, n'a eu d'autre but que de la sanctifier et de la faire paraître aux yeux de Dieu, sans tache, sans ride, couverte de toute la gloire de l'innocence et de la vertu. Epoux chrétiens, vous devez être animés du même esprit et tendre à la même fin. C'est en Dieu et pour Dieu que vous devez vous aimer; c'est votre sanctification mutuelle que vous devez vous proposer. Mari, vous êtes le gardien et le protecteur de la vertu de votre femme : loin de vous cet amour profane, qui dégénérerait en une passion honteuse et brutale, et qui ne tendrait qu'à la rendre complice d'une lubricité d'autant plus criminelle, qu'elle violerait tout à la fois et les lois de la pudeur et la sainteté du Sacrement ; loin de vous cette faiblesse qui renverserait l'ordre la nature, et qui vous soumettrait aux caprices de celle que vous devez conduire et gouverner ; loin de vous ces basses complaisances, qui n'auraient pour but que de favoriser le luxe, la mollesse, la frivolité. C'est dans ces occasions que vous devez vous souvenir de l'empire que vous donnent les lois de la nature, de la religion, de la société. Mais souvenez-vous aussi que cet empire est le plus doux de tous ceux qui sont établis parmi les hommes; souvenez-vous qu'un amour tendre et sincère doit en bannir toute dureté et toute hauteur; souvenez-vous enfin que ce n'est pas une esclave que la religion vous a donnée, mais une compagne et une égale. Le joug qu'elle porte vous est commun avec elle; et si vous vous plaisez à l'appesantir sur elle, si vous prenez un plaisir barbare à voir couler ses larmes, si même vous ne vous hâtez pas de les essuyer, vous êtes un tyran et non pas un Epoux; vous êtes un monstre aussi odieux devant Dieu que devant les hommes.

Et vous, femmes chrétiennes, écoutez aussi la doctrine du grand Apôtre. Cet amour que l'Eglise a pour son divin époux, vous devez l'avoir pour celui auquel les liens du sacrement vous unissent. Cet amour doit être accompagné de soumission et de respect, parce que votre mari est votre chef, comme Jésus-Christ l'est de son Eglise. Il est, après Dieu, ce que vous devez le plus honorer sur la terre; Dieu

seul doit l'emporter sur lui dans votre cœur; et vous ne pouvez être dispensées de lui obéir que quand Dieu lui-même vous le défend.

Telles sont les maximes de la religion sur les devoirs et les sentiments réciproques des deux époux. Mais peut-on se flatter, mes frères, que ces saintes maximes soient suivies par la plupart de ceux qui embrassent cet état? leurs mœurs et leurs habitudes nous donnent elles lieu de l'espérer? Ce jeune homme, dont le caractère a paru jusqu'à présent si dur et si farouche, renoncera-t-il à ses violences et à ses emportements? Celui qui a oublié tant de fois le respect qu'il devait à ceux de qui il tenait le jour, et qui leur a donné tant de marques d'ingratitude, s'adoucirait-il en faveur de son épouse; et après avoir été mauvais parent, mauvais fils, mauvais frère, deviendra-t-il un époux tendre et fidèle? Ce jeune libertin, qui a vécu jusqu'à présent avec tant de licence, qui s'est souillé par toutes sortes d'excès et de débauches, se renfermera-t-il dans les bornes étroites de la fidélité et de la chasteté conjugale; et un attachement légitime fixera-t-il ce cœur, que tant d'indignes objets ont déjà partagé? Enfin cet homme, connu par son intempérance, qu'on a vu mille fois ensevelir dans le vin ses sens et sa raison, renoncera-t-il à ce vice si avilissant pour la nature humaine, si funeste à la paix domestique, si redoutable pour celle qui aura le malheur de partager son sort? Ah! mes frères, il faudrait pour l'espérer, avoir vu au moins un commencement de conversion et de résipiscence; et souvent ces vices honteux sont à peine couverts, aux approches d'un mariage, par une hypocrisie passagère; ils règnent encore dans des cœurs qui en ont été si longtemps infectés; et les fêtes nuptiales ne leur donnent que trop souvent l'occasion d'éclater. Que faut-il donc augurer de ces mariages? De quelle paix jouiront les époux? Quelles seront leurs mœurs? Quel sera le sort et l'éducation des enfants qui en seront le fruit? Et qui ne voit enfin que de tels hommes ne peuvent entrer, que pour leur malheur, dans un état dont ils sont si incapables d'observer les lois?

Les mœurs des jeunes personnes de l'autre sexe nous donnent-elles, mes frères, des espérances plus flatteuses? Rarement il est vrai, on trouve chez elles ces vices honteux et grossiers dont j'ai été forcé, malgré moi, de vous faire l'affligeante peinture. Mais combien de défauts s'opposent, dans plusieurs, à l'observation des lois saintes du mariage, et devraient les engager à s'en éloigner! Cette aigreur, si commune parmi ils, est-elle compatible avec cette douceur si nécessaire à une femme mariée? L'orgueil et l'indépendance s'accordent-ils avec cette soumission qu'une femme doit à son mari? Celle qui n'a pu se soumettre à l'autorité d'un père ou d'une mère, se soumettra-t-elle plus aisément à celle

d'un époux ? Celle qui n'a pu supporter les défauts des personnes qui lui étaient unies par les liens du sang, supportera-t-elle plus patiemment ceux d'un homme, qui lui est étranger jusqu'au moment où il lui devient plus proche que tous ses parents et que ses frères eux-mêmes ? Enfin, cette fille si voyage, qui, jusqu'à présent, n'a montré de l'ardeur que pour la vanité, la dissipation, le plaisir, s'assujettira-t-elle à cette assiduité qu'exige le soin des affaires domestiques ? Prendra-t-elle pour le travail et pour les occupations sérieuses, un goût sans lequel elle ne pourra jamais remplir ses devoirs d'épouse et de mère de famille ? Retracerait-elle jamais à nos yeux cette femme forte, dont l'Ecriture nous fait un portrait si magnifique ? Voyez, mes frères, sous quels traits l'auteur sacré nous la dépeint, et jugez vous-mêmes si ces traits se retrouvent dans le plus grand nombre des personnes qui sont engagées dans le mariage, ou qui y aspirent.

Il s'agit, dans cet endroit de l'Ecriture, d'une femme d'un rang élevé. La richesse de ses vêtements annonce son opulence : *Byssus et purpura indumentum ejus.* (Prov., XXXI, 22.) Son époux tient une place distinguée parmi les juges de la terre : *Nobilis in portis vir ejus.* (Ibid., 23.) Et cependant quelles occupations lui donne l'Esprit-Saint ? Ses mains industrieuses ne sont employées qu'à des ouvrages utiles, et ses doigts ne dédaignent pas de manier le fuseau : *Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum.* (Ibid., 19.) La laine et le lin ne sont pas toujours l'unique objet de son application : on la voit quelquefois, pleine de force et de courage, s'occuper même des travaux pénibles de la campagne ; la culture des champs et des vignes, cette source légitime des véritables richesses, n'est point un objet étranger à ses soins et à ses connaissances : *Consideravit agrum et emit eum, et de fructu manuum suarum plantavit vineam.* (Ibid., 16.) Loin de cette femme forte la mollesse et la fainéantise. Le soleil n'a pas encore éclairé l'horizon, et déjà elle s'est arrachée d'entre les bras du sommeil : *De nocte surrexit.* (Ibid., 15.) Déjà elle a distribué à sa famille la nourriture dont elle a besoin. Ses domestiques partagent avec ses enfants les soins de sa tendresse. Pleine de vigilance, elle éclaire avec soin leur conduite : *Consideravit semitas domus suæ.* (Ibid., 27.) Pleine de bonté et de justice, elle pourvoit à tous leurs besoins. Pleine de tendresse pour tous les malheureux, on la voit tendre à l'indigent une main secourable et libérale. C'est ainsi que toute sa vie se passe dans des actions louables et utiles ; c'est ainsi qu'elle se dispose à voir approcher sans frayeur la dernière heure de sa vie ; sa tranquillité, sa gaieté même, fruit de l'innocence de ses mœurs, ne l'abandonneront point dans ce moment redoutable : *Ridebit in die novissimo.* (Ibid., 25.) Avec quelle confiance son époux ne se repose-t-il pas sur elle ? quels

éloges ne mêle-t-il pas à ceux que lui donnent ses enfants ? Que d'autres personnes de son sexe se vantent d'avoir apporté à leur mari une dot plus riche ; les vertus de cette femme forte sont un trésor infiniment plus précieux : *Multæ filiae congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* (Ibid., 29.) La beauté n'est qu'un avantage faible et fragile ; les grâces de la figure ne servent souvent qu'à déguiser une âme faible ou vicieuse : *Fallax gratia et vana est pulchritudo.* (Ibid., 30.) La femme véritablement digne de nos éloges est celle qui peut faire véritablement le bonheur d'un époux : celle qui est véritablement appelée à l'état saint du mariage, c'est celle qui joint à la crainte du Seigneur ces talents solides, ces vertus essentielles : *Mulier timens Deum ipsa laudabitur.* (Ibid.)

Voilà, mes frères, l'idée que l'Ecriture nous donne d'une femme accomplie. Ai-je donc dessein d'éloigner du mariage toutes celles qui ne réunissent pas toutes ces excellentes qualités ? Ai-je même intention de vous faire entendre que les personnes de l'un et de l'autre sexe, qui trouvent en elles des défauts incompatibles avec les devoirs de cet état, doivent s'en exclure pour jamais ? Non, mes frères, mon dessein n'est pas de leur ôter cette ressource que la religion a préparée à leur faiblesse. Je sais que s'il faut une vocation et une grâce particulière de Dieu, pour se sanctifier dans le mariage, il ne faut pas une grâce moins puissante pour vivre dans la continence et dans la virginité. Je sais que cette grâce n'est, selon Jésus-Christ même, le partage que d'un petit nombre de chrétiens ; et les personnes dont l'humeur et le caractère semblent peu propres pour le mariage, ne sont pas pour cela assurées d'être de ce nombre choisi et privilégié. A Dieu ne plaise que leurs défauts et leurs imperfections même leur donnent la présomption de se mettre dans la classe des forts et des parfaits ! Quel parti prendront-elles donc, et quelle conséquence doivent-elles tirer de ce discours ? Le parti que la prudence chrétienne doit leur faire prendre, c'est, mes frères, de s'humilier profondément de leurs défauts ; c'est de demander à Dieu, avec de vives instances, qu'ils les rende propres à l'un ou à l'autre état ; qu'il amortisse en elles le feu des passions ; qu'il dompte cette loi des membres, qui combat contre la loi de l'esprit, et qui semble leur rendre le mariage nécessaire ; ou qu'il leur donne cet esprit de douceur, de docilité, de soumission, sans lequel le mariage même ne peut que leur être pernicieux : c'est enfin, de modérer l'impétuosité de leurs désirs, de suspendre des engagements toujours téméraires, lorsqu'ils sont si précipités, de ne se présenter aux autels qu'après avoir au moins commencé à obtenir ces grâces, sans lesquelles ils ne pourraient remplir les obligations qu'ils y contracteraient. Que le Seigneur les leur accorde avec abondance ! que les mariages soient pour tous ceux qui

s'y engagent, la source d'un bonheur solide pour cette vie, et d'un bonheur éternel dans l'autre ! C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

IX.

Homélie sur l'évangile du dimanche de la Septuagésime.

NECESSITÉ DE TRAVAILLER DE BONNE HEURE A SON SALUT.

Il est, mes frères, peu d'endroits de l'Evangile qui renferment plus d'instructions que celui que vous venez d'entendre. Je veux, en le parcourant avec vous, vous aider à y découvrir les grandes vérités qu'il contient ; et dans ce discours, je ne me proposerai d'autre plan que celui que Jésus-Christ a tracé lui-même dans cette admirable parabole.

Il n'est pas sans doute besoin, mes frères, que je vous explique ce que notre divin Maître a voulu nous faire comprendre sous la figure de cette vigne, dans laquelle le père de famille envoie des ouvriers. La suite même de l'évangile nous fait assez connaître qu'il s'agit ici de l'affaire de notre salut ; cette affaire si grande et si importante, qui doit nous occuper pendant tout le cours de notre vie ; cette affaire, la seule intéressante que nous ayons, et en comparaison de laquelle les soins et les sollicitudes de ce monde, les mouvements de la politique, le gouvernement même des royaumes et des empires ne sont que des jeux et des amusements de l'enfance. C'est à cette grande affaire que nous sommes tous appelés ; ou si vous voulez, mes frères, que je vous présente la même vérité sous un autre point de vue, notre âme même est cette vigne plantée par le père de famille, c'est-à-dire créée par la puissance de Dieu, qui l'a formée à son image et à sa ressemblance, qui y a mis par sa grâce le germe précieux des vertus chrétiennes, et que nous devons cultiver sans cesse pour la rendre, avec le secours de cette même grâce, capable de produire les fruits de piété et de justice que le Seigneur en attend.

Ce n'est pas seulement pour lui-même que le Seigneur nous ordonne de travailler à ce grand ouvrage ; il nous permet de joindre nos propres intérêts à celui de sa gloire. Ce ne sont pas des services gratuits qu'il exige de nous ; il ne nous envoie dans sa vigne qu'après être convenu avec nous d'une récompense dont la vue est bien capable d'animer notre courage, et de nous faire supporter avec joie le poids du jour et de la chaleur : *Conventione facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam.* (Matth., XX, 2.) O convention digne de la bonté et de la magnificence de notre Dieu ! il anime nos travaux par la promesse d'une récompense infinie ; car vous savez, mes frères, que c'est l'éternité, que c'est le bonheur ineffable du ciel qui nous est promis, sous le nom de ce denier dont parle l'Evangile ; et c'est lui-même qui, par sa

grâce, nous donne le moyen d'acquérir cette récompense immortelle.

Remarquez en effet, mes frères, que ce ne sont point les ouvriers qui vont eux-mêmes s'offrir au père de famille ; c'est lui qui sort avec empressement pour les appeler ; c'est lui qui nous prévient de ses miséricordes ; et, soit qu'il nous appelle dès le matin, c'est-à-dire dès les premiers instants de notre vie, soit qu'il diffère à d'autres temps la grâce de la vocation, il nous trouve toujours dans l'inaction, dans l'insensibilité, dans la paresse orgueilleuse à laquelle le péché nous a réduits. Bien loin de nous déterminer à travailler au grand ouvrage de notre salut, nous ne pensons pas même qu'il y ait un salut que nous devions opérer, une récompense que nous devions acquérir. Lui seul nous en donne la connaissance et le désir, par les lumières qu'il répand dans notre esprit, et les pieux mouvements qu'il excite dans notre cœur. Ainsi se vérifie ce que dit Jésus-Christ à ses apôtres : Ce n'est point vous qui m'avez choisi : *Non vos me elegistis.* (Joan., XV, 16.) Avant que je jetasse sur vous un regard de compassion, vous ne me connaissiez même pas ; c'est moi qui vous ai choisis par grâce, par miséricorde, afin que vous marchiez dans les voies du salut, que vous rapportiez des fruits abondants, et que les fruits de vos travaux se conservent dans l'éternité : *Ego elegi vos, ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* (Ibid.) Le commencement de notre justice, les progrès que nous y faisons, les fruits de vertu et de piété que nous produisons, tout est donc un don de la miséricorde du Seigneur ; et lorsqu'à la fin du jour, c'est-à-dire à la dernière heure de notre vie, il récompensera nos travaux, ce seront ses propres dons qu'il couronnera en nous.

Avec quelle évidence cette gratuité de la vocation ne s'est-elle pas manifestée à notre égard ! Nous sommes, mes frères, du nombre de ceux que le père de famille a loués dès le grand matin pour travailler à sa vigne. Nous avons été appelés à son service dès la première heure du jour, c'est-à-dire dès notre plus tendre enfance : à peine nos yeux étaient-ils ouverts à la lumière du soleil, que notre âme a été éclairée de celle de la foi. Nous avons été régénérés en Jésus-Christ aussitôt après notre naissance charnelle, et la vie de la grâce a commencé en nous presque aussitôt que celle de la nature. Or, mes frères, qu'avions-nous fait au Seigneur pour qu'il nous accordât ce bienfait inestimable ? quel mérite apercevait-il en nous, et par où étions-nous dignes d'être préférés à ceux à qui il n'a pas fait la même grâce ? Ce premier bienfait, ce premier trait de la miséricorde du Seigneur, qui s'est hâté de nous appeler des ténèbres à son admirable lumière, devait être le juste objet de notre reconnaissance ; il devait nous exciter à répondre avec fidélité à la grâce de notre vocation. Mais, hélas ! nous

n'avons pas senti le prix de ce bienfait; nous n'avons pas compris combien il est avantageux de porter, dès la jeunesse, le joug du Seigneur; nous avons laissé couler dans la dissipation, dans des amusements frivoles et dangereux, ces années précieuses que nous devons employer à son service; nous avons laissé croître autour de la vigne des épines et des ronces qui l'ont presque étouffée, et qui l'ont empêchée de recevoir les rayons salutaires du soleil de justice. Nous avons enfin abandonné l'ouvrage du père de famille, et nous nous sommes ainsi exposés au danger évident de perdre la récompense qu'il avait promise à nos travaux.

Car faisons, mes frères, une réflexion qui suit naturellement de notre évangile. Le père de famille sort à différentes heures pour envoyer des ouvriers à sa vigne; il appelle les uns à la troisième, et les autres à la sixième, quelques-uns même à la onzième heure; c'est-à-dire, que les moments de sa grâce ne dépendent uniquement que de sa volonté toute-puissante et absolue; qu'il touche les uns plus tôt, et les autres plus tard; les uns pendant la jeunesse, les autres dans l'âge mûr, quelques-uns enfin dans la dernière saison de la vie, et lorsqu'ils touchent presque à la fin de leur carrière; mais tous ceux qu'il appelle doivent lui obéir, dans l'instant même où ils entendent sa voix. Ceux qu'il appelle dès le matin doivent un travail assidu pendant tout le cours de la journée; et ceux qu'il appelle vers le soir doivent employer d'autant plus fidèlement à son service ce qui leur reste de temps, qu'ils ont différé davantage de le servir et de s'attacher à lui; et c'est ce que font ces ouvriers dont parle l'Evangile. Mais si ceux que le père de famille appelle dès le matin refusent d'obéir à cette vocation privilégiée; si, sous prétexte de la longueur du jour, ils ne travaillent qu'avec lâcheté et avec tiédeur, croyez-vous qu'ils puissent mériter la récompense que le Seigneur avait promise à leur fidélité? Non, mes frères, ils attireraient, au contraire, sur eux la punition terrible dont Dieu menace ceux qui méprisent ses grâces, et la malédiction prononcée contre ceux qui font l'ouvrage du Seigneur avec une lâcheté frauduleuse: *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter.* (Jerem., XLVIII, 10.) Enfin, pour me servir des expressions de l'Ecriture même, le Seigneur les exterminera, et il louera sa vigne à des cultivateurs qui lui en rendront les fruits en leur saison: *Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis, qui reddant ei fructum temporibus suis.* (Matth., XVI, 41.) Vous donc, mes frères, qui avez été appelés de bonne heure à servir le Seigneur, vous qui êtes actuellement occupés à ce service si doux, si honorable, si avantageux, conservez tout le prix de la grâce que le Seigneur vous a faite; conservez-la précieusement par votre fidélité et votre vigilance; craignez de vous laisser enlever votre couronne; craignez d'être du nombre de ceux à qui Jésus-Christ dit dans le même

évangile: le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à une nation plus fidèle et plus reconnaissante: *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Ibid., 43.) Il est plus difficile de rentrer dans le service du Seigneur que d'y persévérer; rien n'endurcit plus le cœur, rien ne multiplie davantage les obstacles du salut que l'abus des grâces; et le père de famille ne s'est point engagé à rappeler à sa vigne ces ouvriers infidèles, que ni la bonté avec laquelle il les avait d'abord choisis pour la cultiver, ni la récompense qu'il avait promise à leurs travaux, n'a pu fixer dans son service.

Et vous, mes frères, qui avez déjà atteint la sixième heure, et fourni peut-être plus de la moitié de votre carrière, sans avoir encore rien fait pour votre salut, souffrez que je vous adresse ces paroles du père de famille: *Quid hic statis tota die otiosi?* (Matth., XX, 6.) Pourquoi passez-vous dans l'inaction et dans l'oisiveté un temps précieux que le Seigneur vous avait accordé dans sa miséricorde, pour acquérir une récompense éternelle? Pourquoi voyez-vous sans frayeur approcher cette nuit sombre où vous ne pourrez plus travailler; cette heure fatale où vous serez obligés de rendre compte à Dieu des talents qu'il vous avait confiés, des grâces dont il vous avait comblés, et où vous ne pourrez plus acquérir de nouveaux mérites, ni acquitter l'immensité de vos dettes, ni réparer la multitude effroyable de vos actions ou de vos omissions criminelles: *Quid hic statis tota die otiosi?* O frivoles adorateurs de la figure de ce monde! ô partisans insensés de ce monde trompeur, qui poursuivez avec tant d'ardeur le fantôme fugitif de la fortune, qui recherchez avec tant d'empressement les faux biens, les vains honneurs que ce monde vous promet; c'est à vous surtout que j'adresse ces reproches de paresse et d'oisiveté: *Quid hic statis tota die otiosi?* A vous entendre, personne n'est plus occupé que vous. Vos jours s'écoulent avec une rapidité qui vous étonne vous-même; l'aurore, lorsqu'elle vient annoncer le jour, vous trouve déjà au travail; le soleil vous y laisse, lorsqu'il va éclairer un autre hémisphère: vos affaires vous laissent à peine le temps de respirer; les douceurs du repos vous sont inconnues; les jours que le Seigneur s'est réservés sont, comme les autres, employés à ces affaires importantes. Si nous vous exhortons à vous réunir à nous dans ces saints jours, pour adorer le Seigneur, entendre sa parole, et lui offrir tous ensemble le sacrifice de son Fils bien-aimé; vous êtes trop occupés, dites-vous, et vos affaires ne vous le permettent pas. Et moi je vous dis encore avec le père de famille: Pourquoi demeurez-vous ainsi oisifs pendant tout le jour? *Quid hic statis tota die otiosi?* Oui, mes frères, ce que vous appelez occupations, affaires importantes, n'est dans la réalité qu'un frivole amusement: ces jours qui vous paraissent si pleins sont en

effet vides devant Dieu; et au dernier jour il se trouvera que cette vie si active, si laborieuse, même devant les hommes, aura été passée dans l'inaction et l'oisiveté; pourquoi? Parce que vous n'y aurez point travaillé à la seule affaire qui fût digne de votre application, à l'affaire de votre salut. Ces soins que vous donnez aux affaires de votre famille, à celles de votre patrie, de vos concitoyens, pourraient être méritoires, si la charité les inspirait; si vous regardiez vos travaux, soit de l'esprit, soit du corps, comme une partie de la pénitence imposée à tous les hommes; si, au milieu de ces occupations, vous saviez élever votre cœur au Seigneur; si vous saviez même vous en arracher quelquefois, pour vous livrer à des occupations plus relatives à la religion, pour réparer par la prière, par la lecture de la parole de Dieu, les pertes que la dissipation des affaires cause nécessairement à votre âme. Mais parce que vous faites votre capital du monde et de ses biens, parce que dans vos travaux vous ne vous proposez d'autre fin qu'une gloire frivole ou un vil intérêt; vos travaux sont comptés pour rien, ou plutôt ils grossissent le nombre de vos fautes et de vos iniquités. Ah! mes frères, qui peut vous retenir dans une inaction si périlleuse pour votre salut? Direz-vous, comme ceux dont parle notre évangile, que personne ne vous engage à travailler: *Quia nemo nos conduxit?* (*Ibid.*, 7.) Hé quoi! le Seigneur ne vous excite-t-il pas depuis longtemps à penser sérieusement au salut de votre âme? Ne vous dit-il pas, et par la voix de ses ministres, et par ses inspirations secrètes. Allez aussi travailler à ma vigne? *Ite et vos in vineam meam* (*Ibid.*, 4.) Quittez enfin cette mollesse, cette oisiveté criminelle; cessez de travailler pour un monde ingrat et trompeur, qui jusqu'ici n'a payé vos travaux et vos services que par des dédains et des mépris; qui ne peut pas même vous procurer la béatitude frivole qu'il vous promet; et commencez à servir un Dieu riche en miséricorde, qui promet à votre fidélité la plus magnifique de toutes les récompenses: *Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.* (*Ibid.*)

Mais, me direz-vous peut-être, mes frères, pourquoi nous hâter si fort d'entrer dans le service de Dieu? Pourquoi, dans l'âge des plaisirs, embrasser cette vie austère, retirée, pénitente qu'exige l'Evangile? Pourquoi nous exposer à porter le poids du jour et de la chaleur, puisque, selon l'Evangile même, une récompense égale est promise, et à ceux qui n'ont employé qu'une heure au service du père de famille, et à ceux qui lui ont consacré le jour tout entier?

Ah! mes frères, qu'il est honteux à des chrétiens de proposer de pareilles objections, et qu'il est douloureux pour nous d'être obligés de les réfuter! Hé quoi, faut-il donc que la miséricorde même de Dieu soit pour vous un motif de violer les devoirs sacrés qui vous obligent envers lui? Cette

bonté infinie, avec laquelle il veut bien recevoir les pécheurs qui reviennent à lui après de longs égarements, et agréer des sacrifices dont le monde a eu les prémices; cette bonté, dis-je, devrait pénétrer vos cœurs d'admiration et de reconnaissance; elle devrait vous porter à aimer un Dieu si élément et si miséricordieux; et au contraire, elle vous porte à l'offenser avec plus d'audace, et à demeurer plus longtemps dans un état d'indifférence pour lui! Ah! rougissez, mes frères, d'une ingratitude si noire et si monstrueuse.

Mais il y a dans cette conduite autant d'illusion que d'ingratitude: car, dit saint Augustin, en expliquant cet endroit de l'Evangile, le Seigneur vous assure, il est vrai, que si vous vous attachez à son service, même à la onzième heure du jour, même dans vos dernières années, vous serez associés à la récompense de ceux qui l'auront servi fidèlement pendant tout le cours de leur vie. Mais vous donne-t-il l'assurance d'arriver jusqu'à cette heure à laquelle il vous plaît de remettre votre conversion? Etes-vous certains que la mort ne prévendra point vos projets? Est-elle à vos ordres, et ne viendra-t-elle trancher le fil de vos jours que quand vous le lui ordonnerez? Combien d'exemples frappants devraient vous détromper! Combien d'hommes robustes et vigoureux ont été précipités dans le tombeau par un coup imprévu, par une maladie d'un jour ou d'un moment, et sont morts au milieu de leurs désordres, sans pouvoir expier par un soupir le regret de leur vie passée! Combien de jeunes personnes qui faisaient les délices de la société, dont l'aurore brillante semblait annoncer les plus beaux jours, se sont évanouies, comme des ombres légères, d'entre les mains de leurs profanes adorateurs, et vous ont appris le peu de fond qu'il y a à faire sur la santé, sur les espérances de cette vie! O hommes aveugles et téméraires, ne dites donc plus: nous avons fait un pacte avec la mort, et un traité avec l'enfer, parce que voici ce que dit le Seigneur: Votre traité avec la mort sera rompu, et votre pacte avec l'enfer ne subsistera point: *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit.* (*Isa.*, XXVIII, 18.) Des fléaux imprévus vous accableront tout d'un coup; ils vous emporteront comme un torrent impétueux qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage; et vous ne commencerez à connaître la vérité des menaces du Seigneur et la frivolité de vos espérances, que quand votre malheur sera irréparable: *Flagellum inundans cum transierit; eritis ei in conculcationem, et sola vexatio intellectum dabit auditui.* (*Ibid.*)

Mais je suppose, mes frères, que votre carrière se prolonge au gré de vos désirs, et que vous arriviez à cette onzième heure à laquelle vous promettez d'entrer dans le service du Seigneur; croyez-vous donc que la froide vieillesse soit le temps le plus propre à travailler au grand ouvrage du

salut ? Vos passions seront amorties, dites-vous. Ah ! dites plutôt, mes frères, qu'elles se seront fortifiées, qu'elles se seront enracinées dans votre âme, qu'elles seront devenues comme une seconde nature. Votre corps affaibli, énérvé, se refusera aux plaisirs et à la débauche ; mais votre cœur corrompu les regrettera ; votre imagination souillée s'en nourrira : dévorés par des désirs impurs, et déchirés par le regret de ne pouvoir les satisfaire, votre état sera en ce point semblable à celui des damnés. Le monde dédaigneux vous rejettera ; et vous, lâche courtisan, vous continuerez de l'aimer et de le servir ; vous le fatiguerez encore par vos assiduités importunes ; vous vous dissimulerez à vous-même le contraste trop frappant de votre âge avec ses plaisirs. Femme mondaine, vous tâcherez de réparer, par de grossiers artifices, l'injure irréparable des temps : prête à descendre dans le tombeau, n'étant plus qu'une ombre de vous-même, vous voudrez plaire encore ; et ce qu'il y aura de plus déplorable, vous le croirez. Le dégoût, les infirmités, les affronts vous banniront-ils du monde et de ses assemblées : de nouvelles passions remplaceront dans votre âme l'amour des plaisirs ; vous serez dure, avare, médisante, et vos dernières années ne différeront des premières, qu'en ce que vous vous damnez par des passions plus sombres et des vices plus fâcheux.

Et qui vous a promis, mes frères, que vous seriez de ces vieillards privilégiés qui conservent, dans l'âge le plus avancé, un esprit sain, un corps vigoureux, fruit précieux de la modération et de la sagesse avec laquelle ils ont passé les premières saisons de leur vie ; que vous ne serez point au contraire de ceux qui semblent ne rester sur la terre que pour la charger d'un poids inutile, qui traînent dans les infirmités les plus humiliantes les restes d'une vie passée dans la dissipation et la débauche ; qui se survivent honteusement à eux-mêmes ; que Dieu ramènés aux faiblesses de l'enfance ; dont l'âme affaissée sous les débris d'un corps qui s'écroule, n'est plus susceptible d'aucune impression salutaire ; à qui l'on parle inutilement de Dieu et de l'éternité dans laquelle ils sont prêts à entrer, et qui se trouvent enfin conduits au tombeau par l'insensibilité stupide qui les a surpris dans l'ivresse des plaisirs ? O mes frères, ne comprendrez-vous jamais combien il est téméraire de remettre au dernier âge le soin de votre salut, combien d'accidents divers peuvent anéantir vos espérances, et combien il est insensé d'exposer votre âme à tant de hasards.

Une bonne mort suffit, dites-vous, pour nous réconcilier avec Dieu : oui, mes frères, une mort chrétienne peut réparer les désordres de votre vie. Mais ignorez-vous donc qu'une telle mort est une des plus grandes grâces du Seigneur, qu'elle est un bienfait d'autant plus précieux qu'il est plus rarement accordé ? Car voici, mes frères, un raisonnement bien simple et bien convain-

cant : tous ceux qui meurent dans la charité, dans la paix avec Dieu, sont certainement du nombre des élus ; or il y a peu d'élus, dit Jésus-Christ, dans notre évangile : *Pauci electi.* (Matth., XX, 16.) Il y a donc peu d'hommes qui meurent de la mort des justes. Or, si le bonheur d'une mort chrétienne est si rare, à qui croyez-vous que le Seigneur accorde cette grâce singulière ? Sera-ce à ces hommes criminels qui auront passé toute leur vie dans de honteux désordres, qui ne se seront donnés à lui que quand le monde les aura rejetés, qui n'auront pensé à se convertir que quand ils auront vu l'enfer ouvert sous leurs pieds ? O mon Dieu ! il ne m'appartient point de sonder les profondeurs de vos jugements et de vous demander raison de votre conduite. Je sais, Seigneur, que le don de persévérance finale est un bienfait tout gratuit de votre miséricorde ; je sais qu'une vie entièrement passée à votre service est un titre pour l'espérer, mais non pas pour l'exiger ; je sais que vous l'avez quelquefois accordé à des pécheurs qui ne se sont tournés vers vous qu'au dernier instant de leur vie. Trop heureux de pouvoir, en vous consacrant tous les jours de ma vie, recevoir de votre main bienfaisante le denier que vous nous avez promis, je ne conteste point à votre bonté le droit de le donner aussi à ceux qui n'auront passé qu'un seul moment à votre service ; et mon œil ne sera point mauvais parce que vous êtes bon ; mais, ô mon Dieu, si la grâce d'une bonne mort suivait ordinairement une vie criminelle ou dissipée ; si c'était parmi des pécheurs scandaleux que vous choisissiez ordinairement vos élus ; quels motifs de consolation et d'espérance pourraient avoir vos fidèles serviteurs, et comment s'assureraient-ils de leur élection par leurs bonnes œuvres ?

Mais non, mes frères, il n'en est point ainsi : la marque la plus certaine de prédestination sera toujours une vie constamment soutenue dans la pratique des vertus chrétiennes ; et une vie profane, mondaine, dissipée, sera toujours, au contraire, un préjugé trop certain de réprobation. Un juste peut laisser échapper au dernier moment la couronne sur laquelle il semblait déjà porter la main ; un pécheur peut au contraire mériter, par un sincère repentir, cette couronne dont il semblait si éloigné ; mais ces exemples sont infiniment rares ; ils sortent également des voies ordinaires de la grâce, et l'on meurt ordinairement comme on a vécu.

Mais quoi ! me direz-vous, ce pécheur scandaleux est mort de la manière la plus édifiante ; il a reçu les derniers sacrements de l'Eglise avec des démonstrations de piété et de ferveur qui ont tiré des larmes de tous ceux qui en ont été témoins ; il a arrosé lui-même des siennes le signe sacré de notre rédemption ; il est mort comme un saint. Ah ! mes frères, l'impie Antiochus a fait les mêmes démonstrations, les mêmes serments ; il a usé des mêmes expressions de douleur

et de repentir; et cependant il est mort dans son impiété; et cependant l'Écriture insulte, pour ainsi dire, à sa douleur. Ce scélérat, dit-elle, invoquait le Seigneur, de qui il n'avait point de miséricorde à espérer: *Orabat scelestus ille Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus.* (II Mach., IX, 13.) Et qui sont ces hommes desquels le Seigneur nous dit qu'il se rira, qu'il se moquera à leur dernière heure? Sont-ce des impies qui meurent le blasphème à la bouche? Non, ce sont de prétendus pénitents qui, après avoir longtemps méprisé la patience de Dieu et ses inspirations salutaires, se tournent vers lui à la dernière heure, et n'en sont point écoutés: *Tunc invocabunt me, et non exaudiam.* (Jerem., XI, 11.) Ce sont des pécheurs frappés des terreurs de l'enfer plutôt qu'animés par la charité, qui cherchent le Seigneur et qui ne le trouvent pas, et qui, selon la menace terrible de Jésus-Christ, meurent dans leur iniquité: *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (Joan., VIII, 21.)

Voilà, mes frères, le malheur effroyable dont sont menacés ceux qui diffèrent jusqu'à la mort leur retour vers Dieu; et ce malheur, hélas! est aussi commun qu'il est déplorable. Car, appliquons encore ici les dernières paroles de notre évangile: il y a peu d'élus, dit Jésus-Christ: *Pauci electi.* (Matth., XX, 16.) Or, cette parole pourrait-elle être véritable, si toutes ces morts, qui nous paraissent si édifiantes et si pieuses, étaient, en effet, ce qu'elles semblent être à nos yeux? si l'on en excepte ces pécheurs qu'un coup imprévu précipite dans le tombeau, en est-il beaucoup qui ne donnent, à la mort, des signes extérieurs de conversion et de repentir? En est-il beaucoup qui envisagent sans frayeur l'éternité dans laquelle ils vont entrer, et le jugement de Dieu qu'ils vont subir? En est-il beaucoup enfin qui ne désirent avoir mené une vie plus chrétienne, qui ne promettent de servir Dieu avec plus de fidélité, s'il daigne les rappeler à la vie? Cependant, mes frères, il y a peu d'élus. Toutes ces apparences ne sont donc pas toujours conformes à la vérité: ces morts, prétendues édifiantes, doivent donc nous être suspectes, lorsqu'elles n'ont pas été précédées d'une vie chrétienne.

A Dieu ne plaise, mes frères, que vous appuyiez toute l'espérance de votre salut sur une chose aussi rare que l'est une mort chrétienne après une vie criminelle. Comprenez enfin la nécessité de vous donner à Dieu dans l'instant même où il vous appelle: *Qua hora vocatus es, veni.* Commencez dès à présent à travailler au grand ouvrage de votre conversion et de votre salut: ce n'est pas trop, pour l'opérer avec sûreté, de votre vie tout entière. Ne craignez point de vous exposer au poids du jour et de la chaleur, c'est-à-dire ne craignez point les austérités et les peines qui semblent attachées à la vie d'un chrétien, d'un véritable pénitent. Le joug du Seigneur est léger, et l'onction d'

sa grâce adoucit les croix les plus pesantes; l'observation exacte de ses commandements est, dès cette vie, la plus grande de toutes les récompenses; et la carrière la plus longue et la plus laborieuse n'est rien en comparaison de l'éternité bienheureuse qui nous est promise, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

X.

Pour le temps du carnaval.

SUR LES BALS.

S'il est un temps, mes frères, où l'on voie d'une manière plus évidente l'opposition qui se trouve entre le monde et l'Eglise de Jésus-Christ, c'est surtout celui où nous sommes actuellement. L'Eglise, préludant, pour ainsi dire, à la pénitence solennelle qu'elle va bientôt s'imposer, commence à s'occuper d'objets tristes et lugubres; elle rappelle dans ses saints offices la chute du premier homme et les malheurs qui en ont été la suite; elle suspend ses chants de joie et d'allégresse, elle se couvre de deuil; et le monde, au contraire, affecte dans ces jours un excès de joie et de dissipation; il y renouvelle les désordres et les folies les plus honteuses du paganisme; on n'entend parler que de bals, de danses et de fêtes profanes; et les familles les plus chrétiennes, entraînées par le torrent, ne peuvent s'empêcher de montrer, comme les autres, le chagrin que leur causent les approches de la pénitence. Cependant, mes frères, on suppose que l'empressement pour ces divertissements est moindre cette année que l'année précédente. Si cette réforme apparente prenait sa source dans des sentiments de religion; si l'on s'abstenait de ces plaisirs dangereux par une véritable conviction de leur incompatibilité avec la morale de l'Evangile; si l'on s'en éloignait par une suite du renoncement qu'on a fait dans le baptême à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, je n'aurais ici que des actions de grâces à rendre au Dieu tout-puissant, qui seul peut changer les cœurs et y amortir les passions les plus vives. Mais ne nous flatons point d'un changement si désirable. Non: si ces faux plaisirs sont cette année moins fréquents ou moins publics, ce n'est pas la religion qui en est cause; on les aime; on les regrette; on est fâché de ne pouvoir s'y livrer; on se promet à soi-même de se dédommager dans des temps plus heureux; et ce torrent de la vanité se répandra quelque jour avec d'autant plus d'impétuosité et de fureur, qu'il aura été plus longtemps suspendu. Ne nous laissons donc pas séduire par ce calme trompeur; faisons entendre la voix de la religion, et qu'elle apprenne aux chrétiens combien ils sont obligés de fuir et de détester ces dangereux plaisirs.

C'est surtout contre les bals et les danses, si communs ordinairement dans ce temps-ci, que je veux élever ma voix. Mais à qui prétends-je en démontrer le danger? Ce n'est pas à ces hommes ennemis de la croix du

Jésus-Christ, desquels l'Apôtre ne parlait jamais qu'avec douleur ; qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre ; qui mettent leur gloire dans ce qui fait leur confusion et leur honte, et qui auront pour fin la damnation éternelle. Non : ce ne sont point de tels hommes que je veux aujourd'hui convaincre du danger de ces plaisirs. Nous n'avons point de principes communs sur lesquels nous puissions nous appuyer ; et avant que de les instruire sur ce point de la morale chrétienne, il faudrait les ramener aux premiers éléments de la religion. C'est à eux qu'on peut dire, dans le langage de l'Écriture : *Que celui qui est déjà souillé se souille encore : Qui in sordibus est, sordescat adhuc.* (Apoc., XXII, 11.) Mais c'est à des chrétiens que je prétends parler ; c'est à des hommes qui reconnaissent l'autorité de l'Évangile, qui sont convaincus en général que rien de ce qu'il condamne ne peut être bon et légitime ; c'est à des hommes qui respectent les Pères et les saints docteurs de l'Eglise, et qui ne les regardent point comme de vains discoureurs ; c'est à des hommes enfin qui ont quelque désir de se sauver, et qui ne croient pas n'avoir à vivre que pour ce monde. Commençons donc, et ne puissions que dans les sources de la religion nos principes et nos preuves.

Une des maximes les plus essentielles de la morale chrétienne, c'est, mes frères, que tous ceux qui veulent en faire profession doivent s'éloigner, autant qu'il leur est possible, d'un monde pervers, et que Jésus-Christ a frappé plusieurs fois des plus terribles anathèmes. Mes disciples, disait ce divin Sauveur, ne sont point de ce monde, comme je n'en suis pas moi-même : *De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo.* (Joan., XVI, 16.) Il y a entre Jésus-Christ et le monde une opposition invincible, une guerre irréconciliable : on ne peut appartenir à l'un et à l'autre tout ensemble ; on ne peut les aimer, les servir tous les deux à la fois. N'aimez point le monde, nous dit l'apôtre saint Jean, ni rien de ce qui est dans le monde ; car si quelqu'un aime le monde, la charité, l'amour de Dieu n'est point en lui : *Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.* (Joan., II, 15.) Et pourquoi ? c'est que, dit le même apôtre, tout ce qui est dans le monde est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : ce qui ne vient point de Dieu, mais du monde.

Ce sont donc là comme les trois caractères de la réprobation que porte le monde ; et c'est dans cette triple concupiscence que consiste ce qu'il a de mauvais et de contraire à l'esprit de Jésus-Christ : par conséquent, mes frères, tout ce qui inspire cette concupiscence, tout ce qui l'entretient, tout ce qui la favorise, doit être pour nous un objet d'aversion et d'horreur. Or, je dis que ces trois concupiscences se trouvent réunies dans les assemblées mondaines desquelles je veux aujourd'hui vous détourner ; je dis que c'est là que les yeux rencontrent les ob-

jets les plus séducteurs et les plus capables d'inspirer l'amour du monde ; je dis que c'est là que l'orgueil se montre le plus à découvert ; je dis enfin que c'est-là que la concupiscence de la chair trouve le plus à se fortifier.

I. Mes frères, que faut-il entendre par cette concupiscence des yeux, dont parle l'apôtre, sinon l'amour des vaines pompes du siècle et le plaisir que nous trouvons à contempler son luxe et sa magnificence ? Rien de plus frivole que le monde, rien de plus vide que ses plaisirs, rien de plus faux que le bonheur qu'il nous promet : il passe, dit saint Jean, et avec lui tout ce qui fait l'objet de sa concupiscence. Tout ce qu'il semble avoir de biens ou d'avantages, existe moins en réalité qu'en figure ; mais cette figure même, il cherche à la rendre le plus brillante qu'il est possible. Le démon qui le conduit connaît le faible des hommes ; il sait qu'ils sont presque tous des enfants à cet égard, qu'ils aiment tout ce qui est décoration et spectacle, et qu'en éblouissant leurs yeux on est presque sûr de séduire leur esprit et leur cœur. C'est pour cela qu'il donne à ses idoles tant d'ornements et de parures ; c'est pour cela qu'il déploie avec tant d'ostentation la magnificence dans les palais, dans les habits, dans les ameublements : quelque convaincus que nous soyons de la frivolité de ce spectacle, nous aimons à le voir ; et ce piège, tout grossier qu'il est, est un des plus sûrs qui puissent nous être tendus.

Or, mes frères, est-il quelque circonstance où le monde étale le plus ses pompes que dans les bals et les autres assemblées de cette espèce ? N'est-ce pas là qu'il réunit tout ce qu'il croit plus capable de nous éblouir, de surprendre notre admiration ? n'est-ce pas là que les femmes mondaines se montrent avec tout l'appareil de la vanité ? n'est-ce pas-là enfin que tout est luxe, faste, profusion ? Mais si, selon les principes de notre religion, vous êtes obligés de mépriser, de haïr ces vaines superfluités ; si ce sont-là les pompes de Satan, auxquelles vous avez renoncé dans votre baptême, pourquoi prenez-vous tant de plaisir à en considérer le fastueux étalage ? Si vous êtes obligés de haïr le monde et de combattre contre lui ; s'il vous est défendu de vous conformer à ses maximes et à ses usages, pourquoi vous exposez-vous à prendre du goût pour lui ? pourquoi le fréquentez-vous dans les lieux et les circonstances où il se montre sous l'extérieur le plus capable de vous en imposer et de vous séduire ? Ne demandez donc plus quel mal vous faites, en fréquentant ces sortes d'assemblées ; indépendamment des autres dangers dont vous allez bientôt entendre le détail, vous vous rendez coupables, par l'approbation même que vous donnez au luxe et à la vanité des mondains ; vous vous rendez coupables par le plaisir que vous prenez à des spectacles qui font gémir la piété ; et c'est là cette concupiscence des yeux que l'apôtre condamne, et

qui fait partie de la corruption d'un siècle auquel il vous est défendu de vous conformer.

II. Il y a plus, mes frères ; non-seulement vous vous plaisez à voir des choses que la religion condamne ; non-seulement vous recevrez par les yeux le poison de l'amour du monde, mais vous êtes vous-mêmes à l'égard des autres ce que les autres sont à votre égard ; vous faites partie de ce spectacle si dangereux et si contraire à la modestie chrétienne ; l'orgueil vous porte à imiter ce luxe si condamnable, et à disputer de magnificence avec les mondains les plus décidés.

Examinons bien, mes frères, les motifs qui conduisent à ces assemblées la plupart des personnes qui les composent ; nous verrons que l'orgueil y a plus de part encore que la volupté. Une jeune personne croit avoir quelques attraits ; elle est belle à ses propres yeux ; quelques flatteries hasardées lui ont persuadé qu'elle l'était aussi aux yeux des autres ; elle croit chanter avec goût, et danser avec grâce ; elle espère attirer des regards, des applaudissements, des éloges. Son intention n'est pas de corrompre des cœurs, d'y jeter la moindre étincelle de passion et d'amour profane ; non, ce n'est point là son dessein, ou du moins elle se le dissimule : mais c'est le prix de la beauté qu'elle veut disputer ; c'est le poison des louanges dont elle veut s'enivrer : voilà ce qui la conduit et l'anime ; voilà ce qui lui fait prendre tant de précautions et de mesures. Quelque idée qu'elle ait elle-même des avantages que la nature lui a accordés, elle ne s'en reposera pas entièrement sur elle : ne croyez pas qu'elle néglige aucune des inventions de l'art ; plusieurs jours seront employés aux préparatifs de cette affaire importante ; si la médiocrité de sa fortune ne lui permet pas d'éblouir les yeux par la magnificence, elle en sera humiliée, sans doute ; mais elle réparera ce désavantage par le goût, l'artifice, l'élégance. Mais quel sera son chagrin et son dépit, si tant de soins deviennent inutiles ; si elle se croit négligée et abandonnée ; si une autre reçoit les hommages qu'elle se destinait à elle-même ; si, au lieu des applaudissements qu'elle espérait, elle entend retentir de toutes parts les louanges d'une rivale ; si elle aperçoit dans les yeux des spectateurs, ou une indifférence méprisante, ou une critique de ses manières et de son extérieur ? A-t-elle jamais éprouvé rien de si mortifiant et de si douloureux ? Dites-le moi, mes frères, avec sincérité, ne sont-ce pas là les sentiments de cette jeunesse qui compose la partie la plus brillante de ces assemblées ? ces sentiments ne se rencontrent-ils pas quelquefois dans des femmes qu'un âge mûr et des soins plus importants devraient mettre au-dessus de ces faiblesses ; et les hommes eux-mêmes ne participent-ils pas souvent à cette ridicule vanité ?

Ces assemblées sont donc en effet le siège et le théâtre de l'orgueil ; et c'est ce qui fait voir la frivolité d'une réponse qu'on fait

quelquefois à nos représentations. A Dieu ne plaise, nous disent quelques personnes qui croient pouvoir tenir un certain milieu entre les extravagances du monde et la sainte sévérité de l'Evangile ; à Dieu ne plaise que nous fréquentions, que nous approuvions même ces assemblées tumultueuses, dans lesquelles on renouvelle, pour ainsi dire, les folies et les fêtes sacrilèges du paganisme ; ces assemblées nocturnes, où tous les états, tous les sexes sont confondus sous de honteux déguisements ; où, comme dans les anciennes Saturnales, le plébéien et l'esclave vont de pair avec le magistrat ou le prince du peuple ; où le masque sert de voile à l'impudence, et laisse la liberté de dire et d'entendre sans rougir les propos les plus licencieux : nous n'avons que de l'horreur pour ces indécentes cohues. Mais quel mal y a-t-il dans des assemblées composées de tout ce qu'il y a dans une ville de plus distingué pour le rang, la dignité, la richesse ; dans une assemblée où préside l'honnêteté, la décence, et de laquelle on bannit sévèrement tout ce qui approche de la licence et de la grossièreté ? Le mal qu'il y a, mes frères, je vous l'ai déjà dit : c'est l'étalage de la vanité ; c'est l'affectation des parures ; c'est la passion de voir et d'être vu ; c'est le désir de plaire. S'il y a dans les bals que vous condamnez avec tant de raison plus de licence et de dissolution, il y a dans ceux que vous approuvez plus d'ostentation et d'orgueil. Et qu'importe que vous offensiez le Seigneur, que vous couriez à votre perte éternelle, de l'une ou de l'autre manière ?

III. Mais ne vous y trompez pas : les uns et les autres sont également dangereux pour les mœurs ; les uns et les autres sont également propres à fomenters cette concupiscence de la chair qui est l'ennemi le plus dangereux que nous ayons à combattre. C'est ainsi, mes frères, que l'Ecriture désigne cette passion violente qui entraîne un sexe vers l'autre, et qui exerce sur le cœur des hommes un empire tyrannique. Que les mondains la décorent des noms les plus imposants ; qu'ils la regardent, ou comme une inclination innocente de la nature, ou tout au plus comme une faiblesse excusable par son objet, et consacrée par l'exemple des grands hommes qui l'ont éprouvée : pour nous, éclairés des lumières de la foi, nous la regardons comme un des effets les plus funestes de la corruption générale, comme une des taches les plus honteuses que le péché de notre premier père nous ait imprimées, comme une des sources les plus communes de désordres et de crimes. Nous lui donnons, d'après les saintes Ecritures, le nom honteux de concupiscence de la chair, parce qu'en effet c'est à des plaisirs charnels que nous porte ce penchant malheureux, parce que, lors même qu'il commence par l'esprit, il finit ordinairement par la chair, et que toute la délicatesse des sentiments dont il se pare, toutes les précautions de bienséance dont il se couvre, ne sont qu'autant d'artifices destinés

à nous cacher le précipice honteux auquel il peut nous conduire. Or, mes frères, n'est-ce pas dans les assemblées profanes que cette passion reçoit les accroissements les plus sensibles? N'est-ce pas là que se développe le germe dangereux que tout homme a dans le cœur? N'est-ce pas là que la concupiscence s'enflamme, et que l'âme amollie par le plaisir reçoit par tous les sens les plus funestes impressions.

Tous ceux qui ont connu la nature du cœur humain ont toujours regardé comme dangereuse la fréquentation des deux sexes; ils n'ont cru pouvoir mettre les mœurs plus en sûreté, qu'en les éloignant l'un de l'autre, et en mettant entre eux les barrières les plus fortes et les plus multipliées. De là ces lois sévères, qui prescrivaient autrefois aux femmes tant de modestie et de réserve; qui les obligeaient de demeurer dans l'intérieur des maisons, uniquement occupées du soin de leurs affaires domestiques, ou de l'éducation de leurs enfants; qui leur défendaient de paraître en public et dans les temples même, autrement que voilées; qui leur ordonnaient enfin d'éviter avec tant de soin la fréquentation, les regards même de tout autre homme que de celui avec qui elles étaient unies par les liens sacrés du mariage. Ce n'est point, mes frères, la religion chrétienne qui a établi ces lois; elles les a trouvées en vigueur chez les Romains; elle n'a fait que les adopter, comme les plus capables de maintenir la pureté des mœurs, qui devait faire son principal ornement. Ces lois ont été observées pendant une longue suite de siècles; elles le sont encore chez la plus grande partie des peuples de la terre. La nation française est la première qui se soit affranchie en ce point de l'ancienne sévérité: doit-elle s'en applaudir? Les peuples voisins, chez lesquels commencent à pénétrer nos usages contagieux, en deviendront-ils plus heureux ou plus sages? Nous regarderont-ils comme les réformateurs de leur ancienne rusticité, ou comme les corrupteurs de leur innocence? N'eût-il pas été plus avantageux d'être moins poli et d'être plus vertueux? et nos mœurs, à force de s'adoucir par le commerce des femmes, ne sont-elles pas devenues trop molles et trop efféminées? Ce sont, mes frères, des questions que je n'entreprendrai point d'examiner, et qui n'appartiennent point à mon sujet. Ne tentons point une réforme chimérique; n'espérons point corriger des abus désormais trop enracinés, trop analogues au caractère de la nation, et qui sont devenus, pour nous, comme une seconde nature.

Mais si nous ne pouvons plus user des sages précautions que nos pères avaient établies, au moins ne foulons pas aux pieds ce qui nous reste de modestie et de décence. S'il est permis aux deux sexes de se voir et de se fréquenter, au moins qu'ils ne deviennent pas l'un pour l'autre des pièges, des écueils certains; qu'ils ne cherchent point à se séduire mutuellement, l'un par ses dis-

cours et sa criminelle idolâtrie, l'autre par sa vanité, son ostentation, son imprudence: qu'ils connaissent l'un et l'autre leur force et leur faiblesse réciproque, et qu'ils n'augmentent pas des dangers qui, malgré toutes leurs précautions, ne seront jamais que trop multipliés.

Mais n'est-ce pas les augmenter, n'est-ce pas les rechercher directement, que de fréquenter les assemblées dont il est ici question? Une femme qui y paraît avec tout l'attrail de la vanité; qui augmente, par le secours de l'art, les attraits qu'elle a reçus de la nature; qui supplée par mille inventions diaboliques, à ceux qui lui ont été refusés; une femme qui danse au son des instruments, au milieu d'une foule d'hommes qui ont les yeux fixés sur elle; une femme qui exprime par ses yeux, ses gestes, sa démarche, tous les mouvements d'une musique, tantôt languissante et efféminée, tantôt vive et pétulante; une femme, dis-je, dans cet état, peut-elle ne pas être une occasion de chute? Ne risque-t-elle pas d'inspirer toutes les passions qu'elle exprime; et les exprimerait-elle si bien, si elle n'en ressentait déjà elle-même quelques atteintes? Qu'eussent pensé de ce dangereux exercice, je ne dis pas ces femmes, ces vierges chrétiennes, en qui la grâce avait corrigé la nature, et qui ont laissé à leur sexe tant d'exemples de vertus; mais ces Romaines, si fameuses dans l'histoire par la sévérité de leurs mœurs et la pureté de leur vie?

Oui, mes frères, la danse, pour laquelle on est aujourd'hui si passionné, la danse, qui fait le fond de vos plaisirs, et l'objet principal de vos profanes assemblées, la danse, dis-je, est également condamnée et par l'autorité de l'Écriture, et par les sentiments des anciens Pères de l'Église, et par le témoignage des païens eux-mêmes. L'Écriture nous la représente comme une des inventions les plus dangereuses de l'enfer, comme un des moyens les plus propres à inspirer les passions, comme un des charmes les plus torts qu'une femme mondaine puisse employer sur le cœur d'un homme. Ne fréquentez point une femme qui danse, nous dit-elle, de peur que vous ne périissiez par la force de ses charmes: *Cum saltatrice ne assiduus sis, ne forte pereas in efficacia illius.* (Eccli., IX, 14.) Jean, précurseur de Jésus-Christ, vous serez à jamais la preuve de cette vérité: ce fut par la danse qu'une femme impudique s'empara du cœur d'un roi cruel, et votre tête fut le prix dont sa coupable adresse fut récompensée.

Avec quelle force les Chrysostome, les Ambroise n'ont-ils pas profité de cet exemple, pour condamner cet art si pernicieux! Mères chrétiennes, dit saint Ambroise, concluez de ce déplorable événement, ce que vous devez apprendre à des filles que vous voulez élever selon la règle de la modestie: *Videtur vos, sanctæ feminae, quid docere filias debeat.* Laissez ce profane exercice aux filles de Babylone; laissez à des mères cri-

minelles le soin d'en instruire des filles qu'elles veulent rendre imitatrices de leurs désordres : *Saltat, sed adultera filia*. Mais vous qui faites profession d'honneur, de vertu, de modestie, instruisez les vôtres dans les principes solides de la religion et de la piété, et non pas dans l'art séducteur de la danse : *Quæ pudica, quæ casta est filias suas religionem doceat, non saltationem*. Quoi de plus dangereux pour les mœurs, nous dit encore ce saint Docteur, que les gestes efféminés, les mouvements dissolus de la tête et des yeux qui accompagnent la danse ? Comment la modestie, la retenue peuvent-elles se conserver au milieu d'une assemblée où l'on se permet ce dangereux plaisir : *Quid verecundiæ esse potest, ubi saltatur, strepitur, concrepatur* ? Non, dit-il encore, il n'y a point de sûreté pour la vertu dans une assemblée de danses : fuyez, vierges chrétiennes, fuyez ce dangereux exercice : *Ibi intuta verecundia est, ubi deliciarum comes est saltatio; ab ea virgines Dei procul esse desidero*.

Ainsi parlait ce grand homme, aussi distingué dans l'empire, par les dignités dont il y avait été revêtu avant son épiscopat, qu'il l'a été depuis dans l'Eglise par la profondeur de sa science et l'éminence de sa vertu ; et il s'appuyait lui-même de l'autorité des plus sages d'entre les païens. Qui est-ce qui ne connaît pas cette parole du plus grand orateur dont Rome se soit vantée, que personne ne danse, s'il n'a l'esprit dérangé, ou par la folie, ou par l'excès du vin : *Nemo saltat sobrius, nisi forte insanit* ? Qui est-ce qui ignore ce trait par lequel un historien célèbre achève de peindre une femme décriée dans ses mœurs ? Elle excellait dans la danse, dit-il, plus qu'il ne convient à une femme vertueuse : *Saltare elegantius quam necesse est probæ*.

Voilà donc, mes frères, ce que pensaient autrefois, non-seulement les chrétiens, mais les honnêtes païens, de cet art que vous aimez avec tant de passion. On n'a point changé de sentiment au sujet de la danse. La danse, je dis la danse publique, la danse entre personnes de différents sexes, a toujours été regardée comme dangereuse pour les bonnes mœurs ; elle a toujours été proscrite par les lois de l'Eglise, et souvent par celles de l'Etat. On s'est partagé dans la suite des siècles sur divers points de morale ; les uns ont été plus rigides et les autres plus relâchés, mais, sur cet article, il n'y a eu ni partage, ni diversité de sentiments ; et j'ai la confiance que, même dans cette lie des siècles, vous ne trouveriez aucun ministre de l'Eglise qui ne blâmât votre attachement à ce dangereux plaisir ; qui ne vous crût obligés en conscience d'y renoncer ; qui n'en exigeât de vous la promesse la plus formelle, avant que de vous admettre à la participation des saints mystères.

Que dis-je ? Consultez les mondains eux-mêmes. Lorsqu'une fois les passions amolies auront permis à la raison de reprendre

ses droits et son empire, ils vous diront tous que rien n'est plus dangereux pour la piété et les mœurs, que la danse et les bals. Ecoutez ici, mes frères, le témoignage d'un courtisan, célèbre autrefois par les malheurs que lui avait attirés la liberté de sa plume : J'ai toujours cru les bals dangereux, dit-il à ses enfants ; ces assemblées ne sont ordinairement composées que de jeunes gens qui ont bien de la peine à résister aux tentations dans la solitude ; à plus forte raison dans ces lieux, où les beaux objets, les flambeaux, les instruments, l'agitation de la danse échaufferaient des anachorètes. Les vieillards qui croiraient pouvoir aller au bal sans intéresser leur conscience, seraient ridicules de s'y trouver ; et les jeunes gens à qui la bienséance du monde semble le permettre, ne le pourraient sans s'exposer à de grands périls. Voilà, ajoute-t-il, ce que mon expérience m'a fait connaître ; et quelque fort que puisse être à ce sujet le témoignage des Pères de l'Eglise, je tiens que celui d'un courtisan est d'un plus grand poids encore.

Enfin, mes frères, j'en appelle au témoignage de votre conscience ; rappelez-vous ces beaux jours où, jouissant encore de toute l'innocence qu'une éducation chrétienne avait pris soin de conserver, vous avez commencé à paraître dans le monde ; que pensiez-vous alors de ses pompes, de ses fêtes, de ses plaisirs ? Vous les regardiez comme autant de pièges tendus à votre vertu ; vous n'avanciez qu'en tremblant dans une carrière qui vous paraissait bordée de précipices ; vous conjuriez le Seigneur de détourner vos yeux et votre cœur de cette vanité. Lorsque le respect humain et une prétendue bienséance vous ont conduit pour la première fois à ces assemblées que je censure aujourd'hui, vous en avez gémi, vous l'avez avoué avec amertume au depositaire des secrets de votre conscience ; vous avez pris la résolution de résister désormais à la séduction ; vous l'avez résolu plus fortement encore dans cette maladie qui vous a conduit aux portes du tombeau. Mais bientôt après vous avez cédé de nouveau ; vous avez oublié vos serments et vos promesses. Ensuite vous vous êtes lassé de lutter contre vous-même ; vous avez cru qu'il était plus commode et plus facile de regarder comme innocent ce qui vous avait d'abord paru si dangereux, et vous en êtes venu enfin à traiter de crainte puérile la sainte frayeur que le monde vous inspirait autrefois. Croyez-vous cependant être plus éclairé que vous ne l'étiez alors ? Non, mes frères, les passions qui se sont fortifiées dans votre âme ne peuvent produire la lumière ; elles ne peuvent que l'éteindre ; et vous en êtes, hélas ! une preuve bien sensible.

Qu'opposerez-vous donc à tant d'autorités réunies ? Direz-vous que votre expérience vous rassure contre le danger de ces assemblées ; que jamais vous n'y avez ressenti les funestes effets que nous leur attribuons. Je pourrais vous répondre que c'est de

vosre part une pure illusion, et que les plaies de votre âme sont d'autant plus dangereuses, que vous les sentez moins. Cependant, je veux bien accorder que jusqu'ici vous avez été invulnérable; que vous vous êtes familiarisée avec des serpents, sans jamais éprouver leur morsure venimeuse; que vous avez été au milieu du feu sans en ressentir les ardeurs; je veux bien, dis-je, accorder toutes ces choses qui paraissent si incroyables. Mais, dites-moi, si vous n'avez point reçu de blessures, êtes-vous aussi assurée de n'en avoir vous-même fait aucune, de n'avoir été pour personne un sujet de scandale et une occasion de chute, et vous croyez-vous innocente des fautes dont vous avez été la cause ou l'occasion? Me direz-vous que jamais vous n'avez assisté à ces assemblées sans y être accompagnée, gardée à vue par une mère ou une autre personne prudente? Mais quoi! si votre mère, si cette autre personne qui doit veiller à la conservation de votre innocence, s'exposent aux mêmes périls que vous, s'ensuit-il que vous ne couriez aucun risque? Elle se rend coupable devant Dieu, lorsqu'elle cède à vos désirs, à vos importunités; plus coupable encore, sans doute, si c'est elle-même qui, abusant de son autorité, vous conduit, malgré vous-même, à ces assemblées si dangereuses. Mais, ni dans l'un, ni dans l'autre cas, vous ne pouvez vous regarder comme innocente; et d'ailleurs, si sa présence vous a garantie des entreprises, des discours même d'une jeunesse téméraire, a-t-elle aussi fermé vos yeux au spectacle de la vanité? a-t-elle fermé votre esprit aux pensées, et votre cœur aux désirs? a-t-elle aussi empêché que vous ne fissiez sur d'autres les mêmes impressions que d'autres faisaient sur vous?

Mais enfin, me direz-vous, faut-il donc renoncer à toutes sortes de plaisirs, de divertissements; faut-il donc s'enfoncer dans une profonde retraite, et renoncer entièrement à la société? Non, mes frères, la morale chrétienne ne pousse point jusqu'à cet excès sa rigueur et sa sévérité. Nous reconnaissons qu'il y a des plaisirs permis et des divertissements légitimes. L'esprit aussi bien que le corps a besoin de repos et de relâche; l'un et l'autre s'affaiblissent et s'épuisent par un travail et une application trop assidus; et le Seigneur lui-même, en établissant la loi du sabbat, a eu autant d'égard au repos qui nous est nécessaire qu'à son culte et à sa propre gloire. Mais, premièrement, qui est-ce qui a droit à ces divertissements que la religion et l'honnêteté permettent? J'ose dire que ce ne sont point les personnes qui composent ordinairement les assemblées du monde. Le droit n'est ici qu'une suite du besoin; et le besoin du repos suppose manifestement l'application et le travail. Ainsi, mes frères, qu'un homme assidûment occupé de ses affaires ou de celles de son prochain; qu'une femme laborieuse, attentive à son com-

merce, aux soins de son domestique, se procure de temps en temps quelque délassement, qu'elle le cherche dans une promenade, dans une conversation familière avec des amis vertueux, dans un jeu innocent et modéré, dans une lecture instructive et agréable, tout est dans l'ordre; de pareils délassements sont nécessaires; ils peuvent être offerts et rapportés à Dieu; ils peuvent entrer dans un corps d'actions chrétiennes et méritoires; mais qu'un homme dont toute la vie se passe dans l'inutilité, qu'une femme qui n'est occupée que de frivolités, qui n'a point d'affaire plus sérieuse que celle de sa parure, dont la vie n'est qu'un cercle continu de sommeil, de repas, de jeux, de visites inutiles; qu'une telle personne croie avoir besoin de divertissements, cela ne vous semble-t-il pas absurde et ridicule? Sa vie est-elle autre chose qu'un amusement perpétuel? Fait-elle autre chose que varier ses plaisirs? Et n'est-il pas visible que l'ennui, auquel elle veut remédier, n'est que l'effet de sa criminelle oisiveté?

En second lieu, la religion permet quelques divertissements: mais il faut, mes frères, que ces divertissements soient légitimes en eux-mêmes; qu'ils n'aient rien de dangereux pour les mœurs, rien qui puisse scandaliser le prochain: mais il faut que ces divertissements ne vous transportent point hors de vous-mêmes; qu'ils ne vous fassent point perdre la pensée de la présence de Dieu; qu'ils ne nuisent point à cette attention vers lui, à cette prière continuelle dont Jésus-Christ nous a fait un précepte: mais il faut que ces amusements n'aient rien de commun avec les pompes de Satan auxquelles vous avez renoncé; qu'ils ne tiennent rien de cette joie folle et insensée que Jésus-Christ a condamnée: mais il faut enfin que ces divertissements soient tels, qu'après en avoir usé avec modération vous puissiez reprendre avec plus d'activité et d'ardeur les exercices de piété, ou les fonctions essentielles de votre état. Or, dites-moi, mes frères; les bals, les danses, les assemblées profanes sont-elles de cette nature? En sortez-vous plus disposés à la prière et aux exercices de religion? Reprenez-vous un nouveau goût pour une vie sérieuse et occupée? Ne vous ressentez-vous pas, au contraire, pendant plusieurs jours de la dissipation à laquelle vous vous êtes abandonnés? L'intérieur de votre maison ne vous paraît-il pas plus insipide; et n'avez-vous pas souvent besoin de repos, pour réparer vos forces épuisées par ces prétendus délassements? Ils n'ont donc aucun caractère d'un divertissement honnête et légitime: vous êtes donc obligés, autant par raison que par religion, d'y renoncer et de les fuir.

Ah! mes frères, la piété vous offre des plaisirs plus réels et plus satisfaisants. Croyez-en l'expérience de tous les serviteurs de Dieu; un seul jour dans sa maison dans une douce union avec lui, dans une tendre effusion de cœur devant lui, vaut

mieux que des années entières dans les palais magnifiques des pécheurs. Les larmes elles-mêmes, que la componction nous fait répandre à ses pieds, sont plus douces mille fois que les ris insensés dont les salles, les théâtres retentissent. Soyez donc remplis de cette joie pure que donne la bonne conscience ; que le Seigneur répande sur vous l'onction de sa grâce et les consolations de la piété ; qu'il vous détache, par ses chastes délices, des plaisirs faux et dangereux que le monde vous offre, et qu'il vous conduise enfin à ce bonheur suprême dont nous ne pouvons goûter ici-bas que les prémices, et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XI.

Sur l'évangile du jour de la Sexagésime.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Après que Jésus-Christ a daigné nous expliquer lui-même la parabole qu'il avait proposée au peuple, il y aurait, mes frères, de la témérité à y chercher d'autre sens. La semence dont il est parlé dans notre évangile, c'est donc en effet la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei.* (Luc., VIII, 11.) Avec quelle abondance cette divine semence n'a-t-elle pas été répandue dans le vaste champ de l'univers ! quels fruits n'y a-t-elle pas produits, lorsque Jésus-Christ lui-même ou ses premiers disciples en ont été les dispensateurs ! Elle était d'abord la plus petite de toutes les semences ; et par la vertu du sang des martyrs qui l'a arrosée, par l'éclat des prodiges qui l'ont fécondée, par la force intérieure de la grâce qui l'a accompagnée, par la puissance infinie de Dieu qui lui a donné l'accroissement, elle est devenue un grand arbre qui a porté ses branches depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre, et sous l'ombre duquel tous les rois, tous les grands, tous les peuples de la terre sont venus se reposer.

Heureux, mes frères, heureux les chrétiens qui aiment et qui respectent cette divine parole ! c'est-là le véritable caractère des enfants de Dieu : la négliger et la mépriser, c'est un caractère de réprobation. Heureux ceux qui l'entendent avec joie, qui la suivent avec fidélité ! ce bonheur est selon Jésus-Christ même égal à celui de cette Vierge sainte qui a porté dans ses entrailles, qui a nourri de son lait le Verbe incarné pour notre salut.

Or, mes frères, le Seigneur nous communique sa parole par deux voies différentes ; il l'a renfermée dans les livres saints que son esprit a inspirés ; et il a établi des pasteurs dans son Eglise pour l'annoncer en son nom. Lire avec respect la parole de Dieu écrite dans les livres sacrés dont le dépôt est confié à l'Eglise, écouter avec docilité la parole de Dieu, qui est annoncée avec autorité par les ministres de l'Eglise, ce sont, mes frères, pour les chrétiens, deux devoirs qu'il faut aujourd'hui vous expliquer.

I. Que ne puis-je, premièrement, en vous parlant avec dignité des livres saints, vous inspirer tout le respect, toute la vénération qui leur sont dus ! Ces livres, mes frères, sont le trésor le plus précieux que la bonté infinie de Dieu ait pu nous laisser. Ils contiennent et les mystères qui sont l'objet de notre foi, et les préceptes qui doivent nous conduire au bonheur éternel. Ce sont les titres de notre alliance avec Dieu, de notre adoption au nombre de ses enfants. C'est le testament de notre Père céleste ; c'est dans ces précieuses Ecritures qu'il nous appelle à son héritage, et qu'il nous fait connaître ses volontés ; elles contiennent cette loi sainte qui convertit les âmes, qui donne la sagesse aux petits ; ces préceptes lumineux qui peuvent seuls éclairer les yeux de notre âme : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Psal., XVIII, 9.) Quelles douceurs ineffables un cœur chrétien ne trouve-t-il pas à les lire, à les méditer continuellement ! Que j'aime votre loi sainte, ô mon Dieu ! s'écriait le Prophète-Roi ; elle est le sujet continu de mes méditations : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine ! tota die meditatio mea est.* (Psal., XVIII, 97.) En vain mes ennemis ont-ils réuni contre moi tous leurs artifices et toutes leurs fureurs, en vain ont-ils tendu des pièges sous mes pas ; votre loi m'a inspiré une prudence supérieure à leur méchanceté ; elle est la lumière qui dirige mes pas, qui éclaire mes sentiers : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* (Ibid., 105.) Votre parole, ô mon Dieu, est la portion la plus chère de mon héritage ; elle remplit mon cœur de la joie la plus pure ; je la préfère à toutes les délices, à toutes les richesses de la terre.

C'est ainsi, mes frères, qu'un roi, selon le cœur de Dieu, exprimait l'amour tendre, la vénération profonde dont il était animé pour la parole de Dieu et pour les livres sacrés qui la renferment. Nous avons encore entre les mains le même trésor, et j'ose dire qu'il est devenu plus précieux : car ce ne sont plus seulement Moïse et les Prophètes ; c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même qui nous instruit dans son Evangile, et qui nous y présente les paroles de la vie éternelle. Pourquoi donc n'avons-nous que de l'indifférence pour ces livres divins ? pourquoi sont-ils si négligés parmi nous ? pourquoi y a-t-il une infinité de chrétiens qui peut-être ne les ont jamais ouverts, au moins depuis ces premières années, où la lecture des livres saints faisait partie de l'éducation chrétienne qu'ils recevaient ? Ah ! c'est là, mes frères, l'effet de notre peu de religion ; c'est que nous ne sommes pas véritablement enfants de Dieu : si nous lui appartenions par les sentiments du cœur, nous aurions pour sa parole un saint empressement ; nous la lirions avec avidité ; nous y puiserions avec ardeur les lumières qui éclatent de toutes parts ; c'est parce que nous avons peu de foi ; c'est parce que nous préférons les ténèbres à la lumière,

que nous négligeons ces salutaires lectures ; et, par un juste jugement de Dieu, cet effet de notre indifférence pour la vérité devient à son tour la cause de nos erreurs et de notre aveuglement.

Ce n'étaient pas là, mes frères, les sentiments de nos pères dans la foi. Dans les beaux jours de l'Eglise, les fidèles faisaient de l'Ecriture sainte leurs chastes délices ; on voyait, je ne dis pas des prêtres, des ministres du Seigneur, mais des laïques, des femmes, des vierges chrétiennes étudier l'Ecriture, en nourrir leur esprit et leur cœur, en charger leur mémoire, afin d'être en état de la méditer le jour et la nuit ; et, ce qui serait à présent un prodige presque inouï était alors une chose fort ordinaire. Etait-ce donc dans ces premiers fidèles une curiosité indiscrette ; était-ce dans les pasteurs qui les y exhortaient un zèle inconsidéré ? Qui de nous oserait ainsi censurer ces grands hommes ? Non, mes frères, mais ils étaient persuadés qu'il n'y a point de lumières plus pures que celles que Dieu lui-même a répandues dans ces livres sacrés ; ils étaient persuadés d'après l'apôtre saint Paul, que l'Ecriture inspirée de Dieu est d'une utilité universelle ; qu'elle nourrit la foi dans les chrétiens, comme elle l'établit parmi les infidèles ; qu'elle est non-seulement dans la main des pasteurs de l'Eglise une arme victorieuse, qui terrasse l'erreur et le mensonge ; mais aussi dans la main des fidèles un flambeau qui les éclaire et les conduit sûrement à la perfection du christianisme (11). Si donc nous avons changé de conduite à l'égard de ces livres saints, ce n'est pas par des lumières plus sûres que celles de nos pères ; c'est au contraire parce que nous sommes arrivés à ces temps malheureux prédits par l'Apôtre, où les hommes ne peuvent plus souffrir la saine doctrine, où ils détournent l'oreille de la vérité, pour ne la prêter qu'aux fables et aux mensonges.

En effet, il n'y eut jamais de siècle plus jaloux que le nôtre de science et d'instruction : tout le monde aspire à la gloire de bel esprit ou d'esprit orné ; c'est presque à cet unique but qu'on dirige aujourd'hui l'éducation ; le goût de la lecture est universellement répandu ; et c'est, dit-on, ce goût qui distingue avantagusement notre siècle de ceux qui l'ont précédé. Que les sciences profanes soient plus cultivées dans ce siècle que dans celui de nos pères, je l'accorde volontiers ; mais, pour que la religion pût y reconnaître cette supériorité de lumières dont il se glorifie, il faudrait qu'il y eût autant de choix dans les lectures, que d'empressement pour les livres ; il faudrait surtout que ceux que Dieu a lui-même inspirés tinssent la première place parmi ceux que nous destinons à notre instruction. Mais, au lieu de ces livres sacrés, que lisons-

nous ? Des ouvrages frivoles, où les faux brillants tiennent lieu de véritables beautés ; où l'enflure tient lieu de sublime ; où des peintures dangereuses salissent l'imagination ; où des principes faux séduisent l'esprit ; où des fables licencieuses corrompent le cœur ; des ouvrages périodiques aussi inutiles que les frivolités dont ils rendent compte, dans lesquels un censeur téméraire soumet à son jugement les arts, les sciences, la littérature, prononce sur ce qu'il n'entend pas comme sur ce qu'il entend, et prodigue au gré de sa passion ou de son intérêt des louanges vénales ou des critiques amères et injustes ; des ouvrages recommandables seulement par leur hardiesse, dans lesquels de prétendus politiques ébranlent par leurs spéculations hasardées l'autorité des puissances, et diminuent insensiblement le respect qui leur est dû ; des ouvrages prétendus philosophiques, où l'on attaque sans pudeur la religion, les mœurs, la société ; où l'on parvient par une suite de paradoxes à ramener les ténèbres honteuses du pyrrhonisme, ou des erreurs grossières dont la raison humaine semblait avoir triomphé pour jamais. O mon Dieu ! les pécheurs m'ont raconté leurs fables et leurs mensonges : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes.* (Psal. XVIII, 83.) Ils les ont revêtus de tout l'éclat de la vanité ; mais qu'il s'en faut qu'ils les aient rendus comparables à votre loi ! *Sed non ut lex tua.* (*Ibid.*)

Quelle espèce de beauté trouvons-nous en effet, mes frères, dans les livres profanes qui ne se retrouve avec avantage dans les livres sacrés ? Tout, jusqu'à la simplicité majestueuse du style, y porte le caractère auguste de la divinité. Si nous cherchons l'élévation des sentiments, le sublime des pensées, quel écrivain profane approcha jamais des prophètes du Seigneur ? Quelles forces d'expressions, quelle abondance d'images dans ce cantique magnifique, où Moïse célèbre la délivrance de son peuple et la défaite des Egyptiens submergés ! Quelle majesté est celle d'Isaïe, lorsqu'il décrit la gloire de Dieu ! Quelle naïveté, quelle douceur dans le tendre Jérémie, soit qu'il invite le peuple à reconnaître ses crimes, soit qu'il pleure lui-même sur les ruines de Jérusalem ravagée ! Quelle poésie approcha jamais des psaumes que l'Esprit-Saint a inspirés à David ! Si la vraie philosophie a pour nous des attraits, où sont les sages de l'antiquité qui aient écrit sur la morale avec plus de force, de justesse, de simplicité que Salomon ? Quelle doctrine peut être comparée à celle de Jésus-Christ et de ses apôtres ? Enfin, si nous aimons à lire dans les fastes de l'histoire les grands événements qui ont changé la face de l'univers, quel spectacle plus grand en ce genre que celui que nous offre l'Ecriture ? Quelle histoire plus variée, plus importante, plus féconde en grands

(11) Nous trouvons dans les manuscrits de l'auteur une addition destinée à être substituée aux

pages suivantes : nous la faisons imprimer à la fin de cette instruction. (Voir col. 916.)

événements que celle de ce peuple qui, choisi de Dieu même pour être le dépositaire de la révélation, remonte, par une suite non interrompue de rois et de héros, jusqu'à l'origine commune du genre humain; qui, environné de toutes parts des nations les plus puissantes et les plus belliqueuses, est demeuré au milieu d'elles sans confusion et sans mélange; les a vues toutes s'écouler et se perdre dans les espaces immenses du passé, et a triomphé seul et du temps qui détruit tout, et de la fureur de tant d'ennemis conjurés contre lui? Malheur à l'homme téméraire qui oserait profaner cette histoire sainte par des ornements étrangers; qui croirait embellir par ses propres pensées l'ouvrage même du Saint-Esprit; qui prêterait aux héros du peuple de Dieu le langage et les mœurs des héros de la fable, et qui par l'indécence de son style et la licence de son imagination, exposerait l'histoire des merveilles du Seigneur à devenir le jouet et l'amusement des lecteurs les plus frivoles! Que d'égarements de toute espèce, que d'erreurs dignes de l'exécration des fidèles et des foudres de l'Eglise deviendraient bientôt la juste punition de ce sacrilège attentat!

Je sais, mes frères, que tous ceux qui négligent la lecture de l'Ecriture sainte ne portent pas l'impiété jusqu'à la mépriser formellement, jusqu'à lui préférer les faibles productions de l'esprit humain. Plusieurs au contraire, pénétrés de respect pour ce livre divin, le croient scellé pour eux; ils le croient environné de ténèbres majestueuses dans lesquelles ils craindraient de s'égarer. Ces sentiments, mes frères, ne sont point étrangers à la piété. Oui, l'Ecriture a ses mystères et ses obscurités; les plus grands hommes de l'antiquité se sont appliqués à en développer le sens mystérieux, à en concilier les contradictions apparentes; et celui qui n'y trouverait rien de difficile serait plus présomptueux qu'éclairé. Doit-on s'étonner que le langage d'un Dieu soit quelquefois au-dessus de notre faible intelligence? Mais que faut-il conclure de ces nuages qui sont quelquefois répandus sur les livres saints? Faut-il regarder ces livres comme incapables de nous éclairer, de nourrir notre foi et notre piété? Faut-il en abandonner la lecture aux savants, aux maîtres en Israël? Non, mes frères, ce n'est pas là la volonté de Dieu; sa volonté, est au contraire, que nous les lisions avec respect, avec un sentiment profond et sincère de notre faiblesse et de notre ignorance; sa volonté est que, laissant à part les discussions de critique, les difficultés de chronologie et les autres questions épineuses qui ne sont point nécessaires au salut, et qui appartiennent le plus souvent à la science qui enfle le cœur, nous y cherchions sur toutes choses ce qui peut nous édifier, et répandre dans notre âme l'onction de la piété, les consolations de l'Esprit-Saint: la volonté de Dieu est qu'une prière humble et fervente accompagne la médita-

tion la plus sérieuse; que nous répétions mille fois avec le Prophète: Seigneur, donnez-moi l'intelligence, afin que je puisse comprendre votre sainte parole: *Da mihi intellectum ut sciam testimonia tua.* (Psal. CXVIII, 25.) Je ne suis, Seigneur, qu'un enfant dans la connaissance de votre loi: *Adolescentulus sum ego et contemptus.* (Ibid., 141.) Mais c'est aux enfants que vous en avez promis l'intelligence, c'est pour eux qu'elle est une source abondante de lumières: *Declaratio sermonum tuorum illuminat et intellectum dat parvulis.* (Ibid., 130.) La volonté de Dieu est qu'en lisant l'Ecriture, nous soumettions toutes nos pensées au tribunal suprême de l'Eglise qu'il a établi pour en déterminer le sens; que nous évitions toute opinion nouvelle, tout ce qui n'est pas appuyé sur la règle immuable de la tradition, tout ce qui n'est pas conforme à l'enseignement public de l'Eglise: si vous êtes dans cette disposition, l'Ecriture ne peut-être pour vous qu'une source de lumières. Mais si l'orgueil domine dans votre cœur, si la nouveauté, la singularité des opinions a pour vous des attrait, gardez-vous de jeter un œil téméraire sur ces livres saints: la lumière qu'ils répandent, bien loin de vous éclairer, ne ferait que vous éblouir et vous aveugler. C'est ainsi que, dans tous les temps, d'orgueilleux novateurs ont cru trouver dans l'Ecriture le fondement de leurs pernicieuses erreurs; et c'est pour cela que l'Eglise a cru, dans certaines circonstances et dans certaines contrées, devoir suspendre pour quelque temps l'exercice du droit qu'ont tous les fidèles de lire l'Ecriture, et ôter d'entre leurs mains des traductions, ou altérées par les hérétiques, ou devenues dangereuses par le penchant qui entraînait les esprits à innover, à dogmatiser, à secouer le joug de l'autorité: semblable à un sage médecin qui ôte à un malade ou à un faible convalescent, une nourriture salubre en elle-même, mais que sa mauvaise disposition lui rendrait pernicieuse.

Il faut donc des dispositions particulières pour lire l'Ecriture avec fruit; et si tous les chrétiens ont le droit incontestable de la lire, tous cependant ne peuvent pas la lire utilement. C'est aux ministres du Seigneur qu'il appartient de juger si vos dispositions sont assez pures, si vos intentions sont assez droites pour qu'elles ne deviennent pas pour vous une occasion de chute et de profanation. C'est à eux qu'il appartient de déterminer quelles sont les parties de ces livres sacrés que vous pouvez lire avec plus de fruit, et qui sont les plus proportionnées à vos besoins. Mais ces ministres fidèles, convaincus eux-mêmes de l'excellence de la parole de Dieu, ne cesseront de vous exhorter à acquérir les dispositions nécessaires pour la lire; ils ne permettront pas que vous demeuriez longtemps, par votre faute, privés d'un secours si nécessaire pour vous éclairer, pour vous fortifier dans les voies du salut.

II. Quelque riche que soit le dépôt des

vérités contenues dans les saintes Ecritures, il est certain, mes frères, qu'il ne renferme pas toutes celles qui sont nécessaires au salut; qu'il en est un grand nombre qui ne se sont conservées dans l'Eglise que par tradition, et qui n'en sont pas moins les objets de notre foi. Il est certain encore qu'un nombre considérable de chrétiens n'a ni le moyen de se procurer les livres sacrés, ni la facilité de les lire, ni l'intelligence nécessaire pour les entendre. Cependant, les pauvres comme les riches, les ignorants comme les savants sont appelés au salut. Il était donc digne de la bonté de Dieu d'établir un moyen plus facile et plus universel de connaître et les vérités qu'il faut croire, et les préceptes qu'il faut pratiquer; et ce moyen, mes frères, c'est l'enseignement public de l'Eglise; c'est la prédication qui se fait par les pasteurs sous son autorité. C'est pour cela que Jésus-Christ a établi notre ministère, qu'il nous a ordonné de vous annoncer sa parole, de vous expliquer les vérités du salut, de vous les prêcher à temps et à contre-temps, de vous presser, de vous conjurer de faire, en un mot, de votre instruction notre premier devoir et notre principale occupation. Je rends grâces à ce Dieu, mes frères, de ce qu'en même temps qu'il nous a donné le désir sincère de remplir fidèlement cette partie essentielle de nos fonctions, il vous a aussi inspiré un nouveau goût pour le pain de la parole que nous rompons au milieu de vous : car sans doute que l'empressement que vous semblez marquer pour nous entendre n'a d'autre principe que le désir de connaître et de pratiquer la vérité; sans doute que vous ne cherchez point dans nos discours de frivoles agréments que nous ne prétendons point y mettre, et que vous les regardez, non comme la parole d'un homme, mais tels qu'ils sont en effet, comme la parole de Dieu : *Non sicut verbum hominis, sed sicut est vere, verbum Dei.* (I Thess., II, 13.) Continuez de rendre cet hommage à la vérité que nous nous efforçons de vous enseigner dans toute sa pureté, dans toute sa simplicité et que votre exemple fasse une impression salutaire sur tant de brebis égarées, qui évitent avec une affectation scandaleuse d'entendre la voix de leurs pasteurs, et qui ne se réunissent avec nous que dans des jours où la grandeur même de la solennité et l'appareil du culte public nous empêche d'exercer cette partie de notre ministère.

Mais il ne suffit pas, mes frères, d'honorer, par votre assiduité et votre empressement, la parole de Dieu que nous vous annonçons; il faut prouver par votre docilité qu'elle a encore cette fécondité, cette efficacité merveilleuse avec laquelle elle a soumis autrefois l'univers à la croyance des mystères les plus incompréhensibles, à la pratique des préceptes les plus austères : il faut faire cesser cette contradiction intolérable qui se trouve entre le jugement que vous portez de nos discours et l'usage que vous en

faites. En effet, mes frères, quelle incon séquence ! vous applaudissez à ces discours, et vous leur donnez une approbation qui serait peut-être capable d'exciter en nous quelques sentiments de vaine gloire, si nous ne savions combien est grande l'illusion que le cœur fait quelquefois à l'esprit, et combien vous êtes portés à nous trouver tels que vous désirez que nous soyons. Mais enfin vous nous accordez cette approbation si flatteuse et si satisfaisante pour nous. C'est donc à dire, mes frères, que vous reconnaissez dans nos discours le langage de la vérité : car la vérité seule en fait toute la force et tout l'ornement; et si une fausse complaisance nous la faisait dissimuler, si un zèle amer et outré nous portait à l'exagérer; bien loin de mériter vos éloges, nous ne serions pas même dignes d'être écoutés. Or souffrez que je vous applique ici ce que disait Jésus-Christ au peuple qui l'écoutait : Si c'est la vérité que je vous annonce, pourquoi ne me croyez-vous pas ? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* (Joan., VIII, 46.) Si je vous démontre que les biens de ce monde ne sont que vanité et que néant; qu'ils ne peuvent nous procurer, même en cette vie, un bonheur réel; qu'ils sont un obstacle dangereux pour celui de la vie future; pourquoi ces faux biens sont-ils encore l'objet de vos désirs et le but de tous vos travaux ? Pourquoi continuez-vous de les préférer au royaume de Dieu et à sa justice, que vous devez chercher avant toutes choses ? Si je vous démontre qu'il est dangereux de remettre à la dernière heure le soin de votre salut, que la pénitence qu'on fait à la mort est une pénitence morte, selon l'expression des saints Pères, et qu'il n'y a de sûreté que pour ceux qui répondent à la grâce dès qu'elle se fait entendre dans leur cœur; pourquoi restez-vous encore dans votre inaction et votre insensibilité ? Pourquoi, dès ce moment, n'entrez-vous point dans les voies de cette pénitence dont vous comprenez la nécessité, sans laquelle vous seriez fâchés de sortir de ce monde, et qui devient cependant si incertaine, à moins que vous ne l'entrepreniez dès à présent ? Voilà, mes frères, la conséquence que vous devez tirer de nos discours; voilà le seul genre d'approbation et d'éloge dont nous soyons jaloux. Oui, si nous voyons la parole de Dieu fructifier au milieu de vous, ce sera alors que nous commencerons à nous glorifier, non pas en nous-mêmes, car nous ne sommes que des serviteurs inutiles; mais dans le Seigneur, qui seul peut donner à notre voix la force nécessaire pour toucher vos cœurs, qui seul peut donner l'accroissement à la semence qu'il nous ordonne de répandre et d'arroser : ce sera alors que nous commencerons à croire que le Seigneur bénit notre ministère, et que c'est dans sa miséricorde qu'il nous a appelés à la conduite de cette partie de son troupeau.

L'inutilité de nos travaux, à l'égard d'un

grand nombre de chrétiens nous afflige, mes frères; mais elle ne nous étonne pas. Jésus-Christ nous l'a prédite; il nous en a marqué les causes funestes dans l'Evangile même qui me donne lieu de vous entretenir de cette matière importante. Si la semence de la parole ne fructifie pas, c'est parce qu'elle tombe ou sur un chemin tout ouvert, sur lequel elle est foulée aux pieds des passants, et enlevée par les oiseaux du ciel; ou sur une pierre dure et aride, sur laquelle elle ne peut germer que pour quelques instants; ou enfin dans un champ couvert de ronces et d'épines qui l'étouffent aussitôt. Expliquons dans le sens de Jésus-Christ ces paroles allégoriques.

Premièrement, mes frères, qui sont ceux qui exposent la divine semence à être foulée aux pieds, ou enlevée par le démon et ses ministres, sinon ces hommes dissipés, qui ne savent jamais se recueillir en eux-mêmes; ces demi-chrétiens qui font, pour ainsi dire, un partage égal entre Dieu et le monde; le matin dans l'assemblée des fidèles, le soir au milieu des mondains, ennemis de Jésus-Christ et de l'Evangile. Vous avez écouté, mes frères, la parole de Dieu; vous l'avez même goûtée jusqu'à un certain point: il fallait donc la conserver, la renfermer soigneusement, la méditer dans la retraite, à l'exemple de ces laboureurs prudents qui recouvrent aussitôt la semence qu'ils ont confiée à la terre; de peur que la rapacité des oiseaux ne frustre leurs espérances. Mais vous avez négligé ces sages précautions; vous avez porté votre trésor à découvrir et au milieu même des ennemis conjurés pour vous l'enlever. Ils ont fondu sur vous, comme des oiseaux sur un champ nouvellement ensemencé; et leurs discours, leurs railleries, leurs exemples ont enlevé de votre cœur cette précieuse semence.

En second lieu, mes frères, vous croyez les vérités que nous vous annonçons; vous les recevez avec joie; et vous faites gloire d'y être attachés. Mais ce n'est là qu'une conviction superficielle. A peine la surface de votre âme est-elle effleurée. Cette plante, que vous considérez avec complaisance, n'a point de racine; le vent de la moindre tentation la renversera; un rayon de soleil la desséchera. Il faudrait, pour la rendre plus durable, qu'elle pénétrât jusqu'au fond de votre cœur; et pour cela il faudrait que ce cœur fût, pour ainsi dire, creusé par de profondes réflexions, qu'il fût brisé par des sentiments de componction et de pénitence, comme la terre l'est par le soc de la charrue; il faudrait qu'il fût amolli par la rosée salutaire de la grâce; et par conséquent il faudrait demander cette grâce avec d'humbles instances: or, c'est ce que vous ne faites pas. Vous semblez croire, ainsi que les juifs présomptueux, qu'il suffit de connaître la vérité pour la pratiquer; vous négligez de demander cet esprit droit, ce cœur nouveau qui vous est nécessaire pour aimer la loi du Seigneur et la suivre constamment; vous prenez pour des fruits soli-

des les feuilles et les fleurs passagères que la chaleur de votre imagination fait éclore; et le Seigneur, pour confondre votre orgueil, permet qu'une tentation vous convainque de votre faiblesse.

Enfin, mes frères, la parole de Dieu a germé dans votre cœur; elle y a pris de l'accroissement: mais vous avez laissé croître en même temps des plantes parasites, qui ont, pour ainsi dire, épuisé la sève de votre âme, et qui ont étouffé celle que vous deviez conserver aux dépens de tous les autres. Vous avez laissé subsister l'amour des richesses et des plaisirs; vous vous êtes livrés à la dissipation des affaires et aux inquiétudes de cette vie, et vous avez éprouvé, pour votre malheur, qu'on ne peut servir tout à la fois Dieu et les richesses; que ce Dieu jaloux rejette un cœur partagé, et qu'il retire entièrement sa lumière à ceux qui veulent la joindre, par une alliance monstrueuse, avec les ténèbres.

Arrachez donc, mes frères, arrachez de votre cœur cette ivraie qui étouffe le bon grain; arrachez ces passions qui forment en vous des intérêts si contraires à ceux de la vérité, et qui vous empêchent de la suivre, lors même qu'elle vous est montrée dans tout son jour. Craignez d'abuser plus longtemps de la parole divine qui vous est annoncée; elle ne peut jamais être entièrement sans effet; c'est Dieu lui-même qui nous l'assure: *Verbum meum non revertetur ad me vacuum* (Isa., LV, 2); si elle ne dissipe pas les ténèbres, elle les augmente; si elle n'amollit pas le cœur, elle l'endurcit. Dieu ne punit rien avec plus de sévérité que l'abus de ses grâces; et la matière du terrible jugement, qui sera un jour prononcé contre le monde, c'est que la lumière lui aura été offerte, et qu'il lui aura préféré les ténèbres: *Hoc est judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* (Joan., III, 19.) Puissiez-vous, mes frères, éviter ce malheur! puissiez-vous obtenir de Dieu ce cœur bon et sincère, qui, semblable à une terre fertile et bien préparée, retient et conserve la semence de la parole, et porte par la patience des fruits abondants pour la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ADDITION AU PRÔNE SUR LA PAROLE DE DIEU.

Que dis-je? Ils regardaient cette lecture comme nécessaire à tous les fidèles qui étaient en état de se la procurer. Apprenez, mes frères, quelle était à ce sujet la doctrine de saint Jean-Chrysostome: Je suis pénétré de douleur, disait ce grand évêque, de voir les saintes Ecritures aussi ignorées qu'elles le sont du plus grand nombre des chrétiens. Il n'en est que trop parmi eux qui possèdent toutes les bouffonneries, toutes les chansons licencieuses qui se débitent au théâtre. Mais combien y en a-t-il qui puissent réciter un psaume ou un autre endroit de l'Ecriture? Le Nouveau Testament,

l'Evangile de Jésus-Christ, les *Epîtres* admirables du grand saint Paul leur sont également inconnus; ils n'en savent pas même le nombre, tant ils ont rarement dans les mains ces livres sacrés. Et qui pourrait dire les maux effroyables que cause à l'Eglise cette ignorance des saintes Ecritures? C'est de là que viennent et les fausses opinions qui altèrent la pureté de la morale, et les hérésies qui corrompent la foi. Autant il est difficile qu'un aveugle, qui marche sans guide, ne s'écarte point du droit chemin; autant est-il inconvenable qu'on puisse marcher dans les sentiers de la piété et de la foi, si l'on n'est éclairé de la lumière de ces livres saints.

Pesez bien, mes frères, ces paroles du saint docteur; c'est à l'ignorance des saintes Ecritures qu'il attribue la multiplication des hérésies : *Hinc multa hæresium pullulavit seges*. Comment donc des docteurs nouveaux paraissent-ils craindre que la lecture des livres sacrés n'entraîne les fidèles dans l'erreur? ou comment osent-ils même donner l'empressement pour la lecture de ces livres, comme un des traits qui caractérisent l'esprit d'erreur et d'indocilité? Ah! il n'est que trop vrai que la négligence des Ecritures a favorisé les funestes progrès de l'hérésie, surtout dans ces derniers siècles. Le schisme des protestants et leur réforme prétendue n'auraient pas enlevé à l'Eglise une si grande partie de l'Europe, si tous les catholiques eussent été aussi instruits de ces livres saints, que leurs adversaires affectaient de le paraître : on ne les aurait pas séduits par de fausses interprétations de l'Ecriture sainte, s'ils eussent été accoutumés à son divin langage.

Et à qui croyez-vous, mes frères, que saint Chrysostome prescrit cette lecture des livres saints, et surtout du Nouveau-Testament? Est-ce seulement à des solitaires ou à des ministres de l'Eglise? Non, c'est à des hommes engagés dans le mariage et dans les affaires de ce monde; c'est en général à tous les fidèles. Ne me dites donc pas, s'écrie-t-il : Je ne suis pas un solitaire ou un prêtre, et cette lecture ne me regarde point; car un des plus grands maux dont nous ayons à gémir, c'est que cette sainte lecture soit aujourd'hui regardée comme le devoir des seuls ecclésiastiques. Plus vous êtes engagés dans le monde, et plus vous avez besoin d'être conduits par la lumière de ces livres que l'Esprit de Dieu a inspirés.

Ce langage de saint Chrysostome a été celui de tous les Pères qui l'ont suivi, comme de tous ceux qui l'avaient précédé; il a été imité dans tous les siècles par tous ceux qui ont fait profession d'une piété solide et éclairée. Vous faites cas, mes frères, du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et il en est plusieurs d'entre vous qui ne connaissent point d'autre livre de piété. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer l'estime que vous avez pour ce livre plein d'élévation et de sagesse. Je vous exhorte, au con-

traire, à continuer de le lire et de le méditer. Mais le plus grand éloge qu'on en ait jamais fait, c'est de dire qu'après le Nouveau-Testament ce livre est le plus utile pour le commun des fidèles : il n'est bon, il n'est capable de vous instruire et de vous édifier, que parce qu'il vous expose avec simplicité les vérités que son pieux auteur a puisées dans les saintes Ecritures. Mais lui-même, mes frères, vous invite à puiser dans cette source divine; lui-même vous dit que la lecture de l'Evangile vous est nécessaire; il ne craint point de comparer la parole de Dieu, contenue dans ce saint livre, avec sa chair vivifiante, renfermée sous les espèces eucharistiques, et il avance que l'une et l'autre sont pour les fidèles d'une égale nécessité. Je sens, dit ce saint homme, qu'il y a deux choses sans lesquelles la vie me serait tout à fait insupportable. Renfermé dans la prison de ce corps, j'ai besoin de lumière et de nourriture. Vous me donnez votre chair sacrée pour la nourriture de mon âme, et vous me donnez votre parole pour être la lampe qui éclaire mes pas. Non, je ne pourrais vivre si ces deux choses me manquaient; car votre parole est la lumière de mon âme, et votre sacrement est le pain dont elle vit. Ainsi ont toujours parlé tous les saints; et, si nous avons changé de sentiment et de conduite à l'égard des livres sacrés, ce n'est pas par des lumières plus pures que les leurs; c'est, au contraire, parce que nous sommes arrivés à ces temps malheureux prédits par l'Apôtre, où les hommes ne peuvent plus souffrir la saine doctrine, et ferment l'oreille à la vérité pour ne l'ouvrir qu'aux fables et aux mensonges.

Reprenez donc, mes frères, pour les livres saints, un goût malheureusement anéanti; que ces livres tiennent le premier rang parmi ceux que vous destinez à votre instruction, ou à celle de vos enfants. Lisez dans l'Ancien Testament l'histoire de notre religion; voyez-y Jésus-Christ notre libérateur, promis dès le commencement de l'univers, figuré par la vie des patriarches et par les cérémonies de la loi, annoncé et si clairement désigné par les prophètes; et que le nom, le langage, les oracles de ces hommes inspirés de Dieu ne soient plus des objets inconnus pour vous : mais surtout lisez le Nouveau Testament, l'Evangile de Jésus-Christ, les *Epîtres* de ses apôtres; c'est là que vous trouverez tout à la fois et les mystères de sa religion, annoncés avec une majesté digne de leur profondeur, et les vérités de la morale chrétienne, exposées avec une simplicité proportionnée à vos besoins. C'est là que vous acquerrez la connaissance de Jésus-Christ votre Sauveur, votre maître, votre modèle. C'est là enfin que vous trouverez les paroles de la vie éternelle. Quelle autre lecture plus digne d'occuper vos esprits? Des auteurs profanes étalent dans une infinité de livres des frivolités souvent dangereuses, ils les revêtent de toutes les grâces du style, de tout l'attirail de la va-

nité; mais qu'il s'en faut, ô mon Dieu, qu'ils les rendent comparables à votre loi! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua. (Psal. CXVIII, 85.)*

Je sais, mes frères, que tous ceux qui négligent la lecture de l'Ecriture sainte, etc.,

N. B. L'auteur prêchant cette même instruction un autre dimanche, à la veille de quitter la paroisse confiée alors à ses soins, changea, comme il suit, le commencement de la seconde division de l'instruction.

Quelque riche que soit le dépôt des vérités contenues dans les saintes Ecritures, il est certain, mes frères, qu'elles ne renferment pas toutes celles qui sont nécessaires au salut; qu'il en est un grand nombre qui ne se sont conservées dans l'Eglise que par tradition, et qui n'en sont pas moins l'objet de notre foi. Il est certain encore qu'un nombre considérable de chrétiens n'a ni le moyen de se procurer les livres saints, ni la facilité de les lire, ni l'intelligence nécessaire pour les comprendre. Cependant les pauvres comme les riches, les ignorants comme les savants sont appelés au salut. Aussi, mes frères, la Providence divine a-t-elle établi dans l'Eglise un moyen d'instruction plus efficace et plus universel; et ce moyen, c'est l'enseignement public de l'Eglise, et la prédication qui se fait par les Pasteurs sous son autorité. La foi vient de l'ouïe, dit l'Apôtre : *Fides ex auditu (Rom., X, 17.)* Il n'y avait pas encore de livres de piété, ni même de saintes Ecritures, au moins du Nouveau Testament; les évangélistes n'avaient pas encore composé l'histoire divine de Jésus-Christ; les apôtres n'avaient pas encore adressé aux fidèles leurs *Epîtres* pleines de l'esprit de Dieu qui les a inspirées, et déjà l'univers était rempli de chrétiens; déjà l'Evangile était reçu par les grands et les petits, par les savants et les ignorants; et selon le témoignage de saint Paul lui-même, plus encore par les faibles et les ignorants selon le monde, que par les orgueilleux qui se piquaient de science et de sagesse : preuve certaine que la prédication est l'ouvrage que Dieu a principalement choisi pour inculquer les vérités du salut aux pauvres et aux petits. Mais pourquoi, ô mon Dieu! ce moyen si excellent semble-t-il avoir perdu son efficacité? pourquoi cette divine parole qui a converti l'univers entier, qui l'a soumis à la foi d'un Dieu crucifié et à la pratique austère de l'Evangile, paraît-elle aujourd'hui réduite à une honteuse stérilité? Pourquoi ne produit-elle presque plus de fruit au milieu même des enfants de l'Eglise? Serait-ce, ô mon Dieu! parce que les ministres qui l'annoncent n'auraient plus les lèvres assez pures pour en être les organes? Serait-ce que, par une prévarication criminelle, ils lui substitueraient leurs propres pensées, et chercheraient une vaine gloire pour eux-mêmes, au lieu de chercher uniquement la vôtre et le salut des peuples auxquels vous les envoyez? Mais ne serait-ce pas aussi parce que la terre sur laquelle

cette divine semence est répandue, n'est pas assez bien préparée? N'est-ce point, pour me servir des expressions de Jésus-Christ, parce qu'elle tombe ou sur un chemin tout ouvert, où elle est foulée aux pieds des passants et enlevée par les oiseaux du ciel; ou sur une pierre dure et aride, sur laquelle elle ne peut prendre racine; ou enfin au milieu des ronces et des épines qui l'étouffent aussitôt qu'elle commence à germer? Voilà, mes frères, ce que vous et moi nous devons craindre avec une juste frayeur, dans ce moment surtout où les ordres toujours adorables de la Providence m'obligent de rompre les nœuds sacrés qui m'unissaient avec vous.

XII.

Pour le Mercredi des Cendres.

SUR LA PÉNITENCE.

Jésus-Christ nous défend, mes frères, dans cet évangile, d'affecter, lorsque nous jeûnons, les dehors de la tristesse, et d'imiter l'hypocrisie orgueilleuse des pharisiens, qui s'efforçaient de montrer un visage pâle et décharné, pour persuader aux hommes qu'ils poussaient fort loin le jeûne et l'austérité. Loin de nous cette ostentation qui ne cherche dans la vertu et les bonnes œuvres que l'estime et l'approbation des hommes! On est bien malheureux lorsqu'on ne peut espérer qu'une récompense si frivole; et Jésus-Christ nous assure que les orgueilleux et les hypocrites n'en auront point d'autre : *Receperunt mercedem suam. (Matth. VI, 2.)* Mais, le dirai-je, mes frères? ce n'est plus sur ce point que nous devons insister aujourd'hui. Non, l'hypocrisie n'est point le vice dominant de ce siècle. Peu de personnes sont tentées de capter l'estime des hommes par les dehors de la pénitence, parce que le monde n'a plus aujourd'hui que du mépris pour la pénitence et pour ceux qui la pratiquent, parce qu'une piété tendre, une obéissance exacte aux lois de l'Eglise ne passent chez les mondains que pour faiblesse et petitesse d'esprit. Ainsi, au lieu que l'orgueil portait autrefois les pharisiens à affecter l'extérieur de la pénitence, dont ils n'avaient pas les sentiments dans le cœur; il porte aujourd'hui un grand nombre de faibles chrétiens à supprimer l'expression des sentiments dont ils sont véritablement pénétrés, et à n'oser paraître faire pénitence, quelque convaincus qu'ils soient de la nécessité de la faire.

Aussi, mes frères, cette tristesse hypocrite et affectée n'est pas la seule à laquelle l'Eglise applique aujourd'hui les paroles de Jésus-Christ. Il en est une qui n'est que trop réelle, et que nous devons également bannir de nos cœurs. C'est la tristesse que causent aux mondains et aux hommes sensuels les approches de ce saint temps de carême; c'est la répugnance avec laquelle on y entre; ce sont les murmures continuels que l'on se permet contre sa durée et sa prétendue rigueur. Je dis, mes frères, que

cette tristesse est une des dispositions les plus criminelles qui puissent être dans notre cœur. Que signifie-t-elle en effet, sinon que nous sommes véritablement ennemis de la pénitence et de la mortification ; que nous sommes du nombre de ceux sur lesquels l'Apôtre versait des larmes de compassion, de ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont point d'autre Dieu que leur corps ? Qu'on est éloigné de l'esprit du christianisme, lorsqu'on s'abandonne à de tels sentiments ! Eh quoi ! vous faites profession d'une religion qui ne prêche que mortification et que souffrance, et vous vous affligez de voir arriver le temps de vous mortifier et de pratiquer quelque légère privation ! Quoi ! vous êtes les disciples d'un Dieu qui ne vous a rachetés que par ses souffrances, et qui vous a déclaré que vous ne pouviez vous sauver qu'en portant votre croix avec lui, et vous êtes effrayés des approches d'un temps où vous pouvez prendre quelque part à ses souffrances salutaires ! Quoi, vous êtes convaincus que le royaume de Dieu souffre violence, qu'il faut, pour ainsi dire, l'enlever de force, qu'on ne peut y parvenir que par un sentier étroit et difficile, et vous vous attristez d'être obligés de vous faire, pendant un court espace de temps, cette violence qui doit vous être si avantageuse ! Quoi, enfin ! vous qui avez offensé, outragé votre Dieu, qui avez encouru les peines de l'enfer, dont il ne vous délivre que par une pure miséricorde, pourvu que vous expiiez vos iniquités par les larmes d'une pénitence vive, sincère et laborieuse, vous refusez une pénitence de quarante jours ! Encore une fois, mes frères, est-on chrétien, lorsque l'on se conduit de cette manière ?

Et cependant, qui est-ce qui ne participe pas en quelque chose à cette disposition anti-chrétienne ? Qui est-ce qui n'est pas affligé de voir approcher le temps du jeûne et de la pénitence ? Qui est-ce qui ne désire pas de le voir promptement s'écouler ? C'est là, mes frères, ce qui a produit, dans ces derniers jours, tant de désordres et de scandales, tandis que prosternés aux pieds des autels nous nous efforcions d'apaiser la colère du Seigneur ; tandis que Jésus-Christ, présent au milieu de nous, semblait inviter les enfants de son Eglise à approcher du trône de la grâce ; des chrétiens indignes de ce nom renouvelaient les fêtes les plus honteuses du paganisme ; ils se déshonoraient par les folies les plus scandaleuses et les extravagances les plus criminelles ; ils outrageaient tout à la fois, par leurs débauches et leurs déguisements, et la religion et la nature. Ce que le peuple a fait avec une publicité licencieuse, les grands, ou ceux qui croient l'être, n'ont pas rougi de le faire dans l'intérieur de leurs maisons ; ils ont abandonné le temple du Seigneur, où nous annoncions les vérités du salut, pour aller entendre de vils farceurs et d'infâmes histrions. On n'a entendu parler que de bals, de danses, de spectacles. Les familles les

plus chrétiennes n'ont point été entièrement exemptes de cette contagion universelle ; il n'en est point où l'on n'ait cherché à se consoler, par des repas plus somptueux et plus multipliés, de l'approche du carême. Et d'où vient cet air de tristesse aujourd'hui répandu sur tous les visages ? Est-il produit par le regret et le repentir que doivent naturellement laisser dans les cœurs tant de plaisirs honteux ? Est-il l'effet des sages réflexions que l'Eglise nous a donné lieu de faire dans la sainte cérémonie de ce jour, lorsqu'en répandant la cendre sur nos têtes, elle nous disait par la bouche de ses ministres : Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière ? Est-ce enfin un commencement de pénitence et de retour vers Dieu ? Non, mes frères ; ce n'est au contraire que l'expression du chagrin que cause à des pécheurs impénitents la nécessité où ils se voient de renoncer à leurs folies, et de vivre, au moins par bienséance, avec plus de modestie et de retenue. Il n'est donc que trop vrai que nous sommes ennemis de la pénitence et de la sévérité de la morale chrétienne, et que nous sommes infiniment éloignés de l'esprit de notre sainte religion. Ah ! mes frères, je vous le dis avec Jésus-Christ : lorsque vous voyez arriver des jours de mortification et de jeûne, ne vous abandonnez pas à la tristesse : *Cum jejunatis, nolite fieri tristes.* (Matth., VI, 16.) Laissez, disait saint Ambroise dans la même circonstance, laissez à l'ennemi de votre salut le chagrin et le désespoir que ce saint temps doit lui causer. C'est à lui de frémir à la vue de cet appareil de pénitence, à la vue de ces cendres dont vous êtes couverts, à la vue de ces jeûnes qui répugnent ; parce que voici des jours où un grand nombre d'âmes vont sortir de ses liens ; des jours où il courrait risque de perdre son empire, si les chrétiens savaient profiter des grâces qui leur sont offertes. Voilà, mes frères, le véritable point de vue dans lequel vous devez considérer le carême : vous devez le voir arriver avec joie et avec reconnaissance, parce qu'il n'est point de temps plus favorable à la piété ; parce qu'il vous offre des moyens faciles et efficaces de sortir du péché, de guérir les maux de votre âme, et de recouvrer le plus précieux de tous les biens, la justice et la grâce du Seigneur. Ces moyens sont, mes frères, des cérémonies plus touchantes que l'Eglise met sous vos yeux, des prières plus longues et plus ferventes qu'elle fait pour vous, des œuvres plus méritoires qu'elle pratique, des instructions plus multipliées qu'elle vous donne.

Premièrement, mes frères, rien n'est plus capable de faire sur vous une impression salutaire que les cérémonies même que l'Eglise observe dans ce saint temps ; et sans parler ici du deuil dont elle semble se couvrir, des chants lugubres dont ses temples retentissent, de l'appareil attendrissant avec lequel elle célèbre, à la fin de cette sainte carrière, le mystère de la Passion de Jésus-

Christ; quoi de plus touchant que la cérémonie même dont vous avez été témoins aujourd'hui? quoi de plus capable de vous inspirer des sentiments de componction et de pénitence? Vous êtes venus, mes frères, vous présenter devant nous en posture de suppliants; nous vous avons imposé la cendre, et nous vous avons avertis, par les paroles terribles que j'ai déjà rapportées, de penser à la mort qui est votre fin inévitable, et qui peut-être n'est que trop prochaine pour un grand nombre d'entre vous. Que cette pensée est effrayante, mais aussi qu'elle peut être salutaire! Car, mes frères, si c'est une nécessité inévitable de mourir, et s'il faut après cela, subir le jugement de Dieu, comme la religion nous l'apprend; c'est donc une grande témérité de ne point se préparer à la mort, et de s'exposer à paraître coupable devant ce Dieu vivant, entre les mains duquel il est si terrible de tomber. Si l'heure de la mort est si incertaine, il est donc bien insensé de ne pas se tenir toujours prêts, de ne pas se mettre dès à présent dans l'état où l'on voudrait être lorsque cette heure fatale arrivera. Si ce corps doit retourner en poussière, il est donc bien inutile et bien insensé de le nourrir avec tant de délicatesse, de le parer avec tant de complaisance, de le flatter aux dépens de l'âme qui est immortelle, et qui, selon l'usage que nous aurons fait de cette vie, doit être éternellement heureuse ou malheureuse. Voilà, mes frères, les conséquences que nous devons tous tirer de ces paroles que l'Eglise nous a adressées ce matin : Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière.

Mais la pensée de la mort n'est pas la seule que nous présente la cérémonie de ce jour; elle nous rappelle encore celle qui se faisait autrefois dans l'Eglise, lorsque la discipline de la pénitence était encore dans toute sa vigueur. C'était en ce jour, mes frères, que les pécheurs se présentaient aux ministres du Seigneur, afin qu'ils leur imposassent la pénitence dont ils se reconnaissaient redevables. Ils paraissaient avec tous les sentiments et toutes les démonstrations de la douleur la plus vive. L'évêque ou un des prêtres leur donnait la cendre et le cilice dont ils devaient être couverts pendant tout le temps de leur pénitence; on les faisait ensuite sortir de l'église, et dès ce moment il ne leur était plus permis d'y rentrer qu'après avoir pleuré longtemps, et quelquefois des années entières hors de son enceinte, exposés à toutes les injures de l'air. Là ils se prosternaient aux pieds des fidèles qui entraient dans le temple; ils les conjuraient d'avoir pitié d'eux, de demander miséricorde pour eux. Ce n'était que par degrés qu'ils étaient admis d'abord à entendre les instructions, ensuite à prier avec les fidèles, tantôt debout, tantôt prosternés, enfin à assister au redoutable sacrifice, et, après bien des gémissements et des

larmes, à y participer. Voilà, mes frères, quelle était l'ancienne pénitence dont je vous exhorte à lire le détail dans l'admirable instruction que notre respectable prélat (12) nous donne aujourd'hui. La cérémonie que nous avons faite ce matin en est un faible, mais précieux reste. Nous avons dû, en recevant les cendres, nous rappeler que nous sommes peut-être aussi coupables que ceux à qui l'Eglise imposait autrefois cette pénitence rigoureuse; que nous avons mérité comme eux, et peut-être plus qu'eux d'être chassés du temple du Seigneur, d'être exclus de la société des fidèles et de l'assistance aux saints mystères. Nous avons dû par conséquent prendre une ferme résolution de ne paraître dans ce lieu redoutable qu'avec les dispositions de l'humble publicain; de n'assister au saint sacrifice qu'avec les sentiments qui conviennent à des pécheurs; de prendre tous les moyens possibles pour mériter d'y participer, de suppléer enfin par la contrition de notre cœur et par des œuvres de pénitence à celle que l'Eglise exigerait encore de nous, si elle n'avait rien relâché de son ancienne et salutaire discipline.

Le second moyen de salut que nous offre le saint temps du carême, ce sont, mes frères, les prières plus longues et plus ferventes que l'Eglise entière y adresse pour nous au Seigneur, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; une Eglise répandue sur toute la face de la terre pousse vers le ciel ses tendres gémissements, et ce sont les pécheurs qui en sont les principaux objets. Elle demande pour eux l'esprit de pénitence, la conversion du cœur, la rémission des péchés. Prosternés entre le vestibule et l'autel, les prêtres du Seigneur s'écrient : Seigneur, pardonnez à votre peuple; n'abandonnez pas votre héritage au mépris et à la cruauté de ses ennemis. On n'entend plus dans nos temples cet *Alleluia*, ce chant de joie et de victoire par lequel nous exprimons dans d'autre temps une sainte allégresse et notre vive reconnaissance envers Dieu. Nous interrompons les solennités des saints, en un mot tout ce qui n'est pas assez relatif à la pénitence, assez compatible avec les sentiments de componction et de tristesse salutaire que nous inspire, non la nécessité de jeûner et de faire pénitence, mais la vue des fautes par lesquelles nous avons offensé le Seigneur. Et quelle force n'a pas auprès de Dieu la réunion de tant de vœux et de gémissements? Quelle violence ne doivent pas lui faire tant de supplications et de prières, qui tendent toutes au même but, qui demandent toutes la même grâce? Il nous a promis, mes frères, de les écouter favorablement. Je vous secourrai, nous dit-il, dans ces jours de salut, je vous exaucerai dans le temps favorable : *Tempore accepto exaudivi te, in die salutis adjuvi te* (II Cor., VI, 2); et c'est du saint temps de carême que l'Eglise entend ces

(12) M. de Fitzjames, évêque de Soissons.

paroles de l'Ecriture. C'est donc à présent le temps de l'indulgence, de la rémission, de la miséricorde. Efforçons-nous d'en profiter, et pour cela, unissons nos prières à celles que l'Eglise fait au Seigneur avec tant d'instance; pleurons et gémissons comme elle; et que nos vœux, soutenus par les siens, montent sans cesse jusqu'au trône du Père des miséricordes.

Non-seulement, mes frères, l'Eglise prie dans ce saint temps avec une nouvelle ferveur pour tous ses enfants, et en particulier pour tous ceux qui veulent sortir des liens du péché; mais elle s'efforce encore de satisfaire pour eux à la justice de Dieu par le jeûne universel qu'elle observe et qu'elle prescrit aux ministres de l'autel comme au simple peuple; aux justes comme aux pécheurs. Elle ne cesse jamais d'avoir dans son sein des pieux solitaires, des vierges pures et innocentes, et d'autres saints pénitents qui, par les rigueurs qu'ils exercent sur eux-mêmes, apaisent la colère de Dieu, et suspendent sur nos têtes criminelles les traits de sa vengeance. Sans cela, mes frères, les crimes qui se commettent au milieu de nous, et dont le cri s'élève sans cesse jusqu'au trône de Dieu, n'attireraient-ils pas sur nos villes le feu vengeur qui a consumé autrefois celles de Sodome et de Gomorrhe? Mais, dans ces saints jours, la pénitence est publique et universelle; tout le corps de l'Eglise s'immole comme une seule victime; les solitaires redoublent leurs austérités; un grand nombre de fidèles de tout sexe et de toute condition s'efforcent de les imiter; et en vertu de la communion des saints qui nous unit, nous participons, mes frères, à toutes ces bonnes œuvres. Elles deviennent pour nous un trésor de grâces dans lequel nous puisons abondamment; elles attirent sur nous les miséricordes du Seigneur, non pas sans doute que nous puissions nous reposer sur des mérites étranges, et nous dispenser de faire pénitence, sous prétexte que d'autres la font pour nous, mais parce que l'imperfection de nos jeûnes, de nos prières, de nos satisfactions, trouve dans la charité plus abondante de nos frères un supplément qui nous aide à trouver grâce devant Dieu. C'est donc ici véritablement un temps favorable, un temps de propitiation, ce sont des jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (II Cor., VI, 2.)

Que dirai-je, mes frères, des instructions salutaires que l'Eglise multiplie dans ce saint temps? Le temple du Seigneur va retentir de la voix de ses ministres qui vous annonceront la pénitence, et qui s'efforceront de vous préparer, par le changement et la conversion du cœur, à ressusciter spirituellement avec Jésus-Christ. C'est dans ce dessein, mes frères, que nous avons cru devoir instituer ces pieuses assemblées dont nous faisons aujourd'hui l'ouverture. Persuadés que les embarras et les sollicitudes de cette vie ne permettent pas à un grand nombre d'entre vous d'assister à la prédica-

tion qui se fait en ce saint temps, dans la principale église de cette ville, nous avons résolu d'y suppléer par ces instructions, et nous leur avons assigné les jours où il n'est point d'usage de prêcher dans l'église cathédrale, et l'heure qui nous a paru la plus compatible avec vos occupations et vos travaux. Nous aurons soin de les proportionner le plus qu'il sera possible à vos besoins. La clarté, la solidité en feront tout l'ornement, et nous tâcherons de faire en sorte qu'elles puissent être utiles aux personnes les moins instruites sans être superflues pour celles qui ont plus de lumières. Nous y joindrons la prière, parce que ce n'est que de Dieu seul que nous espérons l'heureux succès de cette entreprise; et cette prière se fera en public, parce que nous sommes convaincus que c'est celle qui est la plus agréable à Dieu. C'est Jésus-Christ qui nous l'assure lui-même : Si deux d'entre vous, nous dit-il, s'accordent sur la terre à demander à mon Père qui est dans les cieux quelque chose que ce soit, elle leur sera accordée; car partout où deux ou trois personnes seront assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. Voilà, mes frères, ce qui doit animer notre confiance. Jésus-Christ sera au milieu de cette assemblée que la piété formera en son nom; il y sera, non-seulement parce qu'elle se fera dans son saint temple, au pied des autels où il a voulu résider dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, mais il y sera par son esprit et par la disposition favorable où il est d'écouter nos prières. Réunissons-nous donc tous dans le même esprit de piété et de ferveur; accordons-nous à demander au Seigneur la même grâce, qui est l'esprit de componction et de pénitence, la véritable conversion. Demandons-la pour chacun de nous en particulier; demandons-la pour nos frères, tant pour ceux qui prient avec nous que pour ceux qui sont absents ou qui appartiennent à d'autres troupeaux; demandons-la enfin pour toute l'Eglise : et pour jouir des avantages de la communion des saints, remplissons-en exactement les obligations réciproques; faisons à Dieu le sacrifice de toutes nos haines et de toutes nos divisions, afin que rien ne trouble le saint concert et l'unité parfaite avec laquelle nous devons prier. C'est, comme vous venez de l'apprendre de Jésus-Christ même, de cette unité que dépend l'efficacité de nos prières. Je vous exhorte donc, mes frères, et je vous conjure par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par le soin que vous devez avoir de votre salut, de ne pas recevoir en vain la grâce que le Seigneur veut vous faire dans ce saint temps : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (ibid., 1); de ne point vous en rendre indignes en la recevant avec chagrin; de ne pas être assez ingrats pour repousser la main du médecin charitable qui veut guérir vos maux pour rejeter la lumière qui vous est offerte; et de répondre par votre assiduité, par votre docilité au zèle que le Sei-

gneur nous a inspiré pour votre salut. Je pourrais vous dire ici que quelque usage que vous fassiez de nos instructions, nous nous croirons exempts devant Dieu de tout reproche; que nous serons, ainsi que le disait le grand Apôtre, innocents du sang de vous tous, puisque nous n'avons point évité de vous annoncer toutes les vérités de Dieu. Ce germe de consolation ne nous suffit pas; nous en désirons et nous en espérons, par la miséricorde de Dieu, une autre plus sensible et plus satisfaisante pour nous; c'est de vous voir marcher dans les voies de la piété et de la justice; c'est de vous voir profiter des vérités que nous enseignons, et de n'être pas obligés de rendre témoignage contre vous devant le tribunal redoutable de Jésus-Christ. Si nous néglignons de vous instruire, vous seriez en droit, mes frères, de nous y accuser et de nous rendre responsables de votre perte éternelle. Mais, si vous n'écoutez nos instructions qu'avec un esprit d'indocilité, si vous ne les écoutez que pour les oublier aussitôt, ne deviendrons-nous pas à notre tour vos accusateurs? Et notre témoignage ne servira qu'à rendre votre condamnation plus sévère, et votre supplice plus horrible. Mais je conçois de vous, mes frères, de meilleures espérances. Permettez que je vous adresse, en finissant, ces paroles du prophète Joël que vous avez déjà entendues : *Convertissez-vous au Seigneur de tout votre cœur dans le jeûne, dans les larmes, dans les gémissements; déchirez vos cœurs et non vos vêtements (Joël., II, 13)*; convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, et que sa bonté surpasse notre malice. Que le Seigneur grave lui-même dans vos cœurs ces sentiments, et qu'il vous accorde l'esprit d'une véritable et sincère pénitence; c'est l'unique moyen de recouvrer vos droits à la béatitude éternelle que je vous souhaite.

—
MORCEAU DÉTACHÉ AYANT RAPPORT AUX
DISPENSES DU JEÛNE (13).

Telles sont, mes frères, les raisons légitimes qui peuvent vous autoriser à nous demander la dispense du jeûne et de l'abstinence du carême, et nous à vous l'accorder. C'est à vous d'examiner devant Dieu si vous êtes véritablement dans l'impossibilité d'observer cette loi si ancienne et si respectable que l'Eglise vous prescrit. Sans cela, mes frères, la dispense que vous obtenez ne vous sert de rien devant Dieu, et n'empêche pas que vous ne vous rendiez coupables d'une transgression criminelle; car notre autorité ne va pas jusqu'à rendre légitime ce qui ne l'est pas en soi-même; et nous ne pouvons rien contre les lois. Vous venez nous exposer vos besoins; nous ne sommes point chargés de les discuter;

ce soin regarde plutôt les médecins des corps sans l'avis desquels vous ne devriez jamais nous demander de dispenses; mais, si vous nous trompez, mes frères, c'est votre conscience qui en demeure chargée, et non pas la nôtre. Nous n'avons pas, comme saint Pierre, le don de sonder les cœurs et d'y découvrir ce qu'on nous cache avec tant de soin; mais nous pouvons dire comme lui à ceux qui nous trompent : Pourquoi Satan vous a-t-il tentés jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit? c'est à Dieu que vous mentez et non pas aux hommes; et si une prompte mort ne suit point ces paroles terribles, une punition plus effroyable encore vous est réservée.

Du reste, mes frères, je vous prie de faire attention : premièrement, que la loi du jeûne est aussi indispensable que celle de l'abstinence, et que vous ne pouvez vous en dispenser sans une permission, qui doit être fondée sur des raisons très-légitimes, et qui n'est point comprise dans celle que nous accordons d'user des viandes; secondement, que la permission que nous accordons n'est ni générale ni absolue, c'est-à-dire qu'elle n'est que pour le besoin et qu'elle finit avec lui; troisièmement, que la permission accordée à une personne ne s'étend point à d'autres, c'est-à-dire de l'époux à l'épouse, du père aux enfants, des maîtres aux domestiques. Les raisons qu'on apporte d'éviter la dépense, de faire consommer les restes, et autres semblables, ne sont que des prétextes honteux que l'avarice suggère à l'irrégion. Nous n'avons pas le droit d'accorder ces permissions générales que des personnes peu instruites ne craignent point de nous faire demander pour toute leur maison, sans distinction de sains et de malades; et j'avertis ici les domestiques qu'ils ne peuvent en conscience demeurer dans des maisons, où, sous ces vains prétextes, on les oblige de violer ainsi les lois de l'Eglise. Enfin, mes frères, ceux que des raisons légitimes dispensent d'observer la loi du carême, doivent gémir de cette nécessité; ils doivent témoigner, de toutes les manières possibles, le respect qu'ils ont pour cette loi qu'ils ne peuvent observer; ils doivent bannir de leurs tables toute délicatesse et toute superfluité, se réduire au plus simple nécessaire, se renfermer dans le secret de leurs maisons, ne point fréquenter des tables étrangères, n'admettre personne à la leur, de peur ou d'être un sujet de scandale à quelques-uns de leurs frères, ou d'être obligés par des convives, moins religieux qu'ils ne le sont eux-mêmes, à sortir de la frugalité, et de la simplicité qu'ils doivent surtout observer dans ce saint temps. Ils doivent enfin suppléer par des aumônes plus abondantes, par des prières plus ferventes, par d'autres œuvres satisfactoires à ce que leur faiblesse les empêche d'observer.

(13) Ce morceau devait terminer la seconde partie du sermon sur le jeûne, prêché en prône. (CARLML.)

Voilà les maximes de la religion sur la matière importante du jeûne. Mais de quoi servira, ô mon Dieu, que nous les exposions dans toute leur pureté si vous ne les gravez vous-mêmes dans le fond des cœurs? Sans vous, Seigneur, sans le secours de votre grâce, la sévérité de votre loi ne fera qu'effrayer la faiblesse de nos auditeurs; elle ne fera que des prévaricateurs. Répandez donc sur les enfants de votre Eglise l'onction salutaire de cette grâce; inspirez-leur une crainte salutaire de vos jugements, une haine souveraine du péché, un désir sincère de satisfaire pleinement à votre justice, et de rentrer en grâce avec vous. Donnez-leur cette faim et cette soif de la justice que vous rassasierez, que vous désaltérerez un jour par des délices ineffables; donnez-leur l'amour de la pénitence et de la croix de Jésus-Christ; persuadez-les intimement qu'ils ont des besoins plus intéressants que ceux du corps, et que l'homme ne vit pas seulement de pain; que la nourriture sacrée de votre parole lui est infiniment plus nécessaire; adoucissez par la grâce de votre saint amour le joug de la pénitence que nous leur imposons, et faites-leur éprouver combien les larmes même de la pénitence sont douces à ceux qui les répandent dans votre sein paternel, et combien elles sont un gage assuré du bonheur éternel que vous promettez à ceux qui reviennent à vous de tout leur cœur. Je vous le souhaite, etc.

XIII.

Pour le premier Dimanche de Carême.

SUR LES TENTATIONS.

Il n'est donc personne, mes frères, qui soit ici-bas à l'abri des tentations. Jésus-Christ lui-même a voulu y être exposé; et celui que les esprits célestes adorent avec crainte et tremblement, a permis à l'esprit malin d'approcher de sa personne divine, de s'en emparer, pour ainsi dire, de la transporter d'un lieu dans un autre, et d'essayer sur lui ses funestes suggestions. C'est là sans doute, mes frères, un grand sujet de consolation pour nous, lorsque nous sommes nous-mêmes tentés; c'est ce qui nous fait voir que la tentation, lorsqu'on y résiste avec courage, ne nous rend pas coupables; c'est enfin ce qui nous donne lieu de recourir à Jésus-Christ avec plus de confiance. Car je ne crains point de le dire, mes frères, si notre confiance en Jésus-Christ est appuyée sur l'idée que nous avons de sa divinité et de sa toute-puissance, elle ne l'est pas moins sur cette bonté avec laquelle il a daigné se revêtir de nos faiblesses, et porter la ressemblance avec nous jusqu'à être tenté comme nous; quoique étant la justice et la sainteté essentielle, étant impeccable de sa nature, il n'ait jamais pu succomber à ces tentations qui nous entraînent si souvent; et c'est par ce motif que l'apôtre saint Paul nous exhorte à recourir à Jésus-Christ avec une confiance pleine et entière. Nous n'avons pas, dit-il,

un pontife qui soit incapable de compatir à nos faiblesses. Ce Dieu fait homme, qui veut bien se rendre notre médiateur, les a toutes volontairement éprouvées; il a été tenté de toutes les manières; et, à l'exception du péché, dont sa nature divine le rendait absolument incapable, il est entièrement semblable à nous. Ces tentations auxquelles nous sommes sujets, il les a vaincues par lui-même et par nous. Il nous a enseigné la manière de les surmonter, et il nous en a obtenu la grâce par les souffrances qu'il a daigné endurer pour nous. Voilà, mes frères, les pensées que doit nous inspirer l'évangile de ce jour, dans lequel nous voyons Jésus-Christ conduit par l'Esprit-Saint dans le désert, jeûner pendant quarante jours et quarante nuits, pour nous prouver qu'il est au-dessus de la nature; éprouver ensuite le besoin de la faim, pour nous montrer qu'il a partagé nos faiblesses; permettre à l'esprit malin de le tenter, pour nous consoler, nous instruire, nous fortifier nous-mêmes dans nos tentations. Bien loin qu'il y ait rien dans tout ce récit qui puisse diminuer l'idée que nous avons de sa puissance et de sa gloire; tout, au contraire, nous y porte à admirer sa sagesse et sa bonté, et à nous attacher à lui par les liens les plus forts et les plus indissolubles. Entrons dans quelque détail, et apprenons, par l'exemple de Jésus-Christ, à résister aux suggestions du démon.

C'est une vérité certaine, et qui appartient à la foi, que cet esprit malin est sans cesse occupé des moyens de nous perdre. Soyez sobres et veillez, nous dit l'apôtre saint Pierre, *parce que le démon votre ennemi tourne sans cesse autour de vous, comme un lion rugissant, qui cherche une proie qu'il puisse dévorer.* (1 Petr., V, 8). Mais il n'attaque pas tous les chrétiens de la même manière. Aux uns il s'efforce d'insinuer des sentiments de vanité, en leur faisant faire des œuvres plus éclatantes que méritoires, dans lesquelles ils mettent une orgueilleuse confiance: c'est ainsi qu'il veut engager Jésus-Christ à faire une ostentation inutile de sa puissance, en changeant en pain les rochers et les pierres, dont le désert était rempli. Aux autres il veut inspirer une confiance présomptueuse, et les porter à tenter Dieu, en s'exposant à des dangers dont ils ne peuvent se délivrer que par des miracles extraordinaires, et que Dieu n'est pas obligé de faire en leur faveur: c'est ainsi qu'il sollicite Jésus-Christ de se précipiter du lieu élevé où il l'a transporté sous prétexte que, s'il est le Fils de Dieu, les anges viendront le soutenir de leurs mains, et l'empêcher de se briser contre la pierre. Et de combien d'autres artifices ne se sert-il pas pour entraîner ceux-ci dans la paresse et dans l'indolence; ceux-là dans le découragement et le désespoir? Mais tous les hommes ne sont pas susceptibles de tentations si délicates; et il faut avouer, mes frères, que si le démon en fait succomber quelques-uns par ses artifices, il en est un bien plus grand nombre encore qu'il

séduit par l'appât des plaisirs et des biens de la terre. Oui, la tentation la plus commune et en même temps la plus dangereuse, c'est celle qui est représentée dans notre évangile, lorsqu'il est dit que l'esprit malin transporta Jésus-Christ sur une montagne élevée, que de là il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, et qu'il lui dit avec une audace pleine de blasphème : Prosterne-toi devant moi et adore-moi, et je te mettrai en possession de toutes ces richesses. Mille fois, mes frères, le démon tient ce langage à tous les chrétiens, non pas, il est vrai, d'une manière si ouverte et si hardie, mais d'une manière qui, quoique plus cachée, est entièrement équivalente. En effet, mes frères, il n'est plus question aujourd'hui d'adorer formellement le démon et de substituer son culte à celui de Dieu ; il n'est plus question de se livrer à lui par des pactes horribles, et dont l'idée seule fait frémir : mais il est vrai cependant qu'une infinité de chrétiens quittent le parti de Dieu pour embrasser celui du démon son ennemi. Tous ceux qui abandonnent les maximes de l'Evangile pour suivre celles du monde, tous ceux qui se livrent à l'avarice, que l'Apôtre (*Galat.*, V. 20) appelle une idolâtrie, tous ceux qui se plongent dans des plaisirs honteux, ne rendent-ils pas hommage à cet esprit impur ? ne le prennent-ils pas pour leur chef ? ne marchent-ils pas sous ses étendards ? ne lui rendent-ils pas en quelque sorte le culte et l'obéissance qui ne sont dus qu'à la Divinité ? et ne sont-ils pas aussi coupables que leurs aveugles ancêtres, qui l'adoraient sous le nom et la figure des faux dieux du paganisme ? Il n'est donc que trop vrai, mes frères, que le démon trouve encore aujourd'hui bien des hommes qui se prosternent lâchement devant lui et qui l'adorent, pour obtenir par son moyen les richesses, qui sont l'objet de leur ambition et de leur avarice. Et ne croyez pas que cette ambition ne se trouve qu'à la cour des rois et parmi les grands de la terre. Elle gagne toutes les conditions ; elle se trouve à la campagne comme dans les villes ; parmi les pauvres et les petits, comme parmi les riches et les puissants. Oui, mes frères, toutes les fois qu'à l'appât du gain, et pour vos intérêts temporels, vous êtes tentés de sacrifier votre devoir, vous entendez la voix du démon qui vous dit : Adore-moi, rends-moi hommage, et je t'enrichirai, je te rendrai heureux. C'est là ce qu'il dit à ce marchand, pour l'engager dans un trafic injuste et usuraire ; à cet ouvrier, pour l'engager à quelque fraude, à quelque violement de la loi, qui prescrit l'observation des fêtes et des dimanches ; à cette personne du sexe, pour la faire sortir des bornes de la modestie, et lui faire écouter des discours passionnés et suborneurs. Il ne vous promet pas les royaumes de la terre et leur gloire, parce qu'il sait que vos désirs ne se portent pas à des objets si élevés : mais il vous promet un accroissement de fortune, un établissement avanta-

geux, au moins la cessation des besoins et des misères qui vous affligent ; et plus les intérêts qu'il vous fait envisager sont mondiques, plus vous êtes coupables de céder à cette tentation, et de sacrifier à ces vils appâts votre devoir et votre salut. Et cependant, mes frères, combien parmi vous cèdent tous les jours à cette tentation ! Combien quittent le chemin de l'honneur, de la probité, de la piété chrétienne, pour écouter les vaines promesses du démon, et attendent de lui des biens qu'il n'est pas en état de leur procurer ; des biens qui ne sont pas en eux-mêmes de véritables biens, et dont la possession ne peut que les conduire à leur perte éternelle ! Approfondissons un peu ces réflexions, mes frères. Je dis que non-seulement c'est un grand crime d'abandonner le service de Dieu et d'écouter le démon son ennemi, par l'appât de la fortune et des biens temporels, mais encore que c'est une folie. Et pourquoi ? C'est, premièrement, que ces biens, quels qu'ils soient, ne dépendent pas du démon qui vous les promet, et que cet esprit de mensonge abuse étrangement de votre crédulité, lorsqu'il veut vous faire croire qu'il est le maître de vous enrichir et de vous rendre heureux. En effet, mes frères, Dieu seul est le maître de l'univers qu'il a créé ; c'est sa providence qui gouverne tout ; c'est lui qui règle les saisons ; c'est lui qui donne à la terre sa fécondité, qui fait fructifier les semences que vous lui confiez. Le démon est l'ennemi de Dieu ; mais il n'est pas son rival. Ce n'est qu'un esclave révolté qui porte déjà la peine de sa rébellion ; qui a déjà fait l'épreuve de sa faiblesse ; qui s'est perdu et qui a perdu avec lui tous les anges qu'il avait entraînés dans sa désobéissance ; qui, du milieu des supplices auxquels il est condamné, ne peut plus exhaler contre l'Etre suprême qu'une rage et une fureur impuissantes. Gardons-nous donc bien de croire que le démon partage avec Dieu l'empire de l'univers, et qu'il puisse à son gré en distribuer les biens et les richesses à ceux qui sont assez aveugles et assez insensés pour le suivre. Non, mes frères, tous les biens de la terre appartiennent au Seigneur, qui les donne à qui il lui plaît, et qui les distribue toujours selon les vues adorables de sa bonté et de sa sagesse. Pourquoi donc, me direz-vous, ces biens ne sont-ils pas toujours le partage de la vertu ? pourquoi voyons-nous le plus souvent dans la misère un homme fidèle à son devoir, tandis qu'un impie, un homme sans mœurs et sans conduite, se fait, à force de fraude et d'artifice, une fortune brillante, regorge de richesses, est inondé de plaisirs et de voluptés ? Oui, mes frères, nous ne voyons que trop souvent dans le monde ce désordre apparent ; mais que voulez-vous en conclure ? Qu'il n'y a point de Providence ? que tout est abandonné à un aveugle hasard, ou bien que le démon que servent les impies est en effet le maître des biens de ce monde ? Ah ! toutes ces consé-

quences sont également fausses. Oui, mes frères, il y a une Providence, et une Providence très-attentive à tous nos besoins; une Providence qui souvent se manifeste dès cette vie, par les soins pleins de tendresse qu'elle prend des justes et des fidèles : car s'il est vrai que les richesses de la terre se trouvent souvent accumulées sur la tête des méchants, il n'est pas moins certain que des hommes fidèles reçoivent dès cette vie leur récompense, non pas par des richesses qu'ils méprisent et qui ne sont pas dignes d'eux, mais au moins par le nécessaire étroit, dont un chrétien et un homme sage sait se contenter. Ma jeunesse s'est écoulée, dit un prophète, et je suis parvenu à une grande vieillesse; et pendant cette longue suite d'années, j'en ai pas vu un juste entièrement abandonné, ni ses enfants réduits à la mendicité. Cependant, je l'avoue de nouveau, les richesses ne sont pas distribuées ici-bas dans la juste proportion des vices et des vertus. Mais, encore une fois, que faut-il en conclure ? Rien autre chose, mes frères, sinon que les richesses ne sont pas de véritables biens, qu'elles ne sont pas nécessaires au véritable bonheur. Oui, si c'étaient des biens réels, dit saint Augustin, le Seigneur qui les distribue les réserverait pour ses serviteurs et ses amis; il ne les abandonne aux méchants que parce que ce sont des choses frivoles, et qui ne méritent pas que la Providence, en les distribuant, ait égard aux mérites de ceux qui les reçoivent : *Tam frivola sunt, ut et malis donari digna sint.*

Et croyez-vous, en effet, mes frères, que ces hommes injustes et méchants soient heureux au milieu de leurs richesses ? Hélas ! ils sont sans cesse en proie à mille soucis, à mille désirs, à mille remords ; ces biens qu'ils ont acquis par tant de fraudes, d'artifices et de violences, ils ne les conservent qu'avec des peines et des inquiétudes ; ils sont obligés de les défendre sans cesse contre les passions des autres hommes semblables à eux, qui veulent les envahir ; leur conscience les leur reproche sans cesse. La paix et le repos fuient bien loin de leurs maisons, et ces biens, les seuls véritables, sont au contraire le partage de l'homme juste et fidèle à Dieu, qui se nourrit de ses propres sueurs, et non pas du sang de ses frères ; qui possède peu de chose, mais qui le possède sans crainte et sans remords ; qui est pauvre selon le monde, mais riche, selon Dieu, de sa foi, de son innocence, de sa simplicité. Mais supposons un instant, mes frères, que ceux qui se sont enrichis aux dépens de leurs devoirs sont véritablement heureux en ce monde ; hélas ! quel sera le terme de ce funeste bonheur ? Une mort effroyable, une éternité de supplices. Ils marchent dans une voie large, spacieuse, semée de fleurs ; mais ce chemin, si commode et si agréable, ne les conduit que plus sûrement au précipice affreux que leur creuse leur iniquité ; ce sont des victimes que le Seigneur se réserve pour le jour de

ses vengeances. Et que sert, dit Jésus-Christ, que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Que sert d'être heureux pendant le court espace de cette vie, si l'on doit être malheureux pendant toute l'éternité ? C'est donc une témérité affreuse, c'est donc une folie étrange d'écouter les promesses trompeuses que nous fait le démon et ce monde dont il est le prince ; et d'abandonner, pour plaire à l'un et à l'autre, la pratique exacte des commandements du Seigneur. La véritable sagesse, mes frères, la véritable prudence consiste à s'attacher uniquement au Seigneur, à le servir, à l'adorer, à l'aimer uniquement. La seule réponse que nous devons faire à ces suggestions traîtresses du monde, c'est celle que fait Jésus-Christ : *Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous n'adorerez que le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* (Matth., IV, 10.) Oui, mes frères, Dieu seul mérite que nous le servions, parce que lui seul est infiniment bon, lui seul est fidèle dans ses promesses, lui seul est notre Père, notre bienfaiteur ; lui seul est notre fin dernière et notre souverain bien ; lui seul sait ce qui nous est nécessaire et avantageux : soit qu'il nous donne quelque part dans les biens de ce monde, soit qu'il permette que nous soyons réduits à la pauvreté, nous devons être assurés qu'il a sur nous des desseins de bonté et de miséricorde. Si nous le servons avec fidélité, et que nous soyons affligés dans ce monde, nous n'en avons que plus d'espérance de ce bonheur éternel qu'il nous promet ; nous n'en sommes que plus assurés d'être récompensés dans une autre vie, puisque nous ne l'avons pas été dans celle-ci. C'est de sa main bienfaisante que nous devons attendre ce pain qui nous est nécessaire pour nous nourrir ; il nous a appris à le lui demander avec une confiance filiale, comme au meilleur de tous les Pères ; et celui qui nourrit les oiseaux du ciel ne refusera pas à ses enfants leur nourriture. Mais, en lui demandant ce pain de chaque jour, montrons aussi, mes frères, un juste empressement pour le pain spirituel qui nourrit nos âmes, pour le pain de la parole de Dieu, pour le pain céleste qui est Jésus-Christ lui-même. Voici, mes frères, le temps où vous devez vous préparer à recevoir ce pain des anges : la Pâque du Seigneur est proche ; et ce saint temps de carême est destiné, dans l'intention de l'Eglise, à vous faire acquérir les dispositions nécessaires pour célébrer dignement les grands mystères de la passion, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, et recevoir, dans ces fêtes solennelles, la sainte communion. Commencez donc, dès à présent, à entrer dans le fond de votre cœur ; voyez si, jusqu'à présent, vous avez rendu au Seigneur ce culte d'amour et de fidélité qu'il a droit d'exiger de vous ; voyez si vous n'avez pas écouté la voix perfide de son ennemi, si vous n'avez pas sacrifié souvent vos devoirs à l'appât de quelques vains plaisirs, de

quelques vils intérêts ; revenez de tout votre cœur à ce Dieu plein de miséricorde ; détestez ces fautes que vous avez commises contre lui ; venez, dès le commencement de cette sainte quarantaine, les déposer aux pieds de vos pasteurs ; expiez-les en prenant à la pénitence publique de l'Eglise toute la part que votre état et votre situation vous permettent de prendre, et méritez par une conversion sincère et persévérante, le pardon et la paix éternelle que je vous souhaite, etc.

XIV.

Pour le dimanche des Rameaux.

Après la lecture du Canon : *Omnia utriusque sexus fidelis.*

SUR LA CONFESSION.

Avec quelque précision que la confession annuelle vous soit ordonnée dans ce canon du concile général de Latran, vous ne devez pas, mes frères, rapporter à cette assemblée l'institution de la confession sacramentelle. Ce concile a fait une loi, que les circonstances des temps avaient rendue nécessaire ; et, pour empêcher les pécheurs de croupir dans leurs iniquités, il les a obligés, sous les peines les plus sévères que l'Eglise puisse imposer, de recourir, au moins une fois chaque année, au sacrement de pénitence. Mais ce n'est point ce concile qui a fait de la confession des péchés une partie essentielle de la pénitence ; ce n'est point lui qui a décidé que désormais personne ne pourrait être réconcilié avec le Seigneur sans avoir auparavant confessé ses péchés à un de ses ministres. Non, mes frères, quelque autorité qu'eût ce concile œcuménique, on peut assurer qu'elle ne s'étendait point jusque-là ; il n'aurait pu imposer aux fidèles un joug si onéreux, s'ils n'eussent été déjà accoutumés à le porter ; et jamais la confession des péchés n'aurait été reconnue universellement pour essentielle, si elle n'eût été fondée sur la parole même de Jésus-Christ et sur la pratique immémoriale de l'Eglise. Aussi la voyons-nous établie dans toutes les communions chrétiennes ; chez des peuples séparés, dès les premiers siècles, de l'Eglise catholique, et chez lesquels l'autorité de ce concile de Latran n'a jamais été reconnue. Jésus-Christ a institué la confession, lorsque après sa résurrection, il a dit à ses apôtres : *Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (Joan., XX, 23.) Par ces paroles, mes frères, il les a établis juges de la lèpre spirituelle ; il leur a ordonné de discerner ceux qui, par leur contrition et leurs œuvres de pénitence, méritaient d'être réconciliés avec lui, et ceux qui devaient, par une sévérité salutaire, être retenus dans les liens dans lesquels ils s'étaient malheureusement engagés. Mais comment pouvoir exercer ce double ministère de justice et de miséricorde, si on ne leur fait connaître, par une humble et exacte confession, les péchés qui en sont la matière et l'objet ? Comment

pourraient-ils appliquer à des âmes malades des remèdes salutaires, si elles ne leur découvraient, dans toute leur étendue, les maux dont elles sont affligées ? Tel est le raisonnement plein de force et de lumière, par lequel le saint concile de Trente a confondu l'hérésie, qui osait regarder la confession des péchés comme une institution humaine. C'est donc à Jésus-Christ lui-même que nous devons la rapporter, et le canon que vous venez d'entendre n'est qu'une nouvelle application d'une loi, dont l'origine est la même que celle du christianisme.

Quant à ce qui est ordonné ici, de faire cette confession annuelle à son propre prêtre, c'est-à-dire à son propre pasteur, ou d'obtenir sa permission pour la faire à un autre prêtre approuvé, vous comprendrez aisément, mes frères, la justice de cette loi. Le prêtre auquel vous vous adressez pour la confession sacramentelle fait, à votre égard, la fonction de juge ; il est donc nécessaire qu'il ait sur vous une juridiction ordinaire ou déléguée ; la juridiction ordinaire n'appartient qu'à votre propre pasteur, et lui seul peut la communiquer et la déléguer à des ministres en qui le premier supérieur, c'est-à-dire l'évêque, a reconnu les lumières nécessaires pour exercer cette redoutable fonction. Mais, en vous rappelant ces principes essentiels et inaltérables, je n'ai point dessein, mes frères, d'aggraver votre joug, ni de dominer sur vos consciences. Tout ce que j'ai sur vous de juridiction et d'autorité, je le communique volontiers à ceux en qui vous avez mis votre confiance ; et je vous donne à cet égard toutes les permissions qui peuvent vous être nécessaires, bien persuadé que, parmi les ministres qui exercent dans cette ville le redoutable pouvoir des clefs, il n'en est aucun qui ne connaisse les saintes règles que l'Eglise nous prescrit, qui ne soit animé de l'esprit de force, de discussion et de charité, nécessaire pour vous conduire sûrement dans les voies du salut.

Mais pour que la confession à laquelle vous vous préparez, vous soit véritablement salutaire, il ne suffit pas, mes frères, que vous la fassiez à un prêtre éclairé des lumières d'en haut et revêtu de l'autorité nécessaire, il n'est pas moins essentiel que vous y apportiez les dispositions intérieures qu'exige le sacrement de pénitence ; et c'est le défaut de ces dispositions qui rend aujourd'hui tant de confessions inutiles et sacrilèges. Souffrez, mes frères, que je vous les rappelle, et que cette matière importante devienne celle de cette instruction

[Rompre les chaînes du péché, etc. Seconde partie du Sermon sur la confession, au dimanche de la Passion.]

—
Pour le même jour.

SUR LA COMMUNION.

Après vous avoir instruit des sentiments et des œuvres de pénitence, par lesquels

vous devez vous purifier des souillures du péché ; il faut aujourd'hui, mes frères, vous parler de la communion même qui a dû être, pendant tout le cours de cette sainte carrière, l'objet de votre empressement et de vos désirs, et à laquelle vos jeûnes, vos mortifications, vos confessions doivent servir de préparation.

Il y a, mes frères, un précepte de communier, et c'est dans les jours saints, desquels nous approchons, que, selon l'intention de l'Eglise, ce précepte doit être accompli. Le saint concile de Trente prononce anathème à quiconque oserait nier cette obligation. Mais si l'Eglise menace des peines les plus rigoureuses les chrétiens qui n'ont que de l'indifférence pour la marque la plus sensible et la plus tendre de l'amour d'un Dieu sauveur, de quels malheurs ne sont pas menacés ceux qui ne craignent pas de s'approcher sans préparation et sans épreuve de ces redoutables mystères, et qui, par une communion indigne, se rendent, selon l'expression de l'Apôtre (I Cor., XI, 27), coupables du corps et du sang de Jésus-Christ ?

Il y a donc ici, mes frères, deux excès à éviter : l'indifférence cachée sous le voile du respect, et la témérité déguisée sous celui de l'empressement. L'une oublie le précepte de Jésus-Christ, etc.

[Comme au sermon du Dimanche des Rameaux, CARÊME, col. 457] avec la Pêroraison suivante :

PÉRORAISON.

Ayez donc, mes frères, l'empressement le plus vif pour la sainte communion ; désirez ardemment d'être jugés dignes de la recevoir ; que votre plus grande douleur, votre unique douleur soit d'en être exclus : *Unicus sit dolor hac esca privari*. Mais soyez aussi vivement frappés de la grandeur du crime dont vous vous rendriez coupables, si vous osiez vous en approcher sans avoir les dispositions qu'elle exige. Epreuvez-vous vous-mêmes, comme l'Apôtre (II Cor., XIII, 5) vous l'ordonne ; voyez si le péché ne domine plus dans votre cœur, si vous le détestez comme le plus grand de tous les maux ; si vous êtes résolus de l'expier par la pénitence ; de faire, pour l'éviter, les sacrifices les plus pénibles à la nature ; en un mot, si vous aimez par-dessus toutes choses le Seigneur votre Dieu, votre bienfaiteur, votre père, l'auteur et la source de toute justice. Sans cet amour, mes frères, vous ne pouvez être justifiés, vous demeurerez dans la mort, vous ne pouvez par conséquent recevoir ce sacrement des vivants. Mais pour juger si cet amour domine dans votre âme, ne vous en rapportez pas aux mouvements actuels de votre cœur, à un attendrissement passager, à une sensibilité d'un moment. Ce n'est point par des paroles ou des effusions du cœur, mais par des œuvres, que vous devez prouver votre amour, votre repentir, votre retour vers Dieu. Puissions-nous dans ces saintes solennités ne voir autour de nos autels que

des chrétiens véritablement purifiés dans le sang de l'Agneau ! Puisse le pain de vie n'être point pour eux une cause de mort ! Puisse le Seigneur exaucer les vœux que nous formerons pour chacun de vous, lorsqu'en vous donnant le corps adorable du Sauveur, nous vous dirons : Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ conserve votre âme pour la vie éternelle ; c'est ce que je vous souhaite, mes frères.

XV.

Pour le samedi saint.

DISCOURS AU BAPTEME SOLENNEL D'UN ENFANT.

C'est avec la joie la plus sensible que nous voyons cet enfant présenté à l'église dans ce grand jour solennel, et près d'être agrégé au nombre des fidèles. Cette action, si intéressante en tout temps et en toutes les circonstances, nous paraît encore plus touchante aujourd'hui. Elle nous rappelle ces temps heureux et dignes de tous nos regrets, où l'Eglise, réunissant les objets les plus consolants, se réjouissait tout à la fois de la résurrection de son Epoux, de la naissance spirituelle de ses enfants, du retour des pécheurs à la vie de la grâce. C'était l'assemblage de toutes ces merveilles qui faisait du saint jour de Pâques le plus beau, le plus heureux de ses jours. Que mille acetoins de grâces soient rendues à Jésus-Christ qui fait luire à nos yeux un rayon de cette ancienne gloire de son Eglise, et qui, en la rendant aujourd'hui mère de cet enfant, la console de son affligeante stérilité.

Mais pourquoi croyez-vous, mes frères, que la sainte cérémonie du baptême fut autrefois fixée à ce jour où nous célébrons la glorieuse résurrection de Jésus-Christ ? Etait-ce seulement pour donner plus d'éclat à cette grande solennité ? Non sans doute ; l'Eglise avait encore en cela des motifs plus intéressants, et ces motifs étaient fondés sur les rapports sensibles qui se trouvent entre le baptême et les grands mystères dont nous sommes actuellement occupés. Avec quelle force et quelle onction le grand Apôtre ne nous les expose-t-il pas ? Il nous fait voir dans le baptême l'image de la mort, de la sépulture, de la résurrection de Jésus-Christ. Ignorez-vous, nous dit-il, que vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que vous l'avez été ? Oui, par le baptême nous sommes morts avec lui, nous avons été ensevelis avec lui, afin que, comme il est ressuscité d'entre les morts par la puissance de son Père, de même aussi nous marchions fidèlement dans les voies de la vie nouvelle. (Rom., VI, 3, 4.) Ne perdez rien, mes frères, de ces grandes vérités ; c'est dans la mort de Jésus-Christ que vous avez été baptisés : c'est-à-dire, c'est sa bienheureuse mort, c'est son sang précieux, répandu sur la croix, qui a communiqué aux eaux du baptême la vertu par laquelle elles vous ont donné la vie spirituelle ; c'est-à-dire encore, que vous avez été baptisés pour porter l'image de sa mort, pour la retracer par vos mœurs et votre conduite. Vous avez

été ensevelis par le baptême avec Jésus-Christ, c'est-à-dire, que vos péchés ont été engloutis sous les eaux du baptême, comme autrefois les Egyptiens sous celles de la mer Rouge; c'est-à-dire, que vous avez dû laisser votre vieil homme sous ces eaux sacrées, comme Jésus-Christ a laissé dans le fond de son tombeau toutes les marques de mortalité et de faiblesse dont il s'était revêtu pour nous sauver; c'est-à-dire enfin, que, sortis des fonts sacrés, comme un homme nouveau, vous êtes obligés de mener une nouvelle vie et d'y persévérer, comme Jésus-Christ a conservé la vie qu'il a reprise pour ne la plus quitter.

Voilà donc, mes frères, en quoi consiste cette glorieuse ressemblance avec Jésus-Christ, que le baptême nous imprime; elle consiste à porter le caractère de son unique mort et de son unique résurrection. Jésus-Christ n'est mort qu'une fois : ainsi ne devons-nous nous-mêmes mourir qu'une seule fois au péché, et c'était dans le baptême que devait s'accomplir cette mort spirituelle. Jésus-Christ une fois ressuscité, ne meurt plus; la mort n'a plus d'empire sur lui : ainsi devons-nous conserver la vie précieuse que le baptême nous avait donnée. Hélas ! qui de nous porte encore cette glorieuse ressemblance ? Qui de nous jouit encore actuellement de la vie et de l'innocence de son baptême ? Qui de nous n'a pas été obligé de mourir, de ressusciter de nouveau par la pénitence ? Heureux au moins si nous jouissons de cette seconde innocence si inférieure, si peu comparable à la première !

Telles sont, mes frères, les réflexions que doit nous suggérer cette touchante cérémonie. En applaudissant au bonheur de cet enfant, en louant la miséricorde infinie du Seigneur qui, dans un moment, va l'arracher à la puissance des ténèbres et lui donner droit à son héritage éternel ; qui va effacer de son âme le péché qu'il a commis dans Adam, et le remplir des dons de sa grâce ; rappelons-nous que nous avons eu le même bonheur, et demandons-nous à nous-mêmes comment nous en avons profité ; renouons de nouveau, avec lui, à Satan, à ses pompes, à ses œuvres ; et demandons pour lui la grâce d'être plus fidèle que nous ne l'avons été nous-mêmes.

Parents chrétiens, et vous surtout qui présentez cet enfant au saint baptême, plus son engagement va être public et solennel, plus vous serez obligés de veiller attentivement à le lui faire observer ; à écarter de lui, dès ses plus tendres années, tout ce qui pourrait corrompre son innocence ; à l'instruire des vérités de la religion qu'il va embrasser ; à développer enfin, par une éducation chrétienne, les germes de vertus que ce sacrement va jeter dans son âme. Ces fidèles qui nous environnent, ces ministres du Seigneur qui concourent à cette sainte cérémonie, ces autels, ces fonts sacrés vous redemanderont un jour le dépôt qui va vous être confié ; ils vous accuseront devant le

Seigneur, si vous le perdez par votre faute ; ils vous aideront par leurs prières à le conserver fidèlement.

XVI.

Pour le quatrième dimanche après Pâques.

COMMENTAIRE SUR LES PAROLES SUIVANTES :

Cum venerit ille (Paracletus) arguet mundum de peccato et de justitia et de judicio, etc. (Joan., XVI, 8.)

Toutes les paroles du saint Evangile sont, mes frères, des paroles de vie et de vérité ; mais elles ne sont pas toutes également à la portée de notre faible intelligence : il en est qui, par leur profondeur et leur sainte obscurité, paraissent destinées à nous humilier, à nous faire reconnaître que, devant Dieu, nous ne sommes que ténèbres ; à nous faire demander au Seigneur, avec de vives instances, qu'il nous donne lui-même l'intelligence de sa divine parole. Et je ne sais, mes frères, si l'on ne doit point mettre au nombre de ces salutaires obscurités, celle qui se trouve dans les paroles de Jésus-Christ que vous venez d'entendre. *Lorsque l'Esprit consolateur sera venu*, nous dit-il, *il convaincra le monde touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi ; il le convaincra touchant la justice, parce que je retourne vers mon Père, et que vous ne me verrez plus ; il le convaincra touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* Qui nous donnera le pouvoir de percer le nuage dont ces paroles paraissent enveloppées, et de comprendre le rapport que Jésus-Christ a voulu marquer entre la condamnation que l'Esprit-Saint prononce contre le monde, et le motif même de cette condamnation ? Qui nous donnera surtout de comprendre comment et pourquoi le retour de Jésus-Christ vers son Père, et la soustraction de sa présence visible aux yeux de ses apôtres, peut convaincre le monde touchant la justice ? A qui devons-nous demander l'intelligence de ce mystère, sinon à ce même Esprit que Jésus-Christ nous promet, et qui doit nous enseigner efficacement toute vérité ? Invoquons-le, mes frères, de tout notre cœur ; et réunissant les traits de lumière qu'il a daigné communiquer aux saints docteurs de l'Eglise, efforçons-nous de comprendre et de nous appliquer les vérités qui nous sont ici enseignées.

I. L'Esprit consolateur, dit notre divin Maître, convaincra le monde touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi. C'est donc, mes frères, un très-grand péché que l'incrédulité envers Jésus-Christ, puisque c'est par elle que le Saint-Esprit convaincra le monde de péché. Qu'est-ce en effet qu'un incrédule ? Je ne parle point ici de ces hommes corrompus, qui ne rejettent les dogmes et les mystères de la religion, que pour seconder le joug trop pesant de la morale évangélique ; dont l'incrédulité est beaucoup moins dans l'esprit que dans le cœur ; et qui, soit par une ridicule vanité, soit pour s'étourdir eux-mêmes sur les suites de leurs désordres, en affectent le

langage plutôt qu'ils n'en ont les sentiments. Je parle des incrédules de bonne foi, s'il en est de cette espèce ; de ces hommes qui se disent fidèles observateurs de la loi et de la religion naturelle, et qui, séduits par les fausses lueurs d'une vaine philosophie, se croient entièrement convaincus de la fausseté de nos mystères, et traitent notre foi de petitesse d'esprit, de vaine crédulité. Qu'est-ce, dis-je, qu'un incrédule de cette espèce ? C'est un homme qui, plein d'une confiance orgueilleuse dans lui-même et dans ses prétendues lumières, prend ses propres pensées pour la règle infaillible de la vérité. C'est un homme qui dit à Dieu dans le délire de son impiété : vous ne pouvez être autrement que je vous conçois ; quelque élevé que vous soyez au-dessus de moi, je porterai sur vous un regard audacieux ; je soumettrai à l'examen de ma raison vos attributs et votre être ; et tout ce qui se trouvera hors de la portée de mes regards, je le nierai hardiment. En vain me dit-on de votre part que vous avez daigné vous manifester aux hommes, que vous leur avez appris sur votre nature des choses sublimes, et que leur raison n'eût pu découvrir par ses propres forces ; je ne daignerai pas même examiner les preuves de cette révélation. Ce n'est qu'à ma raison, et à ma raison seule que je veux m'en rapporter. La révélation qui la contredit, ou qui s'élève au-dessus d'elle, ne peut être vraie ; et je nierai les faits les plus évidents ; je traiterai d'impostures les miracles les plus avérés ; je renverrai à l'ordre des choses naturelles les prodiges les plus éclatants, plutôt que de convenir que ma raison me trompe ou qu'elle ne m'éclaire qu'imparfaitement ! Voilà, mes frères, ce que dit l'incrédule ; et c'est sur ce fondement que s'appuie tout le système de nos prétendus philosophes : système aussi extravagant qu'il est orgueilleux, et qui va à détruire la divinité même, dont ils font gloire d'ailleurs de reconnaître l'existence : car n'est-ce pas la détruire que de l'avilir, et n'est-ce pas l'avilir et la dégrader, que de la rendre semblable à nous, de la mettre au rang des êtres finis ? et si nous posons une fois pour principe, que nous pouvons par la raison seule connaître Dieu tel qu'il est, le mesurer, le comprendre, ne semblons-nous pas supposer, ou avec une impiété manifeste, que Dieu n'est pas infini ; ou avec un orgueil extravagant, que nos lumières naturelles n'ont point de bornes ?

Qu'un fidèle, mes frères, raisonne avec beaucoup plus de justesse ; qu'il a des idées bien plus nettes, et de Dieu, et de lui-même ! Il sait qu'il est créé pour connaître l'Être suprême, et que cette connaissance est la seule qui soit digne d'occuper son esprit et son intelligence ; mais il sait, en même temps, que cet Être est un océan sans bornes de perfections et de lumières ; un abîme sans fond, et qu'aucun mortel ne peut sonder ; il sait qu'il cesserait d'être Dieu, s'il cessait d'être infini ; et qu'il ne serait pas

infini, s'il n'était pas incompréhensible. Un sentiment intérieur, une expérience constante le convainc d'ailleurs de l'insuffisance de ses lumières naturelles. Il sait qu'il se trompe souvent sur les choses qui paraissent le plus à sa portée ; et comment pourrait-il se flatter de ne point se tromper sur cet Être, si élevé au-dessus de lui, que ses sens ne peuvent apercevoir, et dont rien dans la nature ne peut lui donner l'idée ? Renoncera-t-il donc à le connaître ? Non ; ce serait renoncer à sa gloire et à sa destination primitive : mais il le conjurera de se faire connaître lui-même. On lui annonce une révélation par laquelle ce Dieu suprême s'est manifesté aux hommes : il la saisit avec ardeur ; il en examine les preuves avec désintéressement ; il la suit avec docilité. Pourrait-il, sur la nature de Dieu, ne pas s'en rapporter à Dieu lui-même ? Pourrait-il refuser de croire qu'il y a en Dieu trois personnes qui ne font qu'un seul Dieu et une seule substance, lorsqu'une de ces personnes est descendue du ciel pour lui révéler ce mystère ? ou pourrait-il douter que Jésus-Christ soit cette personne divine, lorsqu'il voit cet Homme-Dieu se donner à lui-même cette qualité, et la prouver en multipliant les prodiges, en guérissant les malades d'une seule parole ; en commandant aux vents, à la mer, aux esprits impurs ; en ressuscitant les morts, en se ressuscitant lui-même ? A la vue de ces prodiges, dont l'incrédulité la plus obstinée ne peut ni contester l'existence, ni obscurcir l'éclat, tous les doutes tombent, tous les nuages se dissipent ; et la raison voit clairement que le seul parti qui lui reste à prendre est celui d'une foi humble et soumise.

Mais ces mêmes prodiges, qui sont le fondement de notre foi, sont aussi la condamnation de l'incrédulité : car, dit Jésus-Christ, si je ne leur eusse pas révélé le mystère de ma filiation et de ma mission divine ; si, pour confirmer l'une et l'autre, je n'eusse pas fait à leurs yeux des miracles qu'aucun homme n'a jamais opérés, ils ne seraient point coupables : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.* (Joan., XV, 22.) Mais depuis qu'ils ont été témoins de ces prodiges, ils sont inexcusables dans leur obstination et leur incrédulité ; et le refus qu'ils font de croire en moi n'est qu'une preuve de la disposition criminelle de leur cœur, et de la haine qu'ils ont pour mon Père et pour moi : *Nunc autem et viderunt, et oderunt, et me, et Patrem meum.* (Ibid., 24.)

L'Esprit de vérité a donc en effet convaincu les hommes d'un grand péché, en les convaincant d'avoir résisté à l'éclat des prodiges qui attestaient la divinité de Jésus-Christ et la vérité de sa religion. Mais ne prononce-t-il pas encore la même condamnation contre le siècle pervers où nous vivons ? Ce siècle, hélas ! vous le savez, mes frères, est celui de l'incrédulité ; et elle n'est pas moins criminelle dans ce siècle

que dans celui même de Jésus-Christ. En effet, les miracles sur lesquels notre foi est appuyée, ne sont pas aujourd'hui moins évidents qu'ils l'étaient alors ; et la religion n'a rien perdu de ses preuves et de sa certitude. Que dis-je ? Son établissement, sa propagation dans l'univers, malgré les persécutions qui l'ont attaquée dès son berceau ; sa durée, au milieu des divisions et des scandales qui semblaient devoir la renverser et l'anéantir, sont des preuves de divinité qu'elle n'a pu acquérir que dans la suite des siècles. L'incrédulité est donc aujourd'hui plus condamnable que jamais. Un des objets les plus justes de nos actions de grâces envers Dieu, c'est donc d'en avoir été jusqu'ici préservés : un de nos devoirs les plus indispensables, c'est donc de prendre les mesures les plus efficaces pour empêcher que ce poison ne s'insinue dans nos âmes.

Or, par quels moyens l'incrédulité fait-elle tous les jours de si funestes progrès ? C'est, premièrement, mes frères, par le dérèglement des mœurs, qui rend insupportable le joug de la morale chrétienne, qui porte insensiblement à douter des mystères qui ont avec cette morale une liaison si essentielle, et qui, selon l'expression de saint Augustin, attire des ténèbres vengeresses sur les passions criminelles du cœur. C'est, en second lieu, par l'ignorance de la religion et le peu de soin qu'on prend de s'en instruire. Il n'en est pas de la religion chrétienne comme de vaines superstitions qui ont séduit les hommes. Celles-ci ne pouvaient trouver leur sûreté que dans les ténèbres profondes de l'ignorance : en examiner les fondements, c'était les renverser. L'imposeur trop fameux qui a séduit l'Orient, et qui a osé se rendre, pour ainsi dire, le rival de Jésus-Christ, n'a point trouvé de moyen plus sûr d'affermir son usurpation, que de plonger dans l'ignorance ses aveugles sectateurs. Mais il n'en est pas ainsi de la religion de Jésus-Christ : elle ne craint, dit Tertullien, que de n'être pas assez examinée, assez approfondie : *Nil timet illa, nisi ne non satis probetur*. Plus vous l'étudierez, mes frères, plus vous y trouverez de solidité et de grandeur. Étudiez ses dogmes, vous les trouverez infiniment dignes de Dieu, dont elle nous donne l'idée la plus sublime, à qui elle fait rendre le culte le plus parfait. Étudiez sa morale ; vous la trouverez seule digne d'un homme raisonnable, qu'elle peut rendre solidement vertueux et parfaitement heureux. Étudiez son histoire ; et vous la verrez naître, pour ainsi dire, avec l'univers, par la promesse du Messie, faite au premier homme dans l'instant même de sa chute ; vous la verrez se perpétuer d'âge en âge, par la foi des premiers patriarches ; confiée, comme un dépôt précieux, à la postérité d'Abraham ; cachée sous les ombres et les figures de la loi ; développée avec éclat par Jésus-Christ qui en était l'objet ; prouvée

par ses miracles, démontrée par sa résurrection, confirmée par la mission du Saint-Esprit, répandue dans l'univers par la prédication des apôtres, et scellée de leur sang triomphante des persécutions, des schismes des hérésies, et faisant passer jusqu'à nous sans altération et sans mélange, le dépôt précieux de la foi primitive. Que ce tableau est grand ! qu'il est digne de fixer vos regards et votre attention ! Et ne croyez pas qu'il n'appartienne qu'aux savants, aux maîtres en Israël, d'étudier ce magnifique spectacle : il est exposé sous vos yeux, mes frères, en mille manières différentes ; et le plus simple d'entre vous sont à portée de le considérer. Vous le trouverez par exemple dans l'excellent Catéchisme que notre dernier évêque (14) a donné à ce diocèse, et dans les admirables instructions de son rituel. Lisez avec attention ces livres précieux sur lesquels la Providence vous a donné des droits particuliers ; ne souffrez pas que des étrangers vous surpassent dans l'estime qu'ils en font, dans l'empressement avec lequel ils les recherchent. Remontez plus haut encore, et lisez les saintes Écritures, dont ces livres ne sont qu'un fidèle développement ; c'est là que vous trouverez la religion telle qu'elle est, dégagée des superstitions que l'ignorance y a quelquefois ajoutées, accompagnée de ses preuves les plus solides et de ses caractères de divinité les plus sensibles. C'est par de telles lectures que vous fortifierez votre foi ; que vous vous mettrez en état, ou de réfuter les blasphèmes des impies qui s'efforcent d'ébranler votre religion, ou au moins de résister à leurs efforts sacrilèges. Mais si vous êtes indifférents pour la religion, si vous n'en avez qu'une connaissance superficielle, comment sauverez-vous votre foi de tant d'ennemis conjurés contre elle ?

Outre cette incrédulité, qui consiste à secouer ouvertement le joug de la foi, et pour laquelle je suppose que vous avez, mes frères, une juste horreur ; il en est une autre plus secrète, et de laquelle l'Esprit-Saint nous convainc d'une manière salutaire, à mesure qu'il s'établit dans nos cœurs. Oui, mes frères, on peut dire à un grand nombre de chrétiens, et à ceux même qui paraissent les plus exacts : lorsque l'Esprit-Saint sera venu dans votre cœur, lorsqu'il y aura répandu avec plus d'abondance son onction et ses lumières, il vous convaincra encore d'un grand nombre de péchés ; il vous fera connaître que votre foi jusqu'ici n'a pas été assez vive, qu'elle n'a pas assez influé sur votre conduite et sur vos mœurs ; que croyant les mystères de la religion, les vérités de l'Évangile, vous vous êtes conduits, en bien des circonstances, comme si vous ne les croyiez pas. Mais cette conviction, que l'Esprit-Saint nous donne de nos imperfections, n'est pas semblable à la condamnation d'incrédulité qu'il prononce contre le monde ; elle est un des moyens de salut les

(14) M. Fitzjames, évêque de Soissons.

plus nécessaires. Heureux ceux qui entendent au fond de leur cœur cette voix de l'Esprit-Saint, et qui s'efforcent de réformer sur ses reproches ce qu'il y reste d'incrédulité, d'attachement à ce monde et à ses faux biens, l'opposition aux maximes salutaires de l'Evangile.

II. *Ce même Esprit*, dit Jésus-Christ, *convaincra le monde touchant la justice, parce que je retourne vers mon Père, et que vous ne verrez plus.* (Joan., XVI, 10.) C'est ici, mes frères, que vous avez besoin de toute votre attention, pour comprendre le sens de ces paroles de notre Sauveur : elles sont comme un germe précieux qui renferme plusieurs vérités importantes, et qu'il s'agit ici de développer.

Qu'est-ce que la justice ? La même chose que la foi ; mais une foi vive et qui opère par la charité. Ouvrez les saintes Ecritures, vous y trouverez, mes frères, en mille endroits différents, cette idée de la justice chrétienne. De quoi s'agit-il dans une grande partie de l'*Epître aux Romains*, et de celle *aux Hébreux*, sinon de prouver que la véritable justice est celle de la foi ; que c'est la foi qui a justifié tous les anciens patriarches ; que c'est elle qui justifie également les juifs et les gentils ; et qu'enfin la justice est d'autant plus parfaite, qu'on a fait plus de progrès dans la foi ? Mais d'un autre côté, qu'est-ce que cette foi qui justifie ? Ce n'est pas seulement une croyance spéculative des vérités que le Seigneur nous révèle. Le juste, dit l'Apôtre, n'est pas précisément celui qui a la foi, mais celui qui vit de la foi : *Iustus ex fide vivit* (Rom., I, 17) ; c'est-à-dire, celui qui a une telle confiance dans la parole et dans les promesses du Seigneur, que non-seulement il croit, sans hésiter, les mystères les plus incompréhensibles ; mais qu'il espère encore, contre toute espérance, les choses qui paraissent les plus éloignées et les moins possibles à la nature ; et qui agit en conséquence de cette assurance que lui donne la foi. Telle était la foi d'Abraham, de Moïse, de tous les saints patriarches, auxquels l'Apôtre donne tant d'éloges dans l'*Epître aux Hébreux*. Or, mes frères, cette foi n'est si méritoire, que parce qu'elle est véritablement héroïque. S'élever au-dessus des sens et de la raison humaine ; juger des choses qui nous environnent tout autrement que les sens ne nous y portent ; négliger les biens présents pour tendre à ceux de l'avenir ; se transporter, pour ainsi dire, dans un ordre de choses invisibles et spirituelles, et en être aussi convaincu que si les sens en étaient frappés : c'est un effort dont l'esprit humain n'est point capable par lui-même, auquel il ne peut s'élever que par la grâce du Saint-Esprit, et que nous jugerions à peine possible, si le Seigneur n'en eût multiplié les exemples dans les saints qu'il a formés par cette grâce toute-puissante.

Ces principes une fois posés, nous commençons, mes frères, à apercevoir le sens des paroles de Jésus-Christ. Lorsqu'il dit à ses apôtres : *l'Esprit-Saint convaincra le*

monde touchant la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus (Joan., XVI, 10) ; c'est comme s'il leur disait : cet Esprit que je vous enverrai pour vous consoler de mon absence, et que vous ne pourriez recevoir, si je ne vous privais de ma présence sensible ; cet Esprit, dis-je, vous donnera une foi si vive, si ferme, si agissante que le monde, convaincu par votre exemple, ne pourra plus douter de la possibilité de la véritable justice.

En effet, mes frères, tant que Jésus-Christ demeurait visiblement au milieu de ses apôtres, leur attachement pour lui n'était pas proprement l'effet de la foi, ou du moins cette foi n'était pas encore assez parfaite, assez héroïque pour convaincre le monde : les sens y avaient trop de part. Ils croyaient en lui, parce qu'ils le voyaient de leurs yeux, et qu'ils le touchaient de leurs mains : leur espérance avait toujours pour objet quelque chose de sensible et de temporel. Ils se flattaient qu'il rétablirait sur la terre l'ancien royaume d'Israël, et qu'ils en occuperaient après lui les premières places. Telle était l'idée charnelle qui n'avait pu s'effacer de leur esprit. La mort de Jésus-Christ l'avait anéantie, et sa résurrection l'avait fait renaître. Quelques moments avant son ascension, ils lui demandèrent encore s'il ne rétablirait pas bientôt le royaume d'Israël : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel?* (Act., I, 6.) Il faut donc reconnaître que jusqu'à ce moment la foi des apôtres était mêlée d'imperfection, et peu digne de donner aux hommes le modèle et l'exemple de la parfaite justice.

Mais quels hommes que les apôtres, lorsqu'une fois Jésus-Christ s'est éloigné d'eux, et que, retourné vers son Père, il leur a envoyé l'Esprit consolateur qu'il leur avait promis ! Quel est leur attachement et leur amour pour ce divin Maître, qu'ils ne voient plus que des yeux de la foi ! Avec quelle confiance ne comptent-ils pas sur ses promesses ! avec quelle hardiesse ne vont-ils pas braver en son nom toutes les puissances de la terre, s'exposer aux tourments, à l'ignominie, à la mort, pour publier sa résurrection et établir en tout lieu l'Evangile qu'il leur a ordonné de prêcher ! Jésus-Christ n'est plus sensiblement au milieu d'eux ; mais ils le voient par la foi assis à la droite de son Père. Leur attachement pour lui n'a plus rien d'humain ; leur espérance rien de charnel. Il n'est plus seulement pour eux un homme puissant en œuvres et en paroles, un maître digne de toute leur affection : ils l'adorent comme le pontife des biens futurs et invisibles, comme le juge des vivants et des morts, comme le Dieu, sauveur de l'univers. C'est donc alors que leur foi est entièrement parfaite : c'est donc alors que l'Esprit-Saint donne en eux à l'univers le modèle de la vraie justice, et qu'il confond par leur exemple, soit les erreurs de ceux qui, ignorant la véritable justice, voulaient en établir une étrangère ; soit la lâcheté de ceux qui, pour se

dispenser de tendre à cette justice parfaite qui vient de la foi, prendraient pour prétexte l'impossibilité prétendue d'y parvenir.

Heureux, mes frères, heureux les chrétiens par lesquels l'Esprit-Saint convainc encore le monde touchant la justice ! Heureux ceux dont la piété, le détachement du monde, l'attachement à Jésus-Christ, la foi vive et parfaite, peuvent être cités comme des preuves de la possibilité des préceptes de Jésus-Christ, de la perfection à laquelle il nous a appelés ! Je ne crains point de le dire, mes frères : si nous avons véritablement reçu l'Esprit de Dieu, notre vie doit être la condamnation de celle du monde ; il doit trouver, sinon dans nos discours, au moins dans nos actions et notre conduite, une censure perpétuelle de ses usages, de ses maximes, de ses plaisirs. Notre modestie doit condamner son luxe et ses vaines parures ; notre mortification, ses débauches et ses excès ; notre foi, son incrédulité ; notre mépris pour les faux biens de la terre, l'empressement et l'ardeur avec laquelle il les poursuit ; et si l'on ne voit pas ce contraste entre nos mœurs et les siennes, il est bien à craindre que nous ne soyons animés de son esprit, plutôt que de celui de Dieu, et que nous ne soyons un jour enveloppés dans ce jugement terrible, sur lequel l'Esprit-Saint doit encore, selon la parole de Jésus-Christ, le convaincre et le confondre : *Arguet mundum de judicio*. (Joan., XVI, 8.)

III. En effet, il ne suffisait pas que l'Esprit-Saint donnât aux hommes l'idée de la justice par laquelle ils peuvent plaire à Dieu : il fallait encore qu'il leur fit connaître la justice de Dieu même et qu'il les convainquit du jugement terrible qu'il doit un jour prononcer contre ses ennemis. C'est sur ce jugement que les pécheurs cherchent le plus à se faire illusion ; c'est pour s'assurer l'impunité dans leurs désordres, qu'ils secouent le joug de la foi, qu'ils inventent mille systèmes impies et insensés, qu'ils se figurent un Dieu indifférent pour le bien et le mal que commettent ses créatures, ou trop clément pour vouloir les punir, ou trop élevé au-dessus d'elles pour daigner se venger de leurs offenses. Ce qu'on leur dit de ce jour formidable, où le Seigneur doit juger l'univers selon l'équité, par la bouche de celui à qui il a donné ce pouvoir, parce qu'il est devenu le Fils de l'homme, ne leur paraît, ainsi qu'aux sages d'Athènes, qu'une menace vague, destituée de fondement, souvent l'objet de leurs sacrilèges railleries. Mais l'esprit de Dieu les convainc eux-mêmes, à ce sujet, de folie et d'erreur : et comment cela ? Par l'exemple le plus frappant de la justice de Dieu, en exerçant dès à présent son jugement sur le prince même de ce monde, c'est-à-dire sur le démon qui en a usurpé l'empire : *Quia princeps hujus mundi jam judicatus est*. (Ibid., 11.) Avec quel éclat ce jugement

ne s'est-il pas exécuté aux yeux de l'univers !

Le démon régnait paisiblement sur les hommes : il était parvenu à leur faire oublier le Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre, et à se faire adorer d'eux sous mille formes différentes. Esprit de mensonge, il les avait aveuglés par les erreurs les plus grossières : esprit impur, il les avait corrompus par les passions les plus honteuses : esprit cruel et ennemi des hommes, il les tourmentait par ses fureurs et les rendait souvent le jouet et l'instrument de sa malice : c'était ainsi qu'il était le prince du monde. Mais Jésus-Christ paraît, et la puissance du démon s'écroule à mesure que ce Sauveur des hommes avance dans sa carrière. Les esprits impurs fuient devant lui ; ils sortent, en frémissant, des corps dont ils se sont emparés ; ils confessent qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est leur maître ; ils le conjurent seulement de suspendre leur supplice, de ne pas les tourmenter avant le temps. Jésus-Christ meurt, et, par sa mort, par la résurrection glorieuse dont elle est suivie, il dépouille l'enfer, il désarme ses puissances ; il les enchaîne au char de son triomphe ; il envoie du haut des cieux l'Esprit consolateur, et cet Esprit tout-puissant achève de détruire l'empire de Satan : il manifeste aux yeux des hommes la faiblesse et la honte de cette divinité prétendue. Ses temples sont détruits, ses idoles renversées, ses oracles réduits au silence. Cet ange superbe, qui avait prétendu usurper le trône de Dieu, est partout reconnu pour un esprit trompeur et séducteur. Il est enchaîné au fond de l'abîme : il y souffre les supplices effroyables auxquels il est condamné pour l'éternité.

Hommes téméraires, douterez-vous encore que Jésus-Christ doive un jour juger le monde, puisque déjà il a jugé et condamné avec tant d'éclat le prince même de ce monde ? Hommes charnels, vous attacherez-vous encore à cet esprit déjà jugé ? Vous exposerez-vous, en suivant ses étendards, à partager son jugement et sa condamnation ? Ne comprendrez-vous point combien il vous serait avantageux de suivre ceux de son vainqueur, de ce Dieu tout-puissant qui l'a terrassé et qui en triomphera encore avec plus de gloire au jour des vengeances et de la manifestation générale ! Quelle folie d'attendre son bonheur de celui qui n'a pu lui-même se garantir de la condamnation la plus sévère ! Ah ! mes frères, quand le démon, par un reste de cette puissance que le Seigneur lui laisse encore quelquefois sur les choses de ce monde, vous comblerait de ses biens et de ses honneurs ; quand, pour prix du culte impie et sacrilège que vous lui rendez, il vous couvrirait de cette gloire dont il a osé montrer à Jésus-Christ même l'éclat imposteur : votre perte éternelle n'en serait que plus assurée ; ces faveurs perfides ne pourraient que vous attacher à lui de plus en plus, vous faire faire, pour ainsi dire, cause commune avec lui, et attirer sur

vous la condamnation terrible que l'Esprit-Saint a déjà prononcée contre lui.

Renoncez donc de tout votre cœur à ce monde déjà frappé de tant d'anathèmes. Ne vous suffit-il pas, pour vous porter à faire avec lui le divorce le plus entier, de savoir que c'est le démon qui en est le prince, que c'est lui qui le conduit et qui l'inspire; qu'imiter son luxe, ses manières, son langage, c'est porter les livrées de cet esprit impur. Dans le style de l'Ecriture, Satan et le monde sont toujours réunis et confondus ensemble. Servir l'un, c'est servir l'autre; renoncer à l'un, c'est renoncer à l'autre. Que cette vérité est humiliante pour les partisans du monde! qu'elle est capable de nous fortifier dans le renoncement à ses usages, à ses maximes et à ses plaisirs!

Voilà, mes frères, une partie des vérités qui me paraissent renfermées dans les paroles de notre évangile. Que l'Esprit de vérité les grave lui-même dans vos cœurs; qu'il vous convainque intérieurement, non pas comme il convainc le monde, pour sa confusion et sa condamnation, mais pour votre salut, touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. Touchant le péché, pour vous en faire concevoir toute l'énormité et vous le faire détester de tout votre cœur; touchant la justice, pour vous conduire efficacement dans ses voies, en vous donnant une foi vive en Jésus-Christ, assis à la droite de son Père au plus haut des cieux; enfin, touchant le jugement, pour vous en faire éviter les rigueurs, en vous séparant d'un monde déjà condamné avec Satan, son prince et son maître. C'est ce que je vous souhaite, etc.

XVII.

Pour le troisième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA STABILITÉ DE LA JUSTICE.

Pourquoi croyez-vous, mes frères, que la conversion d'un pécheur, qui a longtemps marché dans les voies de l'iniquité, soit pour les anges du ciel un plus grand sujet de joie que la persévérance d'un grand nombre de justes? Et ce n'est pas seulement, comme le dit saint Grégoire, parce que les pécheurs sincèrement convertis marchent souvent avec plus de ferveur dans la carrière du salut, que ceux qui ne s'en sont jamais écartés, et qui, contents de ne faire aucune chute, ne s'avancent qu'à pas lents vers la perfection: c'est aussi parce que la conversion d'un pécheur est un ouvrage plus rare, plus difficile et par conséquent plus glorieux pour la grâce du Seigneur que la persévérance des justes, qui ont toujours été préservés de la corruption du péché. Oui, mes frères, la véritable conversion, la sincère pénitence est fort rare. Il est peut-être plus rare de voir des pécheurs recouvrer, par la pénitence, l'innocence qu'ils ont perdue, que de voir des chrétiens la conserver, depuis leur baptême, sans tache et sans souillure; et c'est pour cela, peut-être, que

dans notre évangile, il n'est question que d'une seule brebis égarée et reportée au bercail sur les épaules d'un pasteur plein de tendresse, tandis qu'on nous en montre un beaucoup plus grand nombre qui n'ont jamais quitté les pâturages salutaires, où elles avaient d'abord été conduites. Qu'y a-t-il cependant de plus commun et de plus journalier dans l'Eglise, que l'administration du sacrement de pénitence? Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de voir les tribunaux sacrés environnés de chrétiens, qui viennent s'y accuser de leurs fautes, sur lesquelles les prêtres du Seigneur prononcent les paroles sacrées de la réconciliation, et qui vont ensuite, pleins de confiance, se présenter à la table eucharistique? Cependant la véritable pénitence est rare: l'Ecriture et la tradition nous l'enseignent également. Il y a donc bien de l'illusion sur ce sujet; il y a donc bien des chrétiens qui se croient justifiés et qui ne le sont pas; il y a donc bien des absolutions inutiles et des communions sacrilèges.

C'est ici, mes frères, une vérité effrayante, mais qu'il est extrêmement utile d'approfondir. Je vais tâcher de vous la développer et de saisir les caractères que doit avoir la véritable pénitence. Je n'en examinerai qu'un seul: c'est la stabilité et la persévérance dans la justice qu'on croit avoir recouvrée. Voici mon raisonnement que vous saisirez sans peine. Il n'y a point de véritable pénitence, si elle n'exclut la rechute dans le péché mortel. Or, il y a fort peu de pécheurs qui ne retombent, après leur absolution même, dans les péchés mortels dont ils croient avoir été absous. Il y a donc fort peu de pécheurs qui reçoivent avec fruit le sacrement de pénitence. Avant que de prouver la vérité de cette proposition, faisons deux réflexions nécessaires: premièrement, mes frères, c'est du péché mortel qu'il est ici question; car, à Dieu ne plaise que je jette ici le trouble dans des âmes timorées, qui gémissent sincèrement de leurs faiblesses, et qui, malgré leur vigilance, leurs précautions, leur assiduité à la prière, se retrouvent toujours dans le degré d'imperfection insupportable à l'amour et à la charité qui domine dans leur cœur. A Dieu ne plaise que de telles âmes désespèrent de leur salut, ou qu'elles croient recevoir sans fruit les sacrements de l'Eglise, parce qu'après les avoir reçus, elles trouvent encore en elles-mêmes quelque légèreté, quelque amour-propre, quelque penchant pour les plaisirs et les commodités de la vie, quelque complaisance pour les personnes mêmes dont elles sont environnées: de telles faiblesses sont, pour ainsi dire, attachées à l'humanité; et il nous est moins ordonné de les vaincre que de les combattre, d'en gémir, de nous en humilier. Mais il n'en est pas ainsi de l'ivrognerie, du vol, de l'impureté, de la calomnie et de ces autres espèces de crimes qui excluent par eux-mêmes du royaume des cieux. Un chrétien, dont la foi est vive, dont l'espérance est légitime, ne tombe

point dans ces fautes, dit saint Augustin; et quiconque est dans le cas de s'en accuser toutes les fois qu'il se présente au tribunal de la pénitence, s'y présente inutilement. Il ne doit être absous que quand une longue expérience nous a démontré qu'il y renonce entièrement et pour toujours.

En second lieu, lorsque je dis que la stabilité est un des caractères essentiels de la véritable pénitence, vous comprenez sans doute, mes frères, que je n'ai point dessein de vous insinuer le dogme absurde et insoutenable de l'inadmissibilité de la justice : loin de nous une erreur qui anéantit l'humilité et la vigilance chrétienne, et que les oracles de l'Écriture, les jugements de l'Eglise et l'expérience journalière condamnent également. Oui, l'on peut être justifié, etc.

[La suite comme à la seconde partie du *Sermon sur la pénitence*, au premier dimanche de CARÊME, col. 251]

XVIII.

Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA FAUSSE JUSTICE.

Vous venez d'entendre, mes frères, au commencement de cet évangile, une vérité bien importante, et bien capable de troubler la fausse paix dans laquelle le plus grand nombre des chrétiens aime à se reposer. *Si notre justice*, nous dit notre divin Maître, *n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux.* (Matth., V, 20.) Parole terrible, non-seulement pour ces pécheurs qui font gloire de mépriser toutes les lois de Dieu et de l'Eglise, mais même pour un grand nombre de ceux qui font profession de piété. Car quels étaient donc ces hommes, dont Jésus-Christ a jugé la justice insuffisante, pour entrer dans le royaume des cieux? C'étaient les plus zélés d'entre les juifs; c'étaient, en apparence, les observateurs les plus exacts de la loi, dont la fidélité paraissait aller jusqu'au scrupule; et qui bien loin de rien retrancher de ce que cette loi leur prescrivait, y ajoutaient encore une infinité de pratiques, fondées sur des traditions humaines; des hommes, en un mot, que nous aurions cru pouvoir nous proposer pour modèles, si les anathèmes dont Jésus-Christ les a tant de fois frappés, ne nous eussent avertis de ne pas nous en rapporter à leur extérieur, et de nous mettre en garde contre le levain d'hypocrisie qui les corrompait intérieurement. Tels étaient ces hommes que Jésus-Christ nous ordonne de surpasser en piété et en justice, sous peine d'être exclus de ce royaume, qui est le terme de nos desirs et de nos espérances; sous peine d'être précipités dans des flammes vengeresses, dans le séjour affreux de la douleur et du désespoir éternel, puisqu'enfin il n'y a pas de milieu entre le royaume des cieux et l'enfer.

Il est donc bien important pour nous, mes frères, de connaître et d'éviter ce qui rendait si défectueuse la piété de ces hom-

mes si édifiants en apparence. Il est bien important pour nous de ne pas mettre notre confiance dans des œuvres extérieures, qui peuvent être séparées de la véritable justice, et dans une exactitude qui, quelque grande qu'elle puisse être, ne surpassera pas celle des pharisiens, et d'y ajouter cet esprit intérieur qu'ils n'avaient pas, et sans lequel nous ne sommes rien devant le Seigneur.

Tel est le sujet dont je veux vous entretenir dans cette instruction. Je veux comparer la vie des chrétiens de nos jours avec celle des pharisiens du temps de Jésus-Christ, et vous faire voir qu'il y en a bien peu qui les surpassent en piété et en justice.

La piété des pharisiens avait, mes frères, trois vices principaux qui lui faisaient perdre, aux yeux de Dieu, tout le mérite qu'elle paraissait avoir devant les hommes. C'était une piété tout extérieure, et dans laquelle les dispositions du cœur étaient comptées pour rien; c'était une piété fastueuse et intéressée, dont le but principal était de se procurer l'estime des hommes ou les commodités de la vie; c'était une piété superstitieuse, qui portait jusqu'au scrupule l'exactitude dans des choses de peu d'importance, et négligeait les devoirs les plus essentiels de la religion. C'est sous ces traits que l'Evangile nous représente ces zélés observateurs de la loi; et ces traits, dont un seul suffit pour anéantir aux yeux de Dieu tout le mérite de la vie, la plus édifiante en apparence, ne se trouvent que trop souvent, ou séparés, ou réunis dans un grand nombre de chrétiens qui croient avoir de la piété.

I. Le premier caractère de la piété des pharisiens, c'était d'être tout extérieure. Non, mes frères; ils ne connaissaient pas cette justice véritable, qui consiste surtout à purifier le cœur, à le consacrer à Dieu tout entier, à en rectifier tous les mouvements et toutes les affections sur la loi divine de la charité. Être juste, c'était, selon eux, pratiquer la lettre de la loi; éviter les actions criminelles qu'elle réprovoque; observer avec exactitude les purifications, les cérémonies, les autres pratiques qu'elle prescrit. Ainsi, pourvu qu'ils n'eussent à se reprocher ni violence, ni vol manifeste, ni serment évidemment faux, ni adultère, ils croyaient avoir satisfait à la loi : ils ne comptaient au nombre des péchés, ni ces désirs impurs auxquels leurs cœurs étaient livrés, ni l'orgueil qui les portait à s'élever au-dessus de tous les autres hommes, ni cette soif ardente d'honneurs et de richesses, dont ils étaient dévorés, ni les usures qu'ils exerçaient, ni les équivoques et les honteuses subtilités par lesquelles ils éludaient la religion même du serment; ni cette basse jalousie qui les rendait ennemis de quiconque s'attirait, par ses vertus, l'estime et la vénération publique. De là le juste reproche que Jésus-Christ leur faisait, de ne purifier que les dehors du vase, tandis que le dedans était plein de souillure et d'impureté; de là la comparaison qu'il en faisait avec ces sé-

pulvres qui éblouissent nos yeux par leur blancheur et leur magnificence, et qui ne renferment que des cadavres infects; de là enfin l'application qu'il leur faisait de ces paroles du prophète Isaïe (XXIV, 13) : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais leur cœur est bien loin de moi.*

Avouons-le, mes frères, il est encore un grand nombre de chrétiens qui semblent avoir de la justice la même idée que les pharisiens. Comment se rassurent-ils contre la crainte des jugements de Dieu? Comment justifient-ils la satisfaction qu'ils ont d'eux-mêmes? Par l'exemption où ils croient être des vices les plus grossiers. Ils nous disent avec les pharisiens, qu'ils ne font de tort à personne, qu'ils ne sont ni adultères, ni injustes, ni ravisseurs du bien d'autrui : *Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri.* (Luc., XVIII, 11.) Ils se comparent orgueilleusement avec des pécheurs scandaleux, dont ils se voient environnés; et parce qu'ils sont moins évidemment coupables, ils se croient entièrement innocents. Combien leur complaisance dans leur prétendue justice n'augmente-t-elle pas encore, s'ils peuvent ajouter, avec les mêmes pharisiens, qu'ils sont fidèles à toutes les pratiques extérieures de la religion; qu'ils observent avec exactitude tous les préceptes de l'Eglise; qu'ils y ajoutent même des œuvres de surrogation : *Jejuno bis in sabbato, decimas de omnium quæ possideo.* (Ibid., 12.) Tout cela peut être vrai, mes frères, sans que vous soyez plus agréables à Dieu. Je ne vois rien en cela que les pharisiens ne pratiquassent. Vous êtes même encore bien inférieurs à ces zélés observateurs de la loi : car combien y en a-t-il parmi vous, qui puissent dire avec vérité qu'ils ajoutent deux jours de jeûne par semaine à ceux que l'Eglise nous prescrit? Mais quand vous les égaleriez en ce point, et dans tous les autres, vous ne seriez pas plus en sûreté; parce qu'il vous est ordonné, non pas d'être justes comme eux, mais d'avoir une justice plus abondante que la leur.

Ainsi, il ne vous suffit pas de vous abstenir, comme eux des vices et des crimes que la loi défend; il faut que vous orniez votre âme des vertus qu'elle commande, et dont ils n'avaient même pas l'idée; il faut surtout que vous vous efforciez d'accomplir, dans toute son étendue, le premier et le plus grand de tous les commandements, qui vous ordonne d'aimer le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Il ne vous suffit pas de ne pas enlever, par l'artifice ou la violence, les biens de votre prochain; de ne pas l'offenser, de ne pas lui nuire : il faut que vous l'aimiez comme vous-mêmes; il faut par une suite de ce sentiment, que sa réputation vous soit aussi chère que la vôtre; que vous vous réjouissiez du bien qui lui arrive, comme s'il vous arrivait à vous-mêmes; que vous ressentiez ses maux et ses disgrâces, comme s'ils vous étaient personnels; que vous

lui pardonniez de tout votre cœur les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre lui.

Il ne vous suffit pas de ne pas vous souiller par de honteuses voluptés : il faut encore que vous arrachiez de votre cœur jusqu'au moindre désir de ces plaisirs illicites; que vous évitiez avec un soin infini tout ce qui pourrait les y faire naître; et que vos sociétés, vos lectures, vos délassements même soient dirigés sur ce plan de précaution et de vigilance. Il ne vous suffit pas de n'être ni un débauché, ni un fourbe, ni un calomniateur; il faut que vous vous souveniez qu'on se damne par l'orgueil, par la vanité, par l'amour excessif de soi-même, comme par ces vices odieux; il faut que vous vous souveniez que, selon Jésus-Christ, tout arbre, je ne dis pas qui porte des fruits amers et empoisonnés, mais qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu; et que par conséquent l'inutilité seule de votre vie, le vide seul qui s'y trouve d'actions véritablement marquées au coin de la piété, suffit pour vous perdre éternellement.

Mais, me direz-vous, nous observons avec exactitude les lois de l'Eglise; nous sommes assidus à la prière publique et à toutes les parties du service divin; nous répondons dans le sein des pauvres des aumônes abondantes. Heureux, mes frères, si vous pouvez vous rendre ce témoignage, et si, en vous le rendant, vous reconnaissez, avec plus de sincérité que les pharisiens, que c'est uniquement à la grâce du Seigneur que vous êtes redevables de ces bonnes œuvres et de cette exactitude. Mais, je vous le dis encore, en cela vous ne faites rien que ne fissent les pharisiens; et leur justice n'était pas pour cela capable de leur faire mériter le royaume des cieux. Pourquoi? C'est que Dieu ne considère pas seulement dans nos œuvres ce qu'elles ont d'extérieur; il y considère bien davantage le motif qui les produit. Pour être véritablement juste, il ne suffit pas de faire des œuvres, qui, prises dans ce qu'elles ont de matériel, sont bonnes et louables : il faut les faire bien et chrétiennement, et il n'y a que la charité qui les fasse ainsi : c'est là le grand principe du christianisme. Vous auriez livré votre corps aux flammes; vous vous seriez exposés aux tourments les plus affreux, pour le soutien de la foi et de la religion; vous auriez distribué tous vos biens aux pauvres : et vous pourriez encore n'être rien devant le Seigneur; vous pourriez n'être qu'au degré où étaient les scribes et les pharisiens, qui étaient animés d'un zèle ardent pour le maintien et la propagation de la religion véritable; qui couraient les terres et les mers, pour lui faire des prosélytes, et à qui cependant Jésus-Christ a prononcé malheur et anathème. Il reste donc toujours à examiner si c'est la charité qui vous anime, si cette charité est le principe de vos actions, si c'est de cette source que coule votre obéissance, si c'est cette racine qui produit les fruits que vous nous montrez. Sans cela

j'aperçois bien des dehors spécieux et imposants; mais Dieu, qui voit l'intérieur, n'y trouve que corruption et qu'orgueil. !

Continuez donc, mes frères, de faire les œuvres extérieures de la religion, d'observer les lois de l'Eglise, d'être fidèles aux exercices de piété que vous vous êtes prescrits : tout cela est bon, tout cela est nécessaire; mais tout cela ne suffit pas. Si ce n'est pas la foi qui opère en vous par la charité, je n'y vois que cette justice de la loi, dont l'Apôtre nous démontre, en tant d'endroits de ses écrits, la faiblesse et l'insuffisance; et non pas la véritable justice chrétienne, seule capable de nous sauver.

Et ceci, mes frères, nous fait bien comprendre l'illusion d'un grand nombre de pécheurs qui se croient convertis. A peine sont-ils sortis de l'habitude du crime, qu'ils se croient parvenus au comble de la perfection, parce qu'ils sont fidèles à un certain ordre d'exercices de piété; parce que la nouveauté même leur fait trouver un certain goût, un certain plaisir à la prière et aux pratiques de la religion. Mais ont-ils travaillé à purifier leur cœur, à le changer, à y faire dominer la charité sur la cupidité qui l'a si longtemps occupé? Non: ils ont commencé par ce qui est le plus aisé, et non par ce qui est le plus essentiel; et la rapidité même des progrès qu'ils s'imaginent avoir faits, est la preuve la plus sensible du peu de solidité de leur ouvrage.

N'oublions donc jamais, mes frères, ce grand principe de saint Augustin, que la piété est principalement l'affaire du cœur: *Pietas res cordis est*. Ce cœur ne peut être à Dieu; la charité ne peut y dominer, sans qu'elle produise au dehors des fruits de piété et de justice. On ne peut avoir véritablement de la piété, sans en pratiquer les œuvres; mais on peut pratiquer ces œuvres à l'extérieur, sans que la piété soit réelle. Quel motif pour nous de trembler, et de dire humblement avec David: O mon Dieu, sondez vous-même mon cœur, et faites-le moi connaître comme vous le connaissez: *Proba me, Deus, et scito cor meum*. (Psalm. CXXXVIII, 22.) Eclairez-moi de votre lumière, afin que je puisse connaître si, sous les apparences de la piété et de la vertu, je ne suis pas encore dans les voies de l'iniquité: *Et vide si via iniquitatis in me est*. (Ibid., 24.) Et si, jusqu'à présent, je me suis fait cette funeste illusion, redressez mes voies, ô mon Dieu! et conduisez-moi dans celle qui conduit à vous: *Et deduc me in via æterna*. (Ibid.)

II. Le second caractère de la piété des pharisiens, c'était d'être fastueuse et intéressée: à quel excès ne portaient-ils pas le désir de se faire honorer des hommes! C'était à cet unique but que tendaient toutes leurs actions et toutes leurs démarches: *Omnia opera sua faciunt, ut videantur ab hominibus*. (Matth., XXIII, 5.) C'était pour cela qu'ils affectaient tant d'austérité dans leurs mœurs, tant de singularité dans leurs habits et dans tout leur

extérieur: s'ils jeûnaient, il fallait qu'une pâleur affectée l'apprit à tout le monde; s'ils faisaient quelques aumônes, il fallait que le bruit éclatant de la trompette en instruisît l'univers; s'ils priaient, il fallait que ce fût en public. Vains et orgueilleux jusqu'au ridicule, ils recherchaient avec empressement les honneurs et les distinctions les plus frivoles, les titres de maître et de docteur, les premières places dans les festins et les assemblées. Cette vaine gloire n'était pas l'unique objet de leurs désirs. L'austérité dont ils faisaient parade n'était souvent en eux qu'une détestable hypocrisie: couverts de ce voile imposteur, ils s'insinuaient, dit l'Evangile, dans les maisons de quelques femmes, dont ils séduisaient la simplicité par leurs longues prières et leur air de réforme; ils en dévoraient la substance; ils s'en appropriaient les richesses: *Qui devorant domos viduarum sub obtentu proluxæ orationis*. (Marc., XII, 40.) C'est ainsi, mes frères, que les vices se tiennent les uns aux autres, et s'engendrent, pour ainsi dire, réciproquement; c'est ainsi que Dieu punit les orgueilleux, en permettant qu'ils s'abandonnent à des vices déshonorants, aussi capables de les humilier devant les hommes que dans leur propre conscience.

Combien d'hypocrites renouvellent tous les jours parmi nous ce scandale! Combien y en a-t-il qui ne regardent la piété que comme un moyen de s'enrichir, de s'avancer dans le monde, de captiver la confiance de personnes aussi simples que pieuses, et d'attirer ainsi sur eux des libéralités qui seraient mieux employées à soulager la misère des pauvres: *Existimantes quæstum esse pietatem!* (I Tim., VI, 5.) Combien de prétendus réformateurs qui n'affectent les dehors de l'austérité que pour couvrir d'un voile plus impénétrable leur cupidité et leur avarice, et semblent n'inspirer aux autres le mépris des richesses et des plaisirs que pour les envahir plus tranquillement et les posséder sans concurrents et sans rivaux! Combien d'orgueilleux n'estiment dans la vertu que l'éclat dont elle est environnée et les respects qu'elle s'attire!

Peut-être, mes frères, ne vous reconnaissez-vous pas dans ce tableau de l'orgueil et de l'hypocrisie; peut-être n'avez-vous même que du mépris et de l'indignation pour une vanité si outrée et si choquante. Mais n'êtes-vous pas vous-mêmes séduits par un orgueil plus subtil et plus délicat, et en cela même plus dangereux? Non, je veux bien le croire: vous n'avez pas dans le cœur ce dessein formé de séduire les hommes par l'apparence de la vertu, et ce n'est pas précisément pour leur plaire que vous faites des bonnes œuvres; mais enfin, vous n'êtes pas fâchés que le monde aperçoive ces vertus et ces bonnes œuvres; vous serez plus contents encore, si l'on s'aperçoit même que vous avez voulu les cacher; et si les applaudissements qu'elles vous attirent ne sont pas la principale récompense que vous en espérez, vous les regardez au moins comme

un accessoire qui n'est point à rejeter. Lorsque vous faites quelque aumône, vous ne sonnez pas de la trompette devant vous, et vous ne vous proposez pas pour fin principale de passer pour un homme libéral et bienfaisant; mais si vous avez à choisir entre deux œuvres, dont l'une ne doive être connue que de Dieu, et l'autre soit de nature à être connue des hommes, ce sera pour la dernière que vous vous déterminerez. Vous ne voulez pas que l'estime des hommes vous tienne lieu de récompense; mais si les pauvres que vous assistez manquent à la reconnaissance qu'ils vous doivent, vous fermerez bientôt pour eux la source de vos libéralités; mais si les services que vous rendez ne sont pas aperçus, s'ils sont oubliés ou négligés, si un collègue enlève les applaudissements et les récompenses que vous croyez mériter, votre zèle se refroidira, votre ardeur se ralentira, vous abandonnerez cette œuvre à laquelle la Providence paraissait vous avoir destinés. Vous n'avez donc pas cette charité pure et désintéressée, qui sert Dieu pour lui-même et qui n'attend sa récompense que de lui, et votre piété ne ressemble que trop à la piété fastueuse et intéressée des pharisiens. Le véritable juste, mes frères, vit de la foi; *Justus ex fide vivit* (Rom., I, 17); il n'envise toutes choses que des yeux de la foi, il ne voit que Dieu, il ne connaît que lui; il est content de n'avoir que lui pour témoin et pour rémunérateur de ses actions; il le sert également dans la bonne et la mauvaise réputation, soit qu'il passe pour vrai et sincère, soit qu'il passe pour un séducteur et un hypocrite, soit que sa piété soit connue, soit qu'elle demeure ensevelie dans les ténèbres de l'oubli, soit qu'elle lui attire des éloges, soit qu'elle ne lui procure que des affronts : *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti* (II Cor., VI, 8.)

L'amour-propre prend quelquefois, mes frères, une forme bien différente de celle sous laquelle il se montrait dans les scribes et les pharisiens. Ceux-ci, pour attirer les regards et l'estime des hommes, affectaient les dehors de la pénitence et de l'austérité. Les temps sont changés; et cet extérieur, bien loin de procurer quelque considération à ceux qui voudraient s'en décorer, n'excite plus que les railleries et les murmures d'un monde antichrétien. Aussi le supprime-t-on avec autant de soin que les pharisiens l'étaient autrefois avec complaisance; et en cela, mes frères, on montre un orgueil aussi grand et peut-être plus déraisonnable que le leur. Car enfin, affecter les dehors de la piété pour s'attirer l'estime des hommes, c'est en quelque sorte l'honorer et lui rendre hommage; mais rougir de cette même piété, supprimer ce qui la caractérise, de peur d'être méprisé avec elle, n'est-ce pas la regarder comme une chose méprisable et avilissante? n'est-ce pas l'offenser et la fouler aux pieds? Tenons donc, mes frères, un

juste milieu entre l'hypocrisie et le respect humain. Ne faisons rien pour être vus des hommes et pour attirer leur estime; cachons même plutôt les œuvres de surrogation que la piété nous inspire; ne les faisons qu'en présence de notre Père céleste, qui voit dans le secret et qui nous en donnera la récompense. Mais, lorsqu'il s'agit de nos devoirs, ne rougissons point de les accomplir en présence des hommes; faisons luire notre lumière devant eux, afin que, voyant nos bonnes œuvres, ils en rendent gloire non pas à nous qui ne sommes que des serviteurs inutiles, mais à Dieu seul, par la grâce duquel nous les faisons.

III. Je passe au troisième caractère de la piété des pharisiens; à ce caractère de superstition, qui leur faisait observer avec tant de scrupule des pratiques minutieuses, tandis qu'ils violaient sans remords les devoirs les plus essentiels. Corrupteurs sacrilèges de la loi du Seigneur, ils la faisaient plier au gré de leurs passions; les préceptes les plus clairs et les plus positifs n'étaient point à l'abri de leurs frauduleuses interprétations : ils donnaient l'étendue la plus grande à ceux qu'ils pouvaient observer, sans qu'il en coûtât rien à la cupidité, et ils resserraient dans les bornes les plus étroites ceux qui gênaient l'amour-propre; ils les anéantissaient par des traditions humaines et des interprétations de faux docteurs. Et c'est là, mes frères, ce que Jésus-Christ leur a reproché avec le plus de force. Malheur à vous, leur dit-il, scribes et pharisiens hypocrites : *Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ* (Matth., XXIII, 14), parce que, dans les choses de peu d'importance et qui ne coûtent rien à vos passions, vous faites au delà de ce qui vous est commandé, et que vous négligez ce qu'il y a de plus essentiel et de plus indispensable dans la loi : *Quia decimatis mentham, et anethum, et cuminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis.* (Ibid., 23.) Et quels sont ces devoirs essentiels? L'équité, la bonne foi, les entrailles de compassion et de miséricorde : *Judicium, et misericordiam, et fidem.* (Ibid.)

Voilà proprement, mes frères, ce qui, dans tous les temps, a caractérisé la fausse dévotion : faire sa volonté plutôt que celle de Dieu même; préférer les pratiques qu'on a choisies par goût aux devoirs de son état et de sa condition; être exact jusqu'au scrupule dans des minuties, et relâché jusqu'à l'excès dans les choses les plus importantes; se scandaliser des moindres fautes du prochain; prendre même pour fautes ce qui n'est que l'usage légitime de la liberté des enfants de Dieu, et donner soi-même dans les désordres les plus affligeants pour la piété; voir une paille dans l'œil de son frère, et ne pas voir une poutre dans son propre œil; enfin, pour me servir encore d'une expression de Jésus-Christ, écarter avec soin un moucheron, et avaler un chameau : *Excolantes culicem, camelum autem glutientes.* (Ibid., 24.) Tels étaient les pharisiens, qui se scandalisaient de voir les

apôtres froisser dans leurs mains des épis le jour du sabbat, et Jésus-Christ lui-même guérir ce jour-là des malades et des affligés, et qui, dans ce même jour, formaient contre l'innocent et le juste leurs complots meurtriers; qui murmuraient de le voir manger avec les pécheurs, et qui se liguèrent eux-mêmes contre lui avec les impies et les infidèles; qui craignaient de se souiller en entrant dans la maison d'un juge idolâtre, et qui ne craignaient pas de suborner de faux témoins, d'avancer les calomnies les plus noires et les plus atroces. Tels sont encore une infinité d'hommes qui ne voudraient pas omettre le moindre des exercices de piété qu'ils se sont prescrits; qui se feraient scrupule de déranger l'ordre de leurs prières et de leurs lectures, et qui ne s'en font point de conserver contre leur prochain des sentiments de haine et d'aversion, de le juger avec une sévérité impitoyable, de le déchirer par des médisances cruelles; des hommes qui sont de toutes les dévotions, de toutes les assemblées pieuses; qui s'attendrissent dans leurs longues prières, et qui n'ont pour leurs frères malheureux que des entrailles de fer; qui, regorgeant de richesses, laissent périr les pauvres dans la misère; qui, exigeant avec rigueur la dernière obole de ce qui leur est dû, laissent languir un mercenaire dans l'attente d'un paiement qui est le prix de ses sueurs; des hommes qui, au pied des autels, paraissent humiliés, anéantis; et qui, dans l'intérieur de leurs maisons, font éprouver à tout ce qui les approche l'orgueil le plus insupportable, l'humeur la plus aigre, les caprices les plus révoltants.

La véritable dévotion, mes frères, consiste à être chrétiens, c'est-à-dire doux, charitables et humbles de cœur, et ajouter à la pratique des devoirs généraux du christianisme, celle des devoirs particuliers de notre état. Vous êtes engagés dans le mariage: la piété consiste pour vous à gagner le cœur de votre époux par la douceur et l'égalité de votre humeur, par une gaieté pleine de sagesse et de retenue, par toutes les complaisances que la loi de Dieu ne défend pas; à veiller sur l'éducation de vos enfants, sur les mœurs de vos domestiques; à retracer enfin, dans votre maison, cette femme forte dont l'Écriture fait un éloge si magnifique. Si votre époux ne trouve en vous qu'aigreur et bizarrerie; si, sous prétexte de piété, vous vous faites un plaisir cruel de le contredire et de le chagriner sans cesse; si, pour vaquer à de longues prières et fréquenter les églises, vous abandonnez à des mains mercenaires vos enfants, ces gages précieux que le ciel vous a confiés; si vos enfants, si vos domestiques eux-mêmes ne trouvent pas en vous la tendresse et les soins que la raison, la religion, la nature doivent vous inspirer, votre piété est fautive; elle n'est plus dans l'ordre de vos devoirs, elle ne peut plaire à Dieu.

Le Seigneur vous a conservé un père, une mère, qui ont besoin de vos secours;

si, sous prétexte d'amour pour la retraite; si, sous prétexte d'avoir plus de liberté pour vos exercices de piété, vous vous mettez hors d'état de leur rendre dans leur vieillesse les tendres soins qu'ils ont pris de vous dans votre enfance, vous imitez ces pharisiens qui disaient à leur père, que les dons que je fais au Seigneur tournent à votre avantage: *Donum quodcumque ex me tibi profuerit* (Marc., VII, 11); et vous violez, comme eux, un des devoirs les plus sacrés de la religion et de la nature.

Enfin la Providence a voulu que vous fussiez dans un état de pauvreté et de servitude. Si sous prétexte de dévotion vous négligez ou le travail des mains, duquel vous devez vivre, ou le service du maître auquel vous êtes attaché; si même vous abusez d'une certaine réputation de piété, et de la considération qu'elle attire, pour être moins attentif, moins respectueux, moins soumis, vous violez les devoirs essentiels de votre état; vous n'êtes plus dans la voie du salut.

Ai-je donc dessein, mes frères, en vous parlant ainsi, de jeter sur la dévotion le ridicule et le blâme dont les gens du monde aiment à la couvrir? Ai-je dessein de censurer, soit cette exactitude scrupuleuse, qui rend fidèles dans les plus petites choses, soit la piété tendre et fervente, qui va au delà des obligations et des devoirs? Non, mes frères; à Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée! Heureux les dévots qui méritent véritablement ce nom! heureux ceux qui ne connaissent rien de petit dans le service du Seigneur, dont la piété généreuse embrasse tout à la fois et les préceptes et les conseils, et qui font avec joie, avec plénitude de cœur tout ce qui est capable de lui plaire! Mais je dis avec Jésus-Christ, que s'il faut être fidèle jusque dans les plus petites observances, il faut l'être, à bien plus forte raison, dans les devoirs essentiels, tels que sont l'amour de Dieu et du prochain: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Matth., XXIII, 23.) Je dis que toute dévotion solide doit avoir pour base la pratique exacte de ces deux grands commandements. Je dis qu'un homme qui n'a pour son frère que de la haine ou de l'indifférence, qui n'a à la bouche que des paroles d'aigreur ou de mépris, mérite d'être condamné au jugement de Dieu; et que ces dispositions, contraires à la charité, le rendent digne des supplices de l'enfer, quelque tendre, quelque affectueuse que paraisse d'ailleurs sa piété. Je dis enfin que quiconque n'est pas disposé à interrompre, lorsque la charité l'ordonne, les exercices même de la piété, et à laisser son offrande devant l'autel, pour aller se réconcilier avec un frère dont le cœur est ulcéré contre lui, bien loin d'être dévot, n'est pas même chrétien. N'est-ce pas là, mes frères, ce que Jésus-Christ nous enseigne? N'est-ce pas là ce que nous devons conclure de la fin de notre évangile.

La véritable dévotion consiste à prendre

pour règle, non ses propres goûts et ses propres caprices, mais la loi de Dieu contenue dans les saintes Ecritures, développée par la tradition et l'enseignement public de l'Eglise. Elle met chaque chose en sa véritable place, et ne fait marcher les pratiques de surrogation, qu'après les véritables devoirs. Ainsi, une personne animée d'une piété solide et éclairée, se fait un devoir d'honorer les saints dans lesquels Jésus-Christ a fait éclater les merveilles de sa grâce et de sa puissance; mais elle a bien plus d'amour et de dévotion envers Jésus-Christ, l'auteur de toute sainteté, bien plus d'empressement pour approfondir ses mystères, et se remplir de son esprit. Elle lit avec admiration les histoires qui nous ont transmis la mémoire des vertus et des grandes actions de ces serviteurs de Dieu; mais elle lit avec bien plus de consolation et de plaisir l'histoire de Jésus-Christ et de la formation de son Eglise, consignée dans l'Evangile et dans les autres parties des saintes Ecritures. On a du goût pour les livres de piété; mais on n'en trouve aucun comparable avec ceux que l'Esprit divin a lui-même inspirés. On ne néglige point les saluts, les bénédictions et les autres cérémonies qu'une piété ingénieuse a inventées; mais on a bien plus de respect, d'empressement, de confiance pour le sacrifice de la messe, qui est l'acte le plus auguste que nous rendons au Très-Haut. Enfin, on ne méprise pas les pèlerinages, les confréries autorisées, les lieux de dévotion; mais on est persuadé que l'assistance à la messe de paroisse est un devoir préférable à toutes ces pratiques; que les liens les plus sacrés sont ceux qui unissent les membres d'une même paroisse entre eux et avec leur pasteur; que l'Eglise dans laquelle le Seigneur répand surtout ses grâces avec plus d'abondance, est celle à laquelle il nous attache lui-même par la disposition particulière de sa Providence.

Que le Seigneur mette donc dans vos cœurs cette charité, qui est la plénitude et l'accomplissement même de la loi. Elle seule peut opérer en vous une justice plus abondante que celle des scribes et des pharisiens. Elle seule peut vous rendre digne du royaume des cieux que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XIX.

Pour le sixième dimanche après la Pentecôte.

RAPPORT DES ACTIONS A DIEU.

Que de questions résolues, mes frères, par les dernières paroles de l'Epître de ce jour, et quelle lumière elles répandent sur toutes les vérités de la morale chrétienne ! *Vous tous*, nous dit l'Apôtre, *qui avez été baptisés en Jésus-Christ, considérez-vous comme étant morts au péché, et ne vivant plus que pour Dieu, en Jésus-Christ notre Seigneur.* (Rom., VII, 10.) Qui pourrait, après un oracle si formel de l'Esprit-Saint, révoquer encore en doute l'obligation où sont tous les chré-

tiens, non-seulement d'éviter toutes les œuvres du péché auquel ils ont renoncé, et auquel ils sont morts; non-seulement de pratiquer avec ferveur les œuvres de piété et de justice; mais encore d'avoir Dieu en vue dans toutes leurs actions, et de les faire toutes par le principe de son amour, de les rapporter toutes à sa gloire? Car remarquez, mes frères, l'étendue de cette proposition de l'Apôtre: il ne dit pas que, dans le cours de notre vie, il doive y avoir quelques moments, quelques jours, quelques années pour Dieu; il ne dit pas que nous puissions, par intervalles, vivre pour lui, et ensuite pour nous, ou pour quelque autre créature que ce soit; il dit que nous ne devons vivre que pour Dieu: c'est une proposition exclusive, et la plus générale qu'on puisse concevoir; nous ne devons vivre que pour Dieu: or, vivre et agir, c'est ici la même chose; le sens de ces paroles de l'Apôtre est donc manifestement que nous devons toujours agir dans la vue de plaire à Dieu, et qu'il ne nous est jamais permis de nous proposer, dans nos actions, aucune autre fin dernière que celle-là. Voilà, mes frères la grande vérité que j'ai dessein de vous, développer aujourd'hui; vérité que l'erreur ose combattre, que le plus grand nombre des chrétiens oublie entièrement, qu'un grand nombre d'autres ne comprend pas, et qu'il est, par conséquent, également nécessaire de prouver et d'expliquer, puisque, sans la pratique de ce devoir, la vie, en apparence la plus exacte et la plus régulière, n'est qu'une vie de pharisien, et ne présente aux yeux du Seigneur qu'une suite continuelle de prévarications et d'infidélités. Ainsi démontrer la nécessité du rapport de nos actions à Dieu, expliquer en quoi consiste ce rapport, c'est ce que je me propose dans ce discours.

AUTRE EXORDE.

Voilà, mes frères, des vérités bien importantes et bien dignes de toute votre attention. C'est par les œuvres qu'on connaît la véritable vertu: une piété stérile n'est rien aux yeux du Seigneur. Ce ne sont pas des discours, ce ne sont pas même uniquement des sentiments du cœur qu'il exige de nous; ce sont des fruits abondants de piété et de justice; c'est une vie constamment soutenue dans la pratique des bonnes œuvres et l'observation des commandements.

Mais aussi ce n'est pas uniquement par l'extérieur que nous devons juger de nos œuvres. Il est des loups ravissants qui se montrent quelquefois sous des peaux de brebis; il est des fruits amers qui se présentent sous une écorce séduisante; il est enfin une vie qui paraît à l'extérieur régulière et édifiante, et qui n'est devant Dieu qu'une suite continuelle de prévarications et d'infidélités. Telle serait, mes frères, la vie d'un chrétien qui, fidèle à toutes les observances de la religion, à toutes les pratiques du culte du Seigneur, à tous les devoirs de l'humanité, se proposerait dans ces

actions une autre fin que Dieu même. Le rapport de nos actions à Dieu est un de nos devoirs les plus indispensables : sans lui, nous pouvons avoir l'extérieur de la piété, mais non pas la piété même. Souffrez, mes frères, que je réitère aujourd'hui l'instruction que je vous ai déjà faite sur ce sujet. C'est là une de ces vérités qu'il nous est ordonné de prêcher à temps et à contre-temps ; et une matière si importante ne peut être trop souvent proposée à vos réflexions.

Démontrer la nécessité du rapport de nos actions à Dieu, expliquer en quoi consiste ce rapport, c'est ce que je me propose dans ce discours.

AUTRE EXORDE.

J'ai dessein, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui d'une des vérités les plus importantes de la morale chrétienne, d'une vérité d'autant plus essentielle, qu'elle influe sur tout le corps de nos actions, et que, sans l'accomplissement du devoir qu'elle nous prescrit, la vie, en apparence la plus exacte et la plus régulière, n'est devant Dieu qu'une suite continuelle de prévarications et d'infidélités. Cette vérité, mes frères, c'est la nécessité de rapporter à Dieu toutes nos actions, par un principe d'amour et de charité.

Une matière si intéressante en elle-même n'est jamais déplacée, et son importance même serait une raison de vous la rappeler à temps et à contre-temps ; mais une raison particulière me détermine à vous en entretenir aujourd'hui. Le respectable prélat (15), qui est l'objet de nos justes regrets, avait particulièrement à cœur la manifestation et la défense de cette précieuse vérité. Il voyait avec une vive douleur les nuages dont plusieurs s'efforcent de l'envelopper et de l'obscurcir. Près de paraître devant le souverain Pasteur qui lui avait confié le soin de son troupeau, et à lui rendre compte de son administration, il a cru devoir rendre à cette grande vérité un dernier témoignage, et c'est en sa faveur qu'il vous a fait entendre pour la dernière fois sa voix paternelle. Recueillons avec respect les dernières paroles de ce grand évêque ; regardons-les comme un testament précieux, et instruisons-nous de plus en plus d'une vérité, dont la connaissance et la pratique nous sont si nécessaires.

Démontrer la nécessité du rapport de nos actions à Dieu, vous expliquer en quoi consiste ce rapport, c'est, mes frères, ce que je me propose dans cette instruction.

I. Mes frères, la droite raison, l'autorité des Écritures, le consentement unanime des saints Pères, tout, en un mot, se réunit, pour nous faire reconnaître l'obligation où nous sommes de n'agir que pour Dieu, et de l'avoir pour fin principale dans toutes nos actions. C'est un devoir fondé sur les rapports essentiels de la créature avec le

Créateur, et sur l'ordre immuable de la nature : c'est un devoir enfin devenu plus indispensable encore par le bienfait de la rédemption.

L'Etre éternel, qui, avant tous les siècles, subsistait en lui-même et jouissait seul de son bonheur et de sa gloire, a voulu, dans le temps, manifester sa puissance par la formation de l'univers ; et dans cet ouvrage il n'a pu avoir en vue que sa propre gloire. Il est l'Etre infiniment sage : il n'a pu agir que pour une fin, et cette fin c'est lui-même ; car qu'y a-t-il au-dessus de lui, à qui il puisse rapporter ses actions ? Il a tout fait pour lui-même, dit l'Écriture : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (Prov., XVI, 4.) Il est donc véritablement la fin de tous les êtres, comme il en est le principe ; et par conséquent rien n'est bien, rien n'est dans l'ordre, que ce qui se rapporte à lui. Mais, comme il y a deux sortes de créatures, il y a aussi, mes frères, deux espèces de rapport à Dieu. Les unes privées de sentiment et d'intelligence, suivent nécessairement l'ordre que le Créateur leur a prescrit, et l'exactitude inviolable avec laquelle elles obéissent à ses lois, est comme le culte qu'elles lui rendent. L'Eternel voit ces ouvrages de ses mains, et il les trouve dignes de lui : il jouit avec complaisance de la beauté de ses productions, et c'est ainsi qu'elles se rapportent toutes à lui et à sa gloire. Mais les autres ont le précieux avantage de ressembler à la Divinité, par la faculté de concevoir et d'aimer ; elles peuvent, comme Dieu lui-même, agir pour une fin ; elles peuvent, en vertu de leur liberté, choisir la fin pour laquelle elles veulent agir ; et de cette faculté il naît à leur égard la nécessité d'un rapport volontaire. Car, si elles ne choisissent pas pour fin de leurs actions ce qui est en effet la fin universelle de toutes choses, elles sortent de l'ordre naturel, elles pèchent contre la loi immuable de la justice, elles deviennent coupables aux yeux de Dieu.

Ce n'est pas cependant, mes frères, que les créatures raisonnables, lors même qu'elles cessent de se rapporter volontairement à Dieu, puissent lui enlever la moindre partie de sa gloire, ou se soustraire au rapport nécessaire et inviolable qu'elles ont avec lui. Non ; quelques efforts qu'elles fassent, elles sont toujours soumises à son empire suprême ; elles sont sujettes à sa volonté, lors même qu'elles semblent la violer : si elles ne le glorifient pas, par une soumission volontaire à l'ordre qu'il leur a prescrit, elles contribuent à sa gloire par la manifestation de sa justice. C'est ce que nous apprend l'Écriture dans l'endroit que j'ai déjà cité. Le Seigneur a tout fait pour lui-même, nous dit-elle ; et l'impie, réservé pour le jour des vengeances, contribuera lui-même à sa gloire : *Universa propter semetipsum operatus est*

(15) M. de Fitzjames, évêque de Soissons

Dominus, impium quoque in diem malum.
(Prov., XVI, 4.)

Mais malheur à nous, si nous n'entrons que malgré nous dans cet ordre immuable, qui soumet tous les êtres à celui qui les a tirés du néant, et si nous ne portions qu'en esclaves un joug que la nature même nous impose, et que la charité, l'amour de la justice doivent nous rendre si doux et si léger ! Car, mes frères, qu'y a-t-il de plus beau, de plus digne de notre admiration, que cette subordination des créatures à l'homme, et de l'homme à Dieu ? Quoi de plus glorieux pour nous, que d'avoir pour fin dernière, le plus grand, le meilleur de tous les êtres, l'Être à qui nous devons l'existence, l'Être par excellence ? Quoi de plus juste, que de consacrer toutes nos facultés à celui qui nous les a données, et qui nous les conserve par une action continuelle de sa puissance ? C'est lui qui entretient en nous le souffle de vie qu'il nous a d'abord inspiré ; c'est sa main bienfaisante qui nous nourrit ; c'est lui qui tire du sein de la terre les aliments qui nous soutiennent : n'est-il donc pas infiniment juste que, ne vivant que par lui, nous ne vivions aussi que pour lui ?

L'obligation où nous sommes, de rapporter à Dieu toutes nos actions, de lui faire hommage de toutes nos facultés, est donc une suite nécessaire de notre création. Elle est de notre part un devoir indispensable, et de la part de Dieu un droit qu'il ne peut aliéner. Loin de nous l'idée d'un état dans lequel l'homme, borné à une fin purement naturelle, serait affranchi de ce devoir. Cet état, qu'on dit être celui de la nature en elle-même, répugne en effet à la nature. Le plus parfait des êtres créés, un être formé à l'image et à la ressemblance de Dieu, a pour fin nécessaire Dieu lui-même : ce serait l'avilir et le dénaturer que de lui en donner un autre ; et Dieu lui-même ne peut se dépouiller d'un droit qui lui appartient essentiellement.

Mais si le rapport de nos actions à Dieu est un devoir qui résulte de la qualité de créature raisonnable et intelligente, combien devient-il plus indispensable encore par le bienfait de la rédemption ? Nous lui appartenons, mes frères, non-seulement comme l'ouvrage de ses mains, mais aussi comme sa conquête et le prix du sang de son Fils bien-aimé. En qualité de pécheurs, nous étions devenus les esclaves du démon ; il triomphait de nous ; il nous attachait à son char, comme un maître dur et impérieux. Mais le Seigneur nous a arrachés à sa puissance ; il a vaincu ce fort armé, et nous faisons partie des riches dépouilles qu'il lui a enlevées. Nous appartenons donc actuellement à ce nouveau vainqueur, nous avons passé sous son joug. C'est donc pour lui que nous devons travailler ; il a sur nous les droits d'un maître sur ses esclaves : notre temps, notre industrie, tout lui appartient ; et l'emploi que nous en faisons pour un autre maître que lui est à son égard

une injustice et un larcin. Et voilà pourquoi il nous est ordonné non-seulement de rapporter à Dieu toutes nos actions, mais de les lui rapporter par Jésus-Christ ; parce que c'est par le sang de Jésus-Christ que nous avons été rachetés, et que nous appartenons à Dieu d'une manière spéciale ; parce que c'est par lui que nous obtenons la grâce de faire tout ce que nous faisons de bon et de louable. C'est pour cela, dis-je, qu'il nous est ordonné, non-seulement de faire toutes nos actions pour la gloire de Dieu, mais aussi de les faire au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi facite.* (Coloss., III, 17.)

Vous voyez, mes frères, quelle étendue l'Apôtre donne à ce précepte : quelque chose que vous fassiez, nous dit-il, toutes vos actions, toutes vos paroles même, tout doit être fait pour la gloire de Dieu, tout doit être fait au nom du Seigneur Jésus-Christ. Les actions les plus ordinaires de la vie ne sont point exceptées : soit que vous buviez, nous dit-il ailleurs, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. Ces actions en elles-mêmes paraissent indifférentes, elles vous sont communes avec les animaux ; mais c'est la gloire et l'avantage particulier d'une créature raisonnable et intelligente de pouvoir les ennoblir, les sanctifier, les rendre méritoires ; et le moyen de les tirer de l'ordre des actions purement animales, c'est de les offrir à Dieu, de les rapporter à sa gloire : *Omnia in gloriam Dei facite.* (I Cor., X, 31.) Qu'il est doux pour la piété de trouver, dans des actions si souvent répétées, des moyens d'honorer le Seigneur et de pouvoir lui témoigner son amour, lors même qu'on semble ne suivre que l'instinct de la nature et obéir à ses besoins !

C'est le même devoir que l'Apôtre nous prescrit, lorsqu'il nous ordonne de faire toutes nos actions par la charité : *Omnia vestra in charitate fiant.* (I Cor., XVI, 14.) Car, mes frères, qu'est-ce que la charité, sinon le désir de plaire à Dieu, et qu'est-ce que le rapport de nos actions à Dieu, sinon l'intention droite et sincère d'agir pour lui plaire ? Agir par le principe de la charité, et rapporter ses actions à Dieu, c'est donc la même chose. Aussi je ne crains point de le dire : il n'y a que la charité qui rapporte véritablement les actions à Dieu, et réciproquement toutes les fois que nous rapportons véritablement nos actions à Dieu, nous faisons un acte de charité. Car, par exemple, lorsqu'un pauvre me demande l'aumône pour l'amour de Dieu, et que je la lui donne en effet par amour pour Dieu, parce que je sais qu'en cela je plairai à cet Être suprême qui m'ordonne de regarder ce malheureux comme mon frère et mon égal, et de respecter en lui l'image de mon Créateur, ne fais-je pas un acte d'amour de Dieu ? Lorsque je soumets ma raison à des vérités incompréhensibles, précisément par-

ce que je sais qu'en faisant à Dieu ce sacrifice de mon intelligence, j'honore sa souveraine vérité, et je lui rends un culte infiniment digne de lui, ne fais-je pas un acte d'amour de Dieu? Lorsque je prends Dieu pour l'objet et le terme de mes espérances et de mes désirs, cela ne signifie-t-il pas que je le regarde comme mon souverain bien, que je le préfère à tout autre bien, et n'est-ce pas là un acte d'amour de Dieu? C'est ainsi, mes frères que la charité se mêle avec toutes les vertus et est comme l'esprit qui les anime; c'est ainsi que toutes les vertus ne sont, pour ainsi dire, que la charité modifiée par ses différents objets; c'est ainsi, en un mot, que le précepte d'aimer Dieu, et celui de lui rapporter toutes nos actions, ne sont qu'un seul et même précepte.

En effet, il nous est ordonné d'aimer le Seigneur de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Mais comment pouvons-nous accomplir ce grand précepte, le premier de tous les commandements, sinon en rapportant à Dieu toutes nos actions? Aimerions-nous le Seigneur de tout notre cœur, si tous les mouvements de ce cœur ne lui étaient consacrés; et l'amour que nous avons pour nous-mêmes et pour les créatures ne serait-il pas un larcin que nous ferions au Seigneur, si nous les aimions autrement que pour lui? Aimerions-nous le Seigneur de toute notre âme, si cette âme avait quelques facultés qui ne fussent pas employées pour sa gloire? L'aimerions-nous de toutes nos forces, si, dans toutes nos actions, nous ne nous efforcions pas de lui plaire et de lui prouver notre fidélité? C'est donc avec raison que les évêques de ce royaume nous disent, dans un monument authentique de leur doctrine, que l'obligation de rapporter à Dieu toutes nos actions est renfermée dans le premier précepte; qu'elle fait partie du culte que nous devons au souverain Être, et de la gloire que nous sommes obligés de lui rendre.

D'après cela, voyez, mes frères, quelle est la grandeur et l'importance de ce précepte. Il est inséparablement uni avec celui d'aimer Dieu; par conséquent, toutes les fois que l'Écriture nous recommande ce saint amour, elle nous recommande aussi le rapport de nos actions à l'Être suprême; par conséquent, lorsque l'Apôtre nous dit que *sans la charité, nous ne sommes rien* (I Cor., XIII, 2), que sans elle les vertus les plus héroïques sont inutiles, que sans elle les profusions même les plus abondantes envers les pauvres ne sont d'aucun mérite, c'est comme s'il nous disait que toutes ces actions deviennent inutiles, si elles ne sont rapportées à Dieu par Jésus-Christ.

Ainsi l'ont entendu tous les Pères de l'Eglise; ainsi l'a surtout enseigné ce saint docteur que l'Eglise a toujours regardé comme l'interprète le plus fidèle de ses sentiments, le docteur de la grâce et de la charité, le grand saint Augustin. Quelle vérité nous est plus souvent répétée, plus fortement inculquée dans ses ouvrages, que

celle qui fait la matière de cette instruction? Combien de fois ne nous dit-il pas que tout ce qui se fait, sans être rapporté à la charité, n'est pas fait comme il doit l'être, quelque conforme qu'il puisse d'ailleurs paraître avec la règle: *Quod ita fit ut non referatur ad charitatem, non fit quemadmodum oportet fieri*? Combien de fois ne nous dit-il pas que la charité doit être le principe de toutes nos actions; que tout ce qui vient de cette racine est bon et agréable à Dieu; qu'au contraire tout ce qui n'en vient pas ne peut être bon: *Non fructus est bonus qui de radice charitatis non surgit*? Combien de fois, enfin, ne nous assure-t-il pas que toute action qui n'est pas produite par l'amour de Dieu ne peut être méritoire, et ne peut même être appelée une bonne action: *Ubi non est dilectio, nullum bonum opus imputatur, nec recte bonum opus dicitur*? Ainsi pensait ce saint docteur, l'oracle de l'Eglise catholique; ainsi ont pensé dans tous les siècles, les théologiens et les Pères que Dieu a suscités pour nous éclairer, et conserver parmi nous la tradition de la saine doctrine. Telle est en particulier celle de saint Thomas, l'ange de l'école et le guide des théologiens. Avec quelle force ne s'élève-t-il pas contre ceux qui ne voient qu'un simple conseil dans les paroles de l'Apôtre, qui nous prescrivent de faire toutes nos actions dans la charité? Avec quelle précision ne nous dit-il pas que nous ne pouvons accomplir le précepte indispensable de la charité, sans rapporter à Dieu toutes nos actions? *Præceptum charitatis implere homo non potest, nisi etiam omnia referantur in Deum*. Une doctrine si constamment, si universellement enseignée, une doctrine si manifestement fondée sur l'Écriture et sur les principes de la droite raison, pourrait-elle jamais devenir étrangère à l'Eglise de Jésus-Christ? Non, mon Dieu, vous ne le permettrez pas: elle pourra y être obscurcie, combattue, blasphémée; mais elle y aura toujours de généreux défenseurs; elle sera toujours enseignée à la face de l'univers; elle triomphera enfin de l'erreur qui ose l'attaquer.

Mais peut-être me reprochez-vous, mes frères, d'insister trop longtemps sur une vérité dont vous êtes intimement convaincus; peut-être avez-vous peine à vous persuader qu'il y ait dans l'Eglise des hommes assez aveugles pour la combattre. Plût à Dieu que nous puissions aussi nous la dissimuler! mais, quoi qu'il en soit, il est temps de vous expliquer en quoi consiste ce rapport à Dieu, dont je viens de démontrer la nécessité.

II. Or, il y a, à cet égard, mes frères, deux fausses idées que nous devons également rejeter: la première serait celle qui nous persuaderait que nous ne pouvons accomplir le précepte, sans faire à chaque instant de notre vie, un acte formel de rapport à Dieu: l'autre, plus commune sans doute et plus dangereuse, est celle qui persuade à un grand nombre de chrétiens,

que pour rapporter à Dieu leurs actions, il leur suffit de les lui offrir, et de lui dire de temps en temps que c'est pour lui qu'ils agissent. Je m'explique.

Lorsque nous parlons de la nécessité de rapporter à Dieu toutes nos actions, il est des personnes qui nous demandent s'il faut donc penser continuellement à Dieu, s'il faut à chaque instant lui renouveler l'oblation que nous lui faisons de nous-mêmes, et la protestation de n'agir que pour lui. Non, mes frères : une attention si persévérante, une élévation si soutenue de notre âme vers Dieu ne nous est pas possible, et par conséquent elle ne nous est pas commandée. Les bornes de notre intelligence sont trop étroites, nous sommes trop distraits par les objets extérieurs, nous sommes trop dominés par les sens, pour nous occuper sans cesse de l'Etre suprême. Ce sera dans le ciel, qu'environnés de ses lumières, enivrés de ses délices, consommés et absorbés, pour ainsi dire, en lui par la perfection de la charité, nous serons incapables de penser à d'autres objets qu'à lui. Mais dans cet exil nous ne pouvons jouir de ce bonheur ; et sans lui dire sans cesse que nous l'aimons, il suffit que son amour soit en effet le principe universel de nos actions. C'est ainsi, mes frères, qu'agissent sur nous les affections dominantes de notre cœur. Nous les suivons, pour ainsi dire, sans nous en apercevoir ; elles influent sur toutes nos actions et sur toutes nos démarches, et tout l'ensemble de notre vie en porte l'empreinte et le caractère ; mais notre esprit n'en est pas toujours formellement occupé. Un avaro ne se dit pas sans cesse qu'il faut travailler à amasser les richesses de ce monde, et cependant toutes ses vues, toutes ses actions tendent à cet unique but : on reconnaît dans tous ses discours, dans toutes ses entreprises, la passion qui le domine et le penchant qui l'entraîne. Or, c'est ainsi, mes frères, que nous devons rapporter à Dieu toutes nos actions : établissons solidement son amour dans nos cœurs ; que ce saint amour en soit, pour ainsi dire, la passion dominante. Ayons l'intention droite et sincère de n'agir que pour lui plaire ; prenons-en fortement la résolution ; renouvelons-la toutes les fois que l'occasion s'en présente ; opposons-la aux tentations qui s'efforcent de nous détourner de notre fin dernière : voilà ce que les théologiens appellent un rapport virtuel de nos actions à Dieu ; ce rapport est, selon eux, aussi suffisant que nécessaire, et il subsiste en nous, tant qu'il n'est désavoué par aucune action dont la créature soit la fin dernière.

Qu'il me soit permis, mes frères, d'éclaircir ce point de morale par une comparaison dont vous sentirez aisément toute la justesse. Je l'emploie d'autant plus volontiers, qu'elle est tirée d'une instruction de notre illustre prélat. Un homme, nous dit-il, a une affaire importante qui l'appelle hors du lieu de sa demeure ; il n'est pas nécessaire

qu'à chaque pas qu'il fait il pense au lieu où il va : c'est assez qu'il suive le droit chemin, sans s'arrêter ou se détourner. Chacun de ses pas se fait, comme le premier, en vertu du dessein qu'il a d'abord formé. Mais autant de fois que le besoin de prendre de la nourriture ou du repos l'oblige de s'arrêter, et plus encore, s'il se présente sur son chemin des objets amusants, ou des amis qui le sollicitent à se détourner du droit chemin, il est nécessaire que ce voyageur se rappelle le souvenir du lieu où il veut aller, et s'affermisse dans le dessein d'y arriver ; autrement, s'il cédait aux charmes qui l'attirent, sa course serait retardée ; peut-être même en viendrait-il jusqu'à perdre entièrement de vue le terme de son voyage. C'est là l'image de ce que doit faire un chrétien dans le voyage de cette vie. Il suffit, absolument parlant, que ses actions soient rapportées à Dieu, en vertu du premier mouvement du saint amour qui n'a point été révoqué par un retour de la volonté vers les créatures. Mais parce que tout conspire à lui faire oublier la fin dernière à laquelle il doit tendre, et à l'arrêter sur lui-même et sur les objets de la cupidité, il est obligé de résister à cette impression par de fréquents retours vers Dieu, et par une intention expresse de vivre et d'agir pour sa gloire.

Or, pour entretenir ce feu sacré de l'amour divin, qui doit toujours brûler sur l'autel de notre cœur, il est nécessaire, et c'est une obligation indispensable, d'élever souvent notre âme vers Dieu, par de bonnes pensées et de saintes affections, par des actes de foi, de confiance, de louanges, de reconnaissance. Ainsi parle ce grand évêque, dans un ouvrage destiné à votre instruction, et qui perpétuera à jamais la gloire de son épiscopat.

Mais si c'est une erreur de croire qu'il faille à chaque instant renouveler, par des actes formels, le rapport de nos actions à Dieu, c'en est une bien plus dangereuse encore de croire qu'il suffise, pour accomplir ce précepte, de lui offrir nos actions par quelques formules de prières souvent démenties par les actions mêmes. Non, mes frères, il ne suffit pas de dire à Dieu, au commencement de la journée, de lui répéter même de temps en temps que vous lui donnez votre cœur, que vous lui offrez vos actions, que c'est pour lui que vous voulez agir. Ce n'est point de paroles que nous devons l'aimer, c'est en effet et en vérité, *Opere et veritate*. En vain lui offrez-vous votre cœur, s'il est dominé par la cupidité ; en vain prétendez-vous lui rapporter, lui consacrer vos actions, si elles sont en elles-mêmes contraires à la sainteté de sa loi, ou si la vanité, l'amour-propre en sont le principe. Celui qui sonde les cœurs et les reins sait bien distinguer les motifs qui vous font agir d'avec ceux que vous osez exprimer ; et il rejette une offrande qui n'est pas digne de lui.

Or combien y a-t-il de chrétiens qui sa

font illusion sur cet objet important ! Vous vous feriez un scrupule de ne pas consacrer à Dieu les prémices de la journée ; vous lui offrez, dès votre réveil, vos actions, vos paroles, vos pensées : c'est là, mes frères, une pratique à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, et que nous vous recommandons de toutes nos forces. Mais, hélas ! ne rétractez-vous pas, pour ainsi dire, dans l'instant même, l'oblation que vous avez faite ? Cette journée que vous avez offerte au Seigneur, vous la passez dans l'inaction, dans des amusements frivoles et dangereux. Est-ce donc pour la gloire de Dieu que vous passez tant de temps à vous parer et à relever, par toutes les inventions de l'art, de frivoles agréments ? Est-ce pour sa gloire que vous passez au jeu, ou dans des visites et des conversations inutiles, un temps que vous devriez donner à des exercices de piété, aux soins de votre domestique, à l'éducation de vos enfants ? Est-ce en conséquence de l'oblation que vous avez faite à Dieu de toutes vos actions que vous assistez à ces spectacles ou à ces autres assemblées profanes, dans lesquelles vous trouvez tant de pièges et tant d'occasions presque inévitables d'offenser le Seigneur ? Pourriez-vous, sans insulte et sans blasphème, lui offrir de telles actions ?

Vous prétendez obéir aux préceptes de l'Apôtre, qui vous ordonne d'avoir en vue la gloire de Dieu, même dans le boire et le manger, parce que, peut-être, vous offrez à Dieu ces actions, que vous les commencez par la prière, que vous les terminez par l'action de grâce. Mais si dans vos repas vous avez plus d'égard à la sensualité qu'au besoin, si le luxe et la profusion les accompagnent, si vous oubliez les règles de la modestie et de la tempérance chrétienne, n'est-il pas évident que vous ne vous y conduisez pas, en effet, par le désir de plaire à Dieu, puisque au contraire vous y violez les lois qu'il vous a prescrites ?

De même, mes frères, dans des actions bonnes en elles-mêmes, dans les services, par exemple, que vous rendez au prochain ; dans les aumônes que vous répandez sur les pauvres, vous protestez que c'est pour Dieu que vous agissez, et que sa gloire est la fin dernière que vous vous proposez. Mais si dans ces bonnes œuvres vous cherchez les regards et l'estime des hommes ; si vous préférez celles qui ont plus d'éclat à celles qui seraient en effet plus utiles et plus dans l'ordre de la charité ; si l'ingratitude de ceux que vous soulagez arrête le cours de vos libéralités et de vos bienfaits, n'est-il pas évident que vous rétractez la prétendue offrande que vous avez faite à Dieu, et que vous n'avez pour fin principale que votre gloire et votre propre satisfaction ?

Ne croyez donc pas qu'il suffise de dire à Dieu que vous voulez agir pour lui, pour que vos actions lui soient effectivement rapportées. Pour justifier à cet égard la pureté de vos intentions, il faut que ce soit véritablement la charité qui vous inspire ; il faut

que vous vous contentiez d'avoir Dieu pour témoin et pour rémunérateur ; il faut que vous préféreriez aux œuvres qui seraient plus agréables ou plus glorieuses pour vous, celles dans lesquelles Dieu sera plus glorifié ; il faut enfin que vous écartiez avec soin de toute votre conduite tout ce qui peut déplaire à cet Être suprême : sans cela, mes frères, vos œuvres se trouvent en contradiction avec vos paroles, vous ressemblez à ces Juifs qui fléchissaient le genou devant Jésus-Christ, qui le traitaient de prophète et de roi des Juifs, et qui lui faisaient en même temps les outrages les plus sanglants. En un mot, la protestation que vous avez faite, d'agir pour Dieu et pour sa gloire, n'est que mensonge, illusion, hypocrisie : c'est, pour me servir encore des expressions de notre illustre évêque, un compliment dérisoire que vous faites à Dieu ; et vous vous engagez par une promesse que vous ne tenez pas.

Quelles sont donc, encore une fois, les actions que nous rapportons véritablement à Dieu ? Ce sont celles dont l'amour de Dieu est le principe, dont sa volonté est la règle, dont sa gloire est la fin. Ce sont celles qui sont faites au nom de Jésus-Christ, dans son esprit, en union avec ses mérites, et de telle manière enfin qu'elles puissent être par lui offertes au Père, et favorablement reçues du Père. Ce sont là les seules œuvres que la religion puisse reconnaître pour bonnes ; ce sont là les œuvres que nous devons pratiquer, si nous voulons éviter la malédiction terrible que Jésus-Christ prononce dans l'Evangile de ce jour, lorsqu'il dit que *tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.* (Luc., III, 9.) Remarquez ces paroles, mes frères : Pour être digne des flammes éternelles de l'enfer, il n'est pas nécessaire de commettre de grands crimes et des actions visiblement mauvaises, il suffit de n'en pas faire de bonnes. Souvenez-vous qu'il n'y a de bonnes actions que celles qui sont rapportées à Dieu par la charité. Que la grâce de Jésus-Christ produise en vous, mes frères, de telles actions, qu'elle vous y fasse persévérer tous les jours de votre vie, et qu'elle vous conduise ainsi à la récompense éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

XX.

Sur l'Épître du huitième dimanche après la Pentecôte.

CARACTÈRES DE L'AMOUR DE DIEU.

L'Apôtre nous expose, mes frères, dans l'épître de ce jour, et les titres les plus glorieux et les devoirs les plus essentiels du christianisme. Qu'il est avantageux pour nous de n'être plus sous le dur esclavage qui avait été imposé à nos pères ; de n'être plus soumis à ce joug de la loi qu'ils n'ont pu porter, et qui nous eût sans doute accablés nous-mêmes ; et d'avoir reçu, au lieu de l'esprit de crainte qui les faisait trembler en la présence du Seigneur celui de l'adoption

des enfants qui nous donne la confiance de l'invoquer comme notre Père ! Heureux, mes frères, et mille fois heureux ceux à qui l'esprit de Dieu rend lui-même le témoignage qu'ils sont véritablement enfants de Dieu ! Nous le sommes tous devenus par le baptême ; nous avons tous reçu le caractère sacré de l'adoption ; mais nous pourrions l'être par le caractère ineffaçable qui nous a été imprimé, et ne l'être plus par la disposition de nos cœurs. Car, dit l'Apôtre, les enfants de Dieu sont ceux qui sont animés de son esprit : *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.* (Rom., IX, 8.) Entrons donc dans le fond de notre cœur, consultons l'esprit de Dieu avec une humble docilité, et voyons s'il nous rendra le témoignage que nous sommes véritablement enfants de Dieu, c'est-à-dire voyons, mes frères, si l'amour de Dieu domine dans notre cœur, et si, dans toutes nos actions, nous sommes animés de cet esprit d'amour et de charité qui distingue les enfants des esclaves, et qui est le caractère propre de la nouvelle alliance. Il n'est point, mes frères, d'examen plus intéressant que celui-là : notre salut éternel en dépend.

Or, quelque impénétrable que soit notre cœur, et quoique, suivant le Sage (*Eccle.*, IX, 1), nous ne sachions jamais parfaitement si nous sommes dignes d'amour ou de haine, il y a cependant, mes frères, des marques sûres qui peuvent nous conduire à cette connaissance de nous-mêmes. L'amour que nous avons pour Dieu ne diffère de celui que nous avons pour les hommes que par le principe qui le produit et l'objet vers lequel il se porte ; du reste, il est de la même nature ; il est soumis aux mêmes lois, il doit produire les mêmes effets. C'est aimer Dieu comme il doit être aimé que d'avoir pour lui les sentiments d'un fils envers son père, d'une épouse envers son époux : le dirai-je, enfin ? oui, la bonté de Dieu m'y autorise, d'un ami envers son ami. N'allons donc pas chercher, hors de nous-mêmes la règle qui doit nous faire juger de notre amour pour Dieu : elle est dans le fond même de notre cœur ; et il suffit d'appliquer à ce saint amour les caractères de celui que nous avons pour les personnes qui nous sont les plus chères. Or, à quoi connaissez-vous mes frères, que vous aimez un père, un époux, un ami ? C'est à l'attention que vous avez de ne rien faire qui puisse lui déplaire, au plaisir que vous trouvez à vous entretenir de lui et avec lui ; au vif intérêt que vous prenez à ce qui concerne sa gloire ; au désir ardent que vous avez de vous réunir avec lui, lorsque vous en êtes séparés. Voilà ce qui caractérise la tendre amitié, la douce union des cœurs ; et voilà, mes frères, ce qui doit caractériser votre amour pour Dieu, voilà ce qu'il faut que vous trouviez en vous-mêmes, pour être assurés d'être animés par l'esprit d'adoption.

I. Premièrement, une attention exacte à accomplir toutes ses volontés, à ne rien faire qui puisse lui déplaire ; c'est là le pre-

mier caractère du véritable amour ; et sans cette fidélité, les plus douces effusions du cœur, l'attendrissement le plus sensible que nous éprouverions au dedans de nous-mêmes, ne serait qu'une dangereuse illusion. Il y a, mes frères, entre l'amour de Dieu et les autres commandements du Seigneur une relation essentielle, et qui en rend l'observation absolument inséparable. En vain garderait-on avec l'exactitude la plus scrupuleuse tous les préceptes de la loi ; en vain ferait-on des actes héroïques de vertu ; en vain livrerait-on son corps aux flammes : si toutes ces actions ne sont pas faites pour Dieu, si ce n'est pas la charité qui les anime, elles sont inutiles, selon la doctrine de l'Apôtre : *Nihil mihi prodest.* (I Cor., XIII, 3.) Mais, d'un autre côté, en vain se flatterait-on d'avoir cette charité et d'aimer le Seigneur, si cet amour ne se manifestait par les œuvres, et s'il ne nous rendait exacts observateurs du reste de la loi. Si Jésus-Christ nous dit que celui qui ne l'aime pas n'observe pas les commandements, parce qu'il en viole le premier et le plus essentiel, et qu'il n'accomplit les autres que par des motifs illégitimes ou insuffisants : *Qui non diligit me, sermones meos non servat* (Joan., XIV, 14) ; il nous dit aussi que celui-là seul l'aime comme il veut être aimé, qui obéit en tout à sa volonté : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* (*Ibid.*, 23). Une exactitude inviolable dans le service du Seigneur est donc le premier fondement de la confiance que nous avons d'être animés de son amour.

Mais pour avoir légitimement cette confiance, ne croyez pas, mes frères, qu'il suffise d'éviter ces fautes qui donnent la mort à l'âme, et qui la tuent, pour ainsi dire, d'un seul coup, selon l'expression de saint Augustin. Telle est l'illusion funeste de la plus grande partie des chrétiens, et de ceux même qui ont quelques sentiments de piété et de religion : ils ne sont effrayés que des grands crimes ; ils ne redoutent que les péchés qui les rendent dignes de l'enfer ; ils marchent, pour ainsi dire, toujours la sonde à la main, pour examiner jusqu'où ils peuvent aller dans la carrière du vice, sans s'y abîmer entièrement ; ils ne s'arrêtent que sur le bord du précipice. De là tant de chicanes et de mauvaises subtilités dans l'interprétation de la loi de Dieu, tant de manières honteuses d'en éluder la sainte sévérité, tant de questions indiscretes pour savoir si une faute est mortelle ou si elle n'est que vénielle ; de là enfin tant de décisions hasardées, dans lesquelles l'intérêt des passions a été plus consulté que celui de Dieu. Ah ! mes frères, que vous importe de savoir jusqu'où va l'énormité d'une faute ? Ne suffit-il pas que vous sachiez que c'en est une et qu'elle déplaît à votre Père, à votre maître, à votre Dieu ? Est-ce ainsi que vous vous conduisez envers votre père, selon la chair, ou envers un ami auquel vous êtes attachés par les liens de la reconnaissance ? Vous permettez-vous à son égard

tout ce qui n'est pas un outrage sanglant? Vous permettez-vous des railleries, des discours qui lui déplairont, qui pourront le refroidir envers vous, mais qui ne le porteront pas jusqu'à rompre entièrement avec vous, jusqu'à vous chasser de sa maison et vous priver de son héritage? Que penseriez-vous d'un fils qui tiendrait envers son père une pareille conduite? Ne vous paraîtrait-il pas un fils dénaturé, un monstre d'ingratitude? Or c'est là, mes frères, une image trop fidèle de ce que vous êtes vous-mêmes à l'égard de ce Dieu. Vous-mêmes qui vous glorifiez d'être chrétiens, de respecter la religion, de vivre loin du crime; vous qui ne vous permettriez pas une action que vous sauriez être un péché mortel, et qui avez, comme l'eau, une multitude de péchés qui vous paraissent moins considérables; vous qui n'êtes effrayés ni d'un mensonge, ni d'une médisance qui vous semble légère, ni d'un acte de sensualité ou d'immodestie, ni enfin de tout ce qui ne vous paraît pas une faute mortelle; vous êtes semblables à ce fils qui se permettrait contre son père tout ce qui ne serait pas capable de le faire déshériter. Ah! mes frères, que le véritable amour est bien plus exact et bien plus délicat! La faute la plus légère lui paraît odieuse; il porte jusqu'au scrupule la crainte de déplaire et d'offenser. S'il est échappé à sa vigilance une parole, un geste qui puisse déplaire; s'il a manqué, par inadvertance, à quelque'un des devoirs qu'impose l'amitié, le respect, la reconnaissance, il en est véritablement affligé, il s'efforce d'en obtenir le pardon par un redoublement d'attention et de vigilance. Voilà, mes frères, ce que vous faites tous les jours à l'égard des personnes que vous aimez véritablement; voilà ce que vous feriez à l'égard de Dieu, si votre amour pour lui était égal à celui que vous avez pour les créatures. Que faut-il donc penser lorsqu'on vous voit commettre avec tant de facilité, et je ne dis pas par légèreté, par inadvertance, car c'est un malheur inévitable aux plus justes même; mais avec une volonté pleine et déterminée des fautes que vous croyez vénielles? Rien autre chose, mes frères, sinon que vous n'aimez point véritablement le Seigneur, puisque vous comptez pour rien le malheur de lui déplaire; rien autre chose, sinon que c'est plutôt par la crainte des peines, que par l'amour de la justice, que vous évitez même les fautes les plus considérables, et que vous n'êtes pas véritablement poussés et animés de l'esprit de Dieu, puisque vous ne craignez point de le contrister par cette multitude de fautes prétendues légères. Efforcez-vous donc, mes frères, de témoigner à Dieu votre amour par une exacte fidélité; éloignez-vous non-seulement de ce qui est un mal visible, mais de tout ce qui en a l'apparence. Ce désir sincère de plaire à Dieu dans toutes vos actions, cette crainte de l'offenser, même dans les choses les plus légères, est le premier caractère que doit avoir votre amour pour lui.

II. Le même principe qui vous rend exacts observateurs de ses lois doit aussi, mes frères, vous inspirer un zèle ardent pour sa gloire, et la douleur la plus vive à la vue des péchés qui l'offensent. En effet, nous savons que le péché lui déplaît, qu'il le déshonore, qu'il attaque ses divins attributs, qu'il outrage sa suprême majesté. Nous savons qu'il le hait souverainement, et que cette haine lui est aussi essentielle que l'amour qu'il a pour lui-même et pour ses propres perfections. Pouvons-nous donc ne pas le haïr nous-mêmes partout où nous le trouvons? Pouvons-nous ne pas nous opposer avec zèle à ce déluge d'iniquités qui se répand sur la terre? Pouvons-nous enfin, si nous aimons le Seigneur, ne pas nous nourrir des larmes les plus amères, lorsque nous entendons les impies nous demander chaque jour où est notre Dieu? lorsque nous voyons la justice et la bonté de cet Etre suprême également méconnues, sa providence attaquée, ses miracles traités de fables et de prestiges, ses bienfaits oubliés, ses mystères tournés en dérision, ses temples profanés, son culte anéanti? C'est encore là, mes frères, un des effets les plus sensibles d'une amitié sincère; c'est là ce que nous éprouvons tous les jours à l'égard des personnes qui nous sont chères. Unis avec elles de sentiment, d'inclination, d'intérêt, leur gloire devient, pour ainsi dire, la nôtre; tout ce qui les attaque nous blesse et nous offense, et nous avons besoin de toute notre modération, pour ne pas épouser toutes leurs querelles, et ne pas traiter en ennemis ceux qui osent en notre présence se déclarer contre elles. L'amour de Dieu ne devrait-il pas produire en nous le même zèle?

O mon Dieu! s'écriait le Prophète, je hais tous ceux qui vous haïssent; la vue de vos ennemis me fait sécher d'indignation: *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam. (Psal. CXXXVIII, 21.)* Je les hais d'une haine parfaite, et ils sont devenus mes propres ennemis: *Perfecto odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi. (Ibid., 22.)* Quelle est, mes frères, cette haine parfaite dont parle le Prophète? Une haine qui n'est produite que par la charité; une haine semblable à celle que Dieu lui-même a pour le péché, c'est-à-dire qui a pour objet le péché même et non pas le pécheur: car, mes frères, si le péché est digne de toute notre haine et de toute notre colère, les pécheurs ne sont dignes que de notre compassion et de nos larmes. Nous devons nous affliger de leurs iniquités, et parce qu'elles offensent le Seigneur, et parce qu'ils se perdent eux-mêmes. Mais quelque compassion, quelque amour que nous conservions pour eux dans le fond de nos cœurs, la vue de leurs désordres doit être pour nous un spectacle odieux; leur société doit nous être insupportable, tant qu'ils continuent d'être les ennemis de notre Dieu. Captifs au milieu de Babylone, nous ne pourrions, sans nous rendre complices de ses iniquités, nous plaire au mi-

lieu de ses assemblées profanes, prendra part à ses vains plaisirs, à ses joies insensées, à ses fêtes sacrilèges. Nous devons aimer tous les hommes; quelque méchants qu'ils soient, ils sont toujours nos frères, et le Seigneur peut faire des vases de miséricorde de ceux même qui nous paraissent aujourd'hui des vases de colère; mais nous ne devons avoir de liaison, de société particulière qu'avec ceux qui aiment le Seigneur, et dont les discours, les exemples peuvent nous exciter de plus en plus à l'aimer. C'est la charité, c'est l'amour de Dieu qui doit présider au choix que nous faisons de nos amis. Je hais, dit encore le Prophète, je hais les assemblées des méchants : *Odivi ecclesiam malignantium. (Psal. XXV, 5.)* Les prévaricateurs de la loi de mon Dieu sont pour moi des objets d'indignation et de colère : *Facientes prævaricationes odivi. (Psal. C, 3.)* Un cœur pervers et corrompu ne sera jamais l'objet de mon attachement : *Non adhæsit mihi cor prarum. (Ibid., 4.)* Celui dont la langue meurtrière lance en secret contre le prochain ses traits envenimés; l'homme altier et superbe qui, dans son orgueil insensé, ose s'élever contre Dieu même; l'avare, dont le cœur insatiable n'a de sentiments que pour des biens frivoles et périssables, ne s'assiéra point à ma table; celui dont la bouche ne s'ouvre que pour l'iniquité et le blasphème ne paraîtra point devant moi. Qu'ils fassent, si l'on veut, par leur enjouement, les délices d'une société profane; qu'ils aient d'ailleurs toutes les qualités de l'esprit et du cœur que le monde estime : ils sont les ennemis de mon Dieu; ils parlent un langage qui n'est point celui de ses enfants; ils débitent des maximes que la religion réproûve : c'en est assez pour moi; jamais je n'aurai de liaison avec eux. Mais je verrai avec joie, avec complaisance ce petit nombre de justes qui sont demeurés fidèles au Seigneur : *Oculi mei ad fideles terræ. (Ibid., 6.)* Ce sera avec eux que je formerai les liens d'une société d'autant plus douce, qu'elle sera plus innocente et plus chrétienne. Je m'unirai avec eux pour maintenir la pureté du culte du Seigneur, et pour opposer la digue de l'exemple au torrent de l'iniquité. Mes vœux les plus ardents seront de voir le Seigneur servi et adoré, comme il mérite de l'être; de voir disparaître, du milieu de son Eglise, les crimes qui la déshonorent. Voilà, mes frères, le langage du zèle inspiré par la charité. Dites-moi quelle impression font sur vous les crimes qui inondent la terre; dites-moi quelles sont les sociétés dans lesquelles vous aimez à vous trouver, et je vous dirai moi-même de quel esprit vous êtes animés. Si vous ne voyez qu'avec indifférence les scandales du monde; si les outrages que le Seigneur y reçoit tous les jours ne vous touchent point; si, contents de ne pas ressembler aux hommes corrompus dont vous êtes environnés, vous vous plaisez encore au milieu d'eux; si leur langage, leurs mœurs ne vous paraissent point insupportables, vous n'aimez point le Sei-

gneur, et ce n'est pas son esprit qui vous anime.

III. Mais si je vous vois préférer la société des véritables fidèles à celle de ces hommes pervers; si vous aimez à entendre parler dignement de Dieu, de ses bienfaits, de ses grandeurs; alors, mes frères, je suis porté à croire que vous l'aimez. L'amour n'a point de caractère plus sensible que le plaisir que nous trouvons à parler de l'objet aimé, de nous entretenir de lui et avec lui. J'en appelle ici à tous ceux à qui Dieu a donné une âme tendre et susceptible d'attachement. J'en appelle au témoignage d'un enfant bien né, d'une épouse fidèle. Ont-ils un plus grand plaisir que d'entendre parler de celui qui est l'objet de leur amour? trouvent-ils autre chose que du dégoût et de l'ennui partout où ils ne le voient point, où ils n'entendent point sa voix, où ils ne trouvent rien qui puisse leur rappeler son souvenir? C'est ainsi, mes frères, que nous devons être affectés pour le Seigneur notre Dieu; et c'est ainsi que sont véritablement affectés tous ceux qui sont sincèrement pénétrés de son amour. Voilà ce qui les rend si indifférents pour tout ce qui se dit et se fait dans le monde. Voilà ce qui fait qu'ils prennent si peu de goût et d'intérêt aux conversations des mondains. Ce qui en est l'objet ordinaire leur est absolument étranger : on y parle des plaisirs et des grandeurs de ce monde; et ces plaisirs, ces grandeurs ne sont pour eux que des abominations ou des vanités : on y parle des intérêts qui divisent les princes, de leurs sanglantes querelles, de leurs exploits meurtriers; et ils ne savent que gémir sur ces funestes effets de la cupidité des hommes : on y parle des événements, qui changent la face des cours, des royaumes, des empires; et ils ne voient dans toutes ces révolutions, ou que l'affreux tableau des passions humaines, ou que la main puissante d'un Dieu qui se joue de la sagesse des hommes, qui les élève et les abaisse selon sa volonté, qui les brise comme des vases d'argile; et tandis que les mondains se passionnent sur ces événements, un chrétien n'en tire d'autre conséquence, sinon qu'il est bien insensé de s'attacher à la figure passagère de ce monde, et de poursuivre le vain fantôme de bonheur qu'il fait briller à nos yeux; il est muet, froid, insensible à tous ces discours. Mais parlez-lui de son Dieu, de sa religion, des gains ou des pertes de son Eglise; alors son cœur se dilate, il s'enflamme; la charité dont il est rempli déborde, pour ainsi dire, par ces discours; il parle avec action, avec feu du seul objet qui lui paraisse grand et intéressant. Il en est, mes frères, de ses études et de ses lectures, comme de ses entretiens. Rien ne lui paraît digne de son application que ce qui le mène à Dieu. Les livres les plus savants, les ouvrages les plus polis ne sont rien pour lui, s'ils ne lui parlent de Dieu, s'ils ne contiennent sa divine parole, ou s'ils ne sont destinés à l'expliquer et à la

développer. Il dit avec le Prophète : O mon Dieu, les pécheurs m'ont raconté leurs fables et leurs mensonges, ils les ont revêtus de tout l'éclat de la vanité; mais qu'il s'en faut qu'ils les aient rendus comparables à votre loi ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Psal. CXVIII, 85.)

Mais s'il est si doux à un homme pénétré de l'amour de Dieu d'entendre parler de lui, de lire ou de méditer sa sainte parole, de s'entretenir de lui; quels plaisirs ineffables ne trouve-t-il pas à s'entretenir avec lui dans la prière, à lui exposer les besoins, à lui parler de son amour, à répandre son cœur devant lui ? C'est là, mes frères, le caractère particulier que l'Apôtre donne à l'amour de Dieu, dans l'Épître même que j'entreprends de vous expliquer. Nous avons reçu, dit-il, l'esprit d'adoption par lequel nous crions : mon Père, mon Père ! *In quo clamamus Abba (Pater).* (Rom., VIII, 15.) C'est donc à ces traits qu'on reconnaît les véritables enfants de Dieu; c'est, dis-je, à la tendre confiance avec laquelle ils l'invoquent, et au plaisir qu'ils trouvent à l'invoquer ainsi. Un homme qui aime le Seigneur n'a pas besoin d'être excité à la prière, il ne la regarde point comme un devoir pénible et incommode; il la regarde au contraire, comme un exercice aussi doux qu'il est nécessaire. Il se croit heureux de pouvoir s'entretenir avec son Dieu, qui est en même temps pour lui le plus tendre de tous les pères; il n'est affligé que quand les soins inévitables de cette vie l'arrachent à cette douce occupation. C'est l'amour qui forme en nous l'humble et fervente prière; c'est lui qui y soutient notre ferveur et notre attention; et réciproquement, lorsque nous ne prions qu'avec regret, avec froideur, avec dégoût, c'est une preuve que nous n'aimons pas. Vous vous plaignez des distractions presque continuelles que vous éprouvez dans la prière, et vous en accusez la légèreté de votre esprit, la vivacité de votre imagination. Vous vous trompez, mes frères, c'est à votre cœur même que vous devez vous en prendre : s'il était animé, embrasé du feu de l'amour de Dieu, il vous fournirait les expressions les plus tendres et les plus touchantes; il vous ferait trouver un goût infini dans les paroles enflammées des psaumes et des autres cantiques de l'Eglise; il vous ferait regarder comme des moments rapides et imperceptibles les heures et les jours que vous passeriez en la présence du Seigneur; il vous ferait trouver un plaisir ineffable à méditer les grandeurs de Dieu, à vous rappeler le souvenir de ses bienfaits, à pleurer même à ses pieds vos infidélités passées. Car, mes frères, les larmes, que l'amour et la componction font répandre à un homme véritablement touché de Dieu, sont plus douces et plus agréables, dit saint Augustin, qui l'avait bien éprouvé, que les ris insensés dont les théâtres retentissent.

IV. Je sais, mes frères, que tant que nous sommes en cette misérable vie, nous ne

pouvons entretenir avec Dieu ce tendre commerce qui ferait notre bonheur. Je sais que l'impression des sens et le dérèglement de notre imagination nous détournent de la prière; que le poids de ce corps terrestre affaisse notre âme et l'empêche de s'élever vers Dieu avec cette vivacité que le saint amour devrait nous inspirer. Mais que faut-il en conclure, sinon que nous devons donc désirer avec ardeur d'être délivrés de ce poids incommode, d'être dégagés des liens qui nous attachent à la terre, et d'être enfin réunis avec Dieu dans le séjour heureux de l'immortalité, où nous le verrons sans ombre et sans nuage, où nous le louerons sans fatigue et sans ennui, où nous l'aimerons sans partage et de toute la capacité de notre cœur ? Oui, mes frères, ce saint désir est un des caractères les plus sensibles de l'amour de Dieu. Un enfant qu'un long exil, une dure captivité a tenu longtemps éloigné du meilleur de tous les pères, qui s'est vu mille fois exposé au danger de le perdre pour toujours et de ne plus le revoir, peut-il ne pas désirer avec ardeur le jour heureux où il se retrouvera entre ses bras, à portée d'en recevoir et de lui prodiguer les caresses les plus tendres ? Ah ! si nous avons reçu au moins les prémices de l'esprit de Dieu, pouvons-nous ne pas gémir, à l'exemple de l'Apôtre, d'être si longtemps éloignés de lui; pouvons-nous ne pas désirer de voir dissoudre cette maison de boue, de sortir de ce corps mortel et de jouir de la présence du Seigneur ? Malheureux que nous sommes ! pourquoi notre exil est-il si longtemps prolongé, pourquoi sommes-nous si longtemps éloignés de ce Dieu seul digne de notre amour ? pourquoi ne voyons-nous pas promptement dissiper les ténèbres qui le dérobent à notre vue, et qui nous empêchent de rassasier nos désirs par la contemplation parfaite de sa suprême beauté ? O jour heureux, puissions-nous le hâter par la vivacité de nos désirs ! ô jour éternel, que tu tardes à nous éclairer, et que tes retards sont à charge à notre amour ! Voilà mes frères, les expressions que l'Eglise emprunte des saintes Ecritures et qu'elle met souvent dans notre bouche. Avez-vous dans le cœur les sentiments qu'elles expriment ? désirez-vous sincèrement le jour du Seigneur ? verriez-vous avec joie les portes de votre prison s'ouvrir, et approcher le moment heureux de votre délivrance ? C'est sans doute la charité, l'amour de Dieu qui produit en vous ce sentiment. Mais si vous êtes attachés à la terre, si vous aimez votre exil, si vous désirez de le voir prolongé, si vous ne désirez pas enfin d'être réunis avec le Seigneur, avec quelle confiance pouvez-vous dire que vous l'aimez ?

Tels sont, mes frères, les caractères par lesquels nous pouvons nous assurer d'être animés par l'esprit d'adoption, et d'être véritablement enfants de Dieu. Heureux ceux qui joignent à ces caractères celui dont nous parle l'Apôtre, lorsqu'il nous dit, à la fin de

cette Epître, que la condition essentielle sans laquelle nous ne pouvons être les cohéritiers de Jésus-Christ, c'est de participer à ses souffrances: *Cohæredes Christi, si tamen compatimur ut et glorificemur.* (Rom., VIII, 17.) Remarquez, mes frères, la liaison que l'Apôtre a mise entre toutes ces vérités, entre la nécessité d'être animés de l'esprit de Dieu, et celle de porter le sceau et le caractère de la croix de Jésus-Christ. En vain, en vous examinant sous les yeux du Seigneur, retrouveriez-vous dans votre cœur tous les caractères de l'esprit d'adoption; vous auriez lieu de craindre de vous faire illusion à vous-mêmes, si vous n'y retrouviez aussi cette marque que le Seigneur imprime ordinairement à tous ses enfants, c'est-à-dire, la ressemblance avec Jésus-Christ souffrant. Oui; si vous ne vous trouviez point soumis à cette verge paternelle de laquelle il châtie ses enfants, vous auriez lieu de craindre de n'être pas de leur nombre fortuné: *Si extra disciplinam estis, cujus participes facti sunt omnes, ergo adulteri, non filii estis.* (Hebr., XII, 8.) Pauvres de Jésus-Christ, et vous tous que le Seigneur éprouve par des maladies, par des tribulations domestiques, par des peines de l'esprit et du corps, sentez tout le prix du partage qui vous est échu. Si vous aimez le Seigneur; si, au milieu de vos disgrâces, vous le servez avec fidélité; si vous êtes sensible à sa gloire, si vous vous plaisez à vous entretenir de lui et avec lui, si vous désirez avec ardeur vous réunir à lui, vos afflictions mêmes mettent le sceau à toutes les miséricordes du Seigneur; elles sont la preuve la plus certaine que vous êtes du nombre de ses enfants chéris; elles sont le gage le plus sûr de votre prédestination éternelle.

Que le Seigneur, qui a mis dans vos cœurs les prémices de l'esprit, les y augmente, mes frères, de jour en jour; qu'il vous fasse la grâce de ne pas vivre selon la chair, ce qui vous conduirait à la mort éternelle; mais plutôt de faire mourir, par l'esprit, les œuvres de la chair, et de parvenir ainsi à cette vie éternelle que je vous souhaite, etc.

XXI EXORDE.

Pour le neuvième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES SPECTACLES.

Jesus videns civitatem, flevit super illam. (Luc. XIX, 4.)

Jésus voyant la ville de Jérusalem pleura sur elle.

Ces larmes de compassion et de tendresse, que Jésus Christ répandit sur l'infidèle et malheureuse Jérusalem, devraient aussi, mes frères, couler de nos yeux, à la vue de nos villes les plus florissantes. Ce n'est pas que nous entrevoyions leur désolation et leur ruine, et que nous apercevions déjà la main vengeresse qui s'apprête à punir leurs iniquités par des fléaux temporels: non, mes frères; nous ignorons ce qui est écrit à cet égard dans les décrets éternels. Mais ce que nous ne pouvons ignorer, et ce que la foi

nous fait envisager comme un malheur infiniment plus grand que tous ceux que Jésus-Christ annonce ici à la capitale de la Judée, c'est que l'abus qu'on fait parmi nous de l'opulence et de la prospérité, le luxe qu'on y étale, la mollesse dans laquelle on vit, les plaisirs dangereux dont on s'enivre, ne peuvent avoir d'autre suite que la damnation éternelle. Qu'est-ce donc, aux yeux de la foi, qu'une ville superbe, comme celle que nous habitons, dans laquelle les grands et les riches ne sont occupés qu'à varier leurs plaisirs, et où le peuple lui-même, malgré la misère qui l'accable, ne participe que trop à ce goût universel pour la dissipation et le divertissement? C'est un amas d'hommes aveugles et insensés, qui vont gaiement se précipiter dans des abîmes effroyables, et qui font retentir de toutes parts les cris d'une joie tumultueuse pour s'étourdir sur les malheurs dont ils sont menacés, et qu'ils rendent encore par là plus inévitables. Mais ce qui me paraît singulièrement déplorable, c'est, mes frères, de voir des personnes, d'ailleurs convaincues des vérités de la religion, se couler quelquefois parmi ces troupes insensées, se montrer alternativement dans l'assemblée des fidèles qu'elles édifient par leur recueillement, et dans celle des mondains dont elles imitent le luxe et les manières; écouter avec la même attention la doctrine de vérité qui s'enseigne dans l'Eglise, et les maximes licencieuses qui se débitent au théâtre, et être ainsi tout à la fois les disciples de Jésus-Christ et ceux de Bélial.

C'est, mes frères, à de telles personnes que j'ai dessein de prouver aujourd'hui le danger des spectacles du théâtre. Car, ne croyez pas que je veuille en convaincre des hommes, ou décidés contre la religion, ou qui font une entière abstraction des vérités qu'elle nous enseigne. Non; nous n'avons point de principes communs sur lesquels nous puissions nous appuyer; et avant que de les instruire sur ce point de la morale chrétienne, il faudrait les ramener aux premiers éléments de la religion. C'est pour de tels hommes qu'on peut tolérer les spectacles, parce que leur assiduité au théâtre est peut-être ce qu'ils font de moins criminel: c'est à eux qu'on peut dire, dans le langage de l'Ecriture, que celui qui est déjà souillé se souille encore: *Qui in sordibus est sordescat adhuc.* (Apoc., XXII, 11.) Mais c'est à vous que je m'adresse, à vous qui connaissez la religion, et qui l'aimez; à vous qui aspirez aux récompenses qu'elle promet, et qui croyez pouvoir allier avec la piété l'assistance à ces spectacles profanes. C'est à vous que je veux prouver que vous ne pouvez les fréquenter, sans risquer votre salut éternel. Déposez un instant le préjugé qui vous a séduits jusqu'à ce jour, et écoutez-moi du moins avec attention et discernement.

Je n'ignore pas, mes frères, que cette instruction est superflue et comme étrangère à une partie des fidèles qui m'écoulent,

et à ceux même qui ont plus de droit à ce pain de la parole de Dieu, que je suis chargé de distribuer : mais la charité ne fait de tous les chrétiens qu'un seul corps : elle nous intéresse au bien spirituel du prochain, comme à celui qui nous est personnel ; et elle doit, par conséquent, mes frères, vous faire trouver bon que j'oublie aujourd'hui vos besoins particuliers, pour m'occuper de ceux d'un autre ordre de personnes, qui désirent connaître les véritables maximes de la religion sur ce sujet.

[Le reste de l'instruction était extrait du *Sermon sur les spectacles*, CAREME.]

XXII.

Pour le dixième dimanche après la Pentecôte.
SUR L'ORGUEIL.

Jésus-Christ nous fait connaître, mes frères, dans cet évangile, et le vice le plus odieux aux yeux du Seigneur, et la vertu la plus nécessaire pour trouver grâce devant lui ; c'est-à-dire, l'orgueil d'un côté, et l'humilité de l'autre ; l'orgueil dans la personne d'un pharisien, tout rempli de l'idée de sa propre perfection ; et l'humilité dans celle d'un publicain, convaincu de toute sa misère, qu'il expose au Seigneur avec une touchante naïveté, et qui mérite ainsi de retourner chez lui justifié, tandis que le pharisien ne fait que se souiller d'un nouveau péché.

Tel est le funeste effet de l'orgueil : il met, entre Dieu et nous, une barrière insurmontable ; il arrête le cours de ses miséricordes ; la grâce ne vient point dans un cœur tout rempli de lui-même ; il n'a point de capacité pour la recevoir et la contenir. *Dieu enfin, dit l'Écriture, résiste aux superbes ; il n'accorde sa grâce qu'aux humbles.* (Jac., IV, 6.) Ce Dieu jaloux ne voit qu'avec colère un vil insecte, un ver de terre qui ose se glorifier devant lui ; et il l'écrase, pour ainsi dire, avec indignation et avec mépris.

Mais, hélas ! ce vice si odieux est le plus commun de tous les vices ; nous l'apportons en ce monde, nous en naissons infectés. Qu'est-ce, en effet, que ce péché dont nous naissons coupables, sinon l'orgueil insensé du premier homme qui a voulu se soustraire à l'autorité de Dieu, et qui s'est flatté de lui devenir égal ? L'orgueil naît avec nous ; il nous accompagne pendant tout le cours de notre vie ; il nous suit quelquefois au delà même du tombeau. Avec quelle adresse ne se cache-t-il pas dans les replis les plus secrets de notre cœur ! Il se nourrit de nos vertus et de nos bonnes actions ; il se cache souvent sous le voile même de l'humilité ; et lorsque nous croyons en avoir triomphé, c'est alors qu'il renaît, pour ainsi dire, de ses cendres, et qu'il triomphe de nous d'une manière encore plus sûre et plus funeste pour nous.

L'orgueil est donc un ennemi que nous devons combattre sans cesse ; et quoiqu'il ne nous soit peut-être pas permis d'espérer

de le détruire entièrement, nous sommes assurés de la couronne, si nous luttons sans cesse contre lui, et si chaque jour nous nous efforçons de l'affaiblir et de l'humilier. Mais pour le combattre avec succès, il faut le connaître ; et c'est précisément à quoi notre divin Maître a destiné cette parabole. Étudions les caractères de l'orgueil dans la personne du pharisien, et voyons, mes frères, si nous ne les retrouverons pas en nous-mêmes.

L'orgueil n'est pas toujours également sensible : quelquefois il se manifeste à l'extérieur ; quelquefois aussi il demeure renfermé dans le fond de notre âme, et il n'est alors que plus dangereux. Il semble que Jésus-Christ ait voulu, dans cet évangile, nous apprendre à connaître et les signes extérieurs par lesquels il a coutume d'éclater, et les sentiments qu'il produit dans un cœur qui en est infecté. Un air altier et impérieux, une grande estime pour soi-même, un souverain mépris pour les autres, voilà ce qui, dans notre Évangile, caractérise l'orgueil.

I. Un air altier et impérieux : car ce n'est pas sans raison, mes frères, que l'Évangile, en nous parlant de ce pharisien qui était venu dans le temple pour prier, nous dit qu'il s'y tenait debout : *Pharisæus stans.* (Luc., XVIII, 11.) Il vient dans le temple du Dieu vivant ; mais vous ne le verrez point se prosterner devant lui, l'adorer avec une humble frayeur, s'anéantir devant cette suprême majesté, devant laquelle les anges eux-mêmes se tiennent dans le tremblement ; et les chérubins éblouis se couvrent de leurs ailes. Ce n'est point un pauvre qui vient exposer ses besoins à celui qui peut seul les soulager ; ce n'est point un coupable qui vient demander miséricorde ; c'est un homme tout rempli de lui-même, qui vient au milieu de nous pour nous éblouir par son faste et sa magnificence, ou pour nous faire admirer les grâces de sa personne. Il s'avance fièrement au milieu de l'assemblée des fidèles, il se place dans le lieu le plus éminent ; et comme s'il devait être lui-même l'objet de notre culte, toute son attention est d'attirer sur lui nos regards. Ce n'est point ici, mes frères, un tableau d'imagination ; c'est le spectacle que nous donne tous les jours un grand nombre de chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Il ne faut que les voir pour être assuré de la complaisance qu'ils ont en eux-mêmes. Une tête haute, un regard impérieux, une contenance fière, une démarche étudiée dans tous ses mouvements, annoncent qu'ils désirent beaucoup nous plaire et qu'ils se plaisent beaucoup à eux-mêmes. C'est à ces traits qu'on reconnaît l'orgueil ; c'est ainsi que Jésus-Christ l'a caractérisé dans d'autres endroits de l'Évangile, et toujours dans la personne des pharisiens dont ce vice était le vice dominant. Il nous les représente comme des hommes avides de toutes sortes de distinctions et de prééminences ; toujours prêts à prendre les premiè-

res places dans les assemblées et les festins; aimant les titres d'honneur et de démonstrations de respect; ne disant, ne faisant rien que dans la vue de plaire aux hommes et d'en être applaudis.

Sous quels traits, au contraire, l'humilité nous est-elle présentée? Voyons-les dans la personne du publicain de notre Evangile. Il vient dans le temple en même temps que le pharisien; mais il n'ose pas, comme lui, approcher du sanctuaire et des redoutables autels; il s'en tient éloigné par respect et par un sentiment profond de son indignité. Il n'ose pas même lever les yeux au ciel contre lequel il a péché: il semble qu'il se juge indigne de voir la lumière du jour. Il ne se contente pas de s'abaisser en lui-même et en la présence de Dieu; il ne rougit point de porter aux yeux des hommes la confusion de son péché. Il se frappe la poitrine dans un vif sentiment de douleur et de repentir. Il sait que les hommes méprisent ces démonstrations de pénitence, qu'un extérieur contrit et humilié attire ordinairement leurs railleries ou leurs murmures; mais que lui importe le mépris des hommes? le mépriseront-ils jamais plus qu'il ne se méprise lui-même? sera-t-il jamais plus vil à leurs yeux qu'il ne croit l'être aux yeux du Seigneur? Pénétré de la grandeur de ses fautes et de ses misères, il en porte partout le douloureux sentiment: cette pensée ne le quitte point; et de là ces yeux languissants et baissés vers la terre; de là cette démarche modeste et timide; de là enfin, cet extérieur dans lequel se peint une âme affligée de sa pauvreté et de sa faiblesse. Tels sont, selon l'Ecriture, les signes extérieurs de cette humilité qui, en nous rabaisant aux yeux des hommes, nous élève véritablement aux yeux de Dieu: *Anima quæ tristis est super magnitudine mali, et incedit curva et infirma, et oculi deficientes et anima esuriens dat tibi gloriam et justitiam, Domine. (Baruch., II, 18.)*

Est-il donc nécessaire, me direz-vous, d'annoncer toujours par son extérieur les sentiments dont on est pénétré? L'extérieur de l'humilité n'est-il pas quelquefois un voile dont l'orgueil cherche à se couvrir, et ne peut-on pas, au contraire, conserver un cœur humble sous un extérieur de dignité et de grandeur? Répondons avec précision à cette difficulté.

Vous demandez s'il est nécessaire d'annoncer toujours par son extérieur les sentiments dont on est pénétré. Je réponds premièrement, mes frères, qu'un chrétien vraiment humble n'affecte point de le paraître: il cesserait de l'être, s'il composait son extérieur, dans le dessein de s'en attirer la réputation; ce ne serait plus l'humilité, ce serait cette hypocrisie criminelle, qui était une des formes sous lesquelles l'orgueil des pharisiens se montrait quelquefois, et que Jésus-Christ a souvent frappée de ses anathèmes. Non, encore une fois, mes frères, il faut que vous cherchiez à paraître humbles, mais il faut que vous le

soyez; et quand vous le serez, vous le paraîtrez nécessairement. Il y a entre notre âme et notre corps une liaison réciproque, qui fait passer à l'un les mouvements de l'autre. La joie, la douleur, la colère, toutes les autres passions de notre âme se peignent malgré nous sur notre visage, et lorsque nous avons besoin de réflexion et d'efforts pour exprimer au dehors ces sentiments, c'est la preuve la plus certaine qu'ils ne subsistent pas véritablement dans notre cœur. Il en sera de même de l'humilité: ayez de vous-mêmes l'idée que vous devez en avoir; soyez intérieurement persuadés de votre misère et de votre faiblesse; et sans même que vous y pensiez, vos regards, votre démarche, votre maintien, tout annoncera ce sentiment intérieur. L'extérieur de l'humilité est souvent le voile de l'orgueil. Oui, mes frères, il y a des hypocrites. Mais si tous ceux qui paraissent humbles ne le sont pas, je ne crains point de dire que tous ceux qui le sont le paraissent, et que l'humilité du cœur est incompatible avec un extérieur de fierté et de hauteur. Faut-il, dit saint Augustin, parce que des loups se couvrent quelquefois de la peau des brebis, prendre toutes les brebis pour des loups? Faut-il que nous quittions l'extérieur de la piété, parce que plusieurs en abusent pour tromper les hommes?

Vous dites qu'on peut conserver un cœur véritablement humble, sous un extérieur de grandeur et de dignité: je l'avoue, mes frères; mais la fierté est bien différente de la grandeur; et un air de hauteur n'est pas un air de dignité; et pour citer ici le témoignage même du monde, ce qui distingue ordinairement les hommes grands par eux-mêmes, de ceux qui ne doivent leur grandeur qu'au caprice de la fortune, c'est la fierté le ceux-ci, et la modestie, l'affabilité de ceux-là. On peut, quand on est élevé en dignité, conserver l'extérieur nécessaire pour se faire respecter; mais il faut, premièrement, ne pas s'aveugler soi-même sur son état, et ne pas se persuader si légèrement, que, parce qu'on est riche, on est au-dessus du peuple; mais il faut, en second lieu, gémir, comme Esther, de l'éclat dont on est environné, détester les pompes du siècle et les vains ornements dont on est obligé de se parer; et quand on est animé de ces sentiments, ils paraissent à l'extérieur, ils se manifestent en mille manières différentes; et personne ne s'y trompe.

Mais c'est assez parler des signes extérieurs de l'orgueil, il est plus essentiel encore de vous faire remarquer les sentiments intérieurs qu'elle produit. Je les réduis à deux, d'après le portrait que Jésus-Christ nous en a fait lui-même: une estime injuste de nous-mêmes, un mépris injurieux pour les autres.

II. Voyez ce pharisien de l'Evangile: de quoi est-il occupé en la présence du Seigneur? Il ne lui parle ni de ses misères, ni de ses péchés, ni du besoin qu'il a de sa

miséricorde et de sa grâce. Il est content, il se complait en lui-même, il ne demande rien, il ne désire rien. Il fait avec ostentation l'énumération de ses vertus et de ses bonnes œuvres : *Je ne suis, dit-il, ni un avare, ni un ravisseur du bien d'autrui, ni un adultère. Je jeûne deux fois chaque semaine; je donne la dîme de tout ce que je possède.* (Luc. XVIII, 12.) Ainsi parle l'orgueilleux pharisien; et un grand nombre de chrétiens tiennent le même langage, au moins dans le fond de leur cœur. Il est vrai qu'il remercie le Seigneur des perfections et des vertus dont il se croit orné : il n'est pas assez insensé pour croire qu'il les ait acquises par lui-même, et sans le secours de la grâce de Dieu. Cependant il se rend coupable d'un orgueil condamnable. Pourquoi ? parce qu'en reconnaissant que c'est de Dieu qu'il tient toutes ses vertus, il ne laisse pas de s'en glorifier, comme s'il ne les avait pas reçues de lui; parce qu'il n'arrête son attention qu'à ce qu'il y a de bien en lui, et que son orgueil lui cache ses imperfections et ses faiblesses; parce qu'il ne pense pas même à demander à Dieu la persévérance dans le bien et dans la justice. Approfondissons ces réflexions, et appliquons-nous à nous-mêmes ces vérités.

S'il suffisait, mes frères, pour éviter le reproche d'orgueil, de dire, de croire même jusqu'à un certain point que nous sommes redevables à Dieu de tout le bien qui est en nous, à peine se trouverait-il parmi les chrétiens quelqu'un qu'on pût en accuser. Quelque penchant que nous ayons pour le pélagianisme, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, en général, que tout don parfait, tout bien excellent viennent du Père des lumières; et que nos vertus, ainsi que nos talents, sont des bienfaits de sa miséricorde. L'Écriture nous le dit en tant de manières différentes, que, pour le nier, il faudrait renoncer aux premières notions du christianisme. Aussi l'humble et l'orgueilleux tiennent-ils à ce sujet le même langage. Les talents que Dieu m'a donnés, les sentiments que Dieu me fait la grâce d'avoir; voilà les expressions qui sortent également de toutes les bouches. Mais la différence qu'il y a entre un homme véritablement humble et celui qui ne l'est qu'en apparence; c'est, premièrement, que l'un est intimement convaincu de cette vérité, et que l'autre ne l'a que sur les lèvres; c'est que l'un pense véritablement que sans Dieu il n'est rien et ne peut rien, que c'est Dieu qui opère en lui le pouvoir et le faire, selon sa bonne volonté; au lieu que l'autre ne peut s'empêcher de croire qu'il y a eu quelque chose en lui qui a déterminé le Seigneur à lui accorder tant de grâces et de faveurs; que si le Seigneur l'a prévenu de ses grâces, il a au moins le mérite d'y avoir répondu, de les avoir fait profiter, de les avoir rendues efficaces. C'est, en second lieu, que l'un tire de cette vérité une conséquence légitime, qu'il ne doit donc se glorifier de rien, puisqu'il n'a rien qu'il n'ait

reçu; au lieu que l'autre se rend coupable et d'inconséquence et d'ingratitude, en se glorifiant de ces biens qu'il ne tient point de lui-même, et en rapportant à lui la gloire qu'il devrait rendre à Dieu. Car voilà, mes frères, la doctrine de l'Apôtre : il ne pense pas qu'il suffise de reconnaître que nous avons reçu de Dieu tout ce que nous avons : *Quid habes quod non accepisti?* (1 Cor., IV, 7.) Il veut de plus qu'en conséquence de cet aveu nous ne nous glorifions de rien : *Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis?* (Ibid.) Or c'est en cela que pèche le pharisien, et d'après lui tous les orgueilleux. Ils sont forcés de reconnaître que c'est Dieu qui leur a donné tout ce qu'ils ont de bon, et ils lui en rendent grâces : *Gratias tibi ago, Domine.* (Luc., XVIII, 11.) Mais ils ne laissent pas de se complaire en eux-mêmes; ils étalent avec une ostentation fastueuse les faveurs que Dieu leur a accordées; ils s'en servent, ou pour acquérir l'estime des hommes, ou pour avoir une plus haute idée d'eux-mêmes, et pour arrêter ainsi sur eux des sentiments qui devraient se porter jusqu'à la Divinité. Plus coupables sans doute et plus ingrats de s'attribuer ainsi ce qu'ils savent bien ne point leur appartenir, que s'ils croyaient de bonne foi le tenir de leur propre fonds. L'un serait une erreur de l'esprit, l'autre est un vice du cœur. Et voilà, mes frères, ce que nous devons penser de nous-mêmes, lorsque nous parlons avec tant de complaisance de nos travaux, de nos succès, de nos bonnes actions. Nous avons soin d'ajouter que c'est de Dieu que tout cela nous vient; que sans son secours nous n'aurions jamais pu réussir dans telle affaire; que s'il ne nous eût pas inspirés, nous n'aurions jamais eu telle pensée, tel dessein, telle prudence. Mais ces restrictions ne sont qu'un raffinement d'orgueil; c'est un voile qui le cache aux yeux des hommes, et qui n'empêche pas que Dieu ne le voie au fond de notre cœur : nous semblons lui rapporter la gloire de ce que nous avons fait; et, dans la vérité, nous voulons que les hommes nous estiment, comme des âmes privilégiées, comme des instruments dont Dieu se sert lorsqu'il veut opérer de grandes choses, comme les objets particuliers de son amour et de ses complaisances.

Ce qui caractérise, en second lieu, l'orgueil du pharisien, dans l'estime injuste qu'il a pour lui-même, c'est qu'il ne voit que ses vertus, et qu'il n'aperçoit aucun de ses défauts : il ne voit que des sujets de rendre grâces, et point de motifs d'implorer la miséricorde de Dieu. Il paraît devant ce Dieu saint et terrible avec plus de confiance que les anges mêmes qui tremblent devant lui. Il ose soutenir ses regards, comme s'il était assuré d'avoir une vertu pure et sans tache, une justice à l'épreuve de l'examen le plus rigoureux. Or c'est là, mes frères, une disposition des plus odieuses devant le Seigneur; disposition cependant dans laquelle se trouve un grand nombre de

chrétiens. Vous avez été jusqu'ici préservés de ces fautes honteuses, auxquelles le monde lui-même attache une juste ignominie; mais êtes-vous pour cela innocents devant le Seigneur? Ne vous êtes-vous pas rendus coupables d'une infinité de prévarications et d'infidélités; et devez-vous tellement vous occuper de lui rendre grâces pour tous les péchés dont il vous a préservés, que vous ne lui demandiez aussi miséricorde pour tous ceux que vous avez commis?

Vous le remerciez de vous avoir donné un esprit facile, une mémoire heureuse, un cœur droit et sensible : vous avez raison, mes frères; et vous ne pourriez, sans une ingratitude monstrueuse, ne pas lui rendre grâces de tous ces bienfaits. Mais voulez-vous éviter l'orgueil qui se glisse jusque dans votre reconnaissance? Rappelez-vous à vous-mêmes le mauvais usage que vous avez fait de toutes ces grâces. Votre esprit, vous ne l'avez employé que pour le mensonge et la vanité; votre mémoire, vous ne l'avez ornée que de fables et de frivolités; la sensibilité de votre cœur, vous ne l'avez tournée que vers les créatures. Il y a donc, même dans les bienfaits dont le Seigneur vous a comblés, plus de raison de vous humilier que de vous glorifier; et c'est parce que vous détournez les yeux de dessus ces sujets d'humiliation; c'est parce que vous ôtez de la balance ce contre-poids salutaire, que l'orgueil vous élève au-dessus de vous-mêmes, et vous rend devant Dieu un objet d'indignation et de colère.

Non-seulement, mes frères, le pharisien, et à son exemple tous les orgueilleux se dissimulent à eux-mêmes toutes leurs imperfections; mais ils ne pensent, ni à la nécessité où ils sont d'avancer de plus en plus dans les voies de la sainteté, ni au danger qu'ils courent de déchoir du degré même auquel ils sont parvenus. Le pharisien rend grâces à Dieu des faveurs qu'il a reçues; mais il oublie que ces faveurs sont des talents que Dieu nous donne pour les faire fructifier, et que la seule manière dont nous puissions lui en témoigner notre reconnaissance, c'est par un accroissement continu de piété et de bonnes œuvres. Il ne pratique point ce que dit saint Paul, qu'il oubliait le passé, et qu'il étendait ses desirs sur l'avenir. Il est content de ce qu'il a fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en a reçu. On voit en lui une satiété des dons de Dieu; mais on n'y voit point, comme le remarque saint Augustin, de prières ni de desirs. Il dit en quelque sorte à Dieu : c'en est assez; ce qui suffit, selon le même saint docteur, pour le perdre entièrement : *Si dixeris, Sufficit, periisti*. Il ne dit point non plus comme David : O mon Dieu, ne retirez point de moi votre esprit, confirmez tout ce que vous avez opéré en moi. Non : tous ces sentiments qui lui rappelleraient l'idée de sa faiblesse sont bien loin de lui; et c'est là ce qui caractérise la présomption et l'orgueil; c'est là ce qui mérite que Dieu nous

abandonne, et nous laisse faire, par des chutes honteuses, l'expérience de notre propre faiblesse.

Ah! mes frères, un cœur chrétien pense bien différemment. Quelque avancé qu'il soit dans les voies de la perfection, il se trouve toujours infiniment éloigné du terme auquel il doit tendre. Il se reproche sans cesse sa lâcheté, sa tiédeur. Il sait que le peu de progrès qu'il a fait, il le doit à la grâce du Seigneur, et que cette grâce seule peut conserver en lui son ouvrage. De là, mes frères, ce mélange continu d'actions de grâces pour les biens qu'il a reçus, et de prières pour obtenir ce qui lui manque encore; de là ce gémissement continu sur ses imperfections et ses faiblesses, ces craintes à la vue des dangers dont il est environné; de là cette défiance de lui-même, et cette crainte de n'être pas assez digne de l'amour de son Dieu, ou de perdre, par le péché, cet amour qui fait tout son bonheur; de là enfin la charité, la tendre compassion dont il est pénétré pour le reste des hommes, et pour les pécheurs au nombre desquels il ne cesse jamais de se compter.

III. Car, mes frères, une humilité sincère nous porte à avoir du prochain une idée avantageuse; c'est l'orgueil qui nous le fait mépriser, et c'est ce mépris injurieux qui achève de rendre coupable le pharisien de notre évangile. De quel œil regarde-t-il les hommes dont il est environné? il ne voit parmi eux que rapine, injustice, corruption de mœurs. Ces vices, trop communs en effet dans le monde, ne sont pour lui, comme pour les amis de Dieu, des sujets de douleurs et de larmes, à cause de l'outrage qu'ils font à la majesté suprême, et de l'opprobre dont ils semblent couvrir son Eglise; il en tire, au contraire, une secrète volupté, il les considère avec complaisance : ce sont les titres de la préférence qu'il se donne à lui-même sur le reste des hommes, et de la fausse gloire dont il s'enivre. Que ce sentiment est bas, qu'il est injuste! Car, premièrement, mes frères, en supposant que vous ne soyez environnés que de voleurs, d'hommes injustes et corrompus, et que vous ne leur ressembliez pas sous ces traits odieux, est-ce là pour vous un motif de vous glorifier? Est-on vertueux précisément parce qu'on n'est pas un scélérat? Est-on véritablement homme de bien, lorsqu'on ne l'est que par comparaison avec des impies qui foulent aux pieds toutes les lois? Etrange vertu qui ne peut éclater qu'au milieu de ces crimes, et qui a besoin de telles ombres pour se faire apercevoir!

En second lieu, vous n'êtes pas comme les autres hommes, vous ne tombez pas dans les désordres par lesquels ils se déshonorent. Mais rentrez dans le fond de votre cœur, n'y retrouverez-vous pas cette cupidité qui est le principe funeste de tous ces crimes? Et qui est-ce qui vous discerne de ceux qui les commettent? N'est-ce pas uniquement la main puissante de Dieu qui vous soutient contre votre propre faiblesse,

qui arrête vos penchants, qui dompte vos passions, ou qui vous soustrait à des tentations auxquelles vous ne pourriez que succomber? Voyez donc, mes frères, voyez dans les désordres et les crimes, dont vous êtes témoins, ce dont vous auriez été capables vous-mêmes si le Seigneur ne vous en eût préservés par une grâce spéciale; et bien loin de vous glorifier d'avoir été jusqu'ici exempts de ces chutes honteuses, gémissiez sur la faiblesse qui vous y expose tous les jours. Ces hommes qui sont aujourd'hui l'objet de vos mépris, et avec lesquels vous vous comparez si orgueilleusement, ont peut-être autrefois tenu le même langage que vous. Ils ont cru autrefois, comme vous, que les principes d'honneur, de probité, de religion même qu'ils trouvaient dans leur propre cœur, les garantiraient de ces chutes; ils se sont, comme vous, élevés au-dessus de ceux à qui ils voyaient faire une si funeste expérience de leur faiblesse; et le Seigneur a puni leur orgueil en les laissant tomber dans les mêmes abîmes. Coupables du même orgueil, craignez, mes frères, le même châtement. Il ne faut qu'un instant pour vous mettre au niveau de ces pécheurs scandaleux que vous méprisez aujourd'hui.

Et combien d'injustice dans le jugement que vous portez de vos frères? pharisien superbe, vous remerciez le Seigneur de n'être pas semblable à ce publicain; et tandis que vous le couvrez de mépris, le Seigneur le comble de ses grâces. Ah! plutôt à Dieu que vous pussiez lui ressembler! plutôt à Dieu que vous fissiez, comme lui, un humble avoué de vos fautes! plutôt à Dieu que vous frappant la poitrine, et exprimant par vos gémissements et vos soupirs la douleur intérieure de votre âme, vous fissiez, comme lui, parvenir jusqu'au trône de la miséricorde, cette prière efficace: Mon Dieu ayez pitié de moi, qui suis un pécheur: *Deus, propitius est mihi peccatori.* (Luc., XVIII, 13.)

Cet homme vous paraît un homme du monde: sa condition, sa naissance, ses engagements le retiennent au milieu de Babylone; il semble en imiter quelquefois le luxe et la magnificence. Mais vous ignorez que, sous cet extérieur profane, il cache un cœur chrétien et pénitent; vous ignorez combien ces chaînes lui paraissent dures et pesantes, combien il souhaite pouvoir les rompre, par quelles austérités secrètes il apaise la colère de Dieu, par quelles aumônes il rachète les iniquités dont il se reconnaît coupable. Cette femme vous paraît livrée à la dissipation et à la vanité. Sa parure, sa légèreté, son enjouement semblent contraster avec cette retenue, cette grave modestie qui fait le principal ornement d'une femme vertueuse. Vous la jugez sur cet extérieur; vous donnez carrière à votre malin génie, et bientôt vos soupçons n'ont plus de bornes. Mais peut-être sa légèreté n'est-elle que l'effet de la simplicité d'un cœur qui ne connaît, ni le crime, ni ce qui peut y conduire; peut-être déteste-t-elle, dans le

fond de son cœur, ce luxe qu'elle est forcée d'étaler; peut-être ne tient-elle plus que par un fil à cette vanité que vous lui reprochez; peut-être le moment est-il venu où elle va, par une conversion solide, édifier l'Eglise qu'elle a jusqu'à présent scandalisée. Connaissiez-vous les voies secrètes de la grâce? Le Seigneur a-t-il ouvert à vos yeux le livre de vie? Savez-vous si cette personne, qui vous paraît à présent un vase de colère, n'est pas en effet un vase de miséricorde? Hélas! il lui sera peut-être plus facile de quitter une vie manifestement mondaine et criminelle, qu'à vous de renoncer à cette tiédeur qu'une illusion funeste vous fait prendre pour vertu. Il sera plus facile à ce voluptueux de devenir sobre, chaste, pénitent, qu'à vous de renoncer à cet orgueil qui vous rend si sensible aux moindres injures, si jaloux de l'estime des hommes, si sévère à l'égard du prochain, si indulgent pour vous-même. Pharisiens orgueilleux, je vous le dis d'après Jésus-Christ lui-même: les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume des cieux: *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* (Matth., XXI, 31.)

Humilions-nous donc, mes frères, non-seulement à l'égard du Dieu infiniment grand et infiniment saint, devant lequel nous ne sommes que faiblesse, que corruption, que néant, mais aussi à l'égard des autres hommes. Que la lumière de la vérité nous dessille les yeux sur nos propres défauts: que la charité nous les ferme sur ceux de nos frères. Loin de nous ces airs hautains, cette estime de nous-mêmes, ces mépris injurieux du prochain qui caractérisent l'orgueil. Demandons au Seigneur cette humilité sincère, sans laquelle il n'est point de véritable piété; cette simplicité d'enfants, sans laquelle nous ne pouvons entrer dans le royaume des cieux! Abaissons-nous sincèrement dans le jugement que nous portons de nous-mêmes, afin d'être élevés, par la miséricorde du Seigneur, à la véritable gloire qui n'est promise qu'aux humbles, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

XXIII. ANNONCE

D'UNE VISITE ÉPISCOPALE A SOISSONS

Faite le onzième dimanche après la Pentecôte, pour le jeudi suivant.

Vous savez, mes frères, que Monseigneur notre évêque doit, dans peu de jours, faire la visite solennelle et juridique de cette paroisse. C'est une démarche que lui inspirent sa charité et sa sollicitude pastorale, et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. Il est du devoir d'un bon pasteur de connaître les différentes parties de son troupeau, de voir par lui-même les besoins et les maladies auxquelles il peut être sujet, de lui rompre le pain spirituel de la parole de Dieu, et de lui donner les avis que les circonstances et ses besoins particuliers lui

rendent nécessaires. Avec quelque zèle que nous nous efforcions de nous acquitter de toutes ses fonctions redoutables. Le premier pasteur n'en est jamais entièrement déchargé : c'est lui que le Saint Esprit a établi évêque, pour gouverner l'Eglise de Dieu ; c'est lui qui doit spécialement rendre compte au Prince des pasteurs des âmes qu'il a acquises et rachetées de son sang. Quels motifs pour exciter sa vigilance et son ardeur ! quelles raisons pour vous de demander pour lui au Seigneur les lumières et les grâces dont il a besoin dans l'exercice d'un ministère si important et si étendu ! Quant à nous, mes frères, bien loin de regarder comme un assujettissement incommode la dépendance où nous sommes, à cet égard, de l'autorité épiscopale, nous nous réjouissons, au contraire, et nous rendons grâces au Seigneur de ce qu'il a mis dans le cœur de notre Prélat le désir d'exercer avec zèle cette partie essentielle de sa juridiction. Nous n'avons d'autre désir que de vous voir marcher dans les voies de la justice et de la vertu ; c'est à cet unique but que tendent nos instructions et nos travaux. Quoi de plus consolant pour nous, que de pouvoir les soumettre à l'inspection de celui que le droit divin et ecclésiastique nous oblige de regarder comme notre supérieur dans l'ordre de la hiérarchie, et de concerter avec lui les moyens les plus propres à vous conduire à la sanctification et au salut éternel.

C'est là, mes frères, le principal objet de ces visites épiscopales. L'inspection du temple, la discussion des affaires temporelles n'en sont que des objets bien moins intéressants. Et plutôt à Dieu que le Prélat qui vient exercer, à notre égard, sa sollicitude, pût être aussi satisfait de l'un que de l'autre objet ! Plût à Dieu qu'en lui montrant une Eglise propre, décente, digne en quelque sorte de la majesté de Dieu qui y habite ; et en exposant sous ses yeux des vases et des ornements précieux, nous puissions aussi lui présenter un peuple saint, sans tache, enrichi des œuvres de piété et de justice ! Mais hélas ! mes frères, je vous en prends vous-mêmes à témoins : pourrais-je lui rendre ce témoignage si consolant pour lui et pour moi ? Pourrais-je lui dire que cette paroisse a conservé cet esprit de piété et de religion qui, dit-on, la distinguait autrefois de toutes les autres, que les offices publics, et surtout la messe paroissiale, y sont fréquentés avec assiduité ; que la parole de Dieu y est écoutée avec avidité ; que les sacrements y sont reçus avec empressement et avec ferveur ; que les pères et mères s'efforcent de faire fructifier, par leurs exemples et leurs discours, les semences de vertu et de lumières qu'on s'efforce de jeter dans l'esprit et dans le cœur de leurs enfants ; qu'en un mot le Seigneur y est servi avec la fidélité qui lui est due ? Non, mes frères, je vois au contraire avec douleur que le bien s'affaiblit de jour en jour ; que les scandales se multiplient ; que le goût de la piété se

perd ; que le nombre des véritables paroissiens, surtout parmi les personnes qui se croient élevées au-dessus du peuple, devient infiniment petit ; que le luxe, la licence et l'amour du plaisir bannissent presque entièrement la décence et la modestie, et entraînent après eux la corruption et le désordre ; que les lois de Dieu et de l'Eglise, sur l'observation du dimanche, sur l'abstinence et le jeûne, sont publiquement violées ; en un mot, que tout présente un extérieur profane et antichrétien. Voilà, mes frères, les maux dont je gémis profondément ; voilà ce qui me fait trembler pour moi-même, dans la crainte où je suis que le Seigneur ne me reproche un jour d'avoir laissé dépérir le bien que mes prédécesseurs m'avaient transmis ; voilà ce qui me fait craindre de m'être trompé, lorsque j'ai cru que le Seigneur m'appelait à la conduite de cette paroisse, puisqu'il paraît répandre si peu de bénédictions sur mes travaux ; voilà enfin les peines que je ne pourrai m'empêcher de verser dans le sein du pontife respectable qui vient nous visiter. Heureux, si ses exhortations paternelles font plus d'impression sur vos cœurs ! C'est un successeur des apôtres qui vient faire auprès de vous la fonction d'ambassadeur de Jésus-Christ ; c'est un de ceux en qui réside la plénitude du sacerdoce et de la puissance spirituelle ; c'est un de ceux à qui il est dit spécialement : *Quiconque vous écoute m'écoute, et quiconque me méprise vous méprise : Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit.* (Luc., X, 16.) Je vous exhorte donc, mes frères, à vous rendre avec empressement à cette visite solennelle, qui se fera jeudi à trois heures précises après-midi ; je vous exhorte à écouter avec docilité la voix de votre premier pasteur, et à recevoir avec respect les bénédictions et les grâces qu'il répandra sur vous au nom du Seigneur.

De toutes les parties de la visite épiscopale, la plus auguste est l'administration du sacrement de confirmation. Je sais, mes frères, que plusieurs d'entre vous eussent souhaité que leurs enfants fussent admis à recevoir, dans cette circonstance, ce sacrement qui nous donne la perfection du Christianisme, et qui nous communique le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces. Mais j'ai trouvé établi, dans cette paroisse, un usage qui m'a paru salutaire, et duquel j'ai cru devoir d'autant moins m'écarter, que Monseigneur notre évêque a daigné lui-même l'approuver. Cet usage est de joindre ordinairement la confirmation des enfants avec leur première communion.

Il vous est aisé, mes frères, de comprendre les avantages qui peuvent en résulter envers la jeunesse. Le sacrement de confirmation demande d'autant plus de préparation, qu'indépendamment du respect profond qui lui est dû, il ne se réitère jamais, et que l'abus qu'on en a fait est un malheur irréparable. C'est un sacrement des vivants ;

il faut être en état de grâce pour le recevoir. Or, il n'y a que deux moyens d'être en état de grâce : avoir conservé l'innocence de son baptême, ou l'avoir recouvrée par la pénitence. Les enfants qu'on présente ordinairement à la confirmation, à l'âge de neuf ou dix ans, sont déjà trop avancés pour qu'on puisse présumer de leur première innocence ; et on ne les admet à la confirmation, qu'après les avoir fait passer par le tribunal de la pénitence. Mais sont-ils en état de s'en approcher avec les dispositions convenables ? Connaissent-ils assez leurs devoirs pour s'accuser avec exactitude de leurs fautes et de leurs infidélités ? Sont-ils susceptibles de cette douleur vive et intérieure que produit la foi et l'amour de Dieu, et dans laquelle consiste la véritable contrition ? Peut-on compter sur la sincérité et la fermeté de leurs résolutions ? Ce sont ces craintes, trop bien fondées, qui font que, sans blâmer l'usage où l'on est dans les autres paroisses de faire confirmer les enfants en bas âge, mes prédécesseurs ont cru plus à propos de reculer la confirmation jusqu'au temps de la première communion, et de ne faire qu'une seule et même préparation, pour deux sacrements qui exigent la même pureté de conscience, et la même connaissance des vérités de la religion. Et vous ne devez pas craindre, mes frères, que vos enfants, ayant laissé échapper l'occasion présente, ne la retrouvent plus. Ayant l'avantage de vivre sous les yeux d'un évêque, qui met une résidence exacte au nombre de ses devoirs les plus essentiels, ils seront toujours à portée de recevoir ce sacrement, si nécessaire pour les affermir dans la foi et dans la pratique des vérités évangéliques. Ne soyez donc point étonnés de ne nous voir présenter à Monseigneur notre évêque, qu'un petit nombre de personnes à confirmer ; et priez le Seigneur que ce petit nombre même soit digne de la grandeur de ce sacrement, qu'ils y reçoivent tous cet esprit de force qui doit leur faire mépriser le monde et leur faire faire une profession ouverte de l'Evangile de Jésus-Christ ; cet esprit d'amour qui doit embraser leurs cœurs et les consacrer entièrement à Dieu.

Du reste, mes frères, que cette visite de notre évêque nous avertisse de penser à une autre bien plus redoutable qui nous est annoncée ; je veux dire à celle du Prince même des pasteurs, qui viendra, comme il le dit lui-même, visiter Jérusalem à la lueur de son flambeau : *Visitabo Jerusalem in lucernis* (Sophon., I, 12) ; qui portera la lumière dans les replis les plus secrets de notre conscience ; qui nous demandera un compte rigoureux des grâces qu'il nous accorde maintenant ; et à qui nous ne pourrions cacher aucune de nos prévarications et de nos infidélités. C'est à ce grand jour que nous devons nous préparer pendant tout le cours de notre vie. Puissions-nous l'envisager sans cesse avec les sentiments d'une crainte salutaire, et nous disposer à y paraître avec confiance, par une vie constamment

soutenue dans l'observation exacte des commandements du Seigneur.

XXIV.

Pour le douzième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA MEME VISITE, ET SUR LE VRAI BONHEUR.

Vous avez été témoins, mes frères, de la visite que Monseigneur notre évêque a faite dans cette Eglise ; et je ne doute point que vous n'ayez été aussi édifiés que nous l'avons été nous-mêmes, tant du discours plein de feu par lequel il s'est efforcé de ranimer votre piété, que des sentiments de religion dont vous l'avez vu pénétré au pied des saints autels, et dans les augustes fonctions de son ministère. Je puis vous dire aussi, mes frères, pour votre satisfaction, que ce respectable prélat a paru lui-même fort content de tout ce qui a été exposé sous ses yeux, que cette Eglise lui a paru propre et décente, qu'il a jugé nos ornements, nos vases sacrés, dignes des saints mystères, à la célébration desquels ils sont employés. Sa sollicitude s'est étendue jusque sur les affaires temporelles de la paroisse ; il s'est fait représenter le compte qui nous avait été rendu quelques jours auparavant ; et il a donné, comme nous, de justes éloges au sage et fidèle administrateur auquel vos intérêts sont confiés depuis plusieurs années, et qui est bien digne de toute votre confiance. Mais cet examen a fait faire à notre évêque une réflexion qui ne nous avait point échappé, non plus qu'à ceux d'entre vous qui avaient été choisis pour la reddition des comptes ; c'est qu'on trouve, dans cette partie même, une preuve sensible du refroidissement de la piété. Souffrez, mes frères, que je vous entretienne un instant de cet objet qui n'est point du tout étranger à la religion.

La fabrique de cette paroisse n'a qu'un revenu fort modique ; une partie des biens qu'elle tenait de la libéralité de vos ancêtres est ou perdue, ou considérablement diminuée par le malheur des temps. Pour subvenir à l'entretien d'une église aussi vaste que celle-ci, et pour supporter les autres charges qui lui sont imposées, elle a toujours compté sur les contributions volontaires des paroissiens, et sur les quêtes qui se font dans l'église même chaque jour de dimanche et de fête. Et il faut avouer, mes frères, que dans une paroisse telle que celle-ci, dans laquelle il se trouve un si grand nombre de personnes opulentes, cette ressource devrait être considérable. Elle l'a été, en effet, tant que l'esprit de religion et de piété a dominé ; c'est à la pieuse générosité de quelques paroissiens que nous devons une partie des ornements qui décorent cette Eglise, et il existe encore parmi vous des personnes qui se sont distinguées par leurs bienfaits envers leur paroisse. Mais indépendamment de ces libéralités considérables, que tout le monde ne peut pas imiter, les registres font foi que les quêtes étaient, il y a quelques

années, beaucoup plus abondantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Elles diminuent de jour en jour ; elles deviennent, dans cette paroisse, infiniment plus chétives que dans d'autres beaucoup moins nombreuses et moins opulentes ; elles se réduisent presque à rien, et les marguilliers, chargés de les recueillir, ne font plus qu'avec une espèce de regret une fonction d'autant plus pénible pour eux, qu'elle est moins fructueuse pour l'église. Or, mes frères, n'est-ce pas là une marque sensible du refroidissement de la piété ? N'est-ce pas une preuve qu'on ne s'intéresse plus que faiblement à tout ce qui concerne le culte et le service de Dieu, et que tout ce qui appartient à la religion devient de plus en plus indifférent ? De quels prétextes pourrait-on couvrir le refus qu'on fait de contribuer à ces charges publiques de la paroisse ? Alléguera-t-on la modicité de sa fortune ? Ah ! mes frères, vous savez combien ce prétexte serait honteux pour un grand nombre d'entre vous : de légères libéralités qu'on vous demande sont-elles donc plus incompatibles avec l'état de vos affaires, que tant de dépenses que vous faites pour vous procurer des plaisirs frivoles et quelquefois dangereux ? Dira-t-on qu'on aime mieux faire du bien aux pauvres qu'à l'Eglise, et qu'il vaut mieux nourrir les temples vivants du Saint-Esprit que de contribuer à la décoration ou à l'entretien du temple matériel ? Cela est vrai, mes frères, jusqu'à un certain point ; je ne crains point de l'avouer. Mais, dites-le moi sincèrement : ce que vous refusez à l'Eglise, le donnez-vous, en effet, aux pauvres, et n'êtes vous pas le plus souvent aussi durs envers ceux-ci qu'indifférents envers celle-là ? D'ailleurs, si c'est un devoir de contribuer à la subsistance des pauvres ; si la religion et l'humanité concourent également à vous en imposer la nécessité ; c'en est un aussi de contribuer à la décence du service divin. Jésus-Christ, dans nos temples, n'a pas besoin de nos ornements ; mais nous avons besoin nous-mêmes que notre piété soit soutenue par un certain appareil extérieur ; mais nous éprouvons tous les jours qu'il est très-difficile de prier avec recueillement dans une église où les sens seraient frappés désagréablement. Car, enfin, nous nous plaindriions avec raison, si l'église, dans laquelle nous nous assemblons pour prier, devenait, faute de réparation et d'entretien, malpropre ou incommode, ou exposée aux injures de l'air. Ce n'est donc pas ici un objet indifférent ; et chaque paroissien doit y contribuer, selon l'étendue de ses moyens. Je ne m'arrêterai, pas mes frères, à détruire un prétexte que l'ignorance ou la malignité suggèrent à quelques-uns, qui s'imaginent fausement que les quêtes tournent au profit des ministres de l'église ; et qui ne veulent pas, disent-ils, donner à plus riches qu'eux. Non, mes frères, je me donnerais bien de garde de vous parler de cet objet, si j'y avais le moindre intérêt, ou pour moi-

même, ou pour la compagnie à laquelle j'ai l'honneur de présider.

Grâce au Seigneur, mes collègues et moi nous sommes infiniment éloignés de tout soupçon d'avarice ; nous ne faisons point de notre saint ministère un métier, ni un objet de trafic. Les rétributions que la paroisse nous donne, pour le service public dont nous sommes chargés, sont moins un salaire qu'un léger tribut de reconnaissance ; et il est évident que nous ne vivons de rien moins que de l'autel. Nous ne nous en plaignons point, mes frères ; nous nous croirons trop récompensés, même en ce monde, si nous vous voyons marcher dans les voies de la piété ; et nous oublierons facilement nos intérêts temporels, pour ne penser qu'à ceux de votre salut. Il était autrefois d'usage d'aller à l'offrande. Quelque ancien que fût cet usage, quelque autorisé qu'il fût dans la plus haute antiquité ; quoiqu'il pût passer en quelque sorte pour essentiel à la messe de paroisse, nous l'avons laissé abroger, sans jamais parler de le rétablir, parce que nous aurions craint de paraître parler pour nos propres intérêts. Mais ici, mes frères, il ne s'agit que des vôtres ; il ne s'agit que de vous engager à contribuer aux charges publiques de la paroisse, par des libéralités trop légères sans doute pour vous causer la moindre incommodité ; mais qui, faites dans la vue de Dieu et par zèle de son service, ne peuvent être que très-méritoires devant lui.

Ces quêtes, qui se font pour la paroisse, deviendraient sans doute plus abondantes, si nous réussissions à y ramener une infinité de personnes qui s'en écartent, et qui ne semblent la reconnaître que dans les occasions où la bienséance humaine leur défend de s'en absenter. Cet article, mes frères, a été déjà, de ma part, l'objet de plusieurs représentations ; et Monseigneur notre évêque en a lui-même parlé avec beaucoup de force, le jour de sa visite. Mais n'ai-je pas besoin ici de me justifier moi-même devant vous, pour avoir en quelque sorte provoqué les reproches que ce prélat a cru devoir faire, et sur cet objet, et sur quelques autres aussi importants ? Quelque justes que fussent mes plaintes, avec quelque modération que je les aie proposées, je sais qu'il s'est trouvé dans la paroisse des personnes dont l'extrême délicatesse en a été choquée ; et je vous avouerai sans peine qu'il m'en a coûté beaucoup, pour me rendre ainsi l'accusateur public d'une partie de ma paroisse. J'aurais souhaité qu'il me fût permis de ne faire que dans le secret mes trop justes reproches. J'aurais désiré plus ardemment encore n'en avoir point à faire, et pouvoir rendre à tous les paroissiens le témoignage le plus avantageux. Mais dans cet acte solennel de la juridiction épiscopale, pouvais-je ne pas répondre à des questions qui m'étaient faites avec autorité ? obligé de rendre compte à un supérieur, qui a droit de me demander compte du troupeau qui m'est confié, pouvais-je, à la face

des saints autels, et en présence de l'Eglise assemblée, ne pas dire la vérité? Si j'eusse témoigné une satisfaction entière et universelle, si j'eusse dissimulé des abus trop criants et trop publics, ne m'aurait-on pas accusé avec raison, ou d'une lâche complaisance, ou d'une connivence criminelle? Ce que j'ai dit enfin, ne le devais-je pas à la vérité, à ma propre conscience, à l'autorité du prélat à qui je parlais? Et d'ailleurs, mes frères, quel autre moyen pouvais-je avoir de faire parvenir mes représentations et mes plaintes à une partie de ceux qui en étaient les objets? Vous le savez, lorsque je vous ai parlé de l'obligation d'assister exactement aux offices publics de la paroisse, je n'ai pu me faire entendre que de ceux qui sont le plus ordinairement fidèles à ce devoir. Ceux qui avaient le plus besoin de cette instruction étaient absents, selon leur pernicieux usage. La curiosité du spectacle en avait attiré une partie à la visite épiscopale. N'ai-je pas dû profiter de cette occasion, pour leur faire remettre devant les yeux la vérité et la lumière qu'ils s'obstinent à fuir? Du reste, mes frères, je vous le dis encore : ce n'est qu'avec une peine sensible que je me vois forcé de prendre le ton de plainte et de reproche. Le désir le plus ardent de mon cœur serait de n'avoir qu'à remercier le Seigneur de ses bénédictions et de ses grâces sur vous. Que ne puis-je voir cette paroisse redevenir ce qu'elle était dans ses plus beaux jours! Que ne puis-je voir des riches bienfaisants, charitables, employant à l'édification publique, et leurs biens, et l'autorité que leur donne le rang dont ils jouissent! que ne puis-je voir les pauvres soumis à la volonté de Dieu, se consolant, par l'abondance des biens spirituels, de ceux qui leur ont été refusés dans l'ordre de la nature; tous, en un mot, marchant d'un pas égal dans les voies de la justice et de la piété! Que ne puis-je voir l'esprit de religion substitué à cet esprit du monde, qui fait de tous côtés de si grands ravages! C'est, mes frères, comme vous l'a si fortement représenté notre respectable prélat, c'est l'amour du monde qui vous séduit; vous cherchez dans ses biens, dans ses honneurs, dans ses plaisirs, un bonheur qu'il ne peut jamais vous procurer. Il n'y a point de paix pour les impies, dit l'Ecriture : *Non est pax impiis* (Isa., XLVIII, 22); et c'est une vérité qu'une expérience journalière confirme tous les jours. Non; les pécheurs, lors même qu'ils nous paraissent les plus heureux, ne le sont véritablement pas. Laissons à part la frivolité des biens dont ils jouissent, ce qu'il leur en coûte pour les obtenir, les humiliations auxquelles ils sont souvent obligés de se rabaisser, pour acquérir de vains honneurs, le peu de solidité de la fortune, le vide que laissent les plaisirs, les soucis cuisants, les chagrins cruels qu'ils entraînent après eux : ne leur mettons pas même devant les yeux la mort, terme inévitable de leur prétendue félicité; la mort,

dont la pensée et si capable de répandre l'amertume sur toute leur vie; et qui, soit qu'ils y pensent, soit qu'ils n'y pensent pas, ne s'avance pas vers eux avec moins de vitesse : ne faisons attention qu'à leur état actuel; qu'ils interrogent leur cœur; qu'ils nous disent si, dès à présent, ils jouissent en paix des faux biens qu'ils ont acquis avec tant de soins et de peines; si les remords de leur conscience ne troublent pas leur repos, et s'il est possible d'être tout à la fois heureux et méchant.

Quelque corrompu que l'on soit, il est bien difficile d'étouffer entièrement la voix de la conscience, et d'éteindre ce flambeau, qui porte une lumière importune dans les replis les plus cachés de nos cœurs. Cette lumière nous a été donnée par l'Auteur de la nature, pour nous avertir, par un sentiment intime, mais clair et distinct, de ce qui nous est permis et de ce qui nous est défendu. Heureux ceux qui la suivent avec fidélité! mais quand on lui résiste, quand on se roidit contre ses avertissements, elle reste au dedans de nous pour notre supplice; elle répand l'amertume sur nos plaisirs illicites; elle est le présage de ce ver rongeur, auquel les méchants seront livrés pendant toute l'éternité.

Un homme est puissant dans le monde; son autorité, son crédit peuvent bien lui faire braver impunément la justice et les lois; il peut étouffer, par la crainte, la voix de l'innocent qu'il opprime, du pupille qu'il dépouille, de la veuve qu'il réduit à la misère; il peut s'emparer du champ de Naboth, et ajouter, sans crainte, cette injustice à celles qui ont formé ses vastes héritages; mais croyez-vous qu'il soit tranquille au dedans de lui-même? Non, sa conscience l'accuse sans cesse, et il éprouve à ce tribunal intérieur un jugement plus rigoureux que celui qu'il pourrait attendre des hommes. Un homme adroit et plaideur artificieux peut fasciner les yeux de ses juges, et faire passer pour innocent ce qui, dans le fond, est un crime; il peut déguiser aux yeux des hommes ses concussions et ses usures; mais est-il innocent à ses propres yeux? Non; il se condamne lui-même : le succès de ses injustices ne le justifie pas devant le juge incorruptible qu'il porte au dedans de lui; sans cesse une voix importune lui dit que peut-être le moment est venu où il va paraître aux yeux des hommes ce qu'il est; que ce témoin qu'il a suborné va révéler ses pratiques criminelles; que cet acte qu'il a supprimé va reparaitre; que cette intrigue, cette fourberie, vont se découvrir; que déjà on l'en soupçonne, qu'un complice indiscret l'a trahi, qu'il est ruiné, qu'il est perdu. Voilà, mes frères, l'état de ces hommes qui se sont fait, à force d'injustices, une fortune brillante : une feuille agitée par les vents, leur ombre même les épouvante; un bruit effrayant retentit sans cesse aux oreilles de l'impie, dit l'Ecriture; et lors même que tout est calme et tranquille, son esprit est livré aux plus cruelles inquiétudes : *Soni-*

tus terroris in auribus impii, et cum pax sit, suspicatur insidias. (Job, XV, 21.)

N'est-ce rien, d'ailleurs, que ce sentiment intime, qui leur répond sans cesse du mépris et de la haine publics ? Ils voient à leurs pieds une foule d'adorateurs, et ils savent bien qu'ils n'ont pas un ami ; ils savent que les respects intéressés qu'on leur rend s'adressent à leur fortune et à leur dignité beaucoup plus qu'à leur personne, et que, dans la foule de leurs courtisans, il n'en est pas un seul qui ne les vît avec plaisir humiliés, dégradés, confondus. Quelle pensée pour un homme qui n'a pas encore dépouillé tout sentiment d'humanité !

Et les idées de la religion, quel trouble, quel ravage ne causent-elles pas dans ces âmes criminelles ? Peuvent-ils, sans sécher de frayeur, penser à ce Dieu terrible, qui les jugera, qui punira leurs crimes par des supplices éternels ?

Je sais, mes frères, par quels moyens ils cherchent à se tranquilliser ; je sais que c'est surtout parmi de tels hommes qu'on trouve de ces insensés qui disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu ; que tout périt avec le corps ; que l'éternité est une chimère. Ils le disent ; mais en sont-ils bien persuadés ? Pourquoi donc, au moindre danger, les voyons-nous lever les yeux au ciel, et invoquer, comme nous, le nom de Dieu ? Pourquoi laissent-ils si souvent échapper ce témoignage d'une âme vraiment chrétienne ? Pourquoi tant de frayeur, lorsque la foudre gronde sur leurs têtes ? Pourquoi, dans la moindre maladie, tant d'empressement pour recourir à la religion, à la superstition même ? Ce sont, nous disent-ils, des restes des préjugés et des terreurs qu'on leur a inspirés dans leur enfance ; mais qu'importe, mes frères, d'où leur viennent ces sentiments ? Ne suffit-il pas qu'ils subsistent malgré eux dans leur cœur, pour empoisonner tous leurs plaisirs et les rendre malheureux ?

Il n'y a donc, en effet, point de paix ni de tranquillité pour ceux qui vivent dans le crime : *Non est pax impiis. (Isa., XLVIII, 22.)* Le véritable bonheur ne consiste donc point à jouir des biens, des plaisirs, des honneurs de ce monde. Mais ce bonheur, pour lequel nous sommes nés, vers lequel un penchant invincible nous entraîne, en quoi consiste-t-il ? A vivre dans la piété, à soumettre à Dieu toutes ses pensées, tous ses désirs, tous les mouvements et toutes les puissances de son âme, à l'aimer comme son souverain et sa dernière fin. Oui, mes frères, ce commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; ce commandement, dis-je, n'est pas seulement, comme Jésus-Christ nous le dit dans l'évangile de ce jour, le premier et le plus grand commandement ; il est aussi celui auquel se rapporte toute la loi ; il est aussi le plus salutaire. Nous ordonner d'aimer Dieu, c'est nous ordonner d'être heureux ; c'est de ce commandement surtout qu'on peut dire que son accomplis-

sement même est la plus grande de toutes les récompenses : *In custodiendis illis retributio multa. (Psal. XVIII, 12.)* Aimez le Seigneur votre Dieu, et les autres préceptes de la loi n'auront plus pour vous rien d'austère ni de difficile : *Ubi amatur, non laboratur.* Aimez le Seigneur votre Dieu, et bientôt la pauvreté, les maladies, les afflictions n'auront plus pour vous rien d'amer et d'insupportable ; aimez le Seigneur votre Dieu, bientôt vous trouverez la paix, la tranquillité de l'âme, que vous cherchez en vain au milieu des plaisirs et de la dissipation du monde. Car, mes frères, votre cœur est fait pour Dieu ; quelque bornés que vous soyez dans votre être, vous êtes infinis dans vos désirs ; c'est là ce qui vous est resté de votre ancienne grandeur. Tous les biens de la terre sont au-dessous de vous ; toutes les créatures sont destinées à vous servir ; vous ne pourriez, sans avilissement et sans bassesse, les prendre pour les objets de vos désirs, pour terme de votre félicité. Vous les posséderiez toutes, que votre cœur serait encore vide et affamé. Il est créé pour Dieu, et Dieu seul doit le remplir. Demandez donc à Dieu son saint amour ; excitez-le sans cesse dans vos cœurs par la contemplation de ses divines perfections et par le souvenir de ses bienfaits. Répétez souvent cette belle prière que vous trouvez dans le rituel de ce diocèse.

O mon Dieu, vous nous ordonnez de vous aimer : que ce commandement est doux, qu'il est glorieux pour nous ! Vous y ajoutez des menaces, si nous ne vous aimons pas : eh ! Seigneur, quelle punition plus sévère que de ne vous pas aimer ? quel plus grand mal peut jamais nous arriver ? Malheur à l'âme infidèle et présomptueuse, qui espère, en s'éloignant de vous, trouver quelque chose de meilleur et de plus consolant ! un cœur fait pour vous ne trouvera jamais de repos ni de félicité qu'en vous. Faites donc, Seigneur, que nous vous aimions de tout notre cœur, en ne partageant jamais ce cœur entre vous et les créatures, en vous le consacrant tout entier ; que toute notre joie soit de vous être soumis, et notre tristesse de ne pas vous aimer encore assez ; tout notre désir de vous plaire en tout, et toute notre crainte de vous offenser. Vous êtes notre souverain bien ; faites que nous vous aimions souverainement et par-dessus toutes choses. Vous êtes le bien unique ; faites que nous n'aimions que vous, ou que nous n'aimions rien qu'en vous et pour vous. Vous êtes le bien infini ; faites que nous vous aimions sans bornes et sans mesure. Faites aussi que nous vous aimions de tout notre esprit, en pensant souvent à vous, en vous consacrant nos lumières et nos connaissances, en étudiant et en consultant votre divine loi, pour y conformer toute notre vie, en approuvant ce que vous approuvez, et en condamnant ce que vous condamnez ; que nous vous aimions de toute notre âme, en réglant nos sens, notre imagination et nos passions selon votre vo-

lonté, et en veillant sur leurs mouvements, pour les empêcher de se prêter à des choses que vous défendez ; enfin, que nous vous aimions de toutes nos forces, en nous armant de courage pour surmonter toutes les peines et les obstacles qui se rencontrent dans la pratique de la vertu, et en vous obéissant fidèlement, même dans les choses qui répugnent le plus à notre nature corrompue par le péché. C'est en pratiquant ainsi le grand précepte de la charité, que nous mériterons de vous aimer parfaitement dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

XXV.

Pour le dimanche d'avant l'Assomption.

SUR LA SAINTE VIERGE, COMME LE MODÈLE QUE NOUS DEVONS IMITER.

C'est sur cet objet, mes frères (la fête de l'Assomption), que je veux aujourd'hui fixer votre attention. Quels sentiments ne doit pas exciter dans des cœurs chrétiens la grande solennité de laquelle nous approchons, et à laquelle l'Eglise nous ordonne de nous préparer par un jeûne public ! C'est le jour du triomphe de Marie ; c'est le jour à jamais mémorable, où une heureuse mort, terminant toutes les tribulations de sa vie mortelle, l'a mise en possession du bonheur suprême, qui avait toujours été l'objet de ses soupirs et de ses vœux. Après avoir vu l'accomplissement des mystères auxquels elle avait eu tant de part, le nom de son Fils porté dans toutes les contrées de l'univers, sa divinité reconnue, les nations bénies en lui ; que lui restait-il à désirer, sinon de quitter la terre, où elle ne le voyait plus que des yeux de la foi, et de se réunir avec Jésus-Christ qu'elle adorait, qu'elle aimait comme son Créateur, comme son Rédempteur, comme son Fils ? Le Seigneur exauce ses vœux ; il rompt ses liens ; il la place sur le trône de gloire, qui est dû à la mère du Roi des rois.

Et nous, mes frères, quels avantages inestimables nous procure le jour heureux qui termine la carrière mortelle de Marie ! Elle quitte la terre, pour être auprès de son Fils notre puissante protectrice, pour lui présenter nos vœux, pour veiller sur nos besoins ; et elle nous laisse ici-bas l'héritage le plus précieux que nous puissions attendre d'une telle Mère : les exemples de ses vertus.

Je ne viens point ici, mes frères, exciter votre confiance dans la Mère du Seigneur, en vous exposant les merveilles que le Tout-Puissant a opérées en elle, la puissance qu'il lui a confiée, la gloire dont elle jouit au plus haut des cieux, l'amour qu'elle a pour les chrétiens dont elle est la Mère : je lui ai, dans une autre circonstance, rendu en votre présence ce tribut de louanges. Et d'ailleurs, mes frères, je ne crains point de le dire, ce n'est pas sur ce point que nous devons le

plus insister ; la dévotion, la confiance envers la sainte Vierge est un sentiment commun à tous les enfants de l'Eglise. Les hérétiques, ennemis de son culte, sont bannis du milieu de nous ; et s'il reste encore quelques fidèles en qui il faille exciter cette dévotion salutaire, il en est un bien plus grand nombre, sans doute, en qui il faut la régler.

Tenons-nous-en sur ce point, mes frères, à la règle que saint Bernard nous a prescrite. Parmi les saints docteurs de l'Eglise, il n'en est point qui ait porté plus loin la piété envers cette sainte Mère de Dieu ; qui se soit dévoué à son culte d'une manière plus particulière ; qui ait parlé de ses grandeurs avec plus de dignité ; qui ait plus excité notre confiance dans ses mérites et son intercession. Mais comment ce grand homme nous apprend-il à l'honorer, et à quelles conditions nous permet-il d'espérer sa puissante protection ? La voici, mes frères : l'imitation de ses vertus : *Ut impetres orationis ejus suffragium, non deseras conversationis exemplum*. Je vais donc, pour entrer dans la pensée de ce saint docteur, vous présenter la sainte Vierge comme le modèle que nous devons imiter.

Parmi les merveilles que le Tout-Puissant a opérées en faveur de Marie....

[Seconde partie du Sermon de la Vierge. Il a été impossible de la recouvrer.]

PÉRORAISON.

Tels sont les exemples de foi, de fidélité, de constance, d'humilité que nous a laissés la Mère du Seigneur ; tels sont les caractères auxquels elle peut nous reconnaître pour ses enfants et pour ses véritables serviteurs. Et qui mieux qu'elle-même peut nous procurer la grâce de les retracer en nous ? Qui peut intercéder pour les pécheurs avec plus de succès que celle qui n'a jamais connu le péché, et en qui les yeux mêmes du Seigneur n'ont jamais aperçu la moindre tache ? Qui peut nous obtenir les grâces du Seigneur avec plus d'abondance, que celle qui les a elle-même reçues avec tant de plénitude ? Honorons donc profondément cette sainte Mère de Dieu : il n'est point, après Dieu lui-même, d'objet plus digne de notre culte. Honorons-la par un sentiment intérieur de respect, d'amour, de confiance ; honorons-la, en observant avec un esprit de religion et de foi, toutes les pratiques de son culte que l'Eglise approuve ; mais défions-nous de celles qu'un zèle aveugle et indiscret cherche quelquefois à introduire. Invoker la Mère de Dieu, réciter en son honneur des prières pleines d'onction et de piété, lui répéter souvent les paroles sacrées que l'ange lui adressa, dans le moment même où le Saint-Esprit la couvrit de son ombre ; c'est un usage qui nous vient de la plus vénérable antiquité. Mais mettre sa confiance dans des pratiques purement extérieures ; attacher quelque efficacité particulière, ou à un nombre fixe de paroles, ou à certaines formules, dans lesquelles le vrai et le faux, le

certain et l'incertain sont souvent confondus; croire que ces formules, si peu autorisées, puissent, par leur présence seule, nous préserver de certains dangers, ou attirer sur nous les grâces du Seigneur; c'est ignorance et superstition. Honorons la Mère de Dieu, je le dis encore : il n'est point de pratique plus salutaire. Mais ne croyons pas que son culte puisse nous dispenser de l'observation exacte des préceptes du christianisme, ou qu'elle puisse elle-même reconnaître pour ses serviteurs les ennemis de son Fils.

Je finis, mes frères, par ces paroles de saint Bernard que je vous ai déjà citées : *Si vous voulez que Marie soit votre protectrice, qu'elle soit aussi votre modèle. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.*

XXVI.

Pour le treizième dimanche après la Pentecôte, dans l'octave de l'Assomption.

SUR LA SAINTE VIERGE.

Qu'il est rare, mes frères, de trouver des cœurs sensibles et reconnaissants, qui rendent au Seigneur de justes actions de grâces, pour les bienfaits qu'ils en ont reçus ! Dix lépreux obtiennent de Jésus-Christ la guérison qu'ils lui demandent, et un seul vient se jeter à ses pieds pour lui rendre grâces ; et c'est un étranger, un Samaritain, qui donne à des Israélites ingrats cette leçon de reconnaissance. Ainsi nous laissons-nous souvent surpasser, dans les actes de piété et de religion, par des hommes qui ont moins reçu du Seigneur que nous : ainsi, nous qui sommes les enfants privilégiés de Dieu, qui avons été prévenus de ses plus tendres faveurs, nous laissons-nous souvent enlever, par des étrangers, la couronne promise à notre fidélité.

Le modèle le plus parfait d'amour et de reconnaissance envers Dieu, que nous puissions nous proposer, c'est, mes frères, cette Vierge sainte dont nous venons de célébrer le triomphe, et que nous honorons pendant cette sainte octave d'un culte spécial. Avec quels transports de joie, avec quels sentiments d'humilité profonde ne se rappelait-elle pas les merveilles que le Seigneur avait opérées en elle ! Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur ; mon esprit se réjouit dans le Dieu de mon salut. Le Très-Haut a regardé la bassesse de sa servante ; il s'est plu à se servir de l'instrument le plus faible, pour opérer les œuvres les plus dignes de sa puissance. Que toutes les races futures applaudissent à mon bonheur. Le Dieu tout-puissant, le Dieu dont le nom est saint, a fait en moi les plus grandes merveilles : *Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est. (Luc, I, 48.)*

Ainsi parlait la plus pure et la plus parfaite des créatures du Seigneur, lorsque, remplie du Dieu qu'elle venait de concevoir dans ses chastes entrailles, animée par l'Esprit qui l'avait couverte de son ombre, elle répandait dans le sein de la fidèle Elisabeth les sentiments de joie et d'admiration qu'elle

avait tenus jusqu'alors renfermés dans son cœur. Que de telles expressions convenaient dès lors à la mère d'un Dieu, à celle qui avait été choisie entre toutes les femmes, pour former de sa propre substance l'humanité, dont le Verbe éternel voulait se revêtir ; à celle qui coopérait d'une manière si particulière au salut du genre humain ! Mais aujourd'hui que sa gloire est montée à son comble...

[Nous n'avons pas trouvé la suite de cette instruction.]

XXVII.

Pour le quinzième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA PRIÈRE.

Cette veuve qui obtient par ses larmes la résurrection de son fils unique est, mes frères, selon les saints Pères, la figure de l'Eglise notre mère, qui pleure la mort de chaque pécheur, comme si c'était son fils unique, et qui souvent obtient par ses gémissements, ses prières et ses larmes, des miracles aussi éclatants dans l'ordre de la grâce, que celui-ci l'était dans l'ordre de la nature.

Tous les dons du Seigneur sont attachés à la prière. Si nous ne demandons pas les premières grâces dont il nous prévient, et dont nous n'avons, avant que de les recevoir, ni le désir, ni même l'idée, c'est l'Eglise, c'est cette chaste colombe qui les obtient pour nous. Telle est la loi que le Seigneur s'est, pour ainsi dire, prescrite à lui-même ; tel est le moyen par lequel sa sagesse concilie et ce qu'il doit à sa gloire et ce que sa bonté a résolu de faire en notre faveur. Il veut nous combler de ses grâces et de ses miséricordes ; il veut nous donner les mérites, les vertus, les bonnes œuvres qu'il nous a préparés de toute éternité : mais il veut que nous les lui demandions avec instance, avec humilité, avec persévérance, au nom de Jésus-Christ, notre unique médiateur ; parce que c'est par une telle prière que nous reconnaissons son empire suprême, sa bonté, sa puissance, notre faiblesse, notre indignité, notre néant. Est-ce donc là, mes frères, une condition trop dure et trop pénible ? et devons-nous nous plaindre que le Seigneur ait établi entre lui et nous cette espèce de commerce ? ou ne devons-nous pas plutôt être pénétrés de joie, de confiance, de reconnaissance, lorsque nous entendons Jésus-Christ nous dire avec assurance : *Demandez et vous obtiendrez : Petite et accipietis ? (Joan., XVI, 24.)* Je vous le dis en vérité : quelque chose que vous demandiez à mon Père en mon nom, elle vous sera accordée : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan., XIV, 14.)* N'est-il pas évident que notre salut est désormais entre nos mains, et qu'il ne tient qu'à nous d'être comblés des grâces les plus abondantes, puisque, enfin, pour les obtenir, il suffit de les demander ? Et si nous avons été jusqu'ici dans une telle disette des biens

spirituels, si nous sommes encore si faibles dans les voies de la vertu, si nos passions ont encore sur nous tant d'empire, n'est-il pas manifeste que c'est uniquement à nous-mêmes que nous devons nous en prendre; que c'est, ou parce que jusqu'ici nous n'avons encore rien demandé au nom de Jésus-Christ, comme il le reprochait lui-même à ses apôtres: *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo* (Joan., XVI, 24); ou parce que notre prière a manqué des conditions qui lui étaient nécessaires pour parvenir au trône de Dieu, comme l'apôtre saint Jacques le disait aux chrétiens de son temps: *Petititis et non accipitis, eo quod male petatis?* (Jac., IV, 3.)

Cependant, mes frères, un grand nombre de chrétiens trouve ce moyen de salut encore trop difficile; et lorsque nous les exhortons à la prière, ils nous disent qu'ils ne savent pas prier, qu'ils n'ont pas le temps de prier, qu'ils ne peuvent pas prier. Détruisons aujourd'hui ces prétextes, malheureusement aussi répandus qu'ils sont faux et frivoles. J'entreprends de faire voir que, de tous nos devoirs, celui qui est en lui-même le plus facile à remplir, c'est la prière, et que toutes les difficultés que nous y trouvons ne viennent que de notre propre fonds.

Lorsque je dis, mes frères, que le devoir de la prière est de lui-même aisé à remplir, je n'ai pas dessein de vous faire entendre que nous puissions le remplir par nous-mêmes, par nos propres forces, sans le secours de la grâce du Seigneur. Loin de nous cette erreur dangereuse. Non mes frères; ce n'est point de nous-mêmes que nous formons ces saints desirs, qui pénètrent jusqu'au trône de Dieu. Par nous-mêmes, dit l'Apôtre, nous ne savons ni ce que nous devons demander, ni comment nous devons le demander: *Quid oremus, sicut oportet, nescimus.* (Rom., VIII, 26.) C'est l'Esprit de Dieu qui aide notre faiblesse; c'est lui qui prie en nous par des gémissements ineffables; et celui qui sonde les cœurs et les reins entend ces gémissements de l'Esprit: *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram, postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (Ibid.) Il faut donc reconnaître, avec saint Augustin, que la prière, qui attire sur nous les autres grâces, est elle-même une grande grâce: *Ipsa oratio inter gratiarum dona reputatur.* Mais, après avoir assuré cette vérité, je dis que la prière n'a point par elle-même ces difficultés, que des chrétiens lâches et tièdes s'imaginent y trouver. Je dis qu'elle est à la portée des faibles comme des forts, des ignorants comme des savants, des hommes les plus occupés comme de ceux qui ont le plus de loisir; et, pour comprendre cette vérité, il ne faut, mes frères, qu'avoir une idée juste de la prière.

S'il fallait, pour prier, une science profonde, une intelligence parfaite des mystères de la religion, un choix d'expressions sublimes et proportionnées à la majesté du Seigneur; s'il fallait employer auprès de lui

cette éloquence séduisante, à laquelle on a recours lorsque l'on parle aux rois et aux puissances de la terre; nous pourrions, mes frères, alléguer, comme des raisons de ne pas prier, notre faiblesse, notre grossièreté, notre ignorance. S'il fallait, pour vaquer à ce saint exercice, nous séparer toujours du commerce des hommes et nous retirer dans une profonde solitude, nous pourrions alléguer les occupations et les soins indispensables de cette vie. Mais il n'est rien, mes frères, de tout cela. Ce ne sont point des discours sublimes; ce n'est point un arrangement étudié de paroles et de pensées que l'on exige de nous; ce sont des expressions toutes naturelles, et telles que les produit ordinairement en nous le sentiment de nos besoins. Que dis-je? Les paroles ne sont pas même nécessaires; ce n'est que le désir et le gémissement d'un cœur pénétré tout à la fois de sa misère et de la bonté, de la puissance infinie de Dieu auquel il a recours; c'est là, dit saint Augustin, la véritable prière: *Hoc negotium plus gemitibus quam sermonibus agitur, plus fletu quam affatu*; prière par conséquent que l'on peut faire en tout temps, en tout lieu, sans interruption et sans obstacle.

Non, mes frères; prier, ce n'est point adresser au Seigneur un long discours; et la preuve certaine de cette vérité, c'est que Jésus-Christ, qui nous ordonne de prier sans cesse, nous défend en même temps d'employer dans nos prières beaucoup de paroles. Lorsque vous priez, nous dit-il, ne soyez pas semblables aux païens, qui croient qu'à force de paroles, ils obtiendront ce qu'ils demandent: *Nolite multum loqui, sicut ethnici.* (Matth., VI, 7.)

Et, en effet, quelles sont, dans l'Evangile, les prières que le Seigneur exauce et auxquelles il accorde les miracles les plus éclatants? Ne sont-ce pas le plus souvent des actes de foi et de confiance, dont la brièveté égale la vivacité et la candeur? Ici c'est une femme chananéenne, qui expose au fils de David les maux dont sa fille est tourmentée, et qui lui en arrache, pour ainsi dire, la guérison, par l'humble aveu qu'elle fait de son indignité. Là, c'est un lépreux, qui dit à Jésus-Christ avec une foi vive: Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir, et qui en reçoit cette réponse aussi efficace que consolante: Je le veux, soyez guéri. Tantôt c'est un aveugle, qui dit en moins de paroles encore: Seigneur, faites que je voie, et qui à l'instant recouvre la vue. Tantôt enfin, c'est un centenier qui obtient la guérison de son serviteur, par le seul aveu qu'il fait de la puissance de Jésus-Christ, et par l'humilité profonde avec laquelle il demande cette grâce. Ce ne sont donc point, encore une fois, des harangues, des discours étudiés que le Seigneur demande de nous. Il ne s'agit, ni de l'instruire, ni de le persuader; il ne s'agit que de s'humilier profondément devant lui, de reconnaître bien sincèrement le besoin que nous avons de sa grâce et de sa miséricorde, de

désirer avec ardeur la remission de nos péchés, la guérison de nos faiblesses, la destruction de nos passions, le don précieux de son amour; et par conséquent il ne faut ici, ni art, ni méthode, ni règle, ni principe. Les ignorants et les simples en savent, à ce sujet, autant que les maîtres et les docteurs de la loi. Sentir ses besoins, c'est une chose naturelle et commune à tous les hommes; en gémir et les exposer avec naïveté, c'est la suite non moins naturelle de ce sentiment.

Et dites-moi, mes frères : un pauvre, profondément pénétré de sa misère, a-t-il besoin d'être instruit de la manière dont il doit l'exposer à un bienfaiteur, dont il connaît la charité et la compassion? A-t-il besoin d'un autre maître que de sa misère même? N'est-ce pas elle qui lui suggère et ces expressions touchantes qu'il emploie pour vous attendrir, et l'extérieur respectueux, humilié, anéanti, avec lequel il se présente devant vous? Daignez entrer avec lui dans le détail de ses besoins; ne le rebutez pas par une dureté et une hauteur, hélas! trop ordinaires; ne lui serrez pas le cœur, ne lui fermez pas la bouche par le dédain avec lequel vous l'écoutez, et vous verrez quelle éloquence la misère même peut inspirer. Ah! mes frères, vous êtes plus pauvres que ce malheureux qui sollicite votre compassion; vous avez plus besoin de la miséricorde du Seigneur, que lui de vos faibles bienfaits. La grâce vous est infiniment plus nécessaire, pour recouvrer ou conserver la vie de l'âme, que le pain ne l'est à ce pauvre, pour ne pas perdre celle du corps. Les maux intérieurs dont vous êtes affligés sont infiniment plus grands et plus dangereux que ceux dont il étale à vos yeux le spectacle éloquent. S'il était possible qu'il ne trouvât parmi ses frères que des cœurs durs et impitoyables, qui lui fissent tous éprouver de cruels refus, le plus grand malheur qui pourrait lui arriver serait de mourir victime de leur cruauté, et de quitter une vie qui n'a été pour lui qu'un tissu continu de chagrins et d'affronts. Mais vous, si vous ne fléchissez pas la colère du Seigneur, si vous n'obtenez pas de lui la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans son service et dans son amour, vous n'avez à attendre qu'une éternité de supplices effroyables. Combien ce sentiment de vos besoins ne devrait-il pas être plus vif chez vous que chez ce malheureux? Combien par conséquent ne devrait-il pas vous être plus facile de prier? Car, encore une fois, mes frères, la prière n'est essentiellement que le désir et le gémissement du cœur. Prier, c'est répandre son âme devant le Seigneur, et lui exposer avec naïveté, avec attendrissement les maux dont on est affligé : *Effundo in conspectu ejus orationem meam, et tribulationem meam ante ipsum pronuntio*. Et voilà ce qui rend possible cette prière continuelle que Jésus-Christ nous a commandée. On ne peut toujours prononcer des paroles, réciter des psaumes ou d'autres formules

de prières; mais on peut toujours porter dans son cœur le sentiment de sa misère; on peut toujours désirer la guérison de ses maux et la grâce médicinale de Jésus-Christ; et tant que ce sentiment, ce désir persévèrent dans notre cœur, nous prions, dit saint Augustin, et il est impossible que ce sentiment, ce désir ne s'exhalent point par des expressions toutes de feu. Et cette prière, en un mot, ne suppose, ni talents, ni science, ni loisir; elle ne suppose qu'un cœur et des désirs.

Ne dites donc plus, mes frères, que vous désirez les biens spirituels, et que vous ne savez pas les demander. C'est là, j'ose le dire, une contradiction et une absurdité, et votre propre expérience suffit pour vous en convaincre. Car enfin, n'avez-vous jamais été dans le cas de solliciter quelque grâce auprès de quelque personne qui vous fût supérieure par l'âge ou par la dignité? N'avez-vous pas été quelquefois à l'égard de vos maîtres, de vos protecteurs, de vos pères selon la chair, ce qu'est, par rapport à vous, ce pauvre dont je viens de vous citer l'exemple? Qui est-ce qui vous a appris, dans ces circonstances, tous les moyens que vous avez employés pour leur arracher cette grâce que vous sollicitiez? Qui est-ce qui vous a suggéré tant d'expressions adroites, insinuant, flatteuses, dont vous vous êtes servis? Qui est-ce qui a soutenu votre patience dans les délais et les refus que vous avez d'abord essayés? Qui est-ce enfin qui a produit vos assiduités et vos instances, sinon le désir même de la chose que vous demandiez, et le besoin vrai ou prétendu que vous en aviez? Pourquoi, mes frères, ne demanderiez-vous pas ainsi les biens spirituels, si vous les désiriez de même? Pourquoi la même cause ne produirait-elle pas les mêmes effets? Hélas! il est bien plus facile de parler au Seigneur qu'aux grands de la terre; il y a bien moins de précautions à prendre, bien moins de formalités à observer, pour parvenir aux pieds de son trône, que pour pénétrer dans leurs superbes palais. On n'a pas besoin d'introduit auprès de lui; il est toujours avec nous, toujours prêt à nous écouter. S'il n'exauce pas d'abord les prières que nous lui adressons, au moins il ne nous rejette pas avec mépris; il ne nous fait essuyer ni dureté, ni dédain; il ne nous reproche pas que nous l'importunons, que nous troublons son repos. Pourquoi donc, encore une fois, imaginons-nous dans la prière tant de chimériques difficultés?

Vous me direz peut-être que quand vous priez les hommes, vous avez sous les yeux l'objet même que vous priez, et que cette présence sensible soutient votre attention, et que vous n'avez pas le même secours, lorsque vous priez un être invisible, qui n'est aperçu par aucun de vos sens. Mais quoi! doutez-vous de l'existence de votre Dieu? Doutez-vous de sa présence en tous lieux? Doutez-vous qu'il vous entende? et la foi ne doit-elle pas suppléer au témoignage

de vos sens? Mais d'ailleurs, pour vous faire sentir la frivolité de ce prétexte, je veux encore vous prendre vous-mêmes pour exemple. Ce Dieu, cet esprit invisible, vous savez bien le prier dans certaines circonstances : si une maladie met vos jours en danger, si la mort menace une tête qui vous est chère, si l'intempérie des saisons vous fait craindre pour vos récoltes, si les intérêts de votre fortune se trouvent compromis dans un procès épineux, alors, mes frères, vous savez prier, alors on vous voit vous prosterner devant le Seigneur, et répandre même des larmes en sa présence; alors vous sollicitez les ministres du Seigneur, et tous ceux dont la pitié vous est connue, de s'unir à vous, pour détourner les malheurs dont vous êtes menacés. C'est qu'en effet vous les regardez comme de véritables malheurs; c'est que vous êtes vivement affectés de ces pertes, et que vous êtes convaincus que Dieu seul peut vous en préserver. Il en serait de même, si vous désiriez sincèrement les biens futurs et spirituels; il en serait de même si vous étiez bien convaincus que le salut est votre affaire la plus indispensable, et que le plus grand mal, le mal unique c'est le péché; il en serait de même, non-seulement si vous aviez dans le cœur cet amour de Dieu et de la justice, cette crainte chaste d'offenser Dieu, qui est le caractère de ses enfants, mais même si vous aviez au moins cette crainte de l'enfer qui est le plus faible commencement de la piété. Oui, si vous aviez au moins cette crainte si juste et si raisonnable, si vous aviez des supplices éternels l'idée que la foi nous en donne, vous frémiriez à la vue des dangers et des précipices dont vous êtes environnés, et vos prières seraient des rugissements, selon l'expression du Prophète : *Rugiebam a gemitu cordis mei.* (Psal. XXXVII, 9.) Concluons donc, mes frères, qu'il y a bien de la mauvaise foi à dire qu'on ne peut pas prier, puisque l'unique raison pour laquelle on ne le peut pas, c'est qu'en effet on ne le veut pas, et qu'on n'a aucune ardeur, aucun désir pour les biens que l'on doit demander dans la prière.

Outre cette prière intérieure, qui consiste surtout dans le désir et le gémissement du cœur, qui n'a pas besoin de paroles pour se faire entendre, que l'on peut adresser au Seigneur en tout temps, en tous lieux, dans les places publiques comme dans les temples, au milieu des occupations les plus dissipantes, comme dans le loisir le plus profond; il en est une autre, mes frères, à laquelle l'Eglise nous invite, dont les saints nous ont donné l'exemple, qui est tout à la fois pour nous et un secours des plus nécessaires, et une consolation des plus douces dans les dangers et les tribulations auxquelles nous sommes exposés. C'est la prière vocale, c'est-à-dire, celle dans laquelle nous adoptons les paroles pleines d'onction et de piété que Jésus-Christ lui-même nous a apprises, ou celles que l'Esprit saint a inspirées aux prophètes du Seigneur, ou

enfin celles que les serviteurs de Dieu ont formées sur ces divins modèles. Cette prière, mes frères, est nécessaire pour aider notre faiblesse, pour nous faire plus aisément concevoir les sentiments dont nous devons être pénétrés, pour nous exciter, par l'exemple des saints dont nous empruntons les paroles, à gémir devant Dieu, à implorer ses miséricordes, à le louer de ses bienfaits. Ces saintes expressions sont comme l'aliment du feu qui doit brûler dans notre cœur; elles le nourrissent, l'entretiennent, le rendent plus vif et plus ardent. Cette prière est encore nécessaire pour former cette unanimité des fidèles, qui fait au ciel une sainte violence; elle est une partie essentielle du culte public que nous rendons au Seigneur. Se réunir dans cette prière, c'est un des principaux devoirs de l'Eglise entière et de chaque famille en particulier. Quelle force n'ont pas auprès du Seigneur tant de vœux réunis? Quelle prière peut lui être plus agréable que celle qu'il nous a lui-même dictée? C'est dans cette prière publique (j'y comprends, mes frères, l'oblation du sacrifice de Jésus-Christ) que l'Eglise met sa principale force; c'est d'elle qu'elle attend les grâces qui sont nécessaires et au corps entier, et à chacun de ses membres. La ferveur de cette prière a autrefois opéré des prodiges, et l'on connaissait, dans l'antiquité, des morts dont elle avait obtenu la résurrection.

Il n'est point nécessaire de vous avertir, mes frères, que cette prière vocale ne peut être d'aucun prix, d'aucune utilité, si elle n'est accompagnée de la prière intérieure; que la récitation des psaumes et des autres prières les plus touchantes n'est qu'un son qui frappe inutilement les airs, si nous n'avons véritablement dans le cœur les sentiments qu'elles expriment, et que nous insultons le Seigneur plutôt que nous ne l'honorons, lorsque, paraissant à l'extérieur le louer et le prier, nous sommes en effet loin de lui, par les vaines pensées dont nous entretenons notre esprit. Vous êtes convaincus de ces vérités, et elles ont été plusieurs fois la matière de vos gémissements. Ce dont vous vous plaignez le plus, c'est de ne pouvoir captiver la légèreté de votre esprit et de votre imagination. La prière, bien loin de chasser de votre esprit des pensées importunes, est, au contraire, le signal qui les appelle de toutes parts; et souvent le temps de la prière s'est écoulé, sans que vous ayez fait attention à ce que vous avez prononcé.

Que cet état est funeste, mes frères, qu'il est déplorable! c'est, je ne crains point de le dire, une des plus grandes misères que nous éprouvions en cette vie, et un des plus puissants motifs qui doivent nous en faire désirer la fin. Car, il faut l'avouer, ces distractions si affligeantes sont quelquefois aussi inévitables qu'involontaires; elles tiennent à la constitution de notre nature; elles sont l'effet de l'union intime de notre âme avec notre corps, et de l'impression

que les objets sensibles font sur nous, malgré nous-mêmes. Il n'en eût pas été ainsi dans l'état d'innocence. Mais une des peines que le Seigneur a infligées à l'homme pécheur, c'est d'avoir permis que les sens dominassent sur l'esprit, et exerçassent sur lui cet empire tyrannique. Etre distrait dans la prière, c'est donc toujours un malheur digne de nos gémissements ; mais c'est un malheur qu'éprouvent les âmes les plus pieuses et les plus embrasées du feu de la charité ; un malheur par conséquent qui ne doit pas nous empêcher d'espérer dans la miséricorde d'un Dieu qui connaît le limon dont nous sommes pétris, et qui sait que nous ne sommes que poussière et que néant : *Ipse cognovit figmentum nostrum, recordatus est quoniam pulvis sumus.* (Psal. CII, 14.)

Mais s'il est des distractions involontaires, je dis, mes frères, que la plupart ne le sont pas ; je dis que cet état habituel de tiédeur, de dissipation, d'inattention, dont se plaignent le plus grand nombre des chrétiens, a sa source beaucoup moins dans la légèreté de leur esprit que dans la mauvaise disposition de leur cœur, et dans leur manière ordinaire de vivre ; que, par conséquent, leurs distractions sont volontaires, au moins dans leur principe, et les rendent aussi coupables que malheureux.

En effet, mes frères, vous vous plaignez de la légèreté de votre esprit, de l'indocilité de votre imagination. Mais, dites-moi, cette légèreté vous accompagne-t-elle dans toutes vos autres occupations ? Etes-vous distraits dans la lecture d'une histoire profane, ou d'un livre qui pique votre curiosité, comme vous l'êtes dans la récitation des psaumes, en lisant ou en écoutant la parole de Dieu ? Vous voit-on vous égarer au milieu d'une conversation sérieuse, et mêler des propos légers ou indécents aux choses importantes dont vous êtes occupés ? Vous voit-on, lorsque vous parlez à un de vos semblables, le quitter sans raison, pour courir après le premier objet qui se présente à votre vue, ou demeurer en sa présence dans une stupide insensibilité ? Non, mes frères, ce n'est que pour Dieu que toutes ces bizarreries sont réservées, et ce que vous regarderiez comme autant de traits de folie dans le cours ordinaire de votre vie forme votre état habituel dans l'ordre de la religion. Chose étrange ! vous êtes capables de l'application la plus suivie, du calcul le plus abstrait, de l'étude la plus sèche et la plus épineuse : vous soutenez ce travail pendant des heures entières, lorsqu'il s'agit de vos affaires, ou de celles d'un client, ou de quelque science profane, et vous n'êtes pas capables de quelques moments d'attention lorsqu'il s'agit de parler à Dieu, de lui exposer vos besoins, de chanter ses louanges ! Ah ! mes frères, ne comprenez-vous pas combien cela est peu croyable ? Non, ce n'est pas la légèreté de votre esprit qu'il faut ici accuser ; c'est la froideur de votre cœur. Nos divins cantiques ne vous causent que de l'ennui,

parce que tous les objets dont il y est question vous sont indifférents ; parce que vous n'avez aucun goût, aucun désir pour les biens spirituels et invisibles dont ils nous parlent sans cesse ; parce que vous ne connaissez pas, parce que vous n'aimez pas le Dieu dont ils célèbrent la gloire et les bienfaits ; parce que vous êtes un étranger par rapport à cette Jérusalem dont le nom y est si souvent répété. Ce nom, qui nous rappelle notre patrie, le terme de notre voyage, le séjour éternel de la paix et de la charité ; ce nom qui, dans d'autres circonstances, nous rappelle l'Eglise notre tendre mère, et qui nous avertit de nous intéresser à ses biens et à ses maux, n'est pour vous que celui d'une ville étrangère, qui a depuis longtemps subi le sort commun à tous les établissements des hommes. Que vous importe David et son histoire ? Qu'avez-vous de commun avec ces Israélites dont on nous parle si souvent ? ou plutôt quel est votre zèle pour Jésus-Christ, dont David était la figure, pour l'Eglise, dont l'ancien Israël n'était que l'emblème ? Non, mes frères, vous êtes trop charnels, trop attachés à la terre pour vous occuper de ces objets spirituels. Faut-il s'étonner si les psaumes, si ces cantiques sacrés, plus touchants et plus sublimes mille fois que toutes les poésies profanes, vous laissent dans votre insensibilité ? Vous ne savez ni gémir, ni prier, ni remercier avec le Prophète, parce que les maux dont il se plaint ne vous touchent pas, parce que les biens qu'il demande, ou pour lesquels il rend grâces, ne sont d'aucun prix à vos yeux ; et c'est là la première cause de vos distractions pendant la prière vocale, soit publique, soit particulière.

J'en trouve une seconde, mes frères, dans la dissipation continuelle dans laquelle vous vivez ; et c'est ici qu'il faut vous appliquer un avis important que nous donne l'Ecriture. Préparez votre âme avant la prière, nous dit-elle, et ne soyez point comme un homme qui tente le Seigneur : *Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum.* (Eccli., XVIII, 23.) Oui, mes frères, c'est tenter Dieu que de vous présenter devant lui dans les moments consacrés à la prière, avec aussi peu de préparation que vous en apportez. C'est tenter Dieu, c'est-à-dire, c'est lui demander un prodige qui n'est point nécessaire, et sur lequel il serait téméraire de compter ; car c'en serait un, qu'ayant jusqu'à ce moment livré votre esprit à toutes sortes de pensées inutiles ou dangereuses, vous pussiez les chasser dans ce moment même, et leur en substituer d'autres relatives à votre salut ; c'en serait un qu'étant habituellement occupés de frivolités, de bagatelles, ou d'affaires de ce monde, vous pussiez à votre gré suspendre ce torrent impétueux qui vous entraîne, et n'avoir plus que des mouvements de piété et de religion ; c'en serait un enfin que l'esprit de recueillement et de prière fût à votre commandement, et que vous en fussiez pénétrés toutes les fois

que vous le voudriez. Cet esprit, mes frères, qui est l'Esprit de Dieu, est libre dans ses opérations; il souffle où il veut, nous dit Jésus-Christ : *Spiritus ubi vult spirat.* (Joan., III, 8.) Il faut l'invoquer avec ardeur; mais aussi il faut ménager avec soin ses premières inspirations. Il ne faut pas, lorsqu'on en a reçu quelques prémices, s'exposer à les perdre dans la dissipation et le tumulte de ce monde; il faut les recueillir et les garder avec soin, comme un trésor précieux qui peut sans cesse nous échapper. En quoi consiste donc cette préparation à la prière, que l'Écriture exige de nous? Elle consiste, mes frères, à veiller attentivement, même hors le temps de la prière, sur les pensées de notre esprit et les mouvements de notre cœur; à éviter les discours, les lectures, les conversations inutiles; à donner une garde à nos yeux et à tous nos sens, de peur que, se promenant indifféremment sur toutes sortes d'objets, ils ne ramassent cette foule d'images importunes qui se présentent à nous dans ces moments précieux, et que nous sommes obligés d'écarter; elle consiste à vous appliquer tellement au travail, à l'étude, aux affaires temporelles, que vous n'y soyez pas totalement absorbés, et que vous conserviez toujours la liberté d'esprit nécessaire pour vous occuper des choses du salut; elle consiste enfin à vous entretenir souvent de la présence de Dieu, à élever souvent votre cœur vers lui par des actes de foi, d'amour, d'espérance. Car, mes frères, je ne crains point de le dire, pour bien prier, il faut prier sans cesse; et bien loin que l'Apôtre nous commande une chose impossible, en nous disant de prier sans interruption : *Sine intermissione orate* (1 Thess., V, 17), cette prière continuelle, c'est-à-dire, ce penchant continu du cœur vers Dieu et vers les biens célestes; ces saints désirs qui, lorsqu'ils sont dans le cœur, s'expriment si souvent et si facilement, sont la préparation la plus nécessaire à la prière solennelle que la religion nous ordonne de faire en certains temps et en certains lieux.

Enfin, mes frères, il est un moyen sûr de distinguer les distractions involontaires de celles qui ne le sont pas; de juger si celles que vous éprouvez sont des effets de la faiblesse commune à tous les hommes, ou d'une tiédeur, d'une indifférence pour Dieu, qui vous soit particulière. Voyez quelle impression font sur vous ces distractions mêmes. Lorsque vous apercevez que le temps de la prière s'est écoulé sans que vous ayez prié véritablement, que vous avez été en la présence du Seigneur sans lui parler, que vous l'avez honoré des lèvres, et que votre cœur était loin de lui; quels mouvements cette pensée excite-t-elle dans votre cœur? Si vous en gémissiez, si vous vous en humiliez profondément, si vous concevez une véritable douleur d'avoir été devant Dieu, comme vous ne voudriez pas être devant un homme à qui vous devriez quelques égards, et d'avoir été, par

ces distractions, privé d'un secours aussi nécessaire que la prière, alors je croirai volontiers que ces distractions ne sont que l'effet involontaire de la faiblesse humaine; alors elles entreront dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur vous, par les actes d'humilité et de repentir qu'elles vous donneront lieu de produire. C'est ce que nous enseigne saint Augustin. Quelquefois, nous dit-il, notre prière est si froide, si languissante, si dissipée, qu'elle ne mérite pas même le nom de prière; mais si nous gémissons sincèrement de ces fautes, notre gémissement même nous tient lieu de prière : *Si vel hoc dolemus, jam oramus.* Mais si, au contraire, vous n'êtes point affligés de vous trouver si tièdes et si distraits; si, sous prétexte que c'est un malheur commun à presque tous les hommes, vous le regardez comme peu digne de vos gémissements; ah! mes frères, ne prouvez-vous pas d'une manière trop sensible votre indifférence pour la prière et pour les biens qu'elle devrait vous procurer?

Il est donc démontré que la prière en elle-même n'a pas ces difficultés que nous lui supposons; que les obstacles que nous y trouvons ne viennent que de nous-mêmes, de notre peu de foi, de notre peu d'amour pour Dieu, de notre peu d'ardeur pour les biens spirituels, et de la dissipation extrême dans laquelle nous vivons. Mais, ô mon Dieu! de quoi nous servira d'être convaincus de ces vérités, si vous ne répandez vous-même en nous l'esprit de grâce et de prière? Non, rien ne devrait nous être si familier que la prière; elle devrait nous être aussi naturelle que le gémissement l'est à un malade accablé du poids de ses douleurs. Mais quelque connaissance que nous ayons de nos maux, de votre bonté, de votre puissance, nous ne vous prierons point, ô mon Dieu, ou nous vous prierons d'une manière imparfaite et insuffisante, si vous n'aidez même en ce point notre faiblesse. Envoyez-nous donc votre Esprit, qui forme en nous ces gémissements ineffables que vous exaucez toujours, et qu'il nous obtienne de votre miséricorde infinie les grâces qui nous sont nécessaires pour vous servir, et parvenir au bonheur éternel que vous nous destinez. Je vous le souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

FIN DU DISCOURS SUR LA PRIÈRE,

Pendant la maladie du roi.

*Le cinquième dimanche après Pâques,
8 mai 1774.*

Exaucez, Seigneur, les prières que nous allons vous offrir dans ces jours de supplication et de pénitence pour la conservation des biens que nous tenons de votre libéralité. Exaucez-nous dans cette calamité dont il vous a plu d'affliger votre peuple, en frappant de votre verge paternelle un roi qui est l'objet de notre amour, et qui vous est si cher à vous-même. Car nous pouvons, Seigneur, vous le dire avec vérité : ce prince

qui est à présent couvert d'ulcères et de douleurs, est celui pour lequel vous avez montré jusqu'à présent tant de prédilection : *Ecce quem amas infirmatur.* (Joan., XI, 3.) C'est ce faible et précieux rejeton de la famille de saint Louis dont vous avez protégé l'enfance, et que vous avez conduit sur le trône avec une bonté et une providence si singulières ; c'est ce prince que vous avez couvert, dans les combats, de votre bouclier impénétrable, duquel vous avez détourné le fer homicide, que vous avez arraché à la mort qui le menaçait au milieu de ses triomphes et de ses victoires ; que vous avez enfin rendu à nos vœux et à nos humbles supplications. Exaucez-les encore, ô mon Dieu ! n'ayez point égard à notre ingratitude et au mauvais usage que nous avons fait de la grâce que vous nous aviez alors accordée ; ne vous souvenez que de votre bonté et de votre miséricorde infinie. Seigneur, sauvez le roi : *Domine, salvum fac regem.* (Psal. XIX, 10.) Sauvez-le de cette maladie cruelle qui menace ses jours ; sauvez-le des dangers dont le trône est environné et auxquels David lui-même, ce roi selon votre cœur, n'a pas échappé. Sauvez-le de la séduction des plaisirs et du poison de la flatterie ; qu'il vive et qu'il règne selon votre loi sur la terre ; qu'il vive et qu'il règne avec vous dans le ciel. Nous vous le demandons au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il.

XXVIII.

Pour le quinzième dimanche après la Pentecôte.

SUR L'ÉDUCATION.

La douleur de cette tendre mère à laquelle Jésus-Christ rend le fils unique qu'une mort prématurée lui avait enlevé, est, mes frères, une image sensible de celle dont des parents chrétiens sont souvent pénétrés, à la vue des désordres honteux dont se souillent leurs enfants. Si les principes de la foi sont bien gravés dans leurs cœurs, ils doivent regarder ces désordres comme un malheur plus déplorable que la mort même de ces enfants chéris. Ainsi pensait une grande reine, mère du saint roi dont nous célébrons, il y a peu de jours, la glorieuse mémoire. Qui est-ce qui ne sait pas ce que Blanche de Castille disait si souvent à son fils saint Louis, qu'elle aimerait mieux lui voir perdre la couronne et la vie que la grâce du Seigneur ? Ainsi pensait la pieuse Monique à l'égard de son fils Augustin, dont le culte et la fête solennelle doit demain nous occuper. Avec quelle amertume ne le pleura-t-elle pas, tant qu'elle le vit livré aux ténèbres de l'erreur et à la fougue des passions ! Ces larmes de piété et de tendresse montèrent enfin jusqu'au trône du Très-Haut. Jésus-Christ a eu pitié d'elle, comme autrefois il s'était laissé attendrir par les gémissements et la douleur de la veuve de Naïm ; et il lui a rendu ce fils bien-aimé, en l'arrachant à la mort du péché, et

en le ressuscitant à la grâce. Heureux les parents dont les prières et les larmes peuvent obtenir du Seigneur de pareils prodiges, et qui, après avoir eu la douleur de voir leurs enfants marcher dans les voies de la perdition, ont enfin la consolation de les voir suivre celle du salut ! Mais il faut l'avouer, mes frères, ces miracles de la grâce sont presque aussi rares que ceux que le Seigneur opère quelquefois dans l'ordre de la nature : les mauvaises impressions qu'on a reçues dans l'enfance s'effacent difficilement, et le moyen le plus sûr de n'avoir pas à gémir sur la mort spirituelle et la perte éternelle de vos enfants, c'est de veiller avec l'attention la plus exacte sur leur première éducation. J'ai dessein, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui de ce devoir si important et malheureusement si négligé. Je veux examiner avec vous, etc.

[Comme au premier dim. après l'Epiphanie]

* XXVIII*. EXORDE

Pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA FOI.

Vous voyez, mes frères, dans cet évangile, de quel prix est la foi aux yeux de Jésus-Christ, et avec quelle facilité elle obtient de lui les miracles les plus éclatants. Ce paralytique n'a pas encore ouvert la bouche pour demander au Sauveur sa guérison ; ceux qui le mettent à ses pieds ne lui ont pas encore adressé leurs vœux et leurs prières : mais ce Dieu qui sonde le fond des cœurs voit dans le leur le germe précieux de la foi ; il entend les gémissements intérieurs que son esprit lui-même y a formés ; et aussitôt il déploie toutes les richesses de sa grâce et de sa miséricorde ; il fait précéder la guérison de ce malade d'un bienfait plus précieux encore : il lui accorde le pardon de ses péchés. Parcourez, mes frères, les autres traits de l'histoire évangélique, vous verrez que c'est toujours à la foi que Jésus-Christ accorde ses miracles bienfaisants. Si la femme chananéenne obtient la guérison de sa fille, si le centenier voit son serviteur revenir à la vie, si l'aveugle de Jéricho recouvre la lumière, c'est par le mérite de leur foi.

Jésus-Christ, régnant dans les cieux, met ses faveurs et ses grâces au même prix auquel il les donnait sur la terre. Le moyen sûr, mais aussi le moyen unique de les obtenir, c'est de les demander avec une foi vive, avec une ferme confiance dans la bonté et la toute-puissance du Dieu que nous invoquons. Il n'est point de miracles qu'une telle foi ne puisse opérer ; elle ressusciterait les morts, elle transporterait les montagnes, nous dit Jésus-Christ lui-même.

Mais combien, mes frères, ne sommes-nous pas éloignés d'une telle foi ! jugeons-en par la tiédeur qui accompagne nos prières, et par le peu de succès qui les suit. Hélas ! bien loin d'avoir cette foi sublime qui arrache, pour ainsi dire, les miracles à la puissance divine, nous en avons à peine la

premier degré, qui consiste à croire avec soumission et avec fermeté les vérités précieuses que Dieu a daigné nous révéler. Je ne parle point ici de ces hommes orgueilleux qui secouent ouvertement le joug de la foi, et qui osent préférer à l'autorité divine les faibles lumières d'une raison si souvent trompée; je parle de ceux mêmes qui veulent et qui croient être chrétiens; et je dis qu'il en est bien peu dont la foi ait tous les caractères qu'elle devrait avoir, pour remplir toute la mesure de leurs obligations.

Qu'est-ce que la foi ?

[On n'a pu recouvrer la suite.]

AUTRE EXORDE.

Pour le même jour.

SUR LA CONTRITION.

Le Fils de Dieu, devenu pour nous le fils de l'homme, avait sans doute, mes frères, le pouvoir de remettre les péchés. Également puissant sur les âmes et sur les corps, il les guérissait avec une égale facilité; et l'opération efficace par laquelle il rendait la vie et la vigueur aux membres desséchés d'un paralytique, était l'image sensible de celle par laquelle il rétablait, quand il le veut, la charité dans un cœur qui a été si longtemps dominé par le péché.

Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'exercer ce pouvoir pendant les jours de sa vie mortelle: près de remonter au ciel, d'où il était descendu pour nous sauver, il l'a communiqué à ses apôtres et à leurs successeurs dans le saint ministère. Recevez le Saint-Esprit, leur a-t-il dit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez; et c'est dans le sacrement de pénitence que nous exerçons ce pouvoir divin et surnaturel.

Ne croyez pas cependant, mes frères, que ce pouvoir soit en nous aussi entier et aussi absolu qu'il l'était en Jésus-Christ. Il est l'auteur de la grâce, et nous n'en sommes que les instruments; il en est le maître absolu, et nous n'en sommes que les dispensateurs. Lorsqu'il disait à un homme, vos péchés vous sont remis, il mettait, en effet, dans le cœur de cet homme, les dispositions nécessaires pour être réconcilié avec Dieu; il le touchait par l'onction intérieure de sa grâce, il le convertissait véritablement; et voilà pourquoi nous le voyons si souvent, dans l'Évangile, absoudre sans délai et sans épreuve des pécheurs même scandaleux, et depuis longtemps endurcis dans le crime. Mais nous, au contraire, nous ne pouvons rien sur les cœurs, et il est réservé à Dieu seul de les toucher et de les convertir. Cependant nous prononçons sur les pécheurs des jugements de paix et d'absolution; mais c'est inutilement, s'ils ne sont véritablement convertis. Et voilà pourquoi il nous est ordonné de ne rien précipiter dans l'exercice de ce saint et redoutable minis-

lère, d'éprouver les pécheurs, d'attendre les moments de la grâce, qui, dans son cours ordinaire, n'agit que lentement et par degrés, et de nous assurer enfin que cette grâce a opéré en eux un changement, sans lequel nous les assurons en vain que leurs péchés leur sont remis.

Hélas! avec quelque exactitude que nous suivions ces saintes règles, nous y sommes trompés tous les jours, et nous appliquons inutilement le sang de Jésus-Christ, dont la dispensation nous est confiée. Car, sans vouloir parcourir ici toutes les dispositions nécessaires pour recevoir dans le sacrement de pénitence la rémission des péchés, et pour ne parler que de la première et de la plus indispensable de toutes, de quelle contrition sont animés la plus grande partie des pécheurs qui viennent nous prier de les réconcilier avec le Seigneur? Je veux, mes frères, en vous exposant ici quelle doit être cette contrition, vous donner lieu de tirer vous-mêmes une conséquence aussi terrible qu'elle est certaine: c'est qu'il y a bien peu de pécheurs qui s'approchent avec fruit du tribunal de la pénitence.

XXIX.

Pour le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte.

PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Il n'est peut-être point, mes frères, de vérité plus terrible et en même temps plus lumineuse que celle qui termine aujourd'hui notre évangile. Il y a peu d'élus, nous dit celui même qui les a choisis par sa miséricorde, qui les connaît par sa prescience, qui les conduit et les sauve par sa grâce. Il y a peu d'élus; et ce n'est pas seulement parmi les hommes en général, c'est parmi les chrétiens, c'est parmi les enfants de la véritable Eglise que le salut éternel devient le partage du petit nombre. Vous croiriez peut-être, en effet, mes frères, que ce qui est dit si souvent dans l'Évangile du petit nombre des élus doit s'entendre relativement à ce nombre infini d'hommes qui sont encore ensevelis dans les ombres de la mort, qui n'ont pas encore entendu prononcer le nom du vrai Dieu, à qui Jésus-Christ n'a point été annoncé, ou qui sont malheureusement engagés dans le schisme ou dans l'hérésie (ces infortunés sont, hélas! la plus grande partie du genre humain). Mais non; c'est parmi ceux qui ont été appelés, qui ont été introduits dans la salle du festin, qui se sont assis à la table du Seigneur, qui ont professé la véritable religion; c'est parmi ceux-là, dis-je, que le nombre des élus est petit; c'est de ceux-là que le grand nombre périt pour l'éternité. Ainsi l'ont toujours entendu les saints docteurs de l'Eglise; ainsi Jésus-Christ lui-même nous le déclare dans les paroles de notre évangile.

Car, quoique dans la parabole que vous venez d'entendre il ne se trouve qu'un seul homme qui, pour n'être pas revêtu de la robe nuptiale, mérite d'être précipité dans

les ténèbres extérieures, dans le séjour affreux des pleurs et des grincements de dents; cet homme, dit saint Augustin, désigne une multitude infiniment plus grande que celle des convives, qui sont revêtus de la justice et de la charité. Autrement Jésus-Christ pourrait-il conclure de cet unique exemple qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus? *Unus omnino iste non solum multi erant, sed multitudine bonorum numerum superabant.* Et quand les paroles de notre Sauveur seraient moins évidentes, pourrions-nous, en comparant la vie des chrétiens avec les préceptes de Jésus-Christ, ne pas reconnaître que le plus grand nombre d'entre eux marchent dans le chemin de la perdition? Où sont ceux qui observent ces divins préceptes dans toute leur étendue? Indépendamment des avares, des adultères, des impudiques, qui, selon la parole de l'Apôtre, sont manifestement exclus du royaume des cieux, où sont ceux à qui l'on ne puisse reprocher une vie toute sensuelle, tout occupée de la recherche des biens périssables, tout opposée à cette vie de la foi qui peut seule nous sauver? Ah! mes frères, il n'est donc que trop vrai que de ceux qui portent le nom de chrétiens, qui ont été rachetés du sang d'un Dieu, à qui ce sang précieux a été appliqué, le plus grand nombre rendra inutile, par sa faute, tant de grâces et de miséricorde? Ne prouvons point une vérité qui, après la parole formelle de Jésus-Christ, n'a plus besoin de preuves; et contentons-nous d'en tirer de justes conséquences pour notre salut.

Il y a peu d'élus; la voie qui conduit à la vie est étroite: il y a peu d'hommes qui la trouvent, il y en a bien moins encore qui la suivent avec persévérance. Voilà, mes frères, des vérités qui devraient être continuellement sous nos yeux, et qui suffisent seules pour dissiper une multitude de préjugés et d'erreurs qui nous aveuglent et qui nous séduisent.

Quel est aujourd'hui le plus grand obstacle que la piété ait à surmonter, et comment un grand nombre de chrétiens réussissent-ils à se rassurer contre le cri de leur conscience, qui leur reproche une vie peu conforme aux maximes de l'Evangile? C'est par l'exemple de la multitude. Nous vivons au milieu des prévaricateurs de la loi de Dieu, et les désordres dont nous sommes témoins, au lieu de nous inspirer de l'horreur, deviennent, au contraire, la règle de nos actions et de nos sentiments. La loi de Dieu, cette loi sainte et inviolable, qui doit durer toute l'éternité, nous paraît comme abrogée, parce que les hommes ne la pratiquent plus. Nous lui substituons les traditions humaines et les abus que l'usage a introduits, et nous tombons ainsi dans le crime que Jésus-Christ a reproché avec tant de force aux scribes et aux pharisiens. Combien de fois, mes frères, ne vous est-il pas arrivé d'opposer aux sages représentations des ministres de l'Eglise, des usages que vous croyiez autorisés parce qu'ils

étaient universels? Combien de fois n'avez-vous pas cru échapper à leurs justes censures, en leur disant que vous vivez comme tout le monde, que dans vos parures, dans vos repas, dans vos plaisirs, vous ne faites rien que vous ne voyiez faire aux autres personnes de votre rang et de votre état? Combien de fois enfin n'avez-vous pas cru réfuter tout ce qu'ils vous disaient de la sainte sévérité de l'Evangile, en répondant que s'il en était ainsi, presque tous les hommes seraient livrés à la damnation éternelle? Examinez, mes frères, cette réponse à la lueur des paroles de l'Evangile: ce que vous prétendez nous opposer comme une conséquence absurde de nos discours, est une vérité indubitable que Jésus-Christ nous a enseignée plusieurs fois, qu'il nous a inculquée en plusieurs manières différentes, et qui est essentiellement liée avec tout le reste de sa doctrine. Oui, sans doute, presque tous les hommes suivent le chemin de l'enfer et de la damnation éternelle: *Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* (Matth., VII, 13); et par conséquent, mes frères, ce que vous nous donnez pour défense est le titre même de votre condamnation. Vous prétendez excuser votre vie molle, oisive, impénitente, parce que cette vie vous est commune avec presque tous les hommes, et c'est précisément par là que je la juge criminelle et pernicieuse pour vous. Quand l'Evangile ne me dirait pas, d'ailleurs, qu'il faut, pour se sauver, porter sa croix, mortifier ses passions, embrasser la pénitence, dès qu'il m'assure que c'est le plus petit nombre qui se sauve, que la voie du salut est peu fréquentée et peu suivie, cela me suffit pour connaître le chemin que je dois suivre; celui où je vois la foule est certainement mauvais: le seul qui soit sûr est celui où je vois marcher un petit nombre de personnes. Ainsi, tant que je me verrai accompagné du grand nombre, tant que ma vie n'aura rien qui la distingue de celle que mène la foule des chrétiens, je n'aurai pas lieu de croire mon salut en sûreté: ma confiance ne sera légitime que quand je me verrai conforme à ce petit nombre de chrétiens zélés, à qui le monde fait sans cesse des reproches de bizarrerie et de singularité, qui font gloire de mépriser ses pompes, ses usages, ses maximes, et de ne suivre en toutes choses que la loi de Dieu dans sa pureté et sa simplicité. Il est visible qu'ils ne suivent pas le même chemin que les autres, et que deux routes si opposées ne peuvent pas conduire au même terme; mais il est également évident que c'est ce petit nombre qui est dans le véritable chemin. Pourquoi? c'est que je retrouve en effet dans ce chemin les ronces et les épines dont Jésus-Christ nous a dit que celui du ciel était semé; c'est parce qu'ils sont en petit nombre, et que c'est là, selon Jésus-Christ, un des caractères qui distinguent le plus sensiblement les élus: *Pauci electi.* (Matth., XX, 16; XXII, 14.)

Voyez donc maintenant, mes frères, ce que vous devez penser d'une vie que vous appelez commune et ordinaire, d'une vie plutôt exempte de vices et de crimes qu'ornée de vertus et de bonnes œuvres; d'une vie dans laquelle on ne connaît ni l'amour de la pauvreté, ni le renoncement aux plaisirs, ni la sainte rigueur de la pénitence. Voyez ce que vous devez penser de tant de fausses interprétations qu'on a inventées pour adoucir, au gré des passions, la sainte sévérité de l'Evangile. Voyez enfin si votre conformité avec la multitude, bien loin de vous rassurer, ne doit pas, au contraire, vous donner les plus vives alarmes. S'il suffisait pour être sauvé de vivre comme vous vivez, presque tout le monde le serait, puisque, de votre aveu, vous vivez comme tout le monde. Or il est de foi qu'il n'y a qu'un petit nombre qui se sauve : cette vie qui vous est commune avec la multitude ne suffit donc pas pour vous sauver.

Poussons plus loin encore ce raisonnement. Un grand nombre de chrétiens avouent de bonne foi qu'ils ne sont pas dans la voie du salut; mais ils espèrent y rentrer un jour; ils se flattent au moins qu'une bonne mort réparera tous les désordres de leur vie criminelle. Il est vrai, mes frères, qu'une mort chrétienne peut, même après une vie profane et antichrétienne, vous réconcilier avec Dieu et vous mettre en possession du bonheur éternel. Mais pour vous faire sentir combien vos espérances à cet égard sont vaines et chimériques, je n'ai besoin que des paroles mêmes de notre évangile : il y a peu d'élus, dit Jésus-Christ : *Pauci electi*. Il y a donc, en effet, peu d'hommes qui meurent de la mort des justes; car tous ceux qui meurent dans la charité, dans la paix avec Dieu, sont certainement du nombre des élus.

Mais si le bonheur d'une mort chrétienne est si rare, à qui croyez-vous, mes frères, que le Seigneur accorde cette grâce singulière? Sera-ce à ces hommes criminels qui auront passé toute leur vie dans de honteux désordres, ou dans un entier oubli de Dieu; qui ne se seront donnés à lui que quand le monde les aura rejetés; qui n'auront pensé à se convertir que quand ils auront vu l'enfer ouvert sous leurs pieds? O mon Dieu, il ne m'appartient pas de sonder les profondeurs de vos jugements, et de vous demander raison de votre conduite. Je sais, Seigneur, que le don de la persévérance finale est un bienfait tout gratuit de votre miséricorde. Je sais qu'une vie passée entièrement à votre service est un titre pour l'espérer et non pas pour l'exiger. Je sais que vous l'avez quelquefois accordé à des pécheurs qui ne se sont tournés vers vous que dans les derniers instants de leur vie. Trop heureux de pouvoir, en vous consacrant tous les jours de la mienne, recevoir de votre main bienfaisante le denier que vous nous avez promis, je ne conteste point à votre bonté le droit de le donner

aussi à ceux qui n'auront passé que quelques moments à votre service, et mon œil ne sera pas mauvais parce que vous êtes bon. Mais, ô mon Dieu, si la grâce d'une bonne mort suivait ordinairement une vie criminelle ou dissipée, si c'était parmi des pécheurs scandaleux que vous choisissiez ordinairement vos élus, quels motifs de consolation et d'espérance pourraient avoir vos fidèles serviteurs, et comment s'assureraient-ils de leur élection par leurs bonnes œuvres?

Mais non, mes frères, il n'en est pas ainsi : la marque la plus certaine de prédestination sera toujours une vie constamment soutenue dans la pratique des vertus chrétiennes; et une vie profane, mondaine, dissipée, sera toujours, au contraire, un préjugé trop certain de réprobation. Un juste peut laisser échapper, au moment décisif, la couronne sur laquelle il semblait déjà porter la main. Un pécheur peut au contraire mériter, par un sincère repentir, cette couronne dont il semblait si éloigné. Mais ces exemples sont rares, ils sortent des routes ordinaires de la grâce, et l'on meurt ordinairement comme l'on a vécu.

Mais qu'il me direz-vous, ce pécheur scandaleux est mort de la manière la plus édifiante; il a reçu les derniers sacrements de l'Eglise avec des démonstrations de piété et de ferveur qui ont tiré des larmes de tous ceux qui en ont été témoins; il a lui-même arrosé des siennes le signe sacré de notre rédemption; il est mort comme un saint. Ah! mes frères, l'impie Antiochus a fait les mêmes démonstrations, les mêmes serments; il a usé des mêmes expressions de douleur et de repentir, et cependant il est mort dans son péché; et cependant l'Ecriture insulte, pour ainsi dire, à sa douleur. Ce scélérat, dit-elle, invoquait le Seigneur, de qui il n'avait point de miséricorde à espérer : *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus*. (II Mach., IX, 13.) Et qui sont ces hommes de qui le Seigneur nous dit qu'il se rira, qu'il se moquera à leur dernière heure? Sont-ce des impies qui meurent le blasphème à la bouche? Non : ce sont de prétendus pénitents, qui, après avoir longtemps méprisé la patience de Dieu et ses inspirations salutaires, se tournent vers lui dans leurs derniers moments et n'en sont point écoutés : *Tunc invocabunt et non exaudiam*. (Jerem., XI, 11.) Ce sont des pécheurs frappés des terreurs de l'enfer, plutôt qu'animés de l'amour de la justice, qui cherchent le Seigneur et ne le trouvent pas, et qui, selon la menace terrible de Jésus-Christ, meurent dans leur péché : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini*. (Joan., VIII, 21.)

Voilà, mes frères, le malheur effroyable dont sont menacés ceux qui diffèrent jusqu'à la mort leur retour vers Dieu; et ce malheur, hélas! est aussi commun qu'il est déplorable. Car appliquons encore ici ces dernières paroles de notre évangile : il y a

peu d'élus : *pauci electi*. Or, cette parole pourrait-elle être véritable, si toutes ces morts qui nous paraissent si édifiantes, étaient en effet ce qu'elles semblent à nos yeux ? Si l'on en excepte ces pécheurs qu'un coup imprévu précipite dans le tombeau, en est-il beaucoup qui ne donnent à la mort des signes extérieurs de repentir et de conversion ? en est-il beaucoup qui envisagent sans frayeur l'éternité dans laquelle ils vont entrer, et le jugement de Dieu qu'ils vont subir ? en est-il beaucoup qui ne demandent et ne reçoivent les sacrements de l'Eglise avec une dévotion apparente ? en est-il beaucoup enfin qui ne désirassent avoir mené une vie plus chrétienne, et qui ne promettent de servir Dieu avec plus de fidélité, s'il daigne les rappeler à la vie ? Cependant il y a peu d'élus : toutes ces apparences ne sont donc pas conformes à la vérité ; ces morts prétendues édifiantes doivent donc nous être suspectes lorsqu'elles n'ont pas été précédées d'une vie chrétienne.

Vous voyez, mes frères, combien une parole de Jésus-Christ est féconde, et combien elle jette de jour sur les objets les plus importants. Quelles conséquences ne pourrais-je pas encore en tirer, si je l'appliquais, par exemple, à la confiance que nous avons dans les sacrements, et à la manière dont nous les recevons ! Il y a peu d'élus ; c'est-à-dire, mes frères, que non-seulement il y a peu de chrétiens qui conservent leur première innocence, mais aussi qu'il y en a peu qui la recouvrent dans la pénitence. Car je ferai encore le même raisonnement : si tous ceux qui se plongent dans cette piscine salutaire y reçoivent la justice et l'innocence, il n'y aurait d'exclus du salut éternel que le petit nombre de ceux que des accidents subits et imprévus priveraient de ce secours ; et le nombre des élus, au lieu d'être aussi petit que l'Evangile nous le représente, serait au contraire infiniment grand. Une doctrine qui vous persuaderait que rien n'est plus aisé que de recouvrer dans le sacrement la justice qu'on a eu le malheur de perdre ; qu'il ne faut pour cela que confesser ses péchés à un prêtre, en concevoir quelque regret, accomplir quelque légère satisfaction ; que la justice chrétienne est un état passager, qu'on quitte et qu'on reprend avec autant de facilité que les vêtements dont on est couvert : une telle doctrine, dis-je, serait donc une doctrine fautive et meurtrière. Ceux qui vous disent que la pénitence est un baptême laborieux et difficile, que la rémission des péchés y est le prix d'une douleur vive et sincère, d'un amour pour Dieu qui le fasse préférer à tout autre objet, d'un changement total du cœur, d'une satisfaction proportionnée à la grandeur des fautes ; que la conversion du cœur, lorsqu'elle est réelle, est ordinairement solide et durable, et que les rechutes en prouvent ordinairement la fausseté ; ceux-là, mes frères, sont donc les seuls qui vous parlent le langage de la vérité ; et il ne

sert de rien de leur opposer que si toutes les conditions qu'ils exigent étaient nécessaires, le sacrement de pénitence serait inutile à la plus grande partie de ceux qui le reçoivent : cette conséquence, bien loin de leur faire abandonner leurs principes, n'est capable que de les y confirmer ; elle est avouée par les saints docteurs de l'Eglise, qui nous enseignent qu'il est plus aisé de ne pas tomber que de se relever après sa chute ; elle suit nécessairement des paroles de Jésus-Christ, qui nous assure que le royaume du ciel souffre violence, que le chemin qui mène à la vie est étroit et difficile, que peu d'hommes le trouvent et le suivent, et qu'enfin il y a peu d'élus : *pauci electi*.

Quelle impression fera sur vous, mes frères, cette importante vérité ? une impression de terreur sans doute. Car est-il possible de ne pas se livrer à ce sentiment, lorsque l'on est forcé de reconnaître que la plus grande partie des hommes avec lesquels nous vivons, des hommes même dont la vie paraît irréprochable selon le monde, des hommes qui ont quelque respect pour la religion, qui en pratiquent les devoirs à l'extérieur, et dont la conduite nous paraît édifiante à certains égards, seront pendant toute l'éternité les victimes des vengeances du Très-Haut ; que parmi cette multitude innombrable qui, dans les grandes solennités, remplit le temple du Seigneur, il n'y a qu'une petite poignée d'hommes qui lui soient agréables ; que parmi les convives qui s'empressent autour de sa table, il n'y en a qu'un petit nombre qui soit revêtu de la robe nuptiale de la justice et de la charité, ou qui doive la conserver jusqu'à la fin. Qui pourrait, sans frémir, entendre saint Chrysostome dire, dans un temps où les mœurs étaient infiniment moins corrompues qu'elles ne le sont aujourd'hui, que de tant de milliers d'hommes qui remplissent une ville immense, il y en aura à peine cent de sauvés ?

Mais cette terreur elle-même, quel effet produira-t-elle ? Direz vous, comme une infinité de chrétiens, que si le salut est si difficile, s'il y a si peu d'hommes qui y parviennent, il vaut mieux se damner commodément que de chercher inutilement à se sauver ? Ah mes frères, loin de vous ce sentiment insensé, ce funeste désespoir ? Quoi ! vous renoncerez ainsi au bonheur ineffable qui vous est promis ! quoi ! vous vous dévouerez vous-mêmes aux supplices effroyables que le Seigneur prépare aux méchants, et vous vous précipiteriez dans cet abîme de malheurs, parce qu'il vous paraît difficile de l'éviter ?

Une telle conduite est-elle digne d'un homme sage et raisonnable ? Est-ce ainsi que vous agissez dans vos autres affaires, dans les autres périls auxquels vous pouvez être exposés ? Vous êtes au milieu d'un horrible incendie ; une maison dans laquelle vous êtes enfermés est la proie des flammes dévorantes ; il n'y a qu'une seule issue

par laquelle vous puissiez vous dérober à leur fureur ; et ce passage étroit et difficile ne peut admettre qu'un petit nombre de personnes : sera-ce une raison pour vous de demeurer tranquilles au milieu des flammes ? Une tempête, un rocher a brisé votre vaisseau, les flots de la mer en courroux y entrent de toutes parts, il est submergé, il est englouti ; il ne reste qu'un faible débris sur lequel vous puissiez échapper à la mort ; et cette planche fragile ne peut offrir qu'à un seul homme son faible secours : ne vous efforcerez-vous pas de vous en saisir ? ne la disputerez-vous pas aux compagnons de votre malheur ? Agissez ainsi, mes frères, dans l'affaire de votre salut éternel. Le salut est difficile, le chemin qui y conduit est pénible et escarpé. Mais enfin ce chemin vous est ouvert ; vous le connaissez ; le Seigneur vous l'indique dans son Evangile ; il vous y a conduits, en vous faisant enfants de son Eglise ; il vous offre le secours de sa grâce, pour vous y faire marcher avec persévérance. Serez-vous assez ennemis de vous-mêmes pour refuser de le suivre ? Le commun des hommes ne le suit pas : ah ! concluez-en donc qu'il faut vous séparer du commun des hommes ; qu'il ne faut pas prendre pour guides des aveugles ou des furieux, qui vont gaiement se précipiter dans des flammes éternelles ; qu'il vaut mieux vous joindre à la troupe moins nombreuse, mais plus sage, de ceux qui aiment mieux se contraindre pendant quelques années, et se priver pendant cette vie de quelques vains plaisirs, que de souffrir pendant toute l'éternité des supplices effroyables. Le salut ne fût-il promis qu'à un seul homme, la raison seule vous dirait que vous devez vous efforcer d'être ce seul homme heureux. Car, dit l'Apôtre, il n'y a dans la lice qu'un seul athlète qui remporte le prix : *Unus accipit bravium* (I Cor., IX, 24) ; et cependant tous y courent avec ardeur, tous se proposent d'obtenir cette récompense qui n'est promise qu'à un seul : *Omnes quidem currunt*. (Ibid.) Imitez cet exemple, mes frères ; faites pour obtenir une couronne incorruptible ce que ces hommes font pour une gloire frivole et passagère : *Sic currite ut comprehendatis*. (Ibid.) Mais grâce au Seigneur, ses miséricordes ne sont pas si restreintes : le nombre des élus, petit en comparaison de celui des réprouvés, est cependant fort grand en lui-même. Il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Père céleste. La récompense est promise, non pas à un seul, mais à tous ceux qui la mériteront ; la couronne que reçoit un de vos frères n'est pas la vôtre ; c'est celle qui lui était destinée de toute éternité. La vôtre vous est réservée, elle est au même prix, les mêmes travaux, les mêmes efforts vous en mettront en possession.

Croyez donc, mes frères, puisque Jésus-Christ nous en assure, qu'il y a peu d'élus et méditez souvent avec frayeur cette grande vérité. Mais tirez-en la conséquence que Jésus-Christ lui-même en a tirée. Efforcez-

vous d'entrer par la porte étroite, parce que plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront pas : *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt*. (Luc., XIII, 24.) Et si l'incertitude de votre sort éternel vous effraye, prenez le seul moyen qui puisse dissiper vos alarmes : assurez-vous par vos bonnes œuvres, par votre fidélité à suivre les maximes de Jésus-Christ, que vous êtes du petit nombre de ceux à qui le Seigneur a destiné, dans sa miséricorde, la récompense éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

XXIX*. HOMELIE

Sur l'évangile du dix-neuvième dimanche après la Pentecôte.

Il est, mes frères, peu d'endroits du saint Evangile qui nous offrent plus d'instructions que celui que vous venez d'entendre. Peut-être n'y avez-vous vu, jusqu'à présent, que la condamnation de ces lâches chrétiens, qui méprisent l'invitation que Jésus-Christ leur fait de venir s'asseoir à sa table, et qui préfèrent à un tel honneur des occupations qu'ils jugent plus importantes, et des plaisirs qui leur paraissent plus satisfaisants ; ou le jugement plus terrible encore, auquel se soumettent ceux qui osent s'asseoir à cette table sacrée, sans y apporter les dispositions nécessaires, et sans être revêtus de la robe nuptiale de la charité ; et c'est là, en effet, une des applications que nous pouvons donner à cette parabole. Mais elle renferme encore, mes frères, des vues et des instructions plus générales ; et si nous voulons l'approfondir, nous y verrons tout à la fois l'objet et la règle de nos espérances ; nous y verrons, dis-je, de quoi animer nos désirs par la vue des biens ineffables qui nous sont promis ; de quoi réprimer la présomption de ceux qui, s'éloignant sans cesse des voies du salut, se flattent cependant encore d'y parvenir ; et de quoi réveiller la confiance de ceux qui s'en croient exclus, lors même qu'ils ont plus lieu de l'espérer. Souffrez qu'en parcourant avec vous les différents traits de la parabole qui vous est ici proposée, je vous aide à en tirer ces importantes vérités.

Premièrement, mes frères, c'est le bonheur de la vie future, c'est la félicité éternelle, c'est, en un mot, l'objet et le terme de nos espérances, qui vous est ici présenté sous l'emblème d'un festin nuptial auquel nous sommes tous invités ; c'est là une des figures les plus ordinaires dont se sert la sainte Ecriture. C'est par le nom des noces de l'Agneau qu'elle désigne le plus souvent cette fête éternelle à laquelle nous sommes appelés ; et quelles idées sublimes ce nom ne renferme-t-il pas ? Qu'il sera beau, ce jour où se consummera l'alliance sainte que Jésus a contractée avec son Eglise ! Cette al-

liance, mes frères, est le but de tous les tourments et de toutes les souffrances du Fils de Dieu. S'il est descendu du sein de son Père, dans lequel il subsiste de toute éternité; s'il s'est revêtu de notre nature; s'il a daigné répandre son sang sur la terre, c'est pour former cette alliance sainte; c'est pour se donner, dans son Eglise, une épouse sans tache et sans rides, une épouse brillante de sainteté et de grâce, en un mot, une épouse digne de lui.

Déjà, mes frères, l'Eglise a cette auguste qualité d'épouse de Jésus-Christ; mais le mystère de sa sanctification n'est encore que commencé. Elle est sainte, elle est belle par l'éclat que répand sur elle son divin Epoux, par la pureté de sa doctrine et de son culte, par le grand nombre des saints qu'elle renferme, soit qu'ils vivent encore sur la terre, soient qu'ils triomphent déjà dans le ciel: mais il faut reconnaître cependant que les pécheurs qu'elle contient aussi dans son sein ternissent son éclat et diminuent sa beauté. Le Seigneur permet ce mélange, parce qu'il entre dans les vues de sa justice et de sa miséricorde. Il faut qu'il y ait dans l'Eglise des hommes pécheurs et scandaleux, parce qu'ils sont destinés à être les instruments de la sanctification des élus. Mais quand le nombre de ces élus sera complet, quand le Seigneur aura réuni dans le corps mystique de ses élus tous les membres qu'il a prévus dans sa prescience, et prédestinés dans sa miséricorde, alors ce mélange odieux disparaîtra; alors la paille, livrée aux flammes, laissera voir à découvert le grain pur et parfait que le Seigneur s'est réservé; alors le monde visible sera lui-même anéanti, parce qu'il n'était qu'un moyen dont le Seigneur avait voulu se servir pour former la société éternelle de ses saints, et que, quand l'édifice est achevé, les échafauds ne sont plus nécessaires: alors enfin, l'Eglise n'ayant plus que des membres saints et parfaits, son alliance avec Jésus-Christ sera entièrement consommée; elle sera unie avec lui de l'union la plus tendre et la plus intime; elle entrera dans la participation de tous ces biens, et ces biens, répandus avec profusion entre tous ses membres, les rendront tous souverainement heureux pour l'éternité. Mes frères, que ne sommes-nous assez spirituels, assez dégagés des sens, pour comprendre toute l'excellence d'une telle alliance? Que ne sommes-nous capables de sentir dès à présent ce que c'est que d'être uni avec Dieu, d'être consommé en lui par la charité, de vivre en lui et de lui, de devenir semblables à lui? C'est à ce degré sublime de bonheur et de gloire que nous sommes appelés. Oui, nous savons, dit l'apôtre saint Jean, que quand Dieu nous apparaîtra dans sa gloire nous serons semblables à lui. Les rayons de la Divinité, réfléchis sur nos âmes y peindront la Divinité même; le feu de cette charité, qui est doux, pénétrera la substance de notre âme; il se confondra, il s'identifiera pour ainsi dire, avec elle: c'est ainsi que l'or fondu

dans le creuset, pénétré de toute part par le feu qui le dévore, ne paraît plus être qu'un fleuve de feu.

Tel est, mes frères, le torrent de chastes voluptés dont le Seigneur promet de nous enivrer. Ce bonheur céleste nous est représenté sous l'image d'un festin, parce qu'en effet nous nous y nourrirons de Dieu, de la vérité, de la sagesse éternelle, non plus mystiquement et comme aujourd'hui, sous les voiles impénétrables des sacrements, mais réellement, à découvert, sans ombre et sans figure.

Ah! je le dis encore, mes frères, nous ne sommes peut-être pas capables de concevoir toute l'étendue, tout le prix d'un tel bonheur: pour le sentir, il faut en avoir déjà les prémices; il faut déjà être uni avec Dieu par la charité, pour comprendre quel bonheur c'est que de lui être uni éternellement et inséparablement. Mais quand nous ne concevrons le bonheur de l'autre vie que comme une paix et un repos éternel; quand nous ne le considérerions que comme un état duquel seront bannis les gémissements et les larmes, et où nous serons exempts de toutes les misères qui nous affligent aujourd'hui, ne devrait-il pas nous paraître infiniment digne de nos désirs? et cette vue ne devrait-elle pas nous faire entrer avec ardeur dans les voies qui peuvent nous y conduire, quelque dures qu'elles puissent d'ailleurs nous paraître?

Nous l'espérons, mes frères, ce bonheur éternel, et il en est bien peu parmi nous qui pussent soutenir, sans frémissement et sans horreur, l'idée de s'en croire exclus. Mais notre confiance est-elle légitime, et ne porte-t-elle pas, au contraire, le caractère odieux d'une présomption aveugle et insensée? C'est un principe incontestable que notre salut dépend premièrement de la volonté de Dieu, qui nous y appelle, qui nous y destine dans sa miséricorde, qui nous donne les grâces qui nous sont nécessaires pour l'opérer; et en second lieu de notre fidélité à correspondre à ces grâces, et à les faire profiter. Il vous a créés sans aucune coopération de votre part, dit saint Augustin; mais il ne vous sauvera pas sans vous: *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te.* L'effet de sa grâce n'est pas de vous dispenser de travailler; mais de travailler avec vous, de vous en inspirer la volonté, de vous en donner la force, d'y joindre le succès et la persévérance. D'après ce principe, mes frères, voyons si votre espérance est bien fondée. J'aperçois bien la bonté du Dieu qui vous appelle; mais où est votre fidélité à lui répondre? Je vois bien ce que sa grâce a fait pour vous; mais qu'avez-vous fait pour coopérer avec sa grâce? En un mot, je vois bien que vous êtes du nombre de ces convives que ce roi puissant avait appelés aux noces de son fils; mais je ne vois que trop aussi que vous êtes du nombre de ces hommes terrestres qui dédaignent son invitation, et qui méritent d'être exclus

des délices qu'il voulait leur prodiguer. Oui, mes frères, vous êtes appelés au festin nuptial du Fils de Dieu : votre qualité de chrétiens vous donne droit de vous y asseoir ; et indépendamment de cette vocation générale, qui vous est commune avec tous ceux qui croient en Jésus-Christ, par combien d'invitations particulières le Seigneur ne vous a-t-il pas pressés de vous disposer à y prendre place ? Combien de fois ne vous a-t-il pas dit, et par la voix de ses ministres, et par ses sollicitations intérieures : Venez au festin que je vous ai préparé ? Avec la nourriture la plus excellente, les délices les plus parfaites vous attendent : tout est prêt de ma part ; et pour vous rendre heureux, il ne manque plus que votre volonté : *Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata : venite ad nuptias.* (Matth., XXII, 4.) Mais vous, comment avez-vous reçu ces offres ? Vous n'êtes pas, sans doute, du nombre de ces impies dont il est parlé dans la parabole, qui, non contents de dédaigner les bienfaits qui leur sont offerts, les rejettent avec une hauteur insolente, et n'y répondent que par des violences et des outrages : non ; vous voulez conserver au moins les apparences du respect pour celui qui vous invite, et pour les biens qu'il vous offre ; mais par combien de vains prétextes ne couvrez-vous pas votre indifférence ? Ces convives, dit l'Évangile, ne se mirent point en peine de répondre à l'invitation qui leur était faite ; ils s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son trafic ordinaire ; ou, comme le rapporte un autre évangéliste, ils prirent pour prétexte de leur refus, l'un l'achat qu'il venait de faire d'une maison de campagne, et la nécessité où il était d'aller la visiter ; l'autre un mariage qu'il venait de contracter, et l'impossibilité qui en résultait pour lui de se rendre au festin : *Abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.* (Ibid., 5.) Et ne sont-ce pas là, mes frères, les prétextes que vous alléguiez tous les jours, pour vous dispenser de vous occuper sérieusement des objets de la religion et de travailler à votre salut ? Vous n'y renoncez pas à ce salut éternel ; vous avez un désir vague et confus d'y parvenir ; vous avez même l'espérance d'y travailler un jour et d'obtenir miséricorde devant le Seigneur. Mais, quant à présent, vous croyez qu'il est plus nécessaire de vous occuper de vos affaires, de l'établissement de votre maison et de votre famille ; le dirai-je même ? de vos plaisirs. Dans votre intention, ce n'est pas un refus que vous faites, ce n'est qu'un délai que vous demandez. Mais quoi ! mes frères, est-ce donc à vous à marquer au Seigneur le temps où il vous plaira de vous donner à lui ? Avez-vous un devoir plus sacré que celui de répondre à sa grâce, au moment où elle se fait entendre à votre cœur ? En lui résistant, ne consentez-vous pas qu'elle se retire de vous ? avez-vous quelque assurance que l'invitation que vous négligez aujourd'hui vous sera réitérée ?

croyez-vous que, sous le voile d'une prétendue nécessité, le Seigneur n'aperçoive pas votre indifférence pour lui et pour ses bienfaits, et l'indigne préférence que vous donnez sur lui aux biens et aux plaisirs de la terre ? Apprenez de notre évangile le jugement qu'il en porte. Ce roi, sous l'emblème duquel le Seigneur a voulu se représenter, ordonne-t-il à ses serviteurs d'aller réitérer ses instances auprès de ceux qu'il avait d'abord invités ? Leur fait-il offrir de nouveau cet honneur qu'ils ont rejeté ? Non ; il leur substitue d'autres convives de qui il attend plus de reconnaissance. Le festin des noces est tout prêt, dit-il ; mais ceux qui y avaient été appelés n'en étaient pas dignes. Allez-vous-en donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Voilà, mes frères, la condamnation à laquelle vous vous exposez en refusant, ou, ce qui est la même chose, en différant de répondre aux invitations de la grâce. Il ne sert de rien d'alléguer la légitimité, la nécessité même des occupations que vous préférez aux devoirs du salut : ces occupations ne sont pas pour vous plus légitimes ou plus nécessaires que pour ces convives dont il est parlé dans notre évangile. Si elles ne les ont pas préservés de la colère du Seigneur, elles ne vous en préserveront pas davantage. C'est une nécessité, c'est un devoir de pourvoir à la conservation de vos biens ; mais c'est une nécessité et un devoir bien plus sacré et plus indispensable encore d'honorer Dieu, de le servir, de vous rendre dignes de ses bienfaits et de sa miséricorde. Remplissez les devoirs que vous impose la qualité d'époux et de père de famille, de magistrat et d'homme public ; mais mettez à la tête de tous ceux auxquels vous oblige la qualité de chrétiens. Ces devoirs, mes frères, ne sont pas incompatibles ; mais pour les allier, il faut les subordonner les uns aux autres ; il faut les mettre chacun dans l'ordre qui leur convient ; et qui peut douter que ceux de la religion, ceux qui ont un rapport direct avec le salut, ne doivent être les plus sacrés ? Cherchez, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice, nous dit Jésus-Christ, et soyez assurés que tout le reste vous sera donné, comme par surcroît. (Luc., XII, 31.) Un homme animé de l'esprit de la foi ne doute point de la vérité de cette promesse ; et bien loin de préférer au soin de son salut celui d'amasser les biens de la terre, il ne croit pas pouvoir mieux s'assurer les choses nécessaires à la vie présente, qu'en les oubliant, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de son salut ; mais ne rien faire pour ce salut éternel, et cependant l'espérer, et remettre à le faire à un avenir éloigné et toujours incertain, ne vouloir y travailler que quand on n'aura plus d'autres occupations plus agréables ou plus importantes, et se flatter qu'on y parviendra, c'est, j'ose le dire encore, mes frères, la présomption la plus téméraire et la plus déraisonnable.

Mais si notre parabole condamne cette

présomption et cette fausse confiance, elle est aussi bien propre à ranimer l'espérance de quelques âmes pusillanimes, à qui leur faiblesse inspire le découragement et l'inquiétude. En effet, quels sont les convives que le Seigneur substitue à ceux qui avaient méprisé ses premières invitations ? Apprenons-le de l'Évangéliste saint Luc, qui rapporte la même parabole : *Allez, dit-il à ses serviteurs, allez dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.* (Luc., XIV, 21.) Vous le voyez, mes frères ; il y a des imperfections qui ne nous excluent pas de l'espérance de nous asseoir, dans le royaume des cieux, à la table du Seigneur. Ce n'est pas à dire, sans doute, que nous devions nous dissimuler ces imperfections, les entretenir, les épargner, nous y complaire. Non, mes frères : loin d'ici les pauvres qui se croient riches, les faibles qui se croient forts, les aveugles qui se croient éclairés, les boiteux qui croient marcher d'un pas ferme et assuré dans les voies de la justice. Mais ces pauvres qui sentent toute leur misère et qui reçoivent les dons de Dieu avec d'autant plus de reconnaissance qu'ils croient moins les mériter ; ces faibles, qui n'attendent leur force que de Dieu ; ces aveugles qui demandent avec instance d'être éclairés ; ces boiteux qui conjurent sans cesse le Seigneur de redresser leurs voies ; ce sont là les convives dont le Seigneur aime à voir sa table environnée ; c'est d'eux qu'il est écrit qu'ils mangeront et qu'ils seront rassasiés des bienfaits du Seigneur : *Edent pauperes et saturabuntur.* (Psal. XXI, 27.) Ainsi, mes frères, les faiblesses que vous apercevez en vous-mêmes, doivent, sans doute, vous humilier et vous affliger. Mais doivent-elles vous empêcher d'espérer, avec une juste confiance, le salut éternel ? Non, si vous les laissez ; si vous en demandez sincèrement au Seigneur la guérison ; si vous faites des efforts continuels pour acquérir une vertu plus pure ; en un mot, si vous les couvrez de la robe nuptiale de la charité : car c'est ainsi, mes frères, que les saints Pères ont entendu cet endroit de l'Évangile. Eussiez-vous la foi la plus vive, dit saint Grégoire, si vous n'avez pas la charité, vous n'avez pas la robe nuptiale : *Recte enim charitas nuptialis vestis vocatur.* Mais si cette vertu divine domine dans votre cœur, elle couvre aux yeux de Dieu vos imperfections, quelque multipliées qu'elles soient : *Charitas operit multitudine peccatorum.* (1 Petr., IV, 8.) Et pourquoi, mes frères, cette charité a-t-elle la propriété de couvrir tant de fautes et d'imperfections ? Ce n'est pas seulement parce qu'elle est en elle-même la plus excellente de toutes les vertus, c'est aussi parce qu'elle nous fait haïr tous les vices ; c'est parce qu'elle nous inspire un désir ardent de plaire à Dieu dans toutes nos actions, et un regret sincère des fautes que la faiblesse ou la légèreté nous fait commettre. C'est donc elle qui nous fait trouver grâce devant le Seigneur, pour

les péchés qui échappent encore à notre vigilance ; et c'est elle, en conséquence, qui est le fondement de la confiance la plus assurée. Aussi vous voyez, mes frères, dans notre évangile, que c'est elle seule qui soit ici exigée, la seule dont le défaut soit puni par l'exclusion du festin céleste et la condamnation aux ténèbres extérieures, au séjour affreux des pleurs et des grincements de dents.

Sondez donc vos cœurs, mes frères, et posez les fondements d'une confiance légitime, non pas sur l'exemption de toutes sortes de fautes et d'imperfections : c'est un état impossible à de malheureux voyageurs, qui marchent ici-bas au milieu de toutes sortes d'écueils et de dangers ; mais sur les sentiments d'une charité sincère, qui domine sur toutes les affections et les désirs de votre âme, qui les tourne tous vers Dieu et vers les biens ineffables qu'il vous promet. Si vous avez en vous les caractères de cette vertu la plus essentielle du christianisme, que les imperfections qui vous restent ne vous découragent pas ; que le petit nombre des élus, vérité terrible qui nous est annoncée à la fin de notre évangile, ne vous effraie pas. Le nombre en est petit ; oui, mes frères ; c'est une vérité trop clairement énoncée, pour que nous puissions la révoquer en doute. Il est petit même parmi ceux qui ont été appelés : il est petit en comparaison de ceux qui se perdent même dans le sein de la véritable religion et de la véritable Eglise : mais il renferme certainement tous ceux qui aiment Dieu, qui persévèrent dans son amour et qui font toutes leurs actions par le motif de cet amour. Demandez-lui donc cette vertu si précieuse et si nécessaire ; soyez-en sans cesse revêtus, parce qu'il n'est aucun instant où vous ne puissiez être appelés aux noces du Seigneur ; présentez-vous souvent, couverts de cette robe nuptiale, à la table sacrée où nous recevons le gage des délices célestes qui nous sont préparées, et de l'immortalité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

XXX. EXORDE.

Pour le vingtième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA FOI.

Vous voyez, mes frères, dans cet évangile, de quel prix est la foi aux yeux de Jésus-Christ, et avec quelle magnificence il en récompense les plus faibles prémices. C'était sans doute un commencement de foi qui avait conduit cet officier aux pieds du Sauveur, pour lui demander la guérison d'un fils, l'objet de sa tendresse.

Mais combien cette foi était-elle encore imparfaite ! Bien inférieur à ce centenaire, dont la foi excita l'admiration et mérita les éloges de Jésus-Christ même, celui-ci ne dit pas au Fils de Dieu : *Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous entriez dans ma maison, dites seulement une parole et mon fils sera guéri.* (Matth., VIII, 8.) Il semble ignorer

qu'une puissance sans bornes ne peut-être arrêtée par la distance des lieux, et que celui à qui il parle est le même Dieu qui contient l'univers dans son immensité: il le presse de venir chez lui; et Jésus-Christ, qui sonde le fond des cœurs, aperçoit dans le sien un fonds d'incrédulité qui ne peut être vaincu qu'à la vue même du miracle qu'il demande.

Cependant, mes frères, ce reste de faiblesse n'arrête point le cours des miséricordes que le Seigneur a résolu d'exercer envers lui. En même temps qu'il lui reproche, avec une douceur admirable, ce qui manque à la perfection de sa foi, il lui accorde au delà même de ses demandes: *Allez*, lui dit-il, *votre fils se porte bien.* (*Ibid.*, 13.) Il ajoute à ce bienfait une grâce plus précieuse encore; il met dans le cœur de cet homme, jusqu'alors si lent à croire, le degré de foi qui lui manquait. Il crut, dit l'évangile, à la parole que Jésus-Christ lui avait dite, et il s'en alla. Bientôt après il voit de ses propres yeux avec combien de raison et de justice il s'en était rapporté à cette divine parole; sa foi augmente par la vue de son fils rendu à la vie et à la santé; elle s'étend à toute sa famille et il devient, avec toute sa maison, un fidèle disciple de Jésus-Christ.

C'est ainsi, mes frères, que Dieu récompenserait notre foi, si, quoique faible encore, elle était au moins sincère et véritable. Si nous en avons seulement comme un grain de sénevé, elle suffira pour obtenir de sa puissance les merveilles les plus éclatantes. Ne nous décourageons donc pas en nous voyant si faibles dans la foi; recueillons-en les précieuses étincelles que la grâce du Seigneur a mises dans nos cœurs; étudions-en la nature et les caractères, et efforçons-nous d'en augmenter sans cesse la vivacité. C'est dans ce dessein que je veux vous entretenir de cette vertu si importante et si nécessaire. Qu'est-ce que la foi, et quelle est la nature de cette croyance que nous donnons aux vérités que Dieu a daigné nous révéler? Je dis, mes frères, que c'est une ferme persuasion de notre esprit qui exclut tout doute.

XXXI.

Sur l'évangile du vingt-unième dimanche après la Pentecôte.

PARDON DES INJURES.

Qui d'entre nous, mes frères, à la lecture de cet évangile, n'a pas éprouvé un sentiment d'indignation contre ce serviteur ingrat, qui, après avoir reçu de son maître la marque la plus sensible de bonté et de clémence, exerce lui-même contre son frère et son égal la dureté la plus cruelle? qui de nous n'a pas applaudi à la juste sévérité avec laquelle son maître offensé rétracte la grâce qu'il lui avait accordée, et l'abandonne à toute la rigueur d'une justice inflexible? Il y a donc encore dans notre âme un rayon de lumière qui nous éclaire sur l'injustice

de la vengeance et du ressentiment. Il y a donc une voix intérieure qui nous dit que si nous voulons qu'on nous pardonne, il faut que nous pardonnions nous-mêmes, et qu'il est juste que nous soyons traités comme nous avons traité les autres. Oui, mes frères, lorsque nous jugeons de ces choses sans aucun intérêt personnel, nous en jugeons sainement; nous reconnaissons que la loi qui proscriit la vengeance est fondée sur le grand principe qui nous défend de faire à autrui ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-mêmes; mais l'orgueil enraciné dans notre cœur nous fait bientôt perdre de vue cette grande vérité, lorsqu'il s'agit de nos intérêts et de nos injures particulières. L'iniquité de la vengeance; les traits de noirceur et de dureté dont elle est souvent accompagnée; le danger que nous courons en nous y abandonnant, tout disparaît bientôt à nos yeux, et malgré la rigueur inflexible avec laquelle nous refusons de pardonner à nos frères des fautes souvent assez légères, nous osons nous flatter d'obtenir de Dieu même la remise des dettes immenses que nous avons contractées envers sa justice. Ah! mes frères, c'est en vain que nous nous en flattons: il n'y aura point de miséricorde pour ceux qui n'auront pas eux-mêmes été miséricordieux, point de pardon pour ceux qui n'auront point pardonné: *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.* (*Jac.*, II, 13.) Telle est la conséquence que Jésus-Christ tire lui-même de cette parabole; telle est la loi immuable dont j'entreprends de vous faire voir aujourd'hui la justice et l'étendue.

Oui, mes frères, c'est une vérité certaine que le pardon que nous demandons au Seigneur pour nos propres iniquités dépend de celui que nous accordons nous-mêmes à nos frères qui nous ont offensés. Qui de nous pourrait se plaindre de cette disposition de la justice de Dieu? Qui oserait regarder comme trop dure et trop pénible cette condition qu'il met à ses miséricordes? qui ne la regardera pas, au contraire, comme un trait bien marqué de bonté et de clémence? Pour le concevoir, mes frères, considérons les deux termes de cet échange que la justice divine fait, pour ainsi dire, avec nous; comparons les intérêts qu'elle abandonne avec ceux dont elle exige le sacrifice. Quelles sont les dettes qu'elle consent à nous remettre et quelles sont celles qu'elle veut que nous remettions?

C'est un principe certain, que les fautes ont un degré d'énormité proportionné à la faiblesse et à la dépendance de celui qui les commet, ainsi qu'à la grandeur de celui contre lequel elles sont commises. C'est encore une vérité évidente, qu'elles sont d'autant plus criantes qu'elles sont plus souvent réitérées, et si d'ailleurs elles ont été souvent pardonnées; si celui contre lequel nous les commettons a été pour nous un ami, un bienfaiteur, un père plein de tendresse; l'ingratitude leur donne alors un caractère de noirceur qu'on ne peut envisa-

ger sans horreur. Or, telles sont les fautes que nous commettons contre Dieu et desquelles nous sommes obligés de lui demander le pardon. Ce sont autant d'attentats de la bassesse même contre la souveraine grandeur, du néant contre l'Être infini. Dieu est l'Être par excellence, et nous, nous ne sommes que des êtres précaires, nous n'existons que par sa volonté; s'il cessait un instant de nous conserver et de nous soutenir, nous retomberions dans le néant duquel il nous a tirés. Il pourrait, d'un seul regard, non-seulement nous donner la mort, mais précipiter notre corps et notre âme dans des flammes éternelles, et, par une audace incroyable, nous osons le braver, lui désobéir, l'insulter! Et ce ne sont pas des égarements passagers qui nous éloignent de son service : nous avons peut-être passé des années entières dans l'oubli de ses lois, dans l'habitude criminelle de l'offenser et de provoquer sa colère; l'état du péché a peut-être été notre état ordinaire et habituel, depuis que nous avons l'usage libre de nos sens et de notre raison. Quelquefois, il est vrai, nous avons paru retourner à lui; nous avons eu horreur de nous-mêmes; nous avons été touchés d'un repentir salutaire; nous avons eu recours à sa miséricorde et aux sacrements qu'il a institués pour nous en appliquer les effets; nous lui avons demandé pardon et nous croyons qu'il nous l'a accordé; mais c'est ce pardon même qui augmente l'immensité de nos dettes envers lui. Nous sommes retombés de nouveau dans les fautes qu'il nous avait pardonnées, et sa bonté même a été pour nous un motif de l'offenser avec plus de licence et d'audace. Et envers qui avons-nous tenu une conduite si criminelle? Oublions pour un instant sa puissance et sa grandeur et ne pensons qu'à sa bonté et à ses bienfaits. Ce Dieu que nous offensois avec tant de hardiesse, c'est notre créateur, c'est notre véritable père; c'est lui dont la main libérale nous nourrit et nous soutient; c'est lui dont la Providence écarte sans cesse de nous les dangers qui menacent notre vie. Ajoutons, à ces motifs de reconnaissance, des motifs plus puissants encore que nous fournit la religion : c'est un Dieu qui nous a aimés lors même que nous étions ses ennemis; c'est un Dieu qui, pour nous délivrer de la mort éternelle et de l'enfer, n'a pas épargné son propre Fils et l'a livré à la mort pour nous; c'est un Dieu qui, par une miséricorde particulière, nous a séparés d'un nombre infini d'hommes qui n'étaient pas plus coupables que nous et qu'il laisse dans les ombres de l'erreur et de la mort, tandis qu'il nous appelle à la lumière de la vérité et à la participation de son royaume; c'est un Dieu qui dans les sacrements nous a mille fois prodigué les faveurs les plus tendres; c'est ce Dieu que nous offensois sans cesse, quelquefois, il est vrai, par faiblesse et par légèreté; mais trop souvent aussi avec une volonté pleine et déterminée; avec la connaissance parfaite de l'injure que

nous lui faisons et des supplices auxquels nous nous exposons. Il faut en convenir, mes frères, des péchés si énormes, des attentats si odieux méritent tous les traits de la colère divine, et c'est en effet pour les punir que Dieu a allumé ces flammes éternelles, dont l'idée seule porte dans nos âmes la consternation et l'effroi.

Quel serait notre malheur, ô mon Dieu, si, lorsque vous entrerez en jugement avec nous, ces péchés qui nous rendent dignes des supplices éternels se trouvaient encore subsistants devant vous! Il vient, il approche sans cesse, ce jour terrible où vous nous ferez rendre compte des grâces que nous avons reçues de vous, et où vous pèserez au poids de votre redoutable sanctuaire nos bonnes et nos mauvaises actions. Et de quelles dettes immenses ne nous trouverons-nous pas chargés? quel cri s'élèvera contre nous! quel arrêt effroyable n'avons-nous pas à attendre? Ce serviteur, dont parle votre Evangile, était moins insolvable que nous ne le serons à l'égard de votre justice. En vain, dans ce jour formidable, vous conjurerons-nous d'user de patience à notre égard. Le temps de la patience sera alors passé, et cette patience, trop longtemps méprisée, deviendra un des titres de notre condamnation. Mais, ô mon Dieu, vous êtes plein de bonté et de miséricorde, et ni le nombre ni l'énormité de nos fautes ne peut nous empêcher d'espérer en vous. Vous nous fournissez vous-même les moyens de désarmer votre justice, et un des plus efficaces, c'est de pardonner nous-mêmes à nos frères les fautes qu'ils ont commises contre nous. Car en même temps que vous menacez de punir avec la dernière rigueur ceux qui ne pardonneront pas, vous promettez aussi, ô mon Dieu, de pardonner à ceux qui pardonneront : *Dimittite et dimittetur vobis.* (Luc., VII 37.) O clémence digne du Père commun de tous les hommes! ô bonté d'un Dieu qui est la charité même!

En effet, mes frères, comparez maintenant avec les fautes, desquelles vous demandez le pardon au Seigneur, celles qu'il exige que vous pardonniez à vos frères, et voyez si celles-ci sont aussi graves et aussi multipliées, si elles portent un caractère aussi sensible d'ingratitude et de noirceur. Qui est-ce qui les a commises contre vous, ces fautes? un de vos frères et de vos égaux; car enfin tous les hommes le sont, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Nous descendons tous d'un père commun; nous avons tous été pétris du même limon. La Providence nous a subordonnés les uns aux autres pour l'avantage de la société; elle a donné aux uns les richesses, l'éclat, la puissance qu'elle n'a pas accordés aux autres; mais ces différences momentanées, et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les rôles plus ou moins brillants que nous jouons sur la scène de ce monde ne doivent nous faire oublier ni notre commune origine, ni la fin commune qui nous attend. Nous sommes tous sortis du sein de la

terre; nous y rentrerons tous; la mort nous remettra dans notre égalité primitive; et le court espace de temps dans lequel nous nous trouvons différents les uns des autres n'est rien en comparaison de l'éternité dans laquelle nous serons tous égaux. La religion rapproche encore davantage les différentes conditions des hommes. Si nous nous considérons dans l'état auquel le péché nous a réduits, nous sortons tous d'une source corrompue et criminelle; si nous envisageons l'état auquel la grâce de régénération nous a élevés, nous sommes tous les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les héritiers du royaume céleste; nous appartenons tous à cet ordre de prêtres-rois que Jésus-Christ a institué et dont le caractère du baptême est la marque distinctive. S'il y a à cet égard quelque différence entre les pauvres et les riches, entre les petits et les grands, elle est entièrement à l'avantage des premiers: parce qu'ils ont une conformité plus marquée avec Jésus-Christ même, notre chef et notre modèle. N'exagérez donc plus les fautes qui ont été commises contre vous par la considération de votre rang, de votre dignité, de la distance que vous supposez entre vous et celui qui vous a offensé. Fussiez-vous au plus haut degré des grandeurs humaines, et lui dans la plus vile poussière, cette distance serait encore bien petite; elle ne serait rien en comparaison de celle qui vous sépare de l'Etre suprême. Car quelle proportion peut-il y avoir du fini à l'infini; et avec quelle indignation croyez-vous que Dieu, de dessus le trône de sa gloire, voie deux vers de terre, deux vils insectes disputer entre eux de primauté et de prééminence, exiger avec hauteur des satisfactions éclatantes lorsqu'ils se croient offensés, et être en quelque sorte plus jaloux de leur gloire qu'il ne l'est lui-même de la sienne?

Votre frère, ou, si vous voulez que je parle votre langage, votre inférieur a manqué aux égards qu'il devait à votre rang et à votre dignité. En cela, sans doute, il a péché contre Dieu même, qui a établi les divers degrés de la société, et qui nous ordonne de rendre honneur à celui à qui l'honneur appartient. Mais c'est Dieu lui-même qui doit l'en punir; c'est à lui et aux puissances qu'il a rendues dépositaires de son autorité qu'il appartient de venger ses lois. Vous n'êtes si jaloux de l'honneur qui est dû à votre rang que parce que vous l'identifiez, pour ainsi dire, avec votre personne, et le zèle que vous montrez en cette occasion pour l'ordre public n'est qu'un voile transparent sous lequel votre orgueil est mal déguisé.

Votre frère vous a offensé; mais l'avait-il fait avec autant d'atrocité, avec une opiniâtreté aussi persévérante que vous avez vous-même offensé le Seigneur? C'est un mot qui lui a échappé; c'est une raillerie légère qu'il s'est permise; c'est une démarche dans laquelle il n'a pas cru devoir sacrifier ses intérêts aux vôtres, ou dans la-

quelle il a refusé de servir votre ambition et votre cupidité. Et pour des raisons si frivoles, vous rompez avec lui tous les liens de l'amitié, vous oubliez même quelquefois ceux de la nature! Supposons même qu'il vous ait témoigné de l'aversion et de la haine, et que ses torts soient aussi graves et aussi réels qu'ils sont souvent légers et chimériques; mais, encore une fois, ses injustices sont-elles aussi multipliées que vos iniquités envers le Seigneur? Les paroles par lesquelles il vous a offensé sont-elles aussi criminelles que tant de blasphèmes que vous avez proférés, tant de discours dans lesquels vous avez attaqué la religion ou les mœurs? Ces marques de mépris sont-elles aussi outrageantes que tant d'irrévérences que vous avez commises jusque dans le sanctuaire du Très-Haut et au pied même de ses autels? Vous a-t-il débauché plus d'amis que vous n'avez enlevé d'âmes à Dieu par vos scandales et vos mauvais exemples? Il a nui à votre fortune; ah! peut-être en cela il a été l'instrument de la miséricorde de Dieu à votre égard. Il a humilié votre orgueil; et en cela, sans doute, il vous a été plus utile que ceux dont les flatteries ne servent qu'à l'augmenter. C'est Dieu, n'en doutez point, qui l'a suscité pour vous donner en cette occasion une leçon salutaire; et il n'a été que l'instrument d'une providence attentive à vos besoins et qui vous humilie pour vous sauver. C'est ainsi que le saint roi David considéra autrefois les outrages qu'il reçut du perfide Séméï; c'est par ces motifs qu'il arrêta le zèle d'un sujet fidèle qui voulait le venger. Laissez-le, lui dit-il, et pardonnez-lui ces outrages; c'est le Seigneur qui l'envoie pour humilier David; et qui osera lui demander raison de cette conduite? *Dimitte eum ut maledicat. Dominus enim præcepit ei ut malediceret David; et quis audeat dicere quare sic fecerit?* (II Reg., XVI, 10.) Laissez-lui donc exécuter, quoique pour sa condamnation, l'ordre qu'il a reçu du souverain Maître; Dieu aura sans doute pitié de mon affliction, et il me dédommagera par le retour de ses miséricordes des outrages que je reçois aujourd'hui: *Reddet mihi Dominus bonum pro maledictione hac hodierna.* (Ibid., 12.) C'est ainsi que ce roi, chrétien avant Jésus-Christ même, nous apprend à recevoir les outrages et les insultes.

Enfin, mes frères, celui qui vous a offensé a joint l'ingratitude à la haine; il a oublié et les bienfaits dont vous l'aviez comblé et le pardon que vous lui aviez déjà accordé. Et qu'est-ce donc que ces bienfaits en comparaison de ceux que vous aviez reçus du Seigneur, et au mépris desquels vous avez été si longtemps son ennemi? Ah! pécheurs, n'exagérez point ici le crime de l'ingratitude; n'établissez point pour principe qu'elle doive mettre un obstacle invincible au pardon et à la clémence; ce principe aurait de trop fâcheuses conséquences contre vous-mêmes; il vous exclurait pour jamais des

miséricordes du Seigneur; personne n'a été plus ingrat que vous; personne n'est plus obligé d'implorer une miséricorde infinie et une clémence inépuisable.

Concluons donc, mes frères, que les fautes du prochain à notre égard, sous quelque point de vue que nous les envisagions, n'ont aucune proportion avec celles que nous avons commises contre Dieu; et que, par conséquent, lorsque d'un côté nous demandons à Dieu le pardon de nos iniquités, et que de l'autre nous refusons de pardonner à nos frères, nous sommes semblables à ce mauvais serviteur à qui l'on remet une dette de dix mille talents, et qui exige avec dureté une dette de cent deniers. Convenons que nous méritons toute l'indignation qu'excite sa barbarie et son injustice, et qu'en le condamnant, nous nous condamnons nous-mêmes.

Mais s'il était nécessaire de vous prouver la justice de la loi qui attache le pardon de nos péchés à celui que nous accordons à nos frères, il l'est peut-être encore davantage de vous montrer l'étendue de cette loi, c'est-à-dire de vous expliquer comment vous devez pardonner. Car c'est ici, mes frères, une matière sujette à bien des illusions. Le pardon des injures nous est si formellement commandé dans l'Evangile, qu'il semble impossible de s'en dissimuler à soi-même la nécessité. N'y eût-il que la parabole de laquelle je vous entretiens, et les paroles si claires et si décisives qui la terminent, et par lesquelles Jésus-Christ nous assure que si nous ne pardonnons pas sincèrement à nos frères qui nous ont offensés, toutes nos dettes, c'est-à-dire tous nos péchés revivront en présence du Seigneur: qui pourrait se refuser à cette évidence? Un homme, dit saint Augustin, qui serait sourd à cette parole du Sauveur et que ce tonnerre éclatant ne réveillerait pas de son assoupissement, ne serait pas seulement endormi, il serait véritablement mort; *ad tam magnum tonitruum qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est*. On reconnaît donc en général que c'est un précepte de pardonner; et quand on veut montrer quelque sentiment de religion, quelque désir de se sauver, on ne dit pas avec les mondains que ce précepte est trop difficile; on n'oppose pas aux maximes de Jésus-Christ qui ordonne le pardon, celles du monde qui le fait regarder comme une faiblesse, mais l'amour-propre prend un autre détour; il nous persuade que nous accomplissons le précepte lors même que nous en sommes encore infiniment éloignés. Car, dites-moi, mes frères, qu'entend-on aujourd'hui par pardonner? rien autre chose que de ne pas se venger. Je dis ne pas se venger avec éclat et avec scandale; car combien de vengeances secrètes ne se permet-on pas! Un homme vous a insultés, il vous a outragés; vous n'irez pas avec une fureur barbare laver dans son sang cette injure; vous n'aposterez pas de vils assassins pour venger sur sa propre personne

l'affront que vous avez reçu; vous ne lui rendrez pas invectives pour invectives et calomnies pour calomnies; ce sont là des sacrifices que vous croyez devoir faire aux lois de la patrie, à celles de la religion, peut-être même à la prudence humaine et à une certaine modération qui vous est naturelle. Mais, du reste, plus de société avec cet homme, plus aucune marque d'amitié et de cordialité. Vous évitez sa présence, vous refusez de le voir, de l'entendre, de lui parler. Et quelles railleries, quels sarcasmes ne lancez-vous pas sur lui dans l'occasion? avec quel plaisir n'entendez-vous pas déchirer sa réputation, rabaisser ses talents, obscurcir ses services? avec quel malin sourire ou avec quel silence affecté n'applaudissez-vous pas à ce qui se dit et se fait contre lui? quelle joie, quel secret contentement ne vous causent pas les revers qu'il éprouve, les mortifications qu'il essuie? Et vous croyez lui avoir pardonné! Non, mes frères, ne vous y trompez pas, vous avez sacrifié ce que la vengeance a de plus horrible et de plus dangereux; mais vous en avez conservé dans votre âme le germe empoisonné. Que le monde applaudisse, s'il veut, à votre modération; qu'il regarde comme un effort généreux que vous n'ayez pas rendu à votre ennemi le mal pour le mal; la religion qui ne se contente pas de l'extérieur, et qui veut surtout régler les sentiments du cœur, ne cessera pas de vous regarder comme un violateur de ses lois les plus sacrées; elle vous met encore au rang des homicides, parce que vous haïssez votre frère, et que, selon l'apôtre saint Jean, quiconque conserve dans son cœur ce funeste sentiment mérite ce nom odieux: *Qui odit fratrem suum, homicida est*. (I Joan., III, 15.)

Comment donc faut-il pardonner? Jésus-Christ, mes frères, nous le dit dans notre évangile. Il faut pardonner du fond du cœur, *de cordibus vestris* (Matth., XVIII, 35); c'est-à-dire, qu'il ne faut pas faire avec celui qui a été votre ennemi une réconciliation plâtrée, mais réelle et sincère; qu'il ne faut pas seulement lui dire que vous lui pardonnez, mais lui pardonner en effet; qu'il ne faut pas seulement ne pas vous venger, mais oublier même ses torts et ses injustices, en chasser de votre esprit le souvenir importun, en effacer toutes les traces de votre cœur; c'est-à-dire, que non-seulement vous ne devez pas haïr celui qui a eu le malheur de vous offenser, mais l'aimer; non-seulement ne pas lui nuire, mais le servir, l'aider de votre crédit, de vos conseils, de vos biens; agir en un mot à son égard, comme s'il ne vous avait jamais offensé. Tout cela, mes frères, est renfermé dans cette parole de Jésus-Christ, qu'il faut pardonner du fond du cœur: *de cordibus vestris*. Tout cela nous est clairement et distinctement prescrit dans d'autres endroits du saint Evangile.

Cat ce précepte, mes frères, est important: il appartient si essentiellement à la morale chrétienne, que Jésus-Christ n'a

rien voulu laisser, sur ce sujet, à nos conjectures. Il ne s'est pas contenté de poser les principes desquels suivent toutes ces conséquences, il les a tirées lui-même. Aimez vos ennemis, nous dit-il : *Diligite inimicos vestros.* (Matth., V, 44 ; Luc, VI, 27.) Faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? si vous ne rendez les devoirs de l'amitié qu'à ceux qui vous le rendent, en quoi différez-vous des païens et des publicains ? si vous ne pardonnez que par mépris par vanité, par une prétendue grandeur d'âme, qui n'est en effet que de l'orgueil, en quoi serez-vous plus parfaits que tant de grands hommes de l'antiquité païenne qui ont préféré le plaisir délicat de pardonner, au plaisir barbare de la vengeance ? Ah ! vous êtes appelés à une justice plus parfaite non-seulement que celle des philosophes païens, mais que celle même des plus rigides observateurs de la loi de Moïse. Cette perfection ne vous est pas seulement conseillée, elle vous est commandée. Car si vous vous en tenez à la justice des scribes et des pharisiens, c'est-à-dire, si vous croyez, comme eux, qu'il vous suffise d'aimer vos amis, et qu'il vous soit permis de haïr vos ennemis, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *nisi abundaverit iustitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum* (Matth., V, 20.)

Ne pas se venger, ce n'est donc pas, mes frères, accomplir toute justice ; et nous ne pardonnons pas à nos ennemis comme Jésus-Christ veut que nous leur pardonnie, lorsque nous ne les aimons pas véritablement ; lorsque nous ne sommes pas disposés à leur faire du bien, et à exercer envers eux cette charité tendre et sincère, qui caractérise les chrétiens.

Aimez donc vos ennemis, et jugez par l'obligation où vous êtes de les aimer, du pardon que vous croyez leur accorder. Aimez-vous véritablement un homme dont les intérêts ne vous touchent point, dont les pertes vous réjouissent plutôt qu'elles ne vous affligent, à qui vous refusez les devoirs les plus ordinaires de la civilité, dont la présence vous est insupportable, à qui vous refusez même de parler ? Ah ! mes frères, la haine a-t-elle des caractères plus marqués et plus sensibles ? Et que feriez-vous donc si vous le haïssez ?

Achevons de détruire une illusion malheureusement trop commune. Non-seulement, mes frères, la rémission de nos péchés est attachée au pardon que nous accordons à nos ennemis, comme à une condition nécessaire et indispensable ; mais ce pardon même devient la mesure de la grâce que nous espérons et que nous demandons. C'est une convention, et pour ainsi dire, un traité de justice et de miséricorde que le Seigneur a daigné faire avec nous ; traité que nous ratifions tous les jours, lorsque

nous disons à Dieu notre Père, Père commun de tous les hommes : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés, *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* (Matth., VI, 12.) Remarquez bien ces paroles, pardonnez-nous comme nous pardonnons ; non-seulement parce que nous pardonnons, mais comme nous pardonnons : *sicut et nos dimittimus.* C'est-à-dire, que ce pardon, Seigneur, soit aussi plein et aussi entier que celui que nous accordons ; que le retour de vos bontés vers nous soit aussi réel que le rétablissement de notre union et de notre amitié avec notre frère. Voilà, mes frères, le sens des paroles que nous prononçons tous les jours ; voilà la prière admirable que Jésus-Christ nous a enseignée, et qui, prononcée avec un cœur sincère, nous obtient effectivement le pardon des fautes que nous commettons tous les jours contre le Seigneur. Mais quel étrange changement, si nous ne pardonnons pas, ou si ne pardonnons qu'imparfaitement ! Au lieu d'être une prière salutaire et efficace, elle devient une effroyable imprécation. Malheureux ! vous prononcez vous-même votre jugement et votre condamnation. Vous demandez que le Seigneur vous pardonne comme vous pardonnez, et vous ne pardonnez pas ; vous demandez que la miséricorde de Dieu à votre égard soit proportionnée à celle que vous exercez envers votre frère, et vous conservez contre ce frère une haine secrète, un mépris outrageant, une froide indifférence. Vous voulez donc que vos iniquités subsistent toujours devant Dieu, qu'il ne s'intéresse plus à votre salut éternel, qu'il vous abandonne à votre faiblesse et à votre indigence, qu'il ne vous admette jamais à sa divine présence. Ah ! mes frères, qui pourrait soutenir une idée si horrible et si désespérante ? Voilà cependant ce que vous prononcez contre vous-mêmes ; voilà le sens que votre cœur donne à vos paroles.

Cessez donc, mes frères, de provoquer contre vous-mêmes la vengeance céleste. Pardonnez, afin que Dieu vous pardonne. Usez envers votre frère d'une clémence sans bornes, parce que vous avez besoin vous-mêmes d'une miséricorde infinie. Pardonnez promptement, parce qu'autant de temps que vous entretenez dans votre cœur la haine, la colère, le désir de la vengeance ; autant de temps que vous n'aimez pas un de vos frères, vous êtes sujets à la colère du Seigneur et morts spirituellement devant lui : *Qui non diligit, manet in morte.* (I Jean., III, 14.) N'attendez pas pour pardonner que vous soyez environnés des ombres de la mort et qu'elle vous arrache, pour ainsi dire, la vengeance des mains : une réconciliation forcée n'est pas celle que le Seigneur exige de vous : elle serait alors l'effet de la crainte, et il faut qu'elle soit l'effet de l'amour et de la charité. N'attendez pas, pour pardonner, que votre ennemi vienne à vos genoux vous conjurer

d'oublier ses injustices : il cesserait alors d'être votre ennemi, et c'est tandis qu'il l'est encore que l'Evangile vous ordonne de l'aimer et de lui pardonner. Votre orgueil trop satisfait obscurcirait alors le mérite de votre charité. Pardonnez-lui avant même qu'il pense à obtenir ou à mériter son pardon, parce que c'est ainsi que vous avez besoin que le Seigneur vous pardonne. Car, mes frères, s'il n'exerçait pas envers vous cette miséricorde prévenante, il ne vous pardonnerait jamais. C'est par un effet de sa grâce que vous vous tournez vers lui pour implorer sa miséricorde, et c'est lui qui par sa bonté infinie vous en inspire le premier désir. Pardonnez donc, encore une fois, sans réserve, sans délai, sans retour, les grandes injustices comme les petites, la calomnie comme la médisance, les trahisons de l'ami ingrat et perfide comme les violences et les emportements de l'ennemi déclaré; pardonnez les récidives comme les premières fautes, parce que vous avez besoin que le Seigneur vous pardonne des fautes infiniment plus graves, des rechutes infiniment plus multipliées; parce qu'enfin vous êtes les disciples de Jésus-Christ qui est mort pour ses ennemis et pour ceux mêmes qui le crucifiaient; qui, attaché à la croix, épuisé de sang et de force, n'a ranimé sa voix mourante que pour demander à son Père la grâce de ceux qui le traitaient avec tant de barbarie et d'inhumanité.

Figurez-vous, mes frères, que vous êtes en ce moment au pied de la croix de Jésus-Christ. Vous assistez, en effet, à ce sacrifice qui est la vive représentation, la continuation même de celui qui a été offert sur la croix. L'Homme-Dieu offre encore son sang sur ces autels pour des pécheurs, pour des hommes injustes, pour ceux mêmes qui le crucifient de nouveau. Que l'exemple de sa charité, dont vous êtes tout à la fois les témoins et les objets, vous pénètre jusqu'au fond du cœur. Et si ce cœur ulcéré conserve encore contre quelqu'un de vos frères des sentiments peu conformes à la charité; allez, laissez imparfait le sacrifice commencé, laissez au pied de l'autel la victime prête à être immolée; allez avant toutes choses vous réconcilier avec votre frère, et venez ensuite offrir avec confiance au Seigneur ces mystères, symbole de charité et d'unité.

Au moins, mes frères, faites dans la disposition et la préparation de votre cœur ce que les circonstances ne vous permettent pas d'exécuter dans ce moment. Ne différez pas un instant d'en bannir la haine, le ressentiment, la discorde. Soyez prêts à faire à vos frères que vous avez offensés les satisfactions convenables; soyez également disposés à recevoir avec douceur, avec affabilité celles que vos frères peuvent vous offrir, et pardonnez-leur quand même ils ne vous les offriraient pas. C'est par ces dispositions, mes frères, que vous mériterez le nom glorieux d'enfants de Dieu, nom

que Jésus-Christ a singulièrement attaché aux amis de la paix. C'est ainsi que devenus miséricordieux, vous obtiendrez, selon sa promesse infailible, la miséricorde éternelle que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XXXII.

Sur l'évangile du vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte.

SUR LES DEVOIRS ENVERS LES ROIS.

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ sait tirer la lumière des ténèbres; c'est ainsi qu'il se sert de la malice de ses ennemis pour mettre au grand jour la sainteté de sa doctrine et nous instruire de nos devoirs les plus importants.

Un des précieux avantages de la religion chrétienne, un des caractères dans lesquels éclate davantage son excellence et sa divinité, c'est l'universalité de sa morale qui embrasse tous les devoirs de l'humanité; qui règle avec une sagesse admirable ce que nous devons au Dieu infiniment bon qui nous a créés et nous conserve, à la société qui nous porte dans son sein, aux princes qui la gouvernent et la défendent; aux autres hommes qui en sont avec nous les enfants et les membres. Qu'un politique profane trouve une opposition chimérique entre les intérêts de l'Etat et ceux de la religion; qu'il croie embarrasser un chrétien par des demandes insidieuses sur l'autorité des princes et sur l'obéissance qui leur est due: c'est dans lui, comme dans les pharisiens de notre évangile, l'effet de l'ignorance et de la malignité. Non, mes frères, la société n'a point de lien plus fort et plus indissoluble que la religion; non, les princes n'ont point de sujets plus soumis, plus zélés, plus fidèles que ceux qui sont véritablement persuadés des maximes de Jésus-Christ. Nous ne séparons point ce que nous devons à César de ce que nous devons à Dieu; et en les servant l'un et l'autre avec fidélité, nous ne croyons pas servir deux maîtres; parce qu'en obéissant à César nous obéissons véritablement à Dieu qui nous l'a commandé; et parce que la puissance de César est une émanation de celle de Dieu, de qui vient toute autorité, toute puissance; qui est le Roi des rois et le Seigneurs des seigneurs; à qui seul il appartient de régner dans tous les siècles.

Je me propose, mes frères, de vous développer aujourd'hui cette maxime, aussi intéressante pour la religion que pour l'Etat, qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César; c'est-à-dire que je veux vous parler de vos devoirs envers les souverains que le Tout-Puissant a établis pour vous gouverner; et, à cette occasion, je vous expliquerai des maximes que l'Eglise gallicane regarde comme la portion la plus chère de son héritage, et dont l'ignorance ou l'oubli a coûté autrefois à ce royaume tant de sang et tant de larmes.

Vous dire, mes frères, que vous devez aux rois un respect profond, une obéissance parfaite, une fidélité inviolable, c'est presque une instruction superflue. Vous êtes Français, et à ce titre vous regardez comme un crime tout ce qui peut altérer le respect dû à la majesté royale. Vous ne vous contentez pas d'honorer le roi comme votre maître, vous l'aimez comme votre père; c'est là, j'ose le dire, un sentiment national, qui nous distingue glorieusement des autres peuples; c'est un sentiment que la nature nous inspire, que l'éducation fortifie, que les vertus de nos princes et la douceur de leur gouvernement rendront éternels parmi nous. Mais il faut, mes frères, christianiser, s'il est permis de parler ainsi, ce sentiment qui vous est si naturel; il faut rapporter à Dieu le respect et la vénération que vous avez pour vos souverains; il faut les aimer et les respecter, non-seulement parce qu'ils sont bons et bienfaisants, mais surtout parce qu'ils sont les ministres de Dieu et les vives images de sa puissance et de sa bonté.

C'est ainsi, mes frères, que l'Écriture nous ordonne de considérer les rois. Oui, l'autorité qu'ils exercent est immédiatement émanée de Dieu; elle n'en connaît point sur la terre qui lui soit supérieure, et ce n'est qu'à Dieu seul qu'ils doivent rendre compte de l'usage qu'ils en font.

Je dis que dans les principes de la religion les rois ne tiennent que de Dieu seul le pouvoir de nous gouverner. Quelle vérité est plus clairement exprimée dans l'Écriture? vous venez, mes frères, de l'entendre de la bouche du grand Apôtre: Il n'y a point, nous dit-il dans l'épître de ce jour, il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi celles qui sont sur la terre: *Non est potestas nisi a Deo, quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt.* (Rom., XIII, 1.) Le prince, nous dit-il encore, est le ministre de Dieu pour favoriser les bons et exercer sa vengeance en punissant ceux qui font le mal: *Dei minister est tibi in bonum, vindex in iram ei qui malum agit.* (Ibid., 4.) D'après un oracle si formel, n'allez plus rechercher dans les siècles les plus reculés l'origine de la royauté; n'examinez plus si c'est par le libre consentement des peuples, ou par la force des conquérants, que se sont formés les royaumes et les empires; ne réclamez plus une liberté aussi dangereuse que chimérique, dont le genre humain n'a jamais joui, dont il ne pourrait jouir sans tomber dans la confusion la plus funeste à l'humanité. N'examinez point par quel droit les souverains se sont succédés les uns aux autres, et comment le sceptre a passé dans les mains qui le portent aujourd'hui. Ces recherches peuvent amuser le loisir d'un politique oisif; mais elles sont superflues pour un chrétien. L'Apôtre les termine par cette parole décisive: toutes les puissances qui sont sur la terre viennent de Dieu: *Non est potestas nisi a Deo.* (Ibid., 1.) C'est lui qui, pour donner un frein aux passions humaines, un vengeur aux lois, un

protecteur aux faibles, a remis entre les mains d'un homme la puissance qui lui appartient essentiellement; c'est lui qui a modifié cette puissance selon les vues profondes de sa sagesse: tantôt en ordonnant que les peuples fussent gouvernés par le conseil et l'autorité de plusieurs, tantôt en élevant un seul homme au-dessus des autres, et le rendant ainsi l'image de son unité et de son indépendance. Comme c'est lui qui a élevé les premiers trônes du monde, c'est lui aussi qui les a renversés. C'est lui qui a châtié avec un sceptre de fer les rois qui étaient son ouvrage; qui les a brisés comme un vase d'argile, qui a jeté au feu la verge dont il s'était servi pour corriger ses enfants. C'est lui qui a appelé Cyrus pour renverser le trône de Nabuchodonosor, et Alexandre pour détruire celui de Cyrus; c'est lui qui a partagé en différentes branches le vaste empire de ce conquérant qui avait fait taire l'univers en sa présence, et qui les a ensuite soumises au joug des Romains. C'est lui qui a appelé des déserts de l'Arabie, des glaces du Nord, du fond de la Scythie, les barbares qui ont anéanti la puissance romaine; c'est lui qui a élevé le trône de Clovis sur les débris de celui des césars; c'est lui qui a fait passer le sceptre français d'une race à l'autre, comme autrefois celui d'Israël, de la maison de Saül à celle de David; c'est lui qui à travers mille révolutions a placé sur le trône la postérité de saint Louis, et a réuni dans cette maison les couronnes brillantes de la France, de l'Espagne, de l'Italie et des Indes. Arrêtez ici, ô mon Dieu, le cours rapide de ces étonnantes révolutions; vous avez assez montré à l'univers que c'est vous qui êtes le maître des rois, que c'est vous qui les élevez et qui les abaissez, qu'il n'est point de puissance qui ne cède à votre puissance infinie. Fixez maintenant sur le trône cette famille que vous y avez fait monter par tant de prodiges, et que la couronne s'y perpétue jusqu'à la fin des siècles.

De quelque manière que s'opèrent les révolutions qui changent la face de l'univers, il faut donc toujours, mes frères, y reconnaître la main et la volonté de Dieu. La couronne appartient à celui à qui il l'a donnée, soit par le droit de conquête, soit par l'élection des peuples, soit par le droit de la nature. Le souverain qui est actuellement sur le trône, c'est celui-là même à qui le Seigneur veut que vous obéissiez; la forme du gouvernement établie dans la contrée que vous habitez, c'est celle qu'il vous ordonne de respecter et de maintenir. Loin de nous l'amour inquiet de la nouveauté, qui préfère à un ordre sagement établi de vaines spéculations, et veut, aux dépens de notre repos, nous faire courir les risques d'une nouvelle constitution. Loin de nous l'esprit de sédition et de révolte à qui toute autorité est par elle-même odieuse, et qui haïrait le gouvernement républicain s'il y était soumis, comme il hait la monarchie sous laquelle le ciel l'a fait naître. Ces vices ne troublent pas

seulement l'ordre public, ils s'attaquent à Dieu même. Car, dit l'Apôtre, la juste conséquence de ce principe certain, que les puissances établies sur la terre ne le sont que par l'autorité de Dieu, c'est que celui qui résiste à ces puissances résiste à l'autorité de Dieu même : *Itaque qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit. (Rom., XIII, 2.)* La révolte contre le prince est donc un crime de religion, comme elle est un crime d'Etat ; elle mérite donc la vengeance, non-seulement du prince qu'elle attaque et de la patrie qu'elle jette dans le trouble, mais encore celle de Dieu même qui a établi le prince pour le représenter et gouverner en son nom une partie de ses enfants : *Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt. (Ibid., 2.)*

Mais si l'on ne peut, sans se rendre coupable envers Dieu, secouer le joug de l'autorité qu'il a établie, quel crime n'est-ce pas à ses yeux de porter sur le souverain des mains parricides ? Anathème à la doctrine horrible qui tendait à dépouiller ce crime de sa noirceur et à familiariser les hommes avec ce forfait odieux ! Anathème aux docteurs de mensonge et à la chaire de pestilence d'où ils ont tant de fois répandu leurs oracles trompeurs ! Anathème à quiconque ose admettre des cas et des circonstances dans lesquelles il soit permis de violer la majesté des rois et d'attenter à leur personne sacrée ! Plût à Dieu, mes frères, que nous ne fussions pas obligés de vous instruire sur cet article important ! plût à Dieu que ce crime fût aussi inouï qu'il est détestable, que notre histoire n'en fournit pas de tristes exemples, que notre siècle ne fût point souillé de cette infamie, et que l'histoire du meilleur des rois pût passer à la postérité, sans perpétuer la mémoire d'un si horrible attentat ! Mais ne rappelons point un événement qui nous a fait verser tant de larmes et dont le souvenir seul nous fait frémir d'horreur, et contentons-nous de dire ce que la religion nous enseigne : que si c'est un crime de tremper ses mains dans le sang d'un de nos frères, c'est un parricide sacrilège de verser celui des rois ; que rien ne peut autoriser une si horrible entreprise ; que l'intérêt prétendu de l'Etat et de la religion ne peut l'excuser ; qu'un prince infracteur des lois, violateur et de ses propres serments et de ces engagements sacrés que les rois ont contractés avec les peuples, et qui sont, pour ainsi dire, déposés dans les archives de la nature ; qu'un prince enfin, déserteur et persécuteur de la foi de ses pères, plus cruel que Néron, plus licencieux que Sardanapale, ne cesse pas pour cela d'être l'oint du Seigneur ; que rien ne peut effacer de dessus son front le caractère auguste de la royauté, et que ce caractère sacré le soustrait à la vengeance de tout autre que de Dieu même.

Voilà mes frères, ce qu'ont toujours pensé les véritables fidèles ; voilà ce dont nous trouvons un illustre exemple dans la per-

sonne des deux premiers rois que le Seigneur avait donnés à son peuple. Saül ayant été rejeté de Dieu, était livré aux fureurs du malin esprit : il avait méconnu dans Samuël les droits du sacerdoce ; il était devenu l'injuste persécuteur de David ; et cependant David respecte lui-même toujours en lui la dignité royale. Deux fois le Seigneur semble le livrer entre ses mains, et ses serviteurs le sollicitent de saisir une occasion si favorable de se délivrer d'un implacable ennemi. Mais que répond ce prince, déjà lui-même sacré roi d'Israël ? A Dieu ne plaise, dit-il, que je mette la main sur le roi mon Seigneur, qui pourrait, sans un crime énorme, étendre la main sur l'oint du Seigneur : *Quis extendet manum suam in Christum Domini et innocens erit ? (I Reg., XXVI, 9.)* Saül termine enfin sa malheureuse carrière ; un Amalécite met fin tout à la fois à sa vie et à ses disgrâces, il se hâte d'apporter à David son diadème ensanglanté ; mais une prompt mort devient la juste punition de ce forfait officieux. Pourquoi, lui dit David, pourquoi n'as-tu pas craint de mettre la main sur l'oint du Seigneur : *Quare non timuisti mittere manum tuam ut occideres Christum Domini. (Ibid., 11.)* Puis-ent ces paroles foudroyantes arrêter la main de tous les parricides ! puisse la nature ne plus produire de ces monstres dignes de l'exécration de l'univers !

Autant la personne des rois est sacrée et inviolable, autant, mes frères, leur autorité est-elle indépendante de toute autre puissance que de celle de Dieu. Qui oserait juger celui que le Seigneur a établi le juge suprême de son peuple ? Qui oserait lui demander compte d'une autorité qu'il ne tient que du Très-Haut ? On ne peut être jugé que par un supérieur, et les rois n'en ont pas sur la terre. Point de tribunal qui ne tienne du prince sa juridiction, point d'assemblée de la nation qui puisse être légitime sans son autorité : la fidélité, l'obéissance envers lui n'est pas moins le devoir de la nation entière, que celui des particuliers. Avec quelle indignation ne voyons-nous pas, dans l'histoire d'une nation voisine, tant de rois détrônés et chassés par leurs propres sujets ? Quelle horreur n'excite pas dans nos esprits, le seul nom de ce fameux scélérat, qui osa élever contre son souverain, un inique tribunal, l'y citer, l'y condamner, le faire enfin passer du trône à l'échafaud ? Que cette fière nation ose nous donner ces faits pour des preuves de sa liberté, nous ne les regarderons que comme des traits honteux de barbarie et de férocité ; et ces crimes, quoique couverts d'une apparence de formalités, quoique ordonnés par des assemblées qui prétendaient représenter la nation entière, ne perdront pas pour cela à nos yeux, les couleurs affreuses de la révolte et du régicide. Nous connaissons mieux, mes frères, et les droits d'un peuple libre, et ceux d'un monarque légitime. Nous n'admettons point dans les rois ce pouvoir arbitraire, sous lequel gémissent

sont les esclaves des Ottomans; nous savons, et ils le reconnaissent eux-mêmes, que nous sommes liés avec eux par des devoirs réciproques; que si nous leur devons le tribut, la fidélité, l'obéissance, ils nous doivent, à leur tour, la protection, la justice, le maintien des lois. Ces lois sacrées font entendre parmi nous leur voix toujours respectable; un corps auguste de magistrats est chargé de les garder et de prononcer sur ceux qui les transgressent. Ce corps, médiateur entre le souverain et le peuple, porte au pied du trône nos gémissements et nos plaintes respectueuses, il réclame avec une généreuse confiance contre des ordres surpris à la religion du prince, il résiste quelquefois par devoir et par fidélité, et rarement sa conduite ferme et respectueuse demeure sans succès; la vérité a sur le cœur de nos rois des droits imprescriptibles, et le Dieu qui les tient dans sa main les rend favorables à nos justes demandes. Mais s'il refusait de les rendre dociles à la voix de l'équité, s'il nous donnait dans sa colère des princes différents de ceux qui nous gouvernent aujourd'hui, alors, mes frères, nous nous souviendrions du précepte de l'Apôtre, d'obéir à nos maîtres non-seulement lorsqu'ils sont bons et équitables, mais même lorsqu'ils sont durs et fâcheux : *Non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis.* (I Petr., II, 18.) Alors nous subirions, en gémissant, le joug que le Seigneur nous imposerait; nous y reconnaitrions la juste punition de nos iniquités, et nous lui laisserions à lui seul le soin de nous venger de l'oppression et de la tyrannie. C'est surtout à l'égard des rois qu'il se réserve cette vengeance terrible : *Mihi vindicta, et ego retribuam, dicit Dominus* (Rom., XII, 19.)

Ici, mes frères, se présente une question célèbre et trop importante pour être omise. Les rois devenus chrétiens ne sont-ils pas soumis à la puissance de l'Eglise; ses pasteurs, et spécialement celui qui doit, par la prérogative de son siège, veiller sur tout le troupeau du Seigneur, ne peut-il pas en écarter des loups qui le ravageraient, et ôter à des princes impies l'autorité dont ils abuseraient pour détruire la religion; ce Pontife enfin qui a entre ses mains les clefs, redoutables symboles de la puissance spirituelle, ne peut-il pas rompre les liens du serment qui oblige les peuples envers les rois?

Non, mes frères, l'Eglise et ses Pontifes ne peuvent rien contre l'autorité des rois. Nous croyons fermement que Jésus-Christ ne leur a laissé aucun pouvoir direct ni indirect sur les choses temporelles, que toute leur puissance se borne à celle du salut; qu'ils ne peuvent en aucun cas, ni déposer les rois, ni nous soustraire à leur autorité, ni nous dispenser de la fidélité et de l'obéissance que nous leur avons jurées; et ce n'est point ici une simple opinion nationale qu'on puisse soutenir en deçà des Alpes, et abandonner au delà; c'est une vérité essentielle à la religion, une vérité

manifestement appuyée sur le témoignage de l'Ecriture et de la tradition apostolique, une vérité enfin aussi nécessaire à la véritable gloire de l'Eglise elle-même, qu'à la sûreté des souverains et à la tranquillité de leurs Etats.

Et en effet, mes frères, Jésus-Christ a-t-il laissé à ses ministres une autorité qu'il n'a pas lui-même exercée? Il les a envoyés, comme il avait été lui-même envoyé par son Père : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (Joan., XX, 21.) Mais était-il venu sur la terre pour y troubler l'ordre public et renverser les trônes des princes? N'a-t-il pas, au contraire, obéi lui-même à leur autorité? ne leur a-t-il pas payé le tribut? n'a-t-il pas déclaré que son royaume n'était pas de ce monde? n'a-t-il pas fui dans le désert pour éviter la couronne que le peuple voulait lui décerner? n'a-t-il pas refusé de décider entre deux frères qui le choisissaient pour arbitre de leurs différends? Et lui qui a défendu à ses apôtres d'imiter le faste et la domination des princes de la terre, aurait-il voulu les élever au-dessus de ces princes, leur donner le pouvoir de les détrôner et de les dépouiller. Qui ne voit combien de telles prétentions sont contraires à l'esprit et aux maximes de Jésus-Christ?

Mais qui pouvait mieux connaître la puissance que Jésus-Christ a voulu donner à ses apôtres que les apôtres eux-mêmes et leurs premiers disciples? Parcourons l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, quels vestiges y trouverons-nous de ces prétentions ambitieuses, qui depuis ont causé tant de troubles et de malheurs. L'Eglise, née sur la croix, s'est accrue sous le fer des persécuteurs. Pendant trois siècles entiers, elle a eu les césars pour ses plus implacables ennemis; par quelles armes s'est-elle défendue contre cette puissance redoutable? Par ses prières, ses gémissements, ses larmes, sa patience et le sang de ses martyrs? Dira-t-on que les saints Pontifes, qui la gouvernaient alors, ignoraient leurs droits et leurs pouvoirs? Ils les avaient appris immédiatement de Jésus-Christ et de ses apôtres. Dira-t-on que les chrétiens étaient encore trop faibles pour secouer le joug et se défendre à force ouverte? Mais ils étaient dès lors aussi nombreux que leurs persécuteurs; ils remplissaient les villes, les campagnes, les armées; ils ne laissaient aux idolâtres que leurs temples. En une seule nuit, dit Tertullien, ils eussent pu se venger de leurs ennemis, si, dans les principes de leur religion, il eût été permis d'opposer la force à l'abus de l'autorité, et s'il n'eût pas été plus conforme aux principes de leur divin Maître, de recevoir la mort plutôt que de la donner : *Si non occidi magis liceret quam occidere.* Dira-t-on encore que l'Eglise ne pouvait rien sur des princes idolâtres, qui jamais ne lui avaient appartenu? Mais les princes, en devenant fidèles, perdent-ils donc de leur droit et de leur souveraineté? Est-ce un piège qu'on leur tend, lorsqu'on les invite à embrasser la doctrine de

l'Evangile? Et que répondre d'ailleurs à l'exemple de tant d'empereurs ariens, entychiens, monothélites, iconoclastes? N'avaient-ils pas été eux-mêmes les enfants de l'Eglise; ne l'avaient-ils pas lâchement abandonnée; ne la persécutaient-ils pas cruellement? Cependant, mes frères, les saints Pontifes ont été aussi convaincus de la nécessité de les regarder comme leurs souverains, que de rejeter leurs édits pleins d'impiété; ils ont rendu à César ce qui était à César, et à Dieu ce qui était à Dieu; ils ont résisté à l'hérésie, ils le devaient au Maître même des rois; mais ils ont obéi aux empereurs, et ont exhorté les fidèles à leur obéir dans tout ce qui n'intéressait pas la foi et la religion. S'ils ont cru devoir retrancher du corps de l'Eglise des princes qui s'en déclaraient si ouvertement les ennemis, ils ne les ont pas pour cela regardés comme dépouillés de leur couronne et de leur autorité.

Non, mes frères, ces odieuses prétentions n'ont été connues que dans des siècles de troubles et d'ignorance. Avant ces temps malheureux les bornes des deux puissances avaient été respectées. Mais quand une fois ces bornes sacrées ont été arrachées par l'ambition ou enfouies par l'ignorance, alors des maximes nouvelles ont succédé à celles de la vénérable antiquité; alors la houlette du premier des pasteurs est devenue un sceptre de fer, redoutable aux monarques les plus puissants. Alors un Pontife qui avait reçu de ses prédécesseurs le titre si modeste de serviteur des serviteurs de Dieu, s'est cru, en effet, le roi des rois. Alors on a vu l'autorité la plus sainte employée à armer les sujets contre leur souverain et les enfants contre leur père. De quels fleuves de sang l'Italie et l'Allemagne ne se sont-elles pas vues inondées? O France, ô ma patrie! tu n'as pas toujours été exempte de ces troubles et de ces horreurs. N'avez-vous pas sous les yeux, mes frères, l'odieuse prison où fut indignement traîné un empereur détrôné par ses propres enfants, et déposé par des évêques prévaricateurs? Ne voyez-vous pas dans vos villes et dans vos campagnes les vestiges affreux des fureurs de la Ligue, qui n'a jamais eu d'autre fondement que ces fausses et dangereuses maximes? Réjouissons-nous, mes frères, de ce que l'ancienne doctrine a enfin triomphé de ces pernicieuses nouveautés, et de ce que l'Eglise gallicane enseigne, avec plus de force et d'unanimité que jamais, des vérités auxquelles, dans les plus grands troubles, elle a toujours rendu d'illustres témoignages; demandons au Seigneur que les préjugés et les nuages se dissipent de plus en plus de toutes parts, et que tous les pasteurs de l'Eglise n'aient plus sur cet objet important qu'une même doctrine et un même langage (15*).

Que toute personne soit donc soumise aux

(15*) Si l'orateur vivait, nous aimons à croire qu'il modifierait singulièrement son langage.

(Note de l'éditeur.)

puissances établies de Dieu : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.* (Rom., XIII, 1.) Remarquez, mes frères, l'étendue, l'universalité de ces paroles de l'Apôtre : c'est ici un devoir commun aux grands comme aux petits, aux prêtres comme aux peuples, aux pontifes comme aux simples fidèles : *Omnis anima.* Tel est, dit un grand Pape, l'ordre plein de sagesse que le Seigneur a établi dans l'univers. Les rois, les empereurs ont besoin des Pontifes dans tout ce qui est dans l'ordre du salut; et les Pontifes à leur tour donnent aux autres sujets l'exemple de la soumission et de la fidélité envers les souverains, dans tout ce qui appartient à l'ordre des choses temporelles : *Sic officia potestatis utriusque discrevit Deus, ut et christiani imperatores pro æterna vita pontificibus indigerint; et pontifices pro temporalium cursu rerum imperialibus dispositionibus uterentur.* Puisse cette vérité se graver de plus en plus profondément dans nos cœurs, et rendre éternel l'heureux accord qui se trouve parmi nous entre le sacerdoce et l'empire ! Puisse l'Eglise et l'Etat se prêter à jamais un secours réciproque, et se communiquer mutuellement leur éclat et leur gloire !

Mais n'ai-je pas trop insisté sur ces maximes générales, et ne serait-il pas plus à propos de vous marquer plus en détail vos devoirs envers les souverains? Vous les trouverez, mes frères, solidement expliqués dans l'instruction que vous donne aujourd'hui le rituel de ce diocèse (16). Ils consistent, ces devoirs, dans une soumission pleine de respect, et pour les rois, qui sont à vos yeux les images du Très-Haut, et pour les magistrats à qui ils communiquent leur autorité : *Subjecti estote, sive regi quasi præcellenti, sive ducibus tanquam ab eo missis.* (I Petr., II, 13.) Ils consistent à obéir à l'autorité royale, par amour pour le Dieu tout-puissant qui l'a établie : *Subjecti estote propter Deum.* Et de là, mes frères, il s'ensuit que votre obéissance ne s'étend pas seulement à des devoirs publics, dont l'infraction pourrait attirer sur vous des punitions temporelles : *Non solum propter iram*; mais qu'elle doit aller jusqu'à vous interdire les prévarications les plus secrètes contre les lois du prince; parce que vous ne pouvez en dérober la connaissance au Dieu suprême, dont les rois ne sont que les ministres; parce que, en un mot, l'obéissance est ici pour vous un devoir de religion et de conscience : *Propter conscientiam.* (I Cor., XI, 25.) Laissez donc à de vils esclaves des sentiments pleins de bassesse; obéissez, non par contrainte, mais par devoir, par amour pour l'ordre et pour la justice. Payez les tributs à celui qui a droit de les exiger de vous : *Cui tributum tributum* (Rom., XIII, 7); ils sont dus au prince parce qu'il est le ministre de Dieu, parce qu'il veille sans cesse en son nom à réprimer les mé-

(16) Soissons.

chants, et à vous défendre contre l'oppression et la violence : *Ideo tributa præstatis ; ministri enim sunt Dei in hoc ipsum servientes.* (Rom., XIII, 6.) Détestez, dans cette partie de vos devoirs, la fraude et l'artifice. Le larcin est-il donc plus permis envers le prince ou envers ceux qui traitent avec lui de ses droits, qu'envers vos égaux et vos concitoyens ? Enfin, mes frères, priez pour les rois et pour tous ceux qui sont chargés du soin pénible de gouverner les hommes. Plus ils sont élevés en dignités, et plus ils ont besoin d'être éclairés, d'être soutenus contre les tentations auxquelles la grandeur même les expose. Prier pour eux, c'est un devoir que votre propre intérêt doit vous rendre cher et indispensable. Votre bonheur dépend de la sagesse de leur gouvernement ; et ce serait pour votre punition que le Seigneur les abandonnerait à l'esprit de vertige et d'imprudence.

O mon Dieu, nous vous prions dès ce moment pour notre auguste monarque : donnez-lui cette sagesse qui est assise auprès de vous sur votre trône ; envoyez-la de votre sanctuaire qui est dans le ciel, afin qu'elle soit et qu'elle travaille avec lui, qu'elle préside à toutes ses entreprises, qu'elle le garde par sa puissance et qu'il sache ce qui est agréable à vos yeux : que sa conduite vous plaise, qu'il gouverne son peuple avec justice et qu'il soit digne d'un trône éternel. Inspirez-lui votre crainte et votre amour, remplissez-le de votre esprit et répandez vos plus abondantes bénédictions sur sa famille.

Nous vous prions en même temps pour tous ceux qui sont dépositaires de l'autorité royale ; donnez, Seigneur, à tous nos princes, aux ministres, aux généraux de nos armées, aux gouverneurs de nos provinces, à tous les magistrats, un cœur docile à votre loi et un esprit appliqué à la faire observer, afin que nous menions ici-bas une vie tranquille et paisible en toute piété et honnêteté, et que nous méritions de parvenir à ce royaume, dont tous les habitants seront autant de rois pendant toute l'éternité. Je vous le souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XXXIII.

Pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte.

SUR LE PURGATOIRE.

Le bras de Dieu n'est point raccourci, mes frères, et Jésus-Christ, que vous voyez dans cet évangile arracher à la mort une jeune personne qu'elle venait d'enlever, pourrait encore, s'il le voulait, opérer à nos yeux les mêmes prodiges. Mais ces

miracles, nécessaires pour prouver sa divinité, tandis qu'il demeurerait visiblement sur la terre ne le sont plus depuis que la foi en lui est suffisamment établie. Aussi lorsque la mort sépare d'avec nous les personnes qui nous sont les plus chères, nous ne lui demandons plus de les rappeler à la vie ; mais nous le conjurons de les faire passer à une vie meilleure, de ne pas les juger selon la rigueur de sa justice, d'adoucir et d'abréger les peines qu'elles peuvent avoir méritées. Tels sont les sentiments de notre piété, à la mort de nos amis et de nos proches ; tels sont les sentiments dont l'Eglise était animée dans la solennité d'hier, à l'égard de cette multitude infinie de chrétiens qui ont disparu de dessus la face de la terre et qui n'en sont pas moins pour cela ses enfants et ses membres : sentiments qu'elle exprime en tant d'occasions et en toutes circonstances, mais particulièrement toutes les fois qu'elle offre à Dieu le sacrifice non sanglant de son Fils bien-aimé. Ces prières que l'Ecriture et la tradition autorisent également, supposent, mes frères, un état mitoyen entre le bonheur suprême et la damnation éternelle. Car les saints qui jouissent dans le sein de Dieu de la gloire éternelle n'ont pas besoin de nos prières ; et ceux que Dieu a condamnés, par un juste jugement, aux flammes de l'enfer, ne peuvent en être retirés par nos prières les plus ferventes. La prière pour les morts suppose donc manifestement l'existence du purgatoire, c'est-à-dire d'un lieu de peines et de supplices, dans lequel des âmes justes et destinées au bonheur éternel achèvent de se purifier des taches qu'elles ont contractées dans la poussière de ce monde, et d'expier des fautes qui, sans avoir éteint en elles la charité, l'ont cependant affaiblie, et retardent leur entrée dans ce royaume céleste, dans lequel la moindre impureté, la moindre souillure ne peut pénétrer.

J'ai dessein, mes frères, d'affermir aujourd'hui votre foi sur ce point de la doctrine catholique. Je prouverai d'abord que les âmes des fidèles peuvent être soulagées par nos prières, ce qui, comme je viens de le dire, emporte nécessairement avec soi l'existence d'un purgatoire. J'examinerai ensuite quelle idée l'Ecriture et la tradition nous donnent de ce lieu de supplices ; enfin j'indiquerai les conséquences que nous devons tirer de cette doctrine, et les devoirs qu'elle nous impose et pour nous-mêmes et pour ceux de nos frères qui ne sont plus.

[La première partie du Sermon sur le Purgatoire, AVENT, col. 58, avec une péroraison qui n'est que le précis de la seconde partie.]

OBSERVATION DU DIMANCHE.

S'il est un précepte que sa clarté et sa précision semblent devoir mettre à couvert des fausses interprétations des hommes, c'est, sans doute, mes frères, celui qui nous oblige de consacrer au Seigneur un des jours de la semaine et de ne nous occuper, pendant ce saint jour, que de lui et de son service.

Souvenez-vous, dit le Seigneur à l'ancien Israël, *de sanctifier le jour du sabbat ; vous travaillerez les six autres jours, et vous y ferez tous vos ouvrages ; mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour-là aucun ouvrage, ni vous, ni vos enfants, ni vos serviteurs....., car le Seigneur a béni le jour du sabbat et il l'a sanctifié.* (*Exod.*, XX, 8-10.) Voilà, mes frères, ce que le Seigneur avait commandé à son peuple comme une des conditions de l'alliance qu'il contractait avec lui. Voilà un précepte qui, selon l'Écriture, devait être éternel et irrévocable, *pactum sempiternum signumque perpetuum* (*Exod.*, XXXI, 16, 17) ; un précepte qui, considéré dans ce qu'il a d'essentiel, est commun à la Synagogue et à l'Eglise chrétienne, parce que son observation est une des principales parties du culte que nous devons au Très-Haut.

Cependant, combien de nuages la cupidité n'a-t-elle pas répandus sur ce précepte si clair et si formel ! Combien d'abus ont altéré et presque anéanti l'exactitude religieuse avec laquelle nos pères l'accomplissaient autrefois ! Combien de chrétiens, en un mot, à qui il est nécessaire de rappeler leurs obligations à cet égard et de dire sans cesse : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur : Memento ut diem sabbati sanctifices !* (*Exod.*, XX, 8.) J'ai dessein, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui de cette matière importante. Je veux, en vous développant le véritable esprit de cette loi du Seigneur, vous donner lieu de comprendre vous-mêmes en combien de manières différentes elle est violée par le plus grand nombre des chrétiens.

Les préceptes de la loi ancienne ne nous obligent, mes frères, qu'autant qu'ils sont fondés sur la loi éternelle et immuable que la nature elle-même impose à tous les hommes. Tout ce qui n'était qu'arbitraire, tout ce qui n'appartenait qu'à la loi civile ou cérémonielle des Juifs, fait partie de ce joug onéreux dont Jésus-Christ nous a délivrés pour nous faire passer sous la loi de grâce et de liberté. Si donc le précepte d'observer et de sanctifier le jour du Seigneur fait partie de la loi chrétienne ; si le Seigneur l'a écrit de son propre doigt sur la

même table avec ces préceptes immuables qui nous obligent de l'aimer de tout notre cœur, de respecter son saint nom, d'honorer ceux de qui nous tenons le jour, de fuir l'injustice et le mensonge, c'est qu'il est également fondé sur les rapports essentiels que nous avons avec l'Être suprême.

Oui, mes frères, il est nécessaire que nous rendions au Seigneur un culte extérieur et public : il est nécessaire que nous exprimions par des signes sensibles les sentiments d'amour et d'adoration dont nos cœurs sont pénétrés pour lui : il est nécessaire enfin que nous nous réunissions tous ensemble pour chanter ses bienfaits et ses louanges, pour nous exciter les uns les autres à l'aimer de plus en plus. Nous ne sommes créés que pour lui, et nous devrions ne nous occuper que de lui ; lui seul est digne d'être l'objet de cette faculté qu'il nous a donnée de connaître et d'aimer ; c'est par un avilissement déplorable, c'est par une suite funeste du péché qui nous a dégradés, que nous sommes obligés de nous courber vers la terre pour y trouver notre subsistance, et de nous abaisser à une multitude de soins indignes de notre origine et de notre noblesse primitive. C'est donc un devoir de justice de consacrer au Seigneur au moins une partie de ce temps, qui ne devrait être employé qu'à le louer et à le servir. Un précepte qui nous oblige de destiner certains jours à son service, et qui nous affranchit pendant ces saints jours des travaux serviles auxquels nous sommes condamnés, est donc tout à la fois une marque nécessaire de notre dépendance à son égard et un effet de sa bonté envers nous. Aussi, mes frères, ce précepte était-il imposé aux Israélites avant que le Seigneur leur donnât cette loi pénible par laquelle il voulut les dompter ; aussi le prophète Ezéchiel met-il le violement de ce commandement salutaire au nombre des prévarications qui ont irrité contre eux le souverain Législateur, et l'ont obligé de leur prescrire cette multitude de préceptes onéreux dont ils ont été surchargés : *Eo quod judicia mea non fecissent et sabbata mea violassent, ergo et ego dedi eis præcepta non bona, et judicia in quibus non vivent.* (*Ezech.*, XX, 24.)

Cependant, mes frères, dans ce précepte même, tout n'était pas d'une égale nécessité. En ordonnant aux Israélites de lui consacrer un des jours de la semaine, il leur avait prescrit un devoir fondé sur les principes essentiels de la justice ; mais en ordonnant que ce jour serait le septième ; en voulant qu'il servît à rappeler le jour

où il avait cessé de tirer du néant de nouvelles créatures, plutôt que celui où il était, pour ainsi dire, sorti de son repos éternel pour manifester sa puissance ; il avait usé de son pouvoir suprême et du droit absolu qu'il a de prescrire aux hommes ce qui lui plaît. En un mot, consacrer un jour au Seigneur, c'était un précepte de droit naturel ; mais lui consacrer plutôt un jour qu'un autre, c'était une chose de droit positif qui pouvait changer selon les circonstances, et céder à d'autres considérations. C'est sur ce principe, mes frères, que l'Eglise chrétienne, en retenant ce qu'il y avait d'essentiel dans le commandement, en a déterminé autrement l'observation. C'est, dis-je, sur ce principe que le jour du Seigneur n'est plus parmi nous le dernier, mais le premier jour de la semaine.

Que d'objets se réunissent pour nous rendre ce jour sacré et respectable ! Vous vous les rappelez, mes frères, il n'y a qu'un instant, dans les saints cantiques qui ont précédé le commencement du sacrifice. C'est dans ce jour que l'Éternel, par un acte de sa volonté, a tiré du néant ce vaste univers. C'est en ce jour qu'un Dieu mort pour notre salut est sorti du tombeau, chargé des dépouilles de la mort et de l'enfer, et, par le plus grand des prodiges, a affermi notre foi, assuré nos espérances. C'est en ce jour, Esprit-Saint, que vous êtes descendu du ciel et que, sous la figure d'un feu sacré, vous avez éclairé l'univers de vos lumières, vous l'avez embrasé de votre amour, vous l'avez enrichi de vos grâces. Trinité simple et adorable, Père tout-puissant Créateur de tout ce qui existe, Fils éternel Rédempteur des hommes, Esprit vivifiant et consolateur, quel jour méritait plus de vous être consacré ? C'est celui où vous avez répandu sur nous vos bienfaits les plus signalés. Voilà, mes frères, indépendamment des autres mystères qui concourent quelquefois avec le saint jour du Dimanche ; voilà, dis-je, les grands objets dont ce jour nous rappelle le souvenir. C'est de notre création par la toute-puissance de Dieu, de notre rédemption par Jésus-Christ, de la formation de la religion et de l'Eglise par la mission du Saint-Esprit que nous y rendons grâces : ce sont tous ces objets réunis qui donnent à ce jour le caractère d'une auguste solennité. Chaque Dimanche est, pour ainsi dire, une octave répétée de ces fêtes principales qui, malgré l'affaiblissement presque universel de la piété, réveillent encore en nous des sentiments de religion et de ferveur. Avec quel respect, avec quels sentiments de foi et de reconnaissance ce saint jour ne doit-il donc pas être célébré.

Mais entrons dans le détail des devoirs que ce commandement nous impose. On peut, mes frères, les rapporter à deux chefs principaux : la cessation des travaux et des œuvres serviles, et la pratique des œuvres de religion et de piété.

I. La cessation des travaux et des œuvres

serviles : c'est une vérité universellement reconnue, que ce qui était commandé aux juifs à l'égard du sabbat, l'est aussi aux chrétiens à l'égard du saint Dimanche ; avec cette différence néanmoins, que ce qui dans l'ancienne loi était ordonné avec une rigueur convenable à un peuple d'esclaves, est tempéré dans la nouvelle par l'esprit de charité et de liberté, qui en fait le caractère. Mais soit que cette obligation dérive immédiatement du précepte divin, soit qu'elle ne nous soit imposée que par l'Eglise notre mère, qui oserait se soustraire à une loi émanée d'une autorité respectable ; à une loi dont l'origine se perd dans les ombres augustes de l'antiquité ; à une loi toujours observée par tous les chrétiens de quelque secte, de quelque communion qu'ils aient été ; à une loi enfin que les princes devenus chrétiens ont toujours appuyée de leur autorité souveraine, et qui n'est pas moins une loi de l'État que de la religion ?

Je ne rapporterai point ici, mes frères, les autorités qui l'établissent ; ce serait prouver ce qui n'a pas besoin de l'être. Mais puis-je ne pas élever ma voix contre les abus qui en anéantissent l'observation ? On reconnaît en général qu'il est défendu de travailler le jour du dimanche et les autres jours de fêtes instituées par l'Eglise. Mais une infinité de personnes se croient exceptées de cette règle générale. Le marchand croit qu'il lui est permis de vendre et d'acheter, comme si cet achat et cette vente n'étaient pas, par rapport à lui, la même chose que le travail par rapport à l'artisan. L'homme d'affaires croit qu'il lui est permis de se livrer au travail du cabinet, sous prétexte que ce travail n'a rien de servile ; comme si ce travail, quel qu'importance ou quelque noblesse qu'on lui suppose, détournait moins du service de Dieu, ou était en lui-même plus légitime que celui de l'artisan, ou du laboureur qui mange son pain à la sueur de son front. Que dirai-je d'autres professions qui ne sont consacrées qu'à la vanité, dont l'exercice à certains égards peut à peine être toléré les jours ordinaires, et dont on croit pouvoir s'occuper impunément, même dans les jours consacrés au Seigneur ?

Les saints conciles, mes frères, ont prévu toutes ces exceptions que suggère la cupidité, et ils les ont détruites formellement. Ils ont défendu non seulement le travail du laboureur et de l'artisan qui s'exerce en public : *abstinendum ab omni opere rurali, fabrilis, carpentario* ; mais même les travaux plus paisibles et tels que ceux auxquels une femme peut s'appliquer dans l'intérieur d'une maison : *ab omni opere gynæceo* ; mais même le trafic du marchand : *ab omni opere mercatorio* ; mais même les fonctions du juge, du notaire, de l'officier public : *ab omni opere forensi, audientiali ac sacramentis exigendis*. Et pourquoi ? pour une raison essentielle et qui renferme dans la défense tous les travaux, de quelque espèce qu'ils soient : afin, dit le concile de Meaux dont

je viens de citer les paroles, que tous les chrétiens puissent, dans ces saints jours, vaquer plus librement aux exercices de piété, s'occuper à chanter les louanges du Seigneur et à entendre les vérités du salut : *quo liberior omnibus Christianis Dei laudibus et sanctæ prædicationi jugiter insistere liceat.*

Voilà en effet, mes frères, le véritable esprit de la loi. C'est le service de Dieu qui en est l'objet; et la défense d'y faire des œuvres serviles ne doit être considérée que comme un moyen qui nous conduit à cette fin. Or, cette vérité, dit le Rituel de ce diocèse, est un principe et une règle sûre, par laquelle nous pouvons juger de ce qui est permis ou défendu le jour du dimanche. Est-il permis, demande-t-on, de faire ce jour-là des parties de chasse et de plaisir, d'aller aux spectacles, de jouer? Est-il permis aux avocats, procureurs, notaires, de travailler à des affaires dont ils sont chargés? Est-il permis aux ouvriers de porter le matin leurs ouvrages dans les maisons? Rien n'est plus aisé à décider en général que ces différents cas, par le principe qu'on vient d'établir; ces actions ont-elles quelque rapport avec le service de Dieu? Ne sont-elles pas, au contraire, capables de vous en détourner? Il ne vous est donc permis ni de les faire, ni de les exiger des autres. Qu'il est honteux pour nous, mes frères, que le jour du Seigneur soit observé parmi nous avec moins de religion et d'exactitude que chez des peuples séparés de l'Eglise! les abus contre lesquels nous sommes obligés de réclamer sont inconnus chez nos frères errants, et ils nous donnent à cet égard des exemples de régularité qu'ils devraient plutôt recevoir de nous.

Je le sais, mes frères, et j'en ai déjà fait l'aveu, la cessation des travaux n'est pas commandée aux chrétiens avec autant de rigueur qu'elle l'était aux juifs. Nous ne sommes plus dans le temps où un malheureux était condamné à la mort par la bouche de Dieu même, pour avoir ramassé quelques morceaux de bois le jour du sabbat. Jésus-Christ nous a appris, et par son exemple et par ses discours, que cette loi souffrait des exceptions, et qu'elle n'était point violée par des actions que commande la charité ou la nécessité. Il est donc permis, même le jour du dimanche, non-seulement de rendre au prochain, par un principe de charité, des services qui demandent un travail du corps ou de l'esprit, mais encore de pourvoir à la conservation des fruits de la terre, de rendre à un maître les services ordinaires, de préparer les choses nécessaires à la vie. Regarder ces sortes d'actions comme incompatibles avec la sanctification du dimanche, ce serait retomber dans une espèce de judaïsme, que les saints Pères ont plusieurs fois condamné. Mais n'abusez point, mes frères, de la liberté évangélique; et si vous n'êtes plus obligés d'obéir servilement à la lettre ancienne, servez le Seigneur selon le véritable esprit de la loi nouvelle : *Non*

in vetustate litteræ, sed in novitate spiritus. (Rom., VII, 6.) Ce que la charité ou la nécessité rend excusable ou légitime ne l'est plus au delà des bornes de l'une ou de l'autre. Ainsi vous, homme de loi, la charité peut vous permettre de donner même le jour du dimanche un avis salutaire à des clients qui vous consultent, et de travailler à terminer un procès qui entretient de fâcheuses divisions. Mais si c'est l'amour du gain qui vous anime; si, au lieu d'être un conciliateur charitable, vous devenez un mercenaire intéressé; si ce travail dont vous vous occupez est destiné à prolonger les divisions plutôt qu'à les terminer; si vos immenses écritures ne sont qu'un moyen honteux de vous enrichir aux dépens des parties, ne violez-vous pas le jour du Seigneur d'une manière plus criminelle qu'un artisan qui exercerait ce jour-là une honnête profession? Ainsi, il est permis de préparer les aliments nécessaires à la vie; mais si vos repas sont des festins dont les préparatifs occupent la première partie du jour, et empêchent vos domestiques de satisfaire aux devoirs de chrétiens et de paroissiens; si ces repas sont tellement prolongés qu'ils vous empêchent, vous, vos convives, vos domestiques d'assister aux offices du soir, n'est-il pas évident que vous vous rendez coupables de transgressions multipliées? Enfin il est permis d'exercer certaines professions que nos usages ont rendues nécessaires, lorsqu'on les exerce sans préjudice des devoirs de la religion, et à l'égard des personnes à qui leur travail journalier ne permet pas de se faire rendre dans d'autres temps ces sortes de services; mais est-il également permis de travailler pour le luxe et la vanité? Et puisqu'il faut enfin parler sans équivoque d'un abus malheureusement trop répandu, est-il permis de contribuer à des frisures que la modestie réprouve, que l'Ecriture condamne formellement, et de parer de vaines idoles qui iront ensuite dans des assemblées profanes mendier et recevoir un encens criminel?

Si l'on ne peut sans prévarication exercer dans ces saints jours un travail honnête et légitime en lui-même, combien ne se rend-on pas coupable en s'y livrant à des plaisirs ou mauvais ou dangereux! et combien n'est-il pas affligeant pour la religion, de voir le jour du Seigneur indignement profané par l'ivrognerie du peuple, par les bals, les longs repas, les assemblées mondaines des personnes d'un rang élevé, par l'assistance aux spectacles, par des danses particulières ou publiques, dans lesquelles la modestie et l'exacte pureté des mœurs reçoivent si souvent des atteintes dangereuses? Je vous ai autrefois prouvé, mes frères, par les autorités les plus respectables, que ces sortes de divertissements étaient en toutes circonstances indignes de personnes chrétiennes; mais les prendre les jours de fête et de dimanche, c'est y ajouter un nouveau degré de perversité. C'est surtout dans ces jours que les saints canons les proscrivent avec

plus de sévérité. Est-ce donc pour vous livrer avec plus de liberté à de tels plaisirs que l'Eglise vous interdit le travail? Ah! dit saint Augustin, il vaudrait mieux dans ces jours même travailler à la terre que de les employer à ces danses tant de fois condamnées: *melius totu die foderent quam saltarent*. Quelle bizarrerie, quelle erreur de s'interdire un travail honnête et légitime, et de se permettre des actions dont le moindre mal est l'inutilité! *a bono opere vacant, ab opere nugatorio non vacant*. Cependant avouez-le, mes frères, voilà l'idée que le plus grand nombre d'entre vous se forment des dimanches et fêtes: ils les regardent comme des jours où, affranchis de leurs travaux, ils peuvent se livrer sans réserve au plaisir, à l'amusement, quelquefois même à la débauche. C'était le reproche que saint Augustin faisait aux juifs. Qu'il est douloureux pour nous d'être obligés de le faire à des chrétiens! *vacare volunt ad nugas atque luxurias suas*.

Mais ne peut-on pas, me direz-vous, se procurer les jours de dimanche et de fête quelque délassement? un travail assidu pendant le cours de la semaine ne semble-t-il pas l'exiger; et n'est-ce pas en partie dans ce dessein que le Seigneur avait ordonné la cessation des travaux le jour du sabbat?

Oui, mes frères, à Dieu ne plaise que j'appesantisse le joug, et que je pousse la sévérité au delà des justes bornes. Il est permis, je ne dis pas à ces personnes oisives, qui pendant le cours de la semaine ne connaissent aucun travail et qui n'ont guère d'autre fatigue à supporter que celle de l'ennui et du désœuvrement, mais à vous qui portez le poids de la chaleur et du jour, à vous qui portez dans toute son étendue la peine imposée à Adam, à vous enfin qui êtes sérieusement occupés des affaires de votre commerce ou de celles de vos concitoyens; il vous est, dis-je, permis de prendre en ces saints jours quelque délassement. Heureux les chrétiens assez fervents, assez embrasés du feu de l'amour, pour ne trouver ce repos que dans les saints cantiques de l'Eglise, dans la lecture et la méditation de la parole de Dieu, que le tumulte des affaires leur interdit dans d'autres jours! Mais tous ne sont pas capables de goûter ces chastes délices. Il faut donc quelque divertissement extérieur. Prenez-le, mes frères, la religion ne vous le défend pas. Elle ne vous interdit ni une promenade avec votre famille et vos amis, ni une lecture tout à la fois instructive et amusante, ni même un jeu et un exercice modéré, ni enfin tout ce qui n'est pas en soi-même contraire à la sainte sévérité de l'Evangile; tout ce qui ne peut vous faire perdre le fruit des instructions que vous avez entendues, des prières publiques auxquelles vous avez assisté; tout ce qui ne vous empêche pas de satisfaire à ce que la religion exige de vous dans ces saints jours. Car, je l'ai déjà dit, mes frères, c'est-là la principale partie du

commandement. Il ne nous est pas seulement ordonné d'observer le jour du Seigneur en nous abstenant des travaux et des œuvres serviles: il nous est ordonné plus spécialement encore de le sanctifier par des œuvres de piété et de religion: *Memento ut diem sabbati sanctifices*. (Deut., V, 12.)

II. Or, avez-vous, mes frères, une idée juste de cette partie de vos obligations? à quoi la réduisez-vous? à entendre la messe. En effet, de toutes les pratiques de piété par lesquelles nous devons sanctifier les dimanches et les fêtes, la première et la plus indispensable, c'est d'assister au redoutable sacrifice; parce que c'est là l'action la plus simple de la religion, c'est celle qui rend à Dieu le culte le plus parfait. Mais ici que d'erreurs à éviter! C'est une erreur de croire que par l'assistance à une messe quelconque on satisfasse à l'obligation que l'Eglise nous impose; c'est une erreur de croire que, quand on a assisté à la messe, on puisse se dispenser des autres offices de l'Eglise; c'est une erreur enfin de s'imaginer que la sanctification du dimanche et des fêtes n'exige point de nous d'autres œuvres que l'assistance à ces offices.

Je dis premièrement, mes frères, que par l'assistance à une messe quelconque on ne satisfait pas au précepte. Pourquoi? Parce que ce précepte ne nous ordonne pas en général d'assister à la messe, mais d'assister à la messe paroissiale et aux instructions qui y sont jointes. Ce qui vous induit en erreur sur ce sujet, c'est, j'ose le dire, mes frères, la manière peu exacte dont ce commandement vous est ordinairement proposé. L'auteur inconnu, qui a voulu renfermer dans des espèces de vers les principales ordonnances de l'Eglise, s'est contenté de dire :

Les dimanches la messe ouïras ;

et les chrétiens qui n'ont point d'autre connaissance de la discipline de l'Eglise concluent de cette expression générale, qu'en assistant à quelque messe que ce soit, même à une messe basse ou particulière, ils satisfont au précepte. C'est une erreur, mes frères, je le dis encore; les canons, dont on a prétendu rendre le sens, ne s'expriment point ainsi. Ni dans l'antiquité, ni dans les temps postérieurs et jusqu'à nos jours, dit notre savant rituel, on ne trouve aucun canon qui ordonne en général d'entendre la messe; tous ceux dont on peut tirer cette obligation n'ont été faits que pour enjoindre aux fidèles de se trouver à l'assemblée commune de la paroisse. Aussi les catéchismes les plus exacts, et celui de ce diocèse en particulier, ne manquent-ils pas d'expliquer ainsi ce commandement. L'intention de l'Eglise, nous disent-ils, est que chaque fidèle assiste à la messe de paroisse.

En effet, lorsque l'Eglise a porté ces lois qui nous obligent, sous les peines les plus sévères, d'assister les jours de dimanche au saint sacrifice, les messes basses étaient à peine connues: et lorsqu'elle a cru devoir

accorder aux prêtres la permission de célébrer en particulier, c'est alors qu'elle a redoublé les précautions, pour que cette concession ne nuisît point à l'ancienne discipline : c'est alors qu'elle a ordonné, par exemple, dans plusieurs conciles, que les messes basses fussent célébrées le dimanche si secrètement, que le peuple ne pût être détourné de l'assistance à la messe solennelle de la paroisse : c'est alors qu'elle a déclaré que les messes basses n'étaient permises que pour ne pas priver entièrement de l'assistance aux saints mystères ceux que des raisons légitimes empêchaient de se trouver avec toute l'assemblée des fidèles dans l'église paroissiale : c'est alors enfin qu'elle a renouvelé la menace d'excommunication portée dès les premiers siècles contre ceux qui négligeaient de se trouver à ces saintes assemblées. Il est donc démontré que, hors le cas de nécessité, la messe à laquelle vous devez assister, pour satisfaire au précepte, est la messe publique et solennelle de votre paroisse. Il est également démontré que l'habitude d'y manquer est une habitude criminelle, puisque l'Eglise la juge digne de la peine terrible de l'excommunication. Puissions-nous faire entendre cette vérité à un nombre considérable des membres de cette paroisse ! Puissions-nous les éclairer sur le danger auquel ils s'exposent en violant habituellement un précepte si formel et si indispensable !

Mais suffit-il d'assister à la messe, et même à la messe paroissiale, pour remplir toutes ses obligations ? Non, sans doute : si la lettre de la loi ne vous parle que de la messe, son esprit exige que vous vous fassiez une règle inviolable d'assister aux autres offices de l'Eglise. Le dimanche, en effet, n'est-il pas dans toute son étendue le jour du Seigneur ? ne lui est-il pas consacré tout entier ? et est-il permis de soustraire à son service une partie si considérable de ce saint jour ? Tous les chrétiens doivent être des hommes de prière ; Jésus-Christ nous a commandé de prier sans cesse : *Oportet semper orare et non deficere.* (Luc., XVIII, 1.) L'embarras des affaires, les soins indispensables de cette vie semblent mettre un obstacle à l'accomplissement de ce devoir : mais dans ces jours où une loi inviolable nous défend de nous occuper de ces affaires, qui peut nous dispenser de vaquer à la prière, et de nous réunir avec nos frères pour faire tous ensemble au ciel cette violence qui lui est si agréable ? Avec quelle ardeur les chrétiens ne se portaient-ils pas autrefois à ce saint exercice ! Je ne parle pas de ces temps de ferveur où l'Eglise conservait encore toute sa première beauté ; je parle même de ces siècles où elle avait déjà souffert bien des obscurcissements. Il est prouvé par une infinité de monuments que, pendant plus de douze siècles, les laïques mêmes se sont fait un devoir d'assister à tous les offices publics de l'Eglise ; et non-seulement à ceux qui se célébraient pendant le jour, mais même à ceux de la nuit.

Quel funeste préjugé a pu persuader aux chrétiens que ces offices n'étaient que pour le clergé ? et par quel étrange refroidissement de la piété arrive-t-il que, même dans les plus grandes solennités, même lorsque nous chantons ces offices avec le plus d'éclat et aux heures les plus commodes pour les fidèles, nous y soyons réduits à la solitude la plus affligeante ? Ah ! s'il ne nous est pas permis d'espérer de voir revivre à cet égard la ferveur de nos pères, au moins conservons précieusement ce qui nous reste encore de leurs pieux usages. Que nous n'ayons pas la douleur de voir des chrétiens, d'ailleurs assez exacts à la messe de paroisse, négliger absolument les autres offices, et s'absenter non-seulement de ceux qui précèdent et qui suivent la messe, mais même de celui de vêpres, que le commun des fidèles regarde encore avec raison comme indispensable. Est-il édifiant de servir le Seigneur avec tant de réserve et d'épargne, et de ne faire pour lui que ce dont on ne peut absolument se dispenser ? Voyez d'ailleurs, mes frères, les funestes progrès que fait le relâchement. On a commencé par supposer qu'on n'était point obligé d'assister à l'office de tierce, quoique la manière même dont on l'annonce prouve assez qu'on n'y appelle pas moins le peuple que le clergé ; et on en est venu au point de ne paraître presque plus ni à la procession ni à l'aspersion de l'eau bénite, qui sont cependant, selon les règles de l'Eglise, des parties considérables de l'office paroissial.

Enfin, mes frères, ne croyez pas que, quand vous avez assisté à tous les offices publics de votre paroisse, il ne vous reste plus rien à faire pour sanctifier le jour du dimanche. N'y a-t-il donc point de malades à visiter, d'affligés à consoler, d'ignorants à instruire ! C'est en ce jour que vous devez pratiquer toutes les œuvres de charité et de miséricorde dont la divine Providence vous fournit les occasions et les moyens. C'est en ce jour surtout que vous devez vous nourrir de la parole de Dieu, l'entendre de la bouche des pasteurs, la lire dans vos maisons, l'expliquer à vos enfants. Quel spectacle plus touchant aux yeux de la religion que celui d'un père de famille qui, après avoir satisfait aux autres devoirs de la piété, après avoir même accordé à la nature le délassement honnête et légitime qu'elle peut exiger, se réunit dans ses paisibles foyers, avec sa chaste épouse et ses enfants chéris, leur lit lui-même le saint Evangile, la Vie des saints qui ont édifié l'Eglise, les autres livres de piété, les interroge sur les vérités de la foi et de la morale chrétienne, les leur explique selon les lumières que Dieu lui a données ! Quelle douce satisfaction cet homme ne doit-il pas goûter lorsqu'il a passé dans de telles œuvres le jour consacré au Seigneur. Les dissolutions, les débauches, par lesquelles on profane trop souvent ce saint jour, ne laissent dans le cœur que regret et que repentir ; mais est-il un plaisir plus pur que le sentiment d'une

conscience qui nous rend témoignage d'avoir satisfait à nos obligations et à nos devoirs ?

Souvenez-vous donc, mes frères, des devoirs que vous impose la célébration et sanctification des dimanches et des fêtes de l'Eglise. Souvenez-vous-en, non-seulement le jour même où vous avez ces devoirs à remplir, mais encore les jours qui le précèdent, afin de vous y disposer et de vous en rendre l'observation plus facile ; car si toute la semaine se passe dans la dissipation et dans l'oubli de Dieu, comment pouvez-vous vous flatter que vos passions, auxquelles vous avez laissé un si libre cours, se suspendront d'elles-mêmes, et s'arrêteront tout d'un coup dans les jours particulièrement consacrés à la piété ? Le jour du dimanche est le jour du Seigneur par excellence ; mais est-il un seul jour, un seul moment de notre vie où nous ne soyons obligés de l'aimer,

de le servir, de veiller attentivement sur nous, pour éviter tout ce qui peut lui déplaire et l'offenser ? Nous l'honorons dans ce saint jour par la cessation de nos travaux, et par des œuvres qui ont un rapport plus direct avec la religion ; mais ne l'honorons-nous pas aussi en lui offrant ces mêmes travaux, en les supportant par soumission à sa sainte volonté, en les accompagnant de cette prière intérieure que nous pouvons lui adresser en tout temps et en tous lieux ? Fasse le ciel que vous soyez efficacement convaincus de ces vérités, et que, également fidèles aux devoirs de la religion, et à ceux de l'état dans lequel la Providence vous a placés, vous méritiez d'entrer dans ce repos éternel, dans cette joie de notre Maître suprême, dont nos fêtes ne sont ici-bas que la figure, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS SUR LE SYMBOLE.

DISCOURS I^{er}.

EXPLICATION DES PREMIÈRES PAROLES, OU SUR LA FOI CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL.

Dans le dessein où je suis, mes frères, de vous expliquer, dans un ordre suivi, toutes les parties de la doctrine chrétienne, je crois devoir aujourd'hui commencer à vous développer les vérités contenues dans le symbole des apôtres ; c'est-à-dire, dans la plus ancienne profession de foi qui soit connue dans l'Eglise. Cette formule sacrée nous vient, mes frères, de l'antiquité la plus vénérable ; et soit que les apôtres l'aient eux-mêmes dressée avant que de se séparer, pour aller, suivant l'ordre de Jésus-Christ, porter la lumière de l'Evangile dans les différentes contrées de l'univers ; soit que leurs premiers disciples l'aient recueillie des instructions qu'ils avaient entendues de leur bouche ; il est certain qu'elle existait dès les premiers siècles de la religion, et qu'elle était dès lors la marque distinctive, et comme le signe de ralliement des chrétiens et des catholiques. C'était cette profession de foi que l'on faisait apprendre à ceux qui avaient le bonheur d'être appelés au christianisme, qu'on leur expliquait avec tant de soin, qu'ils récitaient publiquement, pour preuve de leur soumission aux vérités de la religion, dont elle renferme en effet les principaux mystères.

Ce n'est pas sans raison, mes frères, que je vous parle ici de l'antiquité de ce symbole ; il est extrêmement important que vous en soyez persuadés ; et pourquoi ? c'est qu'en matière de doctrine et de religion, l'antiquité est le caractère de la vérité, comme la nouveauté est celui de l'erreur. Nous n'avons qu'un seul maître, qui est Jé-

sus-Christ, la vérité et la sagesse éternelle : nous ne devons croire que ce qu'il a lui-même enseigné à ses apôtres et à ses premiers disciples ; ce que ceux-ci ont fidèlement transmis à leurs premiers successeurs dans le saint ministère ; ce qu'Irénée avait appris de Polycarpe ; ce que celui-ci avait reçu du disciple bien-aimé ; ce que ce disciple enfin avait lui-même puisé dans le sein de l'Homme-Dieu. Voilà, mes frères, toute l'analyse de notre foi. Et quel plus sûr garant pouvons-nous avoir de l'apostolicité de notre doctrine que la conformité de notre langage avec celui des hommes apostoliques, et ces formules de saines paroles, comme les appelle saint Paul, qui sont la règle de notre foi, comme elles l'ont été de celle de nos pères !

Ce n'est pas à dire pour cela, mes frères, que nous ne devions rien croire qui ne soit formellement contenu dans ces anciennes professions de foi. Il est des vérités certaines et importantes qui n'y sont renfermées, pour ainsi dire, que comme dans leur germe, et sur lesquelles nous ne témoignons notre croyance qu'en faisant profession de croire à la sainte Eglise catholique qui nous les enseigne. Tels sont, par exemple, celles qui concernent l'Eucharistie et l'auguste sacrifice de nos autels. Nous avons une infinité de preuves que notre foi, sur ces grands mystères, n'appartient pas moins à la doctrine primitive que celle qui est positivement expliquée dans le symbole. Mais nos pères dans la foi n'ont pas cru devoir l'y exprimer, soit parce que ces vérités n'étaient pas alors combattues par les hérétiques, desquels le symbole servait à discerner les véritables chrétiens ; soit parce qu'on ne jugeait pas convenable de renfermer dans

un symbole qui devait être appris par les catéchumènes des mystères dont l'intelligence était réservée aux fidèles baptisés. Mais n'anticipons point sur des matières que nous aurons lieu de vous expliquer dans d'autres circonstances, et au lieu de chercher les raisons pour lesquelles toutes les vérités de la foi ne sont pas contenues dans le symbole, appliquons-nous à développer et à comprendre, avec l'aide du Seigneur, celles qui y sont renfermées.

Et d'abord, quel sentiment exprimons-nous par ces paroles : Je crois en Dieu, *Credo in Deum*? De quelle nature est cette croyance dont nous faisons profession? Je dis, mes frères, que c'est une ferme persuasion de notre esprit qui exclut tout doute et toute incertitude; une humble soumission de notre raison, qui s'anéantit en présence de la souveraine sagesse, et qui lui rend ainsi l'hommage le plus méritoire; enfin un mouvement de notre cœur, qui se porte avec amour vers Dieu, considéré comme la vérité éternelle. Soyez attentifs, mes frères, et comprenez toute l'excellence de la foi chrétienne.

Premièrement, c'est une persuasion de notre esprit qui exclut tout doute et toute incertitude. C'est là le premier caractère que l'Apôtre donne à notre foi : elle est, dit-il, comme la substance et la réalité même des choses futures : elle est aux yeux de notre âme la preuve certaine de ce que nous ne voyons pas : *Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (Hebr., XI, 1); c'est-à-dire que nous devons être aussi sûrs des objets que la foi nous présente, quelque éloignés qu'ils soient de nous, quelque élevés qu'ils soient au-dessus de nos sens, quelque incompréhensibles même qu'ils paraissent à notre esprit, que si nous les voyions de nos yeux, si nous les touchions de nos mains, si nous les concevions par l'évidence de la raison. La foi me dit qu'il y a un Dieu qui a créé cet univers, et qui le remplit par son immensité, qui est partout, qui voit, qui pénètre tout. Je ne le vois pas; la spiritualité de son être le dérobe à mes yeux et à tous mes sens; mais je le connais par ses ouvrages, qui n'ont pu sortir que de ses mains toutes-puissantes : je le connais, et par le spectacle magnifique de la nature, qui publie si hautement la gloire de son auteur, et par le spectacle peut-être plus magnifique encore de la religion, dans lequel cet Être suprême s'est tant de fois manifesté par les prodiges les plus éclatants. Je crois donc fermement qu'il existe, et que je n'existe moi-même, ainsi que tous les êtres dont je suis environné, que par un acte de sa puissance et de sa volonté. J'aperçois partout sa main puissante et bienfaisante; je suis assuré que c'est lui qui gouverne ce monde, qui permet ou qui ordonne tout ce qui s'y fait. Je bannis les idées d'un destin aveugle ou d'un hasard capricieux, et je rapporte tout à sa volonté, comme si je voyais de mes yeux les ressorts par lesquels il fait mouvoir ce vaste univers.

La foi me dit que ce Dieu, nécessairement unique dans son essence, subsiste cependant en trois personnes égales et consubstantielles. Ce mystère sublime est infiniment élevé au-dessus de ma raison; quelques efforts que je fasse, je ne puis le comprendre. Mais c'est Dieu lui-même qui s'est fait connaître ainsi : je dois le croire, et je le crois, en effet, aussi sincèrement que si je le comprenais.

Enfin, la foi me dit que cette vie n'est que le passage à une vie future qui ne finira point, qui sera souverainement heureuse pour les uns, et souverainement malheureuse pour les autres, selon l'usage qu'ils auront fait de la vie présente. Je ne vois ni ces biens qui me sont promis, ni ces maux dont je suis menacé; mais c'est Dieu lui-même qui me les annonce : je les crois donc sans aucun doute, et je suis aussi sûr de cet avenir que du présent même; et dès lors je n'appelle bien que ce qui peut me conduire à cette éternité bienheureuse; je n'appelle mal que ce qui peut m'en écarter. C'est cette ferme persuasion qui règle mes craintes, mes désirs, mes espérances.

Voilà, mes frères, ce que c'est que croire; voilà, ce que c'est que la foi chrétienne : elle est bien différente de l'opinion qui, entre plusieurs sentiments, embrasse celui qui paraît le plus vraisemblable; elle est une conviction intime et pareille à celle que nous avons de notre propre existence : et voilà pourquoi les véritables chrétiens sont si attachés à leur religion; voilà pourquoi les martyrs ont mieux aimé souffrir la mort et les tourments les plus affreux que d'abandonner ces précieuses vérités. Vous ne verrez point un philosophe se laisser égorger pour soutenir les opinions de sa secte, parce que, quelque confiance qu'il ait, ou dans l'autorité du maître de qui il tient ses opinions, ou dans la force des raisonnements qui les lui ont fait embrasser, il n'ignore pas que ce maître peut s'être trompé, que ses propres raisonnements peuvent être vicieux, ou peuvent être combattus par d'autres d'une égale force. Mais un chrétien ne craint point de mourir pour sa religion, parce qu'il n'a pour maître que Dieu seul, et que Dieu ne peut ni nous tromper, ni se tromper lui-même. C'est là, en effet, mes frères, le fondement sur lequel s'élève tout l'édifice de la religion : ce qui bannit de notre croyance les doutes et les incertitudes, c'est que nous ne pouvons les admettre sans faire injure au Dieu infiniment bon et infiniment vrai, qui a daigné nous révéler tout ce que nous croyons. Mais il faut l'avouer, mes frères, en vous donnant cette idée de la foi, je dis plutôt ce qu'elle doit être que ce qu'elle est, en effet, dans le plus grand nombre d'entre nous. Car, dites-le-moi, y a-t-il beaucoup de chrétiens, dans la bouche desquels cette parole, *je crois*, signifie : je suis persuadé, je suis intimement convaincu; je suis si assuré de ces vérités, que je ne craindrais point, avec la grâce du Seigneur, de répandre mon sang plutôt que

de les abandonner, ou de les dissimuler? Non: il y en a fort peu qui puissent tenir sincèrement un tel langage; non-seulement parce qu'ils n'ont pas assez de charité, assez d'amour de Dieu et de la vérité, pour ne lui pas préférer l'amour de la vie et des biens temporels; mais aussi parce que leur foi est trop superficielle; parce que le témoignage qu'ils rendent aux vérités de la religion, lorsqu'ils prononcent le symbole, n'est que l'effet de l'éducation ou de l'habitude; parce qu'ils n'ont pas assez réfléchi sur les fondements de la foi, pour être bien persuadés que l'Eglise ne leur enseigne rien qu'elle n'ait appris de Dieu même. Et ne nous donnent-ils pas chaque jour des preuves de la faiblesse de leur foi? En disant de bouche qu'ils reconnaissent un Dieu, ne semblent-ils pas dire le contraire par toute leur conduite, puisqu'ils craignent si peu de l'offenser, d'attirer sa colère, de fouler aux pieds ses commandements et ses lois? En disant de bouche qu'ils attendent la vie éternelle ou la vie du siècle futur, ne semblent-ils pas le nier par le peu de soin qu'ils prennent de s'assurer le bonheur de cette vie à venir? Ne se conduisent-ils pas comme des hommes qui croiraient qu'il n'y a plus rien à espérer après la vie présente, et que l'âme périt avec le corps? Nous sommes quelquefois inconséquents, je le sais, mes frères; mais le sommes-nous à ce point dans toute autre affaire que celle de la religion? Le corps de nos actions, le gros de notre conduite est-il ordinairement si contraire aux principes dont nous sommes intimement convaincus? Non sans doute. Il y a donc lieu de douter que ceux qui n'agissent presque jamais selon les principes de la religion en soient véritablement persuadés.

Quoi qu'il en soit, mes frères, une foi qui doute et qui hésite, une foi séparée des œuvres, et, pour me servir de l'expression de l'apôtre saint Jacques, *une foi morte* (Jac. II, 20), n'est point celle que Dieu exige de nous: elle l'insulte, pour ainsi dire, plus qu'elle ne l'honore.

Mais qu'il y a, au contraire, de mérite à croire fermement, et sans hésiter, les mystères que Dieu daigne nous révéler! C'est là, mes frères, une des parties les plus essentielles du culte que nous lui devons. Chacun de ses attributs exige de nous un hommage particulier. Nous l'adorons, nous tremblons devant lui, à cause de sa souveraine puissance, de sa justice incorruptible, de sa suprême majesté. Nous l'aimons, à cause de l'excellence de son Etre, de la bonté infinie avec laquelle il nous a lui-même aimés. Mais comment pouvons-nous honorer l'infinité de son Etre, sinon en reconnaissant humblement qu'il est trop élevé au-dessus de nous pour que nous puissions le comprendre? Comment pouvons-nous honorer l'étendue immense de sa science, sinon en reconnaissant que la nôtre n'est devant lui qu'ignorance et que ténèbres? Comment enfin pouvons-nous honorer cette

véracité qui lui est aussi essentielle que son existence, sinon en nous abandonnant entièrement à sa parole divine, en croyant fermement, sur son autorité, les choses mêmes qui nous paraissent les plus incompréhensibles, les moins vraisemblables? Oui, je le dis encore; cette soumission de notre esprit à l'autorité de l'Etre suprême l'honore davantage que tous les respects extérieurs que nous pouvons lui rendre; et un des traits par lesquels la religion chrétienne me paraît la plus digne de lui, c'est la perfection avec laquelle elle lui fait rendre cette partie du culte intérieur et spirituel.

Cette religion, en effet, ne se contente pas de nous enseigner des vérités que la raison avoue, telles que l'existence d'un Dieu, son unité, sa spiritualité, sa providence; elle ne se contente pas de donner à ces vérités un nouveau degré de clarté, de certitude, d'évidence: elle élève la raison au-dessus d'elle-même; elle nous découvre ce que la chair et le sang ne révèlent pas, ce que l'esprit humain ne peut comprendre: le mystère d'un Dieu en trois personnes; la génération éternelle d'un Fils égal et consubstantiel à son Père; la procession éternelle d'un Saint-Esprit égal et consubstantiel à l'un et à l'autre: c'est par la croyance qu'elle exige de ces mystères incompréhensibles qu'elle nous fait faire à Dieu l'hommage de notre raison et de notre intelligence, l'hommage vraiment digne de Dieu, qui nous fait mériter de le voir un jour face à face, de le connaître comme nous en sommes connus. C'est là le bonheur auquel nous aspirons; c'est vers cette lumière admirable que nous marchons, guidés par le flambeau de la foi; flambeau qui ne dissipe pas tous les nuages, qui laisse à la religion ses ténèbres majestueuses, mais qui dirige sûrement nos pas, et qui rend notre obéissance aussi raisonnable qu'elle est méritoire.

Car, mes frères, qu'y a-t-il de plus juste et de plus raisonnable, que de nous confier pleinement à ce Dieu infiniment bon et infiniment vrai, de qui nous tenons le don précieux de la raison; qui nous offre d'étendre, par une révélation particulière, les bornes de cette raison, de réparer les pertes que le péché lui a fait faire, de la rectifier, de la diriger vers son véritable objet? Qu'y a-t-il de plus raisonnable que de prendre pour des signes de la révélation divine des prodiges aussi éclatants et aussi multipliés que ceux dont le Seigneur a voulu que la publication de la religion chrétienne fût accompagnée? Qu'y a-t-il enfin de plus raisonnable que de nous en rapporter à Dieu sur sa propre nature, et sur des objets aussi élevés au-dessus des sens que ceux de la religion? Au lieu de céder à cette autorité si sûre et si infaillible, qui fixe tous nos doutes, qui termine toutes nos incertitudes, qui imprime le sceau de la Divinité à toutes nos connaissances, aimerions-nous mieux ne suivre qu'une raison toujours bornée, souvent séduite, et nous exposer ainsi à flotter sans

cesse entre mille opinions fausses ou incertaines? C'est le malheur qu'ont éprouvé tous les sages de l'antiquité païenne. Ils avaient sans doute autant de raison et de lumières naturelles que nous pouvons en avoir : ils nous ont laissé dans leurs ouvrages des preuves frappantes de leur pénétration et de leur sagacité ; et cependant ils ont ignoré, ou révoqué en doute les vérités les plus certaines et les plus évidentes : ils n'ont su que penser de la spiritualité de notre âme, de son immortalité, de sa véritable fin ; ils sont tombés dans les erreurs les plus grossières sur la Divinité. Les uns l'ont niée absolument ; les autres l'ont multipliée à l'infini. Ils ont donné le nom de Dieu, non-seulement à ces astres brillants dans la formation desquels l'Etre suprême a manifesté sa puissance ; mais à des figures de bois ou de pierre, à de vils animaux, à des hommes corrompus. Voilà les excès honteux auxquels les a conduits l'abus de la raison ; voilà le précipice où ils sont tombés, pour n'avoir voulu s'en rapporter qu'à eux-mêmes ; pour avoir abandonné les traces de la révélation que le Seigneur avait d'abord consignées dans la tradition du genre humain, et qu'il a ensuite réunies dans le recueil précieux des saintes Ecritures ; voilà les ténèbres dans lesquelles nous serions encore plongés, si le Seigneur, par une miséricorde infinie, n'eût fait luire sur nous le flambeau de la religion : voilà enfin les erreurs dont nous serions capables, si nous étions assez malheureux pour secouer le joug honorable que la foi nous impose.

Mais autant il est juste et raisonnable de faire à Dieu le sacrifice de notre raison et de nos lumières, en croyant sur sa parole les mystères les plus incompréhensibles, autant serions-nous coupables si nous faisons ce sacrifice à d'autres qu'à lui. Ce serait transporter à de faibles créatures l'hommage qui n'est dû qu'à l'Etre suprême et à la vérité éternelle ; ce serait une idolâtrie aussi criminelle que dangereuse. A Dieu ne plaise, mes frères, qu'aucun homme prétende usurper sur vous une telle autorité, et dominer ainsi sur votre foi. Non, lorsque vous écoutez avec respect et docilité les pasteurs de l'Eglise, lorsque vous vous soumettez aux jugements que cette Eglise prononce sur les objets de la foi, ce n'est pas à des hommes que vous rendez cette obéissance ; c'est à Dieu, c'est à Jésus-Christ qui a établi cette Eglise, qui lui a confié le dépôt précieux de la vérité, qui lui a promis de l'assister jusqu'à la consommation des siècles, et de ne pas permettre que les puissances des ténèbres fissent jamais dominer dans son sein le mensonge et l'erreur. L'Eglise nous propose les vérités de la foi ; elle les explique, elle les défend ; mais elle-même ne fait pas de nouveaux articles de foi. Elle regarde comme un crime, de rien ajouter ou de rien retrancher au dépôt sacré qu'elle a reçu de Jésus-Christ ; elle peut dire comme Jésus-Christ le disait de lui-même : La doctrine que je vous enseigne

n'est pas la mienne ; elle est celle de celui qui m'a établi : *Sermo quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me.* (Joan., VII, 16.)

Ainsi, mes frères, soit que les dogmes que nous croyons soient formellement contenus dans les livres saints, soit qu'ils ne nous aient été transmis que par la tradition et l'enseignement perpétuel de l'Eglise, c'est toujours sur l'autorité de Dieu que nous les croyons. C'est l'Esprit de Dieu, qui a dicté les saintes Ecritures ; et toutes les paroles qu'elles renferment sont des paroles de vie et de salut, des oracles sûrs et infaillibles. Puissions-nous voir revivre parmi les fidèles ce vif empressement, ce saint amour de la vérité qui portait nos pères à lire ces livres divins, et surtout ceux du Nouveau Testament, et à en faire leurs chastes délices ! Mais le même Esprit qui a inspiré les prophètes, les évangélistes, les historiens sacrés, a aussi dirigé les apôtres dans les instructions qu'ils donnaient de vive voix aux Eglises qu'ils formaient. Le même Esprit a veillé jusqu'ici et veillera jusqu'à la fin des siècles à la conservation de ce précieux dépôt dans le sein de l'Eglise. L'Ecriture et la tradition sont donc deux ruisseaux également purs de la parole de Dieu ; l'une et l'autre peuvent donc également servir de fondement à notre foi, et nous faire rendre à Dieu l'hommage, si parfait et si agréable à ses yeux, d'une foi humble, soumise, inébranlable.

Non-seulement, mes frères, la foi chrétienne est une forte et intime persuasion qui exclut tous les doutes et toutes les incertitudes ; non-seulement elle est un hommage que nous faisons à Dieu de notre raison et de nos lumières, en abattant en nous-mêmes toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et captivant notre intelligence sous le joug de Jésus-Christ ; mais elle est encore un mouvement de notre cœur qui se porte avec amour vers ce Dieu, source de toute justice, de toute vérité, de toute lumière ; et c'est ce que nous exprimons par ces paroles : je crois en Dieu, *credo in Deum*. Car remarquez, mes frères, cette expression. Nous ne disons pas seulement : je crois un Dieu, ou qu'il y a un Dieu, comme nous disons dans la suite du symbole : je crois qu'il y a une rémission des péchés, une résurrection de la chair, une vie éternelle ; nous ne disons pas seulement : je crois à Dieu, j'ajoute foi à tout ce qu'il nous révèle, comme nous pouvons dire que nous croyons à tout homme que nous jugeons sincère et instruit des choses dont il nous rend témoignage ; mais nous disons : je crois en Dieu, pour marquer, disent les catéchismes, et en particulier celui de ce diocèse, qu'en connaissant Dieu par la foi, nous devons tendre à lui par l'amour, comme à notre souverain bien et à notre dernière fin. Tel est le sens de ces paroles, et personne ne l'a mieux développé que saint Augustin. Croire en Dieu, dit-il, c'est mêler à la persuasion de la foi un mouvement d'amour et de charité : *Quid est credere in eum? creden-*

do amare, credendo diligere. C'est là ce qui caractérise proprement la foi chrétienne. Tous ceux qui croient qu'il y a un Dieu, tous ceux qui admettent comme certaines les vérités que Dieu a révélées, ne croient pas pour cela en lui. Les démons, par exemple, croient un Dieu, puisqu'ils éprouvent sans cesse les effets terribles de sa colère et de sa vengeance; mais ils ne croient pas en lui, parce qu'ils n'ont pas pour lui cet amour, cette tendre confiance qui est le sentiment et le caractère propre des véritables enfants de Dieu.

Que de vérités, mes frères, que de matière de réflexions dans ces paroles! Non, la foi d'un chrétien n'est pas semblable à la conviction du philosophe, disons même du théologien qui n'est que savant. L'un, contemplant les merveilles de la nature, réfléchissant sur les idées primitives des choses, sur le sentiment intime qu'il trouve en lui-même, conclut l'existence d'un Dieu; mais ce n'est là pour lui qu'une vaine spéculation, une découverte semblable à celles qu'il ferait dans la physique ou dans les autres sciences profanes : elle ne remue point son cœur, elle n'y produit aucun sentiment d'adoration et d'amour. Un chrétien, au contraire, aussitôt qu'il a découvert son Dieu, le principe de son être, se porte vers lui comme vers son souverain bien. Chaque pas qu'il fait dans la connaissance de cet Être suprême augmente son amour pour lui. Il le contemple avec un plaisir infini, comme la source de toute beauté et de toute perfection. Il se réjouit de le voir si grand et si digne d'être aimé; il désire avec ardeur se réunir, se conformer, s'incorporer avec lui. Un savant peut connaître toute la profondeur des mystères, avoir l'intelligence de l'Écriture, la connaissance de la tradition, démêler les artifices des hérétiques, les réfuter puissamment par la force de la vérité; il peut jouir de tous ces avantages, et n'avoir pas cette foi qui justifie, c'est-à-dire, selon l'Apôtre et selon saint Augustin, son interprète, cette foi qui opère par la charité. Si sa foi ne produit pas l'amour; si elle ne l'excite pas à suivre dans toute sa conduite les vérités qu'il a le bonheur de connaître, il croit un Dieu; il ne croit pas en Dieu; il n'est devant Dieu qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante (I Cor., XIII, 1); il a la science qui enfle, et non pas la charité qui édifie; et si sa science devient utile pour les autres, elle sera inutile pour lui-même; elle ne servira qu'à sa condamnation.

Demandez donc à Dieu, mes frères, cette foi qui nous justifie et nous sauve; cette foi qui n'est pas seulement sur les lèvres, ni même seulement dans l'esprit, mais encore dans le cœur; cette foi de laquelle vit le juste, selon l'Apôtre, et qui devient le principe et la règle de tous ses sentiments et de toutes ses actions; cette foi de laquelle ont été animés tous les justes depuis le commencement de l'univers; par laquelle ils ont vaincu le monde et toutes ses puissances,

et se sont élevés jusqu'à l'héroïsme le plus sublime de la vertu; la foi de ces saints martyrs qui ont teint de leur sang la terre que nous habitons, et dont nous voyons ici les cendres précieuses. Demandez-la au Seigneur, parce qu'elle est un effet de sa grâce et de sa miséricorde; parce que, dit saint Augustin, Dieu, qui l'exige de nous, ne la trouvera point en nous, s'il ne la met lui-même dans nos cœurs : *Ipsa est fides quam de nobis exigit Deus; et non invenit quod exigit, nisi donaverit quod inveniat.* Demandez-la avec instance, parce que rien ne vous est plus nécessaire; demandez-la avec confiance, parce que ce Dieu à qui vous la demandez est plein de bonté et de miséricorde, et qu'il vous a déjà donné les prémices de ce que vous lui demandez. Car, mes frères, cette foi précieuse, le Seigneur vous l'a donnée dans le saint baptême; il l'a augmentée dans le sacrement de la confirmation, si vous l'avez reçu avec les dispositions convenables. Si cette foi est si faible en vous, c'est que vous avez négligé de la fortifier par de salutaires lectures, par la fréquentation des personnes pieuses et édifiantes, par l'assiduité aux instructions publiques de l'Eglise, enfin par une prière humble et fervente.

Adressez-vous donc à Dieu de tout votre cœur, et dites-lui comme cet homme infortuné, dont il est parlé dans l'Évangile de saint Marc : *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité.* (Marc., IX, 23.) Je crois par un effet de votre bonté infinie qui m'a fait naître dans le sein de votre Eglise; par le bonheur que j'ai eu d'être initié à vos mystères dès les premiers instants de ma vie, et d'être ensuite instruit de votre doctrine sainte. Je crois, *credo*; mais je sens, ô mon Dieu, combien cette foi est encore faible; combien il s'en faut qu'elle soit aussi ferme qu'elle devait l'être; combien il s'en faut qu'elle domine sur tous les mouvements de mon cœur, sur toutes mes paroles, sur toutes mes actions. Aidez donc mon incrédulité; ayez pitié de ma faiblesse; donnez-moi un nouvel accroissement de charité et de lumière, afin que je croie véritablement en vous. Donnez-moi la grâce de croire de cœur pour être juste, et de confesser de bouche pour être sauvé : c'est-à-dire, donnez-moi, ô mon Dieu, le courage nécessaire pour ne jamais rougir de votre saint Évangile, pour en faire en tout temps et en tout lieu une profession ouverte, sans craindre les contradictions du monde votre ennemi. Faites que ma foi se manifeste par le corps entier de mes actions et de ma conduite; afin qu'ayant été en ce monde un de vos fidèles serviteurs, je mérite de vous voir, de vous louer, de vous aimer dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR L'EXISTENCE ET LES PRINCIPAUX
ATTRIBUTS DE DIEU.

Après avoir essayé, mes frères, de vous donner une juste idée de la foi chrétienne, et vous avoir expliqué ce que c'est que croire véritablement et d'une manière salutaire les vérités et les mystères de la religion, je vais commencer aujourd'hui à entrer dans l'exposition détaillée des vérités saintes que nous devons croire, et expliquer le premier article du Symbole : Je crois en Dieu ; ou, comme nous disons dans le Symbole un peu plus étendu, que nous chantons solennellement au milieu des saints mystères, je crois en un seul Dieu : *Credo in unum Deum*. Quelles raisons avons-nous de croire qu'il y a un Dieu, et quelle idée devons-nous avoir de ce Dieu ? qu'est-il nécessaire de savoir sur sa nature et ses attributs ? Ce sera le sujet de cette instruction.

EXISTENCE DE DIEU. — Vous n'attendez pas sans doute de moi, mes frères, que je m'étende beaucoup sur les preuves de l'existence de Dieu, et que je réfute fort au long l'erreur impie de ceux qui la combattent. Cette erreur est si absurde ; elle choque si visiblement la raison ; elle est si honteuse à l'humanité, que nous avons peine à croire qu'il y ait des hommes assez insensés pour s'y abandonner. L'existence de l'athéisme est encore un problème. L'impie dit qu'il n'y a point de Dieu ; mais, comme le remarque l'Ecriture, il ne le dit que dans son cœur : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus (Psal. XIII, 1)* ; c'est-à-dire qu'il hait au fond de son âme ce Dieu, qu'il ne peut s'empêcher de craindre comme le vengeur de la piété, de la justice, des mœurs qu'il a abandonnées, c'est-à-dire qu'il souhaiterait que ce Dieu ne fût pas ; et que, dans des accès violents de frénésie et de délire, il s'efforce de se persuader à lui-même qu'en effet il n'y a point de Dieu. Mais réussit-il à se convaincre de cette horrible pensée ? parvient-il à étouffer entièrement la voix de la nature, qui lui crie, et au dedans et au dehors de lui-même, qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu tout-puissant ? Non, mes frères ; et, pour en avoir la preuve, jetez les yeux sur cet impie, lorsqu'il est exposé à quelque danger ; voyez-le lever lui-même les yeux au ciel, invoquer comme nous le nom de Dieu, et laisser échapper, comme malgré lui, ce témoignage d'une âme naturellement chrétienne ; voyez-le aux approches de la mort recourir avec empressement à la religion, à la superstition même, et s'efforcer d'apaiser la colère de ce Dieu qu'il a feint de méconnaître. Il est donc fort douteux qu'il y ait des hommes véritablement athées ; et s'il en était de cette espèce, nous ne nous arrêterions pas à disputer avec eux ; nous les regarderions comme des insensés, sur lesquels les raisonnements les plus forts n'ont, pour ainsi dire, plus de prise ; et nous nous contenterions de conjurer le

Seigneur de les retirer de ce prodigieux aveuglement.

Mais s'il est inutile de réfuter une erreur si absurde, il ne l'est pas, mes frères, de rappeler de temps en temps à nos esprits une partie des preuves de la vérité, et de nous assurer que ce n'est point par une aveugle prévention, mais en suivant les plus pures lumières de la raison, que nous croyons fermement l'existence d'un Etre suprême. Parmi les preuves innombrables de cette vérité, nous choisissons ici celle qui est tout à la fois la plus simple et la plus frappante.

Ce monde que nous habitons, mes frères, n'est point éternel : il a eu un commencement ; et une infinité de monuments nous apprennent que nous ne sommes pas extrêmement éloignés de son origine. Il n'est point de peuple qui ne conserve la mémoire du temps où il était, pour ainsi dire, dans son enfance. Diverses nations ont couvert jusqu'ici la face de la terre ; divers empires se sont succédé les uns aux autres ; mais ceux mêmes qui se vantent de la plus haute antiquité avouent qu'ils ont eu un commencement et un fondateur ; ils nous conduisent tous, par le fil de leur histoire, à ces temps où les hommes, encore sans arts, sans lois, sans industrie, n'avaient pour habitation que les antres de la terre ; pour nourriture, que les productions incultes qu'elle leur offrait ; en un mot, à ces temps où le genre humain lui-même a commencé d'exister. C'est là, mes frères, la tradition constante et universelle de tous les peuples ; tradition altérée, défigurée par diverses fables, parmi ceux qui n'ont pas, comme nous, l'avantage de connaître l'autorité infaillible de l'Ecriture, la véritable origine de l'univers ; mais tradition qui ne laisse pas de prouver ce point essentiel dans lequel se réunissent tant d'opinions différentes ; c'est-à-dire, que le genre humain, que le monde lui-même a eu un commencement,

Or ce commencement, mes frères, qui le lui a donné ? l'a-t-il pris de lui-même ? Ce qui n'existe point est-il capable de quelque chose ? Conçoit-on que ce qui a été pendant toute une éternité dans le néant puisse en sortir, à moins qu'un être déjà existant, et par conséquent un Etre éternel et tout-puissant ne l'en tire par sa volonté ? Dira-t-on, avec d'anciens insensés, que les éléments de ce monde et les diverses parties dont il est composé, dispersées autrefois dans un vide immense, se sont enfin réunies les unes aux autres ; et, sans autre cause que le hasard, ont formé tout ce que nous voyons ? Eh ! mes frères, c'est là le comble de l'absurdité. Vous aurez peut-être peine à croire qu'il y ait jamais eu des hommes assez déraisonnables pour admettre un pareil système. Le hasard ! qu'est-ce donc que le hasard ? quelle idée ce mot vide de sens fait-il naître dans nos esprits ? Le hasard a créé l'univers ! O ciel, quelle extravagance et quel prodige de déraisonnement ? Quoi ! c'est le hasard qui a fait ce

chef-d'œuvre de sagesse et de puissance ! Quoi ! c'est le hasard qui a créé ces astres qui nous éclairent, qui leur a donné cette marche si réglée et qu'ils suivent si constamment, qui nous a mis dans une telle distance par rapport à eux que nous en sommes éclairés, échauffés d'une manière salubre, sans en être consumés ! Quoi ! c'est le hasard qui a donné à la terre ces sucs vivifiants qui produisent nos aliments ! Quoi ! c'est par hasard que mon corps se trouve muni de tous les organes qui lui sont nécessaires pour sa conservation ! c'est le hasard qui a arrangé toutes ces fibres, toutes ces autres parties si délicates dont aucune n'est inutile ! c'est le hasard qui les a mises en jeu, qui a établi leurs proportions et leur correspondance ! quoi ! c'est le hasard qui a produit mon âme, cette substance qui pense, qui prévoit, qui raisonne ! Ce sont des parties de matière qui, diversement agitées, l'ont formée par leur concours fortuit ! Encore une fois, ô erreur insensée, ô prodige de folie et d'extravagance ! Et pourquoi donc, si ce hasard a produit une fois tant de merveilles, pourquoi n'en produit-il plus de semblables ? pourquoi ne voyons-nous plus de nouveaux mondes éclore ? pourquoi ne voyons-nous pas, au moins de temps en temps, des maisons qui se trouvent construites par hasard, et sans que l'industrie des hommes y ait contribué ; des livres pleins de raisonnement, composés par la rencontre fortuite des lettres de l'alphabet ou par le bouleversement des caractères d'une imprimerie ? pourquoi ne se forme-t-il plus de nouvelles espèces de plantes et d'animaux ? pourquoi enfin le hasard, autrefois si fécond et si capricieux, est-il aujourd'hui si constant ou si stérile ?

Mais je rougis, mes frères, d'insister si longtemps sur de telles folies. Disons en peu de mots à l'impie : si vous prétendez que ce monde a toujours existé, vous êtes convaincu d'erreur par le témoignage de tous les peuples qui, pour ainsi dire, l'ont vu naître, et qui nous ont transmis l'histoire de son enfance et de son origine. Si vous dites qu'il s'est formé par hasard, vous êtes convaincu d'extravagance et de folie. Reconnaissez donc qu'il est enfin l'ouvrage d'un Etre infiniment puissant et infiniment sage, qui existait avant lui, qui a toujours existé, et par conséquent l'ouvrage d'un Dieu.

Voilà, mes frères, une démonstration à l'épreuve de toutes les chicanes de l'erreur et de l'impiété : il n'est aucun de vous qui ne puisse en sentir la force et se la faire à lui-même. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir une connaissance exacte de la structure de cet univers et des beautés qu'il renferme : car si les cieus annoncent la gloire du Créateur, si le firmament publie la magnificence de ses ouvrages ; si c'est dans le soleil qu'il a établi son trône, brillant de gloire et de splendeur, sa puissance n'éclat pas moins sur la terre et dans les ob-

jets que nous avons continuellement sous nos yeux. Il n'est pas un insecte ; il n'est pas une seule plante qui ne puisse devenir à des yeux attentifs une preuve de l'existence de Dieu. Lorsque vous cultivez la terre et que vous déchirez son sein pour la rendre féconde ; lorsque vous y jetez cette semence qui paraît sèche et stérile, et qui va bientôt se corrompre ; dites-moi, mes frères, quelle proportion y a-t-il entre ce travail et la récolte que vous attendez ? Comment cette graine tirera-t-elle de la terre une sève nourrissante ? comment le suc de la terre, venant à passer par le moule de cette semence, se changera-t-il en cette tige si haute et si forte que nous verrons bientôt s'élever ? comment formera-t-il cet épi ? comment reproduira-t-il au centuple le grain que vous avez semé ? comment enfin la pluie, la rosée, la chaleur du soleil concourront-elles à donner à cette plante son accroissement et sa maturité ? N'y a-t-il pas en cela, mes frères, une Providence admirable, un mélange de bonté, de sagesse, de puissance qui nous ravit et excite dans nos cœurs un vif sentiment d'adoration et de reconnaissance envers l'Etre bienfaisant qui seconde nos travaux, et pourvoit si libéralement à nos besoins ?

C'est la nature, disent quelques-uns, qui produit toutes ces choses. Mais si l'on entend par le nom de nature autre chose que Dieu même, ce mot n'est pas moins vide de sens que celui de hasard. La terre, cette substance brute que nous foulons aux pieds a-t-elle quelque sentiment et quelque intelligence ? est-ce elle qui, sans aucun secours, et par une action que nous jugerions contraire aux règles ordinaires du mouvement et à la nature des fluides, fait monter la sève dans le tronc des arbres et dans la tige des plantes ? est-ce elle qui commande aux nuées du ciel, et qui en obtient la pluie nécessaire pour renouveler son suc ? est-ce elle qui commande au soleil, et qui l'oblige de répandre à propos sa chaleur vivifiante ? Encore une fois, qui est-ce qui peut faire concourir à un seul effet tant de causes diverses et indépendantes les unes des autres, sinon un Etre unique, qui préside à tout, qui embrasse tout, qui gouverne tout, qui est le maître de la nature, parce qu'il en est l'auteur ?

Mais c'est assez, c'est peut-être trop insister sur une vérité si claire et si palpable. Il est temps, mes frères, de vous parler des principaux attributs de cet Etre suprême dont l'existence est si invinciblement démontrée. Je n'entreprendrai pas sans doute de sonder ici des abîmes impénétrables à l'entendement humain, et de vous introduire dans ces ténèbres majestueuses, ou dans cette lumière inaccessible dans laquelle l'Eternel a placé son trône. Dieu n'est connu parfaitement que de lui-même et du Fils unique qu'il engendre dans ses splendeurs éternelles. Ceux même à qui ce Fils de Dieu a daigné le révéler n'en ont encore qu'une connaissance imparfaite : nous ne le voyons

ici-bas que comme dans une énigme. Ce ne sera que dans l'éternité que tous les voiles seront levés, que tous les mystères seront éclaircis, que nous connaîtrons l'Être suprême comme nous en sommes connus. Disons cependant avec confiance ce que la foi nous apprend.

UNITÉ DE DIEU. Premièrement, mes frères, le Dieu que nous adorons est un. Il est l'Être infini, il est l'Être suprême; et il ne le serait pas s'il existait quelque autre être qui lui fût égal, qui ne dépendît pas de lui; en un mot, un autre Dieu. S'il y a deux êtres égaux et infiniment parfaits, aucun des deux ne peut être Dieu. Car s'ils sont égaux, ils sont tous les deux indépendants; et par conséquent aucun des deux n'a la suprême puissance; aucun des deux n'est le maître universel; aucun des deux ne jouit de cette béatitude qui consiste à ne point trouver de résistance à ses décrets et à sa volonté. Multiplier la Divinité, c'est donc la détruire: et Dieu, comme le remarque un ancien Père de l'Eglise, est un, ou n'existe pas : *Deus, si non est unicus, non est.*

Aussi, mes frères, pourquoi nos aveugles ancêtres admettaient-ils cette foule de dieux à qui ils prodiguaient si follement leur encens? C'est qu'en effet ils n'en reconnaissaient aucun qui fût infiniment parfait; aucun, par exemple, qui eût cette puissance suprême qui est l'attribut essentiel de la Divinité. Eût-il été nécessaire de donner à l'un l'empire du ciel, à l'autre celui de la terre ou de la mer, si l'un des deux eût eu la toute-puissance?

Pour nous, mes frères, nous ne connaissons qu'un seul Dieu, qui réunit en lui seul tous les attributs, toute la puissance que l'aveugle paganisme partageait entre ses fausses divinités. Il est le Dieu du ciel, de la terre et des enfers. Il n'a besoin ni d'aide, ni de collègue. Sa puissance n'a point été épuisée par la création de l'univers, qui n'est, à ses yeux, que comme un grain de poussière. Sa tranquillité, son repos éternel ne sont point troublés par le soin qu'il en prend. Il se suffit à lui-même et à ses créatures. Aucun autre être n'est nécessaire, et par conséquent aucun autre n'est Dieu. Les dieux des nations, les dieux que nos pères ont adorés, les dieux qui avaient autrefois sur cette montagne des temples et des autels, dont nous voyons encore les vestiges et les débris, n'étaient donc pas des dieux? Non, mes frères, c'étaient des démons impurs ou de vains simulacres. Ils avaient des yeux, et ils ne voyaient point; ils avaient des oreilles et ils n'entendaient point: on les représentait armés de la foudre, et ils n'ont pu se défendre contre la hache et le marteau, qui en ont purgé l'univers. Mais notre Dieu est celui qui a fait le ciel et la terre; notre Dieu est le Dieu vivant, le Dieu éternel; notre Dieu est le seul à qui on puisse donner ce nom saint et redoutable. Grâces immortelles lui soient rendues de ce qu'il nous a arrachés au culte des vaines idoles, pour n'adorer que lui seul! C'est là,

mes frères, le premier article du christianisme; c'est ce qui nous distingue si glorieusement de tant de peuples que le Seigneur avait abandonnés à leur profond aveuglement.

SPIRITUALITÉ DE DIEU. Mais ce ne serait pas nous éloigner suffisamment des erreurs absurdes du paganisme, si nous concevions un Dieu corporel, dont la présence fût bornée à certains espaces et à certains lieux. Le Dieu des chrétiens est esprit: il est en tout lieu par son immensité; rien n'est éloigné par rapport à lui; rien n'est caché à ses regards; le passé, le présent, l'avenir, tout est également l'objet de sa science infinie.

Dieu est esprit; c'est-à-dire, mes frères, qu'autant qu'il est permis de comparer une substance infiniment parfaite avec une autre, bornée dans ses perfections et dans son être, Dieu est de la même nature que cette substance que nous appelons notre âme; substance très-différente et essentiellement distinguée du corps qu'elle anime; substance qui ne peut être aperçue par nos yeux, ni par aucun autre de nos sens; substance, en un mot, qui n'a ni parties dont elle soit composée, ni figure sous laquelle elle puisse être représentée. Telle est la substance divine. Loin donc de nous, lorsque nous pensons à Dieu, toute image corporelle: ne nous laissons séduire ni par les sens, qui ne sont affectés que de ce qui est matériel, ni par l'usage où l'on est de représenter le Seigneur notre Dieu sous l'image d'un vénérable vieillard, ou sous quelque autre figure que ce soit. Rien de tout cela, mes frères, n'est conforme à la vérité. Dieu, encore une fois, n'a ni traits, ni figure, ni membres; et il est dit positivement dans l'Ecriture, qu'on ne peut le peindre ni le représenter. Quelle figure donnerez-vous à Dieu, dit Isaïe, et sous quels traits le représenterez-vous : *Cui similem fecistis eum, et quam imaginem ponetis ei?* (Isa., XL, 18.) Nous ne devons pas croire, dit l'Apôtre, que l'art des peintres ou des sculpteurs puisse jamais rien faire qui ressemble à la Divinité : *Non debemus æstimare sculpturæ artis et cogitationis hominis divinum esse simile.* (Act., XVII, 29.) Aussi l'Eglise a-t-elle toujours condamné l'erreur grossière de ceux qui donnaient à Dieu un corps humain et semblable au nôtre.

Pourquoi donc, me direz-vous, est-il dit dans l'Ecriture, que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance? pourquoi parlons-nous si souvent des yeux de Dieu, de la main de Dieu? Quel sens peuvent avoir ces expressions, si Dieu est véritablement un être incorporel? C'est ce qu'il faut ici vous expliquer.

Premièrement, mes frères, il est dit que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance; et c'est là la plus glorieuse de nos prérogatives; c'est là ce qui nous met au-dessus de tous ses autres ouvrages. Mais en quoi consiste cette ressemblance? ce n'est point dans le corps, mes frères, c'est

dans l'âme; c'est dans la faculté que nous avons de penser, de connaître, de vouloir, de nous déterminer librement. Tels sont les traits de ressemblance que nous avons avec cet Être souverainement intelligent et souverainement libre; traits essentiels à notre nature, que le péché a bien pu altérer et affaiblir, mais qu'il n'a pu entièrement effacer; ressemblance précieuse, qui nous avertit sans cesse de la dignité de notre être; qui nous reproche l'avilissement auquel nous nous réduisons, lorsque nous prenons, pour objet de nos désirs, des biens qui nous sont inférieurs; ressemblance, enfin, qui nous excite à tendre continuellement vers notre divin modèle, en prenant Dieu lui-même pour objet de notre intelligence et de notre amour, en conformant notre volonté à la sienne, en nous portant librement vers le souverain bien; en imitant sa sainteté, son amour pour la justice et sa haine irréconciliable pour l'iniquité.

En second lieu, l'Écriture nous parle souvent des yeux de Dieu, de ses mains, de la force de son bras; et nous-mêmes nous imitons ordinairement ce langage: pourquoi? c'est que l'Écriture parle à des hommes à qui il est presque impossible de faire comprendre les choses spirituelles, si on ne les revêt, pour ainsi dire, d'une forme sensible. Elle veut nous faire croire, non pas que Dieu ait un corps semblable au nôtre, mais qu'il opère, par sa volonté toute-puissante, ce que nous faisons par le moyen des membres de notre corps. Ainsi, dit saint Augustin, lorsque les livres saints nous parlent de la main de Dieu, c'est uniquement sa toute-puissance et son opération qu'il faut entendre; lorsqu'ils parlent de ses yeux, c'est la connaissance certaine qu'il a de tout ce qui se passe dans l'univers; lorsqu'ils parlent de ses pieds, c'est sa présence en tous lieux. Lorsqu'ils disent qu'il est venu, qu'il est descendu dans un lieu particulier; c'est-à-dire qu'il a rendu dans ce lieu sa présence plus sensible. En un mot, tout ce qui nous présente ces idées corporelles doit être entendu dans le sens spirituel. Et en effet, continue le même saint Docteur, Dieu a des pieds et des mains, selon l'Écriture, dans le même sens qu'il a des ailes, et comme il est visible que, par ces ailes dont elle nous parle quelquefois, il ne faut entendre que la protection qu'il accorde à ses serviteurs, de même par ses pieds, par ses mains, par ses yeux, il ne faut entendre que son action, sa puissance, sa science infinie.

IMMENSITÉ DE DIEU. -- Voulez-vous, mes frères, une preuve sensible de cette vérité, faites attention à l'immensité que l'Écriture, ainsi que la droite raison, attribue à l'Être suprême. Il est tout à la fois, nous disent les Livres saints, dans le ciel et sur la terre, il remplit l'un et l'autre, et il n'y est pas renfermé. Il est plus élevé que les cieux, plus profond que les enfers, plus étendu que la terre, plus vaste que la mer. Le ciel est le trône de sa gloire, la terre lui sert de

marCHE-pied. Enfin il est tellement présent en tous lieux que c'est en lui que nous avons tous la vie, le mouvement, l'existence. C'est, en conséquence de ces oracles si formels que nous croyons que Dieu est partout tout entier; non-seulement dans le ciel, non-seulement dans les temples où nous l'adorons, mais dans tous les points de l'espace, dans les entrailles de la terre, dans les abîmes de la mer, dans nous-mêmes, en un mot, dans tous les lieux qu'il est possible de concevoir, au delà même des bornes du monde qu'il a créé. Or, ces idées si sublimes et si conformes à la nature d'un être infini, et qui existe nécessairement, peuvent-elles s'accorder avec celle d'un corps? Peut-on concevoir un corps immense, qui soit tout à la fois dans le ciel et sur la terre: qui pénètre les autres corps, et qui en soit à son tour pénétré, et dans lequel enfin existent tous les autres? Cette idée n'est-elle pas monstrueuse et déraisonnable, et n'est-il pas évident que cette immensité, cette présence en tous lieux, ne peut convenir qu'à une substance spirituelle?

Mais quels sentiments cet attribut de Dieu ne doit-il pas faire naître dans nos cœurs? Dieu est partout: ô vérité consolante pour ceux qui l'aiment et qui le servent de tout leur cœur! Dieu est en tous lieux: personne ne peut donc m'arracher de son sein et d'entre ses bras. Les hommes peuvent me chasser et m'exiler de ma patrie, me confiner dans le fond d'un désert, dans les ténèbres d'une prison; mais ils ne peuvent pas m'empêcher d'y retrouver mon Dieu; et que m'importe où je sois, pourvu que j'y sois avec lui? O mon Dieu! dans un lieu plein d'horreur, au milieu même des ombres de la mort, je jouirai de la plus douce tranquillité, de la plus ferme confiance, parce que je sais que vous êtes avec moi: *In medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es.* (Psalm., XXII, 4.)

Mais Dieu est partout: ô vérité terrible pour ceux qui l'offensent! O pécheurs! qui pourriez vous soustraire aux regards de cet Être immense dans le sein duquel vous vivez? Il est dans le fond de votre cœur; il y voit vos pensées criminelles avant même qu'elles soient formées. En vain, pour commettre le crime, vous retirez-vous dans des lieux inaccessibles à la lumière du soleil; il y est avant vous, il les remplit de son immensité. En vain vous couvrez-vous des sombres voiles de la nuit; elle n'a point pour lui de ténèbres, elle est à son égard comme le jour le plus lumineux. C'est donc toujours sous ses yeux, et en sa présence, que vous péchez. Et où fuiriez-vous, pour vous mettre à couvert de ses vengeances? Si vous montiez au ciel, vous l'y verriez dans sa gloire; si vous descendiez aux enfers, vous l'y trouveriez exerçant sa justice; si vous aviez des ailes, et que d'un vol rapide vous franchissiez les espaces immenses des mers, ce serait sa main puissante qui vous y porterait. N'espérez donc point le fuir, le tromper, lui échapper; mais

plutôt prenez la résolution de marcher désormais en sa présence dans la justice et dans la droiture de votre cœur ; respectez sa présence, et comprenez combien il est insensé de faire sous les yeux de votre Dieu, de votre Juge, ce que vous ne voudriez pas faire en présence d'un homme mortel. Considérez l'univers entier, comme un temple qu'il habite ; et puisqu'il n'est aucun lieu où il ne soit présent, qu'il n'y en ait aucun où vous ne l'adoriez en esprit et en vérité.

PROVIDENCE DE DIEU.— Cet Etre infini ne demeure pas oisif dans cet univers qu'il remplit de sa présence. Comme c'est sa main qui l'a créé, c'est elle aussi qui le conserve et qui le gouverne ; et ses productions retomberaient dans le néant d'où il les a tirées, s'il ne les soutenait sans cesse par son action créatrice. Immuable en lui-même, il donne à tous les êtres distingués de lui la vie et le mouvement. Il les voit se succéder les uns aux autres, selon l'ordre qu'il leur a marqué dans ses décrets éternels. Il préside aux déterminations des êtres libres ; il les fait concourir librement à l'exécution de ses desseins. Qui pourrait se soustraire à sa volonté toute-puissante ? Elle est la cause universelle de tout ce qui se fait dans l'univers ; elle produit tout ce qui est bon, elle permet ce qui est mauvais ; et ceux mêmes qui paraissent la mépriser et la contredire, y sont soumis malgré eux, et l'exécutent sans le savoir. C'est là, mes frères, la providence de Dieu ; attribut essentiel à cet Etre souverainement intelligent et infiniment sage, qui ne peut agir que pour une fin, et qui dirige vers cette fin toutes les causes secondes ; tantôt par des actes éclatants de puissance et de force, tantôt par des moyens secrets et imperceptibles, toujours avec gloire et avec une infaillible exactitude ; attribut que nous ne pouvons trop méditer et approfondir, parce qu'il est le fondement de la confiance et de l'amour que nous devons à l'Etre suprême.

Oui, mes frères, cet Etre infiniment grand prend un soin particulier de nous. Il ne hait ni ne néglige aucun des êtres qu'il a créés ; ils sont tous bons à ses yeux, et il leur donne à tous les aliments et les secours qui leur sont nécessaires. Mais si sa providence s'étend sur les moindres productions ; s'il connaît le nombre des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer, [ainsi que celui des étoiles qui brillent au firmament ; si c'est lui qui donne au lis des champs le tissu magnifique qui le couvre ; si c'est lui qui nourrit les oiseaux du ciel et les plus vils insectes qui rampent sur la terre ; pouvons-nous douter qu'il ne veille avec une bonté paternelle sur l'homme qu'il a créé à son image ? Il nous aime, mes frères ; pouvons-nous en douter après tout ce qu'il a fait en notre faveur, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce ?

Adorons donc la Providence, et rendons-lui grâces, dans quelque situation qu'elle nous ait placés. Si elle nous a accordé quel-

que part dans les biens et les richesses de la terre, remercions-la de ses libéralités ; et demandons-lui une grâce plus précieuse encore, celle de faire un bon usage de ces biens ; de ne pas les aimer, de ne pas nous y attacher ; de n'en prendre pour nous-mêmes que ce qu'exigent les besoins d'une vie simple et frugale et les véritables bienséances de notre état, et de verser le reste dans le sein de nos frères indigents. C'est là, mes frères, la volonté de notre Dieu ; c'est l'intention qu'a eue sa providence, en nous donnant ces biens ; nous ne pourrions en faire un autre usage, sans aller directement contre l'ordre qu'il nous prescrit. Si, au contraire, nous sommes du nombre des indigents et de ceux que le monde appelle malheureux, louons encore le Seigneur, et bénissons la main qui nous frappe et nous châtie. Soyons assurés que notre Dieu, notre Créateur, notre bon Père ne nous refusera pas les aliments qui nous sont nécessaires, si nous les lui demandons avec foi, avec l'humilité d'un pauvre qui sait que rien ne lui est dû, et qu'il n'a aucun droit sur ce qu'il demande. Il nous l'a promis, mes frères, et nous ne pourrions, sans l'insulter, révoquer en doute la vérité de sa parole. Soyons assurés que la pauvreté, les afflictions dans lesquelles il veut que nous passions notre vie, entrent dans l'ordre de ses miséricordes sur nous ; et que s'il nous refuse les biens de cette vie, c'est pour nous conduire plus sûrement, par la soumission et la patience, à des biens infiniment plus précieux. Loin de nous les murmures et les plaintes qui outragent la bonté du Seigneur ; loin de nous la présomption qui le tente, et qui veut, sans travail et sans effort, jouir de ses dons et de ses faveurs. Mettons notre confiance dans la Providence ; mais secondons-la par tous les moyens qu'elle nous met elle-même entre les mains ; et que notre soumission à ses ordres, notre fidélité à chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, attire sur nos travaux sa bénédiction, sans laquelle ils seront toujours inutiles et infructueux.

Le temps ne me permet pas, mes frères, d'entrer aujourd'hui dans une plus ample explication des attributs de Dieu. Conjurez-le de se faire connaître lui-même à vous, de vous donner une juste idée de ses perfections, si dignes de votre adoration et de votre amour. Qu'il nous fasse surtout comprendre cette bonté infinie, qui fait son essence. Oui, le Seigneur notre Dieu est infiniment bon, infiniment bienfaisant, infiniment miséricordieux ; mais malheur aux ingrats qui se font de sa bonté même, un titre pour l'offenser avec plus d'audace. Il est bon, mais il est juste ; et sa justice ne lui permet pas de laisser les crimes impunis. Il est patient et lent à punir ; mais il n'oublie les fautes qui provoquent ses vengeances, que quand nous les avons effacées par nos larmes et par nos satisfactions. Il pardonne volontiers ; mais c'est à ceux qui reviennent à lui de tout leur cœur, à ceux qui

sortent de l'iniquité, et non pas à ceux qui y persévèrent avec obstination. Il donne aux pécheurs le temps de faire pénitence ; mais leur punition ne sera que plus terrible, s'ils méprisent les richesses de sa miséricorde.

Ne séparez donc jamais, mes frères, ces deux idées de la bonté et de la justice de Dieu ; l'une et l'autre lui sont également essentielles. Que l'une vous inspire la confiance et l'amour, l'autre le respect et la crainte. Mais que l'amour soit toujours le sentiment dominant de votre cœur, parce que vous êtes appelés à être ses enfants, et non pas ses esclaves ; parce que votre Dieu aime mieux être considéré de vous, sous l'idée d'un Père tendre que sous celle d'un Juge sévère ; parce qu'enfin c'est l'amour de Dieu qui doit vous conduire à la félicité éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Je vous ai dit, mes frères, dans mon dernier discours, que le titre sous lequel notre Dieu voulait surtout être considéré de nous était celui de *Père* ; et vous voyez en effet que c'est ce nom plein de tendresse et d'amour qui lui est d'abord donné dans le symbole de la foi. Je crois, disons-nous, en Dieu le Père tout-puissant : *Credo in Deum Patrem omnipotentem*. En effet, Dieu est Père en plusieurs manières et en plusieurs sens différents. Et premièrement, mes frères, il est le trône ; il veut que nous l'appelions ainsi, et que cette qualité qu'il prend à notre égard nous avertisse sans cesse des sentiments d'amour et de confiance que nous devons avoir pour lui. Et à quel autre qu'à lui pourrions-nous donner à plus juste titre le doux nom de Père ? N'est-ce pas lui qui nous a tirés du néant ? n'est-ce pas lui qui nous nourrit et nous conserve ? n'est-ce pas lui qui inspire à nos pères, selon la chair, la tendresse qu'ils ont pour nous ; et sont-ils autre chose à notre égard que les instruments et les ministres de sa charité ? Dans le cours de notre vie, quelles preuves n'avons-nous pas eues de sa bonté paternelle ? Combien de fois ne nous a-t-il pas reçus en grâce, malgré nos infidélités et nos ingratitude ? Avec quelle clémence ne nous a-t-il pas admis dans sa maison et à sa table, après que, semblables à l'enfant prodigue, dont il est parlé dans l'Evangile, nous avions dissipé dans de honteux désordres les biens que nous tenions de sa libéralité ? Oui, le Seigneur a eu pitié de nous, comme un père tendre a pitié de ses enfants chéris : il est donc véritablement notre Père, et personne ne l'est autant que lui, dit un ancien auteur (TERTULL.) *Nemo tam Pater*. Combien seriez-vous encore plus convaincus de ces vérités, mes frères, s'il m'était permis de vous parler aujourd'hui de cette adoption divine qui vous donne, en qualité de chrétiens, un nouveau droit à ce titre glorieux de ses enfants ! Quel sujet de reconnaissance et d'action de

grâce ! et avec quel sentiment d'admiration ne devons-nous pas méditer ces paroles que l'apôtre saint Jean adressait aux fidèles : Voyez quelle a été la charité dont le Père céleste a usé à notre égard, en daignant nous donner le nom et la dignité de ses enfants ? *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (I Joan., III, 1.)

Mais quoique Dieu ait véritablement à notre égard la qualité de Père, ce n'est pas proprement en ce sens que nous la lui donnons dans le symbole. En l'appelant ainsi, nous reconnaissons qu'il engendre de toute éternité un Fils égal à lui-même, et nous commençons à déclarer notre foi sur le grand et sublime mystère de la Trinité, qui est le fondement et la base de la religion chrétienne : mystère dont la foi et la connaissance nous sont si nécessaires que, sans elles, nous porterions en vain le nom de chrétiens. Et en effet, n'est-ce pas dans la foi de ce mystère que nous avons été baptisés ? Les paroles sacrées qui ont été prononcées sur nous, ces paroles redoutables à l'enfer, par lesquelles nous avons été arrachés à sa puissance, n'en étaient-elles pas une profession abrégée ? C'est donc un de nos principaux devoirs d'avancer de plus en plus dans la connaissance de ce dogme sacré ; de le méditer autant que les bornes de l'esprit humain peuvent le permettre ; de fortifier, d'épurer notre foi sur toutes les vérités qui y sont contenues. Je vais en faire la matière de cet entretien : et je me réjouis, mes frères, de ce que la suite de nos instructions m'a conduit à vous en parler en ce jour, consacré particulièrement à l'honorer.

La foi catholique sur le mystère auguste de la Trinité se trouve, mes frères, parfaitement expliquée dans un ancien symbole que l'Eglise a adopté, qu'elle récite publiquement dans une des parties de l'office divin, et qui devrait être plus connu de tous les fidèles. Cette foi, dit l'auteur vénérable de ce Symbole, consiste à adorer un seul Dieu en trois personnes, et trois personnes dans un seul Dieu, sans confondre ces personnes, sans attribuer à l'une le titre, le nom, les propriétés qui conviennent à l'autre, et sans diviser la nature et la substance qui leur est commune. Ces personnes divines sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit : autre est la personne du Père, autre est la personne du Fils, autre est la personne du Saint-Esprit. Le Père n'a été ni fait, ni créé, ni engendré : il ne procède d'aucune autre personne. Le Fils n'a point été fait, ni créé ; mais il a été engendré par le Père. Le Saint-Esprit n'a point été non plus fait, ni créé, et il n'est point engendré comme le Fils ; mais il procède du Père et du Fils d'une manière ineffable et qui lui est particulière. Chacune des personnes a donc des propriétés qui la distinguent des autres ; et par conséquent toutes trois ne pourraient pas être appelées Père ; toutes trois ne pourraient pas être appelées

Fils ; toutes trois ne pourraient pas être appelées Saint-Esprit : mais il n'y a qu'un seul Père, un seul Fils, un seul Saint-Esprit. A l'exception de ces propriétés qui constituent les personnes, et qui appartiennent tellement à l'une, qu'elles ne peuvent convenir à l'autre, tout est commun entre elles. Il n'y a dans cette Trinité, ni plus grand, ni moins grand ; ni plus ancien, ni moins ancien : les trois personnes sont parfaitement égales entre elles ; elles subsistent toutes trois nécessairement de toute éternité. Tel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Ils ont la même éternité, la même immensité, la même toute-puissance, la même divinité, la même substance ; et c'est pour cela que nous les disons, non-seulement égales, mais consubstantielles : c'est pour cela que nous ne disons pas que ce soient trois dieux ou trois Seigneurs, mais un seul Dieu et un seul Seigneur ; parce que la même révélation qui nous apprend que chacune des personnes est Dieu et Seigneur, nous défend d'admettre plus d'un Dieu et plus d'un Seigneur : de sorte que, sous quelque point de vue qu'on considère ce mystère, il consiste toujours à nous faire adorer trois personnes divines dans l'unité d'une même nature, et une seule nature divine dans trois personnes véritablement distinguées entre elles. Telle est la foi catholique nécessaire pour être sauvé, et qu'on ne peut altérer dans aucune de ses parties, sans s'exposer à une damnation certaine et inévitable. Efforçons-nous, avec l'aide du Seigneur, de développer cette excellente exposition de la foi.

Vous voyez, mes frères, qu'elle se réduit à ces trois points principaux : l'existence et la distinction des trois personnes en Dieu ; la parfaite égalité de ces trois personnes, qui fait que chacune est Dieu ; enfin l'unité de la nature divine qui fait que ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. Or, je vais, autant qu'il me sera possible, vous expliquer ces trois objets de notre foi, et vous faire voir que l'Eglise ne vous enseigne rien sur ces grands mystères, qui ne soit appuyé sur la révélation divine et sur les témoignages certains de la sainte Ecriture.

Premièrement, mes frères, l'Ecriture nous montre en Dieu trois personnes distinctes ; elle les désigne chacune par le nom qui lui est propre : elle nous indique les rapports qu'elles ont l'une avec l'autre et qui nous empêchent de les confondre ; et quoique la connaissance parfaite de ce mystère paraisse avoir été réservée à l'Eglise chrétienne, la bonté de Dieu n'a pas permis qu'il demeurât entièrement caché à l'ancien Israël : nous voyons, même dans l'Ancien Testament, des preuves certaines de la pluralité et de la trinité des personnes en Dieu. Les saints Pères de l'Eglise nous les font apercevoir, mes frères, dans cette auguste parole par laquelle le Tout-Puissant manifesta le dessein où il était de créer l'homme, après avoir tiré du néant les être inanimés, des-

tinés à servir cette créature si excellente et si privilégiée. Faisons, dit l'Eternel, faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen., I, 26.) Ne voyez-vous pas clairement ici, mes frères, l'existence et la distinction de plusieurs personnes en Dieu ? A qui le Créateur adresserait-il la parole, s'il était une seule et unique personne ? avec qui délibérerait-il sur le grand ouvrage qu'il veut produire, s'il n'avait avec lui cette sagesse qu'il a mise au commencement de toutes ses voies, ce Verbe par lequel il a fait toutes choses, cet Esprit que nous voyons dès les premiers instants de la création porté sur les eaux qui recouvriraient l'univers ? Et, encore une fois, à qui parle-t-il ? est-ce à des êtres inférieurs à qui il ordonne d'exécuter son dessein ? Non ; c'est à des personnes semblables et égales à lui-même au niveau desquelles il se met, qu'il associe à son opération toute-puissante, qui créent l'homme avec lui, qui sont comme lui le modèle sur lequel cette nouvelle créature est formée. Il y a donc plusieurs personnes à qui appartiennent la toute-puissance et l'action créatrice, attributs incommunicables de la Divinité ; et par conséquent il y a plusieurs personnes divines.

Mais ces personnes, en quel nombre sont-elles ? L'Ecriture, mes frères, en nomme trois ; et, soit qu'elle en parle séparément, soit qu'elle les nomme toutes ensemble, elle n'en nomme jamais que trois. Ainsi, nous voyons que Dieu a un Fils à qui il dit, dans le psaume II (v. 7) : *Vous êtes mon Fils et je vous ai engendré aujourd'hui* et dans un autre psaume, que nous répétons souvent, sans peut-être faire assez d'attention à la profondeur des mystères qu'il renferme : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.* (Psal., IX, 1.) Toute puissance est à vous, pour l'exercer au jour de votre gloire. *Je vous ai engendré de mon sein, avant l'aurore.* (Ibid., 3.) Voilà certainement un Fils, puisqu'il est engendré ; et un Fils égal à son Père, puisqu'il est appelé Seigneur comme lui. Le Père et le Fils sont donc deux personnes divines. Mais nous voyons aussi dans l'Ecriture, que Dieu a un Esprit qu'il envoie aux hommes dans sa miséricorde, et par lequel il leur communique le pouvoir de prédire les choses futures, et d'opérer des prodiges qui ne peuvent émaner que d'une puissance divine. Cet Esprit-Saint est donc une troisième personne à qui la divinité est attribuée. Ces trois personnes, le Seigneur qui est le Père, son Verbe, son Esprit sont nommées ensemble dans ce verset du psaume : *C'est par le Verbe du Seigneur que les cieux ont été créés, et c'est son Esprit qui leur a donné tous leurs magnifiques ornements : Verbo Domini cæli firmati sunt, et Spiritu oris ejus omnis virtus eorum.* (Psal., XXXII, 6.) Mais nous ne voyons dans l'Ecriture aucune autre personne à qui elle attribue ces caractères distinctifs de la divinité. Il n'y a donc en effet,

selon les Écritures, que trois personnes divines, et c'est à ces trois personnes que les esprits bienheureux rendent hommage dans le ciel, lorsqu'ils répètent sans cesse dans leurs saints cantiques : *Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées.*

Mais c'est dans le Nouveau Testament que ce dogme sacré nous est plus clairement révélé. Quels doutes pourrions-nous former sur le nombre et la distinction des personnes divines, lorsque nous entendons l'Apôtre saint Jean nous dire positivement : *Il y a trois personnes qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois sont une même chose* (1 *Joan.*, V, 7) ; c'est-à-dire une même nature, une même substance, un même Dieu ? Quel nuage pourrait encore rester dans nos esprits sur cette grande vérité, lorsque nous voyons Jésus-Christ ordonner à ses apôtres d'instruire tous les peuples de la terre, de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? (*Matth.*, XXVIII, 19.) Faites attention, mes frères, à ces paroles que vous avez si souvent dans la bouche : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il y a donc un Père, un Fils et un Saint-Esprit, qui sont bien distingués l'un de l'autre, auxquels nous sommes également consacrés par le baptême ; au nom desquels nous agissons également, auxquelles nous rapportons également nos adorations, notre culte, toutes nos actions. Et c'est sur le fondement de ce mystère que s'élève tout l'édifice de notre sainte religion.

Comment, mes frères, comment d'anciens hérétiques ont-ils pu s'imaginer que les noms de Père, de Fils, de Saint-Esprit ne signifiaient que la même personne considérée sous trois rapports différents ? Eh quoi ! celui qui engendre est-il le même que celui qui est engendré ? celui qui envoie est-il le même que celui qui est envoyé ? celui qui procède est-il le même que celui de qui il procède ? Or, nous voyons dans l'Écriture que le Fils est engendré du Père, et envoyé par le Père : il n'est donc pas la même personne que le Père. Nous voyons que le Saint-Esprit procède du Père, et qu'il est envoyé par le Père et le Fils : il n'est donc pas la même personne que le Père ou le Fils. Enfin trois personnes qui se manifestent ensemble, et qui, dans la même circonstance, agissent distinctement, ne peuvent certainement pas être prises pour la même. Or, c'est ce qu'on vit, mes frères, au baptême que Jésus-Christ voulut recevoir de Jean-Baptiste, son saint précurseur. Car alors *les cieux furent ouverts*, et l'on vit le Saint-Esprit descendre sur Jésus-Christ, sous la forme d'une colombe ; et l'on entendit une voix du ciel qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance.* (*Matth.*, III, 17.) Voilà certainement une manifestation claire et distincte de toute la sainte Trinité et de chaque personne en particulier. Voilà le Père qui, du haut des cieux, reconnaît Jésus-Christ pour son Fils bien-aimé : voilà ce Fils qui,

revêtu de la nature humaine, se confond avec les pécheurs : voilà le Saint-Esprit, par l'opération duquel il s'est fait homme, et qui, en se reposant sur sa tête, donne une marque publique de l'union qu'il a avec lui. Ces trois personnes sont donc en effet bien réelles et bien distinctes. Ajoutons, mes frères, qu'elles sont parfaitement égales et que chacune est véritablement Dieu.

Mais quoi ! cette vérité n'est-elle pas déjà démontrée par les autorités de l'Écriture que vous venez d'entendre ? tous ces passages dans lesquels le Fils et le Saint-Esprit sont associés au Père, ou dans la création et le gouvernement de l'univers, ou dans le culte des hommes, ne prouvent-ils pas qu'ils sont Dieu comme le Père ? Ce Dieu jaloux de sa gloire, et qui, comme il le dit lui-même, ne l'abandonne point à des êtres étrangers, consentirait-il à la partager avec deux de ses créatures ? voudrait-il que l'homme, dont les adorations sont plus précieuses à ses yeux que l'obéissance de tout le reste de la nature, fût consacré à une puissance inférieure à la sienne ? et Jésus-Christ enfin, le Fils bien-aimé du Père, se serait-il mis de niveau avec lui, s'il eût pu le faire sans injustice et sans usurpation ? La divinité du Fils et du Saint-Esprit, et leur parfaite égalité avec le Père tout-puissant, sont donc prouvées par cela même qu'ils sont nommés comme lui et avec lui dans les paroles sacrées par lesquelles nous sommes régénérés et par lesquelles nous commençons tous les actes de religion. Mais cet article de notre foi est si important, que je ne puis m'empêcher d'insister de nouveau sur les preuves de la divinité de chacune de ces deux personnes.

En combien d'endroits de l'Écriture la divinité n'est-elle pas attribuée au Verbe ou au Fils de Dieu ? Ici, c'est Jésus-Christ lui-même qui, en qualité de Verbe incarné, nous dit qu'il est une même chose avec son Père ; et que tout ce qui appartient à son Père, lui appartient également. (*Joan.*, X, 30.) Là, c'est l'Apôtre qui lui donne le nom de Dieu béni dans tous les siècles (*Rom.*, I, 25) ; qui nous dit que c'est par lui que les siècles même ont été créés (*Hebr.*, I, 2) ; que c'est lui qui porte et qui soutient cet univers ; qu'il diffère de Moïse, comme le créateur diffère de son ouvrage (*Hebr.*, III, 3) ; qu'il est autant au-dessus des anges, que le nom de fils est au-dessus de celui de serviteur et de ministre (*Hebr.*, I, 4) ; qu'il est ordonné aux anges eux-mêmes de l'adorer. Ailleurs, c'est l'évangéliste saint Jean qui, transporté en esprit dans le sein même de Dieu, y voit la génération éternelle de ce Verbe par qui tout a été créé, qui était au commencement dans le sein de Dieu, qui lui-même était Dieu : *Deus erat Verbum.* (*Joan.*, I, 1.) Quel témoignage plus précis, quelle preuve plus éclatante pourrions-nous désirer de la divinité du Verbe et de sa parfaite égalité avec son Père !

Les preuves de la divinité du Saint-Esprit ne sont pas moins convaincantes. Car pre-

mièrement, mes frères, le nom de Dieu lui est formellement donné dans l'Ecriture. Ananie et Sapphirc osent mentir au Saint-Esprit : *C'est à un Dieu que vous avez voulu en imposer* (Act., V, 4), leur dit l'apôtre saint Pierre, et cette parole foudroyante les renverse morts à ses pieds. L'apôtre saint Paul (Act., XIX, 6) fait l'énumération des grâces dont le Seigneur comblait son Eglise dans les temps heureux de sa première ferveur : don des langues, prophéties, guérisons miraculeuses. Et à qui attribue-t-il ces œuvres qui ne peuvent émaner que d'une puissance infinie, quel nom donne-t-il à leur Créateur ? tantôt celui de Dieu, tantôt celui d'Esprit-Saint ; parce qu'en effet l'Esprit-Saint est Dieu.

Le Saint-Esprit n'est donc pas seulement une grâce, une vertu de Dieu, comme les hérétiques ont osé le dire : il est au contraire l'auteur de tous les dons et de toutes les grâces. C'est lui qui opère dans nos cœurs ; c'est lui qui les touche et qui les change par son onction toute-puissante ; c'est lui qui nous embrase enfin de la charité ; c'est lui qui nous éclaire des lumières de la vérité. Ne sont-ce pas là les actions et les caractères d'une personne divine ? En second lieu, oserions-nous mettre au nombre des créatures celui dont l'Ecriture nous dit que nous sommes les temples (I Cor., VI, 19), celui contre lequel on ne peut blasphémer, sans se rendre coupable d'un crime qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre ; celui qui a inspiré les prophètes, celui qui, par son opération toute-puissante, a formé dans le sein d'une vierge le corps adorable de Jésus-Christ notre Sauveur ; celui que Jésus-Christ avait promis à ses apôtres comme ce que le ciel pouvait leur envoyer de plus grand et de plus excellent ; celui qui leur avait annoncé comme un autre consolateur semblable à lui-même, capable de le remplacer, et de remplir, pour ainsi dire, avec quelque avantage le vide que son retour dans le ciel et la soustraction de sa présence sensible allait laisser au milieu d'eux : celui enfin de qui l'Ecriture nous dit positivement (Joan., X, 30), qu'il est une même chose avec le Père et le Verbe éternel ?

Achevons de prouver ces vérités si essentielles à la religion. Nous ne pouvons rien concevoir, mes frères, qui ne soit ou Dieu, ou créature. Dieu seul est éternel : et comme tout être qui a été créé ne peut être un Dieu ; de même aussi tout ce qui n'a pas été créé existe nécessairement, est Dieu. Et voilà pourquoi nous disons dans le Symbole, que le Fils de Dieu n'a pas été fait ou créé, mais engendré ; que le Saint-Esprit n'a pas été non plus fait ou créé ; qu'il procède du Père, par une action différente de la génération du Verbe, mais plus différente encore de la formation des créatures. Si donc, en effet, le Verbe et le Saint-Esprit existent en Dieu nécessairement, s'ils sont produits de la propre substance de la Divinité ; ils ont eux-mêmes la nature divine ; on ne peut leur refuser le nom de Dieu, et le culte qui est

dû à cet Etre suprême. Or, mes frères, c'est ce que nous enseigne la foi chrétienne. Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu, pour que je puisse parler dignement de ce mystère ineffable ; et donnez vous-même l'efficacité à mes paroles, afin que votre peuple puisse les comprendre.

Qu'est-ce que le Verbe divin ? rien autre chose, mes frères, selon l'Ecriture et les saints docteurs de l'Eglise, que la sagesse même du Père ; la connaissance qu'il a de lui-même, la représentation parfaite de sa substance, le miroir sans tache dans lequel il contemple sa propre majesté. Dieu a-t-il pu jamais exister sans sa sagesse, ou sans se connaître lui-même ? non, sans doute. Sa sagesse, ou la connaissance, qu'il a de lui-même est donc aussi éternelle que nécessaire. Si Dieu était un Etre borné comme nous sommes, sa connaissance ne serait comme les nôtres, qu'une simple modification. Mais parce qu'il est l'Etre infini, l'Etre par excellence, sa connaissance infinie dans son objet, dans son étendue, dans son principe, est un Etre et une personne semblable à lui-même : et c'est son Fils ou son Verbe. Dieu ne peut se connaître aussi parfait qu'il est, sans se complaire en lui-même, sans aimer d'un amour parfait son Fils, la vive et parfaite image de l'excellence de son Etre. Cet amour n'est pas, comme le nôtre, une simple affection ; il est une personne réelle et subsistante que nous appelons le Saint-Esprit. Le Fils n'aime pas moins le Père que le Père aime le Fils : le Saint-Esprit est donc l'amour commun du Père et du Fils, et procède de tous les deux. Il est éternel comme eux, puisqu'ils n'ont jamais pu exister et se connaître sans s'aimer : il est égal à eux, parce qu'il n'y a rien en eux qu'ils n'aiment ; et il est par conséquent Dieu et Seigneur comme eux.

Voilà, mes frères, des idées bien sublimes, et bien au-dessus de nos faibles intelligences : mais elles sont aussi vraies que magnifiques. Et quelle grandeur ne nous font-elles pas apercevoir dans notre Dieu, puisqu'il ne peut rien produire de sa propre substance qui ne soit Dieu ! Nous comprendrons un jour ces vérités, que nous ne voyons à présent qu'à travers le nuage majestueux de la foi : c'est le bonheur qui est réservé à notre intelligence dans le séjour de la gloire. Mais jouissons dès à présent de celui que la foi nous procure. Convenons que notre Dieu est infiniment plus grand dans ce mystère que dans tous les ouvrages de ses mains : convenons que c'est là qu'il est véritablement Père, puisqu'il produit de sa propre substance un Fils qui est de la même nature que lui. Adorons la fécondité de la nature divine, que ne connaissent pas ceux qui ne veulent écouter que la voix de leur faible raison ; et que l'impression de respect que fait sur nous ce grand mystère mette notre foi à couvert des vaines subtilités par lesquelles l'erreur pourrait chercher à l'ébranler.

Mais il ne suffit pas, mes frères, d'adérer

trois personnes distinctes et égales entre elles : il faut encore reconnaître l'unité de la nature divine qui est commune à tous les trois, et en vertu de laquelle ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. C'est en cela proprement que consiste le mystère : c'est là ce que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre. Aussi, mes frères, n'entreprendrai-je ni de vous l'expliquer par de subtils raisonnements, ni de vous le faire comprendre par des comparaisons toujours defectueuses. Il n'y a rien dans tout ce que nous connaissons qui puisse nous donner une idée juste de cette unité de nature jointe à une trinité de personnes; et s'il se présentait à nos esprits une manière d'expliquer ce mystère qui semblât faire disparaître les difficultés, elle nous serait justement suspecte: nous aurions lieu de craindre qu'elle ne nous écartât de la vérité, puisque, selon les saints Pères de l'Eglise, la vérité est ici environnée du plus sombre nuage. Contentons-nous donc d'écouter avec une humble docilité les oracles de l'Ecriture qui nous révèlent ce mystère incompréhensible.

Oui, mes frères, il est révélé dans l'Ecriture que les trois personnes divines ne sont qu'une même substance et un même Dieu. Soit que nous rapprochions les uns des autres les passages où il est dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et ceux où la Divinité est attribuée à trois personnes distinctes; soit que nous nous rappelions ceux qui ont un rapport plus direct à ce mystère, nous y verrons clairement cette vérité: *Mon Père et moi nous sommes une même chose* (Joan., X, 30), dit Jésus-Christ. Le Père, le Verbe, le Saint-Esprit sont une même chose (I Joan., V, 7, 8), dit l'apôtre saint Jean. Pouvait-on expliquer plus clairement et la distinction des personnes, et l'unité de nature? Aussi, mes frères, l'Eglise a-t-elle toujours conservé précieusement cette foi et ce langage : aussi a-t-elle également condamné et ceux qui, avec l'impie Sabellius, détruisaient la distinction des personnes, et ceux qui, dans des temps postérieurs, en divisaient la nature et la substance. Aussi, pour être véritablement catholique, ne suffisait-il pas de dire que le Fils était égal au Père, qu'il lui était semblable en substance et en nature; il fallait ajouter qu'il lui était *consubstantiel*, c'est-à-dire, exactement de la même nature; non pas seulement dans un sens moral, et comme on peut dire que nous autres hommes nous avons tous la même nature; mais d'une manière bien plus intime, de laquelle il résulte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont réellement une même chose et un même Dieu; au lieu qu'on ne peut jamais dire que trois personnes humaines soient une même chose et un même homme. Voilà, mes frères, ce que signifie ce mot de *consusubstantiel*, pour lequel l'Eglise a soutenu tant de combats; qu'elle a regardé comme la plus forte barrière qu'elle pût opposer aux hérésies qui attaquaient le mystère adorable de la Trinité; et qu'elle a inséré

dans le Symbole que nous chantons solennellement au milieu des saints mystères. Quoique dans ce Symbole, le nom de *consusubstantiel* ne soit attribué qu'au Fils, il s'applique également au Saint-Esprit; l'un et l'autre sont avec le Père une seule et même substance, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'on ne peut multiplier la substance divine, sans multiplier la Divinité.

Mais je craindrais, mes frères, de fatiguer votre attention, si je vous entretenais plus longtemps de choses si sublimes. Malheur à quiconque regarderait cette doctrine céleste comme des subtilités superflues, et dont il n'a pas besoin d'être instruit. C'est là le fond de la religion; c'est la foi dans laquelle nous avons été baptisés; c'est ce que nous devons tous connaître, prêtres et peuple, savants et ignorants. Car il n'y a pas deux religions : nous n'avons tous qu'une foi, comme nous n'avons qu'un Dieu et un baptême; et ce qu'il y a de plus élevé dans cette foi appartient au peuple comme aux ministres même de l'Eglise. D'ailleurs, si ce langage de la foi paraît à plusieurs d'entre vous presque inintelligible, ce n'est pas seulement la profondeur du mystère qui en est la cause, c'est le défaut d'instruction précédente, c'est le peu d'usage que l'on a de méditer la religion, de l'étudier, de s'en entretenir; c'est l'indifférence où l'on est pour toutes les choses de Dieu. C'est ainsi que des chrétiens abandonnent la vérité, leur plus précieux héritage : c'est ainsi qu'ils méprisent des lumières que tant d'autres peuples auraient reçues avec reconnaissance. Ces mystères sont les mêmes dont saint Chrysostome, saint Augustin, saint Léon entretenaient leurs peuples; et leurs peuples les entendaient. Puissiez-vous, mes frères, reprendre une nouvelle ardeur pour ces saintes vérités! puissent-elles vous inspirer de nouveaux sentiments de vénération, d'amour, de reconnaissance envers Dieu. Si Dieu a un Fils égal et consubstantiel à lui-même, quel doit être notre amour pour ce Père tout-puissant, qui nous a aimés jusqu'à nous donner ce Fils, l'objet unique et éternel de sa complaisance, jusqu'à le livrer à la mort pour nous? Quelle doit être notre reconnaissance pour ce Fils lui-même qui, étant dans la forme de Dieu, en possédant l'essence et les attributs, s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave, en devenant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix? Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Saint-Esprit, par l'opération duquel le Verbe éternel s'est revêtu de notre humanité? C'est cet Esprit saint et vivifiant qui répand dans nos esprits la lumière de la vérité, dans nos cœurs le feu de la charité, l'onction de la grâce : avec quelle ardeur ne devons-nous pas l'invoquer, avec quel soin ne devons-nous pas conserver en nous ces dons si précieux?

Béni soit le jour où nous avons été appelés à la connaissance de ce mystère adorable; ce jour où a été accompli à notre égard

l'ordre que Jesus-Christ a donné à ses apôtres, d'instruire les nations, et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (*Matth.*, XXVIII, 19); ce jour où nous avons été consacrés au nom du Père tout-puissant qui nous a créés; au nom du Fils éternel et consubstantiel, qui s'est fait homme pour nous, et qui nous a rachetés par l'effusion de son sang précieux; au nom de l'Esprit-Saint qui nous a sanctifiés; ce jour enfin où, en devenant chrétiens, nous sommes devenus les enfans du Père céleste, les frères et les cohéritiers du Fils, les temples du Saint-Esprit!

Allons maintenant, mes frères, pleins de joie et de reconnaissance, faire à haute voix la profession de notre sainte croyance; allons chanter avec respect ce Symbole, qui réunit dans la même foi tous les enfans de l'Eglise; ce Symbole, fruit précieux, monument auguste des victoires remportées à Nicée, à Constantinople, sur les ennemis de la divinité du Verbe et de celle du Saint-Esprit; ce Symbole que nos Pères chantaient avec tant de joie, lorsque l'Eglise, assemblée dans cette ville (17) en concile général, eut la consolation de voir les Grecs, ses anciens enfans, rentrer dans son sein, et confesser avec elle que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Conjurons le Seigneur de maintenir parmi nous cette foi salutaire dans toute sa pureté; d'y ramener ceux qui ont eu le malheur de l'abandonner ou de l'altérer, et de nous conduire enfin de clarté en clarté, comme dit l'Apôtre, c'est-à-dire de la connaissance de la foi, à la vision bienheureuse que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

TOUTE-PUISSANCE DE DIEU. — CRÉATION DU MONDE.

Lorsque le Prophète-Roi veut relever la grandeur de Dieu au-dessus des fausses divinités, c'est surtout par sa toute-puissance qu'il le caractérise. Notre Dieu, dit-il, fait éclater sa gloire dans les cieux; sa puissance n'a point de bornes; faire et vouloir, c'est pour lui la même chose : *Deus autem noster in cælo; omnia quæcunque voluit fecit.* (*Psal.* CXIII, 3.) En effet, mes frères, est-il, au jugement même de la raison, un attribut plus essentiel à l'Être suprême? être Dieu et être borné dans sa puissance, ce sont deux idées qui se contredisent et s'excluent mutuellement, et je vous ai déjà fait voir qu'une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons reconnaître plusieurs dieux, c'est qu'il ne peut y avoir deux êtres tout-puissants. Ne soyez donc pas étonnés que, dans le Symbole de la foi, la toute-puissance soit d'abord attribuée au Seigneur notre Dieu; c'est là surtout ce qui le distingue et le caractérise; c'est de cette perfection qu'il se glorifie le plus dans les saintes Ecritures. Le nom de Tout-Puissant

est, pour ainsi dire, son nom propre et celui qu'il prend avec plus de complaisance : *Omnipotens nomen ejus.* (*Exod.*, XV, 3.)

Mais avant que d'entrer dans l'explication de cet attribut de la Divinité, et de vous faire voir les conséquences qui en résultent, il est à propos de prévenir une difficulté qui se présente peut-être à vos esprits. Si la toute-puissance est essentielle à la Divinité, me direz-vous, pourquoi n'est-elle ici attribuée qu'au Père et non pas également au Fils et au Saint-Esprit, dans lesquels nous reconnaissons la même nature divine? Pourquoi le Père seul est-il dit Créateur du ciel et de la terre?

C'est ce que vous concevrez aisément, mes frères, si vous faites attention à ce que la foi nous enseigne touchant le mystère auguste de la Trinité. Nous adorons un seul Dieu en trois personnes, et trois personnes en un seul Dieu. Elles n'ont toutes trois qu'une même nature, une même essence, une même Divinité : tout ce qui est essentiel à la nature divine leur appartient donc également; et par conséquent le Fils et le Saint-Esprit sont tout-puissants comme le Père. Mais, quoique ces trois personnes soient parfaitement égales, elles ont cependant entre elles un ordre qu'on ne peut renverser. Le Père, sans être d'un seul instant plus ancien que le Fils et le Saint-Esprit, est le principe de l'un et de l'autre; il engendre le Fils, il produit avec lui le Saint-Esprit : c'est donc le Père qui communique aux deux autres personnes la divinité et toutes ses perfections. La puissance réside donc en lui, comme dans son principe; et c'est pour cela qu'il est appelé, comme par excellence, le Père tout-puissant.

C'est par la même raison, mes frères, que le nom de Dieu, dans les saintes Ecritures et dans le langage de l'Eglise, désigne ordinairement, ou les trois personnes ensemble, ou la personne du Père en particulier. Pour exprimer la seconde personne, on dit le Fils de Dieu; pour désigner la troisième, on dit le Saint-Esprit ou l'Esprit de Dieu. Mais, pour exprimer le Père ou la première personne, on dit Dieu seulement. C'est pour la même raison que nos vœux, nos prières, nos sacrifices s'adressent particulièrement à la première personne; non pas que dans notre culte nous séparions jamais du Père le Fils et le Saint-Esprit; non pas que nous croyions que le Père seul soit Dieu, ou qu'il le soit d'une manière plus excellente que les autres personnes : mais, encore une fois, parce qu'il est le principe de la divinité, et que toutes nos adorations doivent remonter jusqu'à lui, par son Fils, dans l'unité du Saint-Esprit. De même, en ce qui concerne la création, le Fils et le Saint-Esprit sont certainement créateurs; mais l'Ecriture nous apprend

(17) Lyon, où ces instructions furent composées et prêchées.

que le Père est le principe de cette action, comme il l'est de leur existence et de leur divinité; et c'est pour suivre cette notion que nous l'appelons principalement créateur de l'univers. Mais comme ce serait une erreur de croire que le Père n'est pas notre Seigneur, parce que le nom de Seigneur n'est attribué dans le Symbole qu'à la seconde personne, ou qu'il n'est pas l'auteur de la grâce et de la vie spirituelle, parce que cette qualité n'est donnée qu'au Saint-Esprit; c'en serait une aussi de croire que le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas tout-puissants et créateurs, parce que le Père seul est appelé Tout-Puissant et Créateur du ciel et de la terre. D'après ces éclaircissements, mes frères, vous n'hésitez point à entendre des trois personnes divines, ce que je vais vous dire de la toute-puissance de Dieu.

C'est dans la création du monde que cette puissance infinie s'est d'abord manifestée; et c'est pour cela que, dans le Symbole, la qualité de Créateur du ciel et de la terre est jointe immédiatement avec celle de Tout-Puissant. Pour concevoir cette toute-puissance, il faut donc, mes frères, remonter en esprit jusqu'à cet instant où l'Eternel sort de son repos, pour donner l'existence à l'univers. Dans cet instant rien n'existe encore; mais d'une parole Dieu va tirer du néant une infinité de créatures. Il dit donc : et aussitôt le ciel et la terre sont créés : *In principio creavit Deus cælum et terram. (Gen., I, 1.)* D'où les a-t-il tirés ? Qui lui a fourni la matière de cet ouvrage ? Personne, mes frères; tout était dans le néant, où, pour parler plus correctement, rien n'était que dans Dieu seul, et la matière elle-même est l'ouvrage de ses mains. Cependant, dit l'Ecriture, la terre n'était encore qu'une masse brute et informe; les eaux la recouvraient, les éléments y étaient mêlés et confondus, les ténèbres l'enveloppaient de toutes parts. (*Ibid., 2.*) Mais soyez attentifs. Déjà l'esprit de Dieu, porté sur les eaux, les anime de ses douces influences : l'Eternel va développer son ouvrage; et, quoiqu'il le puisse faire en un instant, il ne le fera que successivement et par parties, afin de vous donner le temps d'admirer cette variété, cette fécondité prodigieuse avec laquelle sa sagesse se joue dans l'univers. Et d'abord il dit : que la lumière se fasse, et la lumière se fait : le jour et la nuit reçoivent dès ce moment l'ordre de se succéder l'une à l'autre, pour l'avantage des futurs habitants de l'univers. Ainsi se termine le premier jour de l'existence de l'univers.

A la faveur de la lumière, qui vient d'être créée, quel spectacle aperçois-je le second jour ? Ces eaux, qui recouvraient le monde, disparaissent tout d'un coup. Dieu leur commande, et je les vois se diviser en deux parties; les unes sont portées à une distance immense de la terre; elles vont se placer au-dessus du firmament que Dieu a créé pour les soutenir. Ainsi se forme le

grand espace du ciel, que Dieu va bientôt remplir de si magnifiques ornements : Ainsi se termine le second jour de la création.

La terre est demeurée suspendue avec une partie des eaux qui la recouvrent encore tout entière. En un instant je les vois se retirer dans le lit profond que la main de Dieu leur a creusé. Elles vont former ces vastes mers, objet continuel de notre étonnement. La terre paraît donc à découvert; et déjà, à la voix de Dieu, elle se pare d'une riantte verdure. La pluie ne l'a pas encore arrosée, le soleil ne l'a pas encore échauffée, aucune main ne l'a encore cultivée; et cependant elle est déjà couverte de fruits mûrs et excellents : elle étale dans des fleurs prodigieusement variées l'émail des plus riches couleurs. Chacune de ces plantes porte en elle-même la semence qui doit la reproduire. O mon Dieu ! vous êtes donc le premier et l'unique auteur de cette richesse et de cette fécondité. Vous vous applaudissez dans ces ouvrages, Seigneur; ils sont en effet bien dignes de votre bonté et de votre sagesse.

Cependant le quatrième jour nous montre un spectacle encore plus grand et plus magnifique. Dieu dit : Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui éclairent la terre, qui séparent le jour d'avec la nuit, et qui servent à marquer la différence des temps et des saisons, des jours et des années. Il dit, et à l'instant le soleil est créé : il part comme un géant pour fournir sa brillante carrière : il va d'une extrémité du ciel à l'autre porter la chaleur et la lumière. La lune le suit, empruntant de lui son éclat. Elle préside à la nuit paisible; elle supplée à l'absence de l'astre du jour. Quelle foule innombrable d'étoiles se trouve tout à coup semée dans la vaste étendue du ciel ! les unes, immobiles dans leur place, sont autant de soleils qui brillent de leurs propres feux; les autres, assujetties à un cours réglé, reçoivent, comme la terre, la lumière du soleil : toutes sont dans l'ordre que Dieu leur a marqué. Il les appelle, et elles répondent à sa voix, et elles luisent avec plaisir pour leur Créateur. Que ne puis-je, mes frères, vous donner au moins une légère idée de cette partie des ouvrages du Seigneur ! Quelle serait votre admiration, si je vous faisais comprendre que le soleil est un million de fois plus grand que la terre que nous habitons; que ces étoiles qui ne nous paraissent que comme une poussière brillante et dont un si grand nombre échappe à nos regards, l'égalent et le surpassent peut-être en grandeur et en éclat; que la distance de la terre au soleil, qui est environ de trente millions de lieues, n'est rien en comparaison de celle qui nous sépare de l'étoile fixe la plus voisine de nous ! Quelle est donc la grandeur et l'étendue du monde entier; quelle est donc la puissance de celui à qui un tel ouvrage n'a coûté qu'une seule parole, et qui le ment et le gouverne avec autant de facilité qu'une main soutient un

poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée !

Mais avançons et considérons dans les ouvrages du cinquième et du sixième jour des choses plus à notre portée, sans être moins dignes de notre admiration. Le ciel annonçait déjà la gloire de son Créateur ; la terre étalait avec magnificence les richesses qu'il y avait répandues ; mais il n'y avait encore aucun être vivant qui pût jouir de ces biens. Dieu commande ; et à l'instant les mêmes eaux produisent des espèces innombrables de poissons et d'oiseaux. Les premiers demeurent dans l'élément qui les a vus naître ; ils sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour y respirer, pour s'y mouvoir avec une incroyable vitesse, pour s'y multiplier avec une fécondité plus incroyable encore. Ils s'y livrent des combats perpétuels ; ils s'attaquent, se dévorent sans cesse et jamais ne se détruisent. Les oiseaux quittent le sein des eaux pour s'élever dans les airs. Faites attention, mes frères, à la légèreté et à la rapidité de leur vol, à la douceur de leur chant, à l'admirable structure de leurs nids, à l'assiduité pénible avec laquelle ils couvent leurs œufs, aux tendres soins qu'ils prennent de leurs petits. Faites, dis-je, attention qu'ils savent toutes ces choses presque en naissant ; qu'ils les ont sues dès l'instant de leur création, qu'ils les ont toujours observées chacun dans son espèce, sans jamais avoir eu de maître et sans en avoir vu de modèle. Et vous verrez s'il n'y a pas lieu de s'écrier avec le Prophète : O mon Dieu ! la vue de vos ouvrages me remplit d'admiration : je suis dans le ravissement, en considérant les ouvrages de vos mains ; ô Seigneur, que vos ouvrages sont magnifiques (*Psal. CIII, 24*) ; que vos desseins sont profonds et impénétrables ! l'homme stupide n'y comprend rien, et l'insensé n'y fait aucune réflexion. Quelle stupidité, en effet, d'avoir sous les yeux tant de merveilles et de ne s'y réfléchir pas plus que des enfants ! Quelle folie de les connaître et de ne pas s'élever jusqu'à l'Être tout-puissant qui les a créés !

Les eaux et les airs sont peuplés d'une infinité d'habitants : la terre va bientôt l'être à son tour. Le sixième jour commence, et Dieu dit : *Que la terre produise des animaux vivants de toute espèce* (*Gen., I, 20*) ; et la terre obéit. Qui pourrait dénombrer les espèces d'animaux qui reçurent alors l'être, le mouvement, la fécondité ? animaux domestiques destinés à vivre avec l'homme, à le servir, à l'aider de leur force et de leur industrie, à le nourrir de leur lait, à le vêtir de leur laine ; animaux sauvages qui habitent dans les forêts et les déserts ; reptiles que nous méprisons, que nous écrasons avec dédain, et qui ne sont pas moins dignes de notre admiration, qui ne nous donnent pas une moindre idée de la puissance de notre Dieu que ces corps lmineux qui roulent sur nos têtes. Quel autre, en effet, qu'un Être tout-puissant a pu animer la délicatesse de leurs organes et mettre dans un ciron, dans des

nerfs, des fibres, du sang, des veines, des artères ? Ecrivons-nous donc encore : O mon Dieu ! que vos ouvrages sont magnifiques ! (*Psal. CIII, 24*.) Vous avez tout fait avec une sagesse et une puissance adorables : la terre est pleine des richesses que vous y avez répandues. Vous êtes le Père et le bienfaiteur de toute la nature. Depuis le lion terrible qui rugit dans les forêts, jusqu'aux agneaux qui bondissent dans nos plaines ; depuis l'énorme baleine, jusqu'au plus petit poisson qui nage dans les eaux ; depuis l'aigle audacieux qui affronte le soleil, jusqu'au plus faible insecte ; tous vous demandent en mille manières différentes la nourriture qui leur convient ; tous la reçoivent de votre main libérale. Ils existent, parce que vous les avez créés : ils subsistent, parce que vous les soutenez et les conservez. Dégustez-vous vous-même dans la vue de vos ouvrages, ô mon Dieu ! et que votre gloire soit publiée dans toute l'éternité.

Cependant, mes frères, l'ouvrage de la création n'est pas encore complet : ce que vous venez de voir n'est que la préparation à quelque chose de plus grand et de plus digne de Dieu. L'univers qui vient d'être créé est comme un palais superbe qui attend le maître auquel il est destiné. Il faut à la nature un chef qui soit capable d'en connaître les beautés et qui rende grâce pour elle au Dieu tout-puissant qui l'a tirée du néant : il faut à l'univers un prêtre qui offre à Dieu un sacrifice de louange, qui lui rende un culte libre et volontaire, plus agréable à ses yeux que l'obéissance nécessaire de tout le reste de la nature. C'est, mes frères, ce que le Seigneur exécute en créant l'homme, en le formant à son image et à sa ressemblance, en lui donnant une âme capable de le connaître et de l'aimer. Mais la création de l'homme demande des réflexions plus particulières et plus étendues. Je les réserve pour un autre discours. Je me borne à vous dire ici, mes frères, que c'est pour l'homme que le reste de l'univers a été créé. Tout est pour lui, comme il est lui-même pour Dieu. Le Créateur nous a donné, dès les premiers instants de notre existence, toutes les herbes de la terre, tous ses arbres et tous ses fruits. Il nous a établis pour dominer sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux et les reptiles qui habitent la terre. Ah ! si nous n'avons pas su conserver ces biens précieux, ce glorieux empire, en devons-nous moins de reconnaissance à l'Être tout-puissant qui nous l'avait donné ?

Vous venez de voir, mes frères, combien la puissance de Dieu a éclaté dans la création de l'univers, et avec combien de justice nous disons, pour louer notre Dieu, pour le désigner et le caractériser, que c'est lui qui a créé le ciel et la terre. Mais ne croyez pas que l'admiration et l'étonnement soient les seuls sentiments que doive nous inspirer le spectacle magnifique de la création. La

toute-puissance de Dieu est le fondement de notre foi et de notre espérance ; et c'est pour ranimer l'une et l'autre, que l'Écriture nous la met si souvent sous les yeux.

Premièrement, mes frères, elle est le fondement de notre foi. Soit que nous entendions par la foi cette disposition que la grâce forme dans nos cœurs, à croire, sur la parole de Dieu, les mystères les plus incompréhensibles ; soit que nous entendions cet abandon total que nous faisons de nous-mêmes à Dieu et à sa providence, et qui est le principe des vertus et des actions les plus héroïques ; tout est appuyé sur le fondement inébranlable de la toute-puissance divine. Pourquoi croyons-nous, par exemple, qu'un Dieu s'est incarné, qu'il a pris, dans le sein d'une vierge, un corps et une âme semblables aux nôtres ; que cette vierge bienheureuse l'a conçu par la seule opération du Saint-Esprit ; qu'elle l'a mis au monde sans cesser d'être vierge ? Nous croyons ces mystères, par cette raison décisive que l'ange dit à Marie en les lui annonçant : c'est que rien n'est impossible à Dieu : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* (Luc., I, 37.) Pourquoi croyons-nous que Jésus-Christ, non content d'avoir habité sur la terre avec les hommes pendant les jours de sa vie mortelle, a voulu encore demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles ; qu'il a institué pour cela le sacrement de l'Eucharistie ; qu'il y est véritablement contenu ; que le pain sacré, que nous voyons sur l'autel et que nous recevons de la main du prêtre, n'est plus du pain, mais le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le même corps qui est né de la Vierge, qui a souffert, qui a été mis sur la croix et dans le tombeau ; que ce corps adorable, qui est dans le ciel à la droite du Père, est en même temps ici-bas sur nos autels et sur tous ceux qui lui sont consacrés dans toute l'étendue de l'univers ? Pourquoi, dis-je, croyons-nous ces mystères qui paraissent si incompréhensibles ! C'est par cette même raison de la toute-puissance de Dieu : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* Pourquoi croyons-nous encore que nous ressusciterons au dernier jour, que nos yeux éteints se rouvriront à la lumière ; que nos corps, dissous par la corruption, redeviendront ce qu'ils sont aujourd'hui ; que nos membres, consumés par le feu, dévorés par les animaux, réduits en poussière, changés, transformés en mille manières différentes, seront tous réunis ; et qu'enfin nous ressusciterons dans notre propre chair ? Nous le croyons, en vertu de ce grand principe, que rien n'est impossible à Dieu ; qu'il ne lui sera pas plus difficile de rassembler ces membres, de les dégager des autres corps avec lesquels ils seront mêlés, que de les créer pour la première fois et de les tirer du néant : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* Convaincus de ce principe, nous ne daignons pas même entendre les difficultés

de l'incrédulité : il nous paraît absurde d'en alléguer aucune contre une puissance infinie.

Tel est le fondement de cette foi vive qui nous porte à nous abandonner entièrement à Dieu, et à espérer, contre toute espérance, l'effet de ses promesses. Comment Abraham se déterminait-il à quitter son pays, pour aller habiter une terre étrangère que Dieu lui promettait pour sa postérité ? Comment se persuada-t-il qu'il aurait un fils dans sa vieillesse et malgré l'âge avancé de Sara son épouse ; et que de ce fils naîtrait une postérité aussi nombreuse que le sable de la mer ? Comment ensuite se déterminait-il à lever le glaive sur ce fils aimé, et à l'offrir en holocauste, comme Dieu le lui avait ordonné ? Par la persuasion certaine de la toute-puissance de Dieu. Il savait, dit l'Apôtre, que Dieu peut ressusciter les morts ; et même, en immolant Isaac, il ne doutait pas qu'il ne fût l'héritier des promesses qui lui avaient été faites : *Arbitrans quia et a mortuis suscitare potens est Deus.* (Hebr., XI, 19.) Voilà, mes frères, l'effet que doit faire sur nous la conviction de cette grande vérité. Elle doit nous porter à tout faire, et tout entreprendre pour Dieu, lorsque nous sommes assurés de sa volonté. Nous prévoyons des dangers et des obstacles dans ce qu'il nous commande ; mais doutons-nous qu'il puisse les lever et nous en délivrer ? Laissons-lui donc le soin de justifier ses promesses et ses ordres, et ne prenons sur nous que celui de lui obéir.

Dieu est tout-puissant, et il nous aime : voilà le double fondement de notre espérance. Sa bonté, son amour pour nous, dont il nous a donné tant de preuves, nous persuade qu'il veut nous sauver ; et sa toute-puissance ne nous permet pas même de soupçonner qu'aucune volonté créée, ni la nôtre, ni celle d'autrui, puisse l'en empêcher. Car, mes frères, Dieu n'est pas moins puissant dans l'ordre des choses spirituelles, que dans celui des choses matérielles ; et c'est sur ce fondement que nous croyons fermement l'efficacité de sa grâce. Oui, notre Dieu fait tout ce qu'il veut faire, non-seulement dans le ciel, sur la terre, dans les abîmes de la mer, mais aussi dans le cœur des hommes. Il les tient dans sa main, il les tourne à son gré ; d'un cœur de pierre il fait un cœur de chair ; d'un cœur dur et rebelle, il fait un cœur doux et docile. Il crée en nous la volonté d'obéir à ses commandements : il nous fait vouloir ce qu'il veut que nous voulions ; il nous fait faire ce qu'il veut que nous fassions ; et cela, sans violence, sans contrainte, sans nécessité.

Comment, mes frères, comment des hommes orgueilleux et téméraires, osent-ils prétendre soustraire au souverain domaine de Dieu les cœurs et les volontés des hommes ? Comment ont-ils osé dire qu'il n'était pas tout-puissant sur nos cœurs et dans l'ordre de notre salut ? Est-il donc moins le Dieu de nos âmes que de notre

corps ? Ne sont-elles pas ses créatures ? existent-elles autrement que par sa puissance et sa volonté ? et ne pouvons-nous plus dire avec le saint homme Mardochee : *Seigneur Dieu, roi tout-puissant, il n'est rien qui ne soit soumis à votre empire ; il n'est personne qui puisse résister à votre volonté, si vous avez résolu de sauver Israël ? (Esther, XIII, 9.)*

On craint, en reconnaissant cet empire suprême de Dieu, de nuire à la liberté de l'homme. C'est donc à dire que Dieu, qui peut tout, ne peut pas nous faire obéir librement à sa volonté ; qu'il n'a pas, dans les trésors de sa sagesse, des moyens de concilier avec l'efficacité de sa grâce, la liberté de notre consentement. A-t-on une idée juste de la toute-puissance de Dieu, lorsqu'on raisonne ainsi ? Ah ! loin de nous ces craintes chimériques. L'homme est libre, mes frères, c'est une vérité de foi ; et il l'est jusque sous la motion de la grâce la plus forte. La grâce ne lui impose aucune nécessité d'agir : il peut toujours ne pas faire l'action à laquelle la grâce le porte. Mais il la fera cependant si Dieu l'a résolu ; il la fera infailliblement, parce que Dieu est tout-puissant, et il la fera librement, parce que c'est ainsi que Dieu veut qu'il la fasse.

Il faut donc reconnaître avec saint Augustin, que le pouvoir de remuer efficacement nos cœurs appartient à la toute-puissance de Dieu : et bien loin de craindre cette grâce puissante et victorieuse, comme l'ennemie de notre liberté, il faut la demander avec ardeur comme la ressource assurée de notre faiblesse. Que deviendrions-nous, hélas ! si Dieu ne prenait lui-même le soin de déterminer notre volonté, de la fixer dans l'amour du véritable bien ? toute autre grâce ne serait pas assez proportionnée à nos besoins. Mais avec cette grâce puissante, quel sujet n'avons-nous pas d'espérer notre salut ? Ne craignons ni la force de nos ennemis, ni la faiblesse de notre volonté. Quelque faible qu'elle soit, elle deviendra, par la force de la grâce, invincible aux puissances mêmes de l'enfer : Dieu la touchera si efficacement, il la remuera si fortement, qu'elle se portera vers le véritable bien, avec autant de constance que d'ardeur ; qu'elle y demeurera inviolablement attachée. Car telle est, dit saint Augustin, la grâce que Dieu donne à ses élus par les mérites de Jésus-Christ : elle donne non-seulement le pouvoir de persévérer, mais la persévérance elle-même. Heureux ceux à qui Dieu a préparé une telle grâce dans sa miséricorde ! Ils ont pour garant de leur salut la toute-puissance même de Dieu. Pour qu'ils périssent éternellement, il faudrait que Dieu se laissât vaincre par ses ennemis et les leurs ; et ils ne peuvent périr, parce que Dieu ne peut être vaincu : *Horum nemo perit, quia non vincitur Deus.*

La toute-puissance de Dieu est donc, mes frères, le juste motif, le fondement inébranlable de notre espérance. Mais ici se présente une difficulté trop commune et trop

importante, pour être entièrement passée sous silence. Si Dieu est tout-puissant, nous dit-on, et si le caractère de sa toute-puissance est que sa volonté soit toujours accomplie, comment se fait-il tant de choses dans le monde contre sa volonté ? comment tant d'hommes périssent-ils éternellement, malgré la volonté qu'il a de les sauver ? Je réponds en peu de mots à ces deux questions.

Vous demandez, mes frères, comment il se fait dans le monde tant de choses contre la volonté de Dieu ? Je réponds, premièrement, qu'à proprement parler, il ne se fait rien contre cette volonté toute-puissante ; puisque le mal même qui se fait ne se fait point sans sa permission. Dieu n'est point l'auteur du mal ; loin de nous ce blasphème : mais il le permet pour en tirer un bien ; il le permet pour manifester sa miséricorde dans ceux qu'il en délivre ; il le permet, pour exercer sa justice sur ceux qui y persévèrent ; il le permet, pour exercer ses élus, pour les éprouver, pour les récompenser ensuite avec plus de magnificence. En second lieu, ceux qui commettent le mal, et qui désobéissent ainsi à la volonté de Dieu qui le défend, peuvent-ils se soustraire à la justice vengeresse, lui désobéissent-ils impunément ? et en violant ses préceptes, ne rentrent-ils pas dans l'ordre de ses desseins ? Vous voyez donc, mes frères, que si la volonté de Dieu, considérée comme loi, comme règle de nos actions, est souvent violée par les hommes à qui leur liberté laisse le pouvoir de l'enfreindre, elle est toujours exécutée, comme cause universelle de tout ce qui arrive dans le monde ; cause effective pour le bien ; cause permissive pour le mal.

Vous demandez encore comment tant d'hommes périssent, malgré la volonté que Dieu a de les sauver ? Sans entrer dans le mystère profond auquel cette question semble appartenir, je réponds avec saint Augustin, qu'il faut tellement entendre cette parole de l'Apôtre, que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, qu'elle ne contredise point cet oracle si souvent répété dans les saintes Ecritures, que Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel et sur la terre. Donnez-y telle interprétation que vous voudrez, dit le saint docteur, pourvu que nous ne soyons point obligés de dire qu'un Dieu tout-puissant a voulu réellement une chose, et que cette chose ne s'est pas faite : *Dum tamen credere non cogamur aliquid omnipotentem Deum fieri voluisse, et factum non fuisse.* Je réponds encore, que c'est en effet une manière de parler autorisée par l'Ecriture et les Pères, que Dieu veut sauver tous les hommes ; soit, comme le disait il y a plusieurs siècles la sainte Eglise de Lyon et son évêque saint Remi, parce qu'il les a tous créés pour les sauver : *bonitate Creatoris* ; soit parce que, même depuis la chute funeste qui a fait du genre humain une masse de perdition, il leur a donné Jésus-Christ son Fils, qui a souffert et qui a ré-

pandu son sang pour eux tous. Mais il n'est pas moins vrai que Dieu ne veut pas de la même manière le salut de tous les hommes : il n'est pas moins vrai que c'est sa volonté éternelle qui fait la différence de ceux qui sont sauvés, et de ceux qui ne le sont pas : il n'est pas moins vrai qu'il eût pu sauver ceux qui périssent, qu'il eût pu faire luire la lumière de l'Evangile sur ceux qui sont demeurés assis dans les ténèbres ; qu'il eût pu soumettre à l'obéissance de la foi ceux qui l'ont rejetée, qu'il eût pu faire persévérer dans la foi et dans la justice ceux qui, l'ayant d'abord reçue, l'ont ensuite abandonnée ; et que s'il ne l'a pas fait, c'est parce qu'il ne l'a pas voulu.

Mais laissons, mes frères, laissons ces mystères profonds et effrayants : contentons-nous d'adorer dans la simplicité de notre cœur le Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre. Que les bienfaits, que nous avons reçus de lui dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, nous convainquent de plus en plus de sa bonté, et raniment notre confiance. Demandons-lui la grâce de faire un bon usage de ses créatures, et de passer de cette vie, que nous tenons de sa puissance, à celle que nous espérons de sa miséricorde, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

LES ANGES.

Le Symbole de Nicée, que nous chantons solennellement au milieu des saints mystères, après avoir dit, comme celui des apôtres, que Dieu le Père tout-puissant a créé le ciel et la terre, développe cette proposition, en disant qu'il a tiré du néant toutes les choses visibles et toutes les choses invisibles : *Factorem cæli et terræ, visibilibus omnium et invisibilium* ; et par cette explication, il nous avertit, mes frères, de porter notre attention sur un ordre de créatures que nous ne pouvons apercevoir par les sens, dont la foi seule nous démontre l'existence, et dans la formation desquelles le Seigneur n'a pas moins manifesté sa sagesse et sa puissance, que dans la création et la disposition admirable de ce monde visible. Ces créatures sont, premièrement, cette multitude innombrable d'esprits qui environnent le trône de Dieu dans le ciel, qui le louent sans cesse dans leurs saints cantiques ; dont il se sert, comme de ses ministres fidèles ; qui exécutent à notre égard les ordres de sa providence, de sa justice, de sa miséricorde, et que nous connaissons sous le nom général des anges. Ce sont, en second lieu, cette autre multitude d'esprits créés, comme les premiers, dans la justice et dans la grâce ; qui ont joui autrefois de la même gloire et du même bonheur ; mais qui, en punition de leur orgueil et de leur révolte, sont devenus des esprits de ténèbres, ennemis furieux et impuissants du Dieu qui les a créés, victimes

immortelles de ses vengeances, ennemis et tentateurs dangereux des hommes qu'ils veulent rendre complices de leur infidélité, et compagnons de leur supplice ; en un mot, les démons. Il est encore un troisième ordre de créatures invisibles ; ce sont les âmes des hommes que Dieu, par un souffle tout-puissant, a unies au corps que ses mains avaient formé d'argile, et qui sont la plus noble partie de nous-mêmes. Je ne vous parlerai point encore aujourd'hui, mes frères, de cette troisième espèce de créatures spirituelles ; je ne vous parlerai que des anges et des démons, et je vous aiderai à tirer de ce que l'Écriture nous en apprend des réflexions utiles pour votre édification et votre salut.

Non, mes frères ; la connaissance que l'Écriture nous donne des anges n'est pas une vaine spéculation. Si nous considérons l'excellence de leur nature, rien n'est plus capable de nous donner une haute idée de la grandeur de Dieu qui les a créés, et qu'ils servent avec un amour et un respect mêlés de crainte et de tremblement. Si nous considérons les fonctions auxquelles Dieu les emploie à notre égard, rien n'est plus propre à nous convaincre de sa bonté pour nous, et à exciter notre reconnaissance envers lui. Si nous jetons ensuite les yeux sur ceux de ces esprits immortels qu'une chute effroyable a précipités dans l'abîme, rien n'est plus propre à nous inspirer une crainte et une défiance salutaire de nous-mêmes. Enfin, si nous faisons attention aux pièges que nous tendent sans cesse ces esprits méchants et malheureux, rien n'est plus capable d'exciter notre vigilance, et de nous tirer de la dangereuse sécurité dans laquelle nous vivons.

I. Mes frères, qu'est-ce que les anges ? ce sont, selon l'Écriture et la tradition de l'Église, de purs esprits, qui n'ont point été créés pour être unis à des corps, et dans lesquels Dieu s'est plu à réunir toutes les perfections dont des créatures peuvent être capables. Ce sont de purs esprits ; c'est-à-dire que, quand nous pensons à ces êtres bienheureux, nous devons écarter loin de nous les idées grossières que nous fournissent nos sens, et que les représentations ordinaires des sculpteurs et des peintres, ou même une interprétation trop littérale des saintes Écritures semblent fortifier. On nous représente les anges sous des figures humaines, parce qu'en effet ils en ont pris quelquefois de semblables, pour apparaître aux hommes, et exécuter à leur égard les ordres de Dieu. On les représente avec des ailes, soit pour exprimer l'incroyable célérité avec laquelle ils se transportent en un instant d'une extrémité du monde à l'autre ; soit parce que les prophètes, dans leur langage sublime et figuré, nous parlent des ailes dont ils se couvrent, par respect, en présence de Dieu. Mais voici, mes frères, ce que nous devons croire sur ce sujet : les anges n'ont point de corps qui leur soit propre. Lorsque, par ordre de Dieu, ils se re-

vêtent d'une figure humaine, ce n'est qu'un effet passager de sa toute-puissance; et, soit que le corps avec lequel ils apparaissent soit réel, soit qu'il ne soit qu'apparent, il leur est tout à fait étranger; ils n'y sont point unis substantiellement, comme nos âmes le sont avec nos corps; et ce n'est point en cet état qu'ils paraissent devant le trône de Dieu. Les ailes dont nous parlent les prophètes n'ont rien de semblable à celles que nous voyons aux oiseaux : elles doivent être entendues dans un sens tout à fait spirituel, comme celles que l'Écriture donne quelquefois à Dieu lui-même. C'est aussi dans ce sens mystérieux que nous devons entendre ce que nous lisons dans l'*Apocalypse* et dans les autres livres prophétiques, de leurs visages, de leurs yeux, de leurs mains, des vases et des encensoirs d'or, dans lesquels ils offrent à Dieu le parfum de nos prières, des concerts de voix et d'instruments par lesquels ils louent l'Être suprême. Encore une fois, mes frères, il n'y a rien de semblable dans les cieux : ce sont là autant d'expressions figurées, dont l'Écriture se sert pour nous donner quelque idée de la majesté de Dieu, et de la félicité dont jouissent les saints en sa présence. Asservie, pour ainsi dire, aux sens, par sa liaison intime avec le corps, notre âme ne peut presque rien concevoir que sous ces images corporelles. Nous n'en aurions pas besoin, si nous étions aussi dégagés de la matière, que les esprits bienheureux desquels je vous entretiens.

Plût à Dieu, mes frères, que vous pussiez en ce moment vous élever au-dessus de ces sens séducteurs, et comprendre par les noms mystérieux que l'Écriture donne aux différents ordres de ces esprits célestes, l'excellence de leur nature et le degré sublime de perfection auquel la bonté de Dieu les a élevés ! Les uns, sous le nom de séraphins, sont tout brûlants d'amour, et, pour ainsi dire, transformés en Dieu par le feu de la charité. Les autres, que l'Écriture appelle chérubins, sont doués d'une intelligence qui n'est inférieure qu'à celle de Dieu. Trônes sublimes, c'est sur vous que l'Éternel repose avec amour et complaisance. Dominations, votre pouvoir s'étend sur tous les ouvrages des mains du Seigneur. Vertus, c'est par vous qu'il opère les merveilles de sa droite. Puissances et principautés du ciel, que sont en comparaison de vous, les rois et les princes de la terre ? Archanges, vous êtes les fidèles ministres des volontés du Très-Haut ; c'est vous qui nous annoncez le résultat de ses conseils éternels ; vous êtes les chefs de ces armées invincibles dont il se glorifie d'être le Dieu. Anges du Seigneur, troupe pure et immortelle, si vous êtes inférieurs aux premiers ordres de la hiérarchie céleste, vous êtes infiniment élevés au-dessus de ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

Maintenant, mes frères, levez les yeux jusque sur le trône du Dieu vivant, et voyez-le environné de ces troupes fidèles et in-

nombrables qui l'adorent avec crainte et tremblement : voyez les séraphins éblouis de sa gloire se voiler de leurs ailes, en disant sans cesse : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées* : voyez tout l'éclat de ces intelligences supérieures éclipsé, toute leur grandeur confondue, et comme anéantie en présence de cette suprême majesté ; et comprenez quelle est la grandeur de Dieu qui a de tels ministres et de tels adorateurs ; comprenez aussi quelle est la grandeur de son Fils que toutes ces puissances célestes adorent avec lui dans l'unité du Saint-Esprit. Autant le nom de Fils est au-dessus de serviteurs et de ministres, autant Jésus-Christ le Verbe éternel est au-dessus de toutes les intelligences créées. Quelque grands que soient les anges, et quoique nous ne connaissions rien dans la nature qui puisse lui être comparé, ce n'est à aucun d'eux que Dieu dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui*. (*Psal.* II, 7.) Il est dit aux anges : vous êtes les ministres du Très-Haut ; mais il est dit au Fils : Votre trône, ô Dieu, subsiste de toute éternité ; asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis vos ennemis sous vos pieds. (*Psal.* CIX, 1.) Tous ces esprits sublimes environnent le trône de Dieu ; mais ils n'y sont pas assis avec lui. Ils se tiennent prêts à exécuter ses volontés et ses ordres, pour le salut de ceux qu'il destine à l'héritage éternel.

II. Et c'est là, mes frères, ce qui donne lieu à des réflexions bien consolantes pour nous, et bien capables d'augmenter notre reconnaissance envers Dieu. Car si sa grandeur et sa majesté infinie se font connaître, en ce qu'il est servi et adoré par des intelligences si parfaites, sa bonté pour nous ne se manifeste-t-elle pas aussi d'une manière bien frappante, en ce qu'il les emploie à veiller sur nous, à nous faire connaître ses volontés, à nous conduire dans les voies du salut ? O mon Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous preniez de lui des soins si tendres et si particuliers ? Non-seulement vous l'avez établi sur tous les ouvrages sensibles de vos mains ; non-seulement vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et placé immédiatement au-dessous de vos anges ; mais vous avez encore ordonné à ces anges mêmes de le garder dans toutes ses voies, et d'écarter de lui les dangers auxquels il est sans cesse exposé. O mon Dieu, que cette créature vous est donc chère, et qu'elle vous doit d'amour et de reconnaissance !

Voyez, mes frères, dans les saintes Écritures, en combien d'occasions le Seigneur a envoyé ses anges pour le salut et la conservation spirituelle et temporelle des hommes. Ici c'est Michel, le prince invincible de la milice céleste, qui prend la défense du peuple de Dieu, et qui en est déclaré le protecteur : et s'il l'a été d'un peuple figuratif et de la Synagogue, pouvons-nous douter qu'il ne le soit d'une manière encore plus particulière du véritable Israël, de l'Eglise chré-

tienne? Là c'est l'ange Gabriel qui est envoyé à un prophète pour le consoler et lui révéler, de la part de Dieu, le temps marqué pour l'accomplissement de ses desirs et la venue du Messie. Ailleurs c'est Raphaël, un des sept principaux esprits qui sont sans cesse devant le trône de Dieu, qui quitte ce poste si important et si glorieux, pour aller, sous une figure humaine, conduire le jeune Tobie dans une terre étrangère, le délivrer d'un monstre prêt à le dévorer, l'unir par les liens d'une sainte alliance avec la chaste épouse que le ciel lui avait destinée, et rendre la vue au vieillard plein de foi qui lui avait donné le jour. Que dirai-je de ces anges qui apparaissent à Abraham, de ceux qui viennent arracher Loth d'une ville criminelle qui allait être bientôt livrée aux flammes? Que dirai-je de celui qui annonce aux saintes femmes la résurrection de Jésus-Christ, ou de celui qui vient dans la prison de Pierre, briser ses chaînes, tromper la vigilance de ses gardes, le soustraire à la fureur d'Hérode et le rendre aux vœux de l'Eglise? Heureux le temps où les hommes méritaient, par la pureté de leur vie et l'innocence de leurs mœurs, ces fréquentes apparitions des esprits bienheureux; où ils voyaient sans frayeur les envoyés du Très-Haut, et avaient, pour ainsi dire, une sainte familiarité avec les habitants du ciel! Ces temps ne sont plus, et le ministère des anges à notre égard n'est plus si sensible. Cependant il est bien vrai qu'aujourd'hui encore ils montent et descendent sans cesse sur cette échelle mystérieuse que vit le patriarche Jacob, dont une extrémité est sur la terre et l'autre dans le ciel; qu'ils y montent pour porter au pied du trône de Dieu nos vœux et nos prières; qu'ils en descendent pour nous apporter ses grâces, ses ordres, ses inspirations. Il est très-vrai, et l'Eglise catholique fait profession de le croire comme un dogme certain, que chacun de nous est confié à la garde d'un ange qui veille sur lui d'une manière particulière; que cet ange tutélaire nous avertit des dangers auxquels nous sommes exposés, qu'il nous porte dans ses mains, selon l'expression de l'Ecriture, pour nous faire éviter les scandales et les pièges qui naissent, pour ainsi dire, sous nos pas : *In manibus portabunt te, ne unquam offendas ad lapidem pedem tuum.* (Matth., IV, 6; Luc., IV, 11.)

Pourquoi, mes frères, n'entendons-nous pas la voix et les conseils de cet ange propice? Ah! c'est que nous n'y prêtons pas une oreille attentive: c'est que nous nous laissons entraîner par le tourbillon qui nous environne; c'est que nous sommes tout livrés aux sens et aux objets extérieurs. Cependant une des choses que le Seigneur nous recommande le plus positivement dans l'Ecriture, c'est d'écouter et de respecter les avis de ce moniteur charitable. J'envoie avec vous mon ange, nous dit-il; rendez-vous attentifs à sa voix; ne méprisez point ses avertissements et ses reproches, car il ne vous laissera pas pécher impunément : *Non dimittet eum peccaveris.* Ce sera lui qui fera

naître dans votre âme le repentir et le remords salutaire. Si vous êtes dociles à ses avis, je serai l'ennemi de vos ennemis, et mon Ange continuera de marcher devant vous. Mais malheur à vous si vous vous roidissez contre ses avertissements, si vous l'obligez de se retirer ou de se réduire au silence. De quel secours vous vous privez par votre indocilité!

Pensez souvent, mes frères, disait saint Bernard, à la faveur que le Seigneur vous a faite en vous donnant un de ses anges pour gardien et pour surveillant. Quel respect ne devez-vous pas avoir pour sa présence, quelle reconnaissance pour l'amour qu'il vous porte, quelle confiance dans sa protection? En quelque lieu que vous soyez, pensez que vous l'avez pour témoin de vos actions les plus secrètes, et craignez de faire en sa présence ce que vous rougiriez de faire devant un de vos semblables. Invoquez-le dans les afflictions qui vous surviennent, dans les tentations qui vous attaquent; il est toujours prêt à vous donner un secours salutaire. Pensez aussi que tous vos frères ont reçu de Dieu la même faveur, sans distinction de grands et de petits, de pauvres et de riches, de savants et d'ignorants; comprenez par là combien toutes les âmes sont chères à Dieu, et craignez de mépriser ou de scandaliser un de ces petits dont la garde est confiée à des anges qui jouissent sans cesse de la vue de Dieu.

III. Si la connaissance des saints anges et des fonctions auxquelles le Tout-Puissant les emploie en notre faveur, peut exciter dans nos cœurs des sentiments d'adoration et de reconnaissance envers lui; nous pouvons aussi, mes frères, tirer d'utiles réflexions de la vue de ceux qui sont tombés et qui sont devenus tout à la fois les ennemis de Dieu et les nôtres. D'où sont-ils tombés, comment sont-ils tombés, en quel état sont-ils tombés? Voilà des questions bien importantes qui mériteraient d'être approfondies avec soin, et sur lesquelles je me vois, avec regret, obligé de passer légèrement.

D'où sont-ils tombés? C'est de l'état de la perfection la plus sublime: c'est du faite même du bonheur et de la gloire. Dieu les avait créés dans la justice et dans tous les avantages de cet heureux état; il leur avait donné sa grâce, en même temps qu'il leur avait donné l'être; il avait répandu en eux son saint amour. Ils le connaissaient, ils le voyaient face à face, et de combien d'autres dons excellents n'étaient-ils pas comblés? Qui pourrait décrire la beauté et l'excellence de cet Esprit qui est aujourd'hui le prince des ténèbres, et dont le nom même annonce qu'il a été autrefois un des principaux chefs des anges de lumière? O Lucifer, tu as joui des délices ineffables du ciel, tu étais rempli de sagesse, rien n'égailait ton éclat et ta beauté, tu étais parfait dans tes voies jusqu'au jour où tu as donné entrée à l'orgueil, où tu as dit: je m'élèverai au plus haut des cieux, je placerai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je serai sem-

blable au Très-Haut. O Lucifer, tu es tombé, et tu as entraîné avec toi une multitude innombrable d'intelligences célestes ! Qui de nous ne tremblera pas après un tel exemple ? Qui se croira invariablement établi dans la justice ? Qui osera se fier aux forces de son libre arbitre et de sa volonté ? Qui n'implorera pas avec ardeur le secours de cette grâce qui nous fixe dans le bien et nous y fait persévérer ? Je vous l'ai déjà dit, mes frères, cette grâce est notre ressource la plus assurée. Le libre arbitre fût-il en nous aussi saint et aussi entier qu'il l'était dans les anges, fussions-nous, comme eux, soustraits à l'empire des sens, et éloignés de toute séduction et de toute tentation extérieure, nous pourrions, comme eux, choisir le mal au lieu du bien. Il ne faudrait, pour nous faire tomber, que la flexibilité même de notre libre arbitre, et la qualité de créature. Car Dieu seul est essentiellement bon et saint par lui-même : tout autre être, par cela même qu'il est borné, peut s'éloigner du véritable bien ; et nous en voyons dans les anges un exemple bien terrible. Conjurons donc le Seigneur de nous donner, non pas cette immutabilité dans le bien, cette heureuse impossibilité de perdre la justice, qui est aujourd'hui la récompense des saints anges : un tel avantage n'est point compatible avec la qualité de voyageurs que nous avons sur la terre ; nous n'en pouvons jouir que dans le ciel, notre bienheureuse patrie : mais conjurons-le de nous donner cette grâce qu'il a réservée à l'infirmité humaine ; cette grâce qui, sans nous ôter le pouvoir de faire le mal, nous fait faire le bien avec certitude et avec persévérance.

Vous avez déjà vu, mes frères, comment les anges sont tombés, et en quoi a consisté leur crime. Lucifer, non content d'être une des créatures les plus favorisées du Très-Haut, a voulu être égal à lui. Il a oublié qu'il ne tenait que de lui, et son existence, et toutes les perfections dont il était orné : c'est son propre éclat qui l'a ébloui, dit l'Écriture, et ce sont les dons même dont il était comblé qui lui ont fait perdre la sagesse : *Elevatum est cor tuum in decore tuo, et perdidisti sapientiam tuam in decore tuo.* (Ezech., XXVIII, 17.) Ce crime est devenu celui de tous les anges malheureux qui lui ont adhéré. Ils se sont éloignés de l'Être souverain, de l'Être par excellence, pour s'arrêter à eux-mêmes, qui n'étaient que des êtres précaires et dépendants. C'est donc l'orgueil qui les a perdus, comme c'est l'humilité qui a sauvé les bons anges. Lucifer dit dans son orgueil : Je serai semblable au Très-Haut. Michel, et avec lui tous les anges fidèles, disent dans le respect profond dont ils sont pénétrés pour l'Éternel : Qui est semblable à Dieu : *Quis ut Deus ?* C'est, pour ainsi dire, le cri de guerre des armées célestes, c'est l'oracle foudroyant qui précipite du haut du ciel Lucifer et ses anges rebelles.

L'orgueil, commencement de tout péché, est donc bien odieux au Seigneur ; c'est

donc un grand crime à ses yeux, de se glorifier des dons qu'on a reçus de sa libéralité, comme si on les tenait de soi-même. Et combien d'âmes justes et parfaites aux yeux des hommes ce crime n'a-t-il pas perdues ? Nous sommes quelquefois effrayés de voir des saints, des personnes connues, respectées pour leur piété et leurs bonnes œuvres, faire des chutes honteuses et humiliantes ; il nous semble voir de nouveau Lucifer tomber du ciel. C'est en effet le même crime, et c'en est la même suite. C'est que ces personnes se sont laissé séduire par l'orgueil ; c'est qu'elles ont commencé à croire qu'elles étaient pures par elles-mêmes, et qu'elles pouvaient persévérer dans la justice par leurs propres forces et sans le secours de la grâce ; c'est qu'elles ont cessé de demander avec humilité, avec un vif sentiment de leurs besoins, cette grâce aussi nécessaire pour la persévérance des justes que pour la conversion des pécheurs. Voilà pourquoi le Seigneur les a abandonnées à leur propre faiblesse, et leur en a laissé faire une honteuse expérience ; et en cela, peut-être, il les a traitées avec une plus grande miséricorde que plusieurs autres qui conservent avec un cœur orgueilleux les dehors imposants de la piété, qui ne sont plus devant Dieu qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante, qui ont la réputation d'être vivantes, et qui sont mortes au jugement de la vérité.

Enfin, mes frères, dans quel état sont tombés les anges rebelles ? Dans l'abîme le plus profond de la misère et du désespoir. D'anges de lumière, ils sont devenus des démons ténébreux, des esprits impurs, dévorés par des désirs honteux que la spiritualité de leur être les empêche de satisfaire, des instigateurs de toutes sortes de crimes et d'impuretés. Au lieu des délices du ciel dont ils jouissaient, ils éprouvent les supplices effroyables de l'enfer ; ils sont précipités dans ces étangs de feu et de soufre que la main de Dieu a allumés, et que sa juste colère entretiendra pendant toute l'éternité. Point de ressource pour eux, point d'espérance de sortir jamais de ces horribles abîmes, point d'autre consolation que d'y entraîner les hommes qu'ils séduisent, et d'exercer sur eux leur rage et leur furie. Ici, mes frères, se présente une réflexion bien capable encore d'exciter les sentiments de notre reconnaissance envers Dieu. Nous sommes tombés comme les anges. Notre premier père, en qui nous avons tous péché, a désobéi au Seigneur ; il a reçu le fruit défendu de la main de son épouse séduite par les discours artificieux du démon, et par la promesse qu'il lui avait faite qu'en mangeant de ce fruit ils deviendraient l'un et l'autre semblables à la Divinité. Des lors nous méritions les mêmes supplices que les anges rebelles. Mais Dieu nous a fait une miséricorde qu'il n'a pas exercée à leur égard : il nous a donné un sauveur, et il ne leur en a pas accordé. Nous devait-il plus qu'à eux ? Ne pouvait-il pas nous laisser

comme eux dans l'abîme où nous nous étions précipités ? Adorons donc ici sa justice et sa miséricorde ; sa justice, dans la rigueur avec laquelle il punit les anges rebelles ; sa miséricorde, dans la bonté avec laquelle il relève l'homme coupable.

IV. Quoique ces esprits malheureux - prouvent dès à présent toutes les rigueurs de la justice de Dieu, ils ne sont cependant pas tous enchaînés dans l'abîme. L'Ecriture nous apprend, mes frères, qu'une partie d'entre eux est répandue dans les airs et dans tout ce qui nous environne. Ils n'en sont pas pour cela moins tourmentés ; semblables, dit un Père de l'Eglise, à un malade qui, même dans un lit d'ivoire et de pourpre, porte dans ses veines le feu qui le dévore, ils trouvent l'enfer en tous lieux, et le feu vengeur les poursuit et les brûle sans cesse. Qui croirait, si l'Ecriture ne nous l'apprenait expressément, qu'au milieu de ces horribles tourments, ils sont encore occupés du soin malheureux de nous tenter et de nous séduire, et que la rage, la fureur et le désespoir dont ils sont transportés, ne les empêchent pas d'employer contre nous tant de ruses et d'artifices ? Tantôt, comme des lions rugissants, ils cherchent à nous dévorer ; tantôt, comme des serpents insidieux, ils se glissent sous des fleurs, et nous tendent des pièges d'autant plus dangereux, qu'ils sont plus cachés ; tantôt enfin, transformés en anges de lumière, ils nous séduisent par l'image même de la vertu. Quel sujet trop légitime de trembler et de marcher avec des précautions infinies !

Je ne crains point de le dire, mes frères, une de nos plus dangereuses erreurs, c'est de n'être pas assez convaincus de la puissance que Dieu laisse exercer au démon, de la malice profonde de cet esprit séducteur, de son adresse et de son intelligence toujours infiniment supérieure à la nôtre ; de l'acharnement avec lequel il s'attache à notre porte ; des artifices funestes avec lesquels il emploie contre nous toutes les créatures. Craindre le diable, c'est aujourd'hui presque une faiblesse. Cependant, mes frères, rien n'est plus appuyé sur l'autorité de l'Ecriture que cette crainte, qu'une prétendue force d'esprit nous porte à mépriser. Je ne parle point de ces temps où il était donné au démon d'exercer visiblement sa puissance et sa malignité, en s'emparant des corps des hommes, en les faisant servir d'organe à ses blasphèmes. Ce serait avoir perdu tout respect pour l'Ecriture et pour la tradition, que de nier qu'il ait joui longtemps de ce pouvoir ; que l'expulsion de cet esprit impur a été un des principaux miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres ; que le pouvoir de lui commander et de le chasser est un des dons surnaturels que le Sauveur a accordés à son Eglise. Mais depuis même que ce terrible fléau a presque entièrement cessé, depuis que les possessions visibles et corporelles sont devenues plus rares, croyez-vous que le démon soit devenu moins à craindre ; qu'il ne soit plus

répandu dans les airs, qu'il ne se mêle plus avec les créatures ? Ah ! mes frères, ce serait contredire trop ouvertement la doctrine de l'Eglise catholique, qui emploie encore contre lui ces exorcismes puissants que l'antiquité nous a transmis, qui lui ordonne même de sortir des enfants que l'on présente au saint baptême, et des créatures inanimées dont elle se sert dans ses mystères. Mais si son pouvoir sur les choses visibles est diminué, son empire sur les âmes n'en est peut-être que plus grand. Il possède d'une manière plus funeste les cœurs de ceux à qui il inspire l'orgueil, l'impureté, l'avarice, qu'il ne possédait autrefois les corps des évergumènes. Cet état, quelque fâcheux qu'il fut, n'était incompatible ni avec l'état de grâce, ni avec l'espérance du salut. Mais ceux que le démon rend complices de son orgueil et de sa désobéissance, ne seront-ils pas pendant toute l'éternité les compagnons de son supplice ?

Craignez donc, mes frères, un adversaire si dangereux. Avec quelles précautions ne marcheriez-vous pas dans une forêt pleine d'animaux vénimeux ou féroces, ou dans un pays infecté de voleurs et d'ennemis ? avec quel soin ne choisiriez-vous pas les chemins les plus sûrs, les guides les plus fidèles et les plus expérimentés ? quelle serait votre vigilance pour éviter les surprises ; votre attention pour ne laisser approcher de vous rien de suspect ; votre prévoyance pour vous munir des armes les plus propres à repousser les attaques ? Or cette forêt, ce désert, ce pays ennemi, n'est qu'une faible image des dangers auxquels vous êtes sans cesse exposés de la part des démons. *Nous n'avons pas à combattre*, dit l'Apôtre, *contre la chair et le sang*, c'est-à-dire, contre des hommes semblables à nous ; *mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et de ce siècle ténébreux ; contre les esprits de malice répandus dans les airs. Revêtez-vous donc de toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez vous défendre des embûches et des artifices du démon. Que la vérité soit la ceinture de vos reins ; que la justice soit votre cuirasse. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour repousser et éteindre tous les traits enflammés du malin esprit. Prenez le casque du salut, et l'épée spirituelle de la parole de Dieu, invoquant Dieu sans cesse, lui adressant du fond de votre cœur toutes sortes de supplications, avec une vigilance et une persévérance continuelles.* (Ephes., VI, 11 et seq. ad 18.) Ainsi parlait l'Apôtre aux fidèles de son temps, ou plutôt, mes frères, aux fidèles de tous les temps et de tous les lieux. Et que pourrais-je ajouter à ces paroles que l'Esprit de Dieu lui a inspirées ?

Que le Seigneur vous donne lui-même, mes frères, cette vigilance qui vous est ici recommandée ; qu'il veille lui-même sur vous, et qu'il vous couvre de l'ombre de ses ailes. Que ses saints anges campent autour de vous, pour vous garder par une protection et une assistance continuelle, et que,

fidèles aux engagements sacrés par lesquels vous avez renoncé dans votre baptême à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, vous méritiez de vous réunir pendant toute l'éternité avec la multitude des esprits bienheureux avec lesquels vous êtes déjà, en qualité de chrétiens et de membres de l'Eglise, en union et en société. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

DE LA NATURE DE L'HOMME, ET DE LA FIN
POUR LAQUELLE IL A ÉTÉ CRÉÉ.

J'ai déjà mis sous vos yeux, mes frères, les miracles de puissance et de sagesse que Dieu a fait éclater dans la création de l'univers. Vous avez vu à la voix du Tout-Puissant, le ciel et la terre sortir tout à coup du néant, la lumière se répandre, les astres prendre leur cours, la terre se couvrir de fruits et se peupler d'animaux. Laissant ensuite les choses terrestres et sensibles, vous vous êtes élevés, à l'aide de la foi, jusqu'à la contemplation des ouvrages invisibles du Seigneur ; vous l'avez adoré sur son trône, environné d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux ; et en même temps que vous applaudissiez au bonheur de ces intelligences célestes qui, pour prix de leur fidélité, sont assurées de le voir et de le posséder pendant toute l'éternité, vous avez tremblé à la vue de cette autre multitude d'esprits qu'une chute effroyable a précipités, du plus haut du faite de la félicité et de la gloire, dans l'abîme le plus profond de la douleur et de l'ignominie. Je vais aujourd'hui vous entretenir d'un objet qui semble réunir toutes les merveilles que vous avez admirées dans les autres productions du Seigneur.

L'homme est composé d'un corps et d'une âme. Par la structure admirable de son corps, par la multitude, la délicatesse et la juste proportion des organes dont il est composé, il tient un rang distingué parmi les ouvrages du Très-Haut ; il est un de ceux dans lesquels sa puissance, sa sagesse, et, si j'ose le dire, sa divine industrie éclate davantage. Par son âme, il marche, pour ainsi dire, de niveau avec les anges du Seigneur ; il a l'avantage inestimable d'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. C'est de cette créature, tout à la fois visible et invisible, que je veux vous parler. Qu'est-ce que l'homme en lui-même, et pour quelle fin a-t-il été créé de Dieu ? Voilà les seules questions que je me propose d'examiner. Vous comprenez aisément, mes frères, combien ce sujet est important. Qu'y a-t-il de plus intéressant pour nous que de bien connaître notre propre nature ; et de quoi nous servirait de connaître le reste de l'univers si nous nous ignorions nous-mêmes ?

Pour avoir une idée juste de la grandeur de l'homme, et du rang qu'il tient parmi

les créatures de Dieu, il suffit, mes frères, de se rappeler les circonstances de sa création. Lorsque Dieu voulut créer la lumière, il dit : *que la lumière se fasse, et la lumière se fit.* (*Gen., 1, 3.*) Lorsqu'il voulut former les différentes espèces d'animaux qui habitent la terre, il dit : que la terre produise des animaux vivants de toutes les espèces, et cela se fit ainsi. Mais lorsqu'il voulut créer l'homme, il n'employa pas cette parole impérieuse et dominante. Je le vois délibérer avec lui-même et consulter sa divine sagesse. Faisons, dit-il, l'homme à notre image et à notre ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Ibid., 26.*) Je le vois pétrir de ses mains l'argile dont il veut former le corps de sa nouvelle créature. Je le vois l'animer de son souffle. Ne pouvait-il donc pas commander, dans cette occasion, comme dans la formation de ses autres ouvrages ? Oui, mes frères, il le pouvait sans doute ; mais il voulait, par toutes ces préparations mystérieuses, nous faire comprendre notre excellence au-dessus de ses autres ouvrages : il voulait nous convaincre que nous sommes de toutes ses créatures la plus favorisée, et celle qui doit le plus à sa bonté bienfaisante.

Voilà, mes frères, ce que c'est que l'homme en lui-même : deux substances essentiellement différentes constituent sa nature. Un corps tiré de la terre, et qui n'est qu'une argile organisée, et une âme que Dieu a créée par son souffle tout-puissant. Âme aussi spirituelle que Dieu même qui lui donne l'existence, elle n'a rien de commun avec la matière ; elle n'en est point tirée ; rien dans la nature ne pourrait la produire. La matière la plus subtile n'est jamais que matière : toujours étendue, toujours essentiellement composée de parties, jamais elle ne peut parvenir à cette simplicité nécessaire à une substance pensante. Agitez-la, divisez-la, modifiez-la en mille manières différentes, jamais elle ne deviendra capable de penser, de conclure, de raisonner, de vouloir. Aussi ce n'est point, encore une fois, du sein de la matière que Dieu tire l'âme du premier homme ; il l'a créée par une action distincte et séparée de celle par laquelle il avait formé et organisé son corps. Elle n'est donc point, comme de prétendus philosophes osent le dire, une simple modification de la matière ; elle ne résulte donc pas de la disposition et du mouvement des différentes parties de notre corps : elle est un nouvel être, une nouvelle substance unie au corps par la toute-puissance de Dieu, et qui lui donne seule la vie et le mouvement. Des esprits curieux et inquiets demandent quelle différence il y a entre l'homme et les animaux ; et plusieurs, séduits par de trompeuses apparences, sont tentés de croire que nous ne différons que du plus au moins d'avec ces êtres vivants et animés. Je ne veux, pour détruire cette erreur, que l'histoire même de la création. Comment les animaux ont-ils été formés ?

Dieu dit : que la terre produise des animaux vivants de toutes les espèces : *Producat terra animam viventem in genere suo* (*Ibid.*, 21); et cela s'exécute à l'instant : *Factumque est ita.* (*Ibid.*) Remarquez-le bien, mes frères; c'est de la terre que sortent les animaux, et ils en sortent tout vivants, tout animés : *Producat terra animam viventem.* Ils n'ont donc rien qui ne vienne de la terre; le principe de la vie et du mouvement qui est en eux vient donc lui-même de la matière, et par conséquent il n'est que matière. Mais il en est bien autrement de l'homme. Dieu prend du limon de la terre, et il en forme le corps humain : *Formavit Dominus hominem de limo terræ.* (*Gen.*, II, 7.) Mais ce corps demeure sans vie et sans mouvement, jusqu'à ce que Dieu y ait répandu le souffle de vie. Il le donne ce souffle, il le tire, pour ainsi dire, de lui-même et de son propre fonds; et à l'instant l'homme devient vivant et animé : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.* (*Ibid.*) Le principe de la vie est donc bien différent dans l'homme et dans les animaux; et quelque ressemblance que nous apercevions dans l'organisation intérieure, dans les actions et les mouvements, nous ne pouvons, sans nous dégrader, nous mettre de niveau avec les animaux ou les croire de la même nature que nous.

Ne croyez pas, mes frères, que cette discussion, qui vous paraît peut-être épineuse, soit ici superflue. Rien n'est plus nécessaire que de bien établir la distinction de notre corps et de notre âme. Cette vérité n'appartient pas moins à la religion qu'à la saine philosophie. Que dis-je? la religion tout entière porte sur ce fondement. Nos craintes, nos espérances, cette vie future et éternelle pour laquelle nous croyons que Dieu nous a créés, tout croule, tout se détruit, tout se renverse, si l'homme n'est que matière; et si, semblable aux vils animaux dont il est environné, il périt, comme eux, tout entier par la dissolution ou le dérangement des parties dont son corps est composé.

Mais aussi, mes frères, avec quelle clarté la spiritualité de notre âme n'est-elle pas établie dans l'Écriture et dans l'histoire même de la création de l'homme? Dieu le crée à son image et à sa ressemblance : c'est une vérité précieuse que les livres saints nous répètent plusieurs fois. Et quel peut être le sens de ces paroles, si nous n'avons pas une âme distinguée de notre corps? Est-ce par ces membres et ces traits extérieurs que nous ressemblons à la Divinité? Notre Dieu, cet esprit infiniment parfait, a-t-il un corps? N'avons-nous pas déjà démontré que cette idée répugne à son immensité, à cet attribut essentiel par lequel il est tout entier dans chaque partie de l'espace? Ce n'est donc pas dans notre corps que consiste notre ressemblance avec la Divinité. Il y a donc en nous une autre substance qui porte les traits de cette glo-

rieuse ressemblance. Cette substance, mes frères, c'est notre âme. Elle est créée à l'image de Dieu; pourquoi? parce qu'elle a, comme Dieu, le pouvoir de connaître, d'aimer, de se déterminer librement; parce qu'elle est immortelle comme Dieu, parce qu'elle a la même fin que Dieu, c'est-à-dire Dieu lui-même : parcourons ces différentes qualités de notre âme.

Le premier attribut que nous découvrons en nous-mêmes, c'est la faculté de penser et de connaître. Les animaux ont reçu de l'Auteur de la nature l'instinct nécessaire à leur conservation. Mais pour nous, mes frères, il nous a été donné de connaître les essences des choses, d'en avoir des idées véritables, de rassembler ces idées, de les combiner, de raisonner, de conclure : nouvelle preuve de la spiritualité de notre âme. Quel rapport ont, en effet, avec le corps ces idées abstraites dont nous nous occupons souvent dans le silence et les ténèbres de la nuit, sans que rien de sensible frappe notre vue ou aucun autre de nos sens? Est-ce par le moyen du corps que nous concevons les combinaisons des nombres? Est-ce par lui que nous avons l'idée du bien et du mal moral, de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas, de la vertu et du vice? Non sans doute; tous ces objets sont étrangers à nos sens; nous ne les voyons que des yeux de l'âme, et l'impression qu'ils font sur nous prouve manifestement que nous sommes autre chose que matière.

Eisons la même chose de notre volonté, de ce penchant qui nous porte vers les objets que nous connaissons, ou qui nous en éloigne; qui nous fait haïr les uns et aimer les autres. N'est-il pas évident que tous ces mouvements se passent en nous indépendamment des sens? On peut faire violence à notre corps, on peut nous entraîner par force dans des lieux où nous ne voulons pas aller; on peut, par des tourments ou des menaces, nous faire dire, ou faire des choses qui répugnent à notre volonté; mais alors même notre volonté, quelque impuissante qu'elle soit, ne demeure-t-elle pas toujours libre? Est-il au pouvoir de quelque homme que ce soit de nous faire vouloir ce que nous ne voulons pas? Concluons donc encore que le principe de notre volonté n'est point notre corps, mais une substance entièrement différente, qui lui est unie par la toute-puissance de Dieu.

Cette substance est libre dans toutes les actions qui ne dépendent que d'elle seule. Nous l'éprouvons, mes frères, par un sentiment intime et continu. Oui, nous sentons que nous avons le pouvoir d'agir et de ne pas agir, de nous déterminer à une chose ou à une autre, de faire le bien que nous ne faisons pas, de ne pas faire le bien ou le mal que nous faisons. C'est là ce que nous appelons notre libre arbitre; attribut essentiel de notre nature; attribut dont l'existence est aussi certaine par le témoignage exprès de l'Écriture que par le sentiment intérieur que nous en avons. Car Dieu,

nous dit-elle, en créant l'homme, lui a donné le pouvoir de se déterminer; il l'a abandonné à son propre conseil: *Reliquit eum in manu consilii sui. (Eccli., XV, 14.)* Il lui a donné des préceptes, pour lui marquer le but auquel il devait tendre et la route qu'il devait tenir; mais ces préceptes même étaient la preuve de sa liberté; à quoi bon, en effet, de commander à celui qui ne serait pas libre d'obéir? Par sa fidélité à observer les commandements, l'homme devait être heureux: en y désobéissant, il devenait lui-même la cause de sa perte et de son malheur. Ainsi, dit encore l'Écriture, le bien et le mal, la vie et la mort ont été mis devant l'homme; il a eu le pouvoir de porter sa main d'un côté ou d'un autre, et c'est ce qu'il a choisi qui lui a été donné: *Ante hominem vita et mors, bonum et malum; quod placuerit ei, dabitur illi. (Ibid., 18.)*

Si vous me demandez, mes frères, pourquoi Dieu a voulu que telle fût la condition de l'homme; je vous répondrai, premièrement, que Dieu a créé l'homme avec le libre arbitre, parce qu'il est libre lui-même, et qu'il voulait que l'homme fût formé à son image et à sa ressemblance. Je vous répondrai, en second lieu, que Dieu a voulu créer l'homme libre, parce qu'il voulait recevoir de sa part, ainsi que de celle de ses anges, un culte libre, et en cela plus digne de l'Être suprême, que l'obéissance nécessaire de tout le reste de la nature. Je vous répondrai, en troisième lieu, que Dieu a voulu que l'homme fût libre et capable du bien et du mal, afin qu'il méritât la félicité suprême à laquelle il le destinait. Sans liberté point de mérite; et par conséquent point de récompense. Que d'attributs de Dieu n'eussent jamais éclaté, si l'homme n'eût pas été libre! Nous n'aurions jamais connu ni cette opération puissante, par laquelle Dieu agit sur les êtres libres, et, sans préjudice de leur liberté même, les soumet et les détermine à suivre sa volonté; ni cette miséricorde par laquelle il vient au secours de ceux qui ont fait de leur liberté un usage injurieux pour lui et funeste pour eux-mêmes; ni cette justice adorable par laquelle il en abandonne plusieurs au mauvais choix qu'ils ont fait; ni toutes les richesses de grâce, de miséricorde, de sagesse qui éclatent dans le mystère de notre rédemption par Jésus-Christ. De tous les ordres possibles de choses, le plus digne de Dieu, le plus favorable à sa gloire était donc celui où l'homme était créé libre, et capable de se porter au mal comme au bien. Je vous dirai, mes frères, dans une autre circonstance, de quel secours le Seigneur a aidé le libre arbitre du premier homme, quelle facilité il lui avait donné de persévérer dans le bien, et combien il est vrai de dire que l'homme a péché précisément et uniquement parce qu'il l'a voulu. Je vous dirai quelle différence il y a entre la liberté du premier homme et la nôtre; comment le libre arbitre, d'abord sain et entier, est aujourd'hui affaibli et incliné vers le mal par

le poids de la concupiscence; et quel besoin nous avons de la grâce médicinale de Jésus-Christ pour le déterminer au véritable bien. Mais ce qu'il nous importe de savoir et de remarquer à présent, c'est que dans quelque état que l'homme se trouve, la liberté lui est toujours essentielle; et que, soit sous l'empire de la grâce, soit sous celui de la cupidité, il est également affranchi et de la nécessité et de la contrainte.

Tels sont les traits ineffaçables par lesquels nous ressemblons à un Dieu dont l'intelligence, la volonté, la liberté sont des attributs essentiels. Ressemblance, mes frères, qui sera sans doute infiniment plus parfaite dans le ciel, lorsque les rayons de la Divinité, réfléchis sur nous, y peindront la Divinité même; lorsque notre intelligence n'aura pour objet que Dieu, l'éternelle et immuable vérité; lorsque notre volonté se portera vers lui par l'amour et la charité la plus parfaite; lorsque notre liberté, fixée dans le bien, n'aura plus de choix que d'un bien ou d'un autre, et aura perdu le funeste pouvoir de faire le mal. Mais dans l'état même où nous sommes, malgré les imperfections attachées à la qualité de créature, malgré les ravages du péché, cette divine ressemblance est encore en nous bien sensible. Que dis-je? le Seigneur a voulu non-seulement que nous lui fussions semblables par la spiritualité de notre âme et les attributs qui en sont une suite; il a voulu encore que nous portassions en nous-mêmes l'image de ce mystère ineffable par lequel il est un en trois personnes. C'est, mes frères, une réflexion de saint Augustin, que nous devons écouter avec respect, quand même les bornes de notre pénétration ne nous permettraient pas d'en sentir, comme lui, toute l'étendue et toute la justesse. Notre âme, dit-il, vit comme Dieu d'intelligence et d'amour; or, quoique la connaissance ne soit pas l'amour, et que la connaissance et l'amour ne soient pas précisément l'être et la substance de l'âme, ces trois choses néanmoins, l'être, la pensée et l'amour ne font qu'une seule et même âme. Ainsi Dieu se connaît et s'aime nécessairement; sa connaissance est son Fils conçu et engendré en lui de toute éternité; son amour est le Saint-Esprit. L'une de ces trois personnes n'est pas l'autre, et néanmoins elles ne sont toutes trois qu'un même Dieu.

J'ai dit, mes frères, qu'un des traits par lesquels notre âme porte la ressemblance de Dieu, c'est d'être immortelle comme lui. Et en cela, sans doute, je n'ai pas eu dessein de contredire la sainte Écriture, qui nous dit que Dieu seul a l'immortalité: *Solus habet immortalitatem. (1 Tim., VI, 16.)* Oui, Dieu seul est immortel de lui-même et de son propre fonds, parce que Dieu seul est l'Être nécessaire, dont la non-existence est une absurdité que la raison ne peut concevoir. Tout autre Être, et notre âme elle-même, n'existe que par lui-même; elle retomberait dans le néant, d'où il l'a tirée, s'il ne la soutenait sans cesse par son action

créatrice. Elle n'est donc pas immortelle au même titre et de la même manière que Dieu. Cependant il vrai de dire que Dieu l'a créée pour être immortelle. Son immortalité est une suite de sa nature, et la justice même de Dieu la lui assure et la lui garantit.

Premièrement, mes frères, l'immortalité de notre âme est une suite de sa nature. Cette âme est un esprit aussi simple que la pensée qu'elle produit ; c'est le souffle divin que Dieu a répandu sur le premier homme, et qu'il continue de répandre sur tous ses descendants ; comment pourrait-elle donc être sujette à la destruction et à la mort ? Ce qui est absolument simple peut-il être dissous et décomposé ? Que notre corps périsse ; ou, pour parler plus exactement, qu'il cesse d'être vivant et organisé ; que, dissous par la corruption, il serve d'aliment à d'autres êtres et soit transformé en eux ; cette destruction n'emporte point celle de l'âme. Elle lui a été unie, tant qu'il a plu au Créateur ; elle n'en est séparée que pour un temps ; mais elle a toujours subsisté indépendamment de lui ; elle n'était pas une de ses modifications ; ce n'était point de lui qu'elle tenait cette faculté de penser et de vouloir, qui constitue son essence ; ce n'était point uniquement pour lui qu'elle avait été créée, elle avait une autre fin plus digne de son origine ; elle peut donc subsister même après sa séparation du corps.

Non-seulement elle le peut, mes frères, mais elle le doit ; et, indépendamment des preuves positives que la révélation nous donne de l'immortalité de notre âme et de la vie du siècle futur, la raison elle-même nous apprend que la providence de Dieu, sa bonté, sa justice sont intéressées à sa conservation. En effet, si Dieu est juste, et s'il veille sur le sort des hommes, il doit rendre à chacun selon ses œuvres ; il faut que le vice soit puni, il faut que la vertu soit récompensée. L'est-elle toujours en ce monde, mes frères ? ne voyons-nous pas au contraire le vice le plus souvent sur le trône et la vertu dans l'humiliation ? ne voyons-nous pas l'impie marquer tous ses jours par de nouveaux succès et de nouveaux triomphes, tandis que le juste traîne dans la pauvreté et les douleurs une vie triste et languissante ? Ames justes, vous êtes quelquefois frappées, scandalisées même de ce désordre apparent ; vous partagez l'indignation que ce spectacle causait au Prophète, et vous vous sentez comme lui tentées de dire : Le Très-Haut connaît-il donc ce qui se passe sur la terre, et ses yeux sont-ils ouverts sur les enfants des hommes ? Voilà les pécheurs eux-mêmes qui regorgent de richesses : *Quomodo scit Deus ? et si est scientia in Excelso, ecce ipsi peccatores obtinuerunt divitias ?* (Psal. LXXII, 11.) Mais entrez avec le même Prophète dans le sanctuaire de la justice de Dieu ; portez, comme lui, votre vue sur la fin des méchants et sur la vie future vers laquelle ils marchent à grands pas ; vous verrez, comme lui, que leur

prospérité n'est qu'un songe, que les biens qui leur sont accordés sont un piège qui leur est tendu, que c'est un chemin jonché de fleurs qui les conduit à un abîme effroyable ; et vous vous écrierez avec lui : Oui, Seigneur, tous ceux qui s'éloignent de vous sont dans le chemin de la perdition ; mon unique bonheur est de m'attacher à vous, et de mettre en vous seul toute mon espérance : *Qui elongant se a te peribunt : mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam.* (Ibid., 27.) La certitude d'une vie future est donc nécessaire pour justifier la conduite et la providence de Dieu ; et autant il est certain que Dieu est juste, autant il est assuré que notre âme survit à notre corps.

Que ces vérités sont importantes, mes frères, et qu'elles fournissent de matière à nos réflexions ! nous avons une âme spirituelle et formée à l'image de Dieu. Nous nous avilissons donc étrangement nous-mêmes, et nous oublions d'une manière bien honteuse la noblesse et l'excellence de notre nature, lorsque nous nous conduisons comme si nous n'étions que matière ; lorsque, tout occupés de notre corps, nous ne pensons qu'à satisfaire ses besoins, ou plutôt ses désirs déréglés ; lorsque nous cherchons notre bonheur dans de honteuses voluptés, et que, selon l'expression d'un auteur païen, nous attachons à la terre notre âme, ce souffle précieux de la Divinité : *Affigit humo divinæ particulam auræ.* La nourriture de notre âme, c'est la connaissance de Dieu et de la vérité ; la vie de notre âme, c'est l'amour de cet Etre suprême. C'est dans cette connaissance et cet amour que consiste notre bonheur, ainsi que celui de Dieu même ; nouveau trait de ressemblance avec lui. Et pourquoi donc sommes-nous si indifférents pour la vérité, pourquoi croupons-nous volontairement dans une honteuse ignorance ? pourquoi repaissons-nous de fables et de chimères un esprit créé pour connaître Dieu ? pourquoi aimons-nous toute autre chose que cet Etre infiniment bon et infiniment parfait, notre souverain bien et notre dernière fin ! Nous avons une âme immortelle ; et la vie que nous menons sur la terre n'est que le passage qui nous conduit à une autre vie qui ne finira point ; qui, selon l'usage que nous aurons fait de la vie présente, sera éternellement heureuse ou éternellement malheureuse. Ah ! c'est donc une étrange folie de nous conduire en ce monde, comme si c'était notre demeure fixe et permanente, tandis que ce n'est pour nous qu'un lieu de passage et d'exil ; c'est donc une étrange folie de prendre tant de peines pour amasser des biens frivoles, dont la mort au plus tard nous dépouillera, et de ne pas amasser ceux qui doivent survivre à la destruction de notre corps et enrichir notre âme pendant toute l'éternité ; c'est donc une étrange folie de préférer des plaisirs d'un instant à un bonheur éternel, et d'aimer mieux s'exposer à des supplices qui ne finiront point, que de subir pendant

le court espace de cette vie le joug salutaire de la discipline évangélique. Voilà, mes frères, ce que nous devons conclure de la spiritualité de notre âme et de son immortalité. Achéons d'expliquer la nature de l'homme, en disant en peu de mots pour quelle fin il a été créé.

Mais déjà vous me prévenez, mes frères; déjà vous comprenez qu'une créature, formée à l'image et à la ressemblance de Dieu, ne peut être faite que pour Dieu. Le Créateur n'a rien fait que pour lui-même et pour sa propre gloire : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus. (Prov., XVI, 4.)* Mais, s'il est une de ses créatures dont il exige surtout le rapport à lui seul, c'est sans doute l'homme qu'il a comblé de tant de faveurs. Il l'a établi le centre de la nature entière, il a voulu que tous ses autres ouvrages se rapportassent immédiatement à lui, afin qu'il les offrît et qu'il s'offrît avec eux à l'Etre suprême. Ce n'est que par l'homme que Dieu reçoit l'hommage des autres créatures; tout est pour l'homme, et l'homme lui-même est pour Dieu. Que cet ordre est admirable, mes frères, et qu'il est honorable pour l'homme ! Quoi de plus glorieux pour lui que de n'avoir pour fin dernière que le plus grand, le meilleur de tous les êtres, l'Etre à qui il doit l'existence, l'Etre par excellence, l'Etre infini !

Pourquoi, mes frères, étant si bornés dans notre être, avons-nous des désirs si vastes et si étendus ? pourquoi une expérience constante nous apprend-elle qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse nous rendre parfaitement heureux ; que les richesses, les honneurs, les plaisirs n'apportent avec eux que le dégoût et la satiété, qu'ils nous laissent en proie à des désirs toujours plus vifs et plus insatiables ? Ah ! c'est que nous ne sommes créés pour aucune de ces choses ; c'est que notre cœur est fait pour Dieu ; c'est que Dieu seul est son centre et son souverain bien. Voilà pourquoi, selon la belle pensée de saint Augustin, ce cœur est toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu : *Fecisti nos ad te, Domine; et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Malheur donc à quiconque s'avilit et se dégrade jusqu'à chercher son bonheur dans la possession des êtres créés ! Malheur à quiconque, usurpant la place de Dieu même, se constitue sa fin dernière, et rapporte à sa propre gloire des biens, des talents, des facultés dont il doit faire hommage à l'Etre suprême ! Il trouve dès à présent, dans son orgueil insensé, sa punition et son supplice.

Que de vérités, mes frères, naissent de ce principe fécond et incontestable ! Nous sommes faits pour Dieu ; nous nous devons donc entièrement à lui. Le commandement qui nous est fait de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, a donc son fondement dans notre propre nature et dans les rapports essentiels que nous avons avec notre Créateur.

Nous sommes faits pour Dieu, et c'est pour lui-même qu'il nous a donné ces facultés qui ornent notre âme et qui constituent son essence ; c'est donc pour lui que nous devons employer ces facultés ; c'est donc pour sa gloire que nous devons travailler ; le rapport de nos actions à lui est donc un devoir indispensable ; en agissant pour une autre fin que pour lui, nous sortons donc de l'ordre de la nature, et nous violons non-seulement la loi positive du christianisme, mais même cette loi naturelle qui est gravée dans le cœur de tous les hommes ; les actions que nous faisons dans une autre vue que celle de lui plaire ne sont donc pas seulement sans mérite et sans prix dans l'ordre de la religion ; elles manquent d'une qualité essentielle pour être bonnes dans l'ordre moral ; et puisque toute action qui n'est pas bonne est mauvaise nécessairement, qui peut douter que de telles actions ne soient des péchés, quelque louables qu'elles puissent être d'ailleurs dans leur objet et leur fin prochaine ?

Pénétrez-vous profondément, mes frères, de cette grande vérité, et concevez-en toute l'étendue ; qu'elle soit la règle de toute votre conduite, et qu'elle vous serve à distinguer la véritable piété de celle qui n'est qu'apparente. Vous êtes créés pour servir Dieu en ce monde et le posséder en l'autre. Voilà ce qu'on vous a appris dès votre plus tendre enfance, et ce que la droite raison, jointe aux lumières de la foi, vous dit et vous persuade sans cesse. Efforcez-vous donc de remplir une si haute destinée. Que la gloire de Dieu soit la fin de toutes vos actions, que la grâce en soit le principe, que sa volonté en soit la règle, que sa possession en soit la récompense. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

L'HOMME DANS L'ÉTAT D'INNOCENCE.

J'ai tâché, mes frères, dans mon dernier discours, de vous expliquer la nature de l'homme et de vous donner une idée des qualités essentielles qui lui appartiennent, dans quelque état qu'on puisse le considérer. Il faut maintenant vous le montrer sortant des mains du Créateur, paré de tous les ornements de la justice et de l'innocence, parfaitement soumis à Dieu, maître de lui-même et de tout le reste de la nature ; bien différent, hélas ! de ce qu'il est aujourd'hui. C'est donc de votre noblesse et de votre grandeur primitive que je vais vous entretenir ; ce sujet, sans doute, est par lui-même bien capable de vous intéresser. Apprenons à regretter les biens que nous avons perdus, et humiliions-nous profondément en présence du Dieu plein de bonté qui nous avait enrichis avec tant de magnificence, et dont nous n'avons pas su conserver les bienfaits.

Il nous est difficile, mes frères, de concevoir la félicité dont jouissait le premier

homme dans l'état d'innocence, sans la comparer avec les maux et les calamités dont nous sommes maintenant accablés. L'exemption de ces maux était la partie la plus sensible de son bonheur. Que sommes-nous donc dans notre état présent, et qu'apercevons-nous en nous-mêmes, soit que nous nous considérions du côté du corps, soit que nous fassions attention à cette autre partie de nous-mêmes, qui est notre âme? Nous naissons dans la douleur et dans les larmes, et notre naissance paraît être un supplice pour nous comme pour celle qui nous donne le jour. A peine sommes-nous dans le monde, qu'une infinité de maladies et de misères nous assiègent de toutes parts. En passant d'un âge à un autre, nous ne faisons que changer de maux et de souffrances. Après un petit nombre d'années, passées dans les travaux, les inquiétudes, les chagrins, l'effroyable mort vient terminer cette triste carrière, et mettre le comble à nos maux, lors même qu'elle semble nous en délivrer.

Nous avons une âme spirituelle, faite pour Dieu, créée à l'image de Dieu; mais, hélas! à quel degré d'avilissement cette substance immortelle se trouve-t-elle réduite? Dans l'enfance, à peine s'aperçoit-on de son existence. Un instinct, inférieur à celui de presque tous les animaux, nous y tient lieu de raison. Déjà, dans le sein même de la faiblesse, commencent à paraître les germes de toutes les passions; déjà se montre, en mille manières différentes, cette concupiscence qui nous porte au mal, indépendamment de tout exemple et de toute séduction extérieure. Déjà l'on peut conjecturer de quel mal nous serons capables, lorsque la nature aura développé tout à la fois sa corruption et ses forces. Dans quelles profondes ténèbres ne sommes-nous pas plongés! quelle est notre ignorance à l'égard de Dieu, de nous-mêmes, de nos devoirs! A peine retrouve-t-on en nous les premières notions du juste et de l'injuste; ce n'est qu'avec des soins pénibles et redoublés, qu'on nous rappelle à la connaissance du Dieu qui nous a créés, qui nous nourrit, qui nous conserve. Abandonnés à nous-mêmes, nous n'aurions aucune idée de cet Être suprême; semblables aux vils animaux, nous jouirions de ses bienfaits sans en connaître l'auteur et sans lui en rendre grâces; nous bornerions, comme eux, notre industrie et nos soins à végéter sur la terre. Ce n'est point ici, mes frères, un portrait exagéré; c'est l'image trop fidèle de ce que font encore une infinité d'hommes chez qui la lumière de l'Évangile n'a pas pénétré, et qui, abandonnés à des ténèbres devenues, pour ainsi dire, naturelles, vivent sans lois, sans arts, sans religion. Si une faible lueur vient à percer ces ténèbres; s'ils vont jusqu'à concevoir qu'il y a au-dessus d'eux un être de qui ils dépendent, quelles absurdités, quelles erreurs ne mêlent-ils pas à cette vérité? A quelle foule de viles créatures ne transpor-

tent-ils pas le nom et les honneurs de la Divinité? Or, mes frères, ces peuples sont des hommes comme nous; ils sont tout ce que nous sommes; nous n'avons rien reçu de plus qu'eux des mains de la nature; et nous serions plongés dans la même ignorance et la même stupidité, sans le secours de l'éducation et de la religion.

Jetons maintenant les yeux sur ce qui nous environne. Que voyons-nous hors de nous? une terre qui, d'elle-même, ne nous produit que des ronces et des épines; qui ne nous donne ses fruits, nécessaires à notre subsistance, que forcée par nos travaux et arrosée de nos sueurs; des animaux qui semblent presque tous nous fuir et nous haïr, dont plusieurs sont pour nous de redoutables ennemis. Les uns, pleins de fureur, cherchent à nous déchirer d'une dent meurtrière; les autres nous empoisonnent par leurs morsures venimeuses; quelques-uns, aussi importuns que cruels, nous deviennent redoutables par leur faiblesse même; ils s'attachent à notre subsistance; ils nous dévorent, pour ainsi dire, tout vivants, et préludent à ceux qui doivent un jour se nourrir de notre corps, dissous par la corruption. Si quelques-uns d'entre eux nous ardent dans nos travaux, ils en partagent le fruit avec nous, et l'on ne sait quelquefois si ce sont eux qui nous servent ou si ce n'est pas nous qui les servons. Que voyons-nous encore hors de nous? Des saisons qui se succèdent pour nous faire éprouver tour à tour diverses sortes de rigueurs; tantôt un froid excessif, et tantôt une chaleur brûlante; tantôt une sécheresse qui menace la terre d'une affreuse stérilité, et tantôt des pluies trop abondantes qui noient les moissons, qui changent des ruisseaux paisibles en des torrents impétueux, et ne laissent dans nos campagnes ravagées que de tristes vestiges de leurs fureurs. Ne sont-ce pas là, mes frères, des fléaux que nous éprouvons successivement, et desquels on peut dire que nous ne sommes jamais entièrement exempts? Ne sont-ce pas là des preuves que la nature est aujourd'hui, pour ainsi dire, révoltée tout entière contre nous?

Mais il est visible qu'aucun de ces maux ne pouvait avoir lieu dans l'état d'innocence; et vous le comprendrez aisément par l'idée même de la bonté, de la sainteté, de la justice de Dieu. Dieu ne peut être l'auteur du mal; ce serait une impiété et un blasphème que de le lui imputer. Or, cette ignorance profonde, ces ténèbres épaisses dans lesquelles nous sommes plongés dès notre naissance, et desquelles nous ne sortons le plus souvent que pour nous laisser séduire par les fausses lueurs de l'erreur et du mensonge; cette ignorance, dis-je, est un mal: elle est contraire à la fin pour laquelle nous sommes créés. Nous devons connaître Dieu et nous ne le connaissons pas; nous sommes donc hors de l'ordre, et nous n'avons pu sortir ainsi des mains de notre Créateur. Disons la même

chose de notre concupiscence; ce penchant malheureux qui nous entraîne vers le mal est lui-même un grand mal; cette inclination avilissante, qui nous porte à chercher notre bonheur dans des êtres créés, est un désordre affligeant; cette révolte de la chair contre l'esprit, cette loi des membres qui combat en nous contre la loi de Dieu, qui nous empêche souvent de faire le bien que nous voulons, et nous fait faire le mal que nous ne voulons pas, est tout à la fois un désordre bien triste et bien honteux. Dieu n'a donc pu nous créer ainsi. Le premier homme, tant qu'il a été tel que Dieu l'avait fait, n'a donc pas éprouvé ces mouvements déréglés; il n'y avait donc rien en lui qui pût lui donner de la honte et exciter ses gémissements.

Passons à des maux d'un autre genre : les maladies, la douleur, la mort, l'intempérie des saisons, la révolte de tous les êtres créés contre nous, la nécessité d'arracher de la terre, à force de travaux et de fatigues, la nourriture qui nous est nécessaire, ne sont pas des maux dans l'ordre de la morale; mais ce sont des peines et des supplices. Elles supposent donc que nous sommes coupables. Car, dit saint Augustin, d'après les notions les plus pures de la raison, sous un Dieu juste, personne ne peut être malheureux s'il ne l'a mérité; et toute peine est injuste, si elle n'a pas été précédée de quelque faute : *Omnis pœna, si justa est, pœna peccati est*. L'homme, avant que d'avoir péché, ne pouvait donc pas être sujet à ces peines, et l'exemption de ces misères était la suite nécessaire de son innocence.

Mais pourquoi recourir au raisonnement, lorsque nous avons l'autorité précise des saintes Ecritures? Dieu, nous disent-elles, a créé l'homme dans un état de droiture : *Deus fecit hominem rectum*. (Eccle., VII, 30.) Comprenez, mes frères, toute l'étendue de cette expression : l'homme était droit; c'est donc à dire qu'en lui tout était dans l'ordre; que son esprit connaissait ce qu'il devait connaître; que son cœur aimait ce qu'il devait aimer; que son corps, créé pour obéir à son esprit, lui était parfaitement soumis : c'est donc à dire qu'il connaissait son Dieu et son Créateur; qu'il l'aimait comme son souverain bien et sa dernière fin; qu'il se rapportait à lui tout entier; qu'il lui faisait hommage de toutes ses facultés et de tous les biens qu'il avait reçus de sa main libérale; c'est donc à dire qu'il n'y avait en lui ni péché, ni ignorance, ni concupiscence; c'est donc à dire, enfin, qu'il était juste. Car, mes frères, dans une créature raisonnable telle que l'homme, la droiture et l'innocence sont inséparables de la justice. L'homme est créé pour Dieu; Dieu lui a donné un esprit pour le connaître, et un cœur pour l'aimer; s'il connaît et s'il aime Dieu, il est juste; s'il ne le connaît et s'il ne l'aime pas, il n'est plus droit et innocent. Dire que Dieu a créé l'homme dans la droiture et l'innocence,

c'est donc dire qu'il l'a créé dans la justice. S'il répugne à la sainteté de Dieu qu'il ait créé l'homme dans un état de péché, il est nécessaire qu'il l'ait créé dans la justice, puisque entre l'un et l'autre il n'y a point de milieu.

La même Ecriture qui nous dit que Dieu a créé l'homme droit et juste, nous dit aussi, mes frères, qu'il l'a créé immortel : *Deus creavit hominem inextinguibilem* (Sap., II, 23); immortel, non-seulement quant à l'âme, qui l'est de sa nature, mais quant à l'union de l'âme avec le corps, qui, par la volonté de Dieu, devait toujours subsister. Non, mes frères, ces deux substances que Dieu a unies par sa puissance, ne devaient point éprouver cette séparation douloureuse dans laquelle consiste notre mort. Non, ce corps, l'abrégé des merveilles de la nature, ne devait point être défiguré, détruit par la corruption. La mort, dont l'idée seule nous afflige et nous révolte, est la peine du péché : l'Eglise catholique fait profession de le croire comme un article essentiel de sa foi; et elle a condamné dans plusieurs conciles les hérétiques qui osaient soutenir que l'homme devait mourir, soit qu'il devînt coupable, soit qu'il demeurât innocent.

Mais quoi! me direz-vous, l'homme devait-il donc demeurer toujours sur la terre? Aurait-il été exclu de cette béatitude dont nous espérons jouir dans le ciel? Non, mes frères; l'immortalité, à ce prix, eût été pour lui plutôt une perte qu'un avantage. Quelque heureux qu'il fût sur la terre, quelques douceurs qu'il trouvât dans la connaissance et l'amour de son Créateur, ces chastes délices n'étaient rien en comparaison de celles qui étaient réservées à sa constance et à sa fidélité. Nous croyons, comme une vérité certaine, qu'après avoir servi Dieu sur la terre autant de temps que le Seigneur aurait voulu l'y laisser, il eût été transporté dans un séjour plus heureux encore; qu'il y aurait eu de Dieu cette connaissance parfaite, c'est-à-dire, claire et intuitive, dans laquelle consiste la suprême félicité; que son corps aurait été rendu participant du même bonheur; et qu'enfin, sans éprouver le supplice de la mort, il aurait joui de cette béatitude complète que nous espérons après la résurrection.

Si l'homme innocent était exempt de la triste nécessité de mourir, il l'était sans doute aussi des maladies qui amènent la mort, de la décrépitude qui l'annonce, des affaiblissements qui la préparent. Ce sont là autant de peines et de supplices, et nous ne pouvons les concevoir sans une faute qui les ait précédés. Non, la faim, la soif, la fatigue, l'ennui, rien de semblable n'approchait de cette créature innocente et chérie de Dieu. Il trouvait dans les fruits de la terre des aliments nécessaires à sa subsistance; mais il les prenait pour éloigner le sentiment douloureux de la faim, plutôt que pour y remédier. L'arbre de vie lui fournissait l'aliment de l'immortalité, et le

conservait dans une jeunesse et une vigueur éternelles.

Rassemblez maintenant tous ces traits, mes frères, et concevez tout le bonheur de ce premier état : représentez-vous l'homme exempt de toutes les misères qui nous affligent aujourd'hui, son esprit éclairé des plus pures lumières de la vérité, son cœur uni avec Dieu par les liens de la charité, faisant le bien avec cette heureuse facilité que donne le saint amour; sans aucun penchant pour le mal, sans aucun mouvement dans son corps dont il ne fût le maître; ne désirant rien que de juste, et satisfaisant délicieusement tous ses désirs. Que d'avantages extérieures le Seigneur n'avait-il pas ajoutés à cette béatitude essentielle.

Dieu, dit l'Écriture, avait planté de sa main un jardin délicieux : *Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis.* (Gen., II, 8) C'est là qu'il conduit l'homme aussitôt après sa création; c'est là qu'il le met, pour ainsi dire, en possession de la nature tout entière! Que de beautés! que de richesses il avait rassemblées sous ses yeux! Mais de quel genre étaient ces richesses? Ce n'était, mes frères, ni de l'or, ni des pierres précieuses : non, ces matières brutes et stériles n'avaient pas encore le prix que leur a donné depuis notre vanité et la bizarrerie de nos goûts. Une variété infinie de fruits excellents qui flattaient également la vue, le goût, l'odorat; une source pure qui jaillissait au milieu de ce jardin, et qui, partagée ensuite en quatre grands canaux, allait porter dans le reste de la terre une heureuse fécondité; l'émail des fleurs, la fraîcheur des forêts, un ciel toujours pur et toujours serein, telles étaient les seules beautés de ce lieu de délices. O belle et simple nature, puissions-nous redevenir capables d'estimer les biens que tu nous offres! ils étaient les seuls dont le Tout-Puissant eût voulu enrichir la plus heureuse et la plus privilégiée de ses créatures.

C'était donc dans ce jardin délicieux que régnait paisiblement le nouveau maître de l'univers. Il le cultivait de ses mains, parce que, si la fatigue du travail est la peine du péché, le travail en lui-même est l'occupation naturelle de l'homme même innocent. C'était là que, de dessus un trône de fleurs et de verdure, il commandait à tous les animaux parfaitement soumis à son empire. Quelle fut la gloire de l'homme, lorsque le Seigneur amena à ses pieds tous les animaux qu'il avait créés! Ces bêtes féroces, dont le regard farouche et les affreux rugissements nous effraient aujourd'hui; ces bêtes sauvages, qui évitent notre présence et fuient loin de nous dans les déserts et les forêts; comparaisent donc, ainsi que les tendres agneaux et les animaux domestiques, devant le premier homme : il connaît par une lumière certaine les diverses propriétés de leur nature; il les désigne chacun par le nom qui lui convient.

Mais dit l'Écriture, parmi ces différentes espèces d'animaux, il ne s'en trouvait point

qui pût former avec l'homme les liens d'une douce société. Seul raisonnable, seul créé à l'image de Dieu, il trouvait en eux des esclaves soumis et des instruments de ses volontés; mais non pas des égaux ou des semblables, avec qui il pût s'entretenir. Il lui fallait donc un aide, dans lequel il retrouvât son image et sa ressemblance, et par lequel il pût, pour ainsi dire, se reproduire lui-même : *Adjutorium simile sibi* (Gen., II, 18.) Il lui fallait un confident des pensées de son esprit et des sentiments de son cœur. Dieu va le lui donner, mes frères. Mais quoi! va-t-il encore commander au néant et en tirer une nouvelle créature; va-t-il de nouveau pétrir l'argile et l'animer de son souffle? Non : sa sagesse féconde lui suggère un moyen plus admirable et plus proportionné à la fin qu'il se propose. Il veut établir entre l'homme et la compagne qu'il lui destine l'union la plus étroite, la plus tendre, la plus indissoluble. Et quel moyen plus propre pour cela, que de la tirer de la substance même de l'homme? Une côte d'Adam sert de matière à ce bel ouvrage. Cette côte s'amollit dans les mains de Dieu; elle prend la forme qu'il veut lui donner; elle devient la première femme, et la mère future de tous les vivants. Avec quels sentiments de joie et d'admiration, Adam, revenu du sommeil profond et mystérieux que Dieu lui avait envoyé, ne vit-il pas à ses côtés cette fidèle image de lui-même! avec quelle reconnaissance ne reçut-il pas de la main de Dieu ce nouveau présent qui mettait le comble à sa félicité! Avec quel transport ne s'écrie-t-il pas : Celle-ci est vraiment un os tiré de mes os, et une chair formée de ma chair! *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea* (Ibid., 23.)

Voilà, mes frères, l'origine du mariage, c'est-à-dire de cette union si tendre et si intime, qui, de deux cœurs et de deux âmes, ne fait qu'un seul cœur et une seule âme : union plus forte et plus étroite que celle même que nous avons avec ceux de qui nous tenons le jour; puisque, selon l'Écriture, l'homme doit quitter son père et sa mère, pour s'attacher à celle que Dieu lui donne pour compagne inséparable : union qui eût été si douce et si féconde en chastes plaisirs, si l'état heureux de l'innocence primitive eût toujours duré, et si la concupiscence, fruit malheureux du péché, n'en eût pas fait le siège de son empire. Quel respect ne devons-nous pas avoir pour cette union sacrée, dont les nœuds ont été serrés par les mains de Dieu même, et dont l'origine remonte jusqu'à l'état d'innocence et au paradis terrestre! Quel motif, pour les personnes qui s'y engagent, d'en observer fidèlement les devoirs, et de ne pas en profaner la sainteté par des infidélités, des dissolutions et des crimes dont le nom même devrait être inconnu parmi nous!

Mais, écartons ces funestes idées de prévarications et de crimes, et fixons nos regards sur ces deux premiers époux, tandis qu'ils jouissent encore de leur précieuse

innocence. Eve, en partageant le bonheur d'Adam, semblait l'avoir multiplié. Quelle douce union dans leurs cœurs ! quel agréable concert dans leurs sentiments envers Dieu, et dans les actions de grâces qu'ils lui rendent pour tous les biens dont il les a comblés, et surtout pour les avoir donnés l'un à l'autre ! Quelle vivacité, et en même temps quelle pureté dans leur amour mutuel ! Ils étaient nus, dit l'Écriture, et ils n'en avaient aucune honte. De quoi en effet auraient-ils pu rougir ? Ce n'est pas la nature qui est mauvaise, c'est la concupiscence ; et cette concupiscence, ils ne la connaissaient pas encore. Anges du Seigneur, vous les voyez avec admiration imiter, dans un corps terrestre, votre pureté et votre amour pour le souverain Être. Hélas ! tandis que vous applaudissez à leur bonheur, ces esprits malheureux qui se sont séparés de vous conspirent pour le leur enlever. Une cruelle jalousie les dévore : ils vont bientôt employer toutes leurs ruses et tous leurs artifices, pour rendre ces innocentes créatures complices de leur infidélité. Heureux époux, vous pouvez résister à toutes ces attaques ; le Seigneur vous a pourvus abondamment de tous les secours nécessaires pour persévérer dans son amour : mais aussi vous pouvez l'abandonner, et votre sort, celui de l'innombrable postérité dont vous allez être la tige, dépend du choix que va faire votre libre arbitre.

J'ai dit, mes frères, que le Seigneur avait donné aux premiers hommes tous les secours nécessaires pour persévérer dans son amour. Quelles ressources en effet n'avaient-ils pas dans les lumières de leur esprit, qu'aucunes ténèbres n'obscurcissaient ; dans leur volonté si saine et si droite, qu'aucune passion ne corrompait ; dans leur libre arbitre, qu'aucune perte n'avait encore affaibli, qu'aucune concupiscence n'inclinait vers le mal ; dans la présence même de Dieu, qui se montrait si souvent à leurs yeux sous une forme sensible, et conversait avec eux, pour ainsi dire, avec une douce familiarité ? Cependant, mes frères, toutes ces ressources ne suffisaient pas sans le secours d'une grâce intérieure. Dans quelque heureux état que l'homme eût été créé, dit saint Augustin, il n'était pas de nature à pouvoir persévérer dans le bien, sans le secours de la grâce : *Non talis natura facta erat, ut sine divino adjutorio posset manere si vellet*. Le libre arbitre, dans quelque état de perfection qu'on le suppose, est toujours très-suffisant pour le mal, mais il a peu de force pour le bien, s'il n'est aidé par le souverain bien : *Liberum arbitrium ad malum sufficit ; ad bonum autem parum est, nisi adjuvetur ab omnipotente bono*. Adam avait donc besoin de la grâce du Seigneur ; et elle lui était si nécessaire, dit encore saint Augustin, que s'il ne l'eût pas eue, sa chute eût été entièrement excusable : *Si hoc adjutorium defuisset, non utique culpa sua cecidisset*. Dans l'état présent des choses, lorsque Dieu nous prive du secours

de sa grâce, c'est en punition d'un péché précédent : *Nunc quibus deest tale adjutorium, pœna peccati est*. Mais avant qu'il y eût eu aucun péché, comment Dieu aurait-il pu ne pas donner à sa créature, encore pure et innocente, ce qui lui était nécessaire pour conserver les biens précieux dont il l'avait enrichie ? Le premier homme a donc été aidé par la grâce du Seigneur. Il a eu une grâce, et une grande grâce, dit saint Augustin ; mais une grâce différente de celle que nous demandons, et dont nous avons aujourd'hui un si pressant besoin : *Habuit magnam gratiam, sed disparem*. Non : il n'a point eu cette grâce forte et puissante qui opère en nous le vouloir et le faire ; qui nous donne, non-seulement le pouvoir de persévérer, mais la persévérance elle-même. Il n'a point eu cette grâce : mais aussi, mes frères, elle ne lui était pas nécessaire. Nous en avons besoin, nous malheureux enfants d'Adam ; nous qui joignons à l'imperfection et à la faiblesse, apanages attachés à la qualité de créature, les plaies mortelles que le péché nous a faites ; nous dont la volonté est dominée par la concupiscence et asservie au péché ; nous avons besoin de cette grâce qui nous arrache à cet empire tyrannique ; et si, au milieu des tentations et des faiblesses dont nous sommes environnés, Dieu ne nous donnait pas cette grâce, nous succomberions infailliblement à tant de dangers. Mais cette grâce, encore une fois, n'était pas nécessaire à l'homme innocent : il n'avait pas besoin de ce secours que nous implorons, lorsque nous disons avec l'Apôtre : Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Il n'éprouvait pas ces combats de la chair et de l'esprit qui le rendent nécessaire : il jouissait paisiblement de la rectitude et de tous les biens dans lesquels il avait été créé, et sa volonté, saine et entière, exempte de tout péché, à laquelle aucun mouvement de concupiscence ne résistait ; sa volonté, dis-je, était assez forte pour que Dieu, se contentant de l'aider et de la soutenir, lui laissât le soin de sa persévérance : *Tales vires habebat ejus voluntas, ut digne ei perseverandi committeretur arbitrium*.

Voilà, mes frères, sur l'état du premier homme, sur la grâce qui lui était nécessaire et qu'il a en effet reçue de Dieu, ce que nous enseigne saint Augustin, c'est-à-dire le docteur de la grâce par excellence ; doctrine qui est comme la clef de toutes les grandes vérités que ce saint docteur nous a enseignées au nom et avec l'approbation de toute l'Eglise catholique ; doctrine qui nous fait aisément concevoir que le premier homme a été infiniment coupable, en abandonnant la justice dans laquelle il avait été créé, malgré tous les secours que Dieu lui donnait pour la conserver ; que nous sommes infiniment coupables nous-mêmes, qui, selon l'Écriture, avons tous péché en lui ; qu'après le mépris et l'abus que nous avons fait de ces secours si suffisants, Dieu

ne nous doit plus rien, que s'il répare notre chute et nos pertes par des grâces plus abondantes, c'est de sa part une pure miséricorde ; que s'il nous abandonne à notre faiblesse, c'est par justice ; que s'il tire quelques hommes de la masse de perdition, pour les prédestiner à son royaume éternel, c'est par grâce ; s'il laisse les autres dans cette masse corrompue et condamnée, c'est par un juste jugement. Toutes ces vérités, mes frères, suivent naturellement des principes que vous venez d'entendre. Mais n'est-ce pas les obscurcir et les rendre intelligibles, que de supposer que l'homme, même dans l'état d'innocence, avait besoin d'une grâce qui ne lui a pas été donnée ? Se réserve-t-on, en soutenant ce système, quelque moyen de justifier la bonté de Dieu envers l'homme qu'il avait formé à son image, et qu'il n'avait créé sans doute que pour le rendre éternellement heureux ?

Mais laissons, mes frères, ces questions épineuses, qui divisent même les défenseurs de la grâce du Seigneur et les amis de la vérité. Contentons-nous des réflexions qui peuvent nous édifier et nourrir notre piété. Vous avez vu quels étaient les dons excellents dont le Seigneur avait comblé le premier homme, duquel nous tirons notre origine. C'était à ce bonheur que nous étions tous destinés : nous en jouirions encore, si le péché ne nous en avait pas dépouillés. Déplorons donc cette chute funeste, qui a obscurci notre intelligence, qui a corrompu notre volonté, qui nous a soumis à la nécessité de souffrir et de mourir, et qui nous eût précipités dans la damnation éternelle, si Dieu, par une miséricorde infinie, ne nous eût donné son propre Fils pour nous sauver et nous racheter. Jetons, mes frères, avec une tendre confiance, les yeux sur ce divin Médiateur. C'est lui qui, par sa grâce, répare toutes les pertes que nous avons faites, et nous rétablit dans un état préférable en quelque sorte à celui dont nous sommes déçus. Par la lumière de son Evangile, il dissipe nos ténèbres ; par l'onction de sa grâce, il guérit notre volonté ; par ses consolations intérieures, il nous fait retrouver la joie la plus pure au milieu des afflictions mêmes dont nous sommes accablés. Par lui, la mort même perd ce qu'elle a d'affreux aux yeux de la nature : nous ne la regardons plus que comme un sommeil passager. Nous savons qu'il l'a vaincue, qu'il lui a ôté son aiguillon, et qu'il l'a absorbée dans sa victoire. Nous savons enfin, que, comme le péché d'un seul homme a introduit dans le monde le péché et la mort ; de même aussi un seul homme, c'est-à-dire, un Dieu fait homme, est devenu le principe de la vie et de la résurrection. Attachons-nous donc à Jésus-Christ, le nouvel Adam, par les liens de la foi, de l'amour, de la reconnaissance, afin que, justifiés par sa grâce dans cette vie, nous soyons associés à son triomphe dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS VIII.

CHUTE D'ADAM ET D'ÈVE. — PROMESSE DU MESSIE.

Quel affligeant spectacle suis-je obligé, mes frères, de mettre aujourd'hui sous vos yeux ! quelle déplorable catastrophe termine cet état heureux, dont j'ai tâché de vous faire dans mon dernier discours, une légère peinture ! L'homme dépouillé de ce que le Seigneur lui avait donné de plus précieux ; le péché introduit dans le monde et à sa suite, l'ignorance, la concupiscence, la douleur, les maladies, la mort ; Adam et Ève chassés du paradis terrestre, exclus du ciel, condamnés à l'enfer ; toute leur postérité complice de leur crime, et enveloppée dans leur ruine : voilà les lugubres objets sur lesquels je dois commencer aujourd'hui à fixer votre attention. Ce sujet est bien triste, sans doute ; mais en est-il un plus propre à vous faire entrer dans cet esprit de gémissement et de désir dont l'Eglise est animée, dans ce temps qu'elle consacre à nous préparer à célébrer dignement la naissance du Sauveur, qui seule pouvait remédier à tous ces maux ?

L'homme avait été créé libre et capable du bien et du mal. Il était bon et droit, parce que Dieu ne peut rien faire qui ne le soit : il pouvait cesser de l'être, parce que Dieu seul est bon nécessairement et par nature, et qu'aucune créature ne peut être fixée invariablement dans le bien, que par une grâce spéciale du Créateur. Or, cette grâce, Dieu avait résolu de ne la lui donner que quand il l'aurait méritée par le bon usage de son libre arbitre, et par sa fidélité à lui obéir. Oserions-nous, mes frères, nous plaindre d'une condition qui nous était commune avec les anges ? Ces esprits supérieurs ont été, comme nous, créés avec la liberté ; et Dieu a laissé à leur libre arbitre sa flexibilité naturelle vers le bien et le mal, jusqu'au moment fatal où l'usage qu'ils en ont fait a mis entre eux une si effroyable différence. Les uns sont tombés par le libre choix de leur volonté : les autres ont choisi de demeurer fidèles au Seigneur ; et par cette fidélité, ils ont mérité d'être établis dans un état de grâce et de justice, duquel ils sont assurés de ne pouvoir plus déchoir. Telle était, encore une fois, la condition de l'homme. Il pouvait tomber, il pouvait persévérer ; et ce n'était que par cette persévérance qu'il devait mériter d'être confirmé pour jamais dans la justice.

Il entrait donc dans les desseins de Dieu sur l'homme, que sa fidélité fût éprouvée par quelque commandement ; il fallait qu'il comprît qu'il était libre, mais non pas indépendant ; qu'il était le maître de l'univers, mais toujours subordonné à Dieu qui le lui avait soumis. C'est suivant ce dessein plein de sagesse que Dieu restreint le pouvoir qu'il avait donné à Adam sur les productions de la terre. Parmi les arbres que la main de Dieu avait plantés dans le jardin de délices, deux surtout attiraient les regards ;

l'arbre de vie, qui devait fournir à l'homme l'aliment de l'immortalité; l'arbre de la science du bien et du mal, destiné à éprouver son obéissance et sa fidélité. Quel était cet arbre, et de quelle nature était son fruit? C'est, mes frères, ce que l'Esprit-Saint n'a pas voulu nous faire connaître; nous savons seulement que ce fruit était une production naturelle de la terre, qu'il était bon en lui-même, comme tous les autres ouvrages du Seigneur; et que, s'il était appelé le fruit de la science du bien et du mal, ce n'était pas que, par sa nature, il pût donner à l'homme un degré de connaissance que son Créateur n'avait pas voulu lui accorder; mais parce que l'homme, en y portant la main, devait apprendre par une expérience funeste combien il est avantageux et nécessaire d'obéir fidèlement au Seigneur, et dans quel malheur on se précipite, lorsqu'on ose se soustraire à son obéissance. Quoi qu'il en soit, Dieu dit à Adam, en l'introduisant dans le Paradis terrestre : *Vous mangerez de tous les fruits de ce jardin, mais ne mangez pas du fruit de la science du bien et du mal : car aussitôt que vous en aurez mangé, vous mourrez très-certainement.* (Gen., III, 3.) Qui de nous, mes frères, oserait contester à Dieu le droit de faire à sa créature une telle défense? Qui oserait penser que l'homme innocent manquât de quelque chose d'essentiel à son bonheur, parce que, maître de la nature entière, et jouissant de tous ses biens, il ne pouvait faire usage d'un seul de ses fruits? Qui pourrait enfin ne pas admirer la bonté de Dieu, qui borne à un commandement si facile toute l'obéissance de l'homme et toutes les marques de sa dépendance? Cependant, ô douleur! ce commandement si aisé à observer devient la matière d'une criminelle prévarication. Comment des créatures aussi parfaites qu'Adam et Eve se déterminèrent-elles à le violer; et qui put leur suggérer l'idée même de cette funeste désobéissance? C'est ce qu'il faut vous rappeler en vous mettant sous les yeux ce que l'Ecriture nous en apprend.

Tandis qu'Adam et Eve jouissaient encore du précieux trésor de leur innocence, une partie des auges l'avait déjà perdue : l'orgueilleux Lucifer était déjà tombé dans l'abîme que sa révolte lui avait creusé, il était devenu l'ennemi de Dieu et de tout ce qui lui était resté fidèle. Avec quelle jalousie ne vit-il pas les faveurs dont le Tout-Puissant comblait le premier homme, et celles qu'il lui destinait, à lui et à sa postérité? Il entreprend de les lui faire perdre, en le faisant devenir coupable; et Dieu, qui veut éprouver la fidélité de sa créature, permet au démon de l'attaquer. Cet esprit de malice s'introduit donc dans ce jardin, séjour du bonheur et de l'innocence : il dirige d'abord ses attaques contre la femme, qu'il juge sans doute plus faible et plus facile à séduire. Mais sous quelle forme se montre-t-il à ses yeux? Il ne peut prendre une figure humaine; Adam et Eve savaient qu'ils étaient les seuls hommes qui existassent alors sur

la terre; Dieu ne lui permet pas de se transformer en ange de lumière; cette forme lui eût donné trop d'avantage sur la créature simple et innocente qu'il veut attaquer; mais il lui permet de prendre pour organe un des animaux qui, dans ces temps heureux, étaient tous soumis à l'homme, et ne lui inspiraient ni frayeur, ni défiance. Il choisit le serpent : *C'était, dit l'Ecriture, le plus rusé de tous les animaux* (Gen., III, 1); c'est-à-dire, mes frères, que, par l'agilité surprenante avec laquelle il se glisse sous les fleurs, par les replis tortueux dans lesquels il se recourbe sans cesse, il était plus propre que tout autre à représenter la malice profonde et l'adresse meurtrière de cet esprit qui le faisait parler. Il s'avance donc sous cette forme auprès de la première femme; et elle n'est point étonnée de l'entendre parler : peut-être, mes frères, le Seigneur avait-il déjà permis que les animaux servissent d'organes aux esprits célestes. Ecoutez attentivement ce récit, et apprenez, par cet exemple trop fameux, par quels déclin insensibles se préparent les plus grandes chutes, et combien il est dangereux de prêter l'oreille à la voix perfide du tentateur.

Le serpent, ou plutôt le démon par son organe, commence par feindre de s'intéresser au bonheur de celle à qui il parle. Il la plaint de ce que Dieu a gêné, par une injuste prohibition, la liberté qu'elle devait avoir d'user de tous les fruits qui s'offraient à sa vue; il donne même à cette prohibition plus d'étendue qu'elle n'en a; il semble supposer qu'elle s'étend à tous les fruits en général : *Pourquoi, dit-il, Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit des arbres de ce jardin?* (Ibid.) Il prend cette tournure, afin qu'Eve, en lui répondant, s'imagine prendre la défense de la bonté de Dieu. C'en est assez pour lui; il se tient assuré de vaincre, s'il peut lier un entretien. Plût à Dieu, mes frères, que la mère de tous les vivants eût reconnu, à cette feinte pleine de malice, quel était l'esprit qui lui parlait. Peut-être, en effet, le reconnut-elle; mais elle crut sans doute pouvoir aisément le confondre; et au lieu de l'éviter, de le fuir, de recourir à Dieu, sa force et sa lumière, elle s'engage à raisonner avec le tentateur. *Non, lui dit-elle, il ne nous est pas défendu de manger de ces fruits; la défense ne porte que sur celui qui est au milieu de ce jardin; Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y pas toucher, de peur que nous ne nous missions en danger de mourir.* (Ibid., 3.) Remarquez d'abord, mes frères, combien Eve est déjà affaiblie. La peine de mort, prononcée de la bouche de Dieu même, contre l'homme qui mangerait de ce fruit, ne lui paraît plus qu'une menace dont l'effet même pourrait n'être pas certain. Dieu avait dit : *Vous mourrez certainement*; et Eve dit seulement qu'elle serait en danger de mourir. Avec quelle funeste rapidité le poison de la tentation ne s'est-il pas déjà glissé dans son âme!

L'ennemi profite de ses avantages. Il voit

qu'elle commence à douter, qu'elle commence à perdre de vue le commandement si exprès et si positif qui lui a été fait; il la regarde dès ce moment comme vaincue; il ne désespère plus de lui faire concevoir à l'égard de Dieu même les plus horribles sentiments. Désabusez-vous, lui dit-il : ce fruit n'est pas capable de vous donner la mort; la défense qui vous a été faite d'y toucher a bien un autre motif. Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux par la connaissance du bien et du mal. (*Gen.*, III, 5.) Que d'horreurs, mes frères, dans ce discours du serpent! Dieu, l'éternelle vérité, y est accusé de mensonge. Il a dit : *Vous mourrez*; et l'esprit des ténèbres dit : *Non, vous ne mourrez pas*. Ce Dieu, ce Père si bienfaisant, qui a comblé l'homme de tant de dons excellents, y est accusé d'une basse jalousie. Il a créé l'homme à son image et à sa ressemblance; et on ose dire que c'est de peur qu'il ne lui devienne semblable qu'il lui interdit l'usage de ce fruit. Que l'esprit de ténèbres et de mensonge profère ces blasphèmes, nous n'en sommes pas surpris; mais comment peuvent-ils être admis par une créature aussi parfaite et aussi éclairée que l'était alors la première femme? Elle les croit vraisemblable; elle en est persuadée. La vue du fruit fatal achève sa défaite : elle le considère avec un œil de complaisance; la convoitise qui s'est allumée dans son âme perce bientôt au dehors; elle en prend, elle en mange, et sa désobéissance est consommée. C'est ainsi que, selon l'Écriture, la femme introduit le péché dans le monde; c'est ainsi que la mère de tous les vivants devient la cause de notre mort : *A muliere factum est initium peccati, et per illam omnes morimur*. (*Eccli.*, XXV, 33.)

N'insultons point, mes frères, à ce sexe fragile : notre premier père a été plus coupable encore que sa faible compagne. En effet, la chute d'Eve a été le fruit de la séduction. Mais Adam, selon l'Écriture, n'a pas été séduit. Il a péché contreses lumières, et son crime consiste à avoir moins craint de déplaire au Seigneur que de contrister son épouse. Eve, séduite et trompée, devient tentatrice à son tour; elle offre à son époux le fruit funeste, et il le prend de sa main. Ainsi il renverse doublement l'ordre de la nature; il préfère à Dieu une créature qu'il ne devait aimer que pour Dieu; et il se soumet lui-même, par une lâche complaisance, à celle dont la supériorité de ses lumières et la dignité de son sexe le rendaient le chef et le modérateur.

Et nous-mêmes, mes frères, ne nous laissons-nous pas souvent séduire par les mêmes artifices par lesquels Eve a été trompée? C'est toujours sous l'idée de bonheur, de liberté, de plaisir que le péché se présente d'abord à notre esprit. En vain la voix menaçante de Dieu se fait entendre à nos oreilles; en vain ses divins oracles nous

avertissent que le péché ne sera pas plutôt conçu dans notre âme, qu'il y produira le regret, la honte, la mort; en vain notre propre expérience nous apprend que c'est là l'effet ordinaire des passions qui nous captivent : nous éteignons ces lumières, nous étouffons cette voix importune, nous franchissons toutes ces barrières, nous suivons avec une aveugle impétuosité les mouvements déréglés de la cupidité. Il semble que nous soupçonnions le Seigneur notre Dieu de nous faire des commandements ou des défenses intéressées, de nous envier nos plaisirs et notre félicité. Plus une action nous est sévèrement interdite, plus nous y croyons notre bonheur attaché; et la prohibition même qui nous en est faite est un attrait qui nous la fait désirer avec plus d'ardeur : *Hoc ipsum quod concupiscitur fit jucundius dum vetatur*. Combien d'hommes, dans ce siècle surtout, ont été séduits par la même promesse que le serpent fit à la première femme, c'est-à-dire par la promesse d'une science plus étendue, plus sublime que celle du vulgaire? On voit paraître de toutes parts des écrits pleins de témérité et de blasphèmes, qui ébranlent les fondements de la foi, qui apprennent à soumettre à l'examen d'une raison orgueilleuse ce qui ne devrait être que l'objet d'une croyance humble et soumise. Ces écrits, semblables au fruit défendu, n'ont que trop souvent de quoi plaire aux sens et à l'esprit : *Lignum pulchrum oculis, aspectuque delectabile*. (*Gen.*, III, 6.) En vain représentons-nous à ceux qui les lisent et les recherchent que, sous une écorce séduisante, ces écrits renferment un poison mortel; qu'ils ne peuvent donner à leur esprit cette nourriture dangereuse, sans l'exposer à une mort plus funeste que celle du corps : *In quocunque die comederis, ex eo morte morieris*. (*Gen.*, III, 3.) Ils aiment mieux écouter la voix du serpent, qui leur persuade que c'est par jalousie, par la défiance que nous avons de notre cause, que nous leur parlons ainsi; que nous ne voulons pas qu'ils sachent le bien et le mal, le pour et le contre, le fort et le faible de la religion que nous enseignons; comme si, en effet, cette religion sainte avait quelque côté faible par lequel elle craignît d'être examinée. Ainsi ils se laissent séduire par de vaines apparences; ainsi le désir inconsidéré de savoir et de connaître les conduit aux ténèbres les plus épaisses et au plus funeste aveuglement.

Je reviens à cette prévarication honteuse, qui a été non-seulement le modèle, mais encore la source malheureuse de toutes celles qui l'ont suivie. Avouons-le, mes frères, nous n'avons pas ordinairement une grande idée de l'énormité de ce péché de nos premiers parents; nous n'en jugeons que par ce qui en a été la matière, et elle nous paraît des plus légères. Quel crime y avait-il donc, disons-nous, à porter la main sur ce fruit singulier? Il était défendu, et l'homme aurait dû respecter cette défense;

il s'est rendu coupable en la violant; mais une désobéissance de cette nature est-elle donc un crime digne des supplices éternels; est-elle plus grave que tant d'autres que nous ne regardons que comme des prévarications vénielles?

Ainsi raisonnait autrefois l'orgueilleux pélagien; ainsi parlent encore des hommes téméraires et qui ne comprennent rien aux mystères de la religion. Mais avec quelle force saint Augustin n'a-t-il pas réfuté ces erreurs? Et quand je cite saint Augustin, mes frères, je cite toute l'Eglise catholique qui a adopté sa doctrine, toute la tradition dont il a été l'organe et l'interprète fidèle. Le péché d'Adam, dit ce saint docteur, est une apostasie incompréhensible : *Apostasia ineffabilis*; c'est un péché dont personne ne peut exprimer la grandeur et l'énormité : *Ineffabiliter grande peccatum*. Et pourquoi? C'est que pour bien juger de ce péché, il ne faut pas seulement faire attention à ce qui en est l'objet; il faut considérer les circonstances dans lesquelles il a été commis. Il faut se rappeler, d'un côté, la clarté du commandement qui ne souffrait aucune interprétation, et l'arrêt de mort qui marquait combien la volonté du souverain Maître était absolue; de l'autre, l'état heureux où était alors le premier homme, les lumières de son esprit, la droiture de sa volonté, l'intégrité et les forces de son libre arbitre, les grâces dont il était aidé, tous les moyens en un mot, et toute la facilité qu'il avait de ne pas pécher : *In tanta felicitate, in tanta facilitate non peccandi*. Il faut se rappeler que dans Eve ce péché renferme l'injure la plus atroce qu'elle pût faire à un Etre infiniment vrai et infiniment bon; qu'elle a osé le soupçonner d'un honteux mensonge et d'une basse jalousie; que dans Adam, il renferme la préférence la plus formelle de la créature au Créateur; que dans l'un et dans l'autre enfin, il est plein de la plus noire ingratitude. Ce péché vous paraît léger; mais, ô homme téméraire, voulez-vous donc accuser la justice même de Dieu? Ce Dieu infiniment bon et infiniment juste l'a jugé si grave, que, pour ce péché seul, il a condamné à la mort une créature chérie qu'il avait destinée à l'immortalité. Combien ce péché doit-il nous paraître énorme, si nous considérons les suites affreuses qu'il a entraînées après lui!

Hélas! ces suites funestes ne tardèrent pas à se manifester. Arbre fatal, tu fus en effet pour nos premiers parents l'arbre de la science du bien et du mal; tu leur ouvris les yeux : mais sur quoi ? sur la misère dans laquelle ils venaient de tomber, sur l'avilissement auquel ils venaient de se réduire, sur le désordre qui commençait à s'emparer d'eux, sur la concupiscence dont ils commençaient à éprouver les honteux mouvements. Leurs yeux furent ouverts, dit l'Ecriture, et ils connurent qu'ils étaient nus. Ils ne l'avaient point ignoré jusqu'alors, mais ils n'en avaient point eu de honte, parce qu'il n'y avait rien en eux qui ne fût

digne de l'état de pureté et d'innocence dans lequel ils avaient été créés. Mais dans ce fatal moment, tout est changé pour eux : ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur, où tout était beau, parce que tout était dans l'ordre; le péché l'a défiguré et en a fait un autre dont ils ne peuvent plus eux-mêmes supporter la vue. Et comment pourraient-ils soutenir les regards de Dieu même? Etrange effet du péché! preuve trop sensible de l'inimitié qu'il met entre Dieu et l'homme! La présence de Dieu, qui jusqu'alors avait été pour eux si douce et si agréable, devient maintenant leur supplice. Au lieu du saint empressement avec lequel ils volaient à sa rencontre, lorsqu'il daignait se rendre sensiblement présent dans ce jardin; ils n'éprouvent plus qu'un mouvement de terreur qui les porte à fuir ses regards. Ils s'enfoncent dans le plus épais de la forêt; comme si, ô mon Dieu, il y avait un seul endroit de l'univers où ils puissent n'être pas sous vos yeux! Est-ce donc là la lumière qu'ils ont acquise, et cette fuite au contraire n'est-elle pas une preuve sensible que déjà ils ne vous connaissent plus tel que vous êtes, et que les traits divins de votre image commencent à s'effacer de leurs esprits? Ne cessons point, mes frères, de suivre le récit des saintes Ecritures. Cette histoire est humiliante pour nous; mais qu'y a-t-il de plus nécessaire que de nous humilier?

Le Seigneur vient dans le jardin de délices, et il interroge le coupable, non pour connaître son crime, c'était sous ses yeux qu'il avait été commis, mais pour lui en arracher l'aveu, et donner lieu à un repentir capable de fléchir sa colère. Mais ce repentir salutaire, l'homme n'est plus capable de le concevoir par lui-même. Je le vois couvert de honte et déchiré de remords; mais c'est l'effet de l'orgueil plutôt que d'une véritable pénitence. De là ces excuses frivoles dont il cherche à couvrir son péché. Dieu le convainc, par le désordre même où il se trouve et par la connaissance funeste qu'il a de sa nudité, qu'il a transgressé ses ordres. Oui, répond cet esclave rebelle et fugitif, j'ai mangé du fruit dont vous m'aviez interdit l'usage; mais c'est la femme que vous m'avez donnée pour compagne qui me l'a présenté. (*Gen., III, 12.*) Quel trouble dans ses pensées! quelles tristes preuves du désordre que le péché a déjà causé dans son âme! Il essaie de rendre Dieu lui-même complice de sa faute, en lui reprochant de lui avoir donné celle par laquelle il a été tenté et vaincu. Il semble qu'après avoir indignement préféré l'amour de son épouse à celui de Dieu, il ait maintenant perdu la tendresse qu'il doit avoir pour elle, qu'il veuille l'exposer seule aux traits de la vengeance divine, en la faisant regarder comme la principale cause de sa désobéissance. Eve elle-même n'est pas plus humble; elle accuse le serpent de l'avoir séduite; comme si elle devait attribuer sa chute à une autre cause qu'à son imprudence, à sa légèreté, à

son orgueil. Oui, mes frères, c'est l'orgueil qui a causé cette chute honteuse; et c'est l'orgueil qui cherche à l'excuser. Combien de pécheurs imitent encore en cela ces deux premiers prévaricateurs; combien y en a-t-il qui, même au pied de leur Juge, veulent couvrir de mille excuses frivoles les péchés dont ils sont convaincus, et accuser tout autre qu'eux-mêmes de leurs écarts et de leurs égarements: c'est la complaisance qui les a séduits; c'est la violence de la tentation qui les a fait succomber. Mais quoi! ne sont-ils donc plus coupables parce qu'ils ont des complices, et Dieu ne punira-t-il pas tout à la fois et ceux qui donnent le scandale et ceux qui n'ont pas la force d'y résister?

En effet, mes frères, la malédiction que Dieu prononce dans ce moment contre le serpent, premier auteur du crime, ne détourne pas de dessus l'homme coupable les traits de sa colère; et si ce reptile odieux est dévoué à la haine et à l'exécration de tous les êtres vivants; s'il est condamné à ramper ignominieusement sur la terre et à se nourrir de ce qu'il y a de plus vil et de plus abject; si l'esprit tentateur qui l'a employé reçoit en ce moment la confirmation de l'arrêt irrévocable qui l'a condamné à une honte et à des supplices éternels, nos coupables parents n'en sont pas moins condamnés avec une juste sévérité. Eve entend la première l'arrêt qui ajoute des peines particulières à celles qui lui sont communes avec Adam. Parce que vous avez écouté la voix séductrice du serpent, lui dit le Seigneur, je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse; vous enfanterez dans la douleur; vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. Quel étrange bouleversement dans la nature! la fécondité devait être la gloire de la femme, et elle devient son supplice. La société conjugale devait être la plus douce de toutes les unions, et elle devient un joug, une servitude quelquefois insupportable. Le malheureux Adam reçoit ensuite sa condamnation. Dieu lui dit: *Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de vous; elle ne vous produira que des ronces et des épines; vous n'en tirerez votre nourriture qu'avec un travail pénible, et vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre dont vous avez été tiré.* (Gen., III, 17-19.) Car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. Tel est l'arrêt terrible qui nous condamne tous à un travail dur et pénible, à la douleur, à la mort; car bientôt, mes frères, je vous prouverai qu'il nous est commun à tous, que nous avons tous partagé et la faute de notre premier père et les peines qu'elle lui a fait encourir. Voilà donc à quoi aboutit l'orgueil de ce premier prévaricateur: il s'est soustrait à l'obéissance de Dieu, il a voulu s'élever à lui; et ce Dieu, jaloux de sa gloire,

l'a ramené à la bassesse de son origine; il l'a fait rentrer dans la poussière d'où sa main puissante l'avait tiré. C'est immédiatement après cet arrêt que le malheureux couple est chassé du paradis terrestre revêtu d'habits devenus nécessaires pour cacher sa honte et son ignominie. Qui pourrait croire, mes frères, que ces habits, qui ont une origine si honteuse, fussent devenus pour les enfants d'Adam le principal instrument de leur orgueil et de leur vanité? C'en est fait: l'entrée de ce lieu de délices leur est fermée pour jamais. Un chérubin, armé d'une épée flamboyante, en défend les approches et veille sans cesse pour les empêcher de pénétrer jusqu'à l'arbre de vie, et de cueillir le fruit délicieux dont ils se sont rendus indignes. Ils entrent dans une terre ingrate qu'ils vont arroser de leurs sueurs et de leurs larmes.

Quels furent alors les sentiments de ces deux créatures infortunées? De quel regret, de quel repentir leurs cœurs ne furent-ils pas pénétrés? Quel eût été même leur désespoir, si le Seigneur, en les frappant des coups de sa justice, n'eût fait luire à leurs yeux la lumière de ses miséricordes? Oui, mes frères, dans l'instant même de cette chute funeste, qui dégradait l'homme tout entier, qui le réduisait à des malheurs dont la douleur et la mort temporelle n'étaient qu'une ombre légère, qui le rendait digne, en un mot, des mêmes supplices qu'éprouvent les démons; dans cet instant, Dieu révèle à l'homme coupable les ressources que sa miséricorde lui a préparées: il lui promet le Libérateur qui devait dans la suite des siècles briser le joug honteux auquel il venait de se soumettre et couvrir d'une surabondance de grâces la multitude d'iniquité qui devait naître de cette première faute.

Tous les saints Pères de l'Eglise nous ont appris, mes frères, à entendre dans ce sens si consolant les paroles que Dieu adresse au serpent. Je mettrai une inimitié éternelle entre la femme et toi, entre sa postérité et la tienne; elle t'écrasera la tête, et dans ta rage impuissante tu lui mordras le talon: *Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus* (Gen., III, 15): c'est-à-dire, tu as attaqué la première femme et tu l'as vaincue; mais j'en susciterai une autre qui sera invincible à toutes les attaques et invulnérable à tes traits. Je mettrai entre elle et toi une inimitié irréconciliable: elle sera pleine de mon esprit et détestera le tien. Cette femme, vierge et mère tout ensemble, mettra au monde un Fils qui sera le chef d'une race bénie que j'opposerai à ta race maudite, c'est-à-dire, à ceux d'entre les hommes qui seront animés comme toi de l'esprit d'orgueil et de mensonge. Ce peuple de saints et de justes se déclarera ton ennemi, et tu soulèveras contre eux tous ceux qui seront à toi. Tu seras au désespoir de voir le chef de cette race t'enlever ceux que tu tenais captifs; ta fureur armera contre lui les hommes charnels, et tu lui briseras le

talon en crucifiant sa chair, cette partie de lui-même par laquelle il touchera à la terre : mais ce sera par l'infirmité même de sa chair, par les outrages qu'il souffrira, et par sa mort, qu'il écrasera ta tête et qu'il détruira ta puissance.

Telle est la ressource inespérée que Dieu montre au criminel pour obtenir sa grâce, avant même qu'il lui ait prononcé l'arrêt de sa condamnation. Ce sont ces paroles consolantes qui raniment la confiance du malheureux Adam. C'est par la foi en ces promesses qu'il obtient miséricorde; c'est par la grâce du Médiateur futur qu'il conçoit des sentiments de douleur et de repentir capables d'apaiser la colère de Dieu : c'est en unissant ses travaux et sa longue pénitence aux souffrances que devait endurer ce divin Libérateur, qu'elle lui devient salutaire, et lui obtient la rémission de son péché.

Coupables du même crime et de beaucoup d'autres encore, condamnés aux mêmes peines et aux mêmes supplices, ayons, mes frères, recours au même moyen de salut. Subissons avec humilité la peine qui nous est imposée, les maladies, la fatigue du travail, cette pénitence commune du genre humain, la mort elle-même. Adorons, en nous soumettant à ces peines, la justice divine qui les a prononcées contre nous, et remercions de tout notre cœur sa miséricorde, de ce que nous ne les souffrons pas infructueusement; de ce que par les mérites de Jésus-Christ, elle nous sert à détourner de dessus nous la peine éternelle que méritent nos péchés. Concevons de plus en plus le besoin que nous avons de Jésus-Christ et de sa médiation. C'est à nous le faire bien comprendre que l'Eglise consacre ce saint temps de l'Avent. Elle nous met à la bouche les expressions enflammées par lesquelles les saints patriarches qui ont précédé sa venue exprimaient leurs désirs et s'efforçaient de hâter les moments marqués dans les décrets éternels. Il a exaucé leurs vœux : il a abaissé les cieux, et il est descendu sur la terre. Mais de quoi nous servirait qu'il eût paru dans le monde, s'il ne pénétrait dans le cœur de chacun de nous en particulier, et s'il n'opérait en nous ce qu'il est venu opérer dans l'univers, c'est-à-dire, la destruction de l'empire du péché et le rétablissement de celui de la justice. C'est pour cet événement, mes frères, que nous devons soupirer avec ardeur. Préparons-lui les voies, abattons les hauteurs, remplissons les vallées, redressons les sentiers tortueux, purifions nos cœurs par la pénitence; afin qu'il daigne y naître, y habiter persévéramment et nous conduire à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS IX.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Parmi tous les mystères qui sont l'objet de notre foi, il n'en est point, mes frères,

duquel il soit plus nécessaire d'être instruit, que de celui qui doit faire le sujet de ce discours, c'est-à-dire, du péché originel. C'est le fondement et la base du christianisme : c'est la clef qui nous introduit dans l'intelligence de tous les autres dogmes de la foi. Sans la connaissance de ce point essentiel, nous ne comprenons rien à l'économie de la religion, nous ne concevons ni la nécessité de la médiation de Jésus-Christ, ni la miséricorde dont le Père tout-puissant a usé envers nous, en nous donnant son Fils bien-aimé; ni la justice du jugement qu'il exerce sur ceux qu'il n'appelle pas à la lumière de la foi. La prédestination des saints, la réprobation des méchants, la distribution des grâces qui se fait en conséquence de ces décrets éternels : tout est pour nous obscur, inexplicable, inintelligible; et l'homme lui-même est à ses propres yeux le plus incompréhensible de tous les mystères. Mais quelle source de lumières dans la connaissance du péché originel ! Une fois éclairé sur ce dogme fondamental, je connais toute l'étendue, toute la profondeur de la plaie que le péché d'Adam a faite à toute sa postérité; je comprends que cette plaie mortelle ne pouvait être guérie que par un médecin tout-puissant; et que l'outrage que la Divinité en avait reçu ne pouvait être réparé que par une satisfaction infinie : je comprends que le genre humain, devenu une masse de perdition, n'a plus rien à exiger de Dieu; que Dieu pourrait l'abandonner à son malheureux sort, et ne faire de cette masse corrompue que des vases d'ignominie; que par conséquent la prédestination des saints et l'effet de la miséricorde, comme la réprobation des méchants, est l'ouvrage de la justice : je comprends pourquoi l'homme rassemble en lui-même tant de grandeur et tant de bassesse; pourquoi, dès sa naissance, il est sujet à tant de maux et enclin à tant de vices : je comprends la cause des irrégularités apparentes de la nature. La justice, la bonté, la sagesse de Dieu éclatent dans tout leur jour; et la religion tout entière me paraît un assemblage précieux de vérités, parfaitement lié dans toutes ses parties et infiniment digne du Dieu qui a daigné nous le révéler. Qu'il est donc important, mes frères, d'éclairer et d'affermir votre foi sur ce grand mystère, et de vous remettre sous les yeux et les preuves frappantes sur lesquelles nous en appuyons la croyance, et les raisonnements invincibles qui viennent ici à l'appui de la révélation !

Commençons par expliquer ce que nous entendons par le péché originel, et quelle est précisément l'idée qu'il faut en avoir. La foi de l'Eglise catholique sur cet objet important, c'est, mes frères, que nous naissons tous coupables de ce même péché, dont je vous ai exposé dans mon dernier discours la grandeur et l'énormité. Adam l'a commis par le libre choix de sa volonté; et nous, nous l'avons commis par la volonté de ce cœur commun de tous les hommes.

Telle était la relation et la dépendance que Dieu avait mise entre le premier homme et ceux qui devaient naître de lui jusqu'à la fin des siècles. Adam représentait et renfermait en quelque sorte en lui-même toute l'espèce humaine dont il devrait être la tige. S'il eût persévéré dans l'obéissance qu'il devait au Seigneur, il eût persévéré pour nous et pour lui ; il nous eût acquis, comme à lui-même, une justice inamissible et une éternelle félicité. Mais par la même raison, s'il venait à tomber, nous tombions tous avec lui, et il perdait, pour nous comme pour lui, cette sainteté, cette justice dans laquelle il avait été créé. Ne demandons point à Dieu raison de cette conduite ; et souvenons-nous que le vase d'argile ne dit pas au potier : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? C'est Dieu qui a choisi cet ordre de choses, c'est lui qui a voulu que du premier homme dépendît le sort de tous les hommes. Donc il n'y a rien dans cette conduite qui ne soit digne d'une bonté et d'une sagesse infinie. Et à qui d'ailleurs a-t-il confié notre précieux trésor ? N'est-ce pas à un homme fort et robuste, et qui pouvait facilement le conserver ? Ne lui avait-il pas prodigué tous ses dons ? Ne l'avait-il pas enrichi, fortifié de toutes manières ; et sans l'événement fatal que nous déplorons encore, aurions-nous pu croire qu'Adam perdrait cette précieuse innocence qu'il avait tant de moyen de conserver ? La condition à laquelle le Seigneur avait attaché notre bonheur nous était donc infiniment avantageuse et nous ne pourrions, sans une extrême injustice, murmurer contre cette disposition de sa volonté.

Adam ayant donc péché, malgré toute la facilité qu'il avait de ne le pas faire, nous a rendus tous coupables avec lui. Je dis coupables, mes frères, et non pas seulement malheureux ; et c'est ici que vous avez besoin d'une grande attention, pour ne pas vous écarter du dogme précis de la foi. Car, outre les anciens hérétiques, qui ont nié formellement que le péché d'Adam eût nui à d'autres qu'à lui-même, et qui ont regardé tous les maux que nous souffrons, non comme des peines qui nous fussent infligées par la justice de Dieu, mais comme l'apanage de notre nature ; il y en a eu qui ont pensé que nous avions hérité de lui les peines auxquelles il a été condamné à cause de son péché, et non pas le péché lui-même. C'est à cette fausse idée que peut vous conduire une comparaison par laquelle on entreprend quelquefois d'expliquer le péché originel. On suppose que Dieu a puni le premier homme, comme les rois ont coutume de punir un sujet qu'ils ont élevé à de grands honneurs, et qui vient ensuite à se révolter contre eux. Ils dégradent ce sujet ingrat ; ils le privent de ses honneurs et de sa noblesse, lui et toute sa postérité ; et ses descendants portent ainsi, jusqu'à la dernière génération, la peine d'un crime auquel ils n'ont point eu de part. Comme la raison humaine ne trouve rien d'injuste

dans cette conduite des princes de la terre, on s'en sert souvent pour justifier la conduite de Dieu à l'égard des malheureux enfants d'Adam. Mais, encore une fois, mes frères, cette comparaison n'est pas juste ; et elle nous donne une idée très-fausse du péché originel. Selon cette idée, les enfants d'Adam ne sont que malheureux, et la justice divine poursuit en eux une faute qui n'est pas la leur : mais, selon la foi, il faut les regarder comme coupables ; il faut croire qu'ils portent la peine d'un crime qui, pour être celui de toute la nature humaine, n'est pas moins celui de chaque homme en particulier ; et qui, pour avoir été commis par la volonté d'un seul, n'en rend pas moins coupables tous ceux qui tirent de lui leur origine, selon les lois ordinaires de la nature.

Cette doctrine, mes frères, est parfaitement exprimée dans un canon du saint concile de Trente. Le voici, pesez-en bien tous les termes : « Si quelqu'un soutient, disent les Pères de cette sainte assemblée, que la prévarication d'Adam n'a été préjudiciable qu'à lui seul, et non pas à sa postérité, et que ce n'a été que pour lui, et non pas aussi pour nous, qu'il a perdu la justice et la sainteté qu'il avait reçue ; ou qu'étant souillé personnellement par le péché de sa désobéissance, il n'a communiqué et transmis à tout le genre humain que la mort et les peines du corps, et non pas le péché, qui est la mort de l'âme : qu'il soit anathème ; » c'est-à-dire, qu'il soit séparé de la société des fidèles, qu'il devienne étranger à l'Eglise de Jésus-Christ, qu'il soit confondu avec les hérétiques, qu'il soit livré à Satan : car ce sont toutes ces peines terribles que renferme l'anathème qui est ici prononcé. Et pourquoi l'Eglise prononce-t-elle cet anathème redoutable contre celui qui oserait soutenir que nous ne naissons pas coupables du péché d'Adam ? « C'est, dit le concile, parce qu'il contredit ouvertement l'Apôtre, qui dit que le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché ; et qu'ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un seul : *Per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors ; et ita in omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt.* » (Rom., V, 12.)

Voilà donc précisément, mes frères, la foi catholique : c'est de croire que nous avons tous péché dans le premier homme, duquel nous tirons notre origine ; et qu'en lui, nous sommes devenus tous coupables, non pas seulement, dit encore le concile, parce qu'il nous a donné le premier exemple de prévarication et de désobéissance, *non imitatione* ; mais parce que le péché nous est communiqué par la génération que nous tenons de lui, *propagatione* ; de sorte que ce péché, qui est unique dans sa source, devient propre à chacun de nous : *Ad peccatum, quod origine unum est, propagatione, non imitatione transfusum omnibus, inest*

unicuique proprium. De là il s'ensuit que tous les enfants qui viennent au monde y viennent coupables et ennemis de Dieu ; de sorte que, quand on les baptise, ce n'est pas seulement pour les agréger au peuple de Dieu et à l'Eglise chrétienne ; ce n'est pas seulement pour leur donner le moyen d'obtenir, dans la suite, le pardon des péchés qu'ils pourront commettre par leur propre volonté, mais pour effacer encore un péché dont ils sont actuellement coupables, et qui les exclurait de la vie éternelle, s'ils sortaient de cette vie sans en avoir été purifiés par les eaux salutaires de la régénération. C'est encore ce que nous enseigne le saint concile de Trente : « Si quelqu'un nie, disent les Pères du concile, que les enfants nouvellement sortis du sein de leurs mères et même ceux qui sont nés de parents chrétiens, aient besoin d'être baptisés ; ou si quelqu'un, reconnaissant que véritablement ils sont baptisés pour la rémission des péchés, soutient qu'ils ne tirent d'Adam aucun péché originel qui ait besoin d'être expié par l'eau de la régénération, qu'il soit anathème. »

Comprenez par cette doctrine, mes frères, la grandeur de la grâce que le Seigneur vous a faite, lorsqu'il vous a admis au sacrement de la régénération. Il vous a soustraits à l'empire du démon auquel vous étiez soumis : d'enfants de colère que vous étiez, il vous a rendus les enfants de son amour, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ : enfin, au lieu des peines de l'enfer que vous méritiez, il vous a donné droit à son royaume et à la béatitude éternelle. Combien le souvenir d'une telle grâce ne doit-il pas exciter votre reconnaissance ; et quelle douleur ne devez-vous pas ressentir des péchés, par lesquels vous vous êtes engagés de nouveau sous le joug honteux duquel vous aviez été affranchis ? Parents chrétiens, comprenez aussi avec quel empressement vous devez procurer à vos enfants la grâce du saint baptême ; et vous, mères surtout, comprenez avec quelle précaution vous devez veiller à la conservation du fruit précieux que vous portez dans vos entrailles ; et quel regret vous devriez avoir, si quelque imprudence de votre part l'exposait à périr avant sa naissance et sa régénération : vous auriez à vous reprocher et sa mort et sa perte éternelle. Car, mes frères, il est hors de doute que les enfants qui meurent coupables du péché originel, périssent pour l'éternité.

Il est donc certain que la tache avec laquelle nous naissons n'est pas une simple dégradation de notre nature, ni une simple privation des avantages qui étaient attachés à l'état d'innocence, mais un véritable péché, le même péché pour lequel nos premiers parents ont été chassés du paradis terrestre, condamnés à la mort et rendus dignes de l'enfer. Ainsi l'enseigne l'Eglise catholique, d'après les saintes Ecritures.

Ne demandez pas, mes frères, comment ce péché, commis par un seul homme, se

transmet encore, après tant de siècles, à ses descendants : ce serait une question téméraire et superflue. Il nous suffit de savoir ce que Dieu a révélé à son Eglise, et ce qu'elle nous enseigne de sa part. Et nous devrions croire cette transmission du péché originel, quand même il nous serait absolument impossible de concevoir de quelle manière elle se fait. Contentons-nous de croire avec simplicité ce que nous dit l'Apôtre, que tous les hommes ont péché dans le premier homme : *In quo omnes peccaverunt.* (Rom., V, 12.) Nous étions donc en lui, puisque nous avons péché en lui ; et c'est ainsi que saint Augustin, d'après saint Ambroise, a expliqué ces paroles de l'Apôtre : Nous étions tous dans Adam, nous disaient ces deux saints docteurs ; Adam s'est perdu, et il nous a tous perdus avec lui : *Fuit Adam, et in illo fuimus omnes ; periit Adam, et in illo omnes perierunt.* Cependant, mes frères, il est une autre manière d'expliquer la transmission du péché originel, qui, sans être moins conforme aux principes de la foi et à l'autorité des saints docteurs de l'Eglise, paraît plus facile à concevoir. Nous devons tous notre origine à cette concupiscence de la chair qui ne vient pas de Dieu, mais du mal, que l'homme innocent n'aurait jamais connue, qui se fit apercevoir dans l'instant même de la chute de nos premiers parents, et qui leur causa cette honte qui les porta à se soustraire et à leurs propres regards et, s'il eût été possible, à ceux de Dieu même. Cette concupiscence demeure même dans les fidèles régénérés, pour exercer leur courage et leur vigilance ; et c'est elle qui préside, pour ainsi dire, aux premiers instants de notre existence. Or, c'est là, selon saint Augustin, ce qui nous communique le venin du péché. Tout ce qui vient d'une telle source ne peut être qu'impur et souillé ; tout ce qu'elle produit est soumis au démon, comme le fruit d'un arbre qui lui appartient. C'est pour cela que tout ce qui vient de la chair est chair du péché : c'est pour cela que Jésus-Christ, qui ne devait porter dans sa chair que la ressemblance du péché, n'a pas dû naître selon les lois ordinaires de la nature. Conçu dans le sein d'une vierge, par l'opération du Saint-Esprit, il est le seul parmi les hommes qui ne doive rien à la concupiscence de la chair. Mais le temps et les circonstances ne me permettent pas de développer ici cette explication, plus nécessaire d'ailleurs aux théologiens qu'aux simples fidèles. Non, mes frères, il ne vous est pas nécessaire de savoir comment se transmet le péché originel. Mais ce qui est absolument nécessaire, c'est que vous croyiez fermement qu'il se transmet véritablement, et qu'il rend coupables, ennemis de Dieu, dignes de l'enfer tous ceux en qui il n'est pas effacé par la grâce de la régénération. L'obscurité dont ce dogme paraît environné, n'en ébranle pas la certitude. Plus il devait en coûter à notre faible raison pour l'admettre, et plus le Seigneur en a multiplié

les preuves dans les témoignages de l'Écriture, dans la tradition constante et les décisions formelles de l'Eglise ; enfin dans les lumières même les plus pures de la raison.

Premièrement, mes frères, dans les témoignages des saintes Ecritures. Quelle vérité y est plus fortement et plus clairement exprimée, soit dans le Nouveau, soit même dans l'Ancien Testament ? Ici, c'est le Prophète-Roi qui confesse au nom de tous les hommes qu'il a été conçu dans l'iniquité, et que sa mère l'a conçu dans le péché : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* (Psal. L, 7.) Là, c'est le saint homme Job qui nous dit que l'homme conçu d'un sang impur ne peut être purifié que par la grâce et la main puissante de Dieu : *Qui potest facere mundum de immundo conceptum semine ?* (Job, XIV, 4.) Ce passage, mes frères, se lisait autrement dans les anciennes versions de l'Écriture, et il n'en fournissait pas une preuve moins forte du dogme que nous faisons profession de croire. Qui est exempt de crimes sur la terre ? dit le saint patriarche, selon la version des Septante. *Quis mundus a scelere ?* Personne, pas même l'enfant qui n'a encore vécu qu'un jour sur la terre : *Nemo, vel si unius diei sit vita ejus super terram.* L'enfant qui voit le jour pour la première fois n'est pas exempt de crime ; mais comment peut-il en être souillé ? Ce n'est pas certainement par sa propre volonté ; il n'a pu encore en faire aucun usage : c'est donc par la volonté d'un autre. Le crime dont il est coupable est donc celui qu'il apporte en naissant. Mais c'est dans le Nouveau Testament, c'est surtout dans les écrits de saint Paul que se trouvent les preuves les plus fortes et les plus claires du péché originel. Déjà, mes frères, vous avez entendu ces paroles si expressives du grand Apôtre : *C'est par un seul homme que le péché est entré dans le monde ; et la mort a passé dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché.* En combien de manières différentes n'insiste-t-il pas sur cette grande vérité ? Tantôt il nous déclare que nous sommes tous, par notre naissance charnelle, des enfants de colère : *Natura filii iræ.* (Ephes., II, 3.) Tantôt il prouve, par l'universalité de la Rédemption de Jésus-Christ et par le besoin que nous avons tous des mérites de sa passion et de sa mort, que nous étions tous dans la mort funeste du péché. Si Jésus-Christ est mort pour tous, nous dit-il, il faut donc que tous fussent dans un état de mort : *Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt* (II Cor., V, 14.) Tantôt, enfin, faisant le parallèle du premier Adam avec le second, c'est-à-dire du premier homme, duquel nous tirons notre origine selon la chair, avec l'Homme-Dieu, qui est l'auteur de notre naissance et de notre vie spirituelle ; il nous dit que comme c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justifica-

tion de la vie. Car, dit-il encore, comme plusieurs sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul : *Sicut per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi, ita et per unius obeditionem justii constituentur multi.* (Rom., V, 19.) Ici, mes frères, le mot de *plusieurs* est opposé à *un seul*, il signifie la multitude et l'universalité des hommes qui, comme il est dit un peu auparavant, sont *tous* tombés dans la condamnation par le péché d'un seul.

Il est donc évident, par ces paroles de l'Apôtre, que le péché d'Adam a passé à toute sa postérité, comme la justice de Jésus-Christ passe à tous ceux qui renaissent en lui, et qui deviennent les membres de cet unique chef des saints et des prédestinés. Mais qu'y a-t-il de plus clair que les paroles de Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il établit la nécessité de la régénération pour entrer dans le royaume des cieux : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei.* (Joan., III, 3.) Remarquez, mes frères, la généralité de ces paroles : Quiconque ne naîtra pas, soit qu'il soit enfant, soit qu'il soit adulte, soit qu'il ait offensé Dieu par sa propre volonté, soit qu'il n'en ait fait encore aucun usage ; quiconque ne prendra pas une nouvelle naissance dans les eaux sacrées du baptême n'entrera point dans le royaume de Dieu. Et pourquoi une nouvelle naissance est-elle si nécessaire, si ce n'est parce que la première est impure, et ne fait que des coupables ? Pourquoi une condamnation si rigoureuse serait-elle prononcée contre les enfants mêmes, s'ils n'étaient coupables d'aucun crime ? Pourquoi ces créatures, qui ont été faites pour Dieu et formées à son image, seraient-elles exclues de son royaume, privées de sa vue, séparées de lui pour toute l'éternité, si cette image n'était en elles défigurée par le péché ? La nécessité du baptême pour les enfants, qui est si clairement exprimée dans les paroles de Jésus-Christ, prouve donc qu'ils sont coupables d'un péché qui ne peut être que le péché originel.

C'est par cet argument invincible que saint Augustin a toujours terrassé les pélagiens, qui, de son temps, osèrent attaquer ce dogme fondamental. C'est par l'usage constant et universel où l'Eglise avait toujours été de baptiser les enfants, et de regarder ce baptême comme nécessaire pour leur salut, qu'il leur a prouvé que cette Eglise, infallible dans sa croyance, avait toujours admis ce dogme qu'ils osaient contester : c'est par les cérémonies qui précédaient le baptême et qui avaient lieu à l'égard des enfants comme à l'égard des adultes, qu'il a démontré qu'on les avait toujours regardés comme coupables et soumis à l'empire du démon. Le saint concile de Trente s'est servi de la même preuve. Développons-la en peu de mots, et qu'elle nous tienne lieu de tous les témoignages par lesquels nous pourrions prouver que le péché

originel a toujours été cru dans l'Eglise et enseigné par tous les saints docteurs.

Oui, mes frères, l'Eglise catholique a toujours admis les enfants au saint baptême; et quoiqu'elle ait souffert pendant les premiers siècles, que plusieurs différassent jusqu'à un âge plus avancé la réception de ce sacrement, elle a toujours loué le zèle et le saint empressement des parents, qui leur procuraient le bonheur de naître en Jésus-Christ presque aussitôt qu'ils étaient nés selon la chair. C'est une pratique qu'elle avait reçue des apôtres et de Jésus-Christ lui-même, dit saint Augustin. Or, jamais il n'y a eu pour les enfants un autre baptême que pour les adultes. Les uns et les autres étaient baptisés pour obtenir la rémission de leurs péchés : *Unum baptisma in remissionem peccatorum*. On croyait donc fermement que les uns et les autres étaient pécheurs. Or, les enfants ne peuvent être coupables que du péché originel : on reconnaissait donc en eux ce péché commun à tous les hommes. Autrement, comme le remarque le saint concile de Trente, d'après saint Augustin, la forme du baptême aurait été fautive à leur égard; ou plutôt l'Eglise n'aurait pas souffert qu'on les y présentât, et qu'on rendit ainsi inutile et illusoire une action si sainte et si vénérable : elle aurait dit à ceux qui les apportaient à l'Eglise : Otez de la piscine sacrée ces enfants innocents; il n'y a que les malades qui aient besoin de médecins et de remèdes; ils ne sont pas nécessaires à ceux qui jouissent de la santé. Mais, dit saint Augustin, on n'a jamais tenu ce langage, et jamais on ne le tiendra dans l'Eglise de Jésus-Christ : *Nunquam dictum est, nunquam dicetur in Ecclesia Christi tale commentum*. Toujours, au contraire, on a mis les enfants au nombre de ces malades que Jésus-Christ venait guérir, de ces pécheurs qu'il venait justifier, de ces esclaves dont il venait rompre les fers. Toujours on a cru qu'il était mort pour les enfants comme pour les adultes, et qu'il ne portait pas en vain à leur égard le nom glorieux de Jésus et de Sauveur.

Mais si la foi de l'Eglise sur le péché originel paraît manifestement dans l'usage où elle a toujours été de baptiser les enfants, elle n'éclate pas moins dans ces cérémonies si augustes et si vénérables dont le baptême a toujours été précédé, et que nous observons encore; je veux dire dans ces exorcismes par lesquels elle préparait les catéchumènes, en les retirant comme par degrés de l'empire du démon, jusqu'à ce qu'ils en fussent entièrement affranchis par la grâce de la régénération. En effet, disait saint Augustin aux pélagiens de son temps, vous prétendez que l'on baptise les enfants, non pas pour effacer un péché que vous ne reconnaissez pas en eux, mais uniquement pour les agréer au peuple de Dieu, et leur donner droit au royaume éternel. Mais, dites-moi, si ces enfants sont innocents, s'ils ne sont pas actuellement soumis au démon, pourquoi les exerce-t-on; pourquoi souf-

fle-t-on sur eux en commandant à l'esprit impur de sortir de ces créatures de Dieu? L'Eglise, qui par toute la terre pratique ces saintes cérémonies, est-elle donc dans l'erreur, et fait-elle à Dieu cette injure, de regarder comme esclaves du démon des créatures qui portent l'empreinte auguste de sa ressemblance et qui jouissent de l'innocence dans laquelle il les a créées? Vous voyez, mes frères, combien l'Eglise est invariable dans sa doctrine et dans ses principales cérémonies : vous voyez à quelle haute antiquité remontent les rites sacrés que nous observons encore au baptême : vous vous voyez enfin par combien de monuments il démontré que la croyance du péché originel a toujours été un des articles essentiels de la foi catholique.

Mais si cette foi elle-même avait encore besoin d'être appuyée; si l'Apôtre avait besoin de quelque preuve, lorsqu'il nous dit que nous sommes tous par nature des enfants de colère, et que nous avons tous péché dans notre premier Père; il la trouverait, dit saint Augustin, dans les misères mêmes dont nous sommes accablés depuis les premiers instants de notre entrée dans ce monde, jusqu'à celui de notre mort; il la trouverait dans ce joug si pesant qui est imposé aux malheureux enfants d'Adam, depuis le moment où ils sortent du sein de leurs mères, jusqu'à celui où ils rentrent dans le sein de la terre leur commune origine. Exposons encore en peu de mots cette preuve invincible, dont saint Augustin a fait tant d'usage contre les pélagiens, et qu'il a développée avec tant de force et d'éloquence dans presque tous ses écrits.

Sous un Dieu juste, mes frères, personne ne peut être malheureux, s'il ne l'a mérité. Toute peine, si légère qu'elle soit, suppose nécessairement une faute. Il ne peut y avoir de créatures tout à la fois innocentes et malheureuses; et Dieu agirait contre l'idée que nous avons de sa bonté, s'il appesantissait sa main sur un homme qu'il a formé à son image, sans que cette image fût défigurée par le péché : *Quis dubitat quod injuste pœna inferatur imagini Dei, nisi hoc culpa meruerit*. Ce sont là, mes frères, de ces principes clairs et évidents que nous sommes dispensés de prouver, parce qu'ils portent en eux-mêmes leur conviction, et qu'ils sont fondés dans l'idée même de la justice. Mais si ces principes sont vrais et incontestables, que faut-il donc penser des maux innombrables qui nous assiègent dès notre enfance? Je ne parle point de ceux auxquels nous sommes sujets dans tout le cours de notre vie : on peut dire que nous les méritons par des fautes personnelles; ou que, si ce ne sont pas des châtiments, ce sont des épreuves nécessaires à notre vertu. Mais je parle de ceux qu'éprouve un enfant qui vient de naître, qui n'a pas encore fait le moindre usage de sa liberté, et qui cependant est dévoué, dès ce moment, aux larmes et à la douleur; qui ne s'annonce dans le monde que par des cris et des san-

glois. Par où a-t-il mérité ce sort rigoureux? Il l'a mérité sans doute; car sans cela, la justice de Dieu ne lui permettrait pas de le lui faire éprouver. Mais il ne l'a pas mérité par des fautes personnelles, puisqu'il n'a encore été en état d'en commettre aucune. Il l'a donc mérité par une faute originelle et héréditaire. Le seul moyen d'accorder ces douleurs avec l'idée de la justice de Dieu, c'est donc de croire que cet enfant est né son ennemi, et qu'il apporte en naissant une faute qui le rend digne de sa colère.

Voilà, mes frères, la solution de ce grand problème qui a tant exercé les plus grands hommes de l'antiquité païenne. Ils ont vu les maux que nous souffrions : ils ont compris que la justice de Dieu ne nous les infligerait pas, si nous ne les avions mérités. Mais n'étant point éclairés du flambeau de la foi, n'ayant point pour guide les saintes Ecritures, ne connaissant ni notre descendance d'un seul homme, ni l'état dans lequel ce premier homme a été créé, ni la faute par laquelle il en est déchu, il n'ont pu savoir comment nous naissions coupables. Ils ont inventé des systèmes plus ou moins approchants de la vérité : ils ont imaginé, par exemple, que nos âmes avaient autrefois animé d'autres corps, et que nous ne naissons en ce monde que pour expier des crimes commis dans une autre vie. Mais à ces systèmes hasardés, la religion substitue les véritables causes de nos malheurs et de nos disgrâces. Elle nous fait connaître, par une révélation sûre et infaillible, la funeste désobéissance qui nous a rendus malheureux, parce qu'elle nous a rendus coupables.

Si les peines que nous souffrons dès notre enfance nous facilitent la croyance du péché originel, le bizarre assemblage de grandeur et de bassesse que nous apercevons en nous-mêmes, n'est pas moins capable de nous y conduire. Quel étrange spectacle l'homme n'offre-t-il pas à des yeux attentifs? Nous le voyons quelquefois semblable à Dieu, et quelquefois inférieur aux bêtes; plein d'heureuses semences de vertus, et dominé par les vices; aimant la vérité, et presque toujours le jouet de l'erreur; ne faisant pas le bien qu'il aime et qu'il estime, et faisant le mal qu'il désapprouve et qu'il hait; cherchant toute sa vie la félicité pour laquelle il sent qu'il est né, et toute sa vie malheureux, parce qu'il cherche le bonheur où il n'est pas; désirant le bien suprême et infini, et s'arrêtant aux plus frivoles bagatelles. Or, la raison nous dit, mes frères, que toutes ces contradictions ne peuvent appartenir à l'ouvrage primitif du Créateur. Lorsque vous parcourez les ruines augustes dont cette ville (18) est environnée, il ne vous vient pas en pensée que ces arcs, ces statues, ces tombeaux aient toujours été dans cet état de dégradation où vous les voyez. Plus vous y trouvez de grandeur et de magnificence, plus vous êtes persuadés que les défauts qui s'y rencon-

trent maintenant sont l'objet d'une cause étrangère. C'est ainsi, mes frères, qu'il faut raisonner sur l'homme lui-même. Il conserve encore assez de grandeur et de noblesse pour qu'on y reconnaisse l'ouvrage de Dieu; mais on y voit aussi des imperfections et des vices qui ne peuvent venir de cet Etre infiniment bon et infiniment sage. L'ouvrage du Tout-Puissant a donc été dégradé et défiguré. Mais quelle est la cause de cette triste déformation? La religion nous l'apprend, mes frères, en nous faisant connaître le péché originel et ses suites malheureuses; et la connaissance qu'elle nous en donne n'est pas une des moindres preuves de sa divinité.

Qu'on ne nous dise donc plus que le péché originel est un mystère inexplicable. Oui, mes frères, c'est un mystère dans lequel il restera toujours des ténèbres pour notre faible raison; mais c'est un mystère dont l'existence est appuyée sur les témoignages les plus précis de l'autorité divine; c'est un mystère sans lequel nous ne pouvons concevoir les attributs les plus essentiels de la Divinité; c'est un mystère sans lequel Dieu nous paraît nécessairement dur et injuste envers des créatures qu'il ne doit affliger que pour les punir, et qu'il ne peut punir si elles sont innocentes; c'est un mystère enfin, sans lequel l'homme lui-même est le plus inexplicable de tous les mystères.

Rendons grâce à Dieu, mes frères, de ce qu'il nous a révélé ce mystère si important. Mais remercions-le encore davantage, de ce qu'en nous faisant connaître la plaie profonde de la nature humaine, il nous a indiqué, il nous a donné dans sa miséricorde le seul médecin qui pût la guérir. Ce médecin tout-puissant, c'est Jésus-Christ, c'est lui qui, comme Verbe éternel, nous a tirés du néant; c'est lui qui, comme Dieu fait homme et Sauveur des hommes, a réparé son ouvrage défiguré par le péché. Invoquons-le avec foi, adorons-le avec amour et reconnaissance, et méritons, par notre fidélité à suivre ses préceptes et ses maximes, de participer aux heureux effets de la rédemption qu'il est venu opérer sur la terre : c'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS X.

SUITES DU PÉCHÉ ORIGINEL. — RAISONS POUR LESQUELLES DIEU A DIFFÉRÉ D'ENVOYER LE MESSIE.

Le premier homme avait à peine commis cette faute si funeste, qui rendait ses descendants coupables et malheureux, que le Seigneur, dont la justice est toujours accompagnée de miséricorde, lui annonça le Libérateur qui devait écraser la tête du serpent, et remédier à tous les maux que la malice du démon venait de faire à toute la nature humaine. Vous avez entendu, mes frères,

les paroles divines qui contenaient cette promesse, et qui relevèrent alors les espérances de notre premier père. Mais cette promesse consolante ne devait pas être sitôt accomplie : un bienfait aussi grand que celui qui en était l'objet méritait d'être acheté par bien des larmes et des soupirs : les hommes n'en auraient pas connu le prix, ils n'en auraient pas assez senti la nécessité, s'il leur eût été d'abord accordé. Il fallait qu'ils comprissent, par leur propre expérience, dans quels malheurs ils s'étaient précipités, et que l'excès de leurs maux les forçât de désirer et de demander avec instance celui qui seul pouvait les en délivrer. Voilà, mes frères, la raison pour laquelle le Seigneur a différé pendant quatre mille ans d'envoyer le Sauveur qu'il avait promis ; voilà pourquoi il a permis que les hommes fussent abandonnés pendant ce long intervalle à toutes les ténèbres de leur esprit et à toute la perversité de leurs penchants, sans pouvoir trouver aucune ressource, ni dans les lumières de leur raison contre les erreurs monstrueuses qui les avaient séduits, ni dans les préceptes de la loi contre le penchant qui les entraînait vers le mal. Quelle preuve plus sensible des ravages affreux que le péché avaient faits dans l'homme tout entier ! Je vais, mes frères, vous crayonner aujourd'hui une légère esquisse de ces ravages ; je vais vous faire connaître les deux grandes plaies que le péché nous a faites, c'est-à-dire, l'ignorance et la concupiscence ; l'ignorance, qui nous dérobe la connaissance de Dieu et de nos devoirs envers lui ; la concupiscence, qui nous entraîne vers le mal, malgré les lumières de notre raison, même éclairée par les préceptes les plus clairs et les plus positifs. Pour cela je vous montrerai l'homme tel qu'il a été avant la loi, et tel qu'il a été sous la loi. Par les désordres et les erreurs dans lesquels presque tous les hommes sont tombés avant la loi, vous comprendrez quelles ténèbres le péché avait répandues sur leur raison et leur intelligence : par le peu d'effet qu'a produit la loi elle-même, vous comprendrez que leur volonté n'avait pas moins besoin d'être guérie, que leur raison d'être éclairée ; et vous concevrez de plus en plus la nécessité de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seule pouvait non-seulement dissiper entièrement nos ténèbres, mais encore nous faire aimer la lumière et nous procurer la véritable justice.

Il faut d'abord, mes frères, vous expliquer ce que j'entends par ces paroles : *avant la loi et sous la loi*. Depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, on compte ordinairement quatre mille ans. Pendant les deux mille premières années, ou environ, le Seigneur abandonna les hommes à leurs propres lumières, ou, pour mieux dire, à leurs propres ténèbres ; il ne leur donna point d'autre loi que cette loi naturelle qu'il avait d'abord gravée dans leurs cœurs, mais dont le péché avait presque entièrement effacé les traces. Lorsqu'il leur

eut donné lieu de connaître eux-mêmes combien en effet leurs lumières naturelles étaient obscurcies, il voulut aussi leur faire connaître combien leur volonté était affaiblie et corrompue. Pour cela, il leur ôta l'excuse et le prétexte de l'ignorance ; il ne voulut plus qu'ils pussent dire que s'ils n'avaient pas accompli leurs devoirs, c'avait été faute de les connaître. Il choisit, parmi les nations qui couvraient alors la face de la terre, un peuple particulier, à qui il donna une loi très-juste et très-sage, loi dont les principaux préceptes ne faisaient que rappeler les devoirs de la loi naturelle ; loi qui fut donnée avec l'appareil le plus imposant ; loi dont ce peuple entier jura l'observation, et qu'il viola cependant aussitôt après de la manière la plus honteuse. Voilà en peu de mots, mes frères, ce que l'on entend par l'état de l'homme sous la loi et avant la loi ; ou, si vous voulez, sous la loi de nature et sous la loi écrite. La loi que le Seigneur avait d'abord gravée dans le cœur de l'homme s'appelle la loi de nature ; la loi qu'il donna depuis au peuple d'Israël s'appelle la loi écrite ; vous allez voir combien peu l'une et l'autre ont été observées.

I. Quel a été l'état des hommes pendant les deux mille ans ou environ qu'ils ont vécu sous la loi de nature ? Adam, chassé du Paradis terrestre, ne tarda pas à se voir père de plusieurs enfants, et Eve éprouva bientôt le supplice auquel Dieu l'avait condamnée. Elle conçut dans l'iniquité et elle enfanta dans la douleur Caïn, bientôt suivi d'Abel. Mais déjà dans ces deux frères se montre la distinction fatale des élus et des réprouvés ; déjà commence ce mystère d'iniquité qui doit se continuer jusqu'à la fin des siècles ; déjà l'on voit l'innocence persécutée et opprimée par le vice ; et la terre, qui n'est encore peuplée que d'un si petit nombre d'hommes, se voit avec horreur arrosée du sang de l'un d'entre eux. Caïn fut un méchant homme, et Abel fut un homme juste. Tous les deux offraient des sacrifices au Seigneur ; Caïn, des fruits de la terre qu'il cultivait ; Abel, des troupeaux dont il était le pasteur ; mais le Seigneur rejeta les offrandes de Caïn, parce qu'elles ne partaient pas d'un cœur pur ; et il reçut celles d'Abel, parce qu'il les offrait dans l'esprit de cette foi qui opère par la charité. C'en est assez pour allumer dans le cœur de Caïn le feu de la haine et de la jalousie ; il conduisit son frère dans un lieu écarté, et il le tua de ses propres mains. Ainsi fut répandu pour la première fois le sang innocent ; ainsi fut montrée aux hommes la première figure de ce juste par excellence, qui devait être mis à mort par les impies et pour les impies, et dont le sang, plus puissant que celui d'Abel, devait pousser vers le ciel un cri si perçant pour demander miséricorde en faveur de ceux mêmes qui le répandaient. Malheureux Adam, vous connûtes, par cet affligeant spectacle, ce que c'était que la mort à laquelle vous étiez condamné !

La postérité de Caïn fut aussi méchante

que lui-même. Elle remplit la terre d'hommes corrompus et corrupteurs. Les descendants de Seth furent d'abord plus fidèles au Seigneur, et l'Ecriture leur donne le nom honorable d'enfants de Dieu. Mais bientôt la contagion du vice se communiqua même à cette famille, et ce fut la concupiscence de la chair qui causa ce malheur. Les enfants de Dieu, dit l'Ecriture (*Gen.*, VI, 4), furent frappés de la beauté des filles de Caïn; ils cédèrent aux mouvements de la concupiscence; ils s'allièrent avec cette race maudite, et cette alliance détruisit la piété parmi eux. Alors parurent sur la terre ces hommes fameux par la grandeur et la force de leur corps, et plus encore par leur impiété et leur audace, que l'Ecriture appelle des géants. Mais ni leur force, ni leur puissance ne put les mettre à couvert des traits de la colère de Dieu.

Ce Dieu, aussi juste qu'il est patient, semble quelquefois tolérer les crimes et en réserver la punition à une autre vie; mais il fait quelquefois aussi éclater sa justice dans ce monde, et prouve, par les peines qu'il y fait subir aux méchants, la réalité de celles qu'il leur destine pour l'éternité. Ce fut ainsi qu'il en usa dans ce premier âge du monde, à l'égard de ces hommes qui avaient corrompu leurs voies, et dont toutes les pensées étaient tournées vers le mal. Alors, dit l'Ecriture (*Gen.*, VI, 6, 7), pour s'accommoder à notre manière de parler, *il se repentit d'avoir créé l'homme; et, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il dit : J'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, aux reptiles et aux oiseaux du ciel; car je me repens de les avoir faits.* Ne croyez pas, mes frères que ce repentir et cette douleur que l'Ecriture attribue ici à l'Etre suprême, dénotent en lui ni changement ni imperfection; c'est, encore une fois, une manière de parler dont elle se sert pour nous faire connaître la haine que Dieu porte au péché. Dieu est essentiellement ordre, sainteté, justice; et il hait nécessairement tout ce qui s'en écarte. Mais, dit saint Augustin, il aime sans passion, il hait sans trouble, il se repent sans se rien reprocher, il se met en colère sans ne être plus ému, il change ses opérations et jamais ses desseins.

En effet, même en exterminant de dessus la terre des créatures dignes de sa colère, il prend des mesures pour assurer l'exécution de ce qu'il a promis à Adam, et pour conserver la race des hommes qu'il doit un jour racheter avec tant d'éclat. Parmi la multitude des coupables, il se trouve un homme juste, qui devient l'héritier des promesses et le second fondateur du genre humain. Cet homme juste, c'est Noé. Dieu lui déclare le dessein où il est de faire périr les hommes par un déluge universel, et il lui ordonne de construire l'arche dans laquelle il veut le sauver, lui et sa famille, et tous les animaux à cause de lui. Noé exécute les ordres du Seigneur; et pendant

cent ans que dure ce travail, il ne cesse d'avertir les hommes des malheurs dont ils sont menacés. Mais ils demeurèrent incrédules, dit l'Ecriture; ils buvaient, ils mangeaient, ils se mariaient, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre; et ils ne pensèrent au déluge qu'au moment où ils se virent engloutis dans ses eaux. C'est ainsi qu'au dernier jour, la colère de Dieu surprendra les pécheurs impénitents: c'est ainsi que la mort, aussi terrible pour chaque pécheur que le déluge le fut pour tous les hommes qui étaient alors sur la terre, les surprend tous les jours au milieu de leurs vains plaisirs. Cependant le moment fatal est arrivé: Noé est entré dans l'arche avec ses enfants et leurs femmes; il a enfermé avec lui des animaux destinés à perpétuer toutes les espèces de la terre: les barrières du grand abîme sont levées; les cataractes du ciel sont ouvertes; des torrents d'eau se répandent de toutes parts, la terre en est toute couverte; les eaux s'élèvent au-dessus du sommet des plus hautes montagnes: les hommes, les animaux, tout est submergé, tout est englouti, tout meurt, à l'exception de Noé et de ceux que le Seigneur a renfermés dans cette arche, figure mystérieuse de l'Eglise, hors de laquelle personne ne peut éviter les flots de la colère de Dieu et la damnation éternelle. La terre demeure sous les eaux pendant une année presque entière. Dieu leur ordonne enfin de se dissiper: Noé sort de l'arche, et il offre à Dieu, pour sa conservation et celle du genre humain, un sacrifice d'actions de grâces. Dieu le bénit et lui ordonne, comme autrefois à Adam, de repeupler la terre. Qui n'eût cru, mes frères, qu'après un tel exemple de sévérité, les hommes craindraient désormais d'offenser le Seigneur? Qui n'eût cru que cette famille, conservée par une prédilection si particulière, donnerait à la terre une longue suite d'hommes justes et vertueux? Mais le Seigneur voulait nous faire comprendre que ce n'est ni la crainte des peines, ni même le souvenir des bienfaits qu'on a reçus, qui peut changer les cœurs.

Les hommes, après le déluge, deviennent encore plus mauvais qu'auparavant. Ils ajoutent à leurs anciens désordres l'idolâtrie jusqu'alors inconnue. L'idée du seul vrai Dieu s'efface de plus en plus de leur esprit; ils transportent le nom et les honneurs de la divinité aux astres du ciel, aux animaux et aux reptiles de la terre, à des créatures brutes et inanimées, à des figures de bois, de pierre, d'or et d'argent, à des hommes vicieux et corrompus: chaque nation, chaque tribu a ses dieux et sa religion, comme son langage particulier, et sous ces différents noms de dieux et de déesses, les hommes n'adorent en effet que l'esprit de mensonge qui les a séduits et subjugués. Grand Dieu, quelles ténèbres le péché n'avait-il pas répandues parmi les hommes; et combien cette plaie terrible de l'ignorance n'était-elle pas profonde en eux! Une créature raisonnable peut-elle donc tomber dans

cet excès d'avilissement ; et le flambeau de sa raison peut-il l'abandonner jusqu'à ce point ? O hommes vains et téméraires venez maintenant vanter votre raison ; venez nous dire qu'elle vous suffit pour connaître tout ce qu'il est nécessaire que nous sachions, pour connaître l'Etre suprême surtout, et lui rendre le culte qui lui est dû. Effacez donc de l'histoire du genre humain ces temps si honteux pour lui ; ces temps où tout avait son culte, excepté le seul Dieu créateur de l'univers ; ces temps où l'on adorait une foule de dieux que les sages auraient rougi d'imiter, et où c'était une imprécation que de souhaiter aux hommes qu'ils devinssent semblables à leurs dieux : ou, si vous voulez encore soutenir les prétentions orgueilleuses de la raison, dites-nous si ces idolâtres n'étaient pas des hommes, et s'ils n'avaient pas, comme nous, reçu de la nature cette lumière que vous nous vantez.

Si la multitude des hommes avait perdu la connaissance du vrai Dieu, quelle idée, mes frères, croyez-vous qu'ils eussent conservée du juste et de l'injuste, du bien et du mal moral ? Que de coutumes inhumaines érigées en lois ! que de vices consacrés par le culte même des fausses divinités ! Cependant le Seigneur ne voulut pas que la connaissance de la vraie religion disparût entièrement de dessus la terre ; il voulut, au contraire, qu'il y eût toujours des hommes dépositaires de l'ancienne tradition du genre humain, qui pussent faire connaître aux races futures et les merveilles de la création, et les malheurs qui avaient entraîné la chute du premier homme, et les ressources que la bonté de Dieu nous avait préparées. Telle avait été la fonction d'Adam, d'Hénoch, de Noé ; telle fut surtout celle d'Abraham, que Dieu choisit pour être le père d'un peuple particulièrement consacré à son service, dont le culte, les mœurs, l'histoire même devaient conserver, aux yeux de toutes les nations, la promesse et la foi précieuses du Messie.

Que ne puis-je, mes frères, vous faire connaître cet illustre père des croyants ! que ne puis-je vous raconter les traits héroïques de cette foi qui lui a été imputée à justice, dit l'Apôtre, et dont il donna des preuves si frappantes, soit lorsque, par l'ordre de Dieu, il quitta son pays pour aller habiter, comme étranger, dans la terre de Chanaan ; soit lorsqu'il crut, malgré son grand âge et la stérilité de Sara son épouse, que Dieu lui donnerait un fils, qui deviendrait lui-même père d'une innombrable postérité ; soit enfin lorsqu'il obéit à Dieu, qui lui ordonnait de lui offrir en holocauste ce fils si cher à son cœur, et à qui tant de grandeurs étaient réservées ! Je pourrai, dans une autre circonstance, vous exposer tous ces traits importants de l'histoire sainte, et vous faire voir dans Abraham, dans Isaac, dans Jacob, des hommes, non-seulement animés de la foi du Messie, qui, selon les promesses tant de fois réitérées,

devait naître de leur race ; mais qui figuraient même ce Messie aux yeux des hommes, dans les principales circonstances de leur vie. Mais ce n'est pas ici le lieu de vous entretenir de la foi et des vertus de ces grands hommes, par qui le Seigneur se glorifie, pour ainsi dire, d'avoir été servi et adoré, lorsqu'il s'appelle si souvent dans l'Ecriture le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Je ne dois vous parler que du peuple qui tirait d'eux son origine ; de ce peuple dont les douze principaux chefs ont été les douze enfants de Jacob surnommé Israël, et que pour cette raison on a appelés les Israélites ou les Juifs. C'est à la formation de ce peuple que finit la loi de la nature, et que commence la loi écrite.

II. Vous avez vu, mes frères, dans quels écarts, dans quels honteux égarements sont tombés les hommes avant cette loi : c'est par cette triste expérience que le Seigneur leur a appris l'insuffisance de leur raison. Mais ce n'était pas assez pour dompter entièrement leur orgueil : il fallait encore qu'ils fussent convaincus que, dans l'état de faiblesse où le péché les avait réduits, il ne leur suffisait pas de connaître leurs devoirs pour les accomplir, et que leur volonté n'avait pas moins besoin d'être guérie que leur esprit d'être éclairé. C'est ce qui va résulter de la conduite de ce peuple que Dieu avait choisi avec une prédilection si singulière. Ce peuple, arraché par tant de prodiges à la servitude de l'Egypte, après avoir vu la mer Rouge s'ouvrir devant lui, l'avoir traversée à pied sec, et avoir vu ses ennemis engloutis dans les flots ; après avoir vu les rochers se changer en des sources d'eau vive, et la manne tomber du ciel pour le nourrir ; ce peuple, dis-je, arrive, conduit par Moïse, au pied du mont Sinäï, et c'est là que Dieu lui donne sa loi. De quel appareil terrible sa publication ne fut-elle pas accompagnée ! Du haut de cette montagne embrasée et ébranlée jusque dans ses fondements, au milieu des éclairs, du son éclatant de la trompette et des coups redoublés du tonnerre, le Seigneur fait entendre sa voix. Il prononce lui-même ses dix commandements si équitables, que vous connaissez sous le nom de Décalogue. Mais le peuple, bien loin d'oser approcher de cette montagne redoutable, dont l'accès lui est interdit sous peine de mort, ne peut même soutenir la présence du Maître qui lui parle : il demande que désormais ce soit Moïse qui lui fasse entendre les volontés de Dieu ; et dans la frayeur dont il est agité, il s'engage à accomplir tout ce que ce Dieu terrible vient de lui commander : *Omnia quæcunque locutus est Dominus, faciemus.* (Exod., XXIV, 3.)

Voilà donc ce peuple désormais instruit de ses devoirs : le voilà rappelé à la connaissance d'un seul Dieu, et à l'obligation toujours subsistante de n'adorer que lui, de l'aimer et de le servir : le voilà instruit de ce qu'il doit, et à ceux de qui il tient le

jour, et en général à tous les hommes. Voilà enfin l'ignorance dissipée par la lumière éclatante des préceptes du Seigneur ; et ces préceptes encore, bornés aux dix célèbres commandements, ne sont ni pénibles, ni difficiles à observer. Apprenez cependant des saintes Ecritures comment ils l'ont été.

Le Seigneur, après avoir publié cette loi sainte, et reçu l'engagement des Israélites qui s'obligeaient à l'observer, retient auprès de lui Moïse, pour l'instruire plus en détail de ses volontés à l'égard de son peuple ; et ce saint législateur demeure quarante jours dans ce commerce sublime avec le Tout-Puissant. Mais tandis que le Seigneur grave lui-même sur la pierre les préceptes qu'il a donnés ; tandis qu'il dicte à Moïse la manière dont il veut être servi par son peuple, et les principales circonstances du culte public qu'il exige, ce peuple devient infidèle, et viole la loi dans son premier chef. Déjà il a oublié le Seigneur qui a opéré pour lui tant de prodiges, et qui vient de lui donner une si haute idée de sa puissance et de sa majesté. Sa frayeur s'est dissipée, et avec elle toute la disposition où il était d'observer la loi. Il s'assemble autour d'Aaron, frère de Moïse, et il le force de lui faire des dieux, c'est-à-dire, l'idole honteuse d'un veau d'or, semblable à ceux qu'adoraient les aveugles Egyptiens. Aaron cède à cette violence. Déjà l'idole est élevée ; le peuple célèbre par une joie insensée et des fêtes sacrilèges sa honte et son ignominie, et il s'écrie dans le délire de son impiété : Ce sont là, ô Israël, les dieux qui vous ont tiré de l'Egypte. O Moïse, ô saint législateur, quel fut votre étonnement et votre consternation, lorsque vous apprîtes de la bouche de Dieu même cette honteuse prévarication de votre peuple ! Quelle fut votre indignation, lorsque vous vîtes de vos yeux ces fêtes abominables ! avec quelle sainte colère ne brisâtes-vous pas ces tables sacrées qui contenaient les conditions d'une alliance presque aussitôt violée que conclue !

Ce peuple méritait, sans doute, après un tel crime, d'être rejeté, exterminé, anéanti. Mais Dieu se laisse fléchir par les prières de Moïse. Il pardonne aux coupables en faveur de son serviteur ; il se souvient des promesses qu'il a faites à Abraham et à Jacob ; et il conserve ce peuple pour continuer de nous instruire par lui. Vingt-trois mille hommes égorgés par les mains des lévites sont les seules victimes qu'exige alors la justice de Dieu. L'alliance se renouvelle, quoiqu'à des conditions plus dures et moins avantageuses. Le Seigneur fixe son tabernacle au milieu du peuple ; il continue de le protéger et de le nourrir ; il le conduit par une suite de prodiges à la terre fertile qu'il lui avait promise ; il l'en rend possesseur, en exterminant les nations idolâtres par lesquelles elle était habitée. Mais ne croyez pas, mes frères, que, depuis cette première prévarication, les Juifs aient plus fidèlement observé la loi. Non, leur histoire

n'est au contraire qu'un tissu continuel d'infidélités de leur part, et de châtiments de la part de Dieu. Toujours portés à l'idolâtrie, ils ne pouvaient adorer un Dieu qui est esprit ; il leur fallait des divinités sensibles, et ils adoptaient celles des nations dont ils étaient environnés. Frappés et humiliés par la main vengeresse de Dieu, soumis au joug de leurs ennemis, ils feignaient de revenir au Seigneur, ils abjuraient le culte des idoles : mais le retour de leur prospérité temporelle ne faisait que préparer une nouvelle apostasie. Suivez-les dans le désert, dans la terre de Chanaan, sous les juges, sous les rois, toujours vous les verrez ingrats, murmureurs, infidèles. Et ne croyez pas qu'ils observassent exactement la loi du Seigneur dans les temps même où il n'y avait point d'idoles parmi eux. Ils observaient à la vérité les cérémonies des sacrifices, la distinction des viandes, les purifications légales, et les autres préceptes onéreux dont le Seigneur les avait surchargés. Mais pour ces préceptes essentiels, dans lesquels consiste la loi morale, pour ce grand commandement, d'aimer le Seigneur de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et d'aimer le prochain comme soi-même et par rapport à Dieu ; le plus grand nombre d'entre eux ne l'a jamais observé. Ils ont eu cette justice des œuvres, qui résulte de la pratique des œuvres extérieures de la loi ; mais non pas cette vraie justice qui consiste à consacrer à Dieu le cœur tout entier. Ils honoraient le Seigneur des lèvres, dit l'Ecriture ; mais ils ne l'adoraient point en esprit et en vérité, et leur cœur, plein d'orgueil et de cupidité, était bien loin de lui.

Tel était, à l'exception d'un petit nombre d'hommes choisis, l'état du corps entier de la nation juive, par rapport à l'observation de la loi. Et pourquoi cette loi a-t-elle été si peu observée par cette nation choisie et privilégiée ? c'est ce qu'il faut maintenant vous expliquer. Si pour observer la loi de Dieu il suffisait de la connaître, les Juifs, qui l'avaient reçue de la bouche même de Dieu, l'eussent observée fidèlement. S'il suffisait d'être porté à l'observation de la loi par la crainte des peines dont sont menacés les prévaricateurs, les Juifs, tant de fois menacés et tant de fois châtiés, s'y seraient sans doute soumis. Enfin si les miracles, les avertissements des prophètes, et tous les autres secours extérieurs, étaient suffisants pour rendre les hommes fidèles, les Israélites, témoins de tant de prodiges, comblés de tant de bienfaits, instruits par tant de prophètes, auraient persévéré dans l'obéissance qu'ils devaient au Seigneur. Mais la vérité est, mes frères, que ce n'est ni la crainte, ni l'instruction, ni les miracles, ni enfin aucun secours extérieur qui nous fait observer la loi ; c'est cette grâce intérieure que Dieu donne à qui il veut, et par laquelle il opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir ; c'est le saint amour qu'il met dans nos

cœurs, et par lequel il nous fait pratiquer les devoirs que nous avons le bonheur de connaître. Or, cette grâce n'avait point été donnée à la multitude des Juifs. Dieu leur avait donné sa loi : mais il ne leur avait donné que sa loi. La grâce n'était point une des conditions de l'alliance qu'il faisait avec eux; elle appartenait à une autre alliance que Dieu devait faire dans la suite des siècles, et dont celle-ci n'était que la figure; alliance dont Jésus-Christ devait être le médiateur; alliance dans laquelle Dieu devait nous donner lui-même l'accomplissement de ce qu'il exigerait de nous; alliance, enfin, dans laquelle la loi de Dieu, auparavant écrite sur la pierre, devait être gravée dans le fond de nos cœurs par l'Esprit saint et vivifiant. C'est cette grande vérité qui nous est si souvent révélée dans les écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est ce que signifient ces paroles de Dieu à Moïse, lorsque celui-ci porte au pied du trône de la Majesté divine l'engagement que le peuple vient de prendre d'observer la loi. Ce peuple a raison de s'y soumettre, dit le Seigneur : mais qui leur donnera un tel esprit et un tel cœur, qu'ils me craignent et qu'ils observent en tout temps mes commandements : *Quis det eos talem habere mentem ut timeant me, et custodiant mandata mea omni tempore?* (Deut., V, 29.) Hélas ! bien loin d'avoir cet esprit nouveau, ce cœur pur qui leur était si nécessaire pour observer ces divins commandements, ils ne pensaient pas même à le demander.

C'est encore ce que dit le Seigneur par la bouche des prophètes Jérémie (XXXIV, 13), et Ezéchiel (XI, 19) : *Je serai avec vous une alliance différente de celle que j'ai faite avec vos pères à leur sortie de l'Égypte; et voici en quoi consistera cette nouvelle alliance : Je vous ôterai ce cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. J'écrirai ma loi dans votre cœur, je l'imprimerai dans vos entrailles, et je vous ferai marcher dans la voie de mes commandements. La grâce, par laquelle le Seigneur nous fait observer sa loi, devait donc être l'avantage particulier et le caractère distinctif de la nouvelle alliance, elle n'appartenait donc pas à l'ancienne. Enfin, mes frères, c'est ce que nous dit clairement l'apôtre saint Jean : la loi a été donnée par Moïse ; mais il était réservé à Jésus-Christ de donner la vérité et la grâce : *Lex per Moysen data est ; gratia et veritas per Jesum Christum facta est.* (Joan., I, 17.) Ne nous étonnons donc plus que cette loi du Seigneur, qui était en elle-même si sainte et si équitable, n'ait fait que des prévaricateurs ; que, bien loin de mettre fin au péché, elle en ait été la force, selon l'expression de l'Apôtre : *Virtus peccati lex* (I Cor., XV, 56) ; qu'au lieu de réprimer la concupiscence, elle l'ait au contraire enflammée, et lui ait donné une nouvelle violence. Cette loi, quelque bonne qu'elle fût en elle-même, ne pouvait être qu'une lettre meurtrière, un ministère de mort et de condamnation, dès qu'elle n'était point*

accompagnée de la grâce et de l'Esprit qui donne la vie.

Mais pourquoi Dieu, en donnant sa loi aux hommes, ne leur a-t-il pas donné en même temps la grâce de l'accomplir ? Ce n'est point par dureté, dit saint Augustin, ce n'est point par une cruauté qui répugne à l'idée d'un Dieu infiniment bon ; c'est au contraire par un conseil plein de sagesse et de bonté. C'était une conduite et une économie nécessaires pour guérir l'homme de son orgueil, sa plus dangereuse maladie : *Non crudeliter hoc fecit Deus, sed consilio medicinæ.* Oui, il fallait, dit encore ce saint docteur, qu'après avoir montré à l'homme ses devoirs, Dieu l'abandonnât à ses propres forces et lui en laissât faire l'essai, afin que, fatigué par ses efforts impuissants, et convaincu de sa faiblesse, il reconnût enfin la nécessité de la grâce du Seigneur, et qu'il comprît qu'il avait besoin non-seulement d'être éclairé, mais d'être guéri et fortifié : *Ut eo modo convictus atque confusus, videret non solum sibi doctorem esse necessarium, sed etiam adiutorem Deum.*

Voilà, mes frères, selon les saints docteurs de l'Eglise, les raisons de la conduite que le Seigneur a tenue à l'égard du genre humain. Voilà pourquoi, après avoir laissé errer pendant longtemps presque tous les hommes dans les plus épaisses ténèbres, il a ensuite donné à son peuple particulier une loi qui donnait des préceptes et non pas des forces pour les observer. C'était afin que l'on connût les deux plus funestes suites du péché, l'ignorance et la concupiscence ; l'ignorance que la raison n'a pu dissiper ; la concupiscence, que la loi et la connaissance des devoirs n'ont pu vaincre. C'était, dis-je, afin que la vue et le sentiment de tous ces maux fit désirer avec plus d'ardeur le Messie et le Sauveur, qui seul pouvait y remédier.

Il est venu, mes frères, ce Sauveur adorable, et dans peu de jours nous allons célébrer l'heureux événement de sa naissance. Avec quels sentiments devons-nous environner cette crèche dans laquelle ce Dieu, réduit aux faiblesses de l'enfance et aux rigueurs de la pauvreté, veut bien se montrer à nous ! Ah ! que l'état d'humiliation et d'anéantissement où nous le voyons n'altère ni notre respect, ni nos adorations, ni notre confiance ; dans cet état même il est toujours le Dieu créateur de l'univers, l'auteur de la grâce, le maître suprême des cœurs. Présentons-nous donc à lui avec toutes nos misères ; elles ne sont pas moins grandes que celles de ces hommes qui ont précédé sa venue : l'ignorance, la faiblesse, la concupiscence ne sont pas moins pour nous que pour eux le triste héritage que nous avons reçu de notre premier père. Si ce divin Sauveur ne nous avait éclairés des lumières de son Evangile, nous serions dans les mêmes ténèbres où ont été les hommes avant la loi, et où sont encore une infinité de peuples sur la terre : nous ne connaîtrions ni le Seigneur notre Dieu, ni les devoirs que nous avons à remplir envers lui,

Mais de quoi nous servirait de connaître ces devoirs si sacrés et si inviolables, si lui-même ne nous les faisait observer? Sans le secours de sa grâce, l'Évangile lui-même serait pour nous une lettre meurtrière, comme la loi l'a été pour le commun des Juifs; et la connaissance que nous en avons ne pourrait que rendre notre condamnation plus rigoureuse. Disons-lui donc avec saint Augustin : Donnez-nous ce que vous nous commandez, Seigneur, et commandez ce que vous voulez que nous fassions : *Da quod jubes, et jube quod vis*. Notre esprit est obscurci par les ténèbres de l'ignorance; éclairez-le par la lumière de vos préceptes. Notre cœur est souvent entraîné par le poids malheureux de la concupiscence; fixez-le dans le

bien, en lui inspirant votre saint amour. Divin Jésus, vous êtes la voie, la vérité et la vie. Faites que nous vous connaissions et que nous vous aimions comme vérité, que nous vous suivions comme voie, et que nous vous possédions pendant toute l'éternité, comme la vie et la béatitude de nos âmes. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

[La certitude de la venue du Messie était l'objet du onzième Discours, qui est déjà imprimé parmi les Sermons de l'AVENT. Géry se proposait de continuer ces explications du Symbole : malheureusement la mort l'a surpris lorsque l'on s'y attendait le moins.]

SUJETS DIVERS.

DISCOURS

SUR LA PREMIERE COMMUNION DES ENFANTS.

Dominum elegisti hodie ut sit tibi Deus, et Dominus elegit te hodie ut sis ei populus peculiaris, et custodias omnia præcepta illius. (Deut., XXVI, 18.)

Vous avez aujourd'hui choisi le Seigneur pour votre Dieu, et le Seigneur vous a choisi pour être son peuple particulier, et pour observer tous ses commandements.

Telles étaient les paroles que les ministres de la loi ancienne adressaient aux Israélites, lorsque, dans un sacrifice solennel, ils rendaient grâces au Seigneur de les avoir introduits dans la terre promise. Ne puis-je pas, mes frères, les adresser aujourd'hui à ces nouveaux convives de Jésus-Christ, dont le bonheur est le sujet de notre juste allégresse? Oui, mes enfants, c'est en ce jour que vous vous êtes de nouveau consacrés au Seigneur, et qu'il vous a lui-même choisis pour son peuple et son héritage particulier. C'est en ce jour qu'il a confirmé l'alliance qu'il avait déjà contractée avec vous, et qu'il vous a mis en possession de ses biens les plus précieux. Que pourrait-il ajouter aux bienfaits dont il vient de vous combler? Non content de vous avoir pardonné vos premières infidélités, il a répandu dans vos âmes les dons de son divin esprit, il vous a fortifiés par son onction sainte, il vous a admis à sa table, il vous y a donné ce pain vivant et vivifiant qui est descendu du ciel; il vous y a nourris de la chair adorable de son propre Fils. Que ce jour soit donc à jamais pour vous un jour de bénédictions et d'actions de grâces, que jamais le souvenir ne s'en efface de votre esprit et de votre cœur!

Mais que rendrez-vous au Seigneur pour tant de grâces et de faveurs? comment lui

témoignerez-vous votre vive reconnaissance, sinon en resserrant de plus en plus les liens sacrés qui vous unissent avec lui, en marchant dans ses voies, en observant avec fidélité tous ses commandements; en un mot, en le prenant lui-même pour votre Dieu. Que cette parole a de force et d'étendue! Prendre le Seigneur pour notre Dieu : n'est-il pas le Dieu de toute la terre? n'est-il pas le maître suprême de toutes les créatures? et soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions pas, ne sommes-nous pas soumis à son empire souverain et absolu? Oui, mes frères; mais malheur à nous, s'il n'était notre Dieu que par la nécessité de son être, et non pas par notre choix et notre volonté! Malheur à nous, si nous ne lui appartenions que comme de vils esclaves, qui portent en frémissant le joug qui leur est imposé. C'est ainsi qu'il règne dans les enfers; c'est ainsi qu'il est le Dieu de ces esprits de ténèbres qui, du milieu des flammes vengeresses, exhalent contre lui leur rage et leur haine impuisante. Mais ce n'est pas ainsi qu'il doit être le nôtre. Prendre le Seigneur pour notre Dieu, c'est donc lui rendre volontairement le culte d'adoration et d'amour qui est dû au Créateur, au bienfaiteur de notre nature, au meilleur et au plus tendre de tous les pères; c'est lui consacrer notre esprit, notre cœur, notre corps, tout notre être; c'est ne servir que lui, n'aimer rien que par rapport à lui, n'avoir point d'autre fin, point d'autre béatitude que lui.

Voilà, mes chers enfants, ce que vous avez

dû promettre au Seigneur; soit lorsque vous avez reçu des mains d'un pontife vénérable le sacrement qui vous a confirmés dans la foi, en vous communiquant les dons et la vertu du Saint-Esprit; soit lorsqu'à la face des saints autels vous avez renouvelé les engagements sacrés de votre baptême; soit enfin lorsque dans le sacrement adorable de l'Eucharistie vous avez reçu votre Maître, votre Sauveur, votre Dieu. Dans l'action importante que vous venez de faire, tout annonce le renouvellement de votre alliance avec le Seigneur. Heureux si vous demeurez fidèles à cette sainte alliance, et si vous conservez dans toute la suite de votre vie les avantages précieux que vous venez d'y recevoir! C'est pour vous y confirmer de plus en plus que j'ai dessein de vous montrer en peu de mots combien le violement en serait criminel.

Et vous, mes frères, qui depuis longtemps êtes en possession du même bonheur, ne regardez pas cette instruction comme étrangère à votre égard. Les vérités que je vais exposer ne vous regardent pas moins particulièrement que ceux qui viennent d'être admis à la table de Jésus-Christ. Apprenez au moins à regretter les biens que nous les exhortons à conserver, et à réparer des malheurs que nous nous efforçons de leur faire éviter.

Votre alliance avec le Seigneur, mes chers enfants, est aussi ancienne que votre vie. Ce Dieu plein de bonté a été votre salut et votre espérance, dès les premiers jours de votre existence; il vous a reçus dans ses bras au sortir du sein de vos mères. Vos yeux étaient à peine ouverts à la lumière, et déjà il vous avait marqués de son sceau, comme lui appartenant d'une manière particulière; déjà il avait imprimé dans vos âmes le caractère sacré de ses enfants. Vous n'aviez encore fait aucun usage de vos sens et de votre raison; et déjà, par la bouche de ceux qui vous ont présentés à l'Eglise, vous aviez fait profession de cette foi sainte par laquelle nous sommes sauvés; déjà vous aviez juré au Seigneur une éternelle fidélité; déjà vous aviez renoncé au monde, son ennemi, à ses œuvres iniques, à ses pompes frivoles et trompeuses.

Ne croyez pas, mes frères, que l'état de faiblesse où vous étiez alors, ait pu rendre cette alliance moins inviolable, ou que vos engagements aient été moins sérieux et moins indissolubles, parce que c'était une bouche étrangère qui les prononçait. Dès l'instant même où vous avez reçu le sacrement de la régénération, tout a été consommé entre le Seigneur et vous : il n'a point attendu, pour vous combler de ses grâces, que vous fussiez en état de ratifier par vous-mêmes ce qu'on lui promettait de votre part. Dès ce moment il a effacé de votre âme la tache du péché, il y a répandu la grâce sanctifiante, il vous a arrachés à la puissance des ténèbres, et vous a transportés dans la lumière admirable de son royaume, il vous a donné droit à son héritage éternel;

en vertu de ce droit, et sans aucun autre mérite de votre part, vous seriez entrés dans son royaume, si une heureuse mort eût alors tranché le fil de vos jours. Le Seigneur accomplissait donc dès lors tout ce qu'il vous avait promis; vos serments, vos promesses vous obligeaient donc aussi dès ce moment; vous ne pouviez donc, sans injustice et sans ingratitude, manquer à des engagements dont vous aviez déjà reçu le prix. Et c'est pour cela, mes frères, que le violement des vœux du baptême est, aux yeux du Seigneur, un sacrilège et un parjure odieux; c'est pour cela que nous devons toujours nous rappeler avec un vif sentiment de regret et de douleur les premières fautes par lesquelles nous avons commencé à offenser le Seigneur, et à rompre l'alliance sainte que nous avions contractée avec lui dans le sacrement de la régénération.

Mais quelque odieuse qu'ait été l'infraction de nos premiers engagements, j'ose dire, mes frères, que vous seriez plus coupables encore, si vous deveniez infidèles à ceux que vous venez de contracter dans cette sainte cérémonie: j'ose dire qu'une seconde transgression serait tout à la fois et plus criminelle et plus dangereuse.

Elle serait plus criminelle. En effet, n'est-ce pas un principe incontestable qu'une faute est d'autant plus grande qu'elle est commise avec une volonté plus libre et plus déterminée, avec plus de moyens de l'éviter avec une ingratitude plus noire et plus caractérisée? Or, telles seraient les fautes que vous commettriez dans la suite de votre vie. Non, vous n'auriez plus même ces excuses frivoles par lesquelles vous croyez pouvoir exténuer vos premières prévarications. Un enfant régénéré dans les eaux sacrées du baptême devient certainement coupable lorsque, commençant à faire usage de sa raison, il n'en fait pas hommage au Dieu infiniment bon de qui il l'a reçue, lorsque Dieu n'est pas l'objet des premiers mouvements de son cœur, lorsqu'enfin il s'abandonne, selon la mesure de ses forces, à la colère, à l'orgueil, à la cupidité. Mais si sa faiblesse et son ignorance ne l'excusent pas entièrement de péché, il est certain au moins qu'elles diminuent la grandeur de ses fautes. La foi est dans son cœur comme une semence que nous confions à la terre; elle y est vivante, mais elle n'y est pas encore développée. Il ne peut encore, par lui-même, ni découvrir la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature, ni comprendre l'immensité de ses bienfaits dans l'ordre de la grâce, ni connaître toute la beauté de sa loi, toute l'étendue de ses préceptes. Les objets sensibles sont presque les seuls qui puissent faire impression sur lui, et son âme enfin participe à la faiblesse de son corps.

Mais vous n'êtes plus, mes chers enfants, dans ces premières ténèbres. Votre raison s'est fait jour à travers les nuages qui l'obscurcissaient. Vous avez une connaissance

distincte du Dieu infiniment grand que nous adorons ; vous savez par une persuasion intime combien il est juste de l'aimer et de le servir, par quels bienfaits il a mérité notre amour ; vous savez et quelles sont les récompenses qu'il promet à la vertu, et quels sont les supplices dont il menace le vice. Vous savez de quel prix il vous a rachetés, vous connaissez le mystère de son Fils unique, devenu notre médiateur, incarné pour notre salut, crucifié à cause de nos péchés, ressuscité d'entre les morts pour notre justification, monté au ciel pour y être notre avocat et notre intercesseur. Vous connaissez la force et la nécessité de sa grâce, l'efficacité de ses sacrements, les dispositions nécessaires pour les recevoir, les engagements qu'ils nous font contracter. On vous a expliqué dans de fréquentes instructions la loi et les commandements du Seigneur ; on vous en a fait sentir la nécessité, on vous en a développé les conséquences. Vous n'avez été admis à la participation des saints mystères qu'après qu'on s'est assuré que vous connaissiez ces vérités, que vous les croyiez par une véritable persuasion, que vous les compreniez autant que le permettent les bornes de l'intelligence humaine : et c'est d'après cette connaissance de la loi de Dieu que vous venez d'en jurer de nouveau l'observation. Ce n'est plus par une bouche étrangère, c'est par vous-mêmes que vous avez prononcé cet engagement solennel ; ce n'est plus seulement en présumant de votre volonté et de votre consentement qu'on vous a imposé le joug du Seigneur ; c'est librement, c'est avec une volonté pleine et entière que vous vous y êtes soumis. Que dis-je ? vous avez sollicité comme une grâce d'être admis à ce renouvellement d'alliance avec le Seigneur ; et ce n'est qu'à la vivacité de vos instances que nous vous l'avons accordé.

Ainsi, mes chers enfants, lorsque vous avez été présentés au saint baptême, on a pu dire avec vérité que le Seigneur vous choisissait pour son peuple et son héritage. Mais aujourd'hui on peut dire avec autant d'exactitude que c'est vous qui choisissez le Seigneur pour votre Dieu ; que vous ratifiez, que vous confirmez de tout votre pouvoir les engagements qu'on vous avait fait prendre avec lui ; que vous vous obligez de nouveau à marcher dans ses voies, à observer ses commandements. Vous étiez chrétiens par le bonheur de votre naissance et par une miséricorde toute gratuite du Seigneur ; vous commencez à l'être aujourd'hui par votre choix et votre volonté : *Dominum elegisti hodie ut sit tibi Deus, et ambules in viis ejus. (Deut., XXVI, 17.)* Quelle serait donc votre perfidie, si vous violiez encore une alliance-renouvelée avec tant de solennité, contractée avec tant de connaissance de cause, avec une volonté si libre et si déterminée ? Qui pourrait excuser des transgressions contre lesquelles la miséricorde du Seigneur vous donne des trépassés si forts et si efficaces.

Je le sais, mes chers enfants, voici bientôt pour vous le temps des tentations et des combats : la première communion est ordinairement l'époque de l'entrée dans le monde. Après cette action importante, l'éducation devient moins sévère, la vigilance des parents moins exacte. C'est alors qu'on voit de jeunes personnes sortir du sanctuaire à l'ombre duquel elles ont été élevées ; c'est alors qu'on commence à admettre les premières idées d'établissement et de fortune ; c'est alors enfin que les passions au dedans, le monde au dehors commencent à livrer à la vertu les plus redoutables assauts. Que de raisons de frémir à la vue des tentations dont vous allez être assaillis, des écueils et des précipices à travers lesquels vous allez être obligés de marcher ! Mais quel motif de confiance dans les grâces que le Seigneur vient de vous prodiguer, dans les armes dont la religion vient de vous couvrir !

Qu'est-ce, en effet, que ce pain sacré que vous avez reçu de nos mains ? n'est-ce pas le corps même de Jésus-Christ ? n'est-ce pas le pain des forts, le pain qui est descendu du ciel pour donner la vie au monde ? Plus délicieux et plus efficace que la manne dont les Israélites ont été nourris dans le désert, il préserve de la mort ceux qui le reçoivent avec des sentiments de foi et de charité. Sans ce pain céleste nous n'avons point la vie en nous ; avec lui nous sommes assurés de l'avoir, il est notre nourriture, il est notre soutien, il est pour nous le gage de la bienheureuse immortalité. Ainsi nous l'a assuré le Dieu sauveur, le Dieu de vérité qui a voulu se cacher lui-même sous ces sacrés symboles. C'est ce pain qui a toujours été regardé dans l'Eglise comme un principe de force et de sainteté ; c'est cette nourriture que les chrétiens prenaient dans les persécutions les plus violentes, pour se fortifier contre les horreurs de la mort et des supplices : sans elle ils craignaient de se présenter au combat ; mais rassasiés de ce pain des forts, enivrés, pour ainsi dire, du sang de Jésus-Christ, ils affrontaient sans crainte les tourments les plus cruels. Au sortir de cette table sacrée, dit un Père de l'Eglise, ils étaient des lions pleins de courage ; le feu dont leur cœur était embrasé éclatait dans leurs yeux ; ils étaient redoutables aux puissances mêmes de l'enfer : *Leones ignem spirantes, diabolo facti terribiles*. Chrétiens, qui depuis longtemps vous nourrissez de ce pain sacré, vous a-t-il jusqu'ici inspiré ce noble courage ? Ah ! gémissiez sur la tiédeur et la lâcheté dans laquelle il vous laisse : s'il ne produit plus en vous ces effets précieux, ce n'est pas qu'il ait rien perdu de sa vertu et de son efficacité, c'est que vous le recevez avec un cœur moins pur, avec des dispositions moins parfaites que celles des premiers chrétiens.

Ce ne serait donc, mes chers enfants, qu'en abusant des secours les plus efficaces de la religion, que vous deviendriez intidèles au Seigneur. J'ajoute que ce serait au mépris

de ses bienfaits les plus signalés, et que vos transgressions porteraient le caractère de la plus noire ingratitude. En effet, ces sacrements qui font votre force, ne sont-ils pas aussi les plus tendres preuves de l'amour de notre Dieu ? Est-il un plus haut degré d'honneur que celui auquel vous venez d'être élevés ? Est-il des délices plus suaves, plus pures que celles que le Seigneur vous a fait goûter ? Et dans quelles circonstances vous comble-t-il ainsi de ses faveurs ? C'est après que vous avez abusé d'un nombre infini de grâces et de bienfaits ; c'est après que vous avez violé en mille manières différentes l'alliance qu'il s'était hâté de contracter avec vous dès les premiers instants de votre existence.

Car voici, mes enfants, une pensée qui ne doit jamais sortir de vos esprits, et qui doit mêler quelque amertume à la joie de cette sainte solennité. Dans un âge encore tendre, vous avez été déjà bien des fois infidèles au Seigneur ; le monde, son ennemi, lui a enlevé les prémices de votre amour ; la vanité, l'amour du plaisir et de l'indépendance a déjà fait dans vos cœurs de funestes progrès ; il a fallu, avant que de vous admettre à la table du Seigneur, vous faire passer par la piscine salutaire de la pénitence ; la robe nuptiale dont vous êtes actuellement revêtus n'est point celle que vous aviez reçue dans votre baptême ; cette robe que vous deviez porter sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ, vous l'aviez laissé souiller par le péché ; il a fallu la blanchir de nouveau dans le sang de l'Agneau. Mais enfin, vous avez été purifiés dans ce sang précieux. Le Seigneur a eu pitié de vous, comme un père tendre a pitié de ses enfants ; il vous a pardonné toutes vos iniquités, il a guéri toutes vos faiblesses, il vous a environnés de ses grâces et de ses miséricordes ; il a comblé vos désirs, il vous a rassasiés de ses biens les plus précieux. Que votre âme bénisse donc le Seigneur, et que tout ce qui est en vous bénisse son saint nom ; que votre âme bénisse le Seigneur, et que le souvenir de ses bienfaits ne s'efface jamais de votre cœur.

Mais ne seriez-vous pas en effet coupables de l'ingratitude la plus noire, si, après qu'il vous a pardonné avec tant d'élévation vos premières iniquités, après qu'il a scellé ce pardon par ses plus tendres faveurs, vous vous déterminiez à l'offenser de nouveau ? Hélas ! vous ne trouverez parmi les chrétiens que trop d'exemples de cette infidélité, de cette ingratitude : vous n'en trouverez que trop qui se font un jeu sacrilège de tomber et de se relever, de se souiller et de se purifier. A Dieu ne plaise que vous imitiez jamais ces exemples pervers ! La grâce du Seigneur vous a inspiré une juste horreur du péché ; vous avez compris quel malheur c'est que d'abandonner le Seigneur ; peut-être même avez-vous déjà éprouvé combien il est difficile de rompre les chaînes de l'iniquité, lorsqu'on a eu le malheur de s'y engager : peut-être a-t-il fallu des tra-

vaux pénibles et de longues épreuves, pour vous retirer des mauvaises habitudes que vous aviez déjà contractées : peut-être ces habitudes, déjà enracinées dans vos âmes, ont-elles suspendu pendant quelques années la grâce que vous venez enfin de recevoir. Comprenez donc par votre propre expérience combien vous seriez téméraires, combien vous seriez criminels de vous y rengager de nouveau. Vos nouvelles chaînes seraient infiniment plus pesantes que celles qui viennent d'être rompues par la grâce du Seigneur. L'Esprit malin chassé de votre cœur n'y rentrerait qu'avec sept autres esprits plus méchants que lui, et l'état de votre âme serait enfin plus déplorable qu'avant votre première délivrance.

Et voilà, mes frères, pourquoi je dis que le violement de l'alliance que vous venez de renouveler avec le Seigneur serait non-seulement plus criminel, mais aussi plus dangereux que celui de vos premiers engagements. C'est, dis-je, parce que d'un côté vous auriez à craindre de lasser enfin la patience d'un Dieu qui ne punit rien avec tant de sévérité que l'ingratitude et l'abus de ses grâces ; et que de l'autre il vous serait plus difficile de reprendre les sentiments de pénitence, seuls capables de réparer vos infidélités.

Où, mes frères, lorsqu'on a eu le malheur de profaner la table du Seigneur, en s'y asseyant pour la première fois ; ou lorsqu'on a perdu par la rechute dans le péché les grâces qu'on avait reçues dans cette sainte action, il est bien difficile de se rétablir dans la justice et dans la piété. En effet, après une telle faute, après une profanation si criminelle, quelle ressource vous resterait-il encore ? Si cette action, qui fait dans votre vie une époque si considérable, à laquelle vous avez été préparés avec tant de soin, n'a pu ranimer dans vos cœurs des sentiments de piété et de ferveur, ou si elle n'a fait sur vous qu'une impression passagère, quel objet sera désormais capable de vous toucher ? Si les saints mystères, pour lesquels vous avez soupiré si longtemps, ne produisent chez vous que quelques mouvements d'une sensibilité momentanée, quels effets auront-ils lorsque l'habitude même de les recevoir en aura émoussé le désir, lorsque vous ne regarderez plus la sainte communion que comme une action ordinaire, et que la bienséance prescrit dans certaines circonstances ? Non, mes frères, je ne désespère point du salut de ceux dont la première communion a été une communion indigne, ou qui ont oublié les nouveaux serments qu'ils avaient faits au Seigneur dans cette grande action ; je sais que la miséricorde de Dieu est infinie, qu'il n'y a point de crime qu'elle ne puisse couvrir, point de perte qu'elle ne puisse réparer. Mais je sais aussi que souvent notre impénitence s'oppose aux effets de cette miséricorde, et que cette impénitence n'est que trop souvent la juste et terrible punition de ceux qui sont entrés par un sacrilège dans

la participation des choses saintes, ou qui ont rendu inutiles les secours que le Seigneur leur avait offerts pour leur salut.

Et n'est-ce pas ce que nous enseigne l'Apôtre dans son *Épître aux Hébreux*? Il est impossible, nous dit-il, *impossibile est* (*Hebr.*, VI, 4), que ceux qui ont été éclairés des lumières de la foi, qui ont goûté le don de Dieu, qui ont été rendus participants de la vertu de l'Esprit-Saint, et qui sont ensuite retombés, il est impossible que de tels hommes se renouvellent par la pénitence. Et pourquoi? c'est, dit l'Apôtre, qu'ils sont semblables à une terre qui a été cultivée avec soin, qui a reçu plusieurs fois la rosée du ciel, et qui, ne produisant que des ronces et des épines, mérite enfin d'être maudite par celui dont elle a tant de fois trompé les espérances. Je sais, mes frères, que c'est à la grâce du baptême qu'on applique cette terrible parole de l'Apôtre : je sais qu'on en conclut non pas une véritable impossibilité, mais une très-grande difficulté pour les pécheurs de recouvrer cette grâce, lorsqu'ils ont eu le malheur de la perdre. Mais ne peut-on pas l'appliquer avec plus de justice encore à ceux qui abusent de la grâce d'une première communion, et qui, violant de nouveau les vœux du baptême qu'ils ont si solennellement renouvelés, ajoutent à cette perfidie l'abus et la profanation du sacrement de pénitence qui les a lavés de leurs iniquités, et de celui de l'Eucharistie dans lequel ils ont véritablement goûté le don de Dieu?

Oui, mes enfants, lorsque dans vos premières années nous vous voyions suivre les penchants d'une nature corrompue dans sa source, et soumise à l'empire de la concupiscence; lorsque nous vous voyions sans goût pour la prière et les exercices de religion, livrés à une légèreté et à une dissipation que vous portiez quelquefois jusqu'au pied des autels; nous gémissions de vos fautes et de vos faiblesses; mais nous mettions notre confiance dans la grande action que vous venez de faire; nous attendions de cet événement une heureuse révolution; et nous espérions que, plus instruits de vos devoirs, éclairés par de nouvelles lumières, fortifiés par la grâce multipliée des sacrements, vous quitteriez les pensées de l'enfance pour prendre celles qui conviennent à des chrétiens parfaits, et en qui Jésus-Christ est entièrement formé. C'est pour cela sans doute que l'Eglise a changé la discipline qui accordait autrefois l'Eucharistie aux enfants nouvellement baptisés, et qu'elle diffère aujourd'hui cette faveur jusqu'aux temps où ils sont en état d'en connaître le prix et d'en goûter les chastes délices : elle a voulu leur ménager un moyen de renouveler dans leur cœur la grâce de l'adoption, C'est pour parvenir à cette fin si désirable que nous vous avons fait passer par tant de préparations et d'épreuves, que nous avons opposé une prudente lenteur et de charitables délais à l'empressement inconsidéré qui voulait prévenir les moments de la grâce.

Mais si vous trompiez ces douces espérances, si, après vous avoir admis à la table du Seigneur, nous vous voyons encore aussi dissipés, aussi peu touchés des objets de la religion; si nous voyons même vos défauts croître avec vos années et des vices honteux succéder aux légèretés de l'enfance, quelle ressource nous resterait-il, et qui pourrait apaiser notre juste douleur? en quel temps, dans quelles circonstances pourrions-nous espérer que vous reviendriez sincèrement au Seigneur? Mais écartons ces funestes idées. Non, mes enfants, vous ne tomberez point dans l'infidélité dont je m'efforce de vous faire ici comprendre toute l'horreur et tout le danger : et je vous adresserai avec confiance les paroles de l'Apôtre qui suivent le passage effrayant que je viens de rapporter : Quoique nous vous parlions de la sorte, dit-il, nous avons, mes chers frères, une meilleure opinion de vous et de votre salut : *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora et viciniore salutis, tametsi ita loquimur.* (*Hebr.*, VI, 9.)

Mais avec quel soin ne devez-vous pas veiller à la garde du précieux trésor qui vient de vous être confié? avec quelles précautions ne devez-vous pas préserver du choc des passions le vase d'argile dans lequel il est renfermé? avec quelle circonspection ne devez-vous pas le porter au milieu des ennemis conjurés pour vous l'enlever? Telle est l'idée que vous devez vous former du monde, dans lequel vous allez bientôt entrer; et c'est l'avis que donnait saint Augustin à des chrétiens nouvellement initiés à nos saints mystères. Ce que je crains le plus pour vous, leur disait-il, ce ne sont pas les païens et les hérétiques (alors, mes frères, l'univers en était encore rempli), ce sont les mauvais chrétiens; ce sont ces hommes à qui l'on ne peut donner que par erreur le nom de fidèles; ces hommes qui se disent disciples de Jésus-Christ, et qui ne suivent en effet que les maximes du monde, son ennemi. Ah! je vous en conjure par le saint nom de Dieu qui vient d'être invoqué sur vous, par ces autels dépositaires de vos promesses et de vos serments, par les sacrements que vous avez reçus, par la victime sainte dont vous vous êtes nourris, n'imites pas ceux en qui vous verrez ces funestes caractères de réprobation. Ils sont, hélas! le plus grand nombre; mais leur multitude, bien loin d'accréditer leurs exemples et leurs maximes, est au contraire ce qui doit nous les rendre suspects. Car vous le savez, mes frères, ce n'est point le grand nombre qui se sauve : la voie qui mène à la vie est étroite; peu d'hommes la suivent; celle qui paraît si spacieuse, celle où se trouve la foule, conduit directement à la mort et aux précipices éternels. Ne vous conformez donc pas à ce siècle pervers : mais choisissez vos modèles parmi ce petit nombre d'hommes que le Seigneur s'est réservés; qui font gloire de fuir le monde, de mépriser son luxe, ses maximes, ses usages; qui ne prennent point de part à sa

corruption ; qui gémissent sur ses désordres, et qui, au milieu de Babylone, se souviennent qu'ils sont citoyens de Jérusalem. Ne craignez point les reproches que le monde leur fait, de bizarrerie, de singularité, de petitesse d'esprit ; ces reproches sont toute leur gloire ; ces censures sont l'apologie de leur conduite, et le sceau de leur vertu. Heureuse singularité qui nous sépare de la masse de perdition, et qui est ainsi un des motifs les plus légitimes d'espérer le salut, un des caractères les plus sensibles de prédestination.

Et ne dites pas, continue saint Augustin, où trouverons-nous ces modèles si parfaits ? Soyez chrétiens, mes frères, et bientôt vous reconnaîtrez ceux qui sont animés des mêmes sentiments : *Estote tales et invenietis tales*. Une heureuse conformité de goût, de sentiments, de pieuses inclinations, établira entre eux et vous une sympathie invincible. Tels, dans l'ordre même de la nature, les êtres homogènes s'unissent facilement les uns aux autres : *Omnis res similis ad similem coheret*. Commencez donc à être vous-mêmes fidèles à Dieu ; gémissiez sincèrement sur les crimes qui l'outragent, et bientôt le Seigneur vous découvrira comme au prophète ceux qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal ; et bientôt vous verrez avec la plus douce consolation combien d'âmes pieuses vous sont unies dans le service du Seigneur : *Incipe bene vivere, et videbis quanti socii te circumdant, de quanta fraternitate gloriaris*. Au surplus, dit encore le saint docteur, si vous ne trouvez personne qui puisse vous servir de modèle, soyez vous-mêmes, par votre piété, par votre modestie, par votre ferveur et votre recueillement, le modèle de vos frères : *Non invenis quod imiteris ; esto quod alii imitentur*.

Mais fasse le ciel que vous trouviez, surtout dans le sein de vos familles, ces exemples de vertu si capables de vous soutenir et de vous faire persévérer dans la grâce du Seigneur. Parents chrétiens, c'est maintenant à vous que je m'adresse. Nous avons rempli à l'égard de ces enfants les fonctions de notre ministère ; nous leur avons expliqué la doctrine du salut ; nous leur avons inculqué ces vérités précieuses qui doivent être pendant tout le cours de leur vie l'objet de leur foi et la règle de leurs mœurs ; et, la grâce du Seigneur secondant nos efforts, nous les avons trouvés dignes de recevoir nos adorables mystères. Nous les remettons entre vos mains, revêtus pour la seconde fois de la robe de l'innocence et tout couverts du sang de Jésus-Christ ; c'est vous qui désormais répondrez à Dieu et à son Eglise de leur persévérance et de leur fidélité aux engagements sacrés qu'ils viennent de renouveler.

Eh quoi ! seriez-vous donc, par des exemples pervers ou par une négligence criminelle, les meurtriers de vos enfants ? n'auriez-vous désiré avec tant d'ardeur de les voir participer aux saints mystères que

pour les leur faire profaner aussitôt par une vie mondaine et antichrétienne ? C'est là, mes frères, le crime affreux dont se rendent coupables une infinité de parents. Ils sollicitent pour leurs enfants la grâce de la première communion ; ils se plaignent, ils s'irritent même quelquefois des délais dont nous sommes forcés d'user à leur égard ; Ils appellent dureté, rigueur excessive ce qui n'est que prudence et charité : l'âge de leurs enfants, la nécessité où ils sont de penser à les établir, de leur faire prendre un parti, leur paraissent des raisons qui doivent l'emporter sur des inquiétudes et des craintes qu'ils ne justifient eux-mêmes que trop souvent. Ah ! mes frères, j'en prends à témoin le Dieu qui sonde les cœurs, nous désirons, avec plus d'ardeur que vous-mêmes, voir vos enfants environner la table de Jésus-Christ. Nous voudrions pouvoir prévenir en eux la connaissance du mal et les premières étincelles de la cupidité. Nous saisissons avec empressement les premiers mouvements que la grâce excite dans leurs cœurs. Plus nous les voyons exposés aux dangers et à la séduction, plus il nous en coûte pour les éloigner d'un secours dont nous connaissons toute la nécessité. Mais, indépendamment des obstacles que les jeunes gens opposent eux-mêmes aux faveurs dont nous voudrions les voir comblés, si quelque chose est capable de nous inspirer la réserve et la défiance, c'est le peu de soin avec lequel les parents veillent ordinairement sur eux, après qu'ils ont été admis à la table sacrée ; c'est la témérité avec laquelle on les expose à perdre tout le fruit de la grâce qu'ils y ont reçue, soit en les appliquant sans mesure et sans discrétion à des travaux qui ne leur permettent plus de nourrir leur piété par la prière et par de salutaires lectures, soit en leur faisant embrasser des professions dangereuses pour le salut, soit en les produisant dans les spectacles et les assemblées profanes, soit en leur faisant prendre le goût du luxe et des vaines parures, en contredisant, en un mot, tous les principes de l'éducation chrétienne qu'on leur a procurée. En effet, mes frères, quelle conséquence ! vous avez voulu que vos enfants fussent instruits des principes du christianisme ; vous les avez confiés, par exemple, à des vierges chrétiennes qui leur ont donné, avec la connaissance de la religion, des leçons et des exemples d'une piété tendre sans être minutieuse, d'une modestie édifiante sans être affectée ; mais n'est-ce donc que pour un temps que vous avez voulu qu'elles fussent imbuës de ces maximes ? n'avez-vous, dis-je, voulu qu'elles connussent les règles de la vie chrétienne que pour les violer ensuite avec plus de connaissance de cause, et se rendre infiniment plus coupables aux yeux du Seigneur ? Ah ! mes frères, vos enfants, initiés à nos plus saints mystères, n'en sont devenus que plus chers et plus précieux pour vous. Vous les avez aimés jusqu'ici comme votre

sang, comme le fruit de vos entrailles; aimez-les désormais comme des frères qui ont le bonheur d'être admis comme vous à la table de notre Père commun; respectez-les comme les temples du Dieu vivant qu'ils viennent de recevoir et qui habite en eux par sa grâce; ayez pour leur innocence les tendres soins que vous avez eus jusqu'ici pour leur conservation; que la douceur de vos insinuations, la bonne odeur de vos exemples, soient pour eux des leçons continuelles de vertu, de sagesse, de modestie.

Je reviens à vous, mes chers enfants, et je vous adresse, en finissant, les paroles de l'apôtre saint Pierre, par lesquelles l'Eglise termine les instructions qu'elle nous a données pendant cette sainte solennité. Soyez, disait-il aux fidèles, soyez semblables à des enfants nouvellement nés; désirez avec ardeur le lait pur et spirituel, afin qu'il vous fasse croître pour le salut : *Quasi modo geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite.* (1 Petr., II, 2.) Oui, s'il est une enfance à laquelle vous devez renoncer pour parvenir à la maturité de l'âge et à la formation totale de Jésus-Christ dans vos cœurs, il est aussi une enfance chrétienne que vous devez conserver précieusement. Renoncez à la légèreté, à l'imprudence, à la frivolité de votre premier âge. Ce que la faiblesse de cet âge aurait pu rendre excusable jusqu'à ce jour ne le serait plus, depuis que vous avez eu le bonheur de manger le pain des forts. Mais conservez toujours, ou plutôt reprenez l'innocence, la sincérité, la candeur de vos premières années. Dépouillez-vous, dit encore le prince des apôtres (1 Petr., II, 1, et seq.), de toute sorte de dissimulation, de malice, de tromperie. C'est en cela que consiste cette heureuse enfance à laquelle Jésus-Christ a donné tant d'éloges, et sans laquelle nous ne pouvons entrer dans le royaume des cieux. Soyez des enfants par la simplicité de votre foi, par votre docilité envers le Seigneur et

envers tous ceux qui sont à votre égard dépositaires de son autorité. Mais soyez des hommes faits par votre prudence à éviter les occasions du péché, par votre fermeté à marcher dans les voies de la justice, par votre fidélité à suivre les lumières d'une raison dirigée par la religion. Ayez pour la parole de Dieu, pour les vérités du salut, l'empressement et l'ardeur avec laquelle un enfant se jette à la mamelle. Les mêmes vérités qui ont été pour vous, dans votre enfance, un lait salubre et proportionné à votre faiblesse, seront aussi pour vous, dans la suite, une nourriture solide et capable de vous faire croître dans la vertu. Ecoutez-les donc toujours avec joie, suivez-les toujours avec docilité. Une nourriture plus excellente encore vient de vous être accordée. Le lait et le miel que le Seigneur avait promis aux Israélites n'étaient rien en comparaison des chastes délices que vous avez dû goûter dans la réception du corps adorable de Jésus-Christ. Ayez pour ce pain sacré l'ardeur la plus vive et la faim la plus dévorante. Que le désir d'être jugés dignes de le recevoir excite sans cesse votre piété et votre vigilance, et que le fréquent usage de cette viande céleste vous fasse faire tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu.

Et vous, ô mon Dieu, couvrez sans cesse de vos ailes ces enfants que vous venez de combler de vos plus tendres faveurs. Conservez dans leur cœur les dons de votre miséricorde, achevez-y l'ouvrage de votre grâce. Ils sont à vous, ô mon Dieu; vous êtes leur créateur, leur père, leur rédempteur; vous les avez acquis au prix de votre sang; veillez donc du haut des cieux sur cette portion si tendre et si précieuse de votre héritage. Préservez-les de la corruption du monde; multipliez sur eux vos bienfaits et vos grâces; et conduisez-les au bonheur éternel dont vous venez de leur donner le gage. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTEME,

Avant une première communion.

Voici, mes chers enfants, le lieu sacré où vous êtes devenus chrétiens; voici la source pure dans laquelle vous avez puisé une vie nouvelle; voici le lit nuptial dans lequel l'Eglise notre mère vous a enfantés à Jésus-Christ. Quels sentiments d'amour, de joie et de reconnaissance la vue de ces fonts sacrés ne doit-elle pas vous inspirer! Malheureux descendants d'un père coupable et proscrit, vous avez hérité de sa faute et de sa disgrâce : vous étiez, par votre naissance,

enfants de colère, et la douleur, la mort étaient les moindres des peines que vous aviez encourues. Des supplices éternels étaient dus à la faute dont vous étiez coupables dans le sein même de votre mère.

Quelle reconnaissance ne devez-vous donc pas à la miséricorde infinie, qui a effacé cette tache de votre âme, qui vous a pardonné cette faute si funeste, qui a anéanti la condamnation à laquelle vous étiez soumis? En qualité d'enfants d'Adam, vous étiez de

vils esclaves du démon : il avait acquis sur vous des droits que la grâce seule de la régénération pouvait lui faire perdre ; et après avoir été dans cette vie le jouet et l'instrument de sa malice, vous deviez partager avec lui pendant toute l'éternité les supplices auxquels il est condamné. Mais, rendez grâces à Jésus-Christ votre libérateur : il vous a affranchis de ce joug honteux ; il a brisé ces chaînes si déshonorantes, il vous a arrachés, par la force toute-puissante de son bras, à la puissance des ténèbres ; il vous a transportés dans la lumière admirable de son royaume ; il vous a mis au nombre des enfants de Dieu. Tels sont les bienfaits dont ce lieu saint vous rappelle le souvenir ; bienfaits d'autant plus grands, d'autant plus inestimables, que vous les aviez moins mérités. Car, mes chers enfants, qu'aviez-vous fait au Seigneur pour qu'il vous distinguât ainsi de tant de peuples sur lesquels il n'a pas encore fait luire la lumière de son Evangile, et qu'il laisse dans les ombres de la mort et dans la masse de perdition ? Quel lui aviez-vous fait pour qu'il vous distinguât de tant d'enfants qui, nés comme vous dans le sein de l'Eglise catholique, et de parents pieux et chrétiens, n'ont pas cependant eu le bonheur de parvenir au saint baptême, et porteront pendant toute l'éternité la peine d'un crime qu'ils n'ont commis que par la volonté de leur premier père ? Adorez avec frayeur la justice du jugement qu'il exerce sur eux : adorez avec une humble reconnaissance la miséricorde dont il a usé dans le choix qu'il a fait de vous, dans la préférence qu'il vous a accordée.

Mais, en vous rappelant les bienfaits dont le Seigneur vous a comblés dans ce lieu saint, pourriez-vous, mes chers enfants, ne pas vous rappeler aussi les engagements que vous y avez contractés avec lui ? Vous vous y êtes consacrés à son service ; vous lui avez été offerts comme une hostie vivante qui lui appartenait à une infinité de titres différents ; vous lui avez, dis-je, consacré votre esprit par la foi, votre cœur par l'amour, votre corps même par la mortification des sens. Avez-vous toujours respecté cette consécration, et n'avez-vous dérobé au Seigneur aucune partie de sa victime ? avez-vous eu pour les vérités de la foi le respect, la soumission que vous leur devez ? ont-elles été l'objet de votre empressement, la règle de votre conduite ? Le Seigneur votre Dieu a-t-il été véritablement le Dieu de votre cœur ? avez-vous été fidèles à son amour ? ne lui avez-vous pas mille fois préféré les objets les plus indignes d'entrer en comparaison avec lui ; et les plus légères satisfactions ne l'ont-elles pas emporté sur celle de lui plaire et d'observer sa loi sainte ? Enfin n'avez-vous pas été, autant que votre âge le permettait, les ennemis de la croix de Jésus-Christ ? n'avez-vous pas fait disparaître le caractère sacré de cette croix que nous avons imprimée sur votre front et sur votre cœur ! Hélas ! vous avez déjà fait au Seigneur et à ses ministres l'aveu de toutes

ces infidélités ; et le Seigneur, riche en miséricorde, vous les a de nouveau pardonnées. Mais, mes chers enfants, cette miséricorde elle-même ne doit que rendre vos regrets plus vifs et plus amers. Oui, détestez de tout votre cœur les infidélités que vous avez commises contre les vœux et les engagements sacrés de votre baptême, et prenez dès ce jour la ferme résolution de les observer désormais avec une inviolable exactitude. Renoncez de nouveau à Satan, à ses pompes, à ses œuvres ; dites-leur un anathème éternel. Satan votre ennemi, Satan votre tentateur, Satan qui veut, en vous rendant complices de sa désobéissance, vous rendre aussi les compagnons de son supplice, peut-il ne pas être l'objet de votre haine ; et cette haine ne doit-elle pas s'étendre jusque sur le monde dont il est le prince ; jusque sur ses pompes frivoles et dangereuses qu'il emploie pour vous tenter ; jusque sur ses œuvres iniques et criminelles ? Fermez l'oreille à la séduction qui va peut-être bientôt vous environner ; et si le monde veut vous faire adopter ses usages, ses maximes, ses plaisirs, dites-lui avec courage que ce sont là les pompes de Satan, auxquelles vous avez renoncé. Répondez à toutes ses sollicitations, que vous êtes chrétiens, et que vous ne pouvez, sans parjure, violer des vœux prononcés à la face des saints autels, en présence des anges qui les portent au pied du trône de Dieu, entre les mains de ses ministres, en présence de tout son peuple. Prononcez avec une entière sincérité, avec une sainte hardiesse, ces vœux si justes et si honorables ; et pensez que tout ce peuple qui vous écoute avec attendrissement et avec joie rendra témoignage contre vous au tribunal de Jésus-Christ, si jamais l'inconstance, la légèreté, le respect humain vous faisaient rompre les engagements sacrés que vous allez contracter.

Quel malheur pour vous, mes chers enfants, si vous vous rendiez coupables de cette nouvelle infidélité, si vous violiez encore cet engagement renouvelé avec tant d'appareil et de solennité ! qui pourrait excuser cette nouvelle transgression ?

Vous n'êtes plus dans vos premières ténèbres : votre raison s'est fait jour à travers les nuages qui l'obscurcissaient. Vous avez une connaissance distincte du Dieu infiniment grand que nous adorons : vous savez, par une persuasion intime, combien il est juste de l'aimer et de le servir, et par quels bienfaits il a mérité votre amour : vous savez de quel prix il vous a rachetés : vous connaissez le mystère de son Fils unique devenu notre Médiateur, incarné pour notre salut, crucifié à cause de nos péchés, ressuscité pour notre justification, monté au Ciel pour y être, auprès de son Père, notre puissant intercesseur. On vous a expliqué, dans de fréquentes instructions, la loi et les commandements du Seigneur : on vous en a fait sentir la nécessité ; on vous en a développé les conséquences, et c'est

d'après cette connaissance de la loi de Dieu que vous allez en jurer de nouveau l'observation. Ce n'est plus par une bouche étrangère, c'est par vous-mêmes que vous en allez contracter l'engagement. Vous avez été chrétiens jusqu'ici par le bonheur de votre naissance, et par une miséricorde toute gratuite du Seigneur : vous commencez à l'être aujourd'hui par votre choix et votre volonté. Quelle serait donc votre perfidie, si vous violiez une alliance renouvelée avec tant de connaissance de cause, avec une volonté si libre et si réfléchie ; et quelle serait notre douleur, si nous vous voyions jamais infidèles à ces nouveaux engagements ! Hélas ! lorsque, dans vos premières années, nous vous voyions suivre le penchant d'une nature corrompue dans sa source, et soumise à l'empire de la concupiscence ; lorsque nous vous voyions, sans goût pour la piété et les exercices de la religion, livrés à une dissipation que vous portiez quelquefois jusqu'au pied des saints autels, nous gémissions de vos fautes et de vos faiblesses ; mais nous mettions notre confiance dans la grande action que vous allez faire ; nous espérons que plus instruits de vos devoirs, éclairés par de nouvelles lumières, fortifiés par la grâce multipliée des sacrements, vous quitteriez les pensées de l'enfance pour prendre celles qui conviennent à des chrétiens parfaits et dans lesquels Jésus-Christ est entièrement formé. Mais si vous trompez ces douces espérances ; si, après vous avoir admis à la table du Seigneur, nous vous voyons encore aussi dissipés, aussi peu touchés des objets de la religion ; si nous voyons même vos défauts croître avec vos années, et des vices honteux succéder aux légèretés de l'enfance, quelle ressource nous restera-t-il, et qui pourra apaiser notre juste douleur ? Mais écartons ces funestes idées ; non, mes enfants, vous ne retombez point dans l'infidélité dont je m'efforce de vous faire ici comprendre toute l'horreur ; j'en ai pour garants les sentiments de piété que la grâce a fait naître dans vos cœurs, la vertu du Saint-Esprit que vous avez reçu dans le sacrement de confirmation, et qui vous a remplis de ses dons les plus précieux, la force vivifiante de ce pain céleste que vous allez recevoir, et qui est descendu du Ciel pour nourrir nos âmes et nous préserver de la mort.

FORMULE DE RÉNOVATION.

Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, pour toutes les grâces dont vous m'avez comblé depuis les premiers instants de mon existence ? C'est par votre puissance que j'ai été tiré du néant ; c'est par votre infinie miséricorde que j'ai été régénéré sur ces fonts sacrés ; que j'ai été admis au nombre de vos enfants et de ceux de votre Église ; que j'y ai reçu l'espérance et le gage de l'héritage éternel, que vous préparez à ceux qui vous servent avec fidélité

Soyez béni, ô mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu, sans aucun mérite de ma part, m'arracher à la puissance des ténèbres, et me transporter dans la lumière admirable de votre royaume.

Mais puis-je, ô mon Dieu, me rappeler vos bienfaits, sans me reprocher en même temps le malheur que j'ai eu d'en abuser ? Je l'avoue, Seigneur, dans toute l'amertume de mon cœur : je n'ai pas été fidèle à l'alliance si sainte et si avantageuse dans laquelle vous avez daigné entrer avec moi. J'ai violé, en une infinité de manières différentes, ces vœux, ces promesses solennelles, qui vous avaient été faites en mon nom.

Dieu tout-puissant et miséricordieux, vous venez de me pardonner toutes ces infidélités, et vous allez bientôt sceller ma réconciliation et ma grâce, en me donnant pour nourriture le corps et le sang de Jésus-Christ mon sauveur. Que vous rendrai-je pour ce bienfait ajouté à tant de grâces ? Je renouvellerai, ô mon Dieu, en présence de votre peuple, je ratifierai de tout mon cœur ces vœux par lesquels je vous suis consacré ; je les observerai avec une inviolable fidélité.

Oui, Seigneur, je renonce de nouveau, et pour toujours, à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. J'embrasse, pour l'unique règle de ma conduite, les préceptes et les maximes de votre saint Évangile : je veux vous aimer, vous servir tous les jours de ma vie.

Mais ce n'est pas sur mes propres forces, ô mon Dieu, que je compte, pour accomplir ce nouvel engagement. Je n'ai que trop éprouvé que je ne suis par moi-même que corruption et que faiblesse. Toute ma force, Seigneur, est dans le secours de votre grâce : accordez-la-moi, par les mérites infinis de Jésus-Christ. Faites-moi persévérer dans les résolutions saintes que votre grâce m'a inspirées ; afin qu'après vous avoir servi avec fidélité sur la terre je puisse vous voir, vous louer, vous posséder pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SUITE DE L'INSTRUCTION.

Les miséricordes du Seigneur se multiplient sur vous, mes chers enfants, et voici l'heureux moment où vous allez recevoir le gage le plus tendre de son amour. Ce Dieu Sauveur, qui a daigné mourir pour vous, et qui s'est rendu présent sous ces sacrés symboles, va s'unir à vous par les liens de l'amour le plus extrême. Il va se donner à vous ; il va établir sa demeure au-dedans de vous-mêmes. Que votre cœur tressaille à cette heureuse nouvelle ; qu'il s'élançe, par les plus vifs transports, au-devant de son Créateur et de son Dieu. Oui, mes chers enfants, l'amour, l'empressement, la confiance sont les seuls sentiments dont votre cœur doit être occupé dans ce moment si précieux. Bannissez les inquiétudes : le Dieu que vous allez recevoir est le Dieu de majesté, le Dieu saint, devant lequel les

chérubins se couvrent de leurs ailes, et que toutes les intelligences célestes adorent dans la crainte et le tremblement ; mais c'est un Dieu qui se dépouille de tout l'éclat de sa gloire ; qui rend insensible l'humanité même dont il s'est revêtu ; qui ne veut paraître à nos yeux que sous la figure des aliments qui nous sont les plus nécessaires : un Dieu, dis-je, dans cet état, ne veut pas être

pour nous un objet de terreur. Répondez donc à son amour paternel par une confiance vraiment filiale. Approchez-vous de lui, comme du plus tendre de tous les pères, qui vous a pardonné toutes vos iniquités, qui les a couvertes de son infinie miséricorde.

[Cette cérémonie fut suivie du *Sermon sur le Baptême*, AVENT.]

EXHORTATION

AVANT UN MARIAGE.

Qu'il serait consolant pour des ministres de la religion de n'avoir jamais à bénir au nom du Seigneur que des alliances semblables à celle qui va se former aujourd'hui ! Ce n'est point une aveugle et honteuse passion ; ce n'est point un vil intérêt qui conduit ces époux au pied des saints autels : ce sont les motifs les plus purs de l'honnêteté et de la religion ; c'est une inclination fondée sur l'estime la plus sincère et la mieux méritée ; c'est de part et d'autre un hommage rendu à la sagesse et à la vertu.

Oui, Monsieur, le choix que vous venez de faire, met le comble à la réputation de prudence et de sagesse que vous vous êtes acquise. Jouissant des avantages les plus solides que le monde puisse offrir ; d'une fortune d'autant plus agréable qu'elle ne doit rien à l'injustice ; de l'estime des grands et des magistrats, de la confiance publique ; vous avez éprouvé un sentiment qui n'est connu que des cœurs vertueux ; vous avez senti le besoin que vous aviez d'une compagne fidèle, qui pût donner du prix à tous ces avantages, et vous procurer dans une société douce et innocente ce bonheur que les pécheurs cherchent en vain dans des attachements criminels et des plaisirs illicites. Tel le premier homme, au milieu des délices du paradis terrestre, ne voyait dans l'univers, dont il était le maître, qu'une affligeante solitude, et formait pour une aide semblable à lui des vœux que le Créateur accomplit par le plus touchant de tous les miracles.

Mais cette compagne fidèle, cette confidente de vos pensées, cet objet des plus tendres mouvements de votre cœur, cette nouvelle partie de vous-même, vous ne l'avez point cherchée, Monsieur, parmi les filles de Babylone : c'est des mains de la religion que vous avez voulu la recevoir. Persuadé que ce n'est que dans son sein qu'on trouve la véritable vertu, vous avez voulu une épouse qui fût imbue de ses maximes, élevée dans ses principes, fidèle à ses préceptes. Vos vœux ont été exaucés, Monsieur, et parce que vous avez cherché avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, le Seigneur, fidèle à ses promesses, y a ajouté, comme par surcroît, tous les avantages

que le monde lui même estime le plus.

Admirez donc la conduite de la Providence et rendez-lui les plus vives actions de grâces. C'est elle qui vous a choisi dans une famille respectable une épouse digne de tout votre attachement ; c'est pour vous qu'elle a reçu à l'ombre du sanctuaire, et plus encore dans la maison paternelle, tant de leçons de sagesse et de vertu ; c'est pour vous que le Seigneur a répandu sur son éducation des bénédictions si abondantes ; c'est pour vous la conserver qu'il l'a arrachée d'entre les bras de la mort ; qu'il a écarté tant d'obstacles ; qu'il a rendu son cœur insensible à tant de vœux qui lui ont été adressés, à tant de propositions séduisantes qui lui ont été faites.

Que rendrez-vous au Seigneur pour un bienfait qui doit faire le bonheur de votre vie ? accomplissez fidèlement les vœux sacrés que vous aller prononcer, et dont ces saints autels vont être les témoins et les dépositaires. Soyez l'époux chrétien d'une épouse si vertueuse, et respectez le trésor que la religion vous confie. Oui, Monsieur, de tous les biens que vous apporte votre fidèle épouse, le plus précieux à son cœur c'est la piété et la crainte du Seigneur ; de tous les motifs qui ont fixé sur vous son choix et celui de sa respectable famille, c'est la confiance où elle est que vous serez le protecteur de sa vertu, que vous écarterez d'elle la séduction d'un monde pervers ; que vous porterez conjointement avec elle le joug du Seigneur qu'elle porte elle-même avec tant de joie depuis son enfance. Ces espérances, Monsieur, pourraient-elles être trompées ? fidèle à toutes les lois de l'honneur et de la probité, celles de la religion pourraient-elles vous paraître moins sacrées ? Non, sans doute ; vous les connaissez et vous les aimez. La sagacité de votre esprit, la droiture de votre cœur, l'éducation chrétienne que vous avez reçue nous en sont de sûrs garants.

Je vous parlerai donc avec confiance le langage de l'Apôtre. Le sacrement que vous allez recevoir est le symbole de l'union intime de Jésus-Christ avec son Eglise : c'est sous ce point de vue que les chrétiens doivent surtout l'envisager. Aimez donc votre épouse comme Jésus-Christ a aimé

l'Eglise ; il l'a aimée jusqu'à se livrer à la mort pour elle ; et dans ses travaux, dans ses souffrances, il n'a eu d'autre but que de la préserver de toute souillure. Que ce soit là, Monsieur, le caractère de votre amour et de votre tendresse. Qu'elle n'ait point d'autre terme que votre vie ; point d'autre règles que celles de la religion ; point d'autre but que votre sanctification mutuelle. C'est ainsi que vous justifierez la préférence honorable qui vous a été accordée ; c'est ainsi que vous comblez de joie tant de personnes pieuses, dont les vœux et les ferventes prières sont si capables d'attirer sur votre alliance les bénédictions du Seigneur.

Pour vous, Madame, je n'entreprendrai point de vous instruire des obligations que votre nouvel état vous impose. Nourrie dès

l'enfance des maximes de la religion, élevée dans la connaissance des saintes Ecritures, formée par les mains les plus pieuses et les plus habiles, il n'est rien dans la piété chrétienne qui vous soit étranger. Et que pourrais-je ajouter aux leçons que vous donnent les exemples domestiques ? Vous avez été élevée dans le sein de l'union la plus tendre et la plus parfaite. Vous avez été les délices d'un père..... hélas ! ce temple tant de fois témoin de sa piété le redemande encore ! d'une mère le modèle des mères comme celui des épouses. Que ces exemples, Madame, soient toujours présents à vos yeux. D'après ces modèles si accomplis, vous ne pouvez être que la plus tendre, la plus fidèle, la plus heureuse de toutes les épouses

EXORDE

DEVANT L'ARCHEVEQUE DE LYON.

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi. (Philipp., III 8.)

Tout me semble une perte, au prix de la connaissance sublime de Jésus-Christ.

Monseigneur,

Tels étaient les sentiments du grand Apôtre et l'idée qu'il avait de la grâce que le Seigneur nous fait, lorsqu'il nous appelle à la connaissance de Jésus-Christ. Rien ne lui paraissait comparable à cette faveur : tous les avantages qui le distinguaient des autres hommes n'étaient rien à ses yeux ; il les méprisait comme de la boue ; il en faisait volontiers le sacrifice, pourvu qu'il connût Jésus-Christ, qu'il approfondît ses mystères, qu'il éprouvât la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances, et qu'il se trouvât revêtu, non de sa propre justice, mais de celle qui s'acquiert par la foi en Jésus-Christ.

Telles sont aussi, Monseigneur, les dispositions que la grâce du Tout-Puissant a mises dans votre cœur. Rempli de la science sublime de Jésus-Christ et de ses mystères, vous la mettez infiniment au-dessus de toutes ces connaissances qui vous ont fait

agrégé à la plus illustre compagnie de savants qu'il y ait dans l'univers ; et vous n'employez qu'à la conservation de ce précieux trésor les rares talents que l'Auteur de tout bien vous a donnés. De là, Monseigneur, ces instructions multipliées, dans lesquelles les vérités de notre sainte religion deviennent, sous vos mains habiles, tantôt le lait des enfants, tantôt le pain des forts. De là cet ouvrage immortel où, marchant sur les traces des Athanase et des Cyrille, vous avez triomphé comme eux de l'arianisme et du nestorianisme renais-sants. De là enfin la protection signalée que vous accordez à un corps de ministres fidèles, dont la principale gloire est de bien connaître le mystère du Fils de Dieu.

Puisse ce corps si précieux à l'Eglise répandre toujours au milieu d'elle l'éducation et la lumière ! puisse-t-il se perpétuer à jamais pour le bien de la religion, dont il est l'ornement, pour l'avantage de l'Etat, auquel il fournit des citoyens vertueux, pour la gloire de Jésus-Christ, dont il étend en tous lieux la connaissance et l'amour

DISCOURS

SUR UNE SEDITION ARRIVEE A LYON.

Je me proposais, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui du grand mystère dont l'Eglise est occupée pendant ce saint temps de l'Avent ; c'est-à-dire, de l'attente de ce Messie promis à l'univers dès les pre-

miers jours de la création, annoncé par tant de cérémonies mystérieuses, désiré avec tant d'ardeur par le genre humain, qui, sans lui, ne pouvait ni sortir des ténèbres épaisses dans lesquelles le péché l'avait

plongé, ni vaincre le poids malheureux qui l'entraînait vers le mal, ni obtenir la rémission de ses péchés et des supplices effroyables qu'il avait encourus. Rien n'est plus utile, plus nécessaire même à la piété, que de nous rappeler souvent le besoin extrême que nous avons de Jésus-Christ, et de renouveler au fond de nos cœurs les vœux et les soupirs par lesquels les saints et les justes des premiers temps se sont efforcés de hâter son avènement; puisque enfin il n'est pas moins nécessaire à chacun de nous qu'il l'était alors à la nature entière, et qu'en vain il aurait accompli sur la terre le mystère de notre rédemption, s'il ne naissait dans nos cœurs par sa grâce, et s'il ne nous appliquait d'une manière spéciale les heureux effets de sa naissance, de ses travaux, de ses souffrances. Avec quel regret ne me vois-je pas détourné d'une instruction si salutaire par la triste nécessité où je suis de déplorer avec vous les malheurs de cette ville, et le désastre affreux qui vient d'y arriver ! Je me garderais bien, mes frères, de rouvrir cette plaie si elle n'était toute récente, et si elle ne saignait pour ainsi dire encore. Mais, comment pourrais-je dissimuler ce qui est la matière de l'entretien et des gémissements du public ? Hélas ! il n'est pas temps encore d'oublier les excès auxquels vient de se porter une partie de nos malheureux concitoyens. Nous ignorons les suites qu'aura leur crime, et les châtiments qu'il attirera sur eux. Un nuage sombre s'est formé sur nos têtes : nous le voyons approcher, nous savons qu'il porte la foudre. Avant de nous livrer à la sécurité, il faut voir s'il pourra être entièrement détourné par les hommes vigilants et charitables qui veillent à notre salut.

Je sais, mes frères, et j'en rends grâce à Dieu de tout mon cœur, je sais que les habitants de cette paroisse ne sont point spécialement compris dans ce malheur; qu'aucun d'eux n'a trempé dans cette détestable sédition qui cause aujourd'hui tant d'alarmes, et qu'ils n'ont rien à craindre pour eux-mêmes de la sévérité de la justice qui doit la punir : mais s'ensuit-il que vous deviez être insensibles à ce déplorable événement et aux suites funestes qu'il pourra entraîner ? Non, sans doute ; car, dit l'Apôtre (I Cor., XII, 26), lorsque quelques-uns des membres d'un corps sont dans l'affliction et les souffrances, tous les autres souffrent avec lui : il suffit donc, pour nous intéresser à ce malheur, que les coupables soient nos frères et nos compatriotes, citoyens de la même ville, membres du même corps politique, et, pour dire quelque chose de plus fort encore, unis avec nous par les liens les plus étroits du sang et de la religion. Gémissons donc, mes frères, et sur ce qui est déjà arrivé, et sur ce qu'il y a peut-être lieu de craindre. Déplorons le triste sort de ceux qu'un préjugé funeste, une erreur absurde, a précipités dans le crime; soit que,

par une mort terrible, ils aient porté sur-le-champ la peine de leur témérité et de leur fureur; soit que de dangereuses blessures les préparent à une mort plus lente; soit que, chargés de fers et dans les ténèbres de la prison, ils attendent la punition ignominieuse que la justice souveraine est en droit de leur infliger : et que ceux-mêmes que la Providence a préservés de prendre part à ce crime apprennent par cet exemple combien il est dangereux de se livrer aux murmures, aux jugements téméraires contre les puissances, et contre ceux qui ont quelque part à l'administration publique. Je m'étendrai d'autant plus volontiers sur ce point, mes frères, que je sais que plusieurs d'entre vous sont imbus des mêmes préjugés qui ont causé ce désastre.

Ce qu'il y a de plus affligeant pour ceux qui sont chargés du soin pénible de gouverner les hommes, c'est de voir que leurs efforts et leur vigilance ne font le plus souvent que des ingrats, et qu'une partie considérable du peuple est toujours portée à interpréter de la manière la plus sinistre ce que l'on entreprend pour sa sûreté et sa conservation. Deux choses, également salutaires en elles-mêmes, ont été cause des calomnies que des esprits mal intentionnés ont répandues, et des excès qu'elles ont ensuite occasionnés. La première, c'est la résolution prise par le souverain et par les ministres de réprimer la mendicité et de s'assurer d'une infinité de vagabonds qui remplissaient les villes et les campagnes, infestaient les chemins, et alarmaient également les voyageurs, les laboureurs, les citoyens. Est-il rien, mes frères, de plus conforme aux règles d'une bonne police qu'une pareille résolution ? Est-il rien de plus honteux, de plus dangereux même pour l'Etat et pour les particuliers, que de voir errer de tous côtés des troupes d'hommes et de femmes sans mœurs, sans lois, sans religion, qui préfèrent cette vie vagabonde au travail qui pourrait suffire à leur subsistance, et qui, s'ils ne réussissent pas à exciter notre pitié, par l'étalage d'une misère souvent exagérée, sont toujours prêts à nous extorquer par la violence les secours que nous n'avons osé leur refuser ? Combien de vols, de meurtres, d'incendies n'ont eu d'autres auteurs que ces brigands ? Combien, parmi ceux dont on s'est assuré, se sont trouvés coupables des crimes les plus énormes ? Il n'est donc personne qui ne doive s'intéresser à la réformation de cet abus. Rien n'est plus juste, sans doute, que de soulager la misère des pauvres ; et l'Ecriture même nous apprend que nous devons considérer Jésus-Christ dans la personne de ce pauvre qui nous tend une main suppliante, et sollicite notre charité. Mais quels sont les pauvres qui méritent surtout d'être assistés ? Ce sont ceux dont la pauvreté est tout à fait involontaire, qui ont été réduits à cet état par une disposition secrète de la Providence, et par des révolutions imprévues ; et non pas ceux qui n'y

sont tombés que par leur oisiveté, leur indolence; ce sont ceux que la vieillesse et l'infirmité empêchent de travailler, et non pas ceux qui embrassent par goût cet état de fainéantise et de désœuvrement; ce sont ceux, en un mot, qui, dans leur pauvreté même, se souviennent qu'ils sont chrétiens, et non pas ceux qui, sous prétexte de leurs misères, semblent avoir abjuré toute piété et toute religion. Autant les premiers pauvres sont respectables, autant les derniers méritent-ils d'être réprimés. Ceux-ci sont des frelons qui dévorent la substance des abeilles, et attirent sur eux des secours qui seraient mieux employés à soulager la misère des véritables pauvres!

Tandis que le gouvernement s'appliquait à diminuer les inconvénients de la mendicité, sa sage prévoyance s'occupait aussi du soin de perfectionner cet art si intéressant, qui est notre ressource dans les infirmités et les maladies qui nous affligent. Il s'élevait une école, où des médecins, amis de la patrie et de l'humanité, s'exerçaient paisiblement à étendre leurs connaissances, à découvrir la cause de nos maux, et y apporter les remèdes convenables. Qui croirait, mes frères, que la réunion de ces deux objets également utiles eût pu occasionner des préjugés aussi injustes que ceux qui se sont répandus dans le public? Des hommes simples et crédules, séduits peut-être par des gens mal intentionnés, se sont imaginé que cette école, élevée pour le bien de l'humanité, s'employait, au contraire, à sa destruction; que ces médecins, dont la probité, la douceur, la religion sont si connues, se changeaient, dans leurs écoles, en tigres inhumains; qu'ils prenaient un plaisir cruel à tromper leurs mains dans le sang de leurs semblables, et à chercher dans le fond de leurs entrailles les principes d'une détestable science; que c'était sur des enfants surtout qu'ils exerçaient cette barbarie, sans être ni attendris par leur innocence, ni ébranlés par leurs cris; enfin, que le gouvernement se prêtait à ces horreurs, et leur livrait, pour ces sanglantes expériences, ceux que l'on arrêtaient sous prétexte de la sûreté publique. Voilà, mes frères, ce qui s'est dit dans le peuple; voilà ce qui a été cru, à la honte de la raison humaine, et ce qui a porté une multitude furieuse à ravager, par le fer et le feu le lieu qu'elle supposait être le théâtre de cette barbarie. Mais, encore une fois, comment de pareilles idées ont-elles pu être reçues dans aucun esprit? Jamais, mes frères, on n'a rien vu de semblable parmi les peuples les plus barbares; comment pouvait-on supposer que de telles horreurs se pratiquaient dans une nation policée, dans une ville telle que celle-ci, sous les yeux de magistrats qui se font gloire d'être les pères du peuple, enfin sous le gouvernement d'un prince aussi doux que celui qui nous gouverne? Non, grâce à Dieu, mes frères, une telle férocité est inconnue parmi nous. Il ne se fait rien dans les écoles de chirur-

gie et de médecine, qui ne soit connu de tout le monde, et dont vous ne puissiez vous-mêmes être témoins. Il n'y a dans ces écoles, ni cavernes, ni souterrains, ni lieux secrets; tout s'y fait publiquement et à découvert; et quelque intéressant qu'il puisse être pour la perfection de ces sciences, de connaître la structure du corps humain et la disposition intérieure des parties dont il est composé; ceux qui en font profession ne voudraient pas acheter cette connaissance d'une seule goutte de sang-humain. S'ils étaient assez malheureux pour avoir de pareilles idées, croyez-vous que les magistrats le souffriraient? Les lois qui défendent le meurtre ne sont-elles pas pour eux comme pour les autres hommes? Rougisiez donc, mes frères, d'avoir pu croire de telles extravagances?

Cependant c'est cette erreur absurde qui a excité la fureur du peuple. Ce que la grossièreté, l'ignorance, la malignité avait fait imaginer à quelques-uns a été reçu des autres avec avidité. On a murmuré d'abord sourdement, et ensuite plus haut. Ces soupçons insensés ont fermenté sans doute dans les cabarets et les assemblées des buveurs; et le résultat de ces discours a été une émeute qui a jeté dans cette ville la consternation et la frayeur, et qui l'a mise, pour ainsi dire, à deux doigts de sa perte. En vain un officier, aussi ferme que prudent, les a-t-il convaincus, par leurs propres yeux, de la fausseté du soupçon; en vain a-t-il parcouru avec eux tous les recoins de ce lieu sans qu'ils aient pu y apercevoir le moindre vestige de cruauté; la prévention l'a emporté sur l'évidence, et les a portés à de nouveaux excès, excès qui ont mis en péril cette ville tout entière; excès qui nous ont fait entrevoir l'affreuse perspective d'un incendie, d'un pillage, d'un massacre général; excès qui ont été si funestes à leurs auteurs, puisque plusieurs les ont payés de leur vie, et qui peuvent même le devenir pour toute votre patrie. Car, indépendamment des risques auxquels nous eussions tous été exposés, si cette multitude furieuse n'eût pas d'abord été réprimée par la vigueur des magistrats; quel désastre, quel lugubre spectacle, quel nouveau sujet de larmes, si la justice n'est pas suffisamment apaisée par le sang qui a déjà coulé dans cette malheureuse affaire; si elle demande encore de nouvelles victimes, et s'il faut que l'ignominie des supplices expie ces attentats!

« J'ose espérer, mes frères, que nos yeux ne seront point témoins de ces malheurs. Nous vivons sous le gouvernement d'un prince doux et bienfaisant; le Dieu de miséricorde, qui tient dans sa main le cœur de ce bon roi, le tournera vers la compassion et la clémence. Il excusera des crimes qui ont leur origine, non dans l'esprit de sédition et de révolte, mais dans une erreur malheureuse et dans un sentiment, hélas! trop naturel. Qui connaît mieux que ce bon prince le mouvement que peut exciter dans le cœur d'un père l'amour de ses enfants?

Il pardonnera donc à des pères malheureux qui ont eu pour les leurs des craintes excessives, que ces craintes ont aveuglés, et qui sont devenus furieux par tendresse, et cruels par humanité. Hélas ! au lieu de se porter à tant de violences, que ne portaient-ils au pied du trône de ce roi bien aimé, leurs gémissements et leurs alarmes ? que ne recourraient-ils à son équité contre ceux qu'ils soupçonnaient si injustement de tant de cruauté ? Mais la grandeur des craintes, la fatalité de l'illusion, l'impétuosité des mouvements ne leur a pas permis de faire ces réflexions. On a négligé la justice de ce bon prince ; mais on recourra avec succès à sa clémence : il pardonnera ; oui, nous en avons pour garants la bonté de son cœur et les justes égards qu'il a pour des sujets fidèles qui lui demandent la grâce des coupables ; car il ne faut pas, mes frères, que je vous cache ce qui doit, dans cette occasion, diminuer vos alarmes. Les magistrats de cette ville, quelque offensés qu'ils aient été dans ces troubles, sollicitent puissamment la clémence du souverain. Un pontife, qui est notre père commun, dont la main libérale s'est ouverte tant de fois pour le soulagement des malheureux, donne en cette occasion l'essor à sa charité pastorale ; il demande avec instance la grâce de ces infortunés qui, quelque coupables qu'ils sont, lui sont toujours infiniment chers, parce qu'ils appartiennent au troupeau que Jésus-Christ lui a confié. Il emploie en leur faveur le crédit que lui donnent son nom, son rang, ses vertus. Il sera écouté, sans doute ; et s'il m'était permis d'appliquer à ce respectable archevêque ce qui est dit dans l'Écriture, du prince des pasteurs et du souverain médiateur de Dieu et des hommes, je dirais qu'il le sera, et à cause de ses sollicitations également fortes et respectueuses, et à cause du respect et des égards qui lui sont dus personnellement : *Exaudiatur pro sua reverentia.* (Hebr., V, 7.) Mais soit que nous réussissions à fléchir la justice d'un souverain justement courroucé ; soit qu'il croie devoir intimider les méchants par un exemple de sévérité, l'essentiel, mes frères, c'est d'apaiser la colère de Dieu même, que ces crimes ont irrité contre nous. C'est peu d'échapper à la vengeance de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; il est bien plus nécessaire encore d'apaiser celui qui peut précipiter nos corps et nos âmes dans les flammes éternelles. Dieu est le premier auteur des lois, et il en est aussi le vengeur suprême. Ainsi il ne faut pas seulement considérer l'événement que nous déplorons, sous le rapport qu'il a avec l'ordre civil : il faut aussi le considérer dans l'ordre de la religion ; et sous ce point de vue, il ne peut nous paraître qu'un crime qui est la suite et la punition de beaucoup d'autres : car, mes frères, puisque rien n'arrive dans le monde, sans en excepter même le péché, que par la permission de Dieu, pourquoi croyez-vous que le Seigneur a permis ce crime qui enveloppe un si grand nombre de

citoyens ? C'est pour punir les désordres particuliers, cette indifférence pour la religion qu'on remarque dans la plus grande partie du peuple, ce mépris public des lois de Dieu et de l'Eglise, cette licence effrénée, ce libertinage affreux qui y règne. Pourquoi un tel malheur est-il arrivé le jour même du dimanche ? C'est que ce jour, principalement consacré au culte du Seigneur, ce jour du Seigneur par excellence, est, depuis longtemps, profané par l'ivrognerie et la dissolution ; c'est qu'au lieu de fréquenter en ce jour nos saints temples, d'assister aux divins offices, d'écouter les instructions des pasteurs, on se rend dans des lieux de débauche, où toutes les passions fermentent, où les têtes s'échauffent, où le plus mutin et le plus séditieux est ordinairement le plus accrédité. C'est là que l'on murmure, qu'on calomnie, qu'on blasphème ; et c'est là, sans doute, qu'a été prise la funeste résolution qui nous cause aujourd'hui tant de douleurs. Que ce triste événement vous fasse comprendre, mes frères, de quels excès l'on est capable, lorsqu'on abandonne Dieu et qu'on en est abandonné. Voilà des citoyens qui peut-être passaient pour être doux et modérés, et qui, en un instant, sont devenus des furieux et des incendiaires, l'opprobre de la patrie, la honte de leurs familles. Fuyez donc, mes frères, toute espèce de désordre ; fuyez les assemblées tumultueuses où l'esprit de Dieu ne préside point, et où la piété et la religion ne peuvent faire entendre leur voix. Quel que soit votre état et votre condition, vivez de manière qu'on reconnaisse dans toute votre conduite l'impression et le caractère de la piété. Le Seigneur vous a-t-il donné quelque part dans les biens de ce monde, faites-en l'usage que ses lois vous prescrivent ; employez-les à procurer à vos enfants une éducation honnête et chrétienne ; versez-en le superflu dans le sein des pauvres, et que rien ne vous fasse jamais oublier les règles de la modestie et de la tempérance chrétienne. Etes-vous vous-mêmes réduits à un état de pauvreté et d'indigence, soumettez-vous sans murmurer à l'ordre de la Providence ; mettez votre confiance dans la bonté de celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui revêt les lis des champs ; et soyez assurés que s'il prodigue tant de bienfaits à des créatures inanimées, il ne laissera pas manquer des choses nécessaires ses enfants et ses fidèles serviteurs. Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et croyez fermement que tout le reste vous sera donné comme par surcroît. Sur-tout, mes frères, évitez de désirer avec trop d'ardeur ces biens frivoles que la Providence vous a refusés, et de jeter un œil de jalousie sur ceux qui en jouissent. C'est un défaut malheureusement trop commun parmi les pauvres, de regarder les riches comme leurs ennemis, et d'entretenir contre eux, dans le fond de leur cœur, des sentiments d'envie, qui dégénèrent quelquefois en haine et en animosité. Ces sen-

timents, mes frères, sont souverainement injustes. Si votre frère jouit des richesses de ce monde, c'est Dieu qui les lui a données; c'est lui qui lui en demandera compte, qui en récompensera le bon usage, et en punira l'abus; s'il est des riches que l'abondance rende fiers et hautains, distraits sur les besoins des pauvres, il en est aussi, mes frères, qui se souviennent de l'obligation où ils sont de soulager leurs frères malheureux, et qui écoutent, sur ce point important, la voix de la nature et de la religion. C'est un faux préjugé, c'est une erreur pernicieuse qui vous fait croire que vous êtes si vils et si méprisables à leurs yeux, qu'ils vous regardent comme des hommes d'une nature différente et inférieure à la leur, et qu'ils sont disposés à sacrifier votre vie et celle de vos enfants à leurs plaisirs, ou même à leur conservation. Non, mes frères, ces idées barbares sont bien éloignées de l'esprit de tous vos concitoyens; ceux même d'entre eux, qui font profession de ne suivre que les maximes de la philosophie humaine, sont convaincus de l'égalité parfaite

que la nature met entre tous les hommes. Ils se glorifient de tenir tous à ce sujet le même langage, et le patriotisme, l'amour des hommes, sont presque les seules vertus dont ils se fassent honneur. Pour nous, mes frères, qui faisons gloire de n'avoir pour maître que Jésus-Christ, nous avons sur ce sujet des idées encore bien plus épurées. Nous regardons tous les hommes comme les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume. Nous croyons que les pauvres, quand ils sont véritablement chrétiens, ont d'autant plus de droit à ce royaume céleste, qu'ils ont moins à craindre d'avoir reçu en ce monde leur récompense. A Dieu ne plaise que des chrétiens méprisent jamais aucun des hommes pour lesquels un Dieu a daigné mourir, et ceux surtout dans l'état desquels il a voulu naître? Que ce divin Sauveur, mes frères, vous comble de ses bénédictions et de ses grâces; qu'il rétablisse au milieu de vous la paix et la tranquillité, et qu'il vous conduise à cette vie bienheureuse que je vous souhaite, etc.

DISCOURS

SUR LES CAPTIFS FAITS PAR LES BARBARESQUES.

Toutes les occasions d'exercer la charité et de soulager des malheureux doivent être infiniment chères à des chrétiens, qui savent de quel prix sont, aux yeux du Seigneur, les œuvres de compassion et de miséricorde. En voici une, mes frères, qui vous est présentée par des mains si respectables, et dont l'objet est d'ailleurs si important, que vous ne pouvez ne la pas saisir, sans manquer à plusieurs devoirs essentiels. Il s'agit de contribuer par vos aumônes à la délivrance de plusieurs Français, qui ont eu le malheur de tomber entre les mains des infidèles, et qui, dans le royaume barbare de Maroc, éprouvent toutes les horreurs de la plus dure captivité: et c'est le roi lui-même qui, comme le père commun de tous ses sujets, excite votre bienfaisance à leur égard; c'est votre premier pasteur, qui, secondant les pieuses intentions de ce roi bien-aimé, vous fait apercevoir les intérêts de la religion, réunis dans ce point avec ceux de l'État.

Que de motifs, mes frères, de vous intéresser à cette bonne œuvre, et sous combien de rapports ces infortunés doivent vous être chers! N'eussiez-vous de commun avec eux que la nature humaine, vous devriez vous attendrir sur leurs souffrances, et gémir sur des hommes qui éprouvent de la part d'autres hommes tant d'indignités et d'horreurs; vous devriez tâcher d'effacer, par votre générosité, la tache que ces barbares impriment, pour ainsi dire, à la na-

ture, en traitant leurs semblables comme de vils animaux, en les chargeant d'indignes fers, en les accablant tour à tour, et de travaux excessifs, et de tourments cruels.

A quel avilissement le Seigneur a réduit l'homme, et de quels excès il l'a rendu capable! Le croirions-nous, si nous n'en étions les tristes témoins? il existe des hommes ennemis de toute l'espèce humaine, qui trafiquent de la vie et de la liberté de leurs frères; qui courent les mers pour s'enrichir de cet infâme brigandage. Ce n'est point ici une de ces guerres qui, quoique toujours affreuses aux yeux de la nature, sont cependant assujéties aux lois de l'honneur, de la probité, de la modération. Ce n'est point pour repousser la force par la force; ce n'est point contre des hommes armés que ces barbares exercent leur violence: un paisible négociant, un passager qui transporte dans une terre étrangère sa tendre épouse, ses enfants chéris, devient tous les jours la proie de ces pirates odieux.

Pourquoi, me direz-vous, tous les princes ne se réunissent-ils pas pour écraser ces hommes détestables, et détruire, par la force des armes, ces nations plus cruelles que puissantes? Laissons, mes frères, de vaines spéculations: les princes, chargés de veiller à la conservation de leurs peuples, ne peuvent pas toujours poursuivre ces vils brigands, aussi prompts à fuir devant un ennemi qui les attaque à forces égales qu'à fondre sur une proie innocente et désar-

mée. Le roi ne pourrait, sans compromettre la gloire de ses armes, les employer contre des ennemis si méprisables, et les porter dans les déserts arides qu'ils habitent. Plus d'une fois on a vu ces barbares se relever de dessous les ruines de leurs boulevards foudroyés; et l'expérience ne nous a que trop appris que le Ciel a résolu de les laisser subsister pour nous humilier et nous punir. C'est un fléau de la vengeance divine, auquel il veut que nous nous soumettions. En cherchant à venger par la force nos frères malheureux, nous en augmentons le nombre; et il vaut mieux encore assouvir l'avarice de ces hommes, si peu dignes de ce nom, que d'offrir de nouvelles victimes à leur cruauté!

Mais combien devons-nous plus encore nous intéresser au sort de ces captifs, si nous faisons attention aux liaisons particulières que nous avons avec eux! Ce sont des Français, ce sont des membres de cette nation essentiellement ennemie de l'esclavage, et chez laquelle il est heureusement inconnu; ce sont des habitants de cette terre libre, dans laquelle un esclave ne peut aborder sans voir tomber ses fers, et recouvrer la liberté que la nature a donnée à tous les hommes. Des Français esclaves chez des barbares! des Français, peut-être nos amis, nos voisins, nos associés, nos parents! car, qui sait ce que deviennent tant de jeunes gens qui courent les hasards de la navigation, dont nous ignorons le sort pendant plusieurs années, et qui gémissent dans l'esclavage, tandis que nous les croyons, ou jouissants de la fortune dans une terre étrangère, ou délivrés par la mort de toutes les misères de cette vie? des hommes peut-être recommandables par leur naissance, et par les services qu'ils ont rendus à la patrie, qui, chargés de fers, rassasiés d'opprobres et d'outrages, sont obligés de rendre à des maîtres si méprisables les services les plus bas et les plus humiliants: que cette idée est révoltante pour tous ceux qui connaissent le doux nom de patrie!

Mais, j'ose le dire, mes frères, la voix de la religion doit ici parler plus haut encore. Ces infortunés sont nos frères dans l'ordre de la grâce. Ils sont, comme nous, membres du corps mystique de Jésus-Christ: c'est pour eux comme pour nous que Jésus-Christ a répandu son sang, afin de les délivrer, ainsi que nous, de l'esclavage du démon auquel le péché nous a tous soumis. Ces barbares qui les retiennent dans les fers; ces ennemis communs de l'humanité le sont plus encore du christianisme. Disciples fanatiques de l'impôsteur Mahomet, ils se proposent presque autant d'enlever à Jésus-Christ des enfants et des membres que de s'enrichir de nos dépouilles; et leur cruauté naturelle est encore excitée par le faux zèle de la religion. Nos frères infortunés, contre lesquels ils exercent tant de rigueur, ont toujours entre les mains un moyen aussi facile que funeste de les adoucir; l'apostasie briserait leurs fers;

d'esclaves qu'ils sont, ils deviendraient citoyens de ces villes infidèles s'ils voulaient partager leur infidélité. Que cette tentation est violente, mes frères, et qu'elle doit nous alarmer sur le salut de ces malheureux! Hélas! nous succombons tous les jours à des attaques bien moins dangereuses; tous les jours les plus frivoles intérêts l'emportent dans nos cœurs sur la fidélité que nous devons au Seigneur; tous les jours le respect humain, la mauvaise honte nous portent à rougir de Jésus-Christ et à le renoncer devant les hommes. Et voilà des hommes, que ni le poids des chaînes, ni l'horreur de la prison, ni la crainte de la mort, ni la rigueur des supplices ne peuvent engager à proférer des paroles de blasphèmes; qui, soutenus par les principes de la foi, font généreusement à Jésus-Christ le sacrifice de leur liberté et de leur vie. C'est Dieu, mes frères, qui leur donne cette fermeté, cette constance, pour nous rendre croyables ce qu'on nous a appris des premiers martyrs de la religion; pour nous faire voir que son bras n'est pas raccourci, que sa grâce est aujourd'hui aussi forte et aussi efficace que dans les premiers siècles de son Eglise; enfin pour nous faire rougir de notre lâcheté et de notre faiblesse dans son service.

Mais des hommes qui nous donnent de tels exemples ne doivent-ils pas être bien respectables à nos yeux? Ne devons-nous pas, pour ainsi dire, les récompenser de l'édification qu'ils nous procurent en nous hâtant de finir leurs épreuves; et ne serions-nous pas coupables de leur apostasie, si ces épreuves, trop prolongées par notre dureté et notre avarice, devenaient supérieures à leur courage?

Et que dirai-je de tant d'autres dangers auxquels ils sont exposés, au milieu de ces peuples aussi licencieux que cruels? que dirai-je de l'alternative si souvent présentée à un sexe faible et fragile à une jeunesse délicate, ou de nager dans les délices d'un sérail, ou de pourrir dans les horreurs d'un cachot? Ah! mes frères, hâtons-nous de leur épargner ces tentations et ces dangers. Sauvons de ces périls affreux des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort, et craignons qu'il ne le démon, en leur procurant la liberté de ce monde, ne les fasse rentrer sous un joug plus honteux mille fois que celui sous lequel ils gémissent aujourd'hui.

Je ne doute pas, mes frères, que ces motifs ne fassent impression sur vos cœurs; ne les combattez point par de frivoles prétextes; ne dites point que vous avez assez de pauvres à soulager au milieu de vous, sans étendre vos soins sur des étrangers. Oseriez-vous appeler ainsi, mes frères, vos compatriotes infortunés? non, mes frères, leur éloignement, leur captivité ne peuvent que vous les rendre encore plus chers. Rien d'ailleurs ne peut épuiser les ressources d'une charité qui met sa confiance en Dieu. Celui qui, par un prodige que nous lisons ce matin dans l'Evangile, a multiplié les pains dans

le désert, peut encore opérer le même prodige. Il ne s'agit que de l'invoquer avec foi, et vous pourriez, mes frères, soulager en même temps et les pauvres qui sont au mi-

lien de vous, et ceux dont les besoins et les malheurs, pour être loin de vous, ne sont pas moins dignes de votre compassion.

EXHORTATION

AUX PRISONNIERS DE LA CONCIERGERIE.

Ce n'est point, mes frères, une vaine curiosité qui fait descendre dans ces sombres demeures les personnes respectables que vous voyez ici assemblées : elles ne viennent point insulter à vos malheurs par le contraste de l'état dont elles jouissent avec celui auquel vous êtes réduits ; elles viennent au contraire, animées par la charité chrétienne, visiter Jésus-Christ qui souffre en vous, mêler leurs larmes avec les vôtres, et diminuer, autant qu'il leur est possible, le poids de vos chaînes qu'elles voudraient pouvoir briser entièrement. Vous pouvez donc paraître sans honte et sans confusion devant des chrétiens qui ne voient en vous que des frères rachetés comme eux du sang de Jésus-Christ, appelés comme eux à l'héritage céleste, et que le Seigneur y conduit par la voie la plus courte et la plus sûre, celle des tribulations et des souffrances.

Oui, mes frères, la captivité dans laquelle vous géissez, ces fers que vous portez, en même temps qu'ils excitent notre compassion et notre sensibilité, nous paraissent aussi des marques de la bonté de Dieu pour vous, et du désir qu'il a de vous sauver. Cessez de regarder comme un jour malheureux celui où vos fautes ont commencé à percer les ténèbres dans lesquelles vous vouliez les ensevelir. C'est au contraire de ce moment que vous devez compter le commencement des miséricordes de Dieu sur vous. Car, mes frères, sous le Dieu infiniment juste que nous adorons, il faut tôt ou tard que le crime soit puni : s'il ne l'est pas dans ce monde, il faut qu'il le soit dans l'autre. Or, quelle comparaison y a-t-il à faire entre le jugement des hommes et celui de Dieu, entre les ténèbres de ces prisons et celles de l'enfer, entre ces peines passagères que les hommes peuvent nous faire subir et les supplices éternels auxquels un Dieu vengeur condamnera les pécheurs impénitents ? Le plus grand, le plus horrible des malheurs, c'est donc de tomber entre les mains du Dieu vivant sans avoir apaisé sa justice.

Or, ce malheur n'eût-il pas été le vôtre, si le Seigneur vous eût laissé jouir plus longtemps de l'impunité ? n'auriez-vous point accumulé crimes sur crimes et forfaits sur forfaits ? ne seriez-vous pas arrivés ainsi au terme fatal où il aurait fallu comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ pour entendre de sa bouche l'arrêt irrévo-

cable qui vous aurait précipités dans l'enfer ? N'est-ce pas là le sort funeste qu'ont éprouvé plusieurs compagnons de vos crimes ? n'est-ce pas là celui auquel vous vous êtes vous-mêmes exposés mille fois ? Que seriez-vous devenus, si la mort, que vous avez peut-être bravée, vous eût surpris dans le cours de vos désordres ? Victimes infortunées des vengeances du Seigneur, livrées au plus cruel et au plus inutile désespoir, vous seriez à présent enchaînés dans le plus profond des abîmes, vous seriez la proie des flammes éternelles, les démons exerceraient sur vous toute leur rage et toute leur fureur.

Mais, mes frères, le Seigneur a eu sur vous des desseins de bonté et de miséricorde ; il a suspendu les coups de sa colère ; il vous a sauvés lui-même des dangers auxquels vous vous exposiez ; il vous a châtiés comme un père plein de tendresse châtie ses enfants les plus chéris ; il a voulu vous punir en ce monde, afin de pouvoir vous sauver dans l'éternité, il a commué les peines éternelles que vous méritiez en celles que vous souffrez à présent. Car ne doutez point d'une vérité qui nous est clairement enseignée par l'Eglise, et qui doit être ici le fondement de votre confiance ; on satisfait à la justice de Dieu, non-seulement par les peines qu'on s'impose à soi-même, mais aussi par la résignation avec laquelle on se soumet à celles que Dieu nous envoie. Ainsi quoique vos souffrances ne soient pas de votre choix, quoiqu'elles soient dues comme une juste réparation aux lois de la société que vous avez violées, le Seigneur veut bien les substituer à celles que sa justice serait en droit de vous imposer. Devez-vous donc murmurer contre sa providence ? ne devez-vous pas au contraire louer sa bonté et sa miséricorde, et baiser avec reconnaissance la main paternelle qui vous frappe ?

Voilà, mes frères, le véritable point de vue sous lequel vous devez considérer vos peines et vos souffrances ; voilà le véritable moyen de les adoucir. De quoi vous serviraient les plaintes, les murmures, le désespoir ? Ah ! si c'est pour vous une nécessité de souffrir, profitez au moins, pour le salut de votre âme, de cette dure nécessité ; et ne soyez pas assez ennemis de vous-mêmes, pour vouloir être encore malheureux pendant toute l'éternité, après l'avoir été dans cette vie. Vous pouvez, mes frères, oui,

vous pouvez changer l'état malheureux dans lequel vous géissez en une éternité de bonheur. Il ne faut pour cela que retourner à Dieu de tout votre cœur, détester sincèrement les péchés qui vous ont attiré sa colère, lui offrir pour satisfaction les peines que vous souffrez et celles qui vous restent peut-être à subir. Il n'en exige pas davantage pour vous recevoir en grâce, pour vous rendre ses bontés, pour vous rétablir dans tous vos droits. Enfants trop ingrats du meilleur de tous les pères, si les bienfaits dont il vous a comblés n'ont pu vous retenir dans son service, au moins que les malheurs que vous avez éprouvés, depuis que vous vous êtes séparés de lui, vous ramènent à ses pieds; pleurez avec amertume ces crimes qui vous rendent indignes d'être mis au nombre de ses enfants; pleurez non-seulement ceux que la justice des hommes punit en vous, mais tout ceux qui vous ont fait perdre ses bonnes grâces; soit qu'ils soient venus à la connaissance des hommes, soit qu'ils ne soient connus que de lui seul: détestez-les, non pas seulement parce qu'ils vous ont attiré dans ce monde tant de malheurs et de disgrâces; parce que la perte de vos biens, de votre liberté, peut-être même de votre vie doit en être la suite et le fruit; non pas même seulement parce que ces crimes vous ont rendus dignes des supplices horribles de l'enfer; mais surtout parce qu'ils vous ont rendus enne-

mis de votre Dieu, de votre bienfaiteur, du Père le plus tendre, qui vous a donné mille fois les preuves les plus sensibles de son amour, qui n'a pas épargné son propre Fils, qui l'a livré à la mort pour vous.

Voilà, mes frères, quels doivent être les motifs de votre douleur. Laissez-vous donc pénétrer par ces sentiments de piété et de religion; repassez dans l'amertume de votre cœur ce que Dieu a fait pour vous, et ce que vous avez fait contre lui. Jetez les yeux sur Jésus-Christ, qui est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, qui a souffert pour eux le plus cruel et le plus ignominieux des supplices, et qui a choisi un malfaiteur crucifié auprès de lui, pour lui appliquer les premiers effets de ses souffrances et de sa mort; et que cette vue produise en vous, et le plus vif regret d'avoir offensé un Dieu si bon et si miséricordieux, et la confiance la plus ferme dans sa médiation toute-puissante.

Que le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, vous console lui-même, mes frères, dans l'excès de vos malheurs; qu'il adoucisse par l'onction de sa grâce la croix que vous portez, et qu'il vous conduise enfin à la récompense qu'il a promise à ceux qui pleurent et qui souffrent en ce monde avec la résignation et la patience que l'Evangile nous prescrit.

EXHORTATION

AUX PAUVRES DE L'HOPITAL D'EPERNAY.

Nous vous faisons assembler aujourd'hui, mes frères, pour vous donner une nouvelle preuve de notre sollicitude, et de l'intérêt que nous prenons à votre bonheur et à votre salut. Les hommes respectables qui, par les places qu'ils occupent, ou par le choix des citoyens, sont chargés de la direction de cette maison, ne bornent pas leurs soins à l'administration temporelle. Ils ne se contentent pas de travailler à la conservation de ses biens et à la distribution économique de ses revenus, avec autant d'attention qu'à leurs propres affaires; et de sacrifier aux besoins des pauvres qui y demeurent un temps et un travail précieux: animés d'un esprit de religion et de piété, ils portent leurs regards sur des objets plus intéressants encore, et ils croiraient ne répondre ni aux pures intentions de ceux qui ont fondé ou doté autrefois cette maison de charité, ni aux vœux de la patrie à laquelle cet établissement est si cher; si, en même temps qu'ils vous y font trouver les secours nécessaires pour passer doucement ce qui vous reste de jours, ils ne vous y procurent aussi les moyens d'être heureux dans l'autre vie.

Mais ces vues si sages, si chrétiennes, sont-elles aussi les vôtres, mes chers frères; et pensez-vous seulement qu'après cette vie, il y en ait une autre dans laquelle vous deviez être infiniment heureux ou infiniment malheureux? Et si nous en jugeons par la conduite que tiennent un grand nombre d'entre vous, n'avons-nous pas lieu de croire que cet article essentiel de notre foi est entièrement effacé de vos esprits, et que, semblables à de vils animaux, vous bornez vos soins et vos desirs à végéter encore quelque temps sur la terre? Que tels aient été autrefois vos sentiments, lorsque condamnés aux travaux les plus pénibles, accablés du poids de votre pauvreté et de votre misère, vous étiez comme forcés de donner aux sollicitudes de cette vie toute l'attention dont vous étiez capables, nous n'en sommes pas étonnés: la pauvreté a ses dangers, ainsi que l'opulence; si celle-ci nous détourne des pensées de notre salut, en nous attachant aux biens et aux plaisirs séducteurs de ce monde, celle-là ne nous en détourne peut-être pas moins par les besoins impérieux dont elle est la source. Il est difficile d'élever ses desirs et ses espérances vers le ciel, lorsque

des nécessités, qui se renouvellent à chaque instant, nous obligent de ne penser qu'à la terre; et ce n'est pas sans raison que le Sage demandait au Seigneur de ne le mettre ni dans l'état de pauvreté, ni dans celui des richesses; mais dans cette heureuse médiocrité qui nous donne les choses nécessaires à la vie. Mais vous y voici parvenus, mes frères, à cet état heureux que désirait le Sage; vous voilà affranchis des soins et des sollicitudes de cette vie; vous voilà assurés de trouver, jusqu'à la fin de vos jours, ce pain qui vous causait autrefois tant de peines et de sueurs. La providence de Dieu vous a ouvert un asile aussi sûr que tranquille; sa maison est devenue la vôtre, et, à l'ombre de son sanctuaire, vous pouvez désormais ne vous occuper que de votre salut. Pourquoi donc négligez-vous un avantage si précieux? Pourquoi n'êtes-vous pas plus occupés des besoins de votre âme que si vous n'en aviez point, et si la destruction prochaine de votre corps devait mettre fin entièrement à votre existence?

Ah! rappelez-vous aujourd'hui, mes frères, les vérités qu'on vous a apprises dans votre enfance, et que vous paraissez avoir malheureusement oubliées. Pourquoi le Seigneur vous a-t-il créés? pour le connaître, l'aimer, le servir et parvenir ainsi à la vie éternelle. Il y a donc en effet une vie éternelle qui doit être l'objet de vos désirs et le but de toutes vos démarches. Elle sera la récompense de tous ceux qui auront aimé le Seigneur, qui l'auront servi fidèlement. Elle est le prix de la patience dans la pauvreté et les afflictions, comme du bon usage des biens et des richesses de la terre; et, selon les maximes de Jésus-Christ, les espérances des pauvres sont mieux fondées encore que celles des riches; ils sont plus sûrement dans la voie qui y conduit. Mais la même foi, le même rayon de lumière, qui nous découvre une éternité de bonheur pour les amis de Dieu, nous découvre aussi des malheurs éternels pour tous ceux qui auront transgressé sa loi et qui lui auront refusé le tribut de leur amour. Une vie, une félicité éternelle pour les uns, une mort et des supplices éternels pour les autres; voilà, mes frères, l'alternative effrayante qui se présente à nous. L'une de ces deux éternités sera notre partage: entre l'une et l'autre il n'est point de milieu.

Des hommes qui ont éprouvé sur la terre les disgrâces de la fortune, qui ont traîné dans les afflictions et dans la misère leur déplorable vie, voient assez souvent la mort avec une sécurité qui nous étonne; ils l'envisagent de sang-froid, et même avec une espèce de joie, comme la fin de leurs malheurs. Ah! mes frères, autant cette sécurité est raisonnable dans de véritables chrétiens, dans des pauvres qui ont su faire un bon usage de leur pauvreté même et qui ont servi le Seigneur dans la droiture et la simplicité de leur cœur, autant elle est insensée dans ceux qui ont suivi des routes opposées, dont la vie n'a été qu'une suite

continuelle de murmures contre Dieu et d'injustice contre les hommes; qui, plongés dans la misère, souvent par un effet de leur mauvaise conduite, n'ont cherché à s'en délivrer que par des voies iniques et criminelles, ou à s'en dédommager par la débauche et la dissolution. De tels hommes osent regarder la mort comme la fin de leurs maux. Ah! elle en est, au contraire, le commencement; c'est à leur mort qu'ils commenceront à subir les peines horribles qu'ils ont méritées; c'est alors que leur âme criminelle comparaitra devant Dieu, et qu'elle entendra de sa bouche l'arrêt effroyable qui la condamnera aux feux et aux supplices éternels.

Ce moment terrible, mes frères, ne peut être fort éloigné pour chacun de vous. La vieillesse et les infirmités vous ont seules ouvert cet asile; et en vous rendant nécessaires les secours de la charité, elles vous avertissent aussi que vous n'en jouirez pas longtemps. La mort ne vous menace pas seulement de loin, comme tout le reste des hommes; elle commence à vous marquer, pour ainsi dire, de son sceau, comme des victimes qu'elle va bientôt immoler. Dites-moi maintenant comment vous vous préparez à recevoir le coup fatal qui tranchera le fil de vos jours, ce que vous faites pour vous mettre en état de paraître devant le tribunal redoutable de Jésus-Christ, et pour ne pas être infiniment plus malheureux dans l'autre vie que vous ne l'avez été dans celle-ci.

Retirés dans cet asile, affranchis de ces cruelles inquiétudes qui vous tourmentaient autrefois, vous devriez réparer tous les désordres d'une vie passée dans l'oubli de Dieu; et vous multipliez, au contraire, vos prévarications et vos iniquités. L'ivrognerie et la débauche, qui ont causé les malheurs de vos premières années, empoisonnent encore les dernières, et vous souillez votre vieillesse par ces vices honteux et détestables. Vous devriez louer, bénir sans cesse le Dieu bienfaisant et miséricordieux qui vous nourrit; et vous ne craignez pas de profaner, par vos juréments et vos blasphèmes, son nom saint et redoutable. Tout ce qui appartient à son culte est pour vous insipide et insupportable. Il faut vous faire violence pour vous traîner aux pieds de ses autels et vous forcer à lui adresser du bout des lèvres des adorations et des hommages auxquels votre cœur n'a point de part. Vous devriez chercher dans les sacrements de l'Eglise la consolation de vos derniers jours et l'espérance de votre salut éternel, et vous ne participez pas plus à ces sources de grâces que si vous n'étiez ni chrétiens ni catholiques. Chose étrange, chose incroyable! Des pauvres que la religion nourrit, qui vivent à l'ombre du sanctuaire et des fonds consacrés à la piété, des pauvres qu'on peut appeler, d'une manière particulière, les pauvres de Jésus-Christ, ne font presque aucun acte de religion; et non-seulement on ne les voit pas avec les autres fidèles à la table

du Seigneur, mais ils ne s'approchent pas même de ces tribunaux sacrés où ils devraient obtenir la rémission de leurs péchés. Il en est qui croupissent depuis un nombre d'années dans la fange de leurs iniquités, au mépris des lois les plus sacrées de l'Eglise, au danger le plus évident de leur salut. En effet, à quel effroyable précipice cette insensibilité stupide, cette impénitence obtinée ne doit-elle pas les conduire ? Vous en avez vu, mes frères, des exemples effrayants ; vous en avez vu périr au milieu de vous de la manière la plus subite et la plus imprévue, sans confession, sans aucun sacrement, sans aucune préparation ; ils ont passé, sans intervalle, du sommeil à la mort ; ils se sont trouvés devant le redoutable tribunal de Dieu, sans, pour ainsi dire, y avoir été cités ; ils y ont porté une conscience chargée de crimes invétérés ; et qu'est devenue leur âme ainsi surprise ; quels motifs avons-nous de croire que Dieu leur a fait miséricorde ? Avons-nous des sujets plus légitimes de confiance à l'égard de ceux même que nous avons vu mourir d'une manière moins subite, moins précipitée ? Non, mes frères, je ne crains point de le dire, au moins du plus grand nombre : ils ont reçu les sacrements de l'Eglise, mais sans les désirer, presque sans les demander. Tout a consisté de leur part à ne les pas refuser. Ils se sont accusés de leurs fautes, ou plutôt ils ont avoué celles sur lesquelles ils ont été interrogés ; mais sans en montrer ni regret, ni douleur, ni repentir. Ils sont morts sans murmurer contre le coup qui terminait leurs jours ; mais leur apparente résignation n'a été qu'une insensibilité stupide, et l'effet de l'aveuglement et de la dureté, plutôt que le témoignage d'une bonne conscience.

Voilà, mes frères, comme meurent dans cet asile des vieillards malheureux qui y ont vécu pendant une suite d'années. Personne ne vérifie mieux la maxime générale, que l'on meurt comme l'on a vécu, et qu'en vain on espère une bonne mort, lorsqu'on ne s'y est pas préparé par le bon usage du temps qui l'a précédée. Mourir dans le péché, c'est le plus grand, le plus effroyable de tous les malheurs. Mais si quelque chose peut encore ajouter à l'idée affligeante que la foi nous en donne, c'est de voir se précipiter dans cet abîme ceux même qui ont le plus de moyens de l'éviter ; et vous êtes dans ce cas, mes chers frères. Car, encore une fois, qui d'entre les hommes a plus de raison que vous de penser à la mort, et plus de moyens de s'y préparer ? La plupart d'entre vous ont déjà passé la mesure ordinaire de la vie des hommes, sont parvenus à cet âge où l'on n'a plus à attendre que la douleur et le dépérissement, avant-coureurs de la mort. Tous jouissent de la situation la plus avantageuse pour s'entretenir des pensées de la religion et de l'éternité. Tranquilles sur les événements de cette vie, vous recevez des mains de la charité une nourriture simple et frugale, mais suffisante pour quiconque connaît les véritables be-

soins de la nature et ne se fait pas un dieu de son ventre, comme dit l'Apôtre. Si vous êtes occupés de quelque travail, il est plutôt destiné à chasser l'oisiveté et l'ennui que commandé par la nécessité ; il n'épuise point vos forces, il n'absorbe point votre loisir. Votre séjour dans cette maison vous met à couvert des scandales et des mauvais exemples, vous éloigne des compagnies dangereuses et des occasions de pécher. Tout ce qui est sous vos yeux vous rappelle à la prière et à la religion. Les saints mystères se célèbrent au milieu de vous ; Jésus-Christ se rend présent dans ces lieux, et les remplit de sa majesté et de ses grâces. Le voisinage même du temple du Seigneur vous met à portée de vous joindre sans peine à l'assemblée des fidèles, d'y entendre la parole du salut, de participer aux prières publiques. Combien de chrétiens désireraient un pareil état et ne peuvent y parvenir ! Combien d'hommes qui feraient un saint usage de tant de moyens de salut, et à qui ils sont refusés ! Et vous, mes frères, à qui ils sont prodigués, vous les refusez, vous les rejetez, vous les foulez aux pieds. Ah ! vous êtes donc bien ennemis de vous-mêmes ; vous êtes donc bien résolus de périr pour l'éternité, et d'être dans l'autre vie mille fois plus malheureux que vous ne l'avez été dans celle-ci !

Mes frères, qui êtes dans ce moment l'objet de nos inquiétudes et de notre douleur, vous pourriez l'être de notre joie et de notre consolation, je dirais même en quelque sorte de notre respect ; car, dans les principes de la religion que nous professons, rien n'est si grand, rien n'est si respectable qu'un pauvre qui souffre avec patience et résignation les peines attachées à son état, qui ne porte point un œil d'envie et de convoitise sur les biens que la Providence lui a refusés, qui ne demande au Père céleste que son pain de chaque jour, et qui le reçoit avec une humilité pure, avec une reconnaissance qui s'étend sur tous ceux qui sont à son égard les ministres et les instruments d'une providence bienfaisante ; un pauvre qui, dans son indigence même, conserve des entrailles de compassion et de charité pour les autres malheureux, qui est toujours prêt à partager avec eux les ressources de sa pauvreté, et à leur rendre tous les services dont il peut être capable ; un pauvre enfin, qui, à l'exemple de Tobie, se croit assez riche lorsqu'il a la vertu et la crainte du Seigneur : un tel pauvre est digne de notre respect, parce qu'il est à nos yeux une image vivante de Jésus-Christ, qui a voulu lui-même naître, vivre et mourir dans la pauvreté. Mais autant un bon pauvre nous est cher, autant concevons-nous de mépris et d'indignation pour des malheureux qui s'avilissent eux-mêmes par de honteux désordres ; pour des âmes basses qui regardent la prospérité d'autrui comme leur propre malheur ; pour des ingrats qui haïssent, outragent, déchirent leurs propres bienfaiteurs, et ne payent que par des mur-

neures et des insultes les soins qu'on prend de les soulager; pour des hommes durs et cruels, que l'expérience de leurs propres maux ne rend point sensibles à ceux de leurs semblables, et qui sont toujours prêts à leur arracher le peu que la Providence leur conserve; des hommes indociles, indisciplinables, qui ne savent se plier à aucune règle, et qui, dans une maison où ils n'ont d'autres droits que ceux que leur donne la compassion et la charité, affectent la hauteur et l'indépendance la plus décidée; enfin, pour des pauvres orgueilleux qui reçoivent avec fierté et comme une dette, les secours les plus gratuits de la charité. Comment pourrions-nous le voir sans indignation? Le Seigneur lui-même nous déclare, dans les saintes Ecritures, qu'un pauvre orgueilleux est l'objet de sa haine et de sa colère.

C'est à vous de voir, mes frères, à laquelle de ces deux classes vous voulez appartenir. Mais quoi qu'il en soit, les vices même que nous apercevons en vous n'empêchent pas que vous ne soyez les objets de notre charité, et que nous n'ayons le désir le plus sincère de vous être véritablement utiles. Nous nous croirons heureux, si les vérités que vous venez d'entendre font sur vous une impression salutaire, et si le désir de vous sauver vous porte à sortir de cette funeste indifférence où vous êtes depuis si long-temps pour tout ce qui appartient à la religion. Pussions-nous vous voir reprendre plus de goût pour la prière, pour les bonnes lectures et pour tous les autres genres d'instruction qui vous sont si nécessaires! Pussions-nous en même temps vous voir montrer plus de fidélité à suivre l'ordre et la discipline établie dans cette maison, plus de respect, de docilité, de reconnaissance envers la personne charitable aux soins de laquelle vous êtes particulièrement confiés, et qui, depuis plusieurs

années, s'acquitte de cet emploi important avec une exactitude et un zèle qui méritent toute votre confiance! Mais si, après vous avoir exhortés, vous avoir conjurés par tout ce qu'il y a de plus sacré dans la religion, et par le salut même de vos âmes, nous voyons nos avertissements, nos prières, nos corrections paternelles rendues inutiles par l'obstination de quelques-uns d'entre vous, je vous déclare, mes frères, que nous userons de l'autorité dont nous sommes revêtus, et que, quoiqu'il doive en coûter à nos cœurs pour replonger ces pauvres indociles dans la misère dont nous nous sommes fait un plaisir de les tirer, nous aurons recours à l'expulsion, comme au seul moyen de prévenir la destruction totale du bon ordre dans cette maison, et comme à la dernière peine que nous puissions infliger. Cette peine sera surtout prononcée, mes frères, contre ceux qui tomberont à l'égard de la religion et des sacrements dans cette négligence scandaleuse contre laquelle je me suis déjà élevé. Tout pauvre de l'un et l'autre sexe qui ne sera pas en état de prouver qu'il s'est approché pendant le cours du carême du tribunal de la pénitence, et qui omettra ainsi le devoir le plus sacré de la religion, ne doit point s'attendre à demeurer plus long-temps dans une maison consacrée à la piété. C'est à des chrétiens et à des catholiques que cet asile a été ouvert; et ceux qui méprisent si ouvertement les lois du christianisme et de la catholicité ne méritent pas d'y être tolérés. Mais je conçois de meilleures espérances de vous, mes chers frères, et j'ai la confiance que, sentant plus que jamais ce que vous avez à craindre de la justice de Dieu, et ce que vous devez à sa bonté, à sa providence et à sa miséricorde, vous userez des bienfaits qu'il vous prodigue en cette vie, de manière à mériter dans l'autre la récompense éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SUR LA MESSE DE PAROISSE.

Tout paroissien qui manquera trois dimanches consécutifs à la messe de paroisse est menacé d'excommunication. (*Paroles du Prône.*)

Quelle est donc, mes frères, l'importance du devoir qui vous est ici recommandé! quelle est donc la grandeur de la faute que commettent ceux qui méconnaissent et le troupeau dont ils font partie, et le pasteur à qui ils sont confiés; qui abandonnent nos saintes assemblées; qui se font un usage et une habitude d'y paraître à peine dans les plus grandes solennités! Le glaive de l'excommunication est levé sur leurs têtes; l'Eglise les menace de les retrancher de son corps, qui est celui de Jésus-Christ même, de les priver du secours de ses sacrements et de ses prières, de les regarder comme des vains et de infidèles, de les livrer à Satan.

Voilà, mes frères, ce que c'est que l'excommunication; et c'est de cette peine si redoutable aux yeux de la foi; c'est de cette peine, la dernière et la plus terrible que l'Eglise puisse prononcer, que sont menacés ceux qui manquent trois dimanches consécutifs d'assister à la messe de paroisse. C'est donc là, selon l'esprit de l'Eglise, un de nos devoirs les plus essentiels; c'est donc un devoir qui va de pair avec tout ce qu'il y a de plus important dans la religion. Violer ce devoir, c'est donc un péché et un péché très-grave; et, pour le dire clairement, un péché mortel. Car, mes frères, c'est un principe reçu que l'Eglise ne peut user du glaive de l'excommunication, que pour punir les fautes les plus graves. Elle abuserait du pouvoir que Jésus-Christ lui a confié, si elle

lançait ses foudres sur d'autres que sur les plus grands pécheurs, et si elle nous retranchait de sa communion, pour des fautes qui ne nous sépareraient pas de la charité de Jésus-Christ.

Cette peine terrible demeure suspendue : l'Eglise, comme une mère tendre, et qui ne punit qu'à regret, se contente de montrer à des enfants rebelles la verge redoutable dont elle pourrait les châtier. Mais que faut-il conclure de son inaction et de son indulgence ? Ce n'est pas sans doute qu'elle juge la peine trop sévère, en comparaison de l'offense : non ; elle continue de la croire équitable, puisqu'elle continue de vous en menacer : mais c'est qu'elle est, pour ainsi dire, effrayée de la multitude des coupables ; c'est que, fidèle à des maximes inspirées par la charité, elle ne peut se résoudre à lancer des anathèmes qui tomberaient sur un nombre infini de ses enfants.

Car combien ce devoir est-il aujourd'hui négligé ! combien de nos frères que nous n'avons presque jamais la consolation de voir réunis avec nous, qui nous montrent dans la solennité pascalle, des visages inconnus, qui témoignent eux-mêmes, par leur surprise et leur embarras, combien le spectacle de nos saintes cérémonies leur est étranger, et qui nous scandalisent presque autant, en nous demandant alors le gage et le symbole de l'union des fidèles, qu'ils nous ont affligés en refusant d'y prendre part avec nous dans tous le cours de l'année !

Je veux, mes frères, élever aujourd'hui ma voix contre cet abus que nous avons la douleur de voir augmenter tous les jours ; je veux vous instruire de la nécessité d'assister à la messe de paroisse. Cette instruction n'est superflue pour personne : vous-mêmes, mes frères, qui nous édifiez par votre fidélité à remplir ce devoir, vous vous affermirez de plus en plus dans la résolution de l'observer ; vous rendrez grâce à Dieu de vous en avoir fait connaître l'importance et la nécessité ; et vous vous efforcerez d'y ramener ceux de vos frères qui fuient la lumière sur cette obligation, comme sur toutes les autres, et à qui nous ne pouvons faire entendre notre voix.

Je dis que se faire une habitude de manquer à la messe de paroisse, c'est, premièrement, violer une loi de l'Eglise des plus anciennes et des plus solennelles : c'est, en second lieu, se priver d'un moyen de salut des plus nécessaires.

I. Mes frères, s'il est une loi de l'Eglise qui mérite votre respect par son antiquité, c'est celle qui vous oblige de fréquenter votre paroisse, et d'y assister au sacrifice auguste qui s'y offre particulièrement pour vous. L'origine de cette loi est la même que celle du christianisme. Ouvrez les *Actes des apôtres*, vous y verrez les fidèles s'assembler fréquemment, pour écouter les instructions des apôtres, pour communiquer aux prières et à la fraction du pain, c'est-à-dire à la célébration de la divine Eucharistie : *Erant perseverantes in doctrina apostolorum et communica-*

tione fractionis panis et orationibus. (Act., I, 14.) Parcourez les premiers siècles de l'Eglise, vous y verrez les chrétiens fréquenter assidûment ces saintes assemblées, et célébrer le jour du Seigneur par l'oblation d'un sacrifice public et solennel. Ni les édits sévères des empereurs, ni les perquisitions des magistrats, ni les délations des idolâtres ne pouvaient les en détourner. Il leur était indifférent que ce fût le jour ou la nuit ; dans des temples publics, ou dans des maisons particulières ; dans des cavernes, dans des tombeaux ; mais il leur paraissait essentiel de s'assembler, de se réunir avec leurs pasteurs, de lever tous ensemble leurs mains et leur voix vers le ciel, d'offrir tous ensemble au Père tout-puissant le sacrifice de son Fils bien-aimé.

Ecoutez, mes frères, la description que fait de ces saintes assemblées un des premiers défenseurs du christianisme, et voyez si vous n'y retrouverez pas tout ce qui constitue essentiellement la messe de paroisse. « Le dimanche, dit saint Justin, martyr, tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne s'assemblent en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres et les livres des prophètes. La lecture finie, celui qui préside fait un discours pour exhorter à pratiquer ce qu'on vient d'entendre. Nous nous levons ensuite tous ensemble, et nous faisons nos prières ; puis on offre le pain et le vin. Le pasteur ayant achevé les prières et l'action de grâces, tout le peuple fidèle, qui est présent, s'écrie d'une commune voix : *Amen*. On distribue à chacun des fidèles le pain et le vin consacrés. Cette nourriture est appelée parmi nous Eucharistie, et il n'est permis d'y participer qu'à ceux qui croient que notre doctrine est véritable, et qui vivent conformément aux préceptes de Jésus-Christ. » Encore une fois, mes frères, n'est-ce pas là une description exacte de la messe paroissiale ; n'y voyez-vous pas nos lectures, nos instructions, nos prières, notre offrande commune, notre participation au corps et au sang de Jésus-Christ, si fréquente alors parmi les fidèles, et devenue si rare par le malheur des temps et le refroidissement de la charité ?

Etre exclus de ces saintes assemblées, c'était, selon Tertullien, une peine redoutable et un préjugé terrible de condamnation de la part de Dieu : s'en exclure soi-même sans une véritable nécessité, c'était, aux yeux de nos Pères, une espèce d'apostasie de la religion. De là, ces lois sévères qui dès les premiers temps ont prononcé la peine d'excommunication contre ceux qui s'en absentaient ; lois uniformes dans toute l'étendue de l'Eglise ; lois renouvelées de siècle en siècle par tous les conciles qui ont veillé au maintien de la discipline ; lois enfin qu'on ne peut violer sans mépriser ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré dans la religion.

Il n'est personne qui ne reconnaisse l'obligation d'assister au saint sacrifice les

jours de dimanche et de fête; et les chrétiens les plus relâchés ont encore une espèce de honte de manquer entièrement à ce devoir. Mais y satisfait-on pleinement, en assistant à ce qu'on appelle une messe basse ou particulière? non, mes frères, et l'on peut dire hardiment que, hors le cas d'une véritable nécessité, le précepte d'assister à la messe doit s'entendre de la messe publique et solennelle, de la messe de paroisse; et la preuve en est sensible. Dans le temps où cette loi a été portée, c'est-à-dire dans les commencements même du christianisme, on connaissait à peine les messes particulières. Alors, mes frères, tout tendait à l'unité. L'Eucharistie, symbole de l'union des fidèles, ne s'offrait ordinairement qu'une fois chaque jour de dimanche. L'évêque en était le ministre; il y était accompagné de tous les prêtres de son église, qui offraient avec lui et qui recevaient de sa main la victime sainte qui était ensuite distribuée au peuple. Vous voyez encore, mes frères, un vestige bien marqué de cet ancien usage, dans celui où nous sommes, aux fêtes les plus solennelles, d'assister au sacrifice dans l'église cathédrale, revêtus de nos habits sacerdotaux (19). Les moines, les solitaires, les vierges consacrées à Dieu, tous les fidèles enfin assistaient à cet unique sacrifice. La prodigieuse multiplication des chrétiens obligea bientôt d'en multiplier la célébration : bientôt on fut obligé de partager le peuple en plusieurs portions, à la tête desquelles on mit un prêtre chargé de les instruire et d'offrir pour elles les saints mystères; et c'est là l'origine des paroisses. Mais dans ce nouvel état des choses, le sacrifice continua d'être solennel et unique pour l'ordinaire dans chaque église paroissiale; et l'obligation d'assister à ce sacrifice fut substituée à celle de se réunir avec l'évêque, sacrifiant à la tête de son clergé et de son peuple. Ce ne fut que bien longtemps après que chaque prêtre eut la liberté d'offrir en particulier ces redoutables mystères, et rarement le faisaient-ils d'abord sans diacre, sans chant, sans cérémonies.

Mais lorsque l'Eglise a cru devoir accorder cette liberté à la dévotion de ses prêtres, ou lorsqu'elle a permis aux moines et aux religieux d'avoir des églises ou des chapelles particulières, a-t-elle prétendu dispenser les fidèles de l'assistance à la messe paroissiale? non, mes frères; c'est alors au contraire qu'elle a recommandé avec plus de force l'observation de ce devoir. De là ces canons qui défendent aux prêtres et aux évêques eux-mêmes de dire la messe les jours de dimanche et de fête dans des monastères ou des oratoires particuliers, ou qui leur ordonnent de le faire si secrètement, que le peuple ne puisse être détourné d'assister à l'office public de la paroisse. De là ces défenses faites aux moines, et en particulier aux religieux mendiants,

d'attirer en aucune manière les peuples dans leurs chapelles, ou de les admettre même à y entendre les divins offices les jours de dimanche et de fête. De là ces censures portées contre ceux d'entre eux qui, sous prétexte de quelques vains privilèges, prétendaient égaler leurs églises domestiques aux églises paroissiales, et substituer leurs prédications subsidiaires à celles des pasteurs établis de droit divin pour gouverner et instruire le peuple de Dieu. De là enfin ces peines renouvelées, aggravées même par une multitude de conciles contre ceux qui violent ce devoir aussi ancien que la religion.

Il n'y a donc, mes frères, aucune prescription contre l'obligation d'assister à la messe de paroisse, et tous les changements survenus dans la discipline de l'Eglise n'en ont apporté aucun à cet égard. Vous pouvez donc, les jours consacrés au travail, assister à des messes particulières : vous le pouvez même les jours de dimanche et de fête, lorsqu'une véritable nécessité vous oblige de vous abstenir de la messe paroissiale. Ces messes particulières renferment tout ce qui est essentiel au sacrifice : c'est Jésus-Christ qui s'y offre à son Père par le ministère du prêtre, et il s'y offre pour toute son Eglise répandue sur toute la surface de la terre. Elles sont donc légitimes : elles n'ont donc pu sans témérité être condamnées par les hérétiques des derniers siècles. Mais en reconnaissant la légitimité, ou si vous le voulez même, l'utilité de ces sacrifices particuliers, je ne crains point de dire que l'obligation subsiste toujours d'assister au sacrifice public et solennel. Voilà la règle : le reste est l'exception ; et toute exception suppose toujours une véritable nécessité.

Mais combien de vains prétextes prennent la place de cette nécessité qui peut seule vous dispenser d'une loi si sainte et si inviolable? Vous alléguiez la multitude de vos affaires. Eh quoi! mes frères, en avez-vous donc de plus importante que celle de votre salut; et devez-vous, en ce jour consacré au Seigneur, vous occuper d'autre chose que de son service? C'est dans ce moment, direz-vous, que vous êtes assiégés d'une foule de clients que vous êtes obligés d'écouter et d'éclairer de vos conseils. Mais si vous étiez vous-mêmes obligés d'aller solliciter une affaire qui vous fût personnelle, ne vous arracheriez-vous pas du milieu de cette foule importune? ne leur diriez-vous pas que vous devez veiller à vos propres intérêts préférentiellement à ceux des autres? Faites donc pour votre salut ce que vous feriez pour un vil intérêt. C'est dans ce moment que l'accès vous est ouvert au pied du trône de la majesté divine : c'est dans ce moment que vous devez vous-mêmes aller solliciter ses grâces : il y va de vos intérêts les plus chers, de votre salut éternel. Ah! ce que vous voudriez faire regarder comme une complaisance pour le prochain, comme une bien-

(19) C'est l'usage de l'Eglise de Soissons et de quelques autres.

seance de votre état, n'est en effet qu'un trait de cupidité et d'avarice.

C'est ce motif honteux qui vous empêche d'assister à nos assemblées, vous, mes frères, qui prenez pour prétexte de vous en absenter, le besoin de votre commerce. Depuis quand est-il donc permis de vendre et d'acheter le saint jour de dimanche ? depuis quand le violement d'une loi divine peut-il couvrir la transgression d'un précepte ecclésiastique ? Vous êtes plus coupables encore dans ce que vous alléguiez pour vous excuser, que dans la faute même que vous prétendez excuser.

Mais, me direz-vous, j'observerais la loi, si tout le monde l'observait. Dois-je négliger des occasions dont un confrère moins délicat ne manquera pas de profiter ? Rougissez, mes frères, d'être capables d'alléguer de pareils prétextes : c'est le langage de l'avarice la plus honteuse. Rougissez de préférer un gain modique et incertain à la pratique de vos devoirs les plus sacrés. Si un confrère avide se permet ces gains illicites, que son gain et lui, dirait ici l'apôtre saint Pierre, soient précipités dans l'abîme éternel : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*. (Act., VIII, 20.) Mais vous, soyez fidèles au Seigneur, et mettez votre confiance dans sa providence toujours attentive aux besoins de ceux qui le servent avec exactitude,

Ce que je dis aux marchands, aux gens d'affaires, je le dis aussi, mes frères, à toutes les autres classes de citoyens : je le dis en particulier à ces hommes qui se rendent les esclaves de la vanité du public, qui emploient le saint jour du dimanche, et le temps même des divins offices, à des fonctions à peine excusables dans d'autres temps. Croient-ils donc que leur travail frivole soit ici plus privilégié que les professions les plus utiles à la société ? croient-ils qu'au tribunal de Jésus-Christ, la servitude honteuse à laquelle ils se sont réduits puisse excuser la transgression habituelle d'une loi commune à tous les chrétiens ?

Non-seulement, mes frères, s'absenter de la messe de paroisse, c'est violer une des lois les plus saintes et les plus anciennes de l'Eglise ; c'est encore se priver d'un moyen de salut des plus nécessaires.

II. En effet, lorsque vous vous contentez d'assister à une messe particulière, ou lorsque, sous divers prétextes, vous préférez d'autres églises à celle à laquelle la Providence vous a attachés, y retrouvez-vous ces cérémonies si édifiantes et si capables de soutenir votre piété ? y retrouvez-vous ces instructions, si nécessaires pour vous donner la connaissance et l'amour de vos devoirs ? y retrouvez-vous enfin ce concert de vœux et de prières si capable de faire descendre sur vous les grâces et les bénédictions du ciel ? C'est sous ces trois points de vue que vous devez considérer la messe de paroisse comme un moyen de salut.

Premièrement, des cérémonies édifiantes l'accompagnent. Dieu est Esprit, mes frères, mais nous sommes nous-mêmes composés

d'esprit et de corps ; et notre âme, pour s'élever jusqu'aux objets spirituels, a besoin du secours des sens. Les rois, pour inspirer aux peuples le respect dû à leur majesté, croient avoir besoin de l'éclat et de la magnificence qui les environnent ; et la religion elle-même ne dédaigne pas d'emprunter ce secours. Le Seigneur n'a pas besoin de la magnificence de nos temples, de la richesse de nos ornements, de l'appareil de nos cérémonies ; il ne respire point la vapeur de notre encens, et c'est le cri du cœur, plutôt que l'accord harmonieux des voix et des instruments, qui monte jusqu'à lui. Mais c'est nous-mêmes qui avons besoin de toutes ces choses : ce sont là autant d'appuis de notre faiblesse, autant de moyens de fixer la légèreté de notre esprit, et de nous donner quelques idées de la majesté du Dieu que nous servons. Voilà, mes frères, la raison et l'origine de nos pieuses cérémonies. Elles ne sont pas l'effet de l'ignorance, et de la superstition des siècles modernes ; elles sont, pour la plupart, des monuments augustes de la plus vénérable antiquité. Nous les tenons de ces grands hommes qui ont été nos pères dans la foi ; et l'histoire de l'Eglise nous apprend que les docteurs les plus illustres et les plus éclairés, ont aussi été les plus soigneux d'augmenter la splendeur du culte du Seigneur. De quel majestueux appareil n'était-il pas accompagné à Rome sous les heureux pontificats de saint Léon et de saint Grégoire ; à Césarée, sous saint Basile ; à Constantinople, sous saint Chrysostome ; à Milan, sous saint Ambroise ! C'est à ce saint docteur que nous devons surtout l'institution du chant ecclésiastique, tel qu'il se trouve établi parmi nous : et quels accroissements cette institution ne donne-t-elle point à la piété des fidèles ? Saint Augustin en fit lui-même l'expérience dès le commencement de sa conversion. Combien, s'écrie-t-il, Seigneur, combien me trouvai-je attendri, pénétré par les cantiques sacrés de votre Eglise ; que de larmes je répandis, en entendant les chants harmonieux des fidèles réunis dans votre saint temple : *Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesie tue vocibus commotus acriter !* Malheur donc à quiconque méprise ce que ces grands hommes ont si fort respecté ! malheur à quiconque se prive d'un secours si nécessaire à la piété !

Car, avouez-le vous-mêmes, mes frères, ne sentez-vous pas une impression de respect, lorsque vous voyez l'office divin célébré avec une pompe modeste et religieuse ? Lorsqu'un prêtre s'avance majestueusement vers l'autel, profondément pénétré de la grande action qu'il va faire ; lorsque les lévites et les ministres inférieurs l'environnent avec respect, et remplissent avec dignité leurs saintes fonctions ; lorsque tout se passe avec modestie, avec décence, avec majesté ; ne vous sentez-vous pas plus portés à des sentiments de foi et d'adoration ? Et, au contraire, lorsque tout cet

extérieur est supprimé, lorsqu'un prêtre seul est obligé de faire lui-même les fonctions des ministres inférieurs, ou lorsqu'un laïque fait souvent sans recueillement ces fonctions pour lesquelles l'Eglise a cru devoir instituer plusieurs ordres de ministres sacrés, n'avez-vous pas quelque peine à vous persuader qu'une action qui se fait avec si peu d'appareil, est cependant l'acte le plus parfait du culte que nous rendons au Très-Haut? Non, mes frères, nous ne sommes pas, pour la plupart, assez spirituels pour nous passer de ces moyens extérieurs, et ceux qui évitent avec le plus d'affectation le culte public et solennel sont ceux qui auraient le plus besoin d'en être soutenus.

Mais supposons, mes frères, que vous retrouviez ailleurs cette pompe et cet appareil religieux que nous nous efforçons de donner à la célébration des saints mystères; supposons même que vous trouviez dans d'autres églises quelque chose de plus flatteur pour les sens; y trouverez-vous ces instructions particulièrement consacrées à vos besoins, et qui sont une partie essentielle de la messe de paroisse? Un de nos principaux devoirs est de vous distribuer le pain de la parole de Dieu. Nous nous rendrions coupables, et envers Dieu et envers vous, si nous négligions cette partie si importante de notre ministère: c'est une dette que nous avons contractée à votre égard, et que vous êtes en droit d'exiger; et Dieu sait, mes frères, combien est vif et sincère le désir qu'il nous a donné de nous en acquitter toujours avec fidélité. Mais, ici, nos obligations sont réciproques: s'il nous est ordonné de vous annoncer les vérités évangéliques, il vous est ordonné aussi de vous rendre assidus à nos instructions et dociles à notre voix. Mais, hélas! que ce devoir est négligé! Qu'est devenu ce zèle pour la parole de Dieu qui caractérisait autrefois cette paroisse, et la distinguait avantageusement de toutes les autres? Qu'est devenu ce temps où les deux sexes se disputaient la gloire de l'empressement et de l'assiduité? où les familles les plus distinguées par le rang, l'ancienneté, l'opulence, l'étaient aussi par leur fidélité à tous les devoirs de chrétiens et de paroissiens? où sont ces hommes vénérables dont nous avons tant de fois entendu raconter la charité et les bonnes œuvres? Une génération nouvelle leur a succédé, et n'a point hérité de leur zèle. Une certaine curiosité a semblé pendant quelque temps le ranimer, on s'est empressé de venir goûter le pain qu'offrait une main nouvelle; mais on en a été bientôt rassasié. Puissiez-vous, mes frères, reprendre un nouveau goût pour la divine parole que nous vous annonçons, et témoigner par votre assiduité le respect dont vous êtes pénétrés pour elle! Ce n'est point aux talents ni aux dons extérieurs que vous devez cet hommage; c'est à la vérité même; c'est au ministère dont nous sommes revêtus. Ne croyez pas pouvoir suppléer, par d'autres instructions, à celles que vous négligeriez d'entendre de notre bouche.

L'éloquence la plus douce ou la plus véhémence ne change point les cœurs: il n'y a que la grâce du Seigneur qui puisse les amollir et les persuader efficacement: et cette grâce, à quoi sera-t-elle attachée, si ce n'est au ministère des pasteurs légitimes et à la voix de ceux qui sont spécialement envoyés de Dieu pour vous instruire? D'autres prédicateurs pourront vous faire entendre des discours plus profonds ou plus étudiés; mais ils n'ont pas cette connaissance particulière de vos besoins que nous donne l'inspection du troupeau: mais ils n'ont pas cette autorité, que nous donne le ministère, de reprendre, de corriger, d'arracher les vices et les abus; mais ils n'ont pas enfin, j'ose le dire, ces entrailles paternelles, ce vif et tendre intérêt que vos propres pasteurs prennent à votre salut. Vous pouvez avoir plusieurs maîtres, disait l'apôtre saint Paul, mais vous n'avez qu'un seul pasteur, un seul Père en Jésus-Christ: *Si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos Patres* (1 Cor., IV, 15.)

Enfin, mes frères, vos prières ne peuvent être nulle part plus efficaces que dans l'assemblée légitime des fidèles. Rappelez-vous ici cette parole de Jésus-Christ, qui nous fait espérer avec tant de fondement le succès de nos prières, et surtout de la prière publique et commune. Si deux d'entre vous s'unissent pour demander à mon Père quelque chose que ce soit, soyez assurés qu'elle leur sera accordée; car partout où deux ou trois fidèles sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux: *Ubiunque fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* (Matth., XVIII, 20.) Il est donc bien important de prier en union avec les fidèles, et dans une assemblée légitimement convoquée au nom du Seigneur. C'est là que la foi des faibles est soutenue, animée par celle des plus forts et des plus parfaits; c'est là, selon l'expression de Tertullien, que les chrétiens réunis font au ciel même une violence qui lui est agréable; c'est enfin à cette union que le Seigneur a attaché ses bénédictions les plus abondantes et les grâces qui doivent nous conduire au bonheur suprême: *Illic mandavit Dominus benedictionem, et vitam usque in sæculum.* (Psal. CXXXII, 3.)

Mais, remarquez-le bien, mes frères, il faut que vous soyez assemblés au nom du Seigneur. Et à quelle espèce d'assemblée attribuerons-nous ce caractère? Sera-ce à ces assemblées tumultueuses, dont la messe n'est que le prétexte, et où la curiosité, la vanité, d'autres motifs plus criminels encore attirent, à des heures commodes pour la mollesse, une foule de mondains de l'un et de l'autre sexe? Sera-ce à ces assemblées indécentes qui, par l'immodestie et la dissipation des assistants, semblent plutôt destinées à un spectacle profane qu'à un acte de religion? Sera-ce à ces assemblées prétendues chrétiennes, dans lesquelles on n'exige d'un prêtre mercenaire que de la prompti-

tude et de la rapidité, et dans lesquelles ce qu'il pourrait se trouver de chrétiens ne peut ni suivre ni entendre ce que le ministre lui-même daigne à peine prononcer? Jésus-Christ est au milieu de ces assemblées sans doute; il y descend par la vertu ineffable des paroles mystérieuses; mais il y est, comme autrefois dans le prétoire de Pilate, au milieu des juifs sacrilèges qui l'outrageaient. Non, mes frères, de telles assemblées ne sont point formées au nom du Seigneur. Ce n'est point non plus son esprit qui préside à celles que forme le caprice, et dans lesquelles on préfère des dévotions particulières et mal entendues aux devoirs essentiels que l'Eglise nous impose. Mais les véritables assemblées canoniques, celles au milieu desquelles se trouve Jésus-Christ avec toute l'abondance de ses grâces, ce sont celles où les fidèles se trouvent réunis sous la conduite de leur pasteur propre et légitime : *Plebs sacerdoti adunata, et pastori suo grex cohærens*. Ce sont celles où l'on se rend, non par caprice et par curiosité, mais par amour de l'ordre et du devoir, par respect pour les commandements de l'Eglise, par soumission à la volonté de Dieu; en un mot, la messe de paroisse. Puissions-nous voir revivre parmi vous l'empressement et l'ardeur pour ce saint exercice! Puissiez-vous comprendre de plus en plus l'importance et la nécessité du commandement que l'Eglise vous en fait, et faire une heureuse expérience des avantages inestimables qui y sont attachés!

Il en est parmi vous, mes frères, dont l'assiduité est pour nous un sujet d'édification; mais qu'il me soit permis de mêler quelques reproches à ce témoignage que je

vous rends avec tant de satisfaction. Il en est bien peu qui remplissent à cet égard toute l'étendue de leurs obligations : on assiste à la messe de paroisse, mais on y vient tard, et on en sort avec une précipitation peu décente. L'aspersion de l'eau bénite, la procession, qui précèdent la messe, sont des cérémonies inconnues à un très-grand nombre. On assiste beaucoup moins encore aux heures canoniales dont la messe est précédée et suivie. Cependant, mes frères, sans prétendre vous faire de l'assistance à ces offices, une obligation aussi étroite que celle de la messe de paroisse, je ne puis m'empêcher de vous dire que bien des canons l'ont prescrite aux simples fidèles, pour les jours de fête et de dimanche : je ne puis m'empêcher de vous représenter que le saint jour du dimanche ne peut être mieux employé qu'à chanter les louanges du Seigneur, et que vous ne pouvez enfin, ni mieux vous préparer à assister au redoutable sacrifice, ni rendre à Dieu de plus dignes actions de grâces, pour le bonheur que vous avez eu d'y assister, qu'en chantant avec l'Eglise ces psaumes si touchants, et si remplis de l'esprit de Dieu qui les a inspirés. Que ce même esprit ranime en vous, mes frères, l'amour de la prière; qu'il bannisse de vos cœurs cette tiédeur qui vous fait servir Dieu avec tant d'épargne et de réserve; et qu'il vous fasse accomplir avec ardeur, non-seulement ce qui est d'obligation étroite et indispensable, non-seulement ce que vous ne pouvez omettre, sans vous exposer aux peines les plus graves, mais encore tout ce qui est de piété et d'édification. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR ASSELIN.

L'Abbé Gilles-Thomas Asselin naquit à Vire (Normandie) en 1682, fit ses études à Paris, fut reçu docteur de Sorbonne et nommé vicaire-général de Glandives. Il remporta plusieurs prix de poésie à l'Académie Française, en 1709, et à l'Académie de l'Immaculée-Conception de Rouen. Peu de temps après il fit paraître un petit poème sur la religion, imprimé avec un discours en prose, pour disposer les déistes à l'examen de la vérité, et plusieurs autres pièces de vers, en 1723 (Paris, Lhermite, in-8°). On a jugé son poème très-médiocre; il y a plus de mérite réel dans ses odes sur *l'existence de Dieu, le mépris de la fortune, la foi et la paix du cœur*, toutes couronnées à l'Académie des Jeux Floraux. Il paya sa dette de reconnaissance envers Thomas Corneille, qui l'avait encouragé, en lui consacrant une touchante élogie. Nommé principal du Collège d'Harcourt, il fit des réformes utiles et

donna une nouvelle activité aux études. Retiré à Issi, il y mourut le 11 octobre 1767.

Ses OEuvres oratoires ont été publiées sous ces titres : *Discours sur divers sujets de religion et de morale*; Paris, Delalain jeune, 1786, 2 vol. in-12; — *Discours sur la vie religieuse*, suivis des *Discours sur l'amour de Dieu et l'oraison dominicale*; Paris, chez l'auteur, 1786, 2 vol. in-12, réimprimés en 1788 (Paris, Delestre-Bouloge, 2 vol. in-12).

Nous croyons que le lecteur ne verra pas sans intérêt les divers jugements qui ont été portés sur l'abbé Asselin par ses contemporains; les extraits que nous en donnons suffiront à faire apprécier son talent et justifieront le parti que nous avons dû prendre de publier ses œuvres intégralement. Il est de toute justice que nous commençons par le bref du souverain pontife Pie VI, daté du 4 juin 1783.

PIÈS PP. VI.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam benedictionem. SERMONES TUOS DE VITA RELIGIOSA, quos dono ad nos mittere voluisti, libenter una cum litteris tuis accepimus. Sed assiduis Christianæ Reipublicæ curis distenti, eos legere ut erat in votis, adhuc non potuimus, quos doctrina pietateque tua omnino dignos esse arbitramur. Vix datum fuit nonnullas eorum paginas huc illuc evolvere; sed opus multi esse pretii atque utilitatis visum est; quoniam ad studium virtutum christianarum in animis excitandum, et præsertim ad sacras virgines spiritu orationis et perfectionis, sanctoque igne divini amoris inflammandas totum illud opus conspirare videtur. Quæ de re tibi non mediocriter gratulamur, procul dubio sperantes debitam in cœlis mercedem, plurimamque in terris laudem egregiis laboribus tuis non defuturam. Eo igitur munere, ac liberalitate tua, cujus nunquam erimus immemores, gratiam nostram vehementer obligasti. Credere ideo debes omnia, quæ ad te orandum augendamque pertinebunt, ex voluntate et benevolentia nostra esse tibi paratissima, cui Apostolicam benedictionem peramanter impertimur.

Datis Romæ apud S. Petram pridie Nonas Junias MDCCCLXXXIII, pontificatus nostri anno nono.

DOMINICUS NARDINIUS, a latinis epistolis SSmi.

PIÈ VI, SOUVERAIN PONTIFE.

Notre cher Fils, salut et bénédiction apostolique. Nous avons reçu avec plaisir votre Lettre, et vos DISCOURS SUR LA VIE RELIGIEUSE. Les soins que nous devons à l'Eglise de Jésus-Christ nous ont empêché jusqu'ici d'en faire une lecture suivie, comme nous l'aurions désiré. Nous pensons que tout y est digne de vos lumières et de votre piété. A peine avons-nous eu le loisir d'en parcourir quelques pages; mais nous en avons assez lu pour sentir le prix et l'utilité d'un ouvrage, qui tend à exciter dans les âmes le zèle des vertus chrétiennes, à inspirer surtout aux vierges saintes l'esprit de prière et de perfection, et à les embraser du feu sacré de l'amour divin. Nous ne pouvons trop vous en féliciter. Nous ne doutons pas que vous n'obteniez dans le ciel la récompense qui vous est due, et sur la terre les éloges que méritent vos travaux. Nous n'oublierons point le présent que vous nous avez fait; il vous a acquis des droits à notre reconnaissance. Ainsi, vous devez être persuadé que nous avons le désir le plus sincère de vous procurer tous les avantages qui peuvent vous convaincre de notre bienveillance. C'est avec beaucoup d'affection, que nous vous donnons notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à St-Pierre, le 4 juin 1783, la neuvième année de notre pontificat.

DOMINIQUE NARDINI, Secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres latines

Journal des Savants, mois de juin 1782, t. II, page 1287. — Il paraît par l'Épître dédicatoire des Discours sur la vie religieuse, que la princesse qui en est l'objet a vu le manuscrit de ces discours, et que son suffrage a prévenu le jugement qu'en ont déjà porté quelques personnes éclairées.

Quoique ces discours soient particulièrement destinés à des personnes engagées dans la vie religieuse, et propres, comme le dit le censeur, à entretenir la ferveur dans les maisons qui lui sont consacrées, les gens du monde y trouveront bien des traits qu'il leur sera facile de s'appliquer, et de faire servir à leur progrès dans la vertu.

On remarque dans les discours de M. l'abbé Asselin de l'élévation avec de la simplicité, de la chaleur, de l'éloquence, beaucoup d'onction et de sentiment.

Nous citerons pour exemple de la beauté des images et de l'élégance du style, cette comparaison qui termine le dernier discours sur la *vie Religieuse*. « Que l'homme religieux semblable dans ses commencements à un tendre arbrisseau, qui déployait peu à peu ses jeunes rameaux, devienne cet arbre majestueux qui s'élève, étend ses branches, embellit les jardins de l'Époux par une fécondité qui en fait l'ornement et la gloire,

et dans le moment où le souffle de la mort viendra le renverser, que ce bel arbre, en tombant, répande la bonne odeur des vertus, et couvre la terre de ses fruits. » La noblesse des idées et le ton du sentiment caractérisent les deux discours que l'auteur a ajoutés à ceux qui traitent de la vie religieuse.

Nous disons en général que les sujets de M. l'abbé Asselin nous ont paru bien choisis; les divisions et sous-divisions claires et naturelles, la morale exacte, les preuves solides, la diction pure; que l'auteur y montre une connaissance profonde des devoirs de l'état religieux et des secrets de la vie spirituelle; qu'il a fait servir l'esprit même à la sagesse de ses vues, et qu'il offre à ses lecteurs des traits saillants, des applications ingénieuses, des contrastes heureux, des comparaisons toujours justes, souvent agréables. En un mot, les principes excellents que renferme cet ouvrage, et dont l'utilité n'est pas bornée à l'enceinte d'un cloître, les détails lumineux et instructifs qu'il présente, doivent en assurer le succès. Nous pouvons même ajouter qu'après tant de livres ascétiques qui ont paru, celui-ci est neuf par la manière intéressante dont l'auteur a su traiter les mêmes sujets. (Extrait de M. Dupuy, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres.)

Mercur de France du samedi 22 mars 1782 (n° 12), page 177. — Pour donner une idée de cet ouvrage, nous allons prendre l'esprit de l'auteur. Il établit trois caractères distinctifs de l'âme religieuse, la *reconnaissance*, la *fidélité*, la *constance*; ce qui lui fournit la matière de vingt discours. Les deux premiers tendent à prouver combien il est juste de reconnaître le bienfait de sa vocation, et combien il est dangereux de l'oublier. Dans six discours sur les *Vœux*, M. l'abbé Asselin présente alternativement ce que les vœux ont d'obligatoire et ce qu'ils ont d'honorable et de consolant pour les religieuses.

Plusieurs discours sur la *Solitude*, sur l'*Esprit intérieur*, l'*Oraison* et la *Mortification*, présentent un grand nombre de maximes, de comparaisons et de traits propres à soutenir la ferveur du cloître.

En traitant de la *Nécessité de la perfection*, l'auteur expose des vérités fortes, appuyées de décisions exactes, et pour en inspirer le goût aux personnes consacrées à Dieu, il y joint des réflexions relatives à la dignité de leur état; il les engage à se respecter elles-mêmes, et à ne point dégénérer.

Dans le discours sur la *Fidélité aux petites choses*, M. l'abbé Asselin sait apprécier les plus légers sacrifices par la gloire qui en revient à Dieu, et par notre utilité personnelle, et il s'applique à relever son sujet par tous les moyens qui peuvent animer la sensibilité et l'imagination.

En exposant les *Abus de la direction* et les *dangers de la tiédeur*, M. l'abbé Asselin achève de traiter les matières relatives à la fidélité d'une âme religieuse. Dans l'entre-

tien sur la *Direction*, il expose les abus, indique les remèdes, réfute les prétextes, peint fortement les dangers de cette apathie de l'âme qui conduit à l'indifférence et au dégoût.

Les discours sur *l'Excellence de la vocation à l'état monastique*, sur le *Sacrifice de l'âme religieuse*, sur la *Sagesse de l'âme solitaire*, sur la *Fidélité de Dieu envers ses épouses*, tendent à offrir aux personnes qui vivent dans le cloître les tableaux du bonheur de leur état, comparés aux malheurs et aux dangers du monde.

On trouve à la suite de l'ouvrage des discours fort intéressants sur *l'Amour de Dieu* et sur *l'Oraison dominicale*. Sans doute que nous en avons dit assez pour prouver que ce livre est fait pour être lu avec autant d'utilité que de plaisir. M. l'abbé Asselin a du goût, de l'onction, de la vigueur et de l'adresse; on reconnaît en lui un homme habile à manier l'arme puissante du raisonnement. (Extrait de feu M. l'abbé REMY, avocat au parlement.)

Année littéraire, 1782, lettre huitième, page 174. — Il est donc des âmes encore pures, et que n'a point infectées cette contagion épidémique dont se ressentent la plupart de nos écrivains. Voici un ouvrage dont la religion est l'objet. M. l'abbé Asselin, son auteur, l'a consacré à la femme, sur la terre, la plus digne peut-être de recevoir de pareils hommages. Cette dédicace en effet semblait n'appartenir qu'à une princesse qui, dans l'âge des illusions, a eu le courage de fuir l'éclat des grandeurs pour aller s'en-sevelir dans l'ombre des temples. Madame Louise de France a paru se dépouiller de tous ses titres pour prendre le nom sans faste de la *Révérènde Mère Thérèse de saint Augustin, religieuse, carmélite, à Saint-Denis*; et c'est sous ce nom, qui annonce l'humilité chrétienne, qu'elle a bien voulu accepter le tribut de M. l'abbé Asselin. Quelques traits de l'épître dédicatoire peignent fidèlement l'héroïne respectable à qui il offre le fruit de ses veilles.

Indépendamment des louanges méritées que cette épître renferme, elle nous donne une idée rapide du travail de M. l'abbé Asselin. Il a écrit pour des âmes pénétrées de l'amour de leurs devoirs, et qui n'ont pas besoin de violentes secousses pour se livrer entièrement à l'esprit de leur état. Il ne fallait point ici l'éloquence foudroyante de Bossuet, les raisonnements profonds de Bourdaloue; ces discours demandaient l'onction de Cheminai, la douceur insinuante et séduisante, s'il est permis d'employer cette expression profane, du célèbre Massillon; en un mot, toute l'effusion d'un pur sentiment; et ces qualités si rares aujourd'hui, M. l'abbé Asselin semble s'être attaché à nous les rappeler.

Au commencement de son *Avant-propos*, il nous fait connaître comment des vertus nourries par la piété la plus fervente, peuvent quelquefois s'altérer et s'affaiblir. L'auteur annonce en quelque sorte la tâche

qu'il s'est imposée. C'est, si l'on peut le dire, la métaphysique de la dévotion et de la vertu. Ce sont de ces nuances fines qui ne peuvent être saisies que par ces yeux délicats que n'éblouit point le grand jour du monde. Il n'est point d'esprit religieux qui ne goûte ces préceptes simples et présentés sans le faste de l'expression mondaine.

Les conseils que donne l'auteur sont d'autant plus estimables, qu'ils sont propres à leur objet; rien de vague, rien d'étranger, point de déclamations; c'est la raison la plus solide unie au sentiment le plus vertueux.

Ces discours qui forment deux volumes sont au nombre de vingt-deux. Celui qui a pour sujet, *l'Esprit de reconnaissance*, offre un tableau intéressant de la vie religieuse. M. Asselin le rapproche de celui du monde dont il esquisse en peu de traits tous les désavantages. Qu'il fait aimer la solitude! Qu'il lui prête de charmes! Comme il sait s'insinuer dans l'âme la moins familiarisée avec ces images! Ce morceau respire le goût et la simplicité de l'antique.

M. Asselin est aussi touchant dans son discours sur *l'Oubli de la vocation*. Cette pensée est frappante: « Oui, mes chères sœurs, notre fidélité s'affaiblit avec notre reconnaissance; c'est que dans l'homme ingrat, c'est moins l'esprit que le cœur qui oublie. »

Dans ses réflexions sur le *Vœu d'obéissance*, l'auteur trace avec beaucoup de discernement les devoirs de la supérieure. Il est aisé de voir que M. Asselin sait entrer dans son sujet, l'approfondir, s'en rendre le maître. C'est la même sagacité dans tout ce qu'il dit sur la *gloire de l'obéissance*. Il prouve qu'elle est le grand nœud qui lie les sociétés; que sans la subordination, le corps politique même, ne subsisterait plus. Il fait voir combien l'obéissance envers Dieu est à la fois légitime et douce. Il s'élève avec un saint emportement contre ses abus qui infectent le monde, et qui se sont glissés jusques dans le cloître; il fronde cet esprit d'avarice qui souvent ferme la porte de la retraite sacrée à ces filles infortunées qui ont plus de vertus que de richesses; il s'appuie d'un exemple respectable de sainte Thérèse « qui se félicitait de n'avoir jamais refusé par des raisons d'intérêt aucune postulante, lorsqu'elle y remarquait d'ailleurs les indices d'une véritable vocation. »

Notre sag instituteur de la *Vie religieuse*, ne veut point que l'esprit de propriété approche de ces âmes vouées à la pénitence. Il trace rapidement les avantages de la solitude: elle nourrit le cœur, elle éclaire l'esprit, elle détache de tous ces objets périssables qui nous entourent, et elle nous rapproche de l'Être suprême.

Que de vues profondes dans le discours sur *l'Esprit intérieur*! Nous ne suivons point l'auteur dans les autres discours sur la *Mortification*, sur la *Nécessité de la perfection*, sur la *Fidélité aux petites choses*; nous nous contentons d'observer qu'il ne

s'écarte jamais de son sujet, et que son style est conforme aux matières qu'il traite. Il prend un ton plus élevé, il déploie des idées encore plus profondes dans ses discours sur les *Abus de la direction*, sur les *Dangers de la tiédeur*, sur l'*Excellence de la vocation à l'état religieux*, sur le *Sacrifice de l'âme religieuse*, etc.

On peut donc regarder ce travail de M. l'abbé Asselin comme une espèce de code des devoirs de l'état religieux. Il n'y a point de couvents auxquels cet ouvrage ne soit nécessaire. S'il n'éclaire point les personnes dévouées à la retraite, il les affermira dans leurs principes. C'est ici le cœur et non l'esprit qui donne des préceptes. Partout respire l'onction du sentiment. Le style est sain et éloquent, noble sans enflure, et convenable aux matières qui sont discutées. Lorsqu'on a le secret de toucher le cœur, on laisse bien peu de matière à la critique. (Extrait de M. GEOFFROI, professeur d'éloquence au collège Mazarin.)

Journal de Monsieur, 1783, tome IV, n° 19, page 49. — Quel peut être le mérite de ce genre de discours que le monde n'estime pas toujours assez, quoiqu'ils exigent autant de connaissances et de talents que toute autre production de l'esprit ? Consacrés particulièrement à la vie religieuse, faits pour entretenir dans l'âme de ces vierges innocentes l'amour de leur état, l'amour de leurs devoirs, ils doivent respirer le sentiment le plus pur, et être animés de cette douce onction, qui fait trouver des délices au sein de la retraite et des austérités. Ce sont moins des preuves et des raisonnements qu'il faut employer, que les tendres mouvements d'une piété affectueuse. Il ne s'agit point d'entraîner l'esprit, mais de toucher le cœur. C'est contre les incrédules qui ferment les yeux aux lumières de la foi, contre les impies qui outragent et blasphèment la religion, contre les libertins qui ne connaissent d'autre dieu que l'objet de leurs passions ; en un mot, contre tous les vices et les désordres du monde que l'orateur sacré doit déployer la force des raisonnements, la véhémence du discours, et toutes les foudres de l'éloquence. Mais, dans ces asiles sacrés de la pénitence, où l'on ne se propose que d'honorer et servir l'Être suprême, où la plus coupable est la moins parfaite, il serait aussi insensé que ridicule de s'abandonner à des déclamations trop vives, ou de tracer des portraits étrangers et inconnus aux vierges qui vous entendent ; ce serait alors consterner des cœurs qu'il ne faut qu'animer, flétrir des âmes qu'il faut consoler, et abattre des esprits qu'il ne faut que soutenir et élever. Ainsi, des matières ou des sujets toujours analogues aux lieux et aux personnes, des principes clairs et clairement exposés, un ordre simple et naturel dans la distribution des objets, des peintures vraies, des vertus qu'on veut inspirer ou des imperfections qu'on veut corriger ; un style pur, mais en même temps affectueux, qui

échauffe le cœur et le remplisse d'un doux enthousiasme ; telles sont les qualités propres à des discours sur la *Vie religieuse*. Mais ces qualités exigent elles-mêmes des connaissances préliminaires, que l'expérience et la direction des âmes peuvent seules donner.

C'est sans doute dans cette double source qu'a puisé M. l'abbé Asselin ; c'est du moins l'impression que laisse après elle la lecture de ses discours. Il serait difficile de trouver un meilleur ouvrage à mettre entre les mains des personnes qui se sont consacrées entièrement à Dieu. Il n'est aucune partie de leurs devoirs qui n'y soit traitée de la manière la plus claire et la plus satisfaisante. M. l'abbé Asselin a l'art de dire beaucoup de choses en peu de lignes, et vous jugerez de la brièveté de ses discours lorsque vous saurez qu'il s'en trouve vingt-deux renfermés dans l'espace de deux volumes. Cette brièveté doit être regardée comme un mérite dans ces sortes de productions. L'attention ne peut être captivée long-temps sur des objets de pure spiritualité.

J'ouvre le livre, et je tombe sur le discours qui a pour objet : la *Gloire de l'obéissance*. Ce titre est piquant. Voyons comment M. l'abbé Asselin l'a rempli. L'obéissance, dit-il, est une source d'élévation et de liberté. Considérée en elle-même et sous l'idée générale de dépendance et de subordination, elle fait la gloire et l'ornement du monde ; ce que l'orateur prouve par un tableau abrégé des états politiques, des familles particulières et des différentes conditions ; mais M. Asselin, qui sent bien que ce n'est pas là l'obéissance dont il s'agit, ne fait que glisser sur ces objets accidentels, et revient bientôt à son objet principal. La pensée à laquelle il s'attache est que l'homme ne saurait être plus grand qu'en obéissant à Dieu. Il n'est point de maître plus puissant, plus glorieux, et qui récompense plus magnifiquement. Ces idées ordinaires, si vous voulez, s'ennoblissent par la manière dont l'orateur les présente. Un des moyens qu'il emploie pour relever la grandeur de l'obéissance religieuse est celui des exemples.

Vous devez vous apercevoir que M. l'abbé Asselin n'est point gâté par ce goût d'afféterie qui a passé des orateurs académiques aux orateurs évangéliques. Ses idées ingénieuses ont en même temps de la force et de l'élévation. Son style pur et élégant marche avec rapidité ; s'il plaît à l'esprit, il échauffe encore plus le cœur.

Lisez les autres discours, vous trouverez partout le même mérite ; sujets heureux, plans bien conçus et bien présentés, détails agréables et intéressants. Quoi de plus ingénieux et en même temps de plus solide que le morceau sur le *Trésor de la pauvreté religieuse* ?

Je ne me lasserais pas de citer ; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir citer tout.

L'orateur veut-il faire sentir le prix de la *fidélité aux petites choses*, voyez comme il sait relever et agrandir ce sujet, en présentant à ses auditeurs Dieu lui-même pour exemple et pour modèle. Quoi de plus beau que cette comparaison employée plus loin sur le même sujet! « J'entre dans une vaste forêt. Je vois s'élever ces arbres majestueux dont mes yeux étonnés mesurent la hauteur. Je me demande ensuite à moi-même : Qu'est-ce qui les soutient? Quelques racines. C'est peu de chose si vous les comparez à la hauteur et à la beauté de ces arbres. Et cependant ce peu de choses les affermit et les met en état de lutter contre les orages et les tempêtes. Ainsi dans la religion, les sacrifices les plus obscurs, de légères violences, ces victoires qu'on remporte en détail sur la nature et sur soi-même, soutiennent, affermissent, fortifient la vertu dans nos âmes. »

Je vous ai dit que ce qui devait faire le principal mérite de ce genre de discours était une connaissance profonde du cœur humain, et une onction douce qui s'insinue dans les âmes et les pénètre d'une flamme vive et pure; et ce sont là les qualités qui distinguent particulièrement les discours de M. l'abbé Asselin. Ils en offrent tous des exemples. Voyez celui dans le discours sur les *abus de la direction*, qui ne saurait manquer de faire le plus grand plaisir. L'orateur insiste sur cette pensée qu'il ne faut qu'un seul et même directeur pour toute une communauté; ce qui lui donne l'occasion de s'élever contre les religieuses qui s'écartent de cette loi.

Le même orateur verse dans ces cœurs dont il développe les replis la joie et la consolation. Voilà ce qu'on peut regarder comme de la vraie éloquence. Tout y est animé, vif, touchant et rempli des plus belles images. La manière de M. l'abbé Asselin n'appartient qu'à lui seul. Mais s'il n'a point suivi de modèle, il est bien fait pour en servir lui-même dans le genre qu'il a adopté. (Extrait de M. l'abbé Royou, chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, de la société Royale de Navarre.)

Journal littéraire de Nancy, année 1782, n° 3, page 143. — Il y a peu d'ouvrages sur la vie religieuse du mérite de celui-ci. Des traits de génie, un esprit juste, des grâces d'élocution, des pensées fortes, une éloquence touchante, une grande onction, tout cela s'y trouve fondu de la manière la plus adroite. Les personnes destinées à la vie paisible du cloître ne sauraient trop lire un livre qui sera leur consolateur, et qui les affermira dans les voies du salut. Tout ce que l'auteur leur prescrit découle d'une plume si élégante et si pure que les religieuses seront doucement attirées à l'exacte observation de leurs saints devoirs. Les discours de M. l'abbé Asselin appelleront aussi les regards des hommes du siècle et ceux des gens de lettres. Plusieurs de l'une et de l'autre classe les ont lus avec la plus grande satisfaction. Que de morceaux nous

aurions à offrir qui confirmeraient l'idée favorable que nous donnons du vrai talent de l'ancien vicaire-général de Glandèves.

Le discours sur l'*Oraison Dominicale* est remarquable par deux morceaux, dans l'un desquels on voit briller l'éloquence du cœur. L'autre morceau semble avoir été composé pour adoucir l'amertume de la triste situation de l'honnête homme qu'un sort cruel et que de longs malheurs ont éprouvé. Mortels infortunés! lisez et soyez consolés. Nous ne dirons plus qu'un mot. L'épître dédicatoire, digne d'être lue en entier, est écrite avec une délicatesse qui n'exclut pas le naturel.

Almanach littéraire pour l'année 1782. — Notice des principaux ouvrages, page 208. — Ce ne sont pas là de ces discours vulgaires où la religion préside à la vérité, mais dont le style froid et inanimé lasse le lecteur le plus chrétien et glace sa ferveur plutôt que de l'exciter.

Ce ne sont pas là de ces discours qui, tout brillants des éclairs de l'esprit, amusent sans toucher, et ne parlent point à l'âme, la laissent dans une tiédeur si funeste aux personnes que le Sauveur du monde a appelées à une perfection particulières. Les cloîtres ne sont que trop remplis de livres semblables. La bonne intention de leurs faibles auteurs suffirait-elle donc pour leur tenir lieu d'excuse?

Quid valeant humeri, quid ferre recusent?

Il faut au jugement, à l'onction, au véritable esprit, joindre un style pur, de grands mouvements, des figures frappantes; il faut éviter toute affectation, mais cependant peindre vivement les choses et leur donner de la vie; il faut un enchaînement de preuves, mais avec les grâces de l'élocution; il faut tenir les cœurs dans sa main, les manier, les émouvoir, les ébranler, les soutenir, les consoler, les convaincre; il faut enfin avoir le talent de dire tout sans être long, de se faire relire après avoir été lu, et de donner encore à penser sur ce qu'on a pensé soi-même. C'est ce qu'a exécuté notre ancien vicaire général de Glandèves, et nous ne doutons point que son ouvrage ne fasse sur toutes les religieuses qui en sont le principal objet la sensation la plus profonde.

Nous disons plus : les gens du monde y rencontreront des choses attachantes qui les regardent, et qui ne peuvent que les tourner vers le Dieu de leurs pères. Qu'ils lisent le *discours sur l'Oraison Dominicale*. Qu'ils s'arrêtent à ce morceau qui finit par un trait sublime : « Vos cœurs se sont corrompus, et vos bouches ont blasphémé. J'entends nommer la nature et jamais son Auteur. Impies! ils voient tout excepté la lumière qui les fait voir ».

On peut renvoyer aussi à un endroit très-remarquable, tiré du *discours sur la gloire de l'obéissance*. La justesse des idées y rehausse encore la vérité des faits. Nous citerons seulement ici ces lignes victorieuses : « Censeur audacieux de la piété, et des

asiles respectables où elle se défend de la séduction, si le mérite et la gloire d'une vie intérieure étaient encore pour toi un problème, tu vois dans le désert un rejeton du trône, et sous l'habit du Carmel le sang de tes maîtres».

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que l'auguste et pieuse princesse n'a accepté la dédicace de l'ouvrage qu'aux conditions qu'il n'y aurait en tête d'autre titre que celui-ci : *A la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin*. «Le seul titre qui me flatte (ce sont les propres termes de madame Louise de France) est celui de Carmélite; je préfère cette qualité à toute autre». Cela doit pénétrer d'admiration.

Nous aurions souhaité avoir assez de place pour nous étendre davantage sur une production si estimable. On y trouve tous les devoirs de la vie religieuse, tous les détails de la vie spirituelle. Chaque sujet y a son ton : ici de l'élévation, là de l'élégance, ailleurs la belle simplicité. Un littérateur plein de raison et de goût a dit de M. l'abbé Asselin, après avoir lu son livre : «Toute la pureté de l'amour divin passe pour ainsi dire du cœur de l'auteur dans ses discours.»

Journal ecclésiastique. — Beaucoup d'auteurs, surtout depuis un siècle, ont travaillé sur cette matière; mais M. l'abbé Asselin ne doit pas être confondu dans cette foule. Peu ont écrit avec autant de sagesse, d'onction, et ont exposé d'une manière aussi intéressante les devoirs de la vie religieuse. J'engage les directeurs et les confesseurs des monastères à lire avec attention ces discours, et à les mettre en usage pour l'instruction des personnes qui leur sont confiées. Ils auront lieu d'en être très-satisfaits. (Article de M. l'abbé DINOCART, l'ancien des chanoines de Saint-Benoît.)

Journal de littérature des sciences et des arts. — L'auteur de ces discours est trop avantageusement connu pour qu'il soit besoin de leur donner des éloges. En les publiant, il rend un service essentiel aux personnes dévouées à l'état religieux; et en général à toutes les âmes pieuses qui ont renoncé ou veulent renoncer au monde, pour s'occuper de leur salut. (Article de M. DUBOIS.)

Journal de Paris. — On sait quelle est l'abondance des livres ascétiques. Il en est peu de susceptibles d'être remarqués dans cette grande multitude. Nous croyons cependant pouvoir assurer que l'ouvrage de M. l'abbé Asselin obtiendra cette distinction. Ce sont des discours particulièrement destinés aux religieuses. L'auteur y développe toute l'étendue de leurs obligations, leur en fait sentir le prix, et cherche à leur faire aimer le joug qu'elles se sont imposé. Il veut qu'elles y trouvent leur gloire et leur bonheur. (Article de M. SAUTEREAU DE MARSY.)

Affiches et Avis divers. — Un ouvrage qui, selon les expressions du censeur (M. l'abbé Asseline, docteur de la Maison et

Société de Sorbonne, professeur d'Hébreu, chaire d'Orléans) rappelle aux personnes qui se sont engagés à la pratique des conseils évangéliques, le bienfait de leur vocation, l'étendue de leurs devoirs, les avantages de leur état, ne peut manquer de recevoir de leur part l'accueil le plus favorable. Nous ajouterons que ces discours sont bien écrits, remplis surtout d'onction et de sentiment.... (Article de M. l'abbé DE FONTENAY.)

Affiches du Maine, du lundi 3 juin 1782, n°. 22, page 87. — Voilà sans contredit le meilleur ouvrage qu'on ait encore publié sur la vie religieuse. On y voit briller partout de l'esprit, mais du bon esprit, et qui ne s'y trouve jamais aux dépens du jugement.

Où rencontrer un si bel enchaînement de preuves, une méthode plus lumineuse, un ordre plus suivi, une conviction plus sûre ! A la pureté, aux grâces, à l'élégance du style, M. l'abbé Asselin a heureusement allié une onction peu commune, des figures frappantes, et des traits sublimes.

On doit donc distinguer de la foule des livres ascétiques une production aussi méritante. Quoiqu'elle soit principalement destinée à l'état religieux, les gens du monde y trouveront une ample récolte à faire, et c'est, à notre avis, un surcroît de talent dans le vicaire général de Glandèves que de s'être mis ainsi à la portée de tout le monde. N'est-ce pas là le vrai moyen d'être beaucoup lu et de produire des fruits très-abondants ? Cette sainte adresse, qu'on nous permette le terme, n'était permise qu'à une plume aussi féconde et aussi exercée que l'est celle de M. l'abbé Asselin.

Journal Encyclopédique. — Du 1^{er} juin 1782. — Le but de M. l'abbé Asselin est en général de peindre et d'inspirer trois dispositions qui caractérisent une âme religieuse, savoir : la reconnaissance, la fidélité, la confiance ; la reconnaissance qui lui inspire constamment l'estime de son état ; la fidélité qui l'attache inviolablement aux devoirs de son état ; la confiance qui lui fait surmonter avec courage les difficultés de son état.

On remarque dans ces discours, de la clarté, de la noblesse, de l'énergie, de la sagacité, de l'onction, et cette éloquence de sentiment toujours sûre du succès, parce qu'elle parle au cœur. Il n'en est aucun qui n'offre des exemples du talent de M. l'abbé Asselin.

L'orateur a tout ce qu'il faut pour instruire et pour intéresser. Ses plans sont bien conçus, ses divisions naturelles, ses idées sont nettes et toujours liées à l'objet principal : son style est sage, pur, éloquent.

Ce Recueil a déjà obtenu des éloges aussi flatteurs que mérités. Ils doivent encourager M. l'abbé Asselin, et le soutenir dans une carrière où il peut se promettre de nouveaux succès. (Article de feu M. Rousseau.)

Dans ces Discours dictés par un zèle vraiment apostolique, les vérités du salut sont présentées avec l'intérêt le plus propre à les

faire goûter et traitées avec cette force et cette énergie qui opèrent toujours la persuasion. En les lisant, on se sent touché de cette onction salutaire que l'esprit de Dieu peut seul communiquer, et dont il paraît que l'auteur est lui-même vivement pénétré,

ce qui me fait croire que ce monument de ces travaux apostoliques lui méritera aux plus justes titres, et l'estime des gens de goût, et la reconnaissance de toutes les âmes pieuses.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLETES

DE G.-T. ASSELIN

DISCOURS

SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE.

SUIVIS DE

RÉFLEXIONS MORALES ET CHRÉTIENNES.

DISCOURS I^{er}.

SUR LA GRACE SANCTIFIANTE.

Dicite justo, quoniam bene. (Isa., III.)

Dites au juste qu'il est heureux.

Venez, âmes pures et vertueuses ; c'est à vous que s'adresse un oracle si consolant ; Dieu a parlé. Non, le mérite du juste ne dépend, ni de l'opinion des hommes, ni du langage de l'adulation, ni des suffrages de la vanité. C'est la vérité qui le caractérise, c'est la vérité qui le définit ; et quels droits n'a-t-il pas à notre estime, à notre vénération, à nos éloges, lorsqu'un Dieu est son approbateur et son panégyriste !

Mais quel est le principe de son bonheur et de sa gloire ? Quelle qualité précieuse en fait un objet digne de l'attention du ciel ? Que voit la Divinité dans ce juste, pour applaudir à un mortel ? La grâce qui l'unit à son Dieu, cette grâce que l'Esprit-Saint répand dans nos cœurs avec la charité. Grâce habituelle, la vie de nos âmes, le sceau des élus, le gage de notre espérance, le germe de l'immortalité. Grâce sanctifiante, qui supplée à tout, et que rien ne remplace ; qui seule peut consoler le chrétien dans ce lieu d'exil, le pauvre dans son obscurité, le malheureux dans ses revers. Avec elle, la prison de Joseph est un trône : sans elle, le trône d'Achab n'est qu'un tombeau.

Tel est, mes frères, le sujet intéressant dont je me propose de vous entretenir dans ce discours. Matière importante, surtout dans

un siècle où les maximes, les usages, les sociétés, les exemples, où tout conspire à nous ravir le trésor de la grâce ; dans un siècle où l'on consent si souvent, et si facilement à le perdre. En effet, je le demande ici, chrétiens ; premièrement, quelle idée avons-nous de la grâce ? En second lieu, quelle est notre conduite par rapport à la grâce ? Pour répondre à ces questions, voici mon dessein que je réduis à ces deux réflexions : l'estime qu'on doit faire de la grâce sanctifiante, le peu d'estime qu'on en fait. Avant de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie, qui a porté dans son chaste sein l'Auteur même de la grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous donner de la grâce sanctifiante une idée qui vous en fasse connaître tout le prix, je l'envisage sous trois rapports, et je dis qu'elle est à la fois le seul titre de notre véritable grandeur, le fondement de nos mérites, une source de paix. Considérations qui bien méditées vous convaincront de ces vérités importantes dont je vais faire le sujet de cette première partie. L'homme n'est véritablement grand que dans l'état de la grâce ; il ne possède de vrais biens que ceux qui sont marqués du sceau de la grâce ; il n'est tranquille, il n'est heureux, que sous l'empire de la grâce.

Première réflexion. La grâce sanctifiante, cette grâce intérieure qui est en nous une

émanation de la sainteté de Dieu même, est en même temps le seul titre de notre véritable grandeur. Dieu, mes frères, Dieu lui-même est grand, parce qu'il est saint; infiniment grand, parce qu'il est infiniment saint. Le Prophète-Roi semble ne concevoir d'autre idée de sa grandeur que celle de sa sainteté. Frappé de l'éclat de sa puissance et de sa majesté : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis* (Psal. CXLIV); lisant dans l'avenir, l'hommage des peuples, occupés à célébrer sa gloire, et à publier ses merveilles; *Generatio, et generatio laudabit opera tua* (Ibid.); il ne voit dans les adorateurs que son nom que les adorateurs et les pagnégyristes de sa sainteté : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur*. (Ibid.) L'Esprit céleste qui annonce à Marie qu'elle concevra le Fils de l'Eternel ne lui parle des grandeurs de Jésus qu'en lui déclarant qu'il sera le Juste, le Saint par excellence : *Hic erit magnus... quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei*. (Luc., I.) Marie elle-même, la plus élevée entre les créatures, fut aussi la plus sainte; et l'envoyé du ciel qui l'entretenait de la hauteur de ses destinées reconnaît en elle la plénitude de cette grâce qui devait soutenir la grandeur de ses prérogatives par des prodiges de sainteté : *Gratia plena*. (Ibid.) Grâce sanctifiante, don le plus précieux de tous les dons, que tout mérite humain disparaisse devant vous. Disons avec le plus sage des rois que, sans elle, tout ce que l'homme estime, que l'homme lui-même, n'est que vanité : *Vanitas*. (Eccle., I.)

En effet, quels sont les avantages dont il pourrait s'enorgueillir ? Est-ce l'esprit et le génie ? Mais qu'est-ce que l'esprit humain et la supériorité des talents, sans la grâce ? Nommons, si vous voulez, les philosophes et les sages du paganisme. Aveugles, s'écrie S. Paul (Rom., I), ils se sont évanouis dans leurs pensées ; ils se sont égarés dans leur prétendue sagesse ; et la corruption la plus profonde fut le châtiment de leur orgueil. Dans ce siècle de lumières qui se glorifie d'avoir perfectionné nos connaissances, et réformé ce qu'il appelle préjugés populaires, que voyons-nous ? Les oracles de la Divinité soumis au calcul audacieux d'un faible mortel ; les vérités de la religion remplacées par ces systèmes absurdes où le triomphe si vanté de la raison n'en est que le délire et l'opprobre ; l'esprit de licence et d'anarchie accrédité par ces écrits funestes qui renversent toutes les lois de la subordination, tous les principes des mœurs ; des hommes qui n'ont de talents que pour en abuser, d'autorité que pour séduire ; habiles à flatter les penchants les plus honteux ; apôtres de la volupté, parce qu'ils en sont les esclaves, et corrupteurs du genre humain sous le masque de philosophes. Et voilà le fruit du génie ? Qu'est-ce qu'une lumière qui ne brille que pour m'égarer, semblable à ces feux perfides qui trompent le voyageur, et dirigent ses pas vers un précipice ? Qu'est-ce qu'un

mérite qui fait rougir la vertu de ce qui fait honneur à l'esprit ?

Dans les avantages naturels, que voyons-nous encore, dont la vanité humaine puisse se prévaloir ? Est-ce la beauté ? Quoi ! cette fleur qu'un accident, qu'un souffle peut ternir, ce fragile ornement qui couvre le limon de notre origine, et qui sera dans quelques jours la pâture des vers ? La beauté ? Quoi ! cette vaine apparence, qui en impose à nos sens, et que des yeux accoutumés à chercher l'homme dans son cœur distinguent si souvent du vrai mérite ? Ce présent dangereux et si humiliant pour un sexe, qui peut nuire et corrompre par sa modestie même ; ce funeste avantage, qui fait tant d'idolâtres, et que le Créateur est obligé de détruire pour se faire adorer lui-même ? O ! homme, ne verras-tu jamais ta grandeur dans la poussière, et ne pourrions-nous corriger la vanité par les vices ?

Est-ce l'autorité, la valeur, l'élévation du rang, dont il voudrait se glorifier ? Qu'est-ce que tout cela, si vous le séparez de la grâce ? J'en appelle au jugement de ce Dieu saint, qui sonde les reins et les cœurs. Magistrats, juges de la terre, vous prononcez des arrêts, vous décidez de la fortune et de la vie des citoyens ; cet appareil de puissance nous frappe et nous éblouit ; mais vous avez perdu la grâce. Que cette pensée humilie votre orgueil ; et sur le tribunal où vous jugez les crimes, jugez-vous vous-mêmes ; voyez en vous tout ce que j'y vois de méprisable et d'avilissant aux yeux de la foi. Guerriers, devenus fameux par l'éclat de vos victoires, le monde vous admire ; vos succès vont grossir dans l'histoire la liste des conquérants ; mais vous avez perdu la grâce. Devant Dieu, vous êtes sans titres et sans nom, les objets de son mépris, et les victimes de sa colère. Monarques, je vous vois environnés d'une cour brillante, vous êtes craints, respectés, encensés ; mais vous avez perdu la grâce. Infortunés, que peuvent pour votre bonheur, nos respects et nos éloges ? Dieu vous rejette, vous êtes morts à ses yeux.

Cherchez donc, mon cher auditeur, cherchez la véritable grandeur où elle est. Abandonnez à l'homme du monde les titres fastueux dont il s'applaudit, tandis que son âme est dans la misère et la nudité ; et s'il est un titre qui efface tous les autres, un titre qui élève l'homme au-dessus de lui-même, voilà ce que nous devons estimer en nous, et ce que nous n'estimerons jamais assez, je l'ai dit, c'est la grâce sanctifiante. Jugeons de l'excellence de cette grâce par les qualités qu'elle nous communique, et qui forment le tableau du juste et de sa gloire ; être enfant de Dieu, le temple de la majesté de Dieu, frère et membre de l'Homme-Dieu, héritier de Dieu. Ame chrétienne, apprenez à vous connaître, et craignez de vous avilir.

Premier avantage du chrétien qui vit dans l'état de la grâce, et premier caractère de sa grandeur, la qualité d'enfant de Dieu.

Ne vous figurez point ici un de ces titres vains qui ne mettent rien d'intime et de personnel dans ceux qui les possèdent ; mais une qualité inhérente à notre âme, un principe de vie, ce souffle créateur qui met en nous un être nouveau, un être divin : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.) Si c'est un titre de grandeur aux yeux du monde de naître à l'ombre du trône, et de tenir par les liens du sang aux maîtres de la terre, voyez ce tendre enfant, je ne dis pas, naissant sous la pourpre et dans les palais des rois, mais dans la poussière d'un hameau, sous un toit rustique et dans les bras de l'indigence. Le voilà purifié de la tache originelle et teint du sang de Jésus-Christ. Dès ce moment, respectez l'empreinte et les traits de la Divinité qui brillent sur son front. Oui, désormais, en s'adressant à Dieu, il pourra lui dire avec confiance : Vous êtes mon Père : *Pater meus es tu.* (*Psal.* LXXXVIII.) Il entendra de la bouche de Dieu même cette consolante vérité : Vous êtes mon fils ; je vous ai engendré dans mon sein ; vous y avez reçu cette vie précieuse qui vous associe à ma gloire : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (*Psal.* II.) Quelle naissance et quelle origine !

Second privilège de la grâce sanctifiante. Le chrétien qui la possède est le temple de la majesté de Dieu, le sanctuaire de l'adorable Trinité : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.*, XIV.) Ame juste, le Dieu Créateur réfléchit sur vous la lumière de son Verbe ; il vous marque de son sceau et vous consacre pour le siècle à venir. Le Verbe, qui fait tout avec le Père, vous embellit des traits de sa sagesse et de sa vérité. L'Esprit-Saint vous anime ; il vous communique sa force, son onction, son ardeur. Vous jouissez dans ce lieu d'exil de la présence, de la conversation, de la familiarité d'un Dieu. Quelle prérogative et quelle élévation !

Nouveau trait de la gloire du juste. Il est frère et membre de l'Homme-Dieu. En vertu de cette alliance, Jésus-Christ nous appartient ; et comment, disait le grand Apôtre, comment n'aurions-nous pas toutes choses avec lui ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* (*Rom.*, VIII.) Son esprit qui nous dirige, ses mérites qui nous enrichissent, son sacrifice qui nous vivifie, la participation de son sacerdoce qui unit les membres à leur chef pour en faire une seule et même oblation, son sang, ce fleuve de grâce et d'amour dont nous sommes inondés, tout est à nous dans le Fils et par le Fils, comme le Fils lui-même est tout à Dieu son Père : *Vos estis Christi, Christus autem Dei.* (I *Cor.*, III.) Quels rapports sublimes et quels avantages !

Autre prérogative de la grâce, et nouvelle source d'élévation pour le chrétien en qui elle habite : le titre auguste d'héritier de Dieu. Le caractère de son adoption, dit saint Paul, est le gage de sa béatitude et de l'héritage immortel auquel il a droit de

prétendre : *Si filii, et hæredes.* (*Rom.*, VIII.) Il doit retourner vers son principe, voir Dieu et le posséder, être grand de sa grandeur, riche de son abondance, heureux de son bonheur. Quelle destination et quelle espérance !

Et voilà ce que nous perdons par le péché : cette filiation sublime qui nous donne un Dieu pour père ; ce privilège d'une âme pure qui converse avec la Divinité ; cette union avec Jésus-Christ qui nous associe à ses mérites et à ses vertus ; ce bonheur que la foi nous promet pour le siècle futur. Eh ! que ne renferme pas ce bonheur ! Lumières ravissantes, bien incorruptibles, repos inaltérable, société charmante, délices éternelles, éternité ineffable.

Y pensiez-vous donc, mon cher auditeur, y pensiez-vous, lorsque, séduit par l'attrait du crime, vous renonciez à des titres si glorieux, si consolants ? Et vous avez pu y consentir ? Et cette âme qui, dans l'état de la grâce, brillait d'un éclat divin, ce bel astre est venu s'éclipser dans les ombres de la mort ? Et, à la vue de l'horrible dégradation où vous alliez vous plonger, la voix de la conscience, ses reproches, ses menaces ont été inutiles ? Et sur le bord de l'abîme, à l'aspect du précipice que vous creusiez sous vos pas, vous n'avez point reculé d'horreur ? Et l'avilissement affreux où vous êtes réduit vous laisse dans une tranquillité encore plus affreuse ? Et dans le centre de l'humiliation, au milieu des anathèmes de la religion, tandis que la grâce outragée pousse un cri vers le ciel, le sollicite à la vengeance, et ne vous laisse d'autre partage que la confusion et la douleur, je vois une âme vaine, entêtée d'un prétendu mérite, éprise de l'orgueil des distinctions, enivrée de quelques agréments frivoles, et qui cherche encore des regards et des hommages ?

Ministre de ma parole, dit le Seigneur, allez détruire ce prestige de vanité. Allez vers ce pécheur, et dites-lui de ma part : Malheur à l'âme audacieuse qui ose irriter un Dieu et dégrader son image : *Væ impio in malum.* (*Isa.*, III.) Dites à cette femme mondaine que je connais ses désordres, et que mon œil a tout vu ; que, sous les ornements ambitieux dont elle se pare, je ne vois qu'un cadavre ambulante qui porte avec lui la corruption et la mort ; que, au lieu de nourrir son orgueil d'un encens qu'elle se ravit, elle devrait rougir de ses crimes, se souvenir que les jours de sa gloire furent ceux de son innocence, et qu'en perdant son Dieu, l'infortunée ! elle a tout perdu.

En effet, mon cher auditeur, de quoi vous serviraient vos talents et tous les mérites humains, si Dieu ne voit en vous qu'un ennemi, et s'il vous bannit de sa présence ? Saül, dans l'assemblée d'Israël, s'élève de toute la tête au-dessus du peuple, et après un règne de quelques moments, Saül est rejeté. Combien d'exemples de cette justice redoutable qui réprovoce ce que le monde adore ! Combien de ces colos-

ses d'orgueil que la foudre a frappés ! Combien de fois, sur le front de cette idole, entourée d'adulations et d'hommages, la main du Seigneur grave-t-elle invisiblement les traits de sa malédiction et de sa vengeance ! Avec les dehors les plus imposants et les qualités les plus brillantes, vous n'êtes donc rien devant lui s'il ne retrouve en vous son image. Je dis plus, de quoi vous serviront vos vertus mêmes et vos actions les plus édifiantes, si Dieu n'y voit que des productions étrangères à sa grâce, des œuvres stériles et sans mérite ? C'est ma seconde réflexion ; et, après vous avoir montré que l'homme n'est véritablement grand que dans l'état de la grâce, j'ajoute qu'il ne possède de vrais biens que ceux qui sont marqués du sceau de la grâce.

Non, mes frères, sans la grâce sanctifiante, rien de vivant et d'animé dans nos œuvres. Pour donner à cette réflexion toute l'étendue qu'elle exige, je distingue deux effets du péché dans une âme privée de la grâce habituelle. Il la dépouille de tous les mérites qu'elle avait acquis ; il la met dans l'impuissance de mériter. Développons ces vérités importantes, et connues peut-être trop superficiellement de la plupart de ceux qui nous écoutent.

Premièrement, le péché nous ravit nos mérites. Juste, devenu infidèle, vous perdez le fruit de vos bonnes œuvres et de vos vertus. Ces biens qui vous ont coûté tant d'efforts et de sacrifices vous sont enlevés, et comment ? Par une faute, une seule faute, qui éteint en vous la charité. Ainsi, un fléau destructeur ravage en un moment les moissons les plus abondantes ; ainsi, dans les ténèbres de la nuit, une main cruelle dépouille de ses fruits ce bel arbre dont la fécondité charmait vos regards. Oui, mon cher auditeur, dès le moment où vous perdez la grâce sanctifiante, eussiez-vous pratiqué les vertus les plus sublimes, étonné le monde par l'éclat de votre pénitence, accumulé tous les mérites de la vie la plus longue et la plus édifiante, Dieu n'y a plus d'égard, et ne les compte plus pour rien. Le pécheur a fait oublier le juste. Vérité terrible que Dieu lui-même nous annonce par son prophète : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur.* (Ezech., XXVIII.) En vain donc, vous les réclamez, ces fruits de justice ; ils ne sont plus à vous, et il ne vous est plus permis d'y toucher. Plus vos richesses furent abondantes, plus votre misère est profonde ; et dans cet état de dénûment et d'humiliation, vous pouvez bien le dire avec un roi pécheur : Hélas ! je coulais dans l'innocence des jours heureux et tranquilles ; j'y trouvais ces biens solides que tous les avantages humains ne peuvent remplacer, les dons de Dieu, Dieu lui-même. Quel changement s'est fait en moi ! Un plaisir trompeur a laissé dans mon âme l'aiguillon de la mort. Le péché a tout détruit, et je suis réduit au néant : *Ad nihilum redactus sum, et nescivi.* (Psal. LXXII.)

Mais le péché, en nous privant de la grâce

sanctifiante, ne se borne pas à nos mérites ; il nous met encore dans l'impuissance de mériter. Je sais que dans l'état du péché, et à quelque degré d'égarement que soit parvenu le pécheur, ce qu'il peut faire de bon et d'édifiant, n'est point, comme l'a prétendu l'erreur, un nouveau désordre, un nouveau péché. Je conviens qu'il peut faire, quoique pécheur, non-seulement des actions louables et vertueuses, mais des actions d'un ordre surnaturel ; j'entends, les exercices de religion pratiqués, les pauvres secourus, la chair mortifiée par des privations et des austérités volontaires. Je n'ignore pas que, selon le saint concile de Trente, ces actions ne sont pas absolument inutiles au salut ; qu'elles peuvent servir de moyens pour retourner à Dieu ; et pour obtenir de sa bonté des grâces de conversion. J'ajoute que l'état du pécheur, loin de le dispenser de ces œuvres de pénitence, lui en fait une obligation plus rigoureuse. En effet, qui a plus de besoin que lui de s'humilier avec le publicain, et de solliciter le pardon de ses fautes ; de s'exciter avec l'enfant prodigue à sortir de son égarement et à se jeter entre les bras de son père ; d'offrir avec Madeleine tout ce que son péché lui laisse encore de sentiments à former, de parfums à répandre, de sacrifices à faire pour apaiser son juge ? Mais ces principes une fois établis, pour prévenir ce découragement funeste qui, ne laissant entrevoir au pécheur aucune ressource dans son malheur, multiplierait ses désordres, et comblerait la mesure de ses crimes, je m'adresse à vous, mon cher auditeur, à vous qui avez perdu la grâce, et je dis que, avec les actions les plus louables et les plus saintes en apparence, vous ne méritez cependant rien, et que vous êtes dans l'impuissance de mériter. Je vous rappelle ces paroles du Sauveur à ses disciples : *Je suis la vigne, et vous êtes les branches : Ego sum vitis, vos palmites.* (Joan. XV.) Comme la branche séparée du cep ne produit aucun fruit, et qu'elle est incapable d'en produire, de même, si vous ne demeurez en moi par ma grâce, vous ne produirez aucun fruit de justice et d'immortalité : *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite ; sic et vos, nisi in me manseritis.* (Ibid.)

Et voilà, pécheur, ce qui me prouve évidemment le malheur de votre état. L'esprit de Jésus-Christ, qui seul peut féconder nos œuvres, est l'unique fondement des mérites du juste ; et cet esprit de vie est éteint. Dieu n'approuve et ne consacre pour l'immortalité, que ce qui porte son image ; et cette image est détruite. La vie de la gloire a pour principe la vie de la grâce ; il y a entre l'une et l'autre une liaison essentielle ; et ce lien est rompu. Ce que vous faites dans l'état du péché porte donc un caractère de mort, et vous ne m'offrez plus qu'une stérilité qui m'effraye ; stérilité dans vos travaux, stérilité dans vos souffrances, stérilité, en faisant extérieurement tout ce que les saints ont fait. Vous priez, vous jeûnez,

vous exercez les œuvres de charité. Actions édifiantes, il est vrai, et comme je vous l'ai fait observer, capables jusqu'à un certain point de fléchir le cœur de Dieu en votre faveur ; actions que vous ne devez donc pas négliger, qu'il est même de votre intérêt de multiplier, comme autant de moyens qui peuvent préparer votre conversion ; mais si vous les considérez par rapport à l'éternité, actions infructueuses, et qui ne seront jamais récompensées : *Opera eorum, opera inutilia.* (Isa., LIX.) Et remarquez ici une différence essentielle entre les œuvres antérieures à l'état du péché, et celles que vous faites dans l'habitude même du péché. La théologie appelle œuvres mortifiées, celles que vous aviez faites dans l'état de la justice, et dont le mérite, quoique perdu par le péché, peut revivre par la pénitence ; mais les œuvres du pécheur sont des œuvres mortes, et qui ne revivront jamais, des œuvres dont le péché a corrompu le fonds même et la substance, et qui, sans être de nouveaux crimes, sont stériles pour le ciel, et le seront toujours ; des œuvres qui, dans la supposition même où vous seriez du nombre des prédestinés, ne contribueront en rien à votre béatitude, seront des œuvres éternellement oubliées, réprouvées, anéanties : *Opera eorum, opera inutilia.*

Triste condition du pécheur, dépouillé de la grâce sanctifiante ! Hélas ! s'il ne possède plus un bien si précieux, que possède-t-il ? C'est un riche du siècle, je le suppose ; et, à ne consulter que les apparences, rien ne manque à son bonheur. Eh ! bien, Dieu me déclare, par la bouche de son Prophète, que ce riche prétendu est un pauvre, et un pauvre qui manque de tout : *Divites equeverunt, et esurierunt.* (Psal. XXXIII.) Mais quoi ! Seigneur ! j'entre dans les appartements de ce riche, et de quelque côté que je porte mes regards, meubles somptueux, ornements recherchés, aisances délicieuses, tout présente à mes yeux l'image de l'abondance. Laissez ces vains dehors, et pénétrez dans son cœur. La perte de ma grâce, les ténèbres et l'horreur du péché, en faut-il davantage, pour lui faire sentir l'excès de sa misère ? *Tu es miser.* (Apoc., III.) Mais la fortune multiplie autour de lui les respects et les hommages ; on le félicite de son opulence, on envie sa destinée. Enfants des hommes, vos pensées ne sont pas les miennes ; ce riche si fort applaudi est sous l'anathème ; il a un Dieu pour ennemi ; est-il un objet plus digne de votre compassion et de vos larmes ? *Miserabilis.* (Ibid.) Mais je vois de vastes domaines, des revenus immenses, une prospérité constante : peut-on soupçonner l'indigence au milieu de ces avantages ! Corrigez votre erreur. C'est le bien suprême, c'est un Dieu qu'il a perdu ; il est pauvre, et souverainement pauvre : *Pauper.* (Ibid.) Mais dans une situation florissante où tout prévient ses désirs, revêtu de l'éclat que donnent les richesses, au sein des grandeurs et des plaisirs, il se croit heureux. Aveugle ! qui ne voit pas sa nudité. Malheu-

reux, et d'autant plus à plaindre qu'il se trompe lui-même, et qu'au malheur d'être misérable il ajoute encore celui d'aimer sa misère : *Et cæcus et nudus.* (Ibid.)

Ne l'oubliez donc pas, mes frères ; il n'est de vrais biens que ceux qui sont marqués du sceau de la grâce. Il ne reste au pécheur qui l'a perdue que cette nuit funeste où rien ne fructifie, où, privé des mérites qu'il avait acquis dans l'état de la justice, il est encore dans l'impuissance de mériter. Eh ! que sera-ce si, enveloppé des ombres de la mort, il ne jette pas même un regard vers le ciel pour demander la lumière ? Tant de jours, tant d'années, peut-être une vie entière perdue pour l'éternité. Que ce calcul est effrayant ! Insensé, lui dirai-je, bientôt, il n'y a plus de temps pour vous. L'arbre funeste dont on doit former votre cercueil est déjà coupé. Au moment où je parle, on ourdit la trame de ce drap lugubre qui doit servir à vos funérailles. Encore quelques pas, et vous voilà sur le bord de la tombe, la dernière heure va sonner, le Dieu des vengeance est assis sur son tribunal, le livre où sont consignés vos crimes est presque rempli. Que vois-je ? Quels trésors de colère ! Quel affreux avenir !

Un tableau plus consolant vient s'offrir à mes regards : les richesses de la grâce dans le juste où elle habite. L'effet de cette grâce est d'établir entre Jésus-Christ et l'âme chrétienne ce commerce intime où la vie du chef se communique à ses membres. Qui-conque vit dans la charité est donc uni, incorporé avec Jésus-Christ. Or, en vertu de cette union (théologie sublime de saint Paul, et bien propre à vous convaincre de votre bonheur, chrétien qui êtes en état de grâce), en vertu de cette union, c'est Jésus-Christ qui vit dans cette âme, Jésus-Christ qui agit dans ce juste, Jésus-Christ que Dieu voit en lui. De là, point d'action si commune qui ne soit élevée à un ordre supérieur, et qui n'ait sa récompense ; c'est ce verre d'eau que nous donnons pour Dieu et en son nom (Matth., X), le ciel en est le prix. De là, point de disgrâce et d'humiliation qui ne soit un sujet de mérite, un fonds pour l'éternité ; c'est ce moment de tribulation dont parle saint Paul (I Cor. III), et qui produit un poids immense de gloire et de félicité. De là, pas un acte de vertu qui ne multiplie dans le cœur du juste, qui ne lui attire de nouveaux dons, et ne serve à augmenter ses mérites ; c'est ce grain de sénévé, ce germe qui paraît si peu de chose dans son origine, et qui se fortifiant par des accroissements successifs, devient un arbre majestueux (Matth., XIII), couvre la terre de son ombre, étonne par son élévation et sa beauté.

Qu'il est grand, qu'il est heureux, ce chrétien qui opère dans la charité ! C'est un homme obscur, ignoré, je le veux ; ou s'il paraît, c'est pour être en butte aux mépris d'un monde qui ne consulte que les sens ; voilà l'homme extérieur. Mais cette âme ornée de tous les dons de la grâce,

mais ce sanctuaire des vertus en qui tout est vie et lumière; mais ce juste, ami de Dieu, et en cette qualité d'ami, toujours écouté et favorablement reçu, dont les mains pures ne peuvent rien offrir qui ne monte comme un doux parfum vers le trône de l'Eternel, voilà l'homme intérieur, l'homme de l'éternité. Je ne m'attache donc point à de vaines apparences, et si vous voulez savoir ce que je pense de vous, mon cher auditeur, dites-moi ce que Dieu en pense lui-même. Avez-vous perdu la grâce? Fussiez-vous le plus puissant et le plus élevé des monarques, le plus fortuné et le plus aimable des hommes, n'attendez de moi que des regrets et des larmes. Pauvre qui m'écoutez, homme du peuple, Lazare abandonné, mais qui jouissez de votre Dieu, mes regards et mes hommages sont pour vous. Ame vertueuse et modeste, ma foi perce les ombres qui vous environnent; je découvre les richesses et tous les trésors de la grâce; je respecte, j'admire, je vois un fleuve qui, sous une surface simple et commune roule, avec ses flots, l'or le plus pur et le plus abondant.

Chrétiens qui m'écoutez, la grâce sanctifiante est donc, comme vous venez de le voir, le seul titre de notre véritable grandeur, et la source de nos mérites; mais, pour achever son éloge, ajoutons un troisième avantage, la calme de la conscience, la paix du cœur.

Pécheur, il n'y a point de paix pour vous. Si la volupté vous a séduit par ses fausses douceurs, quel fruit en avez-vous retiré? *Quem ergo fructum habuistis?* (Rom., VIII.) Le plaisir a passé et le péché subsiste; il vous suit, dit saint Basile, comme l'ombre suit le corps. Non, il n'est plus de joie pure et tranquille pour une âme criminelle. En vain s'épanche-t-elle sur les objets qui l'environnent pour remplacer le bien qu'elle a perdu. Coupable et malheureuse, elle est à elle-même son supplice. Elle cherche à se distraire; elle voudrait s'éviter; pourratt-elle y réussir? Non, répond saint Augustin. Un serviteur qui gémit sous la tyrannie de son maître peut s'éloigner et terminer ses maux par la fuite; mais le pécheur, où ira-t-il pour échapper aux regards de son juge? Où ira-t-il pour se fuir lui-même? Tout conspire à lui retracer l'horreur de son crime.

Tantôt c'est un Dieu irrité qui, pour le punir comme autrefois Adam prévaricateur, n'a besoin que de l'opposer lui-même à lui-même : *Adam, ubi es?* (Gen., III.) Où est cette âme sortie de mes mains si belle et si pure? Que vous disent cette nudité, cette confusion, ce trouble qui vous saisit? Quoi! cet homme de lumière s'enfonce dans les ténèbres et se cache sous des feuilles? Ce roi de la nature fuit comme un esclave? *Ubi es?* Et n'est-ce pas, mes frères, ce que Dieu nous dit encore après le péché? Qu'est devenue cette union que j'avais contractée avec vous par ma grâce? vous y avez renoncé. J'étais votre père, votre ami : vous

m'avez méprisé. Je voulais votre bonheur, et je l'avais fait dépendre de votre soumission à mes ordres : vous vous êtes révolté. Connaissez-vous maintenant votre erreur? Est-ce en me résistant qu'on peut goûter la paix? Créature audacieuse, avez-vous trouvé l'indépendance et le repos que vous cherchiez, ou cette pomme fatale qui vous a donné la mort? *Ubi es?*

Tantôt c'est la religion qui, s'élevant contre un ingrat, lui montre ce sein maternel qui l'a nourri, et le glaive dont il l'a percé; lui peint avec les couleurs les plus effrayantes un Dieu méconnu, ses lois violées, ses grâces rejetées, les mérites du Sauveur anéantis, son sang profané, cet agneau pacifique changé en un lion redoutable qui rugit, qui va s'élancer sur sa proie et la dévorer.

Tantôt c'est le cœur même du pécheur, où tout se réunit pour la condamnation du coupable. Sa conscience est le tribunal où il est cité; son crime est son accusateur; la raison et la foi sont les témoins qui le confondent; le remords est le bourreau qui le persécute; oui, le remords. Ennemi implacable, il ne se laisse ni étourdir par le tumulte et le fracas du monde, ni séduire par l'appareil et la pompe des grandeurs humaines, ni charmer par le bruit des fêtes et des chants de Babylone. Ministre du ciel et de ses vengeances, il importune, il menace, il effraye. Tout sert à troubler le pécheur et à l'agiter : le silence et les ténèbres de la nuit, de sinistres présages, un complice enlevé sous ses yeux, la foudre qui gronde dans les airs, l'idée d'un Dieu outragé, la sévérité de ses jugements, un abîme de feux, une éternité de supplices. Ah! si les esclaves du vice osent vous dire qu'ils sont heureux, ne les croyez pas. Un sentiment intérieur les convainc d'imposture. Le supplice qu'éprouve un cœur coupable est si cruel, que, selon saint Chrysostome, Dieu, pour ménager la faiblesse de l'homme, laisse aux impies des intervalles et des moments de tranquillité. La continuité du remords le rendrait intolérable, et le pécheur ne pourrait y survivre. Les déserteurs de la vertu ont donc beau feindre et dissimuler. Au milieu des douceurs de l'abondance, et sous les dehors de la prospérité, leur cœur est nourri de fiel et d'amertume. La volupté les caresse, et le serpent les déchire.

Tantôt c'est l'innocence qui, pour augmenter le supplice d'une âme criminelle, se présente avec tous ses charmes. Pécheur, tu l'as méprisée; tu lui as préféré les attraits du vice, la honte des passions. Il faut que cette beauté ravissante, en se montrant dans tout son éclat, soit ton tourment. Aujourd'hui qu'elle vient frapper tes regards, reconnais ton malheur, et que cet aveu humiliant la venge de tes mépris. Sont-ils effacés de ton souvenir ces jours heureux où la dignité, l'élévation, le calme d'une âme pure et vertueuse étaient le prix de tes hommages et de tes sacrifices? Que fallait-il pour ren-

dre ton bonheur durable, pour repousser le tentateur qui t'a séduit? Un sacrifice de plus, un cri vers le ciel, un moment de résistance et de fidélité. Mais pourquoi accuser le pécheur lorsqu'il s'accuse lui-même? Aimable innocence, je reposais sur ton sein : devais-tu me servir un jour de tyran? Ennemie de mon repos, cruelle innocence, tu ne brilles à mes yeux que pour me percer de mille traits. Tu m'éclaires et tu me confonds. Tu m'attendris et tu m'accables. Achève, achève de me détruire, ou rends-moi le Dieu que j'ai perdu.

Voilà donc le partage de ceux qui abandonnent le Seigneur, et qui s'écartent des voies de la justice : l'agitation, le trouble, cette triste réflexion, j'ai péché. J'ai péché. Souvenir désolant, qui répand dans un cœur coupable la tristesse et la terreur. J'ai péché. Idée cruelle, qui effraye, jusque dans les bras de la pénitence, une âme revenue de ses égarements, perpétue ses alarmes, et la fait trembler toute la vie sur l'incertitude du pardon. Ah ! chrétiens, que le plaisir du crime est rapide, et qu'on paye chèrement un moment de volupté ! Ne l'oubliez jamais, âmes pures, vous que le poison du vice n'a point encore infectées. Goûtez la paix que donne l'innocence, et ne vous laissez jamais enlever ce précieux avantage : *Tene quod habes*. (Apoc., III.) Quel bien, mon cher auditeur, que cette paix, et que ne puis-je vous faire comprendre tout ce que j'en conçois !

Paix du juste, paix solide. Son bonheur n'est pas comme celui du mondain, un bonheur superficiel, assujetti au caprice des événements, périssable comme les objets qui le produisent. Le juste dont je parle est heureux dans cette partie de lui-même qui échappe à des yeux mortels. Le bonheur dont il jouit est dans ce sanctuaire inaccessible aux révolutions humaines, dans son cœur où Dieu réside. La paix est le fruit de ses vertus ; et constamment vertueux, il est immuable dans sa félicité comme Dieu même. Et quand je dis que le juste seul est heureux, écoutez l'esclave du vice attester lui-même cette vérité. Pourquoi se propose-t-il jusque dans ses désordres un divorce avec le crime, un dernier moment où son âme agitée ira se reposer dans les bras de la religion? N'est-ce pas avouer que tout le reste ne peut lui suffire ; qu'il n'y a de joie solide, de vrai bonheur, que pour une âme pure et fidèle? Ah ! mes frères, le vice obligé de rendre hommage à la vertu, l'éloge du juste sur les lèvres du méchant ! que cet aveu est décisif ! que ce panégyrique est éloquent !

Paix du juste, paix consolante. Elle le soutient dans les épreuves les plus pénibles, elle adoucit tous ses maux. En effet, que craindrait-il? Serait-ce les rigueurs de la pauvreté? Mais Dieu est son trésor ; est-on pauvre à la source de tout bien? Serait-ce les traits de la médisance et de la calomnie? Mais que lui importe la malignité du monde, si sa conscience le justifie, et s'il est pur

aux yeux de la vérité? Serait-ce l'humiliation et le mépris? Mais ignore-t-il que les hommes sont assez injustes, assez corrompus, pour que leur mépris soit un éloge? Serait-ce l'obscurité d'une prison, le poids des chaînes? Mais peu-on enchaîner le rayon qui l'éclaire, la Divinité qui le console?

Paix du juste, paix délicieuse. Elle verse dans son cœur cette joie pure, ce sentiment exquis de la Divinité qui est un festin continu, selon l'expression des livres saints. Jouissez, heureux mortel, jouissez de ce bonheur intime dont l'épreuve est au-dessus de tout langage humain. Invoquez l'Être suprême avec cette vive confiance qui est l'apanage et le prix de la vertu. Entrez dans nos temples avec cette sainte familiarité d'une âme fidèle, qui voit un père et un ami dans le Maître qu'elle adore. Bénissez le Dieu de la paix, ce Dieu bienfaisant qui vous comble de ses dons ; et touché du malheur de vos frères qui s'égarent dans les voies turbulentes de l'iniquité, demandez pour eux le calme des passions, cette paix que le monde promet, et que le monde ne peut donner.

Paix du juste, paix divine. Dans cette situation tranquille où il est affranchi du trouble et de la corruption des sens, la paix qui remplit son cœur, et qui, selon l'expression de l'Écriture, y coule comme un fleuve, se répand sur ce qui l'environne. L'humanité souffrante, en lui confiant ses peines, les oublie dans son sein, et voit en lui un Dieu tutélaire.

Non, ce n'est pas assez pour la gloire du juste que la présence de la grâce fasse son bonheur, et le console pour son propre avantage ; elle en fait un consolateur. Homme du siècle, une mort précipitée vous avait enlevé un protecteur, un ami. Veuve désolée, vous pleuriez sur la tombe d'un époux ; et dans ces situations pénibles, vous essayâtes des ressources et des consolations humaines. Consolations impuissantes, elles laissaient dans votre âme le glaive de la douleur. C'est un ami de Dieu qui est devenu votre confident, et n'est-ce pas dans ces moments critiques que vous avez vu éclater sa grandeur, et senti son pouvoir? Les yeux élevés vers le ciel, et les abaissant sur vous avec ce sourire majestueux, cet air divin qui prouvait son ascendant sur le monde, il vous disait d'une manière si touchante : La main qui nous afflige est la main d'un père. Dieu nous ôte de vains appuis qui blessaient sa jalousie, et la pureté de notre amour. Adorons sa sagesse, bénissons sa bonté. Si la mort, en frappant ceux que nous regrettons, brise les nœuds les plus légitimes, et nous sépare des objets les plus dignes de nous attacher, cette séparation n'est qu'une absence. Ils vivent au delà du tombeau, ceux que la nature et l'amitié nous avait unis : nous retrouverons un jour dans le sein de la Divinité ces portions de nous-mêmes. Que peuvent toutes les révolutions et toutes les disgrâces sur le chrétien qui vit de la foi? Hommes que

le ciel. Attendez, que craignez-vous ? Si les vents se déchaînent, si les flots se soulèvent, ne savez-vous pas qu'au sein même de l'orage les coups de la tempête nous poussent vers le port, et nous conduisent plus promptement au terme de nos désirs ? Ainsi parlait ce juste ; et, dans l'élévation de ses sentiments, dans l'onction qui coulait de ses lèvres, vous avez trouvé le remède ou l'adoucissement à vos maux.

Tels sont, chrétiens auditeurs, les effets de la grâce sanctifiante, et les avantages qu'elle nous procure. Nous pouvons dire d'elle ce que Salomon disait de la sagesse : Tous les biens marchent à sa suite ; la gloire, l'abondance et la paix : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* (Sap., VII.) Oui, mes frères, et en finissant cette première partie, j'aime à le répéter, l'homme n'est véritablement grand que dans l'état de la grâce ; il ne possède de vrais biens que ceux qui sont marqués du sceau de la grâce ; il n'est tranquille, il n'est heureux que sous l'empire de la grâce. Et cependant, la grâce avec tous ces avantages, la grâce, ce bien si digne de notre estime, est, de tous les biens, le plus négligé, le plus méprisé. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quels sont les moyens nécessaires pour conserver le don de Dieu, et le mettre à couvert des insultes de l'ennemi ? L'humble défiance de soi-même, la fuite des occasions. Mais que voyons-nous dans ce siècle d'égarement ? et quand je dis qu'on fait peu d'estime de la grâce, n'avons-nous pas sous les yeux la preuve de cette triste vérité ? 1° on est faible, et on oublie sa fragilité, on compte sur soi-même ; 2° le monde est contagieux ; et au lieu de s'en défendre, on court au-devant du péril. La grâce trouve donc en nous un double écueil, la présomption et la témérité.

Première disposition destructive de la grâce ; notre présomption, et l'oubli de notre faiblesse. La grâce sanctifiante est ce précieux trésor que Dieu nous a confié : *Habemus thesaurum istum.* (II Cor., IV.) Trésor que nous portons dans des vases, hélas, si fragiles : *in vasis fictilibus.* (ibid.) Tout nous avertit de cette fragilité : cette argile dont nous sommes pétris ; ce corps de péché, où l'esprit est sans cesse aux prises avec la chair, et la chair révoltée contre l'esprit ; ce cœur qui n'a d'activité que pour s'égarer, de mouvement que pour se précipiter, d'épanchement que pour se corrompre ; cette volonté qui, presque toujours en opposition avec la loi, se fait une loi même de ses illusions et de ses caprices ; aveugle, prend le mensonge pour la vérité, les ténèbres pour la lumière ; lâche, fait le bien avec effort, le mal par sa pente naturelle, et avec cette malheureuse facilité qui l'entraîne ; inconstante, approuve aujourd'hui ce qu'elle condamnait hier : sacrifie ses devoirs à ses dégoûts, la vertu au premier objet qui se présente, et qui vient flatter sa corruption.

Tel est l'homme, dans l'état de dégradation et de faiblesse où l'a réduit le péché. Et que sera-ce si à ces raisons générales nous ajoutons les circonstances particulières de l'âge, du tempérament, et peut-être la triste épreuve de votre fragilité ? Quoi ! mes frères, Paul, ce vase d'élection, Paul, élevé jusqu'au troisième ciel, et si intimement uni à la Divinité, Paul, rendu à lui-même, gémit sous l'aiguillon de la chair, il fait l'aveu de sa faiblesse ; et nous nous croirons toujours supérieurs au danger ? Homme fragile et présomptueux, que trouvez-vous donc en vous-même qui puisse vous rassurer contre le péril, et quels motifs vous y soutiendront ? La raison, me direz-vous, et l'honneur. Faible ressource, mon cher auditeur, et combien de fois l'expérience en a-t-elle démontré la vanité ! Avec le secours de la raison, et cette prétendue force d'esprit dont ils se glorifiaient, combien de sages mondains, connus par les égarements de leur cœur et les faiblesses les plus humiliantes ! Avec une fierté naturelle, combien de femmes sont devenues la honte de leur sexe, la proie d'un séducteur et d'un libertin ! Avec les maximes et tous les dehors de la probité, combien d'hommes en place ont cédé lâchement à un intérêt caché, ont démenti en secret ce caractère de gravité et d'honneur dont ils se paraient en public !

Direz-vous qu'étant né avec des passions moins vives, ce qui serait écueil et tentation pour un autre ne l'est pas pour vous ? Ne vous y trompez pas. Le cœur le moins susceptible est toujours un cœur de chair, un cœur capable d'être ébranlé. Si le sentiment de la tentation vous est inconnu, le principe de la tentation est dans vous-même, et l'incendie est-il bien éloigné quand on porte le feu dans son sein ?

Vous comptez peut-être sur un fonds de vertu qui vous a soutenu dans quelques occasions, et vos victoires passées vous font présumer de vous-même. Mais, reprend ici un Père de l'Eglise, êtes-vous plus élevé et plus affermi dans le bien que Salomon, plus saint que David, plus fort que Samson ? Ces colonnes ont été renversées, et leur chute a effrayé l'univers. Apprenez de ces tristes exemples, que pour ébranler le cœur le plus ferme, pour porter dans le sein de la vertu même le naufrage et la mort, il ne faut qu'un moment de mollesse et d'oisiveté, une familiarité indiscrete, un regard, un clin d'œil.

Ainsi, quelque mérite que vous ayez acquis, à quelque degré de perfection que vous soyez parvenu, souvenez-vous de cet avertissement de l'Apôtre : Que celui qui croit être debout prenne garde de tomber : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (I, Cor., X.) C'est-à-dire que la vierge la plus chaste, que le prêtre le plus édifiant, que le plus saint des hommes, dès là qu'il est homme, est capable des chutes les plus humiliantes. C'est-à-dire que, après la vie la plus régulière, un défaut de vigilance, un

sentiment de présomption peut tout perdre. Disons-le clairement, que faut-il pour détruire un siècle de vertu ? Hélas ! vivre un jour de plus. Eh ! combien de justes ont trop vécu d'un instant !

O vous, qui conservez encore la pureté du premier âge, si jamais la contagion du vice devait ternir cette belle fleur, et vous ravir le céleste éclat dont vous brillez ; que la solitude, ou le tombeau, vous enlève pour toujours à la séduction ! Ratifiez vous-mêmes en ce moment le vœu d'un ministre justement alarmé des périls de votre innocence, et les yeux élevés vers le ciel, avertis par une voix intérieure que vous avez tout à craindre du monde et de votre fragilité, demandez au souverain arbitre de vos destinées, ou le voile de la religion, ou le glaive de la mort.

Il est donc vrai, mes frères, que nous sommes faibles, faibles par la triste condition de notre nature ; faibles par des raisons particulières, et par le vice personnel de nos penchants ; d'autant plus faibles, que nous avons en tête un ennemi redoutable qui veille sans cesse, pour nous attaquer, ou nous surprendre ; ennemi jaloux de notre bonheur, et qui joint l'artifice à la violence, pour nous enlever le trésor que nous possédons ; ennemi que notre présomption rend plus fort contre nous, et qui dans l'état de sécurité où nous vivons nous trouve à demi vaincus, et, pour nous perdre, n'a besoin que de nous-mêmes.

Que cette vue de notre fragilité nous soit donc toujours présente. N'oublions jamais, qu'il n'y a de sûreté pour nous, que dans une humble défiance de nos forces, et que le meilleur moyen de conserver la grâce, est, selon la pensée de Tertullien, d'être intimement convaincus que nous pouvons la perdre. En effet, ajoutait le même Père, cette conviction nous tiendra dans la crainte : *Timebimus* ; cette crainte nous rendra plus circonspects : *Timendo cavebimus* ; cette circonspection, en éloignant le peril, sauvera notre innocence : *Cavendo salvi erimus*. Mais que vois-je, mon cher auditeur ? Au lieu de vous défier de vous-même, vous vous croyez au-dessus du danger. Je dis que cette disposition vous perdra, et je le dis encore d'après Tertullien. Ecoutez l'excellente raison qu'il en donne, et apprenez comment la présomption nous fait tomber peu à peu dans le précipice. Celui qui présume de lui-même craint moins le danger : ce défaut de crainte fait négliger les précautions : cette négligence expose la grâce ; et l'exposer, ah ! trop souvent c'est la perdre : *Qui præsumat, minus veretur ; qui minus veretur, minus præcavet ; qui minus præcavet, plus periclitatur*.

Aux raisons, faut-il ajouter les exemples ? Vous savez ce qu'il en coûte à Dina, pour un trait de curiosité. Victime de la passion de Sichem, elle voit ses jours flétris par l'opprobre et la douleur. Vous savez ce qu'il en coûte au prince des apôtres pour s'être exposé témérairement. Ce fort d'Israël est

terrassé. La honte d'un parjure, une vie entière de larmes et de regrets attesteront aux âges les plus reculés sa présomption et sa faiblesse. Qu'on me donne le plus faible des hommes, mais convaincu de sa fragilité, je réponds de sa vertu. Que la vertu la plus élevée s'appuie sur elle-même, je tremble pour elle. Et vous qui m'écoutez, rappelez ce moment de votre vie, dont le souvenir vous couvre de confusion, et dites-nous quelle fut l'époque de votre égarement, si ce n'est une vaine confiance en vos propres forces. L'humilité vous disait : l'homme est fragile, eh ! qui est plus fragile que vous ? Craignez. Vous avez compté sur vous-même, et vous avez vérifié cet oracle de l'Esprit-Saint : le Seigneur humilie l'orgueil et la présomption par des chutes. La modestie vous disait : Dans les objets sensibles, le péril est caché sous de flatteuses apparences ; la séduction vous environne ; fermez les yeux. Vous les avez ouverts, et l'objet corrupteur a porté le poison de la volapté dans votre âme. La vigilance vous disait : Vous êtes menacé ; l'occasion entraîne, arrêtez. Vous avez franchi la barrière, et vous êtes venu vous précipiter, vous briser contre un écueil. Et voilà, chrétiens, une seconde disposition destructive de la grâce. En effet, si la présomption nous inspire une vaine confiance, et nous fait oublier notre faiblesse, la témérité nous expose ; elle nous livre aux tentations du monde, et nous jette au milieu des occasions.

Qu'est-ce que le monde, et manquons-nous d'exemples pour nous convaincre de sa perversité ? Ce torrent d'iniquité qui se déborde de toutes parts, cette dégradation des mœurs, ces passions déshonorantes, ces scènes honteuses, ces divorces scandaleux, ce mépris de la vertu, cette impudence du crime, qu'est-ce que tout cela, qu'une suite naturelle de la corruption du siècle, des maximes qu'on y débite, des liaisons qu'on y entretient, de l'air infecté qu'on y respire ? Voyez cette jeune personne, autrefois si édifiante, lorsqu'elle vivait dans le calme de la retraite et à l'ombre du sanctuaire. Quel changement, et la reconnaissez-vous ? Que nous disent, ce luxe indécent, ces airs passionnés, ces manières libres, ce ton de philosophie et d'incrédulité ? Elle a vu le monde, elle est du monde, et peut-être n'a-t-il fallu qu'une première entrevue pour la pervertir.

Nous demanderez-vous encore, si le monde est aussi dangereux qu'on vous le représente ? Ah ! mes frères, il faut bien qu'il le soit, puisque la vertu qui s'y trouve engagée, et qui s'en défend par la prière, le recueillement et la mortification, se plaint encore de sa malignité, des assauts qu'elle est obligée d'y soutenir, des blessures qu'elle y reçoit, et qui renouvellent chaque jour ses inquiétudes et ses alarmes. Il faut bien qu'il le soit, puisque le Seigneur par des vues de miséricorde et de prédilection sur ses élus, ou les enlève à la fleur de l'âge, pour les soustraire à la contagion ; ou leur

inspire de s'éloigner, de se séparer pour toujours de ce destructeur de l'innocence.

Est-ce donc, avec un pareil ennemi, qu'on peut se croire en sûreté, se familiariser, en négligeant d'ailleurs toutes les précautions? Veillez, priez, vous disons-nous : *Vigilate, orate.* (Matth., XXVI, 7.) Voilà ce que nous ne cessons de vous répéter, soit dans ces chaires de vérité, soit dans les tribunaux de la réconciliation, où d'après la connaissance que vous nous donnez de votre cœur et de ses faiblesses, nous vous montrons le danger, en vous indiquant les préservatifs et les remèdes. Mais non, on veut tout voir et tout entendre, se trouver partout, être de tout. Assemblées mondaines, spectacles profanes, liaisons suspectes, entrevues concertées, lectures lassives ou même impies, voilà ce qu'on se permet avec la sécurité la plus funeste; c'est ainsi qu'on affronte avec la plus grande assurance des écueils où les anges, sous des corps mortels, seraient à peine en sûreté.

Et sur quel fondement s'expose-t-on ainsi à la tentation? Dieu, dit-on, me soutiendra. Abus, mes frères, illusion. Si vous vous trouviez dans le péril, mais sans l'avoir cherché; si l'occasion où vous êtes exposé était une de ces circonstances où la surprise est inévitable, une de ces épreuves où engagé par devoir, en est tenté parce qu'on est homme, je conçois que Dieu serait alors avec vous, et vous ferait sentir sa protection. Il vous soutiendrait dans ces instants critiques, comme il a soutenu la pureté de Judith dans la tente d'Holopherne; mais Judith y exécutait les volontés du ciel, et devait y faire éclater sa puissance. Il vous soutiendrait comme le jeune David, qui, revêtu de la force d'en haut, terrassa le Philistin; mais David combattait au nom du Seigneur, et pour venger l'opprobre d'Israël. Il vous soutiendrait comme les Antoine et les Bernard, qu'il rendait invulnérables au milieu du monde; mais ils n'y paraissaient que pour obéir à l'inspiration divine, pour tonner contre le vice et porter les pécheurs à la pénitence. C'est dans ces moments que vous pouvez vous promettre une assistance particulière et que votre confiance est légitime. Mais vous flatter que Dieu sera votre appui, lorsque, averti du danger par les oracles de la religion, par la nature de votre cœur, par le cri de la conscience, vous vous engagez dans la tentation malgré tous les avertissements et toutes les lumières, et que l'occasion est de votre choix, est l'ouvrage de votre imprudence, de votre témérité; vous flatter, dis-je, qu'alors vous serez secourus, préservés, et que, semblables au buisson miraculeux, vous brûlerez sans vous consumer, qu'est-ce autre chose, que tenter le Seigneur et lui demander un prodige qui renverse toutes les lois de sa sainteté et de sa sagesse? Ses bienfaits seraient-ils donc asservis à nos goûts et à nos caprices? Dans l'économie et la distribution de ses dons, ne ferait-il aucune différence entre ceux qui craignent le péril et

ceux qui le cherchent; entre ceux qui se trouvent dans l'occasion par nécessité et ceux qui s'y exposent sans son aveu et contre sa volonté? Le secours que vous attendez du Ciel, et dans les circonstances où vous l'attendez, vous dispenserait donc de veiller sur vous-mêmes? Il n'aboutirait donc qu'à vous rendre présomptueux et négligents? Et Dieu, Dieu lui-même, serait complice de votre libertinage et de votre présomption? Quel aveuglement! Il est un moyen que Dieu vous donne, pour conserver votre innocence, moyen qui justifie sa bonté et seul digne de sa sagesse. Quel est-il? Une grâce de circonspection, une grâce de précaution et de fuite; et vous vous engagez témérairement dans la tentation? Malheur à vous; celui qui aime le danger y périra : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccle., III.)

Mais, me direz-vous, je tiens au monde par les engagements de mon état, et dans la condition où Dieu m'a placé, j'ai des obligations à remplir, des liaisons à former, des intérêts à ménager. Les devoirs et les besoins nous unissent par des nœuds réciproques, et dans l'ordre même de la Providence, je puis, et je dois me montrer.

Vous êtes obligé, dites-vous, de voir le monde? N'y paraissez donc que lorsque la nécessité, ou des bienséances légitimes vous forcent d'y paraître. N'y cherchez qu'à Dieu, et l'accomplissement de sa volonté sainte, et il saura bien vous préserver; sa gloire et sa bonté l'exigent. Esther se présente dans le palais d'Assuérus, et tout autre y eût trouvé la mort; mais elle se doit à son peuple, le zèle a conduit ses pas. Ne craignez rien, lui dit Assuérus, touchez mon sceptre; non, vous ne mourrez point, votre roi est votre frère et votre époux. (Esther., XV.) Mon cher auditeur, avec les motifs et les vertus d'Esther, vous trouverez toujours les mêmes ressources dans le danger.

Vous êtes obligé de voir le monde? Mais cette nécessité n'a-t-elle pas ses règles et ses bornes? Le doigt de Dieu ne vous a-t-il pas marqué le point fixe où il faut vous arrêter. De ce qui n'est qu'un devoir, vous est-il permis d'en faire un piège et un écueil? Connaît-on de situation dans le christianisme, où l'on se doive au monde, pour n'être jamais à Jésus-Christ?

Vous êtes obligé de voir le monde? Mais dans le monde même, ah! fuyez, mon cher auditeur, fuyez ce monde particulier que vous savez par une triste expérience être plus contagieux pour vous; ce monde, où vous avez vos parties de plaisir, vos habitudes de préférence, vos liaisons favorites, mais toutes propres à irriter vos passions; ce monde, si je puis m'exprimer ainsi, plus monde à votre égard, ce monde qui vous damne et qui vous perd.

Heureuses, ces âmes fortes qui, vivant avec un ennemi si dangereux, le combattent avec les armes de la foi, méprisent ses terreurs et ses charmes, et qui ont reçu

pour le vaincre des grâces de protection ! Trois fois heureuses, ces âmes sagement timides qui, supputant avec elles-mêmes, et se trouvant trop faibles pour hasarder le combat, se décident pour la retraite, et croient qu'il est plus sûr pour elles de préserver leur innocence que de la défendre ! Et c'est ici que je pourrais réfuter ce langage d'irréligion si commun de nos jours : Pourquoi des cloîtres ? Pourquoi des solitaires, ces êtres singuliers, farouches, qui renoncent aux droits de la nature et se creusent des tombeaux ? Profanes détracteurs, respectez du moins ceux que vous n'avez pas le courage d'imiter.

Ils s'exilent de la société, dites-vous, et vous ne leur pardonnez pas de rompre tous les liens de la nature. Mais si l'Esprit, qui souffle où il veut (*Joan.*, III), les pousse dans le désert comme autrefois leur divin Maître, de quel droit leur reprochez-vous une vie de retraite et de séparation, et vous sied-il bien de vouloir enchaîner dans les bras du monde ces hommes dont le monde n'est pas digne ? Ils sont singuliers. Mais ne faut-il pas l'être dans ce siècle de dépravation pour être juste ? Monde pervers, cette singularité est-elle autre chose que ton crime, et leur éloge ? Ils sont farouches. Non, non, ils ne sont que prudents. Ils connaissent tout le prix de la grâce, et craignant pour elle, comme on craint pour une beauté que son éclat même expose à l'outrage, ils vont dans les bras de la religion lui chercher un asile.

Mondains, qui censurez ces cœurs religieux, ces âmes pures, vous leur faites donc un crime de respecter le don de Dieu : esclaves du vice, vous insultez aux amis de la vertu ? Vous leur reprochez cette piété timide qui cherche le silence et l'ombre des temples ? Et moi, je ne veux d'autre apologie de leur conduite que les passions qui vous dégradent ; ils sont trop vengés par le scandale et l'opprobre de vos mœurs. Ce n'est pas que, au milieu de la contagion du siècle, on ne puisse s'en défendre, et conserver la grâce au sein de la corruption. Vous le pouviez, vous à qui je reproche une vie licencieuse et criminelle ; la vertu est de tous les états, et malgré la dépravation générale, il est encore des saints. Mais voyons-les avec les traits qui les caractérisent, avec les préparatifs dont ils environnent leur innocence. C'est Esther, humble et modeste au faite des grandeurs, ennemie du faste et de la mollesse, et sur le trône qui l'associe à un monarque idolâtre, fidèle adoratrice du Dieu de ses pères. C'est Job, convaincu de sa fragilité, attentif à toutes ses démarches, faisant un pacte avec ses yeux, pour se prémunir contre la séduction des objets. C'est Tobie, redevable de ses vertus à des mœurs solitaires et à de sages précautions, séparé de la foule schismatique, portant ses pas vers le temple, où la pureté de son hommage annonce le digne enfant d'Abraham, et l'héritier de sa foi.

O religion ! si ces sentiments étaient gra-

vés dans tous les cœurs, si dans le séjour du monde on se conduisait par ces principes qui dirigent les saints, verrions-nous le désordre et la licence faire parmi nous ces progrès rapides dont nous ne cessons de gémir avec vous ; une jeunesse à peine sortie des ténèbres de l'enfance nous donner toutes les marques d'un âge prématuré pour le crime ; un sexe dont la modestie et la pudeur doivent faire le plus bel ornement se décrier par une vie profane et dissolue, nous montrer les vices de son cœur jusque dans ses parures, et n'attirer les regards que pour alarmer la piété, et faire rougir la raison ? Verrions-nous des mères antichrétiennes, perverties par le commerce du monde, former de jeunes cœurs sur les mêmes maximes, ou si elles les confient pour quelques moments aux soins du zèle, faire oublier des leçons étrangères par des exemples domestiques, présenter à ces âmes encore faibles l'image de la volupté, éteindre en elles le feu sacré de la vertu, quelquefois celui de l'honneur, et n'être mères que pour être doublement parricides ?

Je l'ai dit, et je ne puis trop le répéter, s'il est encore sur la terre des âmes pures et innocentes, ce sont celles qui se tiennent à l'écart, et ne communiquent avec le monde qu'autant que le devoir et la charité l'exigent ; qui traitent avec lui, comme on traite avec un ennemi dont on a toujours quelque surprise à craindre, traversent rapidement les tentes de Cédar, et se retirent en frappant leur poitrine, et secouant la poussière de leurs pieds.

Imitons-les, si nous voulons conserver la grâce, et en vivant au milieu du siècle, ayons sans cesse sous les yeux la promesse solennelle que nous fîmes sur les fonts sacrés ; de renoncer pour toujours à sa vanité et à sa corruption : *Abrenuntio mundo*. Donnons à l'économie sociale, nos travaux, nos talents ; à Dieu, notre cœur et notre amour. Comme citoyens, nos frères ont dans l'ordre civil des droits sur nous. Comme chrétiens, nous avons les nôtres : l'ascendant que la foi nous donne sur le monde, le droit de le contredire, de le confondre par nos vertus et nos exemples. En un mot, comme ces animaux mystérieux dont parlent les livres saints, si nous avons des pieds pour agir et pour communiquer avec ce monde extérieur, ayons en même temps des ailes pour nous tenir toujours libres et nous soustraire à ses dangers.

Serais-je assez heureux, mes frères, pour vous avoir persuadé une vérité si importante, et, en vous parlant de la grâce, ce trésor inestimable, vous aurais-je inspiré cette défiance de vous-mêmes, ces précautions salutaires, qui doivent le défendre des périls qui l'environnent ? Feriez-vous moins pour le don de Dieu que ne fit un peintre de l'antiquité pour une de ses productions ? Epris d'un chef-d'œuvre de son art, où il avait déployé toutes les richesses et toutes les grâces du pinceau, il apprend que sa maison est entamée par les flammes, il

court, il vole, il fait retentir l'air de ses cris, et que demande-t-il ? Qu'on sauve ce qu'il a de plus précieux, son tableau, et souffrez ce mot qui m'échappe, qu'on sauve son Adonis : *Salvate mihi Adonidem.* (Ezech., VIII.) Ah ! mon cher auditeur, il s'agit pour vous, non d'une toile inanimée, de quelques traits formés par la main d'un mortel, mais de votre âme, et c'est un Dieu qui vous crie aujourd'hui par l'organe de son ministre : Sauvez mon ouvrage, mon chef-d'œuvre, mon image : *Salva animam tuam.* (Gen., XIX.)

Apprenez donc à la respecter, cette âme, vous qui la courbez sous le joug honteux des passions, et qui l'avilissez par le crime. La grâce sanctifiante en fait toute la beauté ; mais que faut-il pour bannir cette grâce de nos cœurs ? Une infidélité, un désir, une pensée. Quelles sont les causes funestes qui nous disposent à la perdre ? La vie et l'esprit du monde, le goût de la vanité, l'amour du plaisir ; quelquefois, ce qu'on n'eût jamais soupçonné, une inspiration négligée, un sacrifice refusé. A quoi se condamne-t-on en la perdant ? Aux travaux, aux gémissements, aux larmes de la pénitence. De quel crime se rend coupable le pécheur qui l'outrage ? Jugez-en par tout ce qu'elle a coûté, par le sang d'un Dieu qui nous l'a méritée. Quels malheurs entraîne après soi la perte d'un don si précieux ! Peut-on se les rappeler sans frémir ? L'image de Dieu avilie et défigurée, l'enfant de lumière devenu un objet d'horreur et déchu de tous ses droits, le calme et la douceur de l'innocence remplacés par l'agitation et l'amertume du remords, le cœur dépravé et qui se ressentira toujours de sa corruption et de sa faiblesse, une pente plus rapide vers le mal, la séduction des objets plus impérieuse, des combats qui ne finiront qu'avec la vie, plus de blessures que de victoires, après une alternative de pénitence et de rechutes, peut-être la mort dans le péché, un cadavre que la malédiction et l'anathème accompagnent dans le tombeau, une âme réprouvée qui descend dans les profondeurs de l'abîme, la grâce elle-même, cette grâce outragée dont le souvenir éternisera son désespoir et son enfer. Esprits immortels, anges tutélaires et protecteurs de la grâce, suppléez-moi au sortir de ce temple, et dans le péril des occasions, sur le penchant du crime, rappelez à mes auditeurs ces effrayantes, mais salutaires vérités.

Et vous, âmes justes qui vous êtes préservées de la contagion, soyez bénis, précieux restes d'Israël. Recevez nos sollicitations et nos éloges, heureuses familles dont la vie simple et pure nous console du naufrage des mœurs, et nous donne au milieu des ravages de la corruption le spectacle édifiant de la grâce ; heureux parents qui voyez une postérité vertueuse et docile croître sous vos auspices, et faire chaque jour de nouveaux progrès sous l'empire de la grâce ; heureux aïeux dont la piété forme les rapports, et nous offre dans un attachement réciproque

cette douce harmonie des cœurs consacrés et perfectionnés par la grâce ; heureux époux dont la tendresse inspirée, animée par la ressemblance des vertus, nous retrace dans une sainte union les communications de la grâce ; heureuses solitudes qui renfermez dans votre enceinte la pureté, la force, et toute la douceur de la grâce !

Mais quel triste pressentiment vient se mêler à des idées si consolantes ! Mes regards, en se fixant sur cet auditoire, tomberaient-ils sur quelqu'une de ces âmes infortunées qui ont perdu la grâce, et en qui la charité est éteinte ? Pécheur, j'entends une voix qui vous crie du fond du sanctuaire : sortez du tombeau de l'iniquité. Je suis la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita.* (Joan., XI.) L'Agneau étendu sur l'autel est votre salut et votre espérance. Venez vous plonger dans le sang de la victime ; venez y reprendre un nouvel être et votre première beauté. Rendez à Dieu l'ouvrage de ses mains, cette image où il s'était peint lui-même, et qu'il avait embellie de tous les traits de son amour. Rendez à la religion ce fils qui lui a coûté tant de soupirs, et qu'elle redemande encore par ses vœux et par ses larmes. Rendez à Jésus-Christ cette âme qu'il a payée si chèrement, qu'il s'est acquise par tant de travaux, de douleurs et d'opprobres.

Vivons, mes très-chers frères, vivons dans l'habitude de la justice, et en possédant la grâce, ce bien si précieux, souvenons-nous en même temps combien il est fragile. Veillons pour le conserver, travaillons à l'augmenter. Dans les occasions décisives où il s'agit de lui assigner le rang qu'il mérite, que tout lui soit subordonné, et, s'il le faut, que tout lui soit immolé. Laissons à l'ambitieux ses vains honneurs, à l'avare ses trésors d'argile, au voluptueux la félicité des sens. Pour nous, mes frères, animés de l'esprit de la foi, attachons-nous aux grands objets, seuls dignes d'occuper une âme chrétienne, et n'estimons en nous que ce que la souveraine Vérité y estime elle-même, les titres augustes de notre union avec Dieu, les richesses de la grâce, la paix que donne l'innocence. Soyons des enfants de lumière, soyons des saints. Mon cher auditeur, le ciel et la terre passeront, les plus grands spectacles finiront, les empires s'écroulent, la beauté s'efface, le corps se détruit, tout se dissout dans le torrent des siècles, et va se précipiter dans l'abîme du néant. Fille du ciel, la sainteté survit aux révolutions du temps ; et, dans ce dernier jour où les nations consternées frémiront à l'aspect de leur Juge, elle seule lèvera sa tête victorieuse. Le magnifique spectacle ! Comblée de mérites, s'élevant sur les débris de l'univers, le front couronné de gloire, elle ira s'asseoir à côté de Dieu même, elle partagera son empire, cet empire, le prix des vertus et le séjour du bonheur. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

DISCOURS II.

SUR LA MANIÈRE DE TRAVAILLER AU SALUT.

Vestram salutem operamini. (*Philip. II.*)

Opérez votre salut.

Quand je vois dans l'enceinte de nos villes cette révolution journalière que nous offre la scène du monde; cette multitude qui, à peine échappée des ombres du sommeil, se livre aux travaux les plus pénibles; les projets de l'ambition, les mouvements de la cupidité, cette chaleur et cette activité du mondain dans la poursuite d'un intérêt périssable, qu'est-ce que tout cela, me dis-je à moi-même, si, au milieu de ce bruit confus de négociations et d'intrigues, de passions qui s'enflamment et s'entre-choquent, le cri de la religion est étouffé, si Dieu est oublié? Ici le citoyen s'empresse; là le courtisan s'agite; je vois d'une part le savant qui pâlit sur ses livres, de l'autre l'artisan qui s'épuise. Vie laborieuse dont tous les instants paraissent occupés et remplis; mais si le salut est négligé, vie inutile et coupable, travaux stériles, temps perdu pour le ciel! Hommes aveuglés et séduits, quoi! vous travaillez pour cette vie fragile, et vous ne faites rien pour le siècle à venir? Vous élevez l'édifice de votre fortune et vous dégradez votre âme, cette âme immortelle? Vous calculez avec complaisance des avantages et des succès humains, et vous négligez avec une espèce de stupidité les vertus chrétiennes? Des affaires étrangères réussissent souvent entre vos mains, vous vous consommez pour autrui; et cette affaire qui vous touche de si près, cette affaire qui vous est personnelle, l'affaire de votre salut vous trouve distraits, indifférents, inappliqués? Avez-vous donc oublié que les actions de l'homme et de l'homme chrétien, n'ont de mérite et de caractère que par leurs rapports avec le salut; que les moments de cette vie ne sont, dans les desseins du Créateur, que les moments du salut; les objets qui vous environnent, que des moyens destinés pour vous conduire au salut; les différentes conditions et leurs occupations diverses, que des manières différentes de travailler au salut? *Vestram salutem operamini.*

En traitant cette matière, mon dessein n'est pas de vous prouver l'importance du salut; j'ai cru vous instruire plus utilement si je vous enseignais la manière de l'opérer. Or, c'est vous-mêmes qui me fournirez le plan de ce discours et les règles que j'ai à vous proposer. Dans la conduite de vos affaires temporelles, je vous vois si actifs et si empressés à saisir les occasions, si laborieux et si ardents pour le succès, si patients et si infatigables dans vos poursuites. Je vous laisserai dans ces dispositions, j'en changerai seulement l'objet. Je vous demanderai le même empressement et la même vivacité, mais pour le plus grand de tous les intérêts; la même générosité et la même ardeur, mais pour l'objet le plus essentiel et le plus important; la même fermeté et la même persévérance, mais pour une entre-

prise où il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Quelle est donc la manière d'opérer votre salut? C'est d'y travailler promptement, d'y travailler efficacement, d'y travailler constamment.

Avant de commencer, implorons-les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui veut sauver l'homme, et qui le prévient par sa grâce, lui impose en même temps l'obligation d'y correspondre, et d'entrer dans les voies salutaires que sa bonté lui découvre. Il nous invite par ses attraits, et il demande des cœurs dociles. Il parle pour manifester ses volontés, et il veut être obéi. Il parle aujourd'hui, et demain peut-être il ne parlera plus. Ainsi l'avait conçu le divin Précurseur, lorsque invitant les peuples à la pénitence, et menaçant l'arbre stérile d'une malédiction prochaine, il montrait la cognée déjà prête à le frapper : *Jam securis ad radicem arborum posita est.* (*Matth., III.*) Ainsi le pensait le grand Apôtre, lorsqu'il exhortait les fidèles de son temps à ne pas endurcir leurs cœurs, tandis qu'on pouvait dire encore, *aujourd'hui.* Il voyait dans les décrets éternels la grâce du moment et le danger de la résistance : *Donec hodie cognominatur.* (*Hebr., III.*) Ainsi l'avait déclaré le Sauveur lui-même par ces oracles si connus et si propres à faire impression sur nos esprits, si le monde et les passions ne nous rendaient insensibles aux vérités les plus atterrantes; la nuit vient où personne ne peut plus agir, elle va nous surprendre : *Venit nox quando nemo potest operari.* (*Joan., IX.*) Vous me chercherez et vous ne me trouverez plus, vous m'aurez cherché trop tard : *Quæretis me, et non invenietis.* (*Joan., VII.*) Travaillez donc à votre salut, chrétiens, et travaillez-y promptement.

En effet, mes frères, si la prudence humaine se fait un devoir d'observer le moment, un mérite de le saisir, lorsqu'il se présente; si le succès de nos entreprises est attaché le plus souvent à ces instants rapides qui ne reviennent plus quand on les a une fois négligés, à quoi vous exposez-vous, si vous manquez ces moments dans l'ordre du salut? Que devenait Augustin, si cette voix céleste, prenez et lisez, eût parlé inutilement? Cœur indocile, vous résistez au Seigneur, et vous lui résistez depuis si longtemps; ne savez-vous pas que de malheureuses victimes porteront éternellement tout le poids de la vengeance divine pour avoir outragé une seule fois l'Esprit-Saint, et refusé un sacrifice qu'exigeait le Dieu jaloux? Mais voyons sur quels fondements vous vous rassurez en différant votre conversion. Vous comptez sur le temps, sur la grâce, sur de bons désirs, sur le retour de l'âge, sur la bonté de Dieu. Examinons tous ces préceptes, serai-je assez heureux pour les détruire, et pour vous désabuser?

Et d'abord, vous comptez sur le temps

Est-il rien dont vous puissiez moins disposer? Etes-vous un être indépendant, et l'arbitre de vos destinées? Avez-vous les clefs de la vie et de la mort? Vous a-t-on déclaré, comme à ce roi de Juda, que l'aiguille retournerait en arrière pour prolonger vos jours? Pouvez-vous vous répondre d'une heure, d'un moment? Vous différez votre conversion, et vous comptez sur le temps. Quoi! sur un temps aussi incertain? Oui, incertain, soit que je l'envisage du côté de Dieu, soit que je le considère par rapport à vous-même. Si je l'envisage du côté de Dieu, Dieu seul en est le dispensateur, et vous en doit-il un seul instant? Le doit-il surtout à un audacieux qui l'outrage? Si je le considère par rapport à vous-même, qui êtes-vous? Dites-moi, homme mortel, qu'est-ce que la vie, qu'un mouvement que le plus petit obstacle peut arrêter, qu'une étincelle, que le souffle le plus léger peut éteindre? Vase d'argile, le premier écueil, le moindre choc ne peut-il pas vous briser? Vous différez votre conversion, et vous comptez sur le temps? Mais combien qui s'en flattaient comme vous, et que la mort a surpris dans cette funeste illusion! Illusion dans la jeunesse. Combien de fois a-t-on vu ces fleurs naissantes éclore le matin, et le soir disparaître; l'âge le plus tendre, frappé d'un coup mortel; cette beauté qu'on adorait, cette idole qui s'était à peine montrée sur la scène du monde, passer en un instant de ce théâtre de la vanité dans l'oubli et la corruption du tombeau! Illusion dans cet âge où une santé florissante paraît annoncer une existence plus durable. Eh! qu'est-ce que la santé, la force, la vigueur, dans un être aussi fragile que l'homme? Sont-ce donc là des préservatifs contre les traits de la mort? Est-il rare de voir les constitutions les plus robustes tomber sous ses coups, et n'est-ce pas un jeu pour elle de renverser ces colosses qui semblaient défier son pouvoir? Illusion plus grande encore dans le vieillard qu'un corps chancelant, qu'une voix tremblante, que des membres desséchés, ont déjà préparé pour le sacrifice, qui meurt en détail, et par une erreur déplorable se survit à lui-même; ne croit jamais avoir vieilli, parce que d'autres ont vécu plus que lui; se rajeunit, pour ainsi dire, de tout l'espace qu'il se flatte encore de parcourir, et qui met un milieu entre lui et le tombeau; forme des projets, tandis que nous comptons ses rides et ses cheveux blancs, et se promet des années, lorsque nous parlons de ses funérailles. Vous différez votre conversion, et vous y penserez, dites-vous, quand vous serez libre de cet engagement, lorsque vous aurez terminé cette affaire? Mais, mon cher auditeur, est-il une affaire plus essentielle, plus pressante que celle de votre salut? La religion n'élève-t-elle pas ici la voix pour vous reprocher votre erreur et votre aveuglement? Une affaire où il s'agit de votre âme, de votre éternité, n'est-elle pas pour vous cette affaire privilégiée qui doit dominer sur

toutes les autres, à laquelle toutes les autres doivent se rapporter, dont toutes les autres ne sont que des accessoires et des dépendances; et vous la différez? Et vous en faites, j'ose le dire, une affaire subalterne, lorsqu'elle doit être préférée à tout autre intérêt, lorsqu'elle mérite vos premiers soins, lorsqu'elle demande toute votre activité? Que faites-vous encore en différant l'ouvrage de votre salut? Vous vous proposez d'y travailler, vous fixez une époque où vous vous en occuperez. Vous la réduisez donc à un simple projet. Quoi! mon frère, le salut devenu un projet, lorsque tous les instants de la vie ne sont destinés qu'à l'opérer, lorsque vous n'existez que pour avancer cette œuvre importante, et pour la conduire à sa perfection! Ignorez-vous donc que vous ne vivez de la vie de la nature que pour vivre de la vie de la grâce? Chaque moment où vous respirez doit-il être autre chose, dans les desseins du Créateur, que l'accomplissement de ses volontés, l'usage du talent qu'il vous a confié, le compte que vous lui devez de votre administration, le tribut qui doit ajouter à vos hommages, et augmenter la masse des profits? Quoi! à l'instant même où je parle, vous deviez présenter au Seigneur un trésor de mérites, et vos mains sont vides? L'édifice des vertus devait approcher de son comble, et vous n'en avez pas encore posé les fondements? Vous deviez être un juste, et un juste fervent, et vous ne pensez pas même à être chrétien?

Vous comptez en second lieu sur la grâce. Mais d'abord, je pourrais vous accuser d'ingratitude envers Dieu, et vous dire que le ciel a fait pour vous ce que vous demandez. La grâce s'est présentée, elle vous a rapproché votre égarement, elle vous a tracé des routes nouvelles; mais ce rayon céleste éclairait de trop près une passion chérie, et n'a répandu qu'une lumière importune. La grâce avait désigné la victime, et commandé le sacrifice; mais vous vous êtes dissimulé à vous-même l'opération divine, et la nécessité d'y répondre. Ce commerce, avez-vous dit, est un commerce innocent; ce plaisir est un délassement permis; ce goût de la parure est conforme aux bienséances; ce désir de plaire est consacré par l'usage. Ainsi, la vérité, en se montrant, n'a rien changé à vos mœurs; vous lui avez opposé de vains prétextes, les raisonnements de la chair et du sang. Averti et pressé par ses reproches, vous avez douté si le trouble qui s'élevait au fond de votre âme était un mouvement de la grâce, ou l'agitation scrupuleuse d'une conscience trop timide. La lumière a lui dans les ténèbres, et une lumière si pure vous a laissé avec les mêmes erreurs et les mêmes faiblesses. Ce n'est donc pas la grâce qui vous a manqué; c'est vous qui l'avez reçue en vain, et qui l'avez rejetée; elle n'a fait qu'un prévaricateur et un ingrat. Vous comptez sur la grâce. Mais il fallait profiter de cette grâce que le Ciel vous avait ménagée dans sa miséricorde,

saisir l'instant fugitif où elle vous annonçait les volontés du Seigneur, et seconder ses desseins. La grâce a ses moments, et ne l'oubliez jamais, rien de plus indépendant, rien de plus jaloux. L'esprit souffle où il veut : *Spiritus ubi vult, spirat.* (Joan., III.) Voilà son indépendance. S'il souffle où il veut, il s'irrite de notre indocilité et du mépris de ses dons : *Qui spernis, nonne et ipse sperneris ?* (Isa., XXXIII.) Voilà sa jalousie. Notre prédestination peut dépendre de ce trait de lumière, de ce rayon momentanément qui brille et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Malheur à toi, infidèle Jérusalem, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (Luc., XIX.) Pesons toutes les paroles de cet oracle du Sauveur, et instruisons-nous. Il y a donc, dans l'économie du salut, un temps marqué, déterminé pour le succès : *Tempus* ; un temps de visite, un temps de faveur, où l'inspiration intérieure demande toute la fidélité de l'homme : *Tempus visitationis* ; une de ces circonstances décisives, où certaines grâces de choix sont tellement appropriées à la situation de notre cœur et à nos dispositions personnelles, qu'un moment d'attention ou de résistance à l'attrait céleste peut faire un saint, ou un réprouvé : *Visitationis tuæ.* Cœurs rebelles, dans les malheurs de Jérusalem le Fils de Dieu annonça les vôtres, et en pleurant sur elle, il pleura sur vous. Chrétiens qui m'écoutez, si vous eussiez connu le don de Dieu ! *Si cognovisses* (Ibid.), un Dieu fidèle et qui ne nous manque jamais, y eût ajouté de nouveaux dons. Devenu votre rival, si je puis m'exprimer ainsi, et jaloux de ne point se laisser vaincre par un mortel, il aurait soutenu votre fidélité par des preuves multipliées de sa protection, et votre cœur, affermi par le progrès des vertus, eût été immuable dans sa justice, comme le soleil dans sa lumière. Vous avez méprisé la grâce qui vous était offerte, vous l'avez rendue inutile, et vous en attendez, dites-vous, de nouvelles, mais que Dieu ne vous promet pas, mais qu'il ne vous doit pas, mais qu'il est probable qu'il ne vous donnera pas ; car, dites-moi, depuis quand le mépris de ses bienfaits est-il devenu un titre pour les obtenir, et quelle étrange manière de se promettre le secours de la grâce que d'en abuser !

Vous comptez sur de bons désirs ; mais c'est un oracle de l'Esprit-Saint, que des désirs inefficaces donnent la mort à l'âme indolente, qui languit dans l'inaction et la mollesse : *Desideria occidunt pigrum.* (Prov., XXI.) Ce sont des germes de salut qui doivent fructifier ; ils ne produisent que des feuilles ; et, avec toutes ses feuilles, le figuier stérile ne fut-il pas maudit jusque dans la racine ? De semblables désirs ! Ah ! mes frères, l'enfer en est plein ; est-il un seul réprouvé, qui n'ait eu comme vous le dessein de se convertir ? Mais ces désirs, ajoutez-vous, sont de pieux mouvements, de saints attrails pour le bien ; le péché déplaît, le charme de

la vertu se fait sentir, et prépare cette heureuse révolution qui doit changer le cœur, y établir sur les débris des passions le règne de la justice. Mon cher auditeur, ces dégoûts du vice, ces soupirs que vous donnez à la vertu, me prouvent l'inquiétude de votre âme ; c'est l'état d'un captif qui forme des vœux pour sa liberté, et qui reste dans les fers ; c'est le trouble du pécheur et non pas sa conversion. En un mot, les désirs dont vous parlez, vous amusent, ils ne vous sanctifient pas. Illusion manifeste. Ils remuent votre cœur, mais faiblement, et sans le réformer. Déplorable stérilité. Ils ajoutent au malheur d'être vicieux une secrète complaisance et une vaine idée de vertu. Funeste présomption. Le pécheur abusé se repose sur ces désirs, et s'endort dans une fausse paix. Pernicieuse sécurité. Vous finirez donc comme tant d'autres, qui meurent tous les jours avec des projets et des désirs de conversion, et qui meurent dans le vice et l'impénitence.

Vous comptez sur cet âge, où vous vous flattez que l'ardeur des passions s'éteindra avec le feu de la jeunesse, où, convaincu de la vanité du monde, et revenu de l'égarement des premières mœurs, vous pourrez vous tourner vers Dieu, et rentrer sous l'empire de la religion. Mais vous vous trompez, mon cher auditeur, lorsque vous confondez l'affaiblissement des passions avec la faiblesse de l'âge. Dans un corps usé, et presque mourant, la passion vit encore. L'impuissance du crime n'éteint pas les désirs. L'homme se détruit, et le pécheur subsiste. S'il est plus faible en apparence, en est-il moins fort contre Dieu, moins ingrat, moins coupable ? Mais je suppose que le vice ait perdu pour vous ses attrails, que l'expérience et la réflexion vous aient désabusé du monde ; votre esprit sera détrompé ; mais votre cœur sera-t-il changé ? Vous vous serez lassé dans les voies de l'iniquité ; mais le dégoût du vice n'est pas l'amour de la vertu. Votre âme si longtemps affaissée sous le poids du péché, avilie par la servitude des sens, sera-t-elle capable de ces sentiments nobles et généreux, qui pourraient lui rendre son essor, et l'élever vers Dieu ? Flétrie par l'amour des créatures qui auront amorti toute l'activité de ses sentiments, énervée par la mollesse et la volupté, vous laissera-t-elle assez d'empire sur vous-même, pour vous dévouer à tous les sacrifices qu'exige une vie nouvelle, une vie chrétienne ? Avez-vous assez de courage, pour être un pénitent ; assez de ferveur, pour être un juste ? Le péché, semblable au poison, laisse toujours des traces funestes dans le cœur qu'il a une fois infecté. Il réduit l'âme à un état de faiblesse et de langueur. Sur le déclin de l'âge, on est encore dans l'enfance de la justice. Des mœurs dissolues sont remplacées par des mœurs tièdes. On refuse à la religion ce qu'on avait donné aux passions. Le cœur est aussi indifférent pour Dieu, qu'il était ardent pour le monde. On vit dans l'indolence, on meurt sans vertus.

Vous comptez sur la bonté de Dieu. Il est bon, je le sais, et il faut bien qu'il le soit pour vous avoir supporté jusqu'ici ; mais ne se lasse-t-il pas d'être bon avec les méchants ? Une bonté qui vous attend, pour donner lieu à la pénitence, est-elle donc faite pour flatter, pour enhardir l'impénitence même ? N'est-ce pas précisément parce qu'elle vous a plus longtemps attendu, que vous avez moins lieu de croire qu'elle veut vous attendre encore ? Est-ce ainsi, reprenait l'Apôtre avec toute l'indignation de son zèle, est-ce ainsi qu'on outrage le Seigneur, et qu'on insulte au plus aimable de ses attributs ? Ne parlerez-vous jamais de sa bonté, que pour fatiguer, pour épuiser sa patience ? *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ et longanimitatis contemnis ?* (Rom., II.) Quoi vous nommez sa miséricorde, en provoquant sa justice, et vous attendez de nouvelles grâces de sa part, lorsque vous allumez ses foudres et ses carreaux ? Dieu est bon, mais c'est parce qu'il est bon qu'il se doit à lui-même de punir l'abus et le mépris de sa bonté. Ne serait-il bon, que pour être outragé, ou insensible aux outrages ? Sa sagesse et sa sainteté peuvent-elles souffrir que sa bonté autorise le crime, et multiplie les prévaricateurs ? Non, non ; son amour méprisé irrite sa vengeance, et le tonnerre de sa justice écrase les ingrats. Dieu est bon ; mais ce Dieu bon a creusé l'enfer avec ses âlmes ; pour qui ? Pour tant d'autres qui disaient comme vous le Dieu bon, et jamais le Dieu juste, le Dieu saint. Dieu est bon. Ah ! il n'en avait donc que plus de droits à vos sentiments, et à vos hommages ? Plus vous étiez convaincu de sa bonté, plus vous lui deviez de sensibilité, de reconnaissance, de fidélité. Bonté prévenante, pouviez-vous trop tôt la servir et l'aimer ? Bonté patiente, après avoir supporté vos résistances, ne devait-elle pas enfin vous les reprocher, et en fixer le terme ? Bonté persévérante, autant de moments qu'elle vous a accordés, autant de grâces, et vous ne craignez pas ce terrible anathème : Il a vécu en impénitent, qu'il meure en réprouvé ?

L'ouvrage du salut différé, pénitence tardive, ah ! mes frères, égarement qu'on ne peut trop déplorer. Puissé-je vous en faire comprendre et sentir tout le désordre !

Vous différez de vous convertir ; et, tandis que vous différez, le sang de la nouvelle alliance coule pour vous sur ces autels ; l'Eglise en pleurs présente au Dieu irrité ce sang adorable, et fait monter jusqu'à son trône, avec les mérites de la victime sainte, l'encens de ses prières et l'ardeur de ses vœux. Combien de justes animés du même esprit que cette mère commune des fidèles ; combien d'amis zélés, de chrétiens fervents, de vierges solitaires, dont la voix plaintive s'élève vers le ciel, et qui s'offrent comme autant de victimes, pour attirer la miséricorde sur un coupable qui résiste à toutes les invitations de la grâce, s'endurcit à tous les événements, étouffe tous les remords

Vous différez de vous convertir ; et, tan-

dis que vous différez, combien de pécheurs reviennent de leurs égarements, arrosent de leurs larmes les tribunaux sacrés de la réconciliation, sont inconsolables au souvenir de la bonté d'un Dieu, de cette bonté si longtemps méconnue et méprisée, édifiant, consolent la religion par une vie exemplaire qu'animent le zèle de la pénitence et la ferveur de la charité !

Vous différez de vous convertir ; et tandis que vous différez, pensez-vous, jeune voluptueux, aux progrès funestes que vont occasionner, dans votre cœur et dans celui d'autrui, ces fausses tendresses, ces sentiments passionnés et trop aperçus qu'enflamment les entrevues et les discours ? Pécheur qui persévérez dans le désordre et qui entraînez votre complice dans de nouveaux crimes, pouvez-vous penser sans frémir qu'il va peut-être combler la mesure de son iniquité, et qu'il ne sera rejeté de Dieu, qu'il ne sera réprouvé que pour vous avoir connu ? D'ailleurs, combien d'âmes que vous pervertissez, si vous êtes d'un nom, d'un rang, d'une condition à servir de règle et de modèle ! Comptez, si vous le pouvez, tous les crimes dont vous devenez responsable, vous, maître, par le dérèglement de vos mœurs ; vous, père de famille, par la contagion de vos exemples ; vous, prince, vous, grand du monde, par le scandale de cette vie licencieuse qui vous donne en spectacle et fixe les regards publics.

Vous différez de vous convertir ; et tandis que vous différez, vous épuisez peut-être vous seul plus de moyens de salut qu'il n'en aurait fallu pour éclairer, pour sanctifier des peuples entiers ; vous abusez du temps, de ce temps que Dieu vous avait donné dans sa miséricorde et qu'il a refusé à tant d'autres, de ce temps précieux dont chaque moment, par l'influence qu'il peut avoir sur le salut, renferme l'éternité tout entière. Pour excuser vos délais, nous alléguerez-vous les difficultés et les obstacles ? Mais ne voyez-vous pas que vous les multipliez par vos résistances ; que plus vous différez, plus vous voulez différer ; que vos passions se fortifient ; que des engagements, qui ne demandaient d'abord qu'un peu d'attention pour les délier, demanderont ensuite mille efforts pour les rompre ; que chaque irrésolution étant l'abus d'une grâce qui devait en attirer une autre, vous devenez de jour en jour plus coupable et plus faible ? Ah ! mon frère, si vous continuez de vivre dans l'indolence et la sécurité, si vous ne prenez enfin la résolution de briser vos liens, je tremble pour vous. Que vois-je ? Le temps qui s'écoule, le flambeau de la grâce prêt à s'éteindre, un Dieu méprisé qui peu à peu se retire, et vous ne l'avez déjà que trop éprouvé ; le ciel qui commence à s'obscurcir, l'abîme à s'ouvrir sous vos pas.

O vous qui, séduite par l'amour du siècle et l'enchantement de la vanité, sacrifiez à de frivoles espérances, le soin du salut, le bonheur actuel d'être à Dieu et de lui plaire ; vous qui, sous l'empire des sens et dans

les rêveries de la passion, ne voyez que la gloire et les avantages d'un engagement humain, les complaisances d'un époux mortel, des fêtes, des ris et des jeux, vous ne savez donc pas que votre espérance n'est qu'une erreur, que vos moments sont comptés, que du centre de son éternité Dieu va confondre et renverser tous vos projets. Quelle scène vient s'offrir à mes yeux ! Au lieu de cet agréable avenir dont l'idée vous séduit et vous égare, je vois, dans le décret de vos destinées, un petit nombre de jours, une vie qui commence et qui s'éteint, votre arrêt prononcé, il n'y a plus de temps. Au lieu d'un époux, de ces fêtes brillantes, de ces joies mondaines, de ces couronnes de fleurs qu'apprêtait la volupté, je vois le glaive de la mort, un suaire, un tombeau, un cadavre rongé des vers ; creusons plus avant, un abîme de feu, un enfer, un Dieu perdu.

Pensez-y, mais sérieusement, mais efficacement, chrétiens qui m'écoutez. Dans le cours de votre vie, observez l'espace que vous avez parcouru ; comptez les jours, comptez les années qui se sont déjà écoulées. Peut-être avez-vous fait ce partage injuste, qui donnait au monde les prémices de votre cœur, la fleur du sacrifice, et qui ne laissait à Dieu que les dégoûts de la vanité ou du crime. Vous avez irrité sa jalousie, c'en était assez pour vous perdre ; voulez-vous encore outrager sa patience ? Craignez, mon frère, craignez d'être surpris par quelqu'un de ces événements, qui font éclater sur les âmes rebelles les traits effrayants de sa justice. Saint Grégoire de Nysse en cite un exemple qui doit faire la plus vive impression sur vos cœurs. Un jeune homme (et que sera-ce d'un pécheur qui aura persévéré vingt, trente, quarante ans dans le désordre et l'iniquité ?) un jeune homme esclave du vice, différerait son baptême et la confession de ses fautes. Pressé par la grâce, et toujours infidèle, il résistait depuis longtemps, lorsque dans une solitude, où des meurtriers le surprennent, il tombe sous leurs coups, tout couvert de blessures et baigné dans son sang. Alors, réveillé par ses remords, le cœur percé de douleur, il s'écrie d'une voix lamentable : « Arbres, forêts, baptisez-moi. Montagnes, rochers, donnez-moi la grâce que j'ai toujours rejetée. » Ensuite rentrant en fureur contre lui-même : « Non, malheureux, tu te flattes en vain d'être écouté. Meurs comme tu l'as mérité, meurs abandonné de ton Dieu, dont tu as lassé la patience. Il faut périr et le venger. Il est juste qu'après avoir abusé de sa miséricorde, tu portes tout le poids de son indignation et de sa colère. Tu as fermé ton cœur à sa grâce ; le ciel est fermé pour toi. » Il expire, le malheureux, en se reprouvant lui-même, et livré à toutes les horreurs du désespoir. Mes frères, en différant sa conversion, il comptait comme vous sur le temps, sur la grâce, sur de bons désirs, sur le retour de l'âge, sur la bonté

de Dieu. Il disait comme vous, j'y penserais ; demain, demain. Est-il le seul que le délai de la conversion ait conduit à l'impénitence finale ? Combien de pécheurs dont Dieu punit l'obstination et la résistance, en frappant ce coup terrible qui les précipite dans la nuit éternelle, et les marque à jamais du sceau de ses vengeances !

Direz-vous, que si vous différez de vous convertir et de former le plan d'une vie plus chrétienne, c'est pour ne pas vous déterminer légèrement, c'est parce que vous comprenez qu'après avoir pris un parti, il faudrait le soutenir, et qu'à cet égard vous manquez de résolution ? Mais d'abord, pourrais-je vous répondre, est-ce donc vous déterminer légèrement, que d'écouter Dieu qui vous parle, de céder aux invitations multipliées de sa grâce, de respecter ses dons et d'en profiter, de rendre la paix à votre âme, de terminer cette guerre intestine dont vous sentez le trouble et l'horreur bien mieux que je ne puis l'exprimer ? Mais si j'embrasse un nouveau genre de vie, il faudra le soutenir. Oui, mon cher auditeur, et vous ne serez constant que pour votre bonheur. Vous serez fidèle, et Dieu le sera de son côté. En multipliant vos hommages, vous l'engagerez à multiplier ses consolations. Aurez-vous jamais servi un meilleur maître, un maître plus libéral et plus magnifique ? Mais vous vous sentez trop faible pour persévérer ; votre cœur, peu affermi, manque de résolution et craint de s'engager. Et moi je dis que la situation actuelle de votre cœur, que votre irrésolution même, est pour vous un nouveau motif de vaincre vos répugnances, et de vous décider pour le parti de la vertu. Pourquoi ? parce que le défaut de résolution que vous alléguiez est en vous l'effet du péché et du pouvoir qu'il exerce sur votre âme. Or, n'est-ce pas cet état même où le péché vous a réduit, qui rend plus nécessaire l'effort qui doit vous arracher à vos passions ! Ah ! mon cher auditeur, l'esprit de ténèbres cherche ici à vous abuser. Il n'ignore pas qu'en retournant à Dieu, vous vous trouveriez, si bien de cette première démarche, que le sentiment de votre bonheur ne vous laisserait d'autre désir que de l'augmenter. Il voudrait vous retenir dans les liens du péché, et pour y réussir, il vous peint sous les couleurs les plus sombres les difficultés de la vertu, il en exagère les obstacles. Combien d'âmes n'a-t-il pas surprises et perdues par cet artifice ! Non, mon cher auditeur, il n'est plus temps de délibérer, il faut agir. Cessez d'irriter Dieu par d'injustes délais, et il va s'offrir à vous avec tous les charmes de sa bonté. Doutez-vous de son amour et des grâces qu'il vous prépare ? N'avez-vous pas pour les espérer les motifs les plus consolants ; sa parole mille fois répétée de recevoir le pécheur qui revient à lui ; cette invitation touchante d'essayer de son joug ; la promesse de vous le rendre si doux, que vous n'aurez d'autre regret en le portant, que de l'avoir porté trop tard ;

les images attendrissantes de Père, de Pasteur, sous lesquelles il s'est peint lui-même; les exemples de sa miséricorde et de sa clémence; cette condescendance envers la femme de Samarie, dont il guérit l'infidélité et la corruption; ce regard qui porte dans le cœur de Pierre la douleur et l'espérance; cette bonté qui absout Madeleine et la justifie par des éloges; ces traits délicieux qui pénètrent le cœur d'Augustin, et font sentir à cet heureux pénitent tout ce que l'amour a de plus consolant et de plus pur? Pécheur, on ne vous demande qu'un premier effort; après l'avoir fait, vous verrez les difficultés s'affaiblir, et peu à peu disparaître. Entrez, mon cher auditeur, entrez dans le vestibule du temple, et bientôt vous découvrirez les richesses et toute la beauté du sanctuaire.

Oui, mon Dieu, trop de délais ont suspendu l'hommage de mon cœur. C'en est fait : dès aujourd'hui, dès ce moment, je commence à rentrer sous l'empire de votre grâce : *Dixi : Nunc cœpi.* (Psal. CLXXVI.) Vos perfections, vos bienfaits, vos reproches mêmes, tout m'invite à me rendre. Je me rends, Seigneur, et je vous remets, avec la confusion de l'avoir fait si tard, un cœur que vous n'avez formé que pour vous, un cœur qui ne peut être rempli que de vous, un cœur qui s'agite, qui languit, qui s'épuise misérablement hors de vous : *Juravi et statui.* (Psal. CXVIII.)

Première réflexion, opérer son salut, et l'opérer promptement, vous venez de le voir. Il faut encore y travailler efficacement : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que travailler efficacement à se sauver? Je réponds d'abord, que c'est le vouloir. En effet, la détermination de la volonté donne le mouvement à nos actions, et le degré d'activité qui nous anime a son principe dans le cœur. Voyez cet homme de commerce, il veut s'enrichir. Que de veilles! que de combinaisons! que de travaux! Ses succès sont le fruit de ses soins, et des soins toujours renaissants, lui assurent de nouveaux succès. Voyez cet ambitieux, il veut s'élever. Projets, sollicitations, assiduités, intrigues, tout va au but qu'il s'est proposé. Il franchit les difficultés, il écarte les obstacles, et du sein de la poussière, un vol audacieux l'emporte, et le fait monter au plus haut rang. Voyez cette homme de guerre, ce conquérant dont l'Écriture elle-même nous a marqué les exploits et les victoires. Rien ne l'arrête : les éléments sont bravés, les villes forcées, les rois vaincus, les trônes renversés; tout cède à sa valeur, et plie sous la force de son bras. L'univers se tait en sa présence, mais l'univers a des bornes, et le cœur d'Alexandre n'en connaît point. De quoi est-il occupé? D'une gloire frivole et barbare. Rougissons, chrétiens; une gloire immortelle, une gloire que nous devons partager avec Dieu même, est l'objet de notre espérance,

et à peine faisons-nous un pas pour y tendre; d'autant plus inexcusables, qu'en travaillant au salut, nous savons, dit l'Apôtre, que notre travail avoué par le Seigneur, n'est jamais inutile : *Scientes, quod labor vester non est inanis in Domino.* (1 Cor., XV.) Le mondain avec la volonté de réussir, et toute l'activité de ses démarches, peut se voir frustré de ses espérances; les moments lui échappent, un concurrent le supplante, un protecteur l'abandonne; au lieu que dans l'affaire du salut, où Dieu est pour moi, ce Dieu qui veut me sauver, et qui m'en a donné les preuves les plus touchantes, le moment où je le veux moi-même, me répond de sa grâce, m'assure du succès.

S'occuper efficacement d'un objet, c'est donc le vouloir, mais d'une volonté forte, et déterminée à tout entreprendre. Plus l'objet est important, plus il doit décider notre activité et notre ardeur; et n'est-ce pas surtout dans l'ouvrage de notre sanctification, que doit se montrer cette force et cette plénitude de volonté? Or, dans l'affaire du salut, comme en toute autre, il y a des efforts à faire, il y a des moyens à prendre. Et voilà, mes frères, ce que doit opérer en chacun de nous, la volonté efficace de se sauver. Premièrement, les sentiments d'une foi vive, qui commande les efforts nécessaires au salut; en second lieu, la fidélité à saisir et embrasser les moyens du salut.

Je dis d'abord, les sentiments d'une foi vive qui commande les efforts nécessaires au salut. Jugeons-en par la conduite des saints; car, en matière de sainteté, puis-je vous proposer des règles plus sûres et des modèles plus propres à vous éclairer? La foi, qu'a-t-elle opéré dans les saints? La foi dans Noé; elle ne voit que Dieu seul, méprise la censure de l'impie, et construit l'arche salutaire au milieu des railleries d'un monde incrédule et corrompu. La foi dans Abraham; elle vole au premier signal de la volonté divine, et lève le bras pour immoler un fils unique. La foi dans Moïse; elle préfère l'opprobre et l'ignominie de Jésus-Christ à tous les trésors de l'Égypte, aux séductions de la grandeur, aux charmes du péché. La foi dans cette foule de saints, qu'il serait trop long de nommer; elle surmonte tous les obstacles, accomplit toute justice, sacrifie tout à la vérité des promesses. Que conclure de ces exemples? Ah! mes frères, j'en conclus, qu'un chrétien animé de cet esprit de foi, doit donc s'élever au-dessus de la nature et des sens, ne voir que Dieu et l'éternité, immoler tout à ces grands objets, déclarer au monde une guerre éternelle et le mettre à ses pieds. J'en conclus qu'en nous dirigeant par les maximes de cette même foi, nous devons tendre continuellement à notre fin, notre unique fin qui est le salut; ne penser, ne désirer, n'agir que par rapport au salut; ne régler nos projets, nos goûts, nos inclinations, que sur les maximes du salut; n'écouter, ni prétextes, ni difficultés, ni répugnances, lorsqu'il s'agit du salut; ne

craindre que ce qui peut nous détourner, nous éloigner des sentiers du salut ; n'estimer que ce qui peut opérer en nous les progrès, la perfection, la consommation du salut. Qu'est-ce donc que la volonté de se sauver ? C'est un sentiment actif et fécond dans ses effets, une disposition de l'âme qui agit selon toute l'étendue et la grandeur de son objet. Ici, mes frères, qu'il me soit permis de le demander.

On veut, dit-on, se sauver. Mais le veut-on sincèrement, efficacement ? Non. Il est vrai, on convient en général de l'importance, et de la nécessité du salut. Dans certains moments de lumière, l'impression de la grâce fortifie cette conviction, et rend aux vérités de la religion leur dignité et tout leur éclat : on voit, on admire, on se confond, on loue dans les autres ce qu'on n'a pas le courage d'imiter. C'est-à-dire, mon cher auditeur, que vous voulez en spéculation vous sauver. Vous donnez des éloges à la vertu ; mais l'éloge du juste ne vous justifiera pas. C'est l'hommage de la raison, et Dieu vous demande le sacrifice du cœur. Votre disposition actuelle est un sentiment oisif, qui vous laisse dans l'inaction, et il faut des œuvres. Vous avez l'estime, mais non pas le désir de votre salut.

On veut se sauver. Non, chrétiens, je ne me le persuaderai jamais, tant que je verrai par le détail de la conduite, qu'on veut des choses qui exposent le salut, des choses incompatibles avec le salut, des choses évidemment contraires au salut. Je m'explique.

J'entends par les choses qui exposent le salut, ces occasions où l'on s'engage sans précaution, avec un caractère fragile, et et peut-être la triste expérience de sa fragilité : cette curiosité qui veut tout voir, et se croit tout permis ; ces attachements qui annoncent le péril par le trouble impur dont l'âme est agitée ; ces passions naissantes, dont on nourrit le germe, et qui ne produisent que des fruits de mort ; tant de pièges pour les yeux, pour les oreilles, pour le cœur, ce cœur qui se prend si facilement, et qui n'est d'abord que sensible, ensuite faible, enfin criminel.

J'appelle incompatibles avec le salut, cet esprit du monde qui oppose aux maximes de l'Évangile le règne de la mollesse et des sens ; ces respects humains qui retiennent la vérité captive, enchaînent les desseins et les opérations de la grâce, ces faux tempéraments qui énervent la pureté de la morale et des règles saintes ; cette volonté chancelante, qui flotte continuellement entre les principes de la religion, et les goûts de la nature, dispute avec la loi sur la rigueur d'un sacrifice, délibère, consulte, et à force de consulter, craignant de faire trop, finit par ne rien faire.

J'appelle évidemment contraires au salut, ces passions dominantes qui règnent dans le cœur, et remplacent les vertus par les vices ; l'humilité par l'orgueil, la douceur par la haine, le détachement par l'avarice, la

charité par la médisance, la pureté par l'infamie.

On veut se sauver. Encore une fois, volonté illusoire et chimérique ; pourquoi ? parce qu'elle est, ou trop vague, ou trop bornée, ou trop faible. Trop vague, elle vous laisse avec cette idée confuse du salut, qui s'en tient aux principes, sans descendre aux conséquences. Trop bornée, si elle vous inspire quelques légers sacrifices, elle en excepte d'essentiels. Trop faible, elle languit, elle hésite, où il faudrait toute la force et toute l'énergie de la volonté ; elle vous fait agir si mollement, si lâchement, qu'on peut dire que vous n'agissez pas.

Mais, objecterez-vous, le salut coûte. Je réponds, n'en coûte-t-il rien pour être au monde ? Souffre-t-il l'indolence, la lâcheté, dans ceux qui le servent ? N'en coûte-t-il rien, pour essuyer ses caprices, pour supporter ses rebuts, pour dévorer ses mépris ? On vous demande quelques efforts pour vous sauver ; mais dans cette carrière laborieuse, où vous sacrifiez aux espérances du temps, votre conscience, votre éternité, n'en faites-vous pas tous les jours de plus grands pour vous perdre ?

Le salut coûte. Mais nommez-moi une condition dans la vie, qui n'ait ses peines, ses assujettissements, ses sacrifices. Nommez-moi un état, une profession, où l'on parvienne, où l'on réussisse sans travail. Oui, mes frères, avec cet esprit de mollesse qui nous caractérise, nous serions déshonorés dans le monde même, et notre honte serait ineffaçable. Au service de l'État et de la patrie, à ne considérer que les principes de la raison et de l'honneur, nous serions des traîtres et des perfides. Dans l'ordre de la société et des devoirs qu'elle impose, condamnés par la voix publique, nous serions des lâches et des efféminés. Dans la conduite d'une affaire temporelle, et de nos propres intérêts, au jugement des sages, nous serions des aveugles et des insensés.

Le salut coûte. Mais n'a-t-il rien coûté aux saints, ces hommes aussi faibles, et souvent plus faibles que vous ? De quels efforts, de quels sacrifices ne les a pas rendus capables l'esprit de religion dont ils étaient animés, et pouvez-vous y penser, sans vous confondre ? Et que vous demande-t-on qui puisse entrer en parallèle avec ce qu'ils ont fait ? Quelques retranchements dans l'usage de vos biens, quelques aumônes ? Ils se sont dépouillés. Quelques moments de retraite et de séparation, pour vous occuper de votre âme et de vos fins dernières ? Ils se sont creusé des tombeaux. L'exactitude aux lois du jeûne et de l'abstinence, la pénitence du chrétien ? Ils se sont condamnés aux macérations les plus rigoureuses, ils ont fait la pénitence des parfaits. Le sacrifice de quelques avantages, de quelques plaisirs frivoles et dangereux ? Ils se sont arrachés du sein de la grandeur et des délices ; quelques-uns ont quitté le trône, ont brisé des sceptres et des couronnes. Quoi ! les saints avec des vertus

sublimes, les saints dans l'exercice de la plus haute et de la plus parfaite charité, croyaient encore en faire trop peu; et vous, avec des sentiments superficiels, de faibles désirs presque aussitôt éteints que conçus, vous croirez avoir satisfait aux obligations rigoureuses que le salut vous impose? Quoi! Hilarion, après une vie entière de solitude et de pénitence, emploie les derniers moments d'une vie précieuse à se défendre d'un sentiment de défiance dont son âme est troublée; Jérôme, épuisé de veilles et d'austérités, frémit dans le fond de son désert, au son de la trompette fatale; tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, après avoir tout quitté pour Jésus-Christ, craignent encore de faire quelque rapine dans l'holocauste; elles se reprochent, en tremblant, des pensées vaines, des sentiments trop naturels, des motifs imparfaits, des résolutions stériles, quelques surprises des sens, des fautes échappées à la fragilité humaine, mais désavouées par le cœur, réparées par une vie de renoncement et d'austérité : et vous, dans une vie pleine de faiblesses et d'égarements volontaires; vous, que tout attire vers le monde, et que tout révolte, lorsqu'il s'agit d'aller à Dieu; qui n'avez peut-être pas encore éprouvé pour ce bon maître, un seul sentiment digne de lui, vous vous rassurez, vous ne voulez pas même qu'on vous trouble dans cette fausse sécurité? Le pied dans l'abîme, vous fixez des regards tranquilles sur la gloire des saints? Eh! depuis quand la voie, qui conduit au ciel, se serait-elle élargie? Ame lâche et paresseuse, est-ce le serviteur oisif, ou le serviteur fidèle, qui doit recevoir un salaire, une récompense? Ame faible et délicate, est-ce à ces hommes efféminés, qui se penchent sur les rives du Jourdain pour se désaltérer, ou à ces braves Israélites, qui d'une main rapide enlèvent l'eau de ce fleuve, qu'il est réservé de partager avec Gédéon la gloire du combat, et l'honneur de la victoire? Ame sensuelle et voluptueuse, est-ce dans le sein de la mollesse, ou dans les bras de sa croix, que Jésus-Christ prend ses disciples pour les glorifier?

Le salut coûte. Et ce sont des chrétiens qui le disent? Mais dans ces hommes timides, pusillanimes, et si peu dignes d'un nom qu'ils déshonorent, que deviennent les ressources et les grâces de la religion? Que deviennent les vertus qui font l'ornement et la gloire du chrétien; la foi, l'espérance, la charité? La foi, qui doit le faire triompher de tous les obstacles, les disposer à tous les sacrifices; cette foi, qui, selon Tertullien, le rend redevable du martyre : *Fidem martyrii debitricem*; l'espérance, ce sentiment sublime qui doit agrandir son âme, et l'élever jusqu'à la hauteur de ses destinées; la charité, qui doit embraser son cœur, le passionner pour les biens célestes, pour ce royaume qu'on n'obtient qu'à titre de conquête, et lui inspirer cette force divine qui doit terrasser sur son passage tout ce

qui s'oppose à son bonheur? C'est le ciel que je viens de nommer. Ah! mes frères, ferez-vous moins pour l'heureuse immortalité, que le guerrier pour l'honneur, et souvent pour la vanité? Voyez comment le soldat impétueux, le glaive à la main, l'intrépidité dans le cœur, le feu de la valeur dans les yeux, vole au-devant des périls et des hasards; comment son courage s'irrite, s'enflamme à la vue du danger; comment il dispute à ceux qui l'environnent l'honneur de monter le premier sur les murs de l'ennemi; comment par des prodiges de fermeté, de constance, il surmonte tous les obstacles, et goûte les fruits du triomphe. Est-ce ainsi que nous travaillons pour le ciel? Ah! s'écrie saint Chrysostome, sur le champ même de bataille, nous nous livrons au sommeil. L'ennemi nous environne, et nous sommes sans défense. Réveillons-nous, prenons les armes, effaçons l'opprobre de notre lâcheté par une victoire. Quoi de plus propre à ranimer le courage des combattants, que la vue du chef qui marche à leur tête? Et si le chef, en donnant ses ordres, montre des blessures; si ce chef couvert de plaies, est le monarque en personne; si ce monarque est un Dieu! Et le salut nous coûte? Quoi! mes frères, avec ce chef adorable sous les yeux, avec son exemple qui nous anime, avec sa voix qui nous encourage, avec son bras qui nous protège, avec son sang dont il est couvert, avec le spectacle que nous donnent ces héros chrétiens, qui marchent sur ses traces, qui combattent, qui s'ensanglantent, qui triomphent avec lui? Quel contraste humiliant entre nous et ces hommes de foi! Le Dieu conquérant nous précède; mais nous associera-t-il à ses victoires, si nous ne sommes que de vils déserteurs? Que pouvons-nous attendre de sa part, que des châtiments et des supplices. Il est l'auteur de notre salut, je le sais, il en sera le consommateur, et il achèvera ce qu'il a commencé; mais si nous coopérons avec lui, mais si nous partageons ses travaux et ses combats, mais si nous le suivons dans la carrière où il est devenu notre modèle, où à la vue des obstacles dont il a triomphé avant nous, nous ne devons plus être sensibles qu'à la gloire de l'imiter, et au plaisir de les vaincre. Il y a donc dans l'affaire du salut des efforts à faire, j'ai ajouté, il y a des moyens à prendre.

Le développement de ces moyens demanderait un discours entier; je me contente de vous les indiquer; savoir, les réflexions, les précautions, les résolutions, les séparations.

1° Les réflexions, pour examiner votre cœur devant Dieu, en découvrir les faiblesses dans leurs principes, en chercher de bonne foi les remèdes; réflexions conséquemment qui doivent être sérieuses, profondes, multipliées. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous dont l'imagination volage s'égare sur les objets les plus frivoles; qui dans un cercle tumultueux de

projets, de passions et d'intrigues, êtes sans cesse emportés loin de vous-mêmes; qui dans une vie libre et dissipée, perdez ces moments précieux que réclament la piété et la religion, et donnez à de profanes occupations, ou à des amusements puérils, une attention, un empressement, que vous refusez au plus grand des intérêts. Ah! mes frères, des chrétiens indifférents sur leur salut, et qui s'occupent si peu d'un objet si important! Est-ce ainsi qu'on se comporte dans les choses humaines? Quoi! le politique réfléchit, le savant médite, le négociant calcule, le législateur combine et approfondit; et l'affaire du salut sera la seule qu'on néglige, qu'on livre aux caprices de la légèreté, aux mécomptes de l'inexpérience? Non, non. Cette affaire essentielle, unique, et en comparaison de laquelle toutes les autres ne sont que des amusements et des jeux d'enfant, doit être la plus méditée, la plus discutée. Or, pour réussir dans cette discussion, c'est à la lueur du flambeau de la foi, que vous devez examiner votre cœur, vos penchants, vos devoirs; c'est la loi que vous devez consulter; mais puis-je croire que vous voulez vous sauver, lorsque vous détournez les yeux de ce guide sûr et infallible, pour ne pas apercevoir ce qui contrarie des passions favorites, lorsque éclairés sur les vrais principes, vous cherchez à en éluder les conséquences par de fausses interprétations, sacrifiant la vérité aux illusions de votre cœur, et vous faisant une conscience au gré de vos désirs?

2° Les précautions, pour prévenir le danger des occasions par la défiance de soi-même, la séduction des objets par le recueillement et la modestie chrétienne, les amorces de la volupté par la contrainte et la mortification des sens, les efforts et les ruses du tentateur par la vigilance et la prière. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous qui ne voyez dans les objets qui séduisent, que l'attrait du plaisir, et jamais le danger; dans les liaisons suspectes, qu'une sympathie de mœurs, le vœu de la nature, les goûts innocents d'une âme sensible et honnête; vous, qui sans le secours du ciel, sans l'avoir invoqué, marchez au milieu des écueils, et dont le cœur désarmé est ouvert de toutes parts aux traits de l'ennemi. Je vous le demande, est-ce vouloir son salut, que de l'exposer, d'aller au-devant de la tentation, et d'ajouter au peril l'erreur volontaire qui le dissimule, cette sécurité présomptueuse, qui rend la chute et plus prompte et plus sûre?

3° Les résolutions, pour se prémunir contre le danger de l'inconstance, le poison des maximes, la contagion des exemples. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous qui n'avez d'autre règle de conduite, que des résolutions vagues, avec lesquelles, en se reprochant tout, on ne corrige, on ne réforme rien; des résolutions chancelantes, trop ordinaires à ceux qui craignent de promettre ce qu'ils craignent encore plus

d'exécuter; des résolutions superficielles, qui cèdent aux premiers efforts de la tentation, aux premiers vœux de la passion. Notre conduite, mes frères, dépend toujours de la nature et du caractère de nos résolutions. Sont-elles faibles? Notre vie sera lâche et irrégulière; nous serons surpris et vaincus. Ont-elles un caractère de force et de générosité? Elles seront un préservatif pour notre fragilité; notre cœur préparé aux attaques de l'ennemi, et fortifié contre la tentation, aura tout l'avantage, et sortira victorieux du combat. Ainsi, pour en citer un exemple qui tiendra lieu de tous les autres: Cette jeune personne, qui veut efficacement se sauver, et qui a pris devant Dieu une résolution sincère d'être à lui, se soutient dans les occasions, et le glorifie par sa constance. Le monde lui rit, et veut la séduire? Elle le méprise. Un objet veut l'engager? Elle en détourne les yeux. Une compagnie, une liaison l'expose et l'avertit de sa faiblesse? Elle s'effraye du sentiment de sa fragilité comme d'un crime; ce qui a pu la surprendre ne la surprendra qu'une fois; pour elle un péril connu est un péril évité; le ciel l'exige et son cœur y souscrit.

4° Les sacrifices et les séparations. Séparations, pour renoncer à tout ce que la loi défend comme mauvais et comme incompatible avec le cri de la conscience, et voilà, pour chacun de nous, l'essence et le fond du précepte. Séparations, pour s'interdire, par des raisons particulières, ce que d'autres pourraient se permettre, mais dont nous devons nous abstenir, comme trop faibles ou trop criminels; et voilà le conseil devenu précepte pour plusieurs d'entre vous. Séparations, pour s'arracher, si Dieu l'exige, aux plus tendres caresses de la nature et de l'amitié, pour vivre inconnu et crucifié au monde dans l'obscurité d'une sainte retraite; et voilà la perfection du conseil, et un moyen efficace pour atteindre à la sainteté. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous qu'on voit toujours épris des mêmes objets qui ont allumé vos passions; qui tenez encore à ces libertés, à ces spectacles, à ces lectures qui vous corrompent; qui sacrifiez la conscience et la loi à des vœux humaines, à un vil intérêt, aux maximes d'un faux honneur. Vous ne voulez pas votre salut, vous que d'anciens désordres condamnent à gémir, et qui, ne pouvant réparer ces excès que par le sacrifice de vos larmes, touchez à ce rayon de miel réservé pour l'innocence, oubliez que des membres autrefois prostitués à l'iniquité, doivent servir à la justice; qu'être juste, c'est, par rapport à vous, être mortifié, crucifié, sévère à vous-même, et qui, au mépris de ces maximes, sans expier le péché, sans punir le pécheur, amassez des trésors de colère par une vie molle et impénitente. Vous ne voulez pas votre salut, vous qu'une vocation particulière destine à une vie de solitude, qui ne pouvez ignorer que le séjour du monde a pour vous des dangers person-

nels, indiqués par la nature même de votre cœur et la fragilité de vos penchants, et qui vous obstinez à vivre au milieu du tumulte et de la contagion, tandis que votre place est marquée, ou dans le sanctuaire, avec les lévites, ou à l'ombre de la croix, avec les anges du désert.

Quoi qu'il en soit, mes frères, prendre de ces moyens que je viens d'indiquer, tout ce qu'exigent les desseins de Dieu sur vous, c'est à quoi je vous exhorte, si vous voulez travailler efficacement à votre salut; mais pour ne pas vous tromper, mon cher auditeur, en vous décidant vous-même sur l'étendue de vos devoirs, et pour connaître à cet égard la volonté du Seigneur, choisissez un guide assez éclairé, qui soit instruit des véritables règles, assez ferme pour les appliquer. Dites-lui avec cette sincérité qui doit l'éclairer lui-même : Oui, quoi qu'il m'en coûte, je veux me sauver; je comprends que dans l'affaire du salut, il est plus dangereux et plus ordinaire qu'on ne pense, de se flatter; je cherche la lumière; je crains moins la rigueur d'une décision que l'illusion d'une fausse conscience, et les prétextes dont la passion s'autorise. Tenir ce langage à l'homme de Dieu; écouter ses réponses comme si elles sortaient de la bouche même de Jésus-Christ; y conformer sa conduite, voilà ce que j'appelle aller sincèrement à Dieu, et vouloir se sauver. Vous mériterez alors que Dieu s'explique, et vous fasse entendre, par l'organe de son ministre, les paroles de salut et les oracles de la vérité. Vous verrez en vous mille défauts qui, jusque-là avaient échappé à votre attention, et que vous n'auriez jamais connus. Vous verrez des retranchements à faire, qui avaient toujours effrayé votre mollesse; des doutes à éclaircir sur certains points, où votre cœur décidait contre la loi, en faveur de la cupidité; des abus contre les devoirs de votre état à réformer; des dépenses de luxe et d'ostentation à supprimer; des engagements à rompre, des intérêts à sacrifier, des injustices à réparer, une vie tiède et inutile à vous reprocher; en un mot, des vices à corriger, des vertus à pratiquer, objets importants sur lesquels vos passions allaient jeter pour toujours un voile impénétrable.

Avec la lumière vous aurez la force pour agir. Le monde et ses suggestions? Une foi vive en triomphera. Les tentations et les difficultés? Un regard vers le ciel les dissipera. Les répugnances et les dégoûts? L'onction de la grâce les adoucira. Les sacrifices et les victoires? Une vertu toute-puissante les facilitera. C'est ainsi que vous opérerez votre salut, que vous y travaillerez efficacement; et pour accomplir toute justice, vous y travaillerez constamment.

TROISIÈME PARTIE.

Rien de plus édifiant et de plus solide en apparence que les dispositions d'une âme qui revient de ses égarements. Discussion de la conscience, larmes de componction, résolutions concertées avec le ministre de

Jésus-Christ, sentiments de reconnaissance, exercices de la piété chrétienne, goût de la retraite, saints attraits, pieux transports de la charité, tels sont les commencements de l'homme nouveau, et son entrée dans la carrière du salut; mais quelles en sont les suites? Les larmes de la pénitence ont coulé; ces larmes tarissent, le cœur se dément, les sentiments s'altèrent, les résolutions sont violées, les projets s'évanouissent, l'homme change et le chrétien disparaît. Tel qui m'écoute, attaché d'abord au joug du Seigneur, le portait avec une ferveur qui semblait annoncer les plus heureux succès. Le soleil de justice versait dans son cœur les plus pures lumières, les plus vives ardeurs. Sur les fondements d'une piété naissante commençait à s'élever l'édifice de la perfection. Hélas! il n'a fallu qu'une pierre détachée de la montagne pour le renverser. Un respect humain, l'attrait d'une occasion, la présence d'un objet ont fait échouer les plus belles espérances. On avait commencé par l'esprit, on finit par la chair. On oublie ces oracles divins: celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière lui n'est plus propre au royaume de Dieu (*Luc.*, IX); il n'y aura de sauvé que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. (*Matth.*, X.) Disciple apostat, tes commencements furent heureux, ta fin tragique et affreuse, et tu n'as parmi nous que trop d'imitateurs.

Mais, dites-moi, âme inconstante, un Dieu a-t-il donc changé pour que vous ayez changé à son égard? Jésus-Christ n'est-il pas aujourd'hui ce qu'il était hier? Dieu souverain, a-t-il renoncé à ses droits et à son empire sur les cœurs? Dieu saint a-t-il pu vous dispenser un moment des sacrifices et des vertus qui l'honorent? Dieu plein de charmes a-t-il manqué d'attraits pour vous fixer? Dieu sauveur qu'a-t-il fait pour être oublié et méconnu, si ce n'est d'ajouter au prix de son sang les preuves les plus touchantes de sa tendresse; d'en combler un ingrat et de le couvrir de ses bienfaits?

Cœur infidèle, je vous presse encore de me répondre, et pour venger le Seigneur outragé par votre inconstance, vous mettrai-je en contradiction avec vous-même? Dans ces heureux moments, où, fatigué du crime et victime du remords, vous vous déterminâtes pour la vertu, n'est-il pas vrai que vous ne prîtes ce parti qu'après l'avoir comparé avec le trouble et le déchirement des passions? Le bien que vous avez pratiqué après une détermination si sage et si réfléchie, a-t-il cessé d'être le vrai, l'unique bien pour vous? Le salut est-il devenu moins important? Une mort sainte est-elle moins désirable; et une mort si précieuse n'est-elle pas le fruit ordinaire de la pratique constante des vertus chrétiennes?

Mais, direz-vous, cette persévérance exige une vigilance continuelle, et les plus grands efforts. Et moi je réponds: On se pique bien de fermeté et de constance au

service du monde et du monde le plus ingrat ; et un attachement humain, une vaine et profane amitié, peut bien inspirer mille assiduités, mille sacrifices ; et la poursuite d'une charge, d'une dignité, a bien assez d'empire sur le cœur du mondain, pour le rendre infatigable, pour en faire un martyr de la vanité ; et le cœur, épris de l'objet qui le corrompt, trouve bien dans l'ardeur de sa passion, de quoi persévérer dans les voies du crime, et perpétuer les hommages qu'exige son infâme idole ; et on est lâche, inconstant, perfide qu'avec Dieu ? La persévérance est pénible, mais souvenez-vous que le salut en dépend : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth., X.)* De tous les moments qui composent la vie du chrétien, c'est le dernier instant qui fixe pour toujours ses destinées. Il faut pour le couronner que Dieu le trouve dans l'état de la justice, et dans l'exercice actuel de son amour. Or ce dernier acte, qui suppose de la part de Dieu une suite de grâces et de moyens, suppose en même temps dans l'homme une suite et un enchaînement de vertus ; et voilà, mes frères, toute l'économie du salut et de notre prédestination éternelle. La persévérance, dites-vous encore, est difficile ; mais par cette raison même vous devez tout faire pour l'obtenir. Dieu ne la doit à personne ; nouveau motif pour la demander, pour la solliciter par les vœux les plus ardents. Cherchez, mon cher auditeur, frappez. Dieu accorde tout à une prière humble et fervente, et la prière qui persévère obtient la grâce et le don de persévérance.

Mais d'ailleurs cette persévérance qui vous paraît si difficile, lève elle-même toutes les difficultés. C'est l'habitude en toutes choses qui donne la facilité. Or l'habitude ne s'acquiert que par des actes répétés, et l'unique moyen de faire le bien facilement, est de le faire toujours. Ainsi le dernier moment est un moment de consolation pour le chrétien qui a marché constamment dans les sentiers de la vertu ; sa vie est pleine, sa mort douce et tranquille ; il meurt avec une sainte confiance, et dans la paix des justes. Voilà vos avantages si vous persévérez ; mais à quoi vous exposez-vous en ne persévérant pas ? Vous perdrez en un moment le fruit de vos travaux, les mérites que vous n'aurez acquis que par les sacrifices les plus multipliés. Quel parti prendrez-vous ? Resterez-vous esclave du vice ? Mais par des fautes réitérées, vous augmenterez votre condamnation, vous irriterez le Dieu saint, et vous le forcerez peut-être à prononcer l'arrêt de votre réprobation. Vous rengagerez-vous dans le parti de la vertu ? Vous vous le devez à vous-même, et votre salut y est attaché ; mais remarquez avec moi les suites de votre inconstance, et les difficultés qu'elle vous prépare. Vous aurez contracté par vos rechutes de nouvelles faiblesses. Alors vous sentirez tout le poids des devoirs, l'austérité des vertus, les rigueurs d'une péni-

tence que de nouveaux désordres rendront plus nécessaire. Vos sacrifices seront plus pénibles, vos combats plus opiniâtres, vos victoires plus lentes et plus douteuses. Vous comprendrez combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur et secoué le joug de sa loi : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (Jerem., II.)* Et que sera-ce, si l'inconstance dont je parle est une inconstance de presque toute la vie ; si le détail de votre conduite ne présente qu'un cercle déplorable de pénitences et de rechutes, de vertus et de vices ? Or, dans cette disposition, à qui vous comparerai-je, si ce n'est à ces arbres déracinés, comme s'exprime l'apôtre saint Jude, *eradicatæ (Jud., XII)*, et qui toujours arrachés et transplantés, perdent enfin la sève qui les animait, se dessèchent, et ne sont plus propres qu'à devenir la pâture du feu ? Pensez-y, et faites-en la matière de vos plus sérieuses réflexions ; voilà votre destinée, si vous ne persévérez pas.

Ou plutôt, mes chers frères, vous vous rapellerez que le salut est seul digne de votre estime et de vos soins, et vous vous en occuperez avec cette conviction intime, qu'il demande toute votre attention et toute votre activité. Dieu lui-même sera votre modèle, et dans ce qu'il a fait pour le salut de l'homme, vous reconnaîtrez tout ce qu'exige de vous un objet si important. Le Père conçut de toute éternité le projet de la réparation du monde, et il n'agit hors de lui-même que pour opérer ce grand ouvrage. C'est à la sanctification de ses élus qu'il fait servir la manifestation de ses attributs ; les prodiges de sa puissance, les vues de sa sagesse, les attraites de sa bonté les terreurs de sa justice, les délais de sa patience, les effusions de sa miséricorde, l'économie et les attentions de sa providence. Le Fils est envoyé dans la plénitude des temps, et le fruit de sa mission est de réconcilier par son sacrifice le ciel avec la terre. Pour créer le monde, il suffit qu'un Dieu parle ; pour le sauver il faut qu'un Dieu meure. L'Esprit-Saint n'agit en nous que pour former ces heureux prédestinés, dont les noms avec les œuvres du salut sont écrits dans le livre de vie ; pour rassembler ce peuple de justes, qui doivent orner le triomphe de leur chef et partager sa victoire. Animés par ces considérations, vous vous occuperez du salut ; vous vous reprocherez d'y avoir si peu pensé, lorsqu'il exigeait toute l'attention de votre esprit et vos réflexions les plus profondes ; de l'avoir sacrifié à un intérêt périssable, à de vaines idoles, à de coupables plaisirs. Vous y travaillerez promptement ; car peut-on faire trop tôt ce qu'on a dû faire toujours ? Vous y travaillerez efficacement ; car en quelles circonstances les efforts furent-ils jamais plus nécessaires et la fidélité aux moyens plus décisive ? Vous y travaillerez constamment, et si les difficultés vous effrayent, disait saint Bernard, que la récom-

pense vous anime : *Si labor terret, merces incitet.* Le soldat se plaint-il de la durée du combat, lorsqu'il est assuré de partager dans quelques moments les dépouilles de l'ennemi ? Le nautonnier trouve-t-il la navigation trop longue et trop pénible, lorsqu'à travers les écueils et les tempêtes il va chercher les trésors du nouveau monde ? Celui qui court dans la lice, laisse-t-il ralentir son ardeur, lorsque le prix l'attend au bout de la carrière ?

Hé quoi ! mes frères, le Dieu que nous adorons n'a-t-il donc plus de palmes et de lauriers, pour glorifier ses élus ? Avons-nous oublié que nous servons un maître qui facilite lui-même les devoirs qu'il nous impose ; qui donne plus qu'il n'exige, et ne nous présente le glaive d'une main qu'en nous offrant de l'autre la plus brillante couronne ? Est-ce donc trop de quelques renoncements et de quelques privations pour être admis dans cette céleste demeure, qui a pour souverain la vérité, pour loi la charité, pour fondement l'éternité ? Est-ce trop d'une vie humble et pénitente, pour habiter ce séjour de délices, où l'on nous promet un jour sans nuages, un repos sans vicissitude, des joies sans amertumes ? Est-ce trop d'une vie édifiante et de quelques moments de ferveur pour mériter de voir et de contempler dans le temple de sa gloire un Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit ; ce Père créateur, qui déploie tout l'éclat de sa majesté et de sa puissance ; ce Fils Sauveur, qui se montre avec tous ses charmes, et dans les splendeurs adorables de sa sainte humanité ; cet Esprit de charité, qui perfectionne dans les enfants de la promesse la gloire de leur adoption, verse dans leurs cœurs les richesses de son amour, un torrent de voluptés et la plénitude du bonheur ?

DISCOURS III.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent. (Matth. V.)

Heureux ceux qui pleurent.

Que les pensées du Seigneur sont différentes de celles des hommes ! Le monde, toujours en contradiction avec l'Evangile, appelle malheureux ceux qui souffrent ; et le Fils de Dieu, la Sagesse éternelle, fait consister le bonheur dans l'affliction. Lequel des deux en croirons-nous ? Le monde, ou Jésus-Christ ? Le monde, qui nous offre d'abord quelques douceurs, bientôt suivies des plus cruelles amertumes ; ou Jésus-Christ, qui nous donne dans les amertumes mêmes que nous ressentons un gage assuré des consolations qui les suivent ? Le monde qui, ne voulant que nous séduire, commence par nous flatter et finit par nous perdre ; ou Jésus-Christ qui, dirigé par sa sagesse et son amour, nous afflige pour nous sauver ? *Beati qui lugent : Heureux ceux qui pleurent.* Que cet oracle de la vérité nous instruit éloquentement du prix des souffrances ! qu'il est propre à nous en ins-

pirer le désir ! Cependant, que voyons-nous ? Je le dis à regret. La croix de Jésus-Christ, dans le sein même du christianisme, n'est-elle pas encore, pour la plupart de ceux qui nous écoutent, un sujet de contradiction et de scandale ? Exposée à nos regards, elle reçoit, il est vrai, nos adorations. Les yeux la contemplent, mais le cœur la rejette. Si du haut de cette croix, quelques épines se détachent et viennent jusqu'à nous, la nature se révolte. Disciples d'un Dieu meurtri et déchiré, nous environnons l'autel de son sacrifice, comme spectateurs, presque jamais comme victimes. Quelle contradiction entre le chef et les membres ! Sensuels et impénitents, nous refusons de souffrir. Ingrats et rebelles, nous souffrons en esclaves. Est-ce donc en nous révoltant que nous changerons les décrets du ciel, et que nous pourrions espérer d'adoucir nos peines ? Serons-nous moins malheureux, parce que nous serons devenus plus coupables ; et n'y aurait-il d'autre remède à nos yeux qu'un nouveau crime ?

Loin de nous, une disposition si contraire aux desseins de Dieu, et si injurieuse à sa bonté ; car je prétends vous montrer que les afflictions sont une preuve de son amour, qui doit exciter toute notre reconnaissance. Voici mon dessein. Je remarque trois effets de l'adversité : ce qu'elle supplée dans nous, ce qu'elle y opère, ce qu'elle y achève. Ce qu'elle y supplée, c'est la pénitence ; ce qu'elle y opère, c'est la justice chrétienne ; ce qu'elle y achève, c'est cette même justice qu'elle purifie, comme l'or est purifié par le feu. C'est-à-dire qu'elle est, à notre égard, une grâce de satisfaction, une grâce de conversion, une grâce de perfection. Que de motifs pour nous faire accepter avec soumission, avec joie, ce qui fait de nous des pécheurs pénitents, des hommes chrétiens, des chrétiens parfaits !

Il n'est aucun de ceux qui m'écoutent, que ces vérités n'intéressent. Chacun porte sa croix, on doit un jour la porter. Heureux, si je puis contribuer par mon ministère à soulager vos peines, et à vous les rendre utiles ; vous convaincre de l'intérêt que j'y prends moi-même, en vous offrant les ressources que la religion vous présente ! Heureux, si, me plaçant entre Dieu et ses victimes, vous montrant d'une main le glaive de sa justice, de l'autre le trésor de ses grâces, et chargé de sa part de vous demander la soumission, en vous annonçant la paix, je puis être en même temps l'organe de ses volontés et le consolateur de mes frères ! Avant de commencer, invoquons cette auguste Vierge, dont le cœur, percé de douleur au pied de la croix, y fut un modèle de constance et de résignation. *Ave, Maria,*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que les afflictions de la vie sont, dans les desseins de Dieu, un témoignage de son amour, et cette vérité en renferme une autre, dont il est essentiel que vous soyez prévenus dès l'entrée de ce discours ; Dieu

lui-même est l'auteur et le dispensateur de nos souffrances. Il n'est point de calamité, de disgrâce temporelle, dit l'Écriture, qui n'ait son principe dans la volonté divine et dans l'éternité de ses décrets : *Si erit malum in civitate, quod non fecerit Dominus.* (Amos, III.) Loin d'ici ces systèmes absurdes sur l'origine des maux qui affligent l'humanité. Le philosophe ne voit dans les maux de la vie que le cours inévitable de la nature, ou les coups bizarres d'une aveugle destinée ; et nous croyons un Dieu, souverain modérateur, qui préside à tout, qui règle et dispose tous les événements, et tient dans ses mains la chaîne des révolutions humaines. Le manichéen partageait entre deux principes contraires, l'empire du bien et du mal ; et nous croyons un Dieu unique, un même dispensateur et des biens et des maux, qui, par une sagesse digne de lui, exécute ses impénétrables desseins, et fait tout servir à sa gloire. L'impie se figure une divinité cruelle, qui se plaît dans la vengeance, déchire ses victimes ; et nous croyons un Dieu aussi bienfaisant qu'il est juste ; qui veut moins nous punir que nous corriger ; qui se doit à lui-même et au désir qu'il a de nous sauver, cette sévérité paternelle qu'il exerce sur ses enfants, soit en leur ménageant les moyens de le fléchir, soit en leur ôtant les occasions d'exciter sa colère.

Quelle tranquillité, quelle paix n'éprouverions-nous pas dans nos souffrances, si nous étions bien convaincus de cette vérité ! Que d'inquiétudes et d'agitations terminées, si lorsqu'une révolution inattendue déconcerte nos projets et trompe nos espérances, au lieu d'attribuer ce revers à des causes naturelles, à je ne sais quelle fatalité, nous y reconnaissons un trait de cette sagesse miséricordieuse, qui met un frein à notre cupidité et à notre ambition ; nous humilie pour nous éclairer ; confond notre vanité, pour la guérir ! Qu'il nous serait aisé d'être humbles et soumis dans l'adversité, si lorsqu'un ennemi nous persécute et nous opprime, au lieu de nous répandre en invectives sur l'instrument de nos peines, et de trouver dans les passions d'autrui de quoi irriter les nôtres, nous rentrions en nous-mêmes, pour nous écrier avec un roi pénitent : Si l'homme s'élève aujourd'hui contre moi, c'est que j'osai moi-même m'élever contre Dieu. Non, la main qui me frappe, n'est point celle d'un mortel. Le coup est parti de plus haut. Celui qui me frappe est sur la terre, et celui qui se venge est dans les cieux : *Dominus præcepit ei ut malediceret.* (II^e Reg., XVI.) Ainsi, dans les différentes épreuves de cette vie passagère, tout doit céder à ce cri de ma religion : c'est Dieu qui le permet, c'est Dieu qui le veut. Cette vérité dit tout ; elle devrait suppléer tous les raisonnements, nous dispenser de toutes les preuves ; mais, pour confondre, ou prévenir les murmures, pour encourager l'humanité souffrante, apprenons à tant de chrétiens ce qu'il leur est si important de savoir, l'art de bien souffrir.

Dieu est l'auteur et le dispensateur de nos souffrances, et sa main, cachée sous les instruments qu'elle emploie, distribue les maux comme les biens. Ce principe une fois établi, j'entre en matière, et je dis que les afflictions, considérées comme le supplément de notre pénitence, sont, dans les desseins de Dieu, un moyen de salut, une preuve de son amour.

Le péché, dit saint Augustin, doit être puni par l'homme pénitent, ou par un Dieu vengeur ; et de là ces trois réflexions : la pénitence est indispensable ; elle doit avoir une exacte proportion avec le péché ; elle doit l'attaquer dans sa source et le détruire. J'applique ces principes aux maux de la vie, et je dis, mon cher auditeur, qu'ils sont à votre égard une grâce de satisfaction ; pourquoi ? parce que Dieu les emploie pour vous faire accomplir, premièrement, une pénitence nécessaire, et que vous n'auriez jamais eu le courage de vous imposer vous-même ; secondement, une pénitence proportionnée, et que votre lâcheté eût rendue imparfaite ; troisièmement, une pénitence efficace, parce qu'elle est de son choix, et qui aurait été sans force et sans mérite, si Dieu vous eût laissé le soin de vous punir. Développons des vérités si consolantes, et suivez-moi.

Je dis, en premier lieu, que l'adversité vous fait accomplir une pénitence que vous n'auriez jamais eu le courage de vous imposer vous-même. Pour vous en convaincre, rappelez ici ce que vous étiez avant que le bras du Seigneur se fût appesanti sur vous. Avouez-le, mon cher auditeur ; abusé par les prétextes du rang et de la naissance, ébloui par l'éclat des honneurs, enivré de votre opulence, énervé par l'amour du plaisir, vous étiez, et vous seriez encore, grand fastueux, riche sensuel, femme voluptueuse, chrétien immortifié ; vous étiez, et vous seriez encore, idolâtre du siècle, ou son idole. Quelle situation aux yeux de la foi ! Paraître avec distinction sur la scène du monde, mais ne s'y distinguer qu'aux dépens de la piété et de l'innocence des mœurs ; faire l'ornement et les délices de la société par des agréments profanes, mais outrager Jésus-Christ et sa croix, dont on est le scandale ; fixer les regards de la multitude, mériter ses éloges et son encens, mais se charger de tous les mépris du ciel, encourir ses anathèmes : tel était, dans les jours de votre prospérité, l'état déplorable de votre âme. Rendez grâces à l'auteur de votre salut ; il vous a affligé, humilié ; mais dans cette conduite de Dieu sur vous, quelque rigoureuse qu'elle vous paraisse, voyez comment la justice et la paix se sont rencontrées. Ce jugement anticipé est un jugement de miséricorde ; il empêche, dit saint Paul, que nous ne soyons jugés avec le monde ; il prévient cet arrêt formidable qui accable le pécheur et le réprouve : *A Domino corripi-mur, ut non cum hoc mundo damnemur.* (I^{er} Cor., XI.) Lorsque Dieu vous afflige, ne dites donc plus, je succombe sous le poids du malheur, la main du Seigneur m'a frappé.

Non, mon cher auditeur, ne plaiguez pas ceux qu'elle châtie ; plaiguez ceux qu'elle épargne et qu'elle juge indignes de ses coups. Celui qui n'a rien à souffrir, n'a rien à espérer.

En effet, le Seigneur, irrité contre son peuple, n'avait point de châtiment plus terrible à lui annoncer, que de lui soustraire ses châtiments mêmes. Non, je n'exercerai plus sur un peuple trop coupable ces vengeances passagères, qui pourraient expier ses crimes et m'apaiser. C'est en ne le punissant pas, que je le punirai d'une manière digne de moi. Le repos de ma colère en est le comble : *Non visitabo.* (*Osee, IV.*)

Oui, mes frères, un état exempt de souffrances, a toujours fait trembler ceux qui vivent de la foi. Dans ces situations agréables, où ils goûtaient toutes les douceurs d'un bonheur humain, ils ont cru ne pouvoir y vivre sans crime, s'ils y étaient sans alarmes ; sous les dehors de la prospérité, ils ont conservé l'esprit de pénitence et d'abnégation ; ils ont compensé les avantages de leur naissance, et les agréments de leur état, par des retranchements volontaires ; ils n'ont vu que le danger des jouissances, et le ciel, par des privations et des revers, eût exaucé leurs vœux, tant ils étaient persuadés que les afflictions sont le caractère et le sceau des élus ; que la prospérité est l'aliment du vice, l'écueil de la vertu, et que les heureux du siècle, au sein de l'abondance et des plaisirs, sont autant de victimes que Dieu engraisse pour le jour de sa colère.

Mais, tandis que la religion s'effraye de la félicité du mondain, elle se rassure sur la destinée de l'homme souffrant ; elle voit dans les rigueurs de l'adversité ce sacrifice expiatoire, qui venge le ciel et sauve le pécheur.

Ainsi, mon cher auditeur, la foi s'alarmait de cet état de prospérité, où tout concourait à flatter vos désirs ; je tremblais pour vous, en voyant des richesses, des honneurs, des succès, des jours sereins et tranquilles ; mais depuis que vous connaissez l'humiliation et la douleur, je commence à espérer ; je vois la main du Seigneur briser tous les liens de la vanité ou du crime, sacrifier les intérêts du temps au salut éternel de votre âme ; j'aime à me reposer sur une idée si consolante, et je me dis à moi-même : Voici une âme que Dieu s'est réservée, un exemple touchant de ses miséricordes, un vase d'honneur qui s'embellit sous sa main, et qu'il destine aux plus nobles usages.

Voulez-vous une nouvelle preuve de cette vérité ? Ecoutez saint Chrysostome. Vous étiez pécheur, et Dieu fut outragé. Vous deviez prévenir ses châtiments par les sacrifices de la pénitence, et vous le forcez lui-même à vous prévenir ; mais que se propose-t-il, en vous affligeant ? Ah ! mon cher auditeur, il veut, ce Dieu aussi bon qu'il est juste, il veut vous offrir un moyen de le fléchir et de mériter le pardon : *Ideo*

prævenit ut ignoscat. Oui, mon frère, vous savez jusqu'à quel point vous étiez redevable à sa justice ; il attendait en vain la satisfaction qu'il avait droit d'exiger ; il se paye, si je puis m'exprimer ainsi, par ses mains ; il vous empêche d'accumuler vos dettes, et de devenir insolvable. Pécheur, il vient vous frapper dans les bras de la mollesse, il vous rend la pénitence nécessaire, il veut donc vous sauver.

Entendrons-nous encore ce cri de murmure, qui s'élève contre le ciel : Qu'ai-je fait pour être ainsi affligé ? Ce que vous avez fait ? Mais vous sied-il bien de contester avec Dieu, cendre et poussière ? Faut-il vous dire qu'il est le Dieu saint, trois fois saint ; que les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui ? Qu'ai-je fait pour être ainsi affligé ? Mais, dites-moi, jamais vous ne vous êtes détourné des voies de la justice ? Jamais vous n'avez démenti votre foi par vos œuvres ? Jamais, vous n'avez ouvert les yeux à la vanité, prêté vos mains à l'injustice, livré votre cœur à de honteux et criminels attachements ? Qu'ai-je fait pour être ainsi affligé ? Et moi, je demande ce que vous avez fait pour mériter la grâce de l'affliction, cette grâce qui a choisi le moment même de vos désordres, pour vous y arracher ; qui est venue vous réveiller, vous éclairer dans ces instants décisifs, où, plongé dans le sommeil de l'impénitence, vous descendiez dans l'abîme éternel ? Adorez, mon cher auditeur, et bénissez mille fois la main qui vous a frappé. Votre cœur, amolli par les fausses douceurs du crime, se refusait à des expiations douloureuses, il ne vous aurait jamais permis de sévir contre vous-même. Dieu l'a vu, et il a dit : Sauvons cette âme, toute coupable qu'elle est ; il en coûterait trop à ma bonté de souscrire à sa perte, et je ne puis y consentir. Blessons-la, pour la rappeler à elle-même ; qu'elle comprenne toute la profondeur d'un égarement, qui force un père à la punir ; qu'elle adore ma bonté jusque dans mes rigueurs, et que la grandeur du bienfait éternise sa reconnaissance et son amour.

Ainsi, pécheur affligé, cette main paternelle, qui frappe et qui pardonne, vous fait accomplir une pénitence nécessaire, et que votre immortification vous aurait fait négliger ; j'ajoute une pénitence proportionnée, et que votre lâcheté eût rendue imparfaite.

Observez ici avec moi le désordre et la malignité du péché. Semblable à ces maladies cruelles, qui traînent à leur suite la faiblesse et la langueur, il laisse dans les âmes qu'il a infectées de son poison, ce fond de mollesse qui se refuse aux travaux, et aux satisfactions de la pénitence. En effet, soit que la nature, toujours ennemie de la contrainte, repousse les remèdes, seuls capables de guérir sa corruption ; soit qu'une dissipation habituelle nous empêche de fixer des regards attentifs sur nos égarements, et d'y voir tout ce que nous devons à cette sainteté infinie, outragée par le dérèglement

de nos mœurs ; soit que le temps affaiblisse en nous l'horreur du vice, et ne nous laisse apercevoir le tableau d'une vie criminelle, que dans ce lointain d'où il n'agit que faiblement sur nos cœurs ; notre pénitence est presque toujours défectueuse, nous sommes aussi lâches à punir le péché, que nous fûmes hardis à le commettre, et ce mot de saint Ambroise se vérifie : *J'ai trouvé plus d'âmes innocentes que de vrais pénitents*. Ne le dissimulons pas. Qu'offrons-nous le plus souvent à ce Dieu vengeur, dont nous avons provoqué la colère ? Quelques faibles soupirs, quelques larmes passagères, quelques légers sacrifices. Où est alors cette plénitude de satisfaction, qu'exigent le nombre, la nature, les circonstances de nos crimes ? On s'attendrit sur ce corps de péché, qui doit gémir sous le poids des expiations les plus rigoureuses ; on saisit d'une main tremblante le glaive évangélique ; on ne frappe qu'à demi ; on flatte, on épargne la victime, lorsqu'elle devait brûler, se consumer sur l'autel.

Et vous-mêmes qui m'écoutez, n'êtes-vous pas la preuve de cette vérité ? Lorsque le ministre de la réconciliation, instruit de vos égarements, a voulu asseoir sur vos propres aveux un jugement conforme aux lumières de sa conscience, aux règles de l'Évangile ; lorsqu'animé du zèle le plus pur, et obligé par son ministère de soutenir les intérêts de Dieu et de sa justice, il a voulu mettre quelque proportion entre le péché et la satisfaction qu'il exige, quelle résistance ne lui avez-vous pas opposée ! vous l'avez trouvé trop sévère, lorsqu'il avait peut-être à se reprocher d'être trop indulgent, et après l'avoir affligé par le récit de vos désordres, vous l'avez encore réduit à s'affliger de votre impénitence. Qu'a fait Dieu, mon cher auditeur ? Ce que vous ne comprenez pas assez, et ce que vous ne sauriez trop admirer. Il a réglé ses châtiments sur vos besoins ; il a mis dans les maux que vous souffrez la proportion nécessaire pour l'expiation de vos crimes ; il a suppléé ce qui manquait à la perfection de votre pénitence. Ingrat, vous murmurez encore ? Et que pourriez-vous nous alléguer ? L'excès, la singularité, la durée de vos souffrances ?

L'excès de vos souffrances ? Mais d'abord, voici ce que je pourrais vous répondre. Nos disgrâces, à nous en croire, ne ressemblent jamais à celles d'autrui. L'idée que vous vous formez de vos peines n'est-elle pas une erreur de l'amour-propre, toujours ingénieux à exagérer ce qui le blesse et le mortifie ? Si vos peines vous paraissent excessives, n'est-ce pas de votre part un excès de délicatesse et de sensibilité ? Ne pourrais-je pas ajouter que vous ne souffrez si vivement, que parce que vous résistez ; qu'un cœur plus souple que le vôtre diminue le fardeau, en s'y prêtant, et que sous une croix plus pesante que celle dont vous vous plaignez, il souffre moins, parce qu'il veut

trier dans une foule de malheureux qui vous environnent, de tristes victimes, qui tombent sans appui, gémissent sans ressource, et boivent le calice d'amertume jusqu'à la lie. Hé quoi ! vous dirais-je, dans une condition qui laisse tant de dédommagements à la douleur, et mêle aux soupirs de la victime tant de consolations et d'adoucissements ; dans une condition, où tout devrait alarmer votre foi, et vous faire craindre l'impénitence au sein de la pénitence même, vous vous révoltez, vous murmurez, vous êtes malheureux avec des soulagements qui feraient le bonheur de tant d'autres ! Mais, je le veux, votre situation est aussi douloureuse que vous le dites. Faites ici un retour sur votre vie passée. Comparez les maux dont vous vous plaignez avec ce profond oubli de Dieu où vous avez vécu, avec ce mépris scandaleux de sa loi, ce prodigieux abus de ses grâces ; osez-vous dire que ce que vous souffrez l'emporte sur ce que vous méritiez de souffrir ? Vos plaies furent profondes, mon cher auditeur : le remède est violent ; mais ne l'avez-vous pas rendu nécessaire ?

La singularité de vos souffrances ? Mais, mon cher frère, pour justifier la conduite de Dieu sur vous, je ne vous demande qu'un moment d'attention ; la réponse est dans vous-même. Si vos souffrances ont un caractère particulier, peut-être unique, n'est-ce pas à la nature de vos désordres qu'il faut l'attribuer ? Auriez-vous oublié ces moments funestes, où vous avez enchéri sur la foule des pécheurs ; où vous regardiez presque comme un crime de n'avoir à vous reprocher que des crimes ordinaires ? Pouvez-vous réfléchir sur vos égarements, sans vous rappeler ces raffinements de malice, dont vous fûtes le premier exemple ? Serait-il effacé de votre esprit, ce crime affreux en lui-même, plus affreux encore par ses circonstances ? Et si la justice humaine réserve pour quelques forfaits plus odieux, ces supplices qui sortent de l'ordre commun, la justice Divine devait-elle vous confondre avec le reste des coupables ? Dieu était-il vengé, votre crime suffisamment réparé, un crime qui lui seul en renferma tant d'autres ? Mon cher auditeur, vous voyez ce qui vous afflige, et vous ne voyez pas ce qui vous sauve ; et c'est ici, que je dois vous reprocher votre ingratitude envers Dieu, et l'injustice de vos plaintes. En effet, moins vous trouvez dans vos peines de ressemblance avec celle d'autrui, plus vous devez comprendre que Dieu s'occupe de vous, et qu'il a les yeux spécialement attachés sur vous ; que des épreuves particulières, et peu communes, annoncent des desseins particuliers de salut et de prédestination sur votre âme ; que vous êtes donc singulièrement éprouvé, parce que vous êtes singulièrement aimé ; en un mot, que la main de Dieu qui vous frappe ne s'appesantit un peu plus sur vous, que pour y graver plus profondément le sceau et le caractère des élus.

La durée de vos souffrances ? Mais quelle étendue n'avez-vous pas donnée à vos égarements, dans une vie peut-être à peine commencée ? Vous êtes jeune ; en êtes-vous moins criminel ? L'Auteur de votre être avait mis dans votre âme ce germe de vertu qui devait éclore aux premiers rayons de sa grâce. Avec les penchants les plus heureux, et cultivés par les mains de la religion, ce cœur fut d'abord chaste et vertueux ; le fut-il longtemps ? Hélas ! l'innocence du premier âge ne fut qu'un instant rapide. Les moments qui le suivirent, furent des crimes et les crimes furent des scandales. Jeune mondaine, vous ne vivez, dites-vous, que pour souffrir, et à l'entrée de la carrière, où vous n'attendiez que des fleurs, les épines se multiplient sous vos pas. C'est un événement qui vous a humiliée, et l'humiliation dure encore. C'est l'infirmité qui flétrit vos plus beaux jours, et dans l'épuisement de la langueur, vous n'entendez qu'une réponse de mort. Mais dites-moi ? Une vie si peu avancée, et déjà si coupable ! En si peu de jours, des années de désordres ! Quel spectacle pour le Dieu saint ! et s'il vous traitait dans toute la rigueur de sa justice, une vie entière de souffrances serait-elle encore la juste proportion et l'équivalent de vos crimes ?

Pécheur, qui avez fourni une plus longue carrière, vous le savez, un seul péché, qui, détruit la grâce, mérite une éternité de supplices ; vous l'avez méritée mille fois. Le Seigneur veut bien substituer à ces flammes éternelles quelques instants de douleur, et vous murmurez ? Vous laissez-vous donc d'être aimé ? Ah ! mon frère, si ce Dieu méprisé allait vous exaucer dans sa colère, ouvrir l'abîme qu'il avait fermé, y précipiter un ingrat ! Eh ! ne voyez-vous pas, mon cher auditeur, ne voyez-vous pas que la durée de vos souffrances est celle des miséricordes de Dieu sur vous ? S'il vous retient sur la croix, c'est que la disposition de votre cœur le demandait, et qu'un moyen de salut, toujours nécessaire, devait être toujours présent ; c'est qu'il voit dans ce cœur, un fond de révolte et de corruption ; c'est qu'entre le monde et vous, un monde si dangereux, et des passions aussi vives que les vôtres, il fallait une barrière impénétrable, un mur de division, qui subsistât aussi longtemps que vous-même. Vous souffrez, mon cher frère, c'est un bienfait. Vous continuez de souffrir, c'en est un autre. Si vous êtes humble et pénitent dans l'affliction, le ciel vous est réservé ; car un Dieu qui ne punit qu'à regret, ne punit pas deux fois ; et sur le nuage de la tribulation, disait saint Jérôme, la miséricorde, comme un autre arc-en-ciel, vient s'offrir à vous, et vous rassurer contre un nouveau déluge.

Dieu saint ! Dieu juste ! n'écoutez plus nos répugnances, ne consultez que nos besoins. Heureuse sévérité, qui absout le pécheur, et lui assure le pardon. Aimables souffrances, qui, dirigées par votre main paternelle,

nous font accomplir une pénitence nécessaire, y mettent toute la proportion qu'exigent le nombre et la qualité de nos crimes ; et ce qui doit encore exciter toute notre reconnaissance, nous offrent dans leur caractère et le choix que vous en faites, le moyen le plus efficace pour nous sauver !

Non, mon cher auditeur, vous n'aviez ni une idée assez vive du péché, ni assez de zèle contre vous-même, pour choisir la croix la plus propre à expier vos désordres, et à consommer l'ouvrage de votre pénitence ; en voici la preuve. La croix qui vous afflige au moment où je vous parle, et dont l'amertume salutaire va porter le remède jusqu'à la source du mal, est pour vous une croix incommode ; la nature se plaint, votre cœur se révolte, concluez. Si le Seigneur vous avait laissé à vous-même, quelle croix auriez-vous choisie ? Une croix légère, plus faite pour épargner que pour charger le coupable ; une croix passagère, qui eût été bientôt remplacée par l'activité et tout le feu des passions ; une croix impuissante, qui n'eût jamais détruit le mal dans son principe, ni puni le pécheur par où il avait péché. La croix que vous portez, vous accable ; vous en voudriez une autre. Une autre, mon cher frère ? Que vous connaissez peu les maux de votre âme, les desseins d'un Dieu. Et moi, je veux vous faire admirer sa sagesse et sa bonté. Vous étiez un de ces hommes, dominés par l'amour des biens sensibles, uniquement occupés du désir d'amasser, insensibles aux plaintes et aux cris des malheureux. Un revers a dégradé votre fortune ; le Seigneur a soufflé sur ce colosse d'iniquité, et l'a réduit en poussière. Dans cette situation douloureuse où vous êtes puni par le dénûment et la privation, vous nous dites que vous souffririez plus tranquillement le mépris et l'oubli des hommes ; mais cette croix est la pénitence de l'homme superbe, et il fallait la croix de l'avare. Cette perte qui vous désole est le châtiment d'une injuste cupidité, d'une âme insensible et cruelle. Vous déchiriez sans ménagement la réputation du prochain ; vous n'épargniez ni le sacré, ni le profane, vous vous faisiez un jeu cruel de ternir l'honneur de vos frères. Dans cette disgrâce que vous suscite une langue ennemie, vous nous dites que vous accepteriez plus volontiers ce qui mortifie la chair et les sens ; mais cette croix est la pénitence de l'homme sensuel, et il vous fallait la croix du médisant. Ce trait envenimé perce votre cœur et le pique jusqu'au vif. Depuis que la médisance vous a frappé vous-même, vous la voyez avec tout ce qu'elle a d'odieux ; vous jugez des plaies que vous avez faites par celles que vous ressentez ; cette sensibilité vous rend plus circonspect, vous force au silence, et vous corrige. Vous étiez idolâtre de votre corps, esclave de vos sens, livré à à tout l'emportement d'une passion impure. Dans les accès d'une maladie habituelle qui vous consume, vous nous dites que vous seriez moins affecté d'une disgrâce, d'un re-

vers; mais cette croix est la pénitence de l'ambitieux, et il vous fallait la croix du voluptueux. Cette maladie aiguë et douloureuse va porter jusque dans la moelle de vos os, le châtement des excès les plus honteux; elle fait servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité; elle venge le Dieu saint, et punit dans une chair coupable la profanation de son temple. Que sais-je? Vos désordres avaient été publics. La vanité, l'irréligion, le scandale avaient caractérisé toutes vos démarches. Dieu vous a humilié; mais l'humiliation vous était nécessaire, mon cher auditeur, et elle était indiquée par la disposition même de votre cœur. Le Dieu suprême fut outragé; vous deviez une réparation à sa gloire.

Pécheur, qui avez murmuré jusqu'ici sous la main du Seigneur, cette main, aussi sage que bienfaisante, reconnaissez donc votre erreur, et souffrez les remèdes proportionnés à vos maux. Expiez l'orgueil et la vanité par le mépris et la confusion; l'avarice et la fraude, par les pertes et les revers; l'ambition et la cupidité, par l'humiliation et la disgrâce; un profane et coupable attachement, par l'ingratitude et la perfidie; la mollesse et la volupté, par l'infirmité et la langueur.

Rappelons ici en peu de mots les vérités consolantes qui ont fait le sujet de cette première partie. Le chrétien qui souffre, et qui fut coupable, ne saurait trop les méditer. Vous venez de voir que les afflictions, dans les desseins de Dieu, sont une grâce de satisfaction, qui nous met au nombre des pécheurs pénitents. Tout y est grâce pour nous. Les souffrances en elles-mêmes sont une grâce; elles nous font accomplir une pénitence nécessaire, et que nous n'aurions jamais eu le courage de nous imposer nous-mêmes. Le degré de nos souffrances est une grâce; il prévient le défaut d'une pénitence que notre lâcheté eût rendu imparfaite, et venge Dieu, autant qu'il doit l'être. Le caractère de nos souffrances est une grâce; il produit cette pénitence efficace, qui étant du choix de Dieu même, a tout le mérite et toute la vertu nécessaire pour nous sauver.

Mon Dieu, que vous êtes adorable dans toutes vos voies sur les enfants des hommes! Que de faveurs cachées sous des rigueurs apparentes; et quelles seront les récompenses d'un maître dont les châtements mêmes sont autant de bienfaits! Continuons, mes frères, le récit des miséricordes du Seigneur. Vous venez de voir comment les afflictions suppléent dans nous la pénitence, comme grâce de satisfaction. Voyons, en second lieu, comment elles y opèrent la justice et la sainteté, comme grâce de conversion. C'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Pour vous donner une nouvelle idée du prix des afflictions, et pour vous convaincre que dans les desseins de Dieu elles sont une preuve de son amour, je les appelle, en se-

cond lieu, une grâce de conversion. En effet, je remarque dans la prospérité trois désordres qui sont autant d'obstacles à la justice chrétienne; elle pervertit nos jugements; elle enflamme nos passions; elle détruit les vertus. Or, l'adversité vient réparer tous ces désordres. Et d'abord, elle réforme nos jugements.

Non, mes frères, ce n'est point dans ces situations brillantes qui nous distinguent de la foule, ce n'est point dans l'éclat des grandeurs et de l'opulence, qu'on peut juger sainement du monde, en juger surtout en chrétien. Pour l'apprécier, il faudrait le connaître; mais le connaissons-nous dans les jours de notre prospérité? Connaissons-nous sa frivolité, lorsqu'il nous éblouit; sa perfidie, lorsqu'il nous caresse; sa corruption, lorsqu'il nous enchante? Dans ces moments d'illusion, comment se défendre du prestige? Les apparences en imposent, les objets séduisent, le cœur se passionne, son plaisir est sa raison; mais l'adversité se présente, elle donne l'intelligence, elle répand la lumière : *Vexatio intellectum dabit.* (Isa., XXVIII.) Un revers, un mépris, une préférence injurieuse nous apprend à juger du monde, et le montre tel qu'il est. Il fallait ce revers, pour nous instruire de sa vanité. Il fallait ce mépris pour nous convaincre de son inconstance. Il fallait cette préférence, pour nous découvrir son injustice. Première réflexion, et premier effet de l'adversité qui rectifie nos jugements. Le monde est connu, et le mondain désabusé.

Non, ce n'est point dans ces moments paisibles, où la faveur du Maître et les douceurs de l'amitié semblent nous promettre un bonheur durable, qu'on réfléchit sur l'instabilité des créatures, qu'on se reproche l'excès, ou le danger d'un attachement humain. On n'est occupé que d'une jouissance qui flatte; on ne sent que le plaisir et la douceur de s'y livrer; la disposition du cœur éternise ce plaisir et les objets qui le produisent. Mais ce protecteur inconstant, ce parent enlevé sous nos yeux, cet ami devenu infidèle, nous disent de la manière la plus forte et la plus persuasive qu'il n'est rien de stable sous le soleil; que nous avons trop compté sur un appui mortel; que nous donnions trop à la chair et au sang; que nous partagions un cœur que Dieu voulait occuper, et que lui seul pouvait remplir. Seconde réflexion, et second avantage de la tribulation. La vanité des créatures est rendue sensible, et le cœur est détaché.

Non, ce n'est point avec une santé florissante qui promet un long avenir, qu'on est convaincu de la fragilité de ce corps d'argile, et du crime de la vanité qui en fait une idole: ce n'est point au sein de la gloire et de la félicité, qu'on se rend attentif à cette vérité humiliante qui sort du creux des tombeaux: il faut mourir. On est plein de soi-même, entêté d'un prétendu mérite, dominé par ses passions; les yeux sont fermés à toutes les lumières de la grâce; mais une infirmité qui survient, une langueur

habituelle rappelle en nous le sentiment de ces vérités, et nous les rend personnelles. On se croyait une divinité, on sent qu'on est homme. Sur ces tristes monuments qu'on foule aux pieds, ce ne sont plus des noms étrangers qu'on aperçoit; on y lit son propre arrêt. Des membres flétris et décharnés annoncent la dissolution de ce corps mortel. La victime se prépare, et le cœur ainsi disposé par la douleur, est le premier tombeau où l'homme descend pour apprendre à se connaître. Troisième réflexion, et nouveau trait de lumière dont nous sommes redevables aux afflictions. L'homme est averti de son néant, le chrétien s'élève sur les débris de la chair, et vit pour le siècle à venir.

L'adversité réforme donc nos jugements. Elle corrige encore nos passions et nos vices.

Dans la prospérité, Dieu frappait à la porte de notre cœur, et nous étions sourds à sa voix. Il nous avait souvent avertis, soit par les inspirations de sa grâce, ou par l'organe de ses ministres, mais toujours inutilement : il emploie les afflictions pour triompher de notre résistance et pour nous soumettre : *In luce sagittarum tuarum ibunt.* (*Habac.*, III.) Ainsi, cet ambitieux qui voulait parvenir, est arrêté par un rival qui fait échouer ses desseins; il trouve dans cette concurrence un frein à ses intrigues et à sa vanité. La grâce a choisi ce moment pour le détromper; il reconnaît son erreur. Éloigné de sa fin dernière et poursuivant un fantôme, plus il avançait, plus il s'égarait. Il retourne sur ses pas, et conçoit, ô mon Dieu! le noble dessein de s'élever jusqu'à vous. Ainsi, ce riche avide qui se proposait d'étendre ses domaines et de nourrir sa prospérité du malheur des peuples, se voit dépouillé par un revers qui lui enlève ses possessions. Déchu de ses espérances, privé de ses créatures et de ses appuis, flétri par un arrêt qui renverse sa fortune, en déshonorant sa mémoire, il sent sa faiblesse, et le même événement, qui déconcerte ses projets, arrête le cours de ses vexations et de ses injustices. Ainsi, cette femme séduite et bientôt méprisée, apprend que la passion pouvait compter sur un crime, mais non pas sur l'amitié. Précieuse humiliation qui corrige ses fautes par ses dégoûts! Dans ce moment, Dieu parle à son cœur. Il demande sa douleur et son amour, et il obtient l'un et l'autre. Ainsi, cette personne que la disgrâce ou l'infirmité bannit du commerce et des sociétés du monde, évite un écueil où son innocence aurait fait le plus triste naufrage. La solitude où elle est réduite interrompt des liaisons dangereuses, et la met dans une impuissance qui fait toute sa sûreté. Loin des créatures, et dans ce silence religieux qui est un fruit de la grâce, son cœur se purifie. Heureuse situation, où rappelée à elle-même, elle trouve un asile contre les passions d'autrui et sa propre faiblesse? Effets salutaires des afflictions. Elles réforment nos jugements; elles corri-

gent nos passions et nos vices; ajoutons qu'elles rétablissent et font régner la vertu dans nos âmes.

Il est étonnant, mes frères, que la vertu avec tout ce qu'elle a d'attraits, ait besoin de l'adversité pour trouver quelque accès dans nos cœurs. Avouons-le cependant à notre confusion; oui, il faut que nous soyons humiliés pour être humbles; disgraciés pour être modestes; affligés pour être compatissants; infirmes pour être chastes; en un mot, crucifiés pour être des justes. Le Roi Prophète reconnaissait lui-même que les afflictions étaient nécessaires pour imprimer dans son cœur le respect et l'amour de la loi : *Bonum mihi, quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* (*Psal.* CXVIII.) Combien parmi nous qui n'auraient jamais porté le joug du Seigneur, si la tribulation ne les avait conduits à ses pieds et soumis à son empire!

Ne pensez pas cependant que les vertus, qui sont le fruit de l'adversité, ne soient que des vertus forcées, des vertus sans mérite. Ce qui n'était d'abord qu'un dégoût naturel, un sentiment humain, la grâce le rectifie, le consacre, et en fait son ouvrage. C'est alors que la religion rentre triomphante dans le cœur de l'homme affligé, et avec elle, les vertus qu'elle inspire. La foi; elle remplace le prestige et l'illusion des sens. L'homme instruit par l'adversité s'écrie avec saint Paul : tout ce qui se voit n'est rien. De vains objets lui offraient l'image du bonheur, il fut séduit et trompé; il rend à la Vérité suprême l'hommage qu'avaient usurpé le mensonge et l'erreur. Une lumière divine a pénétré son âme. Éclairé, désabusé, il voudrait éclairer, désabuser à son tour tant de victimes du monde. Heureux disciple de la vérité, il en est encore le panégyriste et l'apôtre. L'espérance; elle se réveille au cri de l'infortune : nos besoins et nos malheurs lui rendent toute sa vivacité, le vrai bonheur commence où finissent les intérêts du temps. L'ouvrage de nos mains, cet édifice d'argile qui nous avait coûté tant de soins et de travaux, s'est écroulé. Assis sur des ruines, nous regardons au-dessus de nous; les cieux s'ouvrent; nous avons perdu une chaumière, et nous habiterons un palais. La charité; elle a changé ce cœur terrestre et mondain. Il est à vous, Seigneur, ce cœur autrefois coupable et malheureux. Il jouit de lui-même, il est pur et tranquille. Ce contraste anime sa reconnaissance. Pour réparer ses pertes, il redouble ses hommages. Son amour en est plus fort, plus tendre, plus généreux, plus constant.

Ainsi, les afflictions de la vie nous ramènent dans les bras de la religion, et font revivre en nous les vertus. Manassés dans les fers est un modèle de pénitence et d'humilité. L'Israélite dans l'oppression devient un peuple docile et fidèle observateur de la loi. Les frères de Joseph dans la tribulation, se reprochent un attentat jusqu'alors oublié. L'enfant prodigue dans l'excès

de sa misère se lève, il va se jeter entre les bras de son père, il recouvre tous ses droits. La main de l'adversité, dirigée par l'amour, a signé son pardon.

Dieu de bonté ! lorsque vous nous avez éprouvés par les afflictions, vous avez donc fait servir à notre salut cette sévérité miséricordieuse qui ne blesse que pour guérir : *Aderas, Domine, misericorditer sæviens*. Esclaves du vice, tranquilles dans nos désordres, nous étions sans vertus et sans remords. Funeste sécurité ! elle eût consommé en nous le mystère d'iniquité. Votre main nous a frappés, nous l'adorons. Un Dieu sans colère eût été pour nous un Dieu sans miséricorde. Oui, Seigneur ! nous le reconnaissons aujourd'hui à vos pieds, nous ne l'oublierons jamais ; nos maux véritables sont moins ceux que nous souffrons que ceux dont nos souffrances nous délivrent : *Aderas, Domine, misericorditer sæviens*.

Avançons, et après avoir vu ce que l'adversité supplée en nous comme grâce de satisfaction, ce qu'elle y opère comme grâce de conversion, voyons ce qu'elle y achève comme grâce de perfection.

TROISIÈME PARTIE.

Quel est le juste, qui n'ait des fautes à expier, des dettes à acquitter ? La vertu la plus régulière offre toujours quelque alliage impur. Tel qui s'attendrit sur les misères et les besoins d'autrui, est en même temps recherché dans ses goûts, passionné dans ses attachements, sensible à la moindre privation. Celui qui châtie son corps, et le réduit en servitude, laisse dans son cœur un désir immortifié, un penchant à demi combattu. On préside à une bonne œuvre, on fait le bien avec éclat ; mais n'y cherche-t-on que le mérite, et jamais le spectacle et le bruit de la vertu ? En un mot, dans ceux mêmes dont la conduite nous paraît irréprochable, où est l'autorité sans abus, et la dépendance sans lassitude ; l'opulence sans excès, et la pauvreté sans défiance ; la fermeté sans aigreur, et la douceur sans mollesse ? Craignez le Seigneur, ô vous-mêmes, qui êtes ses élus et ses saints : *Timeat Dominum, omnes sancti ejus* (Psal., XXXIII.) Vous êtes autant de pierres vivantes, destinées pour le sanctuaire ; mais le souverain architecte aperçoit en vous plusieurs défauts indignes de ses regards ; souffrez donc, sous la main qui vous polit, tous les coups nécessaires pour entrer dans la construction de son temple.

Ainsi, l'adversité en premier lieu, nous perfectionne en nous purifiant.

La tribulation est encore dans les desseins de Dieu, ou une épreuve de jalousie, qui selon l'expression d'un Prophète, sonde notre cœur, et nous apprécie par nos œuvres : *Domine, probasti me, et cognovisti me* (Psal., CXXXVIII) ; ou une épreuve d'instruction, qui découvrant au juste même des défauts ignorés, ou des vertus imparfaites, le désabuse, et lui apprend à se connaître : *Castigasti me, Domine, et eruditus sum* (Jerem.,

XXXI.) Vous croyez m'aimer, dit le Seigneur, mais ne confondez-vous pas la nature avec la grâce, de simples apparences avec le fond même de vos cœurs ? Je veux m'assurer, en vous éprouvant, si cet amour dont vous vous flattez, soutiendra le choc de l'adversité, si c'est un amour digne de moi. Vous jugerez vous-même, si vous êtes aux yeux de la souveraine Vérité ce que vous êtes aux yeux des hommes ; si ceux qui vous louent et vous canonisent, ne sont pas trompés ou trompeurs ; si, lorsque vous êtes tentés de croire à ces éloges, et de vous en applaudir en secret, ce n'est pas en vous une erreur de la vanité. Oui, mes frères, notre cœur est un livre mystérieux et fermé. L'adversité en rompt les sceaux, et nous paraissions tels que nous sommes. *Le fléau qui vous afflige*, disait saint Cyprien à son peuple dans un temps de calamité, *a servi par l'usage que vous en avez fait, à montrer ce que vous êtes*. En effet, c'est dans l'occasion que l'ami se fait connaître, et s'il se dément, l'amitié n'est plus qu'un vain nom.

Ainsi l'adversité en second lieu, nous perfectionne en nous éprouvant ; elle nous rend plus humbles par la connaissance de nous-mêmes ; elle augmente nos mérites par les témoignages de notre attachement et de notre fidélité.

Les afflictions nous offrent un autre avantage, et continuons d'observer ce qu'elles opèrent dans l'homme chrétien, comme grâce de perfection. C'est au milieu des travaux et des périls militaires qu'on distingue les héros du siècle, et c'est au sein des épreuves qu'on voit éclater la gloire des héros de la religion. Non, il n'appartient qu'à l'adversité de former ces vertus solides, auxquelles on substitue si souvent des vertus d'ostentation, de caprice et d'humeur ; ces vertus courageuses, si différentes de ces vertus commodes que le calme rend suspectes, et qui n'attendent qu'un revers pour se démentir ; ces vertus désintéressées qui honorent Dieu pour lui-même, et aux dépens de nous-mêmes ; ces vertus éprouvées et au-dessus de tout soupçon, parce que rien ne peut les ébranler. Qu'il est grand aux yeux de la foi, ce juste dont la fidélité s'affermi au milieu des obstacles, et glorifie Dieu par sa constance ! Qu'il est digne de nos regards, puisqu'il est digne de Dieu même ! *Invenit illos dignos se* (Sap., III.)

Ainsi l'adversité nous perfectionne en faisant éclater en nous l'héroïsme des vertus et la patience des saints. La tribulation, dit saint Paul (Rom., V,) produit l'épreuve ; l'épreuve fait naître la patience ; la patience, selon l'expression d'un autre apôtre, nous élève au comble du mérite, et nous marque du sceau de la perfection. Quel motif de consolation et d'encouragement dans la douleur ? *Patientia opus perfectum habet* (Jac., I.)

Vous souffrez, mes très-chers frères ; on vous persécute ; on vous calomnie ; l'ennui et le dégoût vous accablent ; Dieu vous éprouve par les aridités et les désolations intérieures ; consolez-vous. La tribulation

accroît vos mérites ; elle vous fait acquérir le degré de justice et de pureté que Dieu vous destine : ce Dieu jaloux de la perfection et de la consommation de ses saints : *Patientia opus perfectum habet.*

Vous souffrez, vous qu'une infirmité habituelle enchaîne sur un lit de douleur. Je ne vous vois point au pied de cette chaire, et je ne puis vous faire entendre ma voix ; mais, du moins, que ceux qui m'écoutent, vous reportent les paroles de paix que vous adresse aujourd'hui mon ministère ; consolez-vous. Oui, dans cet état de souffrance et de langueur, vous êtes à mes yeux un abrégé de tout ce que la religion a de plus respectable et de plus auguste. L'asile de votre infirmité est pour moi un temple ; le lit de votre douleur est l'autel. Les linges où reposent vos membres souffrants, me rappellent ces nappes sacrées où l'Agneau de Dieu renouvelle chaque jour son sacrifice. Si vous adorez les décrets du ciel, si votre cœur est soumis, vous êtes vous-même l'hostie qui s'immole ; vous êtes un prédestiné, mon frère, vous êtes un saint : *Patientia opus perfectum habet.*

Vous souffrez, mon cher auditeur, et vous avez des vertus ; votre vie est pure ; vous êtes un juste, et un juste affligé ; consolez-vous. Tobie a souffert. Un ange lui déclare qu'il est éprouvé parce qu'il est aimé. Le Seigneur vous a frappé, mon cher frère. Ah ! le Dieu qui vous afflige, est donc un Dieu qui vous aime. Vous l'aimez, et vous souffrez. Ah ! c'est donc pour faire éclater votre amour, ou pour l'épurer. Job a souffert. Il a triomphé de l'enfer par l'héroïsme de sa patience ; il a présenté un modèle aux siècles à venir, et reçu de la bouche de Dieu même l'éloge d'une vertu consommée. Tous les saints ont souffert. L'histoire de la religion confond le récit de leurs souffrances avec celui de leurs vertus ; ces vases d'honneur ne s'y présentent jamais qu'avec des larmes ou du sang. Que celui qui est juste devienne donc encore plus juste en passant par le feu des afflictions. Oui, de nouveaux traits d'adversité sont pour un chrétien de nouveaux traits de grandeur. Si le ciel pouvait envier quelque chose à la terre, il envierait aux mortels la gloire et le bonheur de souffrir : *Patientia opus perfectum habet.*

Je ne suis donc plus surpris d'entendre un saint André, à la vue de la croix, s'exprimer avec ce langage de feu que la tradition nous a transmis. Croix adorable, enfin je vous vois, unique objet de mon espérance. Recevez l'hommage d'un cœur qui ne soupira que pour vous, qui vous aima constamment, qui vous a si longtemps désirée. Bois sacré, vous avez porté le Dieu que j'adore. Source de gloire et de félicité, hâtez mon bonheur, et réunissez le disciple à son Maître. C'est par vous qu'un Dieu m'a sauvé, et que je fus inondé de son sang ; que ce soit par vous qu'il reçoive aujourd'hui sa victime. Rendez lui sacrifice pour sacrifice, vie pour vie, amour pour amour. Je ne suis plus surpris d'entendre un saint Ignace

martyr, s'écrier plein de joie, que le moment où il commence à vivre pour Jésus-Christ est celui où il commence à s'immoler ; accuser d'avance les bêtes cruelles qui doivent le dévorer, d'être trop lentes à servir son impatience et l'ardeur qu'il a de souffrir ; se troubler, s'affliger de vivre quelques moments de plus, de n'être pas assez tôt le froment de Jésus-Christ, une hostie pure et agréable à ses yeux. Je ne suis plus surpris d'entendre Thérèse, cette illustre amante, exprimer la vivacité de son amour par son avidité pour les souffrances, et proférer cette parole si digne de son cœur : Ou souffrir, ou mourir.

Ah ! chrétiens, si vous connaissiez le don de Dieu ! *Si scires donum Dei !* (Joan., IV.) Ces souffrances que vous vous représentez sous les images lugubres du malheur et de la destruction, sont-elles autre chose dans les principes de la foi, que le gage du salut, le signe de la paix, ce *Thau* mystérieux qui doit vous soustraire au glaive de l'Ange exterminateur ? *Si scires donum Dei !* Ces adversités que vous regardez comme des marques de colère, quelle idée s'en formait saint Paul ? Voudriez-vous, disait cet apôtre, que Dieu, en vous épargnant des maux passagers, vous eût associé à ces heureux du siècle qui reçoivent ici-bas leur récompense ? S'il vous distingue de ces enfants illégitimes, qu'il paraît avoir exclus de son héritage, lui ferez-vous un crime de son amour ? *Si scires donum Dei !* Ces afflictions qui devaient expier vos fautes, et dont vous abusez par un nouveau crime, quel usage en feraient tant de réprouvés, ces victimes malheureuses, condamnées à souffrir sans mérite et sans espoir ? Quel usage en ont fait les saints ? Étaient-ils moins affligés, ou plus coupables que vous ? Jetez les yeux sur cette troupe illustre de confesseurs, de martyrs. Voyez ces bûchers, ces glaives, ces flots de sang ; voilà l'image de leurs épreuves et de leurs combats, et vous vous plaignez ? Voyez ces palmes, ces trônes, ces couronnes, ce torrent de voluptés ; voilà le terme de leurs travaux, voilà ce qui les a soutenus, et vous succombez ? L'heureuse immortalité qui fut le prix de leurs efforts, la gloire qui les environne, ne dit-elle rien à vos cœurs ? *Si scires donum Dei !* Ces disgrâces qui vous humilient, qui flétrissent votre âme, et ne semblent vous laisser d'autre partage que le mépris et la confusion, en connaissez-vous le mérite et la dignité ? Ah ! mon cher auditeur, elles vous élèvent au plus haut point de grandeur où l'homme puisse aspirer. Si un mortel peut ressembler au Dieu qu'il adore, et s'en glorifier, c'est le juste souffrant : *Si scires donum Dei !*

Non, ce n'est point dans la pompe de l'opulence, ni sous la pourpre des rois, ni dans cet appareil de terreur qui annonce les conquérants, que je cherche des images de mon Sauveur ; je veux le voir sous des traits plus ressemblants. Je retrouve son innocence dans un Abel, victime de la jalousie et de la cruauté ; sa soumission, dans un Isaac,

courbé sous le glaive qui doit ensanglanter l'autel; sa douceur, dans un Joseph, vendu par ses frères, et captif dans une terre étrangère; sa patience dans un Job, dépouillé de tout, et couvert de plaies; son humilité, dans un David, qui, loin de punir un sujet audacieux, souffre sans se plaindre, et s'abaisse sous la main d'un Dieu vengeur; sa charité, dans un Etienne, qui expire sous les coups de ses ennemis, et fait parler en leur faveur la voix de son sang. Un spectacle si touchant fixe mes regards, je reconnais à ces traits le Maître que j'adore; mon cœur est attendri et pénétré. Justes, qui souffrez, c'est ici qu'un saint orgueil vous est permis. Est-il rien d'aussi grand que vous? La vie de Jésus est retracée dans ses victimes; c'est un Dieu que vous me représentez; vous en êtes la plus parfaite image.

Plein de ces vérités, un chrétien, en portant sa croix, s'occupe bien moins des moyens de l'adoucir que du bonheur de la porter. Où chercherait-il un remède à ses maux? Dans ces amis mondains, dont le langage frivole est toujours sans onction? Ce serait une erreur. Dans cet esprit philosophique qui raisonne sur les maux sans les guérir, affecte au dehors une fierté qui se dément en secret? Ce serait une vanité. Dans ces larmes et ces gémissements, dont la nature accablée cherche à soulager sa douleur? Ce serait une faiblesse. Dans ces distractions d'amusement et de volupté, qui, sans nous rendre plus heureux, ne servent qu'à nous rendre plus coupables? Ce serait une infidélité. Dans ces agitations d'un malade, qui ne fait en changeant de situation que déranger l'appareil de ses plaies? Ce serait un nouveau tourment. Non, chrétiens; mais il jette un regard sur Jésus-Christ souffrant; c'est à ses pieds, c'est dans son sein qu'il va déposer ses peines.

Voilà, mes frères, le grand spectacle que la Foi nous présente. Elle offre à l'homme affligé un Dieu modèle, un Dieu consolateur, un Dieu rémunérateur. Un Dieu modèle. Il a bu dans la coupe d'amertume, il l'a épuisée jusqu'à la lie. Cœurs lâches, refuserons-nous quelques gouttes restées au fond du calice? Un Dieu consolateur. J'entends sa voix; qu'elle est éloquent! J'ai souffert pour vous, je souffre avec vous, je souffre en vous. Votre Dieu est votre ami; vos disgrâces sont les miennes; mes mérites sont les vôtres. Un Dieu rémunérateur. Sa Croix fut l'instrument de son triomphe, et le trophée de sa victoire. Je souffre, et j'espère. Pour quelques moments de tribulation et d'amertume, quelle gloire, quelle félicité nous attend!

Suivons donc, mes frères, suivons, à la trace de son sang, ce pontife des biens futurs, et puisqu'il emploie les afflictions pour faire de nous des pécheurs pénitents, des hommes chrétiens, des chrétiens parfaits, recevons-les de sa main comme des témoignages de son amour. Mais surtout, souvenons-nous que dans l'état du péché

nos souffrances seraient des peines stériles et sans fruit pour le ciel : *Tanta passi estis sine causa.* (Galat., III.) Si nous nous sentons coupables, rentrons en grâce avec Dieu, pour en faire des souffrances utiles et méritoires. Nos âmes souillées par le crime, sont des vases infectés où tout se gâte et se corrompt, et la charité seule consacre nos afflictions ainsi que nos œuvres.

Et vous, cœurs rebelles, qui murmurez de vos disgrâces, abuserez-vous toujours de ce moyen de sanctification que Dieu vous avait ménagé dans sa miséricorde, et qu'il emploie comme une dernière ressource pour vous ramener à lui! Quoi! tandis que le chrétien soumis sort du creuset de la tribulation comme un or éclatant et purifié, vous ne seriez qu'un métal défectueux qui s'y noircit ou s'y consume? Dieu vous frappe, et vous vous révoltez? Mais ce mouvement séditieux qui repousse l'affliction, a-t-il d'autre effet que d'en irriter le sentiment et de vous en ôter le mérite? Avez-vous oublié que la résignation peut seule adoucir l'amertume de nos maux? Ignorez-vous que nos cœurs humiliés sous la main du Seigneur, désarment sa colère; que ce juge irrité devient notre ami; et que dans ce sacrifice d'expiation qui sollicite sa clémence, adorer sa justice et s'y soumettre, c'est en triompher?

Dieu saint! Dieu bon! nous adorons dans vos rigueurs la main d'un père, et l'équité de ses jugements. Frappez, Seigneur! Privations, revers, infirmités, humiliations, désolations, j'accepte tout, je consens à tout. Non, je ne veux plus vivre que dans les bras de la croix. Serais-je dispensé de souffrir, moi pécheur, pécheur d'origine, pécheur volontaire, pécheur de tant d'années, lorsque je vois le Juste, le Saint, immolé, déchiré, expirant sur le Calvaire? Non, je ne veux plus me glorifier que dans la croix. Qu'il est beau de souffrir, quand on voit enchaînés par l'amour, ces mains qui portent le sceptre de l'univers, ces pieds qui posent sur les astres! Non, je ne veux plus expirer qu'au pied de la croix. Heureux moment, où les yeux attachés sur ce signe de salut, je pourrai m'écrier avec mon Sauveur mourant: Tout est consommé; offrir à la justice de son Père une victime image de sa pénitence, revêtue de ses mérites, arrosée de son sang, et passer de l'autel de son sacrifice sur le trône de sa gloire! Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LA SAINTETÉ.

Sancti estote, quia ego sanctus sum, (Levit., XIX.)

Soyez saint parce que je suis saint.

Voilà, mes frères, le plus essentiel de nos devoirs, le seul titre de notre véritable grandeur. C'est le dispensateur du mérite et de la gloire qui a parlé, que les pensées de l'homme viennent ici se confondre. La noblesse du sang, l'éclat des dignités, le lustre des richesses, la célébrité des talents, les attraits d'une beauté périssable, tels

sont les avantages dont l'orgueil humain s'applaudit. Titres vains devant Dieu : le mépris qu'il en fait est prouvé par son silence. Non, il ne vous dit pas, soyez grands dans le monde et selon les idées du monde, mais soyez saints : *Sancti estote*. La sainteté seule est ce lien sacré qui vous unit à moi, qui vous rend dignes de moi. Sans elle, grands de la terre, vous n'êtes à mes yeux qu'une vile poussière ; beautés mortelles, vous n'êtes que des sépulchres blanchis ; oracles du monde, vous n'êtes que ténèbres et vanité. On n'est grand devant moi qu'autant qu'on est juste. La vertu seule a droit de me plaire ; mes regards vont la distinguer dans cette âme simple et modeste confondue dans la foule, et s'y reposent avec complaisance. Heureux ceux qui ont le cœur pur ; ils mériteront de me voir dans mon temple. Ouvrages de mes mains, voilà votre destination, et il faut la remplir : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*.

Mais quel affligeant spectacle vient frapper nos regards ! La contagion de l'iniquité répandue sur tous les états et sur tous les âges ; plus de principes, plus de mœurs ; le vice se montrant avec audace, la piété gémissante, la jeunesse effrénée, le sexe licencieux, l'enfance criminelle, quelques vertus échappées au malheur des temps et qui habitent au milieu des débris et des ruines, les saints devenus aussi rares que ces fruits qui, sur un arbre déchu de sa fécondité, se laissent à peine entrevoir, et se perdent sous les feuilles ; quels tristes objets ! Pouvons-nous, ministres du Seigneur, pouvons-nous être témoins de cette dépravation presque générale, sans éprouver la plus juste et la plus vive douleur ? Elevons la voix, et que l'excès même du désordre nous mette dans la bouche des paroles de feu. Que n'ai-je le zèle d'un Elie, l'éloquence d'un Paul, le cœur d'un saint, pour vous parler de la sainteté, pour vous convaincre et vous toucher ! Voici mon dessein. Je prouverai d'abord que la sainteté est pour vous un devoir, et j'en établirai la nécessité ; ce sera le sujet de la première partie. Pour détruire les fausses idées qu'on s'en forme trop souvent, je vous montrerai en quoi elle consiste, et je vous en donnerai des notions précises ; ce sera le sujet du second point.

Esprit sanctificateur, purifiez mon cœur et mes lèvres ; animez toutes mes paroles ; et vous, Reine des saints, en recevant nos hommages, obtenez-nous d'imiter vos vertus. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, la sainteté est pour vous un devoir. Vous n'occupez un rang parmi les créatures intelligentes et raisonnables, vous n'êtes des hommes que pour remplir ce devoir. Vos pensées et vos projets, vos sentiments et vos résolutions, vos desirs et vos œuvres, tout doit tendre à une fin si noble. En vain, pour éluder une obligation si essentielle, m'opposerez-vous ce langage

trop commun : Nous ne voulons pas être des saints, nous ne prétendons pas être des saints. Vous vous oubliez, mon cher auditeur, vous vous oubliez ; vous ne connaissez ni l'étendue de vos engagements, ni la grandeur de vos destinées. Souffrez que je vous rappelle aux vérités primitives, aux premiers éléments de votre religion. Revenons sans peine à ces leçons familières, et ne rougissons pas de leur simplicité. Leçons divines, supérieures à toutes les lumières des philosophes. La dignité de l'homme y est marquée dans ses rapports avec le souverain Être, et le premier moment où vous vous êtes avili, mon cher auditeur, est celui où vous avez effacé l'impression et perdu le souvenir de ces importantes leçons. Pourquoi Dieu vous fa-t-il créé, vous demandait au nom de l'Eglise le ministre chargé de vous instruire et de vous donner les premières notions de la Divinité ? C'est, répondiez-vous, pour le connaître, le servir et mériter ses récompenses. Eh bien ! mon cher auditeur, chacune de ces réponses fut un aveu de l'obligation étroite de tendre à la sainteté. Je vais le prouver, donnez-moi toute votre attention.

Dieu vous a créé pour le connaître. Mais Dieu est saint, la sainteté même ; rien de plus fréquent dans l'Ecriture, que de l'entendre se désigner par ce nom redoutable : *Saint, saint, saint* ; c'est le cantique éternel que les séraphins inclinés répètent à l'envi aux pieds du trône de l'Agneau. *Respectez la terre où vous imprimez vos pas ; le Dieu saint l'a consacrée par sa présence* ; c'est la voix qui se fit entendre à Moïse sur la cime d'Horeb : *Tremblez à l'approche de mon sanctuaire* ; c'est l'inscription placée par les mains de la religion sur le frontispice de nos temples. Or, mes frères, pourquoi le Seigneur nous rappelle-t-il si souvent, et avec une espèce de complaisance l'attribut de sa sainteté, si ce n'est pour nous avertir que nous devons nous-mêmes être des saints ? Je suis le Dieu saint : *Sanctus*. Dans ce caractère auguste lisez vos devoirs et prenez un modèle. Vous êtes mes adorateurs, soyez mes images : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*.

Premier engagement à la sainteté, l'idée du Dieu que nous adorons.

Dieu vous a créé pour le servir. Mais, s'il est de la gloire d'un souverain de voir à ses pieds des sujets attentifs, respectueux, fidèles, servir Dieu, qu'est-ce autre chose qu'étudier sa volonté et l'accomplir ? Or, la volonté de Dieu, disait saint Paul, et il le disait à tous sans exception, c'est que vous soyez des saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra*. (I Thess., IV.) On voit des maîtres donner des ordres, exiger des hommages, mais combien de fois aux dépens de la justice et de l'innocence ! Les servir, c'est en même temps servir leurs passions. Il faut à ces maîtres coupables des serviteurs aussi coupables qu'eux ; et comme l'autorité est un abus, la dépendance devient un crime. Servir le Seigneur, c'est abjurer tous les vices, se dévouer à toutes les vertus. Si

vous approchez de ce monarque suprême, craignez de blesser ses regards, et souvenez-vous qu'il voit des taches jusque dans ses anges. C'est par des mains pures qu'il veut recevoir les dons que vous lui offrez. C'est d'un cœur pur que doivent partir les hommages et les vœux que vous portez au pied de son trône. Ce sont les âmes pures qu'il comble de ses faveurs, et qu'il admet à sa familiarité la plus intime. Dans le nombre des sujets soumis à son empire, les saints sont des amis et des confidents; les hommes de péché sont des ennemis et des rebelles. Quoi ! mes frères, vous êtes destinés à le servir, ce grand Dieu ; eh ! pouvez-vous le servir sans l'aimer ? Dans le culte que nous lui rendons, l'amour, dit saint Augustin, en est l'âme et l'essence : *Non colitur nisi amando*, mais l'amour, ce feu céleste, ce beau feu, est-il compatible avec la tache du péché ? Un Dieu jaloux peut-il le reconnaître dans les amateurs du monde, dans ces hommes charnels qui n'ont d'empressement et d'activité que pour ce qui peut les séduire et les corrompre ? Profanes, dit le Seigneur, ouvriers d'iniquité, retirez-vous, je ne vous ai jamais connus : *Nunquam novi vos ; discedite a me qui operamini iniquitatem.* (Matth., VII.)

Second engagement à la sainteté, la volonté du souverain maître qui ne veut à son service que des saints.

Dieu vous a créés pour mériter ses récompenses. Mais vous le savez, rien d'impur ne doit entrer dans son royaume. Ce royaume est l'héritage des enfants ; mais n'est-il pas écrit, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Vous l'attendez, ce royaume éternel ; mais celui qui se nourrit de cette espérance, dit l'apôtre saint Jean, s'impose à lui-même l'obligation de tendre à la sainteté. Il sait que le Dieu en qui il espère est le Dieu saint, il doit lui ressembler ; il en exprime tous les traits dans une vie pure et innocente, et pour obtenir ses récompenses il offre des vertus : *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est.* (I Joan., III.) Je suis frappé, s'écrie le Roi-Propète, je suis ébloui, de la beauté de votre maison, ô Dieu des vertus ; j'y vois un Dieu magnifique dans ses dons, un fleuve de paix, des trônes plus éclatants que le soleil ; mais dans ce torrent de délices, sur ces trônes de lumière, je ne vois que des saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (Psal. LXVII.)

Troisième engagement à la sainteté, le souvenir de notre fin dernière et la conformité qui doit se trouver entre nos actions et nos destinées.

Vous ne pouvez donc plus vous le dissimuler, mes frères, et, en remontant aux premières leçons de votre enfance, vous êtes forcés d'en convenir ; le seul titre de notre création, cette fin générale que Dieu s'est proposée en nous donnant l'être, nous oblige à l'honorer ce Dieu Souverain, et à nous respecter nous-mêmes. Nous ne sommes donc sur la terre que pour être des saints.

Vérité qui résulte évidemment de ce principe de l'Apôtre : Tout ce qui existe dans le monde, le monde lui-même ne subsiste que pour les élus : *Omnia vestra sunt... sive mundus, sive vita.... sive presentia.* (I Cor., III.) Non, les générations ne se succèdent que pour former les saints, pour donner lieu à la plénitude et à la consommation des élus : *Ad consummationem sanctorum.* (Ephes., IV.) Et, si l'étonnante révolution qui doit finir les temps est encore différée, c'est que le nombre des saints n'est pas encore rempli ; il n'y aura plus de temps lorsqu'il n'y aura plus de saints à former : *Tempus non erit amplius, sed consummabitur mysterium Dei.* (Apoc., X.)

Homme prévaricateur, que faites-vous donc sur la terre ? C'est Dieu même qui se plaint : *Ut quid terram occupat.* (Luc., XIII.) Quoi ! tandis que dans la nature, tout contribue à glorifier son Auteur, tandis que l'animal le plus vil remplit dans l'univers la fin pour laquelle il existe, vous êtes le seul qui troublez ce bel ordre ? Et de là, que s'ensuit-il ? Réflexion humiliante. Les bienfaits du Seigneur étaient destinés à vous rappeler vos obligations ; sa gloire exigeait le sacrifice de vous-même ; des mains chargées de ses dons devaient offrir à ce Dieu bon, à ce Dieu saint, l'hommage de votre reconnaissance et l'encens des vertus. Vous manquez à une fin si essentielle ; dès lors, vous n'avez plus aucun droit aux bienfaits du Créateur. L'air que vous respirez, ce pain dont vous vous nourrissez, ces fruits dont vous vous désaltérez, sont autant de larcins dont je vous vois coupable. Usurpateur des dons de Dieu, que ce monde où vous habitez se soulève contre vous et venge le Créateur outragé. Terre, tu portes un ingrat ; ferme ton sein et reprends les trésors que tu lui prodigues. Fleurs qui parez nos champs, dérobez-lui un spectacle dont il s'est rendu indigne. Fruits délicieux, repoussez la main qui ose vous toucher, et qui ne vous touche que pour vous profaner. Quel est, dans la classe des êtres, ce mortel qui, oubliant le Créateur, ne vit que pour lui-même et pour flatter ses passions ? Quel est ce tyran, ce corrupteur de la nature, qui force les créatures qui l'environnent, à nourrir l'homme de péché ; leur fait violence, selon l'expression de l'Apôtre (Rom., XXVIII) ; les oblige à se plaindre, à crier vers le ciel, pour être affranchies de cet état de servitude et de corruption ? Quoi ! il existe ce pécheur ; il n'a peut-être existé jusqu'ici que pour méconnaître l'Auteur de tout bien, pour l'insulter par son irreligion et ses scandales ? Ah ! s'il respire encore, c'est donc pour faire éclater dans sa personne, ou une providence miséricordieuse qui laisse à l'homme coupable le temps d'expier ses fautes et de réformer ses mœurs, ou une justice inflexible qu'il aura irritée par son obstination et provoquée par ses crimes.

Telle est donc notre destination sur la terre, n'y vivre que pour Dieu, nous consi-

dérer dans l'univers comme dans un temple où nous devons à l'Être suprême le tribut de nos sentiments et de nos vertus. Nous sommes créés pour cette fin, c'est le devoir de l'homme; mais que sera-ce, si nous considérons, si nous approfondissons l'homme chrétien?

En effet, si dans l'ancienne alliance qui n'était que l'ombre de la nôtre, le Seigneur voulait un peuple saint, des ministres saints, des victimes saintes, c'est-à-dire sans défaut; si, dans ce culte, quoique figuratif, la multitude des observances et des purifications, les peines décernées contre les violateurs de la loi; si tout enfin annonçait à Israël le Dieu saint, un Dieu que sa sainteté rend terrible; le peuple chrétien, ce peuple privilégié, dépositaire d'un culte plus parfait, inondé du sang de cette victime qui a tout sanctifié par son oblation, le peuple chrétien pourrait-il méconnaître tout ce qu'exige de lui la grandeur de ses prérogatives et de ses destinées? Ici, mes frères, je pénètre dans le fond même de ma religion; je mets sous vos yeux un plan abrégé de cette religion divine. Renouvelez votre attention.

Pourquoi un Dieu s'est-il incarné, pourquoi ses travaux, ses souffrances et sa mort? Il est venu satisfaire pour nos crimes, venger la sainteté de son Père, détruire le péché et renverser son empire. Destruction du péché, ne perdez pas cette réflexion, destruction du péché tellement liée au plan de la religion, que, dans la promesse qui fut faite à Daniel d'un Messie, elle lui fut montrée comme ce prodige de puissance et de miséricorde qui devait consommer la mission de l'Homme-Dieu, et caractériser le Réparateur du monde: *Ut finem accipiat peccatum. (Dan., IX.)*

Quelle est la doctrine et la morale du Sauveur? J'ouvre ce livre divin où la sagesse du Père a tracé nos devoirs, et j'y lis ces maximes immortelles: Il faut se souvenir qu'on a un Père dans les cieux, et que ce Père adorable est notre modèle; s'occuper, se pénétrer de cette auguste vérité, en faire la règle de tous nos desseins, de tous nos projets; voilà pour la pureté de l'esprit. Il faut veiller sur soi-même, se détacher des biens sensibles, résister aux attraits de la volupté, s'interdire un désir, un regard, qui pourrait altérer notre innocence; voilà pour la pureté du cœur. Il faut captiver ses sens, crucifier sa chair, se défendre de la corruption par la mortification et la pénitence; voilà pour la pureté du corps. Ainsi, dans la doctrine de l'Homme-Dieu, pas une maxime qui ne prescrive la sainteté et ne l'inspire. Il ne parle, ce divin Législateur, que pour tonner contre le vice, pour rendre à la vertu tout son éclat, pour la faire triompher dans tous les cœurs: *Ut adducatur justitia. (Ibid.)*

Quel était le dessein du Fils de Dieu, et quel devait être le fruit de cette nouvelle alliance qu'il venait cimenter de son sang? Il voulait, ce Dieu saint, se former une nation sainte, un peuple parfait. Il venait établir un ordre de prêtres-rois qu'il

laisse après lui, lorsqu'il remonte vers son Père, et qui doit continuer dans ses membres son oblation pure et sans tache, perpétuer les fruits de sa victoire et de son empire sur le péché. Oui, mes frères, le Fils de Dieu, en quittant la terre, substitue à sa place un peuple privilégié, pour rendre sa sainteté visible dans tous les temps, et jusqu'à la consommation des siècles. Peuple chrétien, telle est votre vocation, et qu'elle est sublime! Or, mes frères, chacun de nous faisant partie de ce peuple, se trouve donc compris dans cette destination; chacun de nous doit donc dans sa personne, représenter Jésus-Christ, exprimer Jésus-Christ, et si on peut le dire, éterniser Jésus-Christ sur la terre: *Ut adducatur justitia sempiterna. (Ibid.)*

Enfin, rappelez-vous les mystères, et les sacrements dont ses ministres sont les dispensateurs: ont-ils d'autre effet que d'imprimer dans nos âmes, ou d'y réparer les traits de la sainteté? Qu'avons-nous promis, en entrant dans ce corps mystique dont ce Dieu rédempteur est le chef, sinon de contribuer à sa perfection par les mérites et les accroissements de la sainteté; d'être saints dans les bornes que prescrit l'humanité, comme Dieu lui-même est saint, puisque nous sommes ses enfants; saints comme son Eglise est sainte, puisque nous sommes ses membres; saints comme ses élus sont saints, puisque nous sommes leurs frères, puisque nous avons la même origine, la même vocation, la même espérance, et que, citoyens anticipés du ciel, nous devons y habiter, selon saint Paul, par l'élévation de nos sentiments et la pureté de nos mœurs?

Ah! mes frères, en jetant un coup-d'œil sur le tableau que je viens de vous présenter, pouvez-vous ignorer vos obligations et vos engagements? Dans le sein d'une religion qui ne veut que des saints, la sainteté doit-elle être étrangère à un chrétien? et n'est-ce pas le chrétien qui effaçant en lui ce sacré caractère, devient étranger à sa foi et à sa religion?

Esclave du monde et des passions, aveugle volontaire, vous affectez de méconnaître une vérité qui vous confond. Allez, chrétien prévaricateur, lâche déserteur de la vertu. Vous ne voulez pas, dites-vous, être un saint, vous ne prétendez pas être un saint. Soyez donc un ingrat, abusez des plus vives lumières, des grâces les plus fortes et les plus touchantes. Soyez un rebelle; abjurez votre foi, et démentez-la par vos œuvres. Soyez un parjure, et manquez sans pudeur à la grâce de votre adoption, à vos serments, à Dieu même. Vous ne voulez pas être un saint, vous ne prétendez pas être un saint. Allez donc sur ces fonts baptismaux, où vous fûtes régénéré à la face du ciel et de la terre. Prenez des mains de l'Eglise le livre sacré où vous fûtes admis dans la société des saints; rougissez du titre auguste d'enfant de Dieu; faites effacer ce beau titre, effacez vous-même et déchirez de votre pro-

pre main votre nom écrit pour l'immortalité, et signé du sang de Jésus-Christ. Vous ne voulez pas être un saint, vous ne prétendez pas être un saint. Soyez donc anathème; vivez donc sans consolation et sans espérance. Plus de sainteté; c'est-à-dire, plus de communication entre Dieu et vous; plus de part avec Jésus-Christ; plus de mérites et de récompenses.

Dieu est saint : *Sanctus*; je l'ai dit, mes frères, et puis-je trop le répéter? Non-seulement il vous permet, mais il exige de vous ce trait de ressemblance avec lui. Vos offrandes, vos vœux, vos sentiments, tout en vous doit porter l'empreinte de la pureté de son Etre; il veut se voir, se contempler dans vous-mêmes. Soyez saints, parce qu'un Dieu est saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*. Que la chair et le sang cherchent à obscurcir cette vérité, l'éclat de sa lumière dissipe tous les nuages. La sainteté se montre à nous, elle nous suit partout, elle avertit, elle menace, elle reprend avec cette voix impérieuse qui juge les consciences, et nous force à rougir de nous-mêmes. Ame voluptueuse et criminelle, c'est elle qui va troubler cette fausse paix dont vous vous flattez dans l'ivresse des passions, vous reprocher l'infamie d'un engagement impur, vous retracer l'idée effrayante des jugements de Dieu, ouvrir ces abîmes de feu où ce Dieu outragé accable le pécheur de tout le poids de sa colère. Ame téméraire et présomptueuse, c'est elle qui ne cesse de vous dire : évitez l'occasion. Ces entrevues et ces familiarités sont le germe du péché. Cette liaison a commencé d'abord par la sensibilité du cœur; l'intérêt de la passion vous en déguise le péril; vous serez punie de votre erreur, et cette amitié prétendue honnête finira par un crime. Ame lâche et inconstante, c'est elle qui vous représente si vivement, tant d'inspirations négligées, tant de projets de réforme abandonnés, tant de pieux sentiments étouffés par la crainte du monde et de ses censures, cette vie stérile et anti-chrétienne, dont une partie se passe à former des résolutions, et l'autre à les rendre inutiles. Ame mondaine, âme infidèle, c'est elle qui vous reproche, au moment où je parle, l'abus d'un temps dont les vanités du siècle et ses folles joies ont profané les plus beaux moments, l'abus d'un cœur qui avait reçu de l'auteur de la nature les inclinations les plus heureuses, et qui pour se corrompre a eu mille combats à livrer contre lui-même; l'abus de tant de grâces qui devaient vous conduire à une sainteté peut-être éminente, vous placer dans le rang de ces grandes âmes qui font l'ornement et la gloire de la religion. En un mot, mes frères, l'Esprit divin qui nous a marqués du sceau de l'adoption, et qui n'agit en nous que pour y former les vertus qui font les saints, cet Esprit de pureté ne cesse de vous rappeler à des mœurs plus chrétiennes. Ses lumières, ses invitations, ses instances seront-elles inutiles? Vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos

cœurs; elle vous annonce les oracles du salut, et si vous lui résistez, craignez qu'à l'heure de la mort elle ne prononce des anathèmes. Il viendra ce dernier moment, où le monde disparaît, où l'illusion finit, où la religion triomphe et reprend tous ses droits. Elle paraîtra cette religion sainte, et revêtue de la pureté, de la justice, de l'éternité de Dieu même, elle commencera votre jugement, et qu'aurez-vous à lui répondre? Tout sera contre vous. Vos engagements et vos promesses; vous les aurez violés mille fois, vous aurez trahi vos serments. Cette foi dont les maximes devaient diriger vos sentiments, et sanctifier toutes vos œuvres, vous l'aurez démentie par votre conduite, et déshonorée par vos scandales. Les sacrements où tant d'autres auront nourri leur piété, ranimé leur ferveur; vous les aurez négligés, ou reçus dans un cœur souillé par le vice. Les grandeurs du siècle futur et ses biens ineffables, vous les aurez sacrifiés au monde, à sa vanité, à sa corruption. Infidèle, vous périrez donc au centre des lumières, à la vue de la croix, inondé du sang de Jésus-Christ. Vous l'aurez profané ce Sang adorable, et cette profanation sera le plus grand de vos crimes. Le sang d'un Dieu qui devait être pour vous une source de grâce et de salut, imprimera sur votre âme le sceau de la malédiction et de la vengeance. Mais! si vous périssez, ce sera malgré moi, et le Seigneur n'aura point à me reprocher de vous avoir laissé ignorer le plus essentiel de vos devoirs. Soyez saints, parce que Dieu est saint. Je n'ai cessé de vous faire entendre cette vérité dans la première partie de ce discours. Eh! comment pourriez-vous la méconnaître, lorsque le ciel, la terre et l'enfer l'attestent avec moi, le ciel par son cantique immortel, la terre par son encens, l'enfer par ses supplices? *Sancti estote.* — *Sanctus Dominus Deus* (Psal. XCVIII.) Mais ce n'est point assez, mes frères, de vous avoir prouvé que vous devez être des saints, et comme on se fait trop souvent une fausse idée de la sainteté même, il faut en fixer le véritable sens, et vous en donner des notions précises. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous devons être des saints, mais en quoi consiste la sainteté? Plus l'obligation est essentielle, plus l'examen est important. La justice chrétienne n'étant autre chose que l'accomplissement de la volonté divine, et Dieu, dont la sagesse est infinie, ayant réglé nos devoirs sur le rang que nous occupons dans l'ordre de sa providence, il a mis une exacte proportion entre les grâces qu'il nous prépare et les vertus qu'il exige. La sainteté n'a donc rien que de praticable, et, dans l'idée qu'on s'en forme, il ne doit rien entrer que de juste et de vrai; il serait aussi dangereux d'exagérer cette idée que de l'affaiblir. Cependant, il n'est que trop ordinaire de se faire une fausse image de la vertu; et, par une erreur affectée qui favo-

rise la mollesse et la lâcheté, on aime à outrer les devoirs, pour se persuader qu'ils sont au-dessus des forces humaines. La manière dont on envisage la sainteté, lui donne un air de prodige qui fournit un prétexte pour s'en dispenser. En effet, mes frères, lorsque, animés du zèle de votre salut, nous vous pressons de travailler à votre sanctification, et de remplir à cet égard les engagements du chrétien, quelle est votre réponse? On veut que nous soyons des saints; mais faut-il donc s'exiler de la société, rompre toutes les liaisons, négliger ses intérêts temporels ou y renoncer, s'interdire toute espèce de plaisir, se condamner aux veilles et aux macérations, pratiquer ce qu'il y a de plus difficile et de plus parfait dans la vertu; en un mot, ne peut-on vivre en chrétien sans être de ces âmes fortes qui s'élèvent au plus haut point de la sainteté? Mes frères, sans rien exagérer, mais aussi sans rien vous dissimuler de vos obligations, je vais répondre à toutes les questions que vous nous faites, et la morale que je dois vous développer, sera d'une part, tellement proportionnée à votre faiblesse, et de l'autre si conforme aux véritables principes, que vous ne pourrez vous y refuser sans renoncer en même temps au salut, et sans étouffer dans vos cœurs tout sentiment de christianisme et de religion.

Non, chrétiens, on n'exige point que vous fassiez avec le monde un divorce éternel, que vous vous enfoncez dans l'horreur d'un désert ou dans l'obscurité d'un saint asile, à moins que, par des raisons personnelles, vous n'ayez à craindre le naufrage de votre innocence; car alors il faut disparaître et chercher son salut dans la fuite; mais on veut qu'au milieu même du monde vous vous en sépariez d'esprit et d'affection, que vous en usiez, selon le précepte de l'Apôtre (I *Cor.*, VII), comme n'en usant pas; que l'humble défiance de vous-mêmes, des sages précautions, les vœux et les motifs de la foi vous servent de préservatifs contre sa corruption. On veut que dans une vie de tumulte et d'agitations, où, dissipés par les objets, distraits par les soins et les embarras, entraînés par une foule de projets et de désirs, vous sentiez que votre cœur s'égare, que votre religion s'affaiblit; on veut que vous vous réserviez certains moments pour entrer en compte avec vous-mêmes, pour reconnaître humblement vos fautes, réparer vos pertes, et, dans le souvenir de votre fin dernière, vous préparer de nouvelles forces contre de nouveaux dangers.

On n'exige point qu'en vivant au milieu du monde vous retranchiez les liaisons et les rapports nécessaires que vous donnent avec lui des devoirs réciproques. On sait que la vie civile a ses engagements, la société ses bienséances, l'amitié ses objets légitimes; mais on veut qu'un esprit de religion préside à vos engagements et vous dirige dans le choix de vos sociétés. Tendresses profanes, sentiments passionnés, attachements qui produisent le trouble ou la mollesse, tout cela est impur, est incom-

patible avec la vie chrétienne, est une preuve ou un présage de corruption. On veut que vous cherchiez dans vos entrevues et vos conversations ce que l'Apôtre y cherchait lui-même, l'avantage de se voir pour se consoler mutuellement par la communication d'une même foi; que parmi des chrétiens qui partout doivent agir en chrétiens et en enfants de lumière, les visites et les entretiens soient un commerce de charité, un lien de perfection, selon le même Apôtre (*Coloss.*, III); que ceux qui connaissent Dieu n'aient pas à rougir de s'y faire connaître eux-mêmes; qu'on puisse y paraître vertueux sans être ridicule, avoir la liberté d'y placer un mot d'édification ou la consolation de l'entendre. Je sais, qu'à la honte de notre siècle, ce n'est là ni l'esprit ni le langage du monde; mais c'est le langage et l'esprit du christianisme. Ainsi on vous représente et on vous représentera éternellement le danger de ces sociétés mondaines où vous perdez le goût des choses de Dieu et la crainte de ses jugements; le désordre de ces sociétés médisantes où la réputation du prochain est déchirée, la piété traitée de superstition et de faiblesse; le crime de ces sociétés libertines, où l'entrevue des deux sexes allume si souvent de coupables feux, et devient un commerce de corruption, où l'un renonce à sa dignité et l'autre à sa pudeur: le scandale de ces sociétés impies, où l'erreur dogmatise, où l'incrédulité blasphème sans résistance et sans contradiction, où vous prêtez l'oreille à la voix du serpent, après avoir préparé vous-même la séduction par des lectures aussi dangereuses que téméraires. Oui, chrétiens, si vous êtes sensibles aux intérêts de votre âme, si vous voulez vous conserver purs au milieu de ce monde corrompu, ou choisissez vos sociétés, ou restez seuls avec votre innocence.

On n'exige point que vous négligiez vos intérêts temporels, que vous y renonciez, que vous vous dépouilliez de l'usage et de la propriété de vos biens; mais en vous laissant vos possessions, si elles sont avouées par la justice et l'équité; les soins nécessaires et conformes à votre état, les fruits légitimes de votre industrie et de vos talents, tout ce qui peut entrer dans les bienséances raisonnables et chrétiennes qu'exigent votre naissance, votre rang, vos emplois; en vous laissant tout cela, on condamne vos vœux ambitieux, vos désirs injustes, les voies obliques que vous employez pour réussir, un faste que l'Évangile réprouve, et que le monde même censure. On veut que sous une loi qui ne respire qu'amour et bienfaisance, le superflu de vos biens soit destiné au soulagement de vos frères, victimes de l'indigence et de l'infirmité; que ce superflu soit décidé par les principes de la religion, jamais par les raisonnements de la cupidité et de l'orgueil; que vous versiez dans le sein des pauvres cette portion des biens temporels, dont la Providence vous a établi les dispensateurs, pour fournir à leurs

besoins et rétablir cette égalité dont parle saint Paul : *Ut fiat æqualitas.* (II Cor., VIII.) Et vous, riches superbes et sensuels, qui vivez au sein de l'abondance, répondez-moi. Ne vous reste-t-il rien de vos profusions pour en faire quelques sacrifices à la charité ? Le salut serait-il acheté trop chèrement par quelques retranchements ou par quelques aumônes ? Cœurs impitoyables ! le pauvre languit dans l'obscurité, doublement malheureux d'être pauvre et d'être ignoré ; ou s'il paraît, c'est pour nous donner le spectacle affligeant de sa nudité, et vous ne la couvrez pas ! de ses larmes, et vous ne les essuyez pas ! de ses plaies, et vous ne les fermez pas ! L'humanité souffre dans ses frères, Dieu lui-même souffre dans ses images. Barbares ! le ciel voit avec indignation le mépris que vous en faites ; ils seront vos juges, et leurs besoins sont vos crimes.

On n'exige point que vous retranchiez toute espèce de plaisir ; il est des plaisirs innocents, des amusements permis, que la vertu elle-même ne s'interdit pas toujours ; mais loin de vous, les plaisirs bruyants, les jeux ruineux, les chants lascifs, les fêtes licencieuses, ces théâtres où sont étalées toutes les pompes du siècle auxquelles vous avez renoncé dans les bras de la religion ; écoles du vice, où tant de chrétiens vont chercher le germe ou l'aliment des passions ; lieux funestes, où si vous êtes tranquilles au milieu de tout ce qui peut ébranler l'âme et la blesser, c'est parce que vous êtes ou trop aveugles pour en voir le danger, ou trop corrompus pour en sentir la malignité et la corruption. On veut que, dans un chrétien dont le nom même est un engagement à la mortification et à la pénitence, les récréations permises ne soient qu'un délassement de l'exactitude à ses devoirs, un moyen pour les remplir avec plus, de facilité ; on veut que dans un chrétien qui a péché, et peut-être beaucoup péché, le plaisir soit toujours, si je puis user de ce terme, l'enfant de la pénitence et de la douleur. Vous voulez des plaisirs, mon cher auditeur ; il en est un que je vous propose, et dont je vous invite à goûter toute la douceur, c'est la paix de la conscience ; mais cette paix est le partage d'un cœur fidèle qui nourrit sa vertu de privations et de sacrifices, qui ôte le plus qu'il peut à la nature et aux sens, et à cet égard, mes frères, on peut toujours plus qu'on ne pense.

On n'exige point de vous ces pénitences destructives, ces macérations sanglantes, qui immolent au pied de la Croix tant de saints pénitents. Ces pratiques rigoureuses ne sont point, je l'avoue, d'une obligation générale. Elles peuvent être utiles, nécessaires même à certains pécheurs, qu'une vie d'égarement rend plus redevables à la justice divine. Pour eux, le sacrifice est un holocauste, et le feu de la pénitence doit consumer la victime. Mais sans vous imposer l'obligation de les imiter, on veut du moins, que vous ôtiez à ce corps de péché,

tout ce qui contribue à flatter ses goûts et à fomentier ses révoltes ; que vous retranchiez, vous surtout, personnes du sexe, cette recherche éternelle de vos aises et de vos commodités, ces délicatesses païennes, cet amour de votre corps, si fécond en précautions et en adoucissements, et qui anéantit en vous toute sévérité évangélique. On veut, mon cher auditeur, qu'à la suite du maître que vous adorez, vous portiez la croix, et que vous soumettiez la chair à l'esprit, pour soumettre l'esprit à Dieu. On vous fait observer qu'une vie molle et sensuelle où l'on n'aperçoit jamais ni renoncement, ni sacrifice, fut toujours aux yeux de la foi, une vie de scandale et de réprobation ; en un mot, qu'un chrétien n'est prédestiné qu'autant qu'il est conforme à son modèle, à son chef souffrant et crucifié.

Voilà, mes frères, ce que nous vous représentons, d'après les principes généraux de la morale chrétienne, ce que nous vous demandons l'Evangile à la main. Mais recueillons en peu de mots ce que vous venez d'entendre, car puis-je trop insister sur des vérités si importantes ? Dans la nécessité où vous êtes de vivre et de converser avec le monde, donnez-lui ce qu'exigent les vues de la Providence ; mais ne confondez jamais vos devoirs avec vos passions et vos erreurs, et que le citoyen ne vous fasse jamais oublier le chrétien. Dans vos sociétés, soyez civils, affables, prévenants ; mais toujours chastes, modestes, précautionnés. Dans le soin de votre fortune, dans l'éducation de vos familles, mettez l'attention et l'activité nécessaires ; mais retranchez l'orgueil, la cupidité, l'injustice. Dans les soulagements que réclame la fragilité humaine, craignez de donner à la sensualité ce que vous croyez n'accorder qu'à la faiblesse. Joies innocentes, modérées, consacrées par la pureté du motif, on vous les permet ; on réprouve la mollesse et les délices.

Mais vous nous demandez encore, et c'est la dernière question que vous nous proposez : Est-il donc nécessaire pour se sanctifier, d'atteindre à une vertu sublime, et ne saurait-on vivre en chrétien, sans être de ces âmes fortes, qui s'élèvent au plus haut point de la sainteté ? Je sais, mes frères, que dans la maison du Père céleste il est plusieurs demeures ; que dans l'ordre du salut, il est différents degrés de grâce, et conséquemment divers degrés de mérite. Une étoile diffère en clarté, d'une autre étoile, c'est la pensée de saint Paul : *Stella differt a stella in claritate.* (I Cor., XV.) Mais pour éclaircir la matière, et pour vous donner une idée précise de vos obligations, je distingue trois choses que je vous prie d'observer avec moi ; le fond de la sainteté, les degrés de la sainteté, et ce degré d'élévation dans la vertu, que je nomme l'héroïsme de la sainteté. Je conviens d'abord avec vous, que nous ne sommes pas tous appelés à ces vertus sublimes qui sont le partage de quelques âmes privilégiées, en vous fai-

sant toutefois remarquer qu'une vertu supérieure peut obliger quelquefois ceux mêmes qui s'en défendent ; car, mes frères, la destination que Dieu fait de nous, n'est pas toujours celle que nous faisons de nous-mêmes. Que d'obstacles ne met pas à ses desseins, l'amour déréglé de soi-même, l'esprit de mollesse, le goût d'une fausse liberté ! La grâce voulait nous élever, notre lâcheté nous rabaisse ; et serait-ce une conjecture hasardée, mes frères, d'avancer que le monde nourrit actuellement dans l'esclavage des sens, et tient asservies à ses lois des âmes que Dieu s'était réservées, pour confondre le monde même, pour l'étonner par l'éclat de leur pénitence et de leur ferveur ? Mais, en supposant que vous ne soyez point appelés à ces vertus éminentes qui sont le partage de quelques âmes choisies, je dis que si vous êtes dispensés de ces vertus héroïques, vous ne l'êtes pas de la sainteté. Vous avez, comme chrétiens, des devoirs à remplir dont vous ne connaissez pas toute l'étendue, et je dois vous les développer. Or, je dis que le fond de la sainteté, que les progrès de la sainteté, dont je parlais il n'y a qu'un moment, sont pour chacun de vous d'une obligation indispensable. Je m'explique. J'entends par ce fond de sainteté, l'éloignement du vice et de ses occasions, le détachement des créatures et de soi-même, l'esprit d'humilité et de pénitence, une opposition de nos pensées et de nos sentiments avec les erreurs de la multitude, une pureté de cœur, qui, selon saint Grégoire, nous unisse à Dieu, nous fasse goûter Dieu, craindre et éviter comme le plus grand des maux, tout ce qui pourrait nous séparer de Dieu. Or, la sainteté prise en ce sens, est-elle autre chose que la substance même des vertus chrétiennes ? Mais l'avez-vous ce fond de sainteté dont je parle, et remplissez-vous à cet égard l'obligation du simple fidèle ? Reconnaît-on l'esprit de recueillement, de vigilance et de pureté, dans une vie libre et dissipée, où le cœur s'épanche sur mille objets frivoles ou dangereux ; le détachement des créatures et l'esprit d'humilité, dans une vie mondaine où l'ambition et la cupidité inspirent, déterminent, animent tous vos projets ; l'esprit de mortification et de pénitence, dans une vie sensuelle où la nature est obéie dans tous ses penchants, la chair flattée dans tous ses desirs ; le mépris du monde et l'opposition pour ses maximes, l'amour et le goût de Dieu, l'hommage de votre cœur et de tous vos sentiments, dans cette vie séculière et vide de vertus, où vous ne donnez au Créateur que des apparences, quelques démonstrations froides et rapides, tandis que vous donnez au monde toute la sensibilité, toute la vivacité des passions ? Avec une pareille conduite, dites-moi donc ce que vous êtes dans la religion ? Ah ! mes frères, loin d'être des saints de cette sainteté qui caractérise les parfaits, vous n'avez donc pas même cette sainteté commune dont tout chrétien est redevable à sa foi ; vous n'êtes

donc pas chrétiens dans le sens même où il faut l'être pour se sauver. J'entends en second lieu, par les progrès de la sainteté, une volonté plus prompte pour le bien, un cœur plus docile au mouvement de la grâce, cette vie plus régulière et plus fervente où l'on voit les passions s'affaiblir, les vertus se fortifier, les sacrifices se succéder. Ouvrons l'Evangile, qu'y voyons-nous ? Le compte rigoureux que Dieu exige de ses dons : *Redde rationem villicationis tuæ* (Luc., XVI) ; l'obligation de les accroître, et de lui en faire hommage en les multipliant. *Duo talenta tradidisti mihi ; ecce alia duo lucratus sum* (Matth., X) ; le châtiment du serviteur inutile, que sa seule négligence dévoue à l'anathème : *Inutilem servum ejicite*. (Ibid.) Mais souffrez que je vous interroge. Quels progrès avez-vous faits jusqu'ici dans la sainteté, je dis la sainteté commune à tout chrétien ? Je ne vous demande pas, si vous avez saisi tous les moyens de faire réussir vos vœux temporelles, de vous avancer dans le monde et selon l'esprit du monde. Je ne vous demande pas, si vous vous êtes perfectionnés, vous, dans les sciences profanes, et si vous savez tout ce qu'il est inutile ou dangereux de savoir ; vous, dans le chemin des honneurs et des dignités, et si vous jouissez de ce poste, le fruit de vos intrigues ; vous, dans les routes de la fortune, et si vous avez étendu vos possessions, grossi vos revenus. De quoi n'est-on pas capable avec l'esprit d'intérêt et le désir d'accumuler ? Mais dans les voies du salut et de la piété, où en êtes-vous ? Qu'avez-vous pris sur vos penchants ? Quel vice avez-vous surmonté ? Quelles vertus avez-vous acquises ? Dieu est-il content et a-t-il lieu de l'être ? Etes-vous bien content de vous-même, en découvrant dans le plus grand éloignement le terme où vous deviez aspirer ? Voyez-vous sans remords toute l'étendue de la carrière qui vous reste à parcourir ? N'avez-vous rien à craindre de cet oracle de l'Esprit-Saint : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment* ? N'est-ce pas à vous que s'adresse cette parole menaçante : *Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche* ? (Apoc., III.) Pouvez-vous entendre sans effroi, cet arrêt qui part du fond du sanctuaire : *On vous a pesé dans la balance, et on vous a trouvé trop léger* ? (Dan., V.) Il y a donc pour chacun de vous, mes frères, une mesure de justice à remplir. Le Dieu jaloux de ses dons attend cet hommage. La même grâce qui forme en nous l'homme chrétien, doit le fortifier, le conduire par des accroissements successifs à la plénitude de l'homme parfait : *In mensuram ætatis plenitudinis Christi*. (Eph., IV.) Lâches que nous sommes, Jésus-Christ souffre en nous. Il souffre de nos lenteurs et de nos retardements ; il souffre de nos infidélités et de nos résistances ; il souffre de nos exceptions et de nos réserves. Cependant, il nous dit à tous, soyez saints : *Sancti estote*. (Levit., XIX.) Ce n'est pas assez, et pour nous apprendre à

quel degré nous devons l'être, il ajoute, soyez parfaits ; qu'on remarque du moins à la ferveur qui vous anime, que vous tendez sincèrement et efficacement à la perfection : *Estate perfecti. (Matth., V.)*

Or, mes frères, dans le détail des vérités que vous venez d'entendre, et qui n'expriment que ce que la religion prescrit à tout fidèle, vous avez dû reconnaître en quoi consiste la sainteté, à quoi elle vous oblige ; mais pour achever de vous instruire sur une matière si importante, j'ajoute que c'est à remplir les devoirs de votre état, à vous perfectionner dans votre état, et selon votre état, que votre sanctification est attachée. C'est la doctrine de saint Paul. Que chacun de vous, disait cet Apôtre, demeure dans la condition où Dieu l'a placé, et qu'il travaille à s'y sanctifier : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. (I Cor., VII.)* C'est l'exemple que nous a donné Jésus-Christ, le Saint des saints. Soumis en tout aux dispositions du ciel, il s'est renfermé dans l'ordre de ses décrets, et la sainteté dont il nous a tracé le modèle ne fut autre chose que l'accomplissement des volontés de son père : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem Patris mei. (Joan., IV.)* C'est la règle que tous les saints ont suivie après lui. Ils se sont sanctifiés sans sortir de leur condition ; c'est dans leur condition même qu'ils ont été persuadés qu'ils pouvaient, et qu'ils devaient se sanctifier. Si quelquefois ils se sont distingués par des actions au-dessus des voies ordinaires, ce n'est point en cela précisément que nous devons faire consister le mérite et le fond de leur sainteté ; mais souvenons-nous qu'ils étaient déjà saints et solidement saints ; saints par la mortification des passions et la perfection des vertus intérieures ; saints par leur attention continuelle à écouter la voix du Seigneur, à se prêter aux opérations de la grâce les plus délicates et les plus intimes ; saints par leur fidélité persévérante à profiter de ces épreuves journalières qui excitent si souvent vos murmures, et qui étaient pour eux autant d'occasions de faire éclater leur patience et leur soumission ; saints, en un mot, par l'habitude qu'ils s'étaient formée de ne rien négliger des devoirs de leur état, de faire constamment et parfaitement ce qui était de leur état. En vain donc, imagineriez-vous de prétendues facilités dans une condition étrangère à la vôtre. Erreur déplorable, qui vous faisant chercher hors de votre état une perfection chimérique, vous met en contradiction avec Dieu et les vues adorables de sa sagesse. Erreur, qui perpétue l'agitation et l'anxiété dans votre âme, produit l'omission ou le dégoût de vos devoirs, vous laisse sans mérite et sans onction dans un état dont vous dévorez toutes les amertumes, sans en éprouver les consolations et les avantages.

Et voilà, mes frères, le tableau de presque toutes les conditions. Chacun, selon ses caprices ou ses répugnances, se forme une destinée arbitraire, et, tel est notre égare-

ment, que nous ne voyons le bonheur et la vertu qu'au delà des bornes posées par la main de Dieu même. Dans les emplois d'une vie laborieuse et pénible, on désire une situation moins orageuse et plus tranquille. Jouit-on des avantages d'une vie plus obscure et moins agitée ? le travail serait un mérite, et l'activité nous rendrait plus utiles. L'épouse qui doit à l'éducation d'une famille sa présence et ses soins, voudrait embrasser l'autel et prier. Le ministre destiné par état aux fonctions de la charité et du zèle, envie le calme et le repos des solitudes. Le solitaire abusé envie à son tour les travaux de l'évangile et de l'apôtre, ou se peint un désert plus fortuné que le sien, et met sa perfection dans l'erreur de ses pensées, et les songes de son inconstance. Hommes séduits, je le répète, cherchez la sainteté où elle est, c'est-à-dire, dans la condition où Dieu vous a placés, dans votre application à faire ce qui est de votre état, et à le bien faire ; et retenez cette courte instruction qui renferme un précis de vos devoirs et que je pourrais appeler le catéchisme de tous les états. La condition où vous vivez a ses fonctions et ses obligations particulières, soyez fidèles à les remplir ; ses sollicitudes et ses embarras, portez avec soumission le joug que Dieu vous impose ; ses épreuves et ses amertumes, ranimez votre foi, et que vos dégoûts ne prennent jamais sur vos devoirs ; ses disgrâces et ses revers, acceptez-les dans un esprit de sacrifice et de pénitence ; ses tentations et ses abus, évitez-les, et défiez-vous de vous-mêmes, surtout dans un siècle où l'intérêt des passions et la séduction du mauvais exemple ont rendu les fausses consciences si communes ; n'agissez jamais contre vos doutes ; consultez, mais avec droiture ; et une fois éclairés sur les abus, résistez constamment aux illusions de la cupidité qui les suggère, à l'esprit du monde qui les autorise, aux raisonnements de la chair et du sang qui les justifient. Voilà, si je ne me trompe, la sainteté bien entendue, plus rapprochée de vous que vous ne le pensiez, et telle que les saints l'ont pratiquée eux-mêmes. *Unusquisque in qua vocatione vocatus est.* Ne dites donc plus qu'elle est incompatible avec votre condition, ou trop élevée, pour que vous puissiez y atteindre, puisqu'on la met à votre portée, et, pour ainsi dire entre vos mains. Vous devez, et vous pouvez être des saints, mais il faut le vouloir, mon cher auditeur, il faut le vouloir. Non, ce n'est point votre situation, c'est votre cœur qu'il faut changer.

Mais, me direz-vous, que d'obstacles à la sainteté au milieu des écueils qui nous environnent ! Les tentations sont multipliées, les occasions séduisantes ; l'homme est faible.

Vous êtes faible, mon cher auditeur ; mais combien de moyens et de secours pour aider votre faiblesse ! La religion n'est-elle pas cette tour mystérieuse d'où pendent mille boucliers pour vous défendre ? Servons-nous

un Dieu impuissant ou cruel? A-t-il jamais manqué à ceux qui l'invoquent?

Vous êtes faible! Tous les jours des hommes aussi faibles que vous surmontent les difficultés, et triomphent de la séduction; mais comment? Je les vois se précautionner contre le péril, craindre l'occasion, fuir et s'éloigner. Je les vois prier, combattre, résister. Ah! dans ces moments critiques, le ciel est pour eux; la fidélité qui résiste à tout à espérer; le combat annonce une victoire. Mais vous, mon cher auditeur, que faites-vous à la vue du danger? Vous êtes fragile, et vous ne tremblez pas? Vous êtes fragile, et vous ne fuyez pas? Vous êtes la fragilité même, et vous ne priez pas? Oui, je conviens de votre faiblesse, mais j'accuse en même temps votre témérité et votre présomption.

Vous êtes faible! Quoi! avec cette grâce du christianisme qui a fait entreprendre les plus grandes choses, opéré les plus grands prodiges? Prodiges d'humilité. Témoins ces maîtres du monde qu'on a vu descendre du faite de l'élévation, renoncer à tout l'éclat des grandeurs humaines, et lui préférer une vie obscure et cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Prodiges de pureté. Témoin ce sexe fragile, qui a su résister aux attraits de la volupté, opposer aux scandales du siècle le spectacle des vertus les plus éminentes, et conserver le mérite de l'innocence au milieu des ravages de la corruption. Prodiges de pénitence. Témoins, ces vierges délicates, qui se dévouent sous nos yeux à toutes les rigueurs de l'austérité évangélique, se chargent de la croix sur les pas de leur divin Maître, et creusent de leurs propres mains le tombeau où elles s'ensevelissent pour toujours avec lui. Prodiges de force et de constance. Témoins ces martyrs invincibles, qui bravèrent sur les échafauds, les tourments et la mort. C'est dans le sein de la religion où vous vivez qu'on a vu éclater ces vertus et ces sacrifices qui vous étonnent, et dans les modèles que cette religion vous présente, vous découvrez tout ce que peut la faiblesse humaine aidée de la grâce et soutenue par l'esprit de la foi.

L'exemple des saints, voilà, mes frères, une autorité sans réplique, et décisive contre tous les prétextes. Cette multitude de prédestinés de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dont les actions et les vertus ont illustré les fastes de l'Eglise, et rempli ces volumes qui sont sous nos yeux et entre nos mains; ces héros du christianisme n'étaient-ils pas des hommes d'une même nature que vous, pétris du même limon, sujets aux mêmes passions, exposés aux mêmes dangers? Ne dites donc plus, et c'est la réflexion d'un auteur du dernier siècle, ne dites plus pour excuser votre faiblesse: Athanase était un saint; Thérèse était une sainte. On vous répond: Athanase dans les jours de sa vie mortelle, était un homme comme vous; Thérèse vivait comme vous, dans un corps terrestre et fragile.

L'exemple des saints, voilà ce qui déter-

mina, ce qui acheva la conversion d'Augustin; il nous en instruit lui-même dans le livre de ses *Confessions*. Attiré par le mouvement de la grâce, retenu par la force de l'habitude, il veut et il ne veut pas; il proteste contre sa passion, et il se rétracte; il est trop malheureux pour ne pas sentir son esclavage, il est trop faible pour briser ses chaînes. Dans ce combat intérieur, il lui sembla voir la chasteté qui se présentait à lui, avec un air de majesté et de douceur. Approchez, lui disait-elle, approchez, voyez cette troupe brillante qui m'environne, ces vierges pures, ces vainqueurs du monde et de ses voluptés. Augustin, serez-vous insensible à ce spectacle? Quoi! vous ne pourriez pas ce que tant d'autres ont pu avant vous? *Non poteris quod isti et istæ?* Ce reproche fit la plus vive impression sur son cœur. Augustin revient à lui, triomphe de sa passion, devient un illustre pénitent.

L'exemple des saints, voilà ce qui inspirait à saint François de Sales le désir le plus vif de marcher sur leurs pas, et d'imiter ces illustres modèles. Un trait de sa vie nous en offre la preuve la plus touchante. L'Eglise qui avait déjà placé sur nos autels, François d'Assise et François de Paule, s'occupait alors de la canonisation de François Xavier. Cet événement enflamme le cœur de l'évêque de Genève; écoutez comment il s'exprime: *Le nom de François a déjà mérité trois couronnes, voilà trois saints de mon nom; oui, quoi qu'il m'en coûte, il faut que je sois le quatrième.* Que ce sentiment, mes frères, est digne d'une âme chrétienne, et que ne puis-je le faire passer dans vos cœurs! Eh! pourquoi chacun de nous, pénétré, comme il doit l'être, des grandes maximes de la religion, animé de son esprit, et encouragé par ses promesses, ne se dirait-il pas à lui-même: oui, quoi qu'il en coûte à la nature et aux passions, il faut que je fasse encore un saint de mon nom, un saint de mon état et de ma profession? Avouons-le, mes frères: Qu'il serait beau à cette femme, esclave du monde, de concevoir le pieux dessein d'imiter les Monique et les Marcelle; à cette veuve de ramener la piété dans son cœur au souvenir des Paule et des Elisabeth; à cette vierge, de faire revivre dans ses vertus le nom des Scholastique et des Thérèse; à ce ministre du Seigneur, de nous montrer dans la pureté de ses mœurs et l'éclat de ses exemples, un ministre édifiant, un saint prêtre, un Philippe de Néri, un Vincent de Paul! Ah! chrétiens, si nous sommes susceptibles de quelque sentiment d'élévation, c'est ici sans doute qu'il faudrait placer notre ambition, et lorsque nous entendons raconter les actions des saints, lorsque nous voyons sur l'autel ces précieuses dépouilles de leur mortalité, qui reçoivent après Dieu nos vœux et notre encens, chacun de nous ne devrait-il pas s'écrier plein d'une noble ardeur et d'une sainte émulation: Ces élus de Dieu que je révère, étaient des hommes, ce sont mes frères, voilà les os de mes os, la chair de ma chair:

Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea. (Gen., II.) Pourquoi cette énorme différence entre eux et moi? Pourquoi tant de ferveur, de pureté, de sainteté d'une part; et de l'autre tant de tiédeur, de lâcheté, de corruption? En effet, mes frères, les saints en travaillant avec tant d'ardeur à se sanctifier, en surmontant les obstacles, en multipliant les sacrifices, ont-ils voulu autre chose qu'être chrétiens, et parfaits chrétiens? Servaient-ils un autre Dieu que celui que vous servez? Croyaient-ils un autre Evangile? Connaissaient-ils un autre libérateur? Etaient-ils soutenus par d'autres motifs? Avaient-ils d'autres promesses que vous?

Méditez attentivement ces vérités, et avant de sortir de ce temple, considérez à la lumière de la foi, ce que vous deviez être dans le christianisme, ce que vous avez été, et ce que vous êtes actuellement devant Dieu. Quel sujet de confusion! rentrez en vous-mêmes, et voyez ce que vous avez à corriger, ou à perfectionner dans vos mœurs, pour remplir toute l'étendue du nom chrétien, et les desseins de Dieu sur vous. C'est à quoi je vous exhorte en finissant ce discours; et que me reste-t-il maintenant à vous dire? Quels nouveaux motifs pourrais-je vous proposer, pour faire impression sur vos cœurs? Il en est deux principaux qui influent sur toute votre conduite; l'amour de l'élévation, et le désir du bonheur.

Je dirai à ces cœurs nobles entraînés par la passion de la gloire : soyez saints; la véritable grandeur est dans la sainteté. Aigle majestueux, vous êtes fait pour vous élever, pour fixer vos regards sur le soleil de justice : pourquoi vous avilissez-vous? Soyez saint mon cher auditeur, soyez saint; et cherchez dans ce trait de ressemblance avec la Divinité, non cette grandeur imaginaire, qui dépend du caprice de l'opinion et des jugements insensés du monde; non cette grandeur apparente, qui n'a pour elle que le moment du spectacle, et qui finit avec lui; non cette grandeur d'ostentation, qui, sous des titres fastueux, cache souvent de honteuses faiblesses; mais cette grandeur véritable, immortelle, seule digne de l'homme, qui a pour elle les suffrages et les regards de Dieu même, élève une âme pure au-dessus des sceptres et de tous les trônes de l'univers, répand sur le front du juste ce calme plein de majesté que le vice est forcé de respecter, et qu'il honore malgré lui par ses remords, ne connaît au-dessus d'elle qu'une sainteté encore plus grande, ou le Dieu même qui fait les saints.

Je dirai à ces cœurs sensibles, attirés par l'appât du plaisir, et par le désir du bonheur : Soyez saints; le vrai, le solide bonheur est dans la sainteté. Jusques à quand, mon cher auditeur, languirez-vous dans l'esclavage et la corruption? Cœur infortuné, vous n'êtes en paix ni avec Dieu, ni avec vous-même. Ah! rompez vos liens et finissez vos malheurs avec vos crimes. Dès le

moment où vous aurez prononcé cette parole décisive : Enfin, mon Dieu, je suis à vous; je réponds, mon cher auditeur, de votre repos et de votre félicité, et en vous donnant cette assurance, comment pourrais-je me tromper? Cœur purifié par la pénitence et sanctifié par la grâce, Dieu est en vous. Quelle source de biens! et pourriez-vous y être insensible? Dieu est en vous. Vous voilà délivré d'une vie de trouble, d'agitations, de remords. Dieu est en vous. Quelle paix profonde dans un cœur où il habite! quelle heureuse liberté! quelle sainte confiance! Dieu est en vous. Un Dieu ami, un Dieu consolateur, un Dieu père. Que ces idées sont attendrissantes! Et vous ne les réaliserez pas, mon cher frère? Et vous ne ferez pas quelque effort pour vous jeter entre les bras de la vertu, et pour commencer votre bonheur avec votre justice?

Voyez les saints dans le séjour de la gloire; contemplez l'éclat immortel qui les environne. Le ciel nous les a donnés pour modèles, et veut nous associer à leur triomphe. Ah! chrétiens, marchons sur les traces de ces heureux prédestinés, et dans ce siècle de dépravation, où les saints sont si rares, soyons du petit nombre, formons la société des élus, et consolons la religion de ses pertes. Hélas! plongée dans la tristesse et la douleur, soupirant sur un trône abandonné, cherchant en vain autour d'elle une foule d'ingrats qu'elle a nourris dans son sein, elle n'aperçoit à ses côtés, que ce petit nombre de disciples qui n'ont point fléchi le genou devant Baal; et levant vers le ciel des yeux baignés de larmes, elle se plaint à son époux des enfants qu'elle a perdus; elle lui redemande le fruit des souffrances qu'il endura pour leur salut, le prix de sa victoire et de son sang. Prenons part à sa douleur, chrétiens mes frères, et dédommageons par notre fidélité cette tendre Mère qui peut-être autrefois nous a pleurés nous-mêmes. Ranimons notre ferveur, redoublons nos hommages, et qu'une vie pure, après avoir retracé dans nos mœurs les vertus des saints, nous mérite leur récompense et leur félicité. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

DISCOURS V.

SUR LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Dixit Dominus, ... Cor meum mibi. (III Reg., IX.)

Le Seigneur a parlé, et il a dit : Mon cœur sera au milieu d'eux.

Si le cœur humain considéré dans ses qualités naturelles, intéresse par ses sentiments, et se concilie tous les suffrages; si les vertus dont il nous offre le spectacle, lui donne un nouveau droit à notre estime et à nos éloges; s'il excite notre admiration et nos transports, lorsqu'il présente à nos regards ces vertus sublimes, ces traits de bienfaisance qui annoncent les grandes âmes, et les élèvent au-dessus du vulgaire; vous me prévenez, chrétiens auditeurs, quels hommages assez profonds, assez

tendres, pour honorer le cœur de Jésus ! Une dévotion si conforme au vœu de la piété, si intéressante pour des cœurs sensibles, annoncée au monde chrétien dans cet instant mémorable, où le disciple bien aimé en fit le premier acte en reposant sur le cœur de son maître, connue et pratiquée avant son institution par les Augustin, les Bernard, les Bonaventure, les François de Sales ; cette dévotion, dis-je, a trouvé parmi nous, et trouve encore des contradicteurs. Quoi ! dans le sein d'une religion, et au milieu d'un peuple qui doit tout au cœur de Jésus ; dans un siècle qui se fait honneur de l'élévation et de la délicatesse des sentiments ; dans une nation surtout, qui prétend se distinguer par les qualités du cœur ! Quoi ! nous honorons les plaies du Sauveur, les clous qui l'ont percé, les épines qui l'ont ensanglanté, la croix où il fut attaché ! Cette croix, aujourd'hui glorieuse et triomphante, embellit et consacre tout dans la religion. Nous voyons son image briller sur le front de nos rois, sur la pourpre de nos pontifes. Une parcelle du bois sacré où le Rédempteur expira pour nous, reçoit nos adorations, parce qu'un Dieu l'arrosa de son sang ; et le cœur même de l'Homme-Dieu serait l'objet de notre indifférence ? Et le culte que nous lui rendons, serait un culte superstitieux et illusoire ? Est-ce donc un crime, d'aimer ce cœur qui nous aime le premier ; ou serait-ce une inconséquence d'honorer ce que nous aimons ?

Quoi qu'il en soit, mes frères, pour venger cette dévotion, il suffit de l'exposer. Dieu est charité ; le Père ouvre son sein pour nous donner son Fils ; le Fils a tout sacrifié pour s'unir à nous. C'est le cri de la foi. Adorateurs du cœur de Jésus, nous honorons sous le symbole le plus naturel, le plus attendrissant, le plus expressif, l'amour immolé pour nous, l'amour s'unissant à nous dans le sacrement ineffable, et nous célébrons ses bienfaits. C'est le langage de la reconnaissance. Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, est méconnu par l'incrédulité, outragé par la profanation et le scandale ; et réunis au pied de son sanctuaire, nous essayons de le dédommager de ces outrages, nous venons réparer sa gloire. C'est le tribut du zèle. Une dévotion si touchante dans son objet, si solide dans ses motifs, se justifie par elle-même, et dévoue au mépris les vaines déclamations de ses adversaires.

Si à ces raisons essentielles, prises dans le fond même de cette dévotion, il faut ajouter des preuves extérieures et décisives, nous opposerons aux détracteurs de ce culte, l'autorité des souverains pontifes qui l'ont muni du sceau de leur approbation, enrichi des trésors de l'Eglise, et par là rendu vénérable et précieux à tout vrai fidèle ; le suffrage des évêques assemblés dans la capitale, et leur empressement à seconder sur ce pieux objet les vœux d'une auguste reine dont le nom seul fut un éloge ; le zèle des pasteurs qui ont inspiré cette dévotion avec le plus grand fruit aux

peuples confiés à leurs soins ; l'étendue de ses progrès dans tout le monde catholique, enfin la conduite même de ses partisans, qui prouvent la solidité de leurs hommages par la régularité de leurs mœurs, et ce qui vaut toutes les réfutations et toutes les apologies, détruisent les objections par des vertus.

Les raisons que je viens d'exposer sont plus que suffisantes, elles renferment dans leur précision, tout ce qui peut autoriser la dévotion au sacré Cœur, et dans une solennité où le ciel adore avec nous, où la religion ouvre ses temples, où la piété la plus pure nous sert de modèle, le culte qui nous rassemble a-t-il besoin d'autres preuves, et que faut-il de plus pour confondre l'irreligion qui le censure et l'indifférence qui le néglige ? Je mépriserai donc les contradictions, je laisserai les contradicteurs, et je détourne mes regards pour les porter sur l'objet adorable qui doit fixer mon attention et la vôtre. C'est le cœur de Jésus, que je veux vous faire connaître, et ce discours est uniquement destiné à son éloge. Assez d'orateurs consacrent leurs talents à prouver la solidité de cette dévotion. Je souscris au zèle qui les anime ; j'applaudis à ces dissertations lumineuses où ils emploient avec succès l'art de discuter, de réfuter. Ils se proposent de venger le cœur de Jésus, ils volent au-devant de ses adversaires pour les combattre. Pour moi, moins occupé de ses ennemis que de lui-même, je m'attache à ce beau cœur pour l'étudier, pour le contempler. Faible mortel, j'ose entrer dans ce cœur divin, pour en découvrir les secrets, en admirer les richesses, et je m'empresse de l'offrir à votre piété, à votre sensibilité, cet objet à la fois si auguste et si intéressant.

Cœur de Jésus, cœur le plus grand et le plus élevé de tous les cœurs, c'est le cœur d'un Dieu. Cœur de Jésus, cœur le plus aimable et le plus tendre de tous les cœurs, c'est le cœur d'un Dieu sauveur. Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu. Vous verrez dans ses perfections et ses vertus le fondement de sa grandeur et du culte que vous lui rendez, mais d'un culte pratique qui doit vous faire imiter ce que vous adorez : sujet de la première partie. Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu sauveur. Vous verrez dans les effets de sa charité, le motif de la reconnaissance et de l'amour que vous lui devez : sujet du second point.

Vierge sainte, votre cœur maternel doit nous servir de médiateur, et autoriser notre confiance. Nous réclamons ses mérites, et nous nous consacrons au cœur du Fils par le cœur de la Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est dans les qualités du cœur qu'il faut chercher la grandeur de l'homme. La supériorité du génie, la célébrité des talents, les prodiges de valeur sont, il est vrai, des titres de grandeur aux yeux du monde. Laissons ce rayon de gloire briller un moment sur le front du savant, du politique

du conquérant; mais combien de fois a-t-on vu le conquérant souiller ses lauriers, le savant déshonorer ses lumières, le politique dégrader ses connaissances profondes? tous ces hommes que leur destinée donne en spectacle au monde, éblouir un moment les yeux de la multitude, et rendus à eux-mêmes, se déshonorer par les vices du cœur. Non, il n'appartient qu'aux grands sentiments de nous donner l'idée de la véritable grandeur. C'est dans un grand cœur que le monde lui-même cherche un héros digne de son encens; mais supprimons ici tout langage humain; ce n'est point le héros du monde que je cherche dans ce discours. Le cœur d'un Homme-Dieu vient s'offrir à mes regards. Cieux, soyez attentifs; et vous, terre, écoutez dans le silence!

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

(*Joan., I.*) Jésus-Christ, mes frères, est ce Verbe adorable. Il est Dieu! Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. Il est Dieu! Isaïe s'écrie dans un saint transport que sa génération est ineffable. Le roi-prophète l'a vu dans les splendeurs des saints, engendré dans le sein de l'Eternel avant l'aurore des temps. Il est Dieu! La voix du Père s'est fait entendre sur les rives du Jourdain, Jésus est le Fils du Très-Haut, Fils coéternel, consubstantiel à son principe; ce soleil de justice qui vivifie tout ce qui respire; ce monarque suprême que les anges, à son entrée dans le monde, ont reçu ordre d'adorer; l'arbitre de nos destinées, le Dieu de l'Univers. O grandeur! O majesté! Cette majesté infinie s'est abaissée jusqu'à nous; le Verbe s'est uni hypostatiquement à l'humanité; Dieu et l'homme dans Jésus-Christ ne sont qu'un, d'une unité de personne. Or, en vertu de cette union, l'humanité dans le Dieu fait chair, n'a d'autre subsistance que celle du Verbe, n'agit que par le Verbe, ne vit que de la vie du Verbe. Tout ce qui convient au Verbe divin convient donc à Jésus-Christ dans le sens le plus rigoureux, et comme je puis et je dois dire selon l'analogie de la foi: Un Dieu est homme, un Dieu a souffert, un Dieu est mort, je puis et je dois dire par le même principe: Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu; ses sentiments sont les sentiments d'un Dieu; ses perfections et ses vertus sont les perfections et les vertus d'un Dieu. Si la religion lui dresse des autels, si la piété des fidèles s'empresse de l'honorer, fut-il jamais de culte plus légitime, et plus propre à nous fixer par la sublimité de son objet? Cœur de Jésus, cœur le plus grand et le plus élevé de tout les cœurs. Et pour vous offrir dans ses grandeurs mêmes un fond de morale qui serve à votre instruction, je m'attache à ces trois réflexions. Il est grand, parce qu'il est infiniment pur, infiniment saint. Il est grand par ce zèle immense dont il est animé pour la gloire d'un Dieu. Il est grand par son union continuelle avec la Divinité. Observez que je ne parle point ici de l'union

hypostatique que j'ai déjà établie et que je supposerai toujours dans la suite de ce discours, mais de cette union qui dans l'Homme-Dieu fut un acte libre et méritoire.

Pureté du cœur de Jésus, pureté souverainement digne de nos hommages. Je l'envisage dans son principe, dans son éclat, dans son pouvoir.

Pureté infinie dans son principe, c'est la pureté même du Verbe. Il la reçoit du Père avec la nature divine. Le Père la communique au Fils. Le Fils est saint de la sainteté même du Père, et le cœur de Jésus est saint de la sainteté même du Fils; il est pur, et souverainement pur de la pureté d'un Dieu. Cœur sacré, cœur auguste, dont la majesté me ravit, me confond, le front respectueusement incliné, j'adore en vous ce Dieu suprême qui voit des taches jusque dans ses anges, ce Dieu saint qui n'a pas eu horreur de naître d'une femme et de la plus pure des vierges, ce Dieu redoutable qui voit le crime au sein même de la vertu.

Célestes intelligences, qui environnez le cœur de mon Dieu, esprits immortels, éblouis de sa pureté, rayonnants de sa gloire, que n'ai-je en ce moment vos lumières pour découvrir ses grandeurs, ou votre amour pour mériter de jouir avec vous de sa présence!

Pureté du cœur de Jésus, pureté infinie dans son principe; vous venez de le voir. Quel doit être son éclat! Quel océan de lumière et de beauté! Si la vertu, malgré les taches inséparables de l'humanité, se concilie nos respects et nos hommages; si une âme pure, revêtue des grâces de l'innocence, est un objet digne de l'attention des anges mêmes, quel spectacle ravissant que le cœur d'un Homme-Dieu! Oui, chrétiens, et ne vous laissez pas de l'entendre. Il est saint, et la sainteté est son ouvrage comme sa nature. Il est saint, et qui l'outrage par un crime doit rougir de le nommer. Il est saint, et les rayons de sa sainteté embellissent les cieux, percent l'abîme, et portent la terreur au fond des enfers. Mais que dis-je, ô mon Dieu! je ne fais que bégayer. Ma faible voix, voulant exprimer tant de grandeur, vous outrage, et m'abandonne.

Considérons cette divine pureté, mes frères, dans un jour moins éblouissant, et plus conforme à la faiblesse de nos regards; parlons de son pouvoir et de son ascendant sur les cœurs. Je m'adresse à vous, esclaves du monde. Si quelquefois le cri de la grâce vient réveiller votre âme captive, et plongée dans la nuit des sens; si la religion, de ses mains pures, déchire le voile des passions et vous laisse entrevoir le jour de la vérité, le sanctuaire de l'innocence, n'est-ce pas dans le cœur de Jésus, ce trésor de lumières, qu'elle allume son flambeau? Si le vice se montre alors tel qu'il est, et dépouillé des fausses couleurs que lui prêtait l'enchantement de la séduction; si la vertu se présente avec ses chastes attraits, si elle vous force à gémir sur vous-mêmes, à sou-

pirer pour elle, n'est-ce pas au cœur de Jésus, source de toute pureté, que vous êtes redevables de ces bienfaits? Que d'attraits funestes dont il a inspiré le mépris! Que de coupables adorateurs il a tout-à-coup enlevés à leurs idoles, et soumis à ses aimables lois! Que de cœurs revenus de leurs égarements, lui doivent la douleur qui les a sanctifiés, ce calme délicieux dont il jouissent au pied de la croix, et dans les bras de la pénitence!

Tel est, mes frères, le pouvoir de cette divine pureté, sur les cœurs; mais qu'a-t-elle opéré sur les vôtres? Nommez-moi quelque passion qu'elle y ait réprimée, quelque habitude dont elle ait arrêté le cours. Ces occasions séduisantes, a-t-elle pu gagner sur vous de vous en détacher? Ces objets dangereux, vous y a-t-elle arrachés? Ces précautions si nécessaires à votre fragilité, a-t-elle pu réussir à vous les inspirer.

O modestie, ô pudeur! qu'êtes-vous devenues? Aimable vertu, les vapeurs sorties de l'abîme, ont terni la gloire et la beauté de votre empire. Vous voyez l'idole, l'infâme idole de la volupté vous ravir l'hommage et l'encens des cœurs. Une foule insensée s'enivre de cette coupe fatale où le poison est déguisé sous les fleurs. Non, ils ne sont plus ces jours heureux, où une tendre jeunesse ne connaissait le péril que par la crainte, le vice que par son nom. O pureté! ce sexe même dont vous faites le plus bel ornement, a méconnu vos attraits et déserté vos autels. Je cherche sur son front les traits de sa gloire, le feu sacré de l'honneur; j'y lis sa honte et son opprobre. Il néglige les précautions, et quelquefois jusqu'aux apparences. Autrefois, il rougissait; aujourd'hui, il nous force lui-même à rougir. La séduction était son malheur; elle est son ouvrage. Céleste vertu, j'entends l'impie et le libertin, et quels blasphèmes vomissent contre vous ces sépulcres entr'ouverts! Je frémis en les prononçant. Vos victoires et vos sacrifices ne sont que des chimères. Vous êtes le tyran de la nature et le supplice de l'humanité. Les crimes sont des faiblesses, les faiblesses des besoins. Si la chair vous sollicite, suivez son instinct. On fait taire la passion en s'y prêtant, et c'est vaincre la tentation que d'y succomber. Divine pureté, précieux caractère des justes, émanation du cœur adorable, la volupté dans son infâme délire, et pour étouffer les remords, ose vous dépouiller du nom même de vertu! O scandale! A quel temps étions-nous réservés, et dans ces jours de licence et de corruption, un cœur pur n'est-il pas une espèce de prodige? Eh! comment seriez-vous chastes, mes frères, avec des sens susceptibles de toutes les impressions, accoutumés à ne vous défendre d'aucune; avec un cœur si faible pour résister, et cependant si prompt à se livrer; un cœur qui a tout à craindre de la fragilité de ses penchants et que rien n'alarme; à qui trop souvent, pour

le convaincre de sa faiblesse, il faut des égarements, il faut des chutes?

Ames pures, que le souffle de la contagion n'a point encore infectées, chérissez une vertu qu'il est si facile de perdre, et qui coûte tant à réparer. Pour la conserver, qu'aucun sacrifice ne vous étonne, et vengez-la par vos exemples. La religion indignée disparaît peu à peu à la vue de nos crimes, et semble vouloir déployer ses ailes pour voler vers d'autres climats; arrêtez-la, fixez-la par vos vertus. Ames saintes, continuez à retracer dans vos mœurs une image de la pureté du cœur de Jésus. Ames ferventes, faites encore revivre à nos yeux le zèle qui l'anima, qui le dévora, ce beau cœur.

Le Dieu créateur a vu dans l'ouvrage de ses mains un ingrat, rebelle à ses ordres. L'homme prévaricateur ne peut trouver dans son propre fond de quoi apaiser son juge; son crime le dévoue à l'anathème, et n'attend que le supplice. Le ciel demande une réparation, la terre une victime. Le cœur de Jésus se présente; ce grand cœur va s'offrir à tous les sacrifices; n'en soyons pas surpris. Le zèle de l'Homme-Dieu est proportionné à ses lumières. Il connaît la grandeur de Dieu son père, et il la connaît en Dieu. Faut-il s'abaisser, s'humilier? Il s'humiliera. Faut-il accepter le calice d'amertume? Il l'acceptera. Faut-il s'immoler pour les coupables? Il s'immolera.

Vous admirez, mon cher auditeur, ces guerriers fameux, ces conquérants illustres qui ont fait retentir la terre du bruit de leurs exploits. Vous nommez grandeur d'âme une folle ambition qui veut enchaîner tous les peuples, une valeur meurtrière qui osa se plaindre des bornes de l'univers. Mais que sont, après tout, ces hommes tant vantés, disons mieux, ces vainqueurs barbares? Ils ont fait le malheur des vaincus, en leur ôtant la liberté, souvent la vie même; et le cœur de Jésus nous a rendu l'une et l'autre. Ils ont désolé, ravagé la terre, et Jésus-Christ l'a sauvée. Leur glaive homicide, en subjuguant les nations, égorga des victimes; et Jésus, ce héros pacifique, se blesse lui-même pour guérir nos blessures, ne détruit que les vices, ne veut régner que sur les âmes. A ces traits, je reconnais le Dieu conquérant, mon libérateur et mon roi. O mort! il brisera ton aiguillon. L'autel que tu lui prépares est le trône de sa puissance. Sur ce front divin que tes mains ont déchiré, lis ta défaite et ton opprobre. Vois les lauriers teints de son sang. Ses mains triomphantes, en signe de paix, laissent tomber sur nous les fruits de sa victoire. La justice est désarmée; les cieux s'ouvrent; la clémence vient à nous sur un char de lumière; elle essuie nos pleurs, brise nos fers, et laisse dans nos âmes le sentiment et le cri du bonheur.

Voilà, mes frères, ce que nous devons au cœur de Jésus, au zèle dont il fut animé pour les intérêts de Dieu et les nôtres. Considéré sous ce point de vue, qu'il me paraît

grand, ce cœur divin ! qu'il est grand en lui-même ! qu'il est puissant dans ceux qu'il embrase de son ardeur !

Partez, grand Apôtre, sous les auspices de ce cœur adorable, et le volume des Ecritures en main, allez convaincre le Juif obstiné, réunir les brebis d'Israël au pasteur envoyé pour leur salut ; et si la Synagogue indocile s'enveloppe encore du voile de son incrédulité, partez pour éclairer les nations ; qu'Athènes elle-même soit frappée de la sublimité de votre doctrine ; qu'un de ces sages que le monde révère, cède à l'attrait vainqueur de l'Esprit qui vous inspire. Allez confondre le savant superbe, soumettre le philosophe révolté, arborer l'étendard de la croix sur les débris de l'erreur et du crime, vous assurer à vous-même par une mort glorieuse un triomphe immortel.

Quelle suite de merveilles, chrétiens auditeurs ! C'est le cœur de Jésus qui les opère. Je le dis d'après S. Chrysostome : le cœur de Paul brûle du même feu que le cœur de Jésus ; le cœur de Paul est le cœur de Jésus-Christ même : *Cor Pauli, cor Christi*.

Ainsi, mes frères, des cœurs formés sur le cœur de Jésus, sont toujours des cœurs brûlants de zèle, des cœurs toujours prêts à glorifier le Seigneur par quelque nouvel hommage. Qu'est-ce que le zèle ? C'est l'amour agissant, l'amour attentif à observer les occasions, ardent à les saisir.

Xavier, comme un aigle rapide, vole d'un pôle à l'autre pour annoncer Jésus-Christ, étendre la gloire de son nom. Travaux, contradictions, dangers, rien ne l'arrête. Nouveau Paul, il porte dans tous les cœurs le flambeau destructeur de l'idolâtrie et du péché ; il meurt à la vue d'un vaste empire qu'il se proposait encore d'enfanter à Jésus-Christ. Le zèle de Xavier fut supérieur à ses travaux, son cœur plus grand que ses succès. Je n'en suis point étonné. Ce cœur enflammé fut étroitement uni au cœur de Jésus. Xavier aimait beaucoup.

Thérèse verse des larmes amères sur le malheur de ces peuples que l'infidélité et l'hérésie enlèvent à Jésus-Christ. Que ne peut-elle, sur les pas des hommes apostoliques, s'élancer dans les contrées les plus barbares, et les arracher d'entre les bras de la mort ! Que ne lui est-il donné d'éclairer l'erreur, de la convaincre, de ramener dans le sein de l'unité tant d'âmes qui s'égarent ! Ce que son sexe ne lui permet pas de faire comme apôtre, elle le fait comme victime. Un ordre entier, l'image de sa pénitence et l'imitateur de son zèle, doit prier, s'affliger, se sacrifier pour le salut des peuples et la propagation du règne de Jésus-Christ. Mes frères, Thérèse prit ce beau feu dans le cœur de Jésus. Thérèse aimait beaucoup.

Aimez, mes frères, aimez, et bientôt vous serez des hommes de zèle ; vous en saisirez les occasions avec cette chaleur de sentiment, ce plaisir vif et pur que goûte un bon cœur qui glorifie le meilleur des maîtres. Le zèle est de tous les états, et selon la diversité des talents et des conditions, il se

manifeste, il se multiplie sous des formes différentes. Dans le savant, il écrit pour réfuter les blasphèmes de l'incrédulité, les sophismes de l'erreur. Dans le pasteur, il arrose de ses sueurs le champ qui lui est confié ; il sacrifie son repos, sa vie même au salut de ses frères. Dans le prince qui domine sur les peuples, il proscriit le vice, accrédite la vertu et donne de grandes leçons par de grands exemples. Dans le père de famille, dans le maître et l'instituteur, il instruit et il édifie. De jeunes cœurs ne connaissent alors que l'aimable innocence et l'Etre adorable qui les a formés. Tendres fleurs, le zèle les cultive et les défend du souffle de la séduction ; il fait éclore ces fruits précieux, qui répandront un jour les parfums de la piété, et la bonne odeur des vertus.

Dans chacun de vous, mes frères, combien de fois le zèle ne peut-il pas se produire ! Un avis salutaire qui éclaire un abus, un reproche utile qui corrige un désordre, une pieuse largesse qui vivifie l'indigence et retient la vertu chancelante sur le bord du précipice, l'exercice de l'autorité qui réprime un scandale, cette douleur éloquente, qui, dans ces jours d'égarement et d'infidélité, doit éclater plus que jamais à la vue des maux qui nous affligent, intéresser le ciel à sa gloire, le désarmer par nos soupirs et par nos larmes, voilà ce que le zèle inspire ; et si les occasions extérieures pouvaient lui manquer, ah ! chrétiens, il agit sur nous-mêmes, et quelle matière à son activité ! Il purifie le cœur et ses penchants, il enchaîne une passion seditieuse, il sacrifie un attrait dangereux, il accuse une vie tiède, il nourrit les vertus, il censure jusqu'aux faiblesses. Eh ! que nous demande le Seigneur pour être servi d'une manière plus digne de lui ? Lâches que nous sommes, un peu plus de ferveur et de générosité. Mais il faudrait aimer. L'amour est un feu, et le zèle en est la flamme. Mes frères, si les intérêts du Maître que nous adorons, exigent de nous quelques sacrifices, avec quelle activité devrions-nous saisir ces occasions de le glorifier ! Ne rougirions-nous jamais de nos lenteurs et de nos réserves ? Pour des cœurs chrétiens, le zèle doit-il être un effort ou un sentiment ; et dans les disciples d'un Dieu victime de sa charité, devrait-on exciter ce sentiment ou le modérer ?

Cœurs fervents, je parle de celui que vous aimez, et je réveille ici votre sensibilité pour un si bon Maître. Si l'obscurité de votre état ne vous permet pas de procurer sa gloire, de l'étendre par la publicité des talents, ah ! du moins, vous en serez les apôtres dans le sein de vos familles, les vengeurs au milieu du monde et de sa corruption, les victimes par ces sacrifices intérieurs que l'amour inspire ; et tandis que de nouveaux Josué combattront dans la plaine, pieux fidèles, les mains élevées vers le ciel, comme Moïse, vous ferez descendre la victoire sur le camp d'Israël. En un mot.

mes frères, le cœur de Jésus est notre modèle. Qu'on reconnaisse dans les nôtres une portion de ce beau feu dont il fut dévoré. Parlons, agissons, souffrons, expirons, s'il le faut, et si, à ce prix, mon Dieu et le vôtre peut être connu, servi, honoré. Mais pour achever dans cette première partie l'éloge du cœur de Jésus, et pour vous présenter ce cœur divin avec le dernier trait de grandeur qui le caractérise, parlons de son union continuelle avec la Divinité.

Souvenez-vous, et je l'ai déjà observé, qu'il ne s'agit point ici de l'union hypostatique, mais d'un acte libre, de cette liberté d'exercice que la théologie reconnaît dans l'humanité du Sauveur. Or, l'union dont je parle, et telle que je la considère dans l'Homme-Dieu, me présente, dans ce premier Adorateur de la Divinité, deux grands caractères : la contemplation la plus sublime, le plus parfait dévouement.

Premièrement, la plus haute contemplation. Qu'est-ce qu'un contemplatif? C'est un homme qui, dans un état de solitude et de séparation, du moins intérieure, détaché par la pureté de ses désirs du commerce des créatures, et fixé sur le divin objet qui l'occupe, le voit en tout, et voit tout en lui. D'après cette réflexion, quelle dut être la contemplation de l'Homme-Dieu! quelle séparation des créatures dans ce cœur qui, par la sublimité de ses sentiments, s'élève au-dessus même des cieux! Qui voyait plus clairement Dieu en tout, que celui qui est toujours avec le Père et qu'une même nature rend inséparable? qui voyait plus parfaitement tout en Dieu, que celui qui nous annonce comme venant de son propre fond ce qu'il a vu dans le sein de Dieu même? Mont sacré qui reçûtes les soupirs de ce Dieu solitaire; nuits augustes que l'amour adorateur éclairait de ses feux; et vous, esprits immortels, ministres de ce Dieu contemplateur, chargés de l'adorer vous-mêmes et de le couvrir de vos ailes, apprenez à de faibles mortels, s'ils sont dignes de l'entendre, les merveilles dont vous fûtes témoins lorsqu'un Dieu fut glorifié, invoqué par un Dieu. Quels épanchements du Père dans le Fils, du Fils dans le Père! quels torrents de lumière! quelles flammes! quelles délices! quels transports!

Second caractère de l'union du cœur de Jésus avec la Divinité : le plus parfait dévouement. Adorateur de la majesté du Père dont il connaît toute la grandeur, de sa sagesse dont il pénètre tous les décrets, de sa sainteté dont il découvre tous les caractères, de sa justice dont il sonde tous les abîmes; qui pourrait dire comment il honore cette grandeur par la profondeur de ses abaissements, cette sagesse par la promptitude de sa soumission, cette sainteté par la perfection de ses œuvres, cette justice par la plénitude de son obéissance et de son sacrifice? Qui pourrait dire comment ce cœur victime réunit sur le même autel l'humiliation et le silence, la douleur et l'a-

mour, toutes les rigueurs de la croix et le sentiment délicieux de la félicité la plus pure?

Voilà, chrétiens, le principe de tous les mérites et de toutes les vertus : l'union avec Dieu. Eh! comment ne serait-elle pas une source de gloire et de consolation pour l'homme, puisqu'elle a fait la gloire et le bonheur même du Sauveur? Avec quelle ardeur ce Dieu modèle désire de former en nous cette union! Il s'en expliqua lui-même dans les derniers moments de sa vie mortelle. Dieu saint! disait-il à son Père, ma mission est remplie, votre nom connu, le monde éclairé. Image substantielle de votre amour pour les hommes, je leur ai manifesté vos divins oracles pour les unir à vous par la vérité et la charité, comme je ne suis qu'un avec vous dans l'unité d'une même essence. O mon Père, comme vous êtes en moi, et moi en vous, faites que ceux que vous m'avez donnés ne soient qu'un en nous, et que cette société ineffable soit le fruit de mon sacrifice et du sang que je dois verser pour eux : *Sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (Joan., XVII.)

Cœurs mondains, esclaves de la vanité, victimes de la corruption, qu'est devenu ce commerce intime de l'homme avec Dieu, une union si glorieuse et si consolante? Ingrats, vous avez rompu des liens que vous auriez dû resserrer mille fois. Eh! qu'avez-vous mis à leur place? Un objet qui vous tyrannise, une passion qui vous dégrade, un trait meurtrier qui vous déchire.

Ici, mes frères, je me représente un cœur fidèle, une âme fervente que la charité unit à son Dieu. Adorateurs du cœur de Jésus, qui peut mieux que vous, nous rendre sensibles les avantages et la gloire de cette union? Enfants de lumière, vous avez reçu ces ailes de feu destinées à environner de plus près le trône de l'amour. Je vais tracer le tableau d'une âme intérieure. Fournissez vous-mêmes les traits qui la caractérisent, et conduisez mon pinceau.

Une âme unie à Dieu par la charité; elle participe à sa grandeur. Ne pensez pas qu'elle s'arrête à ces vains objets, à ces songes trompeurs dont se repaissent les enfants du siècle; elle en connaît trop le vide et le néant. Je l'entends s'écrier avec cette noble fierté que lui inspirent la hauteur et la dignité de ses espérances : O terre! que tu me parais vile et méprisable! *Quam sordet tellus, cum cælum aspicio!* Dans l'éclat d'une beauté mortelle, elle voit un limon coloré, une fleur appliquée sur l'argile que le temps flétrit et qu'un souffle peut détruire; dans la faite des grandeurs humaines, un monceau de poussière qui s'élève, retombe et retourne en poussière; dans l'enchantement des voluptés mondaines, cette courte ivresse que remplacent le dégoût, la honte et le remords. O monde! pour cette âme plus grande que tout ce qu'elle voit, ton enceinte est trop étroite.

Resserrée dans son exil, elle brise ses liens, franchit les bornes du temps, s'élance dans l'immensité de Dieu même.

Une âme unie à Dieu par la charité; elle participe à sa sainteté. Investie de sa lumière, environnée de sa pureté, elle frémit à la seule apparence, à l'ombre même du crime. Je vois ce beau lis jeter le plus vif éclat, et fleurir entre les épines, vainqueur de la corruption; ce rayon de l'éternelle splendeur réfléchir le soleil de justice, et nous en offrir la plus brillante image; cette arche sainte annoncer le Dieu d'Israël, manifester sa gloire et forcer les hommages du Philistin. Pensées terrestres, attachements humains, attraits de la chair et du sang, respectez ce temple où Dieu réside. Tout y est pour lui, et m'atteste sa présence : le silence des passions, l'encens des vertus, le feu du saint amour. Un cœur pur est la demeure de l'Eternel, et l'ange invisible qui veille à sa défense, en garde l'entrée et l'interdit aux profanes.

Une âme unie à Dieu par la charité; elle participe à son immutabilité. Supérieure à toutes les révolutions, elle en voit le principe dans cette volonté suprême qui décide en souveraine des biens et des maux, des prospérités et des disgrâces, de la gloire et de la décadence des empires. Appuyée sur le Roi des siècles, tranquille, inébranlable, elle accomplit sous nos yeux ce que le paganisme disait de son sage avec plus d'ostentation que de vérité : que le juste toujours égal à lui-même verrait sans émotion la chute de l'univers. Eh! qui pourrait la troubler, altérer le calme dont elle jouit? Dans l'intérieur de ce sanctuaire, je vois gravé en caractères immortels : Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.

Tels sont les avantages d'une âme intérieure qui s'unit à la Divinité par le cœur de Jésus. Ah! mes frères, donnons donc à notre cœur un objet digne de lui. Unissons-nous à Jésus-Christ et à son cœur, comme il fut uni lui-même à Dieu son Père. Il est la voie, la vérité et la vie, ce Médiateur par excellence qui seul peut nous rapprocher de notre auguste principe, et nous élever jusqu'à lui : *Per ipsum habemus accessum ad Patrem.* (Eph., II.) Mais comme il est impossible de nous élever sans nous détacher, quittons ces régions inférieures où notre âme rampante dégrade la dignité de son être; et si l'avilissement qu'on nous reproche est un crime, si ce crime porte avec lui son supplice, rentrons, mon cher auditeur, rentrons dans le sein de la Divinité, et goûtons le vrai bonheur à sa source.

Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu. Vous venez de voir dans ses perfections, c'est-à-dire, dans sa pureté, son zèle, son union avec la Divinité, ce qui doit être à la fois l'objet de votre culte et de votre imitation; c'est ce que j'avais à vous exposer dans cette première partie. Le cœur de Jésus est encore le cœur d'un Dieu Sauveur. Vous verrez dans les effets de sa charité, le motif de la reconnaissance et de l'amour que

vous lui devez; c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Si un cœur noble, élevé, présente un caractère de grandeur, qui frappe, étonne, éblouit, il faut avouer qu'un cœur sensible et bienfaisant a ce mérite qui touche, captive, intéresse, et qui fait, au jugement même du monde, les délices de l'humanité. On cite avec éloge le nom de cet empereur qui comptait ses jours par ses bienfaits. Nous parlons avec complaisance de celui de nos rois qui parut né pour le bonheur des peuples, de ce roi qui fut grand par sa valeur et ses vertus militaires, encore plus par les qualités de son cœur. En nommant le prince qui nous gouverne, nos âmes s'attendrissent. Le jeune monarque, en montant sur le trône de ses pères, y fit asseoir avec lui cette vertu qui immortalise les rois : la bonté; son règne commença pas des sacrifices; la reconnaissance à ses pieds s'expliqua par des transports; nos éloges se sont confondus avec nos hommages, et les rayons de ce nouvel astre, en frappant nos regards, ont gagné nos cœurs.

O vous donc qui vous piquez d'apprécier tout ce que vaut un cœur bienfaisant, un bon cœur, comprenez aujourd'hui ce que c'est que d'occuper, d'intéresser le cœur d'un Dieu. Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu Sauveur. Pour vous convaincre de l'étendue de sa charité, considérez avec moi ses sentiments, ses fonctions, ses souffrances.

Sentiments de l'Homme-Dieu! Qui me donnera de vous les faire connaître, et de vous développer ces secrets de son cœur? Apôtre bien-aimé, que n'ai-je reposé comme vous sur la poitrine du Sauveur! Que ne puis-je du moins, sous vos auspices, entrevoir pour moi et pour ceux qui m'écoutent, les mystères d'amour dont vous fûtes l'heureux confident! Me trompé-je, chrétiens, et le ciel aurait-il exaucé ma prière? Quelles douces images viennent s'offrir à moi et me présenter sous les traits les plus aimables le Dieu que j'adore! C'est un ami, c'est un père, c'est un pasteur.

Ami tendre et fidèle. Est-ce Jonâthas uni par les liens les plus intimes au cœur de David, plein d'ardeur pour ses intérêts, partageant ses peines, ne formant plus qu'un cœur avec lui? Est-ce Jacob, soupirant pour Rachel, Jacob se dévouant pour l'objet de sa tendresse aux plus pénibles travaux, portant tout le poids du jour et de la chaleur, sacrifiant à son amour les douceurs du repos et de la liberté? C'est plus que tout cela, chrétiens, c'est un Dieu; un Dieu, qui nous invite par ses attraits, nous ouvre ses trésors, et se lasse moins de donner, que nous de recevoir; un Dieu, qui nous rassemble sous ses ailes, et nous couvre de son ombre. Le ciel irrité veut nous perdre; le cœur de Jésus veut nous sauver.

Père compatissant et plein de douceur. Enfant prodigue, vous en fîtes la plus heu-

reuse expérience, et votre exemple a instruit tous les siècles. Quelle entrevue, et qu'elle fut touchante ! Un fils coupable, un père qui le prévient. Le cri de la douleur, et la voix de la tendresse. Des larmes qui coulent ; c'est le fils qui pleure entre les bras de son père ; c'est le père qui pleure entre les bras de son fils. Pas un reproche, pas un trait de sévérité. La miséricorde avec ses consolations, l'amour avec tous ses bienfaits. Ah ! c'est le cœur d'un Dieu ; et tel qui m'écoute n'a peut-être qu'un pas à faire pour trouver dans ce cœur paternel toutes les effusions de la clémence et de la bonté. Que le pécheur s'humilie et déteste ses crimes, le plus coupable, ô mon Dieu, est le plus propre à vos desseins.

Pasteur charitable et vigilant. Il conduit son troupeau dans les pâturages les plus fertiles. Son amour l'observe, le défend, le rassure. Avec quelle ardeur il court après la brebis qui s'égare ! Avec quelle complaisance il la charge sur ses épaules et la ramène au bercail où le seul châtiment qu'elle éprouve après un si long égarement, est de sentir plus vivement le malheur de s'être égarée !

Tandis que dans les bras de la religion, je médite avec attendrissement des vérités si consolantes, quel cri menaçant vient troubler ma paix, et cherche à me ravir le sentiment de mon bonheur ? En nommant le Dieu que j'adore, je l'appelais mon père, le Dieu de mon espérance, l'auteur de mon salut, l'appui de ma faiblesse. Dans le culte que je rendais à ce Dieu bon, la confiance encourageait mon hommage ; je trouvais dans la conviction de sa bonté le motif de ma reconnaissance ; ma reconnaissance enflammait mon amour. Eh ! quel Dieu vient-on m'annoncer ? Un Dieu, qui commande des choses impossibles ! Quoi ! un Dieu, le tyran de sa créature ! Il veut que je sois fidèle, et il mettrait des obstacles à ma fidélité ? Il m'impose des lois, et il ne laisserait à ma fragilité que le désespoir de son impuissance ? Le glaive à la main, il menace, il effraie les prévaricateurs, et il punirait en moi des infractions que je n'aurais pu éviter, et dont il serait seul responsable ? Il m'offre son royaume, il me prescrit pour le mériter, des privations, des renoncements, souvent les sacrifices les plus pénibles ; et dans les routes difficiles où je m'engage pour arriver au terme, je ne pourrais m'appuyer sur son bras, je ne pourrais compter sur son cœur ? Prophète, vous l'aviez prévue, et vous l'avez réfutée, cette doctrine odieuse. Mortels, rassurez-vous. Oui, le Dieu saint, est en même temps le Dieu bon. Le Dieu jaloux, est le Dieu fidèle. Le dispensateur de la gloire, est l'auteur, le dispensateur de la grâce : *Gratiam et gloriam dabit Dominus. (Psal. LXXXIII.)*

Et vous, dont la doctrine aussi fausse que cruelle, osa donner des bornes à l'infini, exclure une portion du genre humain de la médiation du Sauveur, restreindre aux seuls prédestinés la fécondité de son cœur

et la chaleur de ses sentiments, docteurs atrabilaires, répondez. L'Apôtre des nations voyait-il ces exceptions et ces réserves dans le cœur de l'Homme-Dieu, lorsqu'il annonçait aux peuples cette vérité que je voudrais répéter mille fois : Jésus est Sauveur de tous ; le Grec et le barbare, le Scythe et le Romain, le fidèle et l'infidèle, tous ont part aux fruits de sa rédemption : ceux qui périssent, périssent donc malgré lui : *Jesus Salvator omnium. (I Tim., IV.)* Le Disciple bien-aimé voyait-il ces réserves dans le cœur de son Maître, lorsqu'il déclarait en termes formels que Jésus est la victime du péché, prenez garde, victime qui renferme tous les climats, toutes les conditions, tous les hommes, dans l'universalité de son sacrifice ? *Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. (Joan., II.)*

Loin d'ici, ces hommes ténébreux, qui ne jugent du cœur de Jésus que par l'aridité de leurs cœurs. L'ont-ils jamais connu ce sanctuaire de la charité ? Est-ce dans l'égarement de leurs pensées, dans la bassesse et la dureté de leurs penchants, que le Dieu de l'amour ira prendre la règle et la mesure de ses dons ? S'ils le méconnaissent, en sera-t-il moins le Dieu bon, parce qu'ils sont des ingrats ? Et de quel droit osent-ils resserrer ce cœur immense, plus élevé que les cieux, plus étendu que l'espace, plus profond que l'abîme ? *Ut possitis comprehendere, quæ sit latitudo, et sublimitas, et profundum. (Ephes., III.)* Pour moi, mes frères, éclairé par l'amour, et mieux instruit, je connais mon Dieu, je connais son cœur, et prenant des mains de la religion la coupe de son sang, je la verse en ce moment sur moi, sur cet auditoire, sur ce royaume, sur le monde entier : *Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. (Joan., II.)*

Que ne puis-je, chrétiens, vous montrer ce cœur divin tel qu'il est, et en vous donnant de nouvelles preuves de sa charité, vous rappeler, tout ce que vous lui devez de reconnaissance et d'amour ! Vous le connaissez par ses sentiments ; apprenez à le connaître par ses fonctions.

Que vois-je, et quel touchant spectacle ! C'est Jésus étendu dans une crèche ; il y demande le salut du monde. Dieu saint, dit-il à son Père, je viens remplacer d'inutiles offrandes, et des sacrifices impurs. Si votre Majesté suprême demande une victime digne d'elle, voilà ce Fils qui est votre égal ; voilà ce corps que vous avez formé vous-même ; ce sang que je dois verser pour les coupables : *Dixi : Ecce venio. (Psal., XXXIX.)*

Son amour impatient se hâte de le répandre. Le couteau qui déchire sa chair innocente a prévenu le moment du sacrifice, Jésus est circoncis. Recueillons avec tout le respect dont nous sommes capables les premières gouttes de son sang. Il commence à nous sauver ; commençons à nous atten-

drir. Suivons, mes frères, suivons le cours d'une si belle vie; tous les moments en seront marqués par de nouveaux bienfaits et dirigés par son cœur.

Jésus assis au milieu des docteurs, afflige par son absence la plus tendre des mères; elle lui reproche une séparation qui fut pour elle la source des plus vives alarmes. Que répond-il aux plaintes d'une mère si digne d'être écoutée? Ne savez-vous pas, lui dit-il, que je dois m'occuper du service de mon Père, et remplir le ministère dont il m'a chargé; que ma vie lui appartient, et que j'en dois tous les moments à sa gloire? Quel est ce ministère, chrétiens? La réconciliation de l'homme avec Dieu. Voilà donc ce qui l'attache, ce qui le passionne ce cœur divin : le désir de nous sauver. Mère d'un Dieu, le dirai-je sans blesser le respect que je vous dois et avec cette sainte liberté qu'autorise le sentiment de notre bonheur? Il fut donc un instant où votre Fils, pour s'occuper de nous, parut vous oublier; il fut un moment où, dans le parallèle de nos intérêts avec votre douleur, une douleur si juste, nous eûmes la préférence dans son cœur?

Tandis que je parle, un nuage épais vient couvrir ce bel astre et nous dérober sa lumière. Jésus est dans la maison de Joseph, et ses fonctions de Rédempteur y paraissent suspendues. Je me trompe; son cœur agit dans le silence, et une fonction de son amour qui échappe trop souvent à notre attention, est de nous servir de modèle dans sa vie cachée. Vie d'humilité, qui confond notre orgueil, l'ambition de se montrer, la fureur de plaire, cette vanité aussi ridicule que criminelle, qui ose disputer à Dieu son empire, et que le délire de son ostentation dévoue à la censure publique; vanité punie par elle-même, et qui éloigne les regards à force de les chercher; vile et coupable faiblesse, que le ciel foudroie par des anathèmes, la raison par des mépris. Ainsi, le Fils de Dieu remplissait les moments de sa vie obscure, et les destinait à réformer nos mœurs.

Ces moments expirés, Jésus sort de la maison de Joseph. Il est au milieu de nous, ce maître qui enseigne toute vérité et toute justice. Loin d'ici, orgueilleux philosophes, que l'antiquité païenne reconnut pour ses oracles. Une aveugle raison, en multipliant vos systèmes sur la Divinité, multiplia vos erreurs; vous n'éclairiez point les hommes, vous les trompez. Le Fils de Dieu, sa sagesse, son Verbe va nous instruire.

Il parle, ce divin Législateur, et il répand la lumière; ouvrons les yeux à la clarté du jour. Jésus est le bienfaiteur de l'humanité. La vérité sort de son cœur, de ce cœur touché de notre aveuglement, et qui vient dissiper nos ténèbres. Dieu est connu, parce qu'un Dieu l'a fait connaître.

Il parle, et il persuade. D'où vient cette persuasion? C'est qu'il n'appartient qu'au cœur de parler au cœur. Les hommes m'instruisent par un bruit fastueux, et un vain

étalage de préceptes; je suis ébloui, sans être touché. Mon Dieu parle : je me sens ému, attendri, embrasé; un charme impérieux m'entraîne, et le Maître que j'entends, ce Maître qui m'instruit d'une manière si intime, si précise sur mes devoirs, si conforme à mes besoins, est le Dieu de mon être, est le Dieu de mon cœur.

Il parle, et il agit. Ses actions comme ses paroles sont les preuves de sa tendresse. Ici, le prodige soumis à ses ordres, annonce dans le Dieu de la nature, l'Auteur de la vie et le Père des peuples. Une multitude affamée est nourrie par un miracle que sollicite sa compassion; les malades sont guéris, les aveugles rendus à la lumière, les boiteux redressés, les morts ressuscités. Là, Pierre et André sont attirés par le charme de sa parole; un publicain est mis au rang des apôtres, Zachée converti, la femme adultère réconciliée, Madeleine justifiée. Que dirai-je encore? Ses regards sont des traits de clémence, ses réponses des oracles de paix, tous ses pas autant de témoignages de son amour.

O Eglise! ô religion! vous êtes l'objet de ses travaux et de ses sueurs et vous serez le prix de son sang. Qu'elle est belle, cette cité sainte, dont l'amour pose les fondements, dont l'amour dicte les lois! Je vois sortir de son sein ces feux rapides, qui vont porter la lumière aux nations assises à l'ombre de la mort. Je vois les peuples, devenus son héritage, adorer dans son enceinte ce sceptre de douceur et d'équité qui régit sur les cœurs. Ce bonheur, chrétiens, est celui dont nous jouissons, et pourrions-nous le méconnaître? Parlez, temples augustes où l'amour nous rassemble, fontaines salutaires où il nous adopta, tribunaux sacrés où il nous pardonne, chaires de vérité où il nous instruit; parlez, saints autels, et qu'aperçois-je, chrétiens? quelle admirable invention de la charité d'un Dieu! Ce Dieu en personne, dans sa propre substance, avec la plénitude de la Divinité, qui se donne à nous, quel amour! Réunis sous cette voûte sacrée, à l'aspect de ce sanctuaire, pouvons-nous sans transport contempler ce nouveau ciel, où la majesté n'est connue que par des abaissements, le pouvoir que par des bienfaits, la bonté que par des prodiges?

C'est ainsi que le Dieu Rédempteur nous a aimés, et qu'il a voulu nous en convaincre par ses fonctions et par ses œuvres. Toute l'économie du salut fut déterminée dans son cœur, exécutée par son cœur. Ce sentiment de compassion qui l'attendrit sur nos maux, son cœur en est le principe. Cette amoureuse impatience qui prévient le moment de l'immolation, son cœur en est le centre. Ces expiations douloureuses, nécessaires à notre félicité, son cœur en est l'autel. Ce sacrifice auguste, où il est notre aliment et l'esclave de sa charité jusqu'à la consommation des siècles, son cœur en est le prêtre et la victime.

Ah! chrétiens, l'oublierons-nous, ce cœur

tendre, généreux? Verrons-nous sans douleur l'ingratitude à côté de ses dons? Ames sensibles, c'est à vous à le dédommager par la vivacité de votre reconnaissance. Outragé surtout dans le sacrement de son amour, Jésus se plaint, et que voit-il? l'indifférence ou le sacrilège. Ames pures, vous l'honorez, par un usage aussi saint que fréquent du banquet céleste; vous le vengez également et des profanateurs et des déserteurs de la table eucharistique. La majesté d'un Dieu vous frappe et vous humilie; sa bonté vous invite et vous rassure : c'est l'amour qui vous appelle; c'est l'amour qui répond. Vous dites anathème avec moi à ce faux respect, qui se fait un mérite et une espèce de religion, de s'éloigner de l'autel, comme si le respect pouvait être séparé de l'amour sous une loi qui n'est que charité; comme si un enfant, pour être respectueux, devait être ingrat; comme si, la meilleure manière de respecter le don de Dieu n'était pas de sentir le besoin qu'on en a, et de se mettre en état d'en profiter. Voit-on le courtisan repousser par respect les grâces et les faveurs du souverain; le client, dédaigner la bienveillance et le crédit d'un protecteur; le pauvre, refuser l'or et le pain qu'on lui présente?

Analysons ce respect dont on cherche à colorer l'éloignement de la communion, et jugeons de la cause par les effets. Avec ce prétendu respect on renverse les desseins du Sauveur, on méprise ses invitations, on enfreint son commandement, on viole ouvertement une loi de son Eglise. Avec ce prétendu respect, on crie d'une voix foudroyante : *C'est ici le lieu saint, tremblez ; et l'on ne dit jamais avec Jésus-Christ : Voici la salle du festin, venez et mangez.* On veut des anges, où un Dieu n'a supposé que des hommes; on exige comme préparation au sacrement ce qui n'en est et n'en peut être que le fruit; on séduit les simples, on effraie les pusillanimes, on écarte les enfants de la dilection, on désespère les âmes. Avec ce prétendu respect, en attendant la grâce qui dispose, on a trouvé le funeste secret de se priver les années entières de la grâce qui fortifie, et, le dirai-je, de se passer de l'Auteur même de la grâce.

Disciples du Dieu de charité, je vous vois au milieu de ces ingrats, recueillir ses bienfaits, consoler son cœur et substituer aux outrages dont il se plaint, des hommages que l'amour inspire. Continuez de remplir avec autant de ferveur que d'exactitude, un devoir si juste et si consolant; qu'une foi vive, qu'une pieuse sensibilité, vous tiennent sans cesse attachés à ce cœur divin. Venez, âmes ferventes, venez aux pieds de ses autels, étudier ses sentiments, apprécier ses fonctions, compatir à ses souffrances.

Que n'a-t-il pas souffert, ce cœur, le plus sensible de tous les cœurs! Du sein du Père, le Verbe s'abaisse, il descend des splendeurs de l'éternité pour me servir de mé-

diateur et de victime. L'amour et la douleur vont se partager désormais les moments d'une vie si précieuse. Aimable Maître, quelle triste carrière allez-vous parcourir!

Je l'ai vu, ce Dieu de mon cœur, menacé, persécuté dans son berceau; je l'ai vu pros crit, errant, fugitif, se dérober aux poursuites d'un roi impie et barbare; j'ai vu le peuple ingrat, mépriser ses oracles, blasphémer sa personne, rejeter ses bienfaits. J'ai vu de lâches disciples abandonner ce bon Maître; l'apôtre timide méconnaître son bienfaiteur et son Dieu; le traître appliquer ses lèvres sur sa bouche sacrée, et donner le signal d'un affreux déicide. Ah! il vit pour nous, ce Dieu Sauveur, il ne vit que pour souffrir, et, ne l'oublions pas, les flots d'amertume qui l'environnent se rassemblent et viennent se concentrer dans son cœur.

Un Dieu souffre. Je vous invite à ce spectacle, âmes désolées, âmes pieuses, qui gémissiez dans les sécheresses et les aridités intérieures, ces voies purifiantes, où un voile épais vous cache l'unique objet de vos désirs, et vous-mêmes à vous-mêmes. Vous ne connaissez la vertu, que par ses efforts; l'amour, que par ses rigueurs. Timides et chastes amantes, vous marchez sur les épines, et au bruit de la foudre; la terre est humectée de vos larmes, et le ciel que vous cherchez, semble fuir devant vous. Dans ces situations pénibles, les consolations sont impuissantes, les consolateurs onéreux. Le directeur lui-même, le ministre de la paix avec toute l'onction de sa charité, n'est qu'un homme. Cœurs flétris par la douleur, il vous faut un autre maître, pour vous instruire et pour vous calmer. Jetez les yeux sur votre modèle.

Un Dieu souffre. Il souffre dans ce jardin lugubre, où, livré à la tristesse, à l'ennui, à la crainte, il frémit, il succombe; il souffre dans cette agonie cruelle, où, saisi d'horreur à la vue de nos crimes, il les pleure avec des larmes de sang. Dans l'état où vous le voyez, que vous dit-il ce divin Maître? Dieu frappe, et Dieu seul pourrait guérir; et cependant, ô profondeur de sa sagesse! ô conduite ineffable de son amour! c'est en perçant l'âme de tous ses traits qu'il la vivifie; le remède est dans la plaie; la vie est dans la mort; et le cœur, sous la main qui le blesse, doit adorer et chérir sa blessure. C'est un Dieu qui parle. Il souffre sans consolateur; le ciel et la terre l'abandonnent. Quel exemple! quel encouragement dans nos peines!

Un Dieu souffre, chrétiens, et avec quel amour! C'est surtout sous cette idée que je dois vous faire envisager ses souffrances, pour vous peindre son cœur. Les femmes de Jérusalem, en le suivant sur la montagne où il doit s'immoler, s'attendrissent sur ses douleurs. Que leur répond ce Dieu Sauveur? Ne pleurez pas sur moi : mon sacrifice est volontaire, et vos larmes le déshonorent. Les souffrances que j'éprouve, sont nécessaires à votre bonheur; je les ai désirées

avec ardeur, je les embrasse avec joie ; je sens moins la rigueur de ces maux, que ceux de mon peuple ; oui, l'amour qui me presse est plus fort que les tourments qu'on me prépare. Ah ! chrétiens, il est une plaie mille fois plus douloureuse pour ce Dieu souffrant, que celles dont son corps est couvert, une plaie profonde et que j'appelle la plaie de son cœur : c'est le mépris de sa grâce, c'est l'abus de ses souffrances, c'est le fruit de son sang rendu inutile, et ce sang va couler ! Il s'agite dans ses veines, il veut inonder la terre, ô bonté ! Souffrir pour des coupables, quel sacrifice ! Désirer de souffrir, quelle charité ! Souffrir pour des ingrats, quel prodige ! *Sic Deus dilexit mundum.* (Joan., III.)

Amour, vous nous livrez cette innocente victime, et vous l'étendrez sur l'autel. Des travaux, des larmes, des épines, les traits qui ont déjà blessé ce cœur divin, ne suffisent pas. C'est une croix que vous lui préparez, et pour le Dieu qui nous aime, il faut un Calvaire. En effet, le sacrifice se consomme, l'Agneau est immolé, Jésus expire. Il a tout donné, chrétiens, puisqu'il s'est donné lui-même ; et si vous pouviez en douter, levez les yeux, voyez ce cœur ouvert. Dans un corps victime du trépas, il vous parle encore ; sous le nuage de la mort, il conserve un reste de chaleur, c'est la vie de l'amour. C'est surtout de ce cœur sacré, qu'on peut dire avec l'Apôtre (I Cor., XIII), que la charité ne meurt pas ; il vous a aimés, il vous aime jusqu'à la fin, il vous donne par l'ouverture de sa plaie les dernières gouttes de son sang : *Sic Deus dilexit mundum.* (Joan., III.)

Du pied de la croix, quels fleuves de bénédiction ont coulé sur la terre, pour la purifier de ses crimes ! Quels traits de feu j'ai vus sortir de ce cœur sacré ! Que de grâces, mon cher auditeur, pour vous et pour moi ! Lumières de la foi, heureux penchants pour la vertu, tendres invitations, aimables reproches, poursuites amoureuses, patience inaltérable ! Ah ! chrétiens, est-ce trop exiger de vous, que de vous demander quelques sentiments de reconnaissance pour tant d'amour ; quelques larmes de pénitence et de componction pour ces torrents de flammes et de sang dont vous êtes inondés ? *Sic Deus dilexit mundum.*

Mes frères, Jésus par ses souffrances et par sa mort, a désarmé l'enfer, il triomphe pour nous ; mais qu'aura-t-il fait, s'il ne triomphe encore de nous-mêmes ? Quoi ! sa charité ne pourra nous attendrir ? ses exemples ne pourront nous réformer ? Rougissons, chrétiens, rougissons de l'opposition éternelle de nos cœurs avec le cœur de Jésus. Cœur le plus affectueux dans ses sentiments ; et nous sommes si peu touchés, si peu reconnaissants de ses bienfaits ! Cœur le plus généreux dans ses fonctions ; et les moindres obstacles, les plus légères difficultés nous arrêtent ! Cœur le plus magnanime dans ses souffrances ; et jusqu'ici peut-être, nous n'avons su, ni aimer, ni souffrir.

Il fallait donc, que ce cœur nous fût montré dans ces derniers temps. Oui, il le fallait pour nous frapper, pour nous intéresser par ce symbole attendrissant de l'amour. Il le fallait, pour nous donner dans le nom même de cette fête, une leçon si nécessaire à ce siècle d'égarement, où ce qu'on appelle sensibilité du cœur, en est presque toujours l'abus et la corruption. Il le fallait, pour opposer au scandale de nos mœurs, aux progrès funestes d'une passion impure, le beau feu, les célestes attraits de la charité. Il le fallait, pour ménager dans ces jours de licence et de perversité, de nouvelles ressources à de nouveaux malheurs, pour mettre entre Dieu et nous ce cœur victime, et fléchir le ciel irrité.

Ce royaume et le siècle où nous vivons, nous en offrent un exemple à jamais mémorable. Vous le savez, mes frères, un de ces fléaux que Dieu laisse échapper du trésor de ses vengeances, pour effrayer la terre et punir l'iniquité montée à son comble, affligeait la ville de Marseille, y multipliait ses ravages ; un feu destructeur s'insinue dans les veines ; le souffle de la contagion moissonne sans distinction tous les états et tous les âges, immole une foule de victimes. L'image de la mort s'offre de toutes parts. Bientôt, Marseille n'est plus qu'un vaste tombeau. Un pontife digne des premiers temps, un nouveau Moïse se place entre le ciel et les coupables ; il lève les mains vers le Dieu vengeur et lui présente le cœur de son Fils. A cette vue, Dieu s'apaise, le fléau cesse, le saint pasteur dans les restes de son troupeau, recueille le fruit de ses larmes et de sa piété envers le divin cœur.

Puisse une dévotion marquée à des traits si frappants, si convenable à des cœurs chrétiens, à des cœurs français, s'étendre dans ce royaume, y opérer les plus grands fruits et produire dans nos mœurs cette heureuse révolution qu'un demi-siècle d'incrédulité et de corruption nous fait désirer si vivement et avec une ardeur égale à nos besoins !

Laissons, chrétiens, laissons ces censeurs téméraires qui, sous prétexte d'éclairer la piété des fidèles sur un culte si édifiant, n'ont cherché qu'à l'affaiblir, et qui pouvaient se dispenser de nous donner de prétendues leçons pour nous donner eux-mêmes un nouveau scandale ; ces âmes dures, qui semblent ne nous contester la dévotion au sacré cœur et l'expression du sentiment, que pour nous prouver leur froideur et leur insensibilité ; ces cœurs ingrats, dont l'opposition au cœur de Jésus paraît annoncer qu'en renonçant à son culte, ils renoncent à ses bienfaits, et qu'un jour il leur rendra ce qui leur est dû ; mépris pour mépris, abandon pour abandon.

Ce scandale de contradiction dont nous sommes témoins, aurait sans doute de quoi nous surprendre, si les scandales pouvaient étonner dans ces jours d'irréligion, et si la Vérité même ne nous avait appris, que dans

la lie des siècles, la charité de plusieurs viendrait à se refroidir et à s'éteindre. La personne adorable de Jésus, ses mystères, sa doctrine, sa morale, rien n'est respecté : est-il étonnant qu'on censure la fête de son cœur et cette pieuse sensibilité qui l'honore ? Oui, chrétiens, c'est le même esprit qui persécute aujourd'hui le Maître et les disciples, qui insulte aux vérités de la religion et à la solennité de ce jour, qui résiste aux décisions de l'Eglise et aux attraites de la charité dans ce mystère.

Pour nous, mes frères, attachés à ce culte religieux, qui pour être connu et apprécié, demande ces yeux éclairés du cœur dont parle saint Paul, laissons éclater nos sentiments et pratiquons, selon le même Apôtre, la vérité dans la charité : *Veritatem facientes in charitate.* (Ephes., IV.) Le cœur de Jésus ! quel objet intéressant pour ceux qui ont une âme et qui le sentent ! Livrons-nous à toute la vivacité du zèle que ce cœur divin doit nous inspirer. Couvrons de fleurs son tabernacle et ses autels ; que les parfums qui brûlent au pied de son sanctuaire, se confondent avec le feu de nos désirs et l'encens de nos vœux ; chaires chrétiennes, retentissez de ses éloges ; saintes associations, multipliez-vous pour étendre son culte et attester nos hommages ; hymnes de Sion, cantiques sacrés, publiez sa gloire et ses bienfaits. Quoi ! tandis que le cœur de l'ambitieux va ramper chaque jour aux pieds de la fortune, que le cœur de l'avare se dessèche auprès de ses dieux d'or et d'argent, que le cœur de l'amant profane se livre à de coupables transports et se consume indignement pour l'objet qui l'enflamme, Dieu rédempteur ! vous seriez méconnu, votre cœur serait oublié ? Quoi ! le cœur d'un Dieu ? Et ce bel astre qui anime toute la religion, ne fixerait pas nos regards ? Quoi ! le cœur d'un père ? Et brûlant de la charité la plus pure, si prévenant, si tendre, si libéral, cœur ineffable, il n'embraserait pas les nôtres ?

Oui, nous mettons notre gloire à l'adorer ; nous l'aimerons ; nous en ferons une protestation publique ; nous ne rougirons pas d'un billet d'association qui nous engage à une vie pure et fervente, et nous reprocherons à une foule de mondains, peut-être à plusieurs de nos critiques, ce billet anti-chrétien qui les conduit aux théâtres, aux académies de volupté, aux écoles du vice et de la séduction. Le cœur de Jésus que nous aurons aimé, honoré, ce bon cœur ne nous oubliera pas. Nous en avons pour garant sa promesse : J'aimerai ceux qui m'aiment : *Qui diligit me diligam eum.* (Joan. XIV.) Il sera notre asile et l'objet de notre confiance dans le dernier moment. C'est dans ce moment critique qu'il nous faut un ami ; il sera le nôtre. Les noms de ceux qui m'écoutent, inscrits sur le catalogue de ses adorateurs, le seront dans le livre de vie ; nous l'en conjurons, nous l'espérons. Ils l'auront glorifié ; il les glorifiera, il les couronnera, il les distinguera ; et si la malignité de la cen-

sure voulait ternir de son souffle ce cœur divin et ceux qui l'honorent, pour se venger lui-même, il les vengera.

Triomphez, cœur adorable, triomphez ; cœur auguste, la gloire et la splendeur du Père ! ô majesté ! recevez nos adorations et nos sacrifices ; nous voudrions vous offrir et vous soumettre tous les cœurs. Cœur sacré, auteur de toutes les grâces, source de toute perfection, ô pureté ! dirigez nos pensées, purifiez nos désirs, consacrez nos sentiments. Cœur aimable, cœur brûlant d'amour, ô bonté, faites à nos âmes cette heureuse blessure, qui les transforme, les divinise, et n'y laisse de mouvement, de sensibilité, de vie, qu'en vous et pour vous. Cœur tout-puissant, maître des cœurs ; ô charité ! si vous trouvez dans cet auditoire un pécheur rebelle, faites lui toucher, comme autrefois, au disciple incrédule, une plaie qui doit lui reprocher son crime et vaincre sa résistance. Qu'il sonde toute la profondeur de cette plaie ; qu'il y voie tracés en caractères de flammes votre amour, ses devoirs, le moment de son retour et celui de son bonheur. Puissions-nous, mes frères, puissions-nous vivre dans le cœur de Jésus pour y mourir au monde et à nous-mêmes, y mourir un jour pour y vivre éternellement dans le séjour de la gloire ! Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

SUR LA FACILITÉ DU SALUT.

Trepidaverunt timore, ubi non erat timor. (Psal., XXXII.)

Ils ont craint où il n'y avait aucun sujet de craindre.

Quelle est donc cette faiblesse qui, dans les voies du salut, s'arrête à la vue des difficultés, s'excuse toujours sur des raisons de fragilité et d'impuissance, et, dans les routes qui doivent nous conduire au souverain bonheur, ne voit que les obstacles et jamais les moyens ? Remontons à la source, et nous remarquerons qu'on n'est si faible et si languissant pour la vertu, que parce qu'on s'est laissé affaiblir et dominer par ses passions ; que cette impuissance prétendue pour le bien, est celle d'un cœur qui n'est incrédule sur les moyens du salut, que parce que le salut même exige une vie pure et fervente dont la seule idée effraie sa mollesse ; d'un cœur incapable de s'élever jusqu'aux biens invisibles, et qui ne fait rien pour la vérité, parce qu'il fait tout pour la vanité ; d'un cœur, en un mot, dont la faiblesse volontaire est une secrète apostasie, l'impuissance, un vain prétexte, l'excuse, un nouveau crime. Mais voici, mes frères, une vérité incontestable, c'est qu'un Dieu vous offre ses récompenses et vous invite à les mériter : *Mercès* (Luc, VI) ; c'est que le bonheur qu'il vous propose est si peu au-dessus de vos forces, qu'il en parle comme d'un bien qui vous est propre, et dont vous pouvez vous assurer la jouissan-

ce : *Mercès vestra* (*Ibid.*) ; c'est qu'en faisant de ce bonheur l'objet de votre espoir, il prétend que cette vue vous anime et vous console : *Gaudete*. (*Ibid.*) Oui, chrétiens, ce que nous pouvons espérer, suppose nécessairement ce que nous pouvons faire, et, appelés à la possession du souverain bien, nous avons tout ce qu'il faut pour l'obtenir ; un cœur que Dieu n'a créé que pour ce bonheur infini ; la grâce qui nous fournit tous les secours nécessaires, pour remplir notre destination ; la fidélité d'un Dieu à sa parole, et sa bonté, qui nous répondent de l'utilité de nos efforts ; l'exemple des saints qui encourage notre faiblesse ou confond notre lâcheté. Quatre réflexions qui vont partager ce discours, où mon dessein est de vous prouver la facilité du salut. Avant de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'homme est créé pour le souverain bien, et s'il est attentif à une destination si auguste, il trouve dans le fond même de son être, une ressource pour s'élever jusqu'à Dieu. Rentrons au-dedans de nous-mêmes, qu'éprouvons-nous ? Ce désir d'être heureux, qui toujours en mouvement et jamais satisfait, nous avertit de notre grandeur et nous défend de nous avilir. Serons-nous toujours indociles à cette voix intérieure ? De vains objets nous occupent et nous passionnent ; nous leur donnons un prix que la raison même désavoue ; notre cœur se dégrade, et ce cœur, qu'un sentiment intime rappelle sans cesse vers l'infini, rampe sur la terre et se nourrit dans la poussière. Quelle est notre erreur et notre stupidité ! Ne comprendrons-nous jamais, que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que nous habitons un lieu de passage et d'exil ? Apprenez, mon cher auditeur, apprenez ce que vous êtes dans ce monde visible ; connaissez la fin pour laquelle Dieu vous y a placé et réglez vos sentiments et vos actions sur vos destinées. Qui êtes-vous ? Un voyageur qui traverse rapidement une terre étrangère pour arriver au terme ; un citoyen qui tend vers sa patrie ; un enfant qui retourne à son père. Il doit donc vous être aussi naturel d'aspirer à l'heureuse éternité, de mépriser ce qui vous en détourne, qu'il l'est à un voyageur de laisser sur sa route ce qui ne peut que l'amuser, l'embarrasser ; aussi naturel, de soupirer pour le ciel et les biens immortels, qu'il l'est à un citoyen de vouloir rentrer dans ses possessions, se réunir à ses amis, à ses proches ; aussi naturel, de vous porter vers Dieu par le plus empressé de tous les desirs, qu'il l'est à un enfant de redemander par ses larmes le sein paternel dont il se voit séparé. Ne dites donc plus, lorsque nous vous reprochons votre attachement aux choses de la terre, aux objets de la vanité, ne dites plus que vous avez un cœur, qu'il est fait pour aimer. Vous avez un

cœur ? Mais, ingrat, de qui le tenez-vous, et si l'ingratitude pouvait raisonner, ne diriez-vous pas : Ce cœur est l'ouvrage du Dieu Créateur ; il se doit donc tout entier à l'Auteur de son être ? Il est né tendre et ardent ; qui l'excusera donc, s'il est indifférent pour Dieu ? Quoi ! il est fait pour aimer, et il serait sans mouvement pour celui qui l'a fait capable d'aimer ? Il ne pourrait s'unir au souverain bien, ce cœur qui se porte avec tant d'activité vers un bien périssable, ce cœur qui tant de fois s'est fait honneur auprès d'une vaine idole d'être sensible jusqu'au transport, fidèle jusqu'au tombeau, passionné jusqu'à la fureur ? Ignorez-vous donc que le Seigneur n'avait mis en vous cette vivacité de sentiment, que pour vous attirer plus fortement à lui, et s'assurer, pour ainsi dire, de vous-même ; que cette chaleur de l'âme était dans ses desseins une ressource de plus pour la vertu ; que dans cette disposition d'un cœur porté par sa nature à se donner sans réserve, il avait désigné toute l'étendue d'un attachement dont il vous demandait l'hommage ; qu'il avait tracé dans le caractère d'une âme sensible, tout le mérite et toute la perfection d'une âme chrétienne ; et peut-on trop vous le dire, si déjà vous ne vous l'êtes dit à vous-même, qu'avec un cœur tel que le vôtre, vous deviez être un prodige de reconnaissance et d'amour, et non pas un monstre d'ingratitude et d'insensibilité ? Mais du moins, que vos fautes vous instruisent ; reconnaissez dans ce que vous avez fait pour le monde, tout ce qu'un Dieu pouvait attendre de l'assiduité et de la ferveur de vos sentiments, et que l'abus même d'un cœur emporté par ses passions, et qui a tout osé pour les satisfaire, vous apprenne avec quelle force et quelle activité il pouvait s'élever vers le centre et l'auteur de tout bien. Cœur d'autant plus coupable, et c'est la réflexion d'Augustin, qui l'avait éprouvé lui-même, cœur d'autant plus coupable, que ses remords l'avertissent de son erreur, et qu'en s'éloignant de sa fin dernière, il trouve son supplice dans son dérèglement, son malheur dans son crime. C'est à vous-même, mon cher auditeur, et à votre conscience que j'en appelle. Depuis le moment où vous avez abandonné le Seigneur, pour errer dans les voies de vos passions, que vous disent ces agitations éternelles où, cherchant toujours à vous fixer, vous ne vous fixez jamais ; ces poursuites laborieuses où, voulant saisir le bonheur vous ne trouvez qu'un fantôme qui vous échappe, qu'une ombre qui disparaît ; ces attachements stériles où, épris d'une idole de chair, et rendu à vous-même dans des moments plus calmes, vous sentez si bien qu'elle n'est pas faite pour vous, que vous n'étiez pas fait pour elle ? Ainsi, nos passions injustes, ô mon Dieu, vous vengent de notre infidélité en se tournant contre nous ; ainsi l'impuissance des objets créés et le vide où ils nous laissent, deviennent une démonstration sensible de ce

qu'il y a de grand et de divin dans le cœur de l'homme. Il veut le bonheur, il le cherche dans de vaines satisfactions, et le bonheur échappe à ses désirs; le fond de sa nature est donc pour un objet infini. Il se tourmente, il s'agite; il n'est donc pas à sa place. Le conquérant de l'Asie traverse avec la rapidité de l'aigle les provinces et les royaumes. Il paraît, il triomphe, il voit tout à ses pieds; et, chargé des dépouilles des nations vaincues, assis sur les débris des trônes, il se plaint, il soupire. Les succès irritent l'ambition qui le dévore; et à ce cœur insatiable, un monde ne suffit pas. Cet exemple, tout profane qu'il est, peut nous instruire; il nous rappelle cette vérité trop souvent oubliée: Tout ce qui tient de la terre est trop vil pour le cœur de l'homme.

Telle est sa dignité naturelle; il conserve au milieu des faiblesses qui l'humilient, ce caractère de grandeur qui le rend supérieur aux objets périssables. Mais que sera-ce, si nous y ajoutons ce sentiment auguste, gravé par les mains de la religion? Quelle facilité pour lui, de s'élever au-dessus des sens et d'agir selon toute l'étendue de ses espérances! En effet, que nous dit la grâce de notre régénération, ce nouvel être qui met en nous l'empreinte de la Divinité, ce précieux titre de notre adoption qui nous donne droit d'appeler Dieu notre père? Que nous dit ce gémissement ineffable de l'Esprit Saint, qui prie en nous et pour nous? Esprit de charité, avec quel amour il demande pour les enfants de la nouvelle alliance, cette pureté de désirs qui ne cherche que Dieu; cette vie intérieure et surnaturelle qui nous unit à Dieu; cette immortalité glorieuse, qui nous assure la possession d'un Dieu! *Secundum Deum postulat pro sanctis.* (Rom. VIII.) Ame chrétienne, si pour remplir votre destination, vous devez triompher du monde et de la chair, n'avez-vous pas reçu l'Esprit consécrateur, cette onction sainte qui vous a donné la force de les vaincre? Si pour être digne de vous-même, vous devez renoncer à des amusements qui vous dégradent, la Religion, en vous marquant de son sceau, n'a-t-elle pas ennobli vos penchants? Homme élevé à la dignité d'enfant de Dieu, destiné à partager sa gloire et son bonheur, quelles considérations plus puissantes, pour t'enlever à la terre, enflammer tes désirs! et le Dieu de ton espérance, ingrat, ne sera-t-il jamais le Dieu de ton cœur?

Ah! mes frères, Israël dans une terre d'exil, n'est occupé que du souvenir de la patrie dont sa captivité le sépare. Eloigné de la cité sainte, il y porte ses regards; son cœur s'attendrit et soupire. Le vainqueur qui l'asservit lui demande les hymnes de Sion, les cantiques du Seigneur. Hélas! répond le peuple captif, est-il pour nous d'autre partage, que le gémissement, ou le silence? Nos instruments tristement suspendus, vous peignent la douleur profonde dont nos cœurs sont pénétrés. Assis sur les bords

du fleuve de Babylone, nous arrosons de nos larmes ces rives étrangères. O temple! ô Sion! que mes mains restent immobiles, que ma langue se dessèche, si vous n'êtes pas le sujet de mes chants et l'unique objet de mes vœux: *Oblivioni detur dextera mea, adhæreat lingua mea faucibus meis, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (Psal. CXXXVI)

Israël captif est une image du chrétien exilé dans cette vallée de larmes, et son empressement pour revoir le séjour de ses pères nous apprend avec quelle ardeur nous devons soupirer pour la céleste patrie. Eh! que voyons-nous dans ce monde matériel, qui ne doive servir à en détacher nos cœurs? Au milieu des pièges et des maux qui nous environnent, ne sommes-nous pas assez malheureux pour devenir des hommes de foi, des hommes de l'éternité? Cette terre de proscription ne porte-t-elle pas assez de ronces et d'épines; l'astre qui luit sur nous n'éclaire-t-il pas assez de crimes et d'horreurs pour nous faire désirer cette nouvelle terre et ces nouveaux cieux, où habitent la justice et la paix? Homme chrétien, lève enfin la tête; contemple ce palais magnifique qu'habite ton Dieu et ton Père et que tu dois habiter avec lui. Idée sublime et touchante! que produit-elle dans le cœur du Roi-Prophète? Mille désirs enflammés de s'élancer vers le Dieu qu'il adore. Dans le cœur de Paul? Le dégoût de cette vie passagère, une ardeur impatiente de se voir affranchi de cette chair corruptible. Dans les nôtres? peut-être quelques désirs, mais désirs vagues et stériles qui nous laissent avec les mêmes penchants et le même attachement pour le monde. Nos pensées et nos sentiments n'ont rien que de terrestre et d'humain; nous aimons cette terre de bannissement que nous devrions tremper de nos larmes; et un séjour où l'on ne devrait entendre que les accents de la douleur, retentit du bruit orageux des passions et des cris tumultueux de notre ambition, de notre cupidité. Connaissions-nous d'autre grandeur que d'acquérir un vain nom, et des titres qui doivent périr, tandis que nous négligeons une âme immortelle; d'autre intérêt, que d'agrandir un coin de notre exil, de nous disputer, de nous arracher les uns aux autres quelques grains de poussière; d'autre amusement que de cueillir quelques fleurs qui croissent sur le bord des abîmes et des précipices? Ne sommes-nous donc sur la terre, ô mon Dieu, que pour vous oublier et nous avilir? Est-ce donc là ce cœur que vous avez fait si grand, si vaste, et qui nous offre dans cette espèce d'immensité une image de vous-même? Mondains, vous lui donnez pour aliment des objets périssables, et vous croyez le rassasier, vous vous trompez. Ce cœur est un feu qui dévore tout, et qui se nourrit de Dieu seul.

Disons-nous encore que ce cœur est trop faible pour s'élever jusqu'aux biens invisibles.

bles, et prétexterons-nous cette prétendue faiblesse pour excuser notre indolence dans les voies du salut? Mais je l'ai déjà observé, ce cœur est faible, parce qu'il s'est amolli sous l'empire des sens, parce que les passions l'ont énervé, parce qu'il a perdu dans l'esclavage du vice cette dignité, cette énergie qui le rend capable des plus grandes choses. Rendons-lui sa pureté, nous lui rendrons sa liberté; il reprendra son essor, et il agira selon toute la force des motifs que la religion lui présente. Cœur noble, généreux, supérieur à tous les objets créés, il s'unira à son auguste principe, et, dans ce degré d'élévation, il offrira des sentiments, des vertus, des sacrifices dignes de lui et du Dieu qui l'anime.

Première réflexion : l'inclination naturelle de nos cœurs pour le souverain bien, fortifiée et perfectionnée par la religion, est un moyen de nous unir à Dieu. Ajoutons à cette première ressource le secours de la grâce; et pour vous convaincre de cette seconde vérité, je ne vous demande qu'un peu de retour et d'attention sur vous-mêmes?

SECONDE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas ce prétexte si commun, prétexte suggéré par l'esprit d'erreur ou par des passions qui cherchent toujours une excuse dans leur désordre : la grâce nous manque, la grâce nous a manqué. Mais vous qui tenez ce langage, souffrez que je vous interroge.

Si la grâce prévient l'homme, l'éclaire et l'inspire, rappelez le don de la foi, une éducation chrétienne, les lumières les plus vives, tous ces traits de providence sur vos premières années, dont tous les moments ont été marqués par autant de bienfaits, et vous dites que la grâce vous a manqué?

Si la grâce aide la volonté, l'excite et la fortifie, en combien d'occasions avez-vous éprouvé cette force, cette onction divine qui affaiblissait en vous le règne du monde et des passions, augmentait l'attrait des vertus, et disposait votre cœur aux plus grands sacrifices! Dans les différents assauts que vous a livrés l'esprit tentateur, n'avez-vous pas senti une main invisible qui vous arrêtait sur le penchant du précipice? N'avez-vous pas reçu d'en haut ces secours décisifs qui sont venus à l'appui de votre fragilité, qui vous ont fait comprendre qu'au milieu du péril, et dans les situations les plus critiques, quand on veut combattre on est toujours sûr de vaincre; et vous dites que la grâce vous a manqué?

Si la grâce presse le pécheur et multiplie les instances, que d'avertissements réitérés! que de sollicitations vives et touchantes! et combien a-t-il fallu de résistances et d'infidélités pour vous en défendre! Rappelez tous les obstacles que Dieu vous a suscités dans vos égarements, et les réflexions salutaires que ces obstacles ont fait

naître; son assiduité à vous poursuivre, ce désir passionné, si j'ose le dire, de posséder votre cœur, de vous donner le sien; et vous dites que la grâce vous a manqué?

Que dirai-je encore et qu'ajouterai-je à ce détail? Je vois le ciel attentif à diriger toutes vos démarches; un rayon de lumière attaché pour ainsi dire à toutes vos voies, vous tracer la route des vertus, éclairer tous vos pas. Rendez gloire à Dieu et répondez-moi. Vous êtes-vous permis un seul égarement dont il ne vous ait fait apercevoir le danger? {Que ne vous disait-il pas au fond du cœur, pour vous épargner la honte dont vous alliez vous couvrir? Avez-vous fait une seule chute, dont il ne vous ait repris avec cette voix paternelle qui vous promettait le pardon, en vous prescrivant les moyens de le mériter? Est-il dans le cours de votre vie de situation qui n'ait eu sa ressource et sa grâce particulière, de moyen de salut qui ne vous ait été présenté, prodigué; et vous dites que la grâce vous a manqué? Ah! dites plutôt que votre lâcheté a rendu son opération inutile; dites que de fausses douceurs, de criminelles douceurs lui ont disputé l'empire de votre cœur; dites qu'il vous en aurait trop coûté pour déranger le plan d'une vie tiède et impénitente; dites que vous voulez une grâce qui vous sanctifie, sans vous consulter, qui brise vos chaînes, sans vous entendre soupirer, qui vous fasse vaincre sans effort, triompher sans mérite; une grâce qui, ne trouvant en vous que des inclinations mondaines, des goûts profanes, des mœurs corrompues, vous transforme en un instant, et vous fasse passer de l'abîme de l'égarement au faite de la sainteté. Etrange illusion! quoi! vous n'êtes qu'un homme de boue, et vous voulez être enlevé sur un char de feu comme le prophète? Non, chrétiens, vous pouvez mériter le souverain bonheur, je le sais, et c'est la vérité que je vous annonce dans ce discours; mais si vous devez mériter ce bonheur, le mérite suppose du travail et des efforts : *Contendite intrare.* (Luc., XIII.) La grâce adoucit la peine, elle n'en dispense pas. Les forces qu'elle nous communique pour terrasser nos ennemis, doivent servir en même temps à triompher de notre indolence et de notre lâcheté. Si elle nous donne la facilité de vaincre, elle veut que nous ayons le mérite du combat. Elle a tout ce qu'il faut pour nous sauver; mais nous avons par elle et avec elle, tout ce qu'il faut pour la secourir : *Gratia Dei mecum.* (I Cor., XV.) N'accusez donc plus la grâce de vous manquer, mais tournez vos reproches contre vous-même. Augustin, dans ses désordres, était de meilleure foi que vous; il ne se rejetait pas sur le défaut de la grâce pour excuser la faiblesse qui le tenait asservi sous l'empire du péché; il l'attribuait au dérèglement de sa volonté; il en trouvait le principe dans ces attachements criminels dont la honte troublait sa raison, et dont la douceur le captivait encore; dans ces liens

volontaires, dont la conscience lui faisait un crime, et son cœur une malheureuse nécessité; dans ces chaînes dont il sentait tout le poids et dont il eût voulu être affranchi, mais par une main étrangère et sans y toucher lui-même : *Suspirabam ligatus ferrea mea voluntate*. Avouons-le, mes frères, et cessons d'irriter Dieu par nos murmures. Nous avons toujours plus de lumières que de docilité, plus de moyens que de fidélité, plus de forces que de volonté. Mon Dieu, que vous saurez bien confondre nos vains prétextes ! Et dans ce jour de manifestation où nous paraîtrons au pied de votre tribunal, qu'aurons-nous à répondre, lorsque, pour venger le mépris de votre amour, vous développerez nos consciences, et comblés de vos dons, insensibles à tant de bienfaits, vous nous opposerez nous-mêmes à nous-mêmes ? Mais poursuivons, et après vous avoir prouvé que nous trouvons dans notre cœur et dans les secours de la grâce de quoi nous élever vers Dieu et mériter ses récompenses, achevons de nous en convaincre par les idées que la religion nous donne de sa fidélité, de sa bonté, et par les exemples que les saints nous présentent.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Lorsque nous vous engageons, chrétiens auditeurs, à entrer dans les voies du salut, à vous détacher des objets sensibles et à vous soustraire aux attrait de la volupté; pourquoi ces soulèvements et ces cris de la nature ? Notre ministère, en vous arrachant à vos passions, se borne-t-il donc à répandre la tristesse et l'amertume dans vos cœurs ? Ne s'annonce-t-il que sous les images sombres et lugubres de sacrifice, de destruction, et en vous prescrivant les retranchements et les privations qu'exige une vie pure et formée sur les maximes de Jésus-Christ, vous laissons-nous sans dédommagement et sans consolation ? Voulons-nous vous faire renoncer à toute idée d'élévation, de fortune, de plaisir ? Non, mes frères; mais pesant dans la balance du sanctuaire le temps et l'éternité; découvrant à la lueur du flambeau de la foi, la petitesse des objets qui vous séduisent, et dont l'illusion fait seule tout le prix; surpris et affligés de voir dans les enfants de lumière, des sentiments inférieurs à leurs destinées, nous voulons réveiller en vous cette noble et sainte ambition, qui cherche Dieu dans la splendeur de ses saints, vous placer dans ce degré d'élévation, où vous serez inaccessibles aux traits de l'envie, supérieurs à toutes les révolutions humaines. Nous vous proposons de travailler pour une fortune qui ne périt pas, et nous vous disons avec Jésus-Christ : Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Nous cherchons à intéresser vos cœurs pour des plaisirs purs, inaltérables, et qui subsisteront autant que Dieu même. Et quels garants vous donne-t-on de ces espérances ? En vous invitant à mériter le souverain bon-

heur, quels sont les motifs que nous vous présentons ? La fidélité d'un Dieu à sa parole, et sa bonté qui vous répondent du succès de vos efforts.

La fidélité d'un Dieu : *Fidelis Deus* (I Cor., I.) Oui, chrétiens, telle est l'idée que nous devons, avec l'Apôtre, nous former du Maître que nous adorons; et dans une vérité si consolante, quels sujets de confiance pour de faibles mortels ! Elle nous rappelle cette sagesse adorable qui n'a pu nous destiner à une fin, sans nous offrir en même temps les moyens nécessaires pour y arriver; de quoi donc vous troublez-vous ? Cette puissance sans bornes qui se permet dans l'exécution de ses desseins, tout ce que notre intérêt et sa gloire peuvent lui permettre; pourquoi vous découragez-vous ? Cette souveraine équité, qui apprécie le mérite, qui le récompense, mais avec une libéralité, une profusion digne d'un Dieu, de quoi vous défiez-vous ? Quoi ! mon cher auditeur, douter de la fidélité de l'Etre suprême ? Eh ! quels droits n'a-t-elle pas à votre confiance ? Rappelez-vous les moments critiques, où de votre propre aveu, Dieu seul pouvait vous suffire; souvenez-vous de ces larmes que vous avez répandues aux pieds de ce bon Maître, et que lui seul a vues couler; de ces vœux que vous lui avez adressés pour solliciter sa protection et ses bienfaits; de ces sacrifices qu'il exigeait de votre amour, et que votre amour vous dictait pour lui plaire. Vous a-t-il manqué dans ces occasions ? oseriez-vous le dire ? et ne l'avez-vous pas trouvé fidèle, libéral, au-delà de vos espérances ?

Avez-vous de pareilles assurances, esclave adorateur du monde, triste jouet de sa vanité ? Que prétendez-vous en lui consacrant vos assiduités et vos services ? Mériter par votre attachement son attention et ses récompenses ? Mais avec lui, que de moments perdus, que d'espérances frustrées, que de travaux méconnus ! Etre dédommagé par l'éclat des distinctions et des dignités, de tous les sacrifices que vous lui faites ? Mais pour un favori combien de mécontents ! combien de ses adorateurs les plus passionnés, qui n'ont reçu d'autre salaire de leurs hommages, que le silence de l'idole ! Trouver dans sa reconnaissance et sa compassion un adoucissement à vos maux ? Mais regardez autour de vous ; il fait des malheureux, on le voit, on en parle ; en a-t-il beaucoup consolé ? Respirer de vos fatigues, après plusieurs années de persévérance, et finir par une retraite aussi honorable qu'utile ? Mais ne voit-on pas tous les jours des hommes qui ont blanchi sous ses livrées, ne retirer d'autre avantage de l'avoir connu, que le droit de s'en plaindre ; justifier ceux qui le méprisent, confondre ceux qui l'adorent ; et si le mondain peut encore entendre de pareilles leçons, faire servir la vanité, à corriger la vanité ? En un mot, mes frères, récompense-t-il le mérite, ce monde frivole qui s'applique si peu à le connaître et à le distinguer, le laisse dans l'obscurité après

l'avoir connu; ce monde inconstant, qui promet et refuse avec la même facilité, vous caresse aujourd'hui et demain vous méprise; ce monde tyrannique qui fait acheter les récompenses par les services les plus pénibles, par mille bassesses; donne si peu et quelquefois avec tant de dureté, que ses refus seraient moins outrageants que ses dons; ce monde injuste qui accorde au vice appuyé du crédit et de l'intrigue, ce qu'il refuse à la vertu, toujours modeste et tranquille; fait dire si souvent de la distribution de ses grâces, que le méchant les obtient sans mérite, et que l'homme de bien a pu les mériter, sans les obtenir; ce monde perfide, qui ne cesse de faire des dupes sous vos yeux? Et peut-être, êtes-vous actuellement la sienne. Après lui avoir sacrifié votre jeunesse, vos talents, votre repos, votre réputation, que vous reste-t-il, que le souvenir amer d'avoir travaillé toute la vie pour être oublié? Aveugle, vous n'êtes pas encore détrompé. Les desseins de votre miséricorde, ô mon Dieu! sont rendus inutiles. Dieu de bonté, vous semez les épines sur nos voies, pour nous faire envisager la patrie dont nous avons perdu le souvenir; vous permettez que les appuis nous manquent du côté des créatures, pour nous avertir de retomber sur votre sein paternel. Hélas! nous sommes instruits sans être touchés: tout nous trahit et rien ne nous détache; plus fatigués que dégoûtés du monde, nous le ménageons, nous l'aimons encore, tout cruel, tout injuste qu'il est. O! folie des hommes, de laisser la réalité pour les apparences, le bonheur pour son ombre, un Dieu source et plénitude de tout bien, pour un monde frivole, qui n'a d'autre attrait que des promesses trompeuses, ou des faveurs encore plus dangereuses que ses mépris!

Ah! chrétiens, rougissons de notre indifférence et de notre stupidité, et si la parole d'un Dieu, si la vérité de ses promesses n'a pu lui gagner nos cœurs, refuserons-nous de nous attacher à un Maître non-seulement si fidèle à ceux qui le servent, mais que la religion nous peint encore si aimable et si facile à servir?

Mondains, cette vérité vous est étrangère, et vous ne m'entendrez pas. En refusant votre cœur au Dieu que j'adore, vous avez trouvé sans doute un maître plus digne de vos hommages. Allez, vils esclaves, allez le servir ce maître dur et impérieux; allez ramper sous ses lois, essuyer ses caprices, dévorer ses rebuts. Loin de rougir de votre esclavage, malheureux et dignes de l'être, chérissez, baisez vos fers. Pour moi, je ne connais que Dieu seul, digne de mon attachement et de mon amour. Il promet le bonheur à ceux qui le servent, il donne ce qu'il promet.

Voulez-vous, mes frères, voulez-vous permettre à mon cœur de s'expliquer? Non, les engagements qui m'unissent à un si bon Maître, ne m'ont jamais pesé un seul instant. Dieu de mon cœur, je renouvelle en ce mo-

ment, et à la face du ciel et de la terre, ces engagements sacrés; et si la grandeur et la majesté qui vous caractérisent, ne m'engageaient à vous servir pour vous-même, oui, je me donnerais à vous, et je vous servirais, pour le plaisir même de vous servir. Qu'il est aimable, le Dieu d'Israël! *Quam bonus, Israel Deus!* (*Psal.*, LXXII.) Venez, chrétiens, venez le reconnaître dans ce tableau que la religion me présente et qu'elle m'invite à vous offrir.

Enfant de ce Dieu Père, membre de son Eglise, uni par la foi et la charité à ce Maître aussi bon qu'il est puissant, convaincu par la vérité de ses promesses que jamais il ne m'abandonnera le premier, j'ai tout à attendre de sa bonté et de sa protection. Une première grâce dont j'ai su profiter, m'ouvre ses trésors et me donne droit à de nouvelles faveurs; son amour est empressé de les répandre, il m'invite à les mériter, il veut me dire par une invitation si touchante, qu'il est trop occupé de mon bonheur pour que je sois indifférent, trop libéral, pour que je sois un ingrat. Qu'il est consolant, mes frères, de dépendre d'un tel Maître! qu'il est doux d'en parler!

Si je dois l'honorer par les preuves de ma dépendance, le glorifier par mes services, rien n'échappe à son attention, rien n'est oublié de ce que je fais pour lui plaire, et témoin de ma fidélité, il en apprécie les plus légers témoignages. Pourrais-je lui refuser mon amour, et redouter les engagements que je contracterais avec lui? Il m'est aussi facile que glorieux de le servir. En effet, et que cette réflexion est propre à vous encourager, âmes simples et vertueuses! je n'ai besoin, pour lui plaire, ni de ces talents extérieurs, ni de ces qualités brillantes, ni de ces actions d'éclat que le monde estime: un cœur droit, une vie conforme à son Evangile, des intentions pures, voilà ce qu'il exige de moi.

S'il veut dans ses adorateurs des justes et des saints, cette sainteté dont je lui dois l'hommage n'a rien que de praticable, et je serais sans excuse si je prétextais la rigueur de sa loi pour m'en dispenser. Sa providence qui dispose tout avec sagesse et douceur a proportionné les vertus qu'elle me prescrit aux circonstances où elle m'a placé. C'est dans mon état, c'est dans l'enceinte où Dieu m'a fixé qu'il m'a tracé les moyens de le servir et de lui prouver mon amour. Les devoirs attachés à ma condition, fidèlement remplis, ses abus évités, ses croix acceptées, voilà les vertus qui nous sanctifient et les sacrifices qui l'honorent. Ce que je fais dans l'ordre de sa volonté attire ses regards, mérite son approbation, et marquée du sceau de cette volonté sainte, l'action la moins apparente aura sa récompense. Mon Dieu reçoit un soupir, une larme, un verre d'eau que je donne en son nom. Il voit la préparation même de mon cœur; il me tient compte d'un désir qui n'a pu être exécuté; et ce que j'ai voulu faire, j'ai à ses yeux le mérite de l'avoir fait.

Si je suis placé dans ces rangs inférieurs qui semblent m'avilir aux yeux de l'orgueil, le Dieu que j'adore, compte pour rien les distinctions de la terre; il ne voit rien de grand que la vertu. Une vie cachée, loin d'être un obstacle à ses faveurs, est un titre pour les mériter. On voit l'or éclater dans les palais des grands, tandis que leur âme esclave du vice est un objet d'horreur pour le Dieu saint, et le soleil de justice éclaire la cabane du pauvre. Dans ce réduit inconnu où je vis sans appareil et presque sans nom, ai-je le bonheur d'être uni à Dieu par la grâce, j'honore dans cette obscurité le Dieu des humbles, et j'ai cette confiance qu'il abaisse ses regards sur l'ouvrage de ses mains. Sa gloire est d'être aimé, et si je l'aime, je puis me rendre ce témoignage que Dieu est avec moi, que Dieu se glorifie dans moi.

Oh! vous, à qui ce divin Maître fait sentir sa présence, dites-nous avec quel empressement il sollicite la possession de nos cœurs, avec quelle bonté il en accepte le faible hommage, avec quelle condescendance il se communique à sa créature, supportant ses faiblesses, affligé de ses résistances, toujours prêt à les vaincre par de nouveaux bienfaits? Dites-nous avec quel amour il la prévient, il la reprend, il la fortifie, il l'encourage, il la perfectionne?

Ah! mes frères, qu'il est donc avantageux, qu'il est doux d'obéir à ses lois, et lorsqu'on a vécu pour le monde, et qu'on vient à rentrer dans le sein de ce bon père, que la différence est sensible! En s'attachant à lui, que de mécomptes prévenus, que d'agitations terminées, quelle paix profonde! Mon Dieu, avec tant d'attraits pour nous engager et pour faire le bonheur de ceux qui vous aiment, comment n'entraînez-vous pas tous les cœurs?

Eh bien, mon cher auditeur, est-ce donc là ce Maître que vous trouviez si dur et si austère? Direz-vous que vous ne le connaissiez pas? Il fallait le servir et vous l'auriez connu. Plus on le sert, plus on apprend à le connaître. Plus on le connaît, plus on s'afflige de l'avoir servi trop tard. Vous ne le connaissiez pas? Quoi! ce Dieu Créateur, ce Dieu Sauveur, ce Dieu qui a parlé si souvent et si fortement à vos cœurs? Vous ne le connaissiez pas? Quoi! après les preuves tant de fois réitérées de son amour, avec les raisons les plus pressantes de lui consacrer le vôtre, de lui jurer l'attachement le plus tendre et le plus constant? Il vous avertit et vous parlez encore aujourd'hui par l'organe de son ministre: Le bonheur que je vous destinai méritait bien, sans doute, que vous lui donnassiez la préférence sur la vanité qui vous a séduit; mais profitez de votre erreur, et revenez à moi puisque je pense encore à vous. Vous m'offrez les restes du monde et la lassitude des passions. Une victime aussi tardive, et que ma grandeur pourrait désavouer, que ma justice devrait rejeter, ma bonté l'accepte, et je veux bien vous savoir

gré de vos dégouts, si en vous éclairant ils vous corrigent. Cœur ingrat, vous êtes sorti de mes mains; connaissez enfin l'auteur de votre être et de votre félicité. Ame immortelle, serez-vous toujours indigne de moi, toujours au-dessous de vous-même?

Rendons-nous, mes frères, à des invitations si touchantes; et que faut-il pour chercher Dieu et le trouver? Je l'ai dit: rentrer dans notre cœur et y étudier la grandeur de ses destinées; seconder la grâce et profiter des secours qu'elle nous présente; nous rappeler ce Dieu fidèle à sa parole, ce Maître que sa bonté rend si aimable et si facile à servir; enfin, nous proposer l'exemple des saints, exemple qui détruit tous nos prétextes, et nous laisse sans excuse.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Tertullien a fait une belle réflexion, lorsque proposant aux chrétiens Jésus-Christ pour modèle, il l'appelle la solution de toutes nos difficultés: *Solutio totius difficultatis Christus*. En effet, qui peut résister à ces exemples, et quels sont les prétextes qu'il ne confonde? Cependant, il faut l'avouer, quelque décisif que soit l'exemple de l'Homme-Dieu, il laisse encore un subterfuge à notre lâcheté. On se dit à soi-même que Jésus-Christ était Dieu, et la distance infinie que sa Divinité met entre lui et nous, est une raison du moins apparente dont notre faiblesse cherche à se prévaloir; mais l'exemple des saints est sans réplique. Les saints, chrétiens auditeurs, étaient des hommes comme vous; leur cœur était un cœur de chair, né sensible et fragile comme le vôtre; leurs passions étaient aussi vives, et peut-être plus vives que celles dont vous vous plaignez; mais plus fidèles que vous au milieu des périls, ils ont crié vers le ciel, et tendu les mains à leur ange tutélaire. Ils étaient des hommes et ils furent des saints. L'humanité voit ici d'un coup d'œil tout ce dont elle est capable, et tous les prétextes sont anéantis. Un simple détail en sera la preuve.

Premièrement, point de condition où les saints n'aient allié l'esprit et les devoirs de la religion avec les obligations de leur état. Nous alléguerez-vous dans l'état conjugal les soins qui vous occupent, les sollicitudes qui vous partagent, les contradictions qui vous éprouvent? On vous cite les Clotilde, les Elisabeth, les Monique, qui surent accorder l'esprit de recueillement et toute la ferveur du christianisme, avec les sollicitudes et les distractions inséparables de leurs engagements; tant de saintes femmes qui, dans l'éducation de leurs familles, dans l'application aux devoirs domestiques, dans l'opposition et la contrariété des humeurs, trouvèrent autant d'occasions de faire éclater leur résignation aux ordres de la Providence, autant de moyens de s'unir à Dieu et de le glorifier par le sacrifice de leur patience et de leur soumission. Personnes engagées

dans les liens du mariage, voilà vos guides et vos modèles. Vous excuserez-vous sur la dépravation du monde, sur l'attrait des occasions, sur le danger des maximes et des exemples? On vous montre les Loth, les Tobie, les Daniel, qui, dans les mêmes tentations et les mêmes dangers, se sont déclarés pour Dieu et pour sa loi, ont sauvé leur innocence des appâts de la séduction, ont été et seront à jamais des modèles de fidélité, de constance, de pureté. O vous! qui vivez au milieu du siècle, apprenez de ces exemples et de tant d'autres, qu'avec une humble défiance de soi-même, avec un cœur saintement timide et qui se défend des surprises par le sentiment de sa faiblesse, par la vigilance et la prière, on peut vivre au milieu du monde sans être du monde, sans participer aux désordres et aux scandales du monde. Nous opposerez-vous les prétextes du rang et de la naissance, l'élévation et ses écueils? On met sous vos yeux les Henri, les Charlemagne, les saint Louis. La supériorité du rang leur servit de degré pour s'élever jusqu'à Dieu, et du trône ils ont passé sur nos autels. Grands du monde, on peut donc se sanctifier dans l'élévation; on peut s'humilier comme Esther, édifier comme Josias, ennoblir comme David, et rehausser l'éclat des grandeurs par celui des vertus.

En second lieu, point de sacrifices attachés à leur condition, dont les saints n'aient fait la matière et le sujet de leurs mérites. Ils furent des modèles de détachement dans le sein des richesses, de modération dans l'éclat de la prospérité, de mortification au milieu des douceurs de l'abondance, d'exactitude et d'assiduité dans l'exercice des plus pénibles devoirs.

Troisièmement, point d'épreuves dont ils n'aient profité, et qu'ils n'aient fait servir à leur sanctification. Humiliés aux yeux des hommes, ils rentraient en eux-mêmes pour se confondre et s'anéantir devant Dieu; ils adoraient les coups de sa justice, se croyant toujours plus coupables que punis; paraissant à ses yeux encore plus humbles, qu'humiliés; exemple qui confond l'impénitence de nos cœurs, l'aveuglement de notre orgueil et ses révoltes. Victimes de l'infirmité, ils se purifiaient par la patience; ils retraçaient dans une chair souffrante, l'image du Calvaire, l'homme de douleur et ses vertus; exemple qui confond notre mollesse, notre aversion pour les croix, notre impatience, et nos murmures. Eprouvés par les revers, on les vit tranquilles, et les yeux élevés vers la céleste patrie, renoncer sans peine à de fragiles espérances, se féliciter d'avoir ces obstacles de moins au salut, et perdre avec joie ce qui pouvait les perdre eux-mêmes; exemple, qui confond notre cupidité, cette tristesse charnelle qui s'afflige des privations, cette douleur insensée qu'on voit éclater quelquefois dans les plus légères disgrâces. Affligés, calomniés, persécutés, ils se glorifiaient dans les mépris et les opprobres; souvent ils les avaient de-

mandés, recherchés, et la tribulation était pour eux un bienfait; exemple, qui confond une vaine délicatesse, cette sensibilité qui s'irrite à la seule apparence d'un mépris, cette opposition éternelle que l'amour déréglé de nous-mêmes met entre nous et notre divin modèle.

Enfin, point de passions et d'habitudes dont ils n'aient triomphé. Si dans le nombre des saints dont nous honorons la mémoire, les uns, semblables à l'astre du jour lorsqu'il fournit sa carrière sans être obscurci par aucun nuage, eurent le bonheur de se préserver de la contagion et de conserver leur innocence; les autres, victimes infortunées du vice, souillèrent leurs premières années par des prévarications et par des chutes; mais quelle douleur, à la vue de ces taches honteuses! que de larmes pour les effacer! quel beau feu dans ces âmes qui, rendues à elles-mêmes, et sans changer de caractère, ne firent que changer d'objet! Ainsi, vit-on les Augustin, les Madeleine, les Thaïs, rompre enfin de funestes engagements, s'élever par la ferveur de leur pénitence aux sublimes vertus, et mériter des places distinguées dans le céleste empire. En vain donc, opposerions-nous des raisons d'impuissance; en vain dirions-nous que l'homme est faible; l'humanité était dans les saints, et elle y était pleine de foi, d'activité, de courage, et de zèle.

Que cette considération vous anime et vous fortifie, vous surtout qui méditez un changement dans vos mœurs, et qui vous disposez peut-être à quelque démarche éclatante. Vous entendrez frémir autour de vous le langage du monde et des passions, et pour faire échouer le projet d'une conversion naissante ou d'une vie plus régulière, on vous dira, mais dans un sens bien différent, et qui caractérise le mensonge et la séduction, on vous dira ce que Jésus-Christ disait à ses disciples: Pouvez-vous boire ce calice? *Potestis bibere calicem?* (Matth., XX.) A quoi vous engagez-vous, en formant un nouveau plan de conduite? La fragilité humaine est-elle capable de ces efforts? Soutiendrez-vous l'austérité d'une vie de contrainte et de renoncement? Ah! mes frères, si vous êtes chrétiens, et si vous ne l'êtes pas en vain, pourquoi ne répondriez-vous pas: Nous le pouvons: *Possumus.* (Ibid.) Quoi! nous ne pourrions pas pour vous, ô mon Dieu! ce que nous avons fait si souvent pour la vanité? En combien d'occasions, avons-nous vu les difficultés disparaître, où nous avons mis la volonté de réussir? La grâce sera-t-elle donc moins puissante que la nature? Est-il de sacrifice si pénible, que les vues de la foi n'adouçissent, qu'elles ne persuadent à un cœur chrétien, qui pour remplir ses obligations, se rappelle tout ce que Dieu lui prépare, et mesure ses forces sur ces avantages?

Oui, mes frères, nous pouvons tout, attirés vers Dieu par ce sentiment intime qui

rappelle notre cœur à son principe, et lui découvre toute la grandeur de ses destinées; nous pouvons tout, assurés du secours de la grâce, qui n'attend que notre coopération, pour faire triompher notre faiblesse et nous conduire au souverain bonheur: nous pouvons tout, soutenus par la considération du Maître que nous servons, par les idées consolantes de sa fidélité, de sa bonté; nous pouvons tout éclairés, désabusés, fortifiés par l'exemple des saints.

Écoutez-les, ces amis de Dieu et les nôtres. Il me semble les entendre du séjour de la gloire, nous adresser ces paroles si propres à nous instruire et à nous encourager: Mortels exilés de votre patrie, hommes que le ciel attend, portez vos regards sur cette cité sainte que nous habitons. Une heureuse immutabilité nous y fixe pour jamais. *Bonum est nos hic esse. (Matth., XVII.)* Placés dans les tabernacles éternels, nous ne craignons plus rien pour nous, mais nous craignons pour vous le séjour des pécheurs. Un monde ennemi de Jésus-Christ et de ses disciples, prétend vous ébranler par ses menaces, vous séduire par ses promesses. Athlètes de Jésus-Christ, méprisez de vaines terreurs. Vous êtes chrétiens, et à ce titre, vous avez dans l'auteur et le consommateur de votre foi, le modèle de tous les sacrifices, le vainqueur de toutes les faiblesses. Hommes de l'éternité, méprisez les promesses et les séductions du monde; et pour vous préserver des faux attraits du vice, contemplez ces joies pures et inaltérables, ce torrent de délices, dont vous serez un jour inondés. Que la terre où vous habitez nous paraît vile et méprisable! que le règne de la vanité est court! Croyez-en ces amis fidèles qui, dans le sein de la vérité même, ne peuvent ni se tromper, ni vous tromper. Chers concitoyens, ne séparez point ce que Dieu veut unir. Venez partager des récompenses, dont il a payé si abondamment quelques efforts, quelques moments de tribulation et d'amertume; et, réunis avec nous dans la céleste patrie, venez remplir notre attente et combler nos vœux.

Voilà, mes frères, ce que nous disent du haut du ciel, ces illustres prédestinés, ces héros et ces conquérants qui sont nos frères. Dans les saints couronnés, dans le spectacle de leurs vertus glorifiées et triomphantes, nous trouvons le motif le plus puissant pour nous soutenir dans la carrière du salut et pour exciter notre ardeur. C'est un royaume qui nous est offert, s'écriait saint Chrysostome, c'est une couronne de lumière qu'on nous prépare. Chrétiens, que votre destination est sublime! Je puis donc vous le dire, en finissant: Oui, lorsque je jette les yeux sur cet auditoire, il me semble y voir autant de princes destinés à monter sur des trônes, le diadème suspendu et flottant sur leurs têtes. Ah! mes frères, lui préférerons-nous la poussière de notre exil, les chaînes de notre captivité, lorsqu'il ne tient qu'à nous de saisir ce diadème et d'en

parer nos fronts? La foi nous le montre et le fait briller à nos yeux. L'espérance ouvre les bras pour le recevoir, et nous invite à le mériter. Encore quelques moments de fidélité, quelques sacrifices, et dans le sein de la charité, le ciel va nous couronner.

Grand Dieu! rendez-nous dignes de vous, et pour vaincre notre indifférence, pour réveiller dans nos âmes le goût des biens invisibles, laissez tomber sur nous un rayon de la gloire qui vous environne. Que sa clarté bienfaisante dissipe l'illusion des sens et rappelle notre cœur à lui-même. Que ce cœur uniquement fait pour vous, brise en ce moment les liens qui l'asservissent, s'élève au-dessus des obstacles, sente augmenter ses forces avec ses victoires, et passe enfin de ce lieu de tentations et d'épreuves, au séjour des récompenses et de l'éternelle félicité. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

SUR L'ESPÉRANCE.

Spera in Deo. (Psal. XLII.)

Espérez en Dieu.

Il faut l'avouer, l'homme est faible et la faiblesse même. Rempli de misères, environné de périls, dans les remèdes qu'il doit chercher à ses maux, il marche entre deux écueils. S'il cesse de craindre, il devient présomptueux; s'il craint trop, il devient pusillanime. En comptant sur ses propres forces, il oublie ce qu'il est: en méconnaissant ses ressources, il oublie ce qu'il peut. Aveuglé par la présomption, il n'a qu'une force d'ivresse, et il se précipite: abattu par la défiance, il exagère sa faiblesse et il succombe. Quelle vertu, ranimant son cœur et dirigeant ses efforts, l'éclairera sur sa fragilité, sans lui ravir ses avantages; le rendra en même temps modeste et courageux, humble dans son activité, et victorieux dans sa faiblesse? La confiance en Dieu, l'espérance. Prouvons cette vérité, et apprenons à ces âmes pusillanimes, qui se troublent jusqu'à la défiance, que le découragement ébranle dans les cœurs jusqu'aux premiers principes et aux fondements de la religion. Elles craignent de trop espérer, rassurons-les; et comme ce n'est point ici la présomption que je veux inspirer, mais la faiblesse que je dois encourager, disons à ces âmes timides, que leur malheur est d'espérer trop peu. C'est la nécessité de l'espérance, que je me propose d'établir. Or je dis qu'elle nous est nécessaire, comme chrétiens, comme voyageurs, comme pécheurs. Trois réflexions qui vont partager ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie, que l'Eglise appelle notre refuge et notre espérance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nécessité de l'espérance, si nous nous considérons comme chrétiens. A n'envisager l'homme que dans l'ordre naturel, comme l'ouvrage du Créateur, placé de sa main dans

ce monde visible et gouverné par sa providence, je lui dirais d'abord : Regardez ce qui est au-dessus de vous et ce qui vous environne. Voyez ce bel azur qui vous couvre, ces flambeaux qui vous éclairent, ces moissons qui dorent vos campagnes, ces plantes et ces fruits qui croissent pour vos besoins, ces fleuves qui coulent pour vous désaltérer, ces fleurs et ces parfums qui embaument l'air que vous respirez. O homme ! au milieu de ces richesses, de ces parures, de ces délices, qu'êtes-vous, si ce n'est cette créature privilégiée qui, dans le sein de l'amour, jouit de ses dons, avec l'espérance de voir se renouveler chaque jour les mêmes bienfaits ? A considérer l'homme dans l'ordre civil, je lui dirais encore : N'est-ce pas l'espérance qui est l'âme universelle du monde social ? Voyez comme ce feu toujours actif répand sa chaleur dans tous les esprits et dans toutes les conditions ; comme il fait naître les projets, anime les travaux, développe les talents, enfante les succès. Mais je laisse ici les avantages humains, et j'élève plus haut mes pensées. J'envisage l'homme dans les bras de la religion, et en le considérant comme chrétien, je viens l'instruire, l'encourager, lui prouver la nécessité de la confiance.

La confiance en Dieu, l'espérance, est une vertu théologale, vertu nécessaire, comme parle l'école, de nécessité de moyen, c'est-à-dire, absolument et indispensablement nécessaire au salut. Si nécessaire et si essentielle au christianisme que, selon l'apôtre saint Pierre, nous n'avons été régénérés en Jésus-Christ que pour espérer, mais de cette espérance vive qui élève l'âme et lui montre dans le Dieu qu'elle adore tout ce qu'elle peut demander, soit pour la vie de la grâce, soit dans l'ordre de la gloire : *Regeneravit nos in spem vivam.* (I Petr., I.) Si nécessaire et tellement liée à la foi, que saint Paul, dans la définition qu'il nous donne de la foi même, y renferme l'espérance. La foi, dit cet apôtre, est la substance, le fondement des choses que nous espérons : *Fides sperandarum substantia rerum* (Hebr., XI) ; si nécessaire, que la foi sans l'espérance nous serait inutile. En effet, que me servirait de croire que Dieu est ma fin dernière, qu'il pardonne, qu'il réserve une récompense à nos travaux et à nos efforts, si je n'espérais en même temps d'arriver à cette fin, d'obtenir ce pardon, de recevoir cette récompense ? Et de là cette pensée de saint Bernard qui fait parler la foi et l'espérance, et les distingue par le langage qui leur est propre. La foi dit : Dieu a préparé aux fidèles un bonheur ineffable, les grâces et les moyens qui doivent y conduire. L'espérance dit : C'est à moi que Dieu a préparé ces moyens ; c'est pour moi que Dieu réserve ce bonheur. Ainsi le pensait saint Paul, écrivant aux Ephésiens : Je vis dans la foi du Fils de Dieu, qui s'est livré pour moi ; oui, pour moi ; non-seulement pour les hommes en général, mais pour moi nommément, pour moi Paul, pour moi, comme si j'étais le

seul objet de ses miséricordes et de son immense charité : *Tradidit semetipsum pro me.* (Galat., II.)

En voulez-vous de nouvelles preuves ? Ecoutez le même apôtre, ce vase d'élection, ce modèle de l'espérance chrétienne. En nommant le Dieu que nous adorons, il le désigne par le nom même de cette vertu : Dieu de notre espérance : *Deus spei.* (Rom., XV.) En parlant de ses dons et des grâces qu'il nous communique avec la foi, il souhaite aux fidèles et demande pour eux la joie et la paix, fruits délicieux de la confiance : *Repleat vos omni gaudio et pace in credendo.* (Ibid.) La grâce du christianisme, ajoute-t-il, en développant sa pensée, agit en nous pour y accroître notre espoir, pour nous communiquer cette force intérieure dont l'Esprit-Saint est le principe, et qui nous rend victorieux de tous les obstacles : *Ut abundetis in spe et virtute Spiritus sancti.* (Ibid.)

Après des témoignages si clairs et si multipliés, je reprends et je dis : Si vous perdez la confiance, si vous cessez d'espérer, c'est donc en vain que vous portez le nom de chrétiens, ou plutôt vous y renoncez ; c'est un nom de consolation et d'espérance. Vous démentez votre foi et le langage de ses promesses ; c'est le vœu et le cri de l'espérance. Vous renversez, autant qu'il est en vous, le plan et l'édifice de la religion : c'est l'édifice de la grâce et de l'espérance.

Comprenez-vous maintenant combien vous vous rendez coupable dans les fautes que vous commettez contre cette vertu ? D'autant plus coupable que notre espérance ne saurait être trop vive et trop étendue, et que, comme vertu théologale, elle ne peut être excessive. Je m'explique, et, pour développer cette vérité d'après les principes des théologiens, considérons l'espérance, soit du côté de Dieu, soit du côté de l'homme. Si je la considère du côté de l'homme, je sais qu'on peut présumer en comptant sur ses propres forces, ou en abusant de la bonté de Dieu et de sa longanimité, pour persévérer dans le désordre ; et c'est ainsi que présument tous les jours l'homme superbe et le pécheur impénitent ; mais cet excès est quelque chose d'étranger, d'opposé même à l'espérance, à prendre ce terme dans le sens de la religion. Celui qui présume, à parler exactement, n'espère pas, et, par l'excès de sa présomption, il détruit l'espérance, je dis l'espérance chrétienne. Mais, si nous considérons cette vertu du côté de son objet, qui est Dieu, elle n'est susceptible d'aucun excès, et c'est ce qui la distingue, ainsi que la foi et la charité, des vertus morales. En effet et suivez, je vous prie, ce raisonnement : par rapport aux vertus morales, si vous en exceptez la justice, on peut pécher par excès, comme par défaut. Le courage peut aller jusqu'à la témérité, la magnanimité jusqu'à l'audace, la bienfaisance jusqu'à la prodigalité, la douceur jusqu'à la mollesse, et en voici la raison. L'objet de ces vertus étant un bien

créé et fini, leur exercice doit admettre certaines limites, et on excède, toutes les fois qu'on franchit ces bornes. Mais l'objet de l'espérance étant un bien incréé, infini, il s'ensuit que la volonté de l'homme doit agir selon toute sa capacité, pour s'élever vers Dieu; que sans cesse elle doit prendre un nouvel essort pour s'unir à son objet, et que la vivacité de son espérance étant un hommage qu'elle rend à la Divinité, sa vertu s'accroît avec son espoir. Il s'ensuit que l'âme chrétienne, qui se rappelle la puissance, la fidélité, la bonté d'un Dieu, et qui n'espère en lui que parce qu'elle est déterminée, dirigée par la considération de ces attributs divins, ne doit mettre aucunes bornes à sa confiance, et qu'elle ne peut à cet égard excéder dans son espérance. Oui, dans le Dieu qu'elle adore, il y aura toujours plus de puissance qu'elle ne peut en supposer, plus d'amour qu'elle ne peut en concevoir, plus de richesses qu'elle ne peut en désirer, plus de clémence qu'elle ne peut en implorer.

Ainsi, mes frères, puisque c'est en Dieu que nous espérons, notre espérance doit être pleine, ferme, invariable. L'âme flottante et irrésolue dans sa confiance ressemble, dit l'apôtre saint Jacques, à une mer orageuse. Cette agitation, ce trouble, éloigne l'esprit de Dieu qui n'habite que dans le calme et la paix; et, comme cette âme pusillanime n'hésite dans sa prière que parce qu'elle hésite dans sa foi et dans son espérance, le même apôtre ajoute qu'elle est indigne d'être exaucée : *Non aestimet hominile, quod accipiat aliquid a Domino.* (Jac., I.) Si je suis faible, sans consolation, sans force pour le bien, Dieu me dit intérieurement : Vous fermez votre cœur, et le mien se resserre; vous diminuez votre confiance, et je diminue mes dons. Vous vous plaignez d'être triste et aride, c'est à vous-même qu'il faut l'imputer. Vous oubliez mes promesses, et vous n'espérez pas. Vous doutez de mon amour, et vous espérez trop peu.

Pourquoi donc, mes frères, pourquoi ces perplexités, ces découragements, ces craintes éternelles? On craint, parce qu'on est d'un caractère inquiet, concentré, peu propre aux doux épanchements de la confiance; et c'est mélancolie. On craint, parce que Dieu ne se communique pas assez sensiblement, parce qu'on voudrait goûter, toucher, pour ainsi dire, ses grâces et ses dons, l'entendre lui-même nous dire du haut de son trône : Montez et asseyez-vous à ma droite; et c'est amour-propre. On craint, parce qu'on porte au fond de l'âme un principe de résistance qui conteste à Dieu la douceur de ses promesses, les charmes de sa bonté, l'étendue de ses miséricordes; et c'est un manque de foi, c'est incrédulité.

Mais l'espérance bannit-elle toute espèce de crainte? Non. Je crains un Dieu témoin de mes actions, un Dieu saint, un Dieu juge. Cette crainte est l'hommage que je dois à sa grandeur et à la pureté de son être. Mais dois-je me borner à ces conside-

rations, qui, seules et isolées, n'inspirent que la terreur? Dans cette supposition, je ne connaîtrais Dieu qu'à demi. Par une erreur pratique, aussi injurieuse à la plénitude de son être que funeste à mon repos, je lui ravirais ses attributs les plus touchants, et cette idée, n'agissant sur mon cœur que pour l'accabler, serait en moi une idée fausse et destructive de la Divinité. Ici, ma religion me sert de guide et me présente dans le Dieu que j'adore, avec les traits qui m'anéantissent et me confondent, les attributs qui me rassurent et me consolent. Dans ce Dieu, témoin sévère de mes actions et de mes pensées, je vois en même temps le Dieu bon et riche en miséricorde : *Dives in misericordia* (Ephes., II); dans le Dieu saint, je vois le Dieu sanctificateur, l'auteur du salut et de la grâce : *Deus salutis* (Psal. VII); dans le Dieu Juge, je vois le Dieu que j'appelle mon Père; Père tendre, qui connaît la fragilité du limon dont il nous a pétris, oublie des fautes que nos cœurs désavouent, donne au sentiment de notre indignité le pouvoir de nous absoudre, apprécie nos faibles efforts par la volonté de lui plaire, et met au nombre de nos vertus mêmes des désirs plus éloquents que nos œuvres : *Pater.* Je crains, et j'espère. La crainte est une barrière contre le vice; l'espérance est un attrait, un encouragement pour la vertu. La crainte est l'aveu de ma faiblesse et m'avertit de mon indignité; l'espérance fait briller à mes yeux le rayon de la grâce, et me rassure contre mon indignité même. La crainte et l'espérance, l'une et l'autre modifiées par la religion, forment dans les cœurs l'heureux accord de l'humilité et de la confiance. Avec ce sage tempérament, Dieu a ses droits; ma fragilité, un appui. Je suis humble sans abattement, tranquille sans présomption.

Il est surtout une crainte avouée par l'espérance, la crainte de déplaire. C'est le caractère d'un enfant bien né, l'hommage qu'un père a droit d'en attendre, la gloire de l'un et de l'autre. Plus on aime, plus on craint de perdre l'objet aimé. Ah! je vous laisse cette crainte. Si vous ne l'aviez pas, je la demanderais pour vous. Dans ce sens, les saints espèrent parce qu'ils craignent; et plus ils craignent, plus ils espèrent : *Quitimetis Dominum, sperate in illum.* (Eccli., II.) Ils espèrent parce qu'ils craignent : cette crainte utile est l'appui de leur fidélité et l'aliment de leur espérance. Ils n'espèrent que parce qu'ils craignent : cette crainte salutaire est le préservatif de leurs vertus et la solidité de leur espérance. Plus ils craignent, plus ils espèrent : cette crainte qui naît de l'amour est l'aiguillon de leur amour même et la perfection de leur espérance. Chaste crainte, non, vous ne ressemblez pas au sombre désespoir, à cet enfant de ténèbres qui déchire et dévore sa victime. Vous êtes un présent du ciel, et dans le juste où vous habitez, le trouble qui l'agite n'est qu'un bienfait. Vous l'éprouvez,

et il se purifie. Il ne sait pas s'il aime, s'il est aimé; son amour s'afflige, et son amour s'enflamme. La Divinité se cache, il adore ces ténèbres mystérieuses; et, plus sa confiance est exercée, plus elle se ranime; comme chrétien il espère, comme voyageur, il espère encore. C'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Ce monde est un lieu de passage, une mer dont nous fendons les flots, et où nous voguons au milieu des écueils. Quel vent favorable nous dirigera dans la route et nous poussera vers Le terme? le souffle de l'espérance, ce vent doux et gracieux qu'entendit Elie, et qui lui annonça l'arrivée du Seigneur. Le vaisseau qui nous porte est souvent agité, battu par la tempête. Qui l'affermira contre les orages? Saint Paul nous l'apprend: l'ancre immobile et assurée de l'espérance. Nous devons arriver au port, à cette heureuse patrie qui comblera nos vœux. Quel est le garant du bonheur où nous aspirons? Saint Paul nous l'apprend encore: l'esprit qui est le gage précieux de notre héritage, l'esprit de confiance et d'espérance.

Cœurs pusillanimes, que pouvez-vous donc nous opposer pour excuser vos défiances et vos alarmes? Ne parlerez-vous jamais que de votre faiblesse, et verrez-vous toujours les obstacles sans les moyens? Si vous êtes faibles, comment vous soutiendrez-vous sans la lumière et l'attrait de l'espérance? Qu'est-ce que la crainte sans la confiance, qu'une passion tyrannique qui enchaîne l'âme et la tient captive, suspend son essor et son activité, ne lui montre que des spectres et des abîmes, la nourrit de frayeurs et de remords, et, dans cette nuit profonde, ne lui laisse que ses besoins et son impuissance? Voici ce que le Seigneur d'ordonne de vous dire de sa part: Sortez de cet état de ténèbres, que votre confiance se ranime, et que ma bonté vous rassure: *Dicite pusillanimis: Confortamini.* (Isa., XXXV.)

Voulez-vous donc, mon cher auditeur vous soutenir et avancer dans la carrière du salut? Espérez. Vos passions sont vives; elles excitent dans votre âme les plus violents orages? La confiance en Dieu les calmera. Vos cœurs sont tristes et abattus? La confiance les ranimera. Vous géissez dans les aridités et les épreuves? La confiance les adoucira. Les obstacles et les difficultés vous effraient? La confiance les surmontera: *Spera in Deo.* Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? C'est Pierre timide et chancelant, il va périr. Sa confiance renaît, et les ondes se calment, s'affermissent sous ses pas. Ainsi, que les passions se soulèvent, que la nature se révolte, qu'un peuple d'ennemis frémisses en moi, autour de moi, j'espère; je puis tout en celui qui me fortifie; notre faiblesse même appelle sa puissance, et le Dieu protecteur nous suffit.

En effet, mes frères, les différentes qualités que Jésus-Christ prend à notre égard ne sont-elles pas autant de motifs de compter sur sa grâce dans ce lieu d'exil, autant de raisons d'espérer? Sa qualité de roi: *Ecce Rex tuus.* (Matth., XXI.) Et n'êtes-vous pas les enfants de ce Roi immortel? Ne vous a-t-il pas marqués du sceau de son adoption; et si vous êtes ses enfants, n'êtes-vous pas ses héritiers? N'avez-vous pas reçu l'onction sainte qui vous a sacrés rois pour régner avec lui? Il est vrai, rien d'impur ne doit entrer dans son royaume; mais le péché est la plus honteuse et la plus basse de toutes les servitudes, et demandent-on si les enfants des rois préfèrent la royauté à l'esclavage? Sa qualité de chef: *Caput Christus.* (Ephes., IV.) La destinée du chef est celle des membres. La grâce les unit à ce chef adorable. Après avoir cimenté cette union de son sang, sera-t-il le premier à la rompre? L'esprit, les mérites, la force et la vertu d'un Dieu, tous ses droits ne sont-ils pas les vôtres? Sa qualité de Précurseur: *Præcursor pro nobis.* (Hebr., VI.) S'il nous précède, c'est pour nous montrer le terme, pour nous diriger dans la voie, pour aplanir les obstacles, pour faciliter les sacrifices. Sa qualité de pasteur: *Pastor bonus* (Joan., XI.) Si la longueur et la difficulté du chemin vous rebutent, il fera donc ce qu'il a promis par un prophète. Pasteur compatissant, il s'attendrit sur ses brebis défaillantes, il les encourage, et, lorsque sa voix ne suffit pas, il les prend entre ses bras, il les porte sur son sein. Sa qualité de pontife: *Pontifex futurorum bonorum.* (Heb., VI.) Si la vue de vos besoins et de votre fragilité vous décourage, les mérites de ce Pontife adorable, la dignité de sa personne plus élevée que les cieux, laissent-ils quelques prétextes à vos défiances; et la médiation d'un Dieu ne suffit-elle pas à tous les besoins, à tous les maux? Sa qualité de vainqueur et de conquérant. *Confidite, ego vici.* (Joan., XVI.) Dans les assauts que vous livrent vos ennemis, si leur multitude et leur malignité vous effrayent, qui peut résister à la force de son bras; et d'un souffle, d'un seul de ses regards, ne peut-il pas les réduire en poudre? Espérez, et sa parole y est formelle, espérez, timide colombe, et bientôt, changée en un aigle majestueux, d'un coup d'aile vous briserez leurs pièges impuissants, et prenant votre essor, vous vous élèverez d'un vol rapide jusqu'au sommet des vertus. *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas sicut aquilæ, ambulant et non deficient.* (Isa., XLII.)

Mais, reprend ici le chrétien faible et découragé, persévérerai-je jusqu'à la fin? Suis-je du nombre des élus et des prédestinés? Question inatite et dangereuse. Inutile, puisque vous voulez sonder un mystère, ouvrir ce livre fermé dont l'Agneau seul a droit de lever les sceaux: dangereuse, puisqu'elle tend à vous ôter la confiance, et avec elle cette liberté, cette

vigueur de l'âme, qui l'élève, la soutient et la rend capable des plus grandes choses. Bornez-vous, mon cher auditeur, à ces réflexions consolantes, qui dans les jours de tentation et d'épreuve doivent ranimer votre espérance. Le Dieu Rédempteur a renfermé dans le plan de sa médiation tous les hommes, le monde entier. Chacun de nous y est donc compris ; Jésus-Christ a donc voulu, mais d'une volonté sincère, nous appliquer ses mérites, et le fruit de sa mort ; c'est la pensée de saint Jean. Ce Jésus qui est Sauveur de tous, l'est surtout des fidèles, et la plus vive confiance est l'hommage indispensable que nous devons à ses bienfaits ; c'est le sentiment de saint Paul. Il ne tient qu'à nous d'assurer notre salut et notre élection par nos bonnes œuvres, et, sans perdre le temps à raisonner sur le mystère, à vouloir pénétrer dans ses profondeurs, à s'agiter, à se troubler sur les conséquences, nous devons, et nous pouvons en réaliser les effets, ouvrir nos cœurs à la grâce, y correspondre ; et, faisant concourir avec la volonté de Dieu la volonté de l'homme, former la chaîne de notre prédestination, et mettre le comble à nos mérites par nos sacrifices et nos vertus ; c'est la doctrine du prince des apôtres.

Ce n'est donc pas une confiance oisive que je prétends vous inspirer. Je ne vous flatterai pas du vain espoir de recevoir un salaire sans travail, de vaincre sans combat, de saisir des lauriers sans effort ; mais je dis que pour faciliter ces travaux, pour assurer ces victoires, la confiance et l'espérance vous sont nécessaires. Non, chrétiens, sans elles vous ne ferez jamais rien de grand, de noble, d'héroïque, et avec elles que ne fait-on pas, que n'ont pas fait ces hommes de foi, qui nous ont précédés dans la route du bonheur ? Généreux martyrs, c'est elle qui vous rendit victorieux de la barbarie des tyrans, de l'appareil des supplices, des horreurs de la mort. Pieux solitaires, c'est elle qui soutint votre ferveur dans la pratique des conseils, vous rendit aimables les rigueurs mêmes de la loi et les sacrifices de cette vie austère et cachée, dont la continuité fut un prodige. Chastes vierges, c'est elle qui vous fit triompher de la séduction, mépriser le monde avec toute sa gloire, confondre sa lâcheté et sa corruption par l'héroïsme des vertus. Illustres pénitents, c'est elle qui ranima vos cœurs abattus, répara vos pertes, enflamma votre amour, et vous fait régner aujourd'hui sur ces trônes sublimes où vous voyez l'innocence même à vos pieds. Quel exemple, mes frères, que cette pénitence glorifiée ! quel motif pour nous d'espérer non-seulement comme chrétiens, comme voyageurs, mais encore comme pécheurs ! C'est ma troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Approchez, vous que l'humble aveu de vos fautes dispose à la grâce de la réconciliation, mais que leur énormité et leur

multitude épouvante. Venez recueillir au pied de cette chaire les consolations et les encouragements que la religion vous offre par mon ministère. Accablés sous le poids de vos crimes, couverts de blessures mortelles, objets de colère et de malédiction, vous avez besoin d'un secours pour vous relever, d'un remède pour vous guérir, d'une main pour vous absoudre. Que deviendrez-vous, sans la confiance et l'espérance ? Ecoutez Dieu lui-même : ce Dieu de bonté, tantôt vous annoncer que, comme les médecins ne sont que pour les malades, de même il est venu spécialement pour vous, et pour guérir les plaies de votre âme ; tantôt vous déclarer comme à Zachée, que vous avez trouvé le salut et la vie dans la douceur de ses regards ; qu'il veut habiter avec vous ; qu'il vous a choisi pour être un exemple de ses miséricordes, pour vous honorer de sa présence, et vous combler de ses dons ; tantôt, vous dire dans la personne du paralytique dont l'état affligeant était l'image du vôtre : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis ; un Dieu vous absout. Ecoutez son Eglise, qui par la voix d'un concile exige du pécheur, avec la douleur de ses fautes, une idée vive de la bonté d'un Dieu Père, une tendre confiance, et l'espérance du pardon. Ecoutez son Prophète qui, rempli de son esprit, interprète de ses sentiments, vous dit de sa part *que sa miséricorde est au-dessus de sa justice, qu'elle surpasse toutes ses œuvres, qu'elle remplit toute la terre.*

Dans vos disgrâces, mon cher auditeur, vous tombez sur le sein d'un ami, et il essuie vos larmes. Attendri par votre confiance, il se croit heureux d'y répondre, et lors même qu'il vous oblige, il tient de vous un bienfait. Quelle disgrâce que le péché ! quel ami plus sensible, plus tendre, plus fidèle que le cœur d'un Dieu ! Dans une maladie qui menace vos jours, dans une infirmité souvent assez légère, vous courez aux remèdes. Quelle maladie que le péché ! quelles plaies ! quelle corruption ! Ah ! plus le mal est grand, plus le remède est nécessaire, plus la confiance doit être vive et agissante. Si au moment où je parle, je vous disais qu'il a paru dans cette ville un homme qui, par la supériorité de ses connaissances, guérit infailliblement une partie des maux qui affligent l'espèce humaine ; disons quelque chose de plus : un homme assez habile et assez éclairé pour guérir tous les malades qui languissent dans cette capitale ; mettons cette supposition dans tout son jour : un médecin tout-puissant, à qui Dieu aurait communiqué pour quelques moments ses lumières, son pouvoir, sa charité ; quel empressement pour le voir, pour lui parler, pour l'entendre ! Quoi ! ce substitut de la Divinité aurait toute votre confiance, elle serait sans bornes, et vous n'espérez pas en Dieu ? Vos péchés, dites-vous, sont nombreux ; ils sont énormes ; ils portent un caractère d'atrocité que rien n'égale. Mais fussent-ils encore plus nom-

breux, plus énormes, d'un caractère plus outré et plus odieux, pleurez et espérez. Quoi ! tout est promis à la douleur et au repentir. Dieu vous le déclare ; et vous vous défiez de ces promesses ? Vous avez auprès du Père un avocat, un médiateur tout-puissant ; et vous doutez de son pouvoir ? Une victime d'un prix infini a payé votre rançon, satisfait pour vos dettes, et vous vous croyez insolvable ? Ah ! mon frère, j'ai quelque chose de bien consolant à vous dire, c'est que le Dieu qui nous déclare qu'il ne sauve que ceux qui espèrent : *Quoniam in me speravit, liberabo eum.* (Psal. CX.) Parce qu'il a mis en moi sa confiance et connu mon nom, dit le Seigneur, je lui ferai sentir les effets de ma protection, je le rendrai supérieur à ses ennemis : *Protegam eum, quoniam cognovit nomen meum.* (Ibid.) Quoi ! avec des promesses si propres à vous encourager, vous n'espérez pas ? Où est votre foi ? Où est votre Dieu ? Où êtes-vous, Dieu des Paul, des Augustin, des Madeleine ? *Ubi est Deus eorum ?* (Psal. CXIII.) Non, mon cher auditeur, je ne vous laisserai pas avec une disposition si funeste à votre âme ; faites avec moi une réflexion. L'esprit de ténèbres vous a séduit par l'appât trompeur du plaisir, il vous a ravi votre innocence. Achèverez-vous son triomphe, en vous laissant enlever la confiance et la paix ? Nous n'ignorons pas ses pensées et ses ruses infernales ; apprenez à les connaître. Avant le péché, il nous tente par la présomption, il nous dit, comme à nos premiers parents : Vous ne mourrez pas. Après la chute, il nous tente par le découragement, et nous fait dire comme le malheureux Caïn : Mon iniquité est trop grande. Eh ! où ira-t-il, cet infortuné ? Quelles seront les suites de son désespoir ! une vie errante et vagabonde, un amas confus de pensées sombres et noires, un ver rongeur qui le déchire, les créatures qui l'environnent, changées en autant de témoins et d'accusateurs de son crime, un regard farouche qui ne s'élèvera plus vers le ciel, et tristement fixé sur la terre, une âme ténébreuse qui s'agite, qui se déchire, qui éprouve toutes les horreurs d'un enfer anticipé.

Telle est la triste destinée du pécheur, qui, frappé de la multitude et de l'énormité de ses crimes, y ajoute le plus grand de tous, la défiance et le désespoir. Eh ! quelle ressource peut-il entrevoir pour se relever de ses chutes ? La religion ? Il n'y voit que des châtimens et des anathèmes. Un Dieu ? Il le voit armé de foudres et de carreaux. Les bonnes œuvres et les sacrifices ? Il les croit inutiles. Les consolations de la foi ? Il y renonce dans l'accès de son désespoir, et dispute au Dieu Rédempteur la vertu et l'efficacité de son sang.

Non, le pécheur ne se relève que par l'espérance, et l'espérance avec la douleur a toujours sauvé, elle sauvera toujours les plus grands pécheurs. Pierre a péché. Un regard de son Maître lui dit d'espérer ; il

s'afflige, et il espère ; il est absous par la confiance. Madeleine a péché. Elle vole aux pieds de son libérateur ; elle aime, et elle espère ; sa confiance la justifie. Le prodigue a péché, et beaucoup péché. Il se lève, et il espère ; la confiance lui rend tout, le doux nom de fils, le cœur de son père, ses droits et ses plus beaux privilèges. Heureux pénitent ! oui, heureux, jusqu'à rendre son aîné jaloux. Ajoutons à ces exemples celui de ce pécheur qui avait été le disciple de l'apôtre bien-aimé, et qui, oubliant les leçons de ce grand maître, s'était rendu fameux par ses meurtres et ses brigandages. Saint Jean l'avait confié aux soins d'un pontife qui devait lui en répondre. Revenu de ses courses apostoliques, avec quelle sollicitude il redemande une âme qui lui est si chère ! Avec quel attendrissement il va s'applaudir de ses progrès dans la vie de la grâce ! Vous l'avez perdu, répond le pontife triste et confus ; il est mort. A ces mots, le saint vieillard oublie sa faiblesse et le poids des années. Sur les ailes de la charité, il vole au malheureux. Le pécheur fuit devant lui, avec sa honte et son désespoir. Saint Jean le poursuit, le presse, le conjure. Mon fils, quoi ! vous fuyez un père ? Ne craignez rien ; je réponds pour votre âme ; Jésus-Christ vous pardonne, le sang d'un Dieu peut effacer tous les crimes. L'apôtre l'attendrit, le persuade, le convertit.

Prêtres du Seigneur, chargés du ministère auguste de la réconciliation, voilà notre modèle. Si le saint apôtre, sur les pas de son Maître, court au-devant du pécheur, serions-nous assez barbares pour le repousser lorsqu'il vient à nous, et pour foudroyer, par des reproches désespérans, un cœur déjà courbé sous le poids de l'iniquité, et flétri par la vue de ses crimes ? Qu'un ministère de paix n'offre jamais parmi nous l'exemple d'une pareille dureté ; elle serait le scandale et l'opprobre de la religion. Quoi ! accabler une âme qu'il fallait engager, soutenir par les attraites et les invitations de la charité ! Et, de là, dans ce cœur aigri, l'aversion pour le ministère, l'horreur pour la pénitence, cette tristesse qui opère la mort, à qui la vertu devient odieuse, et qui se console par des crimes. Avec l'espérance, on ranime ce pécheur humilié ; on lui montre un Dieu père ; il reconnaît son image dans son ministre ; le cœur est pris par la confiance, et avec la confiance on obtient tout.

Qu'on ne m'accuse donc pas, pourrait dire ici un de ces directeurs sages et expérimentés, dont la charité égale les lumières, et dont les lumières dirigent la charité, qu'on ne m'accuse pas d'une molle et dangereuse indulgence, lorsque je me conduis par des principes si conformes à l'esprit de ma religion, et si utiles au salut de mes frères. Je suis homme, et je parle à des hommes. Indulgent pour le pécheur, sans l'être pour ses vices, je veux, en lui reprochant ses désordres, qu'il se les reproche à lui-même. En excitant sa reconnaissance

par l'attendrissement de la compassion, j'ouvre son cœur, et j'augmente sa confusion. Je reçois ses larmes, et j'en fait couler de nouvelles. Il pleure à mes pieds, et, comme Ambroise, je pleure avec lui. J'inspire la vertu, je la fais goûter, pratiquer. Ce ministre dangereux, ce serait celui dont la dureté farouche rendrait la loi impraticable par le masque hideux qui la défigure, laisserait l'âme sans activité et sans énergie, et mettrait le comble à sa faiblesse, en lui ôtant son unique ressource, l'appui de l'espérance.

Qu'on ne m'accuse donc pas de méconnaître les droits de Dieu, de m'écarter des règles saintes et de la pureté de la morale évangélique. J'invite le cœur à la pénitence. J'humilie le pécheur sans le révolter. Je punis le coupable sans le décourager. Je fais un pénitent, et un pénitent sincère, qui se prête à tout, un pénitent généreux et fervent, qui embrasse tout. Les résolutions sont prises, c'est le cœur qui les a formées. Les satisfactions les plus pénibles sont prescrites et acceptées. Le sacrifice est entier, parce qu'il est volontaire; et c'est à le rendre volontaire, c'est à ce point important et décisif, que je me suis appliqué. J'en recueille les fruits, et je jouis, avec la plus douce consolation, d'un spectacle si touchant qui intéresse, qui attendrit le ciel même. Ce ministre destructeur, et qui renverserait au lieu d'édifier, ce serait celui qui, ajoutant aux rigueurs de la loi des rigueurs de caractère, presserait sur ce cœur malade les épines qui l'ensanglantent et le déchirent; au lieu de fermer ses plaies, ne ferait que les irriter; lui rendrait odieux et le remède et la main qui l'applique; et ne lui ferait sentir qu'un ennemi qui le blesse, au lieu d'un médecin qui devait le guérir.

Qu'on ne m'accuse donc pas d'être cet aveugle qui conduit d'autres aveugles, et qui tombe avec eux dans le précipice. J'imité un Dieu, ce Dieu qui, tout ennemi qu'il est du péché et prêt à faire éclater toute la rigueur de ses vengeances, laisse reposer son tonnerre, et sous l'habit de pasteur court après la brebis qui s'égare, la charge sur ses épaules, la ramène au bercail. Dirigé par son exemple et trop heureux de marcher sur ses pas, je rappelle cette brebis fugitive; je l'attire par les liens de la charité; elle vient à l'odeur de ses parfums; je sauve une âme, et il est écrit que je me sauve avec elle. Quel est ce ministre qu'on pourrait accuser d'être un aveugle et un prévaricateur? Ce serait celui qui, par un système désespérant, laisserait sans consolation le pécheur humilié et pénitent, et le trouvant toujours indigne de lever les yeux vers le ciel, toujours impur, parce qu'il ne serait pas aussi pur que les anges, lui refuserait une absolution méritée, le priverait du céleste aliment, et ferait assez sentir ce qu'on doit penser de ces hommes qui ont toujours la charité sur les lèvres et tyrannisent les cœurs; qui, sous prétexte de respecter la sainteté du sacrement, en abolissent

l'usage, et avec les noms spécieux de morale exacte et sévère, détruisent les mœurs en favorisant, par la privation du pain des forts, le relâchement et la corruption; perdent les âmes, ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, et se perdent avec elles.

Pécheurs, si jamais l'énormité de vos fautes vous éloignait du sacrement de la réconciliation, et vous faisait craindre les refus ou les reproches du ministre, connaissez l'esprit qui nous anime; c'est l'esprit de notre divin maître. Oui, si le prodigue se présente, nous ouvrons nos cœurs; des larmes de joie coulent de nos yeux; le moment où cette âme captive vient chercher un libérateur est le plus beau moment de notre vie. Qu'il est honorable pour nous le titre de conquérant, de sauveur des âmes! Encore une fois, connaissez l'esprit dont nous sommes animés. Souvenez-vous de ces maximes, que nous avons sans cesse sous les yeux, et puissent-elles ranimer votre confiance! Que le ministre soit exact; mais que la compassion et la charité rendent le ministère utile. Que le péché soit expié; mais que le pécheur qui gémit soit encouragé. Que la pénitence le purifie; mais que la miséricorde le soutienne.

Telles sont les règles qui nous dirigent dans le tribunal, et qui nous sont dictées par la religion. Pécheur, écoutez cette tendre mère qui vous rappelle les jours de votre innocence, l'heureuse liberté des enfants de Dieu, et qui vous invite à briser vos liens. O mon fils, souvenez-vous que c'est dans mon sein que vous fûtes régénéré dans le sang de l'Agneau, et marqué du sceau de la grâce. Ces bras maternels, où le ciel vous donna le salut et la vie, sont encore ouverts pour vous recevoir, pour vous présenter au Père des miséricordes, et solliciter votre pardon. Venez terminer vos égarements et consoler ma douleur. Combien de larmes vous m'avez fait répandre! Combien de vœux j'ai formés pour vous! combien de fois j'ai réclamé pour un coupable ce sang divin qui coula sur vous au moment de votre adoption! L'image de Dieu est défigurée; mais vous pouvez en réparer les traits, et lui rendre sa première beauté. Vos plaies sont profondes et invétérées; mais le remède est supérieur à vos maux. Le péché a détruit le temple où brillait l'aimable innocence; mais un autre s'élèvera sur ses ruines, et le second temple peut éclipser la gloire du premier. Pécheur, un peu de confiance; je vois les cieux ouverts. Le Dieu toujours lent à punir vous réserve, dans le séjour de ses récompenses, le rang qu'il vous avait destiné. Non, vous n'êtes point encore remplacé. Encore quelques larmes, quelques sacrifices, et vous pouvez vous asseoir sur le trône éclatant que l'Amour vous a préparé.

Il est donc vrai, mes frères, que le pécheur confus de ses égarements peut, malgré la multitude et l'énormité de ses fautes, obtenir le pardon. Plus heureux que ce guerrier qui crut trouver un asile dans l'en-

ceinto du tabernacle, il reposera sur le sein de la clémence et dans l'abondance de la paix. Joab, infidèle à son roi, agité par ses remords, se réfugie dans le sanctuaire; il embrasse l'autel. L'autel est inutile, et le coupable expirant sous le glaive nage dans son sang. Et moi, peut-être le pécheur, moi qui sais que la miséricorde surabonde où le crime a abondé, j'ai trouvé un asile où le ciel même respectera sa victime. Je monte sur le Calvaire; je tombe au pied de la croix; je saisis ce monument de mon espérance, et, le plaçant entre mon juge et mes crimes, je dis avec une humble confiance : Grand Dieu ! j'ai péché ; mais voici le Juste et le Saint, l'Agneau immolé qui efface les iniquités du monde. Tout pécheur que je suis, et plus mes péchés sont énormes, plus vous trouverez en moi de quoi exercer, de quoi signaler votre clémence. Vous me devez la gloire dont vous êtes si jaloux, le triomphe de vos miséricordes ; et j'ose le dire, vous seriez moins grand si j'étais moins coupable. C'est votre Fils, c'est un Dieu, que je vous présente, je vous rends plus que je ne vous ai ravi. Ses mains n'ont été percées que par vos ordres, et c'est par elles que vous avez signé mon pardon. Lisez, Seigneur ! lisez les caractères augustes que vous avez tracés vous-même, sauvez-moi. Et vous, Dieu Rédempteur, souffrez qu'en portant à vos pieds les dépouilles de mes passions, j'y porte en même temps ma confiance avec ma douleur ; oui, j'espère. Oubliez des moments où je fus trop coupable ; il m'en reste encore pour pleurer mes excès. Moments précieux et trop courts ; mais votre règne est éternel, et dans cet heureux séjour où votre gloire est d'être aimé plus tendrement, plus purement, plus ardemment, j'aurai, Dieu tout aimable, j'aurai l'éternité tout entière pour vous venger des égarements d'une vie criminelle, vous offrir mon amour, répéter de concert avec tant d'illustres pénitents le cantique de vos miséricordes, et célébrer vos bienfaits. Ainsi soit-il.

DISCOURS VIII.

SUR L'OBLIGATION D'AIMER DIEU.

Diligamus Deum. (I Joan., IV.)

Aimons Dieu.

Un Dieu qui nous permet de l'aimer, qui nous l'ordonne, et nous force d'être heureux, en devenant fidèles, quel Maître ! quel usage de sa grandeur et de son pouvoir ! Vous aimerez : *Diliges. (Deut., VI, 5.)* Est-ce ainsi que s'expriment les maîtres du monde, ces divinités mortelles qui règnent sur les peuples ? Une grandeur impérieuse que la vanité rend inaccessible, des sujets humiliés, des hommages dictés par la crainte, tels sont les attributs de ces dieux de la terre. Peuple chrétien, connaissez vos prérogatives et livrez-vous aux sentiments de la plus vive reconnaissance. Le Souverain de la nature assis sur son trône pour recevoir notre encens et nos vœux, un trône appuyé sur la clémence, le sceptre dans les mains d'un

père, des lois dictées par l'amour, tel est le spectacle intéressant que la religion nous présente. La paix, la liberté, le bonheur, voilà la récompense de nos hommages, les fruits précieux de notre dépendance, et, puisque nous servons un Dieu si grand, si bon, si digne de notre attachement et de notre amour, pourquoi ce maître adorable ne règne-t-il pas sur tous les cœurs ? Vérité humiliante ! aveuglés par nos passions, séduits par les objets extérieurs, nous oublions notre fin dernière. Les créatures qui nous environnent et qui ne devaient être que des moyens pour arriver à cette fin, nous en détournent et se changent en obstacles. Dieu est le tout de l'homme, et tout ce qui l'attire, dût-il l'égarer, devient son Dieu. Pour l'instruire de sa destination, et pour le rappeler à lui-même, consacrons ce discours à lui développer le précepte de l'amour divin. Qu'il entende cette voix sublime et touchante qui lui dit avec autant de douceur que d'énergie : C'est moi, le principe et l'auteur de ton être, qui exige le tribut de tes sentiments. Tu m'offres ton cœur, et, pour prix de ton offrande, tu possèdes l'infini. Ton intérêt se confond avec ton devoir, et le même amour qui te rend à ton Dieu te rend à toi-même. Doit-il en coûter pour obéir, lorsque la loi est une grâce, et l'autorité un bienfait ?

Or, mes frères, plus cette loi que Dieu nous impose est essentielle à notre bonheur, plus il est important de l'approfondir ; et c'est le dessein que je me propose dans ce discours. Dieu doit être aimé ; comment devons-nous l'aimer ? Vous verrez d'une part la force du précepte, et de l'autre son étendue.

Heureux si je puis vous l'inspirer, ce saint amour ! Fut-il jamais plus nécessaire d'en parler que dans ce siècle d'égarement, où un feu profane porte l'incendie et le poison de la volupté dans tous les cœurs, passionne les deux sexes et les corrompt l'un par l'autre, désole nos villes et nos campagnes, triomphe sur les débris de l'innocence, et ne laisse à la religion d'âmes pures et vertueuses que ce qu'il en faut pour aggraver sa douleur, et l'affliger plus vivement par le souvenir de ses pertes ? O perversité de nos mœurs ! Dieu est oublié, outragé. L'amour se plaint. Essayons aujourd'hui de le dédommager, moi par mon zèle, et vous, mes frères, par le fruit de ce discours.

Esprit de charité, échauffez mon âme, animez toutes mes paroles. Vierge sainte, obtenez-moi ce feu divin dont je voudrais embraser tous ceux qui m'écoutent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous convaincre d'une manière sensible de la force du précepte que Dieu nous impose de l'aimer, précepte qu'il appelle le plus grand et le premier des commandements : *Hoc est maximum et primum mandatum (Matth., XXII)*, j'en prends la

preuve dans la nature même de l'homme, et je dis premièrement qu'il trouve l'obligation d'aimer Dieu, gravée dans son cœur et au fond de son être; en second lieu, que pour remplir ce devoir, il est aidé de tous les motifs.

Obligation d'aimer Dieu, devoir gravé dans le cœur de l'homme. Oui, mes frères, notre cœur est fait pour aimer. Il porte avec lui cette flamme intérieure qui le rend sensible, agissant, capable de tout entreprendre pour ce qu'il aime. Mais quel objet doit fixer son attachement? Pour le connaître, remontons jusqu'à l'origine de l'amour. Ce feu céleste, sorti du sein du Père, anima le premier homme. Votre cœur, mon cher auditeur, le mien, reçut au moment de sa formation cette précieuse étincelle. Mortels, respectez en vous cette flamme divine; que rien n'en dégrade la noblesse et la pureté. L'amour est un feu descendu du ciel. L'amour! ah! pour conserver un si beau nom, il doit donc retourner vers son origine. Tout sentiment, toute affection qui ne descend pas de cet amour primitif comme de sa source, qui n'y remonte pas comme vers sa fin, n'est donc qu'un amour faux et illégitime. Et c'est ici que je pourrais dire à ces cœurs profanes qui se piquent de constance et d'ardeur pour l'objet qui les transporte : Aveugles, vous croyez aimer; vous vous trompez. Le ciel indigné ne voit qu'avec horreur cette flamme étrangère. Cœurs pervers, non, vous n'aimez pas. Le feu dont vous brûlez n'est qu'un abus de l'amour, n'est qu'une profanation de l'amour, n'est qu'un attentat contre l'amour.

Ainsi, mon cher auditeur, pour peu que vous réfléchissiez sur votre existence et sur ce fonds de sensibilité que vous avez reçu de l'Auteur de la nature, vous ne pouvez méconnaître votre destination; et si le Créateur veut être aimé, s'il s'explique avec l'autorité d'un maître et d'un souverain : *Diliges*; le précepte extérieur n'est qu'un avertissement pour vous rappeler à vous-même, et la première loi est écrite dans vos penchants. Voilà ce que vous trouveriez dans votre cœur, si vous vouliez y rentrer pour vous connaître, pour y étudier l'homme et ses devoirs. Vous y verriez l'empreinte de cette main divine, qui, dans son ouvrage, se préparait un adorateur; ce doigt de Dieu, qui marquait vos obligations à côté de ses bienfaits. Cette seule pensée, j'existe, en vous donnant l'idée du premier Être et de l'amour qui vous a formé, vous dirait assez où doivent tendre vos hommages. L'usage que vous feriez de votre cœur ne serait autre chose qu'un mouvement de consécration, de dévouement à l'auteur de vos jours; et lorsque nous vous parlerions d'aimer Dieu, déjà vous nous auriez prévenus. Nous monterions dans ces chaires, moins pour vous instruire que pour vous édifier. En développant les caractères de l'amour, nous serions les interprètes de vos sentiments. En racontant ses victoires, nous parlerions de vos sacrifices.

En exposant ses avantages, nous serions moins éloquents que vos cœurs. Vous entendriez nos discours, et vous en seriez les modèles.

L'amour divin est donc un sentiment qui tient à notre existence, et, pour aimer Dieu, il suffit de se connaître. Or, plus ce devoir est naturel, plus il vous devient facile; et le feu s'élançait-il avec plus d'activité vers sa sphère; la pierre tombe-t-elle avec plus de vitesse vers son centre; la flèche arrive-t-elle plus rapidement à son but que la créature ne doit se porter vers son Auteur, le cœur de l'homme se réunir à son principe?

Qu'est-ce donc qu'un cœur qui ne vous aime pas, ô mon Dieu! et quel nom lui donnerai-je? Les qualifications les plus odieuses lui conviennent : cœur dénaturé, cœur ingrat, cœur injuste, cœur inexorable.

Cœur dénaturé. En effet, peut-il éviter ce reproche, lorsqu'il se refuse à cette voix intérieure qui lui demande l'hommage de son être pour celui qui l'a formé, l'exercice de sa sensibilité pour ce Dieu créateur qui lui donna le sentiment avec la vie, le tribut de son amour pour ce maître adorable dont il tient le pouvoir et la faculté d'aimer?

Cœur ingrat. Il n'ignore pas que la reconnaissance est la vertu des âmes bien nées, que le vice contraire est flétri par la voix publique, et que la société lui dit anathème. Il le sait, et lorsqu'il s'agit de vous, ô mon Dieu! tous ces principes l'abandonnent. De la part de la créature, un service, un bienfait, et moins que tout cela, une démonstration d'amitié, une promesse, une parole obligeante, en voilà assez pour l'intéresser, pour l'attacher, pour exciter en lui la sensibilité la plus vive; et le bienfaiteur le plus généreux, l'ami le plus tendre, un Dieu, voilà ce qu'il méconnaît, voilà ce qu'il outrage!

Cœur injuste. Qu'est-ce que le cœur de l'homme par sa destination naturelle? Je me le représente ici sous différentes images. C'est un sujet né dans la dépendance, lié par tous les engagements du respect et de la fidélité. A qui doit-il obéir? A son roi. C'est un fonds qui doit produire, se charger de fleurs et de fruits. Pour qui doit-il fructifier? Pour son maître. C'est un temple élevé par les mains de la nature; que doit-on y adorer? Dieu seul. O vous donc, qui refusez votre amour au souverain Être pour le prostituer à de viles créatures, concluez. Vous êtes donc ce sujet révolté qui trahit son prince et son souverain. Vous êtes ce champ stérile, qui frustre l'attente et les soins du cultivateur. Vous êtes ce temple souillé, où de méprisables idoles reçoivent un encens qui n'est dû qu'à Dieu seul.

Cœur inexorable. Dieu a tout fait pour l'attirer. Les attributs qui le caractérisent, les différentes passions qui l'animent, ne sont que les ressorts divers que l'amour emploie pour se l'attacher. Il est tendre et sensible? Dieu le sollicite par ses invita-

tions et par la douceur de ses attraits. Il est noble et élevé? Il voit les cieux ouverts, des trônes dressés, des sceptres et des couronnes. Il est avide et intéressé? Tous les trésors de la Divinité lui sont promis. Il est vaste et insatiable dans ses désirs? Dieu se présente avec l'immensité de son être pour le remplir, pour le fixer. Il est né pour le bonheur et l'immortalité? On lui montre ce séjour de délices où il doit goûter les plaisirs les plus purs, partager avec Dieu son empire, son éternité. Que de moyens pour s'unir à l'Auteur de son existence! De quel crime n'est-il donc pas coupable, lorsqu'il oublie sa destination et sa fin, ce cœur qui n'existe dans la nature que pour être le premier prêtre de la Divinité, la première victime de l'amour!

Comment excusera-t-il son indifférence? Ah! pour le confondre, ce cœur infidèle, je n'ai besoin que de lui-même. Cœur mondain, oui, je sais tout ce dont vous êtes capable. Aimer Dieu, vous dirai-je, c'est faire pour lui (Seigneur, pardonnez-moi le parallèle), c'est faire pour lui ce que vous faites tous les jours pour un monde frivole qui occupe toutes vos pensées, pour un objet périssable qui captive tous vos sentiments, pour vous-même qui êtes devenu votre fin dernière et le centre de tout ce qui vous environne. Vos passions sont vives; vous aimez, et vous aimez beaucoup. Soyez tout ce que vous êtes, mais en changeant d'objet. Votre sensibilité, en retournant vers son principe, serait un sacrifice, serait une vertu. Ingrat, vous en abusez, et c'est une profanation, c'est un crime.

Que n'aurais-je point ici à vous dire, ô vous, sexe plus sensible, qui pourriez faire servir le penchant de la nature au triomphe de la grâce? Oui, la délicatesse et la vivacité du sentiment qui vous caractérise seront toujours, tant que vous n'en abuserez pas, le principe d'une vertu tendre et sublime. Avec un cœur tel que le vôtre, pourquoi ne mettriez-vous pas le prodige dans la piété, comme vous le mettez tous les jours dans l'égarement et la vanité? Un sexe qui a produit les Esther, les Judith, les Thérèse, pourrait-il oublier tout ce qu'il est capable de faire pour la gloire d'un Dieu, tout ce qu'un Dieu peut faire pour son bonheur?

On voit quelquefois, au milieu du monde, de ces cœurs heureusement nés que les qualités les plus précieuses rendent si chers à l'humanité. Que manque-t-il à un cœur tel que je viens de le dépeindre pour être un cœur accompli? La charité qui fait les justes. A côté des sentiments et des qualités sociales qui le distinguent, on voit avec douleur des vices et des scandales. Infortuné, il a tout pour le monde, et il manque à l'auteur de son être. La société applaudit, et la religion soupire. On cite avec complaisance l'homme aimable, le bon cœur, l'ami des hommes. Hélas! quand dirons nous : L'homme édifiant, le cœur vertueux, le saint et l'ami de Dieu?

Obligation d'aimer Dieu, devoir gravé dans

le cœur de l'homme; j'ajoute que tous les motifs se réunissent pour le déterminer à remplir ce devoir. Tout nous parle d'aimer Dieu : la nature, la raison, la conscience, la religion.

La voix de la nature. Regardez au-dessus de vous; l'amour s'y est peint en traits de feu. Voyez cette terre que vous habitez; l'amour y multiplie les trésors et les agréments sous vos pas; il est occupé de vos besoins, de vos délices. Jetez un coup d'œil sur vous-même. Vous vivez, c'est l'amour qui vous anime; vous continuez de vivre et d'échapper à mille accidents, c'est l'amour qui vous conserve; vous agissez, c'est l'amour qui vous soutient. Qu'est-ce que l'univers où l'homme est placé? Un palais magnifique construit par les mains de l'amour. Qu'est-ce que l'homme dans l'univers? Le chef-d'œuvre de l'amour. Et l'homme est ingrat! il repose entre les bras d'un père, sur son sein, et il vit sans l'aimer! Dieu libéral, j'ai vu les grands et les heureux du siècle tout couverts de vos dons; ils en jouissent sans jeter un regard sur la source de tant de bienfaits. Tandis que le pauvre dans le fond de sa cabane, mangeant un pain grossier trempé de ses sueurs, lève vers le ciel des mains laborieuses et desséchées pour bénir dans son indigence le souverain Arbitre des destinées humaines, le riche dans son palais, assis à une table délicate, comblé des faveurs de la Providence, ne daigne pas même prier. Le pauvre, sous le chaume qui le couvre, est un cœur reconnaissant; le riche, sous l'or et la pourpre, est un ingrat. Le pauvre, avec son humilité et sa foi, nous montre les vertus d'un saint; le riche, avec son orgueil et son irrégion, nous retrace la conduite et les mœurs d'un athée. Le pauvre, dans une chair consacrée et spiritualisée par la souffrance, vit comme un ange; le riche, dans l'esclavage des sens et dégradé par la mollesse, vit à la manière des bêtes.

La voix de la raison. Si les qualités aimables que nous découvrons dans un objet créé sont pour nous une raison de l'aimer; si un objet plus aimable encore ajoute à la sensibilité, à la vivacité de notre amour, quels doivent être les transports de nos cœurs pour un objet infini, pour l'Être souverainement parfait? Dans les objets sensibles, mon cher auditeur, le beau vous frappe, l'utile vous attache, le délicieux vous charme; mais dans tout cela qu'aimez-vous qui ne vous rende inexcusable, si vous n'aimez pas le Seigneur? Vous aimez une apparence de bien, des créatures qui vous en offrent de légères images, Dieu en est l'essence et la vérité; vous aimez de faibles ruisseaux, Dieu en est la source et la plénitude; vous aimez quelques traits de bonté dispersés dans chaque objet et toujours defectueux dans un être créé, Dieu en est le centre et la perfection; vous aimez, et quelquefois vous avez à vous plaindre d'un attachement stérile; vous réclamez en vain une sensibilité qui doit être le prix de la vôtre. Si vous ai-

mez Dieu, vous avez des droits sur son cœur, vous êtes sûr d'en être aimé. L'inconstance est le caractère des attachements humains; les causes les plus légères occasionnent les ruptures les plus éclatantes; des cœurs tendrement unis, et dont l'union devait être éternelle, se divisent, et on se demande avec étonnement ce qui a pu les séparer; mais en Dieu nulle vicissitude, nulle infidélité à craindre. Il nous aime avec nos faiblesses, il les dissimule; et, lorsque nous perdons un ami si tendre et si puissant, lorsqu'il est forcé de rompre avec nous, c'est malgré lui, et le divorce est toujours notre ouvrage.

La voix de la conscience. Cœur profane, cœur déréglé, vous vous livrez aux attrait du vice, vous en goûtez les fausses douceurs; la passion vous séduit, et la raison captive est dominée par les sens; voilà le moment de l'illusion. Mais, lorsque dans ce moment de lumière où finit le délire de la volupté, la conscience reprend ses droits, quelles sont vos réflexions, et, à la lueur du flambeau qui vous éclaire, quelle est cette jouissance dont vous vous flattiez? Est-ce un sentiment ou une erreur; est-ce un repos ou une ivresse; est-ce la félicité du cœur ou son supplice? Eh! comment serait-elle heureuse, ô mon Dieu! cette âme qui fuit loin de vous? Peut-elle méconnaître son erreur dans ses dégoûts, son crime dans ses remords, son malheur dans le sentiment de son indigence et de sa misère? Enfant prodigue, votre cœur est déchiré, vos maux vous accablent, et vous n'êtes pas encore dans les bras de votre Père? N'est-il pas temps enfin de ramener ce cœur au centre d'où il s'est écarté, de céder aux sollicitations de la grâce, et de chercher le repos dans la vertu? Voluptueux qui m'écoutez, Augustin brûla comme vous d'une flamme criminelle, et Augustin en a fait l'aveu; sa passion fit son tourment. Où l'innocence finit, l'enfer commence.

La voix de la religion. C'est ici, mes frères, que la charité de Jésus-Christ nous invite, qu'elle nous presse par tout ce qu'elle a de plus fort et de plus touchant: *Charitas Christi urget nos.* (II Cor., V.) Ce regard de prédilection qui nous a discernés dans la foule et distingués de tant d'infidèles qui languissent à l'ombre de la mort; cette Église qui nous a reçus dans son sein, ce corps de lumière où tout est grâce et vérité; cette crèche où un Dieu s'anéantit; cette croix où il expire; cet autel où il perpétue son sacrifice, ces canaux salutaires qui nous communiquent les mérites, la vie, le sang de l'Homme-Dieu; cette table sacrée où le ciel étonné voit un mortel défilé par la communion; ces trônes éclatants, ces biens incorruptibles, ces voluptés ineffables, ce ciel, ce beau ciel que l'amour nous prépare: quels objets, mes frères, quel enchaînement de bienfaits! Oublierons-nous que nous sommes dans les bras de la charité, que nous vivons au milieu des flammes et des prodiges? Avec tant de raisons et de motifs

d'aimer, si nous n'aimons pas, ne sommes-nous pas sans excuse?

Que fait-il donc dans un corps humain, ce cœur infidèle à l'Auteur de son être, insensible aux charmes de son amour? Que ne va-t-il animer le corps des brutes, se confondre avec les tigres et les rochers? Qu'il entende du moins les créatures qui l'environnent, les êtres même dépourvus d'intelligence, lui dire dans le langage qui leur est propre: Aime ton Dieu, et rougis de l'avoir oublié. O homme, l'astre qui t'éclaire et qui lance sur toi ses rayons et ses feux, ne te reproche-t-il pas ta froideur et ton indifférence? La terre, docile et féconde sous la main qui la cultive, n'accuse-t-elle pas la dureté, la stérilité de ton cœur? L'oiseau, par ses chants redoublés, ne t'apprend-il pas quelle devrait être l'assiduité, la ferveur de tes hommages? La mer, en élevant ses flots, ne semble-t-elle pas vouloir s'élancer vers le Créateur?

Oui, Seigneur! ce concert de tous les êtres est l'hymne de la nature, et la confusion de l'homme ingrat. Dans le désordre des passions, il méconnaît un Dieu et l'abandonne pour s'attacher à une vaine idole. Insensé, reprenait ici Augustin, tu perdras l'un et l'autre; l'objet qui te séduit, car tôt ou tard il disparaîtra pour toi, ou tu disparaîtras pour lui; le Dieu que tu méprises; parce qu'irrité de nos mépris, il nous rejette et nous abandonne à son tour. Mais que dis-je? Méconnaîtrez-vous toujours, aveugles mortels, le droit inaliénable qu'il a sur vous? Avez-vous jamais bien connu celui qui vous demande votre amour? Est-ce à un Dieu si aimable qu'il est permis de le refuser? Quoi! mon Dieu! je ne vous ai point aimé, et je n'étais fait que pour vous, je ne vivais, je ne respirais que par vous. Je ne vous ai point aimé, et, dans une vie dont vous vous réserviez tous les moments, vous n'avez rien vu, ou si peu de chose pour vous. Je ne vous ai point aimé, et, dans un cœur qui vous appartenait à tant de titres, vous avez vu une vile créature vous en ravir tous les sentiments: je vous ai forcé d'être le témoin de mon indifférence, de mon ingratitude, de mon insensibilité. Je ne vous ai point aimé, et c'est au milieu de vos bienfaits, dans le moment même où j'étais comblé des dons de votre amour, c'est à la vue de vos plaies, de votre croix, de votre sang, que j'ai pu vous oublier; je ne vous ai point aimé, et qu'ai-je méconnu? L'objet le plus aimable, cette puissance qui soutient tout, cette sagesse qui gouverne tout, cette beauté qui embellit tout, cette bonté qui anime tout.

Grand Dieu! ce cœur infidèle vient reconnaître à vos pieds son Souverain légitime; il vous venge déjà par son humiliation et sa douleur. Hélas! combien de fois, en multipliant les sacrifices qu'exigeait l'objet de sa passion, a-t-il multiplié ses sacrilèges et ses crimes? Périssent à jamais cette flamme infernale, qui osa vous outrager et l'avilir. Qu'un nouveau feu vienne l'embraser, cou-

sacrer son activité, diviniser ses penchants. Pourrait-il, sans un prodige d'insensibilité, vivre plus longtemps séparé de vous, ce cœur qui vous doit, ô mon Dieu ! tout ce qu'il a d'inclination pour se communiquer, de liberté pour s'engager, de fidélité pour s'attacher, d'ardeur pour s'enflammer ?

Dieu doit être aimé, mes frères, et, en prenant la preuve de cette vérité dans le cœur de l'homme, c'est-à-dire dans la nature de ses penchants et dans les motifs qui doivent déterminer son amour, je vous ai fait voir la force du précepte. Je vais maintenant vous en développer l'étendue.

SECONDE PARTIE.

Ecoute, ô Israël ! écoutez, vous surtout, enfants de la nouvelle alliance, et apprenez du Législateur même toute l'étendue de la loi : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces ; vous l'aimerez de tout votre esprit : *Ex omni mente tua* (Luc., X) ; et toute grandeur, toute beauté, tous les sceptres et tous les trônes de l'univers seront au-dessous de lui. Vous l'aimerez de tout votre cœur : *Ex toto corde tuo* (Ibid.) ; et dans les hommages qui doivent prouver votre attachement et votre fidélité, rien ne sera excepté, et tout sera pour lui. Vous l'aimerez de toutes vos forces : *Ex omnibus viribustuis* (Ibid.) ; et dans les occasions où sa loi le commande, où sa gloire l'exige, tout sera détruit et disparaîtra devant lui. Ainsi, mes frères, pour juger, non par quelques sentiments superficiels, par quelques protestations équivoques, mais par des marques plus solides et plus certaines, si la charité vit dans vos cœurs, saisissez ces trois caractères de l'amour divin : amour de Dieu, amour souverain et dominant qui le préfère à tout, amour fidèle et sans réserve qui renferme tout, amour efficace et décisif qui sacrifie tout.

Amour de Dieu, amour souverain et dominant, qui le préfère à tout. Lorsque saint Paul, définissant la charité et sondant son cœur pour s'éprouver lui-même, interrogeait le présent et l'avenir, le plaisir et la douleur, la vie et la mort, et les défiait de le séparer de son Dieu, parlait-il en héros de la charité ? Était-ce le sentiment d'une âme sublime, que sa ferveur emporte au delà du devoir ? Non, mes frères ; il s'exprimait au nom de tous : *Quis nos separabit ?* (Rom., VIII.) Il parlait de cette charité essentielle, fondamentale, qui nous unit à Jésus-Christ comme membres de ce divin chef ; et par l'amour de préférence, cet amour supérieur à toutes les tentations, victorieux de toutes les épreuves, plus fort que toutes les séductions et toutes les craintes, il désignait une obligation générale, un devoir que tout chrétien doit remplir : *A charitate quæ est in Christo Jesu.* (Ibid.)

Voulez-vous donc connaître si vous aimez le Seigneur ? Je suppose une de ces occasions délicates qui doivent servir d'épreuve à votre fidélité. Il s'agit de vous déclarer

pour Dieu, en triomphant du respect humain, en résistant aux sollicitations d'un maître, d'un protecteur, qui exige de vous une complaisance, un service opposé à la loi. Il faut soutenir les intérêts de la conscience et de l'équité par le sacrifice d'un avantage qui peut accroître votre fortune, ou vous sauver des rigueurs même de l'indigence, avantage séduisant, mais injuste. Vous ne pouvez conserver votre innocence qu'en renonçant à la tentation du plaisir ; et, pour éviter une chute, vous n'avez que ces deux moyens, la résistance ou la fuite. Placé, comme je le suppose, entre la passion et le devoir, entre l'attrait qui vous engage, et la conscience qui le réproouve, parlez, décidez, j'attends votre réponse. Eh bien ! si vous balancez, si vous hésitez, si votre cœur se refuse à l'aveu que je lui demande, tremblez, mon cher auditeur, vous avez perdu la charité, et vous l'avez perdue au moment où je parle, si, au moment où je parle, vous aimez quelque chose plus que Dieu, autant que Dieu ; si vous n'êtes pas déterminé à tout quitter, à tout souffrir, plutôt que d'encourir sa disgrâce. La raison en est évidente. C'est un Dieu qu'il faut aimer. Il est Dieu, il veut être aimé en Dieu : *Diliges Deum.* (Matth., XXII.)

L'aimer, mon cher auditeur, c'est donc lui dire avec l'Apôtre, et le dire aussi sincèrement, aussi fortement que lui : non, point d'autorité, ni de pouvoir, qui soit capable de m'ébranler : *Neque principatus* (Rom., VIII) ; point d'espérance ni d'intérêt que je ne sois disposé à sacrifier : *Neque instantia, neque futura* (Ibid.) ; point de menaces, ni de persécutions qui me fassent chanceler : *Neque fortitudo* (Ibid.) ; point de rang ni d'élévation, dont l'éclat me séduise, s'il doit être le prix d'une injustice : *Neque altitudo* (Ibid.) ; point de revers ni de calamités qui puissent me détacher de mon Dieu et dont je consente à m'affranchir par une seule infraction de la loi : *Neque profundum.* (Ibid.)

Oui, mes frères, si la charité vit dans vos cœurs, voilà à quoi elle vous oblige. L'amour que Dieu vous demande et que vous lui devez est un amour au-dessus de tout autre amour. Amour de singularité et de distinction, qui doit lui donner le premier rang dans vos affections. Amour tellement attaché à la souveraineté de son être, qu'il ne dépend pas même de lui de ne pas l'exiger. Du centre de l'immortalité, il vous déclare qu'il ne souffre point de rival, et qu'il ne donne sa gloire à personne, cette gloire dont la nature est d'être incommunicable : *Gloriam meam alteri non dabo.* (Isa., XLVIII.) Et vous, cœur mondain, cœur passionné, qui lui préférez un objet périssable, ou qui le lui comparez, c'est cette gloire que vous osez lui disputer, lui ravir ! Quelle témérité ! quelle profanation ! Savez-vous tout ce qu'elle renferme d'outrageant pour la Divinité ? Savez-vous qu'elle attaque Dieu dans son essence et dans le fond même de son être ? En effet, dans l'égarement de

la passion, vous vous êtes forgé d'autres dieux que lui. Le voilà donc méprisé. Or, je vous le demande, dans cette supposition, est-il Dieu pour vous? Un Dieu méprisé, ne cesse-t-il pas d'exister pour le cœur qui le méprise; et, dans ce cœur infidèle, qui insulte à sa Divinité par une préférence, *Deus est* (*Deut.*, VI), à son unité par un odieux parallèle, *unus est* (*Ibid.*), n'est-il pas détrôné et réduit au néant, autant qu'il peut l'être et s'il pouvait l'être?

Il a vu cet outrage, dit un prophète, et il n'a pu le voir sans en être indigné: *Vidit, et ad iracundiam concitatus est.* (*Deut.*, XXXII.) Il éclatera, et ses ennemis seront confondus. Sacriléges autels, vous serez brisés et réduits en poudre. Vaines idoles, coupables adorateurs, vous étiez ses rivaux et vous serez ses victimes. Pour ce feu profane dont vous avez brûlé, pour ce plaisir impur que vous lui avez préféré, il prépare des remords, un feu vengeur, une éternité de supplices: *Reddam ultionem hostibus meis.* (*Ibid.*) Mais prévenez ce malheur, et faites rentrer l'Être suprême dans ses droits. En l'aimant vous pouvez sans doute aimer quelque chose avec lui. Aimez vos frères, vos enfants, vos bienfaiteurs, vos amis et tous ceux que certains rapports vous unissent; mais comment? Aimez-les, dit saint Augustin, de cet amour de passage, qui doit tendre et retourner vers Dieu; de cet amour subordonné, qui doit toujours reconnaître et attester la souveraineté de Dieu; de cet amour chaste et pur, qui ne souffre jamais un penchant, un intérêt, un plaisir contraire à la loi de Dieu. Vous aimerez le Seigneur. Il est Dieu, il veut être aimé en Dieu: *Diliges Deum.*

Ah! chrétiens, si vous l'aimez de cet amour de préférence dont je viens de parler, on verra cet amour dominer dans toute votre conduite, le souverain Être aura le premier rang dans votre esprit, et à tant de pensées vaines, dangereuses, criminelles, vous substituerez la présence et la pensée de Dieu. On pense souvent et avec délices à ce qu'on aime: le souverain Être aura le premier rang dans vos entretiens; il en sera l'âme, s'il n'en est pas toujours l'objet; et à tant de discours mondains, médisants, licencieux, vous substituerez la douce et sainte habitude de parler de Dieu. On parle, on entend parler avec plaisir de ce qu'on aime: le souverain Être aura le premier rang dans vos desseins, et à tant de projets inspirés par l'orgueil, suggérés par la cupidité, dictés par la fausse sagesse du siècle, vous substituerez la direction, l'impression de la volonté de Dieu. On consulte, on se fait un devoir de consulter ce qu'on aime: le souverain Être aura le premier rang dans vos motifs, et, à ces intentions vicieuses et corrompues qui souillent vos œuvres, vous substituerez le motif surnaturel de la gloire et des intérêts de Dieu. L'amour veut plaire à ce qu'il aime, il rapporte tout à ce qu'il aime. Premier caractère de l'amour de Dieu, amour souverain et dominant qui le préfère

à tout. J'ai ajouté, amour fidèle et sans réserve, qui renferme tout.

Il est de la nature de l'amour de se donner sans partage, et à ne considérer que les attachements humains, c'est une maxime reçue que pour aimer sincèrement, il faut aimer pleinement, et qu'un seul outrage entre amis détruit l'essence de l'amitié. Faible mortel, qui veut régner sur le cœur de tes semblables, tes prétentions ne sont le plus souvent que les erreurs et les songes de ta vanité! Tu es jaloux par usurpation, Dieu l'est par la nécessité de son être. Vous aimerez de tout votre cœur. La loi est claire et précise, et la plénitude de notre amour est renfermée dans l'énoncé même du précepte: *Diliges ex toto corde tuo.*

En vain donc vous flatteriez-vous d'aimer Dieu, si, en observant quelques préceptes, vous exceptez les autres, si vous en exceptez un seul. Vous ne pouvez vous rassurer sur cette fidélité partielle, ni vous flatter d'aimer Dieu; pourquoi? Parce que la charité est indivisible et qu'elle ne souffre aucun partage. Elle n'est autre chose dans le cœur qu'elle anime qu'une volonté sincère, efficace, de donner à Dieu toutes les preuves de notre assujettissement à la loi; et la volonté contraire, je dis la volonté d'exclure et d'excepter une seule de ces preuves, serait en nous, je ne dis pas le refroidissement et la diminution, mais la privation et l'extinction de la charité. Et de là cette maxime de l'apôtre saint Jacques: Celui qui viole la loi dans un point l'a violée tout entière, c'est-à-dire, comme l'explique saint Jérôme, que l'infraction de la loi dans un point capital détruit en nous la charité, comme dans les objets qui exigent la soumission de notre esprit, un seul article excepté détruit la foi: *Si quis totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.)

Cette vérité, chrétiens, n'a-t-elle rien d'effrayant pour ceux qui l'entendent? Combien peut-être en est-il à qui Dieu fait ce reproche trop mérité? Votre cœur ne s'est point encore donné pleinement, et il vous manque une chose essentielle pour être à moi: *Unum tibi deest.* (*Marc.*, X.) Vous, vous n'êtes ni superbe, ni médisant, ni voluptueux, mais l'esprit de cupidité vous domine. Je vois ces profits illégitimes, ces fraudes, ces injustices dont l'appât vous séduit. Voilà ce qui m'outrage et ce qui vous rend indigne de moi. Pour lever cet obstacle, une chose est nécessaire: *Unum tibi deest.* Restituez. Vous, vous n'êtes ni avare, ni injuste; mais vous avez un ennemi, et votre cœur est ulcéré. Il nourrit le feu de la colère, ou un froid mortel, espèce de vengeance plus rélléchie et plus durable. J'attends de vous un sacrifice, et ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez mériter mes regards: *Unum tibi deest.* Pardonnez. Vous, vous n'êtes ni emporté, ni vindicatif; mais un objet vous passionne. Vous entretenez un commerce dangereux, qui a menacé et bientôt perverti votre innocence. Pour l'a-

prouver votre amour, une condition est indispensable, et la conscience vous l'a dit plus d'une fois : *Unum tibi deest*. Fuyez. Vous, jeune personne, vous n'êtes ni licencieuse, ni criminelle, mais vous êtes fragile. Vous avez éprouvé dans certains moments tout ce que vous avez à craindre d'un cœur sensible, d'un caractère facile, d'un goût vif et décidé pour le plaisir. Un préservatif vous est indiqué par votre propre faiblesse; l'ombre du sanctuaire, l'autel et la croix; et vous êtes encore dans les bras du monde : *Unum tibi deest*. Disparaissez.

Oui, chrétiens, l'oracle est prononcé : *Diliges ex toto corde tuo*. C'est un Dieu qui a parlé; il veut un amour sans réserve, et relâchera-t-il de ses droits? Dieu saint, souffrira-t-il et peut-il souffrir en nous une passion qui l'outrage? Où serait sa pureté? Dieu Maître des cœurs, se bornera-t-il à ce partage injurieux, qui blesserait notre orgueil, et que nous dédaignerions pour nous-mêmes? Où serait sa grandeur? Dieu magnifique dans ses dons, qu'il nous ne lui donnerions qu'un cœur divisé, pour tant de grâces reçues, pour tant de péchés pardonnés, pour une vie entière dont sa bonté remplit et anime tous les moments? Où serait sa jalousie? Il demande notre cœur tout entier; il le veut pour sa gloire, il le veut pour notre bonheur, oui, pour notre bonheur. Vous portez, mon cher frère, un cœur agité, mécontent; c'est que vous n'êtes point à Dieu pleinement. L'âme, en se partageant, sort de sa destination naturelle, et ce partage la déchire. Cœur infidèle, qui composez, qui calculez, pour ainsi dire, avec le plus aimable des maîtres, vous relâchez les liens du devoir, et vous croyez en adoucir la rigueur. Vous vous trompez. Le remords naît du sein de la mollesse. L'unique moyen d'être content de vous-même, c'est que Dieu le soit de vous. Ce qui manque à votre bonheur, manque en même temps à votre fidélité et à votre ferveur. Aimons Dieu, mes frères, mais comme il veut l'être, c'est-à-dire, d'un amour souverain et dominant qui le préfère à tout, d'un amour fidèle et sans réserve qui renferme tout, enfin, d'un amour efficace et décisif qui sacrifie tout.

Vivre pour ce qu'on aime, le prouver en immolant tout à ce qu'on aime, c'est, mes frères, un des caractères distinctifs de l'amour. Le dirai-je à des chrétiens et me permettez-vous ce langage, ô religion sainte? Rome païenne a vu le citoyen mourir pour sa patrie. Une tendresse naturelle a formé ces héros qui ne mourront jamais, parce qu'ils ont voulu mourir l'un pour l'autre. Si j'en appelais aux passions mondaines, quelle leçon ne nous feraient pas, jusque dans leurs dérèglements, ces cœurs profanes qui se piquent d'ardeur et de générosité dans leurs coupables transports! Indignes objets, souillerez-vous toujours nos regards? La terre est couverte d'idoles; je vois des autels pour l'ambition, des autels pour la cupidité, des autels pour le

crime. Mais tirons le voile sur ces sacrifices impurs. Que je n'en aie parlé, ô mon Dieu! que pour faire rougir le vice et pour le confondre. Que la religion nous instruisse.

Esprit d'amour, esprit de sacrifice. Jésus-Christ paraît dans le monde, et que vient-il y apporter? deux choses : le glaive et le feu : *Non veni pacem mittere, sed gladium.... Ignem veni mittere in terram*. (Matth., X; Luc., XII.) Or, mes frères, le glaive immole, le feu détruit. L'un et l'autre nous annoncent notre destination et nous apprennent que tout chrétien est né victime. Généreux martyrs, vous fûtes une preuve éclatante de cette vérité. Le feu de la charité, plus encore que le feu des bûchers et l'épée des tyrans, nous retraça dans votre sacrifice la grandeur du souverain Etre, et l'amour en vous immolant usa de tous ses droits. Dans ces jours de paix et de sécurité, mes frères, l'amour ne demande plus des supplices et du sang, mais il veut des penchants combattus, des passions réprimées, des intérêts méprisés, des injures oubliées et dont on se venge par des bienfaits. Il veut des cœurs dociles et résignés sous le poids de l'affliction, paisibles dans l'humiliation, patients dans l'infirmité, et prouvant leur amour par leur soumission. Qu'il est aisé, mes frères, dans ces moments de calme où notre cœur à l'abri de l'orage ignore les secousses de l'adversité, et s'ignore lui-même, qu'il est aisé, dis-je, dans ces occasions, de se flatter, de songer, dans un rêve agréable, qu'on aime Dieu! Sujets fidèles, braves soldats qui, sur le champ de bataille, vous couvrez de sang et de poussière et qui nous montrez, au retour du combat, les cicatrices de vos plaies, on peut dire de vous que vous aimez le prince et la patrie. Chrétiens qui m'écoutez, portez les croix que Dieu vous impose, que votre vertu se soutienne dans les contradictions et les revers, et nous dirons alors que vous aimez Dieu. En effet, un amour qui n'a rien à souffrir est un amour trop commode; celui qui craint de souffrir, un amour trop lâche; celui qui ne veut rien souffrir, un amour idéal et chimérique.

Esprit d'amour, esprit de sacrifice. Le monde, mes frères, est la victime que le Seigneur a toujours demandée. Une haine irréconciliable les sépare, et dans l'homme régénéré, dit l'apôtre saint Jean, la grâce de l'adoption fut un engagement à l'immoler, ce monde pervers : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum*. (I Joan., V.) Entant de la nouvelle alliance, chrétien qui m'écoutez, vous vous êtes déclaré son ennemi par le serment le plus solennel; vous ne pouvez donc l'aimer que par un parjure. Dans un cœur épris de l'amour du siècle, disait encore l'apôtre bien-aimé, la charité est éteinte. Sans être de ce monde dissolu, scandaleux, qui a levé publiquement l'étendard de l'irréligion, si vous êtes de ce monde dissipé, fastueux, sensuel, où régnent la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie,

sachez que cet esprit du monde, que cet amour dominant du monde détruit en vous la charité : *Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.* (I Joan., II.) Ajouterai-je, d'après l'oracle du Sauveur, que le cœur ne se nourrit que d'un objet, qu'il est impossible de servir deux maîtres, et qu'on ne peut aimer l'un sans mépriser l'autre : *Aut uni adhærebit, et alterum contemnet.* (Luc., XVI.) Quoi ! vous aimez Dieu, et vous aimez le monde, ce monde ennemi de Jésus-Christ, ce monde toujours en contradiction avec les maximes de Jésus-Christ, ce monde mille fois réprouvé par la doctrine et les exemples de Jésus-Christ ? Opposition monstrueuse. Non, à des traits si dissemblables, je ne reconnais point l'amour divin. L'amour se fait un devoir de ressembler à ce qu'il aime : mêmes pensées, mêmes vues, mêmes sentiments ; ressemblance si essentielle, que, selon la pensée d'un Père de l'Eglise, un chrétien doit être un autre Jésus-Christ : *Christianus alter Christus.*

Esprit d'amour, esprit de sacrifice. La vie du chrétien est un assujettissement continu à la loi. Or, la loi prescrit des devoirs, et il faut les remplir ; la nature y trouve des obstacles, et il faut les vaincre. C'est à ces traits qu'un Dieu reconnaît que nous l'aimons : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* (Joan., XIV.) Premièrement, la loi prescrit des devoirs, et il faut les remplir. Les remplissez-vous ? Je jette un coup d'œil sur votre conduite, et je vois la fausse conscience qui se les dissimule, la tiédeur qui les néglige, l'inconstance qui s'y prête pour quelques moments, plus souvent encore la lâcheté, l'infidélité qui les viole, et vous aimez Dieu ? Secondement, la nature trouve des obstacles dans l'observation de la loi, et il faut les vaincre. L'amour connaît le prix d'un sacrifice, et quoi qu'il en puisse coûter pour obéir, il est si doux de plaire à l'objet aimé. Mais pour vous, tout est pénible, impraticable, lorsqu'il s'agit d'un effort sur vous-même. Que nous dit cette vie sensuelle où, pour vous soustraire à des vérités incommodes, à des vertus laborieuses qui gêneraient vos penchants, vous ne consultez jamais le devoir, ou ne le consultez qu'à demi ? Que nous dit cette vie antichrétienne, où loin de sacrifier vos passions à la sainte austérité de la loi, vous sacrifiez la loi à vos passions et à vos plaisirs, et vous aimez Dieu ? Non, non. Vous êtes un cœur indolent et stérile, et l'amour est agissant. Vous êtes un cœur immortifié, et l'amour est pénitent. Vous êtes un cœur lâche, et l'amour est généreux. Je me rappelle ici ce conquérant dont Isaïe nous a tracé le tableau. Ardent, infatigable, plein du feu qui l'anime, rien ne l'arrête. Sa vigilance égale son ardeur. Il ne quitte jamais le baudrier dont il est ceint. Ses armes, toujours prêtes, n'attendent que le moment du combat, et présagent la victoire. A l'aspect de l'ennemi, il s'élance avec la rapidité de la tempête ; c'est un lion redoutable qui voit sa proie, qui la saisit, qui la dévore. Sous cet emblème, reconnais-

sez dans un cœur chrétien, l'amour déployant sa force et son activité ; l'amour victorieux de l'ennemi du salut, et détruisant tout ce qui cherche à le détruire ; l'amour fidèle à son Dieu, fidèle au milieu des obstacles, contre tous les obstacles. Il ne les connaît que pour les vaincre ; il accomplit la loi, et toute la loi ; c'est la loi elle-même en actions et en exemples : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*

Esprit d'amour, esprit de sacrifice. Dans les commandements les plus pénibles, dit saint Augustin, Dieu veut être obéi ; et il défend à un mortel de raisonner : *Divino intonante præcepto, obediendum, non disputandum.* Le sacrifice de la victime la plus chère est alors un devoir. Oui, chrétiens, il est des occasions où n'être pas généreux, c'est être infidèle ; il est des circonstances où la disposition d'un cœur qui donne ce qu'il a de plus précieux est en lui, je ne dis pas la perfection, mais la preuve nécessaire de son amour. Souvenez-vous d'Abel. Il aimait, ce beau cœur, lorsqu'il offrait au Seigneur l'élite de ses troupeaux. Mais, dans cette oblation, le Ciel, en la ratifiant, ne vit qu'un juste, et le témoignage indispensable de sa foi : *Fide plurimam hostiam Abel quam Cain obtulit Deo, per quam testimonium consecutus est esse justus.* (Hebr., XI.) Quelle fut la cause de la réprobation de son malheureux frère ? Un cœur avare, une vile offrande qui ne ressemblait que trop à son cœur. Souvenez-vous d'Abraham. Il aimait, ce père des croyants, lorsque, supérieur à tous les sentiments humains, il étendait sur le bûcher ce fils, l'unique objet de ses espérances. Mais n'oubliez pas qu'Abraham, en donnant tout, ne donna rien de trop. Ce sacrifice qui vous étonne ne fut, au jugement de Dieu même, que la preuve et le sceau de sa fidélité : *Nunc cognovi.* (Gen., XXII.) Qu'est-ce qui a perdu l'infortuné Saül ? Un sacrifice imparfait, le roi d'Amalec épargné, la meilleure partie du butin réservée au peuple qui avait reçu l'ordre de tout détruire, de tout immoler.

Enfin, mes frères, voulez-vous savoir ce qu'on peut sacrifier quand on aime ? Voyez ces hommes apostoliques, qui s'arrachent à leur patrie, brisent tous les liens de la chair et du sang, et, sur les ailes de la charité, volent dans ces régions barbares, où ils n'ont plus d'autres richesses que leur pauvreté, d'autre consolation que leur zèle, d'autre ambition que d'étendre, par leurs travaux et au prix de leur sang, le règne de Jésus-Christ et la gloire de son nom. Voyez ces anges de la terre, ces pieux solitaires, qui ne vivent que pour s'immoler, et dont les sacrifices renaissants nous offrent, dans une vie tout à la fois obscure et sublime, un corps victime de l'austérité, un corps martyr de l'amour. Voyez ces vierges pures, ces illustres amantes, renfermées dans ces saintes retraites, où elles ont renoncé aux attachements les plus légitimes, aux préentions les plus flatteuses, aux satisfactions les plus innocentes. La religion, en levant

le voile qui couvre ces vénérables asiles, vous donnera ce beau spectacle que vous connaissez trop peu, des efforts que l'amour inspire, des victoires que l'amour multiplie, des vertus auxquelles il n'ose donner ce nom. C'est là, c'est au milieu de ce feu jaloux, que vous verrez réduites en pratique ces grandes maximes : l'esprit doit être anéanti pour être humble, le corps pénitent pour être chaste, le cœur fervent pour être juste, le disciple de l'amour toujours altéré de la soif de la justice pour être digne de lui-même, et croyant n'avoir rien sacrifié, tandis qu'il lui reste encore quelque sacrifice à faire.

Et vous, mes frères, souffrez que je vous interroge, et répondez à ces questions : Quels sacrifices avez-vous faits ? Quels sacrifices faites-vous, quels sacrifices ferez-vous au sortir de ce temple ?

Quels sacrifices avez-vous faits ? Qu'avez-vous retranché de vos caprices, de vos jalousies, de vos médisances, de vos vivacités, de vos emportements ? Par quelles victoires avez-vous triomphé de votre mollesse, de votre tiédeur, de vos répugnances et de vos dégoûts ? Dans la vie chrétienne, il est un moment qui doit être marqué par quelque trait héroïque, par un sacrifice, soit apparent ou intérieur, où l'âme, en déployant toute son énergie, mérite ces grâces de choix, décisives pour le salut. Où est-il cet hommage essentiel que Dieu s'était réservé ? Montrez-moi, dans le cours de votre vie, un seul acte de vertu que la grandeur du souverain Être ait pu avouer. Que pouvez-vous me répondre ? et au moment où je parle, n'avez-vous pas contre vous la conscience qui réclame, la grâce qui se plaint, le ciel qui vous accuse ?

Quels sacrifices faites-vous ? Sacrifices superficiels. Le fond de la conduite n'est qu'indolence et lâcheté. Si l'on y aperçoit quelques efforts qui coûtent peu et qui ne sont le plus souvent que pour l'ostentation, combien de choses pour les sens ! que de dédommagements pour la mollesse ! Sacrifices passagers. On donne aujourd'hui, et demain l'on reprend ce qu'on a donné. Dieu ne semble recevoir nos hommages que pour être témoin de notre inconstance, et pour entendre sortir de nos cœurs cette réponse outrageante : Tout Dieu que vous êtes, vous n'avez pu me suffire. Sacrifices imparfaits. On refuse au Seigneur ce qu'il y a de plus essentiel pour la réformation des mœurs, et dans les occasions où le cœur se prête un peu plus à l'attrait divin, on donne trop peu, on donne avec une demi-volonté, avec une froide et stérile circonspection. Dans une âme de ce caractère, si l'amour respire encore, il n'y règne pas, et l'amour, vous le savez, l'amour veut régner. Sacrifices inefficaces. On fait quelquefois les apprêts de l'immolation. L'autel est dressé, on lève le bras, et le glaive tombe des mains. La victime tremble, elle pâlit, et le sang ne coule jamais.

Quels sacrifices ferez-vous au sortir de ce

temple, et me persuaderez-vous que vous aimez Dieu, lorsque je verrai toujours des désirs vagues et confus, quelques sentiments équivoques, le même esprit de mondanité et le même goût pour le siècle ; lorsque je verrai les mêmes spectacles pour la curiosité, les mêmes parures pour la vanité, les mêmes raffinements pour la sensualité, les mêmes liaisons et les mêmes attachements pour la volupté ?

O charité ! qu'êtes-vous devenue dans ce siècle d'égarement et de corruption ? Combien de cœurs où vous régniez, et d'où la licence et la séduction vous ont banni ! Combien qui vous ont perdue, peut-être pour ne vous recouvrer jamais ! Combien qui se flattent de vous posséder, tandis que l'œil de Dieu les voit sous l'anathème ! Dans ceux mêmes où vous habitez encore, combien de fois y êtes-vous captive et gémissante ! Ah ! chrétiens, qu'elle règne en nous, cette divine charité, et qu'elle y grave en traits de flammes cette parole immortelle : Aimons.

Aimons, puisque notre cœur même nous en fait un devoir. Devoir d'autant plus pressant, qu'il est imprimé au fond de notre âme et confondu avec le sentiment de notre existence. Devoir d'autant plus facile, que nous avons pour le remplir les motifs les plus touchants.

Aimons le Seigneur, mais de cet amour souverain et dominant qui le préfère à tout. Imitons l'Esprit céleste qui terrassa l'ange rebelle ; et pénétrés de la grandeur et de la majesté du Maître que nous adorons, écrions-nous : Qui est égal à Dieu ? qui pourrait lui disputer l'hommage de mon cœur ? *Quis ut Deus ?*

Aimons de cet amour fidèle et sans réserve qui renferme tout. La loi ne souffre aucune exception, et Dieu, qui demande notre cœur, le veut tout entier. C'est sa bonté même qui le rend jaloux ; il sait que j'ôte à mon bonheur ce que je refuse à sa gloire.

Aimons de cet amour efficace et généreux qui sacrifie tout. Eh ! quel sacrifice pourra-t nous arrêter, lorsque nous voyons un Dieu immolé, un Dieu qui a tout donné, en se donnant lui-même ? Dieu victime, après tout ce que je vous ai coûté de travaux et de douleurs, que pourrais-je vous refuser ? Crèche de Bethléem, jardin de Gethsémani, montagne du Calvaire, que vous parlez éloquemment et fortement à mon cœur !

Oui, mes très-chers frères, oui, il faut aimer, aimer sans délai. Et dirons-nous encore, dans quelques jours, dans quelques moments ? Mais quoi ! est-il un temps dans le cours de notre vie, que nous puissions ravir au Dieu de tous les temps ! mais le moment où vous n'aimez pas, cœur ingrat, n'est-ce pas l'amour qui vous le donne ? Oui, il faut aimer ; aimer, pour expier de criminelles ardeurs par les saints transports de la charité, pour réparer tant de moments perdus, hélas ! peut-être tant d'années qui se sont écoulées sous l'empire de la mort.

Sans votre amour, ô mon Dieu! qu'est-ce que la vie la plus longue et la plus heureuse aux yeux du monde, sinon une longue erreur? Sans la charité, le héros, le savant, l'homme comblé de gloire, l'homme d'un siècle a-t-il vécu? Oui, il faut aimer; aimer, pour reconnaître par le juste retour cet amour miséricordieux, constant, qui nous a si longtemps attendus, supportés. O patience! ô bonté! Errant loin de vous, vous me cherchiez. Rebelle, vous me poursuiviez. Ingrat, vous m'aimiez. C'est du fond de l'abîme où j'étais plongé, que vous m'avez attiré à vous. O charité! vous voulez que je coure à l'odeur de vos parfums! Augustin, Madeleine, noms attendrissants, vous ranimez ma confiance; vous m'apprenez que ce cœur infidèle peut encore, malgré ses taches et sa corruption, se renouveler, se purifier par la douleur : qu'il peut encore aimer, aimer beaucoup, et en aimant rentrer dans le sein de Dieu, vivre de la vie de Dieu, mériter les regards, l'amitié, la familiarité d'un Dieu. Oui, il faut aimer; aimer pour aimer toujours davantage. La charité ne s'éteint que parce qu'elle s'est refroidie. L'amour, le véritable amour est toujours mécontent de lui-même, et ne dit jamais : C'est assez. Ne l'oublions pas; la volonté de croître est de l'essence même de la charité. En perdant ce désir, elle perd jusqu'à son nom, et au moment où l'amour s'arrête, il n'est plus. Enfin, aimons dans le temps, pour aimer toujours.

Aimer toujours, c'est-à-dire toujours découvrir de nouveaux charmes dans l'objet aimé, toujours éprouver de nouveaux transports en l'aimant. Aimer toujours, c'est-à-dire, toujours admirer, mais sans lassitude; désirer, mais sans indigence; posséder, mais sans dégoût. Aimer toujours, c'est-à-dire, toujours vivre avec ce qu'on aime, savoir que ce qu'on aime vivra toujours, qu'on aura toujours un Dieu pour père, son palais pour demeure, son cœur pour asile, ses trésors, sa gloire, son bonheur pour partage.

Ouvrez-vous, céleste demeure, et rendez mon amour immuable par la possession de son objet. Immortelle beauté, déchirez le voile qui vous dérobe à mes regards. Montrez-vous, ô Dieu de mon espérance, Dieu de mon cœur. Et vous, gloire du monde, biens frivoles, plaisirs trompeurs, disparaissez. Que peut vouloir sur la terre celui qui dans le ciel même ne veut que Dieu seul? Oui, tout le reste est indigne de moi. Allez, mon cœur, allez vous perdre dans cet abîme immense, qui réunit toutes les perfections et tous les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS IX.

SUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem. (Isa., IX.)

Un peuple qui marchait dans les ténèbres a vu la lumière.

Enfin, les oracles se vérifient et, touché de nos maux, le ciel accomplit sa promesse. L'étonie est sortie de Jacob, elle annonce aux

nations le lever du soleil de justice, et le genre humain, assis à l'ombre de la mort, ouvre les yeux à cette grande lumière attendue depuis tant de siècles. Nous jouissons de ce bienfait, chrétiens auditeurs; mais quel usage en faisons-nous; et n'est-ce pas d'un peuple aussi favorisé que nous le sommes, qu'on peut dire encore aujourd'hui, que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise? Nés dans le sein du christianisme, où nous trouvons, avec les fondements de notre créance, les règles de notre conduite, comment répondons-nous à cette faveur du ciel, à cette distinction de son amour? La religion nous éclaire et fait luire à nos yeux le jour le plus pur. Quelle est notre reconnaissance pour le don de Dieu? Cette même religion vient nous arracher à nos passions; elle veut nous réformer. Où sont nos vertus?

Avouons-le, chrétiens, et humilions-nous. Premièrement, distraits par mille objets frivoles, nous possédons la connaissance de Jésus-Christ et la lumière de son Evangile, à peu près comme nous jouissons de la lumière du soleil et des astres. Nous sommes chrétiens, mais par habitude plutôt que par conviction et par sentiment. En second lieu, esclaves de nos passions, nous déshonorons notre foi par nos œuvres, et son flambeau, à côté des vérités que nous croyons, met en évidence nos infidélités et nos vices. Corrigeons ce double désordre. Ainsi, pour apprécier le don de la foi, et pour réveiller en nous les sentiments de la plus juste reconnaissance, considérons Jésus-Christ éclairant le monde, et ce qu'il a fait pour le bonheur de l'humanité, en dissipant ses ténèbres et ses erreurs. Ensuite, pour réformer nos mœurs, méditons nos obligations, et, les yeux fixés sur un Dieu naissant, étudions nos devoirs dans ses exemples. En deux mots, et c'est tout le partage de ce discours : vous verrez le besoin que nous avons de Jésus-Christ et ce qu'il a fait pour nous, comme auteur de toute vérité, comme modèle de toute justice. Avant de commencer, saluons la Mère du Rédempteur, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant l'Incarnation du Verbe, qu'est-ce que l'histoire du genre humain, sinon le récit de ses erreurs et de ses vices? Ne craignons point d'entrer dans un détail si humiliant pour l'humanité, mais en même temps si nécessaire, pour nous convaincre des bienfaits du Rédempteur, et pour nous faire sentir plus vivement tout ce que nous lui devons de reconnaissance et d'amour.

Avant Jésus-Christ, qu'était devenu ce caractère de vérité imprimé dans l'homme, et qui lui donnait des notions si pures de l'Etre suprême : ce sentiment précieux qui, s'élevant du fond de son cœur, lui marquait ses devoirs, lui dictait les hommages les plus tendres et les plus profonds? A mesure que le genre humain s'est éloigné de

l'origine des choses, ces grands principes se sont effacés. Toute lumière s'éteint, et si vous en exceptez un seul peuple, qui par une providence de Dieu particulière, conservait encore les idées primitives, voyons-nous autre chose sur la surface de la terre, que le naufrage universel de la vérité ?

Premièrement, quelle idée de Dieu et de son essence ? Il est oublié et méconnu ; les ouvrages de ses mains lui disputent l'adoration ; l'univers n'est qu'un temple d'idôles. Qui pourrait dire à quels excès l'idolâtrie avait porté son culte profane ? De vains simulacres que l'homme avait formés, et que l'homme pouvait détruire, voilà les dieux de l'homme. De vils animaux, des figures aussi indécentes que ridicules et qu'on aurait fuies comme des monstres, si elles eussent été vivantes et animées, c'était la réflexion d'un philosophe païen, voilà les dieux des nations, des peuples les plus civilisés et les plus sages. Un amas de ces divinités méprisables, des dieux en qui le crime était adoré, et qu'il fallait honorer par des crimes, voilà les dieux de Rome et d'Athènes. Il est vrai, les philosophes, par la force et l'élévation du génie, étaient parvenus à reconnaître un autre dieu que ceux du vulgaire ; mais en furent-ils moins coupables, eux qui, retenant la vérité captive, la sacrifiaient à la crainte, à l'intérêt, aux vues profanes d'une politique humaine ? Vaine et ridicule sagesse ! De la même bouche, le philosophe nie les dieux et les invoque ; et la même main qui vient d'écrire contre ces dieux imaginaires, va décorer leurs temples, encenser leurs autels !

Soutenez, mes frères, un récit si propre à vous faire estimer votre religion, et l'avantage inestimable de vivre dans son sein ; si propre à me convaincre moi-même du bonheur que j'ai, en vous instruisant, de vous parler du haut de cette chaire le langage de la vérité.

Dans l'examen des erreurs du paganisme, vous venez d'observer la plus humiliante contradiction entre ce qu'ils adoraient et ce qu'ils paraissaient croire. Veut-on approfondir et comparer leurs sentiments, mêmes contradictions, mêmes erreurs. Les uns nous disent que les dieux se sont réservé la vérité, et n'ont laissé aux hommes que la vraisemblance. Les autres, avec des notions plus pures, n'ont rien de fixe et varient dans leurs opinions. Un second raisonnement détruit le premier ; un principe est le renversement d'un autre principe. En lisant leurs écrits, on sait à peine ce qu'ils ont pensé ; leur vrai sentiment sur la Divinité est encore un problème. Raison humaine, dans ces perplexités et ces incertitudes, reconnais ton impuissance Vaine et présomptueuse philosophie, que ton orgueil est ridicule à côté de ta faiblesse !

Connaissaient-ils mieux l'homme, sa nature, ses devoirs et sa fin.

Le principe de ces contrariétés étonnantes que nous portons avec nous est pour

eux une énigme impénétrable, et ne pouvant concilier un fond de grandeur et d'élévation avec les plus humiliantes faiblesses, s'ils définissent l'homme, c'est, ou pour le rendre méconnaissable, en le réduisant à l'instinct et à la condition des brutes, ou pour le rendre impie, en le faisant contester de grandeur et de sagesse avec Dieu.

S'ils parlent, s'ils écrivent pour réformer le cœur humain, vains discoureurs, qui ne réforment rien, qui ne corrigent une passion que par une autre ; qui, par de fastueuses et inutiles leçons, ne laissent à l'homme, accablé de leurs préceptes, assez instruit de ses maux, qu'un sentiment plus vif de sa misère et de sa corruption.

Où placent-ils leur fin dernière et, dans leurs systèmes, qu'est-ce que le souverain bien ? Ici, c'est l'inaction, un lâche et stérile repos ; là, c'est le repos dans le sein de la mollesse ; l'ivresse des sens dans les bras de la volupté. Ailleurs, c'est la vertu, mais ne vous y méprenez pas, la vertu du philosophe, c'est-à-dire le plus grand des vices : un orgueil insensé, qui, se suffisant à lui-même, et laissant à Dieu la dispensation des choses extérieures, ose croire qu'un mortel peut être juste et vertueux sans lui.

Que dirai-je encore ? Ces prétendus sages louent la vertu et la déshonorent ; ils en sont les panégyristes et les corrupteurs. Ils cachent sous les dehors de la philosophie les plus honteux excès, et pour les connaître, il suffit de lire dans saint Paul le détail de ces abominations qui font rougir la nature.

Tel est l'homme et le philosophe avant Jésus-Christ. Voilà cette raison, dont nos incrédules font aujourd'hui le sujet d'un vain triomphe. Quoi qu'il en soit, ses égarements sont connus. Qu'a-t-elle produit dans l'antiquité la plus éclairée ? Avec de grands noms, de grandes erreurs, de fameux aveugles et d'illustres coupables. Lumière du monde, quand viendrez-vous dissiper de si épaisses ténèbres ? Moïse doit la précéder. Moïse donne la loi. La loi contient la vérité, mais couverte d'un voile, et Jésus-Christ n'y est annoncé que sous des ombres et des figures. Elle prescrit des vertus, mais des vertus faibles et imparfaites, proportionnées à l'état de cette loi qui n'était que l'ébauche et l'enfance de la religion. Elle propose des récompenses, mais conformes au génie d'un peuple qui recueille avec avidité la graisse de la terre, et qui se conduit par les sens.

Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer : *Mitte quem missurus es.* (Exod., IV.) Toute la nature se plaint, la raison s'égare, la loi est impuissante. Paraissez, lumière éternelle, l'espérance d'Israël, l'attente des nations, paraissez. En effet, les cieus s'ouvrent. Du sein du Père, le Verbe s'abaisse, il descend dans le sein d'une vierge : *Verbum caro factum est.* (Joan., I.) Jésus-Christ paraît, et avec lui nous possédons la plénitude de toute vérité (saisissez,

je vous prie, ces trois réflexions) : la vérité des mystères, la vérité des vertus, la vérité des récompenses. Entrons dans le détail et connaissons le don de Dieu.

Premier caractère et premier avantage de la doctrine de Jésus-Christ éclairant le monde : la vérité des mystères.

Quel maître que celui qui dissipe par sa présence ce nuage épais répandu sur la surface de la terre, et nous donne les véritables notions de la Divinité ! S'il parle de l'Etre, suprême, il s'exprime sans travail, sans effort, avec cette auguste simplicité qui prouve que celui qui nous instruit a pris dans son propre fond ce qu'il nous apprend de Dieu même. Maître sublime, il nous découvre le mystère ineffable d'un Dieu en trois personnes : un Dieu Père qui se connaît et se contemple de toute éternité ; un Fils sans commencement, l'image de sa substance, Dieu égal en tout à son Père ; un Dieu Saint-Esprit, procédant de l'un et de l'autre, le terme adorable de leur amour et de leur éternelle union. Quel autre qu'un Dieu pouvait nous découvrir ces profondeurs de l'Etre divin ? Elevés à de si hautes connaissances, ne sentons-nous pas que c'est la vérité, l'éternelle vérité qui nous instruit ?

Avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'homme vient de connaître son Dieu. Il se connaît encore lui-même. Dégagé des ténèbres et des incertitudes où l'avait laissé la science ignorante des faux sages, il connaît sa nature ; il est instruit de la grandeur de sa première origine, et de la cause de sa dépravation. A la lueur du flambeau qui l'éclaire, cette opposition de lui-même avec lui-même, ce mélange de grandeur et de bassesse, jusqu'alors inexplicable, n'est plus une énigme pour lui ; de nouvelles lumières lui donnent de nouveaux sentiments. Il s'élève sans orgueil, il s'humilie sans perdre la confiance. Le Maître qui l'instruit de ses maux est la victime qui les répare. Avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'homme en se connaissant connaît ses devoirs, ce qu'il doit à Dieu, à ses semblables, à lui-même. Il connaît l'art divin de s'aimer en se haïssant pour cette vie passagère, de vivre en s'immolant, de s'immortaliser en mourant chaque jour au monde et aux désirs corrompus de la chair. Avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, l'homme connaît le véritable prix des choses, ces secrets que le ciel a cachés aux sages et aux prudents du siècle : la grandeur dans l'humiliation, les richesses dans la pauvreté, le bonheur dans la souffrance. Avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'homme connaît sa faiblesse et l'appui qui le soutient. Il possède la grâce avec la vérité. L'usage qu'il doit faire de cette grâce est la règle de ses devoirs, et l'usage qu'il en fait, la source de son bonheur. Que de bienfaits, mes frères, quels motifs de reconnaissance ! Que l'homme est heureux, qu'il est grand sous l'empire de la religion ! Auguste vérité, vous le couronnez d'un

diadème de lumière, et dans l'obscurité de son exil l'éternité brille sur son front. Qu'il est grand, lorsque, foulant aux pieds le mensonge et l'erreur, il se voit pénétré des rayons et des feux du soleil de justice ! Qu'il est grand, lorsque, porté sur les ailes de la foi, il s'approche de son principe et découvre, dans les splendeurs qui l'environnent, un présage de ces clartés ineffables où nous verrons la lumière dans la lumière même ! Qu'il est grand, dans ce degré d'élévation où je l'aperçois avec les traits divins qui le caractérisent : la vérité dans ses pensées, l'immortalité dans ses regards, le ciel dans son cœur ! Poursuivons, et que de nouveaux bienfaits soutiennent votre attention.

Second caractère et second avantage de la doctrine de Jésus-Christ éclairant le monde : la vérité des vertus. En vain la philosophie nous vanterait ses héros et ses sages. Qu'est-ce que leurs vertus ? Des vertus superficielles, dont les apparences, soutenues par de grands noms, en imposaient aux regards publics ; des vertus fausses, inspirées par l'intérêt, la vanité, l'ambition, et démenties en secret par de honteuses faiblesses ; des vertus stériles qui, prenant leur source dans des motifs naturels et tout humains, ne pouvaient avoir plus de force et plus d'énergie que leurs principes, et réformaient quelques dehors sans toucher au fond du cœur ; des vertus superbes, qui enivraient ces prétendus sages de l'idée de leur propre sagesse, et qui, loin d'exclure le crime, furent elles-mêmes un crime de plus.

Vertus profanes, disparaissez. Les nuées ont enfanté le Juste. Tous les trésors de la sainteté de Dieu même descendent avec lui. Heureux mortels, vous avez un maître et un modèle.

Quel maître que celui dont les divines leçons n'éclairent l'homme, que pour le rendre meilleur ; qui porte dans son cœur la persuasion avec la lumière, lui fait sentir que ce qui manquait à sa justice et à sa perfection, manquait en même temps à son bonheur !

Vertus enseignées par Jésus-Christ, vertus intérieures. Ce ne sont point ces vertus contrefaites qui usurpent nos hommages par de vaines apparences, ces vertus précieuses, dont l'appareil éblouit et en impose aux yeux du vulgaire ; ces vertus pharisaïques, qui cachent sous de pompeux dehors le vice et toute sa corruption. Les vertus chrétiennes sont plus modestes et plus sincères. Semblables à ces substances précieuses que la nature se plaît à former dans son sein, elles ont leur source et leur principe dans le cœur. Elles ont pour témoin cet œil pénétrant qui sonde ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans les replis du cœur, pour juge, cette vérité suprême qui n'apprécie l'homme que par les sentiments et les sacrifices du cœur. Qu'elles sont pures, qu'elles sont augustes dans leur obscurité, ces vertus qui doivent soutenir

les regards de l'Eternel, obtenir son suffrage et mériter ses récompenses !

Vertus enseignées par Jésus-Christ, vertus évangéliques. Elles purifient jusqu'au désir et à la pensée, elles bannissent l'apparence et l'ombre même du mal ; elles règlent nos penchants sur nos devoirs, divisent l'esprit de la chair, portent le glaive et la destruction dans tout ce qui est impur, dangereux et inutile.

Vertus enseignées par Jésus-Christ, vertus sublimes dans leurs motifs. Tandis que le sage du monde cherche les regards, mendie les suffrages humains et descend jusqu'aux petitesse de la vanité, le juste, formé par la religion, ne vit que pour Dieu, n'agit que pour Dieu ; et supérieur à la nature par ses rapports avec la Divinité, il s'élève jusqu'à la source même des vertus. S'il brille à nos yeux de tous les traits de la piété et de la justice, sa gloire est d'être encore plus juste qu'il ne le paraît. Les dehors d'une vie pure et édifiante ne sont qu'un rejaillement de cette lumière divine qui brille tout entière au fond de son âme. Ses œuvres sont les rayons qui échappent et qui viennent frapper nos regards, son cœur est l'astre lui-même avec tous ses feux.

Vertus enseignées par Jésus-Christ, vertus sociales, mais cimentées, mais consacrées par la charité, cette vertu distinctive de la nouvelle alliance, et dont les différents caractères sont autant de preuves que Jésus-Christ, en paraissant dans le monde, n'y a paru que pour le bonheur de l'humanité. Charité, vertu la plus noble, la plus essentielle des vertus, dont le premier objet est Dieu, et Dieu préféré à tout ; qui l'embrasse comme premier principe et fin dernière, et sortie de son sein va s'unir au prochain qui le représente ; lie tous les hommes entre eux comme sujets d'un même maître, comme membres d'un même corps, comme enfants d'un même père, comme citoyens d'une même patrie. Charité, vertu aimable qui fait l'agrément et les délices de la société, tempère l'autorité dans les grands, affermit la fidélité dans les sujets, rend les engagements plus sûrs, les amitiés plus sincères, les alliances plus inviolables et plus constantes. Charité, vertu amie de la paix, qui va étouffer dans les cœurs toute semence de trouble et de division, l'ambition par la modestie et la simplicité, la vanité par l'oubli de soi-même et l'estime d'autrui, la jalousie par un amour sincère du prochain et de ses avantages, la cupidité par le mépris des choses périssables et le sacrifice de ses propres intérêts, qui souffre sans se plaindre, rend le bien pour le mal, répond aux outrages par des bénédictions, et pour apaiser un ennemi doit, au milieu du sacrifice, laisser l'offrande et l'autel. Charité, vertu bienfaisante qui ouvre son cœur aux cris de l'affligé, ses mains aux besoins du pauvre : qui, affligée et pauvre elle-même, adoucit par la compassion, des maux qu'elle ne peut soulager par des bienfaits, et met l'impuissance de faire des heureux au nom-

bre de ses malheurs ; qui dans le sein même de l'indigence trouve encore du superflu, se croit trop riche avec un manteau dont la moitié peut couvrir la nudité d'un frère. Disons tout, et que la gloire vous en soit rendue, ô mon divin Maître ! Charité, vertu héroïque qui, pour sauver une âme rachetée de votre sang, trouverait le sien trop vil pour l'épargner : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* (I Joan., III.)

Telles sont les vertus que Jésus-Christ est venu enseigner au monde. Que n'y sont-elles pratiquées ! Alors quelle paix, quelle harmonie on verrait régner dans tous les Etats ! Et après ces leçons adorables du Fils de Dieu, que peut-il manquer au bonheur de l'homme et à la perfection du chrétien, que ce que l'homme n'a point connu d'une morale si pure, ou ce que le chrétien prévaricateur en néglige ? Dieu nous a donc tout donné par Jésus-Christ : la vérité des mystères, la vérité des vertus, et afin que rien ne manque à notre félicité, la vérité des récompenses.

Enfants des hommes, jusques à quand vous laisserez-vous abuser par le mensonge et l'erreur ? Le monde vous attire, et vous courez après ce fantôme. Insensés, où placez-vous vos espérances, et que peut vous donner ce monde si vain, que des choses aussi vaines que lui ? Des richesses ? Quoi ! ces trésors d'argiles qui vont vous échapper dans un instant, et dont la possession amuse le cœur sans le remplir ? Des honneurs ? Quoi ! ce fragile éclat qui va s'éclipser dans la nuit du tombeau ? Des plaisirs ? Quoi ! ces joies profanes que le trouble accompagne, que suit le dégoût, que le remords empoisonne ? Dieu rédempteur, législateur sublime, venez dissiper le charme qui nous séduit, et faites luire à nos yeux cette meilleure espérance qui agrandit notre âme, étend la sphère de ses désirs et l'élève jusqu'à la Divinité. Oui, chrétiens, reconnaissons à ce dernier trait la parole du Père et Jésus-Christ éclairant le monde.

Quel maître, que celui qui nous expose dans le plus beau jour, les secrets de la vie future ; nous apprend que la terre où nous habitons n'est qu'un lieu de passage ; élève sur les débris de notre mortalité cette cité sainte, le séjour de la paix ; de la même main qui forma les cieux, fait tomber le voile qui couvrait les richesses et les voluptés ineffables que l'amour nous prépare ; nous montre dans l'éclat de sa gloire un père impatient de nous revoir et de couronner ses élus ; avilit à mes yeux tout ce qui périt, m'arrache à de fausses délices, verse l'onction sur mes maux, m'enlève à la terre, me place sur un trône à côté de Dieu même !

Que vous êtes belle, que vous êtes aimable, ô ma religion ! Que de motifs, qui doivent m'attacher à vous, vous assurer pour jamais l'hommage de mon esprit et de mon cœur ! Ah ! mes frères, une religion si vénérable dans ses mystères, si sainte dans ses maximes, si consolante dans ses promesses, est-ce donc là ce que l'impie ose

attaquer, et ce qu'il ose espérer de détruire? L'incrédulité, sortie du puits de l'abîme, se montre sans déguisement et sans pudeur. Une foule d'écrits, où les fleurs de la littérature servent de parure au blasphème, nous disputent les fondements de notre foi et ce précieux dépôt qui de siècle en siècle s'est transmis jusqu'à nous. Vains projets contre ma religion. Impies, qui êtes-vous? Il me semble voir quelques vermineux qui essayent de ronger le trône où mon Dieu est assis. En détestant leur audace, je ris de leur folie. Ce trône, plus éclatant mille fois et plus solide que le diamant, pose à jamais sur sa base immobile, sur l'éternité des siècles : *Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi.* (Hebr., I.)

Mais, malheur à vous, mes frères, si vous laissez ébranler dans vos esprits les principes de la foi, par les discours de la nouvelle philosophie, et un si mensonge audacieux vous paraît une vérité. Malheur à vous, si vous donnez lieu à la séduction, par des regards téméraires sur les productions du libertinage et de l'impiété. Quel scandale n'avons-nous point ici à déplorer! Quels progrès n'a pas faits parmi nous la licence qu'on se donne de tout lire, cette curiosité présomptueuse qui hasarde tout et se croit tout permis! On saisit avec avidité, on se communique réciproquement les écrits les plus pernicious. On lit et on se passionne. L'auteur plaît, et l'impie se fait écouter. On devient admirateur, panégyriste, et bientôt prosélyte. Quoi! mes frères, ces hommes de péché, conjurés contre le Seigneur et son Christ, nés dans les bras d'une religion dont ils ont déchiré le sein par l'apostasie, et que souvent ils ont fait rougir en secret, avant de l'attaquer en public : voilà vos guides et vos oracles? Quoi! ces ouvrages de ténèbres, qui outragent à la fois les vérités les plus sacrées, les autorités les plus respectables, dix-sept siècles de créance, le témoignage victorieux de treize millions de martyrs; ces livres funestes, dont le projet infernal est de renverser toutes les règles des mœurs, d'ébranler le trône et l'autel, voilà les livres qui peuvent vous occuper, vous attacher! Et l'Evangile, mes frères, l'Evangile! ce livre sublime, dont l'auguste simplicité fait pâlir toute lumière humaine; ce livre sacré, qui rend l'enfance plus éclairée et plus savante que tous les sages du Lycée et du Portique; ce livre, l'organe de la Divinité, le flambeau du cœur humain, le testament de votre père, et dont toutes les pages sont trempées dans le sang d'un Dieu; ce livre adorable ne vous suffit pas? Quoi! sans avoir approfondi, sans avoir même examiné les preuves de votre religion, vous dévorez les écrits de ceux qui la combattent? vous êtes pervertis, avant même que d'être instruits. Et c'est ainsi que vous répondez à ce don précieux de la foi, qui vous a distingués de tant d'infidèles? Quelle ingratitude! C'est ainsi que vous courez volontairement au péril, que vous cherchez le poison et la mort? Quelle témérité! Je le sais, la célébrité de ces hommes

pervers, le titre d'esprits forts vous a séduits. Que dirai-je pour vous détromper? Le voici. A ces noms malheureusement fameux, la vertu soupire, le ciel tonne, l'enfer s'entreouvre; il engloutit avec les auteurs, ceux qui impriment leurs écrits, ceux qui les distribuent, ceux qui les lisent. Hélas! à quoi attribuer le scandale dont nous gémissons, et cette défection presque générale de la foi, si ce n'est à la dépravation de nos mœurs? En effet, dans cette étrange contradiction entre notre conduite et notre créance, comment la foi pourrait-elle subsister? Un cœur mondain, et livré à la mollesse de ses penchants, par faiblesse doit craindre la vérité : de lâche qu'il était, devenu impur et criminel, par intérêt il doit la combattre : familiarisé avec ses vices, et roulant de désordre en désordre, par dépravation il parvient enfin à l'éteindre. Voilà, si je ne me trompe, le principe de l'incrédulité et de ses progrès, un intérêt de libertinage et de corruption. En matière de religion et de morale, quand on ne veut rien faire, il faut tout nier. Dieu saint! dans le siècle où nous vivons, vous êtes un Dieu trop incommode. Si vous étiez le Dieu de l'orgueil et de l'ambition, le Dieu de la volupté et du crime, bientôt l'impie fléchirait le genou devant vous. Otez-nous cette croix, ces plaies, ce sang répandu. Un amour crucifié nous révolte, parce qu'il faudrait l'imiter; vos bienfaits nous scandalisent, dès qu'il faut les reconnaître par des vertus. Mes frères, ce langage vous fait frémir. Eh bien! c'est le langage de l'incrédulité, c'est le vôtre, chrétien vicieux; celui de votre conduite et de vos œuvres.

Ah! plutôt, mes chers auditeurs, resserrons les liens sacrés qui nous unissent à Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi; et puisque la lumière qui luit aujourd'hui pour nous est celle que tant de patriarches, de prophètes, de rois avaient désiré de voir, et qu'ils n'ont entrevue qu'à travers la nuit des siècles, puisque cette divine lumière ne devrait paraître, selon l'oracle de Zacharie, que pour nous conduire dans les voies de la justice et de la sainteté : *In sanctitate et justitia* (Luc., I); conservons la foi, mes très-chers frères, et pour la conserver plus sûrement, pratiquons les vertus qu'elle exige. Le ciel nous les a tracées dans le divin enfant que nous adorons. Passons à Bethléem, ce premier temple du christianisme : *Transeamus usque Bethlehem* (Luc., II), et là, prosternés aux pieds du Verbe fait chair, étudions nos devoirs dans ses exemples, et après avoir vu le besoin que nous avons de Jésus-Christ, comme auteur de toute vérité, voyons ce qu'il a fait pour nous comme modèle de toute justice.

SECONDE PARTIE.

Un enfant qui naît dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans la douleur, est-ce donc là ce Messie promis à Jacob avec tant de solennité, annoncé par tant d'oracles, figuré par

tant d'événements, attendu depuis tant de siècles? Oui, c'est lui-même, et dans la profondeur de ses abaissements, reconnaissons l'excès de nos maux. Trois grandes plaies infectaient le genre humain; l'amour d'une fausse élévation, le désir des richesses, l'attachement aux plaisirs sensuels. A ce triple désordre, le Fils de Dieu vient opposer l'humilité de sa crèche, la pauvreté de ses langes, les larmes de son enfance. Ici, mes frères, j'adore les desseins et les conseils du Très-Haut; et laissant le juif et le gentil se scandaliser de ces voies adorables du salut de l'homme, pour moi j'y vois éclater toute la puissance, toute la sagesse d'un Dieu : *Christum Dei virtutem, Dei sapientiam.* (I Cor., I.) La méditation du mystère va nous offrir le développement de cette vérité.

Je vois un Dieu fait chair, qui naît dans l'obscurité, qui s'abaisse jusqu'à la nature humaine, et pour me servir de l'expression de l'Apôtre, un Dieu qui s'anéantit : *Semetipsum exinanivit.* (Philip., II.) Il nous fallait cet exemple, pour guérir notre orgueil, l'envie de paraître et de se distinguer, l'estime de soi-même et de ses talents, l'avidité pour les louanges, le désir et la passion de la gloire. O homme! l'orgueil, le méprisable orgueil te suit partout : dans l'élévation, dans l'abaissement.

Dans l'élévation, les grands, pleins d'eux-mêmes, et enivrés de leur grandeur, ne voient à leurs pieds que des esclaves. Hommes vulgaires, n'oubliez pas que vous avez au-dessus de vos têtes ces êtres privilégiés à qui tout est dû, et qu'on n'aborde qu'en tremblant. Si vous pénétrez dans ces vastes et superbes demeures, sous ces lambris dorés où l'idole est au fond du temple, souvenez-vous de n'y paraître que l'encensoir à la main, la crainte imprimée sur le front, l'adulation sur les lèvres. Vous voyez ces dieux de la terre qu'environne une foule d'adorateurs : sachez que leurs demandes sont des ordres, leurs paroles des oracles, leurs regards des bienfaits, l'honneur de les servir une récompense. Que votre fidélité soit prompte, vos services assidus, vos hommages profonds. Craignez de leur manquer, ou de les contredire. La moindre résistance les enflamme, et la foudre n'est pas plus rapide que leur colère. Ils s'offensent de peu, rarement ils pardonnent, et tel d'entre eux qui excuserait un crime, s'irriterait d'un manque d'égards.

L'orgueil est le vice des grands. Il pénètre encore dans les conditions subalternes. Un supérieur, ou un égal, est un ennemi. On ne voit qu'avec peine, on dévore d'un œil jaloux un mérite étranger. On est oublié, effacé, et l'amour-propre se désespère. On s'afflige des succès des autres, autant que de ses propres disgrâces, et sans éprouver de malheurs personnels, on est malheureux du bonheur d'autrui. En un mot, l'humiliation qui est une suite de notre condition ou des événements, n'est que le supplice de notre vanité, presque jamais un sacrifice du

cœur. [L'orgueil nous console dans la médiocrité, l'orgueil nous soutient dans la disgrâce.]

Pour guérir ce vice dominant et pour réformer l'homme superbe, deux choses étaient nécessaires : il fallait premièrement réprimer l'orgueil et le confondre; en second lieu, venger l'humilité, en montrant toute la gloire.

Il fallait réprimer l'orgueil et le confondre. Mais quelle autre leçon que celle d'un Dieu humilié aurait pu subjuguier une passion si impérieuse? Serait-ce la philosophie? Mais il fallait un remède à notre corruption. La philosophie raisonne, elle ne guérit pas. Serait-ce l'autorité? Mais elle n'a qu'un pouvoir extérieur, et le cœur humain est hors de ses coups. L'orgueil peut descendre malgré lui; en est-il moins ce qu'il est? Il peut se courber sous la main qui le réprime; mais en s'abaissant, il se révolte. On peut le forcer au silence; eh! qu'est-ce que le silence de l'orgueil! Souvent, le comble même de l'orgueil? Seraient-ce les plaintes et les reproches de nos égaux? Mais nous nous serions plaints nous-mêmes, et nous aurions dit comme ce philosophe: Vous censurez mon orgueil, avec un orgueil encore plus grand. Serait-ce la crainte, ou l'intérêt? Ces motifs auraient pu gagner sur nous de nous rendre plus modestes; mais affectant l'humilité, sans être humbles, sous le masque de l'hypocrisie, nous aurions conservé et nourri notre orgueil. Remèdes humains, vous ne pouvez donc rien sur une plaie si profonde; mais quand on voit le Fils de l'Eternel descendre du sein de son Père, et s'abaisser jusqu'à nous; un Dieu, à qui seul appartient l'honneur, la majesté, la puissance, se réduire et s'humilier jusqu'à la forme humaine, le Père du siècle futur, naître dans le temps, nous montrer toute la faiblesse, toute l'infirmité de l'enfance, cet exemple n'est-il pas la condamnation la plus authentique de l'orgueil? Et de quel droit un mortel ose-t-il s'élever, lorsqu'un Dieu s'humilie? De quels titres peut-il se prévaloir, lorsqu'un Dieu se dépouille de sa gloire? Puissants du siècle, c'est donc aujourd'hui, que doit disparaître le vain fantôme de la gloire humaine, et que le faste de vos pensées doit tomber en présence de mon Sauveur, expirer au pied de son berceau. C'est aujourd'hui, qu'appliquant sur vos fronts la poussière de sa crèche, comme il se servira de la boue, pour guérir l'aveugle-né, je voudrais guérir moi-même ce fol orgueil qui fait de vous autant d'aveugles volontaires, et que pour vous sauver, j'oserai contredire votre langage et vos pensées. Oui, ce que l'orgueil humain appelle estime, considération, moi, à la vue d'un Dieu anéanti, je l'appelle illusion, vanité. Ce que vous nommez grandeur, gloire du monde, moi, je l'appelle misère, petitesse. Ce que vous nommez supériorité, prééminence, moi, je l'appelle écueil, précipice. Où vous dites mes droits, ma naissance, mon rang,

je dirai, et dites avec moi : un Dieu, et une cabane ! un Dieu, et ce Dieu dans le néant !

L'orgueil humain est donc confondu par le spectacle et les abaissements de la crèche. Ce n'est pas assez, les fausses idées qu'il attache à l'humiliation, sont dissipées ; l'humilité est vengée et cette vertu se présente à moi avec toute la beauté de ses caractères.

Caractère de vérité. Le tentateur, le père du mensonge fut le père de l'orgueil. Adam, prévaricateur et victime de l'imposture, trouva dans une orgueilleuse crédulité le principe de sa dégradation et de sa chute. L'humilité met donc l'homme à sa place, le rétablit dans l'ordre, fait revivre en lui le règne de la vérité. Et qui pouvait mieux l'en convaincre que ce Dieu modèle, qui l'instruit aujourd'hui par son exemple ?

Caractère de grandeur. Qui est grand, comme cet enfant auguste, dont nous célébrons la naissance ? Il est humble, et il est Fils de Dieu, son Verbe, son image. Il est humble, et toute grandeur n'est que l'ombre de la sienne ; les rois, les maîtres du monde sont à ses pieds. Il est humble, et l'humilité dans sa personne est devenue la vertu d'un Dieu : elle participe à sa divinité, elle brille de tous les traits de sa gloire.

Caractère de sagesse. Qui connaît mieux en quoi consiste la véritable grandeur que la sagesse du Père, que le Dieu de la lumière ? L'homme qui sait apprécier les leçons de ce divin Maître, et qui s'humilie d'après un si grand modèle, est donc le vrai sage. Et vous, esprits superbes, en décrivant l'humilité, en fuyant l'humiliation, vous flatteriez-vous d'être plus sages et plus raisonnables que le disciple et l'imitateur de la Divinité ?

Caractère de sainteté. L'humilité, dans le Réparateur, écrase la tête du serpent, absout le monde coupable et le sanctifie. Il faut donc le dire ici, et le dire à la face du ciel et de la terre : point de part aux grâces du Rédempteur, point de mérite, point de sainteté, sans l'humilité. Avec elle le pécheur est justifié ; le juste devient encore plus juste. Les vertus les plus sublimes s'élèvent, dit saint Augustin, sur les profondeurs de l'humilité, et si les héros de la religion sont les saints, ne peut-on pas dire que les héros de la sainteté sont les humbles ?

O vous qui n'occupez dans le monde que les rangs inférieurs, soyez humbles comme le Dieu naissant, et vous ne rougirez plus d'un état d'abjection. Les anges qui l'adorent dans le Verbe incarné le respectent dans vous. N'oubliez pas que de simples bergers sont appelés les premiers à la crèche de ce Dieu Sauveur, qu'ils ont l'avantage d'être ses premiers adorateurs et ses favoris. Connaissez donc et goûtez le bonheur de votre état. Une obscurité, qui vous met à l'abri des tentations et des écueils du monde ; qui vous cache en Dieu avec Jésus-Christ, et ne vous abaisse aux yeux des hommes que pour vous élever dans l'ordre

de la grâce ; une situation où le cœur, pour être vertueux, n'a besoin que d'être tranquille sous la main qui le protège, quel moyen de salut ! quelle faveur de la Providence ! Que vous êtes donc ingrats, lorsque vous vous agitez pour sortir de la sphère où Dieu vous a placés ! Restez, heureux mortels, restez dans ces humbles vallées où vous êtes à l'abri de la foudre qui frappe les montagnes. En vous élevant plus haut, que trouveriez-vous ? Le tonnerre et la mort.

Il est donc vrai, chrétiens, que l'exemple d'un Dieu abaissé, humilié, était nécessaire pour réprimer notre orgueil. Il n'appartenait donc qu'au Dieu fait chair de donner au monde le spectacle d'une vertu aussi peu connue que l'humilité, de nous en montrer l'excellence et le prix. Qu'on se scandalise de ses abaissements et de ses humiliations, j'en laisserai le scandale à ceux qui périssent. Pour moi, j'y vois le remède proportionné à nos besoins ; j'y reconnais toute la puissance, toute la sagesse d'un Dieu : *Christum Dei virtutem, Dei sapientiam*.

Que vois-je encore ? Un Dieu naissant dans la pauvreté, couvert de vils drapeaux. Etudions dans les différents caractères du dénuement de la crèche, ce qui doit nous instruire, et réformer nos mœurs. Pauvreté de l'Enfant-Dieu, pauvreté extrême, pauvreté humiliante, pauvreté austère et souffrante.

Pauvreté du Dieu incarné, pauvreté extrême. Elle réprime cette soif insatiable des richesses et ce soin d'en amasser, souvent par les voies les plus illicites ; cette vanité inquiète, qui ne peut se souffrir dans un état de médiocrité, et cherche à reculer des bornes posées si sagement par le souverain Arbitre de nos destinées ; cette passion d'avoir et d'augmenter, qui croit manquer du nécessaire là où la foi trouverait encore de la délicatesse, et la raison du superflu ; qui ne règle les projets que par l'ambition, n'explique les besoins que par les caprices ; et donnant aux séductions de la prospérité le nom d'avantages, s'avengle à la fois et sur l'illusion des désirs qu'elle se permet, et sur la grandeur des périls qu'elle se prépare.

Pauvreté du Dieu incarné, pauvreté humiliante. Elle condamne cette enflure de cœur, cette vaine et présomptueuse cupidité, qui cherche dans l'éclat des richesses le crédit, la faveur, l'estime des hommes ; ce que le monde appelle un mérite, et la religion un crime, je veux dire la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie.

Pauvreté du Dieu incarné, pauvreté austère et souffrante. Elle réprouve dans les riches, cette vie molle qui détruit en eux tout esprit de mortification, et qui en fait, selon l'expression de l'Apôtre, autant d'ennemis de Jésus-Christ et de sa croix ; cette vie efféminée, où l'on ne voit que précautions sensuelles, aisances multipliées, tables délicieuses ; vie, en un mot, où les soins et les attentions sont portés jusqu'à la délica-

tesse, la délicatesse jusqu'au raffinement, le raffinement jusqu'à la volupté.

Dans ces différents caractères de la pauvreté du Dieu-Enfant, je vois autant d'anathèmes qui partent de la crèche pour réprover le monde, autant de leçons efficaces, pour réformer nos mœurs ; et de là quel fonds de réflexions !

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Si je suis dans un état d'opulence, sans être pauvre d'esprit et de cœur, j'ai donc tout lieu de craindre que l'anathème prononcé contre les riches n'ait été lancé contre moi. En voyant le Fils de Dieu me donner l'exemple d'un dépouillement absolu, j'aurai donc toujours de quoi me confondre dans un état de prospérité et d'abondance. Je possède, je jouis, et mon Dieu ne possède rien ; et ce que je dois surtout observer, cet état est de son choix ; il ne possède rien et ne veut rien posséder. Ainsi, tout riche que je suis, et quelque estimé, quelque honoré que je sois par mes richesses, je suis en contraste avec le Dieu que j'adore, et voilà l'humiliation de mon état. Je regarde les biens temporels comme un titre, comme une propriété, tandis que la Providence ne m'a confié qu'un dépôt ; en voilà l'illusion. Je trouve dans les douceurs et les aisances de ma condition de quoi satisfaire et flatter mes passions : en voilà le danger. J'abuse de mes richesses pour être superbe, sensuel, voluptueux, tandis que Lazare est oublié, abandonné ; en voilà le crime et le scandale. La crèche du Sauveur est donc pour moi un sujet de confusion, et ce spectacle aura toujours de quoi m'alarmer. En effet, un Dieu pouvait posséder les biens extérieurs, et en les possédant, me diriger dans leur usage et mettre un frein à la cupidité, à la sensualité, à la mollesse. La raison humaine eût sans doute adopté ce plan, comme plus utile et plus conforme à nos besoins ; mais les pensées du Seigneur ne sont pas celles des hommes. Dans le plan de sa sagesse, l'exemple du dépouillement lui a paru préférable à celui de la modération, et il l'a préféré. Le Maître qui m'instruit n'est point un riche, n'est pas même un riche détaché, un riche modeste, un riche mortifié ; c'est un pauvre, et un pauvre qui manque de tout. Quel préjugé contre les richesses ! Quel motif de veiller sur moi-même ! Et après cette leçon du Fils de Dieu, puis-je trouver d'autre préservatif contre l'écueil de l'opulence, et d'autre moyen d'assurer mon salut, que la mortification qui retranche et la charité qui distribue ?

SECONDE RÉFLEXION.

Si je suis dans un état de dénûment et de privation, pourrais-je, en jetant un regard sur la crèche, murmurer de ma pauvreté, rougir de ma pauvreté ? Quoi ! murmurer de ma pauvreté ? Mais si je suis pauvre, le suis-je plus que Jésus-Christ ? N'est-ce pas mon Dieu que je vois naître au milieu des rigueurs de l'indigence,

couché sur un peu de paille où l'a placé une mère pauvre, qui, sacrifiant sa tendresse à la foi, adore le délaissement de son Fils et le partage avec lui ? La splendeur du Père, qui descend du trône de sa gloire dans cette vallée de larmes ; ce trône de lumière remplacé par un antre obscur ; dans cet asile abandonné, un berceau ; et ce berceau est une crèche ! une crèche pour un Dieu ! un Dieu plus pauvre que le plus pauvre des enfants des hommes ! *Infantem positum in præsepio.* (Luc., II.) Ah ! ne serai-je point animé, encouragé, fortifié par cet exemple ? L'abandon où mon Dieu est réduit n'a-t-il pas de quoi me rendre supportables les rigueurs de mon état ; que dis-je ? et pour peu que je fasse usage de ma foi, de quoi m'engager, non-seulement à supporter ma pauvreté, mais à l'aimer, mais à m'en féliciter ? Si la vue de la crèche me soutient dans un état d'indigence et m'empêche d'en murmurer, me serait-il plus permis d'en rougir ? Quoi ! rougir de ma pauvreté, lorsque ma destinée est celle d'un Dieu ? lorsque je vois dans le délaissement, ce Maître souverain de toutes choses, ce Dieu dont la main puissante a semé dans le firmament les feux qui nous éclairent, enrichi la terre de mille productions, créé l'or et la pourpre qui couvre les rois ? Où est ma foi, où est ma religion, si je trouve un sujet d'humiliation dans un état, qui est du choix d'un Dieu, qu'il a consacré, divinisé par son exemple ? Uni à mon Dieu par ce trait de ressemblance, ne dois-je pas sentir toute ma dignité, et plus élevé que les grands et les heureux du siècle, leur dire avec un noble et saint orgueil : Au milieu de la pompe qui vous environne, Dieu vous distingue par les avantages extérieurs ; mais l'Homme-Dieu n'a rien de semblable à vous ; et moi, je l'ai pour modèle. Vous provoquez sa colère, en abusant de ses dons ; et moi, en le bénissant dans un état de privation, j'attire ses regards et ses complaisances. Infracteurs de sa loi, vous êtes ses ennemis ; et moi, avec une pauvreté vertueuse et soumise, je suis son image ?

TROISIÈME RÉFLEXION.

Suis-je du nombre de ces faux sages, de ces cœurs superbes qui se scandalisent de la crèche et de la pauvreté de Jésus enfant ? C'est aujourd'hui que la lumière de la foi, en me découvrant la gloire de ce dénuement et les prodiges qu'il a opérés, doit dissiper mon aveuglement et réprimer mon orgueil. Du fond de son berceau je vois ce Dieu pauvre étendre son empire sur les cœurs, et le signe de sa crèche changer le monde entier. Avant Jésus-Christ, le Créateur, malgré les vues de sa providence et contre les desseins de sa sagesse dans l'inégalité des conditions humaines, n'avait vu sur la terre que des pauvres mécontents, des pauvres chagrins, des pauvres murmureurs. L'égarement des passions avait fait des pauvres déréglés, des pauvres corrompus, des pauvres licencieux. Une sagesse

profane par ses raisonnements et ses préceptes, n'avait pu produire que des pauvres d'ostentation, des pauvres sans mérite et privés de cette paix intérieure qui est un fruit de l'Esprit saint et de l'onction de sa grâce. Il était réservé au Dieu fait chair et au signe de sa crèche de former dans le monde une pauvreté humble et modeste, une pauvreté méritoire, une pauvreté consolante d'en faire une vertu, une béatitude. Que voit-on à la suite de ce Dieu pauvre ? On voit des pauvres soumis, tranquilles et bénissant Dieu dans l'indigence ; des pauvres reconnaissants, pleins de joie, triomphants dans leur pauvreté. On voit des riches, détachés et pauvres dans le sein de l'abondance, porter aux pieds de Jésus-Christ, avec les mages, le tribut de leurs richesses et l'offrande plus sainte encore d'un cœur qui les méprise. On voit une foule de pauvres volontaires se dépouiller de tout, renoncer aux avantages du temps et aux douceurs d'une vie opulente et commode pour imiter les délaissements et la pénitence du Sauveur. On voit le sexe le plus distingué par l'éclat du rang et de la naissance (la solitude du Carmel nous en offre l'exemple le plus auguste), on voit le sexe le plus illustre éclipsé toute la gloire du monde sous le voile de la religion, comme un Dieu voile sa grandeur sous le nuage de l'humanité ; ensevelir toute la puissance du siècle sous un habit pauvre, comme le souverain du ciel et de la terre est caché sous des langes, et laisser au pied de l'autel le trône pour la crèche, le sceptre pour la croix, les délices de la cour pour les épines du Calvaire. Qui opère tous ces miracles ? L'exemple d'un Dieu pauvre, le signe et la vertu de sa crèche. Que l'impie Marcion et ceux qui l'imitent se scandalisent de la pauvreté d'un Dieu enfant, j'en laisserai le scandale à ceux qui périssent. Pour moi, j'y reconnais le signe auguste du salut du monde, le remède à ses passions et à ses erreurs ; j'y vois toute la puissance, toute la sagesse d'un Dieu : *Christum Dei virtutem, Dei sapientiam*.

L'amour des plaisirs sensuels est la troisième plaie que devait guérir en nous le Dieu incarné. Un Dieu soupire et verse des larmes. Il fallait cet exemple d'un Dieu naissant dans la douleur pour réprimer dans l'homme ce penchant à l'immortalité et à la volupté, cet amour de notre corps qui le flatte par des ménagements étudiés, cette mollesse de sentiments qui se nourrit dans les délices, allume en nous le feu de la convoitise, et nous plonge dans la corruption. En vain une secte de philosophes s'élevait contre cette vie de plaisir et prétendait y substituer la sagesse et l'austérité des mœurs. C'est en menant une vie douce et voluptueuse que plusieurs déclamaient contre le luxe et la volupté ; mais l'exemple joint au précepte et l'exemple d'un Dieu ; ah ! il agit sur mon cœur, il me touche, il me persuade. Quel est celui que je vois souffrir ? C'est un Dieu homme ;

c'est le Saint des saints ; c'est le chef et le modèle de tous les justes. Or je dis que le Dieu Sauveur, en s'offrant à nous sous ces trois rapports, nous présente en même temps les considérations les plus efficaces pour détruire en nous le règne de la mollesse et des sens ; pourquoi ? parce que son exemple nous expose dans le plus grand jour ces trois motifs de la pénitence : je dois souffrir comme homme, comme pécheur, comme chrétien.

1° Je dois souffrir comme homme ; et c'est ce que m'apprend ce Dieu incarné qui souffre dans une nature semblable à la mienne. Je le vois, dès les premiers instants de sa vie mortelle, se dévouer à la douleur et aux plus pénibles travaux. J'en conclus que rien n'est donc plus naturel à l'homme que l'obligation de souffrir ; que le travail est un devoir, la mollesse un crime, l'indolence un opprobre ; j'en conclus qu'en vain je chercherais le repos dans ce lieu de tentations et d'épreuves, de vaines douceurs dans cette terre de proscription, la dispense de souffrir dans cette vallée de larmes, où la terre est un exil, la vie un combat, la mort un supplice.

2° Je dois souffrir comme pécheur ; et c'est ce que m'apprend le saint des saints qui soupire, qui pleure pour l'expiation du péché dont il ne porte que l'apparence. Je me dis alors à moi-même : Si cette chair virginale que l'Agneau sans tache arrose de ses larmes, et qu'il doit teindre de son sang, est une chair souffrante et destinée au sacrifice ; quoi ! mon corps, ce corps esclave du vice, instrument du crime, serait épargné, flatté, nourri dans les délices ! Non, il n'y a de salut pour moi que dans la pénitence. Ces membres qui ont servi à l'iniquité ne peuvent se renouveler pour la justice que par les incisions douloureuses que doit y faire le glaive évangélique. Le poison de la volupté a répandu la contagion dans tous mes sens ; il faut, pour en guérir la corruption, un calice d'amertume et de douleur ; et le Dieu Rédempteur me crie du fond de sa crèche, comme du haut de sa croix, qu'une chair coupable et impénitente est une chair réprouvée, condamnée au feu.

3° Je dois souffrir comme chrétien ; et c'est ce que m'apprend ce chef adorable des prédestinés qui embrasse la croix et qui en fait son partage ; car déjà il la porte dans son berceau, il y est attaché par amour. Je ne puis donc plus me le dissimuler. La destinée du chef est celle des membres ; le serviteur n'est point au-dessus du maître ; la croix est le gage de notre espérance, comme elle fut le trophée du vainqueur que nous adorons ; et ce pontife des biens futurs, qui ne pénètre au delà du voile et dans le sanctuaire de l'immortalité qu'avec les cicatrices de ses plaies, ne compte nos victoires que par nos sacrifices, ne voit ses cohéritiers que dans ses images. Mais en même temps, quoi de plus propre à m'encourager que la vue de ce divin Maî-

re ? Si j'ai des difficultés à vaincre, c'est lui qui me conduit, et la facilité que j'ai à le suivre me dit en effet que c'est lui. Voudrais-je écouter ma faiblesse et m'arrêter ? Il me montre un royaume à conquérir, la voie où il me précède, trempée de son sang ; et, jetant sur moi un regard plus éloquent que tous les discours, plus fort que tous les obstacles, il m'anime, il me dit : Homme pusillanime, où est votre foi ? Doutez-vous de ma puissance et de ma bonté ? Non, Seigneur ! Plus d'ardeur que pour vous suivre ; plus de gloire que celle de vous imiter ; souffrir, et ne souffrir jamais assez ; souffrir dans le temps pour régner éternellement avec vous.

C'est ainsi que l'exemple d'un Dieu souffrant triomphe de notre mollesse, de la servitude et de la corruption des sens. Qu'on se scandalise des soupirs, des larmes, des souffrances de ce Dieu victime, je laisserai l'impie, le mondain, l'homme charnel méconnaître un Dieu dans la douleur. Ce scandale est pour ceux qui périssent. Pour moi, j'y vois avec l'amour qui m'a sauvé toute la sagesse, toute la force, toute la vertu d'un Dieu : *Christum Dei virtutem, Dei sapientiam*.

Le voilà donc, chrétiens, ce signe adorable qui doit fixer vos regards : un Dieu humilié, un Dieu pauvre, un Dieu souffrant : *Hoc vobis signum*. (Luc., II.) Signe de grâce et de salut dans les desseins de Dieu qui prétend vous sauver par votre conformité avec ce divin modèle ; mais signe qui vous confond et vous réproûve, si aux vertus dont le Sauveur vous a donné l'exemple, vous opposez ce caractère de contradiction, prédit par le saint vieillard Siméon : *In signum cui contradicetur*. (Ibid.)

Mes frères, un Dieu sollicite votre amour, il veut régner sur vos cœurs ; mais que lui offrirez-vous ? Des cœurs ambitieux et passionnés pour la gloire du monde ? Quelle demeure pour ce Dieu humilié, anéanti ! Des cœurs altérés de la soif des richesses, et dominés par l'amour des biens sensibles ? Quel spectacle pour ce Dieu amateur de la pauvreté, et qui en prend sur lui toutes les rigueurs ! Des cœurs amollis, corrompus par la volupté ? Quel objet d'horreur pour ce Dieu pénitent, ce Dieu victime ! Ah ! mes frères, quand ferons-nous cesser ce contraste humiliant entre notre conduite et les maximes du Rédempteur ? Que pouvait-il faire de plus pour nous inspirer le goût des vertus, que de nous les rendre sensibles dans sa personne et ses exemples ? Un Dieu qui descend du sein de sa gloire, qui s'abaisse jusqu'à l'état d'enfance, pouvait-il se montrer dans un état plus touchant, et plus propre à lui gagner nos cœurs ? Il naît dans une crèche, il expire sur une croix. Des larmes et du sang, voilà les deux termes d'une si belle vie. S'il exige de nous quelques renoncements et quelques efforts, a-t-il acheté assez chèrement le droit d'être obéi ? Et il ne verrait en nous que des rebelles et des ingrats ! Craignons, mes frères ; et que crain-

drons-nous ? Son amour même et ses bienfaits. Craignons que cet amour méprisé ne s'élève contre nous. Craignons le courroux de cet enfant, devenu ce géant terrible qui terrasse ses ennemis et les accable du poids de sa colère.

Justes qui vivez de la foi, le Dieu naissant jette les yeux sur vous, il vous parle par ses soupirs, il vous tend les bras. Venez, et recevez ce précieux dépôt que le ciel vous présente, le plus beau des enfants des hommes. Vous voyez dans ses regards les flammes de son cœur. Contemplez cet Enfant de gloire et de bénédiction, avec tous les transports qu'il inspire, et que son amour embrase le vôtre. Dieu fait chair, Dieu des vertus, il est méconnu dans ce siècle d'orgueil et de licence. Dites-lui, au milieu de la désertion générale, que, malgré les blasphèmes de l'incrédulité, malgré les scandales du temps, malgré les exemples contagieux de la multitude, il sera toujours le Dieu que vous adorerez, le Maître que vous écouterez, le modèle que vous imiterez. Tandis qu'une foule de pécheurs résistent aux attraits de sa charité, et rendent inutile cette miséricorde dont il veut remplir toute la terre, dites-lui, en essuyant les larmes que leur ingratitude fait couler, dites-lui mille fois qu'il est trop aimable, qu'il a trop aimé pour ne pas régner sur tous les cœurs, que vous voulez qu'il trouve dans les vôtres de quoi le dédommager des outrages dont il se plaint, tout ce que la reconnaissance a de plus tendre, la fidélité de plus expressif, tout ce que l'amour peut offrir de vœux, de sentiments, de sacrifices.

Dieu Rédempteur, l'oracle sera donc accompli. Si vous paraissez dans le monde pour la ruine de plusieurs, qui méprisent et rejettent vos bienfaits, vous êtes né en même temps pour le salut et la consolation de ces hommes de bonne volonté, qui s'appliquent les fruits de votre rédemption, par l'imitation de vos vertus. La paix que vous apportez sur la terre, en reposant sur ces cœurs dociles, sera leur triomphe et le vôtre. Puisse cette paix des justes, cette divine paix, être le partage de tous ceux qui mécontent ! En leur annonçant, comme les anges aux bergers, la naissance de l'Homme-Dieu, puissé-je leur dire : ne craignez point : *Nolite timere*. (Luc., II.) Vous voyez dans le Dieu incarné l'Auteur de votre salut et de votre félicité, comme il voit en vous de vrais disciples et de fidèles imitateurs ; des âmes solidement humbles, des cœurs détachés, des corps purifiés par la pénitence. Il vous est né un Sauveur : *Natus est vobis Salvator* (Ibid.) ; Sauveur dans le temps, Rémunérateur dans l'éternité. Ainsi soit-il.

DISCOURS X.

SUR LES SOUFFRANCES ET LA MORT DU FILS DE DIEU.

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrorum (Isa., LIII.)

Le Seigneur l'a chargé des iniquités du monde.

Du trône de sa gloire, le Dieu saint a fixé

ses regards sur la terre. Il a vu cette postérité malheureuse, que le crime de ses pères et ses crimes personnels ont dévouée à l'anathème. Sa justice irritée le sollicite à la vengeance, et demande leur supplice. Son amour lui représente que ce peuple infortuné ne peut trouver de ressource que dans la clémence de son Juge; que s'il doit périr, il peut être sauvé. Le ciel est attentif et dans le silence. Le monde coupable attend l'arrêt qui doit décider de son sort. Environné des Esprits immortels, toujours prêts à exécuter ses ordres, Dieu va prononcer. Dira-t-il aux ministres de sa justice : Allez réparer ma gloire; exterminatez des rebelles qui m'ont outragé et méconnu; que tout périsse, puisque tout a péché? Dira-t-il aux ministres de sa bonté : Allez, anges de paix, descendez vers cette région criminelle, qui n'offre à mes yeux que des hosties vaines et impuissantes; allez prendre, avec la nature qui a péché, un corps capable de souffrir, et je m'apaise?

Non, chrétiens, Dieu se venge; mais il se venge sur un Dieu. Son Fils adorable, sous la forme du péché, portant la peine et l'opprobre du péché, accablé sous le poids du péché, tel est l'objet lamentable que je viens exposer aux yeux de votre foi. Vous êtes déjà préparés au triste ministère que je vais remplir. Le deuil de l'Eglise dans ces jours de pénitence, ses chants d'allégresse remplacés par les accents de la douleur, des ornements lugubres, ces voiles funèbres étendus sur nos autels, tout vous annonce le tragique événement que j'ai à vous raconter.

Un Dieu victime, quel spectacle! Vous y verrez tout ce qu'on peut concevoir de plus déplorable et de plus odieux dans les ravages du péché. Le péché, ce tyran des âmes, ce monstre si peu connu, apprenez aujourd'hui à le connaître. Il attaque un Dieu dans sa félicité, dans sa souveraineté, dans son éternité; mais prenez ma pensée dans le sens où la foi l'autorise et détermine ces sortes d'expressions.

Le péché attaque un Dieu dans sa félicité : l'Auteur et la source de toute béatitude est un Dieu affligé et l'homme de douleurs : *Virum dolorum*. (Isa., LIII.) Le péché attaque un Dieu dans sa souveraineté : le Dieu de gloire et de majesté est un Dieu humilié et rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis*. (Thren., III.) Le péché attaque un Dieu dans son éternité : le Dieu vivant, l'Immortel a goûté la mort : *Pro omnibus gustaret mortem*. (Hebr., II.)

Le jardin des Oliviers, Jérusalem, le Calvaire, trois théâtres où nous serons témoins des objets les plus frappants, les plus affligeants dont puisse s'occuper le cœur humain, et que je vais offrir à vos réflexions; je veux dire, la tristesse d'un Dieu, les humiliations d'un Dieu, la mort d'un Dieu.

Mais vous n'oublierez pas que dans ce sacrifice adorable l'oblation fut volontaire, et que l'amour, le plus grand amour, immola cette auguste victime : *Oblatus est, quia ipse*

voluit. (Isa., LIII.) Vous vous souviendrez que ce Dieu affligé est un ami, mais l'ami le plus compatissant, qui du sein de la félicité même est descendu vers vous, et s'est dévoué à la souffrance, pour réparer vos malheurs; que ce Dieu humilié est un monarque, mais le monarque le plus généreux, qui se dépouille de ses ornements royaux, dépose son sceptre et sa couronne, et prend des liens, des épines, une croix, pour vous délivrer du plus cruel et du plus honteux esclavage; que ce Dieu expirant est un père, mais le père le plus tendre; un père, dont le trône est dans le ciel, et qui se creuse un tombeau; un père, l'auteur même de la vie, qui meurt pour vous empêcher de mourir, pour vous affranchir de cette mort éternelle, la solde et le fruit malheureux du péché : *Oblatus est, quia ipse voluit*.

Ce discours sera un récit exact de la passion du Sauveur. J'aurais cru dérober quelque chose à votre piété, en me bornant à quelques circonstances particulières dans un sujet où chaque circonstance elle-même, est un prodige qui nous étonne, un bienfait qui nous attendrit, une leçon qui nous instruit ou un reproche salutaire qui nous confond. Si les conquérants de la terre, ces destructeurs de l'humanité, trouvent des admirateurs et des panégyristes; si la vanité se fait un mérite de raconter leurs victoires et prétend louer des héros, la religion, qui reconnaît dans l'Homme-Dieu le réparateur du genre humain, négligerait-elle le détail de ses douleurs et de ses sacrifices? Assis sur son tombeau, est-il pour moi une occupation plus utile, plus intéressante, que de parler d'un libérateur à qui je dois tout, et dont les bienfaits sont teints de son sang? Le récit de ses souffrances sera donc le tribut le plus légitime de notre sensibilité et de notre reconnaissance; la simplicité de ce récit, tout l'art de cette oraison funèbre; l'horreur du péché et la réforme de nos mœurs, le fruit des vérités lugubres que nous allons méditer. Malheur à vous, malheur à moi, si nous cherchions les vains ornements de l'éloquence humaine dans ce jour de deuil où nous pleurons le meilleur des pères. A la vue de ce mausolée qui renferme un Dieu victime, l'amour occupé de ce qu'il a perdu, ignore ces expressions étudiées si peu dignes de son sujet. Il se fait connaître par ce langage de componction, interprète de sa douleur, et plus éloquent que tous les discours.

Je vous salue, ô divine croix! notre lumière, notre asile et notre unique espérance. Puissé-je obtenir de mes auditeurs ces larmes de contrition que vous fîtes couler sur le Calvaire! Croix du Rédempteur, je mets en vous toute ma confiance, et je réclame par la voix de l'Eglise, les mérites de cette victime sainte, dont l'oblation purifie les pécheurs et forme les vrais pénitents : *O crux, ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Apprenons aujourd'hui, chrétiens, tout

ce que nous avons coûté, à quel prix nous avons été rachetés. Celui qui de toute éternité se suffisait à lui-même, le Dieu essentiellement heureux devient un homme de douleurs : *Virum dolorum*. A ce spectacle, les anges de paix versent des larmes amères; la religion soupire et nous invite à gémir avec elle. Que celui d'entre nous qui ne s'affligera pas encoure la malediction de la loi, et qu'il soit anathème. Ou plutôt que cette première circonstance de la passion de mon Sauveur produise en nous cette tristesse salutaire qui opère la pénitence. Serions-nous spectateurs indifférents de cette scène désolante dont nous sommes les auteurs ?

Après le souper mystique, et cette institution adorable où l'amour, en se donnant lui-même, voulut éterniser le bienfait et en perpétuer la mémoire, Jésus sort de Jérusalem accompagné de ses disciples. Il passe le torrent de Cédron, et prenant avec lui trois de ses apôtres, il s'avance vers la montagne des Oliviers. Ce fut sans doute un triste spectacle pour des cœurs sensibles, de voir David persécuté par Absalon, et descendu de son trône, gravir la même colline, le front couvert de confusion, les yeux baignés de larmes.

Ici, mes frères, ce n'est plus David, ce n'est plus un mortel : c'est le Souverain du ciel et de la terre, c'est mon Dieu et le vôtre. Il entre dans le jardin de Gethsémani, et ne vous figurez point ce lieu enchanté où le premier homme fut placé, dans les jours de son innocence et de sa gloire. Hélas ! ce séjour de délices fut le séjour du péché. Adam s'y rendit coupable, en cédant à l'appât du plaisir et d'une trompeuse félicité. Pour expier ce malheureux plaisir, il fallait, mes frères, il fallait un jardin de douleur. Tout y est préparé pour un Dieu pénitent, tout y est assorti à son état de victime : un lieu solitaire, de tristes rochers, des arbres lugubres, le silence et l'obscurité de la nuit. Jésus y est entré, déjà proscrit par son Père et à la vue du calice d'amertume, la frayeur le saisit ; *Cæpit pavere*. (Marc., XIV.) L'ennui l'accable : *Cæpit tædere*. (Ibid.) Une douleur profonde pénètre son âme : *Cæpit contristari, et mæstus esse*. (Matth., XXVI.) Il ne peut plus le dissimuler ; il s'adresse à ses apôtres et leur confie le trouble qui l'agite. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem*. (Ibid.) Quel spectacle ! Le Dieu fort, le Dieu qui soutient l'univers, tremblant, abattu, désolé ! Tout l'afflige et rien ne le console. S'il lève les yeux vers son Père, il voit ce visage de feu qui lance sur lui tous les traits de l'indignation et de la vengeance. S'il abaisse ses regards sur lui-même, il se voit chargé des iniquités de son peuple, des crimes du monde entier. S'il envisage ses disciples, s'il leur déclare l'abattement où il est réduit, il n'éprouve de leur part qu'un morne silence, il souffre sans consolateur et sans appui. Le triste aveu qu'il vient de leur faire est l'épanchement d'un ami qui cher-

che quelque adoucissement à sa peine. C'est une consolation que les malheureux peuvent se promettre, surtout dans ces disgrâces accablantes où le cri de la nature réveille tous les cœurs. Les témoins de notre infortune ne sont pas toujours des cœurs stériles, indifférents sur nos malheurs. L'amitié, la compassion, l'humanité seule nous montre cette sensibilité touchante qui nous plaint, nous encourage et adoucit par le charme de l'entretien des maux qu'elle ne peut empêcher. Est-ce trop pour le cœur de Jésus, est-ce trop pour un Dieu de quelques marques d'attachement qui pourraient calmer sa douleur ? Oui, c'est trop pour ce cœur victime, ce cœur qui doit expier l'abus que nous avons fait si souvent des nôtres. Nos cœurs ont péché, et c'est un Dieu qui fut méprisé. Dans nos liaisons et nos attachements, un injuste partage a méconnu sa souveraineté et son empire. Dans ces fausses tendresses qui ont captivé nos sentiments, une flamme étrangère a blessé sa délicatesse et sa jalousie. Dans le trouble impur des passions, les projets et les désirs du crime ont provoqué sa colère, en outrageant sa sainteté. Le cœur de l'Homme-Dieu doit expier ces désordres. Tout ce que la tristesse a de plus amer, la douleur de plus accablant, l'abandon de plus cruel, ce cœur divin l'éprouvera ; le ciel l'a prononcé.

Le voilà donc livré à ce martyre intérieur, où il est seul avec lui-même. Qui pourrait le peindre, ce cœur désolé, dans cette cruelle alternative où il éprouve tour à tour les sentiments opposés qui le déchirent ? Il faut mourir pour les hommes ; mais ils me préparent une foule d'opprobres et les plus affreux tourments. L'excès de leurs maux attendrit mon cœur et sollicite ma compassion, mais leurs forfaits ont irrité le Dieu saint et provoquent sa vengeance. Laisserai-je impunie cette multitude de coupables ? Laisserai-je périr un peuple d'infortunés ? Tantôt l'amour dilate son cœur, tantôt la crainte le resserre. Il frémit, il se rassure ; il soupire pour la croix, il frissonne à son aspect. Dans ce moment lugubre, toutes les circonstances de sa passion viennent se peindre dans son âme agitée. Ailleurs, ses tourments seront partagés, il ne les souffrira que successivement. Ici, il les souffre à la fois, il meurt mille fois avant que de mourir : *Tristis est anima mea usque ad mortem*.

Mais la crainte des tourments, l'idée effrayante des supplices qui lui sont réservés, est-ce donc là, mes frères, l'unique cause de sa tristesse ? Puis-je croire que mon Sauveur n'ait redouté que la mort, lui qui, brûlant du désir de souffrir, témoignait à ses disciples le plus vif empressement pour ce mystère de douleur ; lui qui, dans un mouvement d'indignation contre le prince des apôtres qui s'opposait à son sacrifice, ne voyait en lui qu'un séducteur et un sujet de scandale ; lui qui, lisant dans le cœur de Judas le projet de son crime, se livrait au traître, en le pressant d'exécuter son infâme

dessein: *Quod facis, fac citius.* (Joan., XIII) Non, chrétiens, la principale cause de sa tristesse, c'est le péché; le péché, dont le hideux tableau est montré à son âme divine et vient l'accabler.

Hélas ! mes frères, comment jugeons-nous du péché, et le connaissons-nous ? Nous le voyons pour la plupart, avec ce voile d'ignorance qui le déguise, avec cet intérêt de la passion qui le dissimule, avec ces prétextes de l'âge et du tempérament qui l'excusent, avec ce penchant du cœur qui le justifie, avec ce malheureux esprit du monde qui l'autorise et le consacre. Mais l'Homme-Dieu en voit tous les caractères et toute l'indignité. Dans le mépris de la majesté suprême, il en voit l'orgueil et la révolte ; dans la sagesse et l'équité de la loi qui l'interdit, il en voit le désordre et la témérité ; dans les lumières que lui opposent la conscience et la raison, il en voit l'aveuglement et la malignité ; dans l'abus des grâces que la religion nous présente, il en voit l'ingratitude et la corruption ; dans le sang d'un Dieu que nous méprisons et foulons aux pieds, il en voit l'abomination et l'impiété. Ses lumières sur la nature du péché sont infinies : la tristesse qui le saisit à cette vue est une tristesse infinie, et son supplice est extrême. Eh ! concevez-vous, chrétiens, tout ce qu'a dû souffrir l'âme du Sauveur, en parcourant l'histoire du genre humain, cet effrayant tableau où viennent se réunir les péchés de tous les états, les péchés de tous les âges, les péchés de tous les siècles ? Concevez-vous tout ce qu'a dû produire dans cette âme divine, cet amas d'iniquités dont elle se voit obligée d'envisager toutes les espèces, d'analyser tous les détails, de pénétrer toutes les circonstances ? Entrons, mes frères, entrons dans ces mystères de douleur, et suffirai-je à vous les raconter ?

Quelle affliction pour cette âme si éclairée de voir, avec les yeux du zèle et toutes les lumières d'un Dieu, l'Eternel méconnu et déshonoré ; des nations entières assises à l'ombre de la mort, et dont les yeux fermés pour toujours à la connaissance du vrai Dieu, ne s'ouvriront qu'à la lueur de ses carreaux et des brasiers éternels ; des tyrans suscités par l'enfer, conjurer contre le Seigneur et son Christ, persécuter jusqu'à son nom, et rougir la terre du sang de ses martyrs ; l'hérésie ravager son héritage, et d'une main audacieuse menacer le trône et l'autel ; la philosophie de nos jours désoler ce royaume, autrefois si pur et si vénérable dans sa foi, infecter de son souffle la cour, la ville, la province, et par un scandale réservé au siècle où nous vivons, faire du talent de penser et d'écrire, l'art de blasphémer et de corrompre !

Quelle douleur pour cette âme, la plus noble et la plus droite, de voir avec les yeux de la vérité, la chicane et ses détours, la cupidité et ses artifices, le mensonge et ses déguisements, l'adulation et ses bassesses, la perfidie et ses complots, la calomnie et

ses noirceurs, l'hypocrisie et ses impostures !

Quel tourment pour cette âme, la plus sensible et la plus tendre, de voir avec les yeux de la charité l'aigreur et l'animosité de vos ressentiments, la division jusque dans vos familles, et le sang armé contre le sang, des haines irréconciliables et souvent héréditaires ; le fer, le feu, le poison, dans les mains de l'inimitié et de la vengeance !

Quel supplice pour cette âme si pure, et je m'adressé ici à vous, esclaves d'une passion honteuse, jeunesse déréglée : quel supplice pour cette âme si pure, de voir avec les yeux de la sainteté, vos pensées licencieuses, vos attachements profanes, vos intrigues criminelles et tout ce qui vous a portés au crime ; le désir de plaire, le goût de la parure, l'idolâtrie d'une vaine figure dans vous ou dans autrui ; la fureur des spectacles, l'oisiveté, la curiosité, la dissipation, la mollesse !

Quelle désolation pour cette âme divine, qui connaît seule tout le prix de la grâce, de voir dans le sein de la religion tant de justes se démentir et tomber du faite de la vertu dans l'abîme de l'iniquité ; tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, appelées à une vie sainte, à la perfection même de la sainteté, prostituer au monde leurs plus beaux jours et s'égarer dans cette voie large qui conduit à la mort ! Vous-mêmes qui m'écoutez, oui, vous-mêmes, vous fîtes partie de cet affligeant tableau, et l'égarement de vos mœurs, qui vint s'offrir à cette âme sainte, fut une des causes de son supplice, et des frayeurs mortelles de son agonie. Elle vit, mon cher auditeur, dans l'histoire de votre vie, le jour, l'instant où vous perdistes la grâce et votre première innocence ; elle vous vit avili et dégradé, devenu un objet d'anathème, déchu de tous vos droits au céleste héritage. Eut-elle du moins, pour se consoler dans son accablement, le spectacle de votre pénitence ? Vit-elle l'abondance de vos larmes effacer vos taches et réparer vos pertes ? Pécheur rebelle, elle vit ce cœur coupable et asservi sous l'empire de l'habitude, se précipiter de désordre en désordre, accumuler des trésors de colère. Elle vit tous les attrails d'un Dieu méprisés, ses grâces rejetées, ses instances inutiles, sa patience insultée ; hélas ! peut-être, votre obstination, votre endurcissement, votre fin malheureuse dans l'état du péché. Voilà ce qui vient frapper le Sauveur et le percer de mille traits.

Dans cette situation désolante, Jésus, le visage abattu, le cœur plongé dans l'amertume, se retire à l'écart, pour fléchir le genou devant son Père. Ames justes, que Dieu éprouve par les privations et les aridités intérieures, suivez votre divin Maître dans le fond de ce jardin solitaire, et remarquez dans l'Homme de douleurs les dispositions qui doivent sanctifier vos épreuves : la prière et la soumission aux décrets divins. Il prie jusqu'à trois fois ; et trois fois il est repoussé. C'est un père qu'il invoque ; il

emploie un nom si tendre pour le fléchir : plus de père. Il vient à ses apôtres pour leur ouvrir son cœur, et ils sont endormis : plus de confident. Il se plaint ; c'est un ami que la douleur accable : plus de consolateur. Dieu saint ! que ce calice est amer ! qu'il s'éloigne de moi, s'il est possible ; mais je suis votre victime : je me tais, et j'adore vos rigueurs : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (Luc., XXII.) Sa soumission, mes frères, ne change rien à son arrêt ; il n'entend qu'une réponse de mort. C'est un fils, c'est un Dieu, il est vrai, mais il vous représente, hommes pécheurs, et en cette qualité il doit pâlir, il doit trembler, il doit se confondre, et porter dans son cœur l'amertume du plus cruel abandon. C'est vous qui l'avez frappé ; c'est vous qui l'avez dévoué à la malédiction et au courroux de son Père ; c'est vous qui l'accablez, qui l'écrasez sous le poids énorme de vos crimes. En effet, il succombe, et dans les convulsions mortelles dont son cœur est agité, dans cette nuit affreuse où un ange vient le fortifier, lui que les anges n'adorent qu'en tremblant ; dans un corps épuisé, qui ne tient plus à la terre que par le souffle de l'agonie et la chaleur de l'amour, que vois-je ? Ah ! chrétiens, ce même amour, dont la violence, plus encore que l'excès de la douleur, déchire toutes ses veines, et par un prodige inouï, trempe de son sang, sa chair, ses vêtements, le sable où il est étendu et prosterné : *Et factus est sudor ejus sicut gutta sanguinis decurrentis in terram.* (Ibid.)

Voilà, chrétiens, les larmes d'un Dieu sur le péché, sur vos péchés et sur les miens ; des larmes de sang. Voilà quelle fut sa contrition pour des crimes dont il ne portait que l'apparence, et dont la réalité est en nous. Contrition sanglante qui nous frappe, qui nous étonne, qui nous scandalise peut-être dans la personne d'un Dieu ; mais toute sanglante, toute immense qu'elle est, contrition exactement mesurée sur la malice, sur l'énormité, sur la corruption du péché ; contrition, que nous devons imiter dans les caractères essentiels qu'elle nous présente, comme les conditions indispensables de notre réconciliation avec Dieu. Ecoutez-moi, mes frères, humiliés, prosternés en esprit avec ce Dieu agonisant. Contrition du Sauveur, contrition éclairée, contrition profonde, contrition efficace. Contrition de l'Homme-Dieu, contrition éclairée, et fondée sur une connaissance exacte du péché. Elle vous reproche, chrétiens, cette inapplication d'une vie mondaine et dissipée, ces illusions d'une fausse conscience, ces examens superficiels qui vous empêchent de voir le péché et de l'approfondir dans sa nature, ses circonstances et ses suites. Et de là vos confessions précipitées, imparfaites, souvent nulles et sacrilèges. Contrition de l'Homme-Dieu, contrition profonde. C'est un abîme, un océan de douleurs : *Magna est velut mare contritio tua.* (Thren., II.) Et comme cette contrition du Sauveur fut produite par ses lumières divines sur

les perfections de l'Etre suprême par ce zèle immense dont il brûla pour la gloire de son Père, elle l'humilia, elle le consterna, et sans un prodige, elle l'eût fait expirer dans l'amertume et le déchirement que lui causa la vue du péché. Et voilà, chrétiens, le modèle de cette douleur intérieure qui doit briser vos cœurs et substituer aux fausses douceurs du crime l'humiliation et la confusion qui caractérisent les vrais pénitents. Douleur qui, pour être surnaturelle, souveraine, universelle, doit prendre ses motifs, sa vivacité, son étendue, dans la considération de cette grandeur infinie, de cette beauté ineffable, de cette bonté ravissante que la corruption de nos cœurs osa méconnaître et outrager. Oui, mes frères, avec un peu de foi, avec une connaissance un peu réfléchie des attributs de la Divinité, de l'excellence de la grâce, du prix de notre âme, il ne faudrait qu'un seul péché pour changer nos yeux en une source de larmes, pour éterniser notre douleur, et la rendre inconsolable. Contrition de l'Homme-Dieu, contrition efficace. Elle en fait une victime disposée à tout, et soumise aux ordres du ciel les plus rigoureux. Jésus voit son Père irrité, il s'annéantit. Le calice d'amertume lui est présenté, il l'accepte. Son sacrifice est ordonné, il y consent. Pécheurs qui m'écoutez, il vous apprend tout ce qu'il doit vous en coûter pour la destruction du péché, tout ce que le zèle de la pénitence doit vous inspirer d'indignation contre vous-mêmes dans les expiations douloureuses qui doivent fléchir le Seigneur, et apaiser sa justice. Il vous apprend avec quelle humilité et quelle soumission vous devez les accepter pour la réparation de vos fautes. Il condamne donc votre obstination à les refuser ou votre infidélité à les accomplir. Vous ne l'ignorez pas, mes frères : la contrition saisit le cœur, l'immole ; et le cœur, une fois immolé, décide tous les sacrifices. Mais qu'elle est rare, chrétiens, qu'elle est rare cette pénitence de cœur ! Assez de paroles, assez de protestations, assez de résolutions ; mais où sont les expiations, les séparations, les renoncements ? Où sont les fruits et les œuvres de pénitence ? Et vous, demi-chrétiens, demi-pénitents, apprenez de ce Dieu agonisant et dévoué à la mort, pour avoir porté la seule apparence du péché, que si le pécheur impénitent est un monstre dans la religion, un pénitent lâche et délicat en est un autre. Cœurs mondains, cœurs éternés par la mollesse, en vain, dans le sacrement de la réconciliation, voudriez-vous plier notre ministère à de fausses condescendances. Nous avons le ciel à venger, votre salut à ménager. Nous vous dirons qu'une pénitence aussi timide et aussi défectueuse que la vôtre, trompe le cœur, au lieu de le justifier, qu'elle couvre le péché, sans le détruire ; qu'elle est une illusion du pénitent, plutôt que l'expiation de son crime, et que des pénitences de cette espèce ont besoin elles-mêmes de pénitence. Non, pécheur, ce n'est point

avec des fleurs que nous guérirons vos plaies, mais nous y verserons la sueur de l'Homme-Dieu, le sang de son agonie.

Jusqu'ici, mes frères, le cœur de Jésus est la victime du péché, et vous venez d'être témoins de la tristesse d'un Dieu. Le spectacle de ses humiliations se prépare. Levez-vous, dit le Sauveur à ses apôtres, celui qui doit me livrer n'est pas loin : *Ecce appropinquavit qui me tradet.* (Matth., XXVI.) Il faut donc que la haine et la fureur soient guidées par la perfidie. Il faut que toutes les circonstances de cette horrible trahison concourent à accabler le cœur de Jésus ? Qu'est-ce que Judas ? Ce fut un apôtre, un ami, un confident. D'où vient-il ? A peine est-il sorti du lieu de la cène, où il a participé au souper mystique, ses lèvres sont encore teintes du sang d'un Dieu. Quelle est la passion qui le conduit ? Une passion sordide, un vil intérêt. Quelle victime s'est-elle choisie ? L'objet le plus aimable, un bienfaiteur qu'elle ose trahir et qu'elle a vendu. Combien a-t-elle demandé pour le trahir ? L'infâme ! elle avait estimé le parfum de Madeleine trois cents deniers ; ici trente lui suffisent, et pour le Dieu du ciel et de la terre, c'est assez du prix des esclaves ? Quel est le signal de la trahison ? Frémissez ; c'est le symbole de la paix, le gage le plus doux de l'amitié, le signal de la tendresse et de l'union des cœurs.

Jésus se plaint, et jugeons de sa douleur par le reproche qu'il adresse au perfide apôtre. Mais quelle modération ! quelle bonté ! Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Judas, qu'il vous trahisse, le Fils de l'homme par un baiser ? *Judas, osculo Filium hominis tradis ?* (Luc., XXII.) Malheureux disciple, cette bonté ravissante ne dit-elle rien à ton cœur ? Le reproche que tu viens d'entendre est un dernier effort de la grâce, et il te reste encore une ressource, l'aveu de ton crime avec l'espérance du pardon. Suspend dans les mains de ton Juge la foudre prête à te frapper ; réclame ton Sauveur, et le sang que tu vas répandre, ce sang va t'absoudre. Mais ce cœur féroce s'endurcit aux sollicitations les plus touchantes. Dieu Rédempteur, il insulte à votre clémence par ce remords ténébreux qui déchire son âme, sans la changer ; il laisse votre bonté sans effet, son infidélité sans remède, et consommant l'iniquité, il se précipite dans le plus affreux désespoir. Mes frères, l'indignation vous saisit, lorsque vous voyez le traître appliquer ses lèvres déicides sur l'Agneau sans tache. Quelle douleur accablante pour le Sauveur ? Mais si vous la partagez avec lui, pourquoi la renouvelez-vous ? Jésus n'a été trahi qu'une fois par son disciple, et il l'est mille fois par cette foule de chrétiens, qui le livrent à ses ennemis par autant de mains qu'ils entretiennent de passions et de vices dans leurs cœurs.

Mais surtout, souvenez-vous que cette trahison qui vous fait horreur ne commença d'abord que par de légères injustices. Judas

écoute sa cupidité ; l'habitude se forme, il s'endurcit. Ecrasons dans son germe une passion naissante. Ménagée dans son origine, elle devient impérieuse, insatiable, comme nécessaire. De légers excès conduisent aux plus grands désordres, et les crimes (fasse le ciel que je sois entendu !) les crimes ont commencé par des négligences.

Le moment est arrivé où le Fils de Dieu devait tomber dans les mains de ses ennemis. En vain, d'une seule parole il a renversé la troupe meurtrière qui venait pour le saisir ; en vain, dans un mouvement de zèle, Pierre se déclare pour son Maître, et frappe de l'épée ; en vain, par un miracle, Jésus guérit de sa main le serviteur que Pierre a blessé. Méchants, c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* (Ibid.) Jésus est arrêté, et voici le second attentat du péché sur un Dieu ; il en fait un Dieu humilié et rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis.* (Thren., III.)

SECONDE PARTIE.

Le souverain Arbitre des destinées humaines, ce Dieu suprême qui voit les monarques à ses pieds et qui jugera l'univers, on le saisit, comme un criminel, et dans ce moment où commence l'histoire publique de ses ignominies, que voit-il ? Au-dessus de lui, le ciel irrité ; sur ses mains adorables, des liens qui le captivent ; à ses côtés, des disciples qui l'abandonnent. Quel est donc son crime ? Notre orgueil qu'il doit expier par des prodiges d'abaissement et de confusion. O homme, souviens-toi que le péché qui l'humilie n'est pas dans lui, mais dans toi, et que la confusion dont il est couvert n'était due qu'à nous seuls. C'est un Dieu humilié que je vous présente : humilié par l'infidélité de son disciple qui le méconnaît et le renonce ; humilié par l'iniquité des prêtres qui le condamnent ; humilié par l'inconstance de son peuple qui se tourne contre lui et demande son supplice ; humilié par la politique de Pilate qui trahit son innocence, après l'avoir reconnue ; humilié par l'impiété d'Hérode et de sa cour, qui l'insultent par leurs railleries et leurs mépris.

Déjà les soldats envoyés par les princes des prêtres et par les docteurs de la loi, ont entraîné le Sauveur avec cette violence et cet acharnement qu'inspirent la haine et la cruauté. Il paraît d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe ; et quel triomphe pour ce prêtre indigne ! Il voit dans le Dieu captif cette victime si long temps désirée ; il repaît ses yeux de ce spectacle ; il se promet d'avance le succès du conseil homicide qu'avait donné Caïphe, un seul homme doit mourir pour toute la nation, et le renvoie à Caïphe lui-même, chargé de tout le poids et de toute l'humiliation de ses chaînes : *Et misit eum Annas ligatum ad Caipham pontificem.* (Joan., XVIII.)

Pierre suivait le Sauveur, et le suivait de

loin, dit le texte sacré. Ce disciple si ardent, se flattait, il y a quelques moments, d'un attachement inviolable, il l'avait juré à son Maître, et il commence à se ralentir. Reconnaissez-vous à cette marche lente et tardive, cet apôtre qui se préférait aux autres disciples, et qui devait sceller sa fidélité de son sang ? Hélas ! que le cœur est faible, lorsqu'il ne s'appuie que sur lui-même ! sa présomption est le signe avant-coureur de sa chute. Tandis que je parle, la prédiction du Sauveur se vérifie : le chant funeste se fait entendre : *Gallus cantavit*. (*Ibid.*) Pierre est tombé : il a renoncé son bon Maître ; il l'a renoncé jusqu'à trois fois, à la voix d'une simple servante, avec serment, dans une assemblée publique. Hommes fragiles, qui vous engagez dans la tentation et qui craignez trop peu le danger, vous ne l'oublierez pas, l'apôtre parjure s'est exposé, il fut téméraire. Justes qui présumez de vous-mêmes, ce cèdre, qui portait sa cime dans les nues, vous instruit aujourd'hui par sa chute, et vous crie plus fortement que tous les discours : O vertu, malgré ton élévation et ta force apparente, crains de tomber. Sans la vigilance, sans l'humilité, tu n'es rien. Cependant Jésus, trahi si lâchement, se ressouvient de son faible disciple. Il jette sur lui un regard de miséricorde, et ce trait de lumière porte dans son âme la confusion et le remords. Pierre revient à lui ; le lieu même où il a péché lui reproche son crime, il se retire à l'écart ; un torrent de larmes coule de ses yeux ; il s'afflige, et il espère ; et sa confiance, qui égale sa douleur, nous apprend à espérer comme lui, même après nos chutes, mais en pleurant le péché, mais en renonçant au péché, mais en sacrifiant les attraits et les occasions du péché. Sans cette fuite des occasions, le péché est encore aimé ; les apparences de contrition sont mensongères ; la pénitence est nulle, le ciel est fermé.

Jésus-Christ humilié par l'infidélité de son disciple qui le renonce ; en second lieu, humilié par l'iniquité des prêtres qui le condamnent.

Il paraît aux pieds du grand prêtre et dans la posture d'un criminel, ce Juge souverain des vivants et des morts. Quel tribunal, que celui de Caïphe, et quel jugement pouvons-nous en attendre ? C'est la passion qui examine, la passion qui accuse, la passion qui condamne.

La passion qui examine. Caïphe interroge Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Il fait, mes frères, ce qu'avaient fait avant lui les hérوديens pour surprendre l'Homme-Dieu dans ses paroles. Quoi ! il est résolu de perdre Jésus, et il l'interroge ! Ce n'est donc pas assez pour lui d'attenter sur la vie du juste. Il se couvre encore des apparences de la probité. Il ose mépriser cet œil pénétrant à qui rien n'échappe, et qui sonde l'iniquité dans ses plus sombres replis. Il insulte à cette vérité redoutable, qui accable de tous ses anathèmes le mensonge et l'artifice. Juge unique, juge hypocrite !

La passion qui accuse. Une roue de témoins se présentent, et leurs témoignages se contredisent. D'autres leur succèdent ; nouvelles impostures. Le défenseur de la chaire de Moïse est un blasphémateur de la loi. Sur une simple parole dont la malignité lui fait un crime, le Fils de Dieu est l'ennemi de Dieu même et de son temple. Si l'accusé se tait, ce silence auguste est regardé comme un aveu du crime et la conviction du coupable. S'il cite pour témoins de sa doctrine le temple et la synagogue, qui ont retenti de ses discours, quoi de plus sage et de plus modéré que cette réponse ? Au tribunal de la passion, qu'ai-je vu ? Le ciel en a frémi... La majesté d'un Dieu, et la honte d'un soufflet ! A ce prodige d'humiliation, le Sauveur en oppose un autre, un prodige de patience et de douceur. Si j'ai mal parlé, dit-il à l'insolent qui l'a meurtri, prouvez que je suis coupable ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Ecoutez, vindicatif, vous qu'une semblable insulte emporte aux plus grands excès. Homme superbe, le ressentiment vous transporte, et j'entends les rugissements de votre orgueil ; mais Jésus-Christ insulté se contente d'une simple justification, et Jésus est le Dieu de puissance et de majesté. Votre honneur, dites-vous, est outragé ; il faut courir à la vengeance ; mais Jésus-Christ n'a pas cru s'avilir, en méprisant ce faux honneur du monde, et Jésus est le Dieu de la gloire. L'audacieux qui vous a frappé mérite la mort ; il faut le perdre et l'égorger : mais Jésus-Christ pardonne ; il laisse vivre le sacrilège qui l'a meurtri, et Jésus est le Dieu qui lance la foudre. Cruel, être l'assassin de ton frère, lorsque tu pouvais en être le vainqueur, le sauveur ! Sous tes yeux, par tes mains, il expire baigné dans son sang, et tu parles d'honneur ? Barbare, j'en prends à témoin la nature, la société, la religion ; dans ce côté sanglant, lis ta lâcheté et ton opprobre, le courroux du ciel et l'indignation de la terre. Et toi, pontife indigne, tu as vu mon Sauveur outragé, sans punir ce crime ; tu souffres des témoins qui devaient subir toute la sévérité des lois ; tu les écoutes sans les blâmer, sans justifier l'innocent, et méditant les moyens de le perdre. Juge barbare et sanguinaire !

La passion qui prononce. Le grand prêtre se lève, il interroge le Dieu captif. *Je vous conjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* (*Matth., XXVI.*) Cet aveu qu'on demande au Sauveur doit motiver sa sentence et l'arrêt de sa mort : il le sait, il lit dans les cœurs ; mais pour nous apprendre à reconnaître dans nos supérieurs et nos maîtres, les images de la Divinité et de son pouvoir, à respecter dans les ministres de l'autel la sainteté du caractère indépendante du ministre et des taches qui la déshonorent, à publier la vérité et à la défendre aux dépens de notre repos, de notre fortune, de notre vie même, le Sauveur avoue qu'il est le Messie, le Fils du Très-Haut ; il le déclare avec le ton et la

majesté d'un Dieu, et il érige aux pieds même de son juge ce tribunal redoutable où le Fils de l'homme doit juger l'univers. C'est un éclair sorti du nuage où la Divinité s'enveloppe, et qui annonce le Maître du tonnerre; il aveugle le pontife au lieu de l'instruire. Jésus s'est dit Fils de Dieu. A ces mots, Caïphe déchire ses vêtements, et sans se régler sur la décision du conseil, puisqu'il la prévient, sans attendre les suffrages, puisqu'il les sollicite; il s'écrie : *Il a blasphémé; qu'avons-nous besoin de témoins?* (*Ibid.*) Et toute l'assemblée répond; il est digne de mort : *Reus est mortis.* (*Ibid.*) Juge impie et sacrilège!

Jésus est digne de mort! Mais réponds-moi, peuple aveugle et pervers. Tu attends un Messie; et ne doit-il pas naître du sang de David? Mais Jésus n'est-il pas ce fils de David, et quel autre que lui réunit les caractères distinctifs qui désignent ce Messie si longtemps désiré? Mais s'il doit autoriser sa mission et paraître avec ces traits divins qui annoncent l'espérance d'Israël, ne vous a-t-il pas renvoyés à Moïse et aux prophètes, pour y voir dans sa personne leurs oracles accomplis et vérifiés? Et si tu demandes, peuple incrédule, si tu demandes des preuves visibles, palpables, éclatantes, je produis, pour te confondre, sa doctrine, sa sainteté, ses œuvres, ses miracles; je produis les opprobres mêmes dont tu le couvres, puisqu'il est écrit qu'il sera méprisé, humilié, rejeté.

Jésus est digne de mort! Mais partout où il a porté ses pas, n'a-t-il pas laissé des traces de toutes les vertus : de cette humilité, qui fuyait l'éclat et la gloire; de cette bonté qui se communiquait aux petits, et conversait avec les pauvres; de cette candeur, qui s'abaissait jusqu'à l'enfance, et l'honorait de ses divines caresses; de cette compassion, qui s'intéressait aux besoins des malheureux, et les nourrissait par des prodiges; de cette charité, qui se confondait avec les publicains, pour les instruire et les sauver; de cette clémence, qui attendrissait les pécheurs et pardonnait les plus grands crimes?

Jésus est digne de mort! Est-ce ici un jugement, ou le plus affreux des brigandages? Mais voilà le fruit de l'envie. Cette passion cruelle n'a pu voir un Dieu même sans le haïr.

Le Sauveur est condamné; et sans dire un mot pour sa justification : *Jesus autem tacebat* (*Ibid.*); il adore les décrets de son Père, il ne parle qu'à lui seul; son langage est l'obéissance et le sacrifice. Quelle leçon pour nous, chrétiens, lorsque nous sommes les victimes de l'injustice et de l'oppression! Dans nos peines et nos disgrâces, oui, nous parlons trop aux hommes, à de vaines et impuissantes créatures. Ces épanchements sont une faiblesse plutôt qu'un secours, et trop souvent nous avons trouvé des confidents, sans trouver des consolateurs. Grand Dieu! notre force est dans le silence et dans votre sein paternel. Sagesse,

bonté divine! ce silence vous est glorieux, et la vanité des appuis humains nous l'a rendu nécessaire. Jésus se tait : *Jesus tacebat*. Allez, divin Agneau, avec ce silence de soumission qui glorifie le ciel, édifie la terre, allez vous rassasier d'opprobres, éprouver ces traitements indignes, qui, n'étaient réservés qu'à vous seul. En effet, après avoir violé toutes les lois de la justice, en le condamnant, on viole encore à son égard toutes les lois de l'humanité. Un homme que la sentence de ses juges dévoue à la mort, excite du moins quelque sentiment de compassion; on n'insulte point à son malheur; on ne l'insulte pas lui-même; et je vois le Sauveur en butte à tous les traits de l'insolence et de la cruauté. O nuit affreuse, nuit détestable, où le Dieu que j'adore est le jouet d'une troupe vile et brutale! où les monstres qui l'environnent souillent son front de crachats horribles, et craignant, ce semble, que quelques regards échappés de ce front divin ne viennent leur reprocher leurs crimes et amollir leurs cœurs, le couvrent d'un voile, et ajoutent aux coups dont ils le meurtrissent cette insultante dérision : *Devine qui t'a frappé.* (*Luc., XXII.*) C'est entre les mains de cette troupe sacrilège que le Sauveur passe toute la nuit, n'attendant le jour que pour éprouver de nouveaux outrages; n'ayant d'autre défense que sa modestie, d'autre langage que sa patience, d'autre aliment que sa douleur, d'autre consolation que la tendresse de son amour pour les hommes.

Il lui est enfin, ce jour le plus heureux à la fois et le plus lamentable; ce jour qui devait terminer la plus belle vie. Jésus est conduit de la maison de Caïphe au prétoire; à la vue de tout Jérusalem, à travers les rues de cette ville infidèle; et c'est ici que nous allons le voir humilié par l'inconstance de son peuple.

Dans cette seule circonstance de la passion du Fils de Dieu, que d'humiliations réunies! Inconstance du peuple juif portée jusqu'à l'ingratitude, ingratitude poussée jusqu'à l'injustice, injustice qui va jusqu'à la fureur.

Inconstance portée jusqu'à l'ingratitude. Ce peuple qui vient de recevoir le Sauveur dans l'enceinte de ses murs comme l'envoyé du Très-Haut et l'objet de son espérance, ce peuple, dépositaire de sa loi, témoin de ses miracles, nourri par ses bienfaits, ce peuple dont il a éclairé les aveugles, guéri les malades, ressuscité les morts, ne dit pas un mot pour le justifier.

Ingratitude poussée jusqu'à l'injustice. Il accuse le Saint des saints d'être un méchant, et le plus méchant des hommes; l'homme le plus doux et le plus pacifique, d'être un séditionnaire et un perturbateur du repos public; cet homme si modeste, qui se déroba à la royauté par la fuite, d'être un usurpateur et un ambitieux qui s'arroge le titre de roi.

Injustice qui va jusqu'à la fureur. En vain le gouverneur lui proposera de choisir

entre Jésus et Barabbas, et de faire tomber la préférence sur le Sauveur. *Non hunc, sed Barabbam.* (Joan., XVIII.) Ni l'apologie de son innocence, ni la qualité de roi dont il continuera de lui faire hommage au milieu de ses chaînes, ni le nom de juste qu'il opposera à leur malignité et à leur aveugle fureur, rien ne les fléchira. Altérés de son sang, ils demanderont par des cris redoublés que ce sang soit répandu, qu'il retombe sur eux et leur postérité, et les charge à jamais de l'exécration du ciel et de la terre : *Sanguis ejus super nos et filios nostros.* (Matth., XXVII.) Peuple aveugle, c'est ainsi que tu traites ton Messie, ton bienfaiteur, l'attente des nations ! Rends-moi, peuple ingrat, rends-moi ces feuillages, ces palmes, ces vêtements dont tu couvrais son passage ; j'en couvrirai du moins sa honte et sa douleur.

Mais n'accusons pas ce peuple infidèle sans remarquer les rapports humiliants qui se trouvent entre sa conduite et la nôtre.

1° L'inconstance de ce peuple le rend ingrat ; mais pouvons-nous, sans la plus noire ingratitude, abandonner le Seigneur au milieu de tant de lumières, avec les grâces les plus abondantes, après avoir connu et goûté le don de Dieu ? Et que faut-il pour nous rendre plus coupables que les juifs ? Être plus favorisés ? Être chrétiens ? Eh ! n'est-ce pas à des chrétiens que je parle ?

2° Ce peuple ingrat devient injuste ; il sacrifie l'innocent en lui préférant un homicide ; mais un assassin, dont la violence et la fureur n'attaquent que sur la vie des corps, était-il plus méprisable aux yeux de la vérité que tant d'objets homicides de nos âmes ? Lorsqu'un reste de conscience oppose aux attrait du crime l'injustice et l'horreur du péché ; lorsqu'il nous peint avec toutes les couleurs de la religion un Dieu méprisé, sacrifié : *Regem vestrum crucifigam* (Joan., XIX) ; que répond la passion ? quelle est sa divinité ? Mon honneur, dit cet ambitieux ; mon intérêt, réplique cet avare ; mon idole, s'écrie ce libertin ; ma vanité et mon plaisir, cette société qui m'engage, ce roman qui m'intéresse, ces spectacles qui m'amuse, répond cette femme mondaine, cette jeune personne, possédée de l'esprit et de l'amour du siècle : *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* (Ibid.)

3° Ce peuple injuste s'endurcit et s'aveugle, et porte l'aveuglement jusqu'à la fureur ; mais lorsque la conscience, qui continue de nous presser, nous fait entendre ce langage énergique : cœur rebelle, quoi ! pour une vaine satisfaction, pour le plaisir honteux du péché, te priver des chastes délices de la vertu ; oublier ton Dieu, ce Maître si aimable et si digne d'être servi ! ne répondons-nous pas avec ce juif altéré de sang : *Tolle, tolle* (Ibid.) : Otez-nous ce Maître importun ; sa loi nous captive, sa jalousie nous blesse, ses récompenses sont le prix de trop de sacrifices. Et afin que rien ne manque à ce triste et humiliant parallèle, père antichrétien, mère mondaine, lorsque la religion vous

reproche avec une voix de tonnerre de causer la perte éternelle de vos enfants par une éducation négligée ou toute profane, par la mollesse de vos maximes et la contagion de vos exemples ; lorsqu'elle ouvre sous vos pas l'abîme éternel où vous vous précipitez avec eux, votre insensibilité ne vous fait-elle pas souscrire à l'anathème et dire avec le juif réprouvé : Que la conscience se taise, que l'enfer triomphe, que Jésus soit immolé : *Sanguis ejus super nos et filios nostros.* (Matth., XXVII.)

Vous venez de voir le Sauveur humilié par l'inconstance et l'ingratitude de son peuple : il doit s'attendre à de nouveaux outrages, et sous un ciel d'airain il faut que tout se déclare et s'arme contre lui. Il sera jugé par le gouverneur romain ; mais que peut espérer l'innocence au tribunal de la politique ?

Pilate était un cœur naturellement droit, mais dominé par une passion qui pervertit en lui tous les principes de la justice et de l'équité : image trop ressemblante de ces âmes heureusement nées dont nous déploions toujours l'égarement, et qui auraient eu toutes les vertus, sans un vice épargné, qui les a rendues capables des plus grands crimes ; et voilà, mes frères, ce qui dut affliger sensiblement le cœur de l'Homme-Dieu, et aggraver l'humiliation dont il fut couvert au tribunal de ce juge inique, je veux dire l'abus que Pilate fait de son cœur. Ce faible juge écoute d'abord les principes d'équité qui lui sont naturels. Ce qui le rend injuste et prévaricateur, ce n'est ni la précipitation ni la témérité : reconnaissant que la cause est étrangère à son tribunal, il en renvoie la décision au jugement de la loi et du pontife. Pressé par les juifs qui se défendent eux-mêmes de prononcer, il interroge le Sauveur en juge impartial sur les crimes dont on l'accuse : Qu'avez-vous fait ? *Quid fecisti ?* (Joan., XVIII.) Ce n'est ni l'envie ni la malignité. Par ses réponses, il reproche aux juifs la passion qui les aveugle, et les anime contre le Fils de Dieu ; il proteste jusqu'à sept fois de son innocence : *Nullam invenio in eo causam.* (Joan., XIX.) Ce n'est ni la haine ni la prévention contre l'accusé. Frappé de cette noble candeur qui éclate sur le visage de l'Homme-Dieu, de l'auguste simplicité de ses réponses, de la majesté de son silence, il cherche les moyens de le soustraire à ses ennemis ; il s'agit pour le délivrer : *Exinde querebat dimittere eum.* (Ibid.)

Jusqu'ici, mes frères, vous voyez dans Pilate un fond de droiture ; se soutiendrait-il ? Et s'il se dément, quels seront les principes de son infidélité ? Les mêmes qui pervertissent si souvent en vous les plus heureuses dispositions, rendent inutiles les bonnes intentions sur lesquelles on se rassure, et nous montrent avec ces prétendues bonnes intentions une foule de chrétiens qui s'égarent et se perdent. Quels seront, dis-je, les principes de l'infidélité de Pilate, et quelles sont encore aujourd'hui les cau-

ses funestes qui entraînent dans les voies de l'iniquité tant de magistrats, prévaricateurs, de la loi, et oppresseurs de l'innocence; tant d'hommes de négoce, devenus avarés et injustes; tant de jeunes personnes, dont le cœur, d'abord chaste et pur, a franchi par degrés toutes les bornes de la pudeur? Le voici, chrétiens : l'intérêt d'une passion chérie, la flexibilité du cœur aux premiers attrait du vice, une demi-résistance qui nourrit la passion et fortifie son empire, cet esprit mondain qui cherche des tempéraments à la loi, prétend accorder la passion avec le devoir, dispute, compose avec la vertu pour finir par un crime. C'est le même esprit qui étouffe dans le gouverneur romain la voix de la conscience. Pilate, convaincu de la malignité des juifs, mais trop timide pour n'être pas injuste, et surtout dans le dessein de se réconcilier avec Hérode, renvoie Jésus à son tribunal. Mais s'il le trouve innocent, il fallait l'absoudre, confondre la calomnie, en punir les auteurs. Puisqu'il a justifié lui-même l'accusé, pourquoi ce nouveau tribunal? Pourquoi ces liens qui captivent encore mon sauveur? Pourquoi ces accusateurs qui font retentir le palais d'Hérode de leurs cris séditieux? Double injustice de Pilate; l'innocent qu'il laisse dans les fers, un Dieu qu'il fait servir à sa politique. Quelle humiliation pour le Sauveur! Le voilà donc traîné de tribunal en tribunal; et l'image substantielle du Père, la splendeur de sa divinité, cette majesté suprême devant qui les séraphins inclinés se couvrent de leurs ailes, va être en butte aux dérisions du libertinage et de l'impiété!

Hérode lui fait plusieurs questions, de ces questions vaines et curieuses, qui amusent le loisir d'un esprit mondain. Jésus se tait, et c'est un silence de sagesse; ce silence est méprisé et regardé comme une petitesse. Hérode demande des miracles, mais comme ces incrédules qui veulent des prodiges pour croire, et qui ne croiraient pas, en voyant même des prodiges. Jésus se tait, et c'est un silence de justice qui confond les âmes indociles et superbes. Aux yeux du prince et de sa cour, c'est une marque d'impuissance et de faiblesse. Hérode entend les clameurs des juifs qui s'élèvent contre le Fils de Dieu, et demandent sa condamnation. Jésus se tait, et c'est un silence d'humilité; mais l'humilité chez les grands, à la cour, au centre de l'orgueil, comment sera-t-elle reçue? Le silence de l'Homme-Dieu est traité de folie; le roi de gloire est méprisé, renvoyé avec le nom flétrissant et la robe d'un insensé. C'est le jour de votre humiliation, ô mon Sauveur! et c'est ainsi qu'au milieu de ce monde impie et libertin qui nous environne, on insulte tous les jours à la simplicité du Juste. Mais dans le centre de l'abaissement, je vous adore, ô sagesse du Père! je vois éclater votre grandeur dans le jugement que vous exercez sur le monde. Siècle prétendu philosophe, siècle pervers, l'humilité de l'Homme-Dieu te ré-

volte; tu insultes à sa doctrine, tu blasphèmes ses mystères, tu lui demandes compte de ses décrets, et il reste dans son silence. Tremblez, hommes téméraires, faux sages, esprits superbes. Ce Jésus qui se communique à une âme simple et modeste sous le chaume qui la couvre, se tait dans les palais des rois; il se tait devant Hérode dont vous nous retracez l'orgueil et l'incrédulité. Que ce silence est terrible! Il annonce une colère profonde. Quand un Dieu tonne, il menace, il avertit pour ne punir pas: quand il se tait, il punit, il réprouve.

Mais retournons avec Jésus au prétoire pour y voir la suite de ses humiliations et de ses opprobres. Le gouverneur qui veut le sauver, mais qui craint de choquer les juifs, trouve un moyen de conciliation, il le saisit. C'était la coutume de délivrer tous les ans un criminel, le peuple demandait cette grâce, et il la sollicitait. Que fait Pilate? Il propose un Dieu, avec un scélérat. Quel parallèle! et n'en êtes-vous pas indignés? De la part d'un peuple, dont Pilate connaît l'envie et la malignité, ne devait-il pas s'attendre à cette horrible préférence, où un assassin l'emporte sur un Dieu? Mais ce moyen ne réussit pas; sa politique lui en fournit un autre: cœurs sensibles, pourriez-vous l'entendre sans frémir? Venez, pécheur voluptueux, corrupteur d'un corps le temple de l'Esprit-Saint, et vous, pécheur trop audacieux dans le crime, et qu'une fausse honte rend si lâche à le réparer, oui, pour tous ces excès, l'innocence devait souffrir le supplice le plus cruel, et la Sainteté même, un Dieu devait rougir. On dépouille mon Sauveur, on le lie sur une colonne; des bourreaux impitoyables... Descendez, légions immortelles; hâtez-vous de venger votre adorable Maître, et d'écraser ces monstres. Et vous, nuages, qui volez à ses ordres, abaissez-vous pour couvrir de votre ombre ce corps virginal. Mais nos vœux et nos larmes sont inutiles!

Ils frappent à coups redoublés sur ce corps tendre et délicat; la chair se meurtrit, se sillonne, se déchire. Ils continuent de frapper, ils frappent sur des plaies. Juge pervers, voilà le fruit de ta lâcheté et de ton indigne politique, un Dieu qui souffre le supplice des esclaves, ce supplice que l'apôtre des gentils croira devoir éviter, pour ne pas déshonorer son ministère. Dites-nous, Dieu Sauveur, dites-nous, quelles furent vos dispositions dans cet horrible tourment? Vous l'eussiez vu, mes frères, tantôt lever les yeux vers son Père, pour adorer sa justice, et, au pied de la colonne, continuer le sacrifice qu'il avait commencé dans la crèche, et qu'il devait consommer sur le Calvaire; tantôt abaisser sur ses bourreaux ses yeux à demi éteints qu'une langueur divine rendait si touchants, ses regards capables de fendre les rochers; tantôt, se courber sous les coups, moins par un mouvement de douleur que de soumission, et, dans cette attitude, vous pei-

dre les sentiments de son cœur. Il devait expirer dans l'horreur de ce supplice ; mais nos crimes et son amour le réservaient à de nouveaux outrages : il s'est dit roi ; on lui en donne les marques et les ornements. Grand Dieu ! quelle effroyable royauté ! Voilà l'homme : *Ecce homo.* (*Joan.*, XIX.) C'est ce que dit Pilate, en le montrant aux prêtres et au peuple ; mais je veux , chrétiens, je veux vous faire entendre une voix plus persuasive et plus touchante. Voilà l'homme , vous dit le Sauveur lui-même : *Ecce homo.* Approche, pécheur, et contemple ton ouvrage. Vois ces épines meurtrière, ce diadème sanglant, l'ouvrage de ton orgueil et de ta vanité. Vois ce vil ornement, cette pourpre déchirée, le symbole humiliant de ces restes du monde, dont tu prétends me faire hommage, en m'offrant un cœur usé par les passions et fatigué par les dégoûts du crime. Vois ce sceptre ridicule, ce roseau, l'image de ton inconstance et de ce peu de jours, de moments, où je régnerai sur ton cœur. Voilà l'homme : *Ecce homo.* Voilà ce corps destiné au sacrifice, consacré pour être votre victime. Voilà ce sang issu de tant de rois, l'objet de tant de vœux qui coule aujourd'hui pour vous. Voilà ce cœur dont vous avez méconnu et méprisé la tendresse. Peuple ingrat, que pouvez-vous lui reprocher ? Depuis le premier instant où il a soupiré pour vous, qu'avez-vous vu ? Un berceau trempé de mes larmes, un couteau qui m'a circoncis et déchiré, une agonie mortelle, une colonne abreuvé de mon sang. Et si ce sang ne suffit pas, s'il faut l'épuiser ; oui, le sacrifice sera consommé ; mais commencera-t-il le vôtre ?

Achevons, mes frères, le récit de ses humiliations et de ses opprobres, et soyons témoins de la dernière sentence qui va nous livrer cette adorable victime. Un reste d'équité dans le cœur de Pilate, plaide encore en faveur de l'innocence ; mais un peuple furieux demande par des cris redoublés la mort du Juste : *Crucifige, crucifige eum.* (*Ibid.*) Le gouverneur est un ambitieux, un courtisan ; on le menace de la disgrâce de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.* (*Ibid.*) A ce nom de César, le courtisan frémit ; il perdra son rang et tous ses titres ; il craint pour son idole. Ainsi, voyons-nous une foule de chrétiens dont la religion et la probité se démentent, au seul nom d'un monde qui va les censurer, d'un protecteur qui va les négliger. Pilate remonte sur son tribunal, et malgré les remords qui l'agitent, malgré la conviction intime qui justifie à ses yeux l'accusé, malgré le songe et l'avertissement de sa femme, dont le témoignage fortifia cette conviction lâche, il condamne à la mort ce juste dont il fait l'apologie ; perfide ! il se lave les mains d'un crime dont il souille son cœur ; barbare ! il livre Jésus à ses ennemis et à leur aveugle fureur : *Et Jesum tradit voluntati eorum.* (*Luc.*, XXIII.)

Le voilà donc, ce Jésus humilié, couvert

de toute la honte et de tout l'opprobre du péché ; mais ne l'oublions pas, humilié par notre orgueil, humilié pour confondre notre orgueil. Faisons ici quelques réflexions sur nous-mêmes. Un ver qui doit ramper sur la terre, et qui lève audacieusement la tête, avouons-le, que cet orgueil est ridicule ! Un pécheur qui joint à tout l'avilissement des passions, le désir d'être estimé, applaudi, quel désordre, quelle injustice ! Un chrétien avide de gloire, aimant le bruit et l'éclat, sensible aux égards, délicat sur le point d'honneur, tandis qu'un Dieu se dépouille de toutes les marques de sa grandeur ; un chrétien qui s'oublie, qui s'élève à côté de ce Dieu anéanti, quelle contradiction, quel scandale ! Orgueil humain, déplorable vanité, jusqu'à quand fascineras-tu nos cœurs ? Que Jésus humilié guérisse à jamais dans nous cette plaie profonde et mortelle.

L'arrêt est donc prononcé ; Jésus descend par degrés dans l'abîme de la mort. Le premier coup du péché a flétri son cœur ; et le second fait courber sa tête adorable sur l'instrument de son supplice ; un dernier attentat va plonger l'auteur de la vie dans l'obscurité du tombeau. Disposons-nous à ce tragique événement, en réveillant dans nos cœurs les sentiments de pénitence et de componction que doit y produire le spectacle de la mort d'un Dieu. C'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Tout est préparé pour l'immolation, l'heure du sacrifice approche, et le Sauveur tout couvert de plaies, le front couronné de ce diadème sanglant qui le déchire, aperçoit dans les mains de ses bourreaux l'instrument de son supplice. On lui présente la croix, il l'accepte, avec quelle joie, avec quels transports ! Modèle des pénitents, qui pourrait dire comment il la sanctifie par ses regards et ses embrassements divins ! Chef des prédestinés, avec quel empressement il les rassemble sous cet étendard de sa victoire ! Époux de nos âmes, avec quel amour il va nous enfanter sur ce lit de douleur ! Le voilà donc, ce véritable Isaac qui s'avance vers la montagne, portant le bois de l'holocauste et le feu de la charité dans son cœur. Il ne demande point comme le fils d'Abraham, où est la victime ? Cette victime, c'est lui-même, et il est aisé de la reconnaître à la trace de son sang. Que vois-je ! Le Saint des saints, et des bourreaux ! Un Dieu, et un bois infâme ! Ce Dieu, assis sur les chérubins, marche entre deux scélérats ! Quel étonnant spectacle ! et le ciel l'eût-il jamais souffert, si nos crimes ne lui offraient un spectacle encore plus affreux ? Jésus, épuisé, succombe sous la pesanteur du fardeau ; ce sont nos iniquités qui l'accablent ; ses bourreaux le relèvent en l'insultant ; il fait quelques pas, il succombe encore. Il peut expirer dans cet état de défaillance ; mais, pour se ménager le plaisir barbare de le crucifier, ils obligent un homme, nommé Simon, de le soulager et de porter sa croix.

Heureux Cyrénéen, si vous connaissiez votre bonheur ! si vous saviez que cette croix est la croix du Sauveur des hommes, la croix d'un Dieu, faudrait-il vous presser et vous contraindre ?

Et nous, chrétiens, instruits par toutes les lumières de la religion, dont la croix du Rédempteur est l'autel auguste, où ce Pontife éternel s'est immolé pour nous, et que la part que nous prenons à son sacrifice, en nous immolant avec lui, est en nous une participation de son sacerdoce, et le gage de notre prédestination à la gloire ; nous que l'exemple d'un Dieu qui nous précède aujourd'hui sur le Calvaire, doit convaincre de la manière la plus forte et la plus touchante, de la nécessité de souffrir, de la facilité de porter notre croix, et de souffrir après lui, quelle idée avons-nous des souffrances ? Quoi de plus ordinaire, que de s'en plaindre et d'en murmurer, c'est-à-dire de les rendre plus accablantes d'une part, et de l'autre inutiles, et de souffrir sans consolation, parce qu'on souffre sans vertu ? Nous donnons peut-être quelques larmes passagères au spectacle de ce Dieu ensanglanté. Il se tourne vers nous, et nous dit, comme aux femmes de Jérusalem : ne pleurez pas sur moi ; il ne suffit pas de s'attendrir sur mon sacrifice, il faut l'imiter ; mais pleurez sur vous-mêmes. C'est à vous surtout, pécheurs, qu'il adresse ces paroles : pleurez sur vous : *Super vos flete.* (Luc., XXIII.) Pleurez, de ce qu'à la vue de ma croix, dont vous adorez les humiliations et les amertumes, vous n'en êtes ni moins superbes, ni moins sensuels, ni moins amateurs de vous-mêmes et de vos plaisirs. Pleurez sur cette vie mondaine et dissipée, qui combat dans vous tous les attraits de ma grâce ; sur cette vie de mollesse et d'inutilité, qui destine au feu l'arbre stérile ; sur cette vie licencieuse, qui fait régner dans vos cœurs le péché que je viens détruire, anéantit mes mérites, le fruit de ma mort et de mon sang : *Nolite flere super me, sed super vos flete.* (Ibid.)

C'est en prononçant ces paroles que Jésus, accablé sous la pesanteur de sa croix, et soutenu par son amour, arrive enfin sur le Calvaire. Là, ce Pontife de la nouvelle alliance, chargé de tous les crimes du genre humain, portant tous les hommes dans son cœur, placé sur la cime de cette montagne, donnée en spectacle à toutes les nations, et devenue l'autel de l'univers, présente à la Majesté suprême, cette hostie pure et sans tache, qui devait remplacer le sang des boucs et des taureaux.

Quelles leçons touchantes nous offre ce Dieu victime ! Leçon d'obéissance. Ses mains qui n'ont répandu que des bienfaits, ses pieds dont toutes les démarches ont été dirigées par l'amour, doivent être attachés sur la croix. Avec quelle douceur il les présente ! avec quel désir de nous voir affranchis de l'esclavage du péché ! Leçon de résignation. Étendu sur l'autel de son sacrifice, il renouvelle son oblation, il s'immole à la jus-

tice de son père. Leçon de patience. Trois heures s'écoulent, tandis qu'il est attaché sur le bois infâme où son corps épuisé ne pose plus que sur des plaies. Leçon de constance. La croix le déchire, et il refuse d'en descendre pour nous apprendre à porter le poids de nos engagements, à nous soutenir au milieu des épreuves attachées à notre condition, à fixer nos caprices et notre légèreté par l'amour du devoir. Leçon d'humilité. Il est méprisé, insulté ; il souffre sans se plaindre les dérisions impies d'un peuple aveuglé par la haine et la fureur. Leçon de charité. Il justifie le criminel qui réclame ses mérites, tandis que l'autre qui s'endurcit déchire son cœur en périssant à ses côtés. Leçon de détachement. L'objet le plus attendrissant vient s'offrir à ses regards. Marie est au pied de sa croix, et il pourvoit aux besoins de celle qui l'a conçu, en substituant à sa place le bien-aimé disciple : *Ecce filius tuus.* (Joan., XIX.) Mais Marie est sa mère, et il supprime un nom si touchant : *Mulier.* (Ibid.) La tendresse du Fils ne s'exprime que par la vigilance, l'amour de la Mère, que par son silence et ses larmes. O Jésus ! ô Marie ! Deux cœurs faits pour s'aimer, pour s'affliger ! Amour concentré par la douleur, douleur irritée par l'amour, quelle bouche humaine pourrait vous exprimer ? Heureux disciple, vous aurez Marie pour mère ; mère affligée, vous aurez pour fils adoptif un disciple vierge, et vous nous adopterez avec lui ; mais vous perdez ce Fils, le fruit de vos entrailles, et formé de votre propre sang ; ce Fils unique, ce Fils, le plus beau des enfants des hommes : vous le perdez, et avec lui ces précieuses dépouilles qui vous appartenaient à titre de mère, ces vêtements que vous eussiez mille fois arrosés de vos larmes, des soldats cruels et avides les partagent entre eux, et ces vêtements sacrés, dignes du respect et de l'adoration des anges mêmes, deviennent le prix de leur férocité. Cette tunique sans couture, l'ouvrage de votre sollicitude maternelle, et travaillée par vos chastes mains, tendre mère, vous ne la verrez plus ; elle ne sera point divisée ; mais l'oracle de Siméon s'accomplira ; votre cœur sera percé et déchiré. Mère désolée, au pied de la croix où vous n'avez plus de fils, baignée de vos larmes, couverte de son sang, vous entendez encore ce blasphème qui insulte à sa divinité et jusqu'à sa douleur. Descends de la croix, si tu es Fils de Dieu ; que Dieu le délivre, si c'est son Fils. Dieu saint ! votre silence semble justifier ces outrages. Ne reconnaissez-vous plus ce Fils, l'unique objet de vos complaisances, ce Fils votre égal, dont vous fîtes éclater la gloire sur les rives du Jourdain ? Tout le poids de votre indignation s'appesantit sur cette victime, la presse, l'enchaîne sur l'autel de son sacrifice. Mais quoi ! un seul de ses soupirs, une seule de ses larmes pourrait vous désarmer ; et son corps se déchire, ses plaies s'entr'ouvrent,

son sang coule ; n'est-ce pas assez ? n'est-ce pas même déjà trop pour vous venger ? Non, il faut qu'il meure.

Profitons, mes frères, de ses derniers instants ; recueillons les restes précieux d'une si belle vie, et contemplons ce Jésus adorable devenu le modèle des mourants. Du haut de la croix il nous retrace les dispositions intérieures, et l'exercice des vertus qui doivent sanctifier leurs derniers moments. L'exercice de leur foi. Il s'humilie devant la majesté de son Père, il rend hommage à sa divinité, il le reconnaît pour l'auteur de ses jours : *Deus.* (*Matth.*, XXVII.) L'exercice de leur espérance. Il invoque le Dieu suprême ; il le nomme son Dieu, et l'excès de ses maux ne peut altérer sa confiance : *Deus meus.* (*Ibid.*) L'exercice de leur amour. Il éprouve toutes les rigueurs d'un Dieu irrité, et le nom de père est sur ses lèvres ; ce langage est celui de son cœur ; Fils tendre et respectueux, il bénit le Dieu qui l'accable ; il l'a toujours aimé ; il n'est sur la croix que pour lui prouver son amour : *Pater.* (*Luc.*, XXIII.) Disposition d'abandon. Au milieu des ténèbres et de ce délaissement affreux, dont il se plaint par un soupir, sa volonté est soumise ; il souffre et il adore ; le chef offre ses membres, il remet dans les mains de l'Eternel sa destinée et la nôtre : *Pater, in manus tuas.* (*Ibid.*) Sentiments de confiance et d'union. Il voit son sang couler, ses forces l'abandonnent, sa vie va s'éteindre. C'est le moment de venger le Dieu saint, et de réparer sa gloire par la plénitude du sacrifice. La soif qui le dévore exprime son désir ; le vinaigre dont il est abreuvé et le cri qui l'accompagne annoncent le dernier instant qui va terminer sa pénitence ; il s'unit à son Père par la ferveur de sa prière : *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Ibid.*) Tout est consommé, Jésus baisse la tête, il expire....

O ciel ! lorsque vous entourâtes son berceau d'adorateurs, était-ce donc pour les remplacer un jour par des ennemis barbares et sacrilèges, et ne mîtes-vous à ses pieds l'or et l'encens des mages, que pour lui destiner le fiel et l'absinthe qui devaient abreuver ses lèvres mourantes ? Aux splendeurs du Thabor devaient donc succéder les horreurs du Calvaire ! O terre ! il a mis dans ton sein les trésors que tu nous prodigues, les délices que tu nous présentes, et c'est ton sein qui a produit les épines meurtrières, le bois fatal, instrument ignominieux de son supplice ! Tu es couverte de ses dons, et tu es teinte de son sang ! Mais j'accuse la nature, la nature elle-même se plaint. Le soleil éclipsé se refuse au plus noir des attentats ; le voile du temple se déchire et paraît sensible, la terre tremble, ébranlée dans ses fondements ; les rochers se fendent aux pieds de ce Dieu victime, et semblent disputer de douleur avec les spectateurs attendris de son supplice.

Mes frères, un spectacle qui afflige toute la nature mérite bien sans doute nos sou-

pirs et nos larmes, mais surtout nos réflexions les plus profondes. Levons la tête, regardons la croix ; qu'offre-t-elle à nos regards ? La mort d'un Dieu, le plus grand des crimes. Mais quel crime y voyez-vous ? Le crime des pharisiens ? le crime de Judas ? le crime de Pilate ? le crime des bourreaux ? Le vôtre, mes frères, le vôtre. Oui, ce Dieu affligé, ce Dieu humilié, ce Dieu crucifié, voilà l'ouvrage du péché. Les angoisses mortelles de Gethsémani, les indignités de Jérusalem et du prétoire, les horreurs du Calvaire, voilà nos crimes. Si la terre n'eût jamais enfanté de pécheurs, jamais elle n'eût enfanté de bourreaux. Pécheur, le Calvaire est dans ton cœur. Le Calvaire est dans cette âme sensuelle et voluptueuse où habite le péché. Le Calvaire est dans cette assemblée mondaine, dans ce cercle profane, où règne le péché. Le Calvaire est dans cet asile écarté, dans ce réduit ténébreux où se commet le péché. Le Calvaire est dans cet auditoire, oui, dans cet auditoire, à la place même que vous y occupez, vous qui êtes entré dans ce temple avec le désordre et la corruption du péché. Tel qui m'écoute, engagé dans l'habitude du vice, et qui nourrit dans son cœur une injuste cupidité, un sentiment de haine, un projet de vengeance, une passion impure, paraît à mes yeux comme un meurtrier de Jésus-Christ : il tient le glaive dont il l'a frappé, et dans ses mains sacrilèges le sang d'un Dieu fume encore. Ah ! du moins, si, réveillé par l'atrocité de son crime, il frémissait à la vue de son Père égorgé ! Si le cœur plongé dans l'amertume, il tombait sur ce corps pâle et sanglant ! S'il le baignait de ses larmes ! Si ce sang versé par ses mains, en irritant sa douleur, justifiait le coupable et lui méritait le pardon ! Dieu Rédempteur ! c'est le vœu que je forme pour lui : serai-je exaucé ? M'auriez-vous choisi pour exercer à son égard un ministère de paix et de charité ? Serai-je assez heureux pour vous offrir cette conquête ?

Instruisons-nous, mes frères, instruisons-nous, et ne quittons point l'autel où le Dieu victime a consommé son sacrifice, sans approfondir les grandes vérités que nous offre le mystère de ses douleurs et de ses opprobres.

Que nous présente le Calvaire ? Ce que nous n'avons peut-être jamais bien compris, mais dont il faut aujourd'hui nous convaincre et nous pénétrer : la sainteté de Dieu, le prix de notre âme, la charité du Sauveur.

Et, d'abord que voyons-nous sur la croix ? La sainteté de Dieu. Cette sainteté infinie, ennemie nécessaire et implacable du péché, se montre à moi, mais avec tout son éclat, mais tout entière, dans le mystère de Jésus-Christ mourant. Que cette sainteté outragée fasse pleuvoir sur les coupables ces fléaux multipliés qui dépeuplent la terre : qu'un glaive exterminateur, un feu dévorant, un souffle destructeur, portent le ravage et la mort partout où le Dieu saint

trouve des forfaits à punir : qu'on voie, sous un ciel irrité, les peuples se choquer contre les peuples, les trônes s'ébranler, les empires se renverser sur les empires, et se précipiter dans la poussière, ces révolutions, ces calamités, ces malheurs, ne sont à mes yeux que les essais de cette sainteté redoutable, armée pour le châtimement et la destruction du péché ; mais un Dieu qui se venge sur un Dieu, un Dieu qui s'humilie, qui s'immole, qui s'anéantit pour apaiser ce Dieu outragé, voilà ce qui me découvre, mais dans le plus grand jour, combien Dieu est terrible dans sa sainteté : *Magnificus in sanctitate, terribilis*. (Exod., XV.) Pécheur, considère ce Dieu souffrant ; et dans cet abîme de maux où il est plongé, apprends à connaître le péché et les châtiments qu'on lui prépare. Dans ce Dieu égal en tout à son Père, et qui succombe sous le poids de sa justice, vois si les distinctions du rang et de la naissance seront des titres pour être épargné. Dans cette auguste victime qui, pour avoir porté la seule apparence du péché, expire dans les plus cruels tourments, vois ce que tu dois penser de ces faiblesses prétendues pardonnables que tu excuses par la fragilité du tempérament, par le danger de l'occasion, par le pouvoir et le charme de la tentation. Dans ce Fils, l'objet le plus aimable, qui, pour avoir contracté la dette du péché, éprouve de la part du plus tendre des pères ce que la vengeance a de plus terrible ; vois si dans toi où le péché est en personne, avec tous ses caractères, avec toute sa corruption, il évitera les châtiments et les maux effroyables qui lui sont réservés. Non, ce n'est plus dans les supplices et les feux éternels que j'irai chercher les preuves de la justice et de la sainteté du Dieu que j'adore, mais dans les humiliations, dans les douleurs, dans les plaies de Jésus. Eh ! qu'est-ce après tout que l'enfer avec ses horreurs ? Le mal de la créature. Mais le calvaire, mais la croix, est le mal de Dieu, et le mal de Dieu est à son tour, et sera toujours la preuve la plus convaincante, de l'opposition infinie de la sainteté suprême avec le péché, de la justice de ses arrêts, de la vérité d'un enfer. Craignons donc de l'irriter cette sainteté jalouse, sévère, inflexible. Qu'il est horrible de tomber dans les mains de cette justice inexorable qui frappe, qui meurtrit, qui déchire un Dieu ! Dieu saint ! si le bois vert a éprouvé tout le feu de votre colère, que sera-ce d'un bois sec et aride ? Que sera-ce de vous, chrétiens, prêtres, religieux, si éloignés de la sainteté, à la source des lumières et des grâces qui font les saints ?

Que voyons-nous sur la croix ? Le prix de notre âme. Dans ce jour auguste, où je vois couler sur elle le sang d'un Dieu, je me dis à moi-même : Est-ce donc là cette âme que j'estime si peu, et que je méprise, que j'avilis jusqu'à lui préférer un sordide intérêt, une satisfaction brutale ; cette âme que je consens à sacrifier, non pour des sceptres, pour des royaumes, pour l'empire

du monde (eh ! ces objets eux-mêmes, que seraient-ils pour en compenser la perte ?) ; mais que je sacrifie pour un amas de boue, pour une fumée, pour un peu de poussière ? Un Dieu souffre, il meurt pour moi, pour me sauver, pour me rendre souverainement, éternellement heureux. Ah ! je vois, je comprends au pied de la croix tout ce que j'ai coûté, tout ce que je vau ; et pouvant m'estimer, m'apprécier par les mérites d'un Dieu, je ferme les yeux à tout le reste, et je ne vois plus que mon âme, mon salut, mon éternité : mon âme et le sang adorable qui l'a rachetée ; mon salut, et la satisfaction infinie qui l'a opéré ; mon bonheur éternel, et le prix ineffable qui l'a mérité.

Que voyons-nous sur la croix ? La charité du Sauveur, le prodige de l'amour. Jésus expire, et il laisse ouvrir son cœur, il nous invite à y entrer. Entrons-y, mes frères, pour sonder toute l'étendue, toute la profondeur de sa charité pour les hommes. En effet, quand je réfléchis qu'un soupir, qu'une larme du Fils de Dieu, pouvait effacer les péchés du monde entier, et que je le vois accepter par choix tout ce qu'il y a de plus douloureux et de plus ignominieux dans la souffrance : quand je pense avec quel empressement il voulut opérer mon salut par le baptême de son sang ; avec quelle ardeur il désirait que ce baptême s'accomplît : quand je considère quelle fut dans l'Homme-Dieu la vivacité infinie de sa pénétration, et conséquemment l'affreuse image qu'elle lui traça de nos crimes ; l'élévation incomparable de ses sentiments, et l'abîme d'humiliation où elle dut le plonger ; l'extrême délicatesse de ses sensations, et l'excès des douleurs qu'elle lui causa ; quand je me représente dans le cours de sa passion, et au milieu des plus indignes traitements, la douceur de son silence, la modestie de ses réponses, l'héroïsme de sa patience : quand je vois ces épines, ces plaies, ce cœur percé, ce cœur de flamme, quels objets ! En les considérant, puis-je vivre sans aimer, et si je n'aime pas, mérité-je de vivre ? Ah ! mes frères, s'il y avait ici un de ces cœurs durs, insensibles, où est-il ? Quelle place occupe-t-il dans cette assemblée ? Que n'ai-je en ce moment la lance qui perça le cœur de mon Sauveur pour le percer moi-même ce cœur endurci ! pour y porter la ponction et la douleur ! Quoi ! pécheur, cette croix élevée, comme autrefois le serpent mystérieux, pour la guérison de vos maux, vous laissera dans la corruption de vos plaies ? cet amour qui devait attirer tout à lui sera méprisé, et le Sauveur qui voit à ses pieds les idoles brisées, les sceptres renversés, les larmes de tant de saints pénitents, trouvera parmi nous un cœur ennemi, un profanateur de son sang. Quoi ! les soupirs de l'Eglise, les vœux des justes, le cri de la conscience qui se fait entendre dans ces jours de salut, la voix d'un ministre que Dieu envoie vers vous, et spécialement pour vous, tant de grâces seront inutiles ! Quoi ! cette paix profonde dont jouit l'âme

pénitente, ces tendres caresses du Vainqueur adorable qui l'a soumise, ce cri d'amour qu'elle laisse échapper dans le transport de sa reconnaissance : Seigneur, vous avez brisé mes liens ; quoi ! mon frère, ces consolations sont perdues pour vous, et en abusant aujourd'hui de la grâce qui vous est offerte, peut-être ne les goûterez-vous jamais ! Ah ! malheur à vous, pécheur rebelle ; non après cet excès d'amour qu'un Dieu vous a témoigné par sa mort, vous ne sauriez être médiocrement coupable. Il faut que la croix vous inspire aujourd'hui la confiance, ou la terreur ; qu'elle soit un signe qui vous attire, ou un poids qui vous accable. Cœurs mondains, vous dont la vie entière n'est qu'une opposition éternelle aux maximes du Sauveur, et aux exemples que sa croix vous présente : cœurs superbes, qui en rejetez les humiliations et les opprobres ; cœurs lâches qui en abhorrez les privations et les sacrifices, ce qu'elle n'opère pas en vous, elle l'opère contre vous. Anathème à celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus, et Jésus expirant, Jésus crucifié. Anathème à celui qui le crucifie de nouveau et qui l'outrage par ses œuvres. Anathème à celui qui rend inutile le sacrifice de cette grande et auguste victime. Anathème à celui que l'auteur de la grâce, que le Sauveur même ne sauvera pas. Mais que dis-je, ô mon Dieu ! Détournez ce triste présage. Que tout cède à la vertu de la croix, au charme victorieux de l'amour. Parlez vous-même, Dieu Rédempteur. Paraissez, mon adorable Maître, et montrez-vous à cet auditoire, dans la même situation où vous expirâtes pour eux et pour moi.

Chrétiens, voilà son image. Peut-être est-ce pour la dernière fois qu'elle est présentée à quelques-uns d'entre vous du haut de ces chaires. Sera-ce inutilement, et à tant de grâces profanées ajouterez-vous encore ce nouveau crime ? A la vue de ce Jésus immolé qui vous tend les bras, vous ouvrez son cœur, se penche sur vous avec ses plaies et tout son sang, le péché auteur de sa mort, le péché dont il est venu triompher par sa mort même pourrait-il vivre et régner dans vos cœurs ? Non, Seigneur ! et je parle ici au nom de tous ceux qui m'écoutent. Bois sacré, divine Croix, je vous confie mes sentiments, je vous arrose de mes larmes. Vous m'avez donné un Sauveur et un modèle. L'aimer, l'imiter, c'est la résolution que je prends en ce moment, et pour la rendre inviolable, j'invoque le sang même dont vous êtes inondée. Oui, je l'aimerai, mais tendrement, mais ardemment, ce Dieu mourant, ce Dieu mort pour expier mon péché. Pardon, mon aimable Maître, pardon pour tant de grâces négligées, pour tant de bienfaits méprisés, pour ces jours d'égarement où j'ai pu vivre sans vous aimer, où j'oubliai tant de travaux, de douleurs et d'opprobres. Oui, je l'imiterai ce divin modèle. Eh ! comment résisterais-je, dans l'état où je le vois, à la force et à l'efficacité de ses exemples ! Que pourrais-je lui refuser ? Le sacrifice de mon

ambition et de ma vanité ? Il m'a fait le sacrifice de sa gloire. L'hommage de ma résignation dans un état d'indigence, ou quelques privations volontaires dans un état d'opulence et de prospérité ? Le voilà dépouillé et nu sur la croix. Le silence de la nature souffrante, dans les infirmités, les revers et les différents accidents de la vie ? Son corps meurtri est tout couvert de plaies, son cœur est un modèle de tranquillité et de soumission, L'oubli des injures, le pardon des ennemis ? Il prie pour les auteurs de sa mort, il pardonne à ses bourreaux.

Grand Dieu ! qui nous avez donné ce Fils adorable, pour être notre médiateur et notre victime, c'est en imitant ses exemples que nous réclamons ses mérites. Dieu saint, dans ce jour de propitiation, nous implorons vos miséricordes, et en sollicitant le pardon, nous embrassons la pénitence : une pénitence prompte et sans délai, qui lèvera tous les obstacles qu'opposait à votre grâce l'obstination et la dureté de nos cœurs ; une pénitence efficace, qui nous détachera des objets de nos passions, et détruira en nous les sources du péché ; une pénitence fervente qui nous fera éprouver dans les sacrifices les plus amers le plaisir de vous venger, et la crainte que vous le soyez toujours trop peu ; une pénitence édifiante, qui vous rendra autant d'adorateurs que nos scandales ont pu vous en ravir. Méprisables idoles, viles créatures qui m'avez séduit, disparaissez. J'ai vu un Dieu expirant, j'ai vu l'énormité de mon crime. Demanderez-vous maintenant à qui je dois l'hommage de ma reconnaissance et toute la sensibilité de mon cœur ?

Chrétiens qui m'écoutez, vous ne l'oubliez pas : c'est à la vue de ce corps déchiré, c'est à la face du ciel et de la terre, c'est l'image de mon Sauveur à la main, que je viens de faire pour vous cette protestation solennelle. Aucun de vous sans doute ne voudra me démentir. Non, mes frères, la charité de Jésus-Christ nous presse ; et sa croix, ce lit de douleur où il expira pour nous, ce signe auguste de notre réconciliation avec son père, ce monument immortel de sa charité pour les hommes, va nous unir par les liens les plus tendres à ce Dieu victime, enflammer notre reconnaissance, éterniser notre amour. Qu'elle vous dise en ce moment, cette divine croix, tout ce que je voudrais vous dire moi-même, et souffrez qu'en y attachant mes yeux et mon cœur, j'y attache aussi les vôtres.

Justes, c'est à ce Dieu Sauveur que vous devez votre innocence et vos vertus. Saints pénitents, les consolations intérieures, la paix dont vous jouissez, sont le fruit des amertumes, des tristesses mortelles auxquelles il se dévoua pour vous sauver. Cœurs affligés, je vous le donne pour consolateur et pour ami, et je vous laisse, avec ce signe attendrissant de ses douleurs, son exemple pour vous encourager, sa grâce pour vous soutenir, son onction pour vous calmer. Enfant prodigue, voilà votre père.

Tombez à ses pieds, et recevez sa bénédiction, que cette main percée rend encore plus touchante. Sauveur adorable, Père des miséricordes voilà votre fils, ce fils perdu, et retrouvé. Il comptait sur votre cœur, vous comptiez sur le sien; qu'il n'oublie jamais tout ce qu'il vous a coûté de larmes et de sang.

Et nous, chrétiens, après avoir considéré dans Jésus-Christ souffrant et victime de la mort, les ravages du péché, consolons notre foi, et dans les humiliations mêmes du Rédempteur, contemplons sa gloire et la nôtre. Écrivons-nous avec transport: Non, rien n'est grand, rien n'est aimable, rien n'est beau comme la croix. Que l'impie ose blasphémer ce signe adorable; que le juif s'en scandalise; que le philosophe insensé dispute au Dieu des prodiges ce miracle de son amour, et qu'il méconnaisse le Dieu victime, dans

ce qui doit le lui rendre, et plus cher et plus vénérable; pour moi, élevant mon esprit aux idées sublimes et touchantes que m'offre ce mystère, je vois dans Jésus crucifié, vainqueur de la mort et du péché, ce soleil de justice qui éclaire la religion, et l'embrase de ses feux; dans ses plaies, les rayons de ce bel astre, qui porte la vie et la fécondité dans tous les cœurs. Puisse cette céleste lumière dissiper toutes les ténèbres! Puisse le sang d'un Dieu effacer tous les crimes! Puisse cette image du Sauveur dans les derniers moments de notre exil affermir notre espérance, nous annoncer le salut et la paix, et nous ouvrir ce temple auguste, où le Dieu conquérant règne avec ses élus, et nous invite à régner avec lui, le Père, et le Saint-Esprit, dans les splendeurs de sa gloire. Ainsi soit-il.

RÉFLEXIONS

MORALES ET CHRÉTIENNES.

I.

SUR SAINT JOSEPH.

Une longue suite d'ancêtres, des alliances illustres, des qualités brillantes, les titres les plus pompeux, voilà ce que l'éloquence profane saisit avec empressement, et fait valoir avec ostentation dans ses héros. Que voyons-nous sur leurs mausolées? Des villes conquises, des nations enchaînées, des palmes triomphales. Quels caractères y lisons-nous? Le dirai-je? Au lieu de vertus, des crimes heureux. L'évangéliste, en parlant de Joseph, ne lui donne aucun de ces titres qui flattent l'orgueil des héros du siècle, et trop souvent la vanité de leurs panégyristes. Le descendant de Jessé est un homme juste : *Vir justus*. (Matth., I.) Le ciel a dicté cet éloge, et quelle sera sa conduite sur Joseph? Quelle place occupera sur la scène du monde cet homme divin chargé des ministères les plus sublimes? Pensées humaines, vous serez confondues. Dieu a choisi Joseph pour en faire sa plus sensible image sur la terre, le dépositaire de tous les droits de sa divine paternité, l'époux de cette Vierge auguste, souveraine des anges et des hommes. Pour répondre à une si haute destination, le substitut de la Divinité sera-t-il assis sur un trône? Le verrons-nous environné d'une cour nombreuse et de tout l'appareil des grandeurs humaines? Non, soumis aux dispositions de la Providence, il en accomplit les décrets. Il vit dans l'obscurité, il est ignoré, et il veut l'être. Il préfère son abjection à tous les sceptres : *Vir justus*. Joseph est

père de Jésus-Christ, son guide, le protecteur de son enfance. Vous pensez que le Tout-Puissant, pour la défense de ce précieux dépôt, a dû mettre sa foudre dans les mains de Joseph? Vous vous trompez. Joseph fuit, Joseph voit entre ses bras un Dieu fugitif; il ne trouve de consolation que dans sa soumission et sa confiance : *Vir justus*. Le Fils de Joseph est le maître de toutes choses, le dispensateur de tous les biens, le Dieu du ciel et de la terre, et Joseph est pauvre; il est occupé d'un travail mécanique qui le nourrit à la sueur de son front; il aime sa pauvreté; un Dieu la partage avec lui. Quelles richesses dans cette indigence! Quelle élévation dans cette bassesse apparente! Tout est grand dans Joseph, mais de cette grandeur qui n'a que Dieu pour témoin. Admirons cette foi vive, qui, depuis le lever [de l'astre du jour jusqu'à son coucher, dirige les pensées de Joseph, anime ses sentiments, consacre ses travaux, sanctifie toutes ses peines; cette humilité profonde qui, dans le silence d'une vie cachée, s'abaisse devant l'Être suprême, et mérite de s'élever jusqu'à lui; cette obéissance généreuse qui sacrifie tous les raisonnements, surmonte tous les obstacles; cette charité héroïque qui, dans la circonstance la plus délicate pour l'honneur de Marie, respecte une épouse et adore un mystère; cette vie surnaturelle et divine, où la contemplation, l'action de grâces, le culte en esprit et en vérité n'offrent aux yeux des hommes aucun prodige par un prodige encore plus grand : *Vir justus*.

II.

SUR SAINTE THÉRÈSE.

L'amour fait les saints, l'amour les couronne; et dans le nombre de ces âmes privilégiées, où cette vertu s'est montrée avec plus d'éclat, on distingue surtout l'illustre Thérèse. Suivons-la depuis son enfance jusqu'à son dernier moment; tout porte en elle l'empreinte de l'amour. L'amour et Thérèse, ces deux noms se confondent; et dire qu'elle aima son Dieu, c'est exprimer ce que l'amour a de plus tendre, de plus élevé, de plus généreux, de plus constant. A peine âgée de sept ans, elle sort de la maison de son père, elle va chercher dans un royaume infidèle le glaive des tyrans, et veut mériter la palme des martyrs. *C'est le désir de l'amour.* Le ciel a d'autres desseins sur Thérèse; et, content de l'oblation de la victime, il la ramène dans la maison paternelle. Si elle n'a pu verser son sang pour Jésus-Christ, elle lui a donné son cœur. Dans un âge où son sexe, incapable de réflexion, se livre à la dissipation et à la légèreté, elle connaît le prix du recueillement, nourrit dans son âme le germe de la grâce, se consacre à une vie de retraite et de prière. *C'est la vie de l'amour.* Eclairée sur les périls qui menacent l'innocence, elle est appelée à une vie de solitude, d'obéissance et d'abnégation; elle se dérobe aux regards du monde, et, renonçant à elle-même, elle immole sa liberté; elle s'engage par un vœu à pratiquer ce qu'il y a dans la vertu de plus parfait. *C'est le sacrifice de l'amour.* Devenue l'épouse de Jésus-Christ, elle ne vit que pour lui seul, méditant ses grandeurs, éprise de ses charmes, occupée de sa gloire. Ici, je l'entends gémir sur les ravages d'une hérésie naissante. Là, de concert avec Jean de la Croix, elle forme un peuple de saints qui doit réparer les outrages que reçoit son Epoux, et rendre au Carmel son éclat et sa gloire. Le feu qui l'embrase nous retrace en elle le cœur des Paul et des Xavier. *C'est le zèle de l'amour.* Si, dans ces ouvrages lumineux où l'Eglise a reconnu une doctrine céleste, elle décrit les opérations mystérieuses de la grâce, les secrets de la vie intérieure, ce commerce intime où l'âme, dans l'exercice de l'oraison, s'unit, se confond, pour ainsi dire, avec la Divinité, le langage de Thérèse est l'expression de ses sentiments. *C'est le langage de l'amour.* Cette chaste amante n'a pu mourir pour son divin Maître; mais elle peut souffrir; elle veut souffrir: ou les souffrances, ou la mort: *Aut pati, aut mori.* Quarante-deux années d'infirmités et de maladies les plus aiguës, vingt ans de sécheresses et d'aridités, les contradictions, les persécutions, les jeûnes, les austérités les plus rigoureuses suffisent à peine à son avidité pour les croix. *C'est le martyre de l'amour.* Une si belle vie devait se terminer par le sommeil et le repos des justes. Thérèse va quitter la terre; son âme pure brise les liens de son exil, s'élève, perce les cieux,

s'unit pour jamais à son Bien-Aimé. *C'est le triomphe de l'amour.*

III.

SUR LA VOCATION DES MAGES

Heureux favoris du Verbe fait chair, les mages furent nos guides, et nos pères dans la foi. Le nouvel astre qu'ils ont aperçu dans les cieux luit en même temps pour nous et présage nos destinées. Les temps sont arrivés où le Messie devait paraître, non tel que le juif, dans l'ivresse de son orgueil, se l'était figuré, dominant sur les peuples par l'appareil de la terreur et le vain éclat d'une pompe humaine; mais comme un Dieu caché, revêtu de nos faiblesses, le plus humble, le plus modeste, le plus doux des enfants des hommes. Les oracles sont accomplis, le sceptre est sorti de Juda, l'usurpateur est assis sur un trône étranger, les prédictions qui annonçaient le Dieu consolateur et le Roi pacifique se vérifient; la terre ébranlée par le choc des nations, abreuvée du sang des peuples, respire dans le calme et le silence; Rome conquérante a posé les armes et fait ouvrir le temple de la paix. En vain le paganisme consulte ses dieux, les idoles sont muettes, Dieu va parler. Il a dit du centre de sa gloire: que les cieux s'ouvrent. Le Verbe s'abaisse; une Vierge mère reçoit dans ses mains augustes l'enfant Dieu sorti de son sein, ce sein plus pur que les lis et que l'astre du jour. L'étoile de Jacob vient d'annoncer ce prodige; elle invite, elle instruit les mages, et leur vocation est la nôtre. Une postérité nombreuse ira, sur leurs pas, offrir ses hommages au Dieu réparateur. Que ses ennemis frémissent, que l'incrédulité se révolte, que la jalousie éclate et s'arme contre lui, le juif incrédule annoncera lui-même le Dieu qu'il méconnaît, et désignera le lieu de sa naissance. Hérode sera confondu; le Dieu incarné échappera à sa fureur, et recevra des mains de son Père les nations pour héritage, ce peuple d'adorateurs qui doit reconnaître dans le Fils de l'homme, le Fils de l'Eternel. Qu'il est grand ce Fils du Très-Haut, et quelle consolation pour moi, de publier ici ce que je voudrais répéter mille fois! Tous les oracles l'annoncent, toutes les révolutions le préparent, tous les événements le désignent, tous les siècles, depuis l'origine du monde, comme autant de fleuves qui coulent et se succèdent, le portent jusqu'à nous et dans le moment précis que le ciel a marqué dans ses décrets. Qu'il est grand! Les empires au faite de la gloire, ou précipités dans la poussière, ne m'annoncent que lui; les rois et les souverains ne sont grands que pour lui; les succès des conquérants et le bruit de leurs victoires ne me parlent que de lui; Auguste, ce maître du monde, Auguste dont le règne paisible doit servir à ses desseins et préparer les voies à cette paix immortelle que le ciel fait annoncer à la terre, Auguste sur le premier trône de l'univers, n'est que son sujet et son esclave.

Voilà le Dieu des mages, le Dieu de leur espérance, l'objet de leur amour. Le ciel les appelle à son berceau : connaître et obéir, est pour eux une même chose. Simple et docile, l'amour ne raisonne pas. Humble et fidèle, il ne doute pas. Actif et généreux, il ne délibère pas : *Vidimus et venimus.* (Matth., II.) Dirigés par l'étoile miraculeuse, allez donc, illustres prédestinés, allez chercher le Dieu de la lumière, le Roi des rois, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.

Avec quelle foi et quel respect ils reconnaissent dans le Fils de Marie l'Ancien des jours ! Dans quel religieux silence ils déposent à ses pieds leurs couronnes, leurs présents ! et que ce silence adorateur dit de choses à ce Dieu qui voit dans la pensée, et qui sonde les reins et les cœurs ! Avec quels transports ils lisent sur le front radieux de l'auguste enfant les traits de sa gloire, les charmes de sa bonté ! Avec quelle ardeur leurs cœurs s'épanchent, se perdent dans son cœur divin ! Ils ont vu le salut des nations, et dans l'obscurité d'une crèche toutes les splendeurs du Verbe : plus grands par cet amour éclairé qui le contemple, que par le titre de rois et de sages ; plus heureux par cet amour béatifiant qui le possède, qu'au milieu des délices et des trésors de l'opulence.

IV.

SUR LE VRAI SOLITAIRE.

Des agitations éternelles, des révolutions profanes, le crime accrédité, les scandales multipliés, une corruption presque générale, voilà le monde. Heureuse solitude, où Dieu se communique à ces âmes privilégiées qu'il enlève à la séduction ; où il parle au cœur, le purifie, l'attendrit, l'enflamme ! Mais pour jouir de ces avantages, et des grâces de choix qu'il se plaît à répandre dans les sanctuaires de la paix, il faut y être attiré et conduit par son esprit : *Ducam, et loquar.* (Osec, II.) En effet, le monde a ses solitaires comme la religion, et la religion peut avoir des solitaires que l'esprit du monde sépare du monde même.

On voit des âmes vaines s'éloigner du commerce des hommes. Esprits indépendants, qui, sous prétexte de contempler la vérité loin du tumulte et de la multitude, ne s'occupent que d'eux-mêmes, croient pouvoir se suffire à eux-mêmes. Solitude orgueilleuse. C'est une fierté naturelle, un dédain philosophique qui l'inspire ; elle ne fit jamais un solitaire chrétien. L'esprit qui le conduit dans la retraite est un esprit d'abnégation et d'humilité.

On voit des esprits mécontents chercher les ténèbres pour se consoler des mépris d'un monde dont ils sont amateurs par choix, ennemis par dépit. Solitude capricieuse. Elle nourrit un chagrin superbe, s'accorde avec un génie bizarre et farouche ; elle ne saurait faire un solitaire chrétien. L'esprit qui le conduit dans la retraite est un esprit de piété et de sagesse.

On voit des personnes, ennemies de l'ac-

tivité, chercher un asile à leur mollesse, y satisfaire dans l'obscurité le penchant d'une nature indolente ou timide. Solitude paresseuse. Elle favorise les âmes lâches. Le repos qu'elle procure est un repos de tiédeur et d'impénitence ; on y est froid et languissant pour Dieu, comme on l'était pour le monde. A ces traits je ne puis reconnaître un solitaire chrétien. L'esprit qui le conduit dans la retraite est un esprit de force et de générosité. Esprit religieux qui saisit avec ardeur ce qu'il y a de plus actif contre les passions, de plus laborieux dans la carrière du salut, de plus décisif dans les voies de la perfection.

V.

SUR LES CONQUÉRANTS.

Qu'est-ce que la gloire et la célébrité des conquérants ? Leurs noms sont gravés sur les monuments de leurs victoires. De fastueux éloges leur donnent le titre de grands. Est-ce la vérité ou l'adulation qui les immortalise ? Une valeur meurtrière qui renverse, détruit, porte partout le carnage et la mort, des lauriers cueillis dans les larmes et dégoûtants du sang humain, des trophées qui s'élèvent sur de tristes débris, sur un amas de cendres et de victimes ; tel est le mérite de ces héros guerriers qui font retentir la terre du bruit de leurs exploits. Qu'est-ce qu'un triomphe, où la gloire d'un seul homme fait le malheur de tant d'autres ; où plus d'une fois la justice et la religion ont rougi de la victoire ? De pareils succès, la vanité les consacre, l'humanité les pleure ; et la mort dont ces héros destructeurs furent les ministres les dévore à leur tour. Du haut de son char, il tombe enfin ce conquérant redouté. Son glaive homicide creusa des tombeaux : le sien est ouvert ; une même destinée le confond avec ses victimes, et le vainqueur des nations, ses lauriers, ses titres, les mensonges de ses adulateurs, viennent se perdre dans la poussière.

VI.

SUR LA FIDÉLITÉ A LA GRACE.

Premier motif de la fidélité à la grâce, pris du côté de Dieu, qui en est le dispensateur. Dieu ne refuse sa grâce à personne, il la donne ; mais il la donne en Dieu, c'est-à-dire en souverain, qui exige pour ses dons le plus profond respect. Il la donne en Dieu, c'est-à-dire en créancier rigoureux qui ne veut rien perdre, et qui se fera rendre jusqu'à la dernière obole. Il la donne en Dieu, c'est-à-dire avec cette plénitude d'autorité qui fixe le nombre des grâces, le temps, la manière de les accorder ; avec cette économie de sagesse, qui attache une seconde grâce au bon usage de la première ; avec cette jalousie de ses bienfaits qui ôte au serviteur infidèle le peu qu'il avait reçu pour donner plus abondamment à celui qui avait déjà, et récompenser le bon usage de ses talents par de nouveaux dons.

Second motif. La nature même de la

grâce. Qu'est-ce que la grâce ? Cœur indocile, ne l'oubliez jamais : un attrait fugitif, dont vous souhaiterez en vain le retour ; un éclair rapide qui, après avoir brillé un instant, vous laissera dans les ténèbres, une faveur du ciel dont le bon usage ou le mépris peut décider de votre salut ou de votre perte éternelle. Il ne faut quelquefois qu'une première grâce méprisée, pour entraîner l'abus de toutes les autres, et rompre la chaîne de notre prédestination. Pharaon s'endurcit à la première plaie dont Dieu frappe l'Egypte ; c'était une première grâce. Il s'endurcit contre toutes les autres ; il poursuit le peuple de Dieu, et poursuivi lui-même par la vengeance divine, il périt au milieu des flots, et meurt en réprouvé. Ninive entend la voix de Jonas envoyé pour lui reprocher ses crimes ; c'était une première grâce. Si elle en avait abusé, que devenait-elle ? Le Seigneur l'avait juré lui-même ; un vaste désert, un monument éternel de sa colère. La femme de Samarie rencontre le Sauveur au puits de Jacob ; le Sauveur lui parle ; c'était une première grâce. Quel malheur, si elle eût refusé cet entretien et fermé ses yeux à la lumière ! Portant ses pas vers la montagne schismatique, et continuant d'allier un culte idolâtre avec le désordre d'une vie criminelle, n'aurait-elle pas mis le comble à ses dérèglements ?

Troisième motif. Les jugements de Dieu qui sont impénétrables. Pour être abandonné de Dieu, surtout après avoir méprisé si souvent ses inspirations, est-il nécessaire que la grâce à laquelle je résisterais soit une grâce extraordinaire ? Non, et qui que ce soit ne peut nous l'assurer. Dieu seul connaît le prix de ses dons et ce qu'il a le droit d'en attendre. Saül enfreint l'ordre du Seigneur dans une circonstance qui nous paraît assez légère ; il anticipe d'un moment le sacrifice ; Dieu le réprouve, et le sceptre est transféré dans les mains du fils d'Isaï. Ce seul exemple doit faire trembler ces cœurs rebelles qui résistent à la voix de l'Esprit-Saint, entraînés par un orgueil secret, et par cet amour de l'indépendance que Dieu lui-même appelle une idolâtrie et une impiété ; ces cœurs vains et dissipés, insensibles aux invitations intérieures qui les rappellent à des mœurs plus régulières et plus chrétiennes ; ces cœurs sensuels, en qui l'intérêt de la passion obscurcit toutes les lumières et rend inutiles les sollicitations de la grâce.

Quatrième motif. L'incertitude où nous sommes du degré de vertu auquel nous devons atteindre pour opérer le salut et mériter le ciel. Chacun de nous a une mesure de justice à remplir, et cette mesure, selon saint Paul, doit aller jusqu'à la plénitude de l'homme parfait en Jésus-Christ : *In virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (Eph., IV.) Courez, disait encore cet Apôtre, mais de manière que vous arriviez au terme. Si vous restez en deçà, et si vous faites quelques pas de moins, vous

manquez le but, et un autre que vous va saisir la couronne : *Sic currite ut comprehendatis.* (I Cor., IX.) Voilà ce qui condamnera éternellement ces âmes tièdes, déterminées à s'en tenir à un point précis ; révoltées contre une inspiration qui demande quelque chose de plus que ce qu'elles ont résolu de donner ; ennemies de tout effort, de tout sacrifice, qui contristerait leur mollesse et dérangerait le plan qu'elles se sont formé d'une vertu aisée et commode. Ame lâche, le degré de perfection où vous devez atteindre vous est inconnu, et dans cette incertitude, vous vous bornez à une médiocrité de vertu qui favorise votre indolence. Et moi, je dis que cette incertitude même doit vous inspirer de nouveaux efforts et vous engager à faire toujours plus, dans la crainte de ne pas faire assez. Il n'est que trop ordinaire de se flatter. Ce que nous appelons, en matière de vertu, le plus, est souvent dans la balance du sanctuaire le moins que nous puissions faire pour remplir la mesure. Ce n'est point à nous à déterminer le degré de vertu où nous devons tendre, il est arrêté dans les décrets de Dieu, et les pensées du Seigneur ne sont pas celles des hommes. Tandis que vous êtes occupé sur la terre à composer avec Dieu, et, si je puis m'exprimer ainsi, à calculer l'espace qui doit circonscrivre vos hommages, on vous crie du haut du ciel : votre calcul est une erreur. Ce que vous refusez ne vous paraît qu'une œuvre de surérogation, et c'est une dette qu'il faut acquitter. Vous ne voudriez pas être si fervent ; mais, en vous prêtant à l'inspiration, vous ne seriez que fidèle.

Cinquième motif. Le malheur auquel on s'expose, en abusant de la grâce. Après avoir résisté dans les choses légères, on résiste dans les occasions plus importantes, et de la tiédeur on tombe dans l'état du péché. Comment cela ? En trois manières, comme l'enseignent les théologiens : par voie de disposition, par voie d'illusion, par voie de punition.

1^o Par voie de disposition. On se permet de légères faiblesses, on les excuse, on les multiplie. La volonté qui s'affaiblit par ses fautes habituelles ne sent plus le danger de cet affaiblissement. Dans ces circonstances, la tentation se fait-elle sentir ? Un objet dangereux vient-il se présenter ? L'âme est ébranlée, la volonté chancelle, la conscience se tait, le cœur séduit enfante l'iniquité. Magistrat, juge de la terre, comment s'est altérée cette droiture et cette probité qui vous attirait la confiance publique ? Vous avez méprisé la grâce. Elle vous disait au fond du cœur : les présents qu'on vous offre sont un piège tendu à l'équité ; ils vous rendraient, comme tant d'autres, injuste et prévaricateur ; résistez, refusez ; mais l'éclat du présent vous a ébloui. Vos arrêts sont des arrêts mercenaires, et le glaive de la justice, dans vos mains, n'est plus qu'un fer meurtrier, oppresseur de l'innocence. Marchand, homme de commerce, comment avez-

vous perdu cette intégrité dont vous faisiez une profession ouverte, et qui décidait vos profits par les règles de la modération et de l'équité? Vous avez méprisé la grâce. Elle vous disait intérieurement : cette société, ce parti qu'on vous propose est contraire aux vrais principes; ce gain dont on vous flatte est un gain illicite et usuraire; mais séduit par ce vain appât, vous avez résisté à l'inspiration, et vous vous êtes engagé. La cupidité est entrée dans votre commerce, et vous vous êtes familiarisé avec l'injustice. De là ces monopoles, ces usures, ces trésors d'iniquité qui vous obligent à des restitutions indispensables, essentielles au salut de votre âme, et que vous ne ferez peut-être jamais. Personne du sexe, jeunesse licencieuse, comment avez-vous perdu cette modestie, cette pudeur qui faisait votre plus bel ornement? Comment s'est démentie cette vertu que l'ombre même du mal aurait alarmée? Vous avez méprisé la grâce. Elle vous disait : rompez cette liaison; la différence du sexe est toujours dangereuse; le serpent est caché sous les fleurs; mais l'avertissement a été inutile. Les entrevues ont continué, la passion s'est déclarée, vous avez compris, mais trop tard, que la passion déguise le péril, que sous le voile d'un attachement légitime, on nourrit souvent une flamme impure, et que le crime qui flétrit l'innocence est le châtiment ordinaire de la témérité qui l'expose. Victime infortunée du vice, couvrez-vous d'un voile, déplorez votre égarement, et allez, s'il le faut, allez dans l'obscurité d'un saint asile, expier le mépris de la grâce et noyer votre faute dans vos larmes.

2° La résistance à la grâce nous conduit à l'état du péché par voie d'illusion. Il est si aisé de se flatter, de s'aveugler sur la nature du péché, surtout d'un péché qui plaît, et lorsque l'habitude a produit cet intérêt de la passion qui obscurcit les lumières de la conscience et de la vérité. Il est si difficile de distinguer les bornes précises qui séparent le péché véniel du mortel. En effet, âme tiède, dans cette vie libre et dissipée où vous observez si peu les mouvements de votre cœur, où vous vous accoutumez à contrister l'esprit de la grâce, qui peut vous assurer si dans ces pensées et ces souvenirs contraires à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas entraîné le consentement, et fait éclore l'iniquité dans votre cœur? Qui pourra vous promettre que dans ces infractions de la loi, l'habitude, le relâchement, l'infidélité aux grâces reçues n'ont pas porté la négligence et l'omission jusqu'au crime? Comment déterminer, dans les fautes contre la charité, le plus ou le moins de réflexion et de malignité de votre part, le plus ou le moins de sensibilité et de révolte que vous avez occasionné dans le cœur du prochain? et pouvez-vous vous répondre que vous n'avez point altéré la charité jusqu'à la perdre vous-même? En un mot, qui peut dire si dans plusieurs occasions où la tentation vous sollicite, elle

s'arrête à ce degré précis qui sépare le péril de la chute, ou si elle ne va pas au delà, et jusqu'à l'enfantement du péché? Les théologiens eux-mêmes, avec toutes leurs lumières, sont embarrassés dans ce discernement, eux qui jugent de sang-froid et avec tout le calme de la réflexion. Eh! comment l'âme tiède ne se tromperait-elle pas, lorsqu'elle s'est fait mille faux principes, lorsqu'une vie molle et irrégulière l'a disposée à n'écouter que les prétextes et les goûts de la nature, lorsqu'elle s'étourdit sur l'étendue de la loi, qu'elle s'aveugle sur la jalousie de la grâce, sur ce que Dieu lui demande, sur ce qu'elle lui doit, et qu'en lui résistant elle se dissimule le danger de cette résistance, et les malheurs qu'elle lui prépare?

3° On tombe de la tiédeur dans l'état du péché par voie de punition. Dieu irrité se venge de notre infidélité par la soustraction de ses dons. Il ne souffre point impunément, dit l'Apôtre, que sa bonté soit méprisée, sa patience outragée : *Deus non irridetur.* (Galat., VI.) La dureté de notre cœur nous ferme le sien; nos résistances habituelles grossissent chaque jour le trésor de colère : *Secundum duritiam tuam... thesaurisas tibi iram.* (Rom., II.) Le moment vient où Dieu se venge, et transporte à d'autres les grâces dont nous abusons. Le royaume de Dieu, disait le Sauveur aux juifs, vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en portera les fruits : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Matth., XXI.) Ainsi voyons-nous l'Angleterre, cette île fameuse, autrefois le séjour des saints, devenue un théâtre d'incrédulité, le séjour du mensonge et de l'erreur. Adorons ici la profondeur des jugements de Dieu, et considérons avec une sainte frayeur comment la grâce se substitue soit d'une nation à une autre nation, soit d'un homme à un autre homme. Substitution générale d'une nation à une autre nation. Ainsi, a-t-on vu les gentils succéder à l'ancien peuple, profiter de ses pertes et s'enrichir de ses dépouilles. Ainsi, tandis que Luther séduit l'Allemagne entière, y éteint le flambeau de la foi, Xavier va le porter chez des nations idolâtres, et y forme un peuple de saints. Exemples frappants, qui nous apprennent que Dieu abandonne des peuples entiers selon le mystère profond de sa volonté, mais d'une volonté toujours juste et l'équité même, et que la grâce, semblable à un fleuve, détourne son cours, abandonne des terres ingrates, et va porter à d'autres ses eaux bienfaisantes. Faisons ici une réflexion qu'on fait trop rarement. C'est l'ensemble des mœurs de chaque citoyen qui forme les mœurs publiques, et la masse générale des vices n'est que le résultat des désordres de chaque particulier. Nous devons donc craindre de contribuer par nos fautes personnelles au malheur de la nation, et craindre en même temps pour nous-mêmes l'abandon de Dieu; car, je l'ai dit, non-seulement la grâce se

substitue d'une nation à une autre nation, mais encore d'un homme à un autre homme. Jacob reçoit la bénédiction qui appartenait par le droit d'aînesse à Esaü son frère. Saint Mathias succède à Judas déchu de son apostolat. Entre quarante martyrs sur le point d'être couronnés, un se dément, et aussitôt il est remplacé par un autre. On voit des justes se pervertir et tomber dans l'abîme de l'iniquité; des pécheurs, des impies, rentrer dans les voies de la justice, édifier le monde par leur pénitence, et parvenir à une haute sainteté. On est surpris de voir, dans une même famille, le père déréglé, la fille pieuse et fervente; de deux enfants, héritiers du même sang, formés par la même éducation, l'un se distinguer par sa modestie et sa piété, l'autre se livrer à tous les excès du libertinage. Dans le cloître même, on voit des religieux, infidèles à leur vocation, dépérir, faire des chutes qui étonnent, tandis que d'autres marchent à pas de géant dans la carrière des vertus, et arrivent à la plus sublime perfection. Si dans tous ces événements Dieu nous laissait pénétrer le secret de sa conduite, nous verrions que ces changements qui nous surprennent ont leur principe dans un transport de grâces dont les uns ont abusé, et que les autres recueillent et font servir à l'accroissement de leurs mérites.

Sixième motif. Les suites funestes du péché dans ceux qui résistent à la grâce, et la vengeance que Dieu en tire, même après le péché pardonné.

Observez, premièrement, que Dieu qui remet toujours aux pécheurs pénitents la coupe et la peine éternelle, et souvent la peine temporelle, ne remet pas pour cela la peine spirituelle. Il refuse en punition des péchés passés, certaines grâces privilégiées dont on s'est rendu indigne; il permet ces tentations fortes auxquelles on succombe. D'où il arrive que la privation de ces grâces, et les chutes que ces tentations occasionnent, sont dans plusieurs le principe de leur réprobation. Les uns seraient parvenus au salut avec des secours plus abondants, et ils se sont perdus avec des grâces plus faibles. Les autres se seraient sauvés sans les tentations qui les ont entraînés dans le crime, et que Dieu n'aurait jamais permises, si d'anciens désordres ne leur avaient attiré ce châtement.

Observez, en second lieu, que ce ne sont pas seulement les péchés mortels, mais encore les véniels que Dieu punit, soit en refusant certaines grâces choisies, soit en permettant les tentations, les disgrâces et les événements qui deviennent un écueil pour notre fragilité. N'en soyons pas surpris. Dieu nous traite comme nous le traitons. Une âme trop peu attentive sur elle-même et qui n'évite pas assez les fautes même légères, qui se permet habituellement des omissions et des négligences, qui ne craint pas de contrister le cœur de Dieu, n'a aucun droit à cette providence spéciale qui veille sur une âme fidèle, et qui l'enrichit de ses dons.

Les faveurs sont pour les amis; mais pour vous, âme tiède, comment pourriez-vous vous promettre cette protection, ce soin paternel que Dieu réserve pour ces âmes ferventes appliquées à lui plaire et à l'honorer? Vous serez punie de votre tiédeur, des fautes habituelles où vous tombez, et de votre facilité à les commettre. Les grâces diminueront, votre âme s'affaiblira, et le péché véniel vous conduira au mortel.

Observez, en troisième lieu, que ce ne sont pas toujours les péchés que Dieu punit par cette diminution de grâces et de secours. On s'expose à ce malheur par une langueur, une paresse de l'âme, qui se refuse aux inspirations du ciel, et il n'est pas nécessaire que cette négligence aille jusqu'au péché, pour refroidir le cœur de Dieu à notre égard, et nous rendre les objets de son indifférence. En effet, il vous parle, il vous invite, il vous destine dans l'ordre de la vertu à quelque chose de grand; mais l'esprit d'immortification, le goût d'une fausse liberté vous empêche d'entrer dans ses desseins et d'y répondre. Vous êtes un serviteur négligent; vous méritez que Dieu retire ses dons. Vous êtes distrait et inattentif; vous n'entendrez plus la voix d'un ami, qui ne vous demandait votre cœur que pour vous donner le sien. Vous êtes un ingrat; vous éloignerez ce tendre protecteur qui n'exigeait quelques sacrifices que pour multiplier ses bienfaits. Votre fidélité vous aurait procuré de nouvelles grâces: votre résistance vous privera de celles que vous aviez reçues. Au lieu d'obéir à l'attrait céleste, et de vous laisser conduire par cette main divine qui voulait vous élever, et vous placer dans le rang des parfaits, vous languirez dans cette vie lâche et irrégulière qui est du choix de votre mollesse, et peu à peu vous vous affaiblirez. Votre âme se trouvera sans force et sans énergie dans une occasion critique où il faudrait un effort pour vous soutenir, et vous tomberez, peut-être pour ne vous relever jamais.

Méditons souvent ces vérités, et comprenons de quelle importance il est pour nous de céder à la grâce, lorsqu'elle nous sollicite, et combien il est dangereux de s'y refuser.

Pécheur qui entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, le Dieu qui vous appelle exige que vous lui répondiez, et votre docilité ou votre résistance peut fixer pour jamais vos destinées. Si vous obéissez à l'attrait divin, la fidélité à la première grâce est le garant de toutes les autres. Vos chaînes sont rompues, votre cœur est changé; je vois un pécheur converti, un juste qui se soutient, un saint que Dieu couronne. Si vous résistez, vous manquez à la grâce, et votre indocilité peut l'éloigner pour toujours. Livré à vous-même et à l'empire de l'habitude, vous achèverez de courber votre âme sous le joug honteux des passions; vous descendrez par degrés dans l'abîme de l'iniquité; je vois un pécheur impénitent, un cœur endurci, un réprouvé.

Juste, à qui Dieu se communique d'une manière plus intime, et qu'il attire à lui par ces grâces spéciales dont il ne favorise que les âmes d'élite, que votre docilité réponde à votre bonheur. Si toutes les grâces dans l'ordre du salut doivent être respectées, si elles doivent fructifier, quelle obligation n'avez-vous pas contractée avec Dieu, en recevant ces grâces choisies qui sont le gage de sa prédilection, et la portion la plus précieuse de ses trésors ! Si ces grâces privilégiées vous commandent des efforts qui doivent vous élever au-dessus des âmes ordinaires, c'est la nature même de ces grâces qui les rend plus impérieuses. L'amour vous a distingué, et plus vous avez reçu, plus vous devez à cet amour jaloux. L'étendue de ses dons doit être la mesure de votre reconnaissance. Craignez de l'irriter par un refus ; sa libéralité même le forcerait à punir un ingrat.

Ame chrétienne, si l'Esprit-Saint vous parle intérieurement, écoutez avec la plus religieuse attention ce maître des vertus ; une inspiration rejetée peut avoir les suites les plus funestes. Dans l'économie du salut, une grâce dispose à une autre, et cette gradation que le souverain Dispensateur a mise dans ses bienfaits, doit nous faire craindre qu'une infidélité n'en arrête le cours. Ame lâche et dissipée, à cet avertissement du ciel que vous négligez, à ce pieux mouvement que vous étouffez, le Seigneur avait attaché ces secours décisifs qui devaient consommer l'ouvrage de votre salut. Vous interrompez l'ordre de sa providence, et vous renversez ses desseins ; vous vous perdrez. Prévenons ce malheur en cédant à l'attrait de la grâce. Si nous étions tentés de nous y refuser, opposons le cri de la religion à celui de la nature ; et pour juger jusqu'à quel point notre résistance nous rend coupables, laissons la balance de la cupidité, et prenons celle du sanctuaire. Souvenons-nous que le Dieu qui nous parle et qui veut être obéi, est le seul appréciateur de ses dons. Un sacrifice que nous lui refusons nous paraît peu important ; notre négligence, une faute légère et excusable ; c'est que nous jugeons en hommes. Le Dieu saint y aperçoit un crime, il le voit, il le punit en Dieu. Corrigeons notre erreur, et si le souffle de l'esprit se fait sentir, saisissons les moments du Seigneur, respectons ses volontés, exécutons ses ordres, et en adorant sa bonté, craignons sa colère. Une grâce dont nous avons su profiter, peut nous placer pour toujours à côté de son trône : une grâce dont nous abusons peut nous creuser un abîme.

VII.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

L'impie le reconnaît ce Dieu réparateur que l'amour a revêtu de nos faiblesses ; il rejette sa doctrine, et blasphème ses mystères. Le pécheur fuit sa présence, et cherche un asile dans les ténèbres, pour se dérober en quelque sorte à son immensité et à sa

justice. L'hypocrite insulte à sa vérité par des dehors pharisaïques, par des vices déguisés sous l'apparence et le nom de vertus. Des crimes heureux, et l'innocence opprimée, le vice honoré, et le mérite dans l'oubli semblent accuser sa providence. Il viendra ce Dieu juge et plein d'équité, pour manifester la sagesse de ses vues dans les événements qui doivent former l'économie présente et le partage de nos destinées ; pour se venger de l'impie et l'accabler de tout le poids de sa divinité ; pour démasquer l'hypocrite et dévoiler aux yeux de l'univers toute la perversité de son cœur ; pour glorifier l'humble innocence, couronner la patience et la fidélité de ses élus, lancer ses anathèmes contre le pécheur, après l'avoir interrogé et convaincu au tribunal de sa conscience : *Tunc videbunt.* (Luc., XXI.)

Il paraîtra ce Dieu des chrétiens et juge souverain des hommes ; il sera surtout le nôtre. Vérité immuable, il nous jugera sur les maximes invariables de sa loi, sur les principes immortels que nos passions auront affecté d'obscurcir ou d'ignorer. Souveraine raison, il dissipera, il détruira ces raisonnements insidieux du monde, et d'un monde même qui se disait chrétien : le soin du salut a ses moments, la jeunesse ses privilèges, la ferveur ses écarts et ses abus : pour être à Dieu, il suffit d'être homme de bien ; la piété, pour n'être pas ridicule, peut se prêter à certaines maximes, à certains usages, autorisés par la multitude ; la faiblesse de l'homme a besoin de quelques tempéraments qui adoucissent l'austérité du devoir ; être moins vertueux, pour être plus prudent, est souvent une sorte de mérite et de vertu. Lumière infailible, il discutera avec cet œil pénétrant à qui rien n'échappe, les égarements de l'esprit et du cœur, nos pensées et nos désirs, nos devoirs et nos omissions, nos actions et leurs motifs, nos désordres et leurs scandales, nos vices et nos vertus mêmes. Pureté ineffable, il se cherchera lui-même dans ces âmes qu'il avait marquées du sceau de sa croix, renouvelées dans les flots de son sang, et si l'éclat de son infinie sainteté fera pâlir le juste et rendra son salut presque incertain, que sera-ce de ces mœurs sensuelles, de ces demi-vertus nourries dans l'indolence et la mollesse ? que sera-ce du crime avec ses taches et sa corruption ? Justice inflexible, il ne sera touché ni des soupirs, ni des regrets, ils seront inutiles : ni des distinctions du rang et de la naissance, elles seront anéanties : ni des protestations, ni des promesses, elles seront superflues : ce sont des feuilles, et il fallait des fruits. Jour terrible, où ce Dieu méprisé, outragé, règlera les arrêts de sa justice sur sa bonté même, et sur l'abus de ses bienfaits ; où ce Dieu saint dans l'appareil de sa gloire et porté sur un trône de feu, doit rendre à chacun de nous selon ses œuvres, et fixer pour jamais nos destinées.

Paraissez, grand du monde, femme volup-

tueuse, paraissez à côté de ce juste ignoré, de cette vierge pure, de cet humble solitaire auquel vous donniez à peine quelque existence; j'attends leur jugement et le vôtre. Cœur profane, dira le Dieu saint, vous m'avez préféré de viles créatures, vous avez défiguré, avili mon image : je la vois tout entière dans ce juste qui fut l'objet de vos mépris. Descendez, coupable mortel, descendez dans ces abîmes profonds que j'ai creusés pour le crime; allez dans toute la durée

des siècles venger l'abus de ma grâce et la profanation de mon sang. Et vous, qui cachiez sous le voile de la modestie des trésors de mérites, des actions saintes, des motifs encore plus parfaits que vos œuvres; juste inconnu au monde, et dont le monde n'était pas digne, il est temps de sortir du sein de l'obscurité; vos sacrifices sont accomplis : montez sur le trône éclatant que vos vertus vous ont préparé; jugez l'univers, et réglez autant que Dieu même.

PARAPHRASE

DE LA PROSE DU SAINT-ESPRIT.

Esprit-Saint, vous nous avez marqués du sceau de l'adoption, et consacrés pour être les temples de la Divinité. Conservez votre ouvrage, et pour nous rendre dignes de vous, descendez, Esprit sanctificateur, auteur de tout don parfait : *Veni, sancte spiritus.*

Soleil de justice, écarter les nuages que les passions élèvent du fond de notre âme, et qui dérobent à nos regards la pureté de la loi et l'étendue de nos devoirs. Faites briller à nos yeux un rayon de cette lumière divine, qui répand dans les esprits le jour de la vérité, dans les cœurs le goût des vertus : *Et emitte cœlitus lucis tue radium.*

Dieu bon, notre fragilité et nos besoins vous sont connus, et vous êtes la plénitude de tout bien. Ouvrez sur nous cette main puissante et libérale, qui protège les faibles, enrichit les pauvres : *Veni, pater pauperum.*

Si vos premiers dons ont été inutiles, s'ils n'ont fait que des ingrats, Père tendre, Père riche en miséricorde, vous avez plus d'une bénédiction; le trésor qui les renferme est infini : *Veni, dator munerum.*

Loin de vous, nous nous sommes avilis par de profanes attachements; nous n'avons trouvé qu'une fausse et trompeuse félicité. L'erreur et le dégoût nous ont disposés à recevoir vos divines lumières. Montrez-vous, beauté immortelle, seule digne de nous, et substituez à de vaines apparences le vrai, le solide bonheur : *Veni, lumen cordium.*

Dieu plein de charmes, vous faites vos délices de converser avec les enfants des hommes. Heureuses les âmes pures qui s'unissent à vous! Comme vous êtes leur souverain, vous êtes leur père. Vous les possédez, elles vous possèdent. Quelle source abondante de consolations et de douceurs! *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium.*

Divin protecteur, sous vos auspices, nous trouvons tout possible, et qu'il est vrai, ô mon Dieu! qu'en s'attachant à vous, on sert en même temps le plus grand et le plus aimable des maîtres! Vous demandez des

travaux et des sacrifices, et vous les facilitez : *In labore requies.* Vous êtes témoin des tentations et des troubles qui nous agitent, et vous les calmez : *In æstu temperies.* Vous voyez couler nos larmes, et vous les essuyez : *In fletu solatium.*

Lumière des esprits, ô douce lumière, pénétrez nos âmes, et ajoutez aux clartés de la foi les flammes de l'amour! Que ce saint amour bannisse de nos cœurs tout ce qui est indigne de vous; qu'il les remplisse de vous et de cette paix délicieuse qui surpasse tout sentiment : *O lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium.*

Dieu tout-puissant, nous le confessons à vos pieds; votre grâce est le seul appui de notre faiblesse. Sans elle, l'homme, livré à lui-même, n'est qu'égarement et que corruption, et cet aveu de notre impuissance sollicite vos bienfaits : *Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium.*

Souveraine pureté, détruisez en nous les taches et les impressions funestes du péché : *Lava quod est sordidum.* Onction céleste, coulez sur nos cœurs arides : *Riga quod est aridum.* Vertu toute-puissante, guérissez nos plaies, nos infirmités et nos langueurs : *Sana quod est saucium.*

Esprit de force, triomphez de notre résistance et de notre inflexibilité : *Flecte quod est rigidum.* Esprit de charité, échauffez nos âmes, et rendez-les sensibles à vos divins attrails : *Fove quod est frigidum.* Esprit de sagesse, corrigez le désordre de nos voies, et ramenez dans les sentiers de la justice des cœurs qui s'égarèrent : *Rege quod est devium.*

Grand Dieu, nous réclamons votre pouvoir; votre pouvoir suffit à tous les besoins. Remplissez nos désirs, et, en nous communiquant vos dons, faites éclater sur nous votre bonté paternelle, exaucez l'humble confiance qui l'implore : *Da tuis fidelibus in te confidentibus sacram septenarium.*

Auteur et consommateur de toute sainteté, achevez en nous ce que vous y avez commencé. Dieu rémunérateur, mettez-nous au nombre de vos élus, et accordez à

nos vœux tout ce qui peut nous conduire au terme où nous aspirons ; une vie pure et comblée de mérites : *Da virtutis meritum* ;

une mort précieuse à vos yeux : *Da salutis exitum* ; les biens célestes et l'heureuse immortalité : *Da perenne gaudium*.

ACTE DE CONSÉCRATION

A LA SAINTE VIERGE.

Vierge auguste, Fille du Père éternel, Mère de Jésus-Christ, Epouse du Saint-Esprit, des qualités si glorieuses vous donnent sur nous les droits les plus légitimes et les plus inviolables ; mais nous voulons vous appartenir encore par l'acte le plus libre et le plus volontaire. Vierge incomparable, agréez en ce moment nos hommages ; ils vous sont dus à tant de titres !

O Marie, Mère d'un Dieu, nous vous offrons, de la plénitude de nos cœurs, un hommage de vénération et de dépendance. Nous vous révérons sur ce trône éclatant, où, plus élevée que les cieux, vous n'avez au-dessus de vous que Dieu seul. La lumière qui l'environne est votre vêtement ; les rayons de sa gloire forment votre diadème et votre couronne ; les sceptres de la terre sont à vos pieds ; les monarques sont vos sujets ; l'univers est votre empire.

Aimable médiatrice, nous vous offrons un hommage d'attendrissement et de confiance. Tous les trésors de la Divinité sont entre vos mains ; nous honorons votre crédit et votre pouvoir, et l'usage que vous en faites pour le bonheur de ceux qui vous invoquent. Les pécheurs vous doivent leur conversion, les tièdes leur renouvellement dans la piété, les justes leur terreur, et la consommation de leurs mérites.

Mère de bonté, nous vous offrons un hommage de reconnaissance et d'amour ; nous le devons à la plus tendre, à la plus

charitable des mères. Rachetés par le sang de Jésus-Christ, ce sang précieux qu'il a pris dans votre chaste sein, nous avons reçu de vos mains cette auguste victime ; c'est de votre propre substance que vous avez fourni le prix adorable de notre rédemption ; c'est un Fils unique, c'est un Dieu que vous nous avez immolé ; nous n'oublierons jamais, ô Mère de douleur, tout ce que nous vous avons coûté.

Vierge sainte, modèle de toutes les vertus, nous vous offrons un hommage d'imitation et de conformité, pour retracer dans nous votre humilité, votre pureté, votre soumission aux volontés du ciel, votre patience dans les épreuves, votre union intime avec le cœur de votre divin Fils.

Souveraine du ciel et de la terre, au pied de votre trône, où le respect et l'amour ont enchaîné nos cœurs, puisse notre zèle, pour l'honneur de votre culte et pour les intérêts de votre gloire, vous venger des attentats de l'hérésie, des outrages de l'incrédulité, de l'indifférence et de l'oubli du reste des hommes ! Mère du Rédempteur, dispensatrice de toutes les grâces, étendez l'empire de la religion dans les âmes, bannissez l'erreur, conservez la foi dans ce royaume, protégez l'innocence, préservez-la des écueils du monde, des faux attrait du crime, et, sensible à nos besoins, favorable à nos vœux, obtenez-nous la charité qui anime les justes, les vertus qui les sanctifient, la gloire qui les couronne.

DISCOURS

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

AVANT-PROPOS.

Renovamini Spiritu mentis vestræ. (Ephes., IV.)
Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme.

Dans l'état le plus saint, mes chères sœurs, au milieu des ressources du salut, avec les dispositions les plus heureuses, la volonté s'affaiblit, la piété dégénère, le

cœur se dément, et trouve dans son inconstance naturelle l'écueil de ses résolutions et de ses promesses. Fragilité humaine, que tu es digne de nos gémissements ! Non, ce regard de la foi qui doit considérer l'Invisible comme s'il était visible (Hebr., XI), n'a

pas toujours la même vivacité. Ce cri de l'amour qui pénètre les cieux perd peu à peu de sa force et de sa pureté. Aujourd'hui nous prenons l'essor, et demain nous rampons sur la poussière. Quelquefois dans un même jour, dans une même action, la ferveur et la lâcheté se confondent : on cherche la vertu dans la vertu même. Telle est, mes chères sœurs, la triste condition de l'humanité. Nous éprouvons dans la pratique du bien ces dégradations et ces vicissitudes qui nous font pencher vers le dépérissement. Nous avons des fautes à nous reprocher, de ces fautes qui ne bannissent pas toujours l'Esprit-Saint de nos cœurs, je le suppose, mais qui le contristent ; qui, sans outrager le Maître que nous servons et sans nous attirer sa colère, diminuent ses dons, augmentent notre faiblesse et nous conduisent à des chutes inévitables, si nous n'avons soin de les prévenir par un retour sur nous-mêmes. En appliquant ces réflexions aux personnes de votre état, je le dirai donc, vierges chrétiennes, oui, jusque dans ces maisons d'oraison, on a des prières à ranimer ; dans ces lieux de retraite et de solitude, des distractions à écarter ; dans ces demeures consacrées à la régularité, des obligations à approfondir ; dans une vie dont l'esprit d'innocence et de ferveur devrait occuper, sanctifier tous les moments, des vides à remplir, des égarements à prévoir, une tiédeur à craindre et peut-être à déplorer. Je l'avoue, on vit dans ces saints asiles où tout inspire la piété et la vertu ; mais qu'il est rare, que dans le nombre des sacrifices qu'exige la grandeur du Maître avec lequel on s'est engagé, on ne fasse de temps en temps quelque rapine dans l'holocauste ! Qu'il est difficile, disait saint Léon, que cette poussière impure qui sort du fond des passions humaines, ne s'attache aux cœurs les plus religieux, et n'en ternisse l'éclat et la pureté ! Quoi qu'il en soit, mes chères sœurs, je vous invite à profiter de l'avertissement de l'Apôtre, et à vous renouveler dans les voies de la justice et de la sainteté : *Renovamini spiritu mentis vestræ.... In justitia et sanctitate veritatis. (Ephes., IV.)* En effet, si le cœur humain tend toujours à s'abaisser, chaque moment exige de sa part un effort. Il doit s'élever, pour résister au poids qui l'entraîne ; acquérir de nouveaux mérites pour conserver les mérites acquis ; pratiquer les conseils pour ne pas rester au-dessous du devoir ; faire le mieux

pour ne pas faire le mal. Or, quoi de plus propre à entretenir cette ferveur ou à la rallumer, qu'une vue plus réfléchie de votre état ? Je dis de votre état ; car il ne vous suffirait pas dans ces jours de recueillement, de considérer les vérités générales, les obligations qui vous sont communes avec le reste des fidèles. Il faut *entrer dans les puissances du Seigneur (Psal. LXX)*, dans les secrets de cette vie intérieure, où une sainte émulation doit vous faire aspirer, selon l'expression de saint Paul (*Ephes., IV*), à la *plénitude de l'homme parfait en Jésus-Christ*. Il faut, dans un sérieux examen, comparer votre conduite avec vos devoirs ; juger de l'étendue de vos devoirs par la grandeur de vos avantages ; rapprocher de votre cœur le flambeau de la règle ; à la faveur de cette lumière, calculer, si je puis m'exprimer ainsi, tout ce que votre âme a perdu ; lui rendre, par l'énergie des résolutions, sa vigueur et sa beauté ; en un mot, remonter jusqu'au sommet de cette échelle mystérieuse, qui ne présente que trop souvent l'alternative humiliante de la ferveur qui s'élève et de la faiblesse qui descend.

C'est donc pour renouveler en vous l'esprit religieux, que je viens vous faire envisager votre état sous trois rapports qui renferment le plan général de cette retraite. Je viens vous rappeler le bienfait de votre vocation, les engagements de votre vocation, les promesses attachées à votre vocation. Et, de là trois dispositions qui caractérisent une âme religieuse : la reconnaissance, la fidélité, la confiance. La reconnaissance qui l'entretient constamment dans le souvenir et l'estime de son état ; la fidélité, qui l'attache inviolablement aux devoirs de son état ; la confiance, qui lui fait surmonter avec courage les difficultés de son état. Telles sont les vérités intéressantes que je me propose de vous développer dans ce cours d'instructions.

Puissent ces vérités saintes faire sur vos cœurs toute l'impression que je désire ! Puissiez-vous, en les méditant, vous ranimer dans l'esprit de votre vocation, resserrer les nœuds sacrés qui vous attachent à Jésus-Christ votre époux, le dédommager par la ferveur de vos sentiments, de l'ingratitude et de l'oubli du reste des hommes ; et, au milieu de ce déluge d'iniquités qui inonde la terre, le venger par une vie de pureté et d'amour, des scandales qui l'outragent.

DISCOURS I^{er}

SUR L'ESPRIT DE RECONNAISSANCE.

Benedic anima mea Domini, et noli oblivisci omnes retributiones ejus. (*Psal. CII.*)

Mon âme, bénissez le Seigneur, et ne perdez jamais le souvenir de ses bienfaits.

La reconnaissance est une vertu dont le monde lui-même se fait honneur : elle est au nombre de ces qualités aimables qui ca-

caractérisent les âmes bien nées. L'ingratitude est flétrie par la voix publique, et son nom seul est un opprobre. Ceux même qui sont coupables de ce vice, ne peuvent le souffrir dans les autres. En manquant à la reconnaissance, on l'exige ; et tel à qui on peut reprocher d'avoir méconnu des services, se plaint lui-même, et se plaint amèrement, lorsqu'on a méconnu les siens. Mais,

Si le bienfait surtout fixe la destinée de la personne qu'on oblige, et la met dans une situation qui décide pour toujours de son bonheur, les expressions les plus animées annoncent alors sa sensibilité : elle éclate en actions de grâces, et rend hommage à son bienfaiteur par la vivacité de ses transports.

Tels sont les sentiments dont les hommes se piquent entre eux, et dans l'ordre social, la reconnaissance est un devoir sacré pour les âmes honnêtes. Un Dieu, mes chères sœurs, ce Dieu si libéral à votre égard vous trouverait-il moins sensibles aux témoignages de son amour ; et les enfants du siècle seraient-ils plus équitables dans leur conduite, que les enfants de lumière ? Mais laissons cette réflexion trop injurieuse à votre piété. Ce n'est point aux vertus séculières à vous instruire. Ouvrons les livres saints : j'y vois la reconnaissance établie, consacrée par les exemples les plus illustres. Noé au sortir de l'arche, où il fut préservé des eaux du déluge, construit un autel pour rendre grâces à Dieu de ce bienfait. Abraham, après l'apparition où Dieu lui a promis la terre de Chanaan, et les bénédictions les plus abondantes, érige un monument de sa reconnaissance, et veut en éterniser le souvenir. Jacob, revenu du songe mystérieux, où les mêmes promesses lui ont été renouvelées, consacre la pierre sur laquelle il reposait, et s'empresse d'y offrir un sacrifice d'actions de grâces. Moïse fait conserver la manne pour instruire la postérité de l'attention paternelle de Dieu sur son peuple. Enfin, la plupart des fêtes du peuple juif étaient destinées dans leur institution, à lui remettre sous les yeux les faveurs dont il avait été comblé, et à en perpétuer la mémoire. Tant il est vrai, que Dieu veut nous voir attentifs et sensibles à ses dons. Non, mes chères Sœurs, l'amour d'un bienfaiteur ne peut se payer que par l'amour, et l'importance d'un bienfait est la mesure de la reconnaissance qu'il exige. Si un sentiment si juste s'était affaibli dans vos cœurs ; pour lui rendre toute sa vivacité, entrez avec moi dans le détail des miséricordes de Dieu sur votre âme.

Qu'est-ce que la profession religieuse ? Les théologiens l'appellent un second baptême, ou si vous voulez, une nouvelle application des fruits de l'Incarnation et de la Rédemption du Sauveur. En effet, si l'Apôtre semble réduire tout le dessein du mystère de la Rédemption à nous séparer du siècle pervers : *Dedit semetipsum ut nos eriperet de presenti sæculo nequam* (Galat., I) : rappelez en ce moment tout ce qu'a fait pour vous le Dieu des miséricordes, et dans le céleste attrait qui vous a conduites au pied de son tabernacle, remarquez avec attendrissement, une grâce de prédilection, une grâce de séparation, une grâce de sanctification, une grâce de prédestination. Que chacune de ces considérations occupe, intéresse, enflamme vos cœurs.

Grâce de prédilection. Oui, mes chères

sœurs, un Dieu vous a aimées, et c'est par un effet de cet amour gratuit, qu'il s'est occupé de vous avant tous les temps, qu'il vous a choisies et discernées dans la foule, pour vous placer à l'ombre du sanctuaire. J'ai aimé Israël, disait le Seigneur par la bouche de son prophète (*Osee, IX*), et l'empressement d'un voyageur qui saisit sur sa route un fruit délicieux qui s'offre à ses regards, n'est qu'une faible expression de la vivacité et de l'ardeur de mes sentiments pour mon peuple. Comme la main qui cultive un arbrisseau chéri, en détache avec complaisance les premières productions, ainsi je me suis choisi un peuple entre tous les autres, pour en faire le dépositaire de mes faveurs, et l'objet de ma tendresse. Quelles touchantes images, mes chères sœurs ! et n'y reconnaissez-vous pas la grâce de votre élection ? Suivez-moi dans le détail où je vais entrer : chaque trait de la bonté divine demanderait un acte d'amour, et de l'amour le plus ardent. Dieu voulait votre salut, et, pour l'opérer, il fallait vous distinguer de l'idolâtre et de l'impie : il vous en a distinguées. Il fallait vous régénérer dans les eaux du baptême, vous marquer du sceau de l'adoption : vous l'avez reçu ce glorieux caractère. Il fallait des leçons utiles, pour régler vos penchants, et pour former vos mœurs : vous les avez trouvées dans une éducation chrétienne, dans le zèle d'un ministre, dans les exemples édifiants que la Providence a mis sous vos yeux, peut-être dans une disgrâce, dans une humiliation qu'elle a permise, pour vous détacher du monde et de vous-mêmes ; que sais-je ? dans une circonstance, où un égarement vous rappelant à votre propre cœur, le vice même a produit la vertu. Il fallait ajouter aux grâces de lumière et d'instruction, des grâces de pardon. O vous, dont je trace ici le tableau, votre cœur doit m'entendre. Aurait-il oublié le Dieu bon, le Dieu patient, le Dieu riche en miséricorde ? Enfin, il fallait préparer, déterminer, consommer l'œuvre de votre vocation, en vous attirant, en vous sollicitant, en vous pressant, en dirigeant vos pas vers ce saint asile : Dieu l'a fait. Il vous a donc appelées à lui, et dans quelles circonstances ? Dans la saison de la jeunesse, cette saison si orageuse, et si susceptible de séduction : peut-être, dans le moment même où vous l'oubliez, où vous l'outragiez, où vous vouliez en quelque sorte le forcer à vous perdre. Trouvez-vous que son amour en ait assez fait ; et, si vous êtes devenues sa conquête, lui a-t-elle assez coûté, pour qu'il en jouisse désormais sans partage ?

Grâce de séparation. Qu'est-ce que le monde, selon le disciple bien-aimé ? Il n'y voit que le péché ; il lui en donne le nom : voilà son caractère, et son ensemble : *Mundus totus in maligno positus est.* (1 Joan., V.) A quels dangers le trésor de la grâce n'y est-il pas exposé ! Dangers de toutes parts, dangers de toute espèce. Dangers dans les objets qui engagent, dans les liaisons qui

captivent, dans les discours qui pervertissent. Dangers dans les maximes qui séduisent, dans les occasions qui ébranlent, dans les exemples qui entraînent. Dangers, dans le luxe qui énerve, dans les spectacles qui amollissent, dans les plaisirs qui corrompent. Quel séjour que celui où le péril est à chaque pas, le combat continu, la résistance pénible, la victoire souvent douteuse, le cœur fragile, et toujours attaqué ! Que ne devez-vous pas, mes chères sœurs, à la grâce de votre vocation ! En vous enlevant à la perversité du siècle, que de tentations, que de séductions, que de chutes n'a-t-elle pas prévenues !

Grâce de sanctification. Oui, tout est saint, tout est sanctifiant dans la religion ; la solitude, les exercices, l'esprit d'émulation, l'habit même dont on est revêtu.

La solitude. C'est là que ce Dieu, partout ailleurs si méconnu, fait entendre et recevoir ses oracles. L'âme, dégagée des sens, l'écoute dans le silence, se pénètre de sa grandeur, se nourrit de sa vérité, voit éclater sa gloire, dit saint Jérôme, cette gloire dont les apôtres eux-mêmes ne furent témoins que dans un lieu séparé de la foule. Aimable séjour où, le rideau tiré sur la scène du monde, le solitaire entend cette voix consolante qui l'invite à goûter son bonheur : contemple dans un saint repos l'objet de son amour. Tu l'as cherché loin de la multitude. Dans ce calme délicieux que produit sa présence, reconnais la sagesse de ton choix. Sous un ciel pur et serain, tes jours coulent dans l'innocence, et dans l'abondance de la paix. Heureux mortel, jouis de ton Dieu et de toi-même.

Les exercices. Tantôt, c'est ce sacrifice de louanges qui fait monter jusqu'au trône de l'Agneau l'encens d'un cœur pur et la sainte harmonie des cantiques de Sion. Tantôt, dans la ferveur de l'oraison, l'âme éclairée sur ses faiblesses gémit sur les obstacles qui arrêtent son essor, s'élève sur les ailes de l'amour, aspire à la perfection des vertus, en prend le modèle dans le Dieu qu'elle adore. Silence profond, où Dieu se communique, où il honore de sa familiarité la plus intime un cœur attentif à l'écouter ; examens réfléchis, où, rendu à soi-même, on approfondit ses devoirs, on s'en reproche les plus légères infractions ; retraites particulières, où, dans une séparation plus entière des créatures, l'esprit se renouvelle, le cœur se sépare et se fortifie par le secours des résolutions contre son inconstance et sa fragilité naturelle. Telles sont, mes chères sœurs, les saintes pratiques que vous trouvez établies dans ces pieux asiles, et dont il ne tient qu'à vous de profiter pour atteindre à la perfection où Dieu vous appelle. Monde profane, tu les négliges et tu oses quelquefois les mépriser. Il te sied bien d'insulter aux justes, et de les accuser de minuties ; nous savons qu'avec ces prétendues minuties, on corrige jusqu'aux faiblesses. Tu reproches aux saints la pureté de l'amour, et je vois le crime écrit sur ton front ! Ah !

rougis de toi-même, et respecte un état qui ne multiplie les pratiques qu'en multipliant les vertus.

L'esprit d'émulation. Vous avez pour compagnes dans la religion ces âmes généreuses qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne sont occupées que du soin de lui plaire. La vertu vous environne, la ferveur vous instruit, l'exemple vous encourage. Commence-t-on à s'affaiblir, à se relâcher ? l'esprit de régularité, qui domine dans une maison religieuse, est un censeur qui importune, et dont l'importunité subjugue enfin l'âme infidèle et la fait rentrer dans le devoir. Comment se dispenser de croire praticable ce qu'on voit pratiqué si universellement et si constamment ? On ne peut être vicieux sans remords, lâche sans confusion, où le zèle de la perfection multiplie les modèles, perpétue les sacrifices ; et tandis que dans le monde une vertu médiocre, entourée de vices grossiers dont elle se croit exempte, trouve dans ce contraste de quoi se rassurer et peut-être se canoniser en secret dans le cloître, les vertus faibles sont presque mises au rang des vices.

Le saint habit dont on est revêtu. Il offre dans sa simplicité, quelquefois dans sa pauvreté, l'opposition la plus frappante avec l'orgueil et le faste du siècle, et c'est une leçon d'abnégation et d'humilité ; il réveille le souvenir de l'alliance contractée par l'Épouse avec le Dieu des vierges, et c'est une leçon de fidélité et de pureté ; il rappelle les engagements et les sacrifices dont l'autel fut le témoin, et c'est une leçon de ferveur et de perfection. Le voile qui vous dérobe aux regards du monde est une image de cette vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, où vous ne devez plus avoir d'autre occupation que d'orner votre âme.

Que ne puis-je, mes chères sœurs, que ne puis-je l'emprunter, ce voile de modestie, pour en couvrir ces têtes altières chargées de tous les ornements du luxe et de la vanité, ces yeux peu chastes qui cherchent les regards et allument si souvent les passions d'autrui, ces bouches profanes qui substituent aux louanges du Créateur les cantiques de Babylone et les triomphes d'un amour impur, ces membres plongés dans la mollesse, et le dirai-je ? peut-être flétris par le crime et les plus honteuses voluptés ! Puisse votre exemple engager ces âmes mondaines, sinon à vous imiter dans votre sacrifice, du moins à pleurer leurs fautes et à vous féliciter de vos avantages !

Grâce de prédestination. Ceux que Dieu a prédestinés, dit saint Paul, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés.

1° Ceux que Dieu a prédestinés, il les a appelés : *Quos prædestinavit, hos et vocavit.* (Rom., VIII.) Le Seigneur ne pouvait donc vous donner une preuve plus sensible et plus touchante de son amour que cette grâce de discernement par laquelle il vous a séparées du monde. Il a renouvelé à votre égard le prodige qu'il opéra en faveur de

son peuple, en le délivrant de la servitude d'Égypte; et souffrez que, pour votre édification, je développe les rapports que je trouve entre ce grand événement et le bienfait de la vocation religieuse. En effet, ce jour célèbre, où la nation chérie fut tirée de l'oppression, ne vous retrace-t-il pas l'heureux moment où vous fûtes affranchies de la servitude du siècle et de la tyrannie des passions? Dans cette nuée lumineuse qui précédait l'Israélite et dirigeait sa marche, pouvez-vous méconnaître cette grâce intérieure qui vous éclaira sur la vanité des créatures, sur la perversité du monde, et, vous traçant la route du sanctuaire, prépara les premiers nœuds de votre alliance avec le Seigneur? Ces flots suspendus, qui respectent le peuple privilégié et retombent sur l'Égyptien qui le poursuit, ne vous rappellent-ils pas cette providence occupée de votre bonheur et victorieuse des obstacles que le monde et la chair opposaient à votre vocation? L'eau miraculeuse que le saint législateur fit sortir de la pierre, et qui coulait avec abondance, n'est-elle pas une image de ces dons célestes dont vous êtes comblées dans ces saints asiles? Enfin la manne, qui tombait chaque jour dans le désert, n'est-elle pas une figure de ce pain des anges auquel vous participez si souvent et qui suffit à tous vos besoins, comme l'ancienne manne se proportionnait à tous les goûts?

2° Ceux que Dieu a appelés, il les a justifiés : *Quos vocavit, hos et justificavit.* (Rom., VIII.) Loin du monde et de ses écueils, vous avez moins d'obstacles à vaincre et plus de ressources. Le même amour qui vous a choisies, occupé à soutenir et à conserver son ouvrage; les grâces qui répondent à l'éternité de son choix, versées avec profusion et toujours présentes, voilà vos avantages. Le Seigneur a ménagé au reste des hommes les moyens de sanctification renfermés dans le plan général de sa providence; et vous, indépendamment de ces grâces communes, vous trouvez dans votre état des secours particuliers, des grâces plus abondantes. De la multitude des fidèles, Jésus-Christ s'est formé des adorateurs et des sujets : il a fait de vous des épouses. Son esprit souffle au milieu du monde, mais souvent sans s'y arrêter; il s'est reposé sur vous avec complaisance pour vous prodiguer ses lumières et ses dons. Le monde a sa parole et sa loi; et vous, mes chères sœurs, non, je n'en dis pas trop, si vous êtes fidèles, vous avez son cœur.

3° Ceux que Dieu a justifiés, il les a glorifiés : *Quos justificavit, hos et glorificavit.* (*ibid.*) Il est vrai, une fidélité constante, animée et soutenue par la reconnaissance, doit concourir avec Dieu pour assurer votre prédestination et votre bonheur; mais la reconnaissance et les sentiments qu'elle inspire doivent-ils coûter à de bons cœurs les preuves de la reconnaissance après tant de bienfaits reçus, la persévérance et l'ardeur de la reconnaissance quand on a le ciel pour

objet, l'éternité pour motif, un Dieu pour ami?

Et voilà ce qui pénètre, ce qui attendrit quelquefois jusqu'aux larmes une religieuse qui connaît et qui sait apprécier ses avantages. Dans ces saintes retraites, tout est pour elle un motif pressant de louer, d'aimer, d'adorer. De quelque côté qu'elle porte ses pas dans ces lieux de bénédiction, elle marche appuyée de son bien-aimé, toute brillante de ses dons, portant un trésor de grâces qui en renferme plus lui seul qu'il n'en aurait fallu pour ramener à Jésus-Christ tant d'âmes qui l'outragent, et pour les conduire à la plus éminente sainteté. Placée pour toujours dans un port assuré, des bords du rivage elle voit les tempêtes se former, une foule de malheureux lutter contre les flots, de tristes débris couvrir cette mer orageuse, pleine d'écueils et fameuse par ses naufrages. A cette vue, elle sent plus que jamais son bonheur; elle bénit mille fois la main qui l'a préservée. Qu'il est aimable, s'écrie-t-elle, qu'il est bon, le Dieu que j'adore! Non, il n'a pas donné à tous cette marque de prédilection. Je dois tout ce que je suis à la tendresse de son amour, et ce regard de préférence qu'il a jeté sur moi charme et ravit mon cœur : *Non fecit taliter omninationi.* (Psal. CXLVII.) Que ce souvenir serve donc, vierges chrétiennes, à vous inspirer le plus tendre retour envers un Dieu si bienfaisant, à vous convaincre de plus en plus de la vérité de cette parole du Sauveur : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; c'est moi qui vous ai prévenues : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* (Joan., XV.)

Heureuses, mes chères sœurs, d'avoir été distinguées par ce regard de miséricorde, qui vous a séparées de la masse de perdition! Heureuses de vivre dans une société édifiante, où tous les cœurs se réunissent, pour honorer le Dieu saint par des vertus! Heureuses, d'habiter ces pieuses retraites, où tout concourt à exciter votre reconnaissance; où les vœux sont des préservatifs contre l'inconstance et l'instabilité; les règles qui dirigent le cœur et les actions, des grâces de lumière et de pureté; les pratiques, des aliments pour la ferveur; les renoncements et les sacrifices, des moyens de perfection; les exemples, des reproches contre la lâcheté, ou des secours pour la faiblesse.

Murs sacrés, vénérable asile qui êtes devenu pour moi le séjour d'une vie intérieure et divine, vous êtes, et vous serez toujours le tendre objet de ma reconnaissance. Sanctuaire de l'innocence, qui me renfermez dans votre auguste enceinte, oui, je vous préfère aux plus brillantes demeures. Je vois au-dessous de moi les palais des grands, le trône des rois, le monde avec toute sa gloire, je dirais mieux, avec sa vanité. Saint autel, qui reçûtes mes engagements, je les ratifie en ce moment avec toute la ferveur dont je suis capable. Et vous, esprits immortels, portez ce nouvel hommage avec

l'encens de mon cœur, au pied du trône de l'Agneau. Roi des siècles! mon Dieu! mon époux! j'ai reçu de vos mains ce vêtement de lumière qui fut le gage de votre amour, et de l'alliance que je contractais avec vous. Mon cœur pourrait-il vous oublier! Il vous doit tout; mais que ce cœur est borné! que son amour est faible! Dieu de bonté! Dieu des vertus! augmentez vos dons, pour le rendre plus digne de vous. Que le sentiment de son bonheur l'attache de plus en plus à un si bon Maître, et commence ici-bas le cantique de vos miséricordes, pour le continuer sans interruption dans ce séjour immuable, ce beau séjour, où les transports de la félicité la plus pure éterniseront sa reconnaissance, et vos bienfaits. Ainsi soit-il, etc.

DISCOURS II.

SUR L'OUBLI DE LA VOCATION.

Obliti sunt Deum qui salvavit eos. (Psal. CV.)

Ils ont oublié le Dieu qui les a sauvés.

Qu'ai-je dit, mes chères sœurs, et quelle triste vérité venez-vous d'entendre! Quoi! un Dieu méconnu, et méconnu dans son empire! dans ces asiles consacrés par sa présence, et marqués du sceau de sa prédilection! dans ces temples de l'amour! dans ces sanctuaires, où il verse à pleines mains les richesses de sa grâce! Dieu des miséricordes, il rassemble sous ses ailes un peuple d'élus; il en fait son peuple chéri; il aime, il veut être aimé; hélas! et l'indifférence est le prix de sa tendresse! et je vois l'ingratitude à côté de ses bienfaits! et ce sont des cœurs sensibles, des cœurs chrétiens, des âmes religieuses qui vérifient ce reproche! Quoi qu'il en soit, mes chères sœurs, après avoir vu dans le discours précédent combien il est juste de reconnaître le bienfait de votre vocation, comprenez aujourd'hui combien il est dangereux de l'oublier. En effet, vous ne pouvez vous soutenir dans l'observation de vos devoirs, si vous n'en avez l'amour et le goût. Or, pour nourrir, pour perpétuer ce goût, cet amour, rien de plus nécessaire qu'un souvenir fréquent de vos avantages et du bienfait de votre vocation. Quel malheur pour vous, si vous le négligez ce précieux souvenir! Israël ne devient infidèle, et ne pèche dans le désert, que parce qu'il oublie la main, la bienfaisante main qu'il l'y a conduit. C'est le reproche que lui fait le Seigneur par la bouche de son Prophète. Peuple inconstant, à peine est-il sorti de l'abîme où le ciel venait d'engloutir ses persécuteurs, qu'il oublie ce prodige, et la bonté toute-puissante qui l'avait opéré. Peuple ingrat, il méconnaît son Libérateur et son Dieu. Et quelles furent les suites de cet oubli? Ecoutez, épouses de Jésus-Christ, et craignez pour vous-mêmes. Ils n'eurent que du dégoût pour la terre promise : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* (Psal. CV.) Ils murmurèrent dans leurs tentes : *Murmuraverunt in tabernaculis.* (Ibid.) Ils n'écou-

tèrent plus la voix du Seigneur : *Non exaudierunt vocem Domini.* (Ibid.) Tel est le malheur d'une religieuse, qui, par sa tiédeur et une dissipation habituelle, efface peu à peu le souvenir des miséricordes de Dieu sur son âme, laisse affaiblir ce motif de sa reconnaissance, et cesse d'en nourrir sa ferveur. Elle commence par se dégoûter de son état. Elle en vient ensuite jusqu'à murmurer contre son état. Enfin, elle n'écoute plus, ou n'écoute que faiblement la voix du Seigneur sur les obligations et les devoirs de son état. Je vais développer ces réflexions : suivez-moi.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Et d'abord, elle commence par se dégoûter de son état : *Pro nihilo habuerunt.* Si une religieuse, d'ailleurs attentive au bienfait de sa vocation, et qui en connaît tout le prix, se plaint quelquefois de ce que les grands objets qui devraient exciter sa reconnaissance, ne font sur elle qu'une faible impression; si, dans ces moments d'obscurité, elle se voit obligée de rappeler par de nouveaux efforts un souvenir qui lui échappe, une ferveur sensible qui fuit loin de son cœur; si elle entre comme malgré elle dans un état d'affaiblissement, où elle éprouve des ténèbres qui la contristent, une indifférence qui l'étonne, une insensibilité qui la confond; que penser d'une épouse de Jésus-Christ qui se soustrait volontairement aux idées sublimes et touchantes que lui présente la grâce de sa vocation; qui, au milieu des occasions, avec tous les motifs de glorifier son Dieu, de s'unir à lui, de lui plaire, donne à de vains objets son attention, son estime, son cœur? Comment goûtera-t-elle un état dont elle médite si rarement les avantages, et dont elle est intéressée à se dissimuler les obligations; car on n'aime guère à voir ce qu'on aime si peu à pratiquer? Comment goûtera-t-elle les douceurs de la solitude, avec un esprit dissipé, volage, inquiet, occupé de bagatelles et d'inutilités; les fruits de l'oraison, avec une imagination remplie d'idées vaines, quelquefois dangereuses, toujours contraires à son état; les consolations de la pénitence, avec l'amour de ses aises, autant qu'on peut les avoir dans la religion; la paix que procurent l'obéissance et la soumission, avec cette idolâtrie de ses pensées, qui l'empêche d'acquiescer intérieurement à ce qui lui est commandé, en sorte qu'avec les dehors et la lettre de l'obéissance, elle n'en a, ni l'esprit, ni le mérite; le prix de l'abnégation et du renoncement, avec les restes d'un amour-propre mal éteint, qui fait revivre en elle le langage du monde et son esprit, ses hauteurs, ses jalousies, ses dédains, ses fausses délicatesses, ses profanes sensibilités? D'où viennent ces infidélités? De l'oubli dont j'ai parlé; et en connaissez-vous tout le désordre? Oublier sa vocation, c'est oublier qu'on a renoncé aux créatures, et on s'en occupe. C'est oublier le sacrifice qu'on a fait de soi-même, et on se reprend. C'est oublier avec

l'assujettissement des devoirs, la force qui soutient, c'est même s'en rendre indigne, et on s'affaiblit. C'est oublier, avec les grâces qu'on a reçues, les promesses qu'on a faites, et on se dément. C'est oublier les règles saintes, obscurcir, et quelquefois éteindre le flambeau de la loi, et on s'égare. C'est oublier Dieu, l'engager à s'éloigner lui-même, et on cherche à se dédommager. Qu'ai-je dit, se dédommager? Quoi! d'un Dieu qu'on abandonne, et qu'on s'expose à perdre par ses résistances et ses infidélités? d'un Dieu, le souverain bien, le seul bien du cœur, et hors duquel tout n'est que misère, égarement, et vanité? D'un Dieu, qu'on ne peut oublier, sans renoncer à sa protection, à sa tendresse, à sa familiarité la plus intime?

Mes chères sœurs, le cœur humain, par son inclination naturelle, cherche le bonheur. La consolation du religieux, dans le moment de sa profession, est d'avoir tourné ses affections vers leur véritable objet, et d'avoir cherché le bonheur où il est; mais, si Dieu est oublié, que devient l'âme infortunée qui s'en éloigne? Quel videt! quelle dégradation dans cette âme! La noblesse de la fille du roi, permettez-moi cette expression, tombe en rotture. Elle se nourrissait délicieusement, dit un prophète (*Thren.*, IV), et elle s'arrête aux aliments les plus vils. Ou plutôt, comme Dieu seul peut nourrir le cœur et le remplir, qu'est-ce que tout le reste qu'un poison qui le dévore, qu'un principe de langueur et de corruption.

Mais quoi! épouse de Jésus-Christ, est-ce donc là le terme où devait aboutir votre entrée dans la carrière évangélique? Lorsque le Seigneur résolu dans sa miséricorde de vous enlever aux agitations et aux dangers du siècle, et de vous introduire dans cette terre fortunée, où coulent le lait et le miel, quel mépris des objets visibles, quels saints désirs il versa dans votre âme! Vous étiez alors si heureusement disposée : comment vous êtes-vous démentie : *Currebatis bene : quis vos impedit?* (*Galat.*, V.) Aurait-on pensé que la lumière dont le Seigneur éclaira l'appareil de votre sacrifice, que ce rayon de joie dont vous l'éclairâtes vous-même, et qui donnait un nouveau lustre au triomphe de votre foi sur le monde, que ces tendres soupirs d'une épouse favorisée, disiez-vous, trop aimée, pour être jamais infidèle, aurait-on, dis-je, pensé que de si beaux commencements dussent être suivis du dégoût, de la froideur, de l'indifférence? Hélas! que dirait l'orateur sacré qui publia votre alliance avec le Seigneur à la face des autels? que dirait le ministre témoin de votre sacrifice, et dont les mains furent employées à vous embellir, à vous parer pour les noces de l'Agneau? Que disent en ce moment les vierges chrétiennes avec lesquelles vous habitez, et dont vous avez partagé le bonheur, sans imiter leurs vertus? N'ont-elles pas à vous reprocher, non-seulement le dégoût de votre état, mais encore les

murmures contre votre état? *Murmuraverunt.*

SECONDE RÉFLEXION.

Dans cette disposition de tiédeur, où une religieuse inattentive au bienfait de sa vocation, et d'autant plus infidèle qu'elle est plus distraite et plus dissipée, commence à se dégoûter de son état, tout la surcharge, tout l'irrite. L'état religieux n'est plus ce joug aimable qu'elle trouvait si doux et si léger : c'est un fardeau qui l'accable. Ce bandeau sacré dont la modestie avait orné son front, n'est plus qu'un lien qui la blesse. Ce voile qui la couvre, n'est plus qu'une ombre importune, où invisible au monde, elle le cherche encore par le désir et la pensée. Les engagements contractés avec Dieu, ne sont plus ces chaînes précieuses dont elle se glorifiait, et qu'elle préférerait aux plus brillantes couronnes : ce sont des assujettissements odieux, et des croix qui la déchirent. La règle est un tyran, la prière une contrainte, l'obéissance une servitude, la mortification un supplice. Encore, si, dans ces jours de tentation, et dans ces moments de ténèbres, on jetait un regard sur l'autel, pour réveiller sa foi, et ranimer sa confiance! Si, dans la règle et les obligations qu'elle impose, on voyait les ressources à côté des obstacles, la faiblesse de l'homme soutenue de la force d'un Dieu! Si on opposait à l'austérité des renoncements et des sacrifices, le souvenir des avantages de l'état, et l'encouragement qu'il inspire! Si, pour imprimer dans son cœur une vérité si consolante, on se la rendait familière! Si le souvenir en était fréquent! Si chaque jour le faisait renaître! ah! chaque jour de la vie religieuse commencerait par un hommage, se remplirait par des vertus, finirait par un cantique d'actions de grâces. Alors, on trouverait tout dans ce souvenir : il ferait des heureux, il ferait des saints. Mais, non : on l'a négligé, on l'a effacé ce précieux souvenir. L'épouse ingrate, sans onction parce qu'elle est sans confiance, sans confiance parce qu'elle est sans amour, ne cueille que des épines, ne boit qu'un calice de fiel et d'amertume. Elle se soulève, elle murmure. Elle porte dans son cœur toute la révolte, et tout le désespoir d'une esclave. Je dis dans son cœur; car murmurer hautement, ce serait un scandale trop visible dans ces asiles de la perfection, où tant d'autres, loin de chercher à briser leurs liens, ne pensent pas même à les relâcher; où, loin de se plaindre de la rigueur du devoir, elles s'y portent avec ces vues de foi qui rendent tout supportable, et même facile; où elles trouvent ce qu'elles croyaient en effet y trouver; les douceurs cachées sous des rigueurs apparentes, comme on trouve au milieu du monde, les amertumes et les croix déguisées sous de fausses douceurs; où, en un mot, le goût de l'état produit la fidélité, comme la fidélité donne à son tour un nouveau goût pour l'état. Il faut donc que celles qui murmurent contre

la règle, murmurent secrètement, et que ce cœur séditionnaire, qui repousse intérieurement le devoir, sans oser éclater, se dévore lui-même, se venge par sa résistance d'un état qui le crucifie, et laisse voir dans une suite d'omissions et d'irrégularités cette apostasie secrète qui fait son malheur et son crime. Et c'est ainsi, qu'après s'être dégoûté de son état, après avoir murmuré contre son état, on enfreint les devoirs et les obligations de son état : *Non exaudierunt.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

On demande, ou même sans le demander, on se permet contre la règle des adoucissements et des licences qui en sont autant d'infractions. On les justifie à ses propres yeux, en éludant par de fausses interprétations, quelquefois même en critiquant la loi qui les réproouve. Elle en demande trop, dit la lâcheté. La nature est-elle capable de tant d'efforts? Quoi toujours se gêner, toujours se contraindre? L'esprit s'aigrit, le cœur se révolte. Il désire ce qui lui est refusé : il éprouve ce qu'il ne peut éviter. Il ne faudrait rien moins, pour s'affranchir de cet état de violence, que forcer les barrières sacrées qui retiennent l'épouse infidèle. Aussi en a-t-on vu qui se sont portées à cet excès : ô scandale! Mais, si on n'en vient pas à cette extrémité, combien de fautes contre les vœux, qu'on ne pense pas même à se reprocher! Quelle suite de prévarications se présente à moi! Le silence violé dans plusieurs occasions, et par des conversations prolongées, où le temps est perdu, l'ordre blessé, la règle méprisée, les emplois exercés avec une négligence, la source de mille fautes : des liaisons, qui se forment aux dépens de la charité commune : des amitiés particulières auxquelles on se livre, soit par l'infidélité d'un cœur à qui le Créateur même ne suffit pas, soit par une lâcheté criminelle qui se dédommage par ces secrets épanchements, d'une vie de sacrifice, toujours pénible à une âme immortifiée. En un mot, que de grâces rejetées! que de devoirs omis! que de vertus négligées! que de mérites perdus! Cependant, un Dieu parle; il s'explique; il tonne comme autrefois, sur le chemin de Damas. Une voix intérieure se fait entendre : Je suis ce Jésus que tu persécutes : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (Act., IX.) On est renversé comme Saul : se relève-t-on comme lui? S'écrie-t-on comme lui : Seigneur! que voulez-vous que je fasse : *Domine, quid me vis facere?* (Ibid.) A-t-on recours à un autre Ananie, pour se faire instruire de cette volonté sainte dont on a eu le malheur de s'écarter? Ou plutôt, ne méprise-t-on pas les tendres invitations d'un Dieu qui nous rappelle, les reproches d'une conscience qui s'explique hautement, les conseils d'un directeur qui fait connaître le danger, et qui, pour en retirer plus efficacement, indique les sources du mal, fait apercevoir les progrès, et tremble sur les suites?

Auriez-vous cru, mes chères sœurs, que

l'oubli de votre vocation pût produire de si funestes effets? Mais pouvez-vous en douter, si c'est un oubli habituel, et volontaire? Oubli, qui a pour principe, un cœur immortifié qui se laisse attirer par les objets extérieurs, en conserve l'impression avec complaisance, dispute avec soi-même, et dispute longtemps avant de l'effacer : un cœur demi-mondain, demi-religieux, qui n'évite pas assez ce qui le distrait; craint trop peu ce qui l'amollit; réfléchit trop souvent sur ce qui peut le partager. Or, à quoi doit aboutir une pareille conduite, si ce n'est à un état d'infidélité et d'opposition avec Dieu? Et n'est-ce pas ce qui engagea le législateur des Hébreux à leur rappeler le souvenir de ce jour mémorable, où ils furent délivrés de la servitude d'Egypte? Souvenez-vous, leur disait ce saint conducteur, comment le Seigneur déploya la force de son bras, pour vous tirer de l'oppression : *Mementote.* (Exod., XIII.) Et quel fruit Moïse se proposait-il de ce souvenir? point d'autre, que l'observation constante de la loi : *Ut lex Domini sit semper in ore tuo.* (Ibid.) Il craignait donc, qu'en perdant de vue les bontés du Seigneur, et les marques de sa protection, ils ne perdissent en même temps l'attachement à ses préceptes, et la fidélité à ses ordres. Il supposait donc, qu'en oubliant le Dieu libérateur, on aurait bientôt oublié le Dieu législateur : *Mementote... ut lex Domini sit semper in ore tuo.*

Oui, mes chères sœurs, notre fidélité s'affaiblit avec notre reconnaissance. C'est que dans l'homme ingrat, c'est moins l'esprit, que le cœur, qui oublie. D'ailleurs, ce cœur étant naturellement faible et intéressé, le souvenir dont je parle, en nourrit la chaleur et l'activité. C'est par rapport à Dieu un hommage; c'est un secours pour notre fragilité. Avec ce souvenir, on se rend le bienfaiteur présent : on fait revivre ses dons : on voit renaître le jour, le moment même du bienfait : on tient encore, on baise, on serre tendrement la main féconde et libérale. Sans ce souvenir, qui doit glorifier le Seigneur par le tribut de votre reconnaissance, et soutenir le poids de vos obligations, en vous rappelant vos avantages, cœur ingrat, vous manquez à Dieu, et à vos devoirs. Et que voit-on alors dans le sanctuaire de la solitude? une loi qui captive, qui assujettit sans dédommager : un autel qui présente une destruction sans sacrifice, et où la victime se consume, sans se purifier : une alliance, où l'épouse est infidèle, où Dieu est un époux, hélas ! sans être un ami.

Prévenez ce malheur, vierges chrétiennes, et si quelques-unes de celles qui m'écoutent, se trouvaient coupables : si l'ingratitude avait remplacé le souvenir de leur vocation, un souvenir qui devait être si tendre, si constant, si fécond en vertus, qu'elles en gémissent au pied de l'autel, et qu'elles prennent en ce moment des résolutions efficaces, pour se réformer.

Non, Seigneur ! ce n'est pas d'aujourd'hui, que votre voix s'est fait entendre à moi

cœur. Souvent, vous m'avez fait sentir, combien j'étais criminelle à vos yeux. J'ai méprisé jusqu'ici vos avertissements et vos instances : mais, puisque vous ajoutez à tant de grâces, dont j'ai abusé jusqu'ici, de nouveaux bienfaits, et des reproches dictés par l'amour, prosternée à vos pieds je promets de ne plus mettre d'obstacle aux desseins de cet amour jaloux.

Et quelles seront, ô mon Dieu ! les preuves de ma reconnaissance, et de ma fidélité ? *Quid retribuam Domino ?* (*Psal.* CXV.) Convaincue de vos bontés, et du bonheur de ma vocation, je n'estimerai rien que mon état ; je méditerai souvent et avec complaisance les avantages de mon état ; je ne négligerai aucun des moyens qui peuvent me faire acquérir la perfection de mon état. Je me garderai bien de calculer, de composer, pour ainsi dire, avec vous, pour m'en tenir à la lettre de la loi, et vous disputer tout ce que je pourrais vous refuser sans crime. Vous aimerais-je assez peu, Seigneur ! pour resserrer mes hommages dans des bornes si étroites ? Un cœur assez avare pour se permettre cette froide circonspection, serait-il digne de vous ? N'aurait-il pas à craindre de se priver de ces grâces de choix si nécessaires à sa faiblesse ! Où en serais-je, ô mon Dieu ! si votre grâce était venue en moi, accompagnée de toutes ces réserves, et serais-je aujourd'hui votre épouse, si vous m'eussiez traitée avec cette froideur et cette indifférence ?

Comment répondrai-je aux bienfaits du Seigneur ? *Quid retribuam Domino ?* J'étudierai, j'approfondirai mes obligations ; et, si je m'étais fait une fausse conscience sur certains points, je m'éclaircirai, je me désabuserai. Je ne craindrai point de trop voir, comme il arrive à ces âmes lâches, qui ne veulent faire le sacrifice d'elles-mêmes qu'à demi. Je prendrai l'Évangile d'une main, et ma règle de l'autre, et, voyant avec douleur, que je n'ai été rien moins qu'une religieuse fervente, je me reprocherai dans l'amertume de mon cœur de n'avoir été qu'une chrétienne imparfaite. Ma règle étant pour moi une source de lumières, je la consulterai souvent, avec une attention respectueuse, et un esprit de docilité. J'y puiserai les secours et les grâces de conduite qui doivent me diriger dans les routes du salut et de la perfection. J'y verrai, j'aimerai à y voir, dans le nom que je porte, emprunté de la religion même, des titres qui font toute ma noblesse ; dans les devoirs qu'elle me prescrit, des engagements qui font toute ma sûreté ; dans les privations et les sacrifices qu'elle exige, mille dédommagements, mille douceurs.

Par quels hommages, prouverai-je encore ma gratitude envers Dieu, et la fidélité que je lui dois ? *Quid retribuam Domino ?* Si j'aperçois en moi quelque amitié trop vive et trop naturelle, j'y renoncerai ; quelque antipathie, ou quelque aversion, je la surmonterai ; quelques restes de sensibilité mondaine, d'attachement à mon corps, de vanité,

et d'orgueil, je m'en dépouillerai ; quelque passion naissante, ou quelque penchant faiblement combattu, je réprimerai l'une, et j'achèverai de sacrifier l'autre. Témoin des vertus de mes compagnes, je profiterai de leur exemple, pour me ranimer dans l'esprit de ma vocation. Vierge négligente, à côté de la vierge sage, je rougis d'une disproportion qui ne vient que de mon indolence, et de ma lâcheté.

Que donnerai-je à un Dieu si libéral, si magnifique à mon égard ? *Quid retribuam Domino ?* C'est un Dieu jaloux, et, s'il fut outragé, je lui rendrai par la plénitude de mes hommages la gloire que je lui ai ravie. Vains objets qui avez partagé mon cœur, vous serez immolés. En effet, quand pour me donner à Dieu sans retour, j'aurai consacré ces jours de retraite à méditer sa loi, et l'étendue de mes devoirs : quand, pour m'unir à lui, j'aurai retranché dans ma conduite ce qui s'opposait aux desseins de sa grâce ; au fond, et tout considéré au pied de mon crucifix, qu'aurai-je retranché ? qu'aurai-je sacrifié ? De frivoles amusements, dont j'éprouvais, après quelques moments d'illusion, le vide et le néant : une fausse liberté, qui, sous l'appât du plaisir, me livrait à la tyrannie des passions ; de vaines satisfactions, que je goûtais aux dépens du devoir, et qui, me privaient des consolations et des douceurs de la vertu ; quelques pâturages trompeurs, où je courais, brebis égarée, en perdant de vue le Pasteur, et le reste du troupeau ; une négligence et une tiédeur dont j'aperçois déjà les progrès, et qui me laisse entrevoir l'abîme que je creusais sous mes pas. Encore une fois, en retranchant tout cela, qu'aurai-je sacrifié ? Autant d'obstacles à mon bonheur ; ce qui portait le désordre et le trouble dans mon âme, ce qui me rendait malheureuse en me rendant infidèle ; et la conscience me l'a dit plus d'une fois, ce qu'il faut que je sacrifie sans retour, pour avoir la paix, pour me réconcilier avec Dieu et avec moi-même.

Enfin, que rendrai-je au Seigneur pour les biens dont il m'a comblée : *Quid retribuam Domino ?* Puisqu'il m'a séparée du monde par des vues de bonté et de miséricorde, je m'en séparerai moi-même par goût et par fidélité. Je profiterai de la solitude extérieure, pour m'unir à mon Dieu par la prière, le recueillement, l'esprit de ferveur et d'amour. Seule à seul avec mon adorable Maître, je ne verrai que lui, je n'entendrai que lui. Eh ! que faut-il à une âme qui possède son Dieu ? Quel objet peut le remplacer, et suffire un instant à celle qui l'a perdu ?

Je vous dois, Seigneur ! ces réflexions salutaires, et les sentiments qu'elles m'inspirent : marquez-les du sceau de la persévérance, et d'une inviolable fidélité. Qu'ils soient effacés de votre souvenir, ces moments d'illusion et d'égarement, où j'oubliais le plus grand et le plus libéral de tous les maîtres. Pardonnez à une âme ingrate qui vous venge par sa confusion, et qui porte à

vos pieds l'hommage de sa douleur. Bienfaiteur adorable ! dans ce cœur trop longtemps rebelle, vous ne verrez plus ce qui blessait le vôtre, mais l'adoration, mais l'amour, mais le désir empressé de vous plaire. Dieu puissant ! soutenez ma faiblesse, et que mes mérites croissent toujours à proportion de vos bienfaits. Accordez-moi, grand Dieu ! ce que je ne saurais trop désirer, trop vous demander : d'être une âme fervente, un cœur reconnaissant, une épouse attentive, tendre, fidèle, l'objet de vos complaisances, dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR LE VŒU D'OBÉISSANCE.

Esto fidelis, et dabo tibi coronam vitæ. (Apoc., II.)

Soyez fidèle, et je vous donnerai une couronne d'immortalité.

En vous rappelant le bienfait de votre vocation, pour exciter votre reconnaissance, j'ai rempli, mes chères sœurs, le premier objet que je m'étais proposé. Pour suivre l'ordre des matières indiqué par le plan de cette retraite, je dois vous parler de vos engagements ; et, si la reconnaissance entretient et perpétue dans l'âme religieuse le souvenir et l'estime de son état, la fidélité est le second caractère qui la distingue, et qui doit l'attacher inviolablement aux devoirs de son état. La matière est abondante, et me fournira le sujet de plusieurs discours : je commencerai par les trois vœux.

Le nom que vous portez, mes chères sœurs, vous annonce l'étendue de vos obligations, et la sainteté de vos engagements. Consacrées au Seigneur par des vœux solennels, vous lui avez donné un domaine absolu sur vos personnes : *Vous n'êtes plus à vous (I Cor., VI)*, selon le langage de l'Apôtre, vous êtes à Jésus-Christ ; vous lui appartenez sous ces trois rapports que vous ne sauriez trop méditer ; comme disciples, à titre d'héritage, en qualité d'épouses : comme disciples, pour l'écouter dans la personne de vos supérieurs, et pour lui faire entre leurs mains le sacrifice de votre volonté propre et de votre liberté ; c'est à quoi vous vous êtes engagées par le vœu d'obéissance : à titre d'héritage, par le renoncement aux biens temporels, et à toute espèce de propriété ; c'est ce que vous avez promis par le vœu de pauvreté : en qualité d'épouses, pour lui consacrer vos cœurs et vos corps, et n'être occupées que du soin de lui plaire ; c'est l'engagement du vœu de chasteté.

Mais, en vous parlant des trois vœux, je ne me bornerai pas à vous en exposer les devoirs ; je veux les venger des préjugés injustes, et des vaines déclamations du monde ; et mon dessein est de vous présenter alternativement, dans une suite de discours, ce qu'il y a dans ces vœux d'obligatoire, et ce que j'y découvre d'honorable et de consolant pour le religieux. Je destine cet entretien à vous développer les vérités

pratiques, relatives au vœu d'obéissance.

Vous avez fait le sacrifice de votre liberté, mes chères sœurs : vous vous êtes dépouillées de votre volonté propre, pour la soumettre à la volonté d'autrui ; mais, prenez garde, ce n'est point à l'homme que vous avez fait ce sacrifice, dit saint Augustin ; c'est à Dieu même. L'homme, à qui vous obéissez, n'est que le témoin et le ministre de votre oblation : il reçoit le tribut de votre obéissance ; mais Dieu seul en est l'objet, et la fin. Or, quel motif, pour vous faciliter la pratique et l'accomplissement de ce vœu ! Être assurées que, lorsque vous vous soumettez aux volontés de vos supérieurs, c'est le souverain domaine d'un Dieu que vous honorez par cette soumission, selon ces maximes enseignées par saint Paul : obéissez à vos supérieurs.... toute puissance vient de Dieu : *Obedite præpositis vestris (Heb., XIII)...* ; *non est potestas nisi a Deo (Rom., XIII)* ; qu'en faisant le sacrifice de vos lumières, c'est à la sagesse infinie d'un Dieu que vous le faites, selon cet oracle de l'Esprit Saint ; c'est par moi que gouvernent les rois, les législateurs, et tous ceux que j'ai établis pour commander : *Per me principes imperant (Prov., VIII)* ; qu'en supposant l'erreur dans ceux qui commandent, cette erreur ne pourra jamais vous nuire, lorsque vous obéirez pour Dieu ; pourquoi ? parce que Dieu s'est chargé de recevoir, d'agréer l'hommage et le sacrifice de votre soumission. Qui vous écoute, m'écoute : *Qui vos audit, me audit. (Luc., X.)* Voilà donc ce qui doit vous fixer par rapport au vœu dont je parle : c'est à Dieu que j'obéis ; et ce principe une fois établi, et fondé, comme vous venez de le voir, sur les textes les plus formels de l'Écriture, jugez des qualités que doit avoir votre obéissance, pour être une obéissance méritoire, et vraiment religieuse. Je dis, qu'elle doit être intérieure, prompte, désintéressée, égale, généreuse, constante. Venons au détail, et ne perdez rien de cette instruction.

Obéissance intérieure, c'est-à-dire obéissance qui comprend le sacrifice de l'esprit et du cœur ; qui doit vous interdire toute discussion qui vous porterait à examiner les raisons du commandement, à sonder les intentions, à censurer les défauts de celui qui commande ; doit rapporter à Dieu l'hommage de votre dépendance qui, destituée de ce motif, ne serait qu'un sacrifice humain ; vous faire envisager dans le supérieur un maître et un père ; ajouter à l'acte extérieur de votre soumission, cette pieuse affection de la volonté, cet amour de la justice qui en fait le mérite, et dédommage l'homme obéissant par le repos et la suavité qui l'accompagnent. Je sais que l'obéissance cesserait d'être obligatoire, si le supérieur commandait une chose évidemment mauvaise, contraire à la loi de Dieu, destructive de la règle, ou au-dessus de la règle. Hors de ces cas, l'obéissance étant un sacrifice qui doit opérer l'anéantissement du propre esprit, ce n'est donc pas obéir, que de citer,

pour ainsi dire, à son tribunal celui qui gouverne, avant que d'exécuter ses ordres ; de ne pas se soumettre, sans avoir formé dans son esprit une conviction qui détermine ou facilite l'obéissance ; de ne vouloir pas se rendre, sans avoir fait précéder le *comment* et le *pourquoi*. Eh ! n'est-ce pas ce *comment*, ce *pourquoi*, qui a perdu nos premiers parents, et avec eux toute leur postérité ? Mais, me direz-vous, notre obéissance ne doit-elle pas être raisonnable ? Oui, sans doute ; et quoi de plus raisonnable, que d'obéir à une autorité légitime, à un supérieur qui est pour vous le représentant de la Divinité ? Quoi de plus sage, que de maintenir par la subordination, le bon ordre et la paix ! Quelle confusion et quelle anarchie dans le monde, s'il était permis à chaque particulier de juger les intentions des législateurs, de raisonner sur les ordres des souverains, d'examiner dans le sein des familles et de discuter les volontés d'un père ! Notre obéissance doit être raisonnable. Mais, dans le sens que vous l'entendez, avant que de vous soumettre, vous aurez donc soumis le supérieur à votre examen ; l'acte de dépendance par lequel vous vous conformerez à la volonté d'autrui, naîtra donc, si je puis m'exprimer ainsi, de votre indépendance même ; et, au lieu d'obéir à vos maîtres, vous n'aurez d'autre maître et d'autre guide que votre volonté propre. Était-il nécessaire pour cela de faire un vœu, et dans une pareille conduite, où est ce renoncement intérieur, cette démission d'esprit, qui est l'âme et le vrai caractère de l'obéissance ? Dites donc qu'au lieu d'une obéissance raisonnable, vous voulez une obéissance *raisonnée*, disons mieux, *raisonneuse*. Non, mes chères sœurs, on ne veut point ici d'esprits philosophes, mais des âmes solidement humbles. Vous savez ce que sainte Thérèse répondit à cette postulante qui voulait garder sa bible ; ma fille, nous ne voulons, ni de vous, ni de votre bible. Quel trait de sagesse dans cette sainte ! Car que savons-nous si cette fille, si affamée de lecture, et si attachée à ses livres, n'aurait pas trouvé dans l'Écriture même des raisons pour lutter contre ses supérieurs ? Elle y aurait lu le passage que j'ai déjà cité ; c'est par moi, c'est en mon nom que les supérieurs donnent des lois ; et remplie de cette pensée, qu'ils doivent imiter la sagesse et la bonté de Dieu dont ils sont les images ; jugeant d'ailleurs de cette sagesse et de cette bonté par ses propres idées, elle aurait trouvé l'erreur dans leurs commandements, la hauteur et le despotisme dans leur conduite. Elle aurait communiqué ses préventions, entraîné ses compagnes, et formé un parti. Que dirai-je encore ? Novice, elle eût été suffisante et indocile. Professe, elle eût pris un ton de supérieure. Pleine de son prétendu mérite et ne trouvant rien à son gré, il aurait fallu pour le bien de la maison, la faire supérieure elle-même. En un mot (et n'est-ce pas ce qu'avait prévu sainte Thérèse) dans un état dont toute la sûreté

consiste à dépendre et à obéir, elle aurait beaucoup lu, beaucoup parlé et peu obéi.

Obéissance en second lieu, qui doit être prompte et sans délai. Ce n'est donc pas obéir, que d'hésiter sur les ordres qu'on a reçus, d'user d'allégations et d'excuses, pour différer l'exécution des choses commandées. L'esprit de Dieu, dit saint Ambroise, est ennemi de ces retardements et de ces lenteurs : *Nescit tarda molimina sancti Spiritus gratia*. Et que faites-vous, en différant ainsi d'obéir ? Permettez-moi cette comparaison : vous ressemblez à une personne qui, tenant une fleur dont elle serait chargée de faire un présent, la laisserait se faner dans ses mains, avant que de l'offrir. Mais pensez-vous que Dieu soit moins jaloux de la promptitude ; et si je puis m'exprimer ainsi, du parfum de votre obéissance, que nous ne le serions nous-mêmes de recevoir une fleur dans toute sa fraîcheur et toute sa beauté ? Vous connaissez cette maxime consacrée par l'usage même du monde : donner sans différer, c'est donner deux fois : *Bis dat, qui cito dat*. Ainsi, le degré de promptitude dans votre obéissance, indiquant le degré d'amour qui vous anime, et nos actions d'ailleurs n'étant agréables à Dieu et méritoires, qu'à proportion que nous aimons ; il s'ensuit que dans une obéissance plus ou moins prompte, il y a donc plus ou moins de gloire pour Dieu, plus ou moins de mérite pour nous-mêmes. Avec quelle célérité et quelle ardeur les anciens solitaires obéissaient-ils dans les occasions les plus pénibles et les plus mortifiantes pour la nature ! Entendre et faire, était pour eux une même chose. C'est qu'éclairés d'en haut, ils connaissaient tout le mérite de la vertu dont je parle, tout le prix de cette docilité qu'inspire l'esprit de renoncement et de mort à soi-même. Ils voyaient Dieu dans leurs supérieurs ; son autorité dans leur pouvoir, ses oracles dans leurs décisions, sa volonté dans un coup d'œil, un geste, un simple désir. Je ne suis plus surpris si, dans leur obéissance, ils étaient rapides comme le feu, prompts comme l'éclair : ils étaient religieux. Et vous, qui raisonnez, qui temporez, pouvez-vous ignorer que vos délais sont un temps donné à l'amour-propre ; votre lenteur à obéir, le fruit de la lâcheté ou de l'orgueil, les moments que vous employez à délibérer, des moments perdus ; l'intervalle que vous mettez entre le commandement et l'action, un larcin que vous faites à Dieu et à la religion ?

Obéissance désintéressée et qui doit exclure tout motif naturel et humain, toute recherche impure de soi-même. Ce n'est donc pas obéir que d'être exact en ce point, pour éviter la honte ou l'idée flétrissante qu'on attache à une conduite irrégulière, pour s'épargner la confusion d'une réprimande qui blesse une âme sensible et hautaine, plus touchée des reproches que des fautes qui les attirent. Ce n'est donc pas obéir, que de remplir ce devoir par un intérêt de vanité, pour s'attirer les regards de

la créature pour mériter l'estime et la bienveillance des supérieurs.

Obéissance qui doit être égale, soit par rapport aux choses commandées, soit par rapport aux personnes qui commandent. Égalité d'obéissance par rapport aux choses commandées; car quelle idée me donnez-vous de votre soumission, lorsque je vous vois distinguer entre les choses qui plaisent, et celles qui mortifient; vous porter aux unes avec ardeur, être lente et tardive, lorsqu'il s'agit des autres? Égalité d'obéissance par rapport aux personnes qui commandent; car est-ce obéir d'une manière religieuse et selon l'esprit de Dieu, que de s'attacher à une supérieure préférablement à une autre; et, prenez garde à ce que j'ajoute pour expliquer ma pensée, de régler sur ce goût particulier la manière dont on exécute le commandement? Mon Dieu, dit-on, que cette supérieure est aimable? qu'elle est douce, engageante, et qu'il est aisé de lui obéir! et moi, je dis: mon Dieu! que cette obéissance est imparfaite, puisque souvent elle est tout humaine! Qu'il est doux! mais qu'il est honteux de sacrifier dans tout cela moins à Dieu qu'à l'amour-propre! Je sais qu'une supérieure, pour faire aimer le devoir et la règle, doit se faire aimer elle-même, qu'à une sage fermeté elle doit joindre la douceur; que selon l'expression d'un concile, elle doit imiter la colombe qui ne déchire point avec les ongles, mais qui se contente de battre des ailes? que selon saint Césaire, en portant la verge d'une main pour corriger à propos, elle doit porter le bâton de l'autre, pour soutenir ceux qu'elle a frappés. Je sais qu'on peut l'aimer de cet amour que produisent le mérite et la vertu; mais lui obéir par une inclination humaine, et parce qu'elle plaît, ne lui obéir que parce qu'elle plaît, obéir nonchalamment, tristement, difficilement, si elle a moins le talent et l'art de plaire; obéissance défectueuse et indigne du religieux, puisque c'est la nature qui l'inspire ou qui la corrompt.

Obéissance généreuse et qui doit surmonter tous les obstacles. Ce n'est donc pas obéir, que de se ralentir à la vue des difficultés, de s'en faire quelquefois d'imaginaires.

S'agit-il des emplois? Que de prétextes la nature ne suggère-t-elle pas contre l'obéissance! Prétexte de faiblesse. Cet emploi est trop pénible, il peut nuire à la santé; on craint de succomber sous la pesanteur du fardeau. Mais votre santé vous est-elle plus chère que l'accomplissement de la volonté divine; et, sous le glaive de la pénitence qui doit immoler le religieux, que vous reste-t-il dans cette vie périssable, qu'un autel et un tombeau? Prétexte d'antipathie. On aurait pour compagne une sœur qui déplaît: cette contrariété habituelle serait une source de fautes, une occasion de chutes, et mettrait le salut en danger. Mais qui sait si dans les desseins de la Providence, cette contrariété même ne serait pas pour vous une occasion de faire éclater

vos talents, de multiplier vos mérites, et si ce que vous appelez un obstacle n'est pas un moyen? Qui sait si Dieu n'a pas attaché à ce sacrifice ses grâces les plus abondantes, votre salut et votre prédestination éternelle? Prétexte d'incapacité. On manque de lumières et de talents pour remplir cet emploi; mais n'est-ce pas ici un prétexte de la vanité qui craint l'humiliation et le mépris? Mais Dieu, qui voit la préparation du cœur, récompense-t-il les succès, ou les efforts, et sa volonté, qui s'explique par l'organe de vos supérieurs, demande-t-elle vos talents, ou votre soumission?

S'agit-il des exercices de la communauté, et de la ponctualité à s'y rendre? Le son de la cloche est un bruit importun. Au lieu de se dire à soi-même: le signal est donné, *le Maître vous appelle (Joan., II)*, on hésite, on délibère, on agit avec lenteur et rarement dans le temps précis. On laisse échapper le premier moment, ce moment si précieux! on contriste l'Esprit-Saint; on se prive de ces grâces choisies que Dieu n'accorde qu'à l'exactitude et à la ferveur. En un mot, pour définir cette sœur qui m'écoute, il faut nommer la mollesse, la lâcheté, l'irrégularité.

Une religieuse animée de l'esprit d'obéissance n'écoute ni les prétextes, ni les répugnances de la nature. Loin de céder aux difficultés, elle met sa gloire et son plaisir à les vaincre: elle y trouve la matière d'un sacrifice, c'en est assez; elle court, elle vole sur les ailes de l'amour. Faiblesse, impuissance, tristes noms; l'indolence ne vous connaît que trop: mais l'amour, non, l'amour ne vous connaît pas.

Enfin, obéissance constante et qui ne doit jamais se démentir. Ce n'est donc pas obéir, j'entends c'est avoir bien peu l'esprit d'obéissance que de vous relâcher si facilement sur un devoir si important; de laisser apercevoir dans votre conduite, tantôt la docilité et tantôt l'indépendance; d'oublier que l'engagement qui vous fait un devoir de la soumission étant irrévocable, votre soumission elle-même doit être aussi invariable que vos promesses.

Voilà, mes chères sœurs, les caractères de l'obéissance religieuse, caractères dont le Fils de Dieu vous a tracé le modèle; et venez avec moi, venez les étudier dans ses exemples. Obéissance de Jésus-Christ, obéissance intérieure. Il se présente à Dieu son Père pour suppléer les sacrifices extérieurs de la loi, par cette oblation plus parfaite où le cœur est la victime: *Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei.* (Psal. XXXIX.) Obéissance prompte. C'est dès son entrée dans le monde qu'il s'offre à la Majesté suprême, pour accomplir ses ordres les plus rigoureux: *Ingressus mundum.* (Hebr., X.) Obéissance désintéressée. Elle lui coûte le sacrifice de sa gloire; il prend la forme d'esclave, il s'anéantit: *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.* (Philip., II.) Obéissance égale. S'il est soumis à Marie et à Joseph, il obéit à ses ennemis et à ses

bourreaux : *Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus.* (Isa., L.) Obéissance généreuse. Il est obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : *Obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philip., II.) Obéissance constante. Il est attaché sur cette croix, il y demeure, il y expire; il n'en descendra qu'après avoir tout consommé, et répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang : *Consummatum est, et inclinato capite tradidit spiritum.* (Joan., XIX.)

Ames religieuses, c'est donc aux pieds de votre divin modèle que vous devez apprendre à obéir; et, en vous développant les caractères de votre soumission, je n'ai rien dit qu'il ne vous ait dit lui-même, et de la manière la plus forte et la plus touchante, ce Maître des vertus. Si vous vous étiez permis quelques écarts, humiliez-vous de l'avoir si peu imité : rentrez dans la dépendance, et ne dites pas que ce joug est pesant. Dites plutôt que, s'il y a quelque chose de pénible dans la religion, c'est de commander.

Eh ! connaissez-vous tout ce que la supériorité renferme de difficile et d'assujettissant ? Quelle fonction plus laborieuse que celle où il faut s'oublier, se renoncer, se captiver, pour être l'esclave et le débiteur de ses frères ! Quelle sagesse et quelle prudence ne faut-il pas dans une supérieure, pour agir ou dissimuler; pour accorder, ou refuser; pour punir ou pardonner ! Quel ménagement et quelle circonspection, pour être imposante sans hauteur, ferme sans dureté, indulgente sans relâchement, compatissante sans faiblesse ! Quelle charité et quelle patience pour entrer dans tous les besoins, et se proportionner à tous les caractères ! On trouve dans une communauté des génies ardents, impétueux, il faut les diriger, les mener au but en ménageant leur activité et leur ardeur : des esprits fiers et hautains pour qui un avis, un reproche, est une injure; il faut les plier, les courber sans les rompre : des humeurs violentes et emportées, il faut les corriger sans les révolter, et d'une main sage verser l'huile et le vin sur la plaie; des caractères froids et indolents; il faut les exciter, faire rougir la paresse par d'utiles reproches, la vivifier par la chaleur de l'émulation, et lui dire qu'elle peut toujours plus qu'elle ne pense : des âmes médiocres, exemptes des grandes passions et incapables des grandes vertus, il faut en tirer ce qu'on peut, et en leur disant de s'élever un peu plus haut, empêcher qu'elles ne descendent et ne volent encore plus bas; des cœurs faibles, abattus, découragés, il faut les soutenir, les ranimer, les consoler.

Telles sont, mes chères sœurs, les attentions et les sollicitudes qu'impose aux supérieurs la place qu'ils occupent, et qu'ils occupent que pour vous. Ne devriez-vous pas, par votre soumission et votre docilité, leur adoucir le fardeau, les dédommager de cet état de contrainte où, sous le nom de maîtres, de maîtresses, de supérieurs, ils

sont vos premiers serviteurs ? Ne devriez-vous pas les consoler de leurs travaux, de leurs peines, de leurs inquiétudes, et, dans les vœux qu'ils adressent au Seigneur pour attirer sa protection sur eux et sur vous, les mettre à portée de sentir un peu le bras qui les soutient ?

Mais dites-moi donc encore ce que vous trouvez de si dur dans la soumission et la dépendance ? Est-ce d'obéir à un homme mortel, et qui peut se tromper ? Mais, je l'ai dit, ce n'est point à l'homme, c'est à Dieu même que vous obéissez. D'ailleurs, dans la supposition d'une erreur réelle (ce que vous ne devez pas au reste vous permettre d'examiner), ne voyez-vous pas que Dieu vous a ménagé cette erreur, comme une occasion précieuse de renoncer à vous-même et d'augmenter le mérite de votre soumission ? *Oui*, disait un illustre prélat, *ce qui est dans un sens la volonté fautive de vos supérieurs est, dans un autre sens, plus profond et plus important, la volonté de Dieu sur vous. Il se sert de leurs défauts pour corriger les vôtres; et souvent leurs défauts nous sont plus utiles que leurs vertus. Pourquoi ? parce que nous avons encore plus besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés et consolés par des supérieurs plus parfaits.*

Que trouvez-vous encore de si difficile dans l'obéissance ? Est-ce de captiver votre raison et de la faire plier sous le joug de l'autorité ? Mais, en renonçant à ses propres pensées, on renonce à de pures illusions et à la séduction d'une fausse sagesse. Est-ce de faire violence à vos goûts et à vos penchants ? Mais nos penchants, ainsi que nos prétendues lumières, ne sont souvent que des erreurs. Est-ce de vous assujettir à la loi ? Mais la loi corrige les préjugés, dissipe les doutes, prévient les égarements : elle éclaire et elle purifie. Malheur à celui qui s'affranchit de la règle. *Il se rassasie*, dit l'Écriture, *du fruit de ses propres conseils* (Prov., I), et, paraissant libre au dehors, il est tyrannisé au dedans, et l'esclave de son orgueil. Ne dites donc plus que l'obéissance est triste. Vous connaissez cet oracle de Jésus-Christ : *Portez mon joug, et vous y trouverez le repos et la joie de vos âmes.* (Matth., XI.) Ne dites plus qu'elle est pénible : au contraire, qu'il est doux de secouer le joug des passions ! *L'état de dépendance en Dieu et pour Dieu*, dit l'Apôtre, *est un état d'affranchissement et de liberté.* (I Cor., VII.) Ne dites plus qu'elle est humiliante : ce n'est pas le cœur humain, c'est son orgueil qu'elle humilie, et, dans ce sens, l'humiliation mène à la gloire : *Celui qui s'abaissera sera élevé.* (Matth., XXIII.) Ainsi, mes chères sœurs, que le mondain appelle du nom de servitude l'engagement qui vous fait dépendre de la volonté d'autrui; pour moi, dirigé par l'esprit de Dieu, qui m'en fait connaître tout le prix, je m'écrie en ce moment : Heureuse servitude, qui n'enchaîne que les passions et les vices ! Sainte et glorieuse dépendance qui unit l'âme à

son Dieu ! Je vois dans l'esprit de l'homme obéissant la lumière et le repos de la vérité ; dans son cœur, le calme et la paix des justes ; dans sa conduite, les traits d'une prudence divine et de cette sagesse qui fait des saints ; dans le sacrifice volontaire de lui-même et de sa liberté, l'image auguste d'un Dieu obéissant, soumis en tout aux volontés de son Père, et, par cette soumission même, vainqueur de l'enfer et du péché.

DISCOURS IV.

SUR LA GLOIRE DE L'OBÉISSANCE.

Humiliavit semetipsum factus obediens... Propter quod et Deus exaltavit illum. (*Philip.*, II.)

Il s'est humilié et s'est rendu obéissant... C'est pourquoi Dieu l'a élevé.

Un Dieu obéissant et glorifié, quel exemple, et quel motif de consolation pour les âmes religieuses ! Vous avez choisi, mes chères sœurs, cet état de dépendance qui donne à une volonté étrangère un pouvoir absolu sur la vôtre, et qui ne vous laisse de pensées, de vues, d'inclinations que pour les sacrifier. L'homme du siècle, aveuglé par une fausse sagesse, ne voit rien que d'humiliant dans cette abnégation de vous-mêmes ; et, à ne consulter que les idées de l'orgueil humain, l'assujettissement habituel aux volontés d'autrui, vous réduit à un état d'avilissement et de captivité. Tel est l'esprit et le langage du monde ; et moi, pour réfuter cette double erreur, je prétends vous faire voir dans le vœu d'obéissance une source d'élévation et de liberté. Deux réflexions intéressantes : je me hâte de vous les développer.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes chères sœurs, l'obéissance est une source de gloire pour l'âme religieuse, et quoi qu'en dise le mondain superbe, incapable de connaître et de goûter le don de Dieu, je vois dans votre sacrifice les titres de votre grandeur. Et d'abord, sans faire attention à ce que l'engagement du vœu peut mettre de divin dans l'obéissance, et à ne la considérer que sous l'idée générale de dépendance et de subordination, le monde, qui censure cette dépendance dans les victimes de la religion, le monde lui-même lui doit une partie de sa gloire. En effet, voyez-la dans l'état politique. N'est-ce pas elle qui fait éclater la grandeur du souverain, manifeste son pouvoir, affermit le sceptre dans ses mains ? Voyez-la dans la profession des armes. N'est-ce pas elle qui assure le gain des batailles, décide de la fortune des empires, prépare au vainqueur les lauriers qui le couronnent ? Voyez-la dans le sein des familles. N'est-ce pas elle qui maintient dans les pères ce droit de supériorité que leur donnent la nature et la religion, fait briller en eux les rayons de la Divinité dont ils sont les images, nous montre dans les enfants dociles les objets de l'estime et de la vénération publique ? Voyez-la enfin dans la vie civile. N'est-ce pas elle qui lie tous les membres de la société, et les assujettit, pour

le bien commun, à des obligations réciproques ; entretient l'harmonie par la subordination, et forme dans les sociétés particulières ces âmes paisibles et amies de l'ordre, qui en font l'ornement et les délices ? Mais je parle ici du monde : laissons le monde, mes chères sœurs ; parlons de votre état et du Maître qu'on y sert ; et vous, Seigneur ! inspirez-moi ; c'est votre gloire que je vais défendre.

L'obéissance est le premier devoir qui fut imposé à l'homme par l'auteur de son être. Sa soumission devait régler ses destinées, assurer pour toujours sa grandeur et sa félicité. Il désobéit, et dégradé aussitôt que coupable, il rougit de lui-même ; il cherche un asile dans les ténèbres, pour se dérober à sa honte et, aux suites humiliantes de sa révolte. L'homme n'est donc véritablement grand que dans cet état de dépendance, où il est soumis à Dieu, docile à ses volontés ; et voilà, mes chères sœurs, le fondement de la gloire que vous trouvez dans le vœu d'obéissance ; car ce n'est point à l'homme, à une créature mortelle que vous obéissez, c'est à Dieu même. J'ai déjà établi ce principe dans le discours précédent ; mais, puis-je trop vous présenter, mes chères sœurs, une vérité si consolante ?

C'est à Dieu que vous obéissez. Attachez-vous au sens de ces paroles ; j'en tirerai les preuves qui rendront sensible la gloire de votre sacrifice, et je ne dirai rien qui ne soit appuyé sur quelque oracle de l'Écriture.

C'est à Dieu que vous obéissez. Vous vivez sous les lois de ce maître adorable, qui commande aux rois et aux maîtres du monde. Anges des déserts, connaissez le degré de grandeur où vous élève une si noble dépendance. Qu'on est grand, mes chères Sœurs, qu'on est grand dans ce silence d'adoration, où la volonté de l'homme obéissant s'incline devant l'Être suprême, lui sacrifie ses penchants les plus légitimes, et de l'autel, où elle s'immole, passe dans le sein de Dieu, s'unit à l'éternelle Vérité, et fondue, si je puis m'exprimer ainsi, dans cet Océan de lumière, emprunte de la Divinité même son éclat et sa gloire ! c'est la pensée de saint Paul. Celui qui s'attache au Seigneur, disait cet apôtre, devient un seul et même esprit avec lui. *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (I Cor., VI.) Gloire de l'obéissance dans la religion, prise du côté de son objet.

C'est à Dieu que vous obéissez. On obéit dans le monde, mes chères sœurs, mais comment et pourquoi y obéit-on ? Comment obéit-on dans le monde ? Soumission presque toujours forcée ; c'est un tribut que paye la nécessité et la contrainte, ce n'est point un hommage du cœur. On obéit sans consolation, sans goût, sans onction. Dieu n'entre pour rien dans ce sacrifice, et ne se présente jamais pour l'adoucir. On obéit dans la religion : mais la grandeur du Maître qu'on y sert, son image, empreinte sur le front des supérieurs, et gravée dans le cœur

de l'homme obéissant, fait obéir avec promptitude, avec facilité, avec joie; et plus la dépendance est parfaite, plus elle donne de paix et de consolation. En second lieu, pourquoi obéit-on dans le monde? Soumission intéressée, et qui n'a le plus souvent d'autre principe, que l'intérêt des passions. On consent à dépendre d'autrui, pour se procurer un poste qui élève, une faveur qui distingue, un établissement qui doit remplir des vues mondaines; et, si la soumission, pour être utile, doit être injuste et criminelle, on enfreint sans pudeur toutes les lois de la conscience et de l'équité. On obéit dans la religion; et c'est pour honorer par cette dépendance, le souverain domaine de Dieu sur sa créature; pour rendre hommage à la volonté divine, cette reine de toutes les volontés; pour acquérir par l'accomplissement de cette volonté sainte, la justice et la perfection qui nous rend saint nous-mêmes, et agréables aux yeux du Seigneur. *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta.* (Rom., XII.) Gloire de l'obéissance dans la religion, prise du côté de son motif.

C'est à Dieu que vous obéissez. Sa volonté devenue le principe et le mobile de vos actions, les élève à un ordre surnaturel. Les plus communes, elle les ennoblit. Les plus indifférentes, elle les sanctifie. Les plus saintes, elle en rehausse le mérite et le prix. Dans le monde, que d'actions stériles, parce quelles se font sans principe et sans règle, dans l'oubli de Dieu, dans sa disgrâce, par des vues charnelles qui les corrompent! Dans ces pieux asiles, mes chères sœurs, vous pouvez le dire avec confiance: les jours que je coule dans la religion, sont des jours pleins: tout y est grand tout y est saint. C'est la volonté de Dieu qui l'inspire, sa volonté qui le dirige, sa volonté qui le consacre. Actions prétendues héroïques, faits éclatants, succès éblouissants, ouvrages de la nature et des passions, Dieu vous réproche. Un spectacle plus digne de lui, vient frapper ses regards. Dans le sanctuaire de la solitude, la vie du religieux est ce corps de lumière où chacune de ses actions, marquée d'un sceau divin, appelle le bonheur et l'immortalité. Dieu règne, et il règne en Dieu sur ce cœur immolé, et, tandis que son regard jaloux dédaigne ces vains sacrifices qui n'ont pour eux que le faste et l'appareil, l'obéissance du solitaire s'élève comme un doux parfum vers le trône de l'Eternel, et du centre de sa gloire, le Dieu des vertus, le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, la préfère aux plus grandes victimes. *Melior est obedientia quam victimæ.* (I Reg., XV.) Gloire de l'obéissance dans la religion, prise du côté de son mérite.

C'est à Dieu que vous obéissez. Que ce joug est honorable, mes chères sœurs, puisqu'il a fait mépriser le monde avec son éclat et toute la pompe des grandeurs humaines! Ainsi, vit-on autrefois les Etienne et les Elisabeth, descendre du faite de l'élévation, pour s'ensevelir dans la retraite,

et brisant au pied de la croix leurs sceptres et leurs couronnes, en faire un trophée à la gloire de l'obéissance religieuse. Ainsi, dans ce siècle d'orgueil et d'indépendance, où il fallait un grand exemple, pour corriger de grandes erreurs, nous avons vu l'auguste princesse dont le sacrifice a étonné la France, se dérober à l'éclat du trône, pour vivre à l'ombre du sanctuaire, courber sous le sceptre de la religion, une volonté qui devait donner des lois, sacrifier ce que le monde a de plus grand, et choisir ce que la solitude a de plus caché: obscurité vénérable, qui voile sa grandeur et ses vertus même, et laisse à notre admiration ce qu'elle soustrait à nos regards. Siècle pervers, censeur audacieux de la piété et des asiles respectables où elle se défend de la séduction, si le mérite et la gloire d'une vie intérieure étaient encore pour toi un problème, tu vois dans le désert un rejeton du trône, et sous l'habit du Carmel le sang de tes maîtres. Connais toute la grandeur de l'état religieux par la dignité de sa victime. Un si grand nom dans les fastes de la vie solitaire, en est l'apologie la plus éloquente. Siècle corrompu, si un exemple si touchant ne peut corriger les vices; si l'ascendant que son autorité lui donne sur les mœurs, ne peut obtenir de toi des vertus, il peut du moins te faire rougir, et tu lui dois un hommage, la honte et le silence. Justes, qui vivez de la foi, vous avez reconnu dans ce sacrifice auguste le triomphe de la religion, et la grandeur d'une âme qui, s'élevant au-dessus des idées vulgaires, a vu la gloire de l'abnégation dans la lumière de Dieu même; et faut-il en être surpris? Réveillez ici votre attention, élevez vos pensées. Le Verbe éternel, le Souverain du ciel et de la terre, un Dieu obéit. Après cet exemple, l'obéissance peut-elle avilir un mortel? Un Dieu soumis à sa créature, a-t-il cru se dégrader par cet abaissement volontaire? Ignorait-il en quoi consiste la véritable grandeur, ce Dieu de gloire et de majesté? Un Dieu obéit. Or, c'est dans votre état, vierges chrétiennes, qu'on se propose d'imiter plus parfaitement cette disposition du cœur de l'Homme-Dieu. C'est dans votre état que l'obéissance est volontaire, généreuse, constante, formée sur l'exemple, et animée de l'esprit de Jésus-Christ. Laissez donc, mes chères sœurs, laissez l'orgueil humain se révolter au seul nom de dépendance et de soumission. Consacrée par l'exemple d'un Dieu, que l'obéissance a d'attraits pour un cœur chrétien! Qu'elle renferme de grandeur et d'élévation aux yeux de la Foi! *Dixi ecce venio: in capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr., X.) Gloire de l'obéissance dans la religion, prise du côté de son modèle.

C'est à Dieu que vous obéissez. Quelle consolation pour vous dans les derniers moments de finir dans l'exercice de l'obéissance une vie sainte dont l'obéissance aura soutenu la régularité et la ferveur! Vos derniers regards tomberont sur un Dieu obéissant jus-

qu'à la mort ; et ce que vous verrez, vous l'aurez imité. Vos dernières paroles seront celles du Sauveur expirant dans la soumission aux ordres de son Père ; et ce que vous direz, vous l'aurez pratiqué. Après avoir suivi ce Dieu obéissant dans les voies de l'abnégation, vous le suivrez dans sa gloire. D'autant plus élevées, que vous vous serez plus abaissées, vous foulerez aux pieds, vous jugerez ce monde qui vous méprise, et qui vous juge aujourd'hui. L'homme obéissant, dit l'Esprit-Saint, racontera ses victoires. *Vir obediens loquetur victoriam.* (Prov., XXI.) Gloire de l'obéissance dans la Religion, prise du côté de son triomphe.

Voilà, mes chères sœurs, de quoi venger l'obéissance religieuse de la fausse idée d'humiliation, qu'un mondain profane a coutume d'y attacher ; mais, comme ce sacrifice lui paraît encore un état d'assujettissement et de contrainte, qui attire de sa part de nouvelles déclamations, écoutez ce qui me reste à vous dire ; et à cette fausse et dangereuse liberté dont il s'applaudit, opposons en faveur du religieux le second caractère qui distingue son obéissance, je veux dire le bonheur de cette dépendance, et la liberté des enfants de Dieu.

SECONDE PARTIE.

En vain les partisans du siècle reprochent aux enfants de lumière une vie de contrainte et de captivité. Profanes, ils ont sur les lèvres le nom de liberté, quoi ! ce nom divin ? est-ce au vice à le prononcer ? Ils servent le monde, ils vivent sous ses lois : est-on libre lorsqu'on adore un tyran ? Sainte liberté, fruit précieux des vertus, vous êtes le privilège du juste, le gage de la paix, la gloire des âmes pures et innocentes. Mondains, en connaissez-vous le mérite et la dignité, vils esclaves des passions qui vous dégradent ? En goûtez-vous le repos, emportés loin de vous-mêmes dans un cercle éternel d'espérances, de craintes, de jalousies et d'intrigues ? Pouvez-vous en éprouver la douceur, sans cesse agités, déchirés par les remords du crime ? Mais, pour réfuter en détail les erreurs du siècle sur l'obéissance religieuse qu'il envisage comme un état de servitude, laissons-le parler un moment, et que ses déclamations même nous servent à le réfuter et à le confondre.

C'est le langage du monde, que l'homme est né libre, et qu'une dépendance habituelle qui captive sa volonté, n'est qu'une triste servitude qui fait le malheur de la vie, et le supplice de l'humanité. Je réponds que si l'homme est né libre, il est né pécheur ; que cette liberté qu'il apporte en naissant a contracté le vice de son origine, et qu'il n'en abuse que trop souvent pour s'égarer ; que la règle qui n'assujettit ses penchants que pour en prévenir les écarts, n'est donc pas le tyran de la volonté, mais son guide, semblable à un sage pilote qui, dirigeant un frêle vaisseau sur une mer orageuse, ne lui imprime le mouvement que pour le garantir des écueils, et le sauver du naufrage. Je réponds que l'homme n'est

jamais plus libre que lorsqu'il s'impose à lui-même l'heureuse nécessité de faire le bien et d'y persévérer ; qu'un assujettissement qui le défend de sa propre faiblesse, et du danger de la séduction, perfectionne sa liberté, loin de la détruire ; que ce qu'on appelle indépendance, selon les maximes du siècle, n'est autre chose que le malheureux privilège de suivre aveuglément ses passions, et qu'on voit l'innocence finir où cette espèce de liberté commence ; que sous ce nom de liberté, l'esclavage est aussi réel qu'il est honteux ; car celui-là est vraiment esclave, qui l'est du péché (Joan., VIII), oracle sorti de la bouche même du Fils de Dieu. Je conclus de ces principes, que l'abnégation de soi-même n'est donc aux yeux de la raison, ni une servitude dans les victimes de la religion, puisqu'elle fait leur gloire et leur sûreté ; ni un supplice pour le cœur humain, puisqu'elle lui offre un secours ; ni le malheur de la vie, puisqu'elle en est le repos même et la perfection.

C'est le langage du monde, que s'obliger à une obéissance qui doit interdire toute discussion et tout examen, c'est s'engager en stupide et renoncer à l'usage de sa raison. Je réponds que ce principe qu'on emploie contre l'obéissance religieuse serait un principe funeste, même dans l'Etat et la société, puisqu'en laissant à chaque particulier l'idolâtrie de ses pensées et de son propre jugement, il détruirait tout esprit de subordination et conduirait au mépris des ordres les plus légitimes ; que c'est donc une injustice et une sorte d'impiété de censurer, dans ceux qui se consacrent au Seigneur, une dépendance dont on sent la nécessité dans l'ordre civil et politique. Je réponds que, sans renoncer à sa raison, on la soumet et on la captive sous le joug de l'autorité ; qu'on le peut et qu'on le doit, pour prévenir ces examens séditieux qui iraient à renverser tous les principes du bon ordre ; que cet acquiescement aux volontés d'autrui n'est donc pas, comme on le prétend, une obéissance stupide, mais une conduite pleine de sagesse et d'utilité ; ajoutons un acte de religion, un hommage que nous rendons au souverain Maître, dont nos supérieurs, selon la doctrine du prince des apôtres (I Petr., II), doivent être regardés comme les organes et les images.

C'est le langage du monde, qu'obéir à la créature comme on obéirait à Dieu même, c'est mettre un faible mortel au niveau de la Divinité ; qu'au reste, les supérieurs sont des hommes, qu'ils peuvent se tromper ou même abuser de leur pouvoir. Je réponds que les défauts de l'humanité, qui nous font craindre l'erreur dans ceux qui commandent, doivent nous porter pareillement à nous défier de nous-mêmes, lorsque nous nous croyons en droit de refuser ou de restreindre l'obéissance ; que saint Paul, qui n'ignorait pas les bornes de l'esprit humain dans ceux qui gouvernent, veut cependant qu'on obéisse aux supérieurs, comme tenant la place de Jésus-Christ ; que

pour ne laisser aucun prétexte à l'indépendance, il a déclaré que toute puissance vient de Dieu, que quiconque résiste à l'autorité, résiste à Dieu même. (*Rom.*, XIII.) Je réponds que ce n'est donc pas faire injure à Dieu que de rendre à l'homme, quoique sujet à se tromper, une obéissance dont Dieu lui-même est l'objet, la règle, et le motif; qu'à la lueur de ce principe dicté par la religion, l'homme obéissant est convaincu, que, si l'erreur est dans celui qui commande, elle n'est jamais dans celui qui obéit; que les défauts des supérieurs, ou doivent être ignorés, ou servent à perfectionner l'obéissance et à la rendre plus méritoire; qu'en un mot, dans les choses obscures et douteuses, ou contraires à notre inclination naturelle, la sagesse éternelle s'est chargée elle-même de recevoir le sacrifice de nos répugnances et le tribut de notre soumission. *Qui vous écoute m'écoute.* (*Luc.*, X.)

Enfin, c'est le langage du monde, qu'une dépendance de toute la vie est un engagement dont on ne sent pas assez les conséquences; qu'il expose dans la suite à mille désagréments dont l'amertume est sans remède; qu'une jeune personne est à plaindre dans le sacrifice qu'elle fait d'elle-même, d'y comprendre les privilèges de son âge, et les penchants du cœur les plus légitimes; que c'est mourir, pour ainsi dire, en naissant. Je réponds qu'une dépendance de toute la vie est un sacrifice que la ferveur a prévu avec toutes ses conséquences et toutes ses suites; que c'est outrager Dieu que de craindre où il fait tout espérer; qu'un engagement contracté pour lui plaire, est son ouvrage, et qu'il en a toute la solidité; le fruit de sa grâce, et qu'il en a toute la douceur. Je réponds, et c'est, mes chères sœurs, ce que votre cœur prononça au pied de l'autel, sur le point de faire avec le monde un divorce éternel : Monde aveugle, tu me plains et moi je sens tout mon bonheur. Apprends, monde pervers, que le sacrifice des penchants les plus légitimes est un devoir, quand Dieu a parlé, un secours qui fortifie contre le vice et dispose aux plus grandes vertus; que mourir à soi-même et à tout objet créé, c'est vouloir efficacement son salut et sa perfection, et que le soin du salut ne commença jamais trop tôt. Je vis pour Dieu; c'est régner que de servir un si grand Maître. Ce sentiment est gravé dans mon cœur, et ne s'en effacera jamais. Oui, Seigneur ! et j'en fais l'aveu, je le déclare à la face du ciel et de la terre : la main qui nous enchaîne, est la main qui nous couronne.

DISCOURS V.

SUR LE VŒU DE PAUVRETÉ.

Ecce nos reliquimus omnia. (*Matth.*, XIX.)

Vous voyez que nous avons tout quitté.

C'est ainsi que s'exprimaient les apôtres, après avoir renoncé à tout pour suivre leur divin Maître; et tel est encore aujourd'hui le langage de l'âme religieuse, dans ce mo-

ment de séparation où détachée des biens périssables, et laissant au pied de l'autel les dépouilles du siècle, elle choisit un Dieu pauvre pour modèle. Quel contraste entre ce spectacle de religion, et celui que nous offre la scène du monde ! Tandis que la cupidité traverse les mers, que l'avarice accumule ses trésors, que l'opulence se bâtit des palais, que la vanité les décore, que la mollesse y rassemble les superfluités et les délices, l'homme de foi que Dieu attire dans le secret du sanctuaire, ne retient de la terre où il habite, que l'obscurité d'un cloître, une cellule, un habit simple et souvent grossier. Borné au pur nécessaire, il ne jouit que par emprunt. Le *moi* est banni, et tout langage qui annonce une propriété personnelle est inconnu. En parlant de ce qu'on possède, c'est au nom de la communauté qu'on s'exprime, et la privation se fait sentir dans la possession même.

Ainsi, mes chères sœurs, on vous a vues au moment de votre profession, renoncer aux biens temporels et aux avantages du temps; vous engager par ce dépouillement religieux à choisir le Seigneur pour votre unique héritage; vous glorifier d'un partage si honorable et si consolant; protester avec l'Apôtre, que vous regardiez tout ce qui passe comme de la boue, pour gagner Jésus-Christ. Mais ce sacrifice si généreux n'a-t-il pas souffert des exceptions et des réserves ? Mais cet engagement solennel, ne l'avez-vous pas oublié ? Mais ce cœur élevé par la foi au-dessus de la terre, ne l'avez-vous pas rabaisé, avili par un injuste partage ? En un mot, vous êtes pauvres par vœu, mais connaissez-vous à cet égard toute l'étendue de vos devoirs ? N'avez-vous point de fautes à vous reprocher sur la pratique extérieure ou sur l'esprit de ce vœu ? C'est ce qui va nous occuper dans cette instruction simple et familière.

PREMIÈRE CONSIDERATION.

Vous vous êtes dépouillées de tout, mes chères sœurs, et vous avez renoncé par le vœu de pauvreté à toute espèce de propriété. Vous devez donc savoir que c'est pécher contre ce vœu que de recevoir, prêter, changer, aliéner, employer quelque chose que ce soit, sans l'agrément et la permission de vos supérieurs. Cette permission coûte à demander; on s'affranchit de cette contrainte; et voici un abus sur cette matière, qui n'est que trop commun. Une sœur veut avoir quelque chose à son usage : elle le désire fortement, et, je le remarque en passant, la vivacité de ce désir commence à blesser son vœu, du moins l'esprit de ce vœu; car dans cette disposition le cœur est propriétaire. Devant Dieu on possède déjà ce qu'on souhaite trop souvent; et il ne faudrait que cette réflexion pour engager une âme religieuse à réprimer ces désirs trop humains; mais on veut se satisfaire. Cependant on ne voudrait pas manquer ouvertement à son vœu. Quel parti prendra-t-on ? La sœur dont je parle ira-t-elle demander la permission ?

Mais il faudrait s'assujettir, et elle ne veut pas se gêner. Elle trouve un expédient, et la nature en fournit assez ; elle présume une permission ; elle suppose le consentement de sa supérieure ; elle se décide par elle-même, et c'est un abus. En effet, qu'est-ce qu'un religieux ? C'est un enfant en tutelle ; c'est un pupille qui ne peut faire aucune disposition sans la participation et le consentement de ceux auxquels il est soumis ; et s'il vient à s'écarter de cette maxime, s'il fait un acte sans être autorisé, il se rend coupable. Vous voyez donc, mes chères sœurs, le désordre où tombe une personne de votre état qui, pour se satisfaire, se fonde sur le consentement présumé de ceux qui gouvernent. Elle commence par se procurer ce qu'elle désire : c'est par où il fallait finir. Elle finit par demander la permission : c'est par où il fallait commencer.

Vous devez savoir que c'est pécher contre le vœu de pauvreté que d'être tellement disposé qu'on ne veuille pas se dessaisir de ce qu'on possède, de le mettre à couvert, et de le soustraire aux regards de l'autorité, en le faisant passer dans les mains d'une sœur qu'on choisit pour confidente ; que c'est pécher contre ce vœu que de faire un autre emploi des choses, que celui qui est indiqué par la permission ; de les retenir au delà du temps prescrit, ou bien sans nécessité ; c'est-à-dire après en avoir fait l'usage pour lequel on avait demandé et obtenu l'agrément des supérieurs.

Vous devez savoir que c'est pécher contre ce vœu que d'avoir dans sa cellule et à son usage des meubles, des ornements dont la quantité ou la qualité, le nombre ou l'éclat vous fassent passer les bornes de la simplicité et de l'abnégation religieuse. Dans le cloître on aime quelquefois le beau, le brillant, le commode. Si on ne l'a pas, le cœur y est porté et ne s'en défend pas assez. Épouses de Jésus-Christ, point de luxe, point de délicatesse. Moins de choses pour les yeux, et plus pour le cœur : moins d'ornements extérieurs, et plus de vertus. Pauvres évangéliques, point de superflu : l'esprit de pauvreté, le vœu de pauvreté le réproche. Eh ! comment pourrait-on se permettre des choses de superfluité, et à plus forte raison, ce qui peut ressentir le faste et la mondanité, sous les yeux d'un Dieu pauvre, d'un Dieu amateur de la pauvreté, d'un Dieu qui commence son entrée dans le monde par le dénuement de la crèche, et finit par la nudité sur la croix ? Voilà le grand modèle des âmes religieuses, et il déciderait bien des questions en matière de désappropriation s'il était consulté.

Mais, me direz-vous, si la maison est pauvre, le faste n'y est point à craindre. Où la Providence ne laisse que le pur nécessaire, comment y aurait-il du superflu ? A cela je réponds que si le superflu n'est pas dans le général et le gros de la communauté, il peut se trouver dans les particulières qui se flattent, qui se plaignent, qui veulent être ménagées, soignées, caressées

et qui retrouvent le superflu dont je parle, dans leur immortification et leur délicatesse.

Au reste, si dans une communauté telle que je la dépeins, la pauvreté n'est pas blessée par les abus extérieurs, elle peut l'être par les désirs. Il ne suffit pas que la maison soit pauvre ; il faut que les cœurs le soient. Les pauvres que Jésus-Christ a béatifiés sont les pauvres d'esprit : *Beati pauperes spiritu.* (Matth., V.) Cette pauvreté prédestinée est une pauvreté volontaire, un sacrifice du cœur. Ce n'est donc pas le dépouillement seul, mais le détachement qui fait le pauvre évangélique. Or ce détachement produit l'estime, le goût, l'amour de la pauvreté. Vous n'êtes donc plus de véritables pauvres, si dans l'occasion vous ne savez pas souffrir un dénuement, une privation ; si, au lieu de vous en féliciter, vous vous attristez, vous vous plaignez, vous murmurez. Vous n'êtes plus de véritables pauvres si vous demandez, si vous recherchez ce qui peut flatter la nature, contenter votre délicatesse ou votre vanité. Alors, et quelle confusion pour une âme religieuse ! un riche détaché, un riche au milieu du monde et dans le sein de l'opulence, serait plus pauvre et plus religieux que vous.

Observez encore que c'est pécher contre le vœu de pauvreté, que d'occasionner par votre négligence une trop grande consommation, ou le dépérissement des choses dont vous êtes chargées par vos emplois ; ou en donnant dans un autre excès, de chercher les intérêts d'une communauté avec une sollicitude qui tient de la cupidité. Il est vrai, le bien commun est le prétexte dont on s'autorise ; mais l'empressement et l'ambitieuse inquiétude qui dirigent dans ces occasions les soins et l'activité ; mais l'émulation d'amour-propre qui veut l'emporter sur d'autres qui ont exercé le même emploi ; mais l'envie de réussir et le plaisir que donne le succès, lorsqu'on peut se contempler dans les fruits de son industrie ; mais le désir de voir la maison plus opulente, plus brillante, tout cela est-il bien conforme à cet esprit de détachement et de pauvreté qui doit caractériser des âmes religieuses ? Je vous l'avoue, mes chères sœurs, le zèle que Dieu m'a donné pour la beauté intérieure de ces saints asiles m'inspire d'autres sentiments. Que les épouses de Jésus-Christ aient de quoi vivre avec tranquillité, mais sans éclat. La splendeur des maisons religieuses prête toujours aux traits de la satire. Je sais que chaque particulier peut user des choses comme n'en usant pas, être détaché, solidement humble, fidèle à l'esprit de sa vocation ; mais le monde critique et malin ne s'arrête qu'à ce qui frappe les sens ; les apparences lui suffisent ; et sans approuver ce qu'il lui dicte la prévention et la malignité, je viens ici vous ouvrir mon cœur. L'étable de Bethléem, voilà le berceau d'un Dieu ; le réduit de Nazareth, voilà sa demeure. Pourquoi des palais pour ses victimes ? Dans l'étroite enceinte d'une communauté pauvre on voit

souvent de grandes âmes ; mais n'est-il pas à craindre que dans les superbes et pompeux monastères on ne voie quelquefois des vertus médiocres et de grands abus ? Que l'esprit de dépouillement et d'abnégation dont votre divin Maître vous a donné l'exemple, soit donc, mes chères sœurs, la règle invariable de vos sentiments et de votre conduite. Tenez votre cœur libre et dégagé de la matière. Rien qui l'attache, qui l'arrête, qui le captive. Et que faut-il pour le captiver ? Souvent peu de chose. C'est moins la petitesse de l'objet qu'il faut envisager, que l'obstacle qui en résulte. Une comparaison éclaircira ma pensée. Voyez d'un côté ce lion, de l'autre cet oiseau. L'un est retenu par une chaîne, l'autre par un fil. Celui-ci en est-il moins esclave ?

Craignez encore qu'un esprit de cupidité ou une prudence trop timide dans ses vues ne refuse l'entrée de ces saints asiles aux personnes qui demandent à y être admises, qui se présentent avec une piété solide, capable de dédommager, d'honorer la religion, et pour qui c'est un malheur, lorsqu'elles frappent à la porte du sanctuaire, d'avoir moins de richesses que de vertus. Souvenez-vous que sainte Thérèse se félicitait de n'avoir jamais refusé par ces raisons d'intérêt aucune postulante, lorsqu'elle y remarquait d'ailleurs les preuves d'une vraie vocation. Ah ! sans doute, elle se serait reproché comme un crime de laisser à la merci des flots un vaisseau fragile, battu par la tempête, et de contribuer à son naufrage, en lui refusant l'entrée du port.

Un autre abus contraire à la pauvreté religieuse, est de tenir par un esprit de propriété à ce qui est donné par les parents ou les bienfaiteurs, de prétendre le faire servir à des usages superflus, à ses goûts et à ses caprices, de trouver mauvais qu'une supérieure en fasse part à quelque sœur de la maison, de le voir avec chagrin, de s'en plaindre et d'en murmurer. Quoi ! vous avez renoncé à toute espèce de possession, et, oubliant vos promesses et vos serments, vous voulez jouir et posséder ? Le dépouillement auquel vous vous êtes engagée a dû être absolu, volontaire, et la main reprend ce qu'elle avait offert, le cœur désavoue le sacrifice ? Voici un principe que vous ne devez jamais oublier : le religieux ne peut rien acquérir pour lui, mais seulement pour la communauté dont il est membre, et lorsque, par sa conduite, il contredit et dément cette maxime, il tombe dans le vice de propriété et devient plus ou moins infracteur de son vœu.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Aux fautes extérieures et visibles que vous pouvez commettre contre la pauvreté, ajoutons ces fautes plus intimes qui attaquent la pauvreté évangélique dans son esprit et dans ce détachement du cœur qui en est l'âme et l'essence. Écoutez ce que disait à ce sujet un illustre prélat du dernier siècle : *On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement : on le*

promet, et c'est à Dieu. On le déclare, et c'est à la face des saints autels ; mais, après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piège de ses désirs. L'amour-propre aride et timide craint toujours de manquer ; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes, il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes : il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en détail des sacrifices qu'il a faits en gros. Il se retranche dans un meuble, un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer. Il tient à un emploi, à une confidence, à une vaine amitié. Tout ce qui a un goût de propriété est recherché avec avidité. On le conserve, on craint de le perdre, on le défend avec subtilité. Bien loin de l'abandonner lorsque les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre de nous l'avouer à nous-mêmes. On est plus jaloux là dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor. Ainsi, la pauvreté n'est presque qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts. On est sensible aux moindres commodités qui manquent. On ne veut rien posséder ; mais on veut tout avoir, même le superflu, pour peu qu'il flatte notre goût. Or, dans tous ces abus, mes chères sœurs, que devient votre vœu et l'esprit de votre vœu ? Où est l'abnégation intérieure, le dépouillement religieux, la pauvreté volontaire ?

Mais je vais plus loin ; et d'après cet oracle de Jésus-Christ : *que celui qui veut être mon disciple se renonce lui-même, et qu'il me suive (Math., XVI)*, je dis que la désappropriation religieuse, prise dans toute son étendue, ne renferme pas seulement le dépouillement des choses temporelles et le détachement intérieur qui doit animer ce sacrifice : j'ajoute qu'elle doit encore vous faire retrancher ce qui vous rendrait propriétaires de vous-mêmes. Si vous me demandez en quoi consiste cette propriété et son opposition avec le renoncement évangélique, le voici. On ne possède plus les biens extérieurs ; mais on conserve encore le domaine de la propre sagesse, et l'on tient à son propre esprit. On a tous les dehors de l'abnégation ; on paraît aux yeux du monde sous les livrées du Calvaire, mais dans le cœur et au dedans de soi-même, on vit encore des restes d'une vie naturelle et tout humaine : l'amour-propre y a ses vues, ses désirs, ses curiosités, ses vaines délicatesses. On a renoncé aux avantages qu'on pouvait se promettre dans le monde, de sa naissance et de ses talents ; mais on n'a point renoncé, dans l'enceinte du cloître, au désir d'être estimé, préféré même aux autres, ni au droit de se plain-

dre, lorsqu'on se voit contredit ou qu'on se croit oublié. Ne suis-je donc à compter pour rien ? Mais, après tout, je suis un être. Mais j'ai mon mérite ; mais je vaudrais bien celle-ci et celle-là. Oui, jusque dans le cloître, on veut faire sensation : on veut être remarqué, distingué, écouté, encensé. Tout ce qui console l'orgueil, comme ce qui le mortifie, va saisir dans la solitude une âme qui ne devrait être occupée que de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse ; et on peut appliquer ici ce que disait saint Paul, quoique dans un sens différent, que paraissant ne rien avoir, on a cependant tout ; pourquoi ? parce qu'on se replie sur soi-même, qu'on se nourrit de soi-même, qu'on se possède encore soi-même : *Tantum nihil habentes, et omnia possidentes.* (II Cor., VI.) Quoi donc ! épouses de Jésus-Christ, vous avez, par le caractère de votre profession, un droit acquis sur Dieu même. Il promet de se donner à vous si vous vous donnez à lui : renoncerez-vous à un partage si glorieux ; et, tandis que nous déplorons l'aveuglement de ces âmes mondaines, qui ne trouvent hors de Dieu que le vide et le néant, voudriez-vous grossir le nombre de ces âmes malheureuses et plus coupables qu'elles, par la grandeur de vos avantages, faire dire de vous que vous êtes de ces avarés à qui Dieu même ne suffit pas ?

Goûtez donc, mes chères sœurs, le bonheur d'une pauvreté qui vous donne un Dieu pour héritage. Plus vous serez détachées, pauvres d'esprit et de cœur, plus Dieu se communiquera. Célestes demeures, où un Dieu dépouillé de tout, reconnaît l'empreinte et l'amour de son dénuement, que vous êtes chères à son cœur, vénérables à ses anges, terribles à l'enfer ! Sainte abnégation ! faites de toutes les vierges qui m'entendent, des pauvres dignes de vous, et du modèle adorable qui vous a consacrées, divinisées dans sa personne. Après avoir détaché le cœur des biens extérieurs, enlevez ce cœur à lui-même, à la séduction, et à la vanité de ses desirs. Heureuse abnégation ! Avec vous, le cœur est libre, pur, tranquille. Vous remplacez les avantages du temps par l'innocence, l'argile et la poussière par des vertus ; et en étant tout, vous donnez tout, puisque vous donnez l'auteur et la plénitude de tout bien.

DISCOURS VI.

SUR LE TRÉSOR DE LA PAUVRETÉ.

Divites eguerunt et esurierunt, inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono. (Psal., XXIII.)

Les riches ont éprouvé la misère et la faim ; mais ceux qui cherchent le Seigneur ont été remplis de toute sorte de biens.

L'indigence dans le sein des richesses, les richesses dans le dépouillement et la privation : des riches faméliques, des pauvres rassasiés : l'opulence malheureuse, la pauvreté heureuse et tranquille : que ces vérités, mes chères sœurs, sont humiliantes pour le monde ! qu'elles sont consolantes pour le pauvre évangélique ! *Beati pauperes* (Matth.,

V), heureux les pauvres. Jouissez, mes chères sœurs, de cette précieuse espérance dont vous avez pour garant la parole d'un Dieu ; et tandis qu'une foule de mondains, renfermés dans un cercle de boue, ajoutent au malheur d'être misérables celui d'aimer leur misère ; pour vous, dans ce saint asile, où vous ne vous êtes réservé sur la terre que le droit de la fouler aux pieds, appuyées sur la croix de Jésus-Christ où vous avez attaché pour toujours les dépouilles du monde et de sa vanité, les yeux fixés sur cette cité immortelle qui vous attend, sur ces biens immuables où la violence et la corruption ne sauraient atteindre, grand Dieu ! devez-vous dire avec le roi-prophète, qui est semblable à vous ? qui peut arrêter sur la terre un cœur qui sait tout ce que vous êtes, que tout n'est que vanité, et qu'indigence hors de vous ?

Quand on tient ce langage, mes chères sœurs, et c'est sans doute celui de votre cœur, et l'expression de vos sentiments, de quel œil regarde-t-on les biens périssables, et les fortunes de la terre ? Il est donc vrai, que l'âme religieuse préfère un état de dénuement et de privation à toute l'abondance du siècle : la pauvreté est son trésor ; et pour applaudir à une disposition si conforme à l'esprit de sa vocation, j'envisage deux choses dans le dépouillement dont elle a contracté l'obligation : la matière de ce sacrifice, et sa récompense ; ou, pour m'expliquer plus clairement, les biens qu'elle a quittés, et ceux qui les remplacent. Deux considérations qui vont prouver le bonheur de la pauvreté évangélique, et me fournir autant de raisons de vous féliciter.

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi renonce le religieux, en se dépouillant des biens temporels ? Un simple détail suffira pour nous en donner une juste idée. Suivez-moi, je vous prie. Biens de la terre, biens fragiles dans leur durée ; biens incapables de remplir le cœur humain ; biens dangereux et avec lesquels il est si difficile de se sauver.

Biens de la terre, biens fragiles dans leur durée. Pour en mieux juger, supposons pour un moment un état d'opulence, et jetons un coup d'œil sur la prospérité du mondain. Que verrons-nous ? Ici de vastes domaines, des provinces entières tributaires du riche fortuné. Là de somptueux édifices, monuments de son orgueil, asiles de sa mollesse. Riche fastueux, il se contemple sous des lambris dorés ; une famille nombreuse reproduit à ses yeux son luxe et son abondance ; une foule d'esclaves encense ses goûts, prévient ses desirs ; tout ce qui l'environne, contribue à fomentier son orgueil. Encore quelques moments : que lui restera-t-il de ce vain appareil de grandeur et d'opulence ? Hélas ! une pompe funèbre, qui sert à décorer le triomphe de la mort ; une épitaphe, où de grands noms sont employés à nous dire, qu'il a été, et qu'il n'est plus ; un tombeau, qui semble ne s'élever que pour

parler plus haut de sa chute, et du néant des prospérités humaines. Or, des biens si fragiles ont-ils de quoi nous attacher? Est-ce donc là de quoi occuper le cœur de l'homme? Si le religieux y renonce par engagement et par état, n'est-ce pas de sa part un trait de sagesse dont on doit le féliciter? Il prévient, par ce détachement volontaire, une séparation si pénible dans le dernier moment à ceux qui n'ont mis leur espérance que dans la vanité. Il fait un sacrifice utile, de ce qu'il faudrait quitter tôt ou tard, et sans mérite.

Biens de la terre, biens incapables de remplir le cœur humain. Eh! qui peut mieux nous en instruire que ceux mêmes qui les possèdent? Dites-nous, riche avare, où sont les trésors qui aient assouvi votre cupidité, étanché la soif qui vous dévore? Dites-nous, riche ambitieux, où sont les honneurs qui aient été en même temps le fruit de votre abondance, et le terme de votre ambition? Dites-nous, riche voluptueux, où sont les plaisirs qui ne vous aient pas laissé soupirer pour de nouveaux plaisirs? Enfants des hommes, pourrait dire ici le pauvre évangélique, il est donc vrai qu'il faut à une âme immortelle d'autres richesses que celles qui se comptent et qui frappent nos sens. Il est donc vrai que l'agitation et le vide où elles vous laissent justifient hautement ceux qui les méprisent; et qu'un cœur aussi grand que le nôtre doit chercher dans l'immensité de Dieu-même de quoi remplir ses désirs et toute l'étendue de ses destinées.

Biens de la terre, biens dangereux, et avec lesquels il est si difficile de se sauver: *Quam difficile est!* (Marc, X.) Je ne parlerai point ici des facilités que donnent les richesses pour satisfaire les passions souvent les plus odieuses. Je passe sous silence les crimes qu'elles justifient, les scandales qu'elles autorisent, les mystères de corruption qu'elles enfantent. Mais je parle de cette vie d'égarement et de mondanité, suite ordinaire d'une condition aisée et commode; vie de spectacles, de jeux, de divertissements, c'est-à-dire oubli profond de Dieu, nulles marques de christianisme et de religion. Je parle de cette vie de luxe et de vanité qui absorbe en parures et en meubles superflus, en modes ridicules et indécentes, des biens dont une légère portion pourrait essuyer les larmes de plusieurs malheureux, et qu'on refuse à Jésus-Christ dans la personne de ses membres: dureté du mauvais riche, devenue si commune dans ce siècle antichrétien, où l'oubli du pauvre augmente avec la misère des temps, c'est-à-dire avec une raison de plus de le soulager. Je parle de cette vie molle et impénitente où l'on ne fait d'autre usage de ses biens, que de flatter la nature et les sens, de se procurer toutes les aises et toutes les commodités de la vie, d'idolâtrer ce corps de péché, et de l'engraisser dans une coupable indolence; vie réprouvée, qui a perdu ce mauvais riche dont je parlais tout à l'heure, et qui perdra tant de chrétiens voluptueux, tant de femmes délicates et sen-

suelles. Malheur à vous riches! oui, malheur à vous! Pourquoi? parce qu'un état où vous avez votre consolation dans ce monde, n'eussiez-vous, d'ailleurs, d'autre écueil à craindre, est un état de mollesse réprouvé par Jésus-Christ, et opposé à toutes les maximes de son Evangile: *Væ vobis, quia habetis consolationem vestram.* (Luc. VI.)

Mais, sans m'arrêter davantage aux dangers de l'opulence, et à ne considérer, dans les biens du monde que leur propriété, et cette liberté qu'on a dans le monde de disposer de ce qu'on possède, je dis que cette propriété seule est un écueil. En effet, où sont ceux qui s'examinent en chrétiens sur l'emploi de leurs revenus, et qui se règlent, dans leur usage, sur les maximes et l'esprit de la foi? Est-il rare, surtout dans le siècle où nous sommes, de voir le faste et la vanité, où la simplicité serait un devoir de conscience, et souvent une bienséance d'état? De combien d'abus cette propriété dont je parle n'est-elle pas l'occasion et le prétexte! Dans quelles illusions ne donne-t-on pas! Quels écarts et quelles superfluités ne se permet-on pas! Comme si Dieu, par la souveraineté de son domaine, n'était pas le seul maître et l'unique propriétaire de nos biens; comme si nous avions d'autre titre, en les possédant, que celui d'économes et de dispensateurs; comme si les dons de la Providence devaient servir à des besoins imaginaires et à nos vaines délicatesses. Ajoutez à cette tentation du mauvais usage l'affection et l'attachement à ce qu'on possède, le danger d'y mettre sa confiance, d'y chercher son repos, de perdre peu à peu le souvenir de son exil et le goût des choses invisibles. Ajoutez les fausses prévoyances, les vues ambitieuses, les désirs immodérés, fruits malheureux de cette cupidité que saint Paul appelle la racine de tous les maux: *Radix omnium malorum cupiditas.* (I Tim., VI.) Et voilà, mes chères sœurs, ce qu'on sacrifie par le vœu de pauvreté; c'est-à-dire des biens fragiles, et qui en méritent à peine le nom; des biens incapables de satisfaire et de remplir le cœur humain; des biens souvent pernicieux par l'abus qu'on en fait; des biens, en un mot, où tout est vanité ou écueil.

Ainsi, mes chères sœurs, que l'homme du siècle, enlêlé du vain éclat de sa fortune, ne voie dans la pauvreté religieuse qu'un état de dénûment et d'austérité; dans l'humble solitaire qui s'est dépouillé de tout, qu'un homme obscur et sans nom; le pauvre de Jésus-Christ, qui ne connaît point ici-bas de cité permanente, et soupire après une meilleure patrie; qui a placé son cœur où est son trésor, et dont le trésor est au-dessus des révolutions et des vicissitudes du temps; qui, renonçant aux biens extérieurs par une conviction intime de leur vanité, nous montre dans cette conviction un trait de la plus haute sagesse, dans cette sagesse qui l'élève au-dessus des sens, le triomphe de sa foi; le pauvre de Jésus-Christ gémit sur la destinée de ce riche superbe, qui lui

donne à peine quelque existence. Il voit ce favori de la fortune, agité, mécontent; il méprise cette abondance stérile : *Divites eguerunt et esurierunt.* (Psal. XXXIII.) Il le voit dans la nuit du tombeau, et les mains vides à son réveil : *Nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (Psal. LXXV.) Il le voit au pied du tribunal, où il ne lui reste de sa prospérité que ses vices. Le voilà donc, cet homme vain, qui mit sa confiance dans ses trésors, qui méprisa le Bien suprême, et qui osa croire qu'un mortel pouvait être heureux sans lui. Si la vanité et le mensonge ont prévalu pour quelques moments, que la vérité reprenne ses droits; que le coupable soit désabusé, et que son supplice finisse son erreur : *Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, et prævaluit in vanitate sua.* (Psal. LI.) Heureux le solitaire qui met son espérance en Dieu seul, et qui ne veut d'autres richesses que les effusions de son amour. Placé par la main du Seigneur dans la terre des saints, soutenu par sa puissance, arrosé des eaux salutaires de sa grâce, c'est un arbre de paix, qui croît dans le jardin de l'Epoux, et dont les fruits sont immortels : *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei, speravi in misericordia Dei in æternum, et in sæculum sæculi.* (Ibid.)

Première raison d'applaudir à la pauvreté religieuse : la nature des biens auxquels vous avez renoncé : parlons maintenant de ceux qui les remplacent, et si vous trouvez dans la matière de votre sacrifice, de quoi vous féliciter, quel nouveau motif de consolation, si vous en considérez la récompense.

SECONDE PARTIE.

Quelle est cette récompense réservée au pauvre évangélique ? Le Fils de Dieu nous l'a marquée lui-même dans son Evangile : le centuple dans ce monde, et la vie éternelle dans l'autre : *Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.* (Matth., XIX.)

Premièrement, le centuple dès cette vie : *Centuplum accipiet.* Riches du siècle, je pourrais d'abord vous faire observer que le religieux, dans un état d'abnégation, jouit comme vous de ces bienfaits généraux, qu'une Providence attentive répand également sur tous les hommes. Je pourrais vous dire que les cieux l'éclairent comme vous, et qu'en profitant de ce spectacle pour en nourrir sa reconnaissance, pour admirer les perfections du Créateur dans son ouvrage, il n'a point à se reprocher comme le mondain, cette concupiscence des yeux qui produit une vaine et dangereuse curiosité : *Concupiscentia oculorum* (Joan., II) : que les créatures et les éléments le servent comme vous, en se prêtant à ses usages, et que ce que vous y cherchez de plus est cette concupiscence de la chair dont tout le fruit est d'attiser, d'irriter le feu des passions : *Concupiscentia carnis* (Ibid.) : que la terre le soutient comme vous; qu'il y trouve une

demeure dont le choix lui est d'ailleurs indifférent, puisqu'il se regarde comme exilé partout; et que les mouvements que vous vous donnez pour vous y agrandir, ne sont autre chose que cet orgueil de la vie qui multiplie vos injustices, en multipliant vos possessions, et qui, sans changer votre exil, n'y construit de plus grandes demeures que pour y loger de plus grands vices : *Superbia vitæ.* (Ibid.) Je pourrais vous dire qu'il retrouve dans ces saints asiles ce qu'il a quitté par un esprit de sacrifice, pour marcher à la suite de Jésus-Christ; dans ses nécessités corporelles, un fonds commun qui fournit à sa subsistance, et rend sensible cette providence paternelle qui veille sur ses élus : dans ses infirmités et ses langueurs, tous les secours qu'on peut se promettre d'une charité tendre et compatissante, et de l'esprit d'une même vocation : dans ses moments d'amertume et d'épreuve, une société sainte dont la seule vue le console; des amis dont le langage, inspiré par la religion, bannit la tristesse de son cœur, et quelquefois d'une seule parole que consacre l'onction de la grâce, y rétablit le calme et la paix. Je pourrais vous dire tout cela, et comparant la destinée du pauvre évangélique avec la vôtre, en conclure qu'aux yeux même de la raison vous n'avez aucun avantage sur lui; mais ce n'est point assez; il faut dans ce centuple que Dieu lui réserve lui laisser entrevoir tout l'avantage qu'il a sur vous : *Centuplum accipiet.*

Que fait le religieux en quittant des possessions particulières ? C'est un coin de la terre qu'il abandonne, dit saint Chrysostôme, et dégagé de ce lien terrestre qui l'attachait à la boue, il est libre, il est roi, il est plus grand que le monde entier, parce qu'il le méprise. Ah! c'est vous, mondain, qui, dans une portion plus ou moins étendue de votre exil, bornant toujours vos affections à la terre, nous montrez l'étroite enceinte où votre cœur se renferme. Non, le véritable pauvre n'est pas celui que vous plaignez, c'est vous-même : *Tu es pauper.* (Apoc., III.)

Le religieux qui ne possède rien vit aussi sans trouble et sans inquiétude. Exempt des peines et des sollicitudes qu'entraîne avec soi l'embarras de conserver, il goûte, dans le sein de l'abnégation, le calme le plus heureux et le plus constant. Ah! c'est vous qui, distrait par les soins, sans cesse agité, esclave d'une fortune dont le renversement serait pour vous le plus grand des malheurs, perdez, en la conservant, le repos que vous y avez cherché : *Tu es pauper.*

Le religieux qui a tout quitté, vit sans alarme, parce qu'il est sans désirs. Enfant de la Providence et reposant sur son sein, il reçoit avec amour ce que l'amour lui présente. Que Paul me paraît grand dans sa solitude, à l'ombre de son palmier dont il cueille les fruits, nourri par ce pain miraculeux qui suffit chaque jour à ses besoins, assis sur les bords d'une onde pure dont il

étanche sa soif, tranquille, reconnaissant, bénissant le ciel par sa confiance et ses vertus ! Ah ! c'est vous qui, devenu le jouet éternel d'une ambitieuse et stérile cupidité, êtes aussi mécontent de ce que vous avez qu'envieux de ce que vous n'avez pas ; doublement pauvre : pauvre des biens qui vous manquent, puisque vous les désirez ; pauvre des biens mêmes que vous possédez, puisqu'ils ne sauraient vous suffire : disons quelque chose de plus : d'autant plus pauvre que, sous les dehors de l'abondance, vous cachez la misère et la nudité d'une âme dépouillée de la grâce et vide de vertus ; riche à vos yeux, comme cet évêque de l'*Apocalypse*, tandis que vous êtes aux yeux du Seigneur un vil et malheureux mortel, plongé dans les ténèbres et l'horreur du péché : *Tu es pauper, et cæcus, et nudus.* (*Apoc.*, III.)

Et c'est ici surtout que le centuple évangélique assure au pauvre de Jésus-Christ un nouveau trait de supériorité sur le riche mondain, pauvre des biens de la terre, il possède ceux de la grâce. Il vit dans un séjour où tout contribue à les conserver ; où les occupations sont saintes, les conversations édifiantes, les exemples salutaires. Tout y est un moyen ou une leçon de vertu. Mais que vois-je au milieu du monde, et à quels dangers ce pieux trésor n'y est-il pas exposé ? Que d'écueils pour une jeune personne déjà si fragile par elle-même ! Hélas ! une fois dépourvue de la grâce, de quoi lui servira cet appareil de mondanité qu'elle étale à nos yeux et dont elle nourrit sa vanité ?

Non, mes chères sœurs, lorsqu'on voit les personnes de votre sexe se produire avec ces avantages extérieurs que donnent le rang et l'opulence, qu'on ne se laisse pas éblouir par ce vain spectacle. Sous les ornements extérieurs, dans quel état est l'homme intérieur et invisible ? Le cœur répond-il aux apparences ? Cet éclat qui vient frapper nos regards est-il celui de la vertu ? O Dieu ! scrutateur des cœurs ! Si ces dehors qu'on nous présente ne sont qu'une vaine illusion pour les sens, si ce faux brillant dont on s'applaudit se confond souvent avec les plus honteuses faiblesses ; si, tandis que le monde prodigue ses éloges et son encens, vous méprisez, vous réprouvez ; que deviennent ces divinités prétendues, disons mieux, ces malheureuses et coupables victimes ; victimes du siècle et de sa vanité, victimes du vice et de sa corruption, victimes du ciel et de ses vengeances ?

Heureuse l'épouse d'un Dieu pauvre ! Si elle a renoncé aux biens temporels, préservée du faste et de la séduction qui les accompagnent, elle remplace ce dangereux éclat par le mérite intérieur d'une âme pure et tranquille, par cet ornement incorruptible qui pare l'homme invisible, l'homme du cœur, y réunit les richesses et tous les trésors de la grâce : *Qui absconditus est cordis tui, in incorruptibilitate quieti et modesti*

spiritus, qui est in conspectu Dei locuples. (I *Petr.*, III.) Quel bonheur, mes chères sœurs, d'échanger quelques grains de poussière pour les dons de la grâce et de la piété ! Quel bonheur de s'être dépouillé de ce vêtement d'argile qui appesantit l'âme et la dégrade, pour se revêtir de Dieu même ! Quel bonheur, après avoir tout quitté pour Jésus-Christ, d'entendre sortir du fond du sanctuaire, cette réponse si consolante : C'est un Dieu que vous possédez, ce bien que rien ne peut vous ravir, qui tient lieu de tout, qui fixe le cœur, qui le remplit ! Un Dieu se donne à vous, et s'il devient votre partage pour le temps, ce bonheur, le prix de votre sacrifice, renferme encore l'espérance de le posséder pour jamais ; et c'est ici, mes chères sœurs, la seconde partie de la récompense que Dieu réserve au pauvre évangélique : l'attente des biens éternels sur lesquels il a un droit particulier dans la religion : *Et vitam æternam possidebit.* (*Matth.*, XIX.)

Pauvres de Jésus-Christ, réjouissez-vous au sein de l'abnégation. Dans le nombre des béatitudes que le Fils de Dieu prononça sur la montagne, la vôtre tient le premier rang : *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cælorum.* (*Ibid.*) Heureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient, et quels pauvres, mes chères sœurs ? Seraient-ce ces pauvres mécontents, envieux de la fortune et de la prospérité d'autrui ; ces pauvres murmureurs, qui traînent à leur suite l'impatience, la douleur, le désespoir ? Pauvreté forcée, pauvreté par conséquent sans mérite et dont Jésus-Christ n'a pas prétendu parler. Heureux les pauvres ; et quels pauvres encore une fois ? Seraient-ce ces pauvres, tels que le paganisme en a compté parmi ses sages, et qui n'ont rejeté les biens extérieurs que parce qu'ils ont cru pouvoir se suffire à eux-mêmes ? Pauvreté superbe ; pauvreté par conséquent réprouvée, et qui n'a aucune part aux promesses du Fils de Dieu. Il a béatifié les pauvres, mais les pauvres d'esprit et de cœur, les pauvres dont le sacrifice est le fruit de l'humilité et de l'amour de la croix, les pauvres qui après avoir tout quitté se quittent et se renoncent eux-mêmes. C'est à de tels pauvres que le ciel est promis : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum.*

C'est donc vous, Seigneur ! peut dire ici l'âme religieuse, c'est vous-même, qui êtes mon trésor et mon partage : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* (*Psal.* XV.) A la source de tout bien, que peut-il me manquer ? C'est dans ces mains augustes qui ont posé les fondements de la terre, embelli les cieux, marqué du sceau de l'immortalité les biens où j'aspire, que j'ai placé mes prétentions et mes espérances : *Tu es.* Votre grâce, ô mon Dieu ! vos faveurs, l'honneur de les mériter, voilà désormais toutes mes richesses et tous mes titres : *Tu es.* Que le mondain s'épuise et se consume pour autrui en vous oubliant,

et s'oubliant conséquemment lui-même ; occupée du soin de vous plaire, et de m'enrichir à vos yeux par de nouveaux mérites, je travaillerai pour moi, tout me sera compté. Qu'il est vrai, ô mon Dieu ! qu'en ne cherchant que vous seul on se trouve heureusement soi-même ! Je suis sûr de ce que je dis, parce que je suis sûr de ce que vous êtes : *Tu es*. Enfin, c'est vous, Dieu fidèle, Dieu magnifique dans vos promesses ! C'est vous qui, comblant un jour tous vos dons, remplirez, complerez tous mes vœux : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*.

DISCOURS VII.

SUR LE VŒU DE CHASTETÉ.

Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia. (*Cant.*, VI.)

Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi : il se nourrit parmi les lis.

Vous ne l'oublierez donc pas, mes chères sœurs, cet engagement auguste qui vous a consacrées vierges à un époux vierge. Le vœu de chasteté vous a marquées d'un sceau divin, et dégagées des liens de la chair. Vous êtes devenues d'une manière privilégiée, et qui ne convient qu'à vous seules, le peuple choisi, les anges de la terre, l'ornement de la religion, la gloire de votre sexe, les délices du Père, la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ, les temples de l'Esprit-Saint. Ames pures, recevez nos félicitations et nos éloges : nous respectons, nous admirons le don de Dieu ; mais plus la chasteté est précieuse, plus elle demande d'attention et de fidélité. Or, cette fidélité renferme quelques moyens qui sont autant de préservatifs pour la vertu dont je parle : la vigilance, la mortification, l'humilité. La vigilance, pour en maintenir l'intégrité ; la mortification, pour en conserver la délicatesse ; l'humilité pour en assurer le mérite.

1^o La vigilance pour en maintenir l'intégrité. Vigilance sur vos pensées, pour n'en écouter, n'en admettre aucune qui puisse donner la moindre atteinte à votre innocence ; mais, pour éviter les pensées dangereuses, souvenez-vous d'écarter, de bannir les pensées inutiles. Vigilance sur vos désirs, pour ne rien vous permettre qui puisse outrager en vous l'Esprit qui vous a sanctifiées. Vigilance sur vos affections, pour ne rien souffrir d'impur ou d'étranger dans un cœur qui doit être scellé du cachet de l'Epoux. Vigilance dans les regards, pour prévenir l'impression des objets extérieurs et le danger de la séduction. La chasteté réside au fond de notre âme comme dans son sanctuaire : le corps est l'enceinte qui l'environne : les yeux sont les portes de cette enceinte que la modestie doit tenir fermées pour éviter la surprise. Négliger cette précaution, c'est livrer la place à l'ennemi et s'exposer à périr. Vigilance dans les tentations ; car, hélas ! le souffle du serpent ne se fait-il pas sentir jusque dans ces asiles de la pureté ? Vigilance dans les tentations, pour combattre l'attrait du péché par une

résistance qui vous fasse triompher des efforts et de la malignité du tentateur. Or, cette résistance doit avoir trois caractères : être prompte, courageuse, persévérante. Prompte, pour rejeter les suggestions de l'ennemi aussi rapidement que vous éteindriez une étincelle de feu qui tomberait sur votre main ou sur vos vêtements, et arrêter dans le premier moment les progrès de la tentation. Courageuse, pour détruire par une opposition égale au danger, la vivacité des impressions occasionnées par la force de la tentation. Persévérante, pour se défendre jusqu'à la fin, et proportionner la durée du combat à l'opiniâtreté de la tentation. Vigilance dans les discours, pour vous interdire toute conversation contraire à la modestie religieuse, et à la sainteté de vos engagements. Mais souffrez que je vous le demande : évitez-vous ces entretiens sur le monde et sur les choses du monde qui ne peuvent que distraire et souiller l'imagination par des souvenirs dangereux ? En parlant de certains événements qui rappellent les passions d'autrui, ne vous exposez-vous pas à réveiller les vôtres ? Le cœur est-il bien pur, lorsque les lèvres le sont si peu ? Et si vous ne faites qu'écouter dans ces occasions, êtes-vous excusables de vous prêter à ces sortes d'entretiens, par une indécente curiosité, ou par une lâche complaisance ? Pardonnez, mes chères sœurs, si j'entre dans ce détail ; mais je puis vous le dire avec saint Paul (*II Cor.*, XI) : une sainte émulation me rend jaloux de la beauté de vos âmes, et tout mon désir est de vous offrir à Jésus-Christ comme des vierges pures, et dignes de votre adorable Epoux. Le même Apôtre (*Ephes.*, V) interdisait aux chrétiens de son temps tout ce qui pouvait blesser la décence et la pureté ; il ne voulait pas que le nom même du vice fût entendu parmi eux ; et on l'entendrait dans ces saints asiles, dans ces demeures consacrées à l'innocence ? Ignorez-vous que la circonstance de votre vœu imprime aux fautes que vous commettez à cet égard un caractère d'énormité qui vous rend plus coupables ; et ne puis-je pas dire, d'après saint Bernard, que ce qui ne serait dans la bouche d'un séculier qu'une légèreté blâmable est un crime dans une âme religieuse ? Mais que serait-ce ? Hélas ! je crains de le dire. anges du Seigneur, couvrez-moi de vos ailes : que serait-ce, si une épouse de Jésus-Christ, si une vierge, qui doit être plus pure que le soleil, se déshonorait, s'oubliait jusqu'à profaner son corps ? Mais l'esprit se refuse à cette pensée. Depuis l'union ineffable que le Verbe a contractée avec la nature humaine, notre chair est la chair de Jésus-Christ : nos sens ne doivent avoir d'autre action que celle d'un corps qui appartient à Jésus-Christ ; dans ce corps, le temple de l'Esprit-Saint, toute profanation est un attentat contre le Dieu incarné, un outrage fait au corps de Jésus-Christ. Voilà ce que je dirais avec saint Paul au chrétien, au simple fidèle. Que

dirai-je donc à une vierge qui s'est avilie, et qui a violé sa foi ? Dieu saint ! ne serait-ce pas là ce péché jusqu'à la mort pour lequel votre apôtre (I *Joan.*, V) n'ose pas même dire qu'il faille prier ? Mais non, Seigneur, vous êtes le Dieu riche en miséricorde. Si quelqu'une avait blessé vos regards, vous n'auriez permis ces taches que pour la rendre plus humble et plus attentive sur elle-même. Elle n'en sera que plus ardente à vous plaire et à vous venger. Vous lui rendrez les ornements de l'épouse, et ce vêtement de sa gloire, purifié dans le sang de l'Agneau, sera le prix de ses larmes, et de son amour. Premier moyen qu'exige la chasteté : la vigilance, pour en maintenir l'intégrité. Second moyen : la mortification, pour en conserver la délicatesse.

2° Mais n'avez-vous sur cela aucun reproche à vous faire ? Tenez-vous vos sens dans une contrainte assez rigoureuse par la mortification des regards, par le renoncement aux superfluités, par le retranchement des satisfactions qui sont plus pour la sensualité que pour le besoin ? Êtes-vous assez en garde contre les amitiés, trop vives et trop naturelles, assez précautionnées contre ces démonstrations d'attachement, ces expressions tendres et animées qui ont toujours quelque chose de déréglé et d'impur dans une âme chrétienne, et surtout dans une épouse de Jésus-Christ qui connaît sa jalousie, et qui doit l'aimer sans partage ? Ames religieuses, si vous êtes intimement pénétrées de la sainteté éminente que vous impose le caractère de votre profession, vous ne pouvez ignorer que pour vous rendre agréables à votre époux, vous devez nourrir votre pureté et votre amour de tous ces sacrifices. Eh ! quoi, voudriez-vous, je ne dis pas flétrir, mais ternir même la blancheur des lis où repose le bien-aimé ? Consentiriez-vous à rentrer dans le règne de la mollesse, et ne perdriez-vous pas du côté de la pureté ce que vous donneriez à la nature et aux sens ? Je l'ai dit, vigilance par rapport à la chasteté, pour en maintenir l'intégrité ; mortification, pour en conserver la délicatesse. J'ajoute, humilité pour en conserver le mérite.

3° *Que celui qui se glorifie, dit l'Apôtre, se glorifie dans le Seigneur.* (I *Cor.*, I.) De quoi servirait à une épouse de Jésus-Christ d'être chaste de corps, si son cœur était infecté par le poison de l'orgueil. La virginité dans les âmes que Dieu s'est consacrées est un grand don, dit saint Augustin ; mais plus ce don est précieux, plus je crains l'écueil de la vaine complaisance. Une vierge qui s'enorgueillit de sa pureté se creuse un précipice : *Dieu résiste aux superbes, et ne donne sa grâce qu'aux humbles.* (*Jac.*, IV.) En vain, dit saint Grégoire, elle se flatterait de cette pureté extérieure : le modèle des vierges, le Dieu saint, est aussi le Dieu souverainement humble ; et comme il réprouve une humilité souillée par le crime, et séparée de la chasteté ; de même,

il rejette une chasteté superbe et sans humilité.

Et quels sont les devoirs que l'humilité impose à une vierge ? les voici, mes chères sœurs : la reconnaissance, la prière, la défiance de soi-même. La reconnaissance, et cet humble aveu qui faisait dire à Salomon, *que la chasteté est un don de Dieu, et que la gloire en est due à lui seul.* (*Sap.*, VIII.) La prière, pour attirer ces grâces de protection qui la défendent du danger des occasions et de notre propre faiblesse : la défiance de soi-même pour éviter ces chutes déplorables, dont la solitude elle-même nous a donné de si tristes exemples. Or, mes chères sœurs, si une vierge avec le mérite de la pureté et de la première innocence doit être humble, que dirai-je à celles d'entre vous, pour qui ces saints asiles sont devenus des maisons de gémissment et de pénitence ? Qu'elles s'humilient profondément à ce souvenir, et puisque la religion les a reçues dans le secret du sanctuaire ; puisque l'autel du Nouveau-Testament n'a point dédaigné la victime à cause de ses taches, et que le Dieu du Calvaire, plus indulgent que le Dieu de Sinai, leur a permis d'approcher, de monter sur la montagne sainte, qu'une reconnaissance mêlée de confusion enflamme leur amour, leur inspire une fidélité constante, et disposée à tous les sacrifices.

Vierges chrétiennes, épouses de Jésus-Christ, que vos titres sont augustes ! Ames privilégiées, précieux restes du naufrage des mœurs, soutenez donc la gloire de votre consécration, et que la chasteté vous interdise tout ce qui serait indigne d'elle, indigne de vous. Que vous dirai-je encore pour vous inspirer l'estime et la pratique de cette vertu ? Voici, sur le point de finir, ce que j'offre à vos réflexions : sa nécessité, sa beauté, sa fragilité.

Sa nécessité. Tout chrétien, par le caractère de sa vocation, est marqué du sceau de la sainteté. Ce n'est pas assez pour lui d'éviter le crime et les passions déshonorantes : son union avec Jésus-Christ demande quelque chose de plus. Ses pensées, ses goûts, ses penchants, ses actions, doivent exprimer la pureté du chef dont il est membre. L'onction qui l'a consacré dans le baptême, l'a séparé de la vie des sens et en a fait un homme nouveau, un homme spirituel et divin. Il n'est plus redevable à la chair pour vivre selon ses désirs, et cette supériorité de l'esprit sur la chair lui est commune avec vous. Vous y avez ajouté le vœu d'une virginité perpétuelle, une perfection de moyens qui augmente vos obligations, à proportion de vos avantages. La continence ne se borne pas à vous interdire la société d'un époux mortel ; elle demande votre cœur tout entier, toute la tendresse de ses sentiments, et toute l'activité de ses flammes pour un Dieu jaloux. La solitude ne vous dérobe pas seulement à des yeux mortels ; elle doit encore vous ensevelir avec Jésus-Christ, et vous cacher à vous-

mêmes. La mortification va jusqu'à retrancher les satisfactions innocentes et dont le seul plaisir est le motif, les attentions trop humaines pour le corps, les soins inquiets sur la santé, les vaines complaisances, et les recherches les plus imperceptibles de l'amour-propre. La prière d'une vierge n'est pas un simple hommage : l'adoration est accompagnée du sacrifice, et la fumée de l'encens ne doit monter vers le trône de Dieu qu'avec l'odeur de la victime. Si tout chrétien doit être chaste et pur, la perfection de cette vertu est donc un devoir pour les âmes religieuses, pour les épouses d'un Dieu. Premier caractère de la chasteté, sa nécessité.

Sa beauté, second caractère. Le paganisme lui-même l'a respectée. Rome eut ses vierges destinées à la continence, et chargées d'entretenir le feu sacré. Des yeux profanes, à travers les ténèbres de l'idolâtrie, virent dans la chasteté quelque chose de divin, et le plus grand des Romains rencontrant une vestale, fût-il empereur ou conquérant, descendait de son char. Mais laissons ces idées séculières, et faisons parler la religion. Qu'elles sont glorieuses les prérogatives de la chasteté ! De quel éclat brille à nos yeux cette belle et aimable vertu ! C'est elle, vierges chrétiennes, qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, accomplit en vous *cette parole qui s'adresse aux parfaits, et qu'il n'est pas donné à tous de comprendre.* (Matth., XIX.) C'est elle qui offre à la sainteté de l'Être suprême ce sacrifice spirituel et divin où il voit ses images dans ses victimes. C'est elle qui nous retrace, dans un corps fragile et terrestre, l'incorruptibilité du siècle à venir, et qui vous rend semblables à ces esprits immortels que vous imitez par une vie céleste et dégagée de la matière, que vous surpassez même dans un sens par des victoires dont leur nature les rend incapables. C'est elle, dont la gloire est d'avoir un Dieu pour modèle, ce Dieu qui, s'unissant à l'humanité, choisit pour principe de sa vie temporelle une mère vierge, pour favori un disciple vierge, et qui du haut de sa croix réunit la mère et le disciple ; ces belles âmes que la même vertu rendait si chères à son cœur. C'est elle qui, présente au Dieu saint, et conduit au pied de son trône *cette troupe brillante et pure qu'elle a rachetée de la terre pour être les prémices de l'Agneau, pour le suivre partout où il va, et chanter ce cantique nouveau qu'il est défendu à tout autre de prononcer.* (Apoc., XV.)

Que vous dirai-je, d'après les Pères de l'Eglise, des prérogatives de cette vertu ? La chasteté, dit Tertullien, nous rend agréables à Dieu : elle nous unit à Jésus-Christ. Elle fait le bonheur de ceux qui la possèdent, le supplice de ceux qui l'abandonnent. Vénérable à ses ennemis, et irréprochable à leurs yeux, lors même qu'ils méritent tous ses reproches, ils ne peuvent l'accuser ; elle les force à rougir, et à s'accuser

eux-mêmes. Elle est, dit saint Cyprien, l'honneur du corps, l'ornement des mœurs, la gloire de l'un et de l'autre sexe, le lien de la pudeur, la source de toute pureté. Elle soutient, dit saint Jérôme, elle protège, elle embellit toutes les vertus. O chasteté, s'écrie saint Ephrem, c'est par vous que les regards sont purs, la chair soumise, et que ce corps matériel devient un corps de lumière. O chasteté ! le frein des passions, la joie du cœur, la paix de l'âme, le triomphe du juste, la terreur de l'esprit des ténèbres. O chasteté ! vous êtes cette belle fleur qui brillez de l'éclat le plus doux ; qui ornez le corps et l'âme, et remplissez l'un et l'autre de la céleste odeur de vos parfums. O chasteté ! vous êtes ce char lumineux où un cœur pur s'élève au-dessus des vapeurs de la terre, et prenant son essor vers le ciel va s'unir à la Divinité. Telles sont les prérogatives de cette vertu : sa beauté nous enchante ; mais n'oublions pas un troisième caractère qui est en même temps le motif le plus puissant pour exciter notre vigilance. Quel est-il ?

Sa fragilité. La chair, selon l'expression de l'Apôtre, est sans cesse aux prises avec l'esprit. Héritier d'un père coupable, nous portons au fond de notre être le principe de toutes les tentations, et de toutes les chutes. Ne comptons jamais sur les efforts humains : qui peut nous répondre que l'homme de demain sera l'homme d'aujourd'hui ? Non, les victoires passées ne rendent pas invincible. Ces barrières sacrées qui vous défendent des occasions extérieures ne vous défendent pas de vous-mêmes. Dans l'enfant d'Adam, tout est faiblesse, inconstance, péril ; et que faut-il, pour que le danger conduise au crime ? Un moment de surprise, de négligence, de présomption. Divine pureté ! Vous avez autant d'ennemis que de prérogatives. Craignons, mes chères sœurs, pour une fleur si belle et si délicate ; le souffle le plus léger peut en ternir l'éclat. Craignons pour un trésor si précieux ; des mains cruelles sont toujours armées pour nous le ravir. Craignons pour ce parfum céleste ; nous le portons dans des vases, hélas ! si fragiles. Craignons, et espérons. L'homme est faible, mais il peut tout, s'il se défie de lui-même. La chasteté qui s'appuie sur l'humilité est inaccessible aux traits de l'ennemi. L'humilité qui se confie dans le Seigneur n'est jamais confondue. A l'ombre de ses ailes, elle conserve ses dons, soutient nos efforts, assure nos mérites, couronne nos vertus.

DISCOURS VIII.

SUR LE BONHEUR DE LA CHASTÉTÉ.

Veni et ostendam tibi sponsam. (Apoc., XXI.)

Venez, et je vous montrerai l'épouse.

Quelle est cette épouse chérie du ciel, éclatante de gloire et de beauté ? C'est dans les asiles de la religion, cette vierge chrétienne qui, renonçant aux alliances de la terre, se consacre au Dieu saint par le vœu d'une chasteté perpétuelle ; ferme les yeux

et son cœur à tout objet créé; réserve son amour pour le Dieu jaloux, convaincue que tout partage est un crime, et trouve la récompense de sa pureté dans l'amour de son Dieu pour elle, dans ce feu sacré qui la rend encore plus pure. Telle est, mes chères sœurs, l'heureuse destinée dont vous êtes redevables à la grâce de votre vocation; j'entends, cette alliance solennelle qui vous donna un Dieu pour époux, ses anges pour témoins, sa vérité pour garant de ses promesses, sa lumière pour vêtement, son immortalité pour apanage. Disparaissez, engagements humains; nœuds profanes, disparaissez. Mais je me trompe : paraissez tels que vous êtes; et que les vierges qui m'écourent se félicitent au pied de l'autel d'avoir choisi la meilleure part, tandis que leur sexe, engagé dans les liens du monde parle, ou fait parler si souvent de ses malheurs. Ainsi, mes chères sœurs, pour vous convaincre du bonheur inestimable de n'avoir d'autre époux que Dieu seul, voici les objets que je viens vous présenter : premièrement, le tableau des tribulations, et des écueils qui accompagnent si souvent les alliances humaines; en second lieu, les avantages et les fruits de la chasteté : c'est tout le dessein de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

A Dieu ne plaise qu'en développant les abus de l'union conjugale, je condamne l'état en lui-même : il est réglé par la Providence qui fixe à son gré la diversité des conditions, et marque à chacun de nous ses destinées. Mais j'entends l'Apôtre qui, se plaçant entre les époux et les vierges, dans le parallèle qu'il en fait, décide la question, plaint les uns, et félicite les autres; craint l'assujettissement, et penche pour la liberté. Le nœud conjugal est bon, légitime, avoué par la religion même. Le mariage est saint; mais les époux le sont-ils? La vocation est de Dieu, mais y vit-on selon Dieu? La piété, la concorde, la charité, en font l'agrément et la douceur; mais en remplissent-ils les devoirs, pour en goûter les avantages? Hélas! peu s'en applaudissent, beaucoup s'en plaignent. Ici, les caractères s'aggravent : là les époux se séparent. On s'est connu, pour se haïr de plus près; on se hait, pour ne plus se connaître. Mais donnons plus d'étendue à ces réflexions. Entrons dans un détail que saint Paul n'a fait qu'indiquer, lorsqu'il annonçait aux futurs époux les tribulations de la chair, et laissant entrevoir les épines au milieu des fleurs dont ils se couronnent, n'oublions point la vérité, mais aussi ne la dissimulons pas.

N'a-t-on pas vu le mensonge et l'imposture, des titres simulés de noblesse et d'opulence, tromper d'innocentes victimes, et dans un engagement où elles avaient cru trouver leur bonheur, leur faire signer des regrets, au lieu de richesses et d'avantages? En voilà les mécomptes et les erreurs.

Combien d'enfants innocents et dissolus

ont coûté à la vigilance maternelle les attentions les plus pénibles; épuisé et rendu inutiles toutes les ressources de l'éducation et de la tendresse! En voilà les embarras et les désagréments.

Que d'humiliations et de calamités qu'une même société a rendues personnelles à une épouse, et qui dans un état plus libre, n'auraient jamais troublé la sérénité de ses jours! En voilà les revers et les malheurs.

Combien de fois un sexe trop facile à persuader sur ses avantages, et qui serait moins crédule, s'il était moins épris de lui-même (car en le plaignant, dois-je lui dissimuler ses défauts?) combien de fois a-t-il vu succéder au langage le plus flatteur et le plus tendre, le dégoût, la froideur et l'infidélité! En voilà les trahisons et les perfidies.

Représentez-vous ces hommes farouches, dont l'humeur capricieuse et turbulente éclate en murmures et en emportements; ou si vous voulez, à qui un reste d'éducation interdit certains éclats indécents, mais sans corriger l'aigreur du caractère; nés, ce semble, pour le malheur d'une épouse, obligée souvent de concentrer ses peines, et de porter seule tout le poids de ses disgrâces. En voilà les contradictions et les orages.

Vous peindrai-je ces maris inquiets et soupçonneux, dont l'œil jaloux observe tout, empoisonne tout, ôte à la vertu même une liberté dont son innocence doit la rendre jalouse à son tour. En voilà la tyrannie et l'esclavage.

Sont-ils rares ces époux, tels que l'ange les dépeignait au jeune Tobie, qui sous le voile d'un amour légitime.... mais taisons-nous. En voilà les tentations et les écueils.

Que dirai-je de ces infortunées victimes, que le mépris, joint aux plus indignes traitements, a forcées de rentrer dans la maison paternelle, pour y pleurer le malheur d'en être sorties; pour regretter, mais trop tard, d'avoir formé les nœuds d'un trop funeste engagement? en voilà le scandale et le désespoir.

Or, mes chères sœurs, dans ces différents tableaux qui ont toutes les couleurs de la vérité, et qui ne sont que trop ressemblants pour celles de votre sexe qui ont lieu de s'y reconnaître, que voyez-vous qui ne justifie pleinement la consécration que vous avez faite de vous-mêmes au Seigneur? Elle vous préserve des dangers d'un état où la sainteté du sacrement est méconnue et profanée; où les consolations sont remplacées par des disgrâces éclatantes, ou du moins par des chagrins obscurs qui dévorent le cœur d'une épouse, dont tout le bonheur n'est souvent autre chose qu'un malheur qui ne paraît pas.

Observez encore avec moi que dans la supposition d'un engagement où la conformité des sentiments, les déférences ne vous eussent rien présenté que de favorable, le

vœu qui vous consacre à Jésus-Christ vous épargne, selon saint Paul, les distractions inséparables du soin de plaire au monde : *Quæ nupta est, cogitat quæ sunt mundi* (I Cor., VII); le danger de plaire à un époux souvent trop mondain pour laisser à une épouse la liberté d'être chrétienne, ou trop écouté, trop aimé, pour ne pas obtenir dans plusieurs occasions une indigne préférence sur Dieu même : *Cogitat quomodo placeat viro*. (Ibid.)

Je vais plus loin, et je suppose un de ces hommes dont les qualités aimables rehaussées par la religion et par l'éclat des vertus sont faites pour captiver l'estime et le cœur d'une épouse. Mais le sort des choses humaines est l'instabilité même. Mais la mort vient rompre des nœuds si doux et séparer des personnes qui se croyaient inséparables. Mais plus l'attachement est légitime, plus il prépare d'amertume pour ce triste adieu qui finit les alliances les plus heureuses et les mieux assorties. Quelquefois on a vu le deuil et l'affliction succéder en un instant aux douceurs d'un engagement à peine contracté, et alors, dit saint Basile, une veuve désolée, sans époux, sans enfants, sans appui, se voit privée en même temps du mérite de la virginité, du nom d'épouse, du titre de mère. Heureuse si, enveloppée du voile de sa douleur, elle se tourne vers Dieu dont les années sont immortelles !

Vous venez de voir les tribulations et les écueils dont la chasteté vous préserve ; j'ajoute quelques réflexions sur les avantages et les fruits de cette vertu.

SECONDE PARTIE.

Pour exposer ces avantages dans toute leur étendue, il faudrait un discours entier : je me contente de vous les indiquer. Méditez-les avec attention, et goûtez de plus en plus votre bonheur.

La ressemblance avec la Divinité. Dieu est esprit ; il s'élève de toute la plénitude de son essence au-dessus de la matière, et s'il veut des adorateurs en esprit et en vérité, quel hommage plus digne de lui que cette vie surnaturelle où l'homme ne paraît avoir un corps que pour l'oublier ; des sens que pour les immoler : vie céleste où il vit de la vie de Dieu même, et participe à la spiritualité de son être ? *Spiritus est Deus*. (Joan., IV.)

Le salut plus facile dans un état de recueillement et de liberté. Une vierge consacrée au Seigneur, dit l'Apôtre, est dans l'heureuse nécessité de ne penser qu'à lui et d'attirer ses regards par la pureté de l'esprit et du corps. Le soin de lui plaire est le soin même de notre salut : son amour est la vie de nos cœurs, et la perfection de cet amour est la perfection de la sainteté : *Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu*. (I Cor., VII.)

La connaissance et le goût des choses divines. Dégagé des liens de la chair, l'esprit prend son essor ; il voit la vérité dans sa

source ; il a pour maître la sagesse incréée, il se nourrit de ses maximes et, guidé par son flambeau, il pénètre dans ces secrets adorables, inconnus à l'homme animal et terrestre : *Quæ Dei sunt nemo cognovit nisi Spiritus Dei*. (I Cor., II.)

La paix du cœur. En effet, la soumission de la chair à l'esprit fait régner dans l'homme chrétien le calme avec la pureté. L'âme y est souveraine et commande avec empire : les passions restent dans le silence : les vertus germent sans obstacles et croissent dans la paix. Heureuse paix, réservée à ces âmes vierges que le don de Dieu affranchit de l'esclavage et de la corruption des sens : *Quoniam donum et pax est electis ejus*. (Sap., III.)

La familiarité avec Dieu. C'est le privilège de ses chastes épouses d'approcher de plus près de son trône. Ce Dieu saint qui tonne contre le vice, caresse ces âmes d'élite ; elles jouissent de la douceur de ses entretiens ; elles conversent avec un époux qui ne retient de l'éclat de sa gloire que le pouvoir de charmer. Saint commerce qui rapproche le ciel de la terre, et permet à l'humble adorateur de la Divinité de se pencher sur son sein, *incorruptio facit esse proximum Deo* ! (Sap., VI.)

Le droit spécial que vous avez aux grâces de choix. Dieu les donne à ses favoris, et les âmes pures ont des droits sur son cœur. C'est un roi qui distingue au milieu de sa cour le mérite et la fidélité. Il les honore de son amitié, dit le Sage, et les égards, les préférences, les faveurs, sont pour les amis : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem*. (Prov., XXII.)

La douceur et la pureté de l'amour. Dans les alliances de la terre, le cœur, dit l'Apôtre, est partagé entre Dieu et un époux mortel. Cet époux terrestre peut être trop aimé, et cet amour être un crime ; et souvent la charité, ce feu divin, reste captif, ou s'éteint dans la boue des affections humaines. Ici, le cœur n'a qu'un désir ; l'amour n'a qu'un objet. Nul partage ne l'affaiblit, nul obstacle ne l'arrête. Il s'élève avec toute l'activité de sa flamme, et va s'unir à l'objet adorable. Qu'un amour si juste est tendre et fort ! Qu'un sentiment si dur est délicieux ! Qu'il est doux d'aimer l'Amour même ! *Charitas de corde puro*. (I Tim., I.)

Le gage d'une résurrection glorieuse et d'une heureuse immortalité. La chasteté religieuse anticipe dès cette vie l'effet de cette résurrection ; elle soustrait le corps d'une vierge à la loi de la chair ; elle en fait un corps spirituel, y répand d'avance des semences d'incorruptibilité : l'onction de la grâce l'a consacré pour le règne à venir, et lui prépare une place distinguée dans le temple de l'Agneau. Ce temple s'ouvrira, et vous, troupe brillante qui habitez ce céleste séjour, revêtue de ces robes blanches, symbole de l'innocence, le lis à la main, couronnée d'un diadème de lumière, vous viendrez au-devant de cette Vierge pure, dont vous fûtes le modèle. Vous célébrerez

de concert son bonheur et le vôtre. Vous adorerez, vous bénirez, vous contemplez votre époux, et dans toute la durée des siècles, vous jouirez du spectacle de sa gloire : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum vident.* (Matth., V.)

Voilà, mes chères sœurs, les prérogatives et les avantages de la chasteté. Lorsque vous les méditez au pied du sanctuaire, que votre état doit vous paraître auguste, aimable, consolant ! Épouses d'un Dieu, quelle doit être la tendresse, la fidélité, la ferveur de votre amour !

Que chacune de vous s'écrie donc ici avec le roi-prophète : Oui, Seigneur ! vous êtes le Dieu de mon cœur : *Deus cordis mei.* (Psal. LXXII.) Le monde l'aurait séduit et corrompu ; hélas ! il en a corrompu tant d'autres. Ce cœur est votre ouvrage, et je le remets entre vos mains. J'ai déjà sacrifié, et je sacrifie encore aujourd'hui, les objets qui l'auraient partagé, les plaisirs qui l'auraient amolli, les passions qui l'auraient égaré. Ce sacrifice m'unit à vous, et je vous possède, source adorable de tout bien ! Cette douce liberté, cette paix profonde, cette onction délicieuse qu'éprouvent vos victimes, les dédommagent avec usure, et chaque jour ajoute à leur bonheur. O le plus noble, le plus puissant, le plus saint, le plus aimable des époux, que ne puis-je désabuser de leur erreur ces âmes terrestres qui me plaignent, lorsqu'elles devraient applaudir à mon choix, ou pleurer sur elles-mêmes ; ces âmes timides et sensuelles qui cèdent aux moindres difficultés, et à qui leur repos est toujours plus cher que leur salut ; ces âmes adultères qui, séduites par quelques apparences de fortune et de plaisir, ont étouffé la grâce de leur vocation, et vous ont préféré le monde et sa vanité. Pour moi, Dieu de bonté ! je ne veux que vous seul, et vous remplirez mon espérance. Je vous verrai, Dieu rémunérateur ! et c'est dans ma propre chair, c'est de mes propres yeux que je vous verrai : *Videbo Deum meum.* (Job, XIX.) Je vous verrai dans cette chair dont j'aurai fait une victime de la pénitence, que j'aurai marquée du sceau de la croix, conservée pure et sans tache, pour la présenter vierge à un époux vierge : *In carne mea.* (Ibid.) Je vous verrai de ces yeux que la religion ne couvre d'un voile que pour les fermer aux objets périssables, de ces yeux qui ne se seront ouverts que pour s'occuper de votre loi sainte, de vos bienfaits, de l'étendue de mes engagements : *Et oculi mei conspecturi sunt.* (Ibid.) Beauté éternelle ! vous m'avez percée d'un de vos traits : toute ma vie je porterai ce trait vainqueur. Le cœur que vous avez blessé, vous doit l'amour qui l'embrase et le purifie ; qu'il vous doive encore le bonheur de vous voir sans nuage et sans énigme, et de vous contempler dans cet éclat ravissant où les cœurs purs, découvrant toujours de nouveaux charmes, s'unissent à l'objet aimé par de nouveaux transports.

DISCOURS IX.

SUR LA SOLITUDE.

Solus sedebam. (Jerem., XV.)

Je vivais seul et séparé du monde.

Quelle grâce ! mes chères sœurs, qu'une est propre à exciter votre reconnaissance ! et puis-je trop vous en féliciter, surtout dans ce siècle de perversité et de corruption ? Vierges solitaires, adorez et bénissez mille fois la main divine qui vous a soustraites à l'empire de la séduction. Heureuse solitude, où la piété respire au pied du sanctuaire, où tout la soutient et la favorise : occupations saintes, exemples édifiants, pratiques salutaires, règlements qui dirigent, sacrements qui purifient, union de vœux et de prières ! Qu'est-ce qu'un cloître ? qu'est-ce qu'une maison religieuse ? Le port du salut, l'asile de l'innocence, l'école des vertus, le séjour de la paix, cette terre de bénédiction où croissent à l'abri du souffle de la contagion des fruits de justice et d'immortalité. Mais si la solitude vous procure ces avantages, elle vous impose des devoirs. Pour les développer dans toute leur étendue, je distingue la solitude extérieure, et la solitude intérieure, et ces deux considérations vont nous occuper dans ce discours. Entrons en matière.

Dans la solitude extérieure j'envisage deux choses : la séparation du monde et la pratique du silence.

Et d'abord, la séparation du monde. Quelles sont à cet égard les obligations du religieux ? Il doit l'oublier, l'éloigner, et lorsque la nécessité l'exige, le voir, sans s'y livrer.

1° Oublier le monde. Vous y avez renoncé, mes chères sœurs, par l'engagement de votre profession. Dans le moment où le Seigneur vous attirait à lui dans la solitude, sa grâce se fit entendre à vos cœurs : Ecoutez, ma fille, et prêtez l'oreille à ma voix. (Psal. XLIV.) Oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le Roi immortel touché de votre beauté, épris de vos charmes, vous ouvrira son sein : vous y trouverez la gloire, les richesses, le bonheur que vous pouvez vous promettre d'un Dieu devenu votre ami, votre époux. Telle fut, mes chères sœurs, la condition de l'alliance que le Seigneur contractait avec vous : renoncer au monde et faire avec lui un divorce éternel. Vous comprîtes que pour être à Dieu, et mériter ses faveurs, il fallait vous détacher des objets sensibles, briser les liens de la chair et du sang. Pour vous soutenir dans l'esprit de votre vocation, vous devez donc bannir loin de vous tout ce qui pourrait s'y réveiller le souvenir du monde, en retracer l'image, en rappeler l'esprit et les maximes. La profession religieuse vous a donné une nouvelle patrie, de nouveaux biens, de nouvelles espérances : elle a dû vous donner un nouveau cœur. Ce cœur est devenu le domaine de Dieu : vous le lui avez consacré : vous l'avez comme enchaîné au pied de l'autel, et vous

ne pouvez le partager entre Dieu et la créature sans irriter ce Dieu jaloux. La grâce de séparation qui commença votre sacrifice doit l'entretenir et le perfectionner. Je m'explique. Quels furent les motifs de votre divorce avec le monde? Sa vanité et sa corruption. Or, ces motifs sont toujours les mêmes. Que dis-je? Si, dès votre entrée dans la carrière évangélique, il ne mérita que vos mépris, quelles nouvelles raisons n'avez-vous pas aujourd'hui de le mépriser, de l'oublier! Depuis l'heureux moment de votre profession, des lumières plus vives, des grâces plus abondantes, Dieu plus présent à votre âme, une épreuve plus sensible des avantages de votre état comparés avec la vie du siècle, quels nouveaux motifs de vous détacher du monde par une connaissance plus réfléchie de son néant et une conviction plus intime de sa perversité!

Oubli du monde. Il doit vous interdire tout rapport avec lui qui n'est pas fondé sur la pure nécessité, ou sur des bien-séances qui en approchent; cette curiosité mondaine qui s'occupe des événements et des révolutions qui l'agitent; ces communications extérieures qui produisent la dissipation, le relâchement et quelquefois le dégoût de l'état.

Oubli du monde. Il doit remplacer les objets créés par les choses invisibles, nourrir votre âme des espérances et des promesses du siècle à venir, vous faire sortir en quelque sorte de l'économie présente et des bornes du temps, donner à vos pensées, à vos sentiments, à toutes vos œuvres, un caractère et une empreinte d'immortalité, et dans ce nouvel ordre de choses qui élève le cœur au-dessus de la terre et de ses vaines sollicitudes, rendre sensible dans toute votre conduite cette parole du Sauveur : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.* (Matth. VIII.)

Oubli du monde. Il doit vous concentrer au-dedans de vous-mêmes, et dans cette vie cachée où l'âme religieuse médite à l'ombre de la croix les oracles de la Sagesse éternelle sur le néant des choses humaines; gémit sur l'aveuglement des enfants du siècle, et du fond de sa cellule où le soleil de justice est l'astre qui l'éclaire, leur crie avec toute l'énergie de la foi : Hommes séduits, jusques à quand aimerez-vous le mensonge et la vanité? se félicite d'un état de silence et de séparation où elle peut s'appliquer dans la solitude ce que Jésus-Christ disait de lui-même : *Je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi* (Joan., XVI); éprouve dans ce saint commerce combien le Seigneur est doux à ceux qui le cherchent en esprit et en vérité; respire dans le calme des passions et jouit dans ces asiles de l'innocence, de l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Saintes retraites, séparées du reste des hommes, semblables à ces îles dont les paisibles habitants, élevés au-dessus de l'élément qui les environne, voient l'orgueil de ses flots se briser sur le rivage.

Oubli du monde. Il doit bannir du cœur cette affection trop humaine pour les parents, qui donne à la nature plus qu'à la foi; s'occupe et parle avec complaisance de leur origine, de leurs talents, et quelquefois de leurs démêlés et de leurs intrigues; épouse leurs ressentiments et leurs passions; suit d'un œil avide leurs vains projets; sourit à leur élévation et à leur prospérité; verse des larmes ambitieuses sur les revers qui les humilient, et nous montre dans le solitaire un ami mondain qui compte ses malheurs par leurs disgrâces. Quel abus de l'esprit religieux! Qu'y a-t-il de commun entre vous et le monde, s'écrie ici saint Jérôme? Que veulent dire dans un habitant du désert ces pensées terrestres, ces désirs séculiers qui le ramènent au milieu d'un monde qu'il a quitté? *Quid facis in turba, qui solus es?* Eh! que me demandez-vous, pourrait répondre le vrai solitaire au citoyen du siècle? Quelle familiarité peut avoir avec vous un cœur qui n'a que ces trois choses à vous présenter : la croix, le silence, un tombeau? Le religieux doit donc oublier le monde.

2° Il doit l'éloigner. La haine du monde est un sentiment qui caractérise le religieux, et qui doit être gravé dans son cœur; mais pour en prouver la sincérité, il doit le faire connaître par son opposition à se communiquer. Il doit dire aux séculiers par sa conduite ce qu'Abraham disait au mauvais riche : Il y a entre nous et vous un grand abîme. (Luc., XVI.) Notre destinée, notre demeure, notre cœur surtout, nous séparent. En effet, mes chères sœurs, quel rapport peut-il y avoir entre les ténèbres et la lumière; entre l'idole du Philistin et l'arche d'Israël; entre Babylone et la cité sainte? Apprenez, mondains, qu'une maison religieuse est ce jardin fermé, que le sceau de l'Epoux dérobe à des yeux mortels; ce temple de l'Agneau, dont rien de souillé et d'impur ne doit approcher; ce paradis terrestre, dont un glaive de feu interdit l'entrée aux profanes.

D'après ces réflexions, que penser de ces parloirs où, sous prétexte de céder aux bienséances, on cherche à satisfaire une légèreté naturelle et à charmer son ennui; où, en voulant inspirer aux autres le goût de la piété et de la vertu, il est à craindre qu'on ne leur donne le spectacle de ses propres faiblesses; où, en prétendant faire estimer la religion, on ferait mépriser le religieux? Car, ne vous y trompez pas : le monde est un censeur inexorable et qui ne pardonne rien. Après s'être entretenu avec vous, c'est de vous qu'il s'entretiendra. S'il a pu vous engager dans quelque faute contre la régularité, obtenir de votre faiblesse quelque chose d'opposé au devoir, il en triomphera malignement, et vous serez l'objet de ses mépris. Mais qu'il âme religieuse, vous vous exposeriez à la censure d'un monde dont votre conduite doit être elle-même la censure la plus sévère? Craignez donc le parloir, mes chères sœurs; | ré-

tez l'oreille à cette voix qui se fit entendre à Arsène, et qui vous dit comme à lui : Cachez-vous ; taisez-vous : *Late, sile*. Je me rappelle un trait de l'histoire ecclésiastique qui convient à mon sujet, et dont j'ai cru devoir profiter pour votre instruction. Saint Martin se proposant un jour de rendre visite à une vierge d'une sainteté éminente, quoiqu'il n'en rendît jamais aux femmes, la sainte recluse lui fit dire qu'elle avait promis à Dieu de ne se laisser voir à aucun homme, et le fit prier de permettre qu'elle gardât sa résolution. Le saint ne fit aucune instance, et se retira plus édifié de ce refus qu'il n'aurait pu l'être des plus beaux discours de piété. Dans cette circonstance, il se conduisit conformément à une de ses maximes. Ce grand saint disait, en parlant de votre sexe : *le commencement et la perfection de la vertu d'une femme est de ne pas se montrer*. L'esprit religieux tend donc à éloigner le monde ; et, pour dire un mot de la clôture, on ne doit jamais permettre l'entrée de ces saints asiles qu'aux personnes nécessaires ou autorisées par le supérieur, qui doit lui-même ne donner ces permissions que pour des raisons qui puissent le justifier devant Dieu. Quant aux séculiers utiles, lorsqu'ils ont rempli leur objet, quel désordre, s'ils s'arrêtent, conversent, s'amuse avec les sœurs de la communauté ! Il n'est aucun prétexte de reconnaissance, d'honnêteté, de bienséance qui puisse excuser de pareils abus. Ils sont évidemment contraires au bon ordre, à cet esprit de séparation, de régularité, de pureté qui fait toute la beauté d'une maison religieuse, et dont on ne peut s'écarter sans se rendre coupable et très-coupable. Affectionnez-vous donc, vierges chrétiennes, à cet éloignement du monde qui produit la pureté du cœur et la paix de l'âme. Que ce pieux asile soit à votre égard ce qu'était la colonne du désert. Que le côté obscur soit pour l'Egyptien, et que le côté lumineux soit pour vous. Je sais qu'on peut occuper certaines places qui demandent qu'on se communique ; mais alors, dans quelle disposition doit être une religieuse par rapport au monde ?

3^e Elle le voit, mais sans se livrer. C'est ce que je voudrais faire entendre à ces âmes légères, telles qu'on en voit dans les communautés les plus ferventes, et qui sortent de leur intérieur avec trop de facilité ; à ces âmes dissipées, auxquelles un trait de régularité, un peu plus de réserve et de modestie coûte plus qu'aux autres ; à ces âmes faibles qui voient le bien et même le mieux ; mais qui n'ont pas assez d'empire sur elles-mêmes pour abréger une entrevue qui commence à devenir inutile ou profane ; à ces âmes molles, que le monde engage plus aisément, que le respect humain subjugué, que l'occasion entraîne. Mais, que fait une religieuse pénétrée de l'esprit de son état, lorsqu'elle est appelée au parloir ? Elle élève son cœur à Dieu, elle dit à Jésus-Christ son époux : voici le monde qui vient à moi,

et vous l'avez dit, Seigneur, *Le monde ne vous connaît pas* (Joan., XVII) ; son esprit et le vôtre sont incompatibles, et pour un cœur chrétien, pour un cœur religieux, le monde le moins dangereux est toujours monde. Sagesse éternelle, fermez mes yeux à tout objet créé, et qu'ils ne voient que vous seule. Parole du Père ! soyez mon guide, et mettez une garde de circonspection sur mes lèvres. Aimable maître ! recevez cette protestation qui vous annonce mes vrais sentiments. Dans la nécessité qui m'oblige à paraître, vous voyez la matière de mon sacrifice. Tandis que je veillerai sur moi-même, que votre grâce me protège. Les dehors et les apparences seront pour la créature, mais le cœur sera pour vous.

Telle doit être votre disposition, mes chères sœurs, lorsque des raisons particulières vous enlèvent à votre chère solitude. Une vraie religieuse regarde sa cellule comme l'arche salutaire où la colombe était renfermée. Dans le moment où elle converse avec le monde, elle imite ce chaste oiseau qui, ne voyant sur les restes flottants du déluge que des objets effrayants pour sa pureté, vola d'une aile timide au-dessus de ces objets, sans oser s'y arrêter, et retourna promptement dans l'arche, pour n'en sortir que par de nouveaux ordres.

La solitude renferme encore la pratique du silence. Puis-je trop vous recommander, mes chères sœurs, ce point essentiel de la vie religieuse ? *Votre force*, dit l'Esprit-Saint, *est dans le silence et l'espérance*. (Isai., XXX.) Observez, je vous prie, qu'il ne sépare point ces deux choses : se taire et espérer ; pour nous faire entendre que sans l'amour et la pratique du silence nous n'avons rien à attendre, ou bien peu, soit de notre cœur, de nos résolutions, et de nos efforts ; soit de Dieu même, qui réserve ses grâces de choix, pour les âmes recueillies et solitaires.

Aussi, que dit le Seigneur dans les livres saints à une âme qu'il attire, et qu'il veut disposer par un amour de prédilection à recevoir ses divines lumières ? Je la conduirai dans la solitude, où règne le silence, où l'on s'affectionne au silence : *Ducam eam in solitudinem*. (Ose., II.) C'est là que je lui parlerai pour lui découvrir mes desseins, pour lui manifester les oracles de la vérité : *Loquar* (Ibid.) ; là que je lui parlerai au cœur, pour les lui faire goûter, pour l'en remplir, pour l'en pénétrer. *Loquar ad cor ejus*. (Ibid.) Eh ! comment le silence ne serait-il pas une disposition nécessaire, pour recevoir l'impression de la vérité ? Un philosophe païen en était si persuadé que, lorsqu'on lui proposait des disciples, il exigeait d'eux, avant que de les admettre, le silence le plus rigoureux, cinq années de silence : *Quinque annis tacendum erat*. Quoi ! pour recueillir de la bouche de Pythagore les maximes d'une sagesse profane, il fallait tant d'années de contrainte ; et lorsqu'on vous propose quelques moments, quelques

heures de silence, pour être admises à l'école d'un Dieu, pour entendre les vérités sublimes, ravissantes, qui sortent de sa bouche adorable, vous ne pouvez pas, ou plutôt vous ne voulez pas vous y assujettir? Quelle légèreté! Quel égarement!

Non, point de régularité, point de vie religieuse sans le silence. Si vous entendez parler d'une communauté désunie, peu édifiante, dites que le silence n'y est pas observé. Les plus ferventes et les plus exemplaires sont celles qui l'observent plus fidèlement et plus rigoureusement. Aussi, l'a-t-on vu régner dans les déserts et dès l'origine de la vie monastique, avec l'innocence et les mœurs angéliques des anciens solitaires. La pratique en est établie comme un point fondamental par les instituteurs des ordres religieux, comblée des plus grands éloges par les saints docteurs et les Pères de l'Eglise, recommandée universellement et dans les termes les plus forts, par les maîtres de la vie spirituelle. Dans le voyage que fit un pape à Clairvaux, du temps de saint Bernard, une des choses qui toucha le plus le souverain pontife fut le silence et le recueillement profond de cette sainte demeure. Je n'en suis point étonné. Quoi de plus grand et de plus vénérable que le silence! Ah! mes chères sœurs, l'avez-vous jamais bien compris? il faut que le silence soit quelque chose de bien auguste, puisque Jésus, dans la maison de Joseph, Jésus le maître du monde, l'espérance d'Israël, la parole même de Dieu se tait, cette parole qui devait éclairer et sauver le genre humain. Il faut que l'amour du silence soit une vertu bien nécessaire, et bien méritoire devant Dieu, puisqu'elle a précédé, disposé, et en quelque sorte consacré l'œuvre de notre rédemption. Il faut que l'infraction du silence soit bien contraire à la pureté du cœur et à la sainteté, puisque le Fils de Dieu qui n'a rien fait que pour notre instruction, des trente-trois années de sa vie mortelle, en a consacré trente à combattre ce désordre par son exemple.

Malheur donc à une communauté où le silence n'est pas observé. Dieu n'est point avec elle: il n'habite que dans le recueillement et la paix. Malheur à une religieuse qui viole avec facilité ce point de sa règle. Elle manque à un de ses devoirs les plus essentiels, et son salut est en danger. Malheur à une supérieure qui n'apporterait pas tous ses soins à maintenir une pratique si importante, et dont le peu de vigilance et de fermeté laisserait dépérir ce principe de la vie spirituelle. Elle en serait responsable, et Dieu lui en demanderait le compte le plus rigoureux. Vous connaissez cette maxime de l'apôtre saint Jacques (et ne semble-t-il pas avoir voulu désigner plus particulièrement les personnes de votre état?): *Si quelqu'un croit être religieux et qu'il ne réprime pas sa langue, il se séduit lui-même et sa religion est vaine* (Jac., I). La violation du silence, surtout lorsqu'elle est fréquente, annonce le désordre et l'indigence de l'âme. Quand

Dieu possède un cœur, Dieu le remplit, Dieu lui suffit, et ce cœur, aussi tranquille qu'il est heureux, n'a pas besoin de mendier ailleurs de vaines consolations. C'est donc sa pauvreté intérieure qui le fait sortir de son recueillement et qui l'oblige à chercher hors de lui-même un aliment, disons mieux, une agitation, un bruit, un étourdissement qui puisse lui dérober le sentiment de sa misère. Plus il se répand au dehors, plus il est pauvre au dedans; et comme les parfums s'évaporent quand on les laisse à découvert, de même on peut dire d'une religieuse habituellement dissipée et peu exacte à garder le silence, qu'elle est vide de Dieu ou prête à le perdre.

Qu'on ne dise donc plus: Est-ce un si grand mal de parler, pour se distraire et s'amuser? Oui, répondra l'Ecclesiaste, *parce qu'il est un temps de se taire, et un temps de parler*. (Eccle., III.) Oui, répondra l'Ecclesiastique, *car celui qui parle beaucoup, blesse son âme*. (Ibid., XX.) Oui, répondra le bienheureux Arsène: Je me suis souvent repenti d'avoir parlé; mais jamais, d'avoir gardé le silence. Oui, répondra la règle elle-même: C'est un abus, c'est un mal de parler, lorsqu'il faudrait se taire pour obéir à la loi qui le prescrit, pour entretenir le recueillement, pour s'unir à Dieu? Est-ce un si grand mal de parler? Oui, encore une fois, parce qu'il faut juger de l'infraction du silence, 1° par la disposition qu'elle annonce, je veux dire, un cœur peu touché de Dieu, sans goût pour le devoir, sans attrait pour la vie intérieure, sans estime de la perfection; 2° par les désordres qu'elle occasionne; perte de temps, confidences, détractions, murmures; 3° par les fautes qu'elle fait commettre, et qu'elle autorise; on parle, et on invite, on engage les autres à parler; on se communique ses préjugés, ses préventions, ses travers, ses mécontentements, ses dégoûts; 4° parce que la facilité à parler et à manquer au silence, blesse en quelque sorte toutes les vertus: la prudence, par les indiscretions et les rapports; la modestie, par la dissipation et la légèreté; l'obéissance, par l'inobservation et quelquefois par le mépris de la règle; l'humilité, par les sensibilités et les plaintes de l'amour-propre; la charité, par les censures, les railleries, les paroles sèches et désobligeantes; la ferveur, par le relâchement et l'irrégularité; le bon ordre, par les licences qu'on se permet, et par le scandale qu'on donne aux autres.

Telles sont les suites de l'infraction du silence, et je ne suis plus surpris de ce que disent les maîtres de la vie spirituelle, que, pour dégrader la maison la plus régulière, il suffit que le silence n'y soit pas observé; et que dans la communauté la plus vicieuse, il ne faudrait que l'y introduire pour y rétablir la régularité et y faire refleurir les vertus. Et moi-même, qui vous instruis, mes chères sœurs, et qui me sens pressé de réclamer fortement contre cet abus, quand je ne recueillerai s d'autre fruit de mon zèle

que de vous avoir inspiré plus d'amour pour le silence, je m'estimerais trop heureux, et je croirais avoir tout fait pour le succès de cette retraite, et pour la perfection de cette communauté. Qu'une des résolutions que vous prendrez dans ces jours de salut soit donc de vous affectionner de plus en plus au silence, et d'y être scrupuleusement fidèles, dans les temps et les lieux désignés par la règle. Parlez peu, mes chères sœurs, et n'oubliez pas cette maxime du pieux auteur de *l'Imitation* : *Jamais je n'ai conversé avec les hommes, que je n'en sois revenu moins homme.* En effet, au sortir d'un entretien avec les créatures, où il est si difficile que le cœur n'ait souffert quelque altération par un épanchement trop naturel, et par la superfluité des paroles, l'homme intérieur, mis alors dans la balance du sanctuaire, pèse toujours quelque chose de moins. Parlez peu ; car, selon l'apôtre saint Jacques, qu'est-ce que la langue par l'abus qu'on en fait ? *Un feu dévorant, un principe de corruption, un monde d'iniquité.* (Jac., III.) Parlez peu ; car, selon le même apôtre, *celui qui ne pêche pas dans ses paroles est parfait* (Ibid.) ; et voilà en peu de mots, l'apologie du silence, et une preuve évidente de son utilité. Parlez peu ; et votre cœur en sera plus pur, votre conscience plus paisible, la charité plus dominante, la communauté plus vertueuse et plus exemplaire. Parlez peu ; et vos examens seront moins laborieux, vos concessions moins chargées, vos prières plus calmes, vos oraisons plus ferventes, votre union avec Dieu plus facile, et plus intime. Parlez peu ; et, comme dans la construction du temple que Salomon érigait au Dieu de ses pères on n'entendit jamais le bruit du marteau, c'est aussi dans le silence, que vous éleverez l'édifice du salut et de la perfection. C'est dans le silence du cabinet, que l'homme méditatif découvre ces vérités précieuses qui échappent à l'homme distrait et frivole, séduit par l'enchantement de la bagatelle, et noyé, pour ainsi dire, dans les conversations mondaines. Le silence des politiques, et ce qu'on appelle le secret des cours, décide des plus grands événements, et de la destinée des empires. Ainsi, vierges chrétiennes, c'est dans le recueillement et le silence que Dieu traite avec nous de l'affaire importante du salut et des intérêts de notre âme ; qu'il nous découvre d'une manière plus sensible les vues de sanctification qu'il a sur nous, et les voies où nous devons entrer pour y répondre ; qu'il nous apprend à nous connaître, en développant ces replis du cœur humain qui servent de retranchement à notre amour-propre, et où mille faiblesses nous égarent à notre insu ; qu'il nous montre dans le plus grand jour l'étendue de ses droits, l'enchaînement de ses bienfaits, la jalousie de sa grâce, notre perfection, notre salut même, attachés à certains sacrifices auxquels notre lâcheté se refuse ; que pour vaincre notre lenteur et notre indolence, il nous reproche avec la tendresse d'un ami, tout ce que nous perdons en lui résistant,

nous ouvre son cœur, demande le nôtre, emploie, pour nous unir à lui, la douceur de ses invitations, l'attrait de ses promesses, les touches délicates et délicieuses de son amour. Tels sont les avantages de cet état de silence et de séparation, où l'âme communique avec Dieu. Oui, mes chères sœurs, et puissiez-vous vous pénétrer d'une vérité si importante, pour en faire désormais la règle de votre conduite ! Oui le silence est l'ornement des solitudes, le nerf de la discipline régulière, le frein des passions, la force du cœur, l'âme des vertus.

A cette solitude extérieure dont je viens de parler, ajoutez ce que j'appelle la solitude intérieure. Elle doit être la fin principale de la clôture, et je distingue ici la solitude de l'esprit, et la solitude du cœur. Sans trop m'étendre sur l'une et sur l'autre, je me borne à quelques principes dont je vous laisse l'application, et que je vous invite à méditer.

En quoi consiste la solitude de l'esprit ? A se dégager de toutes les idées terrestres, de toutes les pensées vaines, de tous les souvenirs inutiles ; et, si je puis m'exprimer ainsi, de toutes les formes humaines. L'esprit uni à Dieu, ne voit que lui ; et tout le reste est méprisé. Il ne voit que sa loi, et elle règle habituellement dans l'homme intérieur, toutes les manières d'être et de penser. Il ne voit que ses perfections, et elles laissent dans l'âme une impression de lumière, de vérité, de beauté, qui l'occupe, la dirige, la saisit tout entière. Elle n'est, ni dissipée, ni volage ; Dieu est son témoin : ni indiscrete, ni précipitée ; Dieu est son conseil : ni légère, ni inconstante ; Dieu est son appui : ni inquiète, ni chagrine ; Dieu est son tout.

En quoi consiste la solitude du cœur ? Elle doit le fermer à tout objet sensible et créé pour établir sa conversation dans le ciel, et ne lui donner d'autre centre, d'autre élément, que l'Être divin. Dieu, par l'élévation et la pureté de sa nature, est séparé des objets matériels et périssables : le cœur, pour s'unir à lui, doit être libre et détaché. Point de sentiments qui l'avilissent ; point d'intérêts qui le captivent, point de désirs qui le passionnent, point d'affections qui le partagent. En un mot, dans la solitude intérieure, l'âme ne connaît qu'un objet, l'éternelle beauté : elle n'éprouve qu'un sentiment, l'amour de ce bien suprême.

Sans cette solitude de l'esprit et du cœur, la solitude extérieure serait insuffisante. Vous seriez seuls, dit saint Bernard, mais vous ne seriez pas solitaires. Le monde serait éloigné de vous ; mais jusque dans la solitude, il est un monde dont vous devez vous défendre ; et ce monde, c'est vous-mêmes, ce sont ces vains attachements, ces réserves de l'amour-propre, ces recherches de la nature si contraires à la sainteté de votre vocation. Alors, sous le nom de retraite, la solitude n'est que l'asile de ces passions d'autant plus séduisantes qu'elles sont

plus délicates et plus intimes ; d'autant plus dangereuses, que la douceur des'y livrer en fait oublier le péril. N'ayant plus rien de commun avec ce monde extérieur auquel on a renoncé, on se fait une nouvelle enceinte, et comme un monde nouveau, où le cœur se dédommage, et vit dans la mollesse. Ce cœur, qui devait chercher Dieu, et ne goûter que lui dans le règne intérieur de la vérité et de la justice, se répand sur ce qui l'environne, s'y arrête, en fait son idole. Infidèle, il cherche le repos plus que la sainteté de la vie ; le plaisir, aux dépens du devoir. Le cercle qu'il s'est tracé est plus étroit, dit un auteur, mais il y fait entrer tout ce qu'il aime. Il aime donc encore, et vous n'êtes point aimé, ô mon Dieu ! ou l'on aime quelque chose avec vous, qu'on n'aime pas pour vous.

Évitez ce reproche, mes chères sœurs, et, séparées du monde, à l'abri de ses tentations et de ses dangers, connaissez tout le prix de cette vie surnaturelle, où Dieu se communique plus intimement et perfectionne en nous le règne de sa grâce. Invisible à la chair et au sang, vous êtes devenues l'héritage du Seigneur et il veut le posséder sans partage. Donnez-vous sans réserve à cet aimable Souverain, et que le fruit des vérités que vous venez d'entendre soit d'ériger dans vos cœurs et de consacrer dans le silence un temple à sa grandeur, un sanctuaire à sa pureté, un autel à sa volonté suprême, un trône à son amour. Ainsi soit-il.

DISCOURS X.

SUR L'ESPRIT INTÉRIEUR

Regnum Dei intra vos est. (Luc., XVII.)

Le royaume de Dieu est au dedans de vous.

La loi nouvelle, mes chères sœurs, est une loi de grâce et d'amour, une loi qui parle au cœur. La grâce du Sauveur, selon le langage de la foi, est une lumière qui éclaire l'esprit, et un mouvement intérieur qui demande le consentement et l'adhésion du cœur. Le glaive évangélique, selon l'expression de l'Apôtre, doit pénétrer jusqu'aux moelles et aux jointures, c'est-à-dire, jusqu'aux replis les plus intimes du cœur. Le sang de Jésus-Christ est ce fleuve de bénédiction, dont les eaux salutaires vont aboutir au cœur, pour se répandre sur le corps de nos actions, qui n'a d'autre principe de vie que la grâce, principe elle-même de l'activité et de la fécondité du cœur. Toutes les vertus sont vaines, toutes les fautes excusables, si elles ne sont avouées par le cœur, si elles ne partent du cœur. Notre religion, considérée dans son esprit, est donc une religion intérieure ; et, n'est-ce pas ce que le Sauveur a voulu nous faire entendre, lorsqu'il reprochait aux pharisiens de ne s'attacher qu'à de vains dehors et à de fastueuses apparences ; lorsqu'il déclarait à la femme de Samarie que l'heure était venue d'adorer le Père en esprit et en vérité ? (Joan., IV.) Je vais donc vous entretenir de l'esprit intérieur et de la pureté d'intention qui

en est inséparable. Ces deux objets partageront ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Toute la beauté de la fille du Roi, dit le prophète (Psal. XLIV), est concentrée en elle, et cette beauté intérieure fait toute sa gloire. Et n'est-ce pas pour le former en vous cet esprit intérieur, que vous avez sacrifié tout ce qui pouvait y mettre obstacle : affaires qui préoccupent, soins qui dissipent, sollicitudes qui agitent, engagements qui partagent, plaisirs qui corrompent ? Sans cet esprit intérieur, quel mérite auriez-vous devant Dieu, qui regarde surtout le fond et la disposition de la volonté ; qui ne considère pas tant ce qu'on lui donne que la manière dont on le lui donne ; qui compte pour rien toutes les victimes, si le cœur n'est la première, et n'a, ce semble, d'autre langage pour nous demander le sacrifice de notre être, que de solliciter l'hommage et la possession de nos cœurs ? *Mon fils, donnez-moi votre cœur. (Prov., XXIII.)* Il est des choses qu'il ne dépend pas de vous de m'offrir et que je ne pourrais exiger, si, dans la condition où ma Providence vous a placé, vous n'en avez ni la propriété, ni l'usage ; mais votre cœur est à vous. C'est le seul bien dont vous puissiez disposer, et vous le pouvez toujours. Ouvrage de mes mains, ce cœur m'appartient par un droit incontestable, et je le demande comme Créateur, comme Maître, comme Souverain. Racheté au prix de mon sang, il est à moi à titre de conquête, et j'en exige le tribut comme Libérateur, comme Sauveur. Et vous, mon Epouse, objet de ma prédilection, vous qui me jurâtes une fidélité inviolable au pied de ces autels, lorsque je le reclame en vertu de vos promesses et de mes bienfaits, pouvez-vous méconnaître la voix d'un ami, d'un père, d'un époux ? Hé quoi ! mes chères sœurs, Dieu serait-il moins jaloux qu'un faible mortel ? N'est-ce pas cet hommage du cœur que nous voulons nous-mêmes dans nos égaux et dans nos inférieurs ? Quel cas ferait-on dans le monde d'un ami, d'un serviteur qui n'aurait que les dehors de l'amitié ou du respect, des paroles et des apparences ? Nous voulons de la cordialité dans tous ceux qui nous approchent de plus près, et avec lesquels nous vivons : nous croyons la mériter ; nous la supposons par illusion où elle n'est pas. En un mot, si l'on nous en croit, nous devons entrer le sceptre à la main dans le cœur de l'homme.

Mais reprenons les principes que je viens d'établir. Ce dévouement du cœur dont j'ai parlé est donc l'esprit du christianisme, et il doit animer toute notre conduite. C'est le caractère distinctif de l'âme religieuse destinée par état à une vie de recueillement et d'amour. C'est le tribut que nous exigeons de ceux qui ont avec nous quelques rapports ; et, soit prétention du mérite, soit erreur de notre vanité, l'empire des cœurs est l'objet de nos vœux. Enfin, c'est ce que

le Fils de Dieu nous a proposé comme un point capital de sa religion, et comme le culte essentiel que nous devons à l'Être suprême. C'est surtout par cet empire que nous lui donnons sur nos volontés et nos sentiments, qu'il règne dans l'univers : *Regnum Dei intra vos est*. Les souverains partagent avec lui sa grandeur et son indépendance ; les législateurs, sa sagesse et ses lumières ; les juges de la terre, le droit d'absoudre et de punir ; les conquérants, sa force et son tonnerre ; les riches, sa magnificence et le pouvoir de faire des heureux ; mais il est un domaine qu'il s'est réservé, un droit incommunicable, une gloire qu'il ne cède à personne, celle de régner sur les cœurs : *Regnum Dei intra vos est*. Comprenez donc, mes chères sœurs, de quelle nécessité il est pour vous de le faire régner sur les vôtres, de l'honorer par l'adoration en esprit et en vérité, de renouveler, et peut-être de ressusciter en vous cet esprit intérieur. En effet, est-il aussi commun dans les maisons religieuses, qu'il y est nécessaire ? Voyez ces âmes pures qui vivent au milieu du monde. Ne pourrait-on pas dire que le bruit même qui les environne leur donne le signal du recueillement, et qu'elles sentent plus vivement que vous le besoin de rentrer en elles-mêmes ? Le dirai-je ? Dans ces asiles de la piété, on met sa confiance dans les moyens et on se néglige. On compte plus sur la sainteté de l'état, qu'on ne la possède. L'extérieur est plus réglé, que l'intérieur n'est perfectionné.

J'examine ici votre conduite ; entrez avec moi dans cet examen. Vous priez. Est-ce avec cette attention et cette humilité qui honorent Dieu et qui tiennent l'âme occupée, recueillie, anéantie en sa présence ? Est-ce avec une conviction intime de sa grandeur et de votre bassesse, de sa puissance et de vos besoins, de sa bonté et de votre ingratitude ? *Humilium semper tibi placuit deprecatio* (Judith, IX) ; voilà l'esprit intérieur dans la prière. Vous méditez ; mais les vérités qui occupent votre esprit trouvent-elles une docilité habituelle dans votre âme ? Cherchez-vous dans la méditation la lumière qui censure vos faiblesses ? y allumez-vous le feu sacré qui doit les détruire ? *In meditatione mea exardescet ignis* (Psal. XXXVIII) ; voilà l'esprit intérieur dans l'oraison. Vous agissez, vous observez la loi ; mais la charité en est la plénitude, et la charité anime-t-elle toutes vos œuvres ? Vivez-vous de cet esprit d'amour qui ne voit que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui ne s'attache qu'à Dieu ? *Plenitudo legis est dilectio* (Rom., XII) ; voilà l'esprit intérieur dans l'action et dans la fidélité extérieure. Vous souffrez ; mais vous glorifiez-vous dans la souffrance ? l'acceptez-vous avec ce respect et cet attendrissement d'une âme chrétienne qui en connaît les avantages ? y voyez-vous tout ce qu'elle a de beau, de ravissant aux yeux de la foi ? En vous adressant à Dieu, lui dites-vous dans un sentiment de componction : Je

souffre, Seigneur ! mais j'ai péché ; frappez, et que votre justice soit satisfaite. Je souffre, mais vous m'épargnez encore ; et si vous m'aviez punie dans votre colère, souffrirais-je aujourd'hui avec vos élus ou avec les victimes éternelles de vos vengeances ? Je souffre ; mais qu'il est beau, qu'il est consolant d'avoir ce trait de ressemblance avec le Dieu que j'adore ! *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi* (II Cor., XII) ; voilà l'esprit intérieur dans les souffrances et les épreuves. Vous êtes humiliée, on vous mortifie ; mais vous humiliez-vous dans le secret de votre cœur ? N'a-t-on rien dit, rien fait que vous n'ayez mérité ? Dans la supposition même où ceux qui vous blâment et vous mortifient se seraient trompés, substituez-vous à l'erreur d'une fausse imputation la connaissance intime de vos défauts ? Vous dites-vous à vous-même : l'erreur est sur l'objet, et non pas sur la personne ? si je suis innocente de cette faute, je suis coupable de tant d'autres connues de Dieu seul : *Vilior fiam plus quam factus sum, et ero humilis in oculis meis* (II Reg., VI) ; voilà l'esprit intérieur dans les humiliations et les disgrâces.

A quelles marques peut-on encore reconnaître une âme intérieure ? Elle est crucifiée pour le monde, opposée à tout ce qui peut l'introduire dans le cloître et y faire revivre ses maximes, occupée de Dieu seul, animée du désir de lui plaire, attentive à le voir et à le contempler en tout ; elle le voit dans ses supérieurs, et elle obéit avec le plus profond respect ; elle le voit dans ses égaux, et elle les prévient par des marques d'honneur et de déférence ; elle le voit dans ces rangs subalternes qui lui rappellent les abaissements adorables du Verbe incarné ; elle en respecte les images, n'apprécie les rangs et les distinctions que par les vertus, et suppose toujours dans les autres un mérite qu'elle n'a pas ; elle voit Dieu en tout, et, pénétrée de la grandeur de ce souverain Être et de sa propre bassesse, elle est véritablement humble ; elle s'anéantit devant Dieu, devant les hommes ; elle ne s'excuse jamais, et elle excuse tout dans le prochain ; elle ne se plaint de rien, et tout ce qui l'humilie est pour elle un bienfait. Le nom d'inférieur est perdu pour autrui ; et, dans le rang où elle se place, elle ne voit d'inférieur aux autres qu'elle-même et son néant qui la confond.

Elle voit Dieu en toutes choses. Dans celles qui lui inspirent un sentiment de respect et d'estime, elle reconnaît sa grandeur et sa puissance ; dans celles qui peuvent l'attirer et lui plaire, sa beauté ; dans celles qui l'éprouvent, sa sagesse ; dans celles qui la mortifient, sa justice ; dans celles qui l'instruisent, sa vérité ; dans celles qui la consolent, sa bonté ; dans celles qui contribuent à ses usages et servent à ses besoins, son aimable providence. C'est ainsi qu'elle profite de tout pour s'unir à Dieu, et que les choses extérieures, envisagées dans l'élévation et la pureté de leur prin-

cipe, loin de nuire à son recueillement, en sont au contraire le motif et l'aliment. Elle trouve des ressources où tant d'autres ne trouvent que des écueils, et change ainsi les obstacles en moyens.

Qu'est-ce encore qu'une âme intérieure? Le Dieu qu'elle adore est le Maître qui l'instruit; sa lumière, reçue sans résistance, éclaire les mouvements les plus intimes, les règle et les purifie; sa volonté préside à toutes les pensées, inspire tous les projets, consacre tous les penchants; son amour embrase le cœur, et l'élève au-dessus de lui-même. Quelle noblesse dans ses sentiments! quelle pureté dans ses désirs! quelle douceur dans ses transports!

Qu'est-ce qu'une âme intérieure? Elle porte partout l'impression du premier Être, et la communique à tous ceux qui l'approchent. Ne demandez plus si dans sa conduite elle est exacte, régulière, édifiante; si dans son maintien elle est grave, modeste, recueillie; si dans ses manières elle est douce, affable, prévenante; si dans ses peines elle est soumise, généreuse et tranquille.

Qu'est-ce qu'une âme intérieure? Elle parle peu, ses actions et ses vertus parlent pour elle; elle n'entend qu'avec peine les nouvelles du monde. Que le langage en est insipide pour une âme qui communique avec Dieu! Elle évite tout épanchement qui pourrait blesser sa jalousie. Dans les occasions où la nécessité l'oblige de se prêter aux créatures, si elle sort pour quelque temps de son secret, comme l'abeille elle rentre avec activité dans sa ruche pour composer son miel. Dans ce sanctuaire invisible où elle se trouve si bien avec Dieu, elle est avec lui, tantôt comme avec un souverain, et quel respect! tantôt comme avec un ami, et quelle fidélité! tantôt comme avec un époux, et quelle tendresse! tantôt comme avec un père, et quelle confiance!

Qu'est-ce qu'une âme intérieure? Un principe divin anime toute sa conduite. Elle est grande sans enflure, humble sans contrainte, modeste sans affectation, active sans empressément, affable sans mollesse. Ses vertus sont des vertus sincères, désintéressées, nobles comme le principe qui les produit. Elle a tout le mérite des sages du monde, sans en avoir les défauts.

Qu'est-ce qu'une âme intérieure? Son nom le dit assez. C'est ce trésor caché, cette arche sainte qui, sous des apparences quelquefois assez viles et sous les peaux qui la couvrent, brille au dedans de l'or le plus pur. Ignorée du monde, elle trompe l'orgueil de ses regards: il ne la connaît pas, parce qu'il est indigne de la connaître. Sagesse incréée! elle est votre ouvrage. Vérité, charité, sainteté, voilà ses caractères; hommages, renoncements, sacrifices, voilà ses œuvres; Dieu, le ciel, l'éternité, voilà ses espérances.

Qu'est-ce enfin qu'une âme intérieure? Rien ne la trouble; rien ne la dissipe; rien ne la partage. Rien ne la trouble. Comme

Job, elle adore le Maître des événements, et elle voit tout dans sa volonté. Rien ne la dissipe. Comme David, elle voit Dieu présent; son regard la pénètre; sa majesté l'environne, et pour elle le ciel est descendu sur la terre. Rien ne la partage. Comme Thérèse, elle ne vit que pour le siècle à venir. Jésus-Christ vit en elle; il possède son épouse et sa victime, et elle a tout donné en donnant son cœur.

Pour juger du mérite de cette vie intérieure, remontons jusqu'à la source de la religion, et instruisons-nous par des exemples. Que vois-je dans la maison de Nazareth? En vain j'y chercherais les descendants de David et les héritiers de son trône dans l'appareil et l'éclat d'une pompe humaine. J'aperçois un réduit obscur, une famille pauvre, un travail mécanique. Qu'est-ce que la foi m'y découvre? Ce qu'il y a dans l'univers de plus vénérable et de plus auguste, le Dieu même de l'univers. Je vois Marie et Joseph, deux âmes intérieures, l'adoration en esprit et en vérité. Quel est le plus grand des enfants des hommes? Est-ce un de ces monarques qui voient une foule de sujets à leurs pieds, et dont la renommée va publier jusqu'aux extrémités du monde la puissance et la gloire? est-ce un de ces politiques qui, dans le conseil des rois, combinent les événements, préparent les révolutions, qui décident de la destinée des peuples et balancent le sort des empires? est-ce un de ces conquérants dont la valeur fait tout plier sous la force de leur bras, et qui se rendent fameux par le bruit de leurs victoires? Non; c'est un solitaire ignoré; c'est Jean dans le désert; c'est l'ami de l'époux, et il doit un si beau nom à cette vie intérieure où son âme pure et sublime est seule avec Dieu seul. Qu'est-ce que la vie de Jésus, depuis son berceau jusqu'à sa vie publique? Que fait-il? Il adore, il prie, il obéit, il se tait, il contemple, il aime. Aussi, lorsqu'il paraîtra sur les rives du Jourdain, après trente ans d'une vie de silence et d'amour, sur qui tomberont les regards du Très-Haut? Grands de la terre, génies supérieurs, sages mondains, orateurs célèbres, héros profanes, vous serez oubliés, et Jésus sera comblé d'honneur et de gloire. Le ciel ne s'ouvrira que sur lui; l'Eternel ne parlera que de lui; c'est à lui, et à lui seul, que s'adressera ce magnifique éloge: *Vous êtes mon Fils, mon Fils bien aimé; c'est en vous que j'ai mis toutes mes complaisances.* (Luc., III.)

Que ces considérations vous convainquent, mes chères sœurs, du mérite de cette vie de recueillement, où le souverain Être règne sur nos cœurs. Qu'elles vous engagent à vous perfectionner dans cette vie intérieure, où l'âme s'unit à Dieu, jouit de ses entretiens, y répond par les plus tendres sentiments, et met son bonheur à lui rendre amour pour amour. Ma fille, lui dit Dieu dans le secret du cœur, avez-vous vu cette foule de coupables qui m'ont oublié, et qui ont méconnu mon empire? Oui, Sei-

gneur ! et vous le savez ; plus d'une fois ce triste spectacle a fait couler mes larmes, et ces ingrats, en blessant votre cœur, ont blessé le mien. Enfant de lumière, j'ai reçu votre hommage, et, tandis que votre Dieu est méprisé, connaissez tous ses droits : *Je suis celui qui est* (*Exod., III*) : comprenez-vous le sens et toute l'énergie de cette parole ? Grand Dieu ! vous m'en donnez l'intelligence ; vous seul possédez l'être, et tout le reste n'est qu'un néant. Ils se sont forgé d'autres dieux que moi, et m'ont préféré de viles créatures. Dieu souverain ! c'est vous que j'adore ; que ne puis-je renverser ces vaines idoles, et les briser à vos pieds ! Insensibles à mes promesses, ils m'abandonnent pour courir après le mensonge et la vanité. Source de tout bien ! je ne m'attacherai qu'à vous, à vous qui êtes la vérité et la vie. Je suis leur bienfaiteur, ils ne respirent que par moi, et, comblés de mes dons, ils m'outragent par l'ingratitude et l'insensibilité. Tendre Maître ! j'ouvre mon cœur pour vous recevoir ; vous serez en moi, et moi en vous ; ce cœur vous aimera ; pourquoi n'ai-je qu'un cœur à vous offrir ? Mon Epouse, les entendez-vous raconter leurs fables, m'exclure de leurs entretiens, déchirer leurs frères par la médisance et la calomnie, se faire un jeu du langage de la séduction et de la volupté ? Et moi, Seigneur ! je publierai vos grandeurs, vos amabilités. Dieu de mon cœur ! je parlerai de vous, et de vos bienfaits ; j'en parlerai surtout à vous-même, par ma reconnaissance, par mes transports, par mon silence.

Tels sont les sentiments d'une âme intérieure dans ce saint commerce qui l'unit à mon Dieu. Dieu est son tout ; elle ne vit que pour lui, et dans une âme ainsi disposée, quelle doit être, avec la ferveur de son amour, la pureté de ses intentions ! C'est ce qui me reste à vous développer.

SECONDE PARTIE.

Quoi de plus nécessaire, mais en même temps, peut-être, quoi de plus rare que la pureté d'intention ! Quoi de plus nécessaire, pour rendre à Dieu ce que nous lui devons, et pour l'honorer en Dieu ! Par cette pureté d'intention, nous l'honorons comme Dieu souverain, en protestant de notre dépendance, et de son domaine absolu sur sa créature. Nous l'honorons comme Dieu jaloux, en lui donnant ce qu'il y a dans nous de plus intime, et en le glorifiant par la plénitude de notre sacrifice. Nous l'honorons comme fin dernière, en reconnaissant que tout se rapporte à lui, doit tendre vers lui, n'exister que pour lui. Mais ce Dieu qui sonde les cœurs, voit-il toujours cette pureté d'intention dans les âmes mêmes qui lui sont consacrées ? N'est-il pas à craindre que, en faisant le bien, on ne soit pas assez attentif à le bien faire ; qu'on ne perde le mérite des actions les plus édifiantes et les plus saintes, par les motifs qui les corrompent ? On peut obéir par crainte,

prier par coutume, louer Dieu par routine, lire par curiosité, être exact par bienséance, quelquefois même par vanité ; en un mot, agir par passion, par humeur. *Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (*Eccli., IX*) ; et je pense qu'une des raisons qu'on en pourrait donner, c'est que nos actions n'ayant de valeur et de prix qu'à proportion de la charité qui dirige et purifie nos intentions, notre incertitude sur la bonté de ces motifs doit rendre notre justice incertaine et douteuse. C'est là, en effet, un sujet de frayeur pour les âmes les plus justes. Elles savent que ce jour terrible, où chacun doit rendre compte de ses œuvres, sera, selon saint Paul, un jour de manifestation, destiné à révéler le secret des consciences, et les intentions les plus cachées. Elles savent que le cœur de l'homme est un abîme impénétrable à l'homme même ; qu'on peut être régulier, édifiant, irréprochable en apparence, et porter dans son cœur quelque principe d'iniquité, un ver caché qui ronge insensiblement le germe des plus belles productions. Cette crainte va quelquefois si loin dans ces âmes timorées, que toute l'onction de notre ministère ne peut réussir à les calmer. Ah ! mes chères sœurs, le Dieu que nous servons est si grand, que nous avons toujours à craindre de n'être pas assez purs devant lui. Il est si jaloux de cette pureté d'intention dont je parle, qu'il ne voit rien, où elle n'est pas. Offrez-lui, comme les juifs, des prières, des jeûnes, des sacrifices, il vous répondra que tout cet appareil ne mérite pas un seul de ses regards ; pourquoi ? parce que vos motifs n'étant pas assez purs, ils souillent toutes vos œuvres. Ne lui offrez que les deux oboles de la veuve, mais dans le même esprit, avec le même désir de le glorifier, avec la même volonté de lui plaire, votre oblation ira jusqu'à son cœur ; elle attirera sur vous ses plus douces complaisances, et si votre mérite, par son obscurité, échappe à des yeux mortels, le Père, qui voit tout en secret, le tient en réserve, pour en être le rémunérateur, comme il en est le témoin. (*Matth., VI.*)

Qu'est-ce donc que la pureté d'intention ? C'est un grand désir de glorifier Dieu par nos œuvres. C'est en faisant peu, faire ce peu avec ce mérite intérieur de la volonté, avec cette chaleur de l'âme qui supplée les grandes actions par les grands sentiments. C'est, comme le disait une âme sainte, agir dans les choses les plus communes, d'une manière non commune : *Communia, sed non communiter.*

Avoir la pureté d'intention, c'est, dans les moments destinés au travail, s'y livrer, non pas avec cette activité naturelle, et ce goût pour les choses extérieures, qui change en amusement ce qui doit être un acte de régularité et de vertu ; mais s'y porter par obéissance, et parce que la règle le prescrit ; parce qu'obéir à la règle en ce point, est un sacrifice qui honore Dieu ; parce que l'homme pécheur doit y trouver la matière

de sa pénitence, et une participation de la croix.

Avoir la pureté d'intention, c'est prendre le repos, non par sensualité et par mollesse, mais comme un soulagement réglé par la Providence, et comme un moyen de revenir au travail avec plus de facilité. C'est agir d'une manière si dégagée des sens, et s'unir à Dieu si intimement par cette disposition habituelle de l'âme qui ne cherche que lui seul, qu'on puisse dire, lors même que nous n'agissons pas, que le silence de la nuit parle pour nous. C'est retracer jusque dans les ombres du sommeil le coucher de ce bel astre qui, se plongeant sous l'horizon, conserve encore tout l'éclat et toute la vivacité de sa lumière.

Avoir la pureté d'intention, c'est user des aliments, non pour flatter la chair; c'est une robe de boue, il faut la mépriser; c'est une esclave, il faut la contraindre; c'est une chair de péché, il faut la mortifier. Mais elle peut glorifier le Créateur; elle doit être l'instrument de nos bonnes œuvres, l'autel de nos sacrifices; conservons-la pour des fins si nobles. Prenons les soulagements de la nature, avec une modération qui en fasse autant d'actes de vertu. Donnons à notre corps la nourriture que nous ne pouvons lui refuser; mais comme on entretient, dans les temples du Seigneur, ces lampes qui doivent servir à son culte, et brûler devant ses tabernacles.

Avoir la pureté d'intention, c'est s'interdire toute vue naturelle et toute considération humaine; c'est veiller sur soi-même, pour se défendre des surprises de la vanité, et pour corriger notre orgueil par le désir d'être oublié; car le penchant qui nous porte à chercher les regards et l'estime de la créature commence toujours par la vaine estime de nous-mêmes. En un mot, et ne perdez pas cette réflexion, avoir la pureté d'intention, c'est supposer toutes les créatures anéanties, et sur les débris du monde entier, seul à seul avec Dieu dans cette vaste solitude, lui dire par sa disposition intérieure : Seigneur ! il ne reste plus que vous, et mon cœur. Plus de partage; plus de tiers; point d'autre règle de mes sentiments et de mes actions, que ces paroles éternellement gravées dans mon âme : *Dieu, et moi.*

C'est cette pureté d'intention, mes chères sœurs, qui, selon la pensée du pieux auteur de *l'Imitation*, doit rendre un chrétien, un religieux, encore plus juste qu'il ne le paraît. Ce n'est donc pas seulement par les actions extérieures que je jugerai du mérite et de la vertu d'une personne de votre état. Qu'on loue dans vous, ma chère sœur, votre exactitude, votre régularité, votre ferveur apparente; je serai toujours en droit de demander si vous êtes telle en effet, que vous le paraissez. Vous remplissez les devoirs de la religion; vous l'emportez même sur vos compagnes par des dehors édifiants; et, si vous manquez de pureté d'intention, vous n'avez rien fait; pourquoi? parce que, selon l'oracle

de Jésus-Christ : *si votre œil est ténébreux (Matth., VI)*, c'est-à-dire, si vos intentions sont impures, *vos actions ne sont que ténèbres et qu'impureté. (Ibid.)* On pourrait extérieurement être moins démonstratif, donner moins au spectacle, et avec la pureté d'intention, faire beaucoup; pourquoi? parce que, selon le même oracle du Sauveur : *si l'œil est simple (Ibid.)*, si les motifs sont purs, *le corps des actions en est éclairé et vivifié. (Ibid.)* Et voilà ce que la pureté d'intention a de singulier et de divin : elle donne le prix à nos actions; elle convertit en or tout ce qu'elle touche.

Voulez-vous profiter de cet avantage, mes chères sœurs, et rendre à Dieu toute la gloire qui lui est due? Tandis qu'une foule de mondains, sans cesse occupés d'eux-mêmes, rapportant tout à eux-mêmes, oublient le Seigneur et provoquent sa colère, efforcez-vous de le dédonommer, de le venger de ces outrages. Qu'il voie s'élever du fond de ces saints asiles, des vœux et des hommages dignes de lui, les plus tendres et les plus amoureux sentiments, ce parfum de vos cœurs dont il est si jaloux; je veux dire, la droiture et la pureté de vos intentions. Et ne pensez pas que l'obscurité de votre état soit un obstacle aux moyens de le glorifier. Les grandes choses à ses yeux ne le sont que par les grands motifs. Amateurs passionnés de cette gloire que la vanité ambitionne, et que la vanité dispense, que vous servira d'avoir rempli le monde du bruit de vos travaux, de vos talents, de vos négociations, de vos succès? Hommes frivoles, vous avez reçu votre récompense : elle est digne de vous. Tandis que Dieu est oublié, et qu'il vous oublie à son tour, cette Vierge simple et modeste, qui le cherche avec un cœur droit, fixe ses regards et ses complaisances. Avec des actions obscures, mais relevées, mais ennoblies, mais consacrées par la sublimité des motifs; oui, cette fille solitaire est un spectacle digne du ciel : *Ses jours sont pleins. (Psal. LXXII.)* Elle est mille fois plus grande, plus riche, plus heureuse que vous. Marie se présente au temple avec les colombes que la loi prescrivait comme l'offrande la plus simple et la plus commune. Quelles richesses dans cette pauvreté! Quelle grandeur dans cette simplicité! Colombes sacrées, que vous eûtes d'éclat et de beauté en des mains si augustes! Quelle noblesse de sentiments, mes chères sœurs, quelle ardeur de charité, quelle pureté d'intention dans celle qui les offrait! Profitons d'un si bel exemple, et si nous ne sommes pas à portée de faire de grandes choses, si nous n'avons que des colombes à présenter, offrons-les avec une pureté de cœur qui les égale aux plus grands sacrifices.

Après avoir vu ce que c'est que la pureté d'intention, voulez-vous savoir en peu de mots jusqu'à quel point vous vous rendez coupables, lors que vous y manquez? Je dis, que vous commettez à la fois un péché de superbe, un péché d'injustice, un péché d'ingratitude, un péché d'idolâtrie.

Péché de superbe. La pureté d'intention étant cet hommage intérieur qui fait monter vers Dieu l'encens le plus pur de nos sentiments, atteste l'étendue de ses droits et la souveraineté de son domaine : lui refuser cet hommage, c'est donc s'élever contre lui, se soustraire à son empire, le méconnaître et l'outrager.

Péché d'injustice. Votre cœur est un fonds qui appartient à Dieu ; dont il est seul le propriétaire et le maître : vos œuvres en sont les fruits : la pureté d'intention est comme la main qui doit les lui offrir. Vous vous appropriez ces fruits, et vous en faites un usage contraire à leur destination naturelle : vous êtes donc un prévaricateur, un usurpateur, un économe infidèle, un homme d'iniquité, qui ne méritez que l'anathème et le supplice.

Péché d'ingratitude. Dieu est jaloux de ses dons, et tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons, porte l'empreinte de sa bonté, de sa libéralité, de son amour. Rapporter nos actions, et nous rapporter nous-mêmes à Dieu, n'est donc autre chose que l'exercice de notre reconnaissance. Tout ce qui nous environne doit donc concourir à un devoir si juste, et si nous venons à nous en écarter, les créatures dont nous pervertissons l'usage, se plaignent de cette profanation, dit l'Apôtre. (*Rom.*, VIII.) Elles accusent l'homme ingrat ; elles gémissent ; elles s'agitent, pour s'affranchir de cet état de servitude et de corruption.

Péché d'idolâtrie. Le Dieu que nous adorons veut être adoré et servi en Dieu : il ne souffre point de concurrent ni de rival : l'amour que nous lui devons est essentiellement un amour de préférence : comme fin dernière, ce Roi des êtres veut tous les regards et tous les hommages. Et vous, dont le regard impur s'arrête sur vous-même, et sur les objets de la vanité ; vous, dont le cœur infidèle y cherche son repos et sa fin, c'est donc ce Dieu souverain que vous méprisez, c'est sa gloire que vous osez lui ravir ; c'est sa jalousie que vous irritez par la plus injurieuse préférence ; c'est sa divinité même que vous lui contestez, que vous bravez, en lui disant, sinon de bouche, du moins par la disposition de votre cœur, et par vos œuvres : Descendez du trône où vous êtes assis : j'ai mes dieux que je vous préfère : ils auront mon culte et mon amour : mon encens est pour d'autres que pour vous. Mais aussi, que vous répondra ce Dieu saint, ce juste juge au jour de ses vengeances ? Insensés, vous m'avez refusé ce qu'il y avait en vous de plus intime, l'hommage dont j'étais le plus jaloux. Je n'étais donc plus votre Dieu. Où sont maintenant vos idoles ? Voyez, et reconnaissez votre erreur. Vous me demandez le salaire de vos œuvres ? Quoi ! de ces œuvres corrompues dans leur principe, et dont je ne fus jamais ni l'objet, ni la fin ? Ouvriers d'iniquité, retirez-vous. Vous avez travaillé pour vos dieux : que vos dieux vous récompensent.

Evitez cet anathème, mes chères sœurs, et

veillez sur chacune de vos actions pour les consacrer par cette pureté de motifs qui seule peut honorer Dieu, et vous en assurer le mérite. Imitez ces vierges chrétiennes qui vous ont précédées dans la carrière du salut, qui se sont sanctifiées dans votre état et dans ce pieux asile. Faisaient-elles autre chose que ce que vous faites ? Non, mais elles le faisaient avec les plus saintes dispositions. Elles priaient ; mais leur prière sortait d'un cœur pur, et elle pénétrait les cieux. Elles obéissaient ; mais l'humilité qui était le principe de cette obéissance la rendait plus prompte et plus parfaite. Elles gémissaient sur les fautes, tristes suites de leur fragilité ; mais ce gémissement produit par l'amour augmentait l'amour même, et cette nouvelle ardeur détruisait peu à peu les restes de la corruption humaine. Elles se mortifiaient ; mais ces austérités prenant leur source dans la mortification intérieure, étaient de véritables et de dignes fruits de pénitence. Elles paraissaient au pied des autels ; mais leur cœur était lui-même un sanctuaire que Dieu remplissait de sa présence. Elles approchaient du sacré banquet ; mais la préparation qu'elles y apportaient, la pureté et la ferveur de leurs sentiments en assuraient les fruits, et leur en faisaient goûter les avantages. Elles agissaient ; mais dans la sainte habitude de la présence de Dieu, avec le chaste désir de lui plaire, et de ne plaire qu'à lui seul, avec ces vues sublimes qui l'honoraient encore plus que l'action même. Imitez-les, mes chères sœurs ; comme elles, agissez par un esprit intérieur, avec des intentions pures. La bonté d'une action est dans sa fin, et Dieu est cette fin où tout doit se rapporter. Jaloux de cette gloire, il ne la donne à personne. Craignez donc ces jours vides où il pourrait vous dire : *Je ne vous connais pas.* (*Matth.*, XXV.) Ce qui n'est pas pour lui est perdu pour nous-mêmes. Ce que nous donnons à la vanité et à l'amour-propre est retranché du trésor de justice, et chaque jour où vous n'aurez pas agi pour Dieu et pour sa gloire, dites que vous n'avez pas vécu. Les années ne se comptent dans la religion que par les mérites, les mérites que par ce regard de l'amour qui imprime à nos actions le sceau qui les consacre et les immortalise. En un mot, et je le dis en finissant, que vos intentions soient encore plus saintes que vos œuvres, vos désirs plus éloquents que vos dons, votre amour plus parfait que vos sacrifices.

DISCOURS XI.

SUR L'ORAISON.

Domine, doce nos orare. (*Luc.*, XI.)

Seigneur, enseignez-nous à prier.

Si je m'étais proposé dans ce discours de vous parler de la nécessité de l'oraison, je vous dirais, mes chères sœurs, que la prière est aussi naturelle à l'homme que son existence, et que tout lui fait un devoir de prier. Il est placé dans ce monde visible par la

main du Créateur, et le cri de la nature l'avertit de sa dépendance : pour honorer le souverain Etre et lui rendre ce culte de louange et d'adoration qui lui est dû, il doit prier. Il est fragile, et ses besoins se multiplient avec ses misères ; pour attirer la grâce qui doit soutenir et appuyer sa faiblesse, il doit prier. Il est aveugle sur ses vrais intérêts, sur l'étendue de ses devoirs, et son propre cœur est pour lui un mystère : pour dissiper ses ténèbres et diriger ses pas dans les routes de la vérité et du bonheur, il doit prier. Il est tenté, et la séduction l'environne de toutes parts ; il a des ennemis au dehors, et il n'est que trop vrai qu'il est son premier ennemi : pour sortir victorieux de la tentation, et pour se vaincre lui-même, il doit prier. Il est pécheur, ses fautes sont journalières, et il se rappelle ces tristes moments où le crime l'a séparé de son Dieu : pour apaiser son juge et mériter son pardon, il doit prier. Il est faible et inconstant dans le bien, la vertu lui coûte, il se lasse de ses propres efforts : pour se ranimer, pour affermir sa fidélité chancelante et persévérer jusqu'à la fin, il doit prier. Mais la prière est surtout le devoir du religieux. C'est pour vaquer à ce saint exercice avec plus de liberté qu'il a rompu les liens qui l'attachaient au monde, et quitté ce séjour tumultueux où dans le torrent des passions humaines Dieu est presque universellement oublié. Il s'est donc engagé à venger le Seigneur de cet oubli par l'assiduité de ses hommages. Quelle doit être la ferveur et la continuité de sa prière ! et n'est-ce pas à lui que s'adresse en particulier cette parole du Sauveur : Il faut toujours prier, ne se laisser jamais de cette sainte pratique, et se la rendre familière ? *Oportet semper orare, et non deficere.* (Luc., XVIII.) C'est de l'exactitude à ce saint exercice que dépendent la régularité et la ferveur des maisons religieuses. Les monastères n'ont dégénéré qu'en laissant affaiblir l'esprit de prière et d'oraison. Les supérieurs ne sauraient trop y veiller : ils en sont chargés devant Dieu. Ame négligente, les jours où vous manquerez l'oraison seront des jours de dissipation et de relâchement ; vos fautes se multiplieront ; vous sentirez le danger de cette omission par l'aridité de votre intérieur, et vous pourrez dire avec le Roi-Propète, que votre cœur s'est desséché parce que vous l'avez privé de son aliment : *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* (Psal. CI.) Mais que ce que j'ai dit de la nécessité de l'oraison vous suffise ; je ne propose un autre objet. Les difficultés qu'on peut éprouver par rapport à l'oraison, la pratique de l'oraison, c'est ce qui va faire le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les difficultés qui regardent l'oraison peuvent se réduire à ces trois chefs : comment dois-je m'y préparer ? comment dois-je la faire ? comment la fais-je, et quel fruit en ai-je retiré jusqu'ici ? Répondons à tout cela,

de manière, sinon à guérir les scrupules, du moins à les soulager.

Comment dois-je me préparer à l'oraison ? car il faut une intention dans tout ce qu'on fait, pour rendre ses actions vraiment chrétiennes et dignes de Dieu. Voici ce que je répons. Pour vous préparer à l'oraison, à l'office ou à toute autre action, car je réunis en ce moment tous ces objets pour me rendre plus utile, croyez-vous qu'il faille s'inquiéter, s'agiter, se tourmenter ? Pensez-vous que l'intention actuelle, toujours présente, toujours soutenue, soit nécessaire ? Mais d'abord, à force de vous inquiéter sur l'intention, ne voyez-vous pas que vous changez l'intention en distraction ? En vous agitant vous troublez votre âme ; en la troublant vous lui ôtez cette douceur, cette paix, cette liberté des enfants de Dieu, qui est un fruit de l'Esprit-Saint. Votre cœur est alors dans un mouvement irrégulier et dans une espèce de tourbillon qui, loin de vous porter vers Dieu, élève un nuage de poussière entre lui et vous ; et l'intention qui n'est autre chose qu'un regard lumineux, mais simple, tranquille, filial, vers ce Dieu de bonté que nous honorons par la confiance et l'amour, devient un regard obscur, timide, incertain sur ce bon Père, ou, ce qui est encore plus vrai, un regard sur vous-même, c'est-à-dire que dans l'embarras où je vous vois, l'inquiétude lie votre âme et la captive. En conversant avec vos scrupules, si je puis me servir de cette expression, vous êtes moins occupée de Dieu que de vous, et d'autant plus à plaindre qu'en croyant le chercher vous vous en ôtez le moyen et la facilité, par cette disposition intérieure qui vous replie sur vos pensées et vous empêche de prendre votre essor. D'ailleurs l'intention actuelle, continue, persévérante, non-seulement n'est pas nécessaire ; mais je dis qu'en égard à la fragilité humaine, elle n'est guère possible. Les saints eux-mêmes dans ce lieu d'exil peuvent-ils se flatter de l'avoir ? J'ajoute que, dans le cas où la première intention serait interrompue, si elle n'est pas révoquée par des actes positivement contraires, elle persévère moralement, selon les théologiens, et c'est ce qu'ils appellent intention virtuelle. Je suppose même que vous ayez manqué d'intention avant que d'agir : ne pouvez-vous pas réparer ce défaut, en offrant l'action lorsqu'elle est commencée ? Alors c'est désavouer cette première omission ; c'est faire, sinon tout ce qu'on a pu, du moins tout ce qu'on peut. Il peut même arriver que l'empressement que vous éprouverez pour réparer le premier oubli, produise plus d'activité, plus d'ardeur dans la volonté. La douleur d'avoir mis l'encens sur l'autel un peu plus tard y en fera mettre davantage.

Me demandez-vous encore comment vous devez vous préparer à l'oraison, ou à toute autre action ? Je répons, en distinguant deux sortes de préparations ; préparation éloignée, préparation prochaine. Par la préparation éloignée, j'entends l'offrande

que vous devez faire de vous-même au créateur au moment de votre réveil ; offrande par laquelle vous prétendez le glorifier, et vous unir à lui, en renonçant aux vues défectueuses et corrompues de la nature. J'entends par la préparation prochaine, ce regard intérieur qui renouvelle l'intention, et qui nous fait agir pour Dieu par le motif actuel de lui plaire. Or je dis qu'il faut s'élever vers Dieu, premièrement, avant de commencer les actions importantes. La nature de ces actions les rendant plus propres à honorer Dieu, nous oblige plus étroitement à lui en offrir le tribut et l'hommage. Secondement, lorsqu'on passe d'une action à une autre, et que ces actions sont disparates : en voici quelques exemples. Vous passez de la récréation qui dissipe à une lecture qui exige le recueillement ; la prière qui termine le jour et dont on s'acquitte si négligemment, si nonchalamment, est suivie du repos qui flatte la nature. Or, mes chères sœurs, vous comprenez qu'après une action dissipante, où l'âme s'est épanchée sur les objets extérieurs, elle est affaiblie par cet égarement, et que pour se disposer à remplir d'une manière chrétienne et méritoire un devoir de piété que la règle lui prescrit, elle a besoin d'un regard vers Dieu, qui lui rende sa vigueur et sa pureté. Vous concevez de même, que dans une action naturelle, où il peut y avoir quelque chose de flatteur pour les sens (et pour ne pas sortir de l'exemple que j'ai déjà cité), que lorsqu'il s'agit de donner au corps le repos qui lui est nécessaire, on peut se laisser séduire par l'attrait du besoin et par le cri voluptueux de la nature ; qu'alors il faut un motif, une vue surnaturelle, pour ne pas se laisser surprendre par la volonté de la chair, et pour consacrer l'action, en rectifiant l'intention. En un mot, lorsque les actions qui se succèdent n'ont pas entre elles un rapport qui les unisse, il faut que l'intention, en dirigeant les unes et les autres à la gloire de Dieu, soit le lien qui les concilie, et qui en fasse un corps de religion, où tout ce que vous faites soit ennobli et vivifié par la pureté du motif. Troisièmement, l'intention doit être renouvelée, soit dans les choses qui s'accorde avec nos inclinations et nos penchants, soit dans celles qui les contrarient. Une pensée de Dieu plus expresse est nécessaire dans ces circonstances, pour réprimer l'empressement, ou pour faire agir la lenteur. Dans les actions où le goût nous entraîne, c'est un frein qui arrête : il rend à notre âme le calme et la pureté ; dans les répugnances et les difficultés, c'est un motif qui détermine : il met plus de chaleur dans la volonté, et l'activité est alors une vertu. Or, vous faites tout cela, c'est-à-dire, vous dirigez, vous renouvelez votre intention, âmes fidèles et timorées à qui je parle, mais vous ne le faites pas aussi fréquemment, aussi sensiblement que vous le voudriez. Quoi donc ! Est-il nécessaire de le faire si souvent, et avec tant de contrainte, que vous renouvelez

dans le Seigneur, ce soit vous épuiser ? Pour disposer et purifier son cœur, faut-il perdre la tête ? Le désir de glorifier Dieu, les motifs qui vous font agir, ne vous sont pas assez connus, assez sensibles ; mais par cette raison même ils en sont plus purs. Eh ! que produirait en vous cette connaissance ? peut-être l'orgueil et la présomption. Les regards d'un Dieu conservent et perfectionnent en nous ce que la grâce y opère ; mais les nôtres, je dis, ces regards curieux et inquiets que nous fixons sur nous-mêmes, ne font que gâter son ouvrage. On a des peines sur la manière de se préparer à l'oraison, ou à toute autre action, vous venez de le voir ; et pour en revenir à ce qui regarde particulièrement l'oraison, je dis qu'une âme religieuse qui désire l'oraison, qui a du goût pour l'oraison, qui, évitant les pensées inutiles, les conversations dissipantes, les affections trop humaines, s'entretient dans la pratique habituelle du recueillement et de l'esprit d'oraison, est suffisamment préparée pour le temps même de l'oraison, en y ajoutant pour le moment qui la précède, un sentiment d'estime pour ce saint exercice, le sacrifice de toute pensée, de toute image, de tout souvenir, qui pourrait en troubler le repos, la résolution d'y être seule avec Dieu seul, et un désir sincère d'en profiter. Passons à la seconde difficulté.

Comment dois-je faire l'oraison ? Ce que j'ai à vous dire à cet égard, c'est de suivre l'attrait que Dieu vous donne, et de vous en tenir au sentiment d'un directeur prudent, expérimenté, qui connaît vos dispositions et les desseins de Dieu sur vous. Je vous ferai seulement observer, d'après le saint évêque de Genève, que la considération des mystères, et des souffrances de Jésus-Christ, est une manière excellente de méditer, parce que rien n'est plus propre à réformer nos mœurs, et à nous inspirer les vertus dont ce divin Sauveur nous a tracé le modèle. Malheur à une âme qui, par système, exclurait Jésus-Christ de son oraison. (*Ephes.*, II.) En effet, n'est-ce pas par lui que nous allons au Père ? Ne nous a-t-il pas appris, qu'il est la voie, la vérité et la vie ? (*Joan.*, XIV.) Sainte Thérèse, qui eut le malheur de tomber dans l'égarement dont je parle, l'a déploré avec amertume. Saint Jean de la Croix, ce docteur consommé dans les voies de Dieu, et qu'on peut appeler par excellence le maître de la vie intérieure, s'est élevé fortement contre cette fausse et dangereuse spiritualité. Cependant, si, après vous être exercée à ce qu'on appelle méditation, vous vous trouvez dans l'impuissance d'occuper votre esprit de quelque mystère particulier ; si vous vous sentez attirée, continue saint François de Sales, à une douce simplicité qui vous tienne dans la présence de Dieu, sans autre vue que la pensée de cette sainte présence, et une conviction paisible que Dieu est tout votre bien, ce genre d'oraison est très-bon, et

très-utile, et il faut s'y arrêter. Il est d'autres degrés d'oraison qui dépendent de l'attrait que Dieu communique, des dispositions, des besoins, des progrès d'une âme dans les voies spirituelles. Une direction sage et éclairée doit ici vous servir de règle, et vous fixer. Au reste, j'ajoute avec le saint évêque de Genève, que vous êtes dans l'erreur, si vous pensez qu'il faille tant de méthodes, pour bien méditer; qu'il soit nécessaire de tant s'empresser, pour trouver sur cela un art dont vous faites tout dépendre, ne cessant de subtiliser, de pointiller sur votre oraison, pour voir comment vous pourrez la faire, comment vous la faites. Je dis que vous devez aller à l'oraison dans le dessein de vous unir à Dieu, et d'accomplir sa volonté; vous mettre dans un état de sainte liberté, lorsque vous êtes en sa présence, pour suivre le mouvement et l'impression de la grâce; être déterminée à ne jamais abandonner l'oraison, quelques ténèbres, quelques aridités, quelques dégoûts que vous y éprouviez; y glorifier Dieu par votre patience et votre résignation; attendre avec humilité les moments que le Père s'est réservés; lui prouver par une fidélité constante au milieu des épreuves, que vous ne le servez pas pour ses dons, mais pour lui-même. Répondons à la troisième difficulté.

Comment fais-je l'oraison! Je suis même dans l'impuissance de la faire. Je n'y ai aucune vue distincte : je n'y éprouve aucun goût, aucun sentiment. D'ailleurs, j'y suis assiégée de mille distractions. Si j'avais auparavant quelques lumières, alors tout s'éclipse et me fuit. Il semble que tout ce qu'il y a de plus frivole, de plus fatigant, de plus fâcheux, n'attende que ce moment, pour fondre sur moi. J'ai d'abord un désir assez vif de profiter de l'oraison. Les moments de la prière sont écoulés, et je ne puis dire si j'ai prié. Je crains d'être oisive, et de perdre le temps. Qu'est-ce qu'une oraison, qui a été pour ainsi dire le rendez-vous de toutes mes misères, et quel fruit puis-je en retirer?

Cette oraison, si pénible et si aride selon vous, est plus utile que vous ne le pensez. Ecoutez-moi, et souffrez que je vous désabuse. Ces misères dont vous parlez, vous ne les voulez pas, elles vous affligent : ces distractions, vous ne les approuvez pas, elles vous importunent : ces pensées fâcheuses, vous n'y consentez pas, elles vous désolent. Il est vrai, vous êtes dans un état de privation, et la nature se plaint. Il lui serait bien plus doux de marcher sur le duvet et la soie, de se nourrir de lait et de douceurs, de respirer l'encens et les parfums; mais cette vapeur enivre; mais ces douceurs engendrent la vaine complaisance. On veut se voir, pour sortir d'un état d'obscurité qui humilie, et c'est amour-propre. Les enfants veulent être caressés; mais ce sont des enfants. On leur ôte de vains amusements, et ils jettent les hauts cris; mais c'est la raison qui les conduit, et elle les laisse crier. Dieu fait la même chose à votre égard. Il vous

prive du lait des enfants, pour vous donner le pain des forts. Vous vous plaignez de la soustraction de ses dons; mais en se cachant, il se communique, et le plus grand de ses dons sans doute, c'est lui-même.

Mais, me dites-vous encore, je vois toute ma misère et toute ma pauvreté, et cette vue me décourage. Je réponds, que cette vue ne doit point vous décourager, mais vous éclairer, en vous découvrant ce que vous êtes de votre propre fonds. Cette connaissance, ce sentiment de votre indignité est une grâce, et vous le savez, *Le cri du pauvre est exaucé.* (Psal. IX.) Voilà, si je ne me trompe, une oraison bien utile pour vous. Elle produit l'humilité, et il est écrit que *Dieu donne sa grâce aux humbles.* (1 Petr. V.) Vous voudriez des oraisons plus suaves et plus consolantes : vous seraient-elles aussi utiles?

Je souffre dans l'oraison, ajoutez-vous, et je crois n'y rien faire. Vous vous trompez, et je dis qu'une oraison dont vous portez l'amertume dans un esprit de paix et d'abandon, n'est rien moins qu'une oraison stérile : que ce qu'il y a de pénible dans ce saint exercice est pour vous un fonds de mérite, et peut-être le présage de quelque faveur particulière, réservée à votre persévérance; que l'âme, exercée par les privations et les aridités, sort plus brillante et plus forte, du sein de l'épreuve; que Dieu vous voit avec complaisance dans ce calme de résignation où vous seconde les desseins de sa grâce; et pour me servir de l'expression du saint évêque de Genève, je dis que la Divinité, avec tout son éclat, se réfléchit sur votre âme, comme un beau ciel se peint avec tous ses feux dans le cristal d'une eau pure et tranquille.

Vous craignez encore d'être oisive dans l'oraison. Mais qu'entendez-vous ici par oisiveté? Est-ce un état d'oraison, où vous cessez de discourir, et d'appliquer votre esprit à quelque mystère particulier? Je l'ai dit avec saint François de Sales; si Dieu vous attire à une oraison moins active, où vous goûtez dans un saint repos la douceur de sa présence, suivez cet attrait : vous le pouvez, vous le devez, pour répondre aux vues de Dieu sur vous. Vous craignez d'être oisive. Pour moi, je pense qu'il n'y a que trop d'activité dans cette oisiveté prétendue; car je vous vois sans cesse agitée. Vous tournez, et retournez votre cœur, si je puis m'exprimer ainsi, afin de le mettre à son aise; et toujours occupée de vous-même, vous perdez à vous regarder, et à vous plaindre, un temps que vous emploieriez plus utilement à vous unir à Dieu par une contemplation amoureuse et tranquille. Je sais que, sous prétexte de contemplation et d'oraison extraordinaire, des âmes séduites peuvent entretenir leur oisiveté et donner dans l'illusion. Mais, qu'est-ce que l'oisiveté dans l'oraison? C'est la disposition d'une âme qui se tient devant Dieu dans un état passif, en regardant cet état comme habituel; qui se fait un mérite et un point

de perfection de ne rien demander; qui appelle oraison sublime cet état d'inertie ou d'abandon; cette vertu si utile, lorsqu'elle est dirigée par l'esprit de la foi, n'est plus que paresse et erreur; qui, abusant des noms de quiétude, de silence, de recueillement, attend dans une criminelle indolence que Dieu la prévienne, sans jeter un regard, et sans faire un mouvement vers lui. Comme si la vérité même ne nous avait pas appris que Dieu veut être cherché : *Quærite Dominum* (Isa., LV) : comme si l'aveu de nos besoins n'était pas l'hommage indispensable que nous devons au Souverain dispensateur de la grâce : *Petite et accipietis* (Joan., XVI) : comme si l'homme aveugle et fragile pouvait sortir de cet état de faiblesse et d'obscurité, sans approcher du soleil de justice et de l'auteur de tout bien : *Accedite ad eum, et illuminamini.* (Psal. XXXIII.) Mais je parle à une âme fidèle, qui cherche Dieu avec droiture, à une âme troublée, dont il faut calmer les agitations, et les peines. C'est une âme de ce caractère que je viens rassurer, en lui montrant le préservatif de l'oisiveté, dans la crainte même d'être oisive.

Enfin, vous avez tort de dire que vous êtes dans l'impuissance de vaquer à l'oraison. Restez devant Dieu dans un esprit de foi; humiliez-vous, supportez avec résignation cet état d'épreuve qui ne laisse rien de sensible et d'aperçu, et vous changerez ainsi en oraison votre prétendu défaut d'oraison. Voyez votre divin modèle dans le jardin de Gethsémani. Il prie, et dans quel délaissement ! Il prie, et avec quelle persévérance ! Quelle gloire pour Dieu ! quel avantage pour vous, de l'imiter dans cet état de victime ! Vous honorez le Père céleste par votre soumission. Il voit en vous l'image de son Fils. Son esprit vous purifie, et perfectionne son ouvrage. Souvenez-vous qu'un Dieu agonisant pria son Père avec des larmes de sang; qu'une prière qui sauva le genre humain fut sans doute la prière la plus sublime et la plus méritoire; et que, dès ce moment, il en communiqua le mérite à celles qui devaient porter dans la suite un caractère de douleur et d'amertume. Dans une oraison, où vous priez comme Jésus-Christ a prié; où votre âme est consacrée, divinisée par la souffrance; où l'esprit de sacrifice, au milieu des épreuves, est le triomphe de l'amour, dois-je vous plaindre ou vous féliciter ?

Voilà quelques motifs de consolation pour les âmes qui se troublent. Venons maintenant à une instruction plus générale, et développons, par quelques réflexions pratiques, vos devoirs par rapport à l'oraison. Je vais suivre le même plan que je me suis tracé en parlant des scrupules. Comment vous préparez-vous à l'oraison ? Comment la faites-vous ? Quel fruit en retirez-vous ?

SECONDE PARTIE.

Notre prière, dit saint Augustin, doit être une prière continue, et cette prière con-

tinuelle n'est autre chose que les désirs d'une âme chrétienne, que la foi, l'espérance et la charité tiennent sans cesse élevée au-dessus de la terre. Nous avons des temps réglés pour la prière extérieure; mais les paroles dont nous nous servons ne sont que l'expression de ces saints désirs, ou un moyen que nous employons pour les ranimer; d'où le saint docteur conclut que les fruits de l'oraison doivent être d'autant plus abondants, que la disposition du cœur est plus parfaite : *Dignior enim sequetur effectus quem ferventior præcedit affectus.* Or, mes chères sœurs, apportez-vous à l'oraison cette préparation du cœur ? Nourrissez-vous dans votre âme ces désirs qui doivent vous élever au-dessus de la nature et des sens, vous unir à Dieu, vous établir dans cette vie intérieure, où l'âme religieuse ne respire que pour lui ? Toutes les ressources que votre état vous présente sont destinées à entretenir, à perfectionner cette vie de foi et d'amour. Profitez-vous de ces moyens autant que l'exige l'esprit de votre vocation ? Vous détachez-vous des objets sensibles et créés, pour faire dans votre âme ce vide que la grâce doit remplir ? En un mot, vous disposez-vous par la pureté du cœur, à ce calme de l'oraison qui en est presque toujours le fruit ? Je dis presque toujours, car je sais, et je vous l'ai fait observer, qu'on peut éprouver dans l'oraison des distractions involontaires. Je pourrais vous dire avec saint François de Sales, que c'est une délicatesse mal placée, dans certaines personnes, de ne vouloir pas entendre le mouvement même d'une feuille dans la prière; avec sainte Thérèse, que souvent on abandonne l'oraison lorsqu'on commence à la mieux faire, c'est-à-dire moins selon notre goût, et plus selon le goût de Dieu; avec tous les maîtres de la morale, que ce qui n'est volontaire ni en soi, ni dans sa cause, ne nous est pas imputé. Mais je parle ici des distractions qu'on peut avoir à se reprocher, parce qu'elles ont pour principe une vie lâche et imparfaite, une négligence habituelle à rentrer au dedans de soi-même, les pensées inutiles, l'immortification des penchants, la résistance aux inspirations de la grâce. Une vie si irrégulière et si opposée à l'esprit de votre vocation, est incompatible avec l'esprit d'oraison. Cependant, cet esprit d'oraison est absolument nécessaire pour vous disposer à l'oraison même, et pour vous mettre en état de la faire tranquillement, et avec fruit pour votre âme. Sans cet esprit de prière, vous devez craindre de vérifier en vous cet oracle de Jésus-Christ : Tous ceux qui disent, Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux. Mais avec cet esprit d'oraison, une âme fidèle prie en tout temps et en tout lieu. Unie à Dieu dans sa conduite par les sentiments et les actions que produit l'esprit intérieur, elle sera fervente et appliquée dans le temps même de l'oraison. Oui, mes chères sœurs, quand le cœur est pur et détaché, l'esprit est libre et recueilli. Dites-moi quels

sont vos penchants, et je vous dirai quelles sont vos pensées. Si vous ne tenez à rien de créé et de sensible, vous serez plus tranquilles dans la prière. Ainsi, la meilleure manière de vous préparer à bien prier, à bien méditer, c'est de bien vivre. On se plaint d'être distrait dans l'oraison, je n'en suis point étonné. Au lieu de se plaindre, il faudrait s'examiner, remonter à la cause de ces distractions, et la détruire. Il faudrait se servir de quelques moyens propres à entretenir le recueillement et la ferveur. Quels sont ces moyens ? La pratique de la présence de Dieu, l'amour du silence, la garde des sens, une exacte vigilance sur son cœur, une attention respectueuse à la voix du Seigneur, de vifs et fréquents retours vers lui, les actions mêmes extérieures, faites dans un esprit de prière et d'amour. C'est ainsi qu'une âme religieuse entretient et fortifie cette vie de l'esprit qui la dispose aux plus intimes communions avec Dieu. On peut dire dans un sens, que la prière est continue ; pourquoi ? parce que cet esprit intérieur, ce regard vers Dieu, ce désir habituel de lui plaire, qui la caractérisent, prouvent un amour constant, et qu'aimer constamment c'est prier toujours : *Oportet semper orare, et non deficere.* (Luc., XVIII.)

Secondement, comment faites-vous l'oraison ? Eh ! manquez-vous de considérations, mes chères sœurs, pour la faire saintement et utilement ? Que de sujets de méditation propres à occuper votre esprit et à nourrir votre cœur ! Quelles sources fécondes de lumières et de sentiments ! Tantôt l'économie de la création, les rapports de l'homme avec le principe de son être, la noblesse de son origine, la dignité de sa fin, la grandeur de ses espérances, l'étendue de ses devoirs : tantôt la beauté de la nouvelle alliance, la divinité de son auteur, l'élévation de ses maximes, la sagesse de ses lois, la pureté de sa morale, la douceur de ses promesses : tantôt les mystères et les bienfaits du Rédempteur ; ses grandeurs et ses abaissements, ses opprobres et sa gloire, son amour et sa croix, sa mort et son triomphe : tantôt les exemples et les vertus de ce divin modèle : son humilité, sa modestie, son silence, sa patience, sa soumission profonde aux ordres de son père, une vie de sacrifice et d'amour : tantôt, pour former en nous l'homme chrétien, l'homme intérieur, des passions à combattre, des penchants à réprimer, des tentations à vaincre, des désirs à modérer, des répugnances à surmonter, des motifs à purifier, des vertus à acquérir ou à perfectionner : tantôt (et ces considérations générales, approfondies par une âme religieuse, et appliquées aux circonstances de sa vocation, lui présentent dans l'exercice de l'oraison, des vérités propres et personnelles), tantôt, dis-je, la grandeur de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa sainteté. La grandeur de Dieu : elle vous rappellera, mes chères sœurs, ce qu'il a daigné vous en communiquer, le rang sublime où il vous a placées, en vous élevant

au-dessus du monde, et en vous associant à ces vierges pures qu'il honore du titre d'épouses. Sa puissance : vous y reconnaîtrez cette force pleine de douceur qui vous a soustraites aux dangers du siècle, vous a peut-être arrachées à vos passions, pour vous conduire dans ces saintes retraites. Sa sagesse : elle vous retracera les événements qu'il a fait servir à votre salut, ces circonstances si heureusement ménagées pour vous attirer dans la solitude, et lever les obstacles qui s'opposaient à votre vocation. Sa bonté : elle dira sans doute à votre cœur comment vous avez été prévenues, préférées, favorisées. Sa sainteté : elle vous rendra sensible l'heureuse nécessité qu'elle vous impose de tendre à la perfection, d'acquérir plus de mérites, de goûter plus de consolations, d'aspirer à une plus grande récompense.

Si vous vous pénétrez de ces considérations dans l'oraison, vous y éprouverez bientôt le recueillement, l'humilité, la ferveur, dispositions essentielles à ce saint exercice : le recueillement, qui n'est autre chose qu'un silence d'adoration, en vous séparant de tout objet créé, pour vous occuper de Dieu seul, de ses grandeurs, de ses amabilités ; l'humilité, en jugeant de votre indignité et de votre ingratitude, par l'étendue et la singularité des bienfaits divins ; la ferveur, en trouvant dans les réflexions que la grâce ne manquera pas de vous inspirer, les motifs les plus pressants pour vous ranimer dans le service de Dieu, et pour croître dans son amour.

Dieu parle dans l'oraison, et il parle au cœur. Que sa voix est éloquente ! et que ce Dieu sanctifiant et jaloux opérerait en nous de grandes choses, si nous étions plus dociles ! Une seule de ses paroles recueillie par une âme attentive et fidèle, l'éclaire, l'attendrit, l'enflamme. Elle voit ce que Dieu lui reproche, ce que Dieu lui demande ; et comme elle s'est présentée à l'oraison avec un fonds de bonne volonté, elle acquiesce, elle se livre à la grâce, elle fait son sacrifice, et ce sacrifice est quelquefois décisif pour tout le cours de la vie, c'est-à-dire qu'il ne faut qu'un moment de correspondance aux attraites de l'Esprit-Saint, qu'une résolution efficace et marquée à certains traits de générosité, pour engager Dieu à nous ouvrir son cœur, et à se donner à nous sans retour. C'est, mes chères sœurs, dans cet esprit de fidélité et de sacrifice, que je fais consister le mérite de l'oraison ; car enfin, sera-t-elle toujours stérile, et n'aura-t-elle aucune influence sur notre conduite ? Ceci me conduit à ma dernière réflexion.

Troisièmement, quel fruit avez-vous retiré de l'oraison ? quel fruit en retirez-vous ? L'oraison est un entretien où Dieu se communique, où il parle pour être écouté, où il donne pour recevoir. C'est un festin sacré, où les attributs divins nous sont présentés, non, comme un spectacle destiné seulement à flatter nos regards, mais comme une nourriture qui doit nous faire croître

et nous perfectionner. C'est un saint commerce, où nous jouissons de Dieu, mais à condition qu'il y jouira de nous-mêmes. Or, mes chères sœurs, si, par opposition à ces principes, vous apportez à l'oraison un esprit distrait, préoccupé de mille pensées inutiles ; un cœur captivé par ses passions, attaché à ses idoles, peu touché des attrait de la grâce et sans chaleur pour le bien : si vous voulez être à Dieu, mais avec des réserves indignes de lui ; le servir dans les choses faciles, et qui vous coûtent peu ; lui donner quelques moments, mais avoir les vôtres, et partager un cœur qu'il veut tout entier : si par une suite de cette disposition, et craignant d'en faire trop, vous vous bornez dans l'oraison à des demi-projets de perfection, à des résolutions vagues, à des promesses chancelantes : si vous n'aimez à voir le glaive évangélique que par un côté, si je puis me servir de cette expression, et par l'un de ses tranchants ; la vérité, que dans ces demi-jours qui flattent votre paresse et votre indolence ; le soleil de justice, qu'à travers les nuages dont vos passions obscurcissent sa lumière, est-il surprenant que vous retiriez si peu de fruit de l'oraison ? Faut-il s'étonner si elle vous laisse toujours avec les mêmes imperfections, et les mêmes faiblesses ; je ne dis pas, ces faiblesses inévitables, tristes apanages de notre nature ; eh ! qui n'a point à se les reprocher ? mais je dis, ces faiblesses volontaires, où vous retombez habituellement ; ces imperfections multipliées, que vous vous reprochez si mollement ; ce fonds de tiédeur et d'immortification, que vous combattez si négligemment ?

Ah ! mes chères sœurs, ne perdons pas désormais le fruit de l'oraison. Elle doit nous éclairer sur nos devoirs, nous en développer l'étendue : fermions-nous les yeux à la lumière, et nous refuserons-nous par mollesse à des vérités salutaires qui contrarient nos penchants ? Elle doit nous fortifier, nous fournir des armes pour triompher de la nature et des passions : craindrons-nous les difficultés, lorsqu'il faudrait les vaincre ; et serons-nous toujours incapables d'un effort sur nous-mêmes ? Elle doit former en nous l'homme intérieur, y ajouter chaque jour de nouveaux traits : quels traits y ajouterons-nous ; et au lieu d'atteindre à la plénitude de l'homme parfait (*Ephes.*, IV), languirons-nous toujours dans cet état d'enfance, où il est à peine ébauché ? Elle doit nous unir à Dieu ; mais nous ne pouvons prétendre à cette union qu'en renonçant à mille choses inutiles, ou dangereuses, dont l'Esprit jaloux exige le sacrifice. Refuserons-nous ce qu'un Dieu nous demande pour sa gloire, pour notre salut, pour notre perfection, pour notre bonheur ?

Or, mes chères sœurs, un des moyens les plus efficaces pour établir, pour accroître le règne de Dieu en nous, et dont je regarde la pratique comme un des principaux fruits de l'oraison, c'est de vous attacher surtout

à combattre en vous la passion dominante ; c'est d'observer ce qui vous arrête dans les voies de Dieu, ce qui met en vous plus d'obstacles à la grâce. Entrons dans quelque détail.

Vous manquez d'humilité. On s'aperçoit qu'un reproche vous irrite, qu'une parole vous enflamme. Employez l'oraison à vous confondre devant Dieu. Demandez-lui l'esprit d'abjection. Proposez-vous d'accepter cette humiliation, de souffrir ce reproche, de supporter dans le silence cette parole mortifiante. Soyez fidèle à la résolution que vous aurez prise, et par des actes réitérés, faite mourir votre orgueil et la vaine estime de vous-même.

Vous avez à vous reprocher l'infraction du silence : vous omettez quelques points de vos règles et de vos constitutions, qui vous assujettissent et qui vous gênent ; et secouant le joug de la loi, vous menez une vie libre et volontaire. Examinez-vous sur ces abus si contraires à l'esprit de régularité. Comprenez combien il vous est nécessaire d'être plus recueillie, plus exacte, plus appliquée à vos devoirs.

Vous assistez à l'office sans préparation, en laissant égarer votre esprit, et en l'occupant de pensées frivoles, étrangères à cet acte de religieux : vous vous dispensez de l'oraison et elle est remplacée par des choses de goût et d'humeur : vous la différez, et elle ne se fait plus avec le même mérite, le temps de grâce et de faveur est passé : vous vous y présentez sans recueillement, sans esprit intérieur, et elle se fait mal. Que l'oraison serve à corriger les défauts mêmes de l'oraison. Demandez l'esprit de prière, de fidélité, de ferveur, d'union avec Dieu.

Vous êtes attachée à votre propre sens, indocile, toujours prête à raisonner sur les ordres de vos supérieurs. Une oraison, où vous vous rappelleriez ces égarements, ne serait-elle pas pour vous de la plus grande utilité ? Vous gémeriez devant Dieu : vous promettiez de vous réformer : cette promesse étant aussi sincère qu'elle doit l'être, influencerait sur votre conduite, et on verrait en vous plus de simplicité, plus d'obéissance, plus d'abnégation de vous-même.

Vous êtes d'un caractère dur et fâcheux, d'une humeur brusque et difficile : vous vous livrez à des préventions, à des soupçons, à des antipathies et à des ressentiments qui blessent la charité. Travaillez à vous vaincre. Pensez-y dans l'oraison et dans vos examens. Demandez à Dieu cet esprit de douceur, de paix, de concorde, qui doit faire de chaque maison religieuse une même famille et un ciel anticipé.

Vous n'éprouvez que ténèbres et aridités dans la prière, que dégoûts et ennuis dans vos exercices, que répugnances et lassitudes dans les choses intérieures et spirituelles. Consultez Dieu dans l'oraison, et bientôt vous connaîtrez le principe de ces dégoûts et de ces aridités. Vous verrez que c'est le plus souvent trop d'empressement et trop

d'activité pour les choses extérieures; une facilité à sortir de vous-même, qui produit la dissipation et la légèreté; un attachement trop humain qui vous captive; un sacrifice toujours demandé et toujours refusé. Confuse de votre lâcheté, ranimez votre ferveur dans l'exercice de l'oraison; faites ce sacrifice; modérez cette activité; renoncez à cet attachement; et pour trouver plus d'onction dans vos devoirs, servez Dieu plus pleinement et plus purement.

Vous ne pouvez donc, mes chères sœurs, vous occuper dans l'oraison d'une manière plus agréable à Dieu, et plus méritoire pour vous, qu'en vous appliquant à triompher de vos passions, et surtout de celle qui vous domine. Cette passion impérieuse étant une fois subjuguée, les passions subalternes, qui marchent à sa suite, n'opposeront qu'une faible résistance; il vous sera facile de les vaincre. Souvenez-vous qu'attaquer fortement une passion et la détruire, c'est établir solidement sur ses ruines la vertu qui lui est opposée. Or, c'est une maxime reçue en morale, que posséder éminemment une vertu, c'est avoir toutes les autres.

Voilà ce que doit produire en vous une oraison assidue et fervente. C'est dans l'oraison que l'homme de foi saisit ces armes spirituelles qui le rendent supérieur à ses ennemis; que sa jeunesse se renouvelle chaque jour comme celle de l'aigle (*Psalm. CII*); que la grâce, comme autrefois l'Esprit porté sur les eaux, anime et féconde les vertus. Heureux moments, où le ciel s'ouvre et verse tous ses trésors sur une âme qui cherche Dieu dans le repos et le silence! Qu'elle est sublime cette âme qui, prenant son essor, plane au-dessus de la terre, portée sur les ailes de l'oraison! Qu'il est puissant, qu'il est doux, cet amour qui s'accroît, qui s'embrase au feu sacré de l'oraison! Qu'elle est pure cette vie du Juste, formée sur les traits de l'Homme-Dieu, et dirigée par la vérité même dans la lumière de l'oraison!

Connaissez donc, mes chères sœurs, tout le prix de ce saint exercice. *Celui-là, dit saint Augustin, sait bien vivre, qui sait prier.* L'oraison réglera, perfectionnera votre conduite, et votre conduite, à son tour, sera la preuve habituelle du mérite de votre oraison. C'est ainsi, qu'après avoir adoré le Seigneur dans le temps et médité ses perfections pour les imiter, vous le verrez, vous le contemplerez face à face dans les splendeurs de sa gloire. Ainsi soit-il.

DISCOURS XII.

SUR LA MORTIFICATION.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi! (*Gal., VI.*)

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Voilà, mes chères sœurs, un des principaux caractères de notre religion, de cette religion de renoncement et d'abnégation, qui nous unit à Jésus-Christ, comme membres

de ce divin Chef. Se glorifier dans la croix de Jésus-Christ, c'est l'hommage de reconnaissance que nous devons à son triomphe. Porter la croix avec Jésus-Christ, c'est le tribut de fidélité que nous devons à ses exemples. Enfantés sur cette croix, nous ne sommes pas seulement chrétiens par la foi qui l'adore, mais par la pénitence qui l'embrasse. Du Calvaire elle doit passer jusqu'à nous, et sous un chef couronné d'épines, un membre délicat serait un monstre. La mortification est donc un de nos devoirs les plus essentiels et elle va faire le sujet de ce discours. Mortification des sens, mortification de l'esprit, ce sont les deux objets qui vont fixer votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Quant à la mortification extérieure, observez d'abord avec moi que le Créateur en a répandu les images les plus sensibles dans les choses matérielles qui nous environnent, et que la vocation de la nature entière est de souffrir. Nous pressons de tout le poids de nos corps la terre qui nous soutient, et nous déchirons son sein, pour lui faire porter les plantes et les fruits destinés à notre conservation. Si les moissons couvrent nos campagnes, le grain a subi une espèce de mort avant que de produire. Des mains laborieuses ont pétri et fatigué longtemps le pain qui nous nourrit. Le vin, avant que de servir à nos usages, est foulé dans le pressoir. La matière de nos vêtements a souffert plusieurs préparations et gémi, pour ainsi dire, sous les mains de l'industrie. La chair des animaux est immolée chaque jour à nos besoins. Le marteau et le ciseau ont disposé et façonné les matériaux qui composent nos édifices. Enfin, l'univers est un temple, la terre un grand et vaste autel, où la nature entière sacrifie à son auteur.

Après avoir considéré ce qui nous environne, si nous nous considérons nous-mêmes, que voyons-nous dans l'homme, si ce n'est un engagement à souffrir? Il souffre dès l'enfance, et il l'annonce dans son berceau par ses larmes et par ses cris. Il souffre dans l'adolescence, par la contrainte de l'éducation et l'assujettissement à ses maîtres. Il souffre dans la jeunesse, et dans tous les âges, condamné au travail, à la douleur, à toutes les peines inséparables de l'humanité. En un mot, il est homme, héritier du crime de ses pères; il doit souffrir. Il est chrétien; il doit souffrir; et la mortification, à prendre ce terme dans le sens de l'Evangile, l'oblige à dompter son corps, à porter sa croix sur les pas d'un Dieu pénitent.

Mais si l'homme est destiné à souffrir, si la mortification est un devoir imposé à tout chrétien, et ce trait de conformité qui doit se trouver entre le Chef et les membres, âmes religieuses, vous en avez contracté une obligation particulière par l'engagement de votre profession. Le cloître est pour vous un Calvaire, et vous devez dire comme l'Apôtre, que vous y êtes attachées sur la croix avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum*

cruci. (*Galat.*, II.) La ressemblance avec ce divin modèle est le caractère des élus. Les saints l'avaient compris, et tous les saints ont été mortifiés : tous, quoique dans des degrés différents, ont eu l'attrait et le goût de la mortification. Ils étaient persuadés qu'un disciple de Jésus-Christ, pour être digne de ce nom, doit être marqué du sceau de la pénitence, doit exprimer, manifester dans sa personne, la vie souffrante et crucifiée de son Maître : *Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali.* (II *Cor.*, IV.) Jésus-Christ a embrassé la croix ; il l'a embrassée par choix, par amour : pourrait-il reconnaître son image dans ceux qui flattent leur corps ? Ils sont dans les sens, dit l'Apôtre, et ils ne sauraient plaire à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt.* (*Rom.*, VI.) Combien de fois ce corps a-t-il été l'instrument du péché ! Combien de grâces nous a-t-il fait perdre ! Le démon est notre ennemi ; mais cet ennemi serait bien faible sans la chair. Souvenez-vous que le corps et l'âme traînent ensemble le charde notre mortalité, et que le corps étant un cheval indompté, si vous ne lui donnez un frein, il vous entraînera dans le précipice. Un chrétien sous le joug de la pénitence humilie une chair rebelle, affaiblit le pouvoir du tentateur et devient susceptible des plus pures opérations de la grâce. Comme le feu prend aussitôt sur un bois sec et qui a perdu son humidité, de même le feu de l'amour divin saisit une âme qui a retranché par la mortification les désirs et les délicatesses de la chair. Mais pour entrer dans quelque détail sur la pratique de la mortification, je dis qu'elle doit s'étendre sur les regards, sur les paroles, sur les repas, et de la manière dont je l'expliquerai, sur les récréations mêmes.

Mortification dans les regards. La mort entre par les sens, et surtout par les yeux : *Ascendit mors per fenestras.* (*Jerem.*, IX.) Les objets extérieurs, transmis par l'organe de la vue, viennent frapper l'âme, la distraire, la tirer de son recueillement et souvent la séduire et la corrompre. Appliquez-vous donc à tenir ce sens dans une exacte modestie. Que les anges, adorateurs de l'éternelle majesté, lisent dans vos yeux la circonspection, la pureté qui convient à des vierges, et ce profond respect dont ils sont eux-mêmes pénétrés au pied du trône de l'Agneau. Plus vous fermerez les yeux aux objets périssables, plus les regards du Seigneur seront attachés sur vous. Regards de complaisance, dont il honore les âmes pures et attentives à lui plaire. Regards de protection, dont il favorise ses épouses, pour se les attacher plus intimement et plus pleinement. Regards de tendresse, qui les dédommagent avec usure des sacrifices que lui font leur modestie et leur pureté. Regards de sanctification, qui augmentent en elles les vertus, et la paix qui en est le fruit.

Mortification dans les paroles. Elle doit faire observer le silence dans toute son exactitude et toute sa rigueur. Je vous ai

parlé du silence dans le discours sur la solitude. Je n'insisterai pas : j'ajouterai seulement que vous ne devez parler que par ces trois motifs : nécessité, utilité, charité. Conduisez-vous par ces principes, et alors que de discours inutiles et superflus supprimés ! que de légèretés et d'indiscrétions évitées ! que de détractions et de médisances retranchées !

Mortifications dans les repas. Elle réprime l'empressement, l'avidité ; et avant que de prendre les aliments et de se nourrir d'un pain matériel, il serait bon de se dire à soi-même : L'homme ne vit pas seulement de pain : *Non in solo pane vivit homo.* (*Matth.*, IV.) Dans le temps du repas, on surnaturalise cette action par un regard vers l'Auteur de tout bien, par le souvenir de l'Homme-Dieu, conversant et mangeant avec ses apôtres, par une pieuse attention à la lecture qui nourrit l'âme. On fait de temps en temps quelque sacrifice, soit sur la quantité, soit sur la qualité. Un petit retranchement ne fait pas mourir, et on donne à l'âme ce qu'on ôte au corps.

Mortification jusqu'à un certain point dans les récréations mêmes. Liberté selon Dieu, gaieté modeste, affabilité religieuse, tout cela est permis ; mais jamais de dissipation ni d'amusement qui dégénère en puérilité : jamais de plaisanterie indécente, de bouffonnerie, de médisance. *Que votre modestie soit connue de tous.* (*Philip.*, IV.) *Le Seigneur est près,* et son regard vous observe. Il vous a dit lui-même, que *vous rendrez compte à son tribunal d'une parole inutile.* (*Matth.*, XII.)

Quand on a l'esprit de mortification, on trouve dans les récréations de quoi retrancher, de quoi immoler. On retient une saillie, un trait de vivacité. On supprime une expression que dictaient la vanité et le désir d'être applaudi. On fait expirer sur ses lèvres une repartie ingénieuse, mais qui serait mordante. On se tait par modération, lorsque, par épanchement, la nature voudrait trop parler ; on parle pour se vaincre quand on voudrait se taire par humeur. Avec des talents qui donneraient l'ascendant sur les autres, on ne le prend jamais. On ne se sert de son esprit que pour éviter de déplaire, et savoir souffrir ce qui déplaît ; pour mettre dans la société et les entretiens plus d'amabilité, et plus de mérite, sans prétention ; pour être d'autant plus affable et plus prévenant qu'on voit mieux les faiblesses d'autrui, sans oublier les siennes.

Au reste, mes chères sœurs, en vous conformant à ce qu'il peut y avoir de difficile et d'austère dans la règle, d'assujettissant dans l'observation de vos devoirs, de pénible dans les privations de votre état, de crucifiant dans les violences que vous ferez à la nature et aux sens, vous trouverez dans tous ces sacrifices autant de moyens de pratiquer la mortification et la pénitence. En un mot, une épouse de Jésus-Christ doit veiller sur elle-même, pour ne pas se laisser surprendre par cette prudence charnelle qui est la mort

de l'âme. Rom., VIII.) Si par des raisons particulières on lui permet quelques adoucissements, elle suppléera par la mortification du cœur ce qui manque aux austérités corporelles; elle s'humiliera devant Dieu, et se bornant aux soulagements permis, elle se gardera bien d'aller au delà et d'écouter le cri de la nature. Si elle est d'une santé faible, elle ne sera point délicate, ni recherchée dans ses goûts. Le soin de son corps sera raisonnable, mais non pas sensuel. Elle conservera toujours à la plus noble partie d'elle-même sa souveraineté sur la chair; et, comme le disait saint Bernard, elle craindra, en voulant épargner la servante, d'égorger la maîtresse.

Réflexions nécessaires sur tout, dans ces asiles d'infirmité où les attentions pour le corps nuisent souvent à l'esprit de ferveur et de régularité. En effet, une religieuse infirme peut abuser par immortification de sa situation présente. Elle doit craindre que l'homme extérieur ne se répare aux dépens de l'homme intérieur, et que son âme ne soit encore plus faible que son corps. Elle peut et doit éviter les paroles inutiles, la dissipation et la légèreté. Elle peut et doit garder le silence, autant que son état le lui permet, pour pratiquer le recueillement, pour ne pas troubler celui de ses sœurs qui se piquent d'être exactes à ce point de la règle; pour s'unir de temps en temps à son bon Maître par de saintes pensées, par de pieuses aspirations, par un regard intérieur sur la croix, qui doit réveiller sa ferveur, nourrir sa piété et son amour. Elle doit être en garde contre cette tendresse pour soi-même, qui désire ou demande avec trop d'empressement les soulagements et les commodités; tient à ses aises par un esprit de propriété et de mollesse; porte certaines sœurs à se plaindre du peu de vigilance et d'attention des infirmières, lorsqu'elles sont les premières à les occuper, à les fatiguer: caractères difficiles, qui trouvent toujours trop peu de zèle et de charité dans les autres, lorsqu'on peut leur reprocher, avec plus de raison, trop d'impatience et de délicatesse.

Enfin, une sœur infirme, à qui son âme doit être encore plus chère que son corps, et qui se rappelle cette maxime du Sauveur: *Celui qui est si attentif à conserver sa vie en ce monde, la perdra dans l'autre* (Matth., XVI), doit souffrir dans un esprit de renoncement et de pénitence, un obstacle qui s'oppose à sa volonté, un service retardé de quelques moments, une privation, une mortification que Dieu lui ménage pour la faire ressouvenir qu'étant l'épouse d'un Dieu crucifié, elle doit être sa copie et sa victime.

Mais quelque utile, quelque avantageuse que soit la mortification extérieure, c'est surtout de la mortification intérieure qu'elle doit tirer son mérite. C'est cette mortification de l'esprit et du cœur, qui doit faire dans l'âme ces divisions douloureuses dont parle l'Apôtre, et nécessaires pour la purifier; qui doit réformer l'homme dans son fonds, y détruire le vieil Adam, pour y créer

l'homme nouveau. Elle est à notre égard ce qu'est la main d'un Sculpteur qui, pour faire une statue, est obligé d'abattre, de couper, de retrancher. En quoi consiste-t-elle? C'est ce qui me reste à vous développer.

SECONDE PARTIE.

La mortification intérieure renferme, selon les maîtres de la morale, un triple sacrifice: le sacrifice des passions, le sacrifice de l'activité naturelle, le sacrifice de tout ce qu'il peut y avoir de déréglé ou de superflu dans les facultés de l'âme. Comme le détail où je vais entrer multipliera les objets, et renferme les vérités les plus importantes, je vous demande la plus sérieuse attention. Et je dis d'abord que la mortification intérieure exige le sacrifice des passions.

Le désir est une passion. A-t-il pour objet une chose mauvaise? il faut l'étouffer; une chose indifférente? il faut le consacrer par la pureté du motif; une chose bonne elle-même, mais saisie trop vivement? il faut le modérer. *Je désire peu de choses*, disait saint François de Sales; *ce que je désire, je le désire très peu; et si je pouvais renaitre, je désirerais encore moins.*

La joie est une passion. La mortification en prévient les épanchements trop sensibles: elle bannit la dissipation et les ris immodérés: elle réprime la raillerie qui blesse à la fois trois vertus: l'humilité, la charité, et l'esprit de componction. L'Humilité; car en raillant une de vos sœurs, vous la rabaissez, et vous vous donnez sur elle une espèce de supériorité: la charité; car vous mortifiez cette sœur; vous vous exposez à l'aigrir, et vous ferez peut-être à son cœur une plaie profonde: l'esprit de componction; car la raillerie est une légèreté; et quand on est intérieur comme on doit l'être, occupé du souvenir de ses fautes, et du soin de les expier par la pénitence, sont-ce des épigrammes et des bons mots qu'on doit se permettre, ou des larmes qu'il faudrait répandre?

La tristesse est une passion. Je sais qu'il y a une tristesse d'attendrissement, qui partage les maux du prochain, et donne des larmes aux disgrâces de l'humanité, comme le Sauveur en donna lui-même à la mort de Lazare; une tristesse de zèle, qui s'afflige à la vue d'un Dieu outragé, des maux de son Eglise, des désordres et des ravages du péché: une tristesse de componction, que saint Paul appelle *une tristesse selon Dieu*, et qui opère la pénitence (II Cor., 7); mais je parle de cette tristesse inquiète, chagrine, mélancolique, qui enchaîne l'âme et ses facultés, produit la paresse, la défiance, le découragement, et quelquefois le désespoir. Passion dangereuse, contre laquelle on ne saurait trop se roidir, et que l'esprit de mortification doit combattre, premièrement, en nous faisant sortir de nous-mêmes, pour corriger la tristesse qui vient de sensibilité et d'amour-propre; secondement, par la joie de l'Esprit-Saint, et par la confiance en Dieu, pour réprimer la tristesse qui vient

de défiance et de pusillanimité. L'âme triste et découragée ressemble à un enfant sombre et bourru, qui repousse avec humeur la main qui le soutient : il tombe, et se blesse, étant sans appui. L'âme, guidée par la confiance, est un enfant plein de grâces et d'amabilité, qui sourit à sa mère, et qu'elle serre étroitement sur son sein.

La colère est une passion. Sentez-vous quelque mouvement d'impatience, de vivacité, d'emportement, s'élever dans votre âme ? Ne lui permettez pas de se produire, encore moins d'éclater par aucune parole offensante. C'est un enfant de Babylone qu'il faut écraser contre la pierre. Avec l'esprit de mortification, on réprime son humeur ; on parvient par des victoires multipliées à dompter le caractère le plus vif et le plus bouillant ; témoin saint François de Sales, dont la douceur inaltérable fut le fruit de ses efforts et de son attention constante à se vaincre. Etes-vous contrariée dans vos sentiments ? Cédez, plutôt que de vous aigrir, ou d'offenser la personne qui vous contredit ; ou si la justice et l'intérêt de Dieu exigent que vous vous expliquiez, expliquez-vous ; mais de manière que Dieu ne puisse vous faire aucun reproche d'avoir parlé, ni le prochain de vous avoir entendu. Un attachement opiniâtre à ses propres idées, décèle l'orgueil. On veut l'emporter sur autrui, et cette victoire est une défaite. Il est bon de plier, eût-on même la raison pour soi. Lorsque la vérité est contredite, elle n'use pas toujours de ses droits. Quelquefois elle se tait, et rend hommage à la charité par son silence. En cédant par un esprit de renoncement dans ces occasions, c'est vaincre que de succomber. Quelqu'un vous a-t-il offensé ? Pardonnez, et que ce pardon soit gravé dans votre cœur, écrit sur votre front, rendu sensible par l'égalité de votre conduite. Loin de vous ce levain d'animosité, ce froid vengeur, qui altérerait la charité et blesserait votre âme. Le prochain en serait l'objet, et vous la première victime. Avez-vous contristé quelqu'une de vos sœurs ? Revenez sur-le-champ, et réparez votre faute par une confusion salutaire. Que j'aime à voir cette sœur, qui naturellement vive et emportée, aussitôt qu'elle a mortifié quelqu'une de ses compagnes, s'avouer coupable, et n'est tombée que pour en devenir plus humble ! Je m'écrie : heureuse faute ! et je dirais à cette sœur pour sa consolation : dans cette circonstance vous avez reconnu votre faiblesse ; eh bien, une glace où l'on a vu sa laideur doit guérir la vanité.

L'aversion naturelle pour les choses, ou pour les personnes, est une passion. Surmontez vos répugnances, et travaillez à vous vaincre. Accoutumez-vous à ne rien haïr, comme à ne rien aimer, que dans l'ordre de la volonté de Dieu. Entrons dans quelque détail, et parlons d'abord de l'opposition pour les choses.

Les supérieurs vous chargent d'un emploi qui contrarie votre inclination, et pour par-

ler d'après vous-même, d'un emploi que vous n'aimez pas. La mortification intérieure demande que vous l'acceptiez dans le silence, et avec démission d'esprit. Point de représentation, point de remarques, point de lamentations : c'est l'amour-propre qui résiste. Mais direz-vous, c'est un emploi pénible et laborieux. Quoi ! ma chère sœur, vous refusez le joug du Seigneur, et il vous précède portant sa croix ? *Vaine délicatesse et amour du repos.* Mais, c'est un emploi si occupant, que je n'aurai pas un moment à moi. Vos moments sont-ils à vous dans la religion ? Etes-vous religieuse, pour être propriétaire de vous-même ? *Peu d'estime de la volonté du Seigneur ; attachement à votre propre sens.* Mais c'est un emploi dissipant, et qui peut faire tort à mon intérieur. Prétexle frivole. Puisque l'autorité vous impose cet emploi, elle vous répond du secours de la grâce, et cependant vous résistez ? *Piété mal entendue ; manque de foi, et de courage.*

Parlons maintenant de l'éloignement pour les personnes. Une sœur vous déplaît : il vous en coûte pour l'obliger, ou même pour lui dire une parole obligeante, tandis qu'une autre vous trouve attentive, empressée, caressante. C'est précisément tout le contraire que Dieu demande de vous. Il faudrait moins d'épanchement et de démonstration pour celle que vous aimez, et plus de prévenance, plus de courtoisie, pour celle que vous n'aimez pas.

Le second sacrifice qu'exige la mortification intérieure est celui de l'activité naturelle. De là ces saillies de l'humeur qu'elle retient, ces sentiments trop humains qu'elle réprime, ces vues inquiètes et précipitées qu'elle interdit, cette fougue dans les démarches et les actions qu'elle arrête, ce désir immodéré de réussir qu'elle suspend, ce caractère impétueux et turbulent qu'elle enchaîne. Dans tout cela, que de fautes on peut commettre ! Que de sacrifices à faire ! mais aussi combien d'occasions de plaire à Dieu, et de mériter !

La mortification, et c'est un troisième sacrifice, nous fait encore immoler ce qu'il peut y avoir de déréglé, ou de superflu dans les facultés de l'âme.

Elle retranche dans la mémoire les images des choses terrestres, la facilité à se répandre sur toute sorte d'objets, les souvenirs vains et inutiles, pour n'y laisser que des impressions saintes, et propres à nourrir la piété ; je veux dire, le souvenir de Jésus-Christ, l'empreinte de ses mystères, de ses maximes, de ses bienfaits.

Elle retranche dans l'entendement l'orgueil de l'esprit, les pensées qui tendent à une fausse élévation, la curiosité de savoir ; et elle oppose à ces vices la simplicité qui ne cherche que Dieu, et ne voit rien de grand que lui seul ; la connaissance de soi-même, et du néant de tout ce qui est créé ; l'humilité et ce goût de la loi, qui compte pour rien un mérite naturel, s'il n'est consacré par les vertus, et qui inspire

à une sœur qu'on appelle dans une communauté une fille à talents, une fille d'esprit, de s'abaisser plus que les autres. Humilité qui ne s'attache qu'à la charité qui édifie, et ne veut savoir que pour aimer davantage.

La mortification retranche dans la volonté trois obstacles à la vie intérieure : l'amour de la liberté et de l'indépendance, l'attachement aux créatures et aux choses temporelles, le désir de la gloire et de l'estime des hommes.

Elle combat l'amour de la liberté et de l'indépendance, par le renoncement à nos goûts et à nos inclinations qu'elle captive sous le joug de la loi ; par une estime réfléchie de l'obéissance et de ses avantages ; par l'exemple d'un Dieu qui a porté cette obéissance jusqu'à l'effusion de son sang ; par ce sentiment intime qui nous persuade que l'indépendance qui nous affranchit du devoir en nous promettant la paix, n'est qu'un état de séduction où le cœur, aveuglé par ses passions, ne trouve que l'égarément, le trouble et l'esclavage.

Elle corrige l'attachement aux créatures et aux choses temporelles, par le souvenir de leur fragilité, de leur vanité ; par le retranchement et la séparation des objets qui pourraient détruire ou affaiblir en nous le dégagement et la pureté du cœur ; par une idée vive et forte de la grandeur de Dieu, de ses amabilités infinies, des biens ineffables qu'il nous prépare, et qui seuls peuvent fixer et remplir le cœur humain.

Elle réprime le désir de la louange et la passion de la gloire, en nous fixant sur nous-mêmes, pour y voir tant de sujets de nous humilier et de nous confondre ; en nous rappelant l'ignorance et l'aveuglement des hommes trompés ou trompeurs qui nous louent ; la vérité et la sainteté de Dieu qui réforment si souvent leurs opinions et leurs jugements. Elle nous inspire le goût de cette vie cachée, où l'âme, écoutée de Dieu seul, n'a d'autre ambition que d'attirer ses regards et de mériter ses faveurs. Elle met en nous ce sentiment divin qui nous fait désirer, chérir les humiliations ; et quel exemple pour nous y engager, que les anéantissements adorables du Verbe incarné ! Que devons-nous donc penser de ces répugnances de notre cœur à pratiquer l'humiliation, et à en faire certains actes que ces répugnances mêmes nous rendent plus nécessaires ; de ces détours de l'orgueil, pour éluder ce qui peut nous abaisser, nous humilier ; de ces tristesses de la vanité, lorsqu'un événement diminue aux yeux d'autrui l'idée de notre propre mérite ; de ces artifices de l'amour-propre, pour cacher, pallier, excuser nos fautes ? Corrigions-nous d'une disposition si contraire à l'esprit de la religion et de son auteur. Reprochons-nous cette crainte excessive des abaissements, et rougissons d'avoir rougi. Le crucifix à la main, à la vue d'un Dieu rassasié d'opprobres, que cette parole sorte de nos cœurs, pour en corriger l'enflure, et pour

nous réformer : Dieu humilié ! Verbe anéanti ! je vous aime donc bien peu, puisque je vous imite si peu.

Il est un autre sacrifice qu'exige la mortification intérieure : c'est le détachement des goûts et des consolations sensibles. Compter sur ces lumières, sur ces douceurs, s'y arrêter, s'y complaire, c'est se rechercher soi-même. Les dons de Dieu sont des moyens, et Dieu est la fin. Ses dons sont destinés à aider notre faiblesse, à exciter notre reconnaissance, à perfectionner notre amour : il n'est le Dieu des consolations que pour être le Dieu de notre cœur : c'est donc lui seul que nous devons désirer, chercher, goûter dans ses bienfaits. Tout autre usage de ses faveurs est un outrage envers lui, un piège et un écueil pour nous-mêmes.

Voilà, mes chères sœurs, dans les vérités que vous venez d'entendre, une matière abondante de réflexions, et je prie le Seigneur de vous en donner l'intelligence et la pratique. Heureuses ces vierges pénitentes, qui portent dans leurs cœurs et dans leurs corps la mortification de Jésus-Christ ! Mais, pour insister, en finissant, sur la mortification intérieure qui doit renouveler le cœur et le réformer, souvenez-vous que pour le réformer efficacement, une chose est absolument nécessaire, et que sans cela toutes les retraites sont inutiles. C'est de prendre des résolutions, non pas ces résolutions vagues et générales, qui ne produisent aucun changement dans la conduite, par la raison qu'elles sont générales. Il faut les caractériser, les particulariser, en les appliquant à tel vice ou à telle vertu. Il ne suffit donc pas de dire : Je veux me corriger, je veux profiter de cette retraite, pour en devenir meilleur. Combien de fois l'avez-vous dit ! et ce sentiment confus de réforme n'a rien réformé. Ainsi en est-il de toutes les retraites, où l'on ne regarde ses défauts et ses imperfections, que par une vue générale, et sans entrer dans le détail. Il y a dans le cœur humain un vice dominant, le germe de tous les autres. Je vous en ai dit quelque chose dans le discours précédent. C'est ce vice surtout qu'il faut attaquer. C'est là *cette racine d'amertume* (Hebr., XII) dont parle saint Paul, et dont il faut arracher toutes les fibres. Voilà le sacrifice important et décisif. Si vous vous bornez à une idée confuse du bien, vos promesses, vos résolutions, vos désirs seront, il est vrai, le bois, le glaive, le feu du sacrifice ; mais l'Esprit jaloux ne pourrait-il pas vous dire alors ce qu'Isaac disait à Abraham : Où est la victime ? *Ubi est victima ?* (Gen., XXII.) Avec cette volonté générale de vous réformer, vous ne touchez à rien d'essentiel. L'ennemi subsiste, et si vous ne le détruisez pas, il vous détruira. D'ailleurs, ce désir vague et confus du bien peut nous en imposer à nous-mêmes. Comme il produit quelque attendrissement, surtout dans une retraite, il fait croire qu'on est quelque chose, souvent lorsqu'on n'est rien. Il en-

dort l'âme et la séduit. On se repose sur ce sentiment équivoque, et on reste dans l'inaction. On est faible et vicieux, avec des idées de vertu, et on ajoute au malheur d'être infidèle une disposition plus dangereuse encore, le repos et la sécurité.

Je vous exhorte donc, mes chères sœurs, à prendre devant Dieu toutes les mesures nécessaires pour vous donner à lui, mais pleinement et irrévocablement, par le sacrifice de tout ce qui peut lui déplaire, et surtout de l'obstacle principal que vous opposez à sa grâce. Consultez son ministre, ouvrez-lui votre âme, et dites-lui avec ingénuité : Je me défie de moi-même et de mon cœur. Si je me flatte, si je m'abuse, déchirez le voile, et que je me connaisse telle que je suis. Ne m'épargnez pas, crucifiez le vieil homme, et avec toute l'autorité, toute la charité que Dieu vous a données pour mon âme, aidez-moi à y mourir.

Mes chères sœurs, avec cette détermination sincère, efficace, d'être à Dieu, le cœur sera réformé. Ces jours de retraite seront pour vous des jours de salut, des jours de mérite, et ils seront écrits dans le livre de vie. Vous ajouterez à la mortification du corps la mortification intérieure, et vous porterez ainsi dans tout votre être l'image et la ressemblance de Jésus-Christ. Oui, à la vue de ce divin modèle, de ce chef adorable des prédestinés, pour espérer, il faut souffrir, pour vivre, il faut mourir. Mais que vous serez pleinement et abondamment dédommagées de quelques moments de contrainte et d'austérité ! Épouses d'un Dieu pénitent, vous partagerez ses délices et son triomphe. Il vous attend sur son trône, où brillant de gloire et de beauté, il glorifiera ses images et béatifiera ses victimes. Ainsi soit-il.

DISCOURS XIII.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PERFECTION.

Estote perfecti. (Matth., V.)

Soyez parfaits.

Voilà, mes chères sœurs, le cri de votre vocation, de cette vocation sainte, l'heureuse époque de votre alliance avec le Seigneur. Qu'il est auguste, cet engagement sacré qui vous fait un devoir de la perfection ! que j'y découvre de grandeur et de noblesse ! Qu'est-ce que la perfection ? La gloire du chrétien, l'honneur de la religion, la consolation de l'Eglise, la joie des anges. Elle élève l'homme jusqu'à Dieu, transporte le ciel sur la terre, fait briller les rayons de la Divinité dans ses images. Qu'est-ce que la perfection ? Dans le grand qui ose être vertueux et le paraître, elle consacre son élévation, et donne un nouveau lustre à sa grandeur. Dans le pauvre, dans l'homme obscur, elle relève sa bassesse, enrichit son indigence, et lui tient lieu de tous les biens. Dans l'homme affligé, elle adoucit ses peines en l'unissant à Dieu, source de toute consolation ; elle affermit son cœur, y entretient la paix, cette heureuse paix qui surpasse tout sentiment. Que dirai-je encore ? L'homme chrétien doit tendre à la perfec-

tion, il en a contracté l'engagement par la sainteté de sa vocation ; le pécheur doit la regretter, il en a perdu les avantages ; le juste doit s'y maintenir : s'il se néglige, hélas ! dans un instant sur le point d'être couronné, il peut en perdre tous les fruits. *Estote perfecti* ; soyez parfaits. Cette perfection, mes chères sœurs, est pour vous d'une obligation plus étroite, et c'est ce que je me propose de vous développer dans ce discours. J'envisage sous trois rapports cette nécessité de tendre à la perfection : du côté de Dieu, du côté du prochain, eu égard à vous-mêmes. Par rapport à Dieu, c'est un engagement que vous avez contracté. Par rapport au prochain, c'est une ressource que vous lui devez. Par rapport à vous-mêmes, votre bonheur en dépend. Donnez à l'importance de la matière toute l'attention qu'elle mérite.

PREMIÈRE PARTIE.

Nécessité de se perfectionner dans votre état, nécessité envisagée du côté de Dieu. Le Créateur, dont la sagesse est infinie, a dû se proposer une fin dans ses ouvrages, et n'ayant pu d'ailleurs se proposer une fin plus noble que lui-même, il s'ensuit, en premier lieu, qu'il a destiné tous les êtres à une fin, et qu'il est cette fin où doivent tendre tous les êtres. De plus un Etre souverainement parfait ne pouvant être glorifié que par une fin digne de lui, il s'ensuit, en second lieu, qu'il a voulu dans ses créatures et ses ouvrages une perfection conforme à leur nature, et qu'il a prétendu tirer sa gloire de cette perfection. Aussi voyons-nous tous les êtres tendre chacun à la perfection qui lui convient, et de la manière qui lui est propre.

Dans l'ordre naturel, je vois le corps humain, par des progrès successifs, se développer, s'embellir, se fortifier ; le ruisseau, en partant de sa source, s'étendre, se grossir, devenir un fleuve majestueux qui porte l'abondance et la fertilité dans son cours ; le grain caché dans le sein de la terre se découvrir, s'élever peu à peu et dédaigner, ce me semble, la bassesse de son origine ; la fleur, perfectionner chaque jour la douceur de son parfum, les grâces de son émail, les feux de son coloris.

Après avoir consulté la nature, jetons un coup d'œil sur la société. L'artisan dans sa profession, le savant dans ses recherches, le père de famille dans l'établissement de sa maison, le guerrier dans l'art des combats, chacun dans son état, ne se fait-il pas un point d'honneur de surpasser les autres et de se surpasser lui-même ? Les passions humaines, jusque dans leur désordre, ne nous font-elles pas en quelque sorte une leçon d'avancement et de perfection ? Où est l'ambitieux, disait à ce sujet saint Bernard, qui n'aspire à un nouveau degré d'élévation ? Où est l'avare qui dise jamais : C'est assez ? Et nous-mêmes, lorsque nous avons conçu quelque dessein, formé quelque entreprise, quelle activité dans l'exécution ! quelle ar-

deur pour le succès ! Une chose n'est pas plutôt commencée, que nous voudrions en voir la fin. Il tarde au laboureur qui vient de semer de jouir des fruits de la récolte. Le soldat soupire après la fin du combat pour partager les dépouilles de l'ennemi. Le marchand dans son négoce confond, dans la précipitation de ses désirs, les travaux avec les profits. Le disciple qui reçoit des leçons voudrait déjà être en état d'en donner. Celui qui fait le premier pas dans la carrière voudrait avoir fait le dernier.

Or, mes chères sœurs, dans ces empressements humains de parvenir au but qu'on s'est proposé, et de voir les choses dont on s'occupe atteindre à leur perfection naturelle, que voyons-nous si ce n'est une image de ce que nous devons être dans l'ordre du salut ? N'entendons-nous pas un cri qui s'élève et qui nous dit : Allez à Dieu comme vous allez à vos fins particulières : faites pour la vertu ce que vous faites pour la volonté propre, et bientôt vous aurez atteint au comble de la sainteté ?

Cette activité continuelle qui dans tout le reste dirige nos efforts et nous entraîne par un mouvement rapide vers la perfection, doit donc vous faire comprendre, mes chères sœurs, tout ce qu'exige d'un chrétien et, à plus forte raison, d'un religieux, la sainteté et l'étendue de ses engagements. Je dis à plus forte raison d'un religieux ; car, prenez garde : s'il est une obligation pour le commun des fidèles de tendre à la perfection, combien cette obligation doit-elle vous lier plus étroitement ? Or je dis que le soin de se perfectionner regarde indistinctement tout chrétien. Et n'est-ce pas à tous les fidèles sans exception que saint Paul adressait ces paroles remarquables : Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime dans les entrailles de Jésus-Christ, et avec quelle ardeur je lui demande *que votre charité prenne de jour en jour de nouveaux accroissements, que vous vous attachiez à ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait, que vous vous remplissiez des fruits de justice ?* (Philip., I.) Le chrétien, en qualité de chrétien et selon la mesure de sa grâce, doit donc croître, se fortifier dans la vertu. Que sera-ce d'un religieux, d'une épouse de Jésus-Christ qui a contracté par ses vœux une obligation spéciale de s'unir à Dieu plus intimement, plus irrévocablement ?

En effet, mes chères sœurs, voici le raisonnement que je fais, et dont vous ne sauriez trop méditer, trop pénétrer les conséquences. Dieu par la grâce de la vocation religieuse vous a placées dans un ordre supérieur : la dignité de votre état exige donc une supériorité de vertu. Vous avez plus de grâces et plus de moyens : votre justice doit donc être plus abondante, et, si vous me permettez cette expression familière, vous avez de plus grandes sommes entre les mains, vous avez donc de plus grands paiements à faire. Et de là j'ai droit de vous dire, avec saint Bernard, que le vrai religieux a toujours faim et soif de la justice ;

qu'il ne connaît d'autres richesses que les vertus de son état, d'autre sollicitude que le soin de les augmenter, d'autre mérite que de plaire à Dieu en les multipliant, d'autre gloire que d'embellir l'homme intérieur et de l'orner de tous les dons de la grâce et de la piété. J'ai droit de vous dire, avec un auteur contemporain de saint Bernard et religieux comme lui : Si c'est une langueur spirituelle dans les personnes du siècle de se permettre dans un état moins parfait les tempéraments et les modifications qu'on accorde à la dureté de leurs cœurs, le désordre du religieux est de rester en deçà de la perfection, et de ne pas s'élever jusqu'au sommet des vertus : *Illorum infirmitas uti concessis, vestra citra perfectum subsistere*. J'ai droit de vous dire, avec saint Jérôme, qu'après avoir promis d'aspirer à la perfection, si vous la négligez, si vous ne travaillez pas à former en vous l'enchaînement et le progrès des vertus religieuses, vous êtes alors des parjures, que vous mentez au Saint-Esprit, que c'est Dieu même que vous trompez.

Au reste, mes chères sœurs, voici, selon la doctrine de saint Thomas, à quoi vous engage la perfection religieuse. 1^o La perfection de votre état n'étant autre chose que la perfection de la charité, dont la fin est de nous unir à Dieu, le religieux est donc étroitement obligé de travailler à perfectionner cette union, et, par une conséquence nécessaire, étroitement obligé de rompre les liens, de lever les obstacles qui seraient incompatibles avec cette tendance à la perfection ; 2^o l'essence de l'état religieux consistant dans les trois vœux, vous ne pouvez donc perfectionner cette union sans l'observation exacte de ces mêmes vœux ; 3^o c'est toujours le saint docteur qui parle, vous êtes donc encore obligées d'embrasser les moyens devenus nécessaires pour l'observation de ces vœux, et dont la règle vous fait nommément un devoir : *Religiosus tenetur ad illa quæ determinate sunt ei taxata secundum regulam.* (In 2-2, quæst. 86, art. 2.)

D'après ces principes de l'Ange de l'école, je reprends, et je dis : Si donc vous négligez vos vœux et les moyens qui doivent en procurer l'observation, comment voulez-vous vous unir à Dieu selon l'esprit et l'étendue de votre vocation ? Que devient cette charité plus abondante à laquelle vous devez tendre selon le Docteur angélique, et tendre toujours par la pratique fidèle et constante de ces moyens ? Parlons clairement, que devient le soin même de votre salut dans un état où se sauver et se perfectionner est une même chose ? Si quelques-unes d'entre vous trouvaient cette dernière expression trop dure, qu'elles m'écoutent un moment. Je le sais et je le dis avec saint Thomas : le religieux dans sa profession ne fait point un vœu de la perfection, mais seulement celui d'accomplir tout ce qui constitue l'essence de la vie religieuse : *Vovet regularem vitam*. Une perfection actuellement consom-

mée n'est que la fin de l'état religieux. Mais, par la raison même que la perfection est la fin de votre vocation, votre vocation renferme donc et renferme nécessairement le travail, le soin, les efforts pour y arriver. Donc, si vous négligez ce travail, ce soin, ces efforts, vous négligez des moyens essentiels, et en négligeant les moyens, vous vous écartez de la fin; donc vous exposez votre salut et votre éternité; donc j'ai pu et j'ai dû vous appliquer cette maxime, que je voudrais graver sur les murs de vos cellules, sur vos oratoires, et plus encore dans vos cœurs : *Oui, le soin de ma perfection est le soin même de mon salut.* Développons cette vérité.

Quand on vous parle de la perfection, mes chères sœurs, on veut qu'en vous rappelant cette maxime du Fils de Dieu : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (Matth., V), maxime dont l'application relativement à la sainteté de votre état vous devient plus nécessaire, vous avanciez dans les voies de la justice par de nouveaux efforts; qu'on s'en aperçoive à votre conduite, et qu'elle vérifie dans vous cette parole du Roi-Propète : *Ils iront de vertu en vertu.* (Psal. LXXXIII.) On veut que dans la religion une novice soit plus fervente qu'une séculière, une professe plus parfaite qu'une novice, une professe de plusieurs années supérieure à elle-même. Mais ne voit-on pas des séculières plus ferventes que certaines novices? Ne trouve-t-on pas des novices dans certaines professes? Et dans les professes de plusieurs années que voit-on? Des années, il est vrai, et quelquefois n'est-ce pas tout? On veut que ce caractère naturellement fier et hautain descende peu à peu dans les profondeurs de l'abnégation; qu'il commence par s'abaisser; qu'il consente d'être abaissé, humilié par autrui; qu'il en vienne à l'amour de l'abaissement et du mépris; qu'il soit encore plus humble qu'humilié. On veut que cette volonté qui se révoltait au seul nom de dépendance, convaincue de la nécessité d'un joug pour se fixer dans le devoir, s'accoutume à le porter, le porte avec soumission, s'y soumette avec joie, avec une sainte et amoureuse persévérance. On veut que ce cœur, autrefois mondain et courbé vers la terre, se purifie, se spiritualise en quelque sorte, et fasse dire de lui : Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état, et quel état! On veut, en un mot, que les passions de jour en jour soient plus mortifiées et plus soumises, l'obéissance plus prompte et plus entière, la charité plus douce et plus patiente, le recueillement plus facile et plus profond, la ferveur plus vive et plus agissante, de sorte, mes chères sœurs, que votre vertu, après nous avoir montré, si je puis m'exprimer ainsi, les grâces d'un âge tendre mais encore faible, nous découvre peu à peu cette beauté majestueuse, cette force, cette vigueur, qui caractérisent l'homme parfait. *Estote perfecti.* Nécessité de se perfectionner dans votre état, nécessité envisa-

gée du côté de Dieu : c'est un engagement que vous avez contracté. Nécessité envisagée du côté du prochain, c'est une ressource que vous lui devez; c'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Vous connaissez, mes chères sœurs, ce reproche injurieux à votre saint état, et trop souvent répété dans le siècle où nous sommes : les religieux sont des gens inutiles au monde, et qui ne sont bons qu'à eux-mêmes. Quelle injustice, et quel aveuglement! Comme s'il suffisait, pour devenir inutile au monde, de faire une profession particulière de servir et d'honorer ce premier Etre par qui le monde a été fait, et qui n'a rien fait dans le monde que pour lui seul; comme si, dans un état dont Dieu est l'auteur, et dont la fin est de lui rendre un culte spécial, une vie consacrée à sa gloire pouvait, sans une espèce d'impiété, s'appeler une vie inutile; comme si ce peuple choisi, ennemi du vice, et dévoué par ses engagements à une vie pure et toute céleste, n'était pas par ses prières et ses vertus le plus ferme appui des Etats et des empires; comme si cette classe d'hommes qu'on appelle inutiles au monde ne le servait pas d'autant plus utilement, qu'elle est plus éloignée de sa corruption, plus puissante sur le cœur de Dieu, et plus propre à écarter sa main vengeresse, enflammée par nos crimes; comme si Moïse élevé au-dessus de la plaine, séparé de la foule, et les mains suppliantes sur la montagne, n'était pas l'arbitre de la victoire, et s'il m'est permis de le dire, le Dieu même de Josué et le premier vainqueur d'Amalec; comme s'il n'y avait de gens utiles au monde, que ceux qui, faisant ce reproche d'inutilité à vos serviteurs, ô mon Dieu! sont eux-mêmes, ou ces hommes oisifs, qui laissent croupir dans l'indolence et la mollesse des talents que réclame l'utilité publique; ou ces hommes frivoles, qui ne savent produire que des puérilités indignes de la raison; dont le ton et les manières mettent dans la société autant de ridicules que le bon sens en peut condamner; ou ces hommes pervers, dont la conduite et les discours exhalent le poison le plus fatal à l'innocence; qui, sous prétexte d'éclairer l'esprit, corrompent le cœur; qui ne parlent et n'écrivent que pour attaquer la religion, et renverser tous les principes des mœurs; dont les succès sont autant de crimes, les productions autant de scandales. Les voilà, ces hommes inutiles, ces hommes dangereux, ces fléaux de la société, dignes de toute sa haine et de tous ses mépris.

Mais quelque injuste que soit le reproche qui accuse d'inutilité la vie religieuse et solitaire, je dis, mes chères sœurs, que vous le vérifiez, lorsque vous négligez le soin de votre perfection; pourquoi? parce qu'en effet, sans le soin de votre perfection, vous cessez d'être utiles à la société, selon l'esprit de votre vocation. Je m'explique.

Depuis le moment où vous avez renoncé par des vœux solennels aux engagements et aux intérêts du siècle, vous ne lui devez plus rien à cet égard ; mais vous lui devez, et vous lui devrez toujours le spectacle d'une vie pure et fervente. Eh quoi ! saint Paul disait bien aux simples fidèles qu'ils devaient briller comme des astres, au milieu d'une nation perverse et corrompue. Qu'aurait-il dit à des religieux, à des épouses de Jésus-Christ ? Eh ! qu'est-ce que l'état religieux, vierges chrétiennes ? Vous le savez ; dans la primitive Eglise, il n'était pas connu tel qu'il est aujourd'hui. Le sang de Jésus-Christ fumait encore. Chaque famille, par le spectacle de sa piété, était un cloître au milieu du monde. Chaque fidèle, dans une vie commune, était un religieux, puisqu'il était un saint. Mais la piété s'étant affaiblie, les mœurs s'étant corrompues, la vertu fugitive chercha dans l'obscurité un rempart contre le souffle de la contagion. Il fallut des barrières sacrées entre l'innocence et le crime. Telle est l'origine des cloîtres.

Quelle est donc la fin de votre vocation, âmes religieuses ? Vous avez dû le comprendre par ce que je viens de dire. C'est de maintenir la pureté de l'Evangile et la sainte austérité de ses maximes. C'est de condamner le vice, en lui opposant une vertu qui le confonde. C'est de prouver que la sainteté est possible, en montrant qu'elle existe. Or je dis que ce sont ces vues et ces desseins que vous renversez, lorsque vous vivez d'une manière inférieure à vos engagements. En effet, répondez-moi. Que devient la pureté et la sévérité de l'Evangile dans une vie d'imperfection, de tiédeur et d'indolence ? Où est cette vertu qui doit confondre le crime, lorsque je vois des vertus si faibles, que je dois, surtout dans votre état, les compter presque pour des vices ? Comment prouvez-vous que la sainteté est possible, en montrant qu'elle existe, lorsqu'il faut vous y exhorter, mais sérieusement, mais fortement ; et le fait-on toujours avec succès ?

Epouses de Jésus-Christ, je l'ai dit : vous devez au monde l'exemple d'une vie sainte. Il a les yeux attachés sur vous ; et ne vous y trompez pas, il sait bien distinguer les communautés ferventes de celles qui s'écartent de la pureté, et de la sainteté de leur institut. Il faut l'avouer : ce monde, quelque aveugle et quelque injuste qu'il soit, ne l'est pas en tout. Oui, tout vicieux qu'il est, il veut la vertu dans les autres, et surtout dans ceux qui en font une profession particulière. Par une contradiction que Dieu permet, et qui devient une leçon bien utile pour vous, si vous savez en profiter, il condamne dans ceux qui vivent avec lui tout ce qui ne lui ressemble pas ; mais dans ceux qui ont renoncé à son commerce, il censure impitoyablement tout ce qui tend à lui ressembler. Ce monde vain et superbe exige des personnes de votre état l'esprit d'humilité et d'abnégation. Ce monde si fier de son opulence attend de vous la modestie et la

simplicité. Ce monde ennemi des choses de Dieu vous fait une obligation rigoureuse de la piété et de la ferveur. Ce monde qui vous méprise par irrégion veut aussi que vous le méprisiez par devoir ; et si quelquefois il vient vous chercher dans le silence de la retraite, voulant y trouver le religieux, il sera surpris, scandalisé, de n'y trouver que l'homme ; et voudriez-vous faire dire de vous que c'est en effet l'homme seul que vous lui montrez ?

Mais sachez que moins vous le verrez, et que plus vous aurez d'opposition à ses maximes, plus vous lui serez utiles. Les grâces de pénitence que Dieu lui accorde, il les accorde aux prières des saints. Or on n'est saint qu'à proportion qu'on l'évite, qu'on le contredit, ce monde profane. On n'est saint qu'en se perfectionnant, chacun dans son état, et selon son état. Donc, si vous négligez le soin de cette perfection ; si vous vous éloignez de cet esprit de régularité, de détachement, de mortification, de ferveur, que votre état vous prescrit ; vous devenez responsables de toutes les grâces que Dieu destinait à tant d'âmes qui s'égarent. Il en est peut-être dont vous devez procurer le salut, pour assurer le vôtre ; et ne serais-je pas fondé à vous dire : Pour être sauvé, il faut être sauveur ?

Je cherche, dit le Seigneur, dans le nombre de ceux qui font une profession particulière de m'honorer, quelqu'une de ces âmes fidèles, qui puissent me fléchir et suspendre les effets de ma vengeance. En effet, Bétulie doit son salut aux vertus de Judith. La piété d'Esther conjure l'orage qui menaçait son peuple, et ses ennemis sont confondus. Dieu irrité s'apaise au seul nom de David, cet homme selon son cœur. Vous savez ce qu'il disait à Abraham, sur le point d'exterminer Sodome. Si je trouve seulement dix justes dans cette ville, je lui fais grâce, et je pardonne. Il en fallait dix : un nombre inférieur eût été insuffisant. Un juste de plus dans une ville, dans un royaume, suffit donc pour en écarter les fléaux du ciel, comme un juste de moins suffit pour causer sa ruine. Mais si vous êtes ce juste de moins, ma chère sœur ! ah ! le Seigneur s'élèvera contre vous. Vos frères périront, mais vous périrez avec eux : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (Ezech., VIII.)

Après cela, ne puis-je pas vous dire que les désordres qui règnent dans le monde ne sont pas la seule cause des calamités dont le ciel nous frappe quelquefois dans sa colère, et qu'on doit attribuer en partie ces malheurs au peu de sainteté qui se trouve dans les personnes religieuses ; que c'est de vous que dépend le sort des Etats, la tranquillité des royaumes, la paix des familles, la fertilité des campagnes, la gloire et le succès des armes, la félicité des peuples, le retour des pécheurs à la vérité, la joie et la consolation de l'Eglise, cette Rachel dont vous pouvez essuyer les larmes par vos sacrifices et vos vertus ? Ne puis-je pas ajouter que c'est de vous et de l'efficacité de vos

prières soutenues par une vie sainte, que la religion doit tenir ses ministres et ses docteurs, la foi ses confesseurs, le zèle ses apôtres, la charité ses pasteurs, la piété ses modèles, le ciel ses élus et ses saints?

Voilà, sans doute, de quoi vous donner une grande idée de l'élévation et de la dignité de l'état religieux, mais en même temps de quoi vous confondre, si vous n'y répondez pas. Poursuivons. Nécessité de se perfectionner dans votre état; nécessité envisagée du côté de Dieu, c'est un engagement que vous avez contracté. Nécessité par rapport au prochain, c'est une ressource que vous lui devez. Nécessité par rapport à vous-mêmes, votre bonheur en dépend. C'est ma troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Non, il n'y a point de bonheur dans la religion que pour une âme fidèle; et sans parler ici du bonheur de l'autre vie, et à ne considérer que le centuple promis pour ce monde même, c'est à la ferveur qu'il est attaché.

1° Elle facilite, et elle adoucit tout. Une religieuse fervente est toujours contente de son état. Le zèle de la perfection fait disparaître à ses yeux les difficultés, ou ne les lui montre que pour lui donner le plaisir de les surmonter. Elle court dans les sentiers de la justice avec une sainte liberté, elle franchit les obstacles, tandis que l'âme tiède ne fait qu'hésiter et compter, pour ainsi dire, tous ses pas; car, selon saint Bernard, l'activité dans le voyageur lui donne la légèreté. Le mouvement qui l'entraîne le porte en même temps dans la voie. Plus le pas est rapide, plus il est facile.

2° Le Dieu qu'on sert avec amour et fidélité est fidèle à son tour. Que ne doit pas attendre d'un maître si généreux un cœur sans cesse occupé du soin de lui plaire, avide de ses dons, et dont l'unique ambition est de le glorifier par de nouveaux hommages! Oui, il se communique à ceux qui l'aiment, ce Dieu des vertus. Il se fait connaître; il se fait goûter.

Un Dieu se fait connaître. Il se montre dans tout l'éclat de sa sainteté. Cette clarté effrayante pour le crime est un nouvel attrait pour un cœur épris de la perfection: *Dieu est saint. (Isa., X.)* Pour le pécheur qui l'outrage, c'est un juge, un vengeur. Pour l'homme vertueux qui se reproche ses faiblesses, c'est un modèle. Il éclaire un cœur attentif et docile; la lumière augmente l'amour; et l'amour porte à la ressemblance: *Soyez saint, parce que je suis saint. (Levit., XI.)* Une âme que la sainteté de Dieu pénètre aperçoit ses taches. Le rayon qui les éclaire est une grâce; l'humilité qui les voit une vertu. Dans cet abaissement volontaire où l'âme se confond, Dieu l'anéantit, et Dieu l'attire. Plus elle s'abaisse, plus Dieu l'élève. Par un prodige de miséricorde, en lui montrant ses devoirs, il l'aveugle en même temps sur ses mérites, et lui découvre tout ce qu'elle n'est pas, pour assurer davantage tout ce qu'elle est.

Dans le Dieu qu'elle adore, elle voit encore cet océan de perfections et d'attraits qui la ravissent. La foi sort de son nuage et lève son voile. L'espérance dans cet heureux moment sourit à l'enfant de lumière. La charité s'enflamme, et l'exil est éclairé des feux de la patrie. Que ne ferait-on pas pour un Dieu qu'on voit si grand, si beau, si digne d'être aimé?

Un Dieu se fait goûter. C'est alors, âme fervente, que vous pourriez nous dire de quelles consolations il a coutume de payer les plus légers sacrifices. C'est alors que vous vérifiez par la plus heureuse expérience combien un seul jour dans la maison du Seigneur est préférable à mille autres dans les tentes des pécheurs. Dieu de bonté! non, vous ne nous trompez pas, lorsque vous nous dites que votre joug est un fardeau léger. Liens sacrés, vous nous attachez à un si bon maître! Ceux que donne le monde produisent si souvent la douleur et le repentir! Mais les vôtres, Seigneur, sont des marques d'honneur et des preuves de liberté. Engagements augustes! on bénit le moment qui vous a formés, on voudrait vous renouveler mille fois le jour. Faut-il en être surpris? Dieu parle et se communique. L'Épouse attendrie se réjouit à la voix de l'Époux: c'est lui-même, et elle ne peut s'y méprendre. Le cœur, au trait qui l'a frappé, reconnaît un Dieu. Il repose sur la main qui le blesse, et demande de nouvelles blessures. Son bien est l'infini, sa jouissance un transport. Si l'objet qui l'enflamme le presse de répondre, sa réponse est le cri du bonheur. Souvent son langage est le silence: il ne dit rien, parce qu'il a tout.

Une destinée si consolante peut-elle être le partage d'une âme lâche et infidèle? Dieu se présente: elle résiste et se refuse à la grâce. Il la rappelle à ses devoirs: elle s'égare et fuit la lumière. Lui seul pourrait la fixer; elle se partage, et Dieu, tout Dieu qu'il est, ne lui suffit pas. Que deviendrait-elle? Sans ressource du côté des objets extérieurs qui lui échappent, sans onction du côté de son état dont elle néglige la perfection; agitée par ses désirs, et troublée par ses remords; infidèle à sa vocation, et insupportable à elle-même; ah! pour cesser d'être malheureuse, qu'elle cesse d'être ingrate. Est-ce dans quelques entretiens profanes, dans quelques entrevues rapides, qu'elle pourra se consoler avec ce monde frivole qu'elle voit encore, sans pouvoir en jouir? L'infortunée! elle ne fera qu'irriter ses désirs, au lieu de les remplir. Elle approchera ses lèvres de la coupe empoisonnée, et elle voudrait s'y désaltérer; mais non; partagée entre le monde qu'elle aime encore, et son Époux qu'elle contriste habituellement par ses résistances, elle n'aura ni les douceurs de l'un, ni les consolations de l'autre. Cœur rebelle aux attraits de la grâce. on vous l'a dit si souvent: *Peut-on résister à Dieu, et goûter la paix? (Job, III.)* Vous vous plaignez que la vertu n'a pour vous que des épines et des amertumes, je n'en

suis point étonné. Un cœur lâche est nécessairement un cœur mécontent. Sa ferveur ferait son repos; et son infidélité fait son supplice; elle venge le Dieu jaloux et le mépris de ses dons.

Etes-vous maintenant convaincues, mes chères sœurs, de la nécessité de vous perfectionner dans votre état? Interrogez vos saints fondateurs, vos pères dans la religion: *Interroga majores tuos.* (Deut., XXXII.) Quelle a été leur intention, et quelle fin se sont-ils proposée en instituant l'ordre religieux qui a reçu vos engagements? A la vue de la dégradation des mœurs, des scandales du monde, de l'ingratitude de cette foule de chrétiens, insensibles aux bienfaits du Seigneur et déserteurs de sa loi, ils se sont occupés du soin de le venger, *de lui réserver ces sept mille qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.* (III Reg., XIX.) Ils ont prétendu, ces hommes de foi, ces hommes de zèle, consoler la religion, édifier la terre, peupler le ciel. Ils ont voulu former un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition (I Petr., II), des adorateurs dignes de Dieu, et capables de soutenir la gloire de son nom par l'éclat de leurs vertus.

Tel est, vierges chrétiennes, le but de votre vocation: voilà vos devoirs. Examinez devant Dieu si vous les remplissez. Etes-vous, selon l'intention et l'esprit de vos fondateurs, de ces âmes détachées pour qui la terre est un lieu d'exil; de ces âmes pures qui frémissent à la seule apparence du mal, et qui craignent dans la vertu même les faiblesses et les taches de l'humanité; de ces âmes fidèles qu'un chaste amour unit par les liens les plus tendres à leur céleste époux, et rend insensibles à tout autre objet; de ces âmes généreuses, impatientes d'honorer par la plénitude de l'holocauste un Dieu pour qui elles voudraient avoir mille victimes à sacrifier? Il me semble voir une de ces âmes ferventes qui, dans l'ardeur de son zèle, s'immole chaque jour à l'Auteur de son être, ne vit que pour mourir, et toute brûlante sur l'autel, ajoutant le feu de ses desirs à celui de son sacrifice, laisse échapper cette plainte amoureuse: Quoi! avoir tant reçu et donner si peu!

Encore une fois, mes chères sœurs, pesez attentivement les raisons qui ont fait établir les communautés religieuses, et vous comprendrez comment vous devez être mortes au monde et à vous-mêmes; *cachées, absorbées en Dieu avec Jésus-Christ* (Coloss., III): comment vous devez être dans un corps sans un corps, avec un esprit sans volonté, avec un cœur sans partage. Vous comprendrez comment *vous devez oublier tout ce qui est derrière vous, pour avancer chaque jour vers le terme* (Philip., III); combien il vous est indispensable, pour atteindre au but qui vous est proposé, de viser toujours au-dessus, dans la crainte de vous trouver au-dessous; de quelle nécessité il est pour vous de veiller, de combattre, de vous relever de vos chutes, de profiter de

vos victoires, et de vaincre assez souvent pour être enfin couronnées.

Qu'êtes-vous venu faire dans la solitude? C'est ce que saint Bernard se demandait à lui-même: *Bernarde, ad quid venisti?* C'est ainsi, vierges chrétiennes, que chacune de vous doit s'interroger, se juger soi-même, en comparant sa conduite avec ses devoirs; ou souffrez que je vous le demande ici, âme religieuse:

Pourquoi êtes-vous entrée en religion? Était-ce pour y jouir de votre liberté, pour conserver le domaine d'une volonté qui n'écoute que ses caprices et les illusions du propre esprit? Mais par le vœu d'obéissance n'avez-vous pas fait à Dieu un sacrifice irrévocable de cette liberté? Ne vous êtes-vous pas engagée à laisser mortifier vos inclinations et vos penchants, à reconnaître dans ce renoncement et cette immolation volontaire le règne de la vérité et la sagesse des saints?

Pourquoi êtes-vous entrée en religion? Était-ce pour vous occuper de votre prétendu mérite et de l'idée de vos talents; pour vous permettre le désir ambitieux des places et des dignités, et cacher sous un habit de pénitence et d'humilité une âme vaine et superbe? Mais avez-vous pu vous flatter de marcher sur les traces d'un Dieu anéanti, sans vous anéantir avec lui? N'avez-vous pas dû regarder ces saints asiles comme des tombeaux où vous deviez vous ensevelir pour toujours avec Jésus-Christ, et ajouter à l'oubli des créatures le mépris et l'oubli de vous-même?

Pourquoi êtes-vous entrée en religion? Était-ce pour n'y rien souffrir et n'y éprouver aucune contradiction; pour trouver dans la conformité des caractères et des humeurs ce repos qui ne laisse aucun exercice à la patience, et n'offre à la nature aucun sacrifice à faire? Mais, dans ces maisons où les caractères sont si dissemblables, les humeurs si différentes, n'avez-vous pas dû vous attendre à des oppositions, à des résistances, et ne sont-ce pas alors des occasions précieuses de vous renoncer, de réprimer votre sensibilité, de recourir à Dieu et de vous plonger plus avant dans son sein?

Pourquoi êtes-vous entrée en religion? Était-ce pour flatter votre corps par les ménagements étudiés qu'inspire une fausse délicatesse; pour caresser une nature qui demande toujours à proportion qu'on l'écoute, et dans cette habitude de tendresse pour soi-même, où l'âme est encore plus faible que le corps, remplacer le besoin par la sensualité, le courage par la mollesse, l'esprit par la chair? Mais, en prenant l'habit religieux, ne vous êtes-vous pas chargée et comme revêtue de la mortification de Jésus-Christ? Ne vous êtes-vous pas obligée à porter sa croix et à la porter tous les jours?

Pourquoi êtes-vous entrée en religion? Était-ce pour y altérer la charité dans les asiles mêmes de la charité; pour suivre vos

préventions et les communiquer; pour écouter les médisances et les répéter; pour nourrir des ressentiments et les faire éclater; pour former des partis et les accréditer; pour faire dire de vous qu'il est très-difficile de vous plaire, dangereux de vous avoir déplu; et qu'après tout, en vivant avec un caractère aussi injuste et aussi capricieux que le vôtre, on peut vous déplaire sans crime, comme vous jugez sans motif et parlez sans raison? Mais quoi! n'entendez-vous pas le cri de la religion: charité, charité? Mais la Vérité éternelle ne vous a-t-elle pas annoncé que l'amour du prochain était son précepte favori? *Hoc est præceptum meum* (Joan., XV), et vous le méprisez. Mais Jésus-Christ ne vous a-t-il pas déclaré que votre prochain était son image; que vous faisiez pour lui ce que vous faisiez pour votre frère, que vous deviez l'aimer comme vous-même? *Diliges proximum tuum sicut te ipsum* (Matth., XIX), et vous l'outragez. Mais l'Apôtre ne vous a-t-il pas appris (Ephes., IV) que, n'ayant tous qu'un même maître, une même foi, une même vocation, une même espérance, nous ne devons être qu'un même corps et un même esprit; que la charité, en rapprochant les cœurs, est le principe et le soutien de cette unité, le nœud de la paix, le lien même de la perfection? *Vinculum perfectionis* (Coloss., III), et vous le brisez, ce lien sacré, ce nœud divin.

Enfin, pourquoi êtes-vous entrée en religion? Était-ce pour y mener une vie commune et pour pratiquer des vertus séculières dont la médiocrité ne ferait pas même un chrétien fervent? Mais, en embrassant l'état religieux, n'avez-vous pas promis de cultiver la sagesse entre les parfaits (I Cor., II), d'observer toute justice, d'accomplir la loi dans toute sa plénitude? Oui, vous l'avez promis, et c'est au pied de cet autel qui parle encore plus fortement que moi? Vous l'avez promis, et c'est à la face du ciel et de la terre. Vous l'avez promis, et c'est à un Dieu qui vous crie du fond de ce sanctuaire: Je suis le Seigneur, et je ne change pas: *Ego Dominus et non mutor*. (Malach., III.) Vos obligations, mes chères sœurs, seraient-elles inférieures à vos promesses? Des promesses faites à un Dieu auraient-elles moins d'ascendant sur vos cœurs que ces traités humains qu'on se pique d'accomplir avec la plus exacte fidélité; et pourriez-vous, sans un parjure, violer le serment solennel qui cimentait vos engagements?

Dieu sanctificateur! inspirez d'autres sentiments à ceux qui m'écoutent. Soutenez la ferveur des parfaits: ranimez les tièdes; retenez sur le penchant de l'abîme ces âmes chancelantes qu'un état de langueur est sur le point d'y faire tomber. Que ces vierges chrétiennes se conduisent comme un peuple choisi, comme un peuple selon votre cœur: qu'elles se réunissent dans le désir et la volonté de vous plaire; ou s'il y a quelque différence entre elles, que ce soit la noble

et sainte émulation de couvrir l'autel de plus riches offrandes; ou plutôt que chacune en particulier prétende à cette distinction.

Tels sont, mes chères sœurs, les sentiments que doivent vous inspirer la sainteté et l'étendue de vos engagements. Tendrez à la perfection est pour vous un devoir, et tout vous y oblige: ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez au prochain, ce que vous devez à vous-mêmes. Honorez donc votre état par des actions dignes de la pureté, de la sublimité de votre vocation. Ames religieuses, vous êtes les épouses du Roi des rois, et dans l'heureux moment de votre profession, le ciel vous nomma souveraines. L'enceinte de la solitude est votre empire: c'est le règne de l'innocence et de la perfection. Réglez, filles de Sion, réglez avec le Dieu des vertus sur les débris des passions, de la chair et du monde. Si quelqu'une d'entre vous avait dégénéré de son élévation; si trompée par son inconstance et par l'amour d'une fausse liberté elle avait quitté les marques de sa grandeur et les ornements de sa gloire, venez, lui dirais-je en ce moment, et pénétrée de la grandeur de votre destinée, confuse de l'avoir oubliée, approchez du sanctuaire, et reprenez sur l'autel le sceptre et la couronne.

DISCOURS XIV.

SUR LA FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSSES.

Erge, serve bone, quia super pauca fuisti fidelis. (Matth., XXV.)

Courage, bon serviteur, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses.

Que peuvent répondre à un oracle si décisif, et si souvent répété dans les livres saints, l'irréligion qui insulte à la piété de l'âme fidèle, en traitant de petitesse son attention à prévenir les moindres négligences; la vanité, qui cherche dans la vertu même le spectacle, le bruit et l'éclat; l'esprit mondain, qui ose appeler minuties, bagatelles, ce que le zèle et l'amour inspirent; l'âme religieuse elle-même, qui déchue de sa première ferveur, et pour se rassurer dans un état de tiédeur et de mollesse, nous dit avec le monde dont elle a repris et l'esprit et le langage: Dieu y regarde-t-il de si près? S'offense-t-il de si peu de chose? Ne permet-il rien à la faiblesse humaine? Voit-il d'un même œil les imperfections et les vices?

Quoi qu'il en soit, écoutez, âmes tièdes, et instruisez-vous; Dieu a parlé. Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera dans les grandes: *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est*. (Luc., XVI.) Il y a donc une liaison, une affinité entre les plus légers sacrifices et les grandes vertus. Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu: *Qui spernit modica, paulatim decidet*. (Eccli., XIX.) Le mépris des petits devoirs renferme donc un principe de dépérissement qui, par un enchaînement funeste, dispose aux grandes chutes, et peut aboutir à la mort.

En effet, en méprisant ce qu'on appelle petites choses, et en vous permettant les fautes légères, vous contristez le Dieu jaloux, et l'esprit de la grâce, cet esprit de pureté et d'amour. Vous ôtez à la charité les aliments qui doivent nourrir et entretenir en vous ce feu sacré. Vous perdez cette délicatesse de conscience qui, ajoutant à l'horreur du crime cette chaste crainte qui en redoute jusqu'aux apparences, environnait votre âme, si je puis m'exprimer ainsi, d'une double enceinte ; et vous préparez les voies à l'ennemi toujours attentif à vous surprendre. Vous fortifiez les penchants opposés à la loi, cette fausse liberté dont le charme vous séduit et vous aveugle ; et ce qui vous alarmait, ce que vous auriez regardé comme un crime, vous paraît indifférent, vous semble permis et finit par vous plaire. Vous composez, vous calculez, pour ainsi dire, avec Dieu, en vous attachant à ce que vous appelez l'essentiel : il use de réserve à son tour. La mesure dont vous vous servez avec lui circonscrit vos hommages dans les bornes les plus étroites : la mesure de sa bienveillance et de sa protection sera celle de vos services. Vous lui refusez dans mille occasions ces détails de fidélité où le cœur se peint, qui annoncent la tendresse du sentiment, la chaleur du désir, l'empressement et les sollicitudes de l'amour : craignez qu'il ne vous refuse ces secours privilégiés, nécessaires dans les jours de la tentation, ces grâces de choix réservées pour les amis. Enfin, vous recevez de légères blessures, mais qui se multiplient, qui altèrent peu à peu les principes de la vie spirituelle, et parviennent à l'éteindre. Remarquez cette gradation, et tremblez. Le juste s'affaiblit et se néglige ; la grâce diminue ; l'homme de péché se fortifie ; le religieux dépérit ; le chrétien disparaît.

Telles sont les suites déplorables de cette tiédeur de l'âme qui fait négliger, mépriser les petites choses. Mais ce n'est point sous ce rapport que je viens vous les faire envisager aujourd'hui : ce sera la matière d'un autre discours. Je viens vous inspirer l'estime des petites choses, en vous proposant, pour vous y engager, ces deux considérations : la gloire qui en revient à Dieu, l'avantage qui nous en revient à nous-mêmes.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Premièrement, Dieu tire sa gloire de la fidélité aux petites choses. Sa gloire est dans l'accomplissement de sa volonté, et cette volonté s'accomplit dans chacune de vous par une attention continuelle à ne point vous écarter de vos règles. Les occasions des grands sacrifices sont rares. D'ailleurs, l'importance même de l'objet soutient la fidélité, et les facilite ; quelquefois un effort, un moment les termine ; la vanité peut les corrompre ; mais dans ces sacrifices journaliers et sans appareil, qui exigent des efforts renaissants, et qui n'ont que Dieu pour

témoin, on peut dire que tout y est pour lui et pour sa gloire.

Quel est donc votre mérite, âmes religieuses, et le moyen de glorifier Dieu dans votre état ? Je le dis pour votre consolation : c'est l'exactitude à remplir tous vos devoirs ; c'est la ponctualité à vous rendre au moindre signal de l'obéissance ; c'est cette obéissance du cœur qui ne met aucun intervalle entre le commandement et l'action ; c'est cet esprit de renoncement qui, au premier avertissement de la cloche, sacrifie toutes les choses de goût et de volonté propre, et vous fait quitter sur-le-champ une sœur qui vous parle, un ouvrage qui vous plaît, un livre qui vous attache, une lettre commencée, une phrase à demi-formée.

Fidélité aux petites choses. Voilà ce qu'on vous demande, et c'est l'engagement que vous avez contracté avec Dieu ; voilà ce qui le glorifie. Ne cherchez plus dans une imagination abusée ces actions éclatantes dont vous êtes dispensées par l'obscurité même de votre état. Ne vous amusez plus à vouloir payer des dettes qui vous sont étrangères ; mais payez ces dettes de chaque jour, qui sont renfermées dans le détail de vos observances.

Fidélité aux petites choses. Oui, mes chères sœurs, elle honore Dieu. Si je ne trouve rien en moi qui puisse répondre à sa grandeur infinie, je lui donne du moins tout ce que je puis lui donner : je donne souvent, je donne promptement, je donne avec joie, et de toute la plénitude de mon cœur.

Fidélité aux petites choses. C'est par là que nous glorifions Dieu, en lui prouvant notre amour. L'amour évite avec soin tout ce qui peut contrister ce qu'il aime : il saisit les plus légères occasions de lui plaire. Ces occasions reviennent souvent, et elles n'échappent pas à une âme attentive qui a ces yeux éclairés du cœur (Ephes., I) dont parle l'Apôtre. Cœur humain, l'amour qui produit cette fidélité doit te consoler dans ton impuissance. C'est dans le cœur que Dieu lit nos actions ; c'est par le cœur qu'il en juge ; et le cœur est à lui, lorsque pour lui plaire il ajoute à la vigilance qui observe l'activité qui exécute.

Fidélité aux petites choses. Dieu lui-même nous sert ici de modèle dans cette attention de détail à embrasser les plus petits objets.

Dans l'ordre de la nature, ce Souverain des êtres se contente-t-il de marcher sur les hauteurs de la terre ; de se faire porter sur les ailes des vents ; de diriger le cours des astres ; d'appeler à son gré le calme ou la tempête ; d'allumer la foudre, ou de l'éteindre ? De la même main, n'a-t-il pas créé les plus hautes montagnes et la fleur des vallées ; l'étendue des mers et le sable du rivage ; l'aigle qui prend son essor et l'insecte qui rampe ; l'or qui brille dans les palais des rois, et l'argile obscure destinée pour la cabane du pauvre ? Il se glorifie, dit saint Augustin, dans tous les effets, dans tous les soins de sa providence. Rien n'est

indigne de lui, parce que tout est de lui. Sa puissance n'est ni épuisée par les plus grandes choses, ni rabaissée par les plus petits détails. Partout, il est semblable à lui-même ; partout il est Dieu : *Non deficit in magnis, non vilescit in minimis.*

Dans l'ordre de la religion, c'est par les plus petites choses qu'il opère les plus augustes mystères et les plus grands miracles. Un peu d'eau et quelques paroles effacent la tache originelle, triomphent de l'enfer et du péché. Quelques mots et la main du prêtre ouvrent le ciel et ferment l'abîme. Un peu de pain, quelques gouttes de vin, servent de matière au plus grand des prodiges, et nous donnent en se détruisant ce présent ineffable qui ravit le ciel et la terre.

Dieu, par cette conduite, ne semble-t-il pas avoir voulu nous convaincre de l'estime que nous devons faire des petites choses ; et oserons-nous les appeler minuties, bagatelles, lorsqu'il y trouve la manifestation de sa puissance et de sa gloire ? *Non vilescit in minimis.*

Il s'en est expliqué lui-même, et sa parole y est formelle : Courage, serviteur exact et fidèle dans les petites choses. Je n'attends rien que de faible et de borné de la part d'un mortel, je sais qui je suis ; mais votre fidélité, mais le désir et le soin de me plaire, mais votre empressement à renouveler, à multiplier les hommages qui me sont dus, mais le respect et l'amour qui les accompagnent, voilà ce qui m'honore, et ce qui touche mon cœur.

Or, mes chères sœurs, dans cet encouragement que Dieu donne à l'âme fidèle, reconnaissons sa sagesse et sa bonté : sa sagesse qui confond le superbe et le présomptueux ; sa bonté qui confond le superbe et le pusillanime.

1° Le présomptueux s'élève, et, dédaignant les petites choses, il prend son essor vers la cime des montagnes. Il lui faut de grandes occasions, de grandes mortifications, de grandes et sublimes oraisons, et Dieu lui dit : Réveillez-vous de ce sommeil de l'orgueil, descendez de ces hauteurs où une vaine erreur vous a placé ; votre élévation prétendue n'est qu'un délire, et venez chercher dans la pénible et constante observation des plus petits devoirs, la vraie et solide vertu, une grandeur d'âme que vous n'avez jamais bien connue.

2° Le pusillanime, par un mécompte qui trouble sa paix, croit ne rien faire, et s'il est fidèle aux petites choses, il fait tout. En effet, et les réflexions que je vais faire vous ont peut-être échappé jusqu'ici ; voici ce que renferme la fidélité aux petites observances. Un esprit de zèle qui ne laisse échapper aucune occasion de plaire à Dieu et de l'honorer ; un esprit de renoncement qui se jette à ce détail obscur qui, en captivant le cœur humain, demande beaucoup à la nature, et ne laisse aucun dédommagement à la vanité ; un esprit de reconnaissance qui, se formant l'idée la plus vive des bienfaits du Seigneur, s'empresse de multiplier et

d'accroître ses hommages ; un esprit d'humilité qui, voyant une disproportion infinie entre [ce que l'homme peut et ce qu'un Dieu mérite, supplée la médiocrité des sentiments par la continuité, et ne laisse, s'il le peut, aucun intervalle dans l'exercice de sa fidélité et de son amour ; un esprit de force et de générosité qui, dans l'attention constante aux petites choses, compte les jours, les heures, et peut-être les moments, par autant de sacrifices. Tantôt c'est l'esprit de paresse qui voudrait s'arrêter ; tantôt c'est notre lâcheté qui se dispose à reculer. Ici, c'est notre indépendance qui va secouer le joug et se révolter ; là, c'est une joie sensuelle qui va nous captiver, une pensée nous distraire, un sentiment nous amollir, un désir nous partager. Qu'oppose-t-on à tout cela ? Le cri de la sagesse chrétienne, le cri de l'amour : *Fidélité, Fidélité !* Or, comme le disait saint Bernard, prendre sur soi si fréquemment, quoiqu'en de petites choses ; se réprimer, se vaincre en tant d'occasions, est-ce donc si peu de chose ? Vous venez de voir combien cette fidélité est glorieuse à Dieu ; voyons maintenant l'avantage qui nous en revient à nous-mêmes.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Comment l'homme de commerce parvient-il à grossir ses revenus ? Par une attention continuelle à saisir les plus légers profits et à les accumuler.

Tout fait compte, dit-on, tout fait somme. En effet, n'a-t-on pas vu les hommes les plus vulgaires dirigés par cette maxime, multiplier les fruits de leur industrie et s'élever par degrés du sein de l'obscurité et de l'indigence à la plus haute fortune ?

Tout fait compte, tout fait somme. Avec ce principe on s'enrichit dans le monde, mais souvent pour appauvrir son âme et pour la perdre. Consacrons cette maxime en l'appliquant aux biens immortels, et que ce soit en nous le cri d'une sainte cupidité. Dans cette avidité des enfants du siècle pour une fortune périssable, condamnons ce qu'elle a de répréhensible, la vanité et l'injustice ; mais imitons leur prudence et leur activité.

Tout fait compte, tout fait somme. Empressons-nous d'amasser ; le temps est court ; les moments sont précieux ; le jour où notre mesure doit être remplie est peut-être moins éloigné que nous ne pensons. Avez-vous remarqué ce que l'Écriture dit de la manne ? Chaque grain était petit en lui-même, mais aussi il fallait combler la mesure : *Imple gomor ex eo.* (Exod., XVI.)

Combien d'occasions de s'enrichir spirituellement, lorsqu'on veut en profiter ! On retient cette parole ; on réprime cette saillie ; on étouffe ce ressentiment ; on mortifie cette curiosité. Combien de circonstances où l'on peut surmonter un dégoût, accepter une contradiction, souffrir un reproche avec humilité ! Combien de vertus à pratiquer dans le détail des actions ! Les supérieurs commandent ; j'obéirai promptement, et avec la

simplicité d'un enfant. Je dois agir dans un temps précis, et cette ponctualité captive la nature; je la captiverai. Cette pratique de la règle doit coûter à mon amour-propre et l'humilier; je l'humilierai. L'emploi dont je suis chargée peut me distraire; je rentrerai en moi-même pour m'unir à Dieu. Mon caractère me porte à l'empressement et à l'activité; je ralentirai cette ardeur naturelle, pour agir d'une manière plus chrétienne et plus religieuse. Cette action peut m'attirer quelque estime et quelque applaudissement; je purifierai mon motif, et je n'agirai que pour Dieu.

Que d'avantages, mes chères sœurs ! Quels trésors de mérites ne pourriez-vous pas vous procurer par une attention continuelle à multiplier ces actes de vertu, et à profiter des moindres occasions !

Ce sont de petites choses, il est vrai, mais vous connaissez ce proverbe : Les petits ruisseaux, par leur réunion, forment les plus grands fleuves. Le négociant dans son commerce, en trouvant l'occasion d'un gain médiocre, ne le rejette pas. Il ne dit pas : C'est trop peu de chose ; mais plus prudent que nous, il saisit ce fruit de son industrie, et le jette dans son trésor pour augmenter la masse des profits. De même, dans les voies du salut et de la perfection, un trait de fidélité, un assujettissement, un renoncement, paraîtra peu de chose, considéré dans le détail ; mais si la fidélité se soutient, si les renoncements se succèdent, l'assiduité, la totalité, la continuité forment, dans l'ordre de la grâce, cet ensemble précieux qui enrichit l'homme intérieur, et met enfin le comble à ses mérites.

Ce sont de petites choses ; mais je fais ici une supposition. J'entre dans une vaste forêt. Je vois s'élever ces arbres majestueux dont mes yeux étonnés mesurent la hauteur. Je me demande ensuite à moi-même : Qu'est-ce qui les soutient ? quelques racines. C'est peu de chose si vous le comparez à la hauteur et à la beauté de ces arbres. Et cependant ce peu de chose les affermit et les met en état de lutter contre les orages et les tempêtes. Ces racines sont cachées dans le sein de la terre et dans l'obscurité. Si vous les découvrez, elles n'ont rien que de commun ; et avec si peu d'apparence, quoique sans grâce et sans beauté, en paraissant ne rien faire, elles font tout.

Ainsi, dans la religion, les sacrifices les plus obscurs, de légères violences, ces victoires qu'on remporte en détail sur la nature et sur soi-même, soutiennent, affermissent, fortifient la vertu dans nos âmes.

Ce sont de petites choses ; mais nous avons la consolation de savoir qu'au service de notre bon maître, si tout est petit dans nous relativement à sa grandeur, dans un autre sens, tout est précieux, tout est grand aux yeux de sa bonté : grand par le mouvement de sa grâce qui nous l'inspire ; grand par le motif qui le produit et dont il le voit animé ; grand par l'approbation qu'il lui donne et par l'acceptation qu'il en fait ;

grand par le prix qu'il veut bien y attacher et dont il récompense nos faibles efforts. *Bon serviteur, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai sur les grandes. (Matth., XXV.)*

Oui, mes chères sœurs, soyons fidèles aux petites choses, et cette fidélité habituelle formera dans nous ce fonds de justice et de vertu que la grâce tient en réserve pour les occasions décisives. Soyons fidèles aux petites choses, et le cœur préparé par de légers sacrifices et par l'exactitude aux moindres devoirs, éprouvera dans les devoirs les plus pénibles la force qui soutient et l'onction qui console. Soyons fidèles aux petites choses, et tandis que l'âme tiède s'expose par sa négligence aux insultes de l'ennemi, et s'offre, pour ainsi dire, à ses coups, les yeux attachés sur le Seigneur, attentifs à lui plaire, nous mériterons par cet esprit de vigilance et de ferveur ces grâces de protection qui épargnent le combat, ou donnent la victoire. Soyons fidèles aux petites choses, et souvenons-nous que le Dieu rémunérateur, en couronnant ses élus, leur proposera la fidélité aux plus petits devoirs comme le fondement de leurs mérites, et du bonheur de leur destinée : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis. J'ai tout compté, leur dira-t-il, et tout sera récompensé. Vos sacrifices étaient légers en eux-mêmes, mais vous les avez multipliés. Vos actions n'offraient aux yeux des hommes que de faibles apparences, mais votre intention était pure et digne de moi. Vos hommages en se partageant, et pris séparément, étaient peu de chose, mais votre fidélité fut constante. Entrez dans la joie de votre Seigneur (Ibid.) et pour quelques moments de ferveur dans mon service, recevez une récompense éternelle, et qui durera autant que Dieu même.*

DISCOURS XV.

SUR LES ABUS DE LA DIRECTION.

Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. (Psalm. XC.)

Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous conduire dans toutes vos voies.

Ceux qui vous conduisent dans les voies du salut, mes chères sœurs, sont à votre égard les envoyés du ciel et les interprètes de ses volontés. Dieu les a chargés, ainsi que les esprits célestes, du soin de vos consciences et des intérêts de votre éternité. Ils vous éclairent dans vos doutes ; ils vous consolent dans vos peines, ils vous rassurent dans vos perplexités ; ils vous fortifient dans vos découragements ; ils vous portent, pour ainsi dire, dans leurs mains. Telles sont les fonctions que le Seigneur leur a prescrites, et, plus elles sont nécessaires à votre sanctification, plus vous devez craindre d'en faire un usage contraire à cette fin. C'est ce qui m'engage à vous parler des abus de la direction. J'ai sur cela deux extrémités à combattre : l'excès et le défaut. Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

L'excès dont je parle renferme deux abus : abus dans le choix, abus dans l'attachement.

Abus dans le choix qui produit le changement et la multiplicité des confesseurs. En effet, dans une communauté où je suppose qu'on peut choisir entre les confesseurs désignés, est-il rare de trouver de ces caractères que rien ne satisfait, que rien ne peut fixer ? Au reste (et cette réflexion est essentielle, pour vous empêcher de croire que je veuille outrer les choses) je sais que dans quelques circonstances il faut à certaines âmes des ressources particulières et plus analogues à leurs besoins. Alors, je respecte les formes différentes de la grâce, et je conviens que ce qui paraît une singularité peut n'être qu'une liberté selon Dieu. J'avouerai même que cette liberté est quelquefois si nécessaire à une âme troublée, que la lui refuser ce serait l'accabler et la réduire au désespoir. Mais, en même temps, je ne puis me persuader qu'une demande juste, raisonnable, motivée, où il n'entre ni illusion, ni caprice, ni inconstance, trouve des supérieurs inaccessibles. Dans le gouvernement des âmes, ils ont deux principes pour se diriger : la sagesse contre les abus, la charité pour les besoins. Je n'ignore pas que l'Eglise elle-même favorise cette liberté des consciences pour les quatre temps de l'année, et que dans le saint concile de Trente, elle a ménagé aux communautés religieuses ces secours extraordinaires et particuliers. Mais faites ici avec moi quelques réflexions.

Observez que ces secours extraordinaires, par la raison même qu'ils sont extraordinaires, supposent une direction habituelle et unique, à laquelle on ne déroge que par des exceptions passagères et limitées. L'unité de confesseur a donc pour elle, en premier lieu, la conduite et l'esprit de l'Eglise.

Dans une communauté où se trouvent plusieurs directeurs, les esprits et les sentiments se partagent. L'un est pour Apollon, l'autre pour Céphas. Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre, est divisé dans les asiles mêmes de la paix. On parle des confesseurs, et on en parle avec d'autant plus de facilité que la multiplicité prête davantage aux comparaisons, aux jugements, aux caprices de la prévention. L'unité de confesseur a donc pour elle la voix et le cri de l'expérience.

Un ministre désigné pour une maison religieuse est un chef qui donne la même impression à tout le corps. Tout est lié et se soutient; les esprits et les cœurs y forment la plus douce harmonie. La voix du directeur est un signal de réunion comme celle du pasteur pour le troupeau. C'est un père dans le sein de sa famille; le père est pour les enfants, et les enfants sont pour le père. L'unité de confesseur a donc pour elle le cri de la sagesse et de la raison.

Le directeur placé à la tête d'une commu-

nauté par l'évêque, et revêtu de son autorité, a reçu une grâce particulière en vertu de sa mission. Il est d'une manière spéciale l'homme de Dieu, le bras de Dieu, l'organe de Dieu. L'unité de confesseur (à moins qu'il ne devienne quelquefois nécessaire de s'écarter de cette unité, pour procurer à une âme un secours indiqué par les circonstances, imploré par le besoin, et conséquemment avoué par la religion même), l'unité de confesseur a donc pour elle cet ordre de providence, rendu sensible par les lumières et la conduite des premiers pasteurs, et auquel il est plus sûr de se conformer.

Je dis donc toujours, abus dans le choix qui occasionne le changement et la multiplicité des confesseurs. En effet, quel est le motif qui fait agir ? C'est, dit-on, la confiance; mais souffrez que je vous interroge.

Lorsque vous vous décidez pour un nouveau directeur, est-ce pour connaître plus clairement la volonté de Dieu, pour avancer dans les voies du salut et de la perfection ? N'est-ce pas plutôt parce que vous êtes d'un caractère changeant et mobile ? Semblable à cet insecte volage qui promène son inconstance sur toutes les plantes, vous saluez un confesseur, en prononçant le beau mot de confiance unique; compliment qui n'est pas nouveau, et qui peut-être est déjà préparé pour un autre. *La confiance n'est point là, mais la légèreté.*

Lorsque vous choisissez pour confesseur cet homme divin selon vous, est-ce pour marcher sous sa conduite dans les voies de l'humilité et de l'abnégation; pour vous former de plus en plus à la mortification intérieure, et au mépris de vous-même ? N'est-ce pas plutôt pour satisfaire une hauteur d'esprit qui ne veut rien de commun, et qui cherche partout à se distinguer ? Un homme que l'Esprit de Dieu conduit, qui parle peu, mais solidement, dont la charité, les lumières et les avis suffisent au reste de la communauté, ce ministre ne convient pas. Il faut dans un directeur du génie, du style, de la réputation. Il faut de ces bouches d'or qui ont parlé aux Thérèse. Il faudrait un ange descendu du ciel; et si les esprits célestes dirigeaient visiblement les consciences, ce ne serait pas assez d'un ange ordinaire pour notre ambitieuse dévotion : il lui faudrait un archange. *La confiance n'est point là, mais la vanité.*

Lorsque vous changez de directeur, est-ce pour trouver dans cette nouvelle direction un secours, un appui, une consolation selon Dieu ? N'est-ce pas plutôt pour suivre, sous une apparence de spiritualité, un attrait naturel et tout humain ? Je m'explique, et je ne dirai rien que l'expérience des communautés ne m'ait appris.

Je suppose un ecclésiastique qui a quelques rapports avec une maison religieuse. Quelques sœurs ont eu avec lui des entretiens spirituels; il a un air de piété, un extérieur aimable. On en parle dans la communauté, on le préconise. Bientôt on se

détachera du confesseur ordinaire, permettez-moi cette expression, comme on se dégoûte d'un meuble antique ; et m'accuserez-vous d'exagérer, si je reproche à certains caractères de saisir avec une espèce d'enthousiasme tout ce qui se présente avec le coloris de la nouveauté ? Un pieux essaim se rassemble, et bourdonne autour de la supérieure. Quel mérite, s'écrie-t-on, quels talents dans ce ministre ! C'est un homme unique ; le ciel nous l'envoie ; l'occasion est précieuse ; ne vous y refusez pas, et qu'il soit au plus tôt au nombre de nos directeurs. Le voilà donc nommé, pour être un des pères spirituels. On y court, on y vole, on n'a jamais rien entendu de semblable. Il dirige comme un Ananie ; il parle comme un ange ; il vit comme un saint. Mais s'il dirige comme un Ananie, est-ce Paul qui l'écoute ? L'homme angélique ne parle-t-il qu'à des anges ? Le saint ne trouve-t-il que des saintes ? Il plaît, il attache, il occupe. On s'édifie, et l'on s'amuse. Ne s'amuse-t-on pas encore plus qu'on ne s'édifie ? Sexe dévot, mais fragile, vous ne cherchiez, disiez-vous, que l'utilité de la direction dans les talents et la piété du directeur ; et il n'est que trop vrai que c'est l'homme et le directeur que vous cherchiez dans la direction. *La confiance n'est point là, mais l'ouvrage de la nature et des sens.*

En un mot on change de confesseur : mais par quels motifs ? Sont-ils bien purs ? Dieu les approuve-t-il toujours ? Je n'ose le garantir. Quel est le fruit de ces changements et de ces nouvelles directions ? C'est à vous-mêmes à en juger par votre conduite. J'ai dit, abus dans le choix. J'ajoute, abus dans l'attachement.

Vous comprenez, mes chères sœurs, que je ne parle point ici d'un attachement formé par la grâce, dicté par la reconnaissance, inspiré par une confiance justement méritée. Rien de plus légitime, rien même de plus utile pour le succès de la direction. Un attachement revêtu des caractères dont je viens de parler produit un attrait réciproque qui unit le directeur et les âmes confiées à ses soins. Il donne au confesseur l'autorité d'un père, aux personnes qui sont sous sa conduite la docilité des enfants. D'une part, la confiance invite le zèle du ministre, le soutient, le console ; de l'autre, elle ouvre le cœur, le développe, le dispose aux opérations de la grâce ; et dans ces rapports mutuels qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, je reconnais son esprit et cette charité qui procède d'un cœur pur.

Quel est donc l'attachement que je condamne ? Celui où, sous prétexte de spiritualité, on suit une inclination naturelle. Après avoir renoncé aux passions mondaines, on se dédommage en formant de nouveaux liens. On tient à un directeur d'une manière tout humaine. On veut le voir, et l'entretenir fréquemment hors du tribunal.

Je le sais, et je vous prie de l'observer avec moi : si ces entretiens ont pour objet

des choses relatives à la conscience, tendant à la piété, et aux progrès d'une âme, c'est du côté de la pénitente un temps utilement employé, un développement nécessaire des desseins de Dieu sur elle ; c'est du côté du directeur une suite de ses fonctions et de la place qu'il occupe, un nouveau sujet de mérite. Mais si l'humanité se glisse dans ces directions, surtout lorsqu'elles sont trop longues et trop multipliées ; mais si l'on voit un directeur par dégoût de la solitude, et pour se distraire de l'ennui qu'on éprouve dans sa cellule ; mais si l'homme de Dieu devient un homme de conversation, un homme de société ; si l'on finit par la chair, après avoir commencé par l'esprit, quel abus du ministère ! Rendu à soi-même, et en considérant les choses avec les yeux de la foi, qu'on fasse une analyse exacte de ces entretiens, combien y trouvera-t-on de ce que l'Apôtre appelle du bois, de la paille, et la poussière de l'humanité, et combien peu d'or pur et de vraie spiritualité ! Et vous, ministre trop complaisant, qui vous prêtez dans ces occasions par d'autres vues que celles du zèle et de la charité, vous vous amollissez. L'exercice de notre ministère en devient l'écueil, et en dirigeant cette âme, vous souillez la vôtre.

D'ailleurs, ces directions éternelles, qui laissent apercevoir dans un ministre des égards et des préférences, sont une source de plaintes et de murmures. On accuse le confesseur de partialité. Il a, dit-on, ses favorites et ses Philotées. Elles ont tout, et nous n'avons rien, ou quelques moments rapides, enfants du dégoût et de l'indifférence. Dans l'enceinte d'une même famille, sous les ailes d'un père commun, les uns ont la nourriture la plus délicate et la plus abondante, et il ne reste aux autres qu'un pain sec et trempé de leurs larmes. Un vrai père, ajoute-t-on, et surtout un père dans l'ordre de la grâce, aime tous ses enfants ; il les porte dans son sein ; il en donne des preuves par cette charité aussi sage que compatissante, qui prévient les murmures, en se prêtant aux besoins communs et particuliers. Il se fait tout à tous, et jamais la surabondance des uns ne dépouille et n'appauvrit les autres. Il a le cœur de tous ses enfants, parce que tous sont assurés d'avoir le sien. Il ne fait point de jaloux, parce qu'il ne fait acception de personne. Encore une fois, c'est un père, et on ne le désigne jamais que par une expression si tendre : il craint de faire dire de lui qu'il a pu oublier un si beau nom. C'est un chef qui a les rapports les plus essentiels avec ses membres : aucun ne peut souffrir, qu'il ne souffre avec lui. C'est un substitut de la Providence dans le jardin de l'Epoux : aucune des plantes que le Père céleste y a placées n'échappe à son attention et à ses soins. C'est un astre bienfaisant dans ce monde spirituel où il doit porter la lumière et la vie : il remplit sa destination ; tout se ressent de l'influence de ses regards, et de la chaleur de son zèle. *Nec est qui se abscondat*

a calore ejus. (Psal. XVIII.) Voilà en peu de mots ses devoirs ; mais revenons.

Je dis encore, abus dans l'attachement. Parce qu'un confesseur est absent ou malade, on s'attriste, on se trouble, on se déssole. Cette vaine inquiétude répand le dégoût sur les devoirs de l'état, et ce dégoût va quelquefois jusqu'à les négliger. Il faudrait, pour obéir à la règle, approcher du tribunal, et communier. Le fera-t-on ? Point du tout. On passe les semaines et les mois entiers dans cette inaction ; pourquoi ? Parce que, dit-on l'on manque de confiance, et qu'on ne peut prendre sur soi d'ouvrir son cœur. On se plaint comme le malade de la piscine : Je suis sans appui et sans guide ; les ressources me manquent : *Hominem non habeo.* (Joan., V.) On le dit, et ne pourrais-je pas dire à mon tour, que souvent on l'imagine ? Avec un peu plus de foi, on attendrait le retour du ministre. On s'adresserait à un autre pour un secours momentané qu'on trouverait dans sa charité et son zèle. On surmonterait de vaines répugnances, et on irait à Dieu ; mais la prévention ne voit qu'un objet. C'est l'idole du cœur, et ce Dieu terrestre a tout exclusivement. Il a disparu, et quand reparaitra-t-il ? On compte les moments ; tout languit ; les sacrements sont négligés. Si, appelé ailleurs il a disparu pour toujours, qu'arrive-t-il ? je l'ai vu, et j'en ai gémi : alors, plus de régularité, plus de ferveur ; la tiédeur et le relâchement les remplacent. On devient méconnaissable, et quelquefois un sujet de scandale pour une communauté.

Epouse infidèle, votre piété, si toutefois on peut lui donner ce nom, n'était donc qu'une piété temporelle, et appuyée sur un sable mouvant. Vos vertus n'étaient donc que l'ouvrage du caprice et de l'humeur ; vos sacrifices, des complaisances humaines, plutôt qu'un hommage rendu à la religion.

Mais, me direz-vous, si la mort vient m'enlever un guide aussi charitable qu'éclairé, un père compatissant qui connaissait et portait toutes mes faiblesses, qui méritait à tous égards mon respect et mon attachement ? J'avoue que le coup serait sensible, et qu'il pourrait donner lieu à de justes regrets. Cependant, quelque affligeante que soit votre situation, est-elle sans ressource ? Pensez-vous que cette bonté paternelle dont les soins s'étendent sur tout ce qui respire, vous refuse un moyen de salut qu'elle vous avait déjà procuré ? C'est par l'hommage de votre soumission que vous le mériterez, et au lieu de vous plaindre, dites avec une humble résignation : Dieu m'avait donné ce directeur digne de toute ma confiance : c'est qu'alors il fallait cette direction pour mon âme. Il me l'ôte aujourd'hui : c'est que la nécessité de cette direction a cessé pour moi.

Et voilà, mes chères sœurs, le grand principe qui doit nous fixer : Dieu l'a voulu, puisqu'il l'a fait. Sans cela, où est notre foi, où est notre religion ? Que tous les raison-

nements de la sensibilité se fassent. Autrement c'est méconnaître les droits de Dieu sur sa créature ; c'est accuser sa sagesse ; c'est outrager sa bonté. On s'afflige comme ceux qui n'ont pas d'espérance. (I *Thess.*, IV.) Quel désordre ! Après avoir versé bien des larmes, il faudra se les reprocher devant Dieu, et pleurer d'avoir trop pleuré.

Direz-vous que ce directeur était nécessaire à votre perfection ? Dites qu'il était utile : Dieu seul est nécessaire. Ce ministre vous fut donné par la Providence ; le terme de ses travaux était marqué ; il a fourni sa carrière : arrêtez-vous à cette pensée, et qu'elle bannisse toutes les autres. Qui fut plus utile à Tobie que Raphaël ? Raphaël le quitte, après avoir rempli sa mission. Qui était plus propre à la conversion de la Chine que Xavier ? Adorons les décrets du ciel : Xavier n'est plus. Quelle présence est plus nécessaire aux apôtres que celle de Jésus-Christ ? Cependant, il leur déclare que cette présence est un obstacle aux effusions de l'Esprit-Saint. (Joan., XVI.)

Un directeur, dites-vous, était utile à votre perfection. Eh ! qui sait si le Seigneur, dont les pensées sont si différentes de celles des hommes, ne vous l'a pas enlevé pour vous purifier, pour vous détacher, pour vous faire expier ce qu'il y avait de sensible et de charnel dans l'attachement le plus légitime et le plus saint en apparence ?

En un mot, souvenons-nous, confesseurs et pénitents, directeurs et pénitentes, souvenons-nous que nous recevrons d'autant plus de grâces, les uns pour communiquer le don de Dieu, les autres pour en profiter, que nous serons plus attentifs à ne laisser rien entrer de terrestre et d'humain dans nos vœux. Si nos guides dans les voies du salut méritent toute notre confiance et tout notre attachement, qu'un esprit de foi règle cette confiance et consacre cet attachement par la pureté du motif. Si nous perdons ces appuis qui soutenaient notre faiblesse, c'est le sort des choses humaines. Parents, amis, protecteurs, directeurs, tout passe, et dans ce séjour de mortalité, nous n'avons rien que par emprunt ; mais les pertes se réparent. Le Seigneur, occupé de votre salut, se servait de ce ministre pour l'exécution de ses desseins. L'homme a disparu, mais Dieu ne meurt pas. Si l'instrument est brisé, les ressources manquent-elles à un ouvrier tout-puissant ? Ce qu'il y eut de bon dans ce directeur, et d'analogue aux besoins de votre âme, était un don du ciel, une émanation de la Divinité. Le ruisseau est desséché, la source reste.

On pèche donc en matière de direction par excès, vous venez de le voir. On pèche encore par défaut ; et c'est ma seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

La terre, avant de produire, doit être cultivée. Sous la main du laboureur qui en dispose les sillons, elle obéit au fer qui la prépare ; elle produit, elle fructifie dans son

temps. Il en est de même de la direction des âmes. Dans l'exercice de notre ministère, nous leur devons les soins du zèle, les attentions et les sollicitudes de la charité; mais aussi elles doivent nous seconder par une docilité constante, et préparer le succès de nos travaux, en se développant par la confiance. Or je dis qu'il est des âmes qui ne s'ouvrent pas assez, premièrement sur leurs dispositions et leurs penchants; secondement, sur les grâces et les dons de Dieu.

Et d'abord, vous voyez l'inconvénient et le danger de ne point s'ouvrir, ou de ne s'ouvrir qu'à demi sur ses dispositions intérieures.

Le directeur est un médecin spirituel. Or, vous le savez, le médecin des corps interroge le malade, lui fait des questions, pèse ses réponses, s'assure de la cause du mal, et d'après ces connaissances, il dirige ses opérations et prescrit le remède. Comment voulez-vous que le médecin de vos âmes applique à vos maux les remèdes convenables, s'il n'est pas instruit de la nature de ces maux? Et le fera-t-il suffisamment, si vous ne lui découvrez avec ingénuité le fond de votre intérieur?

Le directeur est un juge. Peut-il prononcer, juger sûrement, sans connaissance de cause ou avec des notions superficielles? Son jugement doit être motivé; c'est à vous à le préparer par des exposés sincères, lumineux, désintéressés.

Le directeur est un guide. Il doit vous conduire dans la route que Dieu vous a marquée et vous faire accomplir sa volonté. Le guide le plus utile, le plus estimable, comme le plus estimé dans les voies spirituelles, est celui qui ménage avec le plus d'attention les lumières, les attrait, les moments; celui qui dans l'exercice de son zèle et de sa charité pour les âmes, entre dans les secrets de la Divinité sur l'économie de leur salut et de leur perfection; qui a pour les conduire et les former l'œil de la Providence, le cœur de l'Époux, la jalouse avidité de la grâce. Mais réussira-t-il à vous faire entrer dans les voies du Seigneur, et surtout à vous y faire avancer, si les desseins de Dieu ne lui sont pas assez connus; et n'est-ce pas en partie par vos propres aveux destinés à l'éclairer, qu'il doit les connaître et s'en assurer?

Or, mes chères sœurs, que résultera-t-il de cet esprit de réserve qui vous empêche de découvrir à un directeur le fond de votre âme? Le voici, et faites-y une sérieuse attention. Vous, dans un état de tiédeur et d'imperfection, vous serez toujours aussi lâche et aussi imparfaite. Vous, dans un état de décadence et de dépérissement, vous vous affaiblirez de jour en jour, et peut-être serez-vous la seule qui l'ignorerez. Vous, dans un état d'épreuve et de tentation, vous serez sans appui, et vous succomberez; ou votre âme inquiète et déchirée, sans porter la tache du péché, en éprouvera le trouble et l'amertume. Vous,

dans un état de trouble et de perplexité, vous n'agirez pas, et vous omettez un acte de vertu; ou vous agirez contre les lumières de votre conscience, et votre démarche sera un faux pas, votre conduite un désordre. Vous, dans une confession générale ou particulière, vous aurez dissimulé une faiblesse dont l'aveu vous coûte encore. Et quels seront les suites de cette réticence? Vous gémirez sous l'esclavage habituel du péché. Vous approcherez des sacrements, et vous les profanerez. Votre vie ne sera qu'un tissu de crimes et de remords. Heureuse, si, réveillée par le cri de la conscience, vous vous jetez entre les bras de Dieu et de son ministre, pour recouvrer par une confession exacte les avantages que la religion vous présente! Vous enfin, avec des défauts habituels dont tout le monde se plaint, et qu'on vous a si souvent reprochés, soit un esprit volage et dissipé, soit un caractère dur et capricieux, une humeur fière et hautaine, un penchant à railler vos sœurs et à les contredire, vous déclarerez ces dispositions à un confesseur, mais froidement, mais superficiellement. Vos passions, toujours immortifiées, ne laisseront apercevoir aucun changement dans votre conduite, et vous suivront peut-être jusqu'au tombeau. En disant que telles et telles ont besoin de se corriger, vous ne vous corrigerez pas. Vous donnerez des leçons, et on pourrait vous dire de les pratiquer la première. Vos communions seront aussi inutiles que fréquentes, et le peu de fruit que vous en retirerez sera un sujet de gémissement pour le directeur, d'amertume pour les supérieurs, de mauvais exemple pour la communauté. En un mot, on ne découvre point assez le fond de son âme au ministre du Seigneur, parce qu'on tient à ses passions et qu'on se déguise ses propres défauts. Cette sœur qui fatigue les autres par son opiniâtreté, par ses vivacités, par ses brusqueries, trouve des raisons pour s'excuser, quelquefois même pour se justifier.

Or, avec de pareilles dispositions, comment se confesse-t-on? Je m'accuse d'une vivacité, dit cette sœur, et elle s'en tient à cette courte accusation. Le père spirituel la trouve insuffisante, il interroge et veut s'instruire de la nature de la faute. N'est-ce qu'un mouvement subit qui vous ait échappé? L'avez-vous suivi avec réflexion? A-t-il été accompagné de quelques paroles désobligeantes? Votre sœur en a-t-elle été contristée? Ma fille, continue le confesseur, ce n'est qu'une vivacité, mais vous y retombez souvent, mais vous ne vous corrigez pas, mais il faut se vaincre et se réformer. Il est vrai, répond la pénitente; je voudrais être meilleure, mais je suis faible, ce penchant est né avec moi, la passion m'emporte; pour se taire et se modérer dans certaines occasions, il faudrait la vertu d'un ange. Ainsi, au lieu d'être son accusateur, on cherche à se justifier par des apologies, ou l'on ne s'accuse qu'à demi; et à la suite d'un aveu si imparfait, que voit-on? Les

mêmes passions, les mêmes défauts, les mêmes habitudes.

Une autre sœur s'accuse d'avoir eu une contestation avec une de ses compagnes dans le même emploi. Quel en est le principe ? Une antipathie qu'on ne veut pas surmonter, trop d'attachement à ses propres idées, l'orgueil blessé par une parole, par une contradiction, par un reproche. Tout cela est supprimé, on n'en dit pas un mot. Le directeur soupçonne quelque réticence dans la personne intéressée. Il a même compris par le ton animé, par la manière vive et turbulente avec laquelle on s'est expliqué, qu'il doit se défier de ce rapport. Il entre dans le détail, il fait des questions, il commence à user de reproches : comment les reçoit-on ? Ah ! mon père, vous me condamnez, vous ne voulez pas m'entendre. Si vous saviez tout ce que j'ai à souffrir, et combien il est difficile de vivre avec certains esprits ! Un moment après, on vient raconter le même fait, et d'un ton plus modéré, on cite une circonstance qui trahit l'historienne et développe le mystère. Eh bien ! mes chères sœurs, est-ce là se confesser, se diriger ? ou plutôt, n'est-ce pas prouver à un directeur ce qu'il savait déjà, et ce que l'expérience nous apprend : que votre sexe a une adresse singulière pour arranger une histoire, pour colorer ses faiblesses et tromper dévotement par un air de vraisemblance ? Quoi ! dans cette main sage et utilement sévère qui devait guérir vos plaies, en y portant le fer et le feu, vous cherchez une fausse complaisance qui les flatte et les caresse ?

J'entends une autre sœur qui s'accuse d'avoir manqué à sa maîtresse ou à sa supérieure. Qu'on lui représente que le respect envers les supérieurs est d'une obligation rigoureuse ; que ceux qui gouvernent sont les dépositaires de la puissance et de l'autorité de Dieu même : qu'il reçoit dans leur personne l'hommage de la soumission, ou l'insulte de l'indépendance ; elle excuse, elle pallie une faute qui n'est que trop visible. Cette maîtresse, dit-elle, ne me revient pas et n'a rien pour moi. Cette supérieure ne m'inspire point assez de confiance, et elle peut se tromper. Ainsi, après avoir manqué dans sa conduite à l'obéissance et à la soumission, qu'arrive-t-il ? c'est que dans le tribunal même où il fallait réparer cette faute, on en ajoute une autre, le défaut d'humilité et de componction.

Telle est, mes chères sœurs, la cause la plus ordinaire du peu de fruit que produisent les sacrements, et de tant de confessions, de communions inutiles et quelquefois sacrilèges. On se contente d'un exposé superficiel, sans découvrir l'état et le fond de l'âme. On déclare à un ministre quelques fautes extérieures ; on lui montre, si je puis parler ainsi, quelques reptiles sortis du cœur humain, mais sans lui donner la clef de l'abîme. Les vices et les défauts du pénitent ne paraissent que dans un

faux jour et isolés de leurs principes ; et l'homme qui a péché est toujours plus coupable que l'homme qui s'accuse.

Avec plus de vigilance sur les mouvements de son cœur et plus d'exactitude dans ses examens, on irait à la source du mal. Avec plus de candeur et d'ingénuité, on en ferait l'aveu. Alors, avant que d'approcher du ministre de la pénitence, vous seriez, si je puis le dire, à demi-confessées. Votre droiture et votre sincérité, en lui épargnant bien des questions, le mettraient à portée de vous connaître, de vous instruire et de vous ramener, par l'activité et la douceur de son zèle, à des mœurs plus religieuses et plus conformes à la sainteté de vos engagements.

On pèche encore dans la direction, par défaut, en ne s'ouvrant pas assez sur les grâces et les dons de Dieu. Ces dons doivent être examinés, respectés, mis à profit.

1^o Ils doivent être examinés. L'apôtre saint Jean nous défend de croire à tout esprit, et il nous ordonne de les éprouver : *Probate spiritus si ex Deo sint.* (Joan., IV.) Ces dons de Dieu, ces voies particulières dont je parle, il faut donc les soumettre à l'examen pour s'en assurer, et pour ne pas confondre l'opération divine avec l'ouvrage de l'imagination et les ruses de l'esprit de ténèbres. Que de fausses lumières ! que d'illusions et d'erreurs ! combien d'âmes trompées, parce qu'elles ont voulu marcher seules et sans guide ! Un directeur sage et expérimenté dirait à une âme de ce caractère : Colombe imprudente, ce vol est trop élevé ; l'oiseau cruel est sur les hauteurs et vous observe : volez plus bas, et cachez-vous dans les trous de la pierre. (Cant., II.)

2^o Ces dons doivent être respectés. Or c'est les respecter, mes chères sœurs, que de les communiquer lorsque Dieu l'inspire. C'est les respecter, que de chercher dans cette communication un moyen de s'exciter à la reconnaissance qu'ils exigent ; d'apprendre à s'en croire indigne, et à se détacher de ces retours sur soi-même et de cette vaine complaisance qui en sont l'écueil ordinaire.

3^o Ils doivent fructifier. En effet, Dieu ne donne jamais une grâce pour la donner seule. La première que nous recevons est un principe de fécondité pour celles qui suivent, et le Seigneur, maître de ses dons, empressé à les répandre, n'attend que notre coopération pour les multiplier. Si cela est vrai de la distribution des grâces ordinaires, il faut le dire à plus forte raison de ces grâces peu communes dont il attend de plus grands fruits dans une âme qu'il veut favoriser. Il faut donc, pour en connaître la nature, la destination, l'usage, en conférer avec le directeur. Quelquefois un aveu, un mot, suffira pour découvrir le germe de la grâce. L'œil du ministre le saisit et s'applique à le développer.

Cette âme appelée à des voies plus par-

faites est marquée d'un sceau particulier ; c'est Dieu qui l'attire, le confesseur entre dans ses vues. Semblable à l'aigle qui dirige le vol de ses jeunes aiglons, il s'occupe des progrès de cette âme ; il soutient, il encourage ses efforts : elle s'élève, elle approche du soleil de justice et remplit ses destinées.

Ainsi, mes chères sœurs, en développant vos consciences, en ouvrant vos cœurs avec simplicité, vous marcherez dans les routes que Dieu vous a tracées, et vous arriverez au terme ; au lieu qu'avec un caractère réservé et faussement timide, vous manquerez peut-être pour toujours à la grâce et à votre perfection : vous vous manquerez à vous-mêmes.

Je prie le Seigneur de graver dans vos esprits les vérités que vous venez d'entendre. La direction est à vos âmes ce que la nourriture est à votre corps : elle doit entretenir, fortifier en vous la vie de la grâce. Ah ! mes chères sœurs, et je vous laisse avec ces réflexions, en finissant ce discours : si vous aimez Dieu, si vous aimez l'Eglise, si vous aimez la religion qui vous a reçues dans son sein, si vous aimez Jésus-Christ dans ses ministres, si vous vous aimez vous-mêmes, profitez d'un moyen de sanctification que la Providence vous dispense si abondamment, et dont vous rendrez un jour le compte le plus rigoureux.

Si vous aimez Dieu, prouvez-lui votre amour par l'accomplissement de ses volontés et par un respect plein de docilité pour ses ministres, chargés de vous les faire connaître et de vous développer toute l'étendue de vos devoirs.

Si vous aimez l'Eglise, comme vous êtes sa portion choisie, puisez dans le sacrement dont elle nous confie la dispensation tout ce qui peut multiplier vos mérites et augmenter sa gloire.

Si vous aimez la religion qui vous a reçues dans son sein, soutenez votre vocation par une vie pure et fervente, et soyez les vases d'honneur dans ces temples de l'innocence et de la perfection.

Si vous aimez Jésus-Christ dans ses ministres, si leur application constante à le former en vous, selon l'expression de l'Apôtre (*Galat.*, IV), leur donne quelque droit à votre reconnaissance, seconde les vues qui les animent, et qu'on voie le fruit de leurs travaux dans vos vertus.

Enfin, si vous vous aimez vous-mêmes, faites de la direction le même usage qu'en ont fait les saints. Ce moyen de salut produisait en eux le détachement des objets créés, l'empire sur les sens, l'horreur des fautes les plus légères, l'exactitude aux devoirs de l'état et aux plus petites observations, ces détails de fidélité négligés par la tiédeur, mais précieux à l'amour ; une disposition habituelle à se conduire en tout par l'esprit de la foi, une volonté plus prompte pour le bien, plus de vigilance dans les tentations, plus de courage dans

les difficultés, plus de ferveur dans les actions, plus de pureté dans les motifs, plus de générosité dans les sacrifices. Voilà, mes chères sœurs, ce que notre ministère doit opérer dans les âmes.

Heureuses les épouses de Jésus-Christ, qui sous la conduite d'un homme sage et éclairé, ou plutôt sous les ailes de Dieu même qui préside à la direction des consciences, se prêtent à tous ses desseins, correspondent à ses volontés, semblables à ces roues mystérieuses que vit le prophète (*Ezech.*, X), et dont tous les mouvements étaient dirigés par un esprit divin ; qui allaient, s'arrêtaient, s'élevaient avec lui ! Heureuses, encore une fois, ces âmes fidèles ; et quels sont les fruits de leur docilité ? Une union plus intime avec Dieu, un sentiment délicieux de sa présence, la paix du cœur, un avant-goût du bonheur qui leur est réservé. Que ne puis-je faire parler à ma place ces âmes sublimes, les Thérèse, les Chantal, et tant d'autres ! Pour jouir des mêmes avantages, mes chères sœurs, ayez la même correspondance aux attraits de l'Esprit-Saint, et ne refusez à cet Esprit jaloux aucun des sacrifices qu'il exige. Que le monde soit oublié, que les passions se taisent ; que la grâce s'élève sur les ruines de la nature ; et si nous sommes assez heureux pour y contribuer par nos soins et par le zèle que Dieu nous inspire, comme nous sommes vos pères et vos guides, puissiez-vous un jour être notre joie et notre couronne ! (*Philip.*, IV.) Ainsi soit-il.

DISCOURS XVI.

SUR LES DANGERS DE LA TIÉDEUR.

Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter. (Jer., IV.)

Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec réserve et négligence.

Réveillez-vous à ce coup de tonnerre, âme paresseuse et indolente, et reprenez cette première ferveur dont vous avez dégénéré. Dites-moi, âme infidèle, pourquoi cet affaiblissement dans les voies du salut, cette inexactitude dans l'observation de vos devoirs, cet esprit de relâchement et d'irrégularité qui se manifeste dans toute votre conduite ? Un Dieu a-t-il changé, pour que vous changiez à son égard ? Epouse ingrate, avez-vous oublié ses bienfaits et vos promesses ? Que vois-je ? Des mœurs tièdes ont remplacé le beau feu de la charité ; l'Esprit de Dieu est contristé ; l'Amour se plaint, il va se venger, il vous l'a dit lui-même, il est prêt à vous vomir de sa bouche. Craignons donc, mes chères sœurs, que ce qui attiédit en nous la piété ne vienne à l'éteindre. Non, une âme négligente ne se soutient pas longtemps dans les voies de la justice.

En effet, soit que le cœur humain, par une pente insensible, incline vers sa chute ; soit que nos passions, qui ne meurent jamais entièrement dans nous-mêmes, y laissent toujours un principe de décadence et de corruption ; soit que la grâce, jalouse de

sa nature, se nourrisse d'efforts et de sacrifices ; le juste, pour se soutenir, doit se proposer une justice encore plus grande, ranimer sans cesse le feu sacré de la vertu, puiser de nouvelles forces dans le sentiment même de sa faiblesse, se souvenir que celui qui craint Dieu ne néglige rien, et se reprocher les moindres omissions comme des crimes. Sans cet esprit de vigilance et de ferveur, le cœur se dément, les résolutions chancellent, le vice est à craindre jusque dans le lieu saint, et l'arrêt porté contre la tiédeur se vérifie : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulentum*.

Etat de tiédeur, état d'autant plus dangereux, que l'âme tiède elle-même en connaît moins le péril ; que, dans le commerce des choses saintes, l'illusion des apparences déguise et couvre le danger ; que, dans cet état de sécurité, cette âme perd la grâce, pour ainsi dire, à son insu, et se flatte encore d'avoir un Dieu pour ami, lorsqu'il est son juge, et ne prononce que des anathèmes. Mon dessein est de vous exposer les suites funestes de cette tiédeur dans les maisons religieuses, et voici mes réflexions. 1° On se rend le joug plus difficile ; 2° on est cause que l'esprit de régularité s'altère ; 3° on se trouve trop faible dans certaines occasions, et l'on succombe ; 4° Dieu, qui se voit méprisé, méprise et abandonne à son tour.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Premièrement, on se rend le joug plus difficile. Comme l'âme fervente acquiert plus de facilité pour le bien, à mesure qu'elle le pratique, de même une âme tiède éprouve d'autant plus d'opposition à la vertu, qu'elle se fait moins de violence. C'est l'habitude qui donne la facilité. Or l'habitude ne se forme que par des actes répétés ; d'où il s'ensuit que moins je triompherai des difficultés, moins je serai propre à en triompher ; car plus on est lâche, plus on écoute sa lâcheté. Plus on écoute sa lâcheté, plus on se trouve faible et impuissant. On ressemble alors à un homme qui, essayant négligemment un fardeau, en sent tout le poids, au lieu qu'avec un peu plus d'effort il l'attirerait à lui, et le porterait avec cette aisance que donne le courage. Vérité appuyée sur l'oracle de Jésus-Christ, qui ne parle de la douceur de son joug qu'en nous invitant à le porter, pour nous faire entendre que le goût et la facilité qu'on trouve à son service sont le fruit de l'expérience et de la fidélité. Aimable fardeau ! plus on vous connaît, plus on veut vous porter. Ne plaignons point nos efforts, mes chères sœurs ; ils ressemblent aux ailes d'un oiseau : elles ne sont pas faites pour l'accabler, mais pour le soutenir : *Pennæ non onerant, sed sublevant*.

Ainsi, dans la religion, vous ne verrez jamais une âme fervente s'alarmer de la rigueur du devoir. Elle trouve tout facile, et facilite tout aux autres par son exemple.

C'est un modèle qui instruit et qui encourage. Âme lâche qui traînez vos liens, voyez ce cœur de feu. La règle ne lui suffit pas, et, pour apaiser cette soif de justice qui le dévore, il y ajoute de nouveaux sacrifices. Tandis qu'il honore son état par ses vertus, il donne ses soupirs à une vie plus parfaite. Il voudrait franchir les barrières sacrées qui le retiennent, et voler sur ces nouveaux Calvaires, où il croit apercevoir de plus grandes victimes. Pour consoler son ardeur, il faut lui dire : Cœur sensible, cœur généreux, les plus grandes victimes sont celles que l'amour immole. On peut aimer partout, et aimer beaucoup. L'amour fait votre erreur, que l'amour la corrige ; et ne cherchez point hors de vous ce que vous avez dans vous-mêmes. Ah ! mes chères sœurs, qu'il est consolant pour nous, dans ces occasions, de n'avoir que des désirs à régler, des transports à modérer !

Une âme de ce caractère, et qui n'use d'aucune réserve avec Dieu, le trouve d'autant plus libéral qu'elle est plus généreuse. L'onction sainte la dédommage de ses sacrifices. Et vous, âme tiède qui vous déchargez d'une partie du fardeau pour l'adoucir, vous en retrouverez tout le poids dans votre lâcheté. Car, 1° en refusant de porter le joug du Seigneur, vous porterez celui de vos passions, et, croyant être libre, vous ne serez qu'une esclave ; 2° votre lâcheté, étant une langueur de l'âme, la rigueur des observances sera plus sensible, à proportion de votre mollesse ; 3° en ravissant à Dieu une partie des hommages que vous lui devez, vous le servirez avec un cœur divisé, et vous serez coupable ; vous le servirez sans attrait et sans consolation, et vous serez malheureuse. Vous venez de voir qu'en se relâchant dans l'observation de ses devoirs, on se rend le joug plus difficile. Je dis, en second lieu, qu'on est cause que l'esprit de régularité s'altère.

SECONDE RÉFLEXION.

Le cœur humain est porté de lui-même à se démentir ; il tend au dépérissement par son inconstance et sa corruption naturelle ; et comme il lui faut de bons exemples pour le soutenir, il n'en faut souvent qu'un mauvais pour le séduire. Or c'est ce qu'on a à craindre dans les communautés les plus régulières. Les plus justes et les plus fervents y sont toujours des hommes ; ils peuvent se négliger, et, en se négligeant, introduire les affaiblissements, ou s'y prêter. D'ailleurs, dans une communauté, tout ne se ressemble pas. On y voit des âmes tièdes, ennemies de tout ce qui assujettit la nature, enfreindre la règle par une suite d'infidélités, ou l'énerver par les adoucissements, recourir aux dispenses, vivre dans la mollesse, et s'autoriser dans le relâchement par des permissions demandées avec la plus grande facilité, et peut-être trop facilement accordées. On y voit des âmes faibles, plus faciles à ébranler, plus suscep-

tibles de l'impression du mauvais exemple ; et en faut-il davantage pour que la contagion se communique ?

Vous me direz peut-être que ce n'est qu'un point de la règle que vous omettez, que c'est peu de chose. Ecoutez ce que répond saint François de Sales. Si vous vous permettez cette négligence, une sœur, entraînée par votre exemple, pourra se la permettre, ou se négliger sur un autre objet ; celle-ci entraîner une autre sœur ; et c'est ainsi que les fautes se multiplient. En effet, et nous le voyons tous les jours, ici, on abandonne l'oraison ; là, on l'abrége. Cette sœur se relâche sur le silence, cette autre sur la pauvreté. Ces infidélités, en altérant dans une communauté les vertus religieuses, y affaiblissent la régularité. Il me semble voir un édifice dont les pierres se détachent, et qui penche vers sa ruine.

Vous me direz encore que la règle n'oblige pas sous peine de péché. Je le suppose ; mais si vous n'êtes pas coupable de péché à raison de la règle, ajoutait saint François de Sales, sachez que vous pouvez l'être à raison de la négligence.

Vous rassurerez-vous sur ce que ces négligences ne sont que des fautes vénielles ? Saint Thomas vous répond que le péché véniel conduit par degrés au mortel. Il ajoute que vous pouvez pécher mortellement par le dérèglement de la volonté qui vous fait préférer votre satisfaction propre au mérite de la régularité : *Possent peccare mortaliter ex libidine* ; que vous pouvez pécher mortellement, à raison du mépris, *ex contemptu* ; et il décide que des fautes souvent répétées, quoique vénielles, vous disposent et vous mènent insensiblement jusqu'au mépris : *Frequentia peccati dispositive inducit ad contemptum*.

Enfin, selon tous les maîtres de la vie spirituelle, si négligeant le soin de votre perfection, vous violez souvent et habituellement vos règles et vos constitutions, vous êtes dans un état très-dangereux pour le salut, et craignez que cette tiédeur n'aboutisse enfin à quelque faute mortelle.

Jugez d'ailleurs combien cette vie lâche et imparfaite vous rend coupables, puisque vous ruinez par là, autant qu'il est en vous, l'ouvrage des saints fondateurs, ces monuments de leurs zèle qui leur ont coûté tant de soins et de travaux. Si Oza tombe expirant au pied de l'arche sainte pour y avoir porté la main, quoique ce ne fût que pour en prévenir la chute, que sera-ce d'un religieux qui, par sa tiédeur et par le scandale d'une vie irrégulière, dégrade, détruit peu à peu ces sanctuaires où Dieu voulait habiter et se glorifier dans ses saints ?

Y pensez-vous donc, épouses de Jésus-Christ, lorsque vous vous relâchez dans les voies de la perfection ? Y pensez-vous, lorsque vous vous permettez ces omissions qui altèrent la régularité dans vous ou dans les autres ; dans vous, par un esprit de mollesse, dans les autres par la contagion du mauvais exemple ? Y pensez-vous, lorsque, par une

fausse délicatesse, vous demandez ces dispenses qui affaiblissent la discipline régulière, décharent, pour ainsi dire, le corps de la religion dont vous êtes les membres, et privent Dieu de la gloire qui lui revient de l'esprit de pénitence, de ferveur, d'unanimité, qui maintient dans les communautés la pureté et la sainte austérité des règles ? Lorsque saint François d'Assise proposa sa règle à ses disciples, quelques-uns la trouvaient trop dure, et y voulaient des adoucissements. Le saint consulte Dieu dans la prière, et le ciel répond : *Sans glose, sans glose, sans glose*.

Et voilà, mes chères sœurs, ce qui doit vous faire comprendre combien l'Esprit de Dieu est ennemi du relâchement, et combien ce relâchement est à craindre, soit en lui-même, ou dans ses suites.

En effet, par un progrès funeste, il s'étend et se communique. On n'imité que trop facilement ce qui flatte les passions et les favorise ; et un religieux ne s'affaiblit, ne se perd jamais seul dans une communauté. L'abus se forme ; il passe en coutume ; cette coutume n'est qu'une erreur, mais une erreur qui plaît. Alors une supérieure qui veut remédier au désordre veut, dit-on, troubler, renverser la maison. Les âmes ferventes qui aiment la régularité, et qui s'expliquent en sa faveur, veulent introduire une nouveauté. Un directeur que son ministère oblige à faire le bien, et qui s'applique à le faire pratiquer, veut gêner, tyranniser les consciences.

Cependant, cette supérieure qui renverse tout ne veut qu'édifier, ou plutôt rétablir les choses dans leur premier état, et ne fait à cet égard que remplir un devoir de sa place. Les sœurs qu'on accuse d'introduire une nouveauté ont médité la règle et en connaissent toute la pureté. Le directeur, prétendu austère, ne parle toutefois que d'après les véritables maximes ; vous rappele, âme tiède, à vos engagements ; craint beaucoup, parce que vous ne craignez pas assez ; consent, et doit consentir à vous déplaire, s'il faut vous déplaire pour vous sauver ; tremble sur un seul abus qui peut devenir la source de mille autres.

Eh ! qui sait, mes chères sœurs, si une première irrégularité dont vous aurez donné l'exemple, venant à s'étendre et à se perpétuer, ne réduira pas celles qui vous suivront à n'habiter plus, selon l'expression d'un prophète, que sur des débris et sur des ruines ? Divins restaurateurs des ordres religieux, aujourd'hui que vous voyez tout dans le sein de la Divinité, dites-nous si ce n'est pas la faute d'un seul, mais une faute contagieuse, un relâchement suivi de tant d'autres, qui rendit nécessaire les projets de réforme que le ciel vous inspira ?

Et c'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse, cet esprit si juste et si éclairé, que l'infidélité aux plus petites observances suffisait pour opérer la décadence des ordres religieux. Le mal est d'abord peu sensible, le temps le développe, il augmente, on en

juge, mais trop tard, par les suites. Ainsi, lorsqu'une de vos compagnes veut vous engager à une omission de la règle en vous disant que c'est peu de chose, répondez-lui : Ma sœur, Dieu me demande ce sacrifice. Sans l'amour de la régularité, la religion perd son appui, le religieux jusqu'à son nom.

Vous voyez ici, mes chères sœurs, le contraste d'une âme fervente et d'une âme tiède, et quel jugement pensez-vous que je porterais dans cette occasion ? Je dirais de la religion attentive à sa perfection : *Voilà l'épouse*. Je dirais de l'autre : *Voici la servante* ; et me tournant vers elle, moins pour la confondre que pour la réformer, je laisserais échapper ce reproche dicté par le zèle : *Souvenez-vous qu'une religieuse qui dit si souvent, C'est peu de chose, est elle-même bien peu de chose*.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Troisièmement, en négligeant le soin de sa perfection, on se trouve trop faible dans certaines occasions, et l'on succombe. C'est aujourd'hui une infidélité, et demain une autre. Les fautes se succèdent, on s'égare, on avance dans l'égarement, on se trouve plus tôt qu'on ne l'avait pensé à ce terme fatal qui enfante l'iniquité. Les progrès de la vertu sont lents, et je n'en suis pas surpris ; ils sont retardés par les obstacles ; mais les progrès du vice ne sont que trop rapides : la corruption naturelle et la pente du cœur humain les favorisent. De la négligence on en vient à la faiblesse, de la faiblesse à la langueur, de la langueur au dépérissement, du dépérissement à la mort.

Etat funeste et d'autant plus à craindre, qu'à cet affaiblissement volontaire de l'âme tiède et infidèle se joignent les efforts du tentateur. Si ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer attaque les plus vigilants et les mieux préparés, épargnera-t-il ces âmes imprudentes qu'il trouve à demi vaincues par leur négligence ? D'ailleurs, il est des moments où il redouble ses efforts, des circonstances où pour lui résister il faut, si je puis m'exprimer ainsi, être armé de toutes pièces. Les plus forts ne le sont pas trop dans ces moments critiques : ils le sentent, ils en gémissent, et les occasions décisives les trouvent fermes et victorieux, parce que les occasions moins importantes les ont trouvés fidèles.

Craignons donc ces jours mauvais dont parle saint Paul. (*Ephes.*, VI.) Ayons des forces de réserve pour les opposer à la fureur de notre ennemi. Malheur à vous qui excusez de légers affaiblissements sous prétexte qu'ils sont légers. Ame infidèle, vous irez plus loin que vous ne pensez, et nous voyons à cet égard les mêmes effets dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature. Avec cette négligence, l'eau qui entre goutte à goutte dans un vaisseau le remplit à la fin et le submerge. Avec cette négligence, une étincelle produit un incen-

die qui embrase et réduit en cendres le plus vaste édifice. Avec cette négligence, une plaie assez légère sur un corps d'ailleurs mal disposé étend sa malignité, attaque le corps entier, et conduit au tombeau.

Est-ce le lieu où vous vivez et la sainteté de votre état qui vous rassurent ? Mais si vous déshonorez votre vocation, est-ce un motif de consolation pour vous, ou un nouveau sujet de condamnation ? En vain l'Israélite infidèle s'écriait : *Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur*. (*Jerem.*, VII.) Saint Bernard vous dira que ce n'est pas le lieu qui sanctifie les personnes, mais les personnes qui doivent sanctifier le lieu et le faire respecter par leurs vertus. Distinguez bien ces deux choses, âmes religieuses : la sainteté de l'état et l'état de sainteté. Ce n'est point la sainteté de l'état, mais l'état de sainteté qui seul peut nous sauver. On se perd dans l'état le plus saint et le plus élevé. C'est du faite de la gloire et de la hauteur des cieux que l'ange est tombé dans la profondeur de l'abîme. C'est dans le paradis terrestre qu'Adam s'est rendu coupable et qu'il est devenu la tige malheureuse et le père du péché. C'est dans le collège des apôtres et sous les yeux mêmes de Jésus-Christ que Judas s'est perdu. Il est vrai, tout se réunit dans la religion pour retenir dans le devoir une âme qui chancelle, et pour retarder sa chute : la nature des grâces qu'elle a reçues, les reproches de l'Esprit-Saint, le souvenir des consolations qu'elle a goûtées dans un état de ferveur, le cri de la conscience, le secours de l'exemple. Pour se perdre, elle a plus de combats à livrer contre Dieu et contre elle-même ; mais parvenue à un degré d'infidélité qu'elle ne connaît pas et que Dieu seul connaît, elle se perd plus sûrement, pour quoi ? Parce qu'elle a méprisé plus d'attraits, éteint plus de lumières, étouffé plus de remords.

Tel est le malheur d'une âme tiède qui contriste l'esprit de la grâce par des infidélités volontaires. Ames ferventes, pour vous garantir d'un état si dangereux, vous vous faites un devoir de tendre à la perfection et d'éviter les moindres omissions. L'Esprit de Dieu vous conduit. Il vous a appris, cet Esprit de vérité, qu'un peu de levain suffit pour aigrir toute la masse ; qu'une seule faute peut avoir les suites les plus funestes, et quelquefois des suites irréparables ; que *celui qui craint Dieu ne se permet aucune négligence* (*Eccle.*, VII) ; que celui qui l'aime se néglige encore moins ; et qu'enfin, un Dieu jaloux, qui se voit méprisé, méprise et abandonne à son tour.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Réflexion effrayante. Si je continue d'être indocile à l'Esprit de Dieu, doit se dire à elle-même une âme infidèle, n'ai-je pas tout à craindre ? Si je considère, d'une part, les grâces abondantes attachées à mon état, et de l'autre, les obligations qu'elles m'impo-

sent, c'est dans l'état le plus saint, que j'ai encore plus sujet de trembler.

Moi-même qui vous parle, mes chères sœurs, je ne serai pas seulement jugé sur la qualité de chrétien et sur la sainteté qu'elle exige, mais encore sur la grandeur du sacerdoce, sur la sublimité de ses fonctions, sur le prix infini de cette victime adorable que j'ai si souvent entre les mains. De même, âme religieuse, vous ne serez pas seulement jugée sur la grâce de Jésus-Christ, mais sur la prédilection, l'abondance, la plénitude de cette grâce : non-seulement sur l'amour d'un Dieu, mais sur la singularité, la tendresse, la fécondité de cet amour ; non-seulement sur les avantages et les secours que la religion vous procure, mais sur la multiplicité, l'étendue, l'efficacité de ces secours.

Or, plus les grâces auront été abondantes, plus l'abus que vous en aurez fait vous rendra inexcusable. Un Dieu vous avait prévenue par ses invitations, attirée par ses caresses, avertie par ses reproches, pressée par ses instances. Ces marques de sa bonté ont été inutiles. Tant d'avances de sa part n'ont pu vaincre votre indifférence, ni lui assurer l'empire de votre cœur. Une âme si favorisée, qui devait être toute de feu à son service, pleine de respect pour ses dons, empressée à lui plaire, distinguée par le plus tendre et le plus inviolable attachement, n'a été qu'une âme froide, stérile, infidèle. Ce Dieu si caressant, elle l'a méconnu. Ce Dieu si libéral, elle l'a outragé. Ce Dieu si aimable, elle lui a préféré de vaines et frivoles satisfactions. Comment doit-il la traiter ? Comment la traitera-t-il ? Indifférence pour indifférence, mépris pour mépris, abandon pour abandon.

Cependant Dieu tirera sa gloire de votre infidélité, mais comment ? Il transportera à d'autres ces mêmes grâces dont vous abusez. Vérité terrible qui doit nous faire adorer dans une sainte frayeur la profondeur des jugements de Dieu. On voit quelquefois, dans les communautés religieuses, des âmes infidèles à leur vocation, languir, dépérir, faire des chutes qui étonnent, tandis que d'autres se font remarquer par leur ferveur, et donnent l'exemple des vertus les plus héroïques. Mes chères sœurs, si dans ces événements Dieu nous laissait pénétrer le secret de sa conduite, nous verrions que cela se fait par une substitution de grâces dont quelques particulières ont abusé, et que d'autres recueillent et font profiter. Ainsi s'accomplit, quoique d'une manière moins étendue, cet oracle de Jésus-Christ aux Juifs : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en portera les fruits.* (Matth., XXI.)

Mais de quoi pourra se plaindre cette âme indocile et rebelle à la grâce ? *Israël, la perte vient de toi.* (Osee, XIII.) Ame infidèle, lui dira le Seigneur, non, je ne voulais pas vous perdre : vous savez vous-même que j'ai fait tout ce qu'il fallait pour vous sauver. Si vous périssez, c'est bien malgré moi.

Oui, malgré moi, puisque je vous avais éclairée des plus pures et des plus vives lumières ; puisque j'avais mis sous vos yeux et dans le plus grand jour toute la beauté de ma loi, toute l'étendue de vos devoirs, toute la sévérité de ma jalousie ; malgré moi, puisque je vous avais fourni les moyens les plus abondants pour aider votre faiblesse ; malgré moi, puisque soutenue et fortifiée par ma grâce, vous n'avez fait des chutes si déplorables, que parce que vous avez quitté volontairement cet appui salutaire ; malgré moi, puisqu'aux grâces de conduite, et de protection j'avais ajouté des grâces de pardon, et du pardon le plus étendu. Qu'ai-je pu faire à ma vigne, que je n'aie fait ? Elle a frustré mon attente : qu'on l'arrache, qu'on la détruise, et qu'elle serve de pâture au feu de ma vengeance.

Dieu veuille, mes chères sœurs, que cette menace ne s'accomplisse sur aucune de celles qui m'écoutent ; mais que chacune de vous s'examine sans se flatter. Suis-je bien pénétrée de l'esprit de ma vocation ? Me suis-je appliquée sérieusement à le connaître et à m'en remplir ? Est-ce là le dessein que je me suis proposé dans mes retraites, et le fruit que j'en ai retiré ? Dans ces jours de grâce et de salut, ai-je fait de nouveaux progrès ou de nouvelles fautes ? Avec tous les secours que me fournit la religion, après tant d'années qui se sont écoulées depuis ma profession, quelle passion ai-je réprimée, quelle habitude vicieuse ai-je corrigée, quels mérites ai-je acquis ? Ce que j'ai parcouru de ma carrière m'a-t-il avancé vers le terme de la perfection ? Ne suis-je pas réduite à regretter la ferveur de mes premiers engagements ? Le moment où je vis est-il celui où je voudrais mourir ?

Réflexions salutaires, qui doivent vous ranimer, mes chères sœurs, dans l'esprit de votre état. Or, pour atteindre à la perfection qu'il exige, évitez les plus légers affaiblissements, et que les plus petites choses dans l'ordre du salut vous paraissent précieuses et dignes de toute votre attention. Ne vous contentez pas de faire le bien, faites encore tout le bien que Dieu demande de vous ; car vous devez savoir que dans un sens, c'est être mauvais que de n'être pas bon dans le degré où Dieu veut que nous le soyons. Souvenez-vous qu'en négligeant le soin de votre perfection, vous aimez bien faiblement, et craignez qu'un amour habituellement faible, qui ne se reproche pas assez sa langueur ; qui se permet des omissions et des négligences, sous prétexte qu'elles sont légères ; qui ne les désavoue pas, qui ne les corrige pas, qui ne les répare pas ; craignez, dis-je, qu'un pareil amour ne soit peut-être voisin de la haine. N'oubliez pas qu'en égard à vos engagements qui vous élèvent au-dessus du commun des fidèles, et qui vous obligent à une vie plus parfaite, on peut dire que dans vous, l'homme chrétien et l'homme religieux sont en quelque sorte deux hommes différents ; que ce qui acquitte l'un n'acquitta

pas l'autre ; et que le religieux commence où finit le chrétien ordinaire.

Et ne dites pas que je trouble ici vos consciences. Dites plutôt que je connais et que je respecte vos engagements. Dites, qu'en vous rappelant ces vérités, je vous traite avec toute la distinction et toute la dignité qu'exige de mon ministère la sublimité du rang où Dieu vous a placées. Dites, chacune en particulier, mais avec ce ton de grandeur qui sied si bien à des cœurs comme les vôtres, ennoblis et singulièrement consacrés par la grâce : Enfant de lumière, je cherche dans les splendeurs qui l'environnent le Dieu que j'adore ; je l'aperçois sur son trône. Il est saint, le Dieu trois fois saint. Sa sainteté est le modèle de la nôtre, et doit former en moi son image. Dans cette auguste ressemblance, je dois me revêtir de sa pureté, briller de l'éclat de sa gloire. Oui, Seigneur ! je connais toute la grandeur de mes destinées. Heureuse de m'élever jusqu'à vous par la ferveur de mes hommages, et la perfection des vertus !

Je viens d'interpréter vos sentiments, mes chères sœurs, et aucune de vous, sans doute, ne voudra me démentir. Les yeux attachés sur un Dieu jaloux, vous lui offrirez et vous renouvellerez chaque jour les sacrifices que la tiédeur lui refuse et que l'amour multiplie. Vous attendrez avec confiance le dernier moment ; et tandis que les vierges folles et négligentes frapperont en vain et seront rejetées ; pour vous, vierges prudentes, tenant d'une main vos lampes allumées, et de l'autre un trésor de mérites, vous serez introduites dans la salle du festin, et vous mériterez d'être admises aux noces de l'Epoux. Ainsi soit-il.

DISCOURS XVII.

SUR L'EXCELLENCE DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX.

Misericordias Domini in æternum cantabo. (Psal. LXXXVIII.)

Je publierai éternellement les miséricordes du Seigneur.

En commençant ce cours d'instructions, je vous annonçai, mes chères sœurs, les trois dispositions qui caractérisent une âme religieuse : la reconnaissance, la fidélité, la confiance. Vous avez vu, dans le développement des vérités que je vous ai présentées jusqu'ici, quelle impression la reconnaissance doit faire sur vos cœurs, pour perpétuer le souvenir et l'estime de votre état ; comment la fidélité doit vous attacher inviolablement aux devoirs de votre état : il me reste à vous parler de la confiance qui doit vous soutenir et vous animer dans les sacrifices de votre état. Outre les motifs d'espérance qui vous sont communs avec le reste des fidèles, vous en avez de particuliers, mes chères sœurs, et qui vous sont personnels : la vocation à l'état religieux, ce que vous avez fait au moment de votre profession pour correspondre au choix de Dieu ; la sagesse des motifs qui ont déterminé votre divorce avec le monde ; la fidélité

de Dieu envers ses épouses. Autant de sujets de confiance pour les vierges qui m'entendent : je vais les exposer dans les discours suivants, et je destine celui-ci à vous faire connaître le prix et l'excellence de votre vocation.

Dans le premier discours de cette retraite, j'ai parlé du bienfait de la vocation religieuse pour exciter votre gratitude envers Dieu : revenons à une vérité si consolante et présentons-la sous un nouveau jour pour ranimer votre espérance. Or je dis que la grâce qui vous a séparées du monde est, premièrement, une grâce éternelle dans son principe ; en second lieu, singulière dans sa nature ; troisièmement, précieuse dans ses circonstances. Honorez-moi de votre attention, et tandis que je développerai les miséricordes de Dieu sur votre âme, ajoutez à mes réflexions les traits qui m'auront échappé et qui ne sont bien connus que de vous-mêmes.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Grâce de la vocation religieuse, grâce éternelle dans son principe. Elevons-nous ici jusqu'au sein de la Divinité, et voyez avec moi l'origine de votre élection dans la bonté éternelle et toute gratuite du Père des miséricordes. Je vous ai aimée d'un amour éternel, vous dit ce Dieu de bonté : *In charitate perpetua dilexi te.* (Jerem., XXXI.)

Amour qui a prévenu tous les temps, comme il a prévenu tous vos mérites. Vous n'étiez pas encore au nombre des vivants, et vous étiez déjà du nombre des élus. Déjà Dieu vous distinguait de ces nations infidèles qui n'ont jamais vu le lever du soleil de justice et qui restent assises à l'ombre de la mort. Il vous distinguait des victimes de l'erreur, qui dans le sein du christianisme ont perdu l'esprit d'unité et rompu le lien de la paix. Il vous distinguait des personnes de votre sexe, que vous voyez dans le torrent du siècle esclaves de la vanité, plongées dans la chair, chargées des anathèmes lancés contre le monde et ses voies corrompues : *In charitate perpetua dilexi te.*

Amour qui vous destinait tous les moyens, toutes les grâces qui devaient entrer dans le plan de votre prédestination et disposer les nœuds sacrés de votre alliance avec le Seigneur : une naissance chrétienne, de saints désirs, de fortes inspirations, que sais-je ? doutes éclaircis, tentations dissipées, dégoûts surmontés ; oui, tout cela de toute éternité occupait un Dieu, était déterminé, arrêté dans les décrets d'un Dieu ; préparait cet heureux jour où vous deviez être l'héritage, le domaine, les épouses d'un Dieu : *In charitate perpetua dilexi te.*

L'éternité de son choix s'est manifestée dans le temps par le bienfait de votre vocation. Vous êtes sorties de l'Egypte du monde et le ciel a brisé vos liens. Comme Moïse divisa autrefois les flots en faveur du peuple

choisi ; ainsi , l'ange tutélaire de votre innocence vous a frayé un passage à travers l'abîme du siècle ; il vous a conduites dans ce lieu de retraite où , loin de murmurer comme l'Israélite infidèle , vous trouvez , dans les fatigues mêmes du désert , la matière de vos sacrifices et de vos vertus.

Heureuse solitude ! où vous marchez sous la conduite de Dieu même et à l'ombre de ses ailes. Là , dit saint Jérôme , s'élève ce serpent mystérieux qui est pour vous un signe de salut et de paix ; et dans les assauts que vous a livrés le tentateur , combien de fois avez-vous éprouvé qu'un regard sur ce signe adorable est une victoire ! Là , Dieu vous donne sa loi , non plus cette loi de crainte et de servitude qui fait les esclaves , mais cette loi de grâce et d'amour qui règne sur les cœurs.

Mais pour ne pas m'écarter de ma première réflexion , souvenez-vous que ce que Dieu a fait pour vous dans le temps , il l'avait conçu dans son sein et déterminé avant tous les siècles. Oui , devez-vous vous dire à vous-même , faible créature , avant tous les temps j'occupais le cœur d'un Dieu. De toute éternité , son amour disposait le plan de ma vocation et mon entrée dans ce saint asile. De toute éternité , sa sagesse en dirigeait les moyens , en préparait les ressources. De toute éternité , sa puissance en ménageait les facilités , en écartait les obstacles. De toute éternité , le temple , l'autel , le feu de mon sacrifice existaient dans son cœur.

Grand Dieu ! où avez-vous pris les raisons de cette prédilection éternelle de votre amour , sinon dans votre amour même ? Dieu bon ! je sens tout ce que je vous dois , et si la courte durée de cette vie passagère n'a aucune proportion avec un bienfait dont l'origine remonte au delà des temps , je vous offre du moins une espèce d'éternité dans ma persévérance , dans la continuité d'un amour attentif à vous plaire et à vous honorer. Devant vous , Seigneur ! la ferveur supplée les années , et pour la consolation de ceux qui vous aiment vous comptez nos moments par nos vertus. Premier caractère de la vocation religieuse : l'éternité du bienfait ; considérons encore ce qu'il y a de singulier dans sa nature.

SECONDE RÉFLEXION.

Lorsque je vous vois , mes chères sœurs , dans le lieu saint , non-seulement préférées à tant d'idolâtres qui n'ont jamais connu Dieu et sa vérité , non-seulement discernées de cette multitude d'errants que séduit l'esprit de révolte et de mensonge , mais séparées de cette foule de pécheurs et de mondains qui s'égarent dans les voies du crime et de la perdition , mais distinguées dans la masse des fidèles ; élues , pour ainsi dire , entre les élus , pour être une portion de ce peuple privilégié que Dieu s'est réservé pour célébrer ses louanges et publier ses grandeurs ; à des traits si marqués , puis-je méconnaître la prédilection de Dieu sur

vous et la singularité de son choix ? Ainsi , pour me servir de la comparaison de l'Apôtre , le Seigneur , semblable à un potier qui pétrit l'argile , forme avec un soin particulier ces vases d'honneur qu'il destine aux plus nobles usages. Ainsi , l'heureuse terre de Gessen jouissait du plus beau jour , tandis que le reste de l'Egypte se trouvait plongé dans les plus épaisses ténèbres. Ainsi , préférée à ses rivales , Esther fixait les regards d'Assuérus , heureuse d'occuper son trône et son cœur.

Mais pour vous faire apprécier par de nouvelles réflexions le choix que Dieu a fait de vous , en vous attirant dans le secret de son tabernacle , donnons une idée de l'état religieux , et suivez-moi dans le détail de ses avantages.

Avantage du vœu de pauvreté. Que de pensées terrestres , que de soins pénibles , que de distractions et d'embarras entraîne avec soi la possession des biens du monde ! Qu'il est rare d'en user avec la modération , la sobriété , le détachement d'esprit et de cœur recommandés si expressément dans l'Evangile ! Malheur à vous , riches : *Væ vobis divitibus.* (Luc., VI.) L'orgueil , la mollesse , l'oubli de Dieu , le naufrage même de la foi , selon l'expression de saint Paul , tels sont les désordres et les vices qu'enfantent ordinairement les richesses.

Pauvre évangélique , il est donc vrai qu'en renonçant aux biens temporels , vous sacrifiez moins les douceurs et les agréments de la vie , que des obstacles au salut , et des sources de corruption. Comme l'athlète qui se dispose au combat , vous vous débarrassez d'un poids inutile et dangereux , afin de courir plus librement dans la carrière ; et pour prix d'un sacrifice qui en mérite à peine le nom , Dieu vous ouvre les trésors de la grâce ; il vous laisse entrevoir son royaume , et vous dit comme à ses apôtres : Voilà votre partage ; voilà ces biens que le ver ne ronge point , que la rouille ne consume point , que la violence et la malignité ne sauraient vous ravir. Du centre de la solitude , comme d'un port assuré , vous voyez les fortunes les plus élevées se démentir et chanceler sur leurs fondements ; l'opulence avec tout son éclat tomber dans le mépris et l'obscurité ; ses trésors passer dans les mains d'un usurpateur ou d'un avide héritier ; ses palais enchantés , les temples du luxe et de la mollesse , s'écrouler sous le poids des revers ; les dieux prétendus qu'on y adorait expier l'orgueil de la prospérité par une chute éclatante , et rentrer dans la poussière. Pour vous , pauvres volontaires , élevés par la foi au-dessus des sens , occupés , dans le sein de l'abnégation , de la vérité de mes promesses , vous avez cette meilleure espérance qui vous approche de Dieu même. (Hebr., VII.) Je vous réserve ce que le monde ne peut vous donner , ce qui fut l'unique objet de vos désirs : une cité permanente , des richesses incorruptibles , un trône immuable , un empire immortel.

Avantage du vœu de chasteté. Que de dangers pour une jeune personne, dans cet ensemble contagieux de maximes, de discours, de regards, de passions reçues ou inspirées, qui forment tout le système du monde! Le cœur et le corps sont-ils bien chastes dans un séjour où règnent la volupté et tous les attraits de la séduction? L'avantage du vœu dont je parle est de soumettre la chair à l'esprit, pour soumettre l'esprit à Dieu : c'est de lui seul qu'on est occupé. La ferveur de la charité embrase le cœur et le consacre à l'auteur de son être : une flamme si douce et si pure en bannit toute autre passion, et dans ce saint commerce, où l'âme éprise de la Divinité ne vit plus que pour elle, est-ce trop de toute l'activité, de toute l'ardeur de ses sentiments pour un objet si aimable?

En consacrant votre cœur et votre corps au Dieu des vierges, vous êtes encore à l'abri des révolutions et des disgrâces qui ne succèdent que trop souvent aux premières douceurs d'un engagement humain. Vous n'avez à craindre ni les duretés d'un époux bizarre et farouche; l'Époux que vous avez choisi est celui dont la conversation est sans amertume, et qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes; ni les froideurs de l'indifférence : l'amour est son nom : *Deus charitas est* (I Joan., IV), et lui seul, vierges chrétiennes, lui seul fait aimer, parce qu'il aime en Dieu; ni les caprices de l'inconstance : c'est un Dieu fidèle à sa parole, et si, de votre côté, vous remplissez vos engagements, vous le trouverez toujours semblable à lui-même; ni les ravages de la mort qui dissout les nœuds les plus doux et les plus durables : c'est un époux qui ne meurt point; c'est le Dieu de tous les temps; et le moment qui finira votre exil sera le sceau d'une union éternelle, et mettra le comble à votre bonheur.

Avantage du vœu d'obéissance. Dans ces saints asiles où les anges de la terre environnent le trône de la religion, et révèrent dans un pouvoir légitime l'image de la Divinité, si l'autorité donne des lois, la soumission dictée par l'amour recueille des fruits de grâce et de sainteté. C'est pour Dieu, c'est à Dieu même qu'on obéit, et plus on en dépend, plus on est grand, plus on est libre. Ici, mes chères sœurs, quel ordre et conséquemment quelle beauté dans l'économie religieuse! Rien n'est donné au hasard : par la sagesse des règlements, tout est prévu et déterminé; rien à l'indolence : par l'enchaînement des devoirs, tout est occupé et rempli; rien au caprice : par une distribution réfléchie des talents et des emplois, tout est fixé, et mis à sa place; rien à l'amour-propre : par le précepte de l'abnégation qui pour une obéissance entière demande, avec l'action extérieure, le sacrifice de l'esprit et du cœur, tout est immolé, anéanti.

Dans ce saint assujettissement, c'est la volonté de Dieu que vous accomplissez, en exécutant les ordres de vos supérieurs.

Quel avantage n'avez-vous pas à cet égard sur le mondain qui n'a d'autre loi que sa volonté propre! Le contraste de ces deux volontés va vous faire sentir plus vivement le bonheur de votre dépendance.

Volonté propre, volonté aveugle. Livrée à elle-même, que produit-elle? Nous le voyons tous les jours; désirs impétueux, résolutions précipitées, actions irrégulières, engagements inconsidérés, souvent funestes. La vertu elle-même qui vit au milieu du monde, et qui se voit propriétaire de ses actions, sent tout le danger de cette propriété qui laisse l'homme dans les mains de son conseil. Elle ne se croit en sûreté qu'en se captivant par l'amour de l'ordre, qui se trace un plan de conduite, se prescrit des devoirs, marque les heures et les moments, et soumet ainsi à la règle une volonté capricieuse et volage. Malgré ces précautions, combien échappe-t-il encore de légèretés! Combien de choses arbitraires, d'actions déplacées ou interrompues, de négligences et d'omissions! Pourquoi? Parce qu'on est à soi, et maître de ses volontés. Volonté divine, volonté infaillible. Interprétée par vos supérieurs, elle porte dans toutes vos voies la lumière et la vérité. Dans la religion où tout est fixé par l'obéissance, on est à couvert des caprices et des illusions de l'esprit particulier : on peut se dire à soi-même (eh! n'est-ce pas la plus grande consolation que l'homme puisse avoir sur la terre?) : Je suis dans l'ordre de Dieu; j'accomplis la volonté de Dieu; chaque moment de ma vie m'attache et m'unit à Dieu. C'est ainsi que le religieux, déterminé par la volonté du supérieur, s'épargne à la fois le soin de la discussion, l'embaras du choix, l'anxiété du doute, l'égarement d'une fausse démarche. Mais, dira-t-on, le supérieur ne peut-il pas se tromper? Oui, parce qu'il est homme. Mais le sujet qui obéit se trompe-t-il dans sa soumission? Non. L'erreur est dans celui qui commande; le mérite de votre dépendance est pour vous. Un cœur obéissant brille de toutes les lumières de la grâce; et comme il ne connaît d'autre impression que celle de la loi, il n'est connu lui-même que par des vertus.

Volonté propre, volonté corrompue. Faire ce qu'on veut, vous le savez, c'est faire si rarement ce qu'on doit, c'est si souvent avoir à rougir de soi-même. Cette jeune personne qui vivait loin du péril dans les bras de la vigilance maternelle, ou dans le secret d'un saint asile, portait impatiemment ces jougs de contrainte et de captivité. Plus d'une fois, elle arrosa de ses larmes les liens sacrés, protecteurs de son innocence. Elle s'est affranchie de ce prétendu esclavage : qu'elle nous dise si des moments plus libres ne furent pas pour elle des moments de honte et d'ignominie. Qu'est-ce donc que cette indépendance qui laisse à une volonté fragile la jouissance d'elle-même et le domaine de ses propres désirs? Une funeste expérience le dit assez : c'est

l'attrait du vice avec ses écueils; c'est le poison de la familiarité avec ses ravages; c'est le jeu des passions avec ses intrigues; c'est le règne de l'impureté avec ses scandales. Volonté divine, volonté essentiellement sainte. Écoutée avec une religieuse attention, elle dirige vos pensées, consacre vos désirs, sanctifie toutes vos démarches. Un cœur soumis à la règle est un cœur vraiment libre, parce qu'il est pur. Il est pur, parce que sous l'empire de la loi, par le mouvement de son obéissance, il ne cherche que Dieu; dans l'exercice de son obéissance, il n'agit que pour Dieu; par la perfection de son obéissance, il n'a plus qu'une même volonté, il s'unit, il se confond, pour ainsi dire, avec Dieu.

Volonté propre, volonté tyrannique. C'est d'abord un penchant qui entraîne agréablement; c'est un goût de propriété qui enivre le cœur et flatte sa corruption. La passion est satisfaite; mais le bonheur de la passion, permettez-moi cette manière de m'exprimer, est-il donc celui du cœur? Être l'arbitre de ses penchants, n'est-ce pas trop souvent en être la victime? Que de jeunes cœurs ont payé chèrement ce premier essor d'une liberté volage, qui dans son propre choix a trouvé le repentir, la douleur, et peut-être le désespoir! Volonté divine, volonté souveraine, mais souverainement bienfaisante. Accomplie avec fidélité, elle laisse dans votre cœur, avec le mérite de la soumission, l'onction de la grâce, le calme de la vertu. Chacune de vos actions, animée par ce principe, est une œuvre surnaturelle et méritoire. Les plus légers sacrifices vous sont comptés, semblables à ces restes précieux que le Fils de Dieu fit recueillir par ses apôtres : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.* (Joan., VI.)

Dans le monde, mes chères sœurs, la vanité fait de grandes choses aux yeux de la vanité. Les grands, encensés par l'intérêt et l'adulation, dominant sur les peuples. Les conquérants forcent des villes et gagnent des batailles. Les politiques donnent des lois et balancent le sort des empires. Solitaire obscur, humble religieux, dans cet heureux esclavage qui vous soumet à la créature, pour vous attacher plus fortement à Dieu, vous êtes plus que tout cela; connaissez vos avantages. Plus grand que le monarque, en obéissant au Maître de l'univers, vous réglez sur vous-même. Plus grand que le vainqueur des peuples, vous enchaînez les passions qui le tyrannisent. Plus grand que le politique, sans donner des lois, vous faites plus; vous puisez dans le sein de la Vérité les maximes immortelles qui font les sages selon Dieu : vous possédez cette prudence des saints que le Père a cachée aux superbes, et qu'il n'a révélée qu'aux humbles. Au pied de la croix, vous trouvez ce trésor que Dieu réserve à ses élus : *L'élévation dans l'abaissement, le repos dans la soumission, la félicité dans le sacrifice.*

Quels motifs de reconnaissance pour une

âme religieuse qui considère attentivement le bienfait de sa vocation! Que de grâces renfermées dans une seule! Et pourrait-elle oublier des preuves si touchantes de la bonté de son Dieu et de la singularité de son choix? Grâce de la vocation religieuse, grâce éternelle dans son principe, singulière dans sa nature; j'ai ajouté, précieuse dans ses circonstances.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Pour le comprendre, écoutez Dieu lui-même. Je vous ai attirée à moi, vous dit ce Dieu de bonté, parce que j'ai eu pitié de vous : *Attraxi te miserans.* (Jerem., XXXI.)

Dans les différents traits qui caractérisent votre vocation, tout vous annonce une Providence paternelle et attentive à vous sauver : cette jeunesse que j'ai enlevée à la séduction, dans un temps où les saillies de l'âge et le premier feu des passions l'eussent entraînée dans le précipice; ce sexe si faible, qui trouve un asile dans mon sein, et qu'une vanité naturelle, enflée par les applaudissements, aurait soustrait aux attraits de ma grâce, aux charmes de mon amour; cette âme que l'inexpérience, le respect humain, une fausse complaisance auraient égarée, et qui doit à ma bonté les préservatifs de son innocence, et si sa fidélité égale son bonheur, qui me devra éternellement ses vertus, ses victoires, et les couronnes qu'elles lui préparent : *Attraxi te miserans.*

Pour connaître encore l'étendue de ma miséricorde, et pour achever de vous en convaincre, rappelez ici la perversité du siècle où vous vivez. Voyez les pertes de la foi, les progrès de l'irréligion, le mépris de mes lois, une foule de crimes qui inondent la terre. C'est dans ce siècle d'aveuglement et d'iniquité que je vous ai appelée à moi. J'aurais pu, en vous laissant au milieu du monde, armer vos faibles mains pour lui résister, et comme tant d'autres, vous auriez abusé de ces secours, quoique suffisants pour faire triompher votre faiblesse; mais parce que votre âme m'a été chère, et spécialement chère, j'ai cru qu'il était de ma sagesse et de ma bonté de ne pas vous exposer au hasard d'un combat. Pour satisfaire mon amour, il fallait des moyens d'un ordre supérieur; mon cœur en a décidé le choix. J'ai mieux aimé faire un miracle, et vous prodiguer mes dons, que de manquer l'occasion de vous sauver, en me bornant à des grâces ordinaires : *Attraxi te miserans.*

Il est des personnes de votre sexe que j'avais appelées et choisies comme vous : elles m'ont résisté, et je n'ai fait aucune instance. Mais pour vous, non-seulement je vous ai fait entendre ma voix; mais par un effet de ma prédilection, j'ai porté jusqu'au fond de votre cœur ces traits de lumière, ces attraits puissants qui l'ont ébranlé. Pour m'assurer de vous-même, je vous ai prise par la main, et vous ai placée dans mon tabernacle. Un amour si libéral doit vous dire tout ce qu'il attend de votre recon-

naissance. Eh! que pourriez-vous refuser à un Dieu qui vous a prévenue, qui vous a recherchée, qui vous a comblée de ses dons, qui vous prépare de nouvelles faveurs, et ne sollicite vos hommages que pour multiplier ses bienfaits : *Attraxi te miserans.*

Goûtez donc, vierges chrétiennes, et voyez combien le Seigneur est doux. (Psal. XXXIII.) Si le monde conduit par les sens, ne voit dans la vie religieuse qu'une vie triste et amère; s'il ose vous plaindre, répondez-lui avec saint Jérôme, que celui qui verse des larmes sur un pareil engagement mérite d'être pleuré lui-même; et souffrez, mes chères sœurs, que je sois ici l'interprète de vos sentiments.

Monde profane, tu prétends faire des heureux. Mais, si tu donnes ce que tu promets, pourquoi, dans la foule qui t'environne, ces cœurs toujours avides, et jamais rassasiés.

J'ai vu l'ambitieux dans ces places éminentes où l'orgueil aspire, et ses projets montent encore plus haut. Dans cet éclat impuissant, où son âme s'agite au sein des grandeurs, les honneurs irritent son ambition; le feu qui nous éblouit le dévore, et j'ai dit : La gloire n'est qu'un songe.

J'ai vu le riche au milieu des trésors et des commodités de l'abondance : j'ai cru que les richesses éteindraient ses désirs, et ses désirs se multiplient ! La fortune réunit autour de lui les hommages, sème les agréments sur ses pas, et il se plaint. Au lieu de jouir, il espère, et j'ai dit : L'opulence n'est qu'un nom.

J'ai vu le voluptueux dans les bras de la mollesse, les sens enivrés, le front couronné de roses. Que le cœur ressemble peu aux apparences ! Flétri par le dégoût, il se trahit par ses soupirs; il venge par ses remords le Dieu saint qu'il outrage, et j'ai dit : Le plaisir, non, le plaisir n'est qu'une erreur.

Mondains, je cherche la félicité, mais puisée dans sa véritable source. Elle découle du sein de la Divinité, toujours pure, tranquille, inaltérable : voilà l'objet de mes vœux. Laissez-moi le rayon qui m'éclaire, ce goût de la vérité qui me découvre si clairement votre indigence, vos illusions, et vos chimères. Je vis avec ces vierges pures, épouses du Roi immortel. Qu'on repose noblement et délicieusement sur son sein ! Oui, sur le front de ses chastes amantes, le ciel a gravé l'image et les traits du bonheur.

Ce n'est pas, mes chères sœurs, que le bonheur dont je viens de vous tracer le tableau soit un bonheur toujours sensible. Plusieurs d'entre vous l'ont peut-être éprouvé ou l'éprouvent encore.

Dans le cours de la vie spirituelle, il est des moments de ténèbres et d'aridité. A l'entrée de la voie, il est vrai, on respire sous le climat des consolations, on marche sur les fleurs, au milieu des parfums les plus exquis : la Divinité embellit du feu de ses regards ces routes fortunées, l'œil est enchanté des beautés qu'il y découvre, le cœur est dans un saint et doux transport. Mais peu à peu on arrive à des sentiers plus

difficiles; le ciel s'obscurcit, le nuage de la tribulation commence à se former. Où êtes-vous, ô le Dieu de mon cœur ? s'écrie alors l'âme affligée. Unique objet de mes vœux ! vous vous refusez donc à mes tendres et justes empressements ? Vous demanderai-je de m'ôter un désir qui fait mon tourment, ou d'augmenter un supplice où votre gloire peut être intéressée ? Suis-je réduite à vous chercher comme un bien que j'ai perdu, ou heureuse de vous perdre quelques moments, pour vous retrouver plus aimable encore ? Etes-vous un Dieu jaloux, qui sondez la fidélité de mon cœur, ou suis-je une épouse infidèle que vous ayez bannie de votre présence et rejetée dans votre colère ?

Âme sainte et timide, rassurez-vous. Heureuse absence, qui frustre vos désirs pour les enflammer ! Précieuse obscurité, où Dieu ne vous cache ses dons que pour les augmenter ! Non, le nuage qui le soustrait à vos empressements ne vous dérobe point à ses regards ; son œil purifiant vous observe, et veut achever en vous son ouvrage. L'épreuve qui vous afflige est la jalousie de son amour et la perfection du vôtre. Mondains, pouvez-vous vous promettre de semblables consolations dans vos disgrâces ? Malheureux mortels, vos croix sont aussi accablantes que vos prospérités sont vaines. Ici, tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. L'affliction même dispense le bonheur, et ses rigueurs sont autant de bienfaits.

Livrez-vous donc, mes chères sœurs, aux sentiments de la plus vive confiance, et méditez tous les jours de votre vie cet amour infini qui vous a prévenues de toute éternité des bénédictions de sa douceur, la singularité de son choix, les circonstances particulières qui ajoutent encore au prix du bienfait. Mais en même temps, lisez vos devoirs dans vos avantages. N'oubliez pas qu'une vocation qui vous distingue dans l'ordre de la grâce, exige de vous des vertus peu communes. Je vous les laisse à méditer dans ce peu de paroles que je pourrais appeler le catéchisme abrégé de l'état religieux : *Obéissance jusqu'à l'aveuglement ; pauvreté jusqu'à la nudité évangélique ; mortification jusqu'au crucifiement ; humilité jusqu'à l'anéantissement.*

Tels sont les sacrifices auxquels vous vous êtes engagées, et qui doivent honorer en vous le don de Dieu. Ils sont pénibles, mais le Dieu qui les commande sait les adoucir, et je le dis à la gloire de ses chastes épouses, sous l'empire de sa grâce, le sexe le plus faible est souvent le plus fort. Ils sont multipliés ; mais autant de sacrifices, autant de victoires. Ils sont continuels ; mais dans cette continuité, l'œuvre de Dieu s'achève et se perfectionne. Ils ne finissent qu'avec la vie. Ils finissent donc, mes chères sœurs ; et qu'est-ce que la vie ? Un moment. Qu'est-ce qu'un moment pour l'homme de foi, pour l'homme de l'éternité ?

Qu'elle s'élève donc sur les ruines du temps, cette vierge solitaire que la grâce de

sa vocation avait déjà consacrée pour le siècle à venir. Une vie pure et fervente fut l'aurore de son bonheur et le présage de son triomphe. Captive de l'amour, elle ne vit dans ses engagements que le germe de la liberté; dans ses liens, qu'une chaîne de fleurs. Je la vois s'élancer dans le sein de la lumière, s'unir pour toujours à son Époux, briller de tout l'éclat de sa gloire, lire dans ses regards l'amour, la paix, le bonheur, ce bonheur ineffable qui termine les travaux et couronne les vertus.

DISCOURS XVIII.

SUR LE SACRIFICE DE L'ÂME RELIGIEUSE.

Vocabis me, et ego respondebo tibi. (*Job, XIV.*)

Vous m'appellerez et je vous répondrai.

Le Seigneur a jeté sur vous, mes chères sœurs, un regard de miséricorde; il vous a distinguées dans la foule et préférées à tant d'autres : quel amour ! quelle prédilection ! Je vous ai développé dans le discours précédent l'étendue du bienfait : je considère en ce moment ce que vous avez fait pour y répondre, et je remarque dans le sacrifice de l'âme religieuse trois caractères qui sont pour elle autant de motifs de confiance : la foi, la pureté, l'amour. Or je dis que, comme Dieu a tout fait pour elle en l'attirant dans la solitude, de son côté, elle a tout fait pour lui, autant que la faiblesse humaine peut reconnaître le don de Dieu. En effet, si la grâce de sa vocation fut une grâce de lumière, une grâce de consécration, une grâce d'union, je vois en même temps un esprit de foi qui a rendu cette lumière agissante; un esprit de pureté qui a rendu cette consécration volontaire; un esprit d'amour qui a rendu cette union réciproque.

N'oubliez pas cependant qu'en relevant le prix de votre sacrifice, je fais moins votre éloge que celui de la grâce. Je reconnais la coopération de l'homme pour établir le mérite, mais je reconnais en même temps avec saint Augustin, que Dieu, en couronnant nos mérites, couronne ses propres dons. Je ne viens donc pas dans ce discours nourrir votre vanité et votre présomption, mais soutenir votre fidélité en ranimant votre confiance. Ce principe supposé, j'entre en matière, et rassuré par l'humble sentiment que vous avez de vous-mêmes, convaincu que c'est en Dieu seul que vous vous glorifiez, je vous offre avec sécurité les considérations intéressantes qui vont partager cet entretien.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Si la grâce qui appelle une âme à la solitude est une grâce de lumière, je vois dans la correspondance à cette vocation un esprit de foi qui rend cette lumière agissante. Esprit de foi, qui lui donne les rapports les plus marqués avec ces héros de l'Ancien Testament, dont saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux*, nous a tracé le plus magnifique éloge. Pour la consolation des vierges qui m'écoutent, développons ce parallèle.

C'est par la foi qu'Abel, cette âme pure, offre à l'Auteur de son être l'élite de ses troupeaux, le glorifie par le choix de la victime et par la plénitude de son sacrifice. Comme lui, vous avez compris tout ce qu'exigeait de votre fidélité un Dieu seul grand, seul aimable, seul digne de votre attachement et de votre amour; un Dieu qui vous attirait et vous prévenait par sa grâce. Dans une âme qu'il avait choisie et distinguée pour en faire l'objet de ses complaisances, toute réserve vous eût paru un outrage; et tandis qu'une foule de chrétiens ne se donnent à Dieu qu'à demi, ou ne lui offrent que les restes du monde et d'une vie usée par les passions, vous avez donné ce que l'homme a de plus précieux : les premières lueurs de votre liberté, les prémices de votre cœur, la fleur de vos années : *Fide plurimam hostiam Abel quam Cain obtulit Deo. (Hebr., II.)*

C'est par la foi que Noé au sein de la corruption, et malgré les railleries d'un monde incrédule, obéit à l'inspiration divine, construit l'arche salutaire pour se soustraire au déluge qui devait inonder les coupables, et devient par son obéissance l'héritier de la justice et des promesses. Comme lui, vous avez entendu la voix du Seigneur et, dociles à l'avertissement céleste, pénétrées de cette chaste crainte qu'inspirent à une âme chrétienne les périls de l'innocence, vous vous êtes réfugiées dans une sainte retraite, pour vous arracher aux scandales du siècle, et vous préserver de la corruption : *Fide Noe... metuens aptavit arcam in salutem. (Ibid.)*

C'est par la foi que Moïse, les yeux fixés sur les biens invisibles, foule aux pieds les trésors de l'Égypte, préfère l'opprobre et l'ignominie de Jésus-Christ au vain éclat d'une cour profane, aux fausses douceurs de la volupté. Comme lui, vous n'avez vu dans le monde revêtu de toute sa gloire qu'une figure qui passe, qu'une vaine apparence, que le vide et le néant. Convaincues, par de solides réflexions, que ses promesses sont des impostures, ses maximes des abus, ses plaisirs des pièges et des écueils, vous avez tout quitté pour Jésus-Christ; et une vie cachée, pauvre, mortifiée, anéantie, vous a paru préférable aux espérances, aux satisfactions, aux avantages du temps : *Fide Moyses majores divitias aestimans thesauro Aegyptiorum improprium Christi. (Ibid.)*

C'est par la foi qu'Abraham, oubliant sa patrie, renonce à ses possessions, s'exile dans une terre étrangère, rompt tous les nœuds de la nature, et lève le bras pour immoler ce qu'il a de plus cher. Comme lui, vous avez tout sacrifié : parents, sociétés, prétentions, fortune, agréments. Si quelques-unes d'entre vous ont moins quitté que d'autres, le sacrifice n'est pas dans la main, mais dans le cœur. Le sacrifice est entier, quand on se détache de tout ce qu'on possède, ne fût-ce qu'une barque et des filets. On renonce à tout, quand on renonce au désir même d'avoir. On donne tout, lorsqu'avec l'offrande extérieure, on se

donne soi-même. *Fide qui vocatur Abraham obedivit in locum exire.... obtulit Isaac, et unigenitum offerebat. (Ibid.)* Reprenons :

Tel est donc le premier caractère de votre fidélité à la grâce de la vocation religieuse ; un esprit de foi : non cette foi spéculative qui se contente de croire et d'adorer ; non cette foi stérile qui s'arrête à l'esprit, sans passer jusqu'au cœur ; non cette foi oisive qui se borne aux vérités et aux [maximes, sans animer la conduite ; mais une foi pratique, une foi vive, qui dans le moment où Dieu vous éclairait et marquait votre place dans le sanctuaire, a soumis vos cœurs à l'attrait de sa grâce, et rendu sa lumière agissante.

SECONDE CONSIDÉRATION.

En second lieu, si la grâce de votre vocation fut une grâce de consécration, je vois un esprit de pureté qui a rendu cette consécration volontaire. En effet, c'est l'amour de cette vertu qui vous a fait renoncer aux engagements humains, à tout objet créé, aux promesses et aux agréments du monde. Je ne sais quel charme imposteur fascine les esprits ; mais quelque frivole, quelqu'inconstant, quelqu'injuste que soit le monde, il a ses partisans, ses adorateurs et ses esclaves. Les censeurs les plus éloquents de sa vanité sont la plupart des mécontents dont les déclamations annoncent le désir de plaire par le dépit d'avoir déçu, et que de nouvelles faveurs rappelleraient bientôt à de nouveaux hommages. Ceux que la disgrâce oblige à s'éloigner jettent encore en le quittant un regard sur l'idole. Les sages eux-mêmes en le fuyant prouvent son ascendant et son empire sur les cœurs, et pour juger de cette force impérieuse du monde, faites ici avec moi une réflexion. Le paganisme a été détruit, ses temples ont été renversés ; les tyrans ont été confondus et le monde subsiste ; le monde, avec ce pouvoir de séduction qui nous offre de toutes parts le naufrage des mœurs, et couvre la terre d'un déluge de crimes.

Or c'est lui dont vous triomphez, âme religieuse, par cette consécration volontaire qui vous unit à Dieu, et qui immole à la pureté de son être les attrait de la chair et du sang. Le monde n'est qu'une figure qui passe, mais elle éblouit, elle enchante ; et vous l'avez méprisée. Ses maximes sont des erreurs, mais des erreurs agréables ; elles sont adoptées par la foule et vous les avez dédaignées. Ses douceurs sont des poisons ; mais le poison est caché ; le plaisir se présente ; nous y avons tous un penchant naturel et c'est ce penchant que vous avez sacrifié. Quoi ! plus de plaisirs ! Quel coup de foudre pour la nature, pour une jeunesse vive et sensible, qui ne pense qu'à se couronner de fleurs, qu'à respirer les parfums, et à profiter du bel âge, au milieu des ris et des chants de la volupté !

Et voilà, mes chères sœurs, un nouveau motif de confiance pour une épouse de Jésus-Christ : cette pureté victorieuse qui

s'élève au-dessus des sens, l'hommage qu'elle rend à Dieu et à la sainteté de son être dont elle est un écoulement et une image. Quel spectacle pour ce Dieu infiniment pur ! Quoi de plus propre à attirer ses regards et à vous assurer de son amour et de sa protection ?

Tandis que le vice étend ses ravages ; que la contagion infecte tous les âges et toutes les conditions ; que le sexe lui-même, oubliant sa modestie naturelle, nous étonne par ses scandales, que reste-t-il à l'innocence, pour se dédommager de ses pertes ? Divine pureté, consolez-vous. Du sein de l'iniquité, s'élève un peuple choisi que Dieu s'est réservé pour sa gloire. Je vois des âmes sublimes, rivales de ces esprits immortels, dégagés de la matière et qui sont par vertu ce que ces pures intelligences sont par nature ; des cœurs où le ciel habite, la demeure du Dieu des vertus, son trône, son sanctuaire, son char de triomphe.

Dieu saint ! peut dire l'âme religieuse, plus la pureté vous est chère, plus mon sacrifice a dû vous honorer. Ce n'est pas le monde injuste, capricieux, perfide, que je vous ai sacrifié : à peine avais-je eu le temps de le connaître ; mais le monde en perspective ; le monde tel que le peint l'erreur de l'imagination, embelli de tous les charmes de la prospérité et du bonheur ; le monde dans ce point de vue, où l'image est plus que la chose. Je n'ai pas même voulu qu'il pût se flatter d'avoir retardé d'un moment mon sacrifice. Ses promesses, ses attrait, ses instances ont été inutiles. Dieu de mon cœur ! Vous m'avez vu comme Joseph (et c'est au pouvoir de votre grâce que je dois cette victoire), vous m'avez vu, pour m'arracher à la séduction, tromper le séducteur, et laissant dans ses mains le manteau et les dépouilles de l'homme extérieur, insulter à votre ennemi, et triompher de sa corruption.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

La reconnaissance de l'âme religieuse ne se borne pas à ces dispositions de foi et de pureté ; elle y ajoute un nouveau trait de fidélité, et si la grâce qui la conduit au pied du sanctuaire est une grâce d'union, elle y répond par un esprit d'amour qui rend cette union réciproque.

La charité qui nous unit à Dieu est le plus essentiel de nos devoirs, l'accomplissement et la fin de la loi ; et sans elle, il n'y a dans l'ordre du salut et de la gloire ni sainteté, ni mérite, ni récompense. Mais combien qui se flattent d'aimer Dieu, et qui s'abusent ; qui se reposent sur quelques sentiments superficiels, et prennent les apparences de la charité pour la charité même ! Combien, disait à ce sujet le pape saint Grégoire, qui répondraient avec la plus grande sécurité, si on les interrogeait sur ce point fondamental de la religion, et dont les paroles seraient démenties par leur conduite ! Combien à qui l'on pourrait dire : Vous croyez aimer Dieu ? Mais que faites-vous pour

lui? Que vous en a-t-il coûté jusqu'ici, pour l'aimer? Quelles preuves nous donnez-vous d'une charité vive et agissante? Où sont les œuvres qui la caractérisent, les efforts qu'elle commande, les renoncements qu'elle inspire?

Vous aimerez Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces. Voilà le précepte. Or l'étendue même de ce commandement, et les droits de Dieu sur nous; un secret penchant à nous révolter contre sa loi; les objets extérieurs, d'intelligence avec nos passions, pour éteindre en nous la charité; le cœur de l'homme inconnu à l'homme même; l'incertitude où nous vivons et qui est une suite naturelle de cette triste obscurité; autant de raisons de douter si on aime Dieu, si on l'aime assez sincèrement, assez pleinement pour être justifié devant lui et pour accomplir le précepte. Cependant, malgré cette incertitude et les ténèbres de cet exil, si quelqu'un peut, avec quelque fondement, se rassurer sur l'observation de la loi, en avoir une certitude morale et dire à Dieu avec une humble confiance : Mon Dieu ! je vous aime; c'est sans doute le religieux, c'est une de ces vierges qui se sont consacrées au Seigneur, pour mener une vie solitaire et dégagée des objets sensibles. Seigneur ! vous connaissez toutes choses : vous savez que je vous aime : *Domine, tu omnia nosti : tu scis quia amo te. (Joan., XXI.)*

C'est, mes chères sœurs, ce que vous avez dit au moment de votre profession : non pas comme ces âmes molles, qui prétendent aimer Dieu sans qu'il en coûte à leur indolence, à leur sensualité, à leurs plaisirs, à leur délicatesse; que cet amour est commode ! mais vous l'avez dit, en vous dévouant aux travaux, aux privations, à tout ce qui mortifie la nature et les sens : non pas comme ces âmes lâches qui disputent et composent avec Dieu; qui ne voient dans un effort et dans un sacrifice que des obstacles et de prétendues impossibilités; que cet amour est équivoque ! mais vous l'avez dit, en vous dépouillant de tout, en renonçant à tout, en renonçant à vous-mêmes et en ajoutant à l'essentiel de la loi toute la perfection des conseils évangéliques : non pas comme ces âmes ordinaires, qui dans le système de leur piété se réservent encore mille choses : la douceur des attachements, l'agrément des commerces, le domaine de la volonté propre, le goût de la liberté et de l'indépendance; que cet amour est faible ! mais vous avez dit à Dieu que vous l'aimiez en lui montrant ce voile, ce glaive, cette croix : ce voile, qui vous dérobaient à des regards mortels, lui dira éternellement que vous n'avez voulu plaire qu'à lui seul; ce glaive, qui pour obéir à ses ordres a coupé jusqu'au vif et brisé les nœuds les plus doux; cette croix dont vous vous êtes chargées, que vous avez choisie, embrassée, préférée aux plus flatteuses espérances, et qui fait vos délices parce qu'elle a fait les siennes. Oui, Seigneur ! si vous aimez ceux qui vous aiment, la confiance doit être le par-

tage de ces belles âmes, qui n'usent d'aucune réserve avec vous, et dont l'amour va jusqu'au sacrifice.

Sacrifice, mes chères sœurs (et que ces réflexions sont consolantes pour une épouse de Jésus-Christ !), sacrifice d'autant plus glorieux à Dieu qu'indépendamment du droit absolu qu'il a sur sa créature, ce rapport nécessaire de l'homme avec le souverain Être est dans l'âme religieuse un hommage libre et volontaire; qu'elle reconnaît par l'acte le plus authentique qu'il est Dieu; qu'elle le choisit pour son Dieu; qu'elle proteste que, pour le venger de l'indifférence et de l'oubli du reste des hommes, qu'aux dépens de tout, uniquement et pour toujours il sera son Dieu.

Sacrifice d'autant plus méritoire qu'en immolant au pied de l'autel les avantages et les possessions du monde, son cœur, plus grand que son offrande, dit à Dieu dans le transport de son zèle : Maître adorable ! que ne suis-je une victime plus digne de vous ! Que n'ai-je de plus grandes choses à vous présenter ! Vous le savez, Seigneur ! les trônes, les couronnes, les diadèmes, l'univers seraient à vos pieds.

Sacrifice d'autant plus généreux qu'elle a prévu toutes les suites de l'engagement qu'elle contracte avec Dieu. La nature réprimée dans ses goûts et ses penchants; les répugnances et les révoltes immolées au devoir; les caprices subjugués et asservis par la règle; les sens dans la contrainte et la plus austère modestie; le corps réduit en servitude et sous le joug de la pénitence; l'esprit anéanti et qui n'a plus de pensées à soi; la volonté captive, et qui n'a de mouvement que par une impulsion étrangère; vigilance exacte, régularité soutenue, fidélité constante, mort continuelle; voilà ce qu'entrevoit une épouse de Jésus-Christ en se donnant à lui.

Voilà, mes chères sœurs, ce que vous avez vu, ce que vous avez promis, ce que vous avez accepté. Dieu seul mérite un pareil hommage, et l'âme religieuse est aussi la seule qui soit assez généreuse pour le lui offrir. Oubliera-t-il un sacrifice si étendu, si héroïque ? Et que ne doit pas attendre de sa libéralité une âme fervente qui l'honore, qui l'aime aussi pleinement, aussi parfaitement qu'une faible créature peut honorer et aimer son Dieu.

Heureuse victime, dont l'immolation est le préjugé le plus consolant du salut, le gage le plus assuré des faveurs que Dieu lui prépare, et des droits qu'elle a sur son cœur ! Heureuse cette vierge chrétienne qui, dans le sacrifice qu'elle fait d'elle-même au Seigneur, s'unit à lui par la charité la plus pure ! La récompense de son amour, dans ce lieu même d'exil, est d'être convaincue par un sentiment intime qu'elle n'aime que ce qu'elle doit aimer; que son cœur est à sa place; qu'il a tout dans l'objet de son attachement; et que l'aimer serait déjà le comble du bonheur, si la grandeur et l'excellence de l'objet ne faisaient à un cœur aussi

borné que le nôtre un devoir d'aimer toujours davantage, pour posséder plus parfaitement ce qu'il aime.

Tels sont les motifs de confiance d'une âme religieuse; mais il ne suffit pas, mes chères sœurs, de vous être consacrées au Seigneur par l'oblation de vous-mêmes; il faut soutenir ce premier sacrifice, le nourrir, le perpétuer par des hommages renaissants. Eh quoi! Voudriez-vous en ternir la gloire par votre inconstance? Vous verrait-on ralentir ou éteindre le feu du sanctuaire, et profaner l'autel par le larcin dans l'holocauste? Ah! plutôt, que chaque jour de la vie religieuse ajoute à votre première ferveur, et comptez que vous n'avez rien fait si vous n'offrez de nouveaux dons. C'est le sentiment que je voudrais vous inspirer, mes chères sœurs, en finissant ce discours, et je vous laisse avec ces réflexions que chacune de vous doit s'appliquer pour se pénétrer de la dignité de son état, et en remplir les engagements. Si Dieu vous a paru assez grand pour mériter le sacrifice de ce que vous aviez de plus cher, il faut qu'une vue encore plus distincte et plus vive de cette grandeur vous fasse dire au fond du cœur que vous n'avez rien quitté. Si un côté du glaive vous a séparées des créatures, il faut que l'autre vous sépare de vous-mêmes. Si l'amour a frappé la victime, il faut que l'amour la consume, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS XIX.

SUR LA SAGESSE DE L'ÂME SOLITAIRE DANS SON DIVORCE AVEC LE MONDE.

Properavit educere illum de medio iniquitatum : populi autem videntes, et non intelligentes. (Sap., IV.)

Le Seigneur s'est hâté de l'enlever du milieu de l'iniquité : un peuple sans intelligence a vu cette conduite de Dieu sur ses saints, sans la comprendre

Les voies de Dieu et les secrets de sa providence sur ses élus ont été de tout temps un mystère ou un objet de contradiction pour la chair et le sang. Si le juste disparaît dès l'entrée de sa carrière et à la fleur de ses années, l'impie qui ne voit rien au delà du temps croit ce juste anéanti; la nature s'afflige et vient pleurer sur son tombeau, tandis que le ciel, qui se plaît à confondre les pensées de l'homme, nous découvre dans cette mort précipitée l'heureux terme des périls de l'innocence, le triomphe de sa vertu, le sceau de sa prédestination éternelle : *Properavit educere illum de medio iniquitatum : populi autem videntes, et non intelligentes*. Opposition entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, qui se renouvelle parmi nous, et dont nous sommes témoins dans ces cérémonies de religion où nous voyons d'une part une de ces âmes privilégiées que Dieu sépare du commerce des créatures et met à couvert de la séduction; et de l'autre le mondain esclave de ses sens, dominé par ses passions, qui censure un état dont il n'a jamais connu l'esprit ni mérité les avantages.

Dans le nombre de ses préjugés sur la vie religieuse, il en est un que je vais m'attacher à combattre et à réfuter dans ce discours. Le sacrifice d'une jeune personne qui vient chercher un asile dans l'obscurité du cloître lui paraît une démarche imprudente, peu réfléchie; et moi, je viens en justifier la sagesse.

Quels sont les caractères de la sagesse, selon l'Ange de l'école? C'est tendre à une fin parfaite, choisir les moyens les plus propres pour y arriver. Dans le monde même, ceux qui se distinguent par ces vues supérieures qui leur méritent le nom de sages, s'occupent toujours de l'objet le plus important, y tendent par les voies les plus courtes et les plus sûres. Et voilà, mes chères sœurs, l'apologie la plus complète du sacrifice de l'âme solitaire. Que vient-elle chercher dans ces lieux de retraite? Quelle fin se propose-t-elle? Une vie sainte, une mort tranquille. Peut-elle se proposer une fin plus digne de l'homme, et de l'homme chrétien? Si elle y tend par une vie de retraite et d'austérité, peut-elle y tendre plus sûrement et plus efficacement.

Je viens d'indiquer les motifs de son sacrifice. Exposons-les en détail; ils vont partager ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai dit, l'âme religieuse dans son divorce avec le monde se propose une vie sainte. Elle s'est vivement pénétrée de cette vérité capitale dont on s'occupe si peu ou si faiblement au milieu du monde : Dieu est ma fin dernière, fin nécessaire, fin unique. Tout ce qui me conduit à cette fin, tout ce qui m'en approche doit être l'objet de mes recherches, mérite seul de fixer mon attention. Tout ce qui est inutile ou contraire à cette fin doit être méprisé, retranché, sacrifié. Dieu est ma fin. Elle a vu cette vérité primitive remplacée par des séductions et des erreurs, cette règle invariable de tous les devoirs sacrifiée à l'emportement des passions, aux attrait du vice et de la corruption. Elle a vu une foule de coupables briser les nœuds sacrés qui les attachaient à l'Auteur de leur être; et du pied de l'autel elle s'écrie : Insensés, le salut est l'unique affaire, et vous la négligez! Dieu est votre tout, et vous l'avez perdu! Je vous vois dans le néant. Elle sait que nous adorons un Dieu saint qui ne veut à son service que des saints; que la vie d'un chrétien est une vie de pureté, et conséquemment une vie de détachement, de séparation, de renoncement et de sacrifice; que la grâce est ce trésor que Dieu nous a confié et dont il nous demandera le compte le plus rigoureux; que nous portons ce trésor dans des vases fragiles que le moindre obstacle peut briser. Pour conserver ce précieux dépôt, pour entretenir et perfectionner les rapports sublimes que tout chrétien doit avoir avec le modèle de toute sainteté, elle se met à l'écart, elle fuit le monde. Se trompe-t-elle? ou plutôt n'est-

ce pas le monde même qui va la justifier ?

Monde, aujourd'hui plus que jamais école de libertinage et d'irréligion, où Dieu n'est plus qu'un être incommode; la vérité de ses mystères, qu'une erreur populaire; la terreur de ses menaces, qu'une terreur puérile; la foi en ses promesses, qu'une vaine et trompeuse crédulité.

Monde, séjour contagieux, où tout ce qu'on voit est une image qui séduit; tout ce qu'on entend, un charme qui corrompt; et où, par une malheureuse fatalité, on veut tout voir et tout entendre.

Monde, région de scandale, où le vice est triomphant, la vertu obligée de se cacher ou de rougir; la séduction, déguisée sous le nom d'agrément; l'âge le plus tendre, séduit par le souffle de la volupté; où à quelques pas du berceau de l'innocence, hélas ! on montre quelquefois son tombeau.

Monde, théâtre de corruption, où une jeune personne avec la fraîcheur de l'âge, une vivacité naturelle, un cœur sensible, les grâces de l'esprit et du corps, ne se produit avec plus d'avantage que pour se perdre plus promptement et plus sûrement, Idoles du siècle, peut-on nommer vos talents, sans nommer vos tentations et vos crimes ? Vous voyez le monde et le grand monde; vous avez la science du monde, vous brillez dans le monde : oui, vous brillez, mais dans la nuit et l'horreur du péché.

Et vous-mêmes, qui portez au milieu des écueils un fond de vertu, une âme disposée à se défendre des attrait du vice, quelles ressources avez-vous contre sa corruption, qui puissent dissiper nos alarmes ? De saintes inclinations, d'heureux penchants ? Ils sont combattus par de fausses maximes. De bons désirs ? Ils sont altérés par le règne des sens. De pieuses pratiques ? On vous en dégoûte par le reproche de singularité et de minutie. Des projets de sanctification, je dirai même, de perfection ? Ils sont ébranlés, et bientôt entraînés par le torrent des occasions. D'utiles et sévères précautions ? On vous attire par l'appât du plaisir; on vous rend sensible, et on vous voit criminelle. Des principes de pudeur ? On cherche à vous les ravir, et on n'y réussit que trop souvent, par la contagion de l'exemple, par une raillerie, par un regard de pitié, et surtout aujourd'hui, par un trait d'incrédulité. Un de ces hommes qui ont éteint le flambeau de la foi dans la fange de la volupté vous dira que la vertu n'est qu'un nom. Vous frémirez d'abord, vous rougirez, et bientôt, peut-être, il faudra rougir de vous-même.

Que de tentations et d'écueils ! et quand une âme saintement timide aperçoit le péril, et craint tout de sa fragilité : quand elle est avertie par cette grâce intérieure, qui lui découvre les desseins de Dieu sur elle, l'instruit de ses dangers et des ressources que le ciel lui prépare, lui montre ses destinées éternelles, marquées dans le silence et l'obscurité ; que peut-elle faire

de plus sage, de plus sensé, que de chercher dans le lieu saint un aliment à sa vertu ou un secours à sa faiblesse ?

C'est ainsi qu'en jugeait saint Jérôme, écrivant du fond de sa solitude à l'hérétique Vigilance, qui lui reprochait sa retraite et son divorce avec le monde. Pourquoi, lui disait cet hérésiarque, pourquoi vous enfoncer tout vivant dans l'horreur d'un désert ? Je fuis, répondait saint Jérôme, pour éviter les pièges et les précipices qui vous environnent de toutes parts. Je fuis ces exemples contagieux qui érigent les abus en maximes, sèment partout le scandale, ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites. Je fuis ces regards corrupteurs qui souillent les âmes les plus chastes, y portent le feu de la convoitise et le poison le plus mortel. Si vous me reprochez d'éviter le combat, et de découvrir par là ma faiblesse, je ne rougis point de l'avouer, continuait le saint docteur. Convaincu de ma fragilité, je crains les périls, et je cherche un asile. On fuit à la vue d'un serpent, et on fuit sans délibérer. Cette fuite est une victoire ; c'est la sagesse et la prudence des saints.

Ainsi parlait saint Jérôme ; et voilà ce que nous pourrions répondre à tels et telles qui nous interrogent, et qui nous demandent quelquefois s'il serait nécessaire, pour assurer leur salut, de faire un divorce éternel avec le monde. Si vous tenez des mains de la Providence, leur disons-nous, les engagements que vous y avez formés ; si fidèles à votre vocation, vous en remplissez constamment les devoirs ; si confondus avec les enfants du siècle, vous conservez tous les caractères du juste et d'un enfant de lumière ; si vous êtes déterminés au milieu du monde à y vivre en chrétiens (et savez-vous, reprenait ici un Père de l'Eglise, ce que c'est qu'être chrétien ? Avez-vous jamais compris tout ce que cette idée renferme de grand et d'héroïque ? *Magna res est esse Christianum*) ; alors nous adorons dans votre état le Dieu de toutes les conditions ; nous attendons tout de sa bonté, au milieu des périls qui nous environnent, obligés toutefois de vous dire avec l'Apôtre : Opérez votre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (Philip., II.)

Mais pour vous, âme faible, qui balancez entre les agréments du siècle et les attrait de la grâce ; vous, jeune personne, mondaine par goût, chrétienne par remords ; vous qui flottez entre la crainte et l'espérance, et qui savez par une expérience personnelle que vous avez plus à craindre qu'à espérer, je vous dis comme l'ange disait à Loth : éloignez-vous : *Nec stes in omni circa regione.* (Genes., XIX.) Le séjour est contagieux, vos passions sont vives, votre fragilité est extrême, *Nec stes.* Si d'autres que vous sont appelés à vivre au milieu du monde et à s'y soutenir par des grâces de combat et de protection, la grâce qui vous est propre, et qui doit opérer votre

salut est une grâce de séparation et de fuite : *Nec stes*. Ne perdez plus le temps à consulter, la réponse est dans vous-même : *Nec stes*. Cœur faible, et à demi vaincu par votre fragilité, un malheureux moment peut tout perdre : *Nec stes*. Evitez un ennemi avec lequel on ne fait jamais ni paix ni trêve : fuyez, fuyez, et mettez pour toujours votre âme en sûreté : *Nec stes in omni circa regione*.

Je l'ai dit, mes chères sœurs, le monde est un séjour de corruption, où l'innocence est menacée du plus triste naufrage. Cette contagion du siècle et la vue de ses dangers justifient donc la sagesse de votre démarche.

Mais cessons d'envisager le monde d'un côté si odieux ; laissons à part son libertinage et ses scandales, n'a-t-il point d'autres périls pour une âme qui veut vivre de la foi, et travailler efficacement à se sauver ? Qu'avez-vous vu, mes chères sœurs, et que voyons-nous dans ce monde même qui se dit chrétien ? Quelle espèce d'hommes Jésus-Christy compte-t-il parmi ses disciples ? Quelles mœurs ! Quelle religion ! Une religion superficielle qui se borne à des paroles, à des apparences et à de pures cérémonies. Une religion aisée et commode, où les prétextes, les dispenses, les relâchements ont fait un évangile à part dont les païens s'accommoderaient eux-mêmes, et disons-le à notre honte, où ils trouveraient encore à retrancher de nos délicatesses et de nos raffinements en matière de sensualité. Une religion équivoque, où voulant concilier Dieu et le monde, l'Évangile et la coutume, on a ce cœur double que Dieu maudit dans ses Écritures. Ici sa grâce est rejetée, là elle demeure stérile et sans fruit. Les uns lui refusent tout ; les autres lui donnent trop peu. Le crime l'outrage, l'indifférence l'irrite.

Un jeune cœur est placé entre ces deux écueils. Que cette situation est orageuse ! Qu'il est difficile, permettez-moi cette expression, qu'il reste neutre et maître de lui-même ! Il se garantit des vices grossiers, je le suppose, mais se préservera-t-il de la frivolité, de la dissipation, de la vanité ? Il n'a point à se reprocher les passions ténébreuses et avilissantes, mais il obéit à des passions plus douces, dont la douceur même fait le péril, et d'autant plus séduisantes, que le cœur est d'intelligence avec le danger. Tiendra-t-il longtemps contre ces maximes mondaines accréditées par la foule, et si souvent répétées : le plaisir est un droit de la nature et un apanage de l'humanité ; le germe d'une passion naissante qui dispose deux cœurs à s'enflammer et à se corrompre, un effet de la sympathie, une preuve qu'on est fait l'un pour l'autre ; le luxe des parures, une bienséance du temps que l'usage autorise, le goût des spectacles, quoi qu'en dise une morale outrée, un délassement honnête, un amusement permis ; le recueillement d'une âme pure et fidèle, une austérité de caractère ; le respect

pour les règles saintes, et cet esprit de religion qui contraste avec les erreurs communes, une singularité d'humeur ; la modestie et le feu sacré qui l'annonce, une faiblesse ; la ferveur de la piété, un excès ; la vigilance et la garde des sens, un esclavage ; le doute sur certains abus et l'attention à s'en défendre, un scrupule ?

A ces tentations multipliées, on oppose d'abord quelque résistance ; mais chaque jour ramène les mêmes séductions et les mêmes dangers ; mais il faut toujours veiller contre la surprise, toujours se défendre. La volonté s'affaiblit, le courage s'énerve. On ne se défend plus que d'une main chancelante et timide. Les traits de l'ennemi sont repoussés faiblement. On s'ennuie de combattre, on se lasse de vaincre.

Quelle révolution se fait alors dans une âme ! La séduction prévaut, les principes de religion s'altèrent, l'or de la piété s'obscurcit, on est tiède avec les tièdes, on pense comme le monde, on juge selon l'esprit du monde, on vit de la vie du monde. Vie indolente et stérile où je cherche la religion dans la religion même. Vie sensuelle et impénitente qui suffirait seule pour vérifier l'oracle du Fils de Dieu sur le petit nombre des élus. Vie lâche et dissipée où nous voyons une foule de demi-chrétiens vivre sans règle, persévérer sans remords, mourir sans vertus.

Telles sont, mes chères sœurs, les raisons du divorce que vous avez fait avec le monde. Vous avez quitté la voie large, l'écueil de la multitude, pour marcher dans cette voie étroite qui mène à la vie. Vous vous êtes écriées avec le Roi-Phète : Sauvez-moi, Seigneur ! de la contagion de l'iniquité et de ma propre faiblesse. La vertu est presque bannie de la terre ; elle y est méconnue et défigurée par ceux-mêmes qui se disent votre peuple et votre héritage : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus*. (Psal. XI.) A l'ombre de vos ailes, je porte mes pas dans ce pieux asile où l'étendue de la loi, interprétée par la règle, soutenue par l'exemple, perpétuée par la ferveur, éloigne jusqu'à l'apparence du mal, en faisant un crime des fautes les plus légères. Sainte ferveur qui assure l'observation des préceptes par la pratique des conseils, confond le soin du salut avec le soin de la perfection, laisse entrevoir dans les sacrifices de l'austérité chrétienne l'image d'un Dieu pénitent, un droit spécial à ses promesses, le bonheur de lui plaire : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras*. (Psal. XVI.)

Mondains, lorsqu'une jeune personne dirigée par ces motifs s'avance vers l'autel, l'accuserez-vous de manquer de discernement et de sagesse ? Direz-vous encore : Quel sacrifice ! n'est-ce pas en faire trop ? Non, non ; mais craignez vous-mêmes d'en faire trop peu. Comme elle, vous êtes redevables de toute la loi, et si elle y ajoute de nouveaux moyens pour en faciliter l'accomplissement, quelle doit être, dans le séjour orageux du monde, votre fidélité à la grâce,

vosre circonspection, vosre vigilance au milieu des périls qui vous environnent ! et lorsque vous voyez ces âmes généreuses qui renoncent à tout pour assurer leur salut, si vous êtes trop faibles pour imiter leur sacrifice, soyez du moins assez justes pour applaudir à leur bonheur. Vingt, trente, quarante années de retraite et de mortification présentent d'abord de quoi effrayer la nature ; mais, répond la ferveur du fond de ces saints asiles, on s'épargne mille tentations et mille périls ; mais, dans les renoncements les plus pénibles, l'onction de la grâce fait goûter la manne cachée ; mais on compte des jours pleins dans une vie pure, où le mérite de la charité remplit tous les moments, sanctifie toutes les œuvres, ennoblit tous les sacrifices, divinise toutes les peines.

L'esprit qui vous a séparées du monde, mes chères sœurs, est donc un esprit de prudence et de sagesse. Mais pour nous en convaincre par de nouvelles réflexions, jugeons d'une vie de solitude et d'abnégation par le terme où elle aboutit. On a vécu saintement : on meurt avec confiance.

SECONDE PARTIE.

Je me représente ici deux voyageurs, citoyens d'une même patrie, appelés au même héritage. L'un choisit une voie large et spacieuse, un chemin semé de fleurs, où les objets les plus voluptueux concourent à flatter ses sens. L'autre s'engage dans des sentiers étroits et difficiles, dans un chemin hérissé de ronces et d'épines, où il trouve mille obstacles à surmonter. Que vois-je, et où aboutiront deux voies si différentes ? L'un, content de lui-même et avec le ris sur les lèvres, s'égare et court au-devant du précipice. L'autre, au bout d'une carrière arrosée de ses sueurs, entrevoit ce séjour d'espérance qui occupa toutes ses pensées. Celui-là trouve un abîme, celui-ci un palais. Lequel des deux est le plus sage ?

Et voilà, mes chères sœurs, la différence qui se trouve entre un mondain et un religieux fervent, au lit de la mort. Cette femme idolâtre d'elle-même, cette jeune personne enivrée du monde, a vécu dans l'oubli de Dieu, uniquement occupée de sa vanité et de ses plaisirs : elle touche à sa dernière heure, et les espaces immenses de l'éternité s'ouvrent devant elle. Quelles sont alors ses réflexions ? Que lui reste-t-il d'une vie d'égarement et de volupté, que des images qui l'affligent, des regrets qui l'accablent, des remords qui arrachent de sa bouche mourante ces tristes aveux si ordinaires à une âme mondaine dans les derniers moments ? Mon Dieu ! que n'ai-je vu les choses sous le même aspect que je les vois aujourd'hui ! Quel usage ferais-je de la vie, et de tant de moments perdus, s'il m'était donné de revenir sur mes pas ! Quelle a été mon erreur, de vous abandonner pour de vaines satisfactions, pour quelques instants d'une fausse et pernicieuse liberté ! Au lieu de fermer mes yeux à la lumière, et d'en-

durcir mon cœur à vos invitations, que n'ai-je suivi le mouvement de la grâce, écouté cette inspiration qui me portait à chercher la solitude, et à me séparer des créatures, pour m'attacher à vous seul ! Souverain Arbitre de mes destinées ! que ne m'avez-vous fait naître dans une condition moins rapprochée du monde, dans un état d'obscurité où j'eusse trouvé moins de ressources et d'aliments à mes passions ! Qu'il serait bien plus avantageux pour moi de mourir sous le cilice, et de passer des bras de la pénitence dans le sein de votre miséricorde, que d'attendre sur ce lit de mollesse et de vanité le courroux d'un Dieu méprisé, et toute la sévérité de ses vengeances !

Quel changement, mes chères sœurs, quelle révolution d'idées et de sentiments ! Et ces soupirs, ces regrets ne vengent-ils pas hautement la sagesse de votre sacrifice ?

En effet, si le parti de la retraite et de la mortification, qu'une âme voluptueuse avait toujours envisagé comme une vie triste et pénible, lui paraît dans les derniers instants un objet digne d'envie, quel sujet de confiance pour une épouse de Jésus-Christ qui en a éprouvé toutes les rigueurs, et dont la vie entière a été ce sacrifice continu que saint Bernard égalait au martyre ! Qu'un monde sensuel en pense tout ce qu'il voudra ; pour moi, mes chères sœurs, je le dis ici pour votre consolation : heureuse pénitence, dont les amertumes passagères se changent en une source de paix et de tranquillité ! Jeûnes, macérations, solitude, exercices de la vie religieuse, que vous inspirez de confiance, à l'heure de la mort !

Elle meurt, cette vierge chrétienne loin des regards et du commerce du monde ; c'est-à-dire, convaincue depuis longtemps de sa vanité, détrompée de ses erreurs et de ses fausses maximes, libre de ses préjugés contagieux, de ses engagements funestes, de ce chaos de distractions, d'intérêts, de passions et d'intrigues, qui eussent troublé sa paix, altéré son innocence.

Elle meurt, c'est-à-dire que le temps de sa pénitence est écoulé, qu'elle touche au terme de ses travaux et de ses peines, que ses combats vont finir avec sa captivité et son exil.

Elle meurt, c'est-à-dire que son sacrifice est consommé : *Consummatum est.* (Joan., XIX.) Elle s'en rappelle toutes les circonstances, qui la remplissent de consolation, et lui font tout espérer de la fidélité de son Dieu.

Sacrifice prématuré. Elle n'a point attendu à la dernière heure ; c'est dès ses premières années qu'elle a porté le joug du Seigneur et tout le fardeau de la loi.

Sacrifice généreux. Parents, amis, fortune, prétentions, satisfactions les plus innocentes, elle en a fait hommage à la pureté et à l'élévation de sa foi.

Sacrifice entier. C'est elle-même, et tout ce que l'homme a de plus intime, qu'elle a

immolé : l'esprit et ses vœux naturelles, le cœur et ses affections les plus chères, le corps et tous ses sens.

Elle meurt, c'est-à-dire qu'elle présente à l'Auteur de son être des penchants et des goûts réprimés, une chair purifiée par le jeûne et l'abstinence, des membres conformes à leur chef, les gémissements de la foi, les saints désirs de l'espérance, les plus pures flammes de la charité.

Elle meurt; et quelle doit être sa confiance, lorsqu'elle est appuyée sur des fondements si solides ! Rassurée par le souvenir de ses bonnes œuvres, portant dans ses mains un trésor de vertus, sors, mon âme, s'écrie-t-elle, sors; que crains-tu ? *Egrederere, anima mea, quid times ?*

Dieu saint, vous êtes son juge, mais vous fûtes en même temps son modèle, et dans son application constante à vous imiter, vous reconnaissez votre image. De quelque côté que je porte mes regards, je ne vois pour elle que des raisons d'espérer. Je vois ce temple, où portant au pied du sanctuaire les dépouilles du monde, elle ne voulut d'autre possession et d'autre héritage que vous seul; ce lieu solitaire, où, comme la vierge sage, elle tint sa lampe toujours allumée, son cœur attentif à la voix de l'Époux; cet oratoire, témoin de ses soupirs, souvent arrosé de ses larmes; cet autel, où victime toujours renaissante, elle s'immolait chaque jour sur le sacrifice de sa foi. Avec ces motifs de consolation et d'espérance, elle s'endort du sommeil des justes, et son dernier moment est celui de son triomphe.

Et vous, religion sainte ! tandis que la vanité, par de fastueuses inscriptions, consacre sur le marbre et l'airain les succès ou les crimes de ses héros, gravez sur la tombe de cette vierge pure ces caractères augustes qui attestent et immortalisent ses vertus : *Dieu connu et préféré; Dieu servi et glorifié; Dieu goûté et possédé.*

DISCOURS XX.

SUR LA FIDÉLITÉ DE DIEU ENVERS SES ÉPOUSES.

Fidelis Deus. (I Cor., I.

Dieu est fidèle.

Filles de Sion, prêtez l'oreille à une vérité si consolante. Que les alarmes se dissipent, que les facultés s'aplanissent, que la confiance se ranime, que les cœurs se dilatent et tressaillent d'allégresse. Si, trompé par les apparences, le mondain n'aperçoit dans la vie religieuse que le poids de vos obligations, si la nature s'effraye, si le courage s'énervé, si la vertu chancelle, que ces saints asiles retentissent de ce cri de victoire : Dieu est fidèle : *Fidelis Deus*. En effet, le Dieu des solitaires, en se réservant ces âmes choisies qu'il prépare à de grandes vertus par de grands sacrifices, manque-t-il d'attraits pour les engager, de pouvoir pour les soutenir, de faveurs pour les consoler ? Dieu de majesté ! Dieu plein de charmes ! grâces immortelles vous en

soient rendues vous êtes connu et adoré dans Juda. Autour de l'arche sainte viennent se ranger vos victimes; le bonheur les appelle, l'amour conduit leurs pas; et ce silence adorateur qui peint à nos yeux la grandeur et la beauté de l'objet dont elles sont éprises, cette joie pure, ce feu céleste, qui brillent sur leur front, tout m'annonce, avec l'étendue de vos droits, la douceur de votre empire.

Non, mes chères sœurs, le Maître avec lequel vous vous êtes engagées ne se laisse jamais vaincre en libéralité par sa créature, et si, pour lui plaire, vous êtes entrées dans les voies laborieuses du renoncement et de la pénitence, voici ce qu'il a fait pour vous, et ce que son amour vous a préparé : les dédommagements de vos sacrifices, des ressources pour vos devoirs, vos ressources dans vos devoirs mêmes, des grâces de force et de consolation dans vos peines. Ces réflexions intéressantes demandent toute votre attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Premièrement, les dédommagements de vos sacrifices. Vous vous êtes dépouillées des biens temporels, et pour marcher sur les pas d'un Dieu pauvre, vous avez choisi les privations et les délaissements de ce Dieu Sauveur. Or, pour remplacer des biens périssables, dont le sacrifice porte avec lui sa récompense, en vous épargnant l'embaras de les conserver, la crainte de les perdre, le péril d'en abuser, quels dédommagements ne trouvez-vous pas dans la pauvreté religieuse ? Vous avez renoncé à des biens extérieurs, et vous jouissez des trésors et des richesses intérieures de la grâce. Vous avez quitté des biens stériles, incapables de remplir le cœur humain; et vous avez cette présence intime, ce goût de Dieu qui béatifie l'âme et la remplit. Vous êtes pauvres de ces biens funestes qui traînent à leur suite la mollesse et la corruption; et vous trouvez dans l'abnégation religieuse les ressources du salut, une espérance pleine d'immortalité : *Omnis qui reliquerit domum... aut agros propter nomen meum, vitam æternam possidebit. (Matth., XVIII.)* Voilà pour la consolation des pauvres.

En captivant votre liberté par le vœu d'obéissance, vous avez sacrifié ce que l'homme a de plus cher, mais je dois ajouter, ce qu'il a de plus dangereux. Funeste liberté, et quelles en sont les suites ! quels égarements ! quelles chutes ! quelles scènes honteuses ! quels éclats scandaleux ! Ames religieuses, votre volonté n'est plus à vous. Elle n'a d'autre mouvement que celui de la soumission, et dans cet état de dépendance, où un Dieu obéissant est devenu votre modèle, la volonté du souverain. Être est la règle qui vous dirige, et toutes vos voies sont sagesse et vérité. Vous portez le joug du Seigneur, et tandis qu'une foule d'esclaves, dominés par les lois du monde, se plaignent de sa tyrannie et s'agitent dans leurs chaînes, épouses de Jé-

sus-Christ, vous chérissez les vôtres ; vous les préférez à tous les titres dont l'orgueil humain s'applaudit ; vous les avez reçues de cette main divine qui élève ceux qui s'abaissent, et les place à côté de son trône : *Gloriam præcedit humilitas. (Prov., XV.)* Voilà pour la consolation des humbles.

Vous vous êtes dévouées aux rigueurs de la mortification, et vous avez sacrifié au pied de la croix les satisfactions de la nature et des sens. Le monde vous attirait par ses charmes ; vous aviez vous-mêmes de quoi lui plaire ; mais plaire au monde, n'est-ce pas adopter ses maximes, et participer à sa corruption ? Le talent de s'en faire aimer est-il autre chose que le talent de se perdre ? et le ciel, en le frappant de ses anathèmes, n'a-t-il pas réprouvé avec lui ses partisans et ses idoles ? Entre les bras de Jésus-Christ, mes chères sœurs, vous n'avez rien à craindre, que d'aimer trop peu le céleste époux ; rien à regretter, que de l'avoir connu peut-être et aimé trop tard ; rien à désirer, que de vous enivrer un jour dans ce torrent de délices dont il inonde ses élus : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos. (Psal. XXXV.)* Voilà pour la consolation des vierges.

Heureux sacrifices, dont vous êtes si abondamment dédommagées ! Je sais que ces saints engagements, que ces vœux sacrés qui vous unissent au plus grand et au plus libéral des maîtres, n'offrent aux yeux de la chair que des assujettissements pénibles, qu'une vie triste et amère ; mais pour vous, qui avez reçu cet esprit de discernement, qui sait apprécier l'espérance et la vocation des saints (*Ephes., I*), vous trouvez dans ces liens précieux le bonheur et la paix. Oh ! si tant d'âmes séduites eussent connu le don de Dieu ! si, au lieu de se livrer à l'amour du siècle, elles eussent cédé au pieux attrait qui voulait les enlever à sa vanité et à sa corruption, que de chagrins et de remords elles se seraient épargnés !

Une jeune personne, sans étudier son cœur, sans examiner à la lumière de la foi ce qu'il lui donne lieu de craindre ou d'espérer, se produit sur la scène du monde. Elle brille de tous les agréments de son sexe ; elle se voit environnée d'adulations et d'hommages ; tout lui rit, tout l'enchanté ; mais que deviendra-t-elle dans ce séjour contagieux, où elle s'est engagée sans principes, sans vocation, sans l'aveu du souverain Maître ? Hélas ! il me semble voir un vaisseau qui part malgré les vents contraires, qui fend les flots avec éclat, et dans le plus pompeux appareil, et dont les débris flottants sur le rivage m'annoncent, quelques moments après, qu'il est submergé par la tempête.

Goûtez votre bonheur, âmes religieuses, et bénissez la main bienfaisante qui vous a placées dans le lieu saint.

Qu'il est beau de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse (*Thren., III*), et de dépendre d'un maître qui ne veut régner

sur nous que pour nous faire régner avec lui !

Qu'il est consolant de penser qu'en renonçant au commerce des créatures, on n'a sacrifié que des obstacles et des écueils ; que si l'on occasionne quelques regrets, en s'arrachant d'entre les bras d'une famille, c'est pour s'en épargner à soi-même d'éternels !

Quel avantage pour une jeune personne qui prend le parti de la retraite, de trouver un asile où elle peut mettre à l'abri son innocence, goûter les consolations de la vertu, avoir le Dieu même des consolations pour époux !

Qu'il est doux à une épouse de Jésus-Christ, qui va terminer sa carrière, de pouvoir dire avec un sentiment plein de confiance : Oui, Seigneur ! vous fûtes l'objet de mes désirs, le Dieu de mon cœur. J'ai renoncé à tout par amour pour vous, et j'ai acquis, par ce renoncement, un droit particulier sur vos miséricordes ! Ah ! c'est maintenant que je vois dans le plus grand jour qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire ; que l'homme n'est véritablement grand, solidement heureux, que par ses rapports avec vous ; que ceux qui vous regardent comme un maître dur et austère ne vous connaissent pas ; que toutes les rigueurs de la pénitence payeront toujours imparfaitement la gloire de vous servir, l'espérance de vous posséder, le bonheur de vous plaire. Premier avantage que l'âme religieuse trouve dans sa vocation ; les dédommagements de ses sacrifices.

SECONDE RÉFLEXION.

J'ajoute, en second lieu, des ressources pour ses devoirs. Tout contribue, mes chères sœurs, à en faciliter l'accomplissement : les grâces les plus abondantes, le secours de l'exemple, la considération du maître que vous servez.

Devoirs faciles, par la multiplicité des grâces que vous offre la religion. Grâces de lumières, qui vous découvrent en même temps l'étendue de la loi et sa beauté, vos obligations et vos avantages, les sacrifices que Dieu exige et les droits qu'il a sur vous. Grâces de recueillement, qui vous défendent du tumulte et de la dissipation du monde, vous concentrent au dedans de vous-mêmes et dans cette solitude intérieure, où Dieu veut converser avec ses épouses. Grâces de vigilance, que l'état de séparation où vous vivez rend plus efficaces, et qui vous sont données pour étudier votre cœur et l'observer, pour en régler tous les mouvements par l'esprit de la foi, et le conserver toujours libre, toujours pur, pour un Epoux aussi saint que jaloux. Grâces de fidélité, pour vous renoncer dans les occasions, pour dompter la nature, pour triompher de ses répugnances et de ses dégoûts. Grâces de ferveur, pour accroître vos mérites, perfectionner vos vertus, enflammer votre amour.

Devoirs faciles, par le secours de l'exem-

ple. Dans une communauté religieuse, l'esprit de régularité qui anime tout le corps prévient l'égarement, ou ramène ceux qui s'égarent. Le religieux qui veut remplir ses obligations ne craint ni la censure ni la vanité; et à l'abri de ces deux écueils, où la vertu échoue si souvent au milieu du monde, il pratique le bien sans empêchement et sans présomption. Il est vertueux sans empêchement. L'exemple inspire l'émulation, et la piété est soutenue, encouragée par la piété même. Il est vertueux sans présomption. Une vie pure et édifiante dans le cloître est moins un sujet d'éloge qu'une dette dont on s'acquitte. La vertu y est estimée sans être applaudie, et se confond avec la multitude.

Devoirs faciles, par la considération du maître que vous servez. Les grands de la terre, les maîtres auxquels on obéit dans le monde sont des hommes, et on n'y voit que l'homme; c'est à l'homme seul qu'on sacrifie. Alors l'obéissance n'est qu'un joug, et la nature, qui rend tous les hommes égaux, réclame en secret contre l'assujettissement et la dépendance. Il est vrai, le mérite, joint à l'autorité, se fait obéir sans résistance; il engage, il entraîne le cœur humain, et ne lui laisse que le plaisir de la soumission; mais la supériorité du rang n'est pas toujours celle du mérite. Il est des maîtres qui n'ont de grand que la pompe du spectacle, des maîtres durs, des maîtres vicieux. Il faut en dépendre, lorsqu'on les juge indignes de commander. Ils reçoivent des hommages et n'ont point de sujets. La main les encense et le cœur les méprise. Et voilà, mes chères sœurs, ce qui doit vous rendre encore plus sensible le bonheur de votre dépendance. En effet, quel est le maître auquel vous obéissez? Celui dont la grandeur, la bonté, la sainteté, vous engagent si puissamment à le servir. Eh! comment ne seriez-vous pas fidèles, lorsqu'il est si glorieux, si consolant, si facile de l'être?

Vous servez ce maître absolu qui donne des lois à l'univers, qui voit les monarques à ses pieds, qui ébranle la terre d'un seul de ses regards, devant qui les chérubins tremblants se couvrent de leurs ailes; ce Dieu, seul grand par lui-même, seul indépendant, seul immuable, seul éternel. Si le religieux se dévoue par état à son service, s'il s'humilie devant ce maître adorable, pouvait-il se soumettre avec plus de grandeur et de noblesse; ou plutôt, les sujets d'un tel maître ne sont-ils pas eux-mêmes autant de rois et de souverains?

Vous servez le meilleur et le plus aimable des maîtres. S'il intime ses ordres, c'est l'amour qui commande; il porte un sceptre de douceur. S'il veut des cœurs dociles, il les a prévus par sa grâce. S'il prétend que ses dons soient respectés, il est jaloux, parce qu'il fut libéral. S'il exige des sacrifices, il demande pour donner, et il donne plus qu'il n'exige. Avec lui, point de services méconnus. Tous nos sacrifices sont comptés, et

son œil, à qui rien n'échappe, lit dans les cœurs. J'ai voulu lui plaire? Il voit mon action même dans la chaleur de ma volonté, et mon désir a devant lui la réalité d'un hommage. Point de mérites oubliés. Ce que des yeux mortels ont souvent dédaigné, il le voit avec complaisance. Il perce le nuage, où l'humble vertu se cache à elle-même: il va la chercher, la distinguer dans la foule. Point de différences dictées par l'injustice. Il rend à chacun selon ses œuvres: les œuvres sont appréciées par le mérite: le mérite assigne les rangs et décerne les récompenses.

Vous servez ce maître essentiellement saint, dont la loi pure et sans tache éclaire l'esprit, console le cœur, inspire la sagesse, verse dans nos âmes l'abondance de la paix. (Psal. XVIII.) Fidèle à cette loi divine, le religieux dans l'obscurité du cloître, le solitaire dans le creux de son rocher, ignore le trouble sédition des passions, les remords déchirants du crime. Il adore un Dieu, et il aspire à lui ressembler. En participant à ses perfections, il participe à son bonheur. Oui, la sainteté, la vertu seule, peut faire des heureux.

TROISIÈME REFLEXION.

Considérations touchantes, qui sont autant de ressources pour l'accomplissement de vos devoirs. J'ai ajouté que vous trouvez vos ressources dans vos devoirs mêmes.

En effet, doit dire une religieuse fervente qui connaît le prix de sa vocation, je ne vois rien dans mon état qui ne se tourne en consolation pour moi et qui ne m'offre un avantage.

L'obéissance qui me soumet à la volonté d'autrui prévient le caprice par l'assujettissement à la règle, guérit l'orgueil par le joug de la dépendance. C'est moins une gêne qu'un secours. L'autorité qui commande est une lumière qui dirige: elle m'éclaire au milieu des écueils, et me défend contre ma propre fragilité.

La pauvreté dont je fais profession retranche les vains désirs et les abus de la cupidité: elle m'élève au-dessus de la terre, me sanctifie par les privations, me console par l'espérance des biens invisibles, et si j'ai paru dans le monde avec le faste de l'opulence, une vie de simplicité et de dénûment est la pénitence continuelle de mon luxe et de ma vanité.

La solitude, en me séparant des sociétés mondaines, m'en épargne le danger, me fait expier d'anciennes liaisons qui avaient menacé ou perverti mon cœur, me fait réparer dans la religion des fautes d'indiscrétion et de légèreté, par une vie de recueillement et de silence.

Si je fais quelques efforts dans une vie austère et laborieuse, c'est pour m'unir à Dieu, pour assurer mon salut; et je sais qu'on en fait de plus grands dans le monde pour se perdre.

Si je me mortifie, je porte sur ma chair la marque et le sceau des élus. Un corps qui

doit être réformé sur le corps glorieux de Jésus-Christ doit-il craindre quelque flétrissure, quelque altération passagère?

Si une vie uniforme m'expose à la tentation de la lassitude et du dégoût, je me rappelle que l'enchaînement des devoirs et l'exactitude à les accomplir forment en moi une heureuse et sainte habitude du bien; que Dieu, témoin de ma fidélité, couronnera ma persévérance; et cette pensée vient aussitôt me ranimer, me consoler.

Si mes vœux sont irrévocables, leur perpétuité enchaîne l'inconstance, donne à Dieu plus de gloire, à mon sacrifice un mérite de plus. En un mot, il n'est pas une seule épine dans mon état qui ne porte avec elle et sa fleur et son fruit.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Dieu présente à l'âme religieuse un quatrième avantage : l'onction de son esprit qui la ranime et la fortifie dans ses peines. Qu'est-ce qui pourrait vous troubler, épouses de Jésus-Christ, vous que je vois occupées du désir et du soin de lui plaire? Seraient-ce les tentations, ou les aridités, ou le défaut même de vocation?

Seraient-ce les tentations? Mais, je puis vous le dire, dans ces saints asiles où se réunissent tous les secours extérieurs et intérieurs, vous n'éprouvez que *ces tentations humaines* (I Cor., X) dont parle l'Apôtre. A l'ombre de la croix, vous êtes à l'abri de ces tempêtes violentes, qui renversent et déracinent. Ce n'est le plus souvent qu'un souffle léger qui agite les feuilles, et qu'il faut ressentir, pour ne pas oublier qu'on est homme. Le tentateur est ce loup ravissant qui épie continuellement l'occasion de nous perdre; mais s'il frémit autour de ces barrières sacrées, il n'entre pas. Le souverain Pasteur veille sur son troupeau; et rassurées par sa présence, vous pouvez menacer vous-mêmes votre ennemi, et lui dire avec une sainte intrépidité : Celui qui est pour nous est plus fort que celui qui est contre nous. Mais je suppose que, par un effet de cette sagesse adorable qui veut se glorifier dans ses élus, Dieu vous livre à ces tentations plus critiques, où l'homme accablé gémit sous le poids de sa corruption, à ces épreuves alarmantes qui ne laissent entrevoir qu'un court intervalle entre le péril et la chute. Epouses de Jésus-Christ, ah! soutenez-vous alors par la plus vive confiance. Un Dieu propice combat pour vous; il vous couvre de son bouclier; ses anges vous environnent; vous avez pour vous défendre cette main qui affermit sur les ondes l'apôtre chancelant, et le sauve du naufrage; cette grâce qui suffit à Paul, et le rend victorieux de sa faiblesse; ce glaive qui, dans les mains de Judith, confond les ennemis de son peuple et délivre Israël.

Seraient-ce les épreuves et les aridités intérieures? Vous marchez sans appui sensible dans les sentiers de la vertu. Etat d'obscurité, où l'on croit sans conviction, où l'on espère sans attrait, où l'on aime

sans goût. Situation crucifiante, où l'âme éprouvée se dit à elle-même : Où est ton Dieu? *Ubi est Deus tuus?* (Psal. XLI.) Non, ce Dieu, autrefois si caressant, n'est plus qu'un époux qui se fait regretter, qu'un ami qui se fait chercher, qu'un père qui se fait craindre. On s'afflige, on se plaint, on soupire. Mais éprouverait-on ce trouble, cette douleur, cette tendre inquiétude, si l'on n'aimait pas? Le Dieu jaloux formerait-il dans l'âme ce désir qui le cherche, qui l'embrase, qui s'enflamme par l'absence, s'il ne voulait pas être aimé? Cœurs souffrants, consolez-vous. La fidélité qui se soutient au milieu des épreuves est le triomphe de l'amitié. On aime avec plus de mérite : on est aimé avec plus de gloire. Chastes épouses, les privations et les amertumes vous préparent de nouveaux dons. Le Seigneur a marqué le terme où la lumière doit succéder aux ténèbres. Mais dussiez-vous, pour le glorifier, languir jusqu'au dernier moment dans cette nuit intérieure, le Soleil de justice viendra dissiper tous les nuages, et vous entendrez cette voix consolante : L'hiver a fui loin de nous, les temps nébuleux sont passés; un printemps éternel ramène le calme et les beaux jours; l'air retentit de chants d'allégresse. Si l'amour a souffert, si l'amour a versé des larmes, que l'amour triomphe, à la vue de l'Époux, dans les transports de la joie la plus pure, au sein du bonheur et de la gloire.

Serait-ce enfin le défaut même de vocation? Espérez en Dieu, et que sa bonté vous rassure. Je sais que dans l'ordre de notre prédestination, les grâces du salut sont les grâces propres de l'état, et que selon le cours ordinaire, Dieu ne les accorde qu'à une vocation légitime; mais il ne s'est pas tellement astreint à cette loi générale, qu'il n'y déroge quand il lui plaît par des exceptions.

Ainsi, une personne engagée dans le cloître sans vocation, mais qui s'est reproché devant Dieu cet attentat contre les lois de sa providence; qui s'est prêtée par faiblesse aux vœux d'une famille, et dont la démarche fut peut-être l'ouvrage de la séduction ou de la tyrannie de l'autorité; qui, semblable à la Chananéenne, avoue qu'elle ne mérite pas de manger le pain des enfants, fait violence au Père de famille, et se contente des miettes échappées de sa table; qui demande par ses larmes, d'être associée à la nation sainte, et de se confondre avec le véritable Israël; qui consacre ses liens par une acceptation libre et volontaire; qui aime un état où les révoltes de la nature ne devraient lui offrir que des rigueurs; qui en accepte toutes les peines, en remplit tous les devoirs, en accomplit tous les sacrifices : oui, avec ces sentiments d'humilité, de componction, de ferveur, cette religieuse, tout intruse qu'elle est, peut compter sur des grâces de salut et de perfection : elle entre dans un second ordre de providence.

Si les hommes, par des vœux de tendresse et de bienveillance, adoptent des étrangers,

et les font héritiers de leurs droits, pour-quoi le Dieu riche en miséricorde ne pourrait-il pas ouvrir son sein à cette vierge imprudente, et l'admettre à son héritage ? Qu'elle ratifie ses engagements, et Dieu les ratifiera : il a plus d'une bénédiction dans ses trésors, et cette pensée doit l'encourager, la ranimer. Esther se présente devant Assuérus sans l'aveu du monarque, et elle enfreint la loi qui le défendait sous peine de mort. Assuérus jette sur elle un regard de complaisance, et l'assure de son amitié. Jacob avait demandé Rachel, et Lia lui est substituée avec un défaut qui pouvait la rendre odieuse. Cependant Lia gagne le cœur de Jacob ; elle l'emporte par sa fécondité sur Rachel sa rivale ; elle fait la gloire et la consolation de son époux.

Livrez-vous donc, mes chères sœurs, aux sentiments de la plus vive confiance. L'espérance est ce sentiment divin qui distingue les enfants d'adoption ; c'est le cri de la religion, cette mère tendre qui se montre à nous, tenant d'une main la croix de Jésus-Christ, et de l'autre la coupe de son sang. Si le commun des chrétiens a des raisons générales d'espérer, vous en avez de particulières, que je vous ai développées dans ce discours. Que la tristesse et le découragement, ces tyrans de l'âme, soient bannis pour jamais de ces paisibles retraites. Que la confiance ranime votre ferveur, soutienne vos efforts, facilite vos sacrifices ; et au milieu des bienfaits dont l'amour vous a comblées, reprochez-vous comme un crime de n'espérer pas, ou d'espérer trop peu.

Dieu lui-même vous fait entendre sa voix. J'ai jeté sur vous un regard de prédilection, vous dit ce Dieu de bonté : *Elegi te, et non abjeci te. (Isa., XLI.)* Pourriez-vous ne pas ouvrir votre cœur à l'espérance, lorsque tout vous l'inspire ? Voudrais-je vous abandonner dans un séjour où je vous ai placée moi-même ? Mon esprit n'est-il pas avec vous pour vous conduire, ma grâce pour vous fortifier, mon amour pour vous protéger ? Je vous ai destinée à une fin : ma sagesse ne vous répond-elle pas des moyens ? Si je vous ai choisie et distinguée dans la foule, n'ai-je pas choisi en même temps dans le trésor de mes miséricordes les secours proportionnés à vos besoins ? Vous avez des ennemis à vaincre ; mais doutez-vous de ma puissance ? Vous êtes faible : n'est-ce pas pour vous que je suis le Dieu fort ? *Ne timeas, ego adjuvi te. (Ibid.)*

Oui, Seigneur ! vous êtes le Dieu de mon salut et de mon espérance. Que ne dois-je pas attendre d'un Dieu qui s'est donné lui-même à moi ! je suis son épouse. Dieu des vierges ! je vous dois l'heureux moment qui fixa ma demeure dans la terre des saints, et puis-je douter que vous ayez voulu mon salut, puisque vous avez voulu ma perfection ?

Dans les occasions où les difficultés et les écueils m'avertiront de ma fragilité, je me tournerai vers vous, je me jetterai entre vos bras, ô Père infiniment bon ! et vous ne

vous reculerez pas, pour me laisser tomber. Vous ne refuserez pas au cri de mon cœur les grâces nécessaires à ma faiblesse : vous m'en avez si souvent accordé que je ne vous avais pas même demandées ; serais-je repoussée dans le moment où je vous implore, moi, que vous avez si souvent attirée et prévenue ? Laisseriez-vous sans espoir une âme qui vous cherche, et qui ne veut que vous seul, amour ! qui poursuivez celles qui vous fuient, ces âmes froides et insensibles que vous voyez sans désirs et sans vertus ?

Dieu puissant ! tendre Maître, vous comblerez mes vœux. Je pourrais me tromper, si je ne comptais que sur les hommes. Ils ne donnent qu'avec mesure, ces hommes bornés dans leur pouvoir, et obligés si souvent de restreindre leurs bienfaits. Ils ne donnent qu'à regret, ces hommes avares, qui croiraient s'appauvrir en se communiquant. Ils se lassent de donner, ces hommes inconstants, dont les mains s'ouvrent et se referment au gré du caprice. Ils promettent, et ne donnent pas, ces hommes faux, qui insultent à la crédulité humaine, et au cri de l'infortune.

Mais pour vous, Maître adorable, vous pouvez tout, et si nos vœux sont dignes de vous, votre amour et nos besoins sont la mesure de vos dons. Vous donnez sans rien perdre, et vous voulez qu'on vous sollicite, qu'on vous presse, pour avoir le plaisir de donner. Vous ne connaissez ni les caprices, ni les vicissitudes de l'homme : votre cœur est une source toujours féconde, et elle ne tarit que pour les ingrats. Vos promesses sont semblables à vous : elles ont toute la certitude, toute la vérité de votre être, et s'il m'est permis de le dire, elles ne trompent le cœur humain que par un bonheur au-dessus de ses désirs et de ses espérances.

Tel est le langage d'une âme chrétienne, d'une âme religieuse dont la confiance élève les pensées et les sentiments. Elle attend tout de la fidélité de son Dieu ; elle peut tout en celui qui la fortifie.

Ah ! mes chères sœurs, si la religion vous engage à quelques renoncements, à quelques efforts, le monde n'a-t-il pas ses épreuves et ses croix ? Et quelles croix ? Des croix sans onction, des croix sans mérite, des croix qui sont elles-mêmes de nouveaux crimes. La vanité a ses victimes, et Jésus-Christ n'aurait pas les siennes ? Ah ! quand on aime ne souffre-t-on pas de n'avoir rien à souffrir ? Quand on aime, je vous en atteste, âmes ferventes, cœurs généreux ; oui, les obstacles sont de nouveaux aiguillons pour l'amour ; les travaux se changent en consolations ; les croix sont des faveurs et des récompenses.

Marchons, marchons, s'il le faut, sur les ronces et les épines. Oublions que nos pieds s'ensanglantent, et portons nos regards sur le terme où nous aspirons, sur ce trône éclatant qui nous attend au bout de la carrière. Les athlètes qui se présentent au

combat pour remporter le prix qu'on destine au vainqueur, s'animent à la vue des spectateurs et par l'espoir de la récompense. Et que se proposent-ils? Une gloire frivole, une couronne périssable : *Et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant.* (I Cor., IX.) Et vous, mes chères sœurs, vous combattez pour une gloire immortelle, pour une couronne incorruptible. C'est la religion qui doit applaudir à vos succès. C'est le ciel qui s'ouvre sur vos têtes pour vous laisser entrevoir les palmes qu'on vous prépare. C'est un Dieu qui doit vous couronner : *Nos autem incorruptam.* (Ibid.)

Si l'on exige de vous de grandes choses, disait saint François d'Assise à ses disciples, on vous en promet de plus grandes. Pratiquez les unes et soupirez pour les autres. Les travaux de l'exil passeront avec le temps, et le repos de la patrie est immuable. Oui, mes chères sœurs, c'est là, c'est au centre du bonheur que succèdent à une vie austère et cachée un poids immense de gloire, une paix inaltérable, ce séjour de délices où la pénitence va tarir la source de ses larmes, le cœur humain terminer ses épreuves et ses vicissitudes, la vertu se dédommager de ses sacrifices, et jouir, au sein de l'immortalité, du fruit de ses victoires.

Esprit-Saint! c'est sous vos auspices que j'ai entrepris ce cours d'instructions. Imprimez dans les esprits, gravez dans les cœurs des vérités dont je n'ai été que le faible interprète. Dieu sanctificateur! ô mon adorable Maître! puis-je espérer que mon indignité personnelle ne sera point un obstacle à la vertu de votre divine parole? Celui qui plante, celui qui arrose, n'est rien. C'est à vous, Seigneur, à donner l'accroissement, et vous achèverez votre ouvrage. Dieu de bonté! veillez sur ce saint asile. Que tout y soit digne de vous, et que les vierges qui l'habitent s'y distinguent par une vie pure et conforme à la sainteté de leur vocation.

Mes sœurs, mes très-chères sœurs, quand il n'y en aurait qu'une seule parmi vous à qui j'aurais pu être utile; utile, pour la réveiller de son assoupissement, pour lui reprocher sa langueur, pour lui faire apercevoir

un trait d'ingratitude, une infidélité, le bord du précipice où elle était prête à tomber : quand je ne remporterais d'autre fruit de mon travail que d'avoir corrigé un abus, rétabli un point de régularité, empêché une imperfection, quelle satisfaction pour moi! et que les moments que j'ai consacrés à vous instruire me paraîtraient heureusement employés!

En vous quittant, mes chères sœurs, j'aime à penser que vous profiterez de cette retraite et que vous ne laisserez pas le ministère sans fruit, ni le ministre sans consolation. Qu'il est doux, ce salaire de nos travaux, le règne de la vertu dans les cœurs! Tout le favorise dans une communauté religieuse : la solitude, par l'éloignement du monde et de la corruption; les vœux, par l'heureuse nécessité d'être à Dieu et de n'être qu'à lui seul; la règle, par la sagesse et l'utilité de ses maximes; la mortification, par le retranchement de tout ce qui peut énerver le cœur et le corrompre; l'Esprit divin, par la pureté de ses lumières; la grâce, par l'abondance et l'efficacité de ses dons.

Que chacune de vos actions, vierges chrétiennes, soit donc un nouveau sujet de mérite, un pas vers la sainteté. Que le zèle de la perfection multiplie vos hommages et vos sacrifices, et forme en vous cette justice abondante dont votre état vous fait un devoir. Honorez votre vocation, comme votre vocation vous honore. En comparant vos dispositions actuelles avec la ferveur de vos premiers sentiments, n'ayez point à rougir de vous-mêmes. Comptez vos progrès par vos années, par vos jours, par vos moments. Que l'homme religieux, semblable dans ses commencements à un tendre arbrisseau qui déployait peu à peu ses jeunes rameaux, devienne cet arbre majestueux qui s'élève, étend ses branches, embellit le jardin de l'Époux par une fécondité qui en fait l'ornement et la gloire; et dans le moment où le souffle de la mort viendra le renverser, que ce bel arbre en tombant répande la bonne odeur des vertus et couvre la terre de ses fruits. Ainsi soit-il.

DISCOURS SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (Matth., XXII.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Regardons au-dessus de nous, jetons les yeux sur ce qui nous environne, portons nos regards sur nous-mêmes; tout nous parle d'aimer Dieu. Si les cieux nous éclairaient, c'est lui qui semblerait sur leur voûte immense la lumière et le feu des astres. Si la

nature, dans le spectacle qu'elle nous présente, offre à nos yeux la plus brillante parure, c'est lui qui la pare et l'embellit de ses propres mains. L'être que nous possédons, le corps et l'utilité de ses sensations, l'esprit et ses connaissances, le cœur et ce désir naturel qu'il a du bonheur, l'homme en un mot dans toutes ses facultés est une

preuve sensible de la bonté du Créateur; et Dieu, en imprimant sur son ouvrage le sceau de son amour, y gravait en même temps la loi d'une éternelle reconnaissance.

Loi aussi ancienne que le monde. Nos premiers parents la trouvaient écrite au fond de leurs cœurs. Que j'aime à me les représenter se tournant avec une heureuse facilité vers l'auteur de leur existence; avertis par le sentiment de leur grandeur qui leur dictait les plus purs hommages; faisant naître du sein même de leur élévation l'aveu de leur dépendance, occupés à reconnaître par l'amour le plus respectueux et le plus tendre l'amour du Créateur et l'étendue de ses bienfaits!

Heureux, si fidèles à un sentiment si légitime, ils ne se fussent jamais démentis! Leur soumission fixait à jamais leur destinée. Triste souvenir, mais nécessaire pour nous instruire. Ils affectent l'indépendance et ils se dégradent. Une fausse douceur les séduit, et le même moment les rend coupables et malheureux. Hélas! ils ont transporté au fruit défendu l'amour de préférence que Dieu s'était réservé. L'homme ne peut donc trouver sa gloire et sa félicité que dans l'amour de son auteur. C'est sous cette double idée que j'envisage l'amour divin dans ce discours où je vais vous exposer sa dignité et ses avantages.

Esprit de charité! dans un sujet si important, inspirez-moi; et puisque le cœur qui vous aime davantage, ô mon Dieu! est toujours le plus éloquent, donnez-moi, avec l'amour que je vous dois, et que je désire, ces idées nobles et touchantes qui m'élèvent avec mon auditoire à la contemplation de vos grandeurs et de vos divins attraites. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de cette auguste Vierge qui ne fut la plus élevée et la plus heureuse des créatures que par la perfection de la charité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le malheur de notre origine a défiguré les traits de notre première grandeur, il ne les a point entièrement effacés. Des tristes débris de son innocence il reste encore à l'homme un sentiment d'élévation qui l'avertit de son erreur, lorsqu'il veut se dégrader et s'avilir. Ménageons en sa faveur cette précieuse étincelle, et donnons à son cœur un objet digne de lui. Non, mes frères, l'homme n'est véritablement grand qu'en s'attachant à Dieu, et je prouve cette vérité par deux caractères essentiels à l'amour. Il fixe toutes les pensées de l'esprit sur l'objet aimé: il unit deux cœurs, et n'en fait qu'un seul et même cœur. Deux principes d'élévation dans celui qui aime Dieu; car, premièrement, occupé de ce qu'il aime, il a pour objet de ses pensées le plus grand, le plus noble, le plus sublime objet dont on puisse s'occuper; secondement, uni à Dieu par la charité, il devient une même chose avec lui par cette union.

Premier caractère de grandeur dans celui qui aime Dieu et qui le contemple: la nature de l'objet qui fixe son attention. Ecoutez, politiques, philosophes, savants, génies supérieurs, et puisque vous vous piquez d'élévation dans vos connaissances, comprenez toute la grandeur d'une âme occupée de Dieu, et que l'amour rend attentive à un objet si auguste. Comparons ses lumières avec les vôtres, et dans le parallèle que j'en vais faire, reconnaissez tout ce qu'il a de glorieux pour elle et d'humiliant pour vous. La sublimité, la clarté, l'utilité de ses connaissances, autant d'avantages qui l'élèvent au-dessus de vous, et que je vais développer.

Et d'abord, la sublimité de ses connaissances. C'est Dieu qui l'occupe. Avez-vous jamais su, dit un prophète, ce que c'est que Dieu; quel est celui qui soutient de son doigt le globe de la terre; dont le regard embrase les montagnes et fait trembler l'abîme, dont la main puissante étend les cieux comme un pavillon; dont la voix impérieuse appelle tout ce qui n'est pas comme ce qui est, et se fait obéir du néant; qui dit aux astres: Venez, et ils viennent; Allez, et ils vont; devant qui les rois et les maîtres du monde ne sont que des atomes, les royaumes qu'une goutte d'eau, la terre avec les peuples qui l'habitent, qu'un grain de poussière?

Âme chrétienne, c'est ce Dieu de majesté que contemple votre amour. Je me représente une de ces âmes pures, unie par la pensée à ce Dieu suprême: quelles merveilles n'y découvre-t-elle pas?

Tantôt, c'est l'auguste Trinité qui fixe ses regards; un Dieu qui se connaît et se contemple éternellement dans les splendeurs de sa gloire; cette connaissance de lui-même, qui produit son image substantielle, engendre dans son sein un Fils qui lui est égal en tout et coéternel à son principe; le Fils dans le Père, le Père dans le Fils, et leurs transports ineffables qui se terminent à une personne également infinie: Trinité essentiellement distincte, substance indivisible, unité souverainement féconde.

Il voit, ce chrétien éclairé par la foi, il voit dans cette divine essence un Père qui communique sa substance sans en rien perdre; un Fils qui reçoit tout du Père, et qui n'est en rien inférieur au Père; un Esprit Dieu, procédant de l'un et de l'autre, et le lien de leur éternelle union: mystère où Dieu lui-même trouve son bonheur et sa gloire; et comment le chrétien qui le médite ne serait-il pas lui-même un homme de lumière, un esprit rayonnant de gloire et de beauté?

Tantôt, soulevant le voile qui couvre le Verbe adorable, le Fils engendré dans le sein du Père avant l'aurore, il contemple dans ce Verbe fait chair la plénitude de la Divinité qui réside corporellement en lui; ce pouvoir par qui il a tout fait au ciel et sur la terre, les richesses inépuisables de

sa grâce, les effusions continuelles de son amour.

De quoi s'occupe-t-il encore ? Des attributs de la Divinité qu'il envisage d'un œil aussi ferme que respectueux. Il voit dans la lumière de Dieu même l'éclat redoutable de sa sainteté, les profondeurs cachées de sa justice, les ressources infinies de sa clémence, les charmes ravissants de sa beauté. Incrédules, il voit sa providence vainement insultée par vos doutes, sa sagesse vengée de vos murmures, sa bonté victorieuse de vos blasphèmes.

Savants orgueilleux, les voilà, ces esprits oisifs et bornés, selon vous. Quoi qu'il en soit, le Dieu qui les occupe est assez grand pour les venger de vos mépris. Esprits présomptueux, c'est à vous à vous humilier. Reconnaissez la dignité, l'élévation d'une âme qui s'unit à Dieu par la pensée. Vous observez la nature, vous interrogez les êtres créés : elle contemple leur auteur. Vous puisez dans de faibles ruisseaux quelques vérités particulières et détachées ; elle remonte au principe et à la source même. Vous parlez le langage de l'homme ; elle converse avec Dieu. Fléchissez, têtes superbes, fléchissez devant l'humble adorateur de la Divinité. Respectez ce qui est plus grand que vous, non-seulement par la sublimité, mais encore par la clarté des connaissances.

Que savez-vous, comparés avec ces anges de la terre, et que vois-je sortir de ces amas de volumes que vos mains fatiguent, que vos yeux dévorent ? Quelques lueurs incertaines, qui vous font regretter ce que vous ne voyez pas, et douter presque de ce que vous voyez. D'ailleurs, ce que vous pensez, ce que vous croyez savoir, d'autres le contestent, et la science contredit la science. Je dis plus, le savant se contredit lui-même. Il affirme, et il doute. Il décide, et il se rétracte. Ce qui lui paraît aujourd'hui une vérité ne sera demain qu'un problème. Mais surtout, quelle ignorance des voies de Dieu dans ce génie si éclairé ! et que sait-il, s'il les ignore ? Mais l'âme chrétienne, ah ! mes frères, instruite par l'amour, occupée de Dieu et de ses grandeurs, elle en parle avec une élévation, avec une facilité dont la science humaine est quelquefois étonnée et confondue. N'en soyons pas surpris, reprend saint Augustin. Dieu est la lumière des êtres intelligents, et surtout de ceux qui l'aiment ; il est pour eux ce que le soleil est pour les choses visibles. Tel qui aime Dieu y découvre plus de secrets en un moment, que le théologien avec ce que l'esprit a de plus pénétrant, l'étude de plus laborieux, la méditation de plus profond.

C'est dans son amour que le disciple bien-aimé puise les connaissances les plus sublimes. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. (Joan. I.)* Paroles ineffables ! Au moment où je les prononce, le ciel s'incline dans un silence de respect et d'adoration. Arius est

foudroyé, Jésus-Christ vengé, la religion triomphante.

Quel maître a instruit ce divin panégyriste ? Ah ! chrétiens, j'ai vu le fortuné disciple reposant sur le cœur adorable. J'ai vu l'amour instruit par l'amour. Je ne suis plus étonné, si du fond de ce sanctuaire où coulent des torrents de lumière, et où l'apôtre a vu tout ce que peut voir un mortel, devenu le favori, le confident d'un Dieu, il s'élève comme un aigle rapide, et parle de la Divinité avec le langage de la Divinité même.

Ainsi voit-on tous les jours les âmes les plus simples élevées par la contemplation aux plus intimes communications avec Dieu. Ainsi voit-on l'humble religieux dans sa cellule, la femme pieuse au pied de son oratoire, quelquefois l'innocent berger (oui, chrétiens, et je ne parle ici qu'après un fait qui m'est connu), quelquefois l'innocent berger, dans l'obscurité de sa cabane, percer les voiles de l'éternité, découvrir dans le sein de Dieu tout ce qu'il y a d'infini dans ses attributs, d'impénétrable dans ses conseils, d'admirable et d'incompréhensible dans ses voies.

Savants, qui consacrez vos veilles à perfectionner vos connaissances, je vous vois méditer, pâlir sur vos livres. Qu'en résulte-t-il ? Une découverte qui est le fruit de mille recherches. Mais un rayon de vérité qui vous coûte si cher peut-il être comparé avec ces clartés ineffables dont le ciel favorise une âme pure, avec cet océan de lumière dont elle est inondée au milieu des ténèbres de cette vie mortelle ? En effet, quelle doit être la dignité, la supériorité d'une âme qui, s'élevant au-dessus du monde, porte ses regards sur le principe de toute vérité, n'ayant d'autre étude que celle de son amour, d'autre livre que le sein de l'Eternel, d'autre science que celle de Dieu même ! Poursuivons, et à la sublimité, à la clarté de ses connaissances, ajoutons leur utilité.

Connaissances humaines, connaissances vaines, frivoles, souvent dangereuses. Science du monde, elle apprend ce qu'on pourrait ignorer, laisse ignorer tout ce qu'il faudrait savoir. Etudes curieuses, elles dissipent l'esprit ; le cœur est vide et sans goût pour les choses de Dieu. Connaissance des arts, elle introduit dans la société le luxe, la mollesse et la corruption. Lumières philosophiques, quel en est le fruit ? Venez, et voyez. Des hommes sans foi, des chrétiens sans mœurs, une jeunesse sans frein, un sexe sans pudeur. Que dirai-je encore ? Livres profanes, qu'ont-ils appris à l'un et à l'autre sexe ? Le talent de la séduction, le tissu d'une intrigue, les moyens impurs de conduire un mystère d'iniquité, et après s'être amusé de la fable, de réaliser la fiction par un crime. Du moins, ils ont amolli le cœur, inspiré une fausse tendresse, laissé des souvenirs qui seront pour tel qui m'écoute des raisons éternelles de gémir et de combattre.

Heureuses les mains pures que ces livres funestes n'ont jamais profanées ! Livres séducteurs, et je donne ce nom à ceux qui paraissent offrir moins de pièges pour la pudeur, et qui pourraient en imposer par quelques maximes qui laissent subsister les passions, en corrigeant les ridicules ; livres séducteurs, qui, mêlant à quelques lueurs de raison les images et le tableau de la volupté, présentent, avec un appât dangereux qu'on saisit, de stériles leçons qu'on abandonne, et, sous l'enveloppe insidieuse d'une moralité, mettent la vertu en paroles et le vice en action. Je le répète, connaissances humaines, connaissances vaines, frivoles, souvent pernicieuses.

Ames pieuses, et vous solitaires, qui vivez à l'ombre du tabernacle, vous pouvez dire au savant superbe, au scrutateur éternel de la nature, qui d'un œil infatigable en sonde les mystères, tandis qu'il néglige son âme : vous pouvez dire au philosophe observateur qui calcule les mouvements et les révolutions des astres, prévoit une éclipse, lorsqu'elle est si éloignée, dit saint Augustin, et ne voit pas la sienne, lorsqu'elle est présente : vous pouvez dire aux apôtres de l'incrédulité, et à leurs coupables adulateurs ; aux écrivains romanesques, et à ces lecteurs, à ces lectrices passionnées qui dévorent leurs productions ; aux maîtres profanes qui donnent la science du monde, et à leurs frivoles élèves ; à ces esprits si éclairés, si ornés, et qui connaissent tout, excepté la vertu, vous pouvez leur dire : Je vous laisse vos connaissances avec votre orgueil, vos talents avec vos vices. J'ignore ce que vous savez, mais je connais Dieu.

Je connais Dieu. J'étudie sa loi, cette loi pure et sans tache, qui dirige mon cœur, développe mes devoirs, rectifie mes penchants, calme mon cœur. Votre science est celle qui enfle, et ayant Dieu pour Maître, j'ai celle qui sanctifie : *Scientia inflat, charitas vero ædificat.* (I Cor., VIII.)

Je connais Dieu. Je médite ses divins attributs, et dans ce sublime exercice, où plus grand que les maîtres du monde, plus éclairé que les sages, plus élevé que les cieux, j'approche de l'Être suprême les yeux fixés sur ses perfections adorables, ces rayons de sa gloire tombent sur mon cœur, le pénètrent, et viennent en traits de flamme y peindre son image. Ils me disent ce qu'il est : le Dieu saint ; ce qu'il exige de moi : des vertus.

Je connais Dieu... Oui, vous le connaissez, pieux fidèles, et dans la contemplation de ses attributs vous trouvez la règle de tous vos devoirs. Dans l'idée de sa grandeur, vous lisez l'étendue et la profondeur de vos hommages ; dans le souvenir de sa bonté, l'empressement et la vivacité de vos services ; dans les charmes de sa beauté, la tendresse et l'ardeur de vos sentiments ; dans l'éclat de sa sainteté, l'innocence et la pureté de vos mœurs ; dans le feu de sa jalousie, la promptitude et la générosité de vos sacrifices ; dans le regard de sa justice, de

cette justice rigoureuse qui pèse tout dans la balance du sanctuaire, la plénitude et la perfection de vos œuvres.

Savants profanes, vous éclairez le monde : l'édifiez-vous ? Vous savez, et vous savez beaucoup : en êtes-vous meilleurs ? Celui qui aime Dieu, et qui le contemple, a donc sur vous un nouvel avantage ? Il ne connaît que pour aimer. La lumière dans l'esprit est dans le cœur un feu divin ; et dans ce cœur que l'amour éclaire de son flambeau, la connaissance produit le sentiment ; une vérité est toujours une vertu.

Premier caractère d'élévation dans celui qui aime Dieu, la grandeur de l'objet qui l'occupe. En second lieu, la charité qui l'anime est le principe de son union avec Dieu.

C'est le propre de l'amour d'unir celui qui aime à l'objet aimé : il est de son essence d'attirer les cœurs, et de les réduire à l'unité. Et de là comprenez la dignité d'une âme que la charité unit à son Dieu. Elle participe à ses perfections, à son pouvoir, à sa nature. Justes qui m'écoutez, vous entendez ce langage. L'Esprit divin vous a parlé avant moi. Et vous, cœurs mondains, cœurs plongés dans la chair, ensevelis dans les ombres de la mort, je demande pour vous que la lumière se fasse. Pour m'entendre, percez le chaos qui vous environne, et sortez du néant.

Premièrement, celui qui aime Dieu participe à ses perfections. Plus on aime, plus on étudie l'objet aimé, pour en exprimer tous les traits. Et que ne fait pas à cet égard l'amant insensé dans l'ardeur qui le transporte ? Une démarche, un geste, une façon de parler, il copie tout dans ce qu'il aime. Combien de ridicules qu'il se fait un mérite encore plus ridicule d'adopter ! Combien de vices dont il est souvent une image trop ressemblante !

Amour sacré ! vous faites des imitateurs ; mais à quel degré de grandeur ne les élevez-vous pas par cette ressemblance ! C'est dans celui qui vous aime, ô mon Dieu ! que je retrouve une expression sensible de vos divins attributs. Dans la lumière qui dirige ses pensées, je vois l'éclat de votre éternelle vérité ; dans le recueillement qui le sépare du tumulte des créatures, une imitation de ce silence auguste où vous êtes seul avec vous-même ; dans l'innocence de ses mœurs, un écoulement de votre infinie sainteté ; dans l'égalité qui le rend inébranlable au milieu des révolutions, une image de votre immutabilité.

Ressemblance que produit l'amour, et que l'amour s'étudie de jour en jour à perfectionner. De là cette conformité de vues et de sentiments entre Dieu et l'âme. Comme elle aime uniquement ce divin objet, elle ne peut aimer que ce qu'il aime. Or, quelle source de gloire pour elle que ce rapport d'inclinations et de volontés ! Tandis que l'homme charnel, borné dans la sphère des sens, se courbe devant l'objet de sa passion, et nous montre dans ce culte sacri-

lège l'idole honorée par des crimes, l'adorateur se traînant sur la poussière; le juste, qui s'unit à Dieu par l'amour, a pris son essor, et dans ce degré d'élévation, quel ascendant sur le monde! quel éclat! quelle pureté! Il approche de la Divinité; il met sa gloire à nous en retracer l'image. Gloire humaine, si tu veux contester de grandeur avec lui, trouve quelque chose d'aussi grand, d'aussi auguste que son modèle.

Ame terrestre, viens ici te confondre. Vile esclave d'un objet qui te dégrade, tu te glorifies d'avoir avec lui les plus honteux rapports. Efface ton opprobre : viens t'unir à ton Dieu et retrouver dans son sein ta première grandeur. Vois comment celui qui aime Dieu participe à ses perfections, et si tu n'étais pas assez touchée de cet avantage, vois comment il participe encore à son pouvoir.

L'amour produit une communication de biens entre les personnes qui s'aiment, et que ne fait-il pas lorsque son pouvoir seconde ses désirs? Vous dirai-je qu'il répand ses trésors et multiplie ses bienfaits? Il fait plus, il communique son pouvoir même. A côté du souverain, le favori, revêtu de sa puissance, associé à ses conseils, dépositaire de ses grâces, partage avec lui les rênes de l'empire, l'hommage et l'encens des peuples. Mais j'ai quelque chose de plus grand à vous montrer, ce pouvoir émané d'en haut et qui divinise un mortel. Je vois un Elie qui ouvre le ciel et le ferme à son gré; un Moïse qui, les mains élevées, renverse l'Amalécite et fait triompher Israël dans la plaine; un Josué dont la parole impérieuse suspend les lois de la nature, arrête le soleil au milieu de sa course. Dans nos besoins, dans nos malheurs, dans les calamités publiques, à qui nous adressons-nous? Aux saints, aux amis de Dieu. Du séjour de la gloire où l'amour les a couronnés, ils commandent aux éléments; ils rendent la fertilité à nos campagnes; ils soutiennent nos maisons chancelantes; ils écartent l'image de la mort qui menaçait nos familles désolées.

Et quelle preuve plus sensible du pouvoir de l'amour divin, que l'humble bergère élevée sur nos autels et révérée dans la capitale? Geneviève, cette simple fille dont le berceau n'eut rien que de vulgaire aux yeux du monde, Geneviève voit les peuples en foule honorer ses précieuses déponilles, les têtes couronnées se courber devant elle, lui dévouer leurs Etats et leurs personnes. Et combien de fois la France à ses pieds a-t-elle imploré sa protection et ressenti ses bienfaits! C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous glorifiez ceux qui vous aiment : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus!* (Psal. CXXXVIII.)

Un événement consigné dans l'histoire de nos rois nous offre un nouvel exemple du pouvoir que Dieu communique à ses saints. Du fond de sa retraite, François de Paule est appelé par Louis XI pour calmer le trouble qui l'agite. Louis, sur le bord de la

tombe, demande la prolongation de ses jours, et parle en homme. François de Paule le désabuse, prononce son arrêt, et parle en prophète. On voit d'une part un roi timide et suppliant, de l'autre un solitaire revêtu de la force et de la sagesse de Dieu même. De quel côté était l'autorité et le pouvoir? Dans le monarque ou dans le saint?

Oui, chrétiens, l'homme vertueux, le juste, rend sensible dans sa personne le Dieu qui l'anime. Il paraît, et le vice confondu pâlit à son aspect. Il parle, et l'unction coule de ses lèvres. Il agit, et sa conduite retrace à nos yeux toute la dignité de son âme. C'est une lumière qui frappe, un trait qui pénètre, un exemple qui encourage, un charme qui entraîne.

Aimons Dieu, et nous éprouverons dans nous-mêmes le pouvoir du saint amour; j'entends ce pouvoir qui commande aux passions; qui nous fait triompher du monde et de sa séduction, de la chair et de ses révoltes, de l'enfer et de ses suggestions; ce pouvoir qui nous rend supérieurs aux difficultés, fidèles dans les épreuves, patients dans la douleur, inébranlables dans les revers, capables des plus grandes choses pour le Dieu que nous adorons. Tels sont les privilèges du juste que la charité unit à son Dieu. Il participe à ses perfections, à son pouvoir; il participe encore à sa nature.

Dieu nous appelle à cette société ineffable qu'il veut établir entre lui et nous, c'est l'expression du disciple bien-aimé : *Et societas nostra sit cum Patre et Filio.* (I Joan., I.) Or cette société, dans la pensée du Prince des apôtres, demande une communication de nature, et c'est par l'amour que se fait cette communication. Elle nous rend participants de l'Etre divin : *Divinæ consortes naturæ* (II Petr., I); elle opère en nous cette heureuse transformation que saint Paul exprimait par ces belles paroles : Je vis; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Galat., II.) Le juste que la charité unit à Dieu est donc sur la terre une image sensible de la Divinité. Je l'ai dit, c'est le Seigneur qui parle, vous êtes les fils du Très-Haut. Possédant la charité, agissant dans la charité, vous êtes des dieux : *Ego dixi : Dii estis.* (Psal. LXXXI.)

Le tendre, le sublime Augustin avait compris cette vérité. Souvenons-nous, disait ce saint docteur, que notre grandeur ou notre avilissement dépend de la nature et de l'objet de notre amour. Nous sommes ce que nous aimons. Si nous aimons le monde, nous sommes une même chose avec le monde : ses amateurs portent son nom; ils sont frivoles et corrompus comme lui : *Amando mundum, dicimur mundus.* Aimons Dieu, et la charité nous élevant jusqu'à lui, nous rendant semblables à lui, nous serons nous-mêmes des dieux : *Amando Deum, efficimur dii.*

La voilà, mon cher auditeur, cette noblesse seule digne de vous occuper, et que

l'envie ne vous disputera jamais. Je m'adresse à vous, hommes vains, enflés de votre extraction. Vous vous glorifiez du sang des héros qui coule dans vos veines, et cette noblesse de l'Etre divin qui coule, pour ainsi dire, dans toutes les facultés de votre âme, vous l'avilissez sans remords ? Insensés ! vous mettez votre gloire dans de vains titres rongés par le temps, et vous dégradez ces titres immortels que vous portez au fond de votre âme, ces rapports sublimes que la charité doit établir entre vous et la Divinité ? Ah ! faites moins valoir cette noblesse extérieure qui vous distingue aux yeux du monde, et songez à effacer cette rotture de l'âme qui vous avilit devant Dieu. Parlez moins de vos titres, et faites parler davantage de vos vertus.

Et vous dont la condition n'a rien que d'obscur, laissez à l'orgueil humain les distinctions de la terre, et jouissez du privilège inestimable que vous donne la qualité d'enfant de Dieu. Non, si vous l'aimez, vous n'avez rien à envier aux enfants du siècle. Ils se glorifient de la noblesse du sang ; ils étalent avec fierté le pompeux appareil de leur généalogie ; mais le nombre de leurs générations est compté : on en fixe l'époque dans l'ordre des temps, et vous avez pour ancêtres ces hommes divins qui ont illustré les premiers âges du monde ; vous tenez à tous les siècles par la chaîne des vertus ; votre origine est dans le sein de l'Eternel et va se perdre dans les rayons de sa gloire. Ils s'enivrent de l'éclat et de la pompe qui les environnent ; mais quelques feuilles d'or qui couvrent la boue dont ils sont pétris, peuvent-elles en changer la nature ? Divine charité ! fille du ciel, vous brillez seule aux yeux de la vérité. Ils s'applaudissent de la supériorité du rang, de ce degré d'élévation où ils dominent sur les peuples ; mais le plus haut point de la grandeur humaine, le trône où les rois sont assis, porte sur la poussière ; et le vôtre, âmes justes, est au-dessus du soleil, appuyé sur la voûte immortelle, à côté de Dieu même.

Tels sont les caractères de grandeur que l'amour divin nous communique. Celui qui aime Dieu et qui s'en occupe, a pour objet de ses pensées le plus grand, le plus noble, le plus sublime objet dont on puisse s'occuper. En second lieu, la charité l'unit à Dieu ; il devient une même chose avec ce qu'il aime. Vous connaissez sa grandeur : je vais vous instruire de ses avantages. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Le désir d'être heureux est naturel à l'homme : il anime toutes ses pensées, tous ses projets, toutes ses démarches. Amateurs du monde, abuserez-vous toujours de ce désir contre sa véritable destination ? Engagés dans les routes de l'ambition, de la fortune, de la volupté, vous cherchez le bonheur. Je vous crie de toutes mes forces : Vous êtes hors de la voie et vous poursuivez des fantômes. Revenez sur vos pas ;

Dieu vous appelle ; aimez ce qui vous a faits ; le bonheur est dans son sein. Non, chrétiens, il n'appartient qu'à l'amour divin de faire des heureux, et je vous invite aujourd'hui à méditer ses avantages. Je les renferme dans ces quatre propositions que je voudrais graver dans vos cœurs. Il fait mériter le chrétien agissant ; il dédommage le chrétien pénitent ; il console le chrétien souffrant ; il rassure le chrétien mourant.

Premier avantage de l'amour divin, il fait mériter le chrétien agissant. Je ne m'étendrai point ici sur le malheur d'une âme privée de ce saint amour. Un mot me suffit, c'est celui de saint Paul. Sans la charité, rien ne profite ; sans la charité, je ne suis rien. J'agis, et je ne mérite pas ; je sème, et je ne recueille pas ; j'existe, et je ne vis pas : *Si non habuero charitatem, nihil mihi prodest, nihil sum.* (I Cor., XIII.) Et de là concluez d'abord la vanité de tout mérite humain, s'il n'est élevé, consacré par l'habitude de la charité. Concluez que les occupations les plus laborieuses sont donc des travaux stériles sans la charité ; les fonctions les plus honorables, de vaines distinctions sans la charité ; les succès les plus éblouissants, de frivoles avantages sans la charité : *Nihil prodest.*

Mais je vais plus loin, et pour prendre ce principe de saint Paul dans toute son étendue, je suppose, non plus seulement un mérite humain et des talents dans l'ordre naturel, mais dans l'ordre surnaturel, ce que l'Apôtre y supposait lui-même ; le langage de la charité, les œuvres de la charité, l'héroïsme apparent de la charité ; je m'explique. Le langage de la charité. Vous possédez la science des saints ; vous en faites les plus sublimes et les plus touchantes leçons ; vous parlez le langage des anges : *Si linguis loquar angelorum.* (Ibid.) Les œuvres de la charité. Vous versez dans le sein du pauvre d'abondantes aumônes ; je dis plus, vous portez le sacrifice jusqu'au dénuement ; vous vous dépouillez de tout en faveur de vos frères, victimes de l'indigence et de l'infirmité : *Si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas.* (Ibid.) L'héroïsme apparent de la charité. Vous bravez les tourments et la mort ; vous livrez votre corps à toute l'activité des flammes ; si j'en crois mes yeux, vous êtes un martyr : *Si tradidero corpus meum, ita ut ardeam.* (Ibid.) Ecoutez cependant, c'est toujours l'Apôtre qui parle : Tout cela peut se trouver dans vous sans la charité ; et sans la charité, tout cela n'est d'aucun mérite devant Dieu, ne vous donne aucun droit à la gloire, vous laisse dans une aridité mortelle, qui vous rend incapable de fructifier pour le ciel : *Nihil mihi prodest.*

Ainsi Jonas, au sortir de Ninive, se reposant à l'ombre d'un lierre que Dieu avait fait naître pour le défendre de la chaleur du jour, voit l'arbrisseau miraculeux se dessécher et périr tout à coup par un nouveau prodige. Un ver, dit le texte

sacré, s'était insinué dans le pied de l'arbrisseau, en avait piqué la racine. Chrétien sans amour, voilà votre image. Ce ver, c'est le péché qui détruit en vous la charité, le fondement de nos mérites et de notre droit au céleste héritage. L'arbrisseau desséché, c'est votre âme dépouillée de la charité et de ses avantages, stérile pour l'immortalité, et dans l'ordre des récompenses éternelles, réduite au néant : *Si non habuero charitatem, nihil mihi prodest, nihil sum.*

Que le sort du juste est différent ! Je l'ai dit, l'amour divin vivifie nos œuvres et les rend méritoires. Voyez-vous ce chrétien qui aime Dieu ? C'est de lui qu'on peut dire que ses jours sont remplis, que ses œuvres sont pleines. Tout est grand, quand c'est l'amour qui le fait. Ecoutez les preuves d'une vérité si consolante. Premièrement, tout ce qui tient de la nature de Dieu est d'une valeur infinie. Or la charité est en nous, selon saint Pierre, *une participation de l'Etre divin*. C'est par elle, dit saint Jean, que Dieu demeure en nous et que nous demeurons en lui : *Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* (I Joan., IV.) Ainsi, la charité étant infinie dans son principe, quelle valeur ne doit-elle pas communiquer à chacune de nos actions, dont on peut dir alors que c'est l'action de Dieu encore, plus que la nôtre ! En second lieu la volonté de l'homme étant créée libre, comme il n'a rien de plus intime et qui soit plus à lui que cette même volonté, en donnant à Dieu son amour, il donne donc ce qu'il a de plus cher et de plus grand : il fait donc le plus grand effort dont le cœur humain soit capable. Hommage si agréable à Dieu, que par un retour digne de sa libéralité envers sa créature, il ne promet rien moins que de se donner lui-même. Quoi de plus consolant et de plus propre à nous convaincre de l'excellence et du prix de la charité ?

Oui, tout profite à celui qui aime Dieu : *Omnia quæcunque faciet, prosperabuntur.* (Psal. I.) Aimez, et dans les mains de la charité, les deux oboles de la veuve, un verre d'eau froide, méritent, selon Jésus-Christ même, des torrents de gloire et de félicité. Aimez, et sur les lèvres de la charité, la prière du juste s'élève jusqu'au trône de Dieu, et se rend maîtresse de son cœur. Aimez, et sur l'autel de la charité, un seul grain d'encens suffit pour embaumer le sacrifice et le temple. C'est cette oblation dont il est écrit (Eccli., III) que le Seigneur l'accepte et qu'il n'en perdra point le souvenir. Aimez, et dans l'état de la charité, en persévérant dans la charité, vous êtes cette terre de bénédiction qui se couvre de fleurs et de fruits. Terre fortunée, où les feuilles mêmes, selon l'expression du Prophète, nourries d'une sève toujours pure et féconde, ignorent les ravages du temps, conservent leur fraîcheur, répandent une odeur de vie et d'immortalité : *Folium ejus non defluet.* (Psal. I.)

C'est-à-dire, selon l'explication du saint évêque de Genève, que nos actions les plus communes deviennent, sous la direction de la charité, des actions dignes de Dieu, avouées de Dieu, un titre pour prétendre à la possession même de Dieu.

Justes qui m'écoutez, conservez la charité. Avec elle, non-seulement vos actions et vos sacrifices seront un fonds de mérites, mais votre silence même parlera pour vous. Langage divin, le cœur parle et Dieu répond. Vos fautes mêmes, le croiriez-vous ? vos fautes tourneront à votre avantage ; car tout contribue, dit saint Paul, au bien de ceux qui aiment Dieu. Faiblesses passagères, un regard du Seigneur les guérit, en les rapprochant. Heureuses faiblesses ! L'amour se plaint, il réclame ses droits. L'amour voit ses taches, il soupire et redouble ses flammes.

Ames tièdes, vous en qui la charité a perdu sa chaleur et cette fécondité qui fait toute sa gloire, quoi ! vous faites si peu pour elle si peu pour vous-mêmes ? Ignorez-vous que les avantages du chrétien se décident par les progrès de la charité ; que tout ce qui est perdu pour elle est perdu pour vous ? Ne craignez-vous pas de la perdre elle-même, et qu'irritée de vos mépris, elle n'aille chercher des cœurs plus dignes d'elle, y nourrir son ardeur et ses feux ?

Pécheur qui l'avez bannie de votre âme, vous respirez une odeur de mort. Que le mensonge et l'adulation vous donnent une existence que vous n'avez pas ; qu'éblouis de quelques apparences, de quelques talents humains, ils vous prodiguent leur encens et leurs éloges ; un cadavre parfumé et couvert de fleurs en est-il moins un cadavre ? Ecoutez la voix qui vous rappelle à la vie. Que faites-vous dans l'horreur de ce sépulcre, lorsque vous pourriez, dans le séjour des vivants, adorer et bénir le Dieu des vertus, le glorifier par vos hommages et recueillir ses dons, en lui présentant vos mérites ? *Non mortui laudabunt te, Domine, sed nos qui vivimus.* (Psal. CXIII.)

Aimable et divine charité, faites entendre à tous les cœurs ce que vous dites au mien, que sans vous tout n'est que vanité : *Vanitas.* (Eccli., I.) Et moi-même qui vous parle, chrétiens, si cette reine des vertus était bannie de mon cœur, que serais-je au milieu de vous qu'un airain sonnait et une cymbale retentissante, vil et méprisable organe indigne d'être écouté ? *Factus sum valut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* (I Cor., XIII.)

Jeunesse chrétienne, je ne puis abandonner cette réflexion, sans m'occuper de vous. Vivez, tendre jeunesse, et vivez constamment sous l'empire de la charité. Que j'aime à voir cette souveraine des cœurs vous presser sur son auguste sein, vous caresser de ses mains triomphantes, ceindre vos fronts des lis de l'innocence, verser dans vos âmes les trésors de lumière qu'elle a pris dans le cœur de son Epoux,

et lire dans les vôtres ces vives expressions du plus pur amour : Dieu créateur ! auteur de notre être, hélas ! ces tristes victimes que la contagion du vice a soustraites à votre empire dans un âge si propre à fixer vos complaisances, n'offrent à vos regards que des vases de colère et d'ignominie. Infortunées, elles ont perdu les plus beaux, les plus utiles, les plus précieux moments. Leurs premiers hommages devaient être pour vous, et vous êtes oublié ! Vous demandiez leur amour, et vous êtes outragé ! Père adorable ! nous sommes votre ouvrage et nous connaissons tous vos droits : nous ne voulons vivre que pour vous seul ; nous ne sommes bien qu'avec vous. Tendre Père ! nos yeux vous contemplent ; nos cœurs vous adorent ; ils désirent de vous plaire, ils n'aiment que vous, ils vous aimeront toujours.

Premier avantage de l'amour divin, il fait mériter le chrétien agissant. Il dédommage encore le chrétien pénitent.

Partisans du monde et de sa mollesse, quelle est votre erreur, lorsque vous ne jugez d'une vie pénitente et mortifiée que par ses apparences ! et n'est-ce pas ici que je pourrais vous dire avec saint Bernard : Hommes charnels, vous ne voyez dans les victimes de l'austérité évangélique que des travaux, des épines et des amertumes ; mais vous ne voyez pas l'onction intérieure, le charme divin qui les adoucit : *Crucis vident, unctiones non vident ?* Ecoutez le langage de l'amour, et connaissez le don de Dieu. Etre pénitent avec un Dieu pénitent, quelle gloire pour un chrétien ! Crucifier son corps, et perdre la chair pour sauver l'esprit, quelle sagesse ! Etre assuré qu'en mourant chaque jour au monde et à soi-même, on vit pour Dieu et pour l'heureuse immortalité, quelle consolation ! quelle espérance !

Ces vérités portent avec elles leur onction, et versent sur une vie pénitente des douceurs dont la seule expérience peut nous instruire. Oui, dans les disciples de la croix, l'amour rend tout facile : *Amanti nihil durum.*

Je vois Antoine dans le désert ; il contemple ce qu'il aime. Dans ces nuits délicieuses où il se livre aux plus doux transports, les heures ne sont qu'un moment ; et plongé dans cette sainte ivresse, il accuse les regards de l'aurore de blesser ses yeux et son cœur. Quel sentiment divin adoucit dans cet heureux contemplatif la longueur et l'austérité des veilles ? La ferveur de l'amour.

J'entends Xavier, dans la carrière de l'apostolat, au milieu des fonctions pénibles qui le consomment, se plaindre au ciel même des consolations dont il est mondé. C'en est assez, Seigneur ! suspendez des faveurs qu'une faible créature ne peut plus porter. Quel charme puissant dédommage ce nouveau Paul des travaux et des sacrifices du zèle ? L'onction de l'amour.

François d'Assise, dans un corps usé par la mortification, image vivante de la croix,

éprouve dans les bras de l'austérité les voluptés les plus pures, ce bonheur anticipé qui nous montre dans l'illustre Crucifié le ciel avec le Calvaire. Quels traits délicieux ont blessé cette sainte victime, et béatifié sa pénitence ? Les traits de l'amour.

Thérèse, cette âme forte et sublime, s'élève au-dessus des faiblesses de son sexe. Victime par ses infirmités, elle entreprend les plus grandes choses, et elle suffit à tout. Martyr par ses croix intérieures, elle souffre et elle ne veut que souffrir. Apôtre par son zèle, elle s'élance du fond de sa solitude, et partout où la pousse un Esprit divin, elle va porter ce feu créateur qui enfante un peuple d'élus. Je la vois supérieure aux infirmités par sa patience, aux épreuves par sa soumission, aux travaux par son courage, aux difficultés par sa constance. Quelle force la soutient ? Le pouvoir de l'amour : *Amanti nihil durum.*

Et combien de ces cœurs généreux qui, dans une vie laborieuse et crucifiée, ne connaissent que ces deux choses : aimer et souffrir ! Mondains, vous les plaignez. Allez, profanes, l'amour ne veut point de vos larmes ; ou s'il en répand lui-même au pied de l'autel, ce sont de ces larmes douces, précieuses, que la joie fait verser : *Amanti nihil durum.*

Aimons, mes frères, et une vie mortifiée, si nécessaire pour nous faire expier les désordres d'une chair coupable, nous fera goûter ces douceurs secrètes inconnues à ces âmes molles qui se laissent dominer par les sens. Non, le malheur n'est pas de souffrir en pénitent, mais de s'exposer à souffrir en réproché, pour avoir épargné et flatté son corps.

Cœurs lâches, nous fuyons la pénitence, et nous en craignons les rigueurs ; c'est notre lâcheté qui fait notre erreur. Soyons moins délicats, osons regarder l'autel, approchons, et à l'aspect du sacrifice, interrogeons l'amour et ceux qu'il immole. Quelle sera la réponse ? Sur le front de ses victimes le ciel l'a gravée en traits immortels : le glaive, et la paix. Aimons, mes frères, aimons ; et l'amour, principe de nos mérites, rémunérateur de notre pénitence, adoucira, charmera par un nouveau bienfait nos peines et nos disgrâces. Troisième avantage de l'amour divin, il console le chrétien souffrant.

Heureux ceux qui le possèdent, ce saint amour ! Quelle ressource dans les situations les plus amères ! Comme il élève l'âme ! comme il la soutient !

En effet, quand on aime un objet, on souffre volontiers pour lui ; et surtout, s'il a souffert le premier pour nous, on souffre avec une joie qu'anime la reconnaissance. On ne sent point la peine, dit saint Augustin, ou cette peine même est la matière du sacrifice que mérite l'objet aimé ; rien n'est si doux : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, et labor ipse amatur.* L'amour naturel peut aller jusque-là : que ne fera donc

point l'amour sacré dans un cœur où il habite?

Quand on aime Dieu, on aime sa volonté et tout ce qu'elle ordonne : l'amour de cette volonté produit la conformité : on veut ce qu'on souffre ; or des maux qu'on veut ne sont plus des maux. Cœurs impatients, cœurs aigris sous la main qui vous afflige, vous n'êtes malheureux que parce que vous résistez, et vous résistez parce que vous n'aimez pas. Mais pour mieux juger de l'ascendant que l'amour divin peut avoir sur la douleur, considérons de plus près le juste affligé, et jouissons un moment d'un si beau spectacle.

Tantôt il se rappelle tous les droits d'un Dieu sur sa créature, ce pouvoir absolu, toujours d'accord avec une sagesse infinie, aussi douce qu'efficace dans ses vues. Il aime ce pouvoir ; il l'adore. Cette sagesse fait ses délices ; elle est justifiée par elle-même, et elle a tout dit à son cœur. En lui montrant celui qui frappe, elle lui montre en même temps les raisons de frapper. Tranquille et respectueux dans la douleur, il baise tendrement la main qui l'immole : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* (I Reg., III.) C'est l'amour qui le console en l'éclairant.

Tantôt il envisage une bonté infinie, offensée par des faiblesses et d'anciens égarements dont le souvenir le confond. N'eût-il même à se reprocher que les transgressions les plus légères, son amour qui lui en donne un sentiment plus vif, une idée plus distincte, en fait une victime volontaire qui s'immole aux ordres du ciel les plus rigoureux. La souffrance lui paraît d'autant plus précieuse, qu'il la croit plus nécessaire. C'est un sacrifice d'expiation qui venge le Seigneur, et il trouve un secret plaisir à le venger : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* (Psal. XXII.) C'est l'amour qui le console, même en l'humiliant.

Tantôt il considère ce chef auguste dont nous sommes les membres. Il voit l'économie de notre prédestination, fondée sur notre conformité avec ce divin chef ; un Dieu fidèle, qui ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; un Dieu propice, qui fait tourner la tentation même à notre avantage. Souffrir, s'écrie alors ce juste affligé, c'est donc une faveur du ciel, un gage de son amour, un moyen de s'unir à l'objet aimé, et de posséder un jour ce qu'on aime. Plein de ces vérités, comme l'Apôtre, il souffre, et il espère. Sa foi le soutient, son amour augmente sa confiance : *Patior, sed non confundor, scio cui credidi.* (II Tim., I.) C'est l'amour qui le console en le fortifiant.

Tantôt, soit la vanité d'un monde qui lui échappe, soit l'injustice des hommes qui l'oppriment, rien n'est capable d'altérer son repos et sa tranquillité. L'amour, dit saint Augustin, ne lui laisse qu'une seule crainte, c'est de perdre cet amour même. Et quel mal pourrait-on lui faire ? Le menace-t-on de l'exil ? Partout il est étranger sur la terre ;

pour le juste qui vit de la foi, tout est exil. Lui enlève-t-on ses possessions et cet or périssable qui allume la cupidité du mondain ? On lui ôte une boue qui salissait ses mains, et qui pouvait souiller son cœur. Est-il dans les fers ? La charité, qui l'unit à Dieu, le rend libre, indépendant, et les rois, sur le trône, sont plus esclaves que lui. Tranche-t-on le fil de ses jours ? On brise les liens de sa captivité. Comme Etienne, il voit les cieux ouverts, et que peut vouloir sur la terre celui qui dans le ciel même ne veut que Dieu seul ? *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram ?* (Psal. LXXII.) C'est l'amour qui le console, en le détachant.

Mondains, ce langage vous est étranger ; je n'en suis pas surpris, vous n'aimez pas. Donnez-moi un cœur épris de l'amour divin, il sentira tout ce que je dis, il en a fait l'heureuse expérience : *Da amantem et sentit quod dico.* Mais pour vous, qui pourra vous consoler dans vos peines ? Sera-ce votre raison ? Mais n'est-ce pas cette raison vaine et superbe, qui, trop écoutée, aigrit vos maux ? Sera-ce une fierté naturelle et philosophique ? Mais la fierté, qui sauve les apparences, guérit-elle le fond du cœur ? La philosophie peut bien donner une certaine fermeté ; elle verse le vin sur la plaie, y répand-elle en même temps l'huile qui l'adoucit ? Sera-ce la fidélité d'un ami ? Mais des amis profanes, des amis mondains comme vous, ont-ils l'art divin de consoler ? Sera-ce enfin la religion ? Mais vous n'aimez que le monde et les choses du monde. L'amour du Père n'est point en vous : *Charitas Patris non est in eo* (I Joan., II) ; et l'amour, non, l'amour divin ne console que ceux qui lui sont fidèles. Vous souffrirez donc sans dédommagement et sans onction, ou vous n'aurez d'autre consolateur que cet orgueil stérile qui augmente le sentiment de la douleur par l'effort qui la brave, et par le soin pénible de la concentrer.

Mais le juste qu'anime la charité, je le répète pour la gloire de l'amour divin, vous le verrez, fortifié par la religion, triompher de l'adversité par son immobilité et sa constance, semblable à un rocher qui, s'élevant au milieu d'une vaste mer, reçoit de toutes parts les coups de la tempête sans en être ébranlé ; ou, si vous voulez, semblable à ces hautes montagnes dont la partie inférieure est obscurcie par les orages, tandis que la cime est lumineuse et tranquille. Le chrétien qui aime Dieu, supérieur aux atteintes de la douleur et victorieux des plus pénibles épreuves, quel touchant spectacle ! Mais que sera-ce de le voir triompher de la mort même ! Quatrième avantage de l'amour divin, il rassure le chrétien mourant.

Non, il n'appartient qu'au saint amour dont je parle d'ôter à la mort ce qu'elle a de triste et d'effrayant, d'inspirer cette confiance qui fait luire dans les ombres du trépas un rayon d'immortalité, nous montre

dans l'homme expirant le sommeil et le repos des justes. Et quelle autre ressource pourrait-il nous rester dans ce dernier moment, où tous les appuis nous manquent; où tout mérite humain est inutile et compté pour rien; où le vase d'or est brisé comme le vase d'argile; où nous voyons le souverain comme le sujet, sans distinction; le riche comme le pauvre sans éclat; le maître comme l'esclave sans autorité; dans ce moment où tout disparaît : le charme du monde, avec sa figure qui se dissipe; les traits d'une vaine beauté, avec le corps qui se dissout; les projets de l'ambition et de la fortune, avec le temps qui s'enfuit; dans ce moment où l'homme, dépouillé de tout ce qui n'était pas lui-même, paraît seul avec des vertus qui le justifient, ou des vices qui le condamnent?

Ah! c'est alors que l'âme chrétienne voit à découvert l'illusion et la vanité des objets sensibles; qu'elle vérifie d'une manière bien consolante le jugement qu'elle en avait porté, le mépris qu'elle en avait fait; qu'elle se sait bon gré, en voyant tout périr autour d'elle, de s'être attachée à Dieu seul qui ne périt pas; qu'elle se félicite d'avoir préféré aux agitations des enfants du siècle le calme et l'obscurité de la retraite; au vain éclat d'une pompe mondaine, le goût de la modestie et de la simplicité; aux prétextes dont on s'autorise dans une vie de tiédeur et d'imperfection, la sainte rigueur des maximes évangéliques, l'austérité de la loi. C'est alors que se vérifie en elle cette parole du disciple bien-aimé : l'amour bannit la crainte : *Charitas mittit timorem.* (I Joan., IV.)

Tel est le privilège de l'âme fidèle; et que pourrait-elle regretter dans les derniers instants? Le monde qui disparaît? Mais qu'est-ce que la scène du monde la plus brillante, pour des yeux qui ne savaient que la mépriser, pour un cœur qui ne connaissait rien de grand que ce mépris? Les biens qu'elle est obligée de quitter? Elle ne connaît de vrais biens que ceux qui ne périssent pas; et, quant à ceux qui périssent, elle ne crut en posséder que ce qu'elle en perdait volontairement, pour soulager Jésus-Christ dans ses membres. Les créatures dont elle se sépare? Elle avait toujours prévu et désiré cette séparation; elle ne tenait aux objets extérieurs que par les liens de la foi; et l'œil de la foi, dirigé par l'amour, voit des séductions et des écueils où les sens n'aperçoivent que des rapports de bienséance, d'utilité, d'agrément. La dissolution de son corps? Elle voit d'un œil tranquille s'écrouler cette maison terrestre qui la tenait captive sous la loi de la chair. Tombez, s'écie-t-elle avec une sainte impatience, tombez, voile profane qui me cachez l'objet de mes désirs, l'immortelle beauté seule digne de mon amour. Qui pourrait encore la troubler? La vue de son juge? Mais si la sainteté du Dieu qu'elle adore produit en elle cette frayeur religieuse dont les âmes les plus pures ne sont pas toujours

exemptes, cette crainte passagère est l'effet d'un amour qui craint d'avoir déplu, et qui plaît par cette crainte même. Dieu se présente à cette âme juste, et vient dissiper ses alarmes. Dans les bras de la religion, elle soupire et elle espère.

Triste souvenir, qui rappelez au juste mourant ses anciennes faiblesses, vous réveillez sa douleur, mais sans altérer sa confiance. Si, entraîné par le torrent des passions, il livra son cœur aux attrait du vice, ses larmes coulèrent, et l'amour pénitent apaisa son juge : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (Luc., VII.) Si dans les voies du salut il eut à se reprocher des moments de tiédeur et d'infidélité, l'amour qui couvre la multitude des fautes, et qui dominait dans son cœur, excusa ses omissions et ses faiblesses : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (I Petr., VIII.) Si le Seigneur, pour éprouver sa constance, permit des tentations, des infirmités, des disgrâces et des revers, ces épreuves servirent à faire éclater sa patience. Dans les eaux de la tribulation, l'amour ne perdit rien de son activité et de son ardeur; l'amour triompha : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.* (Cant., VIII.)

Heureuse situation du juste, et qu'elle est digne d'envie! Une voix intérieure se fait entendre : donnez-lui du fruit de ses mains, que ses œuvres et ses vertus prennent sa défense : *Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus.* (Prov., XXXI.) Prêtres du Seigneur, achevez un ministère qui n'a rien que de consolant pour vous. Et vous, chrétiens, qui craignez, dites-vous, la mort, et qui selon moi ne la craignez pas assez, puisque cette crainte ne produit aucun changement dans vos mœurs, apprenez aujourd'hui à la désirer, ou plutôt à faire ce qui la rend désirable. Ecoutez comment le juste meurt, et n'oubliez pas comment il a vécu. On lui parle du détachement et du mépris des choses de la terre, il ne lui coûte point d'entendre ce qu'il a toujours pratiqué. On lui rappelle le souvenir des bontés et des miséricordes de son Dieu, ce qu'il a fait pour les mériter autorise ce langage de consolation et d'espérance. On lui présente le signe adorable de notre rédemption, il fut toujours le plus tendre objet de ses affections. A la vue de ce signe sacré, signe de terreur pour une âme vendue au monde, infidèle à son Dieu, ce juste sent augmenter sa confiance, son amour s'enflamme. Les yeux tendrement fixés sur l'image d'un Dieu mourant, il la saisit de ses mains défaillantes, la baise en soupirant. Son âme pure, impatiente de remonter vers son Auteur, brise, par un dernier effort, le lien qui l'attachait à son exil, s'élève triomphante, et va se reposer pour jamais dans l'essence adorable du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

DISCOURS

SUR L'ORAISON DOMINICALE.

Pater noster qui es in cœlis. (Matth., VI.)

Notre Père, qui êtes dans les cieux.

Le Fils de Dieu, qui était venu former des adorateurs à son Père et nous apprendre à le connaître, a voulu, par un nouveau bienfait, nous apprendre encore à l'honorer. C'est le Dieu de la lumière, c'est l'amour même qui nous instruit; et, plus favorisés que tant de patriarches, que tant de prophètes qui n'avaient pu qu'entrevoir ce Dieu fait chair et conversant avec nous, disciples privilégiés, enfants de la promesse, nous avons reçu de sa bouche adorable ce langage divin qui devait exprimer nos sentiments, exposer nos besoins, attester notre dépendance et notre soumission. Instruits par la sagesse du Père, si nous étions aussi dociles que nous sommes heureux, quels fruits ne produirait pas dans nos âmes, dans le sein des familles, dans toute l'étendue du monde chrétien la récitation fréquente de cette divine prière !

Mais que n'avons-nous pas à nous reprocher sur un objet si important ! Prière du Seigneur, prière si souvent répétée, mais si rapidement, si négligemment, si froidement. Prière que nous récitons par coutume, sans attention, sans concevoir un bon désir, sans former la moindre résolution. *Ce peuple*, dit le Seigneur, *m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* (Matth. XV; Marc. VII), et sa prière se tourne contre lui.

Corrigeons ce désordre devenu trop commun parmi nous, et tâchons de nous pénétrer des vérités sublimes, intéressantes que renferme l'Oraison dominicale. Je me borne aux paroles annoncées dans mon texte, et voici le partage de mon discours. Dieu est notre Père. Les bienfaits que rappelle un nom si touchant, les vertus qu'exige de nous un nom si auguste, c'est ce que je me propose de vous développer dans ma première partie. Dieu est notre Père, et ce Père est dans les cieux. La grandeur de notre destination, et les conséquences de cette vérité, c'est ce qui fera la matière du second point. Voilà tout le plan de cet entretien, où, sans m'assujettir aux règles ordinaires, je vous présenterai les réflexions qui naîtront de mon sujet. Heureux si en le traitant aujourd'hui je puis vous inspirer plus d'estime pour la prière du Seigneur, plus de ferveur en la récitant, plus de goût pour la méditer !

PREMIÈRE PARTIE.

Les temps sont écoulés où le ciel annon-
ORATEURS SACRÉS. LXIII.

çait ses oracles par le ministère et la voix des prophètes. Dieu s'est expliqué lui-même, et il a parlé par son Fils. Il a paru dans la plénitude des temps, ce Fils adorable; Médiateur tout-puissant, il pria pour nous; Maître incomparable, il nous forma dans l'art de prier. Chaque jour, et jusqu'à la consommation des siècles, il priera lui-même en nous et avec nous.

Que de beautés, mes frères, dans cette prière dont un Dieu est l'auteur ! Dans cette noble et majestueuse simplicité qui ne ressemble qu'à elle-même, quelle fécondité, quelles richesses ! Et que vous dirai-je pour vous en faire connaître l'excellence et le prix ?

Prière la plus sainte et la plus utile, considérée soit en elle-même comme la production du Verbe et la parole du Père, soit par rapport à nous comme une règle de mœurs universelle qui instruit sans distinction tous les états et tous les âges, le savant et l'ignorant, le maître et le serviteur, le monarque et le sujet.

Prière fondamentale et la source de toutes les autres prières. Tout ce que nous devons demander s'y trouve compris, dit saint Augustin, et ce que nous demandons en termes différents mais dans l'esprit de la religion s'y rapporte comme à son modèle.

Prière sublime. Elle renferme dans son peu d'étendue autant de mystères que de paroles, et présente à quiconque la médite dans un esprit de foi les caractères les plus frappants de la sagesse et de la divinité de son Auteur.

Prière toute-puissante, et la plus propre à exciter notre confiance. Elle a par elle-même tout ce qui peut appuyer nos demandes et les faire exaucer. En effet, reprenait saint Cyprien, quelle prière plus éloquente et plus méritoire que celle où en parlant à Dieu nous empruntons l'organe et la voix de son Fils ?

Enfin, prière divine, dépôt sacré où le législateur de la nouvelle alliance découvre à chaque fidèle son origine, ses devoirs, ses avantages.

Telle est, mes frères, l'idée générale de la prière du Seigneur; mais venons au détail : ouvrons ce trésor de lumières, et méditons dans un esprit de reconnaissance et d'amour ce que nous ne connaissons ni ne méditerons jamais assez.

Pater : Père. Que cette seule parole est digne de notre attention ! Quelles touchantes réflexions elle présente à nos esprits ! Quels

tendres sentiments elle fait naître dans nos cœurs ! Je ne suis point surpris si on a vu des âmes fidèles en commençant cette divine prière s'y arrêter, se nourrir d'une vérité si délicieuse et se perdre dans une amoureuse contemplation.

Pater : Père. Observez d'abord que Dieu pouvait prendre ici les noms augustes de Maître, de Seigneur, de Dominateur. La souveraineté de son être paraissait l'exiger, mais son amour s'y oppose, et, par une conduite bien différente de la vôtre, grands de la terre qui mettez votre gloire à humilier vos sujets et à les voir ramper comme des esclaves, le Maître de l'univers jette un voile sur sa grandeur pour en dérober le spectacle à ma faiblesse. Il met l'aveu de ma dépendance dans les titres qui l'honorent et la consolent. C'est un Dieu que j'adore, et c'est un père que je dois invoquer : *Pater*.

Quelle suite de grâces et de bienfaits vient s'offrir à moi ! Tout ce qui est en nous, tout ce qui est hors de nous ; dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, tout nous annonce un Dieu Père.

Et d'abord, dans l'ordre de la nature. Entrons dans un détail si propre à nous convaincre de la bonté du Créateur, et à réveiller notre attention ; car il faut en convenir, et saint Augustin l'a remarqué, nous vivons au milieu des prodiges ; ils se multiplient sous nos yeux, et l'habitude en affaiblit en nous l'impression : *Miracula videndi assiduitate viluerunt*. Un astre qui s'éclipse, une révolution qui nous offre un nouveau spectacle, nous intéressent et fixent tous les regards. Dans les merveilles de la nature, une singularité nous frappe, et les merveilles elles-mêmes ne nous touchent point. Soyons plus attentifs, soyons moins ingrats.

Je l'ai dit ; dans l'ordre de la nature, tout nous annonce un Dieu Père : ces globes lumineux qui roulent au-dessus de nos têtes, pour nous diriger par la régularité de leurs mouvements et nous offrir le plus beau des spectacles ; l'astre qui nous éclaire, et dont la distance est mesurée si exactement sur notre utilité ; dont la course journalière, après avoir échauffé la nature, animé tous ses dons, fait place à une obscurité bienfaisante, où les douceurs du sommeil viennent réparer nos fatigues, suspendre et charmer nos peines ; cette terre qui nous soutient, et qui nous offre dans les plantes et les fruits dont elle se couvre, tantôt des aliments, et tantôt des remèdes ; ces pluies et ces rosées salutaires, qui humectent nos campagnes et forment de concert avec l'astre du jour, cet heureux tempérament qui donne aux fruits leur maturité, remplit nos espérances ; ces animaux, victimes de nos besoins, les uns, destinés par leur destruction à nous servir de nourriture ; les autres, à nous garantir par leurs dépouilles des injures de l'air et de l'intempérie des saisons ; plusieurs, à nous soulager par leurs services, et à nous retracer dans leur soumission ces restes de notre première grandeur qu'un

Dieu nous laisse encore pour nous consoler de nos pertes. En un mot, qu'est-ce que ce monde par rapport à l'homme que Dieu y a placé ? C'est un vaste et superbe édifice, préparé pour le recevoir. Au-dessus de lui, Dieu forma cette voûte brillante qu'il orna de mille feux pour embellir sa demeure. La terre est une table somptueuse où il fournit à sa subsistance, le dirai-je ? où il est occupé, empressé à le servir de ses propres mains.

Que de bienfaits, mes frères ! Pour être multipliés, en sont-ils moins touchants ? Chaque jour lui est un nouveau bienfait. O homme, au milieu des avantages qu'un Dieu te prodigue, où est ta pensée, où est ton cœur ? Disons-le à notre confusion : nous prenons dans ce monde visible ce qu'il a d'agréable, et nous laissons ce qu'il a d'instructif. Autant d'objets qui nous frappent, autant d'idoles que nous adorons. Ingrats, l'éclat du don nous fait oublier la main qui nous donne.

Pater : Dieu est Père. Les créatures, en servant à nos usages, viennent de nous en instruire, et les bienfaits dont l'homme est environné lui offrent une preuve éclatante de cette vérité. L'homme lui-même, quel spectacle dans la nature ! Le voyez-vous dans cette situation droite et élevée, qui annonce sa supériorité sur les êtres qui l'environnent, si perfectionné dans ses organes, si libre dans ses mouvements, et dans ce tissu de merveilles qui composent le fonds et l'ensemble de son être, nous offrant ce chef-d'œuvre que le Créateur s'était réservé, pour en faire l'objet privilégié de ses soins, pour l'animer de son souffle, et y graver son image ?

Comprenez ici la dignité de l'homme, je dis de l'homme le plus vulgaire. Et qu'on ne cherche point à diminuer sa grandeur, ni les motifs de sa reconnaissance, par ce partage inégal, où enfant plus obscur de la Providence, il semble avoir échappé à sa tendresse. Dans quelque état d'abaissement que vous le supposiez, sans vous dire ici, que s'il est moins favorisé que les autres, c'est pour être plus élevé dans l'ordre de la grâce, je prétends que dans cette inégalité de condition, la nature entière lui fait sentir son élévation et sa noblesse. En levant les yeux, il peut dire du fond de sa cabane et sous le chaume qui le couvre : C'est pour moi que le ciel se meut, que le soleil se lève, que la terre a reçu la vertu de produire, que les saisons se succèdent, que les astres et les éléments se conforment si ponctuellement aux volontés et aux lois du Créateur. Que l'homme est grand, mes frères, lorsqu'il se considère sous ce point de vue, et donnant le mouvement à tout l'univers !

Et de là, ce sentiment de confiance qui doit dissiper vos craintes, bannir vos inquiétudes sur les choses de la vie et les intérêts du temps. Quoi ! celui qui nourrit l'oiseau qui vole dans l'air et qui revêt avec tant de magnificence le lis des champs, se re-

fuserait à vos besoins? Vos peines, vos perplexités, vos embarras, votre Père sait tout cela : c'est lui-même qui vous le déclare : *Scit Pater vester*. (Matth., VI.) Votre Père le sait. Quel fonds d'instruction et de consolation dans ce peu de paroles! Elles renferment le triple hommage dont vous lui êtes redevables comme enfants de sa Providence : adorer, espérer, se soumettre. Adorer ce Dieu Créateur, comme premier principe et souverain Seigneur de toutes choses, maître de tous les biens, dispensateur de toutes les grâces, arbitre de tous les succès. Espérer, parce qu'il est votre Père, *Pater vester*, et tellement le vôtre, qu'il s'occupe de vous, comme si vous étiez dans ce monde le seul objet de sa tendresse. Se soumettre, parce que son amour, dirigé par sa sagesse, ne fait rien qu'avec poids et mesure. Non, le Seigneur ne manque à personne, mais il met chacun à sa place. Or il voit, il connaît par cette lumière pénétrante à qui rien n'échappe, ce que vous ne connaissez pas vous-mêmes, ce que vos préjugés et vos passions vous empêchent de connaître, je veux dire, l'abus que vous feriez de ses dons. Croyez-moi, il vous exauce, en vous refusant, et vous n'êtes moins heureux, que pour être moins coupables : *Scit Pater vester*.

Que dirai-je encore? L'homme est un être intelligent, capable de connaître et de contempler son auteur. Une flamme immortelle l'élève et le porte vers son principe. Il peut, et il doit s'unir à lui par le libre hommage de sa volonté. Il n'est heureux qu'en l'aimant, et il vous doit, ô bonté infinie! le pouvoir même de vous aimer.

En nommant cette substance spirituelle qui l'anime, j'ai nommé la raison, ce rayon de lumière, le privilège et la gloire de l'humanité. J'ai nommé la conscience, cette règle intérieure qui nous fait discerner le juste de l'injuste, nous montre nos devoirs, prévient nos erreurs ou les corrige. J'ai nommé le remords, cette voix impérieuse et salutaire, qui prononce en faveur de la vérité, la venge de l'illusion et de l'égarement des passions, fait sentir à un cœur coupable que son crime est son tyran, lui offre une ressource dans son infidélité même, et change le plaisir en supplice, pour changer le supplice en vertu.

Pater : Dieu est Père. Il a formé l'homme ; il conserve son ouvrage. Loin d'ici, cette pensée aussi impie que ridicule, qui nous présente un Dieu sans attention et sans vigilance, méprisant l'argile qu'il a façonnée avec tant de soin, et livrant au hasard ce chef-d'œuvre de sa bonté. Incrédule! si tu méconnaissais dans ton aveuglement la Providence d'un Dieu Père, nous n'en sommes que plus empressés à la reconnaître, et à la venger de tes blasphèmes. La même main qui a créé l'homme, le soutient. Le même amour qui l'anime, l'anime encore. Prononce-t-il une parole, jette-t-il un soupir, fait-il un mouvement, un pas, qui ne soit un bienfait du Seigneur, un nouveau don de sa bonté? Ouvrages du Dieu Créateur,

reprend ici saint Paul, c'est en lui que vous avez l'être et la vie; vous ne devez donc vivre que pour l'honorer : *Glorificate Deum in corpore vestro*. (I Cor., VI.) Oui, mon cher auditeur, et ce que je vais dire n'est que le développement de la pensée du même apôtre : mon corps, dans les desseins de Dieu, est un temple érigé à sa gloire; il y a placé un autel, c'est mon cœur; il s'y est réservé un sacrifice, c'est l'usage de mes forces, l'hommage de mon être et de tout ce qui respire en moi.

Que cette destination est belle! Livrons-nous aux sentiments qu'elle inspire. Soyons dignes du Dieu qui nous anime et qui est en nous plus que nous-mêmes! Que ne puis-je me faire entendre, mais avec tout le zèle et toute la force du ministère évangélique, à ce pécheur qui ose méconnaître son Créateur et son Dieu! Enfant rebelle et dénaturé, il ne craint pas de l'outrager, ce Dieu Père, ce Dieu saint. Sous les yeux de la souveraine pureté, ses pensées, ses regards, ses penchants sont des crimes. La corruption a passé jusque dans les sens; il fait de son corps un instrument de péché, un vase d'ignominie; et ajoutant l'audace au désordre, dans le moment même où il est suspendu par un fil au-dessus de l'abîme, il provoque, il irrite la main foudroyante qui peut le perdre et l'écraser. Il vit cependant; c'est l'amour qui le conserve; et le malheureux, l'ingrat, il offense un Père, souvent parce qu'il est père.

Pater : Dieu est Père. Vous ne devez pas l'ignorer, grands du monde, qu'il a revêtu de sa puissance; riches, qu'il a comblés de ses dons; esprits supérieurs, qu'il éclaira de ses plus vives lumières. Mais par quelle fatalité ces attentions de la Providence se changent-elles en abus et en outrages! et pourquoi vos bienfaits, ô mon Dieu, répondent-ils presque toujours à nos vices? Arbitres de la terre, le Dieu suprême vous a revêtu de son pouvoir : vous ne devez régner sur les peuples que pour le faire régner sur les cœurs; et verrai-je sa loi méprisée, des scandales ennemis de son culte et de sa gloire? Riches et heureux du siècle, comme autrefois le fils de Jacob, vous fûtes distingués par des ornements plus précieux : vous avez la parure de Joseph : où sont ses vertus? Un Dieu vous a nourris, engraisés de ses bienfaits : vos sens sont enivrés, et vos cœurs sont ingrats. Esprits superbes, vous n'aviez reçu plus de talents, que pour adorer plus profondément, pour aimer plus purement; et le feu du génie n'a servi qu'à vous égarer. C'est au milieu des plus vives clartés, c'est dans son propre empire, que vous avez méconnu le Dieu des esprits. Vos cœurs se sont corrompus, et vos bouches ont blasphémé. J'entends nommer la nature, et jamais son auteur. Impies! ils voient tout, excepté la lumière qui les fait voir.

Dieu Père! et si indignement oublié, ma douleur et mon amour pour vous cherchent des hommages. Cœurs sensibles, je m'adresse

à vous. Tandis qu'une foule d'avengles tournent contre lui ses faveurs et les preuves de sa bonté, que votre fidélité le console et le venge de ces outrages. Qu'il soit honoré dans ses dons, et par ses dons, ce Bienfaiteur adorable; que tout nous parle de lui : l'éclat des astres, l'or de nos moissons, l'émail de nos prairies, le parfum des fleurs, le ruisseau et son murmure.

Il s'est peint dans ses ouvrages, ce Dieu Créateur. Il s'est rendu visible, selon l'expression de l'Apôtre, dans *ces témoignages qu'il nous a laissés de lui-même* (Act., XIV), et pour un esprit attentif, pour un cœur reconnaissant, une plante, un fruit, un insecte, a son langage. Partout, l'amour se présente; de toutes parts, sa voix se fait entendre; elle sort du fond de notre être. Que tout ce qui est en nous n'existe donc et ne respire que pour lui. Mes yeux, dans les beautés de la nature et dans le charme des objets visibles, vous verrez le seul Beau, le seul Bon, et sous de faibles images, les traits ravissants de l'amour. Mes mains, vous n'agirez que pour lui plaire, pour la gloire, pour les intérêts de l'amour. Mes lèvres, vous répéterez mille fois le cantique de ma reconnaissance, et les louanges de l'amour. Mon cœur, vous n'aurez de mouvement, d'activité, de sensibilité que pour le Dieu auteur de votre existence, pour l'amour.

Ah! mes frères, que chaque jour où nous respirons, lui renouvelle le tribut de notre dépendance et de nos sentiments. Dès le lever de l'aurore, que nos premiers regards se tournent vers lui, pour adorer ce Roi des êtres, le père et l'auteur de la vie. Que la lumière qui préside à nos travaux, lui montre des hommages et des vertus. Chargés de ses dons et des fruits que son amour a fait éclore, bénissons par le sacrifice du soir sa main libérale, et dans les ombres de la nuit qui nous invitent au repos, tombons dans les bras d'un Père, et reposons sur son sein.

Pater : Dieu est Père : Père dans l'ordre de la nature; j'ajoute, Père dans l'ordre de la grâce et de la religion. Vivre sous une loi de crainte et de servitude, telle était la condition de l'ancien peuple. Si Dieu se montre à lui, s'il lui intime ses ordres, c'est au milieu des éclairs, au son d'une trompette effrayante, au bruit de son tonnerre. L'Israélite est saisi d'horreur au pied de la montagne, et dans les oracles du Seigneur, il croit entendre des arrêts de mort.

A cet appareil de terreur, succède une loi nouvelle, un nouveau peuple. Dieu nous parle, et c'est avec la tendresse d'un Père. Nous lui parlons, et c'est avec la confiance des enfants. Cette confiance est en nous le fruit précieux de l'Esprit de Dieu répandu dans nos cœurs. Esprit de liberté, qui nous affranchit de la crainte et du joug des esclaves. Esprit de familiarité, qui établit entre Dieu et l'homme un saint commerce, où Dieu trouve sa gloire, et l'homme son bon-

heur. Esprit d'adoption, qui nous fait crier vers Dieu Père : *In quo clamamus : Abba pater.* (Rom., VIII.) Autrefois, enfants de colère et de malédiction, aujourd'hui enfants de la promesse; n'oublions jamais un si grand bienfait, et souvenons-nous de ces prodiges qui ont étonné le ciel et la terre. Le Père ouvre son sein, et nous donne son Fils. Le Fils nous sacrifie sa gloire, son repos, tout le sang de ses veines. L'Esprit-Saint fait de ce sang adorable un bain salubre, où il nous lave et nous purifie.

Fonts sacrés, où le ciel opéra ce mystère de grâce et d'amour, ne vous effacez jamais de nos esprits et de nos cœurs. Quel titre que celui de notre baptême! Il est si grand qu'un roi, assis sur le premier trône de l'univers, le choisit par préférence, et met sa gloire à se désigner par un si beau nom. *Louis de Poissy*, c'est le nom que prenait saint Louis par respect pour le lieu de sa naissance selon la foi. Voilà donc l'orgueil et le faste des généalogies confondu. Rois, peuples, vous êtes instruits : vous savez maintenant, où sont les titres de la véritable grandeur.

Pater : un Dieu Père. L'apôtre bien-aimé frappé de cette merveille, manque de termes pour l'exprimer. Voyez, s'écrie-t-il en admirant ce prodige, voyez quel amour Dieu nous a témoigné : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater.* (1 Joan., III.) La qualité d'enfant dont il m'honore, n'est point une simple dénomination, un vain titre. C'est un caractère effectif, une participation de sa nature; un écoulement de son Être divin : *Ut filii Dei nominemur et simus.* (Ibid.)

Qu'est devenu ce précieux caractère? Quelle chute! quelle dégradation! Quoi! cette âme régénérée dans le sang de l'Agneau, marquée du sceau de la Divinité, honorée de sa ressemblance, ornée de tous les dons de sa grâce, héritière de son royaume, je la vois avilie, défigurée, livrée à l'anathème, dépouillée de tous ses droits, esclave du démon, victime de l'enfer! Son malheur est-il sans ressource? Non. La clémence de son juge, attirée par le cri de sa misère, attendrie sur ses maux, vient l'absoudre et réparer ses pertes. Dieu est toujours Père : *Pater.*

Pécheur, un peu de confiance, un peu de bonne volonté. Enfant prodigue, levez-vous : allez à ce Père tendre, les moments qui suspendent une entrevue si désirée, sont perdus pour vous et pour lui : vous consolerez son amour; comment craindriez-vous son courroux? Plus d'une fois il a parlé de son fils, et ses entrailles se sont émues; que sera-ce de le voir? Ah! mon frère, ses yeux baignés de larmes, ses bras entr'ouverts, son cœur dans le plus doux transport, tout vous dira jusqu'à quel point votre absence avait blessé, déchiré ce cœur paternel. Aux yeux d'un Père, et d'un Père si tendre, un fils retrouvé sera plus malheureux que coupable. Vous n'entendrez que des cris d'allégresse; vous ne verrez que des bienfaits; et dans une entrevue si touchante, vous n'essuyerez

de reproches que ceux que vous vous ferez à vous-même. Ministre de ce Dieu de paix et de charité, interprète de ses sentiments, quelle consolation pour moi, s'il m'était donné de voir un pécheur attendri et pénétré, arrosant de ses larmes les pieds de son libérateur, y laissant les dépouilles de ses passions, et dans la vivacité de sa douleur, le nommant son Père, père oublié, père outragé, mais qui n'en sera désormais que plus tendrement, plus ardemment et plus constamment aimé !

Pater : un Dieu Père. Sous l'empire de la bonté, les grâces se succèdent, et depuis le premier instant qui nous vit chrétiens, jusqu'au dernier moment de notre vie mortelle, les secours seront proportionnés à nos besoins. Athlètes de Jésus-Christ, nous avons un royaume à conquérir, des obstacles à surmonter, des ennemis à vaincre. Enfants de lumière nous devons croître et nous fortifier, aspirer par de nouveaux efforts à la perfection de notre divin modèle. Pour nous procurer ces avantages, l'Esprit du Père repose sur nous. Esprit de force, il nous affermit contre les séductions et les terreurs du monde ; il arme nos faibles mains contre les assauts du tentateur ; et, muni du signe sacré, le front du chrétien se présente au combat avec le présage de la victoire. Esprit de sainteté, il fait les chrétiens, et les chrétiens parfaits : il verse dans le cœur du fidèle la grâce qui le purifie, la charité qui l'embrase et qui le conduit aux récompenses par les vertus.

Pater : un Dieu Père. Que vois-je dans ce temple et sous ces voûtes sacrées ? L'amour, et le plus pur amour : un Dieu qui nous invite, qui nous attend les mains pleines de grâces, et toujours prêt à se communiquer ; un Dieu, dont la présence dissipe nos ténèbres, guérit nos faiblesses, calme nos peines, et suffit à tous nos besoins ; un Dieu qui, dans le festin le plus délicieux, nous offre sa chair vivifiante et la coupe de son sang, O temple ! ô sanctuaire ! que l'assiduité et la ferveur de nos hommages soient l'expression de notre reconnaissance pour les bienfaits que vous nous prodiguez. Chaque jour, vous recevrez nos adorations et l'encens de nos vœux. Ouvrez-vous, portes sacrées, tabernacles du Dieu vivant. Heureux moment, qui me conduit au Dieu que j'adore ! Plus heureux encore, celui où il s'unit à moi. Dieu Père ! vous nourrissez vos enfants de vous-même. Que des moments si doux sont rapides ! et rappelés au milieu du monde, si nous nous éloignons du sanctuaire de l'amour, les yeux tournés vers l'autel, nous y laisserons nos regrets et nos cœurs.

Pater : un Dieu Père. Il aime les siens, il les aimera jusqu'à la fin. Ils verront ce roi débonnaire venir à eux dans les ombres de la mort, pour être leur consolation et leur espérance. Onction sainte, vous coulerez sur leurs membres souffrants pour en charmer les douleurs ; dans leurs âmes, pour en effacer les taches, tristes restes de leur fra-

gilité. Pain céleste, aliment adorable, vous laisserez sur leurs lèvres expirantes le doux nom de Père ; dans leurs cœurs, le signe du salut et de la paix, le gage précieux de cette résurrection glorieuse qui les rendra vainqueurs de la mort et de la corruption du tombeau.

Telles sont, chrétiens, les faveurs inestimables dont Dieu nous comble dans l'ordre de la religion. Père de tous les hommes, il est surtout le nôtre : *Noster*. Oui, grand Dieu ! vous êtes notre Père. Vous l'êtes avec une libéralité, une magnificence, une profusion que nous ne saurions trop admirer : *Noster*. Vous l'êtes avec cet amour de prédilection qui nous a distingués de tant d'infidèles qui ne vous connaissent pas, de tant d'hérétiques qui se sont écartés du centre de l'unité, de tant de réprouvés qui porteront éternellement le poids de vos vengeances, tandis que nous respirons encore, que nous pouvons vous invoquer, vous servir, vous aimer : *Noster*. C'est pour nous que les cieux ont enfanté le juste, pour nous que le temple et le Calvaire ont vu couler le sang d'un Dieu, pour nous que l'Eglise son épouse nous ouvre ce sein maternel où sont renfermés tous les trésors du salut et de la grâce, les vérités qui nous instruisent, les règles qui nous dirigent, les maximes qui nous sanctifient, les motifs qui nous soutiennent, les exemples qui nous animent, les secours qui nous fortifient, les promesses qui nous encouragent et qui, du fond de notre exil, nous appellent à l'immortalité : *Noster*.

Si de ces grâces générales je descendais aux grâces particulières, que de preuves, mon cher auditeur, de la bonté d'un Dieu Père, et toujours attentif à vous sauver ! que d'inspirations et de bons mouvements ! Aux inspirations ajoutez les instances ; aux instances, les reproches ; aux reproches, la patience à supporter vos résistances et vos délais. Dispensez-moi d'un détail dont vous avez des preuves sensibles plus éloquentes que tous les discours. C'est à l'histoire de votre vie, c'est à votre propre cœur que je vous renvoie. Dites-nous par combien de touches intérieures le Dieu des miséricordes a guéri l'erreur et la corruption de vos penchants ; comment, pour se faire adorer d'un cœur idolâtre, il a renversé ou défiguré ses idoles. Dites-nous combien vous lui avez coûté de combats et de victoires, et quelles consolations, quelles douceurs, quelle paix profonde vous goûtez dans son sein : *Noster*.

Et vous, cœurs souffrants, victimes de l'adversité, pourriez-vous méconnaître un Dieu Père dans les épreuves et les croix qui vous affligent ? Providence de mon Dieu, que vous êtes peu connue ! que nous comprenons peu la sagesse de vos voies sur les enfants des hommes ! On adore un Dieu Père ; on lui donne sans peine un nom si touchant, lorsqu'il laisse couler nos jours dans la prospérité et l'abondance ; mais permet-il quelque accident qui vient troubler

ce calme et changer nos destinées, nous changeons nous-mêmes de sentiments et de langage. Le ciel, dit-on, est de fer et d'airain pour moi; Dieu m'abandonne! Mais s'il vous abandonnait, il vous laisserait comme à tant d'autres cette prospérité qui entle le cœur, ces douceurs qui le corrompent, cette mollesse qui le rend insensible aux maximes de la foi et aux vérités éternelles. S'il vous abandonnait, il ne vous eût pas réveillé par ces coups salutaires si nécessaires à une âme engagée dans les liens du monde, pour la détacher, pour la purifier, pour lui rendre son essor et sa liberté; s'il vous abandonnait, vous seriez traités, dit saint Paul, comme ces enfants de rebut qu'on ne pense pas même à corriger, parce que le châtement marque un dessein, une attention dont on les croit indignes. Si Dieu vous éprouve, s'il vous afflige, il a donc sur vous des desseins de réforme et de perfection. Il est Père, et il ne le fut jamais davantage. Ingrats! et c'est la pensée de saint Augustin, nous nous plaignons toujours de ses rigueurs, de la part qu'il nous donne à ses châtements, et nous ne parlons jamais de celle que nous avons à son testament et qui nous donne droit à son héritage : *Noster*.

Ici, mes frères, faisons quelque retour sur nous-mêmes. Dieu est Père, et cette pensée nous attendrit : on en prend l'onction et la douceur; elle invite à la confiance; mais que devient cette confiance séparée de nos hommages, et quel autre hommage digne d'un Dieu Père, quel autre titre pour lui plaire que nos vertus?

Honorez votre Père : *Honora Patrem tuum*. (*Exod.*, XX.) C'est un précepte de la loi, et la nature ne s'accorde-t-elle pas avec la religion sur une obligation si importante? On ne prescrit point à un enfant bien-né un devoir si juste et si légitime : son cœur lui en a fait les premières leçons. Eh! que voit-on dans un fils de ce caractère? On y voit l'amour le plus tendre, avec le respect et la soumission la plus profonde; le désir de plaire, avec des hommages effectifs et des services; la fidélité qui obéit, avec le zèle qui prévient; et s'il a quelque chose à se reprocher, on voit des fautes que la fragilité excuse, avec un cœur qui les désavoue et la douleur qui les répare.

Voilà, mes frères, un fils tel que la nature le demande pour être digne d'elle; et nous, chrétiens, nous enfants de Dieu, nous comblés de ses bienfaits, honorés de son adoption, participant de sa nature, par quels sentiments, par quels hommages, par quelle pureté de mœurs devons-nous soutenir de si grandes prérogatives et une si haute élévation! En effet, reprenait saint Chrysostome, traitant la même matière que je traite aujourd'hui, comment, sans rougir, appeler Dieu du nom de Père, avec des mœurs mondaines, une vie de tiédeur et d'indifférence, une volonté qui résiste à sa loi? Comment oser prendre à son égard le titre de fils, un titre qui rappelle et prescrit toutes les ver-

tus, avec un cœur dominé par la cupidité, enflammé par la vengeance, amolli par la volupté, peut-être engagé dans l'habitude du crime, ou qui en aime encore l'occasion et le danger? Si vous êtes enfants d'Abraham, disait le Sauveur aux juifs, faites les œuvres d'Abraham : *Si filii Abraham estis, opera Abraham facite*. (*I Joan.*, IV.) Et moi, chrétiens, je vous dis avec saint Paul : Si vous vous glorifiez de la qualité d'enfants de Dieu, prenez-en l'esprit; esprit de simplicité et d'innocence, esprit de docilité et de soumission, esprit de douceur et de charité, esprit de pureté et d'éloignement du vice, esprit de sainteté et de perfection, esprit d'amour et du plus parfait dévouement : *Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei*. (*Rom.*, VIII.)

Honorez votre Père : *Honora Patrem tuum*. N'oublions jamais, ajoutait saint Cyprien, qu'un si beau nom ne peut rien souffrir en nous qui le déshonore. Devenus les temples de la Divinité par le caractère de notre génération, ce que nous faisons doit prouver ce que nous sommes; et comme nous nous glorifions d'avoir un Dieu pour Père, il faut aussi que ce Père adorable trouve en nous de quoi se faire honneur de nous-mêmes : *Quemadmodum nobis de Deo Patre placemus, sic et sibi placeat et ille de nobis*.

Honorez votre Père : *Honora Patrem tuum*. Heureuses ces âmes privilégiées dont la fidélité ne s'est jamais démentie! heureux ces cœurs purs qui ont conservé dans tout leur éclat le mérite et la gloire de leur adoption! Hélas! faut-il que j'aie profané dans moi ce glorieux caractère! Première grâce, ne reviendrez-vous jamais? Coulez, mes larmes; je puis recouvrer la justice, mais l'innocence est perdue pour toujours. Dans mon cœur, quoique purifié, la vertu elle-même ne portera plus un si beau nom; un nom plus obscur et plus humiliant sera son partage. Dieu est Père, et ce Dieu fut méconnu, ce Père fut outragé. Il n'a fallu que cette pensée pour rassembler toutes les rigueurs de la pénitence sur une chair coupable dont une seule tache flétrit la pureté, pour plonger dans une amertume éternelle des cœurs qui n'eurent à se reprocher qu'un attentat, mais trop d'un seul contre une bonté infinie. Si ce nom de Père, si un nom si auguste n'a pu me retenir dans le devoir, il me portera du moins à la douleur et au repentir. Cette douleur n'en sera que plus profonde, plus active et plus disposée à tous les sacrifices.

Dieu est mon Père. Que cette réflexion nous soit donc toujours présente pour régler nos sentiments et nos démarches, pour nous engager, mes frères, à ne jamais profaner un si beau nom, ou plutôt à tout faire pour l'honorer.

Dieu est mon Père. Dites-le, mon cher auditeur, dans ces moments de ténèbres où l'intérêt des passions répand l'obscurité sur vos devoirs, vous fait douter de l'obligation de la loi, ou à quel degré elle vous oblige; et un nom qui dit tant de choses, et qui les

dit si clairement à un cœur droit et sensible, un nom si lumineux dissipera tous vos doutes, vous fera même un crime d'avoir douté. Un fils bien-né aperçoit bientôt où est la volonté de son Père : il lui suffit de la connaître pour l'accomplir.

Dieu est mon Père. Dites-le dans ces actions pénibles où la gloire du Seigneur attend de vous quelques victoires sur la nature, quelque effort sur vous-même; et cette parole si puissante sur un bon cœur : mon Père sera flatté, il en sera glorifié, vous excitera, vous animera à tout entreprendre. Vous ne connaîtrez les difficultés, mon cher auditeur, que par le plaisir de les vaincre.

Dieu est mon Père. Dites-le dans ces occasions critiques, où l'attrait du péché, la révolte des sens, la séduction du mauvais exemple voudraient ébranler votre fidélité, en vous laissant hésiter entre le devoir et le crime; et vous tournant vers le Seigneur : Quoi ! direz-vous, pour un malheureux plaisir, sacrifier dans un instant tous les avantages de l'innocence, tous les sentiments d'un fils, tous les droits d'un Père ! L'outrager, ce Père si bon et si digne d'être respecté ! Consentir à m'en séparer, à le perdre peut-être pour jamais ! Non, mon cher auditeur, il n'est pas possible que cette réflexion ne vous montre le péché tel qu'il est, le péché avec tout ce qu'il a d'odieux et de funeste. Il n'est pas possible qu'elle ne réveille votre sensibilité et tout votre amour; qu'elle ne vous arrête sur le penchant du crime, qu'elle ne laisse dans votre cœur le plaisir inestimable d'être sorti victorieux de la tentation, d'avoir glorifié le meilleur de tous les pères, et soutenu le caractère d'un bon fils.

Dieu est mon Père. Dites-le, chrétiens, qui que vous soyez. Dites-le souvent; dites-le dans un esprit de foi et d'amour, et vous ne le direz jamais en vain. Un Dieu Père ! Je vous l'avoue, mes frères, cette parole a toujours pour moi de nouveaux charmes : elle dit plus à mon cœur que tous les livres et que tous les discours : elle m'élève, elle m'anime, elle me console, elle m'occuperait les années entières. Un Dieu Père ! A ces mots, un sentiment divin s'empare de mon âme; la terre disparaît à mes yeux; les cieux s'ouvrent, et le Dieu qui nous aime, se montre dans l'éclat de sa gloire. *Qui es in cælis.* Dieu est notre Père, et ce Père est dans les cieux. Elevons nos pensées, et les yeux fixés sur la patrie, connaissons la grandeur de notre destinée, et les devoirs qu'elle nous impose. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Pater noster qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Si la foi nous apprend que Dieu est partout, qu'il remplit l'univers de son immensité, pourquoi devons-nous le considérer plus particulièrement dans le ciel comme dans son temple, et dans le culte que nous lui rendons par la

prière, y porter nos regards et nos vœux ? Instruction importante et qui mérite toute votre attention. La vue d'un Dieu Père, régnant au plus haut des cieux, je l'ai dit, doit nous rappeler le souvenir de notre fin dernière, nous rendre attentifs à notre véritable destination, et nous inspirer des sentiments dignes d'elle. Enfants de Dieu, livrons-nous à des sentiments si nobles : ouvrons nos cœurs à cette vérité et méditons-en toutes les conséquences.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Cette terre que nous habitons, n'est donc plus pour nous, qu'un lieu de passage et d'exil. Je dois donc y vivre en étranger, user du monde comme n'en usant pas. Le voyageur empressé dirige toute son activité vers la fin de sa course. Une seule pensée l'occupe, un seul intérêt l'anime, le terme où il aspire. Il avance, il franchit les obstacles, il prend rapidement le pur nécessaire; il ne voit rien, ou il voit tout avec indifférence. Mais surtout, mes frères, surtout un fils séparé de son Père, de son Père assis sur un trône élevé, où ses faibles mains ne sauraient atteindre, avec quelle ardeur il s'élance vers lui ! Quels tendres efforts pour se reposer entre ses bras ! Combien de larmes pour attirer, pour mériter ses caresses ! Faible image de cette foi vive, qui doit nous détacher des objets périssables; nous faire ressouvenir d'un Dieu Père et du royaume qu'il nous prépare, occuper, nourrir nos cœurs de ces grands objets.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. J'y ai donc tous mes titres, tous mes trésors, tout ce qui peut contribuer à mon bonheur. Je ne m'arrêterai donc plus à ces frivoles apparences dont se repaît la vanité des enfants du siècle. Je dirai donc, mais sans balancer, mais sans hésiter, mais avec cette noble fierté qui sied si bien à un enfant de Dieu : Oui, tout passe, tout est vain, tout est faux dans ce séjour de mortalité; faux biens, fausse gloire, fausses et trompeuses délices.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Chacun de nous doit donc s'appliquer ce que le Sauveur disait de lui-même : Je suis sorti du sein du Père, et je suis venu dans le monde pour accomplir sa volonté : *Exivi a Patre et veni in mundum.* (Joan., XVII.) Après le temps marqué pour l'exécution de ses desseins, je dois quitter ce lieu de passage et retourner à mon Père : *Iterum relinquo mundum et vado ad Patrem.* (Ibid.) Tel est le langage d'un chrétien qui se conduit par l'esprit de la foi. Il regarde cette vie périssable comme un dépôt qui lui est confié par le souverain Maître, et qu'il doit remettre un jour entre ses mains; comme un passage à une vie meilleure, où il porte ses soupirs et ses vœux. Il estime le temps, non par la durée, mais par l'usage. Il ne cherche point à prolonger ses jours, mais à les sanctifier. Il songe moins à vivre longtemps, qu'à bien vivre. Soupirant sans cesse après l'heureux moment où il doit

se revêtir de l'immortalité, appelé à la possession du souverain bien, hélas ! et pouvant le perdre à chaque instant, il cessera de craindre en se voyant affranchi de la loi du péché. Il sera délivré de ses passions et de ce corps de mort, obstacle continu à la plénitude de son adoption. Le mur de division sera renversé : il verra ce qu'il aime. La mort est un gain pour lui, elle l'introduit dans le séjour de la paix.

Est-ce ainsi que nous envisageons le dernier moment qui doit terminer notre exil ? Les moments rapides qui composent la succession de nos années, sont-ils autant de pas volontaires vers la maison de notre éternité ? Je dis volontaires ; car nous avançons nécessairement vers le terme ; la révolution des temps nous entraîne ; mais nous cherchons à reculer. Quoi ! nous fuyons un Père ? Ah ! c'est que nous ne l'aimons pas. C'est que nous aimons tout ce qui est incompatible avec son amour, ce monde séducteur, son faste, ses richesses, ses plaisirs. C'est que le charme des passions nous aveugle et nous domine. C'est que la créature a fait sur nous des impressions profondes, que nous ne pensons pas même à effacer. C'est qu'une vie toute profane a presque éteint en nous les principes de la foi ; qu'elle y a dégradé, anéanti tous les sentiments de l'espérance chrétienne.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Quel événement pourrait me troubler, quelle disgrâce m'affliger, quelle perte m'appauvrir ? Qu'un protecteur m'abandonne, qu'un ennemi me persécute, qu'un ami me trahisse, qu'un père dénaturé se déchaîne contre moi : ma ressource est toujours prête, ressource supérieure à mes maux, parce qu'elle est infinie. J'ai un Père dans les cieux, ce Père, auteur de tout bien, l'ami fidèle, le vrai, le solide consolateur.

Ami trop humains, vous me plaignez, et vous devriez me féliciter ; et que peut contre moi toute la malice du monde ? Il m'enlève mes biens, il croit m'avoir dépouillé ; il m'a soulagé, et je n'en suis que plus libre pour avancer dans la carrière. Il flétrit ma réputation, mon honneur ; et témoin de ma patience, ce Père adorable qui voit tout en secret, embellit ma couronne. Il veut m'accabler, il croit l'avoir fait : c'est mon ombre qu'il attaque. Je suis où est mon espérance, et mon espérance est en vous, Seigneur ! Pour ébranler ma confiance, il faudrait ébranler le trône même où vous êtes assis.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Que la foi, qui nous réunit dans l'attente d'un même héritage, nous réunisse donc encore par les liens d'une même charité. Ne voyons dans nous et dans les autres, que ce qu'un Dieu y voit et y estime lui-même ; je veux dire cette filiation divine, ce droit à la céleste patrie qui nous rend tous égaux ; et nous ne mépriserons, nous n'offenserons personne. Si, par une sage disposition de la Providence que nous devons adorer, l'inégalité subsiste dans les

rangs et les conditions, l'égalité se trouvera dans les cœurs ; et sous un même chef nous ne formerons qu'un même corps ; sous la conduite du même Père, qu'une seule et même famille. Grands de la terre, vous serez moins éblouis de votre grandeur, et plus modestes. Riches, vous serez moins fastueux et plus charitables. Maîtres, vous serez moins impérieux et plus compatissants. Hommes d'Etat, vous qui dominez sur les peuples ; supérieurs, qui que vous soyez, vous apprendrez quelquefois, à vous confondre en voyant au-dessus de vous, de ces âmes nobles, plus élevées que les places qui vous distinguent, et plus proches que vous de la Divinité. Vous respecterez, vous aimerez dans ceux qui vous obéissent un mérite et des vertus dignes de commander.

Divine charité, qui nous réunirez un jour dans cette céleste demeure où régnera une paix éternelle, bannissez donc du milieu de nous, ces hauteurs, ces aigreurs, ces jalousies, ces dissensions, ces haines qui nous divisent, et qui sont à la fois le scandale de la religion et de l'humanité. Sont-ce des enfants de Dieu que j'aperçois, ou des monstres qui se déchirent ? Enfants dénaturés, quand vous verra-t-on retracer dans votre conduite les sentiments de votre divin Père, sa bonté, sa libéralité, sa douceur, sa patience ?

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Pères et mères, ceux qui vous doivent le jour, sont les enfants de Dieu encore plus que les vôtres. Souvenez-vous de l'héritage incorruptible qui leur est préparé, et réglez leur éducation sur la grandeur de leurs espérances. Aimez-les, mais comme cette vertueuse princesse à qui la France est redevable du plus saint de nos rois. Comme elle, versez dans ces jeunes cœurs, avec tous les gages de la tendresse maternelle, le saint amour du Créateur et la plus vive horreur du péché. Etablissez-les et concourez avec la Providence à fixer leurs destinées temporelles, mais comme le religieux Tobie, en ajoutant que les véritables richesses sont celles que l'on partage avec le pauvre et l'indigent ; en leur apprenant qu'on a tout quand on a la crainte du Seigneur, le mérite d'une vie pure et sans tache. Formez sur eux les plus grands desseins et faites-vous un devoir de leur élévation, mais comme l'illustre mère des Machabées, en détachant leurs cœurs de la terre et de l'amour de cette vie présente, pour leur faire envisager le ciel et ses récompenses : *Peto, nate, aspicias ad cælum.* (II Mac., VII.) Instruits par vos leçons et surtout par vos exemples, qu'on les voie triompher du monde et de la séduction, mépriser ces grâces frivoles, ces talents dangereux auxquels on réduit aujourd'hui tout le système d'éducation de la jeunesse. Qu'on les voie s'occuper d'une vie immortelle, rapporter tout à ce grand objet, retracer dans leur conduite la dignité et l'élévation d'une âme chrétienne, dont la gloire

est de soupirer, de vivre, et, s'il le faut, de s'immoler pour le Dieu qu'elle adore.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. O! vous, qu'une naissance obscure a placés dans ces conditions inférieures qui vous avilissent aux yeux des hommes; vous, à qui la Providence semble n'avoir laissé que les épines de ce lieu d'exil et les sueurs dont vous l'arrosez; voici un grand motif de consolation que je vous présente, un Père dans les cieux. Si, courbés sous le poids d'une condition laborieuse, vous vous humiliez sous sa main toute-puissante, tenant vos cœurs élevés vers lui, adorant les dispositions de sa sagesse dans vos épreuves et vos disgrâces; si vous êtes attentifs à observer sa loi, ennemis de toute fraude et de toute injustice, plus touchés du salut de votre âme que d'un intérêt périssable, pénitents par religion comme vous l'êtes par état, regardez avec confiance au-dessus de vous. Un Dieu Père veille sur vos destinées; il connaît vos peines; il compte tous vos soupirs. Encore quelques moments, et du fond de ces tristes demeures où vous n'avez d'autres richesses que vos vertus, vous sortirez brillants de gloire et d'immortalité. Pauvres, qui eûtes faim et soif de la justice, vous serez rassasiés. Humbles de cœur, vous serez élevés et placés aux plus hauts rangs. Vertus souffrantes et cachées, vous serez produites au grand jour et couronnées de la main de Dieu même.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Le citoyen parle volontiers du lieu de son origine. Il se plaît à en décrire la situation, les agréments, les avantages. Son attrait l'y rappelle; il y trouve ce qu'il ne trouve point ailleurs; il aime sa patrie, et pour lui son nom seul est un éloge.

Et nous, mes frères, disons-le avec douleur et à notre honte, quelles sont les conversations qui nous occupent? Quand parlons nous des choses de Dieu, et de cette cité sainte où il nous attend? Quelles sont les maisons, les familles, les sociétés où il est permis de s'en édifier?

On parle et on s'occupe, de quoi? De négociations, d'affaires, de revenus, de projets et d'intrigues. Mais dans ces hommes qui doivent soupirer pour le siècle futur et que la grâce a marqués du sceau de l'immortalité, quelle petitesse!

On parle et on s'occupe de choses encore plus vaines; d'une parure, d'un raffinement de luxe et de mondanité, d'une mode ridicule ou indécente. Mais dans un sexe dont la gloire est d'édifier par sa modestie et sa pureté, et qui laisse échapper ces indices de corruption, quelle indignité!

On parle et on s'occupe d'un spectacle profane, d'un livre corrupteur, de l'objet d'une passion criminelle, de choses capables de faire rougir le ciel et la terre. Mais dans les enfants d'un Dieu saint, de ce Dieu infiniment saint, qui abhorre l'iniquité et qui n'admet dans son royaume que des cœurs purs et sans tache, quelle abomination, quel scandale!

Quoi! ce Dieu de majesté, ses attributs, ses bienfaits, cette cour brillante et immortelle qui l'environne, ces joies pures, solides, inaltérables que son amour nous prépare, ces grands objets ne peuvent fixer notre attention et fournir à nos entretiens!

Justes qui m'écoutez, amis vertueux qui formez ces sociétés édifiantes, où vous cherchez, dans le langage de la foi, de quoi nourrir votre piété et votre ardeur pour les biens invisibles, dignes enfants de votre Père qui est dans les cieux, que vos lèvres pures, occupées à célébrer ses grandeurs, le vengent des discours audacieux de l'impie et du silence des ingrats.

Unissons, mes frères, unissons nos voix et nos cœurs, pour parler de ce Père adorable, puisqu'on en parle si peu. Parlons, mais avec la joie la plus tendre et la plus vive, du Dieu qui nous aime. Parlons du bonheur de le voir, de l'aimer, de le bénir à jamais dans son saint temple. Parlons de cette Vérité suprême, qui lèvera tous les voiles, et fera luire à nos yeux un jour éternel et sans nuages; de cette Sagesse infinie, où nous puiserons sans effort toutes les connaissances et toutes les lumières; de cette Puissance sans bornes, qui déploiera toutes ses richesses et tous ses trésors; de cette Beauté ineffable qui dévoilera tous ses charmes et ravira tous les cœurs; de cette Bonté immense qui se communiquera sans mesure, et versera sur ses élus, dans toute la durée des siècles, des torrents de gloire et de volupté.

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Que cette considération, mon cher auditeur, est propre à nous animer, à nous fortifier dans les routes de la vertu! Quelle élévation de sentiments, quelle sainte ardeur n'est-elle pas capable de nous inspirer!

La pensée du ciel! C'est elle qui a soutenu dans le feu des persécutions, au milieu des tourments et des supplices, les confesseurs intrépides, les martyrs invincibles, les héros de la religion. C'est elle qui, bien méditée, inspire toutes les vertus, adoucit tous les maux, fait triompher de tous les obstacles.

La pensée du ciel! Pieux solitaires, elle vous a conduits dans ces saintes retraites où, dégagés des soins de la terre, occupés des années éternelles, vous anticipez par de saints désirs les biens ineffables qu'un Dieu vous destine. Epouses de Jésus-Christ, elle vous a fait mépriser le monde et ses vains attraits, pour mettre votre espérance en Dieu seul, votre gloire à suivre l'Agneau partout où il va.

La pensée du ciel! Jeunes personnes qui nous édifiez au milieu même du monde par le spectacle de vos vertus, c'est elle qui nourrit en vous le goût de la vérité et vous élève au-dessus de la séduction. Puissiez-vous ne jamais détourner vos regards de ce Père adorable que vous avez dans les cieux! Puisse le désir de lui plaire, vainqueur de la chair et de ses convoitises, vainqueur des jugements du monde et de ses perfides caresses, vous inspirer constamment l'amour

de la retraite et du silence, une exacte vigilance sur vous-mêmes et sur vos sens, cette aimable modestie, cette charmante et céleste pudeur qui vous rend chères au Dieu de pureté et vous promet un rang distingué parmi ses élus !

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Tout ce qui pourrait me priver de sa présence et m'exclure de son héritage, ah ! sans doute, j'en concevrai la plus vive horreur, et puis-je en parler sans frémir ? Mais ce n'est point assez. La crainte de lui déplaire n'est que le premier pas que je dois faire vers lui. Non, je ne me bornerai point à éviter son indignation et sa colère : l'amour parle bien autrement à mon cœur. J'ambitionnerai sa faveur, sa familiarité la plus intime. J'aimerai, et je croirai toujours aimer trop peu. J'augmenterai, j'étendrai, je perfectionnerai en moi le règne de sa grâce, pour approcher de plus près de son trône. Oui, un objet si aimable m'inspire cette noble et sainte ambition. Cœurs profane, si vous n'entendez pas ce langage, retirez-vous. O Majesté ! ô Beauté ! ô Bonté ! un degré de gloire que je pourrais ajouter à mon bonheur et dont je me priverais par ma négligence, devrait me rendre inconsolable, ou plutôt, pour le mériter, je me dévoue à tous les sacrifices. En est-il de si pénible, qui ne soit adouci par l'espérance de vous voir un jour et de vous contempler plus clairement, de vous aimer plus purement, de vous louer plus dignement, de vous posséder plus intimement, de jouir de vous plus pleinement et plus parfaitement ?

Qui es in cælis. Notre Père qui êtes dans les cieux. Quelle doit être la grandeur, la beauté, la magnificence de cette céleste demeure ! Ce premier de tous les êtres, qui d'une seule parole donna la vie et le mouvement à tout ce qui respire ; qui posa les fondements de la terre, l'orna de ses propres mains, y fit éclore les fleurs et les fruits ; ce Dieu qui créa la lumière, étendit les cieux, sema les astres dans le firmament comme la poussière, combien plus puissant, plus magnifique, doit-il se montrer dans son temple et dans le séjour de sa gloire ! Nous courons dans les palais des grands pour en admirer la structure et l'éclat. Tout ce que l'art y prodigua de richesses et d'ornements nous éblouit, nous étonne, et renfermés dans le cercle étroit de nos pensées, nous mettons le plus grand prix à ces objets périssables : nous en parlons avec cet enchantement puéril, qui prouve combien nous sommes dominés par les sens.

Laissons, mon cher auditeur, laissons aux puissants du siècle ces décorations passagères. Ne leur envions plus leurs vastes domaines, et l'ambition ridicule de multiplier les titres de leur exil. Livrons à leur vanité ces superbes demeures, où ils paraissent avoir fixé leurs espérances. Ouvrages des mains de l'homme, maisons d'argile indignes des regards de notre foi. Jetons les yeux sur une demeure plus digne de nous occuper, sur cette cité sainte, dont Dieu lui-

même est le fondateur et l'architecte ; sur cette bienheureuse Sion, où nous attend le meilleur et le plus tendre des pères ; un père impatient de nous revoir, et qui compte tous les moments de notre absence ; un Père qui prépare à notre fidélité les récompenses les plus magnifiques ; dont la parole est infailible, la puissance infinie, l'empire immortel. Eh ! quelles sont les conditions qu'il a marquées, pour nous associer à son bonheur ? Que devons-nous faire pour le mériter ? Porter nos regards sur cette patrie dont les citoyens sont nos frères, et placer notre cœur où est notre trésor ; renoncer à de fragiles créatures qui vont nous échapper dans un instant, et nous découvrir l'illusion de nos attachements et de nos espérances ; oublier un monde frivole qui nous aura bientôt oubliés lui-même et, convaincus de sa vanité et de son injustice, dédaigner ses faveurs et ses mépris. Suivre dans les sentiers de la vertu la foi qui nous guide, avancer vers le terme et laisser sur la route ce qui nous amuse, ce qui nous arrête, et souvent nous égare.

Ah ! chrétiens, serons-nous toujours indifférents sur nos vrais intérêts, tranquilles et contents, à la vue des écueils et des misères de ce lieu d'exil ? N'est-il pas temps, enfin, de nous occuper du bien suprême ; de nous reprocher d'y avoir pensé si tard ; de lui ouvrir nos cœurs et d'en faire désormais l'unique objet de nos vœux ?

O Père ! attirez-nous, inspirez-nous le désir d'être attirés. Père céleste, dissipez notre aveuglement et faites-vous connaître. Que dirai-je moi-même en ce moment, qui soit digne de vous ?

Père sans égal ! Père dans le ciel et sur la terre ! Père premier principe et dernière fin de toutes choses ! Père de tous les hommes, mille fois père à mon égard ! Père libéral sans intérêt, magnifique sans mesure, patient sans lassitude ! Père tout-puissant ! auteur des biens que je possède, de ceux où j'aspire ! Père ineffable ! Si je ne puis dire tout ce que vous êtes, vous me permettez, du moins, de répandre ici mon cœur, et de publier tout ce qu'il sent pour vous. Augmentez mes lumières, pour augmenter mon amour. Que je vous connaisse, et que je me connaisse. Que je vous connaisse avec tous les droits que vous donne sur moi votre divine paternité. Que je me connaisse avec tous les rapports qui m'unissent à vous, et que jamais je ne laisse avilir en moi tant de grandeur, des titres si glorieux et si doux. Prenez ce qui est à vous, ô mon Dieu ! c'est moi-même et mon cœur. Donnez-moi ce que je désire, c'est vous-même ; et puisqu'on ne vous possède qu'en vous aimant et qu'autant qu'on vous aime, Père adorable ! non, je ne vous demande ni les honneurs, ni les richesses, ni les vaines consolations de la terre, mais la grâce et le bonheur de vous aimer : la pureté, la ferveur, la persévérance de cet amour dans le temps ; sa perfection, sa plénitude, son immutabilité, dans le séjour de la gloire.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR GÉRY. 9

OEUVRES COMPLETES D'ANDRÉ-GUIL- LAUME DE GÉRY.

SERMONS POUR L'AVENT. 13

Sermon 1^{er}. Pour la fête de tous les Saints. — Sur la grâce, 15. — II. Pour le même jour. — Sur la sainteté, 55. — III. Pour le jour de la commémoration des fidèles trépassés. — Sur le Purgatoire, 57. — IV. Pour le premier dimanche de l'Avent. — Sur le jugement dernier, 55. — V. Pour le deuxième dimanche de l'Avent. — Certitude de la venue du Messie, 72. — VI. Pour le troisième dimanche de l'Avent. — Sur le baptême, 85. — VII. Pour le quatrième dimanche de l'Avent. — Sur l'aveuglement spirituel, 105. — Autre exorde du sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent, 122. — VIII. Pour le jour de Noël. — Sur l'Incarnation, 125. — IX. Pour le jour de saint Etienne. — Sur l'aumône, 145. — Autre exorde du sermon sur l'aumône, pour une assemblée de charité, 165. — Autre exorde du sermon sur l'aumône, pour une assemblée de charité, le jour du Saint nom de Jésus, 164. — Autre exorde du sermon sur l'aumône, pour une assemblée de charité, 165. — X. Pour le jour de la Circoncision. — Prospérité des méchants et adversité des justes, 167. — Autre exorde du sermon pour le jour de la Circoncision — Sur la loi, 185. — XI. Pour le jour de l'Épiphanie. — Sur la loi, 186.

SERMONS POUR LE CAREME. 205

Sermon 1^{er}. Pour le jour de la Chandeleur. — Sur la loi, 205. — II. Pour le dimanche de la Quinquagésime. — Sur les spectacles, 206. — Autre exorde du sermon pour le dimanche de la Quinquagésime. — Sur l'aveuglement spirituel, 225. — III. Pour le mercredi des Cendres. — Sur la loi du jeûne, 225. — IV. Pour le premier dimanche de Carême. — Sur la pénitence, 240. — Autre édition de la seconde partie, 261. — V. Pour la première semaine de Carême. — Sur le jugement dernier, 270. — VI. Pour le second dimanche de Carême. — Sur le désir du ciel, 288. — Autre exorde du même sermon, pour une assemblée de charité. — Même sujet, 507. — VII. Pour la seconde semaine de Carême. — Sur le danger de perdre la foi, 509. — VIII. Pour le même jour. — Sur la parabole de l'Enfant prodigue, 522. — IX. Pour le troisième dimanche de Carême. — Sur l'aveuglement spirituel, 535. — X. Pour la troisième semaine de Carême. — Sur la grâce, 554. — XI. Pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur l'Eglise, 575. — Autre exorde du même sermon pour un anniversaire de dédicace. — Même sujet, 596. — Autre exorde du même sermon pour une assemblée de charité. — Même sujet, 598. — XII. Pour la quatrième semaine de Carême. — Sur la prospérité des méchants et l'adversité des justes, 400. — XIII. Pour le dimanche de la Passion. — Sur la confession, 418. — Autre exorde du même sermon. — Pour le troisième dimanche de Carême. — Sur la confession, 456. — XIV. Pour le vendredi d'après le dimanche de la Passion. — Sur le saint sacrifice de la messe, 457. — Autre péroraison du même sermon, prêché à la Conciergerie, 456. — XV. Pour le dimanche des Rameaux. — Sur la communion, 457. — XVI. Pour le vendredi saint. — Sur la Passion, 478. — XVII. Pour le dimanche de Pâques. — Sur la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 505. — Exorde pour le jour de Pâques. — Sur la grâce, 524. — XVIII. Pour le lundi de Pâques. — Sur les deux alliances, 525. — Exorde pour le lundi de Pâques. — Sur le baptême, 544. — Autre exorde pour le lundi de Pâques. — Sur le danger de perdre la foi, 545. — XIX. Pour le jour de l'Annonciation. — Sur la grandeur de Jésus-Christ, 547. — Exorde du même sermon, 566. — XX. En faveur des Enfants trouvés, 567.

OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. 585

I. Exorde pour le jour de l'Ascension. — Sur le désir du ciel, 585. — Autre exorde pour le même jour, 586. — Autre exorde pour le même jour. — Sur la grâce, 587. — II. Exorde pour le jour de la Pentecôte. — Sur la loi, 588. — Autre exorde pour le même sujet. — Sur la grâce, 589. — Première partie d'un sermon qui devait être prêché devant le roi, e c, 590. — III. Sermon pour

le jour de la Trinité. — Sur la Sainte-Trinité, 598. — IV. Exorde pour le jour du Saint-Sacrement, 606. — V. Exorde pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement. — Sur la communion, 607. — VI. Exorde pour le jour de l'octave du Saint-Sacrement. — Sur le saint sacrifice de la messe, 608.

SUJETS DIVERS. 609

Exorde d'un sermon sur la religion, pour un anniversaire de dédicace, 609. — Exorde pour des nouveaux convertis, 611. — Discours sur les reliques des saints de l'Eglise de Châlons, 615. — Eloge de Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle d'Orléans*, 629. Discours pour une vêtue ou profession de plusieurs religieuses hospitalières, 649.

PANEGYRIQUES ET FETES DE L'EGLISE ET DES SAINTS. 673

I. Exorde pour le jour de sainte Geneviève. — Sur l'aveuglement spirituel, 675. — II. Exorde pour le jour de saint Hilaire. — Sur l'Incarnation, 674. — III. Exorde pour le jour de saint Solpice, 676. — IV. Exorde pour le jour de saint Joseph, 677. — V. Exorde pour le jour de saint Jacques, saint Philippe, 679. — VI. Exorde pour l'Invention de la Sainte-Croix, 681. — VII. Panégyrique de saint Jean-Baptiste, 684. — VIII. Exorde pour le jour de saint Pierre et saint Paul, 696. — IX. Exorde pour le jour de la Visitation de la sainte Vierge, 698. — X. Exorde pour le jour de saint Benoît, 700. — XI. Panégyrique de saint Victor, 702. — XII. Discours sur sainte Madeleine, 720. — XIII. Exorde pour le jour de saint Jacques. — Sur l'adversité des justes et la prospérité des méchants, 758. — Autre exorde pour le jour de saint Jacques le Majeur. — Sur l'Eglise, 758. — XIV. Exorde pour le jour de la Sainte-Anne. — Sur l'Incarnation, 740. — XV. Exorde pour le jour de saint Etienne, pape. — Sur la religion, 741. — XVI. Exorde pour le jour du Saint-Sauveur, ou la Transfiguration. — Sur l'Eglise, 742. — XVII. Exorde pour le jour de saint Bo h. — Sur la prospérité des méchants et l'adversité des justes, 744. — XVIII. Panégyrique de saint Louis, roi de France, 745. — XIX. Panégyrique de saint Augustin, 765. — XX. Exorde pour le jour de saint Léger, 785. — XXI. Panégyrique de saint Denis, 785. — Autre exorde pour le jour de saint Denis, 800. — XXII. Exorde pour le jour de saint Magloire. — Sur l'Eglise, 802. — XXIII. Pour le jour de saint Crépin et saint Crépilien. — Sur la religion, 804. — XXIV. Pour le jour de saint Charles. — Sur l'Eglise, 805. — Autre exorde pour le même jour. — Sur l'aumône, 806. — XXV. Exorde pour le jour de saint Martin. — Sur le désir du ciel, 808. — XXVI. Exorde pour le jour de saint Brice. — Sur la prospérité des méchants et l'adversité des justes, 810. — XXVII. Exorde pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge au temple. — Sur les grandeurs de Marie, 812. — XXVIII. — Exorde pour le jour de saint Séverin, solitaire. — Sur la prospérité des méchants et l'adversité des justes, 815. — XXIX. Exorde pour le jour de sainte Catherine, 815.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS XV. 817

PRONES SUR DIFFERENTS SUJETS DE MORALE. 853

I. Premier dimanche de l'Avent. — Sur la gratuité et la nécessité de la Rédemption, 853. — II. Second dimanche de l'Avent. — Sur les miracles, 841. — III. Troisième dimanche de l'Avent. — Sur le respect humain, 845. — IV. Quatrième dimanche de l'Avent. — Sur les causes de l'aveuglement des juifs, 844. — V. Discours pour le premier jour de l'an. — Sur l'aumône, 851. — VI. Premier dimanche après les Rois. — Sur l'éducation des enfants, 859. — VII. Sur l'évangile du deuxième dimanche après l'Épiphanie. — Dispositions au mariage, 868. — VIII. Troisième dimanche après l'Épiphanie. — Second discours sur le mariage, 878. — IX. Homélie sur l'évangile du dimanche de la Septuagésime. — Nécessité de travailler de bonne heure à son salut, 887. — X. Pour le temps du carnaval. — Sur les bals, 896. — XI. Sur l'évangile du jour de la Sexagésime. — Sur la parole de Dieu, 907. — XII. Pour le mercredi des Cendres. — Sur la pénitence, 920. — Morceau détaché ayant rapport aux dispenses du jeûne 927. — XIII. Pour le premier dimanche de Carême. — Sur les tentations, 929. — XIV. Pour le

dimanche des Rameaux. — Sur la confession, 955. — Pour le même jour. — Sur la communion, 956. — XV. Pour le Samedi saint. — Discours au baptême so ennel d'un enfant, 938. — XVI. Pour le quatrième dimanche après Pâques — Commentaire sur les paroles suivantes : *Cum venerit ille* (Paracletus), *arguet mundum de peccato et de justitia et de judicio*, 940. — XVII. Pour le troisième dimanche après la Pentecôte. — Sur la stabilité de la justice, 949. — XVIII. Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. — Sur la fausse justice, 951. — XIX. Pour le sixième dimanche après la Pentecôte. — Rapport des actions à Dieu, 961. — Autre exorde, 962. — Autre exorde, 963. — XX. Sur l'Épître du huitième dimanche après la Pentecôte. — Caractères de l'amour de Dieu, 972. — XXI. Exorde pour le neuvième dimanche après la Pentecôte. — Sur les spectacles, 981. — XXII. Pour le dixième dimanche après la Pentecôte. — Sur l'orgueil, 983. — XXIII. Annonce d'une visite épiscopale à Soissons, 992. — XXIV. Pour le douzième dimanche après la Pentecôte. — Sur la même visite et sur le vrai bonheur, 996. — XXV. Pour le dimanche d'avant l'Assomption. — Sur la sainte Vierge, comme le modèle que nous devons imiter, 1003. — XXVI. Pour le treizième dimanche après la Pentecôte, dans l'octave de l'Assomption. — Sur la sainte Vierge, 1005. — XXVII. Pour le quinzisième dimanche après la Pentecôte. — Sur la prière, 1006. — Fin du discours sur la prière pendant la maladie du roi, le cinquième dimanche après Pâques, 8 mai, 1774, 1016. — XXVIII. Pour le quinzisième dimanche après la Pentecôte. — Sur l'éducation, 1017. — XXVIII. Pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte. — Sur la loi, 1018. — Autre exorde pour le même jour. — Sur la contrition, 1019. — XXIX. Pour le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte. — Petit nombre des élus, 1020. — XXIX. Homélie sur l'évangile du dix-neuvième dimanche après la Pentecôte, 1028. — XXX. Exorde pour le vingtième dimanche après la Pentecôte. — Sur la foi, 1034. — XXXI. Sur l'évangile du vingt et unième dimanche après la Pentecôte. — Pardon des injures, 1055. — XXXII. Sur l'évangile du vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. — Sur les devoirs envers les rois, 1046. — XXXIII. Pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte. — Sur le purgatoire, 1055.

OBSERVATION DU DIMANCHE. 1057

DISCOURS SUR LE SYMBOLE. 1067

Discours I^{er}. Explication des premières paroles, ou sur la foi chrétienne en général, 1067. — II. Sur l'existence et les principaux attributs de Dieu, 1077. — III. Sur le mystère de la Trinité, 1087. — IV. Toute-Puissance de Dieu. — Création du monde, 1097. — V. Les anges, 1107. — VI. De la nature de l'homme, et de la fin pour laquelle il a été créé, 1117. — VII. L'homme dans l'état d'innocence, 1126. — VIII. Chute d'Adam et d'Eve. — Promesse du Messie, 1136. — IX. Sur le péché originel, 1145. — X. Suites du péché originel. — Raisons pour lesquelles Dieu a différé d'envoyer le Messie, 1156.

Sujets divers.

1167

Discours sur la première communion des enfants, 1167. — Exhortation avant un mariage, 1185. — Exorde devant l'archevêque de Lyon, 1187. — Discours sur une sédition arrivée à Lyon, 1187. — Discours sur les captifs faits par les Barbaresques, 1197. — Exhortation aux prisonniers de la Conciergerie, 1199. — Exhortation aux pauvres de l'hôpital d'Eprenay, 1201. — Sur la messe de paroisse, 1207

NOTICE SUR ASSELIN,

1217

OEUVRES ORATOIRES COMPLETES
DE G.-T. ASSELIN.DISCOURS SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET
DE MORALE, SUIVIS DE REFLEXIONS MORALES ET
CHRETIENNES 1229

Discours I^{er}. Sur la Grâce sanctifiante, 1229. — II. Sur la manière de travailler au salut, 1255. — III. Sur les afflictions, 1275. — IV. Sur la sainteté, 1295. — V. Sur le Sacré-Cœur de Jésus, 1314. — VI. Sur la facilité du salut, 1336. — VII. Sur l'espérance, 1352. — VIII. Sur l'obligation d'aimer Dieu, 1365. — IX. Sur la naissance du Sauveur, 1583. — X. Sur la souffrance et la mort du Fils de Dieu, 1402.

REFLEXIONS MORALES ET CHRETIENNES. 1431

I. — Sur saint Joseph, 1451. — II. Sur sainte Thérèse, 1455. — III. Sur la vocation des mages, 1454. — IV. Sur le vrai solitaire, 1455. — V. Sur les conquérants, 1456. — VI. Sur la fidélité à la grâce, 1456. — VII. Sur le jugement dernier, 1445.

PARAPHRASE DE LA PROSE DU SAINT-ESPRIT.

1443

ACTE DE CONSECRATION A LA SAINTE VIERGE.

1447

DISCOURS SUR LA VIE RELIGIEUSE.

1447

Avant-Propos.

1447

Discours I^{er}. Sur l'esprit de reconnaissance, 1449. — II. Sur l'oubli de la vocation, 1457. — III. Sur le vœu d'obéissance, 1465. — IV. Sur la gloire de l'obéissance, 1473. — V. Sur le vœu de pauvreté, 1479. — VI. Sur le trésor de la pauvreté, 1485. — VII. Sur le vœu de chasteté, 1493. — VIII. Sur le bonheur de la chasteté, 1498. — IX. Sur la solitude, 1504. — X. Sur l'esprit intérieur, 1515. — XI. Sur l'oraison, 1521. — XII. Sur la mortification, 1537. — XIII. Sur la nécessité de la perfection, 1547. — XIV. Sur la fidélité aux petites choses, 1560. — XV. Sur les abus de la direction, 1566. — XVI. Sur les dangers de la tiédeur, 1578. — XVII. Sur l'excellence de la vocation à l'état religieux, 1587. — XVIII. Sur le sacrifice de l'âme religieuse, 1597. — XIX. Sur la sagesse de l'âme solitaire dans son divorce avec le monde, 1605. — XX. Sur la fidélité de Dieu envers ses épouses, 1611.

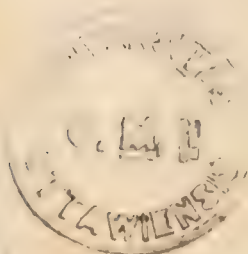
DISCOURS SUR L'AMOUR DE DIEU.

1621

DISCOURS SUR L'ORAISON DOMINICALE.

1644

FIN DE LA TABLE.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640290b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 6 3
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V063
CCO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047792

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	07	01	8